Francis Desramaut

DON BOSCO EN SON TEMPS

(1815 - 1888)

SOCIETÀ EDITRICE INTERNAZIONALE
TORINO

FRANCIS DESRAMAUT

Don Bosco en son temps

(1815-1888)

SOCIETÀ EDITRICE INTERNAZIONALE

TORINO

© by SEI - Società Editrice Internazionale
Torino 1996

Tutti i diritti sono riservati. È vietata la riproduzione dell'opera o di parti di essa con qualsiasi mezzo, compresa stampa, copia fotostatica, microfilm e memorizzazione elettronica, se non espressamente autorizzata per iscritto.

Officine Grafiche Subalpine - Torino
Febbraio 1996
Edizione italiana ISBN 88.05.05552.2
Edizione francese ISBN 2.906295.60.4

En hommage filial et reconnaissant
au Père Egidio Viganò (1920-1995)
septième successeur de don Bosco
qui voulut et favorisa ce travail
sur le créateur de l'œuvre salésienne.

Préface

Les biographies de saint Jean Bosco

Pendant les cent années qui ont suivi sa mort, les études sur saint Jean Bosco (1815-1888) ont été nombreuses et souvent admirables. Les vingt volumes de son énorme biographie officielle publiée entre 1898 et 1948 (pour l'*Indice*) par Giovanni Battista Lemoyne, Eugenio Ceria et Angelo Amadei[1] seront éternellement consultés parce qu'écrits par des témoins immédiats de sa longue vie. Toutefois, les questions se renouvelant en histoire d'une génération à la suivante, la biographie de don Bosco devra, comme celles de saint Augustin, de saint Benoît et de saint François d'Assise, être sans cesse récrite selon les exigences des temps.

Ces exigences ne sont pas que stylistiques. Pour faire droit à quelques-unes d'entre elles au milieu de ce vingtième siècle, les études de Pietro Stella intitulées «Don Bosco dans l'histoire de la religiosité catholique»[2] et «Don Bosco dans l'histoire économique et sociale (1815-1870)»[3] ont tenté de replacer saint Jean Bosco dans son époque, au moins jusqu'à la prise de Rome par les Italiens le 20 septembre 1870. L'école française des *Annales*, fondée dans les années vingt par Lucien Febvre et Marc Bloch, puis, au temps de Fernand Braudel, enrichie des apports des sciences sociales, avait influencé l'historien salésien, qui a montré un don Bosco inséré dans les réalités religieuses, économiques et sociales du dix-neuvième siècle.

Cette démarche est indispensable. «L'historien digne de ce nom doit être conscient de ce que les personnalités qui font l'histoire ne sont pas des monades agissant dans un superbe isolement, mais qu'elles sont enracinées dans leur temps et dans leur milieu, lesquels les conditionnent et expliquent en partie leurs réactions, et que, d'autre part, elles ne peuvent agir qu'en influant sur les forces profondes auxquelles elles se trouvent affrontées et dans lesquelles elles sont

plongées, qu'en s'y insérant pour les infléchir, qu'en les utilisant en vue du but qu'elles se proposent. Ce qui revient à dire qu'un biographe digne de ce nom aujourd'hui ne peut plus se borner à un récit plus ou moins haut en couleurs des événements plus ou moins spectaculaires dont fut jalonnée la vie de son héros. Il doit dépasser ce que certains philosophes appellent l'"anecdotique" pour nous présenter la personnalité dont il nous raconte la vie dans son cadre économique, social, politique, culturel, ce qui est la seule manière de nous faire comprendre ce qu'il fut vraiment, pourquoi il a agi comme il a agi, pourquoi son action fut une réussite ou un échec.»[4]

Mais les choses vont vite. La biographie renaît aujourd'hui pour elle-même. La psychologie lui donne de nouveaux instruments. Après des dizaines d'années de dédain, la description, l'événement et même l'anecdote sont à nouveau scrutés avec attention. En cette fin de siècle, les historiens retrouvent la vie propre des gens pris isolément, leurs idées, leurs goûts et leurs émotions. L'existence humaine n'est pas que matérielle, économique et sociétale. Hier, on ne s'intéressait qu'à la vie publique et quantifiable des peuples; aujourd'hui, pour toutes sortes de raisons, parmi lesquelles peut-être le montée triomphante de l'individualisme, les historiens se penchent sur la vie privée des gens.

De fait, il y eut en don Bosco un homme du jour et un homme de la nuit (le «diurne» et le «nocturne», pour répéter un publiciste italien), un organisateur, un prêtre et un mystique, qui ne ressortent guère des savantes analyses de Pietro Stella. Or, nos contemporains, pour le comprendre et parfois l'admirer et même le copier, sont en quête de ce personnage-là. Il nous faut désormais retrouver l'homme Jean Bosco.

L'entreprise est moins simple qu'il ne paraît. Un siècle de littérature le plus souvent hagiographique a enrobé l'image de don Bosco dans une brume dévote et crédule, qui l'a plus ou moins déformée. De son temps déjà, les témoins avaient orienté en fonction de leurs propres représentations – sur le saint idéal par exemple – leurs reportages directs et surtout indirects sur lui. C'était inévitable. Il ne faut surtout pas croire que les témoins des procès de canonisation, parce que protégés par leurs serments et par l'appareil canonique, furent indemnes de ces sortes d'infirmités. Leurs apologistes inconditionnels, fréquents dans le cas de don Bosco, connaissent bien mal la psychologie humaine. Dans ou sous le stuc des témoignages, il convient de remonter aux propos, aux comportements, aux sentiments et aux idées de l'acteur. Or, pour don Bosco, le terrain est presque tout

entier en jachère. Ses biographes principaux furent intelligents et probes, mais insuffisamment attentifs à l'origine, à l'évolution et donc aux avatars des témoignages qu'ils exploitèrent dans leurs constructions littéraires. Il est arrivé à don Lemoyne d'en bâtir qui sont parfaitement gratuits. Ils ont ignoré l'histoire méthodique de Langlois et Seignobos. Les innombrables vulgarisateurs de la vie de don Bosco, historiens de deuxième main qui se croient obligés de les suivre, en paient le prix. Leurs lecteurs aussi, il va sans dire. Ses premières années nous le feront comprendre.

Les belles histoires du jeune Bosco

Les biographes ont adoré raconter la jeunesse de don Bosco, ici prolongée jusqu'au terme de sa formation sacerdotale. Le futur grand homme naquit dans une obscure famille rurale d'Italie du Nord, avant les chemins de fer, quand le paysan moissonnait à la faucille et battait son blé au fléau, au temps des charrues attelées de bœufs et sous un monarque qui s'apprêtait à réglementer la moralité des maîtres d'école. A vingt mois, il perdait son père. Ce contemporain du Remi de *Sans famille* d'Hector Malot (rappelez-vous la mère Barberin et le singe Jolicœur) scrutait les tours des charlatans de passage sur les marchés pour les répéter devant les badauds de son hameau. A peine savait-il lire que, juché sur un tabouret, ses récits fantastiques ravissaient les voisins aux veillées dans l'étable. Un demi-frère obtus et brutal lui interdisait longtemps d'aller à l'école, à douze ans il devait quitter sa mère et s'engager comme vacher dans une ferme éloignée. Ecolier, collégien, séminariste, sa mémoire, son adresse manuelle et ses exploits sportifs stupéfiaient ses camarades. Dieu et la Vierge Marie intervenaient dans ses rêves avérés prophétiques. De quoi rendre touchante et même captivante l'histoire d'un enfant pauvre promis à une destinée éclatante.

Cette jeunesse de don Bosco a fait l'objet d'une complaisance telle que le danseur de corde des Becchi est désormais mieux connu du public que le fondateur de congrégations religieuses de Turin. Avant la réforme du bréviaire consécutive à Vatican II, la première des trois leçons du deuxième nocturne de sa fête liturgique le 31 janvier concernait la seule jeunesse. Teresio Bosco, en 1979, consacra aux années 1815-1844 le tiers des chapitres (dix-sept sur cinquante-et-un) de sa «nouvelle» et alerte biographie du saint.[5] De son vivant, don Bosco lui-même avait commencé de rendre célèbre cette première partie de

son existence terrestre. Sous le titre de «Mémoires pour servir à l'histoire de l'Oratoire S. François de Sales» (*Memorie dell'Oratorio*), récit qui, semble-t-il, aurait dû partir de 1841, quand cette œuvre naquit, il narra d'abord avec beaucoup de détails son enfance et sa jeunesse des années précédentes. Son premier livre fut l'histoire d'un ami de collège et de séminaire à laquelle il avait été intimement mêlé. Au cours de ses trente dernières années des disciples zélés recueillirent avec piété ses récits de menues aventures adolescentes. Plusieurs en prirent note sur des cahiers ou des carnets qui ont été conservés. A la fin du siècle, les témoins de son procès de canonisation, tous interrogés sur les années de jeunesse, en eurent parfois beaucoup à dire. La documentation qui a subsisté sur don Bosco enfant et jeune homme est donc importante.[6]

Mais il est peu sage de se contenter pour faire l'histoire de sa vie, comme il est souvent arrivé aux biographes du saint, de réunir ces éléments et d'en agencer au mieux les parcelles sans les avoir au préalable questionnées. Les «enfances Bosco» sont remplies de dialogues. Un lecteur de la première édition de la biographie de Teresio Bosco fit «aimablement» remarquer à celui-ci que «ses fréquents dialogues sont une dramatisation qui donne de la vivacité au texte, mais qui, parce que reconstructions arbitraires, nuit à son historicité». Dans une note de l'édition suivante, l'auteur observa qu'il avait trouvé ces dialogues dans les *Memorie dell'Oratorio* de don Bosco, dans la Vie de sa mère Margherita par don Lemoyne (ouvrage publié en 1886 et relu par don Bosco lui-même), dans les *Memorie biografiche* de ce même don Lemoyne et dans l'*Histoire de l'Oratoire* de don Giovanni Bonetti, composée elle aussi du vivant du saint, et qu'il lui semblait les avoir reproduits «avec respect», quitte à les condenser et à moderniser leur formulation.[7] Cela suffirait-il? L'«historicité» d'une biographie serait-elle garantie par la reproduction «respectueuse» des témoignages recueillis?

Don Lemoyne lui-même, qui eût désiré, pour ses *Memorie biografiche*, ne jamais toucher aux phrases des témoins consciencieux, fut obligé, dès 1898, de rectifier la chronologie des *Memorie dell'Oratorio*. Don Bosco s'était trompé sur les dates de ses années de collégien et de séminariste. Le biographe dut les reculer d'une unité entre 1830 et 1839. Les rectifications chronologiques ne faisaient que commencer pour l'histoire du jeune Bosco. En 1955, sur les observations des pères Klein et Valentini,[8] la rencontre décisive de don Calosso, que les *Memorie dell'Oratorio* avaient fixée au mois d'avril 1826

– quand Giovanni n'avait que dix ans – fut déplacée au début de novembre 1829, quand, différence très sensible chez un adolescent, il en avait quatorze. Et notre récit montrera que la chronologie des années 1825-1830 n'est pas encore parfaitement stabilisée. Il est donc risqué de prendre argent comptant et les yeux fermés la masse des témoignages sur Giovanni Bosco enfant et jeune homme, alors même qu'il s'en porta personnellement garant. Entre autres, leurs dialogues furent certainement reconstruits par don Bosco dans ses narrations familières et aussi, dans nombre de cas, par ceux qui l'entendirent raconter des épisodes de sa vie. Le style direct ajoute à la force d'une évocation. Notre éducateur, qui était homme de théâtre, en usa perpétuellement. Après lui, son biographe don Lemoyne recourut artificieusement à ce procédé quand il groupa entre guillemets dans la bouche ou sous la plume de don Bosco et d'autres témoins disparus des informations variées qu'il lisait en partie ou entièrement au style indirect.[9] Un historien attentif ne peut paraître dupe d'une figure de style, qui, au reste, n'est pas nécessairement fallacieuse. Tout témoignage, le témoignage dialogué comme les autres, doit être questionné, pesé et interprété.

L'herméneutique des documents n'est qu'une étape. Le biographe usager des *Memorie biografiche*, qui contiennent tant de renseignements originaux sur don Bosco, doit se rappeler à chaque pas qu'il manie une compilation. Or la reprise systématique et l'agglutination des témoignages par l'écrivain compilateur peuvent engendrer des erreurs caractérisées. Compiler est dangereux pour l'histoire, on peut s'étonner de devoir le prouver. Deux personnes racontant un même épisode ou répétant les mêmes propos ne tiennent que rarement le même langage. Compiler, c'est-à-dire additionner leurs récits, aboutit souvent à donner tort à l'une et à l'autre. Le cas le plus simple et le plus flagrant de l'histoire du jeune Bosco est celui de son dialogue avec don Calosso sur la route de Buttigliera. Les *Memorie dell'Oratorio* d'une part et le témoin Ruffino de l'autre ne faisaient répéter par l'enfant qu'un seul sermon du prédicateur du jubilé. Mais, comme les discours différaient, don Lemoyne crut avoir affaire à deux sermons. Sa version compilée enregistra donc successivement un sermon répété pendant une demi-heure d'après les *Memorie dell'Oratorio* et un sermon répété pendant dix minutes d'après Ruffino (complété par Bonetti).[10] Or, faire discourir Giovanni pendant quarante minutes, c'était être infidèle à l'un et à l'autre témoin. La méthode de don Lemoyne multipliait les doublets.[11] Elle rendit par endroits son his-

toire fantaisiste. Sa distribution arbitraire entre les années 1831 et 1837 de doublets certains ou probables du songe de neuf ans fut à l'origine d'un paragraphe fréquemment cité des *Memorie biografiche* sur les orientations vocationnelles de Giovanni Bosco. Des moyens matériels lui auraient été promis en rêve quand il avait seize ans, il fut obligé d'accepter une mission auprès des jeunes quand il en eut dix-neuf, il apprit à quelle catégorie sociale il devrait s'adresser quand il en eut vingt-et-un, enfin sa destination pour la ville de Turin lui fut spécifiée quand il en eut vingt-deux.[12] Le rêve de neuf ans a pu se répéter. Mais comme, en l'occurrence, il s'agissait très probablement du même rêve raconté par différents témoins, la construction du biographe sur les appels célestes perçus par le jeune Bosco fut parfaitement gratuite.

En outre, le premier tome des *Memorie biografiche* (sur les années 1815-1841) a été partiellement écrit à partir d'une vie de Margherita Bosco rédigée en 1884-1885 pour le public populaire des *Letture cattoliche* et aussitôt versée dans le recueil des *Documenti* pour écrire l'histoire de don Bosco.[13] Un certain nombre d'anecdotes, que l'auteur avait vraisemblablement entendues de la bouche même du saint y étaient glosées et amplifiées pour être rendues instructives et édifiantes. L'interprétation correcte des péricopes bien mièvres sur l'«obéissance des enfants Bosco», «le retour du marché», «le compte rendu» à la mère, la «patience de Margherita», etc., impose de commencer par les replacer dans ce contexte particulier. On tentera ensuite de les dépouiller d'une végétation qui les rend passablement ridicules.

Historien pourtant averti, Secondo Caselle († 1993) n'a pas flairé les pièges de don Lemoyne quand il rédigea le beau livre: «Giovanni Bosco à Chieri, 1831-1841. Dix ans qui valent une vie»,[14] auquel nous aurons souvent recours au début de notre récit. Son texte principal, un centon de morceaux des *Memorie biografiche* I, pâtit de ses déficiences.[15] Il est ainsi arrivé à M. Caselle d'attribuer à don Bosco des phrases que celui-ci n'écrivit jamais et, par là, d'altérer sa physionomie. Le passage entre guillemets qu'il recopia sur les premières messes de juin 1841 était un conglomérat tiré de deux textes de don Bosco, d'une lettre d'étranger et d'une remarque du procès de canonisation.[16]

Les sources et leur lecture instructive

Nous voici mis en garde. Qui prétend composer une histoire un peu véridique de don Bosco à partir des seules *Memorie biografiche*, si

copieuses et si édifiantes qu'elles soient, s'expose à de pénibles déconvenues: trop de chausse-trapes parsèment ces gros volumes. Outre M. Caselle, plusieurs, qu'il est inutile de nommer, en ont été les victimes. L'écriture d'une biographie de notre saint suppose non seulement la mise en situation du personnage dans son contexte originel, mais aussi et surtout la relecture des documents qui permirent aux anciens auteurs de la rédiger eux-mêmes à leur manière.

Cette documentation, soit manuscrite soit imprimée, est foisonnante. Si elle ne manque pas pour la jeunesse, période sur laquelle l'historien est d'ordinaire plutôt dépourvu, elle abonde pour l'âge mûr, en majeure partie soigneusement conservée aux archives centrales salésiennes de Rome. Seul un petit nombre de pièces manuscrites a été édité: les lettres de don Bosco, les *Memorie dell'Oratorio* signalées ci-dessus, diverses pièces publiées critiquement par l'Istituto Storico Salesiano depuis sa création en 1982, ou encore les extraits des procès de béatification et de canonisation parus dans des *Summarium* officiels. D'innombrables cahiers et carnets attendent encore des éditeurs de bonne volonté. A ces manuscrits, on joindra les imprimés qui subsistent: lettres circulaires, affiches, journaux, brochures et photographies. L'accès à cette documentation hétéroclite est toutefois facilité par la mise sur microfiches du *Fondo Don Bosco* salésien. Et deux beaux ouvrages méritent d'être ici mentionnés: *Don Bosco nella fotografia dell'800, 1861-1888* (Don Bosco dans la photographie du XIX[ème] siècle), par Giuseppe Soldà;[17] et *Torino e Don Bosco* (Turin et don Bosco), sous la direction de Giuseppe Bracco,[18] où se trouvent reproduits des photographies, des tableaux, des plans et des projets d'édifices de don Bosco. En revanche, l'un des titres des archives salésiennes: *Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, dell'Oratorio di S. Francesco di Sales e della Congregazione Salesiana* (Documents pour écrire l'histoire de don Giovanni Bosco, de l'oratoire S. François de Sales et de la congrégation salésienne), qui désigne un recueil autrefois constitué par Giovanni Battista Lemoyne de quarante-cinq registres imprimés à un seul exemplaire, ce titre est plus ou moins trompeur. Encore que diverses pièces y figurent correctement recopiées ou, parfois, insérées dans leur état original (cas de coupures de journaux et de fascicules de quelques pages), il ne s'agit pas d'un vaste recueil de «documents» sur le saint, mais d'une première élaboration du compilateur des *Memorie biografiche*, qui y appliquait déjà ses procédés rédactionnels plus ou moins contestables.

La relecture des sources de cette histoire ne modifie pas substan-

tiellement le dessin du don Bosco traditionnel: un prêtre bon, un peu farceur, thaumaturge pour le public croyant et surtout industrieux au service de la jeunesse et des humbles. Mais certains traits de son visage et plusieurs moments de sa vie en ressortent avec force. L'homogénéité de son existence est évidente. Ce fils de la campagne piémontaise est resté jusqu'au bout un paysan. La «surnature», qui fascina avec plus ou moins de raison ses historiens d'autrefois, ne nous cache pas (ou plus) sa «nature». Le surnaturel, qu'il découvrait en lui à chaque instant, embrumait le regard de son biographe le plus lu dans la première partie du vingtième siècle. Le P. Auffray, qui voulait échapper au travers d'une génération «intellectuellement faussée par les Renan, les Comte, les Taine», affirmait, imperturbable: «On peut dire que Don Bosco fut en contact permanent avec le Ciel. Les faits sont là, qui en témoignent. En présence de ces phénomènes incontestables et de ces textes authentiques, l'esprit humain n'a donc qu'à s'incliner.» Il insistait: «Par exemple, ce n'est pas dix, mais cent fois que la Vierge Marie, en songe, la nuit, lui manifesta la volonté d'En-Haut, et lui traça les étapes de son œuvre. Il faut croire que ces songes n'avaient rien de commun avec les rêves des mortels, puisque, un à un, la vie les réalisait, parfois à trente ans de distance (...) Sans doute, ces merveilles sont difficiles à admettre par un rationalisme expirant, mais comme elles sont appuyées de preuves incontestables, de témoignages sérieux, il n'y a pas de théorie philosophique qui tienne.»[19] L'imprudent brandissait des «preuves incontestables» qu'il n'avait jamais vérifiées et qualifiait de surnaturel l'insolite et le préternaturel. Il ne prévoyait pas le développement impétueux des sciences humaines dans la suite de son siècle.

Vers 1950, un autre biographe, brillant lui aussi, Jean de La Varende, fut plus avisé. L'homme Jean Bosco, écrivain plus ou moins adroit de livres d'histoire pour la jeunesse, grand pourfendeur des vaudois «protestants», constructeur d'églises sans capitaux garantis, organisateur persévérant de loteries dites de charité, fondateur d'une société religieuse masculine et féminine «de bienfaisance sociale», dévot du pape Pie IX obligé de louvoyer entre les libéraux et les intransigeants au temps de l'impossible Question romaine, partisan inconditionnel d'une infaillibilité pontificale dont il ignorait les limites, lanceur de missionnaires, ses fils, au milieu de populations qu'il qualifiait tranquillement de «sauvages» et même d'«anthropophages», apôtre aux visées toujours plus expansionnistes, en désaccord persistant au long de dix dures années avec son archevêque pour des

raisons de stratégie pastorale, cet homme est resté paysan d'un bout à l'autre de sa vie. Prêtre, directeur de multiples œuvres de jeunesse, responsable d'une revue populaire, Giovanni Bosco demeurait le fils de Francesco, métayer d'un hameau de Castelnuovo, qui ne pensait qu'à arrondir son bien et à devenir propriétaire. La Varende écrivait: «Je respecte infiniment et m'en trouble toujours, chez saint Jean Bosco, cette ténacité paysanne, ces projets courts et précis au milieu de vastes perspectives. Quand il annexe une province, je retrouve en lui la joie du cambroussard qui, finalement, a pu acquérir sa parcelle et son lopin. Quand je le vois vibrer tout entier devant la montée de sa bâtisse ou la croissance de son œuvre, je goûte l'allégresse du bon jardinier devant ses espaliers et sa pépinière. Et, en plus une bonhomie incessante, un peu narquoise, de vrai terrien (...) Son fatalisme épanoui se retrouve dans l'acceptation paysanne, l'acceptation sans limites du pauvre bougre qui résiste à tous ses malheurs, qui ne pense qu'à reprendre l'ouvrage dans son champ dévasté, du paysan qui se sent, malgré toutes les météorologies, uniquement dans les mains d'une Force inconnue (...) qu'il appelle la Providence.»[20]

Au fil des ans, ce don Bosco-là reparaît sans cesse sous la soutane du prêtre: devant ses maisons qui s'écroulent, dans l'église qu'il bâtit et dont la splendeur l'enchante, face aux ministres royaux qu'il se garde de heurter et dont il conquiert les bonnes grâces, dans le bureau du pape qui l'éblouit par sa splendeur et sa simplicité, et jusque sur son lit de mort, quand, stoïque, il attend sa fin dans une pauvre chambre malodorante. Et ce simple vivait toujours sous le regard aimant de Dieu, de Jésus et de Marie, qu'il pensait rencontrer même dans son sommeil.

Au sentiment des fidèles chrétiens de son époque, la relation habituelle qu'il entretenait avec Dieu faisait de lui un saint prêtre. Dès les années 1840, plusieurs de ses proches en éprouvèrent la conviction. De fait, son esprit de prière dans l'action la plus rageuse le maintenait dans une sorte de sphère surnaturelle. Puis son entourage lui attribua des miracles, des prophéties et des dons de voyance qui tenaient du merveilleux. Il devint pour les Turinois le «thaumaturge du Valdocco». Dans ses discordes plus ou moins tumultueuses avec les gens d'Eglise, les allusions à sa sainteté reparurent souvent. Sa bonté, sa charité au service des pauvres et des petits, son zèle à répandre la dévotion à la Vierge Marie sous le titre d'auxiliatrice lui valurent dans la France des années 1880 le titre de Vincent de Paul italien. Dès qu'il eut fermé les yeux, la *vox populi* réclama sa canonisation. Quant à lui,

l'exaltation des foules le surprenait. Il se rappelait le gardien de bestiaux qu'il avait été et qu'il retrouvait en lui-même. «Il en faut bien peu pour soulever le monde», observait-il humblement.[21]

Lyon, le 11 octobre 1994

Notes

1. G.B. Lemoyne, A. Amadei, E. Ceria, *Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco*, S. Benigno et Turin, 1898-1948, 20 vol.

2. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, Rome, LAS, 1979-1988, 3 vol.

3. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale (1815-1870)*, Rome, LAS, 1980.

4. R. Aubert, compte rendu de C. Snider, *L'episcopato del cardinale Andrea Ferrari*, t. I: *Gli ultimi anni dell'Ottocento, 1891-1903*, Vicenza, 1981, dans la RSCI, XXXVI, 1982, p. 150-151.

5. Teresio Bosco, *Don Bosco. Una biografia nuova*, Leumann, Elle Di Ci, 1979.

6. Voir F. Desramaut, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne. Etude d'un ouvrage fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco*, Lyon, chez l'auteur, 1962, p. 97-210 (*les sources de don Lemoyne et leur valeur*).

7. T. Bosco, *Don Bosco...*, 2ème éd., 1979, p. 140-141.

8. J. Klein et E. Valentini, «Una rettificazione cronologica delle Memorie di san Giovanni Bosco», *Salesianum*, XVII, 1955, p. 581-610.

9. Voir, dans mon ouvrage *Les Memorie I...*, p. 382-399, l'article sur «le témoignage cité».

10. MB I, 177/16 à 178/1.

11. Voir, dans *Les Memorie I...*, p. 234-258, l'article sur «le problème des doublets».

12. MB I, 426/6-17. Sur les doublets du songe de neuf ans, voir *Les Memorie I...*, p. 250-256.

13. Ce que j'ai appelé la *Vita Margherita antica* dans *Les Memorie I...*, p. 86-93.

14. S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri, 1831-1841. Dieci anni che valgono una vita*, Turin, Acclaim, 1988.

15. Distinguer, dans l'ouvrage, ce texte principal des notices qui le parsèment et qui, presque toujours munies de références, sont propres à M. Caselle.

16. S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 208.

17. Turin, SEI, 1987.

18. Città di Torino, 1989, 3 fascicules.

19. A. Auffray, *Un grand éducateur, le bienheureux Don Bosco, 1815-1888*, Lyon-Paris, Vitte, 1929, p. X-XI.

20. J. de La Varende, *Don Bosco, le XIX^e^ saint Jean*, Paris, Fayard, 1951, p. 7-8.

21. Cet ouvrage est la réduction d'une série d'*Etudes préalables à une biographie de saint Jean Bosco* (*Cahiers salésiens*, 18-35, Lyon, 1988-1995, 9 fascicules), qui comportent diverses précisions et des informations bibliographiques, qui n'ont pas paru nécessaires ici.

Abréviations courantes

AAS	*Acta Apostolicae Sedis*, Rome, depuis 1909.
ACS	Archives Centrales Salésiennes, Rome. Les cotes qui suivent sont celles des années 1980, en cours de transformation dans les années 1990.
Annali	E. Ceria, *Annali della Società Salesiana*, Turin, SEI, 1941-1951, 4 vol.
Armonia	*L'Armonia della religione colla civiltà*, périodique, Turin, 1849-1863. Les articles concernant don Bosco ont été en principe reproduits en OE XXXVIII.
ASV	Archivio Segreto Vaticano, Rome.
Barberis, *Cronichetta autografa*	Chronique autographe de Giulio Barberis, ACS 110, Barberis; FdB 833-849.
Barberis, *Cronichetta Discorsi*	Chronique des conférences et allocutions de don Bosco réunies par les soins de Giulio Barberis, ACS 110, Barberis; FdB 849-871.
Barberis, *Cronichetta varie mani*	Chronique d'origines diverses classée par les soins de Giulio Barberis, ACS 110, Barberis; FdB 792-831.
Berto, *Appunti*	Cahiers de notes de Gioachino Berto, ACS 110, Berto; FdB 899-918.
Bollettino salesiano	Périodique, Turin, depuis 1877.
Bonetti, *Annali*	Cahiers manuscrits de Giovanni Bonetti, ACS 110, Bonetti; FdB 920-924.
Bulletin salésien	Périodique, édité à l'origine à Nice, depuis 1879.
Chiuso	T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte dal 1797 ai giorni nostri*, Turin, Speirani, puis Arneodo, 1887-1904, 5 vol.
Civiltà cattolica	Périodique, Rome, depuis 1850.
DHGE	*Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*, fondé par A. Baudrillart, A. Vogt et U. Rouziès, Paris, Letouzey, depuis 1912.
DIP	*Dizionario degli Istituti di Perfezione*, commencé sous la direction de Guerrino Pellicia et de Giancarlo Rocca, Rome, éd. Paoline, depuis 1974.

Documenti	G.B. Lemoyne, *Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, dell'Oratorio di S. Francesco di Sales e della Congregazione Salesiana*, 45 registres, ACS 110; FdB 964-1200.
DSMCI	*Dizionario Storico del Movimento Cattolico in Italia*, direction Francesco Traniello et Giorgio Campanini, Casale Monferrato, Marietti, 1981-1984.
D. Sp.	*Dictionnaire de Spiritualité*, commencé sous la direction de M. Viller, F. Cavallera et J. de Guibert, Paris, Beauchesne, 1932-1995.
DThC	*Dictionnaire de Théologie Catholique*, de A. Vacant et E. Mangenot, Paris, Letouzey, 1909-1972.
Enciclopedia italiana	Fondée par G. Treccani, Rome, depuis 1929.
Epistolario	*Epistolario di S. Giovanni Bosco*, par les soins d'E. Ceria, Turin, SEI, 1955-1959, 4 vol.
Epistolario Motto	Giovanni Bosco, *Epistolario*. Introduzione, testi critici e note a cura di Francesco Motto, Rome, LAS, depuis 1991.
FdB	*Fondo don Bosco*, Archives Centrales Salésiennes. Références selon le répertoire: Archivio Salesiano Centrale, *Fondo Don Bosco: Microschedatura e descrizione*, par les soins d'A. Torras, Rome, 1980. Le chiffre qui suit le sigle désigne le numéro d'ordre de la microfiche, la lettre et le chiffre qui viennent ensuite le rang et la place de l'image sur cette microfiche. Ainsi FdB 1491 A2 à B12 se traduit: microfiche 1491, première rangée (A), deuxième image (2) jusqu'à deuxième rangée (B), douzième image (12).
Hierarchia catholica	*Hierarchia catholica medii et recentioris aevi*, t. VII-VIII, par R. Ritzler et P. Sefrin, Padoue, 1968-1978.
Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*	Carnet de notes non microfiché de G.B. Lemoyne, ACS 110, Lemoyne.
Mansi	J.B. Mansi et L. Petit, *Sacrorum conciliorum nova et amplissima collectio*, t. XLIX-LII, Leipzig, 1923-1927 (pour Vatican I).
MB	G.B. Lemoyne, A. Amadei, E. Ceria, *Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco*, S. Benigno et Turin, 1898-1948, 20 volumes. Le trait incliné qui suit parfois le chiffre de la page annonce les lignes concernées.
MO	*Memorie dell'Oratorio San Francesco di Sales*, par S. Giovanni Bosco, éd. Eugenio Ceria, Turin, SEI, 1946.
MO Da Silva Ferreira	Giovanni Bosco, *Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales dal 1815 al 1855*, éd. Antonio Da Silva Ferreira, Rome, LAS, 1991.

Motto, *Costituzioni*	Giovanni Bosco, *Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales (1858-1875)*, testi critici, par les soins de Francesco Motto, Rome, LAS, 1982.
OE	Giovanni Bosco, *Opere edite*, Rome, LAS, 1976-1987, XXXVIII volumes. Reproduction anastatique des œuvres publiées de don Bosco.
POCT	Manuscrit du procès informatif de béatification et canonisation de don Bosco (1890-1897), déposé aux archives de la curie diocésaine de Turin.
POS	*Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Ioannis Bosco Sacerdotis...* Positio super introductione Causae. *Summarium et litterae postulatoriae*, Rome, Schola typographica salesiana, 1907.
Positio 1874	Congregazione particolare dei Vescovi e Regolari, *Torinese. Sopra l'approvazione delle Costituzioni della Società Salesiana*, Rome, tip. poliglotta della S. C. della Prop., 1874.
Romeo	Rosario Romeo, *Cavour e il suo tempo (1810-1861)*, Bari, Laterza, 1984, 3 vol.
RSCI	*Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, Rome, Herder, depuis 1947.
RSS	*Ricerche Storiche Salesiane*, Rome, LAS, depuis 1982.
Ruffino, *Cronache*	Cahiers manuscrits de Domenico Ruffino, ACS 110, Ruffino; FdB 1206-1217.
Unità cattolica	*L'Unità cattolica*, périodique, Turin, à partir de 1864. Les articles concernant don Bosco ont été en principe reproduits en OE XXXVIII.
Verbali del Capitolo Superiore	Procès verbaux des séances du chapitre (conseil) supérieur salésien, ACS 0592; FdB 1880-1883.
Viglietti, *Chronique primitive*	Huit carnets de la chronique primitive de don Bosco par le secrétaire Carlo Viglietti sur les années 1884-1888, ACS 110, Viglietti; FdB 1222-1227.
Viglietti, *Diario con indice*	Carnet de notes variées du secrétaire Viglietti, ACS 110, Viglietti; FdB 1231-1232.
Viglietti, *I quattro ultimi anni*	Titre de l'une des anciennes versions de la chronique du secrétaire Viglietti sur les années 1884-1888 de don Bosco, ACS 110, Viglietti.

Don Bosco en son temps

I. La jeunesse (1815-1844)

Chapitre I.

L'enfant des Becchi (1815-1830)

L'Italie de 1815

L'histoire de notre saint commence au lendemain de la bataille de Waterloo (18 juin 1815), dans un village piémontais, au nord d'une Italie redécoupée conformément aux souhaits des vainqueurs de Napoléon.

L'Acte final du congrès de Vienne (9 juin 1815) venait de réorganiser l'Europe selon un ordre monarchique purement matériel qui méconnaissait l'état des âmes de ses habitants. Diplomates, rois ou empereurs d'Autriche, d'Espagne, de France, de Grande-Bretagne, de Prusse et de Russie (les Six), auxquels le Portugal et la Suède (complétant les Huit) s'étaient finalement joints, avaient violenté les peuples. En Italie, une nation qui avait été rassemblée, de fait, sous la domination française et qui avait été réunie en armées par les Français, se voyait réduite à n'être plus qu'une «expression de géographie.»[1] Rappelons qu'après un bref retour des Autrichiens en 1799, la République cisalpine instaurée par les troupes révolutionnaires avait été, en 1800, lors de la seconde campagne de Bonaparte en Italie, rétablie dans le Milanais, avec Milan pour capitale. Constituée en République italienne en janvier 1802 avec Bonaparte comme président, l'ex-Cisalpine était devenue, en 1805, un royaume dépendant de l'Empire français. Napoléon avait alors installé à Milan, en qualité de vice-roi, son beau-fils Eugène de Beauharnais. Au Milanais, cet empereur, au fur et à mesure de ses conquêtes et annexions, avait réuni différents territoires: la Vénétie et la Dalmatie en 1806, les Marches en 1808, le Trentin en 1810. A l'époque de sa plus grande extension, le royaume d'Italie représentait un ensemble assez homogène circonscrit par la côte nord-est de l'Adriatique, les Alpes tyroliennes, le Piémont, la Ligurie, et, au sud, l'Italie centrale. Plus bas, le

royaume (vassal) de Naples le prolongeait. A la clôture du congrès de Vienne, le trône révolutionnaire de Murat à Naples, un temps garanti par le tout-puissant Metternich, venait d'être renversé. La restauration des Bourbons dans les Deux-Siciles, autrement dit à Naples, était accomplie (article 104 de l'Acte final). La solution de cette affaire facilitait le règlement des autres questions relatives à la péninsule. On décida que Parme serait attribuée à Marie-Louise d'Autriche, femme de Napoléon, à titre viager. A sa mort, Parme reviendrait à Marie-Louise d'Espagne, ci-devant reine d'Etrurie, et à ses enfants; en attendant, cette princesse aurait Lucques, qui, après elle, ferait retour à la Toscane. La Toscane passerait, héréditairement, à l'archiduc Ferdinand d'Autriche, et Modène, à l'archiduc François d'Este (articles 98, 99, 100, 101 et 102 de l'Acte final). Le pape recouvrait les légations de Ravenne, Bologne et Ferrare (article 103). Le roi de Sardaigne recevait Gênes, et sa succession serait assurée, malgré les prétentions de l'Autriche et selon le vœu de la France, à la branche de Savoie-Carignan régnant sur les Etats sardes (articles 85 et 86). Enfin, l'Autriche qui, par ses alliances, s'imposait déjà dans la péninsule, prenait pour elle-même la Lombardie, tout le territoire de l'ancienne république de Venise, Trieste, la Dalmatie et l'Illyrie (articles 93, 94 et 95 de l'Acte final).[2] Les peuples d'Italie connaissaient donc la même mésaventure que ceux des Pays-Bas (auxquels la Belgique était annexée), de Pologne et d'Allemagne, eux aussi rassemblés ou dépecés selon les convenances des souverains.

Les diplomates avaient ainsi préparé pour l'avenir de redoutables explosifs. «La Révolution française avait proclamé, propagé, suscité partout, aussi bien par ses principes, par ses exemples, que par ses conquêtes, l'esprit de nationalité: l'idée que les peuples ont seuls le droit de disposer d'eux-mêmes, que les hommes qui ont la conscience d'appartenir à une même nation ont le droit de se constituer en nation et que, pour toute nation, le principe de toute vie, de toute dignité, c'est l'indépendance. Les diplomates de Vienne avaient considéré ces principes comme subversifs de l'ordre monarchique (qu'ils avaient mission de défendre); ils avaient voulu les anéantir à jamais; ils avaient cru que, pour supprimer les effets de la Révolution française, il suffisait de la déclarer non avenue et de déplacer des barrières sur la superficie de l'Europe.»[3] Ils avaient entre autres ignoré l'existence d'une conscience italienne, fruit de la culture française au XVIII[e] siècle et réplique à l'oppression napoléonienne entre 1807 et 1809.[4] Ces inconscients de l'état réel des mentalités avaient ménagé les con-

ditions de révoltes et de guerres qui, bientôt, anéantiraient leurs beaux traités dans les faits comme dans leurs principes.

Les atlas du temps de la Restauration dénonceraient l'emprise autrichienne sur l'Italie. Au sud, la botte elle-même de la péninsule et la Sicile relevaient d'un royaume de Naples dévolu aux Bourbons. Au centre, les Etats de l'Eglise avec Rome enserraient à l'est le grand-duché de Toscane de Ferdinand d'Autriche, avec sa capitale Florence. En progressant vers le nord on trouvait les duchés de Parme et de Modène dévoués à l'Autriche, eux aussi; puis, au nord-ouest, les Etats sardes: Piémont, Ligurie, Savoie, avec au sud, la grande île de Sardaigne; enfin, vers le nord-est, le vaste ensemble dit «royaume lombard-vénitien», totalement englobé dans un empire d'Autriche, maître, au centre de l'Europe, de peuples, non seulement germaniques, mais aussi hongrois, slaves et latins. Ces gens, soudés entre eux par des communautés de langue et de culture, ne pourraient que donner du fil à retordre aux Habsbourgs de Vienne.[5]

Le retour du roi à Turin (20 mai 1814)

A l'ouest de cette Lombardie-Vénétie germanisée, dans les Etats sardes, plus précisément en Piémont, région sans cesse ballottée entre la France et l'Italie, peuples et gouvernants ne se souciaient pas encore du puissant voisin. On renouait avec le passé.

Le 20 mai 1814, le roi des Etats sardes, Victor-Emmanuel I, avait retrouvé sa capitale Turin, que les victoires françaises l'avaient obligé d'abandonner quatorze ans plus tôt. Il y avait ramené un Ancien Régime suranné et un peu ridicule, que leur bienveillance envers le monarque et sa famille empêchait encore les Turinois de considérer comme tel. Massimo d'Azeglio (1798-1866), fraîchement entré dans la Garde urbaine et, à ce titre, témoin immédiat du cortège, décrivit cette entrée du souverain dans sa ville sur un ton un brin moqueur, qui paraît avoir convenu à l'événement.

«Le 20 mai, il arriva enfin ce roi tant annoncé et béni. Je me trouvais rangé piazza Castello, et je garde fort bien en mémoire le groupe du roi entouré de son état-major. Vêtu et poudré à l'ancienne avec la tresse (*codino*) et certains chapeaux à la Frédéric II (tricornes!), tout ce monde avait un air passablement comique, qui, cependant, à moi comme à tous, paraissait très beau et tout à fait dans les règles. Les habituels *cris mille fois répétés* (en français dans le texte) accueillirent ce bon prince et lui ôtèrent tous ses doutes sur l'affection et la sympa-

thie de ses très fidèles Turinois». Ce soir-là, le roi, la reine et leurs filles – si les souvenirs de Massimo furent exacts – sortirent admirer les grandes illuminations de la cité dans un carrosse de gala, que leur avait prêté Cesare d'Azeglio, père de Massimo. «Dans cette voiture, le bon roi, avec son air – allons, disons le mot – un peu benet, mais aussi d'honnête homme – on le vit en 1821 – tourna lentement jusqu'au coup de minuit par les rues de Turin parmi les vivats de la foule, distribuant sourires et saluts à droite et à gauche; ce qui, par une conséquence toute mécanique, entraînait un incessant balayage de gauche à droite de cette queue, tellement curieuse désormais aux jeunes de ma génération.»[6]

Encore balbutiante, la Restauration débutait ainsi en Piémont, paternelle, benoîte et passablement bornée.

Le Montferrat

La restauration du pouvoir politique ne concernait que lointainement la campagne où vivait la très grande majorité de la population piémontaise. La conscription, le passage des troupes et la pénurie conséquence habituelle des guerres mises à part – ce qui n'était pas rien! –, la vie des paysans n'avait pas changé durant les troubles précédents.

A l'est de la capitale et sur la rive droite du Pô, le Montferrat était une région plutôt privilégiée de cette campagne, qui devenait ingrate dans ses parties alpestres. Ce marquisat médiéval aux limites variables[7] était partagé en deux par la route de Turin à Alessandria: le Haut-Montferrat au sud, le Bas-Montferrat au nord. C'était une zone de collines douces et plus ou moins élevées, que les paysans entretenaient avec soin. Ses pentes étaient couvertes de vignes, le fond des vallées donné aux champs et aux prairies. Dans la province montferrine d'Asti, où se déroulera la première partie de notre histoire, vers 1750, sur un territoire de 272.401 journées (1 journée égale 0,38 hectare), 82.981 étaient dévolues aux champs, 79.761 à la vigne, 40.772 aux prairies, 175 aux châtaigneraies, 46.581 aux bois, 22.131 aux prés communaux et aux terres incultes.[8] Dans les champs, on cultivait essentiellement du blé, du seigle, du maïs et de l'avoine.[9] Les bovins abondaient, en partie destinés à la traction. A la même époque, le «patrimoine zootechnique» de la province d'Asti comprenait 3.576 paires de bœufs, 5.384 paires de vaches de joug, et seulement 3.200

vaches à lait et 14.026 bœufs d'herbage (pour la viande). Il n'y avait que 732 chevaux, 119 mulets, mais aussi 2.241 ânes.[10]

A la différence de la vallée du Pô en Lombardie, les collines piémontaises et donc le Montferrat devenaient un pays de petits propriétaires, adonnés à la vigne, à la culture des céréales et à l'élevage.[11] «L'amélioration du rendement agricole, qui caractérise la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, avait favorisé dans cette zone, dès avant 1814, la formation de nombreuses petites propriétés de cultivateurs, nous explique-t-on aujourd'hui. Selon des données cadastrales de l'époque française, portant sur vingt-deux communes, les domaines de cinq hectares et moins occupaient alors sur les collines 34,7% de la superficie considérée, contre 21,1% dans les communes de plaines. Si l'on poussait la comparaison jusqu'à dix hectares, la proportion passait à 50,2% en collines, contre 30,5% en plaines.»[12] Trente ans après la réinstallation de la maison de Savoie en Piémont, Giovanni Lanza pourra parler de «la classe déjà considérable et en accroissement constant des petits propriétaires» entre la plaine des rizières et la montagne au-dessus de six cents mètres. Elle provient, remarquait-il, «de la fleur des journaliers, bouviers, métayers et artisans de la commune, gens industrieux, actifs, pratiquant une rigoureuse économie. Grâce justement à ces bonnes qualités, elle est peu à peu parvenue à se constituer un pécule et à acquérir quelques journées de terre». C'est ainsi que «ces nouveaux et pacifiques envahisseurs des propriétés rurales conquièrent palme par palme (pied à pied!) la terre, que leurs pères ont travaillée durant une longue série d'années en qualité de serviteurs et de prolétaires»; «ils constituent désormais les concurrents les plus redoutés des grands propriétaires et des capitalistes.»[13]

Qu'ils fussent propriétaires, métayers ou journaliers, les *contadini* (paysans) menaient une existence fort semblable à celle de leurs ancêtres médiévaux.[14] Les habitations n'avaient évidemment ni électricité, ni gaz, ni eau courante. On s'éclairait à la chandelle, peut-être à la lampe à huile; on cuisinait au bois. L'eau, recueillie dans des puits souvent malsains, devenait rare par temps de sécheresse. Les services hygiéniques, tels qu'on les concevra au siècle suivant, manquaient totalement dans l'immense majorité des *cascine*, à moins que leur caractère tout à fait primitif les rendît parfaitement «antihygiéniques». Il revenait à la nature de veiller sur la santé des particuliers. La famille rurale typique, celle des petits cultivateurs directs, était à peu près autosuffisante pour l'alimentation. Le pain et le vin étaient à la base de sa nourriture. La *minestra* de riz et de haricots caractérisait

la plupart des repas, la viande, surtout celle de bœuf, étant réservée aux jours de fête. La volaille, le porc, le gibier entraient alors aussi dans le menu. Le confort était donc nul, le superflu réservé aux riches. Ces gens s'estimaient heureux, quand ils avaient ce qu'ils jugeaient nécessaire pour se loger, se nourrir et se vêtir.

Castelnuovo d'Asti

Au début du dix-neuvième siècle, la famille de Filippo Antonio Bosco était installée dans l'un des hameaux d'une bourgade de ce Montferrat, dénommée Castelnuovo d'Asti, dont une encyclopédie contemporaine nous a laissé une description flatteuse. [15]

Castelnuovo avait alors quelque trois mille habitants. Ce gros village, situé à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de la ville d'Asti, chef-lieu de canton dans la province de ce nom, s'étendait sur le flanc et au pied d'une agréable colline qui le protégeait des vents du nord. Les collines de Pino et de Mondonio l'enserraient à l'est; au sud, le bourg était prolongé par des prairies et des champs fertiles; et, à l'ouest, une petite colline, féconde elle aussi, le séparait de ses voisins. Les personnalités de l'endroit habitaient pour la plupart le versant de la colline. L'église paroissiale, dédiée à S. André, flanquée d'un presbytère, où résidait un vicaire forain, centrait leurs demeures. Les *contadini* du bourg logeaient, quant à eux, dans la partie basse, pour la plupart du côté ouest. Castelnuovo s'enorgueillissait de médecins, chirurgiens et vétérinaires plus ou moins patentés, de quincailliers et d'artisans de toute sorte. La commune comprenait, sans compter les lieux-dits, cinq hameaux dûment répertoriés: Morialdo, Ranello, Bardella, Nevissano et Schierone. A son titre de chef-lieu, les villages d'Albugnano, Berzano, Buttigliera, Moncucco, Mondonio, Pino et Primeglio en dépendaient.

En temps normal et compte tenu des mœurs d'alors, on vivait convenablement à Castelnuovo. Le terroir produisait du blé en quantité suffisante pour assurer du pain à la population. Les vins des vignobles locaux étaient, au jugement des contemporains, «excellents et sains». Pour les conserver, deux longues caves avaient été percées à flanc de côteau. Le climat ne manquait pas d'agrément. On respirait à Castelnuovo un air extrêmement salubre, et une brise très douce tempérait le plus souvent les chaleurs de l'été. Le bourgeois aisé y trouvait sans peine, non seulement le nécessaire, mais aussi de quoi satisfaire quelques-unes de ses fantaisies. La douceur du site influait apparem-

ment sur les habitants. Selon notre guide, ils avaient joyeuse humeur, bon caractère et grande courtoisie surtout envers les étrangers. A ceux-ci, «outre les faveurs de la nature, ils réservent une hospitalité sincère, celle que l'on admire généralement dans les populations de la région d'Asti» (Casalis). L'affabilité des campagnards d'Asti couvrait, n'en doutons pas, une rare perspicacité, l'une des qualités majeures du Piémontais en ville comme aux champs. Les jours de foire ou de marché, la population de Castelnuovo manifestait à loisir son intelligence astucieuse. Au début du printemps, le mardi de Pâques, et, à l'entrée de l'automne, le dernier lundi de novembre, marchands et propriétaires voisins confluaient vers ce bourg pour la foire bisannuelle. On y faisait surtout commerce de bestiaux, de draps et de toiles. Et, chaque jeudi, il s'animait pour le marché des comestibles et des objets d'usage domestique. A ces occasions, les gens du terroir se montraient aussi pénétrants, aussi rusés et aussi méfiants sous un masque de sourire, que les Dauphinois de l'autre versant des Alpes.

En somme, Castelnuovo d'Asti était une petite cité prospère de la campagne piémontaise. Une nature généreuse, une population saine et des mœurs simples entretenues par une religion exigeante y facilitaient l'existence de la plupart des habitants. Il est vrai que, seul, un travail dur et persévérant, qui ne cessait que le dimanche et les (nombreux) jours de fête, leur garantissait une petite aisance. Au reste, le Piémontais n'imaginait de vie que laborieuse.

La famille Francesco Bosco à Morialdo

Tels avaient été les jours de Filippo Antonio Bosco (1735-1802), qui les terminait au début du siècle dans le hameau de Morialdo, à quelque quatre kilomètres du bourg de Castelnuovo. De la *cascina* de San Silvestro à Chieri, où il était né,[16] à la métairie de Morialdo, où il mourut à soixante-sept ans, ce paysan analphabète avait connu plusieurs fois la faveur et l'infortune du sort. Né cinq mois après la mort de son père, abandonné à quatre ans par sa mère, il avait été recueilli à seize ans à Castelnuovo par des grands-oncles sans enfants, qui, disposant de quelque bien, l'avaient traité comme leur fils et constitué héritier de leur maison et de leur avoir. Ce furent pour lui quelques belles années, actives, mais sereines. Sa femme étant morte, il se remaria. Ses deux mariages lui donnèrent douze enfants, dont six survécurent.[17] Sexagénaire, les années critiques de la Révolution française l'avaient contraint aux privations et à la disette. L'entretien de

sa famille l'avait obligé à se faire métayer et à vendre par morceaux à peu près tout un petit domaine, qui, aux meilleurs temps, couvrit environ 25.000 m². En 1802, son patrimoine était réduit à une vigne de 40 *tavole* (une *tavola* égale 38,1039 m²), un champ de 38 *tavole* et un autre de 24 *tavole*, ne totalisant guère plus de 3.880 m²...[18]

A partir de 1793 probablement, peut-être seulement à partir de 1796, et jusqu'à sa mort en 1802, Filippo Antonio Bosco habita, au titre de *massaro* (métayer), le domaine de la *cascina* des propriétaires Biglione à Morialdo.[19] Le fonds des Biglione s'étendait sur plus de douze hectares, mais nous ignorons le nombre des métayers qui y travaillaient. (Remarquons ici, pour qui ne le saurait pas, que le métayer n'est pas un fermier. Le fermier paye en argent la rente de son propriétaire, le métayer en nature, sur ses récoltes). Telle qu'on pouvait encore la voir au milieu du vingtième siècle, la *cascina* Biglione était un immeuble de trois étages en forme de «L».[20] Sa partie principale était réservée aux propriétaires, qui s'y installaient surtout pendant l'été. La partie la plus courte, que l'on croit aujourd'hui avoir été réservée aux métayers, comprenait une cuisine avec sa dépense, une salle et un escalier pour accéder aux chambres à coucher des étages supérieurs.[21] Faut-il voir dans cette bâtisse l'habitation des Bosco? «Ici habitaient Filippo Antonio et ses enfants, parmi lesquels Francesco Luigi», disait un bon guide de 1988.[22] Il est permis d'en douter, car, si j'en crois la lecture d'actes notariés de 1817 (et à supposer qu'ils n'aient pas déménagé dans l'intervalle), ils habitaient plus probablement une métairie des Biglione «dans la région du Monastero, hameau de Meinito.»[23]

Après le décès de Filippo Antonio, son fils aîné du premier lit, Paolo, lui succéda dans la métairie. Le recensement de l'an XII (1804) qualifia Paolo Bosco de *massaro* à Morialdo.[24] Avec lui habitaient la deuxième femme de son père, Margherita Zucca, 51 ans,[25] sa propre femme Laura, deux de ses sœurs et trois de ses frères.

L'un des (demi) frères de Paolo s'appelait Francesco. Né le 20 janvier 1784, il approchait alors de sa majorité. Francesco épousa, le 4 février 1805, Margherita Cagliero, une voisine de Morialdo, qui, jusque-là, avait habité une *cascina* Barosca à quelque quatre cents mètres de la *cascina* Biglione proprement dite.[26] Margherita Cagliero, née le 9 mai 1783, allait avoir vingt-deux ans. Son arrivée entraîna un changement de métayage. Paolo abandonna bientôt le logis à Francesco, pour s'établir lui-même dans le bourg de Castelnuovo: il y résidait déjà lors du recensement de 1806.[27] De la

sorte, au recensement de 1808, Francesco Bosco put être enregistré comme chef de famille à Morialdo. Avec lui habitaient sa mère Margherita Zucca, sa sœur Teresa Maria (1789-1848), sa femme Margherita Cagliero et son fils nouveau-né Antonio (né le 3 février 1808).[28]

Francesco Bosco était un paysan industrieux et indépendant. A la mort de son père en 1802, il avait hérité de 625 m² de terres. Il en acquit bientôt 1.900 autres.[29] Et, en 1817, un inventaire notarié le dira propriétaire à Castelnuovo de trois petites vignes et de cinq champs (minuscules), plus ou moins éloignés les uns des autres et totalisant 272 *tavole*, soit 103,64 ares.[30] Ce n'était pas grand-chose, mais témoignait de la ténacité de ce rural à accroître son patrimoine parcelle par parcelle.

Francesco eut, après Antonio, un deuxième enfant, Teresa Maria, qui ne vécut que deux jours (16-18 février 1810).[31] Ce fut son premier malheur. Beaucoup plus grave, l'année suivante sa femme Margherita Cagliero, qui n'avait pas encore vingt-huit ans, mourut à son tour (28 février 1811). Francesco reconstruisit son foyer comme son père l'avait fait: il se remaria au bout d'une quinzaine de mois, le 6 juin 1812, avec une fille du village voisin de Capriglio.[32] Margherita Occhiena avait vingt-quatre ans. Elle était née le 1er avril 1788, troisième des cinq enfants d'une famille paysanne relativement aisée. C'était une femme dévote, énergique, travailleuse, décidée, réservée, au franc parler et fort capable de semer les garçons qui prétendaient lui tenir compagnie sur le chemin de l'église.[33]

La naissance de Giovanni Melchiore Bosco

Dix mois après la célébration de son deuxième mariage, un fils, Giuseppe Luigi, naissait au foyer de Francesco Bosco (18 avril 1813). Deux ans et demi passaient, et, le 16 août 1815, un deuxième fils, Giovanni Melchiore, venait au monde.[34] Baptisé le lendemain de sa naissance dans l'église paroissiale de Castelnuovo, Giovanni Melchiore eut pour parrain Melchiore Occhiena (1752-1844), père de sa mère Margherita, et, pour marraine, Maria Maddalena Bosco (1773-1861), sixième enfant de Filippo Antonio, alors veuve de Secondo Occhiena (1772-1800), décédé trois mois après leur mariage.[35] Le parrain était donc le grand-père maternel de l'enfant, le marraine sa tante paternelle.

La famille de Francesco Bosco était-elle «peu aisée» à la naissance

de Gioanni, comme celui-ci l'assurera plus tard avec insistance?[36] Certainement pas riche, Francesco Bosco n'était pas, pour autant, réduit à la misère prolétarienne des journaliers ouvriers de ferme, qui peinaient dans les campagnes piémontaises. Il avait en 1817 deux domestiques[37] et possédait une paire de bœufs, deux bouvillons, deux vaches et une jument.[38] Joint à une centaine d'ares de terres, ce bien, mesquin au regard de périodes et de régions plus prospères, lui permettait d'espérer figurer dans la catégorie montante des petits propriétaires du Montferrat. Mais, pour l'heure, il était encore métayer des Biglione, les deux garçons de Margherita Occhiena étaient nés dans une dépendance de leur *cascina*. Probablement pour se rendre indépendant, Francesco acquérait en cette année 1815, à proximité de la *cascina*, une maison il est vrai de pauvre apparence. En 1817, un notaire la définira «composée d'une *crotta* (pour *grotta*, antre, caverne...) et d'une étable accolée, couverte en tuiles, en mauvais état, et précédée d'une aire d'environ dix *tavole*». L'achat deviendra ferme le 8 février 1817, mais trois mois après ladite *crotta* n'était pas encore payée.[39]

En somme, Francesco et Margherita «étaient des paysans, qui gagnaient honnêtement leur pain à force de labeur et d'économie, comme le diront les *Memorie dell'Oratorio*. Presque uniquement à la sueur de son front, mon père arrivait à faire vivre ma grand-mère septuagénaire (en réalité sexagénaire, puisqu'elle était née en 1752) et accablée de diverses infirmités, trois garçons: l'aîné, Antonio, enfant d'un premier lit, Giuseppe, le second, et moi Gioanni, le cadet, plus deux valets de ferme.»[40]

La mort de Francesco Bosco (11 mai 1817)

Un jour de printemps, quand Gioannino allait avoir vingt-et-un mois, le petit foyer subit la plus terrible des épreuves. Don Bosco la racontera avec délicatesse, quitte à se tromper dans ses calculs chronologiques.

«Je n'avais pas encore deux ans que le bon Dieu nous frappa d'un grand malheur. Notre père très aimé, très robuste et à la fleur de l'âge, fort soucieux de l'éducation chrétienne de ses enfants, revint un jour du travail trempé de sueur et descendit imprudemment au sous-sol dans la cave glacée. La transpiration s'arrêta brutalement et, le soir, une fièvre violente, signe d'une grave congestion, se déclara. Tout soin fut inutile et, en quelques jours, il arriva au terme de sa vie. Muni de tous les secours de la religion et recommandant à ma

mère la confiance en Dieu, il rendit le dernier soupir. Il n'avait que trente-quatre ans. C'était le 12 mai 1817.»

Rectifions. Selon les actes officiels, Francesco Bosco est mort exactement le 11 mai 1817 et, parce qu'il était né le 4 février 1784, il avait alors, non pas trente-quatre, mais trente-trois ans.[41]

«Pour moi, continuait don Bosco, je ne sais trop ce que je devins en cette triste circonstance. Un fait reste présent à ma mémoire, le premier souvenir de ma vie. Alors que tout le monde sortait de la chambre du défunt, moi, je voulais absolument y rester. "Viens, Giovanni, viens avec moi, me répétait ma mère éplorée. – Si papa ne vient pas, répondis-je, je ne veux pas m'en aller. – Pauvre enfant, reprit ma mère, viens avec moi, tu n'as plus de père." Ceci dit, elle éclata en sanglots, me prit par la main et m'entraîna ailleurs, tandis que je pleurais, parce qu'elle pleurait. Car, à cet âge, je ne pouvais certainement pas comprendre quel grand malheur c'était de perdre son père.»[42]

Giovanni mesurerait bientôt le malheur de n'avoir plus de père pour l'élever et le protéger. Il ne trouverait pas au foyer l'être irremplaçable auquel un garçon cherche à s'identifier. Sa quête d'un père parmi les prêtres, parmi les maîtres, parmi les supérieurs laïcs ou ecclésiastiques et jusqu'auprès du pape de Rome, serait permanente. Le vide causé par la mort de Francesco le rendrait infiniment sensible à la détresse avouée ou refoulée des enfants abandonnés.

Francesco Bosco avait fait dresser son testament quand, alité, il avait senti la mort approcher. Le 8 mai, trois jours avant qu'il ne meure, «dans la maison du signor Biglione habitée par le testataire au lieu dit du Monastero, hameau de Meinito, aux fins de Castelnuovo de Turin», le notaire Carlo Giuseppe Montalenti le lui avait «lu et expliqué à haute et intelligible voix en présence de (six) témoins» soigneusement énumérés sur le document. Ses enfants Antonio, Giuseppe Luigi et Giovanni Melchiore étaient constitués héritiers; sa femme Margherita Occhiena et son cousin Giovanni Zucca leur serviraient de tuteurs.[43] Le notaire fit diligence. Le 17 mai, il lisait l'inventaire des biens du défunt aux tuteurs et aux six témoins réunis «dans la maison du signor Giacinto Biglione habitée par les pupilles». Il détaillait: la *crotta* que nous connaissons, les champs, les vignes, les têtes de bétail, le mobilier de ferme et de ménage, dont il ne négligeait apparemment aucune pièce. C'était une charrette à deux roues, un chariot, une herse ferrée, deux bêches et deux houes, une grande futaille, quatre tonneaux..., et aussi deux lits avec matelas de laine mêlée de paille, un «vieux coffre», un berceau, une dizaine de draps

de grosse toile, cinq chemises d'homme, un costume de toile bleu, trois essuie-main, huit cuillers et huit fourchettes de métal, trois couteaux à manche de métal, deux autres à manche en os, six plats d'étain, etc. Chaque élément était évalué en lires.

L'inventaire alignait aussi les dettes importantes du défunt. Ses biens meubles et immeubles étaient estimés à 1.331,3 lires, ses dettes à 445,95 lires.[44]

La *casetta* des Becchi

En 1817, Francesco laissait en effet à ses héritiers une situation économique difficile. Un procès avait même été engagé contre lui, au titre de métayer des Biglione. Essayons de comprendre.

Le 6 juillet 1816 le juge cantonal de Castelnuovo avait enjoint à Francesco Bosco, métayer des Biglione, de remettre une partie de sa récolte à ses propriétaires, afin de récupérer cent dix francs réclamés par Lucia Pennano, de Chieri, précédemment domestique de la dame Teresa Biglione (décédée en 1806), et légataire d'une pension annuelle qui devait lui être versée par les héritiers Biglione. Francesco ne semble pas avoir obtempéré. L'année suivante, la dame Lucia Pennano, qui déclenchait ce mécanisme judiciaire, renouvela son instance pour récupérer sa pension, qui s'élevait désormais à deux cent vingt lires piémontaises. Cette fois, le 3 juillet 1817, l'intimation fut notifiée aux tuteurs des pupilles Bosco, héritiers de Francesco, autrement dit à Margherita Occhiena et Giovanni Zucca. Cités au tribunal, les héritiers ou plutôt leurs porte-parole émirent des réserves: leurs patrons avaient réduit d'environ onze journées les terres comprises dans le contrat de métayage; en conséquence, les métayers, faute de foin, n'avaient pu fumer correctement leurs cultures... Finalement, les Bosco versèrent vingt-deux lires et cinquante centimes aux Biglione...[45]

Le métayage, qui imposait beaucoup de travail et obligeait à employer des domestiques, était donc aussi source d'ennuis avec la justice. Comme Francesco l'avait vraisemblablement envisagé, les tuteurs se dégagèrent de cette sujétion. Ce fut chose faite le 11 novembre 1817, soit six mois après le décès de Francesco.[46]

On peut en déduire qu'à cette date Margherita, ses trois enfants et sa belle-mère s'étaient transportés du Meinito, où ils occupaient une maison Biglione, sur la colline des Becchi, dans la *casetta* que Francesco Bosco avait achetée à Francesco Graglia le 8 février 1817.[47] La

construction qualifiée de *crotta* et de *stalla* (ëtable) mesurait douze mètres de long, trois de large et quatre mètres cinquante de haut. Un mur mitoyen sur lequel elle s'appuyait la séparait de la maison de la famille Cavallo.[48] A proximité, distante de quelques mètres au levant, on trouvait l'habitation des Graglia. Si nous interprétons bien les pièces, à l'achat, le tout servait de grenier à foin. On le réaménagea. Progressivement, d'après les études récentes, la bâtisse fut redistribuée comme suit. Au rez-de-chaussée, elle comprit un hangar servant de débarras, puis une étable, puis une salle de cuisine et enfin un auvent; à l'étage, une chambre à coucher, que Margherita partageait avec sa belle-mère Margherita Zucca, une chambrette pour les garçons à laquelle on accédait depuis la cuisine par une échelle et enfin un fenil. Sur la façade, un escalier de bois menait à la chambre de Margherita. Sous sa rampe, une sorte de grande niche de briques servit, un jour ou l'autre, de poulailler.[49] C'est là que la famille de Margherita vivra jusqu'en 1830.

La famine de 1817

Les mois qui suivirent la mort de Francesco furent pénibles pour les siens. La sécheresse anéantissait les récoltes, une véritable famine s'ensuivait.[50] Lisons don Bosco:

«Il y avait cinq personnes à nourrir. Cette année-là, en raison d'une terrible sécheresse, les récoltes furent perdues. C'était pourtant notre unique ressource. Les aliments atteignirent des prix fabuleux. Le blé se paya jusqu'à vingt-cinq francs l'hémine, le maïs jusqu'à seize francs. Plusieurs témoins de cette époque m'assurent que les mendiants suppliaient qu'on leur donnât un peu de son pour être mélangé aux bouillies de pois chiches ou de haricots dont ils se nourrissaient. On trouva dans les champs des personnes mortes de faim la bouche pleine d'herbe, avec quoi elles avaient tenté de calmer une faim affolante.»

Margherita dut recourir à son voisin Cavallo, l'habitant de la maison contiguë à la sienne lorsqu'elle fut arrivée aux Becchi. Elle frappa aussi, mais en vain, chez les Graglia.

«Ma mère me raconta à plusieurs reprises qu'elle donna à manger à sa famille tant qu'elle le put. Puis elle remit une somme d'argent à un voisin dénommé Bernardo Cavallo pour qu'il allât nous chercher de quoi manger. Cet ami se rendit sur plusieurs marchés, mais ne trouva rien sinon à des prix exorbitants. Au bout de deux jours il rentra et

réapparut, très attendu, sur le soir. A l'annonce qu'il n'apportait rien que l'argent, ce fut la panique. Chacun n'ayant reçu ce jour-là qu'une très maigre ration, on craignait les funestes conséquences de la faim durant la nuit. Ma mère ne se découragea pas, elle alla chez les voisins pour se faire prêter quelques comestibles, mais ne trouva personne en mesure de lui venir en aide. "Mon mari, dit-elle, m'a dit en mourant d'avoir confiance en Dieu. Venez donc, à genoux, et prions." Après une courte prière, elle se releva et dit: "Aux grands maux les grands remèdes." Avec l'aide dudit Cavallo, elle se rendit à l'étable, tua un veau et en fit cuire un morceau; c'est ainsi qu'elle put calmer la faim de sa famille exténuée. Les jours suivants on put enfin obtenir des céréales, achetées à un prix très élevé dans des villages éloignés.»[51] Une quittance conservée témoigne en effet que, le 6 juillet 1817, le tuteur Zucca paya ainsi quatre hémines de blé vendues par un prêtre à un tarif beaucoup plus élevé que sur le marché de Turin à la même date.[52]

La crise persista plusieurs mois. Margherita appliqua les recettes éprouvées du paysan piémontais: travail acharné, économie constante, calculs minutieux. Elle se fit aussi aider, et, de la sorte, parvint à faire la soudure avec des temps meilleurs.[53]

L'éducation familiale des enfants Bosco

On ne la convainquit pas de se remarier, bien qu'un parti avantageux lui eût alors été proposé. Un «bon tuteur» ne remplacerait pas le père disparu. Au reste, elle s'occuperait elle-même de l'éducation de ses trois garçons.[54]

Selon la formule de don Lemoyne, Margherita habitua ses fils à «une vie dure et mortifiée»: menus sobres, paillasse dure, lever matinal.[55] Ses ressources ne lui auraient d'ailleurs pas permis d'agir autrement. Elle prit surtout grand soin d'enseigner la religion à ses enfants, de les accoutumer à obéir et de leur ménager des occupations adaptées à leur âge.[56]

Elle les habitua à prier matin et soir. «J'étais encore tout petit, expliquait don Bosco, quand elle m'apprit elle-même les prières; dès que je fus devenu capable de m'associer à mes frères, elle me faisait agenouiller le matin et le soir; et, tous ensemble, nous récitions nos prières en commun, y compris le chapelet.»[57] Les prières quotidiennes communes du matin et du soir étaient alors de règle dans les familles piémontaises, ainsi que la récitation du chapelet en soirée.[58]

Illettrée, Margherita connaissait cependant par cœur les principales leçons du catéchisme diocésain. Selon son biographe, moralisateur comme toujours, mais, en l'occurrence, tout à fait véridique, «elle savait combien grande est la force d'une éducation chrétienne maternelle; et que la loi de Dieu, enseignée par le catéchisme tous les soirs et rappelée en cours de journée, est le meilleur moyen de rendre les enfants obéissants à leurs mères. Elle répétait donc les questions et les réponses autant de fois qu'il était nécessaire pour que ses fils se les mettent en mémoire.»[59] Don Bosco lui-même témoigna: «Elle savait tout le petit catéchisme (...) Et moi, parce que l'église était loin, je n'étais pas connu du curé et je devais presque exclusivement me limiter à l'instruction religieuse de ma bonne mère.»[60] On peut être assuré qu'elle commença par apprendre à Giovannino la formule et le geste du signe de la croix, par lequel les chrétiens d'antan entamaient tous leurs actes importants.[61] De la sorte, elle incrustait dans l'esprit de ses enfants l'idée d'un Dieu personnel toujours présent. Cette conviction n'abandonnera plus Giovanni Bosco. Il se mit à vivre sous le regard du Dieu du *Pater noster*, Seigneur de suprême dignité et père infiniment bon, qui donne «le pain quotidien», pardonne les fautes commises et retient le malheureux sur le point de récidiver.

Margherita initia elle-même Giovannino à la confession. La pratique du temps voulait que les enfants commencent à se confesser dès l'âge de six ou sept ans, dit de «discrétion» ou de «discernement», surtout s'ils avaient la chance de fréquenter une école. Giovanni Bosco semble avoir commencé de se confesser vers sept ou huit ans.[62] Margherita, se souvenait-il, l'avait préparé avec soin. Elle l'accompagna à l'église, se confessa elle-même et le recommanda au confesseur. Quand il fut sorti du confessionnal, elle l'aida encore dans son action de grâce. Et, par la suite, elle continua de l'assister tant qu'elle ne le jugea pas capable de se confesser convenablement sans son aide.[63]

Le Gioanni des Becchi

Nous ne savons pas grand-chose sur Giovanni Bosco enfant jusqu'à dix ans. Il surveillait, quand on le lui demandait, les volailles ou les quelques bêtes de sa mère, courait les bosquets, s'amusait avec son chien, dénichait les oiseaux, ramassait des champignons ou des fruits sauvages, glanait le blé ou le maïs quand le temps des récoltes était arrivé. On le devine à travers un flot d'anecdotes plus ou moins problématiques accumulées par son premier biographe.[64] Les moins

sujettes à caution sont, pour nous, celles dont on peut lire la formulation primitive dans les carnets de Viglietti, qui les recueillait des lèvres du vieux don Bosco entre 1884 et 1886.[65]

Tout petit, Giovanni gardait les dindes, seul ou avec son frère. Apparemment, un jour, Giuseppe et Giovanni acceptèrent d'en vendre une pour quelques sous à un individu de passage. Dans une autre occasion, Giovanni se fit fort d'en interpeller un, qui lui avait volé une dinde.[66] On le voyait à l'occasion tirant une vache derrière lui sur un chemin, attentif à l'empêcher de paître le champ d'un voisin.[67] Il lui est arrivé (pendant deux printemps successifs?) d'échanger son pain blanc contre le pain noir d'un camarade voisin, Secondo Matta.[68]

Il grandissait. Vers 1824-1825, il est allé à l'école. Sa mère eût préféré l'école communale de Castelnuovo. La distance le lui déconseilla. L'enfant fréquenta donc pendant l'hiver celle du village voisin de Capriglio. Il y apprit à lire et à écrire sous la conduite du prêtre-instituteur Giuseppe Lacqua (1764-1847).[69] Dans la bande des petits garçons du hameau des Becchi, il passait pour le plus finaud et le plus déluré. Au premier coup d'œil, ce Piémontais perspicace devinait ses camarades, et, par là, leur en imposait. «C'est pourquoi parmi les enfants de mon âge, j'étais à la fois très craint et très aimé, écrira-t-il plus tard. Chacun me voulait pour juge ou pour ami. Quant à moi, je faisais du bien à qui je pouvais et du mal à personne. Et puis mes camarades m'aimaient fort pour que je prenne leur défense en cas de bataille. Car, bien que petit de stature, j'avais la force et le courage suffisants pour faire peur à des camarades beaucoup plus âgés. A preuve que, s'il s'élevait une contestation, une dispute ou une bagarre quelconque, j'étais l'arbitre du litige et chacun acceptait de bonne grâce la sentence que je proférais.»[70]

Le songe de neuf ans

Le Gioanni des Becchi se battait jusque dans ses rêves. «A cet âge – c'est-à-dire entre neuf et dix ans[71] – j'ai fait un rêve, qui m'est resté profondément imprimé dans l'esprit pendant toute ma vie», racontera-t-il dans ses *Memorie dell'Oratorio*.[72] Ce «songe», qui fait penser à celui de Joseph au chapitre 37 de la Genèse, fut important pour lui. Un *Tolle, lege* tombé de la bouche d'un enfant a été le déclic de la conversion d'Augustin d'Hippone; la lecture du chapitre XIII de la première aux Corinthiens a donné forme à la vocation particu-

lière de Thérèse de Lisieux; un songe à la fois didactique et prémonitoire a intrigué et orienté Giovanni Bosco à l'orée de sa vie d'apôtre. Nous ignorerons toujours son contenu exact, dont certains détails s'évanouirent problement dès le réveil de l'enfant. Mais le souvenir qu'il a laissé, bientôt formalisé dans un récit oral, puis écrit, a subsisté et tenu une place privilégiée dans l'histoire de son âme. On ne prétendra pas aller ici au-delà de ce souvenir, tel que le songeur l'a reconstitué.

«Pendant mon sommeil, j'eus l'impression de me trouver près de chez moi, dans une cour très spacieuse où s'étaient rassemblés une multitude d'enfants qui s'amusaient. Certains riaient, d'autres jouaient, beaucoup blasphémaient. Sitôt que j'entendis ces blasphèmes, je m'élançai parmi eux et, usant de la voix et des poings, je cherchai à les faire taire. A ce moment apparut un homme d'allure majestueuse, dans la force de l'âge et magnifiquement vêtu. Un manteau blanc l'enveloppait tout entier. Quant à son visage, il étincelait au point que je ne pouvais le regarder. Il m'appela par mon nom et m'ordonna de me mettre à la tête des enfants. Il ajouta: "Ce n'est pas avec des coups, mais par la mansuétude et la charité que tu devras gagner tes amis que voici. Commence donc immédiatement à les instruire de la laideur du péché et de l'excellence de la vertu."

«Confus et effrayé, je répondis que j'étais un pauvre gosse ignorant, incapable de parler religion à ces enfants. Alors les gamins, cessant de batailler, de crier et de blasphémer, vinrent se grouper autour de celui qui parlait. Presque sans réaliser ce qu'il m'avait dit, j'ajoutai: "Qui êtes-vous, vous qui m'ordonnez une chose impossible? – C'est justement parce que ces choses te paraissent impossibles que tu dois les rendre possibles par l'obéissance et l'acquisition de la science. – Où, par quels moyens pourrai-je acquérir la science? – Je te donnerai la maîtresse sous la direction de qui tu peux devenir un sage et sans qui toute sagesse devient sottise. – Mais qui êtes-vous, pour me parler de la sorte? – Je suis le fils de celle que ta mère t'a appris à saluer trois fois le jour. – Ma mère m'a dit de ne pas fréquenter les inconnus sans sa permission: dites-moi donc votre nom. – Mon nom, demande-le à ma mère."

«A cet instant, je vis près de lui une dame d'aspect majestueux, vêtue d'un manteau qui resplendissait de toutes parts, comme si chaque point eût été une étoile éclatante. Remarquant que je m'embarrassais toujours plus dans mes questions et mes réponses, elle me fit signe d'approcher et me prit doucement par la main: "Regarde", me

dit-elle. Je regardai et m'aperçus que tous les enfants s'étaient enfuis. A leur place, je vis une multitude de chevreaux, de chiens, de chats, d'ours et d'autres animaux. "Voilà ton champ d'action, voilà où tu dois travailler. Rends-toi humble, fort et robuste. Et ce que tu vas voir se produire maintenant pour ces animaux, tu devras le faire pour mes fils." Je détournai alors les yeux. Et voici que, remplaçant les terribles bêtes, apparurent autant d'agneaux pleins de douceur qui bêlaient et gambadaient en tous sens comme s'ils fêtaient cet homme et cette femme.

«Toujours dans mon sommeil, je me mis alors à pleurer et demandai qu'on voulût bien parler de manière compréhensible, car je n'entendais pas ce que l'on voulait me signifier. Elle me mit alors la main sur la tête et me dit: "Tu comprendras tout en son temps." A ces mots, un bruit me réveilla et tout disparut.

«Je demeurai éberlué. Il me semblait que les mains me faisaient mal à cause des coups de poings donnés et que ma figure était endolorie par les gifles reçues. Et puis, ce personnage, cette dame et ce que j'avais entendu, cela m'obsédait au point que je ne pus me rendormir cette nuit-là.»

Selon notre rêveur, son récit du lendemain aurait suscité en famille des remarques contrastées. Giuseppe: «Tu deviendras gardien de chèvres, de moutons...» Antonio, qui n'aimait pas Giovanni: «Tu seras peut-être bien chef de brigands!» Margherita: «Qui sait si tu ne dois pas devenir prêtre!» Grand-mère Zucca: «Il ne faut pas faire attention aux rêves!»[73]

Il était, paraît-il, de l'avis de sa grand-mère. Cependant, cinquante ans après, quand don Bosco racontait ce rêve à ses disciples, il se montrait convaincu d'avoir communiqué cette nuit-là avec Jésus et sa mère Marie, deux noms qu'il évitait de prononcer. Ses descriptions étaient sans ambiguïtés. Comme les peuples anciens, ceux de la Bible y compris, et comme la plupart des gens simples autour de lui, il jugeait le rêve propice aux contacts avec l'au-delà. Lui-même, pensait-il, avait eu cette grâce dans son enfance. Elle s'était souvent répétée. Les personnes surnaturelles qu'il priait régulièrement lui étaient apparues et lui avaient désigné pour champ d'éducation la jeunesse turbulente. Il la traiterait, non pas avec la brutalité, qui semble lui avoir été naturelle, mais avec douceur et bonté. L'obéissance et l'étude le formeraient. La Dame lui avait recommandé l'énergie et la robustesse.[74] Il obtiendrait ainsi de merveilleux résultats.

Le déclamateur et l'acrobate

Désormais, Gioanni Bosco sait lire. Il grandit et prend de plus en plus d'assurance. Dans son hameau, c'est un petit phénomène, dont on écoute les histoires et admire les exploits acrobatiques.

Il parle bien. Les *esempi* entendus dans les prédications et les leçons de catéchisme, surtout les romans populaires médiévaux qui traînent dans l'une ou l'autre maison de l'endroit, les *Reali di Francia* (Rois de France) et *Guerin Meschino* (Guérin le Petit), œuvres d'Andrea da Barberino (v. 1370-après 1431), *Bertoldo* et *Bertoldino*, deux histoires de Giulio Cesare Croce (1550-1609), et aussi probablement *La Bella Maghelona*, c'est-à-dire le roman *Pierre de Provence et la belle Maguelonne*, qui semble avoir été composé en 1457, lui fournissent les aventures fantastiques et les traits comiques dont son auditoire est friand.[75] Dès que ses camarades l'aperçoivent, prétendra-t-il, ils accourent pour entendre une histoire. Des adultes se joignent parfois à eux. En certaines occasions, une petite foule l'entoure sur la route du bourg dans un champ ou sur un pré.[76]

Durant l'hiver, le hameau le réclamait à l'étable en veillée. Les gens écoutaient immobiles «pendant des cinq et même six heures», paraît-il, le lecteur des *Reali di Francia* déclamant droit sur son banc. «Il y a sermon», se disaient-ils (d'après don Bosco). C'est pourquoi, avant et après son récit, «tous faisaient le signe de la croix et récitaient l'Ave Maria» ... comme à l'église.[77]

A la belle saison, les jours fériés la séance se corsait. Le saltimbanque doublait le prédicateur.

Notre jeune garçon avait soigneusement préparé son exhibition. Sur les foires et les marchés voisins, il avait observé les tours des charlatans et des saltimbanques, qui manquaient rarement à ces sortes de rassemblements campagnards.

Rentré chez lui, il avait essayé de les imiter. Non sans accrocs. Secousses, coups, chutes, pirouettes plus ou moins réussies, tel était le prix à payer par l'apprenti acrobate. Mais il parvenait à ses fins. «A onze ans, assurera-t-il, je faisais des tours de prestidigitation, le saut périlleux, l'hirondelle, je marchais sur les mains; je marchais, je sautais et je dansais sur la corde, comme un saltimbanque professionnel.»[78]

Exercices et spectacles supposaient quelques ressources. Giovanni avait suffisamment d'astuce pour se les procurer sans importuner sa

mère. Toutes les pièces que celle-ci ou d'autres personnes lui donnaient pour ses menus plaisirs, les petits pourboires, les cadeaux, étaient mis de côté par lui. Et la nature lui fournissait l'appoint. Il dénichait des oiseaux ou les prenait à la trappe, à la glu, aux lacets; et, quand il en avait récolté une quantité suffisante, il se débrouillait fort bien pour les vendre. Il recueillait des champignons, des plantes tinctoriales, de la bruyère, qui lui rapportaient également. Avec le produit des réserves et des ventes, il achetait le matériel nécessaire à ses jeux et à ses acrobaties.[79]

Venait le jour du spectacle, normalement un dimanche ou un jour de fête religieuse. Les voisins et quelques étrangers arrivaient sur un pré des Becchi, où Giovanni avait préparé sa séance: une corde tendue entre deux arbres; sur une tablette, un sac, et, sur le sol, un tapis. Quand tout était prêt, on commençait par une longue partie religieuse analogue à celle de l'église paroissiale: chapelet, cantique et sermon par notre jeune garçon juché sur un escabeau. Il répétait l'explication d'évangile de la messe de Castelnuovo, le matin même, ou bien racontait une histoire qu'il avait lue ou entendue. Le sermon terminé et clos par une brève prière, il passait à la séance récréative. «A ce moment, vous auriez vu l'orateur se transformer en charlatan de profession.» Il faisait «l'hirondelle» et le saut périlleux, marchait sur les mains, ceignait son sac à malices, mangeait des écus qu'il retrouvait sur le nez d'un assistant, multipliait les boules et les œufs, changeait l'eau en vin, tuait un poulet, qui ressuscitait et chantait mieux qu'avant; puis il grimpait sur sa corde et y marchait «comme sur un sentier»; il sautait et dansait sur elle; il se laissait pendre par deux pieds, par un pied, par deux mains, par une seule. Le divertissement durait longtemps, «quelques heures», assurera-t-il plus tard non sans aplomb. Enfin, quand l'acrobate était suffisamment fatigué, il faisait une courte prière et chacun repartait à ses affaires, probablement après avoir déposé quelques liards dans le chapeau du jeune saltimbanque.[80] A son avis, c'était là un véritable après-midi d'oratoire aux Becchi vers 1826.[81]

L'acrobate dénicheur eut des aventures. L'une d'elles, qui tourna mal, a été racontée plus tard par lui à ses garçons sur un mode direct, que son principal biographe respecta à peu près. La voici dans sa forme originale, telle qu'elle aurait probablement dû figurer dans les *Memorie dell'Oratorio*.

«Je suis allé un jour aux oiseaux avec quelques camarades. Il y avait, sur un chêne, un nid que j'avais déjà aperçu une ou deux fois,

quand il n'était pas encore bon à prendre. Mais une chose était de regarder ce qu'il y avait dedans depuis le tronc de l'arbre, une autre d'aller le chercher là-haut à travers les branches. Il était justement sur une branche assez longue penchée dans la direction du sol. Habitué que j'étais à marcher sur les cordes, la prise ne me faisait pas peur, pas du tout. Tout doucement, un pied après l'autre, tout droit, j'arrivai au nid, je le pris et je me le logeai sous la chemise (litt.: *in seno*). Il s'agissait maintenant de retourner en arrière pour retrouver le centre de l'arbre, ce qui me devenait impossible, parce que la branche était recourbée vers le sol. J'essayai, mais en vain. Jusqu'à ce que, dans une nouvelle tentative, je me retrouvai pendu par les pieds et par les mains au-dessous de la branche. Dans cette position, je tentai un rétablissement, mais, dans mon élan, au lieu de rester ferme sur la branche, je passai de l'autre côté. Au-dessous, mes camarades avaient peur pour moi; ils criaient: *Tiens-toi, tiens-toi*. Bien sûr, moi aussi je voulais me retenir! Jusqu'au moment où, après avoir lutté pendant environ un quart d'heure, n'en pouvant plus je me laissai choir. Ma position était telle que je devais tomber la tête première. Mais, étant encore en l'air, je m'attrapai les cheveux dans les mains, donnai un bon coup à ma tête pour me redresser et tombai droit, les pieds, puis le derrière par terre, si bien que je rebondis sur environ un *trabucco* (quelque 3,10 m). Mes camarades coururent aussitôt à moi: "Tu t'es fait mal? Tu as souffert? Et les oiseaux sont morts? Alors, on partage?" "Ils sont ici, répondis-je. Mais ils me coûtent trop cher." Et je me dirigeai vers ma maison. Je fis quelques pas, mais je ne pouvais plus marcher. Je pris alors les oiseaux et les leur donnai pour que ma mère ne vienne pas à le savoir. A chaque instant, j'avais chaud et me sentais évanouir. Finalement, j'arrivai chez moi et me couchai. Ma mère accourut aussitôt, me fit chauffer de la camomille, me réchauffa et appela le médecin. A sa première visite, je ne lui révélai pas la cause de mon mal; puis, à la deuxième, comme j'étais seul avec lui, je lui racontai tout. Il m'appliqua alors les remèdes qui convenaient, car mon mal était interne. Je fus malade pendant deux ou trois mois. Mais, à peine guéri, je recommençai mes exploits.»[82]

Décidément, Giovannino était un bon petit galopin.

La première communion (Pâques 1827)

C'est à l'âge de onze ans, très probablement au cours de la semaine sainte de 1827, que Giovanni Bosco fut admis à recevoir pour la pre-

mière fois la sainte communion.[83] Sa mère l'avait elle-même préparé avec plus de soin encore qu'à sa première confession. Pendant le carême précédent, elle l'avait envoyé chaque jour au catéchisme paroissial de Castelnuovo (près de cinq kilomètres aller, autant au retour).[84] Trois fois, elle l'avait accompagné jusqu'au confessional. A la maison, elle le faisait prier ou lire un livre d'édification et lui prodiguait ses conseils. Quand arriva le grand jour, elle veilla à son parfait recueillement, ne le laissa parler à qui que ce fût, fit avec lui, à l'église, la «préparation» d'abord, puis l'«action de grâce» des communiants, c'est-à-dire qu'elle participa à la récitation des «actes» appropriés, dont le vicaire forain Sismondo prononçait à haute voix et faisait répéter les formules par l'assistance.

Don Bosco adulte jugeait que cette première communion avait amélioré son caractère. Il était devenu après elle plus obéissant, moins rétif, plus soumis à autrui, ce à quoi, on commence à le deviner, il éprouvait «une grande répugnance», enclin qu'il était à répliquer par des observations à qui le commandait ou lui donnait des conseils.[85] La suite nous apprendra s'il renonçait tout à fait à l'esprit d'indépendance qui caractérisait le petit chef des garçons des Becchi.

Le vacher des Moglia (février 1828-novembre 1829)

Bonne pâte, Giuseppe, bien que plus âgé, se soumettait aux fantaisies de Giovanni. Antonio, lui, commandait. En 1827, l'aîné des Bosco, à dix-neuf ans, se considérait comme le chef de l'exploitation. Elle était d'abord son bien et il réclamait l'aide de ses frères, désormais adolescents. Passablement rustre et brutal, le jeune homme, qui semble n'avoir jamais tout à fait supporté l'entrée de Margherita dans le foyer de Francesco, renâclait de plus en plus à son gouvernement. La disparition de la grand-mère Zucca en février de l'année précédente avait certainement accru ses prétentions. Le goût de Giovanni pour la lecture l'énervait. Les réflexions plus ou moins caustiques du petit frère déclenchaient des scènes pénibles dans la maison des Becchi. «Parfois Antonio s'élançait pour frapper Giuseppe et Giovanni, Margherita s'interposait. Mais Antonio, menaçant de battre sa mère, criait: – *Marastra del diavolo...*»[86]

En 1828, l'approche des vingt ans d'Antonio tendit encore l'atmosphère du foyer. L'opposition entre les deux garçons n'était plus tolérable. Pour en sortir, Margherita décida, le cœur navré n'en doutons pas, de placer son fils préféré dans une ferme des environs.[87]

Un jour de février, elle invita Giovanni, alors âgé de douze ans, à partir chercher de l'embauche dans le pays.[88] L'enfant semble s'être d'abord vainement adressé à la *cascina* Campora de Buttigliera.[89] Il aboutit certainement dans la *cascina* Moglia de Moncucco, à quelque huit kilomètres de son hameau des Becchi et de l'autre côté de la route d'Asti.[90] Le chef de famille, Luigi Moglia, avait épousé Dorotea Filipello de Castelnuovo, peut-être parente de Giovanni Filipello, lui-même en relation avec Giovanni. Il avait déjà deux enfants: Caterina, cinq ans, et Giorgio, trois ans. Deux oncles, Giovanni et Giuseppe, ainsi que ses deux jeunes sœurs, Anna, dix-huit ans, et Teresa, quinze ans, habitaient avec lui.[91] Dorotea et Giovanni Moglia ont raconté l'apparition de Giovanni dans la *cascina*. Leur témoignage supplée pour nous au silence de don Bosco dans les *Memorie dell'Oratorio*. On l'interprétera comme les divers dialogues de ce recueil.

«Ma mère m'a dit de venir chez vous pour faire vacher», annonça-t-il en arrivant. «Qui est ta mère, lui aurait rétorqué Luigi. – Ma mère s'appelle Margherita Bosco. Comme elle voit que mon frère Antonio me maltraite et me bat tout le temps, hier elle m'a dit: Prends ces deux chemises et ces deux mouchoirs, va à Bausone, cherche une place de domestique; et, si tu n'en trouves pas, va à la *cascina* Moglia entre Mombello et Moncucco; là, tu demanderas le patron, dis-lui que c'est ta mère qui t'envoie, et j'espère qu'il te prendra. – Mon pauvre garçon, aurait dit Luigi, je ne puis pas te prendre. Nous sommes maintenant en hiver, et ceux qui ont des vachers les licencient. Nous n'avons pas l'habitude d'en prendre avant l'Annonciation. Prends patience et rentre chez toi. – Prenez-moi un peu quand même! Même si vous ne me payez pas! – Je ne veux pas de toi, tu ne sais rien faire.» L'enfant se serait mis à pleurer. Il s'assit sur le sol, prétendit ne pas s'en aller, puis entreprit de ramasser avec les autres des branches d'osier épars... Dorotea intervint et persuada son mari de l'accepter provisoirement.

Avec raison. Quelques jours après, Luigi Moglia faisait savoir à Margherita Bosco que, le jeudi suivant, au marché hebdomadaire de Castelnuovo, il traiterait avec elle du salaire de son fils. On convint de quinze lires par an, ce qui, paraît-il, était une jolie somme pour un vacher de douze ans.

A la Moglia, Giovanni surveilla donc les bêtes en pâture et guida les bœufs attelés à la charrue. En conformité avec son penchant, il se mit aussi au service de la jeunesse du hameau. Le dimanche soir, «il réunissait tous les garçons et toutes les filles des familles voisines. On

grimpait dans le fenil, Giovanni montait sur un petit tas de foin et faisait le catéchisme».

Sa piété et son goût de la lecture surprenaient ses patrons. Le dimanche, il demandait la permission de se rendre seul à la première messe de Moncucco, ce qui supposait une petite heure de marche par d'obscurs sentiers; à l'église, il se confessait et communiait, gestes tout à fait inhabituels pour son entourage, cependant bon chrétien. «On ne le vit pas une fois aller au pré [pour surveiller les bêtes] sans un livre, affirmaient aussi les Moglia en 1888. Il s'installait à l'ombre sous un arbre, lisait ou étudiait sans arrêt. Quand il menait les bœufs au labour, il avait toujours un livre en main, sa droite tirait les bœufs, sa gauche tenait le livre.»[92]

Finalement, au bout d'une vingtaine de mois l'intervention de l'oncle Michele Occhiena, frère de Margherita, ramena l'enfant chez lui à la Toussaint 1829. C'était désormais un adolescent de quatorze ans, grandelet, aux cheveux *irti ed inanellati* (bouclés en broussaille), aux mains épaissies et déjà très robuste.[93] Il voulait étudier pour devenir prêtre, sa mère caressait cet espoir. Mais il y avait Antonio...

L'épisode Calosso (novembre 1829-novembre 1830)

Quelques mois auparavant, la chapellenie apparemment abandonnée du hameau de Morialdo, avec sa petite église, avait été pourvue d'un chapelain. Le titulaire était un prêtre de soixante-neuf ans, appelé don Giovanni Melchiore Calosso. Don Bosco ne semble pas s'être jamais intéressé à la vie antérieure de don Calosso, qu'il admira et aima sans réserve. Il le disait seulement originaire de Chieri. Des recherches menées par les historiens dans les archives du diocèse de Turin, il résulte que cette vie avait été relativement mouvementée. Giovanni Melchiore Felice Calosso était né à Chieri le 23 janvier 1760.[94] Curé de Bruino à trente-et-un ans (1791), il connut en 1807 des difficultés d'ordre politique à la suite d'une dénonciation au ministère de la Police générale comme ennemi du gouvernement. Mais l'archevêque de Turin, Hyacinthe Della Torre, bon diplomate, ne releva après enquête que quelques imprécisions dans l'un de ses sermons.[95] L'affaire de 1812, où sa moralité fut très sérieusement mise en cause, eut beaucoup plus de conséquences. Une lettre à l'archevêque émanant de don Giuseppe Andrea Conte, prévôt du village voisin de Sangano, disait: «Diverses personnes de Bruino, bien informées de sa conduite et toutes dignes de foi m'ont décrit il y a quelques jours le

comportement de leur curé avec des détails tellement abominables que *horrebant pili carnis meae*.[96] Un gnostique ou un sectateur du Pasteur Adam, dans leur hideuse folie, ne seraient pas bien différents si ce qu'ils m'ont raconté est véridique: *Deus scit quia non mentior*. Le pire est qu'au milieu de tant de bavardages de son troupeau, parmi tant de scandales, il demeure stoïque et insensible, qu'il affronte même avec courage chacune des accusations et s'abrite derrière des protections mondaines. La rigueur de votre verge pastorale pourrait donc rendre à cette population la moralité, la tranquillité et le bon ordre...» On trouve trace des «protections mondaines» invoquées par le curé Calosso dans une lettre (en français) d'Henriette de Malines datée du 13 janvier 1813, qui témoignait au contraire de l'honnêteté de don Giovanni Calosso, louait son engagement pastoral pour l'instruction religieuse, en particulier de la jeunesse, et pour le développement de la fréquentation sacramentelle. Elle le disait «de bon exemple et d'édification» et victime d'une machination ourdie par quelques-uns. «L'on a juré depuis nombre d'années de perdre notre respectable curé, assurait-elle, mais on ne le pouvait que par la cabale et la calomnie, déjouées jusqu'à présent par la vérité.» La noble dame ne convainquit pas l'archevêque. En ce mois de janvier 1813 don Calosso disparut officiellement du clergé diocésain. Il collabora pendant une dizaine d'années avec son frère Carlo Vincenzo, curé de Berzano, puis, en 1823, devint vicaire-substitut à Carignano. Enfin, en 1829, nous le trouvons chapelain à Morialdo.[97]

Une manifestation religieuse particulière organisée dans la paroisse voisine de Buttigliera lui fit connaître Giovanni Bosco. Une lettre pastorale de l'archevêque de Turin Chiaveroti (30 août 1829) avait invité les curés à ouvrir dans leurs paroisses un jubilé de quinze jours pour le deuxième dimanche de novembre de cette année 1829, soit le 8 de ce mois, et à préparer cette ouverture par un «triduum de prédications suivies». Le triduum préparatoire avait sa place naturelle les jeudi, vendredi et samedi de la première semaine du mois, c'est-à-dire les 5, 6 et 7 novembre.[98] Les gens des Becchi et le chapelain de Morialdo participèrent aux exercices à Buttigliera, dont l'église était, pour eux, plus proche que celle de Castelnuovo.

L'un des trois soirs du triduum, don Calosso qui, bien que «courbé par les ans», mais «très pieux», s'imposait cette «longue route pour aller entendre les missionnaires» (formules de don Bosco), remarqua Giovanni parmi les gens cheminant au retour de Buttigliera.[99] Les prêtres de la région ne s'intéressaient pas à lui, il le regrettait.[100] Don

Calosso, qui ne le connaissait pas, l'interrogea. Avait-il compris quelque chose à la prédication? Pouvait-il lui en répéter quelques mots? Giovanni se dit prêt à lui redire tout un sermon. «Le premier ou le deuxième? – Comme tu veux.» Ce qu'il fit, nous apprend-il; et, connaissant sa mémoire, nous l'en croyons sans peine.[101] Surpris, le prêtre le questionna sur son instruction. L'adolescent ne savait que lire et écrire, il aurait voulu entreprendre des études pour devenir prêtre. Mais son frère aîné Antonio s'y opposait. A l'entendre, il n'avait pas à perdre son temps dans les livres... Tandis qu'il pérorait, le prêtre ne le quittait pas des yeux, racontera plus tard don Bosco.

Le dimanche qui suivit, le chapelain s'entendit avec Margherita Bosco sur les études de son fils. Don Calosso imiterait tant de curés et autres prêtres du diocèse, qui donnaient des cours à des garçons (un, deux, jusqu'à cinq simultanément et peut-être davantage), en peine de se livrer à des études de latin.[102] Giovanni se rendrait le matin à Morialdo chez don Calosso et, le reste de la journée, aiderait son aîné dans la campagne. On commença par la grammaire italienne. A Noël, le jeune garçon faisait déjà connaissance avec la grammaire latine. De retour chez lui, il écrivait ses devoirs et apprenait ses leçons. Durant ces semaines d'hiver, son aide manuelle n'était pas indispensable à la petite ferme.

Giovanni était heureux. Don Calosso lui offrait le soutien paternel que, depuis toujours, il avait inconsciemment recherché autour de lui. Il trouvait en ce prêtre un directeur pour son âme. Le chapelain l'encourageait à se confesser et à communier, à faire, chaque jour, un peu de «méditation», c'est-à-dire une courte lecture spirituelle. Sa vie religieuse, jusque-là très formaliste, prenait tournure. «C'est à cette époque que j'ai commencé à goûter ce qu'est la vie spirituelle, écrira-t-il. Jusqu'alors j'agissais plutôt matériellement et comme une machine, qui fait quelque chose sans savoir pourquoi.»[103]

Trois mois s'écoulèrent sans véritable accroc au foyer des Becchi. Mais, quand le printemps de 1830 s'annonça, que les arbres se mirent à bourgeonner et que vint le temps des semailles, les choses se gâtèrent. Antonio se plaignit de devoir se tuer de fatigue, tandis que Giovanni «perdait son temps à faire le *signorino* (petit monsieur).»[104] On disputa, on discuta, et il fut convenu que notre étudiant travaillerait désormais l'après-midi dans la campagne. N'était-ce pas ce qui avait été prévu en novembre? Il reprit donc ses habitudes de la Moglia. «L'aller et le retour de l'école me donnaient un peu de temps pour étudier. Quand je rentrais à la maison, je prenais la houe d'une main et,

de l'autre, ma grammaire. Arrivé sur le champ, je jetais un regard compatissant à ma grammaire, je la déposais dans un coin et, selon le cas, je me mettais à piocher, à sarcler ou à ramasser du foin avec les autres.»[105] Quand arrivait l'heure du goûter, il se retirait à part, sa «pagnotte» d'une main, son livre dans l'autre. Même opération quand il retrouvait son logis le soir. Les minutes du déjeuner et du dîner, quelques bribes volées au sommeil, il ne lui en restait pas plus pour ses devoirs écrits.

Le spectacle répété de son frère un livre en main, sur le champ et au cours des repas, eût bientôt exaspéré Antonio. Le reproche était trop évident. Don Bosco a décrit sa colère en famille. «Un jour, d'un ton sans réplique, il dit d'abord à ma mère, ensuite à mon frère Giuseppe: "Ça suffit comme ça. Je veux en finir avec cette grammaire. Je suis devenu grand et fort et je n'ai jamais vu ces livres." La rage et la peine m'emportèrent, avouera don Bosco. Je lui répondis comme je n'aurais pas dû: "Tu parles mal, lui dis-je. Tu ne sais pas que notre âne est plus fort que toi et qu'il n'est jamais allé à l'école? Tu veux devenir comme lui?" Ces mots le rendirent furieux. Je dus à mes jambes, qui me servaient fort bien, d'échapper à une pluie de coups et de gifles.»[106]

Margherita était affligée, Giovanni pleurait, le chapelain était triste. Don Calosso n'imaginait qu'une issue: il offrit à son élève de passer régulièrement toute la journée chez lui. Margherita accepta la proposition et, «en avril», donc vers Pâques, Giovanni ne réintégra plus les Becchi que pour y dormir.

Ce furent des mois de rêve pour le jeune Bosco. «Nul ne peut imaginer mon immense satisfaction, écrivit-il. Don Calosso était devenu mon idole. Je l'aimais plus qu'un père, je priais pour lui, je lui rendais de bon cœur toutes sortes de services. J'éprouvais le plus grand plaisir à me fatiguer pour lui, je dirais même que j'aurais donné ma vie pour lui être agréable. Je faisais en un jour autant de progrès chez le chapelain qu'en une semaine chez moi.» De son côté, «l'homme de Dieu» chérissait Giovanni: il ne l'abandonnerait jamais!

La sensibilité de l'adolescent s'exacerbait. L'épisode du merle date du temps de la classe de Morialdo. Giovanni avait apprivoisé un merle et s'en était fait un compagnon. Il lui sifflait des airs à reproduire et pensait sans cesse à son oiseau. Hélas, un jour, au retour de Morialdo, il trouva la cage ouverte et le merle sanglant sur le sol: un chat l'avait à moitié dévoré. Il se mit à sangloter; sa tristesse et ses pleurs durèrent des jours entiers, nul ne parvenait à le consoler. Il ne se ressaisit enfin qu'à grand-peine.[107]

Les cours réguliers chez don Calosso duraient depuis quelque sept mois, quand une catastrophe interrompit brutalement ce temps de bonheur intellectuel et affectif, le premier que Giovanni ait jamais connu. Une congestion cérébrale abattit soudain le chapelain. Le 21 novembre 1830, après deux jours d'agonie, don Calosso expira. Cette mort fut, pour l'adolescent, un «désastre irréparable». Inconsolable, il pleurait son bienfaiteur défunt. Eveillé, il pensait à lui; s'il dormait, il rêvait de lui. Sa souffrance atteignit un degré tel que sa mère, craignant pour sa santé, l'envoya quelque temps à Capriglio, chez son grand-père et parrain Occhiena. Une page de sa vie avait été tournée à l'improviste. Avec don Calosso, «toutes mes espérances s'étaient évanouies», écrira don Bosco, qui ajoutait dans ses *Memorie dell'Oratorio*: «J'ai toujours prié et, tant que je vivrai, je prierai chaque matin pour lui, mon insigne bienfaiteur.»[108]

Le partage des biens familiaux

Don Bosco ne nous a pas confié les réactions d'Antonio à la mort de don Calosso. Elle lui fut probablement assez indifférente. Au cours de l'année 1830 qui allait vers sa fin, le partage des biens entre lui et ses deux frères voulu par Margherita assainissait enfin l'atmosphère de la *casetta*. Antonio resterait sur place, tandis que Giuseppe s'installerait dans une métairie à Susambrino, au nord des Becchi. Sa mère habiterait le plus souvent avec lui, Giovanni aussi, naturellement.[109] Antonio vivra sa vie de son côté. Il se mariera le 22 mars 1831 avec une fille de Castelnuovo, Anna Rosso (1807-1875) et ne tardera pas à se faire construire une maisonnette à quelque trente mètres de la *casetta*, sa propriété.[110] Antonio est mort aux Becchi le 18 janvier 1849, après avoir eu sept enfants.[111]

Quant à lui, Giovanni aidé, nous apprend-il, par un rêve qui lui avait fait la leçon pour avoir «mis ses espoirs dans les hommes et non dans la bonté du Père céleste»[112], s'apercevait que le partage, auquel il ne s'était peut-être pas beaucoup intéressé, lui «retirait un bloc de dessus l'estomac» et qu'il avait désormais toute liberté de poursuivre des études.[113] Il allait enfin se rassasier de livres.

Notes

1. Voir A. Sorel, «Le congrès de Vienne, 1814-1815», dans l'ouvrage collectif *Les monarchies constitutionnelles, 1815-1847* (coll. *Histoire générale du IV^e siècle à nos*

jours, dir. E. Lavisse et A. Rambaud, t. X), Paris, 1898, p. 1-62. De nombreuses phrases de ce paragraphe ont été extraites de cette étude d'un bon connaisseur de l'histoire diplomatique.

2. D'après A. Sorel, «Le congrès de Vienne», *art. cité*, p. 52-53.

3. A. Sorel, «Le congrès de Vienne», *art. cité*, p. 58-59.

4. Sur l'éveil de cette conscience, une page intéressante de M. Sciacca, *Il pensiero italiano nell'età del Risorgimento*, 2ème éd., Milan, 1963, p. 118.

5. Je lis ici un *Atlas classique*, publié à Lyon chez Périsse frères en 1831, carte n° 13.

6. Massimo d'Azeglio, *I miei ricordi*, première partie, chap. IX; éd. *Classici italiani*, Turin, UTET, 1958, p. 187-188. «On le vit en 1821», c'est-à-dire lors des mouvements révolutionnaires au cours desquels il abdiqua.

7. Voir Annibale Bozzola, «Monferrato», *Enciclopedia italiana*, vol. XXIII, 1934, p. 655-659, article dont le texte situe clairement Chieri et Castelnuovo d'Asti dans le Montferrat, alors que les cartes sur l'époque médiévale qui l'illustrent (p. 657 et 658) les en excluent.

8. D'après la *tabella* n° 2 de Pier Luigi Ghisleni, *La coltivazione e la tecnica agricola in Piemonte dal 1831 al 1861*, Turin, Museo nazionale del Risorgimento, 1961, p. 10.

9. D'après la *tabella* n° 4 du même ouvrage, p. 14.

10. D'après la *tabella* n° 3 du même ouvrage, p. 11. Ce tableau nous apprend aussi que 7413 moutons et chèvres figuraient dans ledit «patrimoine zootechnique».

11. Observation de R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, Bari, Laterza, 1984, p. 34-44.

12. D'après A. Messa, *La proprietà fondiaria in Piemonte nei catasti del periodo francese e cavouriano* (Istituto di storia moderna dell'università di Roma), p. 72, 76; résumé dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 34.

13. Giovanni Lanza, «Di alcuni particolari impedimenti che tengono lontani i capitali dall'agricoltura e mezzi di rimuoverli», in *Gazzetta dell'Associazione Agraria*, II, n° 8, 5 février 1847; cité dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 37-38.

14. Je suis ici une description de Sergio Ricossa, «L'ultima agricoltura primitiva: un invito a ricordare», dans le collectif *Civiltà in Piemonte. Studi in onore di Renzo Gandolfo*, Turin, Centro Studi Piemontesi, 1975, p. 811-812.

15. Les informations de ce paragraphe sur Castelnuovo ont été empruntées à G. Casalis, s.v., in *Dizionario Geografico, Storico, Statistico, Commerciale degli Stati di S.M. Il Re di Sardegna*, t. IV (Turin, 1837), p. 192-200.

16. On peut voir une photographie de la *cascina* de San Silvestro dans S. Caselle, *Cascinali e contadini in Monferrato. I Bosco di Chieri nel secolo XVIII*, Roma, LAS, 1975, fig. 6, h.-t.

17. D'après S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 42.

18. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 12.

19. Voir, dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, fig. 17, h.-t., le détail d'une carte d'état-major, édition de 1882, de ce secteur de Castelnuovo d'Asti. On verra plus bas que les métayers Bosco n'habitaient pas nécessairement la *cascina* Biglione elle-même.

20. Photographie de la *cascina* Biglione au vingtième siècle, dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, fig. 18, h.-t.

21. Selon l'ouvrage intéressant d'Aldo Giraudo et Giuseppe Biancardi, *Qui è vissuto don Bosco. Itinerari storico-geografici e spirituali*, Leumann, Elle Di Ci, 1988, p. 22-23. La *cascina* Biglione fut abattue en 1957-1958. Les relations des Bosco avec elle ne

furent vraiment révélées qu'en 1972, à la suite des recherches d'archives menées par Secondo Caselle.

22. A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto don Bosco*, p. 23.

23. On s'avance trop, en effet, en assurant que la famille Bosco habitait une branche de la maison Biglione, telle qu'on la voyait encore il y a peu. L'identification de la maison natale de don Bosco, ici en cause, a varié au cours de notre siècle. En 1946, don Ceria illustrait encore son édition des *Memorie dell'Oratorio*, (p. 16, h.-t.) par une photographie ancienne de la *casetta* des Becchi, qu'il assortissait de la légende: «La casa dove nacque S. Giovanni Bosco». Puis on relut les archives. En 1817, le notaire Montalenti enregistra le testament de Francesco Bosco «dans la maison du signor Biglione habitée par le testataire dans la région du Monastero, hameau de Meinito, aux fins de Castelnuovo de Turin» (voir, plus bas, n. 43). La maison Biglione elle-même fut alors élue «maison natale». Cette opinion, à laquelle les spécialistes de l'histoire de l'enfance de don Bosco ne sont pas disposés à renoncer, paraît difficilement conciliable avec la formule du notaire. Tout d'abord, il ne paraît pas tellement normal qu'un métayer habite la maison de son propriétaire. Ensuite le notaire a écrit que la maison habitée appartient aux Biglione, pas plus. Enfin et surtout ce hameau de Meinito existe et ne se confond pas avec le lieu de la maison Biglione proprement dite. Il figure sur les cartes locales, les spécialistes le savent bien, le long du rio della Valle et à quelque mille mètres au sud de la *cascina* Biglione. Comment ne pas faire l'hypothèse, dans ce hameau de Meinito, d'une métairie, propriété des Biglione, alors occupée par les Bosco, qui n'aurait été abandonnée par eux qu'après la mort de Francesco Bosco et qui serait donc la maison natale de notre don Bosco? Cette hypothèse me paraît plus solide que celle, récente, ne l'oublions pas, et assez bizarre de la *cascina* Biglione proprement dite.

24. D'après la *Tabella della composizione delle famiglie Bosco dal 1790 al 1817*, dressée en fonction des recensements successifs de Castelnuovo, dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 92.

25. Née le 20 mars 1752, Margherita Zucca avait quatre années de plus que ne lui attribuaient les recensements successifs analysés dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 92-93.

26. Photographie du vingtième siècle de la *cascina* Barosca dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, fig. 21, h.-t.

27. D'après le recensement de 1806, selon S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 93.

28. D'après la *Tabella della composizione delle famiglie Bosco...*, référée n. 24, *cidessus*, p. 93, où les âges doivent être rectifiés à l'aide des listes sur «La famiglia Bosco», dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 406.

29. D'après les calculs de S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 32, repris par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 12, simplement reproduits ici.

30. D'après l'inventaire de l'héritage de Francesco Bosco rédigé par le notaire Carlo Giuseppe Montalenti le 17 mai 1817 et reproduit dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 96-100.

31. Cette naissance a permis d'insinuer dans les années 1960 que don Bosco avait eu une sœur.

32. Photographie de la maison Occhiena à Capriglio, au vingtième siècle, dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, fig. 23, h.-t. — Notification du mariage de Francesco Bosco avec Margherita Occhiena, *ibid.*, fig. 24, h.-t.

33. Sur elle, voir G.B. Lemoyne, *Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco*, Turin, tip. e libreria salesiana, 1886, VIII-190 p., petit livre publié du vivant de don Bosco, qui le lut et écrivit sur lui quelques remarques. Le premier chapitre (p. 1-8) relatait diverses anecdotes sur Margherita jeune fille, probablement rapportées par don Bosco. La suite de sa vie a témoigné de leur vraisemblance globale.

34. Les pièces officielles du temps déduisaient cette date, non pas d'un acte de naissance, qui n'a jamais existé, mais d'un acte de baptême rédigé en latin, selon lequel avait été baptisé «die decima septima Augusti 1815 Bosco Joannes Melchior, filius Francisci Aloysii ac Margaritae Occhiena, jugalium Bosco, heri vespere natus...» Voir la photographie de l'acte dans MO Ceria, p. 8, h.-t., et son édition dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 37. La formule *heri vespere* (hier soir) du 17 août renvoyait au 16 août en soirée. Les rédacteurs de documents officiels s'en sont tenus là. Mais don Bosco, au moins à partir des années 1870, préférait, quant à lui, se faire naître le jour précédent. «Il giorno consacrato a Maria Assunta in Cielo fu quello della mia nascita, l'anno 1815, in Murialdo, Borgata di Castelnuovo d'Asti», écrivait-il solennellement dans ses *Memorie dell'Oratorio* (MO 17/39-41).

35. «... Patrini fuere Melchior Occhiena loci Caprilii et Magdalena Bosco vidua quondam Secundi Occhiena hujus loci...» disait l'acte de baptême.

36. En 1884, don Bosco annota dans ce sens une phrase des épreuves de la traduction italienne (p. 2) de sa biographie par Albert du Boÿs. Elle disait que ses parents «erano contadini che godevano di una certa agiatezza». Il corrigea: «di poca agiatezza». Cet exemplaire d'épreuves de *Don Bosco e la Pia Società Salesiana*, par Albert du Boÿs, tip. e libreria salesiana, S. Benigno Canavese, 1884, est déposé à la bibliothèque de la faculté Auxilium, via Cremolino, à Rome.

37. Voir MO 18/48-49.

38. D'après l'acte notarié cité n. 30.

39. Voir l'*Atto di vendita di Francesco Graglia e Francesco Bosco di una casa e di terreni*, 8 février 1817, édité dans S. Caselle, *Cascinali e contadini in Monferrato*, p. 88-89. Et: «Casa... composta d'una crotta, e stalla a canto..., stata comprata due anni fa, non però ancora pagata...» *Inventario dell'eredità di Francesco Bosco*, 17 mai 1817, *ibid.*, p. 96-97. Mais Giovanni n'y est pas né. N'assimilons donc pas trop vite la «grotte» des Becchi à celle de Bethléem.

40. MO 18/42-49.

41. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 406.

42. MO 18/50 à 19/71.

43. Voici le début de cet acte important à plusieurs titres: «L'anno del Signore milleottocentodiciasette, agli otto di maggio, ore cinque pomeridiane in casa del signor Biglione abitata dall'infrascritto testatore nella regione del Monastero borgata di Meinito fini di Castelnuovo di Torino e alla presenza degli infrascritti testimoni ivi astanti...» (Testamento di Francesco Bosco fu Antonio, signé Carlo Giuseppe Montalenti; Archivio di Stato di Asti, vol. 3856, p. 161 et sv. Edité dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 94-95).

44. Inventario dell'eredità di Francesco Bosco, signé Carlo Giuseppe Montalenti notaio; Archivio di Stato di Asti, vol. 3856, p. 167 et sv. Edité dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 96-100.

45. Pièces documentaires éditées dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 101-102, 106-111.

46. Les divers actes du procès Biglione – qui intéressa d'autres habitants de

Morialdo – nous apprennent en effet qu'entre l'hiver 1817 et le printemps 1818 les Biglione vendirent leurs terrains à un certain Giuseppe Chiardi, commerçant à Castelnuovo; ils laissent aussi entendre que les Bosco résilièrent leur bail de métayage le 11 novembre 1817. Voir les pièces des 13 et 15 novembre 1818, éditées dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 108-110, 113.

47. Atto di vendita..., signé Vincenzo Quagliotti notaio, référé n. 39, *ci-dessus*.

48. Photographie ancienne, probablement de la fin du XIX[e] siècle, de la *casetta* Bosco aux Becchi, dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, fig. 25, h.-t.

49. Je répète ici A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto don Bosco...*, p. 24-25.

50. Description dans le livre d'A. Fossati, *Origini e sviluppi della carestia del 1816-1817 negli Stati Sardi di Terraferma*, Turin, 1929; signalé dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 3, n. 2.

51. MO 19/72 à 20/101.

52. La pièce du 6 juillet 1817, signée «Prete Vittorio Amedei cappellano», a été éditée dans S. Caselle, *Cascinali e contadini...*, p. 103. Voir l'observation de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 17, texte et n. 24.

53. MO 20/102 à 21/108.

54. D'après MO 21/109-119.

55. Don Lemoyne a consacré tout un chapitre à: «Margherita avvezza i figli alla nettezza, alla riflessione e ad una vita dura e mortificata» (MB I, 71-77).

56. Observation de don Bosco en MO 21/120-122.

57. MO 21/122 à 22/126.

58. Références dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 28, n. 9.

59. G.B. Lemoyne, *Scene morali di famiglia...*, p. 18-19.

60. MO 31/6 à 32/10.

61. Le catéchisme diocésain demandait de commencer la journée par le signe de la croix.

62. Précision chronologique d'ailleurs fragile et fondée uniquement sur le fait qu'après avoir parlé de sa première confession, don Bosco ait enchaîné: «Intanto io era giunto al nono anno di età...» (MO 22/132).

63. MO 22/126-131.

64. Les MB I, chap. VI-XIX, p. 51-119, abondent en anecdotes sur Giovanni enfant et petit berger, ses qualités, certaines de ses fantaisies et ses menues aventures. En l'état, elles ne sont malheureusement pas tout à fait sûres.

65. Margherita en admiration (MB I, 16/15-32), Margherita et la prière (*ibid.*, 47/6-22), grand-mère Bosco (*ibid.*, 65/4-10, 66/14-17), Antonio et sa grand-mère (*ibid.*, 69/1 à 70/6), le chemin de l'église (*ibid.*, 71/1 à 72/19), le vase d'huile (*ibid.*, 73/16 à 74/23), le sommeil de Giovannino (*ibid.*, 76/32 à 77/2), le chien de Giovanni (*ibid.*, 239/17 à 241/30).

66. Ces deux anecdotes en *Documenti* I, 38-41, passées en MB I, 78/5 à 82/24. Don Lemoyne, qui les avait probablement entendues de don Bosco, leur a donné une forme moralisatrice particulièrement désagréable.

67. D'après M. Rua, Procès informatif de canonisation de don Bosco, ad 11; POCT 4035-4036. Voir MB I, 89/1-2.

68. Témoignage du salésien Secondo Marchisio, d'après Matta lui-même, en *Documenti* I, 36-37, et XLI, 6. Voir l'adaptation en MB I, 89/13 à 90/3.

69. MO 22/132-143.

70. MO 27/8 à 28/20.

71. D'après la finale: «Je racontai alors pour la première fois (au pape) le songe fait à l'âge de neuf à dix ans» (MO 26/225-226). En outre, la grand-mère Zucca, décédée le 11 février 1826, était encore de ce monde.

72. MO 22/145-146.

73. MO 22/146 à 25/217.

74. Il faut dire que, dans la rédaction primitive des MO, les trois qualités recommandées ne concernaient que la santé physique. «Renditi sano, forte, robusto», avait d'abord écrit don Bosco. L'humilité n'apparut qu'ensuite quand il corrigea *sano* en *umile*.

75. Les *Reali di Francia*, histoire fabuleuse de la lignée des rois francs depuis Fiovus, fils de Constantin, furent imprimés pour la première fois à Modène en 1491. Le *Guerin Meschino*, première édition à Padoue en 1473, racontait les aventures du fils de Milon, c'est-à-dire de Roland, enfant de Berta, sœur de Charlemagne, et de son amant, Milon d'Anglante; *Bertoldo*, l'histoire d'un paysan madré; et *Bertoldino*, celle de son fils, la stupidité en personne. Les *Reali di Francia*, *Guerin Meschino*, *Bertoldo* et *Bertoldino* furent cités par don Bosco dans les *Memorie dell'Oratorio* (MO 28/23-24). L'*Enciclopedia italiana* Treccani donne des informations sur ces écrits aux mots «Andrea da Barberino» et «Croce, Giulio Cesare». La «belle Maguelonne» n'a figuré qu'en *Documenti*, I, 70: «Talora si appligliava a storie strane come a quella della *Bella Maghelona* e di colui che udiva l'erba a nascere a dieci migliaia di distanza». Quand il prépara le premier tome des *Memorie biografiche*, don Lemoyne se méfia de l'étrange histoire de la *Bella Maghelona*, et s'en sépara. L'*Histoire de Pierre de Provence et de la belle Maguelonne*, d'où provenait «l'étrange histoire» du jeune Bosco selon toute probabilité, écrit d'auteur inconnu, avait déjà été imprimée à Lyon avant l'année 1490 sous l'*incipit*: «Cy commence histoyre du vaillant chevalier pierre filz du conte de Provence et de la belle Maguelonne fille du roy de Naples» (Lyon, in fol., 35 p.). Voir G. Bollème, *La Bible bleue. Anthologie d'une littérature «populaire»*, Paris, 1975, p. 451, n° 706.

76. «... da centinaia di persone» (MO 28/29-30), calcul un peu suspect.

77. Description de Giovanni conteur et déclamateur en MO 28/21 à 29/42.

78. MO 29/43-56.

79. MO 30/88 à 31/99.

80. MO 29/59 à 30/84. Don Bosco groupait probablement en un seul tableau les hauts faits principaux de sa jeunesse d'acrobate prestidigitateur. La quête est suggérée par ces lignes d'un autre paragraphe: «Gli stessi miei compagni e in generale tutti gli spettatori mi davano con piacere quanto mi fosse necessario per procacciare loro quegli ambiti passatempi» (MO 31/106-109).

81. «Voi mi avete più volte dimandato a quale età abbia cominciato ad occuparmi dei fanciulli. All'età di 10 anni io facevo quello che era compatibile alla mia età e che era una specie di Oratorio festivo» (MO 27/5-8).

82. D. Ruffino, *Cronache*, 1861-62-63, p. 129-131. Don Lemoyne reprit cette anecdote en MB I, 116/3 à 118/6, en amalgamant Ruffino et un récit parallèle de Bonetti, *Annali* I, p. 68-72.

83. Giovanni Bosco aurait donc fait sa première communion vers le 15 avril 1827, date du jour de Pâques cette année-là.

84. A Castelnuovo, le catéchisme était enseigné chaque dimanche après-midi entre la Toussaint et la Saint-Jean. En outre, «durante la quaresima, l'azione catechi-

stica diventa quotidiana, in preparazione alla comunione pasquale». Voir A. Giraudo, *Clero, seminario e società. Aspetti della Restaurazione religiosa a Torino*, Rome, LAS, 1993, p. 133-134.

85. MO 31/5 à 33/46.

86. «Marâtre du diable!», (*Documenti* I, 26, add. manuscrite). Formule édulcorée et insérée dans une scène des MB I, 63/14-19. Le rapport, avec l'insulte particulièrement odieuse, provenait probablement de don Bosco lui-même, qui n'excusait jamais la conduite d'Antonio, bien au contraire.

87. La chronologie des années 1826-1830, assez fantaisiste chez don Bosco, a posé beaucoup de problèmes à ses biographes. Les solutions de don Lemoyne en MB I furent en partie erronées. Je me fonde ici sur les conclusions de mon livre: *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne. Etude d'un ouvrage fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco*, Lyon, 1962, p. 124-131, 225-230.

88. Don Bosco, pour une raison mal définie (honte d'avoir été valet de ferme? respect pour sa mère Margherita qui l'avait ainsi fourvoyé?...) fut toujours muet sur ses vingt mois à la Moglia de Moncucco. Il n'en dit rien dans ses *Memorie dell'Oratorio*, et les carnets de notes à son audition, tant de Viglietti que de Lemoyne, témoignent qu'il évitait de s'expliquer sur cette époque de sa vie (références dans F. Desramaut, *Les Memorie I...*, p. 159, n. 10). Nous sommes toutefois relativement bien informés sur elle, grâce à une enquête menée en 1888 à Castelnuovo par le salésien Secondo Marchisio (rapport édité en annexe à F. Desramaut, *Les Memorie I...*, p. 421-425) et aux souvenirs – d'ailleurs lointains – de Giorgio Moglia, témoin au procès informatif de canonisation de don Bosco, qui mourut presque centenaire à Turin en 1923. Don Lemoyne a rassemblé et compilé à sa manière ces informations dans deux chapitres des *Memorie biografiche* (MB I, 189-205).

89. Voir M. Molineris, *Don Bosco inedito*, Leumann, Elle Di Ci, 1974, p. 146-148.

90. Schéma des lieux dans A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto don Bosco*, p. 19.

91. Informations rassemblées dans A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto don Bosco*, p. 67.

92. Toutes ces informations sur l'arrivée et le séjour à la Moglia proviennent du rapport Marchisio de 1888, référé *ci-dessus*, *éd. cit.*, p. 422-423. On peut remarquer que don Lemoyne, contredisant ce rapport, fit disparaître les filles de l'auditoire du catéchiste Giovanni. Voir MB I, 199/20-29.

93. Voir MO 34/65.

94. Sur Giovanni Calosso et sa famille, la notice «Un insigne benefattore di Don Bosco», *Il Tempio di Don Bosco*, novembre 1969, p. 131-135, et décembre 1969, p. 147-151, partiellement d'après les registres de Bruino; et un tableau de la brochure anonyme (il ne s'agit pas du livre): *Giovanni Bosco a Chieri, 1831-1841. Dieci anni che valgono una vita*, Castelnuovo Don Bosco, 1986, p. 47.

95. D'après sa lettre au ministre des Cultes, 1er avril 1807. Référence dans A. Giraudo, *Clero...*, p. 43, n. 34.

96. Traduction approximative: «mes cheveux s'en dressaient sur la tête». Plus bas: «Dieu sait que je ne mens pas».

97. Toutes les informations sur les mésaventures de don Calosso sont tirées d'A. Giraudo, *Clero...*, p. 43-44, texte et n. 34 et 37.

98. L'identification de ce jubilé, que don Bosco, dans les *Memorie dell'Oratorio*,

disait être une «mission», est due à J. Klein et E. Valentini, «Una rettificazione cronologica delle Memorie di san Giovanni Bosco», *Salesianum*, XVII, 1955, p. 583-588. Extrait de la lettre Chiaveroti, p. 584-585.

99. La rencontre a été narrée par don Bosco en MO 33/60 à 35/119. L'erreur — importante — qu'il a commise en datant d'avril 1826 un événement du début novembre 1829 ne suffit pas à faire rejeter son récit. Sauf rares exceptions, on se souvient beaucoup mieux des faits que de leurs dates.

100. MO 44/58-70.

101. Le premier ou le deuxième? demandait l'enfant. — Comme tu voudras, disait le prêtre. — Je répéterai le premier, concluait-il. Don Lemoyne, qui disposait de deux versions différentes (MO et Ruffino-Bonetti) supposa qu'il répéta successivement l'un et l'autre sermons (MB I, 177/15 à 178/2).

102. Bien expliqué par A. Giraudo, *Clero...*, p. 191-192. Ainsi, en 1830, don Giovanni Giacomo Barutelli, prévôt de Coassolo, expédiait à la curie les documents pour la vêture ecclésiastique de cinq jeunes paroissiens formés par lui (*ibid.*, p. 192).

103. MO 36/141-144.

104. MO 37/8-10.

105. MO 37/15 à 38/21.

106. MO 38/29-38.

107. Cette histoire du merle assassiné fut longuement racontée d'après don Bosco par D. Ruffino, *Cronache* 1861-62-63, p. 110-111, 140-141. Don Lemoyne l'a reprise en MB I, 118/7-30.

108. La dernière période avec don Calosso en MO 38/39 à 41/77 et 43/50-54.

109. Dans l'état actuel des recherches nous ignorons sur quels critères l'héritage paternel fut réparti entre les enfants. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 40-41; et *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 19. Mais, le partage ayant été fait dans les règles — selon don Bosco — les archives d'Asti nous renseigneraient probablement.

110. Description dans un article de Michele Molineris, «Storia di una eredità», *Il Tempio di Don Bosco*, octobre 1963, p. 120-121.

111. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 406-407.

112. MO 44/56-57.

113. MO 45/80-81.

Chapitre II.

Le collégien de Chieri

L'école de la Restauration

En janvier 1831, Giovanni Bosco commença de goûter à l'esprit de la Restauration dans l'institution scolaire piémontaise réformée huit ans auparavant par les soins du roi Charles-Félix.

Ce frère de Victor-Emmanuel I était monté sur le trône des Etats sardes au cours des journées dramatiques de mars 1821.[1] Sous la pression de quelques jeunes nobles, qui avaient rallié une partie de l'armée, la monarchie absolue de Turin avait failli devenir constitutionnelle. Victor-Emmanuel avait abdiqué en faveur de Charles-Félix, alors à Modène et désigné comme régent l'héritier présomptif Charles-Albert, qui, un temps, avait fait cause commune avec les novateurs constitutionnalistes. Mais Charles-Félix, conservateur décidé, avait immédiatement cassé toutes les dispositions du régent, y compris la constitution acceptée par lui, exilé Charles-Albert en Toscane et fait traduire les insurgés devant des tribunaux spéciaux, qui prononcèrent d'innombrables condamnations, dont plusieurs à la mort. Le programme de gouvernement de Charles-Félix ne différait guère de celui des autres princes de la Restauration. De l'héritage de Napoléon, lui aussi conservait «sous bénéfice d'inventaire» la bureaucratie, la police et l'armée; mais l'ordre dans la justice et l'administration, l'impulsion donnée aux sciences, la recherche des compétences, l'égalisation des classes, l'amélioration des communications, la liberté de conscience surtout, et tant d'autres idées «excellentes du grand guerrier» étaient jetées aux oubliettes par ses ministres et ses conseillers. Le nouveau despotisme piémontais était, selon une image de Massimo d'Azeglio qui m'inspire ces lignes, celui d'un «Napoléon costumé en jésuite.»[2]

Dans ce climat réactionnaire, Charles-Félix avait approuvé par let-

tres patentes datées du 23 juillet 1822 un Règlement des écoles «à l'exception de l'université» signé par son ministre V. Roget de Cholex.[3] Il fallait, annonçaient les lettres, remettre de l'ordre dans l'instruction publique du royaume, dont les ordonnances anciennes avaient été bouleversées successivement par la révolution et par l'introduction d'ordonnances nouvelles rendues caduques «nella felice epoca» (à l'heureuse époque) de mai 1814. On pourvoirait ainsi à «l'éducation morale et scientifique des jeunes» dans les écoles communales, publiques et royales des Etats sardes.[4] La réorganisation des disciplines anciennes, «grâce auxquelles les sujets des rois nos prédécesseurs acquirent un renom de gens cultivés, non moins que de sages», permettrait de former des jeunes gens égaux à leurs ancêtres, pour qui «le Vrai, les Sciences, le Trône et Dieu» constituaient un «tout indivisible». La religion, la monarchie et la science façonneraient ensemble les esprits et les cœurs des enfants des Etats sardes de ces années restauratrices.

Selon le titre I du Règlement, des fonctionnaires, dits Réformateurs et Délégués à la Réforme, veilleraient au respect de la nouvelle réglementation. Le titre II définissait les règles des écoles communales (primaires), le titre III celles des «écoles publiques» et des «écoles royales» (secondaires), le titre IV, celles des «congrégations», c'est-à-dir des assemblées religieuses des écoliers, ainsi que celles de «l'enseignement» et des «examens» dans les écoles. On le devine, ces écoles seraient à la fois dans l'esprit du gouvernement des centres d'instruction profane, des centres d'éducation morale et des centres d'inculturation religieuse.

Les divers articles du Règlement nous apprennent comment l'institution fonctionnait. Dans les deux classes des écoles communales (titre II), le maître de la première enseignait le catéchisme, la lecture et l'écriture; celui de la deuxième, les rudiments de la «doctrine chrétienne», de la langue italienne et de l'arithmétique (art. 9). La classe du matin commençait par la récitation des «prières du matin» et se terminait par l'*Agimus tibi gratias*; sa première demi-heure était consacrée à l'étude des leçons du catéchisme diocésain. La classe d'après-dîner commençait par l'*Actiones nostras* et s'achevait par les prières du soir.[5] Le samedi, la classe d'après-dîner devait être entièrement réservée à l'enseignement du catéchisme et de la doctrine chrétienne et se clore par la récitation des litanies de la sainte Vierge (art. 12). Il était demandé aux maîtres des écoles communales de s'entendre avec le curé du lieu pour que les enfants puissent, avant la classe, assister

quotidiennement à la messe, soit sur place, soit à l'église, et se confesser une fois par mois. Tous les deux mois au minimum, les enfants remettaient aux maîtres les «billets de confession» certifiant qu'ils avaient rempli ce devoir religieux. Les dimanches et jours de fêtes ecclésiastiques, les écoliers devaient assister au catéchisme et aux offices dans leurs paroisses (art. 15). N'étaient autorisés que le catéchisme diocésain et les livres de classe déterminés par le Magistrat de la Réforme, sorte de secrétaire d'Etat à l'instruction publique (art. 16). Un certificat de l'évêque garantissait l'intégrité religieuse et morale de chacun des maîtres (art. 17, 48 et 52).

L'Etat se fiait donc à l'Eglise pour la moralité des éducateurs. Au reste, dans les écoles royales les aspirants au professorat devaient être ecclésiastiques (art. 125).

Le Règlement imposait une surveillance religieuse et morale particulièrement étroite des adolescents des classes secondaires (titres III et IV). L'autorité contrôlait leur participation aux sacrements. «Tous (les élèves) devront s'approcher une fois par mois du sacrement de pénitence et faire constater qu'ils ont rempli ce devoir et celui du précepte pascal par la présentation au préfet des études (ou, à défaut, aux maîtres ou professeurs) du billet de confession au terme de chaque mois et, au temps de Pâques, du billet pascal». «La fréquence de la communion sera un signe de la *morigeratezza* (qualité des mœurs) du jeune» (art. 37), lisons-nous textuellement. Les élèves assisteraient à la messe chaque jour de classe et à la congrégation ou, à son défaut, aux offices paroissiaux, les dimanches et jours de fête (art. 39). Ils participeraient avec piété (*divoti*) à la congrégation et s'y montreraient, sous peine de renvoi, obéissants et respectueux envers leurs directeurs spirituels et leurs professeurs (art. 40). L'élève renvoyé de la congrégation ne pourrait être réintégré dans l'établissement qu'au bout de trois jours et après des excuses publiques en classe même (art. 41). Un article sévère n'était tempéré que par sa finale: «Sont rigoureusement interdits aux élèves le *nuoto* (la natation), l'entrée dans les théâtres, la participation aux jeux de *trucco* (billard), le port de masques, les bals sous invitation, les jeux de quartiers, cafés et autres cercles publics, l'entrée dans les auberges ou les restaurants pour manger, boire, prendre des repas, l'entrée dans les cafés pour y converser, et aussi de jouer dans les théâtres privés sans la permission du préfet des études» (art. 42). On veut croire que cette clause concernait tous les interdits de cet article extraordinaire, que la suite rendait encore plus intimidant. «Ceux qui contreviendront à ces prohibitions seront,

la première fois, privés pendant deux mois de tout *onore* (distinction) en classe; la deuxième, exclus en fin d'année de la promotion à la classe supérieure; enfin, en cas de récidive, exclus de l'école elle-même» (art. 43). Le contrôle des infractions incombait aux «commissaires de police et autres agents du gouvernement» (art. 44). De manière générale le préfet des études édicterait les règles de conduite auxquelles les élèves devraient se conformer. En particulier, ils ne pourraient conserver que les livres visés et permis par lui (art. 45). Les éléments «irréligieux, de mauvaises mœurs, incorrigibles, obstinément et scandaleusement insoumis aux ordres de leurs supérieurs, ou encore coupables de délits» caractérisés, seraient «exemplairement chassés des écoles» (art. 46).

La moralité des maîtres était régulièrement contrôlée. Les professeurs, maîtres et remplaçants des classes secondaires devraient présenter dans la province de Turin au secrétariat de l'université, ailleurs aux reformateurs ou à leurs délégués, un certificat de leur évêque attestant de leur «bonne et louable conduite» et de l'exercice de leur charge «de la manière qui convient au bien de la Religion et de l'Etat» (art. 48, 51, 52). On procéderait au remplacement de ceux qui se dispenseraient de cette démarche (art. 50). Maîtres et professeurs mèneraient les élèves aux offices et les y surveilleraient (art. 54, 55, 56, 57).

L'admission des élèves dans les classes de latin dépendait d'un examen préalable sur le catéchisme, la doctrine chrétienne et les principes de la grammaire italienne (art. 63, 64, 65, 66, 67, 68). L'examen de passage d'un élève d'une classe à la classe supérieure était obligatoirement précédé par un examen devant le directeur spirituel sur ses connaissances en doctrine chrétienne et le bon accomplissement en cours d'année de ses devoirs de confession mensuelle et de précepte pascal (art. 72, 73, 74). Nombreuses étaient les règles d'admission aux cours au début et pendant l'année scolaire (art. 114-124). Relevons qu'à la fin d'octobre l'*admittatur* n'était décerné à l'élève que sur présentation d'un billet du propre curé, certifiant qu'au cours des vacances précédentes il avait «fréquenté assidûment les offices paroissiaux et s'était approché chaque mois du sacrement de pénitence» (art. 115).

Les paragraphes du Règlement sur la «congrégation» (art. 134-143) et les «directeurs spirituels» (art. 144-167) des écoles «tant publiques que royales» accentuaient encore le caractère quasi-monastique de ces institutions. Deux articles codifiaient soigneusement le programme des «congrégations» à tenir obligatoirement les

dimanches et jours de fêtes. Le matin: 1° lecture spirituelle pendant le quart d'heure initial; 2° chant du Veni Creator; 3° récitation du «nocturne» (série de psaumes), avec les «leçons» (lectures) correspondantes de l'office de la sainte Vierge, nocturne suivi ou non, selon le temps liturgique, par l'hymne ambrosien (*Te Deum*); 4° messe; 5° chant des litanies de la sainte Vierge, pour permettre au directeur célébrant et aux communiants de l'assemblée de faire commodément leur action de grâce; 6° instruction, c'est-à-dire sermon; 7° chant du psaume *Laudate Dominum omnes gentes*, «avec verset et oraison pour sa Sainte et Royale Majesté» (art. 158). L'après-midi: 1° lecture spirituelle pendant le quart d'heure initial; 2° chant des prières habituelles, avec récitation des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition; 3° catéchisme pendant trois quarts d'heure (art. 159). Le règlement spécifiait que, pour assister à la messe quotidienne obligatoire, l'élève devrait avoir un livre de dévotion, qu'il devrait le lire pendant la célébration et qu'il participerait à l'office «à genoux et avec le recueillement qui lui est dû» (art. 135); que, «le samedi, tous les élèves, y compris les philosophes, seraient obligés de réciter à leur professeur la leçon de catéchisme ou de doctrine chrétienne déterminée le dimanche précédent par leurs directeurs spirituels» (art. 136); que, «en carême, tous les jours de classe, les élèves participeraient au catéchisme avant l'heure habituelle des cours» (art. 138); que, les dimanches et fêtes liturgiques, matin et après-midi tous les élèves seraient tenus de participer à la congrégation (art. 139); que, le matin, ils y apporteraient un livre de dévotion contenant les prières italiennes d'assistance au saint sacrifice ainsi que l'office de la sainte Vierge; mais que, l'après-midi, le livre de catéchisme ou de doctrine chrétienne leur serait interdit (art. 140). En effet, selon l'article qui venait ensuite, «tous les élèves, y compris les philosophes, seraient alors interrogés sur la leçon de catéchisme ou de doctrine chrétienne» supposée avoir été au préalable mémorisée... (art. 141).

Le paragraphe sur les «directeurs spirituels» des écoles signifiait que ces supérieurs avaient, en congrégation, droit de punir et de licencier les irréligieux, les ignorants en matière de religion, ainsi que les désobéissants. On sait que l'élève chassé de la congrégation était automatiquement chassé de l'école. Le directeur pouvait aussi empêcher la promotion à la classe supérieure des ignorants en matière religieuse (art. 146). Ces supérieurs, normalement au nombre de deux par école, devaient confesser les jeunes qui se présentaient à eux, inviter les autres ecclésiastiques de l'institution à faciliter aux élèves la

confession mensuelle, veiller aux communions des élèves y ayant droit (art. 151), et assurer à tour de rôle les prédications et les catéchèses (art. 152).

Le Règlement définissait la forme de ces catéchèses. Directeurs spirituels et catéchistes s'abstiendraient de «longues dissertations»; ils interrogeraient les élèves, feraient répéter chaque réponse (du livre) par trois ou quatre d'entre eux, expliqueraient alors succinctement les formules du catéchisme, enfin annonceraient la leçon à étudier pour le dimanche suivant, celle que les professeurs devraient faire réciter en classe le samedi intermédiaire (art. 161, 162). Deux temps de dévotion étaient prévus pendant l'année. Un triduum (deux prédications quotidiennes) devait être prêché les trois jours précédant Noël; et des exercices spirituels de quatre jours pleins (deux méditations et deux instructions quotidiennes) être organisés entre le vendredi de la Passion en soirée et le mercredi de la semaine sainte en matinée (art. 163, 164).

Les «réformateurs» qui avaient édicté ce règlement de police scolaire ne brillaient évidemment pas par leur tolérance et leur largeur d'esprit. Le mot de liberté en avait été banni. L'éducation morale et religieuse des écoles piémontaises était soumise à des normes plus minutieuses et plus contraignantes que leur éducation intellectuelle dans les classes de grammaire, d'humanités, de rhétorique et même de philosophie. La crainte régnait et bridait les esprits indépendants. Garçons et maîtres ne se risquaient pas à des écarts de comportement ou de langage qui pouvaient nuire à leur avenir. «Un professeur qui, même pour plaisanter, aurait prononcé une parole lubrique ou irréligieuse était immédiatement démis de sa charge. S'il en allait ainsi pour les professeurs, imaginez avec quelle sévérité on traitait les élèves indisciplinés ou scandaleux», écrira don Bosco.[6] «Plusieurs années passaient sans qu'on entendît un blasphème ou une mauvaise conversation. Les élèves étaient dociles et respectueux en classe comme dans leurs propres familles.» Et aussi: «Durant les quatre ans passés dans l'école (de Chieri), je ne me rappelle pas avoir entendu un discours et même un seul mot contraires aux bonnes mœurs ou à la religion.»[7]

Le gouvernement de la Restauration prétendait façonner pour le royaume des sujets dociles et instruits, des chrétiens informés et convaincus, qui serviraient avec zèle «le Trône et Dieu». Mais combien d'hypocrites et d'anticléricaux des années 1850 sortirent alors des écoles piémontaises de Charles-Félix?

Giovanni écolier à Castelnuovo

Au début de l'année 1831, *nel crudo inverno* (en plein hiver) selon la formule des *Memorie dell'Oratorio*,[8] l'école communale de Castelnuovo voyait arriver chaque matin et chaque après-midi l'élève Giovanni Bosco, au terme d'une route de près de cinq kilomètres. Il rentrait en effet à midi au logis pour le retrouver le soir. Cette marche journalière de vingt kilomètres était excessive. Un abri lui fut bientôt trouvé chez un tailleur de Castelnuovo, dénommé Gioanni Roberto.[9] De prime abord l'institution scolaire déconcerta notre petit paysan, contraint, après l'intermède Calosso, de reprendre la grammaire italienne et d'affronter des malins qui prétendaient le dégrossir: il lui fallait jouer, disaient-ils, et, pour cela, trouver l'argent nécessaire dans la poche de qui en possédait. Il résista et gagna de la sorte une petite réputation parmi les élèves et auprès de son professeur le vicaire instituteur don Virano.[10] Cela dura trois mois. Giovanni progressait. Malheureusement, dès avril, Emanuele Virano fut remplacé par un prêtre, don Nicolao Moglia, parent de la famille au service de laquelle il avait travaillé en 1828-1829, qui ne le valait pas. Don Moglia méprisait le jeune *contadino* des Becchi.[11] Né le 6 mars 1755, il était âgé. Ses élèves le chahutaient, il tempêtait et les amusait ainsi beaucoup. Mais, à ce régime, on ne fait pas grand-chose...[12] Le maître Moglia ne croyait guère aux capacités intellectuelles du jeune Bosco. «Des Becchi! Tu ne peux être qu'un *asino* (âne)!» «Toi, va donc aux champignons, va aux nids! Mais ne prétends pas faire du latin!»[13] Don Bosco ne sera jamais tendre pour un prêtre qui, à son avis, lui avait fait perdre en quelques semaines tout ce qu'il avait appris jusque-là.[14]

La proximité du tailleur Roberto lui permit de développer certains de ses talents. Roberto était chantre à l'église. Comme Giovanni avait une bonne voix, instruit par lui, il put avec son logeur monter à la tribune et participer aux chants liturgiques de manière très honorable. Il entreprit aussi de coudre à l'école de Roberto. «Très vite, nous a-t-il expliqué dans les *Memorie dell'Oratorio*, je réussis à coudre des boutons, à ourler une étoffe, à faire des coutures simples et doubles. J'appris aussi à confectionner des caleçons, des gilets, des culottes, des vestes. Je croyais être devenu un grand maître-tailleur.» Giovanni avait des doigts agiles, un esprit observateur et un sens pratique développé. Son patron lui proposa même de travailler chez lui: la rémunération serait forte...[15]

Chieri en 1831

Le 3 novembre 1831, Giovanni Bosco put enfin entrer dans une école secondaire, à Chieri, pour y apprendre sérieusement le latin, fondement indispensable de la culture de l'honnête homme et, plus encore, du prêtre à cette époque.

Il avait seize ans et pénétrait pour la première fois de sa vie dans une vraie ville.[16] Tout l'ébahissait. «La moindre nouveauté fait grande impression sur celui qui a été élevé dans les bois et qui a tout juste vu quelques petits villages de province.»[17] Chieri était, à seize kilomètres de Turin, une cité ancienne et en d'autres temps illustre de quelque quinze mille habitants.[18] La route qui unissait Turin et Asti la partageait en deux. Des fortifications médiévales l'enserraient encore. Elle s'étendait sur une plaine doucement inclinée vers le sud et au pied d'agréables collines qui la protégeaient des vents du nord. Une petite rivière, la Tepice, traversait la plaine et contournait les murs de la ville; l'un de ses canaux la parcourait dans toute sa longueur entraînant deux moulins.[19] Cette rivière, régulièrement à sec pendant l'été, pouvait, comme tous les torrents alpestres, être sujette à de terribles crues. On gardait le souvenir de l'une d'elles, qui, en 1521, avait fait crouler nombre de constructions et inondé l'église Sant'Antonio jusque par-dessus le maître-autel.[20] Chieri avait six portes, deux grandes places, un hôtel de ville, une vingtaine d'églises, un théâtre, deux hôpitaux et deux cimetières, l'un pour les chrétiens l'autre pour les juifs.[21] Elle était fière de sa place aux Herbes et de sa place d'Armes. La place aux Herbes, en plein centre, le long de la *via maestra* (grand-rue), recevait le marché du vin, du charbon, des poissons et des poteries; la place d'Armes, au bord de l'agglomération, du côté de Turin, le marché du foin, de la paille, des échalas (pour la vigne) et du bétail.[22]

L'économie du terroir était diverse. Le sol fertile de la plaine produisait des céréales. Plus de cent familles cultivaient autour de la ville des jardins qui leur donnaient cardons, melons et fruits de toute sorte. Les vignes du versant des collines permettaient de fabriquer des vins de bonne qualité.[23] Au moyen âge, Chieri avait été réputée pour ses textiles. Si, en ce dix-neuvième siècle, cette industrie ne retrouvait pas sa splendeur d'autrefois, au moins la machine commençait de remplacer la force des bras du tisserand traditionnel. En 1815, Chieri avait à l'intérieur de ses murs 27 fabriques, 500 métiers à tisser Jac-

quard et 2.000 métiers à tisser ordinaires, auxquels s'ajoutaient 3.000 métiers dans la région, le tout fabriquant annuellement 35.000 couvre-lits et 175.000 pièces de toile, pour une valeur estimée à cinq millions cinq cent mille lires. En 1837, les entreprises urbaines étaient au nombre de 27 et donnaient du travail à 3.200 métiers autour d'elles.[24]

Le clergé divisait la ville en deux paroisses: Santa Maria della Scala et San Giorgio. Bien que Chieri n'ait jamais été siège épiscopal, Santa Maria della Scala était couramment dite *il Duomo* (la cathédrale). Au vrai, c'était une collégiale.[25] Flanquée d'un baptistère imposant, riche de vingt-deux autels, elle l'emportait par sa surface sur toutes les églises cathédrales du Piémont.[26] L'autre église paroissiale, San Giorgio, dominait fièrement la ville perchée sur un monticule.[27] Les autres églises et chapelles: San Domenico, Sant'Antonio, San Filippo, San Bernardino, San Guglielmo, Santa Croce, la Pace, San Leonardo, etc., relevaient pour la plupart de couvents ou de confréries. Leurs façades parfois imposantes (Sant'Antonio), leurs clochers ou leurs coupoles conféraient à Chieri une allure religieuse. On y comptait d'ailleurs soixante-dix prêtres. Les gens avaient bonne réputation: «esprit éveillé, robustes et industrieux; la facilité et la franchise de leur langage sont notoires.»[28]

Chieri, ville moyenne, n'avait pas d'«école royale». En cette première partie du dix-neuvième siècle, elle logeait non sans difficulté une «école publique». Vers 1810, elle l'avait installée dans le couvent désaffecté des philippins, que, nous le verrons, l'archevêque Chiaveroti récupéra en 1829 pour y créer un séminaire. La municipalité avait alors transféré ses *scuole* le long de la *via maestra* dans une immeuble double acquis par elle cette année-là. Les travaux d'adaptation s'étaient prolongés jusqu'à l'automne 1831. A l'arrivée de Giovanni Bosco on inaugurait donc les locaux qui accueilleraient les *scuole pubbliche* de Chieri jusqu'en 1838-1839, quand elles seraient installées dans le palazzo Tana.[29] Les bâtiments, à vrai dire bien mesquins, de l'école étaient précédés de deux *cortili* (cours), l'un dit: *civile*, l'autre: *rustico*.[30] Le rez-de-chaussée du bâtiment du *cortile civile* était attribué aux classes de sixième et de cinquième, son étage aux classes de quatrième et de grammaire. Le rez-de-chaussée du bâtiment du *cortile rustico* servait de chapelle; à l'étage, on réunissait les classes d'humanités et de rhétorique.

La première année scolaire à Chieri

Les écoliers de Chieri devaient justifier d'un logement en ville. Les Bosco s'arrangèrent avec Lucia Matta, leur voisine de Morialdo. Cette veuve passerait l'année à Chieri.[31] Elle avait quarante-sept ans et tiendrait compagnie à son fils, Giovanni Battista, étudiant (en classes secondaires) à vingt-deux ans.[32] Lucia avait sous-loué quelques pièces de la maison Giacomo Marchisio, piazza San Guglielmo.[33] Elle accepta Giovanni contre rétribution, que le jeune garçon acquittera surtout par des services domestiques.[34]

Le 3 novembre 1831, peut-être déjà l'un des jours précédant la rentrée officielle, de la piazza San Guglielmo (aujourd'hui piazza Mazzini), l'écolier novice eut bientôt parcouru pour la première fois les quelques dizaines de mètres qui le séparaient de son école sur la *via maestra*. Très désorienté, Giovanni fut aussitôt repéré par le professeur Placido Valimberti,[35] qui le présenta d'abord au préfet, puis aux divers professeurs. Ce prêtre le prit en amitié, l'invita à lui servir la messe et le couvrit de bons conseils.[36] On mit le nouveau en sixième. Le jeune professeur de cette classe, Valeriano Pugnetti, eut pitié de ce grand dadais aux manières gauches, égaré parmi les enfants.[37] Il n'épargna rien pour lui faciliter l'adaptation.[38] L'élève Bosco retenait tout avec une merveilleuse facilité. Si bien qu'au bout de deux mois, premier de sa classe, il pouvait gravir un échelon et entrer en cinquième. Il y trouvait avec joie son protecteur des premiers jours, don Valimberti, qui était le professeur de cette classe. Deux autres mois très studieux s'écoulaient. A nouveau premier, Giovanni était autorisé à monter chez le clerc Vincenzo Cima, qui venait d'être nommé professeur de quatrième.[39] C'était apparemment en mars 1832.[40] Vincenzo Cima était sévère et du type brutal. Il commença par doucher le nouveau venu. Selon don Bosco, quand il aperçut parmi ses élèves cet adolescent aussi grand que lui, il l'apostropha en pleine classe: «Celui-là, c'est ou une grosse taupe ou un grand talent. Qu'en pensez-vous?» Abasourdi, Bosco aurait répondu: «Quelque chose entre les deux: un pauvre garçon, qui veut vraiment faire son devoir et avancer dans ses études.» La réponse plut au professeur: «Si vous avez de la bonne volonté, vous êtes entre bonnes mains, je ne vous laisserai pas sans rien faire. Courage, si vous avez des difficultés, dites-les moi tout de suite, et je vous les arrangerai..» «Je le remerciai de tout cœur», racontera don Bosco.[41] Et il logea au milieu de 1832 un épisode significatif de sa mémoire extraordinaire.

«J'étais depuis deux mois dans cette classe, quand un petit incident fit un peu parler de moi. Le professeur expliquait un jour la vie d'Agésilas, écrite par Cornelius Nepos.[42] Ce jour-là, je n'avais pas mon livre, et, pour cacher mon oubli au maître, je tenais devant moi le Donat – entendez la grammaire latine – ouvert.[43] Mes camarades s'en aperçurent. L'un d'eux se mit à rire, un autre l'imita, la classe était en désordre. "Qu'est-ce qu'il y a? dit le maître. Qu'est ce qu'il y a? Je veux le savoir." Comme tous les regards étaient tournés vers moi, il m'ordonna de faire la construction et de répéter son explication. Je me levai et, toujours le Donat en main, je répétai de mémoire le texte, la construction et l'explication. Mes camarades applaudirent avec des cris d'admiration. Inutile de dire dans quelle fureur entra le professeur, selon qui c'était la première fois que la discipline fléchissait dans sa classe. Il me donna une calotte, que j'esquivai en ployant la tête. Puis, la main sur mon Donat, il se fit expliquer par mes voisins la raison du désordre. Ceux-ci lui dirent: "Bosco a toujours gardé le Donat devant lui et il a lu et expliqué comme s'il avait en main le livre de Cornelius." Le professeur ramassa le Donat, me fit encore continuer deux phrases et me dit: "Pour votre heureuse mémoire, je vous pardonne votre oubli. Vous avez de la chance. Tâchez seulement de vous en bien servir".»[44]

A la fin de l'année scolaire, cet élève particulièrement doué fut promu avec de bonnes notes en classe de grammaire (troisième).[45] Il passerait sous la conduite du dominicain Giacinto Giussiana l'année scolaire 1832-1833.[46]

La Société de l'Allégresse

Giovanni Bosco regardait et écoutait avec attention ses camarades d'école. Il les jugeait et les catégorisait en esprit selon leurs propos et leurs comportements. Tous n'étaient pas des anges. Des normes rigoureuses les obligeaient à maintenir un extérieur de parfaite honnêteté. Mais, en cachette, plusieurs se permettaient des entorses plus ou moins graves au règlement scolaire. Ils faisaient de la natation, allaient au théâtre, jouaient pour de l'argent et chapardaient des fruits dans les jardins de Chieri. Un temps, ils prétendirent associer le paysan Bosco à leurs diverses fredaines. L'un d'eux eut l'effronterie de lui proposer de voler un «objet de valeur» à sa logeuse pour se procurer des bonbons.[47]

Ils tombaient mal. Méfiance est mère de sûreté! A son arrivée à Chieri, ville inconnue, Bosco s'était fait «une loi de ne familiariser avec personne.»[48] Il ne s'isolait pourtant pas. Certes, selon une règle qu'il n'abandonnera plus, il rangeait ses camarades en trois groupes:

les mauvais à éviter absolument, les indifférents à traiter avec courtoisie en cas de nécessité et les bons, les seuls avec qui se lier d'amitié.[49] Mais, à l'occasion, nous apprend-il lui-même, il rédigeait les devoirs de camarades douteux qui, évidemment, le lui avaient au préalable demandé. Son professeur s'en aperçut et lui interdit sévèrement ce genre de service: il n'avait pas à entretenir les défauts des paresseux.[50] Comme il cherchait malgré tout à tisser des liens autour de lui, il modifia sa méthode: au lieu de leur remettre des devoirs tout faits, il aida des camarades à résoudre leurs problèmes de traduction. «De cette manière, je faisais plaisir à tous et me ménageais la bienveillance et l'affection de mes compagnons, reconnaissait-il. Ils commencèrent par venir me trouver *per ricreazione* (pour s'amuser), puis pour entendre des histoires et pour faire leurs devoirs, enfin sans même savoir pourquoi, comme ceux de Morialdo et de Castelnuovo.»[51] Deux noms des favoris des premiers mois nous sont connus: Paolo Braja, qui avait douze ans et Guglielmo Garigliano, qui en avait treize. A seize ans, l'adolescent Bosco était déjà un séducteur.

Au milieu de sa première année scolaire (1831-1832), il avait gagné la partie. Notre écolier était devenu le centre d'un cercle de garçons qui lui demandaient conseil et se plaisaient à l'écouter.[52] L'ancien chef de bande des Becchi suivait son instinct organisateur. Le groupe reçut un nom et un statut en miniature. Ce sera la Société de l'Allégresse, dénomination tout à fait convenable pour ses assemblées qui n'étaient pas tristes. «Chacun était strictement tenu d'apporter les livres, d'introduire les conversations et les divertissements qui pouvaient contribuer à *stare allegri* (rester joyeux). En revanche, était interdit tout ce qui aurait engendré une quelconque mélancolie, surtout ce qui était contraire à la loi du Seigneur. Partant, qui blasphémait ou prononçait en vain le nom de Dieu, ou encore tenait de mauvaises conversations, était immédiatement exclu de la société.»[53] Il est vrai que le cas ne devait pas être fréquent si, comme don Bosco l'assura plus tard, plusieurs années passaient sans qu'on entendît dans l'école un blasphème ou une mauvaise conversation.[54] La joyeuse association fut aussi coiffée d'un statut en deux articles, que nous lirons sous la plume de don Bosco sans nous faire trop illusion sur le nombre des associés («une multitude») et la forme exacte de règles reproduites par lui quarante années après leur fabrication plus ou moins concertée.

«M'étant ainsi trouvé à la tête d'une multitude de camarades, de commun accord on prit pour base: 1° Chaque membre de la Société de l'Allégresse doit

éviter tout discours et toute action qui ne conviennent pas à un bon chrétien. 2° Exactitude dans l'accomplissement des devoirs scolaires et des devoirs religieux.»[55]

Les «devoirs religieux» des élèves de Chieri étaient ceux imposés par les règles que nous connaissons.[56] Non seulement édictées, mais aussi appliquées, ces règles convenaient tout à fait au jeune Bosco, qui les évoquera avec nostalgie en un temps où elles n'étaient plus qu'un souvenir en Piémont:

«En ce temps-là, la religion était une partie fondamentale de l'éducation (...) Le matin des jours de semaine on assistait à la sainte messe; au début de la classe on récitait *divotamente* (pieusement) l'Actiones avec l'Ave Maria et en finale, l'Agimus avec l'Ave Maria. Les dimanches et jours fériés, tous les élèves étaient rassemblés dans l'église de la congrégation. Pendant l'entrée des garçons, on faisait une lecture spirituelle. Le chant de l'office de la Vierge Marie suivait, puis venait la messe et, enfin, l'explication de l'Evangile. Le soir, catéchisme, vêpres, instruction. Chacun devait s'approcher des saints sacrements et, pour prévenir toute négligence de ce devoir important, était obligé de présenter son billet de confession une fois par mois. Qui ne remplissait pas ce devoir n'était pas admis à passer les examens de fin d'année, quand bien même il eût été parmi les meilleurs dans ses études. Cette sévère discipline produisait de merveilleux effets...»[57]

Il l'approuvait donc pleinement. Giovanni se confessait de préférence au chanoine théologien Giuseppe Maloria,[58] qui habitait avec son père et la famille de son frère un immeuble de la piazza San Guglielmo. Il voisinait donc avec la casa Giacomo Marchisio, où logèrent Lucia Matta et Giovanni Bosco entre 1831 et 1833.[59] Don Bosco louera ce confesseur pour la bonté de son accueil et ses encouragements à la communion fréquente. Car, disait-il, c'était alors «chose très rare de trouver un prêtre qui encourageât à fréquenter les sacrements». Il ne se souvenait pas d'avoir entendu ce conseil de la bouche de l'un de ses maîtres prêtres. D'ailleurs, qui se confessait et communiait plus d'une fois par mois était supposé exemplaire. La plupart des confesseurs interdisaient ce geste à leurs pénitents probablement parce qu'ils ne les jugeaient pas assez vertueux pour se le permettre. Giovanni croyait devoir à ce confesseur de ne s'être pas laissé entraîner par des camarades «à certains désordres, auxquels les enfants sans expérience succombent malheureusement dans les grands collèges.»[60] Il y avait des vicieux à Chieri. Les mises en garde de don Maloria lui avaient été salutaires.

Le dimanche, après la «congrégation», qui n'avait donc pas rassasié leur appétit religieux, les membres de la Société de l'Allégresse se rendaient volontiers dans l'église Sant'Antonio, où les pères jésuites tenaient un *stupendo catechismo* (étonnant catéchisme), émaillé d'*esempi*, que, quarante ans plus-tard, Giovanni Bosco gardait encore gravés dans l'esprit.[61] Le P. Isaia Carminati, un bergamasque, professeur de lettres des scolastiques jésuites, captivait l'auditoire.[62] En semaine, la Société se réunissait chez l'un ou l'autre des membres «pour parler religion», c'est-à-dire, si nous interprétons correctement les *Memorie dell'Oratorio*, non pas tellement pour disserter sur les vérités dogmatiques ou les articles du Credo, que pour échanger chrétiennement sur la vie quotidienne des écoliers. On pratiquait entre soi la correction fraternelle.[63]

La Société de l'Allégresse était, pour l'école, un foyer d'excellent esprit. On se mit à l'apprécier. Le président attira sur lui l'attention des élèves et de leurs parents. «Cela contribua, remarquait don Bosco, à me valoir de l'estime, et, en 1832, j'étais vénéré par mes collègues comme le capitaine d'une petite armée. De toutes parts, j'étais recherché pour donner des divertissements, pour aider les élèves chez eux et aussi pour des cours ou des répétitions à domicile.» Au bénéfice moral que le jeune Bosco retirait de l'initiative s'ajoutait un bénéfice pécuniaire. Il put ainsi s'acheter des vêtements, des articles scolaires et autres, sans jamais importuner sa famille.[64]

De l'amitié entre jeunes gens

«Cette année-là, je perdis l'un de mes plus chers camarades. Le jeune Braja Paolo,[65] mon cher et intime ami, après une longue maladie, vrai modèle de piété, de résignation et de foi vive, mourait.[66] Il allait ainsi rejoindre saint Louis, dont il s'était montré toute sa vie le disciple fidèle.»[67] Paolo Vittorio Braja, élève à l'école de Chieri, fut l'un des amis intimes, c'est-à-dire de cœur, du jeune Bosco.

L'amitié, communication d'âme et de cœur entre gens de bien unis par une affection mutuelle, telle que la définissait Aristote dans l'*Ethique à Nicomaque*,[68] a tenu une place de choix dans la formation de Giovanni Bosco adolescent. Ce «soleil de la vie», ce «don le meilleur qui nous ait été fait par les dieux immortels, la sagesse exceptée», selon les formules charmeuses de Cicéron (*De amicitia*, II, 6), lui était du reste conseillé, quoique assorti de prudents avertissements, par divers maîtres spirituels de la jeunesse de l'époque, tandis que

d'autres, en garde contre les faiblesses de l'humaine nature, croyaient bon de le lui interdire. La *Guida angelica*, à laquelle don Bosco recourra plus tard,[69] disait formellement: «Après vous être recommandés avec ferveur à Dieu, à la très sainte Vierge et à votre saint Ange gardien, choisissez-vous, mes chers fils, un ou deux jeunes garçons semblables à vous par la naissance, l'âge et l'occupation. Ce seront vos compagnons...». Etc.[70] Les amitiés tendres et chastes entre jeunes chrétiens d'Italie semblent avoir été fréquentes à l'âge romantique. Dans *Le mie prigioni*, Silvio Pellico ne fit pas mystère de ses relations affectueuses – toujours honnêtes – avec Piero Maroncelli et Antonio Fortunato Oroboni. Ces paires d'amis se recherchaient, partageaient les mêmes idées et des goûts communs, se jetaient dans les bras l'un de l'autre, ne parvenaient plus à se séparer, conversaient pendant des heures, se conseillaient mutuellement, compatissaient réciproquement à leurs peines, se plaisaient à rappeler des souvenirs partagés, pleuraient ensemble... En tout bien tout honneur, faut-il insister. Car disait Pellico: «Ubi charitas et amor, Deus ibi est.»[71] Et le saint homme ne plaisantait pas. Il consacrera au «choix d'un ami» tout un chapitre de son petit traité de morale: *Des devoirs des hommes*: «Quelques-uns conseillent de ne se lier d'amitié avec personne, parce que cela occupe trop le cœur, distrait l'esprit et produit des jalousies; mais, moi, je suis de l'avis d'un excellent philosophe, saint François de Sales, qui, dans sa Philothée, appela cela un mauvais conseil...».[72]

François de Sales avait en effet longuement traité de l'amitié dans l'*Introduction à la vie dévote*.[73] Il commençait par y exécuter durement la «mauvaise et frivole amitié», comprenez le simple appétit sexuel, «fondée sur la communication des faux et vicieux biens». «La communication des voluptés charnelles est une mutuelle propension et amorce brutale, laquelle ne peut non plus porter le nom d'amitié entre les hommes que celle des asnes et chevaux pour semblables effectz.» Il prévenait l'objection du mariage. «S'il n'y avoit nulle autre communication au mariage, il n'y auroit non plus nulle amitié; mais, parce qu'outre celle-là il y a en iceluy la communication de la vie, de l'industrie, des biens, des affections et d'une indissoluble fidelité, c'est pourquoy l'amitié du mariage est une vraÿe amitié et sainte.»[74] La «vraÿe amitié», continuait-il, est d'autant plus noble qu'elle se fonde sur une communication de biens de nature plus élevée. «Si vous communiquez es sciences, vostre amitié est certes fort loüable; plus encor si vous communiquez aux vertus, en la prudence, discrétion, force et justice. Mais si vostre mutuelle et reciproque communication

se fait de la charité, de la devotion, de la perfection chrestienne, o Dieu, que vostre amitié sera pretieuse! (...) O qu'il fait bon aymer en terre comme l'on ayme au Ciel, et apprendre à s'entrecherir en ce monde comme nous ferons eternellement en l'autre!»[75] François de Sales n'ignorait pas les possibles glissements sensuels des amitiés et s'efforçait de mettre sa Philothée en garde contre la «fause amitié», dans notre langage l'amitié à dominante sexuelle génitale. Lisons: «La fause amitié provoque un tournoyement d'esprit qui fait chanceler la personne en la chasteté et devotion, la portant à des regards affectés, mignards et immoderés, a des caresses sensuelles, a des soupirs desordonnés, a des petites plaintes de n'estre pas aymée, a des petites, mais recherchees, mais attrayantes contenances, galanterie, poursuitte des baysers, et autres privautés et faveurs inciviles, presages certains et indubitables d'une prochaine ruine de l'honnesteté; mais l'amitié sainte n'a des yeux que simples et pudiques, ni des caresses que pures et franches, ni des soupirs que pour le Ciel, ni des privautés que pour l'esprit, ni des plaintes sinon quand Dieu n'est pas aymé, marques infallibles de l'honnesteté. (...) L'amitié sainte a les yeux clairvoyans et ne se cache point, ains paroist volontier devant les gens de bien (...) La chaste amitié est tous-jours egalement honneste, civile et amiable, et jamais ne se convertit qu'en une plus parfaitte et pure union d'esprits, image vive de l'amitié bienheureuse que l'on exerce au ciel.»[76]

Selon saint François de Sales, la bonne amitié, communication de biens principalement spirituels, culminait donc, comme l'amour, dont son *Traité de l'amour de Dieu* parlait si abondamment, dans la relation unificatrice des âmes entre elles.

Dans le Piémont du temps, ces leçons sur l'amitié affective concurrençaient un courant différent, pour lequel tout attachement sensible, parce que d'origine charnelle et «mondaine», était nécessairement plus païen que chrétien, concupiscent et plus ou mieux peccamineux. «Il y a deux amours: celui du monde et celui de Dieu, avait écrit saint Augustin dans ses *Confessions*. Quand tu auras vidé ton cœur de tout amour terrestre, tu atteindras l'amour de Dieu.» S'adressant à Dieu il avait regretté la folie insensée qui, lors de sa jeunesse, lui avait fait goûter une amitié terrestre: «Elles me retenaient loin de toi, ces choses qui n'existeraient pas si elles ne subsistaient en toi.»[77] Les maîtres de Giovanni Bosco à Chieri, qui, soit au collège, soit au séminaire, ne lui firent jamais, que nous sachions, la moindre remarque sur ses ferventes amitiés, partageaient les sages idées de saint François de Sales.

«Bienheureux qui trouve un ami véritable» (Siracide, XXV, 12) c'est-à-dire, pour la tradition chrétienne, un ami de cœur qui l'aide de toutes manières à croître humainement et spirituellement.[78]

Humanités et rhétorique

Au cours de l'été de 1833, Giovanni Bosco connut deux événements. Tout d'abord, il reçut le sacrement de confirmation. Il allait avoir dix-huit ans. Le sacrement lui fut administré à Buttigliera d'Asti, près de chez lui, le 4 août 1833, par l'archevêque de Sassari, Mgr Giovanni Antonio Gianotti. Les confirmands avaient pour parrain Giuseppe Marsano et pour marraine Giuseppina Melina.[79]

Ensuite, au terme de son année de grammaire, il fut promu en classe d'humanités. Il faillit échouer à l'examen de passage, nous a-t-il confié. Cédant une fois encore à une générosité dévoyée, il avait transmis son texte à un camarade, qui l'avait recopié. Or, en matière d'examen, le Règlement des écoles que nous connaissons était formel: «Si deux feuilles sont identiques, elles seront tenues l'une et l'autre pour nulles.»[80] Autrement dit, les deux compères écopaient d'un zéro éliminatoire. Heureusement, leur professeur obtint pour eux un écrit particulier.[81] Giovanni Bosco eut la note maximale. Elle le dispensa de payer le minerval de douze francs cette année-là.[82]

Le même professeur était à la tête des classes d'humanités et de rhétorique (seconde et première). Selon le registre des ordonnances de la commune de Chieri, le 14 octobre 1833, «le théologien Bosco», c'est-à-dire Giovanni Francesco Policarpo Bosco, né le 26 janvier 1812, avait été nommé «professeur d'humanités et de rhétorique avec les honoraires annuels de 800 lires.»[83] Mais, peu après, le même registre disait: «Quelques circonstances particulières empêchant le theologien Giovanni Bosco d'assumer l'enseignement dans les classes d'humanités et de rhétorique, il a été remplacé par le prêtre Pietro Banaudi, de La Brigue.»[84] Don Pietro Banaudi, prêtre du diocèse de Nice, était, depuis une dizaine d'années, agrégé à celui de Turin.[85] Ce professeur, maître-éducateur tel qu'il le rêvait, allait faire l'admiration de Giovanni Bosco. «Vrai modèle des enseignants», «sans jamais infliger une punition, il réussissait à se faire craindre et aimer par tous ses élèves. Il les aimait tous comme ses enfants et eux l'aimaient comme un tendre père.»[86] Don Banaudi pratiquait le «système préventif dans l'éducation de la jeunesse», tel qu'il sera décrit quarante ans après. L'année scolaire 1833-1834 se passa si bien

pour Bosco que son maître lui conseilla d'essayer l'examen terminal, qui lui aurait permis d'entrer aussitôt en philosophie. De fait, il réussit cet examen. Mais, nous apprend-il un peu laconiquement, «comme j'aimais les lettres, je jugeai préférable de poursuivre régulièrement mes classes et de faire ma rhétorique, autrement dit la cinquième gymnasiale» (classe de première).[87]

Ces années d'humanités et de rhétorique (1833-1834, 1834-1835) du jeune Bosco, désormais âgé de dix-huit et dix-neuf ans furent fertiles en événements mémorables pour lui.

L'amitié de Jonas

Au début de sa classe d'humanités, Giovanni élut pension dans un café bien situé sur l'une des principales rues de Chieri, à proximité de la place d'Armes.[88] Ce café avait été pris en gérance par un frère de sa logeuse initiale, dénommé Giovanni Pianta.[89] L'abri particulier du collégien était précaire: un renfoncement au-dessus d'un four, auquel on accédait par une petite échelle.[90] Selon son hôte, le jeune homme y passait souvent la nuit entière à lire et à étudier. Pianta le découvrit parfois la lumière allumée au petit matin.[91] Ce logeur lui assurait *minestra* et couvert, Bosco servait à l'office dans ses heures de liberté.

Les loisirs ne lui manquaient pas. Les cours se gravaient dans sa mémoire. Il employait le temps qui restait à la lecture des classiques italiens ou latins, ou à fabriquer des liqueurs et des confitures, nous explique-t-il. «Au milieu de l'année, j'étais en mesure de préparer cafés et chocolats; je connaissais les règles et les proportions pour toute sorte de confiseries, de liqueurs, de glaces et de rafraîchissements.»[92] Le goût de la lecture d'une part et les contacts avec la clientèle du café de l'autre, lui valurent cette année-là un succès apostolique, dont il sera toujours très fier.

Chieri avait un quartier juif. Giovanni y rencontra, via della Pace, chez le libraire Elia Foa,[93] un jeune homme «de très belle apparence» et à la voix merveilleuse. Or ce garçon, passionné de billard, fréquentait le café Pianta. C'était un Juif de la famille Lévi, né en 1816, dont le nom était Jacob, mais que l'on appelait couramment Jonas.[94] Un même âge, des goûts voisins, une évidente séduction physique de part et d'autre les rapprochaient. Les deux jeunes gens devinrent grands amis. «Je lui portais une grande affection, écrivit don Bosco, et il était fou d'amitié pour moi. Il venait passer dans ma chambre tous ses moments libres; nous nous occupions à chanter, à jouer du piano, à

lire, à dire ou à entendre les mille petites histoires qu'il me racontait.»[95] Ils s'aimaient donc beaucoup et, en conséquence, se retrouvaient sans cesse. Giovanni regrettait au fond de son cœur que Jonas fût Juif, c'est-à-dire, selon son idéologie simpliste, plus ou moins mécréant et certainement pas promis à la félicité éternelle. Une rixe, qui aurait pu avoir des suites graves pour Jonas, les amena un jour à parler religion, confession et même baptême. Et Giovanni se vit sur le point de rendre à son ami le plus grand des services. «Nous, les Juifs, nous ne pouvons pas nous sauver?», lui aurait demandé Jonas. Le théologien en espérance aurait répondu: «Non, mon cher Jonas; après la venue de Jésus Christ les Juifs ne peuvent plus se sauver sans croire en lui.» Jonas décida que la religion de son ami serait la sienne. Il réclama un petit catéchisme, et, à partir de ce jour les conversations des deux amis portèrent sur des questions religieuses. L'un catéchisait l'autre. «En l'espace de quelques mois, il eut appris le signe de la croix, le Pater, l'Ave Maria, le Credo et les principales vérités de la foi», dira plus tard don Bosco.[96] Sa mère, que don Bosco appelait Rachel,[97] soupçonna avec dépit l'évolution religieuse de son unique garçon entre trois filles. Elle se confia au rabbin. Et, un jour, Giovanni la vit arriver (au café Pianta probablement) folle de colère. Il prit peur, puis se calma quand il eut compris de quoi il s'agissait. L'échange – animé – avec la Juive semble l'avoir aussi amusé. Grand conteur et homme de théâtre, il peindra plus tard la mère de Jonas sous les traits d'une affreuse sorcière, la *maga Lilith*: borgne, sourde, gros nez, presque édentée, lèvres pendantes, bouche tordue, menton en galoche, hennissement de poulain. Et le dialogue prendra la forme d'un discours apologétique à l'usage des enfants d'Abraham, qu'il épargna probablement à la dame Lévi.[98]

La part la plus difficile de la progression vers le baptême incomba au néophyte, que Giovanni soutint comme il le put. Il lui fallut résister à sa mère, à ses autres parents, au rabbin et même renoncer à vivre en famille, car on le mit à la porte. Mais les menaces et les violences ne changèrent rien à sa résolution. La confraternité de l'Esprit Saint, spécialisée dans l'assistance des néophytes juifs de Chieri, le prit en charge. Un «prêtre savant», que don Bosco ne nommera pas, mais qui, à lire le compte rendu de la confraternité, devait être un jésuite,[99] le prépara directement au baptême. Une quête pour le baptisé parmi les chrétiens de la ville organisée par la confraternité rapporta au total quatre cents lires à Jonas.[100] Le jour décisif arriva, solennisé au maximum. Le 10 août 1834, Jacob Lévi fut d'abord accueilli dans l'église

San Guglielmo par les confrères de l'Esprit Saint, les invités et la population. Puis le cortège, portant bassine, flambeau, salière et serviette, marcha processionnellement jusqu'au *duomo* au chant du Veni Creator. Et là, le curé Sebastiano Schioppo conféra le baptême au jeune juif avec tout le soin requis par une conversion tellement exceptionnelle. Songez que, depuis son institution en 1576, la confraternité de l'Esprit Saint n'avait connu que cinq fois pareille cérémonie à Chieri![101] Jacob Lévi, alias Jonas, reçut le prénom de Luigi et le nom de Bolmida, qui était celui de son parrain, le turinois Giacinto Bolmida. Ottavia Bertinetti, de Chieri, était marraine.[102]

Par la suite, les époux Carlo et Ottavia Bertinetti le prirent sous leur protection.[103] Luigi Bolmida put exercer normalement son métier de tisserand.[104] Son amitié pour Giovanni Bosco, certes émoussée après l'adolescence, persista profonde et reconnaissante. L'ex-Jonas, qui rejoignit la ville de son parrain vers 1865, rendait encore visite à don Bosco à Turin au début des années 1880.[105]

La lecture des classiques

Cependant, Giovanni Bosco nourrissait sa prodigieuse mémoire. «Je ne vous cache pas que j'aurais pu étudier davantage, nous confiera-t-il dans ses *Memorie dell'Oratorio*, mais sachez que l'attention en classe me suffisait pour apprendre ce qu'il fallait. D'autant plus qu'en ce temps-là je ne faisais pas de distinction entre lire et étudier: je pouvais aisément répéter la matière d'un livre que j'avais lu ou entendu exposer. De plus, ayant été accoutumé par ma mère à dormir très peu, je pouvais employer les deux tiers de la nuit à lire des livres à mon aise et passer à peu près toute la journée en activités de mon choix, telles que répétitions, cours particuliers...»[106]

Il fréquentait, comme nous savons, la librairie du juif Elia Foa, via della Pace. Elia lui prêtait de petits ouvrages à raison d'un sou par tome. Giovanni lui emprunta une série de volumes de la *Biblioteca popolare* de l'éditeur turinois Pomba, recueil bon marché d'œuvres classiques soit italiennes, soit grecques ou latines traduites dans cette langue. C'était des fascicules à la couverture rose clair de 160 pages en moyenne imprimées en petits caractères (corps 7), au reste très lisibles.[107] Giovanni en lisait, assurera-t-il, un par jour. Il réserva aux auteurs italiens son année d'humanités. Et l'année suivante, en rhétorique, il se lança dans les classiques latins: «Cornelius Nepos, Cicéron, Salluste, Quinte Curce, Tite Live, Tacite, Ovide, Virgile, Horace et

d'autres», selon la liste qu'il a dressée. Il lisait par plaisir et goûtait ces auteurs comme s'il les avait «vraiment compris», quitte à en être détrompé plus tard. «Les devoirs de classe, les répétitions en ville, les multiples lectures remplissaient la journée et une partie notable de la nuit.» Il lui arriva plusieurs fois de se retrouver à l'heure du lever avec, entre les doigts, les *Histoires* de Tite Live, dont il avait commencé la lecture le soir précédent. Il avouait d'ailleurs s'être ainsi abîmé la santé.[108] Il mémorisait les grands auteurs. Plus tard, témoignera un prêtre parmi ses disciples les plus cultivés, «quand il conversait avec nous il récitait exactement les vers d'Horace, d'Ovide, de Virgile, etc., même quand sa tête devait être remplie d'un monde de choses tout autres que poétiques.»[109] Que ces classiques aient été païens ne l'inquiétait pas alors. L'abbé Gaume n'avait pas encore déclenché la grande et inutile polémique.[110] Il vivait dans un monde de nobles sentiments, d'idées généreuses et d'images éclatantes et raffinées, dont la méditation enrichissait son âme pour toujours.

Luigi Comollo

N'imaginons cependant pas un Giovanni Bosco confiné dans ses livres et ses cours particuliers durant tous ses instants de liberté. Il traversait entre 1833 et 1835 des années de grandes ardeurs affectives.

Trois mois après le baptême de Jonas, pendant ses premières semaines de rhétorique, il s'éprit violemment d'un garçon remarquable par sa piété et sa patience évangélique. Les *Memorie dell'Oratorio* ont raconté leur premier contact dans la vaste salle de classe qui mélangeait les quelque quatre-vingts garçons d'humanités et de rhétorique. «On se disait entre rhétoriciens que, cette année-là, devait nous arriver un saint élève, le neveu du prévôt de Cinzano, prêtre âgé, mais très renommé pour la sainteté de sa vie. Je désirais le connaître, mais j'ignorais son nom.» Un matin de novembre, dans l'attente du maître, quelques élèves jouaient entre les bancs à la *cavallina* (petit cheval). Juché sur les épaules d'un camarade, le cavalier aidé de sa monture tentait de désarçonner les couples adverses. «Les plus dissipés et les moins amateurs d'étude sont particulièrement friands (de ce jeu) et ordinairement les plus célèbres (dans ses parties)», écrivait un don Bosco devenu sage, qui, d'après ses confidences de vieillesse, en avait pourtant été occasionnellement et peut-être à son corps défendant l'un des champions.[111] «Depuis quelques jours, continuait-il, on remarquait un modeste jeune garçon d'une quinzaine d'années, qui, dès son arri-

vée, allait prendre sa place et, sans se soucier des clameurs des autres, se mettait à lire et à étudier. Un camarade insolent s'approcha de lui, le saisit par un bras et prétendit le faire jouer lui aussi à la *cavallina*. Je ne sais pas, répondait l'autre tout humilié et mortifié, je ne sais pas, je n'ai jamais joué à cela. – Tu dois venir, autrement je vais t'y forcer à coups de poing et à coups de pied. – Tu peux me battre, si tu veux; mais je ne sais pas, je ne peux pas, je ne veux pas.» Le camarade, méchant et mal élevé, le prit alors par un bras, le secoua et lui appliqua deux gifles, qui retentirent dans toute la classe. A cette vue, mon sang se mit à bouillir dans mes veines, et je m'attendais à une équitable vengeance de la part de l'offensé, d'autant plus que celui-ci était de loin plus fort et plus âgé que l'autre. Mais quel ne fut pas mon étonnement quand ce bon garçon, la figure rouge et quasi livide, jeta un regard de pitié sur son méchant condisciple et lui dit simplement: «Si cela suffit pour te faire plaisir, tu peux aller, je t'ai déjà pardonné.» Médusé, Giovanni s'enquit: la victime était ce neveu du prévôt de Cinzano, dénommé Luigi Comollo, objet de tant d'éloges les jours précédents. L'intime amitié des deux jeunes gens naquit ce matin-là.[112] Luigi Comollo né le 7 avril 1817, venait de terminer son année de grammaire (troisième) à Caselle, près de Cirié. «Je mis toute ma confiance en lui et lui en moi, dira don Bosco. L'un avait besoin de l'autre, moi d'aide spirituelle, lui d'aide corporelle.»[113]

Ce genre de communication amicale présageait de belles batailles dans le monde scolaire de Chieri. Extrêmement timide, Comollo n'osait même pas tenter de se défendre contre les insultes, tandis que la force et le courage de Bosco faisaient réfléchir les garçons musclés, même plus grands et plus âgés que lui. Don Bosco a raconté son intervention la plus bruyante en faveur de Comollo. Une fois de plus, dans l'attente du professeur on ridiculisait et bousculait cet ami, ainsi qu'un autre gros placide (*modello di bonomia*) dénommé Antonio Candelo: «"Gare à vous, dis-je à haute voix, gare à qui insulte encore ces deux-là!" Quelques grands particulièrement effrontés se rapprochèrent pour riposter et me menacer moi-même, tandis que deux claques sonores retentissaient sur la figure de Comollo. J'oubliai tout, et, sans me raisonner, m'abandonnant à ma seule force brutale, comme je n'avais sous la main ni siège ni bâton, je saisis un condisciple par les épaules et m'en servis comme d'une massue pour frapper mes adversaires. Quatre tombèrent sur le sol, les autres s'enfuirent en demandant grâce. Mais voilà! Sur ces entrefaites, le professeur entra en classe. A voir ainsi voler bras et jambes dans un vacarme de l'autre

monde, il se mit à crier à son tour et à taper à droite et à gauche. L'orage allait m'atteindre. Mais, quand il eut appris la cause du désordre, il voulut une reconstitution de la scène ou mieux de l'épreuve de force. Il se mit alors à rire, tous les élèves rirent aussi, chacun était dans l'admiration et on ne pensa plus au châtiment que j'avais mérité.»[114]

Comollo faisait la morale à un Bosco, encore loin de pratiquer les leçons du Discours sur la Montagne. «Mon cher, ta force m'épouvante; mais, crois-moi, Dieu ne te l'a pas donnée pour massacrer tes camarades. Il veut que nous nous aimions, que nous nous pardonnions et que nous fassions du bien à ceux qui nous font du mal!»[115] Eh oui!

L'amitié des deux jeunes gens grandit et se fortifia. La religion la transfigura. Sans perdre de son caractère affectif, elle devint authentiquement spirituelle. La piété de Comollo impressionnait Bosco, et Bosco était heureux dans la proximité de Comollo. Le garçon timide faisait ce qu'il voulait du fierabras son camarade. Très dévot dès sa petite enfance,[116] il se plaisait dans les églises. En conséquence, Bosco allait se confesser avec Comollo, communier avec Comollo, méditer, pratiquer la lecture spirituelle et la visite au saint sacrement, servir la messe..., toujours en la compagnie de Comollo. Il n'était pas possible de lui rien refuser, avouait plus tard don Bosco: «Il savait nous inviter avec une telle bonté, une telle douceur et une telle gentillesse!»[117] L'amour embellit tout! «Mon Gioanni – noter l'intimité révélée par le possessif et le diminutif affectueux –, lui dit-il un jour que, bavardant avec un camarade, il était passé devant une église sans se découvrir, tu es tellement pris par ton discours avec les hommes que tu oublies même la maison du Seigneur.»[118] Giovanni enregistrait les pieuses observations de Luigi. L'affection et l'admiration le jetaient à ses genoux. Les deux amis ne faisaient plus qu'«un cœur et une âme», selon la formule des Actes des Apôtres que don Bosco répétera à satiété. Giovanni aimait Luigi avec passion.

«Il était enclin à l'attendrissement sexuel. Sa capacité d'affection était très développée; il la consacra tout entière à l'amour des jeunes gens dont il s'occupait», a écrit un graphologue.[119] Certes! Quand, vers 1860, don Bosco parlait à ses clercs de son amitié avec Comollo, il ajoutait n'avoir plus jamais répété cette expérience, encore que, «sovente volte deve farsi molta violenza per non mettere troppo amore in certi giovani che accoglie in casa» (il doive se faire souvent grande violence pour ne pas mettre trop d'amour envers certains garçons qu'il accueille dans la maison) du Valdocco.[120]

Le magicien

Les études pourtant consciencieuses et les occupations variées de Giovanni Bosco: «Chant, musique, déclamation, théâtre, auxquelles je m'adonnais de bon cœur», lui laissaient encore le temps de pratiquer des jeux d'intérieur et de plein air: les cartes, le tarot, les boules, les échasses, ainsi que le saut et la course, tous divertissements qui lui plaisaient extrêmement. Selon la tradition commencée aux Becchi, il offrait aux amateurs des spectacles «publics et privés». Il aurait alors participé à deux «académies», l'une en hommage au maire de Chieri, l'autre en l'honneur de la ville.[121] De longs morceaux de «Dante, Pétrarque, le Tasse, Parini, Monti», d'autres encore qu'il connaissait par cœur, lui fournissaient de la matière: il les répétait ou les adaptait selon les besoins. A l'occasion il chantait, jouait (du violon, probablement) ou débitait des vers composés par lui (des vers que, plus tard, il avouera ne pas valoir grand-chose).

Ses dons de prestidigitateur émerveillaient les spectateurs. Certains bons chrétiens s'interrogeaient même sur leur nature: «Quand ils me voyaient cueillir des balles au bout du nez des assistants, deviner l'argent dans la poche des gens; quand, d'une simple chiquenaude, des monnaies de n'importe quel métal tombaient en poudre ou que toute l'assistance se découvrait décapitée ou horrible à voir, certains se mettaient à se demander si j'étais un mage et si je pouvais faire tout cela sans l'aide du démon.»[122] Ses miracles commencèrent d'inquiéter sérieusement son logeur du temps de la rhétorique. Tomaso Cumino, quelque soixante-cinq ans, tailleur de son état, chrétien fervent et grand amateur de plaisanteries, était aussi une bonne pâte d'homme, à qui Giovanni Bosco avouera en avoir fait voir «de toutes les couleurs.»[123] A l'occasion de sa propre fête, racontait-il, Tomaso avait préparé avec grand soin un poulet à la gelée pour régaler ses pensionnaires. Il déposa la marmite sur la table, mais, le couvercle soulevé, il en sortit un coq qui battait des ailes et chantait de tout son cœur. Une autre fois qu'il avait préparé un pot de macaronis et l'avait fait cuire très longtemps, il n'y trouva, au moment de les verser sur un plat, que du son parfaitement sec. Il remplissait une bouteille de vin et n'en tirait que de l'eau claire; ses confitures devenaient des tranches de pain, l'argent de sa bourse de petits morceaux de tôle; son chapeau se transformait en bonnet, ses noix et noisettes en sachets de gravier.[124]

Tomaso Cumino se confia à un prêtre voisin, don Luigi Bertinetti, qui en référa – toujours selon don Bosco, très abondant sur ce chapitre – au chanoine Massimo Burzio, archiprêtre au *duomo*.[125] Le chanoine Burzio convoqua Giovanni *ad audiendum verbum*, afin de tirer les choses au clair. «Mon cher, lui dit-il – encore selon don Bosco, qui a construit la scène avec soin –, je suis très satisfait de tes études et de ta conduite jusqu'à présent. Mais maintenant, on en raconte tellement sur toi... On me dit que tu connais les pensées d'autrui, que tu devines l'argent au fond des sacoches, que tu fais voir blanc ce qui est noir, que tu connais ce qui est loin... Cela fait beaucoup parler de toi, on en est venu à te soupçonner de magie, que l'esprit de Satan intervient dans ces gestes. Dis-moi donc qui t'a enseigné cette science, où tu l'as apprise. Tout en confidence, je ne m'en servirai que pour ton bien.» Giovanni commença par lui demander l'heure, le chanoine ne retrouva pas sa montre; une pièce de cinq sous, son porte-monnaie avait aussi disparu. Il se mit en colère et ne fut calmé qu'après explications: la montre et le porte-monnaie déposés quelques instants sur une table après l'arrivée de l'accusé, avaient été subrepticement enlevés par lui. Le chanoine les découvrit l'une et l'autre sous un abat-jour. *Ignorantia est magistra admirationis*, conclut-il philosophiquement. Le prétendu magicien n'était qu'un adroit prestidigitateur.[126]

Le défi au saltimbanque

Un jour, ce fut la gloire. Suivons à nos risques et périls le récit de don Bosco, qui n'affaiblit certainement pas ses exploits en la circonstance.

Nous sommes en 1834-1835. En ce temps-là, Chieri portait aux nues un agile saltimbanque qui avait traversé la ville de part en part en deux minutes et demie. Le rhétoricien Giovanni Bosco annonça dans un cercle qu'il se mesurerait volontiers avec ce «charlatan». Un camarade répéta le propos à celui-ci, qui accepta le défi pour le jeudi suivant. Et la nouvelle se répandit: «Un *studente* défie un coureur professionnel.» On choisit pour les épreuves la belle avenue de la Porte de Turin, à l'entrée ouest de la cité.[127] La mise de départ fut de vingt francs. Des amis de la Société de l'Allégresse avancèrent la somme à Giovanni Bosco, qui ne la possédait pas. Une «multitude de gens»[128] assistait à la compétition. La course commença. Le rival prit d'abord quelques pas d'avance, mais, tôt rattrapé, fut ensuite tellement distancé qu'il abandonna à mi-chemin. «Je te défie au saut, dit-il à Bosco;

mais, cette fois, je parie quarante francs, et plus encore si tu veux.» Accepté. Le choix de l'emplacement lui revenait: il opta pour un pont sur le fossé du Tepice, bondit le premier et posa le pied exactement au bas du parapet.[129] En principe on ne pouvait qu'égaliser la performance. Bosco sauta jusqu'au même point, prit appui sur le parapet et, aux applaudissements du public, prolongea le saut par-dessus le mur et le fossé lui-même. «Je te défie encore, insista le saltimbanque. Choisis n'importe quel jeu d'adresse.» Giovanni se décida pour la «baguette magique» et misa quatre-vingts francs. Il prit une baguette, piqua son chapeau sur un bout, posa l'autre bout sur la paume de sa main, fit sauter la baguette de l'auriculaire à l'annulaire, au majeur, à l'index, au pouce; ensuite sur le poignet, le genou, l'épaule, le menton, les lèvres, le nez, le front; puis, par le même chemin, la ramena sur la paume de sa main. «Je ne crains pas de perdre, disait l'autre: c'est mon tour préféré.» Il prit la même baguette et, avec une merveilleuse adresse, la promena sur ses lèvres. Mais, comme il avait le nez un peu long, elle perdit l'équilibre et il dut la rattraper de la main pour l'empêcher de choir par terre. Le pauvre, qui voyait fondre son capital, s'écria furieux: «Plutôt n'importe quelle humiliation, mais pas d'être battu par un *studente*. J'ai encore cent francs, je les parie. Les gagnera celui qui mettra les pieds au plus près de la cime de cet arbre.» Il désignait un grand orme, près de l'avenue. Il grimpa le premier et toucha du pied l'endroit exact où l'arbre commençait de plier, sur le point de se briser et de précipiter au sol qui aurait tenté de progresser encore. Les spectateurs jugeaient impossible de faire mieux. Giovanni escalada l'orme à son tour. Il atteignit le point où l'arbre menaçait de se courber et, saisissant le fût à deux mains, se dressa tête en bas, pointant les pieds environ un mètre plus haut que son adversaire.

La «multitude» n'en finissait plus d'applaudir, les camarades d'exulter, le saltimbanque d'enrager et le gagnant de se gonfler pour l'avoir emporté, non pas contre des condisciples, mais contre un maître charlatan.[130] Cependant les écoliers avaient pitié du malheureux et lui promettaient de lui rendre tout son argent à la seule condition de payer à la bande du vainqueur un déjeuner (*pranzo*) à l'auberge toute proche du Mulet. Cette auberge était bien située le long de la *via maestra* à une extrémité de la place d'Armes et le café Pianta était à quelques mètres.[131] Le vaincu accepta de bon cœur. Les partisans de Bosco s'installèrent à vingt-deux, le repas coûta vingt-cinq francs et il lui en resta deux cent quinze.

«Ce fut vraiment un jeudi de grande liesse», concluait don Bosco.

Lui-même s'était «couvert de gloire» pour l'avoir emporté en adresse sur un charlatan. Ses camarades supporters étaient aux anges, ils s'amusèrent comme des fous pendant le repas. Le saltimbanque lui aussi était content. A l'instant de la séparation, il disait aux convives (selon don Bosco): «En me rendant mon argent, vous m'épargnez la ruine. Je vous remercie de tout cœur. Je conserverai un bon souvenir de vous, mais je ne me hasarderai plus à lancer des défis aux *studenti*.»[132]

Le choix laborieux d'un état de vie

En avril 1834, alors qu'il doutait de lui-même, Giovanni s'était fait inscrire parmi les postulants franciscains. L'année suivante, le brillant rhétoricien s'interrogea longtemps sur le genre de vie auquel il se résoudrait. Derrière les rires, les farces et les cabrioles, l'angoisse.

Il voulait certes devenir prêtre, mais redoutait la vie du clerc séculier vers laquelle l'école de Chieri le menait. A Giovanni Filipello, qui l'avait accompagné dans son premier voyage de Castelnuovo à Chieri fin octobre 1831 et qui, naïvement émerveillé par son avenir, lui disait: «Toi, avec tant d'études tu deviendras vite curé», il avait répondu: «Oh curé, non, parce que les curés ont trop de responsabilité.»[133] Dépouillée de ses gloses des *Memorie biografiche*, qui en ont altéré le sens, cette réponse, probablement authentique, manifestait les appréhensions de l'adolescent à l'égard du ministère sacerdotal ordinaire.[134] Ses succès en classe, les cercles bruyants de la Société de l'Allégresse, ses déclamations et ses séances de prestidigitation en société voilaient à Chieri une crainte persistante de ne pas pouvoir être un jour un bon prêtre habituel, c'est-à-dire un prêtre séculier. Ses poussées de vanité le surprenaient. Un bateleur et comédien ferait-il jamais un prêtre tel que don Maloria, le chanoine Burzio ou don Banaudi, des hommes qu'il admirait sincèrement? Et puis, «certaines habitudes de (son) cœur», selon la formule qu'il emploiera, autrement dit sa grande sensibilité, non pas probablement à l'égard des femmes, mais vraisemblablement à l'égard de jeunes amis, ne lui déconseillaient-elles pas une vie sacerdotale dans le monde? Les *Memorie dell'Oratorio* sont sans ambiguïtés:

«Le songe de Morialdo restait toujours imprimé en moi,[135] il s'était même répété à diverses reprises et de manière beaucoup plus claire. Si je voulais y prêter foi, je devais choisir l'état ecclésiastique, vers lequel je penchais en

effet. Mais je ne voulais pas croire aux rêves, et puis ma manière de vivre, certaines habitudes de mon cœur et le manque absolu des vertus nécessaires à cet état, rendaient ma décision douteuse et très difficile. – Oh, si j'avais eu un guide, qui prît soin de ma vocation! C'eût été pour moi un grand trésor, mais ce trésor me faisait défaut. J'avais un bon confesseur, qui pensait à faire de moi un bon chrétien, mais qui ne voulait jamais se mêler de vocation.»[136]

Laissé à lui-même, il réfléchit et lut un ou deux livres spirituels sur le choix d'un état. On ignore sur quels ouvrages il jeta son dévolu, mais les auteurs alors en vogue répétaient tous à peu près les mêmes leçons. C'était: le chemin que nous devons suivre est tracé par Dieu; il faut y marcher si l'on tient à son salut éternel; pour le connaître, il convient de méditer sur ses inclinations et ses capacités.[137]

Il y avait à Chieri, au bord de la ville et à quelques pas de la via della Pace, là où il faisait provision de brochures de la *Biblioteca popolare*, un grand couvent de franciscains.[138] Selon un état de février 1835, ce couvent comptera alors dix prêtres, six religieux laïcs, treize novices clercs et cinq novices laïcs, soit trente-quatre membres.[139] Giovanni, peut-être encouragé par le franciscain Isidoro Braja, oncle de son ami Paolo Vittorio Braja,[140] résolut de frapper à cette porte.

«Si je me fais clerc dans le siècle, pensait-il, ma vocation court grand risque de faire naufrage. J'embrasserai l'état ecclésiastique, je renoncerai au monde, j'irai dans un cloître, je m'adonnerai à l'étude et à la méditation, et ainsi, dans la solitude, je pourrai combattre mes passions, l'orgueil spécialement, qui avait jeté de profondes racines dans mon cœur.»[141]

Apparemment au cours du carême de 1834, quand il était encore en humanités, il posa sa demande auprès des franciscains conventuels réformés. Son camarade futur franciscain Bernardo Nicco lui apprit, dit-on, qu'elle avait été enregistrée.[142] Il passa l'examen nécessaire au couvent Sainte Marie des Anges de Turin et fut accepté le 18 avril 1834 avec la mention élogieuse: «Habet requisita et vota omnia»...[143] Le postulat au couvent était vraisemblablement prévu au cours de l'été de cette année 1834. Son professeur, rappelons-le, lui faisait alors passer l'examen d'entrée en philosophie. Giovanni différa ce postulat pour des raisons qui nous sont devenues mystérieuses. «En ce temps-là, écrivit-il, un événement se produisit qui me mit dans l'impossibilité d'effectuer mon projet. Et comme les obstacles étaient nombreux et durables...»[144] En outre, comme souvent, un songe l'intriguait:

«Quelques jours avant la date prévue pour mon entrée, je fis un rêve des plus étranges. Il me sembla voir une multitude de ces religieux [du couvent de la Pace à Chieri] les vêtements en lambeaux courir en sens opposé les uns aux autres. L'un d'eux vint me dire: – Tu cherches la paix et ici la paix tu ne la trouveras pas. Regarde le comportement de tes frères. Autre lieu, autre moisson Dieu te prépare. – Je voulais poser quelques questions à ce religieux, mais un bruit me réveilla et je ne vis plus rien.»[145]

N'était-ce pas un avertissement céleste? Cependant les mois se succédaient. Giovanni était entré en rhétorique. Ses représentations à succès cachaient au public des tourments secrets. Que faire? Son confesseur le renvoyait obstinément à lui-même. «En cette affaire, répondait-il, il faut que chacun suive ses propensions, non pas les conseils d'autrui.»[146] C'était sage. Mais don Maloria désolait un garçon perpétuellement à la recherche d'un père et d'un guide. Luigi Comollo, son grand ami, lui trouva enfin un interlocuteur compréhensif. Le pieux Luigi conseilla à Giovanni de faire une neuvaine de prières, au cours de laquelle il exposerait le problème à son oncle, le curé Comollo de Cinzano. «Le dernier jour de la neuvaine je me confessai et communiai en compagnie de mon incomparable ami, écrira don Bosco; puis j'entendis une messe et en servis une autre au *duomo* à l'autel de la *Madonna delle Grazie* (Notre-Dame des Grâces).»[147] «Rentrés chez nous, nous avons de fait trouvé une lettre de D. Comollo conçue en ces termes: – Tout attentivement considéré, je conseillerais à ton camarade de surseoir à son entrée au couvent. Qu'il revête l'habit clérical et, tandis qu'il fera ses études, il connaîtra mieux ce que Dieu veut de lui. Qu'il ne craigne nullement de perdre sa vocation, car, par la retraite et les pratiques de piété, il surmontera tous les obstacles.»[148] La teneur exacte de la réponse du curé de Cinzano, à qui don Bosco adulte attribuait ici des idées qui lui étaient devenues familières, demeurera toujours problématique. Quoi qu'il en soit, ce pasteur prudent prévenait toute décision prise dans le brouillard de l'incertitude.

Giovanni Bosco se disposa de son mieux à une vêture cléricale désormais imminente. «Je me suis sérieusement appliqué à ce qui pouvait contribuer à me préparer à la vêture cléricale. L'examen de rhétorique une fois passé, je soutins celui de l'habit clérical à Chieri, précisément dans les locaux actuels de la maison de Carlo Bertinetti...»,[149] un immeuble situé via della Madonnetta, n. 22, à quelques dizaines de mètres du *duomo*.[150] Le chanoine archiprêtre Burzio assumait la responsabilité d'un examen, qui devait normalement se dérouler à

Turin. Mais, en raison du choléra qui sévissait alors dans la capitale, une circulaire de l'archevêque Fransoni aux curés du diocèse avait jugé l'acte impossible là-bas et demandé de prendre des dispositions en conséquence. [151]

Au cours du mois de septembre 1835, Giovanni Bosco, en vacances à Castelnuovo, se composait un visage authentiquement clérical. Il se livrait à de pieuses lectures que, avouait-il, «à ma honte, j'avais jusqu'alors négligées», et s'efforçait de prendre des allures ecclésiastiques. Il évitait les fantaisies jugées trop séculières!

«J'ai cependant continué de m'occuper des enfants. Je leur racontais des histoires, les entretenais en de plaisantes récréations, je leur faisais chanter des cantiques; j'observais que beaucoup d'entre eux, bien que déjà grands, étaient très ignorants des vérités de la foi. Je me mis à leur enseigner les prières quotidiennes et les vérités essentielles de la foi. C'était une espèce d'oratoire où venaient une cinquantaine d'enfants, qui m'aimaient et m'obéissaient comme si j'avais été leur père.» [152]

Le 28 août, le conseil municipal de Castelnuovo lui avait délivré un état familial particulièrement élogieux sur lui-même: «La conduite dudit Gioanni a toujours été celle d'un bon garçon, honnête, édifiant, aux mœurs excellentes, et donnant les meilleures espérances de sa personne...». [153]

Giuseppe Cafasso

Au cours de ces vacances, deux prêtres l'aidèrent efficacement à préparer son entrée au séminaire: le curé de Castelnuovo Antonio Cinzano [154] et un compatriote récemment ordonné, appelé Giuseppe Cafasso. [155]

Giuseppe Cafasso était apparu pour la première fois à Giovanni Bosco au temps de don Calosso, quelque cinq années auparavant, quand lui-même avait quinze ans et que Cafasso, déjà clerc, en avait dix-neuf. [156] La rencontre avait eu lieu en 1830 lors d'une fête locale du hameau de Morialdo, le jour de la Maternité de Marie, c'est-à-dire le deuxième dimanche d'octobre. [157] La scène dialoguée à la porte de la petite église de Morialdo – qui était dans les *Memorie dell'Oratorio* une copie de la description de la *Rimembranza storico-funebre* de Cafasso en 1860 – restitue l'opposition des tempéraments des deux jeunes gens: un Giovanni Bosco sportif, amateur de jeux et de bruit, et un Giuseppe Cafasso frêle, réservé et d'une piété déjà monacale. La voici tout entière.

«On s'empressait chez soi ou à l'église. Certains baguenaudaient, jouaient ou s'amusaient à leur guise. Seule une personne se tenait éloignée du spectacle. C'était un clerc de petite taille, aux yeux scintillants, aux manières affables, au visage angélique. Il était appuyé contre la porte de l'église. Je fus comme séduit par tout son extérieur. Aussi, bien que je n'eus alors que douze ans (Erreur, il en avait quinze), désireux que j'étais de lui adresser la parole, je m'approchai et lui dis: "Monsieur l'abbé, vous désirez sans doute voir quelque chose de notre fête? Je vous conduirai volontiers là où vous voudrez." D'un geste gracieux, il me fit signe d'approcher et se mit alors à m'interroger sur mon âge, mes études, si j'avais fait ma première communion, si j'allais souvent à confesse, où j'allais au catéchisme, et à me poser d'autres questions du même genre. Je répondis volontiers, puis, pour le remercier de son affabilité, je répétai ma proposition de l'accompagner pour voir quelque spectacle ou quelque nouveauté. "Mon cher ami, reprit-il, les spectacles des prêtres sont les cérémonies de l'église; plus elles sont célébrées avec piété, plus nos spectacles sont intéressants. Nos nouveautés sont les pratiques de la religion, lesquelles sont toujours neuves. Aussi faut-il les fréquenter assidûment. J'attends seulement que l'on ouvre la porte de l'église pour pouvoir y entrer." Je m'enhardis à poursuivre la conversation et j'ajoutai: "C'est vrai ce que vous dites. Mais il y a un temps pour tout, un temps pour aller à l'église et un temps pour se divertir." Il se mit à rire et conclut par ces mémorables paroles, qui ont été comme le programme de toute sa vie: "Celui qui embrasse l'état ecclésiastique se vend au Seigneur. Rien de ce qui se passe dans le monde ne doit lui tenir à cœur, sauf ce qui peut contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes." Tout émerveillé, je voulus connaître le nom de ce clerc, tant ses paroles et son attitude reflétaient l'esprit du Seigneur. Je sus que c'était le clerc Giuseppe Cafasso, étudiant en première année de théologie (Au vrai, sur le point d'entamer sa troisième année de théologie), dont j'avais plusieurs fois entendu parler comme d'un miroir de vertu.»[158]

En août 1835, Giuseppe Cafasso, ordonné prêtre le 21 septembre 1833, allait commencer sa dernière année de pastorale au *Convitto ecclesiastico* de Turin,[159] une institution que nous allons bientôt retrouver. Son directeur, frappé par les qualités intellectuelles et spirituelles du jeune prêtre, envisageait peut-être déjà de faire de lui un auxiliaire.

La vêture ecclésiastique

Giovanni Bosco de plus en plus convaincu qu'il devait changer de vie, en garde contre ses inclinations et les séductions mondaines, entendait faire ses études ecclésiastiques dans un séminaire. (Ce qui n'était pas requis dans le diocèse de Turin.) Mais la pension d'un séminariste, même au régime minimum de vingt lires mensuelles,[160] coûtait cher, et il était pauvre. Ses amis se démenèrent. Si les souvenirs de don Stefano Febbraro étaient exacts, don Cafasso prit langue avec le curé Cinzano pour lui obtenir d'entrer au séminaire de Chieri sans dépenses trop lourdes. Et, en la compagnie du jeune Bosco, non averti, paraît-il, don Cinzano entreprit une démarche auprès du directeur du *Convitto*, le théologien Guala, à Rivalba, où ce prêtre très riche disposait d'une villégiature. La rencontre donna de bons résultats.

Il fallait réunir les éléments du nouveau costume. Des bienfaiteurs locaux les lui offrirent pièce par pièce. Il eut ainsi une soutane, un chapeau et un manteau.[161]

Finies les pirouettes, adieu aux spectacles publics et aux tours de prestidigitation, en octobre 1835 Giovanni Bosco se préparait à la vêture ecclésiastique dans la prière et le recueillement. Son salut éternel ou son éternelle perdition dépendaient de ce moment décisif, pensait-il[162] conformément à une idéologie alors courante. Il fit une neuvaine de prières, se confessa, communia et, enfin, se présenta à l'église de Castelnuovo le jour de la Saint Raphaël Archange (25 octobre 1835).[163]

Le curé Cinzano procéda lui-même à la cérémonie de vêture avant la messe solennelle du jour. Giovanni suivit le rite avec émotion.[164]

L'office avait été pieux, la suite le fut moins. Elle déçut le nouveau clerc engoncé dans sa soutane. «J'avais l'air d'une marionnette en costume neuf, qui se présentait au public pour être vue.»[165] Ce jour était celui de la fête locale de Bardella, l'un des hameaux de Castelnuovo. Le curé emmena au banquet son clerc probablement aussitôt réticent. Et le repas le désola. Il y avait une si grande distance entre le mode de vie sérieux et réglé qu'il s'était efforcé d'adopter dans ses semaines de préparation, et les rires, les cris, la mangeaille, la boisson et les plaisanteries des convives: hommes et femmes, civils et ecclésiastiques, tous plus ou moins débridés, qu'au retour il ne put s'empêcher de confier au curé son désappointement: «D'avoir vu des prêtres bouffonner

presque éméchés au milieu des convives, m'a presque dégoûté de ma vocation. Si je savais devoir être un prêtre comme ceux-là, je préférerais déposer cet habit et vivre en pauvre séculier, mais en bon chrétien.» Don Cinzano essaya de le rassurer. Sans grand succès apparemment: Giovanni Bosco avait changé.[166]

Il prenait de grandes résolutions de vie austère. L'image du clerc sobre, digne et grave conçue par le concile de Trente et que ses formateurs ecclésiastiques lui représenteront avec persévérance s'imposait désormais à lui. «Durant les années précédentes je n'avais pas été un scélérat, mais un dissipé, un vaniteux occupé à toutes sortes de parties de jeux, d'acrobaties, de tours d'adresse et autres de même genre, qui récréaient momentanément, mais n'apaisaient pas mon cœur.»[167] Désormais il ne se rendrait plus aux spectacles publics sur les foires et les marchés, on ne le verrait plus dans les bals et les théâtres, et, si possible, il ne participerait plus aux banquets de fêtes. Plus jamais de tours d'adresse, de prestidigitation, de démonstration sur la corde; plus de violon, plus de chasse. «Tout cela était jugé contraire à la gravité et à l'esprit ecclésiastiques.»[168]

Le clerc Bosco vivra donc dans la retraite, il sera tempérant quant à la nourriture et à la boisson et ne prendra que le temps de repos indispensable à sa santé. Il servira son Dieu par des lectures religieuses, qui remplaceront les lectures profanes auxquelles il s'était, jugeait-il, trop adonné. Il combattra de toutes ses forces les écueils de sa chasteté: pensées, propos, actes, s'imposera quotidiennement un peu de méditation et de lecture spirituelle et racontera chaque jour au moins une histoire édifiante, quand ce ne serait qu'à sa mère. Il écrivit ces décisions, nous explique-t-il, puis, pour se les graver dans l'esprit, se rendit devant une image de la sainte Vierge, les lut, formula une prière et promit à Marie de les observer «au prix de n'importe quel sacrifice.»[169]

En cette fin du mois d'octobre 1835, le clerc Giovanni Bosco, de Castelnuovo, vêtu selon les règles, pécuniairement sans grands problèmes et spirituellement très dispos, allait pouvoir franchir la porte du séminaire.

Notes

1. Sur la Restauration en Piémont, Charles-Félix et les journées de 1821, voir par exemple Luigi Bulferetti, «La Restaurazione», dans le collectif *Nuove questioni di storia del Risorgimento e dell'unità d'Italia*, Milan, Marzorati, 1961, t. I, p. 387-456; Nar-

ciso Nada, *Dallo Stato assoluto allo Stato costituzionale. Storia del Regno di Carlo Alberto dal 1831 al 1848*, Turin, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1980; et, tout simplement, Gabriele De Rosa, *Storia contemporanea*, Minerva Italica, réimpression 1986, p. 7-57.

2. Massimo D'Azeglio, *I miei ricordi*, première partie, chap. IX, *éd. cit.*, p. 190. L'adjectif «jésuite», à la mode en ce temps, qualifiait, de manière très injuste, un style obtus, autoritaire et clérical de gouvernement.

3. *Raccolta degli Atti del Governo di S.M. il Re di Sardegna dall'anno 1814 a tutto il 1832*, vol. XII (dal 1° gennaio a tutto dicembre 1822, n° 1270 al 1427), Turin, Ferrero, Vertamy et comp., 1845, p. 514-557.

4. Dans les villes principales, les écoles secondaires dites «royales» étaient entretenues par l'Etat; ailleurs, les écoles dites «publiques» l'étaient par les municipalités.

5. Développons les *initia* de ces prières latines. C'était: «Actiones nostras, quaesumus, Domine, aspirando praeveni, et adjuvando prosequere, ut cuncta nostra oratio et operatio a te semper incipiat, et per te cœpta finiatur. Per Christum Dominum nostrum. Amen». Et: «Agimus tibi gratias, omnipotens Deus, pro universis beneficiis tuis. Qui vivis et regnas in saecula saeculorum. Amen».

6. MO 54/27-30.

7. MO 55/45-49, 82/69-71.

8. La date de l'entrée de Giovanni Bosco à l'école communale de Castelnuovo ne peut être déterminée qu'approximativement durant l'hiver 1830-1831, entre le 21 novembre 1830, jour de la mort de don Calosso, et avril 1831, quand don Virano fut nommé curé de Mondonio d'Asti.

9. MO 45/89-94. Disons ici que don Bosco préférait pour le prénom Giovanni la sonorité piémontaise *Gioanni*, proche du français Jean.

10. D'après MO 46/109 à 47/136.

11. L'un comme l'autre avaient pourtant bonne réputation auprès de leur curé. Dans un rapport du curé Sismondo pour 1820-1821, le vicaire de Castelnuovo Emanuele Virano, natif de Poirino, était donné comme ayant 33 ans, «di ottimi costumi»; «attende indefessamente all'esercizio del suo impiego ed è capace per una parrocchia». Le même rapport disait que l'autre vicaire, Nicolao Moglia, natif de Moncucco, «ottimo sacerdote e confessore, da anni trenta e più esercisce con spirituale utile in questa parrocchia il suo ministero ed è capacissimo, per quanto gli permette la sua età avanzata, a dirigere qualunque parrocchia». (*Relazione sui sacerdoti...*, 1820-1821, Castelnuovo, parrocchia S. Andrea, Archives de l'archevêché de Turin, cité par A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 101).

12. Voir le carnet de C. Viglietti, *Diario con indice...*, p. 79-88 (D. Molia a Castelnuovo), et la reprise partielle de ces pages dans MB I, 230/3 à 231/26.

13. C. Viglietti, *loc. cit.*, p. 82-83.

14. MO 47/138-143. Le prêtre n'est d'ailleurs pas désigné par son nom dans cette péricope.

15. MO 45/93-102.

16. Sur la période 1831-1841, ouvrage important de Secondo Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri*, déjà signalé p. XX, n. 14.

17. MO 47/7-9.

18. Voir, sur le conseil de S. Caselle, Carlo Dolza, *Storia dell'antica Chieri*, Chieri, tip. Gaspare Astesano, 1948, ill. En 1361, avec 6.665 habitants, Chieri était plus peuplée que Turin (4.220 habitants). En 1861, elle aura 15.474 habitants. Mais, à cette époque, Santena était encore rattachée à Chieri.

19. Une carte de Chieri, avec le tracé de «il torrente Tepice nelle due diramazioni in Chieri prima che fosse coperto», dans *Il Tempio di Don Bosco*, avril 1974, p. 53.

20. Je tire ces informations sur le Tepice de Goffredo Casalis, *Dizionario geografico-storico-statistico-commerciale degli Stati di S.M. il Re di Sardegna...*, IV, Turin, 1837, p. 705.

21. D'après un plan de Chieri en 1857, reproduit dans la *brochure anonyme* citée chap. I, n. 94, *supra*: *Giovanni Bosco a Chieri, 1831-1841. Dieci anni...*, p. 4-5.

22. Informations sur les marchés de Chieri dans G. Casalis, *loc. cit.*, p. 708.

23. L'économie agricole de Chieri d'après G. Casalis, *loc. cit.*, p. 706.

24. D'après Bartolomeo Valimberti, *L'industria tessile in Chieri*, Chieri, tip. Gaspare Astesano, 1938, à qui nous laissons la responsabilité de calculs certainement approximatifs. Cet auteur est cité d'après S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 37.

25. Sur le *duomo*, voir A. Cavallari Murat, «La collégiale de Chieri», dans *Congrès archéologique du Piémont, 1971*, Société française d'archéologie, 129ème session, Paris, Musée des Monuments français, 1978, p. 378-386.

26. D'après G. Casalis, *loc. cit.*, p. 709.

27. Voir la photographie «Chieri, chiesa di San Giorgio», dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 26.

28. Opinion de G. Casalis, *loc. cit.*, p. 709.

29. Description commode des locaux scolaires dans A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto Don Bosco...*, p. 96-97. Le plan des locaux en 1830 dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 72.

30. Voir les photographies des deux *cortili* dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 74, 78.

31. Lucia Maria Pianta, à qui le recensement de 1799 donnait alors 15 ans, avait épousé le 21 janvier 1802 Giuseppe Matta, dont elle avait eu deux enfants: Giovanna Maria, le 16 mai 1807, qui était vite décédée, et Giovanni Battista le 23 février 1809. D'après les archives locales consultées par S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 24.

32. Don Bosco écrira à son sujet: «Matta Giovanni Battista, de Castelnuovo d'Asti, qui fut pendant de nombreuses années maire de son pays, actuellement droguiste à Castelnuovo» (MO 51, n. 1).

33. Déduction de la lecture d'un *Stato nominativo degli studenti nelle pubbliche scuole della città di Chieri pendente l'anno scolastico 1831-32* (voir ce *Stato* dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 40-43), où «Giambat.ta Matta» de Castelnuovo est dit habiter avec sa mère «in casa Marchisio», et Giovanni Bosco, de Castelnuovo est dit habiter chez «Matta Lucia». Voir les réflexions de S. Caselle, *ibid.*, p. 30-31.

34. MO 47/9-11.

35. Dénommé Eustachio en MO 48/12, Placido Valimberti, né en 1803, avait été nommé professeur de cinquième le 14 octobre 1830. Il mourra à Chieri, âgé de 45 ans, le 27 février 1848. Voir les notices du *Registro degli ordinati* de la commune, reproduites dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 38.

36. MO 48/12-18.

37. Valeriano Pugnetti (1807?-1868) fut nommé le 5 mars 1833 – donc au cours de l'année scolaire suivante – professeur de sixième, d'après le *Registro degli ordinati* de la commune, à la place de don Gioachino Vogliasso démissionnaire. Avec S. Caselle (*Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 40) qui nous apporte cette information, on peut supposer que don Pugnetti avait déjà remplacé don Vogliasso durant l'année scolaire 1831-1832.

38. MO 48/12-27.

39. Vincenzo Cima, qui habitait Cambiano, fut nommé professeur de quatrième le 29 octobre 1831, d'après le *Registro degli ordinati*, annéee 1831, p. 253, cité par S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 43. La *Bibliografia di Chieri* d'Antonio Manno (Turin, Paravia, 1891) lui attribue deux petites publications de circonstance.

40. En MO 49/36, don Bosco donnait à ce professeur le prénom de Giuseppe.

41. L'épisode en MO 49/36-47.

42. Presque certainement un passage de: *Cornelii Nepotis excellentium imperatorum vitae, quibus accedunt ejusdem Auctoris, necnon Corneliae Gracchorum matris fragmenta, et Andreae Schotti imperatorum Graeciae chronologia. Vita insuper Cornelii additur ex Gerardo Johanne Vossio ad usum Regiarum Scholarum*, Taurini, ex typ. Regia, 1754, selon P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 42, n. 49.

43. Presque certainement *Donato accresciuto di nuove aggiunte e diviso in due parti*, approvato dall'eccellentissimo Magistrato della Riforma, Turin, Stamperia Reale, 1824, selon P. Stella, *ibid.*

44. MO 49/48 à 50/72.

45. MO 50/73-74.

46. Sur le dominicain Giacinto dei Conti Giussiana di Cuneo (1774-1844), qui rétablit (avec quelques autres) l'ordre des dominicains en Piémont après 1814, notice de Stefano Maria Vallaro, *Del ristabilimento della Provincia Domenicana di S. Pietro Martire nel Piemonte e Liguria*, p. 29; reproduite dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 70.

47. MO 51/11-24.

48. MO 51/10-11.

49. MO 50/5 à 51/10.

50. MO 52/37-42.

51. MO 52/42-49.

52. Indication chronologique confirmée par la présence dans la *Società dell'Allegria* de Paolo Braja, qui mourut en juillet 1832.

53. MO 52/50-58.

54. Voir MO 55/45-49.

55. MO 52/59-63

56. Voir, ci-dessus, les dispositions du *Regolamento delle scuole*.

57. MO 54/27 à 55/26.

58. Giuseppe Maria Marco Maloria, baptisé à Chieri le 25 mars 1802, docteur en théologie à l'université de Turin le 14 mars 1825, décédé le 2 février 1857. Sur ses qualités, voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 44-45, texte et n. 56.

59. Sur ce logement, notice de S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 65.

60. MO 55/53-65.

61. MO 53/10-13.

62. Ce *stupendo catechismo* avait lieu l'après-midi des jours fériés dans l'église Sant'Antonio. Il était alors tenu par le jésuite Isaja Carminati (1798-1851), entré au noviciat de Rome le 25 novembre 1814 et arrivé dans la maison de noviciat de Chieri au début de l'année scolaire 1831-1832. Voir, dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 50-52, les informations réunies sur ce père d'après V. Casagrandi et Sommervogel.

63. MO 54/14-26.

64. MO 52/63 à 53/70.

65. Note sur la famille Braja de Chieri d'après les recensements locaux de 1806 et 1823, dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 66.

66. C'était le 10 juillet 1832, date que don Bosco laissa en blanc dans MO 57/31 et qui peut être précisée à l'aide d'une information fournie par la famille demeurée en relation étroite avec son œuvre. La lire en MB I, 271/2-5. Voir S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 66.

67. MO 57/28 à 58/32.

68. Le livre VIII de l'*Ethique* est tout entier consacré à l'amitié.

69. Dans le *Giovane provveduto* notamment.

70. *Guida angelica, ossiano pratiche istruzioni per la gioventù...*, Turin, Stamperia reale, 1767, p. 48; cité par P. Stella, *Valori spirituali...*, 1960, p. 57.

71. S. Pellico, *Le mie prigioni*, chap. LXIII et LXXIV.

72. S. Pellico, *I doveri degli uomini*, § XIII.

73. Troisième partie, chap. XVII-XXII.

74. Troisième partie, chap. XVII.

75. Troisième partie, chap. XIX.

76. Troisième partie, chap. XX.

77. *Confessions*, livre X, chap. 27.

78. La tradition chrétienne sur la bonté de l'amitié fut particulièrement bien exprimée dans le *De spiritali amicitia* d'Aelred de Rievaulx (1110-1167). Ce texte dans le *Corpus christianorum. Continuatio medievalis*, I, Turnhout, 1971, p. 279-350. Pour l'époque contemporaine, outre l'article déjà ancien du *Dictionnaire de spiritualité*, I, Paris, 1933, col. 500-529, voir Tullo Goffi, «Amitié», dans le *Dictionnaire de la vie spirituelle*, dir. Stefano De Fiores et Tullo Goffi, adaptation française de François Vial, Paris, Cerf, 1983, p. 11-24.

79. D'après l'attestation de Giuseppe Vaccarino, curé de Buttigliera, original en FdB 73 D8. Voir MB I, 277/18-24.

80. *Regolamento delle scuole...*, art. 178.

81. Non seulement pour Bosco, comme le disent les MO 57/20, mais aussi pour le copieur, s'il est vrai que les «45 élèves» du cours furent promus en classe supérieure, comme en assurent MO 57/15-16.

82. L'épisode en MO 56/4 à 57/27. Giovanni aurait aussi été dispensé du minerval l'année précédente et les deux suivantes (MO 57/22-27). Au vrai, il ne fut dispensé que pour 1832-1833; en 1831-1832, son minerval fut de 9 lires, en 1833-1834 et 1834-1835, de 12 lires, d'après les registres des *Ordinati* de la commune consultés par S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 74. Un bienfaiteur versait-il pour lui?

83. *Registro degli ordinati* de la commune, 1833, p. 198; cité par S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 68.

84. *Registro degli ordinati* de la commune, 1833, p. 204; cité par S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 117.

85. Pietro Banaudi (1802-1885), né à La Brigue, docteur en théologie, avait, en 1824, quitté son diocèse de Nice pour celui de Turin, ville où il mourra en 1885.

86. MO 63/25-29.

87. MO 58/41-47.

88. Dans une maison Vergnano, actuellement au 3, via Palazzo di Città. Voir une photographie de l'immeuble dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 87.

89. Gioanni Pianta, 62 ans, était le frère de Lucia Matta, née Pianta. Il avait avec

lui sa femme Maria Chiesa, 57 ans, un fils Giacomo, 25 ans, et la femme de celui-ci Domenica Beruto, 24 ans. (D'après le recensement de 1835, reproduit dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 84.) Remarquons une fois encore que les âges indiqués par les recensements sont souvent faux. Les Pianta ne demeurèrent pas à Chieri au-delà de 1835, selon S. Caselle, *ibid.*

90. Une photographie du local, dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 86.

91. Témoignage de Gioanni Pianta le 10 mai 1889, recueilli en *Documenti* XLI, 12 (transposition en MB I, 290/32 à 291/2).

92. MO 62/7 à 63/25.

93. Elia Foa avait 79 ans en 1834, d'après le recensement de cette année-là, recopié dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 108. Sur les juifs à Chieri, Sergio Treves, *Gli Ebrei a Chieri, 1416-1848*, coll. di Storia Chierese, éd. Cronache Chieresi, 1974; signalé par S. Caselle, *ibid.*, p. 34. Plan de la Juiverie de Chieri dans S. Caselle, *ibid.*, p. 112.

94. Arbre généalogique de la famille Lévi dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 115.

95. MO 65/3-12.

96. MO 65/12 à 67/58.

97. Son nom était Bella Pavia. Elle avait eu quatre enfants: Abigaille, née en 1813; Jacob, né en 1816; Ricca Stella, née en 1818; et Rachel-Debora, née en 1822, selon l'arbre généalogique référé ci-dessus, n. 94.

98. MO 67/60 à 68/103.

99. Probablement le P. Isaja Carminati, le *praefectus catechismi*. Voir *ci-dessus*, n. 62.

100. Informations complémentaires aux MO d'après les actes de la confraternité de l'Esprit Saint, recopiés dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 113-114.

101. Le baptême de Jonas en MO 68/104 à 69/121.

102. Don Bosco se trompait quand il faisait des deux Bertinetti le parrain et la marraine de Luigi (MO 69/118-119). L'acte de baptême de Santa Maria della Scala eut la forme suivante dans le registre de 1834: «Il 10 agosto io Sebastiano Schioppo, teologo e canonico curato, coll'autorizzazione dell'illustrissimo e reverendissimo arcivescovo di Torino, ho battezzato solennemente un giovane ebreo chierese di nome Giacomo (!) Levi, di diciotto anni e gli ho imposto i nomi di Luigi, Giacinto, Lorenzo, Ottavio, Maria Bolmida. Fungevano da padrini il signor Giacinto Bolmida e la signora Ottavia Maria Bertinetti». (Voir la copie de l'acte dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 113-114).

103. En 1838, Luigi Bolmida résidait dans la «casa Bertinetti», selon le recensement de cette année-là, recopié dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 110. Cette maison était adjacente à celle de Tomaso Cumino, un logeur dont nous allons parler.

104. Le 14 octobre 1840, Luigi Bolmida épousera au *duomo* Maria Teresa Balbiano. Secondo Caselle a suivi sa descendance jusqu'en 1957. Voir *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 114-115.

105. Don Lemoyne attestait au procès de canonisation de don Bosco (ad 13, POS 112) qu'il l'avait vu rendre visite à don Bosco. Ce devait être dans les années où il faisait fonction de secrétaire du saint.

106. MO 77/4-13.

107. Voir dans MO Ceria, p. 76, h.-t., la photographie de la couverture d'un fasci-

cule de cette *Biblioteca popolare ossia Raccolta di opere classiche italiane e di greche e latine tradotte*, a modico prezzo, Turin, Giuseppe Pomba, 1830.

108. MO 77/15 à 79/41.

109. Témoignage de don Giacinto Ballesio, ad 13, POS 85.

110. J. Gaume, *Le Ver rongeur des sociétés modernes ou le paganisme dans l'éducation*, Paris, Gaume frères, 1851, 416 p. Plus tard don Bosco s'en inquiètera.

111. Il racontait à Viglietti qu'un jour, dans la classe de don Moglia, à Castelnuovo par conséquent, cinq camarades lui avaient sauté sur les épaules l'un par-dessus l'autre, qu'il les avait ainsi transportés bien serrés jusque sur la place de l'église, puis était rentré en classe avec son fardeau. «Jette-les par terre», grondait don Moglia... (C. Viglietti, *Diario con indice...*, p. 88-94; voir MB VI, 215/28 à 216/29). Un trait semblable, le même peut-être, avait auparavant été raconté à D. Ruffino (*Cronache 1861-62-63*, p. 68-69, passé en MB I, 131/2-14), mais logé cette fois à Chieri pendant l'année de rhétorique.

112. Le récit du premier contact a d'abord paru dans les *Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo...*, Turin, 1844, p. 13-15. Il fut répété en MO 59/52 à 60/83.

113. Sur cette amitié, voir l'article de Juan Canals Pujol, «La amistad en las diversas redacciones de la vida de Comollo escrita por san Juan Bosco», RSS V, 1986, p. 221-262.

114. MO 60/87 à 61/114.

115. MO 61/115-119.

116. D'après les *Cenni storici ... Luigi Comollo...*, cit., chap. 1.

117. MO 61/120-125.

118. MO 61/127-131.

119. G. Moretti, *Copie non conforme*, trad. fr., Casterman, 1960, p. 92-93.

120. D. Ruffino, *Cronache 1861-62-63*, p. 111, 140. Répété et légèrement gommé en MB I, 119/10-11.

121. D'après un témoignage d'origine encore indéterminée en MB I, 311/15-18.

122. Paragraphe sur les jeux en MO 69/4 à 71/37.

123. MO 71/38-41.

124. MO 71/38-54.

125. Don Burzio avait pris possession de sa charge le 9 septembre 1833. Il la conservera jusqu'à sa mort, le 20 janvier 1847, à l'âge de 69 ans. D'après Bartolomeo Valimberti, *Spunti storico-religiosi sopra la città di Chieri. Il Duomo*, Chieri, 1928, p. 326, cité par S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 133.

126. L'épisode en MO 71/55 à 73/112. Il faut peut-être répéter qu'en pareille occurence, où nous dépendons entièrement d'un récit et d'une scène dialoguée de don Bosco, il est vain de prétendre reconstituer l'événement avec exactitude. Il paraît assuré que Giovanni Bosco fut accusé de magie et dut se défendre devant le chanoine Burzio. Où et surtout comment, il est difficile d'en être assuré.

127. Photographie du viale della Porta Torinese dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 105. — Ici comme ailleurs, l'auteur répugne à traduire *studente* par *étudiant*, terme qui désigne, dans le français contemporain, les élèves de l'enseignement supérieur. Collégien serait plus exact, mais il n'y avait pas de collège à Chieri.

128. Notre conteur affectionnait cette formule impressionnante, qui ne l'engageait sur aucun chiffre.

129. Ce petit pont était situé à l'angle de l'actuel viale di Porta Torinese et de l'actuel viale Fasano. La rivière est aujourd'hui recouverte. Voir S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 102.

130. Dans son récit consciencieux de l'épisode en MB I, 311/19 à 315/18, don Lemoyne eut soin de remplacer par un *soddisfazione* incolore l'*orgoglio* compromettant des MO 76/64-67.

131. Voir, dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 22-23, le plan de Chieri, et p. 106, une gravure où l'on distingue cette auberge.

132. MO 74/4 à 77/83.

133. G. Filipello, ad 12um, POCT 1398.

134. En MB I, 249/28 à 250/6, la formule a été glosée et gauchie.

135. Le texte situe ces hésitations au temps de la rhétorique (MO 79/3-4), mais la suite fait entendre qu'elles avaient pris de l'intensité dès le temps des humanités, année au cours de laquelle Giovanni Bosco se fit inscrire au couvent de la Pace.

136. MO 79/6 à 80/18.

137. Voir, dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 46-47, n. 59-61, les citations tirées de *La saggia elezione* (Rome, 1828) du jésuite piémontais Carlo Gregorio Rosignoli; des *Opuscoli relativi allo stato religioso* d'Alphonse de Liguori; de l'anonyme *Guida angelica, ossiano pratiche istruzioni per la gioventù...* (Turin, 1767); ou encore de *Gesù al cuor del giovane* (Rome, 1833) de Giuseppe Zama-Mellini.

138. Voir, dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 81, la reproduction d'un dessin de Clemente Rovere, 1852: «Chieri. Chiesa e convento della Pace dei Francescani». Sur la même page, notice historique de ce couvent, recopiée sur Bartolomeo Valimberti, *Spunti storico religiosi sopra la città di Chieri*.

139. D'après un état du gardien du couvent daté du 23 février 1835 pour le recensement de cette même année, document reproduit dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 81-82.

140. Comme le suppose S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 82-83.

141. MO 80/19-27.

142. L'épisode Bernardo Nicco, un camarade de Giovanni Bosco, qui deviendra effectivement religieux franciscain pour le reste de sa vie, apprenant à Bosco qu'il est attendu pour un examen préalable chez les franciscains de Turin, cet épisode a probablement un fond véridique, mais n'est certainement pas fondé sur les «memorie di D. Bosco», comme l'assurait Secondo Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 97.

143. Précisions découlant d'une note d'après registre, que don Lemoyne recopia en marge des *Documenti* I, 153.

144. MO 81/42-43.

145. MO 80/29 à 81/37.

146. MO 81/37-41.

147. Voir, dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 141, une photographie de la chapelle de la Madonna delle Grazie au *duomo* de Chieri.

148. MO 81/43-57.

149. MO 81/58-62.

150. Photographie récente de l'immeuble dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 143.

151. Reproduction d'un exemplaire de la circulaire, datée du 1er septembre 1835, à l'adresse du curé de San Giorgio, Chieri, dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 142.

152. MO 82/75 à 83/85.

153. «Stato di famiglia del sig. Bosco Gio.», dans un *Registro degli ordinati*, vol. VI,

de la commune de Castelnuovo, à la date du 28 août 1835. Recopié dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 140. Ce texte n'apparaît pas en MB I.

154. Ce prêtre (1804-1870) avait succédé à don Giuseppe Sismondo dans la cure de Castelnuovo.

155. Sur Giuseppe Cafasso (que don Bosco orthographiait: Caffasso), personnage important dans ce récit, *Taurinen. Beatificationis et canonizationis Servi Dei Josephi Cafasso sacerdotis saecularis collegii ecclesiastici taurinensis moderatoris...*, Rome, typ. Guerra et Mirri, 1906-1922, 5 vol.; G. Bosco, *Biografia del Sacerdote Giuseppe Caffasso esposta in due ragionamenti funebri*, coll. Letture cattoliche, Turin, 1860; G. Colombero, *Vita del Servo di Dio D. Giuseppe Cafasso...*, Turin, 1895; L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, Turin, 1912, 2 vol.

156. Giuseppe Cafasso, né à Castelnuovo le 15 janvier 1811, avait fait des études de philosophie cléricale entre 1826 et 1828, puis, entre 1828 et 1833, des études de théologie commencées à Turin et terminées à Chieri. Il sera ordonné prêtre le 21 septembre 1833.

157. La date du deuxième dimanche d'octobre, consacré à la Maternité de Marie, est fournie par don Bosco dans la *Rimembranza storico funebre dei giovani dell'Oratorio di San Francesco di Sales verso il Sacerdote Caffasso Giuseppe, loro insigne benefattore*, Turin, 1860, p. 18-20. Le choix de l'année 1830 – alors qu'en MO don Bosco optait pour 1827 – résulte du rapprochement que lui-même y faisait entre cet événement et la mort de don Calosso en 1830. Voir MO 41/6 à 42/11.

158. MO 42/11 à 43/49.

159. Où il était entré comme élève le 28 janvier 1834.

160. Sur les deux régimes, l'un à 30 lires, l'autre à 20 lires mensuelles, voir A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 230-231.

161. D'après trois témoignages du procès de canonisation de don Bosco: M. Rua, ad 12, POCT, 4047-4048; G. Cagliero, ad 12, POS 88; F. Cerruti, ad 12, POS 90; et surtout une lettre du prieur d'Orbassano Stefano Febbraro, datée du 2 février 1891, éditée en *Documenti* XLIII, 8-9. (Voir le centon de MB I, 366/20 à 367/16). – Le clerc Bosco restera d'ailleurs besogneux, comme en témoignent trois suppliques au roi découvertes en 1994 par A. Giraudo dans le fonds *Grande Cancelleria* de l'Archivio di Stato de Turin: Chieri, antér. 16 janvier 1838; Chieri, antér. 12 février 1839; Chieri, antér. 30 mars 1840.

162. MO 85/4-8.

163. Don Bosco écrivait: «le jour de la Saint Michel (oct. 1834)». La date a été rectifiée d'après la lettre de vêture et de cléricature de l'archevêque Fransoni, elle-même datée du 23 novembre 1835. Voir FdB 73 D9.

164. MO 85/8 à 86/25.

165. MO 86/30-31.

166. MO 86/26 à 87/57.

167. MO 87/59-63.

168. MO 88/72-73.

169. Ces résolutions en MO 87/64 à 88/97. Don Bosco, qui ne les avait très probablement pas conservées, les a reconstituées pour les *Memorie dell'Oratorio*.

Chapitre III.

Le séminariste

Le séminaire de Chieri en 1835

Les années précédentes, Giovanni Bosco avait souvent longé sur la *via maestra* de Chieri la façade de l'église San Filippo, derrière laquelle s'élevait un ancien couvent trasformé depuis peu en grand séminaire pour le diocèse de Turin.

La construction avait environ cent soixante-dix ans. En 1664, une famille bienfaitrice, les Broglia, avait donné aux religieux philippins cet emplacement et les bâtisses qui l'occupaient alors. Les philippins y avaient construit un beau couvent et une église dédiée à leur saint fondateur Philippe Néri. L'église avait été consacrée le 29 juin 1681. En 1801, la tourmente révolutionnaire avait supprimé la congrégation de l'Oratoire et transféré la propriété du couvent à la municipalité de Chieri. Le décret d'appropriation demandait toutefois à la commune de prendre soin de l'église afin que les offices continuent à y être régulièrement célébrés. Cette situation dura peu. Sous la Restauration, le couvent philippin y avait d'abord brièvement ressuscité. La municipalité avait ensuite utilisé les lieux pour y établir un petit collège, les archives communales, le logement du desservant de San Filippo. Enfin un décret royal, qui remettait le couvent à l'archevêque de Turin «pour l'éducation des jeunes clercs», avait été signé le 14 octobre 1828. Et, en décembre suivant, le chanoine Icheri di Malabaila, recteur du séminaire de Turin – qui, en l'occurrence, faisait fonction de maison-mère – en avait pris possession, pour y commencer bientôt les travaux indispensables. En novembre 1829, soixante-seize clercs avaient pu inaugurer la première année scolaire du nouveau séminaire de Chieri. [1]

La lourde bâtisse de deux étages, en forme de U, encerclait une cour spacieuse. A son rez-de-chaussée, on trouvait la porterie, le par-

loir, la cuisine, le réfectoire, la chapelle intérieure et quelques salles; au premier étage, des salles d'étude, deux chambrées (ou dortoirs), l'appartement du recteur et la bibliothèque; au deuxième étage, les logements des autres supérieurs, l'infirmerie et des chambrées.[2] Un corridor unissait le séminaire à l'église San Filippo, qui y était accolée. C'était un vaste édifice de style baroque du dix-septième siècle. Au-dessus des autels, des toiles de maîtres exprimaient quelques-unes des grandes dévotions de l'endroit: saint François de Sales face à la Vierge et l'Enfant, saint Philippe Néri et Marie-Immaculée.

Le premier article du *Regolamento* du nouveau séminaire signifiait aux séminaristes la raison de leur présence en un tel lieu. Elle n'était pas d'ordre scolaire ou scientifique, mais de formation à l'esprit ecclésiastique par la piété et l'enseignement. «Le séminaire, y lisait-on, est une pépinière d'arbres élus, plantés par les mains mêmes du céleste agriculteur, autrement dit de jeunes gens choisis qui s'y réunissent dans l'unique but de se former à l'esprit ecclésiastique sous la direction de maîtres éminents, afin de devenir un jour de parfaits hommes de Dieu, tant par leur solide piété que par leur doctrine suffisante, capables de remplir tous les devoirs d'un véritable ecclésiastique pour la plus grande gloire de Dieu et la commune édification des fidèles qui composent l'Eglise de Jésus Christ.» L'archevêque qui promulguait ce règlement voulait en conséquence que «la piété et la crainte de Dieu fussent les qualités premières de qui veut vivre dans notre séminaire, pour que, jetant dans leurs tendres cœurs de profondes racines, elles puissent par la suite produire de bons fruits de vertu pour la commune édification de notre diocèse.»[3]

L'ecclésiastique du temps relevait d'un état social très particulier, avec un esprit, des mœurs et des devoirs qui lui étaient propres. Le séminaire y préparait le futur prêtre.

L'entrée de Giovanni au séminaire

Le 30 octobre 1835, le nouveau clerc Giovanni Bosco franchit le seuil de l'auguste maison tout à fait dans les dispositions souhaitées par son archevêque. Il s'était ingénié depuis plusieurs mois à développer en lui un esprit de réserve et de componction, qui lui était assez étranger. La veille du départ, à Castelnuovo, son trousseau préparé, sa mère, à sa façon un peu rude, l'avait chapitré. Regardant son fils avec une certaine perplexité, elle lui aurait dit (selon les *Memorie dell'Oratorio*):

«Mon Gioanni, tu as revêtu l'habit sacerdotal; j'en ressens toute la consolation qu'une mère peut ressentir devant le bonheur de son fils. Mais souviens-toi que ce n'est pas l'habit qui honore ton état, c'est la pratique de la vertu. Si jamais tu venais à douter de ta vocation, ah! de grâce, ne déshonore pas cet habit. Quitte-le tout de suite. Je préfère avoir un pauvre paysan plutôt qu'un fils infidèle à son devoir. Quand tu es venu au monde, je t'ai consacré à la sainte Vierge; quand tu as commencé tes études, je t'ai recommandé la dévotion à notre Mère; je te recommande maintenant d'être entièrement à Elle. Aime tes compagnons dévots de Marie; et, si tu deviens prêtre, recommande et propage toujours la dévotion à Marie.»[4]

Giovanni pénétra non sans angoisse dans l'enceinte de l'ex-couvent philippin. Il salua les supérieurs du séminaire et prépara son lit dans la chambrée qui lui était assignée. Puis, en la compagnie de Guglielmo Garigliano, l'un de ses meilleurs amis d'école, qui rentrait avec lui au séminaire,[5] il entreprit la visite des lieux: les dortoirs, les corridors et enfin la cour. Là le clerc Bosco leva les yeux jusqu'au sommet du bâtiment et distingua près du cadran solaire la formule latine: *Afflictis lentae, celeres gaudentibus horae* (Lentes aux affligés, les heures courent rapides aux cœurs joyeux). Il aurait alors confié à Garigliano: «Voilà notre programme. Soyons toujours joyeux et le temps passera vite.»[6] Une réflexion bien digne de deux anciens membres de la Société de l'Allégresse.

Aussitôt rentrés, la bonne centaine de séminaristes[7] était prise en main entre le 30 octobre et le 3 novembre par une sorte de retraite spirituelle, baptisée triduum de début d'année. Giovanni s'appliqua à le bien suivre.[8] Cependant son inquiétude persistait. Pour tenter de la dissiper, il cherchait un guide autour de lui. Le théologien Ternavasio, professeur de philosophie, le vit arriver. «Comment, au séminaire, faire son devoir et satisfaire ses supérieurs?», lui demanda-t-il. Le «digne prêtre» ne se perdit pas en considérations compliquées: «Une seule chose: par l'accomplissement exact de tous vos devoirs». Point final! Giovanni comprit qu'il le renvoyait au règlement:

«Je suivis ce conseil et m'employai de tout mon cœur à l'observance des règles du séminaire. Je ne faisais pas de différence entre les appels de la cloche en classe, à l'étude, à l'église ou au réfectoire, à la récréation ou au repas. Et cela m'attira l'estime de mes supérieurs.»[9]

Ces supérieurs à satisfaire étaient en très petit nombre: le recteur Sebastiano Mottura, quarante ans;[10] le directeur spirituel, appelé habituellement «préfet pour la piété», Giuseppe Mottura, trente-

sept ans;[11] le professeur de philosophie Francesco Ternavasio, vingt-neuf ans; le professeur de théologie Lorenzo Prialis, trente-deux ans; enfin, le répétiteur de théologie, le théologien Innocenzo Arduino, vingt-neuf ans.[12] Il y avait aussi Matteo Testa, cinquante-trois ans, qui était recteur de San Filippo, confesseur et responsable des conférences de spiritualité et de morale au séminaire.[13] Le «préfet pour la piété» n'y exerçait qu'une direction externe: pratiques religieuses, liturgie, bonne tenue des séminaristes; il ne les confessait pas.[14] Le «répétiteur» dirigeait les «répétitions» de théologie et les cercles d'études des séminaristes en fonction des traités enseignés par le professeur.[15] Les supérieurs confiaient à des séminaristes dits «préfets» des charges disciplinaires secondaires dans les dortoirs et à la chapelle. Telles étaient les personnes dont le clerc Giovanni Bosco voulait conquérir les bonnes grâces, quand il prenait contact avec le séminaire de Chieri.

Le «bon séminariste» de Chieri

Les règles du séminaire que, fidèle au conseil de don Ternavasio, Giovanni décida d'appliquer consciencieusement, étaient rassemblées dans un corpus, qui lui était «intimé et lu à haute voix au réfectoire au début de chaque année scolaire.»[16] Elles définissaient avec une minutie surprenante l'emploi du temps du séminariste, les obligations de ses maîtres et ses modèles de comportement de futur ministre de l'autel, soit à l'intérieur de la maison: en étude, à l'église, à table..., soit à l'extérieur quand il avait l'occasion de sortir.

Ce règlement, dérivé des *Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino* (Constitutions du séminaire archidiocésain de Turin), que l'archevêque Chiaveroti avait promulguées en 1819,[17] a subsisté dans un manuscrit de la main du chanoine Sebastiano Mottura, édicté sans date par l'archevêque Luigi Fransoni, à la tête du diocèse de Turin depuis 1831.[18] Le texte, qui a toutes chances d'avoir été celui auquel Giovanni Bosco fut soumis en 1835, comptait huit chapitres distribués en articles: 1) *Della pietà e del servizio della Chiesa* (De la piété et du service de l'Eglise) (14 articles), 2) *Del canto gregoriano* (Du chant grégorien) (4 articles), 3) *Dello studio, ripetizioni e circolo* (De l'étude, des répétitions et du cercle) (3 articles), 4) *Di quelli che aspirano agli ordini* (Des aspirants aux ordres) (2 articles), 5) *Dell'infermeria* (De l'infirmerie) (1 article), 6) *Della polizia, del pranzo, della ricreazione e del passeggio* (De la propreté, du repas, de la récréation et de la prome-

nade) (8 articles), 7) *Del modo di contenersi in seminario* (De la manière de se comporter au séminaire) (13 articles), 8) *De' doveri de' prefetti* (Des devoirs des préfets) (12 articles).[19]

Il était visiblement destiné de préférence à des gens d'origine modeste et rustique, peu habitués au savon, ignorants des règles communes de la politesse en société, à table ou dans la conversation. Leur contemporain français Julien Sorel avait trouvé leurs pareils au séminaire de Besançon. «Le reste des trois cent vingt-et-un séminaristes ne se composait que d'êtres grossiers qui n'étaient pas bien sûrs de comprendre les mots latins qu'ils répétaient tout le long de la journée. Presque tous étaient des fils de paysans, et ils aimaient mieux gagner leur pain en récitant quelques mots latins qu'en piochant la terre...»[20] Mais Stendhal avait peut-être trop méchante langue. Lisons donc le vénérable évêque de Belley du temps, Mgr Devie, alors âgé de soixante-quinze ans. En 1842 ce prélat d'expérience écrivait: «Les jeunes prêtres, même ceux qui sont pieux, n'ont pas toujours le ton de bonne compagnie, ce langage honnête, ces manières mesurées, ces mouvements réguliers et cependant aisés, qui sont l'ouvrage de l'éducation de famille et qu'on acquiert naturellement quand on n'a pas toujours demeuré à la campagne. Ce défaut, on le leur passe: la Révolution ayant éloigné du sanctuaire les enfants de familles qui avaient de la fortune, il a fallu prendre ce qui se présentait, et il s'est présenté de très bons sujets sous le rapport des talents et de la piété, mais on remarque chez plusieurs... un second défaut qui consiste à laisser apercevoir une grande estime d'eux-mêmes: disposition qui les rend suffisants, tranchants, si j'osais, j'ajouterais pédants et insolents. Ils entrent dans une société sans se douter qu'ils manquent à toutes les règles de la politesse; ils prennent le coin de la cheminée, adressent la parole avec confiance et familiarité à des personnes qu'ils n'ont jamais vues, arrangent le feu sans que le maître de maison les en prie, s'emparent de la conversation, débitent des nouvelles, argumentent, crient à tue-tête, etc.»[21] Le diocèse de Mgr Devie était contigu avec la Savoie et donc avec les Etats sardes.

Le *Regolamento* du séminaire de Chieri dessinait un portrait du «bon séminariste», propre, policé, dévot et observant, celui que Giovanni Bosco, natif du hameau perdu des Becchi, s'efforçait de reproduire dès les dernières semaines de l'année 1835.

Au signal (5 h 30 en hiver, reculé progressivement de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à 4 h 30 durant le printemps), le «bon séminariste» de Chieri se levait promptement et, après avoir élevé son cœur

vers Dieu, s'habillait «en silence» et «avec modestie». Au bout d'un quart d'heure, sur les indications du préfet séminariste, il récitait l'*Angélus* (chap. I, art. 2). «Le décorum requiert de faire disparaître de la personne du clerc toute trace de vile et désagréable malpropreté», enseignait le *Regolamento*. Le séminariste refaisait son lit, se peignait, se lavait les mains avec soin, veillait à supprimer les taches de ses vêtements et changeait de linge au moins une fois par semaine (chap. VI, art. 1). Deux fois par semaine, il balayait l'allée de son lit (chap. VI, art. 2). Quand la demi-heure du lever était écoulée, il se rendait à la chapelle intérieure pour y réciter les prières communes (chap. I, art. 2). Ces prières terminées, il écoutait le texte de la méditation que le préfet ou le vice-préfet de la chapelle lisait «lentement» et «avec les pauses convenables», puis assistait à la messe «avec dévotion». Nul n'avait le droit de sortir de la chapelle sans grave nécessité et sans la permission du «préfet pour la piété» (chap. I, art. 3). Le bon séminariste passait alors une heure en salle d'étude. Là il demeurait silencieux «pour ne pas déranger ses voisins», revoyait ses cours et ne lisait, même sur les matières enseignées, que les livres à lui autorisés par le recteur. En effet, au début de l'année scolaire, il avait remis à celui-ci une liste de tous les livres en sa possession et, selon les circonstances, le recteur lui en permettait ou en défendait la lecture. Il ne flânait pas. Car, «après la piété, l'application à l'étude est souverainement nécessaire pour former efficacement un digne ecclésiastique» (chap. III, art. 1). Vers 8 h 15, le bon séminariste absorbait son petit déjeuner (réduit à un petit pain); et, entre 8 h 45 et 11 h 45, suivait de son mieux les trois heures réglementaires de classe de la matinée. A 12 h, au réfectoire, avant de s'asseoir, il attendait debout et en silence la bénédiction de la table (chap. VI, art. 4). Pendant la majeure partie du déjeuner, il écoutait «en silence» une lecture faite par l'un de ses compagnons. Il veillait en mangeant à «ne pas maculer la nappe, le banc et le mur», à «ne rien jeter sous lui ou au milieu de la salle», à ne pas «rompre du pain inconsidérément» (chap. VI, art. 3); et ne sortait pas avant la fin du repas et les grâces qui le concluaient (chap. VI, art. 4). Une visite communautaire au saint-sacrement, à la chapelle évidemment, suivait (chap. I, art. 4). L'après-midi ressemblait beaucoup à la matinée: entre 12 h 45 et 14 h 45 une heure de récréation, une demi-heure d'étude et une demi-heure de travail de groupe, appelé *circolo* (cercle); de 14 h 45 à 17 h, deux heures de cours et chapelet récité en commun «avec dévotion et prononcé distinctement» (chap. I, art. 5); entre 17 h et 20 h, deux heures d'étude et une heure

de «répétition» de cours; et, à 20 h, dîner (*cena*) avec lecture publique comme au déjeuner, repas suivi de trois quarts d'heure environ de récréation. A la fin de cette récréation vespérale, le bon séminariste récitait avec ses condisciples les prières du soir, faisait son examen de conscience, répondait aux litanies de la sainte Vierge et, en silence, se retirait dans son dortoir (chap. I, art. 6). Il était environ 21 h 30. A 22 h, toutes les lumières devaient être éteintes.[22] Le séminariste apprenait ainsi à construire en soi le digne prêtre de l'avenir dans la prière, l'étude et le silence, ce silence qui imprégnait la majeure partie de sa journée.

Le jeudi, les trois heures de philosophie ou de théologie de la matinée étaient remplacées par une heure de chant grégorien, exercice que sanctionnait un examen au début du carême (chap. II, art. 4), une heure sur les «cérémonies liturgiques» et une heure d'instruction morale. Une promenade en groupe remplaçait les leçons d'après-midi (chap. VI, art. 6). (Les visites aux séminaristes étaient alors autorisées.)

Les dimanches et jours de fête, notre séminariste suivait un programme différent, mais également dense et contraignant. Lever retardé d'une demi-heure, office des matines et laudes de la très sainte Vierge et messe de communion dans la chapelle intérieure. Après quoi, tout le séminaire se rendait en cortège au *duomo* pour la messe chantée. Le «préfet pour la piété» veillait au défilé de ses jeunes clercs deux à deux, diurnal en main, sur la *via maestra* d'abord, puis, à travers la place aux Herbes, la via San Domenico et la via del Teatro, jusqu'à la place du *duomo*. Supposé fidèle à la règle, le bon séminariste marchait «avec modestie et gravité» sous les yeux d'une population qui, souvent, le connaissait bien. Enfin, dans l'église, il allait prendre au chœur la place qui lui était assignée (chap. I, art. 13). Pendant l'office, il chantait de son mieux les parties grégoriennes, s'efforçait d'éviter les «dissonances» et d'«observer les pauses marquées par l'astérisque au milieu du verset»; il se levait, s'asseyait, s'agenouillait, s'inclinait ou se découvrait quand il y avait lieu. S'il servait à l'autel, il accomplissait les gestes prescrits «posément, avec gravité et un véritable esprit de religion». A la sacristie, il observait un silence parfait et évitait toute familiarité (fort tentante, on le conçoit) avec les étrangers (chap. I, art. 14). Au séminaire, le dimanche après-midi était rempli par les offices et les heures d'étude.

«Si un comportement poli et civil est nécessaire à qui vit en société, il le doit être d'autant plus à des jeunes gens réunis en communauté

pour être spécialement consacrés au Seigneur», observait le *Regolamento* (chap. VII, art. 1). A l'intérieur de l'institution, le bon séminariste se conformait donc aux règles sociales habituelles dans ses relations avec les trois «classes» de personnes qu'il côtoyait: «respect, obéissance et révérence envers ses supérieurs», «civilité et courtoisie affectueuse (*amorevolezza*) envers ses compagnons», «humanité et cordialité envers les domestiques» (chap. VII, art. 1, suite).

Selon le recensement de 1835, cinq hommes constituaient la domesticité du séminaire: «Pogliano Michele, 40 ans; Prato Giuseppe, 45 ans; Tassarotti Giuseppe, 50 ans; Garabello Vittorio, 45 ans; Sereno Francesco, sacristain, 25 ans.»[23] Le *Regolamento* ne les oubliait pas. «Ordre est donné à tous de traiter avec charité les personnes attachées au service du séminaire et de s'abstenir de paroles ou de gestes inconvenants à leur égard. Si l'un des domestiques venait à manquer à son devoir, il ne serait jamais permis au clerc séminariste de le réprimander; il pourrait évidemment l'avertir charitablement de son erreur et aviser aussitôt le supérieur pour qu'il le corrige ou le punisse selon le cas» (chap. VII, art. 12).

Le séminariste devait d'abord penser à sa propre tenue. Il savait qu'il lui était interdit de fumer et de détenir des armes (chap. VII, art. 2); de jouer aux cartes et aux dés (chap. VII, art. 4); de jouer au ballon, parce que, à ce jeu, on risque «très facilement de casser les vitres» (chap. VII, art. 5); et d'introduire dans le séminaire «des aliments, des liqueurs, des vins, du café», ou encore des instruments de musique sans la permission expresse du recteur (chap. VII, art. 3). De façon générale, il pratiquait avec ses compagnons les règles du savoir-vivre et veillait à ce que ses façons de parler et de se comporter soient «dignes, douces et polies» (chap. VII, art. 9). Il ne se montrait pas vaniteux, ne prétendait pas passer pour «bel esprit», ne s'arrogeait pas «le droit de décider en toutes choses», ne se permettait pas de traiter autrui d'«ignorant», de le tourner en dérision ou de l'affubler de surnoms (chap. VII, art. 8). Les ex-valets de ferme devaient renoncer à des habitudes prises au contact du bétail. Le «bon séminariste» de Chieri évitait de «faire du tapage», «de crier, siffler, chanter, courir précipitamment et sans souci des convenances dans les escaliers, les galeries, les dortoirs ou les corridors, aussi bien pendant les heures d'étude et de silence que pendant celles des récréations et des détentes» (chap. VII, art. 10). Le bon prêtre du dix-neuvième siècle avait appris au séminaire une règle de vie, un mode spécifiquement clérical

de comportement et de pensée fondé sur la discipline intérieure et extérieure, la maîtrise des gestes et des paroles, l'ordre et la mesure.[24]

Le séminariste Bosco se pliait à ce régime. Il appréciait la vie de piété de son séminaire. «On accomplissait fort bien les pratiques de piété. Chaque matin, messe, méditation, chapelet;[25] à table lecture édifiante. En ce temps-là, on lisait la *Storia ecclesiastica* de Bercastel.»[26] Chaque quinzaine, confession obligatoire. Il déplorait seulement que l'on n'eût pas prévu la communion sacramentelle quotidienne dans le programme des journées. Pour communier en semaine, il devait se faufiler dans l'église San Filippo à l'heure du petit déjeuner, pour rejoindre ensuite ses condisciples en étude ou en classe.[27] Certains jeux de mouvement (les barres) ou de société (les tarots, permis certains jours) lui plaisaient tellement, il refaisait si volontiers les parties en esprit que, nous dit-il, il éprouva bientôt du scrupule à y participer et qu'il finit même par y renoncer tout à fait.[28] L'«esprit ecclésiastique» l'imprégnait de plus en plus. Promenades et cercles des temps libres lui convenaient pour les raisons les plus sérieuses: il pouvait alors discourir «de choses agréables, édifiantes et scientifiques». Le *circolo*, institution réglementaire (chap. III, art. 3), bien qu'unie à la récréation, lui était «fort utile pour l'étude, la piété et la santé». Des questions étaient présentées et des réponses avancées. Certains séminaristes de nature réservée, Garigliano par exemple, se contentaient à peu près d'écouter; d'autres, comme Domenico Peretti (1816-1893), qui sera curé de Buttigliera de 1850 à sa mort, avaient toujours des problèmes à soumettre. Bosco était, nous apprend-il, «président et juge sans appel» du groupe. Etait-ce lui qui, en certains cas, prenait l'initiative de partager entre les membres du cercle les difficultés des questions complexes? «Dans un laps de temps déterminé, chacun devait préparer la solution du point dont il avait été chargé.»[29]

Bosco évoluait à plusieurs titres. Le séminaire introduisait le clerc dans une classe sociale instruite, polie en même temps que dévote. Plusieurs échelons le séparaient du *contadino*. Au séminaire, la nourriture ordinaire était infiniment plus variée que dans les *cascine*. Beaucoup de pain, mais aussi beaucoup de viandes, de veau et d'agneau en particulier. Les repas de fête étaient de véritables banquets. Le dimanche 8 décembre 1839, la liste des achats du cuisinier Giuseppe Jacquemin aligne six dindons, 1 lièvre, 15 grives, 2 kilos de brochets, 400 grammes de truffes, du *stracchino* (fromage tendre de Lombardie), du gruyère, de la charcuterie, du saucisson, de la salade, des endi-

ves, du céleri, des cardons, du "pain d'Espagne garni", sorte de gâteau fourré...[30] L'Immaculée Conception fut bien marquée à table à Chieri en 1839.

L'état sacerdotal et ses exigences selon Mgr Chiaveroti

Le séminaire de Chieri, qui moulait ainsi Giovanni Bosco, avait été l'une des principales réalisations de l'archevêque Chiaveroti, à la tête du diocèse de Turin de 1818 à 1831.[31] Dès son élection antérieure au siège d'Ivrea, il avait eu pour programme de trouver et de former des prêtres.[32] A Turin, il persévéra. Ce moine courageux et intelligent avait tenu à infuser à son clergé une haute idée de l'état sacerdotal.

Au temps de la Révolution française, les prêtres piémontais – nombreux – consacraient fréquemment leur temps à des tâches lucratives non sacerdotales. Mgr Chiaveroti leur mit sous les yeux un type de prêtre évangélique, authentique pasteur d'âmes, sur lequel ils auraient à se modeler. «Le Christ a choisi les ministres principaux de son Eglise pour être pasteurs des âmes qu'il a rachetées de son sang», rappelait-il.[33] Le sacrement de l'ordre les élève à un état particulier, au triple sens social, moral et spirituel. Laissons tout son sens à ce terme scolastique. Selon saint Thomas, «l'état, au sens propre, est une position particulière (quamdam positionis differentiam), non pas quelconque, mais conforme à la nature de l'homme et avec une certaine stabilité (secundum modum suae naturae quasi in quadam immobilitate)». Et saint Thomas d'ajouter que «l'état requiert l'immobilité dans la condition de la personne (ad statum requiritur immobilitas in eo quod pertinet ad conditionem personae).»[34]

«C'est de cette définition, nous dit-on justement, qu'il convient de tirer les deux caractères majeurs qui définissent le concept d'état dans la pensée sociale des clercs, du Moyen Age au XIX[e] siècle: un caractère de permanence et de stabilité, qui détermine un mode de penser la société civile dans lequel la condition sociale de l'individu serait donnée pour toute la durée de son existence (...), et un caractère de connaturalité de l'état à la personne, déterminant tout un ensemble de comportements, de règles, d'*habitus*, de vertus d'état et de devoirs d'état, pour parler comme les moralistes de l'époque moderne, qui inscrivent la dimension sociale de l'existence au cœur de morales, voire de spiritualités spécifiques et différenciées.»[35]

Le sacrement de l'ordre situait l'homme qui en était l'objet dans un *status* sacré de ministre des dons de Dieu aux hommes avec pouvoirs

correspondants. Cet homme devenait, entre Dieu et l'humanité, intermédiaire second du Christ, prêtre et médiateur unique. «Réalisez, écrivait après tant d'autres Mgr Chiaveroti à ses prêtres, qui vous représentez, et, avec le pouvoir dont vous avez été revêtus par Dieu, annoncez sa loi aux populations, de telle sorte que vos auditeurs ne révèrent pas un homme, mais Jésus même qui parle en vous.»[36]

L'archevêque de Turin, en conformité avec ce principe et la tradition tridentine qui en avait tiré les conséquences, voulait des séminaires créateurs d'*habitus* conformes à ce *status* sacré de prêtre pasteur, obligeant à des devoirs et à des vertus propres. Le sacerdoce étant conçu comme un état, il fallait, au temps de la formation du prêtre, unir étroitement en un seul individu un enseignement et une éducation, la transmission d'un savoir et la formation d'une personnalité, pour rendre stables, permanents et même connaturels pour toute une vie, des attitudes et des comportements, des façons de penser, de dire et de faire, qui caractérisaient le clerc et le différenciaient du reste de l'humanité.[37]

Les devoirs de *cura animarum* – devoirs d'état au sens propre – étaient inhérents à ce *status*, selon l'archevêque Chiaveroti. Les ministres de l'Eglise ancienne, non seulement faisaient passer au second plan les commodités et les intérêts matériels, mais n'hésitaient pas à donner leur vie et à verser leur sang pour gagner au Christ des âmes «délivrées des liens du démon». Malheureusement, continuait-il, «combien se dispensent de la *cura animarum*, combien peu consentent, non seulement à prendre la charge ordinaire des âmes, mais la seule charge vicaire, ou encore à rendre un service temporaire de cette sorte, à moins peut-être d'y être fermement priés.»[38] Dans les villages et sur les alpages, déplorait-il, rares sont les ouvriers de la sainte cause, parce que trop de prêtres sont plus soucieux de gains et d'honneurs que de sauver des âmes.[39] Il se tournait vers eux, les exhortait et les suppliait même de ne pas oublier leur devoir propre et de raviver dans leur cœur le feu de la charité, pour n'être pas réduits à présenter au jour de leur mort des excuses inconsistantes au tribunal de Dieu.[40] Vous opposez des ennuis de santé? «Ils ne brûlent pas d'une grande charité ceux qui, par souci de leur propre santé, craignent, selon la formule, de remuer un doigt quand il s'agit de pourvoir au salut éternel de leur prochain.»[41] Toute une théologie du salut sous-tendait son raisonnement. Les objections pécuniaires étaient particulièrement insoutenables au sentiment de l'archevêque. On rétribue insuffisamment les travaux pastoraux! Mais saint Paul, qui, pourtant, affirmait

le droit de l'apôtre à un juste salaire, se contentait du nécessaire pour se nourrir et se couvrir, «fervebat enim in eo caritas et studium lucrandi Deo animas fratrum suorum» (car brûlaient en lui la charité et le zèle pour gagner à Dieu les âmes de ses frères). Que dire de ceux qui, avant d'accepter un bénéfice, en calculent soigneusement le revenu et, s'il est important, sont prêts à tout pour l'obtenir, alors que si, «vaste est le champ pour paître le troupeau et maigre le bénéfice à tirer par le pasteur», ils l'évitent parce qu'indigne de leur personne et se dérobent, même si on les en prie! Un bon pasteur pense a paître ses brebis, non pas soi-même![42] Fréquente est l'excuse d'incapacité. Elle doit être repoussée, car, si nul ne naît maître, on se forme pour le devenir. Et puis, le champ spécifique du prêtre est l'administration des sacrements, et nul autre engagement ne devrait le distraire de ce devoir. Le problème du salut obsédait l'archevêque comme tous ses fervents contemporains. Il s'agit d'âmes rachetées par le Christ, s'exclamait-il, qui, sans le service sacerdotal, «aeternum sont perituraе» (sont sur le point de périr éternellement)! Et il trouvait, pour mieux bousculer ses prêtres, des accents que saint Bernard n'eût pas désavoués: «La vigne du Seigneur ce sont les âmes à diriger vers le ciel. Mais pour quelle raison un prêtre imaginerait-il cultiver la vigne du Seigneur, alors qu'il ne pourvoit qu'à ses aises, qu'il ne se délecte qu'en des études profanes, qu'il se contente de célébrer la messe et de réciter son bréviaire, ou encore s'il est impliqué dans des affaires séculières?»[43] Il y a beaucoup de manières de se rendre utile dans la vigne du Seigneur, remarquait-il: la catéchèse aux enfants, l'enseignement, la prédication de la parole de Dieu, les salutaires avertissements et le simple bon exemple.[44]

Des devoirs il passait aux vertus d'état. L'état sacerdotal réclame une vertu de générosité non pas commune, mais héroïque. «Le prêtre se vend à Dieu», dit Cafasso à Giovanni Bosco lors de leur première rencontre. Le jeune clerc faisait probablement écho à son archevêque, pour qui le prêtre était une victime de la charité. «Qu'est-ce en effet qu'un *curator animarum* [curé au sens premier], sinon une victime de la charité envers Dieu et son prochain?»[45] Il est donc prêt à tout endurer: veilles, peines physiques, angoisses morales devant les misères, les scandales et les insensibilités des chrétiens, même quand sa réputation en pâtit, que ses paroles et ses actes sont mal interprétés et que, calomnié, il ne peut se défendre. L'archevêque secouait les faibles. «De bonnes paroles, vénérables frères! Car vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang, vous n'avez pas encore donné votre vie

pour vos brebis, comme il convient à un bon pasteur. Vous avez donc bien vite oublié ce que Jésus Christ a prédit à ses disciples: voici que moi je vous envoie parmi les loups? Faut-il alors s'étonner si les divins oracles se réalisent? Pourquoi ne pensez-vous pas davantage à l'extraordinaire bénéfice qui vous est réservé dans la bienheureuse et éternelle jouissance de Dieu?»[46]

Dans ses épîtres au clergé d'Ivrea, Chiaveroti avait, sitôt élu, dénoncé les vices et exalté les vertus de l'état sacerdotal.[47] Il diagnostiquait les maux: superficialité spirituelle, mondanité, incurie du ministère; et indiquait les remèdes: fuite du monde et des conversations mondaines, vie retirée pour méditer les choses divines et remplir son devoir (lettre du 16 décembre 1817); attention scrupuleuse à la chasteté par la vigilance et la tempérance (lettre du 17 décembre 1818); se garder de l'avarice, génératrice de mesquinerie en soi et d'hostilité et de mépris dans les populations, et donc supporter éventuellement la pauvreté et l'indigence de son état (lettre du 3 décembre 1819); imprégner sa vie de prière par la lecture du bréviaire, les oraisons jaculatoires, la méditation, les exercices spirituels annuels ou bisannuels (lettre du 6 décembre 1820); et, par-dessus tout, ressentir l'impérieux devoir de travailler aux diverses tâches du ministère pastoral (lettre du 15 décembre 1821).[48]

Les vertus propres à l'état ecclésiastique, vertus d'un état qui situe un homme dans l'ordre sacré du Christ, étaient pour Mgr Chiaveroti, celles réclamées par la charité pastorale: le zèle dans le don de soi, la patience, la droiture d'intention, le détachement des biens matériels et la prudence, «première des vertus morales». Le zèle primait. Ce n'est ni la simple habitude, ni la vaine gloire, ni la jouissance d'un bénéfice, ni l'intérêt moral ou financier, qui meuvent le prédicateur de l'Evangile enflammé par une fervente charité: il ne pense qu'à prêcher Jésus Christ.[49] Mgr Chiaveroti avait enseigné aux prêtres des diocèses de Turin et d'Ivrea le *Da mihi animas, caetera tolle*, qui serait bientôt le leit-motiv de Giovanni Bosco.

Il avait été entendu. Après la mort de l'archevêque en 1830, dans ces deux diocèses, les prêtres occupés à des activités profanes – tellement nombreux sous l'Ancien Régime – non engagés dans la pastorale directe et, à divers titres, solidaires de la vie, de la culture et des aspirations de leurs catégories sociales d'origine, disparaissent rapidement ou sont absorbés dans l'unique monde clérical, qui se définit comme état social à part, visiblement distinct des autres, non seulement par les habitudes de vie, mais par la mentalité, les usages et les

relations.[50] Au séminaire, Giovanni Bosco pénétrait dans un monde clérical rénové et aux frontières morales mieux affermies.

L'année du séminariste

Parce que le séminaire cultivait avant tout la piété du séminariste, de pieux exercises et de pieuses journées scandaient son année scolaire à Chieri.[51]

Il se confessait réglementairement au moins deux fois par mois, soit le samedi, soit la veille des fêtes principales. A ces occasions, il remettait au confesseur un billet portant son nom, celui du confesseur et la date de la confession, billet que le confesseur signerait et transmettrait au recteur. Un «livre des confessions», tenu scrupuleusement avec les dates des confessions et les noms des confesseurs, enregistrait les signes de la fidélité du séminariste au sacrement de pénitence. Un système de notations à la suite de chiffres conventionnels désignant le confesseur (deux points, un seul point, aucun point) y disait s'il avait certainement (deux points) ou probablement (un seul point) communié le lendemain de sa confession.[52] Le séminariste Bosco retrouva progressivement son confesseur des années précédentes, le chanoine Giuseppe Maria Maloria. Il ne se confessa que deux fois à lui (le 30 janvier et le 11 juin 1836) au cours de sa première année scolaire. Mais, à trois ou quatre exceptions annuelles près, il le préféra définitivement durant les cinq années scolaires qui suivirent. Le chanoine Maloria revit donc presque chaque semaine le clerc Bosco au long de ses années de théologie. Le confesseur joignait vraisemblablement ses conseils à ceux du maître spirituel dans le *discorsetto morale* tenu chaque jeudi pour former le séminariste à l'esprit ecclésiastique, nourrir sa piété et exciter son zèle apostolique.[53]

Avec les offices quotidiens et hebdomadaires, les pratiques et les rites religieux communs de l'Eglise du temps: processions, rogations, prédications de carême, jeûnes et neuvaines diverses, alimentaient régulièrement la piété des séminaristes. On jeûnait au séminaire «toutes les vigiles de précepte, tous les samedis non festifs, sauf en cas d'un jour de jeûne en cours de semaine»; et, durant le carême, après vingt-et-un ans, le lundi, le mardi et le jeudi, c'est-à-dire, au bout du compte, tous les jours à l'exception du dimanche, puisque la règle commune obligeait alors à jeûner le mercredi, le vendredi et le samedi de carême.

Moments importants de formation à l'«esprit ecclésiastique», un

triduum ouvrait l'année scolaire du 30 octobre en soirée au 3 novembre en matinée et huit jours d'exercices spirituels la coupaient entre le mercredi de la Passion après-midi et le mercredi saint en matinée.[54] Chaque jour du triduum et des exercices, deux sermons dits «méditations» (matin et soir) portaient sur les thèmes traditionnels du péché, de la mort et des fins dernières; et deux sermons dits «instructions» (en cours de journée) sur des points concrets de la vie et de la spiritualité cléricales, tels que la méditation, la prière, le bréviaire, la confession, la triple concupiscence, l'état sacerdotal, le zèle, l'eucharistie, etc. La liste conservée des prédicateurs du *sacro triduo* et des exercices spirituels au séminaire de Chieri entre 1834 et 1856 nous apprend que le recteur invitait pour cette tâche des membres choisis du clergé diocésain ou du monde des religieux, notamment des lazaristes, des oblats de Marie, des jésuites et des franciscains.[55] Les clercs rendaient visite aux prédicateurs pour se confesser et entendre leurs conseils. Quand, en octobre-novembre 1837, le théologien Giovanni Borel prêcha le triduum d'ouverture en la compagnie du chanoine Carlo Borsarelli, «tous (les séminaristes), écrira don Bosco, cherchaient à se confesser à lui et à s'entretenir avec lui sur leur vocation pour recevoir une consigne particulière». «Je voulus moi aussi conférer avec lui sur les affaires de mon âme, ajoutait-il. Quand, enfin, je lui demandai un moyen assuré de conserver l'esprit de ma vocation au long de l'année et surtout durant les vacances, il me laissa sur ces mémorables paroles: Par la retraite et la communion fréquente on perfectionne et conserve sa vocation et l'on forme en soi un véritable ecclésiastique.»[56]

Les exercices spirituels préparaient à la fête de Pâques, une neuvaine solennisée à celle de Noël. Mais ces grandes fêtes liturgiques n'étaient pas les plus brillantes. Trois solennités principales, qu'une neuvaine préparait et que des menus plus recherchés soulignaient à table, marquaient l'année scolaire du séminariste de Chieri: le 8 décembre, l'Immaculée Conception de Marie, «la plus grande de toutes les solennités du séminaire de Turin»[57] et probablement aussi du séminaire de Chieri, dont la chapelle intérieure était dédiée à l'Immaculée; le 29 janvier, saint François de Sales; et, le 21 juin, saint Louis de Gonzague. Chaque fois, la célébration de ces fêtes particulières, vraies fêtes patronales des séminaristes, culminait dans le panégyrique. Les panégyriques annuels de saint François de Sales et de saint Louis de Gonzague développaient dans l'âme du clerc Bosco des sentiments d'admiration pour ces saints, au demeurant des plus sympa-

thiques, que, pendant sa vie sacerdotale il proposerait inlassablement à l'imitation de ses disciples. Il s'instruisait de plusieurs manières.

L'enseignement de la philosophie et de la théologie

L'enseignement qu'il recevait en classe ne lui donnait pas grande satisfaction.

Il suivit d'abord des cours dits de philosophie pendant les années scolaires 1835-1836 et 1836-1837. Dans des instructions au reste traditionnelles en Piémont,[58] Mgr Fransoni les répartissait avec précision quand, le 29 décembre 1835[59], il définissait la tâche du nouveau professeur Francesco Stefano Ternavasio. Ce prêtre, antérieurement répétiteur de philosophie et de théologie au séminaire de Bra, aurait «la charge de l'enseignement de toutes les parties de la philosophie, alternativement une année la logique et l'éthique, une autre année la physique et la géométrie» et recevrait pour cela quatre cents lires annuelles d'honoraires.[60] Le professeur dictait ses cours et l'élève devait s'en contenter. Il reste peu de chose de ceux suivis par Giovanni Bosco en philosophie. On ne connaît guère que l'un de ses cahiers, intitulé: «Bosco Gioanni. – Cahier contenant des sonnets et d'autres poésies variées, 17 mai 1835», où l'on découvre à partir de la p. 61 des notes de philosophie probablement postérieures à cette date: «Introduction. L'homme cherche la vérité et aime l'honnêteté...» Etc.[61] Il s'agit peut-être du texte du professeur Ternavasio. Mais trop peu en subsiste pour que l'on puisse caractériser la physionomie et l'origine des leçons relevées. Elles s'inspiraient peut-être, comme le pense Pietro Stella, des *Elementa philosophiae ad Subalpinos* (Eléments de philosophie pour les Piémontais) de Giuseppe Pavesio, qui les répartissait en trois tomes: *Elementa logices ad Subalpinos* (Turin, 1793), *Elementa metaphisices ad Subalpinos* (Turin, 1794) et *Elementa philosophiae moralis ad Subalpinos* (Turin, 1795). On relève dans ces *Elementa* quelques traces de sensualisme (à la manière de Condillac) et d'augustinisme.[62]

Il serait probablement injuste d'enfermer dans ces *Elementa* l'enseignement du professeur de philosophie du séminaire de Chieri. A la fin de la première année scolaire de Giovanni Bosco, comme premier prix de deuxième année de philosophie on décerna au séminaire de Turin, maison-mère de Chieri, les six volumes des *Elementi di filosofia* du baron Pasquale Galluppi da Tropea.[63] Or ces *Elementi di filosofia* de Pasquale Galluppi (1770-1846), qui avaient été publiés en

première édition à Naples entre 1820 et 1827 et dont les volumes figuraient très probablement sur la table de don Ternavasio quand il préparait ses cours dictés à Chieri, constituaient «le meilleur texte de philosophie pour les écoles qui ait paru jusqu'alors en Italie et qui connut une notable diffusion.»[64] Galluppi, qui n'était pas un esprit banal, a publié des ouvrages profonds. «Encore aujourd'hui, assurait Michele Sciacca un siècle et demi plus tard, nous admirons ce penseur honnête qui vécut pour les études et pour la science, et fut le premier et silencieux rénovateur de la philosophie italienne du XIX^e siècle, adversaire implacable des idéologues et des sensualistes, de cette fausse philosophie, source d'incrédulité.»[65] S'il ne bénéficia pas à Chieri d'un enseignement repensé selon Antonio Rosmini, Giovanni Bosco y suivit des cours de philosophie disons ordinaires, c'est-à-dire médiocres. Son esprit très positif ne demandait certainement pas davantage.

Le clerc Bosco fut étudiant en théologie de 1837 à 1841. Les cours de ce cycle étaient, eux aussi, dictés (en latin) par le professeur. Les programmes universitaires de Turin les répartissaient en «spéculative», «dogmatique», «morale» et «Ecriture sainte.»[66] A Chieri, le professeur ne procédait que par traités. Les listes Mottura de 1831 énuméraient quatorze traités de théologie dogmatique et morale. C'était: De locis theologicis, De Deo eiusque attributis, De Trinitate, De Incarnatione, De Gratia Christi, De Sacramentis in genere, De Baptismo et Confirmatione, De Eucharistiae sacramento et sacrificio, De Poenitentia, De Ordine, De Actibus humanis et de Conscientia, De Religione, De Peccatis in genere et de Peccato originali, De Iustitia et de Iure. Une suite classique au XIX^e et au XX^e siècle. On remarquera toutefois l'absence d'apologétique (le De Religione était vraisemblablement un traité sur la vertu de religion) et de De Ecclesia. L'histoire de l'Eglise était abandonnée à la lecture au réfectoire, l'Ecriture sainte à l'initiative des séminaristes. On déplorera bientôt la pauvreté des cours de théologie du séminaire de Chieri. L'étroitesse de ses leçons fut critiquée en 1848 par le prêtre Giacomo Perlo (1816-1898), qui en avait été élève de 1833 à 1837: «Au séminaire les livres mêmes des auteurs les plus accrédités de théologie étaient interdits et il fallait se pelotonner dans les mesquineries des quelques notes dictées par le professeur. Du reste, pas une goutte ni de littérature, ni d'histoire, ni de quelque autre noble discipline; leurs livres étaient à jamais bannis hors de l'enceinte de ces saintes murailles...»[67]

Même s'il ne se montra pas aussi virulent, Giovanni Bosco recon-

nut avoir tiré peu de profit de cet enseignement théologique. Certes il étudia les traités avec conscience et les conclut par des notes convenables. Une excellente mémoire lui facilitait la tâche. Son curé, don Cinzano, déclarait qu'après avoir lu vingt pages d'Alasia et de Gazzaniga, deux auteurs de théologie, il était en mesure de les réciter par cœur.[68] Mais il se permit parfois de discuter le contenu de l'enseignement après l'avoir comparé avec des auteurs différents. (On lui laissait peut-être plus de latitude qu'à don Perlo.) Et cela lui attira, au moins une fois, l'algarade d'un professeur mécontent.[69] Don Giacomelli, ancien condisciple de don Bosco au séminaire, racontait le 27 mars 1878: «Voici ce qui advint entre autres au séminaire de Chieri. Don Bosco avait beaucoup de mémoire et il était très appliqué à l'étude. Mais, parfois, et même pas si rarement, il étudiait certes les leçons, mais les confrontait avec d'autres divers auteurs de théologie. Et puis il n'étudiait pas *ad litteram* comme c'était l'habitude. Quand il était interrogé, il savait, mais il variait parfois un peu d'opinions; il avançait des opinions un peu différentes (de celles) du traité. Je me rappelle qu'un jour le professeur le réprimanda: Etudie le traité à la lettre comme les autres!»[70] Par la suite, il ne parla plus guère de ses cours de théologie au séminaire, si ce n'est pour laisser entendre que sa vie sacerdotale n'y avait pas gagné grand-chose.[71] Les résumés qu'on lui dictait sur la Religion, Dieu Trinité, l'Incarnation, la Grâce ou les Sacrements présentaient les défauts dénoncés, peut-être non sans injustice, par Rosmini au deuxième chapitre du *Delle cinque piaghe*. Il y décrivait les ouvrages qui, dans la Chrétienté, succédèrent aux scolastiques et aux théologiens. «Par ces degrés, de l'Ecriture, des Pères, des scolastiques et des théologiens, nous en sommes finalement arrivés à ces merveilleux textes, que nous utilisons dans nos séminaires, des textes qui nous infusent tant de présomption de savoir, tant de mépris pour nos ancêtres, ces livres qui, dans les siècles à venir (...) seront, à mon avis, jugés tout ce qu'il y a de plus mesquin et de plus léger dans ce qui a été écrit durant les dix-huit siècles que compte l'Eglise; des livres, pour tout résumer en un mot, sans esprit, sans principes, sans éloquence et sans méthode...»[72] Depuis Erasme, les accusations contre les théologiens des écoles n'avaient pas beaucoup varié. Les discussions scolastiques stérilisent les esprits, elles compliquent la prédication de la parole de Dieu, que la fréquentation de la Bible et des Pères nourrit naturellement.[73]

La théologie enseignée entretenait une idéologie. Des idées-mères la traversaient. La théologie dogmatique en vogue montrait l'exis-

tence sous l'angle de la prédestination ou de la libre correspondance à la grâce, sous celui du compte à rendre au divin juge dans l'attente de la vie ou de la mort éternelle. Elle encourageait à tout considérer dans la vie selon les valeurs d'éternité et comme récompense ou comme châtiment. La théologie morale, avec ses polémiques sur le probabilisme et le probabiliorisme, pensait tout le comportement humain dans le rapport entre la loi divine et la liberté de l'homme. Les actes de l'homme n'étaient que des adéquations plus ou moins réussies à cette même loi.[74] Ces catégories renforçaient dans l'esprit du clerc Bosco des convictions acquises avec l'air du temps. Elles s'incrustaient en lui quand il apprenait les thèses par cœur, quitte à se contenter ensuite des condensés de doctrine chrétienne de son diocèse sur la messe, la confession ou la communion sacramentelle.

Les lectures du séminariste Bosco

Des lectures parallèles le cultivaient efficacement. Le clerc Bosco continuait-il de fréquenter l'échoppe du libraire Elia, via della Pace? En tout cas, il prenait goût aux lectures religieuses qui l'avaient longtemps rebuté.

«Habitué à lire les classiques durant tout le cours secondaire, accoutumé aux images emphatiques de la mythologie et des fables des païens, je n'avais pas de goût pour les choses ascétiques. J'en étais arrivé à me persuader que bonne langue et éloquence sont inconciliables avec la religion. Même les œuvres des saints Pères (de l'Eglise) me semblaient avoir été produits par des esprits très limités, à l'exception des principes religieux qu'ils exposent avec force et clarté.»[75]

Qui tant soit peu averti n'excuserait ce séminariste lettré? A l'ère moderne, les livres ordinaires de spiritualité se distinguent en effet par la fadeur de l'expression et la superficialité de la pensée. En 1835, Giovanni Bosco n'avait certainement lu ni Tertullien, ni Jérôme, ni Augustin.

Il commença d'évoluer l'année suivante. L'*Imitation de Jésus Christ*, qu'il avait ouverte incidemment, le surprit par la densité des formules et la profondeur des idées.

«Au début de ma deuxième année de philosophie – en 1836 par conséquent – un jour que j'allais faire la visite au saint sacrement et que je n'avais pas de livre de prière, je me mis à lire le *De Imitatione Christi* sur le très saint sacrement.[76] Considérant avec attention la sublimité de ses idées et sa manière

ordonnée et éloquente d'exposer ces grandes vérités, je commençai à me dire en moi-même: – L'auteur de ce livre était savant. Je repris plusieurs fois la lecture de cette *aurea operetta* [ce petit ouvrage en or, c'est-à-dire: ce précieux petit ouvrage] et ne tardai pas à m'apercevoir qu'un seul de ses versets renfermait une masse de doctrine et de moralité, que je n'avais pas trouvée dans les gros volumes des classiques anciens. C'est à ce livre que je dois d'avoir cessé les lectures profanes.»[77]

Notre séminariste se serait alors mis à lire une série d'ouvrages, dont il nous a laissé dans ses *Memorie dell'Oratorio* une liste plus ou moins précise et exacte.[78] Si nous nous y fions, il commença par l'Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament du bénédictin français dom Augustin Calmet (1672-1737), dont la première édition avait été publiée au début du dix-huitième siècle sous le titre: *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament et des Juifs, pour servir d'introduction à l'Histoire ecclésiastique de M. Fleury* (Paris, 1718, 2 vol. in-4°). La *Biblioteca popolare morale e religiosa* en dix-sept petits volumes *tascabili* (format de poche) de l'éditeur turinois Pomba venait en effet de répandre en 1830-1831 sa traduction italienne, qui était la *Storia dell'antico e nuovo testamento e degli Ebrei*. Cet ouvrage, au reste «trop étendu et de lecture trop peu attachante»,[79] a constitué, avec la *Guerre des Juifs* et les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe, signalés à la suite dans les *Memorie dell'Oratorio*, la première et véritable initiation biblique du clerc Bosco, qui ne recevait pas de cours d'Ecriture sainte dans son séminaire. Il s'est alors imprégné, non pas de théologie biblique, mais d'histoire et d'anecdotes bibliques. Les épisodes des deux Testaments reparaîtront infiniment plus souvent dans ses allocutions et ses sermons que les syllogismes scolastiques des traités sur Dieu, le Christ et les sacrements. Les *Lezioni sacre sopra la divina Scrittura* (Saintes leçons sur la divine Ecriture) (1ère éd., Rome, 1729) de Ferdinando Zucconi (1647-1732), autre auteur dont le nom paraît peu après sous la plume de don Bosco, leçons qui étaient de pieuses instructions morales et apologétiques à partir des textes de la Bible, l'habituaient à en tirer des leçons catéchétiques, exercice dans lequel il deviendra bientôt expert.

Les auteurs cités ensuite lui avaient vraisemblablement fourni de l'apologétique. Giovanni Marchetti (1759-1829), théologien de la Daterie apostolique et archevêque titulaire d'Ancyre, avait publié des Entretiens familiers sur l'histoire de la religion.[80] Les conférences à la jeunesse du français Denys Frayssinous (1765-1841), réunies sous le titre de: *Défense du christianisme ou Conférences sur la Religion* (Paris,

1925, in-12) et aussitôt traduites en italien à Turin même,[81] préparaient Giovanni Bosco à ses futures batailles contre les incrédules plus ou moins marqués par les philosophes des Lumières. Ces gens, disait Frayssinous dans son discours d'ouverture, avaient formé une ligue puissante contre ce qu'ils appelaient les préjugés, «c'est-à-dire contre la religion et l'autorité». Frayssinous avait tenté de réduire leurs critiques par une argumentation dont nous n'avons pas à souligner ici les faiblesses. Il s'était étendu sur les miracles, lesquels sont, enseignait-il, possibles, discernables et vérifiables par le témoignage, et constituent un excellent moyen d'établir la vérité d'une religion. Il avait longuement disserté sur Moïse, donné comme auteur véridique du Pentateuque et historien des temps primitifs, de la création d'abord, du déluge ensuite; sur l'autorité des évangiles, qu'il croyait démontrer avoir été composés par leurs auteurs traditionnels; et sur l'excellence de la religion chrétienne dans ses mystères, sa morale et son culte. Sa *Défense du christianisme* comportait aussi des pages sur l'éducation, qui, pour être bonne, doit être religieuse et qui, pour être religieuse, doit être confiée à des hommes religieux. Successivement la *Storia sacra*, le *Cattolico istruito* et divers discours ou opuscules de don Bosco reviendront sur ces questions qu'il avait pu croire victorieusement résolues par le conférencier.

Pour s'initier à l'histoire de l'Eglise, le clerc Bosco ajoutait à l'écoute de «Bercastel» au réfectoire du séminaire la lecture personnelle de l'*Histoire ecclésiastique* de Claude Fleury (1640-1723), œuvre énorme bien qu'inachevée, dont la première édition avait été publiée à Paris en vingt volumes entre 1691 et 1723.[82] Le choix était, en un certain sens, judicieux, car «l'Histoire de Fleury fut, jusqu'à Rohrbacher, consultée par tous. Pendant la Révolution, constitutionnels et réfractaires ne cessèrent de lui demander des arguments (...) Sainte-Beuve, qui le compare à Tillemont, son contemporain [dans *Port-Royal*, t. IV, p. 34], proclame Fleury "supérieur par la composition, par l'étendue du point de vue qu'il embrasse dans ses discours généraux, par l'honorable indépendance du jugement qui combine une certaine philosophie avec la religion, par le mélange de solidité et de douceur qui résulte de tout cela"...»[83] Le clerc Bosco «goûtait» ingénument cette *Histoire ecclésiastique*, ignorant, écrivit-il plus tard, qu'elle était «à éviter» (pour ses propensions gallicanes...) S'il en entreprit vraiment la lecture au séminaire comme il l'a affirmé, l'*Histoire de l'Eglise* du baron Henrion, écrite à partir de Bérault-Bercastel,

et parue en édition italienne à Mendrisio (Tessin) entre 1839 et 1843, lui plaisait peut-être pour ses historiettes.[84]

Les *Memorie dell'Oratorio* citaient encore quelques auteurs de spiritualité lus par le séminariste Bosco. Mais, comme il omettait de préciser leurs ouvrages, on ne peut qu'avancer des hypothèses sur les titres. Don Bosco énumérait Domenico Cavalca (1270?-1342), peut-être pour son *Specchio di croce* (Miroir de la croix) et ses *Vite* (Vies) de saint Paul et de saint Antoine, ermites, qui paraîtraient un jour dans sa *Biblioteca della gioventù italiana*; le dominicain Jacopo Passavanti (†1357), probablement pour son *Specchio di vera penitenza* (Miroir de la véritable pénitence), recueil de sermons de carême prononcés en 1354 à Santa Maria Novella de Florence, ensemble qui a rangé le prédicateur parmi les «pères de la prose italienne». Dans les *esempi* qui constituaient les plus belles pages de ce *Specchio*, Passavanti se montrait «conteur de grande classe, sobre, précis, atteignant parfaitement son but»,[85], qualités que l'on peut admirer dans les portraits et les historiettes à venir de notre saint. Enfin, les *Memorie dell'Oratorio* citaient le jésuite Paolo Segneri, senior (1624-1694), probablement pour son *Il cattolico istruito* (Florence, 1686), l'œuvre la plus mûre de cet écrivain fécond, que leur deuxième chapitre général conseillera aux salésiens en peine de préparer des conférences spirituelles,[86] et peut-être pour *Il divoto di Maria* (Bologne, 1677) ou la *Manna dell'anima* (Bologne, 1673-1680, 4 vol.), méditations pour tous les jours de l'année sur des versets bibliques.[87]

Giovanni consacrait à ces lectures les trois ou quatre heures quotidiennes d'étude prévues dans l'horaire du séminaire. L'explication des traités durant les cours lui suffisait pour les enregistrer. Il ne manquait donc pas à son «devoir» de séminariste. Mais il est patent que ses goûts l'orientaient vers les récits religieux, les descriptions concrètes et les anecdotes édifiantes beaucoup plus que vers les débats d'idées philosophiques ou théologiques. Giovanni Bosco ne sera jamais un spéculatif. Il avouera un jour à don Francesia après une conversation chez Mgr Pietro Maria Ferrè, évêque de Casale, fervent rosminien, que les discussions métaphysiques autour du système de Rosmini le faisaient dormir. A chacun son génie.[88]

Les relations de Giovanni Bosco séminariste

Le *Regolamento* invitait les séminaristes de Chieri à montrer «respect, obéissance et révérence» à leurs supérieurs et «civilité et *amorevolezza*» à leurs compagnons.[89]

L'*amorevolezza*, tellement chère au Giovanni Bosco de l'avenir, ne figurait donc pas parmi les qualités des relations entre les maîtres et les disciples. Les supérieurs du séminaire maintenaient entre eux et les séminaristes une distance qu'ils estimaient nécessaire et sage. N'avaient-ils pas pour mission d'instruire ces jeunes gens, de les discipliner et de contrôler leurs aptitudes au sacerdoce? L'amitié des séminaristes les eût fait déroger et donc manquer à leur devoir d'état.

Le supérieur principal était le recteur, centre du pouvoir à l'intérieur du séminaire, comme le faisaient abondamment comprendre les *Costituzioni* du séminaire de Turin.[90] Il avait pour tâche primordiale de garantir la discipline et l'exact accomplissement des devoirs, aussi bien des élèves que des autres supérieurs (chap. VII, art. 1). Lesdites *Costituzioni* l'invitaient à intervenir au cours des «répétitions» «de temps en temps et à l'improviste» et à «surprendre (*fare delle sorprese*) les élèves dans leurs cellules, leurs chambres ou leurs chambrées, afin, disaient-elles, de maintenir en sujétion (*tenere in soggezione*) les uns et les autres» (chap. VII, art. 8). L'archevêque Chiaveroti qui les édictait lui confiait des charges éminemment directives et bureaucratiques: relever la liste des aspirants au séminaire et constituer les dossiers qui convenaient; au terme de l'année, rendre compte à l'archevêque sur la piété, les talents et les études de chaque séminariste (chap. VII, art. 2, 3); choisir les préfets séminaristes (chap. IX, art. 1); tenir le grand livre des entrées et des sorties financières du séminaire, contrôler mensuellement les comptes de l'économe et présenter les bilans annuels à l'administration supérieure (chap. VII, art. 2, 5); signer les contrats et les traités au titre de procureur légal du séminaire (chap. VII, art. 9); conserver les procès verbaux de l'administration supérieure, le livre des chroniques, les archives, les clefs du coffre, de la bibliothèque et du portail extérieur durant la nuit (chap. VII, art. 6, 7; chap. X, art. 2); accorder dispenses et permissions «avec prudence toutefois et grande réserve» (chap. VII, art. 11). Ce personnage sévère était difficilement accessible aux séminaristes. Nul ne les encourageait à conférer avec lui si ce n'était pour des raisons graves et – quand il s'agissait de revendications ou de plaintes – jamais en groupe et toujours par l'intermédiaire des préfets respectifs. Ceux-ci transmettaient leurs représentations au recteur et recevaient sa réponse «avec la docilité d'esprit qui convient à des clercs» (deuxième partie, chap. IX, art. 11).

De même, les *Costituzioni* de Turin, certainement valables aussi pour Chieri, n'attribuaient aux autres supérieurs que des tâches sco-

laires et disciplinaires: veiller à l'application des élèves à leurs études, surveiller le déroulement des «répétitions» et des «cercles», contrôler le comportement des clercs, s'informer de leur conduite auprès des préfets séminaristes, prévenir les désordres, extirper les abus, enfin promouvoir le bien des élèves et «la gloire du séminaire.»[91]

Giovanni, cœur sensible et perpétuellement en quête d'un père aimant, eût voulu témoigner de l'affection à ces supérieurs volontairement distants. Il regretta leur éloignement pendant ses années de séminaire; et, quarante ans après, au fil de la rédaction des *Memorie dell'Oratorio*, redit sa déception non sans acrimonie. Il concevait autrement les relations du séminariste avec ses supérieurs. L'amitié cordiale et manifeste des éducateurs épanouit les éduqués, qu'ils soient jeunes ou adultes, estimait-il. Il écrira:

«J'aimais beaucoup mes supérieurs et ils m'ont toujours témoigné une grande bonté; mais mon cœur n'était pas satisfait. On allait d'ordinaire saluer le recteur et les autres supérieurs quand on partait en vacances et quand on en revenait. Nul n'allait leur parler, si ce n'est pour recevoir quelque réprimande. L'un des supérieurs, tour à tour, venait nous assister chaque semaine au réfectoire et en promenade, et tout en restait là. Que de fois j'aurais voulu leur parler, leur demander conseil ou la solution de mes doutes; et ce n'était pas possible. Au contraire, si un supérieur passait au milieu des séminaristes, sans savoir pourquoi, chacun fuyait précipitamment à droite et à gauche comme devant une bête noire. Cela m'encourageait toujours davantage à être vite prêtre pour me trouver au milieu des enfants, pour les assister et leur faire plaisir de toutes les manières possibles.»[92]

Les jugements portés par Giovanni Bosco sur ses relations avec le recteur et les maîtres du séminaire de Chieri n'ont pas à être gommés sous prétexte qu'il disait ici et ailleurs les aimer et en être aimé. Il déplorait l'absence, non pas d'affection, mais de relations affectives. Les deux don Mottura, don Prialis, don Arduino et don Ternavasio (don Appendini aussi probablement) pratiquaient un système commun aux écoles de tous les temps, selon lequel la confiance affaiblit la révérence. Le supérieur vivait donc à part des séminaristes, il évitait toute familiarité avec des subordonnés, qu'il était invité, ne l'oublions pas, à tenir sous sa sujétion. Afin d'accroître son autorité, il ne les rencontrait personnellement que pour les menacer ou les punir. Malheureusement, la crainte pouvait engendrer l'aversion surtout dans les tempéraments forts. L'aversion nuisait à la relation éducative, pensait don Bosco.

Grâce à Dieu, les relations entre séminaristes étaient fondées sur des principes moins austères, parmi lesquels on avait eu l'intelligence de placer l'*amorevolezza*. Toutefois, par prudence, le clerc Bosco réservait à quelques élus sa «confiance affectueuse». Pénétrant et sagace comme nous savons, il jaugeait ses compagnons séminaristes comme ses camarades des Becchi. Les propos de certains les eurent vite classés dans son esprit. A son entrée, il fut certainement surpris de ne pas découvrir que des gens vertueux derrière les murs de l'ancien couvent philippin. A l'expérience il déchanta. Les *Memorie dell'Oratorio* firent la leçon aux lecteurs, au premier rang desquels don Bosco plaçait certainement ses disciples des années 1870.

«Je dois dire pour la gouverne de l'élève du séminaire qu'il y a dans ce lieu beaucoup de clercs de grande vertu, mais aussi des individus dangereux. Bon nombre de jeunes [pas un peu, dit le texte] ne s'inquiètent pas de vocation et entrent au séminaire sans l'esprit ni la volonté du bon séminariste. Je me rappelle même y avoir entendu tenir par des compagnons des conversations très mauvaises. Et une perquisition entreprise chez quelques élèves fit découvrir des livres impies et obscènes de tout genre. Il est vrai que ces compagnons, ou bien déposaient volontairement leur habit clérical, ou bien étaient renvoyés du séminaire dès qu'ils étaient reconnus pour ce qu'ils étaient. Mais, regrettait don Bosco, tant qu'ils y demeuraient, c'était une peste pour les bons et pour les mauvais...»[93]

Une peste! La cléricature était alors une situation enviable pour les petits paysans et les fils d'ouvriers. Les vertus chancelantes ne s'en croyaient pas exclues. Des galeux tentaient au moins leurs chances. La moyenne du public séminariste n'éprouvait pas, dans ses lectures, les scrupules d'un Comollo. Des garçons de vingt ans se racontaient des histoires de casernes ou d'ateliers, probablement ce que don Bosco appelait de *cattivissimi discorsi*. Mais le pire n'était peut-être pas là. Selon les *Costituzioni* du séminaire de Turin, l'impiété et l'immoralité pouvaient secrètement empoisonner l'institution. Ces *Costituzioni* interdisaient aux élèves les *dimestichezze di mano* (familiarités manuelles), elles leur défendaient de s'étendre sur le lit d'autrui, de contracter des «amitiés particulières et sensibles, indices si ce n'est certains, au moins probables, du vice honteux que l'Apôtre évite de nommer». Chacun devait se souvenir que, étant donné le grave danger de la complète infection du troupeau par la faute d'une unique brebis, «au seul soupçon fondé d'un tel désordre, renonçant à toute clémence, nous (l'archevêque) voulons que le coupable soit immédia-

tement expulsé du séminaire sans espoir de pouvoir jamais y remettre les pieds. Et nous n'oublierons pas facilement la raison infâme de son départ de notre séminaire.»[94] «Plus encore, insistaient les *Costituzioni*, tout individu appartenant au corps de notre séminaire doit se souvenir que, quand il s'agit d'irréligion ou de mœurs scandaleuses, vices qui serpentent en cachette et peuvent aisément corrompre l'esprit et le cœur de chacun, en particulier de l'imprudente jeunesse, ceux qui en ont connaissance sont dans la stricte obligation d'informer secrètement leurs supérieurs pour qu'ils puissent y porter promptement remède. Dans le cas contraire ils se rendront coupables de faute mortelle et, à leur mort, auront à rendre à Jésus Christ un compte rigoureux pour tant d'âmes qui pourraient s'être perdues par leur faute.»[95] Enfin, un article de deux lignes avertissait sans ambages: «Qui oserait sans permission passer la nuit hors du séminaire, trouverait, le matin venu, son paquet à la porterie.»[96]

L'archevêque de Turin éprouvait encore moins d'illusions que Giovanni Bosco sur les vices possibles des séminaristes.

Cependant, le clerc Bosco avait, comme le collégien, besoin d'amis. Le tout venant ne lui suffisait pas et le contact de plusieurs le salissait. Il choisit trois jeunes gens, nous apprend-il: Guglielmo Garigliano, qui était entré avec lui dans la maison; Giovanni Giacomelli[97] et Luigi Comollo, quand, en 1836, l'un et l'autre seront devenus séminaristes à leur tour. «Ces trois compagnons furent pour moi un trésor.»[98]

Les lignes sur Comollo nous disent les richesses dudit «trésor». Ces pieux et vertueux camarades prodiguaient à Giovanni Bosco conseils, encouragements et bons exemples. L'affection qu'il leur portait l'entraînait à les écouter, à les admirer et à les imiter. Les amitiés du clerc Bosco étaient authentiquement spirituelles.

Il arrivait fréquemment que Comollo, interrompant sa récréation, prît Giovanni par un pan de son vêtement: «Viens avec moi!» Ils allaient de conserve dans la chapelle du séminaire pour une visite au saint sacrement à l'intention des agonisants, pour la récitation d'un chapelet ou de l'office de la sainte Vierge en suffrage pour les âmes du purgatoire. «Ce merveilleux ami fut ma chance» (*fortuna*), avouait-il. Comollo savait, quand il le fallait, l'«avertir», le «corriger» ou le «consoler» avec une telle gentillesse et une telle charité que son ami reconnaissait avoir pris à ses remarques un plaisir particulier et s'être félicité de lui avoir donné l'occasion de se faire ainsi corriger.[99] Bosco se sentait naturellement porté à imiter Comollo. Les séminaristes «dissi-

pés» l'auraient moralement abîmé, jugeait-il, tandis que Comollo le faisait «progresser dans sa vocation». Il l'aidait à développer en lui les vertus de piété, de mortification et d'exactitude dans le devoir d'état, qui distinguaient, au moins alors, le bon séminariste, celui dit «fidèle à sa vocation». La mortification de Comollo – au reste excessive et certainement l'une des causes de sa mort précoce – le stupéfiait. Un article du *Regolamento* dispensait expressément du jeûne les lundis, mardis et jeudis de carême le séminariste qui n'avait pas vingt-en-un ans.[100] Comollo, «garçon de dix-neuf ans», jeûnait rigoureusement pendant tout le carême et chaque fois que l'Eglise le demandait. Il jeûnait en outre tous les samedis de l'année «en l'honneur de la sainte Vierge», se privait fréquemment de petit déjeuner, déjeunait parfois au pain et à l'eau, supportait sans colère les gestes de mépris ou d'insulte. Bosco s'éprit tellement de l'aimable et admirable Comollo que ce garçon devint pour lui, écrivit-il, une «idole», terme peu orthodoxe qui, plus tard, effarouchera son biographe principal.[101] L'amour a toujours transfiguré l'objet aimé, et l'amoureux toujours préféré les mots les plus excessifs pour le désigner. Giovanni Bosco séminariste était heureux d'aimer.[102]

Les études complémentaires

On a déjà compris que l'enseignement du séminaire ne calmait pas l'appétit de savoir de Giovanni Bosco.

Il rêvait entre autres de se perfectionner en grec, langue dont il avait appris les rudiments pendant ses années de cours secondaires. Il avait alors étudié la grammaire et traduit quelques textes faciles à l'aide de son dictionnaire. L'occasion de satisfaire ce désir se présenta inopinément à la fin de sa première année de philosophie. Les jésuites du collège des Nobles, dit du Carmel, à Turin, disposaient à Montaldo Torinese d'une propriété acquise par eux en 1819.[103] Vers la fin juin 1836, comme le choléra menaçait Turin, ils interrompirent leurs cours en ville et transférèrent leurs élèves dans cette villégiature. Les externes du collège turinois devenant pensionnaires, un personnel supplémentaire d'encadrement était requis. Don Cafasso, attentif à celui qu'il tenait de plus en plus pour son protégé, proposa les services de Giovanni Bosco. L'année scolaire du séminaire avait pris fin réglementairement après la fête de saint Jean Baptiste (24 juin). L'emploi du clerc Bosco commença le 11 juillet à Montaldo avec le titre de «préfet», c'est-à-dire de surveillant. On lui proposa un cours de grec, cer-

tainement à des débutants. Pour améliorer sa propre compréhension de la langue, il se lia avec un prêtre, qu'il dénommait Bini, «profond connaisseur» du grec.[104] En trois mois, de la mi-juillet à la mi-octobre,[105] ce père lui fit traduire – si ses souvenirs étaient exacts – «à peu près tout le Nouveau Testament, les deux premiers livres d'Homère [les premiers chants de l'Iliade, vraisemblablement] et plusieurs odes de Pindare et d'Anacréon», c'est-à-dire des petits poèmes d'interprétation parfois malaisée. Le jeune préfet donna toute satisfaction aux jésuites du collège du *Carmine*. Quand la rentrée du séminaire approcha, le recteur lui délivra un certificat élogieux, dont l'original a été conservé.[106] Et le professeur de grec demeura en relations avec son élève des vacances.

«Ce digne prêtre, qui admirait ma bonne volonté, écrivit don Bosco, continua à m'aider pendant quatre ans. Il lisait chaque semaine une composition ou une version grecque que je lui expédiais, la corrigeait ponctuellement et me la renvoyait avec les remarques opportunes. De cette manière, je pus arriver à traduire le grec à peu près comme le latin...»[107]

A cet endroit, les *Memorie dell'Oratorio* disent qu'en ces mêmes années notre séminariste étudia la langue française et s'initia à l'hébreu. Qu'il nous soit permis d'enregistrer non sans satisfaction la remarque: «Ces trois langues, l'hébreu, le grec et le français, m'ont toujours été particulièrement chères après le latin et l'italien.»[108]

Les vacances du séminariste

Entre la fête de saint Jean Baptiste et la fin du mois d'octobre, les séminaristes de Chieri disposaient de quatre longs mois de vacances. En 1836, le clerc Bosco les coula utilement parmi les collégiens de Montaldo. Mais, après le biennium de philosophie, à partir de 1837, il dut passer ce temps dans son village de Castelnuovo, à proximité de sa famille et du clergé de l'endroit, fiers des capacités diverses de leur compatriote et très désireux de les exploiter.

Il avait vingt-deux, vingt-trois, vingt-quatre ou vingt-cinq ans, et s'occupait comme il pouvait. Etudiant consciencieux, il lisait et écrivait. Cependant, jambes et mains lui démangeaient rapidement. Il «cherchait à tuer les journées»[109] par des travaux de couture ou de cordonnerie, et aussi de menuiserie. Ses logeurs de Castelnuovo et de Chieri lui avaient enseigné les rudiments des deux premiers métiers. En outre, il s'était initié au travail du bois pendant ses années de

collège à Chieri. Selon un témoignage d'origine (encore) imprécise, il aurait alors appris ce métier dans un atelier proche de son logis.[110] Son maître avait été, semble-t-il, Bernardo Barzochino, qui habitait via San Giorgio, près de la piazza San Guglielmo, où Bosco demeura plusieurs années.[111]

Le clerc en vacances fabriquait au tour des fuseaux, des taquets, des toupies, des boules et des balles. Il cousait des vêtements, taillait et cousait des chaussures, travaillait le fer et le bois. Quelques-uns de ses «chefs d'œuvre»: une écritoire, une table et quelques sièges ont subsisté. L'été, le travail des champs est multiple. Giovanni fauchait l'herbe des prés, moissonnait le blé, nettoyait la vigne, vendangeait, cueillait et pressait le raisin. Les jours fériés, il retrouvait ses petits amis, les enfants du village. A seize et dix-sept ans, certains d'entre eux ignoraient encore à peu près tout de leur religion. Giovanni Bosco enseignait le catéchisme aux jeunes, souvent grandelets, et parfois la lecture et l'écriture. Ses leçons étaient gratuites. Mais il appliquait aux élèves les règles de l'école de la Restauration: assiduité, attention et... confession mensuelle. Plusieurs ne s'y résignèrent pas et abandonnèrent leur maître séminariste. Le groupe y gagna, estimait celui-ci.[112]

Le clergé de la région l'invita parfois à prêcher. Lui-même se rappelait trois de ses prédications de séminariste: un sermon après sa deuxième année de philosophie pour la fête du Saint Rosaire à Alfiano, village situé à quelque vingt kilomètres de chez lui; un sermon après sa première année de théologie, pour la Saint Barthélemy, à Castelnuovo même; enfin, une année non précisée, un sermon pour la Nativité de Marie, à Capriglio, le village de son grand-père et parrain Occhiena, contigu à Castelnuovo. En outre, nous avons conservé le texte d'un sermon prononcé en piémontais à Aramengo pour la Sainte Anne (26 juillet) 1840.[113]

Partout et à sa grande satisfaction, on l'applaudissait. La reconnaissance de ses talents oratoires l'emplissait d'aise. Quelques observations recueillies çà et là le faisaient toutefois réfléchir. A Capriglio, un auditeur qui lui semblait particulièrement intelligent le félicita pour son prêche «sur les pauvres âmes du purgatoire», après qu'il eut débité un discours sur les gloires de Marie.[114] Le curé d'Alfiano, Giuseppe Pellato, prêtre pieux et instruit, à qui il demandait un avis sur son sermon, lui répondit non sans humour. Don Bosco racontera:

«Votre sermon a été très beau, ordonné, exposé dans une bonne langue, avec des formules tirées de la Bible. Si vous continuez de la sorte, vous pourrez

réussir en prédication. – Et le peuple, il a compris? – Peu. Mon frère prêtre, moi-même et quelques autres auront compris. – Mais comment! C'était si facile! – Cela vous semble facile à vous, mais, pour le peuple, c'est très élevé. Les allusions à l'histoire sainte, les considérations sur des événements d'histoire de l'Eglise, le peuple ne les comprend pas. – Que me conseillez-vous donc? – D'abandonner la langue et l'ordonnance des classiques, de parler si possible en dialecte, ou bien en italien, mais populairement, populairement, populairement. Remplacez les raisonnements par des exemples, des comparaisons et des apologues simples et pratiques. Et rappelez-vous toujours que le peuple comprend peu et que les vérités de la foi ne lui sont jamais suffisamment expliquées.»

L'excellent curé d'Alfiano ne tint peut-être pas, en 1837, tous ces propos au prédicateur novice de la fête du très Saint Rosaire. Mais une leçon lui entrait peu à peu dans l'esprit durant ces années de préparation au sacerdoce. Les ébauches de dissertations théologiques et les lambeaux d'érudition biblique et historique qui, peut-être, impressionnaient l'auditoire, ne lui profitaient guère. Giovanni Bosco s'efforcera désormais, nous dit-il, d'appliquer «dans ses sermons, ses catéchismes, ses instructions et ses écrits»[115] les principes de don Pellato. Le sermon d'Aramengo, qui semble avoir été prononcé le 26 juillet 1840, est, en effet, une suite d'historiettes et de tableaux.[116]

L'habitude du spectacle et une faconde naturelle donnaient de l'assurance au séminariste Bosco. Il se rappelait un panégyrique improvisé un jour de fête de saint Roch, à Cinzano, village de Luigi Comollo. Il le datait du 16 août 1838 et racontait:

«On attendit le prédicateur de la solennité jusqu'à l'heure de monter en chaire, et il ne parut pas. Pour tirer d'embarras le curé de Cinzano j'allais de l'un à l'autre des nombreux curés présents et j'insistais pour que quelqu'un adressât la parole à l'assistance venue nombreuse à l'église. Personne n'y consentait. Importunés par mes appels, ils me rétorquèrent sèchement: "Balourd que vous êtes. On n'improvise pas un sermon sur saint Roch comme on boit un verre de vin. Au lieu d'embêter les autres, faites-le vous-même." Et tous d'applaudir. Mortifié et blessé dans mon orgueil, je répartis: "Je n'osais certainement pas me proposer; mais, puisque tous refusent, j'accepte." On chanta un cantique à l'église pour me donner le temps de rassembler mes idées. Je me remis en mémoire la vie du saint que j'avais déjà lue, je montai en chaire et fis un sermon, dont on me dit que ce fut le meilleur que j'aie fait, avant et après.»[117]

Les vacances réservaient quelques aventures au séminariste Bosco. Le jour où il avait revêtu la soutane, il avait renoncé aux comporte-

ments non conformes, selon l'opinion du temps, à un «esprit ecclésiastique», dont le séminaire l'imprégnait de plus en plus profondément. Le monde, où les vacances le replongeaient, lui imposa quelques cas de conscience. Il localisa l'un d'eux chez des parents. C'était peut-être à Capriglio, village de son grand-père et de l'oncle cité par lui.

«Une année je fus invité à un banquet dans la maison de certains de mes parents. Je ne voulais pas m'y rendre, mais on me fit observer qu'il n'y avait pas de clerc pour servir à l'église. Je crus bon de me plier aux invitations répétées de mon oncle et j'y allai. Après la cérémonie, que j'avais servie et chantée, nous allâmes déjeuner. Tout se passa bien pendant une partie du repas. Mais, quand les convives commencèrent à être un peu gris, certains se lancèrent dans des histoires qu'un clerc ne pouvait tolérer. Je tentai une remarque, mais ma voix fut étouffée. Ne sachant à quel parti me résoudre, je voulus fuir. Je me levai, pris mon chapeau pour m'en aller, mais mon oncle s'y opposa. Un autre convive renchérit et entreprit d'insulter les commensaux. Des mots on passa aux actes: cris, menaces, verres, bouteilles, assiettes, cuillers, fourchettes, puis couteaux, faisaient ensemble un vacarme horrible. Je n'eus plus alors qu'à m'échapper à toutes jambes. Rentré chez moi, je renouvelai ma résolution de vivre retiré, pour ne pas tomber dans le péché.»[118]

Un autre oncle de Giovanni l'entraîna dans une mésaventure analogue, dont la principale victime fut son violon. Les bals campagnards constituaient des nids de péchés au temps du curé d'Ars. En 1825, une annotation de Mgr Chiaveroti avait qualifié d'«abus très grave» le bal public sur la place, le bal et le théâtre toute la nuit, à Polonghera, le jour de la fête de la Madonna del Pilone.[119] Se mêler à de telles réjouissances était, pour un clerc, du plus mauvais ton. Vers 1830, dans un rapport à l'archevêque, le curé d'Andezeno expliquait qu'au jugement de ses confrères, le bal public de la fête du pays était une «source de péchés et de désordres pour la perte des âmes non seulement de cet endroit, mais des villages voisins, comme en témoignent messieurs les curés respectifs, qui eurent si souvent à déplorer les conséquences d'une telle fête, à laquelle accourent d'ordinaire trois ou quatre mille personnes.»[120] Don Bosco narrait comment il se découvrit brusquement impliqué dans un bal de ce genre. Il localisait son histoire à Croveglia, hameau du village de Buttigliera, proche de Castelnuovo.

«Pour la fête de saint Barthélemy, je fus invité par un autre oncle à participer à la cérémonie religieuse, à y chanter et jouer du violon, mon instrument jusqu'alors favori, mais auquel j'avais renoncé. A l'église, tout se passa très

bien. Le repas était offert dans la maison de mon oncle, prieur de la fête. Jusque-là, rien à redire. Le repas achevé, les convives m'invitèrent à jouer quelque chose pour se récréer. Je refusai. "Au moins, dit un musicien, vous ferez l'accompagnement. Je ferai la première, vous la deuxième partie." Misérable – écrivait don Bosco –, je fus incapable de refuser et me mis à jouer. Je jouais depuis quelque temps, quant je perçus un brouhaha et un piétinement, signes de la présence de beaucoup de gens. Je me penchai à la fenêtre et vis dans la cour voisine une foule de personnes dansant allègrement au son de mon violon. Impossible d'exprimer par des mots la rage qui m'envahit alors. "Comment, dis-je aux convives, moi qui crie toujours contre les spectacles publics, voilà que j'en suis un promoteur! Plus jamais!" Et je brisai mon violon en mille morceaux.»[121]

L'expérience aidant, à l'occasion d'une fête d'ailleurs intime il prit au début d'août 1840 le maximum de précautions. La famille Moglia lui demanda d'être le parrain de baptême de son nouveau-né. Il accepta à la condition que son filleul n'aurait pas de marraine. En effet, Luigi Giovanni Battista Moglia, né le 1er août 1840, n'eut, d'après le registre de Moncucco, qu'un parrain, le *studente* Giovanni Bosco domicilié à Castelnuovo.[122] Et la cérémonie ne fut suivie que d'une modeste réfection.[123]

Par une autre résolution héroïque d'entrée en cléricature, Giovanni avait promis de ne plus chasser. En fait, pendant ses premières vacances de séminariste, au cours de l'été il allait aux nids, et, quand l'automne était venue, il attrapait des oiseaux à la glu, au piège, à la nasse, parfois au fusil. Nul doute, il chassait! Il raconta:

«Un matin, je me lançai à la poursuite d'un lièvre. D'un champ à l'autre, de vigne en vigne, je courus des heures durant (*sic*) par monts et par vaux. Finalement, je tirai l'animal. Une décharge lui rompit les côtes, si bien que la pauvre petite bête tomba, me laissant fort désemparé de la voir inanimée. Le bruit fit accourir mes camarades. Tandis qu'ils se réjouissaient de la prise, je me regardais moi-même et réalisais que j'étais en manches de chemise, sans soutane, avec un chapeau de paille qui me donnait l'air d'un contrebandier, et cela à plus de deux milles de ma maison. J'en fus extrêmement mortifié, je demandai pardon à mes compagnons pour le scandale donné par ma tenue, je rentrai immédiatement chez moi et renonçai à nouveau et définitivement à toute forme de chasse.»[124]

Peu à peu, sous son uniforme, Bosco l'acrobate, Bosco l'acteur, Bosco l'artiste, Bosco le prestidigitateur et farceur, Bosco le dénicheur et chasseur s'estompait et disparaissait. Au fur et à mesure des années un clerc sentencieux et à la mise correcte le remplaçait.

Entouré de quelques amis choisis, il n'était heureux qu'à l'église et avec les enfants qu'il catéchisait. L'un de ses anciens condisciples de Chieri ne se souvenait pas d'un autre séminariste Bosco. «Nul ne le vit jamais courir; je ne me le rappelle pas avec des cartes ou des tarots, ou à lire des romans ou des livres de poésie.»[125] Il s'ajustait sur son modèle, le très paisible Luigi Comollo, que ce témoin, l'exubérant Dalfi, avait planté après un essai de quelques jours: «Avec moi, il eut été en pénitence.»[126]

Le maladie et la mort de Comollo (25 mars-2 avril 1839)

Désormais la pensée de la mort inéluctable et du salut problématique interdisait la légèreté au séminariste Bosco. Les circonstances de la fin de Comollo, méditées presque heure par heure pendant ses dernières années de séminaire, aggravaient son angoisse et lui rappelaient à chaque instant le sérieux de la vie et du destin.

Un jour de vacances d'été 1838, Giovanni, en promenade à Cinzano avec son ami Luigi, découvrait du haut d'une colline une étendue de prés, de champs et de vignes ravagés par la sécheresse. Ses *Memorie dell'Oratorio* ont reconstitué en saynète leurs communes réflexions:

«"Tu vois, Luigi, lui dis-je, quelles misérables récoltes nous avons cette année! Pauvres paysans! Tant travailler et presque pour rien! – C'est la main du Seigneur qui pèse sur nous, me répondit-il. Crois-moi, nos péchés en sont la cause. – J'espère que, l'an prochain, le Seigneur nous donnera des fruits plus abondants. – Je l'espère aussi. Tant mieux pour ceux qui en bénéficieront. – Allons donc! Laissons là ces tristes idées. Patience pour cette année, mais nous aurons une vendange plus copieuse l'année prochaine, et nous ferons du meilleur vin. – Tu en boiras. – Tu veux peut-être continuer à boire ton eau claire? – J'espère boire un vin bien meilleur. – Que veux-tu dire? – Laisse, laisse. Le Seigneur sait ce qu'il fait. – Ce n'est pas cela que je te demande, mais ce que tu veux dire avec ton: J'espère boire un meilleur vin. Tu veux peut-être aller en paradis? – Je ne suis pas tout à fait sûr d'aller en paradis après ma mort, mais j'en ai l'espoir fondé. Et, depuis quelque temps, je désire tant aller goûter l'ambroisie des bienheureux, qu'il ne me semble plus possible de vivre encore longtemps ici-bas." Quand il me disait cela Comollo avait le visage tout épanoui; il était en pleine santé et se disposait à rentrer au séminaire.»[127]

Le lundi saint 25 mars 1839, le séminaire de Chieri suivait les exercices spirituels de règle commencés le mercredi précédent et prêchés

par deux lazaristes, don Giuseppe Bruneri et don Emanuele Mela.[128] La méditation obligée sur l'enfer alimentait les réflexions de Comollo qui, pendant les messes quotidiennes de ces jours-là, se laissait pénétrer par les descriptions de Giovanni Pietro Pinamonti: «L'enfer ouvert au chrétien pour qu'il n'y entre pas.»[129] En cours de matinée, il rencontra Giovanni dans un couloir et lui annonça tout de go que son affaire était réglée. Pour lui, c'était la fin: froid de tout le corps, mal de tête, estomac barré. Après la messe, il dut s'aliter.[130] La perspective du jugement de Dieu, thème de l'une des prédications des exercices, tourmentait le pauvre garçon. Il se releva pour les deux derniers jours de la retraite communautaire, mais, le mercredi saint, dut se coucher à l'infirmerie du séminaire. On lui prodigua les soins alors ordinaires en cas de fièvre. A trois reprises le médecin le saigna et il absorba diverses potions. Résultat, il transpira beaucoup, mais ne fut guère soulagé. Son état empirait même. Aussi, le samedi saint (29 mars) pria-t-il Giovanni de le veiller durant la nuit. La fièvre le faisait délirer. Trois heures durant, il se débattit: «Aïe! le jugement!», criait-il. Cinq ou six assistants ne parvenaient pas à la maîtriser sur son lit. Il retrouva enfin ses esprits et, redevenu calme et rieur, raconta son cauchemar: une vallée profonde, un vent violent, un abîme de fournaise, des monstres effrayants, une troupe de solides guerriers qui les refoulent, une haute montagne couverte de serpents, l'apparition de la Vierge Marie qui écrase leurs têtes et guide le jeune homme jusqu'à son sommet, où le ravit un jardin de délices.

Le matin venu du jour de Pâques (30 mars), Luigi se confessa et communia en viatique. La vue de l'hostie déclencha ses transports: «Oh! que c'est beau! Que c'est bon! Regardez comme ce soleil resplendit! Que de belles étoiles le couronnent! Que de gens prosternés n'osent lever le front! Laissez-moi m'agenouiller avec eux, que j'adore ce soleil inconnu!» Il prétendait se lever et se porter vers le saint sacrement. Giovanni, des larmes de «tendresse» et de «stupeur» plein les yeux, s'efforçait de le retenir. La réception de l'hostie parvint enfin à le calmer. Pendant l'office pascal du *duomo*, le malade conversa longuement avec son ami resté à ses côtés. Ses thèmes favoris défilaient dans ses propos: la mort inévitable, le jugement qui la suit, la préparation indispensable, le respect de la maison de Dieu, la protection de Marie sur ses fidèles dévots, la fuite des compagnons dangereux, la fréquentation des sacrements, les prières à dire pour lui après sa mort... Le dimanche, puis le lundi de Pâques coulèrent dans la paix. Sa famille parut à son chevet, Luigi chantait des cantiques ou, quand

la fatigue le submergeait, priait. Mais, visiblement, il déclinait. Le 1er avril en soirée, le «préfet pour la piété» lui administra l'extrême-onction, puis, quand il aperçut une sueur froide sur son visage pâli, la bénédiction papale. Paisible, le séminariste mourant formulait des prières. A une heure et demie du matin, il rassembla ses dernières forces pour une longue supplication à Marie. Et, vers deux heures, ce 2 avril 1839, il expira. Il allait avoir vingt-deux ans. Le séminaire bouleversé célébra ses funérailles le lendemain 3 avril. Et, par privilège tout à fait particulier, Luigi Comollo fut enseveli dans l'église San Filippo.

Giovanni était atterré. L'émotion l'écrasait comme, neuf ans auparavant, à la mort de don Calosso. Cependant, il attendait un signe de son ami défunt. Au cours de conversations sur les saints, la vie future et ses aléas, ils s'étaient un jour mutuellement promis que le premier des deux à mourir informerait l'autre de son salut. Le soir des funérailles de Luigi, racontera-t-il, vers 11 h 30, un vacarme semblable à celui d'un chariot tiré par une quantité de chevaux s'éleva soudain dans le corridor voisin de sa chambrée où reposaient une vingtaine de séminaristes. Tandis que le bruit s'amplifiait encore dans un roulement de tonnerre, il perçut la voix claire de Comollo qui l'appelait «trois fois» par son nom: Bosco, et qui disait: «Io son salvo» (Je suis sauvé). Ce cri le remplit de terreur. Mais il était rassuré: Luigi, son cher Luigi, vivait dans la paix des bienheureux.[131] «Les morts nous parlent», selon le titre d'un livre de François Brune, «prêtre et théologien»...[132] Certains le disent, l'écrivent et pensent le démontrer. Comollo est un cas parmi d'autres, estimeront-ils. Don Bosco demeura toute sa vie convaincu de la réalité de l'objet de sa perception ce soir de détresse. Dans un grand bruit perçu aussi par ses compagnons il avait entendu la voix de Comollo. Ses lecteurs psychologues, quant à eux, auxquels on ne peut fournir d'autres preuves de cette réalité que son propre témoignage – car les autres séminaristes de sa chambrée n'ont rien rapporté de précis – observeront que, chez le séminariste Bosco du 3 avril 1839, après des nuits et des jours de fatigue et d'intense émotion, le désir affolant d'entendre encore son ami et de connaître son destin suffisait – *et amplius* – à engendrer un phénomène d'hallucination auditive, qui est relativement fréquent.[133]

Les deux dernières années au séminaire

Au cours de l'année scolaire qui suivit la mort de Comollo, Giovanni Bosco, en troisième année de théologie, reçut régulièrement la

tonsure et les quatre ordres mineurs. Le *Regolamento* du séminaire avertissait: «Nul ne sera admis aux saintes ordinations sans que le préfet pour la piété ne l'ait d'abord inscrit parmi les postulants. Cette note sera transmise à chacun des supérieurs pour être contresignée respectivement sur la capacité, la diligence et la piété (du candidat). Puis un extrait établi par M. le Recteur nous (à l'archevêque) sera présenté quelques jours avant l'examen des ordinands.»[134] Cette règle était observée. Une note sur les «clercs aspirants à la sainte ordination pour le samedi *Sitientes* 1840», extraite des registres du séminaire archiépiscopal de Chieri, aligna vingt-six noms, accompagnés des appréciations méritées par les deux aspirants au diaconat, les six aspirants au sous-diaconat et les dix-huit aspirants à la tonsure et aux autres ordres mineurs, qui devaient être simultanément conférés ce samedi-là. Le nom de «Bosco Melchiorre di Castelnuovo» fut suivi d'un *fere optime*, c'est-à-dire presque très bien, pour les capacités (il y avait deux *optime*, très bien, sur les vingt-six candidats), d'un *optime* pour la diligence (neuf *optime* sur vingt-six), d'un *fere optime* pour la piété (sur vingt-six, seuls les deux futurs diacres et l'un des futurs sous-diacres avaient eu droit à un *optime*) et un *fere optime* pour l'examen (cinq *optime* sur vingt-six).[135] Soit dit en passant, les biographes de don Bosco se sont trop aventurés quand ils ont assuré qu'il fut toujours noté *optime* à ses examens de théologie, à l'exception de celui du 17 février 1841.[136] Et l'ordination eut lieu à Turin, non pas le samedi *Sitientes* (4 avril 1840), comme la direction du séminaire l'avait prévu, mais le dimanche de carême précédent, dit de *Laetare*,[137] comprenez le 29 mars 1840.

Giovanni conçut alors l'idée de gagner un an et, pour cela, d'étudier pendant les vacances d'été les cours nécessaires de théologie. Il ne confia son projet à personne et, un jour, présenta seul sa requête à l'archevêque de Turin Mgr Fransoni. Il demandait de pouvoir étudier en juillet-août les traités prévus en quatrième année afin d'achever dès 1840-1841 le quinquennium de règle. Motif: son âge avancé de vingt-quatre ans accomplis! Ses camarades de cours avaient en effet pour la plupart deux et même trois ans de moins que lui. Le «saint prélat», qui le rencontrait probablement en privé pour la première fois, aura toujours un faible pour le futur don Bosco. Il l'accueillit «avec bonté», vérifia ses notes antérieures et lui accorda la faveur implorée à la seule condition de présenter les traités voulus à un examinateur qu'il désignerait. Son vicaire forain de Castelnuovo, le théologien Cinzano, fut chargé d'exécuter les dispositions de l'archevêque. Deux mois (juillet-

août 1840) suffirent à Giovanni pour absorber les traités en question, peut-être le *De Paenitentia* d'après le théologien Alasia et le *De Eucharistia* d'après Gazzaniga, comme le croyait don Febbraro, alors clerc à Castelnuovo. [138] Le souvenir d'un petit exploit de Giovanni Bosco en la circonstance a été conservé. Selon le même Febbraro, «telle fut son application qu'en un peu plus d'un mois il exposa les deux traités *ad litteram*; et de cela j'ai moi-même été le témoin auriculaire, parce que le Vicaire, que l'archevêque lui avait désigné comme professeur, stupéfait devant pareil prodige, nous appela, nous les jeunes clercs, pour être témoins d'un tel miracle...» [139]

De la sorte, notre clerc put demander d'être admis au sous-diaconat aux quatre-temps d'automne de cette année 1840.

Le pas à franchir était grave, *importantissime*, écrira-t-il. Cette ordination le vouait au célibat hors du «monde» pour le reste de ses jours. Giovanni hésitait, il cherchait un conseiller sur qui s'appuyer. Son compatriote Cafasso, qui, désormais, s'occupait de la formation des jeunes prêtres, l'encouragea à progresser sans crainte. Bosco se retira pour dix jours d'exercices spirituels dans la maison des lazaristes de Turin, contrada della Provvidenza. [140] Il y fit une «confession générale» pour – dira-t-il – soumettre à son confesseur «une idée claire» de sa conscience et lui permettre de l'orienter en connaissance de cause. Car, s'il tenait à poursuivre ses études, l'idée de se lier pour toute la vie le faisait «trembler». Le confesseur lazariste ne douta certainement pas de ses dispositions. Giovanni fut ordonné sous-diacre le 19 septembre 1840. [141]

Il entama sa dernière année de séminaire bardé d'énergiques résolutions. «Par la retraite et la communion fréquente on conserve et perfectionne sa vocation», lui avait enseigné don Borel. Il sera strict. D'ailleurs des responsabilités particulières l'incitaient à se montrer exemplaire en tout. Sous-diacre officiellement en cinquième année de théologie, Giovanni Bosco reçut, pour 1840-1841, la charge de «préfet», «la plus haute à laquelle pouvait être élevé un séminariste», écrivit-il. [142]

Il est possible de se former une idée de cette fonction au titre devenu un peu bizarre. Il y avait à Chieri des préfets de chambrées et un préfet et un vice-préfet de chapelle. Le sous-diacre Bosco fut probablement élu préfet de l'une des chambrées. Le *Regolamento* local consacrait aux préfets séminaristes un long chapitre VIII, qui est instructif. Ces messieurs étaient «appelés sous la conduite de leurs supérieurs à promouvoir le bien spirituel et temporel de la communauté»

(chap. VIII, art. 1). On a bien lu: «sous la conduite de leurs supérieurs», ce qui excluait toute délégation populaire. Le *Regolamento* de Chieri n'insistait pas. Mais les *Costituzioni* du séminaire de Turin, où, en 1819, les tentations démocratiques étaient demeurées fortes, mettaient les points sur les i. Les préfets, y lisait-on, «doivent donc se souvenir qu'ils n'ont pas été élus par leurs compagnons pour soutenir leurs droits prétendus, mais bien par nous, — l'archevêque —, par le recteur, par l'ensemble du corps des supérieurs du séminaire pour promouvoir l'observance rigoureuse des constitutions, afin de s'opposer énergiquement aux abus, ainsi que la gloire de Dieu et le bien tant spirituel que temporel de la communauté; et cela à titre rigoureux de justice, puisque c'est pour cela qu'ils bénéficient des faveurs du séminaire...»[143]

A Chieri comme à Turin, les préfets étaient donc des agents subalternes de l'autorité, tenus à «bien comprendre que l'exacte observance des règles du séminaire est le moyen principal d'accomplir un devoir auquel ils sont astreints non seulement au titre de l'obéissance, mais aussi à celui de la justice.»[144] Le préfet de la chapelle dirigeait les prières, lisait la méditation, veillait à la tenue et à l'exactitude des rites et des cérémonies liturgiques (chap. VIII, art. 2). Les préfets de chambrées, véritables surveillants, «veillaient sur la conduite des individus à eux confiés, sans respect humain ni acception de personnes» et tâchaient d'obtenir «par leurs bonnes et charitables manières» l'amendement des fautifs (art. 3). Les «individus» en question devraient se lever à temps, les lampes des chambrées être allumées, leurs fenêtres ouvertes; chacun devrait réciter la salutation angélique et les prières habituelles avec recueillement et décemment vêtus (art. 9). Le soir, il incombait au préfet de diriger la récitation du psaume *Miserere* avec l'oraison voulue et de faire en sorte que, au bout d'un quart d'heure, tous soient couchés (art. 10). Les préfets avaient des responsabilités en salle d'étude. A eux de veiller sur le sérieux du comportement des séminaristes, sur leur calme, sur leurs lectures mêmes et évidemment de réciter l'*Actiones* et l'*Agimus* au début et à la fin des heures d'étude (art. 10). Après un avertissement au séminariste en faute, en cas de récidive, ils informaient aussitôt le directeur spirituel, s'il s'agissait de manquements à la piété, à la religion ou aux bonnes mœurs; le supérieur «de semaine» s'il s'agissait de négligence, de bavardage ou de dérangement en étude (art. 3). Dans les cas graves de mauvaises mœurs, d'irréligion, d'insubordination ou d'intrigue avec entraînement des faibles et scandale pour la communauté, les préfets

devaient immédiatement aviser le recteur (art. 4). S'il y avait mutinerie (une partie des élèves sortant de la chambrée ou de la salle d'étude), le préfet restait à sa place et dressait la liste des fidèles; les autres seraient châtiés par suppression éventuelle de la gratuité de leur pension, par refus ou retard d'ordination ou même, pour les instigateurs, par renvoi du séminaire (art. 5. A la suite, d'autres articles 6, 7 et 8, sur les cas de révolte ou de protestation collective). «En somme, résumait l'archevêque au dernier article du chapitre, les préfets sont tenus par leur vigilance, de prévenir les désordres, de découvrir les coupables et de promouvoir l'observance exacte du règlement. Ceux qui, par leur indolence, laisseraient s'introduire des abus seraient jugés ne pas mériter leur office et les avantages que le supérieur y attache, tandis que nous saurons rémunérer les diligents, soit au séminaire, soit après le séminaire, en particulier lors des concours pour les paroisses et chaque fois que l'occasion s'en présentera en signe de notre satisfaction» (art. 12).

Le 17 février 1841, le sous-diacre Bosco passa, quoique sans briller, l'examen qui préludait à son diaconat.[145] Au total, ses supérieurs le notèrent relativement bien: capacités, *optime*; diligence, *fere optime*; piété, *optime*; et examen, *fere optime*. Mais il n'était pas le meilleur. A ses côtés, Giacomo Bosco de Rivalta, ordonné diacre lui aussi, obtenait trois *optime* et, pour l'examen, un *egregie*, mention très rare équivalant à un *nec plus ultra*.[146] Les prévisions du séminaire ne furent pas trompées, Giovanni devint diacre le 27 mars 1841.

En mai 1841, la «cinquième année» du clerc Bosco allait vers sa fin. Il devrait quitter le séminaire où il était entré non sans appréhension quelque six années auparavant. L'imminence de la séparation d'avec ses supérieurs et ses compagnons le consternait. «Les supérieurs m'aimaient et m'avaient donné des marques répétées de leur bienveillance. Mes compagnons m'étaient très attachés. On peut dire que je vivais pour eux et qu'eux vivaient pour moi. S'il fallait se faire raser la barbe ou la tonsure, on recourait à Bosco. Si l'on avait besoin d'une barrette, de recoudre ou de rapiécer un vêtement, on s'adressait à Bosco. Elle me fut donc très douloureuse, cette séparation d'un endroit où j'avais vécu six années, où j'avais reçu l'éducation, la science et l'esprit ecclésiastique et tous les témoignages de bonté et d'affection que l'on puisse désirer.»[147] La direction du séminaire nota une dernière fois le clerc Bosco, maintenant aspirant au sacerdoce. Les mentions, sans être exceptionnelles, furent honorables: capacités, *fere optime*; diligence, *optime* et piété, *optime*.[148]

Le sacerdoce

Giovanni Bosco commença le 26 mai 1841 chez les lazaristes de Turin sa retraite préparatoire à l'ordination sacerdotale, nous apprend-il lui-même dans ce que l'on appelle son Testament spirituel.[149] C'était le jour de la fête de Philippe Néri, un saint que le séminaire lui avait fait connaître et admirer. Mais notre ordinand ne préférait pas encore ce saint joyeux. Son modèle était le prêtre pieux, laborieux et ascétique, dont l'archevêque Chiaveroti avait imposé l'image, que l'institution du séminaire lui avait donné en exemple à reproduire et que Luigi Comollo avait contribué à modeler en lui. De saint François de Sales il retenait les qualités de douceur et de charité, qui modéreraient son tempérament à la fois sensible et violent. Car il était de tempérament très colérique. En mars 1869, au fil d'une conversation avec don Giacomelli, don Rua apprit «que don Bosco, au début de son séminaire, était extrêmement sensible et très porté à la colère, qu'il s'irritait pour des riens et qu'on ne connaissait parmi ses nombreux compagnons aucun d'aussi naturellement porté que lui à ce défaut, même si l'on remarquait qu'il se faisait dès lors grande violence pour se contenir.»[150]

Il suivit les exercices avec grand sérieux. Le même Giacomelli rapporta qu'il se montrait «extrêmement pénétré par les paroles du Seigneur répétées par les prédicateurs, surtout par celles qui montraient la grande dignité dont il serait bientôt revêtu: *Quis ascendet in montem Domini...*»[151] Les résolutions d'ordination prises en ce sens, telles qu'il se les attribua plus tard, étaient probablement authentiques, à quelques nuances exceptées.[152] C'était: «1° Ne jamais faire de promenades si ce n'est pour de graves nécessités, visites aux malades, etc. – 2° Occuper rigoureusement bien mon temps. – 3° Souffrir, agir et s'humilier en tout et toujours, quand il s'agit de sauver des âmes. – 4° Que la charité et la douceur de S. François de Sales me guident en toutes choses. – 5° Je me montrerai toujours satisfait de la nourriture qui me sera préparée, à condition qu'elle ne nuise pas à ma santé. – 6° Je boirai du vin mêlé d'eau et seulement comme remède, c'est-à-dire seulement, quand et autant que ma santé le requerra. – 7° Le travail est une arme puissante contre les ennemis de l'âme. Je ne donnerai donc à mon corps pas plus de cinq heures de sommeil par nuit. Au long du jour, notamment après le déjeuner, je ne me reposerai pas. Je ne ferai d'exception qu'en cas de maladie. – Je consacrerai chaque

jour quelque temps à la méditation et à la lecture spirituelle. Au cours de la journée, je ferai une brève visite ou au moins une brève prière au très saint sacrement. Je ferai au moins un quart d'heure de préparation et un quart d'heure d'action de grâce à la sainte messe. – Je ne ferai pas de conversations avec des femmes, sauf pour les entendre en confession ou pour d'autres nécessités spirituelles.»[153]

Giovanni fut ordonné prêtre par Mgr Fransoni le 5 juin 1841, samedi des quatre-temps de Pentecôte, dans l'église de l'Immaculée Conception de Turin. Ce jour-là, pendant le chant des litanies des saints, quarante-deux prêtres, vingt-six diacres et vingt-cinq sous-diacres (du séminaire de Chieri et d'ailleurs) étaient prosternés dans le sanctuaire.[154]

La suite se passa pour Giovanni, devenu don Bosco, dans la piété, dans la simplicité et seulement au bout de cinq jours dans la joie familiale et communautaire. Le lendemain de l'ordination, dimanche de la Trinité, il tint à célébrer sa première messe personnelle, non pas à Castelnuovo, où il était impatiemment attendu, mais, «sans bruit», à Turin, dans l'église S. Francesco d'Assisi, avec don Cafasso pour assistant. «Ce jour, je puis le dire le plus beau de ma vie», affirmera-t-il dans ses *Memorie dell'Oratorio*.[155] Il revoyait en imagination ses bienfaiteurs et ses professeurs, en particulier le «regretté don Calosso, dont (il se souvint) toujours comme d'un grand et insigne bienfaiteur.»[156] Le lundi 7 juin, il était dans le sanctuaire turinois de la Consolata, pour associer Marie à sa prière et à sa reconnaissance. Le mardi 8, de Turin il se rendait à Chieri. Son ancien et vénérable professeur de la classe de grammaire, le dominicain Giacinto Giussiana – qui avait encore trois ans à vivre – l'y accueillait «avec une paternelle affection». Tandis qu'il célébrait la messe à San Domenico, le vieux prêtre pleurait d'émotion, racontera don Bosco, qui ajoutait: «Je passai avec lui toute cette journée, que je puis appeler un jour de paradis.»[157] Le jeudi 10 juin, solennité de la Fête-Dieu, le nouveau prêtre appartenait enfin à ses compatriotes de Castelnuovo. Il chantait la messe solennelle et présidait la procession du très saint sacrement tenant l'ostensoir sous le dais habituel. Le prévôt Cinzano avait organisé un banquet. Les parents de Giovanni, le clergé et les autorités de la commune y étaient invités. L'allégresse fut unanime et jamais troublée. Qui, à Castelnuovo, n'eût pas aimé cet extraordinaire enfant du pays?

Enfin, le soir de ce jour, don Bosco retrouva sa famille des Becchi.

Un *magnificat* lui monta à l'esprit: Dieu avait eu soin de lui. Il nous confie:

«Quand je fus près de ma maison et que je vis le lieu du songe que j'avais fait vers neuf ans, je ne pus retenir mes larmes et de me dire: – Comme les desseins de la divine providence sont merveilleux! Dieu a vraiment tiré de la terre un pauvre garçon pour le placer parmi les premiers de son peuple.»[158]

Giovanni Bosco avait enfin gagné une bataille de quelque seize ans.

Notes

1. D'après E. Dervieux, *Un secolo del Seminario Arcivescovile di Chieri, 1829-1929*, longuement cité par S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 148-150.

2. Cette description des locaux d'après A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto Don Bosco...*, p. 84-85.

3. *Regolamento* du séminaire de Chieri promulgué par Mgr Fransoni, chap. I, art. 1. Ce *Regolamento*, que nous allons retrouver incessamment, a été édité par A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 384-391.

4. MO 89/3-20.

5. Guglielmo Garigliano, natif de Poirino, déjà ami de Giovanni à l'école de Chieri, le retrouvera encore au *Convitto ecclesiastico* de Turin. Il sera chapelain de la confraternité de la Sainte Croix à Poirino et y mourra le 2 mai 1902. D'après P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 48, n. 64.

6. MO 89/25 à 90/31.

7. D'après un registre nominatif des pensions, ils étaient au nombre de cent vingt-deux en 1838-1839. Voir A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 231.

8. MO 90/32-33.

9. MO 90/33-45.

10. Sebastiano Mottura était né à Villafranca, Piémont, en 1795, était devenu pro-recteur du séminaire de Chieri en 1829 et restera en charge jusqu'en 1860, quand, sur l'ordre de l'archevêque Fransoni, Emanuele Cavalia le remplacera. Voir A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 204-205, texte et n. 156, 157, 158.

11. Giuseppe Mottura, né à Villafranca en 1798, restera au séminaire de Chieri jusqu'en 1840, deviendra alors chanoine de la collégiale de Giaveno et mourra le 21 mars 1876. Voir A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 209, n. 176.

12. Francesco Stefano Ternavasio, né à Bra le 26 avril 1806, nommé au séminaire de Chieri en 1835, n'y resta que deux ans (1835-1837). Il rentra alors dans sa ville natale comme professeur de philosophie et mourut à Bra le 15 novembre 1886. Lorenzo Enrico Prialis, né le 4 mai 1803, ordonné prêtre le 9 juin 1827, d'abord répétiteur (1829-1830), ensuite professeur (à partir de l'année scolaire 1830-1831) de théologie à Chieri pendant plus de trente ans, mourra à Vigone le 5 février 1868. Innocenzo Andrea Arduino, né à Carignano le 25 août 1806, répétiteur de théologie à Chieri jusqu'en juin 1839, sera prévôt et vicaire forain de Giaveno, où il mourra le 15 janvier 1880. En 1839, Giovanni Battista Appendini (1807-1892) succédera à Inno-

cenzo Arduino comme répétiteur en théologie. (Informations d'après A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 207, 209, 211).

13. Matteo Testa, né le 21 avril 1782, était confesseur des clarisses à Bra. En septembre 1834, il accepta le rectorat de S. Filippo avec résidence obligatoire au séminaire. Le curé de S. Antonino de Bra avait écrit de lui au recensement ecclésiastique de 1833: «Capace di qualunque impiego. Uomo pio». Il restera à S. Filippo jusqu'à sa mort en 1854. Le recteur du séminaire de Turin Vogliotti écrira alors à don S. Mottura, recteur de celui de Chieri: «La morte di don Testa inaspettata colpì vivamente i Superiori di questo Seminario che lo amavano e stimavano giustamente...» Vogliotti à Mottura, Turin, 19 janvier 1854. (D'après A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 210, texte et n. 181).

14. Sur cette fonction, A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 223.

15. A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 271.

16. *Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino*, 1819, *Proemio*. (Voir la note suivante). Cette ordonnance allait de soi à Chieri.

17. Manuscrit de main inconnue, édité dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 346-383.

18. Luigi, des marquis Fransoni, né à Gênes le 29 mars 1789, prêtre le 11 décembre 1814, élu évêque de Fossano le 13 août 1821, consacré évêque à Rome le 19 août suivant. L'archevêque Chiaveroti étant mort à Turin le 6 août 1831, il devint administrateur apostolique de ce diocèse le 12 août qui suivit, pour être ensuite transféré à ce siège le 24 février 1832. (D'après la *Hierarchia catholica*, t. VII, p. 198, 361).

19. Ce *Regolamento* sous le nom du promulgateur: Luigi de' Marchesi Fransoni, per grazia di Dio e della S. Sede arcivescovo di Torino, cavaliere dell'ordine sup. della SS. Nunziata ecc. ecc. decorato del gran cordone ecc. ecc., a été édité dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 384-391.

20. Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, première partie, chap. XXVI.

21. Mgr Alexandre-Raymond Devie, *Correspondance d'un ancien directeur de séminaire avec un jeune prêtre sur la politesse*, Lyon, 1842, p. 24-25. Cité par Ph. Boutry, «Vertus d'état et clergé intellectuel...», dans le collectif *Problèmes d'histoire de l'éducation*, collection de l'Ecole française de Rome, 104, Rome, 1988, p. 224.

22. L'horaire quotidien du séminaire est clairement présenté dans A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto Don Bosco...*, p. 85-86.

23. Relevé dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 151.

24. Observation de Ph. Boutry, «Vertus d'état et clergé intellectuel...», *art. cit.*, p. 216.

25. Le *Regolamento*, on l'a vu, prévoyait le chapelet le soir.

26. MO 92/39-44. Sur Antoine-Henri Bérault-Bercastel (que les Italiens s'obstinent à appeler simplement: Bercastel), voir *ci-dessous*, chap. XII, n. 33.

27. MO 92/54-55.

28. MO 93/60-76.

29. MO 93/77 à 94/100.

30. D'après un *Libro delle spese della cucina, 1839-1840*, 8 décembre 1839, liste reproduite par A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 236. Sur l'alimentation au séminaire de Chieri, nombreuses informations *ibid.*, p. 234-237.

31. Mgr Colombano Chiaveroti, à l'origine «dans le siècle»: Giovanni Battista Carlo Caspar, né à Turin le 5 janvier 1754, devenu moine camaldule, prêtre le 29 mai 1779, maître des novices et supérieur dans son ordre, nommé au siège d'Ivrea le 8 août

1817, consacré à Turin le 23 novembre 1817, avait été transféré dans cette dernière ville le 21 décembre 1818, mais était demeuré administrateur apostolique d'Ivrea jusqu'en 1824. Mort le 6 août 1831. Sur cet archevêque remarquable, voir A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 49-61, et *passim*.

32. A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 54.

33. *Raccolta delle lettere, omelie ed altre scritture di monsignore Colombano Chiaveroti ... Arcivescovo di Torino*, Turin, 1835-1839, II, p. 370 et 392.

34. S. Th., IIa IIae, q. 183, art. 1 et ad 3um. Bien remarquer que Mgr Chiaveroti, qui ne citait pas saint Thomas, suivait seulement une leçon devenue traditionnelle.

35. Ph. Boutry, «Vertus d'état et clergé intellectuel...», *art. cit.*, p. 219.

36. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 385.

37. Formules empruntées à Ph. Boutry, «Vertus d'état et clergé intellectuel...», *art. cit.*, p. 219-220.

38. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 379. Cette citation et celles qui suivent sont tirées du paragraphe: *L'ideale sacerdotale del Chiaveroti*, dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 277-288.

39. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 380.

40. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 372.

41. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 373-374.

42. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 374-375.

43. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 378-379.

44. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 377-378.

45. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 414.

46. *Raccolta delle lettere...*, II, p. 416.

47. Les lettres au clergé d'Ivrea entre 1818 et 1822, dans *Colombani Chiaveroti Epistolae ad Clerum*, Clavaxii, p. 3-39.

48. Consignes rassemblées et résumées dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 55-56.

49. D'après la *Raccolta delle lettere...*, II, p. 385, 393-394. Les vertus de l'état sacerdotal selon Mgr Chiaveroti sont ici présentées d'après A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 279-288.

50. D'après A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 153, en conclusion du chapitre: *La situazione del Clero (1818-1830)*.

51. Pour ce paragraphe sur l'année du séminariste j'utilise les pages *Un clima di fervore* d'A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 262-267.

52. *Registro delle confessioni dei chierici del seminario di Chieri, 1829-1868*, in Archivio Arcivescovile di Torino, 12.12.25. Voir, dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 265-266, un tableau dressé d'après ce *Registro* où sont reportées les lignes concernant Giovanni Bosco, Guglielmo Garigliano, Luigi Comollo, Teodoro Dalfi, Giovanni Giacomelli et Giuseppe Burzio.

53. Sur ce *discorsetto morale* à Chieri entre 1830 et 1845, quelques informations dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 261, texte et n. 88, 89.

54. Le séminaire de Chieri suivait certainement le programme défini dans les *Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino*, première partie, chap. I, art. 9 et chap. II, art. 11.

55. *Elenco dei signori predicatori del sacro triduo e degli esercizi spirituali nel Seminario di Chieri dall'anno scolastico 1834 sino all'anno presente 1856*, dans Archivio Arcivescovile di Torino, 19.118, reproduit dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 453-457.

56. MO 109/29-37. A cet endroit don Bosco datait les journées Borel des exercices spirituels de sa deuxième année de théologie, par conséquent de la semaine sainte 1839. Mais la liste des prédicateurs (note précédente) est formelle: il s'agissait du triduum initial de 1837-1838, donc du début de sa première année de théologie.

57. *Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino*, 1819, première partie, chap. II, art. 20.

58. C'était celles du *Regolamento* des écoles de 1822, art. 130, 131.

59. Séance du 29 décembre 1835 de l'«administration supérieure» du séminaire de Chieri.

60. Procès verbal de la séance dans le *Libro delle Ordinazioni*, f. 59 r., recopié dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 211.

61. Schéma de ces notes dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 61-62.

62. Ces informations sur les origines possibles du cours de philosophie dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 82.

63. D'après une liste manuscrite: Seminario di Torino, lista dei libri premio 1835-1836, reproduite dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 414.

64. M. Sciacca, *Il pensiero italiano nell'età del Risorgimento*, Milan, Marzorati, 1963[2], p. 172.

65. M. Sciacca, *ibid.*, p. 173. Voir éventuellement l'article de G. Di Napoli, «Galluppi», *Enciclopedia filosofica*, Lucarini, Centro di Gallarate, t. III, rééd. 1982, col. 833-838.

66. Voir les *Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino*, 1819, première partie, chap. V, art. 4.

67. A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 275, n. 141, à partir de listes établies par Giuseppe Mottura, Chieri, 25 avril 1831, pour la liste des traités. – La citation dans *Alcuni cenni sopra un nuovo ordinamento del clero*, del sacerdote Giacomo Perlo priore della chiesa parrocchiale di S. Martino in Rivoli, Turin, 1848, p. 26; reprise dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 273.

68. Témoignage Felice Reviglio, ad 13, POS 83-84, en allusion aux cours de vacances 1840.

69. Selon G. Barberis, *Cronichetta autografa*, cahier 6, p. 37-38.

70. Le témoignage à été reproduit légèrement adapté en MB I, 456/13 à 457/13. Mais l'introduction: «Così scrisse (Giacomelli) di lui» est inexacte, l'écriture du document étant de Barberis à l'audition de Giacomelli.

71. Une comparaison entre les cours du séminaire et ceux du *Convitto* en MO 121/21-23.

72. A. Rosmini, *Delle cinque piaghe della santa Chiesa*, chap. II; éd. Clemente Riva, Morcelliana, 1966, p. 109-110.

73. Voir la citation du *Theologus christianus* de Johannes Opstraet (1651-1720), reproduite dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 60, n. 30.

74. Remarques empruntées, quoique légèrement modifiées, à P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 61.

75. MO 109/5 à 110/12.

76. Il s'agissait évidemment du livre IV de l'*Imitation*, intitulé: *Du Sacrement de l'Eucharistie*.

77. MO 110/13-25.

78. MO 110/25 à 111/33.

79. Selon E. Mangenot, «Calmet», dans le *Dictionnaire de la Bible*, II, Paris, 1910, col. 74. L'information sur la *Biblioteca popolare morale e religiosa* provient de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 72.

80. *Trattenimenti di famiglia sulla storia della religione*, Turin, Bianco, 1823, 2 vol.

81. Cet ouvrage, sous le titre italien *Difesa del Cristianesimo* (Turin, 1829), figurait, pour la première année de théologie, parmi les livres de prix offerts au séminaire de Turin pour l'année académique 1835-1836. D'après la liste signalée, *ci-dessus*, n. 63.

82. P. Stella (*Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 69, n. 59) pense que Giovanni Bosco lisait probablement la traduction italienne de Fleury par Gaspare Gozzi, Venise 1767-1771, ou Gênes, 1769-1773, 27 vol.

83. C. Constantin, «Fleury», D.Th.C., VI, 1920, col. 23.

84. Don Bosco écrivait l'avoir lue à cette époque, mais il est permis d'en douter, car l'ouvrage traduit d'Henrion commençait seulement de paraître pendant ses deux dernières années de séminaire. De même, don Bosco se trompait quand il classait parmi ses lectures de séminaire Jaime Balmes, dont il ne put prendre connaissance que beaucoup plus tard. L'édition originale espagnole du *Protestantisme comparé au catholicisme*, son œuvre la plus connue, ne parut qu'en 1842-1844, sa traduction italienne à Carmagnola qu'en 1852. On remarque que, du même auteur, *La religione dimostrata alla intelligenza della gioventù*, Turin, 1849, fut republiée à Sampierdarena, Libreria Salesiana, en 1878. Sur cette question, voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 67, n. 54.

85. Isnardo Pio Grossi, «Passavanti», *Dictionnaire de spiritualité*, t. XII, première partie, 1984, col. 308-309.

86. Au reste sous le titre inexact: *Il cristiano istruito*. Voir les *Deliberazioni del secondo capitolo generale della Pia Società salesiana*, Turin, tip. salesiana, 1882, p. 68.

87. Voir G. Mellinato, «Segneri, Paul, senior», dans le *Dictionnaire de spiritualité*, t. XIV, 1990, col. 519-522.

88. Sur le «devoir» du séminariste, voir MO 111/34-39. Sur la spéculation philosophique, *Documenti* XVIII, 36; repris en MB XIII, 21/1-8.

89. *Regolamento* cité, chap. VII, art. 1.

90. Je suis ici principalement les chapitres extrêmement détaillés: VII. Dei doveri de' Superiori e primariamente del Rettore, et VIII. Del prefetto per la pietà, del prefetto di guardia ossia di settimana e di tutti i prefetti superiori, des *Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino*, 1819, première partie, édités dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 361-364, et commentés, *ibid.*, p. 221-226. Le *Regolamento* de Chieri ne comportant pas de section sur les supérieurs, les *Costituzioni* de Turin, maison-mère, faisaient certainement loi pour le recteur Mottura. Les références dans le texte ci-après concernent toutes la première partie des *Costituzioni* de Turin.

91. *Costituzioni...*, première partie, chap. VIII, art. 16-18.

92. MO 91/6-19.

93. MO 91/22 à 92/23.

94. *Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino*, 1819, deuxième partie, chap. VIII, art. 11.

95. *Costituzioni...*, deuxième partie, chap. VIII, art. 12.

96. *Costituzioni...*, deuxième partie, chap. VIII, art. 13.

97. Giovanni Francesco Giacomelli (1820-1901), natif d'Avigliana, près de Turin, sera plus tard chapelain de l'*ospedaletto* Santa Filomena (œuvre Barolo), deviendra à partir de 1873 le confesseur attitré de don Bosco et témoignera à son procès informatif de canonisation.

98. MO 92/34-38.

99. MO 94/108-109.

100. *Regolamento* du séminaire de Chieri, chap. I, art. 9.

101. «... mi faceva ravvisare in quel compagno un idolo come amico» (MO 95/123) devint, dans une citation des *Memorie dell'Oratorio*: «... mi facevano ravvisare in quel compagno un angiolo come amico» (MB I, 403/32).

102. MO 94/101 à 95/124.

103. Notice sur le collège de Montaldo dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 165.

104. Ce prêtre n'a pas encore été autrement identifié. Voir MO Da Silva Ferreira, p. 27.

105. En MO 112/54, don Bosco écrivit par erreur: «quatre mois».

106. «Venerandum Dominum Joannem Bosco ex Castro novo Astae Pompejae, Dioecesis Taurinensis in hoc Nobilium Convictu ad B.M.V. de Carmelo a die XI Julii ad XVII Octobris hujus anni, Praefecti munere functum, honestate morum, pietate in Deum, et Sacramentorum frequentia satis mihi fecisse testor. In quorum fidem. Augustae Taurinorum XVI Cal. Nov. an. MDCCCXXXVI. Joa.es Bap.ta Dassi S.J. Rector mp.» (ACS 112; FdB 64 A2).

107. MO 111/40 à 112/61, pour l'ensemble de l'épisode Montaldo.

108. MO 112/62-65.

109. «... cercava di ammazzarle...» (MO 95/7).

110. MB I, 259/17-23.

111. L'identification est de Secondo Caselle. Voir une photographie de la *bottega* du *falegname* Bernardo Barzochino dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 47.

112. MO 95/1 à 96/26.

113. ACS 132; FdB 84 D2-12. Edité dans N. Cerrato, *Car ij mè fieuj*, coll. *Spirito e Vita* 8, Rome, LAS, 1982, p. 142-148.

114. MO 96/32 à 97/38.

115. Le paragraphe sur les prédications en MO 96/27 à 98/65. Giuseppe Pellato (1797-1864) fut curé d'Alfiano de 1823 à sa mort.

116. Voir, *ci-dessus*, n. 113.

117. MO 103/119-135.

118. MO 98/7 à 99/25.

119. Cette annotation dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 127.

120. Relazione del prevosto di Andezeno, dans *Relazioni ... 1830-1840*, à l'archevêque de Turin, I, 421 r, citée dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 127.

121. MO 99/26 à 100/47. – Voir la dénonciation, le 18 août 1824, à l'archevêque Chiaveroti par le curé de Cuorgné, des clercs Marietti et Carlo Gagiani, qui «frequentano i balli come suonatori e tutte le feste de' paesi intorno», dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 194. Le plaignant demande qu'ils soient «scancellati dal ruolo dei chierici».

122. L'épisode a été raconté par Giorgio Moglia, en *Documenti* XLIII, 6; répété en MB I, 484/26 à 485/11. L'acte a été consulté par P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 35, n. 23.

123. Témoignage Giorgio Moglia, ad 23, POCT 1427-1428. Voir MB I, 485/12-17.

124. MO 100/48 à 101/64.

125. Témoignage Teodoro Dalfi (1817-1895) reproduit et glosé en MB I, 408/28-29.

126. Même témoignage en MB I, 408/7-8.

127. MO 103/136 à 104/165.

128. D'après la liste des prédicateurs d'exercices spirituels reproduite dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 453.

129. *L'inferno aperto al cristiano perché non v'entri*, dans G.P. Pinamonti, *Opere*, Venise, 1742, p. 372-392. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 81. Cette lecture de Comollo d'après les *Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo*, 1844, p. 48.

130. La maladie et la mort de Comollo ont été d'abord racontées par Giovanni Bosco séminariste dans un manuscrit composé durant les mois qui les suivirent sous le titre: *Infermità e morte del giovane Chierico Luigi Comollo scritta dal suo collega C. Gio. Bosco*. Nozione sulla nostra amicizia e sulla sua vita, un cahier de 24 p. (ACS 123, Comollo. Edition par Juan Canals Pujol in RSS V [1986], p. 250-262). Ce récit fut ensuite presque entièrement versé par don Bosco dans ses *Cenni storici* de Comollo à partir de 1844 (rééd. 1854, 1867 et 1884). Nous suivons ici le texte publié en 1844, p. 49 et sv.

131. Cet épisode, répété ici tel que don Bosco l'a raconté à partir des *Memorie dell'Oratorio* (MO 105/2 à 107/48), n'avait été qu'annoncé dans les premières éditions de la biographie de Comollo: «Qui sarebbe opportuno osservare che tutto questo (les conséquences de la mort de Comollo) avvenne principalmente dietro a due apparizioni del Comollo dopo la di lui morte; una delle quali viene testificata da un'intiera camerata d'individui (...) Io però tutto questo tralascio...» (*Cenni Comollo*, 1844, p. 77). Quarante-cinq ans après l'événement, don Bosco inséra l'apparition tout au long dans l'édition de 1884 de la biographie (p. 106-107).

132. Paris, éd. du Félin, 1988, 302 p.

133. Voir, par exemple, Henri Faure, *Hallucinations et réalité perceptive*, 2ème éd., Paris, P.U.F., 1969 (Bibliothèque de psychiatrie).

134. *Regolamento* du séminaire de Chieri, chap. IV, art. 1.

135. D'après un extrait des registres du séminaire archiépiscopal de Chieri reproduit dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 203.

136. Don Lemoyne écrivait, à partir de témoignages de don Valimberti et de don Appendini (*Documenti* XLI, 25), que «all'esame che si suol dare sul principio dell'anno – 1840-1841 – (...) ottenne *secondo il solito* un *optime*» (MB I, 514/11-13).

137. D'après les lettres de tonsure et d'ordination aux quatre ordres mineurs de Giovanni Bosco (originaux en FdB 73 D11-12).

138. L'épisode de la demande à Mgr Fransoni en MO 112/4 à 113/17. On ne sait trop de quels traités de théologie il s'agissait. L'hypothèse assez plausible du *De Paenitentia* d'après Alasia et du *De Eucharistia* d'après Gazzaniga, nous vient de la lettre de don Stefano Febbraro à un certain Romano, Orbassano, 2 février, 1891; éd. *Documenti* XLIII, 8.

139. Lettre citée du 2 février 1891.

140. Les lazaristes ou prêtres de la Mission avaient fait construire quelques années auparavant, auprès de l'église de la Visitation qui venait de leur être confiée

(1832) contrada della Provvidenza (devenue XX settembre), un corps de bâtiment pour les exercices spirituels du clergé.

141. Ce paragraphe sur l'ordination au sous-diaconat d'après MO 113/17-31.

142. MO 114/35-37.

143. *Costituzioni pel Seminario Metropolitano di Torino*, 1819, deuxième partie, chap. IX, art. 2.

144. *Regolamento* du séminaire de Chieri, chap. VIII, art. 1.

145. D'après un témoignage d'origine imprécise reproduit en *Documenti* XLI, 25, le théologien Lorenzo Gastaldi l'ayant interrogé sur une question qu'il ignorait, Giovanni Bosco lui aurait répondu en inventant un canon du concile de Trente (voir MB I, 515/1-15). Ou peut voir aussi, dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 411-412, la reproduction d'une liste des résultats à cet examen du 17 février 1841, d'après un papier d'archives de don Appendini, alors professeur au séminaire.

146. D'après l'extrait des *Registri del Seminario Arcivescovile di Chieri*, pour l'ordination du samedi *Sitientes* en 1841, reproduit dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 207.

147. MO 111/39-50.

148. D'après l'extrait des *Registri del Seminario Arcivescovile di Chieri*, pour l'ordination du samedi après la Pentecôte 1841, dans S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 207.

149. Dans le carnet manuscrit intitulé *Memorie dal 1841 al 1884-5-6*, p. 3. Francesco Motto a édité ce carnet, dit Testament spirituel de don Bosco, dans la *Piccola Biblioteca dell'Istituto Storico Salesiano*, 4, Rome, LAS, 1985.

150. M. Rua, *Cronache*, éd. P. Braido, RSS VIII, 1989, p. 359, l.378-383. Ce témoignage a été inséré dans un discours composite de Giacomelli en MB I, 406/27 à 407/2.

151. G. Giacomelli, ad 13um, POCT 1184-1185. Quoi qu'on ait dit ou écrit, don Giacomelli ne fit pas cette retraite avec lui. Il témoignait même exactement du contraire: «Io non essendomi trovato con lui agli esercizi spirituali in preparazione alle ordinazioni posso dire nulla *de visu*, ma sentii dire da lui stesso che era stato molto colpito dalle prediche...» (*loc. cit.*, p. 1184).

152. «Queste memorie furono scritte nel 1841», affirmait-il en 1884 à propos de ces résolutions dans le carnet *Memorie dal 1841...*, p. 6.

153. *Memorie dal 1841...*, p. 4-6. N.B. Les dernières résolutions n'étaient pas numérotées sur ce carnet.

154. D'après la liste nominative de l'«Ordinatio Generalis, 5 juin 1841», dans le *Registrum Ordinationum, 1836-1847* (Archives de l'Archevêché de Turin, 12.3.12). (Communication que je dois à l'obligeance d'Aldo Giraudo). L'église de l'Immaculée Conception était l'*Archiepiscopalis Ecclesia* des pièces officielles du temps. C'est ce sanctuaire que don Bosco semblait désigner quand il écrivait: «La sacra ordinazione sac(erdotale) fu tenuta da mons. Luigi Franzoni (*sic*) nostro arciv(esco)vo nel suo episcopio il 5 giugno di quell'anno» (*Memorie dal 1841...*, p. 3). Au total, Giovanni Bosco reçut les ordres deux fois (pour les quatre ordres mineurs le 29 mars 1840 et pour le diaconat le 27 mars 1841) «in privato Sacello Archiepiscopali» (dans la chapelle privée de l'Archevêque); et deux fois (pour le sous-diaconat le 19 septembre 1840 et pour le presbytérat le 5 juin 1841) «in Archiepiscopali Ecclesia».

155. MO 115/56-57.

156. Le paragraphe entre guillemets des MB I, 519/5-29, sur la première messe à San Francesco d'Assisi, donné comme tiré des *Memorie* de don Bosco, est un conglomérat composite, écrit dans un style qui lui était assez étranger. Des biographes imprudents, parmi lesquels le regretté Secondo Caselle (*Giovanni Bosco a Chieri...*, p. 208), ne s'en sont pas aperçus.

157. MO 115/64 à 116/68.

158. MO 116/69-80.

Chapitre IV.

Le temps du *Convitto* turinois

Le choix du *Convitto ecclesiastico*

Don Bosco passa au presbytère de Castelnuovo le temps des vacances d'été de 1841. Vicaire intérimaire du prévôt Cinzano, il exerçait avec bonheur et plaisir son ministère sacerdotal. Il prêchait le dimanche, visitait les malades et leur donnait les sacrements, à l'exception toutefois de la pénitence, à laquelle il n'était pas encore habilité. Il assistait aux funérailles, tenait les registres paroissiaux, établissait des certificats d'indigence...[1] Enseigner le catéchisme aux enfants ou, simplement, converser avec eux faisait ses délices, nous dit-il dans ses *Memorie dell'Oratorio*. Les jeunes de Morialdo, ses familiers des vacances antérieures, venaient fréquemment lui rendre visite; et, quand il rentrait chez lui dans ce hameau excentré, toujours un groupe d'entre eux l'entourait. Dans le bourg, il eut bientôt conquis des amitiés. A la sortie de la cure, une bande d'enfants le rejoignait et, partout où il se rendait, de petits amis l'accompagnaient et lui faisaient fête.[2] Le ministère paroissial convenait tout à fait au nouveau prêtre.

En octobre, trois postes lui furent offerts: vicaire à Castelnuovo, où il réussissait si bien; précepteur dans la maison d'un Génois aisé, avec le beau salaire de mille lires annuelles; enfin, chapelain de Morialdo, où les habitants du lieu, pour le conserver, proposaient de doubler les honoraires des chapelains précédents. Avant de prendre une décision, il tint, expliqua-t-il, à faire le voyage de Turin pour demander conseil à don Cafasso, qui, avec les années, devenait son guide attitré. Le saint prêtre l'écouta énumérer et détailler les propositions honorables et lucratives qui lui étaient faites, il l'entendit répéter les demandes insistantes de ses parents et de ses amis, nul doute qu'il apprécia aussi sa volonté manifeste de se mettre au travail sans tarder après une préparation étirée sur dix ans et plus. Mais, à

croire don Bosco, il n'hésita pas une seconde: «Vous avez besoin d'étudier la morale et la prédication, lui dit-il. Pour l'instant, renoncez à ces propositions et venez au *Convitto*.» Cette solution, qu'il avait très probablement envisagée, lui agréait. Il accéda donc volontiers au conseil de don Cafasso. A la mi-novembre 1841, don Bosco était installé au *Convitto ecclesiastico* de Turin.[3]

Il mettait définitivement le pied dans la grande ville à la fois riche et pauvre, qui lui offrirait un champ d'action à sa mesure et cadrerait l'apostolat dont il rêvait auprès des jeunes déshérités. Don Bosco ne quittera plus vraiment Turin après ce mois de novembre 1841.

La charmante ville de Turin

Turin, capitale du Piémont et des Etats sardes, ville encore relativement modeste (127.555 habitants au recensement de 1839), jouissait depuis longtemps d'une réputation d'ordre et de joliesse, sinon de véritable beauté.[4]

«C'est la plus jolie ville de l'Italie; et, à ce que je crois, de l'Europe, par l'alignement de ses rues, la régularité de ses bâtiments et la beauté de ses places, dont la plus neuve est entourée de portiques», avait écrit Charles de Brosses en 1740. Caustique comme à son habitude, le président s'empressait, il est vrai, de nuancer son éloge: «... on n'y trouve plus, ou du moins rarement, ce grand goût d'architecture qui règne dans quelques monuments des autres villes; mais aussi on n'y a pas le désagrément d'y voir des chaumières à côté des palais. Ici, rien n'est fort beau, mais tout y est égal, et rien n'est médiocre, ce qui forme un total, petit à la vérité (car la ville est petite), mais charmant.»[5] Découverte par temps très clair sur un lointain de montagnes depuis l'esplanade de l'église du mont des Capucins, environnée d'avenues bordées d'arbres et dominée par la coupole de San Lorenzo et le campanile du *duomo*, cette ville aux longues bâtisses était reposante au voyageur.[6]

Cent ans après le président de Brosses, à condition de ne pas s'aventurer dans les faubourgs de la cité, le touriste bienveillant pouvait encore tenir un langage analogue. Pier Francesco Cometti écrivait au vicaire de la ville le 10 mai 1840: «Arrivé il y a peu dans cette capitale, j'en ai admiré, comme les admirent tous les étrangers, la régularité des maisons, la largeur et la netteté des rues, la commodité de l'eau que l'on appelle Dora, les promenades tellement agréables, l'excellente police, la gentillesse des habitants, le célèbre musée, les

splendides cafés et beaucoup d'autres beautés... Il y a ici, de toutes parts, de commodes et très beaux portiques»[7]... Au cœur de la ville, là où, partie de la piazza Vittorio Emanuele, débouchait la spacieuse via Po, la piazza Castello, longue de deux cent vingt-cinq mètres et large de cent soixante-six, avait de l'allure, bordée qu'elle était par le palazzo Madama, l'église San Lorenzo, le palazzo Reale et prolongée par le jardin royal tout proche. Des monuments religieux piquetaient la ville. D'après les guides français contemporains, Turin possédait cent dix églises ou chapelles, la plupart enrichies de marbres et bâties selon un goût alors moderne. C'était la cathédrale San Giovanni Battista, l'église du Saint Suaire, rotonde très élevée d'une tristesse imposante, la Consolata, sanctuaire marial des Turinois, San Lorenzo, la Gran Madre di Dio, dont la première pierre avait été posée en 1818 pour perpétuer le souvenir du retour en Piémont des anciens souverains en mai 1814, etc., etc.

Les rues coupées à angle droit constituaient des quartiers rectangulaires d'une régularité classique. Elles avaient toutefois conservé quelques habitudes médiévales. Pier Francesco Cometti était trop flatteur quand, dans sa lettre au vicaire, il louait leur *nettezza*. La même année 1840, Davide Bertolotti se plaignait: «Le plus grand défaut de Turin est dans son pavé. Ses rues sont cailloutées ou empierrées sans double fondement. Y marcher est une torture pour les pieds de qui n'y est pas accoutumé. C'est, de toutes nos déficiences, celle dont les étrangers nous font à juste titre le plus grief. Il arrive fréquemment que certains abrègent leur séjour pour ne pas endurer cette sorte de torture. Le pire survient aux jours de pluie quand les gouttières vous versent des torrents d'eau sur la tête. Il est juste de dire que, sur ce point, Turin fait des progrès réguliers. Les portiques ont été en majeure partie parfaitement dallés; on a pourvu leurs rebords de marches ou de trottoirs... La via San Lorenzo a été empierrée et pavée avec des rainures de granit à la mode milanaise. La piazza San Carlo a été pavée selon une nouvelle méthode. La piazza del Re a reçu un revêtement central à la Mac-Adam, puisque l'on honore du nom de cet Américain le vieux procédé italien du pavé en mosaïque, que ce personnage a appliqué aux voies publiques.[8] En plusieurs rues les gouttières ont été supprimées...»[9]

Qui aimait circuler faisait aisément, par les boulevards extérieurs, le tour de cette aimable ville. Tenons compagnie à un alerte piéton pour commencer de nous familiariser avec elle. Supposé parti de la Porta Palazzo et progressant dans le sens des aiguilles d'une montre, la via Santa Barbara (actuellement corso Regina Margherita,

deuxième tronçon), puis la via San Maurizio (corso San Maurizio) le menaient jusqu'au Pô. Il côtoyait le fleuve dans la direction du sud jusqu'à la via del Re (corso Vittorio Emanuele II), qu'il suivait jusqu'à la piazza Carlo Felice, près de la plaine de la piazza d'Armi. Il la dépassait et poursuivait son chemin par la via Sant'Avventore (corso Vittorio Emanuele II, suite). Là il remontait au nord-est par la via San Solutore (corso Inghilterra), dépassait la Porta Susina, obliquait sur la via Principe Eugenio (corso Principe Eugenio), débouchait au Rondò du Valdocco et, par la via San Massimo (corso Regina Margherita, premier tronçon), se retrouvait Porta Palazzo.[10]

Il est vrai que, déjà bien avant 1840, à l'intérieur de ce périmètre, la vie n'était pas rose pour tous dans la jolie ville de Turin.

L'«autre visage» de Turin des années 1840

Il y a, dans l'agréable essai intitulé *Voyage autour de ma chambre* publié à la fin du dix-huitième siècle (Turin, 1794) par l'aristocrate Xavier de Maistre, frère de Joseph, deux chapitres inattendus sur les pauvres à Turin. L'écrivain imaginait en période de carnaval les «plaisirs que Turin présente en foule dans ces moments de bruit et d'agitation.» Il comparait sa chambre à une salle de bal qu'il connaissait, «dans ce superbe *casin*, où tant de beautés sont éclipsées par la jeune Eugénie.» Et il enchaînait: «Pour me trouver heureux je n'ai qu'à m'arrêter un instant le long des rues qui y conduisent. Un tas d'infortunés, couchés à demi nus sous les portiques de ces appartements somptueux, semblent près d'expirer de froid et de misère. Quel spectacle! Je voudrais que cette page de mon livre fût connue dans tout l'univers; je voudrais qu'on sût que, dans cette ville, où tout respire l'opulence, une foule de malheureux dorment à découvert, la tête appuyée sur une borne ou sur le seuil d'un palais. – Ici, c'est un groupe d'enfants serrés les uns contre les autres pour ne pas mourir de froid. Là, c'est une femme tremblante et sans voix pour se plaindre. Les passants vont et viennent, sans être émus d'un spectacle auquel ils sont accoutumés. Le bruit des carrosses, la voix de l'intempérance, les sons ravissants de la musique, se mêlent quelquefois aux cris de ces malheureux et forment une horrible dissonance.»[11] Comme Janus, Turin à la veille du *Risorgimento* avait deux faces: l'une remplie et rieuse, l'autre décharnée et grimaçante. Les voyageurs admiraient l'une, ils ignoraient l'autre.

Depuis quelques années, cet «autre visage de Turin du *Risorgi-*

mento» est peu à peu sorti d'une pénombre séculaire.[12] «Des statistiques que nos comités de bienfaisance ont établies, il résulte que Turin avec 125.000 habitants compte 30.000 pauvres», écrivait Lorenzo Valerio à Enrico Mayer le 12 juillet 1845.[13] Les mendiants pullulaient et incommodaient les passants. «Nous sommes environnés, nous sommes journellement assiégés par les mendiants, avait déploré en décembre 1827 le comte Franceseti di Mezzenile. Et, tel est leur nombre que, à supposer que tous soient vraiment pauvres et non pas vicieux, il serait impossible d'avoir les moyens et le temps de s'arrêter à tous et de les secourir tous. Nous sommes donc contraints de poursuivre notre chemin et de ne tenir compte ni de leurs larmes ni de leurs émouvantes supplications, qui, pourtant, ne devraient jamais toucher en vain l'oreille d'un homme quel qu'il soit et moins encore l'oreille d'un chrétien.»[14] Les mendiants encombraient les boulevards et les passages extérieurs. Et, à l'intérieur de la ville, on les trouvait sous les portiques, dans les entrées des églises et aux abords des «cafés Diley, Florio et Delle Colonne.» Là, «ils importunaient les passants avec audace et obstination.»[15] Au début de novembre, la Toussaint et le jour des Morts rassemblaient des milliers de gens malpropres, sans travail, saisonniers et parfois petits propriétaires des environs, qui se disposaient en files pour demander l'aumône le long de la via del Parco Reale qui menait au nouveau cimetière. Ces mendiants de la Toussaint provenaient en partie de la campagne. Après le travail des champs, le temps de l'aumône commençait pour eux. C'était le cas de Pietro Gattino, qui passait les mois d'hiver dans une baraque de la zone du *Moschino* (dont nous reparlerons) et vivait le reste de l'année «avec le revenu de quelque deux journées de vigne et d'une petite maison qu'il possédait à Montà, Alba.»[16] Quand la récolte avait été mauvaise et que la disette sévissait, les gens de la campagne affluaient en ville.

Les familles affamées expulsaient en premier lieu les enfants, bouches improductives qu'il fallait nourrir. La police relevait, au cours de l'été 1840, le cas d'un petit garçon d'une dizaine d'années, Gioanni, surnommé Biondino, dont le père avait été emprisonné et qui, chassé de son domicile au village, dormait sous les arches du Pô, ne portait qu'un pantalon sale et rapiécé, n'avait ni chaussures ni chemise; à la fin de 1838, celui d'un certain Antonio, quinze ans, qui, invité par son père à gagner sa vie à Turin, faisait du portage piazza Emanuele Filiberto; en 1837, celui de deux fillettes de huit et neuf ans abandonnées par leur mère avec un billet explicatif dans le vestibule de l'*Opera*

della Maternità..., etc.[17] Ces enfants se débrouillaient comme ils pouvaient: ils vendaient des allumettes à Porta Palazzo, nettoyaient les chaussures des bourgeois sur la rue, se faisaient embaucher dans quelque fabrique de textiles ou encore vidaient les poches des passants.

Le 10 mai 1840, Pier Francesco Cometti, déjà cité, se plaignait au vicaire «d'être assailli à tous les coins de rue et à chaque traversée de portiques par une foule de *décrotteurs* (en français dans le texte), qui rivalisent pour guetter le passant et le suivent, une fois passé, sur une vingtaine de pas, toujours criant sur un ton et un mode des plus insolents.»[18] La fabrique dépravait des petits. Cette même année 1840, le journaliste Lorenzo Valerio dénonçait le mal. «Qui aura mis le pied dans une manufacture, en particulier dans une fabrique de soieries, aura été douloureusement surpris de découvrir une quantité de petits garçons, le blasphème sans cesse à la bouche inconsciente, maigres, sales, déguenillés, qui se roulent dans la boue, se battent entre eux et, par de petits larcins, de petites tromperies, s'engagent sur la voie du délit. Il aura été horrifié à la pensée du triste avenir qui attend ces blondes petites têtes, auxquelles un peu de soin suffirait à rendre tous les charmes, toutes les grâces et toutes les vertus (car cet âge tendre a lui aussi ses vertus!) de l'enfance.»[19] Le délit, ces enfants le commettaient sur la rue. «L'une des nombreuses plaies qui rongent la société et qui, malgré la vigilance la plus exacte de la part des autorités et des agents de police, ne peut qu'être adoucie, est certes la classe des voleurs à la tire, qui, non seulement infestent les rues et les places, mais vont jusqu'à violer les palais royaux et les églises. – Il ne se passe pas un jour sans plaintes de disparitions de tabatières, de montres, d'argent ou de mouchoirs...»[20]

Une partie de pauvres de Turin vivait dans les faubourgs en rapide extension de Borgo Dora, de Borgo San Donato et de Vanchiglia. L'industrie commençait de les enlaidir. Des manufactures occupant parfois plusieurs centaines d'ouvriers apparaissaient à Borgo Dora, leurs cheminées se mettaient à empuantir l'atmosphère.[21] Le secteur de plus mauvaise réputation était situé à l'extrémité de Vanchiglia. «Si vous entrez à Turin par le magnifique pont du Pô, écrira bientôt un médecin, à main droite, après avoir traversé le fleuve, vous remarquez, tel un anachronisme dans la société civilisée d'aujourd'hui, un amas d'habitations entassées tout au bord du Pô, aux fenêtres étroites et dépourvues de cours, plus semblables à des niches qu'à des maisons. Cet endroit est dénommé *il Moschino* (le Moucheron). C'est là qu'habitent les pêcheurs et les bateliers et la portion la plus misérable

de la ville. Impossible d'exprimer le dégoût qui vous saisit quand, parce que vous êtes médecin ou statisticien, vous circulez dans ces ruelles immondes, loin des commerces, sans hygiène, parmi, dirais-je, ces cloaques humains témoins de l'injustice des hommes: elle dispense tant de biens aux uns et dénie aux autres le sol, l'air et le soleil.»[22] Le *Moschino* était, pour le bourgeois turinois, un repaire de bandits de la pire espèce, nid d'une *coca* redoutée, dangereux le jour et inaccessible la nuit, même à la police.[23]

Ces conditions désastreuses généraient un désordre moral proportionné. A Turin, le nombre des naissances illégitimes et des infanticides était élevé. Une naissance illégitime sur quatre, a-t-on calculé, alors que, dans les années 1830-1840, on en dénombrait seulement une sur douze à Gênes, l'autre grande ville du royaume, une sur treize dans les autres villes des Etats sardes et une sur quarante-huit pour l'ensemble de ces Etats.[24] Comme dans les romans d'Eugène Sue et d'Emile Zola, le pauvre s'évadait dans d'infâmes *osterie* (cabarets), dites souvent *bettole* (tavernes), telles que les décrirait bientôt Vittorio Bersezio dans son roman *La Plebe*: «L'inconnu ouvrit la porte vitrée (en contre-bas de la chaussée) et se trouva dans une grande pièce plus longue que large, aux murs enfumés, au sol de planches clouées rendu raboteux par la fange importée et écrasée çà et là par les pieds des clients, au sein d'une atmosphère grasse, imprégnée d'âcres odeurs, où la fumée imitait parfaitement la brume qui emplissait la rue en cette soirée d'hiver...» Etc.[25] Telle était probablement l'*osteria* de la *Giardiniera* du Valdocco, qui créera beaucoup de soucis à don Bosco, son voisin, à la fin des années 1840.[26]

Turin la charmante, au début de ces mêmes années, avait donc un côté peu reluisant, et des milliers de malheureux n'en connaissaient pas d'autre.

La gestion de la misère à Turin

Turin gérait la misère, non sans rudesse, mais avec une grande bonne volonté.[27]

Le pauvre était suspect. Les gouvernants du temps de Charles-Albert (roi de 1831 à 1849) appliquaient une politique répressive de contrôle minutieux des catégories sociales inférieures. Ils subordonnaient à la possession d'un certificat de bonne conduite les déplacements à l'intérieur des territoires. L'autorité avait introduit à Turin en 1814, puis étendu au royaume en 1829, le livret de travail obliga-

toire pour les ouvriers et les domestiques, qui, un temps, servit de passeport interne. Ce livret permettait de contrôler la régularité, l'application, la moralité et les déplacements de ces travailleurs. L'autorité surveillait les indigents oisifs, les vendeurs ambulants, les brocanteurs et les voyageurs des auberges. La mobilité géographique des personnes était le plus possible limitée. Pour faire cesser la circulation croissante des mendiants valides, en novembre 1831 la police rendit leur enregistrement obligatoire. En témoignait une carte personnelle d'*accattone* (mendiant), avec l'obligation pour celui-ci de porter sur la poitrine une plaque de cuivre l'identifiant comme tel.[28] C'était le côté policier de la gestion de la misère à Turin vers 1840.

La ville avait une tradition différente beaucoup plus sympathique. «La bienfaisance, disons-le en quelques mots, est la vertu qui distingue le mieux les Turinois», écrivait alors Bertolotti. «Tout ne plaît pas à l'étranger dans nos coutumes. Il y trouve des taches, de la pruderie, un excès de morgue d'une part, un excès de rusticité de l'autre.» Mais ces quelques défauts disparaissent devant «la splendeur de nos institutions caritatives.»[29] Le Turin d'alors disposait en effet d'une longue suite d'*Opere pie*: hôpitaux, dispensaires, hospices, orphelinats, refuges ou asiles,[30] signes multiples d'une volonté commune de guérir, d'éduquer, de former et de réformer, contrepartie d'un pesant système répressif. Jean-Jacques Rousseau avait connu (et médiocrement apprécié!) à Turin un *Ospizio dei Catechumeni* (foyer des catéchumènes), qui, fondé en 1661 et administré par la confraternité du Santo Spirito, continuait d'exister.[31] On venait d'ouvrir, le 10 août 1840, un *Ricovero di mendicità* (abri du mendiant), destiné aux mendiants des deux sexes et de tous âges, tant de la ville que de la province de Turin. Chacun recevait journellement dix-huit onces de «bon pain» et deux abondantes *minestre* (soupes). Si leur santé le réclamait, les mendiants avaient droit au vin et à un menu amélioré. Ils portaient un uniforme et dormaient seuls. Des travaux pouvaient leur être confiés, dont le produit leur revenait pour moitié. Les hébergés du *Ricovero* étaient au nombre de quatre cent quatre-vingt-dix-huit l'année de l'ouverture.[32]

Autre institution qui mérite d'être ici mentionnée, l'*Albergo di virtù* (hôtel de la vertu) (n° 12 de Bertolotti) avait été fondé à la fin du seizième siècle au titre d'*Albergo di carità* sur l'initiative de la compagnie de la Charité et de la compagnie de Saint Paul. Cet *Albergo* était devenu une grande école d'apprentissage professionnel aux frais de la bienfaisance publique et privée. Les garçons accueillis devaient être

nés dans les Etats sardes, de naissance légitime, de parents honnêtes, être catholiques et avoir au moins douze ans et au plus quatorze ans. L'*Albergo* offrait des locaux appropriés aux maîtres des métiers pratiqués. Le fruit du travail revenait à ces maîtres, leurs élèves recevaient un salaire proportionné. En outre, ils pouvaient espérer être ensuite acceptés comme apprentis dans l'atelier de celui dont ils avaient suivi l'enseignement. Autour de 1840, on dénombrait 308 jeunes dans cet *Albergo di virtù*, alors très prospère: 85 soyeux, 30 rubaniers, 14 passementiers, 24 chapeliers, 15 chaussetiers, 15 cordonniers, 20 tailleurs, 26 menuisiers, 30 ébénistes, 4 sculpteurs, 3 tourneurs, 30 forgerons, 12 dinandiers.[33]

Avec les œuvres Barolo, dont nous parlerons plus loin, la plus remarquable des œuvres charitables de Turin était certainement alors la *Piccola casa della divina Provvidenza* (Petite maison de la divine Providence) (n° 28 de Bertolotti) du chanoine Giuseppe Cottolengo. Giuseppe Cottolengo (1786-1842), ordonné prêtre en 1811 et bientôt élu chanoine de la collégiale de la très sainte Trinité à Turin, s'était voué au secours des plus miséreux et des plus abandonnés de la société après avoir assisté, le 2 septembre 1827, à la mort d'une voyageuse française (Jeanne-Marie Gonnet), refoulée successivement des hôpitaux de la ville au désespoir de son mari et de ses trois petits enfants. Il avait alors entrepris de créer lui-même au cœur de la cité un abri provisoire, devenu rapidement petit hôpital, qu'il avait été bientôt amené à transférer à la périphérie de Turin, dans la région du Valdocco. Il y avait implanté, outre son hôpital et une petite église, une quantité de «familles» d'orphelins, d'invalides, de sourds-muets, d'épileptiques, de «bons enfants» (handicapés mentaux), de femmes perdues, et même un petit séminaire. «Cet hôpital est un petit monde», écrivait Luigi Cibrario en 1846.[34] En 1841, le chanoine Cottolengo était épuisé. Il mourra du typhus à Chieri l'année suivante. Mais son œuvre solide et magnifique persistera sous le gouvernement paternel du chanoine Luigi Anglesio (1803-1881)...[35]

En 1840, Bertolotti ignorait une entreprise en création pour les enfants livrés à eux-mêmes. Ces enfants préoccupaient un prêtre de vingt-sept ans, dénommé Giovanni Cocchi (1813-1895). Devenu après son ordination (1836) vicaire de la paroisse de l'Annunziata à Turin, Giovanni Cocchi, qui voulait être missionnaire en pays lointains, s'en était allé à Rome (en juillet 1839) se mettre à la disposition de la congrégation romaine de la Propaganda Fide. Il y avait surtout connu et admiré un «oratoire pour enfants de condition civile», pro-

bablement dans la tradition de saint Philippe Néri. Las d'attendre, au bout de cinq mois il était rentré à Turin: cette ville serait «ses Indes»! Don Cocchi avait une figure énergique: tête carrée, menton volontaire, chevelure abondante, des traits vite durcis.[36] A l'image de l'œuvre romaine, mais pour un public différent, dès 1840, il fonda au cœur du secteur maudit du *Moschino*, sur le territoire de sa paroisse de l'Annunziata, un «oratoire» pour les enfants les plus pauvres et les plus abandonnés, qui erraient sans travail et sans instruction. Il le dénomma de l'*Angelo Custode* (ange gardien). L'année suivante, sans en modifier le caractère, il le transplanta dans un hangar mis à sa disposition dans le faubourg même de Vanchiglia. Pour récréer utilement ses garçons, il recourait à l'éducation physique. Le jeune prêtre Bosco tournera souvent les yeux vers le vicaire de l'Annunziata.

Les prêtres courageux et inventifs, que préoccupait la misère du peuple, ne manquaient pas à Turin dans les années 1840.

A l'origine du *Convitto ecclesiastico*: les *Amicizie*

Au début de novembre 1841, don Bosco pénétra dans un *Convitto ecclesiastico* (collège ecclésiastique) qu'il connaissait probablement déjà quelque peu pour y avoir rencontré son nouveau directeur spirituel don Cafasso.[37]

Le *Convitto* était adjacent à l'église San Francesco d'Assisi, sur la via de ce nom, proche de la via Dora Grossa et de la piazza Castello. L'ensemble, église et bâtiments, avait en d'autres temps fait partie d'un grand couvent franciscain commencé au treizième siècle. Au début du dix-neuvième, les religieux expropriés avaient subi le sort commun des ordres et congrégations du pays. Si l'église, confiée au diocèse, avait été épargnée, la plus grande partie des immeubles avait été bientôt vendue à des particuliers. Dans les années 1810, les constructions touchant le sanctuaire servaient de logements militaires et d'habitation au recteur de l'église.

Depuis 1808, cette fonction de recteur était assurée par le théologien Luigi Guala (1775-1848). Luigi Guala avait été l'un des ecclésiastiques marquants de l'association dite des *Amicizie* (amitiés).[38] La société secrète des *Amicizie cristiane* (Amitiés chrétiennes) avait été fondée à Turin entre 1778 et 1780 par l'ex-jésuite Nicolas de Diessbach (1732-1798). Les idées très arrêtées de Diessbach étaient développées dans un essai apologétique: *Le Chrétien catholique inviolablement attaché à sa religion par la considération de quelques-unes des*

preuves qui en établissent la certitude.[39] C'était un ardent et un convaincu. Les membres des *Amicizie cristiane* prononçaient des vœux: la perfection spirituelle personnelle était leur premier souci.[40] Ami du rédemptoriste tchèque Clément-Marie Hofbauer, Diessbach, qui avait rencontré Alphonse de Liguori, était un liguorien enthousiaste. Les Amitiés chrétiennes mobilisaient l'élite intellectuelle catholique là où elles étaient implantées. Leur levier était la presse et le livre (édition, diffusion, traductions). Elles prétendaient endiguer l'incrédulité et les erreurs du temps par la diffusion de la bonne doctrine.[41] Le P. Diessbach avait aussi fondé pour les prêtres vers 1783 une *Amicizia sacerdotale* (Amitié sacerdotale), école de perfection évangélique et de préparation à l'apostolat par la prédication, la confession et la diffusion de la bonne presse.[42] Sous l'occupation française, l'*Amicizia cristiana* de Turin avait été officiellement dissoute. Mais son ferment subsistait, entretenu par quelques prêtres et laïcs fervents, Joseph de Maistre, l'illustre Joseph de Maistre (1754-1821) en particulier. De ce fait, l'*Amicizia* reprit vie en 1817 sous le nouveau nom d'*Amicizia cattolica*,[43] et avec un programme, non plus de perfection spirituelle et de secret, mais d'action apostolique au grand jour. «Le but de la société est de distribuer des livres de religion et de piété aux personnes qui ne pourraient pas s'en procurer faute d'argent ou d'expérience en la matière», lisons-nous dans son Règlement.[44]

Un autre ecclésiastique s'imposait dans les *Amicizie*. Pio Brunone Lanteri (1759-1830), qui avait collaboré avec Diessbach dès 1781, était particulièrement entreprenant.[45] En 1816, il fondait à Carignano la congrégation des Oblats de la Vierge Marie, véritable suite des *Amicizie*, pour l'édition et la diffusion de la bonne presse, la lutte contre les erreurs religieuses les plus courantes, surtout celles contraires au Saint-Siège et au pape, l'organisation d'exercices spirituels dans la tradition de saint Ignace, enfin la formation de bons curés et d'ouvriers apostoliques efficaces. A partir de l'année suivante, Lanteri impulsa fortement l'*Amicizia cattolica* naissante. Il contribuait à y entretenir un esprit contre-révolutionnaire accusé. Partisan de l'absolutisme dans l'Etat comme dans l'Eglise, il nourrissait et, probablement, professait un antilibéralisme délibérément contraire à la souveraineté du peuple et même à toute «constitution» politique des Etats. De telles idées lui paraissaient des plus dangereuses tant pour l'Etat que pour l'Eglise.[46] Logique avec lui-même, des principes à la Joseph de Maistre inspiraient sa théologie. L'un de ses disciples a caractérisé comme suit son ecclésiologie: «Le pape, comme vicaire du Christ, doit

être suivi et obéi aveuglément: qui n'est pas avec le pape, n'est pas dans l'Eglise, n'est pas avec Jésus Christ.»[47] Cet adage retentissait autour de don Guala. Il le reprenait peut-être lui-même.

Luigi Guala, ordonné prêtre en 1799, avait aussitôt fait merveille dans le clergé de Turin. En 1806, c'était, écrivait alors Lanteri, «un jeune homme de 31 ans, plutôt petit de taille, ce qui le fait paraître plus jeune encore, d'un caractère gai, d'un zèle non ordinaire, très actif et prudent, fourni de la doctrine, prudence et expérience nécessaires pour la direction des âmes...»[48] En 1808, recteur de l'église San Francesco d'Assisi, Guala, selon l'esprit de l'*Amicizia sacerdotale* des années 1780, réunissait dans son sanctuaire quelques prêtres désireux de se perfectionner en théologie morale et en prédication. La Restauration venue, la mission de Guala devint officielle. Le 16 novembre 1814, des lettres patentes lui étaient délivrées, qui l'autorisaient à assumer la charge de l'une des trois «conférences» diocésaines de morale.[49] Comme les deux autres conférenciers Guala expliquait le manuel de théologie morale d'Antonio Alasia.[50] Mais il en atténuait systématiquement les positions plus ou moins rigoristes.

La fondation du *Convitto ecclesiastico*

En 1816, Lanteri et Guala demandèrent au vicaire capitulaire de Turin l'autorisation de créer dans la ville un collège ecclésiastique (*convitto ecclesiastico*), qui serait un centre d'études de théologie morale et pastorale. La réponse tarda. Il semble que l'intervention de Lanteri ait fait craindre la prise en charge de l'œuvre par des religieux. L'année suivante, les militaires ayant libéré le troisième étage de l'ex-couvent franciscain, il devenait possible d'y installer le *Convitto* en projet. Guala intervint alors personnellement auprès du gouvernement et obtint gain de cause (8 août 1817).[51] Le *Convitto ecclesiastico*, fruit d'une idée commune de Lanteri et de Guala, put être ouvert en novembre 1817.

En 1819, le vicaire général Emanuele Gonetti approuvait le règlement de cette institution. Quatre ans après, l'archevêque Chiaveroti confirmait Guala dans sa charge de supérieur (4 juin 1823). Et, le 7 novembre 1822, de nouvelles patentes royales accordaient au *Convitto* les parcelles non aliénées de l'ancien couvent. On serait désormais un peu plus à l'aise à San Francesco d'Assisi.[52]

Les considérations initiales du *Regolamento* approuvé expliquaient longuement les raisons d'être de l'institution. Les nouveaux prêtres

du diocèse de Turin étaient, depuis 1768, tenus d'assister pendant trois ans à des conférences publiques de morale pratique, destinées à les préparer directement au ministère des confessions. En outre, ils ressentaient le besoin d'une formation à la prédication. Or les exigences matérielles de cette formation morale et oratoire, dispendieuses pour la plupart, en décourageaient beaucoup, qui, pour vivre, cherchaient un emploi et se désintéressaient du ministère. Les conséquences, disait le texte, étaient graves: «1. Rareté des confesseurs, surtout des confesseurs capables de confesser toute sorte de personnes, et, partant, difficulté plus grande pour les séculiers de s'approcher des saints sacrements. – 2. Perte de l'esprit ecclésiastique. Un très grand nombre de plants cultivés à grand-peine et avec force dépenses, qui, durant leur quinquennium, avaient laissé présager de très beaux résultats, devenaient stériles faute d'une culture achevée.»[53]

Quand, en 1821, Mgr Chiaveroti avait approuvé ce *Regolamento*, l'établissement prospérait déjà. La dissolution de l'*Amicizia cattolica* en juin 1828, par ordre du roi Charles-Félix et pour des raisons plus ou moins claires de politique intérieure,[54] ne porta aucun tort au *Convitto* qui en était indépendant. Le chiffre des élèves, qui n'avait pas dépassé la vingtaine autour de 1817-1820, s'élevait à une soixantaine dans les années 1830-1840. Désormais un théologien «répétiteur» aidait don Guala dans sa charge d'enseignement. Ce fut, à partir de 1837, Giuseppe Cafasso, qui, rentré élève au *Convitto* le 28 janvier 1834, avait, le 27 juin 1836, passé brillamment son examen de morale devant les chanoines Pedroni et Zappata.[55] En novembre 1841, don Guala se reposait sur ce prêtre encore jeune pour les leçons quotidiennes de morale et pour l'animation pastorale de l'institution.

Le règle de vie du *Convitto*

Le *Convitto ecclesiastico* constituait un prolongement ascétique et culturel des séminaires diocésains.

«Le *Convitto ecclesiastico* peut être dit un complément des études de théologie, écrira don Bosco dans ses *Memorie dell'Oratorio*, car, dans nos séminaires, on n'étudie que la dogmatique et la spéculative; de morale, les seules propositions controversées. Ici on apprend à être prêtre. Méditation, lecture, deux conférences quotidiennes, des leçons de prédication, une vie retirée, toute facilité pour étudier et lire de bons auteurs, tel était le programme que chacun (des élèves) devait appliquer avec sollicitude.»[56]

Il est possible de reconstituer le détail de ce «programme» tant apprécié par don Bosco. La règle de vie du *Convitto* ressemblait beaucoup à celle du séminaire de la ville. Au reste, son *Regolamento* de 1819 s'inspirait ouvertement du *Regolamento* du séminaire.[57] L'institution fournissait à chaque élève: une chambre avec lit, paillasse, prie-Dieu, crucifix, bénitier, siège, table de travail, chandeliers, broc et cuvette; la lumière et le feu communautaires; des livres pour travailler; le petit déjeuner; le déjeuner avec potage, deux *pietanze* (plats), fromage ou fruit, pain et vin; le dîner avec le même menu, diminué d'une *pietanza*; le couvert pour la table, serviettes comprises.[58] Il fallait donc se pourvoir en matelas, couvertures, serviettes de toilette et nécessaire d'éclairage pour la chambre.[59]

En 1841, les jours ordinaires, le lever sonnait à 5 h 30. (L'été à 5 h, selon le règlement édité par Colombero). Le *convittore* récitait l'Angélus, rangeait sa chambre, se rendait en silence dans la salle d'oraison et y attendait à genoux et recueilli. A l'heure prévue, il participait aux prières communes du matin, qu'il récitait «lentement, d'une voix claire, au rythme de l'ensemble et avec dévotion». Après quoi, il entendait la méditation, c'est-à-dire qu'il méditait sur un texte lu par le directeur ou par une autre personne désignée. L'exercice durait quelque trois quarts d'heure. La communauté se rendait ensuite dans la salle d'étude, tandis que les prêtres qui le désiraient célébraient la messe aux divers autels de l'église San Francesco. Les déplacements nécessaires devaient se faire «en silence» et «avec gravité». Une messe de communauté avait lieu à 8 h 30. Le petit déjeuner la suivait:[60] un petit pain fourni par la maison avec en fait, pour presque tous, du café ou du chocolat provenant d'un café voisin. Puis les élèves confluaient en salle d'étude. Le répétiteur Cafasso donnait sa leçon à 11 h. Pour le déjeuner de 12 h 30, le *Regolamento* Chiaveroti demandait de se rendre dans la salle à manger en silence et seulement (*non prima*: pas avant) au signal de la cloche. On y entendait jusqu'au dessert une lecture choisie par le directeur. Le *convittore* lecteur, unique pour la durée du repas, était prié de soutenir l'attention des convives et de ne pas leur être *molesto* (ennuyeux), probablement par un débit incompréhensible ou une prononciation intempestive. A table, nul ne servait son voisin, chacun devait procéder «con tutta semplicità, senza fretta, a motivo di sanità», autrement dit: «en toute simplicité et, pour des raisons de santé, sans se presser.» La récréation qui suivait le repas devait être «cordiale, cioè cristiana» (cordiale, c'est-à-dire chrétienne), équivalence que l'on renverserait volontiers, mais

qui fait plaisir à lire. La règle autorisait les jeux de balles et de boules et interdisait les cartes et les tarots. A 14 h 45, l'élève du *Convitto* se dirigeait vers la salle de conférence pour la séance principale de la journée. Il y entendait le directeur don Guala. Selon le biographe de Cafasso Nicolis di Robilant, le conférencier, respectueux des instructions de l'autorité diocésaine, faisait d'abord lire un passage du traité de théologie morale d'Alasia. Puis, pour corriger les opinions qui ne lui convenaient pas toujours, il prenait «con aria di compiacenza» (en souriant...) la théologie morale d'Alphonse de Liguori: «Voyons, disait-il, ce que dit ce vieux!.»[61] Après un autre moment de détente d'environ trois quarts d'heure, l'élève participait à la récitation commune du chapelet, puis rentrait en salle d'étude jusqu'à 20 h. Les prêtres lisaient leur bréviaire (matines et laudes!) seuls, en privé et à voix basse, afin, disait le *Regolamento*, de ne pas déranger autrui. Ce temps d'étude était suivi d'une lecture spirituelle, que le *convittore*, aux termes du règlement Chiaveroti, écoutait «avec grand désir d'en profiter» et sans la couper de ses réflexions, à moins d'y avoir été invité par le directeur. L'expérience démontrait en effet, continuait-il, que tout dégénère alors en conversation inutile. «Qui n'est pas d'accord sur un point ne le manifestera pas, sauf au directeur, et en veillant à ne jamais ridiculiser les choses spirituelles.» L'esprit moqueur et plus ou moins voltairien du dix-huitième siècle guettait encore les prêtres turinois des années 1820 et 1830. La journée du *Convitto* allait prendre fin. A 20 h 30: dîner absorbé, comme le déjeuner de 12 h 30, à l'écoute d'un lecteur, puis récréation; à 21 h 45 (21 h 30, selon le *Regolamento* Colombero), prières communes, examen de conscience et repos. Au signal de l'extinction des feux, chacun devait être couché et prendre garde d'éloigner la lumière de son lit. Qui n'avait besoin que de peu de sommeil se lèverait le lendemain matin avant l'heure normale. S'il s'était entendu avec le directeur, il trouverait de l'éclairage (et, l'hiver, du chauffage) dans la salle d'étude communautaire.[62]

Pour le bon ordre du *Convitto*, hormis les temps de récréation après les repas, le silence devait être de rigueur dans la maison. Les élèves évitaient le bruit dans les corridors, à la sortie et à l'entrée de leurs chambres, «parce que le silence et le calme facilitent admirablement, non seulement la prière, mais aussi l'étude.»[63] Ils n'introduisaient pas d'étrangers dans le *Convitto*: ils les recevaient au parloir. Leurs propres sorties devaient avoir été autorisées par le directeur ou par une personne désignée par lui (art. 3). Le règlement rappelait que la tranquillité de l'institution dépendait de son bon ordre, et ce bon ordre de

la «déférence» des membres envers le directeur de la maison et ses auxiliaires, fussent-ils simples *convittori* (art. 4). Les élèves se devaient d'éviter d'affubler de surnoms leurs compagnons d'étude et de se livrer à des plaisanteries qui pouvaient être prises «en mauvaise part». Comme ils recevraient ensuite des charges dans l'Eglise, il leur était «de suprême importance» de s'accoutumer à «vivre en paix» avec toutes sortes de tempéraments, «ce à quoi l'on parvient plus facilement en s'adaptant soi-même à autrui, qu'en cherchant la vertu chez lui» (art. 5). L'avertissement conciliaire qui résonna pendant près de quatre siècles aux oreilles du clergé latin: «Il convient tout à fait que tous les clercs appelés au service du Seigneur aient une vie et des mœurs telles qu'ils ne montrent dans leur tenue, leurs gestes, leur démarche, leur langage et en tout, rien que de grave, de modéré et de pleinement religieux»,[64] faisait l'objet d'un article spécial du règlement Chiaveroti (art. 6).[65]

Le *Convitto* formait directement ses élèves à la confession et à la prédication par les exercices de piété et par l'étude de la morale, que doublaient des simulations et des exercices pratiques. Il imposait aux prêtres, non pas de célébrer personnellement la messe chaque jour, mais d'y assister quotidiennement. Les *convittori* étaient invités à communier le dimanche matin. Chacun d'eux confiait au directeur le nom de son confesseur (art. 7). Le vendredi, jour de mortification hebdomadaire, le petit déjeuner était supprimé (art. 22). Durant les vacances d'été, les élèves participaient à une série d'exercices spirituels à Sant'Ignazio.[66] Comme l'habit aussi fait le moine, la soutane était requise les dimanches et jours de fête; et, les autres jours, les vêtements de couleur étaient interdits (art. 9). Ces messieurs étaient donc de noir habillés. C'était un signe. Le *convittore* évitait de se mêler à la vie du monde. Sauf autorisation du directeur, il ne participait pas aux repas offerts à l'extérieur de la maison; il ne fréquentait ni les auberges ni les théâtres et ne restait dans les cafés que le temps nécessaire (art. 18).

Le *convittore* consacrait principalement ses heures d'étude à la théologie morale pratique, assortie au besoin de traités de théologie dogmatique et apologétique. En outre, il se constituait un trésor de sermons. Il s'agissait d'abord de méditations pour exercices spirituels, puis d'explications d'Evangile, enfin d'instructions pour retraitants (art. 10). La conférence quotidienne de don Guala s'achevait en principe par une confession simulée. Le répétiteur (Cafasso) figurait tel ou

tel type de pénitent: jeune garçon, négociant, ecclésiastique, artisan, père de famille..., et faisait publiquement à un élève l'aveu de ses fautes. L'élève devait réagir en confesseur exercé et appliquer les leçons qu'il avait apprises en cours. Don Guala concluait.[67] Normalement, l'élève rendait compte à ses maîtres une fois par semaine de ses études de théologie morale et une fois par mois de sa préparation oratoire (art. 12). La participation du *convittore* à la catéchèse de San Francesco et au ministère sacerdotal dans les hôpitaux et les prisons de la ville complétait éventuellement les enseignements théoriques du *Convitto*.[68]

La direction du *Convitto* espérait que chaque élève s'efforcerait de s'appliquer à l'étude, veillerait à sa piété et aurait à cœur le bon ordre de l'institution et la cordialité réciproque de ses membres. Elle leur proposait en exemples les apôtres du Christ qui, avant de se séparer pour prêcher l'évangile à travers le monde, avaient été «saintement unis par le lien de la charité» et «s'étaient mutuellement encouragés par de saints discours et l'échange de projets apostoliques» (art. 26). La pieuse hypothèse, historiquement invérifiable, pouvait être stimulante...

Vers 1840, le règlement du *Convitto* était non seulement édicté, mais scrupuleusement appliqué. Don Guala, homme d'ordre, y attachait de l'importance et exigeait son observance dans toutes ses prescriptions. Pour lui, «la discipline était le nerf des communautés et la garantie de leur vitalité». Il imposait à sa maison un silence et un ordre parfaits. Selon le biographe de don Cafasso, qui l'avait connu, il reprit un jour un *convittore* qui croisait les jambes l'une sur l'autre et, dans une autre occasion, un *convittore* descendant les escaliers deux marches à la fois. «Cela suffisait à démontrer l'absence d'esprit ecclésiastique chez ces jeunes gens», jugeait-il. Don Guala dépêchait un domestique pour secouer dans leurs chambres les absents à la méditation matinale. Etc.[69]

Le *Convitto* entretenait et développait donc systématiquement chez ses élèves un esprit catholique dans la tradition des *Amicizie* de Diessbach et de Lanteri. Ni progressiste, ni libéral, moins étroit et moins bigot que ne le prétendit Gioberti dans le *Jésuite moderne*, c'était en somme l'esprit ecclésiastique, tel que le concile de Trente l'avait défini: empreint de piété, de gravité, de retenue et aussi d'honnête cordialité.

La praxis du confesseur selon saint Alphonse

En 1828, le théologien Guala avait expédié à Rome une supplique pour tenter d'obtenir une réponse officielle du Saint-Siège déclarant sûre et convenant à tous la doctrine morale du bienheureux Liguori. Alphonse de Liguori (1696-1787), originaire de Marianella, près de Naples, fondateur des rédemptoristes, auteur d'une énorme *Theologia moralis* et d'une quantité d'écrits ascétiques, venait d'être béatifié.[70] L'esprit de ses œuvres ne plaisait guère aux moralistes en place dans le nord de l'Italie. La prévalence d'un rigorisme moral en Piémont s'expliquait en partie, nous apprend-on, sans que l'on ait besoin d'invoquer des dérives jansénistes, par la réforme des études en faveur du thomisme et de l'augustinisme, qui conduisait à l'affirmation d'un probabiliorisme exigeant.[71] Dans la pétition, la mention d'une doctrine dite par le Saint-Siège: *nihil censura dignum in illa reperiri*, permettait de l'attribuer à Liguori non expressément nommé.[72] Une réponse affirmative, lisait-on, tout en laissant pleine liberté de discussion sur la théorie, pourvoirait en pratique à la tranquillité des consciences, aucun parti n'aurait de justes raisons de se plaindre et on ferait disparaître un grand obstacle à l'administration et à la réception de la pénitence sacramentelle.[73]

Les congrégations romaines concernées ne répondirent pas à la supplique. Mais l'option de son rédacteur, don Guala, était manifeste. Le directeur et conférencier du *Convitto*, à qui l'on imposait Alasia, voulait suivre Alphonse de Liguori. L'ouvrage de celui-ci, qui convenait le mieux à un professeur préparant des prêtres au ministère de la confession, était la traduction latine de l'*Instruction pratique pour les confesseurs* qu'il avait précédemment rédigée, traduction intitulée *Homo apostolicus*.[74] Au cours des trente premières années du siècle Brunone Lanteri répandit à foison cet *Homo apostolicus* à travers le Piémont.[75] C'était, à l'usage des confesseurs, un résumé de théologie morale particulièrement réussi. Comme les cours officiels du temps, il traitait successivement de la conscience, des lois, des actes humains, des péchés, des commandements de Dieu, des commandements de l'Eglise, des obligations de diverses catégories de personnes: religieux, clercs, juges, etc., des sacrements, principalement du baptême, de l'eucharistie et de la pénitence, des censures, des privilèges, enfin du confesseur lui-même, à qui les deux derniers chapitres s'adressaient directement. Ils lui parlaient de sa charité, de sa prudence et de

la conduite qu'il lui convenait de tenir avec les occasionnaires, les habitudinaires, les enfants, les jeunes, les dévots, les sourds-muets, les moribonds, les condamnés à mort, les possédés et, plus particulièrement, les femmes.

A cet ouvrage, Alphonse avait joint une *Praxis confessarii*, sous-titrée: «Pour servir de complément à l'Instruction des confesseurs», précieuse à qui veut saisir sa conception du ministre du sacrement de pénitence. Sa lecture enseigne aux prêtres d'un autre siècle que le confesseur du temps n'était ni un auditeur complaisant des tristesses humaines, ni un simple conseiller des âmes perdues, ni surtout un distributeur automatique d'absolutions. «Les devoirs que doit remplir un bon confesseur sont au nombre de quatre, expliquait Liguori: ce sont celui de père, celui de médecin, celui de docteur et celui de juge.»[76] Le confesseur père, plein de charité et de douceur envers le pécheur, l'exhorte avec bonté;[77] le confesseur médecin s'informe des causes et des occasions des faiblesses spirituelles du pénitent, l'avertit des dangers qu'il court et lui prescrit les remèdes appropriés à son état;[78] le confesseur docteur, qui «connaît bien la loi, car celui qui ne la connaît pas ne peut l'enseigner aux autres», sait distinguer les péchés véniels des péchés mortels, n'ignore pas les questions à poser au pénitent, ce qui modifie le caractère et la gravité de ses fautes et les conditions nécessaires de sa contrition et de son ferme propos;[79] enfin le confesseur juge s'informe exactement de l'état de la conscience du pénitent, afin de définir ses dispositions réelles, qui doivent être de regret et de véritable décision de ne plus rechuter, pour déterminer si oui ou non il l'absoudra.[80] Cette suite d'obligations recevait son sens des dernières énumérées. La fonction de juge prévalait évidemment sur les autres. La confession aboutissait à une sentence positive – au besoin à surseoir – ou négative d'absolution, formulée en connaissance de cause, c'est-à-dire pour le moins d'identification des fautes et de véritable contrition de les avoir commises. Et le juge assortissait le pardon d'une satisfaction proportionnée.

Nous retrouvons l'*Homo apostolicus* ou l'*Instruction pratique pour les confesseurs*. Par fonction le juge détermine le rapport entre l'acte et la loi malmenée. En l'occurrence, il s'agissait de la loi divine, signifiée par les commandements de Dieu et de l'Eglise, ceux-ci partiellement exprimés dans les règles sur les sacrements. L'*Homo apostolicus* tout entier commentait cette loi. Mais le juge en scène, celui du «tribunal de la pénitence», était d'un genre particulier, car il devait définir ce rapport acte-loi, non pas extérieurement, mais à l'intérieur

d'une conscience. Cette exigence pouvait l'écarteler. D'une part, le modèle courant s'imposait à lui, puisqu'il représentait l'autorité de la loi; bien que confesseur-père, le schéma «juridique», que lui proposait la pratique du droit, le tentait et l'orientait. Installé dans sa fonction de juge, il ne connaissait que des devoirs à remplir. Mais, d'autre part, le problème acte-loi, relativement simple pour le juge traditionnel, revêtait pour lui une grande complexité, car il prétendait juger, non pas de la soumission d'une personne à des lois positives souvent ignorées du prévenu, mais de la soumission d'une conscience à des lois religieuses et aux devoirs qu'elles expriment. La conscience jugée connaissait-elle les lois enfreintes? Ces lois la concernaient-elles vraiment? N'avait-elle pas des raisons de douter de leur existence, de leur nature et de leur application à son propre cas? N'était-elle pas en droit de douter de l'illicéité des actes qu'elle posait? C'était, à l'époque, la grande question des traités *De Conscientia*. S'il était tutioriste, le juge, partisan de l'autorité absolue, répondait que la loi devait toujours être appliquée, que les infractions étaient coupables et méritaient une sanction. Mais les gens réfléchis, attentifs à l'infinie variété des situations humaines, ceux que l'on a appelés non sans un injuste mépris les casuistes, préféraient, avant de se prononcer, c'est-à-dire de formuler leur opinion, pondérer les motifs de l'acte en cause, soit dans le sens de la liberté, soit dans celui de la soumission à la loi. Ces motifs fondaient l'opinion du juge. Nous sommes là à l'origine de systèmes qui firent beaucoup bavarder nos ancêtres. Car l'opinion, si elle excluait soit le doute soit la parfaite certitude (chose bien rare en la matière!), pouvait présenter un degré variable de probabilité soit en faveur de la loi, soit en faveur de la conscience libre. Les rigoristes, partisans de l'autorité et donc de la loi qui émane d'elle, réclamaient, pour mesurer la gravité de l'infraction ou ses circonstances atténuantes, une probabilité plus forte en faveur de la liberté de la personne qu'en faveur de l'application stricte de la loi. Ils étaient dits «probabilioristes». En face d'eux, beaucoup plus compréhensifs à l'égard des gens, d'autres spécialistes se contentaient d'une certaine – quoique véritable – probabilité en faveur de la liberté, parce que, disaient-ils, un doute quelconque sur l'obligation de la loi laissait le champ libre à la personne. Ces «probabilistes» reprochaient évidemment aux probabilioristes de malmener les consciences, d'être injustes envers elles, tandis que les probabilioristes accusaient leurs collègues de laxisme et de démoralisation de la société.

Saint Alphonse, soucieux du bien des âmes, de leur tranquillité et

de leur vie sacramentelle, que des mesures rigoureuses ne pouvaient que troubler, avait penché pour un probabilisme très sérieux, appelé équiprobabilisme. Il avait écrit: «Quand l'opinion moins sûre est également probable, on peut légitimement la suivre, parce qu'alors la loi est douteuse, et que, dans ce cas, elle n'oblige pas d'après le principe certain (...) qu'une loi douteuse ne peut imposer une obligation certaine.»[81] Une assertion insupportable aux rigoristes qui ne cessaient de la lui reprocher.

Au cours de l'*Homo apostolicus*, la mesure de saint Alphonse reparaissait de page en page, en particulier au chapitre de l'attrition, qu'il traitait longuement.[82] Tous les moralistes estimaient que le confesseur juge ne pouvait absoudre un pécheur qui ne regrettait rien. C'eût été une parodie sacramentelle. Mais le pécheur devait-il obbligatoirement manifester et surtout éprouver une «contrition parfaite»: «amor Dei super omnia», comme la définissait le théologien? Autrement dit un regret réel de la faute, fondé sur un motif de charité d'avoir offensé un Dieu très bon? Une contrition dite «imparfaite», c'est-à-dire un regret né de la laideur de la faute et/ou de la crainte de la peine encourue (enfer ou autre), ne suffisait-elle pas? Les rigoristes niaient cette possibilité, quitte à nuancer la «perfection» de la contrition souhaitable. Saint Alphonse estimait qu'une contrition imparfaite ou «attrition» permettait de recevoir l'absolution, à condition qu'au moins un peu de charité se mêlât au regret, minimum facilement suscité chez le pénitent par un confesseur un peu adroit.[83]

Au temps du *Convitto*, don Bosco ressentait ces problèmes théologiques et pastoraux. La question du probabilisme et du probabiliorisme était alors «très agitée», expliquera-t-il dans ses *Memorie dell'Oratorio*. Et il plaçait en tête des probabilioristes rigides «Alasia et Antoine». Don Guala commentait, nous le savons, Antonio Alasia, même s'il s'en écartait souvent. Quant au jésuite français Paul-Gabriel Antoine (1678-1743), c'était l'auteur d'une *Theologia moralis universa* (Nancy, 1726), qui avait fait l'objet, en quelque cent dix ans, d'une soixantaine d'éditions, qui avait été réduite en *compendium* à Venise en 1776 et traduite en italien cette même année. Antoine, moraliste très sévère au sentiment de saint Alphonse, avait cependant été recommandé par Benoît XIV, et plusieurs évêques, en Italie surtout, l'avaient prescrit dans leurs séminaires.[84] La doctrine de ces auteurs rigides pouvait mener au «jansénisme», pensait don Bosco. En face d'eux, continuait-il, les probabilistes de son temps suivaient la doctrine de saint Alphonse. Quant au théologien Guala, son maî-

tre, il adoptait «fermement une position intermédiaire» entre les deux partis; autrement dit, si nous comprenons bien, il choisissait l'équiprobabilisme liguorien. En cas de doute sur le rapport entre la conscience fautive et la loi transgressée, «la charité de Notre Seigneur Jésus Christ» devait toujours peser sur l'opinion du confesseur.[85] Guala aurait donc, consciemment ou non, tenté de sortir de l'ornière du juridisme la pratique de la pénitence sacramentelle pour lui conférer un axe vraiment évangélique, celui de la «loi du Christ» toute imprégnée de charité.

Don Cafasso, cheville ouvrière du *Convitto*

Don Cafasso suivait don Guala. Dans son *Analisis* de la *Theologia moralis* d'Alasia, à propos du *De Conscientia*, il résuma en douze lignes sèches le long chapitre imprimé du moraliste: *De principiis reflexis probabilistarum*. L'*Auctor* disait-il simplement, est contraire aux probabilistes.[86]

«Don Cafasso était le bras solide de Guala, écrivit don Bosco. Par sa vertu à toute épreuve, par son calme prodigieux, par sa finesse et par sa prudence il réussit à faire disparaître l'acrimonie qui subsistait chez certains des probabilioristes à l'égard des liguoristes.»[87] En vérité, au début des années 1840, don Cafasso devenait non seulement le maître à penser, mais la cheville ouvrière du *Convitto* de don Guala. Pour le prêtre Bosco, dont il était désormais le directeur spirituel en même temps que l'ami vénéré, c'était un apôtre modèle qu'il voulait imiter.

Les auditeurs étaient déjà très satisfaits de ses leçons du matin, qui, en ces années, n'étaient pas indignes de ses triomphes futurs. Quand arrivait l'heure de son cours, attestera un prêtre entré au *Convitto* en 1840,[88] «le Serviteur de Dieu avait l'habitude de faire lire un passage, qui était un résumé d'Alasia; il présentait ensuite quelques simples cas sur la matière qui avait été lue, il interrogeait l'un ou l'autre des *convittori* et, enfin, donnait les explications nécessaires, qui étaient toujours satisfaisantes et suffisamment claires pour nous contenter tous.»[89]

Giovanni Bosco appréciait particulièrement les directives de don Cafasso pour le confessionnal et pour la chaire.

«Il enseignait la manière d'écouter avec fruit les confessions des fidèles. Lui-même passait de nombreuses heures au confessionnal. Il observait si sa

morale portait des fruits, en notait les effets et les conséquences, et faisait cela avec une telle dextérité ou, mieux, avec une telle piété, une telle science et une telle prudence, que l'on ne saurait dire qui en retirait le plus de fruit et de consolation: celui qui l'écoutait en conférence ou celui qui avait le bonheur de recevoir ses directives spirituelles.»

Les monitions du confesseur Cafasso, quoique toujours brèves, étaient parfaitement appropriées.[90] Il enseignait aussi aux *convittori* les règles de la prédication, qu'il était le premier à mettre en pratique, observera don Bosco. Clarté de l'exposé, émotions suscitées, beaux résultats obtenus, les Turinois goûtaient fort les sermons de don Cafasso.[91]

Enfin et surtout, les prisons de Turin sollicitaient le zèle de ce saint prêtre. Dans les années précédant 1841, le comte Ilarione Pettiti di Roreto en avait dénoncé les conditions jusque-là infâmes: promiscuité des âges, oisiveté, incurie de l'amendement des détenus. Et, en 1839, le roi Charles-Albert avait pris des dispositions pour tenter d'y remédier.[92] Pendant les années 1840 Turin eut quatre prisons: deux pour les hommes et deux pour les femmes. Les femmes étaient recluses aux *Torri*, près de Porta Palazzo, et aux *Forzate*, via San Domenico. On enfermait les hommes à la *Correzionale*, près de l'église des Santi Martiri et dans les prisons *Senatorie*, via San Domenico, à l'angle de la via delle Orfane. Ne parlons ici que des prisons d'hommes. La *Correzionale* comportait à l'étage une grande salle pouvant recevoir soixante-dix individus et quelques pièces réservées aux jeunes, que, désormais on séparait enfin des adultes. Les prisons *Senatorie* étaient de loin les plus importantes des quatre. Il s'agissait d'un énorme édifice rectangulaire à cinq étages pourvus chacun d'une longue galerie, sur laquelle s'ouvraient trois pièces pouvant recevoir respectivement huit détenus. Au total, la prison était conçue pour trois cents détenus. L'ambiance ne manquait pas de contribuer à leur châtiment. De grandes barres transversales fermaient les arcs des galeries. Chacune des pièces avait une fenêtre à barreaux et une lourde porte de bois cadenassée. Sur l'une des quatre ailes s'élevait une chapelle, dont une face était vitrée. En principe, depuis les trois autres ailes, les détenus pouvaient – de bien loin! – voir le célébrant à l'autel. Le prisonnier disposait d'un sac de paille et d'une couverture de laine. Sa nourriture consistait en pain et en *minestra*, généralement de pâtes ou de haricots.[93] L'obscurité et la puanteur des salles (les tinettes servaient de sièges!), les cris, les visages authentiquement patibulaires, les propos

obscènes et les blasphèmes des prisonniers concouraient à rendre ces lieux effrayants à qui ne s'y était pas encore accoutumé. «Quelle horreur on éprouve, écrira don Cafasso, à voir, en entrant dans une prison, tant de jeunes gens enfermés entre ces fers, liés comme des bêtes, enragés et torturés par la faim!»[94]

Don Cafasso se rendait chaque semaine au moins une fois aux *Forzate*, à la *Correzionale* et aux *Torri*; et trois fois au moins – les lundis, mercredis et vendredis selon son domestique – aux *Senatorie*. Les *Senatorie* constituaient probablement déjà son champ privilégié d'apostolat. Il s'efforçait de parler aux prisonniers, de comprendre pourquoi ils avaient échoué dans ces lieux et surtout de les instruire dans leur religion. Il parvenait ainsi (souvent?) à les convertir et à les confesser.[95] Don Bosco schématisera (et probablement idéalisera) la démarche de don Cafasso dans les prisons turinoises. Il s'apercevait que ces malheureux étaient plus «abrutis» que méchants, «que leur déviance provenait plus d'un défaut d'instruction religieuse que de méchanceté proprement dite.» Il leur parlait de religion et il en était écouté; il offrait de revenir et il était attendu avec plaisir. Il poursuivait sa catéchèse, invitait d'autres prêtres à l'aider, spécialement des *convittori*, et, bientôt, parvenait à gagner les cœurs de ces gens perdus. Il entreprenait des prédications, introduisait les confessions en prison. Et ces lieux qu'imprécations, blasphèmes et autres vices brutaux transformaient en bouges infernaux, se changeaient rapidement en habitacles de gens, qui, parce qu'ils se savaient chrétiens, commençaient à louer et à servir Dieu créateur et à élever de saints cantiques à l'adorable nom de Jésus...[96]

Don Cafasso accompagnait déjà les condamnés à mort à leur dernier supplice. La sentence prononcée, il passait le plus souvent la dernière nuit avec eux dans le local appelé *confortatorio*. «Il les encourageait, leur disait la sainte messe, dormait à leurs côtés, priait avec eux, riait et pleurait avec eux.» Le matin fatal arrivé, il encourageait encore le malheureux sur la charrette, lui parlait du ciel qui serait bientôt son partage et le menait ainsi jusqu'au pied du gibet du Rondò du Valdocco.[97]

Dès 1842, Cafasso s'était inscrit à la compagnie de la Miséricorde pour entrer plus facilement dans les prisons. «Il partageait dès lors avec les prisonniers, les pauvres et les malades le temps que ses occupations du *Convitto* laissaient libre: il ne sortait jamais simplement pour se récréer», écrit son biographe.[98] Ce professeur enrichissait de multiples exemples inattendus des cours de pastorale, qui «n'étaient

pas seulement une étude abstraite, un travail de bureau: il appuyait tout sur la pratique», admirera don Bosco.[99]

Don Bosco chez les prisonniers

Il l'avait aussitôt pris pour maître de son âme. «Don Cafasso qui, depuis six ans, était mon guide, fut aussi mon directeur spirituel», écrivit don Bosco à propos de son temps de *Convitto*.[100] Or Cafasso, directeur d'âmes, croyait beaucoup à la puissance de l'expérience dans la formation d'un homme, en particulier d'un prêtre. «Don Cafasso commença par m'emmener dans les prisons», ajoutait le disciple. Le spectacle qu'il y découvrait était à lui seul une leçon. «J'appris vite combien grandes sont la malice et la misère humaines, écrira-t-il. Voir des tas de jeunes garçons, entre douze et dix-huit ans, tous sains, robustes, d'esprit éveillé, rester là oisifs, rongés par les insectes, privés de pain tant spirituel que matériel, cela me fit horreur. L'opprobre de la patrie, le déshonneur des familles, le dégoût de soi-même étaient personnifiés dans ces malheureux.»[101]

Don Cafasso l'orientait donc vers les jeunes en prison. Comme il le voyait faire par son modèle, le prêtre Bosco leur parlait, les distrayait, se liait d'amitié avec eux et s'efforçait de les instruire. Il leur apportait des douceurs, surtout du tabac, dont il avait les poches de soutane gonflées.[102]

Un jour viendra où il aidera don Cafasso dans la préparation de condamnés à mort. Mais, sauf une tentative avortée au dernier moment, il ne dépassera pas le stade du *confortatorio*. Sa sensibilité ne résistait pas à la simple approche du spectacle de la pendaison.[103]

L'épisode Garelli

Don Cafasso, petit prêtre maigre et déjà contrefait, avait une extraordinaire capacité de travail. Dans sa jeunesse il avait catéchisé les enfants de Castelnuovo. Répétiteur au *Convitto*, il donna un temps quelques leçons de religion à de petits Turinois dans l'arrière-sacristie de San Francesco d'Assisi, dite chapelle de saint Bonaventure. Un témoin[104] l'y a décrit assis dans un fauteuil, entouré d'enfants suspendus à ses lèvres, tandis que quelques *convittori* dépêchés par lui allaient en quérir d'autres hors de l'église dans les rues voisines. Selon Luigi Nicolis di Robilant, il n'est pas possible de déterminer l'année précise du début des catéchismes de Cafasso, mais de nombreuses

dépositions (à l'occasion de son procès de canonisation) permettent «d'affirmer avec une absolue certitude qu'ils commencèrent bien avant 1841», [105] c'est-à-dire avant l'entrée de don Bosco dans l'institution.

Très naturellement, le *convittore* Giovanni Bosco s'intéressa aux catéchismes de San Francesco d'Assisi. Lisons son récit des *Memorie dell'Oratorio*, qui est celui des balbutiements de l'oratoire Saint François de Sales et de l'œuvre salésienne tout entière. [106] A peine entré au *Convitto*, une troupe d'enfants se mit à le suivre dans les rues, sur les places et «jusque dans la sacristie de l'église» de l'institut. [107] Son charisme agissait. En même temps, le spectacle des prisons où don Cafasso l'avait immédiatement introduit le faisait méditer sur le sort des jeunes délinquants. «Quels ne furent pas mon étonnement et ma surprise quand je m'aperçus que beaucoup d'entre eux sortis de prison avec le ferme vouloir d'une vie meilleure s'y trouvaient reconduits quelques jours après.» Une idée féconde germait peut-être déjà dans son esprit. [108] Plusieurs semblaient n'être ramenés en prison que parce qu'ils avaient été abandonnés à eux-mêmes. «Qui sait, si ces enfants avaient eu au dehors un ami qui eût pris soin d'eux, les eût aidés et instruits dans la religion les jours fériés, qui sait si on ne leur eût pas épargné ce malheur; ou si, du moins, le nombre de ceux qui reviennent en prison ne diminuerait pas?» Il en parla à don Cafasso, qui, à coup sûr, l'entretint de ses catéchèses dans le *coretto* de San Francesco. Il reçut ses conseils. «Le premier catéchiste de notre oratoire fut don Cafasso», dira et écrira un jour don Bosco. [109] Le moment de l'action décisive approchait.

Un incident banal fournit à don Bosco l'occasion de tenter quelque chose pour les jeunes errants à travers la ville «spécialement pour ceux sortis de prison.» [110] Le jour de la solennité de l'Immaculée Conception de Marie (8 décembre 1841), alors qu'il revêtait les ornements sacerdotaux dans la sacristie de San Francesco d'Assisi, un garçon parut, aussitôt repéré par le clerc de sacristie Giuseppe Comotti. Appartenait-il au groupe des amis de don Bosco, qui le suivaient «jusque dans la sacristie» de cette église? [111] Comotti prétendit lui faire servir la messe. Le garçon répondit qu'il en était incapable. «Et alors, que viens-tu faire ici?» Le clerc le chassa à grands coups de plumeau. Le traitement contraria don Bosco, qui fit aussitôt rappeler le jeune. Il reparut «tremblant et en larmes». Comme il n'avait pas encore assisté à la messe en ce jour de fête d'obligation, don Bosco l'invita à suivre la sienne. Après quoi, le prêtre et le jeune se mirent à bavarder dans

l'arrière-sacristie (*coretto*), là où apparemment Cafasso avait donné des leçons de catéchisme. Le garçon – racontera don Bosco – s'appelait Bartolomeo Garelli, il était originaire d'Asti, il avait perdu son père et sa mère, morts l'un et l'autre; il avait seize ans, ne savait ni lire ni écrire, n'avait jamais communié et ne s'était confessé que longtemps auparavant, quand il était enfant.[112] Il n'osait fréquenter le catéchisme avec des petits de crainte de se trouver ridicule. Garelli acceptait de suivre des leçons avec son nouvel ami. Ce matin-là, on commença par le signe de la croix. Don Bosco expliquera un jour que le jeune revint le soir même et qu'il récita alors près de lui un fervent *Ave Maria* pour obtenir l'intercession de la Vierge immaculée dans cet apostolat naissant...[113]

En quelques jours fériés, le garçon réussit à apprendre l'indispensable, à faire une bonne confession, puis une sainte communion.[114] Et d'autres élèves se joignirent à lui. Au cours de l'hiver, don Bosco se limita à quelques grands garçons, de préférence sortis de prison.

«Je réalisai alors, écrivit-il, que si, à la sortie du lieu de leur punition, les jeunes trouvent une main bienveillante qui prenne soin d'eux, les assiste les jours fériés, tâche de les mettre au travail chez un honnête patron et leur rende de temps en temps visite en cours de semaine, ils gardent une vie honorable, oublient le passé, deviennent de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens.»[115]

L'oratoire embryonnaire de 1842

«Telle fut la première naissance (*primordio*) de notre oratoire», observait notre saint à la suite de l'épisode Garelli, un oratoire qui, «avec la bénédiction du Seigneur, prit ce développement que je n'aurais certes pu alors imaginer.»[116]

Ce disant, il nous pose un problème particulier. Alors que, jusque-là, il n'avait parlé que de catéchèse et de prise en charge de jeunes sortis de prison, le terme d'*oratoire* surgit bursquement sous sa plume pour désigner l'œuvre commençante. Au temps du *Convitto*, l'appellation ne fut, semble-t-il, que progressivement introduite dans le vocabulaire. Elle ne fut tout à fait acquise qu'en 1844[117]. Quelles influences avaient joué? L'action de don Cocchi aurait-elle fait réfléchir don Bosco? Entendait-il parler des oratoires milanais alors florissants?[118] Sans exclure ces incidences, il paraît préférable de penser d'abord à saint Philippe Néri. Ce saint fondateur d'oratoires romains avec prières, cantiques, prédications et distractions pour les jeunes,

titulaire de l'église du séminaire de Chieri, était familier à don Bosco comme à don Cafasso.[119] Or, dès 1845, dans sa *Storia ecclesiastica* (p. 314-316), sous la question: «Par qui fut instituée la congrégation de l'Oratoire?», don Bosco écrira que Filippo «courait les places et les rues pour recueillir spécialement les garçons les plus abandonnés; il les réunissait en quelque endroit, et là, par d'agréables et innocents divertissements, les tenait loin de la corruption du siècle et les instruisait dans les vérités de la foi.» Le rédacteur de cette réponse était certainement convaincu d'avoir imité à Turin le saint Florentin durant les années précédentes. Son œuvre, née plus catéchisme qu'«oratoire» au sens donné à ce terme sous l'influence de Filippo lui-même, avait aussitôt évolué. Prières, chants religieux et sermons y tenaient une grande place.[120]

Dès l'aube de 1842, don Bosco chercha, pour le consolider, à donner des assises un peu fermes à ce «petit oratoire.»[121] Son intention était de réunir des enfants en danger moral et, de préférence, ceux qui étaient sortis de prison. Pour la discipline et la moralité de son monde, il s'assura le concours de quelques autres jeunes de bonne conduite et suffisamment instruits. C'est ainsi que son catéchisme prit des allures philippines. Les éléments plus sûrs l'aidaient, non seulement à maintenir l'ordre du groupe, mais à lire des histoires et à chanter des cantiques. Sans chants et lectures distrayantes, les réunions dominicales n'eussent été qu'«un corps sans âme», écrira-t-il. Le jour de la Purification (2 février 1842), fête d'obligation chômée, les garçons étaient au nombre d'une vingtaine et don Bosco leur faisait chanter pour la première fois le cantique: Louez Marie, langues fidèles... Il calculait qu'à l'Annonciation (25 mars) ils atteignaient la trentaine.[122] Cette fête mariale fut soulignée: le matin, les catéchisés s'approchèrent des sacrements; le soir, on leur fit chanter un cantique et, après le catéchisme, ils eurent droit à un sermon sous forme d'*esempio*, autrement dit d'histoire édifiante. Le *coretto* de Garelli ne suffisait plus: le groupe se transporta dans une chapelle proche de la sacristie de San Francesco d'Assisi.

C'était surtout des tailleurs de pierre, des maçons, des stucateurs, des paveurs, des plâtriers-encadreurs..., venus à Turin depuis leurs villages d'origine. Ne fréquentant pas les églises et sans compagnons sur place, ils risquaient de commettre beaucoup de sottises en dehors de leurs jours de travail.

Au printemps, la forme de l'oratoire embryonnaire était trouvée. Chaque dimanche et jour de fête de précepte, les jeunes avaient, le

matin, le loisir de s'approcher des sacrements (confession et communion). Une fois par mois, un samedi et un dimanche leur étaient spécialement désignés pour cela. L'après-midi, à une heure déterminée, on chantait un cantique, on apprenait son catéchisme, on écoutait un *esempio*. Avant la dispersion un cadeau était distribué, soit à tous uniformément, soit tiré au sort pour les gagnants.

La direction du *Convitto*, don Guala et don Cafasso, loin de s'inquiéter de l'intrusion dans l'institut d'une troupe de garçons certainement peu soucieux de silence et de paix, entreprit de les gâter. Aux jours de confession et de communion, ils leur rendaient visite et racontaient une histoire édifiante. Don Guala, qui ne manquait pas de ressources, donnait pour eux à don Bosco des images, des feuillets, de petits livres, des médailles et de petites croix. A l'occasion il lui versait aussi de l'argent. De la sorte, don Bosco pouvait procurer à certains des vêtements et à d'autres du pain, jusqu'au jour où ils seraient enfin embauchés. Don Guala l'autorisa parfois à rassembler sa «petite armée» dans la cour voisine de l'église pour qu'elle puisse s'y divertir. Si l'emplacement le lui avait permis, elle aurait facilement atteint «plusieurs centaines», estimait don Bosco, obligé de la contenir à quatre-vingts environ. Quand arriva la fête de la patronne des maçons, la Sainte Anne (26 juillet), don Guala se mit en frais. Il offrit au groupe une collation après les offices dans la grande salle du *Convitto* dite des conférences. Du café, du lait, du chocolat, des croissants, des brioches, des gâteaux de semoule et d'autres galettes très appréciées des enfants leur furent généreusement servis. On peut imaginer «le bruit que fit cette fête, et combien y seraient venus si le local l'avait permis», écrivit don Bosco.

Celui-ci consacrait aux jeunes tous ses dimanches du *Convitto*. Et, en semaine, pendant ses (nombreuses) heures de liberté, il leur rendait visite dans les ateliers et sur les chantiers où ils travaillaient. Les jeunes étaient très fiers de voir un ami prendre soin d'eux. Et ces contacts convenaient aux patrons, qui tenaient plus facilement des garçons surveillés pendant la semaine et surtout les jours fériés, quand augmentaient les tentations de multiplier les frasques. Enfin, le samedi, don Bosco allait dans les prisons avec des sacoches remplies soit de tabac, soit de fruits, soit de petits pains, toujours, dira-t-il, «pour les garçons qui avaient eu le malheur d'y être conduits, afin de se lier d'amitié avec eux et de les attirer à l'oratoire quand ils auraient le bonheur d'en sortir.»[123]

Les exercices spirituels de Sant'Ignazio sopra Lanzo

Vers la fin de 1841-1842, don Bosco participa à une série d'exercices spirituels organisés près de Lanzo. Ces exercices, pratiqués sous la conduite de don Guala et intégrés à l'année scolaire, contribuaient à la formation du *convittore* de San Francesco d'Assisi.[124]

Le sanctuaire de Sant'Ignazio, élevé en 1727 par les jésuites à l'emplacement d'une chapelle, près de Lanzo, c'est-à-dire à une quarantaine de kilomètres au nord-ouest de Turin, se dressait isolé sur un contrefort au bord d'un massif alpestre. Il avait été intégré à la mense archiépiscopale de Turin après la suppression de la Compagnie de Jésus (21 juillet 1773) et quelques années d'incertitude. En 1807, les deux hommes actifs de l'*Amicizia cristiana*, Brunone Lanteri et Luigi Guala, désignés par l'archevêque Della Torre pour assurer les exercices spirituels aux prêtres du diocèse de Turin, avaient opté pour ce site à quelque mille mètres d'altitude, d'un calme idéal et dans un air très pur, de surcroît patronné par le maître incontesté des retraitants chrétiens. Le résultat ayant été jugé satisfaisant, l'expérience serait répétée. Au printemps suivant, l'archevêché avait procédé à l'aménagement correct du local annexe du sanctuaire pour le transformer en véritable maison d'exercices pour prêtres et pour laïcs. Et, dès le 6 juillet 1808, une retraite avait commencé marquant l'ouverture officielle de l'établissement. Sous la direction de don Guala, que Mgr Della Torre nomma en 1814 administrateur du sanctuaire, les exercices spirituels de Sant'Ignazio deviendraient l'une des institutions les plus caractéristiques du diocèse de Turin.[125]

En ce mois de juin 1842, le paysage grandiose et fleuri de Sant'Ignazio pouvait faire rêver les âmes romantiques. Mais, quand il franchit le seuil de cette maison, le retraitant Bosco entra dans un système contraire aux éventuelles fantaisies des amateurs de pieux exercices. En effet, don Guala réglementait ceux de Sant'Ignazio avec la même minutie que les études pastorales des ecclésiastiques du *Convitto*. La série d'exercices durerait du 7 au 15 juin, soit sept jours pleins, auxquels s'ajouteraient ceux de l'ouverture et de la clôture. Deux prédicateurs, l'un chargé des conférences de méditation, don Guala lui-même, l'autre des instructions, le père jésuite Minini, les dirigeraient. Les *Norme*, que don Guala avait rédigées à l'intention des directeurs des exercices, imposaient de lire aux retraitants, lors de la *cena* (dîner) d'ouverture, un *Avviso* en onze points qui leur signifiait

les exigences du règlement intérieur. Ils étaient «rassemblés en cet endroit solitaire pour penser sérieusement à leur âme, à Dieu et à l'éternité». Le respect de la paix des lieux et la dignité de la prière commune les y aideraient. Hormis les temps de récréation à la suite des deux principaux repas, le silence devrait être rigoureusement gardé dans les couloirs et à table. On n'entrerait jamais dans la chambre d'autrui. Nul ne se promènerait dans les corridors, incitation trop tentante aux conversations intempestives. Quand ils s'y rencontreraient les retraitants éviteraient de se saluer et même de se fixer du regard. Ils auraient soin de réciter l'office ensemble, en deux chœurs, sans précipitation, en respectant la pause de l'astérisque et sans jamais entamer un verset, non seulement avant la fin du précédent, mais encore sans un temps (*respiro*) d'intervalle après celui-ci. Ils étaient priés de ne pas s'éloigner de la propriété, de ne pas se réfugier dans leurs chambres ou à l'église aux heures de détente, de ne pas écrire de lettres, sauf nécessité évidemment... «Enfin, déclarait l'*Avviso*, on espère que tous se feront un devoir religieux de conserver le recueillement et d'être (entre soi) de réciproque édification. Que l'on garde imprimé dans l'esprit le célèbre avertissement de saint Arsène: *Fuge, tace, quiesce, haec sunt principia salutis* (Fuis, tais-toi, reste tranquille, tels sont les principes du salut).»

L'horaire des exercices était astreignant. *Le matin*. 5 h 30. Lever. – 6 h. Prime. Points de méditation et leur reprise en chambre. – 7 h 45. Messe. Tierce. Café en chambre. – 9 h 30. Sexte. Instruction. Réflexion en chambre. – 11 h 30. None. Lecture à l'église. – 12 h. Angélus. Déjeuner. Détente. – *L'après-midi*. 14 h. Litanies de la sainte Vierge à l'église. Repos jusqu'à 15 h 25. – 15 h 30. Vêpres. Instruction. Réflexions en chambre. – 17 h 30. Matines et laudes. Méditation et reprise. – 19 h 45. Chapelet. Angélus. Dîner et détente. – 21 h 30. Litanies des saints à l'église. Repos.[126]

Don Bosco prit note des méditations de don Guala et des instructions du P. Minini.[127] Les thèmes des méditations furent classiques: 1) la fin de l'homme, 2) le péché, 3) la mort, 4) le jugement universel et l'enfer, 5) la miséricorde de Dieu et les Deux Etendards, 6) le Christ modèle, 7) les moyens de salut, 8) le paradis et l'amour de Dieu. Le P. Minini, après une exhortation à bien suivre les exercices (premier jour) et une introduction sur la dignité du sacerdoce et la sainteté du prêtre (deuxième jour), divisa assez arbitrairement (le contenu ne répondait pas aux titres) en deux sections ses instructions toutes centrées sur la personne du prêtre: *a*) le prêtre représente Dieu devant les

hommes, *b*) le prêtre représente l'homme devant Dieu. Le prêtre, rappelait-il, évite à tout prix de verser dans la tiédeur spirituelle et, pire, d'être objet de scandale pour le peuple chrétien (troisième jour). Il prend donc les moyens d'observer la continence, vertu qui lui est indispensable (quatrième jour). Il est homme de prière (cinquième jour) et rempli de zèle pour le salut des âmes (sixième jour); il s'efforce d'acquérir la science suffisante dans son état et, par ses sermons, d'instruire utilement les fidèles (septième jour). Pasteur d'âmes, il se soucie en permanence de l'honneur de Dieu et de la charité envers le prochain, il récite son bréviaire *digne, devote, attente* (huitième jour). Confesseur, il n'oublie pas qu'il est à la fois père, juge et médecin. Enfin, s'il célèbre la messe, il soigne ses dispositions intérieures en songeant à la dignité ineffable du saint sacrifice, et aussi son comportement extérieur, notamment par une longue action de grâce après avoir célébré (neuvième et dernier jour).

Don Bosco développa certaines notes, en particulier sur le Christ modèle du prêtre et sur la charité sacerdotale, thèmes qui l'avaient probablement davantage intéressé. Le Christ, relevait-il, est pour le prêtre un modèle d'humilité, un modèle de soumission à la volonté de Dieu et un modèle de mansuétude à la manière de saint François de Sales, qui parvint à devenir doux malgré un tempérament ardent (*fogoso*). L'archevêque Chiaveroti aurait grandement approuvé les leçons du P. Minini sur le zèle apostolique, telles que don Bosco les enregistra. «Tout prêtre est tenu au zèle des âmes, parce que celui qui vit de l'autel doit servir l'autel. C'est le seul moyen de mettre son âme en sûreté. La charité, c'est l'arbre, le zèle, son fruit; la charité est le soleil, le zèle, la chaleur et l'eau qui irrigue. Il doit être affable, la charité est affable. On attrape plus de mouches avec une goutte de miel qu'avec un baril de vinaigre (S. François de Sales). Caritas non aemulatur, elle n'est pas jalouse. Pas de divisions entre prêtres, non plus qu'avec les autres séculiers. In dubiis libertas, in omnibus caritas. Liberté en matière douteuse, charité en tout. Caritas patiens est, la charité est patiente, pas envieuse, quels que soient (le régime de) vie ou le ministère (exercé), du moment que des âmes sont gagnées à Dieu. Non agit perperam. Elle n'agit pas en vain, inutilement. Etre zélé en temps opportun, toujours avec douceur. Non quaerit quae sua sunt, sed quod Jesu Christi. Elle ne recherche pas son propre bien, mais celui de Jésus Christ. Prêter grande attention à cette phrase. Non quaestum lucrum animarum, sed quaestum pecuniarum. Certains ne font pas la quête pour gagner des âmes, mais la quête de l'argent. Ne

pas prêter le flanc au soupçon de la recherche du lucre dans la prédication, la convoitise des charges ou des offices ecclésiastiques. Fuir les contrats, les négoces, l'enrichissement de la parenté, la constitution de pécules. Gardez-vous de l'avarice...»[128]

La prédication de Sant'Ignazio proposait au jeune prêtre Bosco un type d'apostolat sacerdotal doux, patient et surtout généreux, qui le marquerait définitivement.

Les prédications du *convittore* Bosco

Le *convittore* Bosco s'exerçait lui-même à bien prêcher. Composait-il une série en forme de méditations pour exercices spirituels comme le règlement du *Convitto* le lui demandait? Les archives salésiennes conservent un petit cahier de schémas de sermons autour du thème du jubilé intitulé: *Prediche e squarci di Eloquenza sacra* (Sermons et morceaux d'éloquence sacrée), qui date peut-être des années 1841-1844.[129] Don Bosco disait seulement avoir prêché dans «certaines églises» de Turin, à l'hôpital de la Charité, à l'*Albergo di virtù* (que nous savons être un centre de formation professionnelle), au collège San Francesco da Paola et dans les prisons, lors de «triduums, de neuvaines ou d'exercices spirituels.»[130]

Toutefois, une partie de ses sermons du temps, bien datés, prononcés ou non, ont été conservés et nous donnent une idée du style de sa prédication de jeune prêtre.[131] Leurs thèmes: la fin de l'homme, la mort, le péché, la mort du pécheur, la miséricorde de Dieu, l'eucharistie, la dévotion mariale ou la sainteté, étaient communs au dix-neuvième siècle. Don Bosco en avait puisé la matière dans les Exercices de saint Ignace et les écrits de Paolo Segneri ou de saint Alphonse de Liguori. Il recopiait ces auteurs ou leurs disciples, tels que le jésuite piémontais du dix-septième siècle Carlo Gregorio Rosignoli[132] ou le prêtre ligure son contemporain Antonio Francesco Biamonti.[133]

Son panégyrique de saint Louis de Gonzague préparé pour un public jeune en juin 1844 a été analysé.[134] Il nous instruit sur sa méthode, avec les enfants tout au moins. Une petite vie, œuvre alors récente d'Antonio Cesari, lui avait fourni la matière du développement du discours.[135] Pour décrire les vertus de son saint, il ne modifia qu'à peine les phrases du biographe. Il les offrait en modèles à de jeunes auditeurs désireux, au moins par hypothèse, de «se faire saints». Grâce à elles, Luigi avait connu une mort souriante et gagné la vie éternelle. Le thème désormais favori de notre éducateur, de la

sainteté possible dès l'enfance et la jeunesse, courait déjà dans ce discours. En conclusion, don Bosco dégageait de sa suite d'*esempi*, tous plus surprenants les uns que les autres, deux leçons principales à l'usage de ceux qui l'écoutaient: 1) prier saint Louis et 2) fuir les mauvaises compagnies. Lisons:

«Elle vous plaît, chers jeunes, la mort de Luigi? Oui, sans doute. Si sa mort glorieuse vous plaît, imitez ses vertus, et vous serez saints comme lui. Si Luigi, à votre âge, parmi les mêmes occupations que vous, au milieu de dangers identiques et plus grands que les nôtres, si Luigi a pu quand même se faire saint, pourquoi ne pourrions-nous pas en faire autant nous-mêmes? Et comment y parvenir? Prier saint Luigi qu'il nous aide à le suivre dans ses vertus. Et ce que vous devez particulièrement lui demander, c'est la fuite des mauvais camarades. Retenez bien ceci: la fuite des mauvais camarades. Je le répète: fuite des mauvais camarades...»

Cette répétition ne lui suffisait pas. Jusqu'aux dernières lignes de son discours il insistait sur le double thème de la prière à Luigi et de la fuite des mauvaises compagnies. Il s'était lui-même méfié de ces sortes de compagnons à l'école et au séminaire; et les confidences de détenus, qui s'étaient bêtement jetés dans la gueule et sous les griffes des loups de la ville et avaient ensuite payé durement leur sotte témérité, le persuadaient que là était le danger courant pour la jeunesse qu'il connaissait. Le prédicateur Bosco ne s'embarrassait pas de considérations théologiques sur la grâce et la libre coopération de l'homme. Il préférait les comparaisons prises dans la nature (le choix des fleurs d'un jardin au début du panégyrique de saint Louis), alignait des exemples concrets, formulait des conseils pratiques et répétait inlassablement des exhortations à vivre vertueux et à choisir très haut ses modèles d'existence.

Notre prédicateur désormais formé ne changera plus de style d'exposition.

Les premières confessions

Au bout de deux années de *Convitto*, don Bosco passa l'examen dit «de confession». Le 10 juin 1843, l'archevêque Fransoni lui délivra les lettres qui lui reconnaissaient le pouvoir de confesser.[136] Cet instrument d'apostolat prit immédiatement, nous confie-t-il, une place dominante dans son ministère auprès des jeunes dans les prisons, dans son «oratoire» et «partout où (il) était appelé». La fréquentation des

malades des hôpitaux lui valait alors une dermatose avec pétéchies dont il conservera les traces.[137] Les jours fériés, il aimait voir son confessionnal de San Francesco «entouré de quarante ou cinquante jeunes garçons», capables d'attendre pendant des heures leur tour de confession.[138]

Il nous est permis d'entrer dans ce confessionnal si dévotement assiégé pour nous familiariser avec une pastorale devenue étrange en bien des endroits. Don Bosco suivait à coup sûr les leçons de saint Alphonse, qui avait consacré au confesseur de jeunes un long paragraphe: «Comment se comporter avec les enfants, les adolescents et les jeunes filles», aussi bien de la *Praxis confessarii*[139] que de l'*Homo apostolicus*.[140]

Le confesseur, enseignait-il, doit traiter les jeunes avec une grande charité et, autant que possible, avec une grande douceur. Il commence par vérifier s'ils connaissent les principes de la foi. S'ils les ignorent et que lui-même en a le temps, il les instruit avec patience; sinon, il les adresse à une autre personne, pour qu'ils apprennent au moins les «choses» nécessaires au salut.

Lors de la confession proprement dite, le confesseur, dans un premier temps, veille à ce que l'enfant avoue de lui-même les péchés dont il se souvient. Puis il l'interroge. Saint Alphonse alignait les questions à lui poser si le confesseur le jugeait utile. 1) Aurait-il par honte caché une faute grave? 2) A-t-il blasphémé contre les saints ou les jours saints ou encore juré en mentant? 3) A-t-il omis d'entendre la messe les dimanches et jours de fête de précepte? 4) A-t-il désobéi à ses parents, leur a-t-il manqué de respect, s'est-il moqué d'eux, les a-t-il frappés ou insultés? (Saint Alphonse rappelait ici que, dans ce cas, le confesseur devait exiger que les enfants demandent pardon à leurs parents gravement insultés.) 5) A-t-il commis le péché d'impureté? Saint Alphonse invitait à se montrer très prudent sur ce chapitre. Le confesseur commence par des généralités. Il demande si l'on a dit des grossièretés, si les jeux avec d'autres garçons ou filles ont été menés au grand jour. Enfin, si l'on a commis des actions impures. Le nombre accroissant la gravité, il devait s'en informer. «Et maintenant, dis-moi, combien de fois as-tu fait cela?» Si l'enfant se dérobe, le confesseur continue: «Cinq fois, dix fois?» Il lui demande aussi avec qui il dort et si, au lit, il a joué avec ses mains. 6) A-t-il volé, endommagé le bien d'autrui? 7) A-t-il médit de quelqu'un, l'a-t-il calomnié? 8) S'est-il confessé et a-t-il communié à Pâques? A-t-il mangé de la viande les jours défendus?

Saint Alphonse voulait qu'on accordât une attention particulière à l'absolution des enfants. Si le confesseur juge que son pénitent a un usage suffisant de sa raison, soit parce qu'il s'est confessé distinctement, soit parce qu'il a correctement répondu à ses questions, et s'il apparaît qu'il comprend déjà que, par son péché, il a offensé Dieu et mérité l'enfer, il l'absout s'il lui semble suffisamment disposé. Les jeunes récidivistes en matière grave sont traités comme les adultes. Autrement dit, à moins de signes extraordinaires de repentir, l'absolution leur est différée. Mais si le pénitent, d'après son comportement (il se tient mal durant la confession, regarde à droite et à gauche, joue avec ses doigts, intervient à tort et à travers) fait douter du plein usage de sa raison, en cas de danger de mort ou en vue de l'accomplissement du précepte pascal, il est absous, mais sous condition, surtout s'il a avoué une faute supposée mortelle. Il convient en effet, pour une cause juste, d'administrer le sacrement sous condition; or libérer un enfant de l'état de damnation, si, par hasard, il y était tombé, est une cause juste. On agit de même si l'enfant est récidiviste, car, pour ceux qui jouissent d'une parfaite capacité de discernement, l'absolution n'est différée que dans l'espoir que, passé le délai, ils reviendront mieux disposés. Un espoir très problématique dans le cas d'enfants qui ne jouissent pas complètement de leur raison. D'après l'opinion probable d'un grand nombre de docteurs, écrivait encore saint Alphonse, les enfants aux dispositions douteuses peuvent – pour le moins au bout de deux ou trois mois – être absous sous condition même s'ils ne s'accusent que de péchés véniels, afin de n'être pas longtemps privés de la grâce sacramentelle et peut-être même de la grâce sanctifiante si, par hasard, ils avaient la conscience souillée d'une faute grave qui leur fût cachée.

Enfin, dernier acte du sacrement, le confesseur veille à ce que les enfants émettent en vérité l'acte de contrition nécessaire à la validité de l'absolution. Car le confesseur est lui-même fautif s'il se prête à un simulacre et pardonne au nom du Christ, non seulement un pécheur qui ne regrette rien et ne prétend rien changer à ses habitudes coupables, mais même celui qui n'ébauche pas un sentiment de contrition d'avoir offensé son Dieu. Pour cela, il demande par exemple à son jeune pénitent: «Aimes-tu Dieu, ton Seigneur si grand et si bon, qui t'a créé, qui est mort pour toi, etc.? Tu as offensé ce Dieu, il veut te donner son pardon. Et toi, tu dois espérer qu'il te pardonnera à cause du sang de Jésus Christ. Mais il faut te repentir. Qu'est-ce que tu dis? Regrettes-tu de l'avoir offensé, etc.? Sais-tu que, par ces injures que

tu as faites à Dieu, tu as mérité l'enfer? Regrettes-tu de les avoir commises? Mon Dieu, je ne veux plus t'offenser, etc.» Quant à la pénitence à imposer, qu'elle soit, dans la mesure possible, légère et d'exécution immédiate, sinon l'enfant l'oublie ou l'omet.[141]

Saint Alphonse complétait son paragraphe par des avis aux confesseurs que des adolescents interrogent sur le choix de leur futur état de vie: vie religieuse, sacerdoce séculier ou mariage. Quelques-unes de ses considérations plus ou moins surprenantes frappaient probablement don Bosco. Le confesseur devait veiller à ce que l'aspirant à la vie religieuse ne soit pas poussé par ses parents à entrer dans une communauté de «non-observants». Pour ce bon connaisseur des monastères et des couvents, vie religieuse ne signifiait pas automatiquement pratique de la perfection. Et puis il ne fallait encourager un jeune à devenir prêtre séculier qu'après une longue expérience probatoire. Saint Alphonse ne croyait guère à la vertu d'un jeune homme ordinaire: *avis rara* (oiseau rare), disait-il. Et les prêtres séculiers, soumis aux mêmes obligations que les religieux, demeurent en outre exposés aux «dangers du monde». Quant au mariage, la question principale était celle de l'honneur ou du déshonneur de la famille, dont le confesseur avait toujours à se préoccuper.

La longueur de ces explications ne devrait pas nous tromper sur les confessions de San Francesco d'Assisi. Don Cafasso était expéditif. On ignore combien de temps duraient les confessions à don Bosco pendant ses années d'apprentissage. Mais si l'on en juge par son comportement successif, à l'imitation de son maître spirituel, ses questions et ses monitions devaient déjà être habituellement brèves. A cette étape de sa vie, don Lemoyne croyait pouvoir témoigner:

«Don Bosco avait bien compris son maître don Cafasso de sainte mémoire: même charité dans l'accueil des pénitents, même précision dans l'interrogation et même brièveté dans la confession, de sorte qu'en quelques minutes il délivrait les consciences les plus embrouillées; même concision dans les mots pour exciter au repentir, qui entraient dans l'âme et y restaient gravés; même prudence dans la proposition des remèdes. Qui eut la chance de se confesser à don Bosco se souvient toujours de la force et de l'onction de ses conseils, je l'ai moi-même expérimenté.»[142]

Les exhortations de don Cafasso

La Providence offrait alors trois modèles au *convittore* Giovanni Bosco. Les deux premiers, Luigi Guala et Giuseppe Cafasso, nous

sont devenus familiers. Don Bosco leur joignait dans ses *Memorie* Felice Golzio, encore *convittore*, mais qui, «par son travail inlassable, son humilité et sa science, était un véritable soutien ou mieux un bras solide pour Guala et Cafasso.»[143] «Les prisons, les hôpitaux, les chaires, les instituts de bienfaisance, les malades à domicile, les villes, les campagnes, et, peut-on dire, les palais des grands et les cabanes des pauvres, éprouvaient les effets salutaires du zèle de ces trois flambeaux du clergé turinois», écrivit-il non sans emphase.[144] Au *Convitto*, il ne dépendait que de lui, assurait-il, de marcher sur leurs traces, de reproduire leur savoir et d'imiter leurs vertus.

Toutefois, des trois, son directeur spirituel don Cafasso, entre les mains de qui il remettait toutes les «décisions», tous les «projets» et toutes les «actions» de sa vie, lui était certainement le plus cher et le plus proche.[145] Or, au début de l'année scolaire 1843-1844, le relief de ce jeune maître augmentait encore dans l'institution. Des infirmités qui paralysaient ses membres inférieurs obligeaient don Guala à lui céder les conférences de l'après-midi. Cafasso les ajouta aux leçons de la matinée, de plus en plus suivies par des étrangers à l'institution.[146] On s'y pressait.[147]

Cette même année scolaire, le cycle des études du *Convitto* étant de deux ans, don Bosco, désormais en possession des pouvoirs de confesser, aurait pu entrer dans le ministère actif. Pour une raison ou pour une autre, il demeurait encore dans l'établissement. Selon une tradition salésienne qui paraît fondée, don Guala lui confiait une charge de «répétiteur extraordinaire.»[148] En 1843-1844, il aurait donc plus ou moins collaboré avec don Cafasso, non seulement dans les prisons, les chaires et les confessionnaux, mais jusque dans l'enseignement du *Convitto*.

Cet enseignement de don Cafasso, qui couvrait l'ensemble des traités de théologie morale, des actes humains aux contrats et aux obligations liées aux divers sacrements, subsiste plus ou moins pour nous dans une longue suite de notes dûment rassemblées à la fin du siècle dernier pour son procès informatif de béatification et canonisation.[149] On y distingue: 1) des remarques interfoliées dans un exemplaire des *Commentaria theologiae moralis* d'Antonio Alasia, dont une édition en huit petits volumes avait paru à Turin en 1830-1831 chez les héritiers Botta; et 2) une série de brèves «dissertations» et «analyses de questions» à partir de cette même théologie morale. Reconnaissons que ces diverses notes ne présentaient rien de bien original. Les étudiants de don Cafasso étaient surtout frappés par les réflexions

et les excursus ascétiques de leur maître pendant ses cours. Selon Mgr Bertagna, témoin particulièrement autorisé de son procès de canonisation, «il lui était difficile de faire un cours sans y insérer quelque bon principe d'ascétique, principe qu'il ne destinait pas aux spéculations de l'esprit, mais qu'il avait le don d'imprimer dans le cœur. Quand arrivait une fête de dévotion, la conférence devenait plus ascétique que morale.»[150]

Les leçons spirituelles de don Cafasso concernaient directement le clergé. Au seuil de son ministère, don Bosco reçut de don Cafasso une certaine image du bon prêtre, qu'il porterait en lui au long de son existence. Il n'est pas impossible de la reconstituer. Elle paraît, brossée de pied en cap, dans une double série de sermons d'exercices spirituels rédigés par don Cafasso et soigneusement édités après sa mort.[151]

Le prêtre, enseignait-il, est par nature un homme comme un autre. Mais la dignité à laquelle il est élevé le rend «le plus grand de tous les hommes de ce monde» et la situe à mi-chemin entre Dieu et l'homme, au-dessous de Dieu et au-dessus de l'homme, moindre que Dieu et plus qu'un homme. Malheureusement, poursuivait-il, beaucoup trop de prêtres perdent leur dignité «dans la fange de ce monde, dans les trafics, dans les affaires, dans les divertissements, par les rues, par les maisons, avec des gens de toute sorte, comme s'il n'y avait pas de différence entre le prêtre, le rentier, le vagabond, le mondain et, parfois, l'impie. Pauvres ecclésiastiques!» Le prêtre conscient tient son rang. Par la grâce de sa vocation, il a été séparé des autres, élevé et comme transformé en un autre homme. Un mode de vie commun ne peut donc lui convenir, ses mœurs doivent le distinguer. Sel de la terre, lumière du monde, non seulement il évite le péché, mais il refuse de merer une vie trop ordinaire: sommeil, oisiveté, fréquentations douteuses, mauvaise tenue à l'église. Homme différent, homme séparé, l'ecclésiastique a, dans la société, une autre gravité, une autre modestie, une autre attitude, un autre comportement que le commun des fidèles, de sorte qu'à le voir on puisse dire immédiatement qu'il est différent. Sa vertu ne peut être ordinaire, elle doit être supérieure. «Nous ne sommes pas des anges», objectent les clercs. Certes! Mais, s'ils ne sont pas meilleurs que les laïcs, ceux-ci le leur reprocheront à juste titre, ils seront pour eux des objets de scandale. En somme, parce qu'il est différent par la dignité, par le caractère, par les pouvoirs, par les capacités, le prêtre doit se distinguer dans sa manière de percevoir, de parler et d'agir, en un mot dans toutes ses mœurs.[152] Sa modestie d'une part, sa délicatesse de conscience de l'autre, doivent être excep-

tionnelles.[153] Il «fuit le monde.»[154] La vie qu'il mène est systématiquement «exemplaire.»[155] Ses «conversations», c'est-à-dire, dans le langage de don Cafasso, ses participations aux réunions familières et distrayantes, sont toujours surveillées. «... Qu'il parle, qu'il s'entretienne, qu'il soit familier, qu'il rie, qu'il joue même avec autrui, peu importe, sa conversation est celle d'un saint, celle d'un prêtre, celle d'un apôtre.»[156] Le zèle de la cause de l'honneur de Dieu et du salut des âmes l'imprègne et le transporte. Pour don Cafasso, le clerc est un soldat toujours en bataille contre le péché. «Dieu a mis un homme sur la terre, pour que les autres soient sauvés, et cet homme est l'ecclésiastique.»[157] «Voici donc en quelques mots la fin, le but et la mission de l'ecclésiastique sur la terre: lutter, lutter continuellement, lutter énergiquement contre le péché. A cela tendent, en cela se résument tous ses devoirs, toutes ses obligations d'homme destiné au bien public. Il doit s'engager dans cette lutte avec tout son zèle, avec toute son activité, consumer toutes ses forces dans cette bataille et y persévérer jusqu'au dernier souffle de sa vie mortelle.»[158] Le prêtre zélé, qu'il soit curé, chapelain ou maître d'école, n'aura peut-être pas grande science, ne sera pas spécialement docte et éloquent; il n'aura pas bonne santé ni tellement de prestance. Il n'importe, il a du zèle et cela suffit. «Dans ces cas, on peut vraiment dire que Dieu et l'Eglise ont des hommes à eux, de vrais soldats, de vrais apôtres, de vrais défenseurs, sur qui compter dans l'épreuve et le combat.»[159]

Les discours et les exhortations de don Cafasso nourrissaient et renforçaient la générosité naturelle et la vigueur combative du *convittore* Bosco. Lui aussi confesserait, parlerait, écrirait pour Dieu. Dieu n'a que faire des soldats de parade et des peureux qu'un coup de vent jette au sol. Honte aux oisifs! En ce premier semestre de 1844, dans la paix studieuse du *Convitto* il se disposait à une vie de lutte au service de Dieu et des âmes à sauver. Le prêtre ne se ménage jamais. «On se reposera en paradis», allait-il répondre à la marquise de Barolo.

Notes

1. Un acte de naissance et de baptême de Castelnuovo, daté du 27 juin 1841 et signé par «D. Bosco Giovanni vicecurato», a été reproduit dans la revue *Il Tempio di Don Bosco*, décembre 1993, p. 23.
2. MO 116/5 à 117/18.
3. MO 120/4 à 121/19.
4. Sur la ville de Turin autrefois, je me sers principalement des descriptions de

M. Paroletti, *Turin et ses curiosités*, Turin, Reycend et Cie, 1819, 441 p.; D. Bertolotti, *Descrizione di Torino*, Turin, G. Pomba, 1840, VIII-472 p.; L. Cibrario, *Storia di Torino*, Turin, Al. Fontana, 1846, 532 et 774 p., cartes annexes; G. Melano, *La popolazione di Torino e del Piemonte nel secolo XIX*, coll. Istituto per la storia del Risorgimento italiano. Comitato di Torino, Turin, Palazzo Carignano, 1961, XI-214 p.; N. Nada, *Dallo Stato assoluto allo Stato costituzionale. Storia del Regno di Carlo Alberto dal 1831 al 1848*, Turin, Palazzo Carignano, 1980, 184 p.; U. Levra, *L'altro volto di Torino risorgimentale, 1814-1848*, Turin, Palazzo Carignano, 1989, 285 p.

5. Charles de Brosses à M. de Neuilly, Turin, 3 avril 1740; dans Ch. de Brosses, *Lettres d'Italie*, éd. du Raisin, 1928, t. II, p. 331-332.

6. Voir la belle estampe: «Vue pittoresque de la ville de Turin, prise de l'esplanade de l'église des capucins», au début du livre cité de M. Paroletti.

7. Pier Francesco Cometti au Vicaire de la ville, 10 mai 1840; cité par U. Levra, *L'altro volto...*, p. 162.

8. Davide Bertolotti se trompait. L'ingénieur John Loudon Mac Adam (1756-1836) était, non pas Américain, mais sujet de Sa Gracieuse Majesté britannique. Il répandit d'abord en Ecosse, pays dont il était originaire, puis en Angleterre, le procédé de pavage en pierres dures concassées qui a, depuis lors, porté son nom.

9. D. Bertolotti, *Descrizione di Torino...*, cit., p. 99-100.

10. Pour ce circuit, je me suis servi d'anciennes cartes de Turin et des indications de U. Levra, *L'altro volto...*, p. 159-160.

11. Xavier de Maistre, *Voyage autour de ma chambre*, chap. XXIX. Le chapitre XXX est consacré aux bienfaiteurs cachés de Turin.

12. Gian Mario Bravo, *Torino operaio. Mondo del lavoro e idee sociali nell'età di Carlo Alberto*, Turin, Fondazione Einaudi, 1968; Umberto Levra, *L'altro volto di Torino risorgimentale*, cité. C'est à cet ouvrage que nous devons le titre de ce paragraphe.

13. Cité par R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 109.

14. L. Franceseti di Mezzenile, *Memoria sulla necessità di avvisare ai mezzi onde isbandire la mendicità*, letta nella tornata del dì 11 dicembre 1827 nella Regia Camera d'Agricoltura e di Commercio di Torino da un membro della medesima, Turin, Chirio et Mina, 1829, p. 3; cité par U. Levra, *L'altro volto...*, p. 80.

15. D'après un rapport de la direction du Ricovero di Mendicità au Vicaire de Turin, 17 juin 1842; cité par U. Levra, *L'altro volto...*, p. 81.

16. Procès verbal de l'arrestation de Pietro Gattino, 21 janvier 1842; cité par U. Levra, *L'altro volto...*, p. 83.

17. Rapports de police résumés dans U. Levra, *L'altro volto...*, p. 83-85.

18. Lettre citée, 10 mai 1840; dans U. Levra, *L'altro volto...*, p. 86.

19. L. Valerio, *Igiene e moralità degli operai di seterie*, Turin, Baglione et Cie, 1840, p. 20-21; cité par C. Felloni et R. Audisio, «I giovani discoli», in *Torino e Don Bosco*, dir. G. Bracco, Turin, 1989, fasc. I, p. 100.

20. Procès verbal du 5 février 1846, reproduit dans C. Felloni et R. Audisio, «I giovani discoli», *art. cit.*, p. 102.

21. D'après C. Bermond, *Torino da capitale politica a centro manifatturiero (1840-1870)*, Turin, 1983, p. 32-62; cité par G. Chiosso, «L'oratorio di Don Bosco e il rinnovamento educativo nel Piemonte carloalbertino», in *Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità*, dir. P. Braido, Rome, 1987, p. 95, n. 37.

22. Gioacchino Valerio, *Igiene pubblica. Dalle cause che favoriscono lo sviluppo del*

cholera morbus in Piemonte ed in Liguria. Studi medici, Turin, Canfari, 1851, p.-88; cité par U. Levra, *L'altro volto...*, p. 165.

23. Une curiosité. L'assimilation romantique de Vanchiglia – en réalité du seul *Moschino* – la nuit à un lugubre château-fort avec tours et pont-levis, telle que nous la lisons dans l'une des relations de Giuseppe Brosio, le Bersagliere (*Relazioni* I, p. 2-3), image qui fut répétée par don Lemoyne en MB III, 561/1-12, dérivait en réalité de G.A. Giustina, *I misteri di Torino. Romanzo sociale*, Turin, Pubblicazioni del Romanziere popolare, 1880, p. 229-230, passage qui a été recopié dans U. Levra, *L'altro volto...*, p. 164-165. Sur Brosio, voir, *ci-dessous*, chap. VI, n. 164.

24. A Paris, une sur trois et, pour l'ensemble de la France, une sur quatorze. Sur la question des naissances illégitimes et des cadavres de bébés, voir U. Levra, *L'altro volto...*, p. 71-73.

25. V. Bersezio, *La Plebe. Romanzo sociale*, Turin, Favale, 1867, première partie, p. 3; long passage cité par U. Levra, *L'altro volto...*, p. 173-174.

26. Sur les dégâts matériels et moraux provoqués par la fréquentation des cabarets et sur l'ivrognerie il existe toute une littérature avec quelques-uns des plus grands noms de l'aristocratie et de la bourgeoisie piémontaises dans la lutte contre leurs funestes conséquences. Voir G. Chiosso, «L'oratorio di Don Bosco e il rinnovamento educativo nel Piemonte carloalbertino», in *Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità*, art. cit., p. 94, n. 34.

27. J'adapte le titre sur le même problème en France: Giovanna Procacci, *Gouverner la misère. La question sociale en France, 1789-1848*, Seuil, 1993.

28. D'après U. Levra, *L'altro volto...*, p. 188-189.

29. *Descrizione di Torino*, cit., p. 373.

30. Bertolotti en énumérait et décrivait trente. L'énumération dans *Descrizione di Torino*, p. 208.

31. En 1728, le protestant genevois Jean-Jacques Rousseau, catéchumène catholique, entra le 12 avril dans cet *Ospizio* (n° 24 de Bertolotti) avant d'abjurer le 21 suivant. Voir J.-J. Rousseau, *Confessions*, livre II, dans *Œuvres complètes*, I, Bibliothèque de la Pléiade, Paris, 1959, p. 60.

32. D'après D. Bertolotti, *Descrizione di Torino*, p. 176-177.

33. D'après J. Bernardi, *Cenni storici sull'Albergo di virtù di Torino*, in *Calendario gen. del regno pel 1858*, Turin, 1858, Appendice, p. 3-34, résumé dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 170-171.

34. L. Cibrario, *Storia di Torino*, II, p. 102-103.

35. Sur Cottolengo, voir le récit hagiographique de Pietro Gastaldi, *Vita del venerabile servo di Dio Giuseppe Benedetto Cottolengo, fondatore della Piccola Casa della Divina Provvidenza sotto gli auspizi di san Vincenzo de' Paoli*, scritta in sei libri, Turin, P. Marietti, 1882, 3 vol. Rééd. Edition revue et illustrée en un volume, Pinerolo, 1959. Peut être complété et nuancé à l'aide du *Carteggio di san Giuseppe Benedetto Cottolengo (1786-1842), fondatore della Piccola Casa della Divina Provvidenza di Torino*, a cura di Lino Piano, Turin, Piccola Casa della Divina Provvidenza, 1989-1990, 2 vol.

36. D'après son portrait dessiné sur la page de couverture de E. Reffo, *Don Cocchi e i suoi artigianelli*, Turin, 1957 (1ère éd., 1896), seul ouvrage documenté sur don Cocchi. Sur la fondation de l'oratoire de l'Angelo custode, *ibid.*, p. 8-10.

37. Sur ce *Convitto*, voir les biographies déjà citées de don Cafasso par Giuseppe Colombero (Turin, 1895) et Luigi Nicolis di Robilant (Turin, 1912), G. Usseglio, *Il teologo Guala e il Convitto ecclesiastico di Torino*, Turin, SEI, 1948, et l'ouvrage de Candido Bona sur les *Amicizie*, cité note suivante.

38. C. Bona, *Le «Amicizie». Società segrete e rinascita religiosa (1770-1830)*, Turin, Deputazione subalpina di storia patria. Palazzo Carignano, 1962.

39. Turin, 1771, 3 vol. Reproduit dans Migne, *Démonstrations évangéliques*, t. 13, col. 9-192. Le dernier chapitre (chap. XVIII), intitulé: «Expédient qui peut contribuer à arrêter les progrès ultérieurs de l'incrédulité», annonçait en fait l'*Amicizia cristiana*.

40. D'après les «Loix de l'Amitié Chrétienne», dans C. Bona, *Le «Amicizie»...*, p. 477.

41. C. Bona, *Le «Amicizie»...*, p. 57-89.

42. C. Bona, *Le «Amicizie»...*, p. 104-115, 503-511.

43. Titre suggéré par Joseph de Maistre, d'après C. Bona, *Le «Amicizie»...*, p. 319, n. 77.

44. *Regolamento della Società dell'Amicizia Cattolica*, Turin, Stamperia Reale, 1819. Reproduction de ce règlement dans C. Bona, *Le «Amicizie»...*, p. 559.

45. Sur Lanteri, travail fondamental d'Amato Pietro Frutaz, *Pinerolien. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Pii Brunonis Lanteri Fundatoris Congregationis Oblatorum M.V. († 1830). Positio super introductione causae super virtutibus ex officio compilata*, Rome, 1946. Référé désormais: *Positio Lanteri*. — Sur les oblats de Marie, *Costituzioni e Regole della Congregazione degli Oblati di Maria V.*, Turin, Eredi Botta, 1851; P. Calliari, «Oblati di Maria Vergine», *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, VI, 1980, col. 634-637.

46. Manifeste dans une lettre qu'il écrivait vers la fin de 1821 à l'évêque de Pinerolo, Mgr Francesco Bigex (*Positio Lanteri*, p. 337-338.)

47. Paolo Calliari, «Lanteri, Pio Bruno», *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, V, 1978, col. 450. P. Calliari a publié le *Carteggio del venerabile padre Pio Bruno Lanteri (1759-1830)...*, Turin, 1975-1976, 5 vol.

48. Lettre de Lanteri à Penkler, minute du 10 mai 1806, in *Positio Lanteri*, p. 129.

49. Les deux autres conférences étaient tenues, l'une à l'université, l'autre au séminaire de Turin.

50. Antonio Alasia (1731-1812), professeur à l'université de Turin, était l'auteur d'une *Theologia moralis breviori ac faciliori methodo in quatuor tomos distributa*, ab omni censura quae iusta et aequa videri possit vindicata necnon dissertatione de beneficiis aucta, d'après sa deuxième édition corrigée, Turin, Paravia, MDCCCXXXIV, 4 volumes.

51. On ne doit pas oublier le rôle de Lanteri. Le *Convitto* peut être dit une création lantérienne aussi bien que guallienne.

52. Une histoire sommaire du *Convitto* dans l'article d'Amato Pietro Frutaz, «Guala», *Dictionnaire de Spiritualité*, t. VI, 1967, col. 1092-1094.

53. *Regolamento del Convitto ecclesiastico nella casa detta di s. Francesco di Torino diretto dal teologo collegiato Luigi Guala*, Introduction. D'après la copie manuscrite conservée dans les Archives des Oblats de la Vierge Marie I, 219 b. Ce document constitue vraisemblablement le projet d'origine de la version reportée en appendice dans G. Colombero, *Vita del servo di Dio D. Giuseppe Cafasso...*, p. 357-363. Ce projet d'origine, dit ici *Regolamento Chiaveroti*, daté en finale du 7 janvier 1819 et contresigné par l'archevêque Chiaveroti le 28 février 1821, a été édité dans A. Giraudo, *Clero, seminario e società...*, p. 392-398. Le règlement édité par G. Colombero, qui se référait à un rescrit de Grégoire XVI du 15 septembre 1842, paraît avoir été postérieur à la mort de don Guala (1848), et donc au temps de don Bosco (1841-1844).

54. Le coup était surtout destiné au comte Rodolphe de Maistre, fils de Joseph, selon un rapport Senft von Pilsach à Metternich, Turin, 12 juillet 1828; éd. C. Bona, *Le «Amicizie»...*, p. 616-617.

55. D'après G. Colombero, *Vita del servo di Dio D. Giuseppe Cafasso...*, p. 34, 67, 69.

56. MO 121/20-27.

57. *Regolamento Chiaveroti*, Introduction.

58. *Regolamento Chiaveroti*, art. 19.

59. *Regolamento Chiaveroti*, art. 20.

60. Chacun dans sa propre chambre selon le règlement Colombero. L'habitude avait probablement été prise depuis longtemps.

61. D'après L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, cit., I, p. 33.

62. L'horaire du Convitto d'après le *Regolamento Chiaveroti*, art. 1.

63. *Regolamento Chiaveroti*, art. 2. A la suite, références dans le texte aux articles de ce même *Regolamento*.

64. «Sic decet omnino clericos in sortem Domini vocatos, vitam, moresque suos omnes componere, ut habitu, gestu, incessu, sermone aliisque omnibus rebus nihil nisi grave, moderatum ac religione plenum praeferant» (Concile de Trente, sess. 22, *De Reformatione*, chap. 1).

65. Il ne disparaîtra évidemment pas après don Guala. Voir *Regolamento Colombero*, art. 2, n° 9.

66. Point non signalé dans le *Regolamento Chiaveroti*, mais spécifié par le *Regolamento Colombero*, § Vacanze. La pratique devait exister au temps de don Guala, recteur du sanctuaire de Sant'Ignazio.

67. D'après L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, cit., I, p. 33-34.

68. Allusion dans le *Regolamento Chiaveroti*, art. 8; amplement illustré par les biographies de don Cafasso.

69. G. Colombero, *Vita del servo di Dio Don Giuseppe Cafasso...*, cit., p. 51, 58.

70. Béatifié en 1816, Alphonse sera canonisé en 1839, à la veille de l'entrée de don Bosco au *Convitto* turinois. Sur ce saint, bonne biographie de Théodule Rey-Mermet, *Le saint du siècle des Lumières, Alfonso de' Liguori (1696-1787)*, Paris, Nouvelle Cité, 1982.

71. C. Bona, *Le «Amicizie»...*, p. XXI, n. 41.

72. D'après la lettre Bardani à Tosti, 26 juillet 1828, dans Pietro Savio, *Devozione di Mgr A. Turchi alla S. Sede. Testo e DCXXVII documenti sul giansenismo italiano e estero*, Roma, 1938, p. 643.

73. P. Savio, *Devozione di Mgr A. Turchi...*, p. 644-645.

74. *Homo apostolicus instructus in sua vocatione ad audiendas confessiones sive Praxis et instructio confessariorum*, d'après le titre complet de la deuxième édition stéréotypée revue et corrigée, Turin, Hyacinthus Marietti, 1844, VI-800 p.

75. Selon Giuseppe Cacciatore, «le calcul, même approximatif, des exemplaires des œuvres de S. Alphonse qu'il diffusa, surtout de l'*Homo apostolicus*, s'avère impossible. On peut dire que toutes les éditions particulières de cet ouvrage et des autres œuvres ascétiques et polémiques de Liguori, sorties en Piémont entre 1790 et 1830, ont été faites sous l'impulsion et avec le concours financier de Lanteri et de ses trois *Amicizie*» (G. Cacciatore, *S. Alfonso de' Liguori e il giansenismo*, Florence, éd. Fiorentina, 1942, p. 430).

76. *Praxis confessarii*, § II. J'utilise l'édition de Gabriel-Marie Blanc (Rome, typ. Polyglottis Vaticanis, 1912), composée à partir de l'édition Léonard Gaudé.

77. *Praxis confessarii*, § III-V.

78. *Praxis confessarii*, § VI-XVI.

79. *Praxis confessarii*, § XVII-XVIII.

80. *Praxis confessarii*, § XIX-XX.

81. *Homo apostolicus*, chap. I, § XXIII. Sur l'ensemble de cette question, qui paraîtra fort étrange dans la deuxième partie du vingtième siècle, quand la théologie morale sera devenue biblique et humaniste, voir l'article de J.-M. Aubert, «Probabilisme», dans *Catholicisme*, t. XI, 1988, col. 1064-1076, article beaucoup plus équilibré dans son appréciation du système probabiliste, que celui, historiquement très riche, du P. Th. Deman, «Probabilisme», DThC, t. XIII, 1936, col. 417-619, qui le vitupérait inconsidérément.

82. *Homo apostolicus*, chap. XVI, § VII-XXIII.

83. Voir le paragraphe «Attrizionisti e contrizionisti», dans G. Cacciatore, *S. Alfonso de' Liguori e il giansenismo*, cit., p. 465-468.

84. Voir G. Sommervogel, «Antoine, Paul-Gabriel», DThC, t. I, deuxième partie, 1909, col. 1443-1444.

85. MO 122/38-51.

86. *Exemplum scriptorum servi Dei Josephi Cafasso*, p. 756. Voir, *ci-dessous*, n. 149.

87. MO 122/51-55.

88. Carena, dans le Procès diocésain de Cafasso, p. 736-737.

89. D'après L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, cit., I, p. 45.

90. G. Bosco, *Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso...*, cit., p. 78.

91. *Ibidem*.

92. C. Ilarione Pettiti di Roreto, *Saggio del buon governo della mendicità, degli istituti di beneficenza e delle carceri*, Turin, G. Bocca, 1837, 2 vol.; Id., *Della condizione attuale delle carceri e dei mezzi di migliorarle*, Turin, Pomba, 1840; *Regie Patenti con cui S.M. assegna al Dicastero dell'Interno sulla Cassa di riserva del 1834 la somma di due milioni di lire onde far fronte alle spese di erezione e adattamento di carceri e prigioni centrali, e stabilisce il modo con cui se ne opererà il rimborso*, 9 février 1839; dans *Raccolta degli Atti di Governo...*, XXXVIII, p. 53-55.

93. Cette description d'après L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, cit., II, p. 82-83.

94. Prédication de Cafasso, V, 7, citée par L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, cit., II, p. 85. — Description réaliste des grandes salles de prison en *Documenti* II, 44, répétée mais adoucie dans MB II, 173/17-32.

95. D'autres prêtres, ainsi que des *convittori*, qu'il invitait à partager son apostolat, l'aidaient. Voir L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, II, p. 84.

96. Don Bosco évoquera de cette manière l'apostolat de Cafasso dans les prisons au cours de son oraison funèbre à San Francesco d'Assisi en 1860. Voir la *Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso...*, cit., p. 82-83. Telle était l'image exemplaire qu'il avait retenue.

97. D'après la description de don Bosco dans sa *Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso...*, cit., p. 84-87.

98. L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, I, p. 48.

99. G. Bosco, *Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso...*, cit., p. 77.

100. MO 123/67-78.

101. MO 123/72-79.

102. C'est ce qu'on peut tirer de plus sûr du chapitre de don Lemoyne sur l'apostolat de don Bosco jeune prêtre dans les prisons en MB II, p. 172-184, chapitre construit à partir d'anecdotes difficilement vérifiables et de témoignages généraux du procès de canonisation, que le biographe a amplifiés.

103. Une anecdote ancienne (elle paraissait déjà en *Documenti* II, 50-51, c'est-à-dire vers 1885, et, de là, est entrée en MB II, 366/24 à 370/16), très détaillée et, en soi, fort intéressante, que don Lemoyne attestait avoir entendue de la bouche même de don Bosco (en ad 13um, POS 123), a longuement décrit l'assistance de celui-ci et de don Cafasso à deux condamnés à mort, dont un jeune d'une vingtaine d'années, à Alessandria en 1846: don Bosco perdit connaissance à l'heure du supplice.

104. Bargetto, au Procès diocésain de béatification et de canonisation de don Cafasso, p. 405; témoignage cité par L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, II, p. 8.

105. *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, II, p. 8-9, qui a multiplié à cet endroit les références aux témoins du procès de canonisation.

106. MO 124-127.

107. MO 124/5-7.

108. On ne peut garantir qu'elle ait pris toute sa consistance dès 1841.

109. Dans son oraison funèbre de don Cafasso à l'oratoire S. François de Sales en 1860. Voir la *Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso...*, cit., p. 20.

110. Formule de MO 124/9-11.

111. On tendrait à le croire en l'entendant bientôt désigné au sacristain comme «ami» de don Bosco (MO 125/29).

112. Le récit de Ruffino – répétant ce qu'il entendait de don Bosco en 1860 – fut à l'origine des joyeuses questions: «Sais-tu chanter? Siffler?», ignorées des MO et entrées, à la grande satisfaction des éducateurs de jeunes, dans le texte reçu des MB II, 73/23-25.

113. Bien entendu, toute la reconstruction de l'épisode par les soins de don Bosco reste plus ou moins problématique. En particulier, on se gardera de prendre à la lettre le dialogue Bosco-Garelli. Je crois cependant à la solidité du noyau de l'anecdote: la rencontre d'un jeune garçon – probablement du nom de Garelli – un peu perdu dans la sacristie de San Francesco d'Assisi le 8 décembre 1841. L'insuccès des recherches sur Garelli dans les registres de baptêmes d'Asti vers 1825 ne suffit pas à démontrer que don Bosco a tout inventé.

114. MO 127/85-88.

115. MO 127/89-98.

116. MO 127/98-101.

117. Le manuscrit de don Borel: «Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales», ACS 123 Borel, éd. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 545-559, date de cette période.

118. Voir Gioachino Barzaghi, *Tre secoli di storia e pastorale degli Oratori milanesi*, Leumann, Elle Di Ci, 1985.

119. Sur ce saint, voir Louis Ponnelle et Louis Bordet, *Saint Philippe Néri et la société romaine de son temps (1515-1595)*, Paris, Bloud et Gay, 1928; Antonio Cistel-

lini, *San Filippo Neri, l'Oratorio e la Congregazione Oratoriana. Storia e spiritualità*, Brescia, Morcelliana, 1989, 3 vol.

120. Sur l'oratoire des origines, voir P. Braido, *Il sistema preventivo di Don Bosco*, Turin, 1955, p. 84 et sv.; Id., «L'esperienza pedagogica preventiva nel sec. XIX. Don Bosco», dans le collectif *Esperienze di pedagogia cristiana nella storia*, dir. P. Braido, II, Rome, 1981, p. 385-389; Giorgio Chiosso, «L'Oratorio di don Bosco e il rinnovamento educativo nel Piemonte carloalbertino», dans *Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità*, dir. P. Braido, Rome, LAS, 1987, p. 83-116; Id., «Don Bosco e l'Oratorio (1841-1855)», dans *Don Bosco nella storia*, dir. M. Midali, Rome, LAS, 1990, p. 297-313.

121. MO 128/3-4. A partir d'ici, je me contente, pour ce paragraphe, de résumer celui des *Memorie dell'Oratorio*, intitulé: «L'Oratorio nel 1842» (MO 128/3 à 130/77).

122. Les chiffres de don Bosco laissent toujours un peu perplexe. Selon un *Cenno storico* daté de 1854 environ, les garçons ne dépassaient pas vingt-cinq.

123. MO 128/3 à 130/77.

124. Il faut corriger ici une fausse information que les *Memorie biografiche* ont prétendu tirer d'un «écrit», au reste imaginaire, de don Bosco. Celui-ci, dès sa première année de *Convitto*, aurait été invité par don Cafasso à se rendre avec lui à des exercices spirituels pour *séculiers* du sanctuaire de Sant'Ignazio, exercices qui commencèrent le 7 juin 1842 (MB II, 123/15-18). On verra dans un instant que les exercices prêchés à cette date étaient clairement destinés à des *ecclésiastiques*.

125. Je résume ici quelques pages de C. Bona, *Le «Amicizie»...*, p. 280-282.

126. *Norme per la direzione degli esercizi spirituali nel Santuario di S. Ignazio*, compilate dal Teol. Guala, éditées dans G. Colombero, *Vita del servo di Dio D. Giuseppe Cafasso...*, Appendice C, p. 374-376.

127. D'après le manuscrit inédit de don Bosco: *Esercizi spirituali fatti nel Santuario di S. Ignazio presso Lanzo principianti il 7 giugno 1842*. Predicatori il. R.do P. Menini della Compagnia di Gesù per l'istr[uzione] ed il Sig.r T. Guala per la meditazione, 4 fol. 21 x 29 cm, ACS 132, FdB 84 A9-B3. Il s'agit de notes prises soit à l'audition soit aussitôt après l'audition des sermons. Le prédicateur jésuite, que don Bosco orthographiait Menini, se dénommait en réalité Minini. C'était le religieux Ferdinando Minini (Piacenza, 31.12.1796-Rome, 14.4.1870), qui appartenait à la province de Turin.

128. *Esercizi...*, ms cité, p. 2.

129. ACS 132, FdB 84 B3-7.

130. MO 131/4-7.

131. Les archives salésiennes (ACS 132) contiennent en effet un lot de sermons de don Bosco clairement datés des années du Convitto (voir FdB 75-87).

132. C.G. Rosignoli, *Verità eterne esposte in lettioni*, Milan, 1688.

133. A.F. Biamonti, *Serie di meditazioni prediche ed istruzioni ad uso delle sacre missioni e de' santi spirituali esercizi*, Milan, 1840, 6 vol. Ces informations sur les sources des sermons dans P. Stella, *loc. cit.*, p. 98, n. 47.

134. Edition en MB XVI, 605-613. Brève analyse dans P. Stella, *loc. cit.*, p. 99. Mais on s'écarte ici de l'interprétation doctrinale de ce savant critique.

135. A. Cesari, *Vita breve di san Luigi Gonzaga scritta novellamente*, Piacenza, 1829.

136. Original, ACS 112; FdB 74 A12-B2.

137. D'après M. Rua, ad 13, POS 124.

138. D'après MO 131/7-15.

139. Chap. VII, § I: «Quomodo (se gerere debeat confessarius) cum pueris, adolescentibus et puellis.»

140. Tract. ultimus, § IV: «Quomodo (se gerere debeat confessarius) cum pueris, adolescentibus et puellis.»

141. Ce schéma de confession, avec certaines particularités des questions et surtout l'insistance sur la contrition, reparaîtra dans le *Giovane provveduto* (éd. 1847, p. 93-98).

142. G.B. Lemoyne, ad 13, POS 120-121.

143. Le théologien Felice Golzio (1808-1873) sera recteur du sanctuaire de la Consolata et confessera don Bosco après la mort de don Cafasso (1860).

144. MO 122/56 à 123/64.

145. D'après MO 122/65-71.

146. D'après L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, cit., I, p. 48.

147. G. Colombero, *Vita del servo di Dio D. Giuseppe Cafasso...*, cit., p. 70.

148. Lui-même n'en a rien dit dans ses *Memorie dell'Oratorio*.

149. *Exemplum scriptorum servi Dei sac. Josephi Cafasso*, ms, 9 volumes in fol., 34,5 x 23, pagination continue de 1 à 3.594. Comporte un *Supplemento degli Scritti, Prediche e lettere del Venerabile Giuseppe Cafasso*, 1 registre non paginé, 33 x 22,5, avec diverses attestations de concordance signées: «A. Card. Richelmy, Torino, 4 febbraio 1908».

150. G.B. Bertagna, au Procès diocésain de béatification et canonisation de G. Cafasso, p. 7-8; cité dans L. Nicolis di Robilant, *Vita del venerabile Giuseppe Cafasso...*, I, p. 58.

151. G. Cafasso, *Istruzioni per esercizi spirituali al clero*, pubblicate per cura del Can.co Giuseppe Allamano, Turin, tip. fratelli Canonica, 1893, 312 p.; Id., *Meditazioni per esercizi spirituali al clero*, Turin, Scuola tipografica missionaria, 1923, 346 p.

152. G. Cafasso, *Istruzioni...*, cit., p. 6-26 (*Il Sacerdote*).

153. *Ibid.*, p. 48-67 (*La modestia*), 107-127 (*Delicatezza di coscienza*).

154. *Ibid.*, p. 68-87 (*Fuga del mondo*).

155. *Ibid.*, p. 183-197 (*Buon esempio*).

156. *Ibid.*, p. 147-167 (*Le conversazioni del sacerdote*).

157. *Ibid.*, p. 168.

158. *Ibid.*, p. 169.

159. *Ibid.*, p. 176. L'ensemble du sermon: *Zelo dell'ecclesiastico*, p. 168-182.

II. Le jeune prêtre (1844-1852)

Chapitre V.

L'aumônier de Santa Filomena

Le premier poste de don Bosco

Au sortir du *Convitto ecclesiastico*, don Bosco fut élu directeur spirituel (aumônier) de l'une des œuvres de la marquise de Barolo. Il ne semble pas avoir désiré ce poste. Don Cafasso, le trouvant indécis, l'avait choisi pour lui. Ses *Memorie dell'Oratorio* nous le font comprendre par une mise en scène dialoguée à interpréter comme toutes ses parallèles. Vers la fin de l'année scolaire 1843-1844, Cafasso l'aurait appelé et lui aurait dit:

«Maintenant que vous avez terminé vos études, il est temps d'aller travailler. De nos jours la moisson est très abondante. A quoi vous sentez-vous spécialement incliné? – A ce qu'il vous plaira de m'indiquer. – Il y a trois emplois: vicaire à Buttigliera d'Asti, répétiteur de morale ici au *Convitto* et directeur d'un petit hôpital près du Refuge. Lequel choisissez-vous? – Celui que vous jugerez bon. – Vous ne vous sentez pas de propension pour une chose ou pour une autre? – Ma propension est de m'occuper de la jeunesse. Mais faites de moi ce que vous voulez: je reconnais la volonté de Dieu dans votre conseil. – A cet instant qu'est-ce que vous ressentez dans le cœur, qu'est-ce qui vous tourne dans l'esprit? – En ce moment il me semble me trouver parmi une multitude de jeunes qui m'appellent à leur aide. – Allez donc prendre quelques semaines de vacances. Au retour je vous dirai votre destination.

«Après ces vacances don Cafasso laissa passer quelque temps sans me rien dire; et moi je ne lui demandais rien. – Pourquoi ne me demandez-vous pas votre destination? me dit-il un jour. – Parce que je veux reconnaître la volonté de Dieu dans votre décision et n'y rien mettre du mien. – Faites votre paquet et allez avec le théologien Borrelli. Là vous serez directeur du petit hôpital de Santa Filomena; vous travaillerez aussi dans l'œuvre du Refuge.»[1]

En octobre 1844, don Bosco s'en fut donc via Cottolengo, dans le quartier du Valdocco et en bordure de ville, partager le logement du

théologien Giovanni Borel (qu'il dénommait Borrelli), aumônier principal du Refuge, près duquel devait s'ouvrir un hôpital pour enfants dédié à sainte Philomène. Il entrait ainsi dans l'une des œuvres d'assistance sociale les plus importantes du Turin d'alors. Au reste, elle ne lui était pas inconnue, car, pendant ses trois années de *Convitto*, don Borel l'avait à plusieurs reprises invité à participer aux offices, à confesser et à prêcher au Refuge.[2]

Les œuvres sociales des Barolo

Don Bosco fut certainement aussitôt présenté à la marquise Giulia de Barolo, véritable directrice du centre.

Giulia Falletti de Barolo était une riche aristocrate turinoise de cinquante-neuf ans, entièrement adonnée aux œuvres sociales fondées dans la ville depuis une vingtaine d'années par son mari et par elle-même.[3] Française de naissance, noble de famille, Julie-Victurnienne-Françoise Colbert, née à Maulévrier, aujourd'hui en Maine-et-Loire, le 27 juin 1785, avait vécu une jeunesse douloureuse: perte de sa mère à l'âge de sept ans, morts tragiques de personnes proches pendant la Terreur, exil de sa famille (son père, un frère, une sœur et elle-même) en Hollande et en Allemagne, avec les privations et les angoisses inhérentes à pareille situation.

La famille Colbert étant revenue en France en 1800, Julie s'était marinée en 1807 avec le turinois Tancrède Falletti, marquis de Barolo. Sans enfants, les époux Falletti s'étaient mis à partir de 1814 à la disposition de leurs concitoyens de Turin. Le marquis Tancrède (1782-1838)[4] fut syndic de sa ville entre 1825 et 1827. En 1825 il installa dans son hôtel même, via della Consolata, un «asile» pour les petits enfants, le premier en Piémont. Aussitôt florissant, cet asile accueillera en 1869 quelque deux cent cinquante bambins.[5] Julie, désormais Giulia (ou Giulietta) de Barolo, ne le cédait en rien à son mari, au contraire. Frappée par la détresse des détenues de la ville, elle entreprenait dès 1818 une action réformatrice des secteurs réservés aux femmes aux *Senatorie*, à la *Correzionale*, près de l'église des saints Martyrs, et aux *Torri*, dans les tours auprès de Porta Palazzo. Elle-même s'occupait du règlement du nouveau centre carcéral dit *delle Forzate*, qui fut ouvert en 1821. La marquise n'abandonnera plus cette malheureuse population, dont le relèvement la préoccupait. L'œuvre du Refuge, qui vit arriver don Bosco à l'automne de 1844, naquit ainsi.

Le Refuge

Le 23 septembre 1822, la marquise proposa au secrétaire du ministère de l'Intérieur, le comte Roget de Cholex, l'établissement d'un «refuge» pour les femmes perdues (*traviate*), mais repenties. On y accueillerait, au terme de leur peine, les détenues de la prison *delle Forzate*.[6] Le ministère lut le projet avec faveur, le roi promit de concourir aux dépenses.[7] Après que l'œuvre eût été officiellement approuvée (7 mars 1823) sous le titre de *Casa di ricovero per donne colpevoli* (Maison d'accueil pour femmes coupables), le site et l'immeuble choisis pour elle par la marquise dans le quartier de Borgo Dora furent acquis par l'Etat (4 avril 1823). C'était, dans la région du Valdocco, la premier des trois grands centres de charité qui illustreraient la ville de Turin. Il précédait la *Piccola Casa* de la Divine Providence du chanoine Cottolengo (fondée ailleurs en 1827 et transférée là en 1831) et l'oratoire S. François de Sales de notre don Bosco (1846). Les époux Barolo pourvoyaient de leurs deniers à l'adaptation et à l'aménagement des locaux.

Les onze articles du règlement – approuvés eux aussi le 7 mars 1823 par le gouvernement – dessinaient le profil d'une œuvre originale, qui n'était ni un mouvement d'aide aux prostituées,[8] ni une sorte de maison de correction. Ils nous instruisent sur les pensionnaires, l'encadrement et le mode de vie de cette *casa di ricovero*. Le premier article établissait que seraient reçues dans la maison les «seules femmes ou filles juridiquement ou économiquement (*sic*) punies ou reconnues coupables, mais repentantes, qui, désirant volontairement s'adonner à un travail stable, présenteraient des signes non équivoques de repentir» (art. 1). Il fallait prévenir les rechutes: l'observance du statut devrait être rigoureuse, sous peine d'expulsion et, au besoin, de remise à la justice (art. 2). Les communications avec les étrangers, parents compris, ne seraient autorisées qu'en présence d'une personne désignée à cet effet par la supérieure de la maison (art. 3). Les permissions de sortie ne seraient accordées aux pensionnaires que deux par deux et toujours accompagnées par une femme désignée de la même manière; aliments et boissons leur seraient interdits à ces occasions (art. 4). Les pensionnaires «vaqueraient aux travaux que la supérieure leur confierait aux heures déterminées et en fonction de leurs capacités» (art. 5). Le degré d'amendement qui leur permettrait de sortir pour se marier, se mettre au service d'une famille ou exercer

librement un métier, serait laissé à l'appréciation de la supérieure (art. 6). Les tâches seraient proportionnées aux forces et aux capacités de chacune (art. 7). Elles seraient rétribuées: les deux tiers des gains reviendraient à l'établissement pour la subsistance et le vestiaire des pensionnaires, le dernier tiers serait versé aux pécules qu'elles recevraient à la sortie (art. 8). Une vice-supérieure aiderait la supérieure et la remplacerait quand il y aurait lieu dans la distribution des travaux (art. 9). L'article 10 concernait la «surintendante» du *ricovero*, en clair la marquise de Barolo. Il affirmait sa prééminence dans l'œuvre: «Une femme, nommée par Sa Majesté, aura la surintendance de cette maison, choisira sa supérieure et sa vice-supérieure. Elle aura soin qu'aucune femme ou fille ne soit reçue sans les conditions ci-dessus exprimées et interposera son autorité chaque fois qu'elle le jugera nécessaire pour son fonctionnement. En cas de nécessité d'une intervention de Sa Majesté pour le bien de la maison, elle recourra à Sa Majesté par le canal du Secrétariat royal d'Etat pour les Affaires Intérieures, qui transmettra ensuite les ordres du souverain» (art. 10). Giulia de Barolo craignait les dérives et l'altération de son *ricovero*, le dernier article du règlement tentait de parer à ce risque. «La maison en question, disait-il, ne sera jamais ni directement, ni indirectement destinée à recevoir d'autres filles ou femmes que celles concernées par le présent règlement» (art. 11). Bien entendu, celui-ci fut aussitôt amendé de fait dans certaines de ses dispositions trop rigides. L'article 6, aux allures tyranniques, qui limitait étrangement la liberté des personnes en laissant à la discrétion de la supérieure la date de leur sortie du *ricovero*, ne fut pas appliqué. «La *rifugiata*, qui préfère ne pas rester, est libre de s'en aller, observait dans son mémoire sur la marquise de Barolo Silvio Pellico, devenu, peu après la publication de *Le mie prigioni* (1832), le familier puis le bibliothécaire de l'hôtel Barolo. L'admission n'est accordée qu'à celles qui la demandent. Pour y demeurer, il faut le mériter par un véritable amendement. Si l'une d'elles s'avère incorrigible et dangereuse pour les autres, elle est renvoyée; la crainte de l'expulsion freine puissamment la malfaisance et encourage à progresser. Après un séjour de deux ou trois ans, rarement davantage, la majeure partie des *ricoverate* sortent pour gagner honnêtement leur vie.»[9] La formation (ou la rééducation) avait été rigoureuse. Dans le règlement, la lecture du programme de la journée (*distribuzione della giornata*), qui soumettait la *ricoverata* à une vie de novice religieuse clarisse: silence, prière, travail, instruction religieuse, surveillance constante, donne beaucoup à penser aujourd'hui.

La qualification de «refuge» dérivait du titre de la patronne de l'œuvre, qui était: *Maria Sanctissima, Refugium peccatorum.*[10] Elle signifiait au public que les pensionnaires s'y «réfugiaient» et y demeuraient donc de leur gré. Elle exprimait aussi plus ou moins clairement le caractère religieux de l'établissement. Une décision gouvernementale y créa dès le 4 décembre 1824 un poste rétribué de directeur spirituel. Et, pour l'organiser, la marquise demanda et obtint le concours des Sœurs de S. Joseph de Chambéry. Prévu à l'origine pour une soixantaine de pensionnaires, le Refuge en abrita bientôt quelque cent trente, quand le Petit Refuge, dont nous allons parler, y fut accolé.[11] Les époux Barolo élevèrent en effet en 1830 un bâtiment supplémentaire pour des fillettes de sept à quinze ans, «qui, par malice supérieure à leur âge ou pour avoir imité de mauvais exemples domestiques, avaient perdu leur innocence.»[12] Le *Rifugino* avait sa chapelle et son propre directeur spirituel.

Le Refuge et le Petit Refuge de la via Cottolengo constituaient la façade la plus voyante de l'action des Barolo pour une meilleure éducation de la femme pauvre. Durant les années 1820, la marquise avait mis sur pied la congrégation religieuse des Sœurs de Sainte Anne, destinée à être approuvée par Rome en 1846, c'est-à-dire durant le mandat de don Bosco. Ses constitutions disaient alors que «l'Institut des Sœurs de Sainte Anne de la Providence à Turin se consacre principalement à être (partout où telle sera la volonté de Dieu exprimée par la bouche de leurs supérieures) un instrument de la divine Providence pour assurer à la classe indigente l'éducation de ses petits enfants et celle des adolescentes des villages et des pays pauvres; (ces Sœurs) sont aussi prêtes à rendre à leur prochain tout autre service de charité conforme à leur état qui, en cas de nécessité, viendrait à leur être commandé par leurs supérieures.»[13] Un article typique de temps conservateurs des classes et privilèges acquis déterminait le niveau d'instruction à donner aux élèves: «Ce n'est pas pour cela [parce qu'elles sont religieuses] qu'elles négligeront l'éducation attentive des filles qu'elles recevront dans leur propre monastère. Elles ne pourront toutefois jamais leur enseigner les sciences et les arts qui sont propres à une éducation plus élevée. Elles ne s'emploieront de tout leur pouvoir qu'à les former à la piété et à tout ce qui peut servir à les rendre bonnes chrétiennes et bonnes mères de famille.»[14]

Une seule congrégation ne suffisait pas au zèle inventif de la marquise de Barolo. Le 14 septembre 1833, elle créa près du Refuge un monastère tout à fait spécial à l'intention des femmes repenties et

pénitentes, qui opteraient pour une vie claustrale. Les Sœurs de sainte Marie-Madeleine, dites couramment les *Maddalene*, d'abord logées à l'étage supérieur du Petit Refuge, eurent ensuite leur propre maison à proximité du Refuge lui-même. Madame de Barolo essaya de trouver une formule supportable à des femmes rien moins que préparées à une vie contemplative. Ces religieuses ne vivaient que relativement séparées du monde. Leurs constitutions imposaient d'abondantes prières d'adoration et de réparation. Elles devaient aussi travailler de leurs mains pour assurer leur subsistance et, pari plutôt risqué, s'occuper de l'éducation des fillettes du *Rifugino*. On avait toutefois la sagesse de les faire contrôler sur ce point par les Sœurs de Saint Joseph.[15]

L'*Ospedaletto di Santa Filomena*

Le marquis Tancrède mourut le 4 septembre 1838. Sa femme hérita de sa fortune. Loin d'affaiblir l'activité de la marquise, ce deuil l'accrut encore. En 1841, elle créa pour les Sœurs de Sainte Anne une maison d'éducation à proximité de son hôtel (via della Consolata, n° 20). Il s'agissait cette fois, non plus de pauvresses, mais de fillettes de condition moyenne qui, en majorité, payaient pension.[16] Et, en 1843, elle décida la construction, auprès du Refuge et des *Maddalene*, du petit hôpital pour fillettes infirmes, dont la direction spirituelle allait être remise à don Bosco.

Vingt-cinq ans plus tard, Pietro Baricco expliquera que l'*Ospedaletto di Santa Filomena*, sis via Cottolengo, n° 24, avait été érigé en 1843 pour les «filles pauvres de 4 à 14 ans, de préférence rachitiques», que «les lits étaient au nombre de 56» et qu'on initiait les enfants convalescents à la lecture et à l'écriture. Ce petit hôpital n'était pas né brusquement en 1843. Giulia, qui avait vécu à Paris, connaissait l'hôpital des Enfants Malades, créé dans cette ville en 1802, rue de Sèvres, par le conseil général des hospices. En 1837, il disposait d'environ cinq cents lits. Or Turin était dépourvue d'une institution semblable. De ce fait, en milieu populaire, les enfants infirmes devaient subsister en famille dans d'étroits logements, abandonnés à eux-mêmes par des parents obligés de travailler le plus souvent sur place. Du vivant de son mari, Giulia avait envisagé de créer à leur intention un hôpital à Moncalieri, quelques kilomètres au sud de Turin. La maison était déjà achetée.[17] Puis, après la mort de Tancrède, madame de Barolo changea d'avis. En 1839, elle opta pour le Borgo Dora, c'est-à-dire, une

fois de plus, pour le site du *Rifugio*. Les œuvres s'épauleraient l'une l'autre. Le 14 mars 1842, elle expliquait (en français) au marquis Cesare Alfieri les raisons de son projet et son désir de le voir au plus tôt réalisé:

«... On me dira, peut-être, qu'il y a tant d'hôpitaux à Turin qu'un nouvel hôpital n'est pas nécessaire, mais: 1) cet hôpital est un «sfogo» [exutoire, défoulement], pour utiliser le repentir des personnes réfugiées, ainsi que je me sers du repentir des Madeleines pour l'éducation des petites filles «traviate»; 2) il n'existe pas d'hôpital de ce genre à Turin. Le malheur des familles qui ont un enfant estropié et le malheur de ces enfants au milieu des misères de leurs parens est quelque chose qui m'a toujours affligée. Car j'ai su qu'un malheureux savetier, importuné des cris continuels de sa petite fille qui duraient jour et nuit, dans un moment de fureur et de folie a jeté son enfant par la fenêtre. Ces pauvres petits infirmes empêchent leurs parens de travailler, par conséquent de subvenir à leur nourriture et à celle des autres enfants, etc. On prendrait les enfants avant l'âge de cinq ans, on les garderait jusqu'à la meilleure santé rendue à leurs corps et que l'éducation qu'on peut leur donner les rendît plutôt une ressource qu'une charge à leur famille. Les besoins dans ce genre seraient grands, je ne puis faire que bien peu, mais ce peu je désirerais le *faire* [souligné dans le texte] le plus tôt possible, car ma mauvaise santé m'avertit qu'il faut mettre peu de temps entre concevoir une bonne pensée et l'exécuter...»[18]

Elle fit présenter par Alfieri au gouvernement un projet d'acquisition par elle-même d'une parcelle du terrain du Refuge (bien de l'Etat, comme nous savons), afin d'y élever librement son *ospedaletto*. Les Sœurs de Saint Joseph, déjà responsables de l'administration du Refuge, ajouteraient à leur rollet l'œuvre nouvelle. Elles seraient aidées par les «oblates de sainte Marie-Madeleine», sorte de tiers-ordre imaginé par la marquise et constitué de repenties désirant mener une existence pieuse, mais soit trop âgées (plus de trente ans), soit insuffisamment sûres pour faire partie de la congrégation des *Maddalene*.[19] Les autorisations nécessaires furent obtenues en 1843, et l'hôpital commença d'être construit.

La marquise mit son *ospedaletto* sous le patronage de sainte Philomène. Cette particularité l'associe à deux de ses contemporains français. En 1835 Pauline Jaricot obtint de Grégoire XVI une messe, un office et une fête liturgique (le 11 août) en l'honneur de cette sainte; et, en 1837, le curé d'Ars lui dédia un autel de son église et en fit la protectrice de ses œuvres pastorales. Quant à madame de Barolo, s'étant trouvée elle-même à Naples en 1833 pour des raisons de santé,

elle avait visité à Mugnano le sanctuaire où l'on vénérait les reliques attribuées, sous le nom de Philomène, à une sainte jeune fille, reliques qui, retrouvées quelques années plus tôt dans les catacombes romaines de sainte Priscille, y avaient été transportées et y faisaient l'objet d'un culte particulier.[20] Elle avait prié la sainte, en avait éprouvé un grand réconfort et avait emporté de ce pèlerinage un souvenir ineffaçable. Quand elle donnait à l'*ospedaletto* le titre de sainte Philomène, madame de Barolo disait sa confiance en l'intercession de cette sainte.

Initialement, l'hôpital n'avait pas été réservé aux fillettes. La décision d'en exclure les petits garçons provenait peut-être de la campagne menée alors dans les milieux conservateurs contre les asiles, où les sexes étaient mêlés. D'après un règlement qui, bien que postérieur, répétait vraisemblablement les instructions de la marquise alors défunte,[21] l'institution était destinée aux fillettes pauvres de trois à douze ans, de préférence rachitiques, mais non atteintes de maladies contagieuses ou de certaines autres spécifiées: l'épilepsie, la teigne, la scrofule et le cancer, et les conservait jusqu'à leur complète guérison, non toutefois après dix-huit ans. Les enfants devaient appartenir à la religion catholique. Les religieuses de l'établissement assuraient aux fillettes une instruction élémentaire. Sur les indications du médecin, ces enfants recevaient une éducation physique appropriée à leurs cas.

L'esprit des œuvres Barolo

Si précieux qu'ils soient, les règlements du *Rifugio* et du petit hôpital Santa Filomena nous renseignent mal sur l'esprit que la marquise Giulia désirait infuser à ses œuvres. Cette grande dame éprouvait, certes, très peu de confiance dans les virtualités des *ricoverate*. Laisser s'épanouir en elles des esprits libres semble lui avoir été parfaitement étranger. A tort ou à raison, on a pensé que les femmes sorties de ses œuvres demeuraient plus ou moins «aliénées». Cette réserve formulée, elle leur avait apporté, avec son argent et son intelligence, un cœur moins connu et moins admiré, mais peut-être aussi large que celui du premier aumônier de Santa Filomena. Elle aussi croyait à la vertu de l'affection, de la *ragionevolezza* (capacité d'expliquer, de dialoguer...), de l'amitié et du don de soi dans la réussite d'une éducation. Qui l'imagine pimbêche hautaine et se plaisant à mener au gré de ses caprices un troupeau de femmes craintives se trompe. Sa conduite avec les détenues ressemblait à celle que le songe de neuf ans avait conseillée à Giovanni Bosco. Pour élever quelqu'un moralement, il ne

faut pas le brusquer, mais gagner son cœur et s'en faire aimer. Elle a écrit (en français) dans ses souvenirs de visiteuse de prisons:

«Je connais des prisons où des règlemens sévères sont établis, où ils sont sévèrement exécutés; mais on ne fait qu'ajouter un autre tourment à celui de la privation de la liberté... L'ordre est extérieur, le tumulte est dans les âmes, dans les esprits, dans les cœurs. *Forcer* à l'ordre un être dépravé, dégradé par le vice, habitué à toutes les émotions qu'il cause, c'est lui infliger la plus rude punition. Mais *faire aimer l'ordre* à cet être dépravé, lui en faire concevoir la nécessité, la douceur, c'est l'avoir converti. Que ce soit donc toujours par charité que l'on agisse, avec charité que l'on parle, que l'on conseille, que l'on punisse et récompense, que la charité amollisse des cœurs endurcis... Il faut d'abord les toucher et ne chercher qu'après à les convaincre.

«Une prisonnière est rejetée de la société, punie par la justice, trahie par ses complices et souvent haïe par ses compagnes d'infortune. Il faut donc venir à elle comme une amie. Elle est touchée qu'un être qui aime la vertu daigne aussi l'aimer. Il faut la mettre souvent en présence de ce Père si tendre qui la suit en tout lieu, tandis que tout ce dont elle croyait être aimée l'a abandonnée... Il faut commencer par les émouvoir, les attendrir, se faire aimer d'elles en leur prouvant qu'on les aime. – C'est de cette façon que j'ai obtenu leur confiance. Je sais à présent comment j'ai fait; mais je ne savais alors comment je devais faire. Mon cœur m'aidait. Je pleurais, je souffrais avec elles. Il m'est arrivé quelquefois de ne pas déjeuner pour avoir faim et partager avec plaisir leur nourriture. Elles s'assemblaient alors autour de moi, me regardaient manger un morceau de pain noir, et me disaient que leur pain leur semblait meilleur. Jamais je ne payais ce pain, c'était à qui me l'offrirait; et cependant je suis sûre que quelques-unes d'entr'elles en éprouvaient une privation physique; mais leur âme se nourrissait, un sentiment de reconnaissance et d'amour y pénétrait...»[22]

Mon système, écrira un jour don Bosco, «s'appuie tout entier sur la raison, la religion et l'affection.»[23] Sur ces points fondamentaux tout au moins, la distance entre sa méthode d'éducation et celle de la marquise Barolo était bien faible.[24]

Don Bosco au Refuge

En octobre 1844, le petit hôpital Santa Filomena ne fonctionnait pas encore. Don Bosco rejoignit, dans le bâtiment principal de l'œuvre Barolo, les deux directeurs spirituels en exercice: don Sebastiano Pacchiotti et don Giovanni Borel.

Le deuxième aumônier, Sebastiano Pacchiotti (1806-1884) est resté dans l'ombre. Giovanni Borel (1801-1873), personnalité turi-

noise, que don Bosco connaissait alors depuis quelque cinq années, ressort beaucoup plus dans notre documentation. En 1844, don Borel avait quarante-trois ans. Dès son ordination sacerdotale, en 1824, il était entré dans le clergé de la cour; en 1831, il avait même été promu chapelain royal. Toutefois ce prêtre n'avait pas le goût du beau monde et des emplois honorifiques. En 1838, don Borel fut nommé directeur spirituel de l'école S. François de Paule; et, en cette année 1844, il venait d'entrer au même titre au Refuge de la marquise de Barolo.[25] Don Bosco l'avait vu pour la première fois en 1837 au séminaire de Chieri quand il avait commencé ses études de théologie, en une période où il faisait fonction de sacristain. Il racontera:

«Ce fut cette année-là que j'eus la bonne fortune de connaître l'un des plus zélés ministres du sanctuaire, qui était venu prêcher les exercices spirituels au séminaire. Il apparut dans la sacristie le visage souriant, la plaisanterie aux lèvres, mais toujours porteur de bonnes pensées. Quand je l'observai dans la préparation et l'action de grâce de sa messe, dans son maintien et sa ferveur au cours de la célébration, je compris aussitôt que j'avais affaire à un digne prêtre: c'était en effet le théologien Gioanni Borel de Turin. Puis quand il commença sa prédication et que l'on admira son ton populaire, la vivacité, la clarté et la charité brûlante de toutes ses paroles, on se mit à répéter que c'était un saint.»[26]

Don Borel était en effet un prêtre d'un dévouement extrême et un prédicateur populaire très apprécié, le meilleur du genre dans le Piémont d'alors, paraît-il. «On peut dire de lui sans crainte d'errer que c'était un valeureux soldat de la sainte Eglise, expliquait un anonyme au lendemain de sa mort. Il courait de tous côtés pour gagner des âmes; jamais il ne refusait une œuvre du saint ministère, à condition d'en avoir le temps; et, pour avoir ce temps, il faisait, par les plus longues veilles, de la nuit le jour. Jamais de vacances: il disait que, dans la vie des saints, il ne trouvait pas le chapitre des *Vacances*. En guise de récréation après le déjeuner, il se mettait aussitôt à écrire suppliques sur suppliques, ou bien il sortait visiter les malades ou porter des aumônes ou encore, avec d'autres prêtres, chercher à se rendre utile par des missions, des exercices spirituels et des dialogues; et là, au dire de son grand ami don Cafasso, il était peut-être le meilleur de tous par sa facilité de s'exprimer en piémontais, par sa clarté dans l'explication de n'importe quelle difficulté et par ses comparaisons particulièrement appropriées, surtout s'il avait affaire à la jeunesse, qui était ses délices. Il s'escrimait tellement à sa faire comprendre qu'il pratiquait

la formule de l'oratorien Prever: le Monde est fou, il faut donc lui prêcher comme un fou...»[27]

Le style populaire du chapelain Borel convenait à don Bosco, tellement préoccupé de demeurer proche de ses auditeurs préférés, les petits artisans de la ville et les gens des campagnes. Il était moins à l'aise chez madame de Barolo. Toujours disert sur ses activités auprès des garçons, il est demeuré, dans ses écrits comme dans ses conversations enregistrées, à peu près muet sur son ministère de directeur spirituel adjoint au Refuge. Cet apostolat a été résumé de la façon suivante: «Pendant la semaine il aidait le théologien Borel dans la direction des sœurs et des filles en danger moral; il enseignait le chant à un chœur de celles-ci; il donnait régulièrement des leçons d'arithmétique à certaines religieuses qui se préparaient à devenir maîtresses, il confessait, il prêchait et il tenait des conférences sur la vie et la perfection monastiques.»[28] Ce devait être à peu près le cas, à l'exception probable des «conférences sur la vie et la perfection monastiques», questions auxquelles le jeune prêtre Bosco n'était pas préparé. Mais il conversait familièrement avec les religieuses de Saint Joseph. Quelques-uns de leurs noms figurent sur une lettre qu'il écrivit à don Borel pendant les vacances d'été de 1845: mère Clémence Bouchet, native de Thônes en Savoie, qui avait participé à la fondation des pénitentes de sainte Marie-Madeleine; mère Eulalia (Genoveffa Pastori), native de Turin, supérieure du Refuge; mère Giacinta (Maddalena Bellagarda), native d'Alpignano, en Piémont, supérieure désignée de l'*ospedaletto*.[29] Il ajoutait à ces occupations internes un ministère au Cottolengo et dans les prisons.

Quoi qu'il en soit, les loisirs ne lui manquaient pas. La préparation et la publication de quelques ouvrages d'une part, le soin de ses jeunes amis du *Convitto* venus le relancer dans son nouveau logement de l'autre, remplissaient ses temps libres.

Les *Cenni Comollo* de 1844

Son premier livre sortit des presses en octobre 1844. Les «Notes historiques sur la vie du clerc Luigi Comollo mort dans le séminaire de Chieri admiré par tous pour ses vertus singulières», écrites par l'un de ses collègues,[30] furent alors tirées à trois mille exemplaires par les imprimeurs turinois Giulio Speirani et Giacinto Ferrero, son associé provisoire.[31]

Don Bosco avait mis au point durant son temps de *Convitto* cet

opuscule de quatre-vingt-quatre pages à partir d'un récit qu'il avait composé au séminaire vers le temps du décès de son ami.[32] Il l'avait intitulé: «Maladie et mort du jeune clerc Luigi Comollo racontées (*litt.*: écrites) par son collègue le clerc Gio. Bosco. Note sur notre amitié et sur sa vie.»[33] On remarquera le qualificatif de clerc par lequel Bosco se désignait dans ce titre. Il nous reporte à une période intermédiaire entre la mort de Comollo (2 avril 1839) et le sous-diaconat de Bosco (19 septembre 1840).[34] Une petite dissertation assez laborieuse sur l'amitié introduisait dans ces pages le récit très détaillé des derniers jours de Comollo.[35] L'amitié est «l'union de deux cœurs» en parfait accord dans tous leurs «vouloirs»; les diversités d'opinions, d'idées et d'impressions font que les vrais amis sont rares; le rédacteur en avait pourtant connu quelques-uns; l'un d'eux, avec lequel il avait conversé avec un extrême plaisir, s'appelait Luigi Comollo. Autour de cette notice, don Bosco avait réuni pour son livre des informations collectées, directement ou indirectement, soit auprès de la famille de Luigi: son père Carlo Comollo, son oncle prêtre Giuseppe Comollo, recteur de Cinzano; soit auprès de gens de Chieri qui avaient connu le jeune homme, en particulier le patron de la pension de famille qui l'avait hébergé étudiant; soit enfin auprès de divers supérieurs ou professeurs du collège et du séminaire de la ville. Confident et témoin privilégié de Luigi pendant ses cinq dernières années, il y avait joint de plein droit ses propres observations.

Un récit plutôt mal ficelé, parce que disproportionné et rédigé dans une langue peu correcte, était sorti de là. L'histoire de la dernière semaine de Comollo commençait dès la page 49. Autrement dit le récit de sa (brève) maladie et de sa mort couvrait à lui seul les trois huitièmes de la brochure. Le manuscrit *Infermità e morte*, que don Bosco voulut verser à peu près tout entier dans la publication, expliquait l'anomalie. Mais il en résulta un ouvrage informe. En outre, un *stile forbito* (style châtié) et une *elegante dicitura* (expression élégante) manquaient encore à cet écrivain novice, comme il le reconnaissait humblement dès les premières lignes de son livre.

Don Bosco s'adressait à un public précis. Il proposait sa description de Comollo *ai signori seminaristi di Chieri* (à messieurs les séminaristes de Chieri), pour l'édification desquels, selon sa préface, cette biographie avait été composée. Il avait donc conçu son histoire tel un long *esempio*. Une phrase, aussi solennelle qu'ingénue l'annonçait au premier paragraphe:

«Comme l'exemple des actions vertueuses est beaucoup plus efficace (*litt.*: vaut beaucoup plus) que n'importe quel élégant discours, il ne sera donc pas hors de propos que l'on vous présente une note historique sur la vie de celui qui, pour avoir vécu dans le même lieu et sous la même discipline que vous, peut vous servir de véritable modèle, pour que vous puissiez vous rendre dignes de la fin sublime à laquelle vous aspirez et devenir ensuite un jour d'excellents lévites dans la vigne du Seigneur.»[36]

L'histoire de Comollo racontée par un ami quelconque aux séminaristes de Chieri durant l'automne de 1844 aurait pu être rapidement oubliée. L'auteur s'étant révélé être don Bosco, l'esquisse de spiritualité sacerdotale qui y est dessinée mérite réflexion. Car il importe peu que Comollo séminariste se soit livré à de dures macérations,[37] qu'il se soit abîmé dans de longues prières[38] et qu'il ait conçu d'horribles frayeurs à la perspective de l'enfer et du jugement divin après sa mort.[39] Les choses changent quand on lit don Bosco, futur directeur d'âmes respecté et éducateur de grande classe, offrir ce jeune homme en modèle à des «lévites» en formation dans les années 1840. D'autant plus que la force suggestive de l'exemple Comollo est ici rendue impressionnante par le témoignage direct d'un ancien camarade et ami vénéré.[40] L'ascèse de Comollo était violente. Ce séminariste recevait fréquemment au séminaire ses cousines de Chieri. Or, nous apprend-on, leurs visites ne l'enchantaient guère. Quelqu'un lui demandait-il, insidieusement peut-être, si ces personnes étaient grandes ou petites, ou particulièrement avenantes, «il répondait que, d'après leurs ombres, elles lui paraissaient grandes, mais qu'il n'en savait pas davantage, ne les ayant jamais regardées en face.» Et notre auteur d'insister: «Bel exemple digne d'être imité par quiconque aspire à se trouver dans l'état ecclésiastique.»[41] En 1844-1845, le troisième chapelain du Refuge imitait-il lui-même ce «bel exemple» quand il dirigeait ses chanteuses? Dans le livre, Comollo conseillait à son ami – Bosco – de filtrer avec soin ses fréquentations. «Enfin, prends garde avec qui tu traites. Je ne parle pas des personnes de l'autre sexe ou d'autres personnes du siècle, qui sont pour nous évidemment dangereuses et qu'il faut fuir carrément; je parle des clercs eux-mêmes nos camarades, séminaristes compris. Quelques-uns sont mauvais, d'autres ne sont pas mauvais, mais pas très bons, et d'autres enfin vraiment bons. Il faut absolument fuir les premiers, ne traiter avec les deuxièmes qu'en cas de nécessité et sans familiarité aucune, et ne fréquenter que les derniers. Ce sera bien utile au spirituel et au temporel.»[42] Le prêtre à former selon ce modèle n'était pas, peut-on

penser, le pasteur d'âmes tel que l'aumônier d'anciennes prostituées Giovanni Borel.

Pour Comollo, le prêtre était essentiellement l'homme de l'eucharistie. Il ne concevait le sacerdoce qu'en fonction du divin sacrifice. Le jeune homme que don Bosco présentait à l'imitation et à l'édification des séminaristes de Chieri ne tendait «qu'à acquérir les vertus nécessaires à celui qui se dispose à gravir la sainte montagne du sacerdoce pour toucher de ses pauvres mains de pécheur la chair immaculée du Christ présent sur l'autel.»[43] Certes Comollo appréhendait le jour où lui, «guardiano di buoi» (gardien de bœufs), deviendrait prêtre et donc «pastore delle anime» (berger des âmes).[44] Mais, dans l'attente, il façonnait en soi – beaucoup diront que c'était un signe de grande sagesse – un contemplatif destiné à un «état de plus grande perfection.»[45] Ce garçon mystique trouvait sa joie dans la prière à un Dieu présent à son âme. Les yeux fermés, expliquait-il à son ami, il se transportait en esprit dans «une grande salle ornée avec le plus grand raffinement, au fond de laquelle se dresse un trône majestueux où siège le Tout-Puissant, avec derrière lui tous les chœurs des bienheureux. Je me prosterne devant lui et, avec tout le respect dont je suis capable, je fais ma prière.»[46] Il pénétrait ravi dans la cour céleste. Dès sa petite enfance, Luigi avait commencé de vénérer la Vierge Marie comme sa propre mère. La piété mariale fut l'une des caractéristiques les plus évidentes de son âme.[47] Quand il eut grandi, «il offrait chaque semaine des jeûnes à Marie». Il ne touchait pas à ses mets préférés, «et cela toujours par amour de Marie.»[48] Il ne sortait pas des églises «sans s'être entretenu quelques instants avec son Jésus et s'être recommandé à sa chère mère Marie»[49]... Il conserva de telles habitudes au séminaire. Cette piété l'incitait à mener une vie vertueuse et le consolait dans les misères de la «vallée de larmes» du monde.[50] La communion sacramentelle faisait les délices de ce saint garçon. Il se sentait alors, disait-il, «rempli d'une douceur et d'un contentement que je ne sais ni comprendre ni expliquer.»[51] A ses derniers moments le viatique déclencha en lui une sorte de délire mystique que don Bosco retraça avec soin.[52]

L'image du prêtre – très défendable – qui ressortait de l'esquisse biographique de Luigi Comollo par le jeune prêtre Bosco relevait donc de la période post-tridentine. Saint Charles Borromée l'eût trouvée à son goût. L'amitié de Luigi pour le séminariste Bosco avait obligé celui-ci à tenir meilleur compte des réalités spirituelles, pour lesquelles il avouait n'avoir pas ressenti dans sa jeunesse une passion suffi-

sante. Le prêtre qu'il aspirait à devenir était homme de prière et d'eucharistie. Ses idées sur le «pasteur d'âmes», telles qu'il les avait versées dans son premier livre, devraient donc être enrichies par la suite. Un jour viendrait (1868) où il offrirait en modèle à un auditoire de prêtres le saint florentin Philippe Néri, convertisseur de Rome au seizième siècle, en qui se combinaient avec harmonie une mystique contemplative et une activité effrénée au service des âmes.

L'oratoire Saint François de Sales au Refuge Barolo

Dès ses premiers entretiens avec don Borel, le nouvel aumônier du Refuge s'était inquiété du sort des enfants que, depuis bientôt trois ans, il rassemblait le dimanche au *Convitto ecclesiastico*. Don Borel bouscula les obstacles. «La chambre qui vous est destinée, lui aurait-il dit, peut servir provisoirement pour cela. Quand nous pourrons aller dans le bâtiment préparé pour les prêtres auprès de l'*ospedaletto*, on cherchera mieux.»[53] Puis, dans la nuit du samedi 12 au dimanche 13 octobre 1844, don Bosco, encore au *Convitto*, eut, racontera-t-il plus tard, un rêve encourageant, qui ressemblait fort à celui de ses neuf ans. Lisons son récit avec bienveillance, mais sans nous laisser trop duper par l'abondance de ses explications.

Il se serait vu parmi une multitude de loups, de chèvres, de chevreaux, d'agneaux, de brebis, de chiens et d'oiseaux, qui produisaient tous ensemble un vacarme infernal. Il voulait s'enfuir, quand une dame, costumée en bergère et très bien mise, lui fit signe d'accompagner cet étrange troupeau, devant lequel elle-même marchait. Ils passèrent ainsi d'un site à un autre, et, à trois reprises, stationnèrent. Or, à chaque arrêt, un grand nombre d'animaux se transformaient en agneaux. Au terme d'une longue course, notre songeur se serait trouvé dans un pré, où les animaux, devenus plus calmes, gambadaient et mangeaient sans chercher à se faire mal l'un à l'autre. Terriblement las, don Bosco eût aimé s'asseoir au bord du chemin, mais la bergère l'invita à poursuivre encore. Cette fois il n'avait pas dû aller bien loin et serait arrivé dans une vaste cour environnée de portiques, à l'extrémité de laquelle il y avait une église. Il s'était alors aperçu que les quatre cinquièmes du troupeau étaient devenus des agneaux. Pour garder les animaux, plusieurs bergers apparaissaient, mais bientôt disparaissaient. A l'émerveillement du rêveur, un grand nombre d'agneaux se changeaient alors en petits bergers, qui ne tardaient pas à s'occuper de leurs frères. De plus en plus nombreux, ces bergers par-

taient ailleurs à la recherche d'autres animaux étrangers pour les mener dans d'autres bercails. La dame l'invitait alors à regarder un champ de légumes dans la direction du sud. Il regardait le champ. «Regarde encore», lui disait-elle. Il regardait à nouveau et apercevait une grande et admirable église. La musique d'un orchestre et des chants lui faisaient comprendre qu'il devrait y célébrer la messe. Dans l'église une bande blanche annonçait: *Hic domus mea, inde gloria mea.* Don Bosco demandait à la bergère ce que cela signifiait: «Tu comprendras tout – lui aurait-elle répondu – quand, avec tes yeux de chair, tu verras ce que tu vois maintenant avec les yeux de ton esprit.» Et il se serait réveillé au son de l'angélus qui tintait au clocher voisin de Saint François d'Assise. «Maintenant je sais où je vais et ce que je fais», se serait-il dit ce matin-là.[54] Ce récit très circonstancié fut écrit par lui après une trentaine d'années, au cours desquelles des auxiliaires s'étaient manifestés, puis l'avaient abandonné; alors que de jeunes disciples de la pieuse société salésienne s'étaient levés, s'étaient multipliés et avaient commencé d'essaimer; et que, à l'extrémité de la vaste cour de l'oratoire S. François de Sales, «la grande et admirable» église Marie Auxiliatrice eut été construite sur l'emplacement du champ de légumes de 1844. Ses lecteurs ne sauront évidemment jamais dans quelle mesure il correspondait au rêve du 13 octobre de cette année-là. «Par la suite, avec un autre rêve, il me servit de programme dans mes décisions», assurait don Bosco, qui semble y avoir souvent repensé.[55] Ce n'était pas impossible.

En tout cas, dans la journée qui suivit, il expliqua à ses garçons où ils pourraient le retrouver une semaine plus tard. De la sorte, le dimanche 20, peu après midi, une troupe d'enfants s'abattit sur le Valdocco. «Où est l'oratoire? Où est don Bosco?», criaient-ils aux gens, bien incapables de leur répondre. Les esprits commençaient de s'échauffer, nous dit-on, quand don Bosco et don Borel alertés par les clameurs sortirent de chez eux. On se salua, les enfants grimpèrent au premier étage du Refuge, dans une chambre située au-dessus du vestibule de la première porte d'entrée. Et le quartier retrouva son calme.[56] Ils n'étaient probablement que quatre au cinq. Mais le dimanche qui vint ensuite, les oratoriens du 20 entraînèrent tellement de camarades que don Bosco ne parvint plus à installer ses garçons. «Chambre, corridor, escalier, tout était plein d'enfants». Puis, à la Toussaint, quand ils virent que leurs prêtres confessaient, tous, paraît-il, voulurent se présenter. «Nous étions deux confesseurs, il y avait plus de deux cents garçons», affirmera don Bosco, malheureusement ja-

mais tout à fait crédible quand il avance un chiffre de ce genre. Apparemment l'inévitable désordre l'enchantait. «L'un voulait allumer le feu, l'autre s'employait à l'éteindre. Celui-ci portait du bois, cet autre de l'eau; seau, pincettes, pelles à feu, broc, cuvette, chaises, chaussures, livres et le reste, tout était sens dessus dessous» dans la chambre de l'aumônier Bosco,[57] peut-être aussi dans celle du théologien Borel. «Il n'est pas possible de continuer ainsi, aurait dit celui-ci. Il faut trouver un local mieux adapté.»[58] Certes, mais nos deux prêtres ne purent accueillir leurs jeunes dans de meilleures conditions avant le début du mois de décembre.

La marquise de Barolo comprenait très bien ses chapelains. Comme son *ospedaletto* ne fonctionnait pas encore, elle mit, au troisième étage du nouveau bâtiment, à leur disposition et à celle de leurs ouailles des dimanches et jours de fête, deux vastes salles qu'elle destinait aux prêtres du Refuge. On y aménagerait une chapelle. Don Borel rédigea pour l'archevêque de Turin une supplique demandant de pouvoir y célébrer la messe et donner la bénédiction du saint sacrement.[59] L'archevêque acquiesça par un décret en bonne forme.[60] Don Borel avait mission de bénir le local.[61] La garniture de l'autel: chandeliers, trône du saint sacrement, voile du tabernacle, etc., fut achetée par don Borel (et en partie remboursée par la marquise).[62] Et, le 8 décembre, fête de l'immaculée conception de Marie, «avec l'autorisation de l'archevêque, par un temps très froid, tandis que la neige tombait dru du ciel, la chapelle à laquelle on aspirait fut bénite, on y célébra la sainte messe, plusieurs enfants se confessèrent et communièrent». «L'œuvre des oratoires, qui cherchait à occuper après les offices une jeunesse abandonnée et en danger», semblait se stabiliser.[63]

Détail important, l'œuvre commença ce jour-là d'être appelée «de saint François de Sales». Ce patronage apparaissait sur la supplique à l'archevêque. Madame de Barolo avait placé un portrait de ce saint à l'entrée du local, probablement parce qu'elle le jugeait approprié à des pièces destinées à des prêtres.[64] Le tableau suffit à faire baptiser la chapelle «de saint François de Sales». L'oratoire lui-même y gagna son titre. Le patronage du docteur de la charité convenait tout à fait à don Bosco. «On indique ainsi, écrivait-il alors, que la base sur laquelle s'appuie cette congrégation – il s'agit, notons-le, du seul *oratorio festivo* – aussi bien pour qui commande que pour qui obéit, doit être la charité et la douceur, vertus caractéristiques de ce saint.»[65] Il répètera la même idée dans les *Memorie dell'Oratorio*: «Cette part de notre

ministère exigeait beaucoup de calme et de douceur; nous nous sommes donc mis sous la protection de ce saint, afin qu'il nous obtienne de Dieu la grâce de pouvoir l'imiter dans son extraordinaire mansuétude et dans le gain des âmes.»[66]

L'oratoire Saint François de Sales fonctionna au Refuge dans ces conditions de décembre 1844 à juillet 1845, mis à part un bref intermède héroï-comique demeuré indélébile dans la mémoire de don Bosco. Les dimanches et jours de fêtes ecclésiastiques, les enfants arrivaient dès le matin dans la chapelle pour se confesser et communier. Une rapide explication dite «d'évangile» suivait la messe. Après midi, dans les mêmes pièces, il y avait catéchisme, puis chant de cantiques, une courte instruction, les litanies de la sainte Vierge et la bénédiction du saint sacrement. Soit dans les salles, soit, le plus souvent, dans la petite rue qui longeait le monastère des *Maddalene*, des jeux et des divertissements variés occupaient une partie du temps. Enfants et aumôniers étaient ravis. «Nous pensions avoir trouvé le paradis terrestre», prétendra don Bosco.[67] Les communications avec le reste des immeubles étant impossibles, la morale ne courait pas de danger. Il imaginait pouvoir jouir indéfiniment des salles du Refuge.

Le cimetière de S. Pierre aux Liens

La marquise était d'un autre avis. Elle prévint ses aumôniers qu'à l'ouverture de l'*ospedaletto* au début de l'été 1845, leur oratoire devrait avoir déménagé. Au printemps de cette année, don Borel et don Bosco cherchèrent à utiliser, à quelques centaines de mètres du Refuge, le terrain d'un cimetière à peu près désaffecté, qui avait sa propre chapelle. Le chapelain du cimetière de S. Pierre aux Liens, Giuseppe Tesio, un ancien capucin âgé de 68 ans, ne s'y opposa pas. Et, paraît-il, car aucune pièce ne le confirme, les autorités consultées donnèrent leur accord. Si bien que, le dimanche 25 mai 1845, les garçons de l'oratoire Saint François de Sales arrivèrent bruyamment à *San Pietro in Vincoli*.[68] Un long portique, une cour spacieuse, une église adaptée à leurs cérémonies, il n'en fallait pas tant pour les enthousiasmer. Leur joie tournait à la «frénésie», écrira don Bosco.[69] Autrement dit, on les entendait. L'épisode déclenché par leurs cris devait être souvent raconté par lui. Dans ses *Memorie dell'Oratorio*, il ne perdit pas l'occasion de bâtir à ce propos une scène de comédie.

«Nous avions là un terrible rival, insoupçonné de nous. Ce n'était pas l'un des défunts qui reposaient nombreux dans les sépulcres voisins, mais une per-

sonne vivante: la bonne du chapelain.[70] A peine eut-elle perçu les chants, les cris et, disons-le, le vacarme des garçons qu'elle sortit, furibonde, le bonnet de travers, les mains sur les hanches, et se mit à apostropher la multitude qui jouait. Avec elle invectivaient une fillette, un chien, un chat, toutes ses poules; une guerre européenne paraissait imminente. Je tentai de m'approcher pour l'apaiser, lui faisant observer qu'il n'y avait aucune mauvaise volonté chez ces enfants, qu'ils s'amusaient et ne faisaient aucun péché. Alors elle s'en prit à moi et me dit mon fait. Je crus donc préférable d'arrêter la récréation, de faire un peu de catéchisme et, après avoir récité notre chapelet dans l'église, nous partîmes dans l'espoir d'être plus tranquilles le dimanche suivant.»[71]

Le chapelain écrivit-il le soir même, sous la dictée de sa bonne, une lettre de protestation à la municipalité, comme le dit l'histoire salésienne à la suite de don Bosco? Non, très probablement.[72] L'administration municipale avait, le vendredi précédent 23 mai, décidé de fermer le cimetière et son église, non pas, du reste, aux patronnés des chapelains du Refuge Barolo, mais aux catéchistes de Sainte Pélagie...[73] Sur ce, le mercredi 28 mai, don Tesio mourut inopinément, frappé par une congestion cérébrale.[74] Il léguait ses biens à sa gouvernante. De ce fait, la chapellenie elle-même se trouvait tout à coup vacante. Au *Convitto*, don Cafasso, certainement informé de l'aventure de son disciple le dimanche précédent, saisit au vol l'occasion de poser la candidature de don Bosco à la chapellenie de don Tesio. Il data du 29 mai (jeudi), jour de la sépulture du chapelain, une lettre de recommandation en ce sens destinée à la femme de l'un des deux syndics de la ville, la comtesse Teresa Bosco di Ruffino.[75] Le dimanche 1er juin, don Bosco et ses garçons trouvèrent la police à la porte du cimetière et, vraisemblablement, un écriteau qui en interdisait l'accès. Ils apprirent aussi que la bonne, supposée à l'origine de l'interdiction, avait disparu. Serait-elle morte elle aussi? Il ne fallait pas longtemps pour passer de l'hypothèse à la certitude. «Ces nouvelles se répandirent et firent une profonde impression sur l'esprit des jeunes et de tous ceux qui en eurent connaissance», écrira don Bosco.[76]

Les trois chapelains du Refuge posèrent alors collectivement auprès de l'administration municipale leur candidature pour *S. Pietro in Vincoli*. Don Bosco faisait appuyer la sienne par «le comte de Larissé». Leur motivation ne variait pas: ils cherchaient de la place pour l'oratoire S. François de Sales. Le 18 juin, le *Mastro di Ragione*, don Giuseppe Pollone, chargé de décrire en commission les dix-sept impétrants, qu'il avait classés par ordre chronologique de présenta-

tion des candidatures, annonçait au septième rang que «trois prêtres tous très dignes» avaient posé «collectivement» une demande pour la chapellenie en question. «Essentiellement, ils voudraient avoir à leur disposition la petite église du cimetière pour y réunir un grand nombre d'enfants, les catéchiser et leur administrer les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Ils assumeraient pour cela les charges de l'église et du cimetière.» Il s'agissait, disait-il, «du théologien Giov. Borel, de d. Sebastiano Pacchiotti et de d. Giov. Bosco, tous les trois attachés à l'œuvre pie de la marquise de Barolo.» Don Pollone ajoutait qu'entre les trois prêtres, s'il fallait n'en choisir qu'un seul, don Giovanni Bosco, recommandé à la fois par don Borel, la marquise de Barolo et le comte de Larissé, «notre collègue», devrait être préféré.[77] Mais aucun des trois prêtres du Refuge ne l'emporta. Le 19 juin, don Felice Colombo, natif d'Avigliana et maître d'école à Giaveno, reçut la place convoitée de chapelain de *S. Pietro in Vincoli*. Les chapelains devaient encore se contenter de leur petite chapelle de l'*ospedaletto*, avec la perspective d'en être bientôt expulsés.

Le Dévot de l'Ange Gardien (1845)

C'est au cours de l'année 1845 que don Bosco publia un petit livre de piété sorti anonyme sous le titre de *Il Divoto dell'Angelo Custode* (Le dévot de l'ange gardien).[78] L'allusion de sa couverture à la «compagnie (de l'Ange Gardien) canoniquement érigée dans l'église S. Francois d'Assise à Turin» nous incite à rapprocher cette publication de son séjour au *Convitto*, près de cette église.[79] Il s'agissait pour l'essentiel d'une neuvaine préparatoire à la fête des saints anges gardiens, comportant pour chaque jour une méditation développée, une pratique très brève et un *esempio*. Il y avait un dixième exercice pour la fête elle-même. La brochure était probablement d'abord destinée au service des membres de la compagnie de l'Ange Gardien «canoniquement érigée dans l'église S. François d'Assise.»

La dévotion aux anges gardiens n'était pas accessoire dans la catholicité du temps. Non seulement les anges exercent ensemble leur protection tutélaire sur l'humanité, mais Dieu, pensait-on communément, destine un «bon ange» à chaque humain. Le catéchisme diocésain de Turin, dont l'une des questions portait sur la prière latine quotidienne à réciter à l'ange gardien, ne doutait pas de cette protection individuelle: l'ange personnel éclaire, garde, dirige et gouverne l'âme que le Seigneur lui a confiée.[80] Quant à don Bosco, son enseignement

était catégorique. Dix ans après sa brochure, dans sa *Maniera facile per imparare la Storia sacra*, il posera la question: «Les bons anges font-ils quelque chose en faveur des humains?»; et il répondra: «Oui: les bons anges, tandis qu'ils jouissent de Dieu au ciel, sont fréquemment envoyés porter aux hommes les faveurs célestes. Dieu destine même à chaque homme l'un de ses anges, qui est dit Ange Gardien, pour qu'il ait soin de nous tout au long de notre vie.»[81]

Dans son petit livre de 1845, il disserta successivement[82] sur la bonté de Dieu qui nous a destiné de saints anges gardiens; sur l'amour que nous portent les saints anges par égard pour Jésus et Marie; sur leurs bienfaits quotidiens; sur leur assistance spéciale pendant l'oraison, lors des tentations et dans les tribulations; sur la tendresse du saint ange envers le pécheur; sur son assistance particulière à l'heure de la mort; sur le réconfort qu'il assure à l'âme en purgatoire et sur la tendresse du fidèle envers l'ange qui l'aime de la sorte. Pour illustrer ces pieuses considérations, don Bosco empruntait des *exemples* à l'histoire des saints (Lidwine, Marguerite de Cortone...) et à des récits de faits divers contemporains, selon lesquels de simples mortels avaient été sauvés par leurs anges gardiens, tous *exemples* acceptés et reproduits tels quels et sans l'ombre de critique.

Pour forcer la note, l'introduction du livret félicitait à l'avance qui méditerait «le grand mérite de son ange» et marquerait son respect envers lui comme on le lui indiquerait. En effet, «il aura en soi un signe non douteux de son salut éternel.» Cette affirmation, inattendue pour d'autres générations, était aussitôt justifiée. «Parmi les signes de prédestination, disait notre auteur, les théologiens et les maîtres spirituels, qui se fondent sur l'autorité des saintes Ecritures et des saints Pères, placent la tendre et constante dévotion envers les saints anges tutélaires.» Dans le classement de don Bosco, cette dévotion figurait donc auprès de ces autres signes de prédestination que sont, au dire d'un théologien réputé du premier vingtième siècle: *a*) une bonne vie, *b*) le témoignage d'une conscience pure de fautes graves et prête à la mort plutôt que d'offenser Dieu gravement, *c*) la patience dans les adversités pour l'amour de Dieu, *d*) le goût de la parole de Dieu, *e*) la miséricorde envers les pauvres, *f*) l'amour des ennemis, *g*) l'humilité, *h*) une dévotion spéciale à la sainte Vierge, à qui nous demandons tous les jours de prier pour nous à l'heure de notre mort.[83]

La brochure de don Bosco sur l'ange gardien ne fut jamais rééditée.

Les Moulins de la Dora

Au lendemain de l'échec de leur candidature à la chapellenie de *S. Pietro in Vincoli*, les trois chapelains du Refuge, qui voyaient se rapprocher dangereusement la date de l'ouverture de l'*ospedaletto*, tentèrent de nouvelles démarches en faveur de leur oratoire. Ils auraient voulu obtenir de l'administration municipale au moins l'usage de l'église du cimetière de la chapellenie pour les cérémonies religieuses de leurs deux cents enfants, tellement à l'étroit dans la chapelle du Refuge.[84] On le leur refusa le 3 juillet.[85] Que faire? Nos chapelains étaient tenaces. Ils avaient repéré derrière la place Emanuele Filiberto, à quelque distance du Pô, une chapelle S. Martino au milieu de petites installations industrielles. Les *Mulini della Dora* étaient des moulins à blé, des pressoirs d'olives, des filatures de chanvre, qui profitaient de l'eau d'un canal dévié de la Dora. Le 9 juillet, don Borel demanda à l'administration d'en laisser la jouissance à l'oratoire le dimanche et les jours de fête.[86] Cette fois, la municipalité se laissa fléchir, quoique avec réserves. Elle concéda seulement au théologien Borel «la faculté de se servir de la chapelle des *Mulini* pour y catéchiser les garçons» le dimanche entre midi et trois heures.[87] C'était peu, mais il était temps, puisque l'*ospedaletto* allait être inauguré le 10 août.

Don Bosco a raconté plusieurs fois avec humour le déménagement de la petite chapelle du Refuge jusqu'à *San Martino dei Mulini* le dimanche 13 juillet. «Vous auriez vu l'un porter une chaise, l'autre un banc, celui-ci un tableau ou une statuette, celui-là des ornements ou des corbeilles ou des burettes. D'autres, beaucoup plus fiers, portaient des échasses ou des sacs de boules ou de palets.»[88] Ou bien: «C'est ainsi qu'un dimanche de juillet 1845, on ramassa des bancs, des prie-Dieu, des chandeliers, quelques chaises, des croix, des tableaux grands et petits; chacun emportait ce qu'il pouvait comme un peuple de migrants au milieu des cris, des rires et des regrets; et nous sommes allés établir notre quartier général au lieu indiqué.» A l'arrivée, le théologien Borel prononça un sermon sur les choux, qui, on le sait ou devrait le savoir, doivent être repiqués pour produire de belles et grosses têtes. L'image était parlante aux jeunes émigrés. «Une foule immense d'enfants» assistaient à cette inauguration, nous apprend don Bosco. Elle chanta «avec la plus grande émotion» un *Te Deum* d'action de grâces.[89]

Ce n'était pourtant pas le rêve. L'église San Martino n'était accessible aux oratoriens qu'entre midi et trois heures, on ne pouvait y célébrer ni la messe ni la bénédiction du saint sacrement. Les enfants jouaient en face de l'église. Des piétons, des voitures, des chevaux, de gros chariots passaient et dérangeaient leurs jeux.[90] Et puis, qui s'en étonnerait? ils étaient bruyants et pas très propres. D'où nouveaux ennuis, le quartier s'émut et se plaignit à qui de droit, c'est-à-dire à la direction des *Mulini*. Don Bosco dramatisa:

«Les meuniers, leurs garçons et leurs commis ne pouvant supporter les sauts, les chants et parfois le vacarme de nos enfants, s'alarmèrent et portèrent plainte devant la municipalité. Ce fut alors que l'on commença à dire que ces attroupements de jeunes constituaient un danger; que, d'un moment à l'autre, ils pouvaient déclencher des soulèvements et des révolutions. On le déduisait de la prompte obéissance de ces garçons au moindre signe de leur supérieur. On ajoutait, mais sans preuves, qu'ils faisaient mille dégâts dans l'église, hors de l'église, sur le pavé; il semblait que Turin allait s'effondrer si nous avions continué de nous réunir là. Le comble fut une lettre du secrétaire des minotiers au syndic de Turin. Elle répétait tous les potins, elle amplifiait tous les dégâts imaginaires. Les familles de l'endroit ne pouvaient plus vaquer à leur travail ni être tranquilles. On alla jusqu'à dire que c'était un foyer d'immoralité.»[91]

De fait, le 7 novembre 1845, le directeur des Moulins municipaux, le comte Marchetti Melina, demanda la révocation de l'autorisation du 10 juillet: les enfants abusent, ils pénètrent dans les moulins, incommodent et dérangent les gens, ils laissent des immondices.[92] En conséquence, le 18 novembre, la *Ragioneria* municipale ordonna au théologien Borel de cesser de se servir de la chapelle des *Mulini* à partir du 1er janvier 1846.[93] Les chapelains devraient donc avoir décampé avec leurs jeunes pour la fin du mois de décembre.

Une fois de plus, ils avisèrent. Dans les jours qui suivirent l'ordonnance, ils louèrent trois pièces d'un immeuble situé de l'autre côté de la via Cottolengo et, à qui arrivait de la ville, peu après le Refuge. «Le quatrième dimanche de l'Avent (nous avons) abandonné *San Martino*», notera don Borel.[94] L'année qui sera celle de la vraie naissance de l'œuvre de l'oratoire Saint François de Sales s'ouvrirait dans des conditions bien précaires.

La publication de l'*Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles*

Environ un an après son entrée au Refuge, don Bosco publia son premier ouvrage important sous la forme d'une *Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles*. L'histoire de l'Eglise avait passionné le clerc Bosco pendant son temps de séminaire. Non content d'écouter à table la lecture du «Bercastel»,[95] c'est-à-dire de la longue *Histoire de l'Eglise* de l'ex-jésuite Bérault-Bercastel,[96] il affirmera avoir lu en son particulier celle de Fleury, qu'il «ignorait être à éviter», et «toute l'Histoire de l'Eglise d'Henrion.»[97] Un double exploit qu'il nous faut certainement relativiser. L'*Histoire ecclésiastique* était énorme.[98] Mais c'était un ouvrage honnête, composé en principe d'après des écrits contemporains des faits racontés, convenablement rédigé et loué par les connaisseurs. Au milieu du dix-neuvième siècle, il fut perfidement attaqué par l'historien ultramontain Rohrbacher, pour qui cette histoire était non seulement «composée de morceaux empruntés et juxtaposés», entassement d'une «masse de choses mal digérées et mal distribuées», mais surtout suspecte de gallicanisme.[99] Rome s'était émue, sans pourtant l'inscrire au catalogue de l'Index.[100] Quant à l'*Histoire générale de l'Eglise*, que le baron Henrion avait publiée à partir de l'ouvrage cité de Bérault-Bercastel, don Bosco ne put en achever la lecture que durant ses années de *Convitto* dans une traduction italienne parue entre 1839 et 1843.[101]

L'idée de rédiger à son tour une histoire de l'Eglise lui était probablement venue à l'esprit en cette période du *Convitto*, quand il tentait d'instruire les jeunes de son «catéchisme» dominical et recourait pour cela à l'histoire sainte et à l'histoire de l'Eglise. La catéchèse de don Bosco fut toujours plus historique que dogmatique. Il s'était donc mis en quête de livres de ce genre abordables par les enfants.[102] S'il en avait trouvé pour l'histoire sainte (en quoi il se dédira promptement), ceux d'histoire de l'Eglise l'avaient déçu. Ou bien, ils étaient trop volumineux; ou bien, sortant de leur domaine propre, ils pénétraient indûment dans l'histoire profane; ou bien ils proclamaient sans retenue et avec un accent polémique accusé les seuls fastes de l'Eglise; ou encore – et ici les Français étaient certainement visés – ils faisaient la part trop belle à l'Eglise de leurs nations et, pour comble, parlaient peu des papes et des faits «les plus éclatants» à la gloire de la catholicité. Vivement encouragé, affirmait-il, par des personnes autorisées,

il avait donc entrepris de «compiler» à son tour pour la jeunesse un *compendio* (condensé) d'histoire ecclésiastique.

Ses loisirs d'aumônier d'un petit hôpital encore en espérance lui permirent de le mettre au point en 1844-1845. Son manuscrit fut alors confié aux imprimeurs Speirani et Ferrero, qui venaient de publier l'histoire de Luigi Comollo. Il parvint à faire sortir son livre au dernier mois de l'année mouvementée des essais d'implantation de son oratoire Saint François de Sales. En octobre 1845, elle était à l'impression, mais pas encore achevée. [103] Le 3 décembre, il en remettait un exemplaire à un correspondant. [104] C'était la *Storia ecclesiastica ad uso delle scuole utile per ogni ceto di persone* (Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles utile à toute sorte de personnes). [105]

Dès la page de titre, le livre était placé sous le patronage du provincial des frères des Ecoles Chrétiennes. Ce titre même continuait en effet: «... dédiée au Très Honoré Frère Hervé de la Croix provincial des frères de l'Institut des Ecoles Chrétiennes, compilée...» etc. Puis, avant la préface, une petite lettre de l'auteur le dédicaçait à ce frère avec beaucoup de modestie. Le recours au frère Hervé de la Croix, nom religieux de Jean-Baptiste Delahaye (1796-1873), devenu visiteur des frères à Turin en cette année 1844, a paru n'être qu'un signe des bons rapports entre don Bosco et les frères des Ecoles Chrétiennes. Au vrai, c'était aussi et probablement surtout pour lui, don Bosco, un moyen de faciliter la diffusion de son ouvrage. Depuis 1830, les livres des frères étaient en effet officiellement recommandés dans les écoles des Etats sardes. Cette année-là, les bons résultats obtenus par les frères à la *Mendicità istruita* et à Sainte-Pélagie avaient décidé le comte de Collegno à remettre aux lasalliens la direction des écoles communales de Turin. Il faut, déclarait en août la municipalité, «donner aux jeunes garçons des principes solides», l'enseignement des frères convient fort bien à la «masse des artisans et des ouvriers» et, en outre, il peut «servir de voie» aux études d'un ordre plus relevé. L'*exequatur* royal du 23 octobre leur avait accordé une véritable reconnaissance légale. Pour couronner ces marques de faveur, l'université de Turin adoptait alors officiellement les livres en usage chez les frères des Ecoles Chrétiennes; et la ville encourageait la création par leurs soins d'un cours hebdomadaire destiné aux adolescents et aux adultes. [106] Les formules de don Bosco n'étaient pas désintéressées, quand, dans sa lettre de dédicace, il demandait au frère Hervé de la Croix de prendre son livre «sous sa puissante protection» et de le considérer «comme sien» pour qu'il «passe entre les mains de qui

voudra s'en servir.»[107] De la sorte, il tâchait de s'introduire dans le réseau de distribution des livres scolaires de son pays. (N'oublions pas le titre: Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles!) Ce ne fut pas en vain, à juger par la publication trois ans plus tard d'une deuxième édition revue de cette histoire.

La confection de l'*Histoire ecclésiastique*

Ce véhicule de l'enseignement religieux de don Bosco a commencé de faire l'objet d'examens attentifs.[108]

Le préambule du livre définissait l'Eglise dont l'histoire allait être racontée. A la question: «Qu'est-ce que l'Eglise et quels en sont les membres?», on répondait: «C'est la congrégation de tous ceux qui professent la foi et la doctrine de Jésus Christ et qui sont gouvernés par un Chef Suprême, qui est son Vicaire sur la terre; et, bien que l'Eglise s'appelle soit grecque, soit latine, soit gallicane, soit indienne, il s'agit néanmoins toujours de la même Eglise catholique, apostolique et romaine.»[109] La «congrégation» chrétienne était donc soudée par la foi au Christ *et* la soumission au gouvernement du pape. Cette définition marquait nettement ses frontières: l'Eglise de don Bosco avait un dedans et un dehors parfaitement déterminés. Il ignorait toute forme d'appartenance à une Eglise spirituelle à laquelle se rattacheraient éventuellement dissidents et hommes de bonne volonté. Les seuls membres reconnus par l'auteur de l'histoire étaient les chrétiens gouvernés par le pontife romain. Les évêques (ou «pasteurs légitimes») d'autres définitions demeuraient même dans l'ombre. Quelques gravures (médiocres), qui disparaîtraient rapidement des éditions suivantes, agrémentaient la *Storia ecclesiastica* de 1845. La plus significative précédait la page de frontispice. Elle était double. Le cadre de sa partie supérieure était réservé au souverain pontificat, avec ses insignes propres: la croix à triple branche, la tiare et la crosse. La scène de la partie inférieure représentait le Christ remettant à Pierre agenouillé les «clefs du royaume des cieux». L'Eglise de cette histoire était l'Eglise des papes de Rome, dont la suite ininterrompue de deux cent cinquante-quatre titulaires, de saint Pierre à Grégoire XVI, terminait le volume.[110]

Comme les familiers de la littérature de don Bosco le prévoient, le saint homme ne s'était pas embarrassé de beaucoup de matériaux pour rédiger son livre. Il les tria selon leur orthodoxie ultramontaine et leur convenance immédiate à un public jeune. Dans sa traduction ita-

lienne,[111] l'*Histoire ecclésiastique A. M. D. G.*, que le jésuite Jean-Nicolas Loriquet (1767-1845),[112] avait commencé de publier en 1807, le guidait. Loriquet dépendait lui-même fortement de Charles-François Lhomond (1727-1794), auteur d'une *Histoire abrégée de l'Eglise*. Chez Loriquet, la concision, la forme dialoguée des chapitres, l'organisation générale par grandes époques, ainsi que, probablement, une mentalité conservatrice romaine et contre-révolutionnaire, plaisaient à don Bosco. Son histoire était toutefois trop brève à son goût (130 pages dans la traduction de 1844). Pour l'amplifier, il chercha ailleurs. Il recourut à un autre anonyme publié par Marietti sous le titre de: *Storia della Chiesa dalla sua fondazione fino al pontificato di Gregorio XVI* (Histoire de l'Eglise depuis sa fondation jusqu'au pontificat de Grégoire XVI).[113] Quoique mal construite, cette œuvre désespérément géométrique, qui découpait l'histoire par groupes de siècles, chaque siècle ayant uniformément droit à deux chapitres: 1) *De' Romani Pontefici* (Les Pontifes romains), 2) *Altre notizie ecclesiastiche* (Autres informations sur l'Eglise), lui fournissait d'utiles renseignements d'ordre liturgique et canonique. Et il puisa dans l'ample Bérault-Bercastel de son séminaire, où proliféraient anecdotes et portraits suggestifs.[114]

Le plan fut judicieux. Comme son modèle principal, don Bosco partagea l'histoire de l'Eglise catholique en six époques coupées par des événements précis: 1) De la naissance de Jésus Christ à la condamnation de l'arianisme (325), 2) De la condamnation de l'arianisme à la naissance de l'Islam, dit par lui «mahométisme» (325-622), 3) De la naissance de l'Islam au quatrième concile du Latran (622-1215), 4) Du quatrième concile du Latran à la révolte de Luther (1215-1517), 5) De la révolte de Luther à l'enlèvement de Pie VI (1517-1798) et 6) De l'enlèvement de Pie VI aux temps contemporains (1798-1845). Pour raconter ces périodes, il adopta le procédé dialogué de Loriquet, par questions et réponses, jugé non sans raison très pédagogique.

Et il exploita à sa façon le matériel de base. Selon sa préface, il avait emprunté aux histoires de l'Eglise qu'il avait pu lire, aussi bien dans sa langue que dans «les langues étrangères», «les sentiments ainsi que les expressions les plus italiennes et les plus simples pour se conformer aux capacités du jeune garçon.»[115] Avaient été écartés les «faits seulement profanes» ou «civils», les traits «arides ou de peu d'intérêt» ou encore incertains. Au contraire, il avait recopié dans ses sources les détails qui lui semblaient particulièrement «touchants» et «émouvants» (*teneri* et *commoventi*). Son but était en effet, expli-

quait-il, non seulement d'«instruire l'intellect», mais aussi d'atteindre «le cœur» pour un meilleur avantage spirituel.[116]

Don Bosco compila. La page de titre prévenait l'usager: cette *Storia ecclesiastica* avait été «compilée par le prêtre B. G.». Le verbe doit être interprété dans son sens propre. Pour constituer ce recueil, don Bosco mit ensemble des extraits de sources différentes. On ne lira jamais dans cette «histoire» un mot de critique de la documentation. L'auteur semblait même ne s'être jamais livré à ce genre d'opération. Ecrire l'histoire revenait pour lui à recopier avec discernement des morceaux choisis d'histoire de l'Eglise dûment rédigés. Il lui arriva même de retranscrire des références abrégées qui, certainement des plus énigmatiques aux jeunes lecteurs, l'étaient probablement aussi à lui-même.[117] L'examen comparé d'une question de la première époque, tout entière empruntée à Loriquet, est éclairant sur sa méthode. «Quelle était la vie des premiers chrétiens?», demandait le modèle. «Quelle vie menaient les premiers chrétiens?», écrivit don Bosco. Le modèle commençait par répondre: «Toute la multitude des nouveaux croyants n'avait, au dire de l'Ecriture, qu'un cœur et une âme». Le compilateur préféra: «Tous ces nouveaux fidèles étaient tellement unis entre eux que, selon l'expression de la sainte Ecriture, ils ne formaient qu'un seul cœur et une seule âme». Le modèle continuait: «... nul ne s'appropriait quoi que ce soit en sa possession, mais ils mettaient tout en commun. Il n'y avait pas de pauvres parmi eux, parce que ceux qui possédaient des biens et des maisons les vendaient et en remettaient le prix aux pieds des apôtres, pour être réparti entre tous selon le besoin.» On pourrait simplifier, pensa le compilateur, qui, en outre, appréciait peut-être modérément la pointe communiste de «nul ne s'appropriait quoi que ce soit», «ils mettaient tout en commun». Il écrivit: «Il n'y avait pas de pauvres parmi eux, parce que ceux qui, parmi eux, avaient des terres ou des maisons les vendaient et en portaient le prix aux pieds des apôtres, pour qu'ils les distribuent à chacun selon le besoin.» Et ainsi de suite.[118]

Comme il l'avait annoncé dans sa préface, don Bosco butina dans ses sources complémentaires des récits «touchants» et «émouvants». Ils abondaient à propos des miracles des saints et des supplices des martyrs anciens et modernes. Le saint du 3 février, Blaise, évêque de Sébaste, est «connu pour ses miracles», assurait-il. En tout cas, la marche de Blaise au martyre en avait été féconde. Elle commençait par la délivrance de l'arête, qui lui valut d'être rangé parmi les saints auxiliateurs. «Dans la foule une mère s'avança toute en pleurs et

déposa aux pieds du saint son fils unique sur le point d'expirer, suffoqué par une arête qui lui était restée dans la gorge. Saint Blaise, attendri à la vue du malheur de l'enfant, fit une courte prière et, quand il l'eut terminée, l'enfant se trouva guéri...» Blaise résistait ensuite au préfet persécuteur. «Agricola constata qu'il ne pouvait d'aucune manière l'amener à sacrifier aux idoles. En conséquence, d'ordre de l'empereur, il commanda de le noyer (*litt.*: de le submerger) dans la mer. Le saint martyr fit le signe de la croix et marcha sur les ondes sans s'y noyer. Il s'assit au milieu des eaux et invita les infidèles à en faire autant, s'ils croyaient que leurs dieux avaient quelque pouvoir. Des téméraires voulurent s'y essayer et se noyèrent. Après de tels signes de sa constance et de sa sainteté, Blaise regagna la terre, où le gouverneur, fou de colère, le fit décapiter en 315.»[119] Les miracles de saint François de Paule couvrirent la moitié de la notice consacrée à ce thaumaturge exceptionnel. «Il semblait que Dieu lui eut donné la maîtrise de tous les éléments. On l'informe qu'un four à chaux brûlant est sur le point de crouler; il court, il y entre, il s'arrête au milieu du feu le temps de réparer la fracture et d'empêcher la ruine du four. Un gros rocher s'était détaché d'une montagne et roulait vers le couvent, François lève les mains au ciel et le rocher s'arrête brusquement sur une pente abrupte; l'eau manque à plusieurs artisans, il fait naître une fontaine qui ne tarit plus; le patron d'une barque, dans sa cupidité, refuse de le transporter: il étend son manteau sur l'eau, s'installe dessus avec ses compagnons et, sur cette barque d'un nouveau genre, franchit le fameux détroit de Sicile; l'une de ses sœurs ne veut pas que son fils se fasse religieux, l'enfant meurt, on célèbre ses funérailles, François le fait venir près de lui, le rappelle à la vie et il devient son disciple. Il connaissait le présent, le lointain et l'avenir, il savait les secrets les plus intimes des cœurs...»[120] Le réalisme de certaines scènes de tortures pourrait même paraître excessif. Don Bosco ne craignait pas de susciter de brutales émotions chez les enfants et de blesser leur sensibilité. La description du supplice infligé au jeune Verner (quinze ans) par les juifs de Trèves pendant la semaine sainte de l'année 1287 – au reste recopiée sur l'*Histoire du christianisme* de Bérault-Bercastel[121] – fut affreuse. «Le jeudi saint, il se confessa, communia, puis revint à son travail. Les juifs descendirent derrière lui à la cave, lui introduisirent aussitôt une balle de plomb dans la bouche pour l'empêcher de crier, et le lièrent sur un pieu la tête en bas pour lui faire rendre l'hostie. Comme ils n'y parvenaient pas, ils entreprirent de le lacérer à coups de verge, puis, avec un couteau, ils lui ouvrirent

les veines sur tout le corps et le serrèrent avec des tenailles pour exprimer tout son sang. Ils le tinrent ainsi pendu par les pieds durant trois jours la tête en bas, jusqu'au moment où il fut complètement exsangue.»[122] Les pages sur les martyrs du Japon au dix-septième siècle regorgèrent d'atrocités, elles aussi cueillies dans les descriptions de Bérault-Bercastel.[123] Les *Annales de la Propagation de la Foi* fournirent peut-être – mais ceci est beaucoup moins sûr – les horribles détails des martyres des missionnaires Charles Cornay en 1837 et Gabriel Perboyre en 1840.[124] De la sorte, don Bosco frappait à coup sûr l'imagination et, selon son mot, «le cœur» de ses jeunes lecteurs.

La méthode d'exposition Loriquet l'obligeait à bien construire ses articles. Guidé par les questions, il centrait habituellement ses récits sur des problèmes correctement posés. En effet, ses questions étaient nettes. Voici par exemple celles qui faisaient parcourir au lecteur les cinquième et sixième siècles: «Faites-nous connaître l'hérésie des Eutychiens?» – «Racontez quelque détail particulier sur saint Léon?» – «Quel autre saint s'est signalé en ce temps-là?» (Il s'agissait de Maxime de Turin.) – «Dites-nous quelque chose sur le pape saint Gélase?» – «Quel illustre saint est apparu au sixième siècle?» (Benoît de Nursie). – «Pourquoi fut convoqué le cinquième concile œcuménique?»[125] Un brin de logique suffisait à empêcher l'auteur de divaguer. La concision tournait même parfois à la sécheresse énumérative. La série des peuples convertis au dixième siècle étourdit certainement plus d'un jeune lecteur.[126] D'ordinaire, le récit était plein, le trait net, la phrase nerveuse, parfois violente. Le portrait convenait à l'imagination visuelle de don Bosco. Ses descriptions de saints personnages, et aussi d'hérétiques ou de mécréants caractérisés, ne manquaient pas de verdeur, parfois au détriment de la justice. Ils couvraient des articles d'une, deux, trois et même quatre pages. Défilaient ainsi au cours de la cinquième époque (1517-1798):[127] Luther, Calvin, Henri VIII, Ignace de Loyola, Charles Quint, Pie V, Thérèse d'Avila, Charles Borromée, Louis de Gonzague, Philippe Néri, Rose de Lima, François de Sales, Jansénius, Vincent de Paul, Sebastiano Valfrè, Jean-Baptiste de la Salle, Benoît XIV, Voltaire et Rousseau (pour leurs seuls derniers jours), Alphonse de Liguori et le pape Pie VI. Le livre était toujours intéressant.

Les thèses explicites ou sous-jacentes de la *Storia ecclesiastica*

Le petit ouvrage était didactique. La *Storia* de don Bosco transmettait, explicitement ou implicitement, des leçons morales et religieu-

ses. Le lecteur en retirait une certaine idée de la vie de l'Eglise. «Que faut-il entendre par histoire ecclésiastique?», demandait-on au début du livre. La réponse avait probablement été dictée par quelque modèle. «L'histoire ecclésiastique n'est que la narration des faits qui furent contraires ou favorables à l'Eglise depuis sa fondation jusqu'à notre temps.»[128] On respirait déjà la fumée des batailles. Comme beaucoup des ses contemporains, don Bosco imaginait l'Eglise au sein d'un perpétuel combat entre les deux cités. Attaquée par un persécuteur ou un dissident, elle se défendait et, un jour ou l'autre, l'emportait. Après ce triomphe, le scénario reprenait: attaque, défense et victoire. A y bien regarder, chaque période de l'histoire de don Bosco commence par une bataille livrée à l'Eglise romaine: la persécution de Jérusalem, l'arianisme, l'explosion de l'Islam et le monothélisme, les Albigeois, la naissance de la Réforme luthérienne et la Révolution française. Bientôt cette Eglise triomphe à Nicée, ou quand Héraclius récupère la vraie croix, ou au quatrième concile du Latran, ou à Trente, ou enfin quand Pie VII rentre à Rome après avoir été détenu à Fontainebleau par Napoléon Ier.

Ce schéma n'emprisonnait heureusement pas tout le récit de don Bosco, qui, souvent, s'échappait de la dialectique des batailles et des victoires. Intéressé par les différents aspects de la vie de son Eglise, il intégrait au récit l'expansion missionnaire, l'action civilisatrice, culturelle et caritative des moines, des religieux, à l'occasion des laïcs, ainsi que la vie spirituelle de quelques humbles, tels que, après les martyrs de tous âges des temps anciens, Isidore le laboureur ou Rose de Lima. L'Eglise est bienfaisante, son histoire est aussi celle des pauvres.[129]

Autre thèse permanente: le bien vient de Dieu, le mal vient du diable. C'est Dieu qui «conduisit» Paul ermite dans son désert.[130] A l'inverse, «le démon jaloux des progrès faits par l'Eglise suscita un monstre pour l'affliger par un nouveau genre de persécution. Ce fut l'empereur Julien dit communément l'Apostat...»[131] L'autorité, c'est-à-dire le pape, les conciles et les évêques unis au pape, a été instituée dans l'Eglise pour y conserver dans sa pureté une doctrine révélée à l'origine. Les «hérétiques» qui trompent le monde par leurs prestiges (Simon le magicien), troublent la croyance en la divinité de Jésus (Arius), nient celle du Saint Esprit (Macédonius), ne croient pas en la maternité divine de Marie (Nestorius), s'opposent au culte des images (les iconoclastes), réduisent à deux ou à trois sacrements le septénaire sacramentel (les réformés), malmènent la doctrine. Ce sont des

«rebelles» et des «ennemis» de l'Eglise. Et les persécuteurs ne valent pas mieux.

Mais Dieu punit les uns et les autres. Le plus souvent, ils ont commencé d'expier leurs crimes sur terre par des souffrances et une mort ignominieuse, que don Bosco prenait soin de décrire à partir des récits les plus hostiles et, bien entendu, au risque de répéter les calomnies les plus absurdes, sans jamais vérifier leur exactitude. Dioclétien se laissa mourir de faim,[132] Maximien fut étranglé,[133] Galère mangé vivant par les vers,[134] Maximin Hercule empoisonné et tordu par la souffrance,[135] Julien transpercé et désespéré,[136] Arius effondré dans les toilettes,[137] Nestorius la langue rongée par les vers,[138] Constance la tête fracassée dans son bain,[139] Constantin Copronyme couvert d'abcès purulents,[140] Photius les yeux crevés,[141] le musulman d'Espagne Abderanne II (Abd al-Rahman?) frappé à mort tandis qu'il contemplait le martyre des chrétiens...[142] Quant à Luther, «le misérable dut aller rendre ses comptes devant le divin Juge. Après avoir copieusement soupé il fut pris de fortes douleurs d'estomac. Immédiatement transporté sur son lit, ses souffrances augmentèrent encore; et, bouillant de rage et vomissant des blasphèmes contre le Pape, contre l'Eglise et contre le concile de Trente, il cessa de vivre ici-bas pour aller en enfer y pâtir avec les démons qu'il avait plusieurs fois implorés à son secours (ann. 1545).»[143] Pour Calvin, «l'an 1564, il fut atteint d'un mal ulcéreux, qui répandait une puanteur nauséabonde insupportable; fou furieux et enragé, tandis qu'il invoquait les démons, détestait sa vie et maudissait ses écrits, il comparut devant le Christ son juge pour rendre compte de tant d'âmes perdues et qui se perdraient encore par sa faute.»[144]

Quelle différence entre la fin de ces malheureux et celle d'un empereur Constantin, que don Bosco canonisait imprudemment[145] ou d'un saint Augustin d'Hippone![146] La raison en est que Dieu récompense ses amis et «se venge» contre les infidèles, les hérétiques et les persécuteurs. On apprend, à lire don Bosco, que Robespierre «finit sa vie par une mort qui porte avec trop d'évidence les caractères de la divine vengeance.»[147] La colère de Dieu est aussi tombée sur les hérétiques d'après Trente et les empereurs persécuteurs japonais.[148] Don Bosco avait constitué sa propre anthologie «de mortibus persecutorum». «L'histoire ecclésiastique nous apprend premièrement que tous ceux qui se sont rebellés contre l'Eglise ont, pour la plupart, éprouvé les divins châtiments déjà dans la vie présente par une fin funeste et effrayante.»[149] Telle était la première conclusion générale du livre.

L'introduction aux temps modernes (de 1500 à la Révolution française) ouvre pour nous des perspectives saisissantes sur la mentalité vécue et diffusée par notre historien. Son livre les présentait à la manière d'un Joseph de Maistre qui serait devenu optimiste. Les démons se déchaînaient, ils déclamaient par la bouche des réformateurs du seizième siècle, des philosophes rationalistes des Lumières et des membres des sociétés secrètes du dix-huitième siècle. La lutte du bien et du mal prenait des proportions gigantesques. Le paragraphe – dont le modèle est probablement repérable – avait des accents épiques:

«... Il n'y eut jamais un temps où l'Eglise ait été plus combattue et où elle ait remporté plus d'insignes victoires que dans cette cinquième époque. Un déluge d'hérétiques lui tombe brutalement dessus; une quantité de ses membres, au lieu de la soutenir, se rebellent contre elle et lui infligent des plaies très profondes; les princes de ce monde s'unissent à eux, et, par le fer, le massacre et la destruction, l'oppriment et cherchent à l'annihiler. Le démon se cache sous le manteau des sociétés secrètes et de la philosophie moderne; il excite des rébellions et suscite de sanglantes persécutions. Mais elle est œuvre de Dieu. C'est pourquoi tous les efforts de l'enfer sont vains. De nouveaux ordres religieux, d'infatigables missionnaires, des apôtres incomparables, des pontifes grands par la sainteté, le zèle et la doctrine, tous réunis d'un seul cœur et d'un seul esprit, fortifiés par la bras du Tout-Puissant, confondent l'esprit de mensonge, défendent vaillamment la vérité catholique et portent la lumière de l'Evangile jusqu'aux derniers confins de la terre. C'est ainsi que, non sans graves dommages, mais loin d'être détruite, l'Eglise remporta de nouvelles conquêtes et de plus glorieux triomphes.»[150]

Car, non seulement le roc de Pierre a, hier, résisté et tenu ferme dans les tempêtes, mais, par la grâce de Dieu, il sera toujours vaillant et florissant. Les dernières lignes de don Bosco répétaient longuement le triomphaliste Loriquet.

«... Elle a toujours triomphé. Elle a vu les royaumes, les républiques et les empires se briser et s'écrouler autour d'elle; elle seule est demeurée ferme et immobile. Fondée il y a dix-neuf siècles, elle a malgré son âge la meilleure des santés. D'autres viendront après nous et la verront toujours florissante; guidée par la main divine, elle surmontera glorieuse toutes les vicissitudes humaines, elle vaincra ses ennemis et progressera d'un pied ferme à travers les siècles et les bouleversements jusqu'à la fin des temps, pour faire ensuite de tous ses enfants un seul royaume dans la patrie des bienheureux.»[151]

Les heurts entre ce courant de pensée, où l'aumônier de Santa Filomena évoluait à l'aise, et la société libérale née de la «philosophie moderne», qui sortirait des mouvements de 1848, allaient être tumultueux.

Notes

1. MO 132/27 à 133/55.
2. MO 133/67-69.
3. Pour l'histoire de cette dame (1785-1864) je m'appuie sur ses notes personnelles: Marchesa di Barolo, *Memorie, appunti, pensieri*, tradotti dal francese pubblicati per la prima volta da Giovanni Lanza, Turin, G. Speirani et fils, 1887; sur des souvenirs de Silvio Pellico, *La Marchesa Giulia Falletti di Barolo nata Colbert*, Turin, Marietti, 1864; 2ème éd. corrigée, Turin, tip. San Giuseppe degli Artigianelli, 1914; sur la biographie hagiographique de G. Lanza, *La marchesa Giulia Falletti di Barolo, nata Colbert*, Turin, G. Speirani et fils, 1892; sur l'étude consciencieuse de Rosa Maria Borsarelli, *La marchesa Giulia di Barolo e le opere assistenziali in Piemonte nel Risorgimento*, coll. Società nazionale per la storia del Risorgimento italiano sotto l'alto patronato di S.M. il Re. Pubblicazioni del Comitato di Torino, vol. XII, Turin, Giovanni Chiantore, 1933; enfin sur la notice de G. Ratti, «Colbert Giulia», in *Dizionario biografico degli Italiani*, t. XXIII, p. 708-711 (avec bibliographie). Umberto Levra (*L'altro volto di Torino risorgimentale, 1814-1848*, Turin, 1989, p. 135) renvoie à la thèse présentée sous sa direction de G. Zoppelli, *L'opera assistenziale di Giulia e Tancredi di Barolo a Torino nell'Ottocento: carcerate, donne pentite e sorelle penitenti*, Université de Turin, année académique 1984-1985.
4. D. Massé, *Un precursore nel campo pedagogico, il marchese Barolo*, Alba, tip. Commerciale, 1941; P. Morazetti, «Barolo, Carlo Tancredi Falletti», *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, t. I (1974), col. 1053-1054.
5. D'après P. Baricco, *Torino descritta*, 1869, t. II, p. 828.
6. Pour ces deux alinéas sur l'origine et le règlement du Refuge, je reprends le récit de R.M. Borsarelli, *La marchesa...*, p. 106-113.
7. Lettre de Roget de Cholex, 17 octobre 1822, citée dans R.M. Borsarelli, *La marchesa...*, p. 106-107.
8. Comme *Le Nid*, fondé à Paris en 1943.
9. S. Pellico, *La marchesa Giulia Falletti...*, 2ème éd., p. 69. – Nuances d'après le document: *Distribuzione della giornata*, recopié dans U. Levra, *L'altro volto...*, cit., p. 138-139.
10. S. Pellico, *La marchesa Giulia...*, cit., p. 51.
11. Une note française du marquis Tancrède datée du 17 septembre 1831 (citée par R.M. Borsarelli, *La marchesa...*, p. 112-113) prévoyait déjà cent vingt personnes dans un avenir proche. En 1869, Pietro Baricco dénombrait 130 *ricoverate* dans le Refuge proprement dit et 60 dans le Petit Refuge (*Torino descritta*, 1869, II, p. 825).
12. Formule de P. Baricco, *Torino descritta*, 1869, II, p. 825.
13. *Costituzioni e Regole dell'Istituto delle Suore di S. Anna della Provvidenza*, tit. I: *Scopo dell'Istituto*, art. 1, Turin, Eredi Botta, 1846, p. 3.
14. Même titre, art. 2. A l'origine, don Bosco laissera intégrer cet article aux constitutions des filles de Marie auxiliatrice. Voir, *ci-dessous*, p. 826.
15. Voir les *Costituzioni e Regole dell'Istituto delle Sorelle Penitenti di S. Maria Maddalena*, Turin, Eredi Botta, 1846, 214 p.
16. D'après P. Baricco, *Torino descritta*, 1869, II, p. 826-827.
17. Je suis, pour l'histoire de la création de l'*ospedaletto*, les pages documentées de R.M. Borsarelli, *La marchesa...*, p. 228-231.

18. Lettre de la marquise de Barolo à Cesare Alfieri, 14 mars 1842; recopiée dans R.M. Borsarelli, *La marchesa...*, p. 229-230.

19. Sur ces oblates, voir R.M. Borsarelli, *La marchesa...*, p. 115-116.

20. Les gens informés savent, depuis le début du vingtième siècle, que le nom de Philomène repose sur la fausse interprétation d'une inscription. En 1961, la congrégation des Rites a promulgué, dans une *Instructio de Calendariis particularibus* (AAS 53 (1961), p. 168-180), l'avis: «Festum autem S. Philumenae, v. et m. (11 augusti) e quolibet calendario expungatur» (p. 174).

21. *Regolamento dell'ospedaletto di S. Filomena*, 1873, résumé par R.M. Borsarelli, *La marchesa...*, p. 231.

22. Texte original français des mémoires de la marquise de Barolo, cité par le professeur Tancredi Canonico, *Sulla vita...della marchesa Giulia Falletti di Barolo-Colbert*, Turin, G. Favale, 1864, p. 11-12.

23. *Il sistema preventivo nell'educazione...*, § I.

24. Madame de Barolo créa encore en 1846 le *ricovero* (foyer) dit des Familles ouvrières et l'atelier de S. Joseph; et, en 1850, l'orphelinat dit des *Giuliette*, dans l'*educatorio di S. Anna*, via della Consolata 20, auprès de chez elle par conséquent. Dans cet orphelinat, 36 orphelines étaient logées, vêtues et instruites jusqu'à l'âge de vingt ans; et, à leur sortie, elles recevaient cinq cents lires pour subvenir à leurs premières nécessités. D'après P. Baricco, *Torino descritta*, 1869, II, p. 827.

25. Informations biographiques empruntées à G. Bracco, «Don Bosco e le istituzioni», dans *Torino e Don Bosco*, Turin, 1989, I, p. 124.

26. MO 108/18 à 109/28. La date que don Bosco attribuait à ces exercices doit être rectifiée.

27. Notice nécrologique recopiée dans les *Documenti* XLII, 439-441.

28. G. Capetti, *Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice. Cronistoria*, t. 1, Rome, 1974, p. 16.

29. D'après une lettre de G. Bosco à G. Borel, Castelnuovo, 17 octobre 1845, et son annotation dans *Epistolario* Motto, I, p. 61-63.

30. *Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo morto nel Seminario di Chieri ammirato da tutti per le sue singolari virtù*, scritti da un suo collega, Turin, Speirani et Ferrero, 1844, 84 p. Sera cité ici sous le titre abrégé *Cenni Comollo*. Edition très sommairement présentée par A. Caviglia, *Il primo libro di Don Bosco*, dans *Opere e scritti editi e inediti...*, t. V, première partie, Turin, SEI, 1965, p. 3-128.

31. Voir la note Speirani, 12 août 1836, en ACS 112 Fatture: «1844 – ottobre: stampa 3 mila copie del Comollo L. 300; aumento per la carta fina: L. 10; stampa carta dei cartelloni: L. 5; (totale) L. 315...», recopiée dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 331, n. 10.

32. Sur l'élaboration de ces *Cenni Comollo*, je reprends ici l'étude: «La biographie de Luigi Comollo» de mon livre *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne*, Lyon, 1962, p. 100-113.

33. *Infermità e morte del giovane Chierico Luigi Comollo scritta dal suo collega C. Gio. Bosco*. Nozione sulla nostra amicizia e sulla sua vita, ms, 23 p.; ACS 133 Comollo.

34. Une note de la biographie au début du récit de la maladie mortelle de Comollo: «Tutto ciò che quivi minutamente racconto è stato scritto parte durante sua malattia, parte immediatamente dopo da un suo compagno» (*Cenni Comollo* 1844, p. 50, n. 1) repoussait la première rédaction de ce morceau vers le mois d'avril 1839.

35. La pièce a été éditée dans l'article de Juan Canals Pujol, «La amistad en las

diversas redacciones de la vida de Comollo escrita por san Juan Bosco. Estudio diacrónico y edicion del manuscrito de 1839», RSS V (1986), p. 221-262.

36. *Cenni Comollo*, 1844, p. 3.

37. *Cenni Comollo*, 1844, p. 36-37.

38. *Cenni Comollo*, 1844, p. 31-32.

39. *Cenni Comollo*, 1844, p. 55-56. Noter que plusieurs détails terrifiants du manuscrit n'ont pas été recopiés dans le livre.

40. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 205.

41. *Cenni Comollo*, 1844, p. 34-35.

42. *Cenni Comollo*, 1844, p. 63-64.

43. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 119.

44. *Cenni Comollo*, 1844, p. 25.

45. *Cenni Comollo*, 1844, p. 11.

46. *Cenni Comollo*, 1844, p. 47.

47. *Cenni Comollo*, 1844, p. 12.

48. *Cenni Comollo*, 1844, p. 12-13.

49. *Cenni Comollo*, 1844, p. 11.

50. «In questo mondo di lagrime» (*Cenni Comollo*, 1844, p. 62).

51. *Cenni Comollo*, 1844, p. 33-34.

52. *Cenni Comollo*, 1844, p. 57-59.

53. MO 134/77-81.

54. MO 134/7 à 136/57.

55. MO 136/56-57.

56. MO 138/11-27 et 140/41-42.

57. MO 139/27-37.

58. MO 139/37 à 140/38.

59. Texte non daté et non signé en ACS 38 Turin Oratoire, FdB 230 D11; édité dans *Epistolario* Motto I, p. 55.

60. Original en ACS 38 Turin Oratoire, FdB 230 D9.

61. Le premier intéressé était toujours don Borel.

62. D'après le registre comptable de don Borel, «Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales», édité par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 545-547.

63. MO 141/84 à 142/93.

64. Au dire de don Bosco, la marquise avait l'intention de constituer une société sous le vocable de saint François. D'où, selon lui, la présence du tableau.

65. *Piano di Regolamento dell'Oratorio...*, § *Scopo di questo oratorio*. Sur ce document, voir, *ci-dessous*, chap. VIII.

66. MO 141/74-78. Il ajoutait dans ces *Memorie* (MO 141/78-83) une autre «raison», très douteuse en 1844. «Une autre raison était de nous mettre sous la protection de ce saint, afin qu'il nous aide depuis le ciel à combattre les erreurs contre la religion, spécialement le protestantisme, qui commençait insidieusement de s'insinuer dans nos pays et notamment dans la ville de Turin». L'idée d'imiter saint François apôtre du Chablais et auteur des *Controverses* ne vint certainement pas à l'esprit de don Bosco avant 1848-1850, quand les vaudois se mirent à faire parler d'eux à Turin.

67. MO 142/5-16.

68. MO 148/10-15. Nous rétablissons ici, aidés par une étude de don Motto, la chronologie des faits mise à mal par don Bosco dans ses *Memorie dell'Oratorio*, puis par

don Lemoyne en MB II, 279-280. Don Lemoyne imaginait à tort plusieurs semaines à *San Pietro in Vincoli*. Voir F. Motto, «L'Oratorio di Don Bosco presso il cimitero di S. Pietro in Vincoli in Torino», RSS V (1986), p. 199-220.

69. MO 148/10-15.

70. Nous savons maintenant qu'elle se dénommait Margarita Sussolino, peut-être Bussolino. Voir F. Motto, «L'Oratorio...», *art. cit.*, p. 210.

71. MO 148/16 à 149/32.

72. On pense que don Bosco déduisit cette lettre de l'interdiction d'entrer dans le cimetière le dimanche suivant. Voir F. Motto, «L'Oratorio...», *art. cit.*, p. 210.

73. Copie de la décision enregistrée par l'administration dans F. Motto, «L'Oratorio...», *art. cit.*, p. 206.

74. Le fait et sa date d'après les avis de décès du diocèse et de la municipalité reproduits par F. Motto, «L'Oratorio...», *art. cit.*, p. 209, n. 27.

75. La lettre en MB II, 292/3-22.

76. MO 149/43-45.

77. Extrait du rapport du *Mastro di Ragione*, reproduit dans F. Motto, «L'Oratorio...», *art. cit.*, p. 212.

78. Turin, Paravia et comp., 1845, 72 p. Un manuscrit avec ses corrections autographes a été conservé en ACS 133, Divoto dell'Angelo Custode; et don Bosco a reconnu l'opuscule comme sien dans son testament de 1856.

79. Aux archives salésiennes, un petit dossier sur lequel un archiviste a noté: «Biglietto fra le fatture del tipografo Speirani a D. Bosco», dit: «1° L'Angelo Custode 1843...» (Voir P. Stella, *Valori spirituali nel «Giovane Provveduto» di San Giovanni Bosco*, Rome, 1960, p. 3). La date de 1843, peut-être fantaisiste, serait-elle celle d'une proposition d'édition?

80. Voir G. Rotureau, «Ange. Théologie», dans *Catholicisme*, t. I (1948), col. 543; et le *Breve catechismo per li fanciulli che si dispongono alla confessione e prima comunione...*, Turin, Canfari, 1846, p. 31.

81. *Maniera facile per imparare la Storia Sacra...*, 2ème éd., Turin, 1855, § III. La question: «Gli Angeli buoni...» fut ajoutée pour cette deuxième édition.

82. Très probablement d'après un ou des modèles non encore identifiés.

83. Cette énumération dans R. Garrigou-Lagrange, «Prédestination», DThC, t. XII, deuxième partie, Paris, 1935, col. 3.017, introduite comme suit: «Les Pères, notamment saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Grégoire le Grand, saint Bernard et saint Anselme, ont, d'après certaines paroles de l'Ecriture, indiqué plusieurs signes de la prédestination, que les théologiens ont souvent énumérés comme il suit: a) une bonne vie...» etc. La citation de don Bosco dans *Il Divoto...*, p. 5-6.

84. Supplique non datée des prêtres Giovanni Borel, Sebastiano Pacchiotti et Giovanni Bosco, reproduite dans F. Motto, «L'Oratorio...», *art. cit.*, p. 213-214.

85. Extrait de registre, reproduit par F. Motto, «L'Oratorio...», *art. cit.*, p. 214.

86. Lettre du théologien G. Borel, Turin, 9 juillet 1845, dans G. Bracco, «Don Bosco e le istituzioni», in *Torino e Don Bosco*, 1989, I, p. 124-125.

87. Extrait de registre, recopié par F. Motto, «L'Oratorio...», *art. cit.*, p. 215.

88. «Cenno storico dell'oratorio di San Francesco di Sales...», éd. P. Braido, dans *Don Bosco educatore...*, 1992, p. 114.

89. MO 143/28 à 144/72.

90. MO 145/73-82.

91. MO 145/83 à 146/100.

92. Extrait de registre du 7 novembre 1845, reproduit dans G. Bracco, «Don Bosco e le istituzioni», *art. cit.*, p. 125.

93. Lettre enregistrée le 18 novembre 1845, recopiée dans G. Bracco, «Don Bosco e le istituzioni», *art. cit.*, p. 125-126.

94. Dans le «Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales», édité par P. Stella, *Don Bosco nella storia economia e sociale*, p. 547.

95. MO 92/41-42.

96. Sur Bérault-Bercastel, voir *ci-dessous*, chap. XII, p. 487.

97. MO 111/30-33. Voir *ci-dessus*, chap. III.

98. «Del Fleury probabilmente lesse la traduzione italiana fatta da Gaspare Gozzi, Venezia 1767-1771 ovvero Genova 1769-1773, 27 vol.», selon P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 69, n. 59.

99. D'après D. Gorce, «Fleury, Claude», in DHGE, t. 17, col. 487. En outre, au temps des discussions sur les lois Siccardi, le journal *L'Opinione* publia divers articles intitulés *Risposta dell'abate Fleury ai Vescovi Protestanti del Piemonte*, articles qui, réunis en livret, furent distribués aux députés et aux sénateurs. On en déduisait que l'histoire de l'abbé Fleury approuvait des lois jugées hostiles à l'Eglise.

100. L'*Histoire ecclésiastique* ne figure pas parmi les ouvrages condamnés sous son nom au catalogue de l'*Index librorum prohibitorum*.

101. *Storia universale della Chiesa dalla predicazione degli Apostoli fino al Pontificato di Gregorio XVI*, Mendrisio, 1839-1843, 14 vol. Voir *supra*, p. 101-102.

102. *Storia ecclesiastica...*, 1845, p. 7. Les considérations qui suivent dans cet alinéa proviennent de la préface de la *Storia ecclesiastica*.

103. D'après G. Bosco à Francesco Puecher, Castelnuovo, 5 octobre 1845; *Epistolario* Motto, I, p. 58-59.

104. D'après G. Bosco à Francesco Puecher, Turin, 3 décembre 1845; *Epistolario* Motto, I, p. 64.

105. Turin, Speirani et Ferrero, 1845, 398 p.

106. Informations empruntées à G. Rigault, *L'Ere du Frère Philippe* (*Histoire générale de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes*, t. V), Paris, Plon, 1945, p. 76, qui se référait là à F. Giovannino, «Inizi scolastici dei Fratelli in Piemonte», *Rivista lasalliana*, juin 1937, p. 233.

107. *Storia ecclesiastica...*, 1845, p. 6.

108. Le volume *Storia ecclesiastica*, publié par don A. Caviglia dans la collection des *Opere e scritti editi e inediti di «Don Bosco»*, vol. I, deuxième partie, Turin, SEI, 1929, XXIV-572 p. n'a pas grand intérêt: l'éditeur n'a pas identifié les ouvrages dont l'auteur s'était servi, et ses observations n'ont porté que sur la forme du récit. En revanche, remarques intéressantes dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. I, p. 230, texte et n. 7; t. II, p. 61-64; et dans F. Molinari, «La "Storia ecclesiastica" di Don Bosco», in *Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità*, dir. P. Braido, Rome, LAS, 1987, p. 203-237; et Id., «Chiesa e mondo nella "Storia ecclesiastica" di don Bosco», in *Don Bosco nella storia*, dir. M. Midali, Rome, LAS, 1990, p. 143-156. Mais l'édition critique du livre reste à faire.

109. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 14.

110. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 389-398.

111. Anonyme, Turin, Marietti, 1844.

112. Sur le P. Loriquet, voir *ci-dessous*, chap. XIV, p. 553-554.

113. Turin, Giac. Marietti, 1843, VIII-360 p.

114. Sur les éditions utilisées par don Bosco, question secondaire en l'occurrence, on verra les remarques de P. Stella, en particulier dans *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. I, p. 230, texte et n. 7 (pour Bérault-Bercastel).

115. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 9-10.

116. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 10.

117. Ainsi, à propos de Luther, la référence: «Nat. A. Gotti etc.» (p. 290), qui renvoyait simultanément à Natalis Alexander, en français Noël Alexandre (1639-1724), auteur d'une *Historia ecclesiastica* très connue (1ère éd., 1699); et au dominicain Vincenzo Lodovico Gotti (1664-1742), auteur de *La vera Chiesa di Cristo dimostrata da' segni e da' dogmi, contro di due libri di Giacomo Picenino intitolati Apologia per i riformatori e per la religione riformata*, e *Trionfo della vera religione* (Bologne, 1719, 2 in-4°; Milan, 1734); et, à propos de la fin de Voltaire, la référence: «Lepan e Arel vita di Voltaire» (p. 339), qui renvoyait simultanément à Edouard-Marie-Joseph Lepan (1767-1844), auteur de: *Vie politique, littéraire et morale de Voltaire, où l'on réfute Condorcet et ses autres historiens...*, Paris, imp. de Cordier, 1817; rééditions, dont une 6ème éd., Paris, Société reproductive des bons livres, 1838, in-18, 322 p.; et à Elie Harel (avec un h initial) (1740-1823) auteur de: *Voltaire. Particularités curieuses de sa vie et de sa mort...*, Paris, A. Le Clère, 1817, in-8°, XVI-179 p.

118. (Loriquet), *Storia ecclesiastica*, p. 13; et *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 34-35.

119. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 109-110. Bérault-Bercastel (voir éd. Zugno, t. III, p. 42) ne racontait pas les divers miracles communément attribués à saint Blaise.

120. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 283-284.

121. Livre XLI, n° 170; éd. Zugno, t. XV, p. 183.

122. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 255-256. Sur le martyre et le culte de saint Werner de Trèves (en français: Vernier, Verny), mise au point d'André Vauchez, «Werner», dans *Histoire des saints et de la sainteté*, t. VII (Paris, Hachette, 1987), p. 257-261.

123. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 315-326; Bérault-Bercastel, livre LXXI, n° 316-338, éd. Zugno, t. XXIII, p. 362-401; et livre LXXII, n° 46-60, même éd., t. XXIV, p. 49-66.

124. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 380-383. On lit une relation du martyre de Jean-Charles Cornay dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, t. XI, Lyon, 1838, p. 224; un récit sur le P. Gabriel Perboyre en prison, *ibid.*, t. XIII, Lyon, 1841, p. 252-253; et un récit de son supplice, *ibid.*, t. XIII, p. 450-451. Mais nous ignorons si don Bosco lisait alors ces *Annales* en français.

125. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 151-163.

126. Les Polonais, les Hongrois, les Danois, les Suédois, les Normands «et leur féroce capitaine Rollon», les Russes. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 198-199.

127. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 287-349.

128. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 13.

129. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 217.

130. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 78-79.

131. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 129.

132. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 95-96.

133. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 97.

134. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 97-99.

135. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 101-102.

136. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 132-133.

137. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 123.
138. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 150.
139. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 180-181.
140. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 183-184.
141. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 196.
142. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 192.
143. *Sic*. On sait que Martin Luther est mort le 16 février 1546, deux mois après l'ouverture du concile de Trente (13 décembre 1545). Ce n'est malheureusement pas la seule erreur de ces lignes, que l'on nous permettra de ne pas commenter. Voir *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 301-302.
144. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 306. Comment croire que le pieux Calvin ait jamais pu «invoquer les démons», surtout à l'article de la mort!
145. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 123-124.
146. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 147.
147. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 345.
148. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 305, 326-327.
149. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 387.
150. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 287-288.
151. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 388. On lit à peu près le même texte dans la *Storia ecclesiastica* de Loriquet, éd. de 1844, p. 128-129; et dans la *Storia della Chiesa* de 1843, p. 329-330, qui, du reste, recopiait Loriquet.

Chapitre VI.

Être maître chez soi

Don Bosco est fatigué

Aux premiers jours d'octobre 1845,[1] don Bosco avait quitté le Refuge et l'*ospedaletto* Barolo pour quelques jours de vacances dans son village natal de Castelnuovo. Sept garçons l'accompagnaient: ils logeraient dans le fenil de sa maison. Don Bosco avait marché sans trop de peine jusqu'à Chieri. Là, brusquement à bout de forces, il avait dû interrompre sa route et se coucher. Toutefois, le lendemain il s'était repris et était arrivé à destination. Mais quatre jours d'abattement avaient suivi. Ses collègues du Refuge lui manquaient, paraît-il. Un temps, à l'en croire, le tapage et les chansons que ses jeunes ne lui ménageaient pas l'avaient remis sur pied. «Mes occupations présentes sont: je mange, je chante, je ris, je cours, je tourne, etc., etc.», écrivait-il bravement vers le 10 octobre au théologien Borel, tandis que les dénommés Genta et Gamba menaient la sarabande à ses côtés. La visite de ses deux confrères aurait suffi à le guérir tout à fait, assurait-il. Il les secouait: «Su, coraggio, vengano giù, *saccag*!!!» (Allons, courage, venez donc, sapristi!!!) Hélas, le simple fait d'écrire exténuait son organisme affaibli. Interrompant brusquement sa lettre, il avouait: «Sarà continuata, non posso più» (A suivre, je n'en peux plus); et il oubliait de signer.[2] Il rechutait en effet. Pendant une autre semaine, une dysenterie persistante l'empêchait de sortir. Il ne pouvait célébrer la messe que le 16; et encore, «à dix heures» du matin. Il envisageait alors de ne rentrer à Turin que le 23 ou le 24.[3]

La fatigue de don Bosco persista. Il crachait du sang. Au début de décembre, Pacchiotti, pour lui épargner un lever trop matinal, célébrait à sa place la messe de l'*ospedaletto*. Don Bosco assurait la deuxième messe du Refuge, vers 7 heures peut-on penser. Mais ce repos journalier ne suffit pas. A la fin du mois de décembre, la mar-

quise de Barolo (alors à Rome pour les affaires de sa congrégation de Sant'Anna), alertée par le théologien Borel, demanda à don Bosco de se reposer vraiment jusqu'à complet rétablissement. Devenait-il sage? Il promit, nous dit-on, de se soumettre au lendemain de l'Epiphanie, à partir du 7 janvier 1846 par conséquent. Le théologien Guala et don Cafasso le surveilleraient (au *Convitto* vraisemblablement).[4] La santé du troisième aumônier du Refuge n'était pas brillante au temps de la casa Moretta.

Il s'entêtait pourtant à veiller sur ses garçons de l'oratoire. Mais le sol se dérobait sous lui, ses meilleurs soutiens parlaient de l'abandonner. Comme beaucoup dans le clergé de Turin, Borel et Pacchiotti eux-mêmes commençaient à douter de son équilibre mental. Borel lui proposa un jour de laisser ses bandes de garçons et de se consacrer au seul catéchisme d'une vingtaine de petits. Il répondit, nous apprend-il, par référence au songe d'octobre 1844: «Le site est prêt: une cour spacieuse, une maison avec une quantité d'enfants, un portique, une église, des prêtres, des clercs, tout à notre disposition. – Mais où? interrompit Borel, en Piémontais peu enclin à se fier aux visionnaires. – Je ne puis vous dire où, mais ça existe et c'est pour nous.» Borel n'y résista pas: les larmes lui montèrent aux yeux. «Pauvre don Bosco! Il est devenu fou.» Il le prit par la main, l'embrassa et s'éloigna avec Pacchiotti, le laissant seul dans sa chambre.[5]

De son côté, la marquise de Barolo, qui était rentrée de Rome à la fin février 1846 justement inquiète sur la santé de don Bosco, le mettait en demeure de choisir entre ses garçons et l'aumônerie de ses œuvres.[6] Il aurait répondu: «Vous avez de l'argent et vous trouverez facilement des prêtres tant que vous voudrez pour vos institutions. Pour les pauvres enfants, ce n'est pas pareil. Si je me retire, à l'instant tout part en fumée. Je continuerai donc de faire ce que je peux pour le Refuge, je laisserai mon emploi régulier et je m'occuperai systématiquement des enfants abandonnés. – Mais comment pourrez-vous vivre? – Dieu m'a toujours aidé, il m'aidera aussi à l'avenir. – Mais votre santé est délabrée, votre tête ne tient plus; vous allez vous enfoncer dans les dettes. Vous viendrez chez moi; mais, je vous en avertis dès à présent, je ne vous donnerai jamais un sou pour vos enfants. Ecoutez maintenant mon conseil de mère. Je vous maintiens votre salaire, je l'augmente même si vous le désirez. Allez en quelque endroit pendant un, trois, cinq ans. Reposez-vous. Quand vous serez bien rétabli, revenez au Refuge, vous y serez toujours le bienvenu. Autrement vous me mettez dans la triste obligation de vous congédier

de mes institutions. Pensez-y sérieusement. – J'y ai déjà pensé, madame la marquise. Ma vie est consacrée au bien de la jeunesse. Je vous remercie de vos offres, mais je ne puis abandonner la voie que la divine Providence m'a tracée. – Donc, vous préférez ces vagabonds à mes institutions? S'il en est ainsi, je vous congédie sur l'heure. Aujourd'hui même je vous trouverai un remplaçant.» Don Bosco aurait alors fait observer à madame de Barolo qu'il convenait de ne rien précipiter. «Eh bien! conclut-elle (d'après les *Memorie dell'Oratorio*), je vous accorde trois mois, après quoi vous laisserez à d'autres la direction de mon *ospedaletto*.»[7]

La mesure fut comble quand – d'après ce qu'il nous a lui-même rapporté – deux respectables ecclésiastiques se présentèrent au Refuge pour proposer à don Bosco une cure au *manicomio* voisin. Il les aurait accompagnés jusqu'à leur voiture, les y aurait installés l'un et l'autre et, selon ses *Memorie*, claquant la porte, aurait dit au cocher: «Vite au *manicomio*, où ces deux messieurs sont attendus.»[8] L'épisode, enrichi plus ou moins légitimement de détails piquants et comiques par les soins de don Bosco sur la prise en charge des deux prêtres par les infirmiers du *manicomio*, enchantera naturellement toujours les admirateurs du saint.[9] En 1846, c'était un signe de l'inquiétude des sages devant ses projets mirifiques comparés à la fragilité de sa santé.

La *casa Moretta* et le pré Filippi

Au début de 1846, l'oratoire S. François de Sales, éloigné des *Mulini* de la Doire, vivait dans l'instabilité. Chapelains et oratoriens devaient se contenter de leurs trois pièces de la *casa Moretta* et du maigre espace environnant. Il est vrai que les enfants venaient aussi au Refuge. Mais le petit matériel des *Mulini* avait dû être transféré chez Moretta. «Nous avons passé là quatre mois, écrira don Bosco, à l'étroit pour le local, mais heureux de pouvoir au moins réunir nos élèves dans ces petites pièces, les instruire et, en particulier, leur donner toute facilité de se confesser.»[10]

Hélas, les différents locataires de la *casa Moretta* n'étaient pas plus tolérants au bruit et aux courses des enfants que les gens des *Mulini*. Ils prirent immédiatement ombrage de la présence des garçons dans leur immeuble et à ses alentours. Le contrat de location ne devait pas être renouvelé.[11] Il fallut, bon gré mal gré, se contenter du pré voisin des frères Filippi. De ce fait, l'oratoire, à peu près sans toit, se

retrouva au début de mars le plus clair du temps sous le soleil de Dieu. Don Bosco racontera:

«A notre grand regret et non sans gêne importante pour nos réunions de mars 1846, nous dûmes abandonner la maison Moretta et louer un pré appartenant aux frères Filippi, là où se trouve actuellement [12] une fonderie pour le moulage de la fonte. Je me trouvai là ciel ouvert, au milieu d'un pré clos par une misérable haie qui laissait libre accès à qui voulait entrer. Les jeunes étaient de trois à quatre cents. Ils trouvaient leur paradis terrestre dans cet oratoire qui avait pour toit et pour murs la voûte céleste elle-même. Mais comment pratiquer ses devoirs religieux à cet endroit? Tant bien que mal nous y faisions du catéchisme et chantions des cantiques ou les vêpres. Puis le théologien Borel ou moi-même, nous montions sur un talus ou sur une chaise, et nous adressions un petit mot aux jeunes qui, attentifs, venaient nous écouter. Pour les confessions on procédait ainsi: les jours fériés je me rendais sur le pré au petit matin. Plusieurs m'y attendaient déjà. Je m'asseyais sur un talus, j'écoutais les confessions des uns pendant que d'autres se préparaient ou faisaient leur action de grâce. Ensuite, beaucoup reprenaient leur récréation. A un certain moment de la matinée, on donnait un coup de trompette, qui rassemblait tous les jeunes. Un deuxième coup de trompette demandait le silence et me permettait de parler et d'indiquer où nous allions entendre la messe et communier. Nous allions parfois à la Madonna di Campagna, parfois à la Consolata, parfois à Stupinigi...» [13]

Don Bosco a décrit une randonnée dominicale de cette époque, qui le mena jusqu'au sanctuaire de Superga, au-dessus de la ville. Sa reconstitution nous instruit sur l'esprit de l'œuvre naissante. [14] Au début de la matinée, les enfants jouèrent quelque temps sur le pré, soit aux boules, soit aux palets, soit aux échasses, etc. Un roulement de tambour puis une sonnerie de trompette annoncèrent le rassemblement et le départ, Chacun avait pu entendre la messe auparavant. Vers neuf heures, la troupe s'ébranla. Les uns portaient des paniers de pain, d'autres du fromage, des saucissons, des fruits et tout le nécessaire pour la journée. Un certain silence fut observé jusqu'aux dernières maisons de la ville. Ensuite on put crier, rire, chanter, mais toujours en rangs et en ordre. Arrivés au bas de la côte qui mène à la basilique, don Bosco trouva un «magnifique» petit cheval, dûment harnaché, que le recteur de l'église mettait à sa disposition. En même temps, une lettre du théologien Borel, qui l'avait précédé là-haut, l'avertissait que tout y était prêt: la soupe, le plat, le vin. Don Bosco enfourcha le cheval et lut la lettre à haute voix, les garçons applaudirent, crièrent et chantèrent. Les uns prenaient le cheval par les oreil-

les, d'autres par les naseaux ou par la queue; ils bousculaient la pauvre bête et aussi son cavalier. Celui-ci reconnaissait qu'il n'aurait pas eu la patience de sa monture. La fanfare du groupe, c'est-à-dire exactement un tambour, une trompette et une guitare, intervenait. Le désaccord était parfait, mais faisait grand bruit et, avec les voix des jeunes, l'harmonie était, paraît-il, merveilleuse. Las de rire, de blaguer, de chanter, pour ne pas dire de hurler, le petit monde arriva au but. Les garçons, tout en sueur, se rassemblèrent dans la cour du sanctuaire et purent se restaurer. Don Bosco leur raconta en détail la «merveilleuse histoire» de la basilique. Et le théologien Guglielmo Audisio, président de l'académie installée en ces lieux, offrit aux visiteurs la soupe et la portion du repas; le curé, le vin et les fruits. Après un couple d'heures pour l'exploration du site, les enfants se retrouvèrent dans l'église, où les gens commençaient d'affluer comme chaque dimanche. A trois heures, don Bosco monta en chaire et prononça un bref sermon; quelques jeunes doués d'une belle voix chantèrent un *Tantum ergo*. A six heures, des ballons furent lâchés. Puis, après force remerciements, le groupe redescendit vers Turin. A nouveau chants, rires, courses et parfois prières pendant le trajet. Parvenus en ville, à mesure qu'ils arrivaient à hauteur de leur habitation, les garçons sortaient des rangs et rentraient chez eux. Quand don Bosco atteignit le Refuge, il avait encore avec lui sept ou huit jeunes robustes, qui transportaient le matériel de la journée. Inutile de dire, remarquait-il, quel enthousiasme ces promenades suscitaient chez les enfants. Ils aimaient leur prêtre et s'ingéniaient non seulement à lui obéir, mais à lui rendre toute sorte de services.[15]

Toutefois, poétique pour les garçons, les aumôniers du Refuge trouvaient précaire la solution du pré Filippi. Ils cherchaient mieux. Au début de mars, leur attention tomba de l'autre côté de la via della Giardiniera sur un hangar en construction le long d'un immeuble aux formes campagnardes.

La proposition du 8 mars 1846

Le 26 mai 1875, à table, don Bosco se mit à raconter à l'entourage les débuts de son œuvre, «quand un pré servait d'oratoire et que s'ouvrit l'oratoire là où il se trouve», pour reprendre la phrase du chroniqueur Giulio Barberis.[16] Un dimanche, que nous savons avoir été le 8 mars 1846, le «patron» du hangar s'était approché de lui en bredouillant: «J'apprends que vous voulez faire un *laboratorio* (ate-

lier), j'aurais un local. – Pas un *laboratorio*, un *oratorio*. – Si, si, un *laboratorio*. Venez voir.» Il y alla, mais le hangar était si bas qu'il paraissait inutilisable. Don Bosco le fit comprendre audit «patron», lequel continuait à protester qu'on lui avait parlé de *laboratorio* et que l'on changeait brusquement d'idée. «Mais, continuait don Bosco, j'avais absolument besoin d'un local: je demandai donc le prix. C'était 350 lires par an. Je fis des difficultés. Enfin, je lui dis: "J'accepte à condition que vous creusiez le sol d'un pied pour que nous ne butions pas de la tête sur la toiture. Si vous vous croyez capable de le faire pour dimanche en huit, l'affaire est réglée et je vous paie comptant. – Vous avez ma parole", reprit-il, et l'affaire fut conclue.»[17]

Sitôt informés, les aumôniers du Refuge décidèrent d'intervenir auprès du «vicaire» de la ville de Turin, Michel de Cavour. Le marquis Michel Benso de Cavour (1781-1850), père de Gustave et de Camille de Cavour, occupait depuis 1835 ce poste central dans l'administration locale. Il était aussi surintendant général de la police. Don Bosco fut chargé de la lettre au vicaire.

Dans la lettre qu'il lui adressa le 13 mars, il résuma l'histoire de l'œuvre naissante des chapelains du Refuge, expliqua le sens de son apostolat et demanda l'appui de son correspondant par une sorte de rapport plein d'intérêt pour nous. Ce «catéchisme», disait-il pour désigner son activité, avait été commencé «trois ans» auparavant dans l'église S. François d'Assise.[18] Quand, en 1844, il était venu s'établir dans l'œuvre pie du Refuge, les enfants l'avaient rejoint à cet endroit pour «leur instruction spirituelle». L'archevêque avait alors autorisé les chapelains du Refuge à convertir en oratoire une pièce de la maison. On y catéchisait, confessait et célébrait la messe. Le nombre grandissant des garçons avait amené les prêtres à prier la municipalité de leur permettre de transférer leur catéchisme dans l'église San Martino près des *Mulini*. Là, le chiffre de deux cent cinquante enfants avait été souvent dépassé. Mais, au grand désappointement de tous, il leur avait fallu déguerpir en janvier précédent. Cependant les chapelains du Refuge ne se résolvaient pas à abandonner leur entreprise. Heureusement pour eux, le comte de Collegno[19] les avait encouragés à poursuivre. Ce qu'ils avaient fait, soit chez eux au Refuge, soit dans des pièces qu'ils avaient louées. Et voici que, au cours de la semaine qui s'achevait (le 13 mars tombait un vendredi), un local leur avait été proposé. Les chapelains s'étaient entendus avec un signor Pinardi pour louer, au prix de deux cent quatre-vingts francs, une grande salle pouvant servir d'oratoire et deux autres salles d'un local attenant.

L'endroit semblait convenir à leurs desseins de catéchèse, parce que proche du Refuge où les chapelains étaient employés, éloigné de toute église et cependant habité. Il ne manquait aux dits chapelains que l'agrément de la «société civile».

Pour obtenir cet aval, don Bosco exposait son projet éducatif: le but qu'il poursuivait, les moyens qu'il utilisait et les résultats (flatteurs) qu'il obtenait. «Le but de ce *catechismo*, expliquait-il, est de recueillir les jours fériés les jeunes qui, abandonnés à eux-mêmes, n'entrent pas dans une église pour y être instruits. On les attire donc *alla buona* par des paroles, des promesses, des cadeaux et simili. L'enseignement se ramène à ceci: 1° Amour du travail, 2° Fréquentation des saints sacrements, 3° Respect envers toute supériorité, 4° Fuite des mauvais camarades.» Notre chapelain estimait que ces principes adroitement instillés dans le cœur des jeunes avaient déjà produit de merveilleux effets. En trois ans, affirmait-il, plus de vingt d'entre eux s'étaient faits religieux (*sic*!), six étudiaient le latin en vue d'une carrière ecclésiastique et un grand nombre s'étaient mis à fréquenter leurs paroisses respectives. C'était beaucoup, remarquait-il, compte tenu de la qualité de ces jeunes, qui, entre dix et seize ans, ne recevaient de principes ni en religion ni en éducation, étaient pour la plupart vicieux, prêts à troubler l'ordre public et à se retrouver en maison de correction.

Don Bosco terminait son épître par une demande de subside. Les dépenses assumées par les chapelains étaient élevées. Le comte de Collegno avait promis de soutenir leur cause auprès du vicaire de la ville. Et don Bosco se disait prêt à s'entretenir avec celui-ci au cas où il le jugerait à propos.[20]

Michel de Cavour réagit favorablement. Il annota la lettre de don Bosco: «Répondre. Ai parlé avec S. E. Mgr l'Archevêque et avec le Comte de Collegno; aucun doute sur les avantages d'un catéchisme; que je recevrai volontiers le prêtre Bosco lundi 30 au bureau à deux heures après-midi. 28 mars. Benso de Cavour.»[21] Et sa réponse fut rédigée dans ce sens.[22]

Bien entendu, don Bosco se présenta le 30 mars au bureau du marquis. Celui-ci l'encouragea à persévérer dans son entreprise, si les chapelains catéchisaient les garçons. Mais il émit des réserves sur la forme donnée à cette catéchèse. Si bien que, jointes aux protestations de quelques curés jaloux, selon qui don Bosco détournait les jeunes ouailles de leurs paroisses, et à une rumeur qui l'accusait de préparer des révolutionnaires,[23] ces réserves occuperaient un jour toute la recons-

truction de l'entretien dans les souvenirs écrits du saint.[24] Il prétendra avoir été convoqué à l'hôtel de ville alors qu'il avait sollicité une entrevue, et n'avoir entendu qu'un flot de remarques «sur les bruits répandus à (son) sujet.»[25] Les objections du marquis étaient compréhensibles. Les troubles de certains oratoires en 1848-1849 prouveraient bientôt à don Bosco lui-même que cette institution constituait un vivier possible d'agitateurs politiques. Quoi qu'il en soit, en 1846, pareille accusation tombait à faux dans son propre cas. Notre chapelain se défendit donc bravement. Encore que l'assertion: «Je ne demande pas d'argent!» soit contredite par sa lettre du 13 mars, qui en demandait, il est possible qu'il ait, en substance, rétorqué au vicaire:

«Je ne cherche, monsieur le marquis, qu'à améliorer le sort de ces pauvres enfants du peuple. Je ne demande pas d'argent, mais seulement un endroit pour pouvoir les accueillir. J'espère ainsi pouvoir diminuer le nombre des garnements et des délinquants.»[26]

C'est au retour de cette audience qu'un message des frères Filippi apprit à don Bosco que ces propriétaires ne consentaient plus à laisser piétiner leur pré par ses garçons et ne lui accordaient qu'un délai de quinze jours pour chercher fortune ailleurs.[27]

Le hangar Pinardi

Le hangar qui avait été proposé à don Bosco était adossé à une bâtisse donnant sur la via della Giardiniera et propriété d'un immigré d'Arcisate (Lombardie-Vénétie) dénommé Francesco Pinardi. Le 10 novembre 1845, ce Pinardi avait loué sa maison à un autre immigré, Pancrazio Soave, natif, lui, de Verolengo en Piémont, celui qui, le 8 mars précédent, avait offert ses services à don Bosco sur le pré Filippi. Le 1er avril 1846, un contrat de location fut établi entre don Borel et le propriétaire Pinardi.[28] Pinardi louait au chapelain Borel «trois pièces d'une grande salle oblongue avec cour devant et sur le côté». Borel s'engageait à verser chaque année trois cents lires jusqu'au 30 avril 1849.

Ce hangar côtoyait sur toute sa longueur (un peu plus de vingt mètres) la maison Pinardi comme telle, remarquable par son balcon et son escalier extérieur.[29] Comme le contrat l'annonçait, il était partagé en trois: une grande salle d'environ quinze mètres de longueur, qui servirait de chapelle, et deux petites de deux à trois mètres, l'une

destinée à servir de sacristie, l'autre de dépôt de matériel. Toutes trois étaient pourvues de portes, de fenêtres et d'une cheminée. Ces pièces avaient au plus deux mètres cinquante de hauteur, puisque les jeunes les plus grands de l'oratoire, montés sur un banc, touchaient aisément leur plafond.

Le dimanche des Rameaux, 5 avril 1846, l'oratoire S. François de Sales foula encore le pré Filippi. Si les souvenirs de don Bosco ne l'ont pas trompé, il fit, ce jour-là, ses dévotions à la Madonna di Campagna; et rendez-vous fut pris pour le dimanche de Pâques dans le nouveau logis. Au cours de la semaine (exactement le 10 avril), Mgr Fransoni y autorisa la célébration des cérémonies religieuses. Mais un «décret» en bonne forme ne fut pas nécessaire, le nouveau lieu de culte étant supposé remplacer celui, estimé trop exigu, du Refuge.[30] Le jour de Pâques, selon don Bosco, l'oratoire fut enfin installé au lieu qu'il n'abandonnera plus. «Le 12 avril, a-t-il écrit, on transporta là toutes les fournitures d'église et de récréation; et nous allâmes prendre possession de la nouvelle localité.»[31]

La satisfaction du chapelain de Santa Filomena, quoique réelle, était mélangée. «Cette nouvelle église était vraiment mesquine; mais, louée par un contrat en forme, elle nous libérait de l'inquiétude de devoir à chaque instant émigrer d'un endroit à un autre avec de gros ennuis à la clé... Et puis, ajoutait-il, il me semblait que c'était vraiment là le site auquel j'avais rêvé, celui dont une inscription disait: *Haec est domus mea, inde gloria mea.*» Le voisinage de l'immeuble Pinardi, qui était une maison de rendez-vous, était bien gênant. Autre ennui: l'auberge de la Giardiniera, quelques mètres plus bas sur la même rue, attirait les jours fériés «tous les bons vivants de la ville.»[32] Mais don Bosco se faisait une raison: un jour, le site serait entièrement libéré et deviendrait sien.

Le choix inévitable

La location Pinardi aggravait plus qu'elle ne simplifiait la tâche d'un don Bosco que nous savons souffrant. La marquise de Barolo, qui aurait préféré qu'il se reposât, en prenait acte. D'ailleurs, la présence fréquente à la porte de ses établissements de jeunes garçons en quête de leur prêtre Bosco gênait la direction de son œuvre uniquement féminine. Un jour de mai 1846, elle exprima ses regrets à don Cafasso. Celui-ci lui conseilla de s'expliquer avec don Borel, son premier aumônier et l'introducteur de son cadet dans l'œuvre Barolo. Et

la marquise eut l'idée – heureuse pour nous surtout – de lui communiquer ses sentiments par écrit.[33] Une lettre lui permettrait, disait-elle, de manifester combien elle admirait la «vertu» de son correspondant et quelle reconnaissance elle lui devait pour ses soins zélés dans ses établissements. Le problème de don Bosco venait alors.

Elle récapitulait l'histoire du troisième aumônier. «Quand l'*ospedaletto* est venu s'ajouter à mes établissements, nous avons cru qu'un chapelain devrait lui être attribué. Ma confiance ne pouvait être mieux placée qu'en vous-même. Vous avez choisi don Bosco et me l'avez présenté. Il me plut aussi dès le premier abord: je lui trouvai l'air de recueillement et de simplicité qui caractérise les saintes âmes. Nous nous sommes connus à l'automne 1844. Or l'*ospedaletto* ne devait être ouvert, et il ne fut ouvert, qu'en août 1845. Mais le désir de garantir l'acquisition d'un aussi bon sujet me fit anticiper son entrée en charge avec émoluments.» Des problèmes de santé s'étaient presque aussitôt posés. «Quelques semaines après son installation avec vous, monsieur le théologien, la supérieure du Refuge comme moi-même avons constaté que sa santé [celle de don Bosco] ne lui permettait nulle fatigue. Vous vous rappellerez combien de fois je vous ai recommandé d'en prendre soin et de le laisser reposer, etc. etc. Mais lui n'en tenait pas compte; il disait que les prêtres doivent travailler, etc. etc.» Cependant le mal de don Bosco empirait: il crachait du sang. La marquise rappelait alors l'intervention de don Borel en décembre 1845 pendant qu'elle-même séjournait à Rome.[34] Le premier aumônier lui avait fait comprendre que don Bosco n'était plus en mesure de remplir sa charge. Comme nous le savons, elle s'était dite prête à continuer de lui verser ses honoraires, mais à la condition qu'il ne fasse «rien». Sans transition, elle observait, évidemment frappée par le travail extérieur de don Bosco: «Vous croyez que ce n'est rien, monsieur le théologien, de confesser et d'exhorter des centaines de garçons?»... Don Bosco aurait dû s'éloigner suffisamment de Turin, l'expérience ayant montré que les enfants le relançaient pour se confesser quand il séjournait à proximité.

On objectait à la marquise que, de la sorte, elle nuisait à la catéchèse dominicale des garçons et à leur prise en charge au cours de la semaine. Au vrai, l'œuvre en question lui paraissait «excellente en soi et digne des personnes qui l'ont entreprise». Mais elle estimait que, d'une part, «la santé de don Bosco ne lui permettait plus de la poursuivre»; et, de l'autre, que les rassemblements de garçons à la porte de ses établissements n'étaient plus tolérables, compte tenu de leur carac-

tère particulier. Elle en voulait pour signes deux petites affaires récentes, qu'elle narrait en détail. Et les derniers alinéas de sa lettre résumaient ses intentions en des termes que nous connaissons désormais. «Comme je crois que la poitrine de don Bosco a besoin d'un repos absolu, je ne lui continuerai le petit traitement qu'il veut bien accepter de moi qu'à la condition, qu'il s'éloigne suffisamment de Turin pour ne pas risquer de nuire gravement à sa santé. Cette santé me préoccupe dans la mesure de ma grande estime pour lui.» La marquise ne se faisait pas illusion sur les réactions de son correspondant, mais en prenait son parti. «Je sais, très révérend monsieur le théologien, que nous ne sommes pas du même sentiment à ce sujet.» La seule «voix de (sa) conscience» l'empêchait de se soumettre, comme d'ordinaire, au jugement du premier aumônier.

Cette longue lettre rétablit une vérité trop occultée. Madame de Barolo ne plaçait pas égoïstement don Bosco devant le dilemme: ou mes œuvres ou vos garçons. Elle tenait avant tout à sa santé.

Au reste, les médecins partageaient son avis. Don Bosco avouera: «Les nombreux engagements que j'avais dans les prisons, à l'hôpital Cottolengo, au Refuge, à l'oratoire et dans les écoles, faisaient que, pour rédiger les petits livres dont j'avais absolument besoin, je devais travailler la nuit. En conséquence, ma santé, déjà précaire par elle-même, se détériora au point que les médecins me conseillèrent de suspendre toute occupation.»[35] Leur intervention, probablement conjuguée avec la lettre de la marquise, incita don Borel à envoyer don Bosco passer les jours de semaine chez le curé de Sassi, pour revenir le dimanche à l'oratoire du Valdocco. Mais cette formule hybride compliqua tout. Les enfants de Turin rejoignaient don Bosco dans sa résidence de semaine et ceux de Sassi s'y ajoutaient. Un jour, paraît-il, quatre cents élèves d'une école des frères des Ecoles chrétiennes affluèrent pour se confesser à la fin d'une retraite; comme ils s'étaient perdus en route sous la pluie et dans la boue, il fallut, non seulement les confesser (à plusieurs prêtres), mais aussi les abriter, les sécher et les restaurer.[36]

Quand la lettre de la marquise parvint à don Borel, don Bosco, dans son for intérieur, avait certainement choisi: il renoncerait à l'aumônerie de l'*ospedaletto* Santa Filomena. Mais cela entraînait la recherche d'un autre logement. La conclusion fut tirée, de concert avec don Borel, à la fin du mois de mai. Malgré sa fâcheuse réputation de *casa d'immoralità*, les deux prêtres optèrent pour trois pièces de l'immeuble accolé au hangar de leur nouvel oratoire. Le locataire

de cette maison Pinardi avait tenté d'y implanter au rez-de-chaussée une fabrique d'amidon. Le 5 juin 1846, les chapelains sous-louèrent trois pièces de l'étage au prix de cinq lires mensuelles chacune. Le bail allait du 1er juillet 1846 au 1er janvier 1849. Le document fut signé par le locataire Pancrazio Soave et par don Borel.[37]

La maladie de juillet 1846

Aux premiers jours de juillet, don Bosco tomba tout à fait malade.[38] Ecoutons-le raconter dans ses *Memorie dell'Oratorio* les heures passées alors dans sa chambre de l'œuvre Barolo. Pénibles pour son corps, elles furent des plus réconfortantes pour son cœur, témoin de l'affection extraordinaire de ses enfants.

«Rentré chez moi, je perdis connaissance et fus porté sur mon lit. Le mal prit la forme d'une bronchite, accompagnée d'une toux et d'une inflammation très violentes. Au bout de huit jours, on me crut à toute extrémité. J'avais reçu le viatique et l'extrême-onction. Il me semble que j'étais préparé à mourir. Je regrettais d'abandonner mes enfants, mais j'étais content de terminer mes jours après avoir donné une forme stable à l'oratoire. Quand la nouvelle de la gravité de ma maladie se répandit, la peine fut générale et atteignit un degré invraisemblable. A chaque instant des bandes d'enfants en larmes frappaient à la porte et s'enquéraient de mon mal. Plus on donnait de nouvelles, plus ils en réclamaient. J'entendais leurs dialogues avec le domestique et j'en étais ému. J'ai su par la suite tout ce que leur affection avait fait faire à mes jeunes. Spontanément ils priaient, jeûnaient, assistaient à des messes, communiaient. Ils se remplaçaient pour des jours et des nuits en prière devant l'image de Marie consolatrice. Le matin, ils faisaient brûler des cierges et, jusque tard dans la soirée, ils étaient toujours un certain nombre en prière, qui conjuraient l'auguste mère de Dieu de bien vouloir conserver leur pauvre don Bosco. Plusieurs firent vœu de réciter leur chapelet entier pendant un mois, d'autres pendant un an, certains toute leur vie. Il y en eut qui promirent de jeûner au pain et à l'eau pendant des mois, des années et même toute leur vie. Je suis certain que plusieurs garçons maçons ont jeûné au pain et à l'eau des semaines entières, sans pour autant ralentir leurs durs travaux du matin au soir. Et même, dès qu'ils avaient un instant de libre, ils couraient le passer devant le saint sacrement.

«Dieu les écouta. C'était un samedi soir.[39] On croyait que la nuit me serait fatale; c'était ce que disaient les médecins venus pour la consultation. J'en étais moi-même persuadé, tellement je me sentais faible à force de perdre continuellement du sang. Tard dans la nuit je perçus que j'avais tendance à somnoler. Je m'endormis et me réveillai hors de danger. Quand, dans la matinée, le docteur Botta et le docteur Caffasso vinrent me visiter, ils me dirent

d'aller remercier la Madone de la Consolata pour la grâce que j'avais reçue. Mes jeunes ne pouvaient le croire tant qu'ils ne me voyaient pas. De fait, ils me virent peu après me rendre à l'oratoire avec mon bâton. On peut imaginer, mais non décrire leur émotion. Un Te Deum fut chanté, il y eut mille acclamations et un enthousiasme indescriptible. L'un de mes premiers soucis fut de commuer en actes possibles les vœux et les promesses qu'un grand nombre avait faits sans assez réfléchir, alors que j'étais en danger de mort...»[40]

La marquise de Barolo avait cent fois raison de vouloir faire reposer l'aumônier de Santa Filomena. Mais sa maladie miraculeusement guérie avait fait croître à l'extrême l'affection des jeunes ouvriers de Turin envers leur don Bosco. Sur ce, vers le 10 août,[41] il abandonna définitivement l'*ospedaletto* et partit à Castelnuovo pour une longue convalescence.

Deux livrets de pieux exercices

La rédaction nocturne de ses «petits livres» était, il le reconnaissait, la principale cause de la maladie de poitrine de don Bosco. Peut-être préparait-il déjà le *Giovane provveduto* et la *Storia sacra*, qui sortiront l'année suivante. Deux livrets de pieux exercices avaient paru précédemment.

Le 31 août 1846, don Bosco demanda à don Borel d'expédier chez lui un exemplaire de quatre des livres qu'il avait composés.[42] Parmi eux, une brochure sur saint Louis de Gonzague. Elle avait, semble-t-il, paru au temps de la maladie du mois de juillet. Les oratoriens en eurent bientôt connaissance. Un mémoire comptable nous apprend que don Borel, le 10 août 1846, débita trente-neuf lires à don Bosco «pour 650 *Domeniche di S. Luigi* distribués aux jeunes» à six centimes l'unité.[43] Il s'agissait précisément du petit livre intitulé: «Les six dimanches et la neuvaine de saint Louis de Gonzague avec une note sur la vie du saint.»[44] Sous ce titre, don Bosco proposait aux fidèles, après l'*Angelo custode*, un nouvel exercice de piété. Il concernait les neuf jours préparatoires à la fête de saint Louis de Gonzague (21 juin) et le jour même de cette fête. A sa base, la source – peut-être unique – de notre auteur était une brochure du jésuite P. De Mattei sur «le jeune et angélique saint Louis de Gonzague» propre à «célébrer fructueusement les six dimanches.»[45]

Chaque jour de la neuvaine de saint Louis selon don Bosco comprenait une méditation, une pratique et une prière, que venaient clore six *pater*, six *ave* et six *gloria*. (L'hymne liturgique à saint Louis *Infensus*

hostis gloriae figurait aussi à la fin de la brochure.) Les thèmes des méditations, à travers lesquelles don Bosco esquissait la spiritualité qu'il commençait de transmettre à la jeunesse, méritent attention. Il proposait successivement Louis de Gonzague en modèle dans le regret de ses fautes, dans sa mortification, dans sa pureté, dans son détachement, dans sa charité fraternelle, dans son amour de Dieu, dans son don à Dieu, dans son esprit de prière et enfin au jour de sa mort. Le jeune homme partait alors joyeux au terme d'une vie réussie. La construction faisait la part à peu près égale au renoncement et à l'action. Les traits choisis pour les illustrer demeuraient compréhensibles à la jeunesse, quoique parfois peu vraisemblables pour elle. Le livret disait que «dès l'enfance, (Louis) était tellement patient aux insultes, aux outrages, aux vilenies de ses camarades que, bien loin de s'en montrer offensé, il s'en montrait tout joyeux; plus quelqu'un le méprisait, plus il en était aimé...»[46] Passe! Mais, dans d'autres cas, le modèle était d'un genre moins accessible. «Dans son amour de Dieu saint Louis fut un Séraphin...»[47] Luigi ne regardait jamais en face l'impératrice d'Autriche dont il était le page; il gardait les yeux baissés devant sa propre mère et disait «ignorer la couleur de sa peau.»[48] Quoi qu'il en soit, la comparaison qui suivait la description quotidienne du saint interrogeait le jeune sur sa propre médiocrité: «Quelle honte pour nous qui avons commis tant et de si gros péchés...»[49] «Si Luigi, prince délicat, à la santé chancelante, pur et innocent, faisait tant de pénitences, quelle confusion pour ces jeunes qui...»[50] «D'où vient que nous ayons nous-mêmes si peu de goût pour les choses spirituelles?»[51] Etc. Mis en face de pareil idéal, il fallait tenter de se prendre en main et de lui ressembler. Don Bosco croyait à la puissance de l'imitation des héros dans la construction d'un homme.

Il avait une raison particulière d'inciter ses jeunes à regarder aussi haut. Le «don à Dieu» dès la jeunesse est un avantage sans prix. Gage de prédestination, il garantit au seuil de la vie le don de grâces multiples et, par conséquent, le salut et même, qui sait?, la sainteté. Attendre est dangereux. «Combien il plaît au Seigneur d'être particulièrement servi au temps de la jeunesse! C'est ce que comprit saint Luigi; et le Seigneur le combla de tant de grâces qu'il devint un grand saint. Si saint Luigi avait tardé jusqu'à un âge avancé pour se donner à Dieu, il ne serait sans doute pas devenu un si grand saint, puisqu'il est mort très jeune; il ne se serait peut-être même pas sauvé.»[52] Par un merveilleux échange, la grâce divine l'avait choyé dès sa petite enfance.

La théologie congruiste de Robert Bellarmin inspirait peut-être don Bosco sans qu'il s'en doutât.[53]

Vers la fin de cette année 1846 ou au début de l'année 1847, quand il venait de renoncer au service de la marquise de Barolo, don Bosco publia, sous un format minuscule (94 mm × 65 mm), un autre exercice de piété, celui-là certainement lié à ses fonctions d'aumônier adjoint du Refuge, le titre anonyme: «Exercice de dévotion à la miséricorde de Dieu.»[54] L'opuscule codifiait un exercice spirituel que la marquise avait introduit dans ses institutions depuis le début des années 1840 et qu'elle était parvenue à faire approuver et enrichir d'indulgences par le Saint-Siège au cours de l'année 1846.[55]

Pendant la semaine du carnaval, tandis que beaucoup en ville se permettaient des débordements jugés licencieux, à l'intérieur des œuvres Barolo les sœurs de Sant'Anna, les femmes du Refuge et les *Maddalene* priaient, méditaient et se livraient à des pratiques pénitentielles pour les pécheurs du monde entier.[56] Les institutions fondées par la marquise participaient d'un climat expiatoire alors répandu dans la catholicité. La pratique était communautaire et durait six jours. La veille du premier jour, une lecture officielle en exposait le sens. L'exercice quotidien comprenait une méditation, l'indication d'une pratique particulière, le chant du *Miserere* (les trois premiers jours) ou du *Benedictus* (les trois autres) et la bénédiction du saint sacrement. Dans sa méditation, le prédicateur expliquait d'abord que «Dieu montre chaque jour sa miséricorde envers les justes et envers les pécheurs» (premier jour), alignait des «traits particuliers de la Sainte Ecriture» sur sa sollicitude à leur égard (deuxième jour) et choisissait quelques-uns de ces traits dans le récit de la passion de Jésus (troisième jour). Puis il montrait que l'*amorevolezza* manifestée par Dieu quand il accueille le pécheur est «le premier motif pour lequel nous devons le remercier» (quatrième jour), que «le bienfait du sacrement de pénitence» en est un deuxième (cinquième jour) et que «les moyens de salut procurés par Dieu dans notre sainte religion» en sont un troisième (sixième jour). Les pratiques quotidiennes suggérées étaient des plus simples: encourager parents et amis à participer au pieux exercice, pardonner une insulte, accepter un jour d'abstinence, faire une aumône, se préparer à une bonne confession et réciter sept *ave* et sept *gloria* compte tenu des «sept douleurs» de Marie.

Pour composer cet *Esercizio*, don Bosco avait puisé dans saint Alphonse. Son *Apparecchio alla morte* fut certainement repris par lui pour le deuxième jour de prédication.[57] Il recourut peut-être aussi au

Tableau de la miséricorde divine tiré de l'Ecriture sainte de l'abbé Nicolas-Sylvestre Bergier.[58]

Tandis que le monde s'abandonnait à ses jouissances, le fidèle observant de l'*Esercizio* regardait la mort. La grande question, l'unique grande question, pensait don Bosco, celle du salut éternel, remplissait son âme. Le pécheur s'était montré indigne de ce salut. Mais, s'il se convertissait, le Dieu de miséricorde lui pardonnerait et lui offrirait les moyens de se racheter. Le public pénitent des œuvres Barolo vivait ainsi dans la dialectique du péché et du pardon. Toutefois on constate avec plaisir que don Bosco ne s'y laissait pas enfermer. Il décrivait pour elle-même et à partir de sa création la bonté gratuite de Dieu.[59] Au centre de toute vie d'homme et de femme, il voyait Dieu de qui tout bien dérive.[60] Don Bosco croyait tellement à la protection tutélaire de la Providence divine qu'il mélangeait sans problème sa causalité première avec les causes secondes. L'*Esercizio di divozione alla misericordia di Dio* est, à nos yeux, le premier signe daté d'un choix spirituel important chez lui. La nature imprégnée de Dieu était bonne, le monde était beau. Quand il les regardait, le Dieu juge sévère, le seul Dieu du catéchisme diocésain comme nous le verrons, s'effaçait pour lui derrière le Dieu de bonté, jamais las d'inviter et d'embrasser le pécheur. Cette bonté souriante a marqué l'image du prêtre des *birichini* du Valdocco.

L'installation dans la maison Pinardi

Au cours de l'été 1846, don Bosco, devenu enfin un peu raisonnable, se reposa vraiment dans sa campagne de Castelnuovo. Passer ses journées à manger, boire, dormir et se promener à travers les collines baignées d'air pur de son enfance lui eut bientôt redonné quelques couleurs.[61] «Je saurai faire le paresseux; j'ai déjà été invité à confesser, à prêcher, à chanter la messe, à donner des répétitions, à tous j'ai répondu non», annonçait-il au théologien Borel une quinzaine de jours après son arrivée.[62] Le régime lui fut bénéfique. Le 16 septembre, il remarquait que, depuis une semaine, il parvenait à lire «tout son bréviaire sans en être incommodé». Il avait passé quelques jours dans la région de Casale chez don Lacqua, son ancien maître d'école de Capriglio, et supputait qu'à la Toussaint, sa forme serait redevenue parfaite.[63] Les autorités diocésaines (en clair, l'archevêque et don Cafasso) auraient voulu la consolider par une année au minimum loin de Turin, afin qu'il ne fût pas happé par son ministère préféré. A son

gré, c'était excessif. Il promit seulement à ses supérieurs de ne plus confesser ni prêcher pendant deux ans. Sans doute savait-il au fond de lui que, sur place, il «désobéirait», pour reprendre un verbe dont il usait à ce sujet.[64]

Cependant, il réfléchissait avec sa mère sur sa nouvelle situation. Au Refuge, il avait été remplacé par don Antonio Bosio, devenu aumônier de l'*ospedaletto* Santa Filomena. Seules les trois pièces, sous-louées par don Borel le 5 juin dans la maison Pinardi, pourraient le recevoir. Mais leur environnement était plus que douteux. «Mère, aurait dit un jour don Bosco à Margherita, je vais devoir habiter au Valdocco; mais, en raison des personnes qui occupent cette maison, je ne puis y prendre que vous avec moi.» La sainte femme se serait inclinée: «S'il te semble que cela plaît au Seigneur, je suis prête à partir à l'instant.»[65] Et Margherita quitta sa maison, ses amis et son terroir pour la grande ville.

Don Bosco a décrit l'installation au Valdocco en novembre 1846:

«Nous avons fait réunir quelques articles de plus grande nécessité qui furent expédiés dans la nouvelle habitation où ils rejoignirent ceux du Refuge. Ma mère remplit un panier de lingerie et de quelques objets indispensables; je pris mon bréviaire, un missel, quelques livres et cahiers nécessaires. C'était toute ma fortune. Nous sommes partis à pied des Becchi dans la direction de Turin. Après une brève halte à Chieri, nous sommes arrivés au Valdocco dans la soirée du 3 novembre 1846. Quand elle vit ces pièces dépourvues de tout, ma mère dit en plaisantant: – Chez moi, j'avais beaucoup de soucis à commander et à administrer; ici, je serai beaucoup plus tranquille: je n'ai ni à organiser, ni à commander quoi que ce soit.»[66]

Sans doute, mais, à Turin moins encore qu'à Castelnuovo, nul ne vivait du seul air du temps. Que manger, comment payer le loyer et pourvoir à tant d'enfants qui, à chaque instant, venaient quémander du pain, des chaussures, des vêtements ou des chemises, sans quoi ils ne pourraient se rendre au travail, questionnait don Bosco. Il continuait:

«Nous avions fait venir de la maison un peu de vin, de maïs, de haricots, de froment, etc. Pour faire face aux premières dépenses, j'avais vendu un morceau de terrain et une vigne. Ma mère avait fait emporter son trousseau de mariage, jusque-là jalousement conservé intact par elle. Certaines pièces serviraient à confectionner des chasubles; avec le linge on ferait des amicts, des purificatoires, des surplis, des aubes (...) Ma mère avait quelques anneaux et un petit collier d'or; on les vendit pour acheter des galons et des garnitures d'ornements sacerdotaux.»[67]

Au départ de Castelnuovo, don Bosco savait probablement déjà que les trois pièces sous-louées en juin ne lui suffiraient pas. Le 1er décembre, il sous-loua à Soave l'ensemble de la maison pour 710 lires annuelles. Le bail durerait jusqu'au 31 décembre 1848. Soave conservait pour son entreprise l'usage du rez-de-chaussée jusqu'au 1er mars 1847. L'acte officiel porta, pour la première fois semble-t-il, le seul nom de don Bosco au titre de contractant.[68]

Le Petit Catéchisme du diocèse

La catéchèse était essentielle à l'oratoire du Valdocco. Don Bosco avait commencé par elle son apostolat près des jeunes au *Convitto*. Les autorités municipales auraient voulu qu'on ne fît rien d'autre à l'oratoire S. François de Sales. Les prêtres fournissaient aux jeunes le catéchisme qu'ils mémorisaient. Sur son *Memoriale* pour le temps de la convalescence de don Bosco, don Borel nota, le 16 août 1846, une dépense de L. 10,80 «pour livres, médailles, crucifix, chapelets à distribuer à ceux qui se sont distingués en *Dottrina*»; et, le 6 septembre suivant, une autre dépense de L. 1,80 pour «achat de 18 *Dottrine*».[69]

Le contenu de ces *Dottrine*, autrement dit de ces catéchismes, familier aux contemporains, est devenu, avec le temps, très problématique. Mgr Fransoni avait fait rééditer en 1843, sans du reste en être pleinement satisfait, un «Condensé de la doctrine chrétienne à l'usage du diocèse de Turin»,[70] où l'on repère cinq parties: les «exercices quotidiens» du chrétien, un petit catéchisme pour les enfants qui se préparent à la confession et à la première communion, un catéchisme à l'usage des jeunes déjà admis à la communion ainsi qu'à celui des adultes et enfin des instructions pour l'exercice des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.[71]

Les *Dottrine* distribuées au Valdocco, extraites du «Condensé», étaient intitulées: «Petit catéchisme pour les enfants qui se préparent à la confession et à la première communion et pour tous ceux qui doivent apprendre les éléments de la doctrine chrétienne, à l'usage du diocèse de Turin.»[72]

Ce petit catéchisme s'ouvrait lui-même par une introduction et une leçon préliminaire,[73] qui constituaient, pour le chrétien piémontais de l'époque, une manière de liturgie individuelle (si l'on nous pardonne l'expression). La clientèle de don Bosco y découvrait la partie la plus pratique du livret. Elle obligeait le fidèle qui la prenait au sérieux à passer ses journées le regard constamment tourné vers Dieu et vers

son destin éternel. Au réveil, il traçait sur lui-même le signe de la croix et disait: «Mon Seigneur et mon Dieu, je vous donne tout mon cœur.» Tandis qu'il se levait et s'habillait, il se rappelait la présence de Dieu à ses côtés et se disait que la journée commençante pourrait bien être la dernière de sa vie. Puis, à genoux, il récitait ses prières du matin. Après quoi, s'il le pouvait, il assistait à la messe. Son travail serait offert à Dieu, car tout travail doit être accompli «pour la gloire de Dieu et pour faire sa sainte volonté.» Des formules de prières lui étaient indiquées avant et après les repas, pour les moments de tentations et au son de la cloche de l'église annonçant «l'élévation» (de l'eucharistie) et l'*Ave Maria* (l'Angélus). Le soir venant, le fidèle se remettait à genoux, récitait ses prières, examinait sa conscience et, une fois couché, pensait à l'éventualité de sa mort pendant la nuit qui commençait. Le Dieu juge du dernier instant ne cessait donc de le poursuivre. En cours de journée, des oraisons jaculatoires, du genre: Seigneur, aidez-moi; Seigneur, que votre sainte volonté soit faite; Mon Jésus, je veux être tout à vous, lui étaient conseillées. Ces premières pages du livret lui enseignaient aussi qu'il était bon de se mortifier, d'accompagner, au moins en pensée, le viatique porté aux mourants et, à l'annonce d'un décès (par la cloche de l'église), de réciter un *Requiem* ou un *De Profundis* pour le défunt, sans oublier d'envisager sa propre mort.[74] Le fidèle qui, chaque jour, ouvrait, puis fermait les yeux sur la mort, ne manquait donc pas de la retrouver au fil des heures.

Le Petit Catéchisme proprement dit[75] comprenait quatorze leçons: quatre sur Dieu et le Christ, quatre sur les vertus théologales, deux sur les commandements de Dieu et de l'Eglise et quatre sur les sacrements. On reconnaît l'un des plans classiques du catéchisme catholique: le dogme, la morale et les sacrements.

La première leçon: De l'unité de Dieu, était probablement la première à être épelée par les analphabètes à l'oratoire de don Bosco. Le catéchisme parlait de Dieu à l'aide de sa création. Il demandait: «Qui vous a créé?» On répondait: «C'est Dieu qui m'a créé.» Et il enchaînait: «A quelle fin Dieu vous a-t-il créé?» Il fallait répondre: «Pour le connaître, l'aimer et le servir dans cette vie, et pour aller jouir éternellement de lui dans la céleste patrie.» Le verbe «connaître» établissait le lien avec la suite de la leçon. Les grands mystères chrétiens serviraient à nourrir la «connaissance» nécessaire de Dieu. En effet, le fidèle trouvait aussitôt: «Quels sont les principaux mystères que la foi nous enseigne, pour que nous puissions connaître Dieu?» Réponse:

«Ce sont les mystères de l'Unité et de la Trinité de Dieu, qui récompense les bons et châtie les méchants, l'Incarnation, la Passion, la Mort et la Résurrection de Jésus Christ.»[76] Le Dieu juge qui récompense et qui châtie l'emportait symptomatiquement dans cette vision de la divinité. Ces préliminaires introduisaient les descriptions des mystères de la trinité, de l'incarnation et de la rédemption par le Christ Jésus.

Les formules du signe de la croix, du symbole des apôtres (en latin, puis en italien), du Pater, de l'Ave Maria et de l'Angele Dei (toutes les trois en latin, puis en italien), des actes de foi, d'espérance et de charité, enfin des commandements de Dieu et de l'Eglise étaient insérées dans les leçons sur les vertus théologales et les commandements.

Les sacrements du baptême, de la pénitence et de l'eucharistie étaient présentés dans des leçons particulières. Le catéchisme s'étendait sur la confession et sur la communion.

La pénitence sacramentelle avait droit à un développement de près de neuf pages, que don Bosco, tellement attentif aux confessions de ses garçons, commentait sans doute avec soin. On y lisait la question: «Que faut-il pour faire une bonne confession?» Avec la réponse: «Cinq choses: 1. Il faut bien examiner sa conscience. 2. Avoir grand regret d'avoir offensé Dieu. 3. Avoir le ferme propos de ne plus l'offenser à l'avenir. 4. Déclarer et expliquer au confesseur tous ses péchés. 5. Faire la pénitence demandée.» Diverses questions commentaient chacun de ces points. Ainsi, le regret (ou la contrition) devait-il être «extérieur», «surnaturel» (donc pas seulement «naturel»), «souverain» et «universel», qualificatifs qui donnaient lieu à des précisions plus au mieux inquiétantes. L'aveu du quatrième point devait nécessairement porter sur tous les péchés mortels avec leurs circonstances aggravantes. Le pénitent était averti: «Celui qui par honte cache un péché s'est-il bien confessé?» Réponse: «Non, monsieur; au contraire, il commet un sacrilège.»[77]

L'eucharistie était définie: «sacrement» et «sacrifice» du corps et du sang de Jésus. Mais, aussitôt après, le catéchisme la condensait dans la transsubstantiation qu'opère la consécration de la messe. Le catéchisme prévenait questions et objections sur la présence eucharistique. Jésus Christ est tout entier dans l'hostie, tout entier dans le calice, vivant là comme au ciel. On ne peut le vérifier, car les «espèces», c'est-à-dire ce qui se voit et se sent: la couleur, la saveur et l'odeur, subsistent. Quand l'hostie est rompue, le corps du Christ ne l'est pas. Le Père et l'Esprit saint, non pas la Vierge, les anges et les

saints, sont aussi présents avec le Christ. En effet, «une personne divine ne peut être sans les deux autres» de la sainte trinité. Si Jésus Christ est présent dans toutes les hosties du monde, il n'en résulte pas «beaucoup de Christs» mais «un seul en beaucoup d'endroits». Le Christ n'abandonne pas le ciel pour se faire absorber sur terre...

Triples étaient les dispositions nécessaires pour bien communier: «1. Il faut être dans la grâce de Dieu. 2. Etre à jeun depuis minuit. 3. Réfléchir sur celui que l'on va recevoir, c'est-à-dire le corps, le sang, l'âme et la divinité de Notre Seigneur Jésus Christ.» En d'autres temps, une remarque surprendrait. On lisait: «Celui qui communie en sachant n'être pas tout à fait à jeun pèche-t-il mortellement?» Avec la réponse impitoyable: «Oui, monsieur: il commet un sacrilège, sauf dans le cas d'une maladie dangereuse pour sa vie...»[78]

Don Bosco prédicateur, confesseur, directeur de conscience et auteur de livres de piété eut toujours à l'esprit le tissu de pratiques, de règles et de convictions codifiées dans le Petit Catéchisme de Turin. Il ne le trouvait que trop compliqué et insuffisamment biblique pour la jeunesse, si l'on en juge par une sorte d'abrégé, qu'il soumit en 1855 aux reviseurs diocésains.[79]

Ecole du dimanche et cours du soir

L'administration municipale de Turin enregistra vers le 22 avril 1847 une requête de don Borel et de don Bosco, signe de l'existence d'une école du dimanche dans l'oratoire S. François de Sales. Les deux prêtres avaient «appris qu'un grand nombre de jeunes» de cet oratoire désiraient consacrer quelques heures des jours fériés à l'apprentissage de la lecture et de l'écriture. Cela convenait parfaitement à leur dessein de préserver la jeunesse de l'oisiveté et du vice. Sur le conseil de «sages personnes», ils avaient donc décidé d'ouvrir aux intéressés une «école de charité». Et, pour la meubler, ils priaient les syndics de la ville de leur fournir, s'il y en avait, des bancs, des banquettes ou des tables hors d'usage en dépôt dans les magasins des écoles.[80]

En ce mois d'avril 1847, Pancrazio Soave venait de débarrasser le rez-de-chaussée de la maison Pinardi. Les chapelains du Refuge pouvaient y organiser des cours dominicaux. Selon don Bosco, l'école du dimanche de l'oratoire avait commencé au Refuge et continué dans la *casa Moretta*. Elle ne concernait probablement alors que quelques cas particuliers...[81] L'enseignement était élémentaire: lire et écrire, et

visait essentiellement à la formation religieuse. Il fallait permettre à des illettrés de mémoriser sans trop de peine le catéchisme.[82]

Don Bosco a expliqué sa méthode à cette époque. Pendant un ou deux dimanches, l'alphabet et le syllabaire étaient passés et repassés; puis une ou deux questions du petit catéchisme étaient épelées et lues. C'était la leçon de la semaine. Le dimanche suivant, on la répétait et d'autres questions du catéchisme s'y ajoutaient. De la sorte, paraît-il, en huit dimanches certains parvenaient à lire et à étudier seuls des pages entières du petit livre. Important était le temps ainsi gagné, car, sans cette initiation, les illettrés grandelets, qui mémorisaient à l'ouïe, devaient fréquenter des cours pendant des années avant d'être assez instruits pour pouvoir seulement se confesser...[83]

A l'école du dimanche, les chapelains ajoutaient des cours du soir. Au fil des mois, ils joignirent à la lecture et à l'écriture le calcul, le dessin et la musique. Don Bosco se targuait d'avoir alors initié collectivement des jeunes à la musique, système inconnu à Turin en ce temps-là, paraît-il.[84]

L'organisation de l'oratoire S. François de Sales

Don Bosco et don Borel organisaient l'oratoire. En novembre 1846, un chemin de croix fut érigé dans la chapelle, et l'archevêque y autorisa la bénédiction d'une cloche.[85] Don Bosco «compilait un règlement»,[86] peut-être le manuscrit conservé intitulé: «Plan de Règlement de l'Oratoire S. François de Sales au Valdocco.»[87] En fait, des habitudes prenaient corps, pas davantage.

Une «compagnie de S. Louis de Gonzague» fut créée, sur laquelle nous sommes bien renseignés.[88] Un règlement particulier exprimait sans ambiguïtés son but moralisateur: «Le but de cette compagnie est d'enseigner aux jeunes à pratiquer les principales vertus les plus brillantes (*luminose*) de ce saint. En conséquence, avant de s'inscrire, chacun aura un mois d'épreuve pour réfléchir attentivement à ses conditions; et qu'il n'aille pas plus loin s'il ne se sent pas capable de les remplir.»[89] Les sept articles dudit règlement exprimaient les «principales vertus», qui faisaient de Luigi un modèle pour la jeunesse. Il aimait les exercices de piété (§ 1), fréquentait les sacrements (§ 2), gardait une extrême modestie dans ses propos (§ 3), témoignait d'une grande charité envers ses camarades (§ 4) et son prochain malheureux, en l'occurrence les pestiférés (§ 5) et obéissait scrupuleusement à ses parents et à ses supérieurs (§ 6). Les membres de la compagnie s'enga-

geaient publiquement à «fuir les mauvais camarades, à éviter les discours obscènes et à inciter autrui à la vertu par leurs propos et leurs bons exemples, soit à l'église, soit hors de l'église.»[90]

La clôture de l'oratoire S. François de Sales n'était pas hermétique. Apparemment nul contrôleur ne surveillait sa porte. L'oratorien entrait librement dans la cour de l'œuvre et des adultes s'y mêlaient parfois aux enfants. D'ailleurs les jeunes gens de dix-huit ans et plus ne manquaient pas dans le monde de don Bosco et de don Borel. Des étrangers curieux pouvaient pénétrer dans la chapelle. Une anecdote dont le fond paraît véridique nous le signifie. Un dimanche après-midi, il prit fantaisie à un client de l'auberge voisine de la Giardiniera d'aller écouter le sermon de l'oratoire. C'était un officier de l'armée sarde, à qui une fille tenait compagnie. Il la prit sur ses genoux au fond de la chapelle. L'un et l'autre manifestèrent leurs impressions jusqu'au moment où don Bosco excédé se dirigea vers eux, saisit la *briffalda* (ribaude) par les épaules et la projeta vers la porte. L'officier, blême de rage, mit la main à son sabre. Don Bosco lui saisit le poignet. «Attention, lui aurait-il dit en désignant ses épaulettes de gradé. Vous risquez de les perdre.» L'homme sortit et tout rentra dans l'ordre.[91]

Il paraît que tous les jeunes de l'oratoire du Valdocco voulaient entrer dans la compagnie de S. Louis et qu'il en résulta une «très notable amélioration de la moralité» des habitués.[92] Don Bosco recourra désormais aux associations de piété et de charité pour «améliorer» l'esprit de ses centres de jeunesse.

Au printemps de 1847, les premières admissions dans la compagnie de S. Louis coïncidèrent avec la préparation immédiate des cérémonies de la confirmation, que l'archevêque administra dans la petite chapelle. C'était le jour de la solennité de saint Louis de Gonzague, probablement le dimanche 27 juin. Le signor Federico Bocca fut parrain, et il y eut quatre-vingt-dix-sept confirmands entre huit et quarante-sept ans, nous apprend une liste conservée.[93] Ecoutons don Bosco nous décrire cette première vraie fête religieuse de son oratoire du Valdocco:

«Pour recevoir l'archevêque, une espèce de tente avait été dressée devant la petite église. Je lus un compliment de circonstance, puis quelques jeunes représentèrent une comédie intitulée: *Un caporal de Napoléon*. Ce n'était qu'un caporal de caricature qui, pour dire son émerveillement devant la solennité, proférait mille plaisanteries. Le prélat rit et se divertit beaucoup; il affirma même n'avoir jamais tant ri de sa vie. Il se plut à répondre à tous, exprima sa grande consolation devant l'institution, la loua, encouragea à per-

sévérer et remercia de l'accueil cordial qui lui avait été fait. Il célébra la sainte messe, au cours de laquelle il donna la communion à plus de trois cents enfants. Ce fut à cette occasion que, la mitre lui ayant été posée sur la tête, l'archevêque, oubliant qu'il n'était pas dans sa cathédrale, se releva brusquement et heurta le plafond de l'église, ce qui déchaîna son hilarité et celle de tous les assistants (...) Il faut noter que deux chanoines de l'église métropolitaine étaient venus assister l'archevêque ainsi que beaucoup d'autres ecclésiastiques...»[94]

Les curés d'une douzaine de paroisses de la ville furent alors informés que certaines de leurs ouailles venaient d'être confirmées à l'oratoire S. François de Sales.[95] Selon le vœu de don Bosco, celui-ci devenait effectivement la «paroisse» de la jeunesse turinoise (plus ou moins) abandonnée.

Naissance de la «maison de l'oratoire»

Au printemps de 1847, quand don Bosco pouvait jouir de toute la maison Pinardi, un premier enfant, un garçon d'une quinzaine d'années d'après le récit qu'il nous a laissé,[96] fut accueilli chez lui. Il arriva un soir de mai, trempé par la pluie, implorant du pain et un abri. Des expériences malheureuses déconseillaient de l'envoyer au fenil, d'où certains de ses prédécesseurs s'en étaient allés au petit jour, les uns avec des draps, d'autres avec des couvertures, et même avec de la paille qu'ils avaient ensuite, paraît-il, vendue.[97] Le garçon se sécha à la cheminée de la cuisine et reçut de la soupe et du pain. Puis don Bosco le questionna. Originaire de la Valsesia, dans la région de Vercelli, il était, comme tant d'autres jeunes gens, descendu en ville chercher du travail et avait dépensé ses quelques francs. Sans le sou, il pleurait. Les larmes montaient aux yeux de Margherita, et don Bosco était touché. «Si je savais que tu n'es pas un voleur, je chercherais à te dépanner, lui aurait-il dit; mais d'autres m'ont pris une partie des couvertures et tu prendras le reste.» Sa mère et le jeune tinrent à le rassurer: Margherita l'installerait dans la cuisine. Elle alla quérir des briques, en fit quatre petits tas, disposa des planches par-dessus, y étala une paillasse et prépara de la sorte, écrira don Bosco, «le premier lit de l'oratoire». On récita à trois les prières du soir. Margherita donna au jeune quelques bons conseils. Mais, demeuré méfiant, don Bosco ferma à clef la porte de sa cuisine jusqu'au lendemain matin.[98]

Il est vrai que l'*ospizio* (foyer) de 1847 se réduisit à peu de chose. «Faute de place», il ne dépassa pas deux unités, nous apprend

don Bosco.[99] D'après un *Repertorio domestico* soigneusement chiffré pour 1847-1851,[100] les «deux» jeunes de cette année s'appelaient Alessandro Pescarmona, étudiant payant pension arrivé le 16 octore 1847;[101] et Luigi Parone, arrivé le 9 novembre 1847, qui réglait au moins ses fournitures.[102] Il faut croire que l'abandonné du mois de mai, dont le nom est ignoré, s'envola rapidement de la maison Pinardi. En outre, au mois d'octobre, deux prêtres, Carlo Palazzolo le 23 et Pietro Ponte le 29, vinrent loger provisoirement chez don Bosco.[103] Puis, le 2 novembre, un clerc Bertagna payant pension, qui ne resta pas plus d'un mois.[104] Une petite communauté naissait auprès de l'oratoire. Elle grandira, avec des prêtres, comme don Giovanni Giacomelli, le 18 novembre 1849,[105] et un nombre croissant de jeunes. Ils étaient vingt-quatre apparemment au bout de trois ans, répartis en quatre chambrées, d'après une liste nominative qui a subsisté,[106] où Bartolomeo Bellisio arrivé le 11 novembre 1851[107] ne figure pas.

Le *Giovane provveduto* (1847)

A la fin d'une première année dans des locaux devenus siens (au moins par location), don Bosco avait déjà publié deux livres relativement importants.

Il avait peut-être projeté dès 1845 l'impression du *Giovane provveduto*,[108] l'ouvrage destiné à la plus longue et à la plus fructueuse carrière de toute son œuvre écrite.[109] Un long titre: «Le garçon pourvu pour la pratique de ses devoirs, des exercices de piété chrétienne, pour la récitation de l'office de la sainte Vierge et des principales vêpres de l'année, avec, en supplément, un choix de cantiques, etc.»[110] annonçait l'esprit et le contenu de la publication. L'usager trouvait, après une adresse de l'auteur «à la jeunesse» (p. 5-8), une série de chapitres globalement intitulés: «Ce qui est nécessaire à un garçon pour devenir vertueux», qui concernaient la «pratique des devoirs» du jeune chrétien (p. 9-75); une série d'«exercices de piété chrétienne», c'est-à-dire de pratiques pieuses habituelles dans cette sorte de livre (p. 76-143), une série «liturgique» de vêpres, psaumes et hymnes, avec l'«office de la sainte Vierge» tout entier (p. 144-320), enfin un petit lot de cantiques populaires (p. 321-347).

L'introduction constituait la part la plus personnelle du recueil de don Bosco. Son amour de la jeunesse s'y manifestait avec éclat. Le salut des jeunes, que la «vertu» conditionne et qui est fixé sans

remède à l'heure de la mort, lui tenait extraordinairement à cœur. Il combattait deux erreurs. Contrairement à la première, qui peut être qualifiée (par nous) de «jansénisante», le «service du Seigneur» ne consiste pas dans une vie «mélancolique» privée de divertissement et de plaisir. «Ce n'est pas cela, mes chers jeunes. Je veux vous enseigner une méthode de vie chrétienne, qui soit elle aussi allègre et joyeuse. Je vous dirai les vrais divertissements et les vrais plaisirs. Tel est le but de ce petit livre: servir le Seigneur et demeurer toujours joyeux.» Le fondateur, à Chieri, de la Société de l'Allégresse, reparaissait au seuil du *Giovane provveduto*. L'autre erreur – très dangereuse – serait de renvoyer à plus tard, dans la vieillesse, une éventuelle conversion, alors que la route de la vie est dessinée avec l'adolescence. Il faut s'engager tout de suite sur la voie du salut. Une déclaration d'amour envers la jeunesse, destinée à devenir célèbre, terminait cette introduction:

«Mes amis, je vous aime tous du fond du cœur, et il suffit que vous soyez jeunes pour que je vous aime beaucoup; et je puis vous garantir que vous trouverez des livres proposés par des gens de loin plus vertueux et plus savants que moi; mais vous pourrez difficilement trouver quelqu'un qui vous aime plus que moi dans le Christ Jésus et qui plus que moi désire votre vrai bonheur.»

Pour don Bosco, le chemin de la «vraie félicité» était celui de la «vertu». La partie ascétique du *Giovane provveduto* voulait en convaincre le jeune. Il étoffait ses recommandations par des extraits de livres ou d'opuscules de saint Alphonse: les «Maximes éternelles, ou méditations pour chaque jour de la semaine», «La Préparation à la mort, ou considérations sur les maximes éternelles utiles à tous pour méditer et aux prêtres pour prêcher», ainsi que, semble-t-il, «La véritable épouse de Jésus Christ, ou la sainte religieuse...»; par des passages du catéchisme de Turin,[111] du livret d'un prêtre séculier milanais intitulé «La Guide angélique, ou instructions pratiques pour la jeunesse», dont une édition avait paru à Turin en 1767,[112] et de l'ouvrage ancien, mais alors très répandu des deux côtés des Alpes, du Français Charles Gobinet: «Instruction de la jeunesse en la piété chrétienne tirée de l'Ecriture sainte et des saints Pères.»[113]

Par son «Instruction» (83 éditions parues entre 1655 et 1856, a-t-on calculé à la suite d'un inventaire reconnu incomplet) et ses adaptateurs italiens,[114] le prêtre éducateur Charles Gobinet (1614-1690) semble avoir dominé la littérature de piété pour enfants dans les régions de don Bosco aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. Le

plan de son livre aurait suffi à séduire notre éducateur de jeunes. L'Instruction, qui s'adressait à Théotime, le jeune homme qui honore Dieu, lui exposait successivement les motifs de s'adonner à la vertu (p. 1-137), les moyens de l'acquérir (p. 138-242), les obstacles qui s'y opposent (p. 243-400), les vertus qui doivent caractériser la jeunesse (p. 400-517) et la difficile question du choix d'un état de vie (p. 518-700).[115] Ce dernier point mis à part (provisoirement), don Bosco lisait là, avec leurs solutions, les problèmes d'éducation morale de la jeunesse qui le préoccupaient.

La première partie de son *Giovane provveduto*, quatre séries de méditations, soit d'une semaine, soit d'une neuvaine chacune, voulait transmettre aux garçons ce même enseignement ascétique. Par la «vertu», l'homme s'élève et, seul, le degré de vertu importe à son salut. Les considérations de don Bosco essayaient de guider le jeune sur le chemin de la vertu. Elles tâchaient d'abord de le convaincre de l'amour de Dieu pour lui. Leurs accents lui feraient peut-être oublier la sécheresse du catéchisme sur la justice divine.[116] «Notez bien, mes enfants, que vous êtes tous créés pour le Paradis et que Dieu a grande peine quand il est contraint d'envoyer quelqu'un en enfer. Oh, comme le Seigneur vous aime et désire que vous fassiez de bonnes œuvres pour vous rendre ensuite participants de sa gloire en Paradis.» Un article spécial intitulé: «Les enfants sont grandement aimés de Dieu» insistait sur l'amour de Dieu envers les petits. Les idées maîtresses de l'introduction ressurgissaient: on se trompe à opposer le bonheur et la vertu; la joie est l'affaire des saints, la mélancolie, celle du diable. «Qui a été plus affable et plus jovial que saint Louis de Gonzague; qui plus spirituel et plus joyeux que saint Philippe Néri? Leur vie fut pourtant une pratique continue de toutes les vertus. – Courage donc, mes chers, soyez vertueux à temps, et je vous assure que vous aurez un cœur heureux et satisfait; vous saurez combien il est doux de servir le Seigneur.» Don Bosco recommandait aux jeunes l'obéissance à leurs parents et supérieurs ecclésiastiques ou civils, le respect des églises et des choses religieuses. La lecture spirituelle et la parole de Dieu les aideraient à se bien comporter. Mais il connaissait trop son monde pour ignorer que la vie n'incitait que bien peu la jeunesse à la «vertu», dont lui-même faisait tant de cas. Une série de méditations l'encourageait à «fuir l'oisiveté», les «mauvais camarades», les «mauvais discours», le «scandale», à résister aux tentations et aux suggestions du démon. Sept considérations, réparties sur les sept jours de la semaine, toutes, sauf une, littéralement dérivées des

Massime eterne de saint Alphonse, l'exhortaient à veiller sur sa conduite. Les «grandes vérités» sur la fin de l'homme, le péché mortel, le jugement, l'enfer et ses peines éternelles, le feraient frissonner et réfléchir. Don Bosco atténuait leur allure sinistre par une méditation du septième jour sur le paradis, qu'il empruntait à l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales. Il insérait alors quatre pages sur la très sainte Vierge afin de signifier quel «grand soutien» elle représente pour les jeunes et terminait la partie ascétique de l'ouvrage par les *Sei domeniche* de préparation à la fête de saint Louis de Gonzague, telles que nous les connaissons déjà.

La partie dévotionnelle du *Giovane provveduto* s'ouvrait par des «prières du matin et du soir» dérivées ou étroitement inspirées du Petit Catéchisme turinois.[117] La «Manière d'assister avec fruit à la sainte messe», précédée de multiples recommandations sur la tenue pendant l'office, consistait en une suite de prières, par lesquelles le garçon s'associait comme il pouvait à une cérémonie, que les temps avaient laissé dégénérer en simple spectacle. Les pages sur la confession commençaient par l'avertissement: «Si vous, les jeunes, n'apprenez pas à vous bien confesser, vous n'apprendrez jamais.» Puis elles décrivaient les moments successifs du sacrement, avec une insistance particulière sur le ferme propos. Celles sur la communion alignaient une série d'«actes», c'est-à-dire de formules de prières, à réciter avant et après la réception de la sainte hostie. L'article sur la «Visite au saint sacrement» dépendait de saint Alphonse, le saint qui, au siècle précédent, avait codifié ce geste de piété. Les pratiques de dévotion mariale: le rosaire, avec des indications sur les mystères chrétiens à méditer dizaine par dizaine d'*ave Maria*, les litanies de la sainte Vierge, le chapelet de l'*addolorata* (la Vierge douloureuse) et les sept allégresses de Marie au ciel, suivaient. Don Bosco n'omettait pas de soumettre à ses usagers un «exercice de dévotion au saint ange gardien». Le chemin de croix de son livre ressemblait fort à celui pratiqué chez les rédemptoristes.[118]

La partie dévotionnelle du *Giovane provveduto* s'achevait par trois prières sur la mort, dont des litanies réalistes, qu'une note disait avoir été composées par «une jeune protestante convertie au catholicisme à quinze ans et morte à dix-huit ans en odeur de sainteté.»[119] En d'autres temps, ces pages susciteront des observations plus ou moins sarcastiques et discréditeront une pratique spirituelle jugée importante par notre saint.[120] On ne peut la réduire aux «litanies de la bonne mort» et à ses formules ébouriffantes. L'exercice de la bonne

mort était connu à Turin dans les milieux dévots influencés par les jésuites, au moins depuis le début du siècle precédent. Le jésuite Giuseppe Antonio Bordoni avait fondé en 1719 une compagnie de la bonne mort dans l'église des Saints Martyrs. La pratique, hebdomadaire, comportait une prédication de caractère moral ou catéchétique.[121] Le *Convitto*, de mouvance jésuite comme nous savons, pratiquait lui aussi l'exercice de la bonne mort. Don Bosco expliquera dans sa biographie de don Cafasso le sens qu'avait pour ce maître, et donc pour lui, son disciple, cet exercice mensuel.[122] Il fallait, pour l'essentiel, se mettre face à son inéluctable destinée, s'imaginer devant sa propre fin terrestre, se confesser, communier et prier comme à ses derniers instants. Les formules étaient secondaires.[123] Nul doute que pareil exercice obligeait à suivre ou à reprendre de mois en mois la route du souverain bien. L'expérience montrait sa parfaite compatibilité avec la spiritualité joyeuse recommandée ailleurs dans le *Giovane provveduto*.

La troisième partie de ce manuel de dévotion: petit office de la très sainte Vierge, vêpres, manière de servir la messe, cantiques, est moins significative. Elle contribuera cependant beaucoup à sa diffusion chez les particuliers, parmi les religieuses et leurs pensionnaires, ainsi que dans les paroisses.

Il y avait, dans ce *Giovane provveduto*, trop de pratiques dévotionnelles plus ou moins superstitieuses, objectera-t-on. A vous et à vos maîtres de les choisir à bon escient, aurait pu répondre don Bosco. En tout cas, sur son âme, les soixante-dix premières pages avaient dit l'essentiel. Il y avait dressé un programme spirituel parfaitement adapté à la jeunesse. Sa «méthode de vie» correspondait aux désirs de l'âme jeune de tous les temps. Son idéalisme et son aspiration à la joie y étaient intelligemment combinés avec un style de sainteté détendue. *Stia allegro*, répétera don Bosco à ses disciples. Cette «méthode de vie» incessamment commentée entraînerait des jeunes vers leur réalisation spirituelle, elle mériterait à notre don Bosco le titre de «maître de la sainteté juvénile.»[124]

La *Storia sacra* (1847)[125]

Don Bosco racontait avec succès aux enfants de son oratoire des historiettes tirées de la Bible. Il estimait qu'elle recélait un trésor de doctrine insuffisamment exploité par les prédicateurs et les catéchistes. L'enseignement de la morale à travers les *esempi* lui convenait. Et

les *esempi* fourmillent dans la Bible, qui est le «fondement de notre sainte Religion, puisqu'elle contient les dogmes et les démontre.»[126]

Toutefois, à raison ou plutôt à tort, car il semble avoir été bien pudibond, les réactions des jeunes garçons devant certains détails communément introduits dans les Histoires saintes le préoccupaient. Après avoir hésité quelque temps, puisqu'en 1845 encore les livres en usage lui paraissaient suffire,[127] il entreprit de rédiger «pour les écoles» et à la suite de sa *Storia ecclesiastica*, un recueil d'histoires tirées de l'ancien et du nouveau testament. Il serait lui aussi construit par questions et réponses. En 1847, un nouveau petit livre parut sous le titre de «Histoire sainte à l'usage des écoles, utile à tous quel que soit son état et enrichie de gravures appropriées, compilée par le prêtre Gioanni Bosco.»[128]

Sur le frontispice, le verbe *compiler* était d'une grande exactitude. Don Bosco n'avait pas recouru à la Bible elle-même. Il avait adapté et le plus souvent simplement recopié des Histoires saintes très aisément identifiables. Il s'était surtout servi de l'«Histoire du peuple juif» du professeur Francesco Soave.[129] Mais il avait aussi emprunté à l'ouvrage voisin du jésuite Luciano Secco: «L'histoire sainte de l'ancien et du nouveau testament»[130] et glané occasionnellement dans celui du prêtre Cipriano Rattazzi,[131] reprise de l'«Histoire du Vieux et du Nouveau Testament», dite Bible de Royaumont, ouvrage français très répandu depuis près de deux siècles.[132] Pour sa chronologie, don Bosco se référait explicitement à l'illustre dom Augustin Calmet.[133] Il s'agissait peut-être de la *Table chronologique de l'histoire de la Bible*, au début du *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible* de ce grand travailleur.[134] Quelques particularités sur Caïn, Alexandre le Grand à Jérusalem, Jean Hyrcan, Aristobule, Alexandre Jannée et la mort d'Hérode, provenaient, affirmait don Bosco,[135] des *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe. Mais il est difficile de déterminer dans quelle mesure il utilisait lui-même un ouvrage si différent de ses manuels familiers.

Don Bosco avait illustré visuellement ses histoires bibliques. Plusieurs maîtres, expliquait-il dans son introduction, demandent que «l'histoire sainte soit enseignée à l'aide d'images qui représentent les faits auxquels elles se réfèrent.»[136] Il parsema son livre d'un grand nombre de gravures: trente-neuf pour l'ancien testament et vingt-huit pour le nouveau. Ces images, empruntées selon don Caviglia[137] à des artistes français du XVIII[e] siècle, avaient belle allure. Leur réalisme renforçait la croyance du lecteur en la vérité historique d'événements

extraordinaires, tels que «Elie enlevé au ciel» sur un char de feu (p. 100), «Jonas dans le ventre de la baleine» (p. 105) ou «le châtiment d'Héliodore» à l'intérieur du temple de Jérusalem (p. 138).

Ces représentations nous introduisent à la lecture de la Bible par notre don Bosco. Comme pour ses maîtres et modèles, la Bible était à ses yeux un texte historique littéralement et de bout en bout véridique. Il avait résolu une fois pour toutes et de la manière la plus simple, sinon la plus expéditive, la question des «sens de l'Ecriture». La lecture allégorique à la manière d'Origène n'avait plus cours depuis longtemps autour de lui. Parole de Dieu, la Bible avait pour auteur Dieu même, à qui nulle erreur ne pouvait être imputée sans sacrilège. Elle avait été composée «par les prophètes, les apôtres et d'autres personnages, qui, éclairés et assistés de façon singulière par l'Esprit Saint, écrivirent sans pouvoir y insérer l'erreur la plus minime ni par malice ni par faiblesse humaine.»[138] Les exégètes ordinaires du temps ne connaissaient que la lecture littérale de la Bible. Et ils croyaient – à tort – que narrativité se confondait avec historicité. En outre, comme tous les gens simples, la plupart tenaient à la véridicité des détails de ces livres d'histoire. Don Bosco n'avait pas d'autres critères d'interprétation. Au siècle suivant, les conséquences de pareille lecture allaient surprendre de plus en plus les usagers des histoires saintes composées à cette époque. Les récits sur des personnages aussi divers qu'Adam, Abraham, Jacob, Joseph, Job l'Iduméen, Moïse, Gédéon, Samson, le roi Saül, le roi David, le roi Salomon, Elie, Elisée, le prophète Jonas, Tobie, Judith, le prophète Daniel, Esther et les frères Macchabées, étaient donnés par don Bosco comme uniformément historiques dans leurs infimes particularités. Il était convaincu de la parfaite authenticité des propos que la Bible attribuait aux gens mis en scène, qu'il s'agisse des premiers parents, de David, de Tobie ou de Daniel. L'histoire des origines du monde ne pouvait être connue que par le Pentateuque rédigé par Moïse. «Moïse, assurait-il, écrivit l'histoire sainte de la création du monde jusqu'à sa mort, et c'est l'auteur le plus ancien dont les écrits subsistent, en sorte que les auteurs d'histoires sacrées ou profanes doivent recourir à lui pour connaître la vérité des événements survenus avant lui.»[139] La chronologie minutieuse de don Bosco, tellement contredite après lui par l'astrophysique, la paléontologie et l'histoire d'Orient, étonnerait surtout ses successeurs. On apprend, à parcourir la *Storia sacra*, que la première époque de l'histoire, qui va de la création du monde au déluge, couvrit 1656 ans;[140] que Caïn tua son frère Abel en l'an du monde 129;[141]

que Seth trépassa à 912 ans, l'an du monde 1042;[142] qu'en l'an du monde 1657, quand Noé eut 601 ans, le déluge universel cessa, après qu'il eut, en un an moins treize jours, inondé toute la terre et détruit tous les vivants à l'exception des habitants de l'arche;[143] etc. Don Bosco jalonnait de dates précises toute l'histoire de l'ancien testament. Son érudition ne cessait relativement qu'avec le temps du Christ.[144]

Mais il est inutile de se laisser scandaliser par de telles énormités historiques. Don Bosco se conformait à l'usage général autour de lui. En 1854, on republia à Paris, avec l'approbation de l'archevêque de la ville, Mgr Sibour, la Bible de Royaumont, sous le titre de: *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, revue, corrigée et augmentée.[145] Or ce beau livre, bien que fraîchement «corrigé», était pourvu d'une chronologie biblique aussi détaillée et parfois audacieusement plus précise encore que celle de notre don Bosco...[146] De toute façon, sa principale intention n'était pas historique, mais éducative. Son histoire sainte catéchisait. Il reprochait aux petites *Storie sacre* en circulation de ne pas se soucier «de faire relever les points qui doivent servir de fondement aux vérités de la foi. Il faut en dire autant des faits qui se rapportent au culte extérieur, au purgatoire, à la confession, à l'eucharistie, etc.»[147] Sa *Storia sacra* transmettait un message doctrinal et moral, dont on peut tenter de dessiner les arêtes.

L'enseignement doctrinal de don Bosco portait principalement sur le salut.[148] L'homme, créé bon, pécha. Il se serait perdu sans remède si Dieu ne lui avait promis un sauveur. Cependant le péché prospérait dans sa descendance. Les fautes des fils d'Adam furent telles que le seul intègre Noé et sa famille échappèrent à la catastrophe du déluge, châtiment correct des pécheurs. Dans un monde qui semblait s'être rapidement replongé dans le mal, un peuple fut alors choisi pour préparer le sauveur annoncé. Moïse le rassembla et le conduisit jusqu'à la porte de la terre qui lui avait été promise. Les prophètes d'Israël (Daniel très particulièrement) prédirent de façon explicite le messie à venir. Et Jésus, ce messie seigneur et sauveur, naquit, prêcha, institua l'eucharistie et mourut crucifié. Il réalisait les prophéties antérieures et témoignait ainsi de l'authenticité de sa mission. Des miracles extraordinaires la sanctionnaient. Sa résurrection et son ascension furent les plus grands prodiges, garants de la vérité de sa parole. Avant de disparaître, il fonda sur Pierre une Eglise qui transmettrait cette parole dans son intégrité. Dieu ne demandait qu'une vraie fidélité à cet enseignement.[149] Ces idées, qui couraient au long de la *Sto-*

ria sacra, devaient reparaître sous forme schématique dans un «Condensé d'histoire sainte pour les enfants», préparé par don Bosco en 1855.[150]

La préface de la *Storia sacra* affirmait que l'auteur entendait «éclairer l'esprit pour rendre bon le cœur.»[151] La visée doctrinale avait une finalité moralisatrice. De fait, le livre encourageait à la vertu et dénonçait le vice. Le plus souvent, le récit y suffisait. L'histoire de Noé enivré et ridiculisé par son fils incitait à se méfier de la force du vin.[152] La méchanceté et les «énormes péchés» de Sodome et de Gomorre leur valurent d'être incendiées.[153] «Une très grave insulte» (que don Bosco évitait de caractériser) faite à Dina déclencha une expédition punitive chez les Sichémites.[154] La bonté d'une amitié entre jeunes hommes «sincère et fondée sur la vertu» était illustrée par celle de David et Jonathan, du reste clairement donnée en modèle.[155] Le «cruel Antiochus» subit une mort infâme, comme tous les oppresseurs des bons.[156] Il suffisait de raconter dans un unique chapitre les paraboles évangéliques de la brebis perdue, de l'enfant prodigue, des dix vierges et du pauvre Lazare, pour, à la fois, témoigner de «la bénignité avec laquelle la miséricorde divine accueille les pécheurs», recommander le souci des «choses du salut éternel», faire redouter le mal de la débauche et admirer la dignité de l'honnête pauvreté.[157] Il arrivait que la leçon morale de don Bosco fût explicite. Il commentait de manière inattendue l'épisode du mort jeté dans le sépulcre d'Elisée et aussitôt rendu à la vie, par l'observation: «Voilà qui démontre combien le Seigneur agrée que les reliques de ses saints soient vénérées.»[158] Celui du malheur du roi Josaphat, qui s'était lié avec l'«impie Achab» et s'était ensuite fait battre par le roi de Syrie, s'achevait par la considération: «Comme il est dangereux de converser avec les méchants!»,[159] réflexion qui reparaissait peu après à propos de Joas assassin du fils d'un prêtre: «Voilà où conduit la compagnie des mauvais.»[160] Gare aux mauvais camarades, mes enfants! Une leçon sur le blasphème concluait les désastres de Sennachérib, qui, pour s'être moqué du Dieu des Juifs, avait perdu en une nuit «185.000 soldats», avait dû s'enfuir à Ninive et avait été assassiné par ses propres enfants: «Ainsi fut puni l'orgueilleux Sennachérib pour avoir osé proférer un blasphème contre le nom du Seigneur, Ah, si les chrétiens voulaient toujours conserver cet exemple sous les yeux et se garder du blasphème comme de l'un des plus horribles péchés!»[161] Etc. L'histoire sainte de don Bosco était une perpétuelle leçon de morale.

Les défauts que nous croyons déceler dans cette *Storia sacra* furent longtemps insensibles au public catholique même cultivé. Il en appréciait ingénument les qualités. Elle entama en 1847 une longue et glorieuse carrière de plus de cent années, «La Storia sacra de don Bosco est encore aujourd'hui l'une des meilleures pour les écoles», écrivait don Eugenio Ceria en 1946.[162] Et dix ans après, à la veille de Vatican II, on lisait sur la quatrième page de couverture d'une réédition de la *Storia ecclesiastica* de don Bosco: «La Storia sacra de saint Jean Bosco est conseillée aux futurs maîtres par les programmes ministériels d'examen des classes secondaires et supérieures (en Italie); et aux professeurs de religion par la Sacrée Congrégation du Concile dans les récentes normes pour l'enseignement religieux dans les écoles moyennes d'Italie.»[163] La limpidité du style, le caractère concret des observations et une sorte de proximité chaleureuse entre l'auteur et le lecteur expliquaient ce succès persistant.

Le fonctionnement de l'oratoire primitif

En 1847, malgré l'importance de sa production éditoriale, don Bosco se consacrait plutôt à un apostolat direct de confesseur et de directeur d'œuvre et de conscience centré sur le Valdocco. La vie de l'oratoire S. François de Sales avait pris un cours à peu près régulier dans son «église» et sur son *cortile* (terrain de jeux). L'«église» était une chapelle basse, dans laquelle on pénétrait par deux portes étroites et où il fallait se contenter d'un autel surmonté d'un tableau mesquin de saint François de Sales. Le *cortile* était séparé de la route par une haie, que coupait la grande barrière peinte en vert de l'entrée de l'oratoire.[164] Outre don Borel, justement qualifié d'«intrépide» par don Bosco, quelques ecclésiastiques dévoués aidaient celui-ci qui, désormais sur place, assumait de plus en plus la pleine responsabilité de l'entreprise. Don Bosco alignera un jour un total de vingt-trois noms.[165] Les *Memorie dell'Oratorio* ont cité Giuseppe Trivero (m. en 1894 à 78 ans), le théologien Giacinto Carpano (1821-1894), Giambattista Vola (m. en 1872 à 67 ans) et Roberto Murialdo (1815-1883), cousin du futur saint Leonardo Murialdo,[166] des hommes dans la force de l'âge, qui n'étaient certainement pas le rebut du clergé turinois.

Détail curieux, pendant les premiers mois de l'année l'«encadrement» de l'oratoire fut aussi policier. On sait la méfiance du marquis de Cavour à l'égard des bandes organisées. «Malgré l'ordre, la disci-

pline et la tranquillité de notre oratoire, expliquera don Bosco, le marquis de Cavour, vicaire de la ville, prétendait que nos rassemblements avaient une orientation dangereuse.»[167] En conséquence, tant qu'il conserva cette charge, c'est-à-dire jusqu'au mois de juin, tous les dimanches et jours fériés où l'œuvre fonctionnait, il dépêcha au Valdocco quelques agents de police, qui y passaient la journée et surveillaient ce qui se disait ou se faisait dans l'église et hors de l'église de l'oratoire.[168] Ils n'y trouvèrent jamais rien à redire.[169]

La chapelle était ouverte de bon matin. Le ou les prêtres présents confessaient les jeunes jusqu'à l'heure de la messe ordinairement fixée à huit heures. Toutefois, aux dires de don Bosco, pour venir à bout de la multitude des pénitents, il fallut en certaines occasions retarder l'office jusqu'à neuf heures et plus. Au cours de la messe, les jeunes récitaient des prières, habituellement sous la conduite d'un prêtre assistant. Ceux qui le pouvaient communiaient. Après la cérémonie, don Bosco se dévêtait des ornements sacerdotaux et procédait à une «explication de l'évangile». Il ne s'agissait certainement pas d'une homélie. Lui-même nous apprend qu'il transformait son sermon en récit suivi d'histoire sainte. Comme, d'un dimanche à l'autre, il donnait aux historiettes bibliques une forme simple et populaire, ce qu'il disait d'anciennes coutumes, de personnalités depuis longtemps oubliées, d'étranges noms de lieux, plaisait beaucoup, affirmait-il, aux petits, mais aussi aux auditeurs adultes et même aux ecclésiastiques présents. La classe suivait et durait jusqu'à midi. Les garçons mangeaient probablement le pain qu'ils avaient apporté.[170] La récréation: boules, échasses, fusils et épées de bois, bientôt agrès de gymnastique,[171] commençait vers une heure. A deux heures et demie venait la catéchèse proprement dite répartie par groupes. L'ignorance extrême des jeunes désolait don Bosco. Il lui arrivait de commencer l'*Ave Maria* et, sur quelque quatre cents enfants, pas un n'était capable de le suivre: il devait coutinuer seul. Après le catéchisme, le chapelet prenait la place habituellement donnée aux vêpres.[172] Don Bosco prononçait un petit sermon, c'est-à-dire, le plus souvent, une histoire édifiante qui condamnait un vice ou exaltait une vertu. La cérémonie s'achevait par le chant des litanies de la Vierge Marie et la bénédiction du saint sacrement. Après quoi, chacun s'occupait comme il l'entendait. Il paraît que certains poursuivaient leurs études de catéchisme, de chant ou de lecture. La plupart couraient, jouaient, se divertissaient. Tous les exercices que les saltimbanques avaient autrefois

appris au jeune Bosco: sauter, courir, tours de passe-passe, danse sur une corde, jeux de bâton, reparaissaient sur ses instructions.

Quand la nuit tombait, une clochette réunissait tout ce monde dans la chapelle pour un brin de prière, un peu de chapelet, l'angélus... A la sortie, don Bosco accompagnait jusqu'au carrefour du *Rondò* ses garçons qui chantaient et criaient. Mais, si l'on s'en rapporte à ses *Memorie*, se séparer de l'oratoire n'était pas chose facile. On se souhaitait mille fois bonsoir, sans pourtant se décider à partir. Don Bosco avait beau répéter: – Rentrez chez vous, il fait nuit, vos parents vous attendent. C'était inutile. Alors, racontera-t-il, «six robustes garçons formaient avec leurs bras une sorte de siège, sur lequel je devais me résoudre à m'asseoir». Ils se disposaient en ordre et, portant sur cette estrade de bras un don Bosco qui dépassait ainsi les plus grands, avançaient en chantant, riant et criant jusqu'au carrefour. Là on chantait encore quelques cantiques, pour conclure par un solennel: *Lodato sempre sia* (Loué soit à jamais). Un profond silence s'établissait: don Bosco souhaitait à tous bonsoir et bonne semaine. Ceux qui avaient encore de la voix répondaient: bonsoir. Don Bosco était déposé de son trône. Quelques grands accompagnaient jusqu'à sa maison leur prêtre à moitié mort de fatigue.[173] Don Bosco termina-t-il souvent sa journée d'oratoire sur une *sedia gestatoria*? On ne sait. Mais la manifestation lui avait imprimé dans l'esprit un souvenir suffisamment vif pour laisser entendre aux lecteurs de ses *Memorie dell'Oratorio* qu'elle mettait régulièrement un point final à ses exténuantes journées d'oratoire.

Dès l'année 1847, l'oratoire de don Bosco avait donc une double activité: l'une proprement éducative, par la récréation organisée et la classe adaptée à une jeunesse inculte; l'autre spécifiquement religieuse, que l'initiateur jugeait la plus importante, par la catéchèse, la confession et les assemblées liturgiques ou de prière.[174]

Notes

1. En effet, dans une lettre oblitérée le 11 octobre à Castelnuovo, don Bosco écrivait avoir laissé Turin depuis neuf jours. Voir la note suivante.

2. G. Bosco à G. Borel, s. l., s. d. (oblitérée à Castelnuovo le 11 octobre); *Epistolario* Motto I, p. 60.

3. G. Bosco à G. Borel, s. l., 17 octobre (1845); *Epistolario* Motto I, p. 61-62.

4. D'après une lettre de G. Borel à la marquise de Barolo alors à Rome, s. l., 3 janvier 1846; éd. *Documenti* XLI, 33 et MB II, 352-353.

5. D'après MO 160/87 à 161/103.

6. Ce dialogue, *tel que don Bosco l'a reconstitué*, semble pouvoir être daté de

mars 1846, «trois mois» avant la location des chambres Pinardi. Voir, en finale: «... je vous accorde trois mois, après quoi vous laisserez à d'autres la direction de mon *ospedaletto...*»

7. MO 161/4 à 163/67.

8. MO 164/74-94.

9. Le récit très développé de l'épisode en MB II, 414/15 à 416/15 dérive en grande part de celui de don Bosco lui-même au séminaire de Parme le 19 février 1873, récit aussitôt enregistré par son secrétaire Berto. Voir *Documenti* XIII, 156.

10. MO 151/29-32. Ces «quatre mois» pourraient représenter *tout* le temps de location de la *casa* Moretta, de janvier à fin avril 1846. Voir la note suivante.

11. MO 154/96-104. En vérité, le contrat Moretta dura jusqu'à la fin du mois d'avril. On lit sur le *Memoriale* Borel, à la date du 2 avril 1846: «Licenziato abbiamo l'Oratorio da casa Moretta e pagato il saldo per tutto aprile. — 15.00». (Edition de ce *Memoriale*, P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 547). Il n'y aurait donc pas eu d'expulsion formelle de la casa Moretta avant la location de la *tettoia* Pinardi, le 1 ^{er} avril 1846. En mars, les enfants n'y étaient qu'indésirables.

12. C'est-à-dire vers 1875.

13. MO 154/4 à 155/29.

14. Sans que nous soyons assurés de sa véritable date. Les *Documenti* XLI, 36 l'ont située en juillet suivant.

15. D'après MO 155/33 à 158/11.

16. Le récit en G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 1, p. 27. Ce texte a été utilisé avec MO 166/20 à 168/86 pour la rédaction de MB II, 423/12-23.

17. L'événement eut lieu le dimanche 8 mars 1846, celui qui précéda la lettre au marquis de Cavour (datée du 13), dont il va être question. Ce 8 mars doit être préféré au dimanche 15 mars, pour lequel don Bosco optait dans ses MO (voir MO Ceria, 165/7, note), et surtout au dimanche des Rameaux 5 avril, date traditionelle de la proposition. Cette date du 5 avril résultait d'une correction Bonetti sur le manuscrit des MO. Le chroniqueur la déduisait de la phrase de don Bosco à la fin du paragraphe: «La domenica seguente, solennità di Pasqua, nel giorno 12 di aprile...» (MO 169/99-100). Mais don Bosco avait été distrait... Du fait de la correction Bonetti, qui, par l'intermédiaire de don Lemoyne, a été introduite dans les biographies successives du saint au long du vingtième siècle (voir T. Bosco, *Don Bosco. Una biografia nuova*, 1978, p. 147: «Il 5 aprile 1846, ultima domenica nel prato Filippi, fu per don Bosco uno dei giorni più amari della vita...»), l'attitude de don Bosco entre la mi-mars et ce 5 avril est devenue incohérente. Ses lamentations et ses prières du dimanche des Rameaux (cfr. MB II, 418/1 à 423/11) sont inconcevables après la signature du contrat Pinardi-Borel le 1 ^{er} avril.

18. D'après ce calcul, le catéchisme de l'oratoire aurait commencé en 1843.

19. Giuseppe M. Luigi Giacinto Provana, comte de Collegno (1794-1856).

20. G. Bosco à Michele Benso de Cavour, Turin, 13 mars 1846; *Epistolario* Motto I, p. 66-67. Cette lettre importante, longtemps ensevelie dans les archives de la ville de Turin, n'a été que récemment exhumée par les soins du professeur G. Bracco.

21. Texte italien dans *Epistolario* Motto I, p. 68, note à la ligne 64.

22. M. Benso de Cavour à G. Bosco, Turin, 28 mars 1846; éd. MB II, 405/1-16.

23. MO 152/37 à 154/95.

24. Don Lemoyne s'est trompé en distinguant deux conversations entre le marquis de Cavour et don Bosco, l'une avant le 30 mars (MB II, 401/4 à 403/32), bâtie sur

les MO 158/17 à 160/73; l'autre, le 30 mars, résumée en MB II, 405/17-25. Il n'y en eut qu'une seule, sur don Bosco révolutionnaire, celle de son propre récit en MO. Quand il composait sa lettre le 13 mars, don Bosco n'avait pas encore rencontré le vicaire.

25. MO 158/23-25.

26. MO 159/30-34.

27. Selon MO 160/75-83.

28. Le document en ACS 38, Turin-Valdocco, reproduit en FdB 791 B3-5. Photographie de sa première page dans F. Giraudi, *L'oratorio di Don Bosco*, 1935, p. 69.

29. Je suis ici la description attentive de F. Giraudi, *L'oratorio di Don Bosco*, 1935, p. 70-71.

30. Contrairement à ce qu'écrivait don Lemoyne (MB II, 429/8-9), ce ne fut pas don Bosco, mais don Borel qui procéda à la bénédiction; et elle eut lieu, non pas le dimanche, mais le lundi de Pâques. D'après l'annotation Borel, sur la pièce reproduite en FdB 230 D10.

31. MO 169/99-102.

32. MO 171/1-13.

33. G. de Barolo à G. Borel, 18 mai 1846; éd. MB II, 463-466. Original en ACS 123, Barolo.

34. Voir, *ci-dessus*.

35. MO 188/4-9.

36. MO 188/9 à 189/48.

37. Photographie de l'acte notarié original du 5 juin 1846 dans F. Giraudi, *L'oratorio di Don Bosco*, 1935, p. 93.

38. La date d'après MO 191/94-95.

39. Peut-être le samedi 11 juillet, s'il est vrai que la maladie dura une huitaine de jours au début de ce mois.

40. MO 190/49 à 191/93.

41. Le 16 septembre, il écrivait à don Borel: «Il y a un mois et quelques jours que j'ai quitté Turin...» (G. Bosco à G. Borel, Dal Castello de' Merli, 16 septembre 1846; *Epistolario* Motto I, p. 73).

42. G. Bosco à G. Borel, Castelnuovo d'Asti, 31 août 1846; *Epistolario* Motto I, p. 71.

43. *Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, ms Borel, p. 6; éd. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 549.

44. *Le sei domeniche e la novena di san Luigi Gonzaga con un cenno sulla vita del santo* (Turin, Speirani et Ferrero, 32 p., 70 × 105 mm). D'après P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 332.

45. P. De Mattei, *Il giovane angelico san Luigi Gonzaga proposto in esemplare di ben vivere... A celebrar con frutto le sei domeniche...*, Genova (tip. Ferrando), 1843, X-136 p. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 332-333.

46. *Le sei domeniche...*, cinquième jour.

47. *Le sei domeniche...*, sixième jour.

48. *Le sei domeniche...*, troisième jour.

49. *Le sei domeniche...*, premier jour.

50. *Le sei domeniche...*, deuxième jour.

51. *Le sei domeniche...*, sixième jour.

52. *Le sei domeniche...*, septième jour.

53. Hypothèse de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 201.

54. *Esercizio di divozione alla misericordia di Dio*, Turin, Eredi Botta, s. d., 112 p. Don Bosco l'a reconnu pour être de lui dans son testament de 1856. Voir MB X, 1333. Comme la lettre d'approbation du Saint-Siège qui l'introduit est datée du 7 août 1846 (voir p. 12), l'édition ne peut qu'être postérieure à cette date. Il est difficile d'être plus précis.

55. D'après Giov. Lanza, *La marchesa Giulia Falletti di Barolo, nata Colbert*, Turin, G. Speirani et fils, 1892, p. 179.

56. L'opuscule le spécifiait, p. 14-15.

57. Voir les deux textes en regard dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 115; ajouter la comparaison, *ibid.*, p. 151.

58. Besançon, 1821. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 26.

59. *Esercizio di divozione...*, p. 30.

60. *Ibidem*.

61. G. Bosco à G. Borel, Castelnuovo, s. d.; *Epistolario* Motto I, p. 69.

62. G. Bosco à G. Borel, s. l., s. d.; *Epistolario* Motto I, p. 70.

63. G. Bosco à G. Borel, Dal Castello de' Merli, 16 septembre 1846; *Epistolario* Motto I, p. 73.

64. MO 191/100-110.

65. MO 192/14 à 193/19.

66. MO 193/23-34.

67. MO 193/34 à 194/49.

68. D'après MB II, 540/5-15, information du reste un peu problématique recopiée par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 76. En tout cas, la date du contrat (1er décembre 1846) et la mention du seul don Bosco se retrouvent sur l'*annotation* du contrat Pinardi-Soave du 10 novembre 1845. Voir FdB 791 C11.

69. *Memoriale dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, ms Borel, p. 7; éd. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 550.

70. *Compendio della dottrina cristiana ad uso della diocesi di Torino*, Turin, Paravia, 1844.

71. Une description de ce *Compendio* dans P. Braido, *L'inedito «Breve catechismo pei fanciulli ad uso della diocesi di Torino» di don Bosco*, Roma, LAS, 1979, p. 8, n. 5.

72. *Breve catechismo per li fanciulli che si dispongono alla confessione e prima comunione e per tutti quelli che hanno da imparare gli elementi della dottrina cristiana ad uso della diocesi di Torino*, Turin, Canfari, 1846, 60 p.

73. *Breve catechismo...*, p. 5-12.

74. *Breve catechismo...*, p. 9-12.

75. *Breve catechismo...*, p. 13-59.

76. Cette suite de questions, *op. cit.*, p. 13.

77. Sur la confession, *op. cit.*, p. 47-55.

78. Chap. «Dell'Eucaristia», *op. cit.*, p. 55-59.

79. D'après P. Braido, *L'inedito «Breve catechismo pei fanciulli...»*, cit. *ci-dessus*, n. 71. Bien remarquer que, dans ce projet, le catéchisme diocésain ne disparaissait pas, mais qu'il faisait suite aux abrégés de don Bosco. Voir, dans l'édition citée, p. 66, lignes 235-240.

80. Requête non signée, non datée, dans l'Archivo storico del Comune di Torino, *Ragioneria*, 1847, vol. 66; d'après *Epistolario* Motto I, p. 75.

81. MO 182/9 à 183/12.

82. MO 182/3-7.

83. MO 183/13-26.

84. D'après le chapitre *Scuole domenicali, scuole serali*, dans MO 182/188, sans que l'on puisse déterminer avec précision la chronologie de ces enseignements.

85. Documents originaux en ACS 38, Turin-Valdocco; FdB 230 D12 et E6.

86. Voir MO 195/8-10.

87. *Piano di regolamento dell'Oratorio di S. Francesco di Sales in Valdocco* (ACS 026; FdB 1955 B1-D5). L'organisation complexe prévue par ce texte semble avoir été inapplicable en 1847. Le document sera analysé plus bas.

88. Manuscrit original de ses statuts, avec corrections probablement postérieures de don Bosco, en ACS 133, Compagnia di S. Luigi, FdB 1869 D4-11, avec en D11, l'approbation autographe de l'archevêque Fransoni (12 avril 1847).

89. Statuts originaux, introduction; FdB 1869 D5.

90. La formule en MB III, 219/31 à 220/14, qui copiait le texte manuscrit: «Io... prometto...» de FdB 1869 D10.

91. Cette historiette d'origine encore inconnue fut enregistrée par don Lemoyne dans les *Documenti* XLI, 211-212, vers 1889. On la retrouve en MB II, 542/3-25.

92. MO 196/28-33.

93. Voir le tableau: «Cresimati a Valdocco (1847)», dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 438.

94. MO 197/45 à 198/68.

95. D'après le tableau cité *ci-dessus*, n. 93.

96. Rien ne nous garantit en effet que l'imagination de don Bosco n'a pas transformé ses souvenirs de la scène.

97. D'après MO 199/10-14.

98. MO 199/4 à 200/58.

99. MO 201/60-62.

100. «Repertorio domestico» (1847-1850), ms autographe de don Bosco, ACS 132, Quaderni, 40 p. Ed. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 559-571.

101. «Repertorio domestico», cit., p. 1-2.

102. «Repertorio domestico», cit., p. 17.

103. «Repertorio domestico», cit., p. 5 et 9.

104. Il partit à l'Immaculée, d'après «Repertorio domestico», cit., p. 13.

105. «Repertorio domestico», cit., p. 24.

106. «Distribuzione dei numeri d'ordine per ciascun figlio delle famiglie di S. Gioanni, S. Giuseppe, di S. Maria, del sant'Angelo Custode», in «Repertorio domestico», cit., p. 7. Pour dater cette liste, on observera que Nigra Pietro (numéro 11) était entré à l'oratoire le 6 février 1850.

107. «Repertorio domestico», cit., p. 5.

108. Le *biglietto* Speirani cité plus haut, chap. V, n. 79, lui donne cette date. Sur le *Giovane provveduto* de don Bosco, excellent petit livre de P. Stella, *Valori spirituali nel «Giovane provveduto» di san Giovanni Bosco*, Rome, Scuola grafica Ragazzi di Don Bosco, 1960.

109. On apprenait en 1873 que «le Giovane Provveduto du prêtre Giovanni Bosco est entré dans tous les instituts, tous les ateliers et toutes les familles des chrétiens d'Italie...» (*Unità cattolica*, 7 août 1873; cité par P. Stella, *Valori spirituali...*,

p. 127). Sans cesse réédité et traduit jusqu'à Vatican II, les maisons salésiennes le répandirent dans les cinq continents.

110. *Il giovane provveduto per la pratica de' suoi doveri, degli esercizi di cristiana pietà, per la recita dell'Uffizio della Beata Vergine e de' principali vespri dell'anno, coll'aggiunta di una scelta di laudi sacre, ecc.* (Turin, Paravia et comp., MDCCCXLVII, 352 p.).

111. Le *Compendio* cité supra, n. 70. Toute cette liste de sources du *Giovane provveduto* est reprise de P. Stella, *Valori spirituali...*, p. 19-20.

112. Description de la *Guida angelica, ossiano pratiche istruzioni per la gioventù*, dans P. Stella, *Valori spirituali...*, p. 33-34.

113. On peut ajouter l'*Introduction à la vie dévote* de saint François de Sales pour la dernière des *Sette considerazioni per ciascun giorno della settimana*, et *Il giovane angelico san Luigi Gonzaga proposto in esemplare di ben vivere...*, de P. De Mattei, à la base des *Sei domeniche...*, lesquelles furent versées dans le *Giovane provveduto*.

114. Voir P. Stella, *Valori spirituali...*, p. 22-36.

115. Sur cet auteur, A. Dodin, «Gobinet, Charles», *Dictionnaire de spiritualité*, t. VI, 1967, col. 543-545.

116. Voir, *ci-dessus*, la leçon «De l'unité de Dieu».

117. Par exemple, la prière initiale du matin, que les maisons salésiennes allaient répéter jusqu'à Vatican II: «Je vous adore et je vous aime de tout mon cœur...», etc., figurait dans le *Breve catechismo*, p. 5.

118. Voir le *Manuale presbyterorum congregationis Sanctissimi Redemptoris...*, Tournai, Casterman, 1865, p. 324-335.

119. Ces prières sur la mort dans le *Giovane provveduto*, p. 138-143.

120. «Deux ans plus tard me voici, nouveau pensionnaire, dans un collège tenu par les Salésiens. [Nous savons qu'il s'agit de Don Bosco à Nice.] Le matin du "premier vendredi du mois" que je passe dans cet établissement, je participe avec mes camarades à l'exercice religieux que l'on consacre ici régulièrement aux "litanies de la bonne mort"...» Etc. (J. Delumeau, *La peur en Occident, XIV^e^-XVIII^e^ siècles*, Paris, Fayard, 1978, p. 25-27).

121. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 339.

122. G. Bosco, *Biografia del sacerdote Giuseppe Caffasso...*, Turin, 1860, p. 111.

123. Sur cet exercice, quelques notes de Henri Bremond, *Histoire littéraire...*, t. IX, Paris, 1932, p. 350-368; P. Tihon «Fins dernières», *Dictionnaire de spiritualité*, t. V, 1964, col. 372-374.

124. D'après P. Stella, *Valori spirituali...*, p. 127-128.

125. La *Storia sacra* a été reproduite dans la première partie du premier volume des *Opere e scritti editi e inediti di «Don Bosco»*, par A. Caviglia (Turin, SEI, 1929). Ouvrage cité ici: Caviglia, *Storia sacra*. Le commentaire en était fort mince. On trouvera plus dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I et II, *passim* (voir l'*Indice*); et dans N. Cerrato, *La catechesi di Don Bosco nella sua Storia sacra*, Rome, Università Pontificia Salesiana, 1979.

126. *Storia sacra*, 1847, p. 7.

127. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 8.

128. *Storia sacra per uso delle scuole utile ad ogni stato di persone arricchita di analoghe incisioni*, compilata dal Sacerdote Gioanni Bosco (Turin, Speirani et Ferrero, 1847, 212 p.) Les raisons d'être de la publication dans la préface du livre, p. 5-8.

129. *Storia del popolo ebreo*, compendiata dal prof. Francesco Soave c. r. s. ad

uso delle scuole d'Italia, opera postuma, ed. riveduta e corretta, Vigevano, 1814, VIII-262 p.; rééd., Venise, 1820; Milan, 1834. J'ignore s'il faut préférer l'une ou l'autre de ces éditions.

130. *La Storia sacra dell'antico e nuovo testamento*, compilata dal P. Luciano Secco della comp. di Gesù ad uso delle scuole della medesima Compania (Turin, Giac. Marietti, 1841, 386 p.).

131. *Storia sacra, in cui si raccolgono i fatti più notabili e più istruttivi...* (Turin, G.B. Paravia, 1843).

132. *Histoire du Vieux et du Nouveau Testament...*, par de Royaumont, prieur de Sombreval. Ce nom était un pseudonyme. Cette *Histoire*, souvent attribuée au seul Le Maître de Sacy, fut pour une grande part l'œuvre de son confrère Nicolas Fontaine (1625-1709), qui y travailla pendant leur commune captivité à la Bastille. (D'après B. Heurtebize, «Fontaine, Nicolas», *Dictionnaire de la Bible*, dir. F. Vigouroux, t. II, 1910, col. 2306.)

133. *Storia sacra*, 1847, p. 7. Se souvenir ici qu'au séminaire il avait lu l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament* de dom Augustin Calmet. Voir MO 110/25-26.

134. Nouvelle édition de ce *Dictionnaire*, t. I, Toulouse, Etienne Sens, MDCCLXXXIII, p. I-LVIII.

135. *Storia sacra*, 1847, p. 17, 137, 154, 163. Au reste, il avait lu au séminaire *La Guerre des Juifs* et les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe. Voir MO 110/26-27.

136. *Storia sacra*, 1847, p. 7-8.

137. A. Caviglia, *Storia sacra*, 1847, p. XXVII.

138. *Storia sacra*, 1847, p. 10.

139. *Storia sacra*, 1847, p. 67.

140. *Storia sacra*, 1847, p. 13.

141. *Storia sacra*, 1847, p. 16.

142. *Storia sacra*, 1847, p. 17.

143. *Storia sacra*, 1847, p. 21.

144. Il se contentait de noter que la septième époque, celle du Nouveau Testament, va «de la naissance de Jésus Christ, l'an du monde 4000, à son ascension au Ciel en 4033, quand il eut 33 ans» (*Storia sacra*, 1847, p. 157).

145. Paris, Belin-Leprieur et Marizot, 1854.

146. On lit: «Le premier âge a commencé avec le monde, et s'est terminé au déluge; et il comprend 1656 ans, un mois et 26 jours. — Le second âge a commencé à la fin du déluge, c'est-à-dire à l'an 1657, et s'est terminé à la vocation d'Abraham, qui est arrivée en 2083; et il comprend 426 ans, 4 mois et 18 jours. — Le troisième âge a commencé à la vocation d'Abraham et s'est terminé à l'époque où le peuple juif sortit de l'Egypte, c'est-à-dire à l'an 2513, et il comprend 430 ans. — Le quatrième âge a commencé à la sortie d'Egypte et s'est terminé à la fondation du temple de Salomon, arrivée l'an 2992; et il comprend 479 ans et 17 jours.» Etc. (*op. cit.*, p. 549-550). Les «dates traditionnelles» apparaissaient encore dans la grosse *Histoire sainte*, par un Professeur de Séminaire, Paris, Librairie générale, 1938, p. 786, 788.

147. MO 184/71 à 185/74.

148. Observation de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 17, pour l'ensemble de la pensée de don Bosco.

149. Voir, à la suite de l'histoire des jeunes Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, le conseil: «Admirez, mes enfants, quelles merveilles Dieu opère en faveur de ceux qui lui sont fidèles» (*Storia sacra*, 1847, p. 127).

150. P. Braido, *L'inedito «Breve catechismo...»*, cit. (supra, n. 71), p. 34-35. Les points doctrinaux de la *Storia sacra* sont heureusement énumérés par P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 61-62.

151. *Storia sacra*, 1847, p. 7.

152. *Storia sacra*, 1847, p. 22.

153. *Storia sacra*, 1847, p. 28.

154. *Storia sacra*, 1847, p. 36.

155. *Storia sacra*, 1847, p. 81. Dans sa simplicité, don Bosco ne pouvait imaginer qu'on en ferait un jour un couple d'homosexuels.

156. *Storia sacra*, 1847, p. 148.

157. *Storia sacra*, 1847, p. 174-179.

158. *Storia sacra*, 1847, p. 105.

159. *Storia sacra*, 1847, p. 111.

160. *Storia sacra*, 1847, p. 112.

161. *Storia sacra*, 1847, p. 115.

162. MO Ceria, p. 185, note.

163. S. Giovanni Bosco, *Storia ecclesiastica ad uso della gioventù*, nuova ed. aggiornata, Turin, SEI, ristampa 1957. J'ignore si ces informations étaient exactes, il reste qu'elles ont été imprimées.

164. G. Brosio, *Relazione* I, p. 32. — Giuseppe Brosio, surnommé le *Bersagliere* parce qu'il avait participé à la guerre contre l'Autriche, était probablement né vers 1829. Un autographe de don Bosco lui donnait 21 ans en 1850. Cet homme sympathique et très dévoué, qui fut mêlé à la vie de l'oratoire de don Bosco tant qu'il ne fut pas transformé en collège, a laissé sur don Bosco deux *Relazioni* manuscrites, l'une de 32 pages, dite ici *Relazione* I; l'autre de 14 pages, dite ici *Relazione* II (ACS 123, Brosio; reproduites en FdB 554 E10 à 555 D9). La *Relazione* de 14 pages, la seule utilisée dans les *Documenti*, semble avoir précédé la *Relazione* de 32 pages, probablement composée après 1890.

165. Dans le *Bibliofilo cattolico*, I, sept. 1877, p. 2. Texte reproduit par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 172, note.

166. MO 174/28-30.

167. MO 179/4-7.

168. MO 181/62-65.

169. Don Bosco a fait état d'une intervention du roi Charles-Albert en faveur de son oratoire auprès de la *Ragioneria* par l'intermédiaire du comte Provana de Collegno. Voir sa mise en scène en MO 179/7 à 181/61.

170. Don Bosco n'en a rien dit dans ses *Memorie dell'Oratorio*.

171. Comme sur le dessin de la casa Pinardi par Bartolomeo Bellisio (1832-1904), ancien élève de l'oratoire. Dessin reproduit dans F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, 1935, p. 101.

172. Le public de l'oratoire sera ensuite initié au chant des vêpres tout entières.

173. Une journée de l'oratoire en MO 174/31 à 178/147.

174. Bien vu et bien expliqué par Bart Decancq, «Severino». Studio dell'opuscolo con particolare attenzione al «primo oratorio», RSS XI (1992), p. 290-301.

Chapitre VII.

Le temps des ruptures (1848-1849)

Le *Risorgimento* de l'Italie

Les esprits fermentaient à Turin au cours des derniers mois de 1847. «Une animation inaccoutumée se voit en tout, écrivait Costanza d'Azeglio le 28 novembre de cette année. On parle, on va, on remue, on s'aborde, on se réunit. On voit les gens de bonne humeur, expansifs...»[1] Et le chargé d'affaires français observait inquiet le 28 décembre: «Quand on se reporte à l'état de soumission complète et d'inertie qui existait en Piémont il y a deux ans à peine, on ne peut s'empêcher d'être effrayé de la rapidité avec laquelle les choses ont marché.»[2]

Popularisé à la fin du dix-huitième siècle par le dramaturge Alfieri, le terme de *Risorgimento* exprimait l'attente du jour où l'Italie, «désarmée, divisée, avilie, enchaînée, impuissante, resurgira vertueuse, magnanime, libre et unie.»[3] Entre 1831 et 1848, le mouvement national, qui avait secoué à plusieurs reprises diverses régions de la péninsule (particulièrement en 1820-1821 et 1830-1831), s'approfondit et s'élargit. La faillite de la Charbonnerie, principale société secrète révolutionnaire œuvrant pour l'indépendance du pays, condamnait ce mouvement, qui disparaissait alors comme force agissante.

L'idéologie du *Risorgimento* se traduisait en programmes éthico-politiques qui avançaient leurs solutions particulières à la lancinante question italienne. A la veille de 1848, on peut distinguer trois grandes orientations dans ces programmes.

Le Gênois Giuseppe Mazzini (1805-1872) était le leader d'un républicanisme unitaire: l'Italie renaîtrait unie sous un régime républicain. Ancien *carbonaro* précocement exilé, il avait fondé la *Giovane Italia* et élaboré le plan d'une Europe rassemblée, non par la liberté

des individus conquise sous la Révolution française, mais par la volonté d'association des nations. Il assignait à la Troisième Italie, républicaine et unitaire, la mission de guider les peuples du continent vers leur propre régénération dans une *Giovane Europa*. Pour avancer, comme son contemporain Karl Marx il préconisait l'insurrection des masses. Mais il se faisait illusion. Théoricien austère, moraliste qui plaçait le progrès des consciences au-dessus des revendications sociales, Mazzini ne tenait pas compte des conditions de vie d'une population italienne ignorante, indifférente et qui, parfois, coopérait avec les forces de la réaction. Il lança successivement, entre 1833 et 1845, à Gênes, contre la Savoie, dans la Lombardie-Vénétie, dans les Etats du pape, dans le royaume de Naples, une série d'insurrections, qui toutes échouèrent. A partir de 1844 et sous l'influence d'un éclatant manifeste qui va nous occuper, les milieux de la bourgeoisie libérale se détournèrent de Mazzini et commencèrent à rechercher une politique nationale qui ne passât pas par la révolution.

Un courant néo-guelfe (du nom des partisans médiévaux de l'hégémonie pontificale) cherchait à réconcilier religion et nation selon une idéologie de catholicisme libéral. Le pape, autorité morale et médiateur entre les Etats, inspirerait et guiderait le fédéralisme italien. Tel avait été en 1836 le thème des *Nuove speranze d'Italia* de Niccolò Tommaseo (que nous retrouverons dans l'histoire de don Bosco). C'était surtout celui de l'ouvrage brûlant sur le *Primato morale e civile degli Italiani* (Primat moral et civil des Italiens) de l'abbé piémontais Vincenzo Gioberti (1801-1852), alors en exil. Le «primat italien» dans le concert des peuples paraissait aller de soi à ce théoricien autant «dans l'action» que «dans la pensée». Une suite de propositions longuement développées argumentaient sa thèse. La racine de l'autonomie est dans la vertu créatrice. L'Italie, terre natale de multiples génies, est autonome par excellence. Par sa position, la péninsule est le centre moral du monde civilisé. La géographie elle-même lui offre cette place prééminente. La religion est le fondement principal de la primauté italienne. Car le principe catholique est inséparable de l'âme du pays. La vraie doctrine nationale de l'Italie est donc celle des guelfes et des réalistes. La civilisation des autres peuples dérive du catholicisme et de l'Italie. Cette nation est créatrice par excellence, comme en témoignent son talent inventif et la sublimité de ses chefs d'œuvre. Elle qui a été et qui demeure la nation rédemptrice des autres peuples, ne peut être rachetée par leurs soins (comme le voudraient ceux qui tournent leurs regards vers la France...). Comme elle possède en elle-

même toutes les conditions d'un *Risorgimento* national et politique, il est inutile de recourir pour la relever aux soulèvements intérieurs et aux interventions étrangères. Enfin, le principe de l'unité italienne est le pape, qui a la possibilité d'unifier la péninsule moyennant une confédération des princes qui se la partagent. Deux provinces surtout doivent coopérer à l'unité italienne: Rome et le Piémont.[4] L'ouvrage de Gioberti produisit un bruit extraordinaire. Mais rares, parmi les guelfes, étaient ceux qui devinaient les écueils d'un système entraînant le souverain pontife dans un engrenage qui l'opposerait à des puissances catholiques et à l'intérieur d'un monde qui, sourdement ou pas, se laïcisait.

Une troisième tendance, qui doutait des possibilités d'un *Risorgimento* grâce à des papes acquis à la réaction – car nous sommes au temps de Grégoire XVI –, défendait l'idée d'une fédération italienne dirigée par le roi de Sardaigne, la deuxième puissance dans laquelle Gioberti plaçait ses espoirs. Etaient partisans de cette thèse Cesare Balbo dans ses *Speranze d'Italia* (Espérances d'Italie) (1844), Massimo d'Azeglio dans son livre *Degli ultimi casi di Romagna* (Des dernières affaires de Romagne) (1846) et le général piémontais Giacomo Durando, qui, dans un «Essai politique, militaire sur la nationalité italienne», exhortait ses compatriotes à renoncer à l'évocation nostalgique et littéraire des temps révolus (contre le *Risorgimento* romantique et le guelfisme médiéval), pour se mettre à l'école économique et militaire des pays développés de l'Europe occidentale. Peu à peu s'était aussi affirmée, chez les modérés, la conviction que le *Risorgimento* devait aller de pair avec l'élévation du niveau civique et économique des populations, sous l'impulsion de la bourgeoisie d'affaires, dans un Etat constitutionnel où le suffrage censitaire donnerait le pouvoir au «pays légal». Telle était en Piémont, l'opinion de Camille de Cavour, économiste et financier.[5]

Le *Statuto* piémontais de 1848

Le néo-guelfisme atteignit son apogée après l'élection, en 1846, au souverain pontificat, du cardinal Mastai Ferretti, qui prit le nom de Pie IX. Le nouveau pape passait pour libéral, ses gestes magnanimes envers les prisonniers et les exilés politiques incitaient à le croire tel. Son exemple en imposait. Sous la pression des modérés, tous les souverains de la péninsule consentirent à des réformes qui, dans la législation et dans les règlements sur la presse, atténuaient l'absolutisme de

règle depuis le début de la Restauration. Puis une insurrection séparatiste en Sicile, qui éclata le 12 janvier 1848 (donc avant les journées parisiennes de février), préluda à l'octroi de constitutions à Naples, en Toscane et en Piémont.

Dans les Etats sardes, sous le régime débonnaire de Charles-Albert, des réformes importantes: abolition de la censure et loi sur la presse, le 30 octobre 1847; décret royal sur la discrimination des israélites le 3 janvier 1848 (préface de ceux du 29 mars et du 19 juin les concernant); égalité civile accordée aux vaudois le 17 février 1848 à la suite d'une pétition signée par de nombreux catholiques,[6] avaient ébranlé le système en vigueur. Le 8 février, Charles-Albert promit une constitution, et, le 4 mars, il promulgua le *Statuto* fondamental du pays.

Bien qu'ils aient maintenu un régime en soi peu démocratique, les articles fondamentaux du *Statuto*, tel que l'annonçait le *Manifeste* du 8 février, tempéraient fortement l'absolutisme royal. La religion catholique, apostolique et romaine demeurait la seule religion de l'Etat piémontais, les autres cultes n'étant que «tolérés en conformité avec les lois» (art. 1). Vaudois et juifs ne pouvaient prétendre à la parité religieuse. La personne du roi était dite «sacrée et inviolable», et «ses» ministres – qui n'étaient donc pas ceux d'un gouvernement autonome – «responsables» (art. 2). Au roi seul, «chef suprême de l'Etat», appartenait le pouvoir exécutif (art. 3); à lui seul celui de sanctionner et de promulguer les lois (art. 4). Toute la justice émanait de lui et était administrée en son nom (art. 5). Autrement dit, il exerçait ou contrôlait les trois pouvoirs de Montesquieu dans l'*Esprit des lois*. Toutefois le pouvoir législatif était exercé collectivement par le roi et les deux chambres (art. 6), la première de ces chambres – le sénat – composée de personnes nommées à vie par le roi lui-même et la deuxième élue par la population au suffrage censitaire (art. 7). Le roi et chacune des deux chambres proposeraient les lois (art. 8). Les chambres seraient convoquées chaque année par le roi, qui pourrait proroger leurs sessions et dissoudre la chambre élue (art. 9). Conformément à un acquis récent, la presse serait «libre», quoique sujette aux lois réprimant ses abus (art. 11) et la liberté individuelle demeurerait garantie (art. 12).[7] La démocratie balbutiait en Piémont. Les catégories populaires étaient tenues à l'écart de la vie politique. Le pouvoir du souverain n'était qu'entamé par la libération de la presse, les garanties individuelles des citoyens et l'élection d'une chambre législative par les gens riches ou, du moins, les non-pauvres. Cepen-

grès appréciable au gré des libéraux, le bon plaisir du roi et de ses ministres n'aurait plus force de loi. Et la pratique renforcerait immédiatement l'orientation démocratique du pouvoir. «Contre les prévisions du *Statuto*, le parlement, ou plutôt la chambre des députés, prendrait aussitôt la première place et deviendrait la force dirigeante du pays, sans trouver de résistance dans la Couronne.»[8]

Le clergé et les réformes en Piémont

Les démonstrations de joie à l'annonce des réformes successives créèrent à Turin un climat de fête permanente à partir d'octobre 1847. La liberté enivrait les esprits. «C'était d'immenses vagues populaires en costumes de fête, a écrit Boggio,[9] avec des drapeaux, des guirlandes, qui parcouraient les rues et les places acclamant le prince, acclamant Pie IX, acclamant avec eux les noms des citoyens généreux, dont les sages écrits avaient dégagé la route pour le triomphe de la liberté et du progrès. C'était d'affectueuses embrassades, comme pour de vieux amis, entre des gens qui se connaissaient à peine de la veille; un dialogue, un mélange de personnes de toute catégorie, de toute profession et de tout culte.»[10] Presque chaque jour, des manifestations spontanées résonnaient d'applaudissements, de sérénades ou d'hymnes à Pie IX, au roi et à la *Risorta Italia* (l'Italie ressuscitée).

Dans son ensemble, le «bas clergé» de Turin n'était pas de reste, soit que, selon son peu bienveillant historien, le temps de secouer le joug épiscopal lui semblât être venu, que la lecture de Gioberti lui eût échauffé le cerveau ou que l'association du nom de Pie IX à la célébration des réformes lui eût suffisamment garanti leur bonté.[11] Mais d'autres clercs tenaient pour une opinion différente. Les jésuites passaient pour hostiles à la liberté qui avait été concédée. Et, au degré hiérarchique supérieur, l'archevêque Luigi Fransoni manifestait plus que de la réticence face au bouleversement social que les réformes amorçaient. Dès le 11 novembre 1847, une circulaire épiscopale invita le clergé turinois à ne pas se mêler «aux bruyantes démonstrations et aux festivités séculières, par trop contraires à la gravité et au digne comportement des ministres sacrés et qui, loin de devoir lui être agréables, ne pourraient que déplaire à notre très pieux souverain.»[12] Le 13 novembre, il autorisa un Te Deum d'action de grâces dans les églises, à la condition de n'y laisser entrer que les drapeaux militaires. Ces réserves déplaisaient aux libéraux, qui ne les oublieront plus. A la

même époque, la loi sur la presse, qui supprimait la censure ecclésiastique, mais soumettait les écrits des clercs à la surveillance civile, indignait la hiérarchie. Enfin, les libertés nouvelles accordées aux juifs et aux vaudois ébranlaient son monopole religieux.

Les séminaristes de Turin s'agitaient en sens opposé. Quand, le 4 décembre, les citoyens décidèrent une ovation à Charles-Albert qui revenait de Gênes, une grande partie d'entre eux décidèrent de s'y associer. L'archevêque l'apprit et interdit sévèrement cette participation: les portes du séminaire ne seraient pas fermées, mais les contrevenants ne seraient pas acceptés aux ordres. Il y eut pourtant quelque quatre-vingts séminaristes à passer outre à la défense, à crier leurs *evviva* et à applaudir sur les places. Puis, nouvel affront à l'autorité épiscopale, aux cérémonies de Noël de la cathédrale, des séminaristes apparurent la cocarde nationale sur la poitrine lors de la messe pontificale de l'archevêque. Le 17 janvier 1848, le recteur Vogliotti, incapable de contenir la rébellion, présenta sa démission, laquelle ne fut pas acceptée. Et l'agitation ne faiblit pas. Le 9 février, quand le *Statuto* fut annoncé, les clercs se montrèrent à nouveau en ville la poitrine ou le chapeau ornés de cocardes tricolores symboliques. Ils récidivèrent le 27 sur la via Pô pour acclamer un défilé de corporations laïques. En conséquence, tous les clercs qui avaient pris part aux manifestations furent refusés aux ordres; et l'archevêque prit la grave décision de fermer le séminaire de Turin. Les séminaristes rentrèrent chez eux. Quelques-uns trouvèrent place dans des diocèses voisins.[13] Puis, quand la guerre éclata, l'administration transforma le séminaire en hôpital militaire.[14]

Une espèce de fureur de changement démocratique envahissait le clergé séculier et régulier au début de l'année 1848. Des lettres ouvertes, signées ou anonymes, circulaient contre ou pour l'habit clérical. L'agitation contre l'autorité, contre les traditions et en faveur de la liberté était endémique. Un prêtre de la Mission, alors scolastique à Turin, a plus tard raconté la crise lazariste avec une sérénité exemplaire.

«Malheureusement les idées nouvelles fascinaient et séduisaient quelques-uns. Nous, étudiants à Turin, centre de tout le mouvement, nous ne pouvions y rester ni étrangers ni indifférents. Le bruit des fêtes publiques dès que le roi eut accordé les réformes, les musiques, les drapeaux, les acclamations, les vivats au pape et à Charles-Albert, les "A bas l'Autriche et les jésuites", ne pouvaient pas ne pas parvenir à nos oreilles, exciter notre jeune curiosité et exalter nos imagina-

tions; non pas que nous eussions voulu du mal aux jésuites, mais l'idée de mettre l'Autriche hors d'Italie nous souriait; et puis d'entendre tellement acclamer Pie IX, et tout ce que l'on chantait sur lui: qu'il était, ou serait le chef et le centre de la ligue italienne, qu'il s'était allié à Charles-Albert pour chasser l'étranger, qu'il lui avait envoyé en cadeau une épée bénite par lui avec la sentence: *In hoc gladio vinces*; ces rumeurs et d'autres du même genre, transmises de bouche à oreille ou par voie de presse, se répandaient à travers Turin. Tout cela ne pouvait que nous émouvoir fortement et nous pousser à crier nous aussi de tout notre cœur: *Viva Carlo Alberto! Viva Pio IX!*»

Les lazaristes prêtres ne se contentaient pas d'acclamations. «... Il y avait parmi nous, à Turin même et dans d'autres maisons de la province, quelques esprits légers et imprudents, qui, touchés par les remous de l'époque, la tête échauffée par la lecture des journaux, séduits par les belles idées de liberté et d'indépendance, se persuadèrent qu'il fallait leur donner corps, non seulement à l'extérieur dans le monde politique, mais aussi à l'intérieur au sein même de la congrégation, où, au détriment des règles et des constitutions, ils envisageaient d'introduire une sorte de régime populaire ou constitutionnel. En conséquence, il fallait regarder et ouvertement censurer comme rétrogrades et tyranniques les supérieurs, le nôtre en particulier (M. Durando), qui se montraient contraires aux nouveautés, miner sous main les autorités, se concerter entre maisons par des correspondances secrètes et grossir le parti pour finalement composer et s'entendre sur un recours à Rome, en s'imaginant follement que Pie IX, le pape des réformes, aurait agréé ces desseins subversifs.» Le complot fut dénoncé, mais ne reçut de solution qu'après juin 1848, quand, partout en Europe, la réaction conservatrice commençait de l'emporter sur l'élan rénovateur ou révolutionnaire.[15]

Don Bosco et le *Risorgimento*

Don Bosco, quant à lui, vivait au Valdocco ce climat orageux, écartelé entre un archevêque respecté et des collaborateurs souvent emportés par les idées nouvelles. Il était soupçonné de faire cause commune avec les jésuites abhorrés. Des violences verbales, on passait quelquefois aux voies de fait.

Don Bosco refusa de laisser entraîner son oratoire S. François de Sales dans un cortège patriotique de reconnaissance au souverain réformateur et perdit ainsi l'appui de Roberto d'Azeglio et l'aide de

plusieurs laïcs et ecclésiastiques.[16] Dans ses *Memorie dell'Oratorio*, il a situé à cette époque plusieurs attentats contre sa personne. «Je fus à plusieurs reprises attaqué chez moi et sur la rue, racontera-t-il. Un jour, pendant que je faisais le catéchisme, une balle d'arquebuse entra par une fenêtre, traversa mon vêtement entre le bras et les côtes et alla faire un large trou dans le mur. Une autre fois, un individu – bien connu – m'assaillit un long couteau à la main, tandis que je me trouvais au milieu d'une multitude d'enfants. Ce ne fut que par miracle que, courant à toutes jambes, je pus m'enfuir et me réfugier dans ma chambre.»[17] Borel connaissait de semblables mésaventures.[18]

Penchait-il pour quelque conservatisme raidi? Malgré la pauvreté des témoignages subsistants, on devine certaines de ses préférences de 1848, quand le Piémont, prenant au sérieux ses responsabilités italiennes, se laissait entraîner dans une guerre de libération des Lombards opprimés par l'Autriche et la perdait piteusement au bout de quatre mois...[19]

Dans sa *Storia ecclesiastica* de 1845, don Bosco avait maudit le mazzinisme républicain et ses soulèvements révolutionnaires: «... Au système des modernes ennemis de la foi, écrivait-il, on a donné les noms méprisés de templiers, de *carbonari*, d'*illuminati* et de francs-maçons. Ils appellent leurs groupements *Giovane Italia*, *Riforma Radicale della Religione*, *Amici della Luce* (...) Toutes ces sociétés, quel que soit leur nom, conservent toujours les mêmes principes; on peut les définir des conventicules secrets visant à la subversion de l'ordre civil, moral et religieux.»[20] Sans qu'il soit nommé, le fondateur de la *Giovane Italia* était voué à l'opprobre. Don Bosco éprouvait au contraire des sentiments favorables au néo-guelfisme giobertien. En 1848, il lui semblait de plus en plus évident que la Providence avait choisi pour son Eglise un pape modèle et rassembleur, selon le rôle que Gioberti voulait attribuer au pontife de Rome en Italie rénovée. Il est «universellement connu et aimé», écrivait-il dans l'édition contemporaine de sa *Storia ecclesiastica*, peu avant d'accoler un adjectif louangeur au nom de Gioberti. «La vénération et l'affection de ses peuples accompagnent tous les pas de Pie IX; le reste de l'Eglise fait écho aux dévotes acclamations de l'Etat romain. Les souverains apprennent de lui la vraie manière de gouverner les peuples. Sa seule présence émerveille celui qui le peut voir. Le grand Gioberti qualifie le jour où il le vit le plus beau de sa vie. Les hérétiques eux-mêmes l'admirent et chantent ses louanges. Le monde entier renaît à une nouvelle gloire grâce à cet incomparable pontife.»[21] D'ailleurs, parce

qu'il était non seulement une entreprise nationaliste, mais une œuvre de conciliation entre les peuples de la péninsule et une œuvre civilisatrice et sociale,[22] le *Risorgimento* autour du pape incluait un programme d'éducation, auquel le prêtre du Valdocco ne pouvait qu'être sensible. Pour lui aussi, la renaissance italienne du dix-neuvième siècle devait donner plus de «civilité» aux populations.

La presse dans la bataille politique

Une presse piémontaise brusquement exubérante était le grand instrument du renouveau. Depuis que la liberté leur avait été accordée, les journaux s'étaient mis à fleurir à Turin. Ils avaient noms *Il Risorgimento* (née le 15 décembre 1847), l'*Opinione* (née le 26 janvier 1848), la *Gazzetta del popolo* (née le 16 juin 1848), la *Tribuna del popolo* (née le 26 juillet 1848), la *Guida del popolo* (née le 16 août 1848), etc.[23] Certains de ces titres se détachaient pour une raison ou une autre. L'*Opinione*, important journal de gauche, riche d'informations, versait dans un anticléricalisme forcené depuis qu'Aurelio Bianchi-Giovini avait pris la direction du périodique (26 juin 1848). On trouvera dans ses articles «toutes les sottises, toute la pseudo-histoire, toutes les banalités pseudo-philosophiques, dont les populations d'Europe latine furent abreuvées durant trois quarts de siècle» (A.C. Jemolo). L'*Opinione* fut donc contre le catholicisme religion d'Etat, pour l'émancipation des juifs, pour la suppression des jésuites, instruments de domination de l'Autriche et ennemis de l'Italie, des nouvelles réformes, des gouvernements libres, fauteurs des plus ardents du despotisme, etc.[24] La *Gazzetta del popolo* se distinguait par une vulgarité antireligieuse du plus mauvais aloi. «Nul ne peut mesurer l'immense dommage causé par la feuille malpropre qui a pour titre *Gazzetta del popolo*, dira une correspondance de Turin à la *Civiltà cattolica* le 21 avril 1850. Les calomnies les plus absurdes, les infamies les plus dégoûtantes sur les papes, le clergé et toutes les honnêtes gens qui osent se montrer telles; la dérision des dogmes, des sacrements et de la morale évangélique; les maximes les plus impies de Luther et de Calvin s'y mêlent et s'y entassent avec une monstrueuse effronterie...»[25]

Le clergé piémontais perdait son monopole dans la formation des esprits. Il réagit en juillet 1848 avec la fondation de l'*Armonia* de l'évêque Moreno (premier numéro le 4 juillet) et de *Il Conciliatore Torinese*, fondé par le chanoine Lorenzo Renaldi (premier numéro le

15 juillet). *L'Armonia della religione colla civiltà*, qui, plus tard, sous la direction du théologien Giacomo Margotti, aurait d'âpres accents anti-italiens, anti-unitaires, austrophiles, perdrait de son respect envers la dynastie royale, deviendrait incapable de distinguer entre ses adversaires et plutôt vulgaire dans sa tonalité générale, fut à l'origine sincère dans son désir d'accorder les principes catholiques au nouvel ordre constitutionnel, accepta sur ce point l'esprit de Cesare Balbo et eut alors pour principal rédacteur politique le marquis Gustave de Cavour, qui était tout dévoué à Antonio Rosmini.[26]

Selon leurs tendances, ces journaux s'attaquaient et se répondaient mutuellement. La bataille des journaux força l'entrée de l'oratoire S. François de Sales. Don Bosco a raconté qu'un dimanche, à deux heures après-midi, tandis qu'il se trouvait en récréation avec ses enfants et que l'un des siens lisait – à haute voix – l'*Armonia*, des prêtres qui venaient habituellement l'aider dans son ministère débouchèrent brusquement en groupe avec médailles, cocardes et drapeau tricolore. Ils brandissaient le journal l'*Opinione* que don Bosco qualifiera de *veramente immorale*. L'un d'eux – que nous savons avoir été le théologien Carpano – vint à lui et cria: «C'est une honte! Il est temps d'en finir avec ces saletés.» Il arracha l'*Armonia* des mains du lecteur, la déchira en mille morceaux, la jeta à terre, cracha dessus, la piétina et la repiétina. Puis il revint à don Bosco et lui étala l'*Opinione* sous les yeux: «En voilà un journal et pas un autre, que doivent lire les véritables et honnêtes citoyens!»[27]

L'Amico della gioventù (1848-1849)

Le 26 octobre et le 1er novembre 1848, la *Gazzetta Piemontese* annonça la nouvelle publication du tri-hebdomadaire *L'Amico della gioventù*, qu'elle définissait: «Giornale politico-religioso». Don Bosco s'était décidé à contribuer lui aussi par un périodique à l'éducation des jeunes et du peuple. Mais il est douteux qu'il soit ainsi entré en politique, comme souvent on le pense sur la foi de ce sous-titre.[28] La formule deviendrait traditionnelle dans l'hagiographie salésienne elle-même, quitte à imaginer, par la première place donnée au qualificatif *politico*, un don Bosco politicien engagé dans une période turbulente.[29]

Le premier numéro, le seul qui ait été conservé, daté du 28 octobre 1848, avait quatre pages. En finale, on trouvait: «D. Giovanni Bosco Gerente». Au vrai, comme le titre authentique longtemps ignoré

par les historiens: *L'Amico della gioventù. Giornale religioso, morale e politico* le déclarait d'emblée, ce journal ne donnait que le troisième rang à la politique, après le religieux et le moral. Le *Programma* affiché sur sa première page était sans équivoque. Sa rédaction ferait de la catéchèse et de la morale. Il s'agissait pour elle de transmettre aux lecteurs «une véritable et solide éducation chrétienne», de «confirmer le peuple dans sa foi catholique», de «lui en montrer l'irréfragable vérité, la beauté toute céleste et (de dégager) les biens grandissimes qui procèdent d'elle comme d'une inépuisable fontaine pour les individus et la société entière»; et, simultanément, de «l'éduquer à la vertu qui, selon l'Apôtre, "est utile à tous parce qu'elle a les promesses de la vie présente et de la vie future"». *L'Amico della gioventù*, lisait-on dans le programme, ne serait cependant pas une simple revue de piété. Comme la *Storia sacra* et la *Storia ecclesiastica* de don Bosco, remarquons-nous aujourd'hui, ce journal ne négligerait rien en art et en science pour «éclairer l'intellect et améliorer le cœur». En outre, et le programme ne justifiait pas autrement le troisième adjectif du sous-titre, «une certaine connaissance des événements quotidiens étant aujourd'hui plus que jamais un besoin pour toutes les classes de personnes, à la fin de chaque numéro on ajoutera les nouvelles civiles et ecclésiastiques qui peuvent être utiles ou satisfaire honnêtement les désirs des lecteurs.» Mais la rédaction, systématiquement étrangère à tout esprit partisan, n'entrerait pas dans les disputes et les débats rageurs. Le journal ne prétendait qu'éclairer la jeunesse et la prémunir contre tout ce qui pourrait obscurcir en elle les vérités de la foi, corrompre ses mœurs et détourner le peuple «sur des sentiers ténébreux et fallacieux.»[30]

A la suite de l'éditorial, le numéro initial comportait une adresse «à la jeunesse», dont l'esprit rappelait l'introduction du *Giovane provveduto*; un article intitulé: «Religion et liberté»; un autre: «Leçons d'histoire de la patrie» et un autre encore «Pie IX au Transtévère» montrant le pape acclamé par la population. En troisième partie, venaient des nouvelles brèves, une première de Turin, les suivantes de Londres, Paris, Vienne et Prague; et de rapides comptes rendus des séances du 19 et du 20 octobre à la chambre des députés des Etats sardes. Décidément, la «politique» était reléguée à la dernière place dans ce journal, où la religion et la morale occupaient à peu près toute la scène.

L'intention était louable, le résultat fut décevant. Les événements de mars 1849 (Novara) semblent avoir été fatals à *L'Amico della gio-*

ventù. Il n'avait que cent trente-sept abonnés par la poste durant le premier trimestre de cette année. Les numéros 35 et 36 furent tirés à cinq cents exemplaires, les numéros 37, 38 et 39 à quatre cents. Au début du mois de mai 1849, *L'Amico della gioventù* expira avec son numéro 61. Les abonnements furent transmis à l'*Istruttore del popolo*, qui ajouta à son numéro 69 le sous-titre *L'Amico*.[31] L'expérience semble avoir laissé un goût amer chez don Bosco. Lui qui serrait dans ses papiers certains de ses cahiers d'écolier et des sermons de ses premières années de ministère, ne conserva pas un exemplaire de l'unique journal dont il ait été le gérant.

L'Esprit de saint Vincent de Paul (1848)

Au cours de cette période tourmentée, don Bosco publia un paisible «mois de juillet» dédié à saint Vincent de Paul, saint fêté par l'Eglise le 19 de ce mois, sous le titre intéressant: «Le chrétien guidé à la vertu et à la civilité selon L'esprit de saint Vincent de Paul.»[32] L'action apostolique et la physionomie de Vincent de Paul l'avaient subjugué. Il rêvait d'une vie de prêtre aussi belle et aussi remplie que la vie de Vincent deux cents ans plus tôt.[33] La diffusion des «Conférences de S. Vincent de Paul» progressait alors en Italie: Gênes était gagnée, Turin se préparait à l'imiter. Don Bosco offrait cet apôtre en modèle à ses contemporains chrétiens. Conformément au programme éducatif de ses livres d'histoire et de dévotion, il prétendait les «guider à la vertu et à la civilité». L'introduction du livre expliquait son intention. D'une part, ce saint, qui avait connu toutes les conditions, y avait pratiqué toutes les vertus. D'autre part, ayant eu à «traiter avec la classe la plus haute et la plus raffinée (*ingentilita*) de la société», il avait toujours pratiqué «les maximes et les comportements», qui, selon «la civilité et la prudence de l'Evangile», «conviennent au *cittadino* chrétien.»[34] L'*ex-contadino* de Castelnuovo, apparemment impressionné par la fréquentation de l'aristocratie turinoise, participait à l'action «civilisatrice» des populations italiennes inscrite par les bourgeois libéraux au programme du *Risorgimento*. Il s'adressait surtout aux gens d'Eglise, placés de la sorte face à l'apôtre extraordinaire qu'avait été Vincent de Paul.

«Dieu fasse, souhaitait-il, que la même charité et le même zèle se rallument chez les ecclésiastiques, afin que, sans se lasser, ils se dépensent pour le salut des âmes; ainsi, les populations, illuminées par les vertus du Saint, excitées et

encouragées par le bon exemple des ministres sacrés, courront à vive allure sur le chemin qui conduit l'homme à la vraie félicité: au Paradis.»[35]

Notre pieux auteur avait opté pour une méthode de composition particulièrement économique. Quelques années plus tôt avait paru à Gênes un ouvrage en deux tomes intitulé: *Lo spirito di S. Vincenzo de' Paoli* (L'esprit de saint Vincent de Paul),[36] traduction italienne d'une étude déjà ancienne d'André-Joseph Ansart (1723-1790), un Français à l'itinéraire d'ailleurs plutôt zigzaguant.[37] Mieux que le titre, le soustitre, qui donnait Vincent de Paul en modèle par la description de ses «vertus», de ses «actes» et de ses «paroles», définissait le projet de M. Ansart. Il avait rédigé, principalement à l'aide des travaux de Louis Abelly et Pierre Collet, quarante chapitres, avec, en appendice, un résumé de la vie du saint et des considérations sur quelques-unes de ses qualités.[38] Don Bosco, probablement mis en goût par les neuvaines du *Divoto dell'angelo custode* et des *Sei domeniche*, ainsi que par les semaines de méditations de l'*Esercizio* et du *Giovane provveduto*, voulait bâtir un *mois* de saint Vincent à l'image des mois de mars dédiés à saint Joseph et des mois de mai dédiés à la Vierge Marie. Juillet a trente-et-un jours. Pour les trente-et-une lectures nécessaires, il puisa dans Ansart trente-et-un chapitres, qu'il recopia – sa préface le reconnaissait – à peu près «littéralement.»[39]

Les seuls véritables éléments originaux du mois de don Bosco étaient, au terme de chaque lecture quotidienne, le *frutto* (bouquet spirituel), qui en était l'application pratique. Nous lisons là un certain nombre de principes, conseils et idées-forces, parfois exprimés en latin, qu'il répétera au long de sa vie sacerdotale. Par exemple: *Qui vult gaudere cum Christo, oportet pati cum Christo* (Qui veut jouir avec le Christ doit souffrir avec lui) (2ème jour); *Quod superest date pauperibus* (Ce qui reste, donnez-le aux pauvres) (6ème jour); *Non in commotione Dominus* (Le Seigneur n'est pas dans le bruit) (10ème jour); fuir l'oisiveté, car «se livrer à des occupations agréables au Seigneur mène à la vertu et au paradis» (31ème jour); ou encore, l'avant-dernier jour du mois, cette consigne d'un partisan de l'exercice de la bonne mort: «Se préparer à bien mourir, et, pour cela, faire demain une bonne confession et une sainte communion, comme si c'était la dernière de la vie» (30ème jour). Le *frutto* du vingt-quatrième jour, à la suite d'une méditation intitulée: «De sa confiance en Dieu», exaltant cette vertu chez Vincent de Paul, était pour le moins imprévue: «*Frutto*. La confiance en Dieu n'exclut pas notre coopération; faisons donc ce que

nous pouvons de notre côté, et le Seigneur, avec sa grâce, fera ce que nous ne pouvons pas nous-mêmes. Une visite au très saint sacrement.»[40] Don Bosco nuançait plus que son compatriote et voisin Giuseppe Cottolengo le saint abandon à la Providence.

Le contenu de *Il cristiano guidato* correspondait-il à son titre, tel que l'introduction du livre l'explicitait? Les *exemples* de Vincent de Paul, mis quotidiennement sous les yeux du lecteur, pouvaient certes «guider le chrétien à la vertu» en général et à beaucoup de vertus en particulier. Les titres des considérations apprenaient que Vincent avait «imité Jésus Christ» (2ème jour), manifesté une grande «charité» envers les «mendiants» et les «condamnés» (3ème et 5ème jours), montré de la «douceur» (8ème jour), de l'«égalité d'humeur» (10ème jour), de l'«humilité» (11ème jour), une grande «foi» (12ème jour), de l'esprit de «mortification» (14ème jour), de la «patience» (16ème jour), de la «prudence» (18ème jour) et de la «pureté» (19ème jour); qu'il avait su se montrer «reconnaissant» (20ème jour), «respectueux envers ses supérieurs ecclésiastiques» (21ème jour), «simple» (23ème jour), «confiant en Dieu» (24ème jour), zélé «pour la gloire de Dieu et le salut des âmes» (28ème jour); «détaché des biens de la terre» (29ème jour). Imiter Vincent permettait donc au chrétien de 1848 de progresser dans la *vertu*, sinon même dans la plupart des vertus connues. Mais que les considérations de don Bosco aient pu guider ce même chrétien en matière de civilité est beaucoup plus douteux. La référence de l'introduction au contact de la classe «la plus élevée et la plus raffinée» de la société laissait entendre que don Bosco désignait plus ou moins par ce mot la politesse, l'urbanité, l'art de vivre dans la cité des hommes conformément à son rang, la pratique des convenances et donc des conventions qui régissent leurs rapports mutuels, la manière de se comporter avec les supérieurs, les égaux et les inférieurs,... toutes choses qu'avait définies ou évoquées Jean-Baptiste de la Salle dans *Les règles de la bienséance et de la civilité chrétienne*[41] et que la classe «la plus élevée» et «la plus raffinée» de Paris ou de Turin aurait eu honte d'ignorer. Vincent de Paul avait poli ses mœurs rustiques originelles, il avait fréquenté sans accrocs notables la cour du roi de France et les salons parisiens ne l'avaient pas trouvé ridicule; mais André-Joseph Ansart n'avait pas cru bon de disserter sur sa «civilité». Et, dans son adaptation, don Bosco avait seulement recommandé des qualités par lesquelles on distingue un individu grossier d'une personne polie, telles que l'affabilité[42] ou un «air riant et aimable.»[43] Il enseignait aussi que la «civilité chrétienne» veut que le disciple du Christ soit «doux et hum-

ble de cœur.»[44] Mais les «bienséances» apparaissaient fort peu dans ce livre sur le «chrétien guidé à la vertu et à la civilité».

Pour nous, l'ouvrage de 1848 est le signe que, sept ans après son ordination sacerdotale, le prêtre Bosco avait publiquement choisi Vincent de Paul comme modèle de vie. Les Turinois s'en aperçurent. En 1850, *L'Armonia* écrivit: «Il est désormais notoire à tous qu'un prêtre zélé est en train de reproduire parmi nous les exemples des Vincents de Paul et des Jérômes Emiliens...»[45] Trois saints prêtres ont particulièrement marqué la spiritualité de don Bosco: François de Sales, Philippe Néri et Vincent de Paul. Il n'a consacré un livre entier qu'au seul Monsieur Vincent.

La tourmente de 1848-1849

La brève existence de *L'Amico della gioventù* coïncida en Piémont avec une agitation nationaliste et guerrière, à laquelle don Bosco fut parfois mêlé bien malgré lui.

Le ministère du royaume de Sardaigne, qui avait reçu pleins pouvoirs au lendemain de Custoza, était modéré. Mais les extrémistes parlaient haut dans le pays et à la chambre des députés. En août 1848, tandis que, le 9, un armistice était conclu entre les belligérants, de violentes émeutes éclataient à Gênes, Alessandria et Turin. On criait: «La République!» Et Vincenzo Gioberti encourageait le pouvoir à reprendre la guerre contre l'Autriche. Le 23 août, à la grande colère de Camille de Cavour, il condamnait le double programme, l'un «écrit», l'autre «oral» du gouvernement modéré.[46] L'armée, ses officiers et son esprit étaient mis en cause par les démocrates. Pour apaiser les agitateurs, qui dénonçaient en eux des nostalgiques de l'absolutisme clérical, un décret (25 août), émis «sous la poussée du mouvement populaire et par une mesure de légitimité douteuse» (Romeo), chassait du royaume sarde les jésuites et les dames du Sacré Cœur.[47] L'anticléricalisme avait éclos en Piémont. Peu après (octobre 1848), quand les chambres allaient se réunir à Turin, une révolution éclatait à Vienne, offrant apparemment aux Piémontais l'occasion d'une revanche. Les modérés (le ministre de la Guerre Dabormida, Camille de Cavour...) tentèrent en vain de calmer les démocrates, ceux-ci l'emportèrent. Le 16 décembre, Vincenzo Gioberti reçut la présidence du conseil des ministres. Le nouveau gouvernement, qui ne pouvait, pour affronter l'Autriche, improviser une armée et un corps d'officiers, fit appel au peuple à l'image de la France révolution-

naire.[48] Domenico Buffa, ministre de l'Agriculture et du Commerce et commissaire royal à Gênes, déclarait alors que les forts devaient être cédés à la garde nationale. La campagne qui précéda les élections du 22 janvier 1849 fut extrêmement dure. Les démocrates purent chanter victoire. Signe de la défaite des modérés, Camille de Cavour ne retrouva pas son siège à la chambre des députés. Le régime monarchique lui-même semblait menacé par les mouvements insurrectionnels des mazziniens républicains. Gioberti démissionna le 21 février, les démagogues imposèrent leur loi et le gouvernement, dénonçant l'armistice (20 mars), poussa armée et volontaires contre les Autrichiens. Hélas! En trois jours, à Novara, le sort des Piémontais fut réglé (23 mars). Désespéré, le roi Charles-Albert abdiqua aussitôt en faveur de son fils Victor-Emmanuel et partit en exil.[49]

Il fallait, pour survivre, modifier le cap politique. Après des mois de folie, les Piémontais allaient redevenir sages, comme ils l'étaient de nature. Le nouveau gouvernement (27 mars), présidé d'abord par Claudio Delaunay, puis, à partir du 7 mai, par Massimo d'Azeglio, renonça aux idées aventureuses de Gioberti. Et le roi énergique de vingt-neuf ans qui l'avait nommé, s'apprêta à l'inévitable bataille intérieure. «Jeune, aux goûts grossiers, vaniteux et faiblement instruit, il avait cependant certains dons d'intuition politique et quelque adresse manœuvrière, nous apprend l'historien de Cavour. Surtout il offrait, avec sa vitalité débordante et son profil guerrier, des éléments que la classe politique libérale saurait transfigurer en mythes aptes à redonner vie aux valeurs sentimentales et morales dans lesquelles, au-delà des limites particulières des individus, se trouvent la réalité et la vraie signification de l'institution monarchique.»[50] Tandis qu'à la chambre, le 4 avril, la majorité démocrate en place attribuait la défaite à la trahison du commandement militaire et à la pusillanimité des modérés; que cercles et journaux démocrates réclamaient la guerre à outrance et l'appel au peuple pour la défense du territoire contre l'envahisseur; qu'à Gênes les républicains se soulevaient contre la monarchie et se rendaient maîtres de la ville, le gouvernement d'Azeglio, par les soins du ministre de l'Intérieur Pier Dionigi Pinelli, dirigeait contre les rebelles les troupes du général La Marmora, prononçait la dissolution des cercles politiques, engageait des procès contre certains journaux et destituait les maires et les fonctionnaires indociles.[51] Le pouvoir avait le pays pour lui. A la fin de l'année, les élections du 9 décembre 1849 donnèrent la majorité aux modérés.[52] Elles

consacraient en Piémont, comme à travers l'Europe de ce temps, la déroute des radicaux extrémistes.

Don Bosco louvoyait de son mieux dans la tempête politique et sociale de ces mois troublés. Il n'aimait pas les bouleversements, répugnait aux excès et respectait l'empereur d'Autriche. Les appels au peuple irritaient son sens naturel des hiérarchies. Il n'était pas «démocrate», mais modéré. Il approuva certainement, quoique sans le crier trop haut, la *Dichiarazione* publiée par le *Conciliatore torinese* pour l'anniversaire du journal, le 2 juillet 1849: «Fermes dans notre dessein de suivre une politique conciliatrice et de lier les progrès de la civilité aux doctrines du catholicisme, nous avons horreur des extrêmes et nous répudions tout ce qui ne serait pas modération, vérité, justice (...)»[53] Il souffrait avec les gens. Peu après l'armistice du 9 août 1848, un article de la *Gazzetta del popolo*, sans au reste mentionner don Bosco, annonça que les élèves de «l'oratoire du dimanche S. François de Sales, sur la route de Valdocco», avaient témoigné publiquement de leur savoir, dépassant «de loin l'attente des assistants» à leur représentation. Le journal appréciait la culture populaire transmise et louait les jeunes qui avaient renoncé à leurs récompenses pour en destiner le montant à deux familles de soldats.[54] Don Bosco et ses garçons se souciaient donc de la vie de leur patrie.

C'était bien le moins, estimera-t-on... Mais notre prêtre refusait catégoriquement d'entrer avec les siens dans le combat patriotique et même d'en entendre parler en public chez lui. Il raconta en détail un incident significatif. Le jour où des prêtres qui l'assistaient s'étaient présentés à l'oratoire «avec médailles, cocardes et drapeau tricolore» et l'avaient interpellé sur l'*Armonia*,[55] la cloche appela les oratoriens dans leur chapelle. Et «l'un de ces ecclésiastiques, qui était chargé du sermon moral aux pauvres enfants», écrivit-il, prononça cette fois-là un discours «vraiment immoral». «Liberté, émancipation, indépendance, (ces mots) résonnèrent pendant toute la durée du discours»...[56] Il poursuivait:

«J'étais dans la sacristie impatient de pouvoir parler et de mettre un frein au désordre; mais le prédicateur sortit bientôt de l'église, et, sitôt la bénédiction donnée, invita prêtres et jeunes à le suivre. On entonna à pleine gorge les hymnes nationaux, et, le drapeau frénétiquement agité, ils partirent défiler autour du Monte dei Cappuccini. Là, ils promirent formellement de ne plus rentrer à l'oratoire, si ce n'est invités et reçus dans toutes les formes *nationales*. – Tout cela sans que je puisse de quelque façon exprimer mes raisons et mes idées.»

Fut-il en la circonstance aussi réservé sur ses «raisons» et ses «idées» qu'il a essayé de nous le faire croire dans ses *Memorie*? Comment expliquer, dans ce cas, la volonté des insurgés d'être reçus à l'oratoire dans les «formes nationales»?... Don Bosco réagit avec vigueur à la manifestation. Il manda aux prêtres qu'il leur était désormais sévèrement interdit de reparaître dans son oratoire et aux jeunes qu'ils devraient se présenter personnellement à lui, un par un, pour y être réintégrés. Il estimait avoir réussi: aucun des prêtres n'avait tenté de revenir et les jeunes s'étaient excusés, parce qu'ils avaient été trompés.[57]

Les oratoires de Porta Nuova et de Vanchiglia

Deux oratoires turinois entrèrent dans l'orbite de don Bosco, l'un en 1847, l'autre en 1849.

Vers la fin de l'année 1847, une supplique adressée à l'archevêque Fransoni disait que le «prêtre Bosco Gio.» et «le théologien Borelli», attachés à la direction spirituelle de l'oratoire S. François de Sales, avaient ouvert un nouvel oratoire entre le viale de' Platani et celui du Roi et qu'ils demandaient de bien vouloir déléguer le curé de la Madonna degli Angioli pour la bénédiction de sa chapelle.[58] L'autorisation de l'archevêque fut datée du 18 décembre 1847.[59] Ledit oratoire était situé dans le quartier de Porta Nuova.[60] Il y avait là des prés et des masures éparses le plus souvent habitées par des lavandières. Don Bosco avait loué l'une d'elles pour y installer un oratoire, qui déchargerait S. François de Sales. S'il faut en croire le récit circonstancié de Giovanni Bonetti, l'inauguration eut lieu le 8 décembre. Don Bosco dépêcha quelques jeunes gens dans cet oratoire et demanda au théologien Giacinto Carpano d'assumer sa direction. Les relations de l'oratoire San Luigi et de l'oratoire S. François de Sales resteraient suffisamment étroites pour qu'un jour l'archevêque réunisse les deux institutions sous le gouvernement de don Bosco.

Don Bosco ne fut jamais suiveur. Au début de 1849, on l'opposait à don Giovanni Cocchi, autre créateur d'oratoire à Turin. Son oratoire du quartier déshérité de Vanchiglia avait participé à l'élan patriotique. A la veille de Novara, ses jeunes avaient marché jusqu'à Vercelli pour contribuer à la guerre de libération nationale. La subite déconfiture des Piémontais les avait remenés tristes et penauds dans leur ville de Turin. Et l'institution avait fermé ses portes.[61] Puis, à la fin de l'année, l'archevêque la confia à don Bosco. Le théologien

Giambattista Vola fut chargé des cérémonies religieuses; et une jeune recrue, Giuseppe Brosio (le *Bersagliere*) eut à veiller sur la catéchèse et les jeux. Brosio commença par de la gymnastique et des manœuvres militaires, car, expliquera-t-il plus tard, la jeunesse du temps aimait ce genre d'exercice. Mais il lui fallut résister à certain assaut de bandes de voyous (les *barabba*, les *cocche*), qu'il se plut à narrer en détail.[62]

Don Bosco chez lui

Après Novara, la presse catholique se mit à célébrer don Bosco. Trois articles nous restituent son image publique du temps.

L'*Armonia* plantait le cadre de son œuvre et exprimait assez platement son projet éducatif: «Dans le faubourg le plus pauvre de cette métropole, habité presque exclusivement par des ouvriers qui subsistent du produit de leurs peines journalières et que la maladie et le chômage réduisent souvent à une véritable misère, a été créée voici quelques années l'une de ces œuvres de bienfaisance dont l'esprit catholique est la source inépuisable. Un prêtre zélé, soucieux du bien des âmes s'est entièrement consacré (...) à arracher au vice, à l'oisiveté et à l'ignorance une foule d'enfants, qui, dans ces quartiers, soit faute de ressources, soit incurie des parents, grandissent malheureusement sans culture religieuse et civile. Cet ecclésiastique, dénommé D. Bosco...» Etc.[63]

Lorenzo Gastaldi, ami et peut-être collaborateur de don Bosco, faisait de lui une description chaleureuse dans le *Conciliatore torinese*.[64] Il expliquait qu'au Valdocco, l'«humble prêtre» Bosco, «sans autre richesse qu'une immense charité», réunit chaque jour férié depuis plusieurs années «de cinq à six cents garçons pour les former aux vertus chrétiennes et les rendre à la fois enfants de Dieu et honnêtes citoyens». Le rédacteur, manifestement séduit par l'esprit de cet apôtre, décrivait les «bandes de garçons» confluant en chantant les jours fériés vers l'oratoire S. François de Sales. Arrivés à destination, partagés en petits groupes, ils sautent, jouent à la balle, aux boules, à la balançoire...; ou bien, dans la chapelle, se préparent à recevoir les sacrements; ou encore, dans les salles attenantes, s'initient à la lecture, à l'écriture, à l'arithmétique et au chant. L'affection et la confiance des enfants envers don Bosco l'avaient laissé pantois. «C'est une merveille de voir l'affection et la très tendre reconnaissance que ces enfants nourrissent dans leur cœur à l'égard de leur bienfaiteur, le *signor don Bosco*. Nul père ne reçoit plus de caresses de ses fils, tous

s'accrochent à lui, tous veulent lui parler, tous veulent lui baiser la main. S'ils l'aperçoivent en ville, ils sortent incontinent des boutiques pour le saluer. Sa parole a une vertu prodigieuse sur le cœur de ces êtres encore tendres, pour les diriger, les corriger, les plier au bien, les éduquer à la vertu et même leur donner l'amour de la perfection...»[65] On reconnaît là le programme du *Giovane provveduto*.

Casimiro Danna, qui tenait la chaire de pédagogie à l'université de Turin, s'était intéressé aux multiples aspects de l'activité de don Bosco dans son oratoire, où il était à la fois «célébrant et assistant, maître et prédicateur, père et frère de ses jeunes». Il leur enseignait l'histoire sainte et l'histoire de l'Eglise, le catéchisme, des éléments d'arithmétique, les exerçait au système métrique décimal et, s'il y avait lieu, les initiait à la lecture et à l'écriture. «Tout pour l'éducation morale et civile» de la jeunesse, remarquait-il avec justesse. Don Bosco ne négligeait cependant pas l'éducation physique: ses jeunes font de la gymnastique, disposent d'échasses, d'une balançoire, de palets, de quilles... Le professeur avait remarqué la *casa dell'oratorio*, que les deux autres rédacteurs ignoraient: «Ce qui donne droit par dessus tout à la reconnaissance de la ville envers don Bosco, c'est le foyer (*ospizio*) que, dans la maison même de l'oratoire, il a ouvert aux garçons les plus indigents et les plus déguenillés (*cenciosi*). Quand il connaît ou rencontre l'un d'eux que le dénuement a jeté dans la misère, il ne le perd plus de vue, l'emmène chez lui, le restaure, le débarrasse de ses vêtements malpropres et lui en fait endosser de neufs; il le nourrit matin et soir jusqu'à ce que, après avoir trouvé un patron et du travail, il le sache capable de subvenir honorablement à ses besoins et que lui-même puisse entreprendre plus sûrement l'éducation de son esprit et de son cœur.»[66] Auprès de l'oratoire proprement dit, la «maison» commençait à faire parler d'elle.

Les journalistes turinois percevaient les finalités éducatives de l'œuvre de don Bosco. Le *Conciliatore* avait été frappé par sa personnalité. Il séduisait les jeunes. Quelques privilégiés pouvaient passer des jours de vacances dans la maison de son frère à Castelnuovo. Là, une chapelle dédiée au Rosaire, bénite le 8 octobre 1848, leur permettait d'assister à la messe de don Bosco. Celui-ci était pour eux un ami et un être charismatique, voire thaumaturgique. Il lisait dans les cœurs et pénétrait l'avenir. Cet homme de Dieu opérait des prodiges. L'historiographie salésienne a daté de la fin des années 1840 une multiplication des hosties,[67] une multiplication des châtaignes[68] et même la résurrection d'un garçon de quinze ans, qui put ainsi confesser à

don Bosco une faute grave, avant d'expirer définitivement.[69] Les gens, à l'intérieur et à l'extérieur de l'oratoire, lui attribuaient ces miracles, même quand il se défendait d'en être l'auteur ou l'instrument.[70] Selon don Lemoyne, «non seulement les jeunes le croyaient prêtre exemplaire, véritable imitateur de Notre Seigneur Jésus Christ, mais ils le tenaient et le proclamaient être un ami de Dieu, un saint, et un saint favorisé de dons extraordinaires. Les témoignages sur ces années (il s'agit des années 1840) sont en cela d'une concordance qui impressionne...»[71] Le biographe, il est vrai, forçait les traits pour frapper davantage.[72] Il n'importe, la réputation de don Bosco était désormais établie à Turin. La presse anticléricale des années 1850 se moquera du «thaumaturge du Valdocco».

Brosio, qui avait de longs entretiens avec lui dans sa chambre même, releva des détails intimes de sa vie. Don Bosco se voulait simple et pauvre. Effarouché par le réalisme de la scène, don Lemoyne nous a caché que Brosio surprit don Bosco à la recherche de ses puces.[73] Il participa à l'exécution de l'une d'elles.[74] En revanche, le biographe a raconté à la suite de Brosio une amusante et, pensons-nous, édifiante histoire de lacets. Un jour que don Bosco et Brosio étaient sur le point de sortir de la cour de l'oratoire pour rendre visite à un noble personnage, le *bersagliere* s'aperçut que les chaussures de son compagnon étaient lacées avec des ficelles. Il ne parvint pas à lui acheter un sou de lacets. «De l'argent gaspillé», disait don Bosco.[75] «Vous êtes riche, mais vous cachez votre argent», plaisantait une autre fois Brosio dans la chambre de don Bosco. «Eh bien! Trouve-le!» lui répliqua celui-ci. Après une recherche minutieuse menée en commun, ils ne réunirent que quarante centimes.[76] Rigoureux avec lui-même, don Bosco se privait à table pour ses invités; et ceux-ci ne le remarquaient pas, ajoutait le même témoin.[77] Insulté par des gamins sur le futur corso Regina Margherita, la grande artère voisine, «à faire sortir de ses gonds le saint homme Job», il garda son calme près d'un Brosio bouillant de rage; il appela les galopins, les sermonna brièvement et leur paya de *bellissime pesche* (splendides pêches).[78] Brosio nous a laissé le portrait d'un don Bosco vers 1849 mortifié et généreux.

Don Bosco lui-même se rappelait surtout avoir été alors écrasé par la tâche et incapable de se faire aider. Maître-Jacques de la «maison de l'oratoire», il devait, avec sa mère, s'occuper de tous les travaux domestiques. «Faire la cuisine, préparer la table, balayer, casser du bois, tailler et fabriquer caleçons, chemises, culottes, vestes, serviet-

tes de toilette, draps, et, à l'occasion, les réparer», tout cela lui incombait.[79] Le personnel de service: cuisinier, balayeur, puis portier, n'apparut progressivement que dans les années suivantes. En semaine, il lui fallait, pendant la journée, veiller sur ses artisans dispersés en ville, assurer des cours à une dizaine de garçons de classes secondaires; et, le soir, enseigner le français, l'arithmétique, le plain-chant, la musique vocale, l'orgue, le piano... Le dimanche était harassant: confessions de bon matin, célébration de la messe à neuf heures, puis sermon, puis classe de chant et de littérature jusqu'à midi; à partir d'une heure, récréation, catéchisme, vêpres, instruction, bénédiction du saint sacrement, récréation, enfin chant et classe jusqu'à la tombée de la nuit.[80] Qu'on ne se fasse pas illusion sur la tranquillité des enfants et la patience de leurs jeunes «assistants», pris dans le groupe lui-même. «Je ne voyais pas d'un bon œil, parce que cela déplaisait à don Bosco et l'encolérait, expliquera Brosio sur l'oratoire au temps de la chapelle Pinardi, que les camarades assistants à l'église donnaient trop souvent de lourdes taloches aux plus petits qui dormaient ou qui dérangeaient pendant le sermon et la prière; cela causait du mécontentement et des critiques dans l'oratoire et hors de l'oratoire.»[81]

Après Novara, don Bosco était resté à peu près seul. Toutefois, don Borel, encore responsable nominal de l'oratoire, ne l'avait pas abandonné. Bien que submergé par son propre travail, ce «prêtre merveilleux» prenait sur son sommeil pour confesser les enfants de don Bosco; et, souvent, parce qu'il devait leur prêcher, se privait de déjeuner.[82] Don Bosco avait aussi des aides occasionnels. Lui-même situait — peut-être avec raison — à cette époque l'intervention de deux prêtres dont nous reparlerons.[83]

On jugeait, dans le clergé turinois, que l'isolement relatif de don Bosco était imputable à la défense de son autonomie. Avant 1848 déjà, paraît-il,[84] lors de réunions d'ecclésiastiques tenues pour unifier la direction des oratoires de la ville, il avait refusé toute union avec des œuvres parallèles. Il n'acceptait pas de dépendre de prêtres dont il ne partageait pas toutes les idées en matière politique et pédagogique. En 1849, la même tentative unificatrice fut répétée avec l'appui de son directeur spirituel, don Cafasso. Tenace, don Bosco résista à nouveau. Et, non seulement on ne parvint pas à un accord, mais la manœuvre de ceux qui prétendaient l'assujettir aboutit au résultat opposé. L'oratoire de Vanchiglia passa sous la direction de don Bosco. Et, le 15 octobre 1849, un avis imprimé par lequel don Cocchi annon-

çait l'institution d'une société composée «principalement de prêtres et de jeunes séculiers» intéressés par l'assistance et l'éducation de la jeunesse abandonnée,[85] ne réalisait le vœu unitaire que sans don Bosco.

Le Denier de S. Pierre au Valdocco

Dans un esprit différent du «patriote» don Cocchi, en 1849, don Bosco penchait beaucoup plus pour le pape alors détrôné et exilé, que pour la «cause italienne», passion de certains de ses collègues. Il le démontra au cours d'un mois de mars, qui était celui de la grande épreuve pour le Piémont.

Rome vivait des mois de révolution. Au début de 1848, la vague réformatrice encouragée par Pie IX depuis son élection avait prétendu pousser le pape à la guerre contre l'Autriche, obstacle principal à l'unité de l'Italie. Il ne s'y était pas résigné (consistoire du 29 avril 1848); et sa bonne réputation dans l'opinion progressiste s'était mise à décliner. La crise romaine avait pris un tour dramatique pendant le mois de novembre.[86] Le 15, le ministre pontifical Pellegrino Rossi, l'unique personne capable d'affronter la situation, fut assassiné; les organes gouvernementaux s'en trouvèrent totalement paralysés; on vitupéra publiquement le gouvernement papal. Le 16, les manifestants prétendirent imposer à Pie IX une liste de ministres, son refus déclencha une riposte violente, des coups de feu furent tirés, un membre de la curie (Mgr Giovanni Battista Palma, secrétaire aux Lettres latines), qui se montrait à une fenêtre, fut tué. Le 17, au Quirinal, les suisses du pape furent remplacés par la garde civique. La police populaire surveillait le pontife et sa liberté paraissait menacée. Dès lors, l'entourage de Pie IX (Antonelli...) programma sa mise à l'abri. Le 24 en soirée, le pape déguisé, aidé par des ambassadeurs étrangers (Bavière, France), s'enfuit de Rome. Le lendemain 25, il foulait déjà, à proximité de Gaète, le territoire du royaume des Deux-Siciles.

Rome prit acte de son abandon et une *Giunta* fut désignée pour prendre le pouvoir en déshérence. Elle convoqua une assemblée constituante, laquelle, à l'aube du 9 février 1849, déclara le pouvoir temporel déchu en fait et en droit et proclama la République Romaine. Pendant ce temps, depuis Gaète, la curie repliée et Pie IX en personne s'efforçaient de mobiliser le monde catholique. Une monition très sévère (1er janvier 1849) excommunia les fauteurs romains d'anarchie, qu'elle mit ainsi au ban de la catholicité. Les gouvernements des

pays catholiques, unanines à condamner une République, qui constituait un mauvais exemple pour leurs peuples, surveillaient de près l'évolution des choses. La France agit militairement. A la fin du mois de mars 1849, un corps expéditionnaire français, commandé par le général Oudinot, débarqua à Civitavecchia et entreprit de marcher sur Rome. Défait dans un premier temps, il ne se rendit maître de la ville qu'après plus de trois mois de résistance. Les Romains, que galvanisait entre autres depuis février l'intraitable Mazzini, s'étaient bien défendus. Au reste, les Français admiraient les républicains, auxquels ils ne firent aucun mal. Ils eussent aimé, semble-t-il, voir reconnues par le pape les libertés constitutionnelles acquises. Mais Pie IX, trop échaudé, n'avait plus envie de jouer au roi libéral.[87]

Cependant, l'exil de Gaète empêchait le pape de jouir de ses ressources habituelles. Un peu partout en Europe sa détresse financière désolait les catholiques. En mars 1849, elle donnait à notre don Bosco l'occasion d'intervenir pour lui et même auprès de lui. A Turin, un comité de soutien, dit de l'Œuvre du Denier de S. Pierre, avait été formé. Le 9 février 1849, l'*Armonia* ouvrit une souscription en faveur du pape. Le cœur de don Bosco et, par contre-coup, celui des enfants de l'oratoire S. François de Sales, n'y résistèrent pas. Dès ses jeunes années, Giovanni Bosco avait cherché un père à qui se soumettre, à aimer et à admirer. Il l'avait trouvé, mais bientôt perdu, en don Calosso. Il n'en pouvait imaginer de plus grand et de plus fort que le pontife romain, ce *Santo Padre* de tous les catholiques. Comment douter de la puissance morale du «vicaire de Jésus Christ», lien sacré avec Dieu indispensable à quiconque veut être sauvé, selon la théologie qu'il commenterait jusqu'à sa mort? Le 25 mars 1849 (jour désastreux pour le Piémont), deux membres du comité du Denier de S. Pierre, le chanoine Francesco Valinotti et le marquis Gustave de Cavour,[88] que don Bosco avait appelés, se présentèrent à l'oratoire pour recevoir l'offrande des enfants.[89] Ils s'associaient, dira l'*Armonia* (par la plume de Gustave de Cavour) au «tribut affectueux» que les Turinois voulaient «déposer aux pieds du vicaire du Christ» exilé. Les jeunes, visages ouverts et souriants, entourèrent bientôt ces messieurs. Deux d'entre eux s'avancèrent. Tandis que l'un présentait les trente-trois francs rassemblés,[90] l'autre lisait un petit discours certainement rédigé par don Bosco lui-même.

Il commençait par exposer les circonstances du geste des oratoriens. L'insistance sur la modestie de leur condition exaltait d'autant leur filiale générosité. «Dès que nous parvint la douloureuse nouvelle

que le Saint Père se trouve dans le besoin, nous en avons été profondément émus. Cette souffrance croissait encore à l'idée que notre position ne nous permet pas de répondre à une nécessité imprévue. Désireux néanmoins de donner une marque de notre estime et de notre filiale vénération envers le Père commun, le successeur de saint Pierre, le Vicaire de Jésus Christ, nous avons fait nos efforts, nous avons réuni l'obole du pauvre. Ce sont trente-trois francs que nous avons rassemblés, une faible somme si l'on considère sa très sublime destination, mais qui appelle une bienveillante compréhension, si l'on songe à notre âge et à notre condition de petits artisans et de pauvres enfants.» Le lecteur répétait: «Messieurs, nous savons que vous avez bon cœur et que vous voudrez donc agréer notre faible offrande, vous assurant que nous aurions voulu faire davantage si l'impossibilité ne nous l'avait interdit.» Puis il tentait de s'adresser à la personne du pape: «Si jamais nos paroles pouvaient être actuellement entendues par le Saint Père, tous, prosternés à ses pieds, nous voudrions d'une seule voix lui clamer: – Très Saint Père, cet instant est le plus heureux de notre vie. Nous sommes un groupe d'enfants, qui considérons comme un grand bonheur de pouvoir donner un signe de vénération à Votre Sainteté. Nous nous affirmons vos fils très affectionnés; et, malgré les efforts des méchants pour nous éloigner de l'unité catholique, parce que nous reconnaissons dans Votre Sainteté le Successeur de saint Pierre, le Vicaire de Jésus Christ, avec lequel celui qui n'est pas uni se perd éternellement, et dans l'intime conviction que nul, s'il est séparé de Vous, ne peut appartenir à la véritable Eglise, nous déclarons vouloir vivre et mourir toujours unis à cette Eglise, dont vous êtes le Chef visible, et nous nous disons prêts à dépenser tout notre avoir, tous nos biens et notre vie même, pour nous montrer dignes fils d'un si tendre Père.»

Sainte paternité du pape, ses titres de successeur de saint Pierre et de vicaire du Christ, son rôle indispensable dans le salut des âmes, l'unicité de l'Eglise arche de salut, les «fils très affectionnés d'un si tendre Père», avec «lequel qui n'est pas uni se perd éternellement», exprimaient des idées chères à notre don Bosco.

Après le discours, selon le récit imprimé en 1850, un chœur d'enfants chanta, en l'honneur de Pie IX, un hymne qui comparait les versatiles et criminels Romains de 1849 aux «Juifs perfides» d'antan. A Jérusalem, après avoir acclamé Jésus, ils l'avaient bientôt condamné à mourir sur une croix dans une «lente agonie». «Hier le ciel entier retentissait de plaisantes harmonies» en l'honneur du pape Pie;

«aujourd'hui on abreuve de fiel ce tendre père». Mais, disait l'hymne, l'Eternel conjurera les menées de l'enfer contre la «céleste nef» du Saint Père. Dieu seul peut commander à Pie IX, devant qui «empereurs et rois courbent leurs fronts altiers.»[91]

Le geste de l'oratoire S. François de Sales, bientôt connu du secrétaire d'Etat et, par lui, de Pie IX, devait retentir longuement sur les rapports entre don Bosco et le souverain pontife.

L'initiation au système métrique décimal

Don Bosco n'enfermait pas son action pédagogique dans les limites du Valdocco, il continuait d'éduquer et d'instruire la jeunesse par le livre. En 1848, paraissait une édition revue et légèrement augmentée de sa *Storia ecclesiastica* de 1845.[92] L'ouvrage, seulement partagé en époques dans la première édition, était désormais organisé en chapitres. Trois nouvelles questions figuraient dans l'histoire du dix-neuvième siècle: deux sur les nouvelles congrégations, qui mettaient surtout en valeur les créations turinoises Cottolengo et Barolo, et une troisième sur le successeur du pape Grégoire XVI (mort le 1er juin 1846), le cardinal Giovanni Maria Mastaï Ferretti, archevêque d'Imola, qui avait pris le nom de Pie IX. Don Bosco en faisait déjà un éloge dithyrambique. Quelques (mauvaises) gravures illustraient cette édition. L'une d'elles (p. 27), au cours du récit des premiers siècles chrétiens, représentait, selon sa légende, «saint Pierre, chef de l'Eglise», muni de deux énormes clefs. Don Bosco semblait avoir fait sienne l'ecclésiologie des *Dictatus Papae* de Grégoire VII. Maître du spirituel, le pape, devant qui «empereurs et rois courbent le front», ne serait-il pas aussi maître du temporel?

Nous savons que, dans ses cours du soir et son école du dimanche, don Bosco enseignait ou faisait enseigner l'arithmétique. Giuseppe Brosio a écrit que, le soir, après avoir fermé son magasin, il allait a l'oratoire faire un cours d'arithmétique.[93] On appliquait le «système métrique décimal», que, par un édit royal daté du 11 septembre 1845, le gouvernement sarde se disposait à rendre obligatoire dans tout le pays à partir du 1er janvier 1850. Le Piémont imitait la France, où le système avait été inventé au début de la Révolution et qui, depuis 1840, interdisait sous peine de poursuites le recours public aux anciennes mesures.[94]

Traditionnellement, en Piémont, les gens calculaient les longueurs en *rasi* (60 cm) ou en *uncie* (onces) (environ 4 cm 28); ou encore en

pieds de douze onces chacun et en *trabucchi* de six pieds. L'*uncia* désignait aussi l'unité de poids (environ 30 grammes), dont les multiples étaient la *livre* (12 onces) et le *rubbo* ou *rubbio* (25 livres). Les capacités étaient calculées de manière différente pour les solides et pour les liquides. L'unité des solides était l'*hémine* (environ 25 litres), qu'il fallait multiplier par six pour avoir un sac (*sacco*) à Vercelli et par cinq pour avoir un sac à Turin et ailleurs dans la région. L'unité des liquides était la *pinte* (1 litre 36), qui avait pour multiples la *brenta* (36 pintes) et la *carra* (10 brente). Pour les surfaces, il fallait recourir aux *tavole* (tables) (environ 38 m²) et aux *journées* (100 tables).[95] Ce n'était pas simple, et les commerçants malhonnêtes trompaient aisément leurs clients. En outre, dans la péninsule, les calculs variaient d'un pays à l'autre.

Pour modifier les habitudes, le gouvernement piémontais avait demandé l'aide du clergé. En 1849, don Bosco fit imprimer «à l'intention des artisans et des campagnards» un petit livre intitulé: «Le système métrique simplifié.»[96] Il encadrait ses explications par un exposé élémentaire des quatre premières opérations d'arithmétique et quelques problèmes d'application du système. Après d'autres Piémontais, tandis qu'approchait l'obligation légale du système métrique, il publiait à son tour une initiation.[97] Ses prédécesseurs avaient écrit dans un style trop élevé et sans références suffisantes à l'ancien système. Ils étaient donc peu propres à aider la population au «grand passage du calcul ancien au nouveau métrique et décimal.»[98] Don Bosco avait cependant fréquemment recouru aux «œuvres des illustres professeurs Giulio, Milanesio, Borghino et au traité d'arithmétique imprimé par un Frère des Ecoles Chrétiennes.»[99] Son livre, composé par questions et réponses à la manière de ses manuels d'histoire sainte et ecclésiastique, semble avoir été réussi. «La méthode employée est facile, claire et populaire, écrivit un recenseur. La matière semble complète: toutes les mesures et tous les poids du système ancien sont ramenés au nouveau, de sorte que, sans grand-peine, une personne même peu instruite peut se familiariser avec cette transformation.»[100]

A son habitude et peut-être d'après ses modèles, don Bosco glissa des observations moralisatrices dans les problèmes d'arithmétique. Toujours avec adresse, car il ne procédait que par suggestions. On découvre ainsi parmi les «exercices sur la multiplication»: «1. Un père dépense au jeu et en friandises 7 francs chaque dimanche; combien gaspillera-t-il en 52 semaines, c'est-à-dire en une année?», et: «2. Un

garçon dépense à ripailler ou à fumer 2 francs par semaine; combien économiserait-il à la fin de l'année s'il n'avait pas ces vices?»[101] Avis aux joueurs, aux buveurs et aux fumeurs! Les «exercices sur la division» et ceux sur «l'addition décimale» permettaient à notre pédagogue d'aligner plusieurs exemples de générosité: un *signore* distribuant 233 francs à 9 familles pauvres; un jeune garçon faisant cadeau de 500 noix à partager entre 20 camarades; un autre *signore* laissant par testament 2.600,85 fr. pour la restauration d'une église, 550,60 fr. pour l'instruction de la jeunesse et 434,75 fr. pour les pauvres.[102] Calculez!

Pour accoutumer les garçons aux nouvelles mesures, don Bosco écrivit ou fit écrire des saynètes didactiques. Brosio se rappelait que, lors d'une séance, les élèves payaient un goûter sur l'estrade à leur maître, en l'occurrence à lui-même.[103] Si bien que, quelques jours avant l'échéance du 1er janvier 1850, exactement le dimanche 16 décembre 1849,[104] l'oratoire put organiser au Valdocco une représentation publique sur le système métrique décimal.[105] On se serait cru au marché, racontera Bonetti dans la *Storia dell'Oratorio*. C'était une suite de dialogues. Successivement, deux ou trois personnages entraient en scène et discutaient avec vivacité sur le nouveau système, ses avantages, son unité fondamentale (le mètre); sur les multiples et les sous-multiples de cette unité; sur les rapports entre le mètre et le pied, le *raso* et le *trabucco*; sur le litre comparé à la pinte, à la *brenta* et à l'hémine; sur le gramme rapproché de l'once, de la livre et du *rubbo*... Les interprètes jouaient au cuisinier, au charbonnier, au boulanger, à l'entrepreneur, au marchand de vin, au meunier ou au menuisier. Les considérations arithmétiques ne passionnaient peut-être pas leurs camarades spectateurs. Mais les saynètes avaient un tour comique qui les tenait en haleine. Les rôles avaient obligé les acteurs à s'habituer à des termes aussi bizarres que: hectomètre, myrialitre ou kilogramme. Le succès fut complet. Les invités de don Bosco – parmi lesquels le professeur Ferdinando Aporti, s'il faut en croire Bonetti relayé par don Lemoyne – se retirèrent édifiés par la bonne tenue des garçons et le zèle de leur maître au service de la culture populaire.

Don Bosco participait de plusieurs façons au renouveau culturel et moral de l'Italie, inscrit par ses initiateurs au programme du *Risorgimento*. Certes, il catéchisait, prêchait et sacramentalisait les petits artisans. Mais aussi il dégrossissait les illettrés, leur donnait des leçons d'histoire et les formait aux méthodes modernes de calcul. L'initia-

tion au système métrique décimal était pour lui une heureuse manière d'achever un couple d'années (1848-1849), au cours desquelles son pays avait, à ses risques et périls, héroïquement pris la tête de la renaissance de la péninsule.[106]

Notes

1. Costanza d'Azeglio à Emanuele d'Azeglio, 28 novembre 1847; cité dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 251.

2. Cité *ibidem*, p. 251.

3. Cité par P. Guichonnet, «Risorgimento», *Encyclopaedia universalis*, Paris, 1989, t. 20, p. 61. La structure et de nombreuses phrases de notre paragraphe sur les programmes de *Risorgimento* entre 1831 et 1848 dépendent de cet article (p. 61-63) d'un bon connaisseur de l'Italie au dix-neuvième siècle.

4. *Il primato morale e civile degli Italiani* fut publié pour la première fois en 1843. – La plupart des phrases de cet alinéa sur l'Italie d'après Gioberti proviennent du sommaire de la première partie du *Primato*, 3ème éd., Bruxelles, 1844.

5. Voir le chapitre: «Il pensiero liberale», dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 193-270.

6. Cette pétition dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, III, p. 218-219.

7. Les articles du Manifeste du 8 février ont été reproduits dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, III, 230-231. Le *Statuto* lui-même avait 84 articles, qui ont été par exemple analysés dans N. Nada, *Dallo Stato assoluto allo Stato costituzionale...*, Turin, 1980, p. 166-168.

8. A.C. Jemolo, *Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni*, 4ème éd., Einaudi, 1955, p. 69.

9. P.C. Boggio, *La Chiesa e lo Stato. Esposizione storico-critica dei rapporti fra la Santa Sede e la Corte di Sardegna dal 1000 al 1854*, Turin, 1854, vol. I, p. 243.

10. D'après T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, III, p. 208-209.

11. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, III, p. 209.

12. Cité par T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, III, p. 209-210.

13. La conduite des séminaristes d'après T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, III, p. 222-224.

14. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, IV, p. 168.

15. D'après l'ouvrage *Il Padre Durando. Vita, opere e virtù*, par F.M., prêtre de la congrégation de la Mission, Turin, 1888; longuement cité par T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, III, p. 227-229.

16. D'après le § *Feste nazionali*, MO 216/3-49.

17. MO 205/18-25.

18. Les MB III, 427 situent au temps de l'armistice du 9 août 1848 une campagne de presse dirigée contre don Bosco. Elles dépendent à cet endroit d'une note marginale imprimée en *Documenti* III, 296. Il y eut des campagnes de ce genre. Mais dater celle-ci du mois d'août 1848 n'est qu'une hypothèse.

19. Le 17 mars, on apprend à Turin l'insurrection de Milan: les Milanais demandent l'assistance du Piémont; les volontaires affluent; le 23 mars, Charles-Albert se décide à intervenir... En juillet, alarme à la suite d'insuccès militaires; les 24 et 25 juil-

let, défaite de Custoza; retraite des Piémontais qui ont abandonné Milan; le 9 août, armistice.

20. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 386-387.

21. *Storia ecclesiastica per uso delle scuole utile ad ogni stato di persone*, compilata dal sacerdote Bosco Gioanni, seconda ed., Turin, Speirani et Ferrero, 1848, p. 182.

22. Remarque du journal *Concordia*, 23 février 1848; citée par R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 292.

23. Les dates de naissance des journaux ont été empruntées à P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 342-343.

24. Phrases empruntées à A.C. Jemolo, *Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni*, éd. cit., p. 98-101.

25. *Civiltà cattolica*, ann. I, vol. I, 1850, p. 361.

26. Phrases empruntées à A.C. Jemolo, *Chiesa e Stato in Italia negli ultimi cento anni*, éd. cit., p. 92.

27. Don Bosco a raconté le fait en MO 219/1-17 et, oralement, le 27 novembre 1878. La *Cronichetta varie mani* de G. Barberis l'a enregistré. Voir FdB 847 A4 et sv.

28. Je me sers dans ce paragraphe de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 344-346, et du premier numéro de «l'Amico della gioventù» (reproduit en OE XXXVIII, p. 289-298 et 327-330), le seul qui ait été retrouvé.

29. Don Lemoyne écrivit: «Il chercha donc quelques collaborateurs, forma avec eux une commission et annonça le programme d'un petit journal politico-religieux intitulé l'*Amico della gioventù*» (MB III, 479/25-32).

30. On lisait textuellement: «Le caractère du journal et de celui qui l'écrit est parfaitement étranger à tout esprit de parti, de litige, de contestation et de toute forme d'aigreur. On n'y trouvera ni âpres disputes, ni débats rageurs. Il cherchera seulement à éclairer et à prémunir la jeunesse contre tout ce qui pourrait malheureusement obscurcir les vérités de la foi, corrompre les bonnes mœurs ou fourvoyer le peuple sur des chemins ténébreux et fallacieux.»

31. Précisions empruntées à P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 346.

32. *Il Cristiano guidato alla virtù ed alla civiltà secondo lo spirito di san Vincenzo de' Paoli*. Opera che può servire a consecrare il mese di luglio in onore del medesimo santo, Turin, Paravia et comp., MDCCCXLVIII, 288 p. L'ouvrage, anonyme en 1848, fut signé par don Bosco dans ses rééditions de 1877 et de 1887.

33. Voir, entre autres, l'étonnant hommage *Al glorioso S. Vincenzo de' Paoli*, *op. cit.*, p. 282-286, qui est un torrent d'admiration, au reste certainement recopié sur une source non identifiée.

34. *Il Cristiano guidato...*, p. 3.

35. *Il Cristiano guidato...*, p. 4.

36. A. Giuseppe Ansart, *Lo spirito di S. Vincenzo de' Paoli, ossia Modello di condotta proposto a tutti gli ecclesiastici, religiosi e fedeli nelle sue virtù, nelle sue azioni e nelle sue parole*, prima versione italiana, Gênes, Antonio Beuf, 1840, 2 vol., XXIII-300 et 324 p.

37. Il fut successivement mauriste bénédictin, puis de l'ordre de Malte, enfin sécularisé. Voir P. Denis, «Ansart, André-Joseph», DHGE, t. III, 1924, col. 428.

38. Ce long appendice dans la traduction italienne, II, p. 259-330.

39. Sa préface disait: «... tout ce qui sera exposé au cours de ces considérations a été littéralement emprunté à sa biographie et à l'ouvrage intitulé: *Lo spirito di S. Vincenzo de' Paoli...*» (*Il Cristiano guidato...*, p. 3-4).

40. *Il Cristiano guidato...*, p. 227.
41. Troyes, 1711.
42. *Il Cristiano guidato...*, p. 87-88.
43. *Il Cristiano guidato...*, p. 93.
44. *Il Cristiano guidato...*, p. 90.
45. «Regalo di Pio IX a' giovanetti degli oratori di Torino», *L'Armonia*, 26 juillet 1850.
46. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 337-339, 345.
47. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 423.
48. Sur ces événements, voir R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 341-348.
49. Il mourra en Portugal quelques mois plus tard.
50. Ces phrases sur un personnage qui joua pendant trente ans un rôle majeur au pays de don Bosco, dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 383.
51. D'après R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 383-384.
52. 123 modérés, 38 centre gauche et 43 gauche, selon R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 411-413.
53. *Il Conciliatore torinese*, n. 78, 2 juillet 1848; cité par G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi...*, t. I, p. 73.
54. *Gazzetta del popolo*, n. 54, 17 août 1848. D'après G. Tuninetti, «L'immagine di don Bosco nella stampa torinese...», dans *Don Bosco nella cultura popolare...*, dir. F. Traniello, Turin, 1987, p. 210.
55. Voir, *ci-dessus*.
56. Don Bosco, apparemment entraîné par le jeu de mots: sermon *moral*, contenu *immoral*, ne condamnait pas pour autant au nom de la morale la liberté, l'émancipation et l'indépendance!
57. Le récit en MO 219/1-44.
58. C'est du moins ce que nous apprend une copie allographe qui a été conservée en ACS 132, Oratoire S. Luigi à Turin, FdB 1989, B3-4.
59. Original en ACS 132, Oratoire S. Luigi à Turin, FdB 1989 B3.
60. G. Bonetti a consacré tout un chapitre de sa *Storia dell'Oratorio* (*Bollettino salesiano*, mai 1880, p. 13-16) à l'ouverture du deuxième *oratorio festivo* de don Bosco. Don Lemoyne a utilisé son récit en MB III, 265/1 à 270/8 et 281/1 à 284/28.
61. Voir MO 214/51-55; ainsi que E. Reffo, *D. Giovanni Cocchi e i suoi artigianelli*, Turin, 1896, p. 11.
62. G. Brosio, *Relazione* I, p. 3-5.
63. «L'oratorio di S. Francesco di Sales», *L'Armonia*, 2 avril 1849.
64. Lorenzo Gastaldi, que nous retrouverons souvent dans la vie de don Bosco, était né à Turin le 18 mars 1815 dans une famille bourgeoise originaire de Chieri. Prêtre en 1837, il fut agrégé comme professeur au *Collegio Teologico* de la ville dès l'année suivante. En 1841, il commença de prendre parti pour Antonio Rosmini dans la polémique qui se développait autour de lui. Son admiration pour Rosmini le fit entrer dans l'Institut de la Charité de ce fondateur (1851). Mais il en sortit en 1862. Sa mère et l'une de ses sœurs aidaient don Bosco au Valdocco. Sur lui, voir l'ouvrage remarquable de G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi, 1815-1883*, Rome, éd. Piemme, 1983-1988, 2 vols.
65. «L'oratorio di S. Francesco di Sales in Torino», *Il Conciliatore torinese*, 2 (1849), samedi 7 avril; article reproduit dans *Don Bosco educatore. Scritti e testimonianze*, dir. P. Braido, Rome, LAS, 1992, p. 46-49.
66. Casimiro Danna, dans le *Giornale della società d'istruzione e d'educazione*,

ann. I, vol. I, 1849, juillet, p. 459-460; article reproduit dans *Don Bosco educatore...*, (référé n. 65, *ci-dessus*), p. 52-55. — Casimiro Danna (1806-1884), natif de Mondovì, auteur de textes scolaires sur la langue et la littérature italiennes, professeur de pédagogie à l'université de Turin en 1845, nommé à la chaire des belles-lettres en 1847.

67. Datée de septembre 1848 en MB III, 341.

68. Datée de novembre 1849 en MB III, 576-578.

69. Miracle daté de 1849 en MB III, 495/20 à 500/30.

70. Dans le cas du garçon ressuscité don Bosco racontait une anecdote provenant de la vie de saint Philippe Néri. Voir mon article «Autour de six logia attribués à don Bosco dans les *Memorie biografiche*», RSS X (1991), p. 38-60.

71. G.B. Lemoyne, *Vita del venerabile servo di Dio Giovanni Bosco...*, I, 1914, p. 424.

72. Peut être vérifié, par exemple, par la transposition en MB III, 493/15 à 495/19 de Brosio, *Relazione* II, p. 10-14, sur les capacités divinatoires et thaumaturgiques de don Bosco, au reste certaines selon le témoin.

73. Adapté en MB IV, 215/1-4.

74. G. Brosio, *Relazione* I, p. 12.

75. G. Brosio, *Relazione* I, p. 6; transposé en MB V, 671.

76. G. Brosio, *Relazione* I, p. 12-13.

77. G. Brosio, *Relazione* I, p. 6 bis.

78. G. Brosio, *Relazione* I, p. 11; cité en MB III, 476/1-14.

79. MO 206/51-56.

80. MO 220/5-15.

81. G. Brosio, *Relazione* I, p. 9-10.

82. MO 221/16-22.

83. MO 221/27 à 222/44.

84. Je m'inspire étroitement ici de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 110.

85. ACS 123, Cocchi, imprimé original.

86. Je suis ici G. Martina, *Pio IX (1846-1850)*, Roma, 1974, p. 287-305.

87. G. Martina, *Pio IX (1846-1850)*, éd. cit., p. 306-376.

88. D'après MO 213/33.

89. L'événement a été raconté l'année suivante dans le *Breve ragguaglio della festa fattasi nel distribuire il regalo di Pio IX ai giovani degli oratorii di Torino*, Turin, Eredi Botta, 1850, p. 4-9. On suit ici de préférence l'article écrit au lendemain de l'événement: «L'Oratorio di S. Francesco di Sales», *L'Armonia*, 2 avril 1849. Le récit copieux des MB III, 507-514 dépend de la *Storia dell'Oratorio* de Giovanni Bonetti (*Bollettino salesiano*, novembre 1880, p. 7-10).

90. L'article de *L'Armonia* disait: 35 lires. Le chiffre fut ensuite rectifié.

91. L'article de *L'Armonia* du 2 avril 1849 ne signalait pas cet hymne à Pie IX. Ses quatre strophes sont attribuées au théologien Giacinto Carpano par la *Storia dell'Oratorio* (*art. cit.*, p. 9).

92. *Storia ecclesiastica per uso delle scuole utile ad ogni stato di persone*, compilata dal Sacerdote Bosco Gioanni, 2ème éd., Turin, Speirani et Ferrero, 1848, 196 p.

93. G. Brosio, *Relazione* I, p. 2.

94. La proposition du mètre unité fondamentale avait été faite à l'Assemblée nationale le 17 mars 1791. En juillet 1837, le gouvernement de la monarchie de Juillet, dominé par des gens d'affaires partisans résolus d'un système simplificateur des cal-

culs, décida qu'à compter du 1 er janvier 1840 tous les poids et mesures autres que ceux établis par les lois du 18 germinal an III et du 19 frimaire an VIII constitutives du système métrique décimal seraient interdites sous les peines portées par l'article 479 du code pénal.

95. D'après R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. II, p. XII-XV.

96. La première édition n'a pas été retrouvée. D'après *L'Armonia* du 1 er juin 1849, elle était intitulée: *Il Sistema metrico ridotto a semplicità per uso degli artigiani e della gente di campagna preceduto dalle quattro prime operazioni dell'aritmetica*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, G.B. Paravia, 1849.

97. L'hypothèse d'une première édition en 1846, encore soutenue par P. Stella dans *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. I, p. 232, note 13, a été abandonnée à la suite d'une relecture des recensions du petit ouvrage dans le journal *L'Armonia*. *Il Sistema metrico* eut deux éditions en 1849, l'une fin mai, signalée par le journal dans son numéro du 1 er juin, l'autre «trois mois» après, fin août, signalée dans celui du 29 août. P. Stella a mentionné ces deux éditions de 1849 dans *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 337.

98. Formules de *L'Armonia*, recension du 1 er juin 1849.

99. Comme il le reconnaissait dans son *Avvertenza* (*Il sistema metrico...*, 2 ème éd., p. 4).

100. D'après *Il Conciliatore torinese*, samedi 9 juin 1849. Cet article a été reproduit dans *Don Bosco educatore. Scritti e testimonianze*, dir. P. Braido, éd. cit., p. 50-51.

101. *Il sistema metrico...*, 2 ème éd., p. 17.

102. *Il sistema metrico...*, 2 ème éd., p. 21, 34.

103. G. Brosio, *Relazione* I, p. 2.

104. D'après l'articulet de *L'Armonia*, 17 décembre 1849.

105. Description du spectacle dans la *Storia dell'Oratorio, Bollettino salesiano*, décembre 1880, p. 6; et, de là, en MB III, 599-601. – Il s'agissait probablement, de quelque manière, des huit *Dialogues sur le système métrique*, dont les manuscrits, soit autographes, soit corrigés par don Bosco, ont été conservés dans les archives salésiennes (ACS 132; FdB 348-349). Ils ont été édités en *Documenti* III, 235-263, et, de là, en MB III, 623-652.

106. La participation active de don Bosco à des exercices spirituels pour les jeunes abandonnés organisés au temps de Noël de cette année 1849 dans l'église de la Miséricorde à partir du 22 décembre (cfr. MB III, 606-608) est douteuse.

Chapitre VIII.

La consolidation de l'oratoire Saint François de Sales

Le Plan de Règlement de l'oratoire S. François de Sales

Don Bosco consolida de plusieurs manières son oratoire du Valdocco au début des années 1850.

Le «Plan de Règlement de l'oratoire S. François de Sales au Valdocco» contribua-t-il à cette maturation dans la formule conservée qui était tout entière de sa main?[1] Il est permis d'en douter, car ce projet ne fut jamais intégralement appliqué. Nous ne sommes même pas assurés que ce texte, peut-être rédigé dès 1847 ou 1848 pour témoigner de la solidité de l'institution du Valdocco dans le monde des oratoires turinois,[2] mais dont les copies conservées les plus anciennes datent des années 1860 et 1870, ait jamais été communiqué tel quel aux intéressés, les collaborateurs de don Bosco et les oratoriens du Valdocco. Il renferme toutefois, sur l'œuvre ouverte de don Bosco, d'intéressantes orientations, encore que peut-être parfois dirigées par un ou des règlements antérieurs de cette sorte d'institution.[3]

Le «Plan de Règlement» de don Bosco avait deux parties, l'une destinée à l'encadrement, l'autre surtout aux enfants. Les chapitres de la première partie concernaient successivement le recteur, le préfet, le directeur spirituel, l'assistant, les sacristains, le moniteur, les *invigilatori* (veilleurs plus que surveillants), les catéchistes, l'archiviste ou chancelier, les *pacificatori*, les chantres, les régulateurs de la récréation, les patrons ou protecteurs; le dernier spécifiait les «tâches communes à tous les employés de l'oratoire». La deuxième partie traitait des conditions d'acceptation, du comportement (*contegno*) des jeunes en récréation, à l'église et hors de l'oratoire, des pratiques religieuses, notamment de la confession et de la communion qui avaient droit à un chapitre particulier de douze articles, de la matière des prédications,

des pratiques particulières de piété, enfin de la compagnie de S. Louis de Gonzague.

Don Bosco trouvait à la première page des accents personnels pour expliquer la raison d'être de son œuvre du Valdocco. Après avoir d'abord écrit un peu laconiquement: «Le but de cet oratoire est de retenir la jeunesse les jours fériés par une agréable et honnête récréation après qu'elle ait assisté aux cérémonies liturgiques», il crut bon de commenter les trois éléments de sa définition sur une feuille volante à intégrer dans l'article.

«On dit: 1° *Retenir la jeunesse les jours fériés*, parce que l'on a particulièrement en vue la jeunesse ouvrière, qui, surtout les jours fériés, est exposée à l'oisiveté et aux mauvaises compagnies, lesquelles, à la manière de deux canaux, mènent à tous les désordres. Cependant on ne refuse pas les *studenti* (comprendre: les élèves de l'enseignement secondaire) qui voudraient y venir aussi bien les jours fériés que durant les vacances. — 2° *Une agréable et honnête récréation*, capable de récréer, non d'opprimer, et adaptée aux individus qui y prennent part. — 3° *Après qu'elle ait assisté aux cérémonies liturgiques*. Le but primordial recherché est l'instruction morale et religieuse et l'initiation aux *massime* (comprendre: leçons, directives...) de notre sainte religion catholique. Le reste est accessoire, pour attirer [la jeunesse].»

Comme les «patronages» français contemporains, l'oratoire S. François de Sales était un lieu de préservation de la jeunesse ouvrière tentée par la rue et ses mauvaises fréquentations. Don Bosco tenait à la liberté des divertissements dans son oratoire. Son refus curieux des récréations «opprimantes» pourrait être une critique voilée de l'embrigadement par l'éducation physique, la gymnastique et la préparation militaire, en honneur chez don Cocchi. Enfin la fonction catéchistique de l'oratoire était soulignée de deux traits. Don Bosco n'ignorait pas qu'une œuvre de ce genre tendait à réserver la première place au divertissement (la récréation), il mettait en garde contre un abus (dans sa conception des choses) prévisible.

Les leçons aux cadres, en particulier aux prêtres, ne manquaient pas dans ce règlement, que nous croirions (à tort) destiné aux jeunes. La charité, la douceur, la patience, la bienveillance mutuelle et la confiance «envers le recteur» étaient vivement recommandées aux responsables, que le texte rassemblait en une «congrégation», ayant saint François de Sales pour modèle. L'insistance de don Bosco à réclamer aux éducateurs une confiance manifeste envers le recteur, c'est-à-dire envers lui-même, ne pouvait s'expliquer que par des discordes inter-

nes... Un chapitre inattendu de la deuxième partie sur la «matière des prédications et des instructions» dégageait divers principes de don Bosco sur la communication religieuse avec la jeunesse.[4] L'orateur doit toujours tenir compte de l'auditoire, de sa capacité d'attention, de ses connaissances, de ses besoins et de ses intérêts. Ses discours ne devraient jamais être longs et excéder la demi-heure. Don Bosco semblait se méfier de ses collaborateurs théologiens patentés. Que les prédicateurs restent toujours compréhensibles et utiles aux auditeurs. On parlera piémontais, car, qui connaît l'italien comprend le piémontais, tandis que l'inverse n'est pas vrai. «Notre saint François de Sales dit qu'il vaut mieux que le prédicateur se laisse désirer plutôt que de jamais ennuyer.» «La jeunesse a besoin, elle désire même écouter, mais elle ne doit jamais être lassée (*litt.*: opprimée).» Le prédicateur sera concret et imagé. Il recourra souvent aux comparaisons (mais attention aux comparaisons ridicules!) et aux *esempi*, ceux-ci empruntés de préférence – comme don Bosco le faisait lui-même dans les années 1840 – à l'histoire sainte et à l'histoire de l'Eglise. Toute sa vie, don Bosco recommandera les *esempi* aux éducateurs de la jeunesse.

Un jour viendra où ce «Plan de Règlement de l'oratoire S. François de Sales» sera imprimé et publié sous le titre de «Règlement de l'oratoire S. François de Sales pour les externes.»[5] Beaucoup moins travaillé et retravaillé que son frère cadet, le «Projet de Règlement pour la maison annexe», don Bosco ne croira pas pouvoir le généraliser aux divers «oratoires» (au sens primitif de ce terme) de sa congrégation. Ce «Plan de Règlement de l'oratoire» était un essai de jeunesse sur une idée plus que sur une réalité vivante.

L'affermissement de l'œuvre locale

Don Bosco chercha longtemps, quoique d'abord sans succès durable, de jeunes auxiliaires pour son œuvre. «J'entrepris, racontait-il dans ses *Memorie dell'Oratorio*, d'en prendre avec moi à la campagne pour des vacances dans mon village de Castelnuovo; j'en invitais certains à déjeuner; d'autres, le soir, à lire ou à écrire un texte quelconque (...) J'usais de tous les moyens dans l'intention précise d'étudier, de connaître et de choisir des gens qui aient des aptitudes et de la propension pour la vie commune, afin de les recevoir avec moi dans ma maison.» En 1848, il organisa dans le même but une retraite spirituelle de six jours à l'oratoire même. Une «cinquantaine de jeunes» y participè-

rent. Ils mangeaient en sa compagnie; mais, faute de lits en quantité suffisante, une partie rentraient chez eux pour la nuit. Don Bosco estimait que cette retraite avait été fructueuse.[6] Carlo Gastini, l'un des retraitants, lui restera fidèle, avec quelques éclipses, il est vrai. L'expérience fut répétée en juillet 1849.[7]

Des cérémonies ou manifestations religieuses consolidaient l'humble institution. Les premières années, c'était la messe au sanctuaire de la Consolata, vers lequel, bravant le respect humain, les oratoriens se rendaient en chantant processionnellement;[8] dans les mêmes conditions, la visite, le jeudi saint, des «saints sépulcres», c'est-à-dire des autels magnifiquement ornés du saint sacrement;[9] la cérémonie du «lavement des pieds», le soir de ce même jour, pour commémorer le geste de Jésus lavant les pieds de ses apôtres: après la liturgie, les douze enfants, qui avaient représenté les douze apôtres, participaient à un «repas frugal» et rentraient chez eux ravis, chacun avec son petit cadeau; le vendredi saint, le chemin de la croix, depuis que ses quatorze stations avaient été inaugurées dans la chapelle de l'oratoire... «De cette façon, notre humble oratoire allait se consolidant», concluait don Bosco.[10]

Durant la première partie de septembre 1850, il affermit un peu plus son œuvre par des exercices spirituels d'une semaine, organisés non pas sur place, mais hors de Turin, dans le séminaire de Giaveno.[11] Le curé de l'endroit, don Innocenzo Arduino, qui avait été professeur de théologie de Giovanni, prêchait les méditations, le théologien Giorda (le jeune, précisait don Bosco) les instructions. Les paroissiens de Giaveno pouvaient participer à la retraite. Don Bosco, qui comptait cent cinq présences à table, avança un chiffre total de cent trente assistants. L'ambiance était sérieuse, jugeait-il. La lettre qu'il écrivait le 12 septembre à don Borel expliquait que – ce jour-là tout au moins – les garçons ne profitaient pas pour se divertir de la récréation qu'on leur octroyait l'après-midi entre 4 h et 5 h: ils se retiraient pour réfléchir. La dernière journée, pour le retour à Turin, fut très remplie. Dans la matinée, un joyeux pèlerinage au sanctuaire relativement proche de San Michele, clôtura la retraite elle-même. Au couvent voisin, on se restaura: polenta, charcuterie... Puis nos retraitants, chantant, sautant, gambadant, conversant, redescendirent dans la direction de Turin. Mais, inexorables, les kilomètres s'ajoutaient aux kilomètres. Aussi, quand la troupe atteignit Rivoli, la nuit tombait et la plupart étaient exténués. Don Bosco dut se mettre en quête de voitures pour emporter son monde à destination. Une quin-

zaine de courageux seulement (qui n'y avaient pas trouvé place!) terminèrent le voyage à pied avec le *bersagliere*, que cinquante kilomètres en une journée n'effrayaient pas.[12] Cette retraite fermée d'une centaine d'adolescents constituaient quand même un bel exploit spirituel.

La fête des chapelets de Pie IX (21 juillet 1850)

Avec les retraites et les excursions, les fêtes rapprochaient et réconfortaient les esprits des oratoriens. Celle du cadeau de Pie IX, en juillet 1850, soigneusement orchestrée par don Bosco, fit beaucoup de bruit.[13] Quand il avait transmis à Rome, l'année précédente, l'argent du denier de S. Pierre recueilli en Piémont, le nonce de Turin Antonucci avait souligné l'offrande du Valdocco et les expressions de vénération au souverain pontife qui l'accompagnaient. Le pape, très touché, avait aussitôt accordé une bénédiction particulière à don Bosco et à chacun de ses enfants.[14] Ce geste ne lui avait pas paru suffisant. Quand il entama son voyage de retour de Gaète à Rome au début d'avril 1850,[15] par l'entremise de Mgr Antonelli il fit expédier à don Bosco pour ses «petits artisans» deux paquets de chapelets bénits par ses soins.[16] Don Bosco solennisa au maximum le cadeau du pape. La distribution des soixante douzaines de chapelets donna lieu à une grande fête au Valdocco le dimanche 21 juillet qui suivit.

Ce matin-là, les jeunes oratoriens de S. Luigi et de l'Angelo Custode confluèrent vers l'oratoire S. François de Sales. Leurs camarades de l'endroit les y attendaient. Trop exiguë, la chapelle ne put recevoir qu'une partie de la foule. Le P. Barrera prononça un discours approprié, dans lequel il exalta la piété mariale du pape. Et, après l'office, qu'une bénédiction du saint sacrement avait conclu, les assistants, «jeunes et vieux, de haute et de basse condition, clercs et prêtres», défilèrent l'un après l'autre devant l'autel pour recevoir leur chapelet des mains du chanoine Giuseppe Ortalda, qu'entouraient le chapelain royal Giuseppe Eligio Simonino et le P. Barrera. La fête continua en plein air autour des personnalités invitées. Dans un discours – certainement écrit par don Bosco – un jeune exprima les sentiments de reconnaissance filiale de ses camarades envers le souverain pontife. Nos oratoriens étaient remplis de «confusion» à l'idée que «le successeur du prince des apôtres, le chef de la religion catholique, le vicaire de Jésus Christ» avait pensé à eux, pauvres petits artisans, parmi les innombrables soucis du gouvernement du monde catholique. Leur

gratitude était immense. Ils souhaitaient (ou don Bosco leur faisait souhaiter): «Que jamais nos lèvres ne s'ouvrent pour proférer un seul mot qui puisse déplaire à un tel bienfaiteur, que jamais nos cœurs ne conçoivent une pensée indigne de la bonté d'un père aussi tendre!» Avec ferveur, ils réaffirmaient qu'ils voyaient en lui «le successeur du prince des apôtres, le chef de la religion unique et véritable, la religion catholique». Les *illustrissimi signori*, à qui le discours s'adressait, étaient priés, s'ils le pouvaient, de faire parvenir ces sentiments au «hiérarque suprême». Les oratoriens turinois leur en seraient, disait le garçon, éternellement reconnaissants «devant Dieu et devant les hommes». Quand il eut fini de parler, tandis que des jeunes offraient un bouquet de fleurs aux *illustrissimi*, d'autres chantaient en l'honneur du pape quatre strophes de circonstance; et la foule criait: *Vive Pie IX! Vive le vicaire de Jésus Christ!* Les garçons démontrèrent leurs capacités. Brosio le *bersagliere* avait exercé les oratoriens aux manœuvres militaires. Il avait imaginé pour ce jour-là le spectacle de l'assaut d'une forteresse. Les enfants s'en donnèrent à cœur joie. Brosio prétendra que les généraux du roi de Sardaigne chantèrent les louanges de «la grande armée de Sa Majesté Don Bosco, empereur du Valdocco.»[17]

L'œuvre, encore mesquine, de l'oratoire S. François de Sales, peuplée de centaines d'enfants et d'adolescents, remarquée par le pape lui-même et capable d'une fête relativement brillante, prenait de l'allure ce dimanche de juillet 1850. A la même époque, son directeur révélait aussi à ses compatriotes un tempérament batailleur, qu'ils ne lui connaissaient pas encore.

L'amorce d'une polémique

Giovanni Bosco avait lutté pour vivre, apprendre et devenir prêtre. Puis il s'était débattu pour faire aboutir ses projets personnels d'apostolat. En 1850, il engagea, dans le domaine public cette fois, une guerre idéologique destinée à durer. Un factum de vingt-quatre pages, dont il signait l'introduction (et qui était tout entier son œuvre), alertait bruyamment le monde catholique: «Peuples catholiques, ouvrez les yeux, on vous tend de très graves embûches en tentant de vous éloigner de la seule véritable, de la seule sainte religion, qui ne subsiste que dans l'Eglise de Jésus Christ.»[18] Quatre paragraphes sur les six qui composaient le texte désignaient les agresseurs des catholiques. Les protestants, nommément les vaudois, les trompaient grave-

ment. S'ils n'y prenaient garde, ils échoueraient bientôt hors de l'arche de la seule véritable Eglise et se perdraient pour l'éternité.

Don Bosco visait surtout un petit groupe de chrétiens piémontais, devenus tout à coup entreprenants à Turin. Les vaudois, au nombre de vingt-deux mille environ, habitaient, à l'ouest de la ville et dans la province de Pinerolo, les trois vallées alpestres de Luserna, Perosa et S. Martino. Jusqu'en 1848, le Piémont avait traité ces non-catholiques en citoyens de deuxième zone. Militaires, ils ne pouvaient pas dépasser le grade de sous-lieutenant; dans l'administration, les postes de commandement leur étaient inaccessibles: ils ne progressaient pas au-delà des charges de secrétaires, de notaires et de médecins. A peine tolérés hors de leurs vallées, dans le reste du Piémont les achats de maisons ou de terres leur étaient strictement interdits; et là l'observation des fêtes catholiques leur était rigoureusement imposée.[19] Le décret royal du 17 février 1848 avait (à peu près) effacé ces inégalités sociales et les vaudois avaient commencé de jouir de la liberté religieuse. Mais, au gré de la hiérarchie catholique, ils avaient aussitôt exagéré. Les évêques jugeaient le dynamisme de certains de leurs pasteurs intolérable dans un pays officiellement catholique.

L'histoire des vaudois selon le pasteur Amedeo Bert

En 1849, l'un de ces pasteurs, le ministre du culte Amedeo Bert, qui exerçait à Turin la fonction d'aumônier des légations des pays protestants (Grande-Bretagne, Prusse), publia un gros ouvrage apologétique présentant à sa façon leur histoire et leur doctrine.[20] Il y défendait, paraît-il, «la sainte cause de la tolérance et de l'amour» par la peinture «des longs malheurs des vaudois, des odieuses et lamentables conséquences des préjugés des populations, de l'intolérance de la papauté des temps anciens et de l'autoritarisme non dénué de faiblesse des gouvernants d'une époque révolue.»[21] Si la «sainte cause» était admirable, le moyen de la servir était risqué. Cette histoire des vaudois, donnés pour victimes de la méchanceté et de la brutalité catholiques, allait obligatoirement heurter le camp opposé, dont notre don Bosco se voudrait bientôt l'un des champions.

Amedeo Bert avait essayé de reconstituer l'histoire tourmentée des vaudois des origines chrétiennes à l'année 1848. Son livre expliquait chemin faisant leur doctrine religieuse.

Il datait le début du mouvement, non pas de saint Paul ou de saint Jacques, comme certains enthousiastes du valdisme, mais tout au

moins de l'empereur Constantin, quand, écrivait-il, le dogme, le gouvernement et les cérémonies de l'Eglise du Christ commencèrent de perdre leur «pureté» primitive. Des chrétiens lucides résistèrent alors à cette évolution peu évangélique. Au cours du premier millénaire, les «vaudois» et d'autres habitants des Alpes n'acceptèrent pas de se soumettre au régime papal dans le «diocèse d'Italie». Ceux qui croient que les vaudois constituent «les représentants les plus authentiques de l'Eglise catholique primitive ne sont donc ni des *goffi* (sots) ni des menteurs.»[22] Il y avait eu, avant, au douzième siècle, Pierre «il Valdo», des vaudois qui avaient conservé tous les dogmes et toutes les cérémonies du christianisme primitif. Mais, par la suite, les papes du moyen âge et leurs inquisiteurs encouragèrent les calomnies à leur encontre: ils furent accusés d'hérésie et de sorcellerie, alors que, dans sa simplicité voulue, la religion vaudoise ne prétendait que former les gens aux bonnes mœurs. Son schisme d'avec l'Eglise romaine fut, dans les temps anciens, plus «moral et sacerdotal que dogmatique». Les vaudois eussent vécu en paix dans le midi de la France, en Bohème et en Apulie, si les papes ne les avaient pas tyrannisés. Car, au moyen âge, «leur histoire fut celle d'un délire permanent de la papauté.»[23] De leur côté, les empereurs et les magistrats locaux persécutaient les vaudois des Vallées piémontaises, qu'ils considéraient comme rebelles.[24] Grand fut donc l'enthousiasme des vaudois de partout, quand, face à l'ignorance et à la corruption du clergé, au phénomène de la vente des indulgences et à d'autres abus que le Saint-Siège tolérait, Luther revint au christianisme de l'Evangile et rappela que «le pape n'est pas infaillible.»[25] Malheureusement, leur rapprochement avec les réformés à la fin du seizième siècle déclencha une interminable série de persécutions des habitants des Vallées. Des centaines d'entre eux furent chassés des terres de leurs ancêtres[26] et durent chercher refuge en Suisse, puis en Allemagne.[27] La Révolution française améliora peu le sort des vaudois entre 1800 et 1830.[28] Seul, l'avènement en 1831 du roi Charles-Albert, qui avait été sous la Révolution l'élève à Genève du ministre Vaucher, professeur à l'académie protestante du canton, amorça une lente évolution. Enfin, sous un pape réformateur, tandis qu'une nouvelle ère politique commençait en Italie et malgré la résistance de quelques membres de la hiérarchie, l'édit d'émancipation des vaudois fut approuvé par le roi du Piémont le 27 février 1848, jour dont l'anniversaire serait «à jamais solennisé dans les Vallées.»[29] «L'émancipation civile et politique des vaudois fut, sous Charles-Albert, un geste de grâce, mais surtout de bien tardive

justice», remarquait Amedeo Bert. Il est vrai, ajoutait-il, décidé à stigmatiser les véritables ennemis du valdisme, c'est-à-dire les papes de Rome, que «les princes de Savoie n'avaient persécuté les vaudois que sur l'instigation des chefs d'un faux catholicisme». «Le vrai catholicisme ne peut être persécuteur.» En 1848, l'histoire des vaudois était entrée dans une nouvelle phase. Mais, que l'Eglise romaine se rassure, ces vrais catholiques ne prétendaient pas partir à sa conquête, parce qu'ils avaient recouvré la liberté. Leurs vœux étaient désintéressés. Amedeo Bert souhaitait au terme de son histoire: «Puisse un jour l'Italie devenir, non pas vaudoise ou catholique romaine, mais purement chrétienne!»[30]

Selon le pasteur Bert, leur porte-parole, les vaudois professaient donc le pur christianisme de l'Église primitive. Jésus avait seulement prêché «le dogme», donné «l'exemple de la vertu, du sacrifice et de l'amour», et, par sa mort, «rendu à la famille humaine sa liberté première». Les fidèles des trois premiers siècles ignoraient les lieux de culte spéciaux et les ordres hiérarchiques, leurs communautés étaient indépendantes et, seuls, les «liens sacrés de la foi et de la charité» les réunissaient. Les évêques et autres ministres ne possédaient alors ni richesses ni autorité temporelle; les assemblées chrétiennes consistaient à lire et à expliquer en langue courante les saintes écritures, puis à chanter les louanges du Seigneur. Les fidèles ne fêtaient que le dimanche, quelques jours de jeûne et les anniversaires des moments les plus «solennels» de la vie de Jésus.[31] Les vaudois vénéraient la Bible, croyaient à la vérité du symbole des apôtres et à l'enseignement des quatre premiers conciles; mais ils repoussaient toutes les innovations qui avaient troublé le christianisme des premiers temps: la primauté de Pierre, la suprématie du pape, l'autorité des évêques telle qu'elle avait été progressivement constituée, la hiérarchie sacerdotale, et, par conséquent, tout pouvoir clérical. S'ils pratiquaient le baptême et l'eucharistie, ils n'acceptaient pas les cinq autres sacrements du catholicisme, jugés par eux «anti-apostoliques et anti-scripturaires». Les rites du mariage, la burette et l'étole de l'ordre, le vêtement blanc, l'huile, le baume et le signe de croix de la confirmation, enfin les paroles accompagnant l'extrême-onction, leur paraissaient être des symboles, non seulement «étranges, inutiles et coupables», mais aussi «blasphématoires». Ils ne voulaient entendre parler ni de purgatoire ni de prières pour les défunts. L'invocation des saints leur paraissait être un geste «idolâtre». Jésus n'était-il pas l'unique médiateur entre Dieu et les hommes? Assurément la Vierge Marie fut

sainte, humble, pleine de grâce, mais d'une grâce incommunicable. En conséquence, ils rejetaient les images des saints, leurs reliques, les pèlerinages, l'eau bénite, la terre sainte des sépultures, la croix, les rameaux bénits, les vases d'autel et les ornements d'église.[32]

L'apologétique antivaudoise de don Bosco

En 1849-1850, cette Eglise prétendument pure et détachée de Rome, qui condamnait une foule de pratiques saintes que lui-même recommandait à ses jeunes, exaspérait don Bosco. Précédemment sa *Storia ecclesiastica* de 1845 et de 1848 avait traité les vaudois non sans dédain. Nous lisons:

«Les Vaudois eurent pour origine Pierre Valdo négociant de Lyon, qui, au cours d'un banquet, atterré par la mort subite de l'un de ses compagnons, exhorta tous les autres à une pauvreté volontaire, puis se mit lui-même à expliquer les divines Ecritures sans les avoir jamais comprises. – Il réprouvait le culte des saintes images, la confession auriculaire, l'extrême-onction, les indulgences, le purgatoire. Menacé dans sa propre patrie il ne se tut pas; au contraire, avec quelques vagabonds il se rendit en Savoie, puis dans la vallée de Lucerna près de Pinerolo, où on leur donna le nom de Barbets. Confondus à plusieurs reprises pour leurs erreurs, leur orgueil grandit encore; ils furent pour cela solennellement condamnés lors du onzième concile œcuménique, troisième du Latran, présidé par Alexandre III, concile auquel participèrent en 1179 plus de 300 évêques venus de tous les pays du monde catholique. Néanmoins ces esprits inquiets, qui continuaient a répandre la discorde partout où ils allaient, que beaucoup de conciles condamnaient, finirent par être très durement châtiés par l'empereur et les rois de France et d'Aragon. – Les vaudois s'unirent aux protestants, et formèrent ensuite une seule secte [avec eux].»[33]

Les vaudois ne constituaient alors à ses yeux qu'une secte d'hérétiques, témoins de la sottise entêtée d'un autre âge. Pierre Valdo en était le père. Les premiers vaudois avaient été, en matière religieuse, des ignorants prétentieux, que l'Eglise avait solennellement condamnés par les voix de l'archevêque de Lyon, du pape et de tout un concile œcuménique.[34] Ces rebelles, agents de discorde dans la société, avaient été les artisans de leurs propres malheurs. Quant à leur doctrine, elle ressemblait à celle des réformés, auxquels ils s'étaient sottement affiliés.

Le «réveil» des vaudois dans les Etats sardes, dont le livre d'Amedeo Bert témoignait, décida don Bosco à instruire leur procès en fonc-

tion de sa théologie (discutable) et de ses connaissances (pas toujours exactes) sur les origines et l'évolution historique de l'Eglise.[35] Il élargit la question aux divers «hérétiques», auxquels il associa les juifs, les musulmans et, à quelque degré, les incroyants. Le problème était abordé de haut. Le résultat de sa recherche, pas toujours cohérent à notre goût, parut en 1850 dans le factum des *Avvisi ai cattolici*; et, en 1853, dans le gros livre intitulé *Il Cattolico istruito nella sua religione* (Le Catholique instruit dans sa religion).[36]

Les *Avvisi ai cattolici*, apologie déterminée de l'Eglise catholique et romaine, condensaient en six paragraphes, par questions et réponses et à la manière d'un petit catéchisme, un enseignement sur «la véritable religion» alors habituel en milieu catholique. En suivant la chronologie, de la révélation fondatrice primitive on arrivait progressivement à l'existence d'une seule religion, la religion catholique, la seule que le Christ ait voulue. Don Bosco s'interrogeait d'abord sur la nature de la religion (§ I). La première réponse, qui traduisait de façon hasardeuse la «religion» par le «culte», boitait un peu.[37] Mais une confusion inhabituelle entre le culte et la foi («Le culte consiste à croire les vérités révélées par Dieu et à pratiquer sa sainte loi») replaçait aussitôt tant bien que mal le problème sur ses rails.

Don Bosco développait son argumentation. Le «culte» authentique – comprenez la vraie religion – fut révélé par Dieu au premier des hommes, Adam, et, après lui, aux patriarches et aux prophètes, à l'occasion par le ministère des anges. Des miracles garantissaient l'inspiration divine des prophètes; et les prophéties, «c'est-à-dire des prédictions sur l'avenir, qui se réalisèrent parfaitement», confirmaient la vérité de leurs révélations. Car Dieu seul, enseignait don Bosco, peut «opérer des miracles» et «connaître et faire connaître l'avenir» aux hommes.

La deuxième thèse portait sur l'unicité de la vraie religion (§ II). Les diverses religions, «celle des mahométans, celle des protestants, soit calvinistes, soit luthériens, et celle de l'Eglise catholique romaine», ne peuvent être également vraies. Une seule l'est, la religion de l'Eglise catholique romaine, «parce qu'elle seule conserve intacte la révélation divine, qu'elle seule fut fondée par Jésus Christ vrai Dieu et vrai homme, puis propagée par les apôtres et leurs successeurs jusqu'à nos jours et qu'elle seule possède les vrais caractères de la divinité.»[38] Les caractères de la «divinité» d'une Eglise, affirmait don Bosco, sont au nombre de quatre: «La véritable Eglise est une, sainte, catholique et apostolique.» Chacun de ces adjectifs était appli-

cable à l'Eglise romaine, qui, «seule, a ces caractères de la divinité». Et don Bosco de s'efforcer de montrer en quoi cette Eglise est une, puis sainte, puis catholique, enfin apostolique. L'apostolicité, telle qu'il la concevait, était doctrinale et institutionnelle, deux adjectifs que, d'ailleurs, il n'employait pas. La doctrine n'avait pas changé depuis les apôtres; et la succession apostolique permettait de remonter sans interruption, d'un pape à l'autre, du pontife régnant jusqu'à saint Pierre, que Jésus avait autrefois «établi prince des apôtres et chef de l'Eglise».

Après avoir dit les titres d'une Eglise, il fallait détruire les prétentions de ses concurrentes. Contrairement à l'Eglise romaine, continuait notre apologiste, «les églises des hérétiques n'ont pas les caractères de la divinité» (§ III). Il demandait: «Les églises des vaudois et des protestants ne peuvent-elles pas avoir les caractères de la véritable Eglise?», et répondait carrément: «Les églises des vaudois, des protestants et de tous les autres hérétiques n'ont pas les caractères de la véritable Eglise.» Et aussitôt, avec aplomb, il expliquait pourquoi elles en étaient dépourvues, dévoilant ainsi l'image caricaturale qu'il s'en faisait. «1° Elles ne sont pas *une*, puisqu'elles sont partagées en plusieurs divisions, la seule église protestante est divisée en plus de deux cents sectes. Où peut-il y avoir jamais unité de foi? – 2° Elles ne sont pas *saintes* parce qu'elles professent des idées (*litt.*: des choses) qui répugnent à l'Evangile, qui répugnent à Dieu même. – 3° Elles ne sont pas *catholiques*, parce qu'elles sont restreintes en quelques endroits et qu'elles changent de doctrine selon les temps. – 4° Elles ne sont pas *apostoliques*, parce qu'au lieu de professer, elles rejettent la doctrine des apôtres et ne sont pas unies au pontife romain, qui est successeur de saint Pierre, chef et prince des apôtres.»[39] Dans une unique question complémentaire à cette thèse, il insistait sur l'apostolicité de la doctrine catholique, au sens de la non-évolution de ses «vérités», argument pour lui décisif dans ses discussions avec les vaudois. «... les vérités évangéliques qui furent prêchées par Jésus Christ et par les apôtres sont celles-là mêmes qui ont été prêchées en tous les temps et que l'on prêche présentement dans l'Eglise catholique, apostolique et romaine.»

Un quatrième paragraphe des *Avvisi ai cattolici* démontrait avec une assurance qui deviendrait un jour peu compréhensible, que «les Eglises des hérétiques ne relèvent pas de l'Eglise de Jésus Christ» (§ IV), parce qu'elles furent fondées par des hommes sans mandat: Mahomet, Pierre Valdo, Calvin et Luther. Ces gens «propagèrent par

la violence et le libertinage une religion qui desserre le frein de tous les vices et de tous les désordres.» Leurs adeptes n'appartiennent pas à l'Eglise de Jésus Christ, «mais, comme dit saint Jérôme, sont dans la synagogue de l'Antichrist, c'est-à-dire dans une Eglise opposée à celle de Jésus Christ.» Don Bosco enfermait les vaudois dans la «synagogue de l'Antichrist».

Aux vaudois et autres protestants qui prétendent être dans la véritable Eglise parce qu'ils croient au Christ et à l'Evangile, il faut répliquer que ce n'est pas vrai (§ V).[40] En effet, ils ne croient pas «à tout ce que le Christ enseigne dans son Evangile»; ils «ne croient pas au pontife romain, que Jésus Christ lui-même a établi pour gouverner son Eglise.» En outre, leur liberté d'interprétation de l'Evangile les mène tout droit à l'erreur. Les protestants – vaudois, calvinistes ou luthériens – sont «les membres d'un corps sans tête, des brebis sans pasteur, des disciples sans maître, séparés qu'ils sont de la fontaine de la vie, qui est Jésus Christ.» La conséquence était terrible. Si les mahométans et tous les protestants ne renonçaient pas à leurs erreurs, s'ils s'obstinaient à vivre séparés du «vicaire de Jésus Christ, autrement dit du pape», ils «périraient éternellement».

Don Bosco répondit directement au pasteur Bert au fil du «Catholique instruit» rédigé par lui en 1850-1851.[41] Touchant le point le plus faible de son livre, il l'entreprit sur ses erreurs et même ses «mensonges» à propos de l'antiquité du valdisme.[42] Ces gens, écrivait-il, prétendent que leur Eglise date «du temps de Jésus Christ. Pour y réussir, ils n'épargnent rien afin de démontrer leur antériorité à Pierre Valdo. Mais, malgré leurs efforts, ils ne sont parvenus qu'à rendre leur mauvaise foi plus manifeste et à révéler toujours plus qu'ils descendent de Pierre Valdo.»[43] Une lecture des historiens et commentateurs du mouvement, certainement moins tendancieuse que celle d'Amedeo Bert, lui permettait cette réplique. Le pasteur Bert avait découvert des «vaudois» durant le premier millénaire. Quelle erreur et quelle tromperie! Don Bosco, fort de plusieurs citations qu'il venait de reproduire, concluait: «Il est donc prouvé de manière incontestable que les vaudois n'ont pas existé avant Pierre Valdo et qu'ils commencèrent avec lui au douzième siècle. Ceux qui attribuent aux vaudois une antiquité antérieure à Pierre Valdo sont des menteurs.»[44] Et puis, les vaudois prétendent incarner le pur christianisme des premiers temps, que l'Eglise romaine a ensuite défiguré. Mais le contraire seul est vrai, affirmait don Bosco, car l'Eglise catholique n'a jamais varié dans sa dogmatique,[45] tandis que les erreurs des protes-

tants ont contaminé les vaudois. Le changement religieux a été leur fait à eux, quand ils refusèrent de se soumettre et d'obéir à l'Eglise romaine et, de la sorte, se séparèrent d'elle. Don Bosco englobait dans la même réprobation les doctrines particulières de «nos vaudois et autres protestants.»[46] Sur la foi d'«auteurs» catholiques (qu'il recopiait probablement à travers Mgr Charvaz, spécialiste de la critique du mouvement), don Bosco répétait aussi des bribes de légendes, qu'Amedeo Bert avait controuvées. Les vaudois auraient recouru à «mille malices et subterfuges pour répandre leurs erreurs». Don Bosco transcrivait, sans penser à le critiquer, le dominicain Etienne de Belleville:[47] «Un jour l'un de leurs chefs fut surpris; et l'on s'aperçut qu'il avait sur lui la trace de nombreux charmes, grâce auxquels il se dissimulait aux yeux d'autrui et, tel un nouveau Protée, se transformait. S'il soupçonnait qu'on le recherchait sous un habit, aussitôt il changeait d'apparence...» Etc.[48] Une opinion bornée avait métamorphosé en pratiques de sorcellerie les précautions de gens persécutés.

Don Bosco traita donc le ministre Amedeo Bert avec beaucoup de rudesse et même d'injustice. La polémique l'emportait plus loin qu'il n'imaginait. On peine à le croire quand, dans une note du livre de 1853, il déclarait s'en prendre, non à la personne du ministre, mais à ses seuls écrits.[49] Les quatre «mensonges» du pasteur Bert et sa «mauvaise foi», qu'il stigmatisait aussitôt après cette note, étaient-ils imputables à ses écrits ou à sa personne? Au début des années 1850, le jeune prêtre Bosco n'avait pas encore tiré toutes les leçons du rêve de ses neuf ans.

Les conférences de S. Vincent de Paul à Turin

En mai 1850, don Bosco voyait se constituer à Turin une association charitable d'orthodoxie scrupuleuse, dont, bientôt, il demanderait le concours pour son œuvre.

Au début des années 1830, Frédéric Ozanam, étudiant à Paris, avait réuni quelques camarades pour combattre la solitude des étudiants provinciaux dans la capitale et les faire jouir des bienfaits d'une amitié chrétienne.[50] Le groupe prit forme au sein d'une «conférence d'histoire». Les conseils et l'appui de la fille de la Charité Rosalie Rendu (sœur Rosalie, 1786-1856) l'orientèrent vers la visite régulière des pauvres du quartier Mouffetard. Le 23 avril 1833 très probablement, Emmanuel Bailly, le plus âgé, et six étudiants, dont Frédéric

Ozanam, fondèrent la première «conférence de charité», qu'ils placèrent sous le patronage de saint Vincent de Paul. A la fin de cette année les confrères étaient déjà quinze; une deuxième conférence naquit alors à Nîmes. Le règlement élaboré (décembre 1835) proposait aux adhérents un programme étendu: 1° Se maintenir dans la pratique de la vie chrétienne par des exemples et des conseils mutuels; 2° Visiter les pauvres chez eux, leur apporter les secours qui conviennent et, à cette occasion, les «consolations de la religion»; 3° S'employer, selon les possibilités et le temps disponible, à l'instruction élémentaire et chrétienne des enfants pauvres, soit libres, soit aussi emprisonnés; 4° Diffuser des livres moraux et religieux; 5° Se prêter à toute sorte d'œuvres charitables à proportion de ses moyens.[51] La diffusion des conférences fut rapide dans les grandes villes de France et dans toute l'Europe. En 1837, la Société de S. Vincent de Paul comptait déjà 237 jeunes gens. Une structure contraignante soudait entre elles les conférences éparses. En 1851, il y aura, en France seulement, 415 conférences établies dans 311 communes.

L'Italie avait alors été touchée depuis déjà quinze ans, une conférence ayant été établie à Rome en 1836.[52] L'implantation dans les Etats sardes tarda quelques années. Le 11 mars 1844, une première conférence se réunit à Nice.[53] Le gouvernement piémontais ne voyait pas d'un bon œil cette sorte d'association indépendante. Cependant, depuis Nice, les conférences gagnaient Gênes, où un groupe promoteur fut convoqué le 16 février 1846 par le chevalier Rocco Bianchi, habile propagandiste de la Société.[54] Ce personnage parvint, quatre ans plus tard, à constituer une conférence dans la capitale Turin. Non sans peine![55] Réunie pour la première fois le 13 mai 1850 dans la sacristie de l'église des Saints Martyrs, la conférence turinoise fut érigée officiellement par la présidence parisienne en juillet de cette année.[56] Elle pouvait, ce mois-là, entreprendre, comme les autres conférences, les visites des pauvres et la distribution de secours aux miséreux.

Don Bosco fut, avec l'archevêque Fransoni et l'écrivain Silvio Pellico, l'un des trois premiers membres d'honneur de la conférence turinoise.[57] N'était-il pas, depuis deux ans, à Turin le héraut de «l'esprit de saint Vincent de Paul», le saint de juillet, comme la Vierge Marie l'était du mois de mai et saint Joseph du mois de mars? Il ne lui faudra que quatre années pour introduire des «conférences» originales dans son oratoire S. François de Sales.

La Société de secours mutuel de l'oratoire S. François de Sales

Dans les Etats sardes, artisans, employés et commerçants cherchaient aussi à se soutenir réciproquement par des associations appropriées. Sous le régime en vigueur jusqu'en 1848, les libres associations de citoyens étaient interdites: on ne tolérait que les confraternités et les organismes de secours mutuel. Il y avait, par exemple, une mutuelle des coiffeurs de Turin (1842) et une pieuse société de secours mutuel des maîtres cordonniers de Turin (1846). Des sociétés identiques naquirent sous le régime nouveau, telles que la société de secours mutuel des cuisiniers et camériers (1850) ou la société de secours mutuel des artistes typographes (1852). Don Bosco, quant à lui, imagina en 1850 de fonder une société de secours mutuel à l'intérieur de son oratoire.[58] Elle serait, comme il était naturel, au service de ses adhérents en difficulté: «Le but de cette société est de venir en aide aux camarades qui tomberaient malades ou se trouveraient dans le besoin parce que involontairement privés de travail.»[59] Mais la compagnie de S. Louis de Gonzague, dont il fallait obligatoirement être membre pour bénéficier des «secours mutuels», gagnait par cette création une activité profane intéressante. Le titre complet de la nouvelle association: «Société de secours mutuel de quelques individus de la compagnie de saint Louis» l'annonçait sur la couverture du règlement imprimé. Ce règlement était précis. Les adhérents devaient verser chacun un sou, c'est-à-dire cinq centimes, par semaine.[60] On ne jouissait des avantages de la société que six mois après y avoir été accepté,[61] méthode qui, entre parenthèses, arrimait à la compagnie des garçons prévoyants, quoique peu soucieux d'imiter les nombreuses vertus de saint Louis de Gonzague. Le secours journalier accordé aux adhérents malades était de cinquante centimes jusqu'à leur plein rétablissement. Les adhérents en chômage en recevraient autant à partir du huitième jour suivant l'arrêt de leur travail. Si la subvention devait être prolongée au-delà de vingt jours, le «conseil» de la société déciderait de la conduite à tenir.[62] En effet, un organisme hiérarchisé – sur le papier tout au moins – administrait l'humble association. Elle comprenait un directeur – qui était nécessairement le supérieur de l'oratoire[63] – un vice-directeur, un secrétaire, un vice-secrétaire, quatre conseillers, un «visiteur» et son substitut, enfin un trésorier.[64] Le secrétaire recueillait les côtisations hebdomadaires[65] et le «visi-

teur» (ou son substitut) vérifiait l'état des mutualistes malades.[66] Ce personnel de direction devait témoigner d'une conduite exemplaire, spécifiait don Bosco: «Tous les administrateurs de la société, outre la perception exacte d'un sou par dimanche, auront grand soin d'observer les règles de la compagnie de saint Louis pour œuvrer ainsi à leur propre sanctification et encourager autrui à la vertu.»[67]

On aura compris que cette société de secours mutuel était, pour le directeur de l'oratoire S. François de Sales, un instrument complémentaire de moralisation de ses petits artisans: «Je vous recommande seulement, écrivait-il aux jeunes dans la présentation de son règlement, tandis que vous vous montrerez zélés pour le bien de la société, de ne pas oublier les règles de la compagnie de saint Louis, dont dépend votre bien fondamental, celui de votre âme.»[68] Le salut des âmes l'obsédait.

Les lois Siccardi (9 avril 1850)

Or les pouvoirs de son pays lui semblaient tendre à sa déchristianisation. La politique religieuse du Piémont l'effrayait. «Je ne vous parle pas de la politique, sur laquelle les journaux vous renseigneront suffisamment, écrivait-il au P. Daniele Rademacher le 10 juillet 1850. Pendant des siècles le Piémont fut le benjamin du Saint-Siège, nombre de ses gouvernants sont vénérés sur les autels; le Piémont a honoré la religion et la religion a été sa gloire. Présentement il n'en va plus ainsi. Les trois pouvoirs sont ouvertement hostiles à la religion.»[69]

De fait, dans le pays, l'hostilité de l'exécutif, du législatif et du judiciaire à l'égard, sinon de la religion, au moins de l'emprise cléricale sur la société, avait été manifeste lors des débats sur les lois dites Siccardi, débats durement commentés par le journal l'*Armonia*, que lisait don Bosco. En décembre 1849, Giuseppe Siccardi, magistrat intègre, mais notoirement jaloux des droits de l'Etat, à peine de retour d'une mission infructueuse auprès du Saint-Siège, entrait au ministère piémontais en qualité de garde des sceaux.[70] «Si le courage ne lui fait pas défaut, ce sera le membre le plus important du cabinet», écrivait alors Camille de Cavour.[71] Il fallait enlever à l'Eglise des privilèges surannés qu'une société moderne et libre ne supportait plus.[72]

Le ministère pouvait s'appuyer sur une opinion de gauche violemment anticléricale, qui scandalisait don Bosco: «Plusieurs journaux sans vergogne vomissent impunément tout ce qu'ils savent inventer d'impie et d'irrévérencieux contre tout ce qui touche à la religion;

rares sont les jours sans que quelque prêtre soit insulté par les chenapans», affirmait-il.[73] A la même époque, son journal décrivait cet anticléricalisme à partir d'une réflexion de la *Gazzetta del popolo*: «Dire – comme ce journal l'avait fait – que notre malheureuse patrie est désormais devenue pour nos iniquités l'opprobre et la honte des nations, la sentence est dure, mais elle est vraie. N'est-ce pas à Turin que la prédication de l'Evangile est troublée par des sifflets? (...) N'est-ce pas chez nous que, depuis longtemps et impunément, est présentée une parodie particulièrement insolente du chemin de la croix, du *Stabat Mater* et des *Oremus*, pour jeter le discrédit sur nos plus augustes mystères? La réimpression de toutes les œuvres de Casti avec leurs gravures malpropres et très immorales n'est-elle pas en cours? N'est-ce pas à Turin que l'on accuse les évêques de laisser dévorer par les loups les fidèles qu'ils devraient sauver? N'est-ce pas à Turin que l'on a imprimé la *Lettre de S. Pierre*, les *Exercices spirituels du clergé*, *Pie IX face à Dieu*, *Don Pirlone*, etc., etc.? N'est-ce pas à Gênes que l'on peint le pape au bal et au banquet avec des femmes de parties fines, qu'on lui donne une tête d'âne surmontée de la tiare; que les calices sacrés sont présentés comme des objets au rebut mis en vente; que le mystère le plus auguste de la religion est livré aux calculs boursiers; que l'on dessine un Pie IX bataillant presque nu; que l'on imprime mille et mille saletés et immoralités? Trouvez une autre nation qui, en quelques jours, ait sombré comme la nôtre, par l'entreprise d'une faction scélérate, dont on ne sait exactement par quoi elle l'emporte, par l'impudence ou par l'ignorance.»[74]

Le principal privilège ecclésiastique mis en cause était celui de l'immunité, soit personnelle, dite «privilège du for», soit locale, traduite par le «droit d'asile». En vertu du privilège du for, un ecclésiastique ou assimilé ne pouvait être jugé que par un tribunal d'Eglise ou tout au moins avec son autorisation; en vertu du droit d'asile un individu ne pouvait être légitimement poursuivi dans un lieu saint. Ces privilèges des temps de chrétienté situaient le clerc à part dans une société civile systématiquement égalitaire. Dès le 16 juin 1848, le marquis Pareto, ministre sarde auprès du Saint-Siège, avait déclaré au secrétaire d'Etat Soglia que la condition des temps et l'adaptation des lois à une société mieux éclairée exigeaient la cessation de tous les privilèges accordés au clergé.[75] Mais les autorités romaines s'y opposaient au titre des concordats passés avec Turin. Les tractations menées pendant six mois à Rome n'avaient alors pas abouti. Et,

quand elles eurent ensuite repris à Gaète avec Siccardi en septembre 1849, ce fut sans plus de succès.[76]

Le 25 février 1850, le gouvernement déposa un projet de lois, qui, entre autres, rendaient caducs les privilèges du clergé des Etats sardes. «Les causes civiles entre ecclésiastiques et laïcs, celles aussi entre seuls ecclésiastiques, regardent la juridiction civile, qu'il s'agisse de causes réelles ou de causes mixtes quelles qu'elles soient» (art. 1). «Les ecclésiastiques sont soumis comme les autres citoyens à toutes les lois pénales de l'Etat. – Les inculpés au titre de ces lois seront jugés dans les formes établies et selon la procédure par les tribunaux laïcs, sans distinction entre crimes, délits et contraventions» (art. 2 et 3). En vertu de l'article 6, l'immunité des lieux sacrés disparaissait, le droit d'asile était supprimé. L'article 7 réduisait le nombre des fêtes religieuses dont l'inobservance engendrait des peines...

Les évêques piémontais protestèrent immédiatement auprès du roi. Modifier la législation sur les immunités ecclésiastiques sans l'aveu du souverain pontife bouleversait la divine constitution de l'Eglise et les droits du Saint-Siège; les accords conclus avec le pape par ses prédécesseurs et son propre père étaient cassés, les consciences troublées et les bons catholiques affligés; prendre de vive force ce que le pape déclare ne pas pouvoir concéder revient à se soustraire à son autorité et donc à se séparer «schismatiquement» du siège apostolique et à faire fi des censures ecclésiastiques qui en résultent.[77] L'épiscopat se réfugiait derrière l'autorité romaine.

Les débats qui s'ensuivirent à la chambre des députés et au sénat permirent aux deux parties de développer leurs argumentations. L'une invoquait la nécessité de transformer une situation qui créait deux classes de citoyens non pourvus des mêmes avantages et non assujettis aux mêmes charges. L'autre protestait contre l'iniquité de lois qui violaient des droits imprescriptibles, qui méconnaissaient le droit public de l'Eglise et qui ne tenaient pas compte du premier article du *Statuto*, selon lequel la religion catholique était celle de l'Etat piémontais. Simultanément l'*Armonia* publiait une série d'articles dévastateurs contre la loi projetée. Les adversaires de ces lois, qui ramaient à contre-courant de la société «moderne», perdaient leur peine. Le 9 mars, la chambre des députés approuva le projet par cent trente voix favorables contre vingt-six opposées; le 8 avril, le sénat où, sur quatre-vingts sénateurs, vingt-neuf seulement se déclarèrent hostiles, l'imita; et, le 9 avril, le roi sanctionna le texte par sa propre signature.

Les chambres accueillirent les résultats des votes par des applaudissements frénétiques. Et la rue les amplifia: *Viva Siccardi!* Don Bosco, le 12 avril, pouvait lire dans son journal le récit de la manifestation du soir du vote du sénat. Il partageait probablement l'indignation du rédacteur et ses craintes sur le maintien de l'ordre public et même de l'autorité royale. «Lundi – c'est-à-dire le 8 avril –, à la tombée du jour, une foule de gens sortit dans les rues au cri de: *Viva Siccardi, fuori i lumi* (Vive Siccardi, les lumières dehors!). Après de longues clameurs, apparurent à quelques fenêtres des lumignons du genre de ceux que les anciens allumaient auprès des tombes. La foule courut au quartier Santa Teresa pour applaudir Siccardi chez lui; ses applaudissements étaient mêlés d'insultes contre les vingt-neuf qui avaient repoussé la loi. A huit heures et demie ce fut le tour de notre archevêque. La marmaille s'attroupa sous ses fenêtres en sifflant et en hurlant: Dehors l'évêque, à bas la curie, à bas la *bottega*, etc. Quelques vitres furent brisées, mais la démonstration n'eut pas en soi l'importance espérée par ses manipulateurs. Le ministère avait pourvu le mieux possible à la défense de son honneur, en envoyant des troupes pour disperser les rassemblements. Des témoins oculaires nous disent que la cavalerie fut sifflée. On voyait pourtant en tête et à cheval lui aussi, jusqu'au président du conseil des ministres, D'Azeglio. Des insultes à l'archevêque, on en viendrait aisément aux insultes au roi et à qui agit en son nom! Nous avons semé, le temps de la moisson ne tardera pas!» Le gouvernement qui a promu cette loi sera qualifié de *governo delle tenebre* (gouvernement des ténèbres) et les fêtes de la populace annoncent sa chute, prophétisait le journal, qui prévoyait le pire. D'autres événements surviendraient, qui seraient terribles. «*Sperda Iddio il triste presagio!*» (Que Dieu fasse disparaître ce mauvais présage!)[78] Comme son journal, don Bosco pouvait craindre que, par les réformes de 1848, la liberté, la sécurité et la légalité n'aient été promises à tous que sur le papier. Les *onesti cittadini* (honnêtes citoyens) étaient désormais exposés à la langue et aux mains des audacieux. La masse populaire avait usurpé la liberté promise à tous. N'eût-il pas été préférable de demeurer sous la tutelle d'un père, c'est-à-dire d'un roi absolu, plutôt que d'être livré par les libertés constitutionnelles à un ordre plébéien?

Les éclats de l'archevêque Fransoni

Le climat social était surchauffé, les cerveaux montés contre la hiérarchie ecclésiastique. A la suite de la loi sanctionnée le 9 avril, les mesures prises par celle-ci accrurent encore la tension.

Le 13 avril, le nonce Antonucci quitta Turin par manière de protestation.[79] Et l'archevêque Fransoni, dont l'hostilité à l'Etat constitutionnel en général et aux lois sur le for ecclésiastique en particulier, était patente, adressa dès le 18 avril aux curés du diocèse sur la nouvelle situation juridique une lettre circulaire propre à mettre le feu aux poudres. Don Bosco la lisait dans l'*Armonia* du 22 avril. Elle stipulait: «Comme la loi civile ne peut dispenser le clergé des obligations spéciales que lui imposent les lois de l'Eglise et les concordats qui en règlent les applications, je charge Votre Seigneurie très révérende de signifier aux ecclésiastiques de cette paroisse que: 1° S'ils sont appelés à déposer comme témoins devant le juge laïc, ils doivent comme par le passé recourir à la curie archiépiscopale pour obtenir l'autorisation prescrite; 2° Que, s'ils sont cités devant le tribunal laïc pour des causes civiles qui, selon les concordats, seraient de la compétence exclusive des curies épiscopales, ils doivent recourir à l'ordinaire pour les directives opportunes; 3° Que, si le tribunal laïc procède contre eux au criminel, ils aient à recourir également à l'ordinaire; s'ils n'en ont pas la possibilité, ils doivent opposer l'incompétence du for – c'est-à-dire du tribunal – protestant que leur soumission ne préjuge pas du droit à l'immunité personnelle, mais qu'ils ne cèdent qu'à la nécessité (...) 6° Que ces dispositions doivent se comprendre comme provisoires, jusqu'à l'arrivée des instructions attendues du Saint-Siège.» La note, en soi non répréhensible si l'on y réfléchit bien, fut considérée comme un appel à la désobéissance civile et un geste de trahison à la patrie. Et les événements se bousculèrent: le 24 avril, l'archevêque fut cité à comparaître le 29 devant un juge civil; il se contenta, ce jour-là, de refuser d'obtempérer dans une lettre explicative; si bien que, le 4 mai, il était proprement arrêté et emprisonné – avec beaucoup d'égards du reste – pour un mois à la Citadelle de Turin.[80]

L'opinion publique était divisée, non seulement en Piémont, mais aussi hors de ses frontières. L'*Armonia*, qui publiait toutes les nouvelles sur l'archevêque, nouveau champion d'une religion malmenée, diffusait le 27 mai avec une visible satisfaction un «Témoignage de respectueuse vénération à Mgr l'Archevêque de Turin», émanant du journal catholique français l'*Univers*. Il consistait en l'annonce d'une croix qui serait, sur la poitrine du prélat, un «signe de la vénération» des donataires et «un souvenir de ses luttes pour la liberté de l'Eglise». L'*Armonia* s'empressa d'ouvrir à son tour parmi ses compatriotes une collecte pour une crosse à l'archevêque. En riposte, l'autre camp (la *Gazzetta del popolo*), parmi diverses gentillesses, entreprit de publier

les noms des souscripteurs sous le titre malsonnant de «Liste des calotins et des réactionnaires»; et, en contre-poids à la collecte de l'*Armonia*, proposa une souscription pour un monument commémoratif de l'abolition du for ecclésiastique à élever près du sanctuaire de la Consolata.[81]

Durant l'été, l'affaire Santa Rosa, autre conséquence de la loi du 9 avril, prit des proportions dramatiques et décida du sort de Mgr Fransoni jusqu'à la fin de ses jours. Pietro de' Rossi di Santa Rosa (ou Santarosa), membre du ministère Alfieri-Perrone (15 août-16 décembre 1848), puis, à partir du 27 mars 1849, du ministère en exercice De Launay-D'Azeglio, était un bon catholique, homme droit et doué de grandes qualités d'esprit et de cœur, qui, cependant, avait cru pouvoir approuver les lois Siccardi. Un mois après la promulgation, sujet à des malaises cardiaques, il s'était confessé et avait reçu la communion en viatique (11 mai 1850). Selon son propre témoignage, avant de lui donner l'hostie le prêtre lui avait dit: «Au cas où vous auriez participé, contre votre conscience, aux derniers actes du ministère, vous devriez vous en rétracter»; à quoi il aurait répondu y avoir participé en pleine conscience, l'avoir publiquement déclaré et n'avoir rien à rétracter. A la fin du mois de juillet qui suivit, une nouvelle crise l'ayant saisi, Santa Rosa demanda à nouveau les derniers sacrements. Son confesseur invita le curé de la paroisse S. Carlo, don Buonfiglio Pittavino, de l'ordre des servites, à lui apporter le viatique. Don Pittavino exigea au préalable une déclaration écrite du malade. Santa Rosa signa un papier, selon lequel il avait eu «pleine conscience de n'avoir pas violé les lois de l'Eglise» et s'être suffisamment entretenu à ce sujet avec son confesseur.[82] On était aux premiers jours du mois d'août. Un conseil diocésain étudia la pièce et le curé Pittavino courut demander l'avis de l'archevêque dans sa maison de campagne de Pianezza. Il en reçut une réponse catégorique: la déclaration était nulle et, en filigrane, le prélat menaçait le moribond de la damnation éternelle s'il n'obtempérait pas à une rétractation en forme. Le salut de son âme était en jeu.[83] La lettre de l'archevêque était datée du 4 août. Tandis que, le lendemain, une autre formule était étudiée, puis proposée au malade, que celui-ci la refusait, qu'on se retournait vers le curé et que celui-ci renvoyait le confesseur à la curie et aux conseillers de l'archevêque, l'état de Santa Rosa s'aggravait d'heure en heure. «Sa femme et ses fils supplient qu'on ne le laisse pas mourir sans sacrements, mais le curé ne peut passer outre aux instructions qu'il a reçues», raconte le chanoine Chiuso. Enfin Santa Rosa entra en ago-

nie, fut absous par son confesseur, protesta jusqu'au dernier instant de lucidité de vouloir mourir dans l'Eglise catholique et expira tard dans la soirée du 5 août sans avoir reçu le viatique imploré.[84] Heureusement, la curie avertie de son décès lui accordait aussitôt des funérailles religieuses.

Mais le refus des derniers sacrements à ce mourant produisait une énorme impression dans la ville. Camille de Cavour prenait en main l'affaire de Santa Rosa qui avait été son ami.[85] Les servites firent les premiers frais du drame: manifestations contre leur couvent le soir du 6 août, invasion de leur maison le 7 août à l'heure de la levée du corps, enfin expulsion vers Alessandria et Saluzzo le même jour pour des raisons de sécurité.[86] De son côté, ce 7 août, l'archevêque Fransoni voyait arriver dans son logis une voiture et des *carabinieri* à cheval. Le major qui les commandait lui annonça: «Monseigneur, je dois vous dire que je suis chargé de vous conduire à Fenestrelle.» Il s'agissait de la forteresse construite dans cette localité près de la frontière française et à l'ouest de Turin. On l'accusait d'avoir abusé de sa fonction.[87]

Don Bosco et l'archevêque emprisonné, puis exilé

Don Bosco partageait l'amertume des «bons catholiques» piémontais et de l'*Armonia*, leur porte-parole. En mars 1848, l'archevêque Fransoni avait déjà été prié de quitter le diocèse. Il est possible et tout à fait conforme à ses sentiments qu'en septembre 1849 don Bosco ait alors «loué *a tutto cielo*», autrement dit: porté aux nues, une pétition pour son retour.[88] Après quarante-cinq jours d'emprisonnement à Fenestrelle, l'archevêque fut banni du territoire des Etats sardes.[89] Le 28 septembre, il était à la frontière française, d'où, au bout de quelques jours, il se rendait à Lyon pour y passer les douze dernières années (1850-1862) de sa laborieuse existence. Durant toute cette période, don Bosco restera en relations étroites et confiantes avec lui. Malgré toutes sortes de pressions, l'archevêque ne consentit jamais à renoncer à sa charge. Les éléments subsistants de la correspondance entre le prêtre et le prélat, en partie détruite par don Bosco pour échapper aux enquêteurs, témoignent de leurs bons rapports. Le 23 décembre 1850, Mgr Fransoni autorisait déjà don Bosco à procéder à la vêture ecclésiastique de quatre clercs. Contrairement à une tradition ancienne de l'histoire salésienne, il est toutefois à peu près assuré que don Bosco ne rendit visite à l'archevêque ni dans la forte-

resse de Fenestrelle, ni dans sa retraite de Lyon.[90] Don Bosco ne franchit pas la frontière française avant l'année 1874, quand on le vit pour la première fois à Nice. Ses liens avec Mgr Fransoni ne furent qu'épistolaires.

Don Bosco et l'abbé Rosmini

Stresa était une petite ville de quelque deux mille habitants au bord du lac Majeur et en face d'Isola Bella. En septembre 1850, si don Bosco n'a pas rendu visite à Mgr Fransoni emprisonné à Fenestrelle, il est bien parti vers le 16 de ce mois dans la direction de Stresa pour y rencontrer un autre personnage de la catholicité du temps.

Il avait antérieurement fait le voyage de Stresa, où les rosminiens avaient leur noviciat, sans doute pour mieux connaître une congrégation à laquelle il avait des velléités de s'agréger. «Il m'était venu a l'idée de me faire inscorire ou chez les Oblats, ici à Turin, ou chez les Rosminiens», dira-t-il le 1er janvier 1876.[91] Mais tout nous laisse entendre qu'il n'avait pas alors conversé avec le fondateur et supérieur de ces derniers.[92]

Cependant, s'il faut en croire les *Memorie dell'Oratorio*, en 1850 l'abbé Rosmini avait déjà été vu à l'oratoire S. François de Sales. Simplifiant et animant la scène comme à l'accoutumée, don Bosco raconta que deux prêtres d'allure modeste étaient entrés un dimanche pour information dans la chapelle de son oratoire. Il aurait dit à l'un: «Vous, allez dans le chœur, vous aurez les plus grands»; et, à l'autre, qui était de plus haute stature: «A vous, je confie cette classe des plus dissipés.» Les deux prêtres s'étaient si bien acquittés de leurs missions impromptues, qu'impressionné, don Bosco aurait invité l'un à prononcer le sermon d'usage l'après-midi et l'autre à présider la bénédiction du saint sacrement. Le plus petit des deux était, nous assurait-il, l'abbé Antonio Rosmini et son compagnon le chanoine Pietro De Gaudenzi.[93] L'épisode ne pouvait qu'être antérieur à l'échange épistolaire commencé en mars 1850.

Quoi qu'il en soit, le prêtre du Valdocco, depuis cinq ou six ans en relations avec les rosminiens Francesco Puecher et Giuseppe Fradelizio, n'avait pas encore eu l'occasion, en 1850, de traiter avec leur illustre supérieur général. L'abbé Antonio Rosmini-Serbati, né en 1797 à Rovereto dans le Trentin, n'avait que cinquante-trois ans.[94] Il achevait pourtant dans sa retraite de Stresa une vie extrêmement féconde. En 1828, il avait jeté, à Domodossola, les premières bases de l'insti-

tut de la Charité, congrégation qui sera dite des Rosminiens; et, en 1830, il avait publié l'ouvrage capital *Nuovo saggio sull'origine delle idee* (Nouvel essai sur l'origine des idées), qui aurait dû contribuer à la restauration de la philosophie dans le monde catholique. Sa production philosophique et théologique avait été considérable. Mais son *Trattato della coscienza morale* (Traité de la conscience morale) avait commencé de susciter contre lui la méfiance de théologiens attachés à des systèmes plus traditionnels... Il était entré en politique quand le *Risorgimento* avait pris forme en Piémont. En 1848, le gouvernement sarde l'avait dépêché à Rome pour encourager le pape dans la voie des réformes. Pie IX, aussitôt séduit par ce prêtre extraordinairement intelligent, l'aurait créé cardinal in *pectore*. Rosmini diffusait alors les écrits aussi courageux que compromettants intitulés *La costituzione secondo la giustizia sociale* (La constitution selon la justice sociale), avec un appendice sur l'unité de l'Italie (Milan, 1848) et *Delle cinque piaghe della santa Chiesa* (Des cinq plaies de la sainte Eglise) (Lugano, 1848). L'énumération des cinq plaies de la sainte Eglise, qui correspondaient aux plaies du Christ crucifié, nous fait percevoir ses vues anticipatrices. C'était: 1) la séparation du clergé et du peuple dans le culte public, 2) l'éducation insuffisante du clergé, 3) la désunion entre les évêques, 4) l'abandon de la nomination des évêques au pouvoir laïc et 5) la servitude des biens ecclésiastiques. L'appendice des *Cinque piaghe* «sur l'élection des évêques par le clergé et le peuple» était particulièrement audacieuse. Le temps de Gaète avait été funeste à l'abbé Rosmini. Le 29 mai 1849, *La costituzione secondo la giustizia sociale* et *Delle cinque piaghe* furent inscrites à l'Index. Le grand homme se soumit avec humilité. Mais ses déboires le ramenèrent définitivement à Stresa. Il y poursuivrait ses études dans la retraite et le recueillement. Il défendait pourtant son action des années précédentes dans un rapport,[95] au reste non dépourvu de quelque égocentrisme. La contestation de ses idées, que fomentaient surtout quelques jésuites, persistait et persisterait. A la fin de l'année 1850, la publication anonyme en deux volumes du père Antonio Ballerini, *Principi della scuola rosminiana esposti in lettere familiari da un prete bolognese* (Principes de l'école rosminienne exposés dans des lettres familières par un prêtre de Bologne), en était le signe.[96]

Don Bosco avait admiré le comportement de Rosmini après sa condamnation. Ce «docte philosophe» avait été cohérent avec lui-même; son catholicisme, c'est-à-dire sa fidélité à la chaire de Pierre, était passé des «mots» dans les «faits»...[97] En 1850, don Bosco intervint

près de lui pour des raisons financières. Le 11 mars, une lettre de Turin annonçait à l'abbé son projet de construction d'un foyer à Porta Susina, dans le quartier de ce nous. Don Bosco y recevrait volontiers des *studenti* des rosminiens et demandait si son correspondant ne pourrait pas l'aider financièrement dans l'entreprise. «Que, dans sa prudence, Votre Seigneurie y réfléchisse, et, au cas où vous décideriez de tenter quelque chose à cette fin, comptez sur moi pour toutes les déterminations qui pourraient être à l'avantage des âmes et pour la plus grande gloire de Dieu.»[98] L'abbé lut la proposition avec intérêt, mais estima, comme don Bosco en convint aussitôt, qu'un entretien direct – à Stresa évidemment – s'imposait pour eux. A la mi-avril, don Bosco ne pouvait encore définir l'époque d'un déplacement qu'il «désirait grandement.»[99] Ses intentions prenaient un tour précis. L'institut de la Charité verserait par exemple douze mille francs et pourrait disposer de quelque six chambres dans l'immeuble en projet. Son but secret était, écrivait-il, de faire en sorte d'«introduire insensiblement» l'institut «dans la capitale.»[100] En effet, les affaires de Gaète et la reprise en main des Etats pontificaux ne facilitaient pas l'entrée dans Turin de religieux dévoués au pape et à sa politique. L'abbé Rosmini pria don Francesco Puecher, prêtre de son institut, d'enquêter lui-même sur les développements éventuels de l'oratoire S. François de Sales. Don Puecher y procéda vers la fin juin. Son compte rendu favorable[101] satisfit le supérieur, qui proposa aussitôt de prêter, non pas douze mille francs, mais vingt mille francs à don Bosco. Comblé, celui-ci demanda seulement d'être exonéré pendant trois ans des intérêts de la somme.[102] Cependant, de semaine en semaine, une rencontre personnelle paraissait de plus en plus nécessaire, ne fût-ce, écrivait don Bosco au rosminien Carlo Gilardi, que pour soumettre à l'abbé Rosmini les plans de l'édifice et entendre ses «sages avis.»[103] Dans les derniers jours d'août, lesdits plans n'étaient pas encore au point et continuaient de retarder le voyage promis.[104]

Peu après, l'entrepreneur-architecte Bocca termina enfin son travail. Et, peut-être en sa compagnie, don Bosco put, à la mi-septembre, prendre la route de Stresa pour un voyage qui durerait, semble-t-il, environ une semaine.[105] Il fallait aller à pied ou recourir aux voitures publiques.[106] A Stresa, les entretiens d'objet matériel ou financier furent «cordiaux». Rosmini répéta sa promesse de prêter vingt mille francs pour la construction envisagée, il ne demandait que quelques garanties. Selon don Bosco, ces garanties consisteraient soit en une hypothèque sur le bâtiment Pinardi, soit en une disposition testamen-

taire, qui rembourserait le prêteur.[107] La suite prouvera que Rosmini optait pour l'hypothèque. Il est peu probable que les conversations de Stresa aient pris une forme plus ou moins philosophique ou théologique. Don Bosco ne raffolait pas de ces sortes de considérations abstraites. Mais elles débordèrent peut-être sur la pédagogie. Là, sur le fond, l'accord entre les deux prêtres était parfait. De l'un comme de l'autre, on peut dire qu'ils étaient «hommes d'Eglise avant tout et jusque dans les fibres les plus intimes». L'Eglise est l'unique dépositaire de la liberté et de la vérité, pensait Rosmini.[108] Sa pédagogie était seulement plus cérébrale que celle de don Bosco.[109] Il revendiquait la valeur universelle du catholicisme, unique fondement de toute vérité, de la loi morale et de la dignité humaine. Le catholicisme seul, avait-il écrit dans l'opuscule *Sull'unità dell'educazione* (Sur l'unité de l'éducation) (1826), peut vaincre l'individualisme des Lumières et restaurer l'unité des esprits – «première et immuable loi de l'éducation» – en les subordonnant à une autorité qui transcende la conscience individuelle. L'intérêt de ce philosophe était moral et religieux; l'éducation devait guider l'homme à sa fin suprême; là seulement, l'«instruction pleine et vitale», dont parlaient les *Cinque piaghe*, trouvait son véritable sens.[110] Don Bosco, pour qui hors de l'Eglise catholique il n'y avait rigoureusement pas de salut et qui n'assignait pas d'autre fin véritable à l'éducation que le salut des âmes, appliquait les principes soutenus par Rosmini. Leurs démarches pédagogiques se ressemblaient.

Le retour de Stresa ne fut troublé pour don Bosco que par une pluie battante «jusqu'à Oleggio» au nord de Novara. Il avait dû emprunter à un prêtre de la communauté un parapluie que, arrivé à destination, il se trouva en peine de restituer. Bah! l'abbé Bransini s'en procurera un autre.[111] Cependant, une fois encore épuisé, il prenait un mois de repos à Castelnuovo.[112] A son terme, avant de rejoindre à nouveau Turin, il remerciait son hôte pour son amabilité et sa courtoisie pendant les «jours fortunés» passés à Stresa.[113] Don Bosco se disposait à recevoir à son tour l'abbé Rosmini dans sa maison du Valdocco.

Il avait repris suffisamment de forces pour, le 28 novembre, aller prêcher un jubilé à Milan. La traversée de la frontière l'obligeait à acquérir un passeport. Daté du 27 novembre 1850, ce passeport nous apprend qu'à trente-cinq ans, il mesurait trente-huit onces piémontaises (soit 1 m 626), qu'il avait les cheveux châtain foncé, le visage ovale, le front, la bouche et le nez «moyens», les sourcils et les yeux «brun noir», pas de barbe et une bonne constitution.[114] Le fonction-

naire n'avait pas à signaler la brillance de ses yeux et l'harmonie de sa voix. Ce prêtre parlait bien. Les thèmes de la prédication milanaise de don Bosco: la pénitence, la conversion ou la confession, ne pouvaient heurter la police autrichienne. Il fit florès dans les paroisses dont les curés, plus ou moins craintifs, l'autorisaient à parler en chaire.[115] On commençait à connaître don Bosco hors des frontières du Piémont.

L'achat de la maison Pinardi

Pour le directeur de l'oratoire S. François de Sales de 1850, l'abbé Rosmini était un bienfaiteur parmi d'autres, respectables eux aussi. Depuis le mois de novembre de l'année précédente, don Bosco s'était mis à quêter des subsides auprès du gouvernement et des institutions de charité de son pays. Une supplique adressée par lui au roi Victor-Emmanuel fut alors enregistrée. Don Bosco y quémandait des secours pour les trois oratoires S. François de Sales, San Luigi et Angelo custode, ainsi que pour son foyer de «vingt-cinq lits».[116] Le 14 décembre, le roi lui faisait verser quatre cents lires. Sans doute encouragé par ce geste, en février 1850 don Bosco se tourna simultanément vers le maire de Turin, le ministre de l'Intérieur et les administrateurs de l'*Opera della mendicità istruita*.[117] Le 9 février, le conseil municipal transmit sa demande à l'autorité concernée. Une commission (le théologien Pietro Baricco, le prêtre Filippo Giuseppe Baruffi et l'avocat Giovanni Battista Notta) fut chargée d'enquêter sur l'œuvre. Elle conclut que don Bosco recueillait «une quantité considérable de jeunes abandonnés par leurs parents», qu'il leur venait en aide «non seulement par l'instruction, mais de toutes manières et par des soins attentifs», et proposa de lui accorder mille lires, mesure que le conseil municipal approuva le 27 mai.[118] De son côté, le sénat enregistrait le 1er mars un exposé du sénateur Ignazio Pallavicino en vue d'une subvention aux institutions de don Bosco.[119] Puis, quand l'année toucha à sa fin, celui-ci présenta une nouvelle supplique au roi, qui, cette fois, à la date du 17 décembre, lui octroya mille lires.[120] Il demandait et il recevait.

Cependant, au début de 1851, les constructions annoncées à l'abbé Rosmini en mars précédent n'avaient pas été commencées. Les bonnes dispositions du signor Pinardi, propriétaire de l'immeuble et du terrain de l'oratoire S. François de Sales, transformaient les projets de don Bosco. Le 7 janvier 1851, celui-ci écrivait à l'abbé Rosmini que son prêt servirait à l'achat de la propriété Pinardi. Un terrain de

dimensions sensiblement égales, mais bâti et clôturé, remplacerait le simple terrain initialement prévu.[121] Prudent, don Bosco s'assurait que la maison Pinardi n'était pas hypothéquée.[122] Et, le 19 février 1851, le contrat était signé. Don Bosco essayait par un artifice (la création d'une société acquérante en tontine) de prévenir la cession à d'éventuels héritiers en cas de décès. Francesco Pinardi vendait «en commun aux prêtres Giovanni Bosco, Giovanni Borel, Roberto Murialdo et Giuseppe Cafasso les terrains et les constructions situés entre les propriétés des frères Filippi au levant et au nord, la strada della Giardiniera au midi et la propriété de dame Maria Bellezza au couchant». Le prix était établi à 28.500 lires, dont 20.000 versées par don Carlo Gilardi, représentant de l'abbé Antonio Rosmini-Serbati.[123]

Quelques semaines après l'achat de la maison Pinardi, l'abbé Rosmini avait l'occasion de se rendre compte en personne de l'état des lieux. A la fin mars, il était à Turin pour le mariage du marquis Carlo Alfieri di Sostegno avec la fille (Giuseppina) du marquis Gustave Benso de Cavour et jetait un coup d'œil – trop rapide au gré de don Bosco, qui aurait voulu lui soumettre ses plans – sur les projets de construction et de transformation du Valdocco.

Une véritable église

Désormais, don Bosco voulait bâtir sur son terrain une église «sous le titre de S. François de Sales» et agrandir la maison Pinardi en y ajoutant un étage. Son architecte avait calculé que l'église reviendrait à «trente mille francs».[124] En mai, les travaux de fondations de l'église étaient déjà entrepris. Toutefois le «projet de construction d'une église et d'agrandissement des bâtiments du foyer pour la jeunesse en danger à ériger au Valdocco sur le territoire de la ville», projet signé par don Bosco et l'architecte Federico Blachier, ne fut remis à la municipalité que le 12 juin.[125] Mais le conseil municipal faisait diligence: le 24 juin, il approuvait déjà le projet,[126] et, le 30, signifiait son accord à don Bosco.[127] Celui-ci s'efforçait de précipiter le mouvement avant les vacances d'été. Dès le 13 juin, il avait alerté le Roi.[128] Son secrétariat d'Etat répondit favorablement.[129] Et, le 20 juillet, la première pierre de l'église fut solennellement posée et bénite devant l'économe général Ottavio Moreno, qui représentait le gouvernement royal, le maire de Turin Giorgio Bellono, le riche commandeur Giuseppe Cotta et une foule de jeunes. Le P. Barrera prononça un

discours de circonstance. Brosio et ses garçons veillaient au bon ordre.[130]

L'affaire était en bonne voie. Mais il fallait désormais payer les maçons. Don Bosco multiplia les lettres d'appel aux évêques du Piémont. Ils réagirent par des encouragements et des félicitations; seul l'évêque de Saluzzo répondit avec de l'argent. Don Bosco s'adressa au ministère de la Justice,[131] aux rosminiens,[132] etc. Le gouvernement du roi, qui lui accordait dix mille lires le 2 octobre et mille le 10 octobre, se montrait généreux.[133] La construction progressa vivement durant les mois d'été. Giovanni Turchi racontera que, à l'époque de son entrée à l'oratoire S. François de Sales (mi-octobre 1851), les murs atteignaient la hauteur des fenêtres et qu'il participa aussitôt au transport des briques sur les échafaudages.[134] «La nouvelle église est arrivée à son sommet et, avant l'hiver, on la couvrira de tuiles», constatait don Borel le 23 octobre.[135]

Cependant l'argent fondait plus vite encore. L'église coûtera trois fois plus cher que l'architecte n'a prévu, annonçait alors don Bosco au rosminien Francesco Puecher, peut-être pour forcer la générosité de sa congrégation.[136] Des ressources ordinaires ne suffisaient plus. Pour payer les dettes qui s'accumulaient, don Bosco se résolut, pour la première fois de sa vie, à organiser une loterie de bienfaisance. Le projet n'avait rien d'original dans le Piémont du temps. C'était, pour la société turinoise, «une façon, pour ainsi dire élégante, de faire œuvre de bienfaisance», a-t-on remarqué.[137] Les particuliers offriraient gratuitement les lots nécessaires. Il fallait, expliquait don Bosco à l'intendant général des finances (dont l'autorisation était indispensable pour ce genre d'opération), «élever une église plus belle et plus vaste» que la chapelle actuelle, trop mesquine pour les centaines d'enfants régulièrement accueillis dans l'oratoire Saint François de Sales. La somme à payer étant «considérable» (*ragguardevole*), pour ne pas devoir abandonner une entreprise déjà commencée, l'idée avait germé «de faire appel à la bienfaisance publique, afin de recueillir auprès des personnes charitables la plus grande quantité possible d'objets destinés à une loterie publique.»[138] Une circulaire imprimée annonçait bientôt cette loterie aux éventuels donataires de lots. Pour justifier sa démarche, don Bosco y racontait longuement la naissance et le développement de l'oratoire Saint François de Sales. «Quelques personnes (avaient) vu avec peine grossir de jour en jour le nombre des jeunes oisifs et mal conseillés vivant de mendicité ou de vol aux carrefours et sur les places, (constituant) un poids pour la société et souvent à l'origine de

mauvais coups.» Profonde était leur tristesse de voir de jeunes travailleurs perdre le dimanche «par le jeu et l'intempérance le faible salaire de leur semaine». Pour remédier à ce mal, un oratoire sous le patronage de saint François de Sales avait été créé. On y trouvait tout ce qu'il fallait «pour célébrer les cérémonies religieuses et donner aux jeunes une éducation morale et civile par des jeux variés aptes à développer leurs forces physiques et à récréer honnêtement leurs esprits...»[139] Les bourgeois sensés de Turin ne pouvaient que donner raison à ces courageux défenseurs de l'ordre public.

Mais, par un effet inattendu, dans un climat intérieur brusquement exacerbé, cette circulaire faisait éclater dans l'oratoire du Valdocco une crise demeurée latente pendant plusieurs mois.

La crise des oratoires

L'année 1851 avait commencé de manière satisfaisante. Le 2 février, don Bosco avait béni ou fait bénir au Valdocco les vêtements ecclésiastiques de quatre jeunes de sa maison: Giuseppe Buzzetti, Felice Reviglio, Giacomo Bellia (ou: Belia, Beglia) et Carlo Gastini. Il espérait être aidé par eux. A cette occasion, il avait organisé chez lui un petit banquet, d'ailleurs plus ou moins réussi.[140] Puis, le 29 juin, la fête de saint Louis de Gonzague (renvoyée du 21) s'était passée, selon lui, «de la manière la plus dévote et la plus solennelle» qui soit.[141] Rien n'avait manqué à la célébration: forte participation aux sacrements, chœurs d'enfants, musique, dialogues scéniques..., rien, si ce n'est une église suffisante pous la foule des jeunes qui cherchaient à y entrer.[142] Toutefois, le dimanche 20 juillet, la pose de la première pierre de l'église nouvelle n'avait pas, semble-t-il, intéressé les oratoires satellites San Luigi et Angelo custode. Et, trois mois plus tard, une lettre de don Borel à don Pietro Ponte, responsable de l'oratoire S. Luigi, provisoirement à Rome où, avec Silvio Pellico, il accompagnait la marquise de Barolo, nous apprend que la mésentente s'était insinuée entre oratoires, que l'on se refusait les prêts de matériels et que l'esprit général en pâtissait. Sans prononcer son nom, don Borel défendait le point de vue de don Bosco.[143] La direction de S. François de Sales était donc contestée à S. Luigi. Avec sagesse, don Ponte répondit que, faute de «chef» désigné, l'autorité sur les oratoires n'était pas définie, que le «mutisme» sur ce point était de règle et qu'il n'était pas le seul à le déplorer. Il était souhaitable que don Borel remédiât aux inconvénients de cet état de choses.[144]

En fait, les prêtres qui se consacraient spontanément à l'apostolat des jeunes dans les oratoires fondés ou absorbés par don Bosco, étaient pour celui-ci, non pas des subordonnés (comme il le laissait entendre quand il parlait, déjà pour ces années, de «congrégation» de S. François de Sales), mais des associés ou des collègues, réunis par le même zèle et la commune amitié. Or, l'expérience leur apprenait que de bonnes intentions partagées ne suffisaient pas à une parfaite collaboration. Pour des raisons de compétence ou de désaccords idéologiques, des aspirations à l'autonomie naissaient et se manifestaient à San Luigi et à l'Angelo custode. D'autant plus qu'en cette année 1851, l'annonce des agrandissements de S. François de Sales alimentait contre don Bosco d'anciennes accusations d'ambition et d'arrivisme. Le futur saint Leonardo Murialdo, qui commença de le connaître «vers 1851, quand (il) se mit à fréquenter l'oratoire de l'Angelo custode, fondé par don Cocchi, puis cédé à don Bosco», se rappelait avoir entendu certains membres du clergé turinois «interpréter peu aimablement les ouvertures des oratoires (de don Bosco), parce qu'ils les considéraient comme des moyens de satisfaire ses ambitions personnelles.»[145]

En prévision d'un nouvel oratoire dans le Borgo Dora proche du Valdocco, les auxiliaires catéchistes et animateurs de don Bosco étaient attirés dans cette direction. C'était une manière de faire pièce à l'oratoire Saint François de Sales. «Il y eut toujours, expliquera Giuseppe Brosio, des gens contraires à la bonne marche de l'oratoire qui s'ingéniaient à jeter de la zizanie parmi les jeunes qui le fréquentaient. Ils ne manquaient pas la plus minime occasion de tirer prétexte à des désordres...»[146] Ce témoin, qui semble avoir été plus positif qu'halluciné, affirmait même qu'en 1851 «un complot secret (visait à) réduire l'oratoire à un rien, comme ils disaient; et (que), parmi les chefs de la conjuration, il y avait les prêtres... (dont il taisait les noms), qui fréquentaient l'oratoire...»[147] L'un de ces prêtres cherchait à entraîner les jeunes responsables dans l'oratoire concurrent. Brosio raconta sa propre aventure. Il avait d'abord été invité à une promenade pour le dimanche qui suivait. Ce jour-là, après la messe à Saint François de Sales il avait eu droit, pour la sortie promise, à un excellent déjeuner, des divertissements, des chansons, des jeux, et enfin à un excellent café servi le soir à Porta Palazzo. Don Bosco l'écouta rendre compte de sa journée et lui conseilla d'accepter l'invitation reçue pour un autre dimanche. Cette fois la sortie commença par la messe dans une église dûment désignée et se termina avec le déjeuner. A son départ,

Brosio reçut du prêtre six beaux écus. Une *grande merenda* (un grand goûter) était prévue pour le dimanche qui venait. «En ces deux circonstances les discours ne manquaient pas de nous encourager à abandonner l'oratoire; on nous disait que Dieu se trouvait partout et qu'il était possible de se sanctifier n'importe où.»[148] Honteux, Brosio raconta à don Bosco sa deuxième journée hors de S. François de Sales. Il s'était empressé, expliquait-il, de remettre l'argent de sa «trahison» à un père de famille pauvre de sa connaissance. Don Bosco lui demanda de ne pas se rendre à la nouvelle invitation.[149] C'était, peut-on penser, au dernier trimestre de 1851.

Au début de l'année nouvelle, les adversaires de don Bosco se servirent de la circulaire de la loterie (20 décembre 1851) pour exciter contre lui les jeunes gens de l'oratoire S. François de Sales. Brosio racontera[150] qu'un jour de fête, après les cérémonies liturgiques,[151] les plus grands avaient été convoqués par *certi signori* – probablement des prêtres auxiliaires de don Bosco – pour discuter d'«une question touchant à (leur) honneur».[152] Don Bosco les avait, paraît-il, déshonorés en les traitant dans la presse de vagabonds et de voleurs. Les organisateurs de la réunion s'appuyaient sur la description de la clientèle de l'oratoire dans la circulaire du 20 décembre. Don Bosco avait omis, disait-on, d'écrire qu'il recevait aussi des jeunes gens de bonne famille. La remarque suscita une extrême agitation dans la salle. Bravement, Brosio demanda la parole: don Bosco n'avait certainement pas voulu déshonorer ses jeunes, il y avait eu erreur de copiste, faute d'imprimerie... Mais l'excellent garçon[153] fut aussitôt contré par un murmure hostile, qui s'amplifia et, en quelques instants, se transforma, écrivit-il, en cris et en hurlements dignes d'une assemblée de *spiritati* (possédés). Quelqu'un lui rétorqua qu'une correction de l'article incriminé ne rendrait pas à la jeunesse l'honneur qu'elle avait perdu. «Voulez-vous mander à ceux qui piétinent votre honneur une députation chargée d'obtenir leurs excuses?» La proposition fut accueillie par un *rugito* (rugissement) d'approbation. Et c'est ainsi que, le dimanche suivant, dans la sacristie minuscule de l'oratoire, trois ou quatre jeunes particulièrement excités apostrophèrent don Bosco sur sa circulaire. Il leur observa que les garçons honnêtes de l'oratoire, au lieu de prendre en mauvaise part ce qu'il avait dit de sa clientèle en général, devaient se féliciter de coopérer à une œuvre aussi excellente. Mais l'un des délégués s'enflamma et se mit à l'insulter gravement, lui-même et aussi ses oratoriens. Don Bosco, raconta Brosio qui, ayant perçu le bruit d'une altercation, était entré dans la

sacristie, ne se contint plus et réagit avec violence. En quarante-trois ans, le *bersagliere* ne le vit jamais dans pareille fureur. Il traita le garçon de *birichino* (polisson, vaurien...) et menaça de le chasser de l'oratoire.[154]

L'opposition reçut alors sa base. Au cours du mois de février,[155] l'oratoire de S. Martino, pour lequel les catéchistes de don Bosco avaient été sollicités, fut ouvert aux *Mulini* de Borgo Dora, à proximité de Porta Palazzo et à quelque cinq cents mètres de S. François de Sales. On y était plus gâté qu'au Valdocco. Des jeunes de don Bosco – Gastini par exemple – crurent pouvoir se partager entre les deux œuvres. Mais don Bosco, qui ne supportait pas leurs allées et venues, était d'un autre avis: il leur imposa de choisir et les intéressés ne revinrent plus chez lui.[156] Les fidèles – en tête desquels le *bersagliere* si l'on en croit le récit qu'il nous a laissé – s'efforcèrent de narguer l'oratoire concurrent.[157] Les garçons du *bersagliere* manœuvraient hors de la propriété sur les terrains vagues du Valdocco et, parfois, jusque dans les prés du Borgo San Donato, donc près de San Martino. A destination, Brosio achetait deux grands paniers de fruits aux frais de don Bosco et en faisait ostensiblement une distribution générale.[158]

Cependant la crise se dénouait. Certes les quatre clercs de l'année précédente abandonnèrent peu à peu le service de don Bosco.[159] Mais trois jeunes gens destinés à une carrière brillante à ses côtés s'attachaient alors définitivement à lui. Michele Rua, né à Turin le 9 juin 1837, connaissait don Bosco depuis l'âge de huit ans (septembre 1845). Il avait été élève des frères des Ecoles Chrétiennes, puis il avait suivi des cours secondaires en ville. Le 24 septembre 1852, il entrait à l'oratoire au titre d'interne et, le 3 octobre, recevait l'habit clérical des mains de don Bosco dans la chapelle du Rosaire aux Becchi. Giovanni Cagliero, né à Castelnuovo d'Asti le 11 janvier 1838, qui avait depuis toujours entendu chanter autour de lui les louanges de don Bosco, l'avait précédé d'un an dans l'internat du Valdocco (2 novembre 1851).[160] Quant à Giovanni Battista Francesia, qui n'était ni de Turin, ni de Castelnuovo, mais de San Giorgio Canavese, où il était né le 3 octobre 1838, son attachement à don Bosco était devenu définitif le jour de la Toussaint de 1850, quand il s'était confessé à lui. Deux ans après, le 22 juin 1852, il entrait lui aussi dans la *casa annessa*.[161]

Entre temps, un décret de Mgr Fransoni daté de Lyon le 31 mars 1852, qui nommait don Bosco «directeur et chef spirituel» de l'oratoire S. François de Sales, auquel devaient être «unis et dépendants»

les oratoires S. Luigi Gonzaga et S. Angelo custode,[162] stabilisait sa situation dans le diocèse de Turin. L'origine de cette importante décision prise par un évêque loin de son siège n'a pas été tout à fait déterminée. Il est cependant probable que don Borel était intervenu auprès de l'archevêque, soit directement, soit par l'intermédiaire de don Cafasso, à la suite de l'échange épistolaire des mois précédents. On se rappelle en effet que don Ponte souhaitait une clarification des responsabilités et demandait à son correspondant d'agir en ce sens. Le décret valorisait la place de don Bosco parmi les oratoires de Turin. Par là, il approuvait ses méthodes et légitimait ses initiatives. Les langues cléricales s'acharneront moins contre lui. Provisoirement.

La loterie de 1852

Coïncidant avec la crise des oratoires, la loterie d'une part, l'achèvement de l'église de l'autre, ont multiplié les soucis de don Bosco pendant les sept premiers mois de l'année 1852.

La loterie pour le financement de l'église avait été autorisée sans problèmes le 9 décembre 1851.[163] Un comité de vingt-cinq personnes (vingt laïcs et cinq ecclésiastiques)[164] suffisamment honorables coiffait l'entreprise. Don Bosco comptait sur l'aide de quelque cent trente «promoteurs» et «promotrices», qui n'avaient pas été nécessairement consultés avant de figurer sur une liste imprimée par ses soins dès le mois de décembre. Sa lettre plaisante de la veille de Noël sous forme de saynète entre lui et le chanoine Pietro De Gaudenzi, archiprêtre à Vercelli, son correspondant, expliquait ce qu'il attendait d'eux. Après les salutations préliminaires et quelques phrases sur les frais de la construction de l'église, le chanoine ami lisait:

«Archiprêtre. – (...) Je m'étais aussi engagé à envoyer quelques briques.

Bosco – C'est l'une des raisons de ma visite.

A. – J'ai compris, j'ai compris, vous voulez les emporter aujourd'hui ?

B. – Non, monsieur l'archiprêtre, vous pouvez me les expédier à votre convenance, soit par mandat postal, soit par lettre accompagnée de quelques billets de banque. Pour l'instant, je ne rentre pas chez moi, je suis en visite chez les bienfaiteurs de l'église.

A. – Comme il est malin! Il plume l'oie sans la faire crier. Qu'y a-t-il dans ce paquet? Oh! «Plan pour une loterie»... et encore pour l'église de l'oratoire. Mais, mais, qu'est-ce qui arrive? Vous m'avez mis parmi les promoteurs! Pourquoi cela? Pourquoi ?

B. – Monsieur l'archiprêtre, je vous ai placé devant le fait accompli. Je

craignais que, dans votre modestie, vous ne trouviez une raison de vous épargner cette peine. C'est pourquoi j'ai inscrit votre nom sans le dire.

A. – Brigand de don Bosco. Mais qu'est-ce que j'ai à faire?

B. – Pour l'heure, commencez par distribuer ces invitations. Et si vous pouvez avoir des objets, envoyez-les à Turin par messager; d'ailleurs je ne doute pas que vous en trouverez. Quand les objets auront été rassemblés, on en fera l'expertise, nous imprimerons des billets à diffuser et à placer à 0,50 fr. Tout cela, c'est votre affaire (...)

A. – Maintenant que vous m'avez mis dans cette histoire (litt.: *imbroglio*), je tâcherai d'en sortir le mieux que je pourrai.

B. – J'ai fait ma commission. *Vale in Domino* (Salut dans le Seigneur)! Bonnes fêtes, bonne fin, bon et saint début d'année! Que le Seigneur vous bénisse avec tous ceux qui voudront avoir la charité de participer à notre loterie. Sur ce, je pars sur mon Pégase; je pars, rapide comme le vent, pour visiter le P. Goggia à Biella.»[165]

La mission des promoteurs et des promotrices de la loterie était donc double: chercher des lots d'abord, placer les billets ensuite.

Après un temps d'hésitation, les lots affluèrent. «Un tableau, un tricot, un livre, une broderie, une toile, un drap, un article de quincaillerie, toute œuvre d'art ou d'industrie en or, en argent, en métal ou en bois sera reçu avec la plus grande reconnaissance, parce que n'importe quel petit objet ajouté aux autres contribue à former une somme importante.»[166] On saura dans un instant pourquoi cette somme devait être «importante». Don Bosco numérota trois mille lots sur son catalogue imprimé: des tasses, des portemonnaie, des tableaux, des lithographies, des livres pieux ou non, des parapluies, des vases, des châles, des paniers, une rose artificielle, des médailles, des boutons de pierre, des broderies, des coussins, des coupons d'étoffe, etc., etc. Les tableaux d'auteur représentaient 35% de la valeur totale, a-t-on calculé.[167] Sur l'imprimé, le nom du donateur accompagnait l'objet donné. Le premier des sept lots «complémentaires» selon le livret: «Calice d'argent ciselé avec coupe et patène dorées, offert à l'Oratoire par l'illustrissime chevalier Giuseppe Dupré»[168], ressemblait à une plaisanterie. Il provenait du «directeur du placement des fonds au conseil d'administration de la caisse d'épargne de Turin», de surcroît membre du comité organisateur de la loterie. Imaginez un gagnant qui retirerait le calice d'argent ciselé de l'oratoire S. François de Sales! Son inscription sur le catalogue grossissait la somme totale, c'était sa véritable raison d'être.

Quand l'expert (choisi par l'administration) eut déterminé la va-

leur des objets mis en loterie, permission fut accordée à don Bosco d'émettre 99.999 billets à cinquante centimes l'unité. Les lots furent exposés à l'examen du public dans de grandes salles auprès de l'église San Domenico. Afin d'écouler le maximum de billets don Bosco retarda le plus qu'il le put la date du tirage (imposée elle aussi par l'administration). Initialement fixé au 30 avril, ce tirage fut d'abord renvoyé au 31 mai, puis au 30 juin, enfin, de manière irrévocable, au 12 juillet. Entre temps, à la suite de l'explosion effroyable, le 26 avril, d'une poudrière, qui avait endommagé l'œuvre voisine du Cottolengo, l'*Armonia* annonça, au nom de la commission, que la moitié du bénéfice de la loterie lui serait réservée.[169]

Cependant don Bosco multipliait les lettres aux bienfaiteurs potentiels en y incluant des blocs de billets de loterie. Il sollicitait les évêques du pays. Leurs réponses soigneusement archivées pouvaient le réjouir.[170] De tous côtés, la mobilisation était imposante. «Le souverain pontife, le roi, la reine mère, la reine, et, en général, toute la cour royale se signalèrent par leurs offrandes», écrira don Bosco.[171] Environ 74.000 billets purent être placés.[172]

Le tirage, présidé par le *vice-sindaco* et surveillé par trois scrutateurs, eut lieu en public sur le balcon intérieur de l'hôtel de ville, les 12, 13 et 14 juillet. Don Bosco, Federico Bocca (l'entrepreneur de l'église), don Giovanni Borel et Lorenzo D'Agliano signèrent le procès verbal.[173] Le bénéfice réalisé fut considérable. «Nombre de ceux qui avaient gagné quelque chose y renoncèrent pour l'église», confiera don Bosco. De la sorte, le 13 novembre 1852, l'*Armonia* pourrait informer que les lots restants seraient vendus avec une réduction de 20% sur leurs «prix d'estimation.»[174] Selon l'organisateur, le gain, tous frais déduits, fut de vingt-six mille francs nets.[175]

La bénédiction de l'église S. François de Sales (20 juin 1852)

Lors du tirage, l'église, pour laquelle la loterie avait été imaginée, était bénite depuis trois semaines. Ses dimensions étaient modestes (11 m sur 28 m), mais, à la grande satisfaction de don Bosco, elle existait.

Il est vrai que la cérémonie inaugurale n'avait pas eu le relief qu'il aurait souhaité. Il l'avait espérée présidée par un évêque prestigieux. Pressentis, l'archevêque de Vercelli, Mgr Alessandro d'Angennes, puis l'évêque d'Ivrea, Mgr Luigi Moreno, s'étaient récusés.[176] A la veille de la fête, la curie turinoise avait délégué pour la bénédiction le

curé de Borgo Dora, le très révérend théologien don Agostino Gattino. C'était certes «une personne qui, par ses éminentes vertus, par ses vastes connaissances fait l'honneur du clergé turinois.»[177] Mais le saint et docte personnage n'était pas mitré.[178] Autre déception, don Bosco avait transmis sa circulaire particulière d'invitation (16 juin 1852) aux principales autorités de la ville. Et le *sindaco* Giorgio Bellono, le *vice-sindaco* Giacinto Cottin et le directeur du *Museo d'antichità* Francesco Barucchi s'étaient excusés à leur tour.[179]

L'inauguration eut lieu devant les bonnes volontés – principalement le comité de la loterie – et une foule d'enfants au cours de la matinée du dimanche 20 juin 1852.[180] Vers 8 h 30, don Gattino bénit la nouvelle église, y célébra la messe et prononça le discours qui convenait. Il disserta sur l'église «maison de Dieu» et «maison de prière». Tandis que l'orateur exposait «la sainteté de notre foi et la supériorité de notre religion sur les croyances des autres peuples, écrivit le lendemain le rédacteur du journal *La Patria*, nous nous croyions transportés aux temps où l'on prêchait aux populations rassemblées dans l'immense temple du ciel ou dans les entrailles de la terre – c'est-à-dire, probablement, soit en plein air, soit dans les catacombes – la parole du Dieu qui est mort pour notre salut.» Moins imaginatifs, les garçons étaient surtout impressionnés par le détachement de la garde nationale qui veillait au bon ordre et tirait une salve à l'instant de la bénédiction du très saint sacrement. Cette pétarade «produisit un effet admirable», rappellera plus tard la *Storia dell'Oratorio*. A la suite de la cérémonie les bienfaiteurs présents furent convoqués dans l'ancienne chapelle convertie en salle de réception. Don Bosco les remercia, un chœur d'enfants chanta un motet et un garçon lut une ode composée par un don Bosco visiblement heureux d'avoir enfin, dix ans après sa première tentative du *Convitto*, dignement stabilisé son oratoire:

Comme un oiseau, de branche en branche,
Va cherchant un abri fidèle
Pour y installer son nid
Et, tranquille, s'y reposer (...)
Ainsi, depuis dix ans et plus
Ce nid, nous l'avons cherché.[181]

A bon droit, depuis Lyon, le 20 juillet, l'archevêque Fransoni félicita don Bosco pour sa nouvelle église.[182]

«L'Oratoire est donc terminé, la mission de Don Bosco réalisée», prétendait *La Patria* du 21 juin 1852. Le rédacteur raccourcissait sa besogne. Pendant le deuxième semestre de 1852, don Bosco poursuivit dans la peine une «mission», qui lui valait un cortège de tracas apostoliques, financiers et autres. «Les affaires des Oratoires continuent de prospérer, mandait-il le 30 novembre au cardinal Antonelli. Leurs chapelles respectives sont pleines de jeunes les jours fériés, les saints sacrements y sont aussi fréquentés. Mais un débordement de livres et de journaux pervers nous fait redouter un méchant avenir. Les livres les plus antireligieux et les plus obscènes sont vendus au public et proposés à chaque pas par les crieurs sur les places...»[183] Don Bosco méditait une riposte à cette sorte de littérature avec les futures *Letture cattoliche*. Et il quêtait, encore et toujours, des secours financiers. Le 11 octobre, il recevait de l'ordre des saints Maurice et Lazare une subvention de trois cents lires.[184] Le 18 novembre, il plaidait à nouveau sa cause auprès de l'œuvre de la *Mendicità istruita*;[185] et, le 11 décembre, il demandait au maire de Turin un subside pour ses classes élémentaires.[186] A cette dernière date, un désastre venait de troubler ses desseins. Où allait-il loger ses internes? On se souvient que, auprès de l'église S. François de Sales, don Bosco projetait d'agrandir sa maison Pinardi. En fait, quand les maçons en avaient eu fini avec l'église, ils avaient rapidement dressé à la suite de cette maison un immeuble de deux étages. Hélas, au milieu de la nuit du 1er au 2 décembre, une partie de la nouvelle bâtisse croula brusquement; et, vers cinq heures et demie du matin, le reste suivit dans un terrible fracas.[187] Par bonheur il n'y eut pas de mort. Don Bosco prit sa mésaventure avec philosophie. Puisque telle est la volonté de Dieu! Quatre jours après l'accident, il expliquait au curé de Capriglio: «... J'ai eu un malheur. La maison en construction s'est presque entièrement écroulée, alors qu'elle était déjà presque couverte.» On déplorait trois blessés graves, que nous savons avoir été des ouvriers pendant les jours précédents. «Pas un mort, mais une peur, une consternation à expédier dans l'autre monde le pauvre don Bosco. *Sic Domino placuit* (Ainsi a-t-il plu au Seigneur)!»[188]

«Le pauvre don Bosco» continuait bravement sa mission de prêtre «affecté à la direction des oratoires de jeunes érigés à Turin.»[189] Il avait fréquemment l'occasion de confesser des gens hors de son diocèse, mais sans la possibilité de recourir à l'évêque du lieu pour la juridiction indispensable. Pour les combattre efficacement, il était obligé

de prendre connaissance de livres prohibés par l'Eglise. Il désirait organiser pour ses jeunes une messe de communion à minuit le jour de Noël...[190] Tant de tâches le sollicitaient! Sa vie d'apôtre du Valdocco ne faisait que commencer.

Notes

1. *Piano di Regolamento dell'Oratorio di S. Francesco di Sales in Valdocco*, ms autographe de don Bosco, 28 p. numérotées, plus une page bis et une feuille volante; ACS 026, FdB 1955 B1-D5. Edité par bribes et incomplètement en MB III, 91, 98-108, 125-126, 162-164, 167-168.

2. Le *terminus a quo* de la date de ce *Piano di Regolamento* est 1847, quand fut fondée la compagnie de S. Louis de Gonzague, décrite dans l'un de ses chapitres. Son *terminus ad quem* pourrait être 1850, 1851 ou 1852, plus tard encore...

3. Nous voulons dire qu'il ne fut peut-être jamais communiqué dans l'oratoire primitif (1847-1852). — Il est probable que don Bosco recourut à un ou à des modèles pour écrire ce *Piano di Regolamento*. Mais, alors que les modèles de ses constitutions sont aujourd'hui identifiés, celui ou ceux du *Piano di Regolamento dell'Oratorio* ne le sont pas encore.

4. «Cet oratoire est placé sous la protection de saint François de Sales pour indiquer que la base sur laquelle repose cette congrégation, tant pour celui qui commande que pour celui qui obéit doit être la charité et la douceur, vertus caractéristiques de ce saint» (p. 1). «Charité, patience réciproque dans le support des défauts d'autrui, promouvoir le bon renom de l'oratoire et de ses employés, et encourager chacun à la bienveillance et à la confiance envers le recteur, sans quoi on ne parviendra jamais à maintenir l'ordre ni à promouvoir la gloire de Dieu et le bien des âmes» (p. 16). — Le chapitre sur la matière des prédications et des instructions, p. 24.

5. *Regolamento dell'oratorio di San Francesco di Sales per gli esterni*, Turin, 1877.

6. MO 207/60-83.

7. «Giovani che fecero gli esercizi spirituali la prima settimana di luglio 1849» et «Per gli esercizi spirituali, 23 luglio 49», feuilles reproduites en FdB E5-7.

8. MO 209/25 à 210/36.

9. MO 210/51-60.

10. MO 211/61-73.

11. Informations sur ces exercices dans une lettre contemporaine de G. Bosco à G. Borel, Giaveno, 12 septembre 1850 (*Epistolario* Motto I, p. 111-112); dans une liste de retraitants (ACS 132; FdB 250 E2-3), et dans G. Brosio, *Relazione* I, p. 7, 10, 28-29. Brosio avait participé à cette retraite de Giaveno.

12. La journée du retour à Turin a été décrite par Brosio, *Relazione* I, p. 28-29. — La *sagra di San Michele* est un ancien monastère bénédictin situé à trente-huit kilomètres à l'ouest de Turin.

13. «Regalo di Pio IX a' giovanetti degli oratorii di Torino», *Armonia*, 26 juillet 1850; *Breve ragguaglio della festa fattasi nel distribuire il regalo di Pio IX ai giovani degli oratorii di Torino*, Turin, Eredi Botta, 1850, 28 p. La fête a été racontée par G. Bonetti, *Storia dell'Oratorio*, chap. XXVI (*Bollettino salesiano*, février 1881, p. 9-13), et par G. Brosio, *Relazione* I, p. 21-23. Mais le récit de ce dernier semble dépendre de Bonetti.

14. D'après la lettre du nonce Antonucci à don Bosco, Turin, 2 mai 1849, éditée dans le *Breve ragguaglio...*, cit., p. 10-11.

15. Sur ce voyage (2-12 avril 1850), voir G. Martina, *Pio IX (1846-1850)*, p. 416-417; C. Falconi, *Il cardinale Antonelli*, Milan, Mondadori, 1983, p. 247-256.

16. D'après la lettre du cardinal Antonelli au nonce Antonucci, Portici, 2 avril 1850; éditée dans le *Breve ragguaglio...*, cit., p. 13-14.

17. G. Brosio, *Relazione* I, p. 23.

18. *La Chiesa cattolica-apostolica-romana è la sola vera Chiesa di Gesù Cristo. Avvisi ai cattolici*, Turin, Speirani et Ferrero, 1850, p. 3.

19. D'après J.-J. Paraner, *Abrégé de l'histoire des vaudois...*, Pignerol, Joseph Chiantore, 1872, p. 109.

20. *I Valdesi, ossiano i Cristiani-Cattolici secondo la Chiesa primitiva abitanti le così dette Valli di Piemonte. Cenni storici*, par Amedeo Bert, «ministro del culto valdese e cappellano delle legazioni protestanti a Torino», Turin, Gianini et Fiore, 1849, XXXV-498 p.

21. *I Valdesi...*, cit., p. 3-4.

22. *I Valdesi...*, cit., chap. I, p. 5-37.

23. *I Valdesi...*, cit., chap. II, III, IV, p. 38-106.

24. *I Valdesi...*, cit., chap. V, p. 107-118.

25. *I Valdesi...*, cit., chap. VI, p. 119-137.

26. En action de grâce, Rome faisait chanter des *Te Deum*, prétendait Amedeo Bert.

27. *I Valdesi...*, cit., chap. VII-XI, p. 138-255.

28. *I Valdesi...*, cit., chap. XII, p. 257-271.

29. *I Valdesi...*, cit., chap. XIII-XIV, p. 272-348. — L'édit, daté du 17 février, ne fut publié que le 25 ou le 27.

30. *I Valdesi...*, Conclusion, p. 349-380. Les cent dernières pages du livre étaient consacrées à des appendices.

31. *I Valdesi...*, cit., p. 5-7.

32. *I Valdesi...*, cit., p. 59-60. Et voir, dans ce livre, p. 399-410, un long «Paragone tra alcune dottrine cattoliche romane e la Sacra Scrittura alla quale attingonsi i Valdesi».

33. *Storia ecclesiastica*, 1845, p. 226-228; morceau repris dans l'édition de 1848, p. 110-111. — Au vrai, les origines vaudoises, présentées de façon assez contradictoire par Amedeo Bert et don Bosco, doivent être situées dans le mouvement des prédicateurs du retour à l'Evangile, qui fleurit au douzième siècle et dans les premières années du treizième.

34. Plus ou moins exact! Remarquer que le concile de Vérone (1184), qui les excommunia, n'était pas œcuménique.

35. Il n'en avait peut-être pas encore pris connaissance quand il rédigeait les *Avvisi ai cattolici*. Mais il le lut, au moins *per summa capita*, en 1850-1851, au temps où il composait le *Cattolico istruito*, terminé apparemment à la fin de 1851. Voir *Il cattolico istruito*, deuxième partie, entretien XVII, p. 78.

36. L'ensemble du *Cattolico istruito* est présenté *ci-dessous*, chap. IX. On ne parle ici que des pages du livre sur les vaudois.

37. «Q. Qu'est-ce que l'on entend par religion? — R. Par religion on entend le culte dû à Dieu de la manière qui lui est dû.» Don Bosco se référait à ce que les théologiens appellent la vertu de religion.

38. La «divinité» d'une Eglise ne peut s'entendre ici que par son rattachement au Christ tête, qui est le fils de Dieu.

39. Don Bosco s'avançait trop, cela va sans dire aujourd'hui, quand il prétendait que les Eglises non catholiques, à commencer par l'Eglise vaudoise, professaient des doctrines «repugnanti a Dio medesimo», qu'elles changeaient sans cesse d'opinion et rejetaient l'enseignement des apôtres.

40. «Una risposta ai Protestanti» (titre du § V).

41. Voir *ci-dessous*, chap. IX.

42. *Il cattolico istruito*, deuxième partie, p. 77-81, 83, 86, 89.

43. *Il cattolico istruito*, deuxième partie, entretien XV, p. 73-74.

44. *Il cattolico istruito*, deuxième partie, entretien XIX, p. 97-98.

45. *Il cattolico istruito*, deuxième partie, entretien XXIX, p. 165.

46. Formule de don Bosco à propos de l'invocation des saints, dans le *Cattolico istruito*, deuxième partie, entretien XXX, p. 195.

47. Sur ce dominicain français du XIII[e] siècle, né à Belleville-sur-Saône dans le diocèse de Lyon, notice de R. Aubert, «Etienne de Bourbon ou de Bellavilla», DHGE, t. XV, 1963, col. 1211-1212.

48. *Il cattolico istruito*, deuxième partie, entretien XV, p. 72.

49. «L'auteur de ces entretiens estime de son devoir de remarquer que les expressions que certains pourraient trouver un peu violentes, ne s'appliquent qu'aux écrits et excluent toute allusion à la personne même du ministre vaudois» (*Il cattolico istruito*, deuxième partie, entretien XVII, p. 80, n. 1).

50. L'histoire de la naissance des conférences de saint Vincent de Paul est narrée dans toutes les biographies de Frédéric Ozanam (1813-1853), par exemple dans Louis Baunard, *Frédéric Ozanam d'après sa correspondance*, 6[e] éd., Paris, de Gigord, 1926, p. 94-104.

51. D'après l'introduction des *Regolamenti della Società di S. Vincenzo de' Paoli*, Gênes, au Bureau de la Société, 1855, p. 6.

52. Voir F. Molinari, «Le Conferenze di S. Vincenzo in Italia nel sec. XIX», dans le recueil *Spiritualità e azione del laicato cattolico italiano*, Padoue, Antenore, 1969, I, p. 62.

53. La date exacte, que Molinari (*art. cit.*, p. 64-65) ignorait, nous arrive dans la brochure *Noces d'or de la Société de St Vincent de Paul à Nice, 1844-1894*, Nice, Imprimerie du Patronage Saint-Pierre, 1894, rédigée par le président Ernest Michel.

54. F. Molinari, *art. cit.*, p. 66-67.

55. «A Turin le Seigneur daigna bénir des efforts persévérants; et ce qui semblait impossible il y a huit ans, se fait comme de soi-même par l'entremise de nos zélés confrères de Gênes», *Bulletin de la Société de Saint Vincent de Paul*, 3, 1851, p. 139.

56. *Bulletin de la Société de Saint Vincent de Paul*, 2, 1850, p. 197.

57. Cette information, que nous trouvons en MB IV, 67/7-8, a été répétée à l'occasion du centenaire des conférences, par A. Fliche, dans *Société de Saint Vincent de Paul*, Paris, 1933, I, p. 178.

58. *Società di mutuo soccorso di alcuni individui della compagnia di San Luigi eretta nell'oratorio di san Francesco di Sales*, Turin, Speirani et Ferrero, 1850, 8 p. Comprend une *Avvertenza* signée «D. Bosco Gioanni» et le texte de son *Regolamento*.

59. *Regolamento*, art. 1.

60. *Regolamento*, art. 3.

61. *Regolamento*, *ibid.*

62. *Regolamento*, art. 4.
63. *Regolamento*, art. 10.
64. *Regolamento*, art. 8.
65. *Regolamento*, art. 12.
66. *Regolamento*, art. 14.
67. *Regolamento*, art. 9.
68. *Società di mutuo soccorso...*, p. 3.
69. G. Bosco à D. Rademacher, Turin, 10 juillet 1850; *Epistolario* Motto I, p. 103.
70. Sur Giuseppe Siccardi (1802-1857), brève notice de Mario Menchini, *Enciclopedia italiana*, t. XXXI, p. 652. – Sur l'épisode des «lois Siccardi», long exposé de Giuseppe Briacca, *Pietro De Rossi di Santa Rosa, Giuseppe Siccardi, Camillo Benso di Cavour, cattolici riformatori tra regalismo e liberalismo*, Vérone, Libreria universitaria editrice, 1988, p. 21-244.
71. C. de Cavour à Emile De la Rüe, 18 décembre 1849. Cité par R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 430.
72. Sur l'abolition de l'immunité ecclésiastique, je suis le chapitre publié sous ce titre dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 307-393.
73. Dans la lettre du 10 juillet 1850. Voir, *ci-dessus*, n. 69.
74. *Armonia*, n. 19, 1850. Reproduit dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 308-309.
75. D'après T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 317.
76. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 317-320.
77. Les lois Siccardi dans G. D'Amelio, *Stato e Chiesa. La legislazione ecclesiastica fino al 1867*, Giuffré, 1961, p. 98-99. – La protestation des évêques d'après le résumé de T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 322.
78. *Armonia*, 41, 12 avril 1850. D'après la reproduction de Eugenio Spina, *Giornalismo cattolico e liberale in Piemonte (1848-1852)*, Turin, Studi e Ricerche ed., 1961, p. 142-143.
79. D'après l'*Armonia*, 12 avril 1850.
80. Récit détaillé de l'affaire dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 338-342.
81. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 350-351; E. Spina, *Giornalismo...*, cit., p. 157.
82. Le texte dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 361.
83. «... Au reste, cher M. le Curé, faites comprendre à ce malheureux qu'il s'agit de l'éternité, et conjurez-le par les entrailles de Jésus Christ de ne pas se laisser entraîner par le respect humain à sacrifier son âme: quand elle est perdue, tout est irrémédiablement perdu...» Cette lettre, reproduite seulement en partie par T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 361-362, le fut en totalité par E. Spina, *Giornalismo...*, cit., p. 165.
84. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 362.
85. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, II, p. 437-440.
86. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 368-369.
87. Longue description de l'arrestation de l'archevêque dans une lettre de celui-ci au chanoine Luigi Anglesio, reproduite par T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. III, p. 371-376.
88. Le 25 septembre 1849, don Bosco écrivait de Morialdo à don Borel: «Lodo a

tutto cielo la intrapresa sottoscrizione di cui desidero anch'io far parte...» (*Epistolario* Motto I, p. 89.) D'après don Lemoyne (MB III, 553/5-11), repris par F. Motto dans son commentaire de ladite lettre (note à la ligne 3), il s'agissait de la pétition du 26 septembre 1849 au ministre de l'Intérieur visant à obtenir la disparition des obstacles au retour de l'archevêque dans le diocèse. Mais on ne nous dit pas si sa signature figurait à la suite de la pétition.

89. Le décret d'expulsion fut daté du 25 septembre 1850.

90. En MB IV, 108-109, don Lemoyne n'a étayé sur aucun argument valide le voyage de don Bosco à Fenestrelle. Les attestations des *antichi allievi* qu'il invoque sont des plus vagues. On ne connaît aucune attestation de don Bosco lui-même. Quant au voyage de Lyon dans les mois qui suivirent, le seul Giovanni Battista Anfossi, alors très jeune, en a témoigné (voir MB IV, 110/27-30).

91. Conversation du 1^er^ janvier 1876, dans G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 3, p. 46-56.

92. La réalité de ce premier voyage – que don Lemoyne a daté de 1847 – semble attestée par la lettre du rosminien Gilardi à don Bosco, le 4 avril 1850: «... En nous honorant une deuxième fois de votre présence vous nous feriez un nouveau cadeau...» (citée par F. Motto, *Epistolario* I, p. 100, note à la ligne 25). Mais ses détails, tels que les ont rapportés MB III, 249-251, construites principalement sur *Documenti* III, 151-152, sont aléatoires. Les explications attribuées à Federico Bocca, qui aurait alors accompagné don Bosco (voir MB III, 249/31 à 250/2), concernaient peut-être le voyage de 1850. A cette date, Bocca avait de bonnes raisons d'aller commenter aux rosminiens les plans de construction dessinés par lui et sur lesquels don Bosco devait s'expliquer à Stresa.

93. MO 221/27 à 222/44. Ce récit a reparu dans G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 3, p. 49-51. Sur Pietro Giuseppe De Gaudenzi (1812-1891), voir L. Motti, *Vita di mons. Pietro Giuseppe De Gaudenzi, vescovo di Vigevano*, Tromello, 1923.

94. Sur la vie d'Antonio Rosmini (1797-1854) l'œuvre fondamentale est *La vita di Antonio Rosmini*, scritta da un sacerdote dell'Istituto della Carità e riveduta e aggiornata dal prof. Guido Rossi, Rovereto, 1959, 2 vols, 844 et 788 p. Sur les années qui nous occupent ici, voir M.F. Mellano, *Anni decisivi nella vita di A. Rosmini (1848-1854)*, Rome, Pont. Università Gregoriana, 1988, 170 p. Sur la pensée de Rosmini, pages très intéressantes de M. Sciacca, *Il pensiero italiano nell'età del Risorgimento*, 2^ème^ éd., Milan, Marzorati, 1963, p. 263-312.

95. *Dalla missione a Roma*, Turin, 1881.

96. Sur «la troisième phase de la question rosminienne», voir G. Martina, *Pio IX (1851-1866)*, Rome, 1986, p. 595-611.

97. D'après la lettre de G. Bosco au rosminien G. Fradelizio, Turin, 5 décembre 1849; *Epistolario* Motto I, p. 92-93.

98. G. Bosco à A. Rosmini, Turin, 11 mars 1850; *Epistolario* Motto I, p. 99.

99. G. Bosco à C. Gilardi, Turin, 15 avril 1850; *Epistolario* Motto I, p. 101.

100. Même lettre, *loc. cit.*, p. 101-102.

101. F. Puecher à A. Rosmini, 5 juillet 1850; rapport reproduit partiellement dans *Epistolario* Motto I, p. 102, note à la ligne 51.

102. D'après la lettre de G. Bosco à C. Gilardi, Turin, 13 juillet 1850; *Epistolario* Motto I, p. 105.

103. Même lettre du 13 juillet 1850.

104. G. Bosco à C. Gilardi, Turin, 27 août 1850; *Epistolario* Motto I, p. 106.

105. Le 25 septembre, après être revenu à Turin, don Bosco était déjà à Castelnuovo (d'après sa lettre à G. Borel, Castelnuovo, 30 septembre 1850; *Epistolario* Motto I, p. 114).

106. Le fait du voyage, attesté par tout un courrier, est assuré. Mais ses circonstances, que les biographes de don Bosco ont longuement racontées, le sont moins. Le récit de don Lemoyne en MB IV, 128-132, construit principalement sur *Documenti* III, 310-311 et XLI, 49-50, est en partie fantaisiste. L'histoire – très vivante – du banquet que Rosmini aurait alors offert à une trentaine de convives, dont notre don Bosco, Niccolò Tommaseo, Roggero Bonghi et Carlo Luigi Farini di Russi, dans la maison d'Anna Maria Bolongaro (MB IV, 130/6 à 132/25), quoique bâtie sur une conversation autour de don Bosco à la fin d'avril 1879 (d'après G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 12, p. 54-56), est, en l'état, un tissu d'invraisemblances. Le supérieur général des rosminiens, Bernardino Balsari, les stigmatisa en son temps dans une longue lettre à un périodique turinois datée du 13 février 1923 et reproduite honnêtement douze ans après par don Ceria en MB XVI, 613-616.

107. D'après la lettre de G. Bosco à A. Rosmini, Castelnuovo d'Asti, 25 octobre 1850; *Epistolario* Motto I, p. 116. Je suppose qu'au bout d'un mois don Bosco n'avait pas changé d'avis.

108. Considérations intéressantes sur le catholicisme de Rosmini dans F. Traniello, *Società civile e società religiosa in Rosmini*, Bologna, Il Mulino, 1966, p. 243.

109. Observation de A. Bernard, *Pédagogie, théorie et pratique de l'éducation chez Antonio Rosmini*, Manosque, chez l'auteur, 1980, p. 241.

110. D'après M. Sciacca, *Il pensiero italiano...*, cit., p. 232-235.

111. G. Bosco à G. Fradelizio, s. l., s. d., dans *Epistolario* Motto I, p. 113.

112. G. Bosco à G. Borel, Castelnuovo, 30 septembre 1850; *Epistolario* Motto I, p. 114. G. Bosco à A. Rosmini, Castelnuovo d'Asti, 25 octobre 1850; *Epistolario* Motto I, p. 116.

113. Lettre du 25 octobre 1850, citée note précédente.

114. Photographie de ce passeport en MO Ceria, p. 196, hors-texte.

115. Récit des journées milanaises de don Bosco en MB IV, 175-180, qui dépendent, entre autres, de notes de G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, cahier III, reproduites en FdB 794, E10 à 795 A1, à dater peut-être originairement du 3 juillet 1875.

116. Supplique éditée d'après son enregistrement en *Epistolario* Motto I, p. 90.

117. Voir *Epistolario* Motto I, p. 95-97.

118. D'après *Epistolario* Motto I, p. 95, note à la lettre 45.

119. Voir MB IV, 45-50.

120. D'après *Epistolario* Motto I, p. 117.

121. G. Bosco à A. Rosmini, Turin, 7 janvier 1851; *Epistolario* Motto I, p. 119.

122. G. Bosco à C. Gilardi, Turin, 15 janvier 1851; *Epistolario* Motto I, p. 120.

123. L'acte en ACS 38, Turin, St François de Sales; le contenu dans F. Giraudi, *L'oratorio di Don Bosco*, 1935, p. 99. Explications sur la tontine dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 85.

124. G. Bosco à A. Rosmini, Turin, 28 mai 1851; *Epistolario* Motto I, p. 126.

125. Reproduction en fac-similé de ce plan dans *Torino e Don Bosco*, dir. G. Bracco, III, pièce I.

126. Voir *Epistolario* Motto I, p. 128, note.

127. Voir MB IV, 268/11-13.

128. G. Bosco à Victor-Emmanuel, 13 juin 1851; *Epistolario* Motto I, p. 128.

129. De Andreis à G. Bosco, 5 juillet 1851; MB IV, 275-276.

130. Brève description dans G. Brosio, *Relazione* I, p. 24. Développements probablement gratuits du discours du P. Barrera par G. Bonetti, dans la *Storia dell'Oratorio* (*Bollettino salesiano*, juin 1881, p. 9-12). Ces développements ont été répétés en MB IV, 277-279.

131. Le 27 juillet 1851. Voir *Epistolario* Motto I, p. 132.

132. Voir *Epistolario* Motto I, p. 132-134.

133. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 85.

134. Récit retranscrit en MB IV, 287/15-18.

135. G. Borel à P. Ponte, Turin, 23 octobre 1851; éd. MB IV, 315/1-2.

136. G. Bosco à F. Puecher, Turin, 22 octobre 1851; *Epistolario* Motto I, p. 134.

137. D. Bertolotti, *Descrizione di Torino*, p. 372; cité par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 86.

138. G. Bosco à l'intendant général des finances, copie s. d. (vers le 9 décembre 1851); *Epistolario* Motto I, p. 136.

139. Circulaire signée: «I Promotori e le Promotrici», Turin, 20 décembre 1851; *Epistolario* Motto I, p. 139-141.

140. «... Le jour où don Belia et don Reviglio revêtirent le costume clérical on fit à l'Oratoire une fête avec invitations au repas. Le chanoine Nicco était l'un des commensaux. Marianna fit bouillir la viande dans le café pour lui donner plus de goût. C'était en 1851.» (*Documenti* XLI, 62.) Marianna était la sœur de Margherita Occhiena, mère de don Bosco.

141. Art. «Domenica scorsa...», *Armonia*, 4 juillet 1851. Noter que cet article, à juger par son fond et par sa forme, fut écrit par don Bosco lui-même.

142. Même article.

143. G. Borel à P. Ponte, Turin, 23 octobre 1851; éd. MB IV, 313-315.

144. «... Je crois que l'origine de la désunion, que l'on déplore jusqu'ici parmi nous, provient du fait de ne pas avoir un chef sur lequel se diriger et du mutisme exagéré qui règne; et je ne suis pas le seul à le déplorer. Que Votre Révérence fasse en sorte de remédier à ces inconvénients et le foyer de la discorde disparaîtra» (P. Ponte à G. Borel, Rome, 4 novembre 1851; éd. MB IV, 316-317).

145. Déposition de Leonardo Murialdo au procès de canonisation de don Bosco, session CXXXVII, ad XIV^{um}, copie authentique de Rome, fol. 1046 r.

146. G. Brosio, *Relazione* II, p. 1.

147. G. Brosio, *Relazione* I, p. 16.

148. G. Brosio, *Relazione* I, p. 18.

149. L'épisode en G. Brosio, *Relazione* I, p. 16-19, a été recopié en MB IV, 375-377. Celui qui va suivre et qui doit être daté certainement des semaines consécutives à la circulaire du 20 décembre 1851, classait Brosio parmi les partisans décidés de don Bosco. Les invitations de dimanche en dimanche avaient été vraisemblablement antérieures. Sauf erreur, il conviendrait donc d'intervertir les deux épisodes en MB IV.

150. G. Brosio, *Relazione* I, p. 1-4.

151. L'assemblée fut-elle convoquée lors de la solennité de saint François de Sales, le dimanche 31 janvier 1852, jour où don Bosco fut exaspéré par le sermon peu catholique du franciscain Vitale Ferrero? (Cet épisode en MB IV, 349-351).

152. G. Brosio, *Relazione* II, p. 1.

153. Brosio, qui prit la peine de reconstituer comme il pouvait tout son discours dans la *Relazione*.

154. En MB IV, 373/17 à 374/27, le récit de l'entrevue, censé recopier (guillemets!) Brosio, a été en fait adouci par le biographe.

155. Selon MB IV, 373/5, l'autorisation d'ouvrir cet oratoire fut délivrée par la municipalité le 15 février 1852.

156. D'après deux récits parallèles enregistrés l'un en *Documenti* XLI, 72, l'autre en *Documenti* XLIII, 29-30, puis amalgamés en MB IV, 381/14 à 382/28.

157. «... La tempête qui menaçait s'apaisa peu à peu, et ces messieurs les adversaires firent fiasco cette fois encore; et nous, pour les vexer davantage et leur faire voir que leurs histoires nous importaient peu, nous avons augmenté tous les divertissements...» (G. Brosio, *Relazione* II, p. 4).

158. G. Brosio, *Relazione* II, p. 4-5. Voir MB IV, 383/13-22.

159. Voir MB IV, 493-498.

160. Voir MB IV, 285-287.

161. Précisions biographiques sur Michele Rua, Giovanni Cagliero et Giovanni Battista Francesia, d'après la «Scheda biografica dei salesiani professi (1862-1870)», dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 527-540.

162. ACS 110, Documents personnels de don Bosco. Ed. MB IV, 378-379.

163. Dossier sur cette loterie en ACS 112, *Lotterie*, reproduit en FdB 397 E3 à 399 D9. La pièce principale est le livret intitulé *Catalogo degli oggetti offerti per la lotteria a beneficio dell'Oratorio maschile di S. Francesco di Sales in Valdocco*, Turin, P. De Agostini, 1852, XVIII-160 p. Histoire de cette loterie dans MB IV, chap. XXVIII-XXXV, *passim*; P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 86-87; et G. Bracco, «Don Bosco e le istituzioni», dans *Torino e Don Bosco*, dir. G. Bracco, I, p. 130-133.

164. Liste commentée dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 87-88.

165. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 24 décembre 1851; *Epistolario* Motto I, p. 141-142.

166. Art. «Abbiamo già...», *Armonia*, 13 mars 1852 (OE XXXVIII, 18).

167. G. Bracco, «Don Bosco e le istituzioni», *art. cit.*, p. 132.

168. *Catalogo degli oggetti offerti...*, p. 157.

169. Art. «La commissione direttrice...», *Armonia*, 11 mai 1852.

170. Les réponses des évêques ont été réunies en ACS 112, *Lotterie*, et éditées en MB IV, 408-410, 464-466. F. Motto les a résumées en *Epistolario* Motto I, p. 158, note à la ligne 1.

171. MO 229/96-98.

172. D'après P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 87.

173. *Verbale dell'estrazione della lotteria a benefizio dell'Oratorio maschile di San Francesco di Sales in Valdocco*, 14 juillet 1852, Archives de la Ville de Turin; recopié dans G. Bracco, «Don Bosco e le istituzioni», *art. cit.*, p. 133. Voir aussi MB IV, 467, note 1.

174. «Lotteria femminile», *Armonia*, 13 novembre 1852 (voir OE XXXVIII, p. 23).

175. MO 231/132-135.

176. A. d'Angennes à G. Bosco, Vercelli, 8 juin 1852; éd. MB IV, 430-431; L. Moreno à G. Bosco, Ivrea, 12 juin 1852; éd. MB IV, 431.

177. Formule du journal *La Patria*, 21 juin 1852. Voir MB IV, 446/5-7.

178. Délégation signée F. Ravina, Turin, 19 juin 1852; éd. MB IV, 432.

179. MB IV, 434-436.

180. Contrairement à l'habitude, l'*Armonia* n'a pas décrit la fête. Son article au titre prometteur «Benedizione dell'Oratorio di S. Francesco di Sales in Valdocco», *Armonia*, 23 juin 1852, fut un bref résumé de l'origine et du but de cet oratoire, presque certainement rédigé par don Bosco pour «recommander chaudement aux Piémontais de secourir cette noble institution» (OE XXXVIII, p. 22). On trouve un récit passablement ampoulé de la fête dans *La Patria*, journal politique et littéraire, 21 juin 1852, article qui fut recopié par don Bonetti dans la *Storia* dont il va être question. Description de la fête dans la *Storia dell'Oratorio*, in *Bollettino salesiano*, août 1881, p. 10-12; description reprise et un peu développée en MB IV, 440-447.

181. Ode «Come augel di ramo in ramo...», *Storia dell'Oratorio*, *loc. cit.*, p. 10-11; recopiée en MB IV, 437-438.

182. L. Fransoni à G. Bosco, Lyon, 29 juillet 1852; éd. MB IV, 469-470.

183. G. Bosco à G. Antonelli, Turin, 30 novembre 1852; *Epistolario* Motto I, p. 175-176.

184. Lettre éditée en MB IV, 488-489.

185. *Epistolario* Motto I, p. 172.

186. *Epistolario* Motto I, p. 177.

187. Un récit dans G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, cahier III; photocopie FdB 798 E3 à 799 A3. Un autre récit dans une lettre de Stefano Vacchetta à Giacomo Bellia, Turin, 25 décembre 1852, malheureusement trop léchée, semble-t-il, pour être tout à fait authentique dans la copie des *Documenti* XLI, 77-80. Histoire de la catastrophe dans la *Storia dell'Oratorio*, in *Bollettino salesiano*, octobre 1881, p. 9-11. Les différentes sources ont été compilées en MB IV, 507-516.

188. G. Bosco au curé de Capriglio, Turin, 6 décembre 1852; *Epistolario* Motto I, p. 178.

189. Formule des suppliques à Pie IX. Voir la note suivante.

190. D'après trois suppliques de G. Bosco à Pie IX, vers le 30 novembre 1852; *Epistolario* Motto I, p. 176-178.

III. L'apôtre du Valdocco (1853-1858)

Chapitre IX.

Les premiers pas des *Letture cattoliche*

La maison de l'Oratoire en 1853

Dans le Turin du début de 1853 entre le faubourg San Donato côté ouest et le faubourg Borgo Dora côté est, la zone de l'oratoire S. François de Sales prenait les formes indécises d'une campagne menacée par la proximité de la ville: habitats rustiques entourés de murs, quelques maisons neuves, des jardins potagers, des prés incultes traversés par des troupeaux.[1] Le citadin découvrait ce paysage quand, après avoir longé le *manicomio* et traversé le Rondò, il parvenait via Cottolengo à l'entrée du chemin de la Giardiniera. Des mûriers bordaient encore cette route agreste. A main droite, il apercevait une propriété Filippi: un terrain, quelques appentis et un immeuble sans grâce auquel menait une allée privée; et, à main gauche, un vaste champ avec de ci de là des arbres épars. Le territoire de don Bosco, protégé par un petit mur, faisait suite à la propriété Filippi. Trois bâtiments très dissemblables constituaient l'oratoire S. François de Sales: au centre une maison à balcon, à sa gauche une église toute neuve et, à sa droite, un immeuble en construction formant angle droit. Un jardin potager et une cour de récréation les précédaient. L'immeuble en construction avait piètre mine. Les voisins savaient que ses deux étages s'étaient subitement écroulés en décembre précédent. Si, après le portail de l'église ouvert sur la rue, le curieux progressait de quelques pas sur la via della Giardiniera, il découvrait à sa droite un immeuble aussi grand que la maison Pinardi au centre de l'Oratoire. Comme l'histoire de la période précédente nous l'apprend, cet immeuble, pourtant propriété d'une dame estimable, la veuve Bellezza, avait, depuis quelque six ans, créé beaucoup de soucis à don Bosco. Des locataires de plus ou moins bonne compagnie l'occupaient; et il comportait à son rez-de-chaussée un cabaret dit de la Giardiniera, qui faisait trop parler de lui.

Au début de 1853, don Bosco espérait être bientôt libéré de ce voisinage importun. De fait, le 1er octobre de cette année, il aura persuadé la propriétaire de supprimer le cabaret et il aura loué lui-même tout son immeuble pour trois ans, quitte à le sous-louer à son tour à des gens de sa convenance. Terminons notre description. Vers le nord, au-delà des propriétés Filippi, Bosco et Bellezza coulait un petit canal d'irrigation et s'étendaient des prés où paissaient des troupeaux de moutons et quelques bovins. Un fermier fournissait à don Bosco des rigottes et des fourmes pour ses garçons.[2]

L'accident du 2 décembre empêchait don Bosco d'utiliser ses nouveaux locaux comme il l'avait envisagé et l'obligeait à maintenir des solutions provisoires. L'ancien hangar-chapelle de la maison Pinardi était converti en dortoir. Et la nouvelle église recevait une double destination: elle servait au culte lors des messes matinales et des offices des dimanches et des fêtes, et à la scolarisation pour les classes élémentaires et les cours du soir pendant le reste des jours ordinaires.[3] Don Bosco devrait encore attendre plusieurs mois avant de prendre possession de la chambre qui lui était destinée au deuxième étage de la nouvelle bâtisse dans sa partie parallèle à l'église S. François de Sales. Les premiers fascicules des *Letture cattoliche* furent donc mis au point dans le bâtiment primitif.

Mgr Luigi Moreno à l'origine d'une publication populaire catholique

Tout au long de l'année 1852, Mgr Luigi Moreno, évêque d'Ivrea, n'avait cessé d'encourager don Bosco à rédiger le programme et le cahier d'introduction d'une revue destinée à prendre ce titre de *Letture cattoliche*.

Deux grands évêques piémontais ont exercé une influence ambiguë sur la carrière de notre don Bosco. Comme Mgr Gastaldi, après une longue période de confiance et d'amitié, Mgr Moreno tint don Bosco systématiquement à distance jusqu'à l'heure de sa mort inclusivement.[4] Né le 24 juillet 1800, Luigi Moreno n'avait que trente-huit ans quand Grégoire XVI l'avait nommé au siège d'Ivrea. Au milieu du dix-neuvième siècle, Ivrea était une petite ville piémontaise d'environ dix mille habitants, à quelque soixante kilomètres au nord-est de Turin. Mais elle s'enorgueillissait d'une histoire très ancienne (Cicéron connaissait déjà Eporedia) et parfois tumultueuse, dans laquelle

ses évêques, au moyen âge, jouèrent souvent un rôle de premier plan. Mgr Moreno, avec son âme patricienne, secrète et dominatrice, était leur digne successeur. «Il était toujours égal à lui-même, toujours maître de soi et de ses mouvements, de ses regards, de ses propos et même de ses sourires, dira de lui en 1878 un chanoine qui l'avait longtemps côtoyé. Il était surtout lent à s'exprimer et d'une circonspection telle qu'on ne put jamais relever sur ses lèvres une phrase un peu moins que prudente. Réceptacle de tant de secrets et de tant de confidences, il ne compromit jamais personne. Tout en lui était réglé, noble et seigneurial, fin et délicat: les sentiments, les idées, les jugements, à l'image des traits et des formes mêmes de son agréable physionomie.» Deux portraits, l'un du début, l'autre de la fin de son épiscopat, nous laissent en effet soupçonner avec quelle parcimonie il économisait ses sourires.[5] «Partout, il annonçait en lui l'évêque, partout il gardait son rang, continuait notre témoin. La distance qui le séparait à tous égards de la majeure partie des gens qui se présentaient à lui l'obligeait à se faire violence pour aller vers eux; pourtant il s'en approchait...»[6] Car cet évêque altier était un homme d'action. Il croyait à la force de la presse. En 1848, il avait eu l'initiative de la fondation d'un journal catholique, dont le titre *L'Armonia della religione con la civiltà* (L'harmonie de la religion avec la vie civile) présageait un programme ambitieux. Mgr Moreno semblait avoir épousé l'esprit de 1848 qui croyait à un renouveau social à la veille de la révolution industrielle. *L'Armonia* insistait sur la participation des catholiques à la vie politique du pays. Toutefois l'évêque Moreno n'avait rien d'un révolutionnaire. Les exaltations républicaines en vogue lui paraissaient aussi méprisables que dangereuses. L'Etat se devait de protéger l'Eglise et de favoriser son action sur la société. En d'autres termes, l'évêque Moreno était foncièrement clérical. Placé dans la situation de Mgr Fransoni à Turin en 1849 et 1850, il eût peut-être réagi avec la même intransigeance.

Mgr Moreno avait joué un rôle prépondérant dans la réunion des évêques de la province ecclésiastique de Turin à Villanovetta (25-29 juillet 1849). Les évêques avaient entre autres mesures décidé de créer un comité de surveillance et de promotion de la presse. Mgr Ghilardi de Mondovì et Mgr Moreno d'Ivrea en avaient reçu la charge.[7] Leonardo Murialdo, qui avait assisté aux assises de Villanovetta, racontait à un ami: «En ont été chargés (du comité) Mgr Moreno évêque d'Ivrea, et Mgr Ghilardi, évêque de Mondovì, qui ont aussi reçu la tâche de préparer une liste de maximes et d'erreurs contre les vérités

de la foi, la morale, l'Eglise, le pape, le clergé, répandues par les gazettes, pour ensuite les combattre en un style simple et facile dans des journaux, des écrits catholiques et des opuscules apologétiques qui seraient distribués gratuitement aux populations.»[8] L'assemblée de Villanovetta avait vraisemblablement entériné un projet en cours d'exécution. Car, un mois après sa clôture, le 1er septembre 1849, la première livraison de la *Collezione di buoni libri a favore della religione cattolica* (Collection de bons livres pour la religion catholique) sortait déjà à Turin de l'imprimerie des héritiers Botta avec la bénédiction de l'épiscopat régional. C'était un opuscule anonyme de 144 pages petit format intitulé: *Avvertenze di religione ai cattolici d'Italia. La religione dimostrata all'intelligenza di tutti* (Avis aux catholiques d'Italie en matière de religion, exposé de la religion adapté à l'intelligence de tous). En finale, une formule d'approbation du vicaire général de Turin Filippo Ravina, datée du 31 août 1849, annonçait que les évêques de la province ecclésiastique de Turin réunis en «concile» avaient jugé cette *collezione* de bons livres «extrêmement opportune pour maintenir pur et vivant au cœur des fidèles l'esprit de religion et de piété chrétienne.»[9] Un deuxième fascicule, de longueur identique, tombait le 15 septembre: «Réflexions morales sur la religion et l'Eglise catholique avec quelques homélies de Mgr A. Turchi, évêque de Parme.» Et un troisième suivait le 1er octobre: «Instruction pastorale sur l'excellence de la religion, par le cardinal César Guillaume de La Luzerne, évêque de Langres.» De quinzaine en quinzaine, vingt-quatre livraisons totalisant de trois mille cinq cents à trois mille six cents pages devaient sortir au bout de douze mois. Elles étaient vendues au prix de six francs l'année. A la fin de 1852, les presses des héritiers Botta continuaient de publier les petits volumes de la *Collezione di buoni libri*.

Les évêques piémontais la recommandaient. Ils exhortaient leurs clergés à répandre ces bonnes lectures parmi les fidèles, surtout parmi les jeunes.[10] Mais étaient-elles assimilables par la population? Cette littérature distinguée de démonstrations apologétiques, d'homélies et de mandements épiscopaux ne pouvait intéresser les paysans des campagnes et les artisans des villes. Contrairement aux vœux de l'assemblée de Villanovetta, leur style était rien moins que simple et facile. La vulgarité des feuilles anticléricales, qui fleurissaient dans le pays depuis les événements de 1848, leur parlait avec une bien meilleure éloquence. Pietro Stella a épinglé trois livraisons de 1849-1850. Dans la livraison 2 (15 septembre 1849), les trois homélies de l'évêque de

Parme, Mgr Turchi, prêchaient le respect dû à l'Eglise catholique, à ses biens temporels et, de manière générale, aux autorités. Les livraisons 9 et 10, des 1er et 15 janvier 1850: «De la paix entre l'Eglise et les Etats, par Mgr Clément Auguste Droste, baron de Vischering, archevêque de Cologne, traduit de l'allemand» reproduisaient une longue lettre de ce savant archevêque. Il y dissertait sur les droits assurément justifiés de l'Eglise de son pays sur les écoles, depuis l'enseignement élémentaire jusqu'à l'université; il invoquait le *ius cavendi* et le *ius tuitionis*, toutes notions et préoccupations parfaitement étrangères aux soucis quotidiens d'un peuple piémontais qui ne pouvait y comprendre goutte. La *Collezione di buoni libri*, parce qu'elle ne touchait pas le peuple chrétien, ne satisfaisait pas Mgr Moreno. A son jugement, une revue catholique authentiquement populaire s'imposait plus que jamais.

Un projet de «bibliothèque» religieuse populaire

Au commencement de 1852, l'évêque d'Ivrea et don Bosco avaient constaté la convergence de leurs préoccupations pastorales.

Depuis 1850 comme nous savons, don Bosco menait l'offensive contre les vaudois avec son petit fascicule d'*Avvisi ai cattolici* sous-titrés: «La Chiesa cattolica-apostolica-romana è la sola vera Chiesa di Gesù Cristo» (L'Eglise catholique, apostolique et romaine est la seule véritable Eglise de Jésus Christ),[11] qu'il prétendra avoir distribué à deux cent mille exemplaires dans la population.[12] Il y combattait «en un style simple et facile» les erreurs sur le pape et l'Eglise diffusées par leurs soins. Ce n'était toutefois pour lui qu'un préambule à une œuvre de plus grande envergure qu'il mit au point durant les deux années suivantes. En 1852 il cherchait à publier la série apologétique qu'il dénommera: *Il cattolico istruito* (Le catholique instruit). Depuis Lyon l'archevêque Fransoni ne lui ménageait pas ses encouragements. Mais, sur place, peut-être parce qu'un récent assassinat le faisait réfléchir, le vicaire général Zappata refusait de signer la revision ecclésiastique de l'ouvrage. «Vous défiez l'ennemi et l'attaquez de front, lui aurait-il observé; et moi je préfère battre en retraite en temps utile.» Consultés, des évêques piémontais (Vercelli, Biella, Casale) se montraient aussi réticents. Don Bosco se serait alors retourné vers son archevêque exilé. Il en aurait reçu une réponse accompagnée d'une lettre à remettre à l'évêque d'Ivrea. Mgr Fransoni priait ce prélat de veiller à la revision de la publication envisagée et de la couvrir de son

autorité. Mgr Moreno accepta et, nous apprend don Bosco, délégua pour la revision son vicaire général Pinoli.[13] L'affaire était bien nouée. Mgr Moreno avait trouvé l'homme capable de publier ce que lui-même et don Bosco appelèrent initialement une *biblioteca* populaire au service de l'Eglise.[14]

En janvier 1852, la forme, le contenu, la périodicité, le coût et l'époque du lancement de la nouvelle publication étaient déjà fixés. L'évêque annonçait au Saint-Siège dans sa relation triennale datée du 22 janvier 1852: «Parce que les publications éditées dans la Collection des bons livres pour la défense de la religion catholique, comme je le disais, ne se sont pas trouvées adaptées à la compréhension du peuple, c'est-à-dire des ouvriers et des agriculteurs, j'ai envisagé une autre publication, qui commencera en janvier prochain et qui sera composée de petits dialogues, écrits en une langue simple et directe et ne traitant que de choses se rapportant à la doctrine catholique et aux mœurs chrétiennes. Chaque mois un fascicule sera publié à Turin, et l'abonnement annuel ne dépassera pas deux lires.»[15]

La publication «adaptée à la compréhension populaire» de Mgr Moreno prendrait donc les traits des *Avvisi ai cattolici* de don Bosco. L'initiative, certainement commune, venait du prêtre plutôt que de l'évêque. D'après la première lettre conservée de la correspondance entre don Bosco et Mgr Moreno, le «programme» de la publication avait été formulé au Valdocco; et la *biblioteca* projetée serait une œuvre «nôtre» du prêtre et de l'évêque. Le 10 juin 1852, le «programme» avait déjà été soumis par don Bosco à Mgr Moreno, celui-ci y avait apporté les modifications que sa «sagesse» lui inspirait, le secrétaire et cérémoniaire de l'évêque, Tommaso Gallenga, avait transmis ces modifications à Turin et, ce jour-là, don Bosco se disposait à expédier à Ivrea une reprise des *Avvisi ai cattolici* destinée à servir d'introduction à la revue.[16] Deux jours passaient, Mgr Moreno assurait don Bosco de sa grande satisfaction. La «petite bibliothèque» était en bonne voie, son succès serait certain.[17] Un mois après, durant la deuxième quinzaine de juillet, don Bosco correspondait à nouveau avec l'évêque sur la *biblioteca*.[18] Après quelques nouvelles sur son église récemment inaugurée, il lui apprenait qu'il envisageait à son tour des *variazioni* au «programme». L'évêque le remercia le 4 août. Il s'était très volontiers occupé du manuscrit des *Avvisi ai cattolici* et le rendait assorti d'une «feuille de variantes et de petits ajouts». Gentiment il remarquait: «Du reste je n'y attache pas d'importance, et vous pourrez en faire usage à votre idée.» La question de la future revue le

préoccupait vivement: «J'aimerai beaucoup connaître les variantes que vous avez envisagées au programme des livrets à imprimer et à publier chaque mois. Cette entreprise m'intéresse fort et même très fort, et je vous prie de vous en occuper avec la plus grande sollicitude possible.» Son financement ne poserait pas de problèmes majeurs, car il avait déjà obtenu «l'adhésion de personnes zélées», dont l'une lui avait même remis une sorte de chèque en blanc pour l'aider à couvrir les frais.[19] Douze jours après, il revenait sur la publication: «Le besoin s'en fait sentir toujours davantage, mettons-nous y donc à la petite bibliothèque. Par retour de courrier ayez l'obligeance de me communiquer les modifications que vous me disiez pouvoir être apportées au programme.»[20] Don Bosco promit alors de tout éclaircir en personne à Ivrea.[21] Mais des soucis particuliers semblent avoir retardé son déplacement. Le 20 août, les imprimeurs de l'*Amico della Gioventù* le sommèrent de payer le solde de cette publication disparue.[22] Et, au début de septembre, il se rendait à Giaveno pour une retraite avec des jeunes.[23] Si bien que, le 4 septembre, l'évêque, inquiet de voir se rapprocher l'échéance fixée par lui pour le lancement de la *biblioteca*, lui adressait un billet aux premières lignes plutôt fraîches, que rachetait toutefois la proposition d'une prédication à Ivrea. Mgr Moreno s'impatientait.[24]

L'affaire de la *biblioteca* de Mgr Moreno ne reçut qu'au terme de l'année une solution satisfaisante pour l'évêque. Le 13 décembre, il annonçait à don Bosco que «tout allait être prêt pour commencer la publication périodique que vous savez». Mais son correspondant devait encore, aidé par le théologien Valinotti (qui appartenait à son clergé d'Ivrea), compléter son «programme» et le lui envoyer sans tarder pour son impression et sa diffusion. Une tierce personne (outre don Bosco et don Valinotti) ecclésiastique ou laïque, lui paraissait nécessaire à la direction de la revue. Don Bosco, supposait-il, avait terminé son «travail d'amplification des *Avvisi ai cattolici*»; il avait aussi «parlé aux personnages avec lesquels il désirait conférer, en sorte qu'à la date (celle du lancement) personne ne lézardera plus dans sa campagne.» La propagande protestante *vieppiù ardimentosa* (de plus en plus audacieuse) l'inquiétait. Et le but de la collection apparaissait sous sa plume: «Faisons de notre côté une propagande catholique.»[25]

L'activité vaudoise à Turin en 1852

En effet les ministres vaudois se dépensaient efficacement à Turin depuis l'arrivée dans la ville de Giovan Pietro Meille à la fin de

l'automne 1850.[26] Cet homme actif et intelligent avait organisé une prédication italienne, alors que les vaudois prêchaient traditionnellement en français. Son geste avait aussitôt contribué au développement d'une «congrégation» italienne dans la cité. Le 29 octobre 1851, la première pierre du temple vaudois de Turin était posée. Simultanément, Meille fondait un hebdomadaire religieux dit *La Buona Novella*, destiné à l'évangélisation des milieux libéraux piémontais manifestant quelque intérêt pour les problèmes spirituels. Le premier numéro de *La Buona Novella* parut en novembre 1851. Il décrivait la cérémonie du 29 octobre en la présence des ministres (ambassadeurs) d'Angleterre et de Prusse, du chargé d'affaires des Etats-Unis et du consul de la Confédération helvétique. A l'évidence, les nations protestantes (et riches) patronnaient le temple de Turin.

Grande avait été l'émotion des Piémontais devant la spectaculaire percée vaudoise. Pour les évêques, un Etat catholique qui acceptait dans sa capitale l'érection d'un temple de dissidents et la diffusion de leur revue amorçait son apostasie. La droite du Sénat s'enflamma. Lors d'une séance, le maréchal Dalla Torre, le sénateur Castagnetto et le comte de Collegno soutinrent que la construction du temple vaudois violait le premier article de la constitution (*Statuto*) des Etats sardes. En décembre 1851, les évêques demandèrent au roi de faire arrêter les travaux d'un temple «qui résonnera de blasphèmes contre le plus auguste mystère de notre foi» et réclamèrent l'interdiction d'«un journal qui insulte nos croyances». Au bout de quelques numéros, *La Buona Novella* fut interdite aux catholiques le 22 janvier 1852. Etait excommunié quiconque imprimait, détenait ou vendait l'hebdomadaire. Grâce en particulier à la détermination de Camille de Cavour, partisan de la liberté des cultes et de la presse dans le pays, le gouvernement piémontais ne céda ni sur le temple ni sur le journal. Le 27 juin 1852, le nouveau temple entrait déjà en service. Mais, en juillet, le pasteur Amedeo Bert devait aussi soutenir un procès pour offense à la religion de l'Etat. La réaction catholique ne désarmait pas.

Pareil climat ne pouvait qu'attiser la polémique religieuse. L'éditorial du premier numéro de *La Buona Novella* avait affirmé que ce journal éviterait la controverse et ne répondrait pas à ses adversaires à moins d'y être contraint par la violence des attaques. Il entendait consacrer ses forces et ses colonnes à l'enseignement évangélique et à l'apologétique. Mais aussitôt provoqué par la presse catholique, *Il Cattolico* de Gênes en tête, il dut se défendre. Au cours de sa première année, les articles polémiques occupèrent une surface grandissante

dans *La Buona Novella* au détriment de l'enseignement proprement dit sur la Bible, les sacrements et la foi. Simultanément la controverse pénétrait la prédication. Les appels à la conversion et l'instruction morale des fidèles diminuèrent d'autant dans les prêches des pasteurs. L'Eglise catholique déjà acculée à se défendre contre les radicaux qui la taxaient d'antinationalisme politique, de conservatisme social ancré dans la préservation de ses privilèges médiévaux et d'obscurantisme culturel désuet et irrationnel, devait aussi entendre les vaudois protestants lui jeter à la figure ses fautes passées publiquement et sans pitié: les persécutions et les massacres dans les Vallées, la nuit de la Saint Barthélemy en France, les bûchers de la Piazza Castello à Turin, ceux d'ailleurs en Italie et à travers l'Europe, ainsi que toute l'œuvre de l'Inquisition. Il n'y avait probablement pas deux cents personnes aux prêches du temple de Torre Pellice. Mais, en 1852, l'Eglise de Turin était épouvantée à l'idée que le loup circulait à l'aise dans sa bergerie. Elle devait, par tous les moyens, mettre le holà avant le carnage.

Le «programme» des *Letture cattoliche*

Rédigé dans cette bataille, le feuillet du *programme* de la revue du tandem Moreno-Don Bosco, plusieurs fois remanié au long de l'année 1852, parut vers le 20 janvier 1853.[27] Mais, quoi qu'on en ait dit, nous ignorons sa teneur.[28] Toutefois, les trois premiers articles du prospectus ou formulaire d'abonnement dont l'*Armonia* reprit la substance le 8 février et qui concordaient tout à fait avec les principales requêtes de Mgr Moreno dans son rapport au Saint-Siège de janvier 1852, paraissent en avoir exprimé les données fondamentales sur la forme, l'objet, la longueur, la périodicité et le coût de la revue. «1. Les livres que l'on se propose de diffuser seront de style simple, de langue populaire; leur contenu portera exclusivement sur les choses de la religion catholique. – 2. Chaque mois, sortira un fascicule de 108 pages, dont le papier, les caractères et le format seront semblables au présent petit volume [celui des *Avvisi ai cattolici* servant d'introduction à la collection]. – 3. Le prix de l'abonnement est de 90 centimes par semestre, à payer d'avance, ce qui constitue la faible somme de L. 1,80 [l'année].»[29] Le public directement concerné d'artisans et de ruraux recevrait ainsi une publication bon marché, écrite dans un «style simple», nourrie d'expressions populaires et de contenu proprement religieux, donc volontairement étranger aux débats poli-

tiques. Son format minuscule, qui était celui des *Avvisi ai cattolici* de 1850, en ferait une collection *tascabile* (de poche), pour reprendre un adjectif de don Bosco. Avec ses cent huit pages mensuelles et ses douze cents pages dans l'année, ce serait pourtant une revue substantielle.

L'Introduction aux *Letture cattoliche*

Le numéro zéro[30] diffusé au début de février 1853 n'annonçait vraiment les *Letture* que par ses pages de couverture. On lisait sur la première le titre général: «Introduzione alle Letture cattoliche. Avvisi ai Cattolici» (Introduction aux *Letture cattoliche*. Avis aux Catholiques); et, sur la quatrième: «Piano dell'Associazione alle Letture cattoliche» (Plan de l'abonnement aux *Letture cattoliche*), en tête d'une sorte de prospectus d'abonnement. Le texte même du petit fascicule n'était que la refonte amendée et plus ou moins développée de la brochure *Avvisi ai cattolici* de 1850. Sa préface *Al cattolico lettore* (Au lecteur catholique), signée: *Sac. Bosco Giovanni* (non plus Gioanni, comme en 1850), sans un traître mot sur la nouvelle revue, ne répétait que la mise en garde aux populations catholiques contre les méchants qui tentaient de les séparer du pape et ainsi de la seule véritable Eglise de Jésus Christ. Les paragraphes de 1850 avaient perdu un peu de leur simplicité, cependant que des imprécisions ou des inexactitudes avaient disparu. La vraie «religion», dont l'auteur exposait les «fondements», n'était plus «le culte dû à Dieu selon le mode voulu par lui»; mais à travers une interprétation au reste contestable, «une vertu, c'est-à-dire une série de bonnes actions, par laquelle l'homme rend à Dieu l'hommage et l'honneur qui lui sont dus.»[31] Les quatre caractères de la «divinité» de la véritable Eglise, que l'édition primitive avait seulement énumérés,[32] étaient définis avec soin dans la nouvelle.[33] La catholicité de l'Eglise romaine faisait l'objet d'un développement inconnu.[34] Une question sur la nécessité de salut du baptême[35] avait – heureusement – disparu.[36] En revanche, le problème difficile: «Qu'est-ce que l'Eglise catholique présente de singulier dans son rapport avec les sociétés hérétiques?», ignoré en 1850, était posé et «résolu» dans l'édition de 1853 à l'aide de l'*Histoire du Jacobinisme* de l'abbé de Barruel et des *Miscellanea* des philosophes publiés à Paris en 1808, l'un et l'autre ouvrages dûment référencés.[37] L'Introduction versait ainsi dans l'un des défauts de la *Collezione di buoni libri*, dont Mgr Moreno voulait débarrasser les *Letture cattoli-*

che. En contrepartie, un nouveau paragraphe certainement rédigé par don Bosco: «Trois consignes particulières à la jeunesse»,[38] avait la bonhomie des exhortations du *Giovane provveduto*. Tout compte fait, les théologiens d'Ivrea n'avaient pas trop malmené la petite construction apologétique de 1850.

Le titre et les modèles de la nouvelle publication

La nouvelle publication était destinée à prendre grande importance dans la vie de don Bosco, au moins jusqu'en 1870.[39] Nous aimerions donc pouvoir expliquer le choix de son titre et déterminer le ou les modèles de ses livrets. La formule *Letture cattoliche*, que rien ne semblait annoncer en 1852, est brusquement apparue au début de 1853.[40] C'était une nouveauté, car il n'y avait pas encore de *Lectures catholiques* dans l'Italie de ce temps. Relevons que l'homme politique Lorenzo Valerio (1810-1865), turinois de naissance, avait fondé en 1836 un petit hebdomadaire intitulé *Letture popolari*, auquel de bons esprits avaient aussitôt collaboré. Cet hebdomadaire ayant été interdit par le gouvernement sarde en 1841, Valerio l'avait bientôt fait renaître sous le titre de *Letture di famiglia*. Mais un nouveau décret l'avait achevé le 27 mai 1847. Le souvenir des *Letture* de Valerio persistait assurément à Turin au début des années cinquante. Mgr Moreno et don Bosco visaient le même public que Lorenzo Valerio dans ses Lectures populaires ou ses Lectures familiales. Dans le titre de la nouvelle revue, le choix du substantif fut, consciemment ou non, au moins guidé par les titres de Valerio. La différence résidait dans l'orientation religieuse signifiée par l'adjectif. Une publication française contemporaine d'inspiration voisine et connue de don Bosco pouvait aussi le faire pencher pour *Letture*. Elle émanait de la Société de S. Vincent de Paul qui, bien que récente à Turin (1850), y était bien implantée en 1853.[41] Les liens directs ou indirects (par le comte Cays, élu président de la conférence locale en 1853) de don Bosco avec la Société étaient étroits. Le système des conférences étant très centralisé et les relations entre Paris et Turin fréquentes, les nouvelles du *Bulletin de la Société de Saint Vincent de Paul* ne manquaient pas d'arriver au Valdocco. Or ce *Bulletin* avait annoncé en 1851 la fondation et les premiers pas d'une revue réclamée par les conférences, à laquelle la direction parisienne avait bientôt donné le titre de *Petites lectures*. Les débats autour de sa naissance témoignaient d'une parenté de préoccupations apostoliques entre Paris et Turin. Les con-

frères se plaignaient de n'avoir pas de «bonnes lectures» à opposer aux «mauvaises» et souhaitaient un périodique capable «d'instruire sans ennuyer, d'arriver à tous sans fatiguer la bourse de personne, et de faire pénétrer chez les plus pauvres, chez les plus ignorants, des conseils de conduite, des idées chrétiennes sous une forme éminemment simple et familière.»[42] Le 10 mars 1851, le président Baudon en avait tracé le programme. Ce serait une revue in-12 de quelques pages au prix infime de 10 centimes par an. Le titre *Petites lectures* avait été arrêté le 24 mars suivant. Composées à l'origine sous la présidence de Gaston de Ségur, personnage que nous allons retrouver bientôt, ces *Petites lectures* avaient commencé de paraître en mai 1851. Et l'idée s'était avérée excellente. Le 1er décembre qui suivit, le président apprenait aux confrères que le tirage s'élevait déjà à trente cinq mille exemplaires. Don Bosco recevait très probablement ces feuillets. Une référence énigmatique du fascicule des *Letture cattoliche* daté de septembre-octobre 1853[43] nous signifie qu'il puisa dans les *Petites lectures* parisiennes au moins le dernier morceau (Le bonheur à bon marché. Apologue) du passage en question. Paris et Turin l'incitaient donc à préférer *Letture* à *Biblioteca* pour désigner une publication populaire.

C'est cependant du côté de *Bibliothèque* qu'il faut chercher le modèle de don Bosco. En juin 1852, il avait de bonnes raisons d'appeler «nostra Biblioteca» la collection qu'il envisageait de créer avec Mgr Moreno. La *Bibliothèque des Familles Chrétiennes*, publiée à Annecy encore dans les Etats sardes, chez A. Burdet, en 1835 et suivants, inspira certainement don Bosco pour le format, le style et le contenu de sa revue piémontaise. Le fascicule 16-17 (10 et 25 novembre 1853) de ses *Letture cattoliche* intitulé: *L'Artigiano secondo il Vangelo ossia la Vita del buon Enrico calzolaio* fut la traduction italienne de la brochure: *L'Artisan chrétien ou Vie du bon Henri cordonnier*, publiée en 1836 dans ladite *Bibliothèque*. De tous les fascicules de 1853, c'est celui qui, avec ses 104 pages, correspond le mieux à l'annonce de l'*Introduzione* de février, d'après laquelle les livraisons mensuelles auraient régulièrement 108 pages. La liste des titres des fascicules de la première année de cette *Bibliothèque*: Amour de N.S. Jésus Christ, par le B. de Liguori; Les Soirées villageoises, par d'Exauvillez; Le capitaine Robert; Le mois de Mai; Les Devoirs, par Silvio Pellico; La Morale catholique, par Manzoni; Le Bonhomme Richard; Le Chemin du salut, par le B. de Liguori; La Vie du comte Louis de Sales; Isidore ou le fervent laboureur[44] suffit à témoigner de la simili-

tude des contenus des deux revues, au moins après l'essai apologétique plus ou moins réussi de don Bosco dans les *Letture cattoliche* de 1853. On lit de part et d'autre des histoires édifiantes, de petits recueils d'anecdotes, de courts traités de vie quotidienne. Alphonse de Liguori et Silvio Pellico sont à l'honneur.

Le Catholique instruit dans sa religion (1853)

Les *Avvisi ai cattolici* de 1850 répétés mot pour mot dans l'*Introduzione* de 1853 avaient annoncé: «Ce qui est ici rapidement exposé, vous l'aurez sous peu plus amplement expliqué dans un livre composé pour cela.»[45] Dès 1850 don Bosco préparait pour être publié dans un avenir proche *Il Cattolico istruito* (*istrutto* à l'origine), dont les premiers fascicules ouvrirent en 1853 la collection des *Letture cattoliche*. L'intention moralisatrice des publications françaises ou savoyardes de Paris et d'Annecy disparaissait ici sous la polémique déterminée des *Avvisi ai cattolici*. Il s'agissait, comme l'avaient souhaité les évêques piémontais à Villanovetta, «en éclairant, en instruisant et en protégeant, de défendre et de fortifier l'intégrité de la foi catholique du peuple et des jeunes.»[46] Don Bosco s'était aventuré à composer une sorte de traité populaire sur la foi et la religion catholiques. *Il Cattolico istruito nella sua religione. Trattenimenti di un padre di famiglia co' suoi figlioli secondo i bisogni del tempo*, epilogati dal sac. Bosco Giovanni (Le Catholique instruit dans sa religion. Entretiens d'un père de famille avec ses fils selon les besoins du temps, rassemblés par le prêtre Giovanni Bosco) fut publié dans six fascicules des *Letture cattoliche* échelonnés irrégulièrement entre mars et septembre 1853.[47] Après quoi, on réunit le tout dans un seul livre à deux paginations successives, dont les deux parties explicites ne coïncidaient cependant pas avec lesdites paginations.[48]

En conformité avec le sous-titre (et avec les prévisions de Mgr Moreno dans son rapport au Saint-Siège de janvier 1852), c'était une suite de dialogues entre un père et ses enfants. Le père désirait les prémunir «contre certains périls du jour en leur expliquant les points principaux de la religion.»[49] L'auteur avait réparti ces dialogues en deux séries de longueur très inégale. La première (fasc. 1, p. 7-74), sans titre, apparemment de quatorze entretiens (en réalité de douze, car les entretiens VII et VIII manquent) constituait un essai d'apologétique *De Religione* à l'encontre des incrédules. La deuxième série, qui couvrait la fin du premier fascicule et la totalité des cinq autres,

était intitulée: *Della Chiesa di Gesù Cristo* (De l'Eglise de Jésus Christ). Elle comportait apparemment quarante-trois entretiens (en réalité quarante-deux, car l'entretien XVI manquait aussi) et constituait dans l'intention de l'auteur une apologétique *De Ecclesia Christi*. Avec le *Cattolico istruito* don Bosco prenait rang parmi les apologistes catholiques.

L'apologétique catholique au milieu du XIX ème siècle

Au terme du siècle qui suivit don Bosco, un flot de publications sur le dialogue postulaient, comme nécessaire à toute apologétique, l'adoption d'une position dite «pluraliste» sur la valeur des diverses religions. Elles évacuaient ainsi des confrontations et des oppositions de pensée pourtant indéniables. La défense et illustration apologétique de temps moins iréniques n'avait plus cours en librairie religieuse.[50] A plus forte raison les laborieuses constructions montées au dix-neuvième siècle pour défendre le catholicisme étaient-elles passées de mode. Qui veut comprendre la démarche de don Bosco en 1853 doit donc refaire au moins sommairement les parcours apologétiques d'alors, quand les auteurs catholiques ferraillaient avec entrain contre des adversaires dits soit «hétérodoxes» et le plus souvent protestants, soit «incrédules» c'est-à-dire incroyants purs et simples, en fait athées, à la rigueur déistes.[51]

La Réforme du seizième siècle avait déclenché un fourmillement de controverses entre catholiques et «prétendus réformés». Pour l'essentiel, l'Eglise romaine se considérant unique dépositaire légitime de la révélation chrétienne et seule chargée de poursuivre ici-bas l'œuvre de Jésus Christ et des apôtres, il importait de justifier ses titres de prédominance. On décrivait donc sa naissance en prenant soin de souligner son institution autour de Pierre et des apôtres. Les signes de l'identité de la véritable Eglise du Christ venaient alors. On abordait la grande question des «notes» de cette Eglise. Au dix-neuvième siècle, les apologistes patentés s'accordaient à peu près sur les notes du Credo de Nicée: l'unité, la sainteté, la catholicité et l'apostolicité. Ils s'efforçaient de montrer leur réalisation dans l'Eglise romaine et en elle seule. Pour contrer les protestants, les traités théologiques spéciaux *De Ecclesia*, qui avaient commencé de paraître au dix-huitième siècle, se devaient encore d'étudier à la lumière de la Révélation la constitution de la société divino-humaine qu'était l'Eglise du Christ. L'institution visible leur importait par-dessus tout

et l'être mystique de cette Eglise leur échappait plus ou moins. Les manuels en arrivaient, nous apprend-on, à présenter dans trois chapitres «fondamentaux: les membres qui constituent l'Eglise; les différents pouvoirs qu'elle possède; le sujet qui exerce ces pouvoirs.»[52] Au fond, il ne s'agissait que du pape et des évêques, dont les réformés s'étaient affranchis. La *Theologia dogmatica et moralis* de Louis Bailly, manuel ordinaire des séminaires au début du dix-neuvième siècle, mêlait ainsi apologétique et théologie proprement dite dans un unique traité dit *De Ecclesia Christi*, logé dans le corpus après le *De Trinitate* et le *De Incarnatione*.[53] Ce manuel examinait successivement: le nom et la définition de l'Eglise (4 pages), les membres de l'Eglise (11 pages), s'il est possible de faire son salut hors de l'Eglise (1 page, pour répondre négativement), la visibilité et la perpétuité de l'Eglise (7 pages), les notes traditionnelles de l'Eglise (57 pages), l'autorité de l'Eglise en matière de religion (26 pages, dont 24 sur l'infaillibilité), l'autorité de l'Eglise dispersée (3 pages), l'autorité de l'Eglise réunie en concile (9 pages), le sujet de l'autorité dans l'Eglise (15 pages), l'unanimité épiscopale requise pour un jugement définitif en matière de foi (12 pages), le consentement tacite des évêques (6 pages), les modalités de condamnation des propositions par l'Eglise (4 pages), l'objet de l'infaillibilité et de l'autorité de l'Eglise (12 pages), enfin le chef de l'Eglise, le Pontife romain, et les diverses prérogatives que le Christ lui a concédées (64 pages).

Après la tempête de la Réforme, les choses s'étaient compliquées en amont pour les apologistes catholiques. Aux dix-septième et dix-huitième siècles, les lumières de la raison aidant, l'Eglise n'avait plus été seulement contestée dans tel ou tel de ses dogmes, dans telle ou telle de ses propriétés, dans telle ou telle partie de son institution, mais dans son caractère même de religion surnaturelle. L'attaque avait porté sur tous les fondements de la foi: la réalité historique de cette religion; sa discernibilité, notamment par les prophéties et les miracles sur lesquels l'apologétique chrétienne s'appuyait traditionnellement; la possibilité d'une Révélation divine et du surnaturel, entendu le plus souvent comme le miraculeux ou le merveilleux; la divinité de Jésus Christ et de l'Eglise; l'autorité, non seulement religieuse, mais aussi historique des Ecritures; et enfin la providence, la personnalité et l'existence même de Dieu. La défense systématique sur ces différents fronts, entreprise au dix-huitième siècle, fut affinée au dix-neuvième. Les auteurs l'organisèrent avec plus ou moins de bonheur autour de l'idée et de la possibilité de la Révélation et du sur-

naturel; autour de l'autorité des Ecritures; autour des prophéties et des miracles de la Bible, ceux de l'Ancien Testament d'abord, ceux de la vie du Christ ensuite; autour de la résurrection de Jésus; enfin autour de la crédibilité de l'histoire évangélique. (Le problème de Dieu était laissé à la théodicée, l'un des traités de philosophie scolastique.) Résultat de nombreuses et savantes méditations, le traité *De vera Religione* des contemporains de don Bosco donnait l'impression d'un montage très rationnel. Une vérité dite naturelle en constituait le préambule philosophique: l'existence d'un Dieu personnel et infiniment parfait, créateur du monde et maître absolu de l'univers, pouvant manifester sa puissance et garantir sa parole par des miracles. Il fallait ensuite établir la nécessité morale de la Révélation et la possibilité du miracle qui prouvait son authenticité. Enfin, selon les termes d'un historien de la théologie catholique au dix-neuvième siècle, on abordait directement «la grande thèse historique qui (était) le fond même du traité et qui (avait) pour but de prouver la divinité du christianisme. Descendant le cours des âges et contemplant les phases successives de la révélation divine, l'apologiste (établissait) d'abord en quelques mots le fait de la révélation primitive, puis (passait) à la révélation mosaïque et (terminait) par la révélation chrétienne, but et couronnement des deux autres.»[54] Les concepteurs d'un tel programme ne réalisaient pas combien il était présomptueux. Tant que le flot moderniste ne les toucha pas, les professeurs de séminaire l'estimèrent inattaquable.

Les apologistes du milieu du dix-neuvième siècle commençaient d'articuler l'une à l'autre les deux apologies: celle de la foi et de la Révélation et celle de la vraie religion, qui était pour eux la religion catholique.[55] Le maître le plus éminent de don Bosco, le père jésuite Giovanni Perrone, qui lui fournirait bientôt deux brochures polémiques pour les *Letture cattoliche*, s'y était employé dans ses *Praelectiones theologicae*. Giovanni Perrone (1794-1876), natif de Chieri et donc sensiblement compatriote de don Bosco, fut «le théologien le plus universellement connu de son époque, et peut-être le plus influent», nous apprend-on.[56] Professeur au Collège Romain, il avait publié ses cours de théologie entre 1835 et 1842 sous le titre de *Praelectiones theologicae quas in Collegio Romano habebat*. Ces leçons avaient été bientôt condensées et éditées dans un *Compendium*. Plusieurs qualités les rendaient recommandables: une saine doctrine au regard du magistère du temps, une grande clarté dans l'exposition et une véritable érudition pour l'époque. «Au jugement de Scheeben,

elles eurent le grand mérite, l'honneur insigne de réveiller la conscience chrétienne et de purifier l'atmosphère théologique.»[57] Ces cours souffraient pourtant de graves déficiences. L'auteur participait de l'ignorance générale des milieux catholiques d'alors en matière d'exégèse et de critique historique. Et il se complaisait dans la controverse au détriment de la spéculation proprement dite. Au moins, comme Hurter l'a noté dans son *Nomenclator literarius theologiae dogmaticae*, les *Praelectiones* et autres travaux de Perrone abondent en renseignements sur la littérature théologique de l'époque. Perrone est donc pour nous un représentant significatif de la pensée religieuse du temps de don Bosco.

Ce théologien entamait ses *Praelectiones* par un traité général qu'il intitulait: *De vera religione adversus incredulos et heterodoxos*. C'était de l'apologétique au sens propre du terme. Les adversaires, «incroyants» d'abord, «hétérodoxes» ensuite, étaient désignés. La première partie du traité, dirigée contre les incroyants, dissertait successivement sur la possibilité d'une révélation divine (chap. I), sur la nécessité d'une telle révélation (chap. II), sur les «notes» d'une révélation divine et surnaturelle, qui sont les «miracles» et les «prophéties» (chap. III), enfin sur l'existence historique de cette révélation, garantie par la résurrection du Christ et la merveilleuse propagation du christianisme (chap. IV). Le P. Perrone concluait de cet examen que «les païens, les musulmans, les déistes et tous les incroyants errent hors du sentier de la vérité.»[58] La deuxième partie du traité, apologétique en règle contre les «hétérodoxes», pénétrait inévitablement dans le domaine de la théologie de l'Eglise. On y lisait que «des raisons très solides (*validissimae*) démontrent que, de manière ordinaire, la révélation divine doit être conservée et proposée par une autorité divine instituée et infaillible» (prop. I); que seule l'Eglise instituée par le Christ est dotée d'une autorité infaillible (prop. II); que l'Eglise est gardienne et interprète infaillible de la révélation divine (prop. III); que l'Eglise du Christ est une, visible et perpétuelle (prop. IV); qu'en conséquence seule l'Eglise catholique est la véritable Eglise du Christ (prop. V); que ceux qui, sous prétexte d'«esprit privé», c'est-à-dire de libre examen, s'opposent à son magistère sont des rebelles, des sectaires et des novateurs (prop. IV); que ces insoumis n'ont pas la vraie foi (prop. VII); et que les hérétiques et les schismatiques déclarés sont hors de l'Eglise (prop. VIII). Au reste, l'histoire de la naissance et des différentes phases du protestantisme témoigne de sa fausseté (prop. IX); ce dont la stérilité des missions protestantes parmi les infidèles est

un indice supplémentaire (prop. X). Il fallait s'y résoudre: les personnes installées par leur faute dans l'hérésie, le schisme ou l'incrédulité ne peuvent être sauvées après leur mort ou, en d'autres termes: «Hors de l'Eglise catholique, il n'y a pas de salut» (prop. XI). En corollaire, la tolérance religieuse était démontrée «impie et absurde» (prop. XII). Perrone resserrait le nœud de sa longue argumentation dans le dilemme: «Vel nulla religio, vel sola religio catholica. Nullum datur medium; vel si medium datur est medium incoherentiae.» Comprenons: «Ou pas de religion, ou la seule religion catholique: Il n'y a pas de milieu; ou, s'il y en a un, c'est le milieu de l'incohérence»...[59]

On le sait, Perrone théologien était toujours en bataille. Il faut aller chercher la suite de son apologétique contre les réformés à l'autre extrémité des *Praelectiones*. Perrone classait le *De Ecclesia Christi* et le *De Romano Pontifice* (qu'il extrayait du *De Ecclesia*) parmi les lieux théologiques.[60] L'argumentation, fondée sur la parole de Dieu, était théologique, bien que l'apologétique y affleurât sans cesse. Il développait les thèses devenues classiques sur l'institution et les débuts de l'Eglise du Christ (chap. I); sur sa constitution, en montrant qu'elle est dotée d'une «âme» et d'un «corps» (chap. II); sur ses «notes» d'unité, de sainteté, de catholicité et d'apostolicité, dont seule, enseignait-il, l'Eglise romaine bénéficie (chap. III); enfin sur ses attributs nécessaires d'indéfectibilité, d'infaillibilité et d'autorité (chap. IV). A la suite du *De Ecclesia Christi*, le *De Romano Pontifice* justifiait longuement le «primat» du pape dans l'Eglise et soutenait son «infaillibilité» quand «il définit en matière de foi et de mœurs».

La tolérance est chose «impie et absurde», enseignait Perrone au Collège romain. C'était une denrée peu connue au temps de don Bosco. La masse croyante, cultivée ou analphabète, catholique ou réformée, la repoussait comme une stupidité. Alexis de Tocqueville, quelques années avant les leçons de Perrone, avait inscrit une double note sur la tolérance dans un cahier de *Voyage en Amérique*. L'une, tirée d'un ouvrage contemporain, commençait sur un mode rassurant: «C'est une chose incroyable avec quelle rapidité la tolérance religieuse a fait des progrès en Amérique.» Et elle en avançait quelques preuves. Mais l'autre note était beaucoup plus pessimiste: «Je suis convaincu, me disait aujourd'hui M. Painscott (16 janvier 1832), qu'aujourd'hui encore en Amérique les luthériens brûleraient les calvinistes, ceux-ci les unitariens, et les catholiques tous les autres, si on donnait à aucune de ces croyances religieuses le pouvoir civil. Il existe toujours entre elles une haine profonde.»[61] Voilà qui nous prépare à

tenter de comprendre l'ardeur apologétique sans miséricorde de notre don Bosco.

L'apologétique de don Bosco dans le *Cattolico istruito*

La construction apologétique de don Bosco dans le *Cattolico istruito*, étendue sur quatre cent cinquante pages, suivait en effet le plan et reprenait donc les idées de ses savants contemporains. Il faut peut-être dire ici que se débarrasser de cet ouvrage incommode sous prétexte qu'il s'adressait à des enfants, à des paysans et à des ouvriers sans culture, non pas à des intellectuels ou à des théologiens, tels que les vaudois Amedeo Bert, Charles-Louis Trivier ou Luigi De Sanctis, ne serait pas très équitable.[62] Certes, don Bosco montrait à ses divers publics «l'insécurité et donc l'absence de bonheur des non-catholiques», qu'il opposait à «la sécurité des catholiques et à leur facilité de se sauver éternellement s'ils pratiquaient leur religion». Mais il voulait aussi parler vrai et n'excluait pas d'être lu et médité par des ministres réformés vers lesquels il finissait même par se tourner exclusivement dans un quarante-troisième et dernier entretien intitulé: «Deux mots aux Ministres Protestants». Faible ou solide, ce livre mérite, par la gravité de son objet et sa simple longueur, de prendre une place honorable parmi les publications de don Bosco, avant même les biographies d'enfants et les livres d'histoire ecclésiastique ou profane.

Pour composer le *Cattolico istruito*, don Bosco avait, à son habitude, eu recours à des guides aujourd'hui au moins en partie identifiés. C'était en particulier le «Bref exposé des caractères de la vraie religion», par le cardinal Jean-François Gerdil;[63] l'ouvrage déjà ancien d'un chanoine de l'Eglise d'Arras, M. Aimé (ou Aymé), *Catéchisme raisonné sur les fondemens de la foi*;[64] un anonyme intitulé: «Notes sur les principales vérités de la religion catholique...»;[65] enfin les *Praelectiones theologicae* ou leur *Compendium* du jésuite Giovanni Perrone.

Sa défense populaire, sous forme dialoguée, de la religion catholique progressait régulièrement. Il semblait même plus à l'aise que le jésuite des *Praelectiones* trop partagé entre l'apologétique et la théologie. Dans sa première partie, dépourvue de titre, mais qui se voulait une apologie «de la vraie religion», le père de famille exposait successivement à ses fils que Dieu existe (entretien I); que la religion, définie par lui «une vertu par laquelle l'homme rend à Dieu l'hommage et l'hon-

neur qui lui sont dus» (p. 13), est nécessaire à la fois aux individus et à la société (entretien II); que la révélation, «manifestation par Dieu de vérités nécessaires à l'homme» (p. 18), commencée avec Adam et continuée jusqu'au Christ, est elle aussi nécessaire, parce qu'une religion purement naturelle n'a jamais empêché les humains de sombrer dans de lamentables erreurs (entretien III); et que les livres de la Bible, qui renferment cette révélation, sont véridiques (entretien IV) et même divins (entretien V). Les dialogues entre le père et ses enfants résumaient ensuite l'histoire de la religion judéo-chrétienne, qu'ils montraient entièrement tissée de prophéties et de miracles, d'abord d'Adam à David (entretien VI), puis de David au Messie (entretien IX).[66] Ils arrivaient ainsi à Jésus Christ, qui réalisa en lui-même les prophéties de l'Ancien Testament (entretien X), qui a été raconté dans l'Evangile, «le livre le plus parfait du monde» (entretien XI), qui est «vrai Dieu et vrai homme» (entretien XII), qui, enfin, est ressuscité des morts et monté aux cieux, ce dernier fait étant un «autre argument de sa divinité» (entretien XIII). A cet endroit, les enfants demandaient à leur père de bien vouloir dégager l'essentiel des entretiens précédents. Et don Bosco ramassait en quelques lignes l'enseignement de son *De vera religione*:

«D'après ce que nous avons considéré jusqu'ici, mes chers fils, nous devons être fermement persuadés: 1° Qu'il existe un Dieu créateur du ciel et de la terre; 2° Que ce Dieu a promis à Adam un rédempteur et qu'il a très souvent renouvelé cette promesse; 3° Que ce rédempteur est Jésus Christ, vrai Dieu et vrai homme; 4° Que les livres qui contiennent tout cela sont véridiques, autrement dit qu'ils racontent les faits tels qu'ils sont advenus. Nous pouvons donc dire aux Juifs qu'ils attendent en vain le Messie, puisque par les preuves les plus claires et les plus convaincantes il est démontré qu'il est déjà venu» (p. 57).

En manière de complément, un dernier entretien de cette première partie revenait longuement sur la question juive évoquée dans ces lignes (entretien XIV).

La deuxième partie du *Cattolico istruito*, intitulée *Della Chiesa di Gesù Cristo* (De l'Eglise de Jésus Christ), qui s'étirerait jusqu'à la fin de l'ouvrage, comprenait d'abord douze entretiens sur l'Eglise comme telle, les seuls à tenir vraiment les promesses du titre. La prodigieuse expansion du christianisme signifie que l'Eglise est «une œuvre tout à fait divine» (entretien I). Une société chrétienne était indispensable à la conservation de la religion de Jésus Christ (entretien II).

L'Eglise de Jésus Christ a été fondée sur Pierre (entretien III). Seule l'Eglise romaine a les caractères de l'Eglise de Jésus Christ, parce qu'elle est une (entretien IV), parce qu'elle est sainte (entretien V), parce qu'elle est catholique (entretien VI) et parce qu'elle est apostolique, autrement dit parce qu'elle remonte aux apôtres, tandis que les autres communautés ne remontent qu'à Luther, Calvin, Pierre Valdo ou Nestorius (entretien VII). Comme dans les autres manuels d'apologétique, l'attention était alors concentrée sur l'autorité. Dans l'Eglise, l'autorité dite «hiérarchie ecclésiastique» (entretien VIII), avec ses conciles œcuméniques, nationaux, provinciaux et diocésains (entretien IX), a été établie par Jésus Christ (entretien X), qui créa une Eglise bien visible (entretien XI), avec un chef qui ne l'est pas moins, le vicaire du Christ, le pape de Rome (entretien XII). Notre apologiste marquait ici une brève pause, annonciatrice d'une offensive maintenant imminente: de quel droit refuser une autorité aussi fermement fondée que celle-là?[67]

Désormais don Bosco ne sera plus que polémiste. Les quatre derniers fascicules du *Cattolico istruito*, soit trente-et-un entretiens et près de trois cents pages de texte batailleraient contre les autres religions, c'est-à-dire à peu près exclusivement contre les vaudois et contre les protestants. Notre apologiste commençait par se débarrasser du «mahométisme», qu'il ridiculisait dans son fondateur, son Coran et sa doctrine (entretien XIII), et du «schisme des Grecs», donné comme rupture unilatérale et geste de très mauvaise foi (entretien XIV). Les vaudois, devenus adversaires proches de l'Eglise de Turin, faisaient l'objet de quatre entretiens virulents (entretiens XV, XVII, XVIII et XIX; on sait que l'entretien XVI n'existe pas). Le père entendait expliquer aux enfants la véritable origine de leur «secte», qui n'avait pas grand chose à voir avec ce qu'en prétendaient leurs pasteurs; il déplorait, exemples à l'appui, la «mauvaise foi» de leurs ministres; et concluait que manifestement ces gens étaient séparés de l'Eglise de Jésus Christ.

Nous ne sommes qu'à la moitié environ de l'ouvrage de don Bosco. Tout le reste, soit trois fascicules des *Letture cattoliche*, était réservé au procès des seuls protestants. Un fascicule entier décrivait d'abord leurs initiateurs: Luther (entretiens XX, XXI, XXII et XXIII), particulièrement soigné, Calvin et son disciple Théodore de Bèze (entretiens XXIV et XXV), Henri VIII et les anglicans (entretiens XXVI et XXVII), enfin les divers «prédicateurs de la Réforme» (entretien XXVIII).[68] Le deuxième fascicule comparait les doctrines prote-

stantes avec celles de l'Eglise catholique, qui, assurait le père de famille, n'avaient strictement jamais varié depuis les temps apostoliques (entretiens XXIX, XXX et XXXI), et avec celles des hérétiques de jadis, dont, assurait-il aussi, lesdi ts protestants répétaient à plaisir les erreurs (entretiens XXXII et XXXIII). Leurs dévoiements étaient prévisibles: Luther n'eut-il pas le diable pour maître? (p. 241). Enfin, dans le troisième fascicule, le père de famille s'attachait à opposer les protestants à eux-mêmes, en particulier sur le «libre examen». Les titres des chapitres étaient parlants: «Erreur fondamentale» (entretien XXXIV), «Vains efforts des protestants pour défendre l'esprit privé» (entretien XXXV), «Les contradictions commencent» (entretien XXXVI), «Une conséquence involontaire» (entretien XXXVII), «Une arrogance impudente et un fait monstrueux» (entretien XXXVIII), «Variations protestantes» (entretien XXXIX), «Fatras protestant» (entretien XL), «Les ministres protestants dans un labyrinthe» (entretien XLI) et «Calomnies des protestants contre l'Eglise romaine» (entretien XLII). Au chapitre ultime de son œuvre, don Bosco abandonnait le dialogue du père et des enfants pour s'adresser lui-même, comme il a été dit plus haut, aux ministres protestants et les supplier de rejoindre l'unique arche du salut, l'Eglise de Pierre (entretien XLIII). C'était enfin terminé.

Cette longue apologie du catholicisme doublée par l'écrasement de ses adversaires répétait dans un langage simple les thèses des maîtres de l'époque. Sans prétendre relever exactement les similitudes entre le *Cattolico istruito* et les *Praelectiones* de Perrone et à s'en tenir à la seule deuxième partie de l'œuvre (*Della Chiesa di Gesù Cristo*), relevons que son premier entretien sur «la propagation prodigieuse du christianisme» était apparenté à la proposition de l'*Adversus incredulos*: «Admirabilis christianae religionis propagatio (...) suppeditat divinae ac supernaturalis Christi missionis argumentum» (L'admirable propagation de la religion chrétienne (...) est un argument de la mission divine et surnaturelle du Christ);[69] que le deuxième, sur la nécessité d'une société chrétienne pour conserver la religion de Jésus Christ, correspondait à la proposition de l'*Adversus heterodoxos*, d'après laquelle «une révélation divine doit être conservée et proposée par une autorité divinement instituée»; que l'entretien III, sur la fondation de l'Eglise de Jésus Christ, était la réplique du chapitre du *De Ecclesia Christi* de Perrone intitulé: «De Christi Ecclesiae institutione et origine» (De l'institution et de l'origine de l'Eglise du Christ); que les entretiens IV, V, VI et VII relatifs aux «notes» de l'Eglise

répondaient au chapitre III du même traité de Perrone qui l'intitulait: *De Ecclesiae notis*;[70] que les questions soulevées dans les entretiens VIII, IX et X, portant sur l'autorité dans l'Eglise, figuraient au moins partiellement dans l'un des articles du chapitre IV de ce *De Ecclesia Christi: De auctoritate Ecclesiae*; enfin que le problème de la visibilité de l'Eglise, thème de l'entretien suivant du *Cattolico istruito* (entretien XI) était traité dans la proposition IV de l'*Adversus heterodoxos*: «Ecclesia Christi est una, visibilis atque perpetua» (L'Eglise du Christ est une, visible et perpétuelle). Ajouter que don Bosco trouvait dans la suite de cet *Adversus heterodoxos* une soixantaine de colonnes sur les schismatiques, qui lui apportaient sinon la matière, au moins de bonnes raisons de s'étendre lui-même sur les Eglises séparées pour les pourfendre à son aise.

Réflexions sur un dessein apologétique

Une étude réfléchie et attentive de l'apologétique populaire de don Bosco ne s'impose probablement pas ici. On ne lui reprochera pas d'avoir ignoré dans sa construction le «signe de l'Eglise», que le cardinal Dechamps mettrait bientôt en valeur et qui épargnerait aux apologètes de périlleuses acrobaties historiques. Les défauts communs à la plupart des apologistes du temps, y compris le docte Giovanni Perrone, suffisaient à affaiblir et à disloquer son argumentation. C'était d'abord l'absence totale de critique des textes, bibliques et autres. Ainsi la démonstration de la véracité, en l'occurrence de l'historicité littérale des livres de l'Ancien Testament, dans l'entretien IV de la première partie, était enfantine.[71] C'était aussi l'ignorance, très explicable au reste, de l'histoire du monde ancien; le mélange constant de la cause première et des causes secondes, aboutissant entre autres à la négation du hasard;[72] la méconnaissance des valeurs positives des Eglises séparées et des diverses religions, à partir de la conviction qu'il ne peut y avoir, hors du camp catholique, ni vérité, ni surnaturel, ni sainteté, ni vertus, ni miracles, ni saints, ni martyrs...;[73] avec, pour conséquence presque naturelle, l'acceptation les yeux fermés des anecdotes les plus cruelles sur les incroyants et les fauteurs de schismes.[74] La seule absence de critique rendait caduque toute l'apologie proprement dite contre les incroyants et contre les hétérodoxes.[75] Cet édifice n'était-il pas fondé sur l'histoire,[76] autrement dit, dans le cas, sur le sable? La non-reconnaissance des valeurs étrangères à l'Eglise de Rome faisait douter de la bonne foi de l'argumentateur.

Certes, les dialogues du *Cattolico istruito* étaient vivants, les objections bien formulées, le style limpide. Le petit peuple piémontais pouvait comprendre le langage de don Bosco. Mais on eût aimé que les questions des fils fussent accompagnées de réponses du père non entachées d'un manichéisme indélébile. La rigidité de l'axiome: «Hors de l'Eglise pas de salut», tel que ce livre l'entendait, était désespérante. Il est vrai que, contrairement à l'archevêque de Paris, Mgr Affre, dans les années quarante,[77] l'épiscopat piémontais n'avait pas donné à ses prêtres des consignes de mesure en apologétique.

On se prend à penser qu'au lieu d'adapter astucieusement dans son *Cattolico istruito* les démonstrations plus ou moins doctes des théologiens, don Bosco eût mieux fait de réduire ses ambitions et, par exemple, de reprendre à l'usage du public piémontais une brochure qu'il connaissait[78] et qui était bien mieux réussie que la sienne. Les *Réponses courtes et familières aux objections les plus populaires contre la Religion*, par l'abbé Gaston de Ségur,[79] avaient connu en France un succès foudroyant dès leur apparition en 1851. Ce succès persisterait.[80] Or le public visé par cet abbé intelligent ressemblait à celui recherché par don Bosco. Objectifs et procédés étaient analogues. Comme don Bosco, l'abbé de Ségur voulait défendre la religion catholique contre ses détracteurs, il optait pour une mise en scène dialoguée, ses mots n'étaient jamais recherchés, les objections relevées n'étaient pas imaginaires dans la population, ses soixante chapitres parcouraient toute la doctrine de l'Eglise romaine, de l'utilité de la religion et de l'existence de Dieu (chap. I et II) au sacrement d'extrême onction (chap. LIX). Le livre annonçait crûment: «La religion est bonne pour les femmes» (titre du chapitre V), «Les prêtres sont des fainéants, à quoi servent-ils?» (titre du chapitre XII), «Toutes les religions sont bonnes» (titre du chapitre XVII), «A quoi sert la confession?» (titre du chapitre XLIV), «Il ne faut pas être bigot» (titre du chapitre LIV), «Il faut que jeunesse se passe» (titre du chapitre LVIII), etc.; et il répondait sur le même ton faubourien. Mais, au lieu d'argumenter en théologien, d'invoquer systématiquement au service de la foi les miracles et les prophéties non vérifiables des temps antiques, de démontrer que seule l'Eglise de Rome présente les caractères d'unité, de sainteté, d'universalité et d'apostolicité dus à l'institution du Christ, Gaston de Ségur se contentait de dénoncer la faiblesse des objections en cours. Il lui arrivait certes de dire lui aussi de grosses sottises. Pour démontrer que la confession auriculaire (le sacrement de pénitence) fut instituée par Jésus Christ, il assurait que «dans les catacombes on

a découvert plusieurs sièges qui, par leur forme, leur position dans les chapelles, etc., étaient évidemment des sièges confessionnaux.»[81] Mais, à la différence de don Bosco, il se montrait heureusement sensible aux *vestigia Ecclesiae*, c'est-à-dire aux biens et aux vérités parcellaires des diverses religions, surtout des Eglises séparées. Il écrivait par exemple, quoique avec des réserves désagréables à nos yeux: «Le protestantisme produit des vertus, parce qu'il a conservé des débris de la vérité au milieu de ces destructions, mais ces vertus se ressentent du mélange. Elles sont toujours froides et orgueilleuses comme celles des pharisiens. – Elles existent malgré le protestantisme. En réalité elles sont catholiques; elles appartiennent à l'Eglise...»[82]

Le succès de la publication apologétique de don Bosco fut moyen. Trente ans après, pour une nouvelle édition il fallut la réintituler: «*Il Cattolico nel secolo. Trattenimenti famigliari di un padre co' suoi figliuoli intorno alla Religione*» (Le catholique dans le siècle. Entretiens familiers d'un père avec ses fils sur la Religion).[83] Elle parut en un temps où, grâce à son œuvre sociale et à quelques petits livres de meilleure qualité, son nom inscrit sur la couverture suffisait à la réussite d'un ouvrage religieux. Le *Cattolico istruito* de don Bosco affermit sans doute dans leur foi traditionnelle un nombre respectable de Piémontais qui ne demandaient qu'à se laisser convaincre d'avoir raison. Notre auteur était donc parvenu à ses fins, qui étaient aussi celles de Mgr Moreno et des autres évêques de la région. Mais que penser de l'idéologie ainsi ancrée dans les esprits? Et les hésitants, les dissidents...! Objectivement, les moyens employés n'étaient pas innocents. L'apologétique ne convenait guère à don Bosco.

L'antiprotestantisme de don Bosco en 1853

En 1853, outre les fascicules du *Cattolico istruito*, les *Letture cattoliche* publièrent plusieurs opuscules qui émanaient certainement de don Bosco: le 10 juin, les *Notizie storiche intorno al miracolo del SS. Sacramento avvenuto in Torino il 6 giugno 1453, con un cenno sul quarto centenario del 1853* (Notice historique sur le miracle du très saint sacrement survenu à Turin le 6 juin 1453 avec un regard sur le quatrième centenaire de 1853);[84] les 10 et 25 août, les *Fatti contemporanei esposti in forma di dialoghi* (Faits contemporains exposés sous forme de dialogues);[85] et, le 25 décembre, *Una disputa tra un avvocato e un ministro protestante. Dramma* (Discussion entre un avocat et un ministre protestant. Drame).[86] Sous un prétexte ou un autre, ces bro-

chures permettaient à notre apôtre de poursuivre sa croisade antiprotestante. Le fascicule sur «le miracle du très saint sacrement en 1453», lui-même, n'y manquait pas. On racontait qu'à Exilles, près de Susa, des brigands s'étaient un jour approprié un ostensoir avec une hostie consacrée dans la lunule; qu'ils l'avaient caché dans un sac porté par un âne; qu'arrivé à Turin, l'âne avait refusé d'aller plus loin; que l'ostensoir s'était élevé en l'air; que, la custode une fois ouverte, ledit ostensoir était tombé sur le sol, tandis que l'hostie demeurait suspendue jusqu'à l'arrivée de l'évêque. Or, d'après don Bosco, le miracle avait dans les desseins divins entre autres raisons: «De donner à tous les chrétiens un argument sensible de cette vérité [la présence réelle] contre les hérétiques vaudois, qui, en ce temps-là, s'étaient déjà introduits dans les vallées de Luserna près de Pinerolo, et qui niaient, comme ils continuent de le faire aujourd'hui, la présence réelle de Jésus Christ dans la sainte Eucharistie. [Dieu notre Seigneur] voulut aussi nous prémunir contre les assauts que les vaudois unis aux calvinistes allaient mener contre la sainte religion catholique, spécialement autour de ce très auguste sacrement...»[87] Sept dialogues et un court récit garnissaient la brochure des *Fatti contemporanei*. Le récit était celui du fils d'un charbonnier, qui préférait une vie de pauvreté à un travail bien rétribué dans une «fabrique corrompue»; et, sur les sept dialogues, deux prêchaient aussi contre les mauvaises fréquentations (livres ou camarades). Mais les cinq autres s'en prenaient aux protestants. Ils mettaient en scène successivement: le ministre B. (Amedeo Bert?) et un certain Giovanni que le ministre incitait à devenir protestant, c'est-à-dire à «embrasser une religion, dont les ministres ont une maison pleine de femmes et d'enfants; une religion sans chef, sans sacrements et qui ne présente aucun caractère de divinité» (dialogue 1); un certain Felice et l'un de ses amis, à qui Felice raconte d'abord sa *caduta* (chute) dans le protestantisme (dialogue 2), puis son *ravvedimento* (repentir) et son retour au catholicisme (dialogue 3); un ministre protestant en visite chez un malade qui veut à tout prix se confesser (dialogue 4); et ce même ministre au chevet d'un moribond (dialogue 5). Le malheureux s'interrogeait sur son salut et demandait de mourir catholique. Il voulait, selon ses dires, renoncer au «chemin du doute» pour «prendre celui de la certitude». Mais ses supplications tombaient dans le vide. La finale était atroce. «Le ministre, selon l'usage des Vaudois, ordonna à une personne de service de retirer l'oreiller sous la tête du malade; et, le laissant seul à suffoquer et à gémir, ils fermèrent toutes les issues de sa chambre, puis ils sortirent.

Plus personne n'y rentra tant qu'il n'y eut pas de signes certains que le malade avait rendu le dernier soupir.» Ce dernier fait était donné comme tout à fait véridique.[88] Quant au drame *Una disputa*, pièce de théâtre en deux actes, c'était, à l'occasion d'une histoire familiale, une longue critique des conversions au protestantisme. On y apprenait que: «c'est une information universellement répétée que les protestants donnent de l'argent pour induire les catholiques à se faire protestants; mais que, leur apostasie une fois obtenue, ils ne s'en soucient plus»;[89] que la religion prétendue réformée est une «religion d'ivrognes», à preuve: «Luther lui-même, quand il parlait des protestants de son temps, dit exactement: "La plupart de mes disciples vivent en épicuriens... Le désordre en arrive au point que, si quelqu'un voulait contempler une réunion de menteurs, d'usuriers, de dissolus et de rebelles, de gens de mauvaise foi, il n'aurait qu'à pénétrer dans ces villes qui se disent évangéliques";[90] que "dans le fascicule IX des *Letture cattoliche* – c'est-à-dire dans l'avant-dernier fascicule du *Cattolico istruito* – il a été amplement démontré que le protestantisme n'a rien concervé de l'Eglise primitive; et que les protestants ne professent aujourd'hui que les seules erreurs condamnées en ces temps-là".»[91] En finale, l'apostat Alessandro redevenait catholique et son fils remerciait en ces termes l'avocat qui l'avait persuadé de se reconvertir: «Vous m'avez sauvé la vie, vous avez sauvé l'âme de mon bon père, vous avez donné la paix à toute notre famille.»[92]

«Vous avez sauvé l'âme de mon père.» Cette réflexion sur le salut éternel fournit à qui l'ignorerait la clef du zèle antiprotestant de don Bosco, devenu parfaitement inexplicable dans un contexte religieux «pluraliste» et tolérant. Son fanatisme provenait de l'amour qu'il nourrissait pour ses semblables. Dans sa théologie le protestantisme précipitait en enfer ceux qui y adhéraient. Entre la vie et la mort, l'«apostat» choisissait la mort. Rien moins. Car, il faut le dire et le répéter pour entrer dans sa psychologie, notre don Bosco professait une religion de salut éternel, à laquelle il adhérait de tout son cœur. Son *Cattolico istruito* était explicite. Le salut est lié à la foi, adhésion à la révélation divine. «Soyons-lui donc (à Dieu) particulièrement reconnaissants de la révélation, en croyant fermement ces vérités qu'il a daigné révéler, sans lesquelles nous étions éternellement perdus.»[93] Or ces vérités ne se trouvent que dans la véritable Eglise. Depuis le Christ, il est donc impossible de se sauver même dans la religion juive, qui est pourtant authentique. A la question des fils: «La

religion que pratiquent les Hébreux d'aujourd'hui ne peut-elle plus les sauver?», le père répondait catégoriquement: «Non, mes enfants, la religion juive a pu sauver les Hébreux jusqu'à la mort du Sauveur; mais quand on eut commencé de prêcher l'évangile dans les diverses parties du monde, il n'a plus été possible à un Hébreu de se sauver sans croire en Jésus Christ et recevoir le baptême. Qui n'est pas régénéré dans les eaux baptismales ne peut entrer dans le Royaume des cieux, lit-on dans l'évangile.»[94] Hors de la religion catholique il n'y a qu'erreur et vice. En bonne justice le vice est punissable. Dieu ne peut donc que châtier les adeptes de religions non seulement fausses, mais ordurières.[95] Résumons avec les propos de don Bosco et ceux d'un bon connaisseur de sa pensée. «Tous ceux qui sont hors d'elle (la religion catholique) n'ont pas le vraie religion et ne peuvent obtenir le salut éternel.»[96] «Sauver son âme, ce que saint Alphonse et beaucoup d'écrivains spirituels de son temps donnaient comme l'unique nécessaire, apparaît être aussi le noyau essentiel et indispensable, la racine la plus profonde de son activité intérieure (de don Bosco), de son dialogue avec Dieu, de son travail sur soi, de son dévouement apostolique, reconnu comme ayant été appelé pour le salut de la jeunesse pauvre et abandonnée.»[97] Or, «qui n'a pas l'Eglise pour mère ne peut avoir Dieu pour père (S. Cyprien). – Quiconque se sépare de l'Eglise catholique, même si la vie qu'il mène est bonne, ne possédera jamais la vie éternelle, mais la colère de Dieu tombera sur lui pour le seul délit de s'être séparé de l'unité de Jésus Christ. La bonté et la probité non soumises à l'Eglise sont une hypocrisie subtile et pernicieuse (S. Augustin).»[98] Il fallait se le tenir pour dit: en 1853 don Bosco excluait catégoriquement du salut éternel les protestants déclarés. Les ministres protestants, qui entraînaient des catholiques à partager leur foi, devenaient des assassins spirituels, et les reconvertis au catholicisme des «arrachés au diable», selon une expression des évangélisateurs de l'Amérique espagnole.

Logique avec sa croyance, il regrettait le temps où l'Etat piémontais avait poursuivi le crime de ceux qui fabriquaient des apostats. Comme prêtre catholique, il jugeait avoir une mission quasi policière d'assainissement du pays. Le 31 mai 1853, il expédiait au cardinal Antonelli (Rome) quelques exemplaires des premiers fascicules du *Cattolico istruito*, «qui met tellement en rage les protestants, dont le nombre grossit de jour en jour.» Et il s'exclamait: «Eminence, le fauve (*fiera*) est sorti de sa tanière, il n'y a plus de chasseur armé pour l'abattre. Il n'y a plus que quelques domestiques secondaires qui

crient le plus qu'ils peuvent, mais un vacarme affreux et sombre cherche à étouffer leur voix. Le fait est que les protestants sont sur le point de commencer un autre temple ici à Turin...»[99] Don Bosco s'imaginait parmi les rabatteurs improvisés d'une chasse qu'il eût fallu ne jamais abandonner.

Les vaudois protestèrent contre sa campagne, que l'*Armonia* orchestrait de son mieux. Se faire traiter de menteur à longueur de pages pouvait révolter le ministre Amedeo Bert.[100] Ils dénonceront en don Bosco un «polémiste enflammé» (*acceso*) à leur encontre.[101] Cependant ils découvraient aussi en lui un interlocuteur considéré. Le 7 avril 1853, don Bosco pouvait écrire à l'un de ses amis:

«... Notez bien que j'ai été par écrits, paroles et menaces plusieurs fois insulté par les protestants, mais le Seigneur a fait que présentement je suis presque tous les jours visité par les protestants, qui viennent ici pour se faire éclaircir ce qu'ils trouvent dans les *Letture cattoliche*: mais de bonne foi...»[102]

La bataille durera plusieurs années.

La diffusion des *Letture cattoliche*

Dès février 1853, au temps de leur *Introduzione*, la diffusion des *Letture cattoliche* avait été organisée (sur le papier tout au moins). En principe, dans chaque diocèse des Etats sardes, les Ordinaires désignaient des intermédiaires chargés de rassembler les abonnements à la nouvelle revue.[103] Le 1er mars, une note de l'*Armonia* priait les collecteurs de fournir à sa direction le nombre des abonnements souscrits pour sa norme et dans le plus bref délai possible.[104] Don Bosco réclamera souvent le concours des évêques pour soutenir ses *Letture* et favoriser leur diffusion.

Le tirage avait été aussitôt relativement important. Au terme d'une année, don Bosco affirmera au chanoine Pietro De Gaudenzi que les *Letture cattoliche* avaient quelque vingt mille *associati* (abonnés),[105] chiffre manifestement exagéré, puisque les factures subsistantes de l'imprimeur Paravia sur les trois années 1855, 1856 et 1857 nous apprennent que 120.000 fascicules furent alors tirés, soit un tirage moyen de 5.450 fascicules par livraison durant la période. On estime avec quelque raison que le tirage des premiers fascicules avoisinait les trois mille exemplaires.[106] C'était quand même quatre et cinq fois plus que la *Buona Novella* des vaudois.

La direction des *Letture cattoliche*

Qui commandait aux *Letture cattoliche*? Les âpres discussions des années soixante nous convainquent qu'à l'origine les rôles ne furent pas définis avec assez de clarté dans l'administration de la revue. Il y avait à Turin une *Direzione centrale delle Letture Cattoliche*, au nom de laquelle don Bosco et le prêtre d'Ivrea don Valinotti expédièrent des lettres au moins entre 1853 et 1855.[107] L'un et l'autre se prévalaient donc d'appartenir à la «direction centrale.» Mais deux documents nous apprennent que cette «direction centrale» de Turin était coiffée à Ivrea par un «directeur en chef.» Le 19 décembre 1853 don Bosco donnait ce titre à Mgr Moreno dans une lettre qu'il adressait au cardinal archevêque de Ferrare Mgr Luigi Vannicelli Casoni.[108] Et la lettre du cardinal Antonelli, datée du 30 novembre 1853, à la direction des *Letture cattoliche* pour la féliciter de l'institution de cette revue, n'était pas destinée à don Bosco, mais à Mgr l'évêque d'Ivrea.[109] Le patron de l'entreprise aurait donc été Mgr Moreno. Son siège social était, à Turin, distinct de l'Oratoire de don Bosco, et situé dans un bureau du prêtre d'Ivrea Valinotti, d'abord via Bogino, n. 3,[110] puis via San Domenico, n. 11. En septembre 1855, une note accompagnant l'information de ce transfert via San Domenico, selon laquelle les correspondants étaient priés d'adresser leur courrier et leurs chèques postaux *uniquement* à la «Direzione centrale delle Letture Cattoliche in Torino» domiciliée là, est l'indice d'une volonté de remédier à un désordre, dans lequel don Bosco pourrait bien avoir eu sa part.[111]

La question de la propriété de la revue ne semble pas avoir été soulevée durant les années cinquante. Mais don Bosco se l'est rapidement attribuée. Il affirmera un jour n'avoir «jamais pensé que les *Letture cattoliche* fussent la propriété d'un autre. J'ai tracé le programme, j'ai commencé l'impression, je l'ai toujours contrôlée et corrigée avec le maximum de diligence; chacun des fascicules a été composé ou rédigé par moi en un style et un langage adaptés. J'ai toujours été responsable de ce qui avait été imprimé. J'ai fait des voyages, j'ai écrit et fait écrire des lettres pour la diffusion de ces Letture...»[112] L'évêque Moreno ne voyait pas les choses de cette manière. Peut-être s'illusionnait-il sur le rôle exact dans l'administration de la revue, de don Valinotti son représentant à Turin. Valinotti s'était bientôt effacé derrière don Bosco. Selon une lettre postérieure du chargé d'affaires Tortone au

secrétariat d'Etat du Vatican, «quand il s'est agi d'établir dans cette ville la très louable et utile association dite des *Letture cattoliche*, (Valinotti) y apporta son concours, lequel se réduisit toutefois à fournir durant les premiers mois la matière de trois ou quatre fascicules, à corriger les épreuves d'imprimerie et à assumer gratuitement la charge de secrétaire de l'association. Comme il devait souvent ensuite s'absenter de Turin soit pour des affaires particulières soit pour prêcher la parole de Dieu (...), il conserva bien comme il l'a encore aujourd'hui le titre de secrétaire des *Letture cattoliche*, mais les tâches sont entièrement remplies par un secrétaire laïc...»[113] Don Bosco, qui avait lancé l'affaire (avec l'évêque) et assumait à peu près toute la charge de la revue, s'estimait probablement dès 1854 le véritable propriétaire des *Letture cattoliche*.

La légende et l'histoire des origines du *Galantuomo*

Une tradition propagée au moins depuis 1904 a inscrit l'apparition de l'almanach des *Letture*, dit le *Galantuomo*, dans la campagne antivaudoise de don Bosco. Vers la fin de 1853, la diffusion subite à travers Turin du petit almanach vaudois l'*Amico di casa*,[114] qui était distribué gratuitement en ville, l'aurait désolé et décidé à lancer de son côté un almanach populaire.[115] Le titre *Il Galantuomo* aurait été arrêté à la fin d'une discussion entre amis de don Bosco. Pour contrer les vaudois, celui de *Vero Amico di casa* (Véritable ami de la maison) aurait été suggéré, puis écarté: c'eût été faire à l'ennemi une publicité inutile. On aurait aussi proposé *L'Almanacco del Popolo* (L'Almanach du Peuple), *L'Almanacco della Gioventù* (L'Almanach de la Jeunesse) et *L'Almanacco dell'Operaio* (L'Almanach de l'ouvrier). Don Bosco aurait tranché sans explication par le titre: *Il Galantuomo*, qu'il aurait immédiatement sous-titré, nous dit-on: *Strenna offerta agli associati delle Letture Cattoliche*, c'est-à-dire Etrenne offerte aux abonnés des *Letture Cattoliche*. Voilà qui commence de dénoncer une erreur, car *Il Galantuomo* pour 1854 fut annoncé dans la presse avec son prix (non pas en cadeau d'étrenne) au début de novembre 1853, bien avant le temps des étrennes.

L'almanach populaire destiné à devenir celui de don Bosco eut en effet une origine différente. Ses créateurs voulaient répliquer aux anticléricaux de Turin beaucoup plus qu'aux ministres vaudois. L'idée venait du monde des conférences de Saint Vincent de Paul à Paris. L'Œuvre des Almanachs avait été lancée en 1849 par la confé-

rence parisienne de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.[116] Lesdits almanachs, tous populaires, l'*Almanach de l'ouvrier et du laboureur*, l'*Almanach de l'apprenti*, l'*Almanach de l'atelier*, avaient aussitôt atteint des tirages élevés, entre cent et cent cinquante mille exemplaires.[117] Le saint et savant Francesco Faà di Bruno, un Piémontais, résidait à Paris depuis 1849 pour des études scientifiques.[118] Il y vérifiait l'utilité et la diffusion extraordinaires des almanachs dans les conférences françaises.[119] Le conseil général de la Société de Saint Vincent de Paul, pour un prix relativement bas, procédait à des tirages importants grâce aux ordres précis qui lui parvenaient suffisamment à temps de toutes les conférences. A la fin du mois d'août les almanachs étaient déjà prêts à être distribués. Ils l'emportaient ainsi en temps et en prix sur les «mauvais». L'utilité morale provenait du fait que, pour un nombre considérable de gens, cette publication était la seule feuille imprimée qu'ils lisaient, soit à cause de la modicité de son prix, soit à cause de la facilité de son écriture, soit à cause de la capillarité de sa diffusion. La nécessité de disposer d'un calendrier, à laquelle répondait d'abord l'almanach, devenait l'occasion d'un discours moral et religieux, d'économie ou d'agriculture, forme simple mais efficace d'enseignement et d'apostolat. Quoique à partir d'intentions contraires, les journalistes anticléricaux de la *Gazzetta del popolo*, qui, par leurs almanachs, diffusaient leur vinaigre antireligieux, le comprenaient fort bien. La *Gazzetta del popolo* avait en effet commencé d'éditer fin 1849 un *Almanacco Nazionale per il 1850* (Almanach national pour 1850), qui avait eu grand succès. Les dégâts causés avaient ému d'autant les catholiques fervents du pays. Faà di Bruno réfléchit aux moyens d'y parer. Au cours des vacances d'été de 1853, il lança à Turin l'idée de la publication dès le mois de septembre d'un almanach catholique et commercialisable. Mgr Moreno et le groupe des publicistes qui l'entouraient, soit à l'*Armonia*, soit aux *Letture cattoliche*, don Bosco y compris par conséquent, manifestèrent leur enthousiasme. Mais ils laissèrent à Faà la réalisation de l'œuvre. Le 11 août 1853, celui-ci écrivait (en français) à Adolphe Baudon, président du Conseil central de Conférences de Saint Vincent de Paul à Paris: «Comme j'aurai l'intention, d'accord avec plusieurs personnes, de suivre ici votre bon exemple en publiant aussi un bon Almanach pour le peuple, qui est gâté par l'infâme Almanach de la Gazette du peuple, où il y a plus d'hérésies et d'imprécations contre l'Eglise et le Pape que de mots, je vous prierai instamment de me faire envoyer le plus tôt possible (...) deux copies de chacun de vos almanachs.» Lui-

même composa quelques articles, dont vraisemblablement l'introduction *Ai miei lettori* (A mes lecteurs), tandis que d'autres articles, dont la source a été retrouvée, étaient traduits d'almanachs français que Baudon lui avait envoyés, ou rédigés par le curé de Bruno et son frère, le marquis agronome Alessandro. L'almanach, annoncé par l'*Armonia* des 10 et 12 novembre 1853, sortait alors sous le titre de *Il Galantuomo*.[120] Réplique à celui de la *Gazzetta del popolo*, lui aussi se donnait pour *Almanacco Nazionale*.

Jusque-là, don Bosco, bien que vraisemblablement associé au projet, était demeuré au deuxième plan. Il ne parut sur le devant de la scène que six ou sept semaines plus tard. On peut imaginer qu'un lot important d'almanachs Faà – denrée éminemment périssable – restaient en stock à la fin de décembre. L'imprimeur inscrivit sur leur couverture: *Il Galantuomo. Almanacco nazionale pel 1854 coll'aggiunta di varie utili curiosità. Strenna offerta agli associati delle Letture Cattoliche...*[121] (*Il Galantuomo*. Almanach national pour 1854 avec diverses curiosités utiles. Etrenne offerte aux abonnés des *Letture Cattoliche*). C'est ainsi que le *Galantuomo* pour l'anneé nouvelle fut alors offert en guise d'étrenne aux abonnés des *Letture cattoliche*. Mais, contrairement à ce qu'il faut bien appeler la légende, il s'agissait d'une deuxième édition de l'almanach de Faà.

Pour l'Italien, le *Galantuomo* est un «honnête homme», familièrement un «brave homme». L'*Ai miei lettori* expliquait que le héraut de l'almanach, s'il n'était peut-être pas encore *galantuomo*, aspirait au moins à le devenir et, si possible, à rendre *galantuomini* tous les hommes de la terre.[122] L'almanach pour 1854 s'adressait presque exclusivement aux ruraux. Selon la règle de ce genre de publication, son contenu était hétéroclite, la pièce principale étant le calendrier et les dates à retenir par le peuple des campagnes. On trouvait après l'introduction: la liste des fêtes mobiles, le calendrier de l'année (12 pages), des informations statistiques, le cours des changes, des règles pour l'élevage des vers à soie, des notions de météorologie (9 pages), l'histoire «A l'ombre d'un chêne» (10 pages), la chanson «Le laboureur», les six discours du vénérable Simone (15 pages), des «anecdotes» (6 pages), des maximes morales (9 pages) et la liste des principales foires de l'Etat (7 pages). Parmi les conseils du «vénérable Simone», vieux paysan du Canavese, on épinglera celui-ci pour un temps où Margotti n'avait pas encore proclamé: *Né eletti, né elettori*.

«Nul n'a le droit de ne pas voter, parce que nul n'a le droit de ne pas sauver sa patrie. Ne pas voter est un geste de mauvais citoyen. Mal voter est un délit.

Que votre vote soit un acte de confiance, libre et raisonné. Préparez bien votre vote, demandez avant tout si les candidats sont et furent toujours honnêtes. Ne vous fiez pas aux belles promesses, aux phrases sonores, aux projets de réforme qu'on vous mettra devant les yeux pour vous éblouir. Mais vérifiez bien si les hommes qu'on vous propose comme députés ou conseillers municipaux ont surtout du bon sens, de l'expérience des affaires et de la religion.»[123]

Bien qu'elles ne fussent pas de lui, ces leçons de culture populaire correspondaient mieux aux modèles de don Bosco dans la Bibliothèque d'Annecy et les Petites lectures de Paris que ses diatribes polémiques du *Cattolico istruito* ou de la *Disputa tra un avvocato ed un ministro protestante*. Son cœur allait dans ce sens. Peu à peu il préférera les histoires moralisatrices et les biographies édifiantes, analogues à la *Vita di santa Zita serva e di sant'Isidoro contadino* (Vie de sainte Zita servante et de saint Isidore paysan),[124] aux *Esempi di virtù cristiana* (Exemples de vertu chrétienne)[125] et à *L'artigiano secondo il Vangelo ossia la vita del buon Enrico calzolaio* (L'artisan selon l'Evangile ou la vie du bon Henri cordonnier),[126] trois fascicules publiés dans les *Letture cattoliche* au cours de l'année 1853. Lui-même commencera de s'orienter dans ce sens par une œuvre de sa main au début de 1854. Heureuse évolution!

Notes

1. Voir la série des plans hors-texte de F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, Turin, SEI, 1935, tavole 2, 3, 4.

2. Description inspirée par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 91-92.

3. D'après une description de la *Storia dell'Oratorio* de Giovanni Bonetti, publiée dans le *Bollettino salesiano* d'octobre 1881 (p. 11) et passée, plus ou moins amplifiée, en MB IV, 517/21-29.

4. Sur Mgr Moreno, voir le livre, du reste assez décevant, de l'un de ses successeurs à Ivrea: Luigi Bettazzi, *Obbediente in Ivrea. Monsignor Luigi Moreno, vescovo dal 1838 al 1878*, Turin, SEI, 1989, 555 p.

5. Ces deux portraits dans L. Bettazzi, *op. cit.*, h.-t., p. 273.

6. Francesco Favero, *Elogio funebre di mons. Luigi Moreno*, Turin, tip. S. Giuseppe, 1878.

7. Pour la préhistoire des *Letture cattoliche* dans laquelle nous nous engageons ici, je suis P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 347-350. Les informations sur la *Collezione di buoni libri*, y compris les libellés italiens de ses titres, dérivent de ces pages.

8. Leonardo Murialdo à Giovanni Stura, Pinerolo, 2 août 1849; d'après L. Murialdo, *Epistolario* I, p. 14.

9. *Avvertenze di religione..., cit.*, p. 140.

10. D'après les livraisons des 1er et 15 janvier 1850 de la *Collezione*, tel était le désir des évêques de la province de Vercelli.

11. Turin, Speirani et Ferrero, 1850, 24 p. Voir, *ci-dessus*, chap. VIII.

12. MO 241/142. Don Bosco ayant toujours forcé les chiffres nous oblige à hésiter devant celui-là aussi.

13. Toutes les informations sur les tractations autour de l'édition envisagée du *Cattolico istruito* proviennent de don Bosco lui-même en MO 241/147 à 242/166. Elles semblent suffisamment confirmées par la correspondance conservée de 1852.

14. La comparaison entre les termes du rapport au Saint-Siège que nous allons citer et la correspondance conservée entre le prêtre et l'évêque au cours de l'année 1852, où les mots de *biblioteca* et de *programma* reviennent avec insistance, ne permet pas d'hésiter sur la réalité de leur entente dès avant la mi-janvier 1852.

15. ASV, S.C. Vescovi e Regolari, Visitationes ad limina, Eporedien. Texte latin cité par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 351.

16. Le jour de la Fête-Dieu, don Bosco invita l'évêque Moreno à venir bénir sa nouvelle église sur le point d'être inaugurée. Il inséra dans sa lettre la nouvelle suivante: «J'ai reçu du signor D. Gallenghe le programme de notre bibliothèque, avec les modifications que vous y avez sagement apportées. Quand vous viendrez ici à Turin nous parlerons de ce qu'il conviendra de faire ultérieurement. Au début de la semaine prochaine, je vous enverrai le manuscrit *Avvisi ai cattolici...*» (G. Bosco à L. Moreno, Turin, 10 juin 1852; *Epistolario* Motto I, p. 160). La «nostra biblioteca» désignait certainement les futures *Letture cattoliche*, dont le titre n'avait pas encore été déterminé.

17. «Ai eu très grand plaisir à lire le manuscrit: Avvisi ai Cattolici (...) J'ai parlé de la petite Bibliothèque avec un ecclésiastique étranger et tous s'accordent sur sa nécessité et sur son succès assuré...» (L. Moreno à G. Bosco, Ivrea, 12 juin 1852; ACS 126.2 Moreno, FdB 1549 D3-4; éd. MB IV, 431/20-24).

18. La lettre de don Bosco n'a pas été conservée. Son lieu et sa date d'expédition, ainsi que son contenu, peuvent être déduits de la réponse de l'évêque le 4 août. Don Bosco écrivait depuis la maison d'exercices spirituels de Lanzo. Ces exercices spirituels eurent lieu selon toute vraisemblance après le tirage de la loterie, le 12 juillet, donc dans la deuxième partie du mois.

19. L. Moreno à G. Bosco, dal castello d'Albiano, 4 août 1852; ACS 126.2 Moreno; FdB 1549 D5-6; éd. MB IV, 527/5-28.

20. L. Moreno à G. Bosco, Ivrea, 16 août 1852; ACS 126.2 Moreno; FdB 1549 D7; éd. MB IV, 528/1-15.

21. D'après la lettre de l'évêque datée du 4 septembre.

22. Voir *Documenti* XLI, 46.

23. Voir MB IV, 474-478.

24. «... J'attends avec impatience Votre Seigneurie selon la promesse qui m'a été faite et j'espère que nous pourrons conclure définitivement l'affaire de la bibliothèque...» (L. Moreno à G. Bosco, Ivrea, 4 septembre 1852; ACS 126.2 Moreno; FdB 1549 D8; éd. incomplète MB IV, 528/21-29).

25. L. Moreno à G. Bosco, Ivrea, 13 décembre 1852; ACS 126.2 Moreno; FdB 1549 D9; éd. MB IV, 529/6-25. Toutefois en 529/16, il faut lire non pas: «niuno più rimarrà in campagna», mais: «niuno più rimarrà alla campagna».

26. Pour ce paragraphe sur les vaudois à Turin en 1850-1852, je me suis appuyé sur Domenico Maselli, *Tra risveglio e millenio. Storia delle Chiese Cristiane dei Fratelli*,

1836-1886, Turin, Claudiana, 1974; et sur Valdo Vinay, *Storia dei Valdesi*, t. III: *Dal movimento evangelico italiano al movimento ecumenico (1848-1978)*, Turin, Claudiana, 1980. — Voir le portrait de Giovan Pietro Meille (1817-1887) dans V. Vinay, *op. cit.*, p. 64, h.-t. C'était apparemment un gentleman racé et élégant.

27. Le 25 janvier, don Bosco pouvait adresser quelques-uns de ces *programmes* à P. Gius. De Gaudenzi (G. Bosco à P. Gius. De Gaudenzi, Turin, 25 janvier 1853; *Epistolario* Motto I, p. 185).

28. En effet, ce «programme» était distinct du «plan de l'association» (*piano dell'associazione*), avec lequel les MB l'ont confondu (MB IV, 532/14 à 533/18). Tandis que le «plan de l'association» a été conservé, le «programme», lui, a disparu, comme il est facile de le démontrer.

29. «Piano dell'Associazione alle Letture Cattoliche», p. IV de couverture de l'*Introduzione alle Letture Cattoliche*, numéro zéro de la publication (note suivante).

30. Turin, P. De Agostini, 1853, 32 p.

31. Ed. 1850, p. 7; éd. 1853, p. 9.

32. Ed. 1850, p. 10.

33. Ed. 1853, p. 11-12.

34. Ed. 1853, p. 13.

35. Ed. 1850, p. 13-14.

36. Cfr. éd. 1853, p. 16.

37. Ed. 1853, p. 23-24.

38. Ed. 1853, § VII: «Tre particolari ricordi alla gioventù», (p. 25-29).

39. Disons ici que Luigi Giovannini (*Le Letture cattoliche di Don Bosco*, Naples, Liguori editore, 1984, 282 p.) a rédigé sur la revue de don Bosco un livre malheureusement de faible intérêt, qui ne répond à peu près à aucune des questions qu'elle pose.

40. Dans son paragraphe sur les *Letture cattoliche* (*Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 347-348), Pietro Stella n'a pas abordé cette question.

41. Comme il a été dit plus haut, don Bosco avait été dès l'origine membre d'honneur de la première conférence turinoise, dite «conférence des Saints Martyrs». Voir F. Motto, «Le conferenze annesse di S. Vincenzo de' Paoli negli Oratori di don Bosco. Ruolo storico di un'esperienza educativa», dans *L'impegno nell'educare*. Studi in onore di Pietro Braido, dir. J.M. Prellezo, Rome, LAS, 1991, p. 467-492.

42. *Bulletin de la Société de Saint Vincent de Paul*, avril 1851, p. 85. Les informations sur l'origine des *Petites lectures* proviennent de Marthe de Hédouville, *Monseigneur de Ségur. Sa vie, son action, 1820-1881*, Paris, Nouvelles éditions latines, 1957, p. 124-131.

43. «Dalle piccole Letture Francesi», dans *Esempi di virtù cristiana ricavati da vari autori, Letture cattoliche*, ann. I, fasc. 13-14 (25 septembre et 10 octobre), Turin, P. De Agostini, 1853, p. 48.

44. D'après la quatrième page de couverture du fascicule *Tobie ou la Sainte Famille*, Annecy, 1836.

45. *Avvisi ai cattolici*, Turin, 1850, p. 5-6.

46. Formules de P. Braido, «L'educazione religiosa popolare e giovanile nelle Letture Cattoliche di Don Bosco», *Salesianum* XV, 1953, p. 672.

47. Fasc. 1, mars 1853, 112 p.; fasc. 2, 10 avril 1853, p. 1-48; fasc. 5, 25 mai 1853, p. 49-100; fasc. 8, 10 juillet 1853, p. 101-164; fasc. 9, 25 juillet 1853, p. 165-244; fasc. 12, 10 septembre 1853, p. 245-340.

48. Turin, P. De Agostini, 1853, 112-340 p.

49. Selon l'introduction: «Oggetto di questi trattenimenti», *op. cit.*, p. 4.

50. Voir P.J. Griffiths, *An Apology for Apologetics*. A Study for the Logic of Interreligious Dialogue, Maryknoll, N.Y., Orbis Books, 1991.

51. Les gens informés savent que le parcours en question a persisté jusque bien après la fin de la deuxième guerre mondiale.

52. J. Bellamy, *La théologie catholique au XIX^ème siècle*, coll. Bibliothèque de théologie historique, Paris, Beauchesne, 1904, p. 228. — Le P.J.-V. Bainvel, qui a édité l'ouvrage (posthume) de Bellamy, ajoutait ici en note: «On s'étonne que l'auteur n'indique pas plus nettement la nature de l'Eglise, son caractère social, l'union intime des éléments visibles et des éléments surnaturels, ses rapports avec Jésus et le Saint-Esprit.» Mais il réagissait en théologien oubliant que J. Bellamy écrivait l'histoire de la théologie. L'examen des manuels du dix-neuvième siècle prouve que Bellamy ne se trompait pas.

53. L. Bailly, *Theologia dogmatica et moralis ad usum seminariorum*, 6^ème éd., t. II, Lyon, Rusand, 1818, p. 291-520.

54. J. Bellamy, *La théologie catholique au XIX^ème siècle*, cit., p. 211-212.

55. C'était, par exemple, chose faite dans François-Xavier Schouppe, *Elementa theologiae dogmaticae*, Bruxelles, 1861, qui commençait son corpus par les traités *De principiis theologiae*, *De Religione christiana* et *De Ecclesia Christi*.

56. E. Hocedez, *Histoire de la théologie au XIX^ème siècle*, coll. Museum lessianum, section théologique, Paris, Desclée de Brouwer, 1952, t. II, p. 353.

57. E. Hocedez, *op. cit.*, p. 355.

58. J. Perrone, *Praelectiones theologicae*, editio post secundam romanam diligentius emendata, Paris, Migne, 1842, t. I, col. 17-64.

59. *Praelectiones theologicae*, éd. cit., t. I, col. 284.

60. *Praelectiones theologicae*, éd. cit., t. II, col. 689-1043.

61. A. de Tocqueville, *Voyage en Amérique*, cahier E, dans *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, Paris, Gallimard, 1991, p. 274-275.

62. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 237.

63. J.-F. Gerdil, *Breve esposizione dei caratteri della vera religione*, Turin, 1822. Sur le cardinal Gerdil (1718-1802), voir éventuellement L. Chevailler, «Gerdil, Jean-François», D.H.G.E. t. XX, Paris, 1984, col. 852-857. Sur l'utilisation de la *Breve esposizione* dans le *Cattolico istruito*, voir les citations de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 67, n. 30.

64. Nouvelle édition, à laquelle on a joint des lettres de M. de Fénelon sur la vérité de la religion, Lyon, 1821. Sur l'utilisation du *Catéchisme raisonné* par don Bosco dans le *Cattolico istruito*, voir les citations de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 20, n. 7; p. 21, n. 11; p. 22, n. 12; p. 23, n. 18; p. 141, n. 60; p. 142, n. 65.

65. *Cenni sulle principali verità della cattolica religione...*, Alba, 1849. Sur son utilisation dans le *Cattolico istruito* voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 47, n. 17.

66. Se rappeler que les entretiens VII et VIII manquent dans cette partie.

67. *Il Cattolico istruito*, fasc. II, p. 46-47.

68. Disons ici que, comme l'a remarqué P. Stella (*Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 48), les portraits — déplaisants — de Luther, Calvin et Henri VIII dépendaient surtout de la *Storia delle eresie* de S. Alphonse de Liguori.

69. J. Perrone, *Praelectiones theologicae*, éd. cit., t. I, col. 130-139.

70. Don Bosco semble avoir évité intentionnellement de parler du «corps» et de l'«âme» de l'Eglise, objet du chapitre II du *De Ecclesia Christi* de Perrone.

71. Sur l'historicité de la Bible: «... les livres qui contiennent ces choses sont véridiques, autrement dit ils racontent les choses comme elles se sont produites» (*Il Cattolico istruito*, première partie, entretien XIII, p. 57). Leurs auteurs sont véridiques, parce qu'ils racontent des événements contemporains, et ils auraient été contredits par une multitude de témoins s'ils avaient écrit des faussetés. C'était des gens sincères et dignes de foi, qui disaient la vérité à tout le monde, rois compris, au péril de leur propre vie. De nombreux faits allégués par eux ont été attestés par des auteurs profanes. Les faits extraordinaires ne présentent rien d'indigne de la puissance et de la majesté de Dieu. Ils témoignent d'autant plus de l'intervention de la main de Dieu dans la confection de ces livres. Etc. (*Il Cattolico istruito*, première partie, entretien IV, p. 24-25).

72. Voir, à propos des miracles de Jésus, la note: «Les incrédules disent que ces miracles peuvent être des effets du hasard; mais nous disons que le hasard n'étant rien ne peut produire aucun effet» (*Il Cattolico istruito*, première partie, entretien XII, p. 51). Faut-il rappeler que, pour saint Thomas d'Aquin, le hasard était une réalité quotidienne, celle du contingent? (Voir le *Contra Gentiles*, livre II, chap. XXXIX).

73. Cette conviction traverse tout l'ouvrage. Voir, par exemple, l'entretien V de la deuxième partie (*Il Cattolico istruito*, deuxième partie, p. 99-102) sur *les saints* dans l'Eglise et chez les hérétiques.

74. Voir en particulier les entretiens XX-XXVI de la deuxième partie (p. 101-151) sur Luther, Calvin et Henri VIII.

75. Autrement dit, la première partie et les douze premiers entretiens de la deuxième.

76. Se rappeler la phrase émue de J. Bellamy sur «la grande thèse historique», pivot de l'apologétique du dix-neuvième siècle.

77. Ces consignes dans R. Limouzin-Lamothe et J. Leflon, *Mgr Denys-Auguste Affre archevêque de Paris (1793-1848)*, coll. Bibliothèque d'histoire ecclésiastique de la France, Paris, Vrin, 1971, p. 151.

78. Le livre de G. de Ségur fut cité dans le *Galantuomo* pour 1855 (p. 111) à partir d'une traduction parue chez G. Marietti.

79. La première édition, pour laquelle on n'avait pas trouvé de véritable éditeur, sortit à Paris, au Bureau central des conférences de S. Vincent de Paul, 1851, in-18, VIII-157 p.

80. Chez Poussielgue, seize éditions en 1851, douze en 1852. Au début du vingtième siècle, les éditeurs Tolra et Simonet diffuseront les douze cents millièmes exemplaires des *Réponses*. Voir *Réponses courtes et familières aux objections les plus répandues contre la religion*, par Mgr de Ségur, éd. revue, augmentée et illustrée, Paris, Tolra et M. Simonet, 1914, 250 p. Livret donné comme du 1210e mille.

81. *Réponses courtes et familières...*, chap. XLIII. L'édition illustrée de 1914 comportait même (p. 187) une gravure représentant des «chrétiens se confessant dans les catacombes».

82. *Réponses courtes et familières...*, chap. XIX, § V.

83. *Letture cattoliche*, ann. XXXI, fasc. I-III (janvier, février, mars), Turin, tipografia e libreria salesiana, 1883, 464 p. La pagination était régularisée, l'œuvre plus correctement partagée. Elle fut bientôt traduite en français sous le titre: *Le Catholique dans le monde. Entretiens familiers d'un père avec ses enfants sur la Religion*, par Jean Bosco, prêtre, Nice, imprimerie et librairie du Patronage Saint-Pierre, 1886, 366 p.

84. *Letture cattoliche*, ann. I, fasc. VI, Turin, P. De Agostini, 1853, 48 p.

85. *Letture cattoliche*, ann. I, fasc. X-XI, Turin, P. De Agostini, 1853, 48 p.

86. *Letture cattoliche*, ann. I, fasc. XIX, Turin, P. De Agostini, 1853, 68 p. Le fascicule double des 25 septembre et 10 octobre: *Esempi di virtù cristiana* et celui du 10 décembre *Vita infelice di un novello apostato*, que les *Memorie biografiche* ont attribués à don Bosco, ne sont pas d'authenticité bien assurée.

87. *Notizie storiche intorno al miracolo...*, cit., p 27.

88. *Fatti contemporanei esposti in forma di dialoghi*, cit., p. 33-34.

89. *Una disputa tra un avvocato ed un ministro protestante*, cit., p. 15, n. 1.

90. *Una disputa...*, *ibid.*, p. 19-20. Inutile de relever le caractère tendancieux de l'interprétation des propos ici attribués à Luther. Combien de prédicateurs catholiques en ont tenu de semblables à leurs ouailles!

91. *Una disputa...*, *ibid.*, p. 44.

92. *Una disputa...*, *ibid.*, p. 68.

93. *Il Cattolico istruito*, première partie, p. 23. De même, à la question: «Est-ce que l'on peut être sauvé hors de l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine?», le catéchisme diocésain de Turin de l'époque répondait: «On ne peut être sauvé, comme nul n'a pu être sauvé hors de l'arche de Noé, qui fut la figure de cette Eglise.»

94. *Il Cattolico istruito*, première partie, p. 60.

95. «Parce qu'il est juste, Dieu donnera certainement la récompense qui est due à la vertu et au vice le châtiment mérité» (*Il Cattolico istruito*, première partie, entretien I, p. 13).

96. *Il Cattolico istruito*, Introduction, p. 6.

97. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 15.

98. G. Bosco, *Il giovane provveduto*, Turin, 1851, p. 332.

99. G. Bosco au cardinal Antonelli, Turin, 31 mai 1853; *Epistolario* Motto I, p. 197.

100. A propos de son livre *I Valdesi* critiqué dans la deuxième partie du *Cattolico istruito*, entretiens XVII et XVIII, sous les titres: «Mauvaise foi des ministres vaudois» et «Autres signes de la mauvaise foi des ministres vaudois» (*op. cit.*, p. 74-91), morceau qui fut reproduit dans l'*Armonia* du 21 juin 1853 sous le titre provocateur: «Bugie di Amedeo Bert, ministro valdese» (Mensonges d'Amedeo Bert, ministre vaudois).

101. Je reprends l'adjectif d'un historien contemporain: D. Maselli, *Tra risveglio e millenio...*, cit., p. 88.

102. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 7 avril 1853; *Epistolario* Motto I, p. 194.

103. D'après le «Piano dell'Associazione alle Letture Cattoliche», in *Introduzione alle Letture Cattoliche*, 1853, quatrième page de couverture.

104. Art. «I benemeriti signori Raccoglitori...», *Armonia*, 1[er] mars 1853.

105. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 19 janvier 1854; *Epistolario* Motto I, p. 215.

106. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 247.

107. A juger par les en-têtes de lettres expédiées par don Bosco le 21 août, le 29 août, le 9 novembre, le 18 décembre 1853, ainsi que le 23 février 1855 (*Epistolario* Motto I, p. 203, 204, 208 et 247); et aussi par une lettre de don Valinotti, 8 février 1855, reproduite en MB V, 205. Francesco Valinotti, né à Virle (province de Turin) en 1813, mort à Ivrea en 1873, était théologien et chanoine honoraire de la cathédrale d'Ivrea.

108. «... Le Très Révérend Mgr Luigi Moreno, évêque d'Ivrea et directeur en chef de ces *Letture* m'a lui-même donné l'honorable mandat d'écrire sur cette affaire à Votre Excellence; il y aurait joint sa lettre si la présence du susdit P. Novelli lui avait donné le temps de m'en avertir...» (G. Bosco à Mgr Luigi Vannicelli Casoni, Turin, 19 décembre 1853; *Epistolario* Motto I, p. 209).

109. La lettre du cardinal Antonelli à la «direction des *Letture cattoliche*», datée du 30 novembre 1853, pour la féliciter d'avoir institué cette revue, lettre qui fut insérée au début du fascicule de janvier 1854, n'était pas adressée à don Bosco mais à Mgr Moreno, quoi qu'en ait dit l'auteur des *Memorie biografiche* IV, 685-686. Son contenu ne permet pas d'en douter.

110. Les *Letture cattoliche* avaient pour adresse: Turin, auprès de la direction, via Bogino, n° 3, 2 ème étage, d'après la quatrième page de couverture du fascicule: *I beni della Chiesa, come si rubino...*, *Letture cattoliche*, ann. III, fasc. 3-4 (10 et 25 avril), Turin, Ribotta, 1855.

111. On lit sur la quatrième page de couverture du fascicule *Cenno biografico intorno a Carlo Luigi Dehaller...* (*Letture cattoliche*, ann. III, fasc. XIII-XIV (10 et 25 septembre), Turin, G.B. Paravia, 1855): «Avis. — A dater du 1 er octobre le Bureau des Letture Cattoliche est transféré via San Domenico, n° 11, rez-de-chaussée, maison Solaro della Margherita. — Nos méritants correspondants sont désormais priés d'adresser leurs lettres, demandes, réclamations et mandats postaux, uniquement à la *Direction centrale* des *Letture Cattoliche* à Turin.»

112. G. Bosco à F. Valinotti, Turin, 10 mai 1862; *Epistolario* Motto I, p. 496-497.

113. G. Tortone au Secrétaire d'Etat, Turin, 24 avril 1862; ASV, Nunziatura di Torino, 175; cité dans *Epistolario* Motto I, p. 497, note aux lignes 3-8.

114. *L'Amico di casa*. Almanacco popolare illustrato per l'anno 1854, Turin, A. Pons e Comp., 1853. Photographie du frontispice dans V. Vinay, *Storia dei Valdesi*, III, *op. cit.*, p. 112, h.-t.

115. Cette histoire de la naissance du *Galantuomo*, qui était demeurée inconnue des *Documenti* réunis du vivant de don Bosco, est apparue par les soins de don Lemoyne en MB IV, 643-644, à partir d'un témoignage non encore identifié. Aucun témoin ne semble l'avoir jamais enregistrée *à l'écoute* de don Bosco.

116. D'après le *Bulletin des conférences*, t. I, n° 11, nov. 1849, p. 327-328.

117. D'après le même *Bulletin*, t. V, octobre 1853, p. 312.

118. Sur Francesco Faà di Bruno (1825-1888), successivement officier, précepteur à la Maison de Savoie, professeur d'université, enfin prêtre, voir, entre autres, les notices de R. Aubert, s.v., *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*, t. XVI (1967), col. 299-301; et de A.M. Galuzzi, s.v., *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, t. III (1976), col. 1375-1376; ainsi que l'ouvrage collectif *Francesco Faà di Bruno (1825-1888). Miscellanea*, Turin, Bottega d'Erasmo, 1977.

119. Dans les lignes qui suivent sur le premier numéro du *Galantuomo*, j'adapte un fragment de l'article de Mario Cecchetto, «Francesco Faà di Bruno agli inizi del cattolicesimo in Italia. Tra apostolato laicale ed impegno sociale», dans l'ouvrage collectif référé dans la note précédente, p. 393-394.

120. Le 10 novembre 1853, on lisait dans l'*Armonia*: «*Almanachs pour 1854*. — (...) Annonçons aussi que la typographie dirigée par Paolo De-Agostini a donné naissance à un Almanach National, intitulé *Il Galantuomo*, où l'on trouve beaucoup d'informations statistiques...» Etc. Le 12, l'*Armonia* imprimait une annonce publicitaire sur ce *Galantuomo* et y joignait sa table des matières.

121. Turin, P. De-Agostini, 1853, 119 p.

122. «Ne soyez pas surpris, chers lecteurs, si je m'appelle Galantuomo, avant que vous ayez (pu) apprécier mes qualités et mes vertus. Ce n'est pas par orgueil, mais uniquement pour vous signaler d'entrée de jeu que, si je ne le suis pas encore, je désire ardemment devenir galantuomo, et, si possible, rendre tout le monde galantuomini.» (*Ai miei lettori*, op. cit., p. III.)

123. *Il Galantuomo*. Almanacco nazionale pel 1854..., p. 88.

124. *Letture cattoliche*, ann. I, fasc. III (25 avril), Turin, P. De Agostini, 1853, 56 p.

125. *Letture cattoliche*, ann. I, fasc. XIII-XIV (25 septembre et 10 octobre), Turin, P. De Agostini, 1853, 48 p.

126. *Letture cattoliche*, ann. I, fasc. XVI-XVII (10 et 25 novembre), Turin, P. De-Agostini, 1853, 104 p.

Chapitre X.

L'année du choléra (1854)

Une maison plus spacieuse

Au début de 1854, don Bosco disposait enfin d'une maison agrandie. Le bâtiment neuf, qui s'était écroulé en décembre 1852, avait été reconstruit plus ou moins légalement au cours de l'année 1853.[1] En octobre, la nouvelle bâtisse à angle droit prolongeant la maison Pinardi avait été prête. De formes et de dimensions modestes, elle comportait d'amples portiques qui rendraient service pendant les hivers turinois. Don Bosco y avait sa chambre au deuxième étage du bras parallèle à l'église. Il racontera:

«Comme nous avions le plus grand besoin de locaux, nous nous sommes aussitôt précipités pour l'occuper. Je suis d'abord allé dans la chambre que Dieu me permet d'habiter encore [vers 1875]. Classes, réfectoire, dortoir purent être établis et régularisés; et le nombre des élèves fut porté à soixante-cinq.»[2]

Ne nous y trompons pas. Ces «classes» (*scuole*) étaient destinées aux cours du jour ou du soir des «oratoriens». Le foyer de don Bosco, ce qu'il appelait la *casa annessa* (maison annexe) de l'oratoire S. François de Sales, continuait d'abriter des *studenti*[3] et des artisans, qui passaient leurs journées en ville, soit en classe, soit à l'atelier ou sur le chantier.

Cependant, don Bosco méditait les avantages d'un internat, qui eût évité à son petit monde des contacts malsains. Profitant des nouveaux locaux, il venait d'installer un atelier de cordonnerie dans un corridor de la maison Pinardi et à proximité du clocher qui, désormais, signalait au quartier l'église S. François de Sales. C'était un premier pas dans une direction nouvelle.

En décembre 1853, une personnalité autorisée lui proposa dans le

même sens une décision importante. Antonio Rosmini envisageait depuis longtemps de créer une imprimerie à Turin. En 1845, il avait échoué.[4] Le 7 décembre, il déclara à don Bosco que, s'il le désirait, il ne manquerait pas de l'aider financièrement à en monter une au Valdocco. Un institut de Brescia, où une imprimerie similaire fonctionnait «pour donner du travail à quelques pauvres garçons et procurer un peu d'argent à l'établissement», lui semblait devoir être imité. Lui-même débloquerait un «certain» capital pour les premières dépenses.[5] Don Bosco saisit la balle au bond. Non pas, comme on l'a écrit,[6] que la naissance récente des *Letture cattoliche* ait éveillé en lui l'intention de faire imprimer cette revue chez lui. Mais Rosmini avait rejoint, assurait-il, une idée qu'il caressait depuis plusieurs années déjà. «... Le seul défaut de moyens et de local m'en a fait suspendre l'exécution. Car, de fait, nous manquons d'une typographie qui unisse la confiance, l'économie et la perfection.»[7] Le 29 décembre, don Bosco engageait avec les rosminiens une série de tractations économiques et financières autour d'un projet d'imprimerie au Valdocco. Il alla très loin. Quatorze mois après, il annonçait à Lorenzo Gastaldi, alors en Angleterre, qu'un terrain de trente-trois *tavole*, c'est-à-dire de 1258 m^2, avait été acquis devant l'église de l'Oratoire; que les plans d'un «bâtiment», d'une «typographie», d'un «collège», «etc.», avaient été dessinés; mais que des problèmes d'urbanisme et de mise sous séquestre des biens du séminaire bloquaient toute réalisation.[8] Ces beaux projets restèrent dans les cartons. Don Bosco devra attendre huit années supplémentaires pour disposer d'une typographie bien à lui et qui lui donne pleine satisfaction.[9] Mais le répit sera bénéfique, puisqu'il aura repris une idée de Rosmini, qu'il s'était abstenu de relever en 1853: à partir de 1862, l'imprimerie du Valdocco «donnera du travail à quelques pauvres jeunes gens» de Turin. Pour l'heure, le 9 décembre 1854, il ne pouvait annoncer par voie de presse que l'ouverture d'un atelier de reliure.[10]

Un embryon de société apostolique

Don Bosco mûrissait alors un projet aux plus lointaines conséquences. Dès 1852 peut-être, tandis qu'il terminait son église et agrandissait sa maison, il s'était mis à penser qu'une sorte de société apostolique deviendrait bientôt indispensable à l'avenir de son entreprise. Sur un minuscule morceau de papier (non daté, remarquons-le) don Rua a noté que, le 5 juin 1852, donc à la veille de la bénédiction

de l'église S. François de Sales, don Bosco réunit treize jeunes et que tous, lui-même don Bosco compris, s'engagèrent à réciter individuellement tous les dimanches les «sept allégresses de la Vierge Marie». Rua, qui faisait partie du groupe, en a dressé la liste. Le plus âgé Buzzetti avait vingt ans; le plus jeune, l'apprenti Luigi Marchisio, douze.[11] Amorce possible d'une société active, ce n'était pourtant encore qu'une manière de confrérie religieuse.

Au début de l'année 1854, une autre réunion prit une signification explicite. Soucieux de ménager les étapes, don Bosco commençait de donner forme à son idée. Une autre note de don Rua, qui, au reste, n'est pas, quoi qu'on ait prétendu, un procès verbal, mais une information très postérieure à l'événement,[12] nous apprend que, «le soir du 26 janvier 1854 nous nous sommes réunis dans la salle de don Bosco: lui don Bosco, Rocchietti, Artiglia, Cagliero et Rua; qu'il nous fut proposé de faire, avec l'aide du Seigneur et de S. François de Sales, un essai d'exercice pratique de charité envers notre prochain, pour en venir ensuite à une promesse, et puis, si cela semble possible et convenable, de la transformer en un vœu au Seigneur.» Le papier continue: «A partir de ce soir-là on donna le nom de Salésiens à ceux qui se proposèrent ou qui se proposeront [la pratique de] cet exercice [de charité].»[13] Laissons ce complément, dont on abuse en affirmant que le nom de Salésiens n'existait pas avant le 26 janvier 1854, et qu'à dater de ce jour, il fut appliqué systématiquement aux seuls auxiliaires directs de don Bosco.[14] Giuseppe Rocchietti, né en 1836 et entré à l'Oratoire «à la charge de la maison»[15] le 20 juillet 1852; Giacomo Artiglia, né en 1838; et deux autres qui nous connaissons: Giovanni Cagliero, né le 11 janvier 1838 et entré à l'Oratoire le 2 novembre 1851; et Michele Rua, né le 9 juin 1837, entré à l'Oratoire le 24 septembre 1852 et, le 3 octobre suivant, clerc ensoutané dans la chapelle du Rosaire de Castelnuovo,[16] tous les quatre *studenti* (le clerc Rua à sa façon sous la conduite de don Bosco), décidèrent alors avec leur directeur de se mettre effectivement au service de leurs semblables. Prudents, ils ne promettaient encore rien, à plus forte raison ne prononçaient-ils aucun vœu. Ils s'engageaient seulement avec don Bosco. Cet engagement n'annonçait pas une quelconque entrée dans l'état religieux (pauvreté, chasteté, obéissance et vie commune) tel qu'il était alors communément conçu. En janvier 1854, ces jeunes gens de seize à dix-huit ans constituaient pourtant l'embryon de la future société de S. François de Sales, sous le patronage de qui, *selon don Rua*, ils se plaçaient déjà. Ce même mois, don Bosco leur offrait

en modèle le camarade de collège et de séminaire qu'il avait célébré à sa sortie du *Convitto*.

La nouvelle édition du *Luigi Comollo*

En janvier 1854, don Bosco publia sous son nom les «Notes sur la vie du jeune Luigi Comollo, mort au séminaire de Chieri admiré par tous pour ses rares vertus»,[17] biographie qui, dix ans auparavant, avait paru simplement signée par «l'un de ses collègues». Le fascicule s'ouvrait par une lettre de félicitations et d'encouragement du Saint-Siège à la «Direction des *Letture Cattoliche*», c'est à dir à Mgr Moreno essentiellement.[18] Les *Letture cattoliche*, avaient pris leur vitesse de croisière.

Le *chierico* (clerc) du titre de 1844 était devenu un *giovane* (jeune) dans celui de 1854. Par ce petit livre, don Bosco offrait Comollo en modèle non plus aux séminaristes, mais, selon l'introduction, à «tout fidèle chrétien» ou plutôt, d'après le contenu, aux garçons du pays, à commencer par ceux qui fréquentaient ses oratoires. Les premières lignes de l'introduction proclamaient qu'en éducation l'exemple l'emporte de beaucoup sur les «élégants» discours.[19] Ce garçon n'avait rien fait d'extraordinaire. La seule pratique exacte des devoirs de la vie banale l'avait distingué: «Ici, rien d'extraordinaire, mais tout accompli à la perfection.»[20] Pour accroître la capacité d'édification du livre, don Bosco avait ajouté à la version antérieure des particularités, qu'il jugeait certainement salutaires à son nouveau public, où, au premier rang, il distinguait les *studenti* de sa connaissance. Le jeune Comollo avait été «bien convaincu de la grande importance qu'il faut accorder à l'élection d'un état.»[21] Sa sobriété devait faire réfléchir les collégiens. «Elle contribue grandement à la santé du corps et, beaucoup plus encore, au bien de l'âme.»[22] Don Bosco profitait de la vêture ecclésiastique de Luigi Comollo pour multiplier les conseils aux futurs clercs. La vocation vient de Dieu. Que, par conséquent, les aspirants au sacerdoce ne tiennent pas compte de leurs parents, de leur propre vaine gloire ou du désir d'une vie commode. Il leur faut choisir un «bon confesseur», lui demander conseil et suivre ses directives; et, quant à la science, s'en remettre aux examinateurs et voir dans leurs décisions la volonté de Dieu.[23] Enfin, le long discours didactique de Comollo mourant à son ami (que nous savons être le séminariste Bosco) était enrichi d'une péricope sur la confession, qui condensait des leçons désormais répétées au Valdocco par le narra-

teur lui-même sur la nécessité absolue de la contrition et du ferme propos dans le sacrement de pénitence. «Fais en sorte d'avoir un confesseur fixe; ouvre-lui ton cœur, obéis-lui et tu auras en lui un guide sûr sur la route qui conduit au ciel. Combien hélas vont se confesser sans aucun fruit! Confessions et péchés, péchés et confessions, mais aucun amendement. Souviens-toi donc que le sacrement de pénitence prend appui sur le regret et sur le ferme propos, et que là où manque l'une de ces conditions essentielles, toutes nos confessions deviennent sacrilèges.»[24] On imagine mal que cette leçon sur les confessions purement formelles ait pu être faite par le jeune mourant à un ami séminariste en deuxième année de théologie. Cette didascalie venait directement de don Bosco prêtre au Valdocco. Bon instrument de pédagogie spirituelle entre ses mains, l'histoire de Luigi Comollo relayait désormais dans sa maison celle de Louis de Gonzague pour l'édification des jeunes, particulièrement des *studenti* sur le point de décider de leur futur état de vie.

Les soucis d'un directeur d'œuvre sociale

De multiples soucis financiers assaillaient alors don Bosco. Une œuvre sociale privée ne peut être reposante. Ses constructions l'avaient obligé à chercher de l'argent. Il avait emprunté et ne parvenait pas à restituer en temps voulu. Le 15 octobre 1853, il avait mandé au chanoine De Gaudenzi: «... C'est l'année des malheurs, je me trouve grandement embarrassé. Je croyais que l'année serait bonne, je me suis lancé dans plusieurs projets, et l'année a été mauvaise. *In Domino spes mea*...»[25] Le même jour, il avait supplié l'abbé Rosmini, son principal créancier, d'accepter un moratoire.[26] Et, quelques semaines après, il avouait être plongé dans les dettes «jusqu'au cou.»[27]

Il se débattait. Le 5 janvier 1854, il appelait à son secours une personnalité politique:

«Le renchérissement de tous les aliments, le nombre croissant des jeunes dépenaillés et abandonnés, la diminution de beaucoup d'offrandes que des particuliers me faisaient et qu'ils ne peuvent plus faire m'ont mis dans un tel besoin que je ne sais comment en sortir. Sans compter bien d'autres dépenses, la seule note du boulanger pour ce trimestre s'élève à plus de 1600 francs, et je ne sais encore où je puis prendre un sou. Il faut pourtant manger. Et, si je refuse un morceau de pain à ces jeunes en danger et *dangereux* (souligné intentionnellement dans la lettre), je les expose à de grands risques et pour leurs âmes et pour leurs corps...»[28]

On sait en effet que, sur le marché, les prix du blé, du maïs, du riz et du seigle, produits de base de la population, augmentèrent fortement entre 1853 et 1854.[29] A la fin de ce mois de janvier 1854, don Bosco lançait une nouvelle loterie de charité.[30] Une circulaire de mars suivant la justifiait: «Les graves besoins auxquels je me trouve réduit cette année par suite de multiples dépenses dans les trois oratoires érigés dans cette ville pour la jeunesse en danger me contraignent à recourir à la bienfaisance publique...»[31]

Ces lourds besoins s'ajoutaient pour lui aux soucis disciplinaires inévitables dans un foyer de garçons. L'un ou l'autre a laissé des traces. Le 6 avril de cette année 1854, don Bosco se plaignit à l'archiprêtre de Bernezzo de la conduite de son neveu Pietro Luciano, 11 ans, qui aspirait au sacerdoce.[32] Or le registre de conduite de la maison nous apprend que, le mois suivant, ledit Luciano se permettait encore une échappée nocturne avec trois camarades (Viale, Oliveri et Gastini) et qu'au retour il escaladait la clôture de l'Oratoire.[33]

Le reprise de la polémique antivaudoise

Don Bosco ne publia pas d'opuscules polémiques contre les vaudois dans les *Letture cattoliche* durant les deux premiers mois de 1854. Il n'apprécia pas beaucoup, nous dit-on, la sortie dans la collection en février d'un *Catechismo sulle rivoluzioni* du jésuite Serafino Sordi.[34] Mgr Moreno lui aurait imposé ce violent factum contre-révolutionnaire sous forme de catéchisme par questions et réponses. Non pas qu'il eût désavoué la thèse fondamentale de cette brochure, selon laquelle les catholiques ne pouvaient qu'être ennemis de la révolution, parce que «tous les catholiques sont liés à une autorité certaine, qui est l'Eglise, et que cette Eglise, appuyée sur les saintes Ecritures, dit à tous les fidèles: "Obéissez aux autorités légitimes; qui résiste à l'autorité résiste à Dieu de qui dépend toute autorité".»[35] Pour lui aussi toute autorité s'enracinait en Dieu. L'histoire d'Italie qu'il préparait alors ne tiendra pas un langage éloigné de celui du jésuite Sordi. Par la révolution française de 1789, y expliquera-t-il, «ce qui était au-dessus de la société est passé en-dessous, et ce qui était dessous est passé au-dessus, et ainsi régna l'anarchie de la populace.»[36] Homme du peuple des campagnes, il n'éprouvait aucun goût pour la plèbe (des villes évidemment) et les maux qu'engendre son pouvoir. Mais le jésuite rejetait révolutionnaires et révolution avec une brutalité qui ne lui était pas naturelle. Non content d'exclure toute forme de révolu-

tion, ce catéchisme réclamait au nom de la Bible la dénonciation des révolutionnaires, leur condamnation et, éventuellement, leur exécution capitale.[37] Don Bosco n'a heureusement pas signé ces pages impitoyables, qui contribuaient à faire du clergé le pire ennemi d'une démocratie en lente gestation.

Mais il aurait pu prendre à son compte le deuxième fascicule – anonyme – de février: «Aux paysans. Règles de bonne conduite pour les gens de la campagne, utiles à toute condition de personnes»,[38] qui exaltait ces travailleurs. Le métier de paysan, y apprenait-on, est des plus «féconds en moyens de sanctification». Don Bosco admirait cette «dure condition», qui, malgré ses «peines», lui paraissait «des plus honorables». Le campagnard des Becchi aimait l'humble peuple des champs, entre autres parce qu'il détestait le luxe et ses fruits vicieux. Lui aussi croyait à la supériorité morale de l'être sur l'avoir.[39]

En mars, avec le premier fascicule de la deuxième année de sa revue,[40] il entra de nouveau en lice contre les vaudois. Une note de l'évêque de Biella l'ouvrait pour mettre les fidèles en garde contre les colporteurs de livres «impies ou hérétiques», qui allaient de village en village «surprendre la bonne foi des simples.»[41] Puis don Bosco lui-même racontait l'histoire en soi émouvante et qu'il donnait pour authentique, d'une jeune vaudoise dénommée Giuseppa déçue par sa religion. La paix joyeuse de son amie catholique Luigia la remplissait d'admiration. Le curé de l'endroit, qu'elle rencontrait en promenade, l'éclairait sur diverses «extravagances» de ses pasteurs, le libre examen par exemple, sur le pouvoir donné aux prêtres de remettre les péchés, sur la succession apostolique dont bénéficiait l'évêque du lieu (Pinerolo), sur les sacrements, etc.; et il lui conseillait de «se remettre entre les mains de Dieu.»[42] Jusque dans ses rêves nocturnes, les amies de Giuseppa l'incitaient à se faire catholique.[43] Cependant le ministre veillait.[44] Il tentait même d'hypnotiser la jeune fille pour la réorienter.[45] En vain, car Giuseppa était désormais décidée à franchir le pas. Ni les persécutions de son père, qui la séquestrait dans un obscur grenier, ni les tendres objurgations de sa mère ne l'ébranlaient. En pleine nuit, elle s'échappait de sa prison à l'aide d'une corde de draps noués et arrivait trempée au rectorat du catéchuménat de Pinerolo.[46] Là, elle prononçait son abjuration selon la formule diocésaine,[47] recevait le baptême sous condition, se confessait, était confirmée et participait à l'eucharistie.[48] Il lui fallait encore résister à un catholique apostat, qui tentait de la reconvertir.[49]

Don Bosco terminait son récit par des exhortations à ses divers lecteurs. Il comparait la «secte» vaudoise et l'Eglise romaine, puis invitait les catholiques à remercier le ciel d'avoir été «créés» et «conservés» dans une religion qui leur assure le «salut éternel». Le problème du salut était, comme toujours, agité dans cette sorte de confrontation. Il poursuivait: «Quelle constance ne devons-nous pas montrer pour nous maintenir fidèles et fervents catholiques jusqu'à la mort! Avec quelle sollicitude ne devons-nous pas observer les préceptes que cette sainte mère l'Eglise nous impose à nous ses enfants!» Puis, certainement très ému à l'idée des désastres spirituels sur lesquels son histoire l'avait fait méditer, il s'adressait aux vaudois et à leurs pasteurs:

«Protestants vaudois, et vous tous qui vivez séparés de l'Eglise catholique, ouvrez les yeux sur l'immense abîme ouvert sous vos pas tant que vous vivez séparés de la vraie religion. L'Eglise catholique, cette mère miséricordieuse, vous tend amoureusement les bras. Venez, revenez à cette religion qui fut pendant mille cinq cents ans la religion de vos pères; venez et rentrez au bercail de Jésus Christ; rejoignez le Pasteur Suprême à qui Jésus Christ a dit: "Pais mes agneaux, pais mes brebis; ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux"; ce pasteur en qui se réalisent les paroles consolantes du Sauveur: "Comme le Père céleste m'a envoyé, moi aussi je vous envoie; qui vous écoute m'écoute. Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin des siècles." – Protestants et vaudois! Venez, c'est Dieu qui vous appelle. *Venite ad me omnes*: réintégrez ce bercail que vos ancêtres ont autrefois abandonné, et vous retrouverez la paix et le réconfort pour vos âmes (...)»

Il suppliait les pasteurs vaudois et protestants de ne pas encourager les catholiques à abandonner leur religion; mais au contraire de pousser leurs disciples à renouer avec les croyances de leurs ancêtres. Parce que plus instruits, qu'ils leur montrent l'exemple et, par leur retour au catholicisme, remédient aux maux depuis si longtemps accumulés. «Si vous agissez ainsi, vous réparerez la ruine de tant d'âmes qui viennent vous écouter, vous réparerez la ruine de vos âmes et vous vous sauverez.» Son zèle pour le salut d'âmes que, dans ses conceptions évidemment très discutables, il voyait courant à leur perte, lui inspirait des phrases non dépourvues d'éloquence.

«Courage donc, protestants, vaudois et vous tous adeptes d'une réforme hors de l'Eglise catholique, redonnez au monde chrétien le merveilleux spectacle des premiers temps du christianisme. Nous ferons un seul cœur et une seule âme. Et moi, au nom de Dieu, je puis vous assurer que tous les catholiques

vous tendront les bras avec amour pour vous accueillir dans la joie. Nous chanterons à Dieu des hymnes glorieux à voir se réaliser les paroles de Jésus Christ: Il y aura un seul troupeau et un seul pasteur, *et fiet unum ovile, et unus pastor.*»[50]

Après ses diatribes inconsistantes et plus ou moins lassantes du *Cattolico istruito*, don Bosco commençait enfin d'appliquer dans cette histoire le principe qu'il venait d'inscrire au début des *Cenni Comollo* sur la force persuasive de l'exemple, mille fois préférable aux discours savants ou non. Ses exhortations prenaient aussi une couleur «salésienne» plus amène et, partant, moins rebutante que les argumentations du père de famille apologète de 1853.

La réaction vaudoise en 1854

Les *Letture cattoliche* transformaient don Bosco en héraut et paladin de l'antivaldisme. Sous l'égide de Mgr Moreno, il était désormais enrôlé dans le camp de l'*Armonia*, qui orchestrait à plaisir toute campagne contre les vaudois. Elle scrutait leurs revues, la *Buona Novella* et, depuis peu, la *Luce evangelica*; et, au moindre prétexte, partait en guerre contre elles. En août 1854, l'article intitulé: *Il mentire sorprendentissimo dei giornali protestanti* (La fausseté surprenantissime des journaux protestants) commençait par ces lignes significatives: «Quand nous prenons en main les feuilles protestantes et y jetons un coup d'œil, un mouvement d'indignation spontanée nous les fait jeter au loin. Nous sommes forcés de nous écrier: Est-il possible que ces hommes soient dénaturés au point de faire aussi ouvertement commerce de la fausseté et du mensonge!»[51] Les gouvernants, soutenus par la presse libérale, parce qu'ils tenaient à la liberté d'opinion des dissidents, freinaient l'*Armonia*. Mais le peuple, au moins dans les campagnes, était sensible aux dénonciations de la presse cléricale. L'opinion majoritaire du pays était hostile aux novateurs, en qui elle voyait l'Antichrist personnifié.[52] La presse anticléricale traitait les manifestants de «tourbe injurieuse», de «foule avinée», de «lie fanatique» ou de «sicaires cléricaux». Les injures allaient bon train de part et d'autre.[53]

Engagé dans la bataille populaire, don Bosco subit le contrecoup de ses propres assauts. La réaction vaudoise fut particulièrement vive en 1854.[54] Les protestants vinrent l'interpeller chez lui, parfois seuls, parfois à deux et plus. Selon don Bosco,[55] les pasteurs Amedeo Bert

et Jean-Pierre Meille apparurent ainsi au Valdocco. Les discussions pouvaient dégénérer. Pietro Enria a décrit les échos tumultueux de l'une d'elles dans la petite sacristie de l'église S. François de Sales.[56] Il s'agissait probablement assez peu de débats spéculatifs.[57] Les visiteurs auraient surtout voulu faire taire le publiciste des *Letture cattoliche*. Don Bosco a assuré qu'un dimanche soir de janvier deux messieurs lui proposèrent quatre mille francs à condition de renoncer à sa revue. Il les aurait mis à la porte, et «ils seraient sortis le visage et les yeux enflammés de colère.»[58] Ces gens ainsi éconduits prétendaient-ils acheter contre quatre mille francs le silence de don Bosco sur le valdisme? Ils ne furent probablement pas si sots. A un directeur d'oratoires perpétuellement en quête de ressources, ils offraient une belle somme pour ses œuvres. En même temps ils lui demandaient d'abandonner les *Letture*. Il n'entra pas dans la combinaison.[59]

Les attentats de 1854

Don Bosco liait volontiers – mais sans jamais le démontrer – la vindicte des vaudois (et des francs-maçons) à plusieurs attentats dont il fut alors la victime.[60] Ses *Memorie dell'Oratorio* ont daté de 1854 quelques-uns de ces méfaits. Nous les lisons avec les réserves d'usage sur leur mise en scène et surtout l'authenticité des propos échangés en ces circonstances.

Un soir, pendant une classe à quelques jeunes, deux hommes se présentèrent à l'Oratoire et demandèrent à don Bosco de se rendre au plus vite auprès d'un moribond au *Cuor d'Oro*. Le *Cuor d'Oro* était une auberge de la via Cottolengo toute proche. Il accepta, mais voulut se faire accompagner par deux solides garçons. «Ils dérangeront le malade, lui objectèrent les visiteurs. On s'occupera de vous à l'aller et au retour. – Ils attendront au bas de l'escalier, répliqua don Bosco, dont la méfiance allait croissant.» Au *Cuor d'Oro*, il fut introduit dans une salle du rez-de-chaussée. Quelques bons vivants complétaient leur dîner en mangeant des châtaignes. Ils voulurent lui en faire goûter, mais il refusa. «Vous boirez au moins un verre d'Asti! – Non!» Ils insistèrent et remplirent son verre à l'aide d'une bouteille spéciale. L'un des hommes lui saisit le bras droit, un autre le bras gauche; et ils prétendaient le faire boire de force. Don Bosco, qui croyait à une tentative d'empoisonnement, se dégagea et marcha vers la porte: ses jeunes boiraient avant lui. Sur ce, l'affaire vira brusquement. «Pas la peine! Il faut monter voir le malade», lui dit-on. Le deuxième acte fut

bref. A l'étage, don Bosco aperçut dans un lit l'un des deux messagers. L'homme éclata de rire: «Je me confesserai demain matin!» Une enquête rapide menée par un ami apprit à don Bosco qu'un individu (un *cotale*) avait régalé ces gens pour lui faire avaler un peu de vin préparé par ses soins.[61]

Un autre guet-apens faillit tourner vraiment mal. Un dimanche soir de septembre, on vint chercher don Bosco pour confesser au plus vite une malade à l'extrémité dans une maison située à quelques centaines de mètres de chez lui. Cette fois encore l'émissaire insista pour qu'il se présentât seul. La raison était plus que suffisante pour se faire accompagner par deux garçons musclés (Arnaud et Buzzetti). Ils l'attendirent sur le palier d'escalier près de l'entrée de la chambre de la malade. La femme était étendue, apparemment à l'agonie. Don Bosco s'assit et pria les quatre assistants de s'éloigner. «Avant de me confesser, cria la malade d'une voix forte, je veux que ce brigand-là en face rétracte ses calomnies contre moi. – Non! – Silence!» Et voilà tout ce gentil monde sur pied. «Oui! – Non! – Gare à toi! – Je te casse la gueule! – Je te saigne!» Au milieu de ces cris, les lampes furent éteintes. Et les coups de bâton de s'abattre en pluie dans la direction du confesseur. On allait lui «faire la fête», racontera-t-il. Il saisit une chaise, s'en couvrit la tête et chercha la sortie sous les coups qui tambourinaient sur son «pare-à-bâton» (c'était son mot). Les jeunes entraient à son secours: il se jeta dans leurs bras. Cette mauvaise plaisanterie lui valut un ongle arraché et une partie de phalange écrasée au pouce de la main gauche. «J'ai eu plus de peur que de mal!», concluait-il. Longtemps après, il montrait encore la cicatrice.

On méditera sa conclusion sur ces attentats: «Je n'ai jamais pu savoir le véritable motif de ces vexations; mais il semble que, par ces machinations contre ma vie, on ait voulu me faire renoncer, selon la formule, à "calomnier les protestants".»[62] Si rien ne l'obligeait à lier ces méchancetés et son entêtement à dénoncer les protestants, il avouait du fait même l'inanité ou, au moins, le caractère présomptueux de ses accusations. Car ces agressions pouvaient aussi avoir été commises par des anticléricaux. Dans ces années cinquante ce fut le cas pour don Giuseppe Cafasso précipité dans une rigole au milieu d'une rue de Turin par une bande de garnements ricaneurs[63] et pour le théologien Giacomo Margotti assommé d'un coup de gourdin un soir qu'il rentrait chez lui.[64]

L'histoire du chien Grigio, que don Bosco raconta cent fois, à Paris notamment, trouve ici sa place.[65] Il s'était fait un ami d'un grand

chien-loup découvert trottant à ses côtés un soir qu'il progressait non sans battements de cœur parmi les buissons et les acacias entre le *manicomio* et sa maison du Valdocco.[66] Ce chien pénétra un jour dans la cour de l'Oratoire et jusque dans la salle à manger de don Bosco. Son bonheur était de se laisser caresser par les enfants et, plus encore, par son maître d'adoption.[67] Si, la nuit, il n'était pas accompagné, les constructions une fois dépassées, don Bosco voyait surgir le Grigio sur le bord de sa route.[68] Or, par une triste soirée de fin novembre 1854, alors qu'il marchait, à travers le brouillard et la pluie, de la Consolata au Cottolengo pour, de là, gagner son logis du Valdocco, don Bosco s'aperçut que deux hommes le suivaient avec insistance. Il voulut passer de l'autre côté de la rue et même rebrousser chemin. Sans un mot, ils lui jetèrent une cape sur la tête. Il se débattit, l'un des malandrins tenta de lui enfoncer un mouchoir dans la bouche. Il voulait crier, mais n'en trouvait pas la force. C'est alors que le chien gris apparut. En hurlant et «tel un ours», expliquait don Bosco, il se dressa gueule ouverte et abattit ses énormes pattes sur l'un puis sur l'autre assaillant. Ceux-ci, obligés de se parer avec leur cape, libérèrent don Bosco. «Rappelez votre chien! – D'accord, leur aurait répondu la victime, mais vous, laissez la paix aux passants!» Cependant le Grigio continuait de hurler «comme un loup ou comme un ours enragé» (don Bosco). Les deux voyous s'enfuirent et le chien accompagna le prêtre jusqu'au Cottolengo. Là, un petit verre le réconforta, puis il gagna son oratoire sous bonne escorte.[69] D'où provenait ce chien miraculeux qui apparaissait ainsi de façon tellement opportune? Don Bosco et les autres témoins de sa gentillesse et de son dévouement ne le purent jamais savoir.[70]

Le choléra au milieu du siècle

Ces histoires de brigands dataient d'une année qui, pour les Turinois, fut avant tout celle d'une très grave épidémie de choléra. Le choléra avait frappé l'Italie dans les années 1835, 1836 et 1837. Il avait reparu en 1849. A la mi-juillet 1854, sa présence fut dénoncée à Gênes. Le mal menaçait Turin.[71]

Cette maladie qui s'abattait soudain et sans raisons bien connues sur des villes et des régions entières, qui enlaidissait et torturait à mourir en quelques heures les malheureux atteints par elle et qui, trop souvent, les tuait sans pitié, terrifiait les populations à un point que nous ne pouvons plus imaginer. Elle les effrayait même davantage

que sa sœur, la peste, qui, au moins, ne rendait pas le malade horrible à contempler.[72] Le choléra, défini par ses seuls symptômes, était, pour les médecins du temps, «une maladie qui consiste en accès répétés de vomissements violents et de diarrhées, accompagnés de douleurs d'estomac et d'intestins.»[73] «La marche rapide du choléra, les effets presque instantanés qu'il produit ont tellement frappé les observateurs, qu'ils n'ont pas trouvé d'expression trop forte pour peindre l'état du malade, expliquait alors un médecin français. Ce facies pâle et décrépit, ces joues enfoncées et amaigries, cette teinte plombée ou bleuâtre du nez et des oreilles, cette bouche béante et sèche, ces yeux enfoncés dans une orbite vide et comme décharnée, cette teinte brune qui enveloppe le nez, la bouche, les yeux, ces paupières à demi fermées recouvrant un œil terne et sec, exprimant l'indifférence ou des douleurs inexprimables; cette peau des membres recouverte d'une sueur glacée, ces doigts et ces orteils crochus et livides, ce ventre amaigri rétracté sur lui-même, cette absence de pouls, tout cela justifierait l'épithète de *cadavre vivant* donné aux cholériques, si, de temps en temps, une haleine glacée, une voix rauque et sépulcrale, quelques paroles plutôt soufflées, comme disait Broussais,[74] que prononcées, si des vomissements, des selles ou des crampes ne venaient galvaniser le malade et le rendre un instant à la douleur et à la vie.»[75]

Ignorant le rôle et le circuit du «bacille virgule» ou «vibrion de Robert Koch» transmis par les seules voies digestives, qui ne fut découvert qu'en 1883, on se perdait sur l'origine et, par conséquent, sur la prévention et la thérapeutique du choléra. Curieusement (pour nous), les thèses s'affrontaient sur son caractère contagieux, alors opposé au caractère épidémique d'une maladie.[76] Les simples voyaient dans le choléra un terrible châtiment divin, les plus cultivés l'intrusion de «miasmes» pervers dans l'organisme humain. Les miasmes, disait-on, naissaient dans l'océan Indien, les mers généraient ces gaz nocifs.[77] Ainsi expliqué, le choléra est-il contagieux, c'est-à-dire transmissible par simple contact d'une personne à une autre? En 1855, un médecin observait: «1° Que le choléra est une maladie d'abord endémique, puis épidémique, de certains endroits de la mer. – 2° Que les effluves contagieux dont il procède sont constitués de matières végéto-animales mélangées à des eaux douces et marines en état de fermentation putride. – 3° Que ces effluves surviennent d'autant plus facilement que les saisons et les circonstances marines en favorisent le développement. – 4° Que le choléra s'installe en ces lieux par influences spéciales locales à la manière des autres maladies de même

genre; que son influence se réduit à un espace limité, comme d'ailleurs le très célèbre Tommasini l'a amplement démontré. – 5° Que le choléra doit être regardé comme contagieux, des faits nombreux réunis par des observateurs impartiaux, véridiques et considérés l'ont démontré...»[78] Ce médecin était bolognais. De son côté, dans un mémoire qui paraissait à Turin en cette année 1854, le docteur Antonio Zambianchi établissait que le choléra était toujours «virtuellement contagieux»,[79] distinction scolastique qui sauvait les apparences et condamnait les imprudents. A l'inverse, au cours de ces mêmes années cinquante, le docteur Bourdin était catégorique dans l'*Encyclopédie du XIX^e^ siècle*, «Le choléra est-il contagieux? L'immense majorité des médecins le nie, et les raisons les plus solides appuient cette opinion.» Les conséquences de l'adhésion à la thèse contagioniste étaient graves. Pour Pierre Larousse, il fallait: «1° supprimer, dans tous les pays d'Orient ou règne le choléra, les marchés, foires, caravanes, pèlerinages, en un mot tout ce qui peut déterminer une agglomération d'individus; 2° isoler tous les cholériques; 3° établir à l'égard des individus et des marchandises provenant de pays infectés, des quarantaines très sévères.»[80] Le médecin turinois cité à l'instant partageait cet avis: «Sous le rapport de la contagion, l'isolement est l'unique moyen de se protéger du choléra. Les séquestrations des maisons, des bourgs, des quartiers, des villes infectés, le transfert des malades dans des hôpitaux spécialisés, les cordons sanitaires, la suppression des agglomérations d'individus, par conséquent de la multiplicité des contacts, etc., telles en sont les formes utiles et diverses.»[81]

Tout au contraire, «le choléra n'étant pas contagieux, poursuivait le docteur Bourdin, l'établissement des cordons sanitaires et des lazarets est de toute inutilité. L'expérience a prononcé, à cet égard, de la manière la plus formelle; on peut même, sans crainte, aller plus loin et dire que ces établissements ont été nuisibles en mettant des entraves à la circulation, en empêchant le commerce et devenant par là une source de misère, et par conséquent l'une des causes de la maladie; ces mesures deviennent encore funestes en frappant de terreur les populations qui y sont soumises.»[82]

Incapables de lutter contre le mal lui-même, les médecins ne pouvaient qu'en contenir les ravages. Ils se trompaient quand ils affaiblissaient leurs patients par des saignées et des diètes sévères. Ils avaient moins tort quand ils tâchaient de rétablir en eux la circulation et la respiration par des applications de glace, des bains de vapeur sèche

(*sic*), des révulsifs ou des frictions de liniments irritants. Ces frictions, expliquait-on, devaient être pratiquées le long du corps, sur l'épine dorsale et sur les extrémités. Les médecins recouraient même quelquefois, paraît-il, à des excitations violentes par cautérisation, urtication, galvanisme...[83]

Le choléra à Turin en août-septembre 1854

L'alerte fut donnée à Turin le 21 juillet, quand, en Piémont, seule la région de Gênes était encore touchée. Ce matin-là, à tous les angles des rues un *Manifesto* du maire annonçait les précautions d'hygiène à mettre en œuvre dans les maisons, les ateliers, les boutiques.[84] Les «contagionistes» faisaient la loi. Des hôpitaux spéciaux, dits lazarets, devaient être créés pour isoler les contaminés. Les gens du Valdocco apprirent que la municipalité destinait à cet usage l'immense halle de Borgo Dora. Ce lazaret aurait une capacité de cent cinquante lits et comporterait une annexe pour la pharmacie, la cuisine, les toilettes, les désinfections; ainsi que des pièces pour le personnel de service.[85] La presse informait sur la maladie.[86] Une circulaire du vicaire général Ravina transmettait aux curés du diocèse les instructions du gouvernement sur le concours souhaité du clergé contre la propagation du choléra.[87] Simultanément les prêtres de Turin pouvaient faire leur profit des consignes contemporaines de l'archevêque de Gênes à son propre clergé: mesures prophylactiques et hygiéniques, facilités pour le ministère et aussi interdiction de fuir la cité. Forte était la tentation. «Départ de Gênes de nombreuses familles», titrait l'*Armonia* du 29 juillet. Le 3 août, à l'aide des statistiques des *ferrovie*, on calculait à Turin que le quart de la population génoise avait émigré.[88]

A Gênes et à Turin, on se tournait vers le ciel. L'archevêque de Gênes invitait son peuple à réfléchir sur «les vraies causes des fléaux» qui affligeaient le pays: «Que de scandales de tous côtés! Ici c'est la presse, le pinceau ou le burin (du graveur) qui inventent et reproduisent à profusion les peintures, les faits les plus scandaleux, les doctrines les plus impies et les plus cyniques...»[89] A Turin le clergé et la presse cléricale encourageaient les chrétiens à implorer la *Consolata*. Leurs motivations ne peuvent que surprendre qui n'est pas familier de la mentalité ordinaire du pays et de l'époque. L'*Armonia* rappelait qu'en 1835, «un mal funeste appelé Choléra, sorti des steppes brûlées de l'Inde (...) vint infecter les brises salubres du ciel italien (...) Déjà Turin se sentait sous la formidable menace. Des hôpitaux et des laza-

rets bien aménagés pour l'accueil des malades, une vigilance efficace sur la condition des vivres et sur la propreté de la ville, tels furent les moyens auxquels on eut recours pour éloigner ou au moins diminuer la véhémence de la contagion. Mais l'administration de la cité dans son esprit religieux regarda bien plus haut. Que le mal fût une infection naturelle due à l'air et au contact, il n'y avait pas de médecine plus certaine qu'en Marie santé des malades; ou que ce fût un châtiment de Dieu dans sa colère, il n'y avait pas de meilleure pacificatrice que Celle, dont la suavité de l'amour adoucit le courroux et dont l'efficacité des prières maternelles désarme la main prête à la vengeance. Que l'on recourre donc à Marie, à notre Mère Consolatrice. Et, pour mieux l'obliger, la religieuse cité conçut un vœu magnanime, quel que fût le résultat de la peste...»[90] Deux jours après, le maire de Turin, aussi bon chrétien que ses pieux prédécesseurs, demandait au vicaire général d'invoquer sur la ville la protection de la *Consolata* contre le choléra; et aussi d'éviter tout rassemblement extraordinaire.[91] En effet, aux dévots il paraissait tout indiqué d'implorer le pardon divin par des processions expiatoires. Mais, au milieu du dix-neuvième siècle les gouvernants connaissaient trop les conséquences néfastes de manifestations de cette sorte. Il fallut interdire une procession du très saint sacrement le dernier dimanche d'août dans la ville de Turin et même menacer de la disperser par la force si l'on s'avisait de l'organiser.[92] L'*Armonia*, quitte à essuyer les moqueries des mal pensants, ne put que conseiller le port de médailles protectrices soigneusement décrites sous le titre malheureux de «la cuirasse anticholérique.»[93]

Les remèdes au choléra selon don Bosco

Pour parer à la contagion, don Bosco avait, dès la première alarme, aménagé son Oratoire. Les locaux où, disait-il, «une centaine de jeunes» étaient entassés, avaient été adaptés et nettoyés. En raison de rechanges fréquents, il doublait sa provision de linge. Travaux et achats entraînaient des frais non prévus. Le 5 août, il plaidait déjà sa cause auprès du maire Notta: «... J'ai une dette de deux mille francs (pas moins) envers l'entrepreneur qui m'a exécuté quelques travaux indispensables pour espacer les rangées de lits destinés aux jeunes pauvres abandonnés et en danger. Je dois faire une provision considérable de draps, de couvertures et de chemises pour maintenir quatre-vingt-huit jeunes dans la propreté désirable.»[94] Et, le 10 août, un

article de l'*Armonia* informait le public des graves conséquences financières du choléra pour l'oratoire S. François de Sales.[95]

Ces mesures «naturelles» lui paraissaient toutefois secondaires. Comme le bon peuple autour de lui, il croyait beaucoup plus à l'efficacité des prières à Marie. La *Storia dell'Oratorio* de don Bonetti, dans un chapitre publié du vivant du saint, lui a attribué un beau, mais très hypothétique – pour ne pas dire invraisemblable – discours sur le choléra, le soir du 5 août 1854, fête de Notre-Dame des Neiges.[96] Le mémorialiste y a rassemblé des réflexions alors répétées par la presse cléricale, telles que la citation pour nous incroyable de l'*Ecclésiastique* XXXVII, 33: «L'excès dans le manger, dit l'Ecclésiastique, est cause de maladie et la maladie mène au choléra – *et aviditas appropinquabit usque ad Choleram.*»[97] Quoi qu'il en soit, en pareilles circonstances don Bosco privilégiait à coup sûr les moyens surnaturels et la protection de la Vierge Marie. Il partageait les idées d'une publication turinoise contemporaine sur les *Mezzi soprannaturali contro il cholera-morbus* (Moyens surnaturels contre le choléra-morbus), qui sont, enseignait-elle: «1) Cesser de pécher et se convertir vraiment à Dieu, 2) Recourir à Dieu par une humble et confiante prière au nom adorable de Jésus Christ, 3) Invoquer le puissant patronage de la très sainte Marie.»[98]

L'Oratoire au service des cholériques

Cependant, à Turin, l'épidémie gagnait, quoique avec une virulence moindre qu'à Gênes. Le 4 août, trois cas furent signalés en ville. La région de l'Oratoire, proche du Cottolengo et située, comme nous savons, entre le borgo S. Donato et le borgo Dora, fut aussitôt nettement touchée. Selon une chronique, au reste systématiquement apaisante, du 10 août:

«*Le choléra à Turin.* Le 7, on a constaté plusieurs cas de choléra à borgo Dora et il y a eu trois décès. En tout, il n'y a eu que seize cas, en provenance de Gênes pour la plupart, et neuf morts. (...) A l'hôpital de Cottolengo six cas de choléra se sont déclarés aussi hier. Hier soir à huit heures une servante provenant de l'hôpital Cottolengo a été transférée dans le lazaret de borgo S. Donato, et elle y a succombé ce matin. Pas un cas signalé en ville, pas un malade n'est entré au lazaret de borgo Dora, et il n'y a pas eu de changement dans l'état des malades qui y sont hébergés.»[99]

Puis les chroniques des cas et des décès consécutifs devinrent plus inquiétantes. Le 19 août, on calculait, depuis le 27 juillet, jour du dé-

but de l'épidémie: 67 cas de choléra et 47 décès;[100] le 24 août, 122 cas et 88 décès;[101] le 26 août, 152 cas et 109 décès;[102] et, le 16 septembre, quand l'épidémie commençait de s'apaiser, 642 cas et 410 décès.[103] D'ailleurs beaucoup d'infections étaient certainement occultées. La population de la région du Valdocco fut proprement décimée. Les statistiques officielles sur la mortalité à Turin en 1854 annoncèrent en effet, sur un total de 7744 décès, 1248 par choléra reconnu, mais aussi 559 par gastroentérite qui pouvait déguiser le choléra, soit au moins deux fois plus que ceux recensés vers la fin de l'épidémie.[104] C'était, il est vrai, moins qu'à Gênes, où, le 16 septembre, on déplorait 4821 cas et 2603 décès; et, le 28 septembre, 4893 cas et 2706 décès;[105] et infiniment moins qu'à Messine, où, paraît-il, au début de septembre, six cents personnes mouraient chaque jour du choléra.[106]

Comme celui de Gênes, le clergé de Turin avait été mobilisé dès l'apparition du mal. Le 29 août, l'*Armonia* énuméra les «corporations religieuses» qui offraient leurs services aux cholériques: les capucins, les barnabites, les dominicains, les oblats de la Consolata, les camilliens, les prêtres de la Mission et les frères mineurs réformés.[107] Le clergé de Borgo Dora, proche de l'Oratoire, se distingua. Les cholériques abondaient dans son secteur: il y en eut huit cents, dont cinq cents moururent, calculait un témoin à la mi-octobre. Non contents d'administrer les sacrements aux malades, les prêtres leur rendaient des services d'infirmerie au péril de leur vie. Le curé don Agostino Pattina paya de ses souffrances le prix de son dévouement. Une lettre publiée dans l'*Armonia* du 14 octobre disait qu'à cette date, «aux prises avec la terrible maladie» il traversait «les plus dures épreuves.»[108] La conférence locale de S. Vincent de Paul, avec son président le comte Cays, était active.[109] Le *Galantuomo* de la fin de l'année racontera qu'atteint lui aussi du choléra, «quelques pieux messieurs de la société de S. Vincent de Paul m'ont assidument assisté. A plusieurs reprises ils m'ont apporté de l'argent, des draps et des couvertures; à présent ils m'apportent chaque semaine un bon pour de la viande et deux pour du pain...»[110] Une petite victime exaltera plus tard l'œuvre humanitaire de la conférence de Turin. Pietro Enria a raconté que, dans leur pauvre logement, ils étaient cinq enfants; qu'un frère de son père mourut du choléra, que son père et la deuxième femme de son père furent atteints à leur tour et que cette femme mourut. L'argent fondait. «Mais la divine Providence vint à notre secours. Un jour que j'étais seul près du lit de mon pauvre père,

voici que deux messieurs entrent à l'improviste. L'un était le comte Cays et l'autre le comte Doriano.[111] Ils nous saluèrent affectueusement, nous donnèrent un secours et nous mirent au cou, à mon père et à moi, une médaille de la Madone. Ils nous traitèrent avec une telle charité que j'en pleurais de consolation...»[112]

Quant à lui, don Bosco ne croyait pas se dévouer suffisamment par la seule défense de son œuvre contre le fléau menaçant. La municipalité de Turin cherchait des infirmiers bénévoles. «Qui veut aller assister les cholériques au lazaret et dans les maisons particulières?», aurait-il un jour demandé à ses garçons.[113] Il put présenter quatorze noms. La liste complète des volontaires nous manque, mais nous savons qu'il y avait là au moins Rua dix-sept ans, Cagliero seize ans et Anfossi quatorze ans.[114] Don Bosco donna des instructions pratiques à ses infirmiers néophytes. La maladie parcourait normalement deux stades, expliqua-t-il probablement. Il y avait l'assaut, qui, sauf secours immédiat, était le plus souvent mortel; puis la réaction, au cours de laquelle la circulation sanguine tentait de se rétablir. L'infirmier du cholérique devait combattre l'assaut en provoquant au plus vite une réaction, puis favoriser cette réaction de manière appropriée. On provoquait ces bienfaisantes réactions par des fomentations (médications chaudes) et des frictions accompagnées d'enveloppements de laine aux extrémités, qui étaient sujettes aux crampes et aux refroidissements.[115] Un horaire fut établi, et les jeunes se dispersèrent, les uns au lazaret de Borgo San Donato, les autres dans les maisons du quartier. On les sollicita bientôt de toutes parts. De jour et de nuit, c'était, à l'Oratoire, un va-et-vient incessant. Convaincus de leur immunité s'ils suivaient les recommandations de leur directeur: veiller à la propreté, mais surtout fuir le péché et se confier à Marie, les jeunes de don Bosco remplissaient bravement leur nouvelle tâche.

Le seul spectacle des malades épouvantait beaucoup d'adultes. «Oh! quelle mort effroyable, celle des cholériques, s'exclamait le *Galantuomo*, c'est-à-dire don Bosco lui-même décrivant ce qu'il avait vu. Vomissements, dysenterie, crampes aux bras et aux jambes, mal de tête, oppression d'estomac, suffocations... ils avaient les yeux enfoncés, la face livide, ils gémissaient et se débattaient; en somme dans ces malheureux j'ai vu tout le mal qu'un homme peut endurer sans mourir...»[116] Il fallait probablement en convaincre plusieurs d'accepter le lazaret. «Ils s'étaient mis faussement dans la tête qu'on leur donnait là une burette (*caraffina*) blanche pour les faire mourir.»[117] Il est vrai que les adversaires de la théorie de la contagion du

choléra les encourageaient à résister. «Le meilleur préservatif contre le choléra, c'est la propreté et l'hygiène, affirmaient-ils non sans raison. Au contraire, les lazarets, terreur des gens, le favorisent; tous ceux qui y entrent y meurent.»[118] L'*Armonia* du 16 septembre consacra aux jeunes de l'Oratoire un paragraphe de sa «Chronique de la charité du clergé en temps de choléra»:

«Animés par l'esprit de don Bosco qui, pour eux, plus qu'un supérieur est un père, ils s'approchent courageusement des cholériques, leur inspirent force et confiance, non seulement par leurs paroles, mais par leurs actes. Ils les prennent en mains et les frictionnent sans manifester la moindre horreur ni la moindre crainte. Au contraire, quand ils entrent dans une maison de cholériques, ils commencent par s'adresser aux gens terrifiés; ils les réconfortent et les invitent à se retirer s'ils ont peur, sauf s'il s'agit de malades du sexe faible. Dans ce cas, ils prient quelqu'un de rester à proximité. Quand le cholérique a expiré, sauf encore s'il s'agit d'une femme, ils procurent les derniers soins à son cadavre.»[119]

Pour leurs malades, ils empruntaient du linge à l'Oratoire. Le trait de Margherita Bosco donnant une nappe pour un cholérique qui gisait sans draps n'est certainement pas légendaire.[120]

Aux quatorze de la liste primitive, trente autres noms furent ajoutés, nous apprend l'article de l'*Armonia*. Et, vers la fin septembre, don Bosco proposa quatre jeunes pour le lazaret de Pinerolo.[121] En outre il prit chez lui de petits malheureux privés des leurs par le choléra, soit pour des classes durant la journée, soit pour leur donner définitivement asile sous son toit. Anfossi a raconté qu'il le vit un jour arriver avec seize petits garçons ramassés çà et là.[122] Don Bosco toucha au plus profond Pietro Enria quand, au début de septembre, il le découvrit avec son frère dans l'orphelinat provisoire «des dominicains» et qu'il lui proposa son amitié. Le cœur de don Bosco débordait certainement d'affection envers les pauvres esseulés rassemblés là. Et ils le ressentaient.[123] Le 6 septembre, Pietro Enria, 13 ans, et l'un de ses frères, 11 ans, furent du nombre des orphelins intégrés ce jour dans la maison de don Bosco.

Si Cagliero attrapa une sérieuse typhoïde,[124] aucun des infirmiers bénévoles ne fut touché par le choléra. Leur dévouement fit grande impression dans la ville. Niccolò Tommaseo félicita bientôt don Bosco.[125] Le 31 octobre d'abord, le 7 décembre ensuite, le maire de Turin le remercia pour ses services.[126] Mais, quand l'année fut à son terme, le directeur de l'Oratoire dressa ses comptes: le choléra lui

avait coûté cher. Il devait non seulement éponger les dettes causées par l'amélioration de l'état sanitaire de sa maison, mais aussi entretenir un nombre plus élevé d'enfants. «J'en ai maintenant quatre-vingt-quinze à nourrir, vêtir et faire coucher», expliquait-il au maire Notta le 25 janvier 1855.[127]

Le *Galantuomo* pour l'année 1855

Tandis que le choléra sévissait à Turin, le projet d'almanach populaire dit «national» que Faà di Bruno avait lancé à l'automne de 1853 fut repris. L'éditeur y intéressa don Bosco, qui, peut-être chargé du tout, composa au moins l'article de tête du fascicule pour l'année 1855.[128] Le *Galantuomo* adoptait un langage «bonhomme», auquel il ne renoncera plus. Le clin d'œil de l'adresse initiale: «J'ai 40 ans» (p. 4) nous permet sans crainte d'errer d'identifier ce personnage né en 1815. Toutefois, supposé marié et pourvu d'enfants, il romançait quelque peu son histoire. Dans un retour sur l'année écoulée, il commençait par évoquer les dettes qui l'écrasaient. Cependant, observait-il, «la misère fut le moindre de mes maux». Le choléra-morbus s'était déchaîné dans sa ville et, autour de lui, plusieurs familles avaient été «horriblement frappées». Dans la dernière partie du livret, une série d'«anecdotes» (p. 81-120), notamment un long «dialogue sur la confession sacramentelle» d'un genre inconnu du *Galantuomo* de la première année et en pleine harmonie avec les préoccupations majeures de notre saint, pouvaient lui être imputées. Les mesures d'ordre spirituel, surtout la confession qui apaise, sont les meilleurs préservatifs contre le choléra, y enseignait-on. On croit entendre don Bosco quand l'un des interlocuteurs du dialogue sur la confession déclare à son ami: «... il faut dire que celui qui se confesse bien et ne ressent donc plus le cruel remords qui le tourmente, demeure plus tranquille; et le voilà plus sûr de ne pas rencontrer le choléra» (p. 102).

Cet almanach pour l'année 1855, imprimé par P. De Agostini, parut à peu près au temps voulu, c'est-à-dire à la mi-novembre 1854.[129] On lit en effet dans l'*Armonia* du 25 novembre 1854 cette précieuse nouvelle: «*Almanachs*. — L'almanach national intitulé *Il Galantuomo* est sorti de la typographie dirigée par P. De Agostini. Il suffit de reproduire la table de cet almanach pour en faire remarquer l'intérêt et l'utilité. Le Galantuomo à ses amis. — La Famille Royale...» Etc. Le journal énumérait consciencieusement tous les titres de la table des matières: les quatre saisons, les éclipses, une note sur les horloges,

les fêtes mobiles, les quatre-temps, les nombres de l'année, le calendrier, les foires de l'Etat et les principales foires de l'étranger, les marchés, le nouveau tarif des monnaies, la valeur des monnaies étrangères, des recettes pour fabriquer des boissons qui remplacent le vin, des recettes pour détacher les vêtements, les fêtes de l'année; et aussi des «anecdotes», «la jeunesse» et «une chanson piémontaise». L'*Armonia* concluait: «Ce très utile almanach qui a bien 128 pages se vend au prix modique de 20 centimes.»[130]

Malgré son faible coût et sa «grande utilité», l'imprimeur n'écoula probablement qu'une assez petite quantité de ce *Galantuomo*. Il reparut dans la série des *Letture cattoliche* de Mgr Moreno et de notre don Bosco au cours du premier mois de l'année nouvelle, c'est-à-dire quand ce genre de calendrier était à peu près périmé. On l'avait, pour cette deuxième édition, habillé d'une couverture annonçant qu'il s'agissait des *Letture cattoliche. Rimembranze per l'anno 1855*. Les gens pointilleux, qui avaient toléré l'almanach pour 1854 sous forme d'étrenne, allaient peut-être trouver discutable le genre de celui-ci devenu un numéro double des *Letture*. Les deuxième et troisième pages de la couverture prévenaient leurs objections. «Nous ne voudrions pas risquer d'être blâmés par certains, comme si nous avions oublié le but recherché dans ces *Letture cattoliche* ou comme si nous les abusions avec un almanach au lieu de nourritures plus utiles, dont le besoin se fait tellement sentir par les temps qui courent. Car notre almanach, en plus de la partie qui est intrinsèque à ce genre de livre, comporte aussi, avec les anecdotes qui y font suite, une partie utile tout à fait conforme au but véritable des *Letture cattoliche*.» Ces «anecdotes» étaient en effet du meilleur ton! La rédaction annonçait aussi son intention de poursuivre l'expérience de l'almanach, exactement des *Rimembranze* (Rappels), si ses abonnés l'y encourageaient. Et, avouant l'incongruité de la date de cette livraison, elle promettait que, dans ce cas, lesdites *Rimembranze* sortiraient suffisamment tôt.[131] Cette information de couverture – à laquelle on a trop peu prêté attention – nous apprend par ricochet que l'initiateur Faà di Bruno avait renoncé à son almanach et que les *Letture cattoliche* assumeraient à l'avenir la responsabilité du *Galantuomo*.[132]

Les relations de don Bosco avec Luigi De Sanctis

A la fin de l'année 1854, l'affaire De Sanctis nous vaut une belle page dans l'histoire tumultueuse des relations entre don Bosco et les

vaudois. Dès le temps de l'installation à Turin de Luigi De Sanctis, don Bosco s'était intéressé à cet ex-prêtre camillien, professeur réputé de théologie à Rome durant les années trente, curé zélé de cette ville en 1840, mais sorti de l'Eglise romaine en 1847 et, depuis 1852, auxiliaire du pasteur Meille à Turin.[133] Le 15 décembre 1853, l'inauguration solennelle du temple vaudois avait mis en relief ses succès pastoraux.[134] Pendant l'été 1854, une controverse interne aux réformés avait quelque peu éclipsé la polémique des *Letture cattoliche* contre les dissidents, qui pourtant ne faiblissait pas. En mai paraissait le «Catéchisme sur le protestantisme à l'usage du peuple», de Giovanni Perrone;[135] en juin-juillet, le «Catéchisme sur l'Eglise catholique à l'usage du peuple», du même père jésuite;[136] et, en septembre, le titre agressif: «Du commerce des consciences et de l'agitation protestante en Europe», opuscule anonyme attribué à Mgr Louis Rendu, évêque d'Annecy.[137] Entre deux, les *Trattenimenti intorno al Sacrifizio della S. Messa* (Exposés sur le sacrifice de la sainte messe), du capucin Carlo Filippo de Poirino[138] entendaient développer «les principaux arguments qui démontrent le dogme, autrement dit l'institution divine de ce sacrifice, *contre les doctrines erronées des protestants* et des impies» (p. 4). Or, pendant ce temps, le lancement d'un périodique proprement évangélique: *La Luce evangelica*, nécessairement concurrente de *La Buona Novella* des vaudois, puis la création à Turin (après Gênes) d'une Société évangélique autour de De Sanctis entraînaient une rupture entre celui-ci et les vaudois. De Sanctis perdit même son titre de pasteur de l'Eglise vaudoise.[139]

Don Bosco intervint quand la dispute eut été rendue publique. Le 17 novembre, à De Sanctis apparemment désemparé, il proposa gîte et couvert dans son Oratoire:

«Je méditais en moi-même depuis quelque temps l'idée de vous écrire pour vous faire part de mon vif désir de vous parler et de vous offrir ce qu'un ami sincère peut offrir à l'un de ses amis. Cela provenait d'une lecture attentive de vos livres, dans lesquels je croyais déceler une véritable inquiétude de votre cœur et de votre esprit. — Aujourd'hui que certaines nouvelles répandues dans les journaux donnent l'impression que vous êtes en désaccord avec les Vaudois, encouragé uniquement par un esprit d'affection et de charité chrétienne, je vous invite, si cela vous agrée, à venir dans ma maison. Pour quoi faire? Ce que le Seigneur vous inspirera. Vous aurez une chambre pour demeure, vous aurez avec moi une modeste table; nous partagerons le pain et l'étude. Et cela sans conséquence financière de votre côté. — Tels sont les sentiments amicaux que je vous manifeste du profond de mon cœur. Si vous

pouvez réaliser combien loyale et juste est l'amitié que je vous porte, vous ne manquerez pas d'accepter mes propositions ou, du moins, vous les accueillerez avec indulgence. – Que Dieu seconde mes désirs et fasse de nous un seul cœur et une seule âme pour le Seigneur qui donnera une juste récompense à qui le sert durant sa vie.»[140]

Les termes *ami*, *amical* et *amitié* scandaient cette lettre de manière significative. Don Bosco se donnait brusquement comme l'ami d'un étranger, pire d'un «apostat». L'inquiétude de son âme, qu'il croyait percevoir à travers ses livres, avait suffi à le rapprocher de lui jusque dans une sorte d'intimité dite amicale. Il privilégiait la relation d'amitié dans la vie sociale. Les abandonnés avaient droit à son amitié. Il s'imaginait collaborant au service de l'Eglise avec un professeur de théologie (sans doute redevenu catholique). Sa capacité de projets extraordinaires lui infusait un dynamisme inattendu. Il est vrai qu'en l'occurrence son optimisme l'abusait. Mais sa démarche toucha extrêmement De Sanctis, qui réagit sur-le-champ et en des termes qui ne trompent pas:

«Vous ne pourriez jamais imaginer l'effet qu'a produit en moi votre très aimable lettre d'hier. Jamais je n'aurais cru trouver une telle générosité et une telle amabilité chez un homme, qui est mon ennemi déclaré. Soyons francs: vous combattez mes principes comme je combats les vôtres. Mais, tout en me combattant, vous prouvez que vous m'aimez sincèrement, quand, au temps de l'affliction, vous me tendez une main secourable. Vous prouvez ainsi que vous connaissez la pratique de cette charité chrétienne, dont tant de gens prêchent si bien la théorie. Dieu veuille que vos confrères du *Campanone*[141] imitent votre charité, eux qui ne savent parler sans insulter ou jeter le mépris et le ridicule sur les choses les plus sérieuses. – Pour répondre à votre lettre, je dis que l'offre de votre amitié est pour moi un don précieux; et je souhaite trouver rapidement l'occasion, sans blesser ma conscience, de vous démontrer que je vous aime, non pas en paroles et de bouche, mais en œuvre et en vérité. – Pour de multiples raisons, je ne suis pas en mesure d'accepter votre généreuse proposition, mais la profonde impression qu'elle a produite sur mon cœur ne disparaîtra pas facilement. Prions en attendant l'un pour l'autre, afin que Dieu nous fasse la grâce de nous trouver ensemble pour toute l'éternité devant le trône de Dieu pour chanter l'hymne des rachetés par le sang de l'Agneau.»[142]

Don Bosco assura De Sanctis que, dans le clergé de Turin, il avait beaucoup plus d'amis qu'il ne pensait. Il citait le chanoine Anglesio, recteur du Cottolengo; don Borel, recteur du Refuge; don Cafasso, recteur du *Convitto*; et «tant d'autres», ajoutait-il. Puis, avec une déli-

catesse extrême, il lui proposa un entretien dans le lieu qu'il choisirait, éventuellement chez lui, au Valdocco.[143] De fait, dans la période qui suivit, De Sanctis se rendit à l'Oratoire, visita la maison et eut avec don Bosco un entretien, dont, toutetois, le contenu nous échappe, quoi qu'on ait prétendu depuis le début du vingtième siècle. Seule l'observation de De Sanctis sur son retour à l'Eglise: «J'ai ma famille et je suis sans moyens de subsister» a quelque chance de véridicité.[144] De Sanctis quitta don Bosco avec une impression moins négative sur le clergé turinois, mais ne se «convertit» pas.

En mai 1855, en un temps où il participait au synode vaudois et se réconciliait avec le pasteur Meille, sans pourtant abandonner sa communauté évangélique, don Bosco résolut de lui écrire à nouveau. Il ne pouvait croire à la paix de l'âme d'un prêtre «renégat» aussi instruit et voulait le revoir pour le placer face à son salut éternel. Don Bosco en revenait sans cesse au problème du salut.

«Maintenant je vous dirai nettement que je désire et désire de tout cœur le salut de votre âme et que je suis disposé à tous les sacrifices spirituels et temporels pour vous y aider. Il faut seulement que vous me disiez s'il vous semble être tranquille et pouvoir vous sauver; si vous jugez qu'un bon catholique puisse se sauver dans votre système actuel; et s'il vous semble qu'un catholique ou un dissident ont de meilleures garanties de salut [l'un que l'autre].»

Le salut des gens le hantait. Et il voulait le bonheur total de son étrange ami.

«Cette lettre vous surprendra. Mais je suis ainsi fait. Quand j'ai contracté une amitié, je tiens à l'entretenir et à procurer à mon ami tout le bien qu'il m'est possible.»[145]

L'auteur éventuel d'une étude sur «don Bosco et l'amitié» ne devrait pas négliger celle qui l'unit un temps au prêtre «apostat» Luigi De Sanctis. Il est vrai que la tentative de mai 1855 n'aboutit pas. De Sanctis ne renoua pas avec don Bosco. Mais on observe qu'en 1855 l'animosité réciproque des vaudois et de don Bosco baissa comparée à celle des années précédentes.[146] L'esprit de charité et de compréhension de saint François de Sales gagnait, estimera-t-on, au Valdocco.

Notes

1. Le 2 mai 1853, don Bosco écrivait au maire de Turin Giovanni Battista Notta sur la sécurité des constructions de l'Oratoire (voir *Epistolario* Motto I, p. 195); le

21 mai suivant, le maire ordonnait d'interrompre absolument tous les travaux tant qu'une expertise n'aurait pas garanti cette sécurité (voir MB IV, 595/16 à 596/16). Mais l'entrepreneur Botta, qui n'en faisait qu'à sa tête, n'avait guère cessé de travailler.

2. MO 238/74-79.

3. Répétons qu'en français contemporain, il est difficile de se résoudre à dénommer *étudiants* des enfants de dix à quatorze ans. *Ecoliers* est réservé aux primaires...

4. D'après Francesco Motto dans son *Epistolario* Motto I, p. 211, note à la ligne 3.

5. A. Rosmini à G. Bosco, Stresa, 7 décembre 1853; ACS 123, Rosmini; FdB 723 D7.

6. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 91.

7. G. Bosco à A. Rosmini, Turin, 29 décembre 1853; *Epistolario* Motto I, p. 211.

8. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 23 février 1855; *Epistolario* Motto I, p. 248.

9. On peut lire les détails d'une partie des tractations avec les rosminiens dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 92-93.

10. «Ad oggetto di procacciare lavoro ad alcuni poveri figli ricoverati nell'Oratorio maschile di S. Francesco di Sales»..., «Aprimento di un laboratorio», *Armonia*, 9 septembre 1854.

11. Voir ACS 9132, Rua. La liste a été reproduite dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 262.

12. Son absence des *Documenti* fait supposer que don Rua écrivit cette note après la mort de don Bosco, probablement même à la demande de don Lemoyne quand il préparait le cinquième volume des *Memorie biografiche* (1905).

13. Original, ACS 9112, Rua; FdB 1989 C10; éd. MB V, 9/21-29.

14. Voir *ci-dessous* (chap. XXVIII) ce que don Cagliero affirmait sur le terme *Salesiani* au chapitre général de 1877.

15. «A carico della casa». D'après une pièce ACS 132, Turin-Oratoire éditée dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 587.

16. Les dates de naissance et d'entrée à l'Oratoire d'après les fiches biographiques des premiers salésiens établies par don Stella dans un tableau déjà signalé de *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 527-540.

17. *Cenni sulla vita del giovane Luigi Comollo morto nel seminario di Chieri ammirato da tutti per le sue rare virtù*, scritti dal sac. Bosco Giovanni, suo collega (*Letture cattoliche*, ann. I, fasc. XX-XXI (10 et 25 janvier), Turin, P. De Agostini, 1854, 100 p.)

18. Comme il a déjà été dit *ci-dessus*, cette lettre du cardinal Antonelli à la *Direzione delle Letture Cattoliche* (formule de l'*Indice* du livre, p. 99), qui félicitait l'Ill.mo e Rev.mo Signore, son correspondant, pour avoir «institué» le nouveau périodique, avait certainement été adressée à Mgr Moreno, qui, le 30 octobre 1853, avait expédié au cardinal et à l'intention du pape un paquet de fascicules du premier semestre de la revue. Voir l'*Epistolario* Motto I, p. 198, où l'on corrigera 1852 en 1853.

19. *Cenni Comollo* 1854, p. 7.

20. *Ibidem*.

21. *Cenni Comollo* 1854, p. 16; détail ignoré des *Cenni Comollo* 1844, p. 11.

22. *Cenni Comollo* 1854, p. 17; réflexion absente du passage parallèle des *Cenni Comollo* 1844, p. 13.

23. On trouve en *Cenni Comollo* 1854, p. 32-33, toute une page de conseils sur la vocation, absente du chapitre parallèle des *Cenni Comollo* 1844, p. 26.

24. *Cenni Comollo* 1854, p. 72; toutes observations absentes du récit parallèle des *Cenni Comollo* 1844, p. 63.

25. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 15 octobre 1853; *Epistolario* Motto I, p. 206-207.

26. G. Bosco à A. Rosmini, Turin, 15 octobre 1853; *Epistolario* Motto I, p. 207.

27. G. Bosco au signor Conti, Turin, 9 novembre 1853; *Epistolario* Motto I, p. 208.

28. G. Bosco au comte Clemente Solaro della Margherita, Turin, 5 janvier 1854; *Epistolario* Motto I, p. 212.

29. G. Felloni, *I prezzi sul mercato di Torino dal 1815 al 1890*, Turin, 1957, p. 1-32.

30. G. Bosco à l'intendant général des finances Carlo Farcito, Turin, 27 janvier 1854; *Epistolario* Motto I, p. 215-216.

31. G. Bosco, lettre circulaire, mars 1854; *Epistolario* Motto I, p. 222.

32. G. Bosco à Pietro Durbano, Turin, 6 avril 1854; *Epistolario* Motto I, p. 225-226.

33. Mention du fait dans le Registre de conduite de l'Oratoire, selon *Epistolario* Motto I, p. 226, note à la ligne 24. Il est vrai que Pietro Luciano redevenu sage mourra prêtre diocésain à Turin en 1873.

34. *Catechismo cattolico sulle rivoluzioni*, 5ème éd., *Letture cattoliche*, ann. I, fasc. XXII (10 février), Turin, P. De Agostini, 1854, 48 p. — Sentiment contraire de don Bosco, selon MB V, 6/3-10.

35. *Catechismo cattolico sulle rivoluzioni*, p. 3.

36. G. Bosco, *Storia d'Italia*, 5ème éd., Turin, 1866, p. 388.

37. *Catechismo cattolico sulle rivoluzioni*, p. 28-29 (condamnation des révolutionnaires), 44 (leur dénonciation).

38. *Ai contadini. Regole di buona condotta per la gente di campagna utili a qualsiasi condizione di persone*, *Letture cattoliche*, ann. I, fasc. XXIII-XXIV (25 février), Turin, P. De Agostini, 1854, 52 p.

39. Don Bosco aurait certainement signé, s'il ne les a pas composées lui-même, les phrases de l'introduction sur la dignité de l'état paysan: «Je voudrais, mes amis, pouvoir faire aimer votre état par-desus tous les autres...», etc. (*Ai contadini...*, p. 9).

40. *Conversione di una valdese*. Fatto contemporaneo esposto dal sac. Bosco Gioanni (*Letture cattoliche*, ann. II, fasc. I-II, mars, Turin, P. De Agostini, 1854, VIII-107 p.).

41. *Conversione di una valdese*, p. I-VIII.

42. *Op. cit.*, chap. II: *Il buon Curato*.

43. *Op. cit.*, chap. III: *La notte inquieta*.

44. *Op. cit.*, chap. IV: *Una visita al Ministro*; chap. V: *Giuseppa dal Ministro*.

45. *Op. cit.*, chap. VI: *Il magnetismo*.

46. *Op. cit.*, chap. VII: *La prigione*; chap. VIII: *La fuga*.

47. *Op. cit.*, chap. IX: *L'abiura*.

48. *Op. cit.*, chap. X: *Il battesimo*.

49. *Op. cit.*, chap. XII: *Un fatto*. Le chap. XI n'existe pas.

50. *Op. cit.*, chap. XIII: *Conclusione*.

51. *Armonia*, 26 août 1854, p. 482.

52. A preuve une manifestation organisée à Pica près d'Asti le 30 juillet 1854 contre le pasteur Meille et son sacristain. Environ deux cents personnes, hommes et femmes, armés de pelles, de pincettes, de pioches ou de pelles à feu pour faire le tintamarre le plus bruyant possible, criaient près d'une maison pendant le sermon du sacristain du

temple: *Viva la festa dell'Anticristo*. Epouvanté, ledit sacristain avait vidé les lieux. (D'après *l'Armonia*, 3 août 1854, p. 441.)

53. D'après l'*Armonia*, 7 octobre 1854, p. 557, répliquant à la *Gazzetta del popolo*, n° 253, à la suite de manifestations hostiles aux protestants à Nice, Gênes, etc. Selon une observation ironique de l'*Armonia*, les mêmes gens, s'ils avaient crié sous les murs d'un couvent ou d'un évêché: *Mort aux frati! Mort aux évêques!*, seraient devenus pour la *Gazzetta del popolo*: «le peuple souverain», «le partisan passionné du progrès et de la civilisation»...

54. D'après le récit que don Bosco a fait de cette réaction en MO 243/170 à 251/394, récit que coiffe le simple titre: «1854».

55. MO 243/183-185.

56. Dans le ms: «Enria Pietro Giuseppe...» (ACS 110, Enria; FdB 932-936), p. 31-32.

57. Un échange un peu postérieur (avril 1856) sur la foi dorme peut-être une idée des discussions les plus élevées. Voir les lettres de l'ingénieur évangélique Giovanni Prina Carpani à don Bosco et une réponse de celui-ci en MB IV, 449-452 et *Epistolario* Motto I, p. 286-287.

58. MO 243/188 à 245/251.

59. Comme toujours dans les *Memorie dell'Oratorio*, le dialogue – ici très développé et à l'avantage de don Bosco – est gratuit. Mais la trame de la scène: la visite de deux personnages, la proposition d'une offrande importante, la condition, le refus de don Bosco, l'irritation des visiteurs, leur mise à la porte, paraît à peu près véridique.

60. Voir MO 246/255-256.

61. MO 246/258 à 248/315.

62. MO 249/354 à 251/394.

63. Une religieuse a raconté en 1896 la scène de brutalité gratuite dont ce prêtre malingre et contrefait fut l'objet. La lecture de la Relation de Suor Paola, de l'Institut des Maddalene (reproduite dans C. Salotti, *Il beato Giuseppe Cafasso*, 2ème éd., Turin, La Palatina, 1936 p. 307-308), dispense de beaucoup de considérations sur l'anticléricalisme turinois des années 1850.

64. Le 28 janvier 1856, à 9 heures et demie du soir, don Margotti, qui rentrait chez lui via della Zecca, reçut sur la tête un violent coup de gourdin qui le laissa un temps sans connaissance. L'épisode fut naturellement commenté dans l'*Armonia*. Voir MB IV, 576, n. 1.

65. Comme dans les *Memorie dell'Oratorio*, que cette histoire clôture brusquement à la suite de l'année 1854.

66. MO 251/400-410.

67. MO 252/441 à 253/459.

68. MO 252/438-440.

69. MO 251/412 à 252/437.

70. Voir, entre autres, les allégations de don Bosco en avril 1862 dans G. Bonetti, *Annali* II, p. 72-75, reprises en MB IV, 712-713 et 718.

71. Voir L. Del Panta, *Le epidemie nella storia demografica italiana (secoli XIV-XIX)*, Turin, Loescher, 1980, p. 226-231.

72. On peut voir, sur la peste, F. Hildesheimer, *La terreur et la pitié. L'Ancien Régime à l'épreuve de la peste*, Paris, Publisud, 1990.

73. G.B. Dini, *Lettera sul colèra all'amico Demetrio*, Florence, all'insegna di Franklin, 1835, p. 4.

74. Le docteur François-Joseph Broussais (1772-1838).

75. Dr Bourdin, «Choléra-Morbus», in *Encyclopédie du XIX^e siècle*, 4^e éd., Paris, 1878 (1^re éd., 1858 et sv.), t. V, p. 124.

76. G.B. Dini, *Lettera sul colèra all'amico Demetrio*, cit., p. 7.

77. G.B. Dini, *Lettera sul colèra all'amico Demetrio*, p. 8 et 11; G. Gandolfi, *Intorno ad una causa del Cholera e del relativo rimedio*, Bologne, alla Volpe, 1855, p. 12.

78. G. Gandolfi, *Intorno ad una causa del Cholera...*, p. 9.

79. A. Zambianchi, *Sul Cholera e sulle memorie del dottor Angelo Bo...*, Turin, G. Biancardi e comp., 1854, p. 9-10.

80. Dr Bourdin, «Choléra-Morbus», *art. cit.*, p. 124. — P. Larousse, «Choléra», *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. IV, Paris, 1869, p. 179.

81. A. Zambianchi, *Sul Cholera...*, p. VI.

82. Dr Bourdin, «Choléra-Morbus», *art. cit.*, p. 124-125.

83. D'après le docteur Bourdin, *art. cit.*, p. 125. Conseils analogues dans G. Zattoni, *Memoria sul colera morbus e del modo di prevenirlo e curarlo*, Forlì, all'insegna del Marcolini, 1856, p. 20.

84. D'après l'*Armonia*, 22 juillet 1854, p. 420.

85. «Precauzioni sanitarie», *Armonia*, 27 juillet 1854, p. 427.

86. «Il Colera morbus», *Armonia*, 29 juillet 1854, p. 431. Les autres journaux, qui n'ont pas été consultés, ne devaient pas être de reste.

87. Dans l'*Armonia*, 3 août 1854, p. 439-440.

88. «Emigrazione genovese», *Armonia*, 3 août 1854, p. 441.

89. *Armonia*, 10 août 1854, p. 454-455.

90. «Preservativi contro il Colera», *Armonia*, 1^er août 1854, p. 437.

91. Lettre publiée dans l'*Armonia*, 5 août 1854, p. 445.

92. La nouvelle dans l'*Armonia*, 29 août 1854, p. 488. La protestation sous le titre «Le Processioni, gli oremus e i teatri», dans l'*Armonia*, 2 septembre 1854, p. 494-495. Le journal s'indignait: si les processions sont interdites, pourquoi les théâtres restent-ils ouverts?

93. «La corazza anticolerica», *Armonia*, 17 août 1854, p. 467. Sur les ricanements anticléricaux devant le recours à la Consolata, voir: «Insulti empii e villani», *Armonia*, 8 août 1854, p. 449.

94. G. Bosco à G.B. Notta, Turin, 5 août 1854; *Epistolario* Motto I, p. 229.

95. «Soccorso all'Oratorio di S. Francesco di Sales», *Armonia*, 10 août 1854. Cet article a été entièrement reproduit en MB V, 81.

96. *Storia dell'Oratorio*, deuxième partie, chap. V; in *Bollettino salesiano*, janvier 1882, p. 31-32. Ce passage a été repris, à travers les *Documenti*, en MB V, 82-84.

97. Formule qui se retrouve dans la lettre pastorale de Mgr Artico, évêque d'Asti publiée au début de l'épidémie et partiellement reproduite dans l'*Armonia*, 5 août 1854, p. 445-446.

98. *Modo sicuro di scansare o per lo meno incontrare senza danno ed anzi con vantaggio il cholera morbus di cui siamo minacciati*, compilation de C.G.M.G..., Turin, 1854, p. 75-97 (*Collezione di buoni libri*, ann. VI, disp. 123 et 124, chap. 2, art. 2). D'après P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 94, n. 115.

99. «Il colera in Torino», *Armonia*, 10 août 1854, p. 455-456.

100. *Armonia*, 19 août 1854, p. 471.

101. *Armonia*, 24 août 1854, p. 479.

102. *Armonia*, 26 août 1854, p. 483.

103. *Armonia*, 16 septembre 1854, p. 521.

104. D'après le *Calendario generale del Regno*, ann. XXXII, Turin, 1855, p. 180.

105. *Armonia*, 16 septembre 1854, p. 521; *ibid.*, 28 septembre 1854, p. 542.

106. *Armonia*, 9 septembre 1854, p. 510.

107. *Armonia*, 29 août 1854, p. 488.

108. «Cronaca del Clero in tempo di colera», *Armonia*, 14 octobre 1854, p. 571.

109. «...L'Œuvre de Saint Vincent de Paul rend en ces circonstances des services signalés à la paroisse de Borgo Dora, elle est en mesure de connaître l'action du clergé. Si l'Armonia désirait s'informer auprès du président de cette Œuvre, elle pourrait obtenir des nouvelles très intéressantes sur ce point...» (Même article).

110. *Il Galantuomo... pel 1855*, p. 5.

111. Peut-être le marquis Giovanni Nepomuceno Doria qui, le 16 janvier 1855, lèguera huit mille lires à la Piccola casa della divina Provvidenza. (Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 96.)

112. P. Enria, ms «Enria Pietro Giuseppe...», p. 3-6. Il passa dans l'édition partielle du «Promemoria di Pietro Enria» par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 495-496.

113. Selon l'un de ceux-ci, Felice Reviglio, au Procès informatif ordinaire de béatification de don Bosco, ad 22um; POS, p. 518.

114. Sur cette participation de l'Oratoire à l'assistance des cholériques, voir la *Storia dell'Oratorio*, deuxième partie, chap. V; in *Bollettino salesiano*, janvier 1882, p. 32-34, qui est ici crédible au moins dans les grandes lignes. Ses informations concordent avec l'article contemporain de l'*Armonia* qui va être cité.

115. D'après la *Storia dell'Oratorio*, *art. cit.*, p. 33, et en conformité avec les prescriptions ordinaires des médecins du temps comme on l'a vu plus haut.

116. *Il Galantuomo... pel 1855*, p. 4.

117. *Ibidem.*

118. D'après un article du cavaliere G.B. Baruffi, professeur de physique à l'université de Turin; extrait dans l'*Armonia*, 29 août 1854, p. 487.

119. «Cronaca della carità del Clero in tempo di colera», *Armonia*, 16 septembre 1854, p. 521. Reproduction de cet article en MB V, 114-116, non pas en OE XXXVIII (cfr. p. 27), où il a certainement été oublié. Son avant-dernier alinéa, qui présentait les infirmiers de don Bosco comme des galopins promis à la prison si l'Oratoire ne les avait pas recueillis, fut sauté dès la copie du *Bollettino salesiano*. Il ne reparut pas en MB V, 116.

120. Voir la *Storia dell'Oratorio*, *loc. cit.*, p. 33; repris en MB V, 89/17-28.

121. D'après les remerciements du maire de cette ville, 2 octobre 1854; éd. MB V, 116/28 à 117/21.

122. Témoignage G.B. Anfossi, dont la source n'a pas été repérée, en MB V, 101/23-25. Il s'agissait probablement d'enfants auxquels l'Oratoire assurait un peu d'«instruction», selon un terme du maire dans une lettre de remerciements.

123. P. Enria, ms «Enria Pietro Giuseppe...», p. 7-10. Appartient à l'édition partielle de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 497-498. Ce morceau, écrit dans une langue approximative, mérite une traduction à l'usage des francophones. «Dans les premiers jours de la neuvaine de la nativité de Marie, don Bosco vint faire une visite aux enfants des gens frappés par le mal fatal dans l'orphelinat provisoire qui était dans le couvent des dominicains. Nous étions rassemblés là plus de cent enfants de deux sexes, moi Enria Pietro Giuseppe je puis l'attester parce que je suis

encore l'un de ces chanceux qui ont été aidés par don Bosco. Il y avait déjà plusieurs jours que je me trouvais avec mes quatre frères dans cet abri provisoire attendant la triste nouvelle de la santé de notre père ou bien la mort de notre père quand la Providence vint à notre secours. Tous les enfants étaient réunis et mis en rangs par un assistant, nous voyons venir un prêtre accompagné par le directeur de l'orphelinat. Ce prêtre était souriant, il avait un air de bonté qui se faisait aimer sans lui parler en somme. En passant près des enfants à tous il faisait un sourire et puis avec un amour paternel il demandait le prénom, le nom et la patrie, et si on savait les prières et le catéchisme et si on était déjà admis à la communion et si on s'était confessé. Tous répondaient avec confiance et ils disaient comment ils se trouvaient. Finalement il est passé près de moi, je me sentis le cœur battre fortement non par crainte mais par l'amour et l'affection que je ressentais au dedans de moi-même. Je sentais que j'avais toujours aimé ce saint homme. Il me demanda mon prénom, mon nom, ma patrie, je lui répondis avec une grande affection: je m'appelle Enria Pietro Giuseppe. Il me dit: tu veux venir avec moi, nous serons toujours bons amis jusqu'au temps où nous serons en paradis; tu es content? Oh oui, monsieur, je répondis, je suis très content. Et celui-là à côté, c'est ton frère? Oui, monsieur. Bien, il viendra lui aussi. Je lui baisai la main avec la confiance et l'amour d'un fils. Il nous salua avec l'amour d'un père et il passa à d'autres, et à tous il faisait une caresse, un salut plein de bonté. Je l'accompagnais du regard et je sentais dans mon cœur un je ne sais quoi qui disait: comme il est bon ce prêtre, comme il se fait aimer même avant de le connaître. Et pourtant je ne pouvais pas savoir qui était ce prêtre parce que personne ne nous avait dit son nom. Mais quelques jours après cette visite nous fûmes conduits à l'oratoire S. François de Sales. C'était le 6 septembre 1854, jour béni pour moi.»

124. D'après G. Cagliero, Procès informatif ordinaire de béatification de don Bosco, ad 23um; Summarium, p. 794.

125. N. Tommaseo à G. Bosco, Turin, 3 octobre 1854; ACS 126.2 Tommaseo; éd. MB V, 118/1-4. Sur Tommaseo, voir *ci-dessous*, chap. XIV.

126. Lettres éditées en MB V, 130 et 133.

127. G. Bosco à G.B. Notta, Turin, 25 janvier 1855; *Epistolario* Motto I, p. 243.

128. *Il Galantuomo*. Almanacco nazionale pel 1855 coll'aggiunta di varie utili curiosità, Turin, P. De Agostini, 1854.

129. Indice évident que le numéro des *Letture cattoliche* de janvier fut une nouvelle édition de l'almanach paru deux mois auparavant.

130. «Almanacchi», *Armonia*, 25 novembre 1854.

131. *Letture cattoliche*, ann. II, fasc. XXI et XXII (10 et 25 janvier 1855), quatrième page de couverture.

132. Le *Galantuomo* pour 1856, annoncé dans la presse le 1^er^ décembre 1855 (voir «Il *Galantuomo*, almanacco nazionale per il 1856», *Armonia*, 1^er^ décembre 1855), parut en effet, comme il convenait, environ un mois avant la fin de l'année. Entre les seules mains de don Bosco, l'almanach «national» catholique prenait alors un visage définitif.

133. Luigi Francesco Leonardo De Sanctis était né à Rome le 31 décembre 1808. Entré à seize ans dans l'ordre des camilliens, il avait été ordonné prêtre en 1831. Il devint alors assistant, puis professeur de théologie à l'Archiginnasio Romano. Extrêmement dévoué, on le trouva à Gênes en 1835 et à Rome en 1836 au chevet des cholériques dans les lazarets de ces villes. Le Saint-Siège reconnaissait ses qualités. En 1837, Grégoire XVI le nomma «qualificateur» de l'Inquisition, chargé par consé-

quent d'étudier les propositions suspectes des écrits contemporains. En 1840, De Sanctis, devenu curé de la paroisse Santa Maria Maddalena à Rome, bifurqua résolument dans la pastorale. Mais, retour des choses, l'Inquisition romaine s'intéressa à ses positions théologiques. Celles qui touchaient le pape furent condamnées en 1843. La fêlure s'aggrava. En 1847, De Sanctis consomma sa rupture d'avec l'Eglise romaine. Enfui à Malte le 10 septembre, il y rejoignait les évangéliques, autrement dit les protestants, et épousait la fille du gouverneur de l'île de Gozo. En 1850, à Genève, il nouait des relations avec les vaudois. En 1852, agrégé à leur église, il commençait de collaborer à Turin avec le pasteur Meille. Le 31 août 1853, il était lui-même ordonné pasteur vaudois à Torre Pellice. Voir V. Vinay, *Luigi De Sanctis e il movimento evangelico fra gli Italiani durante il Risorgimento*, Turin, Claudiana, 1965.

134. Sur l'intérêt porté par don Bosco à Luigi De Sanctis, voir une lettre du P. Protasi à son confrère jésuite Giuseppe Oreglia, 4 août 1853; Archives de la *Civiltà Cattolica*, Rome. Extrait dans *Epistolario* Motto I, p. 238, note à la ligne 21.

135. G. Perrone, *Catechismo intorno al protestantesimo ad uso del popolo*, *Letture cattoliche*, ann. II, fasc. V-VI (mai), Turin, P. De Agostini, 1854, 148 p.

136. G. Perrone, *Catechismo intorno al protestantesimo ad uso del popolo*, *Letture cattoliche*, ann. II, fasc. VIII-IX-X (juin-juillet), Turin, P. De Agostini, 1854, 212 p.

137. *Del commercio delle coscienze e dell'agitazione protestante in Europa*, *Letture cattoliche*, ann. II, fasc. XIII-XIV (septembre), Turin, P. De Agostini, 1854, 112 p. C'était la traduction de l'opuscule de Mgr Louis Rendu, évêque d'Annecy: *Du commerce des consciences et de l'agitation protestante*. Ouvrage dédié aux Mômiers de Genève et principalement à ceux qui viennent en Savoie..., Annecy, A. Burdet, 1854, 108 p. (D'après P. Stella, *Gli scritti a stampa di S. Giovanni Bosco*, Rome, LAS, 1977, p. 30-31).

138. *Letture cattoliche*, ann. II, fasc. XI-XII (10 et 25 août), Turin, P. De Agostini, 1854, 100 p.

139. Origine de l'Eglise Chrétienne Libre en Italie. Voir D. Maselli, *Tra risveglio e millenio...*, cit., p. 91-93.

140. G. Bosco à L. De Sanctis, Turin, 17 novembre 1854; *Epistolario* Motto I, p. 237.

141. Petit journal catholique, intitulé successivement: *La Campana*, puis *Il Campanile*, enfin *Il Campanone* (1850-1862). D'après P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 119.

142. L. De Sanctis à G. Bosco, Turin, s. d. (18 novembre 1854); éd. MB V, 141/1-27.

143. G. Bosco à L. De Sanctis, Turin, 30 novembre 1854; *Epistolario* Motto I, p. 239-240.

144. Le fait même de la rencontre est suffisamment attesté par la lettre que don Bosco adressait à De Sanctis le 26 mai 1855 (*Epistolario* Motto I, p. 254-255), où il disait souhaiter «le revoir» et ne pas limiter à «des paroles» leur commune amitié. On en trouve un écho rapide dans l'un des cahiers Berto intitulés *Detti e fatti di don Bosco* (voir FdB 899 E9). Récit plus ou moins problématique de l'entretien en MB V, 143-144.

145. G. Bosco à L. De Sanctis, Turin, 26 mai 1855; *Epistolario* Motto I, p. 254-255.

146. Autant que nous sachions, De Sanctis ne se séparera qu'en 1864 de l'Eglise évangélique au bénéfice des vaudois. Il devint professeur de théologie chez ceux-ci, et mourra le 31 décembre 1869.

Chapitre XI.

La structuration de la maison de l'oratoire

Les spoliations de *frati* et de *monache* dans les Etats sardes

En Piémont, le temps du choléra avait aussi été celui des malheurs de diverses maisons religieuses de *frati* et de *monache*, personnes peu appréciées par le ministre Urbano Rattazzi. Don Bosco lisait dans l'*Armonia* du 17 octobre 1854:

«Dernières nouvelles (17 octobre 1854). – Une note énergique est arrivée de Rome à notre ministère, dans laquelle le Saint-Siège à son tour[1] proteste solennellement contre les persécutions dont l'Eglise catholique fait l'objet en Piémont, en particulier contre les expulsions, les spoliations, les violences, les mesures arbitraires commises envers les *monache* et les *frati* en violation de tout droit humain et divin.»[2]

Ces «persécutions» le faisaient réfléchir. Pour mieux structurer son œuvre, n'avait-il pas esquissé une fondation religieuse avec ses quatre jeunes au mois de janvier précédent?

Le comte Camille de Cavour, devenu le 4 novembre 1852 président du conseil des ministres, charge qu'il cumulait avec les Finances, avait d'abord reçu pour ministre de l'Intérieur Gustavo Ponza di San Martino et, pour ministre de la Grâce et de la Justice, Carlo Bon Compagni. Ce ministère, qui durerait jusqu'au 1er mai 1855, était destiné à évoluer. Le 27 octobre 1853, le roi nommait Urbano Rattazzi ministre de la Grâce et de la Justice. Avec lui, les fonctionnaires connaîtraient des temps difficiles. Urbano Rattazzi (1808-1873), l'homme le plus représentatif de la gauche piémontaise, anticlérical – au sens d'opposé à tout cléricalisme – résolu, était partisan des solutions fortes. En 1848-1849, avant Novara, déjà ministre de la Justice dans le gouvernement «démocratique» de cette période, son premier acte avait été une circulaire aux évêques pour menacer d'arrestation

ceux qui continueraient de prêcher et de lancer des mandements contre les nouvelles institutions du pays. Sous le ministère d'Azeglio, il avait soutenu le gouvernement quand, par les lois Siccardi, il avait fait abolir le for ecclésiastique.[3] Rattazzi avait un faible pour le mode autoritaire: juges appelés en consultation *ad audiendum verbum* (cas du vice-président du tribunal de Chambéry Gabriel Fosseret, le 11 janvier 1854), parfois pour avoir absous un ecclésiastique coupable de grave délit (25 octobre 1854); évêques convoqués par le ministre «pour leur faire connaître les intentions du gouvernement, autrement dit celles de faire respecter la loi et de recourir à tous les moyens en son pouvoir pour y parvenir» (cas de l'évêque de Novara, le 19 janvier 1854); fonctionnaires contraints à une «déclaration publique de non-appartenance au mazzinisme» républicain (12 janvier 1854); expulsion des Etats sardes de collaborateurs étrangers à des journaux cléricaux (19 janvier 1854)...[4]

L'action de Rattazzi sur le pays gagna encore quand, au début de mars 1854, après que San Martino eut démissionné, il ajouta à la charge de la Justice celle de ministre de l'Intérieur. Juriste professionnel, il avait des idées tranchées sur la souveraineté de l'Etat et sur ses rapports avec l'Eglise. Le 6 mars 1854, la ligne: *spese ecclesiastiche* (dépenses d'Eglise) disparut du budget prévisionnel de la nation. Non seulement Rattazzi refusait à l'Eglise tout privilège vis-à-vis de l'Etat, mais il ignorait entre les deux institutions une séparation pourtant chère à Cavour. L'Eglise est dans l'Etat, non pas au-dessus ou à côté, proclamait-il. Le 8 mars 1854, la chambre des députés apprenait de sa bouche: «L'Eglise est dans l'Etat – il en va exactement ainsi. L'Eglise est dans l'Etat, et l'autorité de l'Etat ne peut céder sa souveraineté dans les matières dépendant du pouvoir civil»[5]... Au temps du choléra, l'administration sous ses ordres appliqua ces principes avec rigueur. En cas de nécessité, le pouvoir civil disposait des biens d'Eglise. Le 10 août 1854, la chartreuse de Collegno fut occupée.[6] Entre le 14 et le 22 août, à Turin, les oblats de Marie du sanctuaire de la Consolata, les chanoinesses du Latran du monastère de Santa Croce, les capucines enfin furent expulsés de leurs locaux. Durant ces semaines d'épidémie, le couvent des franciscains de Sarzana fut transformé en lazaret, celui des lazaristes de Casale «offert pour son usage au régiment des sapeurs du Génie militaire»; les barnabites et les dominicains d'Alessandria furent éloignés de leurs couvents et transférés respectivement à Vercelli et au Bosco; le couvent des servites fut converti en lazaret. Quant à celui des capucins de Conflans en Savoie,

il fut partiellement destiné «à servir d'hôpital militaire provisoire pour la garnison d'Albertville»; et celui des oblats de Pinerolo, transformé en «maison de secours pour les familles des cholériques». A Cuneo, une partie du couvent des clarisses fut cédé à la municipalité à titre «provisoire»; à Vico, celui des cisterciens occupé «pour servir de lazaret», avec la réserve d'étendre cette occupation, en cas de besoin, à la maison des prêtres de S. Philippe (philippins).

A Carmagnola, la municipalité transforma en lazaret le couvent des augustins. Les bénédictines d'Asti furent expulsées de leur couvent de l'Assomption et agrégées au couvent de Santa Chiara. A Voghera, l'église des carmes fut réquisitionnée à «l'usage exclusif du lazaret voisin». A Saluzzo, les couvents de San Giovanni et de San Bernardino furent occupés «pour y installer des familles logées dans des maisons en mauvaise condition.»[7] Les religieux adonnés à la prière et à la contemplation: bénédictines, carmes, cisterciens..., et les mendiants: dominicains, franciscains, servites, faisaient les frais de ces expropriations plus ou moins déguisées.

Depuis Lyon, l'archevêque Fransoni exhorta les gens d'Eglise à la résistance avec son intransigeance coutumière. «Formons toutes les oppositions possibles, écrivait-il au chanoine Fissore le 16 août 1854, afin que le gouvernement soit toujours plus contraint à se démasquer dans sa persécution contre l'Eglise. Que l'on tombe si c'est écrit, mais que l'on tombe au combat. Si vous êtes emprisonné et expulsé, venez à Lyon, vous y serez avec moi.»[8] Neuf jours après, il protestait publiquement très fort contre ceux qui, soit «de haut rang», soit simples «subalternes», encouraient «les plus terribles excommunications» pour avoir participé aux violations des clôtures religieuses.[9] Le 17 octobre, le Saint-Siège avait donc ses raisons de déplorer les «spoliations» et les «violences» subies par les *frati* et les *monache* en Piémont durant les mois précédents.

Au reste, cette politique exaspérait beaucoup de gens dans les Etats sardes. Cavour devait faire face au mécontentement des populations catholiques des campagnes, à l'hostilité de la Cour et du clergé, enfin à la bureaucratie que ses mesures dérangeaient. Il en tira les conséquences au parlement. Une alliance avec la gauche, voire avec l'extrême gauche de Brofferio, s'imposa à lui en contrepoids à la droite conservatrice et cléricale. Il renonça (provisoirement) à sa politique modérée et réellement libérale, ainsi qu'à son principe de séparation entre l'Eglise et l'Etat. Publiée cette année-là, la lettre censée lui avoir été adressée par l'auteur au début de l'ouvrage classique de

Pier Carlo Boggio, *La Chiesa e lo Stato in Piemonte* (L'Eglise et l'Etat en Piémont) prenait une saveur ironique aux palais cléricaux. Les procédés brutaux d'Urbano Rattazzi démentaient par trop les assertions naïves de ce bon élève. On imagine les haussements d'épaules des supérieurs religieux et des évêques quand ils lisaient: «... C'est vous, monsieur le comte, qui m'avez enseigné à ne croire qu'en un seul principe: la liberté; principe infini et fécond comme le vrai et le juste, dont il est le développement logique et l'actuation pratique. – Ce principe qui a concilié deux éléments apparemment opposés et contraires: le roi et le peuple, l'autorité et l'élection, ce même principe sagement appliqué conciliera aussi l'Eglise et l'Etat; il écartera définitivement les obstacles que, jusque-là, sa négation absolue ou sa reconnaissance limitée et partielle soulèvent incessamment aujourd'hui contre l'évolution pacifique des deux sociétés, l'ecclésiastique et la laïque, pourtant créées pour s'épauler réciproquement, puisque l'une et l'autre répondent à deux besoins également réels et sacrés de la nature humaine...»[10] Pour sa défense, Cavour ne pouvait invoquer que l'incompréhension têtue du Saint-Siège rétif à une réforme indispensable par une meilleure répartition des revenus d'Eglise.

Le projet de loi des couvents (28 novembre 1854)

Le 28 novembre 1854, un projet de loi dit des couvents fut déposé au parlement simultanément par Urbano Rattazzi au titre de la Justice et par Camille de Cavour à celui des Finances. Pour l'essentiel, il décrétait que cesseraient d'exister légalement sur le territoire des Etats sardes les maisons des corporations religieuses non adonnées à la prédication, à l'éducation et à l'assistance des malades, corporations dont la liste serait dressée dans un document annexe. Cesseraient de même d'exister légalement les chapitres des églises collégiales, sauf charge d'âmes; ainsi que les bénéfices simples sans contrepartie de service religieux par le bénéficier. Les biens des *enti morali* (entités morales, personnes morales) appelés à disparaître seraient dévolus à une caisse ecclésiastique, qui permettrait de verser des pensions aux religieux des corporations disparues et aux chanoines des collégiales concernées; et aussi de compléter les traitements des curés dans le besoin. Cette caisse serait ensuite régulièrement alimentée par des taxes proportionnées aux revenus, à percevoir sur les abbayes, les bénéfices paroissiaux, les séminaires, les évêchés et archevêchés, ainsi que sur les maisons religieuses subsistantes.

La commission chargée de présenter cette loi développa les principes de Rattazzi sur «l'Eglise dans l'Etat». Tous les *enti morali* étant de pures créations de l'Etat souverain, ils apparaissaient et disparaissaient à son gré. Les doctrines régalistes en vigueur sous l'Ancien Régime, selon lesquelles le roi était le maître de ses sujets et de leurs biens, renaissaient dans ce rapport assorties de leurs conséquences juridiques: *placet*, appel comme d'abus, *exequatur*. On y apprenait que «ces maximes de pleine indépendance... héritées de nos pères et de nos rois... sont aujourd'hui confiées à la sauvegarde de nos institutions constitutionnelles.»[11] La commission avait même élargi sans réserves le premier article du projet. On lisait: «Toutes les communautés et tous les établissements, quel qu'en soit le genre, des ordres monastiques et des corporations régulières existantes dans l'Etat sont supprimés...»[12] Tel était le vœu du député Brofferio.

C'en était trop. Les libéraux modérés, comme Domenico Buffa, se trouvèrent gênés. «Le gouvernement sort du droit chemin au point de léser d'un même coup la propriété, la liberté et le principe de la séparation du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique; il passe à pieds joints du fonctionnement régulier d'un gouvernement libre à des procédés révolutionnaires.» Pour ce sage, la suppression des ordres religieux n'était qu'une «imitation rancie de la révolution française».[13] A plus forte raison l'épiscopat piémontais cria son indignation. L'*Armonia* du 5 janvier 1855 publia en supplément une «Adresse de tous les archevêques, évêques et vicaires capitulaires de l'Etat au Sénat et à la Chambre des députés contre le projet de loi pour la suppression de communautés religieuses et d'établissements ecclésiastiques.»[14] Bien pensée et correctement ordonnée, cette adresse montrait que le projet était à la fois «injuste», «illégal», «anticatholique» et «antisocial». «La justice, rappelait-elle, exige que l'on donne à chacun ce qui est sien, que l'on n'attente pas à la propriété d'autrui et que l'on respecte tous ses droits.» A ce texte, elle opposait six articles du *Statuto* pour démontrer son illégalité. Selon le *Statuto*, la religion catholique est la seule religion de l'Etat, toutes les propriétés sans exception sont inviolables et tous les citoyens du royaume, égaux devant la loi, contribuent aux charges de l'Etat à proportion de leurs avoirs. Or on prétendait faire payer aux ecclésiastiques deux et trois fois plus que les autres. La loi projetée serait antisociale, disaient encore les évêques, parce que la société est fondée sur la propriété, la justice et la religion, trois institutions qu'elle bafouait allègrement...[15] Le 11 janvier, une personnalité qui avait, semble-t-il, la

confiance de don Bosco, le comte Clemente Solaro della Margherita,[16] prit violemment la loi à partie dans un discours mémorable à la chambre des députés. Elle «piétine, affirmait-il, tout principe de justice, au point de rendre la chambre complice des infractions solennelles [contre les religieux], que la saine partie du pays a déjà déplorées et détestées avec un frémissement d'indignation.» «La loi qui nous est proposée, messieurs, est plus qu'une insulte, c'est une blessure à l'Eglise; plus qu'une insulte à la justice, c'est une trahison de ce peuple qui a applaudi au premier article du *Statuto* selon lequel la religion catholique constitue sa base fondamentale.» Elle ordonnait, concluait-il, un *sacrilego latrocinio* (vol sacrilège), formule accueillie par les huées de la gauche et aussitôt qualifiée de «non parlementaire» par le président sur le point d'ôter la parole à l'orateur. Ne faisait-il pas des ministres promoteurs de la loi des voleurs et des sacrilèges?[17] A Rome, Pie IX ne tint pas un autre langage quand, dans l'allocution consistoriale du 22 janvier 1855, il qualifia les auteurs de cette loi de *praedatores* et de *profanatores*. Après avoir dit sa douloureuse amertume devant les nouvelles en provenance du Piémont, où l'on maltraitait les droits de l'Eglise et du Saint-Siège, il annonçait: «... Nous réprouvons et condamnons non seulement tous et chacun des décrets promulgués par ce gouvernement au détriment des droits et de l'autorité de la religion, de l'Eglise et de ce Saint-Siège, mais aussi la loi récemment proposée, et nous les déclarons absolument nuls et sans valeur. En outre, nous avertissons avec la plus extrême gravité tous ceux qui, par leurs noms, leurs actes et leurs ordres ont édicté les décrets et tous ceux qui de quelque manière ont promu la loi récemment proposée ou n'ont pas craint de l'approuver ou de la sanctionner, qu'ils aient à méditer au fond d'eux-mêmes les peines et les censures qu'ont formulées les constitutions apostoliques et les canons des saints conciles, de Trente surtout (sess. XXII, chap. XI), contre les prédateurs et les profanateurs des choses saintes, contre les violateurs du pouvoir et de la liberté ecclésiastiques et contre les usurpateurs des droits de l'Eglise et du Saint-Siège...»[18] Il est vrai que ce langage de chrétienté médiévale n'impressionnait que les catholiques fervents.

«Funérailles à la cour!»

Le sentiment du roi Victor-Emmanuel, dont la mère et la femme étaient très pieuses, importait beaucoup au ministère. On se tromperait à imaginer dans le souverain des Etats sardes un pur élément

décoratif de la nation. Nul ne savait mieux que Cavour, Rattazzi et leurs conseillers qu'il «fallait s'arrêter là où s'arrêterait le *personnage* et ne pas insister et tergiverser», même si leur position et leur réputation personnelle devaient en souffrir. «Tout, écrivait à Domenico Buffa Michelangelo Castelli (1810-1875), profond connaisseur de la diplomatie secrète piémontaise et homme de confiance de Camille de Cavour, tout repose sur lui, et tous, eux les premiers, doivent se sacrifier pour que dans l'opinion son nom ne subisse jamais l'ombre la plus minime; et, sur cela, ils sont parfaitement d'accord.»[19] Le roi était le point névralgique du corps gouvernemental. Or, d'abord convaincu «d'après les paroles de Rattazzi (...) que la chose ne présenterait pas de si graves difficultés et qu'il y avait un semi accord avec les évêques et avec Rome», force lui était de constater au cours du mois de décembre déjà, que c'était «bien différent.»[20] Les «sévères reproches» de l'archevêque de Gênes, Mgr Charvaz, qui avait été son précepteur, l'embarrassaient.[21] L'angoisse d'une partie de la population le préoccupait. La question alors en suspens de la participation du Piémont à la guerre de Crimée aggravait encore ses perplexités. Le 1er janvier 1855, il eut avec Mgr Charvaz et le comte Revel, leader de la droite à la Chambre, un entretien de «plusieurs heures» en vue de la formation d'un ministère qui remplacerait celui de Cavour-Rattazzi. Certes, grâce à l'adresse et à l'esprit de décision de Camille de Cavour, l'affaire tourna court.[22] Mais les gens informés savaient à qui s'adresser pour tenter d'inverser, si possible, le cours des événements.

Don Bosco, qui suivait de son mieux les débats à travers la presse et ses entretiens avec des amis bien en cour tels que le marquis Domenico Fassati ou le comte Carlo Cays, intervint lui-même auprès du roi, vraisemblablement dès la fin décembre 1854 ou aux premiers jours de janvier 1855.[23] Un double songe l'avait alerté, explique une tradition salésienne, dont le noyau simplement attesté par Pietro Enria constitue l'élément le moins fragile: «Je me rappelle qu'un soir, si je ne me trompe pas en 1854 ou 1855, (don Bosco) raconta qu'il avait fait un rêve. Pendant qu'il était dans sa chambre quelqu'un se présenta en livrée rouge: c'était un domestique de la maison du roi. Il dit: Don Bosco, il y a des funérailles à la cour. Il se réveilla tout étourdi. Mais ce n'est qu'un rêve! Le soir d'après le même personnage se présenta et dit très fort: Don Bosco, grandes funérailles à la cour! De fait, peu de temps après les reines Maria Teresa et Maria Adelaide sont mortes, et aussi le prince Ferdinando duc de Gênes et un autre petit prince, je ne me rappelle plus son nom.»[24]

Les idées de don Bosco sur les châtiments providentiels qu'encouraient les sociétés coupables envers la religion allaient être illustrées en avril 1855 par une brochure de Jacques-Albin Collin de Plancy, baron de Nilinse, qui parut à cette date dans ses *Letture cattoliche*: «Les biens de l'Eglise, comment on les vole et quelles en sont les conséquences. Avec un court appendice sur les affaires particulières au Piémont.»[25] Les traits retenus par le baron pour la démonstration de sa thèse étaient pour la plupart empruntés à l'histoire ancienne de l'Angleterre, entre Guillaume le Conquérant et Henri VIII, roi sur lequel la brochure s'étendait beaucoup. Incidemment, l'auteur pénétrait dans l'histoire contemporaine. Ainsi, quand il assurait que les saccageurs de St Germain l'Auxerrois et du palais de l'archevêque de Paris en 1831 «ont évidemment été frappés par la justice de Dieu avec le choléra, avec des faillites et d'autres châtiments» (p. 49). A la fin du livret, quelques pages étaient réservées au Piémont entre les années 1774 et 1850. Le dernier épisode, qui touchait Mgr Fransoni à la date du 4 mai 1850, suffit à nous instruire sur l'esprit passablement borné de la brochure du baron de Nilinse: «L'archevêque de Turin est enfermé dans la citadelle. – Ce jour même une forte gelée dessèche les herbes, tue les mûriers et même quelques arbres. Les dommages causés au Piémont s'élèvent à quinze millions et davantage» (p. 83). Selon lui, les exactions contre l'Eglise avaient été régulièrement punies par des maladies et des catastrophes naturelles.

A l'aube de 1855, en des termes qu'il serait hasardeux de prétendre deviner, don Bosco fit donc part au roi de ses appréhensions sur les conséquences de la loi des couvents pour des êtres proches. Il aurait remis au clerc Angelo Savio une lettre à calligraphier: «Copie, lui aurait-il dit, et annonce au roi: *Grande funerale in Corte.*»[26] Eut-il quelque succès? On peut remarquer que la première tentative de changement de ministère par Victor-Emmanuel a coïncidé avec les premiers avertissements de don Bosco, d'après la date que celui-ci leur a attribuée: vingt jours avant la mort des deux reines.

Le 22 janvier, la monition du pape atteignit en effet le roi dans une période de grande tristesse. Sa mère, la reine Maria Teresa, venait de mourir le 13 à l'âge de cinquante-quatre ans et à la suite d'une maladie de «quelques jours.»[27] Une semaine après, sa femme, la reine Maria Adelaide, pour laquelle un triduum de prières avait été ordonné le 19, succombait à son tour à l'âge de trente-deux ans.[28] Et la série macabre continuerait. Pendant ces semaines funestes, le roi perdrait encore son frère, le duc Ferdinando, qui expira dans la nuit du 10 au

11 février des suites d'une maladie pulmonaire. Or, écrivit un historien du temps, «il n'était jamais arrivé, même au cours des pestes les plus cruelles, qu'en moins d'un mois trois tombes se fussent ouvertes pour accueillir des dépouilles royales, surtout de personnes aussi étroitement liées avec le souverain. Non seulement les catholiques, assurait-il, mais aussi beaucoup de libéraux y virent un avertissement venu du ciel invitant Victor-Emmanuel à ne pas aller plus loin sur la route dans laquelle il s'était engagé. Il était vraiment troublé et commençait à réfléchir sérieusement.»[29] Après quelques semaines la voix prophétique de don Bosco n'était donc plus isolée. Lui-même était très impressionné par des décès qu'il avait plus ou moins annoncés.

Mais la disparition des êtres les plus chers ne parvinrent pas à convaincre le roi de renoncer à la politique de Cavour. Les deuils successifs ralentirent seulement les débats sur la loi controversée. Les croyants aménagèrent l'explication providentielle de la mort des deux reines. Quand l'année aura pris fin, don Bosco, en écho à une opinion catholique moyenne, estimera que Dieu avait «voulu rappeler à lui ces bonnes personnes pour bien punir les malfaiteurs.»[30]

Les débats sur la loi des couvents

Au cours des mois de janvier et février 1855, la chambre des députés débattit longuement du projet de loi. Comme le haut clergé, la droite dénonçait chez ses promoteurs la méconnaissance de la volonté des bienfaiteurs, la violation du *Statuto* et des concordats, enfin un attentat délibéré au droit d'association et à celui de propriété, précurseur de l'irruption du socialisme et du communisme à travers le pays. Les libéraux répondaient par la voix du rapporteur de la loi Carlo Cadorna, qu'appuyaient les ténors progressistes Bon Compagni, Rattazzi, Cavour et Melegari. Ils attaquaient les ordres mendiants, selon eux «nuisibles à la moralité du pays» et «contraires à l'éthique moderne du travail». Ils opposaient couvents et progrès intellectuel, rappelaient leurs abus et leurs privilèges d'antan et prétendaient défendre les véritables intérêts de la religion contre les déviations temporelles dont ils étaient les fauteurs: la nouvelle loi libérerait les moines du poids de leurs richesses. L'extrême gauche, avec l'inévitable Angelo Brofferio, que soutenaient Giuseppe Robecchi, Giorgio Asproni, Lorenzo Valerio et Filippo Mellana, dénonçait l'obscurantisme ecclésiastique, rappelait l'affaire Giordano Bruno et le procès de Galilée et brandissait l'Index des livres prohibés. Elle accusait les

papes, dont Pie IX couvert par les Français, d'avoir régulièrement pris le parti de l'étranger au détriment de l'Italie. Cherchant à élargir la loi, qu'elle trouvait timide, elle réclamait la suppression de tous les ordres existants: il fallait inclure dans la suppression, en compagnie des contemplatifs et des mendiants, les corporations vouées à la prédication et à l'enseignement. Elle demandait la municipalisation ou la provincialisation des biens ecclésiastiques et la restitution de la personnalité civile aux membres des corporations religieuses supprimées qui voudraient conserver leurs vœux.[31]

Dans sa réprobation de la loi, don Bosco épargnait Victor-Emmanuel. Il attribuait à des ministres, qu'il qualifiait de «vendus» et de «gens de mauvaise foi», le mal dont souffrait le pays. Le clergé, lui-même par conséquent, faisait ce qu'il pouvait pour prévenir des «désordres imminents».

«... Pour la religion nous sommes en des temps calamiteux, mandait-il alors au chanoine Gastaldi, missionnaire rosminien à Liverpool. Je crois que, de saint Maxime à maintenant, il n'y eut jamais un esprit de vertige semblable à celui d'aujourd'hui. Le fameux projet de loi est passé dans la chambre élective; on espère qu'il ne passera pas dans la chambre des sénateurs. Le roi est extrêmement désolé, mais il est entouré de gens vendus et de mauvaise foi. Le clergé travaille et je crois que l'on ne néglige rien en paroles et en actes pour s'opposer aux désordres imminents. Si la main de Dieu, en s'appesantissant sur nous, doit nous permettre quelque grave désastre, on aura certainement la consolation d'avoir fait tout ce qui était possible...»[32]

Quelques jours après cette lettre, le 2 mars 1855, la chambre des députés approuvait la loi par 117 voix contre 36. Le 9 mars, le ministère la présentait au sénat. Les sénateurs étaient partagés: l'un voulait tout repousser, un autre acceptait le projet avec des amendements de détail, un troisième optait contre la suppression des *frati*, mais admettait une taxe spéciale sur les biens ecclésiastiques. Don Bosco tenta une nouvelle fois de peser sur le roi. Il lui aurait écrit à la fin du mois d'avril:[33]

«Si Votre Majesté signe ce décret, elle signera la fin des Rois de Savoie et ne jouira plus de sa santé d'autrefois. Elle aura vite à déplorer de nouvelles pertes dans sa maison; cette année, de graves désastres dans ses campagnes, une grave mortalité parmi ses sujets.»[34]

L'offensive était opportune, le roi vacillait à nouveau. Par la voix de Mgr Calabiana, qui était sénateur, les évêques proposaient la créa-

tion d'une caisse ecclésiastique qu'ils administreraient. Une redistribution des ressources du monde clérical était esquissée, l'un des prétextes de la loi tombait. Le 25 avril, Giacomo Durando, qui, au ministère de la Guerre, remplaçait La Marmora parti en Crimée, était invité par le roi à former un autre ministère. Et, dès le lendemain 26, Calabiana lisait au sénat la proposition des évêques.[35] Le projet de Rattazzi semblait devoir faire long feu. Mais la rue s'en mêla. Le matin du 28 avril, les étudiants de l'université de Turin se mirent à manifester bruyamment sur la piazza Castello au cri de *Viva la legge Rattazzi*. Selon un mémoire qu'ils présentèrent au roi, la proposition épiscopale était une offense au régime constitutionnel et la nouvelle de son acceptation avait porté à son comble l'émotion du pays: le roi devait libérer l'Etat de la dominance cléricale et reconnaître la volonté du peuple rendue manifeste par ses représentants élus. Le 29 avril, Massimo d'Azeglio, personnalité majeure dans la nation, intervint dans le même sens auprès de Victor-Emmanuel. Lui aussi le priait de délivrer le pays du *giogo pretino* (le joug des prêtres).[36] L'opposition était trop puissante: Durando ne parvint pas à former un ministère. Aussi, le 3 mai, Cavour reparut sur le devant de la scène; et, le 5, la discussion du projet ministériel reprit au sénat.

Cependant, don Bosco vérifiait à nouveau ses sinistres prévisions quand, le 17 mai, le bébé de Victor-Emmanuel, Vittorio Emanuele Leopoldo Maria Eugenio, né le 8 janvier précédent, expirait à son tour. Mais les dés étaient jetés. Les débats continuèrent. Et, le 22, les sénateurs approuvèrent le projet par 53 voix contre 42. De retour à la chambre et reconnue par elle le 28, la loi fut enfin paraphée par Victor-Emmanuel le lendemain 29 mai.

La loi Rattazzi (29 mai 1855)

Les maisons situées dans les Etats sardes et relevant d'ordres religieux non adonnés à la prédication, à l'éducation ou à l'assistance des malades n'étaient plus reconnues comme *enti morali*, ainsi que les bénéfices simples sans service religieux et les chapitres des églises collégiales n'ayant pas de charge d'âmes. Une caisse ecclésiastique était formée avec les biens des corporations supprimées. Elle serait entretenue par des taxes sur les institutions ecclésiastiques en exercice. Une liste de vingt-et-une congrégations d'hommes (les mieux connues étant les augustins chaussés et déchaux, les chanoines du Latran, les carmes chaussés et déchaux, les chartreux, les bénédictins, les cister-

ciens, les olivétains, les minimes, les frères mineurs soit conventuels, soit de l'observance, soit réformés, les capucins, les oblats de Marie, les passionnistes, les dominicains, les mercédaires, les servites, les philippins ou oratoriens) et de quatorze congrégations de femmes (les mieux connues étant les augustines, les clarisses, les bénédictines, les chanoinesses du Latran, les capucines, les carmélites, les cisterciennes, les dominicaines, les franciscaines, les célestines), toutes frappées par la loi, était dressée dans un décret annexe.[37]

«Les affaires politiques, comment vont-elles? écrivait don Bosco à Daniele Rademacher une dizaine de jours après la signature. Vous aurez vu dans les journaux que le fameux projet Rattazzi a été approuvé, signé, et l'on prépare tout pour le mettre à exécution; quel bouleversement! quel terrible mécontentement! que de malheureux frappés d'excommunications!...»[38]

En effet, la sentence romaine annoncée en janvier tombait le 26 juillet 1855. Elle excommuniait tous ceux qui avaient proposé, approuvé et sanctionné la loi Rattazzi. La condamnation touchait le roi, les membres du gouvernement et les parlementaires qui avaient voté la loi.[39] L'*Armonia* et les journaux cléricaux firent grand cas de cette condamnation, tandis que les journaux libéraux s'efforçaient de la minimiser. Le roi lui-même, dont les ministres craignaient la réaction, en prit son parti.[40] Au cours des mois qui suivirent, on ne signala pas de refus, soit de sacrements, soit de sépultures ecclésiastiques, en conséquences des censures pontificales.

Cette loi, contre laquelle il s'était élevé à la mesure de ses moyens, allait constituer une référence permanente pour don Bosco. Elle lui ferait redouter pour ses auxiliaires l'épithète malsonnante de *frati*, l'inciterait à craindre tout soupçon d'*ente morale* pour leur association et lui conseillerait d'y maintenir coûte que coûte les droits civils de ses membres. Ces droits empêcheraient de confondre sa société avec une quelconque corporation religieuse. Après avoir un peu balancé, même après y avoir introduit des vœux, il refusera pour sa société le titre de «congrégation».

Don Vittorio Alasonatti, préfet de la «maison annexe»

Nous rentrons dans le foyer de l'Oratoire, que don Bosco dénommait la *casa annessa all'oratorio di S. Francesco di Sales*. Le 23 février 1855, il annonçait à Lorenzo Gastaldi encore en Angleterre, que l'édifice dont il avait vu jeter les fondements (en 1852) était désor-

mais achevé et «entièrement occupé»; que le «chiffre total des pensionnaires» s'élevait à quatre-vingt-dix-huit, quelques-uns «adonnés aux études», le reste à divers «arts et métiers»; et que ce chiffre comprenait une dizaine de clercs ainsi qu'un prêtre qui l'aidait.[41]

Ce prêtre s'appelait Vittorio Alasonatti.[42] Après un premier contact avec l'Oratoire pendant une semaine durant les vacances d'été de 1854, il s'était définitivement établi dans la maison de don Bosco au début de l'année scolaire 1854-1855.[43] Alasonatti, natif d'Avigliana, près de Turin, avait quarante-deux ans.[44] Ordonné prêtre en 1835, disciple du *Convitto*, il avait bientôt pris la charge d'instituteur à l'école communale d'Avigliana. En 1850 et 1852, quand les garçons de l'Oratoire avaient passé dans cette localité pour gagner la maison de retraite spirituelle de Giaveno, Alasonatti leur avait procuré une collation dont ils avaient gardé la mémoire. Dès lors, don Bosco avait entrepris de le presser de le rejoindre à Turin. Apparemment de crainte d'abandonner son vieux père, il avait longtemps hésité. Don Bosco insista.[45] Et il finit par l'emporter.

Avec son visage d'ascète concentré, don Alasonatti ressemblait peu à don Bosco, naturellement disert, souriant et épanoui. Selon Francesia, la première fois que les garçons firent sa connaissance à Avigliana, l'un d'eux annonça, probablement par antiphrase, que «si don Bosco était pour nous saint Philippe (Néri), ce prêtre à nous encore inconnu devait être saint Félix.»[46] Son crâne glabre, son front ridé, ses yeux modestes, son visage creusé l'avaient précocement vieilli. «Lorsqu'il arriva à l'Oratoire c'était apparemment un vieillard avant l'âge: déjà chauve, de nombreuses rides barraient son front», a encore noté Francesia. Bienveillants, ses anciens compagnons de séminaire y voyaient le résultat de «ses mortifications et de ses fatigues incessantes au service des âmes».[47] Ajoutez à ces déficiences physiques qu'il peinait à prêcher. «Il perdait le fil de son discours et semblait ne plus rien savoir. Bien qu'il eût écrit, médité et mémorisé son sermon, tout s'embrouillait dans sa tête, comme poussière au souffle du vent.»[48] Mais le monde de don Bosco offrait au saint homme des biens qui lui manquaient. «Le mélange extraordinaire de piété et de joie, de recueillement et de pétulance qui brillait sur le visage de chacun en une heureuse harmonie» l'avait séduit.[49] A l'automne de 1854, don Bosco fit de cette très sérieuse recrue le «préfet» de sa *casa annessa*. Il s'absenterait désormais sans crainte pour des séries de prédications dans les villages piémontais, comme il aura

l'occasion de le faire de manière sensationnelle à Viariggi, lors d'une mission difficile de janvier 1856.[50]

L'élaboration du règlement de la «maison annexe»

L'élève Dominique Savio, arrivé dans cette maison peu après Alasonatti, y mena d'abord, écrira don Bosco, «une vie tout ordinaire». «Il n'y avait d'admirable en lui que son exacte obéissance au règlement de la maison.»[51] L'enfant tenait beaucoup à ce règlement qu'on ne lui donnait pourtant pas à lire et à méditer. «Afin de se renseigner sur le règlement et la discipline de la maison, nous apprend-on, il s'arrangeait pour s'approcher poliment de l'un ou l'autre supérieur. Il l'interrogeait, lui demandait des éclaircissements et des conseils et le suppliait de l'avertir avec bonté chaque fois qu'il le verrait en défaut.»[52]

Les *regole della casa* figuraient en 1854 ou 1855 dans un document manuscrit, désigné par don Bosco sous le titre de *Piano di Regolamento per la casa annessa all'Oratorio di S. Francesco di Sales* (Plan de règlement pour la maison annexe à l'oratoire S. François de Sales). C'était en fait surtout une définition des charges de l'encadrement et un court traité de savoir-vivre du pensionnaire du foyer. Don Bosco avait remanié ce règlement à deux reprises durant la première moitié des années cinquante.[53] Le *Regolamento per la casa annessa* fut d'abord un texte équilibré de huit chapitres sur les seules charges de la petite institution, chapitres pourvus d'une introduction sur sa raison d'être et d'un appendice à l'intention de sa clientèle «étudiante».[54] On y trouvait successivement les titres: But de celle-ci (sous-entendu: maison), 1) Acceptation, 2) Recteur, 3) Préfet, 4) Catéchiste, 5) Assistant, 6) Protecteur, 7) Chefs de chambrée, 8) Personnel de service; puis un « Appendice pour les *studenti*» de deux paragraphes: 1) Conduite religieuse des *studenti*, 2) Etude.[55] La maison ignorait encore les *maestri d'arte* (maîtres de métier) et le chapitre sur le «personnel de service» était simplifié. Ce texte peut être daté avec quelque probabilité de 1851 ou 1852, quand Margherita Occhiena, même aidée par les bonnes volontés locales, ne suffisait plus aux travaux domestiques. L'oratoire n'avait pas encore d'ateliers véritables, les pensionnaires étaient en majorité artisans; quelques *studenti* s'y ajoutaient, tels ceux confiés par les rosminiens à la vigilance de don Bosco.

Ce document primitif fut bientôt doublé par une section: *Disciplina della casa* (Discipline de la maison), qui semble avoir eté contem-

poraine des premières constructions du Valdocco en 1852. Il fallait organiser une famille qui se développait. Quelques petits chapitres, où don Bosco parlait de piété, de travail, de bonne tenue et de modestie, soit dans la maison, soit à l'extérieur, contribueraient à son bon ordre. La note conclusive: *Tre mali sommamente da fuggirsi* (Trois maux à fuir par-dessus tout) était seulement morale. Dans le corps du règlement, le chapitre du personnel de service était remanié et divisé en trois paragraphes: le cuisinier, le camérier et le portier. A ce stade, le document continuait d'ignorer les maîtres de métier.[56]

En 1853, quand les premiers ateliers (cordonniers et tailleurs) furent installés, don Bosco leur donna probablement aussitôt un règlement particulier.[57] Un chapitre sur les *maestri d'arte* (maîtres de métier) parut alors dans une copie calligraphiée du *Piano di regolamento*.[58] Sa première partie (sur les charges) passait donc de huit à neuf chapitres, la neuvième place étant attribuée auxdits *maestri d'arte*.[59] Cette version soignée, qu'un archiviste a datée de 1852, doit être plutôt de 1853.

Le texte le plus élaboré de cette période, celui qui va être étudié de plus près, nous arrive sous deux formes: un manuscrit préparatoire, principalement de l'écriture de Michele Rua, mais que don Bosco a beaucoup annoté, et une copie calligraphiée d'auteur non déterminé.[60] Cette version aux allures officielles semble dater de 1854-1855, première année scolaire de don Alasonatti et de Dominique Savio au Valdocco.[61] Postérieure à la création des premiers ateliers en 1853, elle fut apparemment antérieure aux premières implantations scolaires dans la maison de l'Oratoire, quand Francesia recevait la responsabilité de la troisième année de grammaire (1855-1856) et que Giuseppe Luigi Ramello assumait celle de la deuxième année de grammaire (1856-1857).[62] En effet, elle ignorait les enseignants (*maestri di scuola*) et les élèves latinistes internes auxquels les versions des années soixante accorderaient la place qui convenait. Au milieu des années cinquante, le règlement de la «maison annexe» était encore un règlement de foyer de jeunes.

Les quelques anomalies de la rédaction peuvent être expliquées par les transformations successives du document. L'absence, à la réflexion surprenante, de titre particulier pour la partie des charges, alors que l'autre en a été soigneusement pourvue (*Disciplina della casa*), se comprend par son origine: c'était en soi un règlement complet. Avec son introduction et son appendice, son titre coïncidait avec le titre général qui la coiffa d'abord toute seule. On ne l'a pas répété. Le

chapitre sur les *Maestri d'arte* était relégué après celui sur le personnel de service, parce que tardivement inséré dans une suite déjà organisée sans lui. L'appendice «pour les *studenti*» était coincé entre la première et la deuxième partie du règlement, parce que maintenu à sa place de corollaire du texte primitif devenu la première partie. Les répétitions sur les pratiques pieuses et les devoirs d'état des pensionnaires, dans l'appendice d'une part et les deux premiers chapitres (I. Piété; II. Travail) de la deuxième partie de l'autre, provenaient du caractère général de cette deuxième partie. Certaines instructions sur la «discipline de la maison» répétaient celles données antérieurement dans l'appendice à l'intention des seuls *studenti* sous les titres: «Conduite religieuse» et «Etude». Les remaniements de don Bosco avaient donc entraîné quelques incohérences – au reste peu importantes – dans son *Piano di regolamento* au temps de don Alasonatti.

Le règlement du milieu des années cinquante

A ce stade, le règlement de la «maison annexe» reflétait le plan d'ensemble et plusieurs titres de chapitre du règlement antérieur de l'oratoire S. François de Sales.[63] L'un et l'autre comportaient une partie sur les charges et une autre sur la conduite des jeunes dans l'institution. Des deux côtés, les charges étaient à peu près identiques. Il y avait, dans la «maison annexe» comme dans l'oratoire, un recteur, un préfet, un directeur spirituel, un ou des catéchistes, un ou des assistants, un ou des protecteurs. Les règles de conduite édictées pour la maison ressemblaient en partie à celles prévues pour l'oratoire. Au chapitre de la maison intitulé: De la piété, correspondaient les chapitres de l'oratoire intitulés: Tenue à l'église, Pratiques religieuses, Confession et communion; à celui de la maison intitulé Tenue hors de la maison correspondait celui de l'oratoire intitulé Tenue hors de l'oratoire. Mais, alors que l'oratoire avait droit à un chapitre Tenue en récréation, la «maison annexe» ignorait les temps de loisir; elle ne connaissait que l'Etude au deuxième chapitre de l'appendice pour les *studenti* et le Travail, au deuxième chapitre de sa deuxième partie sur la «discipline de la maison».

Ainsi conçu, le Règlement pour la «maison annexe» n'était pas, comme nous imaginerions spontanément, un catalogue d'interdits et de coutumes locales. Dans ce style, si l'on excepte les règles à l'usage du personnel de service et des maîtres de métier, qui, par définition, ne concernaient pas les jeunes, don Bosco n'avait guère introduit,

peut-être un jour de mauvaise humeur, que quatre avis intitulés: *Cose con rigore proibite nella casa* (Ce qui est rigoureusement interdit dans la maison). Les voici:

«1. Comme, dans cette maison, il est défendu de garder de l'argent, tous les jeux à gain sont également prohibés. – 2. Sont aussi interdits les jeux dangereux et ceux qui risquent d'offenser la modestie. – 3. Fumer et mâcher du tabac est toujours interdit, quel qu'en soit le prétexte. Priser est toléré dans les limites établies par le supérieur sur le conseil du médecin. – 4. On ne permettra jamais de sortir déjeuner avec des parents ou des amis, ou pour se procurer des vêtements. En cas de nécessité, on se fera prendre les mesures pour les acheter tout faits, ou l'on demandera de les faire confectionner dans l'atelier de la maison.»[64]

Ce n'était que l'une des deux annexes en manière de conclusion. Le règlement lui-même comportait deux volets. Dans le premier don Bosco s'adressait au personnel, dans le deuxième aux pensionnaires.

Pour l'essentiel, la première partie définissait les charges dans l'œuvre. Un bref exposé du but (*scopo*) de la «maison annexe» de l'oratoire l'introduisait. Les raisons d'être du foyer, apparaissaient sous ce titre. Les conditions d'existence de certains jeunes des oratoires de la ville étaient telles que, dans leurs cas, toute formation spirituelle tombait à vide s'ils n'étaient pas aidés. De grands adolescents sans profession et sans instruction étaient guettés par les plus grands dangers, parce que orphelins ou privés d'assistance familiale, leurs parents ne pouvant ou ne voulant pas s'occuper d'eux. Si «une main bienfaisante» ne les recueillait, ne les habituait «au travail, à l'ordre et à la religion», leur déchéance serait irrémédiable. La «maison annexe» de l'oratoire S. François de Sales offrait un foyer aux jeunes en pareilles conditions.

Le premier chapitre de la première partie déterminait les règles d'*acceptation* dans la maison (chap. I). Il fallait avoir de douze à dix-huit ans, parce que, selon don Bosco (apparemment encore peu instruit sur la psychologie enfantine), «l'expérience a appris qu'avant douze ans, la jeunesse n'est capable de faire ni grand bien ni grand mal, et que, passé dix-huit ans, il est très difficile de la faire renoncer à des habitudes formées ailleurs pour se plier à un nouveau mode de vie» (art. 1). La maison n'acceptait que l'orphelin de père et de mère, totalement pauvre et abandonné. «S'il a des frères ou des oncles qui puissent assurer son éducation, le jeune *è fuori dello scopo di nostra casa* (n'est pas fait pour notre maison)» (art. 2). Soit dit entre paren-

thèses, don Bosco aménagea aussitôt ce principe, comme le démontre, dès les premières années cinquante, la présence dans sa maison de garçons de familles régulières, tels que Rua ou Cagliero. Troisième condition pour être accepté: n'être pas atteint de maladies répugnantes ou contagieuses, comme la gale, la teigne, la scrofule (art. 3). Enfin, autre principe destiné à être aussitôt violé, le postulant devait fréquenter l'un des oratoires de la cité: «Cette maison est destinée à aider les jeunes des oratoires, et l'expérience enseigne qu'il importe beaucoup de connaître au moins un peu le caractère des garçons avant de les recevoir» (art. 4). Des certificats du curé et du médecin garantiraient l'identité et la bonne santé du jeune au moment de son entrée (art. 5).

Les autres chapitres de cette partie traitaient des charges, présentées selon un ordre hiérarchique. Le chapitre du *rettore* (recteur) (chap. II), initialement réduit à l'énoncé: «Le recteur est le chef de l'établissement; il lui revient d'accepter et de renvoyer les jeunes; il est responsable des devoirs de chacun des employés et de la moralité des garçons de la maison» (art. 1), avait été ensuite augmenté d'un numéro deux, probablement provoqué par les initiatives de gens trop entreprenants: «Sans la permission du recteur, toute innovation est interdite dans le personnel, le matériel et le règlement de la maison» (art. 2). Don Bosco, qui gardait en main toute son œuvre, ne croyait pas nécessaire de détailler ce que la fonction réclamait de lui et n'envisageait pas encore sa succession. Au contraire, le chapitre très circonstancié du *préfet* ou vice-recteur (chap. III) définissait avec méticulosité le rollet de don Alasonatti. L'ensemble du temporel de la «maison annexe» était confié à ce personnage. Entrées et sorties d'argent, provisions de toutes sortes, comptabilité et contrats dépendaient de lui. A leur arrivée, il enregistrait les pensionnaires avec les conditions de leur admission, puis notait leurs gains éventuels et les sommes placées par chacun d'eux. Il surveillait les employés, les cours du soir et les mouvements de la sacristie, et enfin pourvoyait au nécessaire des cérémonies religieuses. Don Bosco, recteur et chef de l'établissement, faisait du préfet la roue maîtresse de sa «maison annexe». Le *catéchiste* ou directeur spirituel (chap. IV) était le numéro trois du personnel d'encadrement. Les «besoins spirituels des jeunes de la maison» lui étaient confiés. Le catéchiste devait «être prêtre ou au moins engagé dans la carrière ecclésiastique», nuance qui permettait à don Bosco de confier cette charge à un jeune clerc. Il s'occupait de l'instruction religieuse, de la sacramentalisation, des pratiques de piété et de la conduite morale des jeunes. En outre, il prenait soin des malades.

Don Bosco attendait de l'*assistant* (chap. V) qu'il veillât à la propreté des personnes: chevelure, linge, serviettes de toilette..., et des locaux de la maison: dortoirs balayés, portes, fenêtres, clefs et serrures en bon état; ainsi qu'à l'ordre des ateliers et à la distribution de la nourriture. Il insérait dans ce chapitre un article particulièrement sévère: «Celui qui aurait volontairement gâté ou jeté son pain, sa soupe ou le contenu de son assiette (*pietanza*) recevra un seul avertissement: s'il recommence, il sera immédiatement licencié de la maison.» La ville de Turin n'avait pas encore été gagnée par la société de consommation. Le *protecteur* (chap. VI), titre inattendu ici, mais familier à l'oratoire (dans son règlement tout au moins), recevait dans son annexe la «charge très importante de placer chez un patron les garçons de la maison et de veiller à ce que ces placements, soit à cause des patrons, soit à cause des compagnons, ne mettent pas en péril leur salut éternel.» Le souci majeur de don Bosco pour ses jeunes ouvriers n'était pas la bonne qualité de leur formation ou leur juste rétribution, mais leur bonheur éternel. Le protecteur s'enquérait des emplois vacants. Quand il établissait un contrat de travail, le patron du jeune, qui devait être «catholique», s'engageait à laisser l'apprenti entièrement libre les jours fériés. Véritable père de ses protégés, le protecteur les encourageait, s'enquérait régulièrement de leur conduite auprès de leurs chefs respectifs et, en cas de grave danger moral, leur cherchait un autre emploi. Le *chef de chambrée* (*capo di camerata*, chap. VII), entre parenthèses certainement choisi parmi les pensionnaires, devait être exemplaire, «l'emporter sur ses camarades par son bon exemple, et se montrer en tout juste, exact, rempli de charité et de crainte de Dieu». Ce n'était pas une sinécure, car la chambrée fut, jusqu'à l'aménagement d'une salle d'étude en 1856, le refuge ordinaire des habitants du foyer. Don Bosco confiait au chef de chambrée la moralité de son petit monde: «Qu'il veille avec la plus grande attention à empêcher tout mauvais discours, toute parole, tout geste, tout comportement et même toute plaisanterie contraires à la vertu de modestie (...) S'il découvre des manquements de cet ordre, il est gravement tenu d'avertir le recteur.» Les membres du *personnel de service* (chap. VIII): le cuisinier, le camérier et le portier, avaient droit à un long chapitre de vingt-sept articles, comportant une introduction particulière et trois paragraphes. Don Bosco ne leur ménageait pas les avertissements. «Qu'ils soient fidèles dans les petites choses: gare au serviteur indélicat lors des achats, des ventes ou analogues; sans qu'il s'en aperçoive, il deviendra un voleur.» «Sobriété dans la nourriture et surtout la

boisson. L'homme incapable de commander à sa bouche est un serviteur inutile.» «La plus belle qualité d'un cuisinier est de ne pas sombrer dans le vice de l'intempérance (*litt.*: de la gourmandise).» Ledit *cuisinier* devait assurer à la communauté une nourriture «saine, économique et prête à l'heure fixée». «Tout petit retard entraîne un désagrément pour la communauté.» Il lui revenait de tenir sa cuisine parfaitement propre et de surveiller la qualité des produits. Il conservait les restes, mais n'en disposait jamais «sans le consentement du supérieur». Sauf autorisation, l'accès de la cuisine était interdit aux pensionnaires et aux étrangers. Le *camérier* avait de multiples fonctions. «Dix minutes avant le signal du lever», il éveillait le portier pour qu'il aille allumer les lampes dans les chambrées. Puis il sonnait l'angélus. Durant la journée, il nettoyait les chambres des «supérieurs», servait à table pendant les repas et aidait le cuisinier à laver la vaisselle et à dresser la table. Don Bosco avait plusieurs fois corrigé et refondu le paragraphe du *portier* (douze articles). Il revenait à cette personne de contrôler toutes les entrées et toutes les sorties, par conséquent toutes les issues de la maison, d'en conserver toutes les clefs, de s'occuper de l'éclairage et même de remplir certaines fonctions d'ordinaire dévolues aux surveillants généraux. On lisait: «Qu'il veille au calme, à la tranquillité et s'attache à réprimer tout désordre sur la cour et dans la maison; qu'il interdise les tapages durant les cérémonies d'église, les classes, les temps d'étude et de travail.» Don Bosco prévenait les tendances du portier à jouer au cerbère: «Quand il reçoit des commissions ou qu'il s'en acquitte, que ses manières demeurent douces et affables, bien convaincu que la mansuétude et l'affabilité sont les vertus caractéristiques d'un bon portier.»

Dans la vie quotidienne, les attributions de chacun n'étaient pas aussi distinctes que le règlement le laissait présager. On cumulait. Ainsi, vers 1855, le maître cordonnier était aussi portier. Et, à juger par sa biographie, le préfet Alasonatti remplissait les fonctions de «protecteur» des jeunes artisans de la maisonnée.[65] N'empêche. Dans sa détermination des charges, don Bosco – au reste aidé par les exemples du collège et du séminaire de Chieri, du *Convitto* de Turin, des œuvres Barolo et probablement d'autres institutions encore – se révélait administrateur attentif, pratique et même minutieux. Il définissait les rôles avec beaucoup de soin. Qui imagine en lui un directeur bohème se trompe grandement. Le premier volet du règlement de sa «maison annexe» le montre, en sage Piémontais, soucieux de menus

détails que d'autres bonnes âmes, plus éthérées, refuseraient de prendre en simple considération.

Dans la deuxième partie de son règlement et dans l'appendice pour les *studenti*, don Bosco se tournait vers les pensionnaires, formulait et commentait sommairement les règles de vie communautaires et personnelles à leur usage. Les titres des chapitres: 1) Piété, 2) Travail, 3) Comportement avec les supérieurs, 4) Comportement avec les camarades, 5) La modestie, 6) Tenue à l'intérieur de la maison, 7) Tenue hors de la maison; et ceux de l'appendice: 1) Conduite religieuse, 2) Etude, annonçaient leur contenu moralisateur. Ils constituaient un petit traité de savoir-vivre pour les jeunes chrétiens du lieu. Ce traité recouvrait en partie les prescriptions du règlement de l'oratoire à l'intention de oratoriens. Mais, de l'une à l'autre institution, les exigences croissaient. Les conditions d'acceptation étaient plus sévères et certaines règles de la «maison» eussent probablement semblé incongrues à l'oratoire.

Les considérations sur la direction spirituelle, la «modestie», le rôle du travail dans la formation de l'adolescent et l'exercice de la sociabilité méritent d'être relevées dans ce *Regolamento* de la «maison annexe» de l'oratoire S. François de Sales. Des traits importants de la pédagogie «salésienne» ont pris forme au milieu des années cinquante.

Don Bosco pressait uniformément ses garçons, artisans ou *studenti*, de se «choisir un confesseur stable». «Ouvrez-lui tous les secrets de votre cœur chaque quinzaine ou une fois par mois.»[66] Dans la section qui leur était réservée, un long article demandait aux *studenti* une exacte fidélité à leur directeur spirituel, personnage évidemment confondu avec leur confesseur. Il leur en indiquait quelques raisons:

«Comme on recommande à tous d'avoir un confesseur stable, les *studenti* auront un confesseur. Ils n'en changeront pas sans en avoir informé leur supérieur. Cela pour s'assurer si l'élève s'approche des saints sacrements et pour qu'il soit régulièrement dirigé par le même directeur. Car ceux qui s'adonnent aux études, travail exclusif de l'esprit, ont plus particulièrement besoin de culture spirituelle. Mais l'unicité du confesseur est suprêmement nécessaire pour que, au terme de ses classes de latin, le *studente* puisse juger en connaissance de cause de sa propre vocation.»[67]

On retrouve là des considérations inscrites dans l'édition contemporaine de la biographie de Luigi Comollo. Ce modèle, plutôt emprunté, semblait reparaître au chapitre de la «modestie». L'ancien

acrobate Giovanni Bosco y proposait un type de comportement qui surprendra par la suite.

«Par modestie, écrivait-il, on entend une façon décente et réglée de parler, de se comporter et de marcher. Cette vertu, mes enfants, est l'un des ornements les plus beaux de votre âge. Elle doit transparaître de chacune de vos actions et de chacun de vos propos.»[68] Il détaillait: «Votre corps et vos vêtements doivent être propres, votre visage constamment détendu et joyeux; évitez de remuer légèrement les épaules ou le corps de côté et d'autre, sauf si un motif honnête le requiert.»[69] «Je vous recommande la modestie des yeux, ce sont les fenêtres par lesquelles le démon introduit le péché dans vos cœurs.»[70] «Que votre démarche soit modérée, sans hâte excessive, sauf cas de nécessité; quand elles sont libres, gardez vos mains dans une attitude décente; la nuit croisées sur la poitrine.»[71]

Le garçon de la «maison annexe» de l'oratoire S. François de Sales devait rester «modeste» partout dans sa tenue et son langage, à table en particulier.[72] Le règlement de don Bosco bridait évidemment beaucoup la liberté de mouvement et la spontanéité du jeune, que d'autres temps allaient exalter à plaisir et probablement avec excès.

L'énergique piémontais Bosco était éloquent dans ses chapitres sur l'étude et le travail.[73] Ses garçons passaient leurs journées hors du foyer, soit dans des boutiques, des ateliers ou sur des chantiers s'ils étaient «artisans», soit à l'école s'ils étaient *studenti*. Ils entendaient proclamer, non sans emphase, la valeur sociale et religieuse du travail. «Souvenez-vous que, grâce au travail, vous pouvez bien mériter de la société, de la religion, et contribuer au bien de votre âme.»[74] Le jeune paresseux se prépare un triste avenir: «... Qui ne s'habitue pas au travail pendant sa jeunesse restera, dans la plupart des cas, toujours fainéant jusque dans sa vieillesse, pour le déshonneur de sa patrie et de ses parents, peut-être aussi pour le malheur irréparable de son âme, car l'oisiveté est la mère de tous les vices.»[75] De plus, l'ouvrier paresseux est aussi un voleur: «Qui est tenu de travailler et ne travaille pas vole son Dieu et ses supérieurs.»[76] Honte donc deux et trois fois au paresseux!

Par son règlement, don Bosco cultivait enfin le sens social des garçons du foyer.[77] Il ne connaissait pas l'égalitarisme forcené ennemi de toute hiérarchie. Il y avait deux niveaux dans sa petite société, celui des «supérieurs» et celui des subordonnés. Comme la plupart des règlements, il demandait une soumission «prompte», «joyeuse» et même «aimante» à l'autorité.[78] Mais il s'étendait aussi sur les rap-

ports entre camarades, que le respect mutuel et l'entraide systématique auraient toujours dû valoriser. «Honorez et aimez vos camarades comme des frères; essayez de vous édifier les uns les autres par votre bon exemple.»[79] Les scandaleux, qui œuvraient en sens opposé, n'étaient que des «assassins.»[80] Quant aux orgueilleux, espèce que don Bosco n'appréciait pas, il les trouvait «odieux aux yeux du Seigneur et méprisables à ceux des hommes.»[81] Au contraire, il exhortait ses garçons à ne jamais dire du mal d'autrui[82] et à ne jamais le tourner en dérision pour ses défauts,[83] comme, pensons-nous, se plaisent à le faire les petits vaniteux pleins de leur personnage.

Au terme du *Regolamento* et toujours sur le registre moral, don Bosco alignait pour les siens «trois maux à fuir par-dessus tout»: 1) le blasphème, vice trop enraciné dans son pays et auquel tout un fascicule des *Letture cattoliche* fut consacré en 1856;[84] 2) les mœurs déshonnêtes; et 3) le vol, plaie d'univers tels que celui du Valdocco.

L'institution ainsi dessinée pourrait alimenter les dissertations d'un sociologue. Il y avait, pour cette «maison annexe» de l'Oratoire, un dedans et un dehors, un horizon culturel et social. On y décelait des relations, des ruptures, des affinités, des antagonismes et des rejets. Don Bosco construisait autour de lui tout un paysage structurel. L'un de ses caractères frappe bientôt l'observateur. Tout compte fait, une institution ainsi réglementée ne pouvait accueillir que des garçons d'à peu près bonne compagnie. Le jeune public de don Bosco changeait depuis 1846. L'apôtre du Valdocco s'éloignait des prédélinquants qu'il s'était à l'origine flatté de recueillir et de réformer.

Le conduite des garçons de la maison

A la différence du règlement de l'oratoire, celui de sa «maison annexe» n'est pas resté plus ou moins lettre morte. Au terme du paragraphe sur les *Tre mali da fuggirsi* (Trois maux à fuir) qui, un temps, l'avait clôturé, don Bosco prescrivait: «Chaque dimanche soir, M. le Préfet lira [en public] un chapitre de ces règles, qu'il assortira de quelques recommandations afin qu'elles soient observées.» La «discipline de la maison», deuxième partie du règlement, faisait certainement l'objet de *buonenotti* de don Bosco lui-même. Quelques articles étaient lus à chacune des réunions de la compagnie de l'Immaculée, dont les membres cherchaient, nous le verrons, à pratiquer très exactement le règlement de don Bosco. Il sera bientôt adapté aux nouvelles œuvres des années soixante. En 1877, on en imprimera une ver-

sion étendue à toutes les *case salesiane*. Les humbles lignes des années cinquante qui, dans le cas d'un établissement ordinaire, eussent été bientôt ensevelies dans un silence définitif, recevraient ainsi, pendant environ un siècle, une résonnance mondiale.

Elles avaient eu, dès leur formulation, une incidence sur la conduite des garçons de la «maison annexe» de don Bosco. Les jeunes étaient quatre-vingt-sept au début de novembre 1854 (trente-cinq *studenti* et cinquante-deux artisans), quand Dominique Savio entrait à l'oratoire S. François de Sales; et passeraient à soixante-dix-neuf (trente-trois *studenti* et quarante-six artisans) au mois de mars suivant, quand l'enfant déciderait de «se faire saint» après avoir entendu un sermon de son directeur don Bosco. Il y aura cent quarante-trois pensionnaires en 1856-1857.[85]

Faute de documentation, nous sommes relativement peu informés sur la vie quotidienne des petits artisans du foyer de la «maison annexe». Levés tôt, surtout en été, ils rentraient à la tombée de la nuit souvent épuisés par une moyenne de quelque dix heures de travail.[86] L'ambiance des ateliers ne pouvait qu'abrutir bien des jeunes. Les ouvriers blasphémaient, ridiculisaient prêtres et religieuses et racontaient des histoires salaces. On citera toujours volontiers le témoignage de Pietro Enria sur la vie ouvrière dans les années cinquante:

«Dans ces ateliers de Turin on en entendait de toutes les couleurs. S'il n'y avait pas eu la force que l'on prenait dans les paroles et les avis que nous recevions tous les soirs, certes que l'on ne pouvait pas résister à tant d'assauts. Je me rappelle moi-même combien de fois j'ai dû fuir de l'atelier pour ne pas entendre des propos obscènes. Je n'avais que quatorze ans et les ouvriers étaient déjà hommes faits. Deux d'entre eux étaient vraiment perfides. Ils n'avaient aucune pudeur quand ils parlaient mal de la religion et des mœurs. Et puis c'était deux bêtes.»[87]

Don Bosco les soignait de son mieux par ses services et ses discours.

«... Le soir, quand tous les jeunes dormaient, don Bosco et sa vertueuse mère allaient dans les chambres et prenaient les vêtements de ceux qui les avaient déchirés dans la journée; ils se retiraient dans leurs chambres et travaillaient jusqu'au moment où ils les avaient tous arrangés et remis sur les lits...»[88]

Les jeunes artisans écoutaient simplement les exhortations vespérales et les sermons du dimanche de don Bosco. Enria se souvenait:

«... A nous les enfants (don Bosco) nous plaisait tellement, parce que c'était un prêtre si bon et si simple. Et puis c'était un grand plaisir quand ils faisaient

le dialogue, don Bosco dans la chaire et le théologien en bas qui faisait le jeune; des dialogues aussi pratiques et aussi sages, je n'en ai jamais plus entendus. Le soir don Bosco nous entretenait toujours pendant quelques minutes avant d'aller au lit et nous recommandait de prendre garde aux mauvais camarades et à leurs discours pervers. Et puis il nous racontait des faits qui étaient arrivés à ceux qui font le mal et qui donnent du scandale. Il nous faisait des recommandations, en particulier à nous les artisans, qui étions le plus en danger. Il nous disait: N'écoutez jamais ceux qui font de mauvais discours; quand vous êtes dans la boutique et qu'ils parlent mal, si vous pouvez, sauvez-vous; sinon pensez à autre chose, dites des jaculatoires, recommandez-vous à Jésus et à Marie; et, si vous pouvez, avertissez le patron qu'il ne les laisse pas parler aussi mal; et, s'ils continuent, dites-le à moi, je vous chercherai un autre patron...»[89]

Ni grande piété, ni turbulence accusée chez ces apprentis ou jeunes ouvriers bousculés trop jeunes par un monde dur.

En revanche, plusieurs biographies de *studenti* nous instruisent assez bien sur cette autre catégorie du foyer de don Bosco. Autour de 1854-1855, les *studenti* de l'Oratoire allaient en classe, soit aux cours du professeur Carlo Bonzanino, soit à ceux de don Matteo Picco. Le professeur don Matteo Picco[90] assurait des cours d'humanité et de rhétorique, les deux dernières années du cycle secondaire, auprès de l'église de la Consolata. C'était un lettré très dévoué à don Bosco. Les élèves de Carlo Bonzanino,[91] pour les trois classes de grammaire (c'est-à-dire les trois premières années du cycle secondaire), devaient se rendre via Guardinfanti. Don Bosco leur avait fixé un itinéraire «pour leur éviter de passer en des endroits dangereux pour leur âme.»[92] Ils quittaient l'Oratoire par le chemin de la Giardiniera, arrivaient au Rondò du Valdocco, prenaient des rues latérales au marché de la place Emanuele Filiberto, traversaient la via Dora Grossa et parvenaient ainsi à leur école via Guardinfanti (dénommée aussi Barbaroux). On reconnaissait ces enfants à leur sérieux tout à fait inhabituel chez des garçons de leur âge. «Ils allaient, racontera un témoin, leur livre à la main, dix ou douze enfants, bien ensemble, comme s'ils ne pensaient qu'à leurs études; ils suivaient leur chemin sans s'occuper de ce qui se passait à côté d'eux.»[93] «C'était un beau spectacle de voir comment nos élèves utilisaient ce temps (la route de l'école). On gardait toujours le livre à la main, on étudiait et on récitait la leçon; ou bien, si le temps pressait, on marchait plus vite en récitant un peu de prière.»[94] Don Bosco leur avait enseigné:

«Quand vous sortez de la maison, soyez réservés dans vos regards, vos paroles et tous vos actes. Rien n'édifie davantage que de voir un garçon qui se conduit

bien; il prouve qu'il appartient à une communauté de jeunes chrétiens bien élevés.» Et aussi: «Quand vous vous promenez, que vous allez en classe, ou que vous faites des commissions hors de l'oratoire, ne montrez pas les gens du doigt, n'éclatez pas de rire bruyamment, ne vous mettez surtout pas à jeter des cailloux ou à vous amuser à sauter les fossés ou les rigoles. Ce sont des signes de mauvaise éducation.»[95]

Dominique Savio, élève de M. Bonzanino en 1854-1855 et de don Picco en 1856-1857, observait scrupuleusement ces consignes.

«L'aller et le retour de l'école, si dangereux pour les petits campagnards qui viennent dans les grandes villes, permit à notre Dominique d'exercer vraiment sa vertu. Fidèle dans son obéissance aux ordres de ses supérieurs, il allait en classe et revenait à la maison sans regarder même d'un seul coup d'œil ni écouter ce qui ne convient pas à un garçon chrétien. S'il en voyait un qui s'arrêtait, courait, sautait, tirait des pierres, passait par des endroits défendus, il s'en éloignait aussitôt.»[96]

Francesia prétendra qu'à ce régime, les deux inséparables Giovanni Bonetti et Dominique Savio étaient encore, au bout de quatre ou cinq mois, incapables de se rendre seuls à l'école...[97]

Ces édifiantes descriptions de garçons sur la route de l'école nous dispensent peut-être de faire revivre à l'église, en classe ou sur la cour de récréation, dans leurs rapports avec leurs maîtres comme avec leurs camarades, des jeunes tels que Dominique Savio, Giovanni Bonetti, Giovanni Massaglia ou Camillo Gavio, que nous savons avoir été pieux et généreux. Ils tenaient à «sauver leurs âmes» et, pour cela, se gardaient purs de toute faute caractérisée. C'était, nous le savons, de loin le plus nécessaire pour leur maître don Bosco. Le Christ et sa mère étaient leurs modèles, les sacrements de pénitence et d'eucharistie leurs soutiens spirituels. Leur confesseur don Bosco les guidait sans peine sur un chemin qu'il disait être «de la vertu» et qui était, pour Savio tout au moins, celui «de la sainteté». Il leur refusait les mortifications afflictives, leur demandait un soin exact de leurs devoirs d'état, une piété simple et une joie naturelle que le climat affectueux de sa maison favorisait. «Ici, nous faisons consister la sainteté à vivre très joyeux», faisait dire don Bosco à Dominique Savio conversant avec son ami Gavio.[98] Ces garçons profitaient de la «bonne éducation» du Valdocco.[99]

Mais, dans la maison de don Bosco, tous n'étaient pas, on s'en doute, aussi pieux, aussi dociles et aussi sages que Rua, Savio, Gavio ou Bonetti. Quelques lettres qui ont subsisté nous révèlent les soucis

que d'autres jeunes donnaient alors au «recteur» de la «maison annexe» de l'Oratoire et comment il essayait – sans succès – de les réformer. Il est arrivé à cet éducateur exemplaire de capituler devant des natures rebelles, qui se moquaient bien des exhortations de son *Piano di Regolamento*.

Giovanni Turchi, fils de Lorenzo agriculteur à Montafia, était entré dans la maison de l'Oratoire en qualité de *studente* au mois d'octobre 1852. A sa rentrée en classe d'humanités (octobre 1855), don Bosco ne reconnut plus le garçon confiant des années précédentes. Des journaux peu catholiques lui avaient «gâté la tête», peut-être même «le cœur», jugeait-il avec amertume. «Depuis son retour de vacances, je n'en ai rien pu tirer, avouait-il à son père. Il ne veut plus entendre parler de dévotion; le matin, il n'est plus possible de le faire lever; et, quand il se lève, il ne se rend pas à l'église, il sort de la maison sans permission, en classe il ne se fait guère honneur. Le plus grave, c'est qu'il n'écoute plus mes remarques.»[100] Par retour de courrier, Turchi père morigéna son fils, mais sans résultat. Six jours après la lettre initiale, don Bosco mandait au père que son intervention, comme ce que lui-même avait trouvé à dire à Gioanni, n'avait «produit aucune impression sur lui». «A l'instant je l'ai fait venir ici dans ma chambre et je lui ai dit ce que j'ai su; il se tait, ne dit rien ou me raconte une série de mensonges. Il a lu les livres les plus mauvais, des livres interdits qui font encourir l'excommunication; et cela jusque pendant la messe et le sermon. Il me dit que demain 24 décembre il rentre chez lui; concluez ce qu'il veut faire. Pour moi je ne puis plus le garder dans cette maison. Son professeur m'a envoyé dire qu'il ne l'accepterait plus en classe s'il ne présente pas une lettre. Pourquoi? Parce qu'il étudie peu et qu'il manque souvent la classe. (...) Je regrette beaucoup de vous donner ces nouvelles, terminait don Bosco; mais je ne veux pas vous abuser. Si je puis vous être utile de quelque manière, comptez sur moi...»[101] ... Il faut pourtant croire que les choses évolvèrent, car Giovanni Turchi ne quitta définitivement la maison de l'Oratoire qu'en août 1857, c'est-à-dire au terme de ses classes secondaires.[102]

Le neveu Cesare du chanoine ami de don Bosco Pietro De Gaudenzi ne bénéficia pas de la même longanimité. La lettre que don Bosco adressa au chanoine à la suite de son renvoi en résumait bien les circonstances.

«C'est à mon grand regret que j'ai dû renvoyer chez lui votre neveu. J'ai toléré qu'il se dispensât de la salle d'étude commune; je n'ai pas relevé (*litt.*: j'ai dis-

simulé) certaines de ses manières de parler insolites dans cette maison; j'ai passé sur son éloignement des pratiques religieuses; mais, depuis qu'il a commencé de sortir la nuit avec des camarades suspects pour la passer je ne sais où, il ne m'a plus été possible de continuer. Je l'ai averti et fait avertir, mais inutilement. – Il cherchait toujours à m'éviter comme son formidable adversaire. Depuis Pâques, je n'ai pu lui adresser que deux mots, et ce fut un jour où je l'ai cueilli à table à l'improviste. Je n'ai donc pu tirer un quelconque avantage des faibles efforts que nous faisons tous ici pour le bien des jeunes du foyer (exactement: des *ricoverati*)...»[103]

L'impression idyllique que peut laisser au lecteur la biographie de Dominique Savio doit donc être tempérée et nuancée. Dix garçons furent très explicitement renvoyés du foyer de l'Oratoire entre mai 1853 et juin 1857 pour inconduite, vol, ... l'un d'eux «pour une insolence.»[104] Et don Bosco n'était pas obligé de mentionner sur son registre la cause de tous les départs. Il lui arrivait de ne pas pouvoir parler à certains des siens, tellement ils redoutaient ses observations. Sans confiance entre maître et disciple, les structures, les règlements et les exhortations servent bien peu en éducation. La véritable éducation est d'abord morale, la qualité des relations y importe beaucoup.

Les premiers ateliers du Valdocco

Entre 1853 et 1856, don Bosco ouvrit dans sa «maison annexe» plusieurs ateliers: cordonniers, tailleurs, relieurs et bientôt charpentiers. Ces initiatives étaient doublement justifiées à ses yeux. Elles répondaient d'abord à des nécessités locales: il fallait s'habiller, se chausser, voire relier des livres.[105] Mais, quand il y installait des garçons, don Bosco voulait surtout à l'origine les soustraire à des ateliers où ils entendaient à longueur de journée blasphèmes, discours anticléricaux et propos obscènes.[106] Chez don Bosco la formation de l'apprenti était la même qu'en ville. La structure de ses ateliers reproduisait celle des ateliers de la cité: maîtres, ouvriers compagnons et apprentis étaient réunis dans le même local. D'école professionnelle proprement dite, il n'était pas encore question au Valdocco. On ne pouvait alourdir les soucis financiers déjà pesants de la direction. Les ateliers devaient produire. Ils répondaient aux modestes exigences des quartiers voisins: Valdocco, Borgo Dora et Borgo San Donato, en même temps qu'à celles des habitants de la «maison annexe» de l'Oratoire. Les garçons recueillis par don Bosco acceptaient sans problèmes les pantalons, les casaques et les capotes dont l'intendance militaire se

débarrassait et que leurs tailleurs ajustaient approximativement. Les reliures carton ou demi-peau du *Giovane provveduto* n'exigeaient pas une technique très raffinée. Charpentiers et menuisiers travaillaient pour le bâtiment ou l'aménagement mobilier de la ville. Les prix étaient peu élevés, les clients traités en bienfaiteurs.

Sur les ateliers du Valdocco, deux notices, sinon écrites, au moins inspirées par don Bosco, l'une au début et l'autre à la fin de la période ici choisie, ont souligné ces dernières caractéristiques. Quand l'épidémie de choléra persistait, l'*Armonia* du 9 septembre 1854 annonça:

«Ouverture d'un atelier pour les pauvres. – Dans le but de fournir du travail à quelques pauvres garçons accueillis dans l'oratoire masculin de S. François de Sales au Valdocco sous la direction du prêtre méritant don Giovanni Bosco, un atelier de reliure a été ouvert. Les personnes, qui lui soumettraient des livres ou d'autres objets à confectionner, outre la modicité des prix, concourront au soutien d'une œuvre de bienfaisance publique. Nous recommandons chaudement cet établissement, sachant que dix-huit enfants laissés orphelins par l'épidémie de choléra y ont été reçus et que d'autres encore y seront recueillis sous peu.»[107]

Sur le même ton, en 1858, une note de couverture des *Letture cattoliche* apportait cette information:

«Avis. Dans la maison annexe à l'oratoire de S. François de Sales les ateliers suivants ont été ouverts: 1° Reliure de livres de toutes qualités. 2° Tailleurs pour vêtements civils et ecclésiastiques. 3° Cordonnerie pour toutes sortes de travaux. 4° Charpentiers et menuisiers. – Les personnes qui voudront donner du travail à ces ateliers, outre la modicité particulière des prix, auront la consolation de participer au soutien d'une œuvre de bienfaisance qui cherche à donner du pain et une profession à des jeunes pauvres et abandonnés.»[108]

Don Bosco contrôlait de près le fonctionnement de ces ateliers. Le chapitre *Maestri d'arte* du règlement de la «maison annexe» était un véritable «règlement d'atelier». Son style administratif l'opposait aux chapitres voisins. Il devait être affiché dans le local et lu aux apprentis à haute voix tous les quinze jours. Ses prescriptions nous disent fort bien ce que le directeur de l'œuvre attendait des ateliers et surtout des maîtres de métier qui en avaient la responsabilité.

«1° Les maîtres de métier sont ceux qui éduquent les jeunes à une profession dans les ateliers de la maison. Leur premier devoir est d'être ponctuellement présent en temps voulu dans leurs ateliers. – 2° Qu'ils veillent attentivement à tout ce qui touche au bien de la maison. Qu'ils se souviennent que leur devoir essentiel est d'instruire leurs apprentis et de prendre garde que le tra-

vail ne leur manque pas. Autant que possible, qu'ils gardent le silence pendant le travail; que nul ne se mette à chanter en dehors des instants de détente. Ils ne permettront pas aux jeunes d'aller faire des commissions. Eventuellement, on demandera au préfet l'autorisation nécessaire. – 3° Ils ne doivent jamais établir de contrats avec les jeunes de la maison, ni assumer pour leur compte des travaux de la profession. Ils enregistrent exactement toutes les espèces de travaux exécutés dans leur atelier. Chaque semaine ils présenteront à l'économe le compte précis des dépenses et des entrées. – 4° Ils sont strictement tenus d'empêcher l'oisiveté et tout mauvais discours. Si quelqu'un tombe dans ces vices, on devra en aviser immédiatement le Supérieur. – 5° Que chaque maître et chaque élève demeurent dans son atelier respectif; que, sauf absolue nécessité, nul ne se rende jamais dans celui d'autrui. – 6° Organiser des goûters et boire du vin sont choses interdites à l'atelier. On est là pour travailler et non pour se divertir. – 7° Le travail commencera par l'*Actiones* et l'Ave Maria; il se terminera par l'*Agimus* et l'Ave Maria. A midi et le soir, on récitera l'Angélus avant de sortir de l'atelier. – 8° Les apprentis doivent être soumis et dociles à leurs maîtres qu'ils considèrent comme leurs supérieurs; ils doivent chercher le plus possible à leur donner satisfaction et apprendre de leur mieux ce qu'ils leur enseignent. – 9° Ces articles seront lus tous les quinze jours à haute voix par le chef ou par son remplaçant; et un exemplaire sera affiché dans l'atelier.»[109]

Les associations de jeunes de la maison de l'Oratoire

Au fil des années cinquante, don Bosco a aussi structuré sa maison par la création ou le développement d'associations de jeunesse:[110] la compagnie de S. Louis, les conférences de S. Vincent de Paul, la compagnie de l'Immaculée Conception, la compagnie du Saint Sacrement et la compagnie de S. Joseph.

La compagnie de S. Louis, constituée durant la période précédente, persistait aussi bien à l'oratoire que dans la «maison annexe». La société de secours mutuel de 1850, qui en était un organe, «se transformait en conférence de S. Vincent de Paul», nous apprend don Bosco lui-même.[111]

Les origines des conférences de S. Vincent de Paul au Valdocco se sont obscurcies pour nous avec la disparition des archives de la Société de S. Vincent de Paul de Turin pendant la deuxième guerre mondiale.[112] On se rappelle les liens noués par don Bosco avec cette société dès son apparition en Piémont et à Turin. La création d'une première conférence à l'oratoire S. François de Sales a été datée de 1854.[113] Aussitôt très vivace, cette conférence se démultiplia. Pro-

bablement en conséquence de leur singularité parmi les autres conférences de la ville toutes composées d'hommes faits, elles furent déclarées «annexes» le jour de la Pentecôte (11 mai) 1856.[114] Au cours d'un rapport qu'il présenta en 1860 aux confrères de Nice, le comte Cays, président des conférences de la ville de Turin, fit état des «conférences annexes» du Valdocco.

«La ville de Turin, expliquait-il, compte dix conférences dont les œuvres vont se développant chaque jour. A ces conférences sont agrégées trois conférences composées de jeunes enfants appartenant à des familles assez peu favorisées des biens de la fortune, pour être, pour la plupart, visitées par les membres de notre Société. Ces trois petites conférences suivent le Règlement ordinaire sous la direction du pieux et charitable abbé Bosco. C'était chose embarrassante que l'article du règlement qui fait une loi de la quête dans chaque séance. Que demander pour les pauvres, à des enfants pauvres eux-mêmes? Eh bien! non seulement la quête se fait, mais chacun de ces pauvres enfants donne tout ce qu'il peut économiser même sur le nécessaire; et ce qu'ils ne peuvent donner en nature ils le donnent en affection et en dévoûment. Rien n'est plus touchant que de voir ces jeunes enfants entourer des plus tendres soins, de soins presque maternels, des enfants plus jeunes, plus faibles et plus pauvres qui leur sont confiés; ils exercent sur eux, dans tous les instants, en toute circonstance, un attentif et bienveillant patronage. Ils veillent à leur éducation aussi bien qu'à leurs besoins matériels. Ils leur apprennent à bien écrire, ils se font leurs véritables instituteurs.»[115]

Autrement dit, les membres des «conférences annexes», c'est-à-dire agrégées, du Valdocco s'occupaient des pauvres de leur âge, leurs voisins de quartier. Ils veillaient sur ces enfants, les aidaient, les éduquaient, les instruisaient et les catéchisaient.[116] En somme, ils étendaient à ces autres déshérités les services que l'oratoire S. François de Sales voulait rendre à la jeunesse. Et leur propre éducation en bénéficiait, pensait don Bosco. Rien de plus salubre pour l'âme que l'exercice de la charité active, allait enseigner la biographie de Dominique Savio.

La définition par Pie IX, le 8 décembre 1854, de la conception immaculée de Marie (*Ineffabilis Deus*) avait suscité au Valdocco un intense mouvement de dévotion. Dominique Savio, arrivé dans la maison depuis quelque cinq semaines, avait été transporté de ferveur. «Je me rappelle sa jubilation débordante lors de la définition de l'Immaculée Conception en 1854, l'année de son entrée à l'Oratoire, témoignera un jour son ancien camarade Giovanni Cagliero; comment il dansait de sainte émotion lors de cette fête solennelle quand,

à l'Oratoire et partout à Turin, on fit une illumination générale. Don Bosco nous avait autorisés à sortir, et le petit Dominique ne se sentait plus de joie devant cette pieuse manifestation populaire.»[117] Dix-huit mois après, sur son initiative croyons-nous avec don Bosco,[118] une «compagnie de l'Immaculée» fut fondée au Valdocco. Don Bosco contrôla ses statuts. Les membres, qui se dénommaient eux-mêmes «frères» dans l'un ou l'autre compte rendu de séance, voulaient honorer Marie, «observer rigoureusement le règlement de la maison» et aussi prendre soin de leurs camarades «en les avertissant charitablement et en les stimulant au bien par (leurs) paroles et, beaucoup plus, par (leur) bon exemple.»[119] Les règles de la compagnie furent lues, le 8 juin 1856, devant l'autel de Marie dans l'église S. François de Sales. La vitalité du nouveau groupe fut aussitôt manifeste. Le modèle de ses membres était Luigi Comollo, qui, depuis deux ans, concurrençait Louis de Gonzague au Valdocco. Ils voulaient être exacts en tout dans la maison, y susciter un esprit d'entraide et ne jamais perdre leur temps, affirmaient-ils lors de leur première réunion.[120] Le tonus moral de l'établissement s'accrut.

A la compagnie de l'Immaculée une compagnie du Saint Sacrement fut bientôt adjointe.[121] Elle avait pour but de développer le culte de l'eucharistie parmi les jeunes et d'exercer au service de l'autel les élèves les plus vertueux. Bongioanni, son initiateur, cherchait ainsi à constituer au Valdocco un «petit clergé», qui ajouterait à l'ampleur et à la beauté des cérémonies liturgiques de la maison.[122] Enfin, un jour viendra (1859) où une compagnie de saint Joseph, particulièrement destinée aux artisans, naîtra à son tour.[123]

De la sorte, don Bosco constituait progressivement dans la «maison annexe» de l'oratoire S. François de Sales des noyaux de ferveur, d'observance et de service mutuel. Par l'action charitable il éduquait son monde à proportion de ses plus ou moins grandes capacités. Tous étaient orientés vers autrui et assumaient à quelque degré leur propre croissance morale. Son exemple d'apôtre entièrement dévoué à sa tâche les entraînait. Et les résultats lui donneraient raison. Le procès verbal de la réunion de la compagnie de l'Immaculée tenue le 9 juin 1856 commença par énumérer les présents: «Nous, Rocchietti Giuseppe, Marcellino Luigi, Bonetti Gioanni, Vaschetti Francesco, Durando Celestino, Momo Giuseppe, Savio Domenico, Bongioanni Giuseppe, Rua Michele, Cagliero Gioanni...» Or, si l'on fait abstraction de Dominique Savio décédé en mars 1857, tous ces jeunes gens, à la seule exception, semble-t-il, de Giuseppe Momo,[124] entrèrent dans

la société de S. François de Sales en 1859-1860; et, sauf Luigi Marcellino, tous les membres de ce groupe dérivé mourront prêtres, soit dans la société salésienne, soit dans le clergé diocésain.

Les constructions de 1856

A nécessités nouvelles, nouveaux locaux. Un jour de la mi-mars 1856, le maire de Turin Giovanni Battista Notta découvrit sur son bureau une lettre lui apprenant que «le prêtre Bosco Gioanni, dans le besoin où il se trouve de faire restaurer le vieil édifice annexe à l'oratoire S. François de Sales pour lui permettre d'accueillir un plus grand nombre de jeunes abandonnés et en danger», le priait de lui accorder deux faveurs signalées: 1) prolonger le permis obtenu trois ans auparavant de terminer la partie d'immeuble située entre l'église S. François de Sales et la maison actuelle; et 2) remplacer les greniers (*solai*) de la construction précédente par des mansardes. Il épargnerait ainsi, affirmait-il, un argent indispensable aux transformations envisagées, dont le besoin était réel.[125] Don Bosco se disposait en effet à faire passer la population de son foyer de cent cinq garçons en 1855-1856 à cent quarante-trois en 1856-1857.[126] Cet accroissement de quarante pour cent exigeait des espaces supplémentaires. Entre l'église Saint François de Sales et le bâtiment de 1852, la maison Pinardi disparaîtrait comme telle; l'église et le bâtiment seraient raccordés, le bâtiment étant prolongé jusqu'à l'église; et, sur toute la longueur de l'édifice, on créerait un troisième étage mansardé.[127]

Au vrai, la décision de bâtir à nouveau avait déjà été prise par don Bosco au début de cette année 1856, quand il avait demandé au ministère de l'Intérieur un subside pour l'agrandissement de son œuvre.[128] Trois cents francs lui avaient été débloqués le 14 janvier; et il recevra mille autres francs le 9 mai.

Entre temps il s'était abouché avec un entrepreneur plus ou moins architecte du nom de Giovenale Delponte. La maison Pinardi fut promptement abattue. Vers le 26 mai, le chanoine Edoardo Rosaz apprenait que don Bosco ne pouvait accueillir chez lui le jeune cordonnier qu'il eût désiré y placer, «pour le motif qu'un morceau de la maison a été démoli pour être de nouveau reconstruit.»[129] Le nouvel immeuble fut rapidement dressé. Il fallait faire vite. Le 15 juillet, don Bosco retardait une réponse à don Stefano Pesce «pour voir à quel point en étaient les travaux de construction». Il concluait que «la maison étant toute sens dessus dessous», il ne pourrait offrir à ce di-

gne ecclésiastique «une chambre qui puisse être dite quelque peu d'ami.»[130] Cependant, dès la fin du mois, l'immeuble, qui était couvert, paraissait devoir être habitable sous peu...[131] Hélas, les entrepreneurs de don Bosco lui réservaient régulièrement de mauvaises surprises. Le 22 août, vers dix heures du matin, le plancher du quatrième niveau céda brusquement sous le poids, paraît-il, d'une poutre tombée du sommet lors des opérations de décintrage; le plancher du quatrième tomba sur celui du troisième; et ainsi de suite jusqu'à la cave de l'aile nouvelle.[132] Ce fut l'affaire d'une minute. Malfaçon de Giovenale Delponte, comme le prétendirent aussitôt les frères Carlo et Giosué Buzzetti, maçons de l'entreprise et tout dévoués à don Bosco? Peut-être! En tout cas l'entrepreneur se dépêcha de réparer l'immeuble endommagé par la catastrophe.

Cette bâtisse ne suffisait pas au zèle de don Bosco. Il méditait une école élémentaire pour les garçons de toute la zone, qui en avait grand besoin. Le 1er octobre, une circulaire signée de son nom annonçait aux Turinois qu'il la créait pour les quartiers de Borgo Dora, Santa Barbara, Piazza Paesana, Borgo San Donato, Collegno et Madonna di Campagna. Il y avait là, calculait-il, quelque trente mille habitants sans église ni école publique. Son local pourrait accueillir cent cinquante enfants.[133] Le 22 septembre précédent, le maire lui avait permis de construire un hangar (*tettoia*) dans cette intention assurément.[134] Il fut élevé courant octobre le long de la via della Giardiniera auprès de la grand-porte de l'Oratoire.[135] L'école de quartier fut prête en novembre; et le jeune Giacomo Rossi, qui, entre autres qualités appréciées par don Bosco, avait une belle voix de basse profonde et jouait convenablement du trombone, en prit la direction.

A la fin de l'année 1856, don Bosco disposait donc d'une grande maison principale et d'un vaste abri. Des galeries couraient le long du premier et du deuxième étage de l'immeuble: elles dispensaient d'y aménager des couloirs intérieurs. On distribua les salles. Au sous-sol, la cuisine et, un jour, les réfectoires; au rez-de-chaussée, les ateliers de cordonnerie, de reliure et de menuiserie, une salle de récréation et divers dépôts; au premier étage, l'atelier des tailleurs, des salles de classe, le bureau du préfet Alasonatti, une salle d'étude et un dortoir; au deuxième étage, des salles de musique vocale et instrumentale, une dépense, une infirmerie, l'appartement de Margherita Occhiena (ce n'était déjà plus qu'une dénomination, comme on le verra sous peu), de petits dortoirs, enfin une bibliothèque et la chambre de don Bosco; et, au troisième étage, que nous savons mansardé, des dortoirs et

une rangée de cellules pour les enseignants et les clercs les moins jeunes.[136]

C'était beau, mais don Bosco ne pouvait être tout à fait satisfait. L'église, dépourvue de vide sanitaire, était terriblement humide, par conséquent «vraiment insalubre pour les pauvres jeunes qui la fréquent(aient)»; en outre, l'humidité abîmait fort «les ornements destinés au culte divin.»[137] Il devra faire creuser le sol sous l'église Saint François de Sales, et ces travaux lui coûteront six mille francs. Il est vrai que ses jeunes y gagneront un réfectoire et une salle de théâtre.

Jours de fête

Bien que le «plan de règlement» n'en ait rien dit, le chant, la musique et le théâtre occupaient une place privilégiée dans la «maison annexe» de l'oratoire Saint François de Sales. On vient de le constater, la musique vocale, la musique instrumentale et le théâtre avaient droit à des salles appropriées dans la nouvelle bâtisse de don Bosco. Avec le jeu, chant, musique et théâtre coloraient, animaient et sonorisaient les fêtes, grands moments de la vie des garçons du Valdocco. Ces manifestations, toujours soigneusement préparées, disaient aux témoins le style et la qualité de l'éducation qu'ils recevaient. De trop rares récits contemporains nous permettent de regarder don Bosco parmi les siens en ces circonstances.

Le 25 mai 1856, Mgr Moreno, évêque d'Ivrea, administra le sacrement de confirmation à quelque mille quatre cents(!) personnes dans la petite église S. François de Sales. Soucieux de vraisemblance, nous supposons qu'elles se présentèrent par fournées successives. Mais la chronique n'en a rien dit. En revanche, elle nous apprend combien cette journée fut éprouvante pour l'évêque, puisque arrivé au Valdocco à 7 h. 30 après un trajet de quatre heures en voiture, il ouvrit la cérémonie vers 8 h. et n'y mit une bénédiction finale qu'après midi. L'*Armonia* s'intéressa à l'encadrement des confirmands. C'était pour elle «une consolation de voir ce saint homme de don Bosco, la simplicité évangélique sur le visage, s'affairer continuellement pour maintenir en ordre pareille foule et, tout en se démenant, conserver son calme et sa douceur; et puis son digne compagnon don Alasonatti, lui aussi tout zèle; et, avec lui, quelques membres de la société de S. Vincent, tous résolus à bien réussir la solennité; et enfin, plusieurs frères des Ecoles chrétiennes, qui veillaient sur les jeunes qu'ils avaient amenés.» La satisfaction du journal avait, il est vrai, une raison ultime un

rien surprenante a nos yeux. Le rédacteur observait à la suite de son énumération: «Autant d'indices rassurants sur le maintien de la foi catholique en Piémont en dépit de tous les assauts protestants.»[138] Peut-être après tout!

Une semaine passait, et, le dimanche 1er juin, les jeunes de l'oratoire Saint François de Sales étaient à Susa pour solenniser la clôture du mois de Marie. Le correspondant local de l'*Armonia* ne manqua pas d'en faire de grands éloges:

«... Je veux vous parler de la musique belle et pieuse chantée pendant les cérémonies de ce jour par les jeunes élèves de l'oratoire S. François de Sales, celui de cet homme apostolique qu'est don Bosco (...) Un musicien laïc qui se tient à l'église avec piété et respect, c'est un phénomène extraordinaire», remarquait-il ironiquement. Aussi, le recueillement des jeunes musiciens de l'Oratoire et le cœur qu'ils avaient apporté dans leurs chants l'avaient-ils grandement émerveillé et édifié. «Je désirerais que cette forme de l'éducation de la jeunesse, si admirablement pratiquée par l'excellent D. Bosco, soit plus connue et mieux pratiquée...», concluait-il.[139]

La troisième relation de fête se réduisait au programme de celle de saint Louis de Gonzague à l'oratoire S. François de Sales, le 29 juin suivant, tel que don Bosco l'avait transmis à la rédaction du même journal. Malgré son schématisme, il nous signifie comment les fêtes religieuses étaient conçues dans sa maison au temps du foyer de jeunesse. Au cours de la matinée, messe et possibilité de s'approcher des sacrements; à 9 h., récréation; à 10 h., messe solennelle. L'après-midi, à 3 h., vêpres solennelles, panégyrique, procession et bénédiction du très saint sacrement; à 5 h., loterie pour les adultes; à 6 h., loterie pour tous; et, à 7 h., concert de musique et autres divertissements.[140] Les cérémonies d'église occupaient donc une large part de la journée; la solennisation de la messe et des vêpres eût été impensable sans un ordinaire de la messe (Kyrie, Gloria, Sanctus, Agnus Dei) et des motets à plusieurs voix; dans la soirée, le concert tenait lieu de spectacle; enfin, le quartier était associé à la fête; car, même si la population de la maison n'était pas entièrement «jeune», la «loterie pour les adultes» de 17 h. supposait la présence des gens des faubourgs voisins.

Nous disposons enfin d'une relation de fête de saint François de Sales, patron de la maison et de toute l'œuvre du Valdocco. La rédaction de l'*Armonia* eut la bonne idée de décrire longuement la Saint-François de Sales de 1858.[141] Le 29 janvier, désigné par la liturgie, étant ouvrable, la fête avait été reportée au dimanche suivant, 31 jan-

vier. Rien ne manqua aux festivités: offices pieux, brillants et sonores, présence d'un évêque, baptême solennel d'un adulte, distribution de récompenses, musique d'orchestre, chant choral, spectacle théâtral à grands effets. Le journaliste racontait. «Il y eut le matin communion générale, à laquelle participèrent plus de quatre cents enfants, le visage radieux de sainte joie.» «Puis ce fut la messe solennelle chantée par le professeur Ramello. La musique de l'orchestre était tout entière composée d'enfants, soit *studenti*, soit artisans, bons exécutants en général, quelques-uns excellents. Qui est accoutumé à la turbulence et à l'extrême mobilité des garçons eût été surpris par le spectacle du recueillement et de la dévotion de cette église comble, et cela sans beaucoup d'assistants (comprenez: surveillants). Il en allait pourtant ainsi, la présence virtuelle de leur cher directeur suffisait à tenir tranquille toute cette jeunesse. L'après-dîner fut égayé par un concert varié de l'orchestre agrémenté par les honnêtes divertissements de toute cette foule pleine de vie. Après les vêpres, Mgr Balma procéda au baptême d'un adulte maure, qui doit à ses parrain et marraine, le comte et la comtesse de Clavesana, son double rachat spirituel et temporel. [142] La bénédiction du très saint sacrement termina la cérémonie religieuse. Puis on passa à une distribution de prix, présidée elle aussi par le digne prélat. Les récompensés, soit *studenti*, soit artisans, ne devaient pas leurs prix à leurs supérieurs, mais au vote libre et consciencieux de leurs camarades. En intermèdes, la musique apportait sa note joyeuse. Un chant populaire: *La douleur des Romains au départ de Pie VII*, très bien exécuté par le jeune Carlo Tomatis avec un chœur de plus de vingt chanteurs, clôtura la distribution.» «Restait une pièce de théâtre, un drame intitulé *Baldini*, très beau sujet moral et éducatif. Un noble cœur, que les mauvais conseils d'un camarade ont dévoyé, finit par devenir chef de brigands. Mais le souvenir de sa mère, qui lui est opportunément rappelé, le ramène à l'honneur et à la vertu. La salle longue et spacieuse qui sert d'étude avait été prestement convertie en théâtre. Les jeunes acteurs s'acquittèrent tous très bien de leurs rôles; la sympathie et les applaudissements du public allèrent surtout au signor Fusero, qui a été élève de la maison. A la suite du drame le rideau fut relevé et l'on vit sur la scène une tombe et un jeune qui déposait sur elle une guirlande de fleurs. Peu à peu une ombre vêtue de blanc, un flambeau à la main, apparut derrière la tombe, et un chant funèbre reprocha au jeune fils la vanité de ses fleurs et la stérilité de ses larmes.» «De la sorte, concluait avec justesse l'auteur de l'article, mêlant l'utile à l'agréable avec infiniment de

sagesse et un amour paternel, l'excellent et révérend don Bosco sut, en l'espace d'une journée, sanctifier et réjouir une foule de jeunes qu'il aime comme ses fils et dont il est lui-même aimé tel un père.»

C'était bien vu. L'intention éducative de don Bosco, ici suffisamment dégagée, avait inspiré toute cette journée de fête, de la communion du matin au drame de la soirée. Il tenait à ce que, simultanément, la musique et le spectacle réjouissent et améliorent les cœurs de ses jeunes. A son estime, le caractère moralisateur des chants et des pièces théâtrales convenait parfaitement à leurs âmes simples. Pour don Bosco, la Saint-François de Sales de 1858 avait été réussie.

Une «maison annexe» bien structurée

Quand, le 1er mars 1857, Dominique Savio avait salué pour la dernière fois ses camarades avant de partir mourir à Mondonio, le foyer de jeunesse, que don Bosco appelait la «maison annexe de l'oratoire S. François de Sales», était pourvu d'une structure tout à fait suffisante. La maison de l'oratoire, destinée à servir de modèle aux «maisons» salésiennes de l'avenir, constituait par là un instrument efficace d'éducation et même de sanctification. Le règlement, sur lequel don Bosco avait peiné, était connu et appliqué; les principales charges qu'il avait modelées étaient exercées; les règles de savoir-vivre chrétien de ce document contribuaient à la formation morale et sociale des jeunes. Dans l'œuvre, les sacrements étaient en honneur; plusieurs associations graduées, vrais noyaux de ferveur, aidaient l'autorité dans son travail d'éducation; la musique, le chant, le théâtre et la fête réjouissaient et transfiguraient les âmes. Le foyer de don Bosco ne permettait donc pas seulement à des garçons de suivre des cours à l'école, ou bien de travailler en s'initiant à un métier, soit sur place, soit en ville. Avec un peu de bonne volonté, au bout de quelque temps, ils sortaient transformés de la maison de don Bosco. A celui-ci, sa réussite avec Dominique Savio semblait telle qu'il se disposait à offrir la biographie de ce garçon de quinze ans en exemple à tous ses jeunes et à beaucoup d'autres. Malgré la loi des couvents, son projet de société apostolique aboutirait peut-être.

Notes

1. Après l'archevêque Fransoni.
2. «Notizie ultime», *Armonia*, 17 octobre 1854, p. 576.

3. Voir, *ci-dessus*, chap. VIII.

4. Le comportement du ministre Rattazzi en 1854 d'après R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. II: *1842-1854*, p. 787-788.

5. *Atti del Parlamento Subalpino*, Camera, 8 mars 1854, p. 550.

6. Résumé des tractations autour de Collegno en juillet-août 1854, dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III: *1854-1861*, p. 105, n. 388.

7. Informations réunies dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 104.

8. Lettre reproduite dans E. Spina, *Giornalismo cattolico e liberale in Piemonte (1848-1852)*, Turin, Studi e Ricerche, 1961, p.199.

9. Protestation de l'archevêque Fransoni, 25 août 1854, éditée dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte*, IV, p. 385-386.

10. P.C. Boggio, *La Chiesa e lo Stato in Piemonte*, Turin, 1854, p. LXI et sv.

11. *Atti del Parlamento Subalpino*, Documenti, 1853-1854, p. 1642.

12. *Atti del Parlamento Subalpino*, Documenti, 1853-1854, p. 1647.

13. Correspondance de Domenico Buffa, le 24 octobre et le 14 décembre 1854, citée dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. II, p. 795.

14. *Armonia*, 5 janvier 1855, n. 4, Supplément.

15. Cette Adresse des évêques a été reproduite dans G. D'Amelio, *Stato e Chiesa. La legislazione ecclesiastica fino al 1867*, Milan, Giuffrè, 1961, p. 71-77.

16. Voir plus haut, chap. X, la lettre que don Bosco lui avait adressée le 5 janvier 1854.

17. Discours reproduit in-extenso dans G. D'Amelio, *Stato e Chiesa...*, p. 77-85. Le dialogue final entre le député, le président de l'assemblée et l'un ou l'autre interrupteur qui voulait faire retirer le propos malsonnant, est significatif de la tension de la chambre et du public des tribunes.

18. Allocution consistoriale de Pie IX, 22 janvier 1855; dans la *Civiltà cattolica*, II ème série, vol. IX, 1855, p. 577.

19. M. Castelli à D. Buffa, 23 octobre 1854, d'après le *Carteggio Castelli-Buffa*, p. 273, cité par R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. II, p. 798.

20. Formules tirées d'une lettre de Victor-Emmanuel à La Marmora, décembre 1854, d'après *Le lettere di Vittorio Emanuele II*, raccolte da Francesco Cognasso, Turin, 1966, I, p. 423.

21. Même lettre à la Marmora, citée *ibidem*.

22. Déroulement de l'affaire dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 54-61.

23. Nous ne disposons pas aujourd'hui des lettres écrites alors par don Bosco au roi Victor-Emmanuel. Le document le moins contestable sur cet épisode est pour nous une lettre datée du 7 juin 1855, qu'il adressa à un prêtre portugais qui l'avait aidé à Turin. Il y attribue à «une personne inspirée de Dieu et vraiment courageuse» les prédictions de la mort prochaine des deux reines et du frère du roi (G. Bosco à Daniele Rademacher, Turin, 7 juin 1855; *Epistolario* Motto I, p. 257). Il y a tout lieu de croire que la «personne inspirée» était lui-même.

24. P. Enria, ms «Enria Pietro Giuseppe nato...», p. 13; éd. dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 500.

25. *I Beni della Chiesa, come si rubino e quali sono le conseguenze*, con breve appendice sulla vicende particolari del Piemonte, *Letture cattoliche*, ann. III, fasc. 3° et 4°, 10 et 25 avril, Turin, Ridotta, 1855, 84 p.

26. D'après un témoignage d'origine non repérée inséré sur le tard (après les *Documenti* qui l'ignorent) en MB V, 178/10-15.

27. *Armonia*, 13 janvier 1855.

28. Elle était née le 5 juin 1822.

29. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte*, IV, p. 197.

30. «Je ne veux pas dire que Dieu ait fait mourir toutes ces bonnes personnes en raison de cette loi: mais beaucoup l'ont dit et le disent encore, et l'on en venait à dire que Dieu voulait rappeler à lui les bons pour punir correctement les méchants» (*Il Galantuomo... per l'anno 1856*, Turin, 1855, p. 46).

31. Résumé des débats dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 119-120.

32. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 23 février 1855; *Epistolario* Motto I, p. 248.

33. D'après la lettre citée *supra*, n. 23, c'était un mois avant la signature de la loi, le 29 mai.

34. D'après don Bosco, lettre citée *supra*, n. 23.

35. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 126-127.

36. Massimo d'Azeglio à Victor-Emmanuel, Turin, 29 avril 1855, dans *Lettere di Massimo d'Azeglio à Carlo di Persano*, Turin, 1878, p. 84; lettre recopiée par T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte*, IV, p. 207.

37. Le texte de la loi du 29 mai 1855 et du décret royal du même jour dans G. D'Amelio, *Stato e Chiesa*, cit., p. 100-106.

38. G. Bosco à D. Rademacher, Turin, 7 juin 1855. Voir *supra*, n. 23.

39. Version italienne de l'allocution du pape le 26 juillet (d'après l'*Armonia*, 1855, p. 665) dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte*, IV, p. 228-230. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 137, n. 523, a reproduit l'essentiel de la condamnation.

40. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 137, n. 523.

41. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 23 février 1855; *Epistolario* Motto I, p. 248.

42. Sur Vittorio Alasonatti, G.B. Francesia, *Sac. Vittorio Alasonatti*, San Benigno Canavese, 1893, 100 p. (trad. fr. *Don Victor Alasonatti, premier préfet de la Pieuse société salésienne*. Esquisse biographique, Marseille, imprimerie et librairie de l'Œuvre de don Bosco, 1893, 114 p.); E. Ceria, *Profili dei Capitolari salesiani*, Colle Don Bosco, 1951, p. 55-67.

43. La tradition transmise par don Lemoyne (MB V, 70/27), qui fixe au 14 août 1854 l'arrivée de don Alasonatti au Valdocco, est trop précise. Il doit s'agir de sa visite préliminaire. Il semble préférable de s'en tenir au récit de Francesia, que nous répétons ici.

44. Il était né en 1812.

45. Mais nous ignorons son argumentation beaucoup plus qu'on imagine aujourd'hui à partir d'une pièce «écrite». Je ne crois guère à l'authenticité du fragment de «lettre de don Bosco à V. Alasonatti», que don Motto a introduit dans son *Epistolario* (I, p. 181). A cet endroit l'éditeur a en effet recopié un passage de la biographie citée de Francesia (p. 25-26), que le narrateur avait introduit par un: «Don Bosco lui écrivit» très problématique. La «lettre» en question, que le destinataire n'avait pas conservée – ce qui, dans son cas, était extraordinaire – était certainement fictive.

46. D'après G.B. Francesia, *Sac. Vittorio Alasonatti*, § X. On peut voir aussi une image de lui dans le *Dizionario biografico dei Salesiani*, p. 11.

47. D'après G.B. Francesia, *Sac. Vittorio Alasonatti*, § III.

48. G.B. Francesia, *Sac. Vittorio Alasonatti*, § VI.

49. G.B. Francesia, *Sac. Vittorio Alasonatti*, § X.

50. Voir l'article détaillé: «Ravvedimento dei seguaci del Grignaschi», *Armonia*, 1er février 1856.

51. G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico...*, 1859, chap. VIII, p. 38.

52. Information ajoutée, même chapitre, dans les éditions postérieures.

53. Le *Regolamento della casa annessa* n'a jamais été sérieusement étudié. Ses brouillons ou états successifs, réunis en ACS 026, ont été reproduits en FdB 1958-1960.

54. Il ne subsiste que six pages (1-4, 9-10) sur les dix du document primitif. Les trouver en FdB 1958 C9-D2. De la sorte, avec les pages 5-8, les chapitres 7 et 8 du corps de la pièce, ainsi que l'introduction probable et le début du premier chapitre de son appendice, ont disparu. Mais, à la p. 2, une liste des charges et le fragment conservé dudit appendice permettent de reconstituer l'ossature de l'ensemble.

55. La pièce étant amputée, on peut seulement conjecturer que l'*Appendice* comportait une introduction sur l'«Acceptation».

56. Je me fonde ici sur la pièce qui a pour *initium*: «Parte IIa. Disciplina della casa», reproduite en FdB 1958 E2 à 1959 A3, 14 p., d'un copiste non identifié, avec de nombreuses corrections de don Bosco. Aux sept chapitres de cette deuxième partie, don Bosco avait ajouté de sa main la note conclusive: *Tre mali sommamente da fuggirsi*. Et une nouvelle rédaction du chapitre *Servitù*, désormais divisé en trois paragraphes: cuoco, cameriere, portinaio, suivait immédiatement. — Le terme italien: *cameriere*, littéralement «valet de chambre», est rendu ici par l'insolite «camérier». On pourrait préférer: «domestique».

57. Opinion plausible de don Lemoyne en MB IV, 660.

58. Cahier manuscrit, copiste non identifié, sans retouches de don Bosco, 29 pages numérotées, daté de «1852» sur sa couverture, reproduit en FdB 1960 B4-D9. Caractéristiques: le chapitre *Rettore* n'a qu'un unique article, l'élément conclusif: *Tre mali* est encore seul. Le chercheur remarquera que cette pièce rapidement périmée fut utilisée par don Bosco pour préparer ensuite une version du règlement postérieure à 1860. Voir FdB 1958 D3-E2.

59. Document cité, p. 13-14. Remarquer le pluriel *maestri*, qui suppose plus d'un métier.

60. Le manuscrit préparatoire annoté avait 34 pages, reproduites en FdB 1959 A4-D3. Ses caractéristiques: au chapitre *Rettore*, l'article unique est doublé en marge de la main de don Bosco; à l'avertissement final: *Tre mali*, fait suite une deuxième série d'avertissements: *Cose proibite nella casa*, toute entière de la main de don Bosco, elle aussi. — La version calligraphiée (37 pages, reproduites en FdB 1959 D4 à 1960 B3) reprenait le manuscrit préparatoire avec ses corrections. Elle ne fut pas retouchée par don Bosco.

61. Apparemment c'est aussi la pièce que don Lemoyne a recopiée en MB IV, 735-755.

62. Sur les premières implantations scolaires de la «maison annexe», voir P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 232-234.

63. Voir, *ci-dessus*, chap. VIII.

64. Ces lignes en MB IV, 755. On remarquera que le complément circonstantiel: *con rigore* du titre ne figurait pas dans la version d'origine de don Bosco (voir, *ci-dessus*, n. 60).

65. «Il ne perdait jamais de vue (les artisans travaillant à l'extérieur). Il allait fréquemment demander de leurs nouvelles à leurs patrons; et il le faisait avec un intérêt si charitable que plus d'un, peu sensible aux attraits de la religion, finissait par se sentir ému» (G.B. Francesia, *Sac. Vittorio Alasonatti*, § XII.)

66. Deuxième partie, chap. I, art. 4.

67. *Appendice per gli studenti*, chap. I, art. 3.

68. Deuxième partie, chap. V, art. 1.

69. *Ibidem*, art. 2. Un chercheur nous apprendra peut-être un jour où don Bosco avait puisé cette règle sur le dandinement, que l'on croirait tirée d'un traité des convenances pour jeunes personnes.

70. *Ibidem*, art. 3.

71. *Ibidem*, art. 3, suite.

72. *Ibidem*, art. 4-20. Une page de traité de politesse.

73. *Appendice per gli studenti*, chap. II; et deuxième partie, chap. II.

74. Deuxième partie, chap. II, art. 3.

75. Deuxième partie, chap. II, art. 6.

76. Deuxième partie, chap. II, art. 7.

77. Deuxième partie, chap. IV: *Contegno verso i compagni*.

78. Deuxième partie, chap. III: *Contegno verso i Superiori*.

79. Deuxième partie, chap. IV, art. 1.

80. «Colui che con parole, discorsi, azioni, desse scandalo, non è un amico, è un assassino dell'anima» (deuxième partie, chap. IV, art. 2).

81. Deuxième partie, chap. IV, art. 6.

82. Deuxième partie, chap. IV, art. 3.

83. Deuxième partie, chap. IV, art. 5.

84. *La bestemmia*. Avvertenze al popolo, *Letture cattoliche*, ann. IV, fasc. 2 (avril), Turin, G.B. Paravia, 1856, 96 p.

85. J'utilise ici les calculs de don Stella à partir des registres nominatifs pour les années 1854-1855, 1855-1856 et 1856-1857. (P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 195, n. 29.)

86. On lit incidemment dans la biographie de don Alasonatti: «En été, l'infatigable préfet devait rompre avec le sommeil dès quatre heures, car plusieurs artisans commençaient de travailler une heure après...» (G.B. Francesia, *Sac. Vittorio Alasonatti*, § XII).

87. P. Enria, ms «Enria Pietro Giuseppe nato...», p. 21-22; éd. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 504.

88. P. Enria, ms «Enria Pietro Giuseppe nato...», p. 18-19; éd. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 503.

89. P. Enria, ms «Enria Pietro Giuseppe nato...», p. 20-21; éd. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 503-504.

90. Le professeur don Matteo Picco (1812-1880) sera directeur des études du Valdocco en 1862-1863 et, en 1864, nommé professeur de rhétorique pour les séminaristes. D'après F. Motto, *Epistolario* Motto I, p. 256, note à la ligne 6.

91. Le *cavaliere* Carlo Giuseppe Bonzanino, autorisé depuis 1837 par le magistrat de la Réforme à ouvrir un cours inférieur de latinité, était professeur de gymnase inférieur 20, via Guardinfanti. Il mourut à Turin en 1888. D'après F. Motto, *Epistolario* Motto I, p. 210, note à la ligne 2.

92. D'après l'un des élèves concernés, G.B. Piano, ad 40um, Procès ordinaire de béatification et de canonisation de Dominique Savio, *Summarium*, Rome, 1911, p. 118.

93. G.B. Francesia, *Don Francesco Provera, sac. salesiano*. Cenni biografici, S. Benigno Canavese, 1895, p. 41.

94. G.B. Francesia, *D. Giovanni Bonetti, sac. salesiano*, S. Benigno Canavese, 1894, p. 24.

95. *Piano di Regolamento della casa annessa*, deuxième partie, chap. VII, art. 2-3.

96. G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico...* 1859, p. 47.

97. G.B. Francesia, *D. Giovanni Bonetti...*, cit., p. 24.

98. G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico...*, 1859, p. 86.

99. En 1855, don Bosco illustra quelques-unes de ses idées sur ce point dans un petit livre justement intitulé: *La forza della buona educazione*. Curioso episodio contemporaneo, *Letture cattoliche*, ann. III, fasc. 17-18 (10 et 25 novembre) Turin, G.B. Paravia, 1855, 112 p., dont le héros, Pietro, ouvrier dans une fabrique d'allumettes, fréquentait, disait-il, l'oratoire S. François de Sales.

100. G. Bosco à Lorenzo Turchi, Turin, 17 décembre 1855; *Epistolario* Motto I, p. 276.

101. G. Bosco, à L. Turchi, Turin, 23 décembre 1855; *Epistolario* Motto I, p. 279.

102. D'après une note de F. Motto, in *Epistolario* Motto I, p. 277.

103. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 5 juin 1857; *Epistolario* Motto I, p. 324. De fait, on lit à la date de mai 1857 et de la main de don Bosco auprès du nom De Gaudenzi Cesare sur le registre intitulé: «Voto complessivo mensile intorno alla condotta morale-religiosa-scolastica...», ACS, 132, Turin-Oratoire, 7: «fu licenziato dalla casa».

104. D'après le cahier cité, note précédente. Voir les pages de ce cahier reproduites dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 253-256.

105. On pourra voir, sur les premiers ateliers de don Bosco: «La fondazione dei primi laboratori», dans l'article de L. Pazzaglia, «Apprendistato e istruzione degli artigiani a Valdocco (1846-1886)», in *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, dir. F. Traniello, Turin, SEI, 1987, p. 20-29. — Question particulière, l'anecdote sur l'origine de l'atelier de reliure, racontée — d'après le mémorialiste — par don Bosco en novembre 1878, a été primitivement insérée dans G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, feuillet XII, 46 (voir FdB 811 C4-5); puis, de là, à travers les *Documenti* IV, 159, a été versée en MB V, 34/1 à 36/4. L'initiation du premier relieur par don Bosco aidé par sa mère y est décrite avec beaucoup de détails; mais, comme un peu toutes les anecdotes des MB, il serait bien hasardé de la prendre tout entière à la lettre.

106. Considérations de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 243-249, dont plusieurs phrases ont été traduites ici.

107. «Aprimento di un laboratorio a benefizio di poveri», *Armonia*, 9 septembre 1854.

108. Page de couverture de C. Arvisenet, *La guida della gioventù nelle vie della salute* (*Letture cattoliche*, ann. VI, fasc. VII, septembre), Turin, G.B. Paravia, 1858.

109. *Piano di regolamento per la casa annessa...*, dernière rédaction des années cinquante, première partie, chap. IX. Voir MB IV, 744-745. Les corrections et amplifications par don Bosco de la version antérieure montrent combien il tenait à ces prescriptions.

110. Sur les associations de jeunes au Valdocco entre 1853 et 1858, quelques notes de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 263-266.

111. MO 234/62-63.

112. Don Lemoyne les avait consultées (voir MB IV, 70) pour son récit documenté de MB V, 468/5 à 477/11.

113. Voir MB V, 476/29-30.

114. Selon le récit de don Lemoyne en MB V, 473/11-13.

115. Rapport de l'assemblée générale de la conférence niçoise tenue le 16 février 1860; reproduit dans la brochure *Noces d'or de la Société de St-Vincent-de-Paul à Nice, 1844-1894*, Nice, impr. du Patronage Saint-Pierre, 1894, p. 36.

116. C'est ce qui ressort aussi de l'historique: Società di S. Vincenzo de' Paoli. Conferenza annessa di S. Francesco di Sales, tel qu'il a été reproduit en MB V, 475-477.

117. G. Cagliero, Procès apostolique de béatification et de canonisation de Dominique Savio, ad 22um; in *Positio super virtutibus*, Rome, 1926, p. 135. Sur le 8 décembre 1854 dans la vie de l'enfant, voir G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico...*, 1859, p. 38-39.

118. Giuseppe Bongioanni reléguait Dominique à la quatrième place parmi les membres fondateurs: «... Fu egli uno dei fondatori della Società dell'Immacolata Concezione, il quarto, e accettò la proposta con somma gioia...» (G. Bongioanni à G. Bosco, s. d., lettre reproduite dans la *Positio super virtutibus* citée de Dominique Savio, p. 480.)

119. D'après le projet de Dominique Savio le 8 juin 1856, tel que don Bosco l'a transmis dans la *Vita del giovanetto Savio Domenico...*, 1859, p. 76-77; texte qui, toutefois, semble avoir été inspiré au biographe par le formulaire de statuts de la compagnie approuvé le 9 juin. Voir cette pièce en ACS 3233 (FdB 1868 E2-10); éd. MB V, 479-482.

120. D'après le document cité à la note précédente et la *Vita del giovanetto Savio Domenico...*, p. 78-81. Mêmes orientations dans les procès verbaux de réunions du 28 août et du 4 septembre 1856, reproduits en FdB 1869 A7-9, et édités dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 480-481.

121. A la fin de 1857, semble-t-il.

122. Sur le sens de cette compagnie en 1857-1858, voir un feuillet autographe de don Bosco, qui commence: «Ecco i principali articoli del regolamento di questa compagnia...» qui a été reproduit en FdB 1869 E4-5. Mais ce ne sont que les sept premiers points du texte édité en MB V, 759-760. Les articles 8-11 du texte édité ne figuraient pas sur l'autographe, quoi qu'en ait dit don Lemoyne en MB V, 759/19-20. — Don Bosco a écrit quelques mots sur la compagnie du Saint Sacrement dans une note sur Bongioanni, *Vita del giovanetto Savio Domenico...*, chap. XVII, 5ème (1878) et 6ème (1880) éditions.

123. Le règlement primitif de la compagnie de saint Joseph (en ACS 3233) a été reproduit en FdB 1869 B2-6. Noter qu'en MB VI, 194-197 on lit, non pas le règlement primitif de Giovanni Bonetti, mais ce qu'il était devenu vingt ans après et tel qu'on peut aussi le retrouver en FdB 1869.

124. A la différence du Giuseppe Momo de 1856, le Momo de 1860 était dénommé Gabriele. Etait-ce le même personnage?

125. G. Bosco à G.B. Notta, Turin, 15 mars 1856; *Epistolario* Motto I, p. 285.

126. Calculs déjà utilisés de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 195.

127. Schémas et explications de A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto Don Bosco. Itinerari storico-geografici e spirituali*, Leumann, Elle Di Ci, 1988, p. 218-220.

128. Lettre perdue de don Bosco au ministre de l'Intérieur 8 janvier 1856, signalée dans *Epistolario* Motto I, p. 281. Sur les crédits versés, voir ACS 38, Turin Oratoire.

129. G. Bosco à E. Rosaz, Turin, 26 mai 1856; *Epistolario* Motto I, p. 290.

130. G. Bosco à S. Pesce, Turin, 15 juillet 1856; *Epistolario* Motto I, p. 293.

131. Récit par Giovanni Bonetti de la construction et de l'accident du 22 août, dans la *Storia dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, deuxième partie, chap. IX, in *Bollettino salesiano*, mars 1883, p. 47. Ce récit a été reporté en MB V, 521-524.

132. L'explication par la chute d'une poutre, ignorée de la *Storia dell'Oratorio*, n'apparaît pour nous que dans une note marginale manuscrite des *Documenti* V, 163. C'est de là qu'elle est entrée en MB V, 521/8-12. La croira qui voudra après avoir lu dans la *Storia* de Bonetti: «... Oramai il suo lavoro era compiuto, quando, non si sa il perché, la volta di quel piano si apre e cade sulla volta sottostante...»

133. G. Bosco, circulaire, 1er octobre 1856; *Epistolario* Motto I, p. 304.

134. L'autorisation en ACS 38, Turin, Oratoire. Voir *Epistolario* Motto I, p. 302.

135. Voir le schéma d'A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto Don Bosco...*, p. 212.

136. Cette localisation dans A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto Don Bosco...*, p. 219.

137. G. Bosco au président des Opere Pie S. Paolo, Turin, 15 octobre 1858; *Epistolario* Motto I, p. 363-364.

138. Article «Il sacramento della cresima», *Armonia*, 1er juin 1856.

139. «Notizie religiose», *Armonia*, 8 juin 1856.

140. «Festa di S. Luigi all'Oratorio di S. Francesco di Sales», *Armonia*, 29 juin 1856.

141. «Festa all'Oratorio di S. Francesco di Sales», *Armonia*, 4 février 1858.

142. C'était apparemment un esclave racheté.

Chapitre XII.

Un historien populaire

La publication de la *Storia d'Italia*

En 1855 et 1856, don Bosco diffusa des publications religieuses d'une certaine importance. On découvre, dans les *Letture cattoliche* de 1855, une réduction de sa *Storia sacra* de 1847.[1] Au cours de l'année suivante, il lança un livre de dévotion pour adultes: «La Clef du Paradis dans la main du catholique qui pratique ses devoirs de bon chrétien», qui, avec successivement un «Condensé de ce qu'un chrétien doit savoir, croire et pratiquer» (p. 5-29), des «Exercices particuliers de piété chrétienne», allant des prières du matin à la neuvaine préparatoire à Noël (p 29-171), une note sur les «Fondements de la religion catholique» (p. 171-180) et un petit choix de cantiques (p. 180-190), tenait, comme le *Giovane provveduto* des enfants, du catéchisme élémentaire et du manuel de prières et de chants d'église.[2]

Il se risquait aussi à publier une histoire profane, destinée, selon ses admirateurs, à prendre une place éminente dans ses écrits.[3] Le 7 septembre 1856, don Bosco expédiait au cardinal Antonelli deux petits in-octavo qu'il présentait ainsi:

«La bonté que vous avez montrée envers moi et les jeunes que la Divine Providence m'a confiés me fait espérer que vous voudrez bien accueillir l'humble prière que voici. – J'ai compilé un cours d'Histoire d'Italie racontée à la jeunesse, et je me permets d'en offrir humblement un exemplaire à Votre Eminence en la priant de bien vouloir l'agréer en très faible signe de ma gratitude envers Elle. – En même temps j'oserais vous prier, si vous le jugez à propos, de transmettre à Sa Sainteté l'exemplaire ci-joint. – Telles sont les deux faveurs que j'espère obtenir de votre bienveillance notoire et si souvent vérifiée...»[4]

L'«Histoire d'Italie racontée à la jeunesse de ses premiers habitants jusqu'à nos jours, pourvue d'une carte géographique», par le

prêtre Giovanni Bosco,[5] bien que datée de 1855, ne sortit en effet des presses Paravia que vers la fin du mois d'août de l'année suivante. La narration s'arrêtait au 30 mars 1856![6] Et don Bosco s'empressa de soumettre deux exemplaires reliés de sa nouvelle œuvre aux personnages dont le jugement lui importait par-dessus tout. Cette histoire ne devait-elle pas démontrer que la religion catholique de l'Eglise de Rome avait, contrairement aux préjugés répandus à plaisir sur son obscurantisme et son mépris de la cause italienne, constitué la principale ossature et fait l'honneur de la péninsule? Il la destinait aux esprits simples. Pour la composer, il avait voulu choisir dans une mer d'événements, d'anecdotes et de traits plus ou moins saillants, les éléments propres à enrichir la culture des jeunes lecteurs,[7] telle qu'il la comprenait. Comme dans sa *Storia sacra* et sa *Storia ecclesiastica*, la moisson était présentée en un langage presque familier, à l'aide d'un vocabulaire réduit, pour l'excellente raison que «les livres doivent être adaptés à l'intelligence de ceux à qui l'on parle, de même que les aliments doivent être accordés à la complexion de chaque individu.»[8] Peut-être pensait-il à saint Paul aux Corinthiens, quand il leur proposait du lait à boire, non pas une nourriture solide qu'ils n'auraient pas «supportée.»[9]

Ce gros ouvrage avait été certainement entrepris dès 1852, à la suite du *Cattolico istruito* alors apparemment terminé.[10] Don Cafasso avait, non pas, comme on dit souvent, décidé, mais encouragé don Bosco à l'écrire de préférence à une méthode pour confesser la jeunesse, qui, elle, ne vit jamais le jour.[11] Le livre était resté sur le métier pendant quelque quatre années. En décembre 1855, quand l'impression chez Paravia avait déjà commencé – ce qui doit expliquer la date inscrite sur la page de frontispice – don Bosco en était encore à espérer achever bientôt la rédaction des derniers cahiers du manuscrit «jusqu'à nos jours.»[12] Une cinquantaine de mois! Jamais don Bosco ne s'appesantit aussi longtemps sur un ouvrage particulier.

Les matériaux de la *Storia d'Italia*

Notre saint ne s'était pourtant pas – avec raison – livré à de laborieuses enquêtes dans les bibliothèques publiques et, moins encore, dans les dépôts d'archives. Sa bibliographie était restreinte, plus même que l'introduction du livre ne le laissait entendre. Il y cherchait à rassurer le lecteur sur la solidité de son édifice. Bien que m'adressant à la jeunesse, affirmait-il, «je puis cependant prévenir le lecteur que je

n'ai pas écrit une phrase sans la confronter avec les auteurs les plus accrédités, contemporains si possible. Je n'ai pas non plus épargné ma peine à lire les écrivains modernes sur les affaires d'Italie, en empruntant à chacun ce qui m'a paru convenir à mon dessein.»[13]

Don Bosco distinguait à l'origine de son livre deux catégories de matériaux: les *accreditati autori*, si possible contemporains des événements, par conséquent les mémorialistes, annalistes et analogues; et les *moderni scrittori*, c'est-à-dire les rédacteurs récents d'histoires d'Italie. A le lire, il avait *confronté* les éléments de son travail avec les premiers et *emprunté* à sa convenance dans les seconds la matière de ses récits. C'était, à condition de le bien entendre, exact.

Pour l'historien d'Italie d'alors, à la suite des anciens classiques Plutarque, Tite Live, César, Salluste, etc., les *accreditati autori* avaient été réunis au siècle précédent dans les *Rerum italicarum scriptores* du très illustre Lodovico Antonio Muratori (1672-1750). Cet immense recueil rassemblait des chroniques allant de 500 après Jésus Christ jusqu'à l'époque de la Renaissance. Y figuraient les chroniqueurs Jordanès, Procope, Paul Diacre; y étaient édités les Lois lombardes, les Capitulaires carolins, le Liber Pontificalis, les livres d'Agneau de Ravenne, la Vie de la comtesse Mathilde, les annales et chroniques des monastères de Farfa, de la Novalaise, du Mont-Cassin, de Subiaco, les premières histoires des Pouilles, de Calabre, de Sicile, ainsi que celles de Romuald de Salerne, Ugo Falcando, Saba Malaspina, Niccolò de Iamsilla, les précieuses chroniques des Suèves et les plus importantes chroniques régionales des treizième et quatorzième siècles, dont celles remarquables de Dino Compagni et des Villani, avec un grand nombre d'autres récits qui constituent le nerf de l'historiographie italienne médiévale. Mais, même s'il ne les ignorait pas tout à fait, ces vénérables écrits convenaient infiniment trop peu au projet de don Bosco pour qu'il prît la peine de les consulter. L'une ou l'autre référence à un auteur ancien, tel Plutarque pour sa Vie de Numa, Tite Live ou Polybe, ne devrait pas trop nous abuser. Don Bosco comprenait-il lui-même, au chapitre sur «Odoacre, premier roi d'Italie», sa référence abrégée – certainement fort énigmatique aux jeunes lecteurs –: «Greg. M. Dial. 2», qui, dans le vulgarisateur recopié, désignait la vie de saint Benoît par Grégoire le Grand?[14] Pour les éventuelles confrontations dont il se réclamait, il s'était fié à la diligence probable des *scrittori* d'histoire italienne qu'il déposait sur sa table de travail au fur et à mesure de sa compilation.

Il évitait, dans cette deuxième catégorie, de choisir les travaux

savants proches de lui dans le temps, tels que les *Rivoluzioni d'Italia* de Carlo Denina,[15] la *Storia d'Italia continuata da quella del Guicciardini* de Carlo Botta, la *Storia d'Italia* de Cesare Balbo ou la *Storia universale* de Cesare Cantù.[16] Il se rabattait sur des *scrittori*, dont les préoccupations plus ou moins pédagogiques correspondaient à son dessein. Car don Bosco, qui prétendait écrire pour les jeunes et donc être d'emblée compris par eux, se défiait des doctes esprits.

La science de trois d'entre eux était pourtant reconnue. Les *Annali d'Italia* de Muratori, vaste répertoire de notices depuis le début de l'ère chrétienne jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, décrivaient les événements presque année par année avec leurs causes et leurs effets dans un langage, dont la lecture n'était pas fastidieuse.[17] Il arriva à don Bosco d'y jeter un coup d'œil. Ercole Ricotti (1816-1883), universitaire consciencieux, avait pris en 1846, à l'université de Turin et sur la demande de Cesare Balbo, la chaire d'histoire militaire, qui deviendrait l'année suivante chaire d'histoire moderne. Des générations d'étudiants l'écouteraient. Ricotti ne craignait pas les idées originales.[18] Or, ce professeur venait de publier une «Brève histoire de l'Europe, spécialement de l'Italie», en trois petits volumes, le premier sur le moyen-âge, le deuxième sur les temps modernes jusqu'en 1789 et le troisième sur le temps de la Révolution (1789-1815).[19] L'ouvrage avait et aura encore du succès.[20] Tout en le critiquant, surtout dans sa deuxième partie,[21] don Bosco s'apprêtait à l'utiliser largement. On est aujourd'hui plutôt frappé par l'austérité de cet amas d'informations. Ricotti partageait sa matière en livres rigoureusement distribués selon la chronologie: sept pour le moyen âge, trois pour les temps modernes et cinq pour la période révolutionnaire. Le tout avait le charme des aide-mémoire pour étudiants avant l'examen.[22] Ce défilé de squelettes, au reste très utile aux compilateurs, asphyxiait l'imagination du lecteur ordinaire. On rapprochera de Ricotti un autre *scrittore*, son maître Cesare Balbo,[23] pour un condensé de sa grande histoire,[24] dans lequel don Bosco puisera une ou deux fois.

Il gardait à portée de main deux dictionnaires en cours de publication: pour l'histoire de l'Eglise, le Moroni;[25] pour celle des Etats sardes, le Casalis.[26] Il y joignait peut-être un dictionnaire historique portatif d'un abbé Ladvocat (Bassano, 1773), que don Caviglia a cru reconnaître au moins une fois dans la trame de sa *Storia d'Italia*; et, plus certainement, le *Dictionnaire de théologie* de l'abbé Nicolas-Sylvestre Bergier,[27] dont on découvre des traces au chapitre *Galilée* de cette *Storia*.

Bien que apparemment peu adaptés à ses fins, don Bosco logea dans sa documentation sur l'histoire ancienne de la péninsule le gros ouvrage de Giuseppe Micali sur «l'Italie avant la domination romaine», qui venait d'être réédité à Turin;[28] et, pour la période tout à fait récente, le récit engagé d'un Français: *Histoire de la révolution de Rome*, qui avait paru en 1851 à Paris pour l'original français et à Florence pour sa traduction italienne.[29] Cet ouvrage, dans lequel don Bosco se disposait à puiser largement pour raconter les premières et difficiles années de Pie IX, sujet alors très délicat, émanait d'un Lyonnais très fécond, très documenté, mais aussi d'esprit contre-révolutionnaire accusé et plus porté vers l'Autriche et le Piémont paternaliste de Charles-Albert que vers les régimes démocratiques esquissés dans son pays en 1848.[30] Ce monsieur, dénommé Alphonse Balleydier, plaçait au centre de son histoire de «la révolution de Rome», dont il abhorrait les instigateurs tout autant que les commissaires de la Convention qui avaient tyrannisé sa ville de Lyon en 1793, un pape Pie IX idéalisé, «il sommo Pio dalle mistiche chiavi» (le Pie souverain aux mystiques clefs), selon la formule du traducteur italien.[31]

Autant que nous sachions, don Bosco avait déjà recouru,[32] pour sa *Storia ecclesiastica*, à l'Histoire de l'Eglise de Bérault-Bercastel,[33] qu'il dit (dans ses *Memorie dell'Oratorio*) avoir lue dans l'adaptation et continuation du baron Henrion.[34] Il la reprit pour son Histoire d'Italie.

Dans sa quête de documents utilisables, ses préférences allaient aux écrits composés expressément pour la jeunesse. Le ministère de l'Instruction publique des Etats sardes avait adopté, pour l'enseignement de l'histoire romaine en troisième année de grammaire, un Abrégé d'histoire romaine, dû à l'Anglais Oliver Goldsmith.[35] Ce n'était qu'un banal livre de classe. Don Bosco le destina à la période ancienne de son histoire d'Italie en la compagnie d'une composition de Leone Tettoni publiée chez Paravia en 1852,[36] ni plus ni moins agrèable que son confrère Goldsmith. Il ne s'attarda pas sur l'Histoire élémentaire d'Italie de Pietro Pelazza,[37] résumé desséché des *Annali d'Italia* de Muratori.

Pour s'adresser aux enfants, le volume de la série d'anonymes Marietti intitulé: «Histoire d'Italie de ses premiers habitants après le déluge jusqu'à nos jours»,[38] lui convenait mieux. Toutefois, le système d'exposition – très pédagogique – de ce livre situait en permanence le jeune lecteur face à un magister sourcilleux.[39] Il chercha

certainement ailleurs un modèle à imiter. Parmi les ouvrages rassemblés sur l'histoire d'Italie, les seuls qui, finalement, l'aient satisfait, furent ceux de deux conteurs doués et capables de parler aux enfants. L'officier français Jules-Raymond Lamé-Fleury[40] avait, dans ses loisirs, composé un Cours complet d'histoire racontée aux enfants et aux petits-enfants en dix-huit petits volumes publiés entre 1829 et 1844.[41] Don Bosco disposa des titres de Lamé-Fleury sur l'histoire ancienne, l'histoire romaine, l'histoire du moyen-âge et l'histoire moderne.[42] Ces récits unis, imagés, concrets et cordiaux charmèrent certainement notre nouvel historien d'Italie. L'officier paternel qu'était Lamé-Fleury n'agitait pas des concepts et des théories. Peu soucieux de causes et d'effets, qui structuraient d'ordinaire les histoires très «événementielles» du temps, il montrait des hommes et des populations; il racontait leurs échecs, leurs réussites, leurs peines et leurs batailles à des enfants qu'il traitait, non en disciples, mais en «jeunes amis.»[43] Le *Giannetto* est aussi familier aux Italiens que *Le Tour de la France par deux enfants* l'est aux Français. Ces ouvrages modestes ont donné une culture élémentaire à l'une et l'autre nation à la fin du dix-neuvième siècle. Or, dans la dernière partie de ce *Giannetto*, sous-titré *Letture elementari per fanciulli* (Lectures élémentaires pour enfants), Luigi Alessandro Parravicini (1799-1880) avait lui aussi raconté à sa manière l'histoire d'Italie.[44] Ses courts récits, d'une, deux ou trois pages, rarement plus, suivaient la chronologie. Ils allaient des «Aborigènes», Pélasges, Latins et Sabins antérieurs à Romulus jusqu'au congrès de Vienne, qui, en 1814-1815, avait voulu remettre de l'ordre en Europe après l'équipée napoléonienne. En vingt-sept journées, le dénommé Giannetto, adulte aisé installé dans sa campagne, racontait à de jeunes garçons désireux de s'instruire toute l'histoire de leur beau pays. Il exaltait les vertus et dénonçait les vices. Au reste, tout l'ouvrage affichait sans problèmes des intentions ouvertement moralisatrices.[45]

Le *Lamé-Fleury* et le *Giannetto*, avec leur langage adapté aux enfants, leur tonalité chaleureuse et leur moralisme déclaré séduisirent certainement don Bosco. Il avait voulu s'exprimer de la sorte dans son *Giovane provveduto*. Se mettre à la portée des petits sans verser dans la niaiserie est un art difficile. Ces deux ouvrages, lus, relus et fréquemment recopiés par lui allaient conférer à sa *Storia d'Italia* des qualités qui manquaient encore à sa *Storia sacra* et à sa *Storia ecclesiastica*, rédigées l'une et l'autre par questions et réponses à la manière des anonymes Marietti. Si la *Storia d'Italia* a été le *capolavoro* (chef d'œu-

vre) de don Bosco, comme don Caviglia l'a solennellement proclamé dès le titre de l'introduction de son édition critique,[46] Lamé-Fleury et Parravicini l'ont bien aidé à en venir à bout. Sous leur conduite, il a rédigé, non pas une histoire politique, mais une «histoire civile» de la péninsule italienne. A son humble niveau, il ferait prendre conscience aux lecteurs de la diversité et de la richesse de la culture, de l'économie et de la société italiennes.

La confection de l'ouvrage

Don Bosco divisa l'histoire de son pays en quatre parts: 1) «l'Italie païenne», des origines au début de l'ère chrétienne; 2) «l'Italie chrétienne», du Christ à la fin de l'empire d'Occident; 3) «l'Italie au moyen-âge», de 476 à la découverte de l'Amérique; 4) «l'Italie moderne», de 1492 à 1856. Les titres des deux premières périodes montraient, quitte à forcer la note (car l'Italie fut loin d'être «chrétienne» entre le Christ et Constantin), la prédominance du fait religieux dans la pensée de l'auteur. Puis il inscrivit dans chacune des quatre périodes une longue suite de titres concrets, qui seraient des thèmes de chapitres. C'était des faits majeurs, tels que «l'idolâtrie» dans l'Italie païenne, «l'ère des martyrs» dans l'Italie chrétienne, «les croisades» dans l'Italie médiévale, et «la bataille de Lépante» ou «la peste de Milan» dans l'Italie moderne; et des personnages: «Cincinnatus l'agriculteur», «Archimède le mathématicien», «Vespasien», «Julien l'apostat», «Théodose le grand», «Grégoire VII», «Galileo Galilei et d'autres hommes illustres» des seizième et dix-septième siècles, «l'empereur Napoléon», «Antonio Canova»... Les enfants ne bâilleraient pas sur les considérations politiques de ce livre d'histoire.

Il entreprit la rédaction des chapitres à partir de sa documentation, en y puisant de préférence les traits colorés et édifiants. La critique historique était le dernier de ses soucis: don Bosco réputait authentiques tous les récits imprimés dans ses sources. Il y taillait des péricopes qu'il ajustait de son mieux, après les avoir fréquemment recopiées telles quelles. Quand ces sources étaient diverses, le chapitre devenait une petite mosaïque. Tel fut le cas, par exemple, de celui sur «le premier triumvirat» de la Rome antique, avec Pompée, César et Crassus, où il mélangea Goldsmith, Tettoni et Lamé-Fleury.[47]

Don Bosco composa ainsi les vingt-huit chapitres sur l'Italie païenne, à l'aide de Micali quelquefois, de Tettoni, Lamé-Fleury, Marietti et Goldsmith le plus souvent. Il raconta ce qu'il appelait

«l'Italie chrétienne» (vingt-trois chapitres) d'après Marietti, Lamé-Fleury, Bérault-Bercastel et, en deux endroits, d'après le dictionnaire de Casalis.[48] Il se mit à puiser dans Ricotti quand il entreprit l'histoire de l'Italie au moyen-âge (trente-huit chapitres). Les pages trop denses de l'universitaire turinois furent allégées par des emprunts au Giannetto, à Lamé-Fleury, plus rarement à Bérault-Bercastel, quelquefois à Pelazza, et occasionnellement à Moroni (pour le portrait de Cimabué). Il ouvrit l'époque de l'Italie moderne (trente-huit chapitres) par trois chapitres sur Christophe Colomb: 1) la découverte du nouveau monde, 2) Colomb en Amérique, 3) autres voyages de Colomb en Amérique,[49] tous les trois recopiés à peu près textuellement sur le Giannetto.[50] Dans la foulée, pour raconter les seizième et dix-septième siècles, il multiplia les emprunts à ce même Giannetto et à Lamé-Fleury.[51] Quand il arriva à la période 1700-1815, don Bosco revint fréquemment à Ricotti et à Marietti. Mais, après la chute de Napoléon et en l'absence définitive de ses favoris Lamé-Fleury, Giannetto, Ricotti et Bérault-Bercastel, qui n'avaient pas raconté les années 1815-1856, il lui fallut s'adresser à de nouveaux noms: un continuateur des *Annali d'Italia* de Muratori et surtout le fervent contre-révolutionnaire Alphonse Balleydier, qui lui fournit la matière des chapitres importants sur «la première guerre d'indépendance» italienne (chap. XXXI), l'assassinat du comte Rossi (chap. XXXII), la république romaine (chap. XXXIII), «Roma liberata» par les Français (chap. XXXIV), (titre plus ou moins insultant pour les révolutionnaires dans la mesure où il rappelait le «Gerusalemme liberata» par les croisés de la période médiévale),[52] et le «retour de Pie IX» dans sa ville (chap. XXXV). Enfin, il chercha dans la *Civiltà cattolica* et dans les colonnes de l'*Armonia* la substance de ses deux derniers chapitres sur «l'assassinat du duc de Parme» et la «guerre d'Orient» (ou guerre de Crimée).[53]

La *Storia d'Italia* de don Bosco fut ainsi, de bout en bout, une compilation adroite de livres mineurs. Les neuf dixièmes de la matière, plus encore peut-être, en provenaient. A la suite de Lamé-Fleury et du Giannetto, il racontait gentiment cette histoire aux enfants, ses «bons amis», ses «chers amis», ses «tendres amis». Quand Ricotti rebute, lui charme aujourd'hui encore. Don Bosco souriait à ses lecteurs.

L'idéologie de la *Storia d'Italia*

Nous n'épiloguerons pas ici sur la validité historique du résultat. Dans l'ensemble, Ricotti, guide honnête, ne pouvait anticiper sur les

progrès de la connaissance de la Rome antique et de l'Italie au moyen-âge. Le «message» de don Bosco à travers l'histoire de son pays mérite plus d'attention. Car notre éducateur entendait faire de son livre une longue leçon de morale personnelle et sociale.

La *Storia d'Italia* inculquait au lecteur des idées morales et politiques pour la plupart clairement formulées et une certaine conception de l'histoire des hommes.[54] Don Bosco n'avait qu'à recopier Lamé-Fleury ou Parravicini pour transmettre des réflexions de sagesse populaire, telles que, en conclusion du portrait d'Archimède de Syracuse: «L'homme vertueux est estimé de tous, même de ses propres ennemis»;[55] à la suite de l'histoire des «vêpres siciliennes»: «Souvenez-vous, mes garçons, qui fait le mal trouve le mal; au contraire, les hommes de bien sont toujours respectés même parmi les plus grands désordres; car qui fait le bien trouve le bien»;[56] ou bien, à propos des Gracques, ces révolutionnaires de l'ancienne Rome: «Ainsi périrent les deux Gracques, qui eussent été aimés comme de bons et honnêtes jeunes gens, s'ils n'avaient pas voulu conquérir par la force et la violence ce à quoi un bon citoyen ne doit pas prétendre.»[57] Il y joignait parfois – moins souvent qu'on le croirait – ses propres réflexions. La condamnation du suicide par l'anonyme Marietti ne lui suffisait pas. Il continua: «Et puis la religion chrétienne voit un grand héros dans celui qui sait dominer le fardeau de ses malheurs.»[58] Don Bosco n'avait pas à se forcer pour magnifier la vertu.

A la suite de Bérault-Bercastel, de Lamé-Fleury et de Parravicini, il montrait dans le progrès des peuples, le rôle des magistrats, des chefs, des artistes et surtout des saints, tous personnages auxquels il consacrait des chapitres entiers. Les théories n'embarrassaient pas son regard sur l'humanité. Il expliquait les décadences, aussi bien celle de l'empire romain que celle des temps barbares, par des raisons éthiques: l'orgueil, l'envie, l'égoïsme, l'infidélité aux traités, les trahisons ou les sacrilèges. A qui réclame les «invariants» favoris de don Bosco, historien de la société, il faut répondre: la vertu et le vice, son envers. Les détenteurs du pouvoir doivent «tout diriger avec droiture et justice, et non seulement accumuler des richesses.»[59] L'orgueil fait le malheur des gens. «Marius reçut des Romains les plus grands honneurs; il fut considéré comme le fondateur de Rome et le sauveur de l'Italie. Bienheureux eût-il été s'il s'était montré dans la paix tel qu'il avait été dans la guerre; mais il se laissa emporter par l'orgueil, et

l'orgueil est la ruine des hommes.»[60] Aux Francs, à Attila ou à Napoléon 1er don Bosco reprochait, non pas leurs erreurs, mais leur orgueil et leur cruauté, vices au reste rapidement punis par le Ciel. Malgré son estime envers Napoléon, le plus grand homme de l'histoire de l'Europe semble avoir été pour lui, Charlemagne, cet empereur «digne de faire changer la face de la terre», «admirable en tout», «simple dans ses mœurs», «sobre», «infatigable», «intrépide» et d'une piété tout à fait rare chez un soldat, qui redonna vie aux «arts, aux sciences, à la civilisation et (soulignons-le) à la vertu.»[61] Parmi les papes, Grégoire VII, le pontife intrépide, avait ses faveurs:

«Nous Italiens devons avoir ce souverain pontife en grande admiration, soit parce que, d'une certaine manière, il a rendu l'Italie indépendante des étrangers, soit parce que, depuis lors, les empereurs et les rois n'ont plus eu aucune influence sur l'élection des pontifes romains; nous pouvons même dire que l'influence étrangère cessa complètement sur les Italiens après Grégoire VII et qu'une digue fut élevée contre les invasions des barbares.»[62]

Affirmation très hasardée du reste!

La prière qui sollicite la bienveillance divine et la vertu qui répond à ses vœux étaient, pour don Bosco, des moteurs de l'histoire humaine. Sans que le monde s'en doute, la Providence le mène, le récompense et, au besoin, le punit. «La Providence qui destinait Rome à dominer toute l'Italie, disposa qu'au pacifique Numa succédassent deux rois courageux et guerriers.»[63] Le transfert à Byzance de la capitale de l'empire romain au temps de Constantin, «cose che pareano avvenire a caso» (apparemment l'effet du hasard), était au vrai «l'adempimento dei divini voleri» (l'accomplissement des divins vouloirs), qui permettraient aux papes de Rome d'être maîtres chez eux.[64] Charlemagne «fut suscité par la Providence pour rétablir l'ordre» en Occident.[65] Le bonheur, seule véritable réussite historique, n'existe que dans la vertu, celle que la Providence attend de sa créature: «L'homme peut se dire heureux seulement quand il pratique la vertu.»[66] Don Bosco, on le sait, partageait les idées professées par le baron de Nilinse.[67] Pour l'un comme pour l'autre, le jugement providentiel se manifestait dans les catastrophes, qu'il s'agisse d'individus ou de peuples entiers.[68] «Si Savonarole avait été soumis à ses supérieurs, les malheurs – qui venaient d'être décrits – ne lui seraient pas survenus.»[69] Au jugement de don Bosco, Savonarole avait eu le tort de s'opposer au souverain pontife, représentant de

Dieu sur terre. En conclusion du drame affreux de «la tour de la faim», notre historien épiloguait:

«Les faits que je vous ai exposés, mes garçons, doivent nous faire profondément réfléchir sur cette grande Providence qui veille sur le destin et sur les actions des hommes (...) Le comte Hugolin fut cruel envers sa patrie; il avait fait périr en prison un grand nombre de ses concitoyens; et, avant de mourir, il dut lui-même éprouver toutes les horreurs d'une faim dévorante. Comme les jugements de Dieu sont terribles!»[70]

Rosmond, qui avait commandité l'assassinat du roi des Lombards Alboin, «fut terriblement puni par le Ciel».[71] A l'inverse, au moins quand don Bosco rédigeait son livre, l'empereur d'Autriche François-Joseph, auteur d'un concordat avec le Saint-Siège, «fut béni du ciel»; et l'empereur des Français Napoléon III, qui protégeait la religion, «faisait grand bien à sa nation et lui promettait de nouvelles gloires et de nouvelles splendeurs».[72] La théorie de l'histoire de notre don Bosco était providentialiste. S'il en eut connaissance, il adhérait à l'explication de Bossuet dans son *Discours sur l'histoire universelle*.

Selon la conclusion générale de l'ouvrage, l'histoire témoignait qu'«en tout temps la vertu a été aimée et que ceux qui l'ont pratiquée ont toujours été vénérés; tandis qu'au contraire le vice fut toujours blâmé et les vicieux méprisés»;[73] que la religion «fut réputée en tout temps être le soutien de la société humaine et des familles»; et que, là «où il n'y a pas de religion, il n'y a qu'immoralité et désordre».[74] Bafouer la religion est donc un crime majeur, que Dieu punit à proportion. La communion sacrilège du roi excommunié Lothaire et de ses courtisans, reçue de la main du pape, fut bientôt suivie du châtiment le plus terrible des coupables.[75]

Incidemment et quelquefois par ricochet, don Bosco s'exprimait sur la vie politique de son temps. Il lui arriva de se dire contraire au gouvernement démocratique: «En ce temps-là, mes amis, Venise était devenue la république la plus fameuse de l'Italie, parce qu'elle avait toujours été gouvernée par les meilleurs et n'était jamais tombée entre les mains du peuple, comme il arriva aux républiques de Florence et de Gênes»;[76] de soutenir la monarchie héréditaire: «Cette succession fut appelée légitime: apprenez à la respecter»;[77] ou de critiquer violemment la franc-maçonnerie, association secrète type, qui, assurait-il, visait à détruire la société et à anéantir le Saint-Siège avec tous les autres trônes.[78]

Aux leçons morales généreusement distribuées dans ses chapitres,

don Bosco ajoutait donc parfois des leçons politiques. Elles le plaçaient dans un camp conservateur et plus ou moins absolutiste. Sa *Storia d'Italia* témoignait qu'il n'avait pas renoncé à l'esprit de la Restauration. Il continuait de pencher, non seulement pour la souveraineté de Pie IX dans les Etats pontificaux, mais pour le Piémont de Charles-Albert et l'Autriche de François-Joseph. On le lui reprochera.

La mort de Margherita Bosco (25 novembre 1856)

Au début de septembre 1856, don Bosco fit expédier au pape et au cardinal Antonelli les premiers exemplaires de sa *Storia d'Italia* dans le fracas des marteaux et le grincement des truelles. Deux mois après, la transformation des locaux de l'Oratoire était accomplie.[79] Pour chasser l'humidité des dortoirs, don Bosco y fit installer, nous dit-on, «de grands braisiers, entretenus nuit et jour pour sécher les murs, afin qu'on y puisse dormir sans danger pour sa santé». Quelque cent cinquante jeunes logeaient désormais dans la maison de l'Oratoire.

Mais ce mois de novembre fut funeste à don Bosco. Le 5, le prêtre Francesco Rossi, qui assumait la charge de l'oratoire San Luigi, mourait: il n'avait que vingt-huit ans.[80] Et, le 25, don Bosco perdait sa mère.

Margherita Bosco, qui avait son petit appartement au Valdocco, vivait retirée depuis l'arrivée en 1854 du préfet Alasonatti. Jusque-là, quand son ministère avait appelé don Bosco hors de chez lui, et c'était très fréquent, il lui avait confié la maison. Le biographe de Margherita nous explique qu'alors «elle dénouait toutes les difficultés, prévenait tous les inconvénients, remédiait à tous les désordres. Rien, jamais, ne l'embarrassait. Elle recevait les visites, à l'occasion traitait avec les autorités quel que soit leur rang, réglait les affaires, achetait, vendait. Pour elle, tout était simple et facile; rien ne la troublait; elle voyait tout, veillait sur tout.»[81] A travers les phrases exaltées d'un hagiographe régulièrement absolu quand il s'agissait de ses héros, nous devinons que, dans la grande cure du Valdocco des premières années cinquante, don Bosco abandonna longtemps à sa mère le gouvernement temporel, qu'il confiera ensuite au préfet. Quand celui-ci parut, elle s'effaça dans sa lingerie.

Margherita avait soixante-huit ans. Se sentait-elle vieillir en cet automne 1856? Comme il advint à l'un et l'autre de ses fils, ses voies respiratoires lui créaient des soucis. Peu après la rentrée des classes, la maison apprit que la mère de don Bosco était gravement malade; les

plus informés surent qu'une «violente pneumonie» s'était déclarée. Margherita était aimée. Sa bonté, ses attentions et sa sollicitude permanente faisaient un peu oublier aux garçons l'absence ou la disparition de leurs propres mères. On quêtait donc à chaque instant de ses nouvelles, soit dans sa chambre, soit, après les prières du soir, des lèvres de don Bosco et de don Alasonatti. Les enfants espéraient, par leurs prières, obtenir le miracle qui la leur conserverait. L'arrivée de son confesseur, don Giovanni Borel, puis l'administration des derniers sacrements à la malade les désolèrent. Giuseppe Bosco, frère de don Bosco, était venu à son chevet depuis Castelnuovo; Marianna Occhiena, sœur de Margherita, et Giovanna Maria Rua, mère du clerc Michele Rua, la soignaient. Finalement, le 25 novembre à trois heures du matin, Margherita expira. Ses deux fils se regardèrent sans proférer une parole et, nous dit-on, «éclatèrent l'un et l'autre en sanglots».[82] Au petit jour, don Bosco courut célébrer une messe pour sa chère défunte dans la chapelle souterraine du sanctuaire de la Consolata. La prière à Marie que Bonetti lui a attribuée en la circonstance fut, pour le moins, vraisemblable: «O très miséricordieuse Vierge, moi et mes enfants nous sommes aujourd'hui sans mère ici-bas; oh! soyez vous-même désormais ma Mère et leur Mère!» N'avait-il pas perdu, avec sa propre mère, celle qui depuis dix ans était devenue la mère de ses enfants? Et la fonction maternelle de Marie ne lui était-elle pas familière?

La cérémonie des funérailles, modeste, mais très cordiale, fut ouverte par une messe solennelle, à laquelle beaucoup de garçons, nous assure-t-on, tinrent à communier. En ces temps rigoureux, le geste était infiniment moins banal qu'un siècle et demi plus tard, quand les prêtres n'évoquaient plus la possibilité de communions «sacrilèges». Puis, selon la coutume, le cercueil fut porté au cimetière en cortège par les jeunes de l'Oratoire. La musique de la maison alternait ses airs funèbres avec les versets chantés du *Miserere*. Margherita Gastaldi, mère du père Lorenzo Gastaldi, assura qu'elle n'avait jamais assisté à des funérailles aussi émouvantes.

Ce que Margherita Bosco avait donné à son fils sera toujours difficile à évaluer. Quand il avait eu vingt mois, à la suite de la mort brutale de son mari, elle avait commencé d'assumer toute la fonction parentale. Et jamais elle n'avait fléchi. C'était, pour don Bosco, le type de la femme forte, incapable de minauder, de faiblir ou de gémir vraiment. Leurs relations affectueuses elles-mêmes avaient toujours été réservées, comme c'était souvent autrefois le cas dans les campagnes

entre mères et fils. Il l'appelait, non pas: Maman, comme les citadins ou les aristocrates, mais: Mère (en piémontais: Mare); et il la vouvoyait, tandis qu'elle-même le tutoyait.[83] Elle avait veillé avec tact sur son adolescence. On ne se trompe pas à faire de Gioanni son préféré. Sa décision de 1830 de partager l'héritage familial lui avait permis d'entamer des études en vue du sacerdoce. Et elle lui avait consacré ses dernières années. Les enfants de don Bosco et toute l'immense famille qui, avec le temps, se presserait autour de lui ont ainsi hérité avec Margherita d'un «modèle de mère.»[84]

A l'origine des *Vite dei Papi*

Nous sommes au temps des grandes initiatives de don Bosco. En janvier 1857, il lança le premier fascicule d'une entreprise qui aurait dû être de très longue haleine. La «Vie de saint Pierre prince des apôtres, premier Pape après Jésus Christ»[85] ouvrait la publication par ses soins d'une série de *Vite dei Papi* (Vies des Papes), qui, de saint Pierre, aurait dû se poursuivre, d'un pape à l'autre, jusqu'à l'époque contemporaine.[86] Elle répondait à des préoccupations apologétiques de don Bosco. Depuis 1849, l'aversion des esprits avancés à l'égard de Pie IX, loin de s'atténuer, augmentait encore. Don Bosco voulait, par l'histoire de la papauté et de ses bienfaits, vaincre la haine dont elle était l'objet.

«A plusieurs reprises, écrivait-il dans sa préface de la Vie de saint Pierre, j'ai médité sur la manière de calmer la haine et l'aversion que certains manifestent en ces malheureux temps contre les papes et leur autorité. Un moyen très efficace m'a semblé être la connaissance des faits qui concernent la vie de ces pasteurs suprêmes qui ont été établis pour être les vicaires de Jésus Christ sur la terre et pour guider nos âmes sur le chemin du ciel. – Je pense, me disais-je, que l'homme doué de raison n'est pas méchant au point de s'opposer à ceux qui ont fait aux peuples tant de bien spirituel et temporel, qui ont mené une vie sainte et très laborieuse et qui, pour promouvoir la gloire de Dieu et le bien de leur prochain, ont défendu au prix de leur sang la religion et leur autorité.»[87]

Pour montrer à la tête de l'Eglise des différents âges des chefs à admirer et à vénérer, don Bosco entamait une œuvre nécessairement hagiographique, dont il ne mesurait probablement pas les difficultés.

Il commençait par l'Eglise ancienne. Depuis une quinzaine de mois, il avait essayé ses forces et esquissé une méthode, mot d'ailleurs

bien grave dans son cas. Martin de Tours et le jeune martyr Pancrace avaient eu droit, l'un en octobre 1855, l'autre en mai 1856, à une brochure d'une centaine de pages composée par lui-même pour les *Letture cattoliche*.[88] Don Bosco avait chaque fois pris soin d'énumérer en préface ce qu'il disait être ses sources. Pour saint Martin, c'était des «auteurs contemporains» de l'évêque, tels que Sulpice Sévère, Grégoire évêque de Tours, Grégoire le Grand, «et beaucoup d'autres.»[89] Pour raconter Pancrace, entreprise dont il soupçonnait les difficultés particulières, il avait recouru aux «légendaires les plus accrédités», à Surius, à la notice du «12 mai» (jour de la fête liturgique de Pancrace) des *Acta sanctorum* des bollandistes, aux *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique* de Lenain de Tillemont et à l'ouvrage d'un père Giovenale, augustin déchaux: *Delle maraviglie di S. Pancrazio* (Des merveilles de S. Pancrace), 1655. Il affirmait avoir puisé des informations complémentaires dans les homélies de saint Grégoire le Grand, dans le *De gloria martyrum* de Grégoire de Tours et dans quelques «manuscrits authentiques dont on conserve la copie originale». Ces écrivains avaient, selon lui, tiré d'«antiques manuscrits» ce qu'il y a de plus certain sur la vie, le martyre et le culte de saint Pancrace. Lui-même y avait puisé la matière de son livre, quite à «traduire» ou à «populariser» des «concepts trop élevés pour qui n'a pas suivi un cours régulier d'études.»[90]

De la sorte, don Bosco expliquait ses procédés à qui connaissait son langage. Directement ou, beaucoup plus sûrement, indirectement, il recourait pour ses œuvres d'hagiographie, aux récits anciens, tels que Sulpice Sévère, Grégoire de Tours et les narrateurs enregistrés par L. Surius et les bollandistes. A leur origine, il supposait d'«antiques manuscrits», dont l'âge garantissait la véracité. Il prolongeait ces récits par des éléments liés au culte des saints: homélies, miracles autour de leurs reliques ou de leurs sanctuaires. Il les acceptait tous tels quels, quitte à renoncer à répéter «plusieurs détails qui ne pourraient résister à une critique rationnelle ou pourraient être tournés en dérision par des gens indiscrets.»[91] Ces omissions ne l'empêchaient pas d'ajouter foi aux «détails» en question... Il se contentait de «populariser» la forme des récits.

Don Bosco ne critiquait donc pas ses sources. Malheureusement sa confiance présentait ici de graves inconvénients, qu'il nous suffit de rappeler. L'hagiographe du premier millénaire s'était inspiré des idées courantes sur l'histoire autrefois. La beauté de la forme le préoccupait plus que l'exactitude du fond. Son zèle faisait qu'il n'écrivait pas seu-

lement pour intéresser, mais avant tout pour édifier. Son œuvre tenait à la fois de la biographie, du panégyrique et de la leçon de morale.[92] Pire, le moyen âge avait engrangé de siècle en siècle une quantité de «passions de martyrs» aux genres littéraires très variés. Les passions plus ou moins historiques, parfois d'excellente qualité, voisinaient avec des panégyriques, des épopées, des chansons de geste, des idylles, des romans...[93] Les bollandistes bruxellois des *Acta sanctorum* ont reproduit ces textes, quitte à les juger; ils ne les ont pas corrigés.

Par chance pour don Bosco, Sulpice Sévère lui avait fourni – directement ou pas – une *Vita Martini*, œuvre littéraire stylisée certes, mais d'intérêt historique véritable.[94] En effet, «la valeur historique de la *Vita Martini* est beaucoup plus considérable que l'offensive hypercritique – du début du vingtième siècle – n'eût invité à le croire.»[95] L'évaluation de cette historicité, variable selon les parties de la *Vita*, est, il est vrai, délicate. Il faudrait «se défier fortement du récit que Sulpice fait dans la première partie de la *Vita*, consacrée à la carrière militaire de Martin...»[96]

Mais la passion de Pancrace, source principale de la deuxième biographie de don Bosco, était de tout autre genre. Son édition dans les *Acta sanctorum*, le 12 mai (t. III, p. 21), où il affirmait l'avoir lue consciencieusement, garantissait à don Bosco sa solidité. Mais cet optimisme n'était pas le fait d'un auteur qu'il disait avoir aussi consulté. Lenain de Tillemont n'avait pas trouvé ces actes «originaux»; il les avait estimés «même embarassez de plusieurs difficultés», qui étaient principalement d'ordre chronologique.[97] En effet, cette passion truffée d'anachronismes est un document tardif (VI^{e} ou VII^{e} siècle) rédigé, estime-t-on, pour les besoins d'une basilique cémétériale de Rome. Jeune Phrygien devenu tôt orphelin et envoyé à Rome par son oncle, Pancrace y aurait été converti par le pape Corneille (donc entre 251 et 253). Arrêté à la suite de l'édit de Dioclétien (c'est-à-dire en 303), il aurait été, malgré son jeune âge (moins de quinze ans), décapité sur la via Aurelia. Le rapprochement des dates avertit des invraisemblances du récit. L'examen du texte montre aussi que son rédacteur a recopié par endroits la passion de sainte Cécile et celle de sainte Afra. En somme, dans toute cette histoire, seul le culte de Pancrace, confirmé par Grégoire le Grand, Grégoire de Tours et des *Itineraria* médiévaux, était bien établi.[98]

Don Bosco n'avait cure de ces mises en garde, auxquelles du reste son temps croyait bon de faire la sourde oreille. Il ne connaissait que

les arguments d'autorité, soit de l'ancienneté, soit de la sainteté, soit encore de la prééminence hiérarchique.[99] Il annonçait au dévot abonné des *Letture cattoliche*: «O lecteur, tu trouveras ici un enfant qui, conduit de façon merveilleuse à la foi du Christ, scella de son propre sang à un âge bien tendre la foi qu'il avait depuis peu embrassée.»[100] Et il racontait la vie de Pancrace à la manière de l'hagiographe du haut moyenâge, telle que les bollandistes la lui avaient transmise.

Les premières *Vite dei Papi* (1857-1858)

Don Bosco entama donc la série de ses *Vite dei Papi* dans des conditions intellectuelles douteuses. La Vie de saint Pierre en souffrit, peut-on penser, moins que d'autres, dans la mesure où elle dépendait du Nouveau Testament. Mais elle souffrit. Notre hagiographe lisait l'histoire du premier pape dans deux ouvrages, qu'il nous a signalés: la «Vie de saint Pierre» en trois volumes de Luigi Cuccagni et «Saint Pierre chef de l'Eglise» d'Antonio Cesari.[101] Sur leurs traces, non seulement il prit à la lettre, comme il était alors de règle, toutes les phrases des Evangiles et des Actes des Apôtres, mais il accorda une égale créance aux Actes (apocryphes) de Pierre et à la passion légendaire de Processus et Martinien, qui leur tenaient compagnie dans ses auteurs. De ce fait et à partir de sa deuxième catégorie de documents, il consacra un chapitre (XXVI) au vol, à la chute et à la mort désespérée de Simon le magicien; un autre (XXVII) à la fuite de saint Pierre hors de Rome et à l'apparition de Jésus sur sa route: *Domine, quo vadis?*; et un troisième (XXVIII) à l'emprisonnement de Pierre, à la conversion par ses soins de Processus et de Martinien, puis à son martyre. On lui fera bientôt grief d'avoir introduit ces historiettes dans sa biographie. Les leçons qui émaillaient le récit infusaient heureusement quelque valeur spirituelle à son petit livre. Dans l'épisode de Pierre marchant sur les eaux, «les saints Pères, écrivait-il, voient les périls que traverse parfois le chef de l'Eglise, et le secours rapide que lui apporte Jésus Christ son chef invisible; il permet bien les persécutions, mais la victoire reste toujours à l'Eglise.»[102] Don Bosco cultivait l'espérance. Il ramenait aussi volontiers le chrétien à la loi évangélique du discours sur la montagne. A propos de l'exclamation de Pierre: «Seigneur, à qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle», il notait, aidé par Cyrille d'Alexandrie dans son *Commentaire sur S. Jean*: «Quelle différence entre la réponse de notre apôtre et

les critiques de certains chrétiens, qui trouvent dure et sévère la sainte loi de l'Evangile pour la seule raison qu'elle ne convient pas à leurs passions!»[103]

Après la vie de saint Pierre, à un rythme rapide en 1857, beaucoup plus réduit en 1858, don Bosco poursuivit la série de ses publications de *Vite dei Papi*. En avril 1857, à Pierre il ne put s'empêcher d'associer Paul, expressément introduit dans la collection.[104] Puis vinrent, en juin 1857, la «Vie des Souverains Pontifes S. Lin, S. Clet et S. Clément»...;[105] en août, la «Vie des Souverains Pontifes S. Anaclet, S. Evariste et S. Alexandre I»;[106] en septembre, la «Vie des Souverains Pontifes S. Sixte, S. Télesphore, S. Hygin, S. Pie I, avec un appendice sur S. Justin, apologiste de la religion et martyr.»[107] Après un répit de six mois, les abonnés reçurent, en mars 1858, la «Vie des Souverains Pontifes S. Anicet, S. Soter, S. Eleuthère, S. Victor et S. Zéphirin»;[108] et, au bout de huit autres mois, en novembre 1858, la «Vie du Souverain Pontife S. Calliste I».[109] Avec ce pape, mort en 226, don Bosco franchissait déjà le premier quart du troisième siècle. L'affaire pouvait lui sembler en bonne voie, bien que les délais entre les derniers fascicules aient été signes d'un certain essoufflement de sa collection.

La liste des titres nous apprend que don Bosco ne se résolvait pas à confondre Clet et Anaclet dans le même personnage, comme le voulaient, avec raison, semble-t-il, les historiens avertis.[110] Le calendrier liturgique romain n'avait-il pas un office pour Clet et un autre pour Anaclet? En 1863, dans une lettre à l'éditeur italien de l'*Histoire populaire des papes* de Joseph Chantrel, il s'élèvera contre cet auteur, qui avait opté pour la fusion.[111] Et puis, ces titres nous abusent. Don Bosco ne racontait pas les Vies des différents papes: il ne fut pas, il s'en faut de beaucoup, un Plutarque catholique. Ses sources, même romancées, ne lui apprenaient pas grand chose sur la majorité des papes des premiers siècles. Passé saint Pierre, son dessein de raconter les seuls souverains pontifes perdit de sa netteté. Sous prétexte de *Vite dei Papi*, il se mit à tracer, non pas une suite de biographies, mais, pontificats par pontificats choisis comme cadres chronologiques, une petite histoire de l'Eglise, de ses héros, les saints, surtout martyrs, de son droit et de sa liturgie. Au reste, il s'affranchissait fréquemment desdits cadres pour livrer au lecteur des détails jugés dignes de son intérêt. La surface couverte par les «vies» mêmes des papes se réduisit aussitôt. L'analyse des vingt-trois chapitres du fascicule sur les papes Lin, Clet et Clément suffit à en témoigner. Le premier portait sur

«l'Eglise et ses diverses dénominations», le deuxième sur les titres variés du pontife romain, le troisième sur le conclave et l'élection du pape (dans le droit du dix-neuvième siècle!), le quatrième sur les membres de la hiérarchie ecclésiastique (au dix-neuvième siècle, bien entendu): cardinaux, patriarches, primats, archevêques et évêques. Saint Lin ne se montrait qu'au cinquième chapitre. Au sixième, ce «disciple du Seigneur» se rendait à Besançon, dont il était le premier évêque. Il y baptisait le tribun Onosius et gagnait au Christ «un grand nombre de fidèles».[112] Le huitième chapitre exposait l'hérésie de Ménandre et de Cérinthe. Au neuvième, on retrouvait saint Lin, qui mourait martyr. Le dixième chapitre était consacré à la ruine de Jérusalem et à la dispersion des Juifs; et le onzième à l'apostolat et à la mort des apôtres Thomas et Barthélemy. «Saint Clet, troisième pape» avait droit au chapitre XII. En principe, car, en fait, ce chapitre traitait aussi des «presbytres», des «sacerdotes» et des formules chrétiennes de salutation. Au treizième chapitre, qui s'achevait par le martyre de ce pape, on dissertait sur les «stations» liturgiques. Le quatorzième entier racontait le martyre – non pas la mort – de Jean l'évangéliste. A propos du pontificat de Clément, qui commençait au chapitre XV, don Bosco s'étendait sur les sept notaires romains, les vêtements sacerdotaux, le canon de la messe et la bénédiction des fruits de la terre. Le chapitre XVII avait pour objet unique le martyre des saints Marc, Achille et Domitille. Enfin, les cinq derniers chapitres du livret (XIX, XX, XXI, XXII et XXIII), oubliant définitivement les papes romains, narraient l'histoire des apôtres Mathias, Matthieu, Philippe, Simon et Jude, André, et celle de la fin de Jean l'évangéliste. En somme, ces Vies des papes constituaient une histoire un peu fantaisiste de l'Eglise catholique.

Don Bosco faisait des exceptions. On a vu que saint Justin «apologiste de la religion et martyr» eut droit à un «appendice». Et il avait trop à dire sur Polycarpe de Smyrne et son disciple Irénée de Lyon. Leurs vies particulières, extraites des pontificats du deuxième siècle, parurent en décembre 1857 dans un fascicule hors la série des *Vite dei Papi*.[113] L'examen du texte de ces petits livres nous apprend aussi que don Bosco ne manquait pas les occasions d'escarmouches plus ou moins voilées contre les protestants sur «le sacrement de la confession», la primauté de Pierre, la tradition apostolique, l'excommunication, l'intolérance catholique ou le culte des reliques[114]... Le polémiste veillait. L'histoire de don Bosco était une histoire apologétique de l'Eglise catholique.

De Pierre à Calliste, la méthode de composition ne variait pas. Don Bosco puisait ses informations générales dans quelque dictionnaire, la *Prompta bibliotheca* de Lucius Ferraris, semble-t-il, et glanait ses anecdotes dans des recueils encore imparfaitement définis.[115] Ne nous laissons pas impressionner par ses doctes références. Sans parler de celles, toujours elliptiques, aux pères de l'Eglise, on ne peut dire, comme il a été prétendu, que, pour composer son fascicule sur les papes Lin, Clet et Clément, il ait exploité: Croiset, «Sausoio», «Chifezio», Sandini, Bernini, Sismondi, Artaud (de Montor), Melchiorre Cesarotti, Tertullien (à trarers les bollandistes), Tillemont, Surius, «Ruynart», etc., sous prétexte que les noms de ces auteurs ont figuré quelque part dans le livret.[116] La *Storia d'Italia* nous a appris que don Bosco recopiait ces sortes d'informations dans des titres généraux qui lui étaient beaucoup plus accessibles. Et il ne les vérifiait pas, comme en témoignent certaines références d'orthographe très problématique.[117]

Sans véritable discernement, il résumait pour le public catholique piémontais d'alors ce que des vulgarisateurs bien pensants de la période tridentine avaient cru pouvoir écrire sur l'Eglise ancienne. Il privilégiait les traits piquants: faits merveilleux, mésaventures d'hérétiques, martyres de saints, morts tragiques de persécuteurs, et saupoudrait le tout de considérations morales. Il ne manquait pas d'exhorter le lecteur à redouter les châtiments divins. Si, dans sa miséricorde infinie, le Seigneur les retarde, ils tombent toujours sur les malfaiteurs. Le dernier chapitre du fascicule sur les papes Anaclet, Evariste et Alexandre était tout entier, à la suite de la mort du «comte Aurélien», «si cruel envers Alexandre et d'autres chrétiens», «une réflexion importante» (titre du chapitre), exemples à l'appui, sur le thème: «Comment le mépris des choses saintes et des ministres sacrés est d'ordinaire puni par Dieu par des peines temporelles y compris dans la vie présente.»[118] Le chapitre s'achevait par un sermon en bonne forme, qui constituait la conclusion du petit livre: «Lecteur chrétien, prenons bien garde que de semblables châtiments et de semblables menaces ne nous concernent pas nous-mêmes. Aimons notre sainte religion, respectons ses ministres, pratiquons et vénérons ce que la sainte Eglise, notre mère, nous recommande...» Etc.[119]

Les créateurs des *Letture cattoliche* destinaient de préférence ces brochures à une population inculte d'ouvriers et de paysans. Les *Vite dei papi* lui convenaient-elles? Les histoires merveilleuses lui plaisaient assurément. Quel que soit leur âge, les imaginations enfantines

en raffolent. Les descriptions des exploits des martyrs sont d'autres «chansons de gestes». Et les informations sur les rites et l'organisation de l'Eglise devaient paraître utiles à ces bonnes gens, tout comme celles de leurs almanachs sur les mesures et le cours des monnaies. Quant aux exhortations, elles ressemblaient fort à celles de leurs curés. Les Vies des papes des siècles lointains ne les dépaysaient donc pas. Mais les contemporains de don Bosco ne les ont pas beaucoup recherchées. Les Vies de saint Pierre et de saint Paul mises à part et à la différence des manuels de piété, de la *Storia ecclesiastica*, de la *Storia d'Italia* et des biographies d'enfants, les *Vite dei papi* ne furent pas rééditées de son vivant. La contribution de don Bosco par l'histoire des papes d'autrefois à une authentique culture populaire ne fut pas de grande qualité. Il affermit probablement un certain nombre de catholiques dans leur dévotion au pape de Rome, mise à mal dans le pays par la tournure que prenait le *Risorgimento*. L'histoire des papes de don Bosco ne fut qu'une pièce – bien humble, il est vrai – dans le mouvement dit ultramontain par les Français, qui saisit la catholicité au milieu du dix-neuvième siècle. A la différence de la *Storia d'Italia*, qui, grâce à ses sources et modèles, était meilleure, elle ne servait pas la connaissance de l'Eglise ancienne beaucoup mieux que les *Reali di Francia* celle du moyen âge occidental.

Notes

1. *Maniera facile per imparare la Storia Sacra ad uso del popolo cristiano con una carta geografica della Terra Santa*, per cura del sac. Bosco Giovanni, *Letture cattoliche*, ann. III, fasc. 1-2 (10 et 25 mars), Turin, G.B. Paravia, 1855, 96 p.

2. *La Chiave del Paradiso in mano al cattolico che pratica i doveri di buon cristiano*, Turin, G.B. Paravia, 1856, 192 p.

3. Sur la composition de la *Storia d'Italia* de don Bosco, voir l'ouvrage d'Alberto Caviglia, *La Storia d'Italia* (*Opere e scritti editi e inediti di «Don Bosco»...*, vol. III), Turin, SEI, 1935, CXII-644 p., où l'auteur a cherché à identifier les sources de don Bosco; et, sur les idées qui l'ont inspirée, F. Traniello, «Don Bosco e l'educazione giovanile: la «Storia d'Italia», dans *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, dir. F. Traniello, Turin, SEI, 1987, p. 81-111.

4. G. Bosco à G. Antonelli, Turin, 7 septembre 1856; *Epistolario* Motto I, p. 301.

5. *Storia d'Italia raccontata alla gioventù da' suoi primi abitatori sino ai nostri giorni corredata di una carta geografica d'Italia*, dal Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, Paravia, 1855, 562 p.

6. Le 3 septembre suivant, don Bosco en offrait un exemplaire au comte Pio Galleani d'Agliano. Voir *Epistolario* Motto I, p. 299-300.

7. «Je m'en suis par conséquent tenu aux faits certains les plus féconds en moralité

et en utiles enseignements. J'ai laissé de côté les éléments incertains, les conjectures frivoles, les trop fréquentes citations d'auteurs ainsi que les discussions politiques trop élevées, qui sont inutiles et parfois dangereuses pour la jeunesse» (*Storia d'Italia*, p. 3).

8. *Ibidem*.

9. I Cor. III, 2.

10. «... Je travaille sur la Storia d'Italia», écrivait don Bosco à l'imprimeur Giacinto Marietti le 14 février 1853 (*Epistolario* Motto I, p. 190). Le *Cattolico istruito*, qui fut publié par fascicules au cours de cette année 1853, avait déjà été achevé, semble-t-il, pour le moins au début de l'année précédente, puisque don Bosco, dès lors, ne parvenait pas à obtenir l'approbation de l'autorité ecclésiastique pour le faire imprimer.

11. C'est ce que l'on déduit d'une péricope de la chronique de Ruffino pour novembre 1860: «Avant de commencer à écrire la *Storia d'Italia* je me rendis chez don Cafasso avec deux cahiers et lui demandai ce que je devais écrire: l'histoire d'Italie ou une méthode pour confesser les jeunes. Il me conseilla l'histoire d'Italie» (D. Ruffino, *Cronache* I (1860), p. 27). Voir MB V, 493-494. Or la cohérence de ces lignes n'est qu'approximative. Contrairement à la proposition initiale, la suite nous dit que la rédaction de cette *Storia* était déjà commencée quand don Bosco se présenta à don Cafasso. En effet, que pouvaient contenir ses «deux cahiers» sinon une partie de l'ouvrage en question? Ou don Bosco s'était mal exprimé, ou le chroniqueur l'avait mal compris. Don Cafasso ne *décida* donc pas don Bosco à écrire la *Storia d'Italia*.

12. Le 5 décembre 1855, il écrivait à son ancien professeur don Pietro Banaudi, qui lui tenait lieu de correcteur littéraire: «Voici deux autres cahiers de notre (pour ainsi dire) Histoire d'Italie que je recommande à votre bonté comme vous avez eu l'obligeance de le faire pour les cahiers précédents. — Elle est présentement en cours d'impression et j'espère être vite en mesure de vous envoyer le restant jusqu'à nos jours...» (G. Bosco à P. Banaudi, Turin, 5 décembre (1855); *Epistolario* Motto I, p. 274).

13. *Storia d'Italia...*, p. 3-4.

14. *Storia d'Italia...*, p. 194, où la référence était transposée de Bérault-Bercastel. Il s'agissait du deuxième livre des *Dialogues* de Grégoire le Grand (Gregorius Magnus). Ajoutons que, si les curateurs de la huitième édition de la *Storia d'Italia* (1873) crurent bon d'illustrer le récit de l'éruption du Vésuve (II ème époque, chap. VII) par une citation de Pline le Jeune, don Bosco, quant à lui, s'était en 1855 contenté de répéter sur l'événement l'anonyme Marietti. — Voir les références à Plutarque, Tite Live et Polybe, *Storia d'Italia*, p. 22.

15. Il regarda cependant peut-être cet ouvrage méritoire.

16. Enumération empruntée à F. Traniello, «Don Bosco e l'educazione giovanile...», *art. cit.*, p. 83.

17. L.A. Muratori, *Annali d'Italia dal principio dell'era volgare sino all'anno 1749*, Milan (en réalité Venise), 1744-1749, 12 vol.; puis Milan, Classici italiani, 1818-1821, 18 vol.

18. D'après Armando Tallone, «Ricotti, Ercole», *Enciclopedia italiana*, vol. XXIX, 1936, p. 278.

19. La première édition avait commencé de paraître en 1851. La deuxième, celle que don Bosco semble avoir utilisée, intitulée *Breve storia d'Europa e specialmente d'Italia*, di E. Ricotti, profess. di storia moderna nella R. Univ. di Torino, 2 ème éd., Turin, Stamperia Reale, 1852-1854, était ainsi partagée: I. *Medio Evo. Dall'anno 476 al 1492*, 336 p.; II. *Tempi moderni. Dall'anno 1492 al 1789*, 314 p.; III. *Dall'anno 1789 al 1815*, 260 p.

20. En novembre 1879, paraissait, en un seul volume de 744 pages, sa treizième édition «retouchée et augmentée par l'auteur».

21. On lit, sur la p. IV de couverture du fascicule anonyme: *Vita infelice di un novello apostata* (*Letture cattoliche*, ann. I, fasc. 18 (10 décembre), Turin, P. De-Agostini, 1853): «Livre dangereux pour la jeunesse. Brève histoire de l'Europe et spécialement de l'Italie, de E. Ricotti. Des personnes à la fois doctes et prudentes ont lu attentivement cette histoire, et, en particulier dans sa deuxième partie, y ont trouvé beaucoup de détails erronés et dangereux pour l'instruction religieuse.»

22. En trois pages d'un chapitre sur les temps modernes, l'auteur synthétisait les progrès de la civilisation en politique, en gouvernement, dans les conditions sociales, les opinions, la culture, les sciences, les techniques, les documents géographiques, enfin les colonies des divers pays d'Europe.

23. Le Turinois Cesare Balbo, né en 1789, venait de mourir le 3 juin 1853.

24. La neuvième édition de: *Della storia d'Italia dalle origini all'anno 1814*. Sommario di Cesare Balbo (Turin, Pomba et comp., 332 p.) parut en 1852.

25. *Dizionario di erudizione storico-ecclesiastica da S. Pietro fino a' nostri giorni*, compilato da Gaetano Moroni, primo aiutante di Camera di S.S., Venise, 1840-1861, 103 vol. in-8°.

26. G. Casalis, *Dizionario geografico universale storico statistico commerciale delli Stati di S.M. il Re di Sardegna*, Turin, 1833-1856, 28 vol.

27. Nicolas-Sylvestre Bergier (1718-1790). Don Bosco utilisa, pour parler de Galilée, les articles *Monde* et *Sciences humaines* de son *Dictionnaire de théologie*.

28. G. Micali, *L'Italia avanti il dominio dei Romani*, Florence, 1810, 4 vol. Venait d'être réédité à Turin, Pomba, 1852, 2 vol.

29. A. Balleydier, *Histoire de la révolution de Rome*. Tableau religieux, politique et militaire des années 1846-47-48-49-50 en Italie, Paris, 1851, 2 vol. — A. Balleydier, *Storia della rivoluzione di Roma*. Quadro religioso, politico e militare degli anni 1846, 1847, 1848, 1849 e 1850 in Italia. Prima versione italiana annotata e arricchita di altri documenti storici da Francesco Giuntini..., Florence, aux frais des éditeurs, 1851, 487 p. Don Caviglia (*Storia d'Italia*, p. C) ne connaissait que le texte français.

30. Alphonse Balleydier, littérateur et historien, né à Lyon en 1820, mort en 1859. Collabora d'abord à divers journaux de sa ville natale. Se rendit à Paris, où il publia par livraisons une *Histoire politique et militaire du peuple de Lyon pendant la Révolution française (1789-1795)*, Paris, L. Curmer, 1845-1846, 3 vol. gr. in-8° et planches, écrite dans un esprit hostile à la Révolution et qui comprend le récit des malheurs de sa ville de 1789 à 1795. Avant et après la révolution de 1848, il produisit un grand nombre d'écrits, qualifiés de «fort médiocres» et d'«esprit contre-révolutionnaire» par les républicains, qui lui valurent le «vain titre d'historiographe de l'empire d'Autriche», d'après la notice acide que lui réserva P. Larousse, s. v., dans son *Grand dictionnaire universel du XIX^e siècle*, t. II, 1867, p. 127.

31. Formule du traducteur italien Francesco Giuntini, *op. cit.*, p. 5.

32. Cela demande à être prouvé. Mais il est raisonnable de supposer qu'après avoir entendu lire au séminaire la «Storia Ecclesiastica di Bercastel» (MO 92/41-42) et, à ce qu'il prétendit (MO 111/33), avoir lu lui-même, «tutta la Storia della Chiesa dell'Henrion», c'est-à-dire, à cette date, celle de Bérault-Bercastel reprise et continuée par le baron Henrion, il ait eu, au moins quelquefois, recours à cet auteur dès 1845.

33. L'abbé de Bérault-Bercastel (né à Briey au commencement du XVIII^e siècle,

mort en 1795) publia une *Histoire de l'Eglise...*, Paris, 1778-1790, 24 vol. in-12, qui ne dépassait pas l'année 1721. Cet ouvrage fut continué pour les années 1721-1800 et publié en italien sous le titre de *Storia del cristianesimo*, dell'Abate di Bérault-Bercastel (recata dalla francese nell'italiana favella dall'Ab. G.B. Zugno con dissertazioni e note del traduttore, Venise, 1793-1805, 36 vol. in-12). Je me sers ici de cette édition.

34. Le baron Henrion (1805-1862) publia, parmi d'autres travaux historiques, une *Histoire générale de l'Eglise* en 12 volumes à partir de l'*Histoire de l'Eglise* de Bérault-Bercastel. Don Bosco connut probablement la traduction italienne de cet ouvrage: *Storia universale della Chiesa, dalla predicazione degli Apostoli fino al Pontificato di Gregorio XVI* (Mendrisio, tip. della Minerva Ticinese, 1839-1843, 14 vol.). Après quoi, il publia encore une gigantesque *Histoire ecclésiastique depuis la création jusqu'au pontificat de Pie IX*, qui commencée en 1852, ne put être menée à bien. Dans l'incapacité où nous sommes encore de décider si don Bosco utilisait Bérault-Bercastel lui-même ou son adaptation par le baron Henrion, nous ne parlons ici que de Bérault-Bercastel.

35. O. Goldsmith, *Compendio della Storia Romana...*, Turin, Giac. Marietti, 1851, 288 p.

36. L. Tettoni, *Sunto di storia antica, ebraica, greca, romana e moderna...*, Turin, G.B. Paravia, 1852, VIII-540 p.

37. P. Pelazza, *Storia elementare d'Italia dal principio dell'Era comune sino all'anno 1832*, Cuneo, Filippo Ugone, 3 vol. in-16.

38. *Storia d'Italia dai suoi primi abitatori dopo il diluvio fino ai nostri giorni*, Turin, G. Marietti, 1834, 432 p.

39. Voici les premières des vingt-trois questions du chapitre: *De la République de Venise*: 1. Quelle fut l'origine de cette République? – 2. Quel a été le gouvernement de cette République? – 3. Parlez-moi un peu du Grand Conseil. – 4. Parlez-moi avec quelques détails des familles nobles de Venise. – 5. Parlez-moi brièvement du Doge, de ses honneurs, de ses titres...

40. Né à Orléans en 1797, mort en 1878.

41. Plus particulièrement l'Histoire ancienne en 1832, l'Histoire grecque en 1833, l'Histoire romaine, 2 tomes, en 1833, l'Histoire du moyen-âge en 1834, l'Histoire moderne en 1836.

42. C'était, mais sans garantie pour le quantième des éditions: *La storia antica raccontata ai fanciulli*, trad. de Giannantonio Piucco (3ème éd., Venise, Santini, 1846, 336 p.), *La storia romana raccontata ai fanciulli*, adaptée et enrichie de notes par Giuseppe Caleffi (2ème éd., Florence, Sansone Coen, 1847, 2 t., 216 et 440 p.), *La storia del Medio Evo raccontata ai fanciulli*, trad. italienne du professeur Giuseppe Caleffi (Florence, Sansone Coen, 1843, 2 t., 336 et 370 p.) et *La storia moderna raccontata ai fanciulli*, adaptée et enrichie de notes par le professeur Giuseppe Caleffi (Florence, Sansone Coen, 1844, 2 t., 324 et 400 p.).

43. Voici, au hasard, en guise d'échantillon de son style familier, l'introduction du chapitre sur l'empire romain: «Maintenant que vous connaissez, mes petits amis, l'histoire de la république romaine, à laquelle Auguste mit fin en prenant le titre d'empereur, je veux vous raconter ce qui, sous les successeurs de ce prince, advint de cette si grande puissance, qui ne fut jamais désignée que par le nom d'Empire Romain. – Si vous avez une carte de géographie qui représente le *Monde connu des anciens...*» Etc. (*La storia romana*, vol. II, p. 5, retraduit de l'italien!)

44. J'ai disposé de la dixième édition de Livorno du *Giannetto*, édition donnée

comme la trente-huitième édition italienne, Livorno, G. Antonelli, 1851, 4 vol., 176, 212, 192 et 184 p. Les *Racconti morali tratti dall'istoria d'Italia* y couvrent les deux derniers tiers (p. 70-187) du troisième et la totalité du quatrième tome (p. 3-182).

45. La morale très sage du *Giannetto* était présentée pour elle-même dans les lectures du premier tome de l'ouvrage: «Volonté. – Les désirs. – L'amour de soi. – Désirs immodérés et passions. – La gourmandise. – Economie, avarice, jeu...» (t. I, p. 79-192).

46. L'introduction est intitulée: «La storia d'Italia capolavoro di Don Bosco» (A. Caviglia, *La storia d'Italia...*, *op. cit.*, p. IX).

47. L'introduction (alinéa 1), sur «la guerre servile», provient de Goldsmith; les guerres de Spartacus et de Mithridate (alinéas 2 et 3), de Tettoni. Lamé-Fleury entre alors en scène pour raconter la conjuration de Catilina (alinéas 4-6); Goldsmith revient pour le portrait de César (alinéas 7 et 8); et Lamé-Fleury continue pour terminer seul le chapitre avec l'histoire de Crassus (alinéa 9), Pharsale et ses suites (alinéas 10-13), enfin le complot contre César et son assassinat (alinéas 14-17).

48. Le chapitre IV: *I primi martiri* dérive à peu près entièrement de Lamé-Fleury; le chapitre XVIII: *Regno di Costantino il Grande*, à peu près entièrement de Bérault-Bercastel.

49. *Storia d'Italia...*, p. 350-364.

50. Article «Cristoforo Colombo», *éd. cit.*, vol. IV, p. 48-63. Seule, l'anecdote de l'œuf de Colomb est d'origine différente.

51. Les portraits de Métastase et de Parini (chap. XXIV, p. 449-454) provenaient de deux articles ainsi intitulés dans le *Giannetto* (*éd. cit.*, vol. IV, p. 140-147).

52. Voir le chap. XVIII de la troisième époque.

53. Le beau récit de l'abdication de Charles-Albert au lendemain de Novara (*Storia d'Italia*, p. 488) dérivait tout entier de Balleydier, remarquait justement don Caviglia.

54. Voir, sur cette question, F. Traniello, «Don Bosco e l'educazione giovanile...», *art. cit.*, p. 84-87; et P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 64-67.

55. *Storia d'Italia*, p. 76; emprunté à Lamé-Fleury.

56. *Storia d'Italia*, p. 288; d'après le *Giannetto*.

57. *Storia d'Italia*, p. 80; d'après Lamé-Fleury (Cornelia).

58. *Storia d'Italia*, p. 95.

59. *Storia d'Italia*, p. 40.

60. *Storia d'Italia*, p. 83.

61. *Storia d'Italia*, p. 219, 221, 222.

62. *Storia d'Italia*, p. 244-249.

63. *Storia d'Italia*, p. 27.

64. *Storia d'Italia*, p. 148.

65. *Storia d'Italia*, p. 219.

66. *Storia d'Italia*, p. 140.

67. Voir, *ci-dessus*, chap. XI, p. 427.

68. *Storia d'Italia*, p. 300.

69. *Storia d'Italia*, p. 369.

70. *Storia d'Italia*, p. 293.

71. *Storia d'Italia*, p. 199.

72. *Storia d'Italia*, p. 522-523.

73. *Storia d'Italia*, p. 524.

74. *Storia d'Italia*, p. 525.

75. *Storia d'Italia*, p. 225-227. Au reste, don Bosco suivait là Bérault-Bercastel, *éd. cit.*, t. X, § 274-276.

76. *Storia d'Italia*, p. 370.

77. *Storia d'Italia*, p. 134.

78. *Storia d'Italia*, p. 455-456.

79. Je recours pour ce paragraphe à la *Storia dell'Oratorio*, deuxième partie, chap. X (*Bollettino salesiano*, mai 1883, p. 82-83), où don Bonetti relate l'histoire du séchage des pièces récemment construites et la mort de la mère de don Bosco.

80. «Necrologio del Teologo Francesco Rossi», *Armonia*, 20 novembre 1856.

81. G.B. Lemoyne, *Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco...*, Turin, 1886, chap. XXVIII.

82. Les réflexions et exhortations à don Bosco que don Lemoyne a prêtées à Margherita mourante dans les *Scene morali...*, chap. XXIX et MB V, 561-565 sont des reconstitutions d'origine imprécise du biographe.

83. Voir, dans les *Memorie dell'Oratorio*, les dialogues entre la mère et le fils.

84. Le P.A. Auffray a intitulé *Un modèle de mère* sa biographie de Margherita Bosco (Vitte, Lyon-Paris, 1942, 110 p.).

85. *Vita di S. Pietro principe degli Apostoli, primo Papa dopo Gesù Cristo*, per cura del sac. Bosco Giovanni, *Letture cattoliche*, ann. IV, fasc. 11 (janvier), Turin, G.B. Paravia, 1857, 180 p. Comportait en appendice: *Viaggio di S. Pietro a Roma*, par le théologien Marengo.

86. La série a fait l'objet d'une édition sommairement commentée par Alberto Caviglia: *Le Vite dei Papi*, dans *Opere e scritti editi e inediti di «Don Bosco»*, vol. II, Turin, SEI, 1932, 2 vol., 446 et 592 p.

87. G. Bosco, *Vita di S. Pietro...*, p. 3.

88. *Vita di S. Martino vescovo di Tours*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, *Letture cattoliche*, ann. III, fasc. 15-16 (10 et 25 octobre), Turin, Ribotta, 1855, VIII-96 p. — *Vita di S. Pancrazio martire*, con appendice sul santuario a lui dedicato vicino a Pianezza, *Letture cattoliche*, ann. IV, fasc. 3 (mai), Turin, G.B. Paravia, 1856, 96 p. Anonyme au frontispice, cette brochure était clairement signée: *Sac. Bosco Gio.* à la fin de son introduction.

89. *Vita di S. Martino...*, p. VII.

90. D'après l'*Avviso importante* placé en tête de la *Vita di S. Pancrazio...*, p. 3-5.

91. *Vita di S. Pancrazio...*, p. 5.

92. H. Delehaye, *Les légendes hagiographiques*, 4ème éd., Bruxelles, 1955.

93. H. Delehaye, *Les passions des martyrs et les genres littéraires*, Bruxelles, 1921.

94. Voir l'excellente introduction de Jacques Fontaine à Sulpice Sévère, *Vie de saint Martin*, t. I, coll. *Sources chrétiennes* 133, Paris, Cerf, 1967, p. 7-244.

95. J. Fontaine, *op. cit.*, p. 203.

96. J. Fontaine, *op. cit.*, p. 205.

97. S. Lenain de Tillemont, *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles*, t. V, Paris, Robustel, 1698, p. 260. Ces «difficultés» simplement signalées à cet endroit sont condensées plus bas dans le livre dans une note de la p. 689.

98. L. Duchesne, *Bulletin critique*, 1884, p. 121-128; P. Franchi de' Cavalieri, «Della leggenda di S. Pancrazio Romano», in *Hagiographica*, II, coll. *Studi e testi* XIX, 1908, p. 77-112; H. Leclercq, «Pancrace», *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. XIII, 1937, col. 1001-1014.

99. Dans sa note d'introduction aux *Vite dei Papi* (*op. cit.*, première partie, p. VII-XLIII), don Caviglia, sous le titre «Don Bosco e la sua cultura storica», s'est évertué à démontrer que, même si ses biographies des papes ne sont plus acceptables de nos jours, don Bosco n'était pas, en son temps, moins *dotto* (savant) qu'un autre... Au dix-neuvième siècle, la culture des clercs avait, il est vrai, étrangement faibli dans les pays latins comparée à celle du temps de Thierry Ruinart, Richard Simon, Jean Mabillon et autres savants mauristes des siècles précédents.

100. *Vita di S. Pancrazio...*, p. 5.

101. L. Cuccagni, *Vita di S. Pietro...*, Rome, Giov. Zempel, 1777-1781, 3 vol.; A. Cesari, *San Pietro capo della Chiesa*, Turin, P. De Agostini, 1851, dont les noms sont mentionnés dans G. Bosco, *Vita di S. Pietro...*, p. 11, n. 1. Précisions sur ces ouvrages dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 234, n. 20.

102. G. Bosco, *Vita di S. Pietro...*, p. 23.

103. G. Bosco, *Vita di S. Pietro...*, p. 25.

104. *Vita di S. Paolo apostolo dottore delle genti*, per cura del Sacer. Bosco Giovanni, *Letture cattoliche*, ann. V, fasc. 2 (avril), Turin, G.B. Paravia, 1857, 168 p. Dans la collection des *Letture cattoliche* les fascicules de *Vite dei Papi* étaient distingués, sur leur couverture à la suite du titre, par une lettre de l'alphabet: A, B, C, D, etc. Le titre de la *Vita di S. Paolo* était accompagné de la lettre B.

105. G. Bosco, *Vita de' Sommi Pontefici S. Lino, S. Cleto, S. Clemente, Letture cattoliche*, ann. V, fasc. 4 (juin), Turin, G.B. Paravia, 1857, 108 p.

106. G. Bosco, *Vita de' Sommi Pontefici S. Anacleto, S. Evaristo, S. Alessandro I, Letture cattoliche*, ann. V, fasc. 6 (août), Turin, G.B. Paravia, 1857, 80 p.

107. G. Bosco, *Vita de' Sommi Pontefici S. Sisto, S. Telesforo, S. Igino, S. Pio I*, con un'appendice sopra S. Giustino, apologista della religione e martire, *Letture cattoliche*, ann. V, fasc. 7 (septembre), Turin, G.B. Paravia, 1857, 96 p.

108. G. Bosco, *Vita de' Sommi Pontefici S. Aniceto, S. Sotero, S. Eleutero, S. Vittore e S. Zeffirino, Letture cattoliche*, ann. V, fasc. 1 (mars), Turin, G.B. Paravia, 1858, 88 p.

109. G. Bosco, *Vita del Sommo Pontefice S. Callisto I, Letture cattoliche*, ann. VI, fasc. 9 (novembre), Turin, G.B. Paravia, 1858, 64 p.

110. Le *Liber Pontificalis* (§ III et V) les a distingués, mais les listes d'Hégésippe et d'Irénée de Lyon (*Adversus Haereses*, III, 3), suivies par Eusèbe (*Histoire ecclésiastique*, III, 13) ne connaissaient que le seul Anaclet.

111. «... L'Eglise catholique fait l'office avec leçons, messe, époque, actions différentes pour saint Clet et pour saint Anaclet; et lui en fait un seul au prix d'un *pasticcio* qui met l'histoire des papes en une véritable confusion...» (G. Bosco à don Luigi Della Valle, Turin, 8 avril 1863; *Epistolario* Motto I, p. 570).

112. Il ne nous appartient pas ici de pointer les légendes répétées de bonne foi par don Bosco au cours de son histoire. L'épiscopat de Lin à Besançon en est une.

113. *Vita di S. Policarpo, vescovo di Smirne e Martire, e del suo discepolo Sant'Ireneo, vescovo di Lione e martire, Lettere cattoliche*, ann. V, fasc. 10 (décembre), Turin, G.B. Paravia, 1857, IV-96 p. Le titre de ce fascicule (non suivi d'une lettre de l'alphabet, ce qui le distinguait des *Vite dei Papi*) était anonyme, mais sa préface (p. IV) disant: «... dans l'exposé des actes des Papes nous avons eu plusieurs fois l'occasion de parler de ce flambeau de l'Eglise [S. Polycarpe]...» laissait entendre que don Bosco en était l'auteur.

114. Voir la *Vita di S. Paolo apostolo...*, p. 51, 69, 74, 76, 81, 134; les «horribles

profanations commises par les Protestants contre les reliques de S. Irénée et de ses compagnons», dans la *Vita di S. Policarpo...*, p. 78, etc.

115. C'était, selon don Bosco lui-même, les *Annales ecclésiastiques* de Cesare Baronius: «... Dans mon travail sur la vie des papes j'ai pris pour texte le Baronius...» (G. Bosco à G.B. Frattini, Turin, 12 mai 1863; *Epistolario* Motto I, p. 577). D'après P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 240, il aurait plutôt recouru à: Guillaume de Bury (1618-1700), *Romanorum Pontificum brevis notitia*, et à Alphonse Chaucon, *Vitae et res gestae Pontificum Romanorum*.

116. «Tous auteurs, par conséquent, qui ont encore aujourd'hui une certaine signification dans le champ de la recherche historique», écrit imprudemment L. Giovannini (*Le «Letture cattoliche» di Don Bosco*, p. 141) après les avoir ainsi énumérés.

117. Deux des auteurs cités dans G. Bosco, *Vita de' Sommi Pontefici S. Lino...*, p. 26, note, à propos de Lin à Besançon, nous arrivent cachés sous l'orthographe «Sausoio» et «Chifezio». «Sausoio» était peut-être André du Saussay (v. 1589-1675), évêque de Toul, à qui l'on doit un *Martyrologium gallicanum* (1637, 2 vol.); la référence «Chifezio parte 2, p. 9 *in Besantione*» désignait certainement Jean-Jacques Chifflet (1588-1660), pour son ouvrage *Vesontio, civitas imperialis, libera, Sequanorum metropolis...*, in 4°, Lugduni, 1618 (2 ème éd., augmentée, in-4°, Lugduni, 1650).

118. G. Bosco, *Vita de' Sommi Pontefici S. Anacleto, S. Evaristo, S. Alessandro I*, p. 76-80.

119. G. Bosco, *ibid.*, p. 80.

Chapitre XIII.

Le voyage à Rome de 1858

La bruyante loterie de 1857

L'idée d'un voyage à Rome naquit d'une conversation avec un ministre à l'occasion d'une loterie.

Les constructions de 1856 avaient coûté cher à don Bosco. Le 1er octobre de cette année, il distribua à ses bienfaiteurs une circulaire alarmée. «Au terme des travaux exécutés dans cette maison», il se trouvait «véritablement dans un grand besoin au moment de solder de multiples dépenses pourtant indispensables». Que les gens fortunés lui apportent leur secours «pour venir en aide à tant d'enfants pauvres et en danger qui, recueillis grâce à (eux) dans cette maison, béniront toujours leurs bienfaiteurs.»[1] Nous verrons comment le ministère de l'Intérieur réagit à cet appel.

Cependant l'expérience avait commencé d'enseigner à don Bosco que, seule, une loterie bien conduite pourrait lui être fructueuse. Il en organiserait une en 1857.[2] Le 4 janvier une réunion préparatoire fut tenue au logis du comte Cays, qui allait présider son comité organisateur.[3] A l'évidence, don Bosco voulait faire de la loterie un événement. La commission centrale (vingt membres), certainement constituée au milieu de ce mois de janvier,[4] comprenait une majorité de nobles personnages: le comte Carlo Cays di Giletta, président; le baron Giacinto Bianco di Barbania, vice-président; le chevalier Lorenzo Galleani d'Agliano, secrétaire; le marquis Ludovico Scarampi di Pruney, l'un des trois directeurs de la loterie; le chevalier Giuseppe Cotta, sénateur du royaume, trésorier... Dans ce comité, seuls l'avocat Gaetano Bellingeri, Paolo Cerruti, Carlo Grosso, Achille Prever... et don Giovanni Bosco, directeur des oratoires, n'étaient pas titrés.

Vers le 20 janvier, don Bosco déposa une demande d'autorisation

de sa loterie auprès de l'intendant général des finances Carlo Farcito. L'argument de sa lettre (perdue) peut être déduit sans grand risque d'erreur de l'exorde d'une circulaire contemporaine aux «promoteurs» éventuels de la loterie. Il la justifiait par la nécessité où il se trouvait de payer et d'achever «certains travaux indispensables pour les jeunes des oratoires S. François de Sales au Valdocco, S. Luigi à Porta Nuova et S. Angelo Custode à Vanchiglia, et de fournir du pain aux quelque cent cinquante bouches» de sa maison de l'oratoire S. François de Sales.[5] Le règlement de la loterie[6] commençait par un appel aux donataires de lots: articles brodés ou tricotés, tableaux, livres, étoffes.., et aussi pièces en métal précieux: or, argent... L'intendant Farcito interrogea le ministre des finances – c'est-à-dire le comte Camille de Cavour, sur la réponse à donner à don Bosco. En l'absence d'une pièce indispensable au dossier (la liste des objets mis en loterie), le permis fut d'abord refusé (23 janvier). Le 26, don Bosco informé par le maire de la ville déclara qu'il se mettrait immédiatement en règle. Nous ignorons comment il s'y prit; le fait est que, le 2 février, la loterie était autorisée.[7]

Simultanément, selon une méthode éprouvée depuis cinq années, don Bosco formait un vaste comité de patronage. Il écrivait à des centaines de gens «en qualité de patrons» – pressentis évidemment – de sa loterie. Sa lettre définissait leur rôle. Dans un premier temps ils inciteraient leurs relations à offrir un ou plusieurs objets; et ensuite, quand les lots auraient été exposés, ils participeraient au placement des billets. Don Bosco embrigadait ses élus au titre de leur notoire générosité:

«... Comme il s'agit de coopérer à une œuvre de bienfaisance publique, je suis pour ainsi dire certain d'être entendu. Par conséquent, si Votre Seigneurie ne me donne pas d'avis contraire, je considérerai votre acceptation pour assurée et, d'ici peu, je vous enverrai quelques programmes à distribuer avec le plan de règlement de la loterie; je crois que vous aurez alors toutes les informations désirables...»[8]

Qui ne dit rien consent. Deux cents promoteurs et cent quarante-deux promotrices enrôlés de la sorte virent bientôt leurs noms figurer sur une liste imprimée et publiée. Parmi eux, des députés, des sénateurs, des banquiers, des notaires, des avocats, des médecins.[9] Un feuillet imprimé sur l'œuvre des oratoires, celle du Valdocco en particulier, avec ses cours du jour et du soir, son foyer de jeunes et son aide méritoire aux orphelins du choléra, leur était adressé.[10] L'affaire sui-

vit son train. Le catalogue des 2.935 lots, précédés des noms et titres de leurs donataires, put être dressé et diffusé. Instructif pour les contemporains, il illustrait la plus ou moins grande générosité de certaines personnalités. Ainsi le prince Eugène de Savoie avait offert sept pièces luxueuses. Quant aux numéros 2.491-2.891 de ce catalogue, ils font sourire. C'était: «Quatre cent un exemplaires de la Storia d'Italia du prêtre Bosco Giovanni; don du signor Marco Occhiena.»[11] La *combinazione* avait certainement été imaginée par l'auteur. D'un même coup, il vendait quatre cents livres (payés par le signor Occhiena), enrichissait sa loterie d'autant de lots et assurait à son ouvrage une publicité confortable. Don Bosco expédiait d'autorité les billets aux promoteurs et promotrices. Il en adressa un grand nombre à des ministres, des sénateurs et des députés, dont les réactions peuvent être analysées. Ainsi Alfonso La Marmora, ministre de la Guerre, acheta quarante billets et accompagna sa réponse d'un mot de félicitations pour le prêtre du Valdocco.[12] Le ministre de l'Instruction publique Giovanni Lanza refusa de distribuer les billets, quitte à louer «l'œuvre de délicate charité» de don Bosco.[13] Urbano Rattazzi, ministre de l'Intérieur, quant à lui, pour quatre cents billets, préleva deux cents lires sur le budget de son ministère, justificatif à l'appui.[14] Des parlementaires de gauche, authentiques «démocrates», tels Angelo Brofferio et Agostino Depretis, acceptèrent des billets. On a calculé que, sur les cent vingt-quatre députés et sénateurs auxquels des billets avaient été proposés, soixante-treize en conservèrent et cinquante-et-un les rendirent.[15]

Le tirage avait été initialement fixé au 4 mai. Don Bosco demanda d'abord de pouvoir augmenter le nombre des billets – fixé par l'administration en fonction de la valeur estimée des lots – et de reculer l'extraction au 6 juillet.[16] Le 28 avril il obtint l'autorisation d'émettre 24.492 nouveaux billets et de proroger le tirage au 15 juin.[17] Il n'était qu'à moitié satisfait. Finalement, on lui permit, comme il le souhaitait, de faire procéder le 6 juillet au tirage solennel de sa loterie. Il eut lieu, ce jour-là, à midi dans une salle de l'hôtel de ville de Turin et en la présence du maire. Le bénéfice retiré, dont toutefois nous ignorons le montant, fut certainement considérable.[18]

Urbano Rattazzi et don Bosco

Le ministre de l'Intérieur Urbano Rattazzi, rendu tellement célèbre par les débats sur la «loi des couvents», avait été maintenu à son

poste dans le deuxième cabinet Cavour, constitué le 4 mai 1855. Il conserverait cette charge jusqu'au lendemain des élections du 15 novembre 1857. Durant toute cette période, l'extrême-droite, alliée à l'ensemble de la réaction surtout depuis l'approbation de ladite «loi des couvents» (29 mai 1855), mena contre lui une lutte acharnée à la chambre et dans les journaux. Pour l'Eglise, c'était l'Ennemi. «De lui, l'Eglise, le pape et la religion ne subirent que des dommages: les évêques et le clergé de mauvais traitements; les ordres religieux la spoliation et l'exil; je n'ai jamais lu de lui qu'il ait manifesté des sentiments favorables au clergé, si ce n'est dans une publication sortie à Turin en 1884 [sur des conversations qu'il avait eues avec don Bosco] (...) Il vécut et mourut en sectaire», a écrit de lui l'historien de l'Eglise en Piémont au dix-neuvième siècle.[19]

On aura remarqué l'exception. Cet homme détesté par le «parti clérical» appréciait en effet l'œuvre du Valdocco et le prouvait. Comme ministre de la Grâce et de la Justice, il avait certes refusé le subside que don Bosco implora de lui le 23 février 1854.[20] Mais il eut bientôt changé d'avis, peut-être à la suite d'une visite à l'Oratoire un dimanche d'avril 1854. Il aurait, en cette occasion, assisté à une prédication dans l'église S. François de Sales, puis dialogué avec don Bosco sur sa méthode d'éducation de la jeunesse.[21] En tout cas, le 12 mai suivant, il restituait à don Bosco les deux cents billets que celui-ci lui avait proposés pour sa (petite) loterie de cette année-là, mais en y joignant quarante lires pour les payer.[22] Et le Valdocco bénéficierait désormais des faveurs de son ministère. Le 28 juillet 1854, à une nouvelle requête, Rattazzi répondit par une subvention de cinq cents lires.[23] Les bonnes relations ne semblent avoir été suspendues que durant la discussion sur la loi des couvents, entre novembre 1854 et juin 1855. Au début de l'année 1856, aussitôt après avoir répondu négativement à une demande de prêt, Rattazzi accordait à don Bosco, le 14 janvier, un nouveau subside de trois cents lires,[24] et, le 9 mai suivant, il en ajoutait un autre – important – de mille lires.[25] Dans le même temps, Rattazzi plaçait des enfants au Valdocco. Un certain Romano Chiri, recommandé par lui, y entra le 26 septembre, pour y demeurer jusqu'au 20 mars 1857.[26] Son cousin Cesare Rattazzi (né à Alessandria en 1843) prit pension à l'Oratoire en qualité d'artisan au cours de cette année 1856 et y resta jusqu'en février 1858...[27] La circulaire de don Bosco sur sa détresse financière datée du 1er octobre 1856 toucha Rattazzi. Dès le 3, il lui fit allouer, sur les fonds mi-

nistériels, mille lires; et autant le lendemain 4.[28] Ce cadeau était assorti d'intéressants considérants. La lettre du 4 octobre disait:

«Voulant démontrer de façon particulière l'intérêt que le Gouvernement royal prend au développement du Pieux institut de garçons du Valdocco, ouvert et si bien dirigé par le très révérend don Giovanni Bosco, le soussigné, conscient des difficultés pécuniaires de celui-ci et reconnaissant que la somme de mille lires déjà consentie est bien au-dessous de ses importants besoins, par son Décret d'aujourd'hui a de nouveau disposé que lui soient accordées mille autres lires sur les fonds casuels de ce Ministère...»[29]

Et, le 3 novembre, Rattazzi confiait un autre enfant (Casimiro Fissore) à don Bosco.[30]

Quand vint l'année de la loterie, le soutien de Rattazzi ne fit pas défaut à don Bosco. Le 20 mars 1857, une lettre lui parvenait disant que «le Ministre de l'Intérieur, dans son désir de démontrer au Révérend don Giovanni Bosco l'intérêt qu'il prend en toute circonstance au développement de l'oratoire de garçons du Valdocco, a le plaisir de lui apprendre qu'avec la présente lui sera remise une peinture à l'huile d'une valeur de quatre cents lires, représentant Erminia,[31] acquise lors de la dernière exposition des beaux-arts dans cette capitale et dont le ministre fait cadeau pour la loterie en faveur des pieux oratoires de Portanuova, Valdocco et Vanchiglia.»[32] Don Bosco lui proposa quatre cents billets. Rattazzi les lui rendit, mais, par décret, les remboursa sur les fonds du ministère. Simultanément, une lettre personnelle du ministre vantait la «filantropica carità» du directeur du Valdocco.[33] Le décret célébrait le «prêtre méritant D. Bosco, sous les auspices de qui sont nés et se maintiennent pour le très grand bien des jeunes garçons abandonnés les trois oratoires [de S. Luigi, de S. Francesco di Sales et de l'Angelo custode], ouverts il y a peu aux trois principaux côtés de cette capitale, pour donner un abri et une éducation conformes à leur condition aux jeunes en danger soit de Turin, soit y arrivés depuis leurs provinces.»[34]

Enfin, il faut vraisemblablement dater du mois de mai qui suivit la conversation importante que don Bosco eut alors au ministère même avec Urbano Rattazzi, vraisemblablement lors d'une visite de remerciements pour son geste.[35] Il n'est pas trop hasardé de l'imaginer comme suit. Après avoir parlé de choses et d'autres, surtout de la loterie en cours, Rattazzi demanda à don Bosco s'il pensait à l'avenir de son œuvre. Il pourrait être assuré, continua-t-il, par une société de laïcs et d'ecclésiastiques. Voilà qui ressemble à une congrégation!

Mais le gouvernement piémontais n'est-il pas hostile à cette sorte d'association? aurait observé don Bosco. Ce ne devrait pas être une congrégation religieuse, c'est-à-dire une société de mainmorte, aurait répliqué Rattazzi; mais une société dans laquelle chacun des membres conserverait ses droits civils, se soumettrait aux lois de l'Etat, paierait ses impôts, etc., en somme une association de libres citoyens. Rattazzi assurait don Bosco qu'une telle société pour une œuvre de bienfaisance sociale ne pouvait qu'être autorisée en Piémont, comme l'étaient les sociétés commerciales, industrielles, financières, de secours mutuels et analogues, à condition que ses actes et son orientation ne soient pas contraires aux lois et aux institutions de l'Etat.

Ce jour-là, le ministre rendit à don Bosco le meilleur des services. Car ce fut le déclic, commentera la *Storia dell'Oratorio*. «Les propos de Rattazzi, qui passait alors pour un oracle en matière politique, furent comme un trait de lumière pour don Bosco; elles lui firent croire à la possibilité de ce qui, vu la condition des temps, lui semblait impossible (...) Après cette conversation, il se mit à former une société distincte, qui aurait pour but principal la formation des jeunes particulièrement abandonnés; et il en jeta les premières bases. Il commença alors à formuler et à écrire quelques règles, selon le but de la nouvelle société.»[36] Il irait à Rome soumettre à Pie IX ce projet constitutionnel original. Rattazzi eut encore, dans les années soixante, l'occasion de venir en aide à don Bosco.[37] Mais on peut penser que ses réflexions très autorisées de 1857 le soutinrent dans son entreprise mieux encore que ses allocations et ses encouragements. Somme toute, l'anticlérical Rattazzi fut un bienfaiteur insigne de l'œuvre salésienne naissante.

Préparatifs de voyage. Le clerc Michele Rua

Durant les derniers mois de 1857, l'esprit de don Bosco allait beaucoup à Rome. Les *Vies des papes* entraînaient sa pensée vers cette ville et vers le souverain pontife. Au début d'octobre, il recevait de là-bas une lettre écrite au nom de Pie IX, qui lui exprimait sa reconnaissance pour le volume de la *Storia d'Italia* dont il lui avait fait hommage...[38] En novembre, un numéro des *Letture cattoliche*, au titre agressif à l'égard des vaudois,[39] célébrait la «suprématie du pape» et prétendait démontrer une fois de plus que le salut éternel n'est «exclusivement» possible que dans l'Eglise gouvernée par lui. En décembre, l'almanach national *Il Galantuomo* pour l'année 1858 s'ouvrait par deux notices,

la première sur la «famille royale», la deuxième sur le «Pontife romain.»[40] Enfin et surtout, la constitution d'une société de bienfaisance apostolique, que Rattazzi avait jugée possible dans le contexte politique de l'époque, déterminait don Bosco à chercher lumière et conseil dans la capitale du catholicisme.

Au début de l'année nouvelle, la décision était fermement prise d'entreprendre un pèlerinage dans cette sainte ville. Don Bosco verrait un monde dont il parlait sans cesse dans ses livres et à ses enfants. Et, si possible, il entendrait l'avis de Pie IX sur la société particulière qu'il méditait désormais de fonder. «Tout en demeurant civile aux yeux du gouvernement, ne pourrait-elle pas être un institut religieux à ceux de Dieu et de l'Eglise?» «Ses membres ne pourraient-ils pas être à la fois religieux et libres citoyens, comme, dans un Etat quelconque, un catholique peut être à la fois sujet du roi ou de la république et sujet de l'Eglise, loyal envers l'un et l'autre et fidèle observateur de leurs lois?»[41] Don Bosco avait interrogé dans ce sens quelques personnes «savantes et pieuses», en particulier don Cafasso, et s'était enquis par lettre de l'opinion de Mgr Fransoni. Depuis son exil lyonnais, celui-ci l'avait encouragé dans son dessein et, s'il faut en croire Bonetti, l'avait incité a «se rendre à Rome pour demander à l'immortel pontife Pie IX conseil et normes opportunes». Don Bosco aurait alors reçu de son archevêque une «ample recommandation» Selon le mémorialiste, Mgr Fransoni y exprimait «sa plus haute bienveillance pour don Bosco, exaltait sa charité et son zèle pour la bonne éducation de la jeunesse, disait le bien religieux et moral qu'il avait fait à Turin par son œuvre des oratoires et, respectueusement, mais avec les plus vives instances, priait le Saint Père de lui accorder largement ses conseils éclairés et l'appui de sa suprême autorité.»[42] Les relations contemporaines du voyage ne firent jamais état de cette lettre, qui était, je crois, imaginaire. Mais, assurément, Bonetti y condensa plusieurs des idées et des sentiments que don Bosco lui-même souhaitait alors faire connaître à Rome.

Il choisit pour compagnon et secrétaire de voyage le clerc Michele Rua, alors âgé de vingt ans et en troisième année de theologie. C'était, de ses jeunes collaborateurs, le plus sûr et le plus efficace. A la suite de sa promesse du 26 janvier 1854, Michele Rua avait, le 25 mars 1855, prononcé des vœux privés entre les mains de don Bosco. A la fin de cette année 1855, il avait commencé l'étude de la théologie. Simultanément, il se multipliait au service des garçons, tant au Valdocco qu'à l'oratoire San Luigi de Porta Nuova. Rua, secrétaire de la conférence

S. Vincent de Paul à l'oratoire S. François de Sales, fondait une conférence parallèle à San Luigi. Quand la compagnie de l'Immaculée avait été créée au Valdocco, la présidence de ses réunions lui avait été offerte. La maladie puis la mort du directeur de San Luigi, don Rossi (décédé le 5 novembre 1856), avaient fait retomber sur lui une grande part de la charge de cet oratoire pendant l'année scolaire 1856-1857. Il avait alors accepté le poste difficile de directeur de l'oratoire de l'Angelo custode à Vanchiglia.[43] Rua était en effet un garçon remarquable. Son écriture soignée, quoique sans affectation, annonçait quelques-unes de ses qualités. Harmonieuse, petite, légère, rapide, régulière, légèrement penchée à droite, avec ses lettres formées, rarement lancées, aux barres de t haut perchées, courant sur des lignes toujours horizontales, elle dénotait sa capacité d'attention, sa délicatesse, son altruisme, sa persévérance et sa cérébralité; et aussi, à la différence de celle de don Bosco, son peu d'originalité, de fantaisie et de créativité. Rua serait un parfait organisateur. Intelligent, pieux, posé, travailleur et extrêmement dévoué à son maître, il constituait pour don Bosco l'accompagnateur idéal.[44]

Deux mois à Rome

Pour parer à toute éventualité, nous dit la *Storia dell'Oratorio*, don Bosco rédigea son testament. Il obtint la permission de s'absenter du diocèse pendant deux mois, se procura un passeport auprès du gouvernement piémontais,[45] et enfin, le 18 février, put partir avec le clerc Rua. En 1858, aller de Turin à Rome n'était pas simple. Le voyage dura quatre jours. Faute de ligne de chemin de fer reliant les deux capitales, don Bosco et le clerc Rua recoururent à trois modes de transport successifs: le train de Turin à Gênes, le bateau de Gênes à Civitavecchia, enfin la voiture postale de Civitavecchia à Rome.

Le 18, il fallut environ cinq heures de train pour arriver à Gênes. L'abbé Montebruno restaura les voyageurs dans son *Opera degli Artigianelli* (Œuvre des Petits Artisans), très proche par l'esprit de l'oratoire S. François de Sales. Au port, une déconvenue les attendait: un vent contraire avait empêché leur navire d'accoster. Tout était retardé d'un jour. Ils se réfugièrent chez les dominicains, qui les avaient très aimablement accueillis en fin d'après-midi. Dans la soirée du 19, ils purent enfin embarquer sur l'*Aventino*. C'était une expérience tout à fait nouvelle pour l'un et l'autre. A don Bosco, elle laisserait un très mauvais souvenir. Tourmenté par le mal de mer, il devait

rester allongé et ne pouvait rien absorber. La traversée, coupée par une escale à Livourne, lui fut donc pénible. Civitavecchia, qu'ils touchèrent le 21 à l'aube, relevait des États du pape. Le premier contact n'eut rien de particulièrement enchanteur. L'entrée des voyageurs sur le territoire ne fut agrémentée que par les formalités tatillonnes des douaniers et les divers pourboires que nos deux Piémontais versèrent successivement et de plus ou moins bonne grâce aux bateliers, aux porteurs de bagages, à la police qui visait les passeports, aux douaniers qui visitaient leurs sacs et valises et au consul pontifical qui leur permettait de fouler le sol de son souverain.[46] Nous ignorons combien de temps il leur fallut dans une voiture tirée par trois chevaux pour parcourir les soixante-douze kilomètres qui séparent Civitavecchia de Rome. Le mémoire de don Bosco ne parle que de la simple beauté de la campagne romaine. Il nous apprend toutefois que le cocher les abandonna à Rome en pleine nuit, le 21 février vers 22 h. 30. Il leur fallut chercher et payer un guide jusqu'à l'habitation des de Maistre, dans le quartier des Quattro Fontane, au 49, via del Quirinale, où don Bosco était attendu.[47]

Don Bosco et son secrétaire, qui prévoyaient de passer un ou deux mois à Rome, organisèrent leur temps. Don Bosco tenait à mettre au point les statuts de sa société en gestation. Rua porterait des lettres à domicile, transcrirait des textes de sa belle écriture, le *Mese di maggio* notamment,[48] et accompagnerait don Bosco à travers la ville.

Au fil des semaines, l'un et l'autre visitèrent Rome consciencieusement en pieux pèlerins, en amateurs d'architecture et d'histoire et en apôtres curieux des expériences pastorales de la cité des papes. Ils allaient à pied, parfois sous la pluie et abrités sous un seul parapluie, sauf si un noble personnage leur offrait de les transporter dans sa calèche. Ils récoltaient le plus possible d'informations pittoresques et édifiantes lues ou entendues au hasard des journées pour les consigner ensuite dans leur journal, qu'ils voulaient très détaillé. La famille de Maistre y ajoutait les siennes, telle l'histoire de la relique de la tête du soldat Galgano racontée par Françoise de Maistre, qui la tenait d'un «vicaire général»: chaque année on lui coupait les cheveux et, chaque année, la tête réapparaissait les cheveux longs, miracle qui, dûment vérifié par un protestant d'abord très incrédule, l'avait converti au catholicisme.[49] L'ensemble leur servirait à instruire soit les enfants des oratoires, soit le public des *Letture cattoliche*.

On vit don Bosco au Gesù, au Panthéon, à Saint Pierre aux Liens, à Saint Louis des Français, à Sainte Marie Majeure, à Sainte Puden-

tienne, à Sainte Praxède, à Saint Jean de Latran, à Saint Pierre du Vatican (coupole et souterrains compris), au château Saint Ange, à Sainte Croix de Jérusalem, à Santa Maria del Popolo, à Saint Pancrace (et dans ses catacombes), à Sant'Andrea della Valle, à Saints Jean et Paul, à Saint Grégoire le Grand, à Saint Laurent *in Lucina*, à Santa Maria degli Angioli, etc., etc. Dans les catacombes de Saint Pancrace, don Bosco eut la satisfaction d'entendre le guide annoncer: «Voici l'endroit où était enseveli saint Pancrace, à côté de son oncle saint Denis, et, tout près, un autre de ses parents.»[50] Il notait les miracles qui confortaient sa piété.[51] Pour lui, qui venait de publier une Vie de saint Pierre, la visite la plus émouvante fut certainement, le 2 mars, en la compagnie de la famille de Maistre, celle de la prison Mamertine. Comme il tenait pour véridiques les Actes de Pierre et la passion de Processus et Martinien, Pierre et Paul avaient été enfermés pendant neuf mois dans les deux salles souterraines superposées de cette prison. Attaché à la colonne de la salle inférieure, Pierre avait converti «ses geôliers Processus et Martinien, ainsi que quarante-sept détenus». Bousculé par les soldats, il avait heurté la tête contre la muraille et laissé une trace demeurée perceptible. Devant la famille de Maistre, don Bosco célébra la messe sur un petit autel aménagé près de la «colonne de saint Pierre». Il prit note de l'inscription du miracle... et s'empressa de consigner sur son journal cette matinée mémorable.[52] Cinq jours après, il la décrivait avec émotion dans une lettre à don Alasonatti.[53] Dans les sanctuaires, nos pèlerins entendaient parfois un prédicateur renommé, tel le P. Curci au Gesù le 28 février.[54] Ils se conformaient aux dévotions des lieux. Le 23 février, à Saint Pierre aux Liens on vénérait exceptionnellement les chaînes de l'apôtre. «Nous avons eu la consolation de toucher ces chaînes de nos mains, de les baiser, de nous les mettre au cou et sur le front», dit le journal.[55] Le 25, ils grimpèrent à genoux les vingt-huit marches de marbre de la Scala Santa.[56] Le 13 mars, ils tinrent à gagner une indulgence plénière en se rendant à l'église de la «station» du jour, qui était Santa Maria degli Angioli. Ils y vénérèrent près de l'autel principal un nombre impressionnant de reliques. «Ayant ainsi satisfait notre dévotion, racontait le journal, nous sommes rentrés chez nous vers 6 heures très fatigués et avec un bon appétit.»[57]

Nos deux Turinois s'intéressaient beaucoup aux œuvres romaines de bienfaisance pour les comparer aux leurs. Au départ, le comte Cays leur avait confié une lettre pour le marquis Giovanni Patrizi. Le lendemain de leur arrivée, ils se rendirent chez ce personnage et l'enten-

dirent sur les conférences de S. Vincent de Paul à Rome.[58] Ils visitèrent plusieurs centres de jeunes. Le 27 février, don Bosco et le clerc Rua étaient au foyer Tata Giovanni, dont le style de vie leur rappelait beaucoup le Valdocco. Le 2 mars, ce fut, à Santa Maria de' Monti, le tour d'une école de charité soutenue par les conférences romaines de S. Vincent de Paul. Don Bosco commentait ensuite certaines de ses idées sur la culture populaire: «Cela nous a beaucoup plu, car ces écoles de charité doivent viser essentiellement à retirer les enfants des dangers de la rue et à les former dans les vérités de la foi sans leur faire parcourir un cycle d'études incompatible avec leur condition.»[59] Le 6 mars, don Bosco, Rua et la famille de Maistre se rendirent à l'*ospizio S. Michele*, vaste établissement accueillant «plus de huit cents personnes, dont trois cents enfants». «Nous nous sommes spécialement arrêtés à considérer le travail des jeunes ...»[60] Le dimanche 14 mars, don Bosco et don Rua passèrent successivement à l'oratoire Santa Maria della Quercia, à l'oratoire San Giovanni de' Fiorentini et à un oratoire dit de l'Assunta. Don Bosco notait ses impressions, pas toutes favorables. Ici rien que de la religion, là rien que des divertissements, et, dans le troisième, pas grand monde.[61]

Pie IX lui proposa un ministère bien particulier durant son séjour romain.[62] Le 14 mars, Mgr de Mérode l'invita au nom du pape à prêcher des exercices spirituels aux détenues de la prison des Thermes de Dioclétien. Il n'hésita pas. Des religieuses faisaient office de gardiennes. Il s'entendit avec la supérieure sur les prédications, et, entre le 15 et le 20 mars, parla à heures fixes aux deux cent soixante prisonnières. Le dernier jour, il se décerna un satisfecit que l'on peut croire mérité: «... Le samedi après le dernier sermon, la mère supérieure me confia avec grand plaisir que, de toutes les condamnées, une seule avait omis de s'approcher des saints sacrements.»[63] Autres temps, autres mœurs.

Dans ses déplacements à travers la ville, don Bosco ne négligeait pas ses propres affaires. Il voulait établir à Rome une antenne des *Letture cattoliche*. Les conférences de S. Vincent de Paul, qui, parmi leurs œuvres, plaçaient celle des «bonnes lectures», lui paraissaient devoir être un relais efficace. Il recommanda au marquis Giovanni Patrizi, président de la conférence romaine de S. Nicolas, de l'aider à accroître et à surveiller la diffusion du périodique à Rome. Comme dans les diocèses piémontais, un délégué aurait la charge des abonnements. Il vérifierait «au jour le jour» si les exemplaires arrivaient à destination.[64]

Les statuts de sa congrégation le préoccupaient surtout. Dès le lendemain de son arrivée à Rome, don Bosco tentait de rencontrer à leur sujet un compatriote influent, qui était religieux dominicain.[65] Le cardinal Francesco Gaude lui avait précédemment rendu visite à l'Oratoire.[66] Comme il était absent, on lui proposa un rendez-vous le jour suivant (23 février). Don Bosco lui soumit alors les grands traits de son projet de *Regole*, déjà écrit, selon la *Storia dell'Oratorio*, depuis l'année précédente.[67] Le cardinal l'orienta vers le supérieur général des rosminiens Giovanni Battista Pagani. Et, le 4 mars, don Bosco remit à celui-ci un «breve piano di congregazione religiosa» (plan résumé de congrégation religieuse) en le priant de le lire et de lui faire les remarques opportunes sur son contenu.[68] Nous ignorons comment réagit le P. Pagani. Don Bosco espérait un avis infiniment plus autorisé.

Les recontres avec Pie IX

Don Bosco n'avait encore jamais vu la personne sacrée du souverain pontife, le «vicaire de Jésus Christ sur terre». Il n'avait même jamais correspondu directement avec lui. Ses suppliques au Saint-Siège n'avaient pu dépasser les bureaux de la curie romaine. Pour l'approcher, il demanderait la protection du puissant cardinal secrétaire d'Etat. Quand Antonelli le reçut le 28 février, il lui promit d'informer Pie IX de sa présence à Rome et de lui obtenir une audience particulière.

Pie IX traversait alors l'une des rares périodes calmes de son pontificat. En 1857, son voyage de quatre longs mois dans ses provinces et les principautés voisines l'avait réconforté. Les villes les plus turbulentes s'étaient montrées respectueuses, les campagnes enthousiastes. Les critiques des esprits forts perdaient de leur raison d'être. Son gouvernement de prêtres ne boudait pas la modernité. A l'émerveillement de la population, depuis 1854 la ville de Rome était, la nuit, éclairée au gaz. En 1857, des contrats avaient été passés pour l'installation de lignes de chemin de fer dans ses Etats, entre autres de Rome à Civitavecchia. Il avait toujours été affable. Ses visiteurs du Vatican célébraient dans leurs correspondances la dignité, non seulement cordiale, mais charmeuse du souverain pontife. Très soigneux de sa personne, il portait des vêtements d'une propreté irréprochable. Il conversait «de cette voix musicale que tous s'accordaient à trouver enchanteresse» et «avec tant d'esprit et d'abandon (...) que tous se

retiraient conquis.»[69] Gageons qu'aux Quattro Fontane, la famille de Maistre, traditionnellement très attachée à la papauté, amplifiait encore les louanges courantes des fidèles sur la bonté et la distinction de Pie IX.

Le 8 mars, au retour d'une journée fatigante, don Bosco déplia un billet qui le transporta. «Je l'ouvre, je le lis, il disait: On prévient le signor abate Bosco que Sa Sainteté a daigné l'admettre à l'audience demain neuf mars entre onze heures trois quarts et une heure. Cette nouvelle, bien qu'attendue et très désirée, écrivit-il, me mit dans tous les états (*litt.*: me donna une révolution de sang ou, familièrement, me «fit tourner les sangs») et, de toute la soirée, il ne me fut plus possible de parler que du pape et de l'audience.»[70] Le mardi 9 mars, vingtième jour du voyage, jour à jamais mémorable pour lui, don Bosco commença par célébrer la messe dans l'église des dominicains Santa Maria sopra Minerva. Il lui fallait, avant l'audience, rencontrer le cardinal Gaude, qui habitait le couvent attenant.[71] Bien que son journal ne nous l'ait pas confié, on peut être certain qu'il voulait définir avec ce cardinal la conduite à tenir avec le pape sur les *Regole* à l'étude.

Don Bosco et le clerc Rua se présentèrent au Vatican la *mantelletta* (camail) de cérémonie sur les épaules. «Occupés de mille pensées», ils se mirent à gravir les escaliers «plus machinalement que rationnellement» (*sic*). Les gardes nobles «vêtus comme des princes» les impressionnaient. A l'étage des salons pontificaux, gardes et camériers «luxueusement habillés» les saluèrent et s'inclinèrent profondément pour prendre la lettre d'audience que don Bosco tenait entre les doigts. Le spectacle sans cesse nouveau des allées et venues de l'antichambre leur occupa l'esprit pendant une heure et demie d'attente. «Les domestiques du pape sont habillés comme les évêques dans nos régions.» «Les salles sont grandes, majestueuses, bien tapissées, mais sans luxe»; «les tapisseries de soie rouge, mais sans ornement»; «un simple tapis d'étoffe verte couvre les pavements»; «les sièges sont de bois dur». Les accusations de faste et de luxe portées contre le pape ne leur semblaient pas fondées.

Quand un «prélat domestique» leur fit signe d'entrer, don Bosco dut, affirmera-t-il, «se faire violence pour ne pas perdre son équilibre mental». «Courage, allons-y!» Rua le suivait avec les exemplaires reliés des *Letture cattoliche*, leur cadeau au Saint Père. Ils firent leurs trois génuflexions: une à l'entrée du salon, une deuxième en son milieu et une troisième aux pieds du pontife. Et toutes leurs appréhensions s'évanouirent, quand ils découvrirent «l'homme le plus affa-

ble, le plus vénérable et, en même temps, le plus beau qu'un peintre puisse peindre». Comme le pape était assis à son bureau, nos deux visiteurs ne purent lui baiser le pied comme ils l'avaient prévu: ils ne lui baisèrent que la main. Mais Rua, selon sa promesse aux clercs du Valdocco, la lui baisa à deux reprises, une fois pour lui et une fois pour ses camarades. Ils restaient à genoux et don Bosco, par respect pour «l'étiquette», prétendait converser ainsi. «Non, lui dit Pie IX. Levez-vous!» Son nom avait été mal orthographié, le pape croyait avoir affaire à un dénommé *Bosser*. Quand il apprit que son visiteur était piémontais, qu'il s'occupait de l'instruction de la jeunesse et des *Letture cattoliche*, il remarqua: «Mais il y en a un autre à Turin qui s'occupe beaucoup de la jeunesse!»; et il réalisa sa méprise. Prenant un air beaucoup plus détendu, il multiplia à don Bosco les questions sur les jeunes, les clercs, les oratoires; et il lui rappela l'offrande de Gaète.[72] Don Bosco lui remit les volumes de *Letture cattoliche*. «Il y a quinze relieurs dans notre maison», expliqua-t-il. Le pape s'absenta un instant et revint avec quinze petites médailles de l'Immaculée pour les relieurs, une un peu plus grande pour Rua et un écrin contenant une belle médaille pour don Bosco lui-même. Il se disposait à congédier l'un et l'autre, quand celui-ci demanda à parler seul. Rua fit une génuflexion au milieu de la pièce et se retira. Le pape redit à don Bosco son admiration pour le sacrifice de ses enfants quand il avait dû se réfugier loin de Rome. Et le nouvel entretien dériva sur les *Letture cattoliche*, les prêtres et les clercs de la maison de l'Oratoire. «Nous avons ensuite traité de quelques affaires particulières», dit laconiquement à cet endroit le *Viaggio a Roma*. Vingt-cinq ans après, la *Storia dell'Oratorio* n'avait plus de raison de garder secrètes les dites «affaires particulières.»[73] Substantiellement, Pie IX aurait dit à don Bosco: «Mais si vous veniez à mourir, qu'adviendrait-il de votre œuvre?» Et don Bosco d'introduire la question qui, de loin, lui tenait le plus à cœur et de l'interroger sur l'opportunité du plan qu'il méditait. «Il faut que vous établissiez une société qui ne puisse être contrariée par votre gouvernement; mais, en même temps, vous ne devez pas vous contenter de lier ses membres par de simples promesses, aurait observé le pape; sinon vous ne seriez jamais sûrs de vos sujets, vous ne pourriez compter à long terme sur leurs bonnes volontés.» Que le pape ait avancé ces raisons n'est qu'une hypothèse, mais il paraît certain qu'il encouragea don Bosco à créer une société à vœux.[74] L'audience fut close par une large bénédiction du souverain pontife sur don Bosco, sur son compagnon, sur ceux qui partageaient sa mis-

sion, sur ses collaborateurs et bienfaiteurs, enfin sur ses jeunes et sur toutes ses œuvres. «Et maneat nunc et semper et semper et semper. Amen», conclut-il.[75] Don Bosco et Rua s'en furent vers leur logis des Quattro Fontane remplis de vénération et de gratitude pour le pontife qui les avait si paternellement traités. Il suffit d'approcher le pape, dit à cet endroit le journal du voyage, «pour voir en lui un père qui ne désire que le bien de ses enfants» et pour comprendre «que ses enfants sont les fidèles chrétiens du monde entier». «Qui l'entend parler est contraint de s'avouer à lui-même: dans cet homme, dans ces propos, il y a quelque chose de surhumain qui n'apparaît pas chez les autres hommes.»[76]

L'audience du 6 avril fut une prise de congé.[77] Le pape démontra à don Bosco une «bonté confondante.»[78] Dans une conversation de trois quarts d'heure, il lui accorda toutes les faveurs qu'il lui demandait, entre autres «une indulgence plénière pour tous les jeunes oratoriens». Et il y joignit quarante écus d'or pour leur procurer une collation. Le théologien Leonardo Murialdo et notre Michele Rua, qui accompagnaient don Bosco, *gongolavano di gioia* (étaient aux anges), selon les termes de celui-ci.[79]

A partir du 7 avril, les deux pèlerins pouvaient quitter la ville de Rome. Ils avaient récolté sur son histoire ancienne et moderne une foule d'informations et d'impressions, dont ils escomptaient bien faire leur miel. Leur intérêt était fort inégal, pensons-nous; eux n'avaient cure de ces distinctions. Ils avaient noué d'utiles relations et amitiés. Surtout le pape les avait comblés. La dévotion de don Bosco envers sa personne, déjà grande, s'était encore accrue. Un véritable amour l'imprégnait désormais, il aimait le pape «plus que lui-même.»[80] En sa présence, il avait eu le sentiment de la proximité du sacré et ne l'oubliera jamais.

Don Bosco avait projeté de revenir par Venise.[81] Il dut y renoncer pour des raisons non explicitées. Le 14 avril, il entama en sens inverse le trajet de la mi-février et repassa par Civitavecchia, Livourne et Gênes. Le 16, il était chez lui à Turin. La presse fut aussitôt intéressée à son voyage. Le 18, le journal l'*Armonia* titrait: «La bienveillance du souverain pontife envers les oratoires de don Bosco», pour introduire une «lettre de Rome» – vraie ou supposée – qui émanait certainement de don Bosco lui-même. Elle énumérait les faveurs spirituelles accordées par le pape aux oratoriens, puis venaient les quarante écus d'or. La lettre se voulait persuasive:

«... Croyez-moi: Pie IX est toujours le grand homme de la bonté et de la bienfaisance. Il n'est pas d'œuvre de bienfaisance à laquelle il ne participe. Séminaires, collèges, foyers, refuges, maisons religieuses, hôpitaux, prisons, tout fait l'objet de sa générosité à Rome et dans le monde entier. Nul ne peut comprendre d'où il tire tant d'argent pour subvenir à d'aussi grandes dépenses. Il m'a semblé toutefois découvrir une origine de ces ressources dans la grande frugalité de sa table, dans la modestie de ses ameublements, etc. et dans toutes les formes raisonnables d'économie qui lui permettent d'être bienfaisant.»[82]

Don Bosco essayait de faire taire les calomniateurs sur la grande vie du pontife. Dix jours après, le même journal annonçait les diverses indulgences qu'à la demande de don Bosco le pape accordait aux fidèles: 1) à ceux qui enseigneraient à chanter les cantiques, 2) à ceux qui chanteraient pendant le mois de Marie, etc.[83]

Un *Mese di Maggio* de genre particulier

En effet, mai, mois de Marie, approchait. Le fascicule d'avril des *Letture cattoliche*: «Le mois de mai consacré à la très sainte Marie immaculée à l'usage du peuple»,[84] contribution de don Bosco à une dévotion alors répandue, venait d'être publié.

Au vrai, ce petit ouvrage, dont l'auteur semble avoir oublié le titre quand il s'est mis à le rédiger, surprend qui le parcourt aujourd'hui. Il est peu question de Marie dans ce petit catéchisme spirituel, qui va de Dieu créateur au paradis promis. Don Bosco avait délibérément opté pour une formule en usage depuis la naissance de la pieuse pratique.

La célébration du mois de mai en l'honneur de la Vierge avait commencé en Italie au début du dix-huitième siècle.[85] Le jésuite Annibale Dionisi fit paraître en 1726 un opuscule intitulé: «Le mois de Marie ou le mois de mai consacré à Marie par l'exercice de diverses fleurs de vertu proposées à ses véritables dévots.»[86] Il s'agissait d'un exercice de piété d'un genre particulier. L'idée était poétique: au mois de mai, qui est (dans l'hémisphère nord tout au moins) celui des fleurs, les dévots offraient à Marie jour après jour des «fleurs de vertu» dans une pratique organisée avec prières, chants et méditations. Collèges et instituts religieux s'y prêtèrent volontiers. Encouragée par les pères jésuites, la dévotion du mois de Marie gagna les églises publiques de la péninsule. Puis elle traversa les Alpes quand le P. Pierre Doré eut traduit en français l'opuscule du jésuite Francesco Lalomia († 1789): «Le Mois de Mai consacré aux gloires de la grande Mère de

Dieu avec l'exercice de diverses fleurs de vertu.»[87] Toutefois Lalomia donnait à la pratique un sens différent de celui de Dionisi. Son titre l'annonçait: comme saint Alphonse il célébrait les «gloires de Marie»,[88] mère de Dieu. Mais cette option, qui agréera toujours aux Français, ne rencontra pas grand succès en Italie. Dans son «Mois de Marie», opuscule destiné à être longtemps très répandu, un autre jésuite, Alfonso Muzzarelli (1749-1813), préférait la formule inaugurée par Dionisi et reprise par ses imitateurs, qui n'avaient pas placé Marie au centre de leurs méditations. Le but de l'exercice était pour eux de sanctifier la vie chrétienne ordinaire par la prière (méditation, chapelet, cantiques, oraisons jaculatoires) d'une part, et par la pratique de certaines vertus d'autre part. Le sens du mois de Marie tel qu'ils le prêchaient était proprement ascétique.

Auteurs et historiens épiloguèrent sur l'une et l'autre formule. Leur piété mariale les faisait pencher pour celle de Lalomia. «On sait qu'il y a deux façons de prêcher le mois de mai, a écrit l'un d'eux (italien). Certains, sur les traces de personnes insignes, aiment faire de ce mois un appendice du carême. Ils traitent de grands sujets de morale et d'apologétique; et, en finale, soit par des *esempi*, soit par des invocations, soit par des applications, de manière plus ou moins logique et cohérente ils introduisent le thème marial dans leur discours. Franchement, que le lecteur pense de nous ce qu'il veut, cette méthode n'a jamais eu et n'aura jamais notre sympathie, qui va tout entière et sans réserve à l'autre méthode, qui consacre à la Madone le corps du discours, pour conclure ensuite à touches rapides sur des exhortations morales et des déductions apologétiques.»[89] De son côté, le jésuite de langue française A. Drive[90] regretta la grave lacune que présentait à son avis le Mois de Dionisi, qui parlait très peu de la sainte Vierge. Le faible succès en Italie du Mois de Lalomia, qui traitait des privilèges et des vertus de Marie, l'étonnait: «Chose singulière, cet ouvrage, si heureusement conçu, ne fit pas fortune en Italie». En contre-partie, il est arrivé à d'autres praticiens, bien que d'une piété mariale évidente, d'expliquer pourquoi leurs préférences allaient, réflexion faite, à la méthode non exclusivement mariale de Muzzarelli. Dans sa préface à un «Mois de mai» publié quelques années après celui de don Bosco, l'un d'eux notait: «D'année en année d'innombrables autres Mois vont s'imprimant; mais quoique composés avec beaucoup de savoir, d'onction et d'affection, ils n'ont rien ôté à la célébrité du Mois de Muzzarelli. Moi-même, croyant que, dans un mois de Marie, il convenait de ne toujours parler que d'elle, j'ai publié de brèves considéra-

tions sur la vie de la Vierge; quand j'ai prêché le mois de mai en 1856, 1857 et 1858, je me suis attaché à traiter soit de ses grâces, soit de ses gloires, soit de sa protection. Mais l'expérience m'a montré que la matière de Muzzarelli était plus apte à améliorer la foi et les mœurs du peuple chrétien. En conséquence, sans nul regret pour mon pauvre petit travail, je l'ai mis de côté; et, les années suivantes, j'ai composé mes sermons sur les thèmes du religieux de Ferrare», autrement dit d'Alfonso Muzzarelli.[91]

Placé devant ce genre de dilemme, don Bosco n'hésitait guère. En 1858, malgré sa grande dévotion aux mystères et à la vie de la Vierge Marie (que, du reste, il célébra dans l'introduction, au dernier jour d'avril) et parce qu'il avait un sens pastoral aiguisé, il opta lui aussi pour la ligne Muzzarelli, quitte à l'adapter à ses idées en spiritualité. Au lieu de rédiger autant de méditations théologiques, poétiques et mystiques sur Marie qu'il y avait de jours dans son mois, il proposa aux lecteurs de son *Mese di Maggio* une suite de réflexions dogmatiques et moralisatrices, celles-là mêmes qu'ils entendaient dans les sermons d'exercices spirituels et de missions paroissiales. La simple énumération de leurs titres est instructive: 1) Dieu notre créateur, 2) l'âme, 3) le Rédempteur, 4) l'Eglise de Jésus Christ, 5) le chef de l'Eglise, 6) les pasteurs de l'Eglise, 7) la foi, 8) les saints sacrements, 9) la dignité du chrétien, 10) le prix du temps, 11) la présence de Dieu, 12) la fin de l'homme, 13) le salut de l'âme, 14) le péché, 15) la mort, 16) le jugement particulier, 17) le jugement universel, 18) les peines de l'enfer, 19) l'éternité des peines de l'enfer, 20) la miséricorde de Dieu, 21) la confession, 22) le confesseur, 23) la sainte messe, 24) la sainte communion, 25) le péché déshonnête, 26) la vertu de pureté, 27) le respect humain, 28) le paradis, 29) un moyen de s'assurer le paradis, 30) Marie, notre protectrice dans la vie présente, 31) Marie, notre protectrice à l'heure de la mort. C'était, pour notre saint, autant de sujets possibles de méditations de retraite à Sant'Ignazio sopra Lanzo. L'exercice quotidien était tout entier ascétique. Il comportait la lecture de l'instruction du jour, un *esempio* assorti tiré de la Bible, de la vie des saints, de personnages illustres ou de simples chrétiens, une fois ou l'autre de l'expérience de l'auteur lui-même (Dominique Savio, les derniers moments d'une prostituée), enfin une prière «jaculatoire». L'examen approfondi du *Mese di Maggio* de don Bosco a bientôt montré son analogie avec ceux de Dionisi, de Muzzarelli et des rédacteurs de même inspiration.[92]

Pour rédiger ses textes, don Bosco avait puisé dans ses auteurs

favoris: ledit Muzzarelli, Alphonse de Liguori et Léonard de Port-Maurice.[93] Et il n'avait pas eu scrupule à répéter ses propres considérations du *Giovane provveduto*, du *Cattolico istruito*, de la *Chiave del Paradiso*, ainsi que des «Conversations entre un avocat et un curé de campagne sur le sacrement de la confession.»[94]

L'enseignement du *Mese di Maggio*

En phrases simples, souvent courtes, et dans le style dit par lui «populaire» qu'il affectionnait, il avait condensé un enseignement ascétique, tel qu'il avait alors pris forme en lui. Considérations et historiettes reflétaient et souvent reproduisaient ses prédications contemporaines aux jeunes et au peuple des campagnes. Ce mois de Marie était son propre abrégé de vie spirituelle. Sous le titre de *Mese di Maggio*, il avait bâti une sorte de miroir de ses principales convictions religieuses. Le *Mese* expliquait avec beaucoup de simplicité comment lui-même concevait la route de la vie: son sens général, qui n'est plus nécessairement celui des chrétiens vivant dans un autre siècle, et la marche de qui la parcourt cahin-caha.

Le salut au sens plein de victoire sur le mal et la mort était la grande, la suprême, l'unique affaire du vivant. «Dieu, âme, éternité», ces thèmes de retraite de son siècle couraient d'un bout à l'autre de ses méditations. «O chrétien, toi qui as aussi une âme immortelle, pense que, si tu la sauves, tout est sauvé; mais que, si tu la perds, tout est perdu. Tu n'as qu'une âme, un seul péché peut te la faire perdre. Qu'en serait-il de nous et de notre âme si, à cet instant, Dieu nous appelait à son Divin tribunal? Toi qui lis, pense à ton âme, et moi qui écris je penserai sérieusenent à la mienne» (deuxième jour).

Le mois de don Bosco peut être partagé en deux. Au centre, entre le quinzième et le dix-neuvième jour, il y a la mort et ses suites. Les quatorze premiers jours expliquent comment se préparer à la terrible confrontation avec le juge de l'instant suprême, les dix derniers comment se réhabiliter et «gagner» le paradis après avoir éventuellement sombré.

Créé par Dieu, l'homme doit accomplir exactement les préceptes de sa sainte loi (premier jour). Mais son âme immortelle et douée de liberté peut les négliger (deuxième jour). Adam et Eve ayant commis la sottise de désobéir au Seigneur, celui-ci eut l'extrême bonté de promettre, puis d'envoyer un rédempteur à l'humanité coupable. Celle-ci pourrait donc se sauver (troisième jour). Le rédempteur a constitué

une Eglise à l'intérieur de laquelle l'homme peut faire son salut (quatrième jour). Cette Eglise a un chef visible. S'en séparer rompt le lien vital avec le Christ rédempteur dont ce chef est le vicaire (cinquième jour). Ce chef a ses relais, qui sont les pasteurs. «D'où nous pouvons dire que nos curés nous unissent aux évêques, les évêques au pape et que le pape nous unit à Dieu» (sixième jour). La relation unifiante avec l'Eglise et avec Dieu s'établit dans la foi (septième jour). Pour soutenir le chrétien sur la route de la vie, Jésus Christ a institué sept sacrements, «signes visibles établis par Dieu pour donner à nos âmes les grâces qui sont nécessaires pour nous sauver». «Les sept sacrements sont comme sept canaux par lesquels les faveurs célestes sont communiquées par la divinité à l'humanité» (huitième jour). Le chrétien a ainsi Dieu pour père, Jésus Christ pour frère, l'Eglise pour mère et la parole de Dieu pour guide. Reconnais, chrétien, ta dignité! (neuvième jour). Malheureusement, sur terre, il manque souvent à cette dignité et compromet son salut. Car «le nombre d'années, de mois, de semaines, de jours, d'heures et de minutes qui passent de la naissance à la mort, c'est le temps que Dieu a laissé en notre pouvoir pour nous servir de ses biens et sauver notre âme» (dixième jour). Ce temps se déroule sous le regard d'un Dieu toujours présent (onzième jour), qui a créé l'homme pour être connu, aimé et servi par lui (douzième jour). Au terme, il y a le «salut de l'âme», qui risque d'être raté sans remède (treizième jour). Le péché, désobéissance à la sainte loi de Dieu, offense sa divine majesté et ne peut être réparé que par son pardon (quatorzième jour). La mort est l'instant redoutable qui sépare le temps de la miséricorde de celui de la justice (quinzième jour), comme le jugement particulier (seizième jour) et le jugement universel (dix-septième jour) le signifient sans ambiguïtés. L'enfer et ses peines éternelles (dix-huitième et dix-neuvième jours) sont le lot des pécheurs.

Les deux tiers du mois se sont écoulés, le lecteur chrétien vivant est toujours en route. Les dix derniers jours vont lui montrer que, s'il est tombé sur le chemin, il dispose de moyens de se racheter. «Bienheureux sommes-nous qui pouvons encore nous servir de la miséricorde de Dieu» (vingtième jour). «La grande preuve de la miséricorde de Dieu, nous l'avons dans le sacrement de la confession» (vingt-et-unième jour), aveu fait à un confesseur ministre de Jésus, «qui, au nom de Dieu, pardonne les péchés des hommes» (vingt deuxième jour). Le saint sacrifice de la messe est ce qui se peut faire de mieux pour la plus grande gloire de Dieu et la meilleure utilité des âmes (vingt-troisième jour), surtout s'il est accompagné par la sainte communion (vingt-

quatrième jour). Parmi les obstacles qui guettent l'homme sur le chemin du salut, le péché déshonnête est le plus abominable. Il détériore le corps et abêtit l'âme (vingt-cinquième jour). A l'inverse, la vertu de pureté embellit cette âme et lui infuse paix, tranquillité et contentement de soi (vingt-sixième jour). La pression sociale du «respect humain» «empêche de faire le bien et pousse à faire le mal pour ne pas déplaire à autrui». Il faut avoir le courage d'y résister (vingt-septième jour). La promesse du paradis donne énergie et espérance (vingt-huitième jour). Pour y parvenir, la pratique de la charité (exactement de «l'aumône») est recommandée (vingt-neuvième jour). Le mois proprement dit va s'achever par des considérations sur le salut par Marie: la protection mariale durant la vie (trentième jour) et à l'heure de la mort (trente-et-unième jour). La route a été balisée et rebalisée, ses dangers et les secours offerts signalés, la récompense du terme annoncée: il ne reste au prédicateur qu'a confier son dévot lecteur à la bienveillance de Marie.

Rejoignant les intentions des jésuites Dionisi et Muzzarelli, don Bosco pensait, probablement non sans raison, que cet abrégé d'ascétique en vue du salut, modeste, peut-être banal, convenait mieux à son public que les élévations sublimes des docteurs de la catholicité du dix-neuvième siècle. Car, pour lui, le «pasteur» avait pour tâche spécifique de mener son troupeau jusqu'au terme sur le chemin du «salut», lequel est «éternel». Il décrivait donc au lecteur la route de la vie de l'âme. Ce faisant, il a aussi légué à l'historien de son existence un document d'un intérêt particulier. Car si, comme le pensent les sociologues, les «représentations» du langage sont les seuls témoins utilisables de la conscience religieuse, nous disposons, avec le *Mese di Maggio*, d'un excellent relais pour la connaissance de la conscience de don Bosco. Son caractère tragique était beaucoup plus accusé que ne le laissent entendre certains portraits placides d'un homme rassuré.

Un Vade-mecum du chrétien

Trois mois après le *Mese di Maggio*, don Bosco publia dans les *Letture cattoliche* un catalogue de préceptes de morale sociale et domestique, qui, à juger par le titre, constituait un corollaire de ce petit livre: «Emporte-le avec toi, chrétien, ou Avis importants sur les devoirs du chrétien, afin que chacun puisse faire son propre salut dans l'état où il se trouve.»[95] Ce vade-mecum permettrait au chrétien d'assurer son salut – la question centrale du *Mese di Maggio* – dans sa propre situa-

tion. L'introduction de don Bosco prévenait le lecteur qu'il avait cueilli ces «avis» à droite et à gauche, dans la Bible, dans (la vie ou les œuvres) de S. Charles Borromée, de S. Vincent de Paul, de S. François de Sales, de S. Philippe Néri et du bienheureux Sebastiano Valfré.[96] Son originalité se réduisait donc à ses choix.

Les «Avis généraux» des premières pages (p. 5-7) résumaient à grands traits son enseignement habituel sur Dieu, l'Eglise, le pape, les commandements de Dieu et de l'Eglise, la foi, le péché et le paradis. Les trois derniers exprimaient ses principales convictions de directeur spirituel au temps de Dominique Savio, ce garçon qu'il avait encouragé à «se faire saint»: 1) «Dieu veut que nous soyons tous sauvés, c'est même sa volonté que nous nous fassions tous saints.» – 2) «Qui veut se sauver doit mettre l'éternité dans son esprit, Dieu dans son cœur et le monde sous ses pieds.» – 3) «Chacun est obligé de faire son devoir dans l'état où il se trouve.»

Le *Porta teco* envisageait ensuite les diverses situations du chrétien considéré dans la cellule familiale, domesticité comprise: le père, les fils, la mère, les filles et le personnel. On lisait successivement: 1) des Avis généraux à un père de famille par le bienheureux Sebastiano Valfré (p. 8-22); 2) des Avis particuliers aux chefs de famille tirés de la sainte Ecriture et des saints Pères (p. 22-34), subdivisés en: devoirs envers leurs épouses, devoirs envers leurs enfants, devoirs envers leurs serviteurs, gouvernement de leur maison, conduite dans les affaires publiques de l'endroit et conduite privée; 3) des Consignes générales de S. Philippe Néri à la jeunesse (p. 34-36); 4) des Avis importants aux jeunes gens sur leurs devoirs particuliers (p. 36-47) subdivisés en: devoirs des jeunes envers leurs parents, envers leurs frères, leurs sœurs et les autres membres de leur famille, envers les personnes étrangères à leur famille et enfin «conduite particulière des jeunes». (Cet article comportait une note: Avis particuliers pour les personnes de service); 5) les Avis du bienheureux Sebastiano Valfré dans deux lettres écrites à deux mères de famille (p. 48-55); 6) des «Avertissements importants aux filles sur leurs devoirs particuliers» (p. 56-65), subdivisés en: devoirs envers leurs parents, envers leurs frères, sœurs et autres parents, envers les personnes étrangères à leur famille et enfin «conduite personnelle particulière»; et, pour clore le fascicule, 7) des Avis spéciaux pour les femmes de service (p. 65-66).

Ces quelques pages sur une société et une culture menacées par la «modernité» apprendront peut-être quelque chose aux curieux de la vie quotidienne des familles piémontaises au dix-neuvième siècle.

Pour nous, elles nous font accompagner don Bosco dans un monde auquel cet éducateur de jeunes semble avoir été plutôt étranger. Du reste, cette liste d'avis, où le terme de *devoirs* reparaît de paragraphe en paragraphe, finit par interroger le lecteur sur la morale et la spiritualité de celui qui l'a constituée. «Chacun est obligé de faire son devoir dans l'état où il se trouve!» Soit! Mais le «devoir» aurait-il spécifié la morale et la spiritualité de don Bosco? Aurait-il enseigné une «morale du devoir»? La «morale du devoir» s'en tient à l'ordre des relations dans lesquelles le sujet est engagé, ordre auquel on donne parfois le nom caractéristique d'«ordre moral». La question morale se ramène pour le sujet à respecter cet ordre, à y tenir sa juste place afin de cheminer selon les exigences de sa situation. Pas moins, mais aussi pas plus! La spiritualité correspondante est celle de l'«homme de devoir» dans sa rigidité militaire, qui rassure, mais peut aussi inquiéter. La volonté certaine de don Bosco de maintenir les gens dans leurs sphères sociales d'origine témoignait chez lui de quelque propension pour une morale et une spiritualité parfois qualifiées de «déontologiques». Mais, à qui le regarde vivre, le moins que l'on puisse dire est que, si sa morale et sa spiritualité intégraient certes le «devoir», pour lui expression de la volonté divine, il s'est trop souvent réclamé de la gloire de Dieu et du bien des âmes afin d'échapper aux contraintes sociales qui gênaient ses saintes initiatives, pour pouvoir être simplement classé parmi les «hommes de devoir». Parce que beaucoup plus jésuite que pascalien (au sens des *Lettres Provinciales*), la morale et la spiritualité du devoir, qui suffisaient aux fonctionnaires ses voisins, lui étaient des carcans. Sans évidemment connaître la formule, il optait, au nom du bien à faire et de la gloire de Dieu, pour une morale «téléologique», dans laquelle le *telos* importe plus que le «devoir» à accomplir. Il arrive alors que la fin justifie certains moyens: des oublis volontaires, des accrocs à la vérité, le non-respect d'une loi positive. Don Bosco était un sage. Le moteur de sa vie était la «charité active», qu'il avait conseillée à Dominique Savio pour «se faire saint» et qu'il inscrivait dans un ajout au premier article de ses *Regole* vers le temps du *Porta teco*.

Don Bosco médiateur entre Cavour et le Saint-Siège

Le voyage de Rome avait alors, parmi ses conséquences non prévues, celle de commencer à faire de don Bosco un trait d'union entre le Saint-Siège et le gouvernement piémontais. En ce mois de juillet,

une affaire qu'il avait secrètement engagée pendant son séjour dans la ville du pape prenait mauvaise tournure à Turin.[97] Elle concernait le sort de divers évêques des Etats sardes, surtout celui de Mgr Luigi Fransoni exilé à Lyon. Cet exil privait d'archevêque à demeure le diocèse de Turin, qui, à l'estime de plusieurs, en pâtissait gravement. La désignation d'un remplaçant pouvait paraître souhaitable. Comme Mgr Fransoni intervenait dans le pays pour contrecarrer la politique laïcisatrice du gouvernement piémontais, celui-ci eût aimé en être débarrassé au bénéfice d'un prélat plus conciliant. La démission de l'archevêque contestataire eût donc en un certain sens répondu aux vœux à la fois de l'Eglise et de l'Etat. Comme nous l'apprend une correspondance des plus explicites qui a été publiée, en 1853 et 1854 Pie IX lui-même l'avait souhaitée au grand dépit de l'exilé; et apparemment rien ne nous laisse entendre que son opinion avait changé en 1858.[98] Le pape s'interdisait d'imposer une retraite quelconque à Mgr Fransoni, mais il lui avait fait dire et lui avait écrit que, pour le bien du diocèse, il la désirait. Fransoni avait enregistré le souhait, mais avait affirmé qu'il ne s'y soumettrait que par un ordre en bonne forme du souverain pontife. Ce à quoi celui-ci ne pouvait se résoudre, par égard pour l'épiscopat et pour la ferme conduite de l'archevêque en 1849-1850. Quant à l'intéressé, il jugeait que sa démission signerait le triomphe des méchants et désespérerait les bons.[99]

Le 13 mars 1858, le marquis Gustave de Cavour (frère du comte Camille, président du conseil) adressa à don Bosco alors à Rome, où il venait de rencontrer le pape pour la première fois, une lettre circonstanciée sur le problème du diocèse et de son archevêque.[100] Il y dépeignait la situation du diocèse sous les couleurs les plus sombres. L'hostilité à l'égard de la religion des partis dominants au parlement interdisait d'imaginer une évolution à court terme. Une solution radicale des différends avec Rome ne pouvait donc pas être envisagée. Restaient des accords sur des points précis. Gustave de Cavour écrivait: «Si le Souverain Pontife voulait bien nommer cardinal notre vénéré archevêque Mgr Fransoni et lui donner pour Coadjuteur avec future succession un archevêque in partibus, ce pourrait peut-être constituer un premier pas vers une réconciliation.» Il recommandait à don Bosco de s'entendre avec le cardinal Gaude – un piémontais, nous le savons – et d'autres personnages influents et de présenter comme candidats dignes de remplacer Fransoni les évêques Odone (Susa) et Losana (Biella), ou bien le lazariste Durando (Turin), ou encore Rinaldi, vicaire général d'Asti. En somme Gustave de Cavour

préconisait la promotion (au cardinalat) de Mgr Fransoni et son remplacement à Turin par l'un des personnages énumérés.

Don Bosco trouva certainement la solution raisonnable et, lors de l'audience du 6 avril, communiqua à Pie IX le texte de la lettre de Gustave de Cavour. Le pape lut en silence. A juger par la suite, sa réaction intime fut vraisemblablement analogue à ses observations de 1853-1854 à l'évêque de Mondovì, à Mgr Pacifici et à Mgr Fransoni lui-même. Il souhaitait la démission de l'exilé, mais ne la lui imposerait certainement pas. Et il invita don Bosco à faire part du message au cardinal Antonelli. En effet, trois jours après l'audience, don Bosco annonçait au cardinal:

«J'ai reçu de Turin une lettre que je désirerais communiquer à Votre Eminence Révérendissime avant de quitter Rome. Si vous pouviez m'admettre pour un moment d'audience, ce serait pour moi une faveur toute particulière...»[101]

Il le vit et lui remit la lettre du 13 mars avant de quitter Rome le 14 avril.[102] Il n'est pas évident qu'Antonelli ait alors confié à don Bosco une mission d'exploration auprès des frères Cavour. Deux mois après, don Bosco dira simplement à Pie IX que Gustave de Cavour était toujours dans les mêmes sentiments. En réalité, la balle restait dans le camp du Saint-Siège.

Antonelli la relança avec prudence. Le 12 juin, il invita son chargé d'affaires à Turin, l'abbé Tortone, à sonder don Bosco «sur les communications qu'il avait faites avant son départ de la Ville.»[103] Tortone s'exécuta dès la réception de la lettre du cardinal; et don Bosco l'assura qu'il venait de s'expliquer par écrit au Saint-Siège.[104] Il le faisait alors dans une lettre confidentielle adressée, non pas à Antonelli, comme le croyait Tortone, mais à Pie IX en personne.[105] Cette lettre, longtemps inconnue – don Motto la donnait comme inédite en 1991 – est l'unique pièce qui nous rende directement compte des idées de don Bosco lors des tractations de 1858. Il écrivait:

«... A mon départ de Rome, une chose pourtant m'a causé un vif regret, et c'est de n'avoir pas eu le temps de me présenter à Votre Sainteté alors qu'Elle daignait justement m'admettre à son audience.[106] Je crois qu'il s'agissait de notre archevêque. Quoi qu'il en soit, je continue de recommander à la bonté paternelle de Votre Sainteté l'état déplorable de ce diocèse. Je dis à Votre Sainteté ce que les fidèles de Lyon disaient autrefois à S. Eleuthère votre digne prédécesseur: Très Saint Père, donnez la paix à notre Eglise et pourvoyez à nos besoins.[107] Nous ne sommes pas en un temps de persécution ou-

verte et sanglante; toutefois, le mal s'étend sourdement, mais terriblement. Les bons, dont le nombre, Dieu merci, est encore très grand, gémissent et ne savent que faire; les méchants deviennent chaque jour plus audacieux; les faibles accroissent quotidiennement les rangs des dévoyés. Si, pour comble de malheur, l'hérésie parvenait légalement au pouvoir, je craindrais des chutes épouvantables même parmi ceux qui, dans ce diocèse, occupent des charges ecclésiastiques élevées. Je parle dans le Seigneur: que Votre Sainteté me pardonne...»

Don Bosco s'exprimait alors avec beaucoup de réserve sur la démarche de Gustave de Cavour. Mais, à l'évidence, sa réussite lui tenait à cœur, même au prix de quelques sacrifices.

«Je ne sais si l'idée exprimée par M. de Cavour présente quelque bon côté aux yeux de Votre Sainteté. S'il s'agissait d'établir un principe, je ne m'y fierais nullement; mais, puisqu'il s'agit d'un fait particulier, on peut en espérer quelque résultat, surtout qu'il montre encore les mêmes sentiments. De toute façon, pour éviter des maux certainement difficilement réparables, il faut que Votre Sainteté pourvoie de quelque manière aux nécessités du diocèse de Turin. Je parle dans le Seigneur...»[108]

L'intervention d'Antonelli transmise par Tortone décida don Bosco à prendre une initiative. Il envisagea un deuxième voyage à Rome;[109] et, le 22 juin, il rencontra le marquis Gustave de Cavour. Celui-ci lui fit savoir que le comte, son frère, le président du conseil, «avait appris avec une satisfaction particulière les bonnes dispositions que Sa Sainteté lui avait manifestées – à lui don Bosco – en ce qui concernait l'archevêque de Turin, et qu'il désirait avoir un entretien avec don Bosco.»[110] Le comte de Cavour reçut en effet don Bosco le 26 juin chez lui, non pas au ministère. Cavour – qui le connaissait et l'admirait depuis longtemps – lui témoigna «des signes sincères de particulière bienveillance». Il était tout à fait disposé à agréer l'évêque de Susa, Mgr Odone, comme archevêque de Turin, à rendre l'archevêché de Cagliari à Mgr Marongiù, qui en avait été chassé, et enfin à faire remplacer Mgr Artico à la tête du diocèse d'Asti. Quant à Mgr Fransoni, il ne s'opposait pas à son retour à Turin pour qu'il y renonce spontanément à son poste. Mais il fallait que le Saint-Siège lui promette cette renonciation, dans la crainte que l'archevêque, une fois en place, ne s'y refusât.[111] Quand il présentait en ces termes son rapport au chargé d'affaires, don Bosco croyait évidemment que la question progressait dans le sens qu'il souhaitait.

Ce n'était pas le cas. Les diverses solutions auraient peut-être reçu l'agrément de Pie IX, qui, on le sait, eût aimé faire remplacer Fransoni. Mais elles ne convenaient pas à son secrétaire d'Etat, qui se gardait d'isoler le problème de Turin de la politique générale de l'Eglise. La renonciation de l'archevêque eût humilié, non seulement l'intéressé, mais l'épiscopat; et elle eût apparemment donné raison au gouvernement piémontais sur ses lois et mesures plus ou moins anticléricales. Antonelli expliqua à Tortone que, pour le bien du diocèse, le pape consentirait à nommer à Turin un coadjuteur avec droit de succession, mais certainement pas à forcer l'archevêque en titre à démissionner.[112] Le chargé d'affaires transmit aussitôt à don Bosco l'avis négatif du cardinal. Notre saint en fut, nous apprend Tortone, «quelque peu surpris», soit, en langage moins diplomatique, très désappointé. La réponse, selon le chargé d'affaires, ne lui semblait pas conforme à l'idée qu'il s'était faite de la tractation lors de son voyage à Rome. Tortone affirma à son supérieur avoir développé devant lui une argumentation que nous connaissons déjà, pour avoir été celle de Mgr Fransoni et de ses avocats. Don Bosco se soumit, écrivit Tortone. Il fit plus, car il promit de transmettre à Cavour les intentions du cardinal lors d'une nouvelle rencontre qui lui avait été promise.[113]

Mais, dans l'esprit du président du conseil piémontais, des problèmes beaucoup plus cruciaux pour la nation chassaient alors celui du diocèse de Turin privé d'archevêque. Le 11 juillet, le comte de Cavour se rendait en Savoie; de là, il passait en Suisse, pour aboutir enfin à Plombières, où il avait le 21, avec Napoléon III, un entretien qui serait décisif pour l'avenir du Piémont et de toute l'Italie. Le 31, Cavour était de retour à Turin. Don Bosco, quoique apparemment sans trop y croire, tenta aussitôt (le 4 août) une nouvelle démarche auprès de lui. Traduisons son billet:

«Excellence. Tout en me réjouissant de l'heureux retour de V. E. dans cette capitale, je prends la liberté de vous demander, parmi la multitude et la gravité des affaires qui vous incombent, de ne pas oublier ce qui concerne notre pauvre diocèse. Prêt à faire ce dont je suis capable pour ma patrie et pour ma religion, je vous souhaite toute bénédiction du ciel et me professe, de V. E., le très obligé serviteur.»[114]

Le message tomba dans le vide. Six mois plus tard, une lettre de don Bosco à Pie IX apprenait à celui-ci que «Cavour manifeste de la bonne volonté, à supposer qu'elle soit sincère», mais qu'«il est entouré de mauvaises gens, qui l'entraînent on ne sait où. Ce matin seulement,

il m'a dit qu'il veut présenter d'autres candidats pour les diocèses vacants.»[115] A la fin de 1858, Mgr Fransoni restait à Lyon, le diocèse de Turin n'était pas mieux gouverné, Cavour promouvait l'insurrection à travers la péninsule et le Piémont entrait sans trop le savoir dans la deuxième guerre d'indépendance italienne.

Notes

1. G. Bosco, lettre circulaire, 1er octobre 1856; d'après la minute éditée dans *Epistolario* Motto I, p. 305.

2. Sur la loterie de 1857, documentation abondante en ACS 112 *Lotterie* (voir FdB 402 D4 à 405 A7), en particulier une brochure intitulée *Catalogo degli oggetti posti in lotteria a favore dei giovani dei tre oratorii di S. Francesco di Sales in Valdocco, di S. Luigi a Porta Nuova, del Santo Angelo Custode in Vanchiglia*, Turin, G.B. Paravia e comp., 1857, 88 p., livret au titre trompeur comportant: *Invito ad una lotteria* (p. 1-4), *Piano di regolamento per la lotteria* (p. 4-6), *Membri della Commissione* (p. 6), *Promotori* (p. 7-12), *Promotrici* (p. 12-15), enfin l'*Elenco degli oggetti graziosamente donati* (p. 17-88), que l'on croirait y trouver seul. – Récit dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 97-100.

3. Le fait et la date de la réunion (chez le comte Cays, le dimanche 4 janvier) sont déduits d'une lettre de don Bosco à Pio Galleani d'Agliano, Turin, 8 janvier 1857 (*Epistolario* Motto I, p. 312).

4. Puisque la liste de ses membres devait être jointe à la demande d'autorisation, qui fut présentée avant le 23 janvier.

5. G. Bosco, circulaire, Turin, janvier 1857; *Epistolario* Motto I, p. 314.

6. Original collé en *Documenti* XLI, 132; recopié en MB V, 614-615.

7. D'après une note de F. Motto, in *Epistolario* Motto I, p. 315.

8. G. Bosco, circulaire, Turin, janvier 1857, référence *ci-dessus*, n. 5.

9. Quelques noms significatifs ont été relevés par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 98.

10. *Invito ad una lotteria a favore degli Oratorii di S. Luigi a Porta Nuova, di S. Francesco in Valdocco, del S. Angelo Custode in Vanchiglia*, feuillet imprimé original collé en *Documenti* XLI, 131; copie imprimée dans le *Catalogo degli oggetti...*, p. 1-4; texte reproduit en MB V, 611-614.

11. Les dons du prince de Carignano aux numéros 458-464, *Catalogo degli oggetti...*, p. 23; le don de Marco Occhiena, *ibid.*, p. 88.

12. Billet La Marmora, Turin, avril 1857; éd. MB V, 642/7-21.

13. G. Lanza à G. Bosco, Turin, 29 avril 1857; éd. MB V, 642/26 à 643/12.

14. U. Rattazzi à G. Bosco, Turin, 30 avril 1857; éd. MB V, 643-645.

15. D'après P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 100.

16. Voir *Epistolario* Motto I, p. 322.

17. P. Baricco à G. Bosco, Turin, 28 avril 1857; éd. MB V, 645-646.

18. Le chiffre que don Lemoyne proposa plus ou moins clairement (60.000 lires), ajouté au texte des *Documenti* V, 173, qui l'ignorait, était déjà une hypothèse tardive en 1905. Voir MB V, 667/35.

19. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, vol. IV, p. 60-61.

20. Voir *Epistolario* Motto I, p. 218.

21. Cet épisode tient une grande place dans l'histoire salésienne, surtout parce que don Bosco aurait alors exposé au ministre ses idées sur le système préventif en éducation. Il a été raconté par Giovanni Bonetti dans sa *Storia dell'Oratorio* dans une série de paragraphes intitulés: «Il Sindaco di Torino e il Ministro dell'Interno. – U. Rattazzi all'Oratorio. – S. Clemente e Mons. Luigi Fransoni. – Dialogo tra Rattazzi e D. Bosco» (*Bollettino salesiano*, octobre 1882, p. 171-172) et: «Elogio del Sistema preventivo nella educazione morale» (*Bollettino salesiano*, novembre 1882, p. 179-180). Il a fait l'objet d'une (trop) rapide étude d'Antonio Ferreira da Silva, «Conversazione con Urbano Rattazzi (1854)» dans *Giovanni Bosco. Scritti pedagogici e spirituali*, Rome, LAS, 1987, p. 53-69. Le fait de la visite de Rattazzi à l'Oratoire paraît certain, sa date probable. Il peut en effet expliquer l'intérêt subitement pris par le ministre pour l'œuvre de don Bosco à partir de mai 1854. L'échange porta naturellement sur l'éducation de la jeunesse. Quant aux détails de la conversation sur la préférence pour le système préventif dans cette éducation, c'est une autre affaire. Jamais avant 1877, don Bosco ne parla de «système préventif» dans les pièces datées. Les idées que la *Storia* lui prête dans ce récit étaient certainement celles qu'il nourrissait en 1882. Le document «Le Perquisizioni», composé vers 1875, incite à la prudence: don Bosco inventait des dialogues avec les ministres.

22. U. Rattazzi à G. Bosco, Turin, 12 mai 1854; éd. MB V, 60-61.

23. Signalé dans l'*Epistolario* Motto I, p. 228.

24. Note d'U. Rattazzi, Turin, 14 janvier 1856; éd. MB V, 434.

25. Billet d'U. Rattazzi, 9 mai 1856; éd. MB V, 460.

26. D'après U. Rattazzi à G. Bosco, Turin, 25 septembre 1856; éd. MB V, 430.

27. D'après A. Ferreira, «Conversazione...», *art. cit.*, p. 60.

28. Billet d'U. Rattazzi, Turin, 3 octobre 1856; éd. MB V, 533. U. Rattazzi à G. Bosco, Turin, 4 octobre 1856; éd. MB V, 534.

29. Les originaux de ces pièces importantes ne semblent pas figurer dans le Fondo Don Bosco des archives salésiennes. Nous en trouvons les copies, le premier dans les *Documenti* IV, 193; le deuxième dans la *Storia dell'Oratorio*, passage publié dans le *Bollettino salesiano*, mars 1883, p. 49, d'où il a été versé en *Documenti* V, 167.

30. Billet U. Rattazzi, Turin, 3 novembre 1856; éd. MB V, 430-431.

31. Il s'agissait d'un épisode de la *Gerusalemme liberata* de Torquato Tasso.

32. Billet U. Rattazzi, Turin, 20 mars 1857; éd. MB V, 616.

33. U. Rattazzi à G. Bosco, Turin, 30 avril 1857; éd. MB V, 645.

34. Décret du Ministère de l'Intérieur, Turin, 30 avril 1857; éd. MB V, 643-644.

35. Notre source unique est ici l'article circonstancié de Giovanni Bonetti: «Suggerimento di Urbano Rattazzi», in *Storia dell'Oratorio*, deuxième partie, chap. XI. Cet article, publié dans le *Bollettino salesiano*, juin 1883, p. 97, fut à l'origine des pages correspondantes des *Cinque lustri* et des MB V, 696/7 à 699/5. Cette conversation de 1857 pose les mêmes problèmes critiques que celle de 1854 sur son lieu, sa date, l'identité des interlocuteurs et surtout son véritable contenu. A la réflexion, il nous paraît assuré: 1) que la conversation eut lieu, comme le dit la *Storia*, au ministère de l'Intérieur entre don Bosco et Rattazzi lui-même; 2) que Don Bosco s'était déplacé pour remercier Rattazzi vraisemblablement pour son décret du 30 avril; 3) que l'entretien eut lieu probablement dans les premiers jours de mai 1857; 4) que le ministre évoqua de quelque manière la succession de don Bosco à la tête de son œuvre; et 5) qu'aux objections de don Bosco sur l'opposition du gouvernement aux congrégations religieu-

ses, Rattazzi lui observa que nul ne verrait d'inconvénient à la création autour de lui d'une association de libres citoyens jouissant de leurs droits civils. Ces conseils de Rattazzi, exprimés en ce sens par la *Storia dell'Oratorio*, étaient en parfaite cohérence avec ses idées politiques connues; et ils expliquent au mieux l'entêtement successif de don Bosco à vouloir donner un visage «civil» à sa congrégation.

36. *Storia dell'Oratorio*, in *Bollettino salesiano*, juin 1883, p. 97.

37. L'horizon politique de Rattazzi s'assombrit durant le deuxième semestre de 1857. Son action de ministre de l'Intérieur fut critiquée de plus en plus violemment, même par ses amis, à partir du soulèvement mazzinien de Gênes le 29 juin. A la suite des élections du 15 novembre suivant, qui furent défavorables au ministère, Cavour le pria de se démettre. Rattazzi ne reparut dans un ministère piémontais qu'en juillet 1859.

38. Mgr Fioramonti à G. Bosco, Rome, 3 octobre 1857; voir MB V, 731, note.

39. *Trattenimenti famigliari sulla supremazia del Papa e sulla salute esclusiva nella Chiesa Cattolica in confutazione dei principali argomenti de' Valdesi contro la Chiesa Cattolica Romana, Letture cattoliche*, ann. V, fasc. 7 (novembre), Turin, G.B. Paravia, 1857, 64 p.

40. *Il Galantuomo. Almanacco nazionale per... 1858*, Turin, G.B. Paravia, 1857, p. 3-4.

41. Les idées et les formules entre guillemets de cet alinéa ont été empruntées aux paragraphes à peu près équitables de la *Storia dell'Oratorio*, publiés dans le *Bollettino salesiano*, juin, 1883, p. 98.

42. D'après la *Storia dell'Oratorio*, dans le *Bollettino salesiano*, juin 1883, p. 98. Bien entendu, ce résumé de lettre, purement conjectural, était inspiré par l'idée que l'on se faisait au Valdocco en 1883 de l'apostolat de don Bosco vingt-cinq ans auparavant et de l'admiration de Mgr Fransoni à son égard.

43. A. Amadei, *Il servo di Dio Michele Rua*, Turin, SEI, 1931, p. 79-80, 90, 92.

44. La source principale est ici pour nous le manuscrit *Viaggio a Roma, 1858* (ACS 132; FdB 1352 E3 à 1354 A5), un cahier 280 × 198 mm, paginé de 1 à 75. Habituellement de l'écriture de Michele Rua, il comporte des passages et des ajouts de mains différentes, en particulier de celle de don Bosco (ainsi, p. 51-52, le début de la chronique du 8 mars). C'est un journal de voyage attribué à don Bosco qui s'y exprime à la première personne. On ne peut cependant exclure qu'il ait été souvent directement composé par M. Rua. Inachevé, il ne couvre vraiment que la période qui va du 18 février, jour du départ de Turin, au 20 mars. Sur sa dernière page (p. 75), la semaine du 21 au 28 mars a droit à un sommaire d'écriture problématique. Le cahier ne dit donc rien des dix-neuf derniers jours du voyage, don Bosco et le clerc Rua n'étant rentrés à Turin que le 16 avril. Le manuscrit a été recopié en *Documenti* XLI, 138-202, mais n'a jamais fait l'objet d'une étude particulière. — Les autres sources du voyage sont les lettres contemporaines de don Bosco à Turin, quelques-uns de ses témoignages recueillis à l'audition (ainsi dans G. Bonetti, *Annali* II, p. 14) et le récit qu'en a fait le même Bonetti dans sa *Storia dell'Oratorio* (*Bollettino salesiano*, juillet 1883, p. 116-120), au reste d'après le manuscrit *Viaggio a Roma*, que complétaient des informations orales de don Rua. Le tout a été compilé par don Lemoyne en MB V, 801-930.

45. D'après la *Storia dell'Oratorio*, deuxième partie, chap. XII, dans le *Bollettino salesiano*, juillet 1883, p. 116.

46. En MB V, 815/10, don Lemoyne, qui prétendait pourtant ne rien laisser perdre, n'a pas cru bon de signaler que don Bosco paya des droits pour un sac de *confetti* (bonbons)...

47. Rua lui tint d'abord compagnie chez les de Maistre, puis partit loger chez les Rosminiens, 7, via Alessandrina, quitte à retrouver don Bosco chaque jour à la première heure.

48. D'après MB V, 821/32 à 822/5.

49. Ce récit très circonstancié de Françoise de Maistre dans *Viaggio a Roma*, p. 17.

50. *Viaggio a Roma*, p. 62.

51. A Sainte Pudentienne, une hostie consacrée aurait en rebondissant sur le sol percé deux marches de marbre (*Viaggio a Roma*, p. 18).

52. Traduite, l'inscription disait: «Pierre, bousculé par un garde, heurta cette roche de la tête, et le prodige demeure». Récit de la visite à la prison Mamertine dans *Viaggio a Roma*, p. 36-37; résumé assez maigre en MB V, 836/1 à 837/3.

53. G. Bosco à V. Alasonatti, Rome, 7 mars 1858; *Epistolario* Motto I, p. 340-341.

54. *Viaggio a Roma*, p. 30.

55. *Viaggio a Roma*, p. 15.

56. *Viaggio a Roma*, p. 20.

57. *Viaggio a Roma*, p. 70-71.

58. *Viaggio a Roma*, p. 15-16.

59. *Viaggio a Roma*, p. 30, 38.

60. *Viaggio a Roma*, p. 47; G. Bosco à V. Alasonatti, 7 mars 1858 (*ci-dessus*, n. 53).

61. *Viaggio a Roma*, p. 71-72.

62. Récit dans MB V, 874-875. Notons ici que l'extrait de manuscrit de don Bosco (voir: «Così scrisse egli stesso», dans l'introduction) cité par don Lemoyne en MB V, 872/29 à 874/37, est un conglomérat plus ou moins réussi du *Viaggio a Roma* et de la *Storia dell'Oratorio*, celle-ci à travers les *Documenti* VI, 143, 146.

63. *Viaggio a Roma*, p. 73.

64. D'après la lettre de G. Bosco à Giov. Patrizi, Turin, 22 mai 1858; *Epistolario* Motto I, p. 349.

65. Francesco Gaude, né à Cambiano dans l'archidiocèse de Turin le 5 avril 1809, était procureur général de son ordre; il avait été créé cardinal le 17 décembre 1855; il mourra prématurément le 14 décembre 1860.

66. D'après la *Storia dell'Oratorio*, dans le *Bollettino salesiano*, juillet 1883, p. 120.

67. On lit en effet: «D. Bosco, durant les jours qu'il passa encore à Rome, retoucha les règles de la Pieuse Société de S. François de Sales, déjà écrite l'année précédente, et qu'il avait emportées avec lui...» (*Storia dell'Oratorio*, *loc. cit.*, p. 120). Il y a lieu de croire que ce projet de règles était déjà, approximativement tout au moins, celui du manuscrit Rua ACS 023 (1).

68. G. Bosco à G.B. Pagani, 4 mars 1858; *Epistolario* Motto I, p. 339. Cette lettre, découverte il y a peu, pose des problèmes d'interprétation. Je suis convaincu que «le texte écrit», que le cardinal Gaude avait invité don Bosco à montrer au P. Pagani, était, non pas, quoi qu'il y ait dit, une *reconstitution de mémoire* de la pratique de sa maison de l'Oratoire, mais la copie de son «plan de congrégation religieuse», c'est-à-dire des règles ou constitutions qu'il avait préparées pour elle.

69. F. Hayward, *Pie IX et son temps*, Paris, Plon, 1948, p. 169.

70. *Viaggio a Roma*, p. 56. Sauf indication contraire, le récit qui va suivre de l'audience du 9 mars est entièrement fondé sur ce mémoire, p. 56-60.

71. «C'était le grand jour de l'audience papale; mais j'avais d'abord besoin de

m'entretenir avec le cardinal Gaude; je suis donc allé dire la messe dans l'église dite de Santa Maria sopra Minerva...» (*Viaggio a Roma*, p. 56).

72. Voir, *ci-dessus*, chap. VII.

73. Toutefois, nous sommes ici encore à la merci des reconstitutions plus ou moins problématiques de don Bonetti.

74. Les propos de Pie IX d'après la *Storia dell'Oratorio*, in *Bollettino salesiano*, juillet 1883, p. 119. — La question des vœux dans les constitutions salésiennes fut donc soulevée au cours de l'audience du 9 mars. Mais, contrairement à ce qu'a écrit don Lemoyne, don Bosco ne remit au pape son projet de *Regole* pour qu'il le lise et le corrige, ni ce jour-là, ni lors d'une audience supposée du 21 mars. Malgré les MB V, 880-885, qui racontent cette audience tout au long, il faut reconnaître que don Bosco ne fut pas reçu par Pie IX le 21 mars. Pietro Stella (*Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 143, n. 42) a démontré l'erreur de manière suffisamment convaincante. Don Lemoyne a garni le récit de cette audience prétendue — ignorée du manuscrit *Viaggio a Roma* dans son schéma des journées de fin mars — avec des traits ou des épisodes rapportés de côté et d'autre: la correction des *Regole*, Dominique Savio et l'Angleterre, l'invitation faite à don Bosco de rédiger ses souvenirs..., qui ne figuraient pas dans ses textes sur les audiences du 9 mars et du 6 avril.

75. La formule latine de cette bénédiction fut bientôt transmise à Turin. Voir G. Bosco à V. Alasonatti, Rome, 17 mars 1858; *Epistolario* Motto I, p. 342, texte et notes de la lettre.

76. *Viaggio a Roma*, p. 60.

77. Pour la dater, les annales salésiennes se fondent sur la lettre de don Bosco à Vittorio Alasonatti, Rome, 7 avril 1858, où il est écrit: «... *Ieri* ho avuto l'udienza dal Santo Padre...» Les trois suppliques à Pie IX, rédigées à la suite de l'audience et probablement à l'invitation du souverain pontife, ont été datées du lendemain 7 (Voir *Epistolario* Motto I, p. 344-346).

78. D'après la lettre citée à don Alasonatti, Rome, 7 avril 1858. L'audience est décrite ici d'après cette lettre et le récit postérieur de la *Storia dell'Oratorio*, in *Bollettino salesiano*, juillet 1883, p. 119-120. Leur joindre la note de Leonardo Murialdo, *Relazione dell'udienza concessa da Sua Santità Pio IX il 6 aprile 1858*, éditée dans A. Castellani, *Il beato Leonardo Murialdo*, Rome, 1966, I, p. 447-448.

79. Lettre citée à V. Alasonatti.

80. «Que Votre Sainteté daigne prêter une attention bienveillante aux paroles d'un fils qui parle prosterné aux pieds de Votre Sainteté et qui L'aime plus que soi-même.» (G. Bosco a Pie IX, Turin, 14 juin 1858; *Epistolario* Motto I, p. 352.)

81. Selon la lettre de G. Bosco à V. Alasonatti, Rome, 7 avril 1858 (*Epistolario* Motto I, p. 346), le circuit devait être: Loreto, Ancône, Venise, Milan.

82. «Benevolenza del Sommo Pontefice per gli Oratorii di D. Bosco», *Armonia*, 18 avril 1858.

83. «Indulgenze pel canto delle Sacre Laudi», *Armonia*, 28 avril 1858. — La collation offerte par Pie IX aux oratoriens fut organisée le 24 juin après la messe. Voir «Festa di Pio IX negli Oratorii di D. Bosco», *Armonia*, 29 juin 1858.

84. *Il mese di maggio consacrato a Maria SS. Immacolata ad uso del popolo*, per cura del sac. Bosco Giovanni, *Letture cattoliche*, ann. VI, fasc. 2 (avril), Turin, G.B. Paravia e comp., 1858, 192 p.

85. P. Stella a consacré à l'histoire du «mois de Marie» trois paragraphes de son intéressant article: «I tempi e gli scritti che prepararono il "Mese di maggio" di

don Bosco», *Salesianum*, ann. XX, 1958, p. 648-694 (bibliographie à la n. 4). Leur substance est reprise ici.

86. *Il mese di Maria o sia il Mese di maggio consacrato a Maria coll'esercizio di vari fiori di virtù proposti ai veri divoti di Lei*, dal P. Annibale Dionisi della Compagnia di Gesù, da praticarsi nelle Case de' Padri di famiglia, ne' Monasteri, nelle Botteghe, etc. Flores apparuerunt in terra nostra. Can. 2: 12, Parma, per gli Eredi di Paolo Monti, 1726.

87. *Il Mese di Maggio consacrato alle glorie della gran Madre di Dio coll'esercizio di vari fiori di virtù*, Palerme, 1758. Le lecteur dévot du dix-huitième siècle pensait aussitôt à Alfonso Maria di Liguori, *Le Glorie di Maria* (1ère éd., 1750).

88. *Il mese di Maria, o sia di Maggio*, Ferrara, 1785. «La popularité de Muzzarelli en Italie vient de ses écrits spirituels, surtout de son *Mese di Maria* (Ferrare, 1785) qui eut en un peu plus d'un siècle plus de 150 éditions et fut traduit en anglais, arabe, espagnol, français et portugais. Ce petit livre eut le mérite de répandre la dévotion mariale du mois de mai» (G. Mellinato, «Muzzarelli, Alphonse», *Dictionnaire de spiritualité*, t. X, Paris, 1980, col. 1859.)

89. E. Campana, *Maria nel culto cattolico*, vol. I, Turin, Marietti, 1933, p. 471-472 (d'après P. Stella, «I tempi e gli scritti...», *art. cit.*, n. 85, p. 667-668).

90. A. Drive, *Marie et la Compagnie de Jésus*, 2ème éd., Casterman, 1904, p. 276-277 (d'après P. Stella, «I tempi e gli scritti...», *art. cit.*, p. 668).

91. Scotti-Pagliara, *Mese di Maggio*, Naples, 1867, cité dans P. Vannuci, s.j., *Il mese di Maria o sia il Mese di Maggio consacrato a Maria ricercato nella sua istituzione e nelle sue origini*, Florence, Luigi Manuelli, 1876, p. 92-93 (d'après P. Stella, «I tempi e gli scritti...», *art. cit.*, p. 669).

92. Précisions dans P. Stella, «I tempi e gli scritti...», *art. cit.*, p. 667-676.

93. Entre parenthèses, dans leurs écrits ces deux derniers ignoraient le mois de Marie. On en a parfois abusivement tiré que l'exercice était inconnu dans l'Italie du dix-huitième siècle: «Il serait inexplicable qu'ils n'en aient pas dit un mot, si elle (la pratique) existait de leur temps» (L. Garriguet, *Mois de Marie*, Paris, 1917, p. 6). *Sic!*

94. Voir un tableau des sources identifiées dans P. Stella, «I tempi e gli scritti...», *art. cit.*, p. 677-682.

95. *Porta teco, Cristiano, ovvero Avvisi importanti intorno ai doveri del Cristiano, acciocché ciascuno possa conseguire la propria salvezza nello stato in cui si trova* (*Letture cattoliche*, ann. VI, fasc. 5 (juillet), Turin, G.B. Paravia, 1858, 72 p.). Le frontispice était anonyme, mais l'introduction clairement signée par don Bosco.

96. *Porta teco...*, p. 3.

97. Voir, à ce sujet, l'article de F. Motto, «Don Bosco mediatore tra Cavour ed Antonelli nel 1858», RSS, ann. V, 1986, p. 3-20, qui développe quelques pages de P. Pirri, *La questione romana*, parte I (*Pio IX e Vittorio Emanuele II dal loro carteggio privato*, II), Rome, PUG, 1951, p. 13-16.

98. Les historiens de la médiation de 1858, P. Pirri et F. Motto, ont négligé ou oublié ou ignoré cet aspect du problème, qui permet de mieux comprendre les réactions de don Bosco devant l'attitude du cardinal Antonelli.

99. Argumentation largement développée dans la correspondance entre le pape et l'archevêque: Mgr Fransoni à Pie IX, Lyon, 7 novembre 1853; Pie IX à Mgr Fransoni, Rome, 28 novembre 1853; Mgr Fransoni à Pie IX, Lyon, 2 mai 1854; éd. M.F. Mellano, *Il caso Fransoni e la politica ecclesiastica piemontese (1848-1850)*, Rome, PUG, 1964, p. 271-277.

100. Cette lettre de Gustavo de Cavour à don Bosco, Turin, 13 mars 1858, cotée par P. Pirri en: Arch. Pio IX, Lettere sovrane IV, est actuellement introuvable aux archives vaticanes, nous apprend Francesco Motto dans son article «Don Bosco mediatore...», *loc. cit.*, p. 8, n. 11. Nous ne pouvons donc qu'en répéter le résumé de P. Pirri, *La questione romana*, *op. cit.*, p. 13-14.

101. G. Bosco à G. Antonelli, Rome, 9 avril 1858; *Epistolario* Motto I, p. 348.

102. Ce qui explique la présence du document – une lettre *à* don Bosco, ne l'oublions pas – dans les archives du Saint-Siège. Je ne crois donc pas, contrairement à ce qu'a écrit le P. Pirri, que don Bosco ait remis directement la lettre au pape. Il n'aurait pas pu ensuite la «communiquer» au cardinal Antonelli.

103. G. Antonelli à l'abbé Tortone, 12 juin 1858; éd. F. Motto, «Don Bosco mediatore...», *loc. cit.*, p. 14-15.

104. G. Tortone au cardinal Antonelli, Turin, 19 juin 1858; éd. F. Motto, «Don Bosco mediatore...», *loc. cit.*, p. 16.

105. En effet, on ne trouve nulle trace de la lettre de don Bosco à Antonelli annoncée par Tortone au secrétaire d'Etat dans sa lettre du 19 juin comme devant être portée à Rome par un «don Gaude». Je suppose que, le jour où il fut interrogé par Tortone, don Bosco était sur le point de remettre audit don Gaude sa lettre du 14 juin *au souverain pontife* et que son interlocuteur imagina qu'il s'agissait d'une lettre à Antonelli. En effet, toujours d'après la lettre du 19 juin de Tortone à Antonelli, ce don Gaude était parti de Turin vers Rome «par voie maritime» le 15 juin, donc au lendemain de la lettre au pape, qui, très confidentielle, ne pouvait être abandonnée à des services postaux régulièrement indiscrets.

106. Nous ne sommes pas autrement renseignés sur cette proposition d'audience. Il est vraisemblable qu'elle ne fut pas formelle, auquel cas don Bosco eût, semble-t-il, remis son départ.

107. Allusion dramatisée aux lettres des Eglises de Gaule au pape Eleuthère signalées dans Eusèbe de Césarée, *Histoire ecclésiastique*, livre V, chap. III. Echo de ces lettres dans G. Bosco, *Vita de' Sommi Pontefici S. Aniceto, S. Sotero, S. Eleutero, S. Vittore e S. Zeffirino*, Turin, 1858, p. 36-37.

108. G. Bosco à Pie IX, Turin, 14 juin 1858; *Epistolario* Motto I, p. 352.

109. «D. Giovanni Bosco que vous avez connu dans notre maison, se dispose à un nouveau voyage à Rome, pour certaines de ses affaires qu'il n'a pu mener à bien en raison de son départ précipité...» (Comte Rodolphe de Maistre à un chanoine non identifié, Turin, 2 juillet 1858; éd. MB VI, 32).

110. D'après une lettre de l'abbé Tortone au cardinal Antonelli, Turin, 23 juin 1858; éd. F. Motto, «Don Bosco mediatore...», *loc. cit.*, p. 16-17.

111. Ces détails d'après une note de l'abbé Tortone au cardinal Antonelli, Turin, 26 juin 1858; éd. F. Motto, «Don Bosco mediatore...», *loc. cit.*, p. 17-18.

112. Minute d'une lettre du cardinal Antonelli à G. Tortone, 3 juillet 1858; éd. F. Motto, «Don Bosco mediatore...», *loc. cit.*, p. 18.

113. D'après les longues explications de G. Tortone au cardinal Antonelli, Turin, 14 juillet 1858; éd. F. Motto, «Don Bosco mediatore...», *loc. cit.*, p. 19-20.

114. G. Bosco au comte C. de Cavour, Turin, 4 août 1858; *Epistolario* Motto I, p. 357.

115. G. Bosco à Pie IX, février 1859; *Epistolario* Motto I, p. 368.

IV. Le fondateur religieux (1859-1866)

Chapitre XIV.

L'année 1859

L'avertissement de don Bosco à Pie IX (janvier 1859)

Grande était l'effervescence des esprits dans la péninsule italienne aux premiers jours de l'année 1859. La révolution, toujours latente depuis dix ans, grondait; les patriotes gonflaient la poitrine. A Naples, Florence, Parme et Modène, les princes étaient inquiets. Milan souffrait de plus en plus mal le joug autrichien.

Les ondes de la révolte se propageaient depuis Turin. Dans l'ombre, le ministre piémontais Camille de Cavour venait de séduire un puissant allié. L'empereur des Français, Napoléon III, fréquentait la station thermale de Plombières (Vosges). Les 20 et 21 juillet 1858, Cavour l'y avait secrètement rencontré. Il avait été convenu que la France apporterait son aide au petit royaume sarde dans une guerre probable contre l'Autriche, qui, malgré les efforts des Piémontais pour les en chasser en 1849, continuait d'occuper la plus grande partie de l'Italie du Nord. Il fallait toutefois que ce pays apparût comme agresseur. Une nouvelle géographie italienne était esquissée. Le Piémont constituerait par la suite un royaume de Haute-Italie, comprenant, outre les Etats sardes, la Lombardie, la Vénétie et les duchés du Nord. Il y aurait un royaume d'Italie centrale avec la Toscane et ce qui resterait des Etats du pape. Le royaume des Deux-Siciles complèterait la physionomie de la nouvelle Italie, rassemblée en confédération sous la présidence du pape. Le pouvoir temporel de celui-ci serait limité à Rome. La France recevrait la Savoie et Nice en contrepartie de son aide; et un mariage entre Jérôme Napoléon et la fille de Victor-Emmanuel Clotilde scellerait l'alliance des trônes. Dans ses plans, le ministre piémontais La Marmora souhaitait, en cas de guerre contre l'Autriche, une armée de 80.000 Piémontais et d'autant de Français. Napoléon parla aussitôt de 300.000 hommes, français pour les deux tiers, en prévision d'une marche sur Vienne pour y dicter la paix.[1]

Durant le deuxième semestre de 1858, la nouvelle d'accords entre le Piémont et la France en vue d'une guerre contre l'Autriche avait commencé de filtrer dans l'opinion et provoqué dans le pays une mobilisation nationale des esprits sans exemple depuis 1848. Cavour générait ce flux d'informations.[2] Elles tendaient à dresser contre leurs gouvernants les sujets des divers Etats, duchés ou provinces concernés par le remodelage de la péninsule imaginé à Plombières. L'aide la plus efficace lui venait de Giuseppe La Farina (1815-1863), qui, dans le but de rassembler les bonnes volontés au service de la cause italienne, avait fondé une *Società nazionale* en 1856. La *Società nazionale* préparait l'opinion publique à suivre la politique cavourienne. Par l'intermédiaire de La Farina et de sa Société, Cavour avait établi un réseau d'accords et un système de plans insurrectionnels à travers le pays. Il rencontrait lui-même Garibaldi. Toutefois, la *Società nazionale*, puissante dans les duchés de Parme et de Modène, en Toscane et dans les Légations pontificales, l'était moins en Lombardie, autour de Rome et dans le Midi. Cavour devait recourir à d'autres agents. Nous trouvons ici don Bosco, qui tint à avertir Pie IX de la présence dans ses Etats d'intrigants téléguidés par Turin.

Il profita d'un voyage à Rome du chanoine Sossi, du chapitre de la cathédrale d'Asti, voyage qui peut être daté de la deuxième quinzaine de janvier 1859, pour faire remettre au pape un message confidentiel.[3] Le matin même de la rédaction de sa lettre, don Bosco avait eu, sur les sièges épiscopaux vacants dans les Etats sardes, une conversation avec le ministre Cavour. Il ajoutait: «... J'en profite pour dire à Votre Sainteté une chose qui m'inquiète. D'après des écrits que j'ai pu avoir entre les mains, j'ai appris à plusieurs reprises que quelques malintentionnés voudraient se concentrer à Civitavecchia, à Ancône et à Rome. Leur but serait d'y propager des idées révolutionnaires pour les mettre en pratique à la fin de mars. Je n'ai pas pu avoir les noms de ces personnes: les lettres sont simplement signées F. A.»[4] Cette mise en garde concorde avec les «instructions secrètes» datées du 1er mars 1859 et expédiées par la *Società nazionale* aux comités locaux, selon lesquelles, dès l'ouverture des hostilités contre l'Autriche, on déclencherait une «insurrection immédiate» aux cris de: «*Viva l'Italia e Vittorio Emanuele! Fuori gli Austriaci!*» (Vive l'Italie et Victor-Emmanuel! Les Autrichiens dehors!).[5] Dans les plans piémontais, la guerre contre l'Autriche, prévue fin mars, entraînerait une insurrection dans les Etats voisins, y compris ceux du pape. Don Bosco s'efforçait de prévenir du danger le pape Pie IX, qui

l'avait définitivement séduit lors de son voyage à Rome au début de l'année écoulée.

La biographie de Dominique Savio (janvier 1859)

Il ajoutait ces préoccupations d'intérêt général à une activité ordinaire le plus souvent fébrile: le soin des jeunes de la maison de l'oratoire, où un seul prêtre le secondait encore, ainsi que des publications pour le moins à superviser et dans bien des cas à composer tout entières. En janvier 1859, l'une de ces publications lui permit de donner une formulation concrète de sa pastorale de la jeunesse. Il le fit à travers un petit livre destiné à un long retentissement.

Le fascicule des *Letture cattoliche* pour janvier 1859 était intitulé: «Vie du jeune Savio Domenico élève de l'Oratoire S. François de Sales, par les soins du prêtre Bosco Giovanni.»[6] En frontispice, un portrait assez maladroitement dessiné représentait le jeune garçon. C'était l'œuvre de l'ami de don Bosco Carlo Tomatis (1833-1905), encore élève, paraît-il, de l'académie Albertine. L'enfant, revêtu de son plus beau costume: veston et nœud papillon, serrait dans sa main gauche une statuette de la Vierge Marie et tenait dans sa main droite un papier proclamant en grosses lettres: *La morte ma non peccati* (La mort, mais pas de péchés).[7] La gravure annonçait une *Vita* très édifiante. Elle racontait l'existence admirable d'un garçon qui, entre octobre 1854 et février 1857, avait surpris par ses qualités d'âme ses camarades de l'oratoire S. François de Sales, jusqu'à la veille de sa mort survenue le 9 mars 1857 dans son village de Mondonio. C'était moins de deux ans avant la publication de la biographie.

Don Bosco l'avait composée avec soin. Les informations nécessaires avaient commencé d'être réunies dans les semaines qui avaient suivi la mort de Savio. Don Bosco interrogea (par lettres probablement) trois prêtres qui avaient connu l'enfant avant son entrée à l'oratoire de Turin. Dès lors peut-être, il demanda leurs souvenirs à ses camarades de la maison. Le livre germerait de ces témoignages sollicités.

Dominique était né à Riva di Chieri le 2 avril 1842. Quand il avait eu deux ans, sa famille s'était installée au hameau de Morialdo, par conséquent sur la commune de Castelnuovo d'Asti. Giovanni Battista Zucca (1818-1878), prêtre à Morialdo, avait répondu à don Bosco le 5 mai 1857.[8] Il avait connu Dominique, dit Minot, à partir de 1847 environ, écrivait-il. L'année suivante, il avait admiré son assiduité, sa

docilité et sa diligence à l'école élémentaire dont il avait la charge. La piété de Dominique l'avait étonné. Dès qu'il avait pu distinguer pain et pain, les prêtres l'avaient admis à communier. Il ne commettait pas les sottises coutumières aux jeunes garçons: jeux dangereux ou indécents, chapardages, harcèlement des mendiants et des vieillards. Don Zucca ne déplorait que les gâteries excessives de ses parents. Trois mois et demi après cet ecclésiastique, le maître d'école de deuxième élémentaire de Castelnuovo, le prêtre Alessandro Allora (1819-1880), répondit à don Bosco par une notice relativement longue et solennelle sur Dominique, qui avait été son élève en 1852-1853.[9] Il traçait un portrait attendri du garçonnet: «Il était assez faible et gracile de constitution, son air sérieux mêlé de douceur avait un je ne sais quoi de grand et d'agréable pour tous: il était très doux et très docile de tempérament...» Don Allora avait gardé le meilleur souvenir de Dominique Savio. Une visite au Valdocco quand il y était entré l'avait rassuré: l'enfant n'avait pas renoncé à «la voie de la sagesse» dans laquelle il l'avait vu s'engager. Don Giuseppe Cugliero (né vers 1808, mort en 1880), maître d'école à Mondonio, avait réagi le premier des trois prêtres interrogés. Le 19 avril 1857, soit quarante jours seulement après le décès, il remettait déjà à don Bosco une notice soignée «sur la vie du jeune Dominique Savio, natif de Riva di Chieri.»[10] Il l'avait eu pour élève pendant une brève année scolaire (1853-1854) à Mondonio, village de la troisième et dernière résidence de la famille. En vingt ans de métier, assurait-il en conclusion, il n'avai pas connu d'élève aussi raisonnable (*assennato*), diligent, assidu, studieux, affable et agréable à vivre que Dominique Savio.

Quand il rédigea sa biographie, don Bosco disposait aussi des papiers d'au moins huit amis de l'enfant à l'Oratoire, en l'occurrence soit de grands adolescents, soit même des hommes faits. C'était une note de Giuseppe Reano, né en 1826;[11] des «Mémoires sur Dominique Savio» de Michele Rua;[12] un «Court abrégé de la vie de Savio Domenico» de Giovanni Bonetti, né en 1838;[13] une lettre sur Dominique Savio de Francesco Vaschetti, né en 1840;[14] une notice de Luigi Marcellino, né en 1837, dûment intitulée: «Vertus que j'ai remarquées en Savio Domenico durant le court laps de temps où je l'ai fréquenté»;[15] une page d'un dénommé Roetto: «Propos de mon excellent camarade Savio Domenico»;[16] un bref témoignage d'Antonio Duina;[17] et une lettre d'information de Giuseppe Bongiovanni, né en 1836, qui disait avoir eu Dominique comme «camarade de classe, commensal et intime ami.»[18] Dans un genre un peu différent, Fran-

cesco Vaschetti, outre son témoignage, avait rédigé une lettre à don Bosco sur une grâce de guérison qu'il attribuait à Dominique Savio.[19] Il ressort des simples titres de ces témoignages que don Bosco avait demandé aux jeunes d'écrire les traits et les propos édifiants qu'ils avaient retenus de Dominique Savio.

Aux documents des prêtres-instituteurs et des camarades de Dominique, don Bosco joignit quelques lettres émanant de l'enfant lui-même, de ses amis et de sa famille; un discours très littéraire du professeur Picco, qui l'avait eu pour élève à Turin; et surtout ses souvenirs personnels, en partie consignés du vivant de Savio.[20] L'ensemble de la documentation laisse une impression de sérieux. A partir de ces témoignages, il rédigea vingt-six chapitres de faits et de paroles dans le style simple et uni qui lui était coutumier.

Les diverses raisons de la biographie

La biographie de Dominique Savio répondait à des finalités plus ou moins conscientes dans l'esprit de son auteur. Elles nous instruisent sur son âme à l'aube de ses grandes entreprises.

Commençons par le plus évident. Le livre de don Bosco démontrait que Dominique Savio était un saint à canoniser. Selon le chapitre central, l'enfant avait donné cette orientation à son existence, quand il avait pris «la décision de se faire saint.»[21] Don Bosco avait composé son ouvrage à la manière d'un *Summarium super virtutibus* de procès de canonisation. Il décrivait successivement la vie toujours édifiante de Dominique (chap. I-IX), ses vertus héroïques: zèle pour le salut des âmes, charité fraternelle, piété, esprit de pénitence, amitiés spirituelles (chap. X-XVIII), les «grâces spéciales» dont il avait été l'objet (chap. XIX), sa sainte mort (chap. XX-XXIV), enfin sa réputation de sainteté et les faits extraordinaires qui la confirmaient (chap. XXV-XXVI). Le biographe partageait à l'évidence la conviction d'une partie des habitants de l'oratoire du Valdocco au lendemain de la mort de Dominique: «Si Dominique Savio n'est pas allé directement au ciel après une vie si pure et si sainte, qui pourra jamais y aller?» «Plusieurs de ses camarades, admirateurs de ses vertus au cours de sa vie, commencèrent à le prendre pour modèle et à se recommander à lui comme à un céleste protecteur.»[22] Quand Pie XII, le 12 juin 1954, procéda à la canonisation formelle de saint Dominique Savio, il répondit assurément au vœu de don Bosco un siècle auparavant. D'ailleurs, selon un élément de la chronique de Giovanni

Bonetti pour le mois de septembre 1862, don Bosco aurait alors dit: «Si Dominique Savio continue ainsi à faire des miracles, je ne doute pas du tout, si je suis encore en vie et que je puisse pousser sa cause, que la sainte Eglise en permette le culte au moins pour l'Oratoire.»[23]

Ainsi conçue, cette histoire était ouvertement hagiographique. De bout en bout, elle prétendait édifier. Conséquence regrettable à notre goût, l'information cédait à l'édification. Ainsi s'expliquent, dans les témoignages recopiés, dans les lettres des prêtres et dans la relation Vaschetti, diverses coupures et retouches, qui n'étaient pas que stylistiques. Certains propos d'adulte mis par don Bosco sur les lèvres de Dominique agaceront un jour l'un ou l'autre consulteur de son procès de canonisation.[24] Ces modifications et ces ajouts se comprenaient fort bien dans le genre de littérature populaire choisi par l'auteur. Don Bosco ajustait l'histoire à son projet principal, qui était d'ordre pédagogique. Le livre constituait pour lui un instrument d'éducation.

Il y offrait un modèle de vie à ses garçons. C'est à eux qu'il s'adressait dans la biographie de Dominique:

«Mes chers garçons, (...) commencez à profiter de ce que je vais vous raconter; et dites-vous comme saint Augustin: "Si ille, cur non ego?" (Si lui, pourquoi pas moi?) Si l'un de mes camarades, un garçon de mon âge, dans la même maison, exposé aux mêmes dangers que moi, et pires peut-être, a cependant trouvé le temps et le moyen de se garder disciple fidèle du Christ Jésus, pourquoi ne pourrai-je pas en faire autant moi aussi? Rappelez-vous bien que la religion véritable ne consiste pas seulement en paroles, il faut passer aux actes. Par conséquent, si vous trouvez des choses admirables, ne vous contentez pas de dire: "C'est beau, ça me plaît." Dites plutôt: "Je veux m'efforcer d'accomplir moi-même ce que je lis à propos d'un autre garçon et qui provoque mon étonnement".»[25]

Aux garçons de son école, don Bosco associait évidemment la masse de ses jeunes compatriotes et le public des *Letture cattoliche*, la collection dans laquelle l'ouvrage paraissait. Ils en tireraient parti à leur convenance.

Par expérience et par sagesse innée, il croyait peu à l'action pédagogique des théories enseignées. L'exemple influence l'âme, surtout l'âme adolescente, avec une efficacité très supérieure aux discours. La culture morale ne se transmet pas autrement. Ayant consacré environ la moitié du *Galantuomo* pour 1859, paru dans les semaines précédant la biographie, à des récits de vies de saints de la région, don Bosco les avait présentés aux lecteurs en ces termes:

«Je dois vous dire deux mots sur le choix des matières réunies dans le présent almanach. Comme toujours dans le passé, j'ai eu un double but: promouvoir l'amour de la religion et me rendre utile et agréable à mes lecteurs. C'est pourquoi j'ai mis ici en bonne place quelques vies de saints qui ont vécu dans votre Etat; et je suis convaincu qu'en mettant sous vos yeux les illustres vertus de vos compatriotes, sinon d'autres sentiments, au moins l'amour de la patrie, qui est tellement exalté de nos jours, vous poussera à étudier leurs vies et à imiter leurs vertus.»[26]

Don Bosco croyait à la force moralisatrice des exemples capables de susciter la sympathie et, par elle, l'imitation du témoin. Leur proximité psychologique était nécessaire. Dans les récits de cette période, elle était certaine: Dominique Savio était proche de ses élèves, les saints savoyards ou piémontais l'étaient de ses compatriotes des Etats sardes. Il partageait en effet sur l'éducation des idées qui flottaient dans l'air de son siècle.[27] L'éducation, pensait Melchiorre Delfico, est œuvre de perfectionnement moral; on y parvient par l'acquisition de comportements adaptés. Ces comportements sont habituellement engendrés par une certaine sensibilité imitative, qui est la sympathie, autrement dit la «cosensibilité» (sentir ce que l'autre ressent) ou encore l'imitation interne. La sympathie, faculté de partager les passions d'autrui, était, pour les tenants de cette pédagogie, à la base de la moralisation humaine. Elle déborde l'ordre affectif, où l'intellectualiste l'enferme; elle est aussi une forme de connaissance. Le partage imitatif, non pas externe (gestes et mimiques), mais interne (les sentiments) est un moyen assuré de perfectionnement et donc d'éducation.[28] L'imitation est une forme d'appropriation dans la communication, nous explique-t-on aujourd'hui. Dans ses formes interactives impliquant l'activité du sujet imitant et celle du sujet modèle, elle se révèle à la fois un moyen de relation et de communication et un instrument d'appropriation des connaissances. L'imitation est un des mécanismes psychosociaux du développement et des apprentissages. La situation interpersonnelle d'imitation et de modélisation est une forme particulière de la relation expert-novice, où se réalise la médiation sociale nécessaire aux acquisitions.[29]

Pour don Bosco, les saints de la région Savoie-Piémont, Dominique Savio en particulier, étaient des êtres avec lesquels ses lecteurs pouvaient aisément entrer en sympathie admirative et imitative. A les regarder et à les étudier, ses compatriotes ne pouvaient manquer d'être au moins portés à les prendre pour modèles, à se les approprier, en un mot à les imiter. En l'occurrence, l'imitation n'était pas l'imita-

tion extérieure, purement gestuelle, dont les esprits forts se sont régulièrement gaussés, mais une imitation dite parfois «symbolique»,[30] qui n'est pas commandée par l'objet, mais par l'acte du modèle humain et, si l'on cherche bien, par les mouvements intimes dont cet acte est composé. Don Bosco demandait aux garçons d'imiter les *vertus* de Savio.[31]

Essayons de résumer sa démarche très pédagogique. La sympathie des garçons était assurée par la proximité du modèle: même milieu, mêmes activités, même style de vie. Elle incitait à la connaissance (par l'étude) et à l'appropriation imitative (par l'effort) de ce modèle. La sainteté de Dominique Savio garantissait la qualité du modèle. La biographie de cet enfant était un long *exemplum* à l'intention des jeunes. Don Bosco l'avait rédigée dans l'espoir certes de les intéresser et de les distraire, mais surtout dans celui d'élever leurs âmes par l'imitation «symbolique» d'un modèle vertueux.

Instrument éducatif de la jeunesse, cette histoire était aussi, pour ses éducateurs, une leçon de direction morale et spirituelle d'adolescent. Don Bosco ne s'y adressait jamais explicitement aux maîtres, comme il lui arrivera de le faire ailleurs.[32] Il leur parlait à travers l'histoire de l'âme de son jeune disciple.

Il leur proposait un idéal vivant de sainteté simple et joyeuse, très conforme, entre parenthèses, à sa propre spiritualité. La sainteté n'est pas réservée à quelques inconnus improbables: elle convient même à des jeunes ordinaires. Pas de tension crucifiante. «Ici, nous faisons consister la sainteté à vivre très joyeux», disait Dominique à l'un de ses amis.[33] Don Bosco répugnait aux spiritualités austères du devoir pour lui-même et des mortifications extraordinaires.

Il enseignait ou rappelait aux éducateurs le rôle formateur du milieu. C'était, dans le cas de Dominique Savio, la «maison», avec son règlement, ses «supérieurs» et ses élèves. Il s'agissait d'un milieu préservé. La pensée de don Bosco semble avoir évolué au cours des années 1850. D'après la biographie, les rues et les places de la cité turinoise appartenaient au «monde pervers», qui contaminait et infectait les imprudents qui ne lui résistaient pas. Fidèle à son directeur, Savio ne baguenaudait pas au hasard quand il se rendait aux cours Bonzanino et Picco en pleine ville.[34] Le maître spirituel Bosco attendait beaucoup du cadre de son institution. Par son règlement et les instructions des responsables, elle expliquait ses «devoirs» au dirigé Dominique. Car Dominique était scrupuleusement fidèle à tous ses «devoirs».[35] L'enfant intériorisait volontiers ces sortes d'impératifs,

parce que, conformément à la pensée de don Bosco, il y discernait la volonté de Dieu sur lui. Les chapitres clés du règlement – encore manuscrit – de la «maison de l'oratoire S. François de Sales» portaient sur la piété, le travail, la bonne tenue, la charité fraternelle et l'obéissance, toutes qualités ou vertus dans lesquelles Dominique s'était distingué. Si l'on y ajoute l'esprit de mortification – trop poussé chez lui au gré de don Bosco – nous avons dans cette liste les colonnes de l'édifice spirituel que la biographie présentait à l'admiration du lecteur. Dominique, très docile, se laissait guider par ce règlement que répétaient et commentaient don Bosco, le préfet Alasonatti et les jeunes assistants.

Une bonne direction évolue dans un climat de confiance mutuelle. Dans le cas de Dominique, dès la première entrevue, expliquait don Bosco, «je le pris à part et, nous étant mis à parler de ses études et de la vie qu'il avait connue jusque-là, nous sommes aussitôt entrés en pleine confiance, lui avec moi, moi avec lui.»[36] La connaissance du dirigé est indispensable à la conduite de son âme. Lors de la rencontre initiale de Castelnuovo, don Bosco avait déjà entamé avec délicatesse l'exploration du jardin intérieur de Dominique. Puis, après environ un mois dans sa maison de Turin, il avait entendu sa confession générale. Il s'était ainsi formé un jugement fondé sur l'adolescent. D'après la biographie, il avait ensuite observé son évolution spirituelle, surtout quand il avait prétendu se macérer pour mieux ressembler au Christ en croix. Sa direction ne consistait pas en bavardages anodins et prolongés. Les entretiens du maître et du disciple étaient rares et brefs, le plus souvent limités au temps de confession, lui-même très court.[37] Loin de cultiver l'évasion de son dirigé, don Bosco la retardait, la refoulait et la combattait. Elle aurait pu prendre prétexte de longues prières dans lesquelles Dominique se complaisait. Don Bosco, qui ne goûtait guère l'exaspération spirituelle de l'adolescent fervent, lui tenait les rènes relativement courtes. Il renvoyait Dominique à ses devoirs d'état: exercices de piété, labeur scolaire, horaire de l'institution; à l'acceptation du dur quotidien et à un apostolat actif auprès de ses camarades. Ce disciple était vraiment dirigé. Sa liberté était sauve par un appel constant à ses ressources propres; mais le directeur don Bosco tenait à l'obéissance du dirigé Dominique et, dès qu'il le croyait nécessaire, prenait l'initiative de sa conduite. Le lecteur de la biographie le vérifie à propos des pénitences afflictives, telles que le jeûne et les macérations dans le repos; à propos de la fréquentation des sacre-

ments de pénitence et d'eucharistie, ainsi que du lancement dans l'action apostolique après la décision de l'enfant de «se faire saint.»[38]

Enfin, cette histoire était une leçon de développement moral et spirituel (au sens de religieux) par l'action. Selon don Bosco, l'homme parvient à la «sainteté», perfection la plus élevée, par la vertu, la vertu reine étant comme il se doit la charité. L'exercice de la charité fraternelle au service non seulement des corps, mais des âmes d'autrui, procure à l'être l'épanouissement dans la sainteté. Les puissances de l'âme se recroquevillent et s'atrophient dans l'inertie; elles grandissent et fleurissent dans le service désintéressé d'autrui. Nous sommes là au centre de la pédagogie morale de don Bosco. «La première chose qui lui fut conseillée pour se faire saint, apprenons-nous au début du chapitre XI de la biographie, fut de travailler à gagner des âmes à Dieu, car il n'y a rien de plus saint au monde que de coopérer au bien des âmes, pour le salut desquelles Jésus Christ a répandu jusqu'à la dernière goutte de son sang précieux.» Bien entendu, le service des âmes doublait, chez l'enfant Dominique, un service des corps, dans lequel il se dépensait de son mieux malgré la fragilité progressive de sa constitution.[39]

Une histoire attendue

En ce mois de janvier 1859, la biographie promise de Dominique Savio était attendue avec impatience au Valdocco; elle y produisait déjà aussi quelques-uns des fruits souhaités par son rédacteur. Le 21 de ce mois, Michel Magon (1845-1859), autre garçon exemplaire, quoique de tempérament très différent de Savio, mourait à son tour dans la maison. Don Bosco écrira aux premières lignes de la biographie de Magon:

«Mes chers garçons. Parmi ceux d'entre vous qui attendaient avec impatience la publication de la vie de Dominique Savio, il y avait le petit Michel Magon. Il s'ingéniait à glaner près des uns et des autres les traits significatifs de ce modèle de chrétien; puis il s'employait de toutes ses forces à l'imiter. Et surtout il désirait ardemment posséder le récit des vertus de celui dont il voulait faire son maître...»[40]

Magon aurait donc bien saisi le sens que don Bosco donnait à la biographie. Il n'avait pas connu personnellement ce camarade. L'histoire de ses vertus était pour lui un modèle à imiter. Le modèle était un maître; et l'imitation, tout intérieure, celle des vertus de ce maître.

Les prodromes d'une guerre

La biographie de Dominique Savio était tombée dans un monde turinois rendu brusquement inquiet par des rumeurs belliqueuses. A la fin de 1858, observera don Bosco,[41] le Piémont percevait une menace de guerre dans les puissants armements autrichiens en Lombardie-Vénétie. En fait, dans cette région en agitation permanente, les Autrichiens se tenaient prêts à répondre à toute attaque, l'approche d'une nouvelle tentative de libération sur la frontière piémontaise paraissant de plus en plus probable. Mais don Bosco, dans son ignorance des menées secrètes du comte de Cavour, ne voyait là que *dicerie* (racontars). A son avis, le principe de la guerre sur le point d'éclater devait être cherché dans la phrase sur les moins bonnes relations entre la France et l'Autriche, prononcée le 1er janvier à Paris par Napoléon III devant le baron de Hubner, ambassadeur d'Autriche en France.[42] Un historien du Second Empire a relaté l'incident dans son cadre et avec ses répercussions: «Je regrette que nos relations avec votre gouvernement ne soient plus aussi bonnes que par le passé; mais je vous prie de dire à l'Empereur que mes sentiments personnels n'ont pas changé...» Il commentait: «La phrase une fois lancée vola de bouche en bouche sans qu'il fût possible de la reprendre, de l'amoindrir ou de la désavouer. La solennité du jour et du lieu – réception du corps diplomatique le jour de l'An aux Tuileries –, le haut rang de M. de Hubner, la récente rencontre de Plombières, les bruits de guerre déjà répandus, l'agitation devenue permanente en Italie, les perpétuelles intrigues de Cavour, tout accentua le langage impérial. Pour les gens informés d'Europe, tout ce qu'on avait jusque-là pressenti plutôt que connu, tout ce qu'on avait essayé d'écarter comme invraisemblable ou de nier comme impossible, tout cela s'éclaira d'une lueur éclatante non moins que soudaine, et on se crut transporté en plein drame...»[43] Don Bosco se conforma donc à l'opinion générale, selon laquelle le spectre de la guerre s'était tout à coup, ce 1er janvier 1859, dressé sur l'Europe. Il écrira prudemment dans sa *Storia d'Italia*: «Dans ces mots certains ne découvrirent qu'une remontrance à l'Autriche, mais d'autres les considérèrent comme un signe de guerre, et les faits démontrèrent que ces derniers ne se trompaient pas.»

La menace prit un tour encore plus grave le 10 janvier par le discours que le roi Victor-Emmanuel prononça devant le parlement piémontais: «Notre situation n'est pas exempte de dangers, affirmait-il,

car, si nous respectons les traités, d'autre part nous ne sommes pas insensibles au *cri de douleur* qui, de tant de parties de l'Italie, s'élève vers nous. Puissants par la concorde, confiants dans notre bon droit, attendons avec prudence et fermeté les décrets de la divine Providence.»[44] Il est prouvé que la formule du *grido di dolore*, trop bien accordée au tempérament émotif des Latins, avait été proposée par Napoléon en lieu et place d'une formule du souverain sarde jugée par lui trop violente![45] Les Lombards accourus d'outre-Tessin pour entendre le roi furent transportés d'enthousiasme et s'empressèrent de le faire savoir.

Don Bosco remarquera, quant à lui, qu'après ce jour de l'An fatidique l'Autriche s'était mise à accroître démesurément ses forces dans le nord de l'Italie, que le Piémont avait lui aussi entrepris de s'armer puissamment et que la France s'était alliée aux Piémontais contre l'Autriche. Une phrase énigmatique: «lasciando a parte le ragioni che a ciò la spinsero» (laissant de côté les raisons qui y poussèrent la France) refusait d'expliquer l'engagement français dans l'aventure italienne. Dans sa *Storia* don Bosco ne s'étendra que sur le congrès des puissances, dont la réunion eût permis d'éviter la guerre. Soit ignorance, soit prudence, il omettra de relever que Cavour, par des voyages et des intrigues, s'appliquait simultanément à en empêcher la tenue. Fataliste, il écrivit: «Mais Dieu voulait visiter les peuples par le fléau de la guerre, et le congrès échoua.»[46] Dans les mêmes jours, un traité franco-sarde était signé à Paris le 26 janvier et, le 28 ou le 29, à Turin, pour confirmer l'alliance militaire et l'objectif de la guerre, qui était la création d'un royaume en Haute-Italie, conformément aux projets de Plombières. Toutefois, l'alliance offensive et défensive franco-piémontaise restait subordonnée à un acte agressif de l'Autriche.[47]

Don Bosco résistait-il au vent de guerre et d'exaltation nationaliste qui soufflait sur le Piémont? Il ne voulait certainement pas de mal à l'empereur François-Joseph d'Autriche; dans sa *Storia d'Italia* de 1855, il l'avait abondamment loué pour sa prudence et son sens religieux au temps de la guerre de Crimée.[48] Mais la préparation active d'une deuxième édition de cette *Storia*, prolongée jusqu'au récit des événements de mars 1859, nous signifie pour le moins qu'il adhérait à l'actualité de son pays.[49] La diffusion programmée d'une histoire d'Italie à l'heure de la deuxième guerre d'indépendance de la péninsule et dans la capitale qui en prenait l'initiative s'accordait peu avec un pacifisme déterminé de son auteur. Cependant don Bosco n'entrait certainement pas le cœur léger dans une guerre qu'il ne pou-

vait que supporter. Dans ses quelques lettres contemporaines ses rares phrases sur la guerre n'eurent rien d'enthousiaste. Le 5 avril, il regrettait «le trouble aspect des affaires politiques» qui ralentissait ses propres décisions;[50] et, à la veille des hostilités, il avouait que «les nouvelles politiques d'aujourd'hui sont graves et très alarmantes.»[51] Ses récits postérieurs d'une guerre pourtant gagnée par ses compatriotes et amorce de la grandeur nouvelle de son pays, ont toujours été teintés de quelque mélancolie.

La guerre de 1859

En Piémont, au fur et à mesure que courait le mois de mars, l'atmosphère déjà pesante s'alourdissait encore. Le congrès préconisé par l'Angleterre eût obligé le pays à désarmer. Le 17 mars, un décret sarde autorisait la création de corps francs; de tous côtés, les volontaires affluaient et étaient rassemblés dans des dépôts organisés, soit à Cuneo soit à Savigliano. Garibaldi était, disait-on, à Turin; il avait des conférences avec le chef de cabinet, avec le roi lui-même et enrôlait les forces révolutionnaires sous le drapeau de Victor-Emmanuel. A ceux qui parlaient du congrès, les familiers, les serviteurs du premier ministre répliquaient: «Il n'y aura pas de congrès. M. de Cavour est bien trop joyeux pour cela». En fait, Napoléon III et donc la France, nullement ravis par une guerre au service du Piémont, se laissaient manœuvrer par un diplomate, convaincu que seul un conflit armé lui permettrait d'aboutir dans ses desseins.[52] L'Europe dérivait vers une guerre qu'à la fin-mars les gouvernants autrichiens se mirent à tenir pour inévitable.

L'empereur François-Joseph commit la faute d'en prendre l'initiative; pris au piège, les Français devraient se jeter sur lui. Le 23 avril, il fit remettre à Cavour un ultimatum pour l'Etat sarde: ou le désarmement ou la guerre, réponse dans les trois jours.[53] Le 26, le délai ayant expiré, Cavour répondit que le pays ne désarmerait pas. Entre temps, il avait réclamé et obtenu l'aide de Paris. La guerre virtuellement engagée entraînerait donc la France auprès des Etats sardes, en soi seuls impliqués dans le conflit avec l'Autriche. Le mécanisme cavourien avait bien fonctionné.

L'armée autrichienne aurait pu et dû, pour prendre l'avantage, franchir la frontière lombardo-piémontaise (le Tessin) dès le 27 avril. Malgré ses deux cent mille hommes massés de Venise aux bords du Piémont,[54] elle ne le fit guère, si ce n'est dans la direction de Vercelli

et Tortone. Son calme permit aux divisions françaises, après avoir traversé les Alpes pour aboutir à Susa ou longé en bateau la côte méditerranéenne de Marseille à Gênes, de se concentrer en Italie du Nord. Elles y trouvaient une armée piémontaise dûment mobilisée et en action pour la défense de Turin. Napoléon III lui-même prit le commandement des troupes. Le 18 mai, l'armée française fut en place au sud-est et à l'est du Piémont, face à un ennemi qui, par chance, ne gênait pas ses mouvements.

Le 20 mai, les Autrichiens tentèrent une reconnaissance importante sur la rive droite du Pô; les Français les chassèrent de la petite ville de Montebello. Cependant, au Nord, Garibaldi et ses bataillons de volontaires traversaient le Tessin et se lançaient dans la direction de Varese. Côté français, quelques combats furent livrés, soit à Palestro au sud de Novara (30 et 31 mai), soit à Turbigo sur le Tessin (3 juin). Les troupes franco-piémontaises pénétrèrent alors en Lombardie et piquèrent sur la capitale Milan. Une rude bataille livrée à Magenta (4 juin) leur ouvrit la route de cette ville. Milan, très nationaliste, s'empressa d'arborer le drapeau italien; et, le 8 juin, Napoléon III y entra et y fut acclamé. Les Autrichiens, après leur défaite de Magenta et une violente poussée à Melegnano (Marignan) (9 juin), faisaient retraite vers la Vénétie et abandonnaient toute la rive droite du Pô. Les franco-piémontais les suivaient.[55]

La bataille qui décida du sort de la guerre fut livrée le 24 juin sur une plaine bosselée de côteaux plus ou moins escarpés, au sud du lac de Garde et le long du Mincio, rivière frontière entre la Lombardie et la Vénétie. Vers le Nord, sur l'aile gauche (du point de vue allié), les Autrichiens affrontaient les Piémontais dans le secteur dit de San Martino. A quelque distance vers le Sud, ils rencontraient les Français dans les secteurs des bourgs de Solférino et de Medole.[56] Ils avaient eu soin d'installer leur artillerie sur des hauteurs qu'ils connaissaient bien. Ces canons produiraient d'horribles trouées parmi les fantassins alliés. Ce 24 juin, après de premiers heurts imprévus à l'aube – car les troupes avaient bivouaqué la nuit précédente sans se rendre compte qu'elles étaient presque au contact – Napoléon comprit qu'il ne l'emporterait qu'en enfonçant le centre adverse vers Solférino; de la sorte, il libérerait les ailes de l'armée, c'est-à-dire les Piémontais de San Martino à gauche, les généraux Niel et Canrobert de Medole et Castel Goffredo à droite. Solférino était dominé par une haute tour (la *Spia d'Italia*). Le village fut abordé par ses hauteurs du sud. Les colonnes françaises le tournèrent donc, gravirent le mamelon

et, vers deux heures de l'après-midi, le drapeau tricolore flotta sur la Spia. Ce fut l'épisode marquant d'un combat multiple étendu sur une douzaine de kilomètres, où les troupes soit avançaient, soit reculaient sous le feu adverse. Un orage, puis la nuit calmèrent la bataille. Déjà, les Autrichiens repassaient le Mincio et gagnaient la Vénétie. Quand le 25 se leva, les alliés mesurèrent le coût de leur victoire. Le Napoléon III n'avait pas la sérénité cruelle du premier du nom après Austerlitz, Wagram ou Eylau. L'horreur l'emporta sur la joie. Partout, ce n'était que champs dévastés, ruines d'édifices canonnés, morts aux formes rigides, blessés tantôt stupéfiés sous le coup, tantôt se tordant dans les douleurs de l'inflammation. Pendant deux jours, les hommes de corvée creusèrent des trous pour enterrer les tués, tandis que les blessés étaient évacués lentement en ambulances vers des villes aussitôt débordées par l'afflux. Les Français avaient perdu 1.600 tués, 1.500 disparus et 8.500 blessés; l'armée sarde 700 tués, 1.200 disparus et 3.500 blessés; les Autrichiens perdirent 13.000 tués ou blessés et 9.000 disparus.[57]

Puis le vent tourna. Alors que, au début de juillet, l'armée alliée s'attendait à une offensive à travers la Vénétie, la nouvelle se répandit tout à coup qu'un armistice avait été conclu. L'initiative provenait cette fois du seul Napoléon. Il avait beaucoup hésité à entrer dans cette guerre. Dans le pays, l'opinion était perplexe. Les catholiques français dénonçaient le conflit; leur extrême droite, avec virulence.[58] Or, contrairement à ses prévisions, il suscitait des mouvements et des désordres qui l'inquiétaient. Dans la péninsule italienne, le déclenchement des hostilités contre l'Autriche avait en effet donné le signal d'une chaîne d'insurrections depuis la Toscane jusqu'aux territoires du pape. Les agents de Cavour avaient rempli leur mission. Le 27 avril, Florence s'était soulevée; les duchés de Parme et de Modène avaient suivi; la fièvre avait gagné Bologne. Les représentants du Piémont s'étaient aussitôt manifestés. La révolution de Florence avait été réglée «avec la précision d'une parade» par les soins du ministre (ambassadeur) sarde, ironisera un historien français.[59] Le soir même, le grand-duc Léopold quittait sa capitale pour se réfugier à Bologne; et le diplomate piémontais se muait en gouverneur au nom de son pays. Au début de mai, les trônes déjà ébranlés de la rive droite du Pô s'étaient écroulés. La duchesse de Parme d'abord, le duc de Modène ensuite avaient abandonné leurs Etats aux commissaires du Piémont. En même temps, la révolution progressait en Romagne pontificale. Napoléon s'alarmait des bruits selon lesquels le Piémont allait réunir

toute l'Italie en un seul Etat.[60] Le 27 décembre, il écrira à Pie IX que «parmi les raisons puissantes qui m'ont engagé à faire si promptement la paix, il faut compter la crainte de voir la révolution prendre tous les jours de grandes proportions. Les faits ont une logique implacable, continuait-il; et, malgré mon dévouement au Saint-Siège, malgré la présence de mes troupes à Rome, je ne pouvais échapper à une certaine solidarité avec les effets du mouvement national provoqué en Italie par la lutte contre l'Autriche.»[61] Au reste, il n'en voulait nullement aux Autrichiens et à leur empereur. Le courage de leurs soldats dans la guerre forçait son admiration au lendemain de Solférino; il ordonna d'entourer de soins certains de leurs blessés et de leurs officiers prisonniers. Si bien que, tout à fait à l'insu et contre les plus chers désirs de Cavour, qui espérait par la guerre conquérir non seulement la Lombardie, mais aussi la Vénétie, il mit fin aux combats contre un adversaire qu'il estimait. Le 6 juillet, il dépêcha un messager de paix à François-Joseph installé à Vérone; le lendemain l'officier revint pour dire à l'empereur des Français que l'empereur d'Autriche acceptait l'armistice; et, le 11 juillet, cet armistice fut conclu en bonne forme entre les deux souverains au village de Villafranca, c'est-à-dire à l'entrée de la Vénétie. Les Piémontais avaient été laissés hors jeu. Victor-Emmanuel demeura calme, mais Cavour entra dans une terrible fureur, se dit trahi et abandonna la présidence du conseil de l'Etat sarde, entraînant ainsi la démission du ministère entier.[62]

Au Valdocco, don Bosco suivait ces événements comme tous les Turinois. Mais il avait aussi ses propres préoccupations nées de la guerre et de ses remous. En avril, des fonctionnaires étaient venus vérifier les capacités d'accueil de son oratoire en cas de réquisition. Il s'attendait, écrivait-il alors à un correspondant, à «faire son paquet d'un moment à l'autre.»[63] Les menées insurrectionnelles dans les Etats pontificaux, à Bologne, Pérouse et Ravenne, qui mettaient Pie IX en cause, l'inquiétèrent fort, d'autant plus que, le 23 juin, les troupes du pape commirent la faute de riposter aux insurgés de Pérouse par le sac de la ville, geste malheureux aussitôt exploité contre le souverain pontife.[64] Peu après la première ouverture de Napoléon à François-Joseph (6 et 7 juillet), les bruits de paix lui parvinrent à Turin. Le 10 juillet, en soirée, il pouvait annoncer à la comtesse Cravosio, dont un frère avait été blessé et qu'éplorait la présence d'un fils dans l'armée sarde, que la paix était sur le point d'être conclue. D'où la surprise de cette dame et de sa fille Filomena quand, le lendemain matin, sur le chemin de l'église S. Dalmazzo, via Dora Grossa, elles

entendirent crier (aux dires postérieurs de Filomena): «Pace di Villafranca conchiusa stanotte fra l'Imperatore Napoleone, Vittorio Emanuele e l'Imperatore Francesco d'Austria», c'est-à-dire: «Paix de Villafranca conclue cette nuit entre l'empereur Napoléon, Victor-Emmanuel et l'empereur d'Autriche François.»[65] Quatre jours après, les vivats des Turinois à l'empereur et au roi victorieux eurent un écho dans sa correspondance. Selon le post-scriptum d'une lettre qu'il écrivait le 15 juillet au cardinal Viale Prela:

«Au milieu de cette lettre, à 5 h. $^1/_2$ après midi, je suis assourdi par les *evviva* à Napoléon et à notre Roi qui font leur entrée et qui passent sous la fenêtre de cette pièce.»[66]

Il n'était pas descendu parmi les badauds de la rue.

Solférino dans l'imaginaire de don Bosco

Cette guerre, qu'il allait plusieurs fois raconter, lui laissait des impressions très mélangées. Solférino avait été la grande et sanglante bataille d'une lutte menée par ses concitoyens dans une province proche de lui. L'image qu'il conserva des péripéties et du prix de la victoire parut dans deux écrits de genre opposé: l'un de type sérieux dans un chapitre de la *Storia d'Italia* à partir de l'édition de 1861, l'autre de mode burlesque dans le *Galantuomo* de la fin de l'année 1859.

Le nouveau chapitre de la *Storia* était surtout significatif par son titre: «La guerra del 1859 ossia la conquista della Lombardia» (La guerre de 1859 ou la conquête de la Lombardie). A la différence des patriotes italiens, le rédacteur de cette page ne semblait pas convaincu que la guerre avait «libéré» les Milanais du joug autrichien. Elle avait abouti à la «conquête» de la Lombardie. Le récit de la bataille de Solférino lui conférait un air épique par une comparaison avec celle des Champs catalauniques, quelque quatorze cents ans auparavant. Il faisait peut-être la part un peu trop belle à l'orage de l'après-midi, qui, au vrai, suivit l'enlèvement de Solférino. Lisons:

«Mais la bataille décisive fut livrée à Solférino et à S. Martino, qui sont deux petits villages proches du Mincio, fleuve qui sépare la Lombardie de la Vénétie. Là se déroula une bataille dont on ne lit pas d'exemple depuis celle d'Aétius et d'Attila survenue en France aux Champs catalauniques, autrement dit sur la plaine de Châlons. La ligne de bataille s'étendait sur plus de dix milles. On calcule qu'il y avait environ 250.000 hommes de chaque côté.[67] L'empereur des Français, le roi de Sardaigne et l'empereur d'Autri-

che commandaient leurs armées en personne. Le combat commença le 24 juin à 4 h. du matin. De l'issue de la bataille dépendait la gloire ou la honte de l'une des deux nations. On se battit donc des deux côtés avec acharnement. Les Autrichiens, plus familiers des sites et favorisés par leurs positions, remportaient beaucoup d'avantages, tandis que les Français et les Piémontais subissaient de très lourdes pertes. Jusqu'à trois heures de l'après-midi, la victoire sembla pencher pour les Autrichiens. Les alliés, favorisés par la véhémence d'un ouragan, assaillirent alors leurs ennemis avec une telle impétuosité et un tel courage qu'après d'horribles massacres ils emportèrent la victoire. Quand la nuit tomba, le champ de bataille resta au pouvoir des nôtres. Grandes furent les pertes des deux côtés. L'ennemi dut se retirer au-delà du Mincio et se concentrer sur une plaine défendue par les forteresses de Mantoue, Peschiera, Vérone et Legnago...»[68]

Pour l'occasion, le *Galantuomo* prétendait s'être fait marchand de boissons fraîches au service de l'armée franco-sarde. Le 24 juin, expliquait-il, il avait déjà vendu la plus grande partie de sa marchandise aux Piémontais (donc du côté de San Martino), quand,

«... à dix heures du matin, j'entendis crier: – Arrière, arrière, nous sommes pris de flanc. Je ne voulais pas m'amuser à courir avec les soldats; je me suis mis sur le bord de la route, puis je suis allé sur une petite colline voisine pendant que les nôtres reculaient sur une meilleure position. Mais, pauvre de moi, je me suis alors trouvé presque sous le feu des Piémontais et des Teutons. Les balles et même les boulets de canon tombaient autour de moi comme les noix bien mûres quand on les abat de l'arbre. Je vis plusieurs fois les Autrichiens faire courir les nôtres, plusieurs fois les nôtres chasser les Autrichiens. Et toujours des fusillades, des canonnades, des baïonnettades, des cris d'encouragement, des gémissements de blessés et de mourants. Ces clameurs, ces cris, ces plaintes mêlés faisaient un vacarme infernal. Finalement, quand le soir tomba, un grand orage éclata, il favorisa beaucoup les nôtres et rendit inutiles les efforts des ennemis, qui furent contraints à se retirer. J'ai alors cherché à descendre dans la vallée, mais une terreur involontaire me retint. Partout où je tournais mon regard, je ne voyais que des morts, des blessés et des moribonds qui demandaient grâce. J'aurais voulu m'occuper de tous, les secourir tous, mais ce n'était pas possible. Je me suis joint à d'autres, nous avons travaillé huit jours pour transporter les blessés à l'hôpital et ensevelir les morts. – Un général piémontais présent aux ambulances des blessés dit qu'une bataille pareille était sans exemple dans l'histoire. Il y avait environ trois cent mille Français et Piémontais contre trois cent mille Teutons. On se battit valeureusement des deux côtés; le nombre de morts et de blessés mis hors de combat s'éleva à plus de cinquante mille hommes.»

Le *Galantuomo* terminait sa description de la bataille de Solférino par un brin de philosophie de la guerre, que la *Storia d'Italia* n'a pas

répété. Telle était probablement la pensée dominante de don Bosco sur l'événement: la guerre, par les horreurs qu'elle entraîne, est toujours un mal.

«On m'assure, continuait-il, que Napoléon a dit: – Les Teutons ont perdu le terrain, nous avons perdu les hommes. Il voulait signifier que les pertes avaient été plus fortes de notre côté. Nous savons bien que l'on ne peut faire la guerre sans laisser des morts de part et d'autre. Comme on ne peut faire une omelette sans casser des œufs, on ne peut faire la guerre sans tueries. Mais, après avoir vu la bataille de Solférino, j'ai toujours dit que la guerre est chose horrible et je la crois vraiment contraire à la charité.»

Il eût été malséant de clore le paragraphe du *Galantuomo* sur une discordance trop sensible avec la satisfaction générale d'une nation victorieuse.

«Quoi qu'il en soit de cette bataille, la victoire nous est revenue et les Autrichiens ont été contraints de repasser le Mincio, un fleuve qui sépare la Lombardie de la Vénétie.»[69]

Inutile de pointer les erreurs et les incohérences de ce récit. Que penser des yeux du Galantuomo, capables de découvrir l'horreur du champ de bataille quand il descendait de sa colline à la nuit tombée? Le style de cette pièce: simple, presque enfantin et teinté d'ironie envers soi, était bien celui de don Bosco.[70] Quand l'année 1859 touchait à sa fin, malgré le prix payé, il partageait, sinon l'enthousiasme, au moins la satisfaction de ses concitoyens en qualifiant son almanach de «piémontais-lombard» au lieu de simplement «piémontais», comme il avait fait jusqu'alors. «J'ai fait cela pour signifier que moi aussi je vote pour l'acceptation de ce royaume. Ainsi le don sera complet. Je veux aussi de la sorte faire savoir que les galantuomini ne sont pas opposés à l'union de la Lombardie avec le Piémont.»[71]

La nouvelle édition de la *Storia d'Italia*

Le 15 juillet 1859, don Bosco remerciait le cardinal archevêque de Bologne pour les renseignements qu'il lui avait fournis sur le cardinal Mezzofanti. Il ajoutait: «Et, puisqu'ils sont entrés dans une Histoire d'Italie qui vient d'être imprimée, je prie Votre Excellence de bien vouloir en accepter un exemplaire en hommage de ma plus sincère gratitude...»[72] L'édition revue, corrigée et amplifiée de la *Storia d'Italia* de don Bosco, qui avait été publiée pour la première fois trois années

auparavant, était donc prête pour la diffusion au temps de l'armistice de Villafranca.[73]

Don Bosco avait voulu faire de son livre un manuel d'histoire pour les élèves des écoles normales. Pour cela, il avait cherché à correspondre aux exigences des programmes scolaires du gouvernement. Les remaniements de l'œuvre primitive avaient été importants. Certes le plan d'ensemble en quatre périodes de l'édition de 1855 avait persisté: 1) l'Italie païenne jusqu'au début de l'ère chrétienne, 2) l'Italie chrétienne jusqu'en 496, 3) l'Italie médiévale jusqu'en 1492 et 4) l'Italie moderne jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle. Mais, tout d'abord, quelque trente-cinq chapitres de la première, de la troisième et de la quatrième partie, autrement dit touchant l'Italie primitive, médiévale et moderne, avaient été amplifiés.[74] Puis l'histoire moderne du pays avait été prolongée du temps de la guerre de Crimée, dite ici guerre d'Orient, en 1854-1855, aux premiers mois de l'année 1859. L'auteur espérait encore une paix qui préserverait la tranquillité des trônes et la félicité des populations:

«Nous allons donc mettre ici un terme aux récits sur l'Histoire d'Italie, et nous devons le faire en un moment (30 mars 1859) où de graves événements semblent imminents en Italie et dans toute l'Europe. Maintenant toutefois que les principales puissances d'Europe se sont mises d'accord pour tenir un congrès afin d'éviter les désastres de la guerre, nous espérons que les différends connaîtront un dénouement pacifique. Veuille donc la Divine Providence, entre les mains de qui se trouve le sort des hommes, ramener parmi nous l'arc-en-ciel de la paix, la tranquillité des trônes, la félicité des peuples, la prospérité de l'Italie et du monde entier.»[75]

Enfin, dans l'histoire de l'Italie moderne, sur un total de quarante-cinq chapitres, huit nouveaux chapitres ajoutaient à l'histoire contemporaine de la nation un certain nombre de traits particuliers. Ils tiraient l'œil du lecteur curieux de l'idéologie de l'ouvrage et donc de son auteur. C'est encore notre cas ici.

Le nouveau chapitre XXXVII sur le tremblement de terre de Naples, l'ouverture inattendue de la Chine au libre commerce de l'étranger et l'apparition de la comète Donati dans le ciel entre juin et octobre 1858, ne présentaient qu'un intérêt moyen. Il en allait autrement pour les sept autres chapitres, autant de petites biographies de personnages ayant laissé, selon don Bosco, un nom dans l'Italie de la première partie de son siècle. Pour les portraits de gens célèbres, un genre qui lui réussissait bien, il s'était arrêté à Antonio Canova

(† 1822) dans son édition de 1855. Il complétait la galerie par ceux de contemporains moralement exemplaires. On le sait, il assignait à l'histoire une fonction moralisatrice. La sympathie des lecteurs pour ses nouveaux personnages lui paraissait d'autant plus assurée «que certains d'entre vous les ont peut-être personnellement connus.»[76]

Au vrai, les jeunes destinataires de la *Storia* ignoraient probablement tout du prêtre Carlo Denina, né près de Saluzzo en 1731 et mort à Turin en 1812 (chap. XXXVIII). Cet érudit piémontais, auteur d'un ouvrage sur *Le rivoluzioni d'Italia*,[77] que don Bosco avait peut-être feuilleté quand il composait sa *Storia*, était un petit homme nerveux.[78] La notice ne disait pas que le troisième volume de ses *Rivoluzioni* avait trop témoigné de la rigueur de jugement de ce prêtre. C'était, selon lui, les mauvais systèmes éducatifs, les mœurs des patriciens, la mendicité endémique, le nombre excessif des moines et des prêtres, qui avaient entrainé la décadence italienne. La classe privilégiée, déchaînée, l'avait fait expédier à Vercelli. Don Bosco, qui, vraisemblablement, n'ignorait pas cette péripétie, vantait de préférence le grand travailleur.[79] «Toute parcelle de temps était pour lui un trésor, ce qui contribua à le faire merveilleusement progresser dans l'étude». Vers la fin du chapitre, on apprenait que «Denina avait passé quatre-vingt-deux ans dans l'étude et le labeur (*litt.*: la fatigue). Jusque dans sa vieillesse il ne perdit pas un moment sans lire ou entendre lire, sans écrire ou corriger quelque travail.» Denina aurait donc bien appliqué l'un des axiomes de don Bosco.

Le chapitre suivant (chap. XXXIX) de la nouvelle édition était consacré à Joseph de Maistre (1754-1821), une personnalité des Etats sardes que don Bosco regrettait sans doute de n'avoir pas introduite dans son livre dès l'édition primitive, de préférence à Canova mort après lui. Sa notice témoignait d'une admiration sans mélange pour l'écrivain contre-révolutionnaire par excellence et le défenseur vigoureux de la papauté. Le comte Joseph de Maistre fut, expliquait don Bosco, «un profond écrivain politique et religieux», dont le regard avait percé l'avenir. Dès 1784, il avait prévu «les bouleversements politiques qui devaient mettre sens dessus dessous la France et l'Europe. Il avait entre autres coutume de dire: ce siècle est caractérisé par un esprit destructeur qui n'a rien épargné: lois, coutumes, institutions politiques, il s'est acharné sur tout, il a cherché à tout attaquer et à tout détruire. Le désordre et le massacre s'étendront jusqu'à des limites, dont, pour l'heure, on ne peut imaginer la profondeur.» Don Bosco plaçait au premier rang de ses œuvres le livre *Du Pape*,

dont il célébrait le très haut prix (*sommamente pregiata*). Il louait sans réserve la philosophie sociale des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, où il découvrait «une morale pure et religieuse, l'amour de l'ordre, de la justice, une grande élévation de pensée et la force de l'éloquence. On peut dire des *Soirées de Saint-Pétersbourg* qu'elles sont un *Traité de philosophie chrétienne*.» Don Bosco, trouvait Joseph de Maistre «sublime», terme qui, sous sa plume, n'était pas loin de signifier «inspiré». Bien entendu, comme tous les grands hommes de cette *Storia*, «il était l'ennemi farouche (*inimicissimo*) de l'oisiveté». En conséquence: «... et au milieu de la multitude de ses occupations, il trouva le temps d'écrire de nombreux travaux de sublime érudition, qui l'ont fait appeler le *santo Padre della filosofia*» (le saint Père de la philosophie). Nous savons avec quelle passion Joseph de Maistre se fit le héraut de l'infaillibilité du saint Père de la catholicité. A la différence de la plupart des personnalités du livre, Joseph de Maistre n'était pas seulement un exemple par ses comportements, mais aussi un maître par ses leçons. L'admiration de don Bosco pour Joseph de Maistre classera sa *Storia* dans un courant idéologique hostile aux Lumières, qui n'était pas précisément celui de la «modernité».

Antonio Cesari (1760-1828), oratorien lettré (chap. XLI) avait commenté, pour l'instruction de ses compatriotes, les grands classiques italiens médiévaux: *Lo Specchio della vera penitenza* (Le Miroir de la véritable pénitence) du dominicain Iacopo Passavanti, les *Vies des saints Pères* de Domenico Cavalca, les *Fioretti* de saint François d'Assise et surtout la *Divine Comédie* de Dante Alighieri, dont il ne souffrait pas qu'on dît le moindre mal. Son zèle exceptionnel lui avait probablement valu cette place d'honneur dans la *Storia* de don Bosco. Celui-ci remarquait avec satisfaction que «parmi ses profondes études il n'oubliait pas ses devoirs de prêtre. Il prêchait donc avec grand fruit, une foule immense d'auditeurs accourait à ses sermons, tous admiraient l'élégance et le grand art de l'orateur.» Don Bosco relevait aussi qu'«il trouvait le temps d'instruire la jeunesse, de visiter les prisonniers, d'assister les malades et de secourir les familles dans l'indigence.»

Vincenzo Monti (1754-1828) (chap. XLII) avait été poète et aussi, un temps, commissaire politique; mais, reconnaissait don Bosco apparemment peu enclin à louer son administration, il n'avait de talent que pour la poésie. La notice résumait les grands poèmes de Monti: la *Mascheroniana* (du nom du poète et philosophe Mascheroni) et la *Basswilliana* (du nom du révolutionnaire français Bassville, qui avait été

tué à Rome en 1793). Don Bosco citait plusieurs strophes de ce poème hostile à la Révolution française: l'ombre de Bassville, peu fier de soi, y conversait avec le roi guillottiné Louis XVI. En un temps où l'Italie du *Risorgimento* s'apprêtait à bousculer Rome et le pape, les vers de Vincenzo Monti sur la terreur sacrée de qui s'attaque au Vatican avaient une résonnance particulière. Monti, pas toujours admirable au cours de son existence, avait eu une fin exemplaire. Don Bosco, pour qui le jour de la mort était le plus important de la vie, ne manquait pas de le relever.

«Il avait passé sa vie dans l'étude et à faire du bien aux autres; mais, dans ses derniers instants, il regrettait certains de ses écrits moins édifiants (exactement: *non buoni*, pas bons), que le climat de l'époque lui avait fait publier. Il eût aimé pouvoir les brûler; il recommanda à ses amis de les faire tomber dans l'oubli. Il ne trouva de réconfort que dans le repentir et dans les autres œuvres qu'il avait composées en conformité avec la morale et la religion.»

La fin avait racheté le reste, Monti méritait une place dans la *Storia d'Italia* de notre don Bosco.

Le cardinal Giuseppe Mezzofanti (1774-1840) (chap. XLIII), avait été un phénomène linguistique. Don Bosco relevait avec admiration que, «si l'on ajoute les dialectes aux langues principales qu'il connaissait, nous pouvons dire que Mezzofanti savait, écrivait et parlait plus de trois cents langages différents.» Mais quelle austérité de vie! «Sa vie était toujours régulière; il ne sortait jamais de chez lui sinon pour aller à l'église, à sa chaire de professeur de langue ou pour une œuvre de charité. La plupart de ses promenades consistaient à se rendre de son bureau d'étude à la bibliothèque. Sa frugalité était telle que, pour parler d'un homme réellement tempérant, on disait: il a le menu de Mezzofanti. Il était indifférent aux mets qui lui étaient présentés; il ne dormait pas plus de cinq heures; il étudiait régulièrement de quatorze à quinze heures par jour. Sa conversation était édifiante et très agréable, ses propos très enjoués.» Ajoutez que ce savant homme n'avait aucune vanité.

Silvio Pellico (1780-1854) (chap. XLIV) avait passé à Turin, près de don Bosco, la dernière partie de sa vie, quand il avait bénéficié de l'hospitalité des Barolo.[80] Pour le décrire, notre historien n'avait qu'à consulter ses souvenirs. «En cheminant dans Turin vous aurez peut-être rencontré un homme de taille moyenne, au visage et au comportement modestes, l'air grave, le front haut et serein, le regard vif, les yeux brillants derrière ses lunettes, la physionomie rieuse, la voix

douce, affable, au langage plein de bonté et de compréhension quand il parlait et saluait ses amis ou ses connaissances: cet homme était Silvio Pellico.» Une terrible épreuve avait coupé son existence. Don Bosco racontait sa jeunesse pieuse, sa première tragédie, ses études à Turin, son départ pour Milan, ses relations avec Foscolo et Monti; puis son arrestation par les Autrichiens, les «plombs de Venise» et la forteresse du Spielberg; enfin sa libération pathétique et ses merveilleux souvenirs de détention (*Mes prisons*). Il joignait à ce livre archi-connu une œuvre de morale: *Dei doveri degli uomini* (Des devoirs des hommes), qu'il disait être de grand prix. Pellico avait été un homme de bien. «Il passait son temps dans l'étude et la pratique de la religion.» Mais aussi, nous apprend don Bosco, «il s'occupait beaucoup du bien de la jeunesse; il trouvait toujours grand plaisir chaque fois que, soit par son exemple, soit par son argent, il pouvait faire donner du travail à un mendiant, instruire un ignorant ou aider un enfant à faire ses études.»

On découvre avec satisfaction, au chapitre qui précède la conclusion générale de cette *Storia d'Italia*, une notice, il est vrai un peu grêle et pâle, sur Antonio Rosmini (1797-1855) (chap. XLV), peut-être le seul de la série de don Bosco à avoir vraiment résisté à l'usure de l'histoire. Le philosophe de Rovereto, un de ces hommes rares capables de dominer leur époque, avait fondé une société religieuse (l'*Istituto della Carità*), à laquelle don Bosco avait eu des velléités de s'agréger. La notice vantait la charité et l'humilité d'Antonio Rosmini. Elle ne caractérisait pas sa pensée pourtant originale. Son œuvre était jugée à travers une appréciation de Manzoni sur l'un de ses opuscules. Don Bosco n'ignorait pas la mise à l'Index de certains de ses livres. Elle lui permettait de louer sa soumission filiale au souverain pontife, car, «à la profondeur de la science, Rosmini joignait la fermeté et l'humilité du bon catholique.»

Dans leur nécessaire banalité, ces notices de la *Storia d'Italia* pour la période contemporaine nous ouvrent sur la mentalité de don Bosco quand il fondait sa société de saint François de Sales, une fenêtre plus sûre que les résumés parfois problématiques de ses discours ou conversations enregistrés alors par ses biographes. Leur contenu est mieux élaboré, le pédagogue moralisateur s'y exprime. Il s'appliquait à relever chez des érudits, des poètes et des philosophes les qualités qu'il voulait voir fleurir en lui-même, chez ses garçons et chez les ecclésiastiques qu'il connaissait: l'énergie au travail (tous ces gens étaient des ennemis déclarés de l'*ozio*), la frugalité, le zèle pour le bien d'autrui, le

souci de la jeunesse et des pauvres. Qui s'intéresse aux opinions morales, politiques et pédagogiques de don Bosco trouve matière à réflexion dans cette galerie de portraits. Les notices sur Joseph de Maistre et Vincenzo Monti révèlent crûment les options contre-révolutionnaires et hostiles aux Lumières de notre don Bosco. Comme philosophe chrétien, Joseph de Maistre passait Rosmini! Il est permis de discuter ses choix.[81]

L'article critique de la *Gazzetta del popolo*

Les opinions conservatrices de la *Storia d'Italia*, de plus en plus évidentes à mesure que l'on approchait des temps contemporains, cadraient mal avec l'idéologie dominante. Les mouvements que les agents piémontais de Cavour fomentaient à travers la péninsule s'inspiraient d'autres principes, le plus souvent diamétralement opposés. A l'inverse de ces gens, don Bosco se gardait de réclamer l'expulsion des «tyrans» et l'écrasement de l'Autriche.

Sa deuxième édition lui valut un compte rendu critique au point de réclamer l'intervention du ministère de l'Instruction publique contre la diffusion du livre dans les écoles. Le 18 octobre 1859, la *Gazzetta del popolo* publia sur la *Storia d'Italia* de don Bosco un article violent, dont le titre: *Padre Loriquet redivivo* (Le Père Loriquet redivivus) annonçait la couleur à qui savait l'interpréter.

Le P. Jean-Nicolas Loriquet (1767-1845), célèbre jésuite français, organisateur remarquable, pédagogue renommé, directeur d'études au collège de Saint-Acheul, avait publié pour la jeunesse des ouvrages aussitôt très répandus. On retenait surtout de lui une *Histoire de France A. M. D. G.* (ad majorem Dei gloriam), imprimée une première fois à la chute de l'Empire en 1814 et ensuite rééditée à plaisir et à la grande rage de ses censeurs. Car les esprits avancés, fils des Lumières, voltairiens et surtout fervents de 89 n'y trouvaient pas leur compte. Michelet jugea cette *Histoire* insultante pour Napoléon. Lisons l'un d'entre eux pour comprendre le titre de la *Gazzetta*. A l'item: *France, Histoire de*, de son *Grand dictionnaire universel du XIX^ème siècle*,[82] Pierre Larousse consacrera bientôt à l'*Histoire de France* de Loriquet un article fulminant de deux colonnes serrées, dont il suffira ici de recopier les premières lignes:

«*Histoire de France à l'usage de la jeunesse*, avec cartes géographiques, depuis l'origine de la monarchie française jusqu'en 1816. A. M. D. G. (Lyon,

Rusand, libraire, imprimeur du roi, 1823, 2 vol. petit in-18). Tel est *in extenso* le titre de la fameuse Histoire de France du non moins fameux P. Loriquet. Nous n'aurons pas l'impudeur d'essayer une analyse de ce livre. Disons seulement que ce tissu de mensonges, bien digne des jésuites qui l'ont dicté, a pour objet spécial d'inspirer aux élèves la haine des idées, des institutions et des principes sur lesquels repose la société moderne depuis 1789. Quelques extraits donneront une idée juste de l'esprit qui a présidé à la confection de cet ouvrage odieux, encore en usage dans certaines pensions tenues par des congréganistes...» Etc.

Dans un autre article, le même publiciste[83] prétendait que, pour le P. Loriquet, «tout ce qui avait été écrit jusque là pour la jeunesse lui semblant entaché plus ou moins de philosophie, il imagina d'arranger ad majorem Dei gloriam tous les livres destinés à l'enseignement, changea les textes et accommoda les faits à sa guise, falsifiant audacieusement la vérité pour la présenter sous un jour favorable aux doctrines de la société» (de Jésus!).[84]

L'assimilation de don Bosco au P. Loriquet était à la fois spécieuse et dangereuse. Grand producteur dans son pays de manuels «pour la jeunesse» et d'esprit ouvertement clérical et «jésuite» dans le sens donné alors à ce qualificatif, don Bosco était désormais l'auteur d'une *Histoire d'Italie racontée à la jeunesse*, dont le titre faisait une petite sœur de l'*Histoire de France à l'usage de la jeunesse* du fameux jésuite. Sa réputation et la bonne diffusion de son livre risquaient d'en souffrir. Le rapprochement insinuait qu'il avait volontairement arrangé l'histoire à sa façon pour instiller dans les jeunes esprits une idéologie réactionnaire et antipatriotique. L'introduction de l'article explicitait le grief avec dureté:[85]

«Qui n'a par entendu parler de la fameuse histoire du père Loriquet, dans laquelle les événements les plus connus et les plus retentissants ont été travestis de la façon la plus jésuitique et la plus grotesque *ad majorem Botteghae gloriam*? Il semblait impossible que ce jésuite fût un jour surpassé, mais le mot *impossible*, déjà rayé du vocabulaire français, doit l'être désormais du vocabulaire italien (...) Le miracle de surpasser le père *Loriquet* a été fait à Turin par le prêtre *Bosco Giovanni* auteur d'une *Histoire d'Italie racontée à la jeunesse.*»

Le chroniqueur expliquait qu'il s'occupait de ce *pessimo libro* (très mauvais livre) parce qu'on le destinait aux écoles: il risquait de contaminer l'esprit de la génération montante. Négligeant l'histoire ancienne et médiévale, le recenseur piquait immédiatement sur l'histoire contemporaine de l'Italie. Après un coup de griffe au récit des

événements révolutionnaires de 1821 et 1831, il scrutait les phrases sur la politique italienne entre 1847 et 1859, surtout dans ses rapports avec l'Autriche, et en concluait que l'auteur avait pris parti pour l'ennemi. Lisons pour bien mesurer la futilité des reproches, sinon la mauvaise foi du journaliste:

«"Les auteurs de la révolution (*dit D. Bosco*) surent profiter de cet enthousiasme (*pour Pie IX*) afin de répandre *à nouveau* dans toute l'Italie l'idée de constituer *un seul royaume* en chassant de la Lombardie les Autrichiens, qui étaient de formidables rivaux des rebelles." – Voilà donc que, selon *D. Bosco*, les Autrichiens n'étaient pas les ennemis de l'Italie, mais de formidables rivaux des rebelles, des *amateurs de révolution*, qui voulaient répandre *à nouveau* (c'est-à-dire comme en '21 et en '31) l'idée de constituer *un seul royaume* de toute l'Italie. Il est vrai qu'à la page précédente D. Bosco imputait aux *rebelles* de '21 l'idée de constituer une république et non pas un royaume. Mais Loriquet ne s'inquiète pas des contradictions.»

La *Gazzetta* poursuivait son enquête sur l'identité des rebelles dans cette Histoire d'Italie.

«D. Bosco se débarrasse en deux pages de la même encre de l'histoire de '48. La campagne de '49 est décrite par lui de la manière suivante: "Les deux armées se sont rencontrées sur la plaine de Novara. Quelques combats particuliers furent partiellement favorables aux Piémontais; mais le troisième jour (23 mars 1849) on livra bataille sur un espace proche du bourg appelé la Bicocca." Vous ne saviez pas que la bataille de la plaine de Novara avait duré trois jours, mais D. Bosco fait bien d'autres miracles d'exactitude et d'élégance historique dans son récit des événements de Rome et des autres régions d'Italie, où il peut s'épancher beaucoup plus rageusement contre ces *rebelles, qui répandent à nouveau l'idée de faire un seul royaume de l'Italie.*»

Le qualificatif de *rebelles* collé aux Italiens qui acceptaient de mourir pour l'unité de leur patrie, ulcérait évidemment le chroniqueur de la *Gazzetta*. Il continuait en pointant tout ce qui pouvait paraître favorable à l'Autriche.

«C'est pourtant à l'occasion de la guerre de Crimée que don Bosco se surpasse lui-même dans l'excès du grotesque et dans l'admiration pour l'Autriche. – Selon la vérité les Anglo-Français débarqués en Crimée ne rencontrèrent l'armée russe que sur les bords du fleuve Alma. – Selon don Bosco au contraire *les Russes* s'opposèrent avec décision à leur débarquement, et la bataille de la Cernaia a été l'*une* des *quelques* rencontres des Piémontais et des Russes sur cette péninsule. Mais cela n'est rien. Selon la vérité l'Empereur d'Autriche fit un traité avec les puissances occidentales, mais cela empêcherait

D. Bosco de le présenter comme le Dieu des tragédies grecques; et voilà donc comment le nouveau Loriquet expose le fait: "*A la vue de l'effusion de tant de sang humain... l'Empereur d'Autriche s'offrit en médiateur entre les puissances belligérantes...*" – De sorte que D. Bosco peut tranquillement ajouter que, de la conclusion de la paix *nous sommes presque entièrement débiteurs à* l'AUTRICHE et à la France... Mais d'abord à l'*Autriche*, notez-le bien, parce que D. Bosco a besoin de saisir cette occasion pour déclarer que la Providence protège l'Autriche en récompense du célèbre Concordat etc. – D. Bosco qui abuse du nom de la Providence pour entonner un cantique en prose à Cecco Beppo[86], était un très mauvais prophète de la campagne de 1859.»

La *Gazzetta* ironisait:

«... avec le système qu'il a embrassé il lui sera facile de décrire les batailles de Palestro et de S. Martino comme de solennels triomphes de l'Autriche contre les Piémontais, et cela toujours en prime du Concordat!»

Elle terminait sa lecture:

«L'histoire de D. Bosco s'achève par cet hymne à la louange de l'Autriche, dont elle est au reste de bout en bout le panégyrique en style macaronique.»

En conclusion, le chroniqueur demandait au ministre de l'Instruction Publique d'interdire le manuel dans les écoles du pays. «On ferait trop injure à la patrie, à la vérité et au sens moral, si on laissait le moins du monde circuler dans les écoles des turpitudes éhontées du genre de la *Storia d'Italia* racontée à la jeunesse par le *Loriquet* redivivus.»

L'article de Niccolò Tommaseo

Une défense argumentée point par point contre le procès de la *Gazzetta del popolo* eût probablement desservi don Bosco. Il devait pourtant parer à des accusations qui le transformaient en corrupteur intellectuel de la jeunesse et en traître à sa patrie. Il intervint certainement lui-même auprès de l'*Armonia* pour y faire recopier (numéro du 4 décembre 1859) un article élogieux de sa *Storia*, obtenu dans les semaines antérieures d'une personnalité d'autorité morale incontestée dans l'Italie du temps. L'«esprit de parti» (entendez: le parti clérical) n'avait pu «dicter» ni même simplement «embellir» le jugement d'un homme aussi libre que Niccolò Tommaseo. L'*Armonia* rappelait d'abord son accueil favorable de la première édition de la *Storia d'Italia*:

«Nous avons accueilli avec les éloges qu'elle mérite la belle et substantielle *Histoire d'Italie racontée à la jeunesse* du prêtre D. Bosco; avec nous d'autres périodiques se sont félicités de ce petit ouvrage de très grande utilité à la jeunesse pour la garantir du complot permanent contre la vérité que l'histoire est devenue depuis trois siècles. Mais parce que certains pourraient nous soupçonner d'un jugement favorable, sinon entièrement dicté, au moins embelli par l'esprit de parti, il nous semble opportun de reprendre ici les propos d'un homme, à qui on ne pourra certainement pas faire un tel reproche. Il s'agit de Niccolò Tommaseo, dont nous trouvons dans un petit journal l'article qui suit sur l'Histoire de D. Bosco.»[87]

Le choix du recenseur était excellent. Niccolò Tommaseo (1802-1874), qui a laissé un nom dans la littérature italienne de son siècle, avait l'esprit indépendant, la droiture rigide, la fougue vengeresse et la fibre épique de Jérôme de Stridon, son compatriote. Car cet Italien de cœur et d'âme était né en Dalmatie. Pour avoir célébré l'Italie et en avoir défendu la dignité, il avait souffert de la part des puissants, y compris de la part de l'Eglise romaine. En 1833, il avait abandonné la Toscane et s'était réfugié à Paris, pour y préparer et publier ce qu'aucun Etat italien de l'époque n'eût toléré sur son sol. Un ouvrage vibrant mis au compte de Savonarole, dont le titre réel était *Dell'Italia*, était bientôt sorti de sa plume.[88] Ce premier livre était un réquisitoire ironique, rageur ou méprisant contre les «princes» qui régissaient la péninsule à Naples, Lucques, Parme, Modène, Florence; en Piémont, en Lombardie (l'Autriche), enfin à Rome. Le pape du temps avait pour nom Grégoire XVI, le signataire de *Mirari vos*. Tommaseo s'insurgeait contre sa royauté par mandat divin. Surtout qu'aux observations, ce pape ne répondait que par «la prière»! Quoi? «Se maintenir roi de Rome est une charge acceptée par contrat avec Dieu!» – «Il prie! Et, aux souffrances innombrables de l'Eglise de Dieu, il ajoute des souffrances nouvelles; il lui plante sur la tête une couronne plus lourde qu'une couronne d'épines; il lui colle un cilice d'armure profane? Il prie! Et, pour l'amour de son royaume, il est tous les jours contraint à violer les commandements de Celui qui a fait venir à lui les hommes chargés de pesants fardeaux pour les soulager; de Celui qui ne veut pas la mort du méchant mais sa conversion et sa vie? Il prie! Mais quelle intercession invoquer...» Etc.[89] Le 24 février 1837, les *Opuscoli inediti di fra Girolamo Savonarola* (Opuscules inédits de frère Girolamo Savonarole) furent inscrits au catalogue de l'Index. Tommaseo, bien qu'il affichât une loyauté catholique persistante, ne semble pas s'en être ému. Il récidiva après les événements de 1848-1849

par un ouvrage en français: *Rome et le monde*,[90] où il attaquait à nouveau de front le pouvoir temporel des papes. Ce pouvoir serait nécessaire à la liberté du pontife? Allons donc! Le pape Pie IX, qui était rentré à Rome par la force des armes de la république française, alors que les Romains prétendaient se gouverner eux-mêmes, serait-il libre? Il l'apostrophait: «... vous craignez la république et vous invoquez son secours; avant même que son drapeau ne soit arboré par des Italiens sur le Capitole, vous l'appelez du dehors. Ah vous êtes aussi indépendant que vos sujets sont fidèles! Il vous faut remettre de l'ordre par la violence; il vous faut acheter une tranquillité sans sûreté, un assujétissement (*sic*) sans crainte et sans respect, une victoire plus funeste que maintes défaites.» Enflammé par les images qui jaillissaient de son cerveau, Tommaseo s'écriait: «Triste spectacle pour tout homme qui a lu dans le cœur de Pie IX et qui croit le comprendre! S'humilier devant ses ennemis et appauvrir ses enfants! Ce simulacre de gouvernement qui entre sur l'affût d'un canon, ils le placent comme un mannequin sur le trône. Ils le garrottent de droite et de gauche, les uns de peur qu'il ne bouge, les autres de peur qu'il ne tombe. Ce ne sera qu'un cadavre enchaîné.»[91] Un autre décret de l'Index, daté du 20 avril 1852, frappa *Rome et le monde*.

Entre 1854 et 1859, ce catholique hors cadre vécut à Turin, ville libérée de l'absolutisme. Non pas qu'il y ait été parfaitement à l'aise: républicain farouche et partisan d'une fédération italienne, il ne cachait pas sa répulsion pour la politique du Piémont; la politique ecclésiastique de Cavour lui revenait fort peu. Il prônait une éducation nationale italienne par une pédagogie en somme très chrétienne. Ses idées sur l'éducation, qui aurait dû être avant tout morale et faire fond sur l'affection, le rapprochaient même de don Bosco.[92] Les *Memorie biografiche*[93] prétendent, au cours d'un récit certainement romancé, que Tommaseo figura avec Antonio Rosmini à un repas offert en 1850 à Stresa chez Donna Bolongaro, repas auquel don Bosco aurait participé. Il est seulement assuré qu'en 1854, à Turin, l'action de don Bosco pendant l'épidémie de choléra impressionna Tommaseo. Puis, par une lettre du 3 octobre de cette année-là, il lui demanda en prêt six tomes (t. XI-XVI) des *Œuvres* d'Antonio Rosmini,[94] geste qui fait supposer une visite antérieure au Valdocco.

Quand, durant l'été de 1859, il chercha à promouvoir la diffusion de sa *Storia d'Italia*, don Bosco pensa à ce lettré bon connaisseur de l'histoire italienne, que son hostilité notoire au pouvoir temporel des papes interdisait de classer parmi les cléricaux flagorneurs. Le person-

nage lui était bienveillant, l'opinion respectait ses avis. Don Bosco ne semble pas s'être soucié des réactions possibles de la curie romaine. Le 23 septembre, il écrivit à Niccolò Tommaseo la petite lettre que voici:

«Illustre Monsieur. – Je viens déranger Votre Illustre Seigneurie pour deux faveurs. Veuillez agréer un exemplaire de la *Storia d'Italia*, qui vient juste d'être imprimée, avec la prière de vouloir en faire mention dans le journal l'*Istitutore* dans les termes que votre sagesse vous dictera. – Mon but a été de raconter à la jeunesse les faits de notre histoire qui semblent le mieux convenir à son âge. Je l'ai aussi adaptée au programme de l'examen du *magistero*, pour les maîtres des classes élémentaires et techniques. – Quoi qu'il en soit, je suis très heureux de cette occasion de pouvoir vous souhaiter du ciel la santé et la grâce. Avec une entière estime je me dis respectueusement, de Votre Illustre Seigneurie. – Le très obligé serviteur. Prêtre Bosco Gio. – De mon logis, 23 septembre 1859.»[95]

Tommaseo s'exécuta: l'*Istitutore* publia son article le 26 novembre suivant.[96] Très mesuré dans son appréciation, Tommaseo montrait que le livre de don Bosco répondait bien à l'intention de son auteur, qui était de raconter de manière accessible, utile et suffisamment attrayante la longue histoire de l'Italie. Prudent, il ne garantissait pas que les sources aient été suffisamment explorées ni les études suffisamment exploitées. Il ne se sentait pas tenu de prendre à son compte tous les jugements émis et tous les récits des faits de cette *Storia*. Mais les choix d'épisodes opérés parmi une multitude de détails lui semblaient ordinairement judicieux. Le dernier alinéa opposait les grands historiens et les grands poètes de l'antiquité aux déclamateurs verbeux qui les avaient suivis. Il semblait ainsi féliciter l'auteur de la *Storia* de n'avoir pas abreuvé les jeunes esprits de haute politique et de savante stratégie, considérations plus propres à amortir qu'à développer leur jugement. Il trouvait bon que, derrière l'homme politique ou le citoyen, don Bosco ait volontiers cherché et montré le père, le fils ou le frère qu'il avait été dans sa propre famille. Tommaseo avait été sensible à l'art du pédagogue capable de tirer des événements sociaux des leçons de morale.

Don Bosco, tout modeste qu'il ait été, fut certainement charmé de l'éloge. Après s'en être servi pour contrebattre dans l'opinion la recension désastreuse de la *Gazzetta del popolo*, il reproduisit l'article en tête des éditions successives de la *Storia d'Italia*. Les hommes de la «révolution» jugeaient son histoire antipatriotique et démoralisatrice de la jeunesse. Lui estimait avoir atteint son but: moraliser ses lec-

teurs par l'histoire, c'est-à-dire par le spectacle des comportements humains, à imiter quand ils sont vertueux, à honnir quand ils sont vicieux.

Soutenir le pape dépossédé

L'histoire de l'Italie s'était précipitée durant les mois d'été de 1859; le pape était la plus illustre victime du cours des événements.

Peu après le début de la guerre avec l'Autriche, les agents piémontais avaient trouvé le champ libre dans les duchés de Parme et de Modène, ainsi qu'en Toscane. En Toscane, Bettino Ricasoli devança ses collègues et fit promptement élire une assemblée constituante. Cette assemblée, qui tint sa première séance le 11 août, était déjà saisie le lendemain 12 d'une proposition qui consacrait la déchéance de la maison de Lorraine (le grand-duc). Le 16, cette déchéance était consommée par un vote unanime; le 20, c'était l'annexion du duché à la Sardaigne qui était votée. A la même époque, Luigi Carlo Farini suivait un scénario parallèle à Modène et à Parme. Les assemblées élues procédaient à une double délibération: la première déclarait les Bourbons inhabiles à régner, la deuxième faisait des citoyens des duchés les sujets de la maison de Savoie.[97] Le roi sarde devait entériner ces décisions. Les députés toscans arrivèrent à Turin le 3 septembre. Un immense concours populaire les accompagna au palais royal. Là, ils remirent à Victor-Emmanuel le procès verbal des délibérations de leur assemblée. Magnifique était le cadeau imprévu de la Toscane au Piémont, mais son acceptation non sans risque. Le roi répondit avec la prudence qui convenait en une période transitoire.[98] «La réalisation de nos vœux ne peut s'opérer que sur la voie des négociations qui auront lieu sur les affaires d'Italie. Fort des droits que votre résolution me confère, je soutiendrai votre cause auprès des puissances, et surtout auprès du magnanime empereur des Français qui a tant fait pour la nation italienne. J'espère que l'Europe ne refusera pas d'accomplir vis-à-vis de la Toscane l'œuvre réparatrice que, dans des circonstances moins favorables, elle a accomplie naguère vis-à-vis de la Grèce, de la Belgique et des Principautés.»[99] Le 15 septembre, les représentants des duchés de Modène et de Parme furent reçus à leur tour selon les mêmes rites; Victor-Emmanuel leur tint le même discours qu'aux Florentins.

Les plus politiques hésitaient à courir le risque du dernier pas. Comme les habitants de la Toscane et des duchés, les Romagnols,

sitôt après le départ des occupants autrichiens (12 juin 1859), avaient, excités par les représentants piémontais (parmi lesquels se détacha bientôt Leonetto Cipriani), élu eux aussi leur assemblée constituante. Cette assemblée s'était empressée, comme ses voisins, de voter l'annexion de la Romagne au Piémont. Mais, à la différence des territoires précédents, qui avaient été abandonnés par leurs souverains, la Romagne, avec ses légations de Bologne, Ferrare et Ravenne, constituait une partie intégrante d'un Etat gouverné par un pape bien présent dans sa capitale. Le roi sarde avait à Rome un ambassadeur; entre les deux cours les rapports accoutumés subsistaient comme entre puissances amies. Aussi l'irrésolution était-elle grande à Turin. Etait-il sage d'accepter le cadeau de la Romagne? Le ministre Urbano Rattazzi insista pour qu'on ne s'arrêtât point. Et, finalement, le parti de l'audace l'emporta. Le 24 septembre, Victor-Emmanuel reçut les ambassadeurs romagnols au château de Monza, près de Milan. Et, pour la troisième fois, il répéta le discours qu'il avait tenu aux gens de Florence et à ceux des duchés. Une seule variante fut apportée au canevas consacré. Après avoir annoncé qu'il prendrait au pape, si l'Europe n'y avait pas trop de répugnance, un bon tiers de ses Etats, il ajouta, comme pour s'absoudre lui-même aux yeux de ses ancêtres et devant ses peuples: «Prince catholique, je conserverai toujours un profond et inaltérable respect pour le chef suprême de l'Eglise.»[100]

Cavour, récemment rentré de Suisse à Turin et désormais rasséréné, contemplait avec satisfaction le déroulement de la mécanique qu'il avait astucieusement montée. Mais Pie IX, l'illustre personnage dépossédé de ses biens par les manœuvres, jugées par lui «diaboliques», de la «Révolution», ne pouvait que crier au sacrilège. Le 1er octobre, les Etats pontificaux rompirent avec les Etats sardes. Le comte della Minerva, chargé d'affaires piémontais, reçut ses passeports et fut aussitôt renvoyé auprès de son maître.[101] Nul n'imaginait que la rupture durerait soixante-dix ans.

Don Bosco, homme de paix et de mentalité conservatrice, n'aimait pas voir vaciller les trônes, surtout pas celui du souverain pontife. Son anxiété avait donc grandi au cours des mois d'été de 1859 tellement fertiles en événements inouïs à Turin et en Europe. Il avait choisi son parti, qui était celui du pape. L'avenir lui paraissait très sombre. Comme beaucoup de gens autour de lui, il croyait en lire les présages dans l'une ou l'autre prophétie en circulation. En pleine guerre, le 12 juin 1859, il avait remis au comte Crotti Imperiale di Costigliole celle de la *Monaca di Taggia* avec l'observation: «Voici pour Votre

Seigneurie très chère en original la fameuse prophétie de la Monaca di Taggia. Les événements qui y sont notés se réalisent un jour après l'autre. Si tous adviennent, nous aurons un triste avenir...»[102] Cette religieuse, sœur Rosa Colomba Asdente, dominicaine de Taggia (Ligurie), morte en 1847, avait dit – selon don Bosco lui-même qui recopia ou résuma sa prophétie dans le *Galantuomo* pour l'année 1861 – «en parlant de Napoléon: "Le règne de Napoléon durera peu".» Elle avait continué: «Une grande persécution se déchaînera contre l'Eglise, ce sera l'œuvre de ses fils eux-mêmes; un persécuteur se lèvera (elle l'appelait antichrist et disait qu'il était déjà né); il prendra le titre de rédempteur de l'Italie; beaucoup de sectaires s'agrègeront à lui, ils persécuteront l'Eglise par de fausses maximes et par la force; leur malice sera si raffinée qu'ils tromperont par leur astuce un grand nombre de bons.» Elle disait encore: «Le souverain pontife sera dépouillé de son domaine temporel, on ne l'appellera plus qu'évêque de Rome. Cela adviendra en Italie, où il y aura de nombreux martyrs durant une guerre très sanglante contre la religion.»[103]

De multiples questions pouvaient tourmenter don Bosco. Napoléon III n'était-il pas dénommé «le rédempteur de l'Italie»? La spoliation du pape n'avait-elle pas commencé? Rome ne lui serait-elle pas bientôt enlevée? Le 11 octobre, Cavour déclarait à la chambre piémontaise: «L'étoile qui nous guide est de faire de la Cité Eternelle (...) la capitale splendide du royaume d'Italie.»[104] Quel était l'antichrist pour don Bosco? S'il communiait spirituellement avec Pie IX, quand celui-ci projetait (en juillet) une lettre à Napoléon III, il était prêt à lui trouver un nom parmi les gouvernants sardes. Le pape écrivait:

«... Les égards que je dois à Votre Majesté m'ont jusqu'ici retenu de faire remettre ses passeports au Chargé d'affaires de Sardaigne à Rome. A Rome et en d'autres Etats d'Italie, ces Chargés d'affaires ou ces Ministres sont les premiers révolutionnaires et les protecteurs des révolutions; ils cherchent à miner les trônes de tous les Souverains d'Italie au profit du Piémont. J'ai entre les mains les preuves de cette politique sournoise et perfide. Quelle confiance pourrai-je avoir dans mes rapports avec un Gouvernement de cette nature? Moi le Pape et le Vicaire de Jésus Christ; lui l'Anti-pape et, dirais-je presque, l'ennemi de Jésus Christ?»[105]

De l'antipape à l'antichrist, le chemin était court pour les catholiques du temps.

Le 10 novembre 1859, le traité signé à Zurich par les puissances confirma la cession de la Lombardie au Piémont, délimita la frontière

entre la Lombardie et la Vénétie et réaffirma des principes de stabilité européenne... destinés à être aussitôt désavoués. Un congrès tenu à Paris devrait s'occuper des questions italiennes encore pendantes. Le 9 novembre, dans une conjoncture indécise, don Bosco écrivit à Pie IX une lettre courageuse, par laquelle il stigmatisait et désavouait la conduite de son gouvernement en Romagne.[106]

En décembre, la situation du pape s'aggrava. Mazzini distribua son appel *Ai giovani d'Italia* (Aux jeunes d'Italie), qui les lançait vers Rome et ses deux Campidogli, le païen et le chrétien, parce que, disait-il, ils attendaient un Troisième Monde, plus vrai et plus sublime.[107] Et, le 22, sortait à Paris la brochure de La Guéronnière *Le Pape et le Congrès*, anonyme mais aussitôt donnée comme inspirée par l'empereur. Elle préparait l'opinion au dépècement des territoires pontificaux: l'opération inéluctable serait un bienfait pour l'Eglise.[108]

Pie IX répondit à don Bosco le 7 janvier 1860 par un bref en bonne forme. Le congrès de Paris avait fait long feu. Il le remerciait pour son soutien en des jours douloureux et le félicitait pour son sens religieux.[109] Le pape commençait par dire sa pensée sur la rébellion de certaines de ses provinces, autrement dit de la Romagne:

«Dans la lettre que tu Nous as écrite le neuf novembre dernier, Nous avons découvert une nouvelle preuve de ta foi singulière, de ta piété et de ton respect envers Nous et Notre suprême dignité. Nous comprenons aisément, Cher Fils, quelle est la douleur de ton âme et des autres ecclésiastiques dans ce grand désordre de l'Italie, le bouleversement des affaires publiques et la rébellion de quelques provinces de Notre dommaine temporel. Cette rébellion, comme il est partout notoire, a été provoquée par des instigations, des machinations, fomentée et soutenue par toutes sortes de moyens.»

Le pape écrivait sous l'impression de la brochure de La Guéronnière:

«Un écrit vient de s'y ajouter, rempli d'hypocrisie, qui, répandu dans la population, tend à tromper les simples et à affaiblir le consensus du monde chrétien dans la défense du Principat civil du Siège Apostolique.»

Il dénonçait la vague antichrétienne déferlant sur le pays et croyait en identifier les fauteurs:

«La foi même de la péninsule italienne est en péril: une quantité de livres et de journaux pervers a été divulguée non seulement dans les villes, mais aussi dans les campagnes, non seulement en Piémont, mais également en Toscane et dans les provinces voisines; les protestants vomissent le poison de leur

méchanceté; ils ont à cette fin institué des écoles, soit clandestines, soit publiques, dans lesquelles, éventuellement par des primes, ils s'efforcent d'attirer la pauvre et imprudente jeunesse.»

Seuls, la fidélité intrépide de l'épiscopat et le zèle du clergé le consolaient en cette «terrible tempête, que Satan avait suscitée». En des termes qui le touchèrent certainement au cœur, il encourageait don Bosco à poursuivre dans la voie où il se distinguait:

«Et puis Nous ne pouvons exprimer par des mots la consolation que Nous a apportée cette partie de ta lettre, qui Nous a appris que les présentes calamités de ce temps ont renforcé ton énergie, Cher Fils, et celle des autres ecclésiastiques. Par conséquent, et par la prédication de la parole de Dieu, et par la diffusion de bons livres et de bons écrits, unis par le courage et le zèle, vous vous efforcez de tout votre pouvoir de vous opposer aux machinations des ennemis de l'Eglise. Il n'est rien de plus excellent que cette œuvre, il n'est rien de plus utile pour promouvoir et enflammer la piété du peuple. Non moins fructueuse est ta remarquable sollicitude, grâce à laquelle de très nombreux jeunes qui se rendent en classe aux heures voulues sont devenus toujours plus fervents soit par l'enseignement chrétien, soit par la fréquentation des sacrements. Le soin que tu as pour les jeunes pauvres recueillis par toi obtient de jour en jour de plus heureux résultats; il accroît le nombre de ceux qui pourront ensuite devenir à leur tour d'utiles ministres de Dieu. Poursuis, Cher Fils, dans la carrière que tu as entreprise pour la gloire de Dieu et l'utilité de l'Eglise. Prends patience, si quelque grave tribulation t'advient, supporte avec grandeur d'âme les difficultés de ce temps.»

Pie IX affirmait en terminant que, quant à lui, il ne plaçait sa confiance qu'en Dieu et dans la Vierge protectrice, dont il espérait qu'elle consolerait l'Eglise affligée par tant de maux.

Un prêtre timide eût gardé secret ce bref compromettant dans le climat politique du Piémont d'alors. Don Bosco le fit imprimer en format d'affiche dans le latin original et en traduction italienne;[110] et il transmit le document à l'*Armonia*, qui reproduisit sa version italienne dans le numéro du 28 janvier 1860.[111] La publication du bref pontifical plaçait définitivement don Bosco dans le camp opposé à une unification italienne, qui diminuerait et même anéantirait le Domaine apostolique. Malgré un loyalisme piémontais affiché de plus ou moins bon gré en décembre 1859 dans le *Galantuomo* pour l'année nouvelle, il se préparait de la sorte des temps difficiles, quand l'incendie de la «Révolution» du *Risorgimento* gagnerait toute la péninsule. La tendre confiance de Pie IX et la gratitude qu'il montrait pour toutes ses

entreprises lui donnaient une âme de martyr. Si la *monaca* de Taggia ne s'était pas trompée, si les terribles calamités qu'elle avait prédites devaient survenir, il serait prêt à les affronter sans perdre sa sérénité.

Notes

1. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III: *1854-1861*, Bari, Laterza, 1984, p. 449-451.

2. Je résume, pour cet alinéa, R. Romeo, *op. cit.*, p. 464-466.

3. Les procès verbaux des réunions du chapitre de la cathédrale d'Asti en 1859-1860 nous apprennent, selon Francesco Motto, que le chanoine Sossi, futur vicaire capitulaire à la mort de l'évêque Mgr Artico (21 décembre 1859), s'est trouvé à Rome à partir du 15 janvier 1859 pour y défendre les droits de ses confrères. Voir F. Motto, *L'azione mediatrice di don Bosco nella questione delle sedi vescovili vacanti in Italia*, Rome, LAS, 1988, p. 13, note.

4. Pièce non datée et logée pour cette raison à la mort du pape Pie IX en ASV, Ep. lat. Pos. et Min. 93 (1878), d'après F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 13.

5. D'après l'*Epistolario* de La Farina, t. II, p. 137-139, note; passage reproduit dans R. Romeo, *op. cit.*, p. 551.

6. *Vita del giovanetto Savio Domenico allievo dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, per cura del sacerdote Bosco Giovanni, Turin, Paravia et Cie, 1859, 142 p.

7. Ce portrait ne satisfaisait pas l'ex-professeur de Savio, G.B. Francesia, pourtant bienveillant par principe, qui n'y retrouvait pas les traits aimables de Dominique. (Voir G. B. Francesia, *Don Bosco e le sue passeggiate autunnali nel Monferrato*, Turin, Libreria salesiana S. Giovanni Evangelista, 1899, p. 85). Les hagiographes salésiens du vingtième siècle préféreront à cette image une composition plus plaisante de Caffaro Rore.

8. Les documents qui vont être cités ont été édités dans la *Positio super introductione causae* pour le procès de béatification et de canonisation de Dominique Savio (Rome, typ. Pont. Instituti Pii IX, 1913; *Summarium*, p. 207-243). La lettre de G.B. Zucca à don Bosco, p. 207-208.

9. *Summarium*, p. 209-212.

10. *Cenni storici sulla vita del giovane Domenico Savio di Riva di Chieri, frazione borgata di S. Giovanni*, in *Summarium* cité, p. 212-214.

11. *Summarium* cité, p. 219-220.

12. *Memorie su Domenico Savio*, in *Summarium* cité, p. 225-227. La deuxième notice de Rua, *Memorie riguardo al giovan Savio Domenico*, in *Summarium* cité, p. 222-225, fut postérieure à la rédaction de la première édition de la biographie.

13. *Breve ristretto della vita di Savio Domenico*, in *Summarium* cité, p. 231-233. L'autre notice de Bonetti: *Fatti e detti del Savio Domenico*, in *Summarium* cité, p. 228-231, fut elle aussi postérieure à la rédaction de la première édition.

14. La lettre Vaschetti in *Summarium* cité, p. 233-235.

15. *Virtù che io scorsi in Savio Domenico nel breve spazio di tempo che ebbi a conversare con esso lui*, in *Summarium* cité, p. 236-238.

16. *Detti dell'ottimo mio compagno Savio Domenico*, in *Summarium* cité, p. 239.

17. *Summarium* cité, p. 240.

18. *Summarium* cité, p. 241-243.

19. *Summarium* cité, p. 187-188.

20. «Lorsqu'il eut pris ainsi Marie comme soutien de sa ferveur – c'est-à-dire le 8 décembre 1854 –, sa vie morale apparut tellement édifiante et tissée de tels actes de vertu que je me mis dès lors à en prendre note pour ne plus les oublier.» (*Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, p. 40).

21. Dominique n'a pas souhaité sa propre canonisation, mais il désirait figurer dans l'au-delà en la compagnie des saints.

22. *Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, p. 130-131.

23. G. Bonetti, *Annali* III, p. 54; voir MB VII, 249/14-18.

24. Par exemple, la référence à Job XXX, 1, au chapitre XX de la biographie primitive faisait hausser les épaules du promoteur de la foi Salvatore Natucci au procès complémentaire de Dominique Savio. Voir Sacra rituum congregatione, *Beatificationis et canonizationis Servi Dei Dominici Savio. Nuova positio super virtutibus*, Rome, 1931, p. 4-5. Dom Henri Quentin était particulièrement sévère.

25. *Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, p. 9-10.

26. *Il Galantuomo. Almanacco nazionale per... 1859*, Turin, G.B. Paravia et Cie, 1858, p. 6-7.

27. Peut-être à quelque degré sous l'influence du philosophe français Georges Cabanis (1757-1808), dont la paternité sur les idées pédagogiques de Melchiorre Delfico – qui va être cité – a été signalée par M. Sciacca, *Il pensiero italiano nell'età del Risorgimento*, 2ème éd., Milan, 1963, p. 159.

28. Je répète ici quelques idées de Melchiorre Delfico (1744-1835), telles que les a résumées M. Sciacca, *Il pensiero italiano...*, cit., p. 159, à partir de son ouvrage *Memoria sulla perfettibilità organica, considerata come il principio fisico dell'educazione, con alcune vedute sulla medesima*, publié pour la première fois en 1814.

29. F. Winnykamen, *Apprendre en imitant?*, coll. Psychologie d'aujord'hui, Paris, PUF, 1990.

30. Expression que j'emprunte à P. Guillaume, *L'imitation chez l'enfant*, Paris, Alcan, 1925, p. 128-136.

31. *Cenno biografico sul giovanetto Magone...*, chap. V; *Il pastorello delle Alpi...*, chap. XIX.

32. Voir le chapitre: «La santità come ideale dei giovani» de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 205-226.

33. *Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, p. 86.

34. *Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, p. 47. Voir, *ci-dessus*, chap XI.

35. «Pendant quelque temps il mena une vie tout ordinaire. Il n'y avait d'admirable en lui que son exacte observance du règlement de la maison. Il se mit au travail avec application. Il accomplissait tous ses devoirs avec ardeur.» (*Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, p. 38).

36. *Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, p. 35.

37. Dans une lettre de Dominique à son père datée du 6 septembre 1855, au bout d'une dizaine de mois au Valdocco, l'enfant lui annonçait: «... La nouvelle, c'est que j'ai pu rester une heure seul avec don Bosco, étant donné que; jusque-là, je n'avais jamais pu rester seul pendant dix minutes.»

38. *Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, chap. XI, XIV, XV.

39. Voir la *Vita... Savio Domenico*, éd. de 1859, chap. XII.

40. G. Bosco, *Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele...*, Turin, Paravia et Cie, 1861, p. 3.

41. Dans le chapitre de la *Storia d'Italia raccontata alla gioventù*, intitulé à partir de l'édition de 1861: *La guerra del 1859 ossia la conquista della Lombardia.*

42. *Storia d'Italia*, même chapitre.

43. P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. II, 3ème éd., Paris, Plon, 1895, p. 380-381.

44. D'après P. de La Gorce, *op. cit.*, p. 383.

45. Sur les échanges entre Turin et Paris à propos de ce discours et de ces formules, voir R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 468-469.

46. *Storia d'Italia*, même chapitre.

47. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 476-478.

48. G. Bosco, *Storia d'Italia*, Turin, 1855, p. 522-523.

49. Le 12 février, le cardinal archevêque de Bologne répondait à une question que don Bosco lui avait posée sur le cardinal Mezzofanti, dont la notice entrerait dans l'édition en préparation de la *Storia*. Voir M. Viale Prela à G. Bosco, Bologne, 12 février 1859; éd. MB VI, 151.

50. G. Bosco à N.N., Turin, 5 avril 1859; *Epistolario* I, p. 172.

51. G. Bosco à G.B. Torchio, Turin, 22 avril 1859; *Epistolario* I, p. 173.

52. D'après P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. II, p. 424-429. Remarquer toutefois que R. Romeo ne semble pas connaître d'entretiens de personnalités avec Garibaldi à Turin au cours de ce mois de mars 1859.

53. Le texte de l'ultimatum donne une idée du raffinement des échanges diplomatiques en ces temps révolus: «... J'ai l'honneur de prier Votre Excellence (...) de me faire savoir si le gouvernement royal consent, oui ou non, à mettre son armée sur le pied de paix et à licencier les volontaires italiens. Le porteur de la présente, auquel vous voudrez bien, Monsieur le comte, faire remettre votre réponse, a l'ordre de se tenir, à cet effet, à votre disposition pendant trois jours. Si, à l'expiration de ce terme, il ne recevait pas de réponse, ou que celle-ci ne fût pas complètement satisfaisante, la responsabilité des graves conséquences qu'entraînerait ce refus retomberait tout entière sur le gouvernement de Sa Majesté Sarde. Après avoir épuisé en vain tous les moyens conciliants pour procurer à ses peuples la garantie de paix sur laquelle l'Empereur est en droit d'insister, Sa Majesté devra, à son grand regret, recourir à la force des armes pour l'obtenir» (P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. II, p. 438-439).

54. Ce chiffre d'après P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, 9ème éd., Paris, Plon, 1906, p. 10.

55. Un récit circonstancié de ces semaines de guerre dans P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, p. 21-68.

56. D'autres villages et des fermes isolées furent aussi impliqués dans les combats. On trouve, aux mots *San Martino* et *Solferino* de l'*Enciclopedia italiana* Treccani, des cartes sommaires de la multiple bataille. La disposition des troupes explique pourquoi la même bataille est dite «de San Martino» par les Italiens et «de Solférino» par les Français.

57. Cette description du champ de bataille le 25 juin et le calcul du prix des combats d'après P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, p. 75-96.

58. Louis Veuillot était leur porte-parole. Voir, par exemple, les deux chapitres sur l'année 1859 de la biographie d'E. Veuillot, *Louis Veuillot*, t. III, 9ème éd., Paris, 1904, p. 259-316.

59. P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, p. 60.

60. D'après une note envoyée au *Moniteur* (journal officiel) à la veille de Solférino

et parue dans ce journal le 24 juin, «on croit que le Piémont va réunir toute l'Italie en un seul Etat. De semblables conjectures n'ont aucun fondement. Les populations délivrées ou abandonnées veulent faire cause commune contre l'Autriche. Mais la dictature n'est qu'un pouvoir temporaire». (Cité par P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, p. 103). Dans les provinces «abandonnées» ou «libérées», les représentants du Piémont s'autoproclamaient «dictateurs»,

61. Napoléon III à Pie IX, Paris, Palais des Tuileries, 27 décembre 1859; éd. dans P. Pirri, *Pio IX e Vittorio Emanuele...*, II, deuxième partie, p. 146-147.

62. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 614-620.

63. «... da un momento all'altro posso essere al punto di dovermi fare il fagotto» (G. Bosco à G.B. Torchio, Turin, 22 avril 1859; *Epistolario* I, p. 173).

64. Voir, par exemple, C. Falconi, *Il cardinale Antonelli*, Mondadori, 1983, p. 333-334.

65. D'après une lettre non datée, mais postérieure à la mort de don Bosco semble-t-il, de Filomena Cravosio à M. Rua, éd. en *Documenti* XLIII, 50-51.

66. G. Bosco à M. Viale Prela, Turin, 15 juillet 1859; *Epistolario* I, p. 176-177.

67. Ce chiffre des combattants effectifs, certainement exagéré, ne l'est peut-être pas tellement. Bien entendu, tous les corps des deux armées ne furent pas engagés dans la bataille de Solférino. Mais Pierre de la Gorce calculait que les Autrichiens avaient 160.000 hommes en état de combattre et que ce chiffre équivalait à celui de l'armée franco-sarde.

68. G. Bosco, *Storia d'Italia...*, Turin, 1866, p. 444-445.

69. *Il Galantuomo*. Almanacco Piemontese-Lombardo per l'anno bisextile 1860, anno VI, Turin, 1859, p. 13-16.

70. Remarquer aussi son clin d'œil dans une phrase non traduite du paragraphe. Le *Galantuomo* disait: «Le 24, jour de la Saint-Jean, qui est aussi celui de ma fête...» Or, comme tel, le *Galantuomo* n'avait pas de prénom, mais don Bosco se faisait fêter à la Saint Jean-Baptiste...

71. *Il Galantuomo*. Almanacco... per l'anno... 1860, p. 3.

72. G. Bosco à M. Viale Prela, Turin, 15 juillet 1859; *Epistolario* I, p. 176.

73. C'était G. Bosco, *La storia d'Italia raccontata alla gioventù da' suoi primi abitatori sino ai nostri giorni corredata di una carta geografica d'Italia*, Turin, Paravia et Cie, 1859, 540 p.

74. Voir l'introduction d'A. Caviglia, *La storia d'Italia, Opere e scritti editi ed inediti* (de don Bosco), vol. III, Turin, SEI, 1935, p. LXXIII-LXXVI et le tableau comparatif des éditions, p. CVII-CXII.

75. Voir A. Caviglia, *op. cit.*, p. 572.

76. Début du chapitre XXXVIII, sur Carlo Denina.

77. Turin, 1768-1772; 2ème éd. augmentée, Turin, 1791-1792.

78. Don Bosco le disait «de stature moyenne, mais agile».

79. «Dès sa petite enfance il se montra grand adversaire de l'oisiveté.»

80. Don Bosco publia en 1862 une *Biografia di Silvio Pellico* en introduction à la brochure *Notizie intorno alla beata Panasia pastorella Valsesiana nativa di Quarona*, raccolte e scritte da Silvio Pellico, *Letture cattoliche*, ann. IX, fasc. X, Turin, G.B. Paravia et Cie, 1862, p. 3-15. Cette biographie était donnée comme extraite de sa *Storia d'Italia*.

81. Il convient d'insister sur l'authenticité «boschienne» de ces additions. Elles n'ont pas été composées, mais seulement recopiées, par le jeune Michele Rua. Rua

déchiffrait l'écriture de don Bosco ces années-là (journal du voyage de Rome en 1858, constitutions salésiennes primitives). Qu'il soit parfois arrivé en classe avec des pages de la *Storia d'Italia* de don Bosco ne signifie nullement qu'il en ait été l'auteur.

82. Tome VIII, réimpression de 1872, p. 744.

83. Tome X, p. 683-684.

84. Les manuels du P. Loriquet, «tirés à des dizaines, certains à des centaines de milliers d'exemplaires, ont été progressivement remplacés, mais pour l'époque ils étaient l'œuvre d'un précurseur. Quant aux attaques dont fut l'objet l'*Histoire de France* de Loriquet, le P. Bliard, après d'autres, en a fait justice» (H. Beylard, «Loriquet», *Catholicisme*, t. VII, Paris, 1975, col. 1085). Le P. Bliard a résumé son apologie dans l'article «Loriquet» du *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, dirigé par A. d'Alès, Paris, 1926, col. 26-28.

85. L'article de la *Gazzetta del popolo* a été recopié entièrement en MB VI, 286/23 à 289/6.

86. C'est-à-dire: Francesco (*Cecco*) Giuseppe (*Beppo*).

87. L'article «Storia d'Italia di D. Bosco encomiata da N. Tommaseo», *Armonia*, 4 décembre 1859, a été reproduit en OE XXXVIII, p. 52. Noter qu'en MB VI, 291/25 le biographe s'est permis, dans sa reproduction de l'article, de remplacer *giornaletto* par *l'Istitutore* pour l'ajuster à la lettre de don Bosco à Tommaseo.

88. *Opuscoli inediti di fra Girolamo Savonarola*, Paris, 1835.

89. D'après une reproduction partielle de l'ouvrage, dans N. Tommaseo, *Poesie e prose*, coll. *Classici italiani*, t. II, Turin, UTET, 1966 p. 237.

90. Capolago, typographie helvétique, 1851.

91. *Rome et le monde*, chap. VI. D'après N. Tommaseo, *Poesie e prose*, éd. cit., t. II, p. 249.

92. Sur la pédagogie de Tommaseo, M. Sciacca, *Il pensiero italiano...* (voir, *ci-dessus*, n. 27), p. 244-247.

93. MB IV, 130-132. Voir, *ci-dessus*, chap. VIII, n. 106.

94. N. Tommaseo à G. Bosco, Turin, 3 octobre 1854; MB V, 117-118.

95. *Epistolario* I, p. 178.

96. *L'Istitutore.* Foglio ebdomadario d'istruzione e degli atti ufficiali di essa, 7 (1859), n° 48, 26 novembre, p. 764-765.

97. Informations détaillées sur ces événements dans les articles de *Cronaca contemporanea* de la *Civiltà cattolica* pour les derniers mois de 1859. Récit très clair dans P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, au chapitre «Les annexions italiennes», p. 141-152, dont je reproduis ici diverses phrases. Explications complémentaires dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, III, p. 632-642. Le gros ouvrage de G. Martina, *Pio IX*, t. II, procède par allusions et suppose les faits connus.

98. Le traité de Zurich n'avait pas encore été signé.

99. D'après P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, p. 149. Les «Principautés» en question étaient les «Principautés danubiennes»: la Valachie et la Moldavie, arrosées l'une et l'autre par le Danube.

100. Cet alinéa a été rédigé d'après P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, p. 146-152, parfois recopié mot à mot.

101. Voir C. Falconi, *Il cardinale Antonelli*, p. 337.

102. G. Bosco au comte Crotti Imperiale di Costigliole, Turin, 12 juin 1859; *Epistolario* I, p. 176.

103. Voir la reproduction de ce *Galantuomo* pour l'année 1861 en MB VI, 809-810.

104. Cité par C. Falconi, *Il cardinale Antonelli*, p. 360.

105. Pie IX à Napoléon III, minute non datée (juillet 1859), éd. P. Pirri, *Pio IX e Vittorio Emanuele...*, t. II, deuxième partie, p. 96.

106. «... Avant tout, Très Saint Père, nous désapprouvons hautement tout ce que notre gouvernement a fait ou fait faire dans les Romagnes; s'il ne fut pas possible d'empêcher le mal, nous avons toujours de vive voix et par écrits désapprouvé ce qui s'y faisait. La plupart des ecclésiastiques, presque tous les curés, et, pourrais-je aussi dire, la majeure partie des séculiers pensent de même, bien qu'ils n'osent pas le manifester publiquement. Mais la mauvaise presse, les menaces et les promesses du gouvernant en ont malheureusement séduit beaucoup et beaucoup ou hésitent ou se cachent, au point que le nombre des catholiques courageux a terriblement diminué...» Etc. (G. Bosco à Pie IX, Turin, 9 novembre 1859; *Epistolario* Motto I, p. 386-387).

107. D'après C. Falconi, *Il cardinale Antonelli*, p. 359.

108. Résumé substantiel de la brochure dans P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, p. 173-176.

109. Texte latin et traduction italienne en MB VI, 471-474.

110. Texte latin et italien, affichette, 420 x 303 mm, impr. Paravia et Cie.

111. Informations sur l'édition du bref du pape dans une note de l'article de P. Braido et F. Motto, «Don Bosco tra storia e leggenda», RSS 14 (1989), p. 118, n. 10.

Chapitre XV.

La naissance d'une société religieuse

L'éclosion de la société de S. François de Sales

Entre sa lettre de réconfort à Pie IX et le bref pontifical qui l'en remercia, don Bosco procéda dans l'intimité de l'oratoire du Valdocco à un geste de grande portée. Le 18 décembre 1859, il donna naissance à ce qui sera appelé soit la congrégation, soit, de préférence, la société de S. François de Sales. Don Bosco rassemblait les volontaires de son institut dans une association religieuse soudée par de véritables vœux. Il concrétisait de la sorte un projet esquissé depuis plusieurs années, comme l'histoire de la période antérieure le démontre à suffisance.[1]

Décidément, en cette fin de 1859, il devenait urgent d'affermir les structures de l'Oratoire. Qu'adviendrait-il si la passion nationaliste à nouveau excitée reprenait parmi ses aides comme elle l'avait fait dix ans auparavant? L'insubordination caractérisée d'un groupe d'*artigiani* ne fut peut-être pas étrangère à l'appel de décembre. Probablement en conséquence de désordres survenus les années précédentes, don Bosco avait interdit le banquet traditionnel du groupe des musiciens au début de l'année scolaire. Un jour de fin octobre, semble-t-il, une vingtaine de jeunes gens passèrent outre à la défense et firent la fête «in un luogo da non tollerarsi», déclarera don Bosco. Cet «endroit intolérable» pourrait bien avoir été une «maison de tolérance» plus ou moins avouée à proximité de l'Oratoire. La distance était réduite: don Bosco, bien informé, put demander deux fois aux fêtards par messager de rentrer au logis, d'abord au cours du déjeuner, ensuite quand il eut pris fin. Il lui en «coûtait trop», dira-t-il plus tard, «de prendre de graves mesures contre une vingtaine de jeunes dévoyés». Quatre fugueurs seulement se résignèrent à quitter la compagnie et vinrent s'excuser auprès de leur directeur. Les autres, beaucoup

plus crânes, se payèrent un tour en ville, revinrent souper à la *bettola* et ne réintégrèrent la maison que tard dans la nuit et à moitié ivres. Les fautifs ayant été plusieurs fois prévenus, la sanction tomba. A son «immense regret» (*al massimo mio rincrescimento*), don Bosco les renvoya de son établissement.[2] L'incident ne pouvait que le faire réfléchir sur la nécessité d'un corps d'éducateurs confirmés, qui préviendrait le retour de pareilles incartades. Il prit au reste à cette époque une décision significative par la construction, sur la via della Giardiniera, à l'entrée de la cour et de l'ancien jardin, d'une porterie surveillée: les retours en pleine nuit après un souper en ville seraient en principe contrôlés.[3]

Cependant, plusieurs des garçons qui lui étaient attachés devenaient des hommes et s'orientaient vers le sacerdoce. En octobre et novembre, Francesco Cerruti, Carlo Ghivarello, Francesco Provera et Giuseppe Lazzero revêtaient l'habit clérical.[4] La proposition que don Bosco méditait recevrait, pouvait-il penser, un nombre suffisant d'adhésions. Pour le moins, le prêtre Vittorio Alasonatti, le diacre Angelo Savio, le sous-diacre Michele Rua, les clercs Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia, Giovanni Bonetti, Giovanni Battista Anfossi, Francesco Cerruti, Francesco Provera, peut-être aussi Giovanni Turchi et Giacinto Ballesio, répondraient à son invitation.

Vers le 9 décembre, probablement au cours d'une réunion préliminaire, il expliqua ses intentions aux jeunes sur lesquels il comptait. Ceux qui accepteraient de constituer avec lui une société ou congrégation pour leur propre sanctification et le salut des jeunes démunis émettraient par la suite des vœux religieux.[5] Le pas fut sauté le 18 suivant.[6] Les dix-sept volontaires entassés ce jour-là à neuf heures du soir dans la chambre de don Bosco entendirent d'abord celui-ci leur répéter le but de la société à créer; puis ils élirent les membres de sa structure dirigeante. Mis à part don Bosco et don Alasonatti, ces hommes étaient jeunes et même très jeunes.[7] Selon l'acte de la réunion, ils voulaient «promouvoir et conserver l'esprit de vraie charité requis dans l'œuvre des oratoires pour la jeunesse abandonnée et en danger, une jeunesse qui, en ces temps calamiteux, [était] séduite de mille manières pour le malheur de la société et précipitée dans l'impiété et l'irréligion.» Ils se constituaient «en société ou congrégation». Afin de s'aider mutuellement pour leur propre «sanctification», «ils se proposaient de promouvoir la gloire de Dieu et le salut des âmes, spécialement de celles qui ont le plus besoin d'instruction et d'éducation.» Leur but dernier était la «sanctification», autrement dit la «perfec-

tion spirituelle» des membres, comme il convenait à toute société religieuse de ce type. Mais aussitôt, le fondateur apportait sa note particulière: le progrès dans la «sainteté» serait obtenu par l'action, spécialement au service des jeunes les plus besogneux.

L'assemblée apporta le plus grand sérieux à l'élection d'un conseil de direction, qu'elle dénommait «chapitre». Don Bosco, «initiateur et promoteur» de l'entreprise, fut désigné comme recteur majeur, charge qu'il accepta à condition qu'on lui permît de choisir lui-même son «préfet», c'est-à-dire son second. Il prévenait ainsi les éventuelles fantaisies de ses jeunes, qui n'eussent peut-être pas maintenu dans sa charge à l'unanimité don Vittorio Alasonatti. Celui-ci ne présenta aucune difficulté à être reconduit «préfet» par don Bosco. Les autres membres du chapitre, à savoir le directeur spirituel, l'économe et les trois conseillers, furent élus à bulletins secrets. «A l'unanimité», paraît-il, les votants désignèrent Michele Rua comme directeur spirituel, et Angelo Savio comme économe. Ils hésitèrent davantage pour le choix des conseillers, qui, finalement, furent Giovanni Cagliero, Giovanni Bonetti et Carlo Ghivarello. Ces «cadres supérieurs» étaient plutôt jeunets. A quarante-sept ans, Alasonatti faisait figure d'ancêtre, le directeur spirituel Rua avait vingt-deux ans, l'économe Savio vingt-quatre; et les conseillers, simples clercs, avaient Cagliero, vingt-et-un ans; Giovanni Bonetti, vingt-et-un ans; Carlo Ghivarello, vingt-quatre ans. Ils constituaient pourtant la première structure de gouvernement de la société dite très naturellement «de S. François de Sales». Tout autre patronage eût été impensable dans l'Oratoire de 1859.

La composition des statuts primitifs de la société

Ce 18 décembre, la société embryonnaire appliquait pour la première fois l'alinéa initial du paragraphe Gouvernement interne de la congrégation du Règlement de la congrégation de S. François de Sales, tel que le clerc Rua l'avait recopié au début de l'année précédente.[8] Il disait, après une surcharge de don Bosco: «La congrégation sera gouvernée par un chapitre composé d'un recteur, un préfet, un économe, un directeur spirituel ou catéchiste, et de trois conseillers.»

Apparemment, ce Règlement Rua était contemporain du voyage à Rome en 1858. Un alinéa (p. 4) notait en effet: «(L'accueil des jeunes) se fait aussi dans la ville d'Alessandria, où il est actuellement confié au clerc Angelo Savio; les jeunes recueillis sont là au nombre de cinquante.»[9] Or, d'après le journal du voyage à Rome, le «clerc» Angelo

Savio (sous-diacre le 24 août 1859) était parti vers Alessandria, pour la première fois semble-t-il, le 18 février 1858, dans le même train que don Bosco et Michele Rua, qui poursuivraient leur route vers Gênes et Rome. Rien n'indique qu'il ait interrompu en février un service commencé en novembre.[10] Savio passerait à Alessandria la suite de l'année scolaire.[11] La copie Rua daterait donc du premier semestre de 1858. On ne peut exclure qu'elle ait été écrite par le clerc Rua immédiatement avant ou pendant le séjour à Rome.

Le *Regolamento della Congregazione di S. Francesco di Sales*, distribué en dix paragraphes non numérotés, couvrait une quinzaine de pages format écolier. Le premier paragraphe, le seul dépourvu de titre, était une petite dissertation sur le service spirituel de la jeunesse par les ministres de l'Eglise. Puis venaient neuf paragraphes respectivement intitulés: 1) Origine de cette congrégation, 2) But de cette congrégation, 3) Forme de cette congrégation, 4) Du vœu d'obéissance, 5) Du vœu de pauvreté, 6) Du vœu de chasteté, 7) Gouvernement interne de la congrégation, 8) Des autres supérieurs, 9) Acceptation.[12] On le voit au premier coup d'œil, don Bosco avait voulu créer une société à vœux simples.

Toutefois, prêtre diocésain peu au fait des mécanismes du monde religieux, il avait dû chercher des modèles pour composer ce *Regolamento*. Deux livrets l'avaient très particulièrement intéressé: les Constitutions et les Règles de la congrégation des oblats de la Vierge Marie[13] et les Constitutions de la congrégation des Prêtres séculiers des écoles de charité.[14] Il connaissait de longue date les oblats de Marie, congrégation à laquelle il avait eu des velléités de s'agréger. En revanche, il n'avait probablement jamais rencontré les frères Anton Angelo et Marcantonio Cavanis, fondateurs à Venise au début du siècle de la congrégation des Prêtres séculiers des écoles de charité. Mais leurs constitutions, peut-être à cause du caractère «séculier» qu'elles affichaient malgré les vœux professés, lui paraissaient convenir tout à fait à ses desseins. D'autant plus que les frères Cavanis avaient créé dans leur ville une œuvre d'éducation charitable analogue à celle de Turin. Une société de cette sorte ne pourrait offenser les gouvernants piémontais, même après leurs lois de 1855 sur les congrégations.[15] Il allait reprendre leurs formules avec une application proche de la servilité.[16]

Le paragraphe du *Regolamento* sur «l'origine de la congrégation» traçait l'historique de l'œuvre de don Bosco entre 1841 et 1858. Le Règlement lui-même était, affirmait-il, à peu de choses près celui de

l'association caritative qu'il avait commencé de réunir autour de lui dès l'origine:

«... En conséquence pour maintenir l'unité d'esprit et de discipline, condition de bons résultats pour les oratoires, dès l'année 1844 quelques ecclésiastiques se réunirent pour former une espèce de congrégation en s'aidant mutuellement par l'exemple et l'instruction. Ils ne prononcèrent aucun vœu à proprement parler; tout se limitait à une simple promesse de s'occuper seulement de ce que leur supérieur jugeait (contribuer) à la plus grande gloire de Dieu et à l'avantage de leurs âmes. Ils reconnaissaient leur supérieur en la personne du prêtre Bosco Gioanni. – Malgré l'absence de vœux, en pratique on observait les règles ici exposées (...).»[17]

La «simple promesse» avait probablement un caractère tacite, la reconnaissance du supériorat de don Bosco avait surtout un caractère social. En tout cas, don Bosco n'a cessé d'affirmer qu'en 1859, la «congrégation» ou «société de S. François de Sales», loin de surgir du néant, existait déjà depuis une quinzaine d'années. A cette date, les membres qui préféraient vivre en communauté avaient opté pour une formule particulière incluant des vœux, tandis que les autres constituaient une deuxième catégorie, dite par lui successivement d'*esterni*, d'*associati* et enfin de *cooperatori* de son unique formation. Peu lui importait son statut juridique, il lui suffisait d'affirmer l'existence du groupe (plus ou moins) organisé.

Après deux paragraphes d'introduction, le *Regolamento* proprement dit commençait. Sous le titre *Scopo* (But), on lisait d'abord l'article fondamental:

«Le but de cette congrégation est d'unir ses membres ecclésiastiques, clercs et aussi laïcs, pour leur propre perfectionnement par l'imitation dans la mesure du possible des vertus de notre Divin Sauveur.»[18]

Cette dernière proposition fut rapidement complétée sur le document et de la main même de don Bosco. Il ajouta en finale: «spécialement par l'exercice de la charité envers les jeunes pauvres.»[19] La «perfection» ou la «sanctification» de son disciple croissaient par l'exercice des vertus chrétiennes, en premier lieu de la charité envers les plus démunis. Le deuxième article du paragraphe[20] traitait sommairement de l'indispensable formation morale (la vertu) et intellectuelle (la science) du futur apôtre. Il était introduit par la citation plutôt énigmatique à nos yeux du verset des Actes des Apôtres: «Jesus cœpit facere et docere». L'interprétation, qui traduisait: *et* par:

ensuite (Jésus commença par agir; ensuite il enseigna) était traditionnelle. Don Bosco emprunta très probablement la formule, non pas aux lazaristes, comme on l'a écrit, mais aux prêtres séculiers des écoles de charité.

«Jésus commença par agir et enseigner, de même les confrères commenceront par se perfectionner eux-mêmes par la pratique des vertus internes et externes et par l'acquisition de la science; ils s'emploieront ensuite au bien du prochain.»[21]

Les «œuvres» de la congrégation constituaient l'objet principal de la suite du paragraphe. C'était, à l'article 3, l'accueil des jeunes dans les oratoires festifs et quotidiens; à l'article 4, leur accueil dans les foyers, où ils avaient la possibilité de s'instruire et d'apprendre un métier; à l'article 5, l'instruction religieuse du petit peuple par la parole et par la plume (exemple: les *Letture cattoliche*). Don Bosco alignait à cet endroit les institutions qu'il avait progressivement mises sur pied au Valdocco: l'oratoire ouvert, la «maison» de l'oratoire, l'instruction populaire par le livre et par la presse.

Pour les paragraphes du *Regolamento* sur la «forme de la congrégation» et les trois vœux, don Bosco, parce que novice en législation de la vie religieuse, recopia la plupart du temps les formules de ses modèles. Il goûtait certainement beaucoup le chapitre-clé des constitutions des prêtres séculiers des écoles de charité: *De instituto et forma congregationis*. Dans cette société à vœux, les membres «ecclésiastiques et laïcs» demeuraient, même après leur profession, citoyens incontestables au regard du public. Dans un pays qui méprisait les *frati* parasites et se méfiait des propriétés religieuses perpétuellement intouchables, les disciples de don Bosco devaient être citoyens propriétaires. Leur existence pacifique dans le Piémont libéral de l'époque était en cause. Il traduisit donc Cavanis au début de son chapitre sur la «forme de la congrégation»,

«Tous les confrères mènent une vie commune liés seulement par la charité fraternelle et les vœux simples qui les rapprochent pour former un seul cœur et une seule âme pour l'amour et le service de Dieu.»

Trois des quatre facteurs d'union de la congrégation Cavanis: la vie commune, la charité fraternelle et les vœux simples, reparaissaient dans sa copie. Il n'avait renoncé qu'au lien de l'«identique vocation», concept au reste difficile à saisir.[22] Il lisait ensuite chez les frères Cavanis un article que nous commencerons par reproduire dans le latin original:

«2. Praeterea quisquis Ecclesiasticus, vel Laicus ex nostra Congregatione, etiam post nuncupationem votorum, non amittit proprietatem rerum suarum, neque facultatem succedendi atque acceptandi hereditatem, legata et donationes. Fructus eorumdem bonorum, vel favore Congregationis, vel suorum parentum, vel alterius cujuscumque personae cedere teneatur, durante ejus permanentia in Congregatione.»[23]

Il crut bon de répartir sur deux alinéas ces considérations auxquelles il tenait beaucoup; et il les coiffa par un principe sur «le droit civil» (au singulier) inconnu de son modèle: «A son entrée en congrégation nul ne perdra son droit civil.» Par là, il cherchait à prévenir tout possible anéantissement juridique de ses fils, en conséquence de leur renoncement au dominium sur leurs biens. Car, en Piémont, «au cours du débat parlementaire – sur les lois de 1855 concernant les religieux – aussi bien les partisans des lois que leurs adversaires proclamèrent et répétèrent que la propriété privée individuelle était sacrée (...) Selon les doctrines exprimées par Rattazzi renoncer au dominium sur ses propres biens équivalait à abdiquer un titre sacré de personnalité civile.»[24] On lut:

«A son entrée en congrégation, nul ne perdra son droit civil même après l'émission des vœux; il conserve donc la propriété de ses biens, la faculté de succéder et de recevoir des héritages, des legs et des donations. – Toutefois, pour tout le temps qu'il demeurera dans la congrégation, le fruit de ces biens doit être cédé soit à la congrégation, soit aux propres parents, soit encore à d'autres personnes.»[25]

Le religieux de don Bosco serait un citoyen à part entière, même après avoir émis ses vœux, y compris celui de pauvreté. Don Bosco avait continué d'adapter le chapitre *De instituto et forma congregationis* des frères Cavanis jusqu'au quatorzième alinéa de son paragraphe. A leur long article 3 correspondaient ses numéros 4, 5, 6, 7 et 8; à leur article 4, son numéro 9; à leur article 6, son numéro 10; à leur article 7, son numéro 11; à leur article 9, son numéro 13; et à leur article 11, son numéro 14. Seul son numéro 12 – sur le nombre minimum des confrères des nouvelles maisons – n'avait pas été recopié sur le chapitre des Cavanis. Au reste sa place dans un paragraphe sur «la forme de la congrégation» pouvait paraître contestable.

Pour notre créateur de société religieuse, après la «forme» de la société, le deuxième problème difficile était celui des trois vœux. La méthode ne varia pas. Pour ses paragraphes sur les vœux de religion, quoique de manière moins servile, don Bosco recopia les constitutions

Cavanis. Toutefois, probablement parce qu'il attendait surtout des vœux une meilleure cohésion de son groupe et qu'il espérait que l'obéissance la garantirait, il renversa l'ordre habituel: pauvreté, chasteté et obéissance, qui était celui de son modèle. L'obéissance passa la première et précéda la pauvreté et la chasteté.[26]

L'exemple suprême de l'obéissance religieuse était, pour lui comme pour les frères Cavanis, Notre Seigneur Jésus Christ, qui avait dit: «Non veni facere voluntatem meam, etc.»;[27] ou, en d'autres termes, «nous assura qu'il (n'était) pas venu pour faire sa volonté, mais celle de son Père céleste.»[28] Le modèle social était ici celui de la famille antique. De part et d'autre, le vœu demandait au subordonné de se soumettre «entièrement, promptement et joyeusement» aux ordres de son supérieur. «Qu'ils révèrent donc leur supérieur, quel qu'il soit, comme un père et qu'ils lui obéissent entièrement, promptement, joyeusement et avec l'humilité qui convient», édictaient les constitutions Cavanis;[29] et don Bosco: «Que chacun en conséquence tienne son supérieur pour un père, qu'il lui obéisse entièrement, promptement, d'un cœur joyeux et avec humilité.»[30] Apparemment de son propre chef, don Bosco spécifiait: «De façon générale, ce vœu demande de s'occuper seulement de ce que le supérieur respectif jugera (devoir contribuer) à la plus grande gloire de Dieu et au bien de l'âme (du subordonné).»[31] N'était-ce pas son souci principal quand il créait sa société?[32] Rédigé sous une forme, il est vrai, plus concise que son modèle, l'article sur l'axiome de S. François de Sales: «Ne rien demander, ne rien refuser», dérivait lui aussi des constitutions Cavanis.[33] Don Bosco emprunta à ces constitutions une prescription rigoureuse sur le compte de conscience, que les consulteurs romains lui reprocheraient un jour: «... qu'il ne garde (caché) pour lui nul secret de son cœur; qu'il lui ouvre sa conscience chaque fois qu'il en est requis...»[34]

Le paragraphe sur le vœu de pauvreté dépendait nécessairement de celui sur la «forme de la société». Les constitutions Cavanis apprirent à don Bosco que l'«essence du vœu de pauvreté» de ses religieux consisterait à «mener la vie commune dans la nourriture et le vêtement et à ne rien garder sous clef sans l'autorisation du supérieur»; et aussi que ce vœu leur imposerait une grande simplicité dans leurs chambres et leur mobilier.[35] Don Bosco n'assortit le double alinéa issu de Cavanis que de la considération souriante, selon laquelle il est préférable d'orner son cœur de vertu plutôt que de décorer les murs de sa chambre.

La chasteté, paragraphe où don Bosco s'affranchit beaucoup plus de son modèle, est présentée de part et d'autre comme la «vertu angélique»;[36] de part et d'autre aussi, la conversation avec les femmes est sévèrement réglementée.[37]

Les deux derniers paragraphes du *Regolamento* des origines, intitulés l'un: Gouvernement interne de la congrégation, l'autre Des autres supérieurs, définissaient les titres et les charges de l'autorité dans l'institut naissant. Les constitutions Cavanis ne comportaient pas de titre spécial sur le gouvernement. Le modèle de don Bosco semble avoir été à cet endroit les constitutions des oblats de la Vierge Marie au § 1 du chapitre premier: *Del Rettor Maggiore e suoi consultori* (Du Recteur majeur et de ses consulteurs) de leur deuxième partie, elle-même intitulée: *Del Governo della Congregazione* (Du gouvernement de la congrégation). Don Bosco adaptait à un échelon supérieur les charges de son œuvre locale: directeur, préfet, directeur spirituel, conseillers. Le type de gouvernement qui ressortait apparentait assez le nouvel institut aux congrégations qui lui servaient de modèles: les Cavanis, les rédemptoristes, les lazaristes et les rosminiens, a-t-on écrit, sauf que, dans le système salésien, l'accent était mis plus fortement sur la tendance oligarchique et conservatrice.[38] C'est vraisemblable. Mais le caractère nettement collégial du gouvernement voulu par don Bosco en opposition avec ses modèles mérite d'être relevé. Alors que, par exemple, la *Regula* des rédemptoristes disait sans ambages au début d'un chapitre intitulé: *Del Rettore Maggiore ed altri Officiali* (Du Recteur majeur et des autres officiers): «La Congrégation sera gouvernée par un Supérieur général, qui sera perpétuel et aura le titre de Recteur majeur...»,[39] le *Regolamento* salésien annonçait: «La congrégation sera gouvernée par un chapitre composé d'un Recteur, d'un Préfet, d'un Econome, d'un Directeur spirituel ou Catéchiste, et de deux (trois, après correction) conseillers.»[40] Il confiait donc le gouvernement de la société, non pas à une personne (le Recteur majeur), mais a un collège, terme qui, dans certaines versions postérieures, prit parfois la place de «chapitre». Les auxiliaires immédiats du supérieur général n'avaient pas, comme dans d'autres congrégations, le titre de conseillers ou de consulteurs ou d'assistants, mais de membres de l'organe de direction, qui était formé par l'ensemble dudit chapitre. Il est vrai que, dans le schéma de don Bosco, les articles suivants attribuaient au recteur un pouvoir tout à fait prééminent sur la société; qu'il y exerçait des droits exclusifs pour la présentation des postulants et les activités des membres en matière disciplinaire,

spirituelle et économique. Le collège capitulaire semblait masquer le pouvoir réel, celui de la personne du recteur. Pourtant, le recteur majeur de don Bosco n'avait rien de l'évêque autocrate à la manière du dix-neuvième siècle. Lui-même n'imposera pas ses décisions à son chapitre en vertu de son autorité suprême. Son gouvernement est demeuré jusqu'au bout authentiquement collégial, en conformité avec le *Regolamento* de la première heure. Il se distinguait par là aussi du modèle monastique et abbatial, qui répugnait aux gouvernants de son époque. Les trois vœux n'empêchaient pas ses gens d'être de véritables citoyens et leur chef présentait peu de traits du père abbé bénédictin.

Les constitutions soumises à l'archevêque Fransoni (11 juin 1860)

Malgré son titre, le *Regolamento* était un projet de constitutions. Il fut corrigé, amplifié, puis recopié et à nouveau corrigé pour être enfin, le 11 juin 1860, sous le simple titre: *Società di S. Francesco di Sales*, soumis pour approbation à l'archevêque exilé Fransoni par les membres de la nouvelle société de don Bosco.[41] Le texte du 11 juin était divisé en quatorze paragraphes ou chapitres non encore numérotés: 1) une introduction sans titre, 2) Origine de cette Société, 3) But de cette Société, 4) Forme de cette Société, 5) Du vœu d'Obéissance, 6) Du vœu de Pauvreté, 7) Du vœu de Chasteté, 8) Gouvernement interne de la Société, 9) Des autres Supérieurs, 10) Acceptation, 11) Pratiques de piété, 12) Habit, 13) Externes, 14) Formule des vœux.[42] La version recopiée par Michele Rua avait donc été enrichie de quatre titres: les pratiques de piété, l'habit, les externes et la formule de profession. Don Bosco avait définitivement remplacé le mot: *congregazione*, trop ecclésiastique, par celui de: *società*. Il intégrait formellement à sa société «toute personne même vivant dans sa propre maison et au sein de sa propre famille» qui accepterait de pratiquer ces statuts dans la mesure compatible avec son mode d'existence (chap. *Esterni*). La «Formule des vœux» avait été empruntée aux pères jésuites.[43] Don Bosco avait été plus original au chapitre des «pratiques de piété». La première rédaction autographe de ce titre a subsisté sur une feuille volante insérée dans le *Regolamento* copié par Michele Rua. L'article de tête distinguait nettement la nouvelle société de celles plus ou moins adonnées à l'oraison:

«1. La vie active de notre congrégation fait que ses membres ne peuvent avoir le loisir de se livrer à de multiples pratiques de piété communautaires; ils veilleront à y suppléer par le bon exemple réciproque et le parfait accomplissement des devoirs généraux du chrétien.»

Le numéro qui suivait, de contenu partiellement étranger à un chapitre sur la prière, illustrait le principe de base:

«2. La fréquentation hebdomadaire des saints sacrements, la bonne tenue, la prononciation claire, pieuse et distincte des paroles des offices liturgiques (*litt.*: divins), la modestie dans l'expression, le regard et la démarche soit dans la maison, soit à l'extérieur, doivent caractériser nos confrères.»[44]

A cette étape, don Bosco renforçait sa volonté de faire de ses religieux de bons chrétiens et rien de plus. Les pratiques qu'il énumérait: prières du matin et du soir, chapelet quotidien, confession et communion hebdomadaires, jeûne du vendredi, exercice mensuel de la bonne mort, étaient celles qu'il proposait aux garçons de son oratoire, écoliers et apprentis. C'était relativement peu. Au reste, en cas de besoin, le supérieur pouvait encore réduire ce programme, spécifiait l'article 7. Le membre de la société de S. François de Sales, qui n'avait rien d'un *frate*, conservait en religion les traits d'un (pieux) «séculier».

Les signataires du 11 juin 1860, c'est-à-dire les «confratelli che dimandano a Sua Eccellenza Reverendissima l'Arcivescovo di Torino l'approvazione delle Regole della Società di S. Francesco di Sales» (les confrères qui demandent à Son Excellence Révérendissime l'Archevêque de Turin l'approbation des Règles de la Société de S. François de Sales) selon la formule de suscription, furent au nombre de vingt-six. Aux dix-huit de décembre précédent s'étaient adjoints: Francesco Vaschetti, Giovanni Garino, Pietro Capra, Edoardo Donato, Gabriele Momo, Paolo Albera, Giuseppe Rossi et Pietro Enria.[45] Sur la page des signatures, les noms étaient accompagnés d'une brève indication du statut de la personne: «troisième année de théologie», «première année de philosophie», «première de rhétorique», etc. Les *Regole* de don Bosco entamaient par un premier voyage de Turin à Lyon un circuit laborieux de quatorze ans. Les critiques des spécialistes, auxquelles don Bosco répondrait non sans vivacité, ne leur manqueraient pas.

Don Bosco et la politique piémontaise au printemps de 1860

Le séisme déclenché dans la péninsule italienne par la guerre de 1859 avait immédiatement provoqué la chute de plusieurs régimes dans la partie septentrionale du pays. En 1860, l'onde de choc se propagea dans le Sud. Et, dans le centre, au scandale des «bons» catholiques, parmi lesquels notre don Bosco, le pape fit un peu plus les frais du changement de paysage italien. L'anticléricalisme s'en mêlait. Comme Pie IX résistait par la parole et, au besoin, par les armes à la pression dite par lui «révolutionnaire», le processus unificateur prendrait une allure antipapale et même antireligieuse. Nous lisons dans une «chronique contemporaine» de la *Civiltà cattolica* de février 1860:

«La révolution (dit le *Giornale di Roma* du 4 février), tandis qu'elle progresse dans ses voies en Toscane, croit avoir enfin atteint son but déjà annoncé, qui la montre crûment sous son véritable jour. Par la nouvelle qu'à l'intérieur des frontières de cette région elle est parvenue à affaiblir et à éteindre toute affection envers l'autorité légitime du Souverain, (elle signifie qu') aujourd'hui elle déploie ses forces pour les lancer à l'assaut de la Religion et recourt à tous les moyens pour élargir et étendre le trouble et le désordre hors de ce territoire; elle vise principalement les provinces qui persistent à obéir au Souverain Pontife...»[46]

Les adversaires habituels de la papauté: sectes et protestants, étaient, probablement non sans motif, accusés de participer activement à la subversion.

Don Bosco, apologiste du Saint-Siège par vocation, distingua là un nouveau champ d'action. Le 26 février 1860, au florentin Paolo Sforzini, des *Scuole Pie*, qui projetait de réimprimer en Toscane une publication de don Bosco pour faire pièce à la propagande sectaire, il conseilla ses productions et un abonnement aux *Letture cattoliche*. La Toscane de 1860, estimait-il, connaissait les mêmes mésaventures que le Piémont depuis la libération des plumes en 1848 (douze ans auparavant):

«"... Pour la jeunesse, l'*Histoire d'Italie racontée à la jeunesse* peut faire du bien; divers faits mal exposés par les auteurs y sont historiquement mis au point." Et puis: "... J'ignore si là-bas vous recevez les *Letture cattoliche*. Je crois qu'il serait bien que vous puissiez avoir la collection entière et prendre un abonnement; de la sorte vous pourriez voir quels fascicules conviennent mieux aux besoins de vos régions. Car elles devront se préparer à soutenir la lutte que nous soutenons depuis douze ans contre le protestantisme. Le

Catholique instruit dans sa religion est un fascicule qui a fait grand bien parmi nous; il a déjà été réimprimé en italien et en français...»[47]

L'archevêque Fransoni, avec qui il demeurait en relations permanentes quoique dissimulées, ne pouvait que l'encourager à résister à une «révolution» qui lui valait l'exil. Signe minuscule de ces relations au début de 1860, le 19 février l'*Armonia* annonçait un cadeau de l'archevêque à l'oratoire de l'Angelo custode de Vanchiglia victime d'un vol désagréable. L'explication du geste: «... comme il sait la gêne dont souffre actuellement l'Œuvre des Oratoires de D. Bosco, il a envoyé aussitôt la belle somme de F. 200, pour en acheter une autre (cloche)», désignait très probablement l'informateur.[48]

En mars, l'agitation enfla. Turin, qui avait replacé Cavour au ministère, poursuivait sa politique annexioniste.[49] Les 11 et 12 mars, des plébiscites sur le rattachement au Piémont furent organisés en Toscane, à Modène, à Parme et aussi en Emilie. Mais l'Emilie, avec Bologne, proclamée annexée le 18 mars, relevait aussi en partie des Etats du pape! Les «bons» catholiques du Valdocco étaient réduits à guetter les signes de la réprobation céleste. Le 25 mars, Domenico Ruffino nota dans son journal:

«25. On annonce l'annexion de l'Emilie au Piémont. A Chieri on a chanté le Te Deum; de même à Turin par un curé *cavaliere*. A Milan les cloches de la ville ont sonné, mais au premier coup d'une cloche le battant est tombé; pour une autre, la corde s'est rompue.»[50]

Le 26 mars, Pie IX excommunia les «invasori ed usurpatori» (envahisseurs et usurpateurs) de ses territoires, sans toutefois les désigner par leurs noms. Une véritable guerre grondait entre Rome et les «révolutionnaires». Le ministre des armes du pape, Mgr Frédéric de Mérode, avait rendu visite chez lui au général français Louis Juchault de Lamoricière (1806-1865), héros légendaire de l'armée d'Afrique dans les années trente et quarante, alors en demi-retraite dans son château près d'Amiens. Il lui avait proposé de prendre la tête des «volontaires pontificaux», réplique cléricale des «volontaires» de Garibaldi. Le 9 avril, Lamoricière sera nommé chef de l'armée pontificale. Pour lui, ainsi qu'il le déclara aussitôt à ses troupes, «la cause de la papauté» se confondait, comme au temps de l'islamisme, avec «la cause de la civilisation et de la liberté du monde». Malheureusement le choix avait été politiquement douteux. Le croisé français était un ennemi juré de Napoléon III. La France impériale ne bougera pas le petit doigt pour soutenir Lamoricière au service de Pie IX.

Inexorable, l'unification italienne progressait. Le 2 avril, le nouveau Parlement, qui se disait «italien», était inauguré à Turin. Les 13 et 14, les Chambres ratifiaient l'annexion de l'Emilie, de la Romagne et de la Toscane, autrement dit d'une partie des Etats pontificaux. L'affront infligé ainsi à Pie IX dans leur propre ville fut certainement insupportable aux prêtres et aux clercs du Valdocco. L'Oratoire guettait les signes du ciel. Ruffino notait avec satisfaction qu'à «l'ouverture des chambres en grand apparat», un incident avait troublé la commune allégresse. Le député Zenone Quaglia, président provisoire parce que doyen d'âge, après la validation de quelques élections en Romagne, était tombé quand il avait voulu proclamer debout les résultats du vote; il avait dû être soigné sur place et, le 7 avril, il avait rendu l'âme.[51]

Don Bosco mobilisa les esprits dans la protestation par une collecte pour le pape. Le prétexte existait. L'invasion des Romagnes avait entraîné pour le Saint-Siège des difficultés financières analogues à celles de 1849. A nouveau, la solidarité catholique jouait. En cette année 1860, des catholiques de langue allemande créèrent à Vienne une association dite «de Saint-Michel», dont les membres s'engageaient à verser, en faveur du pape, au moins deux pfennigs par mois; simultanément, en France, l'archevêque de Lyon, Mgr de Bonald, prenait l'initiative d'une œuvre semblable, dite du Denier de S. Pierre. Dans la capitale du royaume prédateur, une souscription fut ouverte dès le 16 janvier par le journal l'*Armonia*.[52] Le Valdocco tint à s'y associer, mais sans trop se perdre dans la masse des donateurs. Tandis que les chambres piémontaises proclamaient les annexions de nouvelles provinces, don Bosco récoltait les – minimes – offrandes des siens et préparait des lettres qui en informeraient le pape. Vers le 11 avril, Ruffino écrivait dans sa chronique: «Une protestation des jeunes des oratoires a été envoyée au pape avec la somme de 163 francs 40 centimes et 710 signatures.»[53] Au vrai, ce jour-là l'expédition de l'argent tardait encore. Quelque temps après, par l'intermédiaire du cardinal Antonelli (lettre du 25 avril), don Bosco fit parvenir au pape la note collective de ses jeunes avec une lettre personnelle datée de Turin, 13 avril 1860. Il y annonçait la transmission des dons pécuniaires par les soins de la direction de l'*Armonia*.[54]

Les trois pièces (la lettre de don Bosco à Pie IX, la lettre collective des jeunes et la lettre de don Bosco au cardinal Antonelli) reflétaient les sentiments de don Bosco, qui en avait été le principal, sinon l'unique auteur. La lettre des jeunes, destinée à présenter leurs offrandes

pécuniaires et spirituelles (trentains de communions) au souverain pontife, exprimait leur amour du pape avec beaucoup de candeur et de tendresse. Elle en disait les mobiles religieux, que les familiers de la littérature de don Bosco depuis les événements de 1848 connaissent bien. Il suffira d'en traduire les premières lignes:

«Très Saint Père. – Nous sommes des enfants de Turin, qui nourrissons la plus tendre affection envers la personne de Votre Sainteté. Nous vous aimons d'un amour filial, parce que vous nous aimez et nous vous aimons plus encore parce que vous êtes le successeur de S. Pierre, le Vicaire de Jésus Christ et le représentant de Dieu sur la terre. Nous savons que celui qui n'est pas catholique ne peut pas se sauver et que nul n'est catholique s'il n'est uni au pape et ne professe pas la doctrine que le pape enseigne, c'est-à-dire la doctrine de Jésus Christ...»

Don Bosco avait donné à sa propre lettre du 13 avril une teinte politique accentuée. Elle annonçait les invasions des mois suivants. Il expliquait d'abord au pape que les manifestations de soutien au Saint-Siège étaient réprimées à Turin. Pour exprimer leur gratitude envers Pie IX après le bref du 7 janvier, les jeunes de don Bosco auraient voulu lui transmettre aussitôt un message de reconnaissance. Mais, écrivait don Bosco, les temps étaient «tellement mauvais» que, «pour ne pas se compromettre inutilement», ils avaient dû se contenter «de prier Dieu dans les coins de (leurs) maisons et de (leurs) églises». Don Bosco dévoilait ensuite ses pressentiments:

«... Très Saint Père! Nous sommes au temps de la plus grande calamité (...) Le projet est non seulement d'envahir les Romagnes, mais toutes les autres provinces du Saint-Siège, de Naples, la Sicile.»

Il déplorait «que la religion fût combattue et légalement avilie». «Nous ne pouvons la défendre que par de petits imprimés populaires, par des classes et des catéchismes.» Les sombres prévisions de la *monaca* de Taggia renaissaient sous sa plume:

«... Très Saint Père, à considérer les choses en ne comptant que sur le secours des hommes, nous devons dire que nous approchons d'une époque de destruction de la foi, d'une époque sanglante pour qui veut la défendre.»

Il est vrai que, fidèle à ses vues sur l'évolution de l'histoire de l'Eglise, il prédisait qu'une période radieuse succéderait à la tempête:

«Très Saint Père, réjouissez-vous dans le Seigneur. La Sainte Vierge obtiendra du ciel un grand triomphe pour son Eglise. Le triomphe surviendra sous

peu. Il est vrai qu'une horrible avalanche (*litt.*: catastrophe) de malheurs le précédera; mais Dieu les abrègera. Nous prions pour que le règne du péché prenne fin et qu'en toutes choses s'accomplisse la sainte volonté de Dieu. Quand la paix aura été rendue à l'Eglise, j'espère pouvoir me rendre une fois encore dans la Ville éternelle pour contempler une fois encore les traits vénérables de Votre Sainteté avant de parvenir au terme de mes jours.»[55]

Quand il donnait forme à sa petite société de S. François de Sales, don Bosco croyait donc à l'imminence d'une ère de persécution des croyants, dont l'invasion des territoires pontificaux n'était que le prodrome. Le spectre de la révolution de '93 semblait parfois se dresser sous le regard des gens du Valdocco. A preuve, semble-t-il, les lignes apeurées de la chronique Ruffino,[56] selon lesquelles, le 11 juin, quand ils eurent signé le texte des *Regole* destiné à Mgr Fransoni, les religieux de don Bosco firent «la promesse solennelle que si, par malheur et à cause de la tristesse des temps ils ne devraient pas pouvoir prononcer leurs vœux, chacun, en quelque lieu qu'il se trouvât, quand bien même tous nos compagnons seraient dispersés et qu'il n'en restât plus que deux, ou même un seul, celui-là s'efforcerait de promouvoir cette Pieuse Société et d'en observer toujours, autant que possible, les Règles...»

Les «perquisitions» de mai-juin 1860

L'alarme et la peur des milieux ecclésiastiques non ouvertement nationalistes des territoires sous domination piémontaise augmentèrent dans le courant du mois de mai. L'heure de Garibaldi avait sonné. Evêques et curés étaient contraints de choisir leur camp. Le 4 avril, une insurrection avait éclaté à Palerme, en Sicile. Le 26, le gouvernement Bourbon de Naples avait annoncé son échec. Toutefois, le 5 mai les *Mille* de Garibaldi partaient de Quarto pour la réanimer et tenter de ruiner le royaume branlant des Deux-Siciles. Quelques jours après, le Piémont imposa aux autorités ecclésiastiques des territoires annexés la solennisation de la fête du *Statuto*, signe de la ruine de l'absolutisme (13 mai). Peu d'évêques agréèrent l'invitation du ministère à marquer l'événement par une cérémonie religieuse adéquate et par le chant du *Te Deum*. Au contraire, la plupart transmirent à leurs curés et à leurs prêtres des dispositions qui les en dissuadaient. Ce faisant, ils enfreignaient, apprirent-ils, la législation en vigueur. Au terme du nouveau code pénal, ils étaient coupables de «désobéissance

civile». D'où dénonciations, perquisitions, arrestations, procès et, dans quelques cas, condamnations. La *Civiltà cattolica* recensa les brimades. Des évêques et des prêtres, dans quelques cas des religieuses, subirent en ces mois de mai et juin arrestations et mauvais traitements un peu partout dans le royaume: qui pour n'avoir pas voulu chanter le *Te Deum* d'action de grâces; qui pour avoir commenté du haut de la chaire la circulaire de l'Ordinaire; qui pour avoir manqué de respect à une proclamation de Garibaldi; qui pour avoir refusé l'absolution à un volontaire de son armée; qui pour n'avoir pas participé – en signe de protestation – à la procession solennelle de la Fête-Dieu; qui pour avoir exécuté des décisions de la curie romaine sans la permission du gouvernement...[57] Le cardinal archevêque de Pise, Cosimo Corsi, fut arrêté et, le 21 mai, transféré à Turin en résidence forcée dans la maison des lazaristes.

L'insolence de ce coup à l'Eglise révolta don Bosco. Selon la chronique de Ruffino, alors que le cardinal était arrivé en gare de Turin le 21 à dix heures du soir, don Bosco se rendait déjà chez les lazaristes le lendemain 22 pour une longue conversation (deux heures, écrivit Ruffino) avec lui. L'archevêque narrait son aventure avec une patience qui faisait l'admiration de don Bosco.[58]

Les prêtres de Turin n'étaient pas épargnés. Le 25 mai, des jésuites furent arrêtés pour trafic de devises. Et, le 26, don Bosco dut à son tour subir une perquisition.[59] Depuis une année au moins, l'opinion dominante faisait de lui un réactionnaire à la politique étrangère piémontaise. En janvier, le bref de Pie IX, qu'il s'était empressé de divulguer, avait renforcé cette impression. Aux yeux des autorités gouvernementales, pour reprendre les formules générales du garde des sceaux Giovanni Battista Cassinis, quoi qu'il en fût de sa bienfaisance sociale, il relevait d'un parti clérical, «qui, sous le manteau de la religion s'oppose à nos libres institutions, fait obstacle au pouvoir civil, et, à l'ombre d'une liberté qu'il trahit, est malheureusement une menace constante pour la société civile (...) Un parti qui ne descend pas dans la rue, qui n'use pas d'armes visibles, mais qui sème une guerre sourde, secrète, déloyale, et, partant, d'autant plus terrible.»[60]

Le 26 mai, la perquisition de l'appartement de don Bosco fut destinée à étayer cette sorte d'accusation. La police rechercha les pièces qui eussent démontré ses secrètes accointances avec des réactionnaires tels que l'archevêque Fransoni ou la curie romaine. Ce samedi, veille de Pentecôte, vers deux heures de l'après-midi, une vingtaine d'hommes: inspecteurs, avocats ou agents de police, cernèrent la mai-

son. «Nous fûmes tous épouvantés, racontera Ruffino. De tous les côtés, on ne voyait que de laides figures à longues moustaches, capables de terrifier jusqu'au diable en personne.»[61] Le délégué à la sûreté Savino Grasso et les inspecteurs de quartier Stefano Tua pour Borgo Dora et Antonio Grasselli pour Moncenisio pénétrèrent chez don Bosco et procédèrent à un examen minutieux des armoires, des livres et des papiers des deux pièces de son pauvre logement. Les enquêteurs poursuivirent leurs recherches jusqu'à six heures du soir environ. Ils les conclurent réglementairement par un procès verbal, d'où il résultait qu'ils n'avaient rien découvert d'intéressant pour la justice.[62] Cette pièce, très éclairante pour nous, serait publiée par l'*Armonia* trois jours après.[63] Don Bosco narra aussitôt la visite à ses jeunes et à ses amis venus le réconforter. Parmi ceux-ci, don Ferrando, et le directeur de l'*Armonia*, don Margotti. Ruffino prenait des notes. Don Bosco faisait comprendre qu'à l'étonnement des enquêteurs, il avait considéré l'affaire en riant, qu'il avait plaisanté sur les livres de sa bibliothèque, qu'il avait parlé de confession à des gens peu portés à cet exercice et qu'il avait fini par leur offrir de quoi se désaltérer. La victime devenait un héros. Le lendemain, fête de la Pentecôte, les jeunes lui firent ovation, d'autant plus qu'ils avaient craint son emprisonnement.[64] Après les prières du soir, ce fut «un cri continuel de Vive D. Bosco, pour le consoler.»[65]

Quand on lui demandait qui lui avait valu semblable inquisition, don Bosco répondait qu'«un ami lui avait rendu ce service en allant conter mille mensonges au ministère.»[66] Cet «ami» semble devoir être cherché dans le monde anticlérical gravitant autour de la *Gazzetta del popolo*, la feuille qui avait pris à partie sa *Storia d'Italia*. Le 31 mai, ce journal se trahit probablement en exhalant son humeur:

«La justice a procédé à une perquisition chez don Bosco, le directeur connu d'une nichée de bigots au Valdocco; on dit qu'elle n'y a rien trouvé de compromettant. La *Storia d'Italia* de ce père Loriquet moderne ne suffit donc pas à la justice pour qu'elle comprenne combien un tel précepteur peut être dangereux?»[67]

Don Bosco avait risqué une peine plus ou moins longue de prison. Le 6 juin, le chanoine Giuseppe Ortalda, directeur local de la Propagation de la Foi, personnage «très aimé» de don Bosco,[68] ne put y échapper.

Le Valdocco s'installait dans la résistance. Le 4 juin, les clercs de la maison rendirent visite au cardinal Corsi.[69] La dénonciation renou-

velée de l'idéologie distillée au Valdocco par «le moderne père Loriquet» semble avoir été à l'origine, le 9 juin, d'une deuxième enquête, au vrai une inspection, aussitôt qualifiée de «perquisition» par les habitants du Valdocco. Ce matin-là, don Bosco, qui était sorti en ville, se demandait, via Cottolengo, s'il rentrerait ou non chez lui, quand il vit accourir trois de ses jeunes: Duina, Matarro et Mellica: «Don Bosco, venez: il y a une autre perquisition»... Domenico Ruffino réunit les informations sur l'événement. Il nous apprend que les visiteurs étaient au nombre de trois: un secrétaire du ministère de l'Intérieur, un secrétaire particulier du ministre de l'Instruction publique (l'inspecteur général Gatti, que nous retrouverons) et un professeur de sténographie faisant office de secrétaire de la commission. En l'absence de don Bosco, ils mirent sur le gril le pauvre Alasonatti obligé de le remplacer. L'enseignement donné à l'oratoire était en cause, non pas précisément la qualification de ses maîtres, quoi qu'aient pu penser don Bosco et ses aides. La commission inspecta les classes l'une après l'autre. Ils allèrent de celle de Reano, la plus basse, qui était de rattrapage, jusqu'à la troisième gymnasiale. Ces messieurs questionnèrent les maîtres sur leurs diplômes, haranguèrent parfois les garçons, interrogèrent l'un ou l'autre élève et s'enquirent des idées politiques émises par les professeurs. En première gymnasiale, un certain Ricciardi avait bien répondu, paraît-il, à la question piège: «Qu'y a-t-il de mieux, un gouvernement absolu ou un gouvernement constitutionnel?» Il rétorqua (selon Ruffino) que le gouvernement absolu est bon si le roi est bon; mais que, s'il ne l'est pas, ce n'est pas très agréable. «Moi, j'aime le gouvernement absolu avec quelqu'un qui nous régit comme un père; la constitution nous laisse plus libres, c'est vrai, mais les méchants en abusent beaucoup.» On ne pouvait mieux dire, estimait Ruffino. Mais les enquêteurs apprenaient ainsi, s'ils en doutaient encore, que le libéralisme n'avait pas pénétré dans l'oratoire de don Bosco. Ils pouvaient au reste dégager des idées analogues des ouvrages d'histoire qu'il avait publiés pour la jeunesse et qu'eux-mêmes retrouvaient sur les pupitres. La commission regarda quelques livres des maîtres et s'intéressa aux devoirs donnés aux élèves. Ayant repéré chez Durando une biographie de Dominique Savio par don Bosco, un enquêteur l'emporta pour la lire. Des versions latines à partir de lettres de Pie IX adressées, soit à don Bosco, soit à l'évêque de Bergame les surprirent. Mais l'élève Rebuffo, qui n'y avait rien compris et n'avait pas pris de notes, fut en peine de répéter ce que le maître avait dit à leur sujet. Don Bosco arriva quand ces messieurs inspec-

taient la troisième gymnasiale. On se salua avec beaucoup de courtoisie.[70] D'après leur rapport aux ministères concernés, ils s'étaient enquis du nombre des élèves externes et internes, du nombre de classes, du chiffre des orphelins recueillis, de celui des payant pension, des ateliers et des ressources.[71]

Les amabilités de circonstance ne suffisaient pas à don Bosco. Les inspections répétées, qui le traitaient en suspect et n'aboutissaient à rien, l'excédaient. Il préparait alors l'expédition des constitutions à l'archevêque Fransoni. (On sait que leur lettre d'accompagnement fut datée du 13 juin.) Trois jours après la deuxième visite, il adressa deux lettres de protestation, l'une au ministre de l'Intérieur, l'autre au ministre de l'Instruction publique. Pour sa défense, il y soutenait de part et d'autre à peu près les mêmes thèses, celles qu'il ressassait en esprit au cours de ces semaines. Depuis vingt ans, il se dépensait pour la jeunesse pauvre de Turin sans jamais réclamer de subsides. Les ministres en charge l'avaient toujours approuvé et soutenu. Il ne s'était jamais mêlé de politique. En tout ce qu'il avait «dit, fait, écrit ou imprimé en vingt années, personne ne pourra de bonne foi découvrir un seul mot en opposition avec les lois du gouvernement.» Inspecteurs, proviseurs et ministres de l'Instruction publique avaient reconnu l'existence de ses classes, même non officiellement agréées. Le ministre de l'Intérieur ferait mieux de le conseiller et de l'aider, plutôt que de recourir à un système d'intimidation, sans autre résultat que de fragiliser une œuvre qui avait coûté vingt ans de soins au gouvernement et aux particuliers.[72]

Le secrétaire de cabinet du ministre de l'Intérieur réagit dès le lendemain 13 juin. Le ministre priait don Bosco à un entretien au ministère, soit ce jour-là avant cinq heures du soir, soit le lendemain dans la matinée.[73] Don Bosco tarda le moins qu'il put et se rendit vraisemblablement au ministère de l'Intérieur le lendemain 14 dans la deuxième partie de la matinée.[74] D'après le compte rendu qu'il fit au retour à ses intimes et que Domenico Ruffino a enregistré,[75] il était allé chez le ministre Farini pour lui demander raison des perquisitions et le prier, s'il avait un avis, un conseil ou une mesure à prendre ou à donner pour l'Oratoire, de bien vouloir le faire en père désireux du bien de ses fils, non pas avec des airs menaçants, au grand préjudice d'une œuvre qui avait coûté au gouvernement et aux particuliers vingt années de soins pour être mise sur pied. Il dit qu'il avait toujours œuvré en accord avec le gouvernement; que, dans des cas exceptionnels, il avait recouru à l'un et l'autre ministère, l'Intérieur et l'Instruc-

tion publique et avait été soutenu par eux; qu'au long de son ministère de prêtre à Turin, sur les places, dans les prisons, dans les hôpitaux, partout, on ne pouvait découvrir dans ses paroles, ses écrits ou ses imprimés la moindre formule en opposition au gouvernement. A cet endroit, le ministre l'aurait pris au mot. «Si c'est vrai, don Bosco partagerait-il les idées d'un Rattazzi?» Il lui aurait répliqué par une distinction entre les plans. Certes, dans son for intérieur et de plein droit, il n'approuvait pas la politique gouvernementale; mais cela ne l'empêchait pas d'être loyal en public et de se soumettre aux lois. Cet aveu avait provoqué une autre botte du ministre: «Ça ne vous dérange pas de jouer ainsi à la marionnette?», aurait-il ironisé. «Non, aurait répondu don Bosco: je suis convaincu qu'un prêtre peut toujours exercer son ministère, quel que soit le gouvernement (en place), sans jamais s'immiscer dans la politique. — Vous pouvez repartir tranquille, tâchez seulement de vous maintenir loin de la politique et de faire du bien aux pauvres jeunes! — Je n'ai pas à m'en tenir éloigné, parce que je n'en ai jamais été proche», lui aurait rétorqué don Bosco. Et l'entretien aurait été clos.[76]

La mort et la célébration de don Cafasso

Juin 1860 fut tumultueux pour don Bosco. A son lourd travail quotidien de directeur d'œuvre de charité et à ses épreuves dans le tourbillon du temps, il dut ajouter les souffrances morales et physiques de plusieurs de ses amis. Parmi eux, son maître spirituel don Giuseppe Cafasso. Le *Convitto ecclesiastico* de don Cafasso fit lui aussi, le 6 juin, l'objet d'une perquisition policière. La perquisition chez don Bosco l'avait déjà beaucoup affecté. Il succomba dès le 23 juin. Le journal *Il Campanile* (28 juin) ne craignit pas d'attribuer son décès imprévu (il n'avait que quarante-neuf ans) aux conséquences, non seulement de la perquisition opérée chez lui, mais surtout de celle du Valdocco, dont il avait craint la fermeture.[77]

Don Bosco honora de son mieux le prêtre à qui il devait tant. Il lui consacra dans les mois qui suivirent deux oraisons funèbres et une biographie imprimée. Le 10 juillet, il organisa dans l'église S. François de Sales un service «somptueux dans la mesure compatible avec (la) pauvre condition» de son œuvre.[78] Un fascicule spécial d'une centaine de pages décrivit cette solennité.[79] Des affiches placardées, l'une sur la porte d'entrée, l'autre sur la porte latérale de l'église, con-

densaient les impressions et les sentiments de la communauté. La principale, sur la façade, disait:

Arrête-toi, passant, et apprends la douloureuse nouvelle.
Le modèle de vie sacerdotale
Le maître par excellence du clergé
Le père des pauvres
Le conseiller des hésitants
Le consolateur des affligés
Le réconfort des agonisants
Le soutien des prisonniers
Le salut des condamnés au gibet
L'ami de tous
Le grand bienfaiteur de l'humanité
Le prêtre Giuseppe Caffasso
est mort
à l'âge de seulement 49 ans
le 23 juin 1860
Mais pour notre consolation
Il a volé vers les cieux
Et il sera notre protecteur.[80]

Don Cafasso avait été un saint prêtre. L'éloge affiché sur la porte de l'église illustrait l'idée centrale du discours funèbre de don Bosco:

«... le prêtre Giuseppe Caffasso vécut une sainte vie, que termina une sainte mort. Ce sont les deux idées qui nous viennent tout d'abord à l'esprit au souvenir de ce cher et regretté ami; ces deux idées constituent aussi la matière de notre entretien.»[81]

Le discours lui-même, de facture classique et même pesante, que don Bosco lut d'une voix plusieurs fois troublée par l'émotion,[82] concentrait l'attention sur Cafasso prêtre exemplaire: sa préparation cléricale (§ III), sa vie sacerdotale publique (§ IV), sa vie sacerdotale privée (§ V), sa vie mortifiée (§ VI) couronnée par une sainte mort (§ VII). L'Eglise entérinera le jugement de don Bosco. Le 23 juin 1947, Pie XII canonisa en Giuseppe Cafasso le prêtre modèle du clergé catholique de l'époque contemporaine.[83] La péroraison prophétisait le long souvenir que le Piémont conserverait de l'humble apôtre, qui, selon l'orateur, aurait voulu être oublié sitôt enseveli dans la tombe. «Mais la volonté de Dieu est différente. Votre mémoire durera parmi les prêtres, dont vous avez été un modèle par la sainteté de votre vie;

elle durera parmi les pauvres dont vous avez été le tendre père; elle durera parmi les hésitants à qui vous avez donné de sages et salutaires conseils; elle durera parmi les affligés, que, de tant de façons, vous avez consolés...» Elle durera encore, poursuivait don Bosco, parmi les agonisants, dans les prisons, chez les condamnés et surtout parmi vos amis, c'est-à-dire tous ceux qui vous ont connu.

Le 30 août, don Bosco exprima derechef son admiration pour don Cafasso au cours d'un office très solennel, dit «de trentaine», célébré cette fois dans l'église S. François d'Assise, annexe du *Convitto*. L'oraison funèbre lui incomba. Il parla donc depuis la chaire qui avait été celle du défunt. Cette fois, il décrivit surtout l'apôtre Çafasso: sa préparation durant l'enfance et la jeunesse, son enseignement au *Convitto ecclesiastico* de Turin, son action parmi les prisonniers et les condamnés à la peine capitale; puis ses prédications, ses confessions, ses écrits... Il s'interrogea sur les «secrets» qui lui avaient permis de «faire tant de bien». C'était, nous apprend-il, un calme imperturbable, une pratique assidue des affaires jointe à une totale confiance en Dieu, l'occupation minutieuse de son temps, une tempérance exigeante (ou plutôt «une rigoureuse pénitence»), enfin la réduction au minimum de ses temps de sommeil. Car ce vaillant n'accordait jamais plus de cinq heures au repos de la nuit; et, à l'admiration évidente de l'orateur, il se contentait souvent de quatre et parfois de trois heures. Bien que mort relativement jeune, Cafasso avait, grâce à pareil régime, pu œuvrer énormément. Le verset du livre de la Sagesse: *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* s'appliquait à merveille au prêtre Cafasso.

A la fin de l'année 1860, don Bosco réunit les deux discours dans un fascicule double des *Letture cattoliche*, qu'il intitula: *Biographie du prêtre Giuseppe Caffasso*.[84] Par des cérémonies commémoratives, des oraisons funèbres et enfin un livre, il avait tenu à concrétiser sa reconnaissance envers celui qui, durant vingt années décisives, avait été son maître spirituel, le modèle de sa vie sacerdotale, son conseiller le plus sûr et aussi l'un de ses plus généreux bienfaiteurs. Don Cafasso ne lui avait-il pas versé à la fin de l'année 1859 une somme importante pour payer la porterie de son Oratoire?

La suite désagréable de l'inspection du 9 juin

Pendant le deuxième semestre de 1860, les événements avaient pris le tour le plus grave dans le sud de la péninsule italienne. Débar-

qués en Sicile, à Marsala, le 11 mai, en juillet les Mille de Garibaldi conquirent progressivement toute l'île, partie méridionale du royaume de Naples. Le 20 juillet, une brillante victoire (Milazzo) assurait à Garibaldi l'entière domination de la Sicile, la citadelle de Messine exceptée. Le «héros des deux mondes» était décidé à franchir le détroit et à libérer le reste de l'Italie des tyrans oppresseurs.

En ces mêmes jours, une série d'articles parus dans un journal d'Asti informaient don Bosco de la suite donnée par un enquêteur à la visite du 9 juin. On se souvient qu'un inspecteur avait ramassé dans une classe de l'Oratoire une biographie de Dominique Savio. C'était, augmentée de quelques miracles, la deuxième édition du livret, qui avait paru durant le premier semestre. L'enquêteur était le chevalier Luigi Stefano Gatti, à qui ce geste vaudra une notice dans l'histoire salésienne.[85] Les 13, 18 et 21 juillet 1860, *Il Cittadino* (Le Citoyen), qui se qualifiait lui-même de «journal politique, administratif et commercial de l'arrondissement d'Asti», un périodique auquel Gatti collaborait, publia en feuilletons signés *Martino* et sous le titre général: «Variétés. Un saint contemporain du pays d'Asti», trois articles sur l'élève de don Bosco à partir de sa biographie.[86] *Martino* avait parfaitement compris le dessein de don Bosco dans la composition du livre. Il y glanait sous un mode ironique quelques signes de sa «sainteté», de surcroît curieusement révélateurs des procédés d'éducation en usage au Valdocco. Les observations, jamais triviales, étaient toujours plus ou moins tendancieuses. *Martino* s'amusait à décrire Dominique préoccupé par la conquête spirituelle de l'Angleterre, alors que la *baracca* ecclésiastique était «sur le point de crouler à Rome». Ses pénitences (dont il omettait de dire que don Bosco les condamnait) lui paraissaient singulièrement inquiétantes. Les grâces spéciales et, plus encore, les «miracles» attribués à l'enfant le divertissaient fort. L'enquêteur du 9 juin reparaissait en deux endroits du feuilleton: à la fin du deuxième article, quand il avertissait ses lecteurs que les jésuites répandaient la *Vie du jeune Savio Domenico* dans les maisons d'éducation, avec la réflexion: «Que les pères et les mères de famille se le disent!»; et, à la fin du dernier article, quand il les abandonnait à leurs méditations: «Je noterai seulement que celui qui voudra juger correctement l'oratoire du Valdocco à Turin dirigé par don Bosco, devra le juger précisément à partir du livre que je viens de résumer. *Ab uno*, avec ce qui suit.» L'idéologie pédagogique du Valdocco lui semblait au moins contestable, sinon pernicieuse.

Don Bosco, quant à lui, déduisit de cette prose que Gatti avait

voulu le ridiculiser. Il estimera aussi par la suite que ce fonctionnaire avait été puni pour sa méchanceté. Son mémoire sur les *Perquisizioni* raconta ses malheurs:

«Une humeur mélancolique l'assaillit, ses facultés mentales furent troublées au point qu' il fallut d'abord lui donner une autre occupation, puis le licencier parce qu'il perdait la raison. Sa folie le poussa à plusieurs reprises à tenter de se suicider. Il attaqua un jour sa propre femme et la tua. On m'a dit qu'après avoir traîné quelque temps une vie malheureuse, il termina tristement ses jours à... le... du mois... année.»[87]

La Providence châtiait, pensait don Bosco non sans présomption, ceux qui lui avaient fait du mal.

L'ordination sacerdotale de Michele Rua

Don Bosco passa la dernière semaine de juillet dans la maison de retraite de Sant'Ignazio sopra Lanzo, d'où il expédia plusieurs petites lettres latines à divers jeunes clercs ou grands élèves de sa maison.[88] A la suite d'une lettre en français qu'il avait cru bon d'adresser à don Bosco, Michele Rua, en retraite préparatoire au sacerdoce chez les lazaristes de Turin, vit ainsi arriver de Sant'Ignazio la lettre que voici (dans une traduction française):

«A mon cher fils Michele Rua salut dans le Seigneur.
Tu m'as envoyé une lettre écrite en français et tu as bien fait. Sois Français par la langue et la parole; mais d'âme, de cœur et d'action, Romain intrépide et généreux. Sache donc et retiens ce que je te dis. Beaucoup d'épreuves t'attendent, mais, avec elles, le Seigneur notre Dieu te donnera de grandes consolations. Sois toi-même un exemple de bonnes œuvres; prends garde quand tu demandes conseil; fais avec persévérance ce qui est bon aux yeux du Seigneur. — Lutte contre le diable, espère en Dieu, agis avec constance. Que la grâce de N. S. J. C. soit toujours avec nous. Salut.»[89]...

Michele Rua, ce fils aimé de don Bosco, fut ordonné prêtre le 29 juillet. L'oratoire le fêta le 5 août. Ce fut inimaginable, au témoignage du chroniqueur Ruffino. L'enthousiasme des garçons dépassa certainement l'ordinaire. Pensez donc: vingt-sept compliments pour le féliciter et, toute la journée, des *Evviva D. Rua*![90] Don Rua vénérera toute sa vie les moindres leçons de don Bosco. A travers ses épreuves, «Romain intrépide et généreux» jusqu'au terme de ses jours, il garda à l'esprit les conseils, les exemples et l'image même de don Bosco.

Les progrès de l'unité italienne (août-décembre 1860)

Le 20 août, les Garibaldiens, forts de leur victoire en Sicile, franchissaient le détroit et débarquaient en Calabre. Le 3 septembre, Bénévent les voyait arriver. Depuis Turin, Cavour surveillait les opérations. L'aventurier révolutionnaire devait servir «la cause», qui était désormais celle du Piémont. Cavour demandait aux «dictateurs» – c'est-à-dire aux agents locaux d'insurrection téléguidés par lui qui surgissaient dans le royaume de Naples – de renoncer à toute tentative de «constituer un gouvernement en dehors de Garibaldi». Depuis plusieurs semaines, il avait décidé d'aller à sa rencontre à travers les Marches et l'Ombrie, territoires pontificaux qui le séparaient encore du royaume de Naples. Le bon prétexte était d'empêcher le condottiere de se jeter sur Rome au risque d'affronter les unités françaises qui protégeaient cette ville. Au vrai, il voulait installer le Piémont à Naples même et y précéder Garibaldi. «Dieu aidant, l'Italie sera faite avant trois mois», écrivait-il le 29 août à son ambassadeur à Paris.[91] Si les Piémontais ne prenaient pas l'initiative, ou bien Napoléon III devrait, insinuait-il, combattre Garibaldi et donner ainsi «un démenti (...) éclatant aux déclarations tant de fois répétées que la France n'est à Rome que pour protéger le siège de la Papauté»; ou bien il devrait se résigner à «assister impassible aux triomphes de Garibaldi» et, probablement, «permettre au cardinal Antonelli de faire appel à l'Autriche». Au contraire, expliquait-il, «la marche hardie que nous avons adoptée est évidemment la seule qui épargne à la France ce double embarras (...) En prenant sur lui d'arrêter l'anarchie, le Gouv(ernement) du Roi (Victor-Emmanuel) laisse à l'Empereur (Napoléon) le rôle glorieux de rassurer l'Europe en sauvegardant Rome et la personne du S. Père.»[92] D'importantes unités piémontaises avaient été massées en Romagne. Dès le 7 septembre, Cavour expédia un ultimatum au secrétaire d'Etat Antonelli, pour le mettre en garde contre les «mercenaires étrangers» qui s'opposeraient à ses desseins de franchir la frontière pontificale. Lamoricière croyait ne devoir résister qu'aux seuls Garibaldiens. Le 17, les troupes pontificales sous ses ordres étaient déjà défaites par une armée piémontaise huit fois plus nombreuse que la sienne. Le général français traversa furieusement ses lignes et se réfugia dans Ancône. Mais, au bout de dix jours seulement, il hissait le drapeau blanc et capitulait. Les Marches et l'Ombrie passaient aux Piémontais. Le dernier acte de la pièce

cavourienne allait commencer. Le 3 octobre, le roi Victor-Emmanuel prenait lui-même la direction des troupes et entrait dans le royaume de Naples. Ce pauvre royaume, pris entre les Garibaldiens au sud et les Piémontais au nord, tombait en quelques jours. Le 1er novembre, Capoue se rendait; et, le 4, les souverains Bourbons de Naples se réfugiaient dans la forteresse de Gaète, limitrophe du reste des Etats pontificaux. Ce même jour, Antonelli protestait officiellement contre l'invasion piémontaise; et, le 10, la S. Pénitencerie édictait les peines ecclésiastiques qu'encouraient les agents de la rébellion contre le Saint-Siège.[93] La question romaine mêlait inextricablement religion et politique.

Cependant Pie IX et Antonelli devaient se résigner: en quelques mois, les Etats de l'Eglise avaient été réduits de 41.000 à 12.000 km² et de deux millions et demi à 700.000 habitants.[94]

Les réflexions de don Bosco sur les événements de 1860

Don Bosco observait avec attention les bouleversements de la carte italienne; mais, depuis ses aventures de mai-juin, il jugeait préférable de se tenir relativement coi. Il déplorait que les soupçons du gouvernement aient désormais pour effet d'entraver ses démarches. Le 14 juillet, il est vrai, le cardinal Corsi relâché était solennellement reçu à l'Oratoire; après les compliments, les enfants criaient: *Vive Pie IX, Vive le cardinal Corsi!*[95] Mais, vers le 25 juillet, don Bosco confiait sa préoccupation au chanoine Alessandro Vogliotti, qui l'invitait à l'accompagner à Giaveno. La municipalité de cette petite ville, après lui avoir offert un bâtiment, amorçait un retrait, dont il croyait déceler la raison dans «les perquisitions»:

«J'irai à Giaveno avec un véritable plaisir en la compagnie de Votre Seigneurie Illustrissime, mais je crois qu'on y fera peu de chose. Le point fondamental tient en ceci: don Bosco a été perquisitionné à deux reprises, il est donc suspect au gouvernement. La municipalité voudrait se défaire de l'espèce d'offrande, qu'elle avait d'abord fait faire à don Bosco, mais elle voudrait que cela se passe de belle manière...»[96]

Il enregistrait les réactions plus ou moins évasives à ses *Regole*, soit de la part de son archevêque, soit de celle du cardinal Gaude. Il avait en effet consulté ce personnage qui, en 1858, lui avait paru disponible à Rome. Hélas, le cardinal, malade, ne pouvait étudier son texte.[97] Pire, le 14 décembre, il mourait.[98]

Dans sa chronique, Ruffino recueillit quelques-unes des réactions de don Bosco sur les événements publics. L'avenir de la dynastie au pouvoir lui paraissait compromis, car, pensait-il avec beaucoup d'autres dans les rangs catholiques, l'Autriche entrerait en scène et se porterait au secours du pape. Nous lisons dans Ruffino au lendemain de la défaite de Lamoricière à Castelfidardo:

«19 septembre. Don Bosco a fait le songe suivant:
Voilà une grande victoire
Gagnée par la valeureuse Autriche
Mais avec cette gloire
Le trône aussi tombera.»

Le chroniqueur commentait le dernier vers du quatrain: «Notre Etat doit changer de dynastie.» Dans son interprétation, le trône sur le point de crouler était celui de la Maison de Savoie.[99] Le 1er octobre, à la veille de la chute du royaume des Deux-Siciles, don Bosco annonçait: «Les affaires (politiques) seront toutes réglées en 1862; la crise finira en 1861.»[100] La crise dont il entrevoyait la fin ne pouvait être que celle suscitée à travers le pays par l'expédition de Garibaldi.[101] Il vivait d'espoirs... qui seront déçus.

Quand l'aventure eut pris fin, il dressa à sa manière un bilan le l'année. Ses méditations intimes furent publiées en décembre dans son almanach annuel. Le style humoristique du *Galantuomo* pour 1861 lui parut pouvoir habiller sans trop de risques les impressions que 1860 lui avait laissées.[102] Sous prétexte de vérifier ses prédictions de l'almanach de l'année précédente, il dit combien les bouleversements de la nouvelle «guerre» l'avaient désolé.[103]

A la veille de l'année qui s'achevait, il avait, rappelait-il, prévu une autre guerre, moins sanglante que celle de 1859, mais qui expédierait en enfer un plus grand nombre d'âmes. Il glosait: «Les vicissitudes de 1860 en constituent la littérale et triste vérification.» La guerre garibaldienne avait certes fait moins de victimes que la guerre contre l'Autriche; mais, vraisemblablement par son tour antireligieux (cette explication est nôtre), avait causé plus de tort aux âmes. Don Bosco affirmait ensuite sans ambages que, annoncées elles aussi, les «deux terribles maladies, dont vous verrez les terribles effets» étaient: l'«indifférentisme en matière de religion» et «l'avancée du protestantisme». Soit! Quant aux «deux importants personnages qui disparaîtraient du monde politique», c'était: «le grand-duc de Toscane et le

duc de Modène». Don Bosco commentait alors sa prévision: «Bien des pères et des mères pleureront les peines dont leurs enfants seront cause, et ils pleureront sur les discordes familiales.» Il écrivait: «Réponse. Trente mille volontaires et davantage partis avec Garibaldi, le rappel sous les drapeaux des jeunes entre vingt et trente ans, deux levées militaires en deux mois, voilà qui parle tout seul et me dispense d'autres explications.» A mots couverts, il révélait et dénonçait ainsi les discussions et les désaccords qui avaient troublé maintes familles piémontaises, celles qui avaient vu leurs fils enrôlés dans l'armée de libération, soit volontaires, soit appelés. La déploration de la guerre d'unification reprenait dans les lignes suivantes et de manière inattendue à propos d'une prophétie sur la baisse du prix du vin et le renchérissement de celui du pain. Don Bosco avait annoncé: «Vous verrez le vin à meilleur prix, mais le pain plus cher.» Il expliquait symboliquement sa plaisanterie de l'année précédente à partir, croirait-on, de ses leçons sur l'eucharistie:

«Réponse. – Le vin, c'est-à-dire le sang humain, sera répandu à bon marché. Certains disent que le nombre des Italiens morts ou blessés sur le champ de bataille approche de cent mille. Leurs morts ont fait renchérir le pain qui est le corps humain; les hommes sont désormais plus recherchés soit pour le service militaire, soit pour les autres tâches de l'existence. La dépense pour un remplaçant à l'armée a quadruplé depuis le temps où les affaires publiques étaient dans leur état normal.»

Dans l'interprétation de cette «prophétie», le sens accommodatice oblitérait le sens littéral.

Au terme d'une année extraordinaire pour son pays, au cours de laquelle don Bosco s'était risqué à faire naître son humble société religieuse, l'almanach du Valdocco ne partageait donc pas l'enthousiasme officiel devant les progrès de la *caussa italica*. Le *contadino* du Montferrat, qui peinait beaucoup pour gagner quelques centimes et devait, de surcroît, voir ses fils partir au service militaire dans une armée aux finalités douteuses, s'exprimait à travers les phrases bonhommes du prêtre Bosco. Il abandonnait au citadin les envolées nationalistes. Mais il demeurait sur ses gardes. Le prêtre Bosco, si dévoué au souverain pontife, n'avait pas un traître mot de respectueuse pitié pour Pie IX et la curie romaine que son gouvernement spoliait allègrement. Don Bosco n'était ni Carlo Passaglia ni Giacomo Margotti.

Notes

1. Voir, *ci-dessus*, chap. X et XIII les essais avec les premiers clercs du Valdocco, l'entretien avec le ministre Rattazzi et les conseils de Pie IX.

2. Ces explications sur l'affaire des musiciens proviennent d'une lettre de G. Bosco au baron Feliciano Ricci des Ferres, Turin, 3 novembre 1859; *Epistolario* I, p. 179. Le baron avait demandé à don Bosco de reprendre chez lui l'un de ses protégés, qui avait été impliqué dans l'aventure.

3. Sur la construction de la porterie, voir MB VI, 597, et la planche hors-texte n° 5 de F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, Turin, SEI, 1935.

4. Voir MB VI, 295.

5. Il ne subsiste, sur cette proposition datée du 9 décembre par don Lemoyne, qu'une relation d'origine encore incertaine en *Documenti*, VII, 35. Elle a été reprise en MB VI, 333-334.

6. L'information est ici garantie par un procès verbal de réunion d'élection, qui semble avoir été composé par don Alasonatti. Il a été dûment signé: «Sac. Bosco Gio.», c'est-à-dire *Gioanni*, non pas *Giov.*, c'est-à-dire *Giovanni*, comme on lit en MB VI, 336/32, orthographe qui ferait douter de l'authenticité de la pièce à cette date et en pareille circonstance. Le deuxième signataire est: «Alasonatti Vittorio sac. Prefetto». Original en ACS 0592, reproduit en FdB 1873 D9-11, et édité en MB VI, 335-336.

7. Voici les dix-huit noms relevés sur le procès verbal: Giovanni Bosco, Vittorio Alasonatti, Angelo Savio, Michele Rua, Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia, Francesco Provera, Carlo Ghivarello, Giuseppe Lazzero, Giovanni Bonetti, Giovanni Battista Anfossi, Luigi Marcellino, Francesco Cerruti, Celestino Durando, Secondo Pettiva, Antonio Rovetto, Cesare Giuseppe Bongiovanni et Luigi Chiapale. Ce dernier nom fut parfois orthographié: Chiappale.

8. *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales*. Tel fut le titre d'origine du document copié par le clerc Rua, qui deviendra rapidement les *Regole o Costituzioni* de la Société salésienne et qui, plus ou moins malmené par les législateurs romains ou turinois, la régira jusqu'à la réforme post-conciliaire de 1971. — Sur l'histoire des constitutions salésiennes au temps de don Bosco, un article relativement bien documenté de P. Stella, «Le costituzioni salesiane fino al 1888», dans *Fedeltà e rinnovamento. Studi sulle costituzioni salesiane*, éd. J. Aubry et M. Midali, Roma, LAS, 1974, p. 15-54. Présentation détaillée du *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales* copié par don Rua dans cet article, p. 20-36. De façon générale, sur les constitutions salésiennes au temps de don Bosco, voir le travail de F. Motto, *Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales (1858-1875)*, textes critiques, Rome, LAS, 1982, désigné désormais sous le titre: *Costituzioni*.

9. *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales*, p. 4.

10. Comme Pietro Stella l'insinue quand il fait commencer ce service en novembre 1857. Voir *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, p. 143, n. 42.

11. Une information de don Lemoyne en MB V, 806/1-9 et une lettre de don Alasonatti à Angelo Savio datée du 6 février 1858 (résumé Motto, dans *Costituzioni...*, p. 23 n. 7) laissent entendre que «l'année» de Savio à Alessandria commença en février 1858.

12. *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales*, p. 1-2 (introduction), 2-18 (les neuf paragraphes).

13. *Costituzioni e Regole della congregazione degli Oblati di Maria V*, Turin, tip. Eredi Botta, 1851, 96 p.

14. *Constitutiones congregationis sacerdotum saecularium scholarum charitatis*, Venetiis, ex tipis Francisci Andreola, MDCCCXXXVII, 96 p.

15. La congrégation des Prêtres séculiers des écoles de charité avait été fondée en 1802 par deux prêtres de Venise: Anton Angelo (1772-1858) et Marcantonio (1774-1853) Cavanis. Voir sur eux les notices d'A. Servini, dans le *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, t. II, Rome, 1975, col. 724-725. Leurs constitutions avaient été approuvées «*sub votis simplicibus*», vœux auxquels les frères fondateurs ne semblaient pas tellement tenir, au temps de Grégoire XVI, le 23 septembre 1836. Sur cette congrégation et ses constitutions, voir l'article de D. Beggiao, «Sacerdoti secolari delle Scuole di Carità», même dictionnaire, t. VIII, Rome, 1988, col. 44-46.

16. Il n'est pas facile d'établir quand et comment don Bosco a pu connaître les *Scholae Charitatis* (écoles de charité) des frères Cavanis, dont les expériences éducatives, malgré les différences sociales (famille noble, pour les Cavanis; paysanne, pour don Bosco), présentent de surprenantes affinités: catéchismes, compagnie de S. Louis, oratoires, collèges, congrégation d'éducateurs... Les Cavanis ont compté parmi les membres les plus remarquables de leur institut le piémontais Virgilio Frigiolini, dont la biographie fut publiée en 1872 dans les *Letture cattoliche* de don Bosco. Ils étaient en outre en bonnes relations avec un autre apôtre de la jeunesse, Ludovico Pavoni, dont les œuvres de Brescia étaient bien connues de don Bosco. (D'après P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 145, n. 45.)

17. *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales*, p. 5.

18. Même *Regolamento*, p. 5-6.

19. Même *Regolamento*, p. 6.

20. Pour ce paragraphe, la distribution par articles numérotés semble avoir été postérieure à la copie primitive de Rua.

21. L'article précédent venait de dire: «se perfectionner soi-même (...) en imitant les vertus de notre divin sauveur.» Avec lui, celui-ci paraît dépendre des lignes: «Ejus alumnorum itaque munus erit. 1° Propriae perfectioni studere, Christum Dominum imitando qui prius coepit facere, postea docuit»... (Leurs membres auront donc à tâche. 1° De travailler à leur propre perfection, en imitant le Christ notre Seigneur, qui commença d'abord par faire, et enseigna ensuite...). (*Constitutiones congregationis sacerdotum saecularium...*, p. 14-15).

22. Don Bosco: «Tous les membres observent la vie commune liés seulement par la charité fraternelle et par les vœux simples qui les tient serrés pour former un seul cœur et une seule âme pour aimer et servir Dieu». – Les Cavanis: «Haec Congregatio Scholarum Charitatis est societas Presbyterorum et Clericorum Saecularium una cum Laicis inservientibus, qui omnes vitam communem ducunt, simplicium votorum vinculo adstricti, et fraternae charitatis nec non uniformis vocationis nexu inter se colligati.»

23. Traduction: «Par ailleurs tout ecclésiastique ou laïc de notre congrégation, même après l'émission des vœux, ne perd pas la propriété de ses biens, ni la faculté de succéder et d'accepter un héritage, des legs et des donations. Mais il est tenu de céder les fruits de ces biens, pour le temps qu'il demeure dans la congrégation, soit à la congrégation, soit à ses parents, soit à quelque autre personne.»

24. P. Stella, «Le costituzioni salesiane fino al 1888, *art. cit.*, p. 24.

25. *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales*, p. 7.

26. Don Bosco écrira (*Cose da notarsi...*, dans F. Motto, *Costituzioni*, p. 229, doc. 3) que, dans ses *Regole*, pour les vœux, il avait copié les rédemptoristes. Ce n'est pas

évident. Il s'inspira certainement de la *Monaca santa* de saint Alphonse dans ses sermons aux salésiens sur la vie religieuse; mais les articles correspondants de ses constitutions dépendaient beaucoup plus des frères Cavanis que de saint Alphonse de Liguori.

27. *Constitutiones congregationis sacerdotum saecularium...*, chap. IV, art. 1.

28. *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales*, p. 9.

29. «2. Superiores itaque, quicumque sit, velut Patrem revereantur eique integre, prompte, hilariter, et cum humilitate debita obediant» (*Constitutiones congregationis sacerdotum saecularium...*, chap. IV, art. 2).

30. *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales*, p. 10.

31. *Ibid.*, *Del voto di obbedienza*, art. 2.

32. Voir, *ci-dessus*, la citation correspondant à la n. 17.

33. Comparer Cavanis: «6. Firma semper pia consuetudine nihil petendi nihilque recusandi, si forte tamen quis arbitratur aliquid sibi esse vel nocivum vel necessarium, prius excogitet coram Domino utrum de hac re debeat cum Superiore sermonem facere an non, et se indifferentem habeat quoad responsum futurum, sicque dispositus rem Superiori declarabit, tenebitque pro certo voluntatem Dei sibi per voluntatem Superioris significari, qua cognita, statim acquiescet» (chap. IV, art. 6). Don Bosco: «Que nul ne s'empresse de demander quoi que ce soit ni de le refuser. Si cependant quelqu'un jugeait qu'une chose lui est nuisible ou nécessaire, qu'il l'expose respectueusement au supérieur, et qu'il se soumette dans le Seigneur quelle que soit sa réponse» (*Del voto di obbedienza*, art. 6).

34. Les constitutions Cavanis disaient: «7. Liberam quisque sibi ipsius, rerumque quibus concessum fuerit utendi dispositionem, prompto ac laeto corde Superiori relinquat, *nihil ei clausum, nec conscientiam quidem propriam tenendo, sed de ea rationem reddat*, nulloque modo ei repugnet nec opere, nec mente, nec corde, ut quanto magis in sui abnegatione exercetur, plus etiam puritas intentionis ac fervor pietatis in Divino servitio augeantur» (chap. IV, art. 7). Le cœur de cet article devint chez don Bosco: «Que chacun ait grande confiance en son supérieur et ne garde envers lui nul secret de son cœur. Qu'il ouvre sa conscience chaque fois qu'il en est requis et qu'il en ressent lui-même le besoin» (*Del voto di obbedienza*, art. 7).

35. Comparer Cavanis: «1. Essentia nostrae Paupertatis in hoc sita est, quod nostri vitam communem ducant...», etc. (chap. II, art. 1); et don Bosco: «L'essence du vœu de pauvreté dans notre congrégation consiste à mener la vie commune dans la nourriture et le vêtement...», etc. (*Del voto di povertà*, art. 1 et 2).

36. Comparer les *Constitutiones* des Cavanis, chap. III, art. 3; et, dans le *Regolamento della congregazione di San Francesco di Sales*, le § *Del voto di castità*, art. 1.

37. Comparer les *Constitutiones* Cavanis, chap. III, art. 2; et, dans le *Regolamento della congregazione...*, le § *Del voto di castità*, art. 4.

38. P. Stella, «Le costituzioni salesiane fino al 1888», *art. cit.*, p. 28.

39. *Regula* de 1749, troisième partie, chap. I, § I, art. 1.

40. § *Governo interno della congregazione*, art. 1.

41. La date du 11 juin 1860 nous est fournie par Domenico Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 14-15.

42. ACS 022 (4). Cette version, revenue à Turin, fut abondamment surchargée et amplifiée par don Bosco.

43. Peut être vérifié sur les *Regole della Compagnia di Gesù*, Rome, tip. Salviucci, 1834, p. 172.

44. § *Pratiche di pietà*, art. 1 et 2; fol. autographe de don Bosco en ACS 022 (4).

45. Il convient de signaler que la *lettre d'accompagnement* des constitutions que les MB VI, 631-632 ont fait signer par ces vingt-six personnes, est, *en soi*, l'amplification pseudépigraphe de la phrase de présentation: «Confratelli che dimandano...» En 1860, l'unique lettre d'accompagnement fut celle de don Bosco, datée du 13 juin, qui est perdue. L'accusé de réception de l'archevêque (7 juillet 1860) ne connaissait que cette lettre de don Bosco, qui ne fut pas restituée. Pour composer la lettre des vingt-six don Lemoyne a utilisé le texte (ou la minute) d'une demande d'approbation postérieure, dont on trouve une édition dans l'*Epistolario* Motto I, p. 632. L'origine de cette pièce, qui fut l'une des lettres «reperite in fase di stampa» du volume, n'y a pas été précisée; sa date: «Torino, gennaio-febbraio 1862», formulée entre crochets, est une hypothèse. Parce qu'il se fiait aux *Memorie* de don Lemoyne, le même éditeur a reproduit en son lieu (*ibid.*, p. 406) la supposée lettre d'accompagnement ici en question, à partir d'une copie garantie en finale par don Bosco. Il l'a assortie de la date entre crochets: «Torino, 11 giugno 1860». Mais il s'agissait d'une reprise de la lettre signalée à l'instant, que ses trente-et-une signatures plaçaient sans l'ombre d'un doute au début de 1862: Rua est prêtre, Turchi diacre, Cagliero sous-diacre. La seule lettre collective d'accompagnement des constitutions fut celle de 1862, la lettre de 1860 n'en est qu'un doublet.

46. «Cronaca contemporanea», *Civiltà cattolica*, ann. XI, série IV, vol. V, 1860, p. 507.

47. G. Bosco au P. Paolo Sforzini, Turin, 26 février 1860; *Epistolario* Motto I, p. 396. – *Il Cattolico istruito nella sua religione*. Trattenimenti di un padre di famiglia co' suoi figliuoli secondo i bisogni del tempo epilogati dal Sac. Bosco Giovanni, ouvrage paru en fascicules dans les *Letture cattoliche* de 1853, avait été réuni en un seul volume (voir, *ci-dessus*, chap. IX).

48. Art. «Beneficenza di Mons. Fransoni», *Armonia*, 19 février 1860. La cloche de l'oratoire de l'Angelo Custode avait été volée.

49. Récit des événements de 1860 dans les articles de «Cronaca contemporanea» de la *Civiltà cattolica* de cette année; et dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 679-825.

50. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 2.

51. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 2. L'historicité de l'incident importe assez peu ici, les sentiments des gens de l'Oratoire de don Bosco sont seuls en cause.

52. Ceci d'après MB VI, 474/27-29, information qui n'a pas été contrôlée.

53. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 3.

54. Les trois documents: G. Bosco à Pie IX, Turin, 13 avril 1860; les jeunes des oratoires à Pie IX, s. l., s. d.; G. Bosco à G. Antonelli, Turin, 25 avril 1860, ont été repérés dans les archives du Vatican et publiés par Dante Balboni dans *Salesianum*, ann. XLI; 1979, p. 517-520. Il n'y manque que les 710 signatures des «jeunes des oratoires».

55. La répétition de *une fois encore* dans la lettre...

56. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 14-15; transposé en MB VI, 630/27 à 631/4.

57. Je traduis ici le résumé que Pietro Braido a fait de la *Civiltà cattolica*, ann. XI, série IV, vol. VII, 1860 p. 243-244, dans un article sur «le Perquisizioni», dont il va être question.

58. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 7-8.

59. Il convient de prendre d'emblée position sur les sources anciennes de l'affaire

des perquisitions de mai-juin 1860, qui a toujours occupé une grande place dans l'histoire salésienne. Les récits colorés et très vivants, composés par don Bosco vers 1875, qui, par l'intermédiaire de la *Storia dell'Oratorio* du *Bollettino salesiano* de 1885, constituent l'essentiel de la trame des pages des *Memorie biografiche* sur les «perquisitions» (voir MB VI, 552-585), ont été édités par P. Braido et F. Motto dans les RSS (ann. VIII, 1989, p. 111-200) sous le titre significatif: «Don Bosco tra storia e leggenda nella memoria su "le Perquisizioni". Testo critico e introduzione». L'histoire, reconstituée longtemps après les faits et traversée par les idées et les sentiments des années intermédiaires, est, en plusieurs endroits, contredite par des réalités connues du temps. On lui préférera divers témoignages contemporains: articles de journaux, notes de chroniques, lettres..., au reste opportunément pour la plupart reproduits en appendice de l'article Braido-Motto, p. 193-200.

60. Giovanni Battista Cassinis, ministre de la Justice et de la Grâce, 1er juin 1860, devant le sénat de Turin; intervention relevée dans l'article de P. Braido et F. Motto, p. 117.

61. D. Ruffino, *Cronaca incompleta*, 1860, p. 12-13.

62. Reproduction du procès verbal dans l'article Braido-Motto, p. 193-194.

63. «Perquisizioni nell'Oratorio di S. Francesco di Sales», *Armonia*, 29 mai 1860.

64. Il fallut démentir par voie de presse le bruit de son emprisonnement. Voir un entrefilet de l'*Armonia*, 3 juin 1860.

65. D. Ruffino, *Cronaca incompleta*, 1860, p. 13-14.

66. D. Ruffino, *Cronaca incompleta*, 1860, *ibid.*

67. Voir, dans l'article cité Braido-Motto, p. 164, la note à la ligne 513.

68. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 11.

69. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 12.

70. D'après D. Ruffino, *Cronaca incompleta*, 1860, p. 15-18.

71. D'après une Copia di relazione data al Ministero dell'Interno e d'Istruzione pubblica in seguito a visita avvenuta 9 giugno, feuille isolée, 2 p. En ACS 38, Torino Valdocco, reproduit en FdB 239 A4-5.

72. G. Bosco au ministre de l'Intérieur Luigi Carlo Farini, Turin, 12 juin 1860; éd. d'après une minute autographe de don Bosco, *Epistolario* I, p. 188-190. – G. Bosco au ministre de l'Instruction publique Terenzio Mamiami, Turin, 12 juin 1860; éd. d'après une copie en *Epistolario* I, p. 190-192.

73. Original, ACS 126.2 Governo. La pièce a été éditée en *Documenti* VII, 138; et, de là, correctement, en MB VI, 639/30 à 640/6.

74. Justification de la chronologie des entretiens ici adoptée, – qui diffère de celle de la *Storia dell'Oratorio* du *Bollettino salesiano* de 1885 et, plus encore, de celle des MB VI, 640 et 664-668, qui parlent de deux audiences au ministère, l'une infructueuse le 14 juin, l'autre très longue le 14 juillet, – dans mon article «Autour de six logia attribués à don Bosco dans les Memorie biografiche», RSS ann. X, 1991, p. 21-22. En résumé, il faut préférer la chronologie Ruffino, que don Lemoyne a masquée, puis altérée par les récits postérieurs.

75. La fidélité du chroniqueur est garantie à nos yeux par la répétition que fait ici don Bosco de ses arguments des lettres du 12 juin, que Ruffino ne connaissait évidemment pas.

76. D'après D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 13-14. Passage reproduit dans l'article cité de Braido-Motto, p. 196-197. Le récit de l'entrevue chez Ruffino est d'authen-

ticité beaucoup mieux assurée que la reconstitution pittoresque de don Bosco dans *Le Perquisizioni...*

77. F. Braido et F. Motto, *art. cité*, p. 150, note de la ligne 131.

78. D'après G. Bosco, *Rimembranza storico-funebre...*, p. 3 (voir la note suivante).

79. *Rimembranza storico-funebre dei giovani dell'Oratorio di San Francesco di Sales verso al Sacerdote Caffasso Giuseppe loro insigne benefattore*, pel Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, G.B. Paravia et Cie, 1860, 100 p.

80. D'après la *Rimembranza storico-funebre...*, p. 4. Don Bosco écrivait *Caffasso* (avec deux f).

81. *Rimembranza storico-funebre...*, p. 14.

82. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 19.

83. Voir en AAS, ann. XXIX, 1947, p. 398-400, l'allocution de Pie XII sous le titre: La gloire de Giuseppe Cafasso. Exhortation au clergé.

84. *Biografia del Sacerdote Giuseppe Caffasso*, esposta in due ragionamenti funebri dal Sacerdote Bosco Giovanni, *Letture cattoliche*, ann. VIII, fasc. IX, novembre-décembre, Turin, G.B. Paravia, 1860, 148 p.

85. Voir, sur Luigi Stefano Gatti (1824-1876), l'article cité de P. Braido et F. Motto sur *Le Perquisizioni*, RSS 1989, p. 189-190.

86. «Varietà. Un Santo contemporaneo dell'Astigiano». Etude de l'événement par F. Motto, «La Vita del giovanetto Savio Domenico. Un beffardo commento de "Il Cittadino" di Asti nel 1860», RSS, ann. VIII, 1989, p. 369-378. Les articles de *Il Cittadino* y sont reproduits en appendice.

87. Récit *Le Perquisizioni*, éd. citée Braido-Motto, lignes 1153-1158. Les autres acteurs des perquisitions eurent aussi une fin pénible, écrivait don Bosco; et il prétendait le prouver.

88. En lire quelques-unes dans l'*Epistolario* I, p. 194-197.

89. Lettre latine de G. Bosco à M. Rua, S. Ignazio sopra Lanzo, 22 juillet 1860; *Epistolario* I, p. 197.

90. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 21-22.

91. C. Cavour à Costantino Nigra, 29 août 1860, cité dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 768.

92. C. Cavour à Costantino Nigra, 14 septembre 1860; cité dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 771-772.

93. Voir la RSCI, XLI, 1987, p. 146-147.

94. D'après C. Falconi, *Il cardinale Antonelli*, p. 354.

95. D'après D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 16.

96. G. Bosco à Al. Vogliotti, s. l., s. d., *Epistolario* I, p. 193.

97. Lettre du cardinal Gaude à G. Bosco, Rome, 14 octobre 1860; éd. MB VI, 726.

98. Don Bosco fut probablement tenu au courant de la remarque de Mgr Fransoni sur ses constitutions dans la lettre de l'archevêque au chanoine Fissore, Lyon, 19 juillet 1860. Voir F. Motto, *Costituzioni*, p. 17, n. 12.

99. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 25.

100. D. Ruffino, *ibid.*

101. Est-il permis de dire que l'interprétation laborieuse des MB VI, 744-746: «Les prévisions de don Bosco ne se trompaient pas. Que l'on consulte l'histoire; et d'abord la crise, autrement dit le changement de gouvernement...» (MB VI, 744/20-25), selon lesquelles la crise en question était celle du royaume de Naples entretenue

par les brigandages d'insurgés en 1861-1862, cette interprétation ne peut convaincre que les convaincus d'avance?

102. La préface de *Il Galantuomo. Almanacco Piemontese Lombardo per l'anno 1861* a été recopiée en MB VI, 806-811.

103. Il ne convient pas, je crois, de prendre à la lettre les explications de don Bosco sur ses «prophéties» de l'année précédente. Vers la fin, il ne donnait pas tort à qui en riait.

Chapitre XVI.

Le développement de l'œuvre turinoise (1860-1863)

Le développement de la maison du Valdocco

L'expansion piémontaise en Lombardie et en Toscane, puis l'expédition victorieuse de l'armée de Victor-Emmanuel à travers la péninsule à la rencontre de Garibaldi semblent avoir excité l'ardeur bâtisseuse de don Bosco. L'œuvre du Valdocco commença de prendre de l'ampleur. Elle bénéficiait de l'euphorie économique qui culmina dans le royaume en 1862. Entre 1860 et 1864, l'oratoire S. François de Sales, contenu jusque-là dans l'espace restreint des origines, se mit à grandir considérablement. La surface de la propriété de don Bosco tripla, et celle des locaux habitables augmenta à peu près dans la même proportion.[1]

En 1859, don Bosco ne pouvait accueillir plus de deux cents internes dans ce qu'il appelait encore la *casa annessa* de son Oratoire. En 1860, il acquit vers l'est la propriété de la veuve Filippi, qui était attenante à la sienne. Elle comprenait un terrain, une maison et un hangar. Une petite fabrique de soie avait été installée dans l'immeuble. A la suite peut-être de l'épidémie contemporaine de pébrine, une maladie mortelle du ver à soie dont le nom surgit justement en 1859 dans le vocabulaire français, l'entreprise venait de disparaître. Le fils de la propriétaire proposa le tout à don Bosco, terrain et bâtisses, pour la somme, paraît-il, de 80.000 lires.[2] A la date du 16 juillet 1860, par acte notarié Lomello, il l'acheta pour 65.000 lires.[3] La superficie des terrains de l'oratoire s'en trouvait presque doublée. Toutefois, pendant une année, don Bosco ne put jouir que des étages supérieurs de la *casa Filippi*, dont le rez-de-chaussée continuait d'être occupé par des locataires jusqu'à l'expiration de leur bail. Il y installa un vaste dortoir. Mais un mur de séparation subsista provisoirement entre les deux terrains; et, au-dessus de l'espace intermédiaire, il fallut construire à

hauteur d'étage un pont d'environ sept mètres de longueur. Les garçons, dont l'esprit était alors rempli par l'épopée méridionale de Garibaldi, dénommaient ce couloir le «détroit», l'immeuble Filippi la «Sicile».

Quand vint l'été 1861, les locataires ayant libéré la maison, toute la propriété Filippi fut régulièrement unie à l'oratoire. Le terrain de jeu des enfants doubla. Simultanément le projet de nouvelles constructions pour la coordination des bâtiments, déposé le 10 avril 1861[4] et approuvé le 12 qui suivit par la municipalité, recevait un commencement d'exécution. Un troisième étage surmonta la *casa Filippi*. On y créa une immense salle d'étude capable de recevoir jusqu'à cinq cents élèves.[5]

Le secteur professionnel profita des agrandissements. Une imprimerie naquit. En 1860, don Bosco ne disposait, pour la diffusion de ses ouvrages, que d'un modeste atelier de reliure. Ses livres et les *Letture cattoliche* étaient imprimés en ville chez De Agostini, Speirani ou Paravia. En 1861, reprenant un projet de 1854, il dota sa maison d'une imprimerie. La création n'alla pas sans quelque peine. Le 26 octobre 1861, par lettre au comte Pasolini, gouverneur de la province de Turin, don Bosco posa une demande d'ouverture de typographie. Il y expliquait respectueusement que le nombre croissant des jeunes de sa maison exigeait un plus large éventail de professions. Tous ne pouvaient être menuisiers, tailleurs, cordonniers ou relieurs. Une petite imprimerie, la *tipografia dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, leur serait de grande utilité. Il ne s'agirait pas d'une entreprise publique. «Vu le but de cette petite typographie, qui est exclusivement de bienfaisance» et «la modicité des moyens et des travaux» dont elle devra se contenter, don Bosco demandait de «permettre son ouverture dans la maison même du directeur de l'oratoire». Il s'engageait à obtenir au préalable le concours d'une personne qui garantirait la qualité des travaux. Cette petite imprimerie étant destinée «à donner du travail et à venir en aide aux jeunes les plus pauvres et les plus abandonnés de la société», il comptait sur la «bonté notoire» du comte gouverneur pour prendre sa requête en considération.[6]

Par retour de courrier, le gouverneur spécifia à don Bosco les conditions légales auxquelles il devrait se plier. Le permis d'ouverture d'un établissement de cette sorte ne pouvait être accordé qu'à une personne d'idonéité garantie par un stage de trois ans dans une imprimerie et seulement pour une officine accessible au public.[7] Au jugement de l'administration, la nouvelle imprimerie du Valdocco serait

une entreprise comme les autres. Don Bosco, qui tenait à conserver l'affaire entre ses mains d'éducateur, ne voyait pas les choses ainsi. Il répondit qu'il se soumettrait «sans réserves» à la loi sur l'accès du public, probablement avec l'arrière-pensée qu'il le limiterait à sa convenance. Quant à la direction du nouvel atelier, il proposa une solution qui, disait-il, avait été agréée pour l'œuvre des sourds-muets et des petits artisans de Gênes, ainsi que pour le *Piccolo ricovero di carità* de Monza. Il assumerait la direction de l'imprimerie, mais présenterait pour la prise en charge des travaux une personne de capacités reconnues. Le signor Andrea Giardino, compétent pour cet emploi, prendrait la direction matérielle de l'entreprise, dont lui-même conserverait la propriété.[8] L'administration se laissa convaincre. L'autorisation sollicitée fut délivrée par lettre datée du 31 décembre 1861. Don Bosco pouvait ouvrir dans son établissement un *esercizio tipografico* (apprentissage de typographie) «sous la direction matérielle» du signor Andrea Giardino; il se conformerait exactement aux prescriptions de la loi du 13 novembre 1859.[9] Andrea Giardino, né à Turin en 1835, avait alors vingt-six ans. Orphelin de père, il était entré à l'oratoire le 11 décembre 1858 – à vingt-trois ans! – en qualité d'artisan et en était bientôt sorti. Il faut croire qu'il avait appris ailleurs son métier de typographe.[10] La «typographie de l'oratoire S. François de Sales», pourvue à l'origine d'une seule presse et de deux «machines à roue», fut installée dans le bâtiment parallèle à l'église et perpendiculaire à la *casa Filippi*. Son entrée en service au début de 1862 fut annoncée par les jeunes eux-mêmes dans une circulaire en *nous*: «Nous les jeunes de l'oratoire S. François de Sales...», bien entendu signée par don Bosco...[11] Il s'agissait de «donner du travail à un plus grand nombre de nos camarades.»

En 1862, don Bosco introduisit aussi dans sa maison un atelier de forgerons-serruriers. Il pouvait désormais revendiquer sept ateliers: cordonnerie, reliure, menuiserie, tailleurs, typographie, fonderie de caractères et forge. Comme l'ensemble lui appartenait, sa stature économique prenait d'honorables proportions.

L'expansion de l'œuvre du Valdocco allait se poursuivre en 1863 et 1864. De l'autre côté de la via della Giardiniera qui longeait sa propriété et menait face à la porte principale de l'église S. François de Sales, dix ans plus tôt il avait cédé aux rosminiens un vaste terrain. Le 11 février 1863, il le leur racheta à un prix extrêmement avantageux. En effet, vendu dix mille lires, le terrain fut repris pour 1558,40 lires, c'est-à-dire, a-t-on calculé, 84% moins cher.[12] Les rosminiens

voulaient assurément faire une bonne œuvre. Après quoi, une bande adjacente à ce terrain, appartenant au séminaire de Turin, fut encore acquise par don Bosco le 23 août 1864.[13] L'espace nécessaire à la nouvelle église alors en projet était rendu disponible.

Mais, de la sorte, entre 1860 et 1864 la propriété foncière de don Bosco avait presque triplé. Elle avait fortement grandi vers l'est (avec la propriété Filippi) et le sud (avec la propriété des rosminiens). La population interne du Valdocco passait d'environ deux cents à quelque quatre cents élèves, chiffre auquel il fallait ajouter le personnel.[14]

L'essai manqué de Giaveno (1860-1862)

En 1860, don Bosco tenta même une sorte de prolongement de la *casa annessa* dans un petit séminaire du diocèse.[15] Une note manuscrite ajoutée par lui au chapitre *Scopo* (But de la congrégation) de ses constitutions primitives[16] disait:

«Etant donné les grands dangers que courent les jeunes désireux d'embrasser l'état ecclésiastique, cette congrégation aura soin de cultiver dans la piété et dans leur vocation ceux qui manifestent une aptitude spéciale à l'étude et une éminente disposition à la piété.»[17]

Quand il faisait copier cet article pour le texte proposé à Mgr Fransoni, don Bosco pensait probablement au petit séminaire de Giaveno, où il enverrait quelques-uns de ses fils à l'automne suivant. Giaveno était un gros bourg piémontais situé au pied des Alpes à l'ouest de Turin et à une trentaine de kilomètres de cette ville. Son petit séminaire – terme à prendre, comme le plus souvent, en un sens large –, qui avait été relativement florissant en 1840 (sept classes de la sixième à la philosophie et une soixantaine d'élèves), périclitait. En 1860, les élèves restants étaient, nous dit-on, perdus dans des locaux trop vastes. Incités par la récente loi Casati sur l'enseignement (novembre 1859), la curie de Turin et la municipalité de l'endroit voulaient lui redonner vie. Depuis Lyon, l'archevêque Fransoni abandonnait l'affaire à sa curie, mais se déclarait disposé à confier cette renaissance à don Bosco. Au moins dans un premier temps, la municipalité fut favorable à celui-ci. Lui ne se fit pas prier. Dès la rentrée de 1860, il participa à la constitution de l'encadrement de l'école. Toutefois, la direction générale ne lui incombait pas. La curie de Turin avait nommé un nouveau recteur en la personne d'un vicaire de paroisse suffisamment lettré dénommé Giovanni Grassino. Don Bosco dési-

gna pour Giaveno le prêtre Giuseppe Rocchietti comme directeur spirituel, le clerc Francesco Vaschetti comme préfet de discipline et économe, les clercs Giovanni Baravalle, Giovanni Boggero et Filippo Turletti comme assistants.[18] Pour garnir la maison il y expédia par dizaines des garçons du Valdocco.[19] Dès novembre 1860, le nombre des élèves s'élevait déjà à cent dix; et, à la fin de l'année scolaire, il atteignait cent trente.[20] Don Bosco voyait en Giaveno une extension de son oratoire de Turin. La quasi-fusion des deux établissements avait permis au petit séminaire de ressusciter en un temps record. La méthode et l'esprit du Valdocco produisaient de beaux fruits à Giaveno pour la plus grande satisfaction des garçons et de leurs parents.

Mais don Bosco allait devoir compter avec un courant progressiste, qui ne partageait pas ses idées sur l'éducation. L'oratoire de don Bosco avait acquis, au moins depuis l'édition de 1859 de la *Storia d'Italia*, les perquisitions de 1860 et les commentaires moqueurs sur la biographie de Dominique Savio, une réputation de bigoterie et de «jésuitisme», qui déplaisait à ses tenants. Le recteur Grassino réagit en demandant une distinction suffisante entre Giaveno et le Valdocco: le petit séminaire ne devait pas pâtir des soupçons qui pesaient sur l'oratoire de Turin. Son personnel se divisa entre partisans et non-partisans de don Bosco. A Turin, le provicaire général et recteur du grand séminaire Alessandro Vogliotti adhérait aux observations de don Grassino. Mais, de la sorte, il allait à l'encontre des désirs de don Bosco, très attaché à l'unité de son œuvre. En outre, il croyait fermement à la validité de son système d'éducation. A la veille de la deuxième année scolaire, le 3 septembre 1861, il répliqua avec vivacité à une observation entendue le jour précédent du chanoine Vogliotti:

«Je ne puis que vous faire une humble observation sur la remarque qui m'a été adressée hier, parce qu'on ne veut pas qu'on dise que l'Oratoire et le séminaire de Giaveno c'est tout un, c'est-à-dire que le personnel est jésuite et l'enseignement du jésuitisme. Qu'on ne se laisse pas aveugler par cette bêtise, car les bons et aussi les méchants sont convaincus que ce sont là des garanties de moralité. Voyez en effet ce que le séminaire de Giaveno était l'année dernière et ce qu'il est maintenant. Tous ceux que nons avons envoyés d'ici se sont décidés à aller là-bas seulement quand on leur a dit qu'ici et Giaveno ne faisaient qu'un. Vous pouvez vous informer: quels jeunes et combien ont été envoyés par l'Oratoire ou par des personnes qui ont confiance en nous et combien ont été envoyés par d'autres. Cela vous convaincra que les mots en question n'effraient pas tellement le monde (...).»[21]

Autre motif de discorde, l'annonce de la création de la «Société de S. François de Sales» préoccupait la curie de Turin, d'autant plus que les constitutions préparées ne clarifiaient pas les relations entre cette société et le diocèse. Elles ne disaient pas si don Bosco relevait ou non de la juridiction de l'évêque. Situation étrange pour le personnel d'un petit séminaire diocésain dépendant de cette société.

De Lyon, le 23 octobre suivant, l'archevêque Fransoni, qui avait été informé du malaise par don Bosco, dit à celui-ci sa pénible impression (*disgustosa sensazione*) à la nouvelle des dissensions de Giaveno. Il regrettait la position du chanoine Vogliotti, mais se demandait aussi s'il n'avait pas un peu raison, quitte à reconnaître que, de loin, il ne pouvait rien dirimer. En somme sa lettre le montrait rempli d'hésitations. Que signifiait au juste la *cura indiretta* revendiquée par don Bosco sur Giaveno?[22] Quant aux constitutions, sur lesquelles la curie l'avait certainement alerté, il fallait absolument y spécifier de qui dépendait la société en formation.[23]

Au cours de l'année scolaire 1861-1862, la mort de l'archevêque (26 mars 1862) aggrava la situation. Don Bosco perdait son meilleur appui dans ses débats avec la curie turinoise. Le vicaire général Fissore, avec qui il s'entendait bien, ne reçut pas la charge de vicaire capitulaire, qui échut à l'archiprêtre du chapitre de la cathédrale Giuseppe Zappata, peu favorable à l'indépendance de don Bosco dans le diocèse. Après l'épiscopat de Mgr Fransoni, ouvertement hostile à la politique du royaume, cette nomination passait pour un signe de rapprochement avec les autorités civiles. Mais don Bosco en faisait les frais. Au cours d'une scène qui se serait déroulée au Valdocco même, le chanoine Vogliotti lui demanda de séparer les deux institutions et d'éviter, au moins provisoirement, de remettre les pieds à Giaveno: «... Les temps où nous vivons sont tellement contraires à toute apparence de fanatisme religieux...; votre système diffère tellement de celui de la formation des clercs dans tous les séminaires du Piémont ..., les partis adverses nous accusent et cherchent à nous discréditer dans la population par des insinuations venimeuses, des ironies, des sarcasmes devant les nouvelles dévotions...»[24] Don Bosco avait compris: il se retira de Giaveno à la fin de l'année scolaire 1861-1862.

Le séminaire se préparait à accueillir deux cent cinquante élèves. Beau succès! Mais il ne récupéra pas les principales têtes de son personnel. Don Rocchietti restera dans le clergé diocésain; le clerc Francesco Vaschetti se détacha de la congrégation à laquelle il s'était pourtant agrégé en 1859. Il est vrai que deux clercs favorables à don Bosco

(Boggero et Bongiovanni) rentrèrent à pied de Giaveno à Turin pour retrouver leur maître. Celui-ci profitera de sa déconvenue: il cherchera désormais à se dégager de la tutelle du diocèse pour obtenir celle de Rome.

Le financement des travaux. La loterie de 1862

Pour financer l'achat des terrains et les constructions ou aménagements des locaux, don Bosco ne se contentait pas de solliciter la générosité des gens fortunés tels que le banquier Cotta. A l'occasion il vendait. Le 9 novembre 1861, par acte passé devant le notaire Turvano, il transmettait un petit terrain à Giacomo Berlaita.[25] Il lançait aussi durant ces années de développement deux ou trois opérations qui lui permettaient, non seulement d'éponger ses dettes, mais d'envisager d'autres dépenses plus importantes encore avec la construction d'une grande et belle église.

Au milieu de l'année 1860, une circulaire à ses amis et bienfaiteurs leur proposa un système dit par lui d'«actions», qui, si le terme d'action doit être réservé aux «titres cessibles et négociables représentant une fraction de capital social», était plutôt un système de «bourses». En effet, chaque «action» souscrite cinq cents francs et payable en trois temps, permettait au donateur d'inscrire à l'Oratoire un enfant de son choix dans l'une ou l'autre section, professionnelle ou scolaire. L'«action» ne rapportait à l'«actionnaire» que le bénéfice, en soi inappréciable, d'une bonne œuvre et le mérite religieux d'un geste de bienfaisance. Par cette méthode de financement, écrivait don Bosco, «Votre Seigneurie contribuerait à une œuvre de charité: agrandir une maison destinée à abriter de pauvres garçons et devenir le bienfaiteur d'un enfant qu'Elle jugerait digne de cette faveur.» Il avait garde d'oublier les avantages spirituels de l'opération: «Non seulement vous serez récompensé devant Dieu, mais vous aurez aussi dans cette maison quelqu'un qui bénira votre main bienfaisante qui l'a sorti du danger et placé sur la route du bien.»[26]

Cette formule semble avoir été nouvelle pour don Bosco. Au contraire, il savait d'expérience que les loteries lui procuraient, avec des subsides parfois importants, d'avantageuses sympathies. Le système mobilisait autour de lui une population fortunée et influente. La loterie intéressait d'abord un comité organisateur, puis des «promoteurs» et des donateurs de lots, enfin des acheteurs de billets souvent convaincus de participer à une bonne œuvre.

La «loterie» de 1859 avait été, plutôt qu'une loterie en forme, une vente de lots des années précédentes. La loterie la plus réussie que don Bosco ait organisée de toute sa vie pourrait bien avoir été celle de 1862. L'économie du pays était encore florissante. Le ministère Rattazzi (en place du 31 mars au 7 décembre 1862) regardait l'Oratoire d'un œil favorable.[27] Enfin l'ampleur des travaux entrepris dans l'œuvre justifiait la quête de fonds correspondants.

La lettre initiale de don Bosco au préfet de Turin (14 mars 1862), par laquelle il sollicitait la permission d'organiser cette loterie, en exprimait aussi les raisons. Il lui fallait: 1° Payer le reste des 30.000 francs qu'avait coûté l'aménagement d'un local où, cette année, deux cents jeunes supplémentaires avaient pu être accueillis. – 2° Payer l'arriéré du loyer annuel de l'école et de l'oratoire du dimanche de Vanchiglia, c'est-à-dire 650 francs; et 900 francs pour l'échéance du loyer de deux années de l'école quotidienne et de l'oratoire du dimanche de Porta Nuova. – 3° Achever divers travaux de construction à l'oratoire S. François de Sales du Valdocco pour des classes du jour et du soir, «dont le quartier vaste et très peuplé (avait) grand besoin». – 4° «Donner du pain à 570 jeunes pauvres et abandonnés, qui (étaient) logés, nourris, vêtus et préparés à une profession dans la maison annexe de l'oratoire S. François de Sales.»[28] La circulaire d'invitation aux éventuels donateurs de lots et acheteurs de billets[29] mettait l'accent sur les agrandissements de la *casa annessa*. Elle rappelait les services rendus par les oratoires proprement dits: accueillir des enfants le dimanche pour les catéchiser et les divertir, et les instruire quotidiennement dans les classes élémentaires à S. Luigi et à S. François de Sales. Don Bosco s'étendait sur les deux sections de la *casa annessa* du Valdocco, où les «artisans» avaient des ateliers et recevaient un enseignement élémentaire, ainsi qu'une initiation au *canto fermo* (plain chant), à la musique vocale et instrumentale; et les écoliers (dits *studenti*), jeunes d'esprit éveillé mais privés des ressources nécessaires, suivaient un cours d'études classiques. «Les dépenses de loyers des locaux respectifs, l'entretien des écoles, les nécessités du culte dans trois églises, les besoins les plus urgents de certains et le pain [à donner] aux jeunes recueillis sont causes de grandes dépenses.» A ces frais ordinaires s'ajoutaient, selon la circulaire, les constructions rendues indispensables par la complète transformation du foyer primitif en internat.

Don Bosco reconnaissait, noir sur blanc, combien son œuvre avait changé. «Il a fallu engager des dépenses importantes pour aménager

dans la maison des ateliers et des classes, car le nombre toujours croissant des artisans et des écoliers ne permettait plus de leur faire fréquenter les officines et les écoles de la ville.» Il tournait définitivement une page de son histoire. Huit ans auparavant, quand Dominique Savio était entré à l'oratoire du Valdocco, la majorité des «artisans» et des *studenti* fréquentaient les *officine* et les *scuole* de Turin. En 1862, la *casa annessa* se refermait sur elle-même.

Le prêtre du Valdocco savait que le succès d'une loterie de bienfaisance dépendait pour beaucoup de l'honorabilité de son comité de patronage. En 1862, ce comité rassembla une commission organisatrice relativement restreinte (vingt-trois membres) et une foule de «promoteurs» et de «promotrices» (exactement 534 personnes selon la liste imprimée), au rang desquels don Bosco plaçait probablement un peu tous ses bienfaiteurs. Il avait commencé par proposer la présidence de sa loterie à deux membres de la famille royale, les princes Umberto et Amedeo: ils refusèrent poliment. La présidence échut au maire de la ville de Turin, Emanuele Rorengo di Rorà. Le chevalier Giuseppe Dupré fut nommé vice-président, le commandeur Giuseppe Cotta, sénateur du royaume, trésorier, et le chevalier Federico Oreglia di San Stefano secrétaire. Les titres nobiliaires: marquis, comtes et chevaliers, abondèrent sur la liste des membres du comité de patronage.[30] De riches propriétaires et des ecclésiastiques bien pourvus leur tenaient compagnie.

Dans un premier temps, les très nombreux lots recueillis furent estimés à plus de soixante-dix mille lires, en sorte que le préfet Pasolini autorisa la commission à émettre 140.092 billets à cinquante centimes l'unité.[31] Par des circulaires appropriées, les autorités civiles, auxquelles don Bosco avait rappelé qu'elles recouraient à ses services pour le placement d'enfants abandonnés, contribuèrent à leur vente.[32] Plusieurs ministères (Intérieur, Travaux Publics, Instruction publique, Finances) participèrent à l'achat. Les princes Umberto et Amedeo retirèrent mille billets.[33] Mille billets avaient aussi été proposés au roi Victor-Emmanuel. Après le tirage, le ministre de la Maison du Roi, Costantino Nigra, répondra à don Bosco par l'envoi de cinq cents lires, c'est-à-dire de leur montant, «au bénéfice des oratoires masculins de Turin.»[34] Le pape Pie IX avait fait don de deux «magnifiques camées», serrées dans d'élégantes custodes représentant l'une saint Pierre, l'autre saint Paul: ces deux lots auraient aussi valeur de reliques.[35]

Le résultat fut plus que satisfaisant. Un afflux supplémentaire de

lots permit la mise en vente de plus de soixante mille nouveaux billets. De la sorte, le 30 septembre 1862, jour du tirage à l'hôtel de ville, deux cent huit mille billets, équivalant en principe à cent quatre mille lires, purent être versés dans l'urne. Le gain pécuniaire était donc élevé. Et, au lendemain des campagnes hostiles de 1860, le bénéfice moral retiré améliorait dans l'opinion piémontaise la réputation de don Bosco et de l'oratoire S. François de Sales, plus ou moins mise à mal les années précédentes.

Porté par le succès, deux jours après le tirage, dans une lettre au président Rattazzi, don Bosco envisageait d'élargir sa clientèle. Jusque-là, la *casa annessa* de l'Oratoire n'avait été ouverte (en principe) qu'aux garçons de douze à dix-huit ans. En cette année 1862, il pensait à créer à proximité, pour les enfants de six à douze ans, un foyer-pensionnat, dont le règlement et l'organisation seraient «tout à fait propres et différents de ceux pratiqués avec les jeunes plus âgés.»[36] Sans cesse de nouveaux projets germaient dans son esprit. Après avoir définitivement transformé sa *casa annessa*, de foyer qu'elle était en internat scolaire et professionnel, il se disposait à étendre son œuvre aux préadolescents. Pour cette branche nouvelle, il demandait d'emblée l'aide du gouvernement sous une forme analogue à celle qu'il avait imaginée dans sa circulaire aux bienfaiteurs du milieu de l'année 1860. Le gouvernement lui prêterait cinq mille lires, qui seraient progressivement remboursées par les pensions d'enfants placés à l'Oratoire par ses soins. Voici comment. Don Bosco calculait que chaque enfant lui coûtait 65 centimes par jour. Il demanderait 40 centines quotidiens au gouvernement pour les enfants placés par lui; les 25 centimes restants seraient payés sur les cinq milles lires prêtées. Notre prêtre philanthrope n'attendait certes pas que les cailles lui tombent rôties du ciel dans la bouche. S'il s'en remettait à la Providence «qui n'abandonne jamais les siens», à la différence d'autres saints moins industrieux il sollicitait tout à la fois et souvent avec succès pouvoirs publics et générosité privée durant les premières années d'une nouvelle Italie pourtant assez peu encline à favoriser les gens d'Eglise.

La Question romaine en 1861-1862

Car la question de Rome et du pouvoir temporel du pape empoisonnait désormais les relations entre l'Eglise et l'Etat en Italie.[37]

Le 18 février 1861, le premier parlement de l'Italie unie s'était assemblé à Turin. Le 17 mars suivant, il proclamait le royaume d'Ita-

lie sous la monarchie de Savoie. Pour souligner la continuité entre le royaume sarde et le nouveau royaume italien, Victor-Emmanuel conservait son titre dynastique et se disait «Victor-Emmanuel II, roi d'Italie par la grâce de Dieu et la volonté de la nation». A ce royaume, il fallait une ville capitale. Selon les nouveaux maîtres, ce ne pouvait être que Rome. Les 25 et 27 mars 1861, dans deux discours restés fameux, Cavour expliquait au parlement que «Rome, et Rome seule» devait être la capitale de l'Italie. Nulle autre cité prestigieuse de la péninsule: Milan, Turin, Florence ou Naples..., ne méritait cet honneur.[38]

«Le choix de la capitale est déterminé par de grandes raisons morales, expliquait Cavour. C'est le sentiment des peuples qui décide des questions de cet ordre. Or, toutes les circonstances historiques, intellectuelles, morales qui déterminent les conditions de la capitale d'un grand Etat se retrouvent à Rome. Rome est la seule ville d'Italie, qui n'ait pas une histoire exclusivement municipale. Convaincu, profondément convaincu de cette vérité, je me crois tenu de la proclamer devant vous et devant les nations; et je me sens tenu de faire appel en cette circonstance au patriotisme de tous les citoyens d'Italie, et des représentants de ses villes les plus illustres pour que cesse toute discussion à ce sujet, afin que celui qui a l'honneur de représenter ce pays devant les puissances étrangères puisse dire: – La nécessité d'avoir Rome pour capitale est reconnue par la nation entière.»[39]

Selon le ministre, Turin était prête à sacrifier son titre de capitale pour le bien de tous. Malheureusement, le pape et sa curie n'avaient nulle envie de l'imiter. Le problème était politico-religieux. Il touchait les catholiques du monde entier et intéressait les relations entre le spirituel et le temporel. Si le pape entrait dans les vues cavouriennes, il acceptait la cession d'un bien qui était sien, mais il privait aussi probablement toute la catholicité d'une précieuse liberté de mouvement.

Don Bosco avait consacré au domaine temporel du pape tout un chapitre de la troisième époque (*L'Italie du moyen âge*) de sa *Storia d'Italia*. Il l'avait intitulé: *Des biens temporels de l'Eglise et du domaine du Souverain Pontife*, et le destinait ouvertement à infuser aux jeunes esprits une juste idée d'un problème débattu sans relâche autour d'eux.

«Chers jeunes, vous entendez souvent parler de nos jours, soit en bien, soit en mal, des biens temporels de l'Eglise et du domaine du Souverain Pontife; il convient maintenant de vous en donner une juste idée», écrivait-il à la première ligne de son chapitre.

L'Eglise, «société des croyants gouvernés par leurs pasteurs sous la direction du Souverain Pontife», puisqu'elle a le droit de vivre, a aussi le droit de disposer de quoi se sustenter. L'empereur Constantin accorda au pape un domaine pour permettre à l'Eglise de se garder libre et «indépendante dans l'exercice de ses droits spirituels». Après avoir retracé de son mieux l'histoire du domaine des papes depuis le quatrième siècle, don Bosco continuait:

«Bien que ce royaume ne soit pas très vaste, les puissances catholiques se sont toujours employées avec le plus grand soin à le conserver; c'est pourquoi il se maintient florissant aujourd'hui encore et se conserve comme tel depuis plus de mille deux cents ans.»

Le chapitre s'achevait par plusieurs alinéas d'apologie du paradoxe de la royauté «temporelle» du pape «chef de la religion», laquelle est de nature «spirituelle». L'autorité spirituelle et l'autorité temporelle, qui relèvent l'une et l'autre de Dieu, sont parfaitement conciliables entre elles, expliquait don Bosco. Les exemples de théocratie ne manquent pas dans l'histoire des Hébreux. Et puis, qu'adviendrait-il si le pape, n'étant plus roi, devenait le sujet d'un prince hérétique ou d'un persécuteur du christianisme? Don Bosco soumettait enfin trois réflexions à la méditation de ses lecteurs:

«Premièrement il est de vraie nécessité que le pape demeure dans un pays libre et indépendant pour pouvoir juger librement des choses de la religion. Deuxièmement, ce domaine temporel n'appartient pas aux seuls sujets des Etats romains, mais on peut le dire propriété de tous les catholiques, lesquels, en fils affectionnés, ont de tout temps contribué et doivent encore actuellement contribuer à conserver la liberté et les biens du chef de la chrétienté. Troisièmement, enfin de même qu'un fils doit aimer l'honneur de son père, respecter et faire respecter ses biens, ainsi nous, les catholiques, tous enfants du même Dieu, nés et éduqués dans la même religion, devons professer le même intérêt pour la liberté, pour l'honneur, pour la gloire et pour les biens de notre père spirituel, le vicaire de Jésus Christ, le Pontife Romain.»[40]

A sa façon et comme tant d'autres dans les premières années '60, don Bosco mobilisait les esprits contre le projet cavourien sur Rome capitale.

Avant de disparaître prématurément, Cavour s'était pourtant ingénié à calmer les appréhensions catholiques. Il avait repris l'argumentation progressiste de l'époque. Non, le pape ne perdrait pas sa liberté. Bien au contraire, délivré du handicap temporel, il gagnerait

une beaucoup plus grande autorité morale. Il avait dit dans son discours programme du 25 mars 1861:

«Nous devons aller à Rome, mais à deux conditions. Nous devons y aller en accord (*di concerto*) avec la France [on se rappelle que les troupes françaises étaient à Rome] et sans que la réunion de cette cité au reste de l'Italie puisse être interprétée par les catholiques, en Italie et ailleurs, comme le signe de la servitude de l'Eglise. Nous devons par conséquent aller à Rome sans que l'autorité civile étende son pouvoir sur l'ordre spirituel. Telles sont les deux conditions pour que nous puissions aller à Rome sans mettre en danger le sort de l'Italie.»[41]

«L'Eglise libre dans l'Etat libre», proclamait-il en une formule dont l'ambiguïté fut souvent relevée.

Cavour était mort à l'improviste le 6 juin 1861, mais ses successeurs au pouvoir se garderaient de mettre son programme en cause.[42]

L'opinion était donc partagée dans l'Italie de 1861-1862. Les esprits libéraux, y compris des rangs catholiques, pouvaient estimer avec Cavour que l'indépendance du pouvoir spirituel serait infiniment mieux assurée si le souverain pontife était dégagé du poids du royaume temporel.[43] Des prêtres l'affirmaient publiquement à leurs risques et périls.[44] Dans l'Eglise piémontaise, naturellement plus patriote que le reste de la péninsule, nombreux étaient les ecclésiastiques qui penchaient en ce sens. A la fin de 1861, ils recevaient inopinément pour leader un homme remarquable, l'ex-jésuite Carlo Passaglia, qui venait chercher refuge à Turin.[45]

Le théologien Carlo Passaglia, disciple du P. Perrone, ultramontain convaincu, travailleur acharné, avait accédé en 1845 à la chaire de théologie dogmatique de la Sapienza (Rome). Après les bouleversements de 1848, qui l'avaient contraint à l'exil, il avait enseigné la dogmatique au Collège romain (1850-1857). De part et d'autre, il avait profondément renouvelé l'enseignement par un «retour aux sources» de qualité inhabituelle, notamment par l'utilisation des pères de l'Eglise sur le modèle de Denis Petau. Dans cet esprit, il avait publié un énorme traité *De immaculato Deiparae semper virginis conceptu* (Naples, 1854-1855), fournissant à la définition dogmatique de 1854 tous les appuis historiques souhaités. Ce théologien romain manifestait donc avec le publiciste don Bosco plus d'affinités qu'on imaginerait devant la suite des événements. Passaglia avait certes beaucoup plus de métier et de capacités spéculatives, mais il faut avouer que leurs goûts et leurs méthodes se ressemblaient. Cependant, de-

puis 1859, il s'était mis à en différer sur un point alors essentiel. Cette année-là, à la suite d'une maladie et d'imprudences consécutives, Passaglia n'avait pas retrouvé sa chaire au Collège romain, avait obtenu sa sécularisation et quitté la Compagnie. Redevenu professeur à la Sapienza, il s'était laissé entraîner dans la cause de l'Italie nouvelle. A l'origine, Pie IX l'avait encore protégé. En 1859 il l'appela à faire partie d'une commission sur le domaine temporel des papes; fruit de ses réflexions, Passaglia publia l'opuscule *Il pontefice e il principe* (Le pontife et le prince) (Rome, 1859), pour démontrer la nécessité «relative» du pouvoir temporel du pape pour le libre exercice de son pouvoir spirituel. Il avait raison, mais, ce disant, il avait ouvert la porte. Il sauta le pas. Son livre *Pro caussa italica ad episcopos catholicos auctore presbytero catholico* (Pour la cause italienne aux évêques catholiques, par un prêtre catholique), publié anonymement le 23 septembre 1861, reconnu par lui le 9 octobre, fut inscrit ce même jour au catalogue de l'Index. Passaglia y prêchait aux évêques de cesser de se montrer hostiles à la patrie italienne reconstruite. Pareille exhortation sentait le soufre dans la capitale des Etats pontificaux. Pour sa protection, Passaglia dut sur-le-champ fuir Rome et gagner Turin, où il parut une semaine après le décret. Turin devenait ainsi, à partir de novembre 1861, le centre de la propagande passaglienne pour la conciliation entre le pape et la nation. Il y poursuivait la campagne qui avait tourné court à Rome. Quatre opuscules, dont les titres suggèrent plus ou moins les thèses, sortirent dans les semaines qui suivirent et purent lui être attribués: *Della scomunica* (De l'excommunication); *La questione dell'indipendenza ed unità d'Italia dinanzi al clero* (La question de l'indépendance et de l'unité de l'Italie devant le clergé); *Lo scisma non è una minaccia dei rivoluzionarii ma una giusta apprensione dei cattolici* (Le schisme n'est pas une menace des révolutionnaires mais une juste appréhension des catholiques); *Obbligo del vescovo di Roma e pontefice massimo di risiedere in Roma quantunque metropoli del regno italico* (L'obligation pour l'évêque de Rome et souverain pontife de résider à Rome même devenue capitale du royaume d'Italie). Ce dernier écrit prévenait un risque et une objection. Si Rome, selon le vœu des Piémontais, devenait capitale de l'Italie, le pape serait tenu de continuer à y résider. Il ne pourrait fuir en Avignon, à Vienne ou ailleurs, évidemment pour l'humiliation des Italiens. L'activité fébrile de Passaglia culmina en 1862 dans la recherche d'adhésions à une adresse au pape qu'il avait rédigée. Après avoir reconnu avec rigueur l'autorité dogmatique et disciplinaire du pontife romain et de l'épiscopat, les

signataires demandaient au souverain pontife de se prononcer pour Rome capitale du nouveau royaume d'Italie afin de restaurer la paix entre l'Eglise et la nation. Le document constitua la *Petizione di novemila sacerdoti italiani a S. S. Pio IX e ai vescovi cattolici con esso uniti* (Pétition de neuf mille prêtres italiens à S. S. Pie IX et aux évêques catholiques en communion avec lui) (Turin, 1862). Simultanément, avec le bihebdomadaire *Il Mediatore* (Le Médiateur) (Turin, 1862-1866), Passaglia donnait un organe périodique au mouvement ainsi créé dans le clergé. En 1863, année où il sera élu député au parlement, il essayera de fonder, mais sans succès, une «Société ecclésiastique italienne.»[46]

Inévitablement, le nom de Passaglia revenait fréquemment en 1861-1862 dans les conversations des ecclésiastiques de Turin. Ils qualifiaient comunément ses partisans de *Passagliani*.[47] On ne sait si don Bosco et les siens furent sollicités d'entrer dans le mouvement contestataire du «fameux» (*famigerato*) Passaglia, comme Bonetti le qualifiait alors dans un cahier de ses *Annali*. Ce chroniqueur a seulement relevé que, le 2 mai 1862, les clercs de l'Oratoire se mirent à parler de Passaglia devant don Bosco, que celui-ci manifesta quelque réticence à intervenir, qu'à son avis les discours n'avaient nulle prise sur le personnage et qu'il fallait seulement prier le Seigneur pour lui.[48]

Au début de juin, don Bosco s'associa de cœur, mais sans éclat, au geste de solidarité catholique organisé par Pie IX pour la canonisation des martyrs japonais.[49] Le pape condamna vigoureusement les erreurs du rationalisme moderne et redit son attachement au pouvoir temporel. Don Bosco reçut des nouvelles des fêtes romaines.[50] Sa participation ouverte n'allait pas au-delà, Il écrira plus tard dans une réédition de sa *Storia ecclesiastica* un paragraphe sur l'aspect missionnaire de la célébration, mais les chroniques salésiennes et les lettres conservées de l'époque ne firent pas écho aux propos énergiques du souverain pontife.

A l'approche d'Aspromonte,[51] le refus de don Bosco de prendre position dans le débat sur la question romaine était de plus en plus mal toléré par les siens. «Nous voulons Rome», «Rome ou la mort!», criait-on en ville. Impossible d'esquiver le problème dans la capitale surchauffée du nouvel Etat. Le 7 juillet, les clercs de don Bosco parvinrent à le faire parler. Bonetti écrivit sans ambages:

«Le soir, nous trouvant avec don Bosco, nous avons cherché à le faire discourir pour apprendre comment nous devons nous régler en ces temps particuliè-

rement calamiteux et, sans qu'il s'en aperçoive, nous sommes parvenus à lui tirer de la bouche ce qui suit.»[32]

Don Bosco répondit par deux anecdotes qui le mettaient en scène. Les pirouettes des dialogues et l'imprécision de l'argumentation étaient significatives de son embarras. Bien que ce détail n'ait pas été spécifié, le premier récit le situait au milieu d'ecclésiastiques à la recherche, dans le Nouveau Testament, d'un principe d'obéissance (ou de désobéissance) raisonnée au pape Pie IX. Ils alléguaient le souhait: *Sit rationabile obsequium vestrum* de *Romains* 12,1.

«Je me suis trouvé aujourd'hui dans une maison au milieu d'un groupe de démocrates. Après qu'on eût parlé de diverses choses indifférentes, le discours tomba sur les affaires politiques du jour. Le fait est que ces *liberaloni* voulaient savoir ce que don Bosco pensait de l'entrée des Piémontais à Rome et qu'ils l'interrogeaient là-dessus. Don Bosco, convaincu que se mettre à discourir à ce sujet avec ces gens-là revenait à perdre inutilement sa salive, répondit aussitôt avec netteté: — Je vous dirai immédiatement ce que je pense: je suis avec le pape, je suis catholique, j'obéis aveuglément au pape. Si le pape disait aux Piémontais: Venez à Rome, alors je dirais aussi: Allez-y. Si le pape dit que les Piémontais à Rome, c'est un vol, alors je le dis aussi. Mais ils se mirent à crier: *Sit rationabile obsequium vestrum.* — Oui! Que votre soumission soit raisonnable; mais, par exemple, pour ce que nous devons dire nos prières matin et soir, pour notre manière de nous tenir quand nous faisons chaque jour un peu de méditation. Oui, en cela et pour les affaires du même genre, *sit rationabile obsequium vestrum*! Mais, pour ce qui regarde un dogme de foi, alors si nous voulons être catholiques, nous devons croire et penser comme le pape pense et croit. — Mais, dites-nous au moins ce que vous pensez sur cette entrée. — Voici ce que je pense et ce que je vous dis. C'est un rêve que les Piémontais aillent à Rome; c'est un rêve que les Piémontais, s'ils y allaient, puissent y rester. Et puis, je vous dis aussi qu'en rêvant on peut se casser la figure. — Ils éclatèrent de rire et se dirent satisfaits. C'est ainsi qu'on s'en tire sans entrer dans un débat, quand il est impossible d'en sortir sans s'échauffer la tête et s'entêter plus encore sur ses positions.»

Le chroniqueur passait aussitôt à la deuxième anecdote. Cette fois don Bosco s'entretenait avec une seule personne, que l'on croirait plutôt simplette.

«Une autre fois, quelqu'un voulait me faire parler du pouvoir temporel du pape. Je lui demandai immédiatement: — Voulez-vous que l'on traite de cette question au sens théologique, au sens philosophique ou au sens oratoire? L'autre répondit: — Mais je ne sais pas ce que cela veut dire. — Voyez! Cette question peut être traitée ou selon la théologie ou selon la philosophie ou

selon l'art oratoire. Il répliqua: – Mais je n'ai jamais étudié tout cela. Alors je lui dis: – Eh bien, tâchez de vous instruire là-dessus, puis revenez et nous parlerons. Mais nous mettre à discourir à perte de vue de ce que nous ignorons, c'est nous exposer à dire des erreurs plus grosses les unes que les autres. Si vous désirez vous instruire en cet ordre de choses, je pourrais vous indiquer les auteurs. Et ainsi il se tut.»[53]

Cette double anecdote dialoguée n'illustre pas précisément les aptitudes dialectiques de notre don Bosco. Mais elle nous apprend plusieurs choses. En pratique, don Bosco tenait à obéir au pape «aveuglément» sans discuter ses instructions. Il semblait même en faire une question de fidélité «dogmatique». Par ailleurs, il évitait les discussions théoriques sur le problème de Rome et du pouvoir temporel des papes. Il ne parvenait vraisemblablement plus à justifier la position conservatrice de la cour de Rome. «Théologiquement parlant», il fallait s'y soumettre; mais «rationnellement» ou «philosophiquement», ce n'était plus très explicable. On retiendra de ces dialogues que, pour lui, si le pape avait dit aux Piémontais de 1862 d'entrer à Rome, il eût été sur-le-champ d'accord avec son gouvernement quand il réclamait cette ville pour capitale. Il n'y aurait pas vu d'obstacle. Dont acte!

Mais, de la sorte, il donnait plus ou moins raison à ceux pour qui le refus du pape relevait du caprice plutôt que d'une sagesse raisonnée. Il n'importe, avait-il confié à ses collaborateurs au début du mois de mai: «Nous préférons aller en paradis avec Pie IX par suite de son caprice plutôt qu'en enfer avec toutes les spéciosités du monde!»...[54] En somme, don Bosco ne prenait le parti du pape que par discipline religieuse. Mais il en faisait une exigence absolue. Son ecclésiologie voulait que toute séparation d'avec le pape entraînât la séparation d'avec le Christ et donc le péril de la damnation. Quand, en 1870, les Piémontais s'empareront de Rome et que, contrairement aux prévisions de notre saint, ils y resteront, il ne protestera pas. Durant les années soixante, son seul loyalisme envers le souverain pontife l'avait empêché d'approuver Victor-Emmanuel II. Ensuite, devant le fait accompli, il rendra à César victorieux ce que la force, à défaut de raison politique, lui avait concédé.

La propriété des *Letture cattoliche*

Au printemps de cette année 1862, une affaire liée aux *Letture cattoliche* venait de le troubler profondément.

Un mois après l'autre, il continuait de voir sortir et expédier aux abonnés les petits fascicules de cette revue populaire née dix ans plus tôt. Il portait allègrement cette charge, qu'il partageait toutefois avec un représentant de l'évêque d'Ivrea. Le prêtre Francesco Valinotti tenait la direction administrative de la revue, depuis son bureau dénommé *Direzione delle Letture Cattoliche*, sis, comme nous savons, non pas à l'oratoire du Valdocco, mais 11, via San Domenico à Turin, ainsi que le spécifiaient avec insistance les couvertures bleues des livrets du temps.

Don Bosco continuait d'y publier sous son nom la série de *Vite dei papi* (Vies des papes) qu'il avait entreprise en 1857. Trois fascicules de «Vies de papes» étaient sortis en 1859, deux en 1860, un en 1861; un fascicule verra le jour en 1862, et ainsi chaque année jusqu'en 1865; puis la série s'éteindra. Heureusement, est-il permis de dire, car la réputation de don Bosco allait plutôt en souffrir. Les légendes avaient définitivement envahi ses histoires de papes. Nous les laisserons dormir en paix autant qu'il est possible.[55] C'était peut-être la part la moins bonne de la revue au cours de ces années.

Arrêtons-nous plutôt aux titres des mois qui précédèrent le déclenchement de l'affaire Mgr Moreno. En janvier 1861, la collection publia «Les enfants vertueux», par Luigi Friedel;[56] en février «Le trésor caché, ou prix et excellence de la sainte messe»,[57] par le bienheureux Léonard de Port-Maurice; en mars «La vie du saint martyr Tascius Cecilius Cyprien, évêque de Carthage»,[58] par le prêtre Re; en avril, l'anonyme «Exemples édifiants proposés à la jeunesse»;[59] en mai, évidemment traduit du français, «L'Eglise» par Mgr de Ségur;[60] en juin, l'anonyme «Victoire et Eugénie, ou la courtoisie et la charité»;[61] en juillet, «S'abstenir de travailler les jours de fête»,[62] par M. D. Olivieri. Trois productions de don Bosco suivirent: en août, «Une famille de martyrs, ou vie des saints martyrs Marius, Marthe, Audifax et Abaque, et leur martyre, avec un appendice sur le sanctuaire qui leur est dédié près de Caselette»,[63] par le prêtre Giovanni Bosco; en septembre, «Notice biographique sur le jeune Magone Michele, élève de l'oratoire S. François de Sales»,[64] par le prêtre Giovanni Bosco; et, en octobre, une «Vie de pape»: «Le pontificat de S. Denis avec appendice sur S. Grégoire le Thaumaturge»,[65] par le prêtre Giovanni Bosco. Des noms alors connus figuraient au frontispice des fascicules qui venaient ensuite: en novembre, «Le paradis sur terre dans le célibat chrétien»,[66] par G. Frassinetti; en décembre, «Notice sur la bienheureuse Panasie, bergère du Val de Sesia»,[67] par

Silvio Pellico; en janvier 1862, «Dévotion des sept dimanches consacrés à honorer les douleurs et les allégresses de saint Joseph», [68] par «P. Ughet», un patronage assez suspect; [69] en février, «La jeune Sibérienne, ou l'amour filial», [70] par Xavier de Maistre; en mars, «Les orphelins juifs», [71] traduit du français avec quelques chants pour la fête de la Sainte Enfance; en avril, «L'Orphelin de Fénelon, ou les effets d'une éducation chrétienne». [72] La revue, poursuivait son chemin. Etrangère à la littérature et aux recherches plus ou moins scientifiques, elle s'efforçait, avec un bonheur divers, d'intéresser, d'instruire et surtout d'édifier le peuple catholique.

Au printemps de 1862, don Bosco installait chez lui un embryon d'atelier d'imprimerie. Quoi de plus naturel que d'y faire imprimer les petits fascicules des *Letture cattoliche* qui, jusqu'alors, avaient été confiés à des imprimeurs de la ville? Il avait déjà préparé «les caractères, le papier, les formats, une machine correspondant aux imprimés de Paravia», l'imprimeur ordinaire des numéros précédents. Il annonçait même, peut-être pour inquiéter son interlocuteur: «L'impression est commencée, j'ai la matière prête pour tous les fascicules de cette année...». [73] Mais le changement n'était pas du goût de l'évêque Moreno, qui avait présidé au lancement de la publication. Au début de mai 1862, une lettre rédigée au nom de l'évêque par le provicaire général d'Ivrea Angelo Pinoli déplora la décision de don Bosco, parce que, de la sorte, il faisait acte de propriétaire de la revue. [74] Don Bosco réagit le 10 du mois avec une âpreté exceptionnelle par une lettre à l'administrateur Valinotti, qui lui avait remis le pli d'Ivrea. Il commençait:

«Vous ne pouvez imaginer, M. le Théologien, quelle douloureuse sensation m'a causée la lettre que vous m'avez communiquée au sujet des Letture cattoliche, tant par sa teneur que par la personne à laquelle elle se référait. J'ai plusieurs fois tenté d'y répondre hier, mais l'agitation m'en a toujours empêché. Ce matin seulement, après avoir célébré le sacrifice de la sainte messe et tout recommandé au Seigneur, je réponds par le simple récit des faits sous leur véritable jour.»

Un alinéa condensait son action de dix années au service de la revue:

«Je n'ai jamais pensé que les Letture cattoliche fussent la propriété d'autrui. J'ai tracé le programme, j'ai commencé l'impression, je l'ai toujours contrôlée et corrigée avec le maximum de diligence; chacun des fascicules a été composé ou rédigé par moi en un style et un langage adaptés. J'ai toujours été responsa-

ble de ce qui avait été imprimé. J'ai fait des voyages, j'ai écrit et fait écrire des lettres pour la diffusion de ces Letture. L'opinion publique, le Saint Père en personne dans trois lettres qu'il m'a adressées, me considèrent comme l'auteur des Letture cattoliche.»

Amer, il rappelait une réflexion de don Pinoli:

«Nous ne devons pas attendre de ces Letture un quelconque avantage matériel. Si l'on en retire quelque bénéfice, il sera bon pour l'Oratoire, qui en aura certainement besoin.»

Don Bosco observait, ironique:

«Je gagnerais certainement un beau bénéfice si, après avoir durement peiné pendant dix ans pour ces Letture sans jamais recevoir un sou, je ne pouvais maintenant même pas avoir celui de donner du travail avec elles à mes enfants!»

Dans son dépit, il s'exclamait:

«Mais jamais personne ne m'a contesté la maîtrise (*padronanza*) d'une affaire par moi commencée puis continuée au prix de tant de fatigues et de tant de dépenses!»

A l'objection financière: «On pourra dire: il y a des dettes à payer», il rétorquait vertement:

«Qu'on les paye! Je travaille depuis dix ans et je n'ai jamais cherché un sou. Je n'en veux pas non plus aujourd'hui, parce que, en ce qui concerne la gloire de Dieu, je ne me laisserai jamais guider par un sordide intérêt.»[75]

Nous nous garderons bien de juger du différend. Comme trop souvent, les responsabilités n'avaient pas été clarifiées à l'origine par un document en forme. Les deux parties avaient mené l'affaire sur un malentendu.

Don Bosco ne rapporta pas sa décision de faire imprimer les *Letture cattoliche* au Valdocco «pour donner du travail» à ses pauvres enfants. Le numéro d'août de la revue, une histoire des pontificats des papes Félix et Eutychien qu'il avait composée lui-même, sortit officiellement de la presse de la *Tipografia dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*. Progressivement, tous les fascicules des *Letture* en proviendraient. Mais, ce faisant, don Bosco n'endossait-il pas un passif, que Paravia prétendra bientôt récupérer? Il faudra cinq années de débats et les patientes interventions du comte Cays pour parvenir à une solution acceptable sur le règlement des dettes et de la propriété des *Letture*

cattoliche.[76] La question brouillera deux grands amis des années cinquante: l'évêque Moreno d'Ivrea et notre don Bosco.

Don Bosco éducateur charismatique

Par sa présence habituelle, ses confessions, ses conversations et surtout ses *buonenotti* vespérales, don Bosco assumait lui-même la part majeure de l'éducation morale des jeunes et du personnel du Valdocco. Il modelait l'esprit de la maison. Son action, enveloppée à notre regard d'un halo plus ou moins poétique pour les années antérieures, est mieux perceptible à partir de 1860 grâce à des cahiers de chroniques que des disciples fervents se mirent alors à rédiger. Une «commission des sources» fut créée en mars 1861 pour enregistrer ses interventions, ses «songes» en particulier.[77] Don Bosco était devenu un maître charismatique objet de la protection manifeste du Seigneur; l'opinion locale lui attribuait des miracles et des prophéties. Rédigée en mars 1861, la déclaration fondatrice de la «commission des sources» suffit à en témoigner:

«Les dons magnifiques et lumineux qui resplendissent en don Bosco, les faits extraordinaires survenus en lui et que nous admirons encore aujourd'hui, sa façon admirable de diriger la jeunesse sur les voies ardues de la vertu et les grands desseins qu'il a nourris en esprit pour l'avenir, nous révèlent en lui quelque chose de surnaturel et nous font présager des jours plus glorieux encore pour lui et pour l'oratoire.»

C'est pourquoi ces jeunes gens voulaient «empêcher que rien de ce qui appartient à don Bosco ne tombe dans l'oubli» et faire tout ce qui était en leur pouvoir pour en conserver le souvenir, «afin qu'un jour resplendissent ces phares lumineux pour éclairer le monde entier pour le bien de la jeunesse.»[78]

Echo de l'opinion environnante, Ruffino, entré à l'Oratoire en 1859, notait dans l'un de ses cahiers au cours de l'année suivante:

«On dit que don Bosco a ressuscité un mort, c'est-à-dire qu'un jeune tomba malade et fut à toute extrémité. Il fit appeler don Bosco qui arriva quand il était déjà mort. Ses parents en étaient extrêmement affligés. Mais don Bosco les tranquillisa; il s'approcha du défunt et fit une courte prière. A cet instant le froid cadavre se réanima et cria: – Oh, don Bosco, si vous n'étiez pas venu vite me délivrer, les démons voulaient me traîner en enfer. Puis il se confessa de tous ses péchés et de nouveau expira.»[79]

Cette résurrection en forme, évidemment le miracle le plus sensationnel mis alors au compte de don Bosco, en laissait présager d'autres, par exemple ceux que Bonetti consignait dans un cahier probablement contemporain: l'admirable conversion d'un athée, le chien gris, la multiplication des châtaignes et la multiplication des hosties.[80]

Ruffino recueillait aussi des prophéties de don Bosco. Ainsi, au cours de 1860: «[On dit] que don Rua doit survivre cinquante ans à don Bosco et écrire une histoire; que don Rua et Ballesio doivent être [un jour] les plus vieux de la maison; que Jarach doit vivre 36 ans.»[81] Ruffino entendait lui-même don Bosco annoncer un soir de mai 1860: «Un jeune de la maison a besoin de se préparer à la mort.» A toute éventualité, il inspectait les mines autour de lui: «Gilardi a la fièvre, Perona est à l'hôpital du Cottolengo, Bocca à celui des *Cavalieri* avec Bolei, Enria a mal, Ravisso un peu de mal et Battu le front gonflé.»[82] Le 31 octobre, il enregistrait une confidence du clerc Baravalle qui, à sa première confession à don Bosco, alors qu'il n'était qu'à peine connu de lui, l'avait entendu lui dire le problème qui le préoccupait.[83] Le 10 ou le 11 novembre, il notait une guérison Davico à la suite d'une prière à Dominique Savio sous la conduite de don Bosco.[84] Le 24 décembre, il écrivit: «24. Don Bosco a dit: – Il y en a parmi nous qui, dans quelques mois, n'y seront plus. Et celui-là n'y pense pas. Nous ferons en sorte de remplir un peu son sac avant qu'il s'en aille.»[85] A la même époque, il apprenait de don Bosco que Castellano – c'est-à-dire le clerc Luigi Castellano décédé récemment chez lui – «est en Paradis», mais que Racca – c'est-à-dire l'élève Giovanni Racca, 10 ans, mort brutalement le 13 décembre – «a grand besoin de nos prières.»[86] En juillet 1862, depuis S. Ignazio sopra Lanzo, don Bosco dénonçait les entorses au règlement de divers garçons de l'Oratoire de Turin.[87] Quelles que soient les explications données à ces faits, un point est bien assuré: la maison de don Bosco évoluait dans une atmosphère merveilleuse, qui influençait la psychologie et le comportement des garçons et des maîtres. Elle rassurait et même enchantait les uns; elle inquiétait ou désolait les autres.

Une pédagogie associant la confiance et la crainte

Une idéologie de gloire de Dieu et de salut des âmes, mais aussi de paradis et d'enfer, de bonheur ineffable et de malheur effrayant inspirait la pédagogie morale et religieuse de don Bosco. Elle combinait la

crainte de Dieu et la confiance filiale en lui. Il l'appliquait avec succès à un peuple de jeunes façonné par un catholicisme immémorial.

Les conditions d'entrée d'un garçon à l'Oratoire, clairement spécifiées en annexe de la circulaire déjà mentionnée de juillet 1860,[88] dessinaient le profil de l'élève, à qui don Bosco s'efforçait d'inculquer un peu de sagesse. Si le jeune était destiné à un «art» ou à un métier, il devait être «sain, robuste», avoir douze ans accomplis et pas plus de dix-huit ans. La maison s'engageait à lui fournir le logement, la nourriture et l'instruction morale et religieuse jusqu'à la fin de son apprentissage dans l'un des métiers existant dans l'institut. S'il était destiné aux études, il devait avoir parcouru le cycle élémentaire, être sain, exempt de difformités physiques et présenter un certificat de bonne conduite morale. La maison lui assurerait le logement, la nourriture et un enseignement en série classique latine. Dans l'un et l'autre cas, le jeune devrait s'accommoder des menus, de la discipline, de l'instruction et des professions exercées, selon «le plan de règlement en usage dans la maison». Ce règlement accordait une place prééminente à l'instruction morale et religieuse. La notice nous signifie, s'il en est besoin, que l'oratoire de don Bosco au début des années '60 n'avait rien d'un centre de redressement pour jeunes délinquants ni d'un foyer pour handicapés physiques ou mentaux. La pédagogie morale y était appliquée à des enfants ordinaires de familles piémontaises du temps, qui étaient toutes de tradition chrétienne et même catholique.

Don Bosco frappait ces esprits par des récits oniriques, qui n'étaient pas toujours de véritables rêves, mais parfois et peut-être souvent des histoires ou, selon un mot qui lui était favori, des «paraboles» habillées en songes. Le «songe des quatorze tables», raconté les 5 et 6 août 1860, est un bon exemple de parabole onirique. Ses garçons, disait don Bosco le 5 août, étaient disposés le long d'une table qui, partant du pied d'une montagne, allait se perdre dans le ciel; ceux du bas absorbaient des mets peu ragoûtants, ceux du haut des mets délicieux. L'allégorie parlait d'elle-même. Le 6, à une question sur leurs rangs à table, don Bosco, qui ne se souvenait plus d'avoir parlé la veille d'une table unique, expliquait à ses auditeurs qu'ils étaient assis autour de quatorze tables de mieux en mieux garnies au fur et à mesure que la montagne s'élevait.[89] Les récits sur trois nuits consécutives de la fin de l'année 1860 furent présentés comme des songes par don Bosco.[90] Le chroniqueur Bonetti, reflet de l'opinion enthousiaste, les qualifia sereinement de «célestes visions.»[91] Dans son rêve, don Bosco s'était trouvé en la compagnie de don Cafasso – mort, comme nous savons,

six mois auparavant – à qui il avait demandé conseil pour l'étrenne spirituelle de ses enfants. Ses garçons devaient présenter des comptes en règle, lui avait fait comprendre Cafasso. Les possesseurs de comptes satisfaisants recevaient de bons gâteaux; aux mauvais comptes on ne donnait rien. D'ailleurs ces malheureux avaient, soit la langue pourrie, soit le cœur vide, soit les yeux bandés, soit la tête dans un nuage de fumée, soit le cœur plein de terre. «Que faire? demandait don Bosco à don Cafasso. – Tu le sais bien, répondait celui-ci. – Mais encore? – Eh bien, fais attention, fais attention.» Problème! Le *capo d'anno* se prêtait aux graves monitions. Au terme de 1861, don Bosco invita tout son monde (clercs et élèves) à passer chez lui pour recevoir une consigne personnelle de la Vierge Marie. Les exhortations, dont un bon nombre sont connues,[92] invitaient toutes de quelque manière à pratiquer une ou plusieurs vertus: chasteté, courage au travail, piété, charité, humilité... Quelques-unes, sur le ver qui ronge, le cœur plein de terre.., rappelaient le songe de la fin 1860.

Immanquablement, les lecteurs des consignes mariales, les auditeurs du songe des quatorze tables, des soirées Cafasso et des récits oniriques d'inspiration voisine étaient renvoyés à leur propre conscience. S'ils la jugeaient en paix, éventuellement à la suite d'une confession sérieuse, les discours de don Bosco les encourageaient à progresser sur le «chemin de la vertu». Don Bosco les rassurait: Dieu toujours présent à leurs côtés les protégeait et leur procurait sa grâce. L'Eglise entière, le peuple des «bons», bénéficiait, leur enseignait-on, des deux colonnes salvatrices de la Vierge et de l'hostie.[93] Ainsi pourvus et la conscience en ordre, les jeunes étaient heureux. Don Bosco le leur disait et ils l'éprouvaient eux-mêmes. Le pain doré et les vêtements resplendissants du haut bout de la table les enchantaient dans le songe des «quatorze tables». Les songes Cafasso leur donnaient la satisfaction de comptes en règle avec Dieu. Ils goûtaient déjà leur récompense, que de bons gâteaux symbolisaient. Comme Dominique Savio, qui s'en était trouvé littéralement «ravi», ils imaginaient avec bonheur les joies promises au terme de leur existence.[94] Les jeunes de cette sorte ne manquaient pas chez don Bosco. Lui-même disait son admiration devant la qualité d'âme de plusieurs de ses disciples, que le péché grave n'avait jamais abîmés.[95] A eux le bonheur de la confiance en soi, en Dieu et en sa grâce. La mort, terrible au pécheur, leur était douce et paisible. Selon les biographies exemplaires que don Bosco écrivait alors sur eux, Michele Magone et Francesco Besucco partaient dans l'éternité comme s'ils voulaient encore sourire.[96] Ces

âmes candides n'éprouvaient nulle frayeur du «jugement particulier». Anges et saints veillaient sur leurs derniers instants. En éducation, don Bosco usait constamment du levier réconfortant de la confiance.[97]

Mais il tenait aussi à un autre instrument, sur lequel le silence s'établirait un jour. Les songes de 1860 opposaient les bons et les autres, plus ou moins *tristi*, c'est-à-dire mauvais. Les étrennes spirituelles les bousculaient et les tourmentaient: «Tu penses beaucoup à ton corps, peu à ton âme; la mort approche, prépare-toi»; «Médite davantage sur l'éternité.»[98] Si, comme on les en pressait, ils examinaient leurs consciences, ils s'identifiaient, soit à tort (c'était le risque d'une méthode qui pouvait désespérer les scrupuleux), soit non sans raison, avec les langues pourries, les cœurs vides ou pleins de terre, les têtes dans les nuages, les yeux aveuglés des songes. Le dégoût d'eux-mêmes et, dans le contexte du lieu et du temps, la crainte du Dieu des derniers jours les décideraient peut-être à s'amender, à modifier leur conduite, en un mot à se convertir par une authentique confession.

Don Bosco exploitait la peur du diable, de la souffrance et de la mort. Un songe daté du 5 juin 1862 mettait en scène l'énorme cheval rouge de l'Apocalypse, qui semait l'épouvante sur le terrain de jeux de l'Oratoire et à la vue duquel la marquise de Barolo tombait évanouie.[99] Le 20 août 1862, le mal prenait la forme d'un gros serpent.[100]

Les chrétiens du temps de don Bosco entendaient sans cesse prêcher sur la destinée éternelle scellée par le dernier soupir. Nous savons que l'Oratoire pratiquait l'exercice mensuel de la bonne mort. Les méditations du début du *Giovane provveduto* touchaient pour moitié aux fins dernières. On ne concevait pas de retraites spirituelles sans de longues considérations sur la mort et l'éternité. Très naturellement, à l'Oratoire en 1865, le premier *fioretto* d'une neuvaine préparatoire à la fête patronale de S. François de Sales donnait le ton à la série par un rappel de la proximité de la mort.[101] Plus frappant à nos yeux, depuis 1858 cinq soirées consécutives du *Mois de mai* de don Bosco étaient consacrées aux fins dernières. Les jeunes assemblés pour célébrer le mois de Marie entendaient donc, le quinzième jour, des considérations sur «la mort»; le seizième, sur le «jugement particulier»; le dix-septième, sur «le jugement universel»; le dix-huitième, sur «les peines de l'enfer»; et, le dix-neuvième, sur «l'éternité des peines de l'enfer.»[102] Ces méditations volontairement effrayantes entretenaient dans les âmes la crainte de Dieu. La crainte y occupait alors assurément plus de place que la confiance en sa miséricorde et en sa

bonté. Les méditations répétées des fins dernières infusaient avec persévérance la peur du jugement divin à la suite des péchés commis.

Les deux discours du *Mois de mai* sur l'enfer ne pouvaient que faire peur. Leur signification peut paraître moindre que ceux sur la mort et le jugement particulier. Ils nous édifieront assez sur le climat de crainte entretenu par don Bosco dans son oratoire de Turin. La mort était le seul instant tout à fait décisif de l'existence; de là, son caractère «terrible». Bien entendu, dans le courant des jours, don Bosco s'efforçait d'apaiser l'épouvante des mourants, qu'il exhortait à se remettre entre les mains de Dieu.[103] Mais bien triste, expliquait-il, avait été la mort d'une prostituée au chevet de laquelle il fut un jour appelé.[104] «Terrible moment, s'exclamait-il dans le *Mois de mai*, dont dépend ton éternel salut ou ton éternelle damnation!» Il achevait sa méditation dans la stupeur:

«Comprends-tu, chrétien, ce que je te dis? Je veux dire que de ce moment dépend soit l'entrée pour toujours en Paradis ou pour toujours en enfer; ou toujours heureux ou toujours malheureux; ou toujours fils de Dieu ou toujours esclave du démon; ou toujours vivre dans la joie avec les anges et les saints dans le ciel ou gémir et toujours brûler avec les damnés en enfer. Oh! mon Dieu, dès maintenant je me convertis à vous; je vous aime, je veux vous aimer et vous servir jusqu'à la mort. Très sainte Vierge, ma bonne mère, aidez-moi en cet instant. Jésus, Marie, Joseph, que mon âme expire en paix avec vous!»[105]

A la suite, la scène du jugement particulier, dont le réalisme rappelle certaines sculptures des porches et des chapiteaux des sanctuaires du Moyen Age, était atroce. «Les plus grands saints ont tremblé à l'idée de comparaître devant Dieu pour être jugés», rappelait don Bosco, qui reprenait là une méditation du *Giovane provveduto*, intitulée elle aussi: *Il giudizio* (Le jugement). Il plantait le décor: un Dieu juge sévère et irrité, une âme épouvantée, un livre de comptes grand ouvert, des diables aux aguets au-dessus d'un enfer, dans lequel les damnés sont précipités à la seconde de la promulgation de la peine. Après la mort, le Dieu de miséricorde disparaissait derrière l'impitoyable Dieu de justice. Terreur partout![106] Pour l'âme, «se trouver seule devant Dieu qui est là pour la juger» suffit à la transir d'effroi. Le bien et le mal de sa vie sont étalés, le mal surtout.

«On ne peut trouver ni excuse, ni prétexte. S. Augustin dit que nous aurons au-dessus de nous un juge indigné, d'un côté les péchés qui nous accusent, de l'autre les démons prêts à exécuter la condamnation, au-dedans la conscience

qui nous agite et nous tourmente, au-dessous un enfer sur le point de nous engloutir. A cet instant, l'âme voudrait s'enfuir, mais la force puissante de Dieu la retient: *manifestari oportet.*»

«Bienheureux les chrétiens qui comparaîtront devant Dieu avec un bagage de bonnes œuvres!», s'exclamait don Bosco. Car chacun devra rendre un compte scrupuleux de tous ses manquements à la loi divine.

«Avant de proférer la sentence, le Sauveur soumettra à examen ce que nous avons fait pendant notre vie. Il ouvrira les livres de notre conscience.»

Notre prédicateur n'augurait pas grand bien de la conscience ordinaire des gens qui se disent chrétiens. Ecoutons-le parler comme tant d'orateurs de missions paroissiales:

«Dans ces livres, dans cette conscience, que ne verra-t-on pas! Aïe! Qui es-tu? Ce sera la première question: qui es-tu? — Un chrétien, répondras-tu. — Si tu es un chrétien, je vais voir si tu as observé ma loi. Et il commencera à te rappeler les promesses de ton saint baptême, par lesquelles tu as renoncé au démon, au monde, à la chair; il te rappellera les grâces accordées, les sacrements fréquentés, les sermons, les instructions, les réprimandes de tes parents; tu verras tout étalé devant toi. — Et toi, dira le juge, au mépris de tant de dons, de tant de grâces, comme tu as mal correspondu à ta profession de chrétien! Tu avais à peine commencé à me connaître que tu as commencé à m'offenser. Quand tu as grandi, tu t'es moqué plus encore de ma loi. Messes manquées, profanation des jours de fête, blasphèmes, confessions mal faites, communions sans fruit et parfois sacrilèges, voilà ce que tu as fait au lieu de me servir.»

A l'intention probable de ses jeunes, don Bosco insistait sur les conversations scandaleuses, qu'il redoutait particulièrement:

«Le divin juge se tournera ensuite rempli d'indignation vers le scandaleux et lui dira: — Tu vois cette âme qui marche sur la route du péché? C'est toi qui, par tes conversations, lui as appris le mal. Tu vois cette autre là-dessous en enfer? C'est toi qui, par tes perfides conseils, me l'as enlevée, qui l'as remise au démon et tu as été la cause de sa perdition.»

A cet endroit, don Bosco demandait formellement d'avoir peur: «Tremble, chrétien, devant cet examen et commence dès maintenant à calmer la colère du juge suprême par le regret immédiat de tes péchés.» Alors, il sera trop tard! En vain l'âme traquée cherchera des avocats, en vain elle implorera la pitié de son juge. Don Bosco était

formel: «Le temps de la miséricorde est clos avec la mort.» Les anges, les saints, la très sainte Vierge elle-même ne peuvent rien pour tempérer la rigueur de la décision sur un défunt. «Au nom de tous, [la Vierge] répondra: – Tu m'appelles maintenant à ton secours? Tu n'as pas voulu de moi pour mère durant ta vie, je ne veux plus de toi pour fils après ta mort. Je ne te connais plus.» La sentence approche:

«Le pécheur, qui ne trouve aucune issue, épouvanté par l'air menaçant de son juge et à la vue de l'enfer ouvert sous ses pieds, s'exclamera plein de terreur: – *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*. Il est horrible de tomber entre les mains d'un Dieu qui vous juge. Au même instant le Juge proférera la terrible sentence: – C'est ta bouche qui t'a jugé, serviteur infidèle. *Ex ore tuo te iudica, serve nequam*. Va-t-en loin de moi, mon Père céleste t'a maudit, et moi je te maudis, va au feu éternel. Ces mots proférés, l'âme est abandonnée aux mains des démons, qui l'entraîneront avec eux pour souffrir les tourments de l'enfer. Terrible et épouvantable sentence!»[107]

L'enfant qui lisait le *Giovane provveduto*, l'écolier et l'apprenti qui écoutaient les méditations du *Mois de mai* et les prédications analogues des exercices spirituels réfléchissaient et prenaient peur. Ils imaginaient le terrible tintement de l'heure du jugement, à quoi s'ajoutaient les sonneries effrayantes des trompettes angéliques, selon un cantique du temps qui fut introduit dans le *Giovane provveduto*.[108] Ces impressions de leur jeunesse les accompagneraient peut-être toute leur vie. En ces années soixante, la peur de la mort qui fige pour l'éternité le destin de l'âme après le dernier soupir et celle du juge divin qui la saisit alors sans pitié étaient essentielles à la pédagogie religieuse et morale de don Bosco. Il la provoquait sans relâche.[109] Il ne s'agissait nullement d'une tactique terrorisante, car ces peurs étaient aussi les siennes. Mais sa douceur «salésienne» et son indulgence légendaire envers la jeunesse ne l'empêchaient pas de lui tenir un langage d'apocalypse. Sa pédagogie religieuse était fille du Moyen Age et du temps de la Réforme aussi bien catholique que protestante.[110]

Le sens positif qu'il gardait de la nature humaine l'incitait à s'appuyer sur elle. Confiant en Dieu créateur et sauveur, il exploitait le ressort intérieur qui porte l'âme au bien. Mais, que cela nous surprenne ou non, pour redresser les comportements coupables, il recourait persévéramment aux images des «fins dernières» devenues traditionnelles dans la prédication chrétienne. Un puissant courant de pensée religieuse prédisposait ses auditeurs, quel que fût leur âge, à le croire. Dans ces cas, le Dieu des miséricordes disparaissait derrière

le Dieu des vengeances. La pédagogie de don Bosco appelait à la crainte autant et parfois plus qu'à la confiance.[111]

Les diableries de février-mars 1862

Lui-même craignait le diable, personnage qui faisait beaucoup parler de lui au début des années soixante. En septembre 1862, les *Letture cattoliche* publièrent un fascicule intitulé: «La puissance des ténèbres avec des observations dogmatiques et morales sur les esprits maléfiques et les maudisseurs humains, suivies de la relation d'une possession diabolique en 1858 à Val della Torre.»[112] Le curé d'Ars Jean-Marie-Baptiste Vianney, alors célèbre, qui venait de mourir en 1859, avait été l'objet d'une série de persécutions diaboliques soigneusement enregistrées par ses paroissiens, puis répétées par ses biographes. Le diable l'avait privé de sommeil; il entendait déchirer les rideaux de son lit, frapper contre les portes ou crier dans la cour de son presbytère; l'esprit culbutait ses chaises, secouait ses gros meubles, lui criait des insultes...[113] Don Bosco connut des tribulations analogues pendant les premiers mois de 1862, et Giovanni Bonetti recueillit ses explications.[114]

Les ennuis commencèrent au début de février par quatre ou cinq nuits d'insomnie. Des bruits inexplicables tracassaient don Bosco dans sa chambre. Le deuxième soir, il crut s'en libérer par la bénédiction de son lit. Erreur! le vacarme augmenta. Le 15 février, il apprit à ses clercs que, «l'autre soir», la veille probablement, il avait vu sa table de travail se mettre à danser et à marquer la mesure (*ballare e battere*): *tac, tac, tac, tac, tac*. L'idée lui était venue de demander à l'invisible ce qu'il voulait. On ne lui avait répondu que par de nouveaux: *tac, tac*. Il s'était cru, disait-il, en pleine histoire de sorcière contée dans son enfance par grand-mère Bosco. Couché, il avait vu au pied de son lit soit un ours, soit un tigre, soit un loup, soit un gros serpent. Il s'exclamait: *O bone Jesu*! tout disparaissait, mais pour reparaître bientôt. Le 17 février, il apprenait à ses clercs que sa table de travail s'était remise à danser et que l'abat-jour de sa lampe était tombé. Couché, une main mystérieuse lui avait promené une plume sur le front; quand il avait baissé son bonnet de nuit, elle lui avait chatouillé le nez, la bouche et les narines. Il s'était endormi pour se réveiller en sursaut avec l'impression d'une queue puante sous le nez. Ces épreuves l'épuisaient. Le 23 février, la nuit de don Bosco fut troublée par des coups de marteau sous son traversin. S'il s'asseyait, le bruit cessait; s'il

s'étendait, il reprenait. Le 26 février, à la suite d'un rapide voyage chez l'évêque Moreno d'Ivrea, il expliqua aux siens que, là-bas, son oreiller s'était mis à danser et qu'il avait vu au pied de son lit un monstre si horrible se précipitant sur lui qu'il s'était mis à hurler et que toute la maison, évêque compris, était accourue à son secours. Le 4 mars, il raconta que, durant la nuit précédente, le démon avait saisi son lit, l'avait soulevé puis laissé retomber avec une telle violence que son sang lui paraissait jaillir de sa tête. A l'aube, après une nuit de tourments par le secouement des portes et des fenêtres, le diable, racontait don Bosco, avait pris un carton *Ogni minuto di tempo è un tesoro* (Chaque minute est un trésor) et l'avait jeté sur le sol avec un bruit pareil à un coup de fusil.[115] A partir d'avril, la chronique de Bonetti ne parla plus de diable dans la chambre de don Bosco.

Ces diableries nous laissent évidemment perplexes. Hallucinations d'un esprit surmené? On a peine à le croire dans le cas de don Bosco, encore que son entourage l'ait trouvé exceptionnellement déprimé en ce mois de mars 1862. «Ces jours-ci, écrivait Bonetti, il parle souvent de la misère de cette vie et de la beauté du paradis; il dit qu'il veut y aller rapidement et se libérer du poids de lui-même et ne plus avoir de forces pour faire ce qu'il désire, etc.»[116]... Il paraît préférable de constater les similitudes entre ses tourments nocturnes et les bruits extraordinaires ou apparitions effrayantes que le *Grappin* avait précédemment infligés à un curé d'Ars pas plus perdu que lui dans ses imaginations. Don Bosco, qui était courageux, eut horriblement peur durant ces semaines de février et mars 1862. Il n'aurait pas même osé confier ses aventures à ses enfants, affirmait-il, de crainte de les effrayer trop.

Les premiers vœux de la Société de S. François de Sales

En décembre 1859, dix-sept membres du personnel de don Bosco avaient accepté de constituer avec lui une société religieuse. Puis, en juin 1860, vingt-six personnes avaient signé, à l'intention de l'archevêque Fransoni, une demande d'approbation d'un texte constitutionnel prévoyant des vœux de religion. L'archevêque n'avait émis que quelques réserves. Sa mort, le 26 mars 1862, suivie du choix de Giuseppe Zappata comme vicaire capitulaire, laissait présager des changements dans l'administration diocésaine. Il fallait provoquer de fermes engagements. Don Bosco prit peu après la décision de faire prononcer par ses fidèles les vœux envisagés.

Selon l'annaliste Bonetti, ils attendaient cet acte non sans impatience. Il fut fixé au 14 mai, au centre du mois de Marie, période traditionnellement fervente dans la maison. Don Bosco convoqua les volontaires «qui avaient terminé leur année de noviciat» (formule de Bonetti à lire avec réserves, puisque don Bosco ignorait cette institution), non pas dans l'église S. François de Sales; mais dans une *cameretta*, qui était probablement son antichambre.[117] Ils étaient vraisemblablement au nombre de vingt-deux.[118] Les seize dûment mentionnés sur le procès verbal étaient: Vittorio Alasonatti, Michele Rua, Angelo Savio, Giuseppe Rocchietti, Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia, Domenico Ruffino, Celestino Durando, Giovanni Battista Anfossi, Giovanni Boggero, Giovanni Bonetti, Carlo Ghivarello, Francesco Cerruti, Luigi Chiapale, Giuseppe Lazzero et Francesco Provera. Il faut y joindre six noms que le procès verbal a ignorés: Giuseppe Bongiovanni, Giovanni Garino, Luigi Jarach, Paolo Albera, Federico Oreglia et Giuseppe Gaja. Alasonatti, cinquante ans, continuait de surprendre dans ce groupe de jeunes. Si l'on excepte Giuseppe Gaja, plutôt en retrait, ils avaient au plus la trentaine (Oreglia). Six seulement étaient dans les ordres sacrés: Michele Rua, Giuseppe Rocchietti, Angelo Savio, Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia et Vittorio Alasonatti. (Cagliero et Francesia recevront l'ordination sacerdotale le 14 juin suivant.) Parmi les «oubliés» du procès verbal, les deux laïcs, c'est-à-dire les premiers coadjuteurs salésiens, méritent de retenir l'attention. Giuseppe Gaja (1824-1892), déjà d'un certain âge (38 ans!) n'était probablement pas une lumière intellectuelle. Don Bosco en fit un cuisinier. Il avait pour lui une affection «extraordinaire» (Barberis). Sa tête vacilla. Vers la fin mars 1876, il fallut le faire soigner et même l'enfermer au *manicomio*.[119] L'autre laïc, Federico Oreglia di San Stefano (1830-1912), ne lui ressemblait en rien. Une profonde différence d'éducation et d'appartenance sociale distinguait ces deux confrères laïcs, a remarqué Pietro Stella. «Le premier, originaire d'une famille paysanne de Montà d'Alba, était cuisinier au Valdocco. Le deuxième était pour tous le *cavaliere* (chevalier), fantasque, facétieux, parfois inquiet, jouant volontiers au ménestrel ou au *gianduia* et répondant du tac au tac aux saillies avec une bonne humeur spontanée. Il appartenait, comme le baron Bianco di Barbania, au petit patriciat de province, avec lequel don Bosco avait l'occasion de plaisanter...»[120]

La scène des premiers vœux se passa un mercredi soir, vers vingt-et-une heures et dans un espace étroit. Les participants étaient si serrés

qu'ils ne pouvaient s'asseoir.[121] Ils restaient donc debout autour de leur maître don Bosco. A proximité de celui-ci, sur une table un crucifix. La pieuse cérémonie commença directement par la profession, le discours de don Bosco ne viendrait qu'après. Don Bosco invita son monde à s'agenouiller, puis entonna le *Veni Creator*. Les strophes chantées de l'hymne au Saint Esprit défilèrent. Elles furent suivies des formules alors habituelles: le verset *Emitte Spiritum tuum et creabuntur* et l'oraison *Deus qui corda fidelium...* Après quoi les vœux furent prononcés, non par chaque personne isolément, mais par le groupe entier sous la conduite de Michele Rua. On prétextait du trop grand nombre. Rua débita donc, par propositions successives, la formule plus ou moins empruntée aux pères jésuites qui, en 1860, avait commencé de figurer dans les *Regole* de don Bosco. Et le groupe agenouillé les répéta. Voici ce texte:

«Dans la pleine connaissance de ma fragilité et de mon instabilité, mais désireux d'accomplir à l'avenir ce qui peut contribuer à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes, je me mets en votre présence, Dieu tout-puissant et éternel; et, bien qu'indigne de votre regard, confiant néanmoins en votre bonté et en votre infinie miséricorde, désireux seulement de vous aimer et de vous servir, en présence de la bienheureuse Vierge Marie, de saint François de Sale, et de tous les saints du paradis, je fais vœu de chasteté, pauvreté et obéissance à Dieu et à vous, mon supérieur... en vous priant humblement de bien vouloir m'ordonner, sans réserve de ma part, ce qui semblera convenir à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes. Et vous, Dieu de bonté, par votre clémence sans limite, par le sang de Jésus Christ, daignez accepter ce sacrifice en action de grâces pour les bienfaits reçus et en expiation de mes péchés. Vous qui m'avez inspiré de faire ce vœu, accordez-moi la grâce de l'accomplir. – Sainte Vierge Marie immaculée, saint François de Sales, saints et saintes de Dieu, intercédez pour moi, afin qu'aimant mon Dieu et ne servant que lui seul, je mérite de parvenir à la récompense éternelle. Amen.»[122]

Une question monte naturellement à l'esprit sur la nature de ces vœux, que les anciennes listes qualifièrent de «triennaux». Rien, dans les deux documents tout à fait contemporains, ne nous oblige à les restreindre à trois ans. L'intention des disciples de don Bosco était *alors* probablement plus simple: ils prononçaient un vœu (au singulier), auquel ils seraient tenus tant qu'ils demeureraient dans la société.[123] Au cours même de l'assemblée, don Bosco s'efforça de prévenir ou de calmer leurs appréhensions sur la portée de leur engagement.[124] Toutefois, un article des *Regole* (chap. *Accettazione*, art. 4) laissait entendre que les vœux étaient prononcés pour une durée de trois ans. De

fait, les 13 novembre et 6 décembre 1865, la plupart des participants à la réunion du 14 mai 1862 émettront des vœux perpétuels.[125]

Le vœu d'obéissance était présenté au supérieur, c'est-à-dire à don Bosco, que don Rua ne manqua pas de désigner par son nom. Quant à lui, pour l'observateur il méditait à genoux devant le crucifix. Et, assura-t-il bientôt, lui aussi prononçait son vœu à sa manière et dans le silence de son cœur. Il résolut en effet sur-le-champ le problème que ses disciples allaient souvent se poser: «Don Bosco a-t-il jamais prononcé des vœux, fut-il religieux au sens canonique du terme?» Selon Bonetti, il aurait observé pendant son allocution: «Mais quelqu'un me dira: – Don Bosco a-t-il aussi fait des voeux?» Il poursuivait: «Je les faisais à ce crucifix pour toute ma vie; je m'offrais en sacrifice au Seigneur, prêt à tout pour procurer sa plus grande gloire et le salut des âmes.»[126]

Don Bosco était certainement très satisfait. «Nous avons remarqué que, ce soir-là, don Bosco manifestait un contentement inexprimable, a écrit Bonetti dans sa chronique. Il ne parvenait pas à se détacher de nous; il nous assurait qu'il aurait passé toute la nuit en pieuses conversations. Il nous a encore raconté tant de belles choses, en particulier sur le début de l'Oratoire. Il nous a narré la fin tragique de gens qui voulaient l'empêcher de réunir les jeunes.»[127] Il parvenait en effet à structurer son groupe d'auxiliaires en le soudant par des vœux, sans pour autant lui imposer des traits monastiques qui l'eussent défiguré et désigné à l'attention de la police de l'Italie nouvelle. L'obéissance promise lui attachait de jeunes forces pleinement dévouées. La «pauvreté» de ses disciples ne les priverait pas de leurs «droits civils», garantis par la possibilité de posséder. La vie communautaire, les méthodes de formation, les titres des charges, tous les détails de sa société embryonnaire évitaient de donner prise à la qualification gênante de congrégation monacale. Pas de noviciat ascétique (le terme de noviciat était exclu du vocabulaire de don Bosco) ni de mention d'études cléricales dans le document constitutionnel. Don Bosco ignorait même tout contrôle hiérarchique. Il repassait en esprit les obstacles dressés sur sa route depuis près de vingt ans. Malgré des oppositions déterminées (qui avaient été châtiées), il avait finalement abouti. Son discours après les vœux célébra cet heureux résultat. Il en concluait que Dieu avait voulu la naissance de son œuvre et regardait l'avenir avec optimisme.[128] La fin des années '80 quand, de fait, il aurait achevé sa tâche terrestre, apparaissait à l'horizon de son esprit:

«D'ici vingt-cinq ou trente ans, si le Seigneur continue de nous aider comme il l'a fait jusqu'ici, notre société répandue de divers côtés pourra même arriver jusqu'à mille confrères. Il y en aura pour prêcher et instruire le petit peuple, d'autres pour l'éducation des enfants abandonnés, certains à faire classe, d'autres à écrire et à diffuser de bons livres, tous au bout du compte pour soutenir la dignité du pontife romain et des ministres de l'Eglise. Que de bien ne se fera-t-il pas!»[129]

Le problème du gymnase de l'Oratoire

«Instruire, faire classe...» Don Bosco s'efforçait de participer à l'élévation culturelle de la catégorie pauvre de son pays. Esprit réaliste, il n'oubliait jamais le lien entre l'emploi rémunérateur et la culture dispensée. L'instruction classique désintéressée était l'affaire des nantis. En 1856, il avait commencé de créer des cours secondaires dans sa *casa annessa* du Valdocco. Ce «petit séminaire» – au sens très large – préparait à la vie des enfants naturellement plus disposés aux tâches intellectuelles qu'aux tâches manuelles.

«Dans mon vif désir de promouvoir l'instruction secondaire dans la classe des jeunes pauvres ou moins aisés, écrivit-il en 1863 au ministre de l'Instruction Publique, j'ai commencé une espèce de petit séminaire ou de gymnase pour les jeunes recueillis dans la maison dite Oratoire de S. François de Sales. De cette manière, aux métiers mécaniques s'ajoutent les belles lettres, autre moyen devant permettre à ces jeunes de gagner leur pain.»[130]

Il croyait alors être déjà parvenu à ses fins. Car nombre de jeunes de son gymnase percevaient désormais «un honnête traitement, ou comme maîtres d'école ou comme typographes, d'autres gradés dans l'armée, d'autres dans la carrière ecclésiastique, d'autres enfin dans les bureaux de divers ministères du gouvernement.»[131]

Mais de nouveaux soucis l'attendaient sur cette voie. Créer des cours secondaires entraînait des servitudes dans l'Italie en voie de modernisation. Si la formation professionnelle demeurait libre, depuis le 1er janvier 1860 le système scolaire était régi par une loi dite Casati, promulguée le 13 novembre 1859, dont les applications ne pouvaient que préoccuper notre don Bosco.[132] Toute l'administration de l'instruction publique du royaume avait été réorganisée (titre I). Les divers degrés: supérieur (titre II), secondaire classique (titre III), technique (titre IV) et élémentaire (titre V) avaient été repensés et remodelés. Les législateurs, libéraux très modérés, avaient centralisé le système aux dépens des corps intermédiaires étroitement

contrôlés par le ministère. Le secondaire avait été l'objet de leurs attentions particulières. «Pour la loi Casati le vrai pilier de l'école italienne était l'instruction secondaire classique»[133]... Elle l'articulait en deux degrés: le gymnase de cinq ans et le lycée de trois ans (art. 189). Les gymnases étaient à la charge des communes (art. 196), les lycées à celle de l'Etat (art. 201). Moins moderne que don Bosco, pourrait-on penser, la loi ignorait, parmi les finalités de l'instruction secondaire, le rapport estimé aujourd'hui indispensable avec le monde économique. Tandis que, selon son créateur, le gymnase secondaire de don Bosco préparait sans complexe à diverses professions non manuelles, cette loi disait, comme au reste un peu toute la classe cultivée de l'époque: «L'instruction secondaire a pour fin de former les jeunes dans les études grâce auxquelles on acquiert une culture littéraire et philosophique qui donne accès aux études spéciales qui permettent d'obtenir les grades académiques dans les universités de l'Etat» (art, 188).

Un article de la loi Casati – qu'il convient de garder présent à l'esprit parce que don Bosco y fut sans cesse renvoyé – concernait les écoles secondaires privées:

«Tout citoyen, à condition d'avoir vingt-cinq ans accomplis et de posséder les garanties morales requises, peut ouvrir un établissement d'instruction secondaire, avec ou sans pensionnat, pourvu que les conditions suivantes soient assurées: 1° que les personnes chargées des divers enseignements aient respectivement les qualifications nécessaires, selon cette loi, pour enseigner dans une école secondaire publique, ou des titres équivalents; 2° que les enseignements soient donnés conformément au programme défini publiquement lors de l'ouverture de l'établissement; et aussi que chaque enseignant ne se voie confier pas plus de deux matières d'enseignement; les modifications qui pourraient être apportées au programme devant être annoncées avec une égale publicité; 3° que l'établissement soit toujours ouvert aux autorités chargées de l'inspection ordinaire des écoles secondaires, ainsi qu'aux personnes déléguées à cette fin par le ministère» (art. 246).

En résumé, les professeurs de l'enseignement secondaire privé devraient être reconnus idoines, les programmes d'enseignement conformes à l'annonce publique d'ouverture et les locaux ouverts aux inspections des agents gouvernementaux.

La question scolaire ne prit un tour aigu à l'Oratoire que pendant l'année 1862-1863.[134] Quoi qu'en ait dit l'histoire officielle salésienne, les ministères et les fonctionnaires de l'Instruction Publique de cette époque, gens relevant de la *Destra storica* libérale et modérée,

n'étaient pas systématiquement hostiles à don Bosco, dont ils reconnaissaient à l'occasion les mérites. Mais les anticléricaux veillaient et réclamaient l'application stricte des lois à leurs ennemis naturels, «jésuites» et simili. Furent directement intéressés, dans le ministère Rattazzi (31 mars-8 décembre 1862) le ministre de l'Instruction Publique Carlo Matteucci avec son secrétaire de cabinet Francesco Selmi; dans les ministères Farini (8 décembre 1862-24 mars 1863) et Minghetti (24 mars 1863-28 septembre 1864) le ministre de l'Instruction Publique Michele Amari et le ministre de l'Intérieur Ubaldino Peruzzi, celui-ci avec son secrétaire général Silvio Spaventa.[135]

Don Bosco fut alerté en mars 1862 par une demande d'états statistiques sur son gymnase.[136] Tous ses enseignants, devait-il reconnaître, n'avaient pas les diplômes requis par la loi.[137] Le contentieux fut formellement ouvert le 11 novembre 1862 par une lettre de don Bosco lui-même, où il demandait que les enseignants du Valdocco puissent être admis à Turin aux examens universitaires qui leur permettraient d'obtenir leurs patentes de professeurs.[138] La réponse, datée du 2 mars 1863 (donc sous le ministère suivant), dûment motivée et extrêmement courtoise, fut négative. Pour être admis aux examens universitaires, il fallait s'être fait inscrire et avoir fréquenté les cours de la faculté concernée. Or les candidats de don Bosco n'avaient été qu'auditeurs de ces cours; et, si des facilités étaient accordées, l'idonéité des enseignants, élément indispensable à l'ouverture légale du gymnase, ne serait pas garantie.[139] Nulle passion dans ce document, qui s'achevait par un éloge de l'œuvre philanthropique de don Bosco:

«... Le soussigné [Rezasco, qui écrivait au nom du ministre], pour les motifs susmentionnés, n'a pu agréer la demande de Votre Seigneurie. Il a cependant voulu les exposer minutieusement pour mieux persuader Votre Seigneurie que la seule impossibilité où il se trouve de satisfaire à la demande explique un refus rendu particulièrement fâcheux au ministère par le mérite dont Votre Seigneurie se rend digne par la remarquable direction de son institut philanthropique.»[140]

Entre temps, le 4 décembre 1862, par lettre au proviseur des études, don Bosco, probablement convaincu que sa requête sur les enseignants serait accueillie favorablement, avait demandé la reconnaissance des classes secondaires du Valdocco «en tant qu'institut privé selon l'article 246 de la loi sur l'instruction publique.»[141] Comme ladite loi l'y obligeait, le fonctionnaire fit procéder à l'inspection des locaux.[142] Il paraît – c'est très improbable –, qu'à la suite d'un rap-

port positive de Giuseppe Camillo Vigna, inspecteur désigné et secrétaire du provisorat, un décret du proviseur daté du 21 décembre 1862 reconnut le gymnase de l'Oratoire pour l'année en cours.[143] Pieuse inférence que nulle pièce ne confirme! Toujours est-il qu'un mois après ce décret supposé, comme l'année précédente le proviseur des études réclama à don Bosco les états nécessaires sur ses enseignants, ses élèves et ses programmes d'enseignement.[144] Le rapport, fourni aussitôt nous dit-on,[145] alignait d'abord les noms des professeurs. Mais il en résultait que seuls don Matteo Picco, professeur de lettres et directeur proposé du gymnase; don Vittorio Alasonatti, grâce à d'anciens titres qui l'habilitaient à l'enseignement de la grammaire latine; et enfin don Angelo Savio, possédaient les titres légaux d'enseignement. Les autres enseignants: Francesco Cerruti, Giovanni Battista Francesia, Celestino Durando et Giovanni Battista Anfossi, clercs de 22 à 25 ans, n'étaient pas tous inscrits à la faculté de philosophie et lettres de l'université. Le rapport disait aussi que les pensionnaires, au nombre de 318, étaient uniformément dispensés de frais de scolarité. «Niente di minervale» (pas de minerval), avait écrit don Bosco. Et aussi que les «textes» en usage dans l'école étaient ceux prévus par les programmes gouvernementaux. Ces informations pouvaient ne rassurer que médiocrement le ministère.

L'inspection scolaire de mai 1863

Dès qu'il reçut la note sur la non-admission de ses enseignants aux examens universitaires, don Bosco tenta une nouvelle démarche près du ministre Amari.[146] Peine perdue, comme l'en avertit aussitôt une réponse Spaventa.[147] Une requête pour leur admission à l'université sans *licenza liceale*, adressée au recteur Ercole Ricotti le 28 mars,[148] eut plus de succès.[149] Satisfaction complémentaire, l'examen d'entrée, qui leur donnerait l'équivalence, fut réussi le 7 juillet suivant.

En mai, la situation avait été moins agréable. Don Bosco devait s'attendre à une inspection dangereuse pour son établissement, d'autant plus prévisible qu'en cette année 1862-1863, par décision ministérielle, toutes les écoles secondaires du royaume étaient systématiquement inspectées.[150] Vers la fin mai 1863, les classes de l'Oratoire subirent une inspection attentive sous la direction du professeur Luigi Ferri.[151] Nous ignorons les conclusions exactes des inspecteurs. Mais trois lettres consécutives, au moins préparées et très probablement expédiées par don Bosco, l'une au ministre de l'Intérieur

Peruzzi, une deuxième au ministre de l'Instruction Publique Amari et une troisième au proviseur des études Selmi, nous informent sur le sens général de leurs remarques, au moins telles que don Bosco les avait perçues. [152] Ils avaient certainement mis en cause l'instruction civique des élèves et le loyalisme de l'institut envers le nouvel Etat italien. Dans ses lettres, don Bosco défendit la qualité de l'esprit de son école, la conformité de ses programmes avec les programmes gouvernementaux, la parfaite «orthodoxie politique» de sa *Storia d'Italia*, qui était le texte scolaire le plus contesté par les fonctionnaires du régime, enfin le loyalisme de l'Oratoire envers Victor-Emmanuel et les autorités constituées. La lettre au ministre de l'Intérieur posait l'objection: «Mais il n'y a pas le portrait du Roi» (dans votre maison)! Il répondait:

«Je pourrais dire qu'il n'y a pas non plus celui du pape et de l'évêque, je pourrais aussi dire qu'aucune loi n'y oblige ou ne le conseille. Mais je puis dire autre chose. Je dis que ce deuxième racontar est totalement dénué de fondement. Il y a un portrait du Roi dans plusieurs salles; dans chacune des trois pièces de bureau, un tableau représente notre Souverain en effigie. Ce portrait se trouve dans les milliers de jeunes qui, sortis de cette maison, servent honorablement leur patrie dans les rangs de l'armée; il se trouve dans le cœur des jeunes de cette maison qui, matin et soir, prient ensemble pour leur Souverain et pour ceux qui veillent avec lui au bien de l'Etat.»

Toutes ses répliques n'étaient pas également convaincantes. A l'observation selon laquelle «l'instruction des clercs serait hostile (*avversa*) au gouvernement», il rétorquait: «Elle ne l'est pas, parce que le seul enseignement reçu ici par eux porte sur la littérature grecque et latine. Pour ce qui regarde la philosophie, l'hébreu, la Bible, la théologie, ils vont régulièrement au séminaire.» L'instruction, surtout en internat, ne suivrait-elle pas mille canaux, que lui-même connaissait mieux que personne? N'avait-il jamais soit célébré soit déploré la puissance suggestive et donc éducatrice des auteurs classiques?

Son profil bas sur les *Letture cattoliche* était préférable:

«On ne peut les dire antipatriotiques, car il n'y est jamais question de politique. S'il s'y rencontre des phrases qui paraissent inexactes à certains, il faut le pardonner à un pauvre historien qui fait ce qu'il peut pour dire la vérité et qui souvent ne peut contenter son lecteur, soit parce que l'objet n'est pas de son goût, soit parce qu'il le tire de sources insuffisamment purifiées.»

Et il se défendait honorablement quand il rappelait aux gouvernants son œuvre de bienfaisance sociale: «Pour ce qui est des classes,

mandait-il au proviseur des études, si on me laisse continuer jusqu'à ce que les maîtres régents actuels aient terminé leurs examens, ce sera pour le bien des pauvres jeunes. Sinon, je dois chercher des diplômés et, en conséquence, refuser un nombre déterminé de pauvres jeunes. Mais je compte beaucoup sur la persistance de vos faveurs. Au reste dites-vous que nous sommes l'un et l'autre des personnes publiques, vous par autorité, moi par charité. Vous n'avez nul besoin de moi, j'en ai beaucoup de vous. Mais nous pouvons tous les deux mériter la bénédiction de Dieu et la gratitude des hommes par le bien que nous faisons en retirant de la rue de pauvres enfants.»[153]

Au vrai, don Bosco n'était pas du tout rassuré au milieu de l'année 1863. Il craignait sérieusement pour l'avenir de son gymnase.[154] Mais l'horizon s'éclaircit. Les jeunes professeurs de l'Oratoire Cerruti, Durando et Francesia furent inscrits à l'université pour 1863-1864;[155] le proviseur des études prit acte de leurs inscriptions et, le 2 novembre 1863, approuva le personnel enseignant de l'école de don Bosco, au moins pour la durée de l'année scolaire qui s'ouvrait.[156] Après quoi, pendant une quinzaine d'années, même quand des diplômes ne garantiraient pas les qualifications de tous ses enseignants, don Bosco sera laissé en paix. Il est vrai que les écoles publiques du temps n'étaient pas toujours mieux loties que la sienne.

En ces premières années de l'Italie nouvelle, alors que tout se compliquait pour les gens d'Eglise autour de lui, don Bosco émerveillait les siens par son activité d'éducateur, de bâtisseur et d'éditeur et par une persévérance que les démarches difficiles ne rebutaient jamais. Ils en cherchaient les secrets. En février 1864, Ruffino relèvera à la suite de ses confidences deux de ses principes: 1) «Tout faire comme si l'on n'avait rien d'autre à faire»; 2) Ne jamais renoncer à une œuvre reconnue bonne et nécessaire, quelles que soient les difficultés rencontrées. «S'il s'agit d'aller chez un grand personnage, j'y vais; mais auparavant, avant de me présenter, je dis un Ave Maria, puis advienne que pourra. J'apporte tout ce que j'ai en moi, le reste, je l'abandonne au Seigneur.»[157] Dans sa maturité, le prêtre Bosco gardait l'opiniâtreté ancestrale du paysan du Montferrat dans la conquête de sa propriété. Il la transfigurait par une sainte confiance en Dieu et en Marie.

Notes

1. Sur l'extension de la propriété de don Bosco, F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, Turin, 1935, p. 133-155, avec les planches hors-texte n° 5: l'oratoire après l'acquisition de la propriété Filippi en 1860, et n° 6: l'oratoire de 1861 à 1867.

2. D'après MB VI, 584/19.

3. Les informations de cet alinéa proviennent de F. Giraudi, *op. cit.*, p. 133.

4. Fac-similé du plan de projet d'«union de deux maisons propriétés du prêtre D. Giovanni Bosco, annexes de l'oratoire S. François de Sales au Valdocco, 10 avril 1861», signé par G. Bosco et l'ingénieur G.B. Ferrante, dans *Torino e Don Bosco*, dir. G. Bracco, 1989, III, pièces II-III.

5. Un «ministre» de la reine d'Angleterre en visite dans la maison fut surpris par le calme qui régnait dans cette grande pièce, nous apprend une note du Traité sur le système préventif (*Regolamento per le case*, Turin, 1877, p. 8-9). Il y faut la religion, observa don Bosco. Il faut choisir: ou la religion ou le bâton.

6. G. Bosco au gouverneur de la province de Turin, 26 octobre 1861; *Epistolario* I, p. 214.

7. Lettre Viviani à G. Bosco au nom du gouverneur, Turin, 29 octobre 1861; voir MB VII, 57.

8. G. Bosco au préfet de Turin, minute s. l., s. d., *Epistolario* I, p. 215-216. Le titre de «gouverneur» avait été remplacé par celui de «préfet».

9. Décret du préfet enregistré à Turin le 31 décembre 1861; éd. MB VII, 59.

10. Notice biographique dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 246, n. 36.

11. Circulaire de G. Bosco, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1862, 1 feuillet; reproduction en MB VII, 62-63.

12. Observation de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 107.

13. Les précisions chiffrées de cet alinéa d'après F. Giraudi, *op. cit.*, p. 170 et 176.

14. Don Bosco avançait le chiffre de 570 pour 1862. Après avoir étudié les registres nominatifs, Pietro Stella a écrit prudemment: «Si può dire pertanto con certezza che fino al 1856 i giovani accettati ciascun anno non superarono il centinaio; non superarono i duecento fino al 1859; oscillarono tra i 257 (1864) e i 412 (1867) nel periodo 1860-1869» (*Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 178.)

15. Sur l'affaire de Giaveno, un excellent paragraphe de P. Stella: «Il piccolo seminario di Giaveno (1860-1862)», dans *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 127-130. Il sera largement utilisé ici.

16. En ACS 022 (1). Il s'agit du *Regolamento* copié par Michele Rua.

17. Texte italien dans P. Stella, *op. cit.*, p. 125, n. 1.

18. D'après MB VI, 731/11-20.

19. Le premier groupe, que Francesco Vaschetti dirigeait, était de 22 garçons, d'après MB VI, 731/23-25. Le principal informateur de don Lemoyne sur Giaveno semble avoir été ce Francesco Vaschetti (1840-1916), qui mourra prêtre diocésain.

20. D'après MB VI, 731/29 à 732/2.

21. G. Bosco à Al. Vogliotti, Turin, 3 septembre 1861; *Epistolario* I, p. 208-209.

22. L. Fransoni à G. Bosco, Lyon, 23 octobre 1861; éd. MB VI, 1042-1043.

23. «... Quant à la Société de S. François de Sales, on m'a dit qu'ayant fait l'objet de remarques parfois importantes, comme, par exemple, *de qui dépend cette Société*, ses Règles vous avaient été remises pour être ajustées et complétées...»

24. *D'après* une reconstitution de don Lemoyne d'origine encore imprécise en MB VII, 138-140.

25. Précisions en MB VII, 157/4-9.

26. G. Bosco, Circulaire, Turin, 1860; *Epistolario* I, p. 186-187. A dater probablement du mois de juillet, la première échéance étant en effet fixée pour les «prochains mois» d'août et de septembre.

27. Sur cette loterie une documentation importante en ACS 112, fonds *Lotterie*. L'imprimé le plus intéressant est ici celui intitulé: *Elenco degli oggetti graziosamente donati a benefizio degli Oratorii di S. Francesco di Sales in Valdocco, di S. Luigi a Porta Nuova e dell'Angelo Custode in Vanchiglia* (Turin, tip. Speirani e figli, 1862, 104 p.), brochure qui réunit quatre pièces, dont la dernière seule répond au titre général: 1) *Invito ad una lotteria d'oggetti in Torino a favore degli oratorii di S. Francesco di Sales in Valdocco, di S. Luigi a P.ta Nuova e dell'Angelo Custode in Vanchiglia* (p. 1-4), 2) *Piano di Regolamento per la lotteria* (p. 5-6), 3) les listes successives de *Membri della commissione*, de *Promotori* et de *Promotrici* de la loterie (p. 7-26), 4) enfin *Elenco degli oggetti*, etc. (p. 27-104). Il est plus que probable que les trois premières pièces furent d'abord imprimées séparément. On trouve en MB VII, 96-100 l'invitation, le plan de règlement et la liste des membres du comité organisateur. Les OE XIV, 195-222 n'ont reproduit que les vingt-six premières pages du fascicule. — Brève étude sur cette loterie dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 102-104.

28. G. Bosco au préfet de Turin, Turin, 14 mars 1862; *Epistolario* I, p. 220.

29. *Elenco degli oggetti...*, p. 1-4.

30. La liste des membres du comité d'organisation comptait, outre les quatre personnages cités: le théologien Pietro Baricco, assesseur municipal; le banquier Marco Gonella, l'employé Cesare Chiala, les négociants Giuseppe Migliassi et Giuseppe Montù, le marquis Domenico Fassati, le marquis Lodovico Scarampi di Pruney, le comte Carlo Cays, le comte Biandrate di San Giorgio, le comte Francesco Costa della Torre, le marquis Evasio Ferrari di Castelnuovo Scrivia, le chevalier Lorenzo Galleani d'Agliano, le comte Alessandro Provana di Collegno, le comte Aymar Seyssel d'Aix, le comte Alberto Solaro della Margherita et le comte Giuseppe Villa di Monpascale (d'après l'*Elenco degli oggetti...*, p. 7).

31. Décret préfectoral, Turin, 2 juillet 1862; éd. MB VII, 204, note.

32. Précisions en MB VII, 208-210.

33. G. Bosco au chevalier Campora, Turin, 21 août 1862; *Epistolario* I, p. 234.

34. C. Nigra à G. Bosco, Turin, 15 octobre 1862; éd. MB VII, 215-216.

35. D'après l'article «Pio IX e la lotteria di D. Bosco», *Armonia*, 24 juin 1862.

36. G. Bosco à U. Rattazzi, Turin, 2 octobre 1862; *Epistolario* I, p. 239-240. Projet sans suite!

37. Sur Cavour et la Question romaine, textes des discours dans G. D'Amelio, *Stato e Chiesa...*, Giuffré, 1961, p. 222-252; récit dans R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, p. 827-941. Histoire des premières années de la Question romaine: Renato Mori, *La Questione romana, 1861-1865*, Florence, Felice Le Monnier, 1963.

38. Les discours des 25 et 27 mars 1861 dans G. D'Amelio, *op. cit.*, p. 237-252.

39. Voir G. D'Amelio, *op. cit.*, p. 238-239.

40. D'une édition à l'autre de la *Storia d'Italia*, ce chapitre, qui avait déjà pris cette forme dans l'édition de 1855, n'a pas varié au cours des années '60 malgré les aléas des Etats pontificaux, comme on peut le vérifier sur la cinquième édition (1866), p. 176-180.

41. Voir D'Amelio, *op. cit.*, p. 239-240.

42. Voir, par exemple, la lettre de Bettino Ricasoli à Pie IX, 10 septembre 1861; dans G. D'Amelio, *op. cit.*, p. 266-270.

43. Voir G. D'Amelio, *op. cit.*, p. 246-247.

44. Au moment de parler du plus connu de ces contestataires, je relève un article de Teresio Tara, «Pietro Mongini (1806-1886). Il prete novarese che avversò il potere

temporale», *Bollettino storico per la provincia di Novara*, 80, 1989, p. 281-326, sur un prêtre libéral qui fut excommunié en 1863 à la suite d'une polémique avec les jésuites sur le problème du pouvoir temporel du pape et la légitimité de l'usage des armes pour le défendre.

45. Sur Carlo Passaglia (1812-1887): Agostino Giovagnoli, «La crisi spirituale del Padre Passaglia», *Rivista di storia e letteratura religiosa*, 14, 1978, p. 173-209; Id., «Passaglia», dans le *Dizionario storico del movimento cattolico in Italia*, II, 1982; p. 462-465 (bibliographie); Gius. Rambaldi, «I due tempi della riconciliazione con la Chiesa di Carlo Passaglia. Con documenti inediti», *Archivum Historicum Societatis Jesu* 55, 1986, p. 87-128.

46. La popularité de Carlo Passaglia baissa bientôt. Etre catholique contre le pape était une gageure, à laquelle il ne résista pas au temps du Syllabus. Le silence se fit autour de lui. Il mourut à Turin en 1887 après s'être rétracté entre les mains du cardinal Alimonda.

47. Voir MB VII, 221/4.

48. G. Bonetti, *Annali* II, p. 77-79. Les *Memorie biografiche* ne semblent pas avoir répété clairement ces propos de don Bosco sur Passaglia.

49. En particulier, le 9 juin, allocution *Maxima quidem* prononcée par Pie IX devant 323 évêques, les Italiens ayant ordre de ne pas se rendre à la manifestation. Voir ce texte dans *Acta et Decreta. Collectio lacensis*, t. VI, col. 879-883.

50. «Vous avez certainement fait un grand sacrifice, monsieur l'abbé, en n'allant pas à Rome...» (Comtesse de Camburzano à G. Bosco, Nice, 4 juin 1862; MB VII, 180/7-8).

51. Garibaldi débarqua à Palerme le 29 juin 1862 et prétendit renouveler au détriment du pape son exploit de 1860. Mais, le détroit traversé, il se heurta aux troupes de Victor-Emmanuel, qui lui firent mettre bas les armes à Aspromonte, le 29 août 1862.

52. G. Bonetti, *Annali* III, p. 20.

53. G. Bonetti, *Annali* III, p. 20-24. Ce récit a été repris et glosé sans prévenir par don Lemoyne en MB VII, 220/26 à 222/24.

54. G. Bonetti, *Annali* II, p. 79.

55. Sur la valeur historique des *Vite* de papes de la période 1859-1865, consulter la *Nota preliminare* d'Alberto Caviglia au volume correspondant des *Opere e scritti* (t. II, deuxième partie, Turin, SEI, 1932, p. VII-X). Cet auteur, pourtant systématiquement bienveillant à don Bosco, se garde de défendre ses petits livres.

56. *I figli virtuosi.*

57. *Il tesoro nascosto, ovvero pregi ed eccellenza della S. Messa.*

58. *La vita del S. Martire Tascio Cecilio Cipriano Vescovo di Cartagine.*

59. *Esempi edificanti proposti alla gioventù.*

60. *La Chiesa.* — Il s'agit de l'opuscule *L'Eglise*, que l'on trouve dans les *Œuvres de Mgr de Ségur*, première série, t. II, Paris, Tolra et Haton, 1867, p. 1-32, avec la présentation: «Près de cent mille exemplaires de cet opuscule ont été répandus en France en un an; il a été composé en 1861, à l'occasion des bruits de schisme qui grondaient sourdement pendant que le Souverain-Pontife et l'épiscopat tout entier s'élevaient avec énergie contre les événements révolutionnaires d'Italie.»

61. *Vittoria ed Eugenia, ovvero la cortesia e la carità.*

62. *Astinenza dal lavoro nei giorni festivi.*

63. *Una famiglia di martiri, ossia Vita dei santi Martiri Mario, Marta, Audiface ed Abaco e loro martirio, con appendice sul santuario ad essi dedicato presso Caselette.*

64. *Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele allievo dell'Oratorio di S. Francesco di Sales.*

65. *Il pontificato di S. Dionigi con appendice sopra S. Gregorio Taumaturgo.*

66. *Il Paradiso in terra nel celibato cristiano.* — Sur Giuseppe Frassinetti (1804-1868), fondateur des Fils de Marie Immaculée, voir l'article de Latino Muzzi dans le *Dictionnaire de Spiritualité*, t. V, 1964, col. 1138-1141.

67. *Notizie intorno alla beata Panasia pastorella Valsesiana.* Livret déjà mentionné *ci-dessus* (chap. XIV, n. 80) à propos de Silvio Pellico.

68. *Divozione delle sette domeniche consacrate ad onorare i dolori e le allegrezze di S. Giuseppe.*

69. Il s'agit du père mariste Jean-Marie-Joseph Huguet (1812-1884), un phénomène — plutôt triste — de la littérature pieuse du dix-neuvième siècle. Brève notice sur lui de Gaston Lessard dans le *Dictionnaire de spiritualité*, t. VII, 1969, col. 940. Les *Letture* traduisaient du français: *Dévotion des sept dimanches consacrés à honorer les douleurs et les allégresses de saint Joseph*, par le R.P. Huguet, Lyon, Périsse frères, 1858, 72 p.

70. *La giovane Siberiana ossia l'amore filiale.* Xavier de Maistre (1763-1852), frère de Joseph de Maistre, avait publié des récits charmants, entre autres le célèbre *Voyage autour de ma chambre* (1794), utilisé *ci-dessus* (chap. IV, n. 11), *Le lépreux de la cité d'Aoste* (1811) et *La jeune Sibérienne* (1815), celui qu'ont traduit les *Letture cattoliche*.

71. *Gli orfani ebrei.*

72. *L'Orfano di Fenelon, ossia gli effetti di una educazione cristiana.*

73. G. Bosco à F. Valinotti, Turin, 10 mai 1862; *Epistolario* I, p. 225.

74. La lettre d'Angelo Pinoli semble n'avoir été ni conservée ni recopiée et déposée aux archives salésiennes. Seule la réaction de don Bosco nous instruit sur son contenu. Ajoutons que le biographe de Mgr Moreno (L. Bettazzi, *Obbediente in Ivrea. Monsignor Luigi Moreno vescovo dal 1838 al 1878*, Turin, SEI, 1989, p. 182-187) a raconté l'épisode à partir des seules *Memorie biografiche*.

75. Lettre citée, n. 73; *Epistolario* I, p. 224-225.

76. Voir *ci-dessous*, chap. XIX.

77. D'après le texte initial du cahier D. Ruffino, *Cronache* 1861, 1862, 1863, 1864, p. 1-2. Ce cahier fut, à l'origine, celui des comptes rendus de la «commission des sources». La réunion initiale peut être datée de la deuxième quinzaine de mars 1861.

78. D. Ruffino, *cahier cité*, n. 77, p. 1; texte reproduit en MB VI, 862/1-13.

79. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 34. Il est avéré que don Bosco avait raconté une histoire de jeune ressuscité au seizième siècle par saint Philippe Néri, et qu'il refusait d'être confondu avec le prêtre-confesseur thaumaturge de cette scène. Voir, *ci-dessus*, chap. VII, n. 70.

80. G. Bonetti, cahier *Mirabile conversione di un ateo* (initium de la première page), reproduit en FdB 925 E9 et sv.

81. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 34.

82. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 8. Le propos de don Bosco, non pas les observations de Ruffino, en MB VI, 553/17-18.

83. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 26.

84. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 26-27. Pour narrer cette guérison, les MB VI, 780-783 ont utilisé une relation détaillée de Federico Oreglia.

85. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 32.

86. *Ibidem.*

87. G. Bosco à ses *figliuoli* de l'Oratoire, S. Ignazio sopra Lanzo, 21 juillet 1862;

Epistolario I, p. 228-231. Il ne paraît pas indispensable d'amorcer ici une vérification de ces prédictions et de ces vues à distance. Il s'agit seulement d'illustrer la physionomie charismatique de don Bosco parmi les siens. Disons toutefois que Bonetti (*Annali* III, p. 37-42) a raconté en détail l'épisode de juillet 1862.

88. Circulaire mentionnée *ci-dessus*, n. 26; *Epistolario* I, p. 186-187.

89. D. Ruffino, *Cronache* I, 1860, p. 22-23. En MB VI, 708/18 à 710/1, don Lemoyne a voulu donner de la cohérence à ce récit de songe, l'a amplifié et explicité. Voir RSS X, 1991, p. 54-56.

90. Le récit de «la dernière soirée de 1860», qui apparaît dans G. Bonetti, *Annali* I, p. 1-6, a été adapté et amplifié en MB VI, 817-822, probablement à l'aide de sources parallèles.

91. G. Bonetti, *loc. cit.*, p. 1.

92. Ruffino fit immédiatement son enquête, don Lemoyne en recopia les résultats (quitte à les gloser dans certains cas) et plusieurs «étrennes» non retirées par les intéressés continuent de figurer dans le cahier de don Bosco. Voir MB VII, 6-9.

93. D'après le songe dit des «deux colonnes» daté du 30 mai 1862, dont l'histoire est au reste passablement compliquée. A l'origine, ce fut principalement une note attribuée à Chiala (FdB 929, C10-12), recopiée par D. Ruffino, *Cronache* 1861, 1862, 1863, 1864, p. 16-18. Texte reconstitué en MB VII, 169-171. Sur ce «songe», qui était certainement une parabole, voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 547; et Id., *Piccola guida critica alle Memorie biografiche di don Bosco*, Rome, 1990, p. 51.

94. Sur le paradis, voir *Il mese di maggio*, 28ème jour: *Il Paradiso*; et la brève étude de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 182-184.

95. Confidence caractéristique de don Bosco le 9 avril 1863, selon G. Bonetti, *Annali* III, p. 70-71, passée en MB VII, 413/30 à 414/8.

96. *Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele...*, 1861, p. 83; *Il pastorello delle Alpi ovvero vita del giovane Besucco Francesco d'Argentera*, Turin, tip. dell'oratorio di S. Francesco di Sales, 1864, p. 171-172.

97. Voir aussi, sur ce point, les adieux de Dominique Savio à don Bosco et à ses camarades huit jours avant sa mort; et la dernière prière que lui attribue don Bosco: «Arrivé aux paroles (de l'exercice de la bonne mort): "Quand enfin mon âme paraîtra devant vous et verra pour la première fois l'immortelle splendeur de Votre Majesté, ne la rejetez pas loin de votre présence, mais daignez m'accueillir dans l'étreinte amoureuse de votre miséricorde afin que je chante éternellement vos louanges", "oui, poursuivit-il, c'est bien cela que je désire. Ah! mon cher papa, chanter éternellement les louanges du Seigneur!"» (*Vita del giovanetto Savio Domenico...*, 1859, chap. XXI, XXII, XXIV).

98. Deux des *Ricordi* de Marie non retirés du cahier de don Bosco. Avec les noms des garçons concernés en *Documenti* VIII, 9; sans les noms en MB VII, 9/24-26.

99. D. Ruffino, *Cronache*, 1861, 1862, 1863, 1864, p. 23-24; G. Bonetti, *Annali* III, p. 31-34; *Documenti* VIII, 64-65; MB VII, 217/17 à 218/44.

100. Récit d'origine non repérée en *Documenti* VIII, 78-79; MB VII, 238/8 à 239/16.

101. «Tâchez de vaincre d'illusion ordinaire des enfants de votre âge et de penser: *que vous avez encore beaucoup de temps devant vous.* Voilà qui est trop incertain, mes chers fils, alors qu'il est certain et assuré que vous devez mourir, et que, si vous mourez mal, vous êtes perdus pour toujours. Ayez donc soin, par-dessus tout, de vous préparer à la mort en vous maintenant dans la grâce de Dieu.» (Voir MB VII, 292-293).

102. G. Bosco, *Il mese di maggio...*, Turin, 1858, p. 90-118.

103. Voir une conversation autour de don Bosco le 16 mars 1862 en G. Bonetti, *Annali* II, p. 52-53, reportée en MB VII, 122/13-28.

104. Histoire d'origine imprécise racontée, paraît-il, à la fin de juillet 1862, qui apparaît pour nous en *Documenti* VIII, 111 et qui a été transcrite en MB VII, 230-231. Il s'agit probablement d'un doublet de l'anecdote de la mourante enregistrée en D. Ruffino, *Cronache* 1861, 1862, 1863, 1864, p. 26-27 et dans un recueil Chiala (FdB 929, D12 à E2), laquelle a été versée en MB VII, 236/17 à 237/23.

105. *Il mese di maggio...*, 1858, p. 93-94.

106. P. Stella (dans *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 108, n. 30) a relevé qui saint Alphonse de Liguori, inspirateur de don Bosco, allait plus loin encore dans l'*Apparecchio alla morte* (considération XVII), en acceptant une affirmation de Léonard de Port-Maurice sur la miséricorde divine: quand le pécheur a mis le comble à la mesure de ses péchés, le Seigneur lui retire la grâce efficace.

107. *Il mese di maggio...*, 1858, p. 95-99. Don Bosco s'inspirait de l'*Apparecchio alla morte* d'Alphonse de Liguori, considération XXIV (*Del giudizio particolare*).

108. Voir P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 110.

109. Preuve supplémentaire, dans ses *Dialogi intorno all'istituzione del giubileo colle pratiche divote per la visita delle chiese* (Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1865, p. 84-95), les thèmes des «méditations», «qui peuvent servir pour les visites des trois églises à l'occasion du jubilé» étaient, pour la première église: «La pensée du salut»; pour la deuxième: «La pensée de la mort»; et, pour la troisième: «Le jugement».

110. Voir le gros ouvrage de J. Delumeau, *Le péché et la peur. La culpabilisation en Occident, XIII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Fayard, 1983. Entre autres, p. 273, les conseils du jésuite Vincent Houdry (1631-1729) aux prédicateurs pour leurs sermons sur l'enfer. Selon l'évêque Jean-Pierre Camus (1584-1632), ami de saint François de Sales: «On ne peut assez exagerer ces feux devorans, et ces ardeurs sempiternelles de l'enfer, ny les grandeurs des Iugemens de Dieu, qui sont de profonds abysmes» (J.-P. Camus, *Des missions ecclésiastiques...*, cité *ibid.*).

111. Dans son livre *Il sistema preventivo di Don Bosco* (2ème éd., Zurich, 1964, p. 121-137), P. Braido a intitulé les trois paragraphes du chapitre *Une éducation chrétienne intégrale*: 1. «Le fondement. Les valeurs éternelles.» — 2. «La Pédagogie des fins dernières.» — 3. «Une pédagogie de la crainte de Dieu.»

112. *La podestà delle tenebre ossia osservazioni dommatiche-morali sopra gli spiriti malefici e gli uomini maledici seguite dalla relazione di una infestazione diabolica avvenuta nell'anno 1858 in Val della Torre*, per Carlo Filippo da Poirino, *Letture cattoliche*, Turin, 1862.

113. F. Trochu, *Le curé d'Ars, saint Jean-Marie Vianney, 1786-1859*, Lyon, Vitte, 1925, chap. XI: «Le curé d'Ars et le démon» (p. 281-306). Ces traits ont figuré pour la plupart au chapitre IX: «Sostiene tribolazioni da parte dei demonii e degli uomini» (p. 79-88) du livre de L. Gastaldi, *Cenni storici sulla vita del sacerdote Giovanni Maria Vianney paroco d'Ars* (*Letture cattoliche*, ann. XI, fasc. III-IV, mai-juin, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1863).

114. Dans ses *Annali* II, p. 19-20, 27, 32, 40. Par la suite, Gioachino Berto nota quelques précisions sur ces diableries dans l'un de ses recueils de *Fatti e detti* de don Bosco (voir FdB 899 E10-11). Pour ses *Memorie*, don Lemoyne amalgama ces deux sources et y ajouta une remarque attribuée à Cagliero et un dialogue de 1865 avec don Bosco, auquel lui-même don Lemoyne avait vraisemblablement pris part (MB VII, 68/3 à 77/11). Pour relater ces épisodes, nous recourons essentiellement ici à Bonetti,

le seul témoin tout à fait contemporain des événements. Il semble qu'on puisse à peu près s'y fier. Les témoignages postérieurs sont plus douteux.

115. Ce dernier épisode, enregistré par Bonetti plusieurs jours après les faits et probablement sur le témoignage d'un intermédiaire, semble commencer à prendre des teintes de légende.

116. G. Bonetti, *Annali* II, p. 47.

117. Le problème des sources de cet événement important est assez complexe. Nous disposons de deux sources directes: 1) un compte rendu de séance dans un cahier sans titre de *Verbali* de réunions salésiennes, qui commence par les mots: *Nel nome di Nostro Signore* (FdB 1873 E5-6); 2) un récit de G. Bonetti, *Annali* II, p. 84-85 et *Annali* III, p. 1-6. On y joindra deux catalogues de professions des premières années: l'un d'écriture non identifiée en ACS 0585 (voir FdB 1926 C2-3), l'autre d'écriture Rua en ACS 9132 Rua (FdB 1941 C7-8), qui fournissent une liste de profès plus longue que celle du procès verbal. Pour son récit des MB VII, 160/32 à 164/21, don Lemoyne a amalgamé les sources directes et complété la liste des profès à l'aide des catalogues.

118. Le procès verbal n'en mentionna que seize. Les noms des six manquants figuraient sur le catalogue des profès du 14 mai 1862. L'un des «oubliés» fut dûment signalé dans le récit de Bonetti. «Un laico che avrebbe potuto trarre felici i suoi giorni nel seno della propria famiglia» ne pouvait désigner que Federico Oreglia. Il faut croire que ces «six» étaient bien présents, mais que le secrétaire estima qu'ils n'avaient pas participé à la profession prononcée, soulignons-le, communautairement. Fiches biographiques sommaires de chacun des profès dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 527-540.

119. Sur Gaja, voir éventuellement G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 6, 24 mars 1876; et MB XI, 284, n. 1.

120. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 305-306.

121. Au témoignage de Bonetti.

122. Traduction de la version originale de la Formule des vœux dans les constitutions du temps. Voir F. Motto, *Costituzioni...*, p. 204-206.

123. Les constitutions du temps (022/5) disaient, au chapitre *Forma*, art. 10: «Les vœux obligent l'individu tant qu'il demeure dans la congrégation. Si quelqu'un, soit pour un motif raisonnable soit sur le conseil prudent de ses supérieurs, doit sortir de la congrégation, il peut être délié de ses vœux par le Supérieur de la maison générale».

124. Voir, vers le début du discours de don Bosco dans la version Bonetti, la remarque significative: «... Mais si vous m'informez tout de suite, je pourrai être en mesure d'examiner votre affaire, d'apaiser votre cœur et même de vous délier des vœux, si cela paraît conforme à la volonté de Dieu et au bien des âmes» (G. Bonetti, *Annali* III, p. 2).

125. Voir MB VIII, 241.

126. G. Bonetti, *Annali* III, p. 2; voir MB VII, 163/3-7.

127. G. Bonetti, *Annali* III, p. 6; repris en MB VII, 164/15-21. La «fin tragique» était probablement celle du chapelain de S. Pierre aux Liens, don Tesio, et de sa bonne irascible.

128. «Je n'en finirais pas, ce soir, disait-il, si je voulais vous raconter les gestes de protection particulière que nous avons reçus du ciel depuis l'origine de cet oratoire. Tout nous démontre que nous avons Dieu avec nous. Nous pouvons avancer avec confiance dans nos entreprises, parce que, nous le savons, nous faisons sa sainte volonté.» (G. Bonetti, *Annali* III, p. 4; voir MB VII, 163/25-29.)

129. G. Bonetti, *Annali* III, p. 5; MB VII, 164/1-9. Toutefois, dans cette péricope importante, don Lemoyne a cru bon d'ajouter au texte de Bonetti *del mondo*

(ligne 3) et *come generosi cristiani* (lignes 7-8), précisions qui ont forcé inutilement les paroles de don Bosco. Il ne présageait pas que «vingt-cinq ou trente ans» après, ses disciples seraient répandus «dans diverses parties *du monde*»!

130. «... procurarsi il pane della vita» (G. Bosco au ministre Michele Amari, Turin, 7 mars 1863; *Epistolario* I, p. 260).

131. Même lettre, p. 261.

132. Voir, dans G. Talamo, *La scuola della legge Casati alla inchiesta del 1864*, Milan, Giuffré, 1960, p. 75-83, les principaux articles de la loi Casati.

133. G. Talamo, *op. cit.*, p. 19.

134. Résumé de la question dans P. Stella, «L'organizzazione delle scuole dalla legge Casati al 1870», dans *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 235-241; et P. Braido et F. Motto, «Don Bosco tra storia e leggenda nella memoria su "le Perquisizioni"», RSS VIII, 1989, p. 124-127.

135. En raison de la maladie du président Farini, deux ministères à peu près identiques se sont succédé entre décembre 1862 et septembre 1864. Au cours du premier (8 décembre 1862-24 mars 1863), le président fut Luigi Carlo Farini — personnage qui avait figuré dans l'histoire de don Bosco en 1860 —, le ministre de l'Intérieur Ubaldino Peruzzi, le ministre des Finances Marco Minghetti et le ministre de l'Instruction Publique Michele Amari. Le 24 mars 1863, *exit* le président Farini. Marco Minghetti prend sa place (24 mars 1863-28 septembre 1864). Le ministre de l'Intérieur est toujours Ubaldino Peruzzi, le ministre des Finances Marco Minghetti et le ministre de l'Instruction Publique Michele Amari.

136. Lettre du proviseur des études Muratori à la direction de l'Oratoire, Turin, 28 mars 1862; éd. MB VII, 305/1-16.

137. Le tableau statistique demandé par l'administration se trouve rempli dans les archives salésiennes (voir FdB 251 E4-7). Son contenu a été intégré à un commentaire en MB VII, 856-859.

138. G. Bosco au ministre de l'Instruction Publique, Turin, 11 novembre 1862; *Epistolario* I, p. 245-246.

139. Ministère de l'Instruction Publique à G. Bosco, Turin, 2 mars 1863; éd. *Documenti* VIII, 187-188 et MB VII, 398.

140. Lettre citée.

141. G. Bosco au proviseur des études, Turin, 4 décembre 1863; *Epistolario* I, p. 247-248.

142. F. Selmi à G. Bosco, Turin, 11 décembre 1862; éd. MB VII, 328.

143. L'information, qu'aucune pièce ne confirme, nous arrive dans une note des *Documenti* VIII, 97, reproduite en MB VII, 328/22-25. Elle a toutes chances d'avoir été purement et simplement déduite de la lettre du 11 décembre.

144. F. Selmi à G. Bosco, Turin, 31 janvier 1863; éd. MB VII, 393-394.

145. Le 4 février, selon MB VII, 394/10-12; mais nous n'avons pas de copie de la lettre d'accompagnement et, en MB, les dates précises sans preuve à l'appui sont toujours suspectes. Il s'agit de la *Relazione sulle scuole di Valdocco pel 1862* (en ACS 38, Turin, S. François de Sales, 79; d'après P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 238, n. 18).

146. G. Bosco à M. Amari, Turin, 7 mars 1863; *Epistolario* I, p. 260-262.

147. Note de S. Spaventa, datée du 23 mars 1863 en MB VII, 399-400. Mais le biographe ne disposait pas du texte original. Plutôt douteux, par conséquent.

148. Déclaration de G. Bosco à l'intention du recteur de l'université de Turin, Turin, 28 mars 1863; *Epistolario* I, p. 264-265.

149. Note Ricotti, Turin, 3 mai 1863; éd. MB VII, 432/14-22.

150. Instruction ministérielle aux inspecteurs, 28 novembre 1862; d'après la reproduction du texte dans G. Talamo, *La scuola...*, p. 166-171, et son commentaire *ibid.*, p. 53. Ajoutons que, le 29 avril 1862, le ministre Matteucci avait créé un bureau d'inspection scolaire, dont faisait partie Luigi Ferri, que nous allons trouver chez don Bosco (voir la liste des membres de ce bureau, *ibid.*, p. 54, n. 95.)

151. L'histoire de cette inspection et des relations contemporaines de don Bosco avec les autorités concernées a été racontée par lui une douzaine d'années après l'événement au cours du texte sur *Le Perquisizioni*, qui a été plusieurs fois signalé ici. Voir l'édition citée de P. Braido et F. Motto, lignes 747-1089. Ce récit fut utilisé par don Bonetti pour sa *Storia dell'Oratorio*, deuxième partie, chap. XVI, chapitre publié dans le *Bollettino salesiano*, août 1886, p. 88-94, puis versé tel quel en *Documenti* VIII, 206-218. A partir de là, l'histoire a été adaptée et amplifiée pour MB VII, en particulier aux pages 444-447, 460-461, 516-517, etc. Qui voudrait, peut-être pour tenter d'en évaluer l'historicité, étudier les actes et les propos souvent pittoresques que ces pages des *Memorie* ont attribués à don Bosco et à ses interlocuteurs, devrait tenir compte des étapes de leur élaboration.

152. G. Bosco au ministre de l'Intérieur, minute s. l., s. d.; *Epistolario* I, p. 269-271; G. Bosco au ministre de l'Instruction Publique, minute incomplète s. l., s. d.; *Epistolario* I, p. 271: G. Bosco au proviseur des études, Turin, 13 juillet 1863; minute éditée en *Epistolario* I, p. 273-274.

153. Cette dernière déclaration et le morceau précédent sur les *Letture cattoliche* dans la lettre du 13 juillet 1863 au proviseur des études; *Epistolario* I, p. 273-274.

154. «... Madame la Marquise, s'il fut un temps où j'aie eu besoin de vos prières, c'est certainement celui-ci. Le démon a déclaré une guerre ouverte à cet Oratoire, et je suis menacé de fermeture, si je ne l'élève pas à la hauteur des temps pour répondre à l'esprit du gouvernement. La Sainte Vierge a assuré que cela n'arrivera pas, mais Dieu peut nous trouver dignes de châtiment et, entre autres, permettre celui-là» (G. Bosco à la marquise Maria Fassati, Turin, 3 septembre 1863; *Epistolario* I, p. 279).

155. Original ACS 38, Turin, S. François de Sales. Voir FdB 239 B4.

156. Les deux lettres de F. Selmi ont été éditées en MB VII, 547.

157. D. Ruffino, *Cronache* 1861, 1862, 1863, 1864, p. 28 (9 février 1864).

Chapitre XVII.

Deux maisons filiales et une grande église (1863-1866)

Quatre éducateurs modèles: Jérôme Emilien, Joseph Calasanz, Philippe Néri et Henri Lacordaire

En 1862, peu après avoir reçu les vœux de ses premiers disciples, don Bosco s'était résigné bien malgré lui à l'abandon de Giaveno. Cette brève expérience lui avait cependant appris quel succès pédagogique pouvait rencontrer dans un collège la méthode d'éducation qu'il appliquait au Valdocco. Résolu désormais, à l'image d'apôtres d'autres temps et d'autres lieux, à former lui aussi une société de clercs éducateurs, il s'était mis à voir grand. D'ici vingt-cinq ou trente ans, vous serez peut-être mille, prédisait-il aux profès du 14 mai 1862. A Turin et hors de Turin, sa petite société de S. François de Sales «formerait *bien* le cœur» et «instruirait *bien* l'esprit de la jeunesse», «l'une des œuvres les plus utiles qui soient» à la société humaine.[1] Elle créerait, de préférence pour les enfants pauvres, des orphelinats et des collèges où une éducation correcte basée sur la religion et l'affection leur serait assurée.

Ses lectures fournissaient au don Bosco de 1862-1864 des modèles de prêtres fondateurs de sociétés d'éducateurs. Sous la conduite de quatre d'entre eux, il esquissait une théorie pédagogique dans le *Galantuomo* pour l'année 1865.[2] Par un phénomène fréquent chez lui,[3] il se découvrait et se reflétait en eux.

Le prêtre vénitien Jérôme Emilien (1486-1537), fondateur des somasques, avait rassemblé des enfants pauvres et délaissés et – ce que don Bosco ne disait évidemment pas-comme lui-même au Valdocco, leur avait fourni, «avec le pain du corps, le pain de l'intelligence et de l'âme.»[4] Le prêtre Joseph Calasanz (1556-1648), fondateur des scolopes, malgré d'épuisantes contrariétés, avait passé sa très

longue vie au service des élèves de ses écoles à Rome. Il «leur apprenait à lire, à calculer, la grammaire; il leur fournissait du papier et des livres et les attirait par de menus cadeaux. Il accompagnait les enfants chez eux; la nuit, il aiguisait les plumes, préparait les exemples d'écriture et les thèmes de composition, dont, avec raison, le choix lui importait beaucoup. Transporter du bois [de chauffage], balayer les classes, les escaliers et les endroits les plus sales, faire lui-même ce qu'il ordonnait aux autres et plus encore, sa récompense de tant de peine était de voir les âmes s'ouvrir à la lumière du vrai et croire en aimant.»[5] Quant à Philippe Néri (1515-1595), fondateur à Rome de l'Oratoire, don Bosco avait depuis longtemps les yeux fixés sur ce saint prêtre éducateur qui, au sentiment d'un pape contemporain, eût été «digne de la pourpre cardinalice pour ses mérites et ses vertus». Il avait cependant passé sa vie à «plaisanter» avec les jeunes. Tout en jouant avec eux, «il avait sagement veillé à l'éducation de leur cœurs». La patience de Philippe au milieu des enfants frappait don Bosco. «Si bruyant que fût leur tapage, dit de lui Montanari, il ne se plaignait jamais. – Comment pouvez-vous, père Philippe, supporter un vacarme pareil? Il répondait: – J'accepterais qu'ils me cassent du bois sur le dos pour qu'ils deviennent bons et vertueux.»[6]

Ces trois prêtres éducateurs étaient des saints de l'Italie de la Contre-Réforme. Don Bosco apprenait à connaître et admirer le père Henri Lacordaire (1802-1861), qui venait de mourir à Sorèze, près de Toulouse; il se disposait même à lui emprunter plus ou moins consciemment une formule clé de son futur programme pédagogique. Pendant ses dernières années, le restaurateur de l'ordre dominicain en France, le prédicateur de Notre-Dame de Paris avait aussi voulu être éducateur de garçons. Il s'était retiré au collège de Sorèze «pour se consacrer entièrement à l'éducation de la jeunesse, envers laquelle – écrivit don Bosco – il (avait) toujours nourri une très chaude affection.»[7] N'oublions pas ce détail. Don Bosco remarquait que Lacordaire avait ajouté à l'ordre dominicain un tiers-ordre enseignant «afin d'étendre les effets de son zèle pour le bien de la jeunesse». Un discours de distribution des prix à Sorèze (1856), qu'il lisait peut-être en entier,[8] lui avait révélé le secret de son action pédagogique.[9] Lacordaire, écrivait don Bosco, recourait, pour former la jeunesse, à «la religion», qui infuse des leçons salutaires aux consciences juvéniles et leur offre des cérémonies qui les impressionnent. Il copiait dans le discours:

«La religion a repris dans cette école un empire qui ne lui sera plus ravi; [10] elle y règne, non par la contrainte ou par la seule pompe de son culte, mais par une conviction unanime et sincère, par des devoirs remplis en secret, par des aspirations connues de Dieu, par la paix du bien et le remords du mal, par des solennités où le cœur de tous se rapproche et se confond dans un élan que n'inspire pas l'hypocrisie, que n'arrête pas le respect humain, mais qui est le fruit généreux d'une véritable communauté de sentiments.» [11]

L'affection était le deuxième pilier du système pédagogique pratiqué par Lacordaire. L'éducateur véritable aime les jeunes qu'il forme. Don Bosco traduisait consciencieusement un long et éloquent morceau du discours, qui annonçait certaines de ses considérations à venir sur l'*amorevolezza* en éducation.

«On sait évidemment si l'on aime ou si l'on n'aime pas; on sait dans sa conscience, par un témoignage infaillible, le mouvement qui y règne, et dont le souffle emporte la volonté. Or le mouvement que nous éprouvons pour nos élèves, je ne puis le définir que par un mot, mot très simple et très célèbre: Nous les aimons. Tout artiste aime son œuvre; il s'y complaît, il s'y attache, il y met sa vie; et quand l'œuvre, au lieu d'être une statue ou un temple, est une âme, la grandeur de l'ouvrage émeut l'ouvrier; et, mieux que Pygmalion devant le marbre de Psyché, il croit à la vie de ce qu'il fait, et y adore, sous une forme sacrée, la beauté divine elle-même. Toujours la culture des âmes fut le sommet des choses et le goût des sages; mais depuis que Dieu s'est fait homme pour les cultiver lui-même, depuis que l'éternel artiste a paru ici-bas et que nos âmes sont le champ qu'il arrose, le marbre qu'il taille, le sanctuaire qu'il bâtit, la cité qu'il prépare, le monde qu'il dispose pour son Père et pour le nôtre, le soin des âmes, qui était déjà si grand, est devenu un amour qui surpasse tous les autres et une paternité qui n'a plus de rivale. L'artiste n'est plus artiste, il est père; le sage n'est plus un sage, il est prêtre. Une onction surnaturelle s'est ajoutée au penchant de la nature, et l'éducation des âmes, au lieu d'être une culture, est dans la vérité un culte qui fait partie de celui de Dieu.

«Il ne nous est donc pas difficile d'aimer nos élèves. Il nous suffit de croire à leurs âmes, au Dieu qui les a faites et qui les a sauvées, à leur origine et à leur fin. Plus dignes encore d'intérêt, parce qu'elles sont plus jeunes, elles ont à nos yeux le charme invincible de la faiblesse et de la première beauté. Qui touchera le cœur d'un homme si l'âme d'un enfant ne le touche pas? Qui l'attendrira jamais, si l'âme d'un adolescent aux prises avec le bien et le mal ne l'attendrit pas? Oh! nous n'avons pas de mérite à aimer: l'amour est à lui-même sa récompense, sa joie, sa fortune et sa bénédiction.»

A l'évidence, don Bosco se complaisait dans ces périodes savamment organisées, qui exprimaient avec éclat certaines de ses convictions sur la valeur de chaque âme, le charme de la jeunesse et le bon-

heur de l'éducateur qui la façonne. Elles ébauchaient un système proche du sien. Au reste, il n'y prenait que ce qui lui convenait. Car, dans un paragraphe qu'il ne traduisait pas, Lacordaire disait aussi que, si «la religion et l'affection doivent être le principe et comme les deux colonnes de notre gouvernement» (d'éducateurs), il faut absolument y adjoindre «la justice», «loi du monde où [l'homme] doit vivre, que toute faute a son expiation, tout manquement son reproche, toute faiblesse sa honte, toute lâcheté son déshonneur.» Le petit monde de don Bosco n'évoluait pas dans un cadre hérissé à ce point.

Au temps où il fondait les premières filiales du Valdocco, ces éducateurs exemplaires montraient en acte à don Bosco des leçons que l'expérience et la réflexion, parfois alimentée par des rêves étonnants, lui avaient suggérées: Jérôme Emilien, le dévouement préférentiel aux pauvres et aux abandonnés; Joseph Calasanz et Philippe Néri, la nécessité d'une présence constante, joyeuse et dévouée de l'éducateur à ses éduqués; et Lacordaire, que deux des trois colonnes d'une pédagogie bien comprise sont «la religion» et «l'affection.»[12]

La fondation de Mirabello (1863)[13]

Casale Monferrato, à une centaine de kilomètres à l'est de Turin, cité piémontaise en d'autres temps importante parce que capitale du marquisat de Montferrat, avait pour évêque depuis 1847 un admirateur de l'œuvre de don Bosco, Mgr Luigi Nazari di Calabiana.[14] Or, depuis la crise révolutionnaire, le diocèse de Casale n'avait plus de véritable petit séminaire. Les anciens locaux désormais nationalisés avaient d'abord servi d'hôpital militaire, puis de caserne et finalement été affectés à la direction du génie civil. Le 20 mars 1864, Mgr Calabiana se plaindra au ministre de la justice et des cultes, Giuseppe Pisanelli, de ne pas disposer de petit séminaire et de se trouver être le seul évêque des «anciennes provinces» du royaume sarde, «à qui jusque-là on n'avait pas permis d'initier aux études de lettres les garçons qui semblent manifester de l'inclination pour l'état ecclésiastique.»[15]

Au vrai, à cette date Mgr Calabiana avait déjà utilement traité avec don Bosco pour l'établissement sur son territoire d'une école que le prêtre du Valdocco dénommait «petit séminaire épiscopal». Ils l'avaient établi dans le bourg de Mirabello, à une quinzaine de kilomètres de Casale dans la direction d'Alessandria.

La famille locale de Francesco Provera, l'un des profès du 14 mai

1862, avait préparé cette fondation.[16] Le père de Francesco, Vincenzo, proposait de céder un terrain à Mirabello à la condition qu'un collège y soit bâti. Le prestige de la famille s'en trouverait évidemment grandi. La reconnaissance des lieux par don Bosco se fit dans un contexte propre à illustrer son système éducatif. En ces premières années '60, il emmenait encore ses enfants de Turin dans de longues promenades d'automne à travers le Montferrat. En octobre 1861, avec une centaine de jeunes du Valdocco, l'excursion le conduisit jusqu'au sanctuaire marial de Crea et à Casale. Le 16 octobre, il poursuivit sa route jusqu'à Mirabello, où la troupe passa la nuit.[17] Don Bosco posa vraisemblablement alors les jalons d'un accord avec les Provera et le curé de l'endroit, don Felice Coppo. Un an après, cet accord était sanctionné par l'enthousiasme de la population. A la mi-octobre 1862, les jeunes du Valdocco retrouvaient Mirabello pour y passer plusieurs jours.[18] Ils logeaient chez les Provera, quelques privilégiés dans l'habitation, les autres au fenil et dans une étable libérée à cette époque de l'année. Les Turinois participèrent aux offices paroissiaux et à la procession du dimanche de la Maternité de Marie; don Bosco prononça le sermon de circonstance, les musiciens donnèrent une aubade, les acteurs s'exhibèrent avec quelques morceaux de leur répertoire dans une ambiance campagnarde parfois tumultueuse. On quitta Mirabello au bout de six jours sur un magnifique *Tantum ergo* en musique et un copieux déjeuner. Entre temps, l'affaire du collège avait progressé. Vincenzo Provera avait fait dessiner des plans et des matériaux avaient déjà été transportés sur le terrain élu pour la construction.

Les travaux furent menés grand train. De Turin, don Bosco envoya à Mirabello le maître-maçon Giosuè Buzzetti, frère de Carlo, que les aménagements du Valdocco occupaient suffisamment. Les fondations furent terminées avant l'hiver et l'immeuble dressé au printemps, de sorte que le collège fut prêt à l'automne de 1863.[19] Pour la direction de sa première maison filiale, don Bosco désigna son meilleur aide, don Michele Rua. Le 30 août 1863, l'évêque Calabiana pouvait déjà rédiger l'acte d'institution, qui approuvait cette nomination:[20]

«Etant donné qu'une pieuse personne nous a offert l'usage d'un très grand édifice, élevé précisément à cette intention sur la commune de Mirabello, nous avons décidé d'y ouvrir et d'y établir un petit séminaire pour y éduquer les jeunes garçons, principalement ceux qui aspirent à l'état ecclésiastique.

En conséquence, devant pourvoir au bon gouvernement de cette maison et ayant reconnu dans le très révérend prêtre le sieur don Rua toutes les qualités requises pour l'éducation chrétienne et civile de la jeunesse, nous l'avons nommé et, par les présentes, nous le nommons directeur de notre petit séminaire épiscopal S. Carlo sur la commune de Mirabello; et lui conférons les facultés opportunes. Nous voulons que ledit sieur directeur suive pour tout ce qui regarde l'enseignement les programmes prescrits par le gouvernement royal pour les écoles élémentaires et gymnasiales...»

Monseigneur tenait à ne pas contrevenir aux dispositions de la loi Casati sur les gymnases privés.

Ce collège coûta, selon don Lemoyne, une centaine de milliers de francs. Il est plus que probable que le comte Federico et la comtesse Carlotta Callori di Vignale intervinrent dans le paiement. Le comte Federico était alors maire de Casale Monferrato; et don Bosco rappellera un jour à la comtesse que «Mirabello (avait) commencé sous (ses) auspices.»[21] La réussite n'était cependant pas merveilleuse. Don Bosco déplorera bientôt la froidure glaciale du village de Mirabello en hiver, l'absence de terrain de jeux pour les élèves près du collège et l'éloigement du chemin de fer.[22] Mais, pour l'heure, en octobre 1863, à la grande satisfaction des Provera,[23] au milieu de ses fenils, de ses étables, de ses meules de paille et de ses vignes, avec ses chemins fleurant le fumier des bestiaux qui les arpentaient, le bourg de Mirabello, qui n'avait guère plus de trois mille habitants, pouvait s'enorgueillir d'un collège.

Les disciples de don Bosco y entrèrent officiellement le 13 octobre 1863. Le directeur Michele Rua, vingt-six ans, unique prêtre de l'équipe, était accompagné par cinq clercs: Francesco Provera, l'homme du crû, qui avait le titre de préfet; Giovanni Bonetti, celui de catéchiste; Francesco Cerruti, celui de conseiller scolaire; Paolo Albera, celui d'enseignant;[24] et par quatre jeunes gens destinés à la surveillance et à l'enseignement. Bien que non encore profès, Francesco Dalmazzo (né en 1845, pas encore officiellement inscrit), Domenico Belmonte (né en 1843, officiellement inscrit le 8 février 1863), Angelo Nasi (né en 1844, officiellement inscrit le 8 février 1863) et Felice Alessio (né en 1847, officiellement inscrit le 12 janvier 1863),[25] étaient pour don Bosco de vrais membres de la société.

Les instructions au personnel de Mirabello

Don Bosco ne lança pas ce personnel à l'aveugle et dans l'inconnu. Les *Ricordi* (Consignes), qu'il remit avec son «obédience» (terme, en

l'occurrence, trop solennel) au directeur désigné Michele Rua, renferment à nos yeux ses instructions les plus intéressantes.[26] Comme il le disait expressément dans l'introduction, les avis de don Bosco à son disciple reflétaient son propre système d'éducation et de gouvernement au Valdocco.[27] Il les distribuait en six courts paragraphes: Avec toi-même, Avec les maîtres, Avec les assistants et les chefs de chambrée, Avec les personnes de service, Avec les jeunes élèves, Avec les gens du dehors.[28]

Les premiers conseils portaient sur le règlement de vie du directeur lui-même. Don Bosco les ouvrait par le sage précepte: *Niente ti turbi* (Que rien ne te trouble!), que des Français traduiraient peut-être équitablement par un familier: *Ne te frappe jamais!* Le directeur Rua devait ménager son équilibre physique: pas de mortifications dans la nourriture et le sommeil; et son équilibre spirituel: messe et bréviaire *pie, attente ac devote*, un peu de méditation le matin, une visite journalière au saint sacrement et, pour le reste, ce que les *Regole* du temps prescrivaient. Puis don Bosco passait aux relations du directeur avec autrui: le personnel de l'école, les élèves, enfin les gens de l'extérieur.

Le principe fondamental figurait, assorti d'une recommandation, dans le paragraphe *Avec toi-même*. Les magisters d'antan prenaient volontiers à leur compte l'adage emprunté à Cicéron: *Oderint dum metuant* (Qu'ils me haïssent pourvu qu'ils me craignent!). Don Bosco optait pour l'axiome inverse: «Essaie de te faire aimer avant de te faire craindre.» Sans employer encore le mot, il faisait intervenir la «raison», troisième pilier de son système pédagogique avec la religion et l'affection. La raison démontre l'authenticité de l'amour de l'éducateur pour l'éduqué: «Quand tu commandes et corriges, fais toujours comprendre que tu désires le bien, jamais [la satisfaction de] ton caprice.» Le bon plaisir du maître ne fait jamais loi. La *ragionevolezza*, c'est-à-dire le caractère raisonnable, la modération et le bon sens, devrait toujours marquer les ordres de celui qui commande. Le bon sens était inhérent au système d'éducation de don Bosco.[29] «Tolère tout quand il s'agit de prévenir le péché; que tout ton effort soit orienté au bien des enfants qui te sont confiés.» Peu à peu, don Bosco clarifiait l'expression de ses idées pédagogiques. Pour aimer autrui et en être aimé, il faut lui «vouloir du bien», formule par laquelle l'Italien désigne aussi l'amour.[30] Cet amour de volonté (*amorevolezza*) ne saurait être confondu avec un amour purement sentimental, auquel certains réduiraient l'affection dans le système de notre saint. Quand il

est évident, le service d'autrui devient signe d'affection et suscite ce sentiment.

Les conseils de don Bosco au directeur Rua sur ses relations avec les diverses catégories de l'œuvre: maîtres, assistants, personnes de service, écoliers et étrangers, étaient au fond inspirés par le même principe: aimer pour être aimé. Le directeur s'occupe du bien matériel et moral des maîtres et des surveillants (dits assistants et chefs de chambrée); pour cela, il s'y intéresse, puis y pourvoit de son mieux:

«1) Veille à ce que rien de nécessaire ne manque aux professeurs en fait de nourriture et de vêtement. Tiens compte de leurs fatigues et, s'ils sont souffrants ou simplement incommodés, envoie sans tarder un suppléant dans leur classe. – 2) Parle-leur souvent, en privé ou en groupe; vois s'ils ne sont pas surchargés de besognes, s'il ne leur manque ni vêtements ni livres, s'ils éprouvent quelque souffrance physique ou morale, et si, dans leurs classes, ils n'ont pas d'élèves qui auraient besoin de réprimande ou d'attention spéciale pour la discipline, le mode ou le niveau de l'enseignement. Une nécessité est-elle reconnue, fais ce que tu peux pour y pourvoir.»

Le personnel de service avait droit à des attentions analogues: «2) Use de grande charité quand tu leur donnes des ordres; fais comprendre en toutes choses que tu désires le bien de leurs âmes.» Aux élèves, le directeur témoigne de son affection par sa présence fréquente au milieu d'eux et par ses phrases aimables en récréation.

«2) Fais ce que tu peux pour passer au milieu des jeunes tout leur temps de récréation; aie soin de leur dire en particulier (*littéralement*: à l'oreille) quelques paroles affectueuses, celles que tu sais, au fur et à mesure que l'occasion se présente et que tu en perçois le besoin. C'est le grand secret pour te rendre maître du cœur des jeunes.»

Enfin, le premier article sur les gens de l'extérieur insistait lui aussi sur la charité:

«1) Que la charité et la courtoisie soient les marques caractéristiques d'un directeur aussi bien à l'égard des personnes de l'intérieur que de celles de l'extérieur.»

Prévenance, bonté, dévouement, générosité, toutes filles d'un amour authentique, telles étaient, pour don Bosco, les grandes qualités d'un directeur d'école.

Ce *Vademecum* du directeur de Mirabello, premier éducateur dans sa maison, était promis à un avenir insoupçonné en 1863. Adapté, puis, à partir de 1886, étendu à tous les directeurs de *case*, il figurera

un jour parmi les documents majeurs de la tradition pédagogique salésienne.[31] Cette lettre didactique annonçait le *Petit traité sur le système préventif* de 1877.

A son ouverture, on prévoyait au «petit séminaire S. Carlo» les deux classes de fin de cycle élémentaire et les cinq classes secondaires du gymnase. Grâce à la réputation de don Bosco dans la région de Casale et d'Alessandria, les demandes affluèrent. Au bout de deux ans, l'internat comptera déjà quelque cent soixante-dix élèves.

Comme il avait guidé la préparation, don Bosco veilla avec soin sur les débuts de l'école de Mirabello. Il adapta pour elle le *Regolamento* de la *casa annessa* de l'oratoire du Valdocco. Bien que non imprimé, il servit de règle de conduite au directeur don Rua et à son personnel. L'organisation et l'esprit de Mirabello correspondaient de la sorte étroitement à l'esprit et à l'organisation du Valdocco.[32] Don Bosco intervenait directement à Mirabello par les élèves qu'il y expédiait depuis Turin,[33] par ses conseils oraux ou écrits au directeur, par ses visites très appréciées et par ses lettres, soit à la direction, soit à la communauté des maîtres et des élèves. C'était le véritable père de la maison. Le 10 décembre 1863, on le surprend dans ses recommandations particulières à don Rua.[34] Le 30 décembre, il adressait une longue étrenne spirituelle, «à (ses) fils bien-aimés du petit séminaire de Mirabello.»[35] Don Bosco prenait à cœur l'éducation collective de la maison. Avec beaucoup de délicatesse («si vous me le permettez», écrivait-il aux enfants), il expliquait aux jeunes ce qui l'avait contristé dans leur comportement lors d'une récente visite: mauvaise tenue à la chapelle, attention parfois nulle aux prédications, distractions évidentes dans la prière, fréquentation en certains cas indigne des sacrements. Trois consignes lui paraissaient nécessaires: 1) Fuite de l'oisiveté, qui, comme chacun sait, est «le père de tous les vices» (l'*ozio* est du masculin en italien); 2) Communion fréquente; 3) Dévotion et recours fréquent à la très sainte Vierge Marie. Il répétait à leur usage ses leçons de Turin:

«Croyez-le, mes chers enfants, je pense ne pas exagérer en affirmant que la communion fréquente est une grande colonne sur laquelle repose l'un des pôles du monde, et que la dévotion à la Madone est l'autre colonne sur laquelle repose l'autre pôle. Par conséquent je dis à don Rua, aux autres supérieurs, aux maîtres, aux assistants et à tous les jeunes, de recommander, pratiquer, prêcher, insister par toutes les forces de la charité de Jésus Christ, pour que ne soient jamais oubliées ces trois consignes que je vous livre pour la plus grande gloire de Dieu et le bien de vos âmes, tellement chères à Notre Sei-

gneur Jésus Christ, qui vit et règne avec le Père dans l'unité du Saint Esprit. Ainsi soit-il.»

En juin 1864, la maison reçut à nouveau des vœux affectueux à l'occasion de la fête de saint Louis de Gonzague.[36] Le 30 décembre qui suivit, ce fut une étrenne spirituelle analogue à celle de 1863.[37] La première maison fille naissait façonnée amoureusement par les soins très attentifs de don Bosco.

Celui-ci ne négligeait rien. Au cours de 1864, il veilla sur ses relations avec les parents et les autorités civiles. En vue de la deuxième année scolaire, il fit imprimer par sa typographie turinoise un prospectus sur le «petit séminaire épiscopal de S. Carlo à Mirabello», qui déterminait les conditions de l'école: le tarif des pensions (24 et 32 f. mensuels), les menus auxquels ces pensions donnaient droit, les charges laissées à la famille et les éléments du trousseau de l'élève. Le titre et la finale de la pièce rappelaient la dépendance de l'établissement à l'égard de l'évêque de Casale.[38] Cependant la situation de Mirabello posait des problèmes à l'administration civile de la région. Le percepteur d'Occimiano, dont la commune dépendait, considérait la maison comme «école privée» et, à ce titre, sujette aux taxes pour but lucratif. Quant à lui, le proviseur des études d'Alessandria la jugeait «illégale», parce que ouverte sans l'assentiment des responsables scolaires compétents.[39] L'évêque et don Bosco tenaient tête en arguant qu'il s'agissait d'un petit séminaire diocésain, institution d'Eglise qui n'avait nul besoin de reconnaissance civile.[40] Dans ce débat sur le statut de l'école, un point ressort à nos yeux: Mirabello était destiné aux garçons des classes moyennes, non pas à ceux des classes populaires ou aux enfants «pauvres et abandonnés», comme il était de règle au Valdocco. Don Bosco amorçait un virage important dans la détermination de sa clientèle. Conséquence nécessaire, il esquissait désormais un système d'éducation applicable de préférence aux garçons correctement élevés.

A juger par l'un de ses récits du temps, il «rêvait» aussi d'éduquer des filles. Selon la version Ruffino, au début du songe déjà mentionné du cheval rouge de l'Apocalypse (5 juin 1862) il se décrivit conversant sur une *piazzetta* avec la marquise de Barolo. On sait que cette dame avait créé à Turin plusieurs institutions pour femmes et fillettes:

«... Je voulais lui serrer la main, mais elle me dit: – Non, restez où vous êtes. Puis elle se mit à parler de mes garçons et me dit: – Vous vous occupez des garçons, c'est parfait. Mais laissez-moi m'occuper des filles; ainsi, nous serons

d'accord. A quoi je lui répondis: – Mais le Seigneur n'est-il venu au monde que pour les garçons? Tandis que je lui tenais ces étranges propos...»[41]

Dès 1862, don Bosco aurait donc confusément envisagé d'élargir son œuvre aux fillettes, entreprise qu'il mènerait à bien dix ans plus tard par l'inclusion dans sa société de la maison de Mornese.

Projet d'une deuxième église au Valdocco

En 1862-1863, la construction du petit séminaire San Carlo n'était qu'une part de l'activité bâtisseuse de don Bosco. Simultanément, il continuait à développer son œuvre du Valdocco.

Le 12 juin 1862, il déposait à la municipalité le «plan d'un nouveau bâtiment à ériger le long du chemin de la Giardiniera (secteur Valdocco) dans la propriété du Révérend Prêtre Bosco.»[42] Un an après, le 5 juin 1863, il récidivait par le dépôt d'un projet d'«immeuble que le prêtre D. Gioanni Bosco propose d'ériger à l'intérieur de la cour de son collège S. François de Sales à Turin; élévation de la façade côté cour...»[43]

A cette date, un projet beaucoup plus considérable avait déjà pris corps. Dix ans seulement après son inauguration, l'église S. François de Sales ne suffisait plus à la population scolaire en augmentation rapide de la maison. A la fin de 1862, probablement à l'avant-veille de la fête de l'Immaculée, au cours d'une interminable séance de confessions, don Bosco, tourmenté par le problème, décida, non pas d'agrandir l'église en usage, mais de construire à proximité une église plus vaste. Il confia son projet le soir même au clerc Albera:[44] «... Notre église est trop petite, elle ne peut contenir tous les garçons, ou bien ils y sont entassés les uns sur les autres. Nous en fabriquerons donc une autre plus belle et plus grande, qui soit magnifique...» Il avait peut-être déjà l'idée de consacrer cette deuxième église à Marie auxiliatrice, comme Albera et Cagliero le lui ont fait dire,[45] mais, selon toute apparence, pas encore l'intention de bâtir un sanctuaire grandiose (magnifique, disait Albera) en l'honneur de la Vierge Marie. La circulaire du 1er février 1863, dont nous allons faire état, dira même que l'édifice projeté serait «dénué de toute élégance». Le jeune Albera eut confirmation des intentions de don Bosco quand, six ou sept semaines plus tard, le préfet Alasonatti, dont il était le secrétaire, lui donna à copier une lettre de demande de subside pour la construction d'une église. Don Bosco la destinait au grand maître de l'ordre royal

des SS. Maurice et Lazare.[46] Datée du 1er février 1863, elle expliquait que l'église, pour laquelle il sollicitait un subside, était devenue nécessaire à la population d'une vaste zone tout à fait dépourvue d'édifices religieux.[47] Don Bosco remarquait que «cette église, spécialement destinée aux jeunes *externes*, qui pourraient y intervenir librement, serait assez spacieuse pour servir aussi aux adultes.»[48] Mais il ne révélait de la sorte qu'un aspect secondaire de son projet. Les motivations d'une circulaire contemporaine aux bienfaiteurs étaient plus exactes. Après avoir rappelé l'exiguïté manifeste de l'église S. François de Sales, elle leur apprenait que la nouvelle église serait principalement destinée aux enfants de l'oratoire; elle chiffrait l'accroissement de la population des quartiers environnants encore privés d'églises et annonçait le titre marial choisi pour ce nouveau sanctuaire. Il serait «consacré au culte divin en l'honneur de la Bienheureuse Vierge Immaculée sous le titre de *Maria Auxilium Christianorum*.»[49]

Le vocable: *Maria Auxilium Christianorum*

En exergue au sommet de la lettre circulaire, l'invocation: *Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis* commençait de solenniser un vocable, qui était une nouveauté dans la vie de don Bosco. Jusque-là, il avait prié Marie sous les titres familiers dans la région d'*Addolorata*, de *Consolata*, de *Madonna del SS. Rosario*, ou encore de *Purissima* et d'*Immacolata*. La dénomination *Auxiliatrice* nous pose des problèmes d'origine: date d'apparition, modèle et sens de ce titre dans la vie de don Bosco.

Don Bosco se mit à parler de Marie, secours des chrétiens, au printemps de 1862, très probablement à la fin du mois de mai. La version Ruffino de l'apologue des «deux colonnes», daté du 30 mai 1862, expliquait que, sur la mer où vogue la nacelle pontificale, «se dressent deux très hautes colonnes. Sur l'une, il y a la statue de la Vierge Immaculée avec l'inscription Auxilium Christianorum; sur l'autre, beaucoup plus haute et plus grosse, il y a une Hostie...» Malgré une flottille de bateaux qui s'y opposent, le navire du pape tente de s'arrimer à l'une et à l'autre.[50] Ce récit est habituellement donné comme celui de la première mention du titre *Auxilium Christianorum* dans les songes, sinon aussi dans tout l'enseignement de don Bosco.[51] Au vrai, un texte jamais relevé et pourtant plus sûr parce qu'imprimé, lui fut au moins contemporain et peut-être antérieur.[52] Le fascicule anonyme

Diario mariano (Calendrier marial) des *Letture cattoliche* de juin-juillet 1862, apparemment composé dans le courant de mai 1862, doit être attribué à don Bosco. Il n'osait pas se reconnaître l'auteur de cette compilation hétéroclite de réflexions, d'historiettes et de traits édifiants en relation avec le culte de la Vierge Marie.[53] Or, si dans ce calendrier, le 24 mai n'est pas encore un jour marial, on trouve au 6 avril une note parénétique sur la *Festa della Madonna Ausiliatrice* (Fête de la Madone Auxiliatrice), qui annonce la doctrine à venir de don Bosco sur la Vierge du *Sub tuum*.[54] Parce que mère de Dieu, Marie est l'auxiliatrice de chaque chrétien et l'auxiliatrice de l'Eglise, notamment du pape son chef visible, dans la bataille incessante qu'ils soutiennent contre leurs ennemis. Voici le morceau:[55]

«Fête de la Madone Auxiliatrice. – Etant nous-mêmes sans trêve environnés d'ennemis de nos âmes et exposés à d'innombrables et très graves dangers d'offenser Dieu, oh combien nous avons besoin d'une aide extraordinaire pour éviter aussi bien les embûches de nos ennemis que les périls qui nous assaillent!... Mais où trouverons-nous cette aide? La voici. En Marie, mère de Dieu. Elle est appelée par l'Eglise le *secours des chrétiens*; recourons donc à elle si nous voulons trouver un secours rapide et efficace dans nos besoins soit spirituels soit temporels. Supplions aussi cette mère pleine de miséricorde de bien vouloir venir en aide à la malheureuse épouse du Christ, la sainte Eglise, et à son très auguste chef visible. – On dira cinq fois le *Sub tuum praesidium* pour les besoins de la sainte Eglise.»

Don Bosco découvrait alors l'auxiliatrice avec des foules de compatriotes de l'Italie catholique.[56] Spolète, cité historique de l'Ombrie, avait appartenu aux Etats du pape jusqu'à l'annexion de la province par les Piémontais en 1860. Au début de cette année de grandes frayeurs, l'archevêque de la ville Giovanni Battista Arnaldi[57] avait, dans une lettre collective de l'épiscopat de la région, exprimé sa confiance envers la «Mère de miséricorde», la «guerrière invaincue et invincible», celle à qui «l'on doit toutes les victoires de l'Eglise»; et exhorté les fidèles à supplier Dieu de leur venir en aide «par l'intercession du Cœur Immaculé de Marie, Mère de Dieu, l'Auxiliatrice des Chrétiens, la très puissante qui maintient sous ses pieds la tête rebelle de l'antique serpent.»[58] Vinrent les jours sombres de l'annexion. Puis, en mars 1862, la nouvelle se répandit que la très sainte Vierge avait adressé la parole à un enfant d'un peu moins de cinq ans, Righetto Cionchi, à partir de l'ancienne peinture d'une église en ruines à La Fratta, près de Spolète. Le 19 mars, un jeune paysan affligé de

maux chroniques avait recouru à cette image de Marie; en quelques jours, il avait recouvré la santé sans l'aide de médecins ni de médecines. L'image de La Fratta devint immédiatement le centre d'attraction de dévots en prières pour leur santé et la paix de l'Eglise. L'archevêque se saisit de l'information et la répandit dans une série de *Relazioni* (Relations) généreusement diffusées par la presse catholique de la péninsule. La première, la plus importante, datée du 17 mai 1862 et envoyée à la feuille catholique de Turin l'*Armonia*, y fut publiée le 27 suivant. L'archevêque racontait les faits survenus et décrivait les foules qui accouraient désormais vers l'image miraculeuse.[59] Cette image, que le peuple dénommait soit la *Madonna*, soit la *Madonna scoperta* (la Madone découverte), soit la *Madonna della stella* (la Madone de l'étoile), soit encore la *Madonna di Spoleto* (la Madone de Spolète), devint à partir de l'article de l'*Armonia* et par les soins de l'archevêque Arnaldi l'*Auxilium Christianorum*, c'est-à-dire le Secours des Chrétiens.

L'*Armonia* arrivait régulièrement au Valdocco. Si l'on rapproche son article du 27 mai 1862 de l'apologue de don Bosco sur les «deux colonnes», clairement daté du 30 mai 1862, la dépendance paraît très probable. Le *Diario mariano* le montra peut-être antérieurement sensibilisé au titre d'Auxiliatrice. Aux derniers jours de mai, il l'avait adopté.

Le *Diario mariano* et l'histoire des «deux colonnes» nous apprennent le sens qu'il lui donnait. Cette signification fut illustrée au fil des mois par la catholicité italienne de l'époque. De toutes les provinces du nouveau royaume, les yeux se tournaient désormais vers Spolète et La Fratta. Les périodiques de Rome, Turin, Gênes, Milan et Naples répétaient le récit de Mgr Arnaldi; ils faisaient état des guérisons opérées par l'*Auxilium Christianorum*; ils s'étendaient à plaisir sur le concours populaire croissant autour de l'image et sur l'enthousiasme spirituel qui gagnait chaque jour davantage. N'était-ce pas la vague de fond du «pays réel» en réaction à l'anticléricalisme des Garibaldiens et autres révolutionnaires? La situation de Spolète au centre de la péninsule excitait les imaginations religieuses. «Cette très belle et très prodigieuse image – notait un périodique de Turin au mois de novembre de cette année 1862 – s'est manifestée en un endroit qui est le centre, non seulement de l'archidiocèse de Spolète, mais aussi de l'Ombrie, et, ce qui est plus digne d'attention, le centre de l'Italie. Par là, dirons-nous, se manifeste la volonté de Dieu et de la Vierge. En se présentant de manière aussi prodigieuse en ces temps calamiteux au

beau milieu de l'Italie, elle a voulu faire savoir qu'elle se place au milieu de ce pays pour le défendre, pour l'aider et pour subvenir à chacun de ses besoins temporels ou éternels.»[60] Selon Mgr Arnaldi, Marie préparait ainsi les cœurs au triomphe prochain de l'Eglise et de son auguste chef; sa manifestation à Spolète était le gage (*caparra*) de leur victoire.[61] La Madone de Spolète étendait sa maternelle et très efficace protection sur ses enfants abandonnés. On la suppliait de les garder fermes dans leurs croyances, malgré les malheurs des temps. Que, par son intercession, ils demeurent au besoin prêts à mourir pour leur foi catholique, fidèles et dociles sujets de la sainte Eglise romaine, de son héroïque hiérarque, «le vicaire du Christ sur la terre», et des autres pasteurs légitimes! «C'est ce que nous voulons, ce que nous promettons, ce qui adviendra avec votre aide, Vierge immaculée, ô Mère très aimante, ô Marie, toi l'aide constante, très puissante et très bonne de la chrétienté.»[62]

La dévotion à Marie auxiliatrice, que don Bosco se mit à propager en 1863, quand il eut décidé de dresser au Valdocco une église sous ce vocable, ne recevait-elle pas la même signification? Pour lui, Marie, mère immaculée de Dieu, était la reine des batailles, victorieuse à Lépante; celle qui écrase l'antique serpent et ses suppôts terrestres; la puissante protectrice de l'Eglise assaillie de toutes parts et de son chef, le souverain pontife «vicaire du Christ» sur terre vilipendé par ses adversaires; enfin, malgré une réalité perpétuellement décevante, le gage de leurs triomphes espérés prochains.

Les recommandations épiscopales

Au temps où il fondait Mirabello et concrétisait son projet d'église dédiée à Marie auxiliatrice, don Bosco menait une série de démarches indispensables à l'approbation de sa société par le Saint-Siège. Un avis favorable de l'autorité diocésaine de Turin était primordial; il y joindrait le plus grand nombre possible de recommandations d'évêques de la région.

La première personne sollicitée fut donc le vicaire capitulaire de Turin, Giuseppe Zappata. Don Bosco lui exposa sa situation dans une lettre dont il ne subsiste qu'une copie de date aléatoire.[63] Son projet de congrégation sous le titre de Société de S. François de Sales, conforme aux suggestions du pape Pie IX, d'abord soumis à l'archevêque Fransoni, puis transmis par celui-ci à son vicaire général Mgr Fissore, avait été examiné par des juges compétents, tels que l'évêque de

Cuneo, Mgr Manzini, et le cardinal De Angelis. Leurs remarques, qui ne touchaient pas des points essentiels, avaient été entendues.

«Mon but, écrivait don Bosco qui condensait heureusement en quelques mots une idée complexe, est d'établir une société qui, tout en garantissant aux yeux des autorités gouvernementales leurs droits civils à ses membres pris individuellement, constitue pour l'Église une véritable personne morale (*littéralement*: un vrai corps moral), autrement dit une société religieuse.»

Il réunissait dans l'être d'une congrégation les deux termes apparemment contraires d'une alternative: ou société civile ou société religieuse. Puis il alignait cinq considérants, qui lui faisaient souhaiter l'approbation rapide de son projet par la curie turinoise, «avec toutes les clauses, observations et conditions» que son interlocuteur jugerait opportunes «pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes». Les membres de la société le priaient humblement de satisfaire au plus vite leurs communs désirs; à l'avance, ils le remerciaient de la faveur qu'ils attendaient de lui.

Le chanoine Zappata «laissait du temps au temps». Il n'urgea donc rien. La première recommandation arriva à don Bosco d'un autre diocèse. L'évêque de Cuneo, qui avait – nous le savons – pris connaissance des constitutions de don Bosco, commença de le rassurer par un éloge sans réserve à l'intention du Siège Apostolique.[64]

«Parmi les institutions religieuses que Dieu suscite au sein de son Eglise en ces temps de matérialisme, de corruption et d'incrédulité, il faut placer, mieux: admirer, la Société ou Congrégation de S. François de Sales, instituée à Turin dans le faubourg du Valdocco par l'excellent prêtre D. Giovanni Bosco, dont le but principal est d'instruire chrétiennement la jeunesse pauvre et de recueillir dans des maisons appropriées les enfants abandonnés et dispersés.»

Le développement des œuvres de cet institut, son corps de statuts «pleins de céleste sagesse et de prudence», le bien «grandissime» qu'il avait déjà produit dans tous les diocèses du Piémont pour «la consolation et l'admiration de tous les bons», étaient autant de motifs qui incitaient cet évêque à demander pour lui l'approbation pontificale. Très touché, don Bosco s'empressa de transmettre la pièce à la curie de Turin, vraisemblablement à titre d'exemple pour la recommandation qu'il attendait d'elle.[65]

Il développa sa campagne. Au début de décembre, une assemblée des évêques piémontais à Turin lui offrit l'occasion de solliciter leurs

recommandations. Un mémoire agressif qu'il leur remettait sur le prosélytisme protestant était propre à attirer l'attention sur la vitalité catholique de son œuvre.[66] Seul l'évêque d'Acqui, Modesto Contratto, réagit sans tarder. Sa lettre, qui était brève, disait l'essentiel. Il avait «lu attentivement la Règle pour l'institution d'une Pieuse Société sous le titre de S. François de Sales» et ne pouvait que s'affirmer pleinement heureux «de recommander l'esprit et le but recherché par cette Société» et de «reconnaître la grande utilité qui reviendrait à l'Eglise et à la société civile si elle était dûment approuvée.»[67]

Cependant la curie de Turin, apparemment réticente, se contentait de promesses orales. Don Bosco trépignait. Il insista le 6 janvier 1864 par une lettre pressante au provicaire Vogliotti. Puisque le pape était d'accord avec ce projet de société, le vicaire capitulaire de Turin ne pouvait que lui être favorable.[68] Cette réclamation n'aboutit pas plus que la précédente. Heureusement, un troisième évêque, Giovanni Antonio Odone, évêque de Susa, donna bientôt courage à don Bosco par un très long éloge de son entreprise.[69] Son mémoire sur les protestants, qui dénonçait leur audacieuse propagande, l'avait peut-être impressionné. Il commençait:

«Pour le réconfort des pasteurs, des ministres sacrés et de tous les bons grandement affligés par les très graves dommages dont souffre l'Eglise en ces temps calamiteux par la diffusion des mauvais livres et des journaux antireligieux, par les calomnies des méchants et par les scandales publics, le Seigneur a suscité le vénérable prêtre Giovanni Bosco, qui se signale depuis de nombreuses années surtout par le soin aimant et infatigable qu'il prend de la pauvre et imprudente jeunesse, point de mire particulier des sectaires et de la foule de ceux qui en sont les aveugles instruments.»

Comme Mgr Contratto, Mgr Odone avait «vu et examiné le Règlement proposé» pour la nouvelle Société; il lui avait paru «conduit par un véritable esprit de zèle et propre à atteindre facilement le but sublime qu'elle poursuit».

Trois recommandations épiscopales ne suffisaient pas à don Bosco. Il se tourna vers Casale, qui n'avait pas encore été alerté. «J'aurais besoin d'envoyer à Rome le règlement de notre Société. J'ai déjà les recommandations des évêques de Susa, d'Acqui et de Cuneo. Celle de Votre Excellence Illustrissime et Révérendissime me ferait un grand plaisir. Si vous jugiez bon de la rédiger, ce serait pour moi une faveur signalée. – Je vous envoie une copie de celle de l'évêque de Cuneo pour que vous en connaissiez la teneur...»[70]

Cependant les semaines s'écoulaient et la curie de Turin ne se prononçait toujours pas. Faudrait-il passer outre? Le 10 février, probablement assuré de l'arrivée prochaine des recommandations des évêques amis et influents de Casale et de Mondovì,[71] don Bosco revint une nouvelle fois à la charge.[72] Une occasion se présentait à lui le lendemain de faire partir vers Rome l'ensemble du dossier. Il n'y manquait que l'*implorata commendatizia* (la recommandation implorée) de Turin, qui lui avait été promise. Le vicaire capitulaire Zappata s'exécuta enfin dans la journée qui suivit.[73] Mais, dans sa lettre, un œil exercé a bientôt distingué ses réserves. S'il louait abondamment l'œuvre de l'oratoire S. François de Sales au service des enfants pauvres et abandonnés, ainsi que celle des oratoires de l'Angelo custode à Vanchiglia et de San Luigi à Porta Nuova, il ignorait (ou feignait d'ignorer) les statuts des ecclésiastiques groupés autour du prêtre Bosco. Ils vivent, écrivait-il, selon «certains règlements» et sont d'«une conduite si régulière» qu'ils édifient les élèves à eux confiés; ce pourquoi leur association est hautement recommandable. Le chanoine Giuseppe Zappata se gardait d'énoncer un avis quelconque sur des *Regole* qui, au regard de don Bosco, constituaient pourtant la pièce principale de sa demande d'approbation par Rome.

Le *Decretum laudis* de la Société de S. François de Sales

Le lendemain 12 février don Bosco composa lui-même sa supplique à Pie IX. Il l'assortit des divers documents enfin réunis: son texte de constitutions, une note qu'il avait composée à leur propos, et les recommandations de Turin, Cuneo, Acqui, Susa, Casale et Mondovì.

«Dans l'unique but et seulement avec le désir de promouvoir la gloire de Dieu et le bien des âmes, je me prosterne aux pieds de Votre Sainteté pour demander l'approbation de la Société de S. François de Sales. C'est un projet sur lequel j'ai beaucoup médité et qui me tient à cœur depuis longtemps.»

Don Bosco rappelait au pape son entretien de 1858 et les conseils qu'il avait alors reçus de lui. Prudent, il disait craindre de s'être éloigné du plan qui lui avait été tracé. «Ce pourquoi, je demande plutôt la correction que l'approbation de ce projet de constitutions.» Il prévenait qu'un feuillet annexe rendait compte de «plusieurs choses particulièrement importantes» et utiles à l'exacte interprétation des seize chapitres de ses statuts.[74]

Le texte des constitutions de la Société de S. François de Sales

avait grossi depuis son expédition à Mgr Fransoni en juin 1860.[75] Le nombre des chapitres était passé de treize à seize. (Le numéro 17, *Formula di voti*, ne constituait pas un chapitre à proprement parler.) L'ancien chapitre «Gouvernement interne de la Société» (numéro 8) avait été considérablement augmenté et partagé en trois: «Gouvernement religieux de la Société» (chap. 8), «Gouvernement interne de la Société» (chap. 9) et «Election du Recteur majeur» (chap. 10). Un chapitre «Des maisons particulières» (chap. 12), nécessité par la récente initiative de Mirabello, avait été ajouté. Les questions de nature structurelle de ces articles pouvaient paraître secondaires. L'essentiel du texte statutaire sur l'histoire de la Société, sa forme particulière, le but recherché par elle, les obligations entrainées par les vœux et la discipline religieuse, les conditions d'entrée enfin, n'avait pas évolué.

La pièce jointe par don Bosco à ces *Regole*: «Notes sur les constitutions de la Société de S. François de Sales»,[76] répétait le but de sa société, tel que l'introduction du document le présentait déjà; elle énumérait les statuts des sociétés religieuses dont son texte dépendait; elle affirmait que si, dans ces *Regole*, l'on ne parlait guère du pape, c'était uniquement par crainte de perquisitions de policiers qui y auraient trouvé à redire; enfin, elle tâchait de justifier un article sur la juridiction du supérieur général étendue aux membres de la Société répartis dans différents diocèses.

Don Bosco, assuré de l'appui du pape, attendit dans la paix le jugement du Saint-Siège. Il lui parvint au cours de l'été de cette année 1864.[77] Il était positif. Mais ce n'était pas la pleine approbation que, dans son ignorance des usages, il avait souhaitée (et que le consulteur Savini avait écartée d'emblée au début de son *votum*). C'était un *Decretum laudis* (Décret de louange) de la Société de S. François de Sales, première étape à franchir selon le cardinal Bizzarri avant d'obtenir l'approbation formelle d'une société religieuse par le Saint-Siège.[78] Daté du 23 juillet 1864, le pape lui avait donné son accord le 1[er] juillet précédent.

La réplique de don Bosco aux *Animadversiones* de la Congrégation

Par le décret de louange, la question de la reconnaissance romaine de la Société de S. François de Sales avait sensiblement progressé.

Elle échappait un peu au cocon turinois, que don Bosco trouvait désormais très incommode. Toutefois il découvrait dans le pli qui lui apportait le décret une feuille d'*Animadversiones* (Remarques) sur son texte de constitutions, qui lui donnait beaucoup à penser.

Les treize *Animadversiones* de la congrégation des Evêques et Réguliers, signées par le pro-secrétaire Stanislao Svegliati, avaient pour origine un rapport en quatorze points du carme Angelo Savini, rapport daté du 6 avril 1864.[79] Dès lors, les jeux avaient été faits, car la congrégation avait suivi son consulteur à peu près pas à pas.[80] Elle n'avait bronché que devant sa première observation, selon laquelle la société de S. François de Sales n'aurait pas dû faire figurer l'éducation du jeune clergé parmi ses buts apostoliques.[81]

Les méditations très instructives de don Bosco sur ces *Animadversiones* nous sont révélées par la pièce: «Sur les Remarques aux constitutions des compagnons associés sous le titre de S. François de Sales dans le diocèse de Turin.»[82] Don Bosco y répondait point par point. Le mandat du Recteur majeur prévu *ad vitam* devait être réduit à douze ans (*animadversio* 1). Dont acte, se dit-il.[83] Il buta ensuite quelque peu sur l'invitation à supprimer un article (chap. 3, art. 7), par lequel il interdisait toute politique aux membres de sa congrégation (*animadversio* 2).[84] L'article ne disparaîtra qu'à la veille de l'approbation de 1874. Dix ans auparavant, il avait pourtant accepté l'observation. L'article, disait-il, n'avait été introduit dans le texte que pour éviter des ennuis au cas où les constitutions tomberaient «in manus quorumdam laicorum» (entre les mains de certains laïcs), supposés malintentionnés.[85] Cette fausse raison le dispensait de produire les vraies, qu'il réservait aux siens. La faculté laissée au supérieur général de relever des vœux de religion (chap. 4, art. 9) paraissait excessive aux censeurs (*animadversio* 3). Il se soumettait demandant seulement de pouvoir dispenser des vœux triennaux.[86] Mais la quatrième remarque, contre l'admission aux ordres sacrés sur la seule autorisation du supérieur général (chap. 8, art. 4) et selon laquelle: «On ne peut permettre que le Supérieur Général puisse délivrer aux membres du pieux Institut les Lettres Dimissoriales pour la réception des Ordres; que cela soit également supprimé des Constitutions», suscitait ses protestations. Il alignait huit raisons contraires. L'octroi de ces lettres dimissoriales par l'évêque impliquait dans son esprit l'appartenance automatique du clerc ordonné au clergé diocésain, son obéissance à l'Ordinaire du lieu et son affectation aux charges selon son bon vouloir.[87] La cohésion doctrinale et disciplinaire de sa Société lui

semblait en conséquence devenir impossible. Le 28 février 1865, il risquait déjà une requête de dispense sur ces dimissoriales. C'était au reste pour recevoir à peu près par retour de courrier une réponse cinglante de la congrégation des Evêques et Réguliers.[88] La liberté de contracter et de posséder, à laquelle il tenait fort parce que garante du maintien des «droits civils» de ses fils, était contestée dans une remarque par un biais qui lui avait semblé secondaire. Il avait édicté (chap. 9, art. 2) que le Recteur ne pourrait «conclure des contrats d'achat ou de vente d'immeubles sans le consentement de son chapitre». Le consulteur Savini avait demandé d'urger en la matière l'observance des constitutions apostoliques. Le droit commun fut donc rappelé à don Bosco: le *placet* apostolique était requis pour toute aliénation de biens (*animadversio* 5).[89] Don Bosco crut probablement à une mise en cause d'un article clé de ses constitutions (chap. *Forma*, art. 2) sur la propriété des biens, la faculté d'accepter des successions et de recevoir des héritages. L'engrenage ecclésiastique dans lequel on l'obligeait d'entrer lui paraissait gros de périls. «Cette remarque ne peut que très difficilement s'appliquer à nos constitutions; étant donné que les membres pris isolément possèdent, non pas la Société, le cas de recours au Saint-Siège ne surviendrait jamais. En outre, comme il nous faut compter avec le *Placet* Royal pour nos biens externes, il s'ensuivrait que les rescrits du Pontife devraient être soumis à l'autorité civile (littéralement: au for civil)...»[90] La sixième remarque, relative à la déposition éventuelle du supérieur général (chap. 9, art. 4), pour laquelle la congrégation des Evêques et Réguliers réclamait la consultation du Saint-Siège, lui semblait au contraire parfaitement judicieuse.[91] Non pas la septième, qui requérait l'autorisation de ce même Saint-Siège pour les nouvelles fondations (*animadversio* 7), par quoi, estimait-il, la Société de S. François de Sales serait exposée aux inconvénients déjà signalés à propos de la cinquième remarque.[92] En revanche, il ne discernait que des avantages dans l'exigence pour ses religieux d'un minimum d'une heure de prière quotidienne et de dix jours consécutifs d'exercices spirituels annuels (*animadversio* 8).[93] Il se rebellait à nouveau devant la remarque suivante (*animadversio* 9), selon laquelle «on ne peut approuver que des personnes étrangères au pieux Institut y soient inscrites par ce que l'on appelle affiliation». Elle prenait à partie le chapitre *Esterni*, dont le consulteur avait demandé la radiation pure et simple.[94] A peu près toutes les congrégations et tous les ordres religieux ont des tiers-ordres, s'exclamait don Bosco. Si on ne supporte pas ce chapitre dans le corps même des constitutions,

il figurera en appendice.[95] Il ne trouva rien à redire aux quatre dernières observations. Selon la dixième remarque, dans la formule de profession, les mots: «volermi comandare senza riserva» (vouloir me commander sans réserve), devaient être remplacés par: «volermi comandare a tenore delle Nostre Costituzioni» (vouloir me commander selon nos constitutions). Tout à fait d'accord, pensa et dit don Bosco. Il agréa aussi la remarque 11, selon laquelle un rapport sur l'état de la Société devait être fourni au Saint-Siège tous les trois ans; la remarque 12, qui demandait de traduire les constitutions en langue latine; et la remarque 13, qui écartait l'obligation de la pratique des constitutions sous peine de péché. Mais, tous comptes faits, face à ces treize *animadversiones* don Bosco ne dut plus éprouver qu'une satisfaction mitigée. Sa gratitude au cardinal préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers le 25 août 1864 commença de prendre des couleurs.[96] Quelque amertume s'y mêlait.

La congrégation des Evêques et Réguliers n'avait pourtant pas repéré tous les écueils de son système. Sa société n'avait pas d'existence civile; il s'en féliciterait doublement après les votes désormais proches contre les congrégations religieuses (1866). Tous les biens communautaires étaient entre les mains de particuliers, à commencer par les siennes. Mais, comme le remarquait un jour le lazariste Marco Antonio Durando dans une pièce destinée au Saint-Siège, qu'adviendrait-il après la disparition du fondateur? Qu'adviendrait-il à la fin des mandats de douze ans des supérieurs généraux successifs?[97]

La fondation de Lanzo (1864)

Quand il recevait le *Decretum laudis*, don Bosco assumait la responsabilité d'un deuxième collège. On le lui avait offert à Lanzo, petite ville d'à peine deux mille quatre cents habitants (2361 au recensement de 1861), située a une quarantaine de kilomètres de Turin et à l'échancrure d'une belle vallée où coule la Stura. Il la connaissait depuis quelque vingt ans au moins, puisqu'il s'était mis au temps du *Convitto* à fréquenter la maison d'exercices spirituels de S. Ignazio, perchée au-dessus de l'agglomération. En outre, le curé de Lanzo, Federico Albert, était de ses amis.[98] Le collège, qui relevait de la commune, était installé dans un ancien couvent de capucins expropriés au début du siècle situé sur un éperon rocheux dominant la vallée.[99]

L'école avait relativement prospéré dans les années '40. Mais, en

ces premières années '60, faute d'élèves (et par souci d'économies de la part de la municipalité), elle avait été fermée. Non seulement Lanzo n'avait plus de collège, mais les bâtiments se dégradaient. Au printemps de 1864, le curé Albert, préoccupé par l'instruction et l'éducation correctes de ses ouailles, incita don Bosco à l'aider à relever le collège. Don Bosco ne se fit pas prier. L'affaire fut rondement menée. Après la fête de saint Louis de Gonzague et la solennisation habituelle de la Saint Jean Baptiste, il se rendit à Lanzo pour une visite des lieux du collège sous la conduite du maire Paolo Tessiore et du curé Albert. Lors d'une inspection préalable, don Savio, économe du Valdocco, avait produit sur Lanzo un rapport peu encourageant. Seules quelques chambres, que les maîtres communaux avaient occupées, étaient dans un état convenable. Mais, aujourd'hui, le maire promettait des travaux de réparation, le curé l'aménagement de trois petites pièces, et surtout don Bosco ne demandait qu'à se laisser convaincre. Le site était merveilleux, il se dit satisfait.

Le 30 juin, le conseil communal fut réuni en séance extraordinaire pour délibérer de la proposition de reprise du collège municipal par le prêtre «animé de sentiments philanthropiques à l'avantage de la jeunesse studieuse de Lanzo et des communes voisines», qu'était devenu pour lui don Bosco.[100] L'assemblée fut tenue en la présence de celui-ci. Une convention en quatorze points, datée de ce 30 juin, fut signée par lui, le maire et deux conseillers.[101] La municipalité s'engageait à verser à don Bosco la somme annuelle de trois mille lires pour les classes élémentaires et gymnasiales, les deux classes de rhétorique incluses, et cent lires annuelles pour les prix. Elle lui concédait l'usage du local dit du collège, avec ses terrains, sa chapelle et ses jardins annexes. Elle ferait procéder à toutes les réparations nécessaires à la conservation de l'édifice principal et des bâtiments voisins. Elle ne pourrait licencier don Bosco sans un préavis de cinq années. Toutes les dépenses d'installation proprement dite seraient à la charge de don Bosco. La commune lui procurerait toutefois un prêt de dix mille lires qu'il rembourserait régulièrement. Don Bosco fournirait pour les classes élémentaires trois maîtres munis des diplômes requis et, pour les cinq classes du gymnase, des enseignants idoines. Les élèves des classes gymnasiales paieraient des frais de scolarité (minerval), à l'exception des enfants de Lanzo d'indigence reconnue. Quant aux classes élémentaires, seuls les écoliers ne relevant pas de la commune de Lanzo auraient à en payer. Les programmes d'enseignement seraient ceux établis par le ministère de l'Instruction Publique. Pour l'instruc-

tion religieuse et morale la municipalité s'en remettait à la prudence du prêtre Bosco et du vicaire forain de l'endroit. Enfin, les classes du collège seraient ouvertes dès la rentrée scolaire 1864-1865.

Au mois d'octobre qui suivit, don Bosco dirigea donc vers Lanzo une douzaine de ses disciples. Il plaçait à leur tête un saint homme, le jeune prêtre Domenico Ruffino (24 ans), qui avait la charge de directeur; et le flanquait d'un administrateur de quelque expérience, Francesco Provera, préfet, qu'il avait retiré de Mirabello. Dans la troupe, l'histoire a retenu Pietro Guidazio (23 ans), Francesco Bodratto (41 ans, ex-maître d'école à Mornese, qui venait d'être conquis par don Bosco), Giuseppe Fagnano (20 ans), Nicolao Cibrario (25 ans), Giacomo Costamagna (18 ans) et Antonio Sala (28 ans), toutes personnes qui tiendraient des rôles importants dans la congrégation salésienne naissante.[102]

Ce monde, riche d'enthousiasme, ignorait ce qui l'attendait à Lanzo. Car à peu près rien n'était prêt au collège quand les désignés y débarquèrent. Francesco Provera put mesurer à l'honneur de sa patrie combien la fondation de Lanzo différait de celle de Mirabello l'année précédente. Douze ans après, un soir de mars 1876, Antonio Sala, l'un des membres de l'équipe primitive, homme bourru, mais d'un dévouement jamais lassé, rappelait devant don Bosco l'aventure de la prise de possession du nouveau collège. Le piètre état des lieux et le peu de cordialité de la population lui avaient laissé un souvenir saumâtre.[103] Les Turinois croyaient, expliquait-il, trouver une maison à peu près en ordre, dans laquelle ils n'auraient qu'à prendre la charge des jeunes élèves. Las! Ils ne découvraient que des murs, debout pour la plupart, certains déjà à moitié écroulés. Le vieux couvent des capucins avait été trop longtemps abandonné. Les nouveaux occupants ne dénichaient ni table ni sièges pour leurs repas. Ils disposèrent sur deux tréteaux une porte arrachée de ses gonds et la table fut prête. Les fenêtres avaient perdu leurs vitres; plusieurs, de surcroît, leurs chassis. La première nuit, à l'aide d'un marteau et de quelques clous, ils se protégèrent des intempéries d'octobre avec des serviettes de toilette et des couvertures tendues aux fenêtres. Les lits n'étaient pas arrivés: ils se mirent en quête de paille et s'arrangèrent comme ils le purent pour les premières nuits. Pas de cuisinier! Le camérier Givone y suppléa tant bien que mal. Cependant toute l'équipe de don Bosco, directeur en tête, s'était mise à l'œuvre: l'un balayait, un deuxième nettoyait, un troisième aidait à la cuisine. Guidazio, qui avait d'abord été menuisier, se remit à son ancien métier, fabriqua des chassis pour les fenê-

tres, ajusta tables et portes. Quelques-uns défrichaient le jardin, qui, livré aux broussailles, aux ronces et aux acacias, était devenu une sorte de bosquet. L'un travaillait par-ci, l'autre rangeait par-là; l'un était cuisinier, l'autre menuisier ou jardinier. Et les classes purent commencer. Pour tout compliquer, la pègre du village détestait les maîtres de Turin et leur jetait des pierres. (Il ne s'agissait pas d'enfants, comme les *Memorie biografiche*[104] l'ont prétendu.) Et les premiers garçons présentés étaient le rebut d'autres collèges. (En vérité, d'après une lettre contemporaine de Ruffino à don Bosco, ce ne fut le cas que pour deux élèves seulement.) La situation empirerait encore pendant l'année en raison de la maladie du directeur Ruffino, qui finit par mourir le 16 juillet 1865.

Quand il écoutait ce récit, don Bosco ne regrettait certainement pas la vie austère à laquelle il avait soumis ses premiers disciples de Lanzo. Lui-même avait connu pareil régime, qui trempe les énergies. Mais il nous faut reconnaître qu'il ne surveilla pas *con amore* les premiers jours de ce collège comme il avait fait pour Mirabello l'année précédente. Lanzo ne fut pas abandonné, loin de là. Une fois tous les deux mois, don Bosco vint encourager sur place le directeur Ruffino.[105] Mais cette maison n'eut droit ni à un règlement adapté, ni à des conseils spéciaux pour le directeur, ni à l'expédition depuis le Valdocco d'élèves choisis pour servir de levain dans la pâte nouvelle, ni aux visites solennisées du fondateur, ni à ses étrennes circonstanciées de fin d'année propres à moraliser les jeunes.

Et pourtant, grâce au courage des clercs de la première heure, puis aux soins éclairés de Giovanni Battista Lemoyne, le directeur qui succéda à Ruffino en octobre 1865, ce collège municipal, non seulement ne périclita plus, mais prit un essor inespéré. En novembre 1864, selon le directeur Ruffino, il y avait à Lanzo sur 37 inscrits, seulement 28 présents, dont 23 enfants de classes élémentaires et de première gymnasiale.[106] En 1868, le collège comptera déjà 124 internes et plus de 200 externes.[107]

Le construction de l'église Marie auxiliatrice

Le surcroît de soucis causés par la construction de l'église Marie auxiliatrice dans un climat économique devenu morose au temps de la Convention de Septembre (1864) peut expliquer en partie les moindres attentions de don Bosco pour la fondation de Lanzo.

Le projet avait été rendu public par la circulaire aux bienfaiteurs

du 1er février 1863.[108] Don Bosco renforça immédiatement son impact au long du mois par une suite de lettres particulières, dont, pour mémoire, il dressa à son usage une liste au fur et à mesure de leur expédition.[109] Nous apprenons là que, le 25 février, il fit appel successivement au chevalier Carlo Giriodi; au chanoine Prielli, de Lu; au comte Reviglio della Venaria, de Bra; à la comtesse Mella Avogadro, de Vercelli; à la comtesse Beria Conturbia; à la comtesse Sofia della Pierre; et à dame Angela Dupraz. Au mois de mai suivant, il dressera un état encourageant des promesses formulées et des dons déjà encaissés.[110] Le baron Bianco di Barbania s'était engagé à payer le portail principal avec les ferrures voulues; le comte Carlo Cays, la cloche du clocher; Michele Nico, le vitrage de toutes les fenêtres; le chevalier Aleramo Bosco di Ruffino, l'autel principal. A cette date, neuf bienfaiteurs avaient versé au total 5.020 lires, dont, après avoir effectué les premiers règlements, il lui restait 1.030 lires.[111]

Les travaux, confiés à l'entrepreneur Carlo Buzzetti, ancien de l'oratoire primitif et très attaché à don Bosco, avaient en effet commencé. Les terrassements de fondation occupèrent l'été et l'automne de l'année 1863. Durant l'hiver, don Bosco fit procéder, depuis Borgone di Susa dans les Alpes, à un grand transport de pierres (deux mille tonnes), pour lequel il avait obtenu le concours plus ou moins bénévole du directeur général des chemins de fer, Bartolomeo Bona.[112] A cette époque, les plans étaient dessinés par l'ingénieur Antonio Spezia.[113] Ils furent déposés à la municipalité de Turin le 14 mai 1864.[114] L'édifice à nef unique, en forme de croix latine, long de quarante-huit mètres et large de trente-cinq mètres au transept, serait coiffé d'une grande coupole. La façade d'allure majestueuse serait ornée d'un fronton supporté par quatre colonnes. Pour la ville d'alors, ce serait une grande église, même si sa capacité put paraître relativement faible au siècle suivant.[115]

Au printemps de 1864, don Bosco entrait donc dans la phase laborieuse de l'entreprise. Il devait méditer sur les plans, que, par exemple, le chanoine Lorenzo Gastaldi critiquait avec de bonnes raisons.[116] Il se ralliait en partie à ses observations: l'atrium prévu fut supprimé et le mur qui devait le séparer de la nef remplacé par deux colonnes. Don Bosco devait surtout faire face à des exigences financières harcelantes.

La collecte des fonds pour la nouvelle église

Vers le mois d'avril 1864, une longue circulaire aux bienfaiteurs potentiels expliqua le projet (une église en forme de croix latine d'une surface de mille mètres carrés), chiffra son coût probable (deux cent mille lires, écrivait don Bosco ignorant que l'œuvre achevée coûterait cinq fois plus cher) et sollicita la charité des fidèles. Elle commençait de promettre aux dévots la protection particulière de Marie auxiliatrice. Turin obtiendrait le «maintien dans la ville de la foi et de la pratique de toutes les vertus chrétiennes.»[117] Le 13 avril, l'*Unità cattolica* rappela succinctement la nécessité d'une église dans le quartier du Valdocco, fit le point des travaux déjà entrepris et se dit convaincue que «l'inépuisable charité des Turinois viendrait en aide au zélé prêtre du Seigneur» don Bosco et lui «assurerait les moyens de venir à bout de sa pieuse entreprise.»[118] Don Bosco avait probablement envoyé a Pie IX sa circulaire d'avril. Le pape lui fit remettre cinq cents lires pour son église, nouvelle que l'*Unità cattolica* diffusa aussitôt accompagnée des phrases les plus encourageantes aux éventuels donateurs.[119] Les fondations allaient être terminées, l'édifice proprement dit commencerait de s'élever. Don Bosco devait envisager, de concert avec la municipalité, la rectification des rues, c'est-à-dire la suppression du vicolo della Giardiniera et le prolongement de la via Cottolengo devant la façade de la nouvelle église.[120]

Les progrès de la construction avaient pour inévitable conséquence de multiplier et de grossir les factures. Un nouveau train de circulaires lança d'autres appels au secours.[121] Des lettres particulières accompagnaient certaines.[122] Mais les réactions généreuses faiblissaient. Après l'euphorie économique de 1862 le royaume traversait une période de déprime financière, que les conséquences politiques de la convention du 15 septembre ne manquaient pas d'aggraver. Cette convention entre l'Etat italien et l'empereur Napoléon III sur le départ des troupes françaises de Rome dans les deux années qui suivraient était en effet liée, par la volonté de l'empereur, au transfert de la capitale dans une ville qui ne serait pas Rome (et qui, de fait, sera Florence). Turin ressentit violemment le coup qui la frappait. La ville cria son dépit le 21 septembre suivant dans une manifestation qui tourna au drame parce que maladroitement réprimée.[123] Sa transformation de ville capitale en chef-lieu de province entraînait le départ à Florence des ministères et de bienfaiteurs fortunés. Don Bosco en

pâtit.[124] L'argent manquait dans la région et tout le pays.[125] Il faisait feu de tout bois, quémandait des capotes usagées au ministre de la Guerre[126] et se mettait à monnayer des requêtes de décorations. Sur ses indications, des personnages d'ailleurs méritants liaient leurs offrandes à l'octroi d'une distinction honorifique dans l'ordre des saints Maurice et Lazare. Don Bosco rédigeait en leur faveur une supplique au grand-maître de l'ordre, le comte Luigi Cibrario, avec qui il était dans les meilleurs termes. S'il réussissait, il gagnait lui-même au marché quelque quatre mille lires.[127] Il empruntait aussi, mais hors de sa ville, où, à son estime, l'on pratiquait des intérêts exorbitants...[128] Le 18 avril 1865, pour payer le boulanger de l'Oratoire, il implorait trois mille francs au marquis Domenico Fassati.[129] Le 11 mai, il cherchait à obtenir de son fidèle don Rua, directeur à Mirabello, deux mille francs pour le lundi qui suivait.[130]

L'œuvre avançait. Le 27 avril 1865, don Bosco avait pu procéder en grand apparat à la pose de la «pierre angulaire» de l'église.[131] Le prince Amedeo, fils du roi Victor-Emmanuel, avait accepté de donner le coup de truelle symbolique. Le maire et le préfet de Turin étaient présents. Mgr Odone, évêque de Susa, tenait la partie religieuse à la place de l'évêque ami de Casale, qui avait été empêché au dernier moment. Bien entendu, un concert de musique et un spectacle avaient complété les festivités.[132] «Plusieurs milliers de personnes assistaient à la cérémonie», écrivit don Bosco à Pie IX.[133]

Cependant l'argent recueilli de ces diverses façons ne suffisait pas. Les quinzaines des maçons l'avaient vite dévoré. Don Bosco recourut à l'expédient éprouvé de la loterie. Des membres de la famille royale: Amedeo de Savoie, Eugenio di Carignano, Tommaso duc de Gênes, Maria Elisabetta de Saxe et la princesse Margherita de Savoie, acceptèrent de la patronner.[134] La présidence d'honneur de la commission échut au maire de la ville Emanuele Lucerna di Rorà, la présidence effective au marquis Lodovico Scarampi di Pruney et la trésorerie, comme de juste, au banquier Giuseppe Cotta. La bourgeoisie fortunée côtoyait l'aristocratie la mieux titrée. Les lots recueillis, estimés au total à environ 89.000 lires, permirent l'émission de 167.928 billets à 0,50 l'unité. Mais leur placement, pour lequel don Bosco se mit aussitôt en quête de diffuseurs bénévoles,[135] allait se révéler beaucoup plus ardu qu'en 1862.

La demande d'autorisation de la loterie de 1865 au préfet de Turin exposait ses raisons. Don Bosco prenait soin de noyer la construction de l'église dans l'ensemble des dettes de l'œuvre des oratoires: arrié-

rés de loyers, achat Filippi, entretien de «huit cents» enfants dans l'oratoire S. François de Sales et, en quatrième lieu, l'église, que l'augmentation du nombre d'enfants recueillis au Valdocco rendait indispensable.[136]

Quand il signait cette lettre, l'entrepreneur Buzzetti avait fini de poser les bases de l'édifice. Le 4 juin, don Bosco apprenait au marquis Domenico Fassati que les murs arrivaient déjà à deux mètres de hauteur; et aussi que, jusqu'alors, la pénurie financière n'avait pas retardé les travaux.[137] Il cherchait de nouvelles combinaisons. Un ecclésiastique lui avait exprimé, peut-être imprudemment, son intention de contribuer lui aussi à la grande œuvre. Don Brossa reçut tout à coup une lettre lui apprenant que don Bosco avait impérieusement besoin «de deux mille francs pour compléter la dette de quinzaine.»[138] Il partageait les frais des matériaux de la toiture sur le point de lui être fournis: 1) les tuiles, 2) les liteaux pour les tuiles, 3) les chevrons qui soutiennent les liteaux, 4) les poutrelles qui soutiennent les chevrons. Chaque lot s'élevait, calculait-il, à quatre mille francs. «Qu'en dit votre bon cœur?», demandait-il non sans malice le 5 juillet au chevalier Zaverio Provana di Collegno.[139]

En juillet 1865, les soucis accumulés écrasaient don Bosco. Outre l'argent à trouver pour payer les échéances de quinzaine de quarante maçons, il déplorait la grave maladie de cinq de ses prêtres.[140] Deux de ses principaux collaborateurs: le directeur de Mirabello Domenico Ruffino, mort comme nous savons le 16 juillet; et le préfet de sa congrégation Vittorio Alasonatti, qui s'éteindra le 7 octobre, disparaissaient. «En ce moment, imaginez combien de dépenses, combien de tracas, combien de soucis sont tombés sur les épaules de don Bosco», mandait-il le 24 juillet à la comtesse Carlotta Callori. Mais l'épreuve trempait son âme, il refusait de pleurnicher. «Ne pensez pas pour autant que je sois abattu; fatigué, pas davantage. Le Seigneur a donné, il a changé, il a enlevé quand il lui a plu, que son saint nom soit toujours béni! Je suis d'ailleurs consolé par l'espoir qu'après l'orage il y aura du beau temps.» C'est aux moments difficiles que la sainteté de son âme devenait le plus manifeste. Délibérément optimiste, il reconnaissait pourtant sa détresse:

«O madame la comtesse, je me trouve en un moment où j'ai grand besoin de lumières et de forces; aidez-moi de vos prières, recommandez-moi aussi aux saintes âmes de votre connaissance!»[141]

Désormais les murs de l'église montaient allègrement. A la fin du mois d'août 1865, une partie d'entre eux atteignaient la hauteur pré-

vue pour la toiture.[142] «L'église arrive à son couvercle et j'ai besoin de votre aide pour la couvrir», annonçait-il le 11 septembre au comte Carlo Cays. Comment? Mais par l'offre des liteaux, tasseaux, tuiles, poutrelles ou chevrons, dont M. le Comte n'aurait pas l'usage et qu'il accepterait d'offrir à la Madone! Quêter de l'argent est bien difficile. Il suivait donc, expliquait-il, le conseil du chevalier Zaverio di Collegno et quêtait des matériaux.[143] Ses visites produisaient plus d'effet que les lettres circulaires. Il entreprit de voyager pour placer des billets de loterie en Lombardie et en Vénétie. On le vit à Milan, Padoue, Venise et Bologne.[144] La Cour devrait en souscrire davantage, regrettait-il à la marquise Fassati.[145] Son unique disciple aux nombreuses relations aristocratiques Federico Oreglia en vendait de son côté dans les villes italiennes.[146] Les résultats de ces campagnes étaient relativement médiocres, puisque la loterie traînera encore un an et demi.[147]

En 1866, don Bosco se mit à garantir les bontés de Marie envers ses dévots généreux. En décembre 1865, il avait fait le voyage de Florence, la nouvelle capitale, avec des intentions rien moins que désintéressées.[148] A Florence, il s'était lié avec la pieuse famille Uguccioni destinée à être l'une de ses grandes et fidèles bienfaitrices. Il flattait ces nouveaux amis. Les Toscans, apparemment plus fins et plus généreux que les Piémontais, l'avaient «impressionné».

«Madame la Comtesse, vous ne pouvez imaginer la sainte impression que m'ont laissée la piété, la charité et la courtoisie des Florentins, tout spécialement de votre illustre famille et de son chef, votre mari.»[149]

A partir d'avril 1866, la presse, informée par ses soins, commença d'annoncer les guérisons miraculeuses des dévots de Marie auxiliatrice. Au reste, la première nouvelle lui valut quelques ennuis: le fils du miraculé, étudiant à l'université et «démocrate» bon teint, exigea un rectificatif à l'*Unità cattolica*, qui le publia dans son numéro du 18 mai.[150] Les Florentins avaient été invités à se recommander à l'Auxiliatrice pour être préservés du choléra alors derechef menaçant. Don Bosco, non sans aplomb, garantissait l'efficacité des bénédictions et des neuvaines correctement monnayées. Et Marie collectait ainsi des quêtes fructueuses. Le 21 mai 1866 il racontait au chevalier Oreglia comment une dame reconnaissante pour une guérison lui avait permis de payer son chef maçon.[151] Le 20 juillet, après avoir dit à la comtesse Uguccioni que «la coupole de l'église (était) bien avancée», il remarquait:

«Nous pouvons dire que la principale quêteuse pour l'église est Marie auxiliatrice en personne. Tous les jours on commence des neuvaines avec la promesse d'offrandes si la grâce est obtenue; jusqu'ici personne n'a été déçu et, de la sorte, les travaux de construction ne s'arrêtent pas...»[152]

Si bien que, le 24 septembre, il fêtait la pose de la dernière brique de la coupole de l'église du Valdocco.[153] Les ruisseaux d'offrandes à la suite de grâces «merveilleuses» obtenues par l'intercession de Marie auxiliatrice, désormais enregistrées avec soin,[154] allaient permettre à don Bosco d'aménager sans trop tarder l'intérieur coûteux de l'édifice.

Ordre et désordre au Valdocco en 1865

En 1865, don Bosco, assailli de soucis externes: les problèmes variés de l'église en construction, le fonctionnement de sa filiale de Lanzo et la détérioration de la santé de Vittorio Alasonatti, son aide principal, avait aussi dû affronter dans sa propre maison divers désordres disciplinaires, capables d'affecter sa réputation d'éducateur.

Le prêtre Angelo Savio (1835-1893), économe à la fois de la Société et de l'école et, de ce fait, responsable de l'ordre et de la propreté des lieux, homme sérieux, courageux, mais pas très drôle, n'était pas toujours bien vu des garçons; certains de ses collègues l'appréciaient peu. Don Bosco s'efforçait de le soutenir. En mars, il intervint lui-même un soir pour régulariser les mouvements de groupes. Il déplorait:

«On entre au réfectoire en hurlant, en se bousculant comme si l'on entrait je ne sais où; au réfectoire, on rit, on bavarde au lieu de faire silence; et l'on sort en tumulte comme on y est entré. Les assistants (*comprendre*: les surveillants) sont comptés pour rien, comme s'ils n'étaient pas là.»

Don Savio était invité à ranger désormais les élèves en colonnes.[155] Ces jours-là, soit avant, soit après cet avertissement, l'économe reçut un projectile (un morceau de pain) dans le dos au réfectoire. Sur le coup, il ne dit rien, mais alla ensuite se plaindre à don Bosco. Celui-ci, le soir même, menaça d'expulsion l'auteur d'une récidive du même goût. Le lendemain, sous les portiques, pendant que les garçons se préparaient à entrer au réfectoire, un trognon de chou fit basculer la barrette de don Savio, lequel, se retournant, identifia l'auteur du méfait. Agostino Ricca, élève de cinquième gymnasiale, se

récria: il visait l'un de ses camarades. C'était de bonne guerre, mais un groupe de «supérieurs», c'est-à-dire de collègues de l'économe, prit son parti, consola très publiquement le garçon et intervint en sa faveur. «S'il part, nous partons aussi», annonçait le chevalier Oreglia. Don Bosco fut inébranlable: Ricca partirait. De fait, le lendemain Agostino Ricca quittait l'Oratoire au grand dépit du chevalier. Pendant plusieurs jours Oreglia fit à table le procès de don Savio et, indirectement, celui de don Bosco qui lui avait donné raison. Don Bosco entendait impassible. Finalement, Ricca adressa de chez lui une lettre d'excuses à don Bosco et fut réintégré à l'Oratoire.[156]

Quelques jours après, don Bosco regrettait une autre forme de désordre dans sa maison. Le soir du 26 mars, il expliquait à ses enfants que, durant la journée, il avait voulu montrer un dortoir à un étranger de passage; qu'au seuil d'une première salle à la vue de cinq ou six lits il avait précipitamment fermé la porte («Dans l'un de ces lits on aurait cru qu'un jeune chien venait de dormir, dans un deuxième, un petit cochon; le traversin d'un troisième lit, matelas découvert, était roulé dans un drap à la place des pieds; les couvertures d'un quatrième lit gisaient à terre sur les chaussures»); qu'il avait épargné au visiteur ce spectacle affligeant et essayé un autre dortoir. Hélas! Parce qu'il était plus peuplé, le nombre de lits en désordre y était plus grand encore. Il avait renoncé à la visite «pour ne pas déshonorer ses enfants.»[157]

Le 19 août, le problème de l'ordre et de la propreté de le maison de l'Oratoire, jusque-là enclos dans ses murs, prit une plus grave dimension. Une épidémie de choléra menaçait. Le service municipal de santé procéda à une inspection des locaux de don Bosco. Il en résulta un rapport sévère, dont la presse s'empara.[158]

Selon la commission, la malpropreté des salles d'étude et des dortoirs était particulièrement néfaste aux santés en un temps de choléra. Le sol des cours intérieures de l'établissement, orientées au nord et peu ventilées, était couvert de détritus, de fumier et d'autres matières qui, en se décomposant, viciaient l'air ambiant et le prédisposaient à l'éclosion de maladies. Les lieux d'aisance (*cessi*) étaient, de façon générale, malpropres et dépourvus de *carelli* (ici: couvercles de latrines); des «gaz» pestilentiels s'en dégageaient. Le canal d'évacuation de l'évier, qui communiquait avec deux fosses d'aisance, laissait échapper un «gaz» infect dans la cuisine. Cinq porcs logés dans une pièce du rez-de-chaussée étaient une «cause de développement de miasmes». (Les miasmes étaient sources de maladies contagieuses, selon la pathologie du temps.) Le dépôt d'ordures à proximité de la

cuisine et du réfectoire était nuisible à l'hygiène publique de l'endroit. Les murs de la cuisine, du réfectoire, des salles et des escaliers étaient malpropres. Les pièces destinées à l'étude et aux dortoirs étaient surpeuplées, les lits trop rapprochés les uns des autres. Il faudrait surveiller régulièrement la propreté des salles, des corridors et des galeries; évacuer chaque jour le fumier hors de la ville; munir les toilettes de siphons, réparer l'évacuation des latrines et blanchir leurs murs intérieurs; munir d'un siphon le canal de l'évier et les fosses d'aisance de deux fermetures de pierre superposées et séparées par une couche de chaux; éloigner les porcs, faire construire dans la cour une cuve pour les ordures; blanchir les murs de la maison exposés au nord, ceux des dortoirs, des salles d'étude, des passages et des galeries; et ne plus accepter d'élèves jusqu'à ce que la commission municipale de la santé ait déterminé, lors d'une nouvelle visite, la capacité des salles de l'établissement.

La *Gazzetta del popolo* diffusa la nouvelle. D'autres feuilles y firent écho. Selon don Bosco, lors de la visite les porcs s'étaient échappés dans la cour des enfants. Un journaliste prétendit que les jeunes de l'Oratoire prenaient leurs récréations avec les cochons.[159] Don Bosco avait publiquement offert de recevoir dans sa maison une trentaine d'enfants d'Ancône devenus orphelins à la suite du choléra. La *Gazzetta* ironisait:

«Après cela que signifie l'offre de don Bosco de recevoir trente orphelins d'Ancône, que le public le dise! Par pitié, que le brave maire d'Ancône prenne des informations auprès de la commission sanitaire de Turin, pour n'être pas ensuite maudit par les orphelins eux-mêmes.»[160]

Don Bosco répliqua dans l'*Unità cattolica* du 30 août sous le couvert de la rédaction du journal.[161] Premièrement, l'état de santé des enfants (800!) était excellent. Deuxièmement, la propreté de l'établissement ne laissait rien à désirer pour une maison qui vivait de la bienfaisance publique. Troisièmement, le nombre des enfants était assurément élevé (ce dont, à l'évidence, l'auteur de l'article se faisait gloire), mais il avait été réduit dès que le choléra s'était fait menaçant. Quant aux calomniateurs de l'œuvre, ils devraient savoir que, «grâce aux sacrifices répétés de don Bosco et de ses collègues, des centaines de pauvres enfants du peuple y apprennent à vivre en bons chrétiens et s'y initient à un métier qui leur permettra, le temps venu, de gagner leur pain par le travail honnête de leurs mains.» Au lendemain de la publication de cet article, don Bosco annota rageusement une lettre

du maire Rorà qui, en réponse à sa protestation (perdue) du 26 août, approuvait les conclusions de la commission sanitaire. Les dortoirs étaient sales? «Poussière naturelle sur le pavé, parce que les dortoirs étaient vacants.»[162] Les cabinets des paliers étaient fétides? «On ne les a pas regardés.»[163] Les couloirs malpropres? «Ce n'est pas vrai.»[164] En vertu des règlements en vigueur, les porcs devraient être logés dans une étable qui leur soit réservée, non pas dans une pièce de l'immeuble? «Nulle loi ne l'interdit.»[165] Des porcs dans la grande et dans la petite cour? «Ce n'est pas vrai»;[166] et il résumait à la suite l'aventure de l'inspecteur Bottero brusquement entouré d'animaux noirs. Le nettoyage des dortoirs devrait être assuré par un personnel approprié? «Qu'ils se mêlent de leurs affaires!»[167] La commission estimait que, vu le cubage d'air des dortoirs et des chambres à coucher, le nombre des pensionnaires devrait être ramené à cinq cents. «Il est vraiment ridicule de calculer le cubage de l'air, non pas la superficie des lieux.»[168] Enfin, d'après la commission, la grande salle d'étude ne devrait pas recevoir plus de deux cents enfants. «Erroné, comme ci-dessus.»[169] Don Bosco, très fier de son œuvre et du grand nombre d'enfants qu'il y accueillait, répondait vaille que vaille à l'administration en homme habitué aux solutions d'urgence aux détresses évidentes. Au reste, les habitants du quartier ne vivaient-ils pas dans des conditions identiques? Mais les fonctionnaires de la municipalité n'étaient évidemment pas tenus de se rendre à ses objections.[170]

Quanta cura et le *Syllabus*

Les relations de don Bosco avec le pape demeuraient fréquentes et cordiales. Le 25 août 1864, l'une de ses lettres faisait une fois de plus présager à Pie IX «le triomphe de la religion et la gloire de la sainte Eglise». *Est Deus in Israel!* rappelait-il.[171] Il accordait une grande attention à ses interventions, dont l'*Unità cattolica* et la *Civiltà cattolica* lui apportaient régulièrement les échos.

Une encyclique produisait alors un bruit énorme. *Quanta cura* fut datée du 8 décembre 1864, dix ans jour pour jour après *Ineffabilis Deus*. Le pape y condamnait, souvent avec indignation, les principales erreurs modernes: le rationalisme, le gallicanisme, l'étatisme monopolisateur, le socialisme ennemi de la famille qu'il remet à l'Etat, enfin et surtout le naturalisme qui considère comme un progrès que la société humaine soit constituée et gouvernée sans tenir compte de la

religion et qui tient pour un idéal la laïcisation des institutions, la séparation de l'Eglise et de l'Etat, la liberté de la presse, l'égalité des cultes devant la loi et la totale liberté de conscience. *Quanta cura* était suivie d'un catalogue ou *Syllabus* de quatre-vingts propositions condamnables. Dans une lettre d'accompagnement de l'encyclique aux évêques de la catholicité, datée elle aussi du 8 décembre 1864, le cardinal Antonelli expliquait la raison d'être de ce *Syllabus*:

«... Comme il peut arriver que tous les actes pontificaux ne parviennent pas aux Ordinaires, le même Souverain Pontife a voulu que l'on rédigeât un *Syllabus* de ces mêmes erreurs destiné à être envoyé à tous les évêques du monde catholique, afin que ces mêmes évêques eussent sous les yeux toutes les erreurs et les doctrines pernicieuses qui ont été réprouvées et condamnées par lui...»[172]

Ces propositions répréhensibles glanées dans l'enseignement de Pie IX concernaient le panthéisme, le rationalisme, le naturalisme, l'indifférentisme, le gallicanisme... enfin le libéralisme moderne. Malheureusement les journalistes ne se fatiguaient pas à lire les encycliques; et les propositions du *Syllabus*, extraites de leur contexte originel, prenaient parfois un aspect déconcertant. Telle quelle, la dernière ne pouvait que surprendre les gens réfléchis:

«Le pontife romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, avec le libéralisme et la civilisation moderne.»

Le lecteur en déduisait que le pape, délibérément rétrograde, refusait avec le libéralisme, le progrès et la civilisation moderne. Pourquoi pas les trains, le télégraphe, les machines à vapeur et l'éclairage au gaz?

«Jamais peut-être un document pontifical ne souleva pareille émotion», a-t-on écrit.[173] L'Eglise semblait tourner le dos au monde qui était le sien. L'agitation fut assurément moindre en Italie qu'en France. Mais les réactions, soit enthousiastes des intransigeants, soit indignées des progressistes, y furent assez semblables. «A Turin, tandis que 150.000 catholiques manifestaient au pape leur gratitude pour son intervention, Passaglia, dont l'influence restait grande sur le clergé à tendance libérale, entreprit dans son hebdomadaire une vive critique du document...»[174]

Don Bosco faisait-il chorus avec les 150.000 satisfaits? Tout en prenant ouvertement le parti du souverain pontife, il évitait d'entrer dans le tumulte. Les notes prises en décembre 1864 et janvier 1865 sur ses conversations et ses allocutions ne semblent pas renfermer une

quelconque allusion à l'encyclique. Il ne la mentionnera pas dans les éditions postérieures de son *Histoire ecclésiastique*. Ses petits almanachs (*Il Galantuomo*) pour 1865 et 1866 n'en ont rien dit. A qui parcourt les titres des fascicules mensuels des *Letture cattoliche* de 1865, cette publication, en principe porte-parole du public «catholique» dévoué au Vatican, semble avoir été muette sur *Quanta cura* et le *Syllabus*. En réalité, sous prétexte que l'encyclique s'achevait par l'indiction d'un jubilé, don Bosco y présenta plus ou moins subrepticement l'une et l'autre pièces dans un fascicule signé par lui et coiffé du titre anodin: *Dialogues sur l'institution du jubilé*.[175] Il parla donc dès février 1865. L'encyclique était d'abord sommairement résumée:

«Dans cette encyclique il (le Pape) condamne toutes les erreurs modernes et résume toutes celles condamnées déjà formulées dans les allocutions, encycliques et lettres apostoliques antérieures.»[176]

Puis ses premiers et ses derniers alinéas étaient reproduits en traduction italienne. Enfin, au détour d'un *Dialogue*, une question sur la «raison d'être» du nouveau jubilé permettait à l'auteur de dénoncer à la suite de Pie IX «un grand nombre de propositions erronées qui, depuis quelque temps, se sont répandues parmi les fidèles au grand détriment de leur foi et, pour beaucoup, au péril de leur damnation éternelle. Dans son encyclique le pape donne les raisons de ce qu'il fait et, en finale, ajoute une liste de quatre-vingts propositions que, en tant que chef de l'Eglise, il réprouve et condamne comme contraires aux bonnes mœurs et à notre sainte religion catholique.»[177] Le chaleur de ces lignes était médiocre. Au cours de ce même mois de février, grâce à un messager don Bosco soutenait le pape; mais il le faisait en secret.[178]

On déduira de ses rares interventions que, s'il n'observa pas un silence timoré sur *Quanta cura*, cette encyclique n'a pas déchaîné en lui la jubilation qui l'avait saisi en 1854 pour *Ineffabilis Deus* et qu'il retrouvera en 1870 devant la définition de l'infaillibilité pontificale. Don Bosco, que les caricaturistes du temps ont volontiers chargé de ce document, n'a pas été un enthousiaste du *Syllabus*.

La mission Vegezzi (1865)

Pie IX se souciait relativement peu des protestations contre sa lettre, au reste brusquement tempérées fin janvier 1865 par le fameux opuscule de Mgr Dupanloup: *La Convention du 15 septembre et l'ency-*

clique du 8 décembre, qui apaisa, peut-être indûment, beaucoup d'inquiétudes.[179] La situation difficile des diocèses italiens le préoccupait davantage. Beaucoup étaient sans pasteurs, que leurs titulaires fussent décédés, qu'ils aient été expulsés ou incarcérés, ou encore que l'opposition de l'administration civile les ait empêchés de prendre possession de leur charge. En effet, deux jours après qu'au consistoire du 21 décembre 1863, le pape eût préconisé les titulaires des sièges de Bologne, Rimini, Osimo et Cingoli, Loreto et Recanati, Cagli et Pergola, Città di Castello, Nocera, le gouvernement italien avait refusé de reconnaître ces évêques, parce que, selon lui, ces nominations dans des villes de territoires annexés des Etats pontificaux constituaient des actes de souveraineté sur des provinces désormais étrangères aux Etats du pape. Les «anciennes provinces» des Etats sardes, auxquelles don Bosco s'intéressait de préférence, n'étaient pas les mieux loties. Le diocèse d'Alba était vacant depuis 1853, celui d'Alessandria depuis 1854, ceux d'Aosta et d'Asti depuis 1859, celui de Turin depuis 1862, celui de Saluzzo depuis 1864 et celui de Cuneo le devenait en mars 1865. Sur les onze diocèses de Sardaigne, huit étaient vacants, dont celui de Cagliari, sans archevêque en place depuis quatorze ans.

Le 6 mars 1865 (le 10 d'après la copie du Vatican), le pape s'adressa directement au roi Victor-Emmanuel II – avec qui il avait rompu toute relation depuis cinq ans – pour la solution du «grave» problème des évêchés vacants d'Italie.[180] Par avance, il refusait dans cette affaire l'intervention de ses ministres, qui lui auraient, disait-il, présenté des candidats inadmissibles, et demandait de préférence un laïque intègre pour la négociation souhaitée. Le président du conseil La Marmora d'abord, son cabinet ensuite, furent saisis de la demande du pape. Et, le 4 avril, Victor-Emmanuel put annoncer à celui-ci la désignation du chevalier Zaverio Vegezzi, «homme de toute rectitude», «muni des instructions de mon gouvernement pour trouver le moyen d'aplanir les difficultés touchant la provision de ces sièges épiscopaux vacants.»[181]

Entre la lettre du pape et celle du roi se situe un billet d'invitation adressé à don Bosco par un membre d'un ministère de Turin dénommé Veglio (selon une orthographe traditionnellement admise). Il a été conservé. Traduisons-le:

«Turin, 17 mars 65. – Le soussigné, d'ordre du Ministre, aimerait conférer avec Votre Seigneurie très révérende et très honorable. Si cela vous convient,

vous pourriez venir chez moi à une heure de bureau selon votre convenance. – De Votre Seigneurie, Dévoué serviteur. Veglio.
Honorable et Révérend Prêtre D. Bosco. – Turin.»[182]

Cette pièce, où l'on a voulu voir le signe irréfragable d'un entretien diplomatique de don Bosco avec le ministre de l'Intérieur Giovanni Lanza dès la mi-mars 1865, sur la question alors à l'étude des nominations aux diocèses vacants, pose plus de problèmes qu'elle n'en résout. Quelle était au juste la fonction de M. Veglio dans le gouvernement italien de mars 1865? Appartenait-il au ministère de l'Intérieur de Giovanni Lanza, comme les biographes salésiens l'ont affirmé depuis la fin des années 1880, probablement à partir de l'en-tête: «Ministero dell'Interno» alors ajoutée gratuitement à la lettre?[183] L'entretien qu'il proposait à don Bosco avec lui-même (*venire da me*) a-t-il débouché sur une entrevue avec le ministre en personne? Quoi qu'il en ait été de l'interlocuteur, le ministre ou l'un de ses secrétaires, quel a été l'objet de la conversation? Car don Bosco traitait alors avec les employés des ministères de questions fort étrangères à la politique générale du pays. Le point le mieux assuré est ici que nous ignorons aujourd'hui totalement de quoi don Bosco et le ministère de M. Veglio se sont entretenus à la suite de ce billet du 17 mars. S'il est avéré que Veglio était secrétaire ou chef de cabinet du ministre de l'Intérieur, il est seulement possible que la conversation ait porté sur le problème des évêchés vacants, par analogie avec le scénario symétrique de septembre 1871, quand Lanza fut devenu président du conseil à Florence.[184] Pas plus.

Au printemps de 1865, don Bosco s'intéressait sans aucun doute aux candidatures épiscopales préconisées, à commencer par celles de Turin. Son correspondant romain Emiliano Manacorda le renseignait sur elles. Le 19 mars, Manacorda lui apprenait: «On parle beaucoup de la venue à Rome de l'archevêque de Gênes. On croit qu'il est candidat pour Turin, ainsi que celui (comprendre: l'évêque) de Casale.»[185]

Le 4 avril, l'*Unità cattolica* dressait un tableau instructif des évêchés vacants dans le pays. Don Bosco le parcourait et, probablement, le commentait. A la fin du mois, peu après la bénédiction de la pierre angulaire de l'église Marie auxiliatrice (27 avril), il disait dans une lettre à Pie IX son espoir d'un heureux règlement de la question épiscopale.

«... Nous continuons, très saint Père, à faire en commun matin et soir des prières spéciales pour que Dieu vous aide à régler le mieux possible le grave

désordre, qui empire d'autant plus que sa solution est retardée. Je veux dire le retour et la nomination des évêques. Tout le monde est en grande agitation à la pensée de ce que fera le Saint Père; mais tous se consolent bientôt à l'idée que, quoi qu'il arrive, si l'affaire est traitée par le pape, elle sera bien menée et approuvée par tous les fidèles (...) Courage, Saint Père. Nous redoublons nos prières pour qu'advienne rapidement le jour où Votre Sainteté pourra chanter en personne le grand *Te Deum*, qui proclamera la paix de l'Eglise et la gloire du pontificat de Pie IX. Il me semble très proche. Mais, avant cette paix, nous devons encore soutenir de grandes batailles...»[186]

Le 4 juin, don Bosco voyait poindre une solution pour Turin:

«On parle des évêques dans tous les coins, mandait-il au marquis Domenico Fassati. Chacun donne son avis à sa façon. Selon une rumeur fondée, la *terna* pour Turin serait: 1° Mgr Ballerini, 2° Calabiana, 3° Riccardi. Prions pour que Dieu mène à bonne fin la difficile entreprise.»[187]

Ces espoirs étaient alors sur le point d'être déçus. Trente-neuf évêques pourraient regagner leurs diocèses. Mais la mission Vegezzi échouait sur les nominations. Le 9 juin, après que l'émissaire eût reçu de nouvelles instructions, en grande part sous la pression hostile de l'opinion publique extrême de droite et de gauche, les négociations, qui avaient pris à l'origine le meilleur tour, étaient rompues.[188] Le 8 juillet, le président du conseil remettait au roi un Livre vert sur une mission, qui s'était soldée par un échec.

La situation de l'Eglise en Italie ne s'améliorerait pas pendant les mois suivants. En septembre 1865, l'annonce du départ de Rome d'un premier contingent des troupes françaises en exécution de la convention de septembre frappait douloureusement Pie IX et sa curie. Napoléon III avait pris acte du transfert désormais effectué de la capitale de Turin à Florence, où les services ministériels s'étaient installés pendant l'été. La préparation, puis le vote des lois sur les congrégations religieuses (Florence, 7 juillet 1866) assombrissaient bien des cœurs. Cependant, à la suite de la guerre austro-prusso-italienne de 1866 qui, par ricochet, valut l'entrée de la Vénétie dans l'Italie nouvelle, don Bosco ne se trompait pas quand, le 28 septembre 1866, il annonçait à la famille Uguccioni deux nouvelles importantes: la paix et le retour des évêques exilés dans leurs diocèses.[189]

Son rôle dans l'affaire des nominations épiscopales au temps de la mission Vegezzi semble donc avoir été faible. On observera toutefois que la proposition de transférer l'évêque de Casale à un siège beaucoup plus honorable, soit à Turin, soit à Milan, qui a été repérée dans

les papiers du secrétaire d'Etat Antonelli,[190] ne pouvait qu'être, sinon avancée, au moins soutenue par don Bosco en relations très amicales avec Mgr Calabiana durant les premières années de Mirabello.

Le «bon collège» selon l'histoire de Valentino (décembre 1866)

En 1866, don Bosco était devenu un personnage du Piémont. La congrégation qui avait obtenu de Rome un *decretum laudis* deux ans auparavant prenait forme; il dirigeait librement une revue de culture populaire catholique appréciée; il patronnait trois écoles florissantes; auprès de la principale, aidé à l'évidence par la Vierge auxiliatrice, il parvenait à élever une grande église. Lanzo avait bien évolué. Ses relations avec cette maison sous le directorat de don Lemoyne atteignaient le même degré de confiance affectueuse qu'avec Mirabello. Au lendemain de la fête de S. Jean-Baptiste, qui était la sienne et pour laquelle le directeur et un jeune avaient représenté Lanzo aux réjouissances du Valdocco, il écrivait à ses «chers enfants de Lanzo»:

«Vous ne pouvez vous imaginer, mes très chers enfants, quelle joie m'a apportée la visite de M. le Directeur Don Lemoyne avec votre représentant Chiariglione, mon bon ami (...) J'espère vous revoir vite et nous parlerons de choses très importantes.»[191]

La réputation d'éducateur de don Bosco allait s'affermissant. Il avait émis d'intéressantes réflexions pédagogiques dans ses biographies d'adolescents. Après celle de Dominique Savio en 1859, biographie qui fut rééditée en 1860, 1861 et 1866, elles avaient décrit Michele Magone en 1861[192] et Francesco Besucco en 1864.[193] En 1865, sa pièce de théâtre *La casa della fortuna* (La maison de la chance),[194] histoire de deux orphelins abandonnés tombant dans une famille de sages paysans, était remplie de conseils sur la bonne éducation des enfants. L'image du *capo dei biricchini* du Valdocco s'estompait dans l'opinion, remplacée par celle d'un pédagogue expérimenté dans la direction de collèges de garçons.

De fait, au terme de l'année 1866, il entreprit de tracer l'image du «bon collège» à travers un petit livre intitulé: *Valentino ou la vocation étouffée. Episode contemporain.*[195] C'était l'histoire, donnée pour véridique, d'un jeune de famille aisée, élevé entre une mère bonne et pieuse, malheureusement vite disparue, et un père indifférent en matière de religion. Valentino entrait d'abord dans un collège huppé,

où quelques mois suffisaient à le pousser dans une vie désordonnée. Les vacances venues, son père, rendu soucieux par ses comportements, l'orientait vers un autre collège (qui ressemblait fort à une maison de don Bosco). A la différence du premier, la religion et ses pratiques y étaient en honneur. Valentino avait passé cinq ans dans ce collège. Il avait si bien évolué qu'aux termes de ses études il voulait devenir prêtre. Mais son père, peu enchanté par cette perspective, tint à éprouver sa vocation. Un garçon à la belle mine, mais aussi «un guide fatal»,[196] eût tôt fait d'affranchir Valentino dans «les hôtels, les jeux, les cafés, les bals, les théâtres, les voyages»... et les maisons closes.[197] Ce genre de vie dure d'ordinaire peu longtemps. Les emprunts, les dettes, les vols, les procès s'ensuivirent. Le père mourut dans le chagrin, le mauvais compagnon eut la chance de s'éteindre converti. Et, un jour, une lettre de Valentino apprit au deuxième directeur les déboires de son disciple infortuné.

Pour l'essentiel, cette brochure didactique était une mise en garde aux jeunes «vocations». Les parents qui les détournent de leur voie s'exposent à de tristes lendemains. Rien n'est pernicieux comme les «mauvaises compagnies». En second plan, le récit faisait l'apologie de la religion en éducation et opposait deux types de collèges.[198] En l'occurrence, la religion indispensable était, non seulement la religion chrétienne, catholique et romaine, mais cette religion vécue, intériorisée, soucieuse des vraies valeurs. Sa présence dans la vie devait être explicite. Le bon éducateur acceptait donc la vision catholique dans son intégralité, avec ses formes et ses moyens privilégiés (les sacrements). Au cours de sa petite histoire, don Bosco s'efforçait de montrer la bonté d'une pédagogie animée par cette mystique. Il comparait les deux collèges de Valentino, deux collèges catholiques, notons-le. Le collège dit «laïc» était symbolisé par son directeur, personnage «décidé», «sévère» et «rigoureux», qui tenait un collège «à la mode», «un endroit très renommé où, disait-on, la science, la civilisation, la moralité faisaient de merveilleux progrès». Mais Valentino y avait remarqué «un grand vide en pratiques de piété». Cette maison contenait la religion dans des limites étroites.[199] Dans le deuxième collège au contraire, «la religion était enseignée, recommandée et pratiquée de manière exceptionnelle.» En effet, «sans religion, impossible d'éduquer la jeunesse.»[200] «Etudier et pratiquer la religion» s'alliaient en une heureuse harmonie.[201] Les agréments ne manquaient cependant pas non plus dans cet établissement. L'ambiance claire et joyeuse y avait bientôt régénéré Valentino.

«Séparé de ses camarades, loin de ses mauvaises lectures, la fréquentation de bons condisciples, l'émulation en classe, la musique, la déclamation, quelques représentations dramatiques dans un petit théâtre, eurent vite fait oublier [à Valentino] la vie dissipée qu'il avait menée pendant près d'une année.»[202]

En 1866, don Bosco s'intéressait donc, en même temps qu'aux garçons des catégories défavorisées, en particulier à ceux désireux de devenir prêtres, aux jeunes à la dérive, apparemment heureux, quoique sans scrupules ni préjugés, aux libertins capables de dissiper une fortune en quelques mois de folies. Face à la sécularisation et à la laïcisation de la société libérale du temps, certain de la force religieuse de son système éducatif, il consolidait ses institutions et ses méthodes par des pratiques pieuses et des interdits rigoureux.

Son système éducatif était au point. Les formules séduisantes de Lacordaire lui avaient dit que deux des trois piliers d'une bonne éducation de collège étaient la «religion» et l'«affection». Il était depuis longtemps convaincu de la puissance de l'*amorevolezza*. Sa philosophie de l'histoire et de l'éducation, illustrée par une expérience déjà longue, lui avait aussi révélé le rôle de la religion dans la formation des intelligences et des cœurs. Il le proclamait très haut à travers l'histoire de Valentino. Nous savons qu'un troisième pilier du système avait été planté. Dans ses directives de 1863 au jeune directeur de Mirabello, il avait insisté sur le caractère raisonnable des avis du bon éducateur. «Fais comprendre que tu veux leur bien!» Il aurait déjà pu annoncer, comme il le fera en 1877, que son système s'appuyait «tout entier sur la raison, la religion et sur l'*amorevolezza*».

Notes

1. «L'une des œuvres possibles les plus utiles est certainement de s'employer à bien former le cœur et à bien instruire l'esprit de la jeunesse». (Art. «Il Clero e l'educazione della gioventù», dans *Il Galantuomo e le sue avventure. Almanacco nazionale per l'anno 1865*. Strenna offerta ai cattolici italiani, ann. XII, Turin, tip. dell'Orat. di s. Franc. di Sales, 1864, p. 14).

2. «Il Clero e l'educazione della gioventù», *art. cit.*, n. 1, p. 14-21.

3. On remarque par exemple que le Philippe Néri de la *Storia ecclesiastica* de 1845 (p. 315) ressemble au don Bosco de l'oratoire vagabond, tandis que celui de la *Storia ecclesiastica* de 1870 (p. 295-297) reflète le don Bosco créateur d'œuvres sociales de la maturité.

4. «Il Clero e l'educazione della gioventù», *art. cit.*, p. 14.

5. «Il Clero e l'educazione della gioventù», *art. cit.*, p. 14-15.

6. «Il Clero e l'educazione della gioventù», *art. cit.*, p. 15-16.

7. «Il Clero e l'educazione della gioventù», *art. cit.*, p. 16-17.

8. Le discours du 7 août 1856 au collège de Sorèze fut publié dans les *Œuvres complètes* de Lacordaire, t. V, Paris, 1858. Les formules de don Bosco laissent entendre qu'il ne disposait pas seulement d'extraits de ce discours.

9. Don Bosco a traduit dans l'article cité du *Galantuomo* pour 1865 deux passages du discours de Sorèze. Nous les retranscrirons nous-même d'après l'original français. H.-D. Lacordaire, *Œuvres philosophiques et politiques*, Paris, J. de Gigord, 1912, p. 183-202.

10. Le Sorèze de la Restauration avait été assez voltairien.

11. «Il Clero e l'educazione della gioventù», *art. cit.*, p. 17-18. Pour compléter cette considération, don Bosco racontait en fin d'article (p. 20-21) que, d'après l'abbé Perreyve, Lacordaire avait un jour renoncé à prolonger un voyage à Paris, dont pourtant son élection à l'Académie française pouvait dépendre, afin de confesser les jeunes de son collège «à deux cents lieues» de là.

12. Les considérations de Lacordaire sur l'affection en éducation, dans «Il Clero e l'educazione della gioventù», *art. cit.*, p. 18-19. — Est-il permis de remarquer que le nom de Lacordaire ne figure pas dans l'Index des personnes du grand livre de P. Braido, *Il sistema preventivo di Don Bosco*, Zurich, PAS-Verlag, 1964; et que, par conséquent, un modèle et une étape de la théorie ont échappé à l'historien du système préventif?

13. Sur la fondation de Mirabello, un paragraphe de P. Stella, *Don Bosco nella vita economica e sociale*, p. 130-133.

14. Luigi Giuseppe Nazari di Calabiana était né à Savigliano, dans l'archidiocèse de Turin, le 27 juillet 1808, avait été déclaré docteur en théologie en 1830 et ordonné prêtre le 29 mai 1831. Il était alors devenu aumônier à la cour du roi de Sardaigne, avait été élu au siège de Casale le 12 avril 1847 et consacré évêque à Rome le 6 juin suivant. Le 27 mars 1867, il sera transféré au siège archiépiscopal de Milan, ville où il mourra le 23 octobre 1893.

15. Luigi Nazari di Calabiana à Giuseppe Pisanelli, Casale, 20 mars 1864; d'après L. Deambrogio, *Le passeggiate autunnali di don Bosco per i colli monferrini*, Castelnuovo Don Bosco, 1975, p. 507-508.

16. Francesco Provera, né à Mirabello le 4 décembre 1836, profès salésien le 14 mai 1862, prêtre en 1864, mourra prématurément à Turin le 13 avril 1874. Il avait été obligé d'aider son père dans son négoce de Mirabello jusqu'à l'âge de vingt-deux ans.

17. L. Deambrogio, *Le passeggiate autunnali...*, p. 249, 388. — Notons ici que les MB V, 1024-1033 et VII, 287, semblent avoir interverti les *passeggiate* de 1861 et 1862. D'où la discordance entre les sources pour le départ définitif de Mirabello en 1861, relevée par L. Deambrogio, *ibid.*, p. 57-89 (tableaux synoptiques) et 275 (texte). Dans l'attente d'une étude critique sur ces *passeggiate*, nous avançons ici une chronologie probable: un bref séjour en 1861, quand don Bosco est encore inconnu à Mirabello; un séjour prolongé en 1862, quand la construction du collège va commencer; et non l'inverse, qui est peu vraisemblable.

18. Récit de l'ensemble de l'excursion dans L. Deambrogio, *Le passeggiate autunnali...*, p. 293-392. Détails pittoresques de Pietro Enria reproduits dans *Documenti* XLI, 223-225.

19. Voir MB VII, 287. — Je suis pour ces lignes P. Stella, *Don Bosco nella vita economica e sociale*, p. 131.

20. Casale, Archives de la curie diocésaine, dossier *Salesiani*. Reproduit dans L. Deambrogio, *Le passeggiate autunnali...*, p. 507.

21. G. Bosco à Carlotta Callori, Turin, 3 août 1870; *Epistolario* II, p. 108.

22. D'après le prospectus de 1864, on accédait à Mirabello par la ligne de chemin de fer Alessandria-Casale, avec arrêt à Giarolo. De là, un omnibus transportait passagers et bagages en une vingtaine de minutes jusqu'au village de Mirabello.

23. Et selon une remarque ironique de P. Stella, *Don Bosco nella vita economica e sociale*, p. 132.

24. P. Stella (*ibid.*, p. 132) s'est en effet trompé quand il a écrit que Paolo Albera n'était pas encore profès salésien à son arrivée à Mirabello.

25. Don Bosco parlait d'*ascritti* là où nous attendrions *novizi*. — Ces dates d'inscription d'après un catalogue manuscrit de don Rua, en ACS 9132 Rua, reproduit en FdB 1941, C1-8.

26. Ces *Ricordi* ont été édités sans date en *Epistolario* I, p. 288-290. Leurs premiers mots situent la pièce aux alentours du 30 août 1863, quand l'évêque de Casale confiait son petit séminaire au «sieur don Michele Rua».

27. «... comme je ne puis pas me trouver toujours à tes côtés pour te donner ou plutôt te répéter des choses que tu auras probablement déjà vu pratiquer, je crois t'être agréable en t'écrivant ici quelques avis qui pourront te servir de norme dans ton action.»

28. *Epistolario* I, p. 288-290.

29. «La méthode de D. Bosco est la méthode de la "normalité", que l'on pourrait aussi appeler de la "rationalité". Dans tous ses ordres, D. Bosco est raisonnable. Et cela ne suffit pas: il veut que ses élèves réalisent la "rationalité" (caractère raisonnable) de l'ordre donné; et il ne veut pas que l'on ordonne des choses déraisonnables pour des motifs légitimes spirituels... La méthode de D. Bosco est la méthode de la rationalité, de la plus parfaite "naturalité".» (Minimus, «Metodo della ragione», *Salesianum* IX, 1947, p. 272-273. Propos repris de manière significative par P. Braido, *Il sistema preventivo...*, p. 163, § *Ragione*.)

30. Il rend *aimer* par *voler bene*.

31. Historique et commentaire de la pièce dans A. Amadei, MB X, 1040-1041 et 1047-1050; et F. Motto, *I «Ricordi confidenziali ai Direttori» di Don Bosco*, Rome, LAS, 1984, 48 p.

32. Le manuscrit de ce *Regolamento* avec corrections autographes de don Bosco en ACS 025; son édition partielle en MB VII, 519-522 et 863-867. Cette pièce fut certainement recopiée, puis lue et commentée publiquement à Mirabello. Il n'est pas pensable qu'elle soit restée enfermée dans les cartons de don Bosco à Turin.

33. Sur ces élèves, voir G. Bosco à M. Rua, Turin, 28 octobre 1863; *Epistolario* I, p. 284-285.

34. G. Bosco à M. Rua, Turin, 10 décembre 1863; *Epistolario* I, p. 294-295.

35. *Epistolario* I, p. 298-300.

36. G. Bosco «à don Rua Michele et à tous mes chers enfants de Mirabello», Turin, 19 juin 1864; *Epistolario* I, p. 310.

37. G. Bosco aux «cari figliuoli di Mirabello», Turin, 30 décembre 1864; *Epistolario* I, p. 331-332.

38. Les demandes d'inscription devaient être adressées, soit à «S.E. Mgr Luigi di Calabiana, évêque de Casale, sénateur du royaume», soit au «directeur du Petit séminaire S. Carlo à Mirabello». Prospectus original: *Piccolo Seminario Vescovile di*

S. Carlo in Mirabello, Turin, tip. dell'Orat. di S. Franc. di Sales, 1864; imprimé en placard, collé en *Documenti* VIII, 256-257; et copié en MB VII, 867-869.

39. «Don Rua m'écrit de Mirabello rendu inquiet par une mesure hostile du côté du proviseur...» (G. Bosco à L. di Calabiana, Turin, 23 janvier 1864; éd. L. Deambrogio, *Le passeggiate autunnali...*, p. 492.)

40. Voir G. Bosco à M. Rua, Turin, 5 février 1864; *Epistolario* I, p. 303-304. Quelques précisions dans L. Deambrogio, *Le passeggiate autunnali...*, p. 408-415 (récit) et 507-513 (documents).

41. D. Ruffino, *Cronache* 1861, 1862, 1863, 1864, p. 23. Voir MB VII, 217/17 à 218/13, où don Lemoyne a mélangé G. Bonetti, *Annali* III, p. 32-34 à la chronique Ruffino et plus ou moins glosé l'amalgame.

42. Archives de la Ville de Turin, *Progetti edilizi*, année 1862, n° 79/1; fac-similé dans *Torino e Don Bosco*, dir. G. Bracco, Turin, 1989, fasc. III, pièce IV.

43. Mêmes archives, même dossier, année 1863, n° 140/1 et 2; fac-similés dans *Torino e Don Bosco*, fasc. III, pièces V et VI.

44. Témoignage de Paolo Albera inséré en *Documenti* VII, 302; reproduit à peu près mot à mot en MB VIII, 333/31 à 334/6.

45. Témoignage Cagliero en MB VII, 334/14-28.

46. *Documenti* VII, 302; MB VII, 334/7-13.

47. G. Bosco au comte Luigi Cibrario, s. l., 1er février 1863; *Epistolario* I, p. 254-255.

48. Même lettre.

49. G. Bosco, circulaire pour la construction de l'église Marie auxiliatrice, Turin, 1er février 1863; *Epistolario* I, p. 255-256.

50. D. Ruffino, *Cronache* 1861, 1862, 1863, 1864, p. 16. On lit une reconstruction du songe des «deux colonnes» (dite en France: des trois blancheurs, l'Immaculée, l'hostie et le pape), en MB VII, 169-171.

51. P. Brocardo, «San Giovanni Bosco apostolo del titolo "Auxilium Christianorum"», *Salesianum* XII, 1950, p. 522.

52. La sûreté du texte Ruffino est en effet exceptionnellement médiocre pour ce songe des «deux colonnes». A partir de la p. 16, au début de l'apologue, le cahier recopie mot à mot un autre cahier attribué à Chiala; et les dates de la chronique, au lieu d'être sommairement indiquées comme auparavant (par ex.: «7» ou «12 marzo»), sont exprimées tout au long: «30 maggio 1862». Il ne s'agit pas d'un texte original.

53. Le *Diario mariano, ovvero eccitamenti alla divozione della Vergine Maria SSma proposti in ciascun giorno dell'anno*, per cura d'un suo divoto, *Letture cattoliche*, ann. X, fasc. IV et V, juin et juillet, Turin, tip. G.B. Paravia e compl. 1862, 280 p., n'a jamais figuré, je crois, sur la liste des œuvres de don Bosco. Cette compilation fut pourtant constituée sous sa direction et certainement introdute par lui. La *Prefazione* (p. 3-6) renferme plusieurs de ses observations coutumières sur la protection mariale dont il était l'objet. La recommandation qui la termine: prier pour que le rédacteur fasse son salut éternel, que nous retrouvons à l'autre bout du livre, n'était pas rare dans ses publications signées (voir p. 276). Le style et le choix des morceaux rassemblés ne contredisent certainement pas cette attribution.

54. *Diario mariano...*, p. 96.

55. *Festa della Madonna Ausiliatrice...*, *loc. cit.*, p. 96.

56. Les lecteurs de MB VII, 166/12-15 demanderont pourquoi la *buonanotte* de don Bosco sur les apparitions de Spolète, le 24 mai 1862, que don Lemoyne affirme

recopier sur la *cronaca* de Bonetti, est ici négligée. P. Stella (*Don Bosco nella storia della religiosità cattolica* II, p. 166 n. 86) a remarqué depuis longtemps que ces lignes attribuées à Bonetti sont apocryphes. En 1862, don Bosco ne s'intéressait pas encore au 24 mai.

57. Giovanni Battista Arnaldi, né à Castellaro, diocèse de Vintimille, le 8 janvier 1806, prêtre à Rome le 12 octobre 1828, protonotaire apostolique en 1838, élu évêque de Terni le 18 mars 1852, consacré évêque à Rome le 2 mai 1852, transféré à Spolète le 7 mars 1853, mourut le 28 février 1867.

58. Lettera circolare dell'arcivescovo e vescovi di Spoleto, Terni, Foligno, Rieti, Norcia, Civita Castellana, Amelia, Narni ai loro diocesani, Spoleto, 1860, p. 4 et 31. Citée par P. Brocardo, «L'Ausiliatrice di Spoleto e Don Bosco», in Accademia Mariana Salesiana, *L'Immacolata Ausiliatrice*, Turin, SEI, 1955, p. 252. Nos informations sur les événements de Spolète ont été empruntées à cet intéressant article, complété par les notes de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 163-166.

59. «Relazione sull'immagine di Maria SS. prodigiosamente manifestatasi nelle vicinanze di Spoleto nel 1862», *Armonia*, 27 mai 1862. Il s'agit de la *Relazione* I de Brocardo.

60. *La Buona settimana* 7 (23-29 novembre 1862), p. 383; citée par P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 164-165.

61. *Relazione* de Mgr Arnaldi, 24 mars 1863, publiée dans l'*Armonia*, 28 mars 1863.

62. D'après L. Maini, *Manifestazione, culto e miracoli di una immagine di Maria Santissima nelle vicinanze di Spoleto...*, Turin, G. Marietti, 1862, p. 55-57; cité par P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II, p. 166.

63. G. Bosco au Vicaire général, novembre (*sic*) 1863; *Documenti* IX, 7-8; MB VII, 563-564. Le compilateur des MB a opté pour la date de «septembre 1863», probablement à cause de la phrase de la lettre: «... una casa novella che... si aprirà nel prossimo mese di ottobre in Mirabello...»

64. Recommandation de Mgr Clemente Manzini, Cuneo, 27 novembre 1863; éd. *Documenti* X, 10; MB VII, 565.

65. G. Bosco à Al. Vogliotti, Turin, 6 décembre 1863; *Epistolario* I, p. 291.

66. Ce mémoire, daté du 9 décembre 1863 (éd. *Epistolario* I, p. 292-294), dénonçait la propagande protestante, identifiait ses agents et leurs méthodes et suggérait des moyens de la combattre. Le polémiste des années cinquante ressurgissait.

67. Recommandation de Mgr Modesto Contratto, Acqui, 18 décembre 1863; éd. MB VII, 887.

68. G. Bosco à Al. Vogliotti, Turin, 6 janvier 1864; *Epistolario* I, p. 301.

69. Recommandation de Mgr G. Antonio Odone, Susa, 18 janvier 1864; éd. MB VII, 887-888.

70. G. Bosco à L. di Calabiana, Turin, 23 janvier 1864; éd. L. Deambrogio, *Le passeggiate autunnali...*, p. 492.

71. Recommandation de Mgr Luigi di Calabiana, Casale, 11 février 1864; recommandation de Mgr Tommaso Ghilardi, Mondovì, 10 février 1864; éd. MB VII, 889-890.

72. G. Bosco à Al. Vogliotti, Turin, 10 février 1864; *Epistolario* I, p. 304.

73. Recommandation de G. Zappata, Turin, 11 février 1864; éd. MB VII, 619-620.

74. G. Bosco à Pie IX, Turin, 12 février 1864; éd. F. Motto, *Costituzioni*, p. 228, document 2.

75. Il s'agit de la version des constitutions déposée aux archives de la S. Congrégation des Evêques et Réguliers (T. 9, 1), telle que F. Motto, *Costituzioni*, p. 40, l'a décrite, et qui a été très imparfaitement éditée en MB VII, 871-886, appendice 7.

76. *Cose da notarsi intorno alle costituzioni della Società di S. Francesco di Sales*, éd. F. Motto, *Costituzioni*, p. 229, document 3.

77. Le décret *Pauperum adolescentulorum* a été daté du 23 juillet 1864 (éd. F. Motto, *Costituzioni*, p. 231, document 5). Mais la date (25 août 1864) de la lettre de remerciements de don Bosco laisse entendre que le document lui parvint à la mi-août.

78. Francesco Motto a opportunément reproduit dans son ouvrage sur les constitutions (p. 228) le règlement alors adopté en la matière par la congrégation des Evêques et Réguliers. Au cours de la première étape, «après lecture attentive des lettres de recommandation», «le but (ou la finalité) de l'institut est loué et recommandé».

79. *Relazione* d'Angelo Savini, éd. F. Motto, *Costituzioni*, p. 230, document 4; *Animadversiones* Svegliati, *ibid.*, p. 231, document 6.

80. Angelo Savini, né en 1816, devenu carme, fut élu provincial de son ordre pour les Romagnes et les Marches. Il était aussi professeur de théologie morale et pénitencier de la basilique du Vatican. Il eut ensuite la charge de vicaire général (*entendre*: supérieur général) de son ordre, qu'il porta pendant vingt-six ans (1863-1890). Il était simultanément consulteur de la congrégation des Evêques et Réguliers et de la congrégation des Indulgences. (D'après F. Motto, *Costituzioni*, p. 18, n. 19.)

81. *Relazione* Savini, I.

82. *Supra animadversiones in constitutiones sociorum sub titulo S. Francisci Salesii in dioecesi Taurinensi*, éd. F. Motto, *Costituzioni*, p. 232, document 7; voir aussi MB VII, 710-715.

83. *Supra animadversiones*, ad 1am.

84. Il avait écrit: «Un principe a été adopté, qui sera inaltérablement mis en pratique, selon lequel tous les membres de cette société se tiendront rigoureusement à l'écart de tout ce qui regarde la politique. Par conséquent, ni par leurs discours, ni par leurs écrits, ou par leurs livres, ou par voie de presse, ils n'entreront jamais dans des débats qui, même seulement de façon indirecte, peuvent les compromettre politiquement.»

85. *Supra animadversiones*, ad 2am.

86. *Supra animadversiones*, ad 3am.

87. «L'unité de gouvernement et d'administration pourrait très difficilement être maintenue, puisque l'Evêque aurait le droit de les retirer de la société et de leurs offices et de les destiner à d'autres charges ecclésiastiques...» (*Supra animadversiones*, ad 4am).

88. «Die 20 Martii 1865. Non expedire, et sciat Orator Institutum subjici jurisdictioni Ordinariorum ad formam S.rum Canonum et Apostolicarum Constitutionum juxta Decretum 23 Julii 1864.» Textes édités en MB VIII, 51.

89. «Reservandum erit Beneplacitum Apostolicum pro alienationibus, ac debitis contrahendis ad praescriptum sacrorum Canonum.»

90. *Supra animadversiones*, ad 5am.

91. *Supra animadversiones*, ad 6am.

92. *Supra animadversiones*, ad 7am.

93. *Supra animadversiones*, ad 8am.

94. *Relazione Savini*, XI.

95. *Supra animadversiones*, ad 9am.

96. G. Bosco au card. A. Quaglia, Turin, 25 août 1864; *Epistolario* I, p. 315.

97. Voir les *Osservazioni del sac. Marco Antonio Durando, visitatore della Missione. Regole o Costituzioni proposte ad osservarsi dalla Congregazione di S. Francesco di Sales*, éd. F. Motto, *Costituzioni*, p. 235, document 9. Marco Antonio Durando, consulté dès l'origine par la curie de Turin, n'envoya ce document à Rome qu'au temps de Mgr Riccardi di Netro, c'est-à-dire dans les années 1867-1870.

98. Sur le vicaire forain et curé de Lanzo, le théologien Federico Albert (1820-1876) dans la vie de don Bosco, une longue note de G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, fol. XI, p. 10 et sv., reportée en *Documenti* XVII, 510-511 et, partiellement, en MB XII, 472-474. Sur Albert au début de l'Oratoire, informations reportées en MB III, 221-222.

99. Sur le passé et l'acceptation du collège municipal de Lanzo, voir le paragraphe «Il collegio di Lanzo Torinese (1864)», dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 133-139.

100. D'après le procès verbal de la réunion.

101. Une copie authentique, conservée à l'économat général des salésiens, a été transcrite intégralement par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 428-430. Présentation partielle du document en MB VII, 692-693.

102. D'après une énumération de don Lemoyne en MB VII, 806/1-8.

103. Les propos de don Sala au Valdocco dans la soirée du 18 mars 1876 furent recueillis par G. Barberis, *Cronichetta autografa*, 18 mars 1876, quaderno 5, p. 44-46. Après avoir été légèrement adoucis et parfois glosés, ils ont été repris en *Documenti* XVI, 180-181; et, de là, purement et simplement attribués à don Sala en MB VII, 807/1 à 808/2.

104. Voir MB VII, 807/32 à 808/1.

105. Au début de novembre 1864, d'après une lettre de D. Ruffino à Vincenzo Pol, Lanzo, 16 novembre 1864 (éd. MB VII, 809, note); le 17 janvier 1865, d'après E. Ceria, *Epistolario* I, p. 336; et vers le 22 mars 1865, d'après G. Bosco à D. Ruffino, 22 mars 1865 (*Epistolario* I, p. 339). — Le *Piano di Regolamento pel Collegio Convitto di S. Filippo in Lanzo* (ms avec corrections de don Bosco; FdB 1966 B10 à E12) est de date incertaine.

106. D'après une lettre de D. Ruffino à G. Bosco, s. l., s. d. (novembre 1864), en MB VII, 808.

107. Eléments statistiques sur les élèves de Lanzo dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 139 et 518.

108. Voir plus haut.

109. «Lettere particolari scritte ad oggetto di ottenere mezzi di cominciare la Chiesa Maria Auxilium Christianorum», ms autographe de don Bosco, ACS 132, *Maria Ausiliatrice. Santuario*; éd. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 425.

110. D'après le document «Oblatori per la nuova Chiesa in onore di Maria SS. sotto il titolo di Auxilium Christianorum», ms autographe de don Bosco, ACS 132, *Maria Ausiliatrice. Santuario*; éd. P. Stella, *ibid.*, p. 424-425.

111. D'après le document cité «Oblatori...».

112. G. Bosco à B. Bona, Turin, s. d. (janvier-février 1864); *Epistolario* I, p. 302-303.

113. Portrait d'Antonio Spezia († 1892) dans F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, p. 171.

114. «Pianta di una Chiesa dedicata a Maria Auxilium Christianorum da erigersi in Valdocco di Torino con oblazioni di divoti, 14 maggio 1864». Archives de la Ville de Turin, Progetti edilizi, année 1865, n. 110/1-5. Fac-similés dans *Torino e Don Bosco*, dir. G. Bracco, fasc. III, pièces VII-XI. Y joindre les dessins conservés, reproduits dans le même ouvrage, fasc. II, p. 38-39.

115. Voir les observations de F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, p. 173-177.

116. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 5 mai 1864; MB VII, 653-654.

117. G. Bosco, circulaire «Mentre la città di Torino...», s. l., s. d.; *Epistolario* I, p. 306-308.

118. *Unità cattolica*, 13 avril 1864. — Le texte intitulé *Costruzione di novella Chiesa in Valdocco*, édité en MB VII, 651-652 comme étant l'article de l'*Unità* du 13 avril 1864, était, au mieux, un projet destiné à être contracté par le journal.

119. «Beneficenza di Pio IX per la costruzione della chiesa di Valdocco», *Unità cattolica*, 1er mai 1864.

120. Voir la lettre de G. Bosco au maire de Turin, Turin, septembre 1864; *Epistolario* I, p. 318.

121. G. Bosco, circulaire *Reca certamente...*, s. d. (septembre 1864); *Epistolario* I, p. 319-320.

122. Pour ne citer que celles qui ont été conservées et éditées: G. Bosco à la comtesse Crotti di Costigliole, Turin, 8 septembre 1864; *Epistolario* I, p. 316. G. Bosco à la marquise Maria Fassati, Turin, 13 septembre 1864; *Epistolario* I, p. 316-317. G. Bosco au prince Tommaso di Genova, Turin, septembre 1864; *Epistolario* I, p. 321.

123. Sur la manifestation du 21 septembre, voir la *Civiltà cattolica*, série V, vol. XII, 1864, p. 238-249.

124. Il le déplorait au début de 1865. (G. Bosco à L. Cibrario, s. l., s. d.; *Epistolario* I, p. 333.)

125. Voir une réflexion contemporaine de don Bosco sur «la scarsezza di denaro che ne' nostri paesi si fa oggidì fra noi sentito» (la rareté de l'argent qui se fait aujourd'hui sensible dans nos régions), dans G. Bosco à L. Cibrario, même lettre, *Epistolario* I, p. 334-335.

126. G. Bosco au ministre de la Guerre, Turin, 20 octobre 1864; *Epistolario* I, p. 324.

127. Voir les lettres très explicites de don Bosco à Luigi Cibrario en faveur de l'avocat Giuseppe Marinetti domicilié à Turin, et du pharmacien Giuseppe Ghiotti domicilié à Ivrea, s. l., s. d.; *Epistolario* I, p. 333-334; du même au même, en faveur de Claudio Gambone, Turin, 29 mai 1866; *Epistolario* I, p. 394-395.

128. «... cher don Pestarino, mandait-il à un prêtre de Ligurie, si jamais vous pouviez me trouver même seulement à prêter la somme de cinq mille francs pour le début de mars, je pourrais ainsi reprendre à temps les travaux. Pensez-y, priez... Faire un emprunt ici à Turin ne convient pas étant donné les intérêts exorbitants que l'on réclame...» (G. Bosco à D. Pestarino, s. l., s. d. (début de 1865); *Epistolario* I, p. 336).

129. G. Bosco à D. Fassati, Turin, 18 avril 1865; *Epistolario* I, p. 341.

130. G. Bosco à M. Rua, Turin, 11 mai 1865; *Epistolario* I, p. 347-348.

131. G. Bosco, circulaire *Con grande piacere...*, Turin, 24 avril 1865; *Epistolario* I, p. 341-342.

132. Voir les avis successifs de l'*Unità cattolica*, 27 et 29 avril 1865.

133. Lettre de G. Bosco à Pie IX – datée par erreur du 10 avril 1865 – dans F. Motto, *L'azione mediatrice di don Bosco nella questione delle sedi vescovili vacanti in Italia*, Rome, LAS, 1988, p. 28.

134. D'après le fascicule au titre interminable: *Lotteria d'oggetti posta sotto la speciale protezione delle loro altezze reali il principe Amedeo di Savoia duca d'Aosta colonello del 63° reggimento fanteria, il principe Eugenio di Carignano, la principessa Maria Elisabetta duchessa di Genova, il principe Tommaso di Savoia duca di Genova, la principessa Margherita Maria Teresa, a favore degli Oratori maschili di Valdocco, di Porta Nuova e di Vanchiglia in Torino e per l'ultimazione di una chiesa in Valdocco*, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1865, 8 p.

135. Voir G. Bosco à Secondo Casassa – neveu de Mgr Riccardi –, Turin, 11 juillet 1865; *Epistolario* I, p. 353.

136. G. Bosco au préfet de Turin, 13 mai 1865; *Epistolario* I, p. 348-349.

137. G. Bosco à D. Fassati, Turin, 4 juin 1865; *Epistolario* I, p. 350-351.

138. G. Bosco à don Brossa, Turin, 17 juillet 1865; *Epistolario* I, p. 354.

139. G. Bosco à Zaverio Provana di Collegno, Turin, 5 juillet 1865; *Epistolario* I, p. 352-353.

140. G. Bosco à M. Rua, Turin, 17 juillet 1865; *Epistolario* I, p. 354.

141. G. Bosco à Carlotta Callori, Turin, 24 juillet 1865; *Epistolario* I, p. 355-356.

142. G. Bosco à D. Fassati, Novara, 29 août 1865; *Epistolario* I, p. 360.

143. G. Bosco à C. Cays, Turin, 11 septembre 1865; *Epistolario* I, p. 362.

144. Voir la lettre de G. Bosco à M. Rua, Lonigo, 14 octobre 1865. *Epistolario* I, p. 364.

145. G. Bosco à Maria Fassati, Turin, 1er novembre 1865; *Epistolario* I, p. 368.

146. Voir G. Bosco à F. Oreglia, Turin, 10 novembre 1865; *Epistolario* I, p. 370-371.

147. Son extraction (tirage), imposée par la préfecture de Turin, eut lieu le 1er avril 1867.

148. Le 13 décembre 1865, de Pise où il faisait étape, il écrivait à don Rua, son préfet à la suite de la mort de don Alasonatti: «... Ho già raccolto qualche danaro, ma non la somma che vuoi tu...» (*Epistolario* I, p. 373).

149. G. Bosco à Girolama Uguccioni, Turin, 22 janvier 1866; *Epistolario* I, p. 375-376.

150. Sur l'affaire du miraculé Giuseppe Morelli, ancien maire de Caselle, voir une lettre pittoresque de G. Bosco au chevalier Oreglia, Turin, 22 mai 1866; *Epistolario* I, p. 391. – Le rectificatif de l'*Unità cattolica*, qui n'était qu'une protestation contre la publicité donnée à l'événement, a été reproduit en MB VIII, 372/3-12.

151. G. Bosco à F. Oreglia, Turin, 21 mai 1866; *Epistolario* I, p. 390.

152. G. Bosco à Girolama Uguccioni, Turin, 20 juillet 1866; *Epistolario* I, p. 415.

153. «Chiesa di Valdocco in Torino», *Unità cattolica*, 29 septembre 1866.

154. Voir G. Bosco, *Maraviglie della madre di Dio invocata sotto il titolo di Maria Ausiliatrice*, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1868.

155. *Buonanotte* du 21 mars 1865, d'après *Documenti* IX, 173; version passée en MB VIII, 77/17-30. Ce discours donné pour le 21 mars en *Documenti* est daté du 20 mars en MB VIII, 77/11. Les notes sur les allocutions vespérales de cette période ont été vraisemblablement enregistrées par don Lemoyne, présent au Valdocco entre le 18 octobre 1864 et le 12 novembre 1865.

156. Cette anecdote, que nous lisons en *Documenti* IX, 209-210 – et, de là, en MB VIII, 81-84, où, toutefois, les noms propres ont été gommés – semble avoir été, comme les allocutions, enregistrée par don Lemoyne, témoin direct. On se gardera pourtant de prendre à la lettre ses éléments de dialogue, qui paraissent avoir eu don Francesia pour origine.

157. *Documenti* IX, 178; MB VIII, 85/13-29.

158. Le rapport, signé P. Pateri, *assessore* (adjoint), Turin, 20 août 1865, a été édité en *Documenti* XLI, 291-292. Son résumé, plus ou moins édulcoré, en MB VIII, 186/29 à 187/9.

159. «Personne ne l'a cru, nota don Bosco, sur la lettre du maire à ce sujet, dont nous allons faire état. Beaucoup s'écrièrent: c'est trop fort, croyant que le journaliste faisait une allusion (comprendre: une métaphore). Bottero était irrité parce que les animaux noirs l'environnaient.»

160. Cité en MB VIII, 187/32 à 188/2.

161. «Don Bosco e l'Oratorio di S. Francesco di Sales», *Unità cattolica*, 30 août 1865; texte reproduit en MB VIII, 188/10 à 189/13. Bien que l'article soit attribué à la rédaction du journal (voir: «Noi siamo stati più volte a visitare questo stabilimento...»), le système de défense, les faits rapportés, tels que la confiance de l'administration civile plaçant des enfants dans la maison, le chiffre des jeunes présents, l'insistance sur la visite des locaux par le prince Amedeo, le maire et le préfet de Turin, enfin le ton, à la fois amusé et résolu, avec l'allusion fréquente chez don Bosco au «mal de l'appétit» de ses garçons, tout invite à reconnaître en lui le véritable auteur de l'article de l'*Unità*. Le théologien Margotti, à qui les MB VIII, 188/7-9 l'attribuent, ne se serait pas exprimé de la sorte.

162. «Polverio naturale sul pavimento perché erano dormitorii vacanti.»

163. «Non si visitarono.»

164. «Non è vero.»

165. «Nessuna legge proibisce.»

166. «Non è vero.»

167. «Non è de' loro affari.»

168. «Cosa veramente ridicola il misurare la cubatura dell'aria e non lo spazio di estensione.»

169. «Come sopra sbagliato.»

170. D'après les notes marginales qui agrémentent la lettre du maire Rorà à G. Bosco, Turin, 1er septembre 1865; lettre éditée avec ses annotations en *Documenti* XLI, 292-293. (Voir MB VIII, 187/12-15.)

171. G. Bosco à Pie IX, 25 août 1864; extrait cité dans F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 20, n. 23. – Autres lettres à Pie IX, le 13 février et le 10 mars 1863, in *Epistolario* Motto I, p. 552-554 et 560-561.

172. Traduction du *Recueil des allocutions consistoriales, encycliques et autres lettres apostoliques (...) citées dans l'encyclique et le Syllabus du 8 décembre 1864...*, Paris, Adrien Le Clère et Cie, 1865, p. III.

173. R. Aubert, *Le pontificat de Pie IX*, Paris, Bloud et Gay, 1952, p. 255.

174. R. Aubert, *op. cit.*, p. 258-259.

175. *Dialogi intorno all'istituzione di giubileo colle pratiche divote per la visita delle chiese*, coll. *Letture cattoliche*, ann. XIII, fasc. II, février, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Franc. di Sales, 1865. C'était une reprise avec additions du livret de 1854: *Il giubileo e pratiche divote per la visita delle chiese*, publié lui aussi dans les *Letture cattoliche*.

176. *Dialogi...*, p. 5. Extraits de l'encyclique, p. 6-15.

177. *Dialogi...*, p. 45.

178. D'après une version de la *buonanotte* du 17 février 1865 en *Documenti* IX, 160-161; voir MB VIII, 45/1-5. Le messager semble avoir été Emiliano Manacorda.

179. La brochure, annoncée le 23 janvier, fut mise en vente le 26. Sa première édition fut enlevée en deux heures. Trois semaines plus tard, cent mille exemplaires étaient en circulation, nous apprend R. Aubert (*Le pontificat de Pie IX*, p. 257). Sur l'impression causée par la brochure au Vatican, voir la *Civiltà cattolica*, série VI, vol. I, 11 février 1865, p. 312.

180. Pie IX au roi de Sardaigne, 10 mars 1865; éd. P. Pirri, *Pio IX e Vittorio Emanuele II dal loro carteggio privato*, III, deuxième partie, p. 51-52. Sur la mission Vegezzi, voir ce tome III, intitulé *La Questione romana*, Rome, 1961, première partie, p. 77-98, avec les documents correspondants de la deuxième partie. Sur la Question romaine: R. Mori, *La Questione romana, 1861-1865*, Florence, Le Monnier, 1963, p. 343-454. Sur don Bosco au temps de la mission Vegezzi, F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 16-30.

181. Victor-Emmanuel II à Pie IX, Turin, 4 avril 1865; éd. P. Pirri, *op. cit.*, deuxième partie, p. 52-53.

182. Original ACS 126.2 Veglio; FdB 1587 B3. L'en-tête trompeuse: «Ministero dell'Interno», qui ne figurait pas sur la pièce originale, a commencé de lui être ajoutée pour la copie des *Documenti* IX, 170, qui fut répétée en MB VIII, 66/16-25. Francesco Motto a suivi dans *L'azione mediatrice...*, p. 24. Il s'est aussi trompé quand il a qualifié ce billet de «télégramme».

183. Giovanni Lanza fut ministre de l'Intérieur dans le cabinet La Marmora, 28 septembre 1864 au 31 décembre 1865.

184. Cette possibilité est depuis longtemps transformée en certitude. Les historiens salésiens ont aussi assorti l'entrevue hypothétique d'une anecdote plaisante sur don Bosco et les trains à vapeur (*pouf! pouf! pouf!*), qui, elle, doit être imputée à don Francesia (voir MB VIII, 67/6-27).

185. E. Manacorda à G. Bosco, Rome, 19 mars 1865; ACS 126 Manacorda; FdB 1543 B7.

186. Lettre déjà signalée de G. Bosco à Pie IX, citée par F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 28, qui la date, certainement par erreur, du 10 avril 1865, alors qu'elle décrit la bénédiction de la pierre angulaire de l'église Marie auxiliatrice, qui eut lieu le 27 avril. Il faut probablement lire: 30 avril.

187. G. Bosco à D. Fassati, Turin, 4 juin 1865; *Epistolario* I, p. 350.

188. Voir la *Relazione del Card. Antonelli sulle conversazioni avute col Vegezzi fino al 9 giugno*, autrement dit le rapport du secrétaire d'Etat à Pie IX sur la mission Vegezzi, édité dans P. Pirri, *Pio IX e Vittorio Emanuele II...*, III, deuxième partie, p. 59-66.

189. G. Bosco à T. Uguccioni, Turin, 28 septembre 1866; *Epistolario* I, p. 429.

190. Références dans F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 25, n. 33.

191. G. Bosco aux élèves du collège de Lanzo, Turin, 25 juin 1866; *Epistolario* I, p. 405.

192. G. Bosco, *Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele, allievo dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1861.

193. G. Bosco, *Il pastorello dell'Alpi, ovvero vita del giovane Besucco Francesco d'Argentera*, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1864.

194. *La casa della fortuna. Rappresentazione drammatica*, pel Sacerdote Bosco Giovanni..., Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1865.

195. *Valentino o la vocazione impedita. Episodio contemporaneo*, esposto dal Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, tip. dell'Oratorio di s. Francesco di Sales, 1866, 64 p.

196. «Una guida fatale», titre du chapitre VII.

197. *Valentino...*, p. 37.

198. La brochure a été étudiée de ce point de vue par Mathew Pulingathil, *S. Giovanni Bosco. Valentino o la vocazione impedita*, introduction et texte critique, Rome, LAS, 1987, 112 p.

199. *Valentino...*, p. 8-10.

200. *Valentino...*, p. 17.

201. *Valentino...*, p. 19.

202. *Valentino...*, p. 21-22.

V. La pleine maturité (1867-1874)

Chapitre XVIII.

Au temps de l'archevêque Riccardi di Netro

Jours incertains à Rome[1]

Le 6 décembre 1866, à midi, Pie IX recevait en audience le général français comte de Montebello entouré de son état-major et des officiers du reste du corps d'occupation, qui venaient prendre congé de lui. Depuis six ans déjà, la souveraineté du pape était réduite, autour de Rome, à un étroit territoire guère plus grand que la moitié de la Sicile. L'Italie ressuscitée l'assiégeait au nord, à l'est et au sud. Et elle voulait à toute force Rome pour capitale: Florence ne serait qu'une étape. Pour accroître la détresse du pontife, en vertu de la convention passée en septembre 1864 entre le roi d'Italie et l'empereur des Français Napoléon III,[2] les Français l'abandonnaient après l'avoir protégé pendant quelque dix-sept ans. Dans son discours, le général exprimait l'espoir que le temps calmerait les passions et inspirerait à tous un esprit de conciliation propre à assurer au souverain pontife l'indépendance et la sécurité nécessaires à sa mission. Pie IX l'écoutait attentivement. Mais il ne nourrissait pas d'illusion sur un avenir qu'il entrevoyait bien noir. Les temps avaient changé, remarquait-il dans sa réponse. La peur avait pénétré dans les cœurs catholiques. L'hydre révolutionnaire allait planter ses griffes dans Rome même, qui était devenue pour lui le dernier carré de liberté d'Italie.[3] Comme saint Augustin dans Hippone assiégée par les Vandales, le vieux pape eût souhaité mourir avant que sa ville ne tombât aux mains de l'ennemi. Un ambassadeur de France, à qui, quelques années auparavant, il avait demandé de rapporter ce genre de propos à Napoléon III, lui avait alors rétorqué: «Saint-Père, rassurez-vous, les barbares n'entreront pas.» Amer, le pape redisait cet échange au comte de Montebello et concluait: «Ce n'était pas un prophète, mais c'était un honnête homme.»[4]

Les derniers régiments du corps expéditionnaire français embarquèrent dans les jours suivants. Après le 17 décembre, il ne resta à Rome que des malades et quelques soldats des services administratifs. Désormais, le pape ne pouvait compter que sur les petites troupes pontificales, à peine renforcées par la «légion d'Antibes», constituée de volontaires, français ou non.

Le petit peuple envisageait l'avenir avec fatalisme. Quant aux nobles, aux religieux et aux clercs, l'anxiété leur serrait le cœur. Les Piémontais de 1866 n'avaient rien des jacobins de 1799, mais ils redoutaient l'absorption de leur ville avec ses conséquences imprévisibles. Don Bosco était consulté. Dans les derniers mois de 1866, il ne partageait pas les pressentiments de Pie IX. Selon lui, les révolutionnaires n'entreraient pas dans Rome. Ses prévisions aux allures prophétiques étaient donc rassurantes. L'Eglise triompherait sous peu. Pour parler ainsi, il se fondait probablement sur sa lecture de l'histoire des deux cités depuis la résurrection de Jésus. Le comte Scipione Conestabile della Staffa pouvait écrire de Rome: «Grâce aux assurances reçues de don Bosco, on demeure tranquilles et on se dispose sans s'inquiéter à prolonger le séjour à Rome. Grâce à Dieu, ce calme et cette paix sur l'instant présent nous pénètrent entièrement; de façon générale, ils ont repris vie en tous. On attend avec confiance en ces jours le triomphe de l'Eglise et un avenir miraculeux qui glorifiera le Pontife de l'Immaculée...»[5] L'incertitude est propice aux oracles. Don Bosco, qui avait pris l'habitude d'annoncer l'avenir dans son almanach *Il Galantuomo* et dans ses discours d'étrennes de fin d'année à ses garçons, tenait une place marquée parmi les prophètes de temps meilleurs.

Toutefois ce prophète rassurant ne somnolait pas. L'attente béate ne convient pas aux hommes d'action. La société civile le tranquillisait. Le président Bettino Ricasoli[6] eût sincèrement aimé apaiser les gens d'Eglise. La situation de la hiérarchie était préoccupante un peu partout sur les territoires relevant du roi d'Italie. Durant les derniers mois de 1866, Florence venait de permettre aux évêques (et aux curés) déplacés pour raisons politiques de retrouver leurs postes. En novembre, l'Oratoire eut ainsi l'occasion de saluer Mgr Pietro Rota, en résidence forcée à Turin, quand il rejoignait son siège de Guastalla; et, quelques jours après, Mgr Filippo De Angelis y rendait visite avant de regagner celui de Fermo.[7]

Don Bosco à Rome au temps de la mission Tonello

Cependant beaucoup de diocèses étaient orphelins parce que leurs évêques n'avaient pas été remplacés après leur décès. Le Saint-Siège ne désignait personne en nouvelle Italie; il refusait de traiter avec un Etat usurpateur qui, de surcroît, émettait des prétentions jugées insupportables par lui: *exequatur*, serment de fidélité. Le gouvernement de Florence cherchait une issue. La mission Vegezzi avait échoué en 1865. En décembre 1866, le gouvernement Ricasoli amorça une autre tentative.[8] Le 1er décembre le professeur de Turin Michelangelo Tonello recevait des instructions pour de nouvelles négociations avec le Saint-Siège, l'affaire des diocèses vacants entre autres.[9] Le 10 décembre, cet émissaire arrivait à Rome; et, le 15, alors que les troupes françaises finissaient de vider les lieux, le pape le recevait en audience. Tonello, qui évitait de se perdre dans les principes, comme l'avait fait Vegezzi, ne cherchait qu'à résoudre des cas, y compris les plus épineux comme ceux de Milan et de Turin.[10] Il abandonna bientôt les questions variées, telles que les postes, les chemins de fer, le système monétaire, la situation des condamnés politiques... A partir du 6 janvier 1867, celle des candidats aux évêchés vacants prit le pas sur les autres. C'est alors que, de quelque manière, il trouva don Bosco sur son chemin.

Pendant les quatre premières semaines de la mission Tonello, don Bosco avait, à Turin, continué de vaquer à ses occupations coutumières, en tête desquelles il plaçait la construction de l'église Marie auxiliatrice. Toutefois, à la mi-décembre, on l'avait vu à Florence, y compris dans certains bureaux ministériels. Arrivé dans cette ville le 11 ou le 12, il y résidait certainement encore le 18 quand il écrivait de là à mère Maddalena Galeffi et se disposait à rejoindre Turin via Bologne, où il passait le 19.[11] S'il suivit le programme qu'il s'était tracé au départ de Turin, il se rendit ces jours-là dans les ministères de l'Intérieur, des Finances, des Travaux publics et de la Justice.[12] A Florence, une ancienne tradition, qui a été recueillie dans les marges des *Documenti* pour 1866,[13] l'envoie aussi chez le président Ricasoli. Le fait lui-même, encore qu'appuyé sur des témoignages moins assurés qu'on l'a récemment affirmé,[14] paraît au moins probable. Mais nous ignorons le contenu de l'entretien, en particulier dans quelle mesure la mission Tonello fut alors évoquée.[15] Quant au *logion* souvent répété de don Bosco dans sa conversation avec Ricasoli: «Sachez que

don Bosco est prêtre à l'autel, prêtre au confessionnal, prêtre au milieu de ses jeunes; et, comme il est prêtre à Turin, il est prêtre à Florence, prêtre dans la maison du pauvre, prêtre dans le palais du Roi et de ses ministres»,[16] s'il énonce une grande vérité, il a aussi toutes chances d'être légendaire, au moins dans sa forme reçue.[17] Du reste, don Bosco, qui ne provoquait jamais les autorités civiles en place, évitait les rodomontades du genre de celles qu'on lui prête ici.[18] Un récit parallèle le fait insister sur sa qualité, non pas de *prêtre*, mais de *catholique*: «... Sachez qu'avant tout je suis catholique. — Oh, nous le savons, répondit le ministre, que don Bosco est plus catholique que le pape lui-même...»[19] Ce fragment de dialogue a au moins le mérite d'être vraisemblable.

Après les fêtes de Noël et de *capo d'anno*, le 7 janvier 1867, don Bosco partit de Turin dans la direction de Rome en la compagnie de don Giovanni Battista Francesia, qui devait lui tenir lieu de secrétaire et qui, par ses facilités de plume, serait le mémorialiste du voyage.[20] Il s'y rendait pour les affaires de sa congrégation, qu'il voulait faire approuver au plus vite. L'une de ses valises contenait aussi quelques gros paquets de billets de la loterie qu'il organisait pour payer ses dettes. Tomba-t-il immédiatement, comme la tradition le prétend, sur un Tonello qu'une dépêche du président Ricasoli aurait invité «à s'entendre avec lui»? Elle aurait eu la forme: «Vedete di intendervi con Don Bosco. Ricasoli» (Voyez à vous entendre avec don Bosco. Ricasoli) et aurait été expédiée le 8 janvier.[21] Non, très vraisemblablement, car cette dépêche bizarre, encore ignorée des biographes au temps de la mort de don Bosco,[22] ne fut, dans les années qui suivirent, qu'une reconstruction dramatisée de l'auteur des *Memorie biografiche*.[23] Mais il s'entretint dès que possible avec le secrétaire d'Etat Antonelli, le sous-secrétaire d'Etat Berardi et le pape Pie IX en personne.

Pendant les sept semaines de son séjour à Rome, il traita surtout de ses propres «affaires». Le 6 février, don Francesia annonçait à son confrère don Rua que, «contre toute attente, les affaires de notre congrégation semblent bien aller» et que, «pour les faire davantage progresser, don Bosco devra rester encore quelques jours à Rome.»[24] De nombreuses familles l'attendaient parce qu'elles l'aimaient ou souhaitaient recevoir sa bénédiction. Lui se déplaçait systématiquement pour bénir les malades ou placer des billets de loterie. On le voyait donc passer d'un logis à l'autre, gravir et descendre des escaliers, assister à des repas et remplir ainsi ses journées.[25] Les couvents cherchaient à obtenir de lui une messe dans leurs chapelles. De nobles per-

sonnages: le prince Torlonia, le prince Ruspoli, l'ex-roi de Naples, l'ex-grand-duc de Toscane... se le disputaient. Au bout d'un mois, Francesia qui, certes, ne répugnait pas à l'hyperbole, notait: «*È una vera frenesia ne' Romani per D. Bosco.* (Les Romains sont vraiment fous de don Bosco). Il y en a déjà qui pleurent à l'idée de le perdre...»[26] Un autre témoin, qui était plus rassis, tenait un langage identique: «... La vie du pauvre don Bosco n'est certainement pas plus tranquille qu'à Turin au milieu de ses protégés et dans les occupations entraînées par son zèle dans l'exercice de son ministère. Il est assiégé du matin au soir par une immense quantité de gens de tout grade, sexe et condition, qui désirent le voir et lui parler; en conséquence, il n'a jamais d'horaire fixe pour déjeuner, pour dormir, pour se reposer...»[27] Son contact rassérénait les cœurs inquiets, sa bénédiction apaisait et, peut-être, guérissait les corps malades. On raffolait de le voir et de l'entendre.

Le contenu des entretiens qu'il eut alors avec le pape et le cardinal Antonelli nous demeure problématique. Nous comprenons qu'il était reçu par eux avec une extrême affabilité, que son livre sur *Il centenario* de saint Pierre était agréé par Pie IX et aussi qu'il proposait des candidats pour les évêchés vacants en Italie du Nord. Ce dernier point est assuré. Le 1er février, Tonello dépêchait à son gouvernement: «Cependant [le cardinal Antonelli] m'a communiqué une note que je vous joins après en avoir pris copie, de personnes qui, au jugement du Saint-Siège, peuvent être proposées pour des sièges épiscopaux et sur lesquelles j'invite le gouvernement à s'informer. J'ai des raisons de penser que la partie de cette note concernant le Piémont a été suggérée par le prêtre de Turin don Bosco, qui, je crois, est arrivé ici tout exprès.»[28] Tonello, pour le moins, était donc informé de la présence de don Bosco à Rome et de certaines de ses démarches; il s'entretenait peut-être aussi avec lui. La liste inspirée par don Bosco comportait treize numéros, l'ecclésiastique étant souvent désigné par son seul titre. On trouvait là: Ortalda, Gastaldi, Galletti, Carlo Savio, Formica, Antonio Colli, De Gaudenzi. Le chanoine Gastaldi de Turin figurait en effet parmi les candidats préconisés par don Bosco. Le secrétaire Francesia le savait: «Ces jours-ci, don Bosco a ourdi et il est en train d'ourdir un complot contre le chanoine Gastaldi, notre vénéré professeur de morale. Quand il ira en classe, tu pourras lui en faire part; et, s'il te demande de quel complot il s'agit, tu lui diras que, pour l'instant, on ne peut le dévoiler. Silence et mystère...»[29] Le clergé piémontais avait été lui aussi alerté: «... Les lettres à don Bosco

pleuvent du Piémont, parce que l'on veut faire élire ceux-ci ou ceux-là évêques et archevêques...»[30] Au bout de trois semaines, les tractations débouchaient enfin. Le 22 février, Pie IX annonça en consistoire la nomination ou la translation de divers évêques, dont dix-sept pour l'Italie: quatre en Piémont, trois en Sardaigne, quatre en Sicile, quatre en Toscane et deux dans les Marches. Parmi eux, se détachait Mgr Alessandro Riccardi di Netro, transféré de Savone à Turin, et donc devenu l'archevêque de don Bosco.[31] Un mois passait, et le consistoire du 27 mars donnait ample satisfaction à celui-ci, qui avait plaidé pour plusieurs nouveaux élus. Deux évêques amis gagnaient en dignité: Mgr Nazari di Calabiana était transféré de Casale à Milan; Mgr Pietro Maria Ferré, de Pavie à Casale. Puis, Andrea Formica devenait évêque de Cuneo; Carlo Savio, évêque d'Asti; Roberto Galletti, évêque d'Alba; Antonio Colli, évêque d'Alessandria; et surtout le chanoine Lorenzo Gastaldi, évêque de Saluzzo.[32] Quand Michelangelo Tonello rentra à Florence, Turin et Milan avaient été pourvus; sa mission avait relativement réussi.[33] Et notre don Bosco avait pour le moins contribué aux tractations.

A Turin en mars et avril 1867

Le voyage romain de don Bosco avait pris fin le 1er mars, quand il avait été de retour chez lui, à Turin. Le 3, il en parlait à ses salésiens et à ses enfants; et il revenait encore sur lui au mot du soir du 7 mars.[34] Certaines de ses démarches auprès du Saint-Siège avaient concerné des bienfaiteurs insignes, auxquels il désirait prouver sa gratitude. L'*Unità cattolica* du 8 annonça au public les décorations obtenues du pape pour divers amis de l'oratoire Saint François de Sales, qu'elle énumérait.[35] Alors que le tirage de la loterie était imminent, une «quantité notable» de billets n'avaient pas encore été placés. Une circulaire que don Bosco signa et fit aussitôt imprimer et expédier signala ce fait regrettable à un certain nombre de correspondants choisis.[36] Puis le tirage eut lieu (le 1er avril apparemment) et une nouvelle circulaire (datée du 15 avril) communiqua aux diffuseurs la liste des numéros gagnants.[37] Il est vrai que, deux mois après ce tirage, tous les lots ne seraient pas encore remis aux intéressés, et qu'une note de *l'Unità cattolica* du 1er juin devrait leur demander de prendre patience.[38]

Simultanément, don Bosco suivait l'affaire des nominations épiscopales. Le 4 avril, il rédigeait pour le cardinal Antonelli une «recom-

mandation» en faveur du diocèse de Fossano, qui, probablement parce que trop exigu, craignait de disparaître.[39] Et il datait du lendemain 5 avril une lettre au même cardinal sur les échos des nominations en Italie du Nord. Les populations, assurait-il, avaient bien réagi aux nominations de Saluzzo, Alba et Asti (pour les titulaires desquels nous le savons s'être dépensé). Il croyait à un accueil favorable pour Mgr Colli à Alessandria, Mgr Calabiana à Milan et Mgr Ferré à Casale. Il demandait au secrétaire d'Etat de prendre en considération le cas de Mgr Balma, «digne prélat», qui «jouit à bon droit d'une réputation de saint», et qui demeurait simple évêque *in partibus*. Et il avançait, pour des postes encore à pourvoir, les noms de plusieurs ecclésiastiques, «qui jouissent par ici d'une réputation de vertu», «qui seraient bien accueillis par toutes les autorités» et, enfin, «qui sont très attachés au Saint-Siège.»[40] Il proposait donc pour l'épiscopat des hommes intègres, agréés par l'autorité civile et, en même temps, tout à fait dévoués au souverain pontife. Le 8 avril, il avait la joie de voir le chanoine Gastaldi, destiné à Saluzzo, célébrer la messe de communion de l'Oratoire.[41]

Le mois d'avril s'écoulait. Don Bosco surveillait l'affaire épineuse des *Letture cattoliche*, qu'il avait confiée au comte Carlo Cays. Puis, brutalement, au début de mai, une lettre des plus désagréables lui arriva de l'archevêché de Turin. Elle émanait de Rome et lui apportait le verdict de la congrégation de l'Index sur son livre: *Il Centenario di S. Pietro* (Le centenaire de saint Pierre).[42]

L'avis de l'Index sur l'opuscule du Centenaire de S. Pierre

Don Bosco avait voulu marquer à sa façon le dix-huitième centenaire du martyre du premier des papes, sous Néron en 67, célébration qui tournerait nécessairement à l'honneur de Pie IX, son lointain successeur. Celui-ci tenait à une solennité maximale, propre à faire réfléchir peuples et gouvernants sur la puissance morale de l'Eglise romaine. Les fêtes devaient culminer le 29 juin, solennité des saints Pierre et Paul, avec le rassemblement autour du souverain pontife d'évêques accourus du monde entier. Don Bosco s'y associa par la réédition amplifiée et adaptée de la biographie de saint Pierre, qu'il avait publiée dix ans auparavant dans les *Letture cattoliche*.[43] Le livret serait pourvu d'un formulaire de célébrations pour le triduum préparatoire à la solennité du 29 juin.

Il parut au début du séjour romain de don Bosco, sous le titre signe

de son actualité: «Le centenaire de S. Pierre apôtre, avec sa vie et un triduum préparatoire à la fête des saints apôtres Pierre et Paul.»[44] Les pages d'introduction, entièrement refaites, comprenaient une nouvelle préface (p. III-V), le texte de la circulaire du Saint-Siège aux évêques sur leur participation au centenaire (p. VI-XII) et une note assez longue (p. XIII-XVI) sur l'année du martyre de Pierre, dont on sait que la date est controversée. A l'autre extrémité du livre, don Bosco avait recopié une petite dissertation de son ouvrage de 1857 relative à la venue de Pierre à Rome (p. 191-201) et ajouté un schéma de célébrations religieuses pour le triduum préparatoire et la fête même du 29 juin (p. 202-219). L'ensemble avait un air de vulgarisation sérieuse et même quelque allure scientifique. Les pages du triduum résumaient l'ecclésiologie de notre saint, avec quatre «considérations», analogues à celles du mois de Marie et destinées à être lues en public lors des cérémonies de la fin juin. Elles portaient sur «l'Eglise de Jésus Christ» (26 juin), «sur le chef de l'Eglise» (27 juin), «sur les pasteurs de l'Eglise» (28 juin) et enfin «sur la foi» (29 juin). Don Bosco répétait ses convictions sur la chaîne mystique qui va de Jésus au pape, du pape aux pasteurs et des pasteurs aux fidèles, avec la conséquence nécessaire qu'une authentique foi chrétienne doit suivre le même chemin. A l'approche de Vatican I, il se disposait à défendre cette théorie, qui l'avait guidé depuis au moins la fin des années 1840.

Les Romains accueillirent favorablement le livre de don Bosco. Le 5 février, Francesia annonçait à Federico Oreglia: «... Le *Centenario di S. Pietro* vogue *a vele gonfie* (à pleines voiles). Il a été présenté au pape, qui en a lu aussitôt quelques pages, en a approuvé l'opportunité et en a hautement loué l'auteur....»[45] Mais, déjà à cette date, un passage gênait l'un ou l'autre de ses lecteurs théologiens. La rumeur enfla et don Bosco lui-même fut alerté: la congrégation de l'Index s'intéressait à son humble ouvrage. Tant qu'il demeura à Rome, il ignora toutefois la nature des reproches qu'il suscitait.

La dénonciation avait-elle été le fruit d'une cabale (*maneggio*) d'ecclésiastiques du *Mezzogiorno* contre les *Letture cattoliche* et leur directeur, comme l'insinueraient les *Memorie biografiche*?[46] Pas nécessairement, car l'affaire fut enclenchée dès la sortie du livre dans le cercle des jésuites romains amis de don Bosco par une phrase sur le caractère non véritablement religieux (mais historique) du problème de la venue de Pierre à Rome. Le consulteur de l'Index Pio Delicati, invité à émettre un avis, le formula sur l'ensemble du livret. Sa critique tint compte, comme il arrive toujours, du climat de l'heure. Or,

en ces années '60, l'Index n'était pas porté à l'indulgence à l'égard des récits légendaires sur l'Eglise primitive. Il surveillait de très près les ouvrages d'Ernest Renan et s'inquiétait de leur immense retentissement. Dès leur publication, la *Vie de Jésus* (1863) et la longue étude *Les Apôtres* (1866) avaient fait l'objet d'inscriptions sur son catalogue, la première par le décret du 24 août 1863, la deuxième par celui du 11 juin 1866. Autrement dit, la congrégation de l'Index avait réfléchi sur la vie de saint Pierre commentée par Renan durant les mois qui précédèrent la publication du *Centenario* à l'aube de 1867. Non seulement Renan prétendait que tout dans l'histoire a une explication humaine et qu'en conséquence, les faits merveilleux sont imaginaires ou, pour le moins, naturellement explicables; mais, dans son livre sur *Les Apôtres*, il venait d'instruire le procès de l'exploitation chrétienne de la légende de Simon le Magicien à Rome. «On prétendit que les prodiges étaient l'œuvre du diable (...) Toute la légende chrétienne de Simon fut empreinte d'une colère concentrée.»[47] Les ecclésiastiques de l'Index savaient lire et n'étaient pas obtus.

Le 21 mars 1867, le consulteur Pio Delicati produisit son *Votum* sur le livret de don Bosco.[48] Il convient d'analyser son examen, qui fut, dans l'ensemble, prudent. C'était une liste de remarques (*rilievi*) sur un ouvrage dont le consulteur commençait par reconnaitre les mérites. Le prêtre Bosco, écrivait-il, se propose par cet opuscule d'inviter ses lecteurs à méditer la «geste» du prince des apôtres; il veut, par une pieuse préparation, disposer leurs esprits aux solennités sur le point d'etre célébrées. «Toutefois, observait-il aussitôt, il semble que son travail ne puisse être exempt de censure pour les remarques qu'il suscite.»

On a trop négligé la première série de ses «remarques», qui étaient d'ordre historique et concernaient la documentation de don Bosco. Le consulteur y distinguait des sources bibliques et d'autres étrangères à la Bible. L'historicité des premières lui paraissant incontestable, il ne pouvait que suivre l'auteur quand il démarquait les évangiles et les Actes des apôtres. Il s'agissait de «*fatti inconcussi per l'autorità stessa della Divina Scrittura*» (faits incontestables par l'autorité même de la Sainte Ecriture). Les sciences bibliques n'étant pas encore nées dans la Rome de 1867, nous ne pouvons qu'enregistrer la pieuse créance du consulteur. Mais il y avait, dans le petit livre de don Bosco, d'autres «récits, tirés soit de traditions incertaines, soit de documents apocryphes, sans aucune distinction ou avertissement, comme si les uns et les autres avaient le même poids et entraînaient le même degré

de certitude.» Il épinglait à la p. 102 une péricope sur Pierre à Antioche: pour le ridiculiser, le gouverneur lui aurait fait raser le sommet du crâne, événement qui aurait été à l'origine de la tonsure. «Ce qui advint alors à saint Pierre par mépris, avait écrit don Bosco, est aujourd'hui imité avec honneur par les ecclésiastiques, se dénomme *chierica* ou tonsure et rappelle la couronne d'épines sur la tête du divin sauveur.» A la p. 126, la dramatisation de la sortie miraculeuse de prison de Pierre enchaîné et de la surprise incrédule des fidèles avertis par une certaine Rosa, qui, de porte en porte, les informe en pleine nuit, lui paraissait gratuite. A la p. 152, «on donne pour certain que Tibère avait décidé de classer Jésus parmi les dieux romains», qu'il fit part de son intention au Sénat, lequel, toutefois, «repoussa sa proposition». «A la p. 152, on affirme que S. Pierre ressuscita un mort, sur lequel Simon le Magicien avait antérieurement essayé, mais en vaint, d'opérer ce prodige.» «A la p. 157, on présente comme indubitables le vol et la chute du même Simon le Magicien en des circonstances tout à fait merveilleuses, qui ne sont pas reconnues par les critiques comme on voudrait le faire croire.» Enfin, p. 164, le consulteur regimbait devant l'anecdote du *Quo vadis?*, présentée elle aussi comme assurée. En fait, ces trois derniers épisodes soulignés en rouge par Pio Delicati provenaient – lointainement, on le conçoit – des *Actes de Pierre*, œuvre d'édification qui, au début du troisième siècle, semble-t-il, fut composée pour un milieu orthodoxe populaire et qui faisait la part trop belle aux aventures romaines de Simon le Magicien.[49] Il ne nous est pas indifférent que le consulteur se soit référé ici aux «critiques», au premier rang desquels il plaçait assurément l'auteur maudit du livre sur *Les Apôtres*.

Ses trois autres remarques étaient d'ordre plus directement théologique. Par la première, assurément inconsistante, il reprochait à don Bosco d'avoir (p. 17) fait prêcher les apôtres du vivant de Jésus, donc avant le «Euntes docete omnes gentes», consécutif à la résurrection du Christ. A la p. 217, c'est-à-dire au cours du triduum de juin, l'auteur semblait transformer en péchés contre la foi toutes les violations de la loi divine.[50] Enfin, venait le grief «*meritevole di specialissimo rimarco*» (qui méritait une observation toute particulière) sur le fait du séjour de Pierre à Rome. A la p. 192, don Bosco s'était hasardé à émettre cet avis: «Par ailleurs, je crois bon d'avertir ici à cette occasion tous ceux qui entreprennent d'écrire ou de parler sur cette venue, de ne la pas considérer comme une question dogmatique et religieuse; et cela vaut aussi bien pour les catholiques que pour les protestants.»

Ce conseil à la forme doctorale, qui tentait de laisser à la seule histoire un fait aussi évidemment «dogmatique» pour les défenseurs catholiques de l'origine pétrinienne du siège de Rome, semble bien avoir été la cause originelle des ennuis de don Bosco avec la congrégation de l'Index. De proche en proche, l'examen a gagné tout le livre. Le consulteur qui, au reste, ne doutait pas le moins du monde de l'orthodoxie de don Bosco, lui opposait là le docte Pietro Ballerini dans son ouvrage alors très connu: *De vi et ratione primatus...* [51]

En conclusion, le sourcilleux chanoine Delicati jugeait que le livret de don Bosco devait être *proscribendum donec corrigatur* (proscrit jusqu'à correction). Son auteur pourrait être exhorté à «corriger ou mieux à refondre entièrement son petit travail».

La congrégation même de l'Index ne suivit pas le consulteur dans la sentence excessive qu'il proposait. *Il Centenario* ne fut pas «proscrit», ce qui eût été vraiment énorme. La lettre de Vincenzo Modena, secrétaire de l'institution, à l'archevêque de Turin, ne demanda à l'auteur que de rééditer son ouvrage avec une préface indiquant qu'il rétractait «tout ce qui avait paru digne de censure à la S. Congrégation conformément à la note» de son consulteur. La lettre de l'Index contenait, dans l'esprit des remarques d'ordre historique du consulteur, un deuxième alinéa, qui mettait en cause les historiettes des *Letture cattoliche*, lesquelles, à son sens, au lieu d'édifier le public, excitaient plutôt sa risée et ses moqueries «en un siècle où la critique se déchaîne tellement pour discréditer la religion, notamment à propos d'œuvres ascétiques et mystiques». Peu auparavant, il avait fallu, disait le document, condamner La *Vita di Gesù Cristo* publiée à Turin par les héritiers du défunt curé Cuniberti. [52] Apparemment, le *Centenario* de don Bosco et ses *Letture cattoliche* pâtissaient de l'émotion suscitée par les remarques d'Ernest Renan, de ses collègues rationalistes et de leurs admirateurs. Il faut «examiner les écrits à sujet religieux, prescrivait encore la lettre de Vincenzo Modena à l'archevêque de Turin, pour ne pas exposer l'autorité ecclésiastique à l'insulte et à la dérision.» Contrairement à ce que la suite des événements et l'historiographie de don Bosco feront croire, l'Index attachait donc probablement plus d'importance à l'introduction d'anecdotes apocryphes dans l'histoire des apôtres qu'à son «avis» maladroit sur le caractère purement historique du récit de la venue de saint Pierre à Rome.

Au début de mai 1867, la lettre de la congrégation de l'Index désarçonna don Bosco. L'orage venait de Rome, au service de laquelle

il se dépensait depuis vingt années. Sa méthode de travail, ses publications et jusqu'à son orthodoxie étaient critiquées. La sentence l'atteignait, remarquait-il, comme prêtre, comme directeur d'œuvres de bienfaisance et comme directeur de maison d'éditions. Il réagit à la censure avec force quoique dans la soumission désirable. L'obéissance silencieuse aux mesures contraires de l'autorité, tant ecclésiastique que civile, ne lui était pas naturelle. Probablement après avoir pris avis (de Gastaldi?), il composa dans les jours qui suivirent et à l'intention du consulteur de la congrégation, une mise au point sur les accusations dont il était l'objet.[53] A sa demande, le clerc Chiappale la calligraphia au cours d'une nuit pénible, que, devenu prêtre, ce copiste devait raconter en détail après la mort de don Bosco.[54]

Son système de défense, révélateur d'une mentalité devenue obsolète, ne peut que nous surprendre aujourd'hui. Il cherchait, par ses arguments, non pas tellement à soutenir la validité des passages contestés, qu'à mettre ses juges romains de 1867 en contradiction avec leurs prédécesseurs dans cette ville. En traditionnaliste plus ou moins disciple de Joseph de Maistre, il invoquait l'autorité d'une «tradition», contestant le jugement qui le frappait par appel à une position plus ancienne et donc théoriquement meilleure et plus solide. Don Bosco produisait des garants romains du meilleur teint pour l'ensemble de sa biographie de saint Pierre d'abord, pour chacun des passages incriminés ensuite.

De façon générale, outre la Bible italienne annotée par Martini, autorité alors incontestée, il avait eu recours, disait-il avec des répétitions intentionnelles, à des sources «empruntées à des auteurs Romains, qui avaient écrit à Rome, imprimé à Rome, avec l'approbation de l'Eglise (*litt.*: ecclésiastique) en général et celle du Maître du Sacré Palais», c'est-à-dire du Saint-Office, en particulier. Parmi ces dignes historiens, auprès de Baronius et des «Bollandistes» (dont il était à craindre que les informations n'eussent été reprises que par très lointain ouï-dire), se détachait un «savant» écrivain, l'abbé Luigi Cuccagni, «recteur du séminaire irlandais à Rome», auteur d'une vie de saint Pierre en trois volumes qu'il avait dédiée à Pie VI[55] et fait imprimer à Rome en 1777, après qu'elle eut été revisée par le P. Ag. Racchini, maître du Sacré Palais, et par le docte P. Ximenes, supérieur général des Carmes et consulteur de la congrégation des Rites, lequel avait placé l'auteur de l'ouvrage «parmi les savants les plus exacts et les plus catholiques». En foi de quoi, le maître cité du Sacré Palais l'avait approuvé et le souverain pontife en avait accepté la dédi-

cace. Et don Bosco d'ajouter là avec une assurance qui, aujourd'hui, peut faire sourire, mais qui, apparemment, était propre à fermer la bouche de l'audacieux consulteur Delicati: «Ce livre, ainsi recommandé, dédié au Souverain pontife, je l'ai eu pour guide au point que je ne crois pas que l'on puisse trouver une phrase de mon petit livre qui n'ait été fidèlement empruntée à cette source.» Outre ces anciennes et illustres protections, il avait eu soin de soumettre sa première édition à l'évêque d'Ivrea, mandé à cette charge par Mgr Fransoni; elle avait été ensuite approuvée, louée et encouragée, non seulement par la presse catholique, mais par le cardinal Vicaire et le Saint-Père eux-mêmes. Au vrai, à y regarder de près, ces dernières recommandations, qui couvraient des séries entières de *Letture cattoliche*, avaient été plutôt lointaines... Mais la conclusion de la plaidoirie tombait: «Je ne pouvais qu'être assuré que ce livre ne contenait rien de répréhensible; et, sa première édition étant épuisée, je la fis imprimer au début de l'année.»

Après cette apologie d'ensemble, don Bosco recourait, sur les points précis en contestation, au même système de défense par appel aux «autorités». C'était, en gros, celles que Cuccagni avait lui-même invoquées dans son ouvrage. Il arrivait que les énumérations fussent généreuses. Ainsi pour l'épisode particulièrement critiqué de Simon le Magicien: «On blâme le récit donné comme certain du vol et de la chute de Simon le Magicien; et pourtant S. Cyrille de Jérusalem, Sulpice Sévère, S. Epiphane, S. Ambroise, S. Augustin, S. Maxime et d'autres célèbres saints docteurs ou écrivains ecclésiastiques le présentent comme historiquement reconnu.»[56] Les critiques d'ordre théologique étaient écartées de la même façon. Don Bosco cherchait et trouvait des preuves que les apôtres avaient prêché avant la résurrection de Jésus;[57] que la violation de chaque commandement de Dieu constituait une transgression d'article de foi...[58] Il n'était embarrassé que par le problème de la venue de saint Pierre à Rome: «Je voulais seulement dire que ce point d'histoire n'appartient pas à la liste (*cerchia*) des articles définis comme points dogmatiques.»

Il terminait son rapport par une demande de précisions pour la nouvelle édition qui lui était réclamée. La préface dans laquelle il renierait tout ce qui, dans son livre, pouvait être objet de censure, n'était pas compatible avec une reproduction de l'édition censurée. Que retrancher exactement? Au milieu du mois de mai 1867, tel était devenu son problème principal.

La lettre soumise, qu'il écrivit ensuite au secrétaire de la congréga-

tion de l'Index, était digne et adroite.[59] Il y demandait au «très révérend» consulteur d'avoir la bonté de lire «les éclaircissements joints qui serviront à éclairer certains faits sur l'exactitude desquels des doutes avaient été émis».

Dans les jours qui suivirent, don Bosco retrouva peu à peu sa sérénité coutumière. Ses amis romains l'y aidaient. Ils voulaient peut-être réparer le tort qu'ils lui avaient involontairement causé. Don Bosco recevait du P. Giuseppe Oreglia des lettres de plus en plus rassurantes. Le pape lui-même l'affirmait: l'Index ne condamnera pas don Bosco. Finalement, la censure réclamée ne porta que sur deux points, qui intéressaient la théologie: celui sur la foi et les commandements et celui sur la venue de saint Pierre à Rome. Et Pie IX, par une ligne consolante sur la question dans la lettre qu'il adressa à don Bosco le 22 juillet 1867, apaisa tout à fait celui-ci.[60]

L'édition revue et corrigée du petit livre controversé parut, durant l'été 1867, sous un titre modifié et privé d'allusion au *Centenario*. C'était la *Vie de S. Pierre Prince des Apôtres, avec un triduum en préparation à la fête des saints Apôtres Pierre et Paul*.[61] L'alinéa sur le caractère purement historique du problème de la venue de S. Pierre à Rome avait disparu; de même, l'assertion équivoque, selon laquelle, «qui transgresse un article de foi se rend coupable de tous les autres.»[62] Dans une nouvelle préface beaucoup plus étoffée que l'ancienne, don Bosco avait remplacé la parénèse de janvier par l'exposé de ses sources. A Cuccagni, auquel, de son aveu dans ses *Schiarimenti*, il devait toutes les phrases de son opuscule, il joignait, pour bien impressionner le lecteur, les sources du savant homme: Baronius..., ainsi que les ouvrages parallèles: Gaetano Moroni et surtout un nouveau venu dénommé Paolo Emilio Santorio (1560-1635), archevêque de Cosenza puis d'Urbino, auteur d'*Acta s. Petri Apostoli ex sacris Scripturis*, imprimés à Rome en 1597 après revision et approbation du P. Giovanni Saragosa, maître du Sacré Palais. Les historiettes issues des apocryphes persistaient dans la nouvelle édition. Le char de Simon le Magicien continuait de voler et Pierre de s'exclamer devant Jésus sur la via Appia: «Quo vadis, Domine?» L'hagiographie populaire, dont les publications de l'oratoire S. François de Sales à Turin constituaient l'un des réseaux dans l'Italie du temps, n'évoluait pas.

L'achèvement de l'église Marie auxiliatrice

En 1867, don Bosco achevait d'aménager l'église Marie auxiliatrice, destinée à être le point d'appui de la religion mariale qu'il diffu-

sera durant ses vingt dernières années. Le gros œuvre de l'édifice avait été terminé durant l'été de 1866.[63] L'aménagement intérieur progressa vivement durant l'année 1867. Le 18 novembre, Giov. Battista Francesia écrivait au chevalier Oreglia: «... Le maître-autel est en place et fait vraiment belle figure. Le pavement progresse vite et semble devoir être très beau, près de la moitié est déjà fait. L'intérieur de la coupole est entièrement coloré et la Madone de la coupole est dorée.»[64] Cette statue de Marie avait été hissée là-haut quelques mois auparavant.[65] C'était l'œuvre réussie du sculpteur Boggio à partir d'un modèle de Giosuè Argenti.[66] Selon don Francesia,[67] le paratonnerre destiné à la garantir de la foudre fut installé le 18 novembre; et la statue elle-même fut bénite trois jours après, pour la fête de la Présentation (21 novembre).

Au mois de mai 1868, l'église était prête pour le culte. A la frontière d'une ville de Turin beaucoup moins étendue qu'aujourd'hui, le monument de don Bosco à la gloire de Marie s'élevait impressionnant sur un fond de campagne encore semée de bosquets et de cultures.[68] Un siècle après, les commentateurs hésitaient à définir son style: classique?, palladien?[69] ou renaissance plus ou moins tardive?[70] L'intérêt est mince. Pour don Bosco, le style était «moderne» et donnait grand air à l'édifice. Quatre puissantes colonnes corinthiennes barraient la façade et soutenaient le tympan du fronton. La grande et encore unique coupole conférait à l'ensemble une heureuse unité. A l'intérieur, l'unique nef – que ne déformait pas encore l'énorme transept d'aujourd'hui, – était déjà somptueuse avec ses marbres polychromes.[71]

Les sentiments de don Bosco face à ce monument ne furent pas consignés par lui dans quelque journal intime, mais dans un écrit dûment publié en cette année 1868.[72] Cette église qui, depuis quatre ans, lui avait causé tant de soucis, le remplissait d'admiration. Ce sentiment était plus religieux que purement esthétique. Son émerveillement naissait moins en lui de l'harmonie des lignes et de la splendeur de la décoration que de la puissance de la Vierge Marie, sans laquelle, estimait-il, il eût été bien en peine de faire bâtir sa grande église du Valdocco. Il accompagnait son lecteur depuis le parvis.

«Lecteur, si tu regardes cette église à l'extérieur, tu vois une façade de style moderne, dont la largeur et la hauteur sont proportionnées. La grand-porte est un chef d'œuvre de l'artiste Ottone de Turin, à partir d'un dessin du chevalier Spezia. – Deux clochers, qui seront sous peu surmontés [l'un et l'autre] d'un ange haut d'environ deux

mètres en cuivre battu, travail exquis des frères Brogi de Milan, font face à la coupole. Dans l'un d'eux, un carillon de cinq cloches en mi bémol, qui permet de jouer des morceaux de musique chantée et même des marches militaires (...) Derrière les clochers s'élève la coupole recouverte de cuivre étamé et protégée par une couche de biacca [carbonate de plomb ou de zinc] (...) Une statue de cuivre battu se dresse majestueusement au dessus de la coupole; elle est dorée et mesure environ quatre mètres de hauteur (...) La sainte Vierge est en train de bénir ses fidèles qui disent: *Nos cum prole pia benedicat virgo Maria!*[73] – Si ensuite tu entres par la porte principale à l'intérieur de l'église, tu verras deux colonnes de marbre qui soutiennent la tribune; elles comportent deux piédestaux ouvragés, qui servent aussi de bénitiers (...) L'orchestre est à deux niveaux: orchestre et contre-orchestre avec écho et double pavement. Sa capacité est d'environ trois cents musiciens. – Le pavement de l'église est à la vénitienne.[74] Le sol des chapelles ressemble à d'authentiques mosaïques. Celui du maître-autel n'a nul besoin de tapis pour faire bonne figure aux plus grandes solennités. Les balustrades et les autels, tout en marbre, sont l'œuvre du chevalier Gussano, de Turin, le premier à droite excepté, qui est celle d'un Romain, Luigi Medici, réalisée aux frais d'un patricien de Bologne; il l'emporte sur tous les autres par la qualité de ses marbres. Si, parvenu au centre de l'église, vous regardez à droite du maître-autel, vous trouvez une chaire qui est l'un des plus beaux ornements du sanctuaire.»

Soucieux de sécurité, don Bosco faisait aussi remarquer que les deux bras du transept disposaient chacun de deux portes pour l'évacuation rapide du public; que les corniches des murs de l'église et celles de la coupole étaient munies de balustrades pour la protection de ceux qui, en certaines circonstances exceptionnelles, devraient travailler ou chanter là-haut.[75]

Il avait donné à son centre de dévotion à la gloire de Marie «le charisme d'une exceptionnelle splendeur de marbres, de stucs et de statues.»[76] La décoration de l'édifice serait encore enrichie pendant les années suivantes. Peu à peu, a-t-on remarqué non sans emphase, «par l'entassement des motifs et la surabondance décorative, la Basilique prendrait de quelque manière l'impétueuse monumentalité et la sauvage beauté d'un authentique monument de la culture populaire.»[77] Don Bosco le savait d'instinct: la profusion ornementale, la variété des couleurs et la richesse du matériau convenaient tout à fait à la religion dite populaire de son siècle. Comme celle du peuple qui l'entou-

rait, sa religion était festive et démonstrative, elle séduisait par le ravissement des yeux et de l'ouïe.

La dévotion à Marie auxiliatrice

Le nouveau sanctuaire devint, du jour au lendemain, en 1868, la plus importante médiation de la religion diffusée par le prêtre éducateur du Valdocco. Il le valorisa admirablement. L'église Marie auxiliatrice constituait pour lui un signe magnifique de la puissance salvatrice de Marie. Le livret destiné à préparer les esprits aux fêtes de juin le célébrait déjà: «On pourrait avancer que chaque coin, chaque pierre de ce saint édifice rappelle un bienfait, une grâce obtenue de l'auguste reine du ciel...»[78] Les grâces auxquelles il pensait – et dont, nous le verrons de mieux en mieux, il faisait état – pouvaient en majeure partie être qualifiées de «thérapeutiques». L'Auxiliatrice guérissait les malades. Par exemple, la chaire, ce bijou, avait été donnée par «une personne gravement malade, qui la promit à Marie auxiliatrice, guérit et s'acquitta de son vœu.»[79] L'épidémie de choléra, qui avait à nouveau sévi en Italie du Nord, avait effrayé les cœurs les plus insensibles et les plus détachés de la religion. Eh bien, observait don Bosco, «entre autres, une mère, à la vue de son fils unique brisé par la violence du mal, l'invita à recourir à Marie secours des chrétiens. Dans l'excès de sa douleur, le malade proféra ces mots: Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis (Marie, secours des chrétiens, priez pour nous). De toute la force de son cœur, la mère répéta cette oraison jaculatoire. A l'instant la violence du mal faiblit, le malade transpira abondamment et, en quelques heures, se trouva hors de danger et presque complètement guéri. La nouvelle se répandit, d'autres et d'autres encore se recommandèrent avec foi à Dieu tout puissant et à la puissance de Marie auxiliatrice en promettant une offrande pour la poursuite de la construction de son église.»[80] On n'a jamais entendu dire que quelqu'un ait eu ainsi recours à Marie sans avoir été exaucé, affirmait audacieusement don Bosco en concentrant sur un titre les formules du *Memorare*. Tandis que j'écris, poursuivait-il (en mai 1868), je reçois «une offrande accompagnée provenant d'une personne très autorisée, qui m'annonce qu'un village a été délivré de l'épidémie du choléra par les médailles, le recours et les prières à Marie auxiliatrice.»[81] Lui-même avait singulièrement favorisé le flux d'offrandes pour échapper au fléau. Il est en effet probable que la florentine Eufrosina Covoni avait parfaitement compris ses paroles, quand elle

l'interrogeait dans une lettre du début de 1866: «Pardonnez la hardiesse que je prends à vous écrire, mais je me trouve terriblement inquiète dans le doute où je suis d'avoir mal entendu vos paroles. Sur le fait de donner *un peu* ou *beaucoup* pour la construction de votre nouvelle église, j'ai entendu certaines dames avancer que vous avez dit et assuré pouvoir *dire avec certitude que ne mourra certainement pas du choléra celui qui aura donné ne serait-ce qu'un centime pour cette œuvre.* – C'est bien ce qu'il m'avait semblé entendre, moi aussi...»[82] Beaucoup, un peu, un seul centime pour l'église, il n'importe; à l'estime commune, dont on dira peut-être qu'elle n'est pas celle des saints, pareille assurance frôlait la présomption. Quoi qu'il en soit, don Bosco, en 1868, calculait que son église avait été payée aux cinq sixièmes en reconnaissance de grâces obtenues par l'intercession de Marie. Nulle quête n'avait dû être organisée, quelques offrandes lui étaient parvenues, et tout le reste provenait de cette source merveilleuse.[83]

La Vierge de miséricorde de don Bosco portait un vaste manteau protecteur, qui reparaissait à l'occasion dans ses rêves. L'analogie entre l'Auxiliatrice du Valdocco et la Vierge protectrice de saint Thomas de Villeneuve (1488-1555) était évidente.[84]

Nous sommes là devant un phénomène de religion de guérison, variété probablement la plus répandue de la religion populaire. En ce dix-neuvième siècle, dans le sud de la France, lors des épidémies de choléra on invoquait de préférence saint Roch; et le Saint-Siège encourageait cette forme de dévotion.[85] Depuis ses apparitions à Bernadette Soubirous (1858), la Vierge de Lourdes guérissait les maladies les plus variées par simple contact avec l'eau d'une source miraculeuse. Comme saint Roch et Notre-Dame de Lourdes, Marie auxiliatrice, par ses médailles et des prières appropriées, opérait des prodiges analogues à partir de Turin. Et don Bosco, convaincu de cette puissance, ne se lassait pas de l'admirer et de la proclamer. Il créait ainsi un mouvement populaire qui, après un siècle et plus, continuerait de drainer vers son église – en beaucoup moins grand nombre, il est vrai, que vers la grotte de Massabielle – des foules de pèlerins en quête du secours bienveillant de Marie dans les épreuves d'ici-bas. L'information, d'abord de bouche à oreille, puis portée par la presse, fut déterminante. La nouvelle des premières guérisons fut comme une «étincelle électrique» embrasant une meule de paille sèche, remarquait don Bosco dès 1868. «Mal de tête disparu, fièvres vaincues, plaies et ulcères gangréneux guéris, rhumatismes disparus, convul-

sions calmées, mal d'yeux, d'oreilles, de dents ou de reins instantanément guéri, tels sont les instruments dont se servit la miséricorde du Seigneur pour nous donner les moyens de terminer cette église. – Turin, Gênes, Bologne, Naples, mais, plus que toute autre ville, Milan, Florence et Rome, ont été les endroits qui, pour avoir éprouvé de manière spéciale la bienfaisante influence de la mère de toutes grâces invoquée sous le titre de secours des chrétiens, ont aussi démontré leur gratitude par des offrandes. Les cités les plus lointaines, telles que Palerme, Vienne, Paris, Londres et Berlin, ont eu recours à Marie auxiliatrice avec la prière et la promesse habituelles...»[86] La présence de don Bosco augmentait encore l'attrait du pèlerinage. Car l'opinion courante attribuait les guérisons dites de Marie auxiliatrice à la force de la prière de don Bosco lui-même à la Vierge secourable. Don Rua en témoignait à partir d'un cas précis dès avant la consécration, dans sa chronique du 30 avril 1868.[87]

Les fêtes grandioses de la consécration de l'église le 9 juin 1868 et de l'octave qui suivit furent à la mesure de l'émotion religieuse qui avait permis de la construire. L'archevêque Riccardi di Netro assuma lui-même la fonction principale. De toute la vie de don Bosco, nulle festivité ne l'emporta sur cette inauguration, qu'il s'empressa de relater dans un fascicule particulier.[88] Rien n'avait gâché «l'allégresse de ces saintes journées», écrivit don Rua dans sa chronique de juin 1868.[89] La célébration allait avoir désormais un écho d'année en année dans la fête liturgique du 24 mai, que précédait une neuvaine appropriée. Des dizaines de milliers de pèlerins seraient ainsi attirés tous les ans vers le sanctuaire de Marie auxiliatrice.[90] Nombre de ces gens se confesseraient, communieraient et rentreraient dans leur logis heureux de s'être placés sous la protection de la Vierge. Attentif à la qualité de la vie religieuse des populations, don Bosco s'efforça de structurer ce mouvement de dévotion par la mise en place dès 1869 d'une association qui en regroupait les membres; elle était «canoniquement érigée dans l'église de Turin dédiée à Marie auxiliatrice». Le fascicule annonçant la nouvelle association comportait une notice historique sur le titre d'*auxiliatrice*.[91]

La fonction de la religion ainsi propagée

La religion mariale désormais propagée par don Bosco avait pour fonctions premières de rassurer et de protéger.[92] La destinée éternelle des personnes demeurait certes en permanence à l'horizon men-

tal de notre saint. La Vierge secourable attendait ses enfants «à l'heure de leur mort». Mais, guidés par le prêtre du Valdooco, les dévots de Marie espéraient toujours d'elle la préservation des maux d'ici-bas, si possible par une complète guérison en cas de maladie. On sait l'importance de la guérison dans les diverses religions. «Parmi les fonctions attribuées à la religion, la guérison a toujours figuré en bonne place, y compris dans les comportements du Christ tels qu'ils sont rapportés par les évangiles canoniques.»[93] Les malades qui, acculés à la souffrance, refusent de désespérer, se tournent vers la religion pour y chercher des remèdes. La «religion de salut» de don Bosco attachait une importance éminente, faut-il le redire?, au «salut éternel», sans quoi toute la vie terrestre eût été perdue. En avril 1868, au cours d'un sermon à ses jeunes sur le jugement particulier, l'émotion le gagna tellement qu'il dut interrompre son discours.[94] Mais, dès l'aube de son apostolat, parce qu'il désirait aussi le bonheur des gens en ce bas monde, cette «religion de salut» avait inclu le salut temporel, par conséquent la guérison des malades, qu'il fallait rassurer et protéger. La dévotion à la Vierge auxiliatrice, avec ses images, ses médailles, ses vœux, ses neuvaines et ses offrandes, avait pour lui une vertu «thérapeutique».

Même dans l'Occident sécularisé des dix-neuvième et vingtième siècles, la religion populaire a continué d'attribuer, comme elle l'avait toujours fait, une puissance de cette sorte aux sources, aux reliques, aux images et aux objets sacrés. On sait que certains lieux ou sites y étaient particulièrement réservés; que les catholiques attendaient beaucoup de démarches telles que les pèlerinages, neuvaines, messes, vœux, jeûnes, privations alimentaires, offrandes, récitations de chapelets, ports de scapulaires, invocations, litanies ou prières. Dans la détresse et l'abattement, des croyants – même non pratiquants – mettaient leurs espoirs en certains rites tels que: offrande d'un cierge, attouchement d'une statue ou d'un autel, bénédiction ou imposition des mains d'un prêtre, aumônes ou signes de croix.[95] Le dix-neuvième siècle fut, en France, le temps de Catherine Labouré (1806-1876) et de sa médaille miraculeuse de la rue du Bac à Paris. Don Bosco adhérait à ces croyances et les encourageait tant parmi ses jeunes que parmi les adultes. Il avait foi en la force de guérison des âmes et des corps par le contact de la médaille ou la bénédiction de Marie auxiliatrice avec prière adaptée; il était convaincu de l'efficacité des vœux prononcés pour invoquer le secours de celle dite précisément l'Auxiliatrice. Les «merveilles» obtenues par son intercession l'ébahissaient

littéralement. Le mot de *merveilles* apparut, non sans raison, dès le titre du premier livre de «grâces» de Marie auxiliatrice. Les conditions devaient toutefois être scrupuleusement remplies. Les auteurs de vœux, qui ne tenaient pas leurs promesses jusqu'au bout, pouvaient en payer les conséquences. Dans les effets attribués à l'action ou intercession mariale, don Bosco ne distinguait pas le «naturel» et le «surnaturel». Les résultats d'une cause extraordinaire n'étaient à ses yeux qu'extraordinaires. De graves désastres consécutifs à des «grâces» ne pouvaient s'expliquer, selon lui, que par la légèreté, l'inconséquence ou l'avarice des bénéficiaires. Deux foyers stériles, qui avaient eu un enfant à la suite d'un vœu à Marie auxiliatrice, avaient l'un et l'autre perdu leur bébé au bout de quelques mois. «On chercha pourquoi, écrivit sans ambages don Bosco en 1868, et on s'aperçut que les obligations assumées avaient été négligées.»[96] La conclusion induite était très téméraire. Dans ce commerce problématique, la rupture du contrat par le bénéficiaire suspendait l'aide miraculeuse de la Vierge secourable. Conséquence fâcheuse, les «obligations assumées» par le fidèle étant le plus souvent financières, la dévotion payante à Marie auxiliatrice sera bientôt ridiculisée par *Il Fischietto*: «Con donne e Madonne Don Bosco fa denari» (Avec des femmes et des Madones Don Bosco fait de l'argent!), annoncera-t-il.[97]

Le péché attire la maladie et la mort, estimait-il. Dans un récit de songe au terme de 1867, après avoir annoncé le choléra pour l'année qui s'ouvrait, il demandait à l'interlocuteur du rêve: «... et n'y aurait-il pas un moyen pour éloigner des hommes tous ces maux?» On lui répondait: «Eh si qu'il y en aurait, à condition que tous les hommes se mettent d'accord pour faire cesser le blasphème et honorer Jésus au saint sacrement et la bienheureuse Vierge.»[98] Heureusement celle qui brisa la tête du serpent est capable de délivrer du péché et de la mort. Le 8 septembre 1867, son mot du soir aux garçons pour un temps d'épidémie fut parfaitement explicite. «On peut dire que le choléra est allé visiter presque tous les villages du Piémont, bien peu exceptés; il s'y fait plus ou moins sentir. Et ici, parmi nous, il commence à se manifester. Rappelons-nous que *propter peccata veniunt adversa, stimulus mortis peccatum est.* (L'adversité provient du péché, le stimulus de la mort, c'est le péché). Par conséquent, je voudrais que nous priions, non seulement pour nous, mais aussi pour nos parents, bienfaiteurs, camarades, amis et frères. – Quant à moi, pendant toutes ces semaines, je vous ai recommandés au Seigneur et à la Madone, avec tous ceux qui se trouvent dans nos autres collèges et tous ceux

qui se trouvent en vacances chez leurs parents, afin que la sainte Vierge nous délivre tous de cette fatale maladie. Mais il faut que vous m'aidiez et que l'on fasse disparaître ce *stimulus* qu'est le péché.[99] Qui l'a sur la conscience s'en débarrasse par une bonne confession et qui ne l'a pas veille à en être préservé. Pour que je puisse vous mettre tous sous la protection de Marie auxiliatrice, attention particulièrement à la vertu de modestie. Et, pour cela, je vous ferai remettre demain à chacun une médaille de Marie auxiliatrice bénite aussi à cette fin, pour qu'elle nous libère du choléra; et que chacun se la mette au cou. Il faudra aussi réciter tous les jours un *Pater, Ave* et *Gloria* à Jésus au très saint sacrement, un *Salve Regina* et la prière: *Auxilium Christianorum, ora pro nobis* (Secours des Chrétiens, priez pour nous) à Marie auxiliatrice.»[100]

La médaille de Marie auxiliatrice possédait en effet des vertus particulières, qui, assurait-on, étaient confirmées de mille manières. Une lettre de Francesia à Federico Oreglia pendant le séjour à Rome de 1867 racontait déjà qu'un enfant, dont le bras devait être amputé, avait été guéri par la médaille de Marie auxiliatrice.[101]

La propagande que don Bosco entamait en 1868 autour du nouveau sanctuaire allait attribuer à celui-ci le même rôle protecteur. La guérison des corps par la médaille, l'image et la bénédiction y serait associée à la guérison des âmes par la confession et la communion eucharistique. Don Bosco créait ainsi en Italie du Nord un foyer de religion, qui sera l'une des grandes œuvres de sa vie. Car, durant ses vingt dernières années, un pays tel que la France reconnaissait plus en don Bosco un apôtre de l'Auxiliatrice qu'un génial éducateur partisan du système préventif.

Le panégyrique de saint Philippe Néri (mai 1868)

Dans la religion de don Bosco, les relents superstitieux de la dévotion à Marie et de diverses conduites purement dévotionnelles étaient neutralisés par une spiritualité vigoureuse fondée sur «la pratique de la vertu». Le terme de vertu doit être pris ici dans son acception cornélienne et pascalienne du dix-septième siècle, malheureusement vieillie et ternie aujourd'hui.

Tandis qu'il préparait l'édition des *Maraviglie* de Marie, il prononçait à Alba, en mai 1868, devant un auditoire d'ecclésiastiques, un panégyrique soigné à la gloire de l'action sanctificatrice dans la vie de Philippe Néri.[102] Ce discours exprimait, l'exemple du saint à l'appui,

son intéressante théorie du progrès vers le salut et la sainteté par l'action vertueuse au service de Dieu et d'autrui. Plus ou moins consciemment, don Bosco se décrivait lui-même à Turin vers 1841 dans son portrait de Philippe découvrant Rome trois siècles auparavant (vers 1530). Il présentait dans le Florentin Philippe Néri l'apôtre zélé idéal, que la vertu du zèle avait transfiguré. Suivons-le dans son développement.

La vertu couronne l'existence. Don Bosco assimilait l'Eglise à une reine parée d'un manteau multicolore, symbole des vertus de ses membres. Il y découvrait la vertu des solitaires, la vertu des martyrs, la vertu des missionnaires, la vertu des prédicateurs de l'Evangile, ainsi que la vertu d'êtres d'exception par leur science, leur courage ou leurs œuvres héroïques. Le seizième siècle, disait-il, avait connu l'un de ceux-ci en la personne de Philippe Néri. Et Philippe avait, de la sorte, contribué à la plus grande gloire de Dieu. Le discours de don Bosco ne mentionnait pour ainsi dire jamais une «pratique». Au contraire, chez Philippe décrit par don Bosco, le zèle pour les âmes avait repoussé le «sacrifice» à une place seconde. Et ce zèle, remplissant la vie de Philippe, l'avait mené à la justice, c'est-à-dire, en l'occurrence, à la sainteté. Don Bosco avait écrit textuellement: «Devenu prêtre, Philippe se persuade avec saint Ambroise que la foi s'acquiert par le zèle et que, par le zèle, l'homme arrive à posséder la justice. *Zelo fides acquiritur, zelo iustitia possidetur* (S. Ambroise, Sur le psaume 118).[103] Philippe est convaincu que nul sacrifice n'est aussi agréable à Dieu que le zèle pour le salut des âmes. *Nullum Deo gratius sacrificium offerri potest quam zelus animarum* (Grégoire le Grand, Sur Ezéchiel).»[104]

La grande vertu, le plus bel ornement de l'âme, est ici sans l'ombre d'un doute la charité active pour le salut des gens. Philippe, épouvanté par la corruption romaine, comprend que l'ignorance en est la cause principale. «... alors les plaintes d'Osée lui revinrent à l'esprit, continuait don Bosco. Parce que le peuple ne connaît pas le chemin du salut éternel, les crimes les plus grands et les plus abominables ont envahi la terre (4, 1-2).» Et l'apôtre Philippe de se lancer à corps perdu au service des hommes. «Philippe se fait tout à tous dans les rues, sur les places, dans les ateliers; il pénètre dans les établissements publics et privés et, par les procédés agréables, doux, amènes, que la véritable charité inspire envers le prochain, il commence à parler de vertu et de religion à qui ne voulait entendre parler ni de l'une ni de l'autre.» Pour inciter au zèle son auditoire de prêtres, don Bosco recourait à la menace et à la promesse. Le bonheur éternel est assuré

aux ecclésiastiques qui auront fait leur devoir; mais malheur à ceux qui, par peur ou paresse, y auront manqué!

Le sermon d'Alba, auquel il faudrait associer l'histoire contemporaine d'*Angelina*,[105] à la louange des vertus de pauvreté et de détachement dans le monde laïc chrétien, rétablit une juste idée de la spiritualité de don Bosco en ces dernières années '60. Au centre certes, confiance en Dieu et en Marie, manifestée et soutenue par d'humbles instruments, comme le port de médailles ou la récitation du chapelet. Mais la volonté de Dieu qui est, selon une citation familière à don Bosco, *sanctificatio vestra*, c'est-à-dire la sainteté de chacun à l'intérieur de son état de vie, réclame des vertus proportionnées à cette sainteté. La vertu est le moteur de la vie, la vertu majeure est la charité active, le zèle est le signe le plus évident d'une authentique charité.

Nous voici loin d'une religion individualiste, surchargée de dévotions, à la piété mièvre, efféminée, étroite, confinée en pratiques dévotes et qu'écraserait un moralisme minutieux, celle que des réflexions isolées de don Bosco pourraient à tort lui faire attribuer. Son christianisme n'était pas, comme celui, paraît-il, du petit bourgeois commerçant de son époque: dénué d'envol, replié sur soi, anémique et à ras de terre. Il participait d'un humus populaire italien générateur, non seulement de folklore et de magie, tissés de foi irraisonnée, mais de saints à l'authentique «virtù» évangélique. Au dix-neuvième siècle, l'un des saints du terroir s'est appelé don Bosco; au vingtième, il eut pour nom Jean XXIII.[106]

L'archevêque Riccardi di Netro et la société de S. François de Sales

A la fin avril 1867, la lettre que nous connaissons du secrétaire de l'Index avait été adressée au nouvel archevêque de Turin, Alessandro (dei conti) Riccardi di Netro, qui venait d'être transféré du siège de Savone, occupé par lui pendant vingt-cinq ans, à celui de Turin. A Savone, ce prélat de cinquante-neuf ans avait fait preuve de grande piété et de sollicitude pastorale marquée.[107] Pénétré des droits et des devoirs de sa charge épiscopale, les progrès contemporains de la centralisation romaine au détriment des évêques ne l'enchantaient certainement pas.[108] Il fit, le 26 mai, une entrée solennelle à Turin «selon l'antique cérémonial, avec un grand concours de fidèles, qui honorèrent ainsi la dignité épiscopale, qui avait été tellement outragée en la

personne de son prédécesseur, Mgr Fransoni», nous apprend l'historien de l'Eglise du Piémont au dix-neuvième siècle.[109] Les «libéraux» eux-mêmes semblent l'avoir vu venir d'un bon œil.[110]

Pendant ses trois années d'épiscopat, Mgr Riccardi di Netro allait exercer une pression de plus en plus vigoureuse sur don Bosco et son entreprise. Don Bosco ne connaissait pas ce personnage qui avait quitté Turin quand lui-même y était entré. Il n'avait certainement pas fait campagne pour lui auprès du cardinal Antonelli. Sa lettre du 5 avril 1867 à ce cardinal sur les sentiments des populations envers les évêques récemment promus en Italie du Nord ne le mentionna pas. Milan était, selon don Bosco, satisfait de la nomination de Calabiana; de Turin, cependant pourvu depuis peu, il ne disait rien. Don Bosco avait des silences éloquents. D'autres noms que Riccardi di Netro avaient été certainement avancés par lui pour le siège de S. Maxime. Il vit probablement paraître le nouvel élu non sans appréhension.

Une parfaite entente entre eux deux était en effet peu probable. Mgr Riccardi trouvait un diocèse, non pas désorganisé, mais privé depuis dix-sept ans de véritable direction pastorale. De 1850 à 1862, il avait été gouverné de loin par Mgr Fransoni; ensuite, après la mort de celui-ci, le vicaire capitulaire Zappata n'avait pourvu qu'aux affaires courantes. La formation du clergé avait plus ou moins échappé aux normes ordinaires depuis la fermeture des séminaires diocésains à Turin même. Dans cette ville, les clercs séminaristes s'étaient souvent réfugiés chez don Bosco, lequel nourrissait, sur le style de vie et les études qui leur convenaient, des conceptions peu sulpiciennes. Des prêtres de la ville, parfois don Bosco lui-même (pour la morale) les avaient instruits. Ces clercs rendaient en même temps service à l'œuvre pour l'éducation des jeunes. «J'en ai cinquante», apprenait don Bosco lui-même au recteur du séminaire Alessandro Vogliotti en juin 1866. Et, non sans naïveté, il ajoutait: «Ils passent toute leur vie à assister, catéchiser et instruire de pauvres enfants, spécialement ceux qui fréquentent les oratoires masculins de cette ville.»[111] Que pouvait penser la curie diocésaine de cette formule qui lui agréait tellement? Durant les vacances d'été de 1866, don Bosco venait de si bien tirer la couverture à soi que les autorités capitulaires, c'est-à-dire le vicaire capitulaire et le recteur du séminaire, avaient purement et simplement exigé que les clercs étudiants en résidence chez lui suivent tous les cours au séminaire même. Or, certains demeuraient à Lanzo; et surtout, don Bosco avait prévu pour tous un corps professoral complet au Valdocco même.[112] On estimait donc qu'il exagérait.

L'approbation par Rome de la société de S. François de Sales

Dès janvier 1867, à Rome, don Bosco avait amorcé des démarches en vue de l'approbation de sa société par le Saint-Siège, étape à franchir nécessairement à la suite du *decretum laudis* de 1864.[113] Et, pour les raisons que l'on devine, la curie de Turin avait aussitôt commencé de soulever des objections à cette approbation.[114] Quand, le 8 avril 1867, il eut pris contact avec son nouveau diocèse, Mgr Riccardi se mit à abonder dans le sens de la curie turinoise. Il appréciait peu des études cléricales menées dans la presse d'une école, qui tenait de la fabrique et du patronage. Or cette formation qu'il jugeait dérisoire le concernait, puisque les ordinations des clercs de don Bosco lui incombaient.

Le désaccord sur ce point prit immédiatement des proportions imprévues. Le fondateur des salésiens, qui avait flairé l'obstacle, avait commencé de demander à Rome le droit de délivrer lui-même les lettres dimissoriales indispensables à l'ordination des clercs salésiens.[115] Mais ce privilège ne lui était pas encore octroyé, et il devait s'en remettre à la bonne volonté de son ordinaire. Toutefois, il agissait toujours dans la perspective d'un renversement de situation sous la pression espérée du Saint-Siège.

Un mois avant la rentrée scolaire de 1867-1868, la première lettre de l'archevêque dans sa correspondance conservée avec don Bosco fut sans équivoque: à l'avenir, il n'ordonnerait que les élèves des séminaires diocésains et demandait au supérieur de l'Oratoire de réorganiser son œuvre en conséquence.[116] Don Bosco se débattit, tenta de dialoguer, mais dut admettre que l'archevêque ne plierait pas. Il se tourna donc à nouveau vers Rome, genre de démarche qui ne pouvait qu'irriter Mgr Riccardi. L'archevêque utilisa la campagne de don Bosco auprès de l'épiscopat pour obtenir des recommandations de son institut. Sa propre recommandation partie, il expédia le 14 mars 1868 une lettre particulièrement cinglante au cardinal préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers. Il connaissait la faveur de don Bosco auprès de Pie IX et de son secrétaire d'Etat Antonelli. Tant pis, écrivait-il, mais j'accomplirai mon devoir. «... vraiment, si je n'étais convaincu que cette sainte Congrégation modifiera essentiellement les constitutions présentées, je ne me serais jamais aventuré à poser cette demande [sa lettre de recommandation du 7 précédent], même si mon opposition avait pu m'attirer de graves ennuis. Car je croirais trahir mon

devoir d'évêque si je patronnais une congrégation qui, si elle était approuvée telle qu'elle est, ne pourrait que causer de graves dommages à l'Eglise, au diocèse et au clergé (...) Le collège de Turin est déjà actuellement un chaos, où se mêlent artisans, étudiants, laïcs, clercs et prêtres. Il le deviendrait toujours plus si sa sphère d'action s'élargissait...»[117] Trois mois après, un membre de sa province ecclésiastique, Mgr Lorenzo Renaldi, évêque de Pinerolo, adoptait une position voisine.[118] Perplexe, la congrégation des Evêques et Réguliers, invitée à statuer sur les constitutions de la société de S. François de Sales, fit enquêter sur les clercs de don Bosco.[119] Les conclusions de Mgr Tortone, chargé des affaires ecclésiastiques à Turin, ne ménagèrent pas le Valdocco. Elles déplorèrent la mauvaise qualité des études des clercs, leur défaut d'esprit ecclésiastique et leur formation équivoque parmi les enfants de l'Oratoire. Quelques mois après, don Margotti, interrogé à son tour, critiqua le principe d'indépendance de don Bosco dans la formation de ses clercs.[120]

Face à pareille coalition, don Bosco, peu enclin à céder aux mesures qu'il jugeait vexatoires, chercha plus que jamais des alliés à Rome. Le 9 septembre 1868, il exposait au cardinal ami, Mgr Filippo De Angelis, ses problèmes avec Mgr Riccardi di Netro, qui prétendait n'ordonner que les clercs passés par les séminaires diocésains. A quoi il objectait: «... si j'envoie les clercs au séminaire, où sera l'esprit de discipline de la Société? Où prendrai-je cent catéchistes et plus pour un nombre égal de classes d'enfants? Celui qui passe cinq ans au séminaire voudra-t-il revenir s'enfermer à l'Oratoire?...»[121] Le recrutement de son personnel, sa formation adéquate, sa persévérance et le fonctionnement de toute son entreprise éducative lui paraissaient donc devoir être troublés par les ordres de l'archevêque.

Cependant, celui-ci semblait l'emporter. Le *votum* du consulteur A. Savini (22 septembre 1868) fut contraire à don Bosco.[122] Les autorités romaines donnaient gain de cause à l'archevêque. Le 2 octobre, le secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers informait don Bosco du vote négatif de cette congrégation sur sa demande d'approbation de la société de saint François de Sales. La lettre commençait: «Je regrette de vous signifier que les constitutions de votre Institut ne peuvent pas être actuellement approuvées, parce qu'il conviendrait de les modifier dans deux de ses principaux articles. Le premier est celui des lettres dimissoriales pour les clercs qui doivent accéder aux ordres, soit mineurs soit majeurs (*litt.*: sacrés). Le second concerne les études de ces clercs, l'archevêque exige qu'elles soient

assurées à l'intérieur (*litt.*: dans les classes) du séminaire diocésain...»[123] Don Bosco voulait deux choses alors incompatibles: l'approbation romaine de sa congrégation et le maintien de son système de formation cléricale. Pour l'heure, l'impasse était totale.

Mais sa manœuvre finirait par aboutir. A Turin, Mgr Riccardi demeurait irréductible. Une lettre de don Bosco à l'évêque de Mondovì, Tommaso Ghilardi, rapporte sous forme assez humoristique un dialogue qu'il avait eu avec son archevêque un jour de novembre 1868. L'archevêque, écrivait-il, «s'offrit comme protecteur de la maison et de la congrégation, et puis bonsoir.»[124] Décidément, la seule issue était dans un appel direct à Pie IX en personne. L'évêque ami, Lorenzo Gastaldi, qu'il avait fait nommer à Saluzzo, appuya chaleureusement sa requête, au moment où il se disposait à la soutenir lui-même. L'éloge qu'il fit de la société de saint François de Sales dans sa lettre au cardinal Quaglia, préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers, toucha beaucoup don Bosco.[125]

Le 15 janvier 1869, don Bosco était à Rome, bien décidé à résoudre enfin l'affaire de l'approbation de sa société. Il allait y passer un mois et demi.[126] Il faisait le siège des responsables. Le 19, le pape le recevait déjà en audience.[127] C'était la phase préliminaire de l'assaut. Don Bosco entreprit d'expliquer aux diverses autorités sa méthode de formation des jeunes religieux. «Le Saint-Père, dira-t-il dans son discours aux salésiens le 7 mars suivant, était favorable (à l'approbation), mais il ne pouvait rien conclure seul.» Lors d'une audience, le 23 janvier, il lui avait seulement observé que les dimissoriales d'évêques n'étaient pas indispensables pour les jeunes entrés dans son Oratoire avant l'âge de quatorze ans.[128] Cependant, au long des semaines l'affaire progressait silencieusement. En février, don Bosco eut deux très longs entretiens avec le pape. Lors du deuxième, il apprit que la congrégation des Evêques et Réguliers approuvait désormais la société de S. François de Sales. Le décret d'approbation fut daté du 1er mars 1869; il comportait pour le supérieur la faculté, pendant une période de dix ans, de délivrer des dimissoriales aux jeunes entrés chez lui avant quatorze ans accomplis.[129] Don Bosco avait conscience d'avoir franchi une deuxième étape. Quatre jours après le décret, il rentrait à Turin avec la certitude d'une victoire complète. Il y fut amplement fêté par les siens.

Toutefois, il allait vite comprendre que, pour autant, ses constitutions n'avaient pas du tout été approuvées et qu'il ne lui suffirait pas

de présenter des lettres dimissoriales à un évêque pour faire ordonner un clerc.

Les salésiens eux-mêmes connaissaient le désaccord entre don Bosco et Mgr Riccardi. Paolo Albera, prêtre depuis le 2 août 1868, rapporta que l'archevêque l'avait apostrophé à la suite d'un banquet, un jour de confirmation dans son village natal de None. D'après un récit ancien, il lui aurait dit: «Vous, vous ne l'aimez pas, votre archevêque; vous n'aimez que don Bosco. Don Bosco est tout pour vous. Quelle sainteté est la sienne? Un prêtre qui écrit à son évêque: *Je m'étonne*! C'est un orgueilleux, don Bosco, qui ne veut pas être le sujet de son évêque...»[130]

L'altercation la plus grave entre les deux personnages dégénéra en affrontement caractérisé à la fin de cette année 1869. Elle suivit l'ordination sacerdotale conférée le 14 novembre au salésien Giuseppe Cagliero par l'évêque de Casale, Mgr Ferrè, apparemment peu soucieux des règles canoniques. Giuseppe Cagliero relevait du diocèse de Turin. Le 27 novembre, don Bosco reçut de son archevêque une lettre aussi indignée que menaçante:

«... A ma très profonde surprise, j'ai appris que le diacre Giuseppe Cagliero, agrégé à la congrégation salésienne érigée dans cette cité et placée sous votre gouvernement, a été ordonné tout à fait à mon insu, le 14 courant, par M. l'Evêque de Casale, D. Pietro Maria Ferrè.» Aux yeux de l'archevêque, rien ne justifiait cet acte gravement illicite, qui constituait donc une faute appelant des censures proportionnées pour les trois personnes concernées. Il continuait: «... je vous avertis, ainsi que D. Cagliero et M. Ferrè, évêque de Casale, que, pour avoir eu part à ladite ordination illicite et en vertu du décret du pape Clément VIII, 15 mars 1596, et de la bulle de Benoît XIV, 27 février 1747, vous encourez les peines dont vous êtes menacés par ces documents, c'est-à-dire que vous-même encourez la peine de la perte de votre office et dignité avec voix active et passive; que D. Cagliero encourt la peine de suspense et même d'irrégularité, s'il a rempli le ministère de son ordre; et que M. l'évêque de Casale risque fort les peines canoniques prévues pour ceux qui se permettent d'ordonner un sujet étranger sans les pièces dimissoriales suffisantes...»[131]

Cette avalanche assomma don Bosco. Toutefois, il se ressaisit promptement. Par retour de courrier, il demanda pardon à l'archevêque: son ignorance expliquait tout. La permission de délivrer des dimissoriales l'avait abusé. Loin de lui l'idée d'avoir voulu léser le moins du monde les droits sacrés de son supérieur. Il se déclarait de

bonne foi et le suppliait «par la miséricorde du Seigneur et par la charité du Saint-Esprit, qui unit chacun (de nous) dans l'unité de la foi pour la culture de la vigne du Seigneur, de bien vouloir passer l'éponge sur ce qui peut vous avoir déplu dans cette affaire.» Et il invoquait ses trente années déjà passées au service de l'archidiocèse.[132] Sa lettre longue et sincère apaisa quelque peu l'archevêque, mais ne suffit pas à lui faire retirer ses menaces de peines canoniques.[133]

Puis l'affaire s'éteignit. Le concile absorba l'attention, la santé de Mgr Riccardi chancela. Il dut abandonner Rome peu avant la fête de Pâques en avril 1870.[134] Enfin il mourut le 16 octobre 1870, sans que le litige eût, que nous sachions, évolué. Mais la curie de Turin ne l'oublia pas. La lettre de l'archevêque à don Bosco datée du 8 décembre 1869 par laquelle il lui précisait ses griefs reparaîtra en annexe du réquisitoire de son successeur Lorenzo Gastaldi, imprimé à Rome en 1881 sur l'affaire de la suspense de Giovanni Bonetti.[135]

Il n'est donc pas vrai d'imaginer que le conflit entre don Bosco et l'archevêché de Turin ait commencé au temps de Mgr Gastaldi. Il avait déjà pris un tour violent sous son prédécesseur Riccardi di Netro; et la formation cléricale en était déjà la cause principale. Don Bosco privilégiait l'expérience pastorale; l'étude des thèses scolastiques lui paraissait depuis longtemps non indispensable aux futurs prêtres. Lui-même avait dû attendre, prétendait-il, son entrée au *Convitto* après l'ordination sacerdotale pour enfin apprendre «à être prêtre»,[136] au reste à l'aide de cours et de conférences, non par la seule action pastorale. Malheureusement pour lui, les gens d'Eglise du temps de la réforme post-tridentine ne partageaient pas cette opinion. Nous laisserons à d'éventuels commentateurs du décret *Optatam totius* de Vatican II sur la formation des prêtres le soin et la peine de dire si et jusqu'à quel point l'Eglise déjà moderne du dix-neuvième siècle avait, en cela, tort ou raison.

Notes

1. Sur la vie quotidienne de don Bosco à Turin à cette époque, on peut voir, outre les *Detti e fatti* de Berto, demeurés manuscrits les *Cronache* (1er septembre 1867-16 mars 1869) de don Michele Rua, document qui a été édité et présenté par Pietro Braido sous le titre: «Don Michele Rua precario cronacista di don Bosco», RSS VIII (1989), p. 329-367.

2. L'Italie s'engageait à ne pas attaquer le territoire pontifical, à le défendre contre les attaques étrangères et à consentir à la présence de troupes de volontaires sur ce territoire. La France s'engageait à retirer ses troupes dans les deux ans qui suivraient. Voir, par exemple, A. Capone, *Destra e sinistra da Cavour a Crispi*, Turin, UTET, 1981, p. 89.

3. «A la veille de votre départ, je vous présente, mes fils, mes salutations. Votre drapeau, qui est parti de France il y a dix-huit ans avec la mission de défendre le Saint-Siège, a été accompagné par les vœux et les désirs de toutes les Puissances et de tous les pays catholiques. Aujourd'hui il rentre en France. Mon désir est qu'il y rentre parmi les mêmes acclamations; mais j'en doute fort. — On m'écrit que les cœurs catholiques sont effrayés à la pensée de la situation difficile dans laquelle se trouve le Chef de l'Eglise et de la religion. Comme je l'ai déjà dit à vos autres compagnons d'armes, il ne faut pas s'illusionner: la révolution viendra jusqu'ici; elle l'a dit et proclamé, vous l'avez entendu, vous l'avez compris, vous l'avez vu.»

4. Le récit de l'audience et le discours complet du pape dans «Cronaca contemporanea», *Civiltà cattolica*, série VI, vol. IX, 29 décembre 1866, p. 101-103.

5. S. Conestabile della Staffa à F. Oreglia, Rome, 2 décembre 1866; éd. *Documenti* X, 94; voir MB VIII, 599/20-27.

6. Bettino Ricasoli (1809-1880), qui fut président du conseil du 20 juin 1866 au 10 avril 1867, était alors aussi ministre de l'Intérieur.

7. Voir MB VIII, 502 et 524. Les dates précises des manifestations de sympathie à leurs départs sont probablement moins assurées que ne le disent les MB.

8. A partir d'ici, nous retrouvons l'étude très méritoire de Francesco Motto, *L'azione mediatrice di Don Bosco nella questione delle Sedi vescovili vacanti in Italia*, coll. PBISS 8, Rome, LAS, 1988.

9. Sur les instructions données à M. Tonello, voir R. Mori, *Il tramonto del potere temporale (1866-1870)*, Ed. di storia e letteratura, 1967, p. 55-58.

10. Je m'appuie ici également sur C. Falconi, *Il cardinale Antonelli*, Milan, Mondadori, 1983 p. 425-426.

11. G. Bosco à M. Galeffi, Florence, 18 décembre 1866, *Epistolario* I, p. 439; G. Bosco à G. Bonetti, Bologne, 19 décembre 1866, *ibid.*, p. 439-440. Les *Memorie* (VIII, 533/8) semblent faire arriver don Bosco à Florence le 12 décembre. A lire le mémoire autographe *Cose da farsi a Firenze*, dont nous allons faire état, il faudrait préférer le 11.

12. Nous partons de l'hypothèse — très probable — où le mémoire autographe *Cose da farsi a Firenze* (photographié en FdB 744 C5-6, édité correctement en MB VIII, 539), non daté remarquons-le, et où il n'est question que de: mardi, mercredi..., concerne bien ce séjour de 1866. A supposer que don Bosco ait vraiment terminé ses journées de Florence le 18, qui était un mardi en 1866, les rendez-vous prévus sur le papier allaient du *mardi* 11, avec un «dîner à 6 h. du soir chez le comte Bardi», au *samedi* 15, avec un «déjeuner à 12 h. 30 chez les frères de l'hôpital de Borgo Ognissanti».

13. *Documenti* X, 90, n. marg. ms.

14. F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 35, n. 64.

15. Nous verrons dans un instant ce qu'il faut penser du télégramme Ricasoli-Tonello du 8 janvier 1867, que les biographes rapprochent naturellement de l'entrevue de la mi-décembre avec le président Ricasoli.

16. MB VIII, 534/1-4.

17. Il ne figurait pas à cet endroit en *Documenti* X.

18. Ajoutons que la longue scène du conseil des ministres qui, selon MB VIII, 534-535, aurait suivi l'accueil de don Bosco, est une composition gratuite et, telle quelle, invraisemblable. Le *noi stessi* du témoin Lemoyne ne devrait pas faire illusion.

19. *Documenti* X, 90, n. marg. ms.

20. Si les observations et les souvenirs de Francesia allaient, par leur pittoresque, colorer le voyage romain de 1867, en contrepartie, les fantaisies de ce sympathique témoin compliqueraient la tâche des historiens de don Bosco. Naturellement poète, la gentillesse même, Francesia était aussi d'une grande naïveté, se souciait peu d'être objectif et n'était guère tenu au courant des tractations de don Bosco. «Je reste très souvent seul, je tourne dans Rome et m'ennuie terriblement», avouait-il à don Rua dans une lettre du 6 février (voir *Documenti* X, 172 et MB VIII, 649). En outre, ses longues lettres romaines, en majeure partie adressées au chevalier Oreglia, ne nous sont plus connues que par des copies fréquemment incomplètes. Les originaux, qu'il récupéra probablement pour ses mémoires personnels, paraissent actuellement introuvables. Les éditions de ces lettres dans les *Documenti* diffèrent parfois de leurs éditions dans les MB. Enfin, le récit qu'il publia une quarantaine d'années après: G.B. Francesia, *Due mesi con Don Bosco a Roma*, Turin, 1904; et, par conséquent, les chapitres des MB VIII, qui en dépendent, ne furent pas composés avec plus de rigueur. On conçoit donc les hésitations de R. De Cesare, *Roma e lo Stato del Papa. Dal ritorno di Pio IX al XX settembre*, vol. II, Rome, Forzani et C., 1907, p. 283-284, et des historiens «laïcs», qui ont dénié toute valeur au récit de Francesia. De là, une distorsion persistante entre l'historiographie salésienne, qui a toujours exalté le rôle de don Bosco dans le choix des nouveaux évêques italiens en 1867, et une historiographie «laïque», qui l'a réduit à rien.

21. Voir MB VIII, 595/1-2.

22. En tout cas, le rédacteur des *Documenti* X, sur l'année 1867, ne la connaissait pas.

23. Don Francesco Motto (*L'azione mediatrice...*, p. 39-40) et, à sa suite, le très prudent P. Giacomo Martina (*Pio IX, 1867-1878*, Rome, éd. Pontificia Università Gregoriana, 1990, p. 582) ont eu tort de s'y fier. Il n'existe pas de trace de l'original ou d'une quelconque copie d'original de cette pièce. Au reste, qui l'aurait fournie aux salésiens du début de notre siècle, qui ne s'aventuraient pas dans les archives publiques? On peut proposer le scénario suivant pour l'histoire de ce prétendu télégramme, analogue à celle de tant d'autres morceaux au style direct des MB. 1) Au temps de la mort de don Bosco, nul document n'en faisait état. 2) Puis apparut au Valdocco une information d'origine indéterminée – pour nous – selon laquelle, «le jour de l'arrivée» de don Bosco à Rome, le 8 janvier par conséquent, Ricasoli avait invité Tonello à «voir à s'entendre avec don Bosco». Cette formulation peu élégante était tolérable dans un discours familier. 3) A l'étape suivante, un rédacteur de l'épisode, don Lemoyne probablement, mit en forme une «dépêche» propre à donner à l'information une allure directe: «Voyez à vous entendre avec don Bosco. Ricasoli», et il la data du 8 janvier. 4) Il ne restait plus qu'à introduire cet élément dans la version préparatoire aux MB VIII, 594-595.

24. G.B. Francesia à M. Rua, Rome, 6 février 1867; *Documenti* X, 172; voir MB VIII, 649/32-34.

25. D'après les lettres de Francesia à Oreglia.

26. G.B. Francesia à F. Oreglia, Rome, 3 février 1867; *Documenti* X, 166; voir MB VIII, 639/44 à 640/1.

27. Pietro Angelini à F. Oreglia, Rome, 1 er février 1867; *Documenti* X, 165; voir MB VIII, 633/30 à 634/1.

28. Dépêche du 1 er février 1867; Archives historiques du ministère des Affaires Etrangères, Rome, carton 20. Citée par F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 45. La dernière phrase s'accorde mal avec le «télégramme» du 8 janvier.

29. G.B. Francesia à C. Durando, Rome, 4 février 1867; *Documenti* X, 169; voir MB VIII, 642/23-26.

30. G.B. Francesia à F. Oreglia, Rome, 13 février 1867; *Documenti* X, 187; voir MB VIII, 670/5-6.

31. La liste des élus dans la «Cronaca contemporanea», *Civiltà cattolica*, série VI, vol. IX, 9 mars 1867, p. 738-739.

32. Sur ce consistoire du 27 mars, voir «Cronaca contemporanea», *Civiltà cattolica*, série VI, vol. X, 30 mars 1867, p. 103-104. — Un autre candidat cher à don Bosco, Pietro De Gaudenzi, deviendra évêque de Vigevano le 27 octobre 1871.

33. Voir A. Capone, *Destra e Sinistra...*, p. 97.

34. *Discorso di D. Bosco venuto da Roma*, 1867; ACS 112. Voir MB VIII, 718, 720, 723-724.

35. «Pio IX ai caritatevoli Torinesi», *Unità cattolica*, 8 mars 1867. Voir MB VIII, 714.

36. Document reproduit en MB VIII, 725.

37. La lettre d'accompagnement a été reproduite en MB VIII, 733.

38. «Lotteria di Valdocco», *Unità cattolica*, 1 er juin 1867. Voir MB VIII, 734.

39. Voir F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 50.

40. Lettre de G. Bosco à G. Antonelli, 5 avril 1867, qui a été résumée en F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 50-51.

41. D'après une information de don Bosco enregistrée par G. Berto (*Avvisi...*, 1867; voir FdB 903 B7). Voir MB VIII, 737, où elle a été exploitée.

42. Une documentation a été réunie sur cette affaire en ACS 133, Letture cattoliche. Papi; voir FdB 336 C4 à 337 C11.

43. *Vita di San Pietro principe degli apostoli, primo Papa dopo Gesù Cristo*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, *Letture cattoliche*, ann. IV, janvier (1857), 180 p. Voir, *ci-dessus*, chap. XII.

44. *Il centenario di S. Pietro apostolo colla vita del medesimo ed un triduum in preparazione della Festa dei Santi apostoli Pietro e Paolo*, pel sacerdote Bosco Giovanni, Turin, tip. dell'Orat. di S. Francesco di Sales, 1867, XVI-224 p.

45. G.B. Francesia à F. Oreglia, Rome, 3 février 1867; *Documenti* X, 166. Voir MB VIII, 639/23-27.

46. Voir MB VIII, 776/1-3.

47. E. Renan, *Les Apôtres*, 105 ème éd., Paris, Calmann-Lévy, 1923, p. 274.

48. Copie de ce document en MB VIII, 762-764.

49. Voir éventuellement L. Vouaux, *Les Actes de Pierre*, coll. *Les apocryphes du Nouveau Testament*, Paris, Letouzey, 1922.

50. Don Bosco avait écrit: «... Par conséquent celui qui dit aimer son prochain, et cependant prononce en vain le nom de Dieu; celui qui aime ses parents et cependant prend le bien d'autrui, ou s'abandonne au péché déshonnête, au mépris des sacre-

ments, du Vicaire de Jésus Christ; celui-là, dis-je, transgresse un article de foi, qui le rend coupable de tous les autres.»

51. P. Ballerini, prêtre de Vérone, *De vi et ratione primatus Romanorum Pontificum...*, Rome, typis S. Congr. de Propaganda Fide, 1849.

52. La lettre de V. Modena à l'archevêque de Turin, Rome, 29 avril 1867, en FdB 336 D8-9; son édition en MB VIII, 775.

53. Il s'agit des *Schiarimenti sopra alcune osservazioni fatte all'opuscolo «Il Centenario di S. Pietro Apostolo»*, brouillon en FdB 336 E11 à 337 A7; édité en MB VIII, 784-788.

54. Relation datée du 12 août 1889. Voir en *Documenti* XLI, 326-329 une édition de ce récit, qui fut ensuite utilisé en MB VIII, 788-791.

55. Le manuscrit autographe de don Bosco portait bien Pie VI. Ce chiffre fut transformé en Pie VII dans l'édition de don Lemoyne en MB VIII, 784/31. La sottise n'est pas imputable à don Bosco.

56. Nous traduisons de cette manière: «... lo ricordano come cosa annessa quale fatto storico.»

57. Il renvoyait à *Marc* VI, 13.

58. Il renvoyait à l'épître de *Jacques* II, 10.

59. Nous ne disposons que de sa minute, mais don Motto retrouvera probablement l'original aux archives du Vatican. Ladite minute en *Epistolario* I, p. 463-464.

60. On relève six lettres de Giuseppe Oreglia à don Bosco sur un espace de quatre semaines, entre le 15 mai et le 10 juin 1867. Voir leur édition en MB VIII, 780, 793, 818, 819, 835. La lettre de Pie IX datée du 22 juillet 1867 a été reproduite en MB VIII, 887, n. 1.

61. *Vita di San Pietro Principe degli Apostoli ed un Triduo in preparazione alla Festa dei santi Apostoli Pietro e Paolo*, pel Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, tip. dell'Orat. di S. Franc. di Sales, 1867, XVI-223 p.

62. Comparer les pages 191 et 216 de la nouvelle édition avec les pages 193 et 217 de l'ancienne.

63. D'après F. Giraudi, *Il santuario di Maria SS. Ausiliatrice*, Turin, SEI, 1948, p. 21.

64. G.B. Francesia à F. Oreglia, 18 novembre 1867; éd. partielle en *Documenti* X, 318; voir une copie, où la date n'a pas été indiquée, en MB VIII, 997.

65. Au mois de mai 1867, affirmait, peut-être avec raison, F. Giraudi, *op. cit.*, *ibid.*

66. Une photographie de cette statue dans l'ouvrage *Torino e Don Bosco*, sous la direction de Gius. Bracco, t. II, Turin, 1989, p. 75.

67. Lettre citée, *ci-dessus*, n. 64.

68. L'église est aujourd'hui un peu noyée dans les immeubles du quartier. Un détail du tableau de Tommaso Lorenzone: *San Giuseppe, la Vergine e il Bambino*, peint pour elle en 1872, nous restitue le paysage de l'époque, sur lequel se détachent l'oratoire S. François de Sales et l'église Marie auxiliatrice. Voir cette partie du tableau dans *Torino e Don Bosco*, cité n. 66, p. 60-61.

69. Pour les non-initiés: «palladien» qualifie une théorie architecturale qui prend pour modèle l'architecte italien Palladio (1508-1580).

70. Sur cette question particulière, on peut voir l'article de Mila Leva Pistoi, «Le chiese di Don Bosco nel contesto dell'architettura torinese dell'Ottocento», dans *Torino e Don Bosco*, cit., t. I, p. 314.

71. Je m'inspire d'une description antérieure aux restaurations de notre siècle, due à L. Chiesa, *Torino e le sue glorie religiose*, Turin, tip. E. Schioppo, 1930; et reproduite dans l'article cité de Mila Leva Pistoi, p. 314.

72. *Rimembranza di una solennità in onore di Maria Ausiliatrice*, pel Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1868, 172 p.

73. La traduction ne figurait pas dans le livret de don Bosco. Ce pourrait être: «Que la sainte Vierge nous bénisse, nous et nos enfants.» L'invocation aide à comprendre le sens de l'*auxilium* marial pour don Bosco.

74. C'est-à-dire: de teintes variées.

75. *Rimembranza di una solennità...*, p. 14-17.

76. Formules de M. Leva Pistoi, *art. cit.*, p. 314.

77. M. Leva Pistoi, *ibid.*

78. *Maraviglie della Madre di Dio invocata sotto il titolo di Maria Ausiliatrice*, raccolte dal Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1868, p. 135.

79. *Maraviglie della Madre di Dio...*, p. 134.

80. Bien entendu, ici et ailleurs dans ce chapitre, les récits ont été reproduits pour une meilleure connaissance de l'âme de don Bosco, sans prise de position particulière sur le caractère miraculeux des faits.

81. *Maraviglie della Madre di Dio...*, p. 136-137.

82. E. Covoni à G. Bosco, Florence, 7 janvier 1866; éd. *Documenti* X, 6-7. Voir MB VIII, 459/5-12.

83. *Maraviglie della Madre di Dio...*, p. 137-138.

84. Voir, dans J. Delumeau, *Rassurer et protéger*. Le sentiment de sécurité dans l'Occident d'autrefois, Fayard, 1989, le chapitre intitulé: *La Vierge au grand manteau*, p. 261-289. La prière de S. Thomas de Villeneuve, *ibid.*, p. 267.

85. «En 1836, le futur Pie IX, nonce à Naples lors de l'épidémie de choléra, est le témoin de la dévotion populaire au saint. L'année suivante, c'est Grégoire XVI lui-même qui invite les Romains à l'invoquer. On frappa alors des médailles par milliers et il se fit, rapporte abbé V(inas) auteur d'une Vie (de saint Roch), publiée à Montpellier en 1838, «une distribution prodigieuse» des litanies et prières de saint Roch (...) Les épidémies de 1849 (choléra), 1851 (suette miliaire), 1854, puis 1884 (choléra) renouvellent les élans des populations envers le saint thaumaturge» (G. Cholvy, dans *Histoire religieuse de la France contemporaine*, t. I, Toulouse, Privat, 1985, p. 161).

86. *Maraviglie della Madre di Dio...*, p. 133-134.

87. M. Rua, *Cronache*, éd. P. Braido, p. 347-348.

88. Voir, *ci-dessus*, n. 72.

89. M. Rua, *Cronache*, éd. P. Braido, p. 348, lignes 163-164.

90. Trente mille par chemin de fer, affirmait don Bosco pour le 23 mai 1870, dans sa lettre à la Direction des chemins de fer, 13 septembre 1870; *Epistolario* II, p. 116.

91. *Associazione de' Divoti di Maria Ausiliatrice canonicamente eretta nella Chiesa a Lei dedicata in Torino con ragguaglio storico su questo titolo*, pel sacerdote Giovanni Bosco, Turin, tip. dell'Orat. di S. Franc. di Sales, 1869, 96 p. Ce fascicule sera réédité trois fois (1878, 1881 et 1887) du vivant de don Bosco.

92. Les termes du titre de Jean Delumeau (voir *ci-dessus*, n. 84) ont été répétés intentionnellement.

93. L. Debarge, «Religions de guérison», dans *Catholicisme*, fasc. 57, Paris, 1990, col. 812.

94. D'après une lettre de G.B. Francesia au chevalier Oreglia, Turin, 8 avril 1868; éd. *Documenti* XI, 59-60. Voir MB IX, 124/5 à 126/8. La crainte a marqué d'un bout à l'autre de sa vie la religion de don Bosco. — Sur la religion de salut de don Bosco, on pourra se reporter à mes considérations dans l'article «All'ascolto di don Bosco nel 1867», in *Religiosità popolare a misura dei giovani*, dir. Cosimo Semeraro, Turin, Elle Di Ci, 1987, p. 103-122.

95. Sur ces comportements, voir L. Debarge, *art. cit.*, col. 820.

96. *Rimembranza di una solennità...*, p. 96.

97. «Predicotto ai mariti: occhi alle donne», *Il Fischietto*, 23 mai 1874. L'ironie tournait à la grave calomnie dans l'article: *Gazzettino. La Madonna di Valdocco*, *ibid.*, 5 juin 1875. Voir G. Tuninetti, «L'immagine di don Bosco nella stampa torinese...», *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, dir. F. Traniello, Turin, SEI, 1987, p. 227 et 248.

98. M. Rua, *Cronache*, éd. P. Braido, p. 363, lignes 102-105.

99. Don Bosco puisait sa sentence dans I Cor. XV, 56.

100. La version primitive de l'allocution — traduite ici *in-extenso* — dans un cahier de G. Berto: *Raccolta di detti, fatti e sogni di D. Bosco*, en ACS 110, Berto, p. 46-47. Editions successives avec retouches peu importantes en *Documenti* X, 297 et MB VIII, 934-935.

101. G.B. Francesia à F. Oreglia, s. l., s. d., d'après l'édition de cette lettre en *Documenti* X, 160-163. Voir MB VIII, 622/23 à 626/4.

102. Fait trop rare à notre gré, ce sermon fut entièrement écrit de la main de don Bosco (voir FdB 85 A2-D2). Il a été édité en MB IX, 214-221.

103. «Par le zèle s'acquiert la foi, par le zèle on possède la justice». — Il s'agit évidemment ici de la justice au sens biblique, celle qui rend l'homme juste.

104. Comme il vient de le faire pour la phrase de saint Ambroise, don Bosco traduit saint Grégoire avant de le citer en latin.

105. *Angelina o l'Orfanella degli Apennini*, pel sacerdote Giovanni Bosco, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Franc. di Sales, 1869, 70 p. Cette brève histoire mériterait d'être étudiée de près.

106. Cette réflexion à la lecture de G. Alberigo, *Il Cristianesimo in Italia*, Bari, Laterza, 1988, p. 138.

107. Alessandro dei Conti Riccardi di Netro était né à Biella, Piémont, le 23 mai 1808, avait été ordonné prêtre le 16 juin 1832 quelques jours après avoir été reçu docteur en théologie à l'université de Turin (30 mai 1832), avait entamé son ministère au titre d'aumônier de la cour du roi, puis avait été élu évêque de Savone le 24 janvier 1842. D'après la *Hierarchia catholica*, t. VII, p. 334.

108. Une description de son caractère dans T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte dal 1797 ai giorni nostri*, t. IV, p. 324. Voir aussi, *infra*, chap. XX, son comportement et ses prises de position au concile Vatican I.

109. T. Chiuso, *op. cit.*, *ibidem*.

110. Je reprends ici une observation de G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi...*, t. II, p. 43.

111. G. Bosco à A. Vogliotti, Turin, 26 juin 1866; *Epistolario* I, p. 405-406.

112. La correspondance qui fut échangée durant l'été 1866 entre don Bosco et soit le chanoine Vogliotti, soit le vicaire capitulaire Zappata, est instructive. Don Bosco réclamait des subsides. Voir G. Bosco à G. Zappata, Turin, juin 1866; minute éditée en *Epistolario* I, p. 401-402; G. Zappata à G. Bosco, 13 juin 1866, éd. MB VIII,

408; G. Bosco à A. Vogliotti, Turin, 16 juin 1866, *Epistolario* I, p. 404; G. Bosco à A. Vogliotti, Turin, 26 juin 1866, *Epistolario* I, p. 405-406. Il voulait une session particulière d'examen sur place pour les clercs de Lanzo, qui n'avaient ni le temps ni l'argent nécessaires pour se déplacer. Voir G. Bosco à A. Vogliotti, 29 juin 1866, *Epistolario* I, p. 406. Enfin, le 27 août, il demanda au recteur du séminaire de pouvoir organiser systématiquement des cours de philosophie et de théologie dans son oratoire. Avantages: plus d'allées et venues à travers la ville, donc gain pour la moralité; possibilité d'harmoniser les horaires des séminaristes avec ceux de l'institution scolaire du Valdocco. Son mémoire, qui comportait les noms des professeurs, lui fut renvoyé, refus «nudo e crudo», qui l'affligea fort. Voir G. Bosco à A. Vogliotti, Turin, 27 août 1866, *Epistolario* I, p. 424-426; G. Bosco à A. Vogliotti, Turin, 6 septembre 1866, *Epistolario* I, p. 427.

113. Sur les étapes nécessaires, voir le condensé de F. Motto, «Don Bosco fondatore e la curia romana», in *Don Bosco fondatore della Famiglia salesiana*, Rome, éd. SDB, 1989, p. 225-238.

114. D'après le premier point de la lettre d'information de G. Fratejacci à G. Bosco, Rome, 8 avril 1867, éd. MB VIII, 738.

115. Voir les lettres de C. Patrizi à G. Bosco, Rome, 29 mars 1867; et de G. Berardi à G. Bosco, Rome, 2 avril 1867; éd. MB VIII, 735-737.

116. A. Riccardi di Netro à G. Bosco, Turin, 11 septembre 1867; MB VIII, 944-945.

117. A. Riccardi di Netro à A. Quaglia, Turin, 14 mars 1868; éd. MB IX, 96-101.

118. L. Renaldi à A. Quaglia, Pinerolo, 6 juin 1868; éd. MB IX, 235-237.

119. Mgr Svegliati à G. Tortone, Rome, 28 juillet 1868; éd. MB IX, 366-367.

120. G. Tortone à Mgr Svegliati, Turin, 6 août 1868; éd. MB IX, 367-370; G. Margotti à S. Svegliati, Turin, 29 janvier 1869; éd. MB IX, 498-499.

121. G. Bosco à F. De Angelis, Turin, 9 septembre 1868; *Epistolario* I, p. 572-573.

122. Le *votum* de P. Savini a été reproduit en MB IX, 376-378.

123. Mgr Svegliati à G. Bosco, Rome, 2 octobre 1868; éd. MB IX, 378-379.

124. G. Bosco à T. Ghilardi, Turin, 19 décembre 1868; *Epistolario* I, p. 596-597.

125. L. Gastaldi à A. Quaglia, Saluzzo, 8 janvier 1869; MB IX 479-480. On y lisait entre autres: «... Le soussigné a vu naître et grandir cette société, il en a connu et connaît chacun des membres, et ne peut en parler qu'avec éloges et désirer son ferme établissement. A cette fin, il est absolument nécessaire que cette œuvre obtienne du Saint-Siège la sanction, sans laquelle il ne pourra jamais y avoir de stabilité...»

126. Ce voyage mériterait probablement une narration détaillée. Les sources sont ici essentiellement les lettres envoyées de Rome à Turin par la famille Vitelleschi et par mère Maddalena Galeffi; et surtout les notes prises à Turin lors des conférences de don Bosco à son retour de voyage, que l'on trouve aux archives salésiennes sous les titres *Ai chierici e aspiranti. Conferenza tenuta da D. Bosco nel marzo del 69* et *Conferenza ai confratelli la sera del 7 marzo 1869*, en ACS 111, Parlate (voir FdB 440); ainsi que dans M. Rua, *Cronache*, éd. P. Braido, p. 353-358, lignes 275-305 (le départ et les raisons du voyage) et 333-370 (le discours du 7 mars).

127. D'après une lettre de G. Bosco à L. Cibrario, Rome, 20 janvier 1869; *Epistolario* II, p. 4-5.

128. La supplique en *Epistolario* II, p. 6.

129. Texte édité en MB IX, 558-561.

130. Ce récit, qui figure en *Documenti* XI, 302, a reparu un peu édulcoré et interpolé en MB IX, 628/8-15.

131. A. Riccardi di Netro à G. Bosco, Turin, 26 novembre 1869; éd. MB IX, 752-753.

132. G. Bosco à A. Riccardi di Netro, Turin, 28 novembre 1869; *Epistolario* II, p. 62-63.

133. D'après sa réponse à don Bosco depuis Rome, le jour de l'ouverture de Vatican I, le 8 décembre 1869; éd. MB IX, 755-756.

134. D'après T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, t. V, p. 25.

135. Voir S. Congregatione Concilii, *Taurinen. Interdicti localis super facultate audiendi confessiones*, pro Rma Curia seu Rmo Laurentio Gastaldi Archiepiscopo cum R.D. Johannem Bonetti Sacerdotem Instituti Salesiani..., Rome, typ. Mugnoz, 1881, p. 44-46.

136. MO 128/20-23.

Chapitre XIX.

Le nouveau visage de la société de S. François de Sales

Un nouveau visage

Les traits du visage de la société de S. François de Sales s'étaient affermis depuis sa naissance de 1859. Elle était alors cantonnée dans la seule «maison de l'oratoire de S. François de Sales» de Turin et constituée de jeunes gens nullement soucieux de mener une quelconque vie de *frati*, qu'ils croyaient être celle des religieux à proprement parler. Son fondateur la destinait à l'éducation de garçons abandonnés ou quasi-abandonnés, auxquels il associait des camarades de cours secondaires plus ou moins appelés à une carrière ecclésiastique. Elle ne franchissait ces étroites frontières que dans deux autres petites oratoires festifs de la ville. Le dynamisme de son supérieur, à la tête d'une revue mensuelle qui portait sa voix à travers la péninsule, la faisait éclater à la fin des années '60. Quand, le 1er mars 1869, don Bosco obtint de Rome la reconnaissance de sa société, les choses avaient beaucoup changé dans son minuscule univers. On dénombre, à l'automne de cette année, trente profès perpétuels, trente-trois profès triennaux et quarante-deux *ascritti*.[1] La mentalité proprement «religieuse» de ce groupe commençait d'être structurée par les instructions d'un fondateur qui se familiarisait peu à peu avec une ascétique longtemps inconnue de lui. En 1869 aussi, il acceptait le collège de Cherasco, annonce d'autres collèges en Italie du Nord, où les enfants abandonnés seraient tout à fait l'exception. Enfin, la maison d'édition du Valdocco, d'autonomie reconnue depuis le règlement de l'affaire des *Letture cattoliche*, amorçait une politique de publications scolaires, qui en ferait une puissance modeste, mais réelle.

Une ascétique «religieuse»

Le 15 août 1869, une circulaire de don Bosco instaurait dans sa petite société le compte rendu mensuel au supérieur local, compte rendu dont la pointe était formellement spirituelle.[2] Le supérieur, écrivait – assez mal – don Bosco, «veillera à encourager (le religieux lors de son compte rendu) et à l'aider effectivement ou par ses conseils à se mettre en état de pouvoir jouir de la paix du cœur et de la tranquillité de la conscience, qui doivent être le but principal de ceux qui font partie de cette Pieuse Société.» Cette pratique rapprochait la congrégation de don Bosco, sinon des pères du désert, au moins de la Compagnie de Jésus. Elle institutionnalisait une direction spirituelle plutôt stricte par l'ouverture du «cœur» qu'elle réclamait et qui, au reste, paraîtra bientôt trop exigeante aux consulteurs romains.[3]

Jusqu'en 1865, les profès et aspirants que nous appelons «salésiens» n'avaient jamais été rassemblés pour des exercices spirituels adaptés à leur vocation de religieux. Don Bosco invitait seulement de temps à autre quelques unités à l'accompagner dans la maison de retraite de S. Ignazio sopra Lanzo. De façon générale, les membres de la société de S. François de Sales suivaient, sans plus, les exercices spirituels des garçons de leurs maisons. Puis, en 1866, don Bosco entreprit de les réunir pour des exercices spirituels spéciaux, en deux groupes successifs, à Trofarello, dans une villa dont il disposait à proximité de Turin. Il s'agissait plus, il est vrai, de journées de pieuse détente que d'exercices spirituels selon les règles ignatiennes. Quatre entretiens, récitation commune de l'office de la sainte Vierge, quelques minutes pour une visite au saint sacrement, quelques autres pour la récitation des litanies des saints; le reste de la journée était libre et probablement assez dissipé, car ces jeunes gens prenaient aussi des vacances.[4] Ce fut toutefois dans ce cadre cool que les caractères principaux de l'ascétique du religieux salésien apparurent entre 1866 et 1870. Un prédicateur étranger avait la charge des deux méditations, le fondateur assurait en personne les deux instructions quotidiennes. D'après les notes que nous possédons, en 1866 et 1867 il ne traita pas directement de la vie religieuse.[5] Puis, en 1869, probablement parce que, après le décret du 1er mars, don Bosco se sentait davantage responsable de la vie religieuse de ses fils vis-à-vis de l'Eglise et du Saint-Siège, toutes ses instructions portèrent sur la vie religieuse comme telle dans sa société de S. François de Sales.[6]

La première série d'exercices spirituels de 1869 (sur laquelle la deuxième, la semaine suivante, fut certainement calquée) commença le lundi soir 13 septembre par une instruction de don Bosco et fut conclue par lui le samedi matin 18 septembre. La conférence d'introduction retraça l'itinéraire de la congrégation de S. François de Sales entre le 8 décembre 1841 et l'approbation pontificale du 1er mars 1869. Don Bosco entrait dans le détail de ses difficultés au temps de l'oratoire ambulant, l'aventure de don Tesio y compris. Chaque jour plein de la retraite suivait un schéma très classique: le mardi, les avantages de la vie religieuse; le mercredi, l'obéissance; le jeudi, la pauvreté; et, le vendredi, la chasteté. L'orateur des instructions empruntait globalement sa doctrine à la *Monaca santa* de saint Alphonse. Sa méthode d'exposition était simple: le principe posé, il l'illustrait à l'aide de phrases tirées soit de la Bible, soit des Pères de l'Eglise, ainsi que d'*exemples*, parfois pris dans l'histoire même de son œuvre.

Les deux conférences du premier jour (les avantages de la vie religieuse) peuvent surprendre aujourd'hui. Elles décrivaient les congrégations de religieux tels des havres de paix entourés de hauts murs protecteurs, qui séparent le religieux d'un monde pervers et rempli de périls. Entrer en religion, c'est, y apprenons-nous, pour la traversée de la mer préférer un navire (*bastimento*) à une barquette; pour un voyage à pied, un carrosse à ses seules jambes; pour être à l'abri dans une bataille, une forteresse à un terrain découvert. On voit qu'en 1869-1870 don Bosco n'envisageait apparemment pas de créer une congrégation d'aventuriers, fussent-ils missionnaires. Quelques années passeront, il se ravisera et, sans au reste renier ses formules, lancera ses disciples de l'autre côté de l'Atlantique dans un monde plutôt dépourvu de «forteresses gardées par le Seigneur». Mais, pour l'heure, il vantait la vie religieuse à partir d'une série de propositions attribuées à saint Bernard, encore que lues presque certainement dans saint Alphonse. C'était, en religion «homo vivit purius – cadit rarius – surgit velocius – incedit cautius – irroratur frequentius – quiescit securius – moritur confidentius – purgatur citius – remuneratur copiosius.»

Dans l'interprétation de don Bosco, la pureté du *vivit purius* n'était pas celle que nous pensons peut-être, mais une pureté d'intention découlant du renoncement à soi pour l'accomplissement de la seule volonté de Dieu. Si les chutes du religieux sont plus rares (*cadit rarius*), c'est qu'il échappe à un monde mauvais et couvert de pièges. En religion les secours sont multiples et le relèvement après la faute (*surgit*

velocius) facilité par la vie commune, les règlements de la congrégation et les instructions communautaires. Grâce à ces mêmes soutiens, le religieux progresse paisiblement (*incedit cautius*) sur la route de la vie, il sait sa place forte défendue par un mur et un avant-mur. Les bénédictions de Dieu imprègnent mieux (*irroratur frequentius*) ceux qui ont tout abandonné pour son service, qui bénéficient des sacrements et de l'aide de leurs supérieurs. Ils reposent aussi en meilleure sécurité (*quiescit securius*), puisque les embarras (*guai*) du monde leur sont épargnés. On objectera, remarquait ici don Bosco, que des religieux sont mécontents de leur sort. Il répliquait. C'est, 1) parce qu'ils n'observent pas leurs règles, 2) parce qu'ils oublient que les «nombreuses tribulations» de la religion sont les croix quotidiennes qui mènent à la «gloire». (Nous pouvons penser que cette nuance au *quiescit securius*, qui n'est pas une maxime d'homme d'action, appartenait à la spiritualité profonde de notre don Bosco.) La mort du religieux est sereine (*moritur confidentius*), son purgatoire allégé (*purgatur citius*) par le mérite de ses vœux et les suffrages de ses frères. Enfin, grande est sa céleste récompense (*remuneratur copiosius*), don ineffable d'un Dieu qui paie avec générosité un simple verre d'eau. «Toutes les actions de la vie religieuse, les mortifications, les abstinences, les actes d'obéissance, combien tout cela sera rétribué au ciel!» Don Bosco avait parfaitement assimilé le deuxième chapitre de la *Monaca santa* de saint Alphonse, sur les «avantages de l'état religieux».

Pour don Bosco, l'obéissance du religieux – thème de la deuxième journée – impliquait avant tout le renoncement à sa volonté propre. Il citait une phrase attribuée à saint Bonaventure: «Tota religionis perfectio in voluntatis nostrae subtractione consistit.»[7] Le moyen du renoncement était la soumission aux supérieurs, qui «nous assure d'obéir à Dieu». Ladite obéissance devait être prompte et joyeuse, entre autres pour faciliter la tâche des responsables, «afin qu'ils s'en acquittent dans la joie, non pas en gémissant». Don Bosco alignait quatre avis pratiques pour une exacte obéissance religieuse: 1° Recevoir toute charge comme si Jésus Christ la confiait. 2° Ne pas fréquenter les *trascurati*, c'est-à-dire les insouciants, dans un sens fort de «je m'en foutisme». 3° Recevoir volontiers les avis et les réprimandes, sans invoquer des excuses. 4° Eviter les exceptions. La première personne du pluriel (*Recevons, Evitons...*) l'impliquait lui-même dans cette série de remarques.

La pauvreté du religieux (troisième journée) devait être réelle. Si les constitutions de la société permettaient de posséder des biens,

elles interdisaient de les administrer. L'apôtre se contente du minimum, comme Jésus et ses premiers disciples. Don Bosco se méfiait des pauvretés en titre, nominales et sans conséquences pratiques. Que le religieux soit pauvre «dans sa cellule, dans ses vêtements, à table, dans ses livres, dans ses voyages, etc.» A la suite de saint Bernard, il ironisait: «Pauperes esse volunt, eo tamen pacto ut nihil eis deest.» (Ils veulent être pauvres, à condition que rien ne leur manque.) Il consacrait au problème des parents du religieux toute sa deuxième conférence sur la pauvreté. Le souci des parents – à cette époque, toujours très proches des religieux de don Bosco – amenait ceux-ci à leur chercher des ressources comme s'ils étaient restés dans le siècle. Don Bosco détestait les situations hybrides: il fallait choisir et trancher. Il s'appuyait sur l'évangile, selon lequel le disciple a tout quitté, père, mère, etc. pour suivre le Christ. Le religieux ne se mêle donc plus d'affaires séculières, y compris de sa propre famille.

Jusqu'au terme de sa vie, don Bosco conçut l'homme chaste tel un ange idéalement sans désirs, qui, en tout cas, amortit systématiquement ses désirs et ne les assouvit jamais (sauf dans le mariage légitime). Après un éloge de la vertu de chasteté (quatrième jour), il exposait les moyens négatifs, puis positifs de la conserver. Négativement, il fallait clore yeux et oreilles, éviter les occasions de rentrer dans un monde prudemment quitté et ne pas se laisser séduire par les garçons les plus avenants. Que nul ne se repose sur un passé sans faiblesses, recommandait-il, nous «portons des trésors dans des vases d'argile». Positivement, il conseillait la prière, surtout à la Vierge Marie, la fuite de l'oisiveté, la confession fréquente, la vigilance jusque dans les détails de l'existence: vêtements, démarche, repos, plaisanteries...

Courage et confiance, concluait-il le samedi 18 septembre au terme d'une série d'exposés qu'il croyait complète sur l'ascétique du religieux. Son programme était simple et pratique, comme celui de son maître et modèle, Alphonse de Liguori. On observera qu'il ne ramenait pas la vie religieuse de sa congrégation à la seule action apostolique. Sa spiritualité, fondée sur la charité active (laquelle est sanctificatrice, et donc conforme à l'idéal de «perfection», but de toute vie religieuse) faisait loyalement place aux trois vœux, que le pape lui avait demandés pour ses religieux. Ils vivraient ainsi en meilleure sécurité, à l'abri des dangers mondains et mieux assurés de réussir la grande entreprise de leur salut éternel. Pendant un siècle au moins, cette ascétique religieuse, dont la cohérence avec la «mission» (pour

reprendre un mot absent de son vocabulaire) paraîtra quelquefois problématique, sera enseignée aux fils spirituels de don Bosco.[8]

Le Valdocco, centre d'édition

La société de S. François de Sales de 1869 disposait d'un centre éditorial relativement important. La diffusion de bons livres, tels que les brochures des *Letture cattoliche*, avait été dès l'origine l'une des tâches assignées par don Bosco à sa congrégation naissante. Il avait progressivement affermi sa situation de ce point de vue. Depuis 1862, il disposait, non seulement d'un atelier de reliure, mais d'une imprimerie. Le litige, né cette année-là entre lui et l'évêque d'Ivrea, Mgr Moreno, sur la propriété de la revue des *Letture cattoliche*, avait finalement été résolu à l'automne de 1867.

L'affaire, qui avait pris un tour grave en 1864, peut être résumée ainsi.[9] En 1864, la maison Paravia, qui avait habituellement imprimé les *Letture cattoliche* durant leur première décennie, intenta un procès en justice à la revue et le notifia à Mgr Moreno qui, avec don Bosco, avait été à l'origine de la publication. La dette Paravia, apprenons-nous, s'élevait à 4.265 lires. Les parties concernées préférèrent un arrangement à l'amiable. L'arbitrage du comte Cays, qu'assistait l'avocat De Amicis, conseiller légal du théologien Valinotti, secrétaire de la revue, fut accepté. Il en résulta que Mgr Moreno était créditeur de 9.428 lires vis-à-vis des *Letture cattoliche*, qu'il en avait retiré un bénéfice de 8.264 lires, et, que, en d'autres termes, la dette des *Letture cattoliche* à son égard s'élevait à 1.164 lires.[10] L'arbitrage aboutit à une proposition alternative: ou bien Mgr Moreno assumait la propriété légale exclusive des *Letture cattoliche* et payait la dette Paravia; ou bien la propriété était consolidée en faveur de don Bosco, auquel cas celui-ci paierait aussi bien Mgr Moreno que la maison Paravia. Don Bosco demanda alors d'évaluer avec plus de soin l'importance de ses propres prestations et de diminuer d'autant la somme qui lui était réclamée. L'affaire ne fut résolue qu'à l'automne de 1867. Comme il avait été convenu en avril précédent, Mgr Moreno céda tous ses droits à don Bosco et celui-ci accepta de verser 4.265 lires à Paravia (le montant de la somme due à cet imprimeur) et 1.500 lires en trois échéances à l'évêque d'Ivrea. L'affaire réglée, don Bosco était reconnu seul propriétaire des *Letture cattoliche*. Mais cet heureux résultat était compensé par une brouille définitive avec Mgr Moreno. «Mgr Moreno acceptait la cession qu'on lui proposait, mais don Bosco perdait un

ami», concluait don Lemoyne. Il en souffrirait jusqu'à la fin de la vie de ce digne évêque.[11]

Par cette solution, don Bosco gagnait toutefois de rester seul maître des publications de la «tipografia dell'Oratorio di S. Francesco di Sales» à Turin, tant des *Letture cattoliche* que des ouvrages d'édification ou des livres scolaires, qui sortaient de ses presses. La puissance capillaire des *Letture cattoliche*, qu'il distribuait désormais de plus en plus hors des provinces septentrionales de la péninsule à travers l'Italie en voie d'unification, impressionne aujourd'hui l'un ou l'autre historien de la culture populaire au dix-neuvième siècle.[12]

Le collège de Cherasco (1869)

Tandis qu'en septembre 1869 se déroulaient les exercices spirituels de Trofarello, avec délicatesse don Bosco proposait à l'un de ses jeunes prêtres une interversion de charges: lui, Provera, jusque-là préfet à Mirabello, deviendrait préfet, non pas à Cherasco comme envisagé, mais à Lanzo; tandis que Francesco Bodratto serait préfet, non pas à Lanzo, mais à Cherasco.[13] Ce mouvement de personnel nous apprend qu'au début de l'année scolaire 1869-1870, don Bosco n'assumait plus, en sus du Valdocco, la responsabilité de deux, mais de trois institutions.[14]

De la sorte, il réparait un échec récent. En 1867, il avait essayé de prendre à San Benigno Canavese une école que lui proposait le théologien Benone. Mais l'ordinaire de ce curé, l'évêque d'Ivrea, que nous savons être Mgr Moreno, avec qui don Bosco était désormais en délicatesse, s'y était opposé.[15] Les seuls élèves de Mirabello et de Lanzo, quasi satellites de Turin, participèrent en corps aux fêtes de Marie auxiliatrice en juin 1868. A cette époque, diverses municipalités parfois éloignées de Turin manifestaient le désir d'être elles aussi pourvues de maîtres formés par don Bosco.[16] Leurs demandes s'accordaient avec sa politique d'expansion d'année en année plus évidente. Avec Cherasco, il sortait de l'orbite turinoise proprement dite pour progresser vers la mer au sud-ouest dans la région de Cuneo.

Cherasco était une petite ville d'environ neuf mille habitants, juchée sur une colline, aux ressources presque exclusivement agricoles, mais, comme il arrive fréquemment pour les cités italiennes, dotée d'une ancienne tradition culturelle. Durant les années '50, par suite des lois anticongrégationnelles, son école publique avait été abandonnée par les pères somasques qui s'en étaient occupés pendant la pre-

mière partie du siècle. En 1869, après quelques tentatives sans lendemain, le vicaire forain et le maire de la commune, qui étaient deux frères, demandèrent à don Bosco de les remplacer. Il ne se fit pas prier et signa aussitôt (18 août 1869) avec la municipalité un contrat d'acceptation du collège de la ville. La commune lui offrait le couvent de la *Madonna del popolo*, où les somasques avaient résidé et où l'école était installée. Don Bosco s'engageait, «pour lui-même et pour ses héritiers», à y faire fonctionner les classes élémentaires et gymnasiales existantes, à leur fournir des enseignants idoines et à suivre les programmes gouvernementaux. De son côté, la municipalité rétribuerait le personnel enseignant (dix mille lires annuelles). Elle s'engageait aussi à verser douze mille lires pour les frais d'installation et de fonctionnement. Toutefois, les transformations de l'édifice seraient à la charge de don Bosco. La convention était quinquennale, des indemnités étaient prévues en cas de rupture du contrat par le fait de l'une ou de l'autre des parties.

Le 26 septembre 1869, l'*Unità cattolica*, certainement inspirée par le Valdocco, annonçait: «Collegio-Convitto[17] de Cherasco. — Cette prochaine année scolaire, dans la cité de Cherasco, un collège et pensionnat, comprenant les quatre classes élémentaires et les cinq classes gymnasiales, sera ouvert à la jeunesse studieuse. L'enseignement est reconnu: les enseignants, la discipline et les programmes sont donc conformes à ceux des institutions du gouvernement. La direction et l'administration sont confiées au prêtre Giovanni Bosco, représenté par le prêtre Francesia, docteur ès lettres et directeur local. Les bons succès obtenus dans les autres écoles dirigées par don Bosco garantissent largement qu'au nouveau collège rien ne manquera qui puisse contribuer à la moralité, à la santé et au progrès scientifique des élèves. Il y a deux tarifs de pension: l'un à 24 lires, l'autre à 35. La gare la plus proche est celle de Bra, d'où un service public transporte les voyageurs au collège en moins d'une demi-heure. Les demandes sont adressées au directeur du collège ou au délégué scolaire du district de Cherasco.»[18] Le financement de cet institut était autonome. A la différence du Valdocco, le collège de Cherasco ne faisait nul appel à la charité publique.

Don Bosco avait désigné pour cette fondation, qu'il jugeait importante, cinq profès en qui il avait confiance: les prêtres Giovanni Battista Francesia, directeur; Francesco Provera, préfet; Francesco Cuffia et Giuseppe Monateri; et le clerc Matteo Ottonello. Il leur avait adjoint quatre *ascritti* certainement destinés à l'enseignement et à

l'assistance des élèves: les clercs Angelo Bordino et Giovanni Tamietti, les étudiants Francesco Ferreri et Luigi Pesce.[19]

Les comédies latines du Valdocco

Les «bons succès» des élèves de don Bosco étaient donc tels en 1869 qu'un collège relativement réputé pût être confié à une équipe de leurs maîtres. Qui ignore l'évolution de l'œuvre du Valdocco depuis une vingtaine d'années ne peut qu'en être surpris. La clientèle de don Bosco s'était diversifiée pendant les années '60. Hors du Valdocco, le «Petit séminaire» de Mirabello (qui affichait aussi le titre de *collegio-convitto*) et le collège de Lanzo offraient aux jeunes un cursus complet d'études: quatre classes élémentaires et cinq classes gymnasiales. Avant Cherasco, eux aussi proposaient deux tarifs de pension, l'un à 35 francs, l'autre à 24 francs seulement.[20] Selon la publicité de 1868, Mirabello avait de bons résultats scolaires, sans plus.[21] Mais celle de 1869 démontrait combien les études étaient sérieuses (*bene cultivati*) à Lanzo, grâce au «zèle (*impegno*) des maîtres, qui, au cours de la dernière année scolaire, avaient eu, aux examens de *licenza ginnasiale* passés au collège Cavour, autant de reçus que de présentés, et plusieurs avec félicitations.»[22]

La bonne réputation des écoles de don Bosco ne provenait cependant pas des seules réussites de leur élèves aux examens. Le prêtre Giovanni Battista Francesia, qui, en ce mois d'octobre 1869, atteignait tout juste trente-et-un ans, avait déjà acquis de la notoriété dans le cercle des humanistes piémontais. Le professeur Francesco Vallauri faisait grand état de son savoir. Les comédies latines, qu'il avait montées depuis 1861 à peu près chaque année au Valdocco, donnaient une idée flatteuse de l'enseignement des belles lettres dans cette maison. L'honneur rejaillissait sur don Bosco, qui, au reste, était le promoteur de ces spectacles. On en jugera par une correspondance de 1865. Le 18 mai 1865, une pièce de Mgr Carlo Maria Rosini,[23] intitulée *Larvarum victor* (Le vainqueur des fantômes ou des spectres), dont le style avait été retouché par le jésuite napolitain Luigi Palumbo, avait remporté grand succès au Valdocco devant un public très sélectionné: les invitations avaient été envoyées à des personnalités du monde de la culture, de la politique et de l'Eglise, nous apprend la publicité. Trois semaines après, une lettre élogieuse de l'adaptateur lui-même parvint à don Bosco. Il le remerciait d'avoir fait représenter sa pièce dans son *reputatissimo collegio* (collège très réputé) et le félicitait de «savoir si

bien, vous don Bosco, former la jeunesse à la vertu et à la littérature classique». Et encore: «... Plus qu'un divertissement pour les Turinois, vous avez rendu service à la jeunesse studieuse et, après un demi-siècle et davantage, réalisé les vœux mêmes de mon excellent Mgr Rosini. D'autant plus que vous avez non seulement tenu à produire la comédie sur scène, mais encore à la faire imprimer pour devenir matière d'étude de plus durable utilité pour les jeunes; sans oublier que, grâce à cet imprimé, les jeunes en question, notamment les acteurs, conserveront un souvenir pérenne de leurs études et des applaudissements recueillis lors de la représentation au collège. En conséquence, je vous remercie de tout cela en mon nom et en celui des quelques déjà vieux disciples de l'école rosinienne, survivants du lamentable massacre des lettres latines, qui a été entrepris et poursuivi de nos jours, œuvre de gens qui disent aimer leur patrie et haïssent ses gloires. Quel bonheur, mon très vénéré monsieur le directeur, si la société moderne, qui a de bien autres préoccupations aujourd'hui, peut un jour vous féliciter ou, du moins, se souvenir de votre action pour avoir maintenu vivant dans votre collège le feu sacré de la latinité! Voilà qui témoignerait éloquemment aux laïcs que l'Eglise n'a jamais gâté, mais quelle a sauvegardé le Beau et le Bien!» Le P. Palumbo terminait sa lettre par des remerciements particuliers à son «illustre ami Vallauri», qui l'avait encouragé à mettre au point, puis à donner son travail à Turin; ainsi qu'à l'actif don Francesia, «dont, plus que quiconque, (il) pouvait imaginer la peine dans la préparation des jeunes à la représentation.»[24] Les superlatifs coûtent peu au marché de Naples, estimera-t-on. Mais, de nos jours, combien d'admirateurs de don Bosco, accoutumés à ne voir en lui que le chef d'une bande de gamins ou l'entrepreneur d'ateliers pour jeunes apprentis, l'imaginent à la tête d'un «collège très réputé» et maintenant le «feu sacré de la latinité» dans un monde en voie de barbarisation?

En 1866, 1867 et 1868, un jour de mai ou de juin, une comédie latine fut encore représentée au Valdocco sous la direction de don Francesia et avec les encouragements de don Bosco. Le 27 juin 1866, c'était l'*Alearia* de Palumbo lui-même devant «multos doctiores spectatores» (de nombreux et doctes spectateurs);[25] le 16 mai 1867, le *Deceptores delusi* (Les trompeurs trompés) de Carlo Maria Rosini, qu'admira un parterre d'évêques, de professeurs d'université, de séminaires, de lycées et de gymnases; enfin, le 15 juin 1868, à nouveau le *Larvarum victor* de 1865, que les garçons de l'Oratoire produisirent un soir de l'octave des fêtes de l'église Marie auxiliatrice. Don Bosco

tint à consacrer à cette dernière manifestation deux pages de son livre-souvenir *Rimembranza di una solennità*: «Depuis plusieurs années, nous avons pris l'habitude de représenter des compositions de cette sorte [les comédies latines] pour exercer nos élèves à la prononciation, à la lecture et à l'intelligence de cette ancienne et belle langue.» L'assistance avait été «noble et respectable», «ce qui encourageait les acteurs et leur infusait le désir de bien tenir leur rôle». Des intermèdes musicaux avaient accru le plaisir des spectateurs. «Tous les assistants applaudirent la comédie représentée et l'aisance, la vivacité et la spontanéité avec laquelle les acteurs l'ont jouée.»[26]

Les représentations de comédies latines furent brusquement interrompues en 1869. La vague anticléricale et antilatine que le P. Palumbo avait stigmatisée en 1865 l'emporta provisoirement. En février, un article grossier du *Fischietto* ridiculisa, avec les comédies latines du Valdocco, don Bosco (dit: *Dominus Lignus*), le professeur Vallauri et l'un ou l'autre spectateur attendri. Il éditait une correspondance datée de Turin, le 8 février 1869, annonçant: «Pour maintenir ses enfants loin de la corruption du monde et les guider sur le chemin du sacerdoce, le prêtre D. Bosco est resté dans son Oratoire, où, hier, on a joué une comédie latine, dont voici une scène:

Gerundius et Supinus

Gerundius Italia haec est quae in nundinis vinum smerciat et tot peccata mortalia committit, quot sunt feminae vestitae cum pantalonibus et sine cotino...?

Supinus Ah si fuissent Borbonici, vel Lorenenses, omnesque quos laudat *Dominus Lignus*... (...)

Je regrette de ne pas pouvoir te raconter toute l'intrigue de la comédie, après laquelle on chanta avec accompagnement d'orgue le chant: *Fa lo nanno bel bambin*! — Un important personnage, qui était présent, se mit à pleurer à chaudes larmes, et Marco Accio Tullio Vallauri se leva pour recevoir les applaudissements.»[27]

La coutume, qui, en 1868, semblait encore bien ancrée à l'Oratoire, ne reprit qu'en 1876, avec, pour la troisième fois, la comédie *Larvarum victor* de Rosini.[28] L'interruption importait assez peu, car le public lettré avait été conquis. Selon don Lemoyne,[29] en 1867, avec «les brillants succès aux examens», la comédie latine apprenait «avec quel soin les lettres classiques étaient cultivées au gymnase de l'Oratoire.» «C'est pourquoi, continuait-il, de temps en temps on priait don Bosco d'accepter la direction d'un collège mu-

nicipal.» Si rien n'avait pu être conclu pour Chieri cette année-là, l'idée cheminait en Piémont et au-delà, comme on l'a vu pour Cherasco en 1869.

Les publications scolaires de l'Oratoire

Au cours des mêmes années '60, le valeureux Francesia méritait bien lui aussi des lettres latines par une collection de textes, dont il dirigeait la publication. Vingt-quatre petits volumes de *Selecta ex latinis scriptoribus in usum scholarum* (Œuvres choisies d'écrivains latins à l'usage des classes), présentés par lui, parurent en 1866 et 1867. La liste de leurs titres (ici traduits en français) est, à elle seule, instructive. C'était le premier livre des *Histoires* de Tite Live; le premier et le deuxième livre des *Commentaires* de la Guerre des Gaules de César; la *Conjuration de Catilina* de Salluste; la *Guerre de Jugurta* de Salluste; le premier et le deuxième livre des *Fables* de Phèdre; *Sur la vieillesse* et le *Songe de Scipion* de Cicéron; un premier livre de *Lettres* choisies de Cicéron; un deuxième livre de *Lettres* choisies de Cicéron; la troisième *Philippique* et le discours *Pour le Poète Archias* de Cicéron; la *Vie d'Agricola* de Tacite; les *Vies des empereurs* de Cornelius Nepos; l'*Epitome* d'histoire sainte de Lhomond; une sélection des écrits d'Ovide; un premier livre de *Lettres* choisies de Pline le jeune; des *Satires et Lettres* choisies d'Horace; les *Bucoliques* et les *Géorgiques* de Virgile; l'*Enéide* de Virgile; le *Trinumnus* (l'homme aux trois écus) et l'*Aulularia* de Plaute; enfin la comédie *Larvarum victor* de Rosini, dont on a parlé plus haut. Guidé par Vallauri et probablement par don Bosco, Francesia choisissait les auteurs et les extraits à préférer. Il présentait sommairement les écrivains au début des volumes. Les textes destinés aux plus jeunes n'étaient pas commentés. Les plus complexes, pour les classes supérieures, avaient droit en bas de page à de courtes notes latines de caractère historique et parfois littéraire.[30]

En 1869, les éditions de l'oratoire de Turin se distinguaient à nouveau par l'inauguration d'une importante *Bibliothèque de la jeunesse italienne*, «destinée – selon le prospectus initial – à recueillir en une centaine de volumes les meilleurs classiques italiens, reproduits avec une orthographe modernisée et expurgés à l'intention de la jeunesse.» La publication serait mensuelle; chaque volume aurait «deux cent cinquante pages» et coûterait cinquante centimes aux souscripteurs, la souscription annuelle étant obligatoire.[31] Don Bosco ne sacrifiait pas ainsi à quelque nécessité financière. Il aimait les classiques italiens,

Dante en particulier, dont, selon la chronique de don Rua, il récitait, en ces dernières années '60, «des chants entiers, comme pour se distraire ou réjouir la compagnie.»[32] L'entreprise ne fut pas un feu de paille. Il avait placé la collection en de jeunes mais excellentes mains. Celestino Durando, nouvelle lumière salésienne du Valdocco, avait commencé de se faire connaître en 1866[33] par deux manuels complémentaires d'initiation à la grammaire latine: le *Nouveau Donat* et un *Précis de syntaxe*, publiés comme de juste par l'oratoire S. François de Sales.[34] Sous sa conduite, les volumes de la *Biblioteca* tombèrent régulièrement, mois par mois, avec des caractères nets, sur beau papier et en format de poche (*tascabile*).

La *Storia della letteratura italiana* (Histoire de la littérature italienne) de Giuseppe Maffei (1775-1858), dont la dernière édition revue par l'auteur avait paru à Florence en 1853, ouvrit correctement la collection. Bien entendu, cette histoire, dite «connue et très louée» par l'article publicitaire de l'*Unità cattolica* du 9 janvier 1869, n'était, au sentiment des historiens du vingtième siècle, qu'un ouvrage scolaire assez prude et très imparfait, surtout pour la période ancienne; mais ils reconnaissaient que ses exposés relativement bien informés coulaient avec simplicité.[35] La jeunesse italienne de l'époque ne pouvait que s'en satisfaire. Le livre répondait aussi tout à fait au but assigné par don Bosco à la collection, tel que l'*Unità cattolica* le formulera en mars suivant, à l'occasion de la sortie de la *Storia dell'Europa* (Histoire de l'Europe) de Pierfrancesco Giambullari, «œuvre si estimée du public intelligent pour l'excellence inégalable de la langue et du style». Il s'agissait, nous y explique-t-on, de «mettre entre les mains de la jeunesse studieuse (ou: étudiante) toutes les œuvres classiques italiennes, après les avoir expurgées de cela seulement qui peut offenser les bonnes mœurs et les croyances religieuses, en sorte que les jeunes y prennent contact avec le beau style et le bon langage sans courir le risque de se gâter l'esprit et le cœur.»[36] En septembre, le recenseur du livre du mois, à savoir les Vies de saint Paul et de saint Antoine vulgarisées par Domenico Cavalca au Moyen Age, faisait l'éloge de son éditeur, notre Celestino Durando: «Le professeur D. Durando, qui a enrichi de notes ce précieux livret, s'y est montré jeune savant du meilleur goût. Ses remarques seront précieuses aux gens d'étude, et nous estimons de notre devoir de l'en féliciter très largement.» Ce lecteur ne regrettait que la transformation à son avis injustifiée du mot *demonia* de l'original de Cavalca en *demoni* dans la *Biblioteca...*[37] L'année 1870 commença par un beau volume de 291 pages, qui était

un choix des Vies des plus grands peintres et sculpteurs, chef d'œuvre de l'auteur remarquable que fut Giorgio Vasari. Il y eut ensuite, en février, des *Drammi scelti* (Drames choisis) de Pietro Metastasio, un écrivain que don Bosco connaissait et admirait; en avril et en mai des *Novelle* (Nouvelles) choisies de Giovanni Boccaccio, annotées – et judicieusement expurgées, comme bien on pense – par Celestino Durando; en août, des *Rime* (Poèmes) de Francesco Petrarca et d'autres poètes du Quattrocento, annotées cette fois par Francesia; en septembre, les *Bellezze dell'Orlando Furioso* (Les beautés du Roland furieux) du Tasse, présentées par le professeur Vincenzo Lanfranchi; en novembre, les *Captivi* de Plaute... Après les *Selecta* de Francesia et en l'absence des comédies latines du Valdocco, la *Biblioteca* maintenait la renommée d'humanistes des maîtres des collèges salésiens.

Ils se mirent à ajouter des dictionnaires de langue à leurs différents ouvrages scolaires. En 1872, le *Lexicon latino-italicum in usum scholarum concinnatum* par Celestino Durando,[38] vint tenir compagnie aux petits volumes latins de Francesia. La *Civiltà cattolica* en fit aussitôt un éloge très suffisant: «Un nouveau lexique latin-italien nous arrive de Turin, d'où, il y a quelque temps, nous parvenait aussi le fameux Lexique de Vallauri. Le rédacteur de celui que nous annonçons est également un disciple de Vallauri; et Vallauri l'a encouragé à entreprendre cette tâche. L'œuvre est principalement destinée à fournir aux jeunes des gymnases et des lycées un lexique latin qui suffise amplement à leurs recherches et qui leur offre aussi les fruits les mieux choisis des travaux des philologues modernes. Le but a été atteint. Le Lexique de Durando, aussi riche que les meilleurs, n'est jamais ni prolixe ni rempli d'inutilités étrangères aux siècles d'or de la latinité...»[39] Grâce à Francesia et à Durando, la renommée des collèges de don Bosco, déjà bien établie en Piémont, s'étendait désormais jusqu'à Rome.

Les collèges de la Riviera (1870-1871)

Alassio était une petite ville (quelque cinq mille habitants) de la Riviera, sur le golfe de Gênes et à proximité de Savone. Elle jouissait d'un site et d'un climat tout à fait privilégiés, qui lui conféraient grand agrément. A la fin de 1869, sur la proposition de la municipalité, don Bosco accepta d'y installer un *ospizio* (foyer) pour enfants pauvres et une école publique. Il acquit dans cette intention l'ancien couvent Notre Dame des Anges, dont l'achat fut signé le 20 septem-

bre 1870.[40] Mais quand, un mois après, ses fils conduits par Francesco Cerruti prirent possession des locaux, ils n'y créèrent nul *ospizio* pour enfants pauvres. Sous la pression des familles, nous apprend-on, ils optèrent, à l'avantage d'une toute autre catégorie sociale, pour un *liceo*, c'est-à-dire pour un collège à enseignement long. Ce *liceo* allait être réputé, mais les enfants pauvres n'y auraient que rarement accès au dix-neuvième siècle.

Quand douze mois se furent écoulés, les lecteurs du journal catholique de Turin apprirent ceci: «*Collegio-Convitto* municipal d'Alassio. – Située au centre de l'agréable Riviera occidentale entre Gênes et Nice, ce collège et pensionnat, ouvert l'an dernier par le prêtre méritant qu'est Don Bosco Giovanni, a déjà donné de remarquables preuves aussi bien de solide instruction classique que d'éducation éminemment religieuse. Les témoignages d'estime exprimés par les parents des élèves, les excellents résultats obtenus aussi bien dans les classes élémentaires qu'aux examens finaux des classes de gymnase, ceux-ci reconnus et publiquement proclamés avec félicitations par d'éminents professeurs lors de la distribution solennelle des prix, enfin les succès également satisfaisants des élèves de cinquième gymnasiale à leurs examens [d'entrée au liceo] passés au gymnase royal Monviso de Turin, témoignent de la véracité de ce que nous avançons. Si l'on y ajoute l'aménité et la rare salubrité du climat, la délicieuse situation de l'établissement et la modicité de la pension, nous ne pouvons que le recommander vivement à tous les parents désireux de voir leurs fils à la fois instruits et pourvus d'une solide éducation religieuse et civile. Il y a deux tarifs de pension, le premier à 35 francs mensuels, le deuxième à 24 francs. On accède à Alassio par le chemin de fer Gênes-Savone-Menton, dont l'inauguration est attendue d'un jour à l'autre. La gare d'Alassio est à quelques pas du collège. – Pour les inscriptions, s'adresser au prêtre Francesco Cerruti, directeur du collège.»[41] Don Bosco, certainement à l'origine de ce papier, y signifiait le double but de son système d'éducation: il voulait former à Alassio de «bons chrétiens» (par «une solide éducation religieuse») et d'«honnêtes citoyens» (par une «solide éducation civile»). Quelques jours après, l'*Unità* annonçait officiellement que le prêtre Giovanni Bosco avait décidé l'ouverture, au collège d'Alassio, d'un lycée en bonne forme, c'est-à-dire des classes préparatoires à la *licenza liceale*, diplôme analogue au baccalauréat français, «pour satisfaire aux nombreuses demandes des familles qui désirent placer leurs fils dans des lycées où leur

soient assurés le savoir et la moralité.»[42] Voilà qui ressemblait beaucoup à une capitulation face aux requêtes de la bourgeoisie.

En ce début d'année scolaire 1871-1872, l'*Unità* signalait aussi l'ouverture de deux autres collèges par ce «prêtre zélé» qu'était notre don Bosco. Mais ces fondations avaient été précédées par deux affaires sur lesquelles le journal avait sagement gardé le silence.

Les maisons de Mirabello et de Cherasco ne donnaient plus satisfaction à don Bosco.[43] A la différence du Valdocco, d'Alassio et même de Lanzo, elles n'étaient pas d'accès commode; en outre, elles laissaient à désirer du point de vue sanitaire et paraissaient sans avenir. Inquiètes, les familles des élèves de Mirabello retiraient leurs enfants. Le chiffre des pensionnaires était passé de 180 environ à 115 «pour cause de maladies, et ces 115 (étaient) épouvantés à l'idée de tomber malades», expliquait don Bosco à la comtesse Callori au début d'août 1870.[44] Quant à Cherasco, d'après l'avocat de don Bosco dans sa plaidoirie contre la municipalité de l'endroit, «en 1870 et 1871, des fièvres intermittentes sévirent au collège de façon persistante et tenace. Elles étaient dues à la disposition du collège, sans autre dortoir qu'une longue salle exposée au nord le long de la Stura, avec un unique puits creusé lui aussi au nord.» De ce fait, «la première année, plus de vingt élèves furent atteints de fièvres et plus de trente-cinq la deuxième année, au point qu'il fallut parfois renoncer à faire classe.»[45] Il est vrai que le médecin de la municipalité accusait plutôt la qualité de la nourriture et une aération déficiente: fenêtres fermées, sorties au grand air insuffisantes...[46] Toujours est-il qu'en 1870, don Bosco abandonna Mirabello pour Borgo San Martino, autre petite cité proche de Turin; et, en 1871, Cherasco pour Varazze, sur la Riviera comme Alassio.

Le 16 juin 1870, il annonçait à la comtesse Carlotta Callori qui avait parrainé Mirabello: «J'ai une étrange nouvelle à vous donner: il est question de transférer le séminaire de Mirabello à Borgo San Martino dans le *palazzo* du marquis Scarampi. Les raisons seraient: terrains adaptés aux récréations, jardin potager, proximité du chemin de fer, vastes expaces à acheter. A Mirabello, froidure glaciale du village; bâtisses à peu près dépourvues de terrains de jeu, en conséquence pas très salubres; éloignement du chemin de fer.» Don Bosco calculait que, tous comptes faits, il ne perdrait pas au transfert. «Pour compléter les locaux actuels et continuer (à Mirabello), y compris pour la chapelle, nous devrions débourser plus de 120.000 francs. Pour la nouvelle acquisition, la dépense serait de 114.000 francs. Mais il faudrait

compter avec quinze *journées* de terrain, où la coupe des arbres nous rapporterait éventuellement pas moins da 20.000 francs.» Diplomatiquement (car les jeux étaient faits), il terminait: «Comme Mirabello a commencé sous vos auspices, je ne veux rien conclure sans votre avis.»[47] La comtesse émit quelques objections, puis se résigna.[48] Un mois et demi après la nouvelle initiale, don Bosco lui mandait: «Le contrat sur Borgo San Martino a été conclu samedi après de nombreuses modifications en notre faveur. Ce qui l'emporta sur toutes les objections, ce fut la venue de don Bonetti [directeur de Mirabello], selon qui ses élèves étaient passés de 180 à 115 pour cause de maladie.»[49] Le nouveau collège de Borgo, dit encore (provisoirement) «petit séminaire» comme Mirabello, put être ouvert dès octobre 1870.[50] L'*Unità* annonça le 20 de ce mois: «Le petit séminaire San Carlo de Mirabello, où il existait depuis sept ans, a été transféré près de Casale, à Borgo San Martino.» Lisons son article de l'année suivante, fidèle reflet des sentiments de don Bosco (auteur probable) sur la nouvelle fondation. «L'un des besoins les plus évidents des familles et de la société moderne est de former une jeunesse à la fois moralement saine (*morigerata*) et intellectuellement cultivée (*studiosa*). C'est donc avec plaisir que nous annonçons et proposons un Institut, qui a pour but de donner aux enfants une instruction élémentaire et gymnasiale conforme aux programmes gouvernementaux et nullement séparée d'une éducation morale et religieuse. C'est le *Collegio-Convitto* ou Petit séminaire de Borgo San Martino, gare située sur la ligne de chemin de fer Alessandria-Casale. Le prix modique de la pension (24 lires mensuelles pour la pension ordinaire et 32 lires pour qui désirerait un régime spécial), la salubrité et l'aménité du site, l'arrêt du chemin de fer près du collège, et surtout la direction confiée au zélé don Giovanni Bosco, l'ami et le père très affectionné de la jeunesse, c'est bien là tout ce que peut désirer un bon père de famille. – Pour les inscriptions s'adresser au directeur du collège.»[51] La nouvelle du départ de don Bonetti et de ses confrères n'avait pas enchanté la municipalité de Mirabello, qui, toutefois, ne réclama nul dédommagement à notre don Bosco.[52]

Il en alla autrement à Cherasco, collège pour lequel il avait signé un contrat de cinq ans. Quand, le 29 juillet 1871, il eut définitivement retiré ses religieux de l'établissement, la municipalité porta plainte et lui intenta un procès. Elle lui reprochait entre autres d'avoir déménagé un mobilier acquis par elle au prix de 12.000 lires et à lui fourni en vertu de la convention. Le tribunal civil de Turin lui donna raison

et condamna don Bosco le 12 octobre 1871. Celui-ci fit appel, et, le 13 février 1874, la cour de Turin consentira à diminuer la dette. La municipalité eut surtout la satisfaction de voir son bon droit reconnu. On aboutit à une transaction: don Bosco versa 4.500 lires et Cherasco se déclara satisfait.[53]

Au cours de l'été de 1871, don Bosco avait donc transféré l'encadrement – et une partie du mobilier! – de Cherasco dans un nouveau collège. Il était situé à Varazze, à quelque treize kilomètres de Savone, sur la Riviera comme Alassio. Les deux localités se ressemblaient au reste beaucoup. L'*Unità* du 20 octobre 1871 publia – avec quelque retard, comme on le voit par la date de la rentrée des élèves – le prospectus de début d'année scolaire du nouveau collège. Son contenu nous éclairera sur la dualité des tarifs de pension, détail pour nous énigmatique des prospectus cités de Cherasco, Lanzo ou Alassio. «Le long du littoral, entre Gênes et Savone, dans la cité de Varazze, un *collegio-convitto* est ouvert à la jeunesse étudiante après approbation des autorités scolaires. L'édifice est situé à proximité de la gare du chemin de fer, à l'endroit le plus salubre, le plus élevé et le mieux aéré de la cité; et il offre une vue agréable sur la mer. L'enseignement, qui comprend les quatre classes élémentaires, le cours technique et les cinq classes du gymnase, est approuvé; en d'autres termes, les enseignants seront diplômés, les matières et les disciplines enseignées seront, dans toutes les branches, analogues aux programmes et aux règlements gouvernementaux. Les plus grandes précautions sont prises pour que rien ne manque aux élèves de ce qui peut contribuer à leur progrès moral, sanitaire et scientifique. – Deux tarifs de pension sont proposés. Au premier, de 35 lires mensuelles, le régime comporte au déjeuner (*pranzo*) pain à volonté, vin, soupe (*minestra*) et deux plats (*pietanze*); au dîner (*cena*) pain comme ci-dessus, soupe, vin et un plat; au petit déjeuner (*colazione*) café, lait ou fruit; au goûter (*merenda*) pain. Pour le deuxième tarif de pension, de 24 lires mensuelles, pain au petit déjeuner et au goûter; pain à volonté, soupe, un plat et du vin au déjeuner; pain comme ci-dessus, soupe, vin ou fruit au dîner. Celui qui, dans cette deuxième catégorie, désirerait du café au lait le matin, en recevrait au collège pour 3,50 lires mensuelles. Afin d'éviter toute perte de temps et tout retard préjudiciable aux classes, l'entrée au collège est fixée entre le 15 et le 18 octobre. La pension commence de courir le 18, y compris pour ceux qui arriveraient dans les jours suivants. Les inscriptions se font auprès du chanoine Bonora, prévôt et vicaire forain de Varazze ou auprès du directeur local du collège, le

prêtre Giovanni Francesia, docteur ès lettres.»[54] En 1871-1872, don Bosco affectait à ce collège quatorze profès et six *ascritti*. Les prêtres Francesia directeur, Francesco Cuffia préfet, Giuseppe Cagliero catéchiste et le clerc (donc non prêtre) Carlo Cipriano conseiller, constituaient le «chapitre» de l'établissement. Les autres profès et *ascritti* étaient soit clercs (Francesco Borgatello était diacre), soit coadjuteurs. Le personnel, que don Bosco présenta le 8 août 1871 au proviseur scolaire de Gênes, était donc en majorité très jeune.[55]

L'*ospizio* de Marassi (1871)

Les prix de pension de ces collèges laissent rêveur. Assurément, ils n'enrichissaient pas leurs administrateurs, qui les disaient véridiquement «modiques». Mais le tarif mensuel de la pension la moins chère n'était pas loin d'égaler la paie mensuelle de beaucoup d'ouvriers du textile du Piémont d'alors. La paie journalière moyenne – par jour ouvrable – des ouvriers-hommes de la lainière M. Sella de Biella n'avoisinait-elle pas 0,90 lire vers 1850? Et elle dépassait de loin la paie mensuelle des ouvrières de la région. En 1861, chez Antogini, la paie journalière moyenne des ouvrières allait de 0,40 à 0,68 lire.[56] Don Bosco destinait évidemment ces établissements à la classe moyenne et à la bourgeoisie plus ou moins fortunée. Le problème ainsi posé ne pouvait lui échapper, à lui qui, dans ses constitutions, réservait en priorité ses religieux aux *pauperiores*.

De fait, peu après son échec d'Alassio, il créa en 1871 à Marassi, près de Gênes, une réplique de son *ospizio* du Valdocco. La conférence gênoise de S. Vincent de Paul patronna aussitôt une œuvre, qui cadrait tellement avec ses options sociales. L'*ospizio*, confié à l'origine à don Paolo Albera, assisté par deux clercs, fut installé dans une villa du sénateur Giuseppe Cataldi au mois d'octobre 1871.[57] Mais la solution de Marassi, avec ses locaux trop exigus, ne pouvait être que provisoire. Grâce à l'archevêque de Gênes, le sévère et généreux Mgr Salvatore Magnasco,[58] don Bosco put acquérir en 1873, à Sampierdarena, dans la banlieue de cette ville, une antique maison de théatins et l'église correspondante dédiée naturellement à S. Gaëtan. Avec cette œuvre populaire, promise à un bel avenir, la Pieuse Société de S. François de Sales prenait enfin en Ligurie quelques traits du Valdocco. Sampierdarena, quartier très peuplé d'une zone en expansion industrielle, avec un clergé submergé par le nombre et œuvrant dans des conditions que l'immigration ouvrière et artisanale rendait

difficiles, ne pouvait que convenir aux fils de don Bosco. Les deux premiers alinéas d'une circulaire que celui-ci rédigeait alors pour se faire aider dans sa nouvelle entreprise le disaient de façon très claire, quoique dans un très mauvais style: «Parmi les villes qui méritent d'être aidées pour la moralité et la religion il y a certainement S. Pierdarena. La population y est de près de vingt mille âmes, avec une seule paroisse et un clergé très réduit, un rien en comparaison des besoins. Ce besoin est ressenti chez tous les citoyens, spécialement chez les enfants pauvres, qui errent dans les rues et sur les places abandonnés aux dangers de perversion auxquels les expose un âge sans expérience. – Afin de pourvoir à cette grave nécessité S. E. Révérendissime Mgr Magnasco a décidé d'acquérir l'église et le couvent de S. Gaëtan, l'église pour la mettre au service de tous, le couvent pour des cours du soir et du dimanche, ainsi que pour un foyer (*ospizio*) destiné aux enfants particulièrement pauvres et abandonnés. L'acquisition a été faite au nom du prêtre Giovanni Bosco qui s'oblige à y envoyer des prêtres et des assistants de sa congrégation en nombre correspondant au besoin...»[59] En Italie du Nord, Sampierdarena était, auprès des collèges de la Riviera, un deuxième oratoire de don Bosco.

Une acceptation controversée: le collège de Valsalice (1872)

Les disciples consciencieux de don Bosco retrouvaient, avec Sampierdarena, leur vocation initiale que, quelques mois auparavant, l'acceptation d'un collège aristocratique près de Turin avait, après Cherasco, Alassio et Varazze, contribué à édulcorer.[60] En mars 1872, sur les instances de Mgr Gastaldi, depuis quelques mois archevêque de Turin, don Bosco avait assumé la responsabilité du collège de Valsalice. L'immeuble et le terrain appartenaient aux frères des Ecoles chrétiennes qui, toutefois, pour des raisons qui leur étaient propres, ne pouvaient y assurer l'instruction des jeunes. De ce fait, en 1863,[61] ils avaient loué le complexe à une association de quelques prêtres de Turin, instituée le 25 juillet de cette année-là pour «promouvoir l'instruction et l'éducation religieuse, morale et civile de la jeunesse par des instituts d'éducation à créer selon les nécessités». Le *collegio-convitto* de Valsalice, fondé le 19 octobre 1863, était destiné, selon un historien local du temps, à «former les jeunes des classes aisées et de condition civile à la religion, aux sciences et aux carrières civiles, militaires et commerciales.»[62] Les tarifs élevés des pensions s'expliquaient probablement par un très nombreux personnel de service.

Cependant, le collège de Valsalice ne prospérait pas. En 1867-1868, il ne comptait, nous apprend-on, que 80 élèves, soit 11 pour le lycée, 44 pour le gymnase, 12 pour le cours technique et 13 pour les cours élémentaires. En janvier 1873, lors du passage à don Bosco, le chiffre total était tombé à 22.

En mars 1872, don Bosco dut certainement batailler pour convaincre son conseil, nullement enchanté par le cadeau de l'archevêque.[63] D'autant plus qu'il était assorti de charges financières, qu'au reste don Bosco finit par refuser, en grande partie, d'assumer. Le 22 mai 1872, don Bosco écrivait à Mgr Gastaldi: «... Ce qui décourage mes confrères, ce sont deux choses: 1° Notre but est de nous en tenir à la classe moyenne, non pas à la noblesse. 2° Si des personnages aussi respectables que les administrateurs actuels ne peuvent faire face, nous nous en tirerons, nous, pauvres pygmées?»[64] Mais il se résigna. La pension des élèves, d'abord fixée, selon les tarifs jusque-là en vigueur, à 90 francs mensuels pour le cours élémentaire; à 100 francs pour le cours du gymnase et à 110 francs pour le lycée,[65] fut, en janvier 1873, uniformisé à 90 francs mensuels pour tous les cours.[66] C'était pourtant trois et quatre fois plus que dans les collèges de la Riviera. La trop bonne réputation des maîtres des écoles salésiennes entraînait une dérive sensible de l'institution. Car l'article de l'*Unità cattolica* paru après l'acceptation de Valsalice liait leur renommée et leur entrée au collège: «Les preuves qu'ont données et que continuent à donner en Piémont et en Ligurie les collèges de don Bosco constituent des garanties suffisantes pour tranquilliser les parents désireux de confier leurs fils au collège de Valsalice. Quant à nous, nous croyons pouvoir dire en toute vérité que, dans ce collège, rien ne manque qui puisse contribuer au bien sanitaire, moral et littéraire des élèves. En ce qui regarde les études, nous ne voulons pas omettre d'informer le public qu'elles seront dirigées par le valeureux professeur don Celestino Durando, auteur du *Nuovo Donato* (principes de grammaire latine)...»[67] En fait, le «valeureux professeur» Durando n'abandonna pas le Valdocco pour Valsalice. Mais, sous la direction avisée d'un autre disciple instruit de don Bosco, Francesco Dalmazzo, ce collège prospéra bientôt à son tour.[68] Cependant, pour don Bosco, il demeurait une épine.

Don Bosco dans les nouvelles entreprises scolaires

L'éclat des disciples n'offusquait pas la réputation du maître. Cléricaux et anticléricaux reconnaissaient son empreinte dans toutes les

institutions. C'était lui qui avait établi les contrats des nouveaux collèges, distribué leurs personnels et inspiré les auteurs des ouvrages scolaires récemment édités. La presse le répétait. A l'origine des publications de l'oratoire S. François de Sales on imaginait la figure paternelle du prêtre Giovanni Bosco, qui, à lui seul, représentait toute l'institution. Et les résultats littéraires, «scientifiques» et surtout religieux et moraux des divers collèges étaient imputés à sa judicieuse direction.

«Ce collège, écrivait l'*Unità* à propos d'Alassio en septembre 1872, a donné en quelques années les plus heureux résultats. C'était naturel, puisqu'il vit sous la direction du si méritant don Bosco. Le chiffre des élèves a notablement augmenté. Le collège n'a pas moins grandi dans la satisfaction des parents, qui se félicitent de ce que, en assurant en tous points l'instruction scientifique et littéraire [des élèves], on y cultive de façon spéciale la moralité et la religion...»[69] Trois mois après, dans une notice sur Lanzo, le quotidien imprimait: «Les parents, qui désirent assurer à leurs fils une solide instruction religieuse, morale et littéraire, n'ont qu'à les placer dans ce collège qui, voici quelques années, fut ouvert par l'infatigable don Bosco dans une cité des plus salubres, au pied des Alpes, pour le plus grand bien de la jeunesse qui y est éduquée et instruite...»[70] Dix jours passaient, venait le tour de Varazze: «Ce collège, qui compte aujourd'hui quelque cent pensionnaires, a été ouvert il y a un an à peine sous la haute direction du prêtre si méritant qu'est don Bosco, lequel, avec l'aide d'une phalange choisie de jeunes maîtres et professeurs, formés dans son esprit, s'emploie à instiller dans le cœur de la jeunesse les principes d'une éducation chrétienne...»[71] Presque simultanément, le journal spécifiait que l'aimable collège de Borgo San Martino, parfois encore appelé «Petit séminaire San Carlo», était, bien que dirigé et administré par le prêtre professeur Giovanni Bonetti, «sous la dépendance du prêtre don Bosco.»[72]

Plusieurs traits de la petite société à laquelle il donnait l'impulsion avaient changé. Le caractère «religieux» des communautés de maîtres s'était accusé. Les garçons recueillis n'appartenaient plus, dans la plupart des nouvelles créations, à la classe populaire des origines. L'observateur des fondations de collèges par le prêtre du Valdocco ne peut qu'être surpris par sa remarque de 1872 à son archevêque: «Nous nous en tenons à la classe moyenne». La clientèle des années '70 n'était plus celle de 1848. Moins par calcul que sous des pressions conjoncturelles, par le jeu de l'offre et de la demande sur le marché de

l'éducation, il s'adressait désormais à la jeunesse masculine en général. Et il pourvoyait à son éducation, non plus par un système d'instructions et de distractions ou loisirs dans l'œuvre ouverte qu'était l'oratoire primitif, mais par des écoles structurées et entre les murs d'internats aux contacts très surveillés avec le monde extérieur. Les livres classiques eux-mêmes n'y pénétraient qu'expurgés de toute inconvenance. Don Bosco entendait mettre les jeunes à l'abri des influences néfastes d'une réalité sociale qu'il redoutait de plus en plus depuis la promulgation du *Statuto*. L'Etat laïcisé pactisait avec le mal. Les collèges-pensionnats qu'il fondait ou dont il acceptait la direction, non seulement en Piémont, mais sur la Riviera ligure, devaient protéger la jeunesse contre la malfaisance d'une société délétère, qui menaçait l'intégrité de la vie morale et religieuse de jeunes gens sans force de caractère ni solidité de convictions.[73] La *casa annessa* de l'oratoire S. François de Sales avait été transformée, par aménagements successifs, en un authentique collège, où les garçons, toujours étroitement surveillés, pouvaient dormir, manger, travailler et s'instruire. Le lieu de l'éducation de don Bosco était la *casa*, c'est-à-dire l'internat, dénommé selon les catégories sociales soit *ospizio*, soit *collegio-convitto*. Les murs de la *casa* garantissaient le garçon des dangers du «monde». Cette maison avait heureusement aussi et surtout une fonction positive d'éducation morale et religieuse, à laquelle la lecture des classiques latins et italiens devait concourir. «Avant tout, on veille à infuser dans le cœur des enfants une sainte crainte de Dieu, on leur inspire l'amour de la vertu et l'horreur du vice par l'enseignement du catéchisme et par des instructions morales appropriées; on les dirige et on les aide sur la route du bien par des avis opportuns et bienveillants, et spécialement par la pratique de la piété et de la religion.»[74] Ces phrases, attribuées à don Bosco dans une conversation de 1854 avec Urbano Rattazzi, ne furent certainement pas prononcées telles quelles à cette occasion. Mais, forgées dans les années '80, elles disaient fort bien son intention éducative quand il distribuait ses collèges sur la côte ligure. Sa société religieuse, elle-même imaginée telle une oasis salubre dans un monde mauvais, visait à éduquer humainement, moralement et religieusement des jeunes, dont une société dangereuse perturbait la croissance.

Ses contemporains anticléricaux l'ont déploré non sans perspicacité. «Nous savons tous ce qu'est l'éducation donnée par don Bosco à ses élèves, assurait *Il Fischietto* du 19 décembre 1874. Il en fait autant d'enfants de chœur (*chierichetti*). Belle perspective pour une popula-

tion qui a fait et qui fait toutes sortes de sacrifices pour s'élever au meilleur degré possible de civilisation...»[75] Selon *Il Pasquino*, son confrère, don Bosco fabriquait des «ignorantins.»[76] Deux façons de laisser entendre qu'il leur refusait la culture authentique (moderne) de l'esprit. Ses fondations répétées de collèges témoignaient cependant qu'une part au moins de l'opinion éclairée était d'avis différent.

Le système clos d'éducation de don Bosco en ces années '70, système au reste en harmonie avec l'idéologie moyenne d'une Eglise obsédée par le mal du monde, doit être regardé dans sa totalité. Si la méthode de «serre chaude» qu'il privilégiait pouvait ne pas convenir à tous les tempéraments et, moins encore, à tous les temps (elle semble n'être plus guère imaginable dans la société de libre communication de l'Occident de la fin du vingtième siècle), elle tenait au moins compte de la fragilité du jeune de toujours et de partout; elle faisait à juste titre grand cas de son affectivité; et elle lui offrait, aux années décisives de l'adolescence, une tranche de vie saine, à laquelle il se référerait ensuite avec bonheur, parfois avec nostalgie. A la condition toutefois que le système de don Bosco, où, avec la religion, la musique et la fête tenaient une place essentielle, ait été intégralement appliqué dans les instituts se réclamant de lui.[77] Si vous enlevez une pièce à ce mécanisme, ne soyez pas surpris qu'il marche mal.

On mesure ainsi la distance entre l'œuvre des oratoires des origines et la société de S. François de Sales au temps d'Alassio et de Valsalice. L'institution autrefois ouverte du Valdocco prenait des airs de forteresse monastique au sein d'un monde hostile. Les jeunes «abandonnés», écartés des collèges qui surgissaient l'un après l'autre, ne trouvaient refuge que dans les deux *ospizi* du Valdocco et de Sampierdarena. Et la société de don Bosco présentait désormais plusieurs visages. Au reste, nombre de ses admirateurs d'autrefois, singulièrement les Français et les Belges jusqu'à la première guerre mondiale, ne s'intéresseraient qu'à celui des origines, qu'ils lisaient dans les deux «oratoires» pour la jeunesse pauvre et abandonnée. Ils ignoreraient les collèges de la Riviera lors des fondations des œuvres de Nice, Marseille, Paris, Lille, Montpellier, Liège, Dinan ou Tournai. Jamais ils n'ouvriraient de «collèges». Le seul don Bosco des années '50 les séduisait.

Notes

1. D'après le premier *Catalogo* imprimé de la société de S. François de Sales (en ACS 0585), corrigé par P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, Rome, LAS, 1980, p. 524-525.

2. Circulaire du 15 août 1869, *Epistolario* II, p. 43-45.

3. Sur les caractéristiques de la direction spirituelle de don Bosco, on peut voir l'article que j'ai présenté en 1982 à un colloque salésien: «Don Bosco direttore d'anime», *La direzione spirituale*, coll. *Colloqui sulla vita salesiana* 11, Leumann, Elle Di Ci, 1983, p. 41-91.

4. Voir, dans les *Documenti* X, 288, repris en MB VIII, 442-443, une prudente description de ces exercices par don Lemoyne, témoin direct.

5. Pour 1866, nous avons les *Ricordi* de fin de retraite, tels qu'ils furent recueillis par don Ciampi (voir FdB 439 E6-7, et MB VIII, 445-446); pour 1867, des notes abondantes (voir FdB 438-440); rien apparemment pour 1868.

6. Voir *Esercizi di Trofarello* 1869, en ACS 132, document autographe en FdB 84 B10 à D1, soit sur seize pages. Il a été édité, probablement à l'aide d'une copie intermédiaire (en ACS 112, voir FdB 441 A2 à C4) en MB IX, 985-993. L'éditeur a heureusement signalé les additions marginales, qui furent, au moins en partie, postérieures à la première série d'exercices de cette année 1869. Le texte d'une nouvelle «introduction» autographe de don Bosco à sa série d'instructions n'a pu être rédigé qu'en 1870.

7. «Toute la perfection de la vie religieuse consiste dans le renoncement à notre volonté propre.»

8. Voir la collection d'ouvrages dérivés de lettres circulaires intitulée *Formazione salesiana*, que le P. Pietro Ricaldone publia à la Libreria della Dottrina Cristiana durant les années '40 du vingtième siècle.

9. J'ai adapté, pour cet alinéa sur l'affaire des *Letture cattoliche*, un récit de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 367-368.

10. Voir MB VII, 150-156; VIII, 374-393, où les principales pièces du dossier ont été reproduites.

11. Don Bosco n'obtint pas de Mgr Moreno la recommandation épiscopale pour sa congrégation.

12. Voir F. Traniello, «Don Bosco nella storia della cultura popolare in Italia» et F. Malgeri, «Don Bosco e la stampa», dans *Don Bosco nella storia*, sous la direction de M. Midali, Rome, LAS, 1990, p. 411-426 et 439-448.

13. G. Bosco à F. Provera, s. l., s. d., *Epistolario* II, p. 37. L'invitation faite là par don Bosco à Provera de lui répondre à Trofarello «par retour de courrier» conduit à dater cette lettre, non pas du début de juillet 1869 comme don Ceria l'a proposé dans l'*Epistolario*, mais du temps des exercices spirituels de la deuxième quinzaine de septembre suivant.

14. Réflexion faite, les dispositions prises initialement ne furent pas modifiées: en 1869-1870, Provera fut préfet à Cherasco et Bodratto à Lanzo.

15. Sur ce fait, voir L. Bettazzi, *Obbediente in Ivrea...*, cit., p. 197-198.

16. Pour les ouvertures de maisons entre 1869 et 1872, voir les fonds correspondants en ACS 38, Alassio, Borgo S. Martino, Genova, Torino-Valsalice. Sur Cherasco, une note bien composée de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 145-146, qui sera simplement adaptée dans les lignes qui suivent.

17. Formule qui peut être traduite par: collège et pensionnat.

18. Art. «Collegio-Convitto di Cherasco», *Unità cattolica*, 26 septembre 1869.

19. D'après le *Catalogo* imprimé pour l'année 1870, p. 7.

20. Voir les articles «Collegio Convitto di Mirabello», *Unità cattolica*, 7 octobre 1868; et «Collegio di Lanzo», *Unità cattolica*, 13 octobre 1869.

21. D'après l'article cité du 7 octobre 1868.

22. D'après l'article cité sur Lanzo, 13 octobre 1869.

23. Le latiniste réputé Carlo Maria Rosini était né à Naples en 1748, avait été ordonné prêtre en 1772, avait été professeur à l'université de Naples, avait été reçu docteur en théologie en 1797 et, aussitôt après, élu évêque de Pouzzoles (18 décembre 1797). Il était mort à Pouzzoles en 1836.

24. L. Palumbo à G. Bosco, Naples, 5 juin 1865; éd. MB VIII, 121/9 à 122/10.

25. D'après le billet latin d'invitation reproduit en MB 419/5-24.

26. *Rimembranza di una solennità...*, p. 81-83. Il ne semble pas nécessaire de signaler que, par le choix des sujets de ses «comédies», qui étaient des «actions morales», don Bosco s'inscrivait dans la tradition des humanistes jésuites de la Contre-Réforme. Voir, par exemple, F. de Dainville, *La naissance de l'humanisme moderne. Les jésuites et l'éducation de la société française*, Paris, Beauchesne, 1940, p. 186-189 (exemples pris au collège de Billom).

27. L'article a été reproduit en *Documenti* XLIII, 193. Je ne dis pas que cet article a entraîné l'interruption, mais que les adversaires de don Bosco, parmi lesquels *Il Fischietto*, l'ont poussé à cette mesure en 1869.

28. Voir l'*Unità cattolica*, 4 juin 1876.

29. MB VIII, 782/37 à 783/2.

30. Une présentation judicieuse de ces *Selecta* dans G. Proverbio, «La scuola di don Bosco e l'insegnamento del latino (1850-1900)», dans *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, sous la direction de F. Traniello, Turin, SEI, 1987, p. 174-176.

31. Art. «La Biblioteca della gioventù italiana», *Unità cattolica*, 18 novembre 1868.

32. M. Rua, *Cronache*, 7 septembre 1867; éd. Braido, p. 342, lignes 19-28.

33. Celestino Durando (1840-1907), entré à l'Oratoire en 1856, y avait connu Dominique Savio. Clerc en 1857, profès salésien en 1862, prêtre en 1864, il était devenu dès octobre 1865 conseiller du chapitre supérieur salésien. Sous sa direction, la *Biblioteca della gioventù italiana* (1869-1885) commercialisera, en seize ans, 204 volumes, dont dix-neuf édités par don Durando lui-même. (Notice dans le *Dizionario biografico dei Salesiani*, Turin, 1969, p. 113-114.)

34. C. Durando, *Nuovo Donato, principi di grammatica latina ad uso delle classi ginnasiali inferiori*, Turin, Tipografia e libreria dell'Oratorio, 1866; Id., *Compendio di sintassi semplice e figurata e di prosodia latina estratto dal Nuovo Metodo per apprendere agevolmente la lingua latina*, Turin, Tipografia e Libreria dell'Oratorio, 1866. (D'après G. Proverbio, *art. cit.* (supra, n. 30), p. 183, n. 28.)

35. Opinions de Guido Mazzoni, «Maffei, Giuseppe», *Enciclopedia italiana*, XXI, 1934, p. 862.

36. Art. «Biblioteca della gioventù italiana», *Unità cattolica*, 21 mars 1869.

37. Art. «Biblioteca della gioventù italiana», *Unità cattolica*, 14 septembre 1869.

38. Augustae Taurinorum, ex officio Asceterii salesiani, 1872, 1 vol., 703 p., 6 lires.

39. Art. «Bibliografia», *Civiltà cattolica*, ann. XXIV, série VIII, vol. IX, 1872,

p. 581. L'allusion aux «travaux des philologues modernes» laisse entendre que Durando avait satisfait aux deux courants, l'humaniste de Francesco Vallauri et le philologique de Domenico Pezzi (entre autres), qui avaient opposé les latinistes de Turin durant les années précédentes. Sur ces courants, voir G. Proverbio, *art. cité* (supra, n. 30), p. 152-155.

40. Sur «Il collegio municipale di Alassio (1870)», voir un paragraphe de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 146-148.

41. Art. «Collegio-convitto municipale di Alassio», *Unità cattolica*, 14 septembre 1871.

42. Art. «Liceo del Collegio-Convitto di Alassio», *Unità cattolica*, 24 octobre 1871.

43. Sur les affaires de Mirabello et Cherasco en 1870-1871, voir P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 149-151, dont je reprends ici les éléments d'information.

44. G. Bosco à C. Callori, Turin, 3 août 1870; *Epistolario* II, p. 108.

45. Selon l'avocat Giacinto Pippino, 28 septembre 1871; éd. MB X, 135-136. Don Bosco lui-même s'était plaint des «fièvres» dans sa lettre au maire de Cherasco, Turin, 29 juillet 1871; *Epistolario* II, p. 170.

46. Selon le même avocat Pippino; le 12 décembre 1871; voir MB X, 136-137.

47. G. Bosco à C. Callori, Turin, 16 juin 1870; *Epistolario* II, p. 97-98.

48. G. Bosco à C. Callori, 13 juillet 1870, 27 juillet 1870 et 3 août 1870; *Epistolario* II, p. 102-103, 107, 108.

49. G. Bosco à C. Callori, Turin, 3 août 1870; *Epistolario* II, p. 108.

50. Le *Catalogo* imprimé de la société de S. François de Sales pour l'année 1871 ignore Mirabello et énumère le personnel de Borgo.

51. Art. «Collegio-Convitto o Piccolo Seminario in Borgo San Martino», *Unità cattolica*, 16 septembre 1871.

52. Un dossier sur la fermeture de la maison de Mirabello en ACS 389, Mirabello; FdB 269 B11 à D5.

53. Une histoire documentée de cette affaire en MB X, 130-138.

54. Art. «Collegio convitto municipale di Varazze», *Unità cattolica*, 20 octobre 1871.

55. G. Bosco au proviseur scolaire de Gênes, Turin, 8 août 1871; *Epistolario* II, p. 170-171.

56. Détails sur les salaires dans G. Quazza, *L'industria laniera e cotoniera in Piemonte dal 1831 al 1861*, Turin, 1961, p. 275. L'inflation était très faible en ce temps-là!

57. Informations réunies en *Documenti* XVI, 276; voir MB X, 190-191.

58. Salvatore Magnasco (1806-1892) avait été consacré évêque en 1868 au titre d'auxiliaire de Mgr Charvaz; il était devenu archevêque de Gênes à la suite de celui-ci le 27 octobre 1871. Forte personnalité, de mœurs austères, au dogmatisme rigide, Mgr Magnasco était un adversaire résolu des libéraux et des laïcistes. Il publiera en 1875 une lettre pastorale très dure contre l'abolition de l'enseignement religieux dans les écoles élémentaires. Voir M. Milan, «Magnasco», dans le *Dizionario storico del movimento cattolico in Italia*, t. III (Marietti, 1984), p. 490-492. Le 6 mars 1873, les trois conditions présentées par ce prélat sévère à l'approbation des constitutions de don Bosco rejoignaient certaines des préoccupations de l'archevêque Gastaldi. (Voir la *Positio* 1874, p. 26-27.)

59. Circulaire pour la fondation de Sampierdarena, d'après la minute éditée en *Epistolario* II, p. 220. Le style de la lettre fut certainement amélioré dans le texte définitif que nous ne connaissons pas.

60. Sur l'ouverture de Valsalice, quelques papiers en ACS 38, Torino-Valsalice, reproduits en FdB 253 C9 à 254 A8; et un résumé de la question dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 141-145.

61. Pour la suite de cet alinéa, je traduis don Stella, *loc. cit.*

62. P. Baricco, *Torino descritta*, p. 705.

63. L'épisode très plausible du vote négatif du chapitre supérieur sur cette œuvre nouvelle, vote bientôt corrigé par un vote positif à la demande de don Bosco, est moins assuré qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Les procès verbaux des conseils généraux de ces années-là n'ont pas subsisté, à supposer qu'ils aient jamais été rédigés. Nous ne disposons, sur les sentiments du conseil salésien à propos de Valsalice, que d'un double récit de don Lemoyne, alors directeur de Lanzo, sans être membre du chapitre supérieur: 1) une note marginale en *Documenti* XIII, 54, relative à ce double vote; et 2) un récit de la conversation qu'il eut peu après avec don Bosco à Lanzo sur le même sujet dans le texte même imprimé des *Documenti* XIII, 54. La note dérive probablement du texte de la conversation. Les deux récits ont été repris en MB X, 342/37 à 343/25. Quoi qu'il en soit, l'hostilité du chapitre à Valsalice, confirmée par don Bosco dans sa correspondance avec l'archevêque, est bien avérée.

64. G. Bosco à L. Gastaldi, di casa, 22 mai 1872; *Epistolario* II, p. 214.

65. Ces tarifs dans l'article «Il Collegio di Valsalice», *Unità cattolica*, 3 juillet 1872, qui annonçait le passage de l'ancienne administration à celle de don Bosco.

66. D'après l'article «Collegio-Convitto Valsalice», *Unità cattolica*, 15 février 1873.

67. Art. cité «Il Collegio di Valsalice», *Unità cattolica*, 3 juillet 1872.

68. Prospérité déjà sensible à la fin de l'année scolaire 1872-1873, d'après l'article «Collegio Convitto Val Salice in Torino», *Unità cattolica*, 28 septembre 1873.

69. Art. «Collegio-Convitto municipale di Alassio», *Unità cattolica*, 6 septembre 1872.

70. Art. «Collegio-Convitto comunale di Lanzo Torinese», *Unità cattolica*, 28 septembre 1872.

71. Art. «Collegio-Convitto di Varazze (Liguria)», *Unità cattolica*, 8 octobre 1872.

72. Art. «Piccolo Seminario di San Carlo in Borgo San Martino (Casale)», *Unità cattolica*, 11 octobre 1872.

73. Voir, sur ce rapport au «monde», les observations de L. Pazzaglia, «La scelta dei giovani e la proposta educativa di don Bosco», in *Don Bosco nella storia*, dir. M. Midali, Rome, LAS, 1990, p. 273-282.

74. «Conversazione con Urbano Rattazzi», in G. Bosco, *Scritti pedagogici e spirituali*, éd. par. J. Borrego et alii, Rome, LAS, 1987, p. 65.

75. Art. «Istruzione ed educazione. Lettera d'un plebeo», *Il Fischietto*, 19 décembre 1874, p. 1. Cité par G. Tuninetti, «L'immagine di don Bosco nella stampa torinese...», in *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, dir. F. Traniello, Turin, SEI, 1987, p. 227.

76. Selon la légende d'un dessin de *Il Pasquino*, 18 mai 1873; d'après G. Tuninetti, *art. cit.*, p. 229.

77. J'ai émis, lors d'un colloque, quelques réflexions sur la valeur pédagogique des fêtes salésiennes au temps de don Bosco: «La festa salesiana ai tempi di Don Bosco», in *La festa nell'esperienza giovanile del mondo salesiano*, coll. Colloqui sulla vita salesiana 14, dir. C. Semeraro, Leumann, Elle Di Ci, 1988, p. 97-99. La fête salésienne comportait toujours un spectacle et de la musique. Voir S. Pivato, «Don Bosco e il teatro popolare» et G. Sforza, «Don Bosco e la musica», *Don Bosco nella storia*, dir. M. Midali, cit., p. 427-438 et 449-452.

Chapitre XX.

Le concile Vatican I

Le convocation du concile[1]

La bulle *Aeterni Patris*, par laquelle Pie IX convoquait «les patriarches, archevêques, évêques, abbés et tous les autres ayant droit» à participer au concile qui s'ouvrirait dans la basilique Saint-Pierre au Vatican le 8 décembre 1869, fut datée du 29 juin 1868.[2] A la fin de l'année précedente, le retour du corps expéditionnaire français, provoqué par les menaces des garibaldiens du côté de Monte Rotondo, avait rendu un peu de calme à la ville de Rome. (La défaite sanglante des garibaldiens à Mentana eut lieu le 3 novembre 1867; le 6 novembre, les troupes franco-pontificales étaient rentrées dans la ville.) L'assemblée projetée paraissait ne devoir pas être troublée.

La préparation de l'opinion

Au cours de l'année 1869, l'opinion catholique fut préparée à l'événement. Don Bosco y contribua de son mieux depuis Turin par ses écrits et par sa revue les *Letture cattoliche*.

On pensait que le problème du rôle du pape dans l'Eglise serait nécessairement posé par le concile. Le premier fascicule des *Letture cattoliche* pour l'année 1869: «Du pouvoir temporel du pape», sous-titré: «Conversations entre un étudiant et un professeur», par le prêtre Pietro Boccalandro[3], traita d'un aspect de la question. Les raisons du pouvoir temporel si controversé du souverain pontife étaient, y lisait-on, d'opportunité. C'était ce qu'exposait le professeur mis en scène à l'étudiant «réellement scandalisé par le Pape», qui «veut être souverain temporel, et qui défend cette souveraineté par les armes.»[4] Les chassepots de Mentana fumaient encore.

La question de fond de l'autorité dans l'Eglise fut abordée par don

Bosco lui-même (en tout cas sous sa signature, car il ne rédigeait plus nécessairement lui-même toutes ses publications) dans le fascicule du mois suivant, intitulé: «L'Eglise catholique et sa hiérarchie.»[5] Le titre pouvait abuser: il s'agissait de notes assez hétéroclites sur la religion, l'Eglise, sa constitution et ses schismes historiques, etc., etc. Des paragraphes très regrettables sur les schismatiques répétaient les clichés trop habituels des catholiques du temps. Celui sur la Russie ridiculisait son clergé et accusait ce pays «orthodoxe» de maintenir l'esclavage, reproche particulièrement mal venu huit ans après l'abolition du servage. De plus d'intérêt pour nous, les chapitres IV et V traitaient de la hiérarchie ecclésiastique et donc de l'autorité comme telle, en s'empressant d'ailleurs de la concentrer dans le pape, vicaire visible du Christ invisible.

Le caractère infaillible de l'autorité doctrinale du souverain pontife y était naturellement souligné. Disciple de Joseph de Maistre, don Bosco était acquis à l'infaillibilité personnelle du pape. Dans l'édition de 1866 de son Histoire d'Italie, il avait cité le célèbre passage du livre *Du pape* sur l'équivalence entre l'infaillibilité du pontife et la souveraineté politique dans l'ordre temporel, à la seule différence que, «dans la souveraineté temporelle l'infaillibilité est humainement supposée, tandis que, dans la souveraineté spirituelle du pape, elle est divinement promise.»[6] Au chapitre IV de son livre de 1869, don Bosco assimilait, comme le Pseudo Denys l'Aréopagite, la hiérarchie ecclésiastique à la hiérarchie céleste. La hiérarchie terrestre était patronnée par le pape à son titre de vicaire de Jésus Christ, fils de Dieu. Le chef visible de l'Eglise occupait sur terre la place de son chef suprême devenu invisible après sa résurrection et son ascension. Au ciel, le Christ régnait sur un monde hiérarchisé d'anges, d'archanges... et de saints; sur terre, son représentant régnait sur les cardinaux, les évêques, les prêtres... et les fidèles. Don Bosco comparait longuement la sainte Eglise à une armée ordonnée, commandée par un roi depuis son palais, mais, sur le champ de bataille, par un généralissime qu'assiste une multitude d'officiers de différents grades. Le palais était le ciel, le champ de bataille la terre.

Il faut méditer cette image pour se familiariser avec la conception qu'avait don Bosco du pouvoir dans l'Eglise, clef de son ecclésiologie à la veille de Vatican I.[7] Il écrivait: «*Chef invisible et chef visible dans l'Eglise.* – Dans une armée régulière il existe aussi une parfaite hiérarchie à la tête de laquelle se trouve le roi. A l'heure des combats, celui-ci est, soit à la tête de ses troupes soit dans son palais, où il dresse ses

plans et ses projets et d'où il expédie au champ de bataille les ordres opportuns. Dans ce cas, le roi s'en remet à celui qui tient sa place, un général en chef.[8] Sous les ordres de celui-ci, il y a les autres généraux, les colonels, les majors, les capitaines, les lieutenants, les officiers, les sergents et les caporaux, qui constituent autant de grades de supériorité soumis les uns aux autres, mais qui dépendent tous du généralissime et du roi lui-même. Par l'intermédiaire de ces différents grades, les soldats reçoivent les ordres du chef, connaissent sa volonté, sont menés au combat contre les ennemis, à la défense de la patrie et à la protection de la justice et de la religion. Ce que l'on voit dans la hiérarchie militaire se retrouve aussi et de façon beaucoup plus admirable dans la hiérarchie ecclésiastique. Jésus Christ, tel un roi puissant, est le chef suprême tant de l'ensemble de l'Eglise que de sa hiérarchie. Mais, après s'être manifesté personnellement pendant trois ans à la tête des siens, parce qu'il devait abandonner cette terre pour retourner à son Père céleste, il choisit un homme, saint Pierre, pour tenir sa place[9] en ce monde, qui est le grand champ de bataille. Il lui donna l'ordre de guider, aidé par d'autres, l'armée des siens contre le prince des ténèbres, contre les ennemis des âmes, pour les mener à la conquête du royaume céleste. De son palais éternel il expédie ses ordres à son vicaire, l'inspire, l'assiste et le réconforte par l'espérance de la victoire et de la couronne qui ne se flétrit pas. Le chef invisible de la hiérarchie ecclésiastique est donc Jésus Christ. Son chef visible est le pape, qui peut aussi être appelé hiérarque suprême et, selon saint Jean Chrysostome (hom. LVIII, in Matt.), hiérarque des hiérarques. A lui en conséquence, non seulement les simples fidèles, mais tous les membres de la hiérarchie doivent être soumis, prêter obéissance et vénération comme à Jésus Christ en personne...»[10]

La fonction de vicaire du Christ, entendue dans son sens le plus fort de représentant personnel, assure au pape une supériorité absolue sur toute l'Eglise, enseignante et enseignée. (Don Bosco tenait à cette distinction.) Dans l'Eglise, il possède, à son sentiment, la plénitude des pouvoirs aussi bien sur les évêques que sur les simples fidèles. Son titre d'évêque de Rome disparaît sous d'autres infiniment plus prestigieux. Il est «le chef de toute l'Eglise, le primat, le prince, le maître des apôtres eux-mêmes, le pasteur des pasteurs». Pour le démontrer, don Bosco invoquait les références évangéliques habituelles chez les controversistes catholiques: Matthieu XVI, 18, Luc XXII, 32, Jean XXI, 11 et suivants. Parce qu'il attribuait au pape la plénitude des pouvoirs, il était amené à concentrer en lui tout pouvoir de juridic-

tion et à prendre rang parmi les «médiatistes» dans le débat sur l'origine de la juridiction épiscopale.[11] Cette juridiction n'était, selon lui, dévolue aux évêques que par l'intermédiaire (*medium*) du souverain pontife et dans la seule mesure qu'il leur consentait. Don Bosco n'ignorait pas qu'il attribuait ainsi au pape un pouvoir que de nombreux défenseurs des pouvoirs épiscopaux, dits «philogallicans», lui contestaient et lui déniaient. Il l'expliquait, quoique sans assez de nuances, par la distinction classique entre pouvoir d'ordre et pouvoir de juridiction. «En tout évêque on distingue deux espèces de pouvoirs, le pouvoir d'ordre et le pouvoir de juridiction. Le pouvoir d'ordre est la faculté d'exercer dans l'Eglise certaines fonctions, telles que confirmer, consacrer validement d'autres prêtres et évêques, et ce pouvoir l'évêque le reçoit immédiatement de Jésus Christ dans l'acte de son ordination, c'est-à-dire quand il est consacré par le moyen du sacrement de l'ordre et de l'épiscopat. Quant au pouvoir de juridiction, c'est la faculté de gouverner des sujets, qui sont les fidèles, de faire des lois, de décréter des peines et choses semblables pour le bien des âmes, ou encore la faculté d'exercer non seulement validement mais aussi licitement le pouvoir d'ordre. Cela étant, il convient de savoir que cette deuxième faculté ne réside pas dans l'évêque; il ne l'a que du pape, à qui est subordonné le pouvoir d'ordre lui-même, qui ne peut être exercé que par sa concession.»

Don Bosco insistait, préparant ainsi le terrain à la reconnaissance de la primauté la plus absolue du pape sur les évêques, présentés comme ses lieutenants. «Ce pouvoir de juridiction ne réside pleinement que dans le seul pape, de qui le reçoivent, comme d'une source unique, tous les autres évêques. Il le donne, le supprime, l'étend, le restreint, selon son bon plaisir.» La raison lui paraissait obvie: tout pouvoir ne vient-il pas d'En-Haut? «Lui seul (le pape) le reçoit directement de Jésus Christ pour lui-même et pour toute l'Eglise, pour lui-même et pour tous les évêques, à l'instant même où il est légitimement élu souverain pontife; mais tous les autres le reçoivent de lui, quand ils sont préconisés évêques, et le reçoivent seulement dans la mesure nécessaire à l'administration de leur diocèse ou pour remplir les offices qui leur sont assignés, non certes pour toute l'Eglise.»[12]

Comme l'avait fait quelques années auparavant – très maladoitement – un canoniste français auquel il lui est arrivé de se référer, don Bosco, comme Marie-Dominique Bouix, isolait donc complètement le pape de l'épiscopat.[13] Il ignorait la distinction souvent reconnue en son siècle (auprès d'autres illustres, par Mauro Capellari, futur Gré-

goire XVI) entre la juridiction particulière et la juridiction universelle des évêques, cette dernière étant donnée par la consécration. Or la nécessité d'une telle distinction était dûment marquée, à l'époque de son livre, par une assemblée très autorisée préparatoire à Vatican I.[14] Effet de sa conception exclusivement individualiste de l'épiscopat, il ne disait mot du collège épiscopal successeur du collège apostolique et n'imaginait pas que la *cura* de l'Eglise universelle ait pu être commise par le Christ à l'épiscopat dans son ensemble et qu'en conséquence elle puisse dériver, pour le membre de l'épiscopat, non pas du pape, mais de l'acte consécrateur qui avait fait de lui un évêque. A la différence de la théologie qui a prévalu avec Vatican II, il optait avec enthousiasme pour l'origine *médiate* de toute juridiction épiscopale.[15]

L'autorité (c'est-à-dire le pouvoir) du pape, vicaire de Jésus Christ, est spirituelle et temporelle, expliquait encore don Bosco. Il ne dissertait heureusement pas, comme l'avaient fait divers théoriciens médiévaux, sur l'hégémonie politique œcuménique du représentant visible du roi des cieux, à ses titres de roi des rois et de seigneur des seigneurs. Son paragraphe intitulé: «Autorité temporelle du pape», disait simplement que «le vicaire de Jésus Christ, non seulement jouit d'une pleine autorité spirituelle sur le monde comme chef de l'Eglise, mais que, comme roi, il jouit et exerce directement une autorité temporelle sur un petit territoire d'Italie, comme n'importe quel autre souverain dans ses propres états.»[16] En revanche, il était abondant sur l'autorité spirituelle du pape, son objet et son étendue, précédant ainsi le débat qui diviserait le concile à venir. Le pape, disait-il, gouverne et organise l'Eglise comme il l'entend. Il crée des diocèses à sa guise partout où il le croit bon, il convoque des assemblées[17]... Mieux encore, le pape définit le vrai et le faux en matière religieuse, il dit où est le bien et où est le mal en morale. «Par cette autorité, dans l'Eglise catholique, le pape régit, gouverne, dispose comme il croit bon dans le Seigneur, et, de façon générale, *omnia potest*, il peut tout, sauf contre la foi ou contre la morale. Par conséquent, il déclare ce qui est vrai, ce qui est faux, définit si une doctrine ou un enseignement est conforme ou contraire à la foi, il juge si une pratique est selon ou contre la saine morale, approuvant ceci, condamnant cela...»[18] Don Bosco pénétrait ainsi dans le domaine dit de l'infaillibilité.

Dans le petit livre de 1869, la question de l'infaillibilité à proprement parler du pape était introduite par le biais de l'infaillibilité du concile général, qui allait de soi dans l'Eglise de ce temps. Prenons-y garde, c'était, dans la vision de don Bosco, le pape qui conférait au

concile une infaillibilité, dont, sans lui, il eût été dépourvu. «Un concile, même général et œcuménique, ne fait autorité, ses décisions ne peuvent être tenues pour infaillibles, tant que le pape, par sa suprême autorité, ne lui a pas donné son approbation ou sa confirmation; car seul le pape est infaillible par lui-même; pour lui seul le Christ a engagé sa parole, qu'il ne le laisserait pas tomber dans l'erreur: J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas. Le corps des évêques est infaillible, mais par le moyen du pape.»[19] Dans cette vision des choses, comme le pouvoir, le savoir des évêques n'était jamais que *médiat*. Le pape omnipotent et omniscient de don Bosco était un peu «Dieu en terre». Organe vivant de celui dont il était le vicaire, son pouvoir doctrinal personnel était de source divine et donc sans appel. Paraissant même oublier dans l'expression de sa pensée la médiation du Christ Jésus, don Bosco se risquait à conclure son chapitre sur l'autorité spirituelle du pape: «A tout cela et autre chose encore s'étend l'autorité du pape, parce qu'il est le vice-gérant de Dieu sur terre pour tout ce qui regarde la gloire de Dieu même et le salut des âmes.»[20]

Bien que l'on ne s'attende pas à trouver un traité de théologie dans une brochure des *Letture cattoliche*, le peu de cas que don Bosco faisait du pouvoir épiscopal sous le titre *L'Eglise catholique et sa hiérarchie* ne laisse pas de surprendre. Fasciné à l'excès par ce qu'il croyait être l'unique source et l'unique canal visible du pouvoir ecclésial, il imaginait, face à l'Eglise enseignée, les indispensables corps intermédiaires tels de pures courroies de transmission des volontés et même des idées d'un pape à qui ces corps devaient tout, savoir et pouvoir. Il semblait confondre subordination (certaine) et dérivation (qui l'était beaucoup moins).[21]

Campagne pour la définition de l'infaillibilité

Dans ces conditions, don Bosco ne pouvait qu'applaudir à la *Correspondance de France* sur le futur concile, que la *Civiltà cattolica* publia à Rome en février 1869, au temps où lui-même diffusait à Turin son livret sur l'Eglise catholique et sa hiérarchie.[22] D'après le numéro 5 de cette «correspondance», les «bons catholiques» de France désiraient «la proclamation par le futur concile œcuménique des doctrines du Syllabus». Ils «accueilleraient avec bonheur la proclamation par le futur Concile de l'infaillibilité dogmatique du Souverain Pontife.» L'article indiquait benoîtement la modalité de cette proclamation: «On ne dissimule pas cependant que le Souverain Pon-

tife, par un sentiment d'auguste réserve, ne voudra peut-être pas prendre lui-même l'initiative d'une proposition qui semble le toucher personnellement. Mais on espère que l'explosion unanime de l'Esprit Saint, par la bouche des Pères du futur Concile œcuménique, [la] définira par acclamation.» La note de la *Civiltà cattolica* déclencha une violente polémique. Quelle étendue allait-on attribuer à cette «infaillibilité dogmatique» du pape, définie sans débat, par acclamation et sous l'impulsion du Saint-Esprit? Donnerait-on raison aux extrémistes tels que William George Ward (1812-1882) – personnage très sympathique au demeurant –, qui revendiquaient pour le souverain pontife une infaillibilité à peu près sans limites, s'étendant à toutes les paroles, aux moindres directives du pape et accusant de déloyauté ceux qui, ne partageant pas leurs opinions, minaient à leur sens, le dogme catholique?[23] Car la *Civiltà cattolica* de 1865 s'était aventurée à ranger le Syllabus parmi les paroles «infaillibles» de Pie IX, quand, à la suite de *Quanta cura*, elle avait écrit: «Que la révolution renonce à ses erreurs; et ce qu'elles sont, elle le sait désormais par l'infaillible parole du Vicaire de la Vérité subsistante.»[24]

Quelques mois passèrent, et don Bosco publia en août un fascicule des *Letture cattoliche*, signé par lui, qui était tout entier consacré aux conciles œcuméniques: «Les conciles généraux et l'Eglise catholique. Conversations entre un curé et un jeune paroissien.»[25] Ce devait être sa plus importante contribution à la préparation des esprits à l'assemblée sur le point de s'ouvrir. Ce fascicule, sur lequel il avait fait travailler Giovanni Bonetti, était un modèle d'information populaire adaptée, sérieuse, claire et vivante. Le Valdocco résumait sous forme dialoguée ce qu'il savait des conciles. Tommaso, garçon de dix-huit ans intelligent mais peu instruit, que désorientaient les objections d'un frère bourré de lectures anticléricales, s'entretenait sur les conciles avec un curé patient et bien informé. Il désirait savoir, 1) ce qu'était un concile, en particulier un concile dit œcuménique, 2) la place que le pape y tenait, 3) l'histoire des conciles antérieurs, enfin 4) en quoi consisterait le concile annoncé par Pie IX. Le curé lui répondait en quatre soirées. Dans leur majorité, les notes des conversations I et III, sur le sens des termes et l'histoire des assemblées, nous renseignent assez peu nous-mêmes sur la mentalité de l'auteur, c'est-à-dire de don Bosco, objet de notre recherche. En revanche, les conversations II et IV sur la place du pape dans le concile et sur Vatican I nous instruisent abondamment sur sa pensée à ces sujets, tandis que le concile était à la veille de s'ouvrir.

Par la bouche du curé mis en scène, don Bosco exprimait les objectifs du concile à venir, comme, au reste, Pie IX les avait lui-même présentés: la répression des idées fausses, la réunion du peuple chrétien et la réforme des mœurs. La suite des événements nous pousse à examiner avec une attention particulière les pages sur la primauté du pape dans le corps épiscopal et dans l'assemblée conciliaire. Nous le savons, la supériorité du pape ne faisait aucun doute à notre auteur. Le pontife aurait donc pu se dispenser de pareilles réunions et définir seul la vérité en doctrine et en morale. Toutefois, remarquait le curé, un concile permettait d'approfondir les problèmes soulevés et les réponses à y donner.

Don Bosco répétait ici que le pape seul conférait un caractère infaillible aux options conciliaires. Car «le pape en matière de foi et de morale est infaillible même quand il est seul.» «Aucun pape comme pape n'a jamais erré.» On perçoit dans la brochure combien l'infaillibilité personnelle du pontife était devenue le grand problème de l'Eglise en cet été de 1869. Conformément au vœu de la *Civiltà cattolica* de février, don Bosco souhaitait en toutes lettres que le concile la définisse clairement. Tommaso demandait à son curé: «Et puis est-ce une vérité de foi que le pape est infaillible même quand il définit seul?» Le prévôt ne ménageait pas sa peine pour lui répondre: «C'est une vérité de foi que l'Eglise enseignante, c'est-à-dire les évêques unis au pape, est infaillible dans ses décisions touchant la religion et les mœurs. C'est aussi vérité de foi que le pape est le successeur de saint Pierre, le vicaire de Jésus Christ, le chef visible de toute l'Eglise, le père et le maître de tous les chrétiens, et qu'en la personne de Pierre lui a été donné par Notre Seigneur Jésus Christ plein pouvoir de paître, de régir et de gouverner l'Eglise universelle. C'est ce qui a été défini par le concile général de Florence en l'année 1439. Par conséquent le négateur quand ce ne serait que d'une seule de ces vérités serait hérétique.» Au fil des phrases du curé de Tommaso, don Bosco s'adressait à l'Eglise contemporaine: «Pour ce qui est de l'infaillibilité doctrinale du souverain pontife, cette vérité, bien que certaine et très certaine, n'a pas encore été déclarée dogme de foi. Mais l'on espère, et tous les bons catholiques en forment des vœux ardents, que le prochain concile œcuménique la définira comme telle; et que, pour la gloire de Dieu et de son Eglise, pour la sécurité et la consolation des bons, en soit orné d'une nouvelle et magnifique perle le front vénérable du successeur de Pierre.»[26]

Don Bosco prenait parti avec le maximum d'éloquence. Hors con-

versation, une note de son livret l'associait même à une invitation adressée aux catholiques en 1867, «de faire vœu de croire, professer et défendre et par leurs paroles et par leurs écrits, et, si nécessaire, même par leur vie, l'infaillibilité individuelle du pape, bien qu'elle n'ait pas encore été déclarée vérité de foi (...) Nous encourageons cordialement [nos lecteurs!] à faire ce vœu pour l'honneur de Jésus Christ et de son vicaire sur terre, et pour acquérir de plus grands mérites au ciel; et à prier le Dieu de miséricorde de faire que cette si belle vérité soit vite solennellement déclarée dogme de foi par la sainte Eglise.»[27] En ce mois d'août 1869, don Bosco menait donc ardemment et par écrit une campagne pour la définition de l'infaillibilité «individuelle» du pape par le futur concile; il allait jusqu'à encourager une sorte de «vœu sanguinaire» («même par leur vie») pour la défense de ce dogme, vœu analogue a celui pour la défense de l'immaculée conception de Marie, contre lequel Muratori avait cru bon de s'insurger en 1714.[28]

Fidèle à lui-même, il appliquait à la primauté pontificale les principes ecclésiologiques qui avaient sous-tendu ses polémiques antivaudoises des années '50. Jamais il n'envisageait l'Eglise telle une koinonia animée par l'Esprit Saint. Il ne voyait en elle qu'une institution hiérarchisée, masse d'individus subordonnés les uns aux autres, dépendant d'une unique source de vie dans le Christ Jésus, mais aussi reliés à cette source par l'unique et nécessaire canal du pape, son vicaire. Primauté, infaillibilité, pouvoir unique de juridiction... provenaient de la même sainte fontaine. Plutôt que de juger cette idéologie assurément contestable, il convient de chercher à la comprendre dans sa naïve cohérence. Ne donne-t-elle pas une clef de certains comportements de don Bosco vis-à-vis de son archevêque, qu'il pensait ne devoir être que le fidèle exécutant des volontés du pape, volontés que lui-même croyait bien connaître?

La participation au concile

Don Bosco suivait donc avec attention les préparatifs du concile. Il caressa même l'espoir de participer à ses travaux au titre de supérieur général de la société de S. François de Sales. Le récent décret d'approbation de sa congrégation (1er mars 1869) impressionnait plusieurs de ses amis; lui-même aussi et plus encore, à n'en pas douter. Les *Acta SS. Concilii Vaticani* conservés aux archives vaticanes renferment à ce

sujet une requête longtemps ignorée que, dans les derniers jours de novembre 1869, il adressa au secrétaire du concile, Mgr Joseph Fessler. Il convient de la lire tout entière:

Turin, 22 novembre 1869

Excellence Révérendissime,
Ayant besoin d'éclaircissement sur l'intervention au prochain concile œcuménique, je me permets d'adresser à V. E. R.me une humble prière sur ce point. En quelques mots voici ce dont il s'agit.
Aux termes de quelques lettres et informations privées provenant d'amis, il m'est assuré que les Supérieurs généraux des Ordres religieux définitivement approuvés et ayant juridiction sont admis au prochain concile; mais je n'ai pu savoir si les congrégations ecclésiastiques étaient comprises dans cette catégorie. – Je me trouve être Supérieur général de la congrégation dite Société de S. François de Sales, définitivement approuvée avec juridiction, congrégation à vœux simples mais perpétuels et réservés au Saint-Siège. – Si, dans sa grande bonté, Votre Excellence voulait me faire écrire un mot qui m'indique si cette société doit être rangée parmi celles qui sont admises ou non, elle me ferait une véritable faveur. Je voudrais ne rien omettre qui marque mon respect envers le Saint-Siège, comme je ne voudrais non plus risquer un seul mot dans un domaine où je ne devrais pas m'immiscer. – Persuadé que vous voudrez bien pardonner le dérangement que je vous cause, je vous souhaite du ciel santé et vie heureuse, tandis que je me professe, avec une profonde gratitude, de V. Exc. R.me. – Le très obligé serviteur, Giovanni Bosco, prêtre.[29]

La réponse de Mgr Fessler fut négative. Les vœux perpétuels prononcés dans la société de don Bosco n'étaient jamais que des vœux simples. La participation au concile des supérieurs généraux de ces sortes de congrégations était exclue.[30] Au début de décembre, don Bosco ne fit donc pas le voyage de Rome pour assister aux cérémonies grandioses de l'ouverture du concile le 8 décembre 1869.

La vision du 5 janvier 1870

Aux yeux de don Bosco, le concile devait ajouter une merveilleuse auréole à la gloire du pape. Ce faisant, il dompterait les puissances maléfiques ameutées contre lui. Au sein de l'Eglise romaine, cité assiégée par la vague moderne, le pape régnant, lui-même dans l'œil d'un cyclone infernal, demeurait l'unique rempart du bien contre le mal.

Aussi les courants divers qui traversaient l'assemblée conciliaire préoccupaient notre saint. Si, dès avant l'ouverture, des pères s'étaient affichés favorables à la proclamation de l'infaillibilité du

pape et, de façon générale, à l'affirmation vigoureuse des principes chrétiens, d'autres se disaient à Rome hostiles à la définition de l'infaillibilité et à tout ce qui aggraverait l'isolement du corps ecclésial. Rares étaient les évêques contraires à une infaillibilité du pape en lien avec l'Eglise; mais le problème de l'opportunité d'une définition inquiétait beaucoup d'entre eux. «Dès avant l'ouverture du concile, a écrit le meilleur historien de Vatican I, on pouvait voir au sein de plusieurs épiscopats nationaux s'affirmer deux tendances bien nettes: ceux qui faisaient confiance aux préparateurs romains de l'assemblée et ceux qui redoutaient au contraire d'être mis devant un fait accompli. Les positions se cristallisaient surtout autour de deux problèmes brûlants: il y avait d'une part les évêques qui souhaitaient que le concile définît l'infaillibilité du pape et ne redoutaient pas de voir rappeler les principes qui devaient régir la société chrétienne idéale; d'autre part, ceux qui croyaient que, par de pareils projets, l'Eglise et la société étaient menacées, l'une dans sa constitution intime et l'autre dans ses institutions et ses aspirations les plus légitimes.»[31]

Dans ce contexte mouvant, don Bosco, qui avait choisi son camp, eut à Turin le 5 janvier 1870, sur Paris, l'Eglise et l'Italie, une vision apocalyptique destinée à un long retentissement.[32] A Paris, cité brillante, mais idolâtre et pécheresse, étaient annoncés de terribles fléaux: l'occupation étrangère et d'effroyables dévastations. L'Italie, pourtant terre de bénédictions, serait l'objet de grands malheurs: «La disette, la peste, la guerre feront que les mères devront pleurer le sang de leurs fils et de leurs époux morts sur une terre ennemie.» Rome serait durement frappée. Au sein de l'Eglise, Pie IX était exhorté avec feu à mener à bien, malgré les désordres, l'œuvre de la «Grande Conférence». Heureusement, l'aube de la victoire se lèverait un jour proche et le pape recouvrerait sa splendeur. «Le Grand Ministre verra l'Epouse de son Roi en habits de fête.» «L'Auguste Reine du Ciel est présente, la puissance du Seigneur est entre ses mains. Elle disperse ses ennemis comme une nuée, elle revêt le vénérable vieillard de tous ses anciens atours.»

La section sur Vatican I figurait au centre de l'oracle. Une addition de la main de don Bosco sur la copie la plus ancienne que nous possédions la donnait comme destinée «à Pie IX». Elle disait: «La voix du Ciel est maintenant pour le Pasteur des Pasteurs. Tu es dans la Grande Conférence avec tes Assesseurs; mais l'ennemi du bien ne demeure pas un instant en repos. Il étudie et pratique tous les artifices contre toi. Il sèmera la discorde parmi tes Assesseurs, il suscitera des

ennemis parmi tes enfants. Les Puissances du siècle vomiront du feu; elles voudraient que les paroles soient étouffées dans la gorge des Gardiens de ma loi. Cela ne sera pas. Ils feront mal, ils se feront mal à eux-mêmes. Quant à toi, accélère; si les difficultés ne sont pas résolues, qu'elles soient tranchées. Si l'angoisse te saisit, ne t'arrête pas, mais poursuis jusqu'à ce que soit tranché le Chef de l'Hydre de l'erreur. Ce coup fera trembler la terre et l'enfer; mais le monde sera rassuré et tous les bons exulteront. – Réunis donc autour de toi quand ce ne serait que deux Assesseurs, mais, où que tu ailles, continue et achève l'œuvre qui t'a été confiée. – Les jours fuient rapidement, tes années progressent vers le terme fixé. Mais la Grande Reine sera toujours ton secours; comme elle le fut dans les temps écoulés, elle sera aussi toujours à l'avenir *Magnum et singulare Ecclesiae praesidium*.»[33]

Ce texte a toutes chances d'avoir été écrit sous cette forme entre le 5 janvier, date de la vision, et le 12 février 1870, puisque, ce 12 février, don Bosco le communiqua à une personnalité de Rome, vraisemblablement à un jésuite lié à la *Civiltà cattolica*.[34] Son interprétation, destinée à être notée, probablement selon les indications de don Bosco lui-même, sur le document de Turin, est moins problématique pour la section sur Pie IX que pour les autres concernant Rome et l'Italie. La «grande conférence» ne pouvait être que Vatican I, et les «assesseurs» les pères du concile. Certains d'entre eux, lisons-nous, deviennent ennemis du pontife. On tentera d'étouffer les déclarations sur les vérités de la foi. Le pape, alors même qu'il devrait abandonner provisoirement la ville de Rome, était fermement invité à faire preuve d'énergie et à dirimer d'autorité les difficultés. Nouvel Hercule face au monstre de Lerne, il s'agissait pour lui de décapiter l'«hydre de l'erreur». Quelques doutes étaient peut-être permis sur l'identité de cette «hydre». Souvenons-nous que, selon don Bosco, les «bons catholiques» auraient volontiers souhaité la définition du contenu du Syllabus. Mais, au cours d'un mois de janvier 1870, où commençaient de circuler des pétitions pour et contre la définition de l'infaillibilité du pape, cette définition pouvait bien être donnée comme le moyen radical de venir à bout de toutes les faussetés répandues à la surface de la terre.[35]

Ces avertissements célestes prendraient pour nous un relief particulier, même du point de vue de l'histoire générale de l'Eglise, si, comme une tradition reçue l'a affirmé depuis 1917, ils avaient été transmis à Pie IX au cours des semaines de février 1870, c'est-à-dire avant la définition de juillet, l'interruption du concile, la prise de

Rome par les Italiens, la guerre franco-prussienne, etc., etc. Don Bosco aurait été l'agent décisif de la décision de Pie IX d'introduire en priorité le débat conciliaire sur la primauté et l'infaillibilité du souverain pontife. Le tome IX des *Memorie biografiche* a relaté avec force détails les entretiens que don Bosco aurait eus avec le pape, le 12 février d'abord sur le déroulement du concile; puis, le 21 février, sur les malheurs de la France et de Paris.[36] Il ne lui remettait pas son texte, mais lui en expliquait le contenu. En vérité, ces deux récits d'audiences ont été forgés par don Lemoyne à partir d'un faux renseignement qui s'était glissé dans sa documentation. A l'aide de traits isolés et disparates, le mémorialiste s'est cru tenu de fabriquer un entretien du 12 février 1870 au cours duquel don Bosco aurait «communiqué» au souverain pontife le mystérieux oracle sur le concile; et un entretien du 21 février suivant pour le reste du message, qu'il lui aurait commenté à la veille de son retour à Turin. Ces deux audiences sont entièrement imaginaires. En février, don Bosco demeura très discret sur ses révélations dans les entretiens qu'il eut – d'autres jours, comme nous verrons – avec Pie IX.[37]

A Rome pendant le concile (janvier-février 1870)

Car don Bosco a passé près d'un mois à Rome pendant le concile Vatican I. En 1870, des raisons impératives ne l'obligeaient pas à se rendre dans cette ville. En 1869, sa congrégation avait été approuvée, le problème des dimissoriales semblait provisoirement résolu.[38] Mais il voulait répondre à l'appel de diverses personnalités qui l'invitaient là-bas; présenter en personne au cardinal Quaglia, préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers, son rapport triennal sur l'état de sa société; enfin, et peut-être surtout, profiter du rassemblement exceptionnel de l'épiscopat à Rome pour lier d'utiles connaissances et favoriser ainsi le rayonnement de son œuvre.[39] On observe ainsi qu'il cimenta alors ses relations avec le P. Daniele Comboni (1831-1881), qui venait de fonder un institut missionnaire pour l'évangélisation des Noirs et qui présenta au concile un postulatum pour l'Afrique le 15 mars 1870. Le 3 juillet suivant, Daniele Comboni assurait don Bosco qu'il avait été pour lui «très cher» dès le premier instant, et qu'il pouvait s'adresser à lui, certain qu'ils s'accorderaient parfaitement.[40]

Le 20 janvier, don Bosco partit de Turin vers Rome, via Florence.[41] La date précise de son arrivée – qui n'est pas indifférente

aux biographes de Mgr Gastaldi – ne nous est pas connue; ce fut, au plus tôt, le 24 et, au plus tard, le 27 janvier.

Il tombait dans un monde ecclésiastique agité par les discussions sur le sens et l'opportunité de la définition de l'infaillibilité pontificale. L'affrontement avait pris un caractère violent. Aux pétitions des uns répondaient les contrepétitions des autres. Les propos excessifs de certains infaillibilistes, selon qui toutes les paroles religieuses du pape pouvaient être qualifiées d'infaillibles, indignaient les gens avertis, historiens au premier chef, qui protestaient. On flairait dans la définition qui se dessinait une séparation indue entre le pape et l'épiscopat. Les pétitions partageaient les évêques du Piémont et de l'Italie du Nord.[42] Le premier évêque piémontais à signer la pétition pour la définition avait été, le 6 janvier, Mgr Tommaso Ghilardi, évêque de Mondovì, un esprit indépendant, qui traversa plusieurs fois la vie de don Bosco. Le même jour, Jacques-Joseph Jans, évêque d'Aoste, avait signé la pétition infaillibiliste en la compagnie d'un groupe d'évêques savoyards. La riposte de leurs frères dans l'épiscopat, qui étaient d'opinion différente, n'avait pas beaucoup tardé. Le 18 janvier, les antiinfaillibilistes dits «piémontais», avec, à leur tête, l'archevêque de Turin Alessandro Riccardi di Netro en personne, à qui s'étaient associés Luigi Giuseppe Nazari di Calabiana, que nous savons avoir été transféré de Casale à Milan; Giovanni Pietro Losana, évêque de Biella; Lorenzo Guglielmo Renaldi, évêque de Pinerolo; Luigi Moreno, évêque d'Ivrea; Raffaele Biale, évêque d'Albenga; et Giovanni Battista Montexi, évêque d'Iglesias en Sardaigne, signaient à leur tour une pétition particulière au pape, mais contre la définition de l'infaillibilité. Les sept signataires s'étonnaient que la définition eût été demandée avant d'avoir été discutée. Ils acceptaient certes le primat de l'évêque de Rome, mais estimaient que les conciles de Florence et de Trente s'étaient suffisamment exprimés à son sujet. Enfin la définition ne leur paraissait nullement nécessaire, alors que des problèmes plus urgents devaient être abordés par le concile. D'autant qu'elle induirait des effets nuisibles: elle provoquerait des réactions hostiles à l'Eglise et entraînerait peut-être des schismes dans son sein. En conséquence, les signataires demandaient que la définition réclamée par certains ne soit pas soumise à débat.[43] Le groupe d'évêques d'Italie du Nord favorables à la définition prit alors quelque consistance par adhésions particulières. Le 23 janvier, l'évêque de Casale, Pietro Maria Ferré – bon ami de don Bosco et en difficultés avec l'archevêque Riccardi – la demandait avec d'autres évê-

ques italiens; et l'évêque d'Alba, Eugenio Roberto Galletti, entreprenait individuellement une démarche identique. Il n'empêche, le carré central des Piémontais s'affichait antiinfaillibiliste et donc contraire à la campagne de don Bosco dans ses *Letture cattoliche* de 1869.

A Rome, les antiinfaillibilistes piémontais étaient confortés par les déclarations d'un savant historien compatriote, Mgr Guglielmo Audisio, installé dans la ville depuis son expulsion du Piémont en 1853. On lui devait des travaux sur le droit et l'éducation[44] et surtout des études d'histoire politique et religieuse: la *Storia religiosa e civile dei papi* (Histoire religieuse et civile des papes) (Rome, 1860, 5 vol.), *Sistema politico e religioso di Federico II e di Pietro della Vigna* (Système politique et religieux de Frédéric II et de Pierre de la Vigne) (Rome, 1866).[45]

Dans l'affaire, un évêque piémontais, lui aussi très lié à don Bosco, tenait une position originale et prétendait ne s'engager qu'à bon escient. Il résistait aux options philogallicanes de ses collègues formés à l'université de Turin, mais ne se résolvait pas à épouser les théories simplificatrices des amis de Mgr Henry-Edward Manning. L'évêque de Saluzzo, Lorenzo Gastaldi, qui n'avait signé ni dans un sens ni dans un autre, remit le 23 janvier au cardinal De Angelis une lettre officielle, dans laquelle il exprimait ses perplexités face au problème de l'infaillibilité pontificale. Favorable à la définition de l'infaillibilité personnelle du pape par le concile et même prêt à soutenir publiquement en assemblée son opportunité, il refusait d'isoler en cela le pontife de Rome du reste du corps épiscopal. En somme, parce que l'infaillibilité avait été promise à l'Eglise avec ses colonnes qui sont les apôtres et leurs successeurs, les évêques, en même temps qu'à Pierre et aux papes, ses propres successeurs, il niait une infaillibilité du pape supposée séparée de l'infaillibilité du corps épiscopal héritier du collège apostolique. Sa vision de l'Eglise et de sa hiérarchie relevait de la plus ancienne tradition. Il écrivait: «... Je pense toutefois que, dans l'exposé de la définition, il faut soigneusement éviter la plupart des *seorsim*, *separatim ab episcopis*, *personaliter*, *inconsultis episcopis*, mais qu'il faut simplement dire: la définition que le souverain pontife formule *ex cathedra*, par laquelle il condamne sous peine d'anathème ceux qui ne professent pas de bouche et d'esprit la proposition qu'il avance; ou qui adhèrent de bouche ou seulement d'esprit à l'erreur qu'il proscrit; que cela doit être tenu comme dogme de foi.» Il avait soin de préciser les conditions – qui finiront par s'imposer – d'une parole prononcée authentiquement *ex cathedra*: «On doit ajouter que

le pontife parle *ex cathedra* quand: 1° il s'adresse à l'Eglise universelle; 2° quand il menace d'anathème celui qui, à la fois de bouche et d'esprit, ou seulement d'esprit, ne se soumet pas à sa définition.»[46] Ces conceptions différaient profondément de celles de don Bosco, qui faisait du pape, vicaire du Christ, l'unique autorité médiatrice de l'Esprit saint entre le monde des évêques et des fidèles d'une part et le Christ ressuscité d'autre part. Et l'on voit qu'il est inexact d'avancer que Mgr Gastaldi ait été contraire à l'infaillibilité jusqu'à sa conversion par don Bosco au cours du concile.[47]

Sur place, don Bosco, qui n'ignorait pas ses limites, tenta d'éviter une discussion avec le savant Mgr Audisio. Mais il n'y parvint pas. Audisio qui, apparemment, eût aimé le convaincre, lui fit montre de son érudition sur les papes, leurs hésitations et leurs faux pas. Ebloui, mais bon manœuvrier, don Bosco se tira d'affaire, assura-t-il ensuite, par le recours à l'un de ses ouvrages, probablement l'*Histoire religieuse et civile des papes*, où il s'était montré moins sévère à leur égard.[48]

Il rencontra aussi Mgr Gastaldi, qui, après sa lettre au cardinal De Angelis, était resté quelque temps indécis sur la conduite à préférer. Le 15 février, deux évêques piémontais, silencieux jusque là, Formica de Cuneo et Savio d'Asti, adhéraient à la requête de définition. Que faire? L'entretien entre le prêtre, zélé partisan d'une prompte définition, et l'évêque, très informé, bon théologien, rendu inquiet par les retombées dans le peuple chrétien d'une polémique nocive à la vérité et au bien de l'Eglise, fut long et cordial; mais, tout compte fait et quoi qu'en aient dit les *Memorie biografiche*, nous en ignorons le détail de l'argumentation.[49] Sa pointe ressort toutefois de la conversation que don Bosco eut à ce sujet avec don Giacomelli le 18 avril 1879: don Bosco encouragea vivement Mgr Gastaldi à rédiger un mémoire – qu'il méditait probablement déjà – en faveur de l'opportunité d'une rapide définition.[50] Il n'y avait plus de raisons de tergiverser devant la tournure prise par le débat. De fait, le 19 février, à la veille du départ de don Bosco vers Turin, Mgr Gastaldi remettra au cardinal Patrizi sa lettre remarquable *Si adhuc tempestive*, par laquelle il demandait son inscription parmi les signataires des pétitions en faveur de la définition de l'infaillibilité et développait des arguments sur l'opportunité et même la nécessité d'une telle définition.[51] Apparemment tranquillisé sur le sens que la commission responsable donnerait à cette infaillibilité pontificale nullement séparée de celle du corps épiscopal, il réclamait une «définition explicite de l'inerrance du souverain pontife quand il parle *ex cathedra*» en donnant à ces deux

derniers mots un sens précis, comme il l'avait fait dans sa lettre au cardinal De Angelis. Un zèle impétueux l'emportait désormais, les dangers du silence l'effrayaient pour l'Eglise: il fallait agir et sans délai. «Qui plus est, je demande instamment et je prie fortement (*vehementer obsecro*) Votre Eminence d'introduire le plus tôt possible au concile la proposition d'une définition explicite sur ce point, en sorte que, après une libre discussion, on mette enfin un terme à cette très grave question et que la paix et la tranquillité soient rendues aux esprits.» Il pensait que le climat créé par les débats pour ou contre l'infaillibilité du pape avait désormais rendu la clarification nécessaire, la définition étant le seul moyen de sortir du désordre intellectuel qui s'était instauré. «Au vrai, écrivait-il, il n'existe pas d'autre voie pour faire rapidement cesser les scandales et rendre la paix aux catholiques que de définir au plus vite l'inerrance du souverain pontife.» Il souhaitait l'introduction dans un prochain ordre du jour du canon: «Si quelqu'un dit que le souverain pontife, quand il parle *ex cathedra*, peut errer, qu'il soit anathème.» Et il revenait sur sa proposition du 23 janvier d'argumenter publiquement en ce sens: «Quant à moi, je suis prêt à défendre et à soutenir ce canon, pour que la paix qui nous est si nécessaire ne nous soit pas ôtée et que, la cognée une fois mise à la racine du mauvais arbre, le germe de tous les schismes et de tous les scandales soit extirpé du sein de l'Eglise.»[52]

Avec l'adhésion de Mgr Gastaldi à la cause de l'infaillibilité, la division de l'épiscopat piémontais devenait un peu plus manifeste. Et le bloc infaillibiliste de l'assemblée, celui pour lequel don Bosco prenait ouvertement parti, gagnait l'un de ses plus savants orateurs.

Don Bosco et Pie IX en février 1870

Le mois de février 1870, que don Bosco passa aux trois quarts à Rome, fut pour le concile celui de l'attente fiévreuse d'une décision de Pie IX sur le problème de la mise en débat du problème de l'infaillibilité. Le schéma sur l'Eglise distribué le 21 janvier après celui *De fide catholica* ne comportait pas de texte sur l'infaillibilité du pape. Mais le 9 février, la commission chargée de donner un avis sur les pétitions des pères, se prononça à la quasi-unanimité pour la transmisssion au souverain pontife, assortie d'une opinion favorable, de la pétition des infaillibilistes.[53] L'ultime décision revenait à Pie IX: il ne décida que le 1er mars de l'inscription du paragraphe dans le projet de constitution.

Or don Bosco rencontra le pape durant ce mois. Il avait eu quelque peine à obtenir une audience particulière, tous les évêques présents au concile n'ayant pas encore été reçus en privé par le souverain pontife. Mais il put lui parler longuement dans son bureau durant l'après-midi du 8 février, et lui dire ensuite quelques mots lors d'une audience semi-publique le 15 février.[54] L'une et l'autre fois, Pie IX se montra très affable envers don Bosco, qu'il traitait depuis toujours avec une extrême cordialité. Le développement de la société de S. François de Sales le surprenait. Il goûta beaucoup le cadeau d'une collection bien reliée des *Letture cattoliche*, dont il lut quelques lignes sous les yeux de son visiteur et qu'il disposa ensuite lui-même sur les rayons de sa bibliothèque. Il proposa à don Bosco, qui désirait s'installer à Rome, l'église S. Giovanni della Pigna avec les locaux attenants. La question de l'infaillibilité surgit durant la conversation du 8. Don Bosco se dit infaillibiliste. Je croirais volontiers qu'il désigna du doigt le passage des *Letture cattoliche* où il avait exprimé l'ardent souhait de sa définition par le concile. En tout cas, Pie IX lui demanda un avis sur la question alors controversée de l'attitude du pape Honorius dans l'affaire monothélite. Don Bosco répondit brièvement, probablement – comme il le dit à son retour à Turin – en remarquant que ce pape n'avait pas pris parti, qu'il avait «temporisé», comme avait fait le Fabius cunctator des anciens Romains.[55] Mais il ne pressa pas Pie IX au nom du ciel en faveur de la définition de l'infaillibilité pour trancher définitivement le chef de l'«hydre de l'erreur» à la joie des bons et à la fureur de l'enfer. Le document du 5 janvier, y compris le passage destiné au «pasteur des pasteurs», resta dans sa poche, comme il le fit savoir a un cardinal (Bilio? Antonelli?) le 29 octobre suivant.[56] De son propre aveu, ses allusions en conversation furent lointaines. Traduisons qu'il ne transmit pas l'oracle à Pie IX.

La définition de l'infaillibilité pontificale par le concile

Les débats sur le schéma *De Romano Pontifice* distribué aux pères le 9 mai et discuté en assemblée à partir du 13 mai, permirent à Mgr Gastaldi de se distinguer par sa science et son éloquence en faveur de l'autorité du pape dans l'Eglise. Son long discours du 30 mai fit impression.[57] Le 11 juin, il revint à la charge pour défendre dans la formulation les adjectifs: *supremam, immediatam, ordinariam, episcopalem potestatem*;[58] et encore, quoique plus brièvement, le 2 juillet, pour conclure dans le sens du mémoire qu'il avait composé après son

entretien avec don Bosco: «Definiatur itaque quam citius, definiatur et omnes concordes simus.» (Que ce soit donc défini au plus vite, que ce soit défini et que nous soyons tous d'accord).[59] Les interventions des antiinfaillibilistes piémontais, en particulier de l'évêque Losana de Biella, qui, un jour, attaqua ouvertement Gastaldi, étaient pâles auprès des siennes.

Le vote préliminaire sur la constitution *De Romano Pontifice* eut enfin lieu le 13 juillet. Les Piémontais restèrent divisés jusqu'au bout. Sur 601 votants, 88 pères votèrent *non placet*, 62 *placet juxta modum* et 451 *placet*. On sait que l'archevêque antiinfaillibiliste Riccardi di Netro avait quitté le concile depuis Pâques. Les «Piémontais» encore présents Calabiana, Losana, Moreno, Montexi et Sola (celui-ci, évêque de Nice) votèrent *non placet*; Ghilardi, Ferré, Jans, Formica, Savio, Gastaldi, Galletti et Colli, *placet*. Le 17 juillet, les résistants annoncèrent au pape qu'ils quitteraient Rome avant le vote solennel de *Pastor aeternus* prévu pour le lendemain 18 juillet. Parmi les cinquante-cinq signataires de cette pièce, on trouvait, en la compagnie des leaders Darboy, Schwarzenberg et Dupanloup, les évêques Calabiana, Moreno, Sola et Montexi. Mgr Losana, l'antiinfaillibiliste le plus acharné du groupe piémontais, s'en était allé dès le 15 juillet, laissant à l'archevêque (antiinfaillibiliste) de Milan une déclaration selon laquelle il demeurait fidèle à son vote du 13.

Des raisons d'opportunité, plus que de pure doctrine, expliquaient ce tumulte de dernière heure. Car le document final, qui fut accepté en session solennelle à la quasi-unanimité des votants et auquel les évêques antiinfaillibilistes se rallièrent une fois rentrés chez eux, présentait la primauté du pape et son infaillibilité en termes modérés. Il restreignait l'infaillibilité dans son sujet, son objet et son mode d'exercice (*actus*), comme l'avait fort bien remarqué Mgr Gasser, rapporteur du projet, dans son discours du 11 juillet.[60] Selon Vatican I, étaient garanties «infaillibles» les seules *définitions* émises par le souverain pontife, le terme de définition traduisant une prise de position arrêtée avec exclusion de tout retour en arrière. Ces définitions devaient concerner la foi et les mœurs et avoir été prononcées par le pape *ex cathedra*, c'est-à-dire en tant que pasteur et docteur de l'Eglise universelle. Intentionnellement, la raison de l'infaillibilité personnelle du pape était exprimée dans la formule même de la définition. Elle résidait, non pas dans sa fonction de vicaire du Christ, à qui celui-ci aurait fait part d'un charisme qui lui était connaturel, mais dans l'Eglise, à laquelle le Christ avait promis l'infaillibilité. Cette infailli-

bilité du pape était dite «qua divinus Redemptor Ecclesiam suam in definienda doctrina de fide vel moribus instructam esse voluit» (dont le divin Rédempteur voulut que son Eglise fût pourvue dans la définition de la doctrine sur la foi et les mœurs). L'Eglise étant indissociable du corps des évêques, successeurs des apôtres, qui en sont les fondements, les appréhensions de Mgr Gastaldi et de ceux qui pensaient comme lui en janvier précédent, devaient s'évanouir.[61]

La réception du concile par don Bosco

Don Bosco était lui aussi comblé. Son vœu du mois d'août 1869 avait été exaucé. Comme il avait préparé les esprits au concile, il s'employa à les instruire de ses résultats. Trois fascicules des *Letture cattoliche* en parlèrent, celui d'octobre 1870 intitulé: «Histoire et Actes du Concile œcuménique du Vatican jusqu'à sa quatrième session»;[62] le fascicule double de novembre et décembre 1870, qui était une nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique* de don Bosco prolongée jusqu'au concile; enfin celui d'avril 1871, brochure du jésuite Secondo Franco intitulée: «L'infaillibilité pontificale proposée aux fidèles.»[63]

Dans les pages sur Vatican I de la nouvelle édition de son *Histoire ecclésiastique*, don Bosco justifiait longuement la convocation du concile par la nécessité de dresser un rempart contre la propagande dite impie de son siècle. «Les troubles de ces derniers temps et les erreurs que l'on tente insidieusement de mêler à la religion; les philosophes soi-disant modernes, les mauvais livres et les mauvais journaux, les maximes politiques jusque là inouïes, les diverses formes de sociétés secrètes, la franc-maçonnerie, le socialisme, les libres penseurs, les spiritistes et consorts ont tellement envahi le cœur et l'esprit des hommes que le pontife romain Pie IX jugea nécessaire de convoquer un concile œcuménique pour maintenir la pureté de la foi et conserver à l'Eglise toute sa puissance.»[64] Sous la plume de don Bosco, cette accumulation prouvait au moins que le problème du pape et de sa suprématie ne monopolisait pas sa vision de Vatican I et qu'il n'oubliait pas tout à fait l'importante constitution *Dei Filius* votée à sa troisième session (24 avril 1870). Mais la quatrième session, qui avait défini la primauté et l'infaillibilité du pape, le délectait: «Dans les fastes de l'Eglise cette session demeurera toujours mémorable. Après l'exposé de la doctrine catholique sur l'institution du primat apostolique dans le bienheureux Pierre, et de sa perpétuité dans les papes ses

successeurs, dont l'autorité devait s'étendre à tous les temps, à tous les lieux, à tout ce qui concerne la religion et à tous les chrétiens, laïcs, prêtres et évêques de la terre, on passa enfin à la grande question du magistère infaillible du pontife romain.» A cet endroit, il introduisait solennellement une longue citation de *Pastor aeternus* en l'attribuant, remarquons-le, non pas au saint concile, mais à Pie IX en personne: «Après l'approbation des pères, le glorieux Pie IX proclamait cette sublime vérité dans les termes suivants.»[65]

Il est toutefois peu probable que notre don Bosco se soit jamais soucié de contenir l'infaillibilité du pape dans les limites relativement étroites qu'avait dessinées Mgr Gasser, et donc le concile lui-même, lors de la définition tellement louée. Non sans ingénuité, il concluait sa citation de *Pastor aeternus*: «Il était ainsi défini comme article de foi que le pontife romain est infaillible quand *il parle* de ce qui concerne la foi ou les mœurs»,[66] ce qui, pris à la lettre, était fort exagéré. Don Bosco continuait à partager l'idée que les «bons catholiques» de 1869 se faisaient de l'infaillibilité pontificale. Au reste, le fascicule du jésuite Secondo Franco: «L'infaillibilité pontificale proposée aux fidèles»,[67] ne tenait pas un langage tellement différent. Ce père jésuite, qui allait être le consulteur théologique privilégié de notre saint durant les années '70,[68] expliquait dans son chapitre VII: «Comment l'infaillibilité pontificale s'étend à tout ce qui a un lien nécessaire avec la foi et la morale.»[69] Il alignait non sans quelque raison: des «vérités philosophiques», tel l'enseignement contre le transformisme; des «vérités morales»; des «vérités politiques», telles que les positions du pontife sur la souveraineté du peuple; des «vérités religieuses», y compris les canonisations des saints; enfin des «faits dogmatiques». Mais il détaillait aussi[70] les principaux actes du ministère de Pie IX en avertissant que «tout ce que nous avons indiqué appartenir à l'infaillibilité de l'Eglise appartient aussi au souverain pontife même seul.» Or, dans cette énumération d'actes, on découvre, non seulement le dogme de l'Immaculée conception et les canonisations des confesseurs et des martyrs, mais encore la condamnation des erreurs contenues dans le Syllabus et le fait qu'«il ait soustrait au peuple chrétien les Renan, les Nuytz, les Dumas, les Victor Hugo et, par ses condamnations, une multitude d'autres livres ou impies ou immoraux...» Certes, mon Révérend Père, nous sommes là devant de possibles «objets» d'actes infaillibles. Encore fallait-il qu'il y ait eu sur eux *décisions* et décisions *ex cathedra*... Sous Pie IX, le Saint Esprit en a heureusement préservé l'Eglise du Christ.

Quand, en 1875, don Bosco présentera ses constitutions aux salésiens, il croira pouvoir leur assurer que, dans leur observance, «nous nous appuyons sur des bases stables, sûres et, nous pouvons dire, infaillibles, parce qu'est infaillible le jugement du chef suprême de l'Eglise qui les a sanctionnées.»[71] Pareilles affirmations, excusables dans le climat enthousiaste du concile, ne seront plus répétées par les générations suivantes, qui veilleront à ne pas qualifier inconsidérément d'infaillibles les divers actes du magistère pontifical.

Jours inquiets, jours sanglants (juillet 1870-mai 1871)

L'ère qui suivit le triomphe du pape au concile à la mi-juillet 1870 fut, pendant une longue année, pour la France et pour Rome, deux régions sur lesquelles don Bosco gardait les yeux fixés, un temps de désastres.

La France de Napoléon III déclara la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870. Une bataille décisive, livrée à Sedan du 30 août au 2 septembre, aboutit à une humiliante capitulation et à la capture de l'empereur. Le 4 septembre, Paris révolté déclara la déchéance de l'Empire et créa un gouvernement de défense nationale. Le siège de la capitale par les Prussiens commença le 19 septembre. Puis Metz capitula à son tour le 27 octobre. L'insurrection grondait dans Paris bombardé, soumis au froid et à une disette de plus en plus terrible. Le 29 janvier 1871, un armistice fut signé entre la Prusse et le gouvernement français. Les résistants à tout prix crièrent à la trahison. Le 1er mars, les troupes allemandes pouvaient défiler dans Paris, mais une partie de la population de la capitale protestait contre un gouvernement «félon» qui s'installait à Versailles. Le 18 mars, la révolte jaillit; la troupe reçut l'ordre de sortir de Paris pour contenir les révoltés, qui se donnaient leur propre gouvernement. Et ce fut la Commune parisienne, ses désordres et ses assassinats. (L'archevêque Darboy fut fusillé.) Le gouvernement de Versailles reprit la ville qui se défendait en dressant des barricades. Il y eut, entre le 21 et le 28 mai 1871, une semaine particulièrement effrayante, qui recevra dans l'histoire le nom de *sanglante*. La répression l'emporta et l'ordre fut rétabli dans une cité ravagée successivement par les bombardements ennemis, la famine du siège et les folies destructrices des Communards, lesquels, dans leur rage, avaient brûlé divers édifices publics (dont les Tuileries, mais pas le Panthéon, qui fut épargné). Le gouvernement d'Adolphe Thiers

s'imposa, préparant sans trop le savoir l'avènement de la Troisième République (1875).[72]

A Rome, quoique sans grande effusion de sang, le trouble avait été analogue: un ordre politico-religieux avait été renversé. La guerre franco-prussienne entraîna l'interruption du concile du Vatican au lendemain de la définition du 18 juillet. Le 5 août, le corps expéditionnaire français fut rapatrié pour défendre le sol national; et Pie IX, une fois de plus, se retrouva sans défense suffisante. Or, les patriotes italiens étaient résolus à en finir et à mettre le sceau au *Risorgimento* en donnant Rome pour capitale au pays ressuscité; et il se trouvait dans la ville assez de gens décidés pour y réclamer l'entrée des Piémontais. Le 20 septembre 1870, les troupes de Victor-Emmanuel forcèrent Rome par la brèche de Porta Pia. Le pape ne s'enfuit pas, comme l'expérience de 1848 aurait pu le laisser craindre. Le 2 octobre, un plébiscite sanctionna la décision de transférer de Florence à Rome la capitale du royaume d'Italie. Le pape s'enferma dans son palais du Vatican. En conséquence, le gouvernement et même le Parlement furent associés à ce que l'opinion «cléricale» qualifiait de vol sacrilège; et la vie politique du pays continua d'être marquée par la «question romaine». Dans sa réunion du 8 novembre 1870, la S. Pénitencerie renouvela son avis: *Non expedit* sur l'entrée des catholiques au Parlement, pour lequel des élections étaient proches.[73] Il semblait inconcevable de voir siéger et légiférer des catholiques loyaux au pape en face du souverain légitime et contre lui. Cependant les libéraux italiens au pouvoir, loin de se montrer délibérément hostiles à la religion et au souverain pontife, cherchaient un *modus vivendi* avec le Vatican. Par la loi dite des Garanties (13 mai 1871), l'Etat s'engagea à renoncer à toute ingérence dans la vie interne de l'Eglise, qui serait donc libre dans son action spirituelle et son organisation hiérarchique. On reconnut au pape le titre et les honneurs souverains, le droit d'avoir ses propres représentants à l'étranger et de recevoir chez lui ceux de l'étranger; d'avoir une garde personnelle armée dans les palais du Vatican, de disposer de ces palais et de la villa de Castelgandolfo, considérés comme apanages du Saint-Siège et bénéficiant de l'exterritorialité. La dotation annuelle du pape, jusque-là inscrite au budget du Saint-Siège, lui serait désormais assurée par l'Italie. Pie IX protesta immédiatement par l'encyclique *Ubi nos arcano Dei* (15 mai 1871). Il refusait l'argent des prédateurs et leurs «faits accomplis»; il considérait la loi qui venait d'être votée comme «un acte unilatéral de l'Etat italien» et se déclarait «sous une domination hostile». Il allait se con-

sidérer comme «prisonnier au Vatican» et l'opinion catholique ferait chorus avec lui.[74]

De l'Italie du Nord, qu'il ne quitta pas durant ces mois troublés, don Bosco suivait avec anxiété le cours des événements. Mais il se gardait de les commenter de manière irréfléchie. S'il publiait des lignes sur les malheurs de la France, il demeurait très réservé, même dans sa correspondance privée (probablement surveillée) sur les affaires romaines. Autour de lui, l'opinion piémontaise, loyale envers le souverain, estimait inéluctable et même souhaitable le changement de capitale au profit de Rome.

Dans son coup d'œil rétrospectif traditionnel sur l'année écoulée, la préface de l'almanach *Galantuomo* de 1871, qui parut en décembre 1870, ne dit rien de la prise de Rome le 20 septembre précédent. Il est vrai que le personnage dénommé *Galantuomo* se présentait à ses lecteurs non rasé et en vêtements de deuil «en raison des faits qui se sont produits et que vous connaissez tous». Mais ces *fatti* bien connus ne touchaient nullement le pontife spolié. Le *Galantuomo* pleurait sur le pays d'outre-monts et «ces quantités de malheureux tombés victimes des horribles mitrailleuses», ces armes nouvelles de l'époque; la préface de l'almanach ne se lamentait que sur la guerre étrangère. Elle proposait des moyens plus ou moins guignolesques de prévenir les conflits ou, en tout cas, de les rendre moins sanglants.[75] Après quoi, durant les premiers mois de 1871, les échos venus de France apprirent à don Bosco que ses pronostics apocalyptiques du 5 janvier 1870 continuaient de se réaliser.[76] La Ville des plaisirs, la Babylone moderne, après avoir été en proie à un siège très dur, était victime de la Commune, qui se déchaînait et brûlait ses monuments. Mais les révoltés épargnaient le Panthéon... Bien informée, la *Civiltà cattolica* de 1872, qui, sans prononcer son nom, classera l'oracle de don Bosco parmi les prophéties contemporaines, sautera sa ligne vengeresse sur le Panthéon parisien.[77] A Lanzo, où il se trouvait pour les exercices spirituels de ses religieux, don Bosco accueillit dans un silence glacé la nouvelle de l'assaut du 20 septembre 1870, nous apprend le mémorialiste Lemoyne, en l'occurrence témoin direct.[78] Probablement fort de sa vision du 5 janvier précédent, il attendait un matin de lumière, qui dissiperait la tempête de la nuit. Ce 20 septembre, il écrivait au commandeur Dupraz, qui remuait des idées noires: «M. le Commandeur, courage et espérance. Retenez ces mots: un orage, une bourrasque, un tourbillon, un ouragan recouvrent notre horizon, mais ils seront de courte durée. Après cela se lèvera un soleil, dont la splendeur sera sans

équivalent de saint Pierre à Pie IX.»[79] Les allusions à la situation nouvelle de Rome, de si grandes conséquences pour l'Eglise, sont rares et lointaines dans la correspondance conservée. Dans une lettre à un ami romain, le 11 octobre, don Bosco disait simplement espérer des temps meilleurs et demandait des nouvelles du pape et des cardinaux amis Antonelli, Berardi et Consolini.[80]

Etait-il intervenu fin septembre auprès de Pie IX pour lui déconseiller d'abandonner Rome? Malgré l'absence de pièce explicite contemporaine, le fait est peu contestable. Dans les moments difficiles, Pie IX était, on le sait, porté à demander conseil aux âmes mystiques. Et la tradition salésienne est ici formelle et suffisamment étayée. Pie IX aurait interrogé don Bosco par messager direct. Don Bosco aurait répondu équivalemment: «Que la sentinelle, l'Ange d'Israël demeure à son poste, à la garde du rocher de Dieu et de l'arche sainte.» Le style biblique n'était, en la circonstance, pas du tout invraisemblable sous la plume du simple don Bosco. Don Giovanni Cagliero a plusieurs fois attesté avoir lui-même mis par écrit cette phrase destinée au pape.[81] Un rapide voyage aller et retour, de Turin à Rome, d'un homme sûr envoyé là-bas par don Bosco le 30 septembre en la compagnie du jésuite Secondo Franco porteur d'un mémoire de telle importance que notre saint éprouva le besoin de le faire lire à l'archevêché, a toutes chances d'avoir été lié à cette réponse oraculaire.[82] Il est tout à fait concevable que la pape ait voulu, à le veille du plébiscite du 2 octobre, prendre une décision sur son maintien à Rome. En outre, il semble bien que non seulement Pie IX enregistra l'avis, mais que, par une autre démarche, il réclama des éclaircissements à don Bosco. On sait en effet, par la lettre de celui-ci à un cardinal, datée du 29 octobre 1870 et déjà signalée plus haut, qu'il attendait de lui un avis «clair, positif et définitif.»[83]

On ne peut décider si le cardinal en question remit au pape le texte de la vision oraculaire du 5 janvier. Mais assurément don Bosco continuait de s'appuyer sur des prévisions de cette sorte durant les mois difficiles du début de l'année 1871. Ainsi, le 11 avril, il mandait au cardinal Antonelli: «Je voudrais aussi avoir des nouvelles consolantes à vous écrire, malheureusement je n'en ai que d'affligeantes. Toutefois celui qui eut en d'autres occasions des lumières extraordinaires assure que l'état actuel de Rome ne devra pas dépasser l'année en cours. En mai apparaîtra l'étoile du matin qui indiquera d'où l'on peut espérer le salut; à l'Assomption de Marie tous les bons se réjouiront d'un bienfait signalé du ciel; à la fête de l'Immaculée Conception de

grandes solennités se dérouleront dans la paix. Mais, à cette époque, de graves événements devront survenir à Rome, comme je vous l'ai déjà mandé par écrit, si toutefois vous l'avez reçu. Ces graves événements seront des spoliations en matière sacrée et profane, et des pressions sur les personnes qui feront des victimes.»[84] Trois jours après, don Bosco s'adressait au pape lui-même: «... Nous espérons que Dieu répondra à nos vœux, qu'il exaucera nos prières, et qu'avant la fin de cette année nous aurons la grande consolation de voir l'Eglise en paix adresser ses hommages au hiérarque suprême du Vatican, maître de soi et de son Eglise. Mais l'on craint que la période intermédiaire doive être très difficile pour Rome et pour ses fils; mais Dieu suggérera à son Vicaire ce qu'il devra faire. Il est en tous cas certain que V. B. devra sous peu soutenir une terrible bourrasque. Elle en verra la fin par un triomphe sans analogue dans les temps écoulés.»[85]

Par ses lettres et ses imprimés, par ses avis et ses objurgations oraculaires, qui étaient toujours des cris d'espérance, don Bosco vivait immergé dans le monde et dans l'Eglise. Le temps de Vatican I fut probablement avec 1848 celui où il réagit avec le plus de vigueur aux graves événements contemporains.

Notes

1. La question ici abordée des rapports entre don Bosco et Vatican I a été plusieurs fois étudiée, en dernier lieu par M. Belardinelli, «Don Bosco e il concilio Vaticano I», in *Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità*, dir. P. Braido, Rome, LAS, 1987, p. 239-250. Quelques découvertes et une autre interprétation des sources encouragent à la reprendre entièrement.

2. Pour les actes de Vatican I, nous suivons J.B. Mansi et L. Petit, *Sacrorum Conciliorum nova et amplissima collectio*, t. XLIX-LII, Leipzig, 1923-1927. Sur son histoire, voir R. Aubert, *Vatican I*, coll. *Histoire des conciles œcuméniques* 12, Paris, éd. de l'Orante, 1964.

3. *Del dominio temporale del Papa*. Conversazioni tra uno Studente ed un Professore, pel Sacerdote Boccalandro Pietro, *Letture cattoliche*, ann. XVII, janvier, fasc. I, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Franc. di Sales, 1869, 120 p.

4. *Op. cit.*, p. 5.

5. *La Chiesa cattolica e la sua Gerarchia*, pel Sacerdote Giovanni Bosco, *Letture cattoliche*, ann. XVII, fasc. II, février, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1869, 152 p. Même si, comme il est vraisemblable, don Bosco se fit aider pour l'écriture de ce petit livre, par endroits plutôt mauvais, il en assuma la responsabilité et en fut donc l'auteur.

6. G. Bosco, *Storia d'Italia*, 5ème éd., Turin, 1866 (4ème époque, chap. XLI: *Giuseppe de Maistre*), p. 449-450. Cette proposition se lit dans J. de Maistre, *Du Pape*, livre I, chap. XIX (nouv. éd., Tours, Cattier, 1883, p. 151). Tout le premier livre de l'ouvrage *Du Pape* était consacré à l'infaillibilité du souverain pontife.

7. Est-il permis de regretter que le chapitre imposant de P. Stella, intitulé *La Chiesa* de son ouvrage classique *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 119-146, ignore complètement ce problème malgré un paragraphe sur *La Chiesa, i suoi caratteri e i suoi Pastori*?

8. L'italien dit: «... lascia a fare le veci un generale in capo». Dans cette proposition, *fare le veci* = exercer un pouvoir vicarial, prépare à mesurer le pouvoir du «vicaire» du Christ.

9. Exactement en italien: «fare le sue veci».

10. *La Chiesa cattolica e la sua Gerarchia*, p. 70-72.

11. Sur ce débat, sur les partisans des opinions médiatistes et immédiatistes et sur les principaux arguments des uns et des autres, voir une note condensée et un peu gênée de l'abbé A. Michel, art. *Ordre. La théologie moderne*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, t. XI, Paris, 1932, col. 1389-1391. Noter que l'abbé Bergier, que, dans son introduction, don Bosco disait avoir utilisé, combattait vigoureusement la thèse médiatiste à l'article *Juridiction* de son *Dictionnaire de théologie* (t. IV, 1835, p. 353-357).

12. *La Chiesa cattolica e la sua Gerarchia*, p. 74-76.

13. Voir M.-D. Bouix, *Tractatus de episcopo ubi et de synodo diocesana*, Paris, 1859, 2 vol. Don Bosco a invoqué l'autorité de M. Bouix dans ses lettres au cardinal Ferrieri lors de l'affaire du noviciat tronqué de Carlo Cays. Appréciation très dure sur les travaux de M.-D. Bouix, dans G. Alberigo, *Lo sviluppo della dottrina sui poteri nella Chiesa universale*, Rome, Herder, 1964, p. 394-408.

14. Mansi, t. XLIX, col. 495-496.

15. Sur l'évolution contemporaine de la tendance médiatiste, remarquer l'observation par laquelle, en 1964, à l'article *Pape. Primauté* de ses *Tables générales*, le *Dictionnaire de théologie catholique*, que l'on sait très ultramontain, achevait après Vatican II sa présentation de la collégialité épiscopale: «On voit que, si le concile affirme la sacramentalité de l'épiscopat, il omet de trancher le problème de l'origine immédiate ou médiate de la juridiction épiscopale». (*Op. cit.*, *Tables générales*, col. 3427).

16. *La Chiesa cattolica e la sua Gerarchia*, p. 81.

17. *La Chiesa cattolica e la sua Gerarchia*, p. 77-78.

18. *La Chiesa cattolica e la sua Gerarchia*, p. 78.

19. *La Chiesa cattolica e la sua Gerarchia*, p. 79-80.

20. *La Chiesa cattolica e la sua Gerarchia*, p. 80.

21. Pour situer la position de don Bosco en son temps, voir, dans le livre cité de G. Alberigo, *Lo sviluppo della dottrina sui poteri nella Chiesa universale*, p. 349-413, le chapitre: *Sviluppi e polemiche nella dottrina precedente al Vaticano I.*

22. *Civiltà cattolica*, 7ème série, vol. V, 1869, p. 345-352. L'original français que nous allons utiliser se lit dans E. Cecconi, *Histoire du concile du Vatican*, trad. fr., Paris, 1887, p. 197, 202-212.

23. Voir l'article de L. Marchal, «Ward», *Dictionnaire de théologie catholique*, t. XV, 1950, col. 3517.

24. «Dismetta essa (la rivoluzione) i suoi errori; e quali sieno li sa oggimai per la infallibil parola del Vicario della Verità sussistente...» («Il Giubileo del 1865», *Civiltà cattolica*, ann. XVI, VIème série, vol. I, 1865, p. 699).

25. *I Concili generali e la Chiesa cattolica.* Conversazioni tra un paroco e un giovane parochiano, pel Sacerdote Giovanni Bosco, *Letture cattoliche*, ann. XVII, fasc. VIII, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1869, 168 p.

26. *I Concili generali e la Chiesa cattolica*, p. 58-59.

27. *I Concili generali e la Chiesa cattolica*, p. 59, n. 1.

28. Pour compléter ces paragraphes sur la préparation de l'opinion, remarquons que les *Letture cattoliche* ont aussi contribué, en décembre 1869, à la préparation spirituelle du concile par un fascicule du P. Secondo Franco, *Il giubileo del Concilio Vaticano*. Istruzione, *Letture cattoliche*, ann. XVII, fasc. XII, décembre, Turin, tip. dell'orat. di S. Francesco di Sales, 1869, 48 p.

29. Cette lettre a été éditée par les salésiens dans leurs *Atti del Consiglio Generale*, 314, Rome, 1985, p. 56.

30. Le rescrit était condensé sur la requête: «R. 29 novembre. Respon. quod Superiores Congregationum Ecclesiastic., in quibus nonnisi vota simplicia, etsi fuerint perpetua et S. Sedi reservata, emittuntur juxta normas generales ad Synodum Oec.um non admittantur.» Réponse éd., *ibidem*. Ce rescrit parvint-il à don Bosco?

31. R. Aubert, *Vatican I*, p. 109.

32. Edition de ce texte dans C. Romero, *I sogni di Don Bosco*, edizione critica, Leumann, Elle Di Ci, 1978, p. 20-24.

33. «La grande et singulière protection de l'Eglise».

34. D'après l'article «I Vaticini e i nostri tempi», deuxième partie, *Civiltà cattolica*, ann. XXIII, VIII[ème] série, vol. VI, fasc. 525, 23 avril 1872, p. 299, article que nous retrouverons sous peu.

35. Pas plus que dans les cas de «songes» du saint, nous ne prenons ici parti sur l'origine entièrement ou partiellement «surnaturelle» de cet oracle du 5 janvier 1870. Il est assurément très singulier.

36. L'entretien du 12 février en MB IX, 816/16 à 818/13; celui du 21 février en MB IX, 826/33 à 828/15.

37. Je me suis longuement expliqué sur ce point dans l'article «Le récit de l'audience pontificale du 12 février 1870 dans les *Memorie biografiche* de don Bosco», RSS VI (1987), p. 81-104.

38. Pour ce voyage à Rome en 1870, s'appuyer de préférence sur les diverses lettres que don Bosco expédia pendant son séjour à ses confrères et amis d'Italie du Nord, en particulier à don Rua, à qui il écrivait tous les quatre jours; et sur la conférence qu'il fit à ses confrères de Turin le 7 mars 1870 (édition en *Documenti* XII, 32-36). Le récit du voyage dans les MB IX doit être amendé en plusieurs endroits, comme nous l'avons vu et le verrons encore.

39. Les raisons avouées du voyage au début de la conférence du 7 mars 1870.

40. Daniele Comboni à G. Bosco, 3 juillet 1870, in Comboni Daniele, *Scritti*, Rome, 1983-1985, p. 1092-1093.

41. D'après les lettres de don Bosco à M. Rua, 20 et 24 janvier 1870; *Epistolario* II, p. 69.

42. Sur cette question particulière, voir le chapitre documenté de G. Tuninetti, «Monsignor Gastaldi e i vescovi subalpini al Concilio Ecumenico Vaticano I, 1869-1870», in *Lorenzo Gastaldi*, t. I, p. 189-211.

43. La pétition des sept Piémontais dans Mansi, t. LI, col. 685-686.

44. P. Braido, «Audisio, Guglielmo», *Dizionario enciclopedico di pedagogia*, I, Turin, S.A.I.E., 1961, p. 201-202.

45. En attendant un ouvrage controversé: *Della società, politica e religiosa rispetto al secolo XIX* (Florence, 1876), qui sera mis à l'Index le 18 avril 1877. – Sur Audisio voir, outre l'article cité de P. Braido: F. Bonnard, dans le *Dictionnaire d'histoire et de*

géographie ecclésiastiques, t. V, Paris, 1931, col. 313-314; et P. dalla Torre, in *Enciclopedia cattolica*, t. II, Rome, 1949, col. 391-392.

46. Texte de la lettre latine de L. Gastaldi au card. De Angelis, Rome, 23 janvier 1870, dans Mansi, t. LI, col. 670.

47. Comme nous le lisons dans une conversation Bosco-Berto, Rome, 9 mars 1874, in G. Berto, *Appunti 1873-1874*, p. 76, ainsi que dans le récit de la *Cronichetta* Barberis pour le 18 avril 1879, dont nous allons faire état.

48. D'après le récit de cet entretien par don Bosco le 18 avril 1879, tel qu'il a été repris dans la *Cronichetta autografa* de Giulio Barberis, quaderno 15, p. 16-17. Pour composer le récit de l'entrevue dans les *Memorie* (MB IX, 799-803), don Lemoyne amalgama la *Cronichetta* Barberis à une note de Berto (*Dal 1847 al 1872. Episodi varii*, avant-dernière page), qui datait l'épisode, certainement à tort, de 1866; et à des informations qu'il avait entendues lui-même de don Bosco, enregistrées dans son carnet *Ricordi di gabinetto*, 8 mai 1884.

49. Voir MB IX, 795-796. Dans ces pages, l'historiographe fait la part un peu trop belle aux témoignages de Giovanni Battista Anfossi et Giovanni Turchi, ennemis de Mgr Gastaldi, acharnés à le diminuer face à don Bosco.

50. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 15, p. 14-15. Le lecteur trouvera peut-être mal explicables nos hésitations à croire *telles quelles* les phrases de l'entretien dans cette *Cronichetta*. Qu'il comprenne qu'elles ont toutes été reconstituées par don Bosco (et par don Barberis) neuf ans après l'événement et à partir de considérations mûries dans l'intervalle sur l'infaillibilité et l'opportunité de sa définition.

51. L. Gastaldi au card. C. Patrizi, ex Canonica Vaticana, 19 février 1870, dans Mansi, t. LI, col. 676-677.

52. Rapprochée du récit du 18 avril 1879, cette lettre écrite peu après l'entretien avec don Bosco, nous permet de conclure à la «véridicité globale» de don Bosco en 1879. L'évêque et le prêtre n'avaient parlé que de l'extrême opportunité d'une prompte définition de l'infaillibilité du pape. Cette infaillibilité elle-même n'était pas en cause.

53. R. Aubert, *Vatican I*, p. 195.

54. Dans l'article déjà signalé: «Le récit de l'audience pontificale du 12 février 1870...» (voir n. 37, *supra*), je me suis expliqué sur ces dates d'audiences, qui ne correspondent pas tout à fait avec celles de don Lemoyne dans ses *Memorie biografiche*. Les conversations avec Pie IX étaient résumées par don Bosco dans sa correspondance. Il en répéta le contenu dans sa conférence du 7 mars.

55. Le trait isolé sur Honorius, d'abord classé en *Documenti* XII, 19-20, fut ensuite inséré par don Lemoyne dans le récit de la fausse audience du 12 février 1870 (MB IX, 816/28 à 817/14). Le mémorialiste a cru bon de prêter à don Bosco en conversation une érudition invraisemblable entre 816/34 et 817/7. L'amplification était tout à fait gratuite. Sur Honorius, Gastaldi, quant à lui, observera avec sagesse: «Objectum definitionis dogmaticae est aliquid credendum. Ipse nihil proposuit credendum, ergo nullam protulit definitionem dogmaticam.» Discours du 30 mai 1870, dans Mansi, t. LII, col. 335.

56. Cette lettre, non signée, mais authentique, fut retrouvée, paraît-il, dans les papiers de Pie IX après sa mort. Elle commençait: «Eminenza Reverendissima. – Il foglio qui scritto viene da persona che dimostrò già altra volta avere dei lumi soprannaturali; io l'aveva meco questo inverno a Roma. Alcune cose dissi già di passaggio al S. Padre; non ho però osato di lasciare lo scritto. Ora che nella sua bontà mi fa dire di

parlare *chiaro, positivo* e *definitivo*, mi fo animo a trasmetterlo...» Lettre éditée avec indications sur son origine en MB IX, 828/26 à 829/6.

57. Ce discours dans Mansi, t. LII, col. 327-337.

58. Mansi, t. LII, col. 607-617.

59. Mansi, t. LII, col. 1034-1038.

60. Mansi, t. LII, col. 1212-1230.

61. Sur les limites de l'infaillibilité telle que le concile la définit, voir G. Thils, *L'infaillibilité pontificale. Sources, conditions, limites*, Gembloux, 1969; Id., *Primauté et infaillibilité du Pontife romain à Vatican I*, Leuven, University Press, 1989.

62. *Storia ed Atti del Concilio Ecumenico Vaticano fino alla 4ª Sessione.*

63. *L'infallibilità pontificia proposta ai fedeli.* Istruzione del P. Secondo Franco, *Letture cattoliche*, ann. XIX, fasc. IV, avril, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1871, 216 p.

64. *Storia ecclesiastica ad uso della gioventù utile ad ogni grado di persone* pel sacerdote Giovanni Bosco, nuova edizione migliorata ed accresciuta, *Letture cattoliche*, ann. XVIII, fasc. XI et XII, novembre et décembre, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1870, p. 362.

65. *Storia ecclesiastica...*, cit., p. 363.

66. «Così era definito articolo di fede che il romano pontefice è infallibile quando parla di cose spettanti alla fede o ai costumi». *Storia ecclesiastica...*, cit., p. 367. Nulle allusion à l'*ex cathedra*, formule essentielle de la définition.

67. *Supra*, n. 63.

68. Voir, *ci-dessous*, chap. XXVII.

69. *L'infallibilità pontificia proposta ai fedeli*, p. 40-52.

70. *L'infallibilità pontificia proposta ai fedeli*, p. 52-53. — Sur l'infaillibilité du magistère pontifical *ordinaire*, à laquelle ce théologien semblait croire, voir G. Thils, *Primauté et infaillibilité du Pontife romain...*, cit., p. 305-314. G. Thils conclut (p. 314): «Jusqu'à mieux informé et jusqu'à preuve du contraire, nous croyons devoir défendre la doctrine selon laquelle le pape jouit de l'assistance divine qui préserve d'erreur son jugement dogmatique, seulement lorsqu'il parle *ex cathedra*, en donnant à cette expression toute la signification précise et technique qu'elle avait pour les Pères du concile.»

71. G. Bosco, «Ai soci salesiani», *Regole o Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales*, Turin, 1875, p. V.

72. Cette histoire, maintes fois racontée, peut être lue dans les cent premières pages de J. Chastenet, *L'Enfance de la Troisième, 1870-1879*, coll. *Histoire de la Troisième République* I, Paris, Hachette, 1952.

73. Edition du compte rendu de la réunion du 8 novembre 1870, dans la *Rivista di Storia della Chiesa in Italia*, ann. XLI, 1987, p. 136-139.

74. La texte de la Loi des Garanties dans la *Civiltà cattolica*, ann. XXII, VIII ème série, vol. II, 1871, p. 601-604. L'encyclique *Ubi nos arcano Dei*, *ibid.*, p. 719-729.

75. La préface du *Galantuomo* de 1871 a été reproduite en MB IX, 960-962.

76. Signe des échos de la Semaine sanglante chez don Bosco, sa lettre à la Supérieure des Fidèles Compagnes, Turin, 2 juin 1871; *Epistolario* II, p. 161-162. Il y avait des Fidèles Compagnes à Paris en mai 1871.

77. «I Vaticini e i nostri tempi», *Civiltà cattolica*, 23 avril 1872 (voir, *supra*, n. 34). La phrase gênante: «... l'Idolo tuo, il Panteon, sarà incenerito, affinché si avveri che mentita est iniquitas sibi», n'y figure pas. Comparer avec MB IX, 780/25-26.

78. MB IX, 920/32-36.

79. G. Bosco à G.B. Dupraz, Lanzo, 20 septembre 1870; *Epistolario* II, p. 118-119.

80. G. Bosco à P. Marietti, Turin, 11 octobre 1870; *Epistolario* II, p. 121.

81. Voir, par exemple, E. Ceria, notice de la lettre du 27 septembre 1870, *Epistolario* II, p. 119.

82. Sur ce voyage, voir les consignes énigmatiques de G. Bosco à M. Rua, Casale, 27 septembre 1870; *Epistolario* II, p. 119-120. Un ticket aller-retour Rome pour Giuseppe Rossi!

83. Voir, *ci-dessus*, n. 56.

84. G. Bosco à G. Antonelli, 11 avril 1871, dans F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 57. On aura souligné la proposition: «... celui qui eut en d'autres occasions des lumières extraordinaires», allusion à la vision oraculaire du 5 janvier 1870.

85. G. Bosco à Pie IX, 14 avril 1871, dans F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 57.

Chapitre XXI.

Au temps des premières filles de Marie auxiliatrice

Le projet de constitutions d'avril 1871[1]

Le 24 avril 1871, quelques jours après ses lettres encourageantes à Pie IX et au cardinal Antonelli (11 et 14 avril 1871), don Bosco faisait remettre un pli important à une religieuse de Turin, envers laquelle il éprouvait assurément une grande confiance. Mère Enrichetta Dominici était, depuis dix ans, supérieure générale des sœurs de Sainte-Anne de la Providence, congrégation fondée par la marquise de Barolo.[2] Il lui soumettait un exemplaire annoté des constitutions – dites par lui: *Regolamento* – de sa société de S. François de Sales, qu'accompagnait une lettre dont voici la teneur:

«Révérende Mère,
Je remets entre vos mains le règlement de notre congrégation, pour que vous ayez la bonté de le lire et de voir s'il peut convenir à un institut de religieuses dans le sens que je vous ai exposé de vive voix. – Il faudra commencer par le n° 3: *Scopo di questa istituzione Figlie dell'Immacolata*. Et ensuite supprimer et ajouter selon que, dans votre sagesse, vous jugerez bon pour fonder un institut dont les filles soient de vraies religieuses pour l'Eglise, mais, pour la société civile, de libres citoyennes. – Les chapitres où les articles des Règles de Sainte-Anne qui pourraient être adaptés, vous me ferez grand plaisir de le faire. Quand vous estimerez bon que nous ayons un entretien, vous pourrez me le faire dire par l'un de nos clercs ou de nos coursiers qui passent souvent chez vous. C'est assurément un nouveau dérangement, mais je crois qu'il servira à la plus grande gloire de Dieu. Si nous réussissons à gagner quelques âmes, vous y serez pour une large part. – Que Dieu vous bénisse avec toute votre famille religieuse; et, tout en me recommandant, ainsi que mes élèves, à la charité de vos saintes prières, je me professe avec reconnaissance, de Votre Révérence, le très obligé serviteur, Gio. Bosco, prêtre.»[3]

En ce 24, jour initial du mois de Marie auxiliatrice, don Bosco reconnaissait avoir pris plusieurs décisions: 1) il allait fonder un insti-

tut de religieuses, 2) ces religieuses auraient les mêmes caractéristiques que ses religieux, dont il tenait à faire de vrais religieux pour l'Eglise et des membres à part entière de la société civile pour le monde; 3) ce serait des «Filles de l'Immaculée», groupe que nous allons connaître; et 4) leurs constitutions seraient calquées sur celles des salésiens, quoique adaptées par les soins de la congrégation de Sainte-Anne. Il est en outre très probable que le projet déterminait déjà le «but» de cet institut selon la formulation qu'il recevra en janvier 1872. Don Bosco soumettait en effet à sa correspondante une version italienne (voir le mot *scopo*, non pas *finis*) et manuscrite de ses constitutions. (En 1871, seule la version latine avait été imprimée.) Depuis l'origine, le troisième chapitre des *Regole* de don Bosco, dûment numéroté: 3° à partir de 1863 environ, était consacré au *Scopo di questa società* (But de cette société). En 1864, le premier article de ce chapitre avait été formulé: «Le but de cette société est la perfection chrétienne de ses membres, toute œuvre de charité spirituelle et corporelle envers les jeunes, spécialement s'ils sont pauvres, ainsi que l'éducation du jeune clergé. Elle se compose d'ecclésiastiques, de clercs et de laïcs.» Or la lettre nous apprend que le titre de ce numéro 3° était devenu dans l'exemplaire remis à mère Dominici: *Scopo di questa istituzione Figlie dell'Immacolata*. Don Bosco raturait, corrigeait et complétait à plaisir ses manuscrits. Il n'est pas vraisemblable qu'il ait maintenu, aussitôt après ce nouveau titre, l'article tel que nous venons de le lire, qui ne pouvait convenir à un institut féminin. La version du manuscrit A des constitutions de l'Institut, daté du 29 janvier 1872, texte qui semble avoir été celui «remis par don Bosco à don Pestarino»,[4] devait commencer d'apparaître ici. Soit, pour ce premier article: «Le but de l'Institut des filles de l'Immaculée ou de Marie Auxiliatrice est, non seulement de veiller à leur propre perfection, mais aussi de contribuer au salut de leur prochain en donnant aux fillettes du peuple une éducation morale et religieuse», formulation évidemment dérivée de l'article des *Regole* de don Bosco. Comme il le faisait pour les siens, d'emblée don Bosco assignait aux nouvelles religieuses une double finalité: leur propre «perfection» spirituelle, raison d'être de tout «état de perfection», et un ordre particulier d'action: l'éducation des filles du peuple. Telle serait à coup sûr son option en janvier 1872, telle elle fut très probablement dès le mois d'avril 1871. Entre temps, il l'avait exprimée sensiblement dans les mêmes termes en conversation avec Domenico Pestarino, un prêtre que nous retrouverons bientôt.[5]

Qu'il ait en avril exposé son projet au chapitre supérieur des salésiens dans les termes qu'une tradition acceptée par les plus prudents (P. Stella) lui attribue avec générosité de nos jours, est beaucoup moins assuré. Selon le tome X des *Memorie biografiche*, qu'Angelo Amadei publia en 1939, le 24 avril 1871, don Bosco, s'adressant aux membres de son chapitre convoqués par ses soins, «après avoir dit qu'il les avait réunis pour des affaires de grande importance», poursuivait: «Beaucoup de personnes m'ont exhorté à plusieurs reprises à faire aussi pour les fillettes le peu de bien que, grâce à Dieu, nous sommes en train de faire pour les garçons. Si je devais suivre mon inclination, je ne m'embarquerais pas dans ce genre d'apostolat; mais, comme on me l'a répété tant de fois et que cela vient de personnes dignes de toute estime, je craindrais de contrarier un dessein de la Providence si je ne prenais pas la chose en sérieuse considération. Je vous la propose donc à vous, en vous invitant à y réfléchir devant le Seigneur, à peser le pour et le contre, afin de pouvoir ensuite prendre la décision conforme à la plus grande gloire de Dieu et au meilleur avantage des âmes. En conséquence, durant ce mois, que nos prières communes et privées soient orientées à cette fin pour obtenir du Seigneur les lumières nécessaires dans cette affaire importante.» Les *Memorie* concluaient: «Les membres de la réunion se retirèrent profondément impressionnés.»[6] Don Amadei se taisait sur l'origine de son information. Sœur Posada a commencé d'en mettre l'authenticité en doute, en remarquant que ces propos ne pouvaient provenir d'un procès verbal, comme les lecteurs l'imaginent instinctivement: aucun cahier de procès verbaux de chapitres supérieurs salésiens ne subsiste pour l'année 1871.

Au vrai, il s'agissait d'une (belle et intelligente) reconstruction en provenance du monde des filles de Marie auxiliatrice. L'histoire de la péricope de don Amadei nous interdit d'en douter. Il connut l'information entre la première (1929) et la deuxième édition (1940) de son ouvrage: *Don Bosco e il suo apostolato* (Don Bosco et son apostolat).[7] Dans l'intervalle, il avait vraisemblablement eu recours au livre de son confrère Ferdinando Maccono: *Suor Maria Mazzarello, prima superiora generale delle figlie di Maria ausiliatrice*,[8] où l'épisode apparaissait introduit et conclu à peu près dans les termes de ses *Memorie* de 1939.[9] Or, don Maccono, en probe historien qu'il était, avait eu la délicatesse d'indiquer en note la source du petit discours de don Bosco: «Da una Memoria storica, inedita, esistente nell'archivio delle Figlie di Maria Ausiliatrice.» (D'après un mémoire historique inédit,

existant dans les archives des filles de Marie auxiliatrice).[10] Très intéressante pour nous, cette référence n'est toutefois pas rassurante. Le témoignage, loin d'être de première main, nous entraîne dans le nuage des mémoires des sœurs salésiennes sur les origines de leur institut, tous rédigés après coup, à partir de rapports généralement oraux et avec des intentions plus édifiantes que simplement documentaires. «Il faut dire que les premières chroniques de l'institut sont tardives et incomplètes, reconnaissait sœur Posada lors d'un congrès scientifique tenu à Rome en janvier 1989. La plus ancienne semble remonter aux alentours de 1887. Les "chroniques" et divers documents postérieurs, tels que, par exemple, les *Schiarimenti sugli inizi dell'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice* (Eclaircissements sur les débuts de l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice), sont des synthèses ou des résumés...»[11] Assurément, don Bosco fit part à ses conseillers de son projet de congrégation féminine. En 1907, don Albera témoignera du fait de la consultation, qu'il datait au reste de 1870.[12] Mais il le fit probablement après avoir pris lui-même sa décision, à juger par le contenu de sa lettre à mère Enrichetta Dominici. Les considérations que lui attribue le prétendu procès verbal, sont au mieux vraisemblables. Les phrases du discours, qui pourraient éclairer certains aspects de sa psychologie, nous échappent.

Le cheminement d'une idée créatrice

Car l'idée de créer un institut féminin n'avait pas brusquement germé dans son esprit durant les semaines ou les mois antérieurs, par exemple au cours de conversations avec le pape, comme on l'entend parfois dire. Elle était ancienne. Des raisons prosaïques la lui avaient suggérée à la suite de la mort de sa mère (25 novembre 1856), nous apprend don Rua: il souhaitait disposer de lingères à demeure pour sa «nombreuse famille.»[13] Cette sorte de souci ne pouvait que s'aggraver avec la multiplication de ses collèges autour de 1870. Mais, simultanément, don Bosco élargissait son projet à l'éducation des fillettes. L'épisode Benedetta Savio, qu'une biographie de don Allamano a tenté d'intégrer à la vie de notre don Bosco, trouve probablement ici sa place.[14] Benedetta Savio (1825-1896), native comme don Bosco de Castelnuovo d'Asti, fut pendant près de quarante ans, de 1857 presque jusqu'à sa mort, directrice de l'Asile Pescarmona, autrement dit d'une école maternelle de Castelnuovo. Dotée d'un naturel vif et affectueux, la simplicité de sa vie authentiquement chrétienne, bien

enracinée dans une piété eucharistique, son dévouement à sa famille, sa compétence pédagogique et ses capacités éducatives,[15] toutes ces belles qualités ne pouvaient que susciter l'intérêt de don Bosco, qui retrouvait fréquemment son village d'origine. Sur les conseils de son directeur spirituel, qui avait été rien moins que saint Giuseppe Cafasso, autre compatriote, Benedetta «*monaca in casa*» (religieuse dans sa maison) vivait chez elle en véritable religieuse. Or, un mémoire[16] provenant de l'une de ses nièces et que, nous dit-on, d'autres pièces viennent confirmer, assure que don Bosco, «au temps de don Pestarino» (dont le nom est estropié, mais peu importe), par conséquent dans les années '60, envoya deux prêtres salésiens à Castelnuovo pour faire d'elle la «cofondatrice» et la «supérieure générale» de la congrégation qu'il souhaitait fonder; mais que la mission des deux envoyés échoua par l'opposition résolue de l'une de ses nièces, puis de la mère de celle-ci.[17] Les titres pompeux de «cofondatrice» et de «supérieure générale» résultaient certainement de réflexions postérieures sur l'épisode; mais il est possible que don Bosco ait essayé de prendre Benedetta Savio pour collaboratrice de son œuvre apostolique.

Aurait-il songé sérieusement à se faire aider par une religieuse française, Marie-Louise Angélique Clarac (1817-1887), encore fille de la Charité en 1870, directrice à Turin d'une œuvre imposante, non sans ressemblance avec celle de don Bosco, et qui, séparée de son institut, finit par fonder une nouvelle congrégation d'assistance sociale?[18] L'hypothèse, avancée par Pietro Stella,[19] repose sur des bases trop faibles: une phrase énigmatique attribuée à don Bosco devant don Lemoyne en 1866 et le fait qu'il ait encouragé sœur Clarac à chercher en 1870 auprès de l'évêque Moreno une issue à sa situation inconfortable, pour qu'on s'y arrête longuement. Si l'idée lui traversa l'esprit, comme, vraisemblablement, face à d'autres religieuses à la fois pieuses, fortes et entreprenantes, il ne put qu'y renoncer bientôt. On a écrit avec raison que la structure d'âme exceptionnelle de sœur Clarac, «ferme, décidée, intransigeante dans ses vues propres, l'affermissement de sa personnalité dans l'esprit de saint Vincent de Paul auquel elle n'entendait pas renoncer, l'ensemble des œuvres populaires dont elle s'occupait, dont certaines étaient étrangères à l'apostolat spécifique de don Bosco», que tout cela rendait improbable une quelconque tentative d'association entre elle et don Bosco.[20]

Il est préférable de voir en des femmes, telles que Benedetta Savio, Marie-Louise Clarac et Enrichetta Dominici, des exemples de colla-

boratrices possibles pour le don Bosco des années 1870-1871 et donc des modèles anticipés de ses futures religieuses. Elles s'imposaient dans un monde dominé par l'élément masculin. La vie religieuse de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle a connu des personnalités que l'une ou l'autre historienne du siècle suivant a qualifiées de «féministes» avant la lettre. Ce «féminisme» impliquait chez ses tenantes la volonté d'association et un solide esprit d'indépendance et d'initiative vis-à-vis de l'autoritarisme masculin. Au dix-neuvième siècle, des femmes d'Eglise, religieuses de vie active, ont en effet joué un rôle de pionniers dans une série de professions qui ne seraient accessibles qu'un siècle plus tard à leurs sœurs laïques; elles possédèrent le savoir-faire, l'art et l'audace de gérer de grandes entreprises pour leur propre compte et sans trop se référer aux autorités ecclésiastiques.[21] Sœur Clarac, «tête de fer», «cœur de volcan», pour reprendre des images de son archevêque Mgr Gastaldi, à qui elle se heurta avec violence,[22] appartenait à ce monde résolu et inventif. Ce type de femme répondait, en théorie tout au moins, à la tâche que don Bosco, en 1871, assignait à la congrégation nouvelle. «Le but des filles de Marie auxiliatrice, expliquait très simplement don Rua au procès de canonisation de don Bosco, consiste, à peu de choses près, à exercer en faveur du sexe féminin l'œuvre que les salésiens exercent auprès des jeunes garçons.»[23]

Toujours est-il que les «filles de l'Immaculée», auxquelles don Bosco destinait son ébauche de Règle de vie en avril 1871, étaient les membres d'un groupe déterminé, constitué à Mornese, petite localité au sud-ouest de Turin, vers Gênes, dans le diocèse d'Acqui. Il était dirigé par le prêtre Domenico Pestarino, grand ami de don Bosco, salésien «externe» depuis 1864 et, pour l'heure, très occupé par la construction d'une école pour garçons au lieu de son ministère, c'est-à-dire à Mornese.[24] Une Pieuse union était née dans ce village vers 1851 sur l'initiative d'une fille de l'endroit, Angela Maccagno (1832-1891). Ce groupe apostolique rassemblait des jeunes filles engagées dans la vie chrétienne, désireuses de s'entraider, de se livrer à des œuvres de miséricorde envers les plus besogneux et de préparer les mères à l'éducation de leurs filles. Marie-Dominique Mazzarello, que nous allons retrouver dans un instant, en fit partie dès l'origine.[25] En 1869, de fait, «les filles de Marie Immaculée étaient désormais partagées en deux groupes: les "Nouvelles Ursulines", qui continuaient à vivre dans leurs familles respectives, et celles simplement appelées "Figlie" (Filles), avec à leur tête Marie-Dominique Mazzarello, qui

habitaient depuis deux ans dans une maison dite "de l'Immaculée", menant vie commune, consacrées en priorité à l'apostolat parmi les filles du pays et quelques orphelines ou internes.»[26] Don Bosco leur avait déjà proposé un «horaire-programme». C'est à ces *Figlie* de Mornese qu'il destinait les Règles que, ce 24 avril 1871, il déposait, pour additions, suppressions ou corrections, entre les mains de mère Enrichetta Dominici.

Le temps du jubilé pontifical de Pie IX (juin 1871)

Dans les semaines qui suivirent, le Valdocco solennisa très fort un mois de mai exceptionnel, qui était celui du troisième centenaire de Lépante (1571), c'est-à-dire d'une victoire de l'Auxiliatrice. Pour aider les fidèles à honorer et à prier la Vierge Marie, son imprimerie publia un livre de cinq cents pages: *Nouveau manuel pour l'exercice pratique de la dévotion à Marie très sainte.*[27] Don Bosco répandit sous son nom et par le biais des *Letture cattoliche* une brochure sur «l'apparition de la bienheureuse Vierge sur la montagne de la Salette, avec d'autres faits prodigieux empruntés à des documents publics»,[28] où, du reste, l'apparition ne couvrait que moins du quart des pages, tandis que les prodiges attribués à l'intercession de Marie ou de saint Joseph s'arrogeaient près du reste de la surface imprimée. La neuvaine préparatoire au 24 mai prit un relief spécial pendant les trois derniers jours (le triduum). Don Giovanni Cagliero mit au point une cantate extraordinaire *Saepe dum Christi* avec orchestre et trois cents exécutants, par laquelle la bataille de Lépante serait commémorée. Les musiciens du collège de Lanzo furent associés à la célébration du 21; ceux de Cherasco et d'Alassio, à celle du 22; et ceux de Borgo San Martino, à celle du 23.[29] La fête grandissime de Marie auxiliatrice, commencée le 24 par une messe de Giovanni Cagliero, avec orchestre et deux cents exécutants, continuait encore le dimanche 28, fête de la Pentecôte. La deuxième quinzaine du mois fut donc très mouvementée.

En juin, don Bosco s'occupa surtout du jubilé pontifical de Pie IX, pape depuis 1846, c'est-à-dire depuis vingt-cinq ans.[30] De Rome, son ami Emiliano Manacorda lui suggéra, le 1er juin, d'y participer activement. Dans un recueil commémoratif, l'un des professeurs de don Bosco composerait un poème sur le pape, par exemple: «Pie IX sauvé à Sainte Agnès hors les murs.»[31] Le jour anniversaire tombait le vendredi 16 juin. Quelque quarante-huit heures auparavant, don Bosco

annonçait au directeur du collège de Borgo San Martino, Giovanni Bonetti: «Vendredi, jour solennel, grande fête. Le matin, communion générale pour le pape. Au repas, un plat (*pietanza*) supplémentaire. Vacance toute la journée. Le soir, prédication adaptée et, si possible, un peu d'illumination...»[32] Il voulut être en personne à Rome le 29 pour la fête des saints Pierre et Paul. Parti de Turin le 22 juin, via Florence – où il ne s'arrêta que deux heures[33] – il fut vraisemblablement à destination à l'aube du 23. Le 28, Pie IX le reçut en audience. Don Bosco avait aligné sur une feuille de papier les différents points qu'il avait l'intention d'aborder. La liste commençait par la présentation de l'«Album» des membres de sa Société de S. François de Sales et de leurs élèves de Turin, Lanzo, Borgo San Martino, Cherasco, Alassio, ainsi que des oratoires turinois San Luigi, Angelo custode et San Giuseppe; puis venaient diverses «faveurs» demandées soit pour lui-même, soit pour des amis et bienfaiteurs...[34] Il rencontra le pape une autre fois, peut-être avec un groupe de pèlerins.[35] Et, le 1er juillet, il entama son voyage de retour. Cette fois, il séjourna deux jours à Florence «pour récolter quelques sous, si possible.»[36] Et, le 4 juillet, il était à Turin.

Mais, pas plus à l'aller qu'au retour, il n'avait eu, à Florence, une quelconque conversation avec le président Lanza sur le problème des nominations d'évêques; il ne s'était pas non plus rendu à Rome avec lui et n'avait pas traité là-bas *ex officio* des diocèses vacants. Le «mémoire» que, selon son biographe, il aurait préparé en juin pour Pie IX sur cette question n'a jamais existé. L'histoire officielle salésienne rédigée à cet endroit par don Angelo Amadei nous abuse. Le récit des démarches de don Bosco auprès de Lanza en juin 1871[37] est un doublet de l'épisode parallèle de septembre, dont une version approximative figurait, apparemment localisée en juin, dans le douzième registre de *Documenti*.[38]

L'emploi des journées de don Bosco en juillet et août 1871 nous est relativement bien connu par sa correspondance. Au retour de Rome, sa fête, renvoyée du 24 juin, fut célébrée. Du 13 au 15 juillet, il prit part aux Quarante Heures en l'église Marie auxiliatrice. Durant ce mois de juillet, il régla l'acceptation du collège de Varazze et tenta de trouver une solution convenable pour celui de Cherasco, qu'il abandonnait. Entre le 1er et le 3 août, il visita le collège de Borgo San Martino. Du 6 au 20, il participa activement aux exercices spirituels pour séculiers à S. Ignazio sopra Lanzo. Mais il était las: une maladie des membres inférieurs – ses pieds refusaient de lui obéir, expliquait-il à

don Rua[39] –, maladie qui le poursuivrait jusqu'à sa mort, se déclarait. Il accepta donc l'invitation permanente de la comtesse Gabriella Corsi dans sa villa de Nizza Monferrato;[40] et, entre le 21 et le 30 août, prit une dizaine de jours de vacances. Il se reposa, écrivit des lettres, reçut des amis, notamment des gens d'Eglise, et des solliciteurs. Il avait recommandé à la comtesse de bien traiter les premiers, surtout quand ils apportaient une offrande ou qu'ils se disposaient à traiter du bien des âmes; quant aux complimenteurs, il suffisait de les remercier sans plus...[41] Mais, au vrai, seul le récit suspect des *Documenti* XII sur les nominations épiscopales[42] prétend que don Bosco s'était retiré à Nizza pour recevoir *alla chetichella* (en cachette) divers ecclésiastiques soucieux de l'avenir de leurs diocèses. Du coup, assure-t-on, «en un seul jour on trouvait réunis à déjeuner dix-huit vicaires généraux et capitulaires.»[43] Certes, les visiteurs de don Bosco étaient nombreux; et, surtout s'ils appartenaient à un diocèse privé d'évêque, tel celui de Turin, ne manquaient pas de le sonder sur d'éventuelles nominations. Don Bosco réunissait des informations, qui allaient lui servir bientôt. Mais les choses en restaient là.

La question des diocèses vacants

En ces derniers jours d'août 1871, la question, longtemps en sommeil, se nouait, mais en dehors de lui, même si son nom y était sur-le-champ directement mêlé. Le 21 août,[44] Pie IX avait composé à l'intention du roi Victor-Emmanuel II une lettre personnelle. C'était, pour l'essentiel, une déploration des méfaits de la «révolution» dans la ville de Rome, devenue, écrivait-il, plus que «la capitale de l'Italie», celle «du désordre, de la confusion et de l'impiété». Il y joignait un alinéa capital pour la vie du royaume: «Cependant, comme je tiens à exercer la mission qui me vient directement de Dieu, je pense nommer de nouveaux titulaires pour au moins une partie des nombreux sièges vacants d'Italie. Du reste, je prie Dieu de tout cœur qu'il vous accorde les lumières nécessaires pour sortir de semblables ténèbres...»[45] Le cardinal Antonelli confia cette lettre à un frère mineur avec mission de la transmettre au chargé d'affaires ecclésiastiques de Turin, Gaetano Tortone; celui-ci, aidé par don Bosco, devait la faire parvenir à son illustre destinataire. Le cardinal écrivait au chargé d'affaires: «... (Le Frère Mineur) remettra à Votre Seigneurie le pli ci-joint, dont l'adresse vous signifiera l'importance. Afin qu'il ne courre nul risque, je vous commets le soin de vous mettre en relation de ma part avec le

prêtre Don Bosco et de concerter avec lui la façon la plus rapide et la plus convenable pour que le pli parvienne en toute sûreté entre les mains de l'illustre personnage...»[46] Mgr Tortone fit diligence. Il télégraphia (deux fois, paraît-il) à don Bosco, qui, nous le savons, se reposait à Nizza, pour le presser de rentrer à Turin où l'appelait «une affaire urgentissime». Don Bosco, loin d'imaginer de quoi il s'agissait, lui répondit que, «pour des raisons de santé et pour d'autres affaires qui le concernaient», il ne pouvait se déplacer; et que, si nécessaire, Tortone pouvait recourir à la poste. Le chargé d'affaires préféra les services d'un ecclésiastique présent à Turin, l'aumônier de cour Gazzelli di Rossana, grâce à qui la lettre du pape arriva enfin à Victor-Emmanuel.[47] Au reste, Mgr Tortone ne semble pas avoir beaucoup regretté l'absence momentanée de don Bosco, envers qui il paraissait n'éprouver, en la circonstance, qu'une confiance mitigée.[48]

L'affaire des nominations épiscopales était désormais enclenchée à Florence et à Rome. Le 1er septembre, Tortone pouvait déjà communiquer à Antonelli que la lettre, lue par le roi, était passée entre les mains du président Lanza.[49] De son côté, le Vatican expédiait des lettres aux archevêques et évêques d'Italie pour qu'ils fassent dresser des listes de candidats à l'épiscopat. Il requérait pour eux des qualités de doctrine solide, de prudence irréprochable et de fermeté de caractère.[50]

Et le président Lanza intéressa immédiatement don Bosco, dont le nom avait été très vraisemblablement prononcé par le roi et que le gouvernement italien savait avoir établi des listes d'épiscopables au cours des années antérieures. Vers le 8 septembre, un jour où don Bosco était à Lanzo pour une retraite de salésiens, un télégramme de Lanza au préfet de Turin le fit inviter à se rendre au plus vite à Florence.[51] Le préfet Vittorio Zoppi ne perdit pas son temps, en sorte que, le 9 septembre, à 19 h., don Bosco, accouru de Lanzo dans la journée en la compagnie de don Lemoyne, montait déjà dans le train de Turin-Florence. L'entretien avec le président Lanza eut lieu le 11 septembre, jour de l'expédition d'une dépêche de don Bosco à don Rua, annonçant la prolongation de son voyage jusqu'à Rome.[52] Le prêtre et le président traitèrent certainement des nominations épiscopales. Le président insista vraisemblablement pour que les choix du Vatican tombent sur des «personnes qui sachent concilier, avec les devoirs de leur ministère, le respect dû aux lois de l'Etat», en conformité avec un passage de la lettre que le roi adressait alors au souverain pontife.[53] Lanza prononça probablement des noms, signe pour les ecclésiastiques désignés de leur faveur en cour royale. Et il proposa à

don Bosco de servir d'intermédiaire entre le gouvernement et le Vatican. Car la lettre de Victor-Emmanuel à Pie IX datée du 12 septembre (et écrite après une entrevue du roi avec Lanza) disait en propres termes: «... Et si Votre Sainteté, pour éliminer tout risque de difficultés possibles, avait pour agréable l'envoi même officieux d'un délégué, mon gouvernement s'empresserait de le faire...»[54] L'allusion du roi à son gouvernement et la suite du voyage nous interdisent de vraiment douter de l'invitation de Lanza à don Bosco: il serait au moins l'un des «délégués officieux» de la tractation. D'après sa correspondance de l'année suivante, Lanza assura don Bosco que le pape serait libre dans ses choix d'évêques et que le gouvernement n'opposerait pas d'obstacles à leur jouissance du «temporel.»[55]

De Florence, don Bosco gagna Rome et y fut aussitôt reçu par le pape et son secrétaire d'Etat, en sorte que, le 13, il pouvait déjà annoncer sa présence prochaine à Turin.[56] A Pie IX et au cardinal Antonelli, il avait non seulement manifesté les bonnes dispositions du gouvernement italien dans l'affaire des nominations épiscopales, mais aussi remis une liste d'épiscopables pour les sièges vacants du nord de l'Italie, en particulier pour Turin, privé d'évêque depuis près d'une année. Une découverte récente nous apprend qu'il proposait surtout trois noms, assortis et suivis d'appréciations positives ou négatives sur divers autres ecclésiastiques:

«Tout bien pesé devant le Seigneur, après avoir prié dans ce sens, il me semble pouvoir proposer comme modèles de vie pastorale. 1. Bottino Gio. Battista, théologien, chanoine de l'église métropolitaine, célèbre prédicateur. 2. Fissore Celestino, chanoine de cette même église, qui fut durant de nombreuses années vicaire général du diocèse de Turin, docteur agrégé, célèbre canoniste. 3. Oreglia Giorgio, chanoine, prévôt, vicaire général et capitulaire du diocèse de Fossano. Tous trois sont à l'aise. – Le chanoine Nasi Luigi est homme de grand, de très grand mérite, mais de très mauvaise santé. Le chanoine Gazzelli et le chanoine Morozzo conviendraient parce qu'agréés par le souverain, mais, en l'occurrence, ils seraient moins indiqués que les chanoines Fissore Celestino, Bottino Gio. Battista et Oreglia Giorgio. Moins indiqué serait le prévôt Gaeti, pro-vicaire forain de Castel Ceriolo. Mais il est très désiré par le roi qui l'aime beaucoup, bien qu'il soit de faible doctrine. – Mgr Scotton Andrea, chanoine de Bassano Veneto, a prêché cette année avec grand succès à la cathédrale de Turin; il s'est montré pieux et très savant; ses nombreuses œuvres et relations semblent le rendre digne de considération; c'est une personne à l'aise, d'excellente santé et de grand courage. Beaucoup recommandent le chanoine Siboni, vicaire général et capitulaire d'Albenga. Mgr Gastaldi, évêque de Saluzzo, est désiré à Turin par les bons pour sa science et sa

piété. Comme il est docteur agrégé en théologie, il pourrait beaucoup contribuer à rectifier l'enseignement (*litt.*: corriger les études) de l'université de Turin, à laquelle il appartiendrait.»[57]

Au total, au moins dix-huit noms auraient été avancés sans réserves par don Bosco.[58] Il y avait certainement parmi eux Mgr Giovanni Balma, nom qui apparaît sur une liste de nominations, que le cardinal Antonelli a coiffée par celui de don Bosco.

Les échanges épistolaires, les insinuations journalistiques, les prévisions et les démentis de la presse, circulèrent dans la péninsule pendant quarante jours après la rentrée de don Bosco à Turin.[59] Les anticléricaux les plus farouches d'un côté, les catholiques intransigeants jusqu'au-boutistes de l'autre, redoutaient une ébauche de réconciliation entre le pape et le gouvernement, désormais installé à Rome. Le consistoire du 27 octobre mit un terme aux pronostics. Pie IX préconisa une quarantaine d'évêques italiens, parmi lesquels Giovanni Balma pour Cagliari, Lorenzo Gastaldi pour Turin, Celestino Fissore pour Vercelli, Pietro Giuseppe De Gaudenzi pour Vigevano, Pietro Anacleto Siboni pour Albenga, personnes dont la candidature avait été de quelque manière soutenue par don Bosco. Mais son biographe exagérait sensiblement quand il écrivait: «Il nota qu'à Rome le pape avait approuvé tout entière la liste des noms qu'il avait présentée.»[60] Sur les trois candidats qu'il avait le plus chaudement recommandés à Antonelli, si un, Fissore, était bien élu, les deux autres (Bottino et Oreglia) ne deviendraient jamais évêques. Il reste que, pour l'opinion, il était à Turin le «grand fabricant d'évêques et d'archevêques». *Il Fischietto* du 7 décembre 1871 ironisait sur «le très précieux cadeau qu'il nous a déjà fait avec cette perle de Monsignor Gastaldi...»[61] On lui rappellera souvent ses bons soins dans le transfert de Mgr Gastaldi de Saluzzo à Turin.

Cependant, en cette fin d'octobre 1871, l'un de ses amis les plus chers, qui résidait à Rome, demeurait sans mitre. Le diocèse de Fossano n'étant pas encore pourvu, le chapitre de sa cathédrale exprima à Pie IX, par l'entremise de don Bosco, son désir d'avoir pour évêque «le non moins savant que pieux M. Emiliano Manacorda.»[62] Dès le 6 novembre, le cardinal Antonelli pouvait annoncer la nomination de celui-ci à Fossano, nouvelle bientôt répétée dans une lettre d'Antonelli à don Bosco et devenue officielle au consistoire du 27 novembre 1871.[63]

A Turin, Mgr Gastaldi, archevêque tellement «désiré» par les

«bons» aux dires de don Bosco, n'était certainement pas *persona grata* aux anticléricaux de 1871. Le périodique *Il Fischietto* se distinguait par une longue campagne de dénigrement. «Quand, le 5 octobre, le nom de l'élu fut rendu public, il ne lui fut pas difficile de trouver des prétextes pour *écraser l'infâme*, qui avait osé accepter son transfert de Saluzzo à Turin: son passé de prêtre diocésain et religieux, sa prédication, son caractère et jusqu'à ses traits physiques.»[64] Sa prise de possession ne put se dérouler au grand jour et selon l'antique coutume.[65] «Journée froide et brumeuse que ce dimanche 26 novembre 1871, racontera son biographe, quand, à neuf heures, Lorenzo Gastaldi, nouvel archevêque de Turin, se rendit en privé et presque en cachette (*alla chetichella*) du sanctuaire de la Consolata à la cathédrale S. Giovanni Battista. Il s'agissait pourtant de l'entrée officielle du nouveau successeur de saint Maxime dans son diocèse. Signe des temps, dirions-nous aujourd'hui. De fait, le lendemain, la *Gazzetta del popolo*, quotidien influent, démocrate et anticlérical de Turin, annonçait avec une visible satisfaction le "fiasco" de l'entrée.»[66] Don Bosco était présent à cette solennité manquée. Avec les divers corps ecclésiastiques, il avait attendu l'évêque dans l'église S. Filippo, d'où la procession devait gagner la cathédrale après la traversée de la piazza Castello. Il fit le trajet, mais sans le personnage principal qui avait craint les manifestations hostiles. Chemin faisant dans le brouillard turinois, il ressentait une forte douleur aux épaules et d'épuisantes palpitations lui rendaient la marche pénible; la maladie désormais proche s'annonçait ainsi.[67] Dans son discours, l'archevêque déclara avec force que son élection avait été un trait inattendu de la Divine Providence, et que le Saint-Esprit, non pas quelque faveur humaine, l'avait placé à la tête de l'archidiocèse de Turin. Les biographes de don Bosco verraient plus tard dans ces phrases une dénégation de son rôle dans l'élection.[68] Douteux! La «faveur humaine» en cause était d'abord celle du pape. Pie IX ne récompensait-il pas ainsi Mgr Gastaldi pour son zèle d'avocat de l'infaillibilité pontificale à Vatican I? Mais, les bavardages ecclésiastiques allant toujours grand train en pareille manifestation, on pourra croire à l'authenticité de l'assertion prêtée par don Amadei au chanoine Sorasio, selon qui on disait alors: «*La va male per Don Bosco!... La va male...*» (Ça va mal pour don Bosco!... Ça va mal!...)[69]

La maladie de Varazze (décembre 1871-février 1872)

En ce début de décembre, don Bosco visitait ses maisons de Ligurie. Le 2, il était à Gênes; le 3, il passait à Marassi; et, le 4, il poursui-

vait sa route jusqu'à Varazze.[70] Le 6, un bref voyage le long de la Riviera, à Albisola Marina, chez une bienfaitrice, le fatigua beaucoup. Si bien qu'au retour, à la descente du train en gare de Varazze, il fallut presque le porter au collège. Là, il fut alité sur-le-champ dans un état semi-comateux («apopleptique», selon les salésiens présents). La longue maladie de Varazze avait commencé.[71]

Elle n'a jamais été déterminée avec précision par les historiens de don Bosco. Les médecins consultés sur elle semblent n'avoir diagnostiqué que des «fièvres miliaires», à l'origine d'éruptions répétées sur le corps de minuscules boutons semblables à des grains de mil (d'où: miliaires). L'ensemble des symptômes relevés par l'entourage, en particulier l'infirmier Enria[72] et le directeur de la maison Francesia, permet de conclure à une série de crises de «suette miliaire», maladie connue en ce siècle et devenue exceptionnelle par la suite, d'origine probablement virale, estime-t-on, quoique avec réserve, car elle est demeurée assez mystérieuse. La suette associe des éruptions cutanées à d'abondantes sueurs. Le système nerveux est certainement touché. Les douleurs rhumatismales et la demi-paralysie du bras gauche de don Bosco, première étape du mal de Varazze,[73] étaient vraisemblablement provoquées par la suette. Il transpirait abondamment. Six semaines entières dans la sueur, résumait Enria le 19 janvier; et il était arrivé à l'infirmier d'écrire que son malade était «*in acqua*» (en eau). Cette sueur répandait vraisemblablement une odeur peu ragoûtante de paille mouillée. Les chroniqueurs n'en parlèrent jamais, mais il y aurait là une certaine explication de la demande d'un «pot de myrrhe» par le directeur Francesia à son confrère de Turin don Rua dans une lettre datée du 13 décenbre, au lendemain de l'arrivée d'Enria à Varazze. La température de don Bosco était souvent élevée, surtout aux premiers jours du mal. Des vomissements convulsifs doublaient sa fièvre. Don Bosco délirait et criait. Il eut, entre le 6 décembre et le 14 janvier, au long de quarante jours de souffrances, une douzaine de crises éruptives. Sur les taches rouges qui parsemaient sa peau apparaissaient de petites papules «miliaires». Puis ces boutons miliaires s'affaissaient progressivement et se transformaient en «furoncles» (terminologie de l'infirmier), qui étaient des vésicules d'aspect laiteux, dites en médecine «phlyctènes». Les phlyctènes s'ouvraient, se desséchaient et provoquaient sur la peau de petits cratères, des «volcans éteints», écrivit un jour (le 9 janvier 1872) le directeur Francesia à don Rua. La fièvre tombait, des squames se formaient et la peau s'écaillait. Don Bosco a changé plusieurs fois de peau en six semaines,

prétendit l'infirmier Enria.[74] Fièvres et éruptions l'affaiblirent extrêmement. Sa maigreur, qui effraya bientôt les soignants, contribuait à accroître ses souffrances: son dos était pelé, des escarres ajoutaientà la gêne de la desquamation. La peau desséchée et écaillée provoquait des démangeaisons un peu partout sur le corps. L'excitation entraînée par l'explosion des vésicules était parfois violente. Don Bosco dit un jour avoir l'impression d'«une main plongée dans une marmite bouillante.»[75] Il souffrit donc durement dans sa chambre de Varazze.

Un portrait dû à un anonyme et demeuré peu connu nous le restitue à cette époque. Il s'agit d'une peinture à l'huile sur carton de quarante centimètres sur cinquante-quatre, conservée dans la maison salésienne de Varazze et comportant au verso le billet: «Don Bosco Giovanni. Anno 1871 – in memoria della sua grave malattia sofferta in Varazze – Collegio Civico» (Don Bosco Giovanni. Année 1871 – en souvenir de sa grave maladie endurée à Varazze, collège civique).[76] Il faut comparer ce buste de prêtre au visage tendu, aux yeux enfoncés, les joues, le front, le menton et les mains couverts de plaques rouges, avec l'homme vigoureux photographié parmi ses garçons dix ans plus tôt ou même avec le «Don Bosco à Rome en 1867», photographie «Achille de Sanglau». Sur la photo de 1867, les traits sont extrêmement mobiles et les yeux pénétrants. Sur la peinture,[77] les pommettes sont accusées, les joues creusées, le front ridé, des poches tombent sous les yeux, le menton ressort, le cou est plissé et les lèvres serrées.[78] C'est le portrait d'un être «souffrant», remarquait Giuseppe Soldà en conclusion d'un examen scrupuleux de l'image.

La vie de don Bosco fut-elle vraiment en danger au cours de ces pénibles semaines? Ses proches le crurent à la mi-décembre: lui-même manda un confesseur et on lui apporta le Viatique. A Turin, des garçons offraient leur vie pour que don Bosco ne meure pas.[79] Les médecins, quant à eux, notamment le docteur Fissore venu de Turin en consultation, paraissent n'avoir jamais été aussi pessimistes. La suette, douloureuse et persistante, d'évolution imprévisible, n'est en effet mortelle que par ses suites possibles, en d'autres temps très redoutables dans les organismes débilités (pneumonies, etc.)

Don Bosco faisait face de son mieux. Il ne criait que dans ses cauchemars, sources d'inquiétude pour ceux qui le veillaient. Il s'en remettait à la volonté de Dieu, affirmait Pietro Enria. Jamais de véritables plaintes, parfois des plaisanteries sur son état et les soins qu'il imposait aux infirmiers, toujours le meilleur accueil possible aux nou-

velles de ses fils et aux visiteurs, qui ne tardèrent pas à accourir à son chevet. L'évêque de Savone se déplaça. Après Noël, don Rua passa deux ou trois jours à Varazze. Don Bosco cherchait à suivre ses affaires de Turin. Le 31 décembre 1871, il formula depuis son lit les étrennes spirituelles de tradition au dernier jour de l'année. C'était, d'après le préfet Cuffia: «*Praebe teipsum exemplum bonorum operum*» (Sois un exemple de bonnes œuvres); et «*Oboedite praepositis vestris et subiacete eis, ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri*» (Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis, car ils veillent sur vous comme s'ils devaient rendre compte de vos âmes). Il redisait là deux principes de sa pédagogie spirituelle. Les maîtres (première étrenne) valent et forment par leur action exemplaire; les disciples (deuxième étrenne) doivent se laisser diriger, car le salut de leurs maîtres est en jeu avec le leur. Le 5 janvier 1872, don Bosco reçut avec une immense gratitude une bénédiction spéciale du pape Pie IX. C'est à elle qu'il attribuera sa guérison commencée quelques jours après.[80]

Le 14 janvier, don Bosco put enfin se lever durant deux heures. Les éruptions miliaires ne se renouvelaient plus. Le 23, Enria annonçait à Buzzetti que les «furoncles» avaient complètement disparu. La convalescence, que ses fils avaient plusieurs fois cru voir se dessiner après Noël, débutait vraiment. Don Bosco descendit un étage de la maison, puis il célébra la messe; enfin, le 30 janvier, il put partir se reposer à Alassio. On redoutait pour lui le froid humide de Turin. Il prolongea donc son séjour sur la Riviera (Alassio et Varazze) pendant toute la première quinzaine de février et ne rentra chez lui que le 15 de ce mois. Sa mésaventure de santé l'avait enlevé à sa maison pendant une douzaine de semaines.

Le projet de don Bosco sur les filles de Marie auxiliatrice

A Varazze, le groupe le plus nombreux de visiteurs étrangers au chevet de don Bosco était arrivé de Mornese. Débarqués du dernier convoi le 6 janvier 1872, douze «chefs de famille» de la localité furent logés au collège. Ils y trouvaient don Pestarino, présent à Varazze depuis le 2, semble-t-il. Le 7, les Mornésiens se disposèrent en cercle respectueux autour du lit de don Bosco et lui offrirent leurs cadeaux, qui étaient des produits de leur campagne.[81] Don Pestarino, quant à lui, fut interrogé séparément sur les Filles de l'Immaculée. Lui-même raconta:

«... En la circonstance, comme don Pestarino se trouvait seul près du lit de don Bosco, (celui-ci) lui demanda comment allaient les affaires de Mornese, et s'il y avait (parmi les filles) quelqu'une apte au *scopo* (but, à la rigueur: projet), si les filles étaient réunies en un certain nombre et quelles étaient leurs dispositions d'esprit. Don Pestarino répondit qu'il pouvait les garantir prêtes à l'obéissance et à faire n'importe quel sacrifice pour le bien de leurs âmes et pour aider leurs semblables. – Par conséquent, répondit don Bosco, on pourrait entamer (*litt.*: débuter) ce dont nous avons parlé cet été à Turin; et, si vous le croyez bon, quand vous serez à Mornese, réunissez-les et faites-les voter pour constituer un chapitre: Supérieure, Assistantes, etc. selon les règles dont on avait donné (...) une idée et faites aussi venir du village toutes celles qui sont de la congrégation de l'Immaculée.»[82]

Don Bosco voulait en effet intéresser à son projet les filles résidant chez elles. Ce récit de don Pestarino nous signifie que, depuis le mois d'avril précédent, les constitutions avaient reçu une certaine forme en ce début de janvier. Les membres du chapitre avaient été définis... En effet, les sœurs de Sainte-Anne, par les soins de sœur Francesca Garelli, secrétaire de mère Dominici, avaient adapté le texte de don Bosco à un institut féminin. Il faut croire que don Bosco avait ensuite transmis le résultat de leur travail à don Pestarino pour confrontation avec les *Regole* des filles de l'Immaculée, puisque l'*abbozzo*, que nous croyons pouvoir dater de janvier 1872, comportait des articles qui en dérivaient, ainsi que des traces de l'écriture de Pestarino. Le texte de sœur Garelli – une *bella copia* (mise au propre) – a disparu, comme l'a fort bien remarqué sœur Cecilia Romero. Mais les confrontations sont éloquentes: si la dépendance à l'égard des constitutions de don Bosco demeure très sensible dans cet *abbozzo* A, on constate aussi bientôt que nombre de ses articles, dans plusieurs cas très importants, dérivaient des constitutions de Sainte-Anne.[83] Le premier chapitre lui-même (*Scopo*, But), décisif pour l'avenir de l'institut, puisqu'il expliquait sa tâche, son sens propre et sa signification sociale, portait ainsi l'empreinte d'un esprit qui pouvait n'être pas tout à fait «salésien».

L'article premier de ce chapitre, qui a été recopié ci-dessus, disait que les membres de l'institut seraient d'authentiques religieuses, soucieuses de leur «perfection», mais adonnées à un apostolat auprès des filles de milieu populaire. Il semble avoir été élaboré par don Bosco lui-même. Le deuxième article, probablement imputable à don Pestarino, présentait une liste assez hétéroclite d'œuvres charitables, liste empruntée à divers articles très identifiables des *Regole* des *Figlie* de

Mornese.[84] Après quoi, sur l'instruction des filles «de condition moyenne», venait un article 3, mieux bâti, mais qui mérite aussi de retenir l'attention pour son contenu. En dépendance étroite de l'article 2 du titre I (*Scopo dell'Istituto*) des sœurs de Sainte-Anne, il disait: «3° Elles pourront par ailleurs recevoir dans leur maison des filles de condition moyenne, auxquelles toutefois elles n'enseigneront jamais ces sciences et arts qui sont propres à une éducation noble et seigneuriale. Tout leur soin sera de les former à la piété et à tout ce qui pourra servir à les rendre bonnes chrétiennes et bonnes mères de famille.»[85]

Les articles 1 et 2 de l'*abbozzo* traitaient de l'éducation, soit des «filles du peuple» (*fanciulle del popolo*) (art. 1°), soit des «fillettes des villages et pays pauvres» (*giovanette dei villaggi e paesi poveri*) (art. 2°). L'article 3 passait donc à une catégorie sociale plus élevée, celle des «filles de condition moyenne». Il avait deux versants beaucoup plus étudiés que nous le croirions peut-être, l'un négatif, l'autre positif. Négativement, il disait quelle instruction il ne fallait pas dispenser à ces filles; et, positivement, l'instruction qu'il convenait de leur donner. Les «sciences» et «arts» propres aux filles de noble condition leur seraient épargnés, mais on préparerait en elles d'authentiques chrétiennes et de bonnes mères de famille. Considérations religieuses mises à part, une idéologie non démocratique et non féministe, ou, pour parler plus net, classiste et sexiste – au reste courante au dix-neuvième siècle – avait inspiré ces lignes. Selon l'idéologie classiste, les membres de chacune des classes de la société: la classe populaire, la classe moyenne et la classe supérieure, étaient destinés à n'en pas sortir et recevaient en conséquence une éducation accordée à leur condition de naissance, dite naturelle: à chaque classe son éducation. Donc pas de «sciences» à proprement parler et pas d'«arts», sous-entendu habituel: d'agrément, pour les filles de condition moyenne et, à plus forte raison, pour celles de milieu populaire. On sait que, dans les années '70 de ce siècle, Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, répandit, dans ses *Lettres sur l'éducation des filles et sur les études qui conviennent aux femmes dans le monde*,[86] l'idée que les «femmes du monde» elles-mêmes avaient tout intérêt à faire jusque de la philosophie, mais que l'opinion ne lui était guère favorable. L'idéologie sexiste de l'époque voulait que, dans la société, l'homme participe à la vie publique par son travail et son activité, mais que la femme soit vouée au seul foyer domestique. Nul rôle n'était envisagé pour elle. Catholique, cette idéologie tenait à donner à la femme une éducation qui en fasse une

épouse et surtout une digne mère chrétienne. L'article dérivé des constitutions des sœurs de Sainte-Anne ne parlait pas autrement.

Nous ignorons si cet article des premières versions conservées des constitutions des filles de Marie auxiliatrice fut lu, pesé et accepté par don Bosco. Mais le sort qu'il réserva bientôt à l'un et l'autre de ses éléments est tout à fait discernable. La première partie de l'article subsistera, car don Bosco, en cela bien inséré en son siècle, croyait fermement aux distinctions dans la société et à la nécessité d'éducations différentes selon les conditions sociales. L'édition de 1885 des constitutions des filles de Marie auxiliatrice dira encore: «4. Elles pourront en outre ouvrir des maisons d'éducation (*educatori*) de préférence pour des filles d'humble condition. Elles ne leur enseigneront que les sciences et les arts conformes à leur état et voulus par leurs conditions sociales...»[87] Inutile de chercher dans la deuxième phrase des ébauches de considérations sur l'éducation intellectuelle des femmes, qui l'apparenteraient à Mgr Dupanloup. «Les petites sciences qui peuvent convenir à des filles» devaient être pour lui celles que nous rassemblons sous le titre d'«économie domestique». Pas plus! Mais la deuxième partie de l'article, aux résonnances sexistes, fut sérieusement amendée. Elle était, pour des raisons nullement féministes, profondément contraire aux idées de don Bosco sur l'éducation des garçons, ou plutôt des jeunes. Pour lui, le jeune, garçon ou fille, devait être rendu capable de gagner son pain. Il vivait et pensait dans le peuple travailleur. Il supprima donc rapidement l'anomalie de l'article 3. Dès le texte de l'*abbozzo* C (daté des années 1873-1874) des constitutions des filles de Marie auxiliatrice, on lut dans la deuxième partie de l'article en cause: «... Tout leur soin sera de les former à la piété et à tout ce qui pourra servir à les rendre bonnes chrétiennes, mais qu'elles soient aussi en mesure de gagner honnêtement leur vie» (*litt.*: en mesure de gagner honnêtement en son temps le pain de la vie).[88] Le *mais* de la dernière phrase semble avoir été signe de l'impatience du correcteur devant une proposition qui le déconcertait et qu'il raturait soigneusement. Don Bosco n'imaginait certes pas concéder quoi que ce soit au féminisme naissant.[89] Les yeux ouverts sur un temps où l'individu, homme ou femme, devait gagner son pain, il tenait simplement à aider les femmes du peuple à faire face dans l'existence. Que deviendraient-elles à la sortie de l'école des sœurs? Il prenait acte d'une vie qui, vraisemblablement, se déroulerait, au moins en partie, hors du foyer familial. La correction aboutissait même à ne plus rien dire de la formation maternelle de la femme et donc à contredire invo-

lontairement la mentalité qui avait dicté la formule disparue: «... et bonnes mères de famille». L'intervenant, que ce soit le fondateur ou l'un de ses fidèles disciples, était bien «le don Bosco cohérent avec son siècle et qui en même temps le contredit.»[90] Le jour où, dans un monde mieux démocratisé, les conditions de l'homme et de la femme seraient devenues moins inégales, la simple application de ses principes, qui étaient conformes à l'économie réelle de la société, permettraient de faire donner aux femmes une instruction convenable, au moins analogue à celle des hommes. Les filles de Marie auxiliatrice du vingtième siècle n'auront pas de conversion à opérer en éducation féminine par rapport à l'idéologie fondatrice de leur institut.[91]

Les élections du 29 janvier 1872

En janvier 1872, le troisième chapitre de l'ébauche des constitutions des filles de Marie auxiliatrice intitulé: «De la Supérieure et des Assistantes», prévoyait que la supérieure et ses aides immédiates seraient élues. Don Pestarino, encouragé par don Bosco, malade à Varazze, comme nous savons, organisa l'élection. L'événement eut lieu le 29 janvier 1872. Le mémoire Pestarino, que nous retrouvons, manifeste bien la confiance des filles envers leur compagne Marie-Dominique Mazzarello. «... Le beau jour de la S. François de Sales, après avoir exposé ce que don Bosco lui avait conseillé (à lui Pestarino) et après la récitation du Veni Creator Spiritus avec le crucifix exposé sur une tablette entre deux chandeliers allumés, on passa au vote. [Il y avait 27 présentes.] Les votes furent lus par don Pestarino et par Angela Maccagno, institutrice du village et jusqu'alors supérieure de celles qui vivent dans leurs familles. Le scrutin donna 21 voix à Maria Mazzarello, fille de Giuseppe, dite de la Valponasca, 3 à Petronilla, 2 à Felicina et 1 à Giovannina. *Restava perciò Superiora Maria Mazzarello.*» (Maria Mazzarello restait donc supérieure.)

La volonté de l'humble élue de dépendre absolument de don Bosco éclata aussitôt. Le rapport Pestarino continuait: «Quand elle entendit ce résultat, Maria Mazzarello se leva en demandant d'être dispensée; elle disait clairement qu'elle remerciait toutes (ses compagnes), mais qu'elle ne se sentait pas capable de tenir sous un tel poids. Quelques-unes lui dirent que, si elles lui avaient donné leurs voix, elle devait accepter; sinon, les autres en feraient autant. Elle persista à dire qu'elle ne se sentait pas (capable) et qu'elle refuserait tant qu'elle n'y serait pas absolument forcée par obéissance. On fit encore quelques

remarques; et le Directeur (*entendez*: don Pestarino) lui-même ajouta qu'il ne se prononcerait pas lui-même tant qu'il n'aurait pas entendu l'avis de don Bosco. Maria Mazzarello elle-même suggéra de laisser à don Bosco le soin du choix de la première supérieure, que ce serait bien à tous égards; et toutes approuvèrent. Alors elles lui dirent qu'elle resterait première Assistante avec le titre de Vicaire selon les *regole*; et l'on passa à l'élection de la deuxième Assistante, qui fut Petronilla (Mazzarello) avec 19 voix. Les deux se retirèrent et on nomma maîtresse des novices Felicina (Mazzarello), comme économe Giovanna (Ferrettino) et comme vicaire ou vice-supérieure pour celles du village l'institutrice Maccagno. On les proclama et on conclut l'assemblée par le Laudate Dominum, après quoi elle fut dissoute...»[92]

La prépondérance de don Bosco dans la fondation des filles de Marie auxiliatrice (que certains ont parfois voulu attribuer à Pestarino), déjà manifeste dans l'élaboration de leurs constitutions, était évidente dans la désignation des membres de leur chapitre supérieur initial.

La cérémonie du 5 août 1872

Fin janvier 1872, tandis que don Bosco amorçait sa convalescence à Varazze, à Mornese son institut féminin recevait donc quelque forme à la grande satisfaction du «directeur» Pestarino. Au lendemain de son retour à Turin, à la mi-février, don Pestarino put présenter – probablement sous la forme que l'on vient de lire – son rapport d'activité à l'assemblée des directeurs et confrères de la société de S. François de Sales. Cela se passait dans l'enthousiasme des retrouvailles du père et de ses fils, le 16 février 1872.

Les premières professions féminines eurent lieu à Mornese six mois après. Dans l'intervalle, les filles qui adhéraient au projet de don Bosco – lequel impliquait la vie communautaire – se transportèrent dans l'immeuble que don Pestarino avait fait construire pour servir de «collège» dans le village au lieu-dit Borgoalto. Il transformait ainsi en «maison-mère» de l'institut, dit de plus en plus clairement «des filles de Marie auxiliatrice», une école que les Mornésiens avaient cru s'élever pour leurs garçons. Leur déconvenue fut grande... Puis, pour reprendre les formules de Maria Ester Posada, le «sceau historique et ecclésial» de la mue du groupe, de simple Pieuse union paroissiale en Institut religieux, fut apposé par l'évêque d'Acqui; tandis que le

«sceau historique et salésien» l'était par le fondateur lors des professions du 5 août 1872.[93]

Il est vrai que don Bosco mit très peu de bonne volonté pour unir les deux «sceaux» sur le même parchemin. A la fin de juillet, Mgr Giuseppe Maria Sciandra, évêque d'Acqui,[94] tombé malade le 30 mai, était depuis plusieurs semaines, à Mornese, l'hôte de don Pestarino, qui lui avait ménagé un appartement dans le «collège» devenu maison de religieuses. Pestarino, poussé par ses amis ecclésiastiques, profita de la présence épiscopale pour organiser au début du mois d'août des exercices spirituels, qui seraient clôturés par une cérémonie de vêture et de profession avec apparat pontifical. Don Bosco lui donna certainement son accord. Mais Mornese apprit bientôt très désappointée, qu'il n'avait pas l'intention d'assister à la fête. L'évêque, informé, protesta: il voulait don Bosco. Celui-ci répondit à don Pestarino, porte-parole de Mgr Sciandra, que sa santé était encore fragile, qu'il avait lui aussi des exercices spirituels à Turin, que Monseigneur suffisait à la cérémonie de Mornese et que, pour le reste, lui Pestarino avait toute la compétence désirable. Mgr Sciandra recourut alors à un moyen énergique. Puisque les lettres n'ébranlaient pas don Bosco dans sa décision de laisser sa place à d'autres, le 3 août il expédia à Turin son propre secrétaire don Berta avec mission expresse de revenir le lendemain avec don Bosco.[95] Celui-ci, enfin arrivé à Mornese dans la soirée du 4 (les sœurs ne dissertent que sur l'heure exacte de cette arrivée: 7 h., 9 h. ou 11 h. du soir),[96] participa sagement le lendemain 5, fête de Notre-Dame des Neiges, à la cérémonie de vêture et de profession, au cours de laquelle il adressa quelques mots aux nouvelles religieuses. Puis, comme pour souligner la vérité de son refus antérieur, il quitta Mornese non sans quelque précipitation, omettant même d'apposer sa signature sur le procès verbal de la manifestation.[97]

Ces réticences imprévues semblent pouvoir être expliquées. Don Bosco regimbait à l'idée d'abandonner à l'évêque d'Acqui une place qu'il jugeait être la sienne. Le «supérieur général» du nouvel institut, entre les mains de qui les vœux étaient prononcés, c'était en principe lui. Dès l'origine, dans l'ébauche de constitutions, le premier article du titre *Sistema generale dell'Istituto* (Organisation générale de l'Institut) avait dit: «L'Institut des filles de Marie est sous la dépendance immédiate du supérieur général de la société de S. François de Sales, à qui elles donnent le nom de Supérieur général...»[98] Pour lui, l'institut qui naissait faisait partie, fût-ce en «appendice», de sa propre société

religieuse de S. François de Sales. En 1874, dans le rapport qu'il présenta à Rome sur sa congrégation, le numéro 16 de la liste des œuvres était libellé: «Comme appendice et en dépendance de la Congrégation Salésienne la Maison de Marie Auxiliatrice fondée avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique à Mornese dans le diocèse d'Acqui...»[99] C'est pourquoi, au reste, il ne demanda jamais d'investiture romaine pour l'institut des filles de Marie auxiliatrice.[100] Certes don Bosco tenait au *sigillum* ecclésial de l'évêque du lieu. Comme, en 1860, il avait lui-même soumis à l'archevêque Fransoni ses propres constitutions, il fera transmettre en 1876 à Mgr Sciandra les constitutions des filles de Marie auxiliatrice. Mais, à une cérémonie de vœux, la présence d'un évêque, qui doublait la sienne, ne lui paraissait pas souhaitable. Depuis le 14 mai 1862, il avait reçu seul les vœux de ses confrères salésiens, l'autorité diocésaine de Turin n'y avait pas été mêlée. Pourquoi agir autrement à Mornese?

L'évêque d'Acqui était homme sage et bienveillant. Les relations entre Mornese et Acqui demeurèrent excellentes sous l'épiscopat de Mgr Sciandra. L'évêque résolut le problème des filles de l'Immaculée hors communauté, nullement désireuses d'entrer dans l'orbite de don Bosco, qui persistait à les inviter: elles devinrent officiellement les Nouvelles Ursulines.[101] Par décret du 19 août 1873, l'évêque conféra au directeur – salésien – des sœurs de Marie auxiliatrice de la maison de Mornese les attributions de curé de cette maison, ce qui résolvait le problème des confessions de ces religieuses.[102] Et don Bosco veilla de près sur ce qui était pour lui la branche féminine de sa congrégation. Les manuscrits primitifs des constitutions des filles de Marie auxiliatrice portent des traces sensibles de son intervention dans leur mise au point progressive. Et l'école de Mornese se mit à prospérer. L'*Unità cattolica* du 1er octobre 1873 célébrait ce «bon institut pour filles», «fondé par don Giovanni Bosco.»[103] Le projet de celui-ci en avril 1871 d'un institut féminin de vraies religieuses, qui seraient aussi d'authentiques et utiles membres de la société civile, prenait corps dans un gros village du diocèse d'Acqui. La sainte «vicaire» Maria Mazzarello, à qui don Bosco conférera formellement en 1874 le titre de «supérieure générale», le dirigeait avec doigté.[104]

Notes

1. Pour les paragraphes de ce chapitre sur les origines des filles de Marie auxiliatrice, question entièrement reprise de nos jours, je m'appuie principalement sur les travaux de Cecilia Romero, *Costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria ausiliatrice*

(1872-1885). Testi critici, coll. *Istituto storico salesiano. Fonti*, première série, 2, Rome, LAS, 1983, 357 p.; et de Maria Ester Posada, pour ses articles: «Alle origini di una scelta. Don Bosco fondatore di un Istituto religioso femminile», in *Pensiero e prassi di Don Bosco*, dir. R. Giannatelli, Rome, LAS, 1988, p. 158-169; et «L'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice in rapporto a don Bosco», in *Don Bosco nella storia*, dir. M. Midali, Rome, LAS, 1990, p. 217-229.

2. Enrichetta Dominici (1829-1894), née à Borgo Salesio, Carmagnola (province de Turin), avait, à l'âge de vingt-et-un ans, demandé d'entrer dans l'institut des Sœurs de Sainte-Anne. Admise par la marquise de Barolo, à son titre de fondatrice, elle avait fait profession en 1853. En 1861, en une période difficile pour l'institut, la congrégation romaine des Evêques et Réguliers avait approuvé et confirmé son élection de supérieure générale, alors qu'elle n'avait que huit années de profession. Elle allait diriger l'Institut pendant trente-deux ans avec un esprit de foi peu ordinaire et un filial abandon au Père. Au cours de son mandat, l'institut se raffermit et se développa. L'Eglise l'a proclamée bienheureuse en 1978. (D'après C. Romero, *Costituzioni...*, p. 24, n. 17).

3. G. Bosco à E. Dominici, Turin, 24 avril 1871. Cette lettre, inconnue de l'*Epistolario* Ceria, a été éditée par P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. I, p. 188, n. 3.

4. C. Romero, *Costituzioni...*, p. 59.

5. D'après la *Memoria di don Domenico Pestarino*, éditée dans C. Romero, *Costituzioni...*, p. 49-50. Pestarino datait cette conversation avec don Bosco de l'été 1871.

6. MB X, 594/17-32.

7. Dans la première édition (p. 581), il l'ignorait encore; dans la deuxième (t. II, p. 265), il recopiait ses *Memorie* publiées en 1939.

8. Nouvelle édition revue, Turin, Istituto delle Figlie di Maria ausiliatrice, 1934, p. 141-142.

9. Voici ses premiers et ses derniers mots: «... Il Beato poi nei primi di maggio del 1871, radunò il suo Capitolo. Subito dopo le preghiere d'uso, disse d'aver a comunicare una cosa di molta importanza e continuò: "Molte autorevoli persone, ripetutamente mi hanno esortato (...) di ottenere dal Signore i lumi necessari in questo importante affare." L'impressione prodotta da queste parole fu quanto mai profonda...»

10. F. Maccono, *Suor Maria Mazzarello...*, p. 142, n. 1.

11. M.E. Posada, «L'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice in rapporto a don Bosco», *art. cit.*, p. 219, n. 11.

12. D'après les *Verbali* du chapitre supérieur salésien, 9 et 23 décembre 1907; consultés par M.E. Posada, «L'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice in rapporto a don Bosco», *art. cit.*, p. 224, n. 31.

13. M. Rua, Procès informatif de don Bosco, ad 17um; POS, p. 323.

14. I. Tubaldo, *Giuseppe Allamano. Il suo tempo, la sua opera*, t. I, Turin, Edizioni Missioni Consolata, 1982, p. 10-18.

15. Cette liste de qualités dans M.E. Posada, «Alle origini di una scelta», *art. cit.*, p. 159.

16. Voir M.E. Posada, «Alle origini di una scelta», *art. cit.*, p. 160-162.

17. L'anecdote, où la légende a certainement infiltré l'histoire: la fillette s'accroche aux genoux de Benedetta, ses cris réveillent sa mère, qui intervient; on croirait un enlèvement nocturne..., figure dans les *Memorie di Benedetta Savio*, dactylographie, p. 5.

18. Voir, sur cette religieuse, l'article de G. Pettinati, «Clarac», *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, t. II, Rome, 1975, col. 113-114; L. da Fara, *Maria Luigia Angelica Clarac*, Turin, 1987.

19. *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. I, p. 187-192.

20. Observation de M.E. Posada, «Alle origini di una scelta», *art. cit.*, p. 157.

21. C'est ce qui ressort du livre d'Yvonne Turin, *Femmes et religieuses au XIX^e siècle: le féminisme «en religion»*, Paris, Nouvelle Cité, 1989, 333 p.

22. A. Vaudagnotti, *Suor Clarac. La serva di Dio madre Maria Luigia Angelica Clarac (1817-1887) fondatrice delle Suore di Carità di S. Maria*, Turin, 1954, p. 186.

23. M. Rua, Procès informatif de G. Bosco, ad 17um; POS, p. 323-324.

24. Domenico Pestarino (1817-1874), originaire de Mornese, prêtre en 1839, rentré dans son village en 1847, y œuvra, sans en être le curé, au renouveau spirituel de la population.

25. Je suis pour ces lignes M.E. Posada, «L'Istituto delle Figlie di Maria ausiliatrice in rapporto a don Bosco», *art. cit.*, p. 219. — Sur sainte Marie-Dominique Mazzarello (1837-1881), qui eut un rôle capital dans la fondation des filles de Marie auxiliatrice, voir le *Summarium* (Rome, 1934-1935) de son procès de canonisation, ainsi que les ouvrages du P. Ferdinando Maccono.

26. M.E. Posada, «Alle origini di una scelta», *art. cit.*, p. 164.

27. Voir l'annonce du *Nuovo manuale pel pratico esercizio della devozione a Maria santissima*, sour le titre: «Ai devoti di Maria Santissima», dans l'*Unità cattolica*, 4 mai 1871.

28. *Apparizione della Beata Maria Vergine sulla Montagna di La Salette con altri fatti prodigiosi raccolti dai pubblici documenti*, pel sacerdote Giovanni Bosco, Turin, tip. dell'Oratorio di S. Franc. di Sales, 1871, 92 p.

29. D'après le programme des solennités imprimé sur la couverture des *Letture cattoliche* de mai 1871.

30. On trouve la chronique romaine de ce jubilé sous les titres «Il giubileo pontificale di Pio IX» et «Cronaca contemporanea», dans la *Civiltà Cattolica*, ann. XXII, VIII^ème série, vol. III, fasc. 506, 3 juillet 1871, p. 129-172, 221-231.

31. Un passage de cette lettre en MB X, 167-168.

32. G. Bosco à G. Bonetti, Turin, 13 juin 1871; *Epistolario* II, p. 164. Don Bosco expliquait là ce qu'il prévoyait pour le Valdocco et, indirectement, ce que Bonetti pouvait faire à Borgo.

33. Ce détail important d'après la lettre de G. Bosco à T. Uguccioni, 21 juin 1871; *Epistolario* II, p. 165-166.

34. Memorandum recopié en *Documenti* XII, 149, puis en MB X, 1355.

35. Il a mentionné deux rencontres dans sa lettre à M. Rua, Rome, 1^er juillet 1871; *Epistolario* II, p. 166.

36. Même lettre de G. Bosco à M. Rua.

37. Voir MB X, 169 et 425-430.

38. Dans son histoire de l'«action médiatrice» de don Bosco (*L'azione mediatrice...*, p. 59-60), don Francesco Motto a malencontreusement suivi son confrère, quitte à exprimer en note (p. 60, n. 142) ses «perplexités» devant les invraisemblances de son récit. Voir mon article «L'audience imaginaire du ministre Lanza (Florence, 22 juin 1871)», RSS, XI (1992), p. 9-34.

39. G. Bosco à M. Rua, s. l., s. d., vers le 20 août 1871; *Epistolario* II, p. 175-176.

40. G. Bosco à G. Corsi, S. Ignazio, 12 août 1871; *Epistolario* II, p. 173.

41. Voir la lettre de G. Bosco à G. Corsi, 18 août 1871, citée *ci-dessus*.

42. Récit relayé par MB X, 439; et aussi, à tort, je crois, par F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 61.

43. D'après MB X, 439/4-5.

44. Nous retrouvons le récit de Francesco Motto (*L'azione mediatrice...*, p. 62-63) rédigé ici sur des pièces officielles irrécusables.

45. Pie IX à Victor-Emmanuel II, Du Vatican, 21 août 1871; éd. P. Pirri, *Pio IX e Vittorio Emanuele II dal loro carteggio privato*, t. III, deuxième partie, Rome, Pont. Università Gregoriana, 1961, p. 316-317.

46. G. Antonelli à G. Tortone, Rome, 14 août 1871; éd. P. Pirri, *op. cit.*, p. 317-318.

47. Ces informations dans une lettre de G. Tortone au cardinal Antonelli, 29 août 1871, que F. Motto a résumée dans *L'azione mediatrice...*, p. 62.

48. D'après un passage de sa lettre au cardinal Antonelli cité par F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 62, n. 155.

49. Giovanni Lanza, l'un des grands hommes de la *Destra storica* (1810-1882), fut président du conseil des ministres du 14 décembre 1869 au 10 juillet 1872. Il avait donc commandité Porta Pia le 20 septembre 1870.

50. D'après les papiers consultés par F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 63.

51. Les MB X, 439 déterminent avec précision la date (9 septembre) et le texte du télégramme du président au préfet de Turin: «Se Sacerdote Don Bosco si trova costì, lo chiami a sé e lo preghi recarsi al più presto Firenze per conferire con me sopra affare a lui noto. Attendo risposta. G. Lanza.» L'une et l'autre posent problème. La date est peu vraisemblable. Nous savons par une lettre de Tortone au cardinal Antonelli datée du 10 septembre 1871 que don Bosco, la veille (donc le 9), lui avait parlé de ce télégramme avant de quitter Turin le soir même pour Florence. Il faudrait donc que, dans la même journée, il ait été rédigé, expédié et reçu; que le préfet ait pu dénicher don Bosco à Lanzo et l'ait convoqué à la préfecture de Turin; que don Bosco se soit rendu de Lanzo à Turin, y ait été informé de l'invitation, puis ait organisé son départ. Il monta dans le train de Florence ce soir-là (9 septembre). Sans téléphone ni automobile!... Quant à la formule du télégramme, qui – don Motto l'a remarqué – varie des *Documenti* XII aux *Memorie biografiche* X, ce n'est qu'une reconstruction à peine vraisemblable. Don Bosco ne l'avait pas apprise par cœur et les anciens biographes salésiens ne l'ont pas recherchée (et trouvée) dans les archives publiques. Ils ont donné une tournure «télégraphique» à une information. Un point demeure obscur: le motif donné de l'invitation: «... per conferire con me sopra affare a lui noto», qui apparaît aussi dans la lettre Tortone-Antonelli, fut certainement cueilli sur les lèvres de don Bosco. Mais nous ignorons si, le répétant, celui-ci faisait ou non l'entendu.

52. Pour une fois, il ne s'agit pas d'une reconstruction problématique. C'était: «Prefetto Oratorio San Francesco Sales Torino. Continuo viaggio. Ritorno prolungato. Scriverò nuovamente. Tutto bene. Bosco.» Dépêche reçue à Turin le 11.9. à 16 h. 45. Original en ACS 131.01, reproduit en FdB 48 A12.

53. Victor-Emmanuel II à Pie IX, Val Savaranche (Val d'Aoste), 12 septembre 1871; éd. P. Pirri, *Pio IX e Vittorio Emanuele II...*, *op. cit.*, p. 318-320.

54. Lettre citée, p. 320.

55. G. Bosco à G. Lanza, Varazze, 11 février 1872; éd. F. Motto, *La mediazione di don Bosco fra Santa Sede e governo per la concessione degli Exequatur ai vescovi d'Italia (1872-1874)*, coll. PBISS 7, Roma, LAS, 1987, p. 60.

56. G. Bosco à M. Rua, Rome, 13 septembre 1871; *Epistolario* II, p. 180.

57. ASV, Segreteria di Stato, 1872, r. 1, fol. 2. Cette pièce importante a été reproduite par F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 65-66. La graphie de ces lignes, qui ne furent pas signées, interdit, selon don Motto, de douter qu'elles émanent de don Bosco.

58. C'est du moins ce que l'on trouve, d'après Mgr Manacorda semble-t-il, en MB X, 442/8. De toutes manières, le nom de don Bosco, qui figure sur une autre liste de nominations dans les papiers Antonelli, témoigne que la liste que nous venons de citer ne fut pas unique. Voir F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 66.

59. Voir le récit de F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 66-68.

60. G.B. Lemoyne, *Vita del venerabile Servo di Dio Giovanni Bosco...*, vol. II, Turin, 1913, p. 117. — On trouve la liste des nominations épiscopales dans l'article «Cose romane», *Civiltà cattolica*, ann. XXI, VIII[ème] série, vol. IV, 1871, p. 482-484.

61. «Sbadigli», *Il Fischietto*, 7 décembre 1871; cité par G. Tuninetti, «L'immagine di don Bosco nella stampa torinese...», in *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, cit., p. 224.

62. Emiliano Manacorda, né à Penango le 4 août 1833, prêtre le 9 avril 1859, cubiculaire d'honneur de S. Sainteté le 7 février 1866, prélat domestique le 26 février 1869, prélat abréviateur surnuméraire auprès de la chancellerie apostolique le 2 mai 1870. Il mourra le 29 juillet 1909. Voir *Hierarchia catholica*, t. VIII, p. 276.

63. Sur cette élection, voir F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 68-69, à partir d'une documentation inédite repérée dans l'ASV.

64. F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 67, n. 173.

65. G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, t. II, p. 15.

66. *Gazzetta del popolo*, 27 novembre 1871, n. 331, p. 2. — Ce récit d'après G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, t. II, p. 15.

67. D'après un récit ancien en *Documenti* XII, 165.

68. Voir MB X, 230/17-20.

69. MB X, 230/19-20.

70. Chronologie vraisemblable, d'après don Amadei, MB X, 230. Noter que les *Documenti* XII, 168, qui racontaient le voyage (très brièvement), n'en dataient par les étapes. La date la plus sérieuse concerne, le 6, la visite à la bienfaitrice d'Albisola Marina, Susanna Prato, veuve Saettone, sur laquelle nous avons une lettre.

71. La maladie de Varazze a été racontée avec force détails, pour la plupart empruntés à la correspondance alors échangée entre Varazze et Turin par Pietro Enria, Giuseppe Buzzetti, don Francesia, don Rua..., en MB X, 232-306, soit sur soixante-quatorze grandes pages. Il convient toutefois de n'utiliser qu'avec une grande circonspection les documents cités là par don Amadei et, avant de les répéter, de les vérifier sur les originaux (ACS 112, *Malattie di D. Bosco*; FdB 430-436) ou, au moins, sur leurs éditions (convenables) en *Documenti* XII, XIII et surtout XLII, 362-377. On observe par exemple que, dans la lettre émouvante d'Enria à Buzzetti, datée du 23 décembre 1871, sur les quatorze lignes de la péricope: «... Ah! caro Buzzetti, io non ho più forza di scrivere (...) ci renderà il nostro caro Padre Don Bosco sano e in perfetta salute, unico nostro pensiero» (MB X, 257/34 à 258/9), les seuls mots figurant à cet endroit dans la lettre éditée des *Documenti* XLII, 365 (à l'origine de la retranscription) sont, au milieu du morceau: «Per carità, dica che si preghi, ma di vero cuore». (Voir MB X, 258/6-7.) Don Amadei a multiplié interpolations et amplifications en cours de récit.

72. Pietro Enria arriva de Turin à Varazze le 12 décembre 1871 pour soigner don Bosco.

73. D'après le télégramme expédié de Varazze le 7 décembre.

74. P. Enria à G. Buzzetti, 19 janvier 1872, in *Documenti* XLII, 372-373.

75. G.B. Francesia à M. Rua, 5 janvier 1872; *Documenti* XII, 11-12.

76. Voir G. Soldà, *Don Bosco nella fotografia dell'800*, Turin, SEI, 1987, p. 222-223.

77. La peinture, que l'artiste avait adaptée à son modèle de 1872, dérivait d'une photographie connue de Rondoni en 1869. Les reproductions de don Soldà ne permettent pas d'en douter.

78. Les photographies de 1861, 1867 et 1869 dans G. Soldà, *op. cit.*, p. 80, 106 et 114.

79. D'après G. Berto, *Detti e fatti...* Cahier non paginé *Dalla fanciullezza...*, voir FdB 899 E12. Ce trait a été repris en *Documenti* XII, 174 et MB X, 251/13-20.

80. «... En attendant, Très Saint Père, je vous suis débiteur de ma santé. Les médecins ne me donnaient plus aucun espoir de guérison. Quand j'eus reçu votre sainte bénédiction je commençai d'aller mieux, si bien qu'au bout de quelques jours j'étais guéri et en mesure de me livrer à mes occupations ordinaires...» (G. Bosco à Pie IX, Turin, 8 avril 1872; éd. dans F. Motto, *La mediazione di don Bosco...*, p. 62).

81. D'après une lettre de P. Enria à G. Buzzetti, 7 janvier 1872; *Documenti* XLII, 369; voir MB X, 276-277.

82. *Memoria di don Domenico Pestarino*, éd. C. Romero, *Costituzioni...*, p. 50.

83. Voir, sur tout ceci, les observations motivées de C. Romero, *Costituzioni...*, p. 35-49.

84. Chap. I, art. 1 et 7; chap. III, art. 37.

85. Il semble bon de mettre les deux textes en parallèle:

Const. de Ste-Anne	Abbozzo FMA
2. Non per questo trascureranno l'accurata educazione delle figlie, che riceveranno nel loro proprio Monastero, alle quali però non potranno mai insegnare quelle scienze ed arti che sono proprie d'un'educazione più elevata. Solo procureranno ad ogni potere di formarle alla pietà, ed a tutto ciò che servir può a renderle buone cristiane, e buone madri di famiglia.	3° Potranno altresì ricevere nella loro casa figlie di mediocre condizioni, alle quali però non insegneranno mai quelle scienze ed arti che sono proprie di nobile e signorile educazione. Tutto l'impegno loro sarà di formarle alla pietà ed a tutto ciò che potrà servire a renderle buone cristiane e buone madri di famiglia.

Ces deux textes en C. Romero, *Costituzioni...*, p. 43.

86. Paris, Jules Gervais, 1879.

87. Regole FMA, 1885, titre I, art. 4. Voir C. Romero, *Costituzioni...*, p. 290. — On aura remarqué la transformation du *mediocre condizione* (orthographié: condizioni) de 1872 en *umile condizione*, ce qui était aussi plus «salésien».

88. Traduction de l'ensemble de l'article: «3° Elles pourront aussi recevoir dans leurs maisons des filles de moyenne condition, auxquelles toutefois elles n'enseigneront jamais les sciences et les arts qui sont propres à la condition noble et aristocratique. Tout leur effort tendra à les former à la piété et à tout ce qui pourra servir à les rendre bonnes chrétiennes, mais en sorte de les mettre aussi en mesure de gagner hon-

nêtement leur pain en temps voulu.» (Costituzioni FMA, ms C, titre I, art. 3; éd. C. Romero, *Costituzioni...*, p. 340.)

89. Il existait dans l'Italie du temps. Voir F. Pieroni Bortolotti, *Alle origini del movimento femminile in Italia (1848-1882)*, Turin, 1963.

90. Formule de M.T. Trebiliani, «Modello mariano e immagine della donna nell'esperienza educativa di don Bosco», in *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, dir. F. Traniello, Turin, SEI, 1987, p. 201. – Sur l'éducation des femmes dans l'Italie du dix-neuvième siècle, voir Simonetta Soldani, *L'educazione delle donne.* Scuole e modelli di vita femminile nell'Italia dell'Ottocento, Milan, Franco Angeli libri, 1989.

91. Il me semble reconnaître une prudente application des principes de don Bosco dans la fondation de l'école normale Nostra Signora delle Grazie de Nizza Monferrato, dont l'origine remonte aux premières années de l'Institut. Voir P. Cavaglia, *Educazione e cultura per la donna.* La scuola «Nostra Signora delle Grazie» di Nizza Monferrato dalle origini alla riforma Gentile (1878-1923), Rome, LAS, 1990. Et le congrès organisé en 1988 à Rome par la Faculté des Sciences de l'éducation Auxilium des filles de Marie Auxiliatrice, sous le titre: *Verso l'educazione della donna oggi*, a montré qu'en somme il convenait à l'institut de demeurer fidèle à don Bosco. Voir les actes de ce congrès édités par Antonia Colombo, Rome, LAS, 1989, en particulier, dans les premières pages, l'exposé de la mère générale.

92. *Memoria di don Domenico Pestarino*, cité, in C. Romero, *Costituzioni...*, p. 50.

93. M.E. Posada, «L'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice in rapporto a don Bosco», *cité*, p. 255.

94. Giuseppe Maria Sciandra, né à Pamparato (dioc. de Mondovì) le 2 novembre 1808. Docteur en théologie à l'université de Turin le 22 juin 1830, ordonné prêtre à Turin le 28 mai 1831, professeur de théologie puis recteur du séminaire de Susa, chanoine de la cathédrale de Susa le 13 septembre 1834, élu évêque d'Acqui le 27 octobre 1871, consacré évêque à Turin le 30 novembre 1871. Il mourra évêque d'Acqui le 25 mai 1888. D'après *Hierarchia catholica*, t. VIII, p. 114.

95. Je reprends à cet endroit les phrases de G. Capetti, *Cronistoria. Istituto Figlie di Maria Ausiliatrice*, vol. 1, Rome, p. 297, qui semble, sur ces faits publics, suffisamment bien renseignée.

96. D'après la note de la *Cronistoria*, cit., p. 364-365.

97. Voir G. Capetti, *Cronistoria*, cit., p. 296-306; et M.E. Posada, «L'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice in rapporto a don Bosco», *art. cit.*, p. 225.

98. Voir C. Romero, *Costituzioni...*, p. 212.

99. *Positio 1874*, p. 46.

100. Les historiens contemporains ont tort de se creuser la tête sur les raisons de ce non-recours.

101. Voir la lettre du curé Carlo Valle à Mgr Sciandra, 2 décembre 1873; et la réponse de l'évêché d'Acqui, 7 décembre 1873, dans C. Romero, *Costituzioni...*, p. 83-84.

102. Voir C. Romero, *Costituzioni...*, p. 77.

103. «Un buon Istituto per le ragazze», *Unità cattolica*, 1er octobre 1873.

104. «Vicaire» depuis les élections de 1872, quand elle avait refusé le titre de «supérieure», Maria Mazzarello fut reconnue par don Bosco «supérieure» générale à partir de 1874. Voir M.E. Posada, «L'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice in rapporto a don Bosco», *art. cit.*, p. 226.

Chapitre XXII.

Faire approuver des constitutions

Le problème du temporel des évêques italiens en 1872

Le 19 février 1869 le pape avait reconnu et confirmé la congrégation de don Bosco avec la clause: «... l'approbation de ses constitutions étant différée à un temps plus opportun.»[1] Un temps suffisant (*congruum*) devait en bonne règle s'écouler avant l'approbation définitive de ces constitutions. Rien de vexatoire en cela: la «Méthode à suivre», édictée par le cardinal Bizzarri dans l'approbation des nouveaux instituts, le réclamait.[2] Trois années parurent suffire à don Bosco. Dès 1872, il entreprit de tâter le terrain de Rome pour une approbation définitive.[3] Cette exploration faisait suite à d'autres démarches au service de l'Eglise d'Italie, qui, dans son esprit, même désintéressées, ne pouvaient manquer de le favoriser dans l'entreprise qui le concernait directement.

En février 1872, pendant ses quelques jours de convalescence à Varazze, la première lettre d'affaires de don Bosco fut adressée au président du conseil Giovanni Lanza.[4] Quand, en septembre précédent, il avait eu l'honneur de converser avec cette Excellence, il avait cru que le gouvernement laisserait au pape entière liberté de choix des évêques et que ceux-ci pourraient, une fois nommés, jouir paisiblement de leur «temporel». Il avait répété ces assurances au souverain pontife et les deux parties s'étaient félicitées de l'accord ainsi intervenu. Et voici qu'en ce mois de février, don Bosco se demandait si elles s'étaient bien comprises. Les populations avaient été satisfaites par les nominations d'évêques, le gouvernement universellement loué par elles. Mais, poursuivait-il avec quelque amertume, quand «on vit les évêques obligés d'aller, les uns dans les séminaires diocésains, les autres dans leurs propres logis, ou en pension, ou en location, il va sans dire que le jugement et l'opinion du public se mirent à évoluer

considérablement.» Il offrait ses services pour le prompt règlement de cette étrange situation.[5] Sa démarche était, selon les formules de l'avant-dernier alinéa de la lettre, celle d'un «prêtre catholique affectionné envers le chef de l'Eglise» et, simultanément, «toujours très affectionné – noter le superlatif à la suite du positif du membre symétrique – à l'égard du gouvernement, aux sujets duquel j'ai constamment voué mes faibles ressources et mes forces et ma vie.»

A sa lettre, il joignait, paraît-il, un mémoire intitulé: «Réflexions d'un prêtre piémontais sur le différend entre le Ministère des Cultes et les nouveaux évêques élus par Sa Sainteté en 1871», écrit qu'il n'avait certainement pas rédigé lui-même, mais qui peut nous éclairer sur le curieux problème de ces évêques librement nommés par le Saint-Siège et pourtant dans l'incapacité juridique de vivre de leur charges.[6]

L'exercice de la charge épiscopale était, aux termes de la loi, suspendu à une formalité dite *exequatur* gouvernemental. *Exequatur*, terme que l'on traduit: «ordre ou permission d'exécuter», servait à désigner, en droit civil ecclésiastique, «la permission d'exécuter ou de promulguer que les pouvoirs civils disaient avoir le droit de donner pour que les décisions pontificales deviennent exécutoires dans les territoires soumis à leur souveraineté.»[7] L'*exequatur* pouvait être légitimé par un concordat. En 1871, le gouvernement italien le requérait. Faute d'*exequatur*, les évêques nommés cette année-là par le Saint-Siège ne pouvaient entrer en possession de leur temporel, en premier lieu de leurs logements de fonction. Au vrai, ils en étaient empêchés, non pas tellement, comme nous le penserions, par la seule mauvaise volonté d'un pouvoir civil qui aurait refusé de la main gauche (le temporel) ce qu'il avait consenti de la main droite (la libre nomination); mais plutôt parce que le Saint-Siège interdisait aux évêques auprès du gouvernement les démarches traduisant une quelconque reconnaissance de sa légitimité. Il leur défendait expressément de présenter aux autorités officielles les bulles de leurs nominations.[8] La question romaine continuait d'empoisonner de cette façon, comme de tant d'autres, la vie de l'Eglise et de la nation en Italie. «Pour la diplomatie pontificale, tenter un accord avec l'Etat libéral du temps, en vue de concessions ou de reconnaissances, n'était qu'une tentation périlleuse, à laquelle il ne fallait pas céder, même si le coût d'une telle résistance pouvait être très élevé.»[9] En l'occurrence, la résistance coûtait cher. Ainsi, Mgr Gastaldi ne pouvait prendre possession de son logement à l'archevêché de Turin et ne percevait pas le revenu

de sa mense; il allait se réfugier au séminaire et le pape lui octroierait sept cents lires mensuelles.[10]

Tandis que l'un ou l'autre des évêques nommés, tels que le successeur de Mgr Gastaldi à Saluzzo, Mgr Alfonso Buglione di Monale, résolvait le problème au risque d'être blâmé par le secrétaire d'Etat Antonelli, don Bosco essayait, quant à lui, d'assouplir les exigences, soit du gouvernement, soit du Saint-Siège. Lanza avait répondu courtoisement à sa lettre datée du 11 février; mais, confiait-il à Pie IX le 8 avril, la suite montrait que le gouvernement s'évertuait en vain à trouver une issue dans l'impasse.[11] Ne suffisait-il pas d'«une note authentique du Saint-Siège, par laquelle il soit déclaré au gouvernement qu'au consistoire du..., N. N. ont été préconisés évêques aux sièges vacants»? Le 20 mai, le rapprochement des positions ne semblait pas «tellement difficile» à notre don Bosco.[12] Mais, à cette date, il ne comptait pas encore assez avec la farouche résolution de Pie IX. Elle s'était pourtant dessinée quand, le 1er mai, celui-ci l'avait remercié pour son action en lui rappelant que la prière qui change les cœurs devait être préférée à la diplomatie.[13] Six semaines après, en la personne même du pontife, par lettre ouverte adressée le 16 juin 1872 au cardinal Antonelli, le Saint-Siège refusait hautement l'ombre d'une concession.[14] Au cours de l'année 1872, en divers consistoires, des sièges épiscopaux d'Italie furent pourvus, mais sans souci de demandes d'*exequatur* royaux.

Probablement dépité par l'intransigeance romaine, qu'il admettait sans la bien comprendre, don Bosco enregistrait alors qu'au moins certaines candidatures à l'épiscopat suggérées par lui étaient retenues par l'autorité. Le 4 avril 1872, il avait fait remettre au cardinal Antonelli «deux feuillets», qu'il recommandait à sa «sagesse» (*saviezza*). Sur le premier des deux, en tête duquel le cardinal écrivit: «Vescovadi vacanti» (Evêchés vacants), don Bosco avait expliqué: «Parmi les ecclésiastiques qui sont réputés zélés, pieux, savants, prudents, affectionnés envers le Saint-Siège et qui se dépensent beaucoup dans le saint ministère, qui pourraient figurer parmi les candidats pour les diocèses vacants, par exemple ceux d'Aoste et de Bobbio, il semble bon de ranger. Le chanoine Duc, actuellement vicaire général et capitulaire de la cathédrale d'Aoste. Le prévôt Tea Silvestro, recteur de la paroisse principale de la ville d'Ivrea sous le titre du Saint-Sauveur, homme de grand savoir (*di molta dottrina*). Le chanoine Salvaj, depuis de longues années vicaire général d'Alba.»[15] Le cardinal soumit aussitôt ces trois candidatures à l'attention de deux évêques d'Italie du

Nord: Mgr Ghilardi de Mondovì et Mgr Fissore de Vercelli.[16] Et, cette fois, don Bosco eut à peu près gain de cause. Deux des personnages préconisés par lui devaient être élus: Auguste-Joseph Duc fut nommé évêque d'Aoste le 29 juillet et Pietro Giocondo Salvaj évêque d'Alessandria le 23 décembre 1872. En février 1873, don Bosco reviendra à la charge en faveur du troisième, Silvestro Tea, qu'il proposa avec deux autres candidats malheureux, Giorgio Oreglia et Luigi Nasi, déjà signalés à l'attention du Saint-Siège en 1871. Sans aucun succès cette fois.[17] Il connaissait donc quelques réussites avec un nombre respectable d'échecs. Médiateur privilégié entre l'Eglise et l'Etat, il n'était pas, loin de là, le seul conseiller du Saint-Siège; et ses avis pouvaient bien ne pas être entendus.

La naissance d'un conflit

En 1872, une plume amie non identifiée écrivait et publiait une notice biographique de don Bosco, qu'elle concluait: «A don Bosco, comme à toutes les âmes bien nées et infatigables, les détracteurs ne manquent pas. Telle a été en permanence l'histoire du monde entier et c'est fréquemment la récompense des bienfaiteurs de l'humanité. Mais nulle guerre n'est venue à bout de lui et ne parviendrait à abattre le pieux personnage qui, aussi humble que vénérable, poursuit sans trêve son œuvre chrétienne et civilisatrice.»[18] Le pronostic s'avèrera exact, puisque don Bosco, après beaucoup de batailles, est mort victorieux. Mais, justement à partir de cette année 1872, il allait être obligé de soutenir une guerre aussi longue et aussi dure qu'inattendue, qui le confronta à l'un de ses meilleurs amis des années antérieures. Quand, en septembre 1871, il avait exprimé au Saint-Siège le vœu général des «bons» Turinois de voir Lorenzo Gastaldi sur le siège archiépiscopal de la ville, il avait certainement espéré gagner ainsi sur place un vigoureux défenseur de son œuvre dite par son laudateur: «chrétienne et civilisatrice». Ce Turinois d'origine, ce prélat instruit et énergique qui, évêque de Saluzzo, avait chaleureusement recommandé son institut au Saint-Siège, effacerait les litiges curiaux déclenchés par son prédécesseur ligure Riccardi di Netro. Pour faire bonne mesure et mériter sa reconnaissance, don Bosco venait d'accepter dans la seule intention de le satisfaire la charge d'un collège de Valsalice, dont ses disciples ne voulaient pas.

Don Bosco se trompait. Le nouvel archevêque de Turin, pour des raisons qui nous apparaîtront peu à peu, n'allait pas lui faciliter la

tâche. Tout au contraire. La personnalité de don Bosco, sa puissance morale dans la ville et l'Eglise défiaient d'emblée un archevêque qui prétendait à toutes forces y occuper une place prédominante. La presse anticléricale les excita immédiatement l'un contre l'autre. Don Bosco, écrivait *Il Fischietto* dans une «biographie» de Mgr Gastaldi publiée le 14 septembre 1872, avait fait nommer le prélat à Saluzzo, puis l'avait fait transférer à Turin pour réussir dans ses projets. Gastaldi était sa créature.[19] C'était son valet, son *lustrascarpe*. L'archevêque «Fransoni II» cirait le bottes de don Bosco et de don Margotti, ironisait la *Gazzetta del popolo* du 2 novembre 1872.[20] Le titre de supérieur *général* de sa société fut relevé par les caricaturistes de don Bosco. L'image s'ébaucha d'un «maréchal» Bosco, Napoléon piémontais et grand patron de l'Eglise de Turin, aux volontés de qui tous et donc aussi l'archevêque devaient se plier. Le 18 mai 1873, *Il Pasquino*, hebdomadaire satirique, réserva trois dessins à don Bosco. Sur le premier, il était représenté en soutane, col et ceinture, une croix dans la main droite et la main gauche sur la hanche; pipe en bouche, couvre-chef de général (avec des traits napoléoniens), surmonté d'une croix au sommet d'une coupole. La légende disait: «En attendant à Turin, don Bosco n'est pas seulement général, mais plus que maréchal.»[21] Ces rumeurs certainement indisposaient et probablement irritaient un archevêque fort imbu de sa sainte dignité. Or, au souvenir des disputes survenues entre don Bosco et l'archevêque défunt Riccardi di Netro, le milieu proprement ecclésiastique dans lequel il vivait: la curie de l'archevêché et le grand séminaire de Turin, loin de les contredire, les aurait plutôt amplifiées. Ces chanoines et ces prêtres, parmi lesquels nous voyons poindre le futur recteur du séminaire don Soldati, dénonçaient des situations qu'ils jugeaient désordonnées du Valdocco, encore aggravées depuis le concile avec le développement de la société de S. François de Sales.

Le 24 octobre 1872, au seuil de la première année scolaire complète de son archiépiscopat, Mgr Gastaldi, depuis le séminaire où il avait recueilli des plaintes motivées, saisit sa plume et commença avec la solennité convenable:

«Mon très révérend et très cher monsieur,
Votre Seigneurie sait de longue expérience combien je suis attaché à la congrégation que vous avez fondée. L'ayant vue naître comme du grain de sénevé, je n'ai pas manqué de la promouvoir selon que les circonstances me l'ont permis, parce que je la jugeais, comme je la juge toujours, œuvre inspirée par Dieu; et vous savez aussi la protection que, évêque de Saluzzo, j'ai accor-

dée à cette congrégation afin qu'elle obtienne l'assistance et la sanction du Saint Siège apostolique; et maintenant que la Providence m'a placé sur la chaire archiépiscopale de Turin, je suis bien aise de continuer de l'aider, afin qu'elle puisse réussir à obtenir une pleine approbation du Vicaire de Jésus Christ. Pourtant je ne puis en aucune façon manquer à mon devoir, y compris quand il s'agit de promouvoir le bien; au contraire, conscient que le bien doit se faire bien et que *bonum ex integra causa, malum ex quocumque defectu*, je ne puis que m'en tenir aux règles prescrites, même s'il en coûte aux affections de mon cœur. Or le Décret de la Congrégation des Evêques et Réguliers du 1er mars 1869 donne à Votre Seigneurie la faculté des lettres dimissoriales, mais seulement pour les jeunes, qui sont entrés à l'Oratoire *avant l'âge de* 14 ans; il est donc absolument indispensable que ma curie reçoive les informations qui l'éclairent sur ce point. En outre, aussi bien le Concile de Trente, session 23, chap. XII, que le Pontifical Romain, De Ord. Conf., prescrivent que *Regulares non sine diligenti Episcopi examine ordinentur.* (...)»

Cela étant, les ordinands en provenance du Valdocco devraient à l'avenir présenter à l'évêque pour la tonsure un *curriculum vitae* détaillé; et, pour les ordres, soit mineurs, soit majeurs, deux traités entiers de théologie, ajoutés à l'examen de règle sur l'ordre en question.[22]

Le coup parut si rude à don Bosco qu'il en perdit le sommeil. Ces mesures, qu'il jugeait vexatoires, n'allaient-elles pas décourager ses clercs et les faire fuir? Il ne craignait rien tant que la débandade de son personnel, qui signifierait la ruine de toute son entreprise.[23] Il se défendit, il se plaignit, mais sans autre résultat que de provoquer un deuxième train de remarques de l'archevêque. Elles concernaient cette fois l'esprit proprement religieux de ses disciples, très déficient selon Mgr Gastaldi, faute d'un noviciat analogue à celui des pères jésuites. Incidemment, Mgr Gastaldi se disait prêt à s'opposer à l'approbation de la société salésienne par Rome tant que ce point de formation ne serait pas régularisé.[24]

La menace était grave: l'archevêque pouvait paralyser l'action que don Bosco pensait entreprendre pour la pleine approbation de sa congrégation par les autorités romaines. Il essaya donc de prouver à Mgr Gastaldi comme, disait-il, il l'avait démontré au pape en 1869, que, chez lui, s'il n'y avait pas de noviciat en titre, il y en avait un «en fait»; et que, somme toute, la formule donnait de bons résultats, bien meilleurs que ne l'insinuait son archevêque. Il avait expliqué à Pie IX qu'après une sélection rigoureuse en cours d'études secondaires, les jeunes gens qui demandaient à entrer dans sa congrégation et avaient

été admis à la *prova*, devaient passer deux ans à Turin, où ils avaient «chaque jour, lecture spirituelle, méditation, visite au saint sacrement, examen de conscience et, chaque soir, une brève allocution (*sermoncino*)» assurée par lui-même, rarement par d'autres; que, «deux fois la semaine», il y avait «conférence expressément pour les aspirants, et une fois pour tous les membres de la société». Rassuré par le programme, le pape se serait exclamé selon don Bosco: «Dieu vous bénisse, mon fils, mettez en pratique ce que vous me signalez et votre congrégation réussira (*litt.*: obtiendra son but)...»[25]

Mais il en eût fallu davantage pour convaincre un archevêque en début de mandat et décidé à mettre en œuvre un plan de réformes de son diocèse, dont la formation cléricale serait le premier point. Comme don Bosco, fort des bénédictions du souverain pontife, prétendait poursuivre ce qu'il estimait avoir été bien commencé, le conflit était né. Il allait durer dix ans.

L'information négative de Mgr Gastaldi (janvier-février 1873)

A la fin de 1872, le fondateur se disposait à demander au Saint-Siège l'approbation de ses constitutions au terme d'une *Brevis notitia* qu'il avait composée sur sa société. Le 23 décembre, il remettait à l'archevêque les épreuves de ce document que, disait-il, il avait «l'intention d'envoyer en plusieurs exemplaires à tous les membres de la congrégation des Evêques et Réguliers». Il y joindrait un fascicule de ses constitutions. Avec un sourire en coin (et dans un style détestable), il ajoutait à l'archevêque: «Si vous désirez que, dans la *Brevis notitia*, on imprime votre recommandation, cela facilitera sa lecture avec une plus grande facilité (*sic*); mais il faudrait que vous l'envoyiez...»[26]

Deux pièces étaient ainsi signalées à l'attention supposée bienveillante de Mgr Gastaldi: un livret de constitutions et un feuillet *Brevis notitia*. A vrai dire, la première ne lui était pas remise.[27] Mais elle existait. Don Bosco avait, durant les dernières semaines, laborieusement mis au point une nouvelle version de ses constitutions qu'il datait de 1873 et intitulait: *Regulae Societatis S. Francisci Salesii*.[28] Elle répétait, quoique au prix de beaucoup d'amendements,[29] l'édition latine de 1867 qui avait simplement pour titre: *Societas Sancti Francisci Salesii*.[30] Il consentait à parler, sinon de constitutions, au moins de «règles» de sa société. Le nombre des chapitres n'avait pas

varié, sauf que le dernier *De externis* (numéro 16 en 1867) était maintenant dépourvu de numéro d'ordre et simplement donné comme *Appendix*. Les consulteurs romains, appelés à se prononcer officiellement sur ces *Regulae*, allaient pouvoir juger dans quelle mesure don Bosco avait tenu compte de leurs remarques sur la version de 1864, quand il avait commencé de soumettre ses *Regole* à la congrégation des Evêques et Réguliers.

Le feuillet au long titre: *De Societatis S. Francisci Salesii Brevis notitia et nonnulla Decreta ad eamdem spectantia* (Brève notice sur la Société de S. François de Sales et divers Décrets la concernant), était un imprimé de vingt pages.[31] A son habitude, don Bosco y retraçait l'histoire de son œuvre depuis 1841. En cours de texte, il recopiait *in extenso* des pièces (les «décrets» du titre) qu'il jugeait significatives de la confiance de la hiérarchie envers lui: la patente de directeur en chef des oratoires S. François de Sales, S. Ange Gardien et S. Louis de Gonzague à Turin, délivrée par Mgr Fransoni le 31 mars 1852; le *decretum laudis* de la congrégation des Evêques et Réguliers daté du 23 juillet 1864; la lettre d'approbation diocésaine de sa congrégation émanant de l'évêque de Casale, Pietro Maria Ferré, et datée du 13 janvier 1868; le *Decretum S. Congregationis Episcoporum et Regularium pro Oratorio S. Francisci Salesii* du 1er mars 1869;[32] une note du 14 juillet 1871 sur la faculté qui lui était accordée de délivrer des dimissoriales à un certain nombre de candidats entrés chez lui après l'âge de quatorze ans. Cette liste de «décrets» nous enseigne, avec d'autres documents, que, pour lui, à la différence des canonistes, la *Société de S. François de Sales* avait commencé d'exister, même officiellement, bien avant 1859, date reçue de sa naissance. Puis l'historique reprenait par la nomenclature des œuvres de la Société salésienne en 1872. Venait enfin la requête, raison d'être des pages précédentes et à laquelle don Bosco, dans sa lettre du 23 décembre, demanda ouvertement à l'archevêque de s'associer. Traduite en français, elle disait:

«Pour compléter l'œuvre il ne manque que l'ultime approbation apostolique des constitutions. Chacun des membres de la société la souhaite très humblement, mais du fond du cœur devant Dieu et devant les hommes; de même, plus de vingt-quatre évêques qui ont connu cette société la postulent par leurs lettres de recommandation, entre autres les Eminentissimes Filippo De Angelis, cardinal, archevêque de Fermo, camerlingue, etc.; Giovanni Maria Antonucci, cardinal, archevêque d'Ancône; Cosimo Corsi,[33] cardinal, archevêque de Pise, d'heureuse mémoire.»

Il y a lieu de croire que le tout dernier alinéa du document (p. 19), le plus compromettant pour Mgr Gastaldi: «Maintenant notre Archevêque, ainsi que les autres évêques de la province ecclésiastique de Turin, en communion avec beaucoup d'autres, postulent l'approbation absolue de la Société Salésienne»,[34] figurait déjà sur les épreuves.

Le document forçait donc la main de l'archevêque (et de ses suffragants) dont le silence eût été traduit en accord. La réaction immédiate de Mgr Gastaldi ne nous est pas connue.[35] Sur le point d'être joué, il prit à contre-pied le trop présomptueux don Bosco. L'action qu'il mena au début de 1873 révèle la tactique particulièrement adroite, dont il ne se départira plus. Il ne se contredirait certes pas: lui-même et les évêques de sa province demanderaient pour la congrégation salésienne l'*absoluta approbatio* du Saint-Siège, mais à certaines «conditions», lesquelles correspondraient exactement aux souhaits et aux regrets qu'il avait précédemment manifestés à don Bosco. L'évêque de Vigevano, ami de celui-ci, reçut bientôt de Mgr Gastaldi une lettre qui alignait les requêtes de l'archevêque préalables à l'approbation: 1) que nul salésien ne puisse accéder aux ordres sacrés avant sa profession perpétuelle, 2) que, sur le noviciat, les constitutions de cette congrégation soient rendues analogues à celles des jésuites, 3) qu'avant de recevoir les ordres, soit mineurs, soit majeurs, les salésiens se soumettent à un examen, 4) que l'évêque ait le droit de visite des églises et oratoires de cette congrégation.[36] Les autres évêques de la province ecclésiastique virent vraisemblablement arriver dans leur courrier un avis identique, dénommé «circulaire» par notre don Bosco.

A la nouvelle de la véritable dimension d'une offensive sur un front qu'il croyait tranquille,[37] don Bosco, subitement désarçonné, songea d'abord à remettre à des temps meilleurs ses démarches auprès du Saint-Siège pour l'*absoluta approbatio* qu'il convoitait. S'il laissait les choses aller leur train, il risquait de monter lui-même le piège qu'il redoutait: il demanderait à Rome la correction qu'il refusait à Turin; les encouragements des «vingt-quatre» Excellences et Eminences seraient escortés par un chiffre indéterminé d'admonestations plus ou moins voilées, qu'il devrait accepter ou repousser. Que faire? Il prépara pour Mgr Manacorda, son ami influent à la curie romaine et alors dans la Ville, une longue lettre, qui ne fut peut-être pas expédiée, mais qui témoigne à nos yeux de la violente tempête qui s'élevait en lui. Elle commençait:

«Voilà la circulaire de notre archevêque aux évêques piémontais à propos de notre congrégation. Une approbation de cette sorte détruit tout ce que le Saint-Siège a déjà fait. S'il n'avait pas écrit aux autres évêques, j'aurais pu espérer leurs recommandations; mais cette circulaire, que je n'ai certainement pas demandée, démontre qu'il y est opposé et qu'il en dira beaucoup plus verbalement en sens contraire maintenant qu'il est à Rome. – Maintenant, je vous prierais d'obtenir une audience de l'éminentissime Berardi, pour lui demander s'il ne serait peut-être pas le cas de tout différer, d'autant plus que notre congrégation est définitivement approuvée...»

Il ne comprenait pas, écrivait-il, que Mgr Gastaldi hier à Saluzzo pleinement favorable réduisît aujourd'hui, par ses exigences, la «nouvelle institution à un état bien pire que l'actuel.»[38] Interprétons cette formule bizarre. Il craignait qu'un noviciat en règle, au reste jugé par lui inutile pour les siens, n'assimilât sa société à une véritable «congrégation» religieuse pour le public et ne déclenchât à son encontre dans l'Italie nouvelle une procédure de dissolution. Car il ne pouvait qu'être hanté par la loi du 7 juillet 1866 sur la suppression des corporations religieuses, dont l'article 1, § 2 disait: «Les maisons et les établissements qui appartiennent aux ordres, aux corporations, aux congrégations ainsi qu'aux "conservatoires" et aux dénommés *ritiri*, sont supprimés.» La perspective d'une probable suppression pour les «maisons» salésiennes mettrait en effet la société de don Bosco dans une situation «bien pire que l'actuelle». Sa tactique, telle qu'il l'avait encore exposée à mère Dominici le 24 avril 1871, ne variait pas: ses salésiens étaient de vrais religieux pour l'Eglise, mais, pour la société, de libres citoyens. Laisser croire le contraire eût été leur mort. Son long entêtement à refuser toute apparence de noviciat prouve que tel était le *punctum dolentissimum*. Puis, par réflexion ou par le conseil de ses amis, il se ressaisit: il irait à Rome.

Cependant, en Italie du Nord, les évêques directement concernés réagissaient par des «informations» au Saint-Siège sur la Société de S. François de Sales: Mgr Gastaldi le 10 février 1873;[39] Mgr Pietro Maria Ferré, évêque de Casale, le 12 février 1873;[40] Mgr Giovanni Battista Cerruti, évêque de Savone, le 16 février 1873;[41] Mgr Pietro Giuseppe De Gaudenzi, évêque de Vigevano, le 21 février 1873;[42] Mgr Anacleto Pietro Siboni, évêque d'Albenga, le 22 février 1873;[43] Mgr Emiliano Manacorda, évêque de Fossano, le 2 mars 1873;[44] et Mgr Salvatore Magnasco, archevêque de Gênes, le 6 mars 1873.[45] Ce dernier manifestait bien quelques hésitations à ne dire que du bien de la société de don Bosco. Mais les ovraies réser-

ves émanaient du seul Mgr Gastaldi.[46] L'archevêque, après un historique très louangeur de l'action de don Bosco, poursuivait, comme prévu, en alignant six requêtes (les «*condizioni*»), qui répétaient ses propos aux évêques de la région. Seule la sixième était neuve: il ne fallait concéder à la congrégation salésienne que le minimum d'exemption nécessaire à sa conservation. Don Bosco pourrait commencer de proclamer avec quelque raison que, dans tout l'épiscopat, il n'avait qu'un adversaire: son propre archevêque.

Don Bosco à Rome (février-mars 1873)

Le 18 février 1873, don Bosco partit de Turin dans la direction de Rome en la compagnie de Gioachino Berto, alors jeune prêtre de vingt-quatre ans. A chacun son caractère. En d'autres temps, pour des voyages similaires, le secrétaire de don Bosco avait été le calme, mesuré et attentif Michele Rua ou l'enthousiaste et imaginatif Giovanni Battista Francesia. Berto, le scrupuleux Berto, le «mélancolique» Berto était d'une autre espèce. Moins agréable à vivre certes. (J'ai entendu don Ceria me dire que l'un des signes de la sainteté de don Bosco fut de s'être attaché Berto.) Imperturbable de sérieux et dévoré d'application, en 1873 il parvenait encore à se contenir. Non sans peine. Berto tenait le «journal de voyage», expression d'ailleurs très approximative en cette année 1873.[47]

Le 17, don Bosco, étant allé saluer l'archevêque,[48] avait pris connaissance de la forme particulière que celui-ci donnait à sa «recommandation» au Saint-Siège. Malgré elle, il tenterait, avec l'appui du pape, d'obtenir à Rome l'approbation de ses constitutions telles qu'il venait de les faire imprimer. Il placerait aussi des billets de loterie pour renflouer une caisse toujours gourmande. Envisageait-il par la même occasion de poursuivre son action médiatrice auprès du Saint-Siège? Sans être impossible, ce n'est pas tout à fait certain.[49] Les voyageurs firent étape à Parme le 19, à Bologne le 20 et à Florence du 21 au 24. Ils débarquèrent à Rome dans la soirée du 24 février. De la gare, la voiture de Mgr Manacorda les transporta chez le signor Stefano Colonna, à proximité du Panthéon, au 49 via Santa Chiara. Les jésuites du Collège Romain seraient leurs voisins.

Aux premiers jours, don Bosco conféra avec les autorités principales du Saint-Siège: les cardinaux Berardi et Antonelli d'abord; puis, le jeudi 27 février, Pie IX lui-même.[50] Les thèmes et surtout les particularités des entretiens, que le biographe Amadei essaya de deviner, par-

fois à travers Berto, nous échappent à peu près. Berto, qui nous renseigne exactement sur le nombre de ses génuflexions quand il eut été introduit lui-même auprès du pape, nous apprend surtout que don Bosco traita avec succès des *onorificenze* à décerner à diverses personnalités. «Vous avez aussi parlé de la Société?», s'enquéra-t-il sur le chemin du retour via Santa Chiara. «Oh oui! S'il ne tenait qu'à lui, il arrangerait tout sur-le-champ.»[51] Tout à fait rassuré par l'audience, don Bosco rédigea immédiatement une supplique latine à Pie IX présentant la double requête qui lui tenait à cœur pour sa congrégation: l'«absoluta constitutionum approbatio» et la «facultas dimissoriales litteras relaxandi absque exceptione». Il joignit à sa lettre trois pièces: 1) la *Brevis notitia*, dont il avait soumis les épreuves à Mgr Gastaldi à la fin du mois de décembre, 2) l'édition de 1873 de ses constitutions et 3) des *Declarationes* par lesquelles il essayait de justifier les formulations auxquelles il s'était résolu dans ses constitutions revisées.[52] Le problème des constitutions, motif principal de sa présence à Rome, était désormais remis à la diligence des bureaux de la congrégation des Evêques et Réguliers.

Cependant, don Bosco ne quitta pas Rome au début de mars. Il y demeurait happé par des questions de politique d'Eglise qu'il commençait à bien connaître. Selon Berto, le président Lanza l'avait invité par lettre à son ministère du palazzo Braschi dès qu'il avait connu sa présence en ville. Don Bosco se rendit à ce palazzo avec son secrétaire un jour non déterminé.[53] La conversation, d'abord réduite à un tête-à-tête entre don Bosco et Lanza, que flanquait un secrétaire, fut, dans un deuxième temps, élargie par l'entrée en scène du ministre de la Guerre et du ministre de la Justice, l'un et l'autre avec leurs propres secrétaires. A un contre six, don Bosco sortit de la pièce tout étourdi. «Au bout de deux heures, raconta Berto présent dans l'antichambre, voilà don Bosco riant, en sueur, le visage rouge, et la première chose qu'il dit en me voyant fut: – Je n'en peux plus, je ne vois plus où je vais...» Il imaginait de quels sarcasmes ses bons amis (cléricaux) qualifieraient, s'ils les voyaient, ces Excellences. Chemin faisant, il disait à Berto: «Parmi cette "canaglia" – c'était sa formule – j'étais comme un poulet (*sous-entendu*, je crois: dans l'étoupe); j'en avais six autour, tous à chercher à m'embrouiller à force de raisonnement. Pauvre Lanza! Ça leur convient le langage de don Bosco, parce que je ne raisonne pas autant, mais que (je préfère montrer) les contradictions et les conséquences du principe quand il a été posé!...»[54] Pendant les entretiens – deux au moins – qu'il eut avec Lanza, don

Bosco parla de l'*exequatur* et des expropriations de communautés religieuses alors menaçantes à Rome. Il essayait d'en sauver quelques-unes: la Tor degli Specchi, la Bocca della Verità, la Trinità dei Monti.[55]

Il fut ainsi bientôt en mesure de définir, dans un petit mémoire au cardinal Antonelli, la position du ministère Lanza sur le temporel des évêques.[56] Il y rappela d'abord les quatre procédures possibles dans cette affaire au sentiment du gouvernement et du Conseil d'Etat. C'était: 1° Les évêques, aux termes de la loi, communiquent et présentent la bulle de leur préconisation. 2° Le chapitre ou la curie ou d'autres autorités compétentes présentent un résumé de la bulle en déclarant que rien n'y a été ajouté aux formules habituellement en usage dans ces écrits. 3° On présente une bulle quelconque et on déclare que dans l'expédition de celle destinée à N. N., rien n'a été changé. 4° Une note du secrétaire du consistoire est rédigée comprenant le nom, la date, le diocèse concerné avec une déclaration selon laquelle rien n'a été modifié dans le bulles expédiées. Selon don Bosco, le ministère craignait l'insertion d'ajouts secrets dans les bulles de nomination. Il ne lui avait pas été difficile de le rassurer sur ce point.

La procédure à préférer par l'Eglise lui semblait devoir être la deuxième, qui pouvait recevoir le forme suivante: «Le chapitre, la curie ou une autre autorité compétente envoie au procureur du Roi ou à une autre autorité gouvernementale une déclaration selon laquelle, au consistoire du jour N., le prêtre... fut préconisé évêque de... et que la bulle habituelle lui a été expédiée sous la forme ordinaire (ou simplement: la bulle habituelle).» Le ministère, ajoutait-il, envisageait de passer à l'exécution soit durant les vacances de Pâques, soit durant celles de juin. Il terminait sa note en signifiant que Lanza protégerait de toutes ses forces les maisons générales menacées et qu'il étudierait comment dédommager les évêques nommés pour le retard apporté à la concession de leurs temporels.

Les 15 et 16 mars, don Bosco rencontra encore Lanza et Antonelli.[57] Le 18, il prit congé de Pie IX et quitta Rome le 22 avec l'impression d'avoir abouti dans son rôle de médiateur sur la question du temporel des évêques. Hélas! le ministère Lanza allait devoir compter avec les soubresauts de l'opinion dans la rue et au parlement. Au mois de mai, Lanza sauva péniblement les supérieurs généraux et les procureurs de congrégations, jésuites exceptés; il fut houspillé par la plèbe anticléricale. Mais les lois de suppression de 1866 et 1867, sur

les corporations religieuses et la liquidation du patrimoine ecclésiastique,[58] s'abattirent sur huit mille religieux et religieuses des anciens territoires pontificaux. Et ces mesures entraînèrent un nouveau raidissement du Saint-Siège. Enfin Lanza donna sa démission le 25 juin, et son ministère tomba le 5 juillet, sans que le problème de l'*exequatur* eût reçu une quelconque solution.

Querelles turinoises en 1873

A Turin, tandis que courait l'année 1873, don Bosco était aux prises avec diverses affaires, économiques, juridiques ou ecclésiastiques. La loterie qu'il avait lancée et pour laquelle il s'était dépensé à Rome, fut déclarée illégale, son tirage fut interdit par le préfet; et, le 4 octobre, lui-même se trouva condamné par le tribunal à une amende de trois mille cinq cents lires. Les héritages Golzio et bientôt Belletrutti, dont il pensait bénéficier, déclenchaient des polémiques désagréables. Le théologien Felice Golzio, décédé le 27 mars 1873, avait promis à don Bosco une part importante de ses biens; mais son testament – à supposer qu'il ait jamais existé – ne fut pas retrouvé; et sa famille, c'est-à-dire sa sœur Eurosia et son beau-frère Clodoveo Monti, mari d'Eurosia, accusa l'archevêque d'avoir disposé de l'héritage à sa guise. Mgr Gastaldi dut même se défendre auprès du cardinal Antonelli. Un fils illégitime du comte Belletrutti, mort le 17 septembre 1873 après avoir fait de don Bosco son légataire universel, s'interposa grossièrement.[59]

Mais, comme à l'ordinaire, les questions les plus préoccupantes pour don Bosco concernaient sa congrégation. Mgr Gastaldi poursuivait sa campagne. A la mi-février, au lendemain du départ de don Bosco vers Rome, il avait manifesté ses appréhensions au cardinal Prospero Caterini, préfet de la congrégation du Concile, sur le noviciat, les études ecclésiastiques et les ordinations conférées avant les vœux perpétuels dans la congrégation de don Bosco.[60] Quand il eut compris, après son retour à Turin, la nature de l'action que celui-ci avait menée à Rome, il intervint directement auprès du cardinal préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers, Giuseppe Andrea Bizzarri, chargé d'instruire l'affaire des constitutions salésiennes. Une fois encore, il exprima ses desiderata, que la résistance de l'intéressé aggravait plus ou moins. C'était en particulier: 1) que les constitutions de cette société soient examinées et approuvées par l'archevêque de Turin, 2) que don Bosco ne puisse recevoir dans sa congrégation que

des jeunes gens entrés dans ses maisons avant l'âge de seize ans accomplis, 3) qu'il ne puisse présenter à l'ordination au sous-diaconat que des profès perpétuels, 4) que les étudiants en théologie fréquentent pendant au moins quatre ans les cours du séminaire de la ville où ils sont établis, 5) que tous les ordinands soient présentés au «diligent examen» de l'évêque, qui vérifiera en particulier s'ils sont arrivés avant seize ans, s'ils ont prononcé leurs vœux perpétuels et s'ils ont fréquenté les cours du séminaire.[61] L'archevêque avait à peine fermé sa lettre qu'un litige spécial l'amenait à exhaler à l'intéressé lui-même son mécontentement devant la médiocre qualité de ses clercs. Deux ex-séminaristes de Turin, Borelli et Angelo Rocca, avaient été recueillis dans les maisons salésiennes de Varazze (ou Sampierdarena) et de Lanzo. Le 29 avril, le secrétaire de Mgr Gastaldi mandait à don Bosco:

«... Mgr a été très peiné que vous les ayez reçus chez vous comme clercs, alors que Borel reconnaît lui-même n'être pas appelé à l'état ecclésiastique et que Rocca n'a pas donné de preuves suffisantes de vocation. En conséquence, si ces jeunes gens veulent accéder aux ordres sacrés dans votre oratoire, Mgr ne vous donnera jamais son consentement, et il attend que vous lui manifestiez vos intentions.»[62]

Au bout d'une semaine, comme le Valdocco semblait faire la sourde oreille, l'archevêque fit savoir à don Bosco qu'il n'ordonnerait plus aucun salésien, tant qu'on ne lui aurait pas attesté que les clercs Borel et Rocca n'étaient plus dans une maison de la société.[63] Don Bosco ne réagit qu'après une quinzaine de jours. Il ouvrit sa réponse avec solennité: «Je me suis rendu dans la maison de Borgo San Martino pour trois jours de retraite spirituelle; après quoi, comme si je devais me présenter au tribunal du Seigneur, je vous manifeste ma pensée à ce sujet...» Elle tenait en quatre points: 1) les clercs expulsés du séminaire doivent être aidés; 2) on ne peut refuser l'ordination à des clercs qui en sont dignes; 3) la congrégation salésienne qui, «de 1848 à aujourd'hui, n'a pas fourni moins des deux tiers au clergé diocésain, mérite quelques égards»; 4) on fait courir dans Turin des informations qui auraient dû rester confidentielles, selon lesquelles Mgr Gastaldi serait devenu évêque de Saluzzo, puis archevêque de Turin sur la proposition de don Bosco.[64] Cette riposte trop énergique sous forme de leçon à un supérieur, fit frémir l'archevêque. Le «retour de crosse» l'irrita violemment. Il était blessé par l'attaque d'un sujet, prêtre de son diocèse, qui osait mettre sa pastorale en cause. Elle tom-

bait d'autant plus mal qu'il exaltait alors son action dans des statuts synodaux qu'il peaufinait.[65] Don Bosco, qui ne mesurait pas encore à quel point ses relations avec l'archevêque s'étaient dégradées depuis Saluzzo, s'étonnait dans un nouvel échange avec lui: «... Si elle n'avait pas été écrite à un évêque, je dirais que (la lettre à son sujet de Mgr Gastaldi à Mgr De Gaudenzi) a été écrite par manière de plaisanterie...»[66] Il ne pénétrait pas aussi aisément dans la conscience de son Ordinaire que dans celle de ses enfants.

Le sort des constitutions de 1873

A Rome, l'archevêque était compris et entendu. Le consulteur dominicain Raimondo Bianchi[67] avait émis, dès le 9 mai précédent, un *votum* critique en trente-huit points sur les constitutions de la Société de S. François de Sales.[68] Il y déplorait les fréquentes élusions des treize *animadversiones* Svegliati et regrettait dans le recueil l'absence totale de la «constitution des Noviciats» et de «la constitution des études pour les aspirants au sacerdoce». Une phrase très significative pour nous venait alors: «Au dire de certains Ordinaires qui ont examiné des candidats aux Ordres sacrés, les études ecclésiastiques seraient très mal ordonnées dans cet Institut...» Le secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers, Mgr Salvatore Nobili Vitelleschi, qui rentre ici en scène, fit part de ce *votum* à don Bosco le 19 mai suivant.[69] Il se disposait, disait-il, à résumer pour lui les multiples remarques du consulteur. Elles diminuèrent en effet alors de trente-huit à vingt-huit points.[70]

L'introduction du condensé apprenait à don Bosco qu'il lui faudrait *absolument tenir compte* (souligné dans la pièce) des treize *animadversiones* Svegliati; que la crainte de difficultés avec les autorités civiles donnée par lui (dans ses *Declarationes* annexes) comme raison de diverses non-modifications, ne justifiait pas ses omissions, puisque les mêmes principes figuraient dans les constitutions d'une foule d'Instituts en Italie et qu'il n'était nullement requis de les imprimer et de les communiquer au gouvernement dans leur intégralité. La leçon générale était sévère.

Entre autres remarques particulières sur le contenu de ses Règles, don Bosco était informé que son préambule et son éloge historiques (ses deux premiers chapitres) étaient hors de propos dans un document soumis à approbation (n. 1); qu'il faudrait supprimer les multiples mentions des *droits civils* des religieux et de leur *soumission aux*

lois civiles (n. 3), peut-être parce qu'ils s'accordaient mal avec la profession des trois vœux, dont la pauvreté; que le compte de conscience tel qu'il le prescrivait: «Chaque fois que [le supérieur] le lui demande ou qu'il [le membre de la société] en éprouve la nécessité, qu'il lui ouvre aussi sa conscience dans la mesure jugée propre à la plus grande gloire de Dieu et utile au bien de son âme», n'était pas admissible; qu'il pouvait être tout au plus facultatif et réduit à l'observance extérieure des constitutions et au progrès dans la vertu (n. 7); que le chiffre de deux individus pour ouvrir une maison était trop faible, que trois ou quatre religieux, dont au moins deux soient prêtres, étaient nécessaires pour cela (n. 14); etc. Bien entendu les remarques de Bianchi sur l'absence de constitutions du noviciat et des études étaient répétées avec soin par Mgr Vitelleschi (n. 16 et 17). La congrégation romaine des Evêques et Réguliers partageait les idées de l'Ordinaire de don Bosco à Turin sur la formation des novices: leur réunion dans la «maison du noviciat», la nécessité de leur complète séparation d'avec les profès, celle de leur *unique* (souligné) occupation dans les seuls exercices spirituels, *sans qu'ils puissent être appliqués aux œuvres de l'Institut* (souligné dans l'original). Quant aux études, la congrégation voulait que «les aspirants au sacerdoce soient tous appliqués pendant quatre années aux études de théologie, soit dans un collège particulier de l'Institut, soit dans quelque séminaire, sans être en même temps adonnés aux œuvres de l'Institut».

Le refus était particulièrement catégorique pour la concession des lettres dimissoriales au supérieur, que l'on sait avoir constitué le deuxième point de la supplique de don Bosco à Pie IX le 1er mars précédent (n. 28). «Les Ordinaires s'opposeraient à pareille concession, qui constituerait une dérogation à la loi générale.» Les obstacles à une éventuelle «dérogation» étaient symétriques aux observations de Mgr Gastaldi. «De rares dérogations accordées par le Saint-Siège ne pourraient être invoquées comme précédents et à titre d'exemples — c'était le grand argument de don Bosco: si eux, pourquoi pas moi? —, surtout si elles n'avaient pas la faveur de tous les Ordinaires. En outre, faute de noviciat régulier et d'un cours régulier d'études, l'un et l'autre défaut constitueraient (par eux-mêmes) un obstacle aux dites dérogations.» Mgr Vitelleschi n'avait heureusement pas recopié l'ultime avis du consulteur: «Il serait peut-être opportun qu'avant d'être approuvées (les constitutions) aient été pendant quelque temps mises au préalable à exécution, principalement dans la partie concernant le noviciat et les études» (n. 38), qui, s'il avait été suivi, eût ren-

voyé aux calendes grecques l'approbation définitive des constitutions de don Bosco.

Le synode diocésain de juin 1873

Il suffisait à don Bosco d'écouter vraiment son archevêque au synode diocésain, qu'il avait annoncé le 20 avril et qu'il tint du 25 au 27 juin 1873, pour percevoir que les temps de la facilité étaient révolus dans l'Eglise de Turin. On allait y vivre une deuxième ère post-tridentine, Lorenzo Gastaldi faisant figure de nouveau Charles Borromée. Les précédentes constitutions synodales de l'archidiocèse dataient de 1788.[71] Un *aggiornamento* était indispensable, la forme qu'il prendrait dépendait de l'archevêque.

Il avait convoqué au synode les chanoines de la cathédrale et ceux de la Très Sainte Trinité, les délégués des autres collégiales, les vicaires forains et tous les curés du diocèse. Don Bosco avait été nommé «confesseur synodal». Cette assemblée n'avait rien de démocratique. Conformément au droit canonique du temps, tout ce beau monde fut réuni, non pas pour discuter, approuver ou rejeter des projets de lois, mais essentiellement pour entendre promulguer par Mgr l'archevêque les décrets qu'il avait lui-même préparés, aidé de ses conseillers. Mgr Gastaldi avait dûment spécifié à la commission préparatoire que «l'autorité législative, dans le synode, réside entièrement et sans l'ombre d'un doute, dans l'Evêque; (que) le Synode se réunit, en partie pour que les Recteurs d'âmes exposent leurs avis, mais spécialement pour promulguer en leur présence des décrets déjà promulgués (*sic*).» Il continuait non sans brutalité: «Les lois ecclésiastiques ne requièrent nullement que l'Evêque, avant cette promulgation, soumette les décrets projetés à l'examen du Chapitre de sa cathédrale pour demander conseil sur chacun d'eux. L'Evêque n'est pas tenu de suivre ce conseil, il n'est qu'obligé de le demander.»[72] On imagine par là le peu de cas que l'archevêque faisait des opinions des curés de ses paroisses en assemblée synodale.

Les constitutions ainsi signifiées au clergé du diocèse de Turin furent réparties en trente-deux titres, couvrant un chiffre variable d'articles. L'ensemble de la construction avait une régularité classique. Nous pouvons ranger ces titres en quatre sections: 1) la foi et son enseignement (titres I-V), 2) les sacrements et les sacramentaux (titres VI-XVIII), 3) les personnes: clergé, religieux, confréries (titres XIX-XXVI), 4) les biens: édifices, cimetières... (titres XXVII-XXXI). En

manière de conclusion, le titre XXXII portait sur l'observance des décrets promulgués. Rigueur, sévérité et autoritarisme inspiraient ces lois réformatrices d'une Eglise tout à fait pyramidale. Au sommet et très haut, l'archevêque, qui avait droit au titre XXI tout entier (18 articles). Son article 4 disait: «Que les curés et leurs adjoints, les prédicateurs et les confesseurs ne perdent aucune occasion d'inculquer aux fidèles combien grande est la dignité et l'excellence de l'ordre et du pouvoir épiscopal; et de quel amour et de quel respect (*reverentia*) ils doivent entourer leur propre évêque; qu'ils leur apprennent que, chaque fois que lui les rencontre ou qu'eux s'approchent de lui, ils doivent lui demander respectueusement sa bénédiction et la recevoir à genoux en traçant sur eux-mêmes le signe de la croix.» Un article 7, auquel don Bosco serait souvent renvoyé, édictait: «Qu'on ne fasse jamais appel à un évêque d'autre diocèse pour une cérémonie (liturgique), sans en avoir au préalable demandé et obtenu la permission de l'archevêque.» Le titre XIV, sur le sacrement de l'ordre, comportait des lignes avec lesquelles don Bosco, à son corps défendant, devait se familiariser de plus en plus: «11. Aucun clerc n'est autorisé à suivre le cursus clérical autrement que sous la direction des professeurs et des maîtres qui enseignent au séminaire archiépiscopal.» Puis: «14. Avant de recevoir la tonsure et d'être promu à un ordre, chacun passera un examen sur son progrès dans les études; il portera sur au moins deux traités complets de théologie dogmatique ou morale ou de sainte Ecriture, traités différents chaque fois; ainsi que sur ce qui concerne soit la tonsure, soit les différents ordres mineurs ou majeurs auxquels il doit accéder; s'il s'agit du sous-diaconat, l'examen sera étendu au célibat, aux heures canoniques et au titre ecclésiastique; s'il s'agit du presbytérat, à ce qui a trait au sacerdoce et au sacrifice de la messe.» On lit enfin dans ce chapitre un article qui paraît viser directement les clercs du Valdocco: «20. Tout Régulier, même muni de lettres dimissoriales de son supérieur, devra, quarante jours avant l'ordination, se présenter à l'archevêque et, aux termes du concile de Trente et du Pontifical Romain, se soumettre à un diligent examen (*diligenti examini se submittat*, en italiques dans le texte officiel).» Il ne manque même pas le cas particulier du clerc qui se croit dispensé du *diligent examen* épiscopal par les dimissoriales du père supérieur!

Dans l'archidiocèse de Turin, cette législation allait couvrir de son ombre les années 1873-1883. Car l'archevêque, quand il avait commandé, tenait à être obéi. La chronique salésienne fut pourtant extrêmement discrète sur ce synode. Mais, alors même qu'ils feignaient

de n'être que peu concernés par eux, les décrets pesaient sur les fils de don Bosco. Celui-ci, visiblement, ne se résignait à les subir que contraint et forcé. Et l'archevêque, atteint dans ses prérogatives, le ressentait. Il décelait dans l'incurie pour ses règlements un irrespect orgueilleux envers sa personne. Il ne cessera de déplorer le défaut d'humilité chez les salésiens de don Bosco. Qui ignore son arsenal réformateur sera toujours surpris, voire incrédule, à la nouvelle des frictions et des disputes qui, à partir de cette année 1873, surgirent à temps et à contre-temps entre l'archevêque et l'oratoire S. François de Sales.

Les «prophéties» de mai-juin 1873[73]

L'imagination de don Bosco échappait souvent aux limites de son Piémont natal et même de l'Italie. Mais ces voyages ne laissaient pas de traces. Au contraire, au début de l'été 1873 il fit transcrire trois visions ou révélations. Frappé par la réalisation de ses prophéties de janvier 1870 sur l'avenir de la France de Napoléon III,[74] il mit alors par écrit une vision et un avertissement sur l'avenir proche de l'Eglise romaine, ainsi qu'un message destiné à l'empereur d'Autriche, François-Joseph. Les circonstances de ces informations sont restées mystérieuses. Le 5 mars 1874, à Rome, Berto voulut les connaître. Don Bosco, selon le chroniqueur, commença par éluder la question. Mais le secrétaire insistait. «Ah non, lui rétorqua don Bosco. Sur ces choses-là, il ne convient pas d'insister; on ne peut pas!»[75]

Il avait vu une interminable procession conduite par Pie IX sortir du Vatican et marcher loin de Rome. Les jours passant, la frayeur avait saisi tout ce monde, qui se pressait autour du pape. Deux anges lui présentèrent un étendard: «Reçois l'enseigne de Celle qui combat et disperse les armées les plus puissantes de la terre. Tes ennemis ont disparu, tes fils réclament ton retour avec larmes et gémissements.» Les inscriptions de chacune des faces de l'étendard, d'un côté: *Regina sine labe concepta*, de l'autre: *Auxilium christianorum*, qualifiaient la Vierge vénérée par don Bosco, tant l'Immaculée de 1854 que l'Auxiliatrice de 1868. Le pontife saisit l'étendard. Mais l'exiguïté de la troupe de ses fidèles l'affligeait fort. Les deux anges lui conseillèrent: «Va tout de suite consoler tes fils. Ecris à tes frères épars dans les diverses contrées du monde qu'une réforme des mœurs humaines est indispensable. Cela ne se peut obtenir qu'en rompant aux peuples le pain de la parole de Dieu. Catéchisez les enfants, prêchez le détache-

ment des biens de la terre. Le temps est venu, concluaient les deux anges, où les pauvres seront les évangélisateurs des peuples. Les lévites seront pris entre la pioche, la bêche et le marteau, pour que s'accomplissent les paroles de David: Dieu a élevé le pauvre au-dessus de la terre pour le placer sur le trône des princes de ton peuple.» Après quoi, la procession s'était étoffée et avait bientôt regagné Saint-Pierre pour y chanter un *Te Deum*, auquel le chœur des anges avait répondu par des souhaits de paix: *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonae voluntatis*. Un soleil éclatant avait percé l'obscurité. Villages et campagnes avaient été désertés; la terre avait été parcourue par un ouragan, qu'accompagnaient de la grêle et une pluie torrentielle; et les nations étonnées s'étaient dit l'une à l'autre ou dans le secret de leurs cœurs: *Est Deus in Israel*. L'«exil» (le temps de la procession, si nous comprenons bien) avait duré deux cents «levers de soleil», le tout quatre cents «levers de soleil». En d'autres termes, le temps couvert per cette vision pouvait être estimé à quelque treize mois.

Un avertissement complémentaire disait que «la France, l'Espagne, l'Autriche et une puissance d'Allemagne seraient choisies par la Divine Providence pour arrêter la désagrégation sociale (*sfasciamento sociale*) et donneraient la paix à une Eglise combattue si longtemps et de tant de manières.»

Le *textus receptus* de la «vision» finit pour nous avec l'information: «Les événements commenceraient au printemps de 1874 et s'accompliraient en l'espace d'un an et quelques mois, à condition que de nouvelles iniquités ne viennent pas s'opposer aux divins vouloirs.» Cette «condition» surprenante n'aurait-elle pas été ajoutée après 1875 par quelque prudent disciple ou par don Bosco lui-même?

Le message destiné à François-Joseph d'Autriche[76] avait reçu une couleur nettement politique. Il attribuait à ce monarque un rôle que Pie IX eût aimé lui voir tenir.

«Le Seigneur dit à l'empereur d'Autriche. Prends courage, pourvois à mes fidèles serviteurs et à toi-même. Ma fureur se déverse sur toutes les nations de la terre, parce que l'on veut faire oublier ma loi, porter en triomphe ceux qui la profanent et opprimer ceux qui l'observent. Veux-tu être la verge de ma puissance? Veux-tu accomplir mes vouloirs cachés et devenir le bienfaiteur du monde? Prends appui sur les puissances du Nord, mais pas sur la Prusse. Noue des relations avec la Russie, mais aucune alliance. Associe-toi avec la France, après la France tu auras l'Espagne. Constituez un seul esprit et une seule nation. – Secret absolu aux ennemis de mon Saint Nom. Avec de la prudence et de l'énergie vous deviendrez invincibles. – Ne crois pas aux

mensonges de ceux qui t'affirment le contraire; abhorre les ennemis du crucifié. Espoir et confiance en moi qui donne la victoire aux armées, qui suis le sauveur des peuples et des souverains.»

D'après la finale de notre texte, ce message aurait été remis en juillet 1873 à l'empereur d'Autriche par les soins d'une «comtesse Lutzow»; l'empereur l'aurait lu attentivement, aurait remercié de grand cœur celui qui le lui avait expédié et annoncé qu'il en tiendrait compte.[77]

Pour nous familiariser toujours plus avec l'âme de don Bosco, il faut lire ces lignes prophétiques, dont il fut certainement l'auteur et qu'il se permit de propager en 1873 et 1874.[78] Mais on conviendra assez vite que son inspiration avait singulièrement faibli en cette année 1873. Les conseils des anges au pape, qui correspondaient à la pastorale que lui-même cherchait à mettre en œuvre à Turin et ailleurs, constituent à nos yeux la partie la plus digne d'intérêt du double message. Les anges réclamaient, avec une profonde réforme morale, une sorte de démocratisation de l'évangélisation, anticipatrice des transformations culturelles du vingtième siècle. Le pauvre évangéliserait, les ministres de la parole de Dieu seraient choisis parmi les paysans et les ouvriers. Mais Pie IX, qui semblait, dans la prophétie, avoir son heure de triomphe, aurait disparu depuis près d'un siècle au temps de Vatican II; et la fin de son pontificat aura été une période de désintérêt progressif des classes dirigeantes à l'égard d'un vieillard trop obstiné. L'Eglise romaine des années '70 n'a guère eu l'occasion de chanter quelque *Te Deum* victorieux, surtout pas, comme le voudrait le document, en 1874-1875.

Quant aux nations destinées à arrêter la «désagrégation sociale», qui a quelque idée de l'avenir s'étonne un peu de trouver parmi elles l'Espagne, mais pas la Belgique de l'école de Liège ou même la Suisse de Gaspard Descurtins. N'insistons pas.

Les conseils donnés à François-Joseph prêtent, eux, tout à fait à sourire. A Sadowa (1866), ce qui deviendrait l'année suivante l'Autriche-Hongrie avait définitivement perdu sa puissance antérieure. Empêtrée dans ses problèmes de nationalités, hongroises et slaves au premier chef, elle ne pouvait plus guère prétendre à quelque rôle coercitif de «verge de la puissance» divine. L'empire versait même dans un certain libéralisme, dont l'Eglise faisait les frais. Les années 1870-1874, avec la dénonciation du concordat (dès 1870), ont même marqué la «fin d'un rêve» du pape Pie IX, qui avait toujours

pensé trouver un appui conservateur dans la catholique Autriche.[79] L'«alliance des trois empereurs» ne fut, pour l'Autriche, qu'un coup de chapeau à un titre brillant et à une puissance déchue. De bonnes relations avec la Russie du tsar réformateur Alexandre II, l'empereur que les nihilistes assassineront en 1881, lui étaient certes souhaitables. Mais dans quel but? Quant à une alliance étroite («un seul esprit et une seule nation») apparemment au service de la religion chrétienne, avec une France sur le point de passer à la Troisième République, qui sera au moins au début ostensiblement anticléricale; et avec une Espagne très instable, brusquement devenue république en 1873, elle relevait de la gageure.[80]

Enregistrons donc, puisqu'ils appartiennent à son histoire, les oracles mis par écrit de don Bosco et datés de mai-juin 1873, en remarquant aussi qu'après cette année-là, il ne se hasardera plus à rédiger des messages de prophète pour les grands de la terre, ecclésiastiques ou laïcs.

Le problème du temporel épiscopal au début du ministère Minghetti (1873)

Entre mai-juin 1873, date présumée de la vision sur Pie IX, et avril 1874, terme d'un long combat au service de sa congrégation, don Bosco mena de front, outre l'administration ordinaire des maisons de son œuvre, deux entreprises difficiles: un travail de médiation dans l'affaire du temporel épiscopal et des démarches compliquées pour tenter de faire approuver ses constitutions telles qu'il les avait conçues et rédigées.

Le 10 juillet 1873, Marco Minghetti succédait à Giovanni Lanza à la tête du conseil des ministres du royaume d'Italie.[81] Malgré la bonne volonté du gouvernement qui venait de tomber, nulle solution d'ensemble n'avait encore été donnée à l'affaire des évêques nommés et privés de la jouissance de leur temporel. Don Bosco rentra aussitôt et de sa propre initiative dans l'écheveau des tractations Eglise-Etat qui lui devenaient familières. Le 14 juillet, donc seulement quatre jours après la mise en place du nouveau ministère, dans une lettre au président Minghetti, il commença par rappeler son action de mars précédent auprès de Lanza à Rome «pour étudier un moyen possible de mettre les évêques en possession de leurs temporels». Les entretiens avaient été fructueux quand, écrivait-il, le président avait su

qu'il était dans l'affaire «chargé officieux par le Saint-Siège». Puis il répéta ses conclusions d'alors sur le *modus vivendi* le plus conforme aux désidérata des autorités ecclésiastiques.[82] Minghetti, qui était droit et réaliste, promit aussitôt une réponse à don Bosco.[83] Et il confia ce problème à son garde des sceaux Paolo Onorato Vigliani, qui avait la charge des «cultes».

Mais la question fut bientôt compliquée par la volonté du cardinal Antonelli. Désormais, édictait-il, la demande pour le temporel ne pourrait se faire que par le gouvernement directement au Saint-Siège. Il fallait que ses agents intervinssent auprès du secrétaire de la congrégation de la Consistoriale pour connaître l'époque des nominations, les noms des évêques et les diocèses qui leur étaient attribués. Or cette démarche ne paraissait pas conforme à la loi, selon laquelle l'évêque nommé devait demander lui-même d'une façon ou d'une autre au gouvernement l'exécution de sa nomination par le Vatican.[84] Persévérant, don Bosco se retourna vers le garde des sceaux Vigliani pour offrir à nouveau ses bons offices au gouvernement et lui suggérer une procédure conforme aux volontés du Saint-Siège.[85] Le ministre lui répondit par retour de courrier et avec beaucoup de confiance et de gentillesse.

«Nul plus que le Président du Conseil et moi-même n'est animé de meilleure volonté de trouver une manière acceptable de faire cesser ou au moins d'atténuer les mauvaises conditions auxquelles l'épiscopat italien se trouve réduit. Il convient toutefois que l'une et l'autre parties fassent preuve de bonne volonté et de tolérance chrétienne pour parvenir à un accommodement qui sauve toutes les convenances. Qu'il me soit permis de vous adresser à vous, qui êtes un excellent prêtre et un bon citoyen, la prière instante de vouloir user des procédés les plus efficaces pour persuader le Saint-Siège de fournir au gouvernement les moyens indispensables pour concilier l'obéisance à la loi, qui est supérieure à la volonté de tous les ministres, avec les solutions possibles pour la concession de l'*exequatur* royal.» Le ministre citait les exemples d'Alessandria, Saluzzo et Aoste, pour lesquels l'*exequatur* avait été obtenu sans que, pour autant, les évêques aient jamais fait figure de quémandeurs (*postulanti*).[86] Vigliani ne s'inquiétait évidemment pas de l'opinion du secrétaire d'Etat du Saint-Siège sur les procédés plus ou moins tortueux qui avaient donné ces heureux résultats. En cette mi-octobre, «un sénateur du royaume», Vigliani lui-même, conférait directement avec don Bosco à Turin; et don Bosco rendait aussitôt compte de son entretien au cardinal Antonelli.[87] L'*Unità cat-*

tolica du 16 octobre suggérait un moyen de sortir de l'impasse par une sorte d'«appel au peuple»,[88] qui ne semblait pas inopportun à don Bosco.[89] Mais, informé du mouvement, le cardinal Antonelli fut intraitable: sa formule et rien d'autre. Selon leur tournure d'esprit, les observateurs suivaient la discussion confiants, inquiets ou narquois. Le 25 novembre, *Il Fischietto* publiait un article sur les «*caporioni*» (chefs de quartier) de la *sainte baraque* de Turin: Mgr Gastaldi, le directeur de l'*Unità* don Margotti, et notre don Bosco. A ses yeux, celui-ci «représentait le véritable utilitarisme religieux.»[90] Faire de don Bosco un adepte de la morale de Jeremy Bentham et John Stuart Mill était piquant, mais pas entièrement faux.

Cinq mois après sa lettre au président Minghetti, don Bosco pouvait regretter que les deux parties continuassent de camper sur des positions inconciliables. Il apprenait aussi que, le 17 décembre de cette année 1873, la copie légalisée de la bulle de translation de son archevêque avait été apposée dans la sacristie de sa cathédrale, acte qui pouvait être interprété comne une demande d'*exequatur*, étant donné que le notaire Pietro Vaccarino l'avait recopiée et expédiée au major général Alberto di Robillant, lequel l'avait transmise au procureur de la cour d'appel, avec prière de mener la pratique à bien. L'heure des laïcs avait sonné dans l'Eglise de Turin! Malheureusement, Mgr Gastaldi, qui n'avait pas été prévenu, le fit savoir, geste trop naturellement interprété comme un désaveu de la manœuvre.[91]

Méditation sur les remarques aux constitutions de 1873

Au cours des mêmes mois, don Bosco méditait sur les remarques apportées à ses constitutions de 1873 par la congrégation des Evêques et Réguliers. Mgr Vitelleschi l'avait pressé de tenir compte des vingt-huit observations qu'il lui communiquait. Or, à la réflexion il ne pouvait s'y résoudre. Le 5 août, il écrivait sans ambages au secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers:

«Excellence Révérendissime. – Au premier coup d'œil sur les observations faites à nos Règles, il ne me paraissait pas compliqué de m'y plier. Mais, quand je me suis mis à l'œuvre, j'ai rencontré de graves difficultés. A lire ces remarques et selon elles, je devrais renoncer à plusieurs points qui, de façon générale, ont déjà été approuvés pour d'autres ordres religieux et congrégations ecclésiastiques. En effet, j'ai en principe suivi fidèlement d'autres constitutions déjà approuvées, comme celles des jésuites, des rédemptoristes, des oblats et des rosminiens. Je devrais en outre transformer radicalement les

bases établies par le Saint-Père, avec qui je me suis employé à coordonner toutes les Règles salésiennes. Ces observations n'établissent aucune distinction entre le directoire et les Règles; or l'approbation est demandée pour celles-ci et non pour celui-là, qui est le règlement pratique des constitutions. Cela posé, j'ai accepté ce qui était possible, sans rendre notre congrégation diocésaine. Comme telle, elle n'existerait pas, parce que, avec des maisons éparses dans des diocèses différents, elle ne doit dépendre des Ordinaires que pour l'exercice extérieur de la religion...»

Don Bosco disait à Mgr Vitelleschi qu'il tenait à préserver les acquis – selon lui – des décrets de 1864 et 1869. Il avait donc composé une «note historique» (*cenno storico*) sur sa société et des éclaircissements sur les observations qui lui avaient été faites. Et il demandait au secrétaire de lui indiquer ce qui, compte tenu de ces écrits, devrait malgré tout figurer dans les constitutions salésiennes. S'il lui fallait absolument s'en tenir aux vingt-huit *animadversiones*, il préférait renoncer à la «pratique», car une approbation dans ces conditions «détériorerait fortement, assurait-il, la condition actuelle de la Société salésienne.»[92]

Le *Cenno istorico* qu'il composait en ce mois d'août,[93] témoignait, comme cette lettre, de la persistance de ses principales objections au modèle que la congrégation des Evêques et Réguliers voulait lui imposer. A la différence des congrégations contemplatives, sa société était consacrée à la «charité en acte». Il s'agissait, comme il l'avait dit à Pie IX, «de vivre dans le monde sans être connus du monde». Pour autant, les salésiens sont de vrais religieux. «Le but de cette Société est le bien spirituel des membres par l'exercice de la charité envers le prochain et spécialement de la jeunesse pauvre.» Ils ont les trois vœux. Le noviciat existe, mais à sa manière. Les résultats sont très satisfaisants. Dans cette société, les études sont très sérieuses, y compris en théologie. Il est donc naturel que le supérieur puisse délivrer les dimissoriales pour les ordres.

Il exprimait des idées analogues ou identiques dans ses *Observations sur les Constitutions de la Société de S. François de Sales et leur application*, dont parlait la lettre à Mgr Vitelleschi.[94] Chacun des membres de la société devait être un religieux pour l'Eglise, mais, pour la société civile, «un libre citoyen». Leurs constitutions devaient reconnaître sans ambiguïtés la non-disparition de leurs «droits civils». Ils pouvaient «posséder» des biens. Sans cette clause, la congrégation salésienne ne pourrait exister en Italie. «L'unique moyen de se garantir face à la société civile est la possession des biens. Autrement, nous

restons (= paraissons être) des *enti morali* (personnes morales) et donc immédiatement sous les coups des lois.» Il maintenait l'idée qu'il avait exposée au pape en 1869 d'un noviciat adapté à des temps difficiles et à une mission exigeante. Il repoussait l'obligation de mener des études ecclésiastiques dans une maison séparée et sans activités parallèles conformes au but de sa congrégation. Enfin, il demeurait convaincu des bons résultats de sa méthode de formation.[95]

C'est dans cet esprit que don Bosco préparait une nouvelle édition de ses constitutions, destinée à être publiée à Rome au début de l'année 1874.[96] Deux titres inconnus jusque-là semblaient devoir satisfaire les principales exigences de ses censeurs. Mais les concessions n'étaient qu'apparentes. L'article 8 du nouveau chapitre XIV: *De Novitiorum Magistro eorumque regimine* (Le maître et la formation des novices)[97] répétait la théorie de don Bosco sur un temps de noviciat étroitement semblable à la vie d'apôtres des jeunes, qui serait celle des salésiens. Les quatre articles du chapitre XII: *De studio* (Les études), ajouté lui aussi, exprimaient des généralités sans un mot sur les institutions correspondantes. Les futurs prêtres devaient s'adonner avec énergie aux études ecclésiastiques (art. 1); pour cela étudier la Bible, l'histoire de l'Eglise, la théologie dogmatique, spéculative et morale, et aussi les traités d'éducation religieuse de la jeunesse (art. 2); leurs maîtres seraient saint Thomas et les auteurs les plus recommandés (art. 3); en sus de leurs leçons, ils composeraient une série de méditations et d'instructions pour exercices spirituels (art. 4). On aura noté dans ce programme la place dominante des sciences religieuses positives: la Bible et l'histoire, et le silence sur les centres d'études. L'auteur de ces lignes n'éprouvait guère de propension pour les séminaires de la tradition sulpicienne. Quant aux deux chapitres historiques de tête et à l'annexe *De externis*, dont le consulteur avait demandé la disparition, ils continuaient de figurer, mais sans numéro d'ordre, dans le fascicule corrigé. C'était le *Proemium* (p. 3-7) et l'*Appendix* (p. 40). Don Bosco ne lâchait pas prise sur la question en litige des «droits civils». A l'article 2 du chapitre II sur la «forme de la société», il spécifiait clairement que: «Par l'entrée dans la société, on ne perd pas ses droits civils, même après l'émission des vœux. On peut donc validement et licitement acheter, vendre, rédiger un testament et succéder à d'autres dans leurs biens.»[98] Il résistait pied à pied aux observations romaines.

A Rome, de janvier à avril 1874. Le temporel des évêques

Sitôt passées les fêtes de Noël 1873, don Bosco entreprit dans ces sentiments un voyage à Rome. Il y trouverait un secrétariat d'Etat compréhensif et surtout le pape, qui l'avait toujours soutenu dans ses projets. Don Bosco, que don Berto accompagnait, quitta Turin le 29 décembre 1873.[99] Ayant recouvré une santé suffisante, il ne se permit que l'étape d'une nuit à Florence. Le 30, la famille Sigismondi le recevait déjà, avec son secrétaire, dans son logis romain, au 104 de la via Sistina, longue rue courant de la Trinité des Monts au Quirinal. Don Bosco n'imaginait certainement pas qu'il tarderait dans la Ville jusqu'après la semaine pascale.

Les visites tentées ou réussies du 31 décembre: le matin, à Mgr Vitelleschi, secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers, et au cardinal Berardi, l'homme du secrétaire d'Etat Antonelli; et, l'après-midi, à l'honorable Vigliani, ministre de la Grâce, de la Justice et des Cultes, auprès de qui don Bosco fut aussitôt introduit une heure durant, ainsi qu'au cardinal Antonelli, avec qui il put converser pendant un temps presque aussi long, exprimaient à leur manière la double orientation du voyage: les constitutions salésiennes à faire approuver et le temporel des évêques à régler. Durant la première semaine de 1874, don Bosco passa plusieurs fois de l'une à l'autre rive du Tibre pour se rendre au Vatican ou revenir au ministère. Il écrivait aussi aux personnalités, le 2 janvier à Antonelli et à Vigliani, le 6 à Vigliani. Le 5, il vit Pie IX lui-même.[100]

En priorité, il tentait en ce début d'année de rapprocher les parties dans l'affaire du temporel des évêques. Chez Vigliani, don Bosco retouchait les formules, puis il allait les remettre pour avis à Antonelli.[101] L'entente paraissait aisée. Le 11 janvier, don Bosco annonçait à son archevêque: «Je m'empresse de communiquer a Votre Excellence que la pratique sur l'affaire que vous savez progresse bien. Le formulaire adopté par le Saint-Siège a déjà été approuvé par Vigliani, puis par le conseil des ministres. Au cours de la semaine prochaine, il sera aussi présenté au conseil d'Etat, que l'on espère également favorable. Ensuite, si le démon n'y fourre pas la queue, on passera immédiatement à l'exécution.»[102]... Et, le 16, il lui donnait déjà l'affaire comme réglée: «... *il noto affare è ultimato*...» (l'affaire que vous savez est terminée).[103]

Hélas! le démon ennemi s'en mêlait à travers les journaux. La fac-

tion anticléricale redoutait les reculades de l'Etat devant les prétentions estimées illégales de l'Eglise. A partir du 8 janvier, la presse, à commencer par la *Gazzetta di Torino*, alerta l'opinion sur les menées de don Bosco entre le Vatican et le gouvernement.[104] Le 10, l'*Unità cattolica* de Turin parlait en faveur d'un accord entre l'Eglise et l'Etat sur le temporel épiscopal. Le 11, quand don Bosco se croyait au terme de ses peines, la *Fanfulla* de Rome dénonçait le rapprochement en vue; le 12, la *Libertà* présentait en lui l'agent principal de l'accord, mais excluait sa solution prochaine; et, le 13, la *Gazzetta Piemontese* l'attaquait de front dans une «chronique vaticane» sur les longs colloques secrets entre le souverain pontife et «le thaumaturge de Turin». Avec les journaux de Turin et de Rome, les organes de presse de Milan, Bologne, Gênes..., parlaient de l'affaire, souvent avec hostilité. Le 14 janvier, *Il Secolo* de Milan écrivait: «Le clergé piémontais, chez qui les idées modernes ont notoirement plus progressé qu'ailleurs, en est venu depuis quelque temps à imaginer une réconciliation entre la papauté et l'Italie. On conçoit aisément que le désir des prêtres du Piémont, bien qu'il soit honnête, ne puisse aboutir, une fois réalisé, qu'au détriment de la liberté, étant donné que l'Italie devrait, pour rentrer en grâce auprès de l'Eglise, s'en remettre aux nombreuses exigences du Vatican.» On annonçait puis démentait ou confirmait la présence effective de don Bosco au conseil d'Etat.[105] La levée de boucliers rendait maintenant ce conseil incertain. Et le gouvernement se mit lui aussi à tergiverser. On en était là le 24 janvier.[106] Don Bosco assura qu'une lettre «virulente» de Bismarck aux gouvernants italiens décida du revirement. Le chancelier allemand aurait été fortement contrarié par les bruits de réconciliation entre l'Eglise et l'Etat en Italie.[107] En plein Kulturkampf, par ses «lois de mai» de 1873 et de 1874, Bismark prétendait alors transformer les évêques et les prêtres (de l'Empire) en fonctionnaires de l'Etat allemand. Il aurait aussi fait pression sur ses alliés italiens, qui devaient à son pays leurs acquis de 1866 contre l'Autriche. Une rumeur tout au moins le prétendit.[108]

Dans l'Eglise même, à la grande tristesse de don Bosco, des intransigeants se déclaraient hostiles à la conciliation ébauchée. La *Voce della Verità* à Rome et l'*Osservatore cattolico* à Milan parlaient en leurs noms.[109] Ces catholiques trop zélés espéraient encore déstabiliser l'Etat italien et ainsi le forcer à abandonner la ville de Rome... A lire le journal de Berto, ils firent le plus grand tort aux tractations en cours.

Tant et si bien que, le 5 mars, à l'archevêque Fissore, de Vercelli,

qui l'avait interrogé sur la conduite à tenir, don Bosco ne pouvait que conseiller les *combinazioni* qui avaient réussi à Saluzzo et à Aoste: exposer les bulles à la population équivaut à demander le temporel.[110] Le 14 suivant, il proposait la même méthode à son propre archevêque de Turin.[111] En effet, aucune solution d'ensemble n'ayant pu être trouvée, il fallait procéder au coup par coup. Le secrétariat d'Etat du Vatican, qui, en 1872 et 1873, avait été hostile à l'exposition des bulles aux clergés et aux fidèles dans les sacristies des cathédrales, tolérait désormais la manœuvre.[112] Mgr Gastaldi allait enfin pouvoir rentrer dans son archevêché, après avoir plus ou moins suivi le système préconisé par don Bosco.[113] Toutefois, si l'Eglise cédait, les représentants de l'Etat jugeaient à leur convenance les cas de chacun des évêques postulants. Certains parmi eux attendaient en vain. Il reste que les évêques des anciens Etats sardes, pour lesquels don Bosco avait surtout plaidé, étaient privilégiés. A la fin de décembre 1874, Turin, Acqui, Alessandria, Bobbio, Gênes, Albenga, Aoste, Fossano, Pinerolo, Saluzzo, Susa, Cagliari, Ales et Terralba, Oristano, Galtelli-Nuovo, Bisaccio, avaient été pourvus.[114] Nombre d'amis de don Bosco: Sciandra, De Gaudenzi, Magnasco, Manacorda, Balma... et Gastaldi, figuraient parmi les bénéficiaires.

L'approbation définitive des constitutions salésiennes

En janvier 1874, au cours de ses visites aux diplomates ecclésiastiques ou laïcs, don Bosco avait le plus souvent traité du temporel des évêques. En février, l'approbation de ses constitutions par le Saint-Siège prit progressivement le pas sur les autres problèmes à régler.[115]

Pour ses constitutions, don Bosco avait principalement affaire au secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers, Mgr Salvatore Nobili Vitelleschi. Quand celui-ci eut connaissance du projet imprimé à la Propaganda Fide, il conseilla très probablement à don Bosco de l'ajuster davantage aux observations reçues. La deuxième version de 1874 sortit de là.[116] Mais les changements apportés demeuraient minimes. Si l'appendice *De externis*, pour lequel don Bosco avait trouvé un remplaçant,[117] disparaissait, le *proemium* subsistait; et les quelques modifications stylistiques du chapitre VII (*Internum Societatis Regimen*), ainsi que de la formule de profession, étaient sans grande portée.

Pour parvenir à ses fins, don Bosco cherchait à identifier ses juges. Il en ferait, si possible, des amis. Le cercle littéraire de l'académie de

l'*Arcadia*, qui, le 15 février, probablement en raison de ses services à la cause de la latinité, lui remettait le diplôme faisant de lui un membre de cette société, l'honorait.[118] Mgr Fratejacci, qui était devenu l'un de ses plus fidèles supporters, le charmait. Toutefois, il lui fallait des juristes. C'est dans les premiers jours de février que Mgr Vitelleschi annonça à don Bosco la composition de la commission particulière appelée à juger de son affaire. Avec lui, au titre de secrétaire, elle était formée par quatre cardinaux: LL. EE. Costanzo Patrizi, cardinal vicaire et préfet de la congrégation des Rites; Antonino De Luca, préfet de la congrégation de l'Index; Giuseppe Andrea Bizzarri, préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers; et Tommaso Martinelli, des Ermites de S. Augustin, qui venait d'être nommé cardinal le 22 décembre 1873.[119] Un dossier imprimé, dit *Positio*, serait remis à chacun des juges. Pour le constituer, Mgr Vitelleschi mit don Bosco en relation avec le *sommista* (rédacteur) de sa congrégation Carlo Menghini.[120] Ce document rassemblerait des pièces autorisées favorables et moins favorables à l'approbation. Des lettres de Mgr Gastaldi à la congrégation des Evêques et Réguliers reparurent ainsi pour la plus grande édification de don Bosco. Selon le journal de Berto, le 22 février, celui-ci questionna Mgr Vitelleschi sur les obstacles à l'approbation définitive de ses *Regole*; et Mgr Vitelleschi lui donna à lire les lettres de l'archevêque au cardinal Bizzarri en date du 26 juillet 1873 et du 9 janvier 1874.[121]

Le 26 juillet 1873, Mgr Gastaldi avait interrogé le cardinal sur les privilèges dont jouissaient les salésiens et sur l'étendue de leur exemption de la juridiction épiscopale.[122] Puis, le 9 janvier 1874, donc peu après le départ de don Bosco de Turin et en un temps où celui-ci se dépensait pour le temporel des évêques, le sien y compris, il avait, dans une autre lettre, répété ses doutes sur les qualités des membres de la société salésienne. Certes, il admirait don Bosco et se réjouissait qu'il ait pu constituer un corps d'ecclésiastiques pour l'éducation chrétienne de la jeunesse. Mais il croyait de son devoir d'émettre des observations sur la faiblesse de leur formation ascétique. Il citait des cas déplorables, attribuait ces déficiences à l'absence d'un véritable noviciat et, de façon générale, regrettait chez les salésiens le défaut d'humilité et de soumission à l'autorité.[123] Ce document vexa don Bosco. Les deux cas de prêtres scandaleux formés au Valdocco (ivrognerie d'une part, impudicité de l'autre) relevés par Mgr Gastaldi dans ce message du 9 janvier l'incitèrent à une réplique immédiate sous forme de lettre anonyme à lui adressée par l'un de ses an-

ciens élèves de Turin. Elle était datée du 15 février 1874.[124] La lettre attribuait les faiblesses, non pas au Valdocco, mais au séminaire de Turin, dont les deux clercs avaient suivi les cours. Elle opposait les menées sournoises de l'archevêque aux services que don Bosco s'efforçait de lui rendre à la même époque pour lui obtenir la jouissance de son temporel. D'après Berto, après l'avoir fait recopier par son ancien élève don Giovanni Battista Anfossi, qui, la suite le prouvera, détestait cordialement l'archevêque, il la montrait au cardinal Berardi dès le 27 février.[125]

Officiellement et comme il se devait, la congrégation des Evêques et Réguliers demeurait neutre dans la discussion. Le 3 mars, Mgr Vitelleschi aurait affirmé que les allégations de Mgr Gastaldi le laissaient insensible. Berto écrivit: «... Mais à deux heures nous sommes allés trouver Mgr Vitelleschi, lequel a rassuré don Bosco sur la congrégation, qu'il n'avait rien à craindre, que tout passait par ses mains et que les lettres de l'archevêque et ses conditions ne lui faisaient ni chaud ni froid.»[126] Ces bonnes paroles ne tranquillisaient que médiocrement don Bosco, qui redoutait par dessus tout les «conditions» de l'archevêque. Il s'efforçait aussi de démontrer à Mgr Vitelleschi le caractère inacceptable d'une partie des modifications exigées par le consulteur Bianchi et résumées par ses soins. Ne reprenaient-elles pas ces «conditions» de Gastaldi?

Le 7 mars, la *Positio*, fleurs et ronces mélangées, était prête. C'était un fascicule de cinquante pages publié sous le couvert de la congrégation des Evêques et Réguliers et de son secrétaire Mgr Vitelleschi.[127] On y trouvait successivement: la supplique de don Bosco au souverain pontife sur l'approbation désirée, supplique datée de «Turin», 1er mars 1873; le décret de louange du 13 juillet 1864; les treize *animadversiones* sur les constitutions jointes à ce décret; le décret d'approbation de l'Institut du 1er mars 1869; l'information de l'archevêque Gastaldi du 10 février 1873; la lettre de cet archevêque au cardinal Bizzarri datée du 20 avril 1873; les informations des évêques de Casale, Savona, Vigevano, Albenga, Fossano et Gênes sur la congrégation de S. François de Sales; le votum Bianchi en trente-huit points du 9 mai 1873; le résumé de ce votum en vingt-huit points; enfin une présentation de la société de S. François de Sales à la date du 23 février 1874.

La réunion de la «congrégation particulière», c'est-à-dire de la commission cardinalice, était prévue pour le 24 mars. Son approche

angoissa don Bosco. Le 16, il fit expédier une circulaire aux salésiens pour sa préparation spirituelle. Il ordonnait à ses religieux un triduum exigeant de jeûne et de prière à partir du 21 pour obtenir du ciel l'approbation définitive de ses constitutions. Tous les confrères étaient invités à observer pendant trois jours consécutifs un jeûne rigoureux; à associer les élèves à leurs supplications; à passer eux-mêmes chaque jour «le plus de temps possible devant le saint sacrement»; à réciter matin et soir en commun le *Veni Creator*; et à le faire suivre, chaque soir, du «chapelet du Sacré Cœur de Jésus», du chant de l'*Ave Maria Stella* et de la bénédiction du saint sacrement.[128] En cette mi-mars don Bosco tenait de longues conférences, non seulement avec Mgr Vitelleschi, qui était le plus informé, mais avec chacun des cardinaux concernés: le 19 avec le cardinal De Luca, le 20 avec le cardinal Martinelli, le 22 avec le cardinal Bizzarri;[129] et, un jour moins bien déterminé, avec le cardinal Patrizi. Il paraît que celui-ci fut conquis. En effet, selon Berto, le lundi 23, l'avocat Menghini arriva via Sistina *tutto giubilante* (en grande jubilation). Il s'était rendu chez le cardinal vicaire et l'avait trouvé «très favorable» à don Bosco. Le cardinal lui avait dit: «J'ai posé des questions à don Bosco sur ses difficultés avec l'archevêque et il m'a répondu *trionfalmente*. Devant don Bosco, les difficultés s'évanouissent. Il ne trouve rien de difficile. Tout est facile, tout disparaît.»[130]

Fort bien! Mais la lenteur des discussions, les remarques même souriantes qu'il recueillait et ses réflexions intimes sur les «obstacles» dressés sur sa route par l'archevêque avaient peu à peu raison de son obstination à maintenir à peu près intact le projet de 1873. Quel qu'en soit le prix, il voulait désormais une approbation qui soit vraiment «définitive» et, pour cela, se risquait à offrir un blanc-seing à la commission des cardinaux. La *consultazione* imprimée de l'avocat Menghini qui introduisait le débat contenait au dernier alinéa une phrase tout à fait nouvelle à qui le suit depuis dix ans dans ses méditations: «Enfin, lisons-nous, le prêtre Bosco insiste pour demander l'approbation absolue après plusieurs années de tractations; et, pour cela, il déclare expressément, qu'il *tiendra désormais compte* de toutes les corrections, modifications ou conseils *que, dans leur sagesse profonde et éclairée*, [les cardinaux] *daigneront proposer ou simplement conseiller pour la plus grande gloire de Dieu et le bien des âmes*.[131] Il espère ainsi se mettre en règle avec les Ordinaires respectifs et poursuivre en paix ses entreprises en faveur des Missions étrangères.» Pareil saint aban-

don aux décisions de l'autorité sur la forme de sa congrégation ne lui était pas coutumier... Le rapport introductif finissait par la question à débattre: «Cela considéré, on opte pour une formule large dans la proposition du *dubbio* [la question], afin que Leurs Eminences Révérendissimes, avec le grand jugement et la prudence consommée dont ils sont pourvus, puissent apporter, s'ils le jugent nécessaire, toutes les provisions soit temporaires soit définitives, ainsi que toutes les conditions qu'ils estimeront devoir y faire entrer.» D'où la formule du *dubbio* posé: «Si et comment les récentes constitutions de la Société salésienne doivent être approuvéee», où le «comment» importait peut-être autant que le «si».[132]

Comme annoncé, les cardinaux tinrent conseil le 24. Berto avait ménagé des appuis célestes à don Bosco. Sur ses instructions, à partir de six heures du matin, le sacristain de S. Andrea delle Fratte, l'église proche de leur logis de la via Sistina, alluma deux cierges (vingt sous) probablement devant l'autel de la *Madonna del Miracolo* (Notre Dame du Miracle).[133] Les cardinaux, arrivés au vicariat, lieu de la réunion, à 10 h., ne levèrent la séance qu'à 13 h. 30. Mais sans conclure... Don Bosco fut très contrarié d'apprendre peu après des lèvres de Mgr Vitelleschi qu'ils tiendraient une autre réunion le 31 mars. Avec don Berto, il s'en fut prier quelque temps à S. Andrea delle Fratte, puis, abandonnant son secrétaire, il marcha seul, traversa la piazza Barberini et, au lieu de rentrer à son logement, entama un circuit sur les hauteurs du Pincio pour méditer à l'aise sur l'évolution de l'affaire et la conduite à tenir devant ce contre-temps. Quand il revint au 104 de la via Sistina, il trouva un secrétaire au travail et d'assez méchante humeur pour avoir été laissé tomber.[134]

Don Bosco cherchait à déterminer et à surmonter les obstacles qui avaient retardé la décision. Le lendemain, fête de l'Annonciation, Berto et lui relurent les lettres de l'archevêque, de qui, pensaient-ils, venait tout leur malheur. Selon le secrétaire, ils conclurent – avec beaucoup d'exagération – que «leur plus grand ennemi n'aurait pu leur faire plus de mal.»[135] Rageur, Berto inséra à cet endroit de son journal deux ou trois épisodes, d'où il résultait que Gastaldi était pour le moins... «franc-maçon.»[136] Pour résister, don Bosco se rappela à l'attention de Pie IX par quelques demandes de grâces spirituelles.[137] Puis, le 27 en soirée, il rédigea une réfutation en douze points de l'information *Quum admodum* (10 février 1873) de Mgr Gastaldi, qu'il tenait sans doute pour responsable des hésitations de la congrégation particulière.

Ce mémoire illustre crûment ses préoccupations à la veille de la grande décision. Non, il n'était pas vrai que les règles salésiennes n'eussent jamais été approuvées par les prédécesseurs de l'archevêque actuel de Turin; et il citait le... décret du 31 mars 1852 de Mgr Fransoni sur sa nomination à la tête de trois oratoires de la ville. Non, l'approbation diocésaine de Turin ne s'imposait pas, puisque l'évêque de Casale s'était prononcé; aurait-il fallu une approbation par diocèse concerné? Un noviciat ascétique de deux ans eût été bon en d'autres temps, «mais pas présentement dans nos régions; ce serait l'arrêt de mort de l'Institut salésien, car l'autorité civile, dès qu'elle aurait connaissance de l'existence d'un noviciat, le supprimerait sur-le-champ et disperserait les novices. En outre, ce noviciat ne pourrait s'accorder avec les constitutions salésiennes basées sur la vie active des confrères...»[138] Il niait ensuite purement et simplement divers griefs de l'archevêque. Il était faux de prétendre que des profès perpétuels salésiens s'étaient mal conduits et avaient dû être chassés, puisque le seul sorti de la congrégation avait été Federico Oreglia, devenu un honorable père jésuite. Il était faux de prétendre que la société salésienne troublait fortement la discipline du diocèse; que des profès triennaux aient demandé des ordres (mineurs ou majeurs) et soient ensuite sortis de la congrégation; que le clerc de Saluzzo trop ami de la bouteille ait jamais été salésien;[139] qu'un clerc renvoyé du séminaire ait été admis dans la congrégation salésienne.[140] Au numéro 9, don Bosco, versant dans un certain chantage, brandissait des menaces: «9. Il est bon aussi de noter que, si l'on admettait les conditions indiquées, la congrégation salésienne, dépourvue comme elle l'est de soutiens matériels, devrait fermer ses maisons, suspendre ses catéchèses, car elle n'aurait plus ni catéchistes, ni maîtres; comme *ente morale*, elle se signalerait à l'autorité, ses membres seraient immédiatement dispersés, et, par conséquent, finie la Société.»[141] La suite de l'histoire prouvera que don Bosco dramatisait à l'excès sa situation. Toujours est-il que Berto recopia ce texte le lendemain matin 28 mars, et qu'à l'exception, semble-t-il, du cardinal Bizzarri, chacun des juges en reçut bientôt un exemplaire.[142] «C'est un trésor» (*È un tesoro*), se serait exclamé le cardinal De Luca.[143] Le 29, selon Berto, Mgr Vitelleschi croyait pouvoir résumer les impressions des quatre Eminences par la question: «*Chi sa che cosa abbia quell'Arcivescovo da voler flagellare e trattare con tanta durezza Don Bosco?*» (Qui sait ce qu'a cet archevêque à vouloir flageller et traiter don Bosco avec tant de dureté?).[144]

Enfin, le mardi 31 arriva. Sitôt après avoir célébré sa messe, Berto se précipita à S. Andrea delle Fratte pour allumer deux cierges à l'autel de la *Madonna del Miracolo*. Les cardinaux ouvrirent leur réunion dès 9 h. et siégèrent jusqu'à 13 h. 30. Après déjeuner, don Bosco retrouva Mgr Vitelleschi avec l'anxiété que l'on devine. Ce fut pour entendre un: «Oui, mais» encore décevant. Oui, les constitutions salésiennes étaient approuvées, mais les cardinaux ne s'étaient pas entendus sur le caractère *absolu* (ou définitif) de cette appréciation. L'ultime décision revenait au pape. Don Bosco avala cette autre déconvenue. Une approbation provisoire lui laissait présager une autre vague de démarches, de discussions et de dossiers à garnir... Il n'en finirait donc jamais. Le cardinal Berardi lui promit d'intervenir en sa faveur auprès du pape. [145]

Le 1er avril, Mgr Vitelleschi obtenait une audience de Pie IX pour la matinée du vendredi suivant, 3 avril, qui était le vendredi saint. Don Bosco et son secrétaire passaient leurs journées en visites et en copies de documents. Don Bosco distribuait, y compris aux cardinaux, des exemplaires de ses «trois prophéties» de 1873. [146] Le 3, il leur fallut attendre les dernières heures de la journée pour entendre la réponse tellement désirée. Mgr Vitelleschi n'avait finalement été reçu en audience par Pie IX qu'à six heures du soir. Dès qu'il entrevit don Bosco, le secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers lui dit: «Don Bosco, sortez vos grandes lanternes: les constitutions de votre congrégation sont définitivement approuvées; les dimissoriales obtenues pour dix ans.» La réaction célèbre de don Bosco figure dans la chronique Berto pour ce 3 avril. Il avait – probablement sur lui – un énorme caramel plus large que la main, cadeau reçu le matin même de la signora Eurosia Monti: «Prenez ce caramel», dit-il à Son Excellence Vitelleschi. [147]

Il est probable que don Bosco avait eu un haut-le-corps à la lecture du texte des constitutions approuvées que Mgr Vitelleschi faisait ces jours-là recopier par don Berto. Innombrables étaient les retouches apportées à son texte. Le *Proemium* disparaissait, ainsi que les articles 2 et 3 du chapitre II: *Hujus Societatis forma*, sur les «droits civils» des profès salésiens, articles auxquels il tenait tellement; le chapitre IV: *De voto paupertatis* avait pris un visage qu'il ne lui connaissait pas; et surtout les chapitres XII: *De Studio*, et XIV: *De Novitiorum Magistro eorumque regimine*, dessinaient un programme de formation religieuse et cléricale sensiblement conforme aux requêtes de Mgr Gastaldi. [148]

Mais il se garda de manifester un quelconque mécontentement. Les derniers jours saints et les premiers jours du temps pascal se passèrent pour lui en visites de remerciements. Les cardinaux le félicitaient de l'heureuse issue de ses démarches, l'un d'eux le pria à déjeuner. Le pape le reçut le mercredi de Pâques, 8 avril. Don Bosco avait inscrit sept questions au programme de l'audience (programme qui a été conservé). Les numéros 4, 5 et 6 concernaient sa congrégation et certains points des nouvelles constitutions. Les notes qu'il ajouta lui-même sur le document nous renseignent sur les réactions du souverain pontife pendant l'entretien. Après le numéro 4: «Dispensa delle test. dell'Ordinario» (Dispense des testimoniales de l'Ordinaire), il écrivit entre parenthèses: «(non se n'è parlato)» (on n'en a pas parlé), ce qui était de pure sagesse. Après le numéro 5: «Occupazione dei Novizi e degli studenti» (Occupation des novices et des étudiants), on lit: «(in iis quae sunt ad M. D. G. conf.)» (en ce qui est conforme à la plus grande gloire de Dieu), formule qui sera à l'origine d'une note très souvent commentée d'une future édition des constitutions. Il n'y avait rien à la suite de: «6. Consiglieri di anni 35» (Conseillers âgés de 35 ans), ce qui signifiait peut-être que la question de l'âge minimum des membres du chapitre supérieur n'avait pas été soulevée.[149]

Don Bosco estimait avoir reçu ce qu'il désirait. Sa tâche était accomplie. Le 5 avril, c'est-à-dire le jour de Pâques, un télégramme signé par Berto, mais rédigé par lui, était parti de Rome à l'adresse de chacune de ses maisons. Il était libellé: «Affari ottimamente terminati. Ringraziate Padrone, riceverete lettera. Buone feste. Berto.» (Affaires parfaitement bien terminées. Remerciez *Padrone*, recevrez lettre. Bonnes fêtes. Berto.) Le «Padrone» (patron, terme de curie) à remercier n'était pas le Père céleste, comme le voudraient peut-être des âmes naturellement dévotes. C'était lui, don Bosco, qui pensait avoir bien mérité des siens.[150] Le 3 avril 1874, il avait gagné une bataille diplomatique de dix ans.

Notes

1. D'après le texte du décret de la congrégation des Evêques et Réguliers, daté du 1er mars 1869.

2. «Constitutiones autem non approbantur, nisi per congruum tempus experien-

tia comprobatae fuerint, et ad tramitem animadversionum reformatae», lisait-on dans le règlement *Methodus quae a Sacra Congregatione Episcoporum et Regularium servatur in approbandis novis institutis votorum simplicium*, inséré dès 1863 dans les *Collectanea* de la congrégation. Voir les p. 772-773 des *Collectanea* Bizzarri publiés à Rome en 1885. Cette *Methodus* a été recopiée dans F. Motto, *Costituzioni...*, p. 228. – Considérations éclairantes sur la procédure curiale dans F. Motto, «Don Bosco fondatore e la curia romana», in *Don Bosco fondatore della Famiglia salesiana*, dir. M. Midali, Rome, 1989, p. 225-246.

3. D'après la lettre du cardinal G. Berardi à G. Bosco, Rome, 27 août 1872; éd. MB X, 673.

4. Sur l'ensemble du problème, M. Belardinelli, «L'"exequatur" ai vescovi italiani dalla legge delle Guarantiggie al 1878», dans *Chiesa e religiosità in Italia dopo l'Unità*. Convegno della Mendola, 1971. Comunicazioni, I, Milan, Vita e Pensiero, 1973, p. 5-42. Pour ce qui concerne don Bosco, cet auteur s'en remet aux seules *Memorie biografiche*. Ses démarches particulières ont été étudiées à nouveaux frais par F. Motto, *La mediazione di don Bosco tra Santa Sede e Governo per la concessione degli Exequatur ai vescovi d'Italia (1872-1874)*, coll. PBISS 7, Rome LAS, 1987. Sera cité: F. Motto, *La mediazione...*

5. G. Bosco à G. Lanza, Varazze, 11 février 1872; *Epistolario* II, p. 194-195.

6. La tradition salésienne représentée par les MB affirme que don Bosco expédia cette pièce avec sa lettre. Mais il faut attendre sa découverte dans un dépôt d'archives italiennes pour en être assuré. Francesco Motto (*La mediazione...*, p. 61-62, ainsi que la note 36 de son texte) est convaincu de sa présence, mais reconnaît ne l'avoir jamais vue.

7. D'après R. Naz, «Exequatur», *Dictionnaire de Droit Canonique*, t. V, Paris, 1953, col. 665.

8. Circulaire du Secrétariat d'Etat aux évêques nouvellement élus, 30-31 octobre 1871. Au premier *quesito*: «Se convenga direttamente o indirettamente domandare il regio exequatur», la réponse était: «*Negative et ad mentem*». Description de la pièce dans M. Belardinelli, «L'exequatur ai vescovi...», *article cité*, p. 12.

9. Pour expliquer un entêtement qui peut nous sembler incompréhensible, je traduis cette phrase de l'Italien Francesco Motto (*La mediazione...*, p. 13).

10. G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, t. II, p. 52-58.

11. G. Bosco à Pie IX, Turin, 8 avril 1872; éd. F. Motto, *La mediazione...*, p. 62. Cette lettre au pape, demeurée inconnue jusqu'en 1987 et donc non éditée dans l'*Epistolario* de don Ceria, récapitulait les démarches de don Bosco au cours des mois précédents: sa lettre du 11 février à Lanza, la réponse – perdue – de celui-ci, les autres lettres que don Bosco lui aurait adressées sans succès.

12. G. Bosco à G. Lanza, Turin 20 mai 1872; *Epistolario* II, p. 213.

13. Lettre latine de Pie IX à G. Bosco, Rome, 1er mai 1872, éd. MB X, 570.

14. Lettre de Pie IX au cardinal Antonelli, 16 juin 1872, publiée dans la *Civiltà cattolica*, ann. XXIII, VIIIème série, vol. VII, 1872, p. 93-99.

15. ASV, SdS 1872 r. 3, f. 5; d'après F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 69.

16. D'après F. Motto, *L'azione mediatrice...*, *ibid.*

17. Précisions dans F. Motto, *L'azione mediatrice...*, p. 72.

18. *D. Giovanni Bosco. Cenni biografici*, Turin, Tip. e lib. Foa, 1872. Reproduction de cet écrit en MB X, 570-574.

19. «D. Bosco, le fameux grand saint, comprit que Gastaldi était bien un article

de la boutique, et qu'il pouvait se plier à ses vues. Il le proposa au non encore infaillible Pie IX Vicaire de Dieu, comme évêque de l'église de Saluzzo. Ce qui fuit fait (...) Et D. Bosco, lors du dernier service d'évêques, le transféra de l'église de Saluzzo, où il ne laissa nulle affection en héritage, à l'église de Turin.» («Biografia di monsignor Gastaldi», *Il Fischietto*, n. 111, 14 septembre 1872; cité par G. Tuninetti, «L'immagine di don Bosco...», *art. cit.*, p. 225).

20. «Il ne nous importe en rien que l'archevêque de Turin s'appelle don Bosco ou don Margotti, et que leur cireur de bottes se dénomme Gastaldi...» (*Gazzetta del popolo*, n. 306, 2 novembre 1872, p. 2; citée par G. Tuninetti, «L'immagine di don Bosco...», *art. cit.*, p. 219).

21. D'après G. Tuninetti, «L'immagine di don Bosco...», *art. cit.*, p. 229.

22. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 24 octobre 1872; éd. MB X, 683-684.

23. «Mi duole all'anima che V.S. si senta così amareggiata da non trovare né riposo, né sollievo...», écrivit L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 9 novembre 1872; MB X, 684.

24. Même lettre L. Gastaldi à G. Bosco, Turin-Séminaire, 9 novembre 1872; éd. MB X, 684-685.

25. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 23 novembre 1872; *Epistolario* II, p. 238-240.

26. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 23 décembre 1872; *Epistolario* II, p. 244-245.

27. Don Bosco disait avoir déjà montré ses constitutions à l'archevêque. Il ne s'agissait certainement pas de l'édition corrigée de 1873.

28. Augustae Taurinorum, ex officina Asceterii Salesiani, MDCCCLXXIII, 38 p.

29. Les archives salésiennes de Rome renferment un fascicule des constitutions de 1867 abondamment annoté, corrigé et augmenté pour 1873, où l'on découvre des écritures de don Bosco, de don Rua, d'autres aussi peut-être.

30. Augustae Taurinorum, ex typ. Asceterii Salesiani, 1867, 36 p.

31. Le trouver collé en *Documenti* XIV, 246 et sv.; une copie fragmentaire en MB X, 890-893.

32. Avec l'attestation de sa remise à la curie de Turin le 17 avril 1871.

33. Sur ce cardinal (1798-1870), voir Mario Del Corso, *Un vescovo nella storia. Cosimo Corsi, cardinale di Pisa...*, Pise, Pacini éd., 1988, 330 p., qui au reste ne mentionne pas ses relations avec don Bosco. Noter que le cardinal d'Ancône était prénommé, non pas Giovanni Maria, mais Benedetto Antonio Antonucci.

34. L'actuel *avant*-dernier alinéa: «Tandem vero benevolentissimus Archiepiscopus noster Taurinensis (...) ampliavit decreto sub die 25 decembris 1872», n'a pu qu'être ajouté aux *bozze* du 23 décembre.

35. Le résumé de don Amadei en MB X, 692/25-32, paraît être tout à fait gratuit.

36. L. Gastaldi à P. De Gaudenzi, Turin, 11 janvier 1873; éd. MB X, 694.

37. D'après sa lettre à Mgr Manacorda datée du 25 janvier, don Bosco, d'abord alerté de façon globale par Mgr De Gaudenzi, ne connut qu'après ce jour le texte exact et la portée réelle de la «circulaire».

38. G. Bosco à E. Manacorda, minute s. l., s. d., *Epistolario* II, p. 256-257.

39. Lettre éditée dans la *Positio 1874*, p. 9-11.

40. *Positio 1874*, p. 18.

41. *Positio 1874*, p. 19.

42. *Positio 1874*, p. 20.

43. *Positio 1874*, p. 21-22.

44. *Positio 1874*, p. 23-25.

45. *Positio 1874*, p. 26-27.

46. Les évêques Moreno d'Ivrea et Formica de Cuneo, s'étaient abstenus. Le refus du premier fut certainement délibéré.

47. Pour ce paragraphe sur le voyage de février-mars 1873, on trouve dans le cahier de G. Berto, *Detti e fatti del M. Rev. Sig. D. Bosco*, 1°, p. 57 et sv., un «Compendio dell'andata di D. Bosco a Roma nel 1873, 18 febbraio, accompagnato da un prete dell'Orat.», qui correspond plus ou moins au récit du secrétaire sous le titre: *Appunti sul viaggio di D. Bosco a Roma, 1873*, manuscrit de 21 pages, plus un *Indice* (cité ici: *Appunti 1873*). Les *Documenti* semblent avoir préféré le texte plus long des *Detti e fatti*.

48. D'après sa lettre au secrétaire de Mgr Gastaldi, T. Chiuso, 17 février 1873; *Epistolario* II, p. 259.

49. Depuis don Amadei (MB X, 469-475) en 1939, les biographes salésiens s'en croient assurés, parce qu'ils font de don Bosco le destinataire d'un mémoire très solide de quinze grandes pages manuscrites sur «les élections politiques» et sur l'«exequatur», œuvre du jésuite Sebastiano Sanguineti, mémoire non localisé, mais daté du 16 février 1873, donc deux jours avant le départ vers Rome. Mais ce destinataire n'est pas nommé, et nous avons de bonnes raisons de penser que ce ne fut pas don Bosco. Le rédacteur qui commence: «Nel mettere per iscritto, come V.S. Ill.ma me ne ha mostrato il desiderio, alcuni appunti intorno a quelle questioni che *furono il tema dell'ultimo nostro colloquio*...» peut avoir choisi le genre épistolaire pour exprimer sa pensée. Mais quand aurait-il conversé avec don Bosco? Ce P. Sanguineti (1829-1893), professeur connu de droit et d'histoire (cfr. C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VII, p. 570), qui n'apparaît jamais, si ce n'est ici, dans l'histoire de don Bosco, aurait-il séjourné à Turin au début de 1873? Il enseignait à Rome et en Angleterre. En outre, les *Documenti* rédigés autour de 1890 l'ont ignoré. Il est plus probable que cette pièce a échoué au cours des temps dans les archives salésiennes. – Sur le document et son auteur, voir F. Motto, *La mediazione...*, p. 23, 63-64.

50. Ces détails d'après G. Berto, *Appunti 1873*, p. 2, qui ne précisait pas les jours exacts des visites à Berardi et à Antonelli. Les dates des MB X: chez Berardi le 25 (MB X, 468); chez Antonelli le 26 (MB X, 475) ne sont que vraisemblables. Le contenu de ces deux entretiens ne nous est pas connu avec les détails que leur prête don Amadei.

51. G. Berto, *Appunti 1873*, p. 5.

52. G. Bosco à Pie IX, Turin – en réalité Rome – 1[er] mars 1873; *Epistolario* II, p. 260. – Le texte des *Declarationes* en MB X, 894-895.

53. Le 4 mars, d'après les MB X, 477/25, qui suivaient les *Documenti* XIII, 164. Cette date trop précise, qui a intrigué don Motto quand il l'a rapprochée de l'emploi du temps de Lanza (voir les *riserve* sur Berto chroniqueur de F. Motto, *La mediazione...*, p. 24, n. 59), dérive d'un texte bref de Berto. Le texte-source des *Documenti* pour ce passage, celui du cahier *Detti e fatti...*, p. 64-65, ne datait pas cette «altra visita importante». Don Lemoyne la prit au récit *Appunti 1873*, p. 2, où il trouvait: «Martedì 4 a sera dal Ministro Lanza con cui D. Bosco ebbe una Conferenza di due ore circa...» Cette page semble être un résumé et une chronologie sommaire.

54. G. Berto, *Detti e fatti...*, 1°, p. 66.

55. G. Berto à G.B. Lemoyne, Rome, 12 mars 1873; éd. probablement correcte en *Documenti* XIII, 171-172; extrait en MB X, 478/22-33.

56. Document retrouvé: *Temporalità dei Vescovi*, in ASV, Spoglio Antonelli, busta 4; éd. F. Motto, *La mediazione...*, p. 65.

57. D'après une lettre inédite de G. Bosco à G. Antonelli, 15 mars 1873; voir F. Motto, *La mediazione...*, p. 27.

58. La loi de suppression des corporations religieuses, 7 juillet 1866; la loi sur la liquidation du patrimoine (*asse*) ecclésiastique, 15 août 1867.

59. Sur l'affaire Golzio, voir une documentation en ACS 123, Golzio. Eredità, reproduite en FdB 683 B7 à 684 D12; sur l'affaire Belletrutti, un gros dossier en ACS 121, Vertenza Belletrutti, reproduit en FdB 778 C7 à 783 D12.

60. L. Gastaldi à P. Caterini, Turin, 19 février 1873; éd. MB X, 697-698.

61. L. Gastaldi à G. Bizzarri, Turin, 20 avril 1873; éd. *Positio 1874*, p. 12-17 et MB X, 711-715.

62. T. Chiuso à G. Bosco, Turin, 29 avril 1873; éd. MB X, 716-717.

63. T. Chiuso à G. Bosco, Turin, 7 mai 1873; éd. MB X, 717.

64. G. Bosco à L. Gastaldi, Borgo San Martino, 14 mai 1873; *Epistolario* II, p. 277-279.

65. Voir sa lettre à P. De Gaudenzi, évêque de Vigevano et ami de don Bosco, Gênes, 3 août 1873; éd. MB X, 732-733.

66. G. Bosco à L. Gastaldi, S. Ignazio sopra Lanzo, 12 août 1873; *Epistolario* II, p. 299-300.

67. Raimondo Bianchi (1831-1885) fut procureur général de son Ordre sous les Maîtres généraux Jandel et Larroca; il fut aussi consulteur de plusieurs congrégations romaines, en particulier de celle des Evêques et Réguliers. C'est évidemment à ce titre qu'il présenta un *votum* sur les constitutions salésiennes. Voir F. Motto, *Costituzioni...*, p. 19, n. 39.

68. Ed. *Positio 1874*, p. 28-36; MB X, 934-940; F. Motto, *Costituzioni...*, p. 241-244.

69. S. Vitelleschi à G. Bosco, Rome, 19 mai 1873; éd. MB X, 726. – Ce prélat fut le principal interlocuteur de don Bosco dans ses relations avec la curie romaine entre 1873 et 1875. Salvatore Nobili Vitelleschi, né à Rome le 28 juillet 1818, fut ordonné prêtre à Rome le 25 mars 1841, attaché immédiatement à divers services de curie, nommé archevêque titulaire de Séleucie le 19 juin 1856, consacré évêque par Pie IX le 6 juillet suivant, enfin nommé secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers le 25 août 1871. Il sera cardinal in pectore le 15 mars 1875 et mourra prématurément le 17 octobre de cette même année 1875. D'après *Hierarchia catholica*, t. VIII, p. 511.

70. *Riassunto delle precedenti osservazioni trasmesse al Sac. D. Giovanni Bosco sopra le Costituzioni esibite nell'anno 1873*. Document édité en *Positio 1874*, p. 37-40; MB X, 941-943; F. Motto, *Costituzioni...*, p. 244-245.

71. Les actes de ce synode dans le volume: *Constitutiones editae ab Illmo et Revmo D.D. Laurentio Gastaldi... in sua prima Synodo Diocesana*, Augustae Taurinorum, MDCCCLXXIII, 200 p. Les constitutions proprement dites ont été recopiées *in extenso* dans le recueil de Maria Vismara Missiroli, *I Sinodi diocesani di Pio IX (1866-1878)*, Roma, Herder, 1988, p. 7-62. Histoire de ce synode dans G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, t. II, p. 85-107.

72. Cité d'après G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, t. II, p. 86.

73. Le *Messaggio a Papa Pio IX* (ACS 132 Sogni 1) et le *Messaggio all'Imperatore d'Austria* (ACS 132 Sogni 1), datés l'un et l'autre de 1873, ont été édités critiquement

par C. Romero, *I sogni di don Bosco*, Leumann, 1978, p. 27-36. L'authenticité de ces textes est donc bien établie.

74. On trouve à la fin du message au pape Pie IX: «La personne qui a communiqué ces nouvelles est celle-là même qui prédit les événements de France une année auparavant, lesquels se réalisèrent littéralement.»

75. G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 74.

76. François-Joseph, né en 1830, fut empereur d'Autriche (puis d'Autriche-Hongrie) de 1848 à sa mort en 1916.

77. Le *Nota bene* sur l'expédition du message, qui figure dans le texte (lignes 18-23 de l'édition Romero) eut sa propre histoire. A l'exception de l'intervention Lutzow, ces lignes ont d'abord figuré dans G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 73-74, au cours d'un résumé de conversation de don Bosco avec son secrétaire à propos de prophéties dans la soirée du 5 mars 1874. Nous aimerions être aussi renseignés sur la date originelle des dernières lignes (éd. Romero, lignes 17-20) du message à Pie IX.

78. Don Berto nous apprend, dans ses *Appunti 1873-74*, p. 74, que, le 6 mars 1874, il en remettait un exemplaire à un Mgr Antici; et, dans ces mêmes *Appunti*, p. 95, que, le 1er avril suivant, il en offrait un autre au cardinal Berardi.

79. Voir dans G. Martina, *Pio IX (1867-1878)*, Rome, Pont. Università Gregoriana, 1990, p. 411-434, le chapitre précisément intitulé: «Il tramonto di un sogno: verso un'Austria liberale».

80. En Espagne, après le long intermède Prim (1868-1870), le roi Amédée de Savoie, au bout de seulement deux ans de règne, venait d'abdiquer en février 1873. La République avait été proclamée le 11 février 1873. Après quoi quatre présidents se succédèrent et l'anarchie gagna le pays. Elle allait entraîner le *pronunciamento* de Sagonte le 29 décembre 1874...

81. L'homme d'Etat Marco Minghetti (1818-1886) avait été ministre de l'Intérieur (entrée en fonction le 31 décembre 1860) sous le dernier ministère Cavour; puis ministre des Finances dans le cabinet Farini (1862-1863). Après quoi il était devenu une première fois président du conseil (24 mars 1864-28 septembre 1864). Il sera de 1873 à 1876 le dernier président du conseil de la *Destra storica* dans le gouvernement du royaume d'Italie.

82. G. Bosco à M. Minghetti, s. l., 14 juillet 1873; inédit dans l'*Epistolario*; éd. F. Motto, *La mediazione...*, p. 65-66.

83. Voir ACS 126.2 Governo; reproduction en FdB 1444 D11.

84. D'après les lettres de G. Bosco à G. Antonelli, Turin, 3 août 1873; G. Antonelli à G. Bosco, Rome, 6 août 1873; G. Bosco à G. Antonelli, 25 août 1873; et G. Antonelli à G. Bosco, Rome, 13 septembre 1873. Correspondance éditée dans F. Motto, *La mediazione...*, p. 66-69.

85. G. Bosco à P.O. Vigliani, Turin, 12 octobre 1873; minute éditée dans F. Motto, *La mediazione...*, p. 69.

86. P.O. Vigliani à G. Bosco, Rome, 15 octobre 1873; éd. F. Motto, *La mediazione...*, p. 70-71.

87. G. Bosco à G. Antonelli, Turin, 20 octobre 1873; éd. F. Motto, *La mediazione...*, p. 71.

88. «L'appello al popolo e l'exequatur ai nuovi vescovi», *Unità cattolica*, 16 octobre 1873; extrait cité dans F. Motto, *La mediazione...*, p. 35.

89. G. Antonelli à G. Bosco, Rome, 1er novembre 1873; éd. F. Motto, *La mediazione...*, p. 71.

90. Voici ce texte, peu édifiant, mais instructif à qui sait lire les allusions qu'il recèle.

«I caporioni della Santa Baracca, in Torino, sono tre:

1. – Don Revalenta, soprannominato l'Uomo del Bosco, che rappresenta, ringhiando continuamente, e fa di tutto per tener viva la religione dei Santi Torquemada e Pietro Arb.us.

2. – Don Bosco, sive Dominus Lignus, soprannominato il Taumaturgo, per la sua prodigiosa abilità a corbellare i tordi, che rappresenta il vero utilitarismo religioso.

3. – Don Margotti, il famigerato teologo quattrinaio del toch d'frasso, che rappresenta i Gesuiti.»

(«Caporioni della santa Baracca in Torino», *Il Fischietto*, n. 141, 25 novembre 1873; cité par G. Tuninetti, «L'immagine di don Bosco...», in *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, dir. F. Traniello, p. 226.)

91. D'après F. Motto, *La mediazione...*, p. 38-39.

92. G. Bosco à S. Nobili Vitelleschi, 5 août 1873. Lettre non éditée dans l'*Epistolario*, que l'on trouve citée au cours d'un paragraphe de l'article de P. Braido, «L'idea della Società Salesiana nel "Cenno istorico" di don Bosco del 1873/74. Introduzione e testo critico», RSS VI, 1987, p. 251-252.

93. D'après la lettre de G. Bosco à G. Berto, S. Ignazio, 10 août 1873; *Epistolario* II, p. 298-299, où il demande à son secrétaire de recopier le *Cenno storico*. Le texte même de ce *Cenno* a été édité critiquement par P. Braido dans l'article signalé n. 92, RSS VI, 1987, p. 276-310.

94. *Osservazioni sulle Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales e loro applicazione*, n° 5, reproduites dans F. Motto, *Costituzioni...*, p. 245-247.

95. C'est ce qui ressort du *Cenno istorico* de 1873/74, édité par don Braido.

96. La première version de cette année 1874 (qui en a connu quatre): *Regulae Societatis S. Francisci Salesii*, Rome, typ. S.C. de Propaganda fide, MDCCCLXXIV, 40 p.

97. Jusque-là, la durée et le mode du temps de mise à l'épreuve (*prova*) étaient spécifiés au chapitre de l'*Acceptation*.

98. *Regulae* de la première version de 1874, p. 10.

99. Notre principale source sur ce voyage de 1874 est le long cahier inédit de G. Berto, *Brevi appunti pel viaggio di D. Bosco a Roma nel 1873-74*, manuscrit de 117 pages numérotées, plus un *Indice* développé non paginé.

100. Sur les visites et certaines des lettres, que le secrétaire portait lui-même aux destinataires, voir G. Berto, *Appunti* 1873-74, p. 3, 4, 5, 7.

101. Voir en particulier G. Bosco à G. Antonelli, Rome, 2 janvier 1874; éd. F. Motto, *La mediazione...*, p. 72-73.

102. G. Bosco à L. Gastaldi, Rome, 11 janvier 1874; *Epistolario* II, p. 334.

103. G. Bosco à L. Gastaldi, Rome, 16 janvier 1874; *Epistolario* II, p. 336.

104. «Correspondance romaine» de la *Gazzetta di Torino*, en date du 8 janvier.

105. Sur la presse et le temporel des évêques en janvier-février 1874, voir F. Motto, *La mediazione...*, p. 43-45.

106. G. Bosco à L. Gastaldi, Rome, 24 janvier 1874; *Epistolario* II, p. 342.

107. Un résumé intéressant de don Bosco dans une lettre à Mgr Gastaldi, qui semble avoir été écrite aux alentours du 8 février 1874 (G. Bosco à L. Gastaldi, s. l., s. d.; *Epistolario* II, p. 350).

108. L'intervention de Bismarck dans l'affaire de l'*exequatur* demanderait à être

confirmée par des pièces tout à fait sûres, qui manquent encore. Le récit des MB X, 548-550 sur les réactions du parlement et du gouvernement d'Italie à cette intervention fut certainement très romancé dès les *Documenti* XIV, 90-91, source immédiate des *Memorie*: la mise en scène est imaginaire. Il y eut toutefois au moins une rumeur. On lit une mention de Bismarck analogue à celle de la lettre à Gastaldi dans G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 45. Et *Il Fischietto* aurait publié (noter le conditionnel) la caricature bien imaginée: «Vigliani nell'atto che sta a bocca aperta pendente dalle labbra di D. Bosco; Bismarck che con un calcio apre la porta del gabinetto ed entra per afferrare Vigliani; D. Bosco che con la destra fa il gesto di chi parla pacatamente e colla sinistra maneggiando l'aspersorio getta acqua benedetta su Bismarck» (*Documenti* XIV, 91). Mais G. Tuninetti ne semble pas avoir repéré cet intéressant dessin au cours de son enquête sur l'image de don Bosco dans la presse turinoise.

109. C'est ici que se place l'article de Mgr Nardi sur «les Conciliateurs», publié dans la *Voce della Verità* du 1er février 1874. La riposte anonyme très dure de don Bosco signée par «Un amico associato al detto giornale», figure à la date du 16 février dans G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 55. Elle a été reproduite en *Documenti* XIV, 63; et, de là, en MB X, 538/5-16.

110. G. Bosco à C. Fissore, s. l., 9 mars 1874; éd. F. Motto, *La mediazione...*, p. 76.

111. G. Bosco à L. Gastaldi, Rome, 14 mars 1874; *Epistolario* II, p. 365.

112. Circulaire non datée en ASV, Segretaria di Stato, 1877, rub. 3, n. 14; reproduite dans M. Belardinelli, «L'"exequatur" ai vescovi italiani...», *art. cit.*, p. 29, n. 92.

113. L'avis favorable du roi fut signé le 15 mai 1874.

114. D'après une note de G. Tortone, chargé d'affaires à Turin, au Secrétaire d'Etat, 20 décembre 1874; relevée par F. Motto, *La mediazione...*, p. 58-59.

115. Parmi ces problèmes, l'église du Sacro Sudario, à Rome, qu'il était alors question de lui offrir, cadeau sans lendemain comme beaucoup d'autres de la même espèce dans cette ville au long des années '70.

116. *Regulae Societatis S. Francisci Salesii*, Romae, typis S.C. de Propaganda Fide, MDCCCLXXIV, 39 p.

117. Don Bosco ne renonçait nullement à son projet. Il composait alors un règlement d'*Unione cristiana*, qui développait ses idées sur les «externes» et rendait l'appendice inutile. Voir, *ci-dessous*, chap. XXVI.

118. Voir B X, 537. Le diplôme, daté du 12 octobre 1873, a été édité en MB X, 1211/16-35.

119. La nouvelle de la composition de la commission aurait été donnée à don Bosco par Mgr Vitelleschi le 3 février selon les *Documenti* XIV, 48, qui ont été repris en MB X, 755/9-11. Mais, comme la chronique du 3 février dans les *Appunti 1873-74* de Berto (p. 46) (qui, pourtant, mentionne une visite chez les Vitelleschi) n'en dit rien, cette date paraît suspecte.

120. Selon G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 57, le billet de recommandation de don Bosco au *sommista* Menghini fut délivré par Mgr Vitelleschi le 17 février 1874.

121. Le 23 février Berto restitua aux Evêques et Réguliers les deux lettres que cette congrégation avait prêtées à don Bosco. D'après G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 61.

122. L. Gastaldi à G. Bizzarri, Turin, 26 juillet 1873; éd. MB X, 729.

123. L. Gastaldi à G. Bizzarri, Turin, 9 janvier 1874; éd. MB X, 757-758.

124. Pièce éditée en MB X, 759-760.

125. D'après G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 67.

126. G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 73. Reproduit mot à mot en MB X, 762/15-18.

127. «Torinese. Sopra l'approvazione delle Costituzioni de la Società Salesiana. Relatore: Illmo e Rmo Monsignore Nobili Vitelleschi, Arcivescovo di Seleucia, Segretario», Rome, tip. Poliglotta della S.C. de Propaganda, 1874, 50 p. C'est ce document que nous dénommons: *Positio 1874*.

128. G. Bosco aux salésiens, Rome, 16 mars 1874; *Epistolario* II, p. 365-367.

129. D'après G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 81-82.

130. G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 85.

131. Ces mots, censés répéter les phrases mêmes de don Bosco, étaient soulignés dans la pièce originale.

132. Sacra congregazione de' vescovi e regolari, *Consultazione per una congregazione particolare*. Taurinen. — Super approbatione Constitutionum Societatis s. Francisci Salesii, Mese di Marzo Anno 1874. Ce texte a été recopié en MB X, 917-926 et dans F. Motto, *Costituzioni...*, p. 249-252. C'était une sorte de *status quaestionis*.

133. Cet autel de la Vierge fut spécifié par Berto dans sa chronique du 31 mars. Le fait du 24 dans G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 86.

134. Ces détails d'après G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 87.

135. G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 87-88.

136. G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 88-89.

137. Voir, en MB X, 1005-1006, les textes de quatre suppliques de cette période, trois sans date, la quatrième datée de «Torino, 25 marzo 1874».

138. Ces considérations de don Bosco devraient faire réfléchir ceux pour qui son refus d'un noviciat ascétique dans sa congrégation n'était dû qu'aux nécessités pratiques de ses œuvres. Ses raisons étaient, on le voit, d'abord théoriques.

139. Entre parenthèses, le clerc Chiappale avait bel et bien émis des vœux temporaires.

140. Le clerc Angelo Rocca (voir, *ci-dessus*, n. 62) deviendra prêtre salésien en 1877.

141. La pièce, intitulée: *Promemoria sopra una lettera dell'Arcivescovo di Torino intorno alla Congregazione Salesiana*, a été reproduite en MB X, 793-794.

142. A la suite du texte du *Promemoria* édité en *Documenti* XIV, 108-109, une note, qui émanait certainement de Berto, nous apprend en effet: «Ne fu mandata copia al Card. Vicario-Martinelli-De Luca-Mons. Vitelleschi addi 29 e 30 marzo 1874».

143. G. Berto, *Appunti* 1873-74, p. 91-92.

144. G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 93.

145. Ces informations d'après G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 94-95.

146. G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 96.

147. G. Berto, *Appunti 1873-74*, p. 97. — Le décret officiel d'approbation des constitutions, que don Bosco attendit avant de quitter Rome, fut daté du 13 avril 1874. Mais, pour lui, ce n'était qu'une formalité après la décision du pape le 3 avril. Aussi, tant qu'il vécut, les recueils de constitutions seront intitulés: *Regulae seu Constitutiones Societatis S. Francisci Salesii juxta Approbationis decretum die 3 aprilis 1874*. Le véritable «décret» était celui de Pie IX.

148. La version approuvée des constitutions, sous le titre: *Constitutiones Societatis S. Francisci Salesii*, a été reproduite par don Amadei en MB X, 956-992 (pages paires).

149. Ce mémoire a été reproduit, annotations comprises, par A. Amadei en MB X, 799, n. 1.

150. Nous ne disposons pas de l'original de ce télégramme. Mais on lit en *Documenti* XIV, 110, cette information qui émanait certainement de Berto: «Addi 5 aprile 1874. Pasqua di Risurrezione. D. Bosco mandava ai singoli Collegi il seguente dispaccio. "Affari ottimamente terminati. Ringraziate Padrone, riceverete lettera. Buone feste. *Berto*."» Don Amadei ne semble pas avoir utilisé cette dépêche en MB X, qui est donc restée inconnue.

VI. Par-delà les frontières (1874-1878)

Chapitre XXIII.

Don Bosco, l'archevêque et le pape

Le retour de don Bosco à Turin (16 avril 1874)

Le jeudi 16 avril 1874, à 8 h. 15,[1] don Bosco et son secrétaire Gioachino Berto débarquaient du train de Florence en gare de Turin Porta Nuova. Ils avaient voyagé toute la nuit. Don Bosco retrouvait sa ville après plus de trois mois et demi passés à Rome.[2] Pendant cette longue période deux affaires l'avaient surtout occupé: la question du temporel des évêques italiens et l'approbation des constitutions salésiennes[3]. Il avait probablement échoué pour la première, mais il avait réussi pour la deuxième. Le 3 avril, la version de ses *Regulae*, avec, il est vrai, de graves modifications requises par la commission cardinalice commise pour les revoir, avait enfin reçu une approbation de principe. Il avait eu soin de ne quitter Rome qu'après avoir retiré le décret si longtemps attendu, qui était daté du 13 avril. Don Bosco était heureux: une dure étape venait enfin d'être franchie sur la route aux obstacles imprévus de la formation de sa société religieuse.

Cependant, le flot des voyageurs coulait indifférent, personne n'attendait les deux prêtres. La faute en incombait à la lenteur excessive des postes italiennes, non pas certes à don Rua, qui fut toute sa vie très attentionné pour don Bosco.[4] Ils hélèrent un *legno* (fiacre) et cheminèrent ainsi jusqu'au Valdocco. Là encore peu de mouvement parce que, en ce jour de congé, les écoliers étaient, paraît-il, en promenade. Ce silence insolite, qui différait tellement des joyeux tumultes habituels aux retours de voyage de don Bosco, correspondait toutefois au désir de celui-ci. L'oratoire venait de perdre, le 13 avril, l'un de ses meilleurs auxiliaires, un bon administrateur, don Francesco Provera, prêtre de trente-huit ans.[5] «... Ne conviennent ni fêtes, ni musique, ni cérémonies d'accueil, avait écrit don Bosco depuis Rome à ses enfants de l'oratoire. Je vais à l'église et, s'il plaît à Dieu, je célé-

brerai la sainte messe pour notre cher et toujours aimé don Provera.»[6] Il se rendit donc aussitôt dans l'église S. François de Sales (je crois!) pour y célébrer la messe à l'intention du défunt, déjà enterré depuis la veille. Mais le bruit de sa présence s'était répandu: «*C'è D. Bosco!*» (Don Bosco est là!) Quand il sortit de la sacristie, des garçons l'entouraient et le saluaient.

Cependant, son secrétaire Berto guettait le signe qui, normalement à son estime, accompagnerait le glorieux événement. Quand il eut lui-même terminé de dire sa messe, tandis qu'il traversait la cour de récréation, il leva les yeux et remarqua un halo autour du soleil. On réclama don Bosco pour qu'il contemple lui aussi ce spectacle, qui dura – d'après Berto – environ un quart d'heure. Après le repas, le halo reparut; et don Bosco interrogé (par son secrétaire vraisemblablement) sur ce «signe du ciel», répondit, s'il faut en croire notre informateur: «Par ce signe, le Seigneur a peut-être voulu nous donner un symbole de la victoire que nous avons remportée contre tous nos ennemis par l'approbation absolue des constitutions de la société de S. François de Sales;[7] ou bien il a voulu raviver ainsi notre foi et nous consoler à la pensée que don Provera a déjà été couronné de gloire au ciel...»[8] Pareille lecture laisse rêveur. Mais retenons la première phrase, selon laquelle don Bosco venait de l'emporter sur ses «ennemis». Elle nous rappelle avec beaucoup d'autres sa mentalité combative, peut-être teintée de quelque paranoïa.

Le deuil de don Provera céda bientôt devant le retour tellement attendu de don Bosco. «On oublia le mort et on ne pensa plus qu'à fêter le pauvre pèlerin», raconta-t-il lui-même.[9] Après le repas, la musique lui offrit un concert sous les portiques. Et la maison entra en effervescence. Le retour de don Bosco provoquait un afflux de personnalités, y compris salésiennes. En raison de son absence, la réunion annuelle des directeurs salésiens ordinairement liée à la S. François de Sales (29 janvier) n'avait pas encore pu avoir lieu. On ne perdit pas vingt-quatre heures pour l'ouvrir. Don Bosco conféra avec ses «seize» directeurs locaux[10] deux fois le vendredi 17 et une fois le samedi 18. Faute de procès-verbal en forme,[11] le détail de ces entretiens importants nous échappe. Nous savons seulement que les explications des directeurs sur leurs œuvres consolèrent grandement leur supérieur[12] et que les Règles «ou mieux les constitutions» approuvées furent lues à cette occasion. A haute voix et en public? Cela paraît peu probable pour un texte latin dont plusieurs articles n'enchantaient pas don Bosco. En tout cas, celui-ci tint à souligner aux directeurs la

part qui revenait au secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers dans la conclusion satisfaisante d'une affaire difficile.[13]

La fête de l'approbation des constitutions (19 avril 1874)

L'événement majeur que constituait pour la société salésienne l'approbation de ses constitutions fut fêté solennellement le dimanche 19 avril.

Invité par don Bosco, l'archevêque Gastaldi – dont on aimerait connaître les sentiments cachés en pareille circonstance – «lut» la messe de communion vers 7 h. du matin, la grand-messe de 10 h. 30 fut chantée en musique et le repas communautaire rendu imposant par la participation des directeurs et de laïcs distingués. Le Signor Balocco reçut une croix de chevalier. Puis les convives passèrent sous les portiques pour une séance académique de bienvenue à don Bosco. Après quoi, ce monde grouillant d'enfants, de clercs, de prêtres, de moniteurs et d'amis regagna l'église, où don Bosco présida une bénédiction du très saint sacrement. L'assemblée vibra à un *Te Deum* de remerciement au Seigneur, qui avait enfin couronné la longue peine du fondateur salésien. L'hymne triomphal informait la ville de cette victoire, célébrait l'événement et félicitait son principal acteur. Enfin, comme il se devait en toutes les circonstances exceptionnelles, une séance théâtrale, dont le morceau principal était un drame religieux (*Le Martyre de saint Eustache*), vint clore ce jour de très grande solennité pour le Valdocco.

La célébration eut un prolongement, deux mois après, lors de la fête de saint Jean-Baptiste, qui était aussi celle de don Bosco. Le directeur de Lanzo, Giovanni Battista Lemoyne, poète facilement grandiloquent, avait composé sur son retour de Rome une ode de cinquante-cinq vers. Il le comparait à Moïse descendant du Sinai avec les tables de la Loi. Le poète interpellait les anges: «... guerriers du ciel, inclinez-vous devant le nouveau Moïse...».[14] A la curie de Turin, infiniment moins sensible que don Lemoyne aux qualités de la «nouvelle loi» du peuple élu du Valdocco, de telles images agacèrent les lecteurs du poème. L'archevêque réagit personnellement quand la pièce fut soumise à la censure ecclésiastique avant sa publication par la librairie salésienne. «On n'en interdit pas l'impression, observa-t-il de sa main sur les épreuves; mais on en blâme les exagérations, qui ne pourront jamais faire de bien.»[15] En effet, pour le moins, don Bosco n'avait pas encore mené ses jeunes troupes jusque dans leur terre promise...

La lettre de mai 1874 sur la conduite de l'archevêque

Mgr Gastaldi avait été prévenu du dénouement des tractations romaines. Dès le 13 avril, depuis Rome, don Bosco lui avait fait part du décret d'approbation qu'il venait de retirer au bureau de la congrégation des Evêques et Réguliers. Toutefois, sa lettre apparemment très courtoise ne manquait pas d'un arrière-goût ironique: «Excellence Révérendissime. – Je retire à l'instant le décret de l'approbation définitive de nos règles, qui porte la date de ce jour. Vous qui nous avez de tout temps recommandés, je désire que vous soyez le premier à connaître la nouvelle...»[16] L'archevêque, qui avait expédié à Rome lettre sur lettre pour contrecarrer l'approbation des constitutions salésiennes telles que don Bosco les avait rédigées en 1873, ne décela-t-il pas au premier coup d'œil l'antiphrase, que l'on aimerait involontaire, de: «*Ella che ci ha in ogni tempo raccomandati...*» En tout cas, lors de la visite que don Bosco lui fit à l'archevêché le samedi 18 avril, la conversation ne roula, selon don Berto, que sur le problème du temporel des évêques; rien ne fut dit des affaires de la congrégation.

C'était de mauvais augure. La victoire que les salésiens se flattaient d'avoir remportée à Rome ne leur procurerait pas la paix à Turin. L'«adversaire» (on excusera le terme, mais, s'il faut en croire Berto, don Bosco parlait d'«ennemi») avait semblé aux premiers jours assez abattu, «plein de courtoisie, mais dans une situation très difficile. Il y a déjà un certain temps, il affirmait ne plus pouvoir sortir en ville, parce qu'il est çà et là montré du doigt et insulté, donc plus de promenade. Ses sermons qui, autrefois, attiraient les foules, ne dépassent plus une pitoyable médiocrité. On pourrait y remédier, mais que faire quand le malade refuse médecin et médecines?...»[17] Au vrai, Mgr Gastaldi s'informait encore des véritables conclusions de l'accord romain. Le 1er ou le 2 mai, don Rua, muni du rescrit sur les dimissoriales que don Bosco avait obtenu, se rendit à l'archevêché pour demander l'ordination des clercs salésiens Cesare Chiala et Matteo Ottonello. L'archevêque – invisible dans son bureau – réclama la pièce pour la conserver. Il s'enquit aussi du texte authentique des constitutions approuvées. Et don Rua, qui n'acceptait pas de se dessaisir des précieux documents, dut rentrer au Valdocco sans la promesse d'ordination espérée.[18] Les frictions (les «dispiaceri», disait don Bosco dans sa lettre du 3 mai à Mgr Gastaldi) reprenaient donc de plus belle.[19]

Tant et si bien que, dans la première quinzaine de mai, don Bosco crut nécessaire de résumer ses griefs contre l'archevêque dans une lettre d'explications au secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers. La longanimité compréhensive de celui-ci l'avait séduit pendant son récent séjour à Rome. Cette pièce nous aidera à entrer dans une meilleure intelligence d'un conflit, qui avait fortement retenti sur le texte définitif des constitutions, tout particulièrement au chapitre de la formation des salésiens.[20]

Comme il le fit à maintes reprises, don Bosco rappelait d'abord les temps heureux de sa collaboration fructueuse et sans nuages avec celui qui était devenu son archevêque. Il écrivait à Mgr Vitelleschi: «La crainte de la poursuite des difficultés avec notre archevêque, spécialement pour les ordinations des clercs, s'est révélée malheureusement fondée. Je dis avec l'archevêque de Turin, car nous bénéficions de la bienveillance et du soutien de quarante-quatre autres évêques avec lesquels nous sommes en relation. Pour que Votre Excellence puisse avoir une juste idée de la situation, je crois opportun de remarquer que, tant qu'il fut chanoine, avant et après sa sortie [de la congrégation] des rosminiens, Mgr Gastaldi fut un collaborateur zélé de nos oratoires masculins. Devenu évêque de Saluzzo, il nous protégea de tout son zèle. Créé archevêque de Turin, il continua quelque temps de nous témoigner de la bienveillance et, comme tous les autres Ordinaires, il admit plusieurs fois nos clercs aux ordinations. Mais, au bout de dix mois, il changea d'attitude.»

Les problèmes alors soulevés concernaient les jeunes clercs salésiens. Mgr Gastaldi semblait douter de la qualité de leur formation et de la régularité de leur préparation. Il tenait à vérifier lui-même la valeur des lettres dimissoriales qui leur étaient délivrées. Ces jeunes gens étaient-ils entrés chez don Bosco avant l'âge de quatorze ans? Avaient-ils parcouru le cycle d'études requis? Etaient-ils définitivement engagés dans la congrégation salésienne ou ne risquaient-ils pas de se retrouver sous peu dans le clergé diocésain? Don Bosco continuait: «Je laisse de côté de nombreux faits d'objet différent, je ne parle ici que des ordinations. Il commença par dire qu'il entendait n'admettre nos clercs aux ordinations que s'ils se soumettaient aux examens de théologie devant une commission déléguée par ses soins. C'était là une nouveauté dans nos régions, où les évêques ont coutume de s'en remettre aux supérieurs respectifs pour l'examen des ordinands réguliers. – Malgré cela, j'ai aussitôt adhéré à ses volontés et j'ai présenté mes clercs aux examens prescrits. L'archevêque ajouta

alors qu'il voulait vérifier lui-même quarante jours auparavant à la fois leur vocation, la date de leur entrée dans la congrégation, les vœux qu'ils avaient émis, où ils avaient fait leurs études secondaires et leurs études supérieures, pourquoi ils avaient abandonné leur diocèse pour entrer dans une congrégation, etc., etc. – Cette mesure insolite troublait sérieusement les vocations de nos élèves. Je me suis cependant soumis, j'ai fait venir les ordinands de très loin et les ai présentés au scrutin imposé.»

Une question plus particulière, touchant la personne même de don Bosco, à qui il était arrivé de recueillir d'anciens séminaristes de Turin, se greffait à cet endroit sur celle des clercs ordinands. L'affaire des deux ex-séminaristes Borelli et Angelo Rocca (avril-mai 1873) demeurait ouverte. Don Bosco continuait: «Il [l'archevêque], manifesta sa satisfaction à l'égard de chacun d'eux [les clercs soumis au scrutin]; mais on ne voulut plus admettre de clercs aux ordinations. Cela suffit, disait-il, pour les élèves, non pas pour le supérieur. Je veux que ce supérieur déclare formellement qu'à l'avenir il n'acceptera plus, dans aucune de ses maisons, un clerc ou un prêtre qui aient appartenu au clergé turinois. – J'ai tenu à accéder à cette requête, bien que non exigée par le droit; mais j'ai cru de mon devoir d'insérer dans ma déclaration que j'entendais la faire en sorte qu'en aucune manière elle ne puisse léser les prescriptions des saints canons sur le respect et la liberté des vocations religieuses. La clause déplut, on ne voulut plus admettre nos candidats aux ordinations. A de nouvelles demandes, on répondit qu'il désapprouvait les vœux triennaux et ne reconnaissait aucune autorité au supérieur de la congrégation salésienne (...)»

Don Bosco expliquait aussi à Mgr Vitelleschi qu'il avait présenté ses constitutions approuvées à l'archevêque ainsi que le décret qui lui permettait d'accorder des dimissoriales, sans toutefois lui abandonner les documents originaux. Peine perdue! l'archevêque était resté sur ses positions. Don Bosco terminait sa lettre en regrettant le «dommage» subi par sa congrégation et le «découragement» répandu dans le monde salésien par le comportement de son archevêque. Et il demandait à la sainte congrégation la permission d'accorder les dimissoriales «ad quemcumque episcopum». Les évêques à sa dévotion auraient pu ainsi ordonner les clercs originaires du diocèse de Turin...[21]

La stratégie pastorale de Mgr Gastaldi en 1873-1874

Don Bosco notait dans sa lettre à propos de l'attitude de l'archevêque: «Si au moins on en savait la raison. Mais nul ne l'a pu connaître...» Le mystère était-il indéchiffrable? Ou don Bosco refusait-il de le comprendre? Il avait certainement la finesse et la perspicacité suffisantes pour deviner les «raisons» de son chef hiérarchique, qui doivent être cherchées dans sa stratégie générale de réforme du clergé, telle qu'il l'avait définie lors de son grand synode des 25, 26 et 27 juin de l'année précédente et qu'il la monnayait dans son règlement en cours de rédaction du séminaire diocésain de théologie de Turin. Ce règlement entrerait en vigueur au début de l'année scolaire 1874-1875 et serait alors étendu aux autres séminaires de l'archidiocèse.[22]

«Ma grande crainte est d'avoir à rendre au tribunal de Dieu un compte sévère pour n'avoir pas assez réprimé le mal et suffisamment encouragé les vertus sacerdotales dans mon clergé. Dieu sait si je n'ai d'autres vues que de le faire aimer spécialement des prêtres...», déclarait-il à Pie IX le 12 avril 1875.[23] Le volume des constitutions synodales montrait combien la réforme de son clergé et donc de la préparation de celui-ci tenait au cœur de l'archevêque. Pour l'instaurer, il optait pour la rigueur et même pour la violence. Il exigeait de ses clercs une parfaite disponibilité à son égard. Le sous-diacre devait promettre par écrit d'accepter de son évêque n'importe quelle charge et dans n'importe quel endroit.[24] Des contrôles sévères et des limites strictes étaient établis pour les pouvoirs de confesser. La conduite et les devoirs du personnel ecclésiastique étaient soigneusement réglementés: obligation de porter la soutane et la tonsure (celle-ci au diamètre de six centimètres et demi); défense absolue aux curés de s'absenter de leurs paroisses durant plus de trois jours sans l'autorisation de leur vicaire forain; exercices spirituels obligatoires tous les trois ans au minimum; confession obligatoire toutes les trois semaines pour le moins, norme assortie de l'exigence supplémentaire de présenter en janvier à la curie une attestation de confession régulière pendant l'année écoulée. En outre ces règles étaient imposées *sub gravi* et souvent accompagnées d'une menace de peine de suspense pour les contrevenants.[25]

De telles exigences n'avaient pas été dictées à l'archevêque par un caporalisme borné. Mgr Gastaldi était imprégné d'une conception du prêtre héritée du concile de Trente. Au titre d'évêque, il se croyait

gravement tenu de la faire respecter par son clergé. Et il est nécessaire de l'avoir présente à l'esprit pour comprendre sa rigoureuse politique ecclésiale. Les textes conciliaires étaient remplis du sentiment de la grandeur surnaturelle des mystères sacrés remis par Dieu aux hommes et du poids, redoutable «même pour des anges», du gouvernement des âmes. Le pasteur ne devra-t-il pas rendre compte au souverain juge du sang des brebis qu'il lui a confiées?[26] Elevé dans cette perspective dès l'âge le plus tendre de peur que son adolescence «ne se laisse entraîner vers les plaisirs du monde», le jeune clerc, tel que le concile l'avait pensé, est attaché dès ce moment à une église dans laquelle il exerce successivement les ordres qu'il reçoit; instruit «de telle sorte qu'il croisse avec l'âge en science et en vertu», il montre son aptitude à passer au degré suivant «par la bonne conduite qu'il manifeste, son assiduité au service de l'Eglise, son respect et sa déférence toujours plus grande envers les prêtres et les ordres supérieurs.»[27] Ayant donné ses preuves dans les ordres mineurs, orné comme il convient dans les «saintes lettres», assuré de moyens bienséants d'existence, il passe aux ordres majeurs s'il peut donner l'espoir de bien garder la continence. Il communie chaque dimanche tandis qu'il exerce son ministère. Il s'instruit, en respectant le rythme des interstices. Enfin il devient prêtre, puis pasteur. Il se souvient alors de la grave parole de Lévitique XIX, 2: *Sancti estote, quia ego sanctus sum*,[28] et sait que «rien n'instruit davantage et ne porte plus continuellement les hommes à la piété et aux exercices que la vie et l'exemple de ceux qui se sont consacrés au saint ministère. En effet, comme on les voit élevés en un ordre supérieur aux choses de ce monde, tous les autres jettent les yeux sur eux comme sur un miroir et d'eux prennent l'exemple de ce qu'ils doivent imiter. Aussi les clercs, destinés à avoir le Seigneur en partage, doivent tellement régler leur vie et toute leur conduite que, dans leurs habits, leur maintien extérieur, leurs démarches, leurs discours et dans tout le reste, ils ne laissent rien paraître que de sérieux, de retenu et de conforme à la religion. Qu'ils évitent même les moindres fautes qui, en eux, seraient considérables, afin que leurs actions inspirent à tous un sentiment de vénération.»[29] Ce sentiment de la grandeur, de la dignité vénérable du ministère sacré, du poids de la responsabilité pastorale, ce souci constant de corriger les autres en se corrigeant soi-même a fait l'atmosphère de l'Eglise moderne.[30]

L'évêque devait choisir des clercs aptes à créer puis à maintenir cette atmosphère d'Eglise digne et pieuse. Un canon disciplinaire disait: «Le saint concile, s'attachant à suivre les anciens conciles,

ordonne que, quand l'évêque se disposera à faire une ordination, tous ceux qui veulent accéder au saint ministère soient appelés dans la cité épiscopale le mercredi qui précédera l'ordination ou le jour qui plaira à l'évêque. L'évêque, assisté de prêtres et d'autres prudents personnages, versés dans la connaissance de la loi divine et expérimentés dans les ordonnances ecclésiastiques, enquêtera avec soin et examinera la famille, la personne, l'âge, l'éducation, les mœurs, la doctrine et la foi de ceux qui doivent être ordonnés.»

A la fin du seizième siècle, à Milan, l'archevêque Charles Borromée avait donné l'exemple. En conscience, l'évêque ne pouvait laisser des indignes gravir les degrés du sacrement de l'ordre. Saint Charles avait prononcé devant les ordinands la très grave sentence: «En la matière, une négligence même légère de ma part peut me charger d'une très lourde faute.»[31] Fidèle observateur des décrets du concile de Trente sur les garanties à présenter par les ordinands,[32] ce modèle longtemps incontesté des pasteurs avait surveillé et soigné leur examen. Pour cela, il avait déterminé les détails de leur préparation et de leur formation: les conditions de leur vie quotidienne précisées quant aux horaires, aux occupations, avec des distinctions selon les saisons; l'organisation de leurs études, sans oublier les détentes opportunes. Le règlement des séminaires du très pieux saint Charles était abondant sur les exercices de piété, auxquels il réservait une place éminente dans l'organisation du temps: l'oraison mentale, par laquelle la journée du séminariste devait commencer et à laquelle il était invité à consacrer une demi-heure, l'examen de conscience quotidien, la récitation de l'office, l'assistance à la messe, la fréquentation des sacrements de pénitence et d'eucharistie... Ces divers exercices charpentaient un programme de vie spirituelle.[33]

L'archevêque Gastaldi lisait les *Institutiones* de saint Charles. Son secrétaire et biographe Chiuso affirmait: «Quand il eut recueilli dans les écrits de saint Charles Borromée, dans les règles jusque-là établies dans notre séminaire et dans sa longue expérience de la vie sacerdotale ce qui lui parut le mieux convenir à l'éducation des clercs, il en tira un nouveau corpus de règles...»[34] Dans sa lettre à Pie IX sur la formation de ses clercs, lui-même se référa à l'exemple de l'archevêque de Milan.[35] Son esprit ressemblait en effet beaucoup au sien. Sa mentalité réformatrice était tridentine à souhait.

Les constitutions pourtant exigeantes de son prédécesseur Chiaveroti ne lui suffisaient pas. Le séminaire était pour lui avant tout un lieu d'épreuve qui permettait de déceler et d'éloigner du sanctuaire les

sujets dépourvus de «vocation». L'excellence de la sainteté du clerc devait l'emporter sur la sainteté requise des fidèles. Ses séminaristes se gardaient donc purs de toute faute mortelle, évitaient la faute vénielle délibérée et s'exerçaient dans les œuvres de la piété chrétienne. Une telle sainteté exigeait d'eux un cortège ordonné de vertus: une foi vive et fervente, l'espérance, l'amour de Dieu et du prochain – un amour christocentrique et miséricordieux envers les pécheurs, les hérétiques, les apostats et les infidèles, précisait-il –, l'humilité, l'obéissance, la chasteté, la modestie, la tempérance et la mortification. La place importante que Mgr Gastaldi assignait à l'humilité et à l'obéissance rappelait à tous son désir de retrouver ces vertus «passives» imprimées chez ses subordonnés. Les séminaristes y joindraient la diligence dans l'étude, pour que les prêtres «lumières du monde» qu'ils deviendraient aient l'esprit suffisamment riche de science. Le séminariste, doué d'assez de mémoire et d'intelligence pour assimiler rapidement l'essentiel de l'enseignement, ne perdrait pas son temps en futilités ou à ne rien faire.

Comme celui de saint Charles, le règlement de Mgr Gastaldi déterminait exactement les exercices de piété des élèves du séminaire. Chaque jour, ils avaient des prières communes du matin et du soir, une méditation de vingt minutes, l'assistance à la messe, l'examen de conscience, le chapelet, l'angélus matin, midi et soir. Un repas ne devait jamais commencer sans une prière appropriée. Le règlement prescrivait des exercices hebdomadaires: catéchèse des enfants, conférence du directeur spirituel; des exercices de quinzaine: confession et communion, la confession hebdomadaire et la communion fréquente étant au reste recommandées; enfin des exercices annuels: récollections de début d'année scolaire, carême, retraite d'année...

La communauté du séminaire devait être parfaitement ordonnée. Comme Charles Borromée, Mgr Gastaldi multipliait les prescriptions. Pour supprimer les occasions de sorties dangereuses, il imposait de garder la porte de la maison toujours fermée, cependant que les clefs seraient, le jour, chez le portier, et, la nuit, chez le recteur. Aucun étranger ne pouvait conférer avec les clercs si ce n'est au parloir, pendant les heures établies et avec l'autorisation préalable des supérieurs. Hors les temps de récréation, la maison devait rester silencieuse, les cris et les grands bruits étant évités dans les conversations. La correspondance passait toujours par le recteur ou son remplaçant, à l'exception du courrier destiné à l'archevêque ou au vicaire général ou en provenance de ces personnages. Le séminaire de Mgr Gastaldi

était, à sa manière, une maison religieuse séparée du monde. «Seminarium propterea debet esse ad instar domus religiosae...»[36]

Rien, chez les séminaristes, ne paraissait négligeable au pasteur Gastaldi. Il leur expliquait comment bien tracer sur soi le signe de la croix, faire une génuflexion, se bien tenir en public et se comporter avec leurs supérieurs et leurs compagnons eux-mêmes.

Il n'oubliait pas le personnel d'encadrement du séminaire. Que les «supérieurs», recommandait-il, méditent sur la noblesse de leur office d'éducateurs et d'instructeurs des clercs et sur le trésor de mérites qu'ils amassent s'ils s'en acquittent avec diligence. Pas de discordes ni de mésententes entre eux, qu'ils constituent plutôt un seul cœur et une seule âme et donnent à leurs élèves l'exemple des vertus qu'ils exigent d'eux. Qu'ils aiment ces jeunes gens et veillent à ne se jamais laisser emporter par la passion quand ils les avertissent ou les corrigent. Qu'ils prennent leurs repas avec eux, participent aux prières communes et n'acceptent pas d'invitations extérieures sans un juste motif qu'ils exposent au recteur.

Ce règlement très sérieux, très complet, très austère, traversé d'une «grande tension ascétique vers le sacerdoce», était aussi «fortement irrigué de rigorisme moral», a-t-on noté.[37] Son esprit, qui persistera jusqu'au milieu du vingtième siècle, était, du reste, plus ou moins celui de tous les séminaires du temps, soit en Italie, comme l'a remarqué Giuseppe Tuninetti dans son étude sur Mgr Gastaldi,[38] soit aussi en France, où cette sorte d'institution était régie par les prêtres de Saint-Sulpice et les prêtres de la Mission (lazaristes) selon des coutumes et en fonction de modèles sacerdotaux hérités de la Restauration catholique des seizième et dix-septième siècles:[39] mêmes références au concile de Trente et à saint Charles Borromée, même modèle de prêtre, même esprit, mêmes directives générales et mêmes règles particulières. Mgr Gastaldi forçait seulement la note: davantage d'exigences de perfection, rigueur ascétique plus accentuée, réglementation disciplinaire plus méticuleuse.

Pour comprendre la minutie de sa réglementation, il faut encore se souvenir non seulement du caractère impérieux de Mgr Gastaldi, mais aussi du fait que, du mois de novembre 1871, quand il fut promu à Turin, au mois d'août 1874, cet archevêque vécut au séminaire diocésain, dont il fut le véritable recteur. Le supérieur en titre était vieux et démissionnaire. Lui-même partageait activement et constamment la vie des clercs. Il avait aussi tout loisir de former un vice-recteur selon ses principes. Ce sera don Giuseppe Soldati, principal instru-

ment de sa réforme des séminaires diocésains (et, à ce titre, l'une des bêtes noires de divers jeunes salésiens du Valdocco). De la sorte, il avait été en mesure d'imposer et de commencer d'expérimenter la vie commune au séminaire de Turin.[40]

Les exigences particulièrement rigoureuses de Mgr Gastaldi à l'égard des religieux ressortaient des constitutions synodales promulguées en 1873.[41] Que la voie des conseils évangéliques constitue un chemin de sainteté et qu'elle soit plus parfaite que la voie des préceptes était pour lui un dogme de foi. Il majorait la qualification théologique de la vie consacrée et aggravait les sanctions disciplinaires contre ceux qui contrevenaient à ses lois.[42] Dans sa relation *ad limina* de 1874, il souhaita qu'à la reprise du concile du Vatican, de nouvelles normes soient établies sur le noviciat des religieux et sur le curriculum de leurs études pour leur meilleure culture humaniste, philosophique et théologique avant l'ordination.[43]

Les idées de l'archevêque Gastaldi sur le prêtre et le religieux et la stratégie pastorale qu'il imposait dans son diocèse pour un meilleur choix et une formation plus solide du clergé expliquaient suffisamment la véhémence de ses observations sur les constitutions salésiennes durant les mois qui précédèrent leur approbation à Rome. Elles nous livrent aussi les clefs des mesures apparemment vexatoires qu'il croyait devoir prendre à l'égard de don Bosco et de ses disciples. Ceux-ci ne participaient pas à la vie commune d'un séminaire; ils ne résidaient pas dans quelque couvent séparé du monde et menaient leur préparation intellectuelle et spirituelle au sacerdoce à travers mille activités plus ou moins profanes. L'archevêque était invité à leur conférer les ordres, sans avoir eu la possibilité de juger lui-même de leur idonéité et de leur préparation réelle alors qu'elle lui semblait des plus précaire; il n'avait pas la certitude de leur agrégation définitive (par des vœux perpétuels) à une société religieuse et devait donc envisager l'éventualité de leur reflux dans le clergé diocésain. En conscience et en vertu d'un droit non abrogé, il se croyait tenu de soumettre les clercs de don Bosco à des examens spéciaux qui portaient sur leur «vocation», c'est-à-dire sur leurs aptitudes réelles et leur culture adéquate au ministère sacerdotal. Enfin, quand il avait reconnu, en son âme et conscience, l'inaptitude d'un clerc à la vie sacerdotale, il préférait ne pas le voir reparaître un jour parmi ses ordinands au titre de la pieuse société de saint François de Sales. Imaginons l'effet produit non seulement sur lui-même, mais sur la direction du séminaire et sur les anciens condisciples de l'intéressé...

La formation salésienne selon les constitutions approuvées

Don Bosco avait ramené de Rome un corpus de constitutions qui, dans les problèmes de formation de ses religieux, penchaient beaucoup plus qu'il n'eût souhaité dans le sens de Mgr Gastaldi.

Au début de 1874, il s'était résigné de mauvais gré à un chapitre *De Studio*, qui n'existait pas encore dans la version de ses constitutions de 1873. Ce chapitre n'avait du reste que quatre articles dans ses projets imprimés de janvier-mars 1874. Le jour de l'approbation, il eut la surprise de le retrouver augmenté de deux articles supplémentaires, qui étaient des leçons pour lui. Un numéro 4 disait: «Pour l'enseignement des sciences philosophiques et ecclésiastiques, que l'on choisisse, soit dans la société, soit hors d'elle, des maîtres qui brillent par la probité de leur vie et par leur intelligence de la doctrine.» Transeat! Mais le numéro 6 le mettait en garde sans équivoques: «Que l'on veille soigneusement à ce que, durant leurs études, les confrères ne s'adonnent pas, sauf nécessité, aux œuvres de charité de la société salésienne, car ce ne pourrait être qu'au grand détriment de leurs études.» La pratique ordinaire du Valdocco était ouvertement mise en cause.

Don Bosco avait aussi introduit dans ses projets imprimés de début 1874 un chapitre sur le noviciat, qui avait été également absent de ses constitutions jusqu'en 1873 inclusivement. Il était intitulé assez maladroitement: «De Novitiorum Magistro eorumque regimine» (Du Maître et de la formation des Novices). Cet autre chapitre sur la formation était sorti très malmené de la révision de la fin mars 1874. Sur des points névralgiques, ceux qui, justement, intéressaient l'archevêque Gastaldi, le nouveau texte prescrivait le contraire du projet que don Bosco avait soumis au Saint-Siège. Le noviciat, pendant lequel se formaient le religieux et le prêtre de l'avenir, ne pouvait être, à son estime, qu'un temps d'action. On se forme par l'expérience, non par la spéculation et la méditation. Les moyens doivent être ajustés à une fin qui, en l'occurrence, est de l'ordre de l'agir opératoire. Son projet avait invoqué cette fin pour justifier la formule qu'il préconisait pour le noviciat dans son institut. «Etant donné que le but de notre congrégation est d'instruire dans la science et la religion les jeunes, surtout les plus pauvres, et de les diriger sur le chemin du salut à travers les périls du siècle, tous devront, pendant le temps de cette deuxième probation, faire une sérieuse expérience de l'étude, des classes, soit durant la journée soit en soirée, de la catéchèse des enfants et de leur

assistance dans les cas difficiles. Si le confrère a montré en tout cela qu'il recherche la plus grande gloire de Dieu et le bien de la congrégation et s'il s'est montré exemplaire en bonnes œuvres parmi les exercices de piété, l'année de la deuxième probation sera considérée comme achevée; sinon elle sera prolongée de quelques mois et même d'une année entière.»[44] Il s'agissait bien du noviciat, temps de la *secunda probatio*; et ladite *probatio* se devait d'être expérimentale, les *pietatis exercitia* n'étant qu'une annexe des *bona opera*. Or cet article fut rendu à don Bosco assorti de la modification d'un seul mot, qui renversait de tout au tout sa proposition. L'expérience devait être faite par le futur religieux, mais durant la *prima probatio*, c'est-à-dire avant le noviciat. Don Bosco lisait: «Quoniam vero Nostrae Congregationis finis est juvenes praesertim pauperiores scientiam et religionem edocere, eosdemque inter saeculi pericula in viam salutis dirigere, ideo omnes hujus *primae* probationis tempore non leve experimentum facturi sint, de studio...» Etc.[45] Cette transformation substantielle était sanctionnée par une addition, disant qu'au contraire, le temps de la *secunda probatio* ne devait être consacré qu'au progrès dans les vertus et à la recherche de la perfection spirituelle, à l'exclusion des œuvres propres à l'institut salésien. Don Bosco découvrait dans le chapitre le nouvel article: «Que pendant le temps de la deuxième probation, [autrement dit pendant l'année de noviciat], les novices ne s'occupent absolument pas d'aucune des œuvres propres à notre institut, pour se consacrer uniquement au progrès de leurs vertus et à leur perfection spirituelle (*animi perfectionem*) selon la vocation à laquelle Dieu les a appelés. Toutefois ils pourront aux jours fériés faire de la catéchèse aux enfants dans leur propre maison sous la dépendance et la vigilance du maître.»[46] La concession finale ne faisait que répéter une instruction de saint Charles Borromée.

Le texte approuvé prenait aussi le contre-pied de la pratique de don Bosco dans trois autres articles rédigés selon le même esprit: un article 7 sur la détermination du lieu du noviciat (par le Recteur majeur et son conseil après autorisation de la congrégation des Evêques et Réguliers); un article 8 sur l'habitat des novices, qui devait être distinct de celui des profès, avec dortoir séparé et sous la surveillance du maître, article au reste conforme à la constitution *Cum ad regulares*, 19 mars 1603, du pape Clément VIII; et un article 9 sur les qualités requises du maître des novices, article dérivé de la même constitution apostolique d'inspiration rigoureusement tridentine, dont le consulteur Bianchi avait réclamé l'application aux salésiens.

Le noviciat salésien du schéma approuvé était donc rendu tout à fait conforme au noviciat religieux préconisé par les réformateurs tridentins quelque trois siècles auparavant. Mgr Gastaldi l'avait emporté sur ce front comme sur celui des études cléricales.

Mais, en 1874 et 1875, don Bosco semblait n'avoir nulle envie de modifier sa méthode. Il recourut à une échappatoire qui lui fut coutumière au temps de Pie IX. Le 8 avril, lors de l'audience que le pape lui accorda avant de quitter Rome, il lui expliqua son problème; et il obtint «de vive voix» un privilège qui permettrait de maintenir le statu quo dans son noviciat. Le texte édité en 1874 des constitutions latines approuvées comportera à l'article 12, celui par lequel la commission l'avait malicieusement joué, une note disant: «Le pape Pie IX accepte aimablement qu'au temps de leur deuxième probation les aspirants puissent faire l'expérience de ce qui est noté pour la première probation, chaque fois que cela sera jugé convenir à la plus grande gloire de Dieu. *Vivae vocis oraculo die 8 aprilis 1874.*» Don Bosco se faisait redonner par le pape ce que la commission lui avait soigneusement retiré. Qu'on ne s'y trompe pas: cette pratique lui posait une question de principe. Malgré ce qui est encore souvent affirmé, la seule nécessité de maintenir une œuvre en développement constant ne suffisait pas à rendre compte de ses réclamations persévérantes. Si, plus tard, il évoluera quelque peu, ce n'était pas encore le cas en 1874. Deux systèmes de formation cléricale et religieuse et, plus ou moins consciemment, deux conceptions du prêtre et du religieux de vie active s'opposaient en la circonstance.

La première plainte de Mgr Gastaldi au souverain pontife (15 juillet 1874)

Santa Margherita Ligure est une heureuse cité de la Riviera blottie sur la côte entre Gênes et La Spezia. A la mi-juillet 1874, l'archevêque Gastaldi venait à peine de s'installer au couvent des capucins de l'endroit pour prendre quelque vacance après un deuxième synode diocésain (30 juin 1874) très fatigant qu'une lettre importante lui était remise. Elle provenait de Rome, était datée du 8 juillet, signée par Pie IX en personne, et lui apportait un tracas particulier, qu'il imputerait à notre don Bosco.

La lettre lui faisait part de *gravi appunti* (graves remarques) suscitées par son administration au titre d'archevêque de Turin et lui

transmettait les avertissements paternels du souverain pontife devant cet état de choses. Il y répondit dès le 15 juillet avec beaucoup de respect et d'humilité, mais aussi une belle franchise.[47] Les semonces du pape ne le prenaient pas au dépourvu, la tenue du synode de 1873 ayant déjà provoqué des recours à Rome de la part de ses diocésains.

Dans sa réponse, il regretta que le pape s'en soit tenu à des généralités, qu'il n'ait pas désigné par son nom une personne maltraitée ou cité une ordonnance contestable. Le nom de don Bosco n'apparaissait donc pas dans le document romain. Mais Mgr Gastaldi y décelait le contrecoup de rapports présentés par lui à Rome pendant les quatre mois qu'il y avait passés au début de l'année.[48] Si bien que prétextant du désir du pape d'être renseigné directement à ce sujet, il consacra à don Bosco les trois dernières pages (17-20) de son immense épître.

Il commença par replacer les faits dans leur histoire: «Depuis que je suis Archevêque de Turin on a répandu la nouvelle que je ne vois plus les Institutions de D. Gio. B.atta Bosco, mon diocésain, avec la bienveillance avec laquelle je les regardais autrefois; qu'au contraire je me montre hostile et aux Institutions et à la personne du fondateur.» Il enchaînait aussitôt: «Questo è un errore», et en apportait deux preuves: le don de dix mille lires qu'il lui avait consenti pour l'ouverture d'un collège – que nous savons être celui de Valsalice –; le décret d'immunité de la juridiction paroissiale accordé sur sa demande à la maison de Turin et à tous ses résidents. Il n'avait procédé contre don Bosco et ses disciples que par souci de la qualité du clergé de son diocèse. «Tout ce que j'ai fait à l'égard de don Bosco, ce fut de m'opposer à ce que se multiplient les prêtres ignorants et insuffisamment disciplinés. Il prétendait que j'ordonne ses clercs ou que je leur permette d'être ordonnés par un autre évêque sans les soumettre *d'abord* (*prima*, souligné dans l'original) à l'examen, alors que et le Concile de Trente et le Pontifical requièrent que l'Evêque ne confère aucun ordre aux Réguliers *sine previo diligenti examine*.» Il résumait l'affaire des séminaristes Rocca et Borel en 1873; puis: «... A ces prétentions ruineuses pour le bien du clergé, je crus de mon strict devoir d'opposer une ferme résistance; et ma conduite fut approuvée par Mgr Ghilardi de sainte mémoire, par Mgr Cerutti, évêque de Savona, par Mgr Savio, évêque d'Asti, par Mgr Fissore, archevêque de Vercelli, et par d'autres évêques.» Il fournissait ensuite deux exemples de clercs ordonnés trop facilement à la demande de don Bosco, l'un qui, reconnu alcoolique invétéré et chassé un mois après son ordination sacerdotale, était demeuré une épine pour son évêque de Saluzzo;[49]

l'autre, bientôt dénoncé à la police pour ses mœurs et obligé de s'enfuir en Amérique. Malgré tout, remarquait l'archevêque, il avait nommé don Bosco confesseur au synode diocésain de 1873 et, cette année encore, en avait fait l'un des *Testes synodales in civitate*. En effet, «avec tout cela j'estime hautement don Bosco (...) Mais j'écris ces choses pour que Votre Sainteté comprenne ma conduite à l'égard de cet ecclésiastique; et parce que je crains que cette conduite ait suscité ou ait influé sur les accusations qui ont été présentées contre moi à Votre Sainteté.»

Cette lettre ouvrait d'une certaine manière le procès que les deux grands hommes d'Eglise déféraient maintenant au tribunal du pape. Don Bosco et Mgr Gastaldi se succédaient à la barre pour exposer, motiver et défendre leur conduite à Turin; le pape était invité à juger de leur différend. Le procès durera dix ans et ne sera clos qu'avec la mort de Mgr Gastaldi. Mais il aura deux phases différentes, l'une (1874-1878) durant les dernières années de Pie IX, pendant laquelle don Bosco fut généralement déclaré vainqueur; l'autre, sous Léon XIII (1878-1883), où son adversaire finira par l'emporter.[50] Don Bosco ayant l'oreille de Pie IX, comme l'archevêque le disait sans ambages dans sa lettre de 1874, pour lui, malgré sa supériorité dans la hiérarchie, la partie était inégale. Il ne pouvait qu'invoquer son devoir et sa crainte du tribunal de Dieu.

L'affaire des exercices spirituels de Lanzo (août-septembre 1874)

L'aigreur de l'archevêque contre don Bosco empira inopinément durant les vacances de 1874. Le 23 août, une brève information de l'*Unità cattolica* mit le feu aux poudres. Elle annonçait: «Par les soins de l'infatigable don Bosco, aura lieu, du 7 au 12 septembre prochain, dans le collège de Lanzo, une série d'exercices spirituels, afin de répondre au désir plusieurs fois manifesté par un bon nombre de professeurs et de maîtres d'école, qui ne disposent que de ce temps de vacances pour faire un peu de retraite. Qui désirerait y prendre part devrait s'adresser par lettre au prêtre Giovanni Bosco, à Turin. Grâce au chemin de fer Turin-Ciriè on aura quelque facilité pour les prix.»[51] En fait, cette note résumait une circulaire de don Bosco datée de Turin, août 1874, intitulée: «Exercices spirituels pour MM. les Professeurs et Maîtres d'école», qui avait été imprimée par l'oratoire.[52]

Or les constitutions synodales de 1873 avaient formellement interdit toute prédication dans l'archidiocèse de Turin, à compter du 1er janvier 1874, à moins d'une permission écrite de l'archevêque. C'était l'un des décrets de réformation... Don Bosco croyait pouvoir se dispenser de l'autorisation parce que les exercices se dérouleraient dans une maison de sa société. Tel n'était pas le sentiment de l'archevêque, auteur de la loi. L'*Unità* du 23 août à peine ouverte, il lui fit transmettre ses (courtoises) observations par son secrétaire Chiuso. Il se disait prêt à accorder l'autorisation de prêcher ces exercices spirituels, mais il eût fallu la lui demander au préalable et lui communiquer les noms des prédicateurs.[53]

Don Bosco, vexé, annula les exercices prévus. Une semaine après, il confiait à Mgr De Gaudenzi: «... Avec notre A(rchevêque), toujours la même chose. J'envisageais de réunir quelques maîtres du public pour des exercices spirituels à Lanzo. Il en fit de toutes sortes, parce qu'on n'était pas passé par ses mains. Cela se fait depuis vingt-cinq ans et on n'a jamais rien dit. J'ai aussitôt suspendu cette série. (*Ho tosto sospeso la muta di essi*). Les embarras augmentent tous les jours...»[54] Et surtout, il entreprit, le 10 septembre, de se justifier par une longue lettre à son archevêque.[55] Elle visait sans aucun doute la note du 23 août: «... je parle seulement de la lettre que vous me faisiez écrire le 23 août dernier à propos des exercices spirituels projetés dans notre collège de Lanzo.» Il y a tant d'années que nous procédons ainsi sans rien demander, s'exclamait-il. Et il s'aventurait à discuter les observations de son archevêque à partir du droit et en vertu de privilèges diocésains datant de 1852. Pire, il l'admonestait à son tour et, sous prétexte de lui tenir le «langage du cœur», le citait devant «le tribunal de Dieu.» Au terme de cette missive pourtant longuement méditée, il se rendait compte, il est vrai, que ses propos avaient peut-être manqué aux convenances: «J'ai écrit sans intention ni de blesser ni de déplaire à Votre Excellence; mais si jamais une expression involontaire pouvait lui être désagréable, je lui en demande humblement pardon.» L'erreur de don Bosco était, en 1874, d'écrire et de parler à son archevêque comme il l'avait fait à son ami de 1865. L'ami est un égal, l'archevêque un supérieur. Et, en l'occurrence, quel supérieur! Sa très haute dignité lui venait du ciel: nouveau Moïse, successeur des apôtres, il était «de ceux que l'Esprit saint désigne pour régir l'Eglise de Dieu et dont notre Sauveur a dit: Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise, me méprise.»[56] L'archevêque de Turin entendait ces formules évangéliques avec un terrible sérieux.

Aussi la lettre du 10 septembre entrera-t-elle au passif de don Bosco dans son litige avec Mgr Gastaldi. Celui-ci la communiqua immédiatement à l'évêque d'Alba, Mgr Eugenio Galletti, à qui, quelques jours auparavant, il s'était plaint de l'esprit d'indépendance du prêtre du Valdocco.[57] Les lignes de don Bosco l'avaient ulcéré. En quoi, au reste, l'évêque d'Alba lui donna raison, car il n'en approuvait pas le ton.[58]

Le conflit durcit un peu plus. En cette mi-septembre, le collège de Lanzo recevait les salésiens pour leurs exercices spirituels annuels. Et le curé de l'endroit, le théologien Federico Albert – un prêtre éminent promis aux honneurs des autels-les prêchait avec don Bosco. Ce prêtre reçut d'abord de l'archevêque l'ordre d'enquêter sur l'identité des participants, sur celle des prédicateurs et sur le programme des exercices.[59] Il répondit aussitôt mais de façon trop générale au gré de l'archevêque, qui lui rétorqua par retour de courrier sa volonté de savoir si des non-salésiens participaient auxdits exercices. En même temps, il protestait contre l'esprit d'indépendance et les phrases irrévérencieuses de don Bosco; et il ordonnait à son curé de ne plus mettre les pieds dans le collège si des non-salésiens devaient participer à la série d'exercices prévue pour la dernière semaine de septembre.[60] Don Albert montra la lettre à don Bosco et lui demanda une réponse écrite, pour en communiquer la teneur à l'archevêque dans la journée. Le pauvre don Bosco n'avait certainement pas prévu cette tempête. Il renonça définitivement au «langage du cœur» du mois précédent. «Que Monseigneur soit assuré que je veux lui obéir et très exactement, comme je voudrais que tous lui obéissent. – Si je puis connaître ses désirs relatifs au pauvre don Bosco, je me ferai un devoir de tout faire pour qu'il en soit satisfait et très pleinement.»[61] Nouvelle complication, à Turin l'archevêque apprenait alors l'existence de la circulaire imprimée du mois d'août et en exigeait un exemplaire de la direction du Valdocco.[62] Elle donna lieu à une troisième lettre au théologien Albert. Mgr Gastaldi ajoutait deux nouveaux reproches à don Bosco: 1) la circulaire sur les exercices spirituels aux professeurs et instituteurs avait été envoyée aux curés à son insu; 2) ces exercices, dont on augurait tant de bien, avaient été supprimés uniquement parce que l'archevêque avait réclamé les noms des prédicateurs. «Comment qualifier pareille conduite?», s'exclamait Mgr Gastaldi, qui déplorait une fois de plus et avec amertume l'absence de respect de don Bosco à son égard.[63] Avec un calme et une patience exemplaires, le 22 septembre, le curé de Lanzo reprit la plume pour expliquer le

comportement de don Bosco. 1) Il n'avait pas cru désobéir à son archevêque lors de la circulaire d'invitation; 2) l'annonce de l'*Unità* avait été publiée à son insu; 3) les exercices spirituels n'avaient pas été supprimés par dépit, mais parce que peu appréciés et avec peu d'inscriptions; 4) si des paroles «irrévérencieuses» pour son archevêque lui avaient échappé, il en demandait pardon et le suppliait de lui dire ce qu'il attendait de sa part. «Que veut-il de moi pour qu'il puisse se dire et pleinement content de moi? Si c'est une chose possible, je me ferai une joie de lui donner cette preuve de mon dévouement particulier.»[64]

Malheureusement, les phrases les plus déférentes ne suffisaient plus désormais à calmer l'irritation de l'archevêque. Comme, en d'autres temps, des religieux du diocèse de Milan s'étaient rebellés contre les réformes de saint Charles, les salésiens de Turin en prenaient à leur aise avec ses instructions à lui et ne respectaient pas mieux l'autorité hiérarchique. Mgr Gastaldi se promit de surveiller dorénavant avec soin tous leurs agissements et de les réprimer au nom du droit. Ils n'auront plus la paix à Turin jusqu'en mars 1883. Pour assurer ce droit, l'archevêque posa aussitôt cinq *quesiti* au secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers sur la situation canonique de la société de S. François de Sales depuis l'approbation de ses constitutions le 3 avril précédent.[65] Et il entreprit d'obtenir de Pie IX un désaveu de don Bosco dans la question des séminaristes, cependant qu'il soumettait à son jugement la lettre du 10 septembre, devenue pièce à charge dans le simili-procès désormais en cours.

Les deux parties recourent à Pie IX

Le 4 octobre, Mgr Gastaldi poursuivit auprès du pape la justification de sa conduite entamée dans sa lettre du 15 juillet précédent.[66] Dès son retour de Santa Margherita Ligure le 29 juillet, expliquait-il, il avait demandé à un prêtre de science et de sainteté reconnues, le chanoine Luigi Anglesio, supérieur de l'œuvre Cottolengo, de juger de la qualité de son administration du clergé du diocèse. Le saint homme n'avait rien trouvé à y redire. Que le pape charge l'un ou l'autre évêque de la province ecclésiastique d'examiner à son tour la situation, continuait-il. Quant à lui, il avait la conscience en paix. «Je n'ai d'autre fin que de rendre gloire à Dieu et de promouvoir la religion; et, autant que je le puis, j'entends suivre les traces de saint Charles dans la direction de mon clergé et de tout mon troupeau.» Lorenzo

Gastaldi prenait rang très consciemment dans l'auguste phalange des évêques tridentins.

Sa lettre dérivait bientôt vers la congrégation de S. François de Sales, gouvernée «par don Gioanni Bosco», pour laquelle il attendait du pape une «parole décisive». En effet, «cette congrégation a commencé, sans en avoir aucunement l'intention, à troubler, et beaucoup, la formation de mon jeune clergé, et elle pourrait continuer à la troubler si Votre Béatitude ne prononçait pas une *parole décisive*, comme je l'en prie vivement, humblement et avec ferveur.» Il déroulait alors en parallèle: 1) l'histoire du développement de la congrégation de S. François de Sales, malheureusement sans noviciat et au recrutement plutôt laxiste, dont il avançait des exemples; 2) son programme de réforme du clergé diocésain par un séminaire exigeant, mais auquel l'institut de don Bosco causait grand tort en recevant gratuitement des séminaristes (quitte à leur demander des services en compensation) et en en acceptant chez lui certains, dont la vocation avait été controuvée ou qui abhorraient la discipline et les études régulières. La «parole décisive» qu'il attendait du pape était de «défendre explicitement au Recteur de la Congrégation de S. François de Sales à Turin, de recevoir dans n'importe laquelle de ses maisons l'un de mes clercs, soit comme novice, soit comme étudiant, soit à n'importe quel titre, sans mon consentement donné par écrit; et aussi, sans mon consentement, aucun de mes clercs à qui j'ai ordonné de déposer l'habit ecclésiastique.» Enfin, dans une sorte d'appendice à sa requête principale, Mgr Gastaldi résumait l'affaire des exercices spirituels de Lanzo et remettait au pape le texte de la lettre du 10 septembre, en lui demandant de juger lui-même de son contenu.

L'archevêque n'obtint jamais la «parole décisive» qu'il souhaitait entendre prononcer par Pie IX. Au contraire, dès le 18 octobre,[67] celui-ci transmettait déjà à don Bosco le document de Turin, assurément pour l'aider à réfuter commodément les accusations de Mgr Gastaldi. Ce à quoi le saint s'employa de plusieurs manières durant les deux derniers mois de l'année 1874. Le 7 novembre, par une lettre à son ami le cardinal Berardi, qui l'avait lui aussi informé (le 26 octobre) de la «guerre sourde» menée contre lui par son archevêque,[68] il s'expliquait sur la question des séminaristes. On l'accusait, écrivait-il, de «vouloir soustraire des prêtres ou des clercs à la juridiction de l'Ordinaire.» Celui-ci lui avait demandé une déclaration de refuser l'entrée chez lui de tout membre de son clergé diocésain. Il s'y était résigné, sauf, bien entendu, le respect de la liberté des vocations reli-

gieuses, ce qui avait déplu. En outre, le «jeune Recteur» du séminaire – c'est-à-dire don Giuseppe Maria Soldati[69] – ne convenait pas à beaucoup d'anciens élèves de don Bosco, que son rigorisme heurtait. S'ils sortent du séminaire pour se réfugier chez don Bosco afin d'y apprendre à gagner leur vie ou pour y poursuivre des études, où est leur crime?[70] Quelques jours passaient; et, cette fois, directement à son archevêque, qui venait, par représailles apparemment, de refuser d'ordonner ses clercs aux quatre-temps de l'Avent, il écrivait que, s'il avait reçu momentanément chez lui des clercs expulsés du séminaire, c'était pour «adoucir l'acrimonie de leurs parents et de leurs amis», «qui n'en finissaient plus de vomir des imprécations» contre lui, comme s'il avait juré de les voir abandonnés de tous.[71] Après une autre semaine, dans une nouvelle lettre au cardinal Berardi, il entamait une campagne en vue d'obtenir du Saint-Siège l'autorisation de faire ordonner ses clercs «par un autre évêque ayant l'une de nos maisons dans son diocèse.»[72]

Enfin, l'avant-dernier jour de cette année 1874, il aligna à Pie IX en personne ses griefs contre son archevêque, tous relatifs à la formation du jeune clergé. «... Il voudrait non seulement soumettre nos ordinands à un examen en matière de théologie (...), mais aussi les examiner sur leur vocation à l'état religieux.» «Depuis trois ans, il refuse de conférer les Saints Ordres à nos clercs.» Il interdit aux prêtres du diocèse l'entrée dans la congrégation salésienne; ce fut le cas d'Ascanio Savio, de Giovanni Olivero, et aussi, tout récemment, de Luigi Guanella, du diocèse de Côme.[73] Il n'admet que difficilement les salésiens à l'examen de confession, exemple: Francesco Paglia. Enfin, quelques jours auparavant, l'archevêque avait décrété de supprimer tous les privilèges, faveurs et facultés concédés à don Bosco par les archevêques de Turin, tous «pro bono animarum», tels que porter le Viatique aux mourants, administrer l'extrême-onction, célébrer les funérailles des habitants des maisons salésiennes, prêcher des triduums, neuvaines et retraites spirituelles, donner la bénédiction du très saint sacrement, célébrer les Quarante Heures... En conséquence, déplorait don Bosco, des maisons d'éducation n'avaient pas pu être ouvertes.[74]

Pie IX était donc pressé de trancher entre les deux antagonistes de Turin. Il penchait assurément pour don Bosco, dont il avait recueilli et même sollicité les doléances, mais à qui il ne pouvait donner officiellement raison sauf à ruiner l'autorité de son archevêque. Il décida de soumettre l'affaire à une personnalité voisine, l'archevêque de

Vercelli, Mgr Celestino Fissore.[75] Le choix pouvait sembler excellent, car Mgr Fissore était lié depuis longtemps avec Mgr Gastaldi, qui l'estimait fort; et don Bosco, sensible à sa délicatesse, se réjouissait publiquement de cet arbitrage, le 27 janvier 1875, à la conférence annuelle des directeurs salésiens.[76] Mais ni l'une ni l'autre partie n'entendait transiger. Mgr Gastaldi ne modifiait rien à sa tactique en un domaine où il était le maître. Ses refus d'ordination tendaient seulement à obtenir que don Bosco ne reçoive plus chez lui des clercs de son séminaire. «Je n'ai rien contre cette congrégation, mais il y a un scandale que je ne puis tolérer: on y reçoit des clercs de mon séminaire et cela met tout en désordre.» Il le dit le 4 février 1875 lors d'une sorte de confrontation avec don Bosco en la présence de Mgr Fissore.[77] Les trois interlocuteurs se séparèrent le sourire aux lèvres (*di buon accordo*) en gens de bonne compagnie, mais, avouait don Bosco, intérieurement «très mortifiés» par les faits qui avaient été déballés. Mgr Fissore dressa son rapport,[78] dans lequel il exposa les points de vue, mais sans trancher ni d'un côté, ni de l'autre. Rien ne changera, pensait et écrivait don Bosco.[79] Quant à Pie IX, il signa le 26 février un bref accordant diverses faveurs spirituelles aux salésiens[80] et, ce même jour, décida de la formation d'une commission cardinalice pour l'étude du problème des dimissoriales et autres privilèges que don Bosco requérait alors du Saint-Siège.[81]

Tant et si bien qu'à la fin de mars 1875, don Bosco, fort des bonnes grâces du souverain pontife, rentra de Rome en triomphateur. Il se permit même une deuxième lettre dure – qui est perdue pour nous – à son supérieur hiérarchique. D'après celui-ci, dont nous reprenons les mots parfois soulignés dans l'original, «... don Bosco lui-même, à son retour de Rome, m'écrivit une longue lettre, dans laquelle il affirme qu'il eut des reproches (*rimproveri*, souligné), pour m'avoir proposé (*proposto*, souligné), selon son terme, comme évêque de Saluzzo, puis comme archevêque de Turin; que, si je continue de ce pas, j'irai à la ruine (*andrò alla rovina*, souligné); et qu'il m'écrivait par ordre supérieur (*ordine superiore*, souligné). Ne pouvant considérer cette lettre écrite à moi par l'un de mes prêtres sinon comme une insolence (*insolenza*, souligné), je l'envoyai prier par l'un de mes professeurs de séminaire, d'employer un autre ton dans sa correspondance avec son évêque, que les saints avaient un autre comportement et qu'ils montraient de l'humilité envers leurs supérieurs. La réponse fut une autre lettre qui reprenait la précédente...»[82]

La formule «d'ordine superiore» a un sens dans le langage de curie. Le pape donnait tort à l'archevêque, la semonce venait de lui. Il semblait même sur le point de faire donner raison à la partie adverse. En ce début d'avril, Mgr Gastaldi apprenait par un tiers que Rome continuait à critiquer son administration. Le porte-parole du pape, le P. Vasco, jésuite, lui communiquait oralement, le 11 avril, que sa sévérité à l'égard des ecclésiastiques posait problème au Vatican. Dès le lendemain, l'énergique archevêque entreprit, par une nouvelle lettre à Pie IX, de repousser les reproches d'excessive sévérité qu'on lui attribuait.[83] Bien peu nombreuses, affirmait-il, les peines qu'il avait infligées eu égard au nombre de ses prêtres (1770) et à la gravité de certains désordres. Du reste, à sa connaissance, les ecclésiastiques intègres, tant réguliers que séculiers, les laïcs «pieux et zélés» et même les autorités civiles approuvaient sa conduite sur ce point. Mais s'il en était ainsi, dans quelle catégorie ranger les informateurs du souverain pontife, qui étaient aussi les détracteurs de l'archevêque? Et, soudain, au détour d'une page, don Bosco était nommé, comme si Mgr Gastaldi dénonçait en lui son principal accusateur. Les lettres «irrévérencieuses» qu'il avait reçues de lui à son récent retour de Rome l'en avaient convaincu. Et pourtant, par sa pastorale, redisait-il au pape, il voulait «accroître le sérieux, la piété et le zèle d'une portion considérable du clergé»; et il cherchait à combattre les ennemis sournois ou avérés de l'Eglise et du pape. Le soutien de celui-ci lui était indispensable. «... je prie et je supplie Votre Sainteté de me soutenir, pour nulle autre raison si ce n'est pour que je puisse faire du bien, pour que la dignité et l'autorité épiscopale, grâce à laquelle s'affermit et se maintient dans les populations l'autorité du S. Siège apostolique, ait en moi l'efficacité qu'elle doit avoir.» Et il revenait sur don Bosco, dont plusieurs écrits l'avaient grandement blessé. «C'est pourquoi je vous prierais d'ordonner à don Bosco de rétracter ce qu'il m'a écrit dans les lettres susmentionnées, ainsi que dans celle du 10 septembre 1874, où ce prêtre dit à son évêque qu'en certaines de ses opérations *n'apparaît pas l'esprit de Dieu*, puis le cite au *Tribunal de Dieu*.» Certes, il désirait «le maintien et le progrès de l'institut de don Bosco», mais ne pouvait que regretter, parce que «nuisible au bien, son peu de respect envers l'autorité archiépiscopale et son esprit d'indépendance à l'égard de cette autorité.» Il insistait: «Sainteté, soyez certaine que, comme j'ai été dès l'origine le soutien ouvert et constant de cet ecclésiastique dans ses bonnes œuvres, je le suis encore, présen-

tement; qu'il donne seulement à l'autorité ecclésiastique tout ce qu'il lui doit...»[84]

Pas plus qu'il n'avait formulé quelque «parole décisive» à don Bosco en octobre 1874, Pie IX, en avril 1875, ne lui intima l'ordre de retirer ses propos blessants envers son archevêque. Toutefois, la curie romaine ne le suivit pas autant qu'il l'eût probablement souhaité. Le 16 septembre 1875, la commission cardinalice désignée répondit négativement à don Bosco: a) sur la question des dimissoriales, b) sur celle de la communication aux salésiens des privilèges d'autres ordres religieux.[85] Selon l'informateur romain de notre saint (Mgr G.B. Fratejacci), le mauvais coup provenait de Mgr Patrizi, qui était passé dans le groupe des opposants, et surtout de Mgr Vitelleschi, qui s'était retourné contre don Bosco.[86] Au vrai, la commission avait suivi la jurisprudence contemporaine du Saint-Siège en la matière... Le 22 septembre, le cardinal Vitelleschi communiqua donc à Mgr Gastaldi le refus des concessions demandées par don Bosco.[87] Les journaux anticléricaux de l'époque (*L'Opinione*, le 5 octobre; *Il Fischietto*, le 14 octobre) ne découvrirent dans ces mesures qu'un épisode de la lutte entre le prêtre Bosco et son impérieux archevêque de Turin.[88] Et la roue se remit à tourner. Don Bosco réclama au pape ce que son administration lui refusait. Pendant son séjour romain d'avril-mai 1876, il obtint ainsi quelques privilèges, le plus souvent *vivae vocis oraculo*: droits paroissiaux pour les salésiens, dispense provisoire de lettres testimoniales pour les élèves de maisons salésiennes, dispense rendue bientôt illimitée (le 10 novembre 1876).

Comme il l'avait fait en 1874 lors de l'approbation des constitutions salésiennes, le Vatican continuait donc à pratiquer une double politique vis-à-vis des Turinois. Les congrégations donnaient raison à l'archevêque, qui était hostile à l'élargissement des privilèges des religieux et partisan d'un noviciat ascétique d'abord, d'un système régulier d'études ensuite pour les candidats au sacerdoce dans leurs rangs; tandis que Pie IX accueillait volontiers les doléances de don Bosco et lui permettait de déroger aux ordonnances de son archevêque par diverses facultés, y compris celles de maintenir une formule de noviciat que la congrégation des Evêques et Réguliers lui avait explicitement refusée, et de délivrer des lettres dimissoriales malgré un avis contraire de son Ordinaire. Quelles qu'aient été les raisons des uns et des autres, de don Bosco comme de Mgr Gastaldi, ce jeu complexe attisait leur mésentente. Don Bosco, assuré de l'appui de pape, réagissait même avec vivacité aux observations de l'archevêque, lequel se

réclamait du droit canon de l'Eglise et du respect de la hiérarchie. Le prêtre le prenait parfois de très haut avec son supérieur.[89] Quant à l'archevêque réformateur, qui, pour rien au monde, quitte même à offrir sa démission, n'eût renoncé à ses projets de purification de l'Eglise commise à ses soins, il ne manquait pas de dénoncer dans l'Oratoire des salésiens un Etat au milieu du sien, partisan d'une politique opposée à la sienne et donc ruineuse pour lui. Les soupçons réciproques envenimaient toutes les relations. A la fin de 1875, une négligence de l'autorité diocésaine en matière de patente de confession de don Bosco fut transformée en vexation systématique à son égard; d'où plaintes et récriminations persistantes.[90]

L'un et l'autre voulaient à l'évidence la plus grande gloire de Dieu. Mais don Bosco, encouragé par le pape, croyait ne pouvoir la servir qu'en marchant peu ou prou sur les pieds d'un archevêque, dont l'administration rigoriste était critiquée en haut lieu. Poussé à bout par différentes petites affaires en 1876 (variantes entre les constitutions approuvées et les constitutions éditées par don Bosco, refus d'autorisation de prêcher...), puis par des incidents plus graves en 1877, nous verrons cet archevêque en arriver le 25 novembre de cette année à une mesure punitive à l'egard de don Bosco, prélude aux procès des années suivantes... sous Léon XIII.

Notes

1. Nous suivons dans ce paragraphe le diaire de G. Berto intitulé: «Brevi appunti pel viaggio di D. Bosco a Roma nel 1873-1874»; ACS 110 Berto.

2. Il avait quitté Turin le 29 décembre 1873.

3. Une troisième *affaire* lui était attribuée par le *Journal de Florence*, que relayait l'*Emporio popolare*: «Celle de recourir à l'inépuisable charité des Romains pour soutenir les multiples œuvres qu'il a créées pour le bien public.» («Don Bosco a Roma», *Emporio popolare*, 19 avril 1874.)

4. «... je suis arrivé sans être attendu parce que, comme à plusieurs reprises, les lettres expédiées longtemps auparavant sont arrivées bien après mon retour». (G. Bosco à S. Vitelleschi, Turin, 28 avril 1874; *Epistolario* II, p. 381.)

5. Voir, sur lui, E. Ceria, *Profili dei capitolari salesiani*, Turin, 1951, p. 81-88.

6. G. Bosco à ses «figli dell'Oratorio», Rome, 14 avril 1874; *Epistolario* II, p. 378.

7. Lors d'une copie des notes Berto, les mots: *delle Costituzioni* sont tombés de la phrase. Si bien que, à la suite des *Documenti* XIV, 126, les MB X, 807/27 ont attribué une petite erreur à don Bosco. Car l'événement récent n'était pas «l'approbation absolue *de la société* de St François de Sales», comme on le lit à cet endroit, mais celle *de ses constitutions*...

8. G. Berto, *Brevi appunti*..., ms cit., p. 115.

9. G. Bosco à S. Vitelleschi, Turin, 28 avril 1874; *Epistolario* II, p. 381.

10. Ce chiffre de «seize» dans la lettre citée de G. Bosco à Mgr Vitelleschi, Turin, 28 avril 1874; *Epistolario* II, p. 382.

11. Don Berto n'en a rien dit, et les notes subsistantes sur les «Conferenze generali» de 1874 semblent muettes sur leur contenu. Voir FdB 1871.

12. G. Bosco à S. Vitelleschi, lettre cit.; *Epistolario* II, p. 381.

13. D'après la même lettre à Mgr Vitelleschi.

14. Ode imprimée: «Già scorser più lustri...», en ACS 115.0 *Onoranze a Don Bosco in vita 1853-1874*. Reproduite dans P. Braido et R. Arenal Llata, «Don Giovanni Battista Lemoyne attraverso 20 lettere a Don Michele Rua», RSS VII (1988), p. 131-132. On y trouvait par exemple: «La legge, che a nuova compatta coorte / Di Solima affida le torri e le porte, / Giovanni tien alta: guerrieri del cielo, / Innanzi inchinatevi a nuovo Mosè.../»

15. Voir l'article cité de P. Braido et R. Arenal Llata, p. 130.

16. G. Bosco à L. Gastaldi, Rome, 13 avril 1874; *Epistolario* II, p. 378.

17. G. Bosco à Clodoveo Monti, Turin, 24 avril 1874; *Epistolario* II, p. 379-380.

18. D'après la lettre de G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 3 mai 1874; *Epistolario* II, p. 382-383.

19. Dans la lettre citée à L. Gastaldi.

20. Lettre traduite ici d'après la minute conservée; voir *Epistolario* II, p. 383-385.

21. Cette lettre semble avoir été vraiment envoyée à Rome, quoique probablement après quelques modifications. En effet, dans une réponse du 21 mai, Mgr Vitelleschi invitait don Bosco à réclamer au secrétariat de la congrégation des Evêques et Réguliers un double du rescrit sur les dimissoriales pour qu'il puisse le transmettre à l'archevêque.

22. Voir les *Constitutiones editae ab Ill.mo et Rev.mo D.D. Laurentio Gastaldi... in sua prima Synodo Diocesana*, Turin, 1873, 200 p.; et les *Regulae seminariorum archiepiscopalium clericorum archidiocesis Taurinensis*, Turin, 1875. Sur la date et les conditions de rédaction de ces dernières, voir G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, II, p. 151.

23. L. Gastaldi à Pie IX, 12 avril 1875; ASV, *Ep. latinae. Positiones et minutae*, 127, 1875 gennaio 2-giugno 9. Inédit. Lettre dont nous devons la communication à l'obligeance de don Francesco Motto.

24. *Constitutiones...*, cit., p. 89-90.

25. *Constitutiones...*, cit., p. 107 et sv.

26. Concile de Trente, sess. VI, canon 1.

27. Concile de Trente, sess. XXIII, canon 1.

28. «Soyez saints, parce que je suis saint.» Cité dans sess. XIV, Décret de réformation, préambule.

29. Concile de Trente, sess. XXII, Décret de réformation, canon 1.

30. Voir, par exemple, M.-H. Vicaire, «Le clergé catholique du XV^e^ au XX^e^ siècle», *Prêtres d'hier et d'aujord'hui*, coll. *Unam sanctam* 28, Paris, Cerf, 1954, p. 194-196, à quoi je reprends ici diverses considérations.

31. Homilia ad ordinandos, in J.A. Saxius, *Sancti Caroli Borromaei... Homiliae*, Milan, 1747.

32. Il les exposa et développa dans les constitutions «quae ad ordinis sacramentum pertinent» de son cinquième concile provincial, 7 mai 1579, éd. in *Acta Ecclesiae Mediolanensis*, Milan, 1599, p. 257-270. Voir aussi l'*Edictum de sacra ordinatione*, éd. *ibid.*, p. 443-446; et les *Avvertimenti per quelli che hanno da ricevere gli ordini minori o maggiori*, éd. *ibid.*, p. 778-780.

33. D'après les «Institutiones ad universum seminarii regimen pertinentes», in *Acta Ecclesiae Mediolanensis*, cit., p. 947-969. Les références aux Acta de Milan ont été empruntées à A. Deroo, *Saint Charles Borromée cardinal réformateur*, Paris, éd. Saint-Paul, 1963, p. 331-332.

34. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte...*, vol. V, p. 71.

35. L. Gastaldi à Pie IX, Turin, 4 octobre 1874; éd. MB X, 847/12 à 854/11.

36. *Regulae seminariorum...*, cit., p. 16.

37. I. Tubaldo, «Il clero piemontese. Sua estrazione sociale...», in F.N. Appendino (éd.), *Chiesa e società nella II metà del XIX secolo in Piemonte...*, Casale Monferrato, 1982, p. 218.

38. G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, II, p. 154-155.

39. Les descriptions de l'abbé Antoine Degert dans son ouvrage fondamental sur l'*Histoire des séminaires français jusqu'à la Révolution* (Paris, Beauchesne, 1912, 2 vol.) valent aussi pour les séminaires du dix-neuvième siècle.

40. Voir les observations de G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, II, p. 152.

41. Titulus IV, nn. 1-8.

42. Remarque de G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, II, p. 248.

43. Voir G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, II, p. 248-249.

44. *Constitutiones...*, Rome, 1874 (première édition), chap. *De Novitiorum Magistro...*, art. 8.

45. *Constitutiones...*, texte approuvé en 1874, chap. *De Novitiorum Magistro...*, art. 5.

46. *Constitutiones...*, texte approuvé en 1874, chap. *De Novitiorum Magistro...*, art. 12.

47. L. Gastaldi à Pie IX, S. Margherita Ligure, 15 juillet 1874; ASV, *Epistolae latinae. Positiones et minutae*, 126, 1874 luglio 11-dic. 30, 20 pages manuscrites. Inédit. L'existence de cette lettre m'a été signalée par don Francesco Motto.

48. Il le dira formellement dans sa lettre à Pie IX du 12 avril 1875: «La lettera che V.S. mi scrisse tutta di suo pugno il 1° ottobre 1872, e che mi tengo perciò preziosa, certissimamente provocata da accuse di D. Bosco contro di me, diede non saprei come, origine a dicerie per Torino, che cioè la mia condotta non fosse ben veduta da V.S[ta]. Di nuovo l'anno scorso la lunga dimora, che il detto ecclesiastico fece in Roma ed a cui tenne dietro la lettera direttami a V.S[ta] li 8 luglio 1874, in modo a me ignoto diede occasione ad altre chiacchere...» (L. Gastaldi à Pie IX, Turin, 12 avril 1875. Voir, *ci-dessus*, n. 23.)

49. Il devait s'agir de don Chiappale.

50. Don Giuseppe Tuninetti n'a peut-être pas suffisamment distingué ces deux phases, quand, au congrès de Rome sur don Bosco en janvier 1989, il a parlé de la «double politique» du Saint-Siège dans l'affaire Gastaldi-Bosco. Réelle, comme nous le verrons, sous Pie IX, elle le fut beaucoup moins sous Léon XIII, c'est-à-dire pendant près de la moitié du temps du litige.

51. «Un po' di ritiro per i secolari», *Unità cattolica*, 23 août 1874.

52. *Esercizi spirituali per Signori Professori e Maestri di scuola*, Turin, Tip. dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, 1874. Un original collé en *Documenti* XLII, 446. Il faut dire que les instituteurs concernés étaient pour la plupart, non pas des laïcs, mais des ecclésiastiques.

53. T. Chiuso à G. Bosco, Turin, 23 août 1874; éd. *Documenti* XIV, 154; lettre condensée en MB X, 829/17-22.

54. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 30 août 1874; *Epistolario* II, p. 399. Cette lettre nous assure que, contrairement à ce qui fut dit par la suite, 1) la suppression des exercices ne fut pas antérieure à l'article de l'*Unità*, mais consécutive à la réaction de l'archevêque; et 2) que les exercices aux professeurs et maîtres d'école furent bel et bien supprimés. La note de don Ceria, en *Epistolario* II, p. 399, n. 2, est donc erronée. Il n'est pas exact que don Bosco «pregò il Vicario Albert a predicarli (les exercices aux professeurs) con lui. Il Vicario Albert aderì, ma scrisse a Mons. Gastaldi il 16 settembre comunicandogli la cosa.» En septembre, à Lanzo, le théologien Albert prêchait, mais prêchait aux salésiens.

55. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 10 septembre 1874; *Epistolario* II, p. 401-403. On trouve, aux archives salésiennes de Rome, une copie de cette lettre, assortie d'annotations de l'archevêque, ainsi que de ratures et d'additions autographes de don Bosco. Voir ACS 131.01, Gastaldi; FdB 24 B6-9.

56. D'après L. Gastaldi, *Prima lettera pastorale alla diocesi di Saluzzo*, citée dans G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, II, p. 26.

57. D'après la longue lettre d'E. Galletti à L. Gastaldi, Alba, 3 septembre 1874; éd. MB X, 832-835.

58. E. Galletti à L. Gastaldi, Alba, 14 septembre 1874; éd. MB X, 835-836.

59. L. Gastaldi à F. Albert, Turin, 15 septembre 1874; éd. MB X, 836/10-22.

60. L. Gastaldi à F. Albert, Turin, 17 septembre 1874; éd. MB X, 836/25 à 837/20.

61. F. Albert à L. Gastaldi, Lanzo, 17 septembre 1874; éd. MB X, 837/21 à 838/6.

62. T. Chiuso à M. Rua, Turin 18 septembre 1874; T. Chiuso à G. Lazzero, Turin, 18 septembre 1874; éd. MB X, 838-839.

63. L. Gastaldi à F. Albert, Turin, 19 septembre 1874; éd. MB X, 839/17 à 840/22.

64. F. Albert à L. Gastaldi, Lanzo, 22 septembre 1874; éd. MB X, 840/28 à 841/32.

65. L. Gastaldi à S. Vitelleschi, Turin, 23 septembre 1874; éd. MB X, 842/1 à 843/28.

66. A la différence de celle de juillet, cette lettre du 4 octobre fut bientôt transmise par Pie IX aux salésiens. On en trouve une copie manuscrite de don Berto en *Documenti* XIV, 271-281; et une édition imprimée en MB X, 847/11 à 854/11.

67. Date du secrétaire Berto, *Documenti* XIV, 281.

68. G. Berardi à G. Bosco, Rome, 26 octobre 1874; éd. MB X, 859-860.

69. Giuseppe Maria Soldati (1839-1886) avait trente-cinq ans. Il fut, avec don Giuseppe Anicetto (1841-1901), le principal artisan de la réforme des séminaires de l'archidiocèse au temps de Mgr Gastaldi. Voir G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, II, p. 64-67.

70. G. Bosco à G. Berardi, Turin, 7 novembre 1874; *Epistolario* II, p. 415-416.

71. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 10 novembre 1874; *Epistolario* II, p. 417-418.

72. G. Bosco à G. Berardi, Turin 18 novembre 1874; *Epistolario* II, p. 420-421.

73. Don Luigi Guanella (1842-1915), du diocèse de Côme, qui désirait travailler avec don Bosco, avait été fâcheusement surpris par une note de l'archevêque disant: «Prévenir D. Guanella que, s'il vient dans mon archidiocèse, il ne pourra jamais recevoir son *maneat* et moins encore la faculté d'entendre les confessions sacramentelles.» Documentation sur cet épisode en MB X, 865-866. Voir aussi G. Bosco à L. Guanella,

Turin, 12 décembre 1874, *Epistolario* II, p. 423. Sur ce saint personnage, voir P. Pasquali, «Guanella, Luigi», *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, t. IV, Rome, 1977, col. 1458-1461. Il fut quelque temps salésien.

74. G. Bosco à Pie IX, Turin, 30 décembre 1874; *Epistolario* II, p. 432-434.

75. D'après la lettre de G. Berardi à C. Fissore, Rome, 9 janvier 1875; éd. *Documenti* XV, 23-24.

76. D'après un procès verbal édité en *Documenti* XV, 50.

77. Un récit très vivant de l'entrevue dans une lettre de G. Bosco à G. Berardi, Turin, 7 février 1875; *Epistolario* II, p. 452-453.

78. C. Fissore à G. Berardi, Vercelli, 12 février 1875; éd. MB XI, 548-550, avec des remarques marginales en faveur de don Bosco.

79. Entre autres dans sa lettre à G. Berardi, 7 février 1875, citée à l'instant.

80. *Supplices Nobis preces...*, Rome, 26 février 1875, signé par le cardinal F. Asquini; éd. *Documenti* XV, 85-88. Voir MB XI, 178.

81. D'après un billet reproduit en MB XI, 178/18-22, dont on aimerait toutefois vérifier l'authenticité.

82. Lettre de L. Gastaldi à Pie IX, Turin, 12 avril 1875; ASV, *Epistolae latinae. Positiones et minutae*, 127 (1875 gennaio 2-giugno 9). Je dois aussi la connaissance de cette lettre à l'obligeance de Francesco Motto.

83. Lettre citée note précédente. – Sur l'émissaire, Enrico Vasco (1813-1899), voir la notice de F. Traniello, dans le *Dizionario storico del movimento cattolico in Italia*, t. III, deuxième partie, Casale Monferrato, 1984, p. 880-881.

84. «Santità, stia certo, che io, come fui fino dal principio il sostenitore aperto e costante delle buone opere di questo ecclesiastico, il sono anche, e più ancora, presentemente; solo che esso dia all'autorità arcivescovile tutto ciò che le deve...»

85. Consultation: «Taurinen., seu Societas S. Francisci Salesii. Super litteris dimissorialibus et Communicationibus privilegiorum», 16 septembre 1875; éd. *Documenti* XV, 264-266. Don Ceria ne semble pas avoir utilisé cette pièce importante pour son historique de la réunion en MB XI, 197-198.

86. G.B. Fratejacci à G. Bosco, Rome 17 septembre 1875; éd. complète, *Documenti* XV, 259-262; éd. largement censurée – cas unique en MB – en MB XI, 566, doc. 18.

87. S. Vitelleschi à L. Gastaldi, Rome, 22 septembre 1875; éd. *Documenti*, XV, 266.

88. «Discordie clericali. Corrispondenza particolare, Torino, 1° ottobre 1875», *L'Opinione*, 5 octobre 1875; «Cose del giorno», *Il Fischietto*, 14 octobre 1875.

89. Voir la lettre qu'il lui écrivit le 28 octobre 1875, au lendemain d'une entrevue orageuse, qui semble s'être terminée par une mise à la porte de don Bosco; éd. *Epistolario* II, p. 514.

90. La «suspense» des droits de don Bosco à confesser en décembre 1875 ne résulta que d'un retard dans la délivrance des patentes. Elle ne fut jamais intimée. Dès le 27 décembre 1875, à la suite d'une visite de don Rua à l'archevêché, les pouvoirs de don Bosco furent renouvelés. Mais cette affaire, immédiatement grossie par la tension entre la curie et le Valdocco, déclencha une série de lettres indignées: de don Bosco au cardinal Berardi le 25 décembre; de Giovanni Bonetti à Pie IX le 28 décembre; du cardinal Berardi à G. Bosco le 28 décembre. Voir MB XI, 482-487.

Chapitre XXIV.

Former des salésiens

Le choix du maître des novices Giulio Barberis (juillet 1874)

A son retour de Rome, en 1874, don Bosco ne fit, sur la formation des salésiens, qu'une concession substantielle aux exigences du Saint-Siège: il choisit un maître des novices et, par là, créa un noviciat dans sa congrégation, qui en avait jusque-là été dépourvue.[1]

En effet, il n'y avait alors chez don Bosco ni noviciat proprement dit, ni, *a fortiori*, maître des novices. Il excluait le terme *novices* de son vocabulaire et ne connaissait chez lui que des *ascritti*, c'est-à-dire, somme toute, des aspirants inscrits (au catalogue de la congrégation). «Il avait lui-même guidé dans la vertu ceux qui avaient manifesté le désir d'appartenir à notre union, il les avait fait surveiller et diriger (*ammaestrare*) par des confrères qui avaient toute sa confiance.»[2] Un salésien éduqué de cette manière, puisqu'il avait fait profession à Lanzo en septembre 1871, raconta: «Le noviciat, en ce temps-là, sans en avoir le nom, se faisait inconsciemment, sous les yeux de don Bosco, de don Rua, alors professeur de l'oratoire, de don Cagliero catéchiste, de don Francesia conseiller scolaire jusqu'en 1869, à qui don Durando succéda. Nous étions aussitôt occupés dans l'assistance et l'enseignement, selon les besoins et nos capacités, qui chez les écoliers, qui chez les artisans. Moi par exemple j'eus une classe de grec en deuxième gymnasiale et une classe aux artisans, avec assistance des ateliers de tailleurs et de cordonniers. C'était le noviciat en acte, par la pratique de son devoir d'état. Pour nous, le nom de salésien n'existait pas encore; on disait simplement: *Rester avec don Bosco!* Nul ne songeait à l'avenir!»[3]

Don Bosco manifesta sa décision au début de l'été 1874, en des circonstances que l'élu a ensuite sommairement retracées: «Notre Pieuse Société, comme nous l'avons dit, débuta à Turin en 1841, année au

cours de laquelle don Bosco fut ordonné prêtre; elle reçut une certaine forme en 1858, année du premier voyage de don Bosco à Rome; et elle fut approuvée en 1869. Mais ses Règles particulières ne furent approuvées qu'en 1874. Cette année-là, en juillet, le premier maître des novices fut choisi et entra en charge le 7 novembre suivant. Par cet acte le noviciat de notre Pieuse Société eut un commencement régulier.»[4] L'importance de la mesure est ici bien marquée: la nomination d'un maître signifiait la naissance du noviciat. La formation des *ascritti* figura naturellement à l'ordre du jour de la séance du chapitre supérieur du 25 octobre 1874, à la veille de l'entrée en fonction du nouveau responsable. Il y fut établi que «les étudiants *ascritti* du premier cours de philosophie auraient une classe de pédagogie sacrée au lieu d'une classe de mathématiques, et qu'elle leur serait faite par leur (...) Maître D. Barberis.»[5]

L'élu de don Bosco se dénommait en effet Giulio Barberis. C'était un jeune prêtre piémontais de vingt-sept ans,[6] benjamin d'une famille de huit enfants résidant à Mathì près de Turin.[7] Ses parents, relativement fortunés, disposaient d'une résidence à Turin même. A treize ans, Giulio avait été présenté par sa mère à don Bosco au Valdocco. Comme tant d'autres, petits et grands, il avait été aussitôt séduit par lui. Un lien d'amitié inébranlable unit sur-le-champ leurs deux cœurs. «O bienheureux jour de mars 1861, quand maman me conduisit à lui, s'écriait-il dans sa vieillesse! Ce fut le moment le plus mémorable de ma vie; avec lui commença ma vocation. Ce bon Père me posa la main sur la tête et, avec une expression qui ne s'effaça jamais de mon cœur, il me dit: – Nous serons toujours amis!»[8] Il entama alors ses études secondaires, qu'il eut vite parcourues, car il était doué d'une grande capacité d'assimilation. Trois ans et demi plus tard, le jeune Giulio, dix-sept ans, recevait la soutane des mains de don Bosco; et, un an après, le 15 novembre 1865, émettait sa première profession religieuse salésienne. Simultanément, il se préparait au sacerdoce sous le regard de don Bosco: cours au séminaire et participation à l'éducation des jeunes de l'oratoire du Valdocco. Le 17 décembre 1870, il fut ordonné prêtre par Mgr Antonio Balma,[9] qui résidait alors à Turin. A l'oratoire, il enseignait et surveillait les jeunes internes. En outre, à la rentrée de 1869, il avait été nommé directeur de l'oratoire du dimanche (oratoire festif), œuvre des origines, qui était tombée bien bas au cours des années 1860. Barberis avait l'esprit rapide, sinon profond; et il travaillait avec persévérance. Don Bosco

lui demanda de prendre le grade de docteur en théologie à l'université de Turin, diplôme qu'il conquit en 1873.

Quand don Bosco lui eut confié – officieusement –[10] la charge de maître des *ascritti* salésiens, Giulio Barberis était donc un prêtre expérimenté, laborieux et doté d'une certaine culture classique et scolastique. Parfait disciple, il recopiait, ordonnait, répétait et acceptait ce qui lui était enseigné. Bienveillant par nature, il avait aussi le défaut de cette qualité: il était parfaitement dépourvu d'esprit critique. Les biographies et les histoires qu'il publiera bientôt seront des compilations. Ses vraies qualités étaient d'ordre moral. Son neveu exaltera surtout sa bonté cordiale. C'était, écrivait-il, un «heureux exemplaire d'humble et affectueuse bonté.»[11] Courtois, aimable et tolérant, les éclats de la libre jeunesse ne lui posaient pas de grands problèmes. A la bonté, qui constituait le fond de son caractère, il joignait un grand esprit de piété, de travail et de mortification. Ce courageux n'arrêtait d'œuvrer qu'au bord de l'épuisement, surtout quand il s'agissait du maître de son âme. Barberis mettait toutes ses ressources au service de don Bosco. Au reste, l'amour qu'il lui vouait décuplait ses énergies. Et son admiration pour lui transfigurera son enseignement aux futurs religieux. Inlassablement, il racontera don Bosco, il décrira don Bosco, il reconstituera la vie de don Bosco devant ses auditeurs. Avec lui, le fondateur des salésiens disposa d'un relais idéal pour la formation de ses recrues. Quitte à les transformer ingénument, don Barberis ne pensait qu'à transmettre avec fidélité sa pensée et ses exemples à la congrégation naissante. Il allait être ainsi, sous le regard attentif de don Bosco, le formateur de la deuxième génération de la nouvelle société religieuse.[12]

Le clerc de don Bosco

Les novices de don Barberis seraient formés à l'image de don Bosco. Celui-ci, par ses refus du cadre ascétique tridentin que l'archevêque Gastaldi imposait aux clercs, sécrétait plus ou moins consciemment un type particulier de prêtre et de religieux dans l'Eglise.[13] Le clerc gastaldien était naturellement austère, distingué et élevé quelque peu au-dessus des mortels ordinaires. Il devait trancher par sa vertu et son mode de vie. Le clerc de don Bosco se voulait proche des gens et parlait d'égal à égal aux humbles et aux petits; il ne lui venait pas à l'esprit d'invoquer quelque dignité particulière pour refuser les tâches les moins ragoûtantes. Supposé fidèle à son maître et modèle, il

priait sans cesse, mais réduisait ses pratiques pieuses au minimum concevable pour un clerc de son époque. Pasteur, il confessait et prêchait beaucoup; mais c'était aussi, comme don Bosco, un réalisateur d'œuvres importantes dans la cité humaine. Le clerc de don Bosco n'avait rien de monacal. Son statut social correspondait à un statut spirituel de parfaite disponibilité à autrui. En lui, la «distinction» ne primait pas la «communion», au sens donné à ce terme un siècle après lui. Au nom du principe qui le livrait «tout à tous», le pontife, le docteur et même le père s'effaçaient en lui derrière le compagnon, le frère et l'ami. Barberis avait appris, dès sa première rencontre avec don Bosco, à reconnaître en lui un véritable «ami» de sa jeunesse. Les relations entre amis diffèrent des relations de fils à père et, plus encore, de (simple) fidèle à pontife et docteur. S'il y eut quelque «nouveauté» dans le clerc et le prêtre selon don Bosco, ce fut beaucoup plus dans le domaine de la relation que dans ceux de l'action et de l'opération. [14]

L'édition des constitutions approuvées (1874-1875)

L'approbation des constitutions honorait beaucoup les salésiens, remarquait don Bosco en 1875. Mais il leur fallait s'en montrer dignes par une pratique adéquate. Pour cela, il incombait au fondateur de les faire connaître aux intéressés.

Dans les mois qui suivirent son retour de Rome en 1874, don Bosco s'occupa de l'édition du texte dans sa langue originale, qui était le latin. L'oratoire du Valdocco imprima un petit fascicule de cinquante pages. [15] L'éditeur n'avait pas la superstition de l'exactitude; dans ses ouvrages imprimés, il lui arrivait de modifier la lettre de documents qu'il affirmait reproduire. Il éprouva d'autant moins de scrupules à «corriger» les phrases et les mots des constitutions approuvées qu'en principe au moins, il en était lui-même l'auteur. Pour ce travail particulier, il se fit aider par un latiniste, le professeur Lanfranchi. [16] Tous les changements ne furent pas de pure forme, comme le démontre l'édition synoptique du texte approuvé et de cette première édition latine de 1874. [17] Certains articles changèrent de place. Les articles 9 et 10 du chapitre XI, *De acceptione*, devinrent les articles 12 et 13 du chapitre XIII, *Pietatis exercitia*. Mais il est inexact d'avancer que don Bosco censura dès cette étape le chapitre sur le noviciat, qui serait alors passé de «treize articles» à «sept seulement.» [18] Il ne procéda que l'année suivante à de telles transformations substantielles.

Une forte proportion des disciples de don Bosco, coadjuteurs laïcs,

ne lisait pas le latin. Pour lui, l'édition latine des constitutions était la seule officielle. Leur traduction italienne, qu'il fit publier en 1875, ne l'était pas. Cette considération l'autorisait, pensait-il, à quelques facilités. Le fascicule des constitutions traduites fut donné par lui comme reproduisant «les règles communes à tous les confrères salésiens.»[19] Il disposait ainsi d'une raison qui lui paraissait suffisante pour éliminer divers articles qui ne concernaient pas directement le «commun» des salésiens. Les changements, cette fois, furent importants. L'article 8 du chapitre VII, sur la déposition éventuelle du recteur majeur, disparut. Plus grave, le chapitre XIV, sur le maître des novices et le noviciat, fut amputé de dix numéros: ses articles 4-13 furent proprement rayés par don Bosco sur un manuscrit de la traduction.[20] Autrement dit, toutes les prescriptions romaines sur le déroulement canonique du noviciat salésien furent volatilisées dans l'édition italienne. Il n'y était plus question de séparation entre novices et profès, de formation exclusivement ascétique des novices et de consécration de cette période à leur seul perfectionnement religieux personnel, à l'exclusion des «œuvres propres à l'institut».

Don Bosco pouvait objecter aux critiques de sa censure que le privilège obtenu de Pie IX *vivae vocis oraculo* le 8 avril 1874 dispensait les salésiens de l'observance de ces dix articles. Sans doute, sans doute... Mais était-il certain que ces coupes lui permettaient d'intituler son corpus italien: *Regole o Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales secondo il decreto di approvazione del 3 aprile 1874*?

La lettre de présentation des constitutions (15 août 1875)

Une lettre de don Bosco, appelée à influer fortement sur les conceptions salésiennes de la vie religieuse, précédait cette édition italienne de 1875. En théorie, elle présentait le texte des Règles salésiennes. Au vrai, elle ne les commentait que très peu. Don Bosco, saisissant l'occasion de dire comment lui-même concevait la vie religieuse de ses salésiens, condensait de son mieux des idées qu'il nourrissait désormais en lui. Elles avaient suivi dans son esprit un chemin parallèle aux constitutions ajustées bon gré mal gré aux exigences des consulteurs locaux puis romains.[21]

La lettre de 1875 doit être attribuée tout entière à don Bosco...[22] D'après ses brouillons, la première rédaction de la pièce peut être datée du printemps de 1875. Vers le 24 mai, date terminale, elle comportait déjà à peu près tous ses paragraphes. C'était: Avantages de

l'état religieux, Les vœux, Obéissance, Pauvreté, Chasteté, Pratiques de piété, Cinq consignes importantes, ainsi que, au début, les phrases d'introduction et, en finale, l'adresse: Chers salésiens, qui subsisteront.[23] Puis, peut-être parce que le texte de la traduction des constitutions tardait, don Bosco développa et corrigea son projet, surtout au paragraphe sur les Avantages de l'état religieux. Et il ajouta un nouveau paragraphe, prémice des considérations de 1877 sur le problème de la vocation religieuse. La pièce fut alors recopiée à l'intention des imprimeurs. Don Bosco y apporta encore d'abondantes corrections et remplaça, avant la signature, la date du 24 mai 1875 par celle du 15 août 1875.[24] Imprimée en corps 10, l'Introduction couvrit, dans le fascicule complet, une surface égale à celle des *Regole* elles-mêmes. On peut y distinguer douze éléments: 1) une introduction sur les garanties offertes par l'approbation pontificale du «3 avril 1874» (p. V-VI), 2) l'«entrée en religion» (p. VI-IX), 3) les «avantages temporels» de l'état religieux (p. IX-XI), 4) les «avantages spirituels» de cet état (p. XI-XVII), 5) les vœux en général (p. XVII-XIX), 6) l'obeissance (p. XX-XXII), 7) la pauvreté (p. XXIII-XXVII), 8) la chasteté (p. XXVII-XXXI), 9) les pratiques de piété (p. XXXII-XXXIV), 10) cinq consignes importantes (p. XXXV-XXXVII), 11) les doutes sur la vocation (p. XXXVIII-XLI) et 12) une adresse terminale: Cari Salesiani (p. XLI-XLII). La lettre d'accompagnement des constitutions salésiennes était peu à peu devenue une circulaire soignée aux salésiens sur les principales exigences de leur genre de vie.

Don Bosco y exprimait ses convictions, comme il l'avait fait, par exemple, aux exercices spirituels de Trofarello de septembre 1869.[25] On dit parfois trop vite que son inspiration était purement liguorienne. Certes, comme un peu tous ceux qui cherchaient alors à mener une vie religieuse «moderne», il recourait à saint Alphonse et à sa *Monaca santa*. Mais, pour ce texte qu'il composé à la manière de ses conférences, il ne puisa vraiment dans cet ouvrage qu'au paragraphe des «avantages spirituels», quand il chercha à développer les considérations, qui lui étaient déjà familières, de saint Bernard de Clairvaux: «Nonne haec est Religio sancta, in qua homo vivit purius...», etc.[26] En outre, il n'est pas impossible que le paragraphe: *Doutes sur la vocation* dépende d'une lecture de l'opuscule de saint Alphonse intitulé: *Avvisi spettanti alla vocazione* que nous retrouverons dans l'édition de 1877 de ces *Regole* italiennes. Peut-être... Le noyau de l'introduction représentait bien la pensée de don Bosco. On l'y entend avec son langage simplement persuasif. Cent ans après, ses successeurs sont

retombés sur ses paragraphes de 1875 quand, sous le titre: *San Giovanni Bosco ai soci salesiani*, ils ont voulu reprendre une partie du document en annexe de leurs constitutions rénovées.[27] Par là, ils ont assuré à l'humble lettre de 1875 une vie plus longue qu'aux constitutions solennellement approuvées l'année précédente.

A cette époque, don Bosco ne se perdait pas en considérations sur l'essence de l'état religieux. Il laissait à d'autres le soin de le définir, par exemple: «L'état religieux est un genre de vie approuvé par l'Eglise et où l'on se fixe pour tendre à la perfection, par la pratique des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, selon les Règles et les Constitutions.»[28] Les problèmes théoriques sur la nature de cet état ne le tourmentaient pas.[29] L'affirmation du premier article de ses *Regole*, selon lequel le «but» de la société salésienne était la «perfection» spirituelle de ses membres, avait été recopiée par lui sur sa source principale, le manuel de la congrégation des *Scholae Charitatis*. Il n'en parlait pas dans l'introduction, si ce n'est pour rappeler l'importance de la charité active dans la vie de ses religieux. Beaucoup plus qu'un état de vie, la «religion» était pour lui une communauté déterminée. Dans son introduction de 1875, il opposa ce milieu protégé au «monde de l'Ennemi». Il le comparait à une arche salutaire gouvernée par un bon capitaine ou à «une forteresse gardée par le Seigneur»... Loin d'insister sur l'âpreté de la vie religieuse, il en célébrait à l'envi les bienfaits matériels et spirituels. Le religieux salésien a-t-il jamais manqué du nécessaire? Il quitte une petite famille et en trouve une immense. Don Bosco s'étendait complaisamment sur les biens spirituels de l'état religieux. Les propos de saint Bernard sur le religieux parmi ses frères, sur la route de la vie, face à la mort, transporté au purgatoire et enfin dans la gloire du ciel, lui semblaient admirables. Plus qu'une application de conseils évangéliques, les vœux étaient, à ses yeux, la réplique à la triple concupiscence d'un être toujours tenté par la chair, les biens matériels et l'orgueil de la vie. Leurs fonctions dans le monde des salésiens étaient d'ordre social. Ils y créaient des liens à la fois moraux et juridiques. Don Bosco répétait dans son introduction des propos qu'il avait entendus, disait-il, de Pie IX lui-même: «Dans une congrégation ou société religieuse, les vœux sont nécessaires afin que les membres soient unis à leur supérieur par un lien de conscience, et que le supérieur reste, avec ses religieux, uni au chef de l'Eglise et, par là, à Dieu lui-même.» Les vœux étaient donc, à son estime, des instruments de cohésion communautaire. L'obéissance figurait naturellement la première dans son énumération des vœux de

religion. Les vœux de pauvreté et de chasteté incitaient aux vertus de détachement des biens terrestres et de chasteté angélique, dont le Christ et les saints offraient au religieux les modèles. Les pratiques pieuses, en tête desquelles don Bosco plaçait l'exercice de la bonne mort (inséparable, comme nous savons, d'une confession préparée comme à l'article de la mort), constituaient pour lui une nourriture spirituelle indispensable au religieux, comme à tout chrétien d'ailleurs, et aussi une défense de la citadelle de l'âme. Il insistait sur les sacrements de pénitence et d'eucharistie. Sa pédagogie fut toujours sacramentelle.

Les «cinq consignes importantes», par lesquelles il terminait sa lettre, correspondaient à des préoccupations contemporaines. En cette année 1875, il pressait ses salésiens de fuir le «prurit» de la réforme de leurs règles, de renoncer à tout égoïsme individuel, d'éviter de critiquer leurs responsables (les «supérieurs»), de bien remplir leur tâche propre et de n'attendre de récompense que de Dieu seul. La vie d'ici-bas ne leur serait pas pour autant triste et maussade. Si le salésien pratiquait son vœu d'obéissance, il passerait dans sa congrégation «une vie tranquille et heureuse», parce qu'en harmonie avec le vouloir céleste. La vie religieuse était pour lui une vie de charité active et bien ordonnée dans un corps social unifié; et le renoncement impliqué par les vœux, une exigence de cette charité.

Don Bosco développa souvent des considérations analogues au cours des années 1875 et 1876, en particulier lors d'exercices spirituels aux salésiens.[30] La pratique d'une spiritualité dominée par l'action quasi effrénée obligeait son salésien à «faire son devoir», quitte à aller jusqu'au bout de ses forces, à vivre ainsi la charité en acte et à renoncer à ses aises. Les congrégations déchues doivent leur ruine à trois causes, expliquait don Bosco à Barberis le 13 août 1876: l'oisiveté ou le «lavorar poco» (travailler peu), la bonne chère et l'esprit critique.[31]

Le noviciat salésien en 1875-1876

Il destinait de préférence aux novices des années 1875 et 1876 les *Regole* traduites et la lettre qui les accompagnait. Le noviciat commençait alors de prendre forme sous la conduite de l'excellent Giulio Barberis.

Giuseppe Vespignani avait vingt-deux ans et venait d'être ordonné prêtre quand, à la fin de l'été 1876, il se présenta à don Bosco.

Comme tant d'autres, il fut aussitôt conquis et ne l'abandonna plus. Il commença donc sur-le-champ son temps de noviciat. Affecté au secrétariat de don Rua, il raconta: «C'était la première année où le noviciat se passait en toute régularité. Un grand enthousiasme régnait, bien alimenté par une forte aspiration vers les missions (...) Au début je ne savais pas encore en quoi mon noviciat ou *probandato* [temps d'épreuve] devait consister. Mais don Rua me mit en relation avec don Barberis, avec qui je m'entendis pour étudier les Règles, assister aux conférences hebdomadaires et passer mes récréations avec les novices proprement dits, qui avaient leur cour à part. Ce qui m'intéressait le plus, c'était les conférences. Don Barberis, qui y entremêlait des faits ou des exemples de don Bosco et de l'histoire de l'oratoire, nous faisait goûter la vie de piété et d'observance religieuse, qui est propre aux salésiens.»[32] Don Barberis lui enseignait la théorie, continuait-il; et regarder don Rua lui inculquait la pratique de la vie salésienne.

A défaut des schémas des «conférences hebdomadaires» de Barberis, nous avons sa *Cronichetta* et aussi son *Vade mecum*, il est vrai postérieur de vingt-cinq ans. Les thèmes du *Vade mecum* probablement dérivés des conférences, étaient classiques pour les noviciats religieux du temps: De l'état religieux en général (I), De notre Pieuse Société en particulier (II), Prix de la vocation (III), De la fin et de la nature du noviciat (IV), Importance de bien faire son noviciat (V), Les premiers devoirs extérieurs des *ascritti* (VI), Les premiers devoirs intérieurs des *ascritti* (VII), Les premiers mois du noviciat (VIII), La vêture cléricale (IX), Une grande œuvre à mener à bien (X), etc. Les principaux développements du manuel portaient sur les vertus: l'humilité, la mortification, l'abandon à Dieu, la chasteté... La pratique des vœux était réservée à la deuxième partie.

Comme on vient de le lire pour don Vespignani en 1876, les exposés ascétiques de don Barberis touchaient moins ses auditeurs que ses récits ou ses anecdotes concernant don Bosco et sa congrégation. De fait, chacun des chapitres de son *Vade mecum* sera suivi d'une *lettura*, qui était presque toujours un *exemplum*. Il expliquera son procédé dans l'introduction à la première de ces *letture*: «Comme l'*esempio* est en tout tellement utile, je crois opportun d'en joindre un à chaque chapitre. L'*esempio* ne sert pas seulement à nous pousser au bien, selon le proverbe connu: *Verba movent* (sic), *exempla trahunt*; mais, en même temps, il sert à éclairer les explications théoriques, il sert à mieux indiquer les détails de la route à suivre, il sert à imprimer plus profondé-

ment dans l'esprit et dans le cœur les vérités indiquées. En outre, les *esempi* servent à déterminer plus pratiquement la manière d'agir, et aussi, sans qu'on s'en aperçoive, à résoudre les difficultés pratiques de l'action et ses cas particuliers. Car, en tout temps et en toutes circonstances, demeure vrai ce que saint Augustin a éprouvé en soi quand il entendit raconter et qu'il fut témoin de tant de bons exemples, qui l'amenèrent à changer de vie et à bousculer tant d'obstacles qu'il croyait impossibles à surmonter. On sait qu'il se disait souvent à lui-même: Si tant d'hommes et tant de femmes ont pu faire ceci et cela, pourquoi ne le pourrais-je pas moi aussi? *Si isti et istae, cur non ego?...*» A travers un raisonnement assez filandreux, nous retrouvons avec intérêt l'un des principes de don Bosco en éducation.[33]

Barberis prenait ses *esempi* dans la vie salésienne, qui était d'abord l'histoire de don Bosco lui-même. De la sorte, les novices, que l'âge rendait très malléables, étaient amenés à s'identifier à celui-ci. Un sur-moi, qui les accompagnerait jusqu'à la mort, se construisait en eux. Comme sa *Cronichetta* en témoigne, dès les années 1875-1876 Barberis glana sur don Bosco tout ce qu'il pouvait entendre ou découvrir. Le 24 mai 1875, il recueillit une longue série d'informations sur l'*Oratorio antico* de la maison Pinardi: la proposition d'un hangar destiné à un «*laboratorio*»; l'inquiétude de don Bosco quand il eut appris que la maison voisine était une «*casa d'immoralità*» («alors oui, je me suis trouvé bien ennuyé»); les dons Cafasso, Rosmini et Cotta, qui lui permirent de louer et d'acheter les pièces de cette maison gênante; les «difficultés extraordinaires» de l'époque, quand «tous les curés de Turin me faisaient la guerre», parce que «je leur enlevais, disaient-ils, tous les jeunes du catéchisme de leurs paroisses»; l'enquête du curé *del Carmine* auprès de ses garçons; etc.[34] En mars 1876, il accumula les détails sur la vie ordinaire de don Bosco. Le 11, c'était ses «occupations»; le 13, ses *motti* (maximes); le 14 le «travail de don Bosco»; le 15, la «nourriture de don Bosco» et son horaire quotidien; le 21, ses «grandes œuvres»[35]... Don Bosco avait éduqué ses jeunes par l'exemple. Il lui arriva de conseiller explicitement (dans ses *Ricordi ai direttori*) à ses disciples de l'imiter lui-même. La génération des salésiens du maître Giulio Barberis fut surtout éduquée par l'histoire de don Bosco, telle qu'elle se constituait au temps des *Memorie dell'Oratorio*. Don Bosco aurait voulu que, durant leur *secunda probatio*, dénommée noviciat par les canonistes romains, ses *ascritti* fussent initiés à la vie salésienne par la pratique de l'apostolat. A défaut de pratique, les *exempla* de don Barberis étaient au moins des expériences imaginaires

à partir d'un modèle que l'affection et l'admiration gravaient dans l'esprit des jeunes.

La formation accélérée des futurs clercs (1875-1876)

En 1875, par la création de l'*Opera di Maria Ausiliatrice*, don Bosco prit une initiative importante pour la formation des clercs. Le 14 avril 1875, il raconta que l'idée d'une œuvre particulière au service des vocations d'adultes lui était venue un samedi pendant qu'il réfléchissait au problème de la pénurie sacerdotale.[36] Il calculait que, sur cent enfants aspirants, quinze seulement revêtaient la soutane à la fin de leurs études secondaires (gymnase), tandis que, avec des adultes, la proportion montait à huit sur dix. L'œuvre dite des «fils de Marie» naquit sans tarder. Un prospectus, qui accompagnait une lettre de don Bosco datée de Turin le 30 août 1875, en expliqua les raisons, le financement, le fonctionnement et les finalités. Pie IX la bénissait et la recommandait[37]...

Ce prospectus disait que les adultes pouvaient parcourir le cycle des études littéraires en un temps beaucoup plus bref que les enfants, à moindres frais par conséquent. Séparés des petits, qui, eux, sont astreints à suivre tous les cours, ils reçoivent un enseignement abrégé. Don Bosco proposait «un cours d'études secondaires pour jeunes adultes, même de condition modeste, mais exclusivement désireux d'entrer dans la carrière ecclésiastique.» L'*Opera* était placée sous les auspices de la Vierge auxiliatrice, parce que «Marie, qui a été proclamée par l'Eglise *Magnum et singolare in Ecclesia praesidium*, daignera certainement protéger une œuvre qui vise à obtenir de bons ministres de l'Eglise.» Don Bosco n'ignorait pas qu'on lui reprocherait de concurrencer des institutions existantes. Il prévenait l'objection: «Cette œuvre ne fait-elle pas tort à d'autres qui existent déjà?» Et il répondait: «Non seulement elle ne leur fait pas de tort, mais elle les soutient. Sans prêtres, sans prédication, sans sacrements, que deviendraient l'œuvre de la Propagation de la foi, celle de la Sainte-Enfance et toutes les autres œuvres pies?»

Un paragraphe du prospectus était consacré aux études des candidats. A l'entrée, on ne leur demandait que d'appartenir à une famille honnête, d'être sains, robustes, dotés d'un bon caractère et d'avoir de seize à trente ans. «Les études recouvrent le cours classique jusqu'à la philosophie exclusivement; mais l'enseignement ne comprend que l'italien, le latin, l'histoire, la géographie, l'arithmétique, le système

métrique et quelques rudiments de grec.» La pièce ne spécifiait pas la durée des cours. On y apprenait seulement que les élèves ne prenaient pas de vacances en automne, et que «le repos nécessaire sera assuré dans le collège même ou dans un autre endroit approprié.»

Don Bosco pensait installer cette œuvre nouvelle dans la maison salésienne de Sampierdarena, près de Gênes, dont un disciple sûr (Paolo Albera) était directeur. Avantage déterminant, ce centre, à la différence de Turin, relevait d'un évêque qui lui était favorable. L'*Unità cattolica* du 10 septembre 1875 annonça la naissance, dans l'Ospizio S. Vincenzo de Sampierdarena, d'une «Œuvre de Marie auxiliatrice au service de la cléricature.»[38] Et don Bosco obtint de Pie IX un bref daté du 9 mai 1876 sur une «Œuvre pie sous le titre de la sainte Vierge Marie auxiliatrice, dont les membres se sont proposés de recueillir les jeunes de bon caractère qui envisagent d'embrasser l'état ecclésiastique...», qui semblait approuver sa formule d'enseignement accéléré, alors qu'elle n'en disait rien.[39]

Au bout d'une année, la *Cronichetta* de don Barberis clamait déjà victoire. On lit à la date du 1er octobre 1876: «Don Bosco espère des choses tout à fait extraordinaires (*straordinarissime*) de cette œuvre, qui est destinée à aider les vocations à l'état ecclésiastique. Elle a déjà donné cette année des résultats extraordinaires et on espère infiniment plus pour l'avenir.»[40] A cette époque, le chroniqueur pouvait faire état d'un autre article de l'*Unità cattolica*,[41] d'après lequel il y avait alors cent élèves de cette catégorie dans les maisons salésiennes, que trente-cinq élèves avaient terminé leur gymnase, parmi lesquels huit se destinaient à la vie religieuse et vingt-et-un entraient dans le clergé diocésain.

Les chiffres des statistiques salésiennes de l'époque sont toujours sujets à caution. En tout cas, l'article nous apprend que l'idée de don Bosco avait fait son chemin, au moins dans sa maison du Valdocco. Car le centre de Sampierdarena ne pouvait encore vraiment fonctionner parce que, disait-on, les bâtiments nécessaires n'étaient pas prêts. Don Bosco, que ses collaborateurs hésitaient apparemment à suivre, avait pris lui-même l'affaire en mains au cours de l'année. Il avait constitué une classe à part pour regrouper des élèves grandelets de deuxième et de troisième gymnasiale. Le programme était centré sur le latin et l'italien. Ces jeunes, estimait-il, pourraient revêtir l'habit clérical au mois de novembre de cette même année. Ce cours accéléré fut dénommé *scuola di fuoco* (école du feu).[42]

L'Œuvre de Marie auxiliatrice ne pouvait agréer à Mgr Gastaldi par l'exemple discutable qu'elle proposait à ses petits séminaires diocésains. A toutes les étapes, la formation simplifiée du clergé ne lui disait rien qui vaille. Il estimait d'ailleurs que ce problème était exclusivement le sien. La publicité donnée à l'*Opera* par l'article de l'*Unità cattolica* du 17 septembre 1876 déclencha à l'archevêché un orage qui surprit le directeur du journal. «... En somme, écrivait à don Margotti le secrétaire de l'archevêque, on méconnaît l'ordre hiérarchique de l'Eglise, on lèse les prérogatives et les attributions que l'autorité archiépiscopale détient de droit divin et ecclésiastique...»[43] Et le journal renonça à publier un deuxième article sur la question de l'*Opera*.

Au reste, la formule ne plaisait pas non plus uniformément à l'entourage de don Bosco. Sauf cas exceptionnels, l'initiation au latin requiert de longues années de persévérance. L'un des adversaires, aussi courtois que décidés, de don Bosco, était le prêtre lettré Celestino Durando, conseiller de son chapitre supérieur plus directement chargé des études.[44] Une initiation aux lettres en une cinquantaine de leçons le trouvait sceptique. Tant et si bien qu'à la rentrée d'automne 1876, donc après l'article triomphant de l'*Unità*, la *scuola di fuoco* disparut brusquement des programmes de l'Oratoire du Valdocco. A la date du 18 novembre 1876, don Barberis nota dans sa *Cronichetta*: «Ces jours derniers, tandis que don Bosco était à Rome, on a supprimé, à son grand déplaisir, la *scuola di fuoco*; mais on s'est aperçu qu'une classe particulière était nécessaire à l'Oratoire; et maintenant on cherche un clerc pour en être le professeur et pour rétablir un peu cette *scuola di fuoco*..., encore que don Durando ne la voie pas de très bon œil...»[45]

Le degré d'instruction des clercs de don Bosco

Don Bosco ne croyait donc pas à la nécessité d'études générales (littéraires, dans son langage) approfondies pour les candidats au sacerdoce. Il tenait toutefois à l'instruction adaptée des moins doués et à l'emploi judicieux du temps passé aux études aussi bien par les sujets brillants que par ceux qui ne l'étaient pas. Il s'efforçait d'inculquer à ses disciples ses principes didactiques et pédagogiques. Non sans mal. Entre 1873 et 1880, le directeur des études de l'oratoire du Valdocco, don Giuseppe Bertello, homme instruit et d'honnête culture, mais exigeant et rugueux, ne répondait pas à ses vœux.[46] Le

9 avril 1875, dans une lettre assez sèche apparemment consécutive à une plainte du maître sur ses élèves, don Bosco lui transmit ses idées sur l'enseignement. Elle lui disait qu'il ferait ce qu'il pourrait «pour réveiller chez les élèves l'amour de l'étude. Mais fais aussi de ton côté ce que tu peux pour y coopérer: 1° Considère-les comme des frères; affection, compréhension, attentions, voilà les clefs de leur cœur. 2° Fais-leur apprendre ce qu'ils peuvent et pas davantage. Fais lire et comprendre le texte du manuel sans digressions. 3° Interroge-les très souvent; invite-les à exposer et à lire, à lire et à exposer. 4° Toujours encourager, ne jamais humilier; louer dans la mesure possible, sans jamais abaisser, à moins de manifester ainsi sa peine par manière de réprimande...»[47] Il est rare que des conseils transforment la méthode d'un enseignant. Le 3 juillet qui suivit, dans une conversation avec Barberis, don Bosco exposa à celui-ci les idées de didactique active qu'il avait condensées trois mois plus tôt dans sa lettre à don Bertello.[48] On demande beaucoup trop, disait-il, à des adolescents de quinze ou seize ans. (C'était l'âge de la plupart des *ascritti* de Barberis.) Leurs notes sont très mauvaises. Il faut adapter l'enseignement, non pas aux plus doués, mais aux plus faibles. Aux faibles, les exposés longs et profonds sont parfaitement inutiles. Et don Bosco de remarquer que des observations dans ce sens l'année précédente n'avaient pas été respectées et qu'il avait l'intention de prendre lui-même en mains le problème de l'enseignement dans sa maison. Les professeurs, insistait-il, ont la manie de ne s'intéresser qu'aux plus avancés et aux plus intelligents. Ils sont satisfaits quand ceux-là ont compris. Mais, pendant ce temps, d'autres, dont les moyens sont limités, enragent (*si arrabbiano*). Et on finit par les abandonner dans leur coin... Les professeurs devraient au contraire ajuster leur enseignement sur eux. Don Bosco en voulait particulièrement aux spéculations du professeur de philosophie. Qu'il commence par traduire en italien le texte latin de son cours, puis qu'il l'explique dans sa littéralité. «Monter dans les régions les plus sublimes de la spéculative équivaut, me semble-t-il, à battre de l'air.» Le professeur devrait sans cesse interroger ses élèves, tous ses élèves. Et don Bosco s'étendait sur ce système d'échanges et de dialogues. Au plus les élèves peuvent s'exprimer, au plus la leçon leur est profitable, concluait-il.[49] On imagine ses protestations quand il apprit que des «fils de Marie» butaient sur les *Commentaires* de César, au lieu d'en rester à Cornelius Nepos, qu'il estimait bien suffisant pour leur initiation au latin. Il se fâcha tout rouge

et le chroniqueur, à la date du 27 mars 1876, ressentit ses observations comme «gravissimes.»[50]

Don Bosco s'intéressait de près aux études de ses clercs, même dans l'ordre profane, surtout en ces années soixante-dix où l'importance relative des collèges avait beaucoup augmenté dans sa congrégation. Au cours d'une conversation enregistrée le 13 mars 1876, il souhaitait que tous ses clercs qui en avaient la capacité prissent le diplôme de *licenza liceale*, et, s'ils avaient l'âge requis, celui d'instituteur (*maestro elementare*), qui supposait des études de géographie, d'histoire et de mathématiques. «Nous avons un strict besoin que l'on fréquente l'université, poursuivait don Bosco (selon Barberis). Malheureusement, jusqu'ici ce fut à notre détriment. Mais les choses se sont beaucoup arrangées et l'on peut espérer que (les candidats) réussiront sans tort pour leurs âmes. Toutefois, après l'examen de *licenza liceale*, il conviendra qu'ils étudient la théologie *ex professo* [autrement dit, si je comprends bien, non pas seuls, avec leur manuel, mais sous la conduite d'un maître] et qu'ils attendent quelques années pour fréquenter l'université quand ils auront mûri...»[51]

Mais, qu'on y prenne garde, en cet ordre de choses, le point de vue de don Bosco était toujours communautaire. A son sens, la personne du religieux, jamais valorisée pour elle-même, ne pouvait l'être que pour la société à laquelle il appartenait. Il ne pressait ses jeunes de passer des examens que dans la mesure utile à sa congrégation. D'autres sociétés religieuses agissaient différemment. Peu lui importait, affirmait-il. Il entendait que la personne demeurât au service de la communauté, non pas l'inverse.[52]

Au cours des années 1874-1876, la nature et le niveau des études religieuses de ses clercs varièrent de l'un à l'autre. La plupart étudiaient seuls leurs traités de théologie dans un manuel approuvé. Comme celui de la fin du siècle et au-delà, le clerc salésien moyen de 1874-1876 «s'adonnait à ses études de philosophie et de théologie et, tout à la fois, assistait les garçons du collège et leur enseignait les disciplines les plus disparates, animait les jeux de cour et donnait à l'ensemble du complexe éducatif un ton joyeux et détendu d'immédiateté et de fraîcheur qui rapprochait aisément les jeunes dans la famille éducative salésienne.»[53] Toutefois, quelques unités, que don Bosco poussait vers des études supérieures, faisaient exception. Ainsi Francesco Varvello, que, le 13 mars 1876, don Bosco encourageait à faire travailler en bibliothèque et qui deviendra un honnête professeur de philosophie.[54] Mais les tendances augustiniennes, thomistes

ou molinistes de leurs auteurs ne préoccupaient guère la plupart de ces jeunes gens. Elles ne les intéressaient même pas autant qu'on aurait pu le souhaiter.

L'évolution du noviciat salésien entre 1874 et 1876

Deux ans après l'approbation des constitutions et un an après avoir éliminé de leur traduction courante les articles qui faisaient du noviciat salésien un temps d'étude et de réflexion en un lieu séparé du «monde», les idées de don Bosco sur cette institution semblaient avoir légèrement évolué. Le nombre des *ascritti* (quatre-vingt et bientôt cent quarante) interdisait désormais de confier à chacun des activités apostoliques réelles. Certes le mode de vie des *ascritti* laïcs ne changeait pas: ils travaillaient régulièrement toute la semaine dans leurs ateliers, on ne leur demandait qu'une conduite et une pratique religieuse exemplaires. Don Bosco veillera jusqu'à la fin de ses jours à empêcher toute velléité de les cloîtrer. Mais la plupart des jeunes clercs dits *ascritti* n'étaient que des étudiants de fin d'études secondaires. Don Bosco comprenait de mieux en mieux que leur année de deuxième épreuve ne pouvait ressembler à leurs années de gymnase. De son côté, Barberis, qui s'informait sur la pratique ordinaire du noviciat dans la vie religieuse, penchait pour le modèle courant. Si bien qu'en 1876 déjà, le noviciat devenait presque classique pour les clercs salésiens.

A la fin du mois de septembre de cette année, en une période d'exercices spirituels et dans la paix de la maison de Lanzo, don Bosco communiqua à son maître des novices le fruit de ses méditations. La conversation se prolongea sur quelque deux heures soit dans le jardin, soit sous les portiques de la cour carrée de l'établissement. Puis Barberis résuma les remarques de don Bosco sur le noviciat. «On a noté que ce que nous avons fait jusqu'ici est insuffisant. En particulier les clercs ont besoin d'être beaucoup plus suivis. Et d'abord, qu'ils n'aient pas autant de matières profanes à étudier. En matières profanes, qu'ils se limitent à la philosophie rationnelle et pas plus. Ils peuvent aussi faire de la littérature. Mais, pour ce qui est du latin, que cela consiste à lire les psaumes, à les traduire et à les expliquer; que l'on traduise une *Vita* écrite par saint Jérôme ou l'un ou l'autre des classiques chrétiens et rien d'autre. En italien on pourra par exemple expliquer et faire étudier un chant de Dante. Mais qu'on ne les surcharge pas de matières à étudier. Il n'est plus possible d'étudier celles qui

relèvent de cette année d'épreuve.»[55] Le passage à la première personne prouve ensuite que c'est bien don Bosco qui s'exprime. «Pour ce qui est de la pédagogie, je désire fort qu'elle soit adaptée à notre vie. Par exemple, qu'on intitule le cours: le maître et l'assistant salésiens. Un chapitre dira comment l'assistant doit se comporter au dortoir; un autre, l'assistant en promenade, l'assistant à l'église, l'assistant en classe, etc. Comment doit se comporter le maître salésien, sa ponctualité en classe, le maître par rapport à la discipline, par rapport aux récompenses, aux punitions, etc. Enseigner tout cela durant l'année d'épreuve, et aussi le faire imprimer pour avoir un livre de texte à notre usage. – Pour ce qui est du réfectoire, que les *ascritti* soient aussi séparés des profès. On le veut dans les autres ordres et cela semble propre à faire beaucoup de bien. Il faut que les *ascritti* ne voient que la Règle et son exacte observance. Bien souvent le fait de vivre avec d'autres qui transgressent la Règle, que ce soit par nécessité ou par négligence, fait perdre aux *ascritti* le désir d'embrasser un genre de vie qui, correctement pratiqué, leur plairait beaucoup. Jusqu'ici ils ont été avec nous au réfectoire. Toutefois il ne semble pas déplacé que, sitôt après avoir reçu la soutane, ils ne soient pas à table entièrement à égalité avec don Bosco, avec don Rua, etc., comme c'est aujourd'hui le cas...» Il convenait aussi de les répartir en plusieurs dortoirs. «... cela pour l'instant, disait aussi don Bosco. Qui sait si nous ne pourrons pas ouvrir ici même à Lanzo et plus vite que nous ne le prévoyons une maison qui serait une sorte de magasin pour toutes les autres. Il y aurait les *ascritti* et le scolasticat...»[56]

Le modèle de noviciat selon les autorités romaines, lequel était aussi à peu près celui que Mgr Gastaldi avait réclamé pour les salésiens, gagnait donc dans l'esprit de don Bosco. L'expérience de la vie salésienne ne lui semblait plus aussi indispensable qu'auparavant durant la *secunda probatio*. L'*exemplum* y suppléait. Ce temps de probation devrait même se dérouler en un lieu séparé et sans contacts habituels, y compris dans la salle à manger, avec des profès parfois insoucieux de l'observance de leurs Règles. Don Bosco reculait lentement. Il envisageait même une maison différente de l'Oratoire, où il réunirait les clercs en formation, novices et scolastiques.

Toutefois, si don Barberis l'emportait peu à peu, si son noviciat se rapprochait des modèles classiques, l'esprit qu'il y encourageait n'était pas celui des «examens particuliers» de M. Tronson. Il est vrai que l'un ou l'autre chapitre du *Vade mecum* de 1901, par exemple celui sur la séparation du monde impliquée par la cléricature, laisse

assez perplexe.[57] Mais celui très travaillé sur «l'esprit de la congrégation» rassure bientôt. Il consonnait tout à fait avec les orientations de l'actif, libre et joyeux don Bosco.[58]

Le prêtre ainsi formé par celui-ci et pour celui-ci serait, dans l'entreprise du service des âmes, un bon «ouvrier» ou, si l'on veut, un technicien exercé par un apprentissage relativement poussé.[59] Il ne serait pas, sauf exceptions justifiées par le fonctionnement de sa société, un savant, un chercheur, même pas un ingénieur. A chacun sa tâche, expliquera don Bosco à des détracteurs une dizaine d'années après. Je n'ai jamais prétendu faire de mes pauvres garçons des ambassadeurs, des ministres ou des savants. Il poursuivait de plus humbles fins dans un monde populaire auquel il vouait sa congrégation.

La persévérance des novices

La question de la persévérance de ces novices germe naturellement dans l'esprit. Dans quelle mesure les jeunes ainsi formés ont-ils continué dans la voie où ils étaient entrés en si grand nombre et soumis à un régime, somme toute, assez lâche? *Omnia probate, quod bonum est tenete*, répétait volontiers don Bosco à partir d'une phrase de la première lettre aux Thessaloniciens (5, 21).

En 1876, don Bosco lui-même était optimiste. A la date du 26 mars, Barberis notait dans sa *Cronichetta*: «(Don Bosco) établissait ces jours derniers un compte des novices. Sur quatre-vingt, dix se perdront pendant l'année d'épreuve, dix environ au cours des vœux triennaux; et plus ou moins soixante réussiront tout à fait. Ce compte est une moyenne aujourd'hui normale. Jusqu'à l'année dernière, on comptait plus large. Un beaucoup plus grand nombre sortaient. L'année dernière, on a commencé un peu de noviciat régulier et ce compte prévisionnel s'est révélé presque exact. Cette année, le noviciat a déjà été plus régulier et des signes presque évidents d'amélioration et de diminution du chiffre [des sorties] sont perceptibles. On espère que ce chiffre faiblira encore. — Il faut l'espérer.»[60]

Certes don Bosco rosissait l'avenir quand il estimait que les trois quarts de ses jeunes persévéreraient. Mais il ne se trompait pas tellement. Le taux de persévérance des novices salésiens a éte calculé pour l'année 1878-1879, quand les *ascritti* étaient au nombre de cent quarante-huit (sept prêtres, cinquante-neuf coadjuteurs, quatre-vingt-un clercs et un «étudiant»). Au terme, quatre-vingt-trois, soit 56,98%, firent profession; et trente-neuf, soit 26,35%, moururent

salésiens. Quarante-quatre, soit plus de la moitié, abandonnèrent en effet la congrégation après y avoir été profès.[61] Mais aussi trente-neuf persévérèrent jusqu'au bout, ce qui peut paraître un chiffre consolant pour notre don Bosco. Don Barberis, dirigé par lui, avait utilement formé des salésiens pour la première partie du vingtième siècle.

Notes

1. Nous allons maintenant recourir à la chronique de don Barberis, soit à sa *Cronichetta autografa*, soit à la *Cronichetta varie mani*, rédigée plus tard sous son contrôle. On la trouve en ACS 110 Barberis. Elle a été reproduite en FdB 792-831 et 1251-1256.

2. G. Barberis, *Il vade mecum degli ascritti salesiani*, première partie, San Benigno Canavese, 1901, p. 65.

3. Lettre du salésien Erminio Borio (1853-1934) à Alessio Barberis, citée par A. Barberis, *Don Giulio Barberis, direttore spirituale della Società di San Francesco di Sales*, San Benigno Canavese, Scuola tipografica Don Bosco, 1932, p. 24.

4. G. Barberis, *Il vade mecum...*, première partie, 1901, p. 65.

5. D'après le recueil intitulé *Deliberazioni del Capitolo Generale dal 1866-1877* (ACS 0592), fol. 25 v.

6. Il était né le 7 juin 1847.

7. Nous suivons ici la biographie de ce personnage publiée par son neveu Alessio quelques années après sa mort (titre *ci-dessus*, n. 3).

8. Confidences de Giulio Barberis lors de sa messe de jubilé sacerdotal, dans A. Barberis, *op. cit.*, p. 14-15.

9. Antonio Balma, né à Pinerolo en 1817, évêque titulaire de Ptolémais en 1848, résidant à Turin de 1857 à 1871, archevêque de Cagliari (Sardaigne) en 1871, mort à Rome en 1881.

10. La charge de maître des novices ne fut officiellement attribuée à Giulio Barberis qu'au début de l'année scolaire 1877-1878. Voir A. Barberis, *op. cit.*, p. 41-42.

11. A. Barberis, *op. cit.*, p. 235-236.

12. Il demeurera longtemps formateur des novices salésiens par son ouvrage: *Il vade mecum...*, 1ère éd., 1901, 2 vol.; 2ème éd., 1906, 3 vol. Le *Vade mecum* était encore édité en 1931 (nouv. éd. revue et corrigée, Turin, SEI, 1931, 1186 p.) malheureusement après avoir été fortement retouché et amputé de tous ses *esempi* (*letture*).

13. Voir, sur cette question, P. Braido, «Un "nuovo prete" e la sua formazione culturale secondo don Bosco. Intuizioni, aporie, virtualità», RSS, VIII, 1989 p. 7-56.

14. En quoi je ne rejoins peut-être pas tout à fait certaines idées du P. Braido dans le bel article qui vient d'être cité.

15. *Regulae seu constitutiones Societatis S. Francisci Salesii iuxta approbationis decretum die 3 aprilis 1874*, Augustae Taurinorum, Ex officina asceterii salesiani, MDCCCLXXIV, 50 p.

16. La responsabilité des modifications fut ensuite attribuée au barnabite P. Gobio, dans les *Atti e deliberazioni dell'VIII Capitolo Generale della Pia Società Salesiana*, S. Benigno Canavese, 1899, p. 141. Voir, sur cette question, F. Motto, *Costituzioni...*, Rome, 1982, p. 20.

17. Par les soins d'A. Amadei en MB X, 956-994.

18. Comme on le lit dans P. Stella, «Le costituzioni salesiane fino al 1888», in *Fedeltà e rinnovamento*. Studi sulle costituzioni salesiane, éd. J. Aubry et M. Midali, Rome, LAS, 1974, p. 49. En vérité le chapitre XIV eut dix-sept, et non pas treize articles, aussi bien dans le texte approuvé que dans l'édition latine de 1874. (Voir MB X, 988-991.)

19. *Regole o Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales secondo il decreto di approvazione del 3 aprile 1874*, Turin, 1875, p. VI.

20. Ils ne reparaîtront dans l'édition italienne qu'en 1903.

21. Le document eut une histoire manuscrite et imprimée assez compliquée prolongée jusqu'en 1885. Nous ne parlons dans ce chapitre que de son édition primitive sous le titre: *Ai soci salesiani* au début du volume *Regole o Costituzioni...*, de 1875, p. V-XLII. Sans que la date de la lettre (15 août 1875) ait jamais été modifiée, la pièce fut ensuite très amplifiée dans l'édition de 1877 des *Regole ò Costituzioni*; puis son style fut soigneusement corrigé pour l'édition de 1885 de ces mêmes *Regole o Costituzioni*. Nous trouverons dans un autre chapitre les amplifications de 1877.

22. Il n'est pas exact d'écrire: «Comparve invece nell'edizione italiana del 1875 un'introduzione composta da Don Bosco con l'ausilio di Don Giulio Barberis e di altri» (P. Stella, «Le costituzioni salesiane...», *art. cit.*, p. 52). Ce qui sera vrai en 1877 ne l'était pas encore en 1875.

23. Etude consciencieuse de P. Braido, *Don Bosco fondatore*, PB I SS, 15, Roma, LAS, 1995.

24. Le document destiné aux typographes a subsisté en ACS 022.

25. Voir, *ci-dessus*, chap. XIX.

26. Rencontres signalées par P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, 2ème éd., Rome, 1981, p. 396-397, entre les passages sur la triple concupiscence de la *Monaca santa*, chap. 2 d'une part, et l'*Introduzione*, p. VI-IX d'autre part.

27. Ils y ont ajouté les paragraphes sur la charité fraternelle et les comptes rendus spirituels, qui étaient de 1877.

28. Formule de I.-M. Magnin, *Catéchisme de la vie religieuse*, Nice, Imprimerie du Patronage S. Pierre, 1893, p. 7. Ce «Catéchisme» fut apparemment utilisé par les futurs reviseurs du *Vade mecum* de Barberis, qui l'ont cité.

29. Observation de P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 383.

30. On trouve par exemple un cahier du maître des novices Barberis où sont reproduites des instructions de don Bosco en 1875-1876 sous les titres suivants: «Sur la vocation» (p. 1-8), Moyens pour la conserver (p. 9-14), Moyens négatifs pour garder la chasteté (p. 15-22), Caractère précieux de la vocation. Comment faire dans les doutes (p. 23-34), Moyens pratiques pour garder la chasteté (p. 35-62), La moisson est abondante, les ouvriers peu nombreux (p. 63-77). (Voir G. Barberis, *Cronichetta Discorsi*, quaderno 19).

31. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 9, p. 8-9.

32. G. Vespignani, *Un anno alla scuola del beato don Bosco (1876-1877)*, 2ème éd., Turin, SEI, 1932, p. 21-22.

33. G. Barberis, *Il vade mecum...*, 1901, première partie, p. 11-12.

34. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 1, p. 27-30.

35. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 5, p. 3-6, 13, 23-30; quaderno 6, p. 12.

36. D'après G. Barberis, *Cronichetta Discorsi*, cahier non numéroté et non paginé, coté 201.02 et reproduit en FdB 861 C3-5.

37. *Opera di Maria Ausiliatrice per le vocazioni allo stato ecclesiastico*, benedetta e raccomandata dal Santo Padre Pio Papa IX, Fossano, 8 p. Reproduction partielle en MB XI, 531, doc. 2.

38. «Opera di Maria Ausiliatrice in servizio del clericato», *Unità cattolica*, 10 septembre 1875.

39. Bref signé: D. Iacobini, Rome, 9 mai 1876; édité en MB XI, 534-535.

40. G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, quaderno XI, p. 7-8.

41. «Opera di Maria Ausiliatrice», *Unità cattolica*, 17 septembre 1876.

42. Don Bosco parla de cette *scuola di fuoco* dans sa *buonanotte* du 8 février 1876, d'après la version de G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, quaderno IV, 25, qui a été reproduite en MB XI, 56-58.

43. T. Chiuso à G. Margotti, Turin, 17 septembre 1876; éd. MB XI, 65-66.

44. Voir, *ci-dessus*, chap. XIX, n. 33.

45. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 10, p. 28. Voir *Documenti* XVII, 564. Don Bosco fut très contrarié à son retour de Rome: 1) changement de l'heure de la classe de chant, 2) abolition de la *scuola di fuoco*, 3) changement de manuel de philosophie, 4) transformation d'un dortoir en salle de classe, 5) impression d'un livre sans qu'il en ait été informé, 6) non-respect de certaines règles de la maison faute d'énergie chez le supérieur. «Allez, allez-y, concluait-il avec amertume, vous vous préparez de belles consolations.» Il faut que tout parte d'un unique principe!

46. Giuseppe Bertello (1848-1910), profès salésien en 1868, prêtre en 1871, prit en 1873 un grade de docteur en théologie à Turin. En 1879, il deviendra aussi docteur en philosophie et lettres. Voir sur lui E. Ceria, *Profili dei capitolari salesiani*, Colle Don Bosco, 1951, p. 221-231.

47. G. Bosco à G. Bertello, Turin, 9 avril 1875; *Epistolario* II, p. 471.

48. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 3, p. 1-4.

49. En MB XI, 217/33 à 218/34, don Ceria a résumé, mais en les affaiblissant, les propos tenus par don Bosco à cette occasion. Il a surtout évité de mettre en cause le professeur Bertello pour son enseignement de la philosophie aux jeunes clercs salésiens.

50. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 6, p. 31-33; voir cette intervention en MB XI, 58/7 à 59/9.

51. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 5, p. 14-16.

52. Le 25 mars 1876, conversation avec don Barberis très explicite sur ce point; voir G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 6, p. 24-26.

53. Portrait du clerc de ce temps dans P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 392.

54. Sur les encouragements de don Bosco en 1876, voir G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 5, p. 14-17. — Francesco Varvello (1858-1945) n'avait pas encore dix-huit ans. Il deviendra religieux salésien le 17 septembre suivant. Ses leçons de philosophie (*Institutiones philosophicae*, Turin, 1ère éd., 1899) en seraient à leur septième édition en 1936. Il laissera des ouvrages non dépourvus d'intérêt sur Jean-Jacques Rousseau, l'*Emile* et le *Contrat social: Gian Giacomo Rousseau, il suo Emilio. Biografia e commento critico*, Turin, SEI, 1925; *Il Contratto sociale di Gian Giacomo Rousseau*, Turin, SEI, 1931.

55. Je comprends: la surcharge de matières «profanes» nuit à l'étude convenable des matières propres au noviciat.

56. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 11, p. 3-6. Propos adaptés en MB XII, 397/2 à 398/8.

57. Voir le chapitre «La vestizione chiericale», dans le *Vade mecum...*, 1901, première partie, p. 160-161.

58. Chapitre «Lo spirito della congregazione», *ibid.*, p. 416-423, qui mériterait une étude attentive. Le clerc formé dans cet esprit ne pouvait ressembler à celui éduqué selon les principes de Mgr Gastaldi à Turin.

59. Un «operatore», écrit don Braido dans son article cité sur le «Nuovo prete...» (RSS VIII, 1989, p. 22-27).

60. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 6, p. 44-45. Texte apparemment non repris en *Documenti*, ni, par conséquent, en MB XII.

61. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. II, p. 394, n. 122.

Chapitre XXV.

La France et l'Argentine

La France de 1874

Autant que nous sachions, en 1874 don Bosco n'était encore jamais sorti d'Italie. Au dernier mois de cette année, il pénétra pour la première fois en France par Nice, ville de transition, encore mi-italienne parce qu'entrée dans l'unité française depuis seulement quatorze ans.

Le pays français se remettait lentement du séisme de 1870-1871. La France de 1873, avec son Assemblée nationale de l'Ordre moral, qui, le 24 mai, obtenait la démission du président Adolphe Thiers et s'empressait d'élire à sa place le très conservateur maréchal Mac Mahon, donnait l'impression de retrouver sa «foi des anciens jours» et d'être sur le point de rétablir la monarchie, peut-être même l'Ancien Régime. Rendrait-elle à Pie IX la ville de Rome que les Piémontais lui avaient volée en 1870? Louis Veuillot et les extrémistes catholiques le croyaient et l'espéraient. Pour ce journaliste ultramontain, serviteur intransigeant d'un pape que la Révolution assiégeait, la Contre-Révolution, qu'il estimait avoir été prônée par le Syllabus, l'emporterait sous peu par la délivrance du Saint-Père et l'installation d'Henri V (le comte de Chambord) sur le trône de France. En ces années de réaction aux désastres de la guerre prussienne et de la Commune, les énergies catholiques étaient mobilisées. On envisageait une guerre contre l'Italie spoliatrice. Les premiers congrès catholiques régionaux et les grands pèlerinages nationaux à Lourdes, à Paray-le-Monial, à Rome... encourageaient à défendre l'Eglise romaine. Les foules cheminaient et s'adressaient à Dieu au chant de: «Sauvez Rome et la France / Au nom du Sacré-Cœur».

Le 5 mai 1873, fête de saint Pie V, que l'on donnait pour patron à Pie IX, les pèlerins de Notre-Dame du Salut, guidés par le père

assomptionniste François Picard, étaient reçus par le pape à Rome. Avec sa bénédiction, ils ouvraient ainsi une série de pèlerinages nationaux français auprès du «prisonnier du Vatican.»[1] Dans les semaines qui suivirent, d'autres pèlerinages, à Chartres (27 et 28 mai) et à Paray-le-Monial (20 juin), prirent une tournure politique accentuée. A la tête des vingt mille pèlerins de Chartres marchaient, cierge en main, une cinquantaine de membres de l'Assemblée nationale. Après une messe célébrée devant un peuple immense, au premier rang duquel figuraient plus de cent députés, le baron de Belcastel, représentant de la Haute-Garonne, se dressa tout à coup devant l'autel et, d'une voix tremblante d'émotion, s'exclama: «Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, très Sacré Cœur de Jésus, nous venons nous consacrer à vous, nous et nos collègues qui nous sont unis par le sentiment... Nous vous demandons de régner sur la France par la toute-puissance de votre grâce et de votre saint amour... Nous nous consacrons à votre service, ô Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, vous demandant la grâce d'être tout à vous, en ce monde et dans l'éternité. Ainsi-soit-il.» Les fidèles, tombés à genoux et parfois sanglotants, l'acclamèrent. Une lettre à Pie IX fut signée par les députés. Et le pape répondit: «... Tout le mal du monde est venu de ceux qui, à la fin du siècle dernier, importèrent les horreurs d'un nouveau droit et l'emploi pervers de la force des armes...» *L'Univers* de Veuillot exulta. Mais la gauche française, touchée au vif, se déchaîna. La condamnation de la Révolution française, dénoncée comme source d'«horreurs», déclencha un raz-de-marée réprobateur. Emile Littré, après avoir demandé ce que le pape entendait par «les horreurs d'un droit nouveau», répondit lui-même indigné: «Sans doute, les libertés politiques, la liberté de conscience, la liberté de la presse, le libre examen et le développement infini de la société sous le régime de la science.»[2] La presse anticléricale ridiculisa les manifestations ostentatoires des catholiques. Désormais, les anticléricaux coalisaient les forces progressistes autour de la République. Et ils avaient l'avenir pour eux. Car les monarchistes devraient bientôt déchanter. Le 30 janvier 1875, quand l'amendement d'Henri Wallon fut accepté (à une voix près) par l'Assemblée nationale, le peuple apprit que la République était fondée en France.

Nice, ville cédée à la France

Nice relevait alors depuis peu de cette nation turbulente, qui, en ce siècle agité, allait de révolution en révolution. Jusqu'en 1861, elle

avait fait partie, sur la côte ligure, des Etats sardes, avec Turin pour capitale. La cession du comté de Nice fut, avec celle de la Savoie, le prix payé par Cavour à Napoléon III pour son aide décisive durant la guerre d'indépendance contre l'Autriche en 1859. Le ministre avait éprouvé une grande peine à se détacher de la ville fleurie, qui, par le dialecte et l'économie, ne se sentait guère française. Au début de 1860, quelques manifestations anti-séparatistes tentèrent, à Nice même (au théâtre), de prévenir la pénible scission. Mais, à la fin de mars, Vincent Benedetti, délégué spécial de l'empereur Napoléon à Turin, resta de marbre aux objections répétées de Camille Cavour. Et le traité fut signé le 24 mars 1860. Les Etats sardes «cédaient» à la France la Savoie et le comté de Nice. Toutefois, l'acte devait être sanctionné par le vote des populations concernées. Le scrutin s'ouvrit à Nice dès le 15 avril. Les pressions françaises étaient fortes. Il y eut exactement 25.743 oui et 160 non, mais aussi quelque cinq mille abstentions. Le nombre des citoyens qui s'abstinrent de voter et, par là, manifestèrent leurs réticences, fut donc beaucoup plus élevé en pays niçois qu'en Savoie, pourtant berceau du royaume piémontais.[3] En 1860, le ralliement des Niçois à la France n'avait été ni enthousiaste ni unanime. Nice demeurait tournée vers Gênes beaucoup plus que vers Marseille.[4] Et, pour les Italiens, le tribut français paraîtrait longtemps excessif. Tel était probablement le sentiment de don Bosco dans sa *Storia d'Italia* en 1866.[5] L'agrandissement des Etats sardes avait pâti de la cession de Nice et de la Savoie.

Don Bosco est appelé à Nice

Don Bosco est entré à Nice, non pas *motu proprio*, mais dûment appelé par les Niçois. Entre 1870 et 1872, il avait fondé trois œuvres sur la côte ligure: à Sampierdarena près de Gênes, à Varazze et à Alassio. Il fut, en 1874, invité dans la ville contiguë de Nice par les conférences locales de Saint Vincent de Paul, autrement dit par les catholiques fervents de l'endroit, personnes naturellement monarchistes et dévouées à la cause de Pie IX.

Les conférences de Nice entretenaient de bonnes relations avec les conférences de Turin. Le registre niçois nous apprend que, le 16 février 1860, le comte Carlo Cays, président du conseil supérieur des conférences du Piémont, avait rendu compte des activités charitables de sa région devant la conférence de Nice. Il lui avait expliqué que, dans la ville de Turin, il y avait six conférences, «dont les œuvres

allaient en se développant chaque jour»; et qu'à ces conférences d'adultes étaient agrégées «trois conférences de jeunes enfants, qui suivaient le règlement ordinaire sous la direction du pieux et charitable abbé Bosco.»[6] Puis, en 1871, Ernest Michel, avocat niçois formé à l'université de Turin et introduit dans la conférence de Nice par le même Carlo Cays, était devenu président de celle-ci. Les liens entre don Bosco et les confrères de Nice étaient désormais bien noués.

Sous la conduite de M. Michel, la conférence de S. Vincent de Paul de Nice s'employa à réaliser un projet vainement caressé par elle depuis de longues années.[7] Au début de l'automne de 1874, elle se décida à fonder un «patronage pour les apprentis» de la localité, c'est-à-dire une petite école pour garçons plus ou moins abandonnés. Le «patronage», lieu destiné à protéger les jeunes pauvres contre les périls de la rue sous la garde de représentants de la classe aisée, était alors situé place de la Croix de Marbre, à proximité des grands hôtels. Sa capacité était très réduite: deux pièces, une salle pour la classe et une écurie transformée en chapelle. Un cours du soir fut créé. Un confrère de la conférence menait le tout. Ce système ne pouvait être que provisoire. M. Michel, homme pratique, avait cherché, dès avant l'ouverture, des religieux qui s'occuperaient de l'œuvre. Il échoua dans ses premières démarches. Enfin, il passa la frontière et alla trouver don Bosco. Lisons ici son rapport de 1894:

«Le Président du Conseil particulier – entendez M. Michel lui-même – de passage à Turin, eut la pensée de s'adresser à Don Bosco et de lui demander de venir prendre soin de nos enfants dans l'abandon. – Je veux bien, dit le Saint Prêtre. – Mais il faut, pour cette œuvre beaucoup de monde et beaucoup d'argent, ajouta le Président, et je n'ai ni un homme ni un sou à vous offrir. – L'homme de Dieu ne fut pas découragé pour si peu, et après avoir réfléchi, il répondit ceci: "Dans les Œuvres de Dieu, il faut seulement regarder si elles sont nécessaires ou non. Si elles ne sont pas nécessaires, il ne faut pas s'en occuper; mais si elles sont nécessaires, il faut les faire sans crainte; les moyens matériels sont le surplus que Dieu a promis et il tient sa promesse". – Comment ferez-vous donc? reprit son interlocuteur encouragé. – Je vous enverrai deux prêtres. – Et que feront ces deux prêtres? – Ils commenceront à travailler, et en travaillant ils verront ce qu'il faut faire. – Et que faudra-t-il donner à ces deux prêtres? – Une chambre à l'abri de la pluie et un peu de soupe tous les jours.»[8]

Ce dialogue, évidemment reconstitué, était d'un homme qui connaissait bien don Bosco, son sens des réalités, son pragmatisme dans l'action, sa pauvreté voulue et son esprit de décision. «Il fut convenu

que Don Bosco viendrait à Nice, visiterait l'Evêque et se rendrait compte des choses», continuait M. Michel.[9] La visite de don Bosco à Nice (son premier voyage en France) doit être datée des environs du 10 décembre 1874.[10] Il fut extrêmement sensible à la qualité de l'accueil que les Niçois lui réservèrent: «Quand l'année dernière, don Bosco est allé à Nice, on lui a fait une réception grandissime», affirma le compte rendu de la réunion des directeurs le 26 septembre 1875.[11]

Le chef de l'Eglise locale joua dans l'affaire un rôle prépondérant. L'évêque de Nice Pierre Sola (1791-1881), natif de Carmagnola en Piémont, était un compatriote et un vieil admirateur de don Bosco, qu'il connaissait depuis le temps où il avait été curé de Vigone.[12] Il faut probablement situer dans les années 1850 la visite impromptue qu'il fit à l'église de l'oratoire S. François de Sales, telle que la relate l'histoire salésienne.[13] Cet ecclésiastique sage et zélé, au visage épais, avait pris possession de son siège de Nice le 23 avril 1858, c'est-à-dire à la veille de la cession du comté à la France. Pour lui, qui n'était ni niçois ni français, le transfert de souveraineté créait une situation délicate. Sa culture, sa formation cléricale, son cœur et ses relations le faisaient pencher pour les transalpins. Mais, diplomate réaliste, il s'efforça de ne pas entrer dans les vues séparatistes d'une partie de son clergé et de servir loyalement sa nouvelle patrie. Ce pasteur aux goûts simples, proche des gens, soucieux de l'instruction religieuse des enfants, ressemblait par plusieurs côtés à notre don Bosco. En 1874, l'évêque et le prêtre se comprirent d'emblée. Mgr Sola favorisa aussitôt de son mieux l'entrée de don Bosco dans son diocèse. Selon le compte rendu de la réunion des directeurs déjà citée du 26 septembre de l'année suivante, «bien que peu ami des Ordres religieux, (il) éprouva envers lui une extraordinaire considération et désira vivement avoir une maison salésienne dans son diocèse.» Il avait l'intention de lui offrir pour son oratoire-patronage une parcelle de terrain prise sur ses jardins.

Quant aux citadins niçois, poursuivait le même procès verbal certainement inspiré par don Bosco, qui était dans l'assemblée le seul témoin qualifié pour parler de l'événement à ses collaborateurs, ils «l'ont en une telle vénération qu'elle semble confiner à la folie; et il est certain qu'ils le soutiendront et l'aideront.» A Nice, don Bosco visita donc le modeste patronage de la Croix de Marbre.[14] Mais il ne pouvait suffire à une œuvre salésienne, même balbutiante. En prévision de l'arrivée des religieux de don Bosco, les Niçois de la conférence de S. Vincent de Paul, M. Michel et le baron Héraud, louèrent

en 1875 quelques locaux d'une entreprise en faillite, la filature Avigdor, sise 21 rue Victor.

Don Bosco et la France de 1875

Don Bosco, attiré par la conférence niçoise de S. Vincent de Paul et encouragé par l'évêque de Nice, fit ainsi son entrée en France au cours de cette année 1875. Il tenait désormais à y pénétrer et pesait les avantages d'une porte sur une ville frontière encore à moitié italienne. «Nous avons un besoin tout spécial de mettre un pied en France et aucun endroit ne nous serait plus opportun que Nice, où il est encore possible de parler italien et d'être parfaitement compris, expliquait-il à ses confrères le 26 septembre 1875; il est donc plus facile d'y étudier la langue française et de se mettre au courant des lois et des constitutions françaises sur les écoles et les oratoires...» Il signifiait ensuite que don Giuseppe Ronchail, jeune prêtre italien selon son cœur et dont le nom avait une assonance française, serait directeur de l'œuvre de Nice.[15] Après un siècle, cette propension de don Bosco pour la France qui, à parler rigoureusement, fut le premier pays étranger où il s'implanta,[16] peut surprendre. Elle mérite peut-être qu'on s'y arrête quelques instants.

Tout d'abord ce pays l'avait appelé. Il n'avait pas frappé à sa porte comme il le faisait vainement depuis plusieurs années pour la ville de Rome. La France, ou plutôt la partie conservatrice encore dominante du catholicisme français, était allée le chercher. Ces catholiques décelaient en don Bosco un allié, sa pédagogie des garçons abandonnés leur convenait. Une éducation préventive des jeunes ouvriers désarmerait des conflits sociaux de plus en plus menaçants.

A cette demande française, don Bosco avait répondu avec empressement. Elle honorait et renforçait sa congrégation religieuse éducatrice. Le pays français avait un grand prestige dans l'Italie du dix-neuvième siècle. Don Bosco s'était plu lui-même à décrire, dans sa *Storia d'Italia*, l'enthousiasme de Rome libérée de ses révolutionnaires à l'arrivée des Français le 29 juin 1849:

«A leur arrivée la ville prend son visage des temps heureux, de tous côtés éclatent les cris de *evviva i Francesi*; chacun se découvre, on agite des mouchoirs, les fenêtres des maisons sont remplies de spectateurs, qui du geste et de la voix saluent les vaillants libérateurs. C'est dans un enthousiasme général que l'armée française est accueillie à l'entrée dans le Trastevere...» Etc.[17]

Pour un Italien de 1875, Solférino (1859), où tant de sang français avait acheté la victoire sur l'Autriche, était de la veille. Comme don Bosco l'écrivait aussi, à la suite de la bataille «l'empereur d'Autriche céda à l'empereur des Français ses droits sur la Lombardie, à l'exception des forteresses de Mantoue et de Peschiera»; et «l'empereur des Français remit au roi de Sardaigne le territoire qui lui avait été cédé.»[18] Ce cadeau préludait à l'unification italienne presque achevée l'année suivante. Le Piémontais du temps était du reste accoutumé à un mouvement d'armes et d'idées descendant ainsi du nord-ouest vers la Lombardie et jusque dans la péninsule italienne proprement dite.

Et voici que, soutenus par la vague catholique animée par Louis Veuillot et le P. Picard (qui furent amis de don Bosco dès qu'ils l'eurent connu), des représentants de ce pays l'invitaient à venir les aider. Beaucoup plus sensible que nous ne le penserions à l'intérêt «moral» et «politique» de la démarche,[19] il engagea aussitôt, quoique très diplomatiquement, toutes ses forces disponibles pour la faire réussir.

L'implantation discrète à Nice (novembre 1875)

Don Bosco conduisit avec beaucoup de doigté l'affaire de la fondation salésienne niçoise. Pendant trois mois, de novembre 1875 à la mi-février 1876, l'administration salésienne d'Italie demeura dans la coulisse. Les Français paraissaient seuls sur la scène. Le 7 août 1875, Ernest Michel, qui venait de visiter la maison salésienne de Sampierdarena dirigée par Paolo Albera, avait mandé à don Rua: «J'en ai été très satisfait. C'est la ligne de ce qu'il nous faut à Nice. Le directeur de cet établissement, quoique jeune, m'a paru fort sage et homme de Dieu. Ce sont des hommes de cette nature qu'il faut nous envoyer ici pour réussir. Toutefois, il faut qu'ils parlent un peu de français et qu'ils évitent avec grand soin même toute apparence de propagande séparatiste.»[20] Don Bosco traduisit qu'il convenait de laisser la place à l'évêque Sola et à la conférence niçoise de S. Vincent de Paul. Voici comment il procéda.

Le 20 novembre 1875, il fit le voyage d'Alassio à Nice en la compagnie du directeur Ronchail, du coadjuteur Filippo Cappellaro et du novice clerc Jean-Baptiste Perret.[21] L'œuvre de la rue Victor fut déclarée ouverte le lendemain 21.[22] Puis, entre le 20 et le 26 novembre, sans bruit don Bosco aida ses fils à s'installer: «... on fixa à chaque

salle de l'ancienne filature sa nouvelle destination; au rez-de-chaussée, la chapelle, les classes, les chambres; dans le sous-sol, les ateliers de cordonnerie et de menuiserie, le réfectoire, la cuisine.»[23] Six jeunes Algériens destinés au patronage arrivèrent de Turin. Et, à la veille de l'inauguration officielle de l'établissement, le supérieur italien des salésiens disparut.[24] Le dimanche 28 novembre, Mgr Sola célébra la messe dans une salle du patronage transformée en chapelle. Une importante délégation des conférences de S. Vincent de Paul participait à l'inauguration. Alfred Thureau-Dangin, vice-président du conseil général de la Société, qui passait à Nice la saison d'hiver, représentait les autorités parisiennes (Adolphe Baudon).

Ces humbles débuts de l'œuvre française satisfaisaient don Bosco. Il retrouvait à Nice les conditions de la maison Pinardi une trentaine d'années auparavant: exiguïté, pauvreté, un «oratoire» objet des sympathies de l'évêque et de quelques bourgeois dévoués. La nouvelle maison «a toutes les bases de celle de Turin», écrivait-il alors à don Rua.[25]

L'acquisition de la villa Gauthier, place d'Armes

L'année 1876 commença. Dans son patronage d'apprentis, dit désormais «de Saint-Pierre» par déférence envers Mgr Pierre Sola, don Ronchail abritait une dizaine de pensionnaires. Mais décidément cette filature Avigdor présentait beaucoup d'inconvénients. Une ambiance triste et un espace réduit convenaient peu à un établissement d'éducation. Le conseil des conférences niçoises le reconnaissait sans peine, mais hésitait à se risquer dans une aventure coûteuse. «Le moindre terrain, avec maison, s'élevait au prix de 100.000 fr. et la caisse était vide», racontera le président.[26] Ce chiffre de 100.000 fr. désignait un espace bien défini. La présidence de la société et plus encore, à ce qu'il semble, les salésiens cloîtrés rue Victor, étaient tentés par une propriété, maison et jardin, située sur la rive opposée du Paillon, la petite rivière qui coupait alors la ville de Nice. C'était la villa bourgeoise de Mme veuve Paul Gauthier, place d'Armes, en vente pour cent mille francs.

Pour trouver de l'argent, ces messieurs des conférences de S. Vincent de Paul se résignèrent à tendre la main. Ils obtinrent non sans peine de l'évêque de Genève Gaspard Mermillod un sermon de charité «entre deux trains», le 24 février 1876, dans l'église S. François de Paule de Nice. Et M. Michel expédia à don Bosco une invitation

ferme à être présent à cette occasion. Sa dépêche du 18 février semble avoir décidé d'un changement de tactique de la part des salésiens. Don Bosco, jusque-là dans l'ombre, prit brusquement l'affaire en main, tandis que ces messieurs assez interloqués par son audace, s'effaçaient. Pendant les derniers jours de février, il entra en scène avec une vigueur et une célérité qui médusèrent les cadres, plutôt timorés, des conférences niçoises de S. Vincent de Paul.

La quête du sermon de Mgr Mermillod avait rapporté quatre mille francs. Cette belle somme (quelque cent vingt mille francs français 1989) ne représentait toutefois que la vingt-cinquième partie de l'argent nécessaire à la propriété convoitée. En 1894, M. Michel relata non sans humour le déroulement de l'affaire:

«Don Bosco, appelé par dépêche, était présent; il visite la villa Gauthier à la place d'Armes, et l'achète pour 90.000 francs; mais le notaire Sajeto, qui prêtait son œuvre gratuite, déclara que l'enregistrement réclamait des droits de plus 6.000 frs et, comme Don Bosco n'avait que les 4.000 frs de la quête, il dut se contenter d'acheter sur parole. Ce fut alors que le Président de votre Conseil (entendez: M. Michel lui-même), comprenant peu tant de hardiesse, dit à Don Bosco: "Vous êtes fou!" Mais il riposta en disant: "Homme de peu de foi! vous verrez que dans trois mois nous aurons trouvé plus de 18.000 fr dans le pays et nous pourrons signer le contrat; commencez par écrire à Pie IX: son nom figurera bien en tête de la souscription." Le conseil fut suivi...»[27]

M. Michel expliquait ensuite que le Saint-Siège avait immédiatement envoyé deux mille francs; que le conseil général de la Société de S. Vincent de Paul avait versé mille francs, Mgr Sola mille francs lui aussi; et qu'un confrère, ayant vendu son fonds de commerce, avait remis à don Bosco les huit mille francs ainsi réalisés.

Il résulte de ceci qu'à partir de la fin février 1876 don Bosco mena son œuvre française comme ses œuvres italiennes. Finies les tractations à pas comptés avec la seule Société de S. Vincent de Paul. Le 20 juillet 1876, il écrivait à son directeur don Ronchail, certainement enchanté à la perspective de passer sous peu de la rue Victor à la place d'Armes:

«... En plus de ce que don Rua t'aura écrit de Turin, tu peux te baser sur ceci: 1° Faire une promesse d'achat de la maison Gauthier avec engagement à payer le total de la somme à la fin du mois qui suivra l'acte de cette promesse. Franchise d'hypothèque. 2° Je ferai alors en sorte de mettre à ta disposition les trente mille francs et plus encore, s'il en était besoin. Sur ces bases que se

réunissent ou mieux: prie M. l'avocat Michel et M. le baron Héraud de se réunir, et dis-leur que, puisqu'ils sont entrés dans le bal d'un commun accord, il nous faut maintenant mener la danse jusqu'à son terme et au prix de n'importe quelle fatigue, sueur, insomnie, et pire encore. Dieu le veut, et cela suffit. J'en ai longuement parlé avec Mgr Sola, qui s'est montré très enthousiaste...»[28]

Le nouvel emplacement de l'œuvre convenait à don Bosco. «Eloigné des bruits de la ville, assez rapproché pour les enfants externes (c'est-à-dire non pas, comme nous le croirions, les éléments externes de l'école, mais les garçons du «patronage», au sens français de ce terme) pussent y arriver, il fut jugé assez favorablement», expliqua le texte français de son discours de 1877.[29] Les lecteurs de la brochure bilingue pouvaient remplacer cet *assez*, indice de quelque réserve, par un *très*, car il correspondait à un *assai* du texte italien parallèle. Au début de l'année scolaire 1876-1877, don Bosco imaginait déjà dans le «superbe édifice» de la place d'Armes une centaine d'apprentis et une centaine de «fils de Marie.»[30]

Il s'était beaucoup dépensé pour ne pas manquer son entrée en France. La fondation niçoise et française de 1875 coïncidait pourtant avec les débuts d'une aventure de beaucoup plus grande portée.

L'option pour l'Argentine

A Rome, en 1874, avant même d'avoir obtenu l'approbation définitive de ses constitutions, don Bosco, toujours porté à sortir des voies ordinaires, jugeait possible de donner corps à un projet qu'il caressait depuis longtemps. Dans sa jeunesse, il avait songé à partir lui-même pour un pays lointain à évangéliser. Les circonstances l'ayant fixé dans son pays natal, il y enverrait quelques-uns de ses fils. En quoi il répondait maintenant à des appels précis. Au hasard de visites et de rencontres, des évêques et des vicaires apostoliques lui avaient proposé des œuvres en Inde, en Chine (Hong-Kong), en Amérique du Nord (Californie) et en Afrique (Egypte).[31] Ces projets, pourtant avancés, furent sans lendemain immédiat.

Puis, brusquement, pendant l'été de 1874, don Bosco opta pour l'Argentine.[32] Comme Ernest Michel l'avait fait pour Nice, un notable laïc avait enclenché le mécanisme de l'expédition salésienne vers ce pays. Giovanni Battista Gazzolo,[33] sujet italien, était alors consul de la République Argentine à Savone. Le gras personnage chamarré

d'une photographie très connue de 1875 n'était pas un général conquistador, comme certains le pensent de nos jours, mais un ancien marin des Etats sardes et un ancien bibliothécaire de l'université de Buenos Aires. En 1858, immigrant récent en Argentine, il avait enseigné quelque temps l'italien dans une localité perdue de ce pays (Rojas), puis, grâce à la protection de Domingo Faustino Sarmiento (1811-1888), alors directeur général de l'Instruction publique, il avait reçu le poste d'appariteur et de bibliothécaire à l'université de Buenos Aires. Gazzolo avait rempli correctement ses tâches: la bibliothèque fut pourvue d'un fonds un peu honorable. Il s'était aussi multiplié dans la capitale, en particulier au service de sa très nombreuse colonie italienne et de l'une de ses associations religieuses les plus florissantes, la confrérie de la *Mater misericordiae*, que nous retrouverons bientôt dans cette histoire.[34] En 1866, Gazzolo avait probablement participé à l'achat d'un terrain où devrait s'élever l'église à bâtir sous ce titre, simplifié en *Miséricorde*. L'année suivante, lors de la bénédiction de sa première pierre, il avait publié l'opuscule commémoratif de l'événement.[35] Et quand, en 1868, Domingo Faustino Sarmiento fut devenu président de la République Argentine (il fut président de 1868 à 1874), notre bibliothécaire fut élu vice-consul et, peu après, consul de son pays d'adoption, à Savone, c'est-à-dire dans sa province originelle de Ligurie. On relève que, parmi les vingt professeurs de l'université de Buenos Aires signataires d'une lettre de félicitations au nouveau consul, il y avait un don Federico Aneiros, que nous allons retrouver sous peu. Le 7 mars 1870, Gazzolo fut reconnu représentant de l'Argentine à Savone par le roi d'Italie Victor-Emmanuel, et devint immédiatement un volcan d'activités. Il en faisait même trop pour l'émigration italienne vers l'Argentine. Le flux ordinaire des migrants ligures ne lui suffisait pas, et il se démenait pour l'accroître. Il imprimait des tracts, collait des affiches et parcourait les campagnes à la recherche de travailleurs désireux de faire fortune en Argentine. Le gouvernement italien en prit ombrage et lui adressa une note comminatoire: il ne tolérait pas que des villages fussent presque désertés, lui ordonnait de retirer ses feuilles de propagande et de «ne plus rien publier à l'avenir qui puisse entraîner les campagnards hors de leurs foyers.»[36]

On le constate, le consul Gazzolo s'était créé beaucoup de relations dans le monde civil et religieux d'Argentine; et il s'en servait pour faciliter le mouvement migratoire d'Italie vers ce pays. Ce mouvement avait pris de grandes proportions en cette deuxième partie du

siècle.[37] Il y entraîna les salésiens de don Bosco. Car il eut bientôt fait la connaissance de celui-ci. A partir de la fondation d'Alassio (1870), don Bosco avait commencé de beaucoup fréquenter la côte ligure. Dès la fin de l'année 1870, il prit contact avec le consul d'Argentine à Savone; c'est au moins ce qu'il assurait plus tard.[38] Les relations se multiplièrent quand, en 1872, la maison de Varazze, ville située à une douzaine de kilomètres de Savone, eut été ouverte à son tour. Comme de juste, les conversations entre le prêtre et le consul roulaient souvent sur l'Argentine, les Italiens de Buenos Aires, les émigrants vers ce lointain pays, leurs découvertes, leurs échecs et leurs réussites, la vie religieuse du peuple, par exemple sur l'église de la Miséricorde de la capitale, qui venait enfin d'être inaugurée.[39] Et le consul, certainement admirateur de la méthode d'éducation appliquée par les salésiens dans leurs écoles[40] et toujours en quête, non seulement de vigoureux agriculteurs, mais de prêtres zélés pour la République Argentine, commença très naturellement d'envisager l'hypothèse de l'émigration de salésiens vers ce pays. Pourquoi pas? Don Bosco enregistra.

Durant l'été de 1874, alors que les projets de Hong Kong et de Savannah faisaient long feu, don Bosco expliqua au consul qu'une expédition en Argentine supposait une demande expresse des autorités religieuses du pays. Comme Mgr Sola pour Nice, l'archevêque de Buenos Aires pourrait seul décider de l'entrée des salésiens en Argentine.[41] Gazzolo comprit aussitôt le rôle qu'il allait pouvoir jouer dans l'entreprise. Aidé par les salésiens, probablement par don Francesia et don Bosco lui-même, il réunit quelques informations sur leur congrégation, prit connaissance, semble-t-il, du texte de leurs constitutions..., et, le 30 août 1874, composa sur l'affaire une lettre circonstanciée à l'archevêque de Buenos Aires. Ses phrases, qui répercutaient certainement des idées et des intentions que don Bosco lui avait manifestées, nous livrent le noyau primitif de ce que nous appelons le «projet missionnaire» de celui-ci, encore que l'adjectif n'ait jamais figuré dans la correspondance de cette année 1874.[42] Il convient de la relire avec soin.

Désireux de contribuer au bien de la République Argentine, expliquait le consul à l'archevêque, il avait été amené à converser avec «un saint prêtre qui s'occupe spécialement de la jeunesse pauvre» et qui pourrait, croyait-il, «être utile aux jeunes Argentins». Il s'agissait du «Très Révérend Prêtre Jean Baptiste (*sic*) Bosco, supérieur de la congrégation salésienne, laquelle a été récemment approuvée par la

Sainte Eglise Romaine.» La visite de collèges et de foyers (*hospicios*) fondés par ce prêtre avait fait naître en lui, Gazzolo, l'idée que «cette institution ferait un grand bien en République Argentine». Il en avait conféré avec don Bosco et l'avait trouvé bien disposé envers ce pays. Le prêtre Bosco lui avait appris que, dans des conversations qu'il avait eues soit avec le pape, soit avec le préfet de la congrégation romaine de la Propagation de la Foi, ceux-ci s'étaient montrés favorables à l'ouverture de «quelques missions en Argentine» (*algunas misiones en Argentina*).[43] Tous les prêtres italiens qui débarquaient en Argentine ne brillaient pas uniformément par leurs vertus. Pour prévenir les questions de l'archevêque, le consul s'étendait sur ce qu'il appelait l'«esprit de l'institut» et qui était surtout, au vrai, la liste de ses œuvres d'après le chapitre initial (*Scopo*) de ses constitutions. Et il ajoutait, signe de l'accord préalable de don Bosco sur sa démarche: «Le Très Révérend don Bosco tient prêts quelques prêtres, qui, par leur esprit ecclésiastique, promettent énormément» (*El Rev.mo señor don Bosco tiene algunos sacerdotes disponibles que por su espíritu eclesiástico prometen muchísimo*). Que feraient-ils en Argentine? Le consul proposait à l'archevêque de les recevoir dans un immeuble ou une église de Buenos Aires. Le sanctuaire de la *Miséricorde* lui semblait tout à fait indiqué, d'autant qu'il offrait pour le logement des religieux deux terrains de sa propriété adjacents à ladite église. Gazzolo revenait alors sur les avantages matériels et spirituels que l'immense archidiocèse de Buenos Aires, avec ses enfants à l'abandon que les conférences de S. Vincent de Paul ne parvenaient plus à caser, retirerait de la venue d'ecclésiastiques «vivant de l'Esprit de Dieu, tels que les Salésiens». Ils seront, écrivait-il à l'archevêque, «les soldats fidèles de votre avant-garde et coopéreront aux grandes choses ordonnées et dirigées par V. E. Révérendissime pour le bien de milliers d'âmes». L'archevêque pouvait demander des informations complémentaires au pape Pie IX qui connaissait bien l'Oratoire salésien et son supérieur. Bon diplomate, le consul terminait alors sa lettre par le rappel de ses entretiens avec l'archevêque: «J'espère et je ne doute pas que Votre Excellence Révérendissime me pardonnera d'être entré dans ces considérations, après m'être dit que les paroles et les exemples de Votre Excellence Révérendissime, au temps où je vivais là-bas, m'enseignaient que tout chrétien doit apporter – s'il ne peut faire davantage – son grain de sable à la grande œuvre du salut des âmes.»

Dans son genre, la lettre du consul Gazzolo était parfaite: adroite, informée, discrète, respectueuse, flatteuse sans flagornerie, prudente

et claire. Elle devait atteindre son objectif en un peu plus d'une année. L'archevêque Federico Aneiros, personnalité sage et instruite, que Gazzolo avait fréquentée à Buenos Aires, fut favorablement impressionné par ce rapport.[44] Il y réagit aussitôt. Le courrier mettait un mois à traverser l'océan. Le 10 octobre 1874, son secrétaire général, Mariano Antonio Espinosa,[45] à qui Gazzolo avait eu soin d'écrire le 10 septembre une lettre particulière, lui répondait au nom de l'archevêque: «Quant à l'affaire des salésiens, Mgr Aneiros les verra très volontiers dans cet archidiocèse. Je connais bien don Bosco et je crois que c'est un des saints vivant sur cette terre. Monseigneur me dit que Votre Seigneurie peut écrire au conseil de la confrérie – la confrérie de la Miséricorde, que nous connaissons – et que, si cette confrérie accepte, il les mettra en possession de l'église et les prendra sous sa protection. Monseigneur n'a pas reçu les deux spécimens que Votre Seigneurie dit lui avoir envoyés. Mais il a reçu le catalogue des livres de la maison de don Bosco...» Etc.[46] On le voit, Gazzolo multipliait les informations pour faire réussir son projet sur les salésiens.

La réponse de l'archevêque, au reste en parfait accord avec la lettre du consul, était toutefois réduite à une œuvre à Buenos Aires même. Sur ce, un autre personnage élargit de façon décisive le projet argentin. Le prêtre italien Pietro Ceccarelli[47] était devenu, l'année précédente, curé de la petite ville de San Nicolas de los Arroyos située sur les bords du rio Paraña et à quelque trois cents kilomètres de Buenos Aires. Il avait aussitôt béni la première pierre du collège que les habitants tenaient à s'offrir (12 octobre 1873). Au début de l'automne de 1874, la construction dudit collège étant achevée, la commission responsable s'adressa pour l'enseignement aux pères Scolopes à qui, dès l'origine, elle avait eu l'intention de confier l'école. Malheureusement, les pères Scolopes, «faute de personnel», se dérobèrent. Pour faire face, en octobre 1874, le président de la commission, José Francisco Benitez, vieux monsieur très riche et très bon, au lieu d'explorer les possibilités d'autres congrégations enseignantes, s'en fut directement trouver l'archevêque à Buenos Aires. Celui-ci, qui venait de recevoir la lettre de Gazzolo, la lui fit lire. La coïncidence était providentielle. Benitez fit aussitôt part de la nouvelle à son curé. Ceccarelli, qui connaissait don Bosco,[48] se précipita à Buenos Aires, conversa avec l'archevêque et, dès le 26 octobre, manda de Buenos Aires au consul Gazzolo une lettre enthousiaste destinée à compléter la réponse d'Espinosa.

Il avait, écrivait-il, longuement parlé avec Son Excellence du «très

célèbre don Bosco et de l'esprit qui anime l'institut fondé par lui». Pour sa plus grande joie, il avait trouvé l'archevêque très désireux de «voir en ce très vaste archidiocèse ces Pères [salésiens], ouvriers tellement habiles et tellement saints de la vigne du Seigneur.» Il apprenait à Gazzolo que Mgr Aneiros l'avait chargé de s'occuper de l'affaire et de la mener à bien. Toutefois, s'empressait-il d'ajouter en montrant le bout de l'oreille, «la ville de Buenos Aires est grande, commerçante, c'est un port de mer, vers lequel convergent toutes les sectes et où dominent toutes les religions, si bien que, à mon sens, les Pères de l'Institut y rencontreraient de sérieuses difficultés»; tandis que «San Nicolas de los Arroyos, petite ville éminemment catholique, sur la rive droite du splendide rio Paraña, avec un climat excellent, un air salubre, un commerce prospère, une moralité saine, une religion catholique triomphante (...) serait tout indiqué pour fonder l'institut et le diffuser merveilleusement.» Les salésiens pourraient s'occuper du collège de S. Nicolas, fonder des collèges dans les *pueblos* voisins et, à partir de S. Nicolas, rayonner dans tout l'archidiocèse de Buenos Aires.[49] Quelques jours passaient; et, de S. Nicolas, où il avait rencontré la présidence du comité du collège, Ceccarelli précisait ses intentions dans une autre et longue lettre au consul Gazzolo. Les pères salésiens, qui seraient reçus chez lui, s'initieraient sur place au castillan et aux coutumes du pays; ils prendraient en charge le collège, d'où ils pourraient œuvrer dans toute la confédération argentine. Mgr Aneiros, assurait-il, se félicitait du zèle du consul pour le bien du pays.[50] Enfin, après trois autres semaines, S. Nicolas, impatient de l'emporter, se tournait cette fois directement vers don Bosco lui-même. Le curé lui offrait sur place tout ce qu'il pouvait désirer; et, dans une lettre jointe, J. F. Benitez, en qualité de président du comité du collège, l'assurait de son bonheur d'accueillir des «prêtres appelés de S. François de Sales sous la direction de Votre Révérence avec le zèle, l'intelligence, l'activité et le zèle apostolique, tels que nous pouvions le désirer...»[51]

Dès avant la réception de ces dernières lettres, don Bosco, intérieurement bien décidé à envoyer ses fils en Argentine si le projet Gazzolo aboutissait, s'informait avec soin sur le pays. Le consul lui expédiait une Histoire d'Argentine.[52]

Cependant les premières lettres Espinosa et Ceccarelli étaient arrivées à Gazzolo. L'Argentine attendait officiellement les salésiens. Don Bosco, alors en voyage sur la côte, rencontra le consul à Varazze

entre le 15 et le 19 décembre.[53] Il y reçut de ses mains l'invitation de l'Eglise d'Argentine à participer à son apostolat.[54]

La réponse de don Bosco aux offres des Argentins

Rentré à Turin le 19 décembre, don Bosco prépara avec le plus grand soin sa réponse aux offres des Argentins, telles que Gazzolo venait de les lui transmettre.[55] Il acceptait sans nulle restriction tout ce qui lui était proposé, tant dans la capitale qu'à S. Nicolas de los Arroyos. Pas plus que ses correspondants, il ne soufflait mot, soit des émigrés italiens, soit des missions dans la Pampa. Les salésiens rempliraient en Argentine les tâches courantes du ministère sacerdotal. Don Bosco insinuait seulement à don Espinosa que le but premier (*scopo primario*) de sa congrégation était la formation de la jeunesse pauvre, mais en ajoutant aussitôt que sa finalité s'étendait «à toutes les branches du saint ministère.»[56] Dans le même sens il affirmait à don Ceccarelli: «Notre unique désir» est «de travailler dans le saint ministère, spécialement pour la jeunesse pauvre et abandonnée. Catéchismes, classes, prédications, récréations des jours fériés, foyers et collèges constituent notre moisson principale.»[57] Pour prévenir tout impair, le 22 décembre, il soumit ses projets de lettres au consul Gazzolo,[58] pour qu'il les lui corrige.[59] Sa tactique était simple. Assurément, comme la suite devait le démontrer avec éclat, il voulait, par l'expédition en Argentine, donner à sa congrégation une allure «missionnaire». Mais il ne s'en ouvrait encore ni à Gazzolo, ni aux Argentins. Parler à cette date de la «définitive acceptation des missions d'Amérique»,[60] comme l'a fait don Ceria à propos des démarches de la fin de 1874, n'est pas exact; car, en décembre 1874, les missions d'Amérique n'avaient pas été offertes à notre don Bosco. Dans son for intérieur, celui-ci pensait simplement qu'à l'image de ses religieux à Nice,[61] les salésiens d'Argentine, une fois à pied d'œuvre, chercheraient à s'employer de leur mieux et selon leur grâce (le terme de charisme n'était pas encore de mode), y compris à l'évangélisation des «sauvages» des Pampas, dont quelques lectures et des conversations avec Gazzolo lui avaient appris l'existence dans le sud du pays.

L'annonce à la congrégation salésienne (janvier-février 1875)

Un mois après, devant ses salésiens, don Bosco franchit officiellement le pas. A l'occasion de la réunion annuelle des directeurs et de la

fête patronale de saint François de Sales (29 janvier 1875), il rendit compte de ses projets sur l'Argentine en y introduisant l'apostolat «missionnaire». Aux services d'éducation des jeunes et de ministère sacerdotal habituel que don Espinosa et don Ceccarelli attendaient des salésiens en Argentine, il ajouta à l'intention de ses fils l'action proprement missionnaire qui, au fil des mois, prendrait toute la place dans l'esprit de ses auditeurs du Valdocco.

Il arrivait à don Bosco de traduire largement «missionnaire» par «apôtre.»[62] Mais, quand il employait le terme dans le sens étroit devenu courant, il voyait naturellement dans ce personnage l'évangélisateur des terres infidèles. Il partageait en effet le monde en zones fidèles et en zones infidèles; les zones fidèles avaient reçu la lumière de l'Evangile, les zones infidèles demeuraient plongées «dans les ténèbres» du paganisme ou, pour le moins, de l'erreur. «In tenebris et in umbra mortis sedent.» Le salut des infidèles lui paraissait, sinon impossible, au moins infiniment problématique. Il préférait se taire sur ces questions compliquées, mais ses controverses avec les protestants, pourtant chrétiens, laissent entendre qu'il ne voyait vraiment pas – sauf miracles – de possibilités de salut hors de la véritable Eglise, c'est-à-dire de l'Eglise catholique gouvernée par le pape de Rome. Il évitait les énormités de divers théologiens de son siècle, selon qui le missionnaire était le seul «canal de salut» pour les masses dites païennes, lesquelles étaient donc vouées à une perte éternelle si elles ne l'écoutaient pas.[63] Aussi sensible qu'eux à l'universelle domination de Satan sur les régions et les cultures éloignées du christianisme, il ne se fourvoyait pas vraiment dans les solutions que l'époque donnait au salut des infidèles: révélation primitive, révélation miraculeuse, bonheur naturel dans l'éternité, limbes...[64] Pour lui, l'œuvre missionnaire consistait essentiellement à répandre la parole salvatrice de Dieu là où elle n'avait pas encore été prêchée. Dans l'édition de 1870 de son Histoire ecclésiastique, au chapitre de l'essor des missions catholiques contemporaines, il écrivait: «Partout – c'est-à-dire, selon le contexte, en Amérique, au Japon et en Chine – on érige des diocèses, on construit des églises, on fonde des séminaires et des écoles chrétiennes; il ne manque plus à ces pays que des ouvriers de l'Evangile qui aillent cultiver la vigne du Seigneur et dissiper les ténèbres épaisses dans lesquelles des milliers de milliers d'hommes sont encore ensevelis.»[65] Cette théologie de la lumière et des ténèbres, que durcissait une interprétation étroite de l'axiome: «Hors de l'Eglise pas de salut», était assurément bien courte. Elle méconnais-

sait les éléments de vérité recélées en toute conscience et les efforts religieux incessants de natures spirituelles qui ont toutes été créées «pour Dieu». Mais enfin, bien rares au dix-neuvième siècle étaient les chrétiens et même les théologiens capables de dépasser une idéologie désolante dont, au reste, cent ans après, leurs successeurs ne se seraient pas encore totalement affranchis.

Le 28 janvier 1875, don Bosco parla aux directeurs salésiens, rassemblés en une sorte de chapitre, d'évangélisation et de mission en Amérique. Au cours de la sixième conférence de ces assises, il annonça: «Ces jours-ci, des lettres nous sont arrivées d'Amérique pour nous prier d'aller en ces lointains pays évangéliser ces populations. Nous avons posé des conditions et ces conditions ont été acceptées. Nous allons maintenant entreprendre des pratiques particulières pour voir *quid agendum*. Pour l'instant, deux endroits nous attendent par là: la ville de Buenos Aires et la ville de S. Nicolas de los Arroyos à une journée de voyage de la capitale. On avait parlé à diverses reprises de missions en Amérique même, et aussi en Asie, en Afrique et en Océanie. Il me semble que celle de Buenos Aires nous convient beaucoup plus, tant par ses conditions particulières que par la langue espagnole, beaucoup plus facile que l'anglais, qui est en usage dans la plupart des autres régions.»[66] Don Bosco présentait l'affaire sous le jour le plus honorable pour sa congrégation: l'initiative venait de l'Amérique, des conditions avaient été posées, deux allégations contestables, comme nous savons. Il nous importe à nous que don Bosco ait qualifié tout uniment de «mission» cette entreprise en pays lointain.

L'implication salésienne dans le monde missionnaire fut ensuite annoncée avec le maximum de solennité dans la soirée du 29 janvier à l'ensemble de la communauté du Valdocco, grands et petits. Don Bosco pratiquait à merveille la pastorale du spectacle: en d'autres temps, il avait concurrencé les bateleurs de foire. Tous les jeunes de la maison et tous les confrères présents dans l'établissement avaient été convoqués dans la grande salle d'étude. Don Bosco, monté sur l'estrade, invita les «supérieurs», c'est-à-dire les membres du chapitre supérieur et les directeurs d'œuvres venus en réunions, à l'entourer en demi-cercle. Puis, à son signal, le consul Gazzolo, en tenue brillante et probablement la poitrine constellée de décorations,[67] s'avança et lut à haute voix les «lettres d'Argentine», autrement dit la lettre Espinosa et les premières lettres Ceccarelli.[68] Puis don Bosco se leva et parla. Il n'avait, disait-il (d'après Barberis), qu'une réserve à formuler au moment de répondre aux Argentins: il lui fallait le plein accord du

souverain pontife.[69] Seule son opposition l'amènerait à refuser ces honorables propositions.[70] Ce disant, il forçait un peu plus son avantage. Non seulement il avait lui-même offert ses services à l'Argentine par l'entremise du consul et s'était bien gardé de présenter des conditions quand ces services avaient été acceptés, mais le recours à Pie IX, qu'il savait lui être entièrement acquis, achevait seulement de couvrir son entreprise du patronage du chef de l'Eglise universelle. Les enfants du Valdocco assistaient sans le savoir à un petit tour de prestidigitation de leur père don Bosco. Et le spectacle réussit. L'effet recherché, à savoir l'intéressement de tous à une entreprise difficile, fut obtenu. Les vocations pour l'Amérique commencèrent aussitôt d'éclore dans les cœurs salésiens.

Le terrain était prêt pour une circulaire, datée du 5 février suivant, dans laquelle, à propos de l'Amérique, don Bosco parlait de «missions» auprès de populations «sauvages». «... Parmi les nombreuses propositions qui ont été présentées d'ouverture d'une mission en pays étranger, il semble préférable, disait-elle, d'accepter celle de la République Argentine. Là, outre la partie déjà civilisée, il y a des étendues interminables habitées par des peuples sauvages, parmi lesquels avec la grâce du Seigneur le zèle des salésiens peut s'exercer. Pour l'instant, nous commençons par ouvrir un foyer (*ospizio*) à Buenos Aires, capitale de cette vaste république, et un collège avec église publique à S. Nicolas de los Arroyos qui n'est pas très éloigné de cette capitale.» Les seuls volontaires partiraient. Les intéressés étaient donc priés d'établir leur demande par écrit. Après examen, on leur dirait si elles étaient agréées.[71]

Le «sauvage» selon don Bosco

L'expression «peuples sauvages», qui figure dans cette circulaire et que don Bosco employa sans complexes jusqu'à la fin de ses jours, hérisse nos vertueux contemporains. Pour excuser don Bosco, il n'est probablement pas nécessaire de lui trouver quelque résonnance «magique.»[72] Le terme de «sauvage» appartenait et continue d'appartenir au vocabulaire courant pour désigner le «non-civilisé» ou bien celui «qui appartient à un groupe peu civilisé», qui «est jugé brutal et repoussant.»[73] Les actes de «sauvagerie» ont été innombrables durant notre vingtième siècle. En cent ans, les progrès de l'ethnologie n'ont guère modifié les représentations soit de la «sauvagerie», soit de la «civilisation» des peuples du monde.

Dans sa circulaire du 5 février, don Bosco opposait la «partie déjà civilisée» à la partie «sauvage» de l'Amérique du Sud. Pour les gens du dix-neuvième siècle, pour lui par conséquent, le terme de «sauvages» s'appliquait, conformément à la définition du *Dictionnaire de Trévoux* en 1740, aux «hommes errans, qui sont sans habitations réglées, sans religion, sans loi et sans police. *Homines efferati, silvestres, agrestes.*» Ce savant dictionnaire continuait: «Presque toute l'Amérique s'est trouvée peuplée de *sauvages*. La plupart des sauvages sont Anthropophages. Les Sauvages sont nuds, ils sont velus et couverts de poil.»[74] L'opinion de don Bosco sur les anciennes populations d'Amérique n'était pas meilleure que celle des jésuites de Trévoux. Quand il rédigeait son *Histoire ecclésiastique*, il écrivait au paragraphe du «Progrès de l'Evangile dans le nouveau monde»: «A la première apparition des missionnaires de l'Evangile dans ce très vaste hémisphère, de très graves difficultés avaient été rencontrées pour la prédication du saint Evangile et la conversion de ces sauvages. Mais quand, dans leur férocité, ils eurent massacré plusieurs missionnaires et que le sang des martyrs commença d'être versé, on vit bientôt que ce sang était, comme dans la primitive Eglise, une semence féconde de nouveaux chrétiens. Ces peuples qui, depuis tant de siècles, étaient adonnés à l'ivrognerie, à l'impudicité, aux rapines et, plus horrible encore, accoutumés à manger de la chair humaine, à mesure que la lumière de l'Evangile venait les éclairer, renonçaient à leur férocité, devenaient chastes, tempérants, fervents et prêts à répandre eux aussi courageusement leur sang pour Jésus Christ. Du golfe du Mexique aux terres de Magellan...» Etc.[75] Selon don Bosco, les sauvages Indiens d'Amérique du Sud étaient donc naturellement ivrognes, impudiques, voleurs et même anthropophages. Toutefois, les informations qu'il recueillait sur l'Argentine durant le premier semestre de 1875 le portaient à nuancer ses appréciations de leur férocité. Le 12 mai, il expliquait à ses enfants: «... Non loin de S. Nicolas commencent les postes des tribus sauvages, qui, toutefois, ont très bon caractère et beaucoup d'entre eux manifestent déjà la bonne intention d'embrasser le christianisme, pourvu que quelqu'un aille le leur enseigner...»[76]

L'association des laïcs à l'entreprise américaine

Le 14 février 1875, don Bosco s'en était allé vers Rome, où le Saint-Siège lui avait aisément délivré les autorisations et privilèges indispensables ou simplement utiles aux nouveaux apôtres d'Améri-

que du Sud. L'idée missionnaire cheminait alors dans les esprits des centres salésiens. Don Barberis écrivit dans sa *Cronichetta* de l'époque: «Ces jours-ci, les jeunes de l'Oratoire sont vraiment entrés en effervescence. Certains voulaient partir eux aussi, et tout de suite; d'autres en parlaient avec emphase; d'autres faisaient une demande formelle à don Bosco, mais, de crainte de n'être pas envoyés, se recommandaient à divers prêtres et aux membres du chapitre pour qu'ils les préparent et les soutiennent. Ils disaient: – Nous ne sommes pas bons à grand-chose, mais nous ferons du catéchisme, nous balaierons la maison, nous laverons les assiettes... et puis et puis nous aiderons aussi à retourner la terre et à tout faire pourvu qu'il nous envoie et que nous puissions faire du bien à ces frères lointains...»[77] Trois mois après la circulaire, le 12 mai, un mot du soir, de tonalité comme toujours très familière, élargit aux laïcs l'appel jusque-là réservé aux seuls clercs. Don Ceccarelli voulait cinq prêtres, pas plus; don Bosco leur adjoindrait des aides, qui, à l'évidence, ne seraient pas clercs. L'«alcade» de S. Nicolas, c'est-à-dire le *sindaco* (maire) de cette ville, venait-il d'apprendre, mettait à la disposition des salésiens le collège et un terrain où «huit mille bêtes» pourraient paître, avec un potager, des cours, etc. «Vous voyez donc qu'en ce pays il y aura du travail pour toutes sortes de gens. On veut des prédicateurs, parce qu'il y a des églises publiques à faire fonctionner; on veut des professeurs pour les écoles; on veut des chanteurs et des musiciens, car, par là, on aime beaucoup la musique; on veut du personnel pour mener les bêtes aux pâturages, pour les tondre, les traire, pour faire du fromage. On veut aussi des gens pour tous les travaux domestiques.» Et don Bosco passait au plus important (*quel che è più*): la prédication aux tribus indiennes proches de S. Nicolas. Elles sont prêtes à entendre la bonne parole, assurait-il; mais, faute de missionnaires, elles vivent dans l'idolâtrie... Le personnel destiné à l'Argentine allait être bientôt désigné. Sans tarder, car il lui faudrait apprendre l'espagnol...[78] La maison comprenait que, contrairement à ce qui avait d'abord été annoncé, tous ces «missionnaires» ne porteraient pas uniformément la soutane.

Le problème dit désormais missionnaire ne quittait plus don Bosco. Le 20 mai, dans une conversation avec Barberis, il s'étendait sur les masses infidèles à convertir dans le vaste monde;[79] et, le 6 juillet, devant les profès et les clercs salésiens, novices compris, il développait certaines des idées émises au mot du soir du 12 mai.[80] En ce début de juillet, où le problème de Buenos Aires était encore

embrouillé, il ne parlait toutefois que de la ville et du collège de don Ceccarelli, de la pénurie sacerdotale d'une cité grande «comme Alessandria» avec seulement trois prêtres et enfin des «sauvages indigènes» tout proches. Et il commençait de définir ce que l'on a appelé sa «stratégie missionnaire». «Ces [sauvages] voient d'un bon œil la religion chrétienne, ils demandent à être instruits, mais il n'y a personne qui puisse s'occuper d'eux; ils se laissent vivre et mourir hors de la religion catholique, sans connaître qui est Dieu.» Il affirmait que la mission près des Indiens – dont, comme nous savons, le clergé argentin qui le mandait là-bas ne se préoccupait guère – avait été l'un des mobiles déterminants de son acceptation: «Ce sont ces besoins pressants – c'est-à-dire l'absence de prêtres et l'abandon des Indiens – qui nous ont fait accepter pour l'heure le collège et j'espère qu'ensuite nous pourrons aussi nous occuper des sauvages, les instruire, les éduquer, en faire des chrétiens...»[81] Le collège servirait donc aux missionnaires de tremplin vers les indigènes.

En un an, l'idée directrice de l'expédition en Argentine avait progressé dans l'esprit de don Bosco. Dans un premier temps, à l'initiative du consul Gazzolo, les salésiens, insérés dans le flux migratoire des Italiens vers l'Amérique du Sud, avaient été mis à la disposition du clergé de Buenos Aires dans le quartier de la Miséricorde. Puis, en un deuxième temps, sur l'invitation du curé de S. Nicolas, on les avait aussi destinés au collège de cette ville, à partir de laquelle ils rayonneraient au sud de Buenos Aires. Désormais, troisième temps, don Bosco annonçait que la christianisation des tribus indiennes proches de S. Nicolas avait été l'une des raisons majeures de son option pour l'Amérique. Il y avait donc eu successivement les migrants, puis les catholiques autochtones, enfin les sauvages indiens. Au vrai, don Bosco se laissait guider, comme toujours, par les circonstances. Toutefois, les «sauvages», dans leur misère culturelle et religieuse, l'attiraient à coup sûr, comme les garçons abandonnés de Turin trente ans auparavant. La troupe salésienne, dont le départ était désormais fixé à la première quinzaine de novembre, pourrait être qualifiée de «missionnaire» sans trop abuser de l'adjectif. Un an après, un article de l'*Unità cattolica*, certainement inspiré par le Valdocco, dira tout uniment que «se rendre au milieu des sauvages des Pampas et de la Patagonie (...) est le but principal de la mission salésienne.»[82]

Le pays de l'Indien libre

La compréhension du projet de don Bosco en Argentine nous est aujourd'hui rendue difficile parce que nous imaginons la Patagonie d'alors comme une province méridionale de la République Argentine. En réalité, en 1875, la zone située au sud du 35ème degré de latitude était encore le «pays de l'Indien libre». Pas pour longtemps, il est vrai. Certes, là comme un peu partout en Amérique du Sud, les problèmes de frontières étaient permanents. Et il se trouvait des juristes selon lesquels la nation argentine, lors de son indépendance en 1818, avait hérité de toutes les terres australes de la vice-royauté espagnole des siècles précédents.[83] Mais, comme l'écrivait en 1894 un géographe français très informé, «les régions méridionales de la pampa et toute la Patagonie appartenaient encore récemment à l'Indien libre. Pampas ou "Pampéens", Araucans et Patagons, tels étaient les noms collectifs donnés à ces populations peu connues.»[84] En 1875, la «frontière» – très sinueuse – entre l'Argentine et la «Pampa» des Indiens allait d'est en ouest, du 39ème au 33ème degré de latitude. Elle partait «du rio Colorado au sud de Bahia Blanca sur l'Atlantique; elle se dirigeait au nord de manière à couvrir les régions cultivées de la province de Buenos Aires, puis, de poste en poste, elle gagnait au nord-ouest la ville de San Luis, qui restait presque en vue des plaines menacées (par les incursions des Indiens), et se recourbait au sud-ouest vers San Rafael et le col de Planchon.»[85] Cette ligne de fortins parlait d'elle-même. Elle jalonnait depuis 1822 – avec des déplacements successifs – un espace que l'Indien considérait comme sien. L'Indien la traversait pour prendre des animaux au Blanc qui lui avait ravi la terre. «De là ces incursions – *malon* ou *maloca* –, que les colons de la frontière redoutaient à bon droit et qui se renouvelaient chaque année pendant toute la première moitié de ce siècle, sur un ou plusieurs points du front des colonies entre Buenos Aires et Mendoza. Peu à peu ces expéditions de pillage amenèrent une guerre sans merci: blancs et rouges se poursuivaient comme gibier. Dans un village, dans un campement surpris, on massacrait tous les hommes, parfois même on les torturait; les femmes avaient la vie sauve comme esclaves ou concubines; les enfants étaient passés au couteau, à moins qu'il ne parût utile de les garder comme serviteurs ou comme recrues futures.»[86] La colonisation de l'énorme territoire du sud de l'Argentine ne sera vraiment entreprise et dénommée avec exactitude *conquista* par les historiens

du pays qu'en l'année 1876; et son annexion proclamée par le gouvernement argentin que le 1er janvier 1885. Après quoi seulement ce gouvernement pourra faire exposer à Paris en 1889 un immense plan-relief de la République couvrant la Patagonie et la Terre de Feu.[87] «Mais combien sont-ils encore?», ces Indiens forcés à la soumission, demandait en 1894 Elisée Reclus après avoir condensé l'histoire de cette *conquista*.

La préparation de l'expédition en Argentine

L'expédition salésienne en Argentine – plus précisément à San Nicolas de los Arroyos, car, durant les mois d'été, il n'était plus souvent question de Buenos Aires – commença d'être sérieusement préparée à Turin en juillet 1875. Depuis S. Nicolas, don Ceccarelli avait écrit plusieurs fois que l'Argentine attendait cinq prêtres salésiens. Don Bosco confiait alors l'expédition à son meilleur auxiliaire après don Rua: Giovanni Cagliero, son disciple le plus dynamique, qui était aussi un prudent diplomate. Conformément à son idée sur la participation laïque, il écrivait que le groupe serait composé de «cinq prêtres», Cagliero non compris, et de trois «maîtres coadjuteurs», dont un «maître de musique.»[88] Don Bosco concentrait sur l'Argentine les meilleures forces disponibles de sa jeune congrégation. Le 26 juillet, il annonçait qu'il avait inscrit au groupe les prêtres Giovanni Bonetti et Antonio Ricardi, deux éléments précieux...[89] La décision était encore prématurée, puisque deux autres prendraient leur place. Finalement, en novembre, il put dresser la liste définitive de ses «missionnaires», qu'il assortit des titres garants de leur compétence ainsi que de sa volonté de bien servir l'Amérique.[90]

«Noms des Salésiens qui partent aujourd'hui de Gênes pour la République Argentine. Giovanni Cagliero, prêtre, docteur en théologie, maître de conférences en théologie morale, auteur de diverses productions musicales. – Giuseppe Fagnano, prêtre, professeur de belles-lettres. – Domenico Tomatis, prêtre, professeur de belles-lettres. – Valentino Cassini, prêtre, professeur d'école normale. – Giovanni Battista Bacino [*sic*, pour: Baccino] prêtre, professeur de méthodologie supérieure. – Giacomo Alavena [*sic*, pour: Allavena] prêtre, maître d'école. – Bartolomeo Scavini, maître menuisier. – Bartolomeo Molinari, professeur de musique vocale et instrumentale. – Vincenzo Gioja, maître cordonnier. – Stefano Belmonte, pour l'économie domestique. – Tous connaissent la langue espagnole, la musique vocale et instrumentale et sont exercés à faire la classe et le catéchisme aux enfants.»[91]

La désignation laborieuse des missionnaires n'était que la part délicate de la préparation. Il fallait aussi prévoir une multitude de détails, que don Bosco soumettait le 12 août au curé de San Nicolas de los Arroyos: matériel d'église, matériel domestique pour la cuisine et les chambres; livres, tels que missels d'autel, catéchismes, méthodes de musique, textes de règlements, manuels de prières en langue espagnole. Don Bosco envisageait même l'expédition d'un piano à S. Nicolas... Sa liste témoignait qu'il n'imaginait pas de pastorale sans musique. Que demandera-t-on exactement aux prêtres salésiens, s'enquérait-il? Enseigner? Prêcher? Le règlement du collège sera celui de Turin et de Varazze. (Varazze était fréquenté par le consul Gazzolo!) «Mais, remarquait-il aussitôt avec sagesse, le vrai règlement réside dans le comportement de l'enseignant.»

Alors qu'il se disposait à expédier en France des salésiens dénués de tout – *sine baculo neque pera* – il entendait ne rien épargner pour ses missionnaires, afin de préserver l'honneur de sa «congrégation naissante» sur le sol américain. Il écrivait en propres termes à Ceccarelli: «Je désire que vous fassiez bonne figure et que nul ne puisse dire: C'est une misère! (*È una meschinità!*) Parce que l'honneur d'une congrégation naissante est engagé, j'entends ne rien épargner, en personnel comme en argent, qui puisse contribuer à la bonne réussite de notre entreprise.»[92] Il optait pour une préparation diamétralement opposée l'*alla buona*. A ses bienfaiteurs, il soumettait une longue liste d'objets nécessaires aux missionnaires.[93] Convaincu d'expédier au-delà des mers, non pas de simples auxiliaires du clergé local, mais des missionnaires à proprement parler, il demandait de l'aide à la congrégation romaine de la Propagation de la Foi.[94]

Le départ des missionnaires (11 novembre 1875)

D'instinct don Bosco connaissait et ressentait l'importance des gestes fondateurs. A la fin d'octobre, les missionnaires salésiens s'en furent à Rome recevoir la bénédiction du pape Pie IX. A la Propagation de la Foi, le cardinal Franchi répondit parfaitement à l'attente de don Bosco en déclarant «missionnaires apostoliques» tous les prêtres de l'expédition.[95]

La cérémonie du départ, le 11 novembre, devait frapper l'imagination de l'oratoire du Valdocco et des catholiques de Turin.[96] Nul évêque, il est vrai, n'en renforça la splendeur, comme il était pourtant de règle au Valdocco dans les circonstances analogues. Les relations ten-

dues ces jours-là avec Mgr Gastaldi, en particulier à la suite d'une rencontre houleuse à l'archevêché le 27 octobre, avaient empêché d'inviter un prélat à la fête.[97] Malgré quelques réticences dues aux frais de déplacement que cela entraînait, tous les directeurs d'œuvres avaient été convoqués.[98] Pour créer l'ambiance la plus sérieuse, la communauté du Valdocco suivit, au début de la matinée, l'exercice de la bonne mort. A dix heures, missionnaires, jeunes de la maison et invités assistèrent au baptême très solennisé d'un jeune vaudois de dix-huit ans dénommé Giovanelli, baptême conféré par don Cagliero, chef de l'expédition.

La cérémonie des adieux avait été fixée à seize heures. Elle commença par le chant des vêpres en grégorien. Au *Magnificat*, les missionnaires pénétrèrent dans le chœur, revêtus de leurs nouveaux costumes: tenue ecclésiastique à l'espagnole et tricorne sous le bras pour les clercs, habits noirs et chapeaux hauts-de-forme à la main pour les laïcs. Tous les prêtres salésiens présents les entouraient en surplis. A la fin des vêpres, don Bosco parla. Très ému, il réprimait difficilement ses sanglots. Son discours expliqua le sens de la mission salésienne.[99] Ses fils, disait-il, mettaient leurs pas dans ceux des apôtres et obéissaient à l'ordre du Christ: *Ite in mundum universum, docete omnes gentes, praedicate evangelium meum omni creaturae*. Il observait que ces phrases s'appliquent à tous les prédicateurs de l'Evangile, tous envoyés, que ce soit en Italie ou dans les pays lointains. Toutefois les apôtres de Jésus ne sont pas restés à Jérusalem, ils sont allés vers les païens. Par la suite, les successeurs des apôtres – les papes de Rome, selon sa théologie – ont envoyé en mission d'autres prédicateurs. La petite congrégation salésienne avait été pressentie pour la Chine, l'Inde, l'Australie et l'Amérique. Elle a opté pour la République Argentine, et le vicaire du Christ a béni ce projet. Là-bas, les populations ne disposent que de très peu de prêtres, beaucoup de familles d'émigrés italiens sont religieusement abandonnées. «En outre, à proximité des zones civilisées, il y a de grandes troupes de sauvages, au sein desquelles n'ont pénétré ni la religion de Jésus Christ, ni la civilisation, ni le commerce, des terres où le pied européen n'a jusqu'ici laissé nulle trace: les Pampas, la Patagonie et les îles voisines.» Don Bosco se tourna alors vers ses nouveaux missionnaires. «Missionnaires catholiques, leur dit-il, vous appartenez à l'unique Eglise, avec un seul Christ, un même Evangile et les mêmes sacrements.» Envoyés par le pape pour remplir la même mission que les apôtres de Jésus, ils ne pourraient se permettre la moindre parole non

conforme à ses enseignements. En outre, missionnaires salésiens, ils avaient en Italie un père et des frères qui les aimaient. Assurément, toutes sortes de peines, de fatigues et de périls les attendaient; mais, avec l'aide de Dieu, ils en viendraient à bout. «Allez donc, le Vicaire de Jésus Christ, notre très vénéré archevêque vous ont bénis. Quant à moi, avec toute l'affection de mon cœur, j'invoque la divine bénédiction sur vous, sur votre voyage, sur chacune de vos entreprises, sur chacune de vos fatigues. Adieu! Nous ne pourrons peut-être pas nous revoir sur cette terre...»[100] L'ecclésiologie très romaine de don Bosco avait inspiré son discours sur la mission. Ses missionnaires étaient envoyés par le pape; ils parleraient en son nom, annonceraient le même Evangile que lui, distribueraient les mêmes sacrements que lui et, par là, agrégeraient de nouveaux chrétiens à l'unique Eglise, qui était la sienne. L'Eglise du pape était la seule arche de salut.

La bénédiction solennelle du saint sacrement suivit le discours. Les chantres entonnèrent le *Veni Creator*, don Bosco récita les prières liturgiques de l'*Itinerarium*; puis, tandis qu'un groupe d'enfants répétait le motet de louange: *Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in saeculum*, en un long défilé, don Bosco et les prêtres présents donnèrent l'accolade à chacun des partants; et ceux-ci descendirent, parmi les assistants attendris, la nef de l'église jusqu'à son portail et, enfin, sur la place où, dans la nuit désormais tombée, un cortège de carrosses aux lanternes éclairées les attendait pour les emporter vers la gare de *Porta Nuova*.

Ils avaient été munis par leur père et maître d'une feuille de vingt conseils, destinés à les guider eux-mêmes, mais aussi leurs successeurs missionnaires salésiens, dans la grande aventure qui commençait.[101] Ce schéma de pastorale était une leçon de sagesse. Le missionnaire salésien devrait prendre soin de sa santé physique et, plus encore, morale, et l'entretenir en conséquence. L'exercice régulier de la bonne mort alimenterait sa vie spirituelle. Ses relations seraient toujours cordiales, mais aussi prudentes. Il témoignerait d'un grand respect envers les autorités civiles et religieuses. Son dévouement serait extrême, quoique sans abus au détriment de sa santé. Il mènerait une vie pauvre, sa piété serait évidente, sa charité envers ses frères constante. Il se soucierait prioritairement des faibles, des pauvres, des enfants, des malades et des vieillards. Il ne jugerait qu'en connaissance approfondie des points de vue contraires. Enfin, il garderait en Dieu une confiance indéfectible. «Dans les fatigues et les souffrances

ne pas oublier que nous avons une grande récompense qui nous est préparée au ciel. *Amen.*»

Le projet de colonie italienne en Patagonie (1876)

Les dix missionnaires salésiens débarquèrent à Buenos Aires le 14 décembre 1875. Trois d'entre eux demeurèrent sur place auprès de l'église des Italiens, dite de la Miséricorde, où, comme nous savons, le consul Gazzolo (qui était du voyage) voulait les fixer. Les sept autres se rendirent à San Nicolas de los Arroyos, chez don Ceccarelli, pour s'y occuper du collège, et, à partir de là, tenter d'entrer en contact avec les «sauvages.»[102] En Argentine, les religieux de don Bosco se mettaient ainsi à la disposition d'un triple public: la population chrétienne du pays sans spécification particulière; les émigrés italiens; et, d'intention, les Indiens de Patagonie.

Cependant, don Bosco, de loin, ne se satisfaisait pas des premières démarches de ses missionnaires. A Rome, où il se trouvait durant le printemps de 1876, il méditait un projet politico-religieux, qui devait être sans lendemain, mais qui, ensuite, gênerait fort certains de ses admirateurs déterminés.[103]

En 1876, l'Italie se considérait comme la parente pauvre de la communauté européenne dans son expansion colonisatrice. Pendant le dernier quart du siècle, l'empire britannique grandira en Afrique, en Asie et en Océanie; la Troisième République française suivra, en Indochine et en Afrique, la politique expansionniste de la monarchie de Juillet et du Second Empire; l'Allemagne, la Belgique, l'Espagne et le Portugal affirmeront leurs droits sur de vastes territoires en Afrique; cependant que l'Italie, trop jeune, n'avait initialement aucune part au gâteau colonial. Comme l'écrivait l'un de ses fils en 1931, «pas encore mûre pour l'expansion coloniale après son effort héroïque de reconstitution de son unité» et malgré des nécessités démographiques qui auraient dû la faire privilégier, elle ne pourra entamer «officiellement sa carrière coloniale» qu'en 1882.[104]

Don Bosco, qui respirait l'air de son pays, ressentait l'infériorité coloniale de l'Italie. Dans ses conversations avec les gens de la classe politique, le consul Gazzolo par exemple, il l'entendait regretter. Or, en cette année 1876, il estimait que la Patagonie, pas plus colonisée par les Argentins que l'intérieur de l'Afrique ne l'était par les Français, ne relevait d'aucune nation policée. Et il ne se trompait pas, quoi qu'en ait dit son meilleur biographe.[105] Pourquoi n'y pas implanter

des colonies italiennes? Il ne conserva pas cette idée pour le seul cercle de ses intimes, d'autant qu'elle aurait pu lui valoir quelque compensation financière toujours bienvenue pour ses œuvres. Le 18 mars 1876, le dernier gouvernement de la *destra storica* tombait à Rome. Le 25 mars, le gouvernement Agostino Depretis ouvrait la série des gouvernements de la *sinistra storica*. Son ministre des Affaires Etrangères, Luigi Amedeo Melegari, qui avait vécu à Turin de 1848 à 1861, n'était pas un inconnu pour don Bosco.[106] Celui-ci, arrivé à Rome le 5 avril, lui eut bientôt soumis son idée de colonisation en Patagonie dans un entretien qui se déroula, semble-t-il, au ministère même. Puis, à la demande du ministre, il lui en répéta par écrit les grandes lignes dans un mémoire, daté de Rome le 16 avril 1876.[107] Il y proposait l'établissement d'une colonie italienne au sud du rio Negro jusqu'au détroit de Magellan. «Il n'y a là ni habitations, ni port, ni gouvernement de droit.» Avec une dureté alors coutumière à l'égard des populations indigènes, il écrivait: «Si le gouvernement ne heurte pas les susceptibilités de la République Argentine, il n'a rien à craindre de la part des sauvages, qui sont à l'intérieur du continent et d'ailleurs ne s'aventurent pas contre les fusils et les canons.» La Pampa et la Patagonie deviendraient une colonie de peuplement pour les innombrables émigrés italiens de ces régions. «Ce ne devrait pas être une colonie de déportation, mais on y recueillerait la quantité infinie d'Italiens qui mènent présentement une vie précaire dans les Etats du Chili, de la République Argentine, de l'Uruguay, du Paraguay, etc. Je suis convaincu qu'à la nouvelle d'une colonie, dont la langue, les coutumes et le gouvernement[108] seraient italiens, ils y afflueraient très volontiers, soit pour y cultiver le sol, soit pour y faire paître des troupeaux.» Quant à eux, poursuivait-il, les salésiens assureraient le service religieux des colons, tiendraient des écoles, ouvriraient des foyers et, petit à petit, pénétreraient dans les «tribus des sauvages» de Patagonie.

Il ne convient pas de nier l'évidence: don Bosco prônait la colonisation italienne de la Patagonie, comme ses compatriotes de la génération suivante celle de la Lybie et de l'Ethiopie. Et ce ne fut pas chez lui une lubie d'un jour abandonnée le lendemain. Le 12 août suivant, il revenait sur son projet dans une correspondance avec le ministère des Affaires Etrangères.[109] Ses commentaires sur ces lettres en conversation avec Barberis étaient sans ambiguïté. On lit à cette date dans la *Cronichetta* autographe du maître des novices: «J'ai écrit, hier ou aujourd'hui, une lettre au chevalier Malvano, secrétaire du minis-

tre des Affaires Etrangères. J'insiste toujours sur le même point: que l'Italie ferait bien d'installer une colonie en Patagonie, puisqu'elle n'appartient encore à personne; ce pourrait être entre le 40ème et le 50ème degré environ. Il y a tant d'Italiens qui vont par là et que l'on pourrait aider et soutenir par des lois. Cependant j'ai demandé un subside pour le voyage de nos missionnaires; j'ai fait remarquer que nous nous occupons d'eux en République Argentine et en Uruguay; et que nos efforts sont tous (*per ora*, c'est-à-dire *pour l'instant*, a écrit ici entre parenthèses le chroniqueur, peut-être sur sa seule initiative) orientés spécialement à l'avantage de tant d'Italiens qui émigrent dans ces régions et y sont tout à fait abandonnés sans que personne ne s'occupe d'eux.»[110] Il est vrai qu'en août, à en juger par la suite de ses propos, il ne semblait plus beaucoup croire à la réalisation de son idée. Mais, observait-il, sa démarche aurait au moins deux bons effets: a) les gouvernants sauront que nous ne travaillons pas en secret, b) ils comprendront que nous ne cherchons qu'à faire du bien, à rendre service surtout à l'Italie et aux Italiens, même quand nous partons en Argentine et en Patagonie.

La stratégie apostolique de don Bosco en 1876

En cette première année des «missions» salésiennes, la stratégie de don Bosco était au total relativement complexe. Il avait grand souci des émigrés italiens, qui affluaient alors en Amérique du Sud. Il préconisait même pour eux en Patagonie de véritables colonies de peuplement, où les salésiens leur assureraient des écoles, des foyers et un ministère cultuel régulier. Mais il pensait simultanément aux «tribus sauvages» de ces contrées, peut-être encouragé par un rêve prémonitoire qu'il se mettait à raconter cette année-là.[111] A l'image de ses contemporains, il nourrissait encore sur elles des idées plus ou moins exactes. D'après sa lettre du 10 mai 1876 au cardinal Franchi, San Nicolas de los Arroyos servirait de base à la création sur la frontière de la civilisation de collèges et autres centres d'éducation pour les enfants Indiens. Par eux, des relations seraient bientôt nouées avec les adultes; et les jeunes convertis deviendraient les apôtres de leurs frères. La Patagonie recevrait le statut de préfecture apostolique, où les salésiens exerceraient librement leur ministère.[112]

Ainsi, par l'église et par l'école, la religion et la civilisation gagneraient le territoire de la Patagonie. Non seulement la religion, mais aussi la civilisation. Car, pour don Bosco, la religion moralise les peu-

ples. Sans religion, ils sont la proie de toutes sortes de vices. En outre, l'école instruit et, par là, civilise elle aussi.[113] Il est vrai que, d'une part, les lettres que ses fils (Cagliero, Baccino, Fagnano, Bodratto, Cassini, plus tard Milanesio...) lui adressaient d'Argentine; et, d'autre part, la progression de l'armée argentine au sud du rio Negro sur les zones de l'Indien libre, l'obligeraient à modifier divers traits de sa politique pastorale. Car la stratégie missionnaire salésienne en Amérique du Sud n'a pas été l'affaire du seul don Bosco à Turin.[114]

Notes

1. Voir E. Lacoste, *Le P. François Picard*, Paris, Bonne Presse, 1932, p. 180-183.

2. Sur les événements politico-religieux de mai et juin 1873, voir J. Chastenet, *L'enfance de la Troisième, 1870-1879*, Paris, Hachette, 1952, p. 153-154; E. Lecanuet, *L'Eglise de France sous la Troisième République*, t. I: *1870-1878*, nouv. éd., Paris, de Gigord, 1910, p. 199-209.

3. En Savoie, «la consécration populaire fut même plus complète qu'à Nice, car, sur 130.000 votants, on ne compta que 235 suffrages négatifs et les abstentions furent fort peu nombreuses». (P. de La Gorce, *Histoire du Second Empire*, t. III, 9ème éd., Paris, Plon-Nourrit, 1906, p. 210.)

4. Sur cette «cession», voir, par exemple, R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, t. III, Bari, Laterza, 1984, p. 684-687 (bibliographie, p. 687, notes).

5. G. Bosco, *Storia d'Italia*, 5ème éd., Turin, 1866, p. 446.

6. Voir, *ci-dessus*, chap. XI, n. 115.

7. Je résume ici un chapitre de mon livre *Don Bosco à Nice*, La vie d'une école professionnelle catholique entre 1875 et 1919, Paris, Apostolat des éditions, 1980, p. 21-58.

8. *Noces d'or...*, cit. (*ci-dessus*, chap. XI, n. 115), p. 60-61.

9. *Ibid.*, p. 61.

10. Une lettre que don Bosco adressa à Luigi Guanella fut datée de «Nizza Marittima, 12.12.1874». Voir *Epistolario* II, p. 423.

11. Je l'emprunte à *Documenti* XV, 275-280.

12. Il avait été curé de Vigone, en Piémont, de 1818 à 1857.

13. Voir MB VI, 162. Cet épisode, dont la source n'a pas encore été repérée, figure peut-être dans le procès informatif de canonisation de don Bosco.

14. *Noces d'or...*, cit., p. 61.

15. Giuseppe Ronchail (1850-1898) sera directeur de Nice de 1875 à 1887, puis de Paris jusqu'à sa mort. A cette époque, il était aussi inspecteur de France-Nord.

16. En effet, contrairement à ce que l'on dit quelquefois, les salésiens sont arrivés en France avant l'Argentine, où ils ne débarquèrent qu'en décembre 1875. Il n'est pas exact d'avancer comme un (bon) historien contemporain: «Il n'est pas sans intérêt de remarquer que, avant de se répandre dans les nations qui confinent au Piémont, la société salésienne se soit affirmée — sitôt reçue la sanction pontificale — exactement en Argentine». (G. Rosoli, «Impegno missionario e assistenza religiosa agli emigranti nella visione e nell'opera di don Bosco e dei Salesiani», *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, éd. F. Traniello, Turin, SEI, 1987, p. 293.)

17. G. Bosco, *Storia d'Italia*, Turin, 1866, p. 425.

18. *Ibid.*, p. 446.

19. Voir, à propos de Paris, la lettre de G. Bosco à M. Rua, Turin, 16 novembre 1878; *Epistolario* III, p. 416.

20. E. Michel à M. Rua, Nice, 7 août 1875; ACS 38, Nice.

21. «... a Dio piacendo ti scriverò da Nizza per dove parto oggi alle 9 m. con Perret, Cappellaro, Ronchail» (G. Bosco à M. Rua, Alassio, 20 novembre 1875; *Epistolario* II, p. 526.)

22. D'après, entre autres, la lettre de G. Bosco à G. Cagliero, Turin, 4 décembre 1875; *Epistolario* II, p. 530.

23. «Historique du Patronage S. Pierre», dans *Bulletin salésien*, 1901, p. 16.

24. Entre le 26 et le 29 novembre, don Bosco séjourna, semble-t-il, à Alassio, d'après une remarque de la lettre (non datée) qu'il écrivait de Nice à don Rua vers le 24 novembre: «... In caso diverso, potrebbero (gli Algerini) fermarsi ad Alassio *dove mi trovo da venerdì a lunedì prossimo*». (*Epistolario* II, p. 527.)

25. Même lettre, *Epistolario* II, p. 527.

26. *Noces d'or...*, cit., p. 62.

27. *Noces d'or...*, cit., p. 63.

28. G. Bosco à G. Ronchail, Alassio, 20 juillet 1876; *Epistolario* III, p. 75.

29. *Inaugurazione del Patronato di S. Pietro in Nizza a mare*, Turin, 1877, p. 21.

30. D'après la lettre de G. Bosco à G. Cagliero, Vignale, 13 octobre 1876; *Epistolario* III, p. 103.

31. Le 6 octobre 1873, Mgr Timoléon Raimondi demandait au cardinal Barnabò s'il pouvait obtenir de don Bosco des salésiens pour Hong Kong. Le 5 janvier 1874, don Bosco, dans une lettre à don Rua (*Epistolario* II, p. 329-330), disait avoir parlé de ce projet à Pie IX. En mars suivant, il présentait une supplique au pape, dans laquelle il se disait sur le point d'ouvrir: «1. una casa per poveri fanciulli cattolici dell'isola di Hong Kong nella China. 2. un ospizio con scuola in Savannah nell'America» (*Epistolario* II, p. 370). Enfin un passage de G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, quaderno III, p. 36, pour décembre 1875, énumère la Chine, l'Amérique du Nord et l'Afrique, toutes régions où il avait été question d'expédier des salésiens; et le chroniqueur ajoute Sydney, en Australie.

32. Après les récits de Ceria dans les *Memorie biografiche* XI (pour 1875) et XII (pour 1876) et le chapitre sur *le Missioni d'America* de Pietro Stella dans le premier volume de *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica* (voir 2ème éd., Rome, 1979, p. 167-186), les études sur les débuts de l'œuvre salésienne en Argentine ont été renouvelées par les travaux de Raul Entraigas: *Los Salesianos en la Argentina*, I: *Años 1874 y 1875*; II: *Años 1876, 1877, 1878* (Buenos Aires, éd. Plus Ultra, 1969); et, plus encore, par les monographies de Jesus Borrego, toutes publiées par la LAS de Rome: sur le missionnaire Giovanni Battista Baccino (1977), sur le journal de voyage de Domenico Tomatis (RSS II, 1983), sur les consignes de don Bosco aux missionnaires (1984), sur le «primer proyecto patagonico de Don Bosco» (RSS V, 1986), sur la «estrategia misionera de Don Bosco» (dans l'ouvrage collectif *Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità*, 1987), sur le rapport récemment découvert de Don Bosco au Saint-Siège: *La Patagonia e le terre australi del continente americano* (RSS VII, 1988), sur la correspondance du missionnaire Francesco Bodratto (1988). Dans l'affaire, les collaborateurs salésiens d'Amérique, auxquels une partie de ces études sont consacrées, jouèrent en effet, au fil des années, un rôle de plus en plus prépondérant. Mais,

comme cette question relève plus de l'histoire des missions salésiennes que de celle de don Bosco, nous n'en parlerons guère ici.

33. Né à Camogli, Genova, le 22 décembre 1827; mort à Savone, le 23 février 1895. Voir le chapitre que Raul Entraigas lui a consacré dans *Los Salesianos en la Argentina*, I, p. 43-49.

34. La confrérie de la *Mater misericordiae* rassemblait des émigrés de Buenos Aires, très dévots à la Vierge sous le titre de Mère de la miséricorde, patronne de la ville italienne de Savone.

35. *Documenti relativi alla solenne benedizione e collocazione della pietra fondamentale del tempio di N.S. della Misericordia di Buenos Aires*, pubblicati dal signor Don Giovanni Battista Gazzolo, Buenos Aires, 1867, 16 p. — Sur les origines de l'église *Mater Misericordiae*, voir R. Entraigas, *Los Salesianos en la Argentina*, I, p. 37-42.

36. Cité sans date dans R. Entraigas, *Los Salesianos en la Argentina*, I, p. 46.

37. Sur l'émigration italienne au temps de don Bosco et sur «la meta argentina» du flux migratoire, voir éventuellement les premières pages de l'article documenté de G. Rosoli, «Impegno missionario e assistenza religiosa agli emigranti nella visione e nell'opera di don Bosco e dei Salesiani», dans *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, éd. F. Traniello, cit., p. 289-330.

38. La date de 1870, sous toutes réserves — car don Bosco ne fut jamais scrupuleux sur les chiffres — d'après une indication de la lettre qu'il prépara le 25 décembre 1874 pour la commission fondatrice du collège de San Nicolas de los Arroyos: «... *Corrono quattro anni* dacché sono in familiari relazioni con S.E. il sig. comm. Gio. Battista Gazzolo, console in Savona, e spesso i nostri discorsi erano rivolti alla potente e vasta Repubblica...» (*Epistolario* II, p. 430).

39. En 1870. Voir R. Entraigas, *Los Salesianos en la Argentina*, I, p. 40.

40. Il s'était lié d'amitié avec don Francesia, directeur de Varazze, et paraissait souvent dans cette maison.

41. Cet échange entre le consul et don Bosco est déduit de la lettre de G.B. Gazzolo à l'archevêque de Buenos Aires dont nous allons parler.

42. R. Entraigas nous apprend que l'original a disparu en juin 1955 lors d'incendies criminels perpétrés à Buenos Aires par des émeutiers. Il avait été heureusement édité dans la *Revista Eclesiastica del Arzopispado de Buenos Aires*, avril 1934. Une copie dans R. Entraigas, *Los Salesianos en la Argentina*, I, p. 32-35.

43. Nous connaissons, quant à nous, l'intérêt que Pie IX éprouva toujours pour l'Amérique du Sud, région où il avait séjourné en 1824 au titre d'auditeur de Mgr Muzi, délégué apostolique au Chili.

44. Federico Aneiros, né à Buenos Aires le 26 juin 1826, docteur en théologie de l'université de Buenos Aires le 26 février 1846, ordonné prêtre le 7 octobre 1848, docteur en droit civil de l'université de Buenos Aires le 16 septembre 1848, secrétaire de l'archevêque de Buenos Aires, puis professeur de droit canonique à l'université (1854-1870) et enfin vicaire général (1865-1873) de l'archidiocèse, avait été élu évêque titulaire d'Aulon le 21 mars 1870, consacré évêque l'année suivante, et était devenu archevêque de Buenos Aires le 25 juillet 1873. Gazzolo l'avait certainement fréquenté à l'université de Buenos Aires. Voir, sur lui, R.D. Carbia, *Léon Federico Aneiros, segundo arzobispo de Buenos Aires*, Buenos Aires, Escuela Tipográfica Salesiana, 1905.

45. Autre figure importante pour l'histoire des salésiens en Argentine, Mariano Antonio Espinosa (1844-1923), alors secrétaire de l'archevêque Aneiros, deviendra vicaire général du diocèse en 1879, sera nommé évêque titulaire de Tibériopolis

en 1893, deviendra évêque de La Plata en 1898 et sera enfin transféré au siège de Buenos Aires en 1900. On peut dire ici qu'il participa comme aumônier à la «conquête du désert» en 1879. Voir A. Espinosa, *La conquista del desierto. Diario del Capellán de la expedicion de 1879, mons. Antonio Espinosa, mas tarde arzobispo de Buenos Aires*, Buenos Aires, 1939.

46. D'après l'édition de la lettre en R. Entraigas, *Los Salesianos en la Argentina*, I, p. 35-36.

47. Né à Modène en 1843, mort dans cette même ville en 1893.

48. Don Bosco lui-même le donnait comme son vieil ami (*antico amico*) dans sa lettre à Benitez, Turin, 2 février 1875. Voir *Epistolario* II, p. 449.

49. P. Ceccarelli à G.B. Gazzolo, Buenos Aires, 26 octobre 1874; éd. MB X, 1294-1296.

50. P. Ceccarelli à G.B. Gazzolo, S. Nicolas de los Arroyos, 11 novembre 1874; éd. MB X, 1296-1298.

51. P. Ceccarelli à G. Bosco, S. Nicolas, 30 novembre 1874; J.F. Benitez à G. Bosco, S. Nicolas, 30 novembre 1874; éd. MB X, 1300-1302.

52. Voir la lettre sans date, mais vraisemblablement de novembre 1874, de G. Bosco à G.B. Gazzolo, dans *Trece escritos ineditos de San Juan Bosco al consul argentino J.B. Gazzolo*, éd. par Angel Martin Gonzales, Guatemala, 1978, p. 87-89. Ces «treize lettres» de don Bosco n'étaient pas connues de don Ceria quand il publiait son *Epistolario*.

53. Entre le 15 décembre, quand don Bosco, d'après un billet à don Rua, se disposait à partir vers Albenga, et le 19 décembre, quand il écrivait à don Lemoyne depuis Sampierdarena. Voir ces lettres en *Epistolario* II, p. 424-425.

54. Jesus Borrego, dans son livre sur *Giovanni Battista Baccino* (p. 54), reproduit en traduction castillane une page de la chronique de Varazze sur cet événement capital, qui, toutefois, n'a pas été daté avec précision.

55. Tout laisse entendre que, le 22 décembre, il ne disposait pas encore de la lettre directe de Ceccarelli.

56. Projet de lettre de G. Bosco à A. Espinosa, s. d., *Epistolario* II, p. 427-428.

57. Projet de lettre de G. Bosco à P. Ceccarelli, s. d., *Epistolario* II, p. 429-430.

58. «Voici deux lettres: une pour Buenos Aires, l'autre pour San Nicolas. Je mets tout entre vos mains. Faites-en ce que vous croirez bon dans le Seigneur. Je vous conserverai la plus vive reconnaissance et j'attends l'occasion de vous la démontrer...» (G. Bosco à G.B. Gazzolo, Turin, 22 décembre 1874; dans *Trece escritos ineditos...*, p. 92-94.)

59. Les corrections lui parvinrent une semaine après, dans une lettre de Gazzolo, Savona, 27 décembre 1874 (voir éd. MB X, 1305-1306). Elles ne portaient que sur des points secondaires: les titres des correspondants...

60. «Definitiva accettazione delle Missioni d'America», titre d'un chapitre de don Ceria en MB XI, 142.

61. D'après ses dires contemporains à Ernest Michel.

62. Dans son discours du 11 novembre 1875, par exemple.

63. En 1879-1880, cette pensée suivait partout en Chine le prêtre français Jean-Baptiste Aubry, ancien élève du cardinal Franzelin, docteur en théologie, à qui l'université de Lille venait d'offrir une chaire de théologie dogmatique. Il faudrait le citer longuement. Voir A. Aubry, *Une âme d'apôtre. Vie de Jean-Baptiste Aubry, docteur en théologie, ancien directeur au séminaire de Beauvais, missionnaire au Kouy-Tchéou, confesseur de la foi*, 2ème éd., Compiègne, chez l'auteur, 1928, p. 576 notamment.

64. Voir, au besoin, l'article *Infidèles, salus des*, in *Tables générales* du *Dictionnaire de théologie catholique*, Paris, 1972, col. 2266-2274, où ces solutions sont recensées. Peut-être aussi: E. Germain, *Parler du salut?* Aux origines d'une mentalité religieuse (coll. *Théologie historique* 8, Paris, Beauchesne, 1967), qui concerne «la catéchèse du salut dans la France de la Restauration».

65. G. Bosco, *Storia ecclesiastica*, nouv. éd., Turin, 1870, p. 368.

66. Compte rendu des réunions de directeurs, janvier 1875, sixième conférence; éd. *Documenti* XV, 54.

67. Sa notice biographique, par Raul Entraigas, nous apprend qu'il les collectionnait.

68. Don Bosco faisait en effet lire par le consul les lettres que celui-ci avait lui-même reçues, non pas de soi-disant «réponses» arrivées d'Amérique «l'avant-veille de la Saint-François de Sales», comme don Ceria l'a écrit en MB XI, 142. Il se fondait sur les *Documenti* XV, 55, lesquels avaient recopié, directement ou non, la *Cronichetta autografa* de Giulio Barberis (quaderno 1, p. 9-10). Le chroniqueur fut présent à la séance du 29 janvier, mais ne connut l'origine des lettres que par ouï-dire. Son information est ici invraisemblable.

69. A cet endroit, Barberis était témoin auriculaire.

70. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 1, p. 10.

71. Circulaire de G. Bosco aux salésiens, Turin, 5 février 1875; éd. MB XI, 143-144.

72. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I, p. 171.

73. Formules du *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, de Paul Robert, 2ème éd., Paris, 1985, t. VIII, p. 606, s. v. *Sauvage*.

74. *Dictionnaire universel* dit de Trévoux, nouv. éd., t. V, Nancy, 1740, col. 1818, s. v. *Sauvage*.

75. G. Bosco, *Storia ecclesiastica*, nouv. éd., Turin, 1870, p. 309-310.

76. Mot du soir du 12 mai 1875, dans G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 1, p. 12-13; voir MB XI, 147/18-21.

77. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 1, p. 11.

78. Mot du soir cité du 12 mai 1875 (voir n. 76, *ci-dessus*), partiellement repris en MB XI, 147/1-19.

79. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 1, p. 16-18. Reproduit en *Documenti* XV, 151-152, mais je n'ai pas retrouvé l'utilisation du passage en MB XI.

80. G. Barberis, «Conferenza che il Sig. D. Bosco tenne la sera delli 6 luglio...», ms autographe isolé, ACS 112, *Massime* (FdB 442, D7 à E3). Texte reproduit en *Documenti* XV, 190-194; et, de là, en MB XI, 296/16 à 301/10.

81. Voir MB XI, 296/25 à 297/18.

82. «Pio IX e la missione salesiana», *Unità cattolica*, 1er décembre 1876.

83. Vicente Gregorio Quesada publiait dans son livre: *La Patagonia y las tierras australes del continente americano* (Buenos Aires, Imprenta y libreria De Mayo, 1875, p. 408): «La Patagonia no era res nullius, ni antes ni despues de la indipendencia; perteneció al Virreinato y luego a la Repúbblica, cuando asumió el carácter de Estado soberano bajo dominio eminente fue compendido de un modo expreso, como consta per los documentos remitidos al Congreso Norte-Americano en 1818.» (Cité par J. Borrego, in RSS VII, 1988, p. 280.) En 1982 encore, la «guerre des Malouines» entre la Grande-Bretagne et l'Argentine rappelait au monde que les limites du territoire de cette république qu'elle se fixe à elle-même ne coïncident pas nécessairement avec celles des cartographes.

84. E. Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. 19: *Amérique du Sud. L'Amazonie et la Plata*, Paris, Hachette, 1894, p. 679.

85. E. Reclus, *ibid.*, p. 682.

86. E. Reclus, *ibid.*, p. 680-681.

87. Cette annexion, qui intéresse l'histoire des missions salésiennes en Patagonie, mérite d'être résumée ici. En 1876, un ultime mouvement offensif des Argentins sur tout le front des postes «reporta la ligne (des fortins) plus avant, de manière à supprimer ses courbes et à la diminuer notablement en longueur, tout en annexant les points d'eau et les régions de pâture où les Indiens préparaient leurs expéditions. Par d'autres opérations militaires ils occupèrent successivement, sur le versant oriental des Andes, les chemins suivis de tout temps au débouché des cols dans les vallées fertiles. Cette nouvelle chaîne de forts rendait toute résistance, tout ravitaillement impossible aux indigènes: il ne leur restait plus qu'à se soumettre.» (E. Reclus, *op. cit.*, p. 683; d'après Estanislao Zeballos, *La Conquista de Quince Mil Leguas*; Benj. V. Markenne, *La Conquista del Rio Negro*; Olascoaga, *La conquête de la Pampa*, trad. Simonnet, trois historiens du temps, qui n'éprouvaient aucun scrupule à parler de «conquête».)

88. G. Bosco à G.B. Gazzolo, Turin, 11 juillet 1875; dans *Trece escritos ineditos...*, *cit.*, p. 104-106.

89. G. Bosco à G.B. Gazzolo, Turin, 26 juillet 1875; dans *Trece escritos ineditos...*, *cit.*, p. 110-112.

90. Liste apparemment destinée à l'impression. D'où son caractère publicitaire bien marqué.

91. Feuillet autographe de don Bosco en ACS 132, sous le titre «Nomi dei Salesiani che oggi partono da Genova per la Repubblica Argentina».

92. G. Bosco à P. Ceccarelli, Turin, 12 août 1875; *Epistolario* II, p. 497-498.

93. Voir la lettre de G. Bosco à Michelangelo Chiatellino, Turin, 25 septembre 1875; *Epistolario* II, p. 510-511.

94. Voir une lettre – ou projet de lettre – de G. Bosco au cardinal préfet de la Propagation de la Foi, datée par don Ceria d'Ovada, 31 août 1875; *Epistolario* II, p. 506-507; et aussi la lettre successive de G. Bosco à Mgr S. Vitelleschi, secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers, Turin, 11 septembre 1875; *Epistolario* II, p. 508-509.

95. Décret *Referente*, 14 novembre 1875; éd. MB XI, 586.

96. Description dans C. Chiala, *Da Torino alla Repubblica Argentina* (*Letture cattoliche*, ann. XXIV, fasc. X-XI, oct.-nov.), Turin, tip. e libreria salesiana, 1876, p. 41-57.

97. Voir le compte rendu de la réunion du chapitre supérieur, 7 novembre 1875; *Documenti* XV, 305. Utilisé en MB XI, 379/12-18. La scène avec l'archevêque est supposée par la lettre de G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 28 octobre 1875; *Epistolario* II, p. 514. Toutefois, les missionnaires allèrent saluer l'archevêque entre leur retour de Rome et leur départ de Turin.

98. D'après le compte rendu cité de la réunion du 7 novembre 1875; *Documenti* XV, 305-306.

99. Le texte reçu du discours se lit en MB XI, 383-387, à partir d'une reconstitution de Cesare Chiala, dans le fascicule cité *Da Torino alla Repubblica Argentina*, assortie de trois additions de don Lemoyne dans *Documenti* XV.

100. Les trois lignes qui suivent en MB XI, 387/43-45, proviennent de don Lemoyne, qui, du reste, était présent. Elles remplacent la finale du texte Chiala, qui

ignorait la sentence: *Euge serve bone et fidelis... intra in gaudium Domini tui*. Cette addition a d'abord figuré en marge des *Documenti* XV, 317.

101. Sur ces *Ricordi ai Missionari*, voir J. Borrego, *Recuerdos de san Juan Bosco a los primeros misioneros*, Rome, LAS, 1984, 48 p.

102. D'après la lettre de G. Bosco au cardinal préfet de la Propagation de la Foi, Rome, 10 mai 1876; *Epistolario* III, p. 58-61.

103. Ce projet était bien «politique», quoi qu'en ait écrit don Ceria dans *Epistolario* III, p. 44.

104. Gennaro Mondaini, «Colonizzazione», *Enciclopedia Italiana*, t. X, 1931, p. 843.

105. E. Ceria, in *Epistolario* III, p. 45, n. 1.

106. Sur ce personnage, voir l'article «Melegari», *Enciclopedia Italiana*, t. XXII, p. 802. Melegari, né en 1807, est mort en 1881.

107. Ce mémoire en *Epistolario* III, p. 44-45.

108. Contre toute vraisemblance, don Ceria notait ici dans l'*Epistolario*: «... Il veut certainement dire que l'administration civile serait entre les mains des colons italiens», oubliant, ce disant, les «canons et les fusils» des lignes précédentes...

109. G. Bosco à G. Malvano, Turin, 12 août 1876; G. Bosco au ministre des Affaires Etrangères, s. d.; *Epistolario* III, p. 84-86.

110. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 8, p. 73-74.

111. Il aurait eu ce songe en 1872, mais ne commença d'en parler qu'en 1876, soit au bout de quatre ans. On le trouve composé et commenté en *Documenti* XIV, 140-142, d'où il a été versé en MB X, 53/24 à 55/42. Le biographe exagère quand il ouvre son article sur le songe par la phrase: «Voici le songe qui décida don Bosco à commencer l'apostolat missionnaire en Patagonie.»

112. G. Bosco au préfet de la congrégation de la Propagation de la Foi, Turin, 10 mai 1876; *Epistolario* III, p. 58-61. — Le projet avait évolué et s'était reprécisé dans le long rapport du 20 août 1876 *La Patagonia e le terre australi del continente americano*, dans le paragraphe: *Nuovo progetto* (p. 148-151). Voir l'édition de J. Borrego, RSS VII (1988), p. 413-417.

113. En 1886, la société lyonnaise de Géographie décernera une médaille à don Bosco pour commémorer le «grand fait du rétablissement de la civilisation dans les contrées patagoniennes».

114. On ressent l'influence des informateurs dans le rapport du 20 août 1876, cité n. 112.

Chapitre XXVI.

«Vis unita fortior!»

L'associationisme combattant des catholiques italiens

«Funiculus triplex difficile rumpitur.» (*Ecclésiaste* 4, 12) «De faibles forces réunies deviennent puissantes. Vis unita fortior, dit Dieu. Une cordelette peut être aisément rompue, mais liez-en plusieurs ensemble, vous faites une corde solide, qui ne se rompt que difficilement. Funiculus triplex difficile rumpitur. C'est ce que font les gens du siècle pour réussir dans leurs affaires temporelles et assurer le bon succès de leurs projets. C'est ce que nous devons faire nous aussi, chrétiens. Unis à la manière des premiers chrétiens, en un seul cœur et une seule âme pour réussir l'importante affaire, le grand projet du salut éternel de nos âmes.»[1] Don Bosco fit imprimer pour la première fois ces lignes appelées à durer au début de 1874 dans un projet d'Union chrétienne qui deviendrait, deux ans après, l'Union des coopérateurs salésiens.[2] Il rejoignait par là une idée qui flottait dans l'air italien de l'époque, quand les catholiques militants ébauchaient leur *Opera dei Congressi* (Œuvre des Congrès), dont l'assemblée fondatrice se tint justement à Venise en juin 1874. Il n'envisageait, pourtant pas de s'agréger à leur entreprise, car ses intentions étaient autres.[3]

L'idée de convoquer un congrès national des catholiques et de développer simultanément l'associationisme était déjà bien vivante dans l'Italie de la décennie antérieure.[4] Les succès du libéralisme, tenu pour inconciliable avec l'enseignement catholique; la naissance du nouvel Etat unitaire sur des bases laïques et séparatistes d'avec l'Eglise; la menace contre le pouvoir temporel, que le Syllabus avait proclamé garantie nécessaire de l'indépendance du souverain pontife; tout cela avait fait ressentir en divers secteurs catholiques de stricte obéissance au pape la nécessité de se serrer en rangs compacts sous la

houlette de la hiérarchie pour s'opposer au processus en cours, promouvoir sur des bases solides la défense de la «société chrétienne» et dresser un rempart contre la diffusion du «mal» et de l'«erreur». C'est dans ce contexte qu'en 1865 l'Association catholique pour la défense de la liberté en Italie avait été érigée à Bologne. Toutefois, cette association avait été contrainte de se dissoudre au bout de quelques mois par suite de menaces, d'arrestations et de perquisitions entraînées par la loi sur la résidence forcée, que le gouvernement italien avait établie à l'occasion de la guerre italo-autrichienne de 1866. Après elle, étaient nées à Bologne en 1867, la Société de la Jeunesse Catholique Italienne et, en 1869, à Florence, la Société de Promotion Catholique. Enfin, à Rome, après Porta Pia, les diverses associations catholiques existantes avaient été rassemblées en 1872 dans la fédération *Piana*. Toutes ces organisations avaient reçu l'approbation de Pie IX, qui avait exhorté jeunes et moins jeunes à «hisser le drapeau de la religion» et à se dresser «contre l'impiété virulente pour en refréner le déferlement». On demandait par exemple de «faire mieux que les autres dans la pratique franche et libre de la religion, dans tous les actes de la charité chrétienne, dans le zèle à promouvoir tout ce qui pourrait contribuer au lustre et à l'honneur du culte public, à l'éducation morale du peuple, à la diffusion de la doctrine catholique et au respect envers le Saint-Siège.»[5] Ces tâches essentiellement religieuses étaient destinées à faire échec aux tentatives de déchristianisation en cours au sein de la population italienne.

C'est à l'intérieur de deux de ces premières associations: le cercle de S. François de Sales de la Jeunesse Catholique et l'Association catholique de Venise, que germa l'idée de réunir, à l'exemple de ce qui se faisait déjà dans d'autres pays, un congrès national des catholiques italiens. L'annonce en fut faite lors d'une manifestation de catholiques de Vénétie tenue à Venise en octobre 1871 en souvenir du troisième centenaire de la bataille de Lépante, victoire chrétienne contre les Turcs, par le docteur Carlo Cazzani, qui, au nom du conseil supérieur de la Jeunesse Catholique, lut un texte préparé par l'avocat Giambattista Paganuzzi.[6] Le congrès projeté aurait dû être convoqué dans les deux années qui suivaient, autrement dit en 1872 ou 1873. En fait, il ne put être réuni qu'en juin 1874, à Venise même. Les participants ne furent pas très nombreux.[7] L'épiscopat hésitait. Mais, parmi les laïcs, figuraient les personnalités les plus en vue du catholicisme intransigeant d'alors: des émiliens Acquaderni, Rubbiani, Flàndoli, Casoni, Malvezzi Campeggi, Sassóli Tomba, Venturoli, aux pa-

douans Sacchetti et Baschirotto, à Melzi D'Eril, à Albèri, au duc romain Scipione Salviati, au baron sicilien Vito d'Ondes Reggio. Il revint à ce dernier – qui, dans sa jeunesse, avait conspiré pour l'indépendance de la Sicile et qui, exilé, avait été élu au parlement piémontais d'abord, italien ensuite (il en avait toutefois démissionné après la prise de Rome) – de lire la célèbre déclaration de principes qui, dans l'intention des promoteurs, de Paganuzzi en particulier, définissait, l'esprit de la réunion et de celles qui suivraient: «Le congrès est catholique – y disait-on – et rien d'autre que catholique. Car le catholicisme est une doctrine complète, la grande doctrine du genre humain. Le catholicisme n'est pas libéral, il n'est pas tyrannique, il est sans qualification particulière. Toute qualité qui s'y ajoute est en soi une très grave erreur; elle suppose que le catholicisme manque de quelque chose qu'il convient de lui donner ou qu'il contient quelque chose qu'il convient de lui ôter; erreur très grave qui ne peut qu'engendrer schisme et hérésies. Le catholicisme est la doctrine que le Souverain Pontife évêque de Rome, vicaire de Jésus Christ, docteur infaillible de la foi et de la morale, enseigne, soit *ex cathedra*, soit en communion avec les évêques, successeurs des apôtres. Toute doctrine non conforme à celle-là est schisme et hérésie. Le congrès soumet ses délibérations au jugement suprême du Souverain Pontife.»[8] Cette déclaration de principes allait être lue dans tous les congrès successifs de l'*Opera*. Elle manifestait divers traits que nous retrouverons dans l'intransigeantisme catholique: refus du libéralisme et du catholicisme libéral, possibilité de résoudre tous les problèmes, y compris politiques et sociaux, par l'application du message chrétien, union étroite avec la hiérarchie, surtout avec le pape qu'auréolait la récente définition de l'infaillibilité.[9]

Le regroupement des membres externes de la congrégation salésienne

En cette année 1874, l'Union chrétienne de don Bosco ne jetait pas aux quatre vents des affirmations aussi péremptoires et d'un dogmatisme aussi convaincu. La bataille d'idées en était bannie. Association liée à la congrégation salésienne, elle ne poursuivait que ses mêmes fins et ne se réclamait pas d'une idéologie différente de la sienne.

En 1873, la congrégation des Evêques et Réguliers avait, dans ses observations sur les constitutions salésiennes, demandé l'expulsion

pure et simple du chapitre *De externis*, que don Bosco, malgré une remarque antérieure de cette congrégation, avait cru pouvoir y maintenir, quitte à le faire figurer en appendice du texte. Les «affiliations» religieuses étaient suspectes à Rome. Cependant, en un premier temps, don Bosco avait encore persisté: la première édition romaine de 1874 contenait toujours ce chapitre à sa page 40 (et dernière). Enfin, il céda: la deuxième édition romaine de 1874 fut allégée de l'appendice litigieux.[10] Au vrai, à son habitude, don Bosco ne faisait que contourner l'obstacle. Il transformait alors son projet de membres affiliés en projet de société conjointe et avait même déjà entrepris la rédaction des statuts de cette société. En effet le texte d'origine, demeuré manuscrit: *Associati alla congregazione di S. Francesco di Sales* (Associés à la congrégation de S. François de Sales), peut être daté de la fin de l'année 1873. Il allait le polir et le repolir avec persévérance. Pendant deux ans et plus il le remettra sur le métier. On eut ainsi successivement – compte non tenu des éléments intermédiaires manuscrits – trois textes imprimés de ces statuts: *Unione cristiana* (Union chrétienne) (1874), *Associazione di opere buone* (Association de bonnes œuvres) (1875), enfin *Cooperatori Salesiani ossia un modo pratico per giovare al buon costume ed alla civile società* (Coopérateurs salésiens ou un moyen pratique de se rendre utile aux bonnes mœurs et à la société civile) (1876).[11] Progressivement, l'union des coopérateurs salésiens recevait ainsi son titre et son règlement. Ces textes, avec leurs retouches, nous aident aujourd'hui à entrer dans l'esprit de don Bosco quand il créait son association salésienne.

L'homogénéité de ses projets depuis le début des années soixante était évidente. Les textes de 1874, 1875 et 1876 dérivaient ouvertement du chapitre *De externis* des constitutions antérieures, dont ils développaient les principales lignes. Dans sa forme ultime de 1874, ce chapitre avait comporté quatre articles. Le premier: «Quicumque, licet in saeculo vivat, in domo sua, in sinu familiae suae ad hanc Societatem [salesianam] potest pertinere», signifiait le statut social des associés. Le deuxième en disait les obligations: «Hic nullo voto se adstringit, sed strenuam operam dabit, ut eas regulas, quae ipsius aetati ac conditioni congruant, actu perficiat.» Le troisième: «Ut autem bonorum spiritualium particeps fiat, oportet, ut saltem Rectori promittat se eam vivendi rationem servaturum, quam idem Rector ad maiorem Dei gloriam conferre censebit», après une allusion aux avantages spirituels de l'affiliation, exprimait la très simple condition d'appartenance, à savoir une promesse au Recteur de se conformer à

ses directives. Enfin, le quatrième article: «Si quis tamen factae promissioni desit, nulla, ne veniali quidem, culpa gravatur», tentait de prévenir tout sentiment de culpabilité chez ceux qui auraient manqué à leur promesse au Recteur. A cette étape, don Bosco pouvait condenser en aussi peu de phrases des prescriptions, que le corpus des *Regole*, applicables dans la mesure possible par les non-religieux, commentait suffisamment. Les choses changèrent quand les statuts particuliers aux «associés» furent séparés de ce corpus. Toutefois, les rédactions nouvelles développèrent simplement: 1) la raison d'être sociale de l'union, 2) son organisation, 3) les obligations de ses membres et 4) les avantages qu'ils retireraient de leur agrégation. Au terme, le texte de 1876 aura huit points, respectivement intitulés: I. Union chrétienne pour faire le bien. – II. La congrégation salésienne lien d'union. – III. But des coopérateurs salésiens. – IV. Manière de coopérer. – V. Constitution et gouvernement de l'association. – VI. Obligations particulières. – VII. Avantages. – VIII. Pratiques religieuses. Il y avait enfin, en appendice, un «avis» sur la non-culpabilité en cas de manquements à l'observance de ces statuts. Le tout expliquait fort bien comment les constitutions des religieux salésiens pouvaient être pratiquées par ceux qui se voulaient «salésiens» tout en demeurant «in sinu familiae». Un examen détaillé le démontre aisément.

L'appellation: coopérateurs salésiens

Ces gens, hommes et aussi femmes, étaient désormais appelés «coopérateurs salésiens.»[12] En vérité, don Bosco avait beaucoup tergiversé avant de se résoudre à cette dénomination qui n'apparut qu'au bout d'une longue chaîne. Pour le moins, les coopérateurs ont été dits successivement: promoteurs de l'oratoire S. François de Sales, membres externes de la congrégation (ou société) de S. François de Sales, associés à la congrégation de S. François de Sales, associés salésiens, membres de l'Union chrétienne, membres de l'Association salésienne, membres de l'Association de bonnes œuvres. Ils ne sont devenus qu'en 1876 «coopérateurs salésiens» de la pieuse union qui les rassemblait.

Essayons de comprendre ce que leur fondateur mettait sous ce vocable, en remarquant d'emblée que la coopération salésienne était pour lui, d'après le titre définitif des statuts, «un moyen pratique de contribuer au bien de la société civile», particulièrement dans le pays (l'Italie) où elle recevait sa forme. L'expression «coopérateurs salé-

siens» connotait plusieurs idées auxquelles don Bosco tenait: celles de membres d'une union, de membres d'une union salésienne et de membres d'une union salésienne opératoire.

Don Bosco retrouvait constamment l'idée d'association. Il fut toujours réfractaire à la création de quelque mouvement spirituel, dont les membres dispersés eussent été sans rapports réguliers entre eux. Leur union devait être effective. D'un projet au suivant, il définit de mieux en mieux son intention. Et puis, l'association ne fut jamais imaginée par lui telle une réalité autonome. Même sous le titre d'Union chrétienne, qui fut un temps le sien, ses membres furent toujours fermement associés à la congrégation de S. François de Sales. Le supérieur de la congrégation salésienne était aussi le supérieur de l'Association ou de l'Union des coopérateurs salésiens. Quand Rome eut approuvé ses constitutions religieuses, don Bosco se mit à répéter avec persévérance que son «pieux institut» était, pour les membres de l'association, un «lien stable d'union» (*vincolo stabile di unione*),[13] et, mieux encore, un «lien sûr et stable» (*vincolo sicuro e stabile*).[14] Au centre du mot coopérateurs, il y avait le terme d'*opérateurs*, qui, à la suite du préfixe marquant l'union, convenait certainement à notre saint. Les associés salésiens étaient unis pour une action ou opération réalisatrice. L'introduction du texte publié à Albenga en 1876 s'ouvrait ainsi: «Au lecteur. L'Œuvre des Oratoires était à peine commencée en 1841, que des prêtres et des laïcs pieux et zélés vinrent aider à cultiver la moisson qui dès lors s'annonçait abondante dans la classe des enfants en danger. Ces collaborateurs ou coopérateurs ont été de tout temps le soutien des œuvres pies que la Divine Providence remettait entre nos mains...»[15] Les coopérateurs de don Bosco «collaboraient» avec lui dans le sens italien du verbe: ils travaillaient avec lui. Des admirateurs oisifs ne lui suffisaient pas. «Dans les temps difficiles» qu'il traversait en ces années soixante-dix, expliquait-il dans sa préface, il estimait cette collaboration indispensable, surtout pour «supprimer ou au moins diminuer les maux qui détruisent la moralité de la jeunesse qui monte et dans les mains de laquelle se trouve le destin de la société civile.» Encore que leur nombre ait crû «de façon notable», continuait don Bosco en 1876, les religieux salésiens ne suffisaient pas à la tâche. Or il eût aimé, assurait-il, pouvoir répondre «aux demandes quotidiennes qui arriv(ai)ent de diverses régions d'Italie, d'Europe, de Chine, d'Australie, d'Amérique et, en particulier, de la République Argentine.»[16] Nous ne sommes pas tenus de le croire sur parole quand il disait que les requêtes de fondations lui arri-

vaient alors quotidiennement. Car, en bon publicitaire, il forçait toujours le trait. Mais sa volonté de trouver des «opérateurs», non pour la seule Italie, mais pour le monde entier, était évidente. Il recourait pour cela à des associés ecclésiastiques et laïcs. «C'est pour répondre à de telles nécessités que l'on cherche des coopérateurs.»[17] Somme toute, en 1876, dans l'esprit de don Bosco, le terme de coopérateurs impliquait une triple idée: d'association, d'association avec la congrégation salésienne et d'association salésienne en vue d'une action apostolique déterminée.

Cependant, la visée de don Bosco n'étant pas qu'altruiste et sociale, tout l'essentiel n'était pas dit de la sorte sur la coopération salésienne. Le «but fondamental», qu'il assignait à son association, touchait, par-delà l'autre, l'*ego* du coopérateur. Il s'agissait d'imiter les premiers chrétiens, pour, d'un seul cœur et d'une seule âme, réussir «l'importante affaire, le grand projet du salut éternel de [son] âme». Telle était en toutes lettres «la fin de l'Association Salésienne.»[18] On rapprochera de cette proposition une phrase du paragraphe *Scopo de' Cooperatori salesiani* (But des Coopérateurs salésiens) dans la version de 1876: «Le but fondamental des Coopérateurs salésiens est de faire du bien à soi-même par un mode de vie autant que possible semblable à celui de la vie commune.» Car don Bosco n'imaginait les hommes que sur la voie du salut, c'est-à-dire de leur rencontre avec le Dieu de sainteté. La coopération salésienne avait une finalité essentielle, qui l'assimilait à quelque degré à la vie religieuse proprement dite, *fuga mundi* comprise. Don Bosco écrivait: «Beaucoup de fidèles chrétiens, pour mieux atteindre à la perfection et assurer leur salut, quitteraient très volontiers le monde pour éviter les dangers de perdition, bénéficier de la paix du cœur et passer ainsi leur vie dans la solitude et la charité de Notre Seigneur Jésus Christ. Mais tous ne sont pas appelés à cet état. Beaucoup en sont absolument empêchés par l'âge, beaucoup par la condition, beaucoup par la santé, une multitude faute de vocation. C'est pour répondre à ce pieux désir si répandu que l'on propose la pieuse association de S. François de Sales.»[19] Fidèle à l'idée-mère du chapitre *De externis*, don Bosco faisait de ses coopérateurs des religieux dans le monde.

Il en déduisait qu'à la ressemblance de saint François et de saint Dominique, il avait lui aussi son tiers-ordre. Dans son *Histoire ecclésiastique* à l'usage des enfants, il avait noté que, dès leur origine, aux Frères mineurs franciscains et aux Frères prêcheurs dominicains avaient été joints, non seulement un deuxième ordre féminin soit de

clarisses soit de dominicaines, mais un troisième ordre à l'intention des gens dans l'impossibilité «de s'enfermer dans les cloîtres». Saint François, écrivait-il, avait ainsi voulu «étendre à tous les fidèles le bienfait de la vie religieuse.»[20] Dès la première édition imprimée des statuts de ses futurs coopérateurs, alors que le système de l'affiliation venait de lui être définitivement interdit, don Bosco avait le sentiment d'ajouter ainsi «une sorte de tiers-ordre» à sa société de S. François de Sales et à son institut de filles de Marie auxiliatrice. Il écrivait en 1874: «(Ces membres de l'Union chrétienne, qui ne peuvent vivre en communauté religieuse), même au sein de leurs propres familles, peuvent vivre de manière à être utiles à leur prochain et à eux-mêmes à peu près comme s'ils étaient en communauté religieuse. Si bien que l'on peut appeler l'Association salésienne une sorte de tiers-ordre d'autrefois...»[21] Il ne couvrait pas encore cette idée du patronage de Pie IX, comme ce fut le cas à partir de 1876.[22]

Avec plus ou moins d'à-propos, don Bosco avait soin de distinguer son «union» des tiers-ordres médiévaux et de revendiquer pour elle un esprit particulier. On lira dans l'édition de 1876: «... Si bien que le Souverain Pontife considère cette association comme un tiers-ordre d'autrefois, à la différence qu'on y proposait la perfection chrétienne par l'exercice de la piété, et qu'ici on a pour fin principale la vie active par l'exercice de la charité envers son prochain.»[23] L'opposition entre les anciens tiers-ordres et le sien n'était guère fondée, car les «œuvres de miséricorde», qui relevaient de la charité active, importaient beaucoup à l'Ordre de la pénitence de saint François d'Assise, modèle des tiers-ordres médiévaux. Il reste que don Bosco appliquait à ses coopérateurs une constante de sa spiritualité, selon laquelle ses disciples se sanctifiaient plus par l'action caritative que par la piété contemplative. D'après la biographie exemplaire qu'il avait écrite de Dominique Savio en 1859, il l'avait signifié à ce garçon dès qu'il lui eut parlé de sainteté;[24] et, cette même année 1859, la formule figurait dans le premier article de ses *Regole*.[25] Les disciples de don Bosco, coopérateurs ou religieux, ne multipliaient pas les gestes de dévotion; ils progressaient spirituellement par une vie donnée à autrui. Lui-même prétendait trouver là une marque propre de sa nouvelle association.

L'organisation de l'association salésienne

Le règlement mis au point devait assurer à l'institut l'uniformité de comportement et la stabilité nécessaire.[26] Les textes des an-

nées 1874-1876 déterminèrent les conditions d'entrée dans l'association salésienne, les manières de participer à son action, quelques traits de sa spiritualité, enfin son système structurel.

Les conditions d'entrée dans le groupe, qui étaient rares et relativement peu exigeantes dans les premières rédactions, furent encore moindres par la suite. A l'origine, le manuscrit: *Associati alla Congregazione* disait: «1. Celui qui veut s'inscrire dans cette association doit être bon catholique, obéissant au Souverain Pontife, Vicaire de Jésus Christ sur la terre. — 2. Il doit avoir seize ans accomplis, être de famille honorable et promettre d'observer les règles de la société.»[27] Avec une loyauté catholique aussi incontestable que celle des membres de l'*Opera dei Congressi*, l'appartenance à une famille honorable était donc exigée de l'impétrant. Puis l'allusion à la famille fut raturée sur le texte même du manuscrit, qui devint: «On peut se faire inscrire à cette association, à condition d'avoir seize ans, une conduite honorable, et d'être bon catholique, obéissant à l'Eglise et au Souverain Pontife.»[28] A partir de 1874, les conditions furent réduites à deux: l'âge de seize ans (l'assimilation du coopérateur au religieux qui ne pouvait faire profession avant seize ans influa probablement sur cette prescription); et la promesse de se conformer aux règles proposées: «Quiconque a seize ans accomplis peut se faire inscrire à cette association pourvu qu'il se conforme aux règles qui y sont présentées.»[29] Deux ans après, on lisait: «Quiconque a seize ans accomplis peut se faire Coopérateur, pourvu qu'il ait la ferme volonté de se conformer aux règles ici exposées.»[30] Don Bosco ouvrait donc largement les portes de son tiers-ordre. Il avait même supprimé la profession catholique parmi les conditions d'entrée. Toutefois accepter l'esprit de l'organisation du groupe n'était guère possible aux catholiques non soumis au pape et, *a fortiori*, aux gens qui ne professaient pas la foi chrétienne.

Les modes de participation des coopérateurs à l'association salésienne correspondaient aux activités des religieux salésiens, leurs frères. Don Bosco transposait dans les statuts des coopérateurs les articles du premier chapitre de ses constitutions salésiennes. L'élaboration du texte, d'une édition à l'autre, est, ici encore, très éclairante. Les constitutions salésiennes avaient toujours prévu que le religieux de don Bosco s'adresserait à un double public: la jeunesse et les adultes, même si, des deux, elles privilégiaient le premier. Dans l'édition approuvée de 1874, après un article général sur l'apostolat de la jeunesse (a. 1), les constitutions envisageaient, pour les jeunes, des oratoires (a. 3; l'objet de l'article 2 était la formation du salésien) et des

foyers (*ospizi*) (a. 4); elles requéraient un soin particulier des «vocations» parmi eux (a. 5). Ensuite, pour les adultes, elles proposaient des mesures et des pratiques de défense religieuse par des manifestations, telles que les exercices spirituels (a. 6) et le recours à la parole et à la plume, la presse recevant ici la première place (a. 7). Or, dans le texte primitif *Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales*, les cinq articles du paragraphe intitulé *Scopo* – comme celui des constitutions – suivaient exactement ce plan. La transcription de leurs phrases principales en témoigne: 1. «Procurer son propre bien par l'exercice de la charité envers son prochain, spécialement envers les enfants pauvres et abandonnés...», qui correspondait au premier article des constitutions. – 2. «Recueillir des enfants pauvres, les instruire chez soi...», qui correspondait à leurs articles 3 et 4. – 3. «Comme, en ces temps troublés, la pénurie de vocations à l'état ecclésiastique se fait gravement sentir, chacun aura soin d'aider...», etc., qui correspondait à leur article 5. – 4. «... promouvoir des catéchismes, des neuvaines, des triduums, des exercices, et, de façon générale, participer et encourager autrui à participer à l'écoute de la parole de Dieu, ce sont là des œuvres propres à cette association», qui correspondait à leur article 6. – 5. «... Les Salésiens [comprendre: les Associés à la Congrégation de S. François de Sales] mettront toute leur sollicitude à empêcher la distribution des mauvais livres et à diffuser de bons livres...» qui correspondait à l'article 7 des constitutions salésiennes. Au reste, à partir du document *Unione cristiana* (1874), le paragraphe sur les modes de participation commença par la formule explicite (ou son équivalent): «A chaque associé on présente la moisson qui constitue le but de la Congrégation salésienne.»[31] Don Bosco indiquait donc le même champ de travail – appelé par lui: la moisson – à ses religieux et à ses coopérateurs.

Il est vrai que, dans l'édition définitive, la similitude entre les activités des uns et des autres fut singulièrement estompée par l'importance accordée à la coopération financière au quatrième article du paragraphe *Maniera di cooperazione* (Manière de coopérer).[32] C'était le signe d'une pente longtemps incoercible de la coopération salésienne. Une définition demeurée manuscrite de don Bosco et probablement destinée à l'un des textes de 1875 l'avouait non sans ingénuité: «Nota. Par coopérateurs nous entendons nos bienfaiteurs, non seulement de Turin, mais de divers autres lieux et villes d'Italie, de France, et aussi d'Amérique, où nous avons ouvert des maisons pour la jeunesse en danger. Comme nous n'avons pas de revenu fixe, nous

avons coutume de leur faire connaître nos difficultés pour les inviter à nous venir en aide par leur charité.»[33] Quand l'appellation de coopérateurs eut été étendue à tous les «associés» salésiens, ce caractère la marquera pendant près d'un siècle.

L'ascétique de l'association préoccupait don Bosco, encore qu'il ne se soit pas beaucoup étendu sur elle dans les statuts. Ses principes généraux sur le tiers-ordre salésien trouvaient ici encore une application. Les coopérateurs imitaient leurs frères religieux par la pratique des vertus connexes aux trois vœux. On lira dans la formulation définitive: «... Afin que leur vie soit de quelque façon semblable à celle de ceux qui vivent en communautés religieuses, on leur recommande la modestie dans le vêtement, la frugalité de la table, la simplicité de l'ameublement domestique, l'honnêteté des propos, l'exactitude dans les devoirs de leur état...»[34] L'énumération n'avait pas varié depuis le texte *Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales*.[35] Quand il écrivait ces lignes, don Bosco pensait certainement aux chapitres de ses constitutions sur la pauvreté, la chasteté et l'obéissance. A la chasteté correspondaient la modestie du vêtement et l'honnêteté (*castigatezza*) des propos; à la pauvreté, la frugalité de la table et la simplicité de l'ameublement; et, à l'obéissance, la fidélité au devoir d'état, car il rapprochait constamment obéissance et devoir d'état dans ses discours aux salésiens.

Cette ascèse était alimentée par quelques actes de dévotion proches de la pratique des religieux salésiens laïcs (coadjuteurs): un Pater et un Ave chaque jour, confession et communion fréquentes, exercice mensuel de la bonne mort et exercices annuels de retraite spirituelle.[36] Au tout, la charité fraternelle infusait une signification altruiste. Cette charité dans la société n'allait pas en sens unique du coopérateur au religieux, mais aussi du religieux au coopérateur. Don Bosco se risquait à écrire: «Les membres de la congrégation salésienne considèrent tous les coopérateurs comme des frères en Jésus Christ; ils s'adresseront à eux chaque fois que leur concours pourra être utile, quand il s'agira de la plus grande gloire de Dieu et du salut des âmes. Avec la même liberté, selon le cas, les coopérateurs s'adresseront aux membres de la congrégation salésienne.»[37] Les «avantages» dont bénéficiaient les associés consistaient essentiellement en une participation spirituelle à toutes les prières, à tous les exercices et à toutes les indulgences des salésiens religieux, à l'exception de ceux liés à la vie commune. Don Bosco, aidé par don Gioachino Berto, son secrétaire, qui se spécialisait en matière de faveurs spirituelles, réunissait soi-

gneusement les indulgences que pouvaient gagner les coopérateurs salésiens. Leur liste, d'abord compilée à part, fut reproduite dans le fascicule du Règlement à partir de l'édition d'Albenga en 1876. Il fallait en effet compter avec la surveillance critique de Mgr Gastaldi à Turin.

Quant à l'organisation proprement dite de l'association, les textes successifs révèlent les hésitations du fondateur sur certains points de son gouvernement et sa fermeté sur d'autres. Il tâtonna sur la constitution des groupes et les titres de leurs responsables. Les textes imprimés en 1874 et 1875 prévoyaient des «décurions» pour les groupes de dix associés et des «préfets» pour les séries de dix groupes. Les seuls décurions subsistèrent dans le règlement *Cooperatori salesiani* de 1876. La périodicité envisagée pour le bulletin de liaison entre les coopérateurs, fut successivement annuelle, puis mensuelle, enfin trimestrielle «ou plus fréquente» selon la nécessité. Les réunions des groupes constitués, dont on ne disait rien en 1874, devaient être mensuelles en 1875; elles se tiendront deux fois l'an, décida le règlement de 1876.[38]

La structure de gouvernement de l'association était simple, la centralisation de règle. De la première à la dernière formulation de son règlement, don Bosco fut catégorique sur la personnalité du chef de l'union salésienne et sur l'unicité du mécanisme de l'information. Une disposition sans analogue dans l'ordre de la Pénitence, modèle des tiers-ordres, apparut dès 1873: «Le Recteur de la congrégation salésienne est le Supérieur de l'association.»[39] Trois ans après, elle n'avait rien perdu de sa forme péremptoire: «Le Supérieur de la Congrégation salésienne est aussi le Supérieur de cette association» (des coopérateurs).[40] Les inscriptions par l'intermédiaire des directeurs locaux d'œuvres salésiennes devaient être communiquées au siège central.[41] Il fallait que le supérieur puisse communiquer aisément avec ses associés. Don Bosco écrivit en 1873: «Une fois l'an le Supérieur donnera des nouvelles: 1. de ceux qui seront passés à une vie meilleure au cours de l'année [écoulée]; 2. de ce qui paraîtra urgent pour la plus grande gloire de Dieu dans l'année à venir.»[42] Ce propos reparut développé dans le règlement de 1876: «Tous les trois mois et plus souvent encore, par un bulletin ou un feuillet imprimé il présentera aux associés un rapport sur ce qui a été proposé, qui a été fait ou que l'on se propose de faire. En outre, à la fin de chaque année, on communiquera aux associés la liste des œuvres qu'il semblera préférable de soutenir au cours de l'année à venir. En même temps, on les informera sur ceux qui auront été appelés à la vie éternelle durant

l'année écoulée et qui seront recommandés aux prières communes.»[43] Nous sommes ici aux origine du *Bollettino salesiano*, qui fut fondé en 1877 et que don Bosco tenait à conserver entre ses mains de supérieur général.

L'évolution ne fut pas aussi régulière sur un autre point d'organisation du mouvement. En 1873, le chapitre *De Externis* des constitutions salésiennes parlait d'une «promesse» du salésien externe au Recteur de la congrégation. De la pièce *Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales* au règlement *Cooperatori salesiani...*, la promesse, plus ou moins modifiée, subsista. Une formule d'acceptation, requise de quelque manière pour la validité de l'inscription, garantissait l'engagement du postulant. Encore assez problématique dans le manuscrit de 1873, quand il suffisait de donner «son prénom, son nom, sa condition, son domicile» au «directeur de l'Association qui (était) le Recteur de l'église Marie auxiliatrice à Turin»,[44] elle devint très explicite à partir de 1874. A la dernière page du fascicule, une «formule d'acceptation» (*Formula d'accettazione*) commença par dire: «Le soussigné a lu les règles de l'Association salésienne et s'y inscrit volontiers pour le bien de son âme et pour procurer à son prochain les avantages spirituels et temporels compatibles avec sa propre condition. Turin, le... du mois de... 187... Prénom, nom...»[45] Cette Union chrétienne prenait-elle ainsi une allure de confrérie que don Bosco ne souhaitait pas? On ne sait. Toujours est-il qu'en 1875 la «formule d'acceptation» (titre maintenu) fut simplifiée: «Chaque associé remplira la fiche qui suit et, après l'avoir signée, la fera parvenir au supérieur. – Je soussigné habitant à..., rue..., maison..., j'ai lu les règles de l'association salésienne et, avec la grâce de Dieu, j'espère les observer fidèlement pour le bien de mon âme. Turin (ou:). Prénom, nom, qualité.»[46] La première version de 1876 répéta encore ces phrases;[47] puis, brusquement, tout changea. Dans les dernières éditions de 1876, une édition italienne et une édition française publiées l'une et l'autre à Turin, une Déclaration d'acceptation (*Dichiarazione di accettazione*), signée par le supérieur ou son délégué, prit définitivement la place de la «formule d'acceptation» signée par le candidat. On lut à partir de 1877: «Le soussigné déclare que, le... du mois de... 187..., a été inscrit (*annoverato*) parmi les Coopérateurs salésiens... ... ... Lequel, en conséquence, pourra à l'avenir bénéficier de toutes les faveurs, de toutes les indulgences et grâces spirituelles accordées par le Souverain Pontife à ceux qui font partie de cette association et en observent les règles. Mentionner la date du lieu en précisant si celui

qui accepte est supérieur ou délégué.»[48] Il y avait un monde entre la «formule d'acceptation» et la «déclaration d'acceptation». Une foule d'amis ou d'admirateurs de don Bosco allait être bientôt enrôlée dans la pieuse union sans l'avoir demandé et, bien entendu, sans avoir jamais lu une ligne de ses statuts. Cette méthode expéditive et, il faut bien dire, laxiste, permettra à don Bosco de multiplier les coopérateurs salésiens à partir de 1878. Mais elle compromettra aussi pendant longtemps une juste compréhension de l'identité des coopérateurs salésiens.

Une association apolitique

L'union des coopérateurs salésiens, contemporaine de l'*Opera dei Congressi*, en différait par quelques silences. Don Bosco évitait surtout de donner à son mouvement une couleur politique. Il ne parlait de la hiérarchie que sous la forme suivante: «L'association est humblement recommandée à la bienveillance et à la protection du Souverain Pontife, des évêques, des curés, dont elle dépendra absolument en tout ce qui se rapporte à la religion.»[49] C'était bien le moins pour une association catholique de l'Italie du *Risorgimento*. Au chapitre général de 1877, don Bosco insista sur le caractère purement social et salésien de sa société de coopérateurs. «On appelle Coopérateurs salésiens, disait-il selon le procès verbal de l'assemblée, ceux qui désirent s'occuper d'œuvres charitables, non pas en général, mais de manière spécifique, en accord et selon l'esprit de la congrégation de S. François de Sales», autrement dit, qui acceptent de recueillir des enfants abandonnés ou en danger, de les mener au catéchisme, de s'en occuper les jours fériés et de les placer chez d'honnêtes patrons, de les diriger, de les conseiller, de les aider à devenir «de bons chrétiens et d'honnêtes citoyens». «Il ne s'agit pas de créer une confrérie, une association religieuse, littéraire ou scientifique. On ne fonde même pas un journal, on fonde une simple union de bienfaiteurs de l'humanité, prêts à œuvrer au bien de leurs semblables, non par des promesses, mais par des actes, au prix de soucis, de tracas et de sacrifices.» Et il refusait à l'avance tout dérapage dans le domaine politique. «Etrangers à la politique, nous éviterons constamment tout ce qui peut déplaire (*tornare a carico*) aux autorités constituées, qu'elles soient civiles ou ecclésiastiques. Notre programme sera inaltérablement celui-ci: laissez-nous prendre soin des jeunes pauvres et abandonnés, et nous nous efforcerons de leur faire le plus grand bien possible; c'est ainsi

que nous croyons pouvoir contribuer aux bonnes mœurs et servir la société civile.»[50] Don Bosco reprenait ici consciemment les termes du titre que, l'année précédente, il avait donné au fascicule du règlement de son tiers-ordre: «Coopérateurs salésiens ou un moyen pratique de se rendre utile aux bonnes mœurs et à la société civile.»[51] A-t-on jamais assez remarqué combien cet homme lige de l'Eglise voulait, par ses coopérateurs, servir l'autre société, trop souvent antagoniste de la société ecclésiale: la société civile de son temps? Cette société ne pouvait qu'approuver et encourager ceux qui, comme lui, cherchaient à former d'«honnêtes citoyens»! L'union des coopérateurs, loin de tendre à mater une société contraire, loin de structurer une contre-société religieuse, se mettait, en terre italienne, au service de la nation issue du *Risorgimento*. Et le pape était d'accord. Le 4 mars 1876, il transmit à Pie IX le règlement *Cooperatori ossia..*, accompagné d'une lettre d'explication. Et le bref qui y fit suite (9 mai 1876) fut considéré par don Bosco comme une reconnaissance officielle de sa pieuse union.[52]

L'intransigeance catholique en Italie vers 1875

Don Bosco, sans le proclamer, prenait ainsi quelque distance avec l'*Opera dei Congressi*, cimentée alors par un intransigeantisme conservateur, qui deviendra peu compréhensible aux lecteurs à venir.

Cet intransigeantisme avait une couleur italienne, qui la distinguait par exemple du conservatisme français, lui aussi affronté au modernisme révolutionnaire.[53] Il s'efforçait de tenir tête à la révolution qui avait abouti en 1870 à la parfaite unité italienne, avec Rome pour capitale. Cette révolution avait fait le malheur, non seulement de l'Autriche et des potentats de Naples ou de Parme, mais aussi du Souverain Pontife, qui avait été jusque-là «roi» des Etats pontificaux. Et puis, le *Risorgimento* révolutionnaire avait créé un Etat qui semblait vouloir exclure la religion de la vie publique. Son anticléricalisme nécessaire prenait des allures d'irréligion. Contre ces menées politiques et religieuses, le pape protestait. Pour renforcer la résistance et, peut-être, préparer une nouvelle Restauration, le Saint-Siège suggérait aux catholiques de refuser toute collaboration avec un Etat persécuteur de l'Eglise. *Né eletti né elettori*! L'intransigeance serait non seulement religieuse, mais politique.

Essayons de comprendre. Les catholiques italiens croyaient ne disposer que d'une seule alternative, a écrit un bon historien de cette

période: «Ou bien accepter le nouvel état de choses, s'y insérer de la manière et dans les formes qu'il offrait pour le triomphe de la juste cause (telle était la voie suivie par les catholiques étrangers, surtout en Belgique et en France); ou bien refuser toute la nouvelle réalité, par l'organisation d'un grand mouvement d'opposition extra-constitutionnel, avec pour unique fin la défense de la foi et de l'Eglise et par l'exercice de son influence sur la société italienne.»[54] Les conservateurs avaient opté pour cette deuxième solution, qui était «intransigeante». Les intransigeants, qui voyaient dans la révolution nationale un effet de l'idéologie laïciste, anticatholique et même antichrétienne, refusaient tout contact et tout compromis, s'isolaient complètement – d'intention tout au moins – du reste de la société et de l'Etat, d'abord dans l'attente de l'écroulement catastrophique de l'ordre nouveau, puis en organisant une sorte de société séparée particulière et distincte de la société libérale (avec ses journaux, ses écoles, ses instituts économiques, etc.) «Dans cette optique nulle collaboration ne semblait possible avec les libéraux modérés, tenus pour "les plus timides et les plus stupides des fauteurs" de la révolution, et l'abstentionnisme politique semblait la forme la plus éclatante de la protestation contre l'Etat libéral, laïc, centralisateur et ennemi de l'Eglise.»[55] Les membres fondateurs de l'*Opera dei Congressi*, sensibles à la situation italienne après 1870 et aux exhortations consécutives du pape, avaient choisi cette voie de l'intransigeance, qui n'était certainement pas la plus commode. Sinon, croyaient-ils, ils eussent approuvé un déni de justice, le vol des Etats pontificaux par les Piémontais, sans restitution ni réparation; ils eussent même adopté des idées dites «libérales», à leurs yeux attentatoires aux droits de Dieu et donc hérétiques.

Don Bosco «conciliateur» en 1874

Pareille raideur tactique n'était pas naturelle à don Bosco quand la «gloire de Dieu» et le «salut des âmes» n'étaient pas évidemment mis à mal. Malgré son incontestable fidélité au pape et à l'Eglise, il ne pouvait se résoudre à une intransigeance systématique. A diverses reprises, entre 1874 et 1876, il lui arriva même de préférer la voie de la «conciliation». Et on le lui reprocha violemment.

Quand, en 1874, il se croyait sur le point de voir se régler l'affaire difficile de l'*exequatur* des évêques,[56] le journal très catholique et romain *La Voce della Verità* (La voix de la vérité) publia sur lui, quoi-

que sans le désigner par son nom, un article ironique justement intitulé *I Conciliatori* (Les Conciliateurs). On lisait: «Les Conciliateurs. – Ce sont de très braves gens, toute charité, toute paix, qui gémissent sur les maux de l'Eglise et (ils ne le disent pas) sur l'obstination du pape. Dieu saint! Un mot suffirait pour tout arranger, pour rendre la paix à l'Etat, à l'Eglise et aux consciences tourmentées; de Susa à Marsala, il n'y aurait plus qu'un seul cœur et une seule âme. – Au regret, Messieurs, mais ce mot ne peut être prononcé, cette paix ne peut être conclue. Que voulez-vous? Notre Seigneur fut lui aussi un grand contestataire. Il s'en prenait toujours au monde et en particulier à ces excellents Pharisiens. Il ne cessait d'enfoncer le clou et n'arrêta même pas au prétoire. Je comprends bien que vous aimeriez conserver le butin en toute sécurité. Qui s'est lancé dans une grosse affaire au mépris du septième commandement enfile ses gants, arrange sa cravate et va volontiers trouver des gens honorables qui, eux, n'ont jamais volé un sou. Mais ceux-ci lui tournent le dos, et le voilà furieux. Au fond, que demande-t-il? Un mot, une poignée de main, et qu'on le croie. Mais justement cela ne peut pas se faire. – Essayons d'en rire, car l'affaire pourrait être prise sur un autre pied. Si ce que disent certaines feuilles du gouvernement est vrai, que même un homme d'Eglise voudrait œuvrer au fameux pont et engager le pape à modifier une attitude qui le rend tellement admirable d'un bout du monde à l'autre; s'il y avait eu ou s'il y eut quelqu'un qui vînt de loin lui souffler à l'oreille semblables conseils, nous n'hésiterions pas, quel que soit son habit, à lui donner la place qui lui revient dans l'évangile du premier dimanche de carême. – Nous n'y croyons pas, car nous avons trop d'estime pour notre clergé italien. Mais supposé, *per absurdum*, que cela soit, nous lui dirions: Ami, retourne chez toi, ici tu perds ton temps. Pie IX est un noble et saint homme, et, avec lui, cela ne marche pas. Tu l'as compris; si maintenant cela ne suffisait pas, prends garde que nous parlerons plus clairement, mais nous ne te le conseillons pas. – X...»[57] Ainsi s'exprimait un Mgr Nardi, alors que don Bosco, dans la ville de Rome où l'article était publié, tentait de résoudre divers problèmes épineux, soit pour sa congrégation, soit pour l'Eglise en Italie.

Le monde ecclésiastique identifia immédiatement la personne visée. Et don Bosco fut publiquement défendu. Le journal *L'Italie* protesta (en français) et le désigna par son nom. «Il a paru, samedi dernier, dans *La Voce della Verità*, un article intitulé "I Conciliatori", qui a produit une grande impression dans le monde même qui fréquente le

Vatican et va y chercher son inspiration. Cet article n'est qu'une diatribe violente contre l'abbé don Bosco, qui est accusé par les pieux écrivains de la *Voce*, d'être un fauteur de conciliation, et dénoncé par eux au monde catholique comme un pharisien. – C'est là un véritable scandale. Tout le monde sait que don Bosco est un prêtre exemplaire, qui a bâti des églises, fondé des écoles et des instituts, et obtenu des résultats auxquels Mgr Nardi lui-même n'aurait pas pu atteindre. – Comment se fait-il donc qu'on vient injurier et insulter publiquement un pareil prêtre, et que ces insultes partent précisément des bureaux de la *Voce*, l'organe des jésuites? Nous sommes allés aux informations, et nous avons appris que les insultes dirigées contre don Bosco n'étaient que l'expression des sentiments personnels de la *Voce*, et que le Vatican, ainsi que tous ceux qui ont une certaine dose d'éducation et de charité, les ont sévèrement condamnées. – Nous n'avons pas pour mission de défendre don Bosco; notre défense lui ferait peut-être plus de mal que de bien; mais nous tenons uniquement à faire remarquer que le Vatican, au moins d'après ce que nous savons, ne partage pas les antipathies des inspirateurs de la *Voce* contre l'excellent prêtre de Turin, qui, d'accord avec ses supérieurs légitimes, s'est mis courageusement à l'œuvre pour aplanir les difficultés relatives à l'*exequatur*.»[58] De farouches intransigeants rejetaient donc notre don Bosco dans le camp opposé au leur. De fait, le même jour, l'anticléricale *Gazzetta di Torino* se gaussait, sur un ton sarcastique, des allégations de la *Voce*, selon lesquelles il était «suspecté de libéralisme et de jacobinisme.»[59]

Pour le moins, en ce début de 1874, don Bosco passait, aux yeux de certains catholiques, pour un homme de compromis avec la société civile. Grave faute pour les purs intransigeants, qui le vouaient aux gémonies et le traitaient, non seulement de «jacobin» ou de «pharisien», mais, par référence au premier dimanche de carême, de nouveau Satan, s'il vous plaît.

Des idées neuves mûrissaient dans le don Bosco des premières années de l'Italie nouvelle. Nous en avons un signe jusque-là non aperçu dans la rédaction, entre 1875 et 1876, d'un mémoire sur les perquisitions dont il avait fait l'objet à Turin en 1860. Selon les perspicaces éditeurs de cette pièce, «l'idée de "donner à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César", thématisée de manière très réfléchie et proclamée avec lucidité au cours du premier chapitre général (octobre 1877), pourrait avoir trouvé sa raison décisive précisément dans la réévocation des perquisitions et dans les réflexions qu'elles

suscitèrent en lui.»[60] En 1876, ses conseils restés secrets en vue d'une colonisation italienne de la Patagonie furent une autre preuve de sa volonté de servir un gouvernement de larrons qui, pour faire bonne mesure, se proclamait «de gauche.»[61]

La main tendue de Lanzo (août 1876)

Quelques mois après, en revanche, une autre affaire suscita dans les rangs catholiques une grande, quoique passagère, émotion. Don Bosco conféra publiquement et, apparemment, dans les meilleurs termes, avec trois des principaux membres de ce même gouvernement: Depretis, président du conseil, et les ministres Nicotera et Zanardelli.

Agostino Depretis (1811-1887), président du conseil depuis le 25 mars, avait été l'un des fidèles d'Urbano Rattazzi. Assez naturellement, après la mort de celui-ci (1873), la gauche parlementaire l'avait reconnu pour chef.[62] Le méridional Giovanni Nicotera (1828-1894), révolutionnaire activiste plusieurs fois blessé, emprisonné, une fois condamné à mort, garibaldien, était son ministre de l'Intérieur. Il allait se signaler par une dure répression du brigandage en Sicile.[63] Quant à Giuseppe Zanardelli (1826-1903), natif de Brescia, ardent révolutionnaire en 1848, exilé en Toscane pour fuir la répression autrichienne, garibaldien lui aussi, il était ministre des Travaux Publics.[64] Les catholiques convaincus ne pouvaient s'empêcher de voir dans ces gens de la Révolution d'affreux ennemis de l'Eglise.

Le 25 juillet 1876, don Bosco répondit en quelques lignes à une question un peu inquiète de son directeur de Lanzo, Giovanni Battista Lemoyne, à qui la municipalité de l'endroit avait demandé si son école pourrait recevoir les officiels pour un apéritif offert à l'occasion de l'inauguration de la voie ferrée Turin-Lanzo. Non seulement, il encouragea don Lemoyne à accepter, mais il ajouta: «Fais tout ce que tu sais (faire) pour la fête du chemin de fer.» Lemoyne devait s'entendre avec le Valdocco pour la participation de l'harmonie de l'Oratoire. Quant à lui-même: «Si je suis alors à Turin, j'irai très volontiers.»[65] Il ne mesurait probablement pas l'ampleur de cette «fête du chemin de fer», et il ne prévoyait assurément pas le bruit que sa présence déclencherait. Car la journée de Lanzo le 6 août allait être «terrible», pour reprendre un mot d'ailleurs impropre de son confident Barberis au lendemain de l'événement.[66]

En gare de Lanzo, l'accueil du train garni du président Depretis, des ministres Nicotera et Zanardelli, et d'une foule d'invités: dépu-

tés, sénateurs, universitaires et autres, ne pouvait qu'être magnifique. Un bataillon du Génie d'un côté et, de l'autre, le curé de Lanzo (don Albert) entouré de huit clercs du collège salésien, attendaient les notabilités. Les soldats présentèrent les armes et le curé bénit le train. Puis le cortège traversa la petite ville. Il aboutit bientôt au collège salésien. Don Lemoyne et ses aides n'avaient rien laissé au hasard: l'harmonie était prête, les élèves bien stylés. Au signal, les garçons dûment rangés acclamèrent leurs hôtes en cadence, la musique résonna et quatre chanteurs exécutèrent un morceau de circonstance. Puis on servit le vermouth. Zanardelli avait immédiatement cherché et repéré don Bosco, les ministres et le prêtre s'étaient serré la main. Après les boissons, la foule s'égailla dans les rues voisines, mais un groupe tint à converser avec don Bosco dans le jardin de l'établissement. Il y avait là Zanardelli, Nicotera, et aussi Ercole Ricotti et Luigi Ferraris, notables piémontais qui connaissaient don Bosco de longue date.[67] Vint un moment où un cercle ministériel fut formé autour de lui... Le programme avait prévu un arrêt de vingt minutes au collège, les officiels ne le quittèrent qu'au bout d'une heure et demie. La méfiance assez sensible des ministres à leur arrivée avait fondu et s'était transformée en authentique cordialité. Zanardelli chargea un professeur salésien du collège (don Stefano Albano) de dire à don Bosco qu'il ne pouvait être plus satisfait de l'accueil reçu chez lui.[68]

Et don Bosco, très content, se félicita avec ses confrères d'avoir pris part à la manifestation. «Rendez à César ce qui est à César...», répétait-il. Cet axiome orientait désormais sa conduite avec les autorités, même quand Dieu (l'Eglise) et César (le gouvernement) ne s'entendaient guère. Rentré à Turin, il réfuta d'avance les reproches de complaisance envers les gouvernants qu'il sentait poindre autour de lui. Barberis notait dans sa chronique autographe: «Don Bosco finissait en disant: "Nous avons la parole de l'Evangile qui dit: donnez à César ce qui est à César, et c'est ce qui a été fait. Nous n'avons fait qu'un geste de respect envers une autorité constituées"...»[69]

Le geste n'était pas passé inaperçu. L'inauguration de Lanzo fut décrite et commentée dans la presse. Et l'épisode du collège retint particulièrement l'attention d'un rédacteur du journal romain *Il Bersagliere*, organe officieux du gouvernement, qui se divertit à peindre la rencontre du prêtre à miracles et des ministres anticléricaux: «... On entre dans le magnifique collège de don Bosco, du miraculeux don Bosco, qui a l'habileté de recevoir neuf mille enfants dans ses divers instituts. Et les enfants de saluer les ministres par des applaudisse-

ments et des vivats. Et don Bosco, qui est là en personne, de serrer la main de Zanardelli, de Nicotera, de Depretis. Sous l'ample colonnade qui fait face à une belle couronne de montagnes cendrées, don Bosco fait servir un vermouth glacé. Excellent! Les garçons chantent, les garçons donnent eux-mêmes leur concert et des groupes de ces garçons se produisent en exercices militaires. Pas de prêtre qui tienne, ici l'éducation est virile et le jeune s'endurcit (*litt.*: se fait de roc)! A un moment donné, don Bosco est le roi de la fête; il siège au milieu de Nicotera, de Zanardelli, du président du conseil. Le plus émerveillé de tous est l'honorable Zanardelli; visiblement il n'en croit pas ses yeux. C'est pourtant vrai. Le prêtre miraculeux, que l'on prendrait pour un sacristain, accompagne jusqu'à la place le président du conseil; les deux personnages se serrent la main et se complimentent réciproquement avec des courbettes et des mots de cordialité...»[70]

A leur tour, les catholiques intransigeants se frottèrent les yeux. Pareil tableau, surprenant pour un Zanardelli, les irritait. Ces poignées de main entre le prêtre réputé Bosco et les ministres du gouvernement rapace leur semblaient incroyables. Le journal très catholique de don Margotti publia, le 17 août, un article émanant, d'après la signature, d'«Un Salésien», intitulé *Les ministres à Lanzo et Don Bosco*, que le journal introduisait en regrettant qu'une maladie diplomatique n'eût pas retenu le saint homme chez lui en ce malheureux 6 août: «Nous publions très volontiers la lettre que nous écrit un Salésient relative aux éloges du *Bersagliere* sur le compte de don Bosco, à qui nous aurions souhaité pour ce 6 août l'une de ces maladies passagères qui, en semblables circonstances, affectent toujours très opportunément les diplomates, y compris les nonces apostoliques.» Cette dernière allusion aux relations directes de don Bosco avec le Saint-Siège était d'une ironie déplaisante. Le salésien en question, un don Giuseppe Persi, qui, en fait, n'était pas un religieux profès, mais, à l'occasion, un hôte du Valdocco, relativisait les congratulations de Lanzo.[71] Et les vagues continuèrent provoquées par la sensibilité de l'époque. Le 23 août, dans le même journal, tandis que, pour effacer l'impression fâcheuse causée par la correspondance antérieure, une note affirmait la vénération et l'affection de la rédaction envers don Bosco, l'intransigeantisme manifestait à nouveau sa mauvaise humeur à l'égard de celui qui avait serré les mains de Nicotera et de Depretis. Présenté sous forme de lettre lui aussi, cet article était intitulé: «Ni droites, ni gauches et les élections générales»; il émanait d'«un prêtre catholique romain», homme lige du pape Pie IX. Cet ecclésiastique

proclamait: «... Je ne serai jamais ni avec les droites, ni avec les gauches, mais seulement avec Celui qui tient la voie droite, la voie de la vérité et de la justice. S'incline qui veut avec les Sella et les Minghetti;[72] serre qui veut la main des Nicotera et des Depretis, moi je m'incline devant Pie IX, je me serre avec le Vicaire de Jésus Christ, maître infaillible de vérité, qui a à sa droite le Tout-Puissant, prêt à dégonfler l'orgueil des puissants de la terre, qui menacent de l'écraser. *Dominus a dextris tuis, confregit in die irae suae reges.*»[73]

Le remue-ménage de la presse autour de sa présence à Lanzo le 6 août excéda rapidement don Bosco. A la date du 15 août – mais le morceau fut certainement antidaté, puisqu'il fait état de l'article du Salésien, qui parut le 17 – Giulio Barberis écrivait dans sa *Cronichetta*: «... Je sais que m'étant entretenu un peu [avec don Bosco] sur Lanzo et sur la visite des ministres, j'ai demandé pourquoi on n'imprimait pas la poésie chantée à cette occasion. Il me répondit qu'il y avait déjà eu trop de publicité et que les journaux avaient donné trop d'interprétations différentes de l'affaire de Lanzo; que, maintenant que l'on commence à se taire, il ne convient pas de jeter du bois dans le feu; et puis l'imprimé aurait un air officiel et semblerait un véritable geste en direction de ces messieurs les ministres. – Quant à l'article de l'*Unità cattolica* signé par un *Salésien*, don Bosco s'en est montré mécontent, surtout parce qu'il semble avoir été rédigé sur son ordre et qu'il n'entre absolument jamais et d'aucune façon dans quelque polémique que ce soit pour se défendre dans un journal.»[74]

En ces années soixante-dix, don Bosco était-il «transigeant» ou «intransigeant»? Au vrai, comme du reste la plupart de ses contemporains un peu réfléchis, nul n'aurait pu le classer dans l'une ou l'autre catégorie. Alors que, au scandale de l'opinion intransigeante, il paraissait témoigner d'«une véritable inclination envers ces messieurs les ministres» de la gauche gouvernementale, le 17 août 1876 on finissait de lire à la table communautaire du Valdocco l'immense et très ultramontaine *Histoire universelle de l'Eglise catholique* de René-François Rohrbacher, commencée, à l'estimation du chroniqueur, «huit ou neuf ans» auparavant, une histoire dont l'inspiration ressemblait en tous points à celle de l'*Opera dei Congressi*. «... hors de cette Eglise (catholique), annonçait Rohrbacher dans sa préface, il n'y a nul ensemble de vérités, ni même nulle vérité complète, mais seulement quelques fragments, qui encore viennent originairement d'elle; finalement (...) ce n'est qu'en elle, avec elle et par elle que peuples et rois,

la société humaine tout entière, peuvent trouver leur salut, même pour ce monde.»[75] Et Giulio Barberis se pâmait: «Qu'elle est belle cette histoire considérée dans son ensemble, qu'elle est utile! Oh! elle est vraiment digne d'être lue dans tous les réfectoires d'ecclésiastiques du monde entier. Il y a certes des pages qui pourraient très bien être sautées, quand on les lit devant de jeunes clercs, surtout parmi nous où il y a tant de coadjuteurs. Mais l'ensemble est extraordinairement beau et utile.»[76] Dans son excès, l'éloge était significatif: l'Histoire de Rohrbacher correspondait tout à fait à l'idéologie du maître des novices Barberis.

Don Bosco, qui admirait lui aussi vraisemblablement Rohrbacher, évitait certaines implications de sa thèse de fond. La communauté des hommes, même sans l'Eglise, ne lui paraissait pas uniformément indigne et méprisable. Il avait peut-être évolué depuis la conclusion de la *Storia d'Italia*. En tout cas, il entendait servir la communauté humaine, telle qu'il la trouvait, y compris dans ses soubresauts jugés révolutionnaires. Il ne redoutait que les batailles de journaux, qui lui semblaient inutiles. Don Bosco voulait rendre à César ce qui lui revenait, fût-il voleur et ennemi du pape. *Vis unita fortior*, certes! Il est bon que les catholiques se serrent les coudes et dressent un front compact propre à contenir les poussées de leurs adversaires. Mais son critère suprême d'action ne pouvait être que le service de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Dans les périodes de transition, les gens absolus sont bientôt dépassés. La postérité a plutôt donné raison à don Bosco dans son rapport au gouvernement de l'Italie nouvelle. En 1876, ne pratiquait-il pas dans son pays et à mesure réduite, la politique de Ralliement qu'une quinzaine d'années après (1893), Léon XIII recommanderait aux catholiques de France affrontés eux aussi à de redoutables anticléricaux?

Notes

1. (G. Bosco), *Unione cristiana*, Turin, Tip. dell'Orat. di S. Francesco di Sales, 1874, p. 1.

2. Elles ne figuraient pas encore dans le texte manuscrit antérieur intitulé: *Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales*. — On trouve en ACS 133, Autografi cooperatori, la documentation originale sur les coopérateurs.

3. Je me sers, pour ce paragraphe, d'A. Gambasin, *Il movimento cattolico nell'Opera dei Congressi (1871-1904)*, Rome, Université Grégorienne, 1958; et de S. Tramontin, «Opera dei congressi e dei comitati cattolici in Italia», dans le *Dizionario storico del movimento cattolico in Italia* (F. Traniello et G. Campanini, dir.), t. I, deuxième partie, Casale Monferrato, Marietti, 1981, p. 336-347.

4. A cet endroit, je traduis S. Tramontin, *art. cit.*, p. 336-337.

5. *Lettere e discorsi dei sommi pontefici Pio IX e Leone XIII alla Società della Gioventù cattolica italiana dal 1868 al 1870*, Udine, Tip. Patronato, vol. I, p. 20. Traduit d'après S. Tramontin, *loc. cit.*

6. Giambattista Paganuzzi, né à Venise en 1841 et mort à Venise en 1923, a été une belle figure de catholique dit «intransigeant». Voir sur lui la notice de S. Tramontin, dans le *Dizionario storico..., cit.*, t. II, Casale Monferrato, 1982, p. 441-448.

7. Je continue à m'appuyer sur l'article référé plus haut (n. 3) de Silvio Tramontin.

8. *Primo congresso*, vol. I: *Atti*, p. 43-44. Cité d'après S. Tramontin.

9. Une lecture acide, mais intéressante, des idées du congrès de 1874, sous le titre: «La naissance de l'intégralisme catholique», dans G. Spadolini, *L'opposizione cattolica da Porta Pia al '98*, Florence, Vallecchi, 1961, p. 86-111.

10. On lit, sur un exemplaire de la première édition de 1874 classé en ACS 022 (16), ces mots de don Bosco: «Eseguite le correzioni entro notate, se ne stampino N. 25.» La p. 40 du fascicule y est raturée en son milieu de haut en bas.

11. J'ai autrefois retracé brièvement l'histoire de ces textes et fait reproduire les principaux d'entre eux dans l'ouvrage collectif: *Il cooperatore nella società contemporanea*, coll. *Colloqui sulla vita salesiana* 6, Leumann-Turin, LDC, 1975, p. 23-29, 355-373.

12. Pour ce paragraphe et le suivant, je reprends librement mon exposé «Da Associati alla Congregazione salesiana del 1873 a Cooperatori Salesiani del 1876», dans l'ouvrage cité note précédente *Il cooperatore nella società contemporanea*, p. 29-50.

13. *Associazione di opere buone*, 1875, § III, a. 1.

14. *Cooperatori salesiani ossia...*, 1876, § II.

15. *Cooperatori salesiani ossia...*, Albenga, 1876, p. 3.

16. *Cooperatori salesiani ossia...*, Albenga, 1876, § II.

17. *Ibidem.*

18. *Unione cristiana*, 1874, § I.

19. *Associati alla congregazione di S. Francesco di Sales*, Introduction. Même idée dans *Unione cristiana*, § II; *Associazione di opere buone*, § III; et enfin dans *Cooperatori salesiani ossia...*, § III.

20. G. Bosco, *Storia ecclesiastica...*, quatrième époque, chap. I (nouv. éd., Turin, 1870, p. 231-234): «... Comme un grand nombre de personnes ne pouvaient s'enfermer dans les cloîtres, saint Dominique établit encore un tiers-ordre pour les gens qui vivent dans le monde. Hommes et femmes y peuvent faire profession dans le siècle sans émettre de vœux. (...) Saint François établit encore un troisième ordre pour les personnes vivant dans le siècle, qu'on appelle Tertiaires Franciscains. Il voulait par là étendre à tous les fidèles le bienfait de la vie religieuse, et de fait, ce troisième ordre se répandit de façon merveilleuse dans toutes les parties du monde.»

21. *Unione cristiana*, 1874, § II.

22. Dans *Cooperatori salesiani ossia...*, § III, qui va être cité. Don Bosco s'appuyait peut-être sur une allusion de Pie IX aux anciens tiers-ordres dans sa lettre de mai 1876.

23. *Cooperatori salesiani ossia...*, § III.

24. G. Bosco, *Vita del giovanetto Savio Domenico...*, Turin, 1859, p. 53.

25. Constitutions salésiennes, premier texte manuscrit conservé, ACS 022 (1), chap. *Scopo*, a. 1, avec les additions autographes de don Bosco.

26. Voir la lettre de G. Bosco à Pie IX, Turin, 4 mars 1876; *Epistolario* III, p. 25.

27. *Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales*, § *Regole per gli associati salesiani.*

28. *Ibidem*, texte corrigé.

29. *Unione cristiana*, § IV, a. 1.

30. *Cooperatori salesiani ossia...*, § V, a. 1.

31. *Unione cristiana*, § III. La formule deviendrait en 1876: «Aux coopérateurs salésiens on propose la même moisson qu'à la congrégation de S. François de Sales à laquelle ils entendent s'associer.» (*Cooperatori salesiani ossia...*, § II, Introduction.)

32. *Cooperatori salesiani ossia...*, § IV: *Maniera di cooperazione*, a. 4.

33. Feuillet *Associazione nel bene operare*. Alla vista..., fol. autographe de don Bosco; ACS 133, Cooperatori 1 (1).

34. *Cooperatori salesiani ossia...*, § VIII: *Pratiche religiose*, a. 1.

35. Au paragraphe *Regole per gli associati salesiani*, a. 2.

36. *Cooperatori salesiani ossia...*, § VIII: *Pratiche religiose*, a. 2, 3, 4.

37. *Cooperatori salesiani ossia...*, § VI: *Obblighi particolari*, a. 1.

38. Les deux fêtes patronales de saint François de Sales (29 janvier) et de Marie auxiliatrice (24 mai) semblèrent bientôt les dates les plus indiquées pour ces manifestations.

39. *Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales*, § *Regole per gli associati salesiani*, a. 9.

40. *Cooperatori salesiani ossia...*, § V: *Costituzione e governo dell'associazione*, a. 3.

41. *Ibidem*, même paragraphe, a. 4.

42. *Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales*, § *Regole per gli associati salesiani*, a. 11.

43. *Cooperatori salesiani ossia...*, § V: *Costituzione e governo dell'associazione*, a. 7.

44. *Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales*, § *Regole per gli associati salesiani*, a. 6.

45. *Unione cristiana*, finale (p. 7-8).

46. *Associazione di opere buone*, p. 14.

47. *Cooperatori salesiani ossia...*, Albenga, 1876, p. 16-17.

48. *Cooperatori salesiani ossia...*, Turin, 1877, p. 39.

49. *Cooperatori salesiani ossia...*, § V: *Costituzione e governo dell'associazione*, a. 2.

50. Premier chapitre général, quatrième conférence, 7 septembre 1877, *Atti* ms corrigés et approuvés par don Bosco, p. 116-118. Voir MB XIII, 261/24 à 262/10.

51. Voir, *ci-dessus*, p. 979.

52. Bref de Pie IX *Cum sicuti relatum est Nobis, Pia quaedam Christifidelium Sodalitas...*, 9 mai 1876; éd. MB XI, 546, doc. 7.

53. Je m'inspire ici d'A. Gambasin, *Il movimento cattolico...*, cité n. 3, p. 17-18.

54. F. Fonzi, *I cattolici e la società italiana dopo l'Unità...*, 2ème éd., Rome, Studium, 1960, p. 29. Sur la mentalité des transigeants conciliateurs et des intransigeants qui ne l'étaient pas, se reporter à *Intransigenti e transigenti. Considerazioni di un vescovo italiano*, Bologne, Nicola Zanichelli, 1885.

55. D'après O. Confessore Pellegrino, «Transigenti e Intransigenti», dans le *Dizionario storico del movimento cattolico in Italia*, cit., t. I, première partie, p. 20-21. On ne cherche ici qu'à comprendre la mentalité intransigeante, bien convaincu que les catholiques militants italiens de l'époque ne pouvaient pas être partagés en deux catégories, les transigeants et les intransigeants. Il serait peut-être préférable de parler de catholiques libéraux, de catholiques conservateurs et de catholiques réactionnaires. Mais, quels qu'ils soient, les classements de cette sorte seront toujours imparfaits.

56. Voir, *ci-dessus*, chap. XXII.

57. *Voce della verità*, ann. IV, n° 26, 1^er^ février 1874; éd. MB X, 526/28 à 527/23. – Sur Francesco Nardi (1808-1877), directeur de *la Voce*, voir la notice de F. Malgeri, dans le *Dizionario storico* (cité n. 3, *supra*), t. III, deuxième partie, Casale Monferrato, 1984, p. 585.

58. *L'Italie*, 6 février 1874. Article reproduit en MB X, 530/31 à 531/16.

59. *Gazzetta di Torino*, n° 37, 6 février 1874. Article reproduit en MB X, 531/20 à 533/12.

60. P. Braido, et F. Motto, «Don Bosco tra storia e leggenda nella memoria su "le perquisizioni"», RSS VIII, 1989, p. 141.

61. Voir, *ci-dessus*, chap. XXV.

62. C. Maraldi, «Depretis, Agostino», *Enciclopedia Italiana*, t. XII, p. 636-637.

63. M. Menghini, «Nicotera, Giovanni», *Enciclopedia Italiana*, t. XXIV, p. 796-797.

64. A. Romano, «Zanardelli, Giuseppe», *Enciclopedia Italiana*, t. XXXV, p. 879-880. Informations abondantes sur ces personnages dans A. Capone, *Destra e sinistra. Da Cavour a Crispi*, Turin, UTET, 1981, *passim*.

65. G. Bosco à G.B. Lemoyne, San Pierdarena, 25 juillet 1876; *Epistolario* III, p. 78.

66. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 8, à la date du 6 août 1876. – L'événement a été narré en détails par don Ceria en MB XII, 417-431, à partir des *Documenti* XVII, 423-431 et VIII, 191-192 (pour l'épisode Ricotti). Pour rédiger ces pages des *Documenti*, don Lemoyne, qui était pourtant présent à Lanzo, avait surtout utilisé la *Cronichetta* Barberis, quitte à la gloser et à attribuer à don Bosco à Lanzo des réflexions et des jugements recueillis sur ses lèvres après son retour à Turin. Une fois de plus, il convient donc d'être ici circonspect au moment de répéter des *logia* de don Bosco selon leur version des *Memorie biografiche*.

67. Le sénateur Ercole Ricotti (1816-1883), déjà rencontré dans cette biographie, historien réputé, professait à l'université de Turin. On lui devait une importante *Storia della Monarchia Piemontese*, Florence, 1861-1869, 6 vol. On sait que don Bosco, pour sa *Storia d'Italia*, avait recouru à la *Breve storia d'Europa e specialmente d'Italia* de Ricotti. – Luigi Ferraris (1813-1900), hòmme politique piémontais, était sénateur depuis 1871.

68. Ceci d'après un propos de don Bosco dans G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 8, p. 72, repris en MB XII, 428/21-27.

69. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 8, p. 72. Ces réflexions de don Bosco *à Turin* ont été glosées et datées du jour même de l'événement à Lanzo en *Documenti* XVII, 431; d'où elles ont été versées en MB XII, 430/8-19. Au reste il est probable que don Bosco entreprit aussitôt l'apologie de sa conduite, sur place et devant ses confrères, par conséquent devant le directeur Lemoyne.

70. *Il Bersagliere*, 9 août 1876. Article recopié en *Documenti* XVII, 432, et en MB XII, 548/24 à 549/7.

71. «I ministri a Lanzo e D. Bosco», *Unità cattolica*, 17 août 1876. – Auparavant, dans ce même journal, une *corrispondenza romana* du 9 août avait déjà accroché don Bosco par le biais du ministre Nicotera, qui «est allé dans les provinces septentrionales, supposées citadelle des droites, pour attraper les simplets, en faisant le petit saint avec don Bosco et au Cottolengo, et le royaliste avec Victor-Emmanuel... Il faut lire le *Bersagliere* de ce matin, l'organe du baron napolitain (...) lui qui, hier seulement, interdisait toutes les processions religieuses, s'est confondu en compliments à don Bosco, le

prêtre miraculeux, et un monde de sottises de cette sorte, de quoi donner la nausée à un estomac de bronze.» (*Unità cattolica*, 11 août 1876. Voir MB XII, 549/9-23).

72. Quintino Sella (1827-1884), l'un des constructeurs de l'Italie nouvelle, ministre des finances de la *Destra storica* et inspirateur de la Loi des Garanties. — Mario Minghetti (1818-1886) avait été président du conseil de 1873 à 1876.

73. Un Sacerdote cattolico apostolico romano, «Né destri, né sinistri e le elezioni generali», *Unità cattolica*, 25 août 1876. On appréciera la place du Tout-Puissant à la droite du pape!

74. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 9, p. 13. Adapté en *Documenti* XVII, 450; et, de là, en MB XII, 551/16-22.

75. F. Rohrbacher, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*, t. I, préface, p. XLVI.

76. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 9, p. 23-24.

Chapitre XXVII.

L'année des consolidations (1877)

Une consolidation indispensable

L'année 1877, celle de la consolidation spirituelle et structurelle de la congrégation salésienne, telle qu'il la voulait, fut décisive dans la vie de don Bosco. Depuis la fondation de sa société, il avait veillé sur ses structures et lui avait insufflé un esprit, qui, au bout du compte, était le sien. Les structures, ébauchées dans ses constitutions primitives, avaient progressivement gagné en fermeté sous l'œil critique des congrégations romaines. Simultanément, par l'exemple et des exhortations, il transmettait à ses fils une spiritualité. Chaque année, depuis 1868,[1] il réunissait ses directeurs d'œuvres locales pour des «conférences» dites générales, qui homogénéisaient les esprits de ses disciples. Ces conférences avaient bientôt pris la forme de petits chapitres, au cours desquels chaque responsable exposait la situation de sa maison.[2] Comme nous le savons, en 1875 les constitutions avaient été pourvues d'une introduction dans laquelle don Bosco exprimait ses propres conceptions sur la vie religieuse salésienne. Sa communauté n'avait donc rien d'informel au début de 1877. Cependant cette année allait être, tant pour l'idéologie que pour les structures, d'une fécondité dont il n'y eut plus d'exemple chez les salésiens dans la suite du siècle.

Le nombre, la diversité et l'espace exigeaient une structuration plus ferme et mieux articulée de la congrégation de don Bosco, désormais masculine et féminine. Les novices salésiens dépassaient la centaine. «Ils sont au nombre de cent quarante, sans compter les deux de Nice et quelques-uns qui s'en sont allés en Amérique», annonçait fièrement, le 6 février 1877, le rapport de don Rua sur l'état de la congrégation.[3] Le nombre des œuvres et leur éloignement du centre obligeaient à démultiplier les responsabilités, en d'autres termes à créer

les «provinces» envisagées de quelque manière par les constitutions approuvées (chap. IX, a. 17). Si les coopérateurs avaient désormais leur règlement, leurs frères, les religieux salésiens, en ignoraient la teneur ainsi que les obligations qui leur incombaient à cet égard. Les filles de Marie auxiliatrice, qui n'avaient pourtant que cinq ans d'âge, connaissaient un «merveilleux développement» aussi bien numérique que spirituel. Ce 6 février 1877, don Rua lisait au paragraphe de son rapport sur «les filles de Marie auxiliatrice de Mornese»:

«Cette maison prend un merveilleux développement. Il y a deux ou trois ans, ces filles ne dépassaient pas trente, toutes comprises, professes, novices et postulantes; elles sont actuellement cent soixante ou cent quatre-vingt. Elles n'avaient alors que la seule maison de Mornese, elles sont dans sept ou huit endroits: à Turin, à Lu, à Biella, à Lanzo, à Borgo San Martino, à Sestri Levante, à Alassio, à Bordighera, etc. Cet Institut aide à surmonter beaucoup de difficultés rencontrées dans les collèges pour la lingerie et la cuisine; et nos sœurs font partout un grand bien parmi les filles. A Mornese, elles les recueillent et leur apprennent le catéchisme. Le pensionnat des élèves internes est relativement florissant, nonobstant l'incommodité de la rue et l'éloignement de la gare du chemin de fer. (...) J'aurais encore bien des choses à vous dire sur la vertu des sœurs et sur leurs mortifications, mais ce n'est pas le lieu: elles nous rappellent les anciens moines de la Thébaïde et d'autres déserts.»[4]

Les austérités de ces excellentes filles dépassaient même probablement la mesure du raisonnable, car beaucoup trop d'entre elles allaient mourir avant d'avoir trente ans.[5] Mais don Bosco, comme don Rua, relevait avec satisfaction que la ferveur des *monache* de Mornese, qu'il avait admirée dès 1872, demeurait exemplaire.

La qualité de l'esprit de ses religieux le préoccupait. Ce 6 février encore, il répétait dans sa conférence des leçons qu'il disait avoir entendues de la bouche de Pie IX, le 21 janvier précédent, quand il l'avait reçu dans sa chambre.[6]

«Allez, écrivez à vos fils, commencez maintenant à toujours répéter que la main du Seigneur guide votre congrégation. Mais une grave responsabilité pèse sur vous et vous devez l'assumer. Moi je vous dis au nom de Dieu que vous l'assumerez si vous promouvez l'esprit de piété et si vous promouvez l'esprit de chasteté; [alors] vous aurez des ministres zélés, vous verrez se multiplier les vocations religieuses, soit pour vous et pour votre congrégation, soit pour d'autres religieux et pour les diocèses, et elles feront beaucoup de bien. – Je crois vous révéler un mystère: que cette congrégation est un secret du Seigneur,[7] qu'il a fait naître de nos jours pour être un ordre à la fois religieux et séculier, qui ait le vœu de pauvreté avec la possession, qui participe

[à la fois] du monde et du cloître et dont les membres soient à la fois des moines et des citoyens, afin que l'on voie [réalisée] la parole de Jésus Christ: – Donnez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. J'aurais, continuait le Saint-Père, d'autres choses à vous dire mais je me trouve fatigué, racontez-moi une petite histoire.»[8]

Quelques instants après, don Bosco reprenait dans son discours la substance des propos du pape et en déduisait: «La gloire de notre congrégation est dans sa moralité, ce serait un malheur, cette gloire serait ternie, si les salésiens dégénéraient en moralité. C'est un baume à répandre dans les populations, c'est le centre de toutes les vertus.»[9] L'un des soucis majeurs de don Bosco lors de la préparation du chapitre général de septembre suivant apparaît ici. Tout un titre y sera consacré à la «moralité».

Les *Memorie dell'Oratorio*

Pour promouvoir le zèle et la confiance en Dieu dans sa congrégation, don Bosco avait écrit pour ses fils au cours des années précédentes une manière d'autobiographie, qui était aussi, selon ce qu'il déclara en chapitre général le 5 octobre 1877, une «monographie» de l'oratoire Saint-François de Sales.[10] Comme tout récit d'origines, elle était destinée à tenir une place primordiale dans la construction spirituelle de sa congrégation.

Il avait commencé en 1873 de rédiger un brouillon, qui finit par couvrir trois cahiers, dont il numérota consciencieusement les pages. Son secrétaire Berto l'avait déchiffré et recopié de sa grande écriture. Don Bosco avait alors corrigé cette version.[11] Elle constituait le texte reçu, que, toutefois, il recommandait de ne pas publier, ses *Memorie* étant réservées aux seuls salésiens.

Le titre de *Memorie dell'Oratorio* qu'il donnait à son écrit peut être traduit: «Mémoires pour servir à l'histoire de l'Oratoire». Don Bosco affichait ainsi la modestie de ses intentions. Tout d'abord, il n'écrivait pas ses propres mémoires, comme les Français ont trop tendance à le penser. Il ne prétendait même pas composer – comme bientôt Bonetti dans le *Bollettino salesiano* – une Histoire de l'Oratoire (*Storia dell'Oratorio*). Il esquissait toutefois cette histoire à l'intérieur d'un cadre chronologique très réfléchi. Une introduction sur les dix premières années du jeune Bosco (1815-1824) en constituait l'ouverture. Après quoi venait la genèse de l'œuvre, qu'il partageait en

décennies: 1825-1835, 1835-1845, 1846-1856. Ce curieux enracinement de l'institution turinoise dans l'enfance de don Bosco a son explication. Selon lui, le songe des neuf ans (1825) dans son hameau natal avait marqué le point d'origine de l'*Oratorio di S. Francesco di Sales* à Turin. Sa première décennie commençait donc quand il avait eu dix ans. Elle avait été le temps de la naissance et du progrès en lui-même, fondateur en puissance, d'une vocation de prêtre-éducateur, entre la *cascina* de Morialdo et l'école de Castelnuovo d'abord, entre cette école de Castelnuovo et le collège de Chieri ensuite. Le temps de sa formation au séminaire de Chieri (1835-1841) et au *Convitto ecclesiastico* de Turin (1841-1844), avec, en complément, la période encore instable de l'oratoire (1841-1846), correspondait à la deuxième décennie. La troisième décennie (1846-1856) avait été celle de l'oratoire stabilisé au Valdocco.

Par cet écrit, qu'il savait devoir plaire à ses fils et leur servir d'«agréable récréation»,[12] don Bosco leur transmettait au fil de sa plume toute une pastorale: «Il servira de norme pour surmonter les difficultés à venir en prenant leçon du passé», annonçait-il lui-même.[13] Sa pastorale incluait naturellement une pédagogie, par exemple celle de l'accueil du jeune, qu'illustrait l'épisode de Garelli.[14] En décrivant sa propre histoire, don Bosco voulait infuser de l'espérance au cœur de ses disciples et successeurs: Dieu, jusque-là, avait été avec les salésiens. Il écrivait sans ambages que son récit servirait à «faire savoir que Dieu lui-même a conduit chaque chose à chaque instant.»[15] En ces années soixante-dix, il était convaincu que, malgré l'hostilité des hommes, son œuvre n'avait percé que grâce à Dieu. De temps à autre un songe, expliquait-il, l'avait remis sur le droit chemin. Comme on l'a vu dans le récit de la mort de don Calosso en 1830,[16] éveillé il pensait à ce bienfaiteur défunt, durant son sommeil il rêvait de lui. Mais un rêve intervenait: «A cette époque je fis un autre rêve. On m'y reprochait amèrement d'avoir placé mon espérance dans les hommes et non dans la bonté du Père des cieux.»[17] Des dialogues animaient la narration. Cette histoire des origines était une longue, plaisante et consolante leçon à l'usage des éducateurs salésiens.

Les thèses sous-jacentes et le genre littéraire des *Memorie dell'Oratorio*, qui ravissent les âmes pieusement crédules, allaient même, au bout d'un siècle, faire plus ou moins douter de leur véridicité. Elles ont posé de «sérieux problèmes.»[18] Comment admettre l'authenticité de scènes dialoguées, telles que celle de Garelli dans la sacristie de

l'église Saint François d'Assise ou celle qui préluda sur un pré à la location de la maison Pinardi? Donner le 8 décembre 1841 comme date d'une fondation *ex nihilo* de l'oratoire S. François de Sales paraît fantaisiste quand on sait que le jeune prêtre Bosco prenait alors le relais des catéchismes fondés au même endroit par son maître Cafasso. Tandis que le lecteur commun est persuadé de la parfaite authenticité et même de l'ordre de toutes leurs phrases, y compris de celles mises dans la bouche des acteurs de ses aventures, les thèses pédagogiques et théologiques, les interprétations purement religieuses, les dialogues circonstanciés, l'une ou l'autre omission, dont la moins explicable est celle de l'épisode Moglia, enfin des transferts chronologiques, qui aboutissent par exemple à dater la rencontre Calosso du mois d'avril 1826, quand Giovanni avait dix ans, au lieu du mois de novembre 1829, quand il en avait quatorze, ont mis en doute la véracité des *Memorie dell'Oratorio* parmi les spécialistes de l'histoire de don Bosco. Ne serait-ce pas une joyeuse et édifiante comédie comme le rédacteur les aimait? Dans un article paru en 1889, un contemporain de celui-ci affirmait qu'il y avait alors en France une chaîne de romanciers philosophes, dont les trois principaux ancêtres étaient Le Sage, à l'origine d'une lignée de fantaisistes spirituels, psychologues souriants plus ironiques qu'émus; Jean-Jacques Rousseau, qui mettait son art d'écrire au service d'idées générales, concevait, combinait et développait un drame pour démontrer le vrai ou le faux d'un système, et enfin, l'abbé Prévost, de qui descendait une puissante race d'observateurs, de psychologues et de «véritalistes», les seuls qui disent vrai.[19] A un degré certes très inférieur littérairement parlant, don Bosco aurait-il laissé dans ses *Memorie* une autobiographie simultanément déguisée à la mode de *Gil Blas* de Le Sage et de la *Nouvelle Héloïse* de Rousseau, le sourire et la thèse mis en scène pour la joie et l'instruction de ses fils? On en dissertera probablement aussi longtemps que les bénédictins sur le deuxième livre des *Dialogues* de saint Grégoire le Grand, qui relate «la Vie et les Miracles» de leur père saint Benoît.

Il me semble qu'il faut classer les *Memorie dell'Oratorio* comme un peu tous les récits d'origines dans la catégorie des histoires populaires, vraies (plus ou moins!) dans leur fond et rendues pittoresques par l'art du narrateur. Deux principes d'interprétation, qui se tempèrent réciproquement, pourraient guider le commentateur: 1) Les scènes de cette histoire, surtout celles dialoguées, doivent être toutes considérées comme reconstituées par l'imagination de don Bosco. C'était un homme de théâtre. En 1873, il avait depuis longtemps oublié la

teneur et surtout la suite réelle de propos exprimés par lui ou devant lui trente, quarante et même cinquante ans auparavant. Il les rebâtissait et en aurait volontiers convenu. Des notes conservées nous apprennent qu'il résumait d'au moins deux façons différentes le sermon du prédicateur du jubilé, tel qu'il l'avait raconté à don Calosso sur la route de Buttigliera. Il est donc vain de disserter sur la parfaite vérité des phrases du dialogue avec Garelli, par exemple du *Sai zuffolare?* (Tu sais siffler?) avec sa suite immédiate, qui, absents des *Memorie dell'Oratorio*, figurent dans les *Memorie biografiche* de don Lemoyne; ainsi que des phrases réelles de la Dame du songe de neuf ans et d'un peu tous les dialogues des *Memorie dell'Oratorio*. 2) Mais, à l'inverse, les faits eux-mêmes, tels que ce songe, le retour de Buttigliera avec don Calosso, le défi au charlatan, la constitution de la Société de l'Allégresse, la rencontre initiale de Comollo, la discipline du collège de Chieri, les procédés du confesseur Maloria..., et même les interventions du chien Grigio à l'extrême fin de ces *Memorie*, tous événements donnés comme réels par don Bosco, ne furent pas gratuitement imaginés par lui. Il en avait conservé un souvenir, déformé ou non. Chacun d'eux, dans sa globalité, avait un *fundamentum in re*, plus ou moins facilement mesurable, mais qui mérite l'attention.[20] Les *Memorie dell'Oratorio*, certainement édifiantes, didactiques, instructives et amusantes, qui ont nourri, à travers les biographes, l'imaginaire salésien et, par là, consolidé l'esprit des congrégations issues de don Bosco, renferment des informations de bon intérêt sur les quarante premières années du mémorialiste.

Le système préventif en éducation

En 1877 encore, don Bosco, probablement à la suite d'une conversation avec des Français de Nice qui réfléchissaient avec lui sur l'éducation qu'il donnait aux jeunes du patronage Saint-Pierre, écrivit et diffusa un *Traité sur le système préventif dans l'éducation de la jeunesse*, qui sera ensuite considéré comme son manifeste en matière de pédagogie. Il parut pour la première fois en annexe du fascicule sur l'*Inauguration du Patronage Saint-Pierre de Nice* (Turin, 1877), événement qui eut lieu le 12 mars de cette année. L'inauguration célébrait l'entrée des salésiens et de leurs élèves dans la villa de la place d'Armes, dont l'achat par don Bosco avait tellement surpris les prudents Niçois de la conférence Saint-Vincent de Paul. La composition du petit traité, sur laquelle nous sommes exceptionnellement peu ren-

seignés parce que les brouillons primitifs de don Bosco ont disparu,[21] suivit de près la fête de la mi-mars: la *Cronichetta* autographe de Giulio Barberis pour avril-mai 1877 en parlait déjà comme d'un fait passé. Il faut croire que le secrétaire Berto, tellement attentif aux moindres papiers de don Bosco, ne put récupérer les premiers états de cet important document pour la simple raison que le saint les avait écrits séparé de lui et sur le chemin du retour de Nice à Turin, pendant sa visite des maisons salésiennes de Ligurie, donc entre le 13, quand il allait quitter Nice, et le 27 mars, quand il rentrait chez lui.[22]

Ces quelques pages, de composition assez lâche, lui demandèrent cependant beaucoup de peine, avouait-il. Son confident Barberis expliquait dans sa *Cronichetta* d'avril-mai 1877, où il mélangeait de manière significative – car il montrait avoir les propos de don Bosco dans la tête en écrivant – la troisième et la première personne: «Pendant qu'il était à Nice, eut lieu l'ouverture du Patronage, qui fut très solennelle. Lui-même tint le discours, et il fut question de le faire imprimer pour faire mieux connaitre l'œuvre du Patronage en France. Il décrivit donc lui-même à la fois la fête et le discours. Et il fit suivre le tout d'un condensé de ce qu'il pensait concernant notre système d'éducation, qui est dit préventif. – Ce travail lui coûta plusieurs jours d'affilée de travail. Il le fit et le refit trois fois: et il se trouvait comme vexé de ne pas trouver ses écrits davantage à son goût. Il jetait les phrases sur le papier, et maintenant ça suffit; ou bien, après l'avoir fait plusieurs fois, je le refais et il ne me plaît pas encore; et il le refit pour la troisième fois et plus...»[23] D'après la date de l'*imprimatur*, que le vicaire général Zappata signa le 3 août, la publication du fascicule tarda jusqu'à ce mois.[24]

La formule «système préventif» du titre de ces pages nous pose un problème d'exégèse inattendu, car, si surprenant que cela soit, l'éducateur Bosco n'avait, jusqu'en 1877, jamais, que nous sachions, employé pareille expression. L'opposition entre les deux systèmes préventif et répressif dans le dialogue avec Urbano Rattazzi «un dimanche matin du mois d'avril 1854» est le fruit d'une reconstitution, qui peut être datée de 1882.[25] Qui lui en donna l'idée? Quelle en était la portée dans son esprit?

On parlait beaucoup de prévention au milieu du dix-neuvième siècle. «Le début de l'œuvre de don Bosco se situe dans un contexte caractérisé par le souci préventif, qui semble traverser la vie politique, sociale, familiale et ecclésiale de nombreux pays d'Europe, et qui investit plus ou moins les domaines juridique et pénitentiaire, moral

et religieux, ceux de l'assistance sociale et de l'éducation.»[26] «Est préventif ce qui est destiné à prévenir, à empêcher un fait de se produire», écrivait Pierre Larousse dans son *Grand dictionnaire universel du XIX^ème^ siècle*, au cours d'un tome paru en 1875. Banal! Soit, mais les exemples qu'il donnait: «Système préventif», «Lois préventives», peuvent nous faire réfléchir.[27] Seulement, on peut «prévenir» de bien des façons, y compris par la répression. Les stratégies s'opposaient au milieu du dix-neuvième siècle. L'une d'elles, de type défensif-répressif, tendait à sauvegarder les «Bons», les «Sains», les «Raisonnables», contre le danger représenté par les «Déviants» et les «Différents». Une autre, dite aujourd'hui «de promotion», préconisait des interventions publiques et privées dans le domaine de l'assistance sociale. La meilleure défense sociale, estimaient ses partisans, était dans la promotion individuelle des handicapés, dans leur éducation et leur réintégration à l'intérieur de la société. Dans ce cas, le but principal de la prévention était d'influer sur les causes subjectives et individuelles de la marginalisation sociale, que la société avait des moyens de réduire par l'instruction, la formation professionnelle et l'aide économique.[28] Les tenants de cette sorte de prévention constructive, surtout après les troubles révolutionnaires, opposaient la prévention et la répression, «système préventif» et «système répressif». A l'article *Répressif* de son dictionnaire, article daté lui aussi de 1875, Pierre Larousse citait la phrase du journaliste Emile de Girardin (1806-1881): «Le régime préventif peut se défendre, le régime répressif ne se défend pas.»[29] La pure répression était devenue de mauvais aloi au bénéfice de la prévention.

J'imagine que quelque criminaliste, peut-être l'avocat Ernest Michel, remarqua un jour, à Nice ou ailleurs, devant don Bosco, qu'il pratiquait dans ses maisons cette sorte d'action préventive, opposée à la répression policière ou militaire. En tout cas, c'est en 1877 seulement et à l'intention des Français qu'il eut l'idée de s'en ouvrir pour la première fois. On lit vers la fin du fascicule sur l'inauguration du patronage Saint-Pierre:

«Plusieurs fois j'ai été invité à exprimer verbalement ou par écrit quelques pensées touchant le système qu'on appelle *préventif* adopté dans nos établissements. Le tems ne m'a jamais permis jusqu'à présent de satisfaire à cette demande et pour aujourd'hui je toucherai en passant quelques points qui ne seront que la table de ce que je désire publier dans un petit ouvrage à part...»[30]

Ledit petit ouvrage ne parut jamais. Dans le traité de 1877, don Bosco s'attacha à décrire deux systèmes d'éducation différents: «le système préventif et le système répressif». Le préventif, «entièrement appuyé sur la raison, la religion et la charité», devait être préféré.[31] Et il disait pourquoi.

La méthode d'éducation de don Bosco, telle qu'il la décrivait dans ces pages, était-elle donc parfaitement définissable (spécifiable, diraient les scolastiques) par le terme de «préventif», si nouveau sous sa plume? Il ne semble pas. Au début de 1877, probablement à la suggestion de quelque ami ou admirateur, – il me paraît inutile d'enquêter ici sur d'éventuelles sources écrites –, il ne fit que souligner l'une de ses caractéristiques. Car son système d'éducation, «entièrement appuyé sur la raison, la religion et la charité», éléments pour le moins non essentiels à la seule prévention, avait beaucoup plus d'ampleur. «Système préventif» était le nom par lequel, en cette année 1877, il croyait bon de désigner un système, le sien, où l'éducateur était ami et père très bon de l'éduqué. Il écrivait: «Le système préventif rend l'élève tellement affectionné que le maître pourra parler avec le cœur soit dans le temps de l'éducation soit après. L'éducateur, une fois le cœur de l'éduqué gagné, aura sur lui une grande autorité...»[32] Et puis: «La pratique de ce système d'éducation s'appuie entièrement sur les paroles de saint Paul qui disait: Charitas benigna est, patiens est; omnia suffert, omnia sperat, omnia sustinet...»[33] Et encore: «L'élève sera toujours l'ami du maître et se rappellera toute sa vie avec bonheur la direction qu'il a reçue: il verra des pères et des frères dans les maîtres et dans les autres supérieurs...»[34] Enfin: «Le maître doit tâcher de se faire aimer par les élèves, s'il veut qu'on le craigne...»[35] L'éducateur décrit dans ces lignes ne se limitait pas à «prévenir» les erreurs et les sottises de ses élèves, comme semblait l'annoncer l'opposition initiale entre le «répressif» et le «préventif». Au vrai, don Bosco, en 1877, sous le titre de «système préventif», prônait une pédagogie de la charité, terme français qui, dans la traduction officielle de cette année, était censé rendre l'italien *amorevolezza*; ou, peut-être mieux, une pédagogie de l'amitié, celle que, sur les conseils d'En-Haut, il avait cherché à pratiquer avec les jeunes depuis les débuts de son œuvre. D'instinct, à lire son récit du songe de neuf ans, il eût été plutôt porté à la répression violente, à coups de poing et de pied, qu'à la prévention compréhensive et affectueuse. La compréhension et l'affection sont ici déterminantes. Or la compréhension de l'enfant réclame de la «prévention» de la part de l'éducateur, tandis

que ladite prévention n'entraîne pas nécessairement sa compréhension. L'amitié contrôle la prévention, alors que des éducateurs maladroits ont parfois cru que, dans le système de don Bosco, la prévention, loi suprême, doit contrôler l'amitié et la confiance.

Par l'exposé de ce système dit préventif, don Bosco se croyait sur le point de grandement intéresser les Français, selon lui plus vite enthousiasmés par les idées neuves que ses calmes compatriotes du Piémont... Barberis lui faisait dire en ce printemps de 1877:

«... Je crois pourtant que ce petit travail est capable de faire beaucoup de bien en France. Là-bas ils ne sont pas positifs comme ici. Ils parlent aussitôt davantage, ils y mettent de l'enthousiasme, ils acceptent plus volontiers des choses neuves... Et puis, actuellement, nous avons besoin que l'on nous connaisse de plus près... Le système préventif spécialement sera repris, répété par les journaux, il fera du bruit.»

Barberis enchaînait dans sa *Cronichetta*: «Celui qui veut avoir l'impression d'entendre parler don Bosco et connaître sa manière de raconter qui semble parfaitement exagérée (*sic*), n'a qu'à lire ce discours.»[36] Ce traité au titre plus ou moins adroit était en effet destiné à faire quelque bruit, mais, contrairement à ce que croyait don Bosco, moins en France que dans les congrégations qu'il avait fondées. En cette année 1877, il fut placé en tête du *Regolamento per le case* (Règlement des maisons), alors lui aussi publié pour la première fois, comme nous le verrons plus loin. Et, de la sorte, il devint subitement la charte de l'éducation des salésiens (et des salésiennes). On oublia son caractère occasionnel et ses destinataires de la première heure. Le «système préventif» désignera, au vingtième siècle, le système d'éducation et même parfois toute la spiritualité et toute la pastorale des salésiens de don Bosco.

La vocation dans l'Introduction aux constitutions de 1877

En 1877 encore, une série de textes normatifs sur la vie religieuse, en particulier sur la vocation à cette vie, est entrée sans bruit dans le corpus des écrits signés par don Bosco. Au début d'une nouvelle édition de la traduction italienne des *Regole* de 1874, l'introduction de don Bosco, bien que toujours datée du 15 août 1875, reparut considérablement amplifiée. A la demande de son supérieur, le maître des novices Barberis l'avait enrichie et allongée; et don Bosco, après l'avoir fortement émondé et, parfois, modifié, avait reconnu le

tout.[37] Dans l'édition de 1877, la lettre initiale de don Bosco *Ai soci salesiani* (Aux confrères salésiens) comporta dix-sept paragraphes, dont quatre entièrement nouveaux. Un paragraphe sur les comptes rendus spirituels reproduisait un passage des «constitutions définitives» des visitandines rédigées par saint François de Sales. On devait à Barberis (relu par don Bosco) les deux derniers alinéas du paragraphe sur les «Avantages temporels» de la vie religieuse, les troisième et quatrième alinéas du paragraphe sur «les Vœux», les troisième et sixième alinéas du paragraphe «Obéissance», les deux dernières phrases du paragraphe «Pauvreté», le cinquième alinéa (très court, sur le silence sacré) du paragraphe «Chasteté» et la description de l'exercice de la bonne mort du paragraphe «Pratiques de piété». Le nouveau chapitre «Charité fraternelle» dérivait du chapitre XII (De la charité envers le prochain) de l'ouvrage extrêmement répandu de saint Alphonse intitulé *La vera sposa di Gesù Cristo o la Monaca santa* (La véritable épouse de Jésus Christ ou la Sainte religieuse). La plupart, sinon la totalité des additions qui viennent d'être énumérées, en provenaient probablement aussi. Enfin, aux premières pages de la nouvelle introduction, les paragraphes sur la vocation sortaient tout entiers de l'opuscule de saint Alphonse: *Avvisi spettanti alla vocazione* (Avis concernant la vocation), que l'on date de 1750. Leurs développements couvraient même une surface plutôt excessive (neuf pages et demie sur quarante) de l'ensemble du document.

Les salésiens de 1877 entendraient donc saint Alphonse quand ils liraient dans l'introduction de don Bosco les paragraphes respectivement intitulés: «Importance de suivre sa vocation», «Suivre promptement sa vocation» et «Moyens pour conserver sa vocation». A la dernière ligne de celui-ci, une note que don Bosco avait ajoutée de sa main sur un manuscrit au reste très abrégé de Barberis, tentait de les prévenir de la véritable origine de ces considérations. C'était: «*Fin qui S. Alfonso dottore di S. Chiesa*» (Jusqu'ici S. Alphonse docteur de la sainte Eglise). Mais comme rien ne leur apprenait que les emprunts à l'illustre docteur avaient commencé neuf pages plus haut, ils ne mesuraient pas leur dette envers lui.[38] De toute façon, dans le corpus salésien, un point de la doctrine liguorienne était entré couvert de l'autorité de don Bosco qui avait signé toute l'introduction. Il mérite quelque réflexion.

Moraliste de l'ère moderne, saint Alphonse avait surtout disserté sur le caractère obligatoire de la vocation, soit sacerdotale soit religieuse. La vocation exprime-t-elle la volonté de Dieu? Est-on tenu

d'obéir à la vocation? Comment obéir à la vocation? Quelles précautions prendre pour demeurer fidèle à sa vocation? Il avait situé la vocation, entendue au sens actif d'«appel de Dieu», à l'intérieur d'une doctrine générale de la prédestination, question aussi permanente qu'angoissante pour la chrétienté de l'époque. On sait ce que Calvin en disait. Dieu prédestine chaque personne. La vocation est donc essentielle au destin, estimait saint Alphonse. «Il est clair que notre salut éternel dépend principalement du choix d'un état», affirmait-il...[39] C'est «la Roue-Maîtresse» de la vie.[40] «Si l'on résiste à la volonté de Dieu quand il invite, on ne pourra échapper à sa volonté au jour de ses vengeances.»[41]

Expression de la volonté de Dieu sur l'homme, saint Alphonse attachait donc grande importance à la vocation, surtout du futur prêtre. Réservé sur l'attrait, il voyait dans l'intention droite unie aux aptitudes désirables un appel intime de Dieu à la vie sacerdotale. Sur le devoir de suivre cet appel, il était fort pressant. Si, en soi, jugeait-il, une simple invitation laisse libre, cependant, en fait, à cause des circonstances et des difficultés ultérieures, il y a rarement absence de péché véniel à la négliger; il pourra même y avoir péché mortel.[42] Quant à la vocation religieuse, saint Alphonse acceptait l'argumentation de saint Thomas d'Aquin dans sa dispute contre Guillaume de Saint-Amour et ceux qui pensaient comme lui.[43] La doctrine de ceux qui empêchent les gens d'entrer en religion est «pestifère». Dans l'opuscule *Avvisi spettanti*, il commençait par rappeler l'obligation de «se conformer aux desseins de Dieu dans le choix d'un état quel qu'il soit» (§ I), avec, pour première conséquence, le «malheur auquel on s'expose en n'y correspondant pas» (§ II, 1°), et, pour deuxième conséquence: «Il faut obéir à la voix de Dieu sans délai» (§ II, 2°). Il alignait ensuite les moyens de conserver la vocation religieuse dans le monde, qui sont la discrétion, l'oraison et le recueillement (§ III); ainsi que les dispositions requises pour l'entrée en religion, à savoir: le détachement des commodités de la vie, le détachement des parents, le détachement de l'amour propre et le détachement de la volonté propre (§ IV); et enfin les épreuves auxquelles le candidat doit s'attendre dans la vie religieuse, avec l'indication de deux remèdes souverains pour les surmonter: le recours à Dieu et le recours aux supérieurs (§ V).

Dans la nouvelle édition de l'introduction aux *Regole*, don Bosco, aidé par don Barberis, répéta les principes de saint Alphonse sur l'obligation de chercher, d'accepter et de suivre le destin particulier prévu par Dieu sur soi. Car, y apprenait-on, «le Seigneur, qui est plein

de miséricorde et infiniment riche en grâces, dans la création même de l'homme, lui fixe une voie; si l'homme la suit, il peut avec beaucoup de facilité faire son salut éternel. L'homme qui se met sur cette voie et qui y marche accomplit sans grand-peine la volonté de Dieu et trouve la paix. Mais, s'il ne s'y met pas, il s'expose au grave danger de n'avoir plus les grâces nécessaires pour se sauver.»[44] Il est particulièrement grave de négliger un appel de Dieu à une vie plus parfaite, autrement dit à l'état religieux, appel qui, en soi déjà, est une grâce toute spéciale.[45] On se soumettra donc sans barguigner au désir d'entrer en religion, «état sublime et vraiment angélique», car pareil désir ne peut provenir que de Dieu.[46] Le bénéficiaire d'une vocation de cette sorte la surveillera avec autant de soin que la «perle précieuse» de l'Evangile. Le grand problème est ici de «conserver». Discrétion, prière et recueillement s'imposent à qui entend ne pas «perdre» sa vocation de religieux.[47] Le langage de ces considérations, beaucoup plus docte que celui des paragraphes de 1875, n'était pas habituel à don Bosco qui, pourtant, les intégrait et les signait. De multiples et impressionnantes références intrigueraient longtemps les novices salésiens. Ces autorités: Grégoire de Nazianze, Cornelius a Lapide, saint Augustin, le «théologien Habert» (il s'agissait d'un docteur en théologie de Sorbonne au XVIII[ème] siècle),[48] le P. Pinamonti (dans son traité *De la vocation victorieuse*), saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, le dixième concile de Tolède, saint Ambroise, saint Bernard, saint Cyrille (d'Alexandrie vraisemblablement), et quelques autres, avaient été puisées sans complexe dans saint Alphonse.

La doctrine exposée là avait au reste été adoptée par don Bosco, qui l'avait assimilée et faite sienne. Depuis le *Convitto*, saint Alphonse avait ses faveurs en théologie morale. Son autorité avait encore grandi à ses yeux depuis que Pie IX l'avait proclamé docteur de l'Eglise le 23 mars 1871. Comme en témoignent, entre autres, ses discours aux jeunes les 21 et 24 août 1877 sur le choix d'un état de vie et les précautions à prendre par qui a opté pour la vie sacerdotale et religieuse, il répétait volontiers l'enseignement liguorien sur la vocation.[49] Il craignait vraiment pour le salut de celui qui, après avoir «mis la main à la charrue», se permettait de «regarder en arrière». La réussite sur terre des gens infidèles à leur vocation lui paraissait fort improbable. Il dénonçait les misérables parents qui s'opposaient à la vocation de leurs enfants. Et ces réflexions devant un public d'adolescents à l'heure de l'élection d'un état de vie ne pouvaient qu'impres-

sionner ses jeunes auditeurs et accroître le nombre des *ascritti* de Giulio Barberis.

Il reste que cette théorie de la vocation innée et de son caractère obligatoire n'a pas fait l'unanimité dans l'Eglise du vingtième siècle. Quand la vocation prend-elle forme dans l'intéressé? Qui peut décider de son existence? L'Eglise ou l'appelé? Quels en sont les signes? Est-on tenu ou libre de suivre ce qui semble être un appel d'En-haut? Que penser d'une destinée fixée sans retour dès la conception? D'une liberté programmée une fois pour toutes depuis l'éternité? Des problèmes bien complexes! En 1957, la deuxième édition d'une énorme *Enciclopedia del sacerdozio*, à laquelle divers doctes salésiens avaient activement collaboré,[50] contenait en appendice un long article d'Eugenio Valentini, dont le titre seul: *La polemica sulla vocazione*,[51] montrait combien les esprits étaient alors capables de s'échauffer sur la question.[52] A partir de Vatican II, le débat a pris une forme nouvelle. La vocation concerna systématiquement tous les humains. Du point de vue divin, elle fut comprise, non plus comme le geste d'un maître ou d'un juge, mais comme un acte d'amour créateur, donc continu, qui ne peut être assimilé à une programmation établie à l'origine et une fois pour toutes. Le caractère dynamique de toute vocation s'est imposé. Et la vocation, quelle qu'elle soit, parut devoir être un don en vue d'une mission, qu'il faut donc être en état d'exercer. On soumit aux sciences de l'homme, notamment à la psychologie, bien des problèmes liés à l'appel. La théorie de l'obligation, ainsi mise à mal, souffrit en outre de l'affaiblissement des valeurs de fidélité dans la conscience contemporaine. Et, silencieusement, en 1972, les salésiens renoncèrent à défendre dans un écrit normatif la théorie de la vocation obligatoire telle que saint Alphonse la leur avait enseignée. Le chapitre général de cette année-là joignit à leurs constitutions rénovées une série de textes de don Bosco propres à les illustrer. Or, tandis que, dans cette annexe, le traité sur le système préventif était repris *in-extenso*, les paragraphes sur la vocation disparaissaient de la première partie du document: «Don Bosco aux confrères salésiens», c'est-à-dire de l'introduction aux *Regole* d'antan. Il reste que, pendant un siècle, saint Alphonse, par l'intermédiaire de l'introduction retouchée en 1877, avait fait la leçon aux salésiens sur leur vocation.

L'annonce du premier chapitre général

Vers le mois de juillet de cette année 1877, don Bosco fit mander aux salésiens une information détaillée sur un chapitre général à réu-

nir très bientôt. «Nos constitutions, disait-il, au chapitre six, article 3, établissent que, tous les trois ans, un chapitre général doit être tenu, auquel on attribue la faculté de traiter et de proposer tout ce qui peut contribuer au bien des confrères en particulier et de la congrégation en général. Comme justement, trois ans se sont déjà écoulés depuis notre approbation définitive, il faut que ce chapitre soit intimé et célébré (...) Ce chapitre sera convoqué à Lanzo, soit avant soit après les exercices spirituels...», autrement dit pendant le mois de septembre. Tous les directeurs et tous les préfets des maisons salésiennes étaient invités à y prendre part.[53]

A son habitude très démocratique (et, soit dit entre parenthèses, inverse de celle de l'archevêque Gastaldi dans la préparation de ses synodes), don Bosco s'efforçait, dès la convocation, d'associer ses fils aux importantes décisions qui allaient être prises. Les schémas prévisionnels leur étaient soumis pour observations. Il avertissait: «Comme c'est le premier chapitre général de notre congrégation, il convient certainement que tous les confrères y travaillent, afin d'en retirer tous les avantages qui peuvent contribuer au bien commun (...) Chaque directeur communiquera donc ces schémas aux différents membres du chapitre de sa maison; il recommandera et facilitera à chacun l'étude de la matière proposée...»[54] La lettre introduisait un petit fascicule imprimé.[55]

En avril précédent,[56] don Bosco avait griffonné un texte de schéma préparatoire, qui, après avoir été complété, couvrirait vingt-cinq pages... Il concernait alors successivement: la «vie commune», la «santé», les «études» soit des confrères, soit des élèves, les manuels (*libri di testo*), la «moralité» des salésiens et de leurs élèves, les «vêtements et le linge» des salésiens, l'«économie» dans l'approvisionnement, dans l'éclairage, à la cuisine, dans le chauffage, les travaux et les constructions, le «respect envers les supérieurs», les «inspections ou provinces», les questions d'«hospitalité», d'«invitations» et de «repas», les «usages religieux», les «habitudes», les «aumônes», les *ascritti* et les «vacances»; en finale, on y trouvait un «règlement des chapitres généraux». Sur ces bases, le chapitre devrait, selon don Bosco, élaborer une sorte de règlement pratique des constitutions approuvées. Le tempérament concret du fondateur transparaissait de ces dispositions. Les théories sur l'état religieux ne l'intéressaient pas. Il recommandait la participation des subordonnés à la vie de l'institution. Le supérieur ne prétendait pas monopoliser les bonnes recettes pour sa congrégation. On chercherait ensemble: des livrets interfoliés

recevraient les additions et les remarques des intéressés.[57] Ces imprimés furent distribués au début de l'été de 1877.[58]

L'ouverture du chapitre (5 septembre 1877)

Don Bosco ouvrit ce chapitre historique le 5 septembre en soirée, très humblement, beaucoup plus simplement que ne l'a laissé entendre l'histoire officielle. La séance se déroula dans le bureau du directeur du collège de Lanzo et ne réunit pas plus de quatorze personnes.[59] Il y avait là: don Bosco, don Rua, don Giovanni Cagliero (rentré d'Amérique), don Lazzero, don Ghivarello, don Durando, don Bonetti, don Francesia, don Giovanni Battista Lemoyne, don Albera, don Monateri, don Giuseppe Ronchail, don Barberis et le comte Carlo Cays (non encore profès, à qui l'on offrait un rôle au moins consultatif). Du groupe des premiers «compagnons», il ne manquait que don Francesco Cerruti, directeur du collège d'Alassio. La liste des membres de droit, telle qu'on la trouve imprimée l'année suivante, ne dépassera pas vingt-trois noms.[60]

Don Bosco formula quelques avis destinés à mettre les capitulaires en garde contre de possibles faux-pas. Ce chapitre étant le premier de la société salésienne, aucune norme bien fixe n'avait pu être établie pour son déroulement, d'autant qu'aucun de ses membres n'avait jamais assisté à un chapitre quelconque ni même lu ses actes et que personne n'avait été chargé de s'informer sur la manière de s'y prendre. Il convenait donc de procéder lentement et posément, «afin que ce chapitre serve de programme et d'enseignement à ceux qui viendront ensuite...»[61] Don Bosco regardait l'avenir. La matière à étudier fut ensuite répartie entre cinq commissions, dont les titres provenaient du schéma préparatoire: 1) la vie commune, présidée par don Rua; 2) la moralité, présidée par don Cagliero; 3) l'économie, présidée par don Bonetti (avec la participation du comte Cays); 4) les études, présidée par don Durando; 5) les sciences sacrées, présidée par don Francesia. Don Bosco attendait de ces commissions des dispositions fermes sur les points assignés, auxquels quelques autres s'ajouteraient selon la nécessité. «Il est vrai que le temps est très court, observait-il. Mais beaucoup de points ont déjà été étudiés depuis des années. Et puis, nous ne voulons pas faire quelque chose de scientifique par règles et canons. Et puis, si l'on oublie de traiter certains points, il sera encore temps d'y revenir une autre fois. Pour nous, il ne s'agit que de pratique: répondre aux requêtes (*quesiti*) du schéma, suppri-

mer quelques détails et en ajouter d'autres si cela paraît convenir. Sans aller chercher d'autres livres pour nos études, nous les mènerons sur le schéma, sur les *Regole*, sur les règlements des collèges, sur les circulaires envoyées à toutes les maisons au cours des années précédentes et sur les délibérations prises lors des conférences antérieures, soit ici à Lanzo soit à Turin. En un mot, répondre à nos besoins. L'importance de ce chapitre tient à ce que les *Regole*, jusque-là seulement organiques, deviennent pratiques. Il faut étudier comment faire entrer ces *Regole* dans la pratique.»[62] L'assemblée de 1877 allait être ainsi à l'origine des futurs *Regolamenti* salésiens et même de certains éléments des constitutions de la première partie du vingtième siècle, issus les uns et les autres des *Deliberazioni* des chapitres du dix-neuvième siècle, parmi lesquelles celles de 1878 (notre chapitre) occuperaient une place prééminente.[63] Par quelques endroits elles seraient même pour les salésiens d'un intérêt semblable à celui du traité sur le système préventif et de l'introduction aux constitutions. Don Bosco pressentait cette importance. Il déclarait le 7 septembre: «Je désire que l'on procède bien et rapidement, mais avec calme, sans rien précipiter, car ces réunions marqueront (*faranno epoca*) dans notre congrégation; la bonne orientation de l'avenir en dépendra en grande part.» Il est vrai qu'il prévenait aussitôt les interprétations hasardées: «Je ne dis pas que l'existence ou la disparition de la congrégation dépende de ces réunions, mais qu'elles constitueront comme une base très sûre pour sa bonne marche et que le salut d'une foule d'âmes dépend de ce que nous allons déterminer ces jours-ci.»[64]

Le déroulement du chapitre (5 septembre-5 octobre 1877)

Le chapitre, plus ou moins malmené par la concurrence dans la maison de Lanzo d'exercices spirituels qui obligeaient don Bosco à de longues séances de confessionnal et, à l'occasion, des capitulaires prédicateurs à s'absenter, durera un mois entier, jusqu'au 5 octobre. Deux intervalles allaient le couper: le premier, après la seizième conférence, du 15, au 20 septembre; le deuxième, après la vingtième conférence, du 23 septembre au 1er octobre. Au total, le chapitre ne débattit, à raison de deux conférences quotidiennes, que pendant environ treize jours pleins.

La question des études

Le problème des études, celles des élèves et celles des clercs salésiens, put être abordé lors de la troisième conférence, le 7 septembre. Guidée par don Durando, président de la commission concernée, l'assemblée l'envisagea sous un angle qui ne nous est plus familier. Les capitulaires de Lanzo réduisaient la question des études à peu près uniquement à celle des «livres de texte». La leçon du maître consistait pour eux en une lecture intelligente de textes appropriés à la matière enseignée. Don Bosco avait lui-même conçu dans cet esprit une *Histoire sainte*, une *Histoire ecclésiastique* et une *Histoire d'Italie* pour l'instruction de la jeunesse. Les ouvrages scolaires de philosophie n'avaient pas d'autre finalité. A Lanzo, nul ne semblait avoir idée de cours professés, même en sciences sacrées, qui, pour nous, relèvent de l'enseignement supérieur. Comme à Chieri dans les années trente, les étudiants de 1877 mémorisaient des thèses. En théologie, les seuls véritables travaux personnels consistaient à préparer des sermons pour exercices spirituels et à dirimer des cas de conscience. Au reste, des livres étaient expressément conseillés pour la rédaction des «méditations» et des «instructions» d'exercices spirituels. Etudier revenait à copier, résumer, compiler et mémoriser.

En conséquence, pour traiter des «études», le chapitre s'appliqua à déterminer un choix de «livres de textes» – on sait que don Bosco leur avait consacré un paragraphe de son schéma préparatoire – en littérature, en philosophie, en théologie et même en prédication. Le problème déjà ancien des auteurs païens et des auteurs chrétiens dans les classes secondaires ressurgit ainsi. Le chapitre répéta les thèses du *Ver rongeur* de l'abbé Gaume, en faveur desquelles don Bosco s'est beaucoup plus dépensé que nous ne l'imaginons aujourd'hui. Il fallait, assurait-il, se défier souverainement des auteurs païens, de leurs images, de leurs principes et des conceptions de l'existence qu'ils véhiculaient. L'ouvrage récent d'A. M. Belasio, *De la véritable école pour le redressement de la société*,[65] imprimé à l'Oratoire, avait raison. Selon le procès verbal de l'assemblée, «de nombreux savants et, pour nous, particulièrement le P. Belasio, soutiennent que, si les écoles secondaires ont été, depuis plusieurs siècles, presque généralement corrompues, cela provient en grande part de ce que, dans ces écoles, on n'entend louer que la vertu païenne et encenser que les héros de la gentilité. Nos jeunes connaîtront l'un après l'autre les noms des rois et des consuls de Rome; mais, si on leur demande les noms des apôtres,

aucun ne saura les bien dire. Ils connaîtront les actions héroïques et fabuleuses d'Hercule, d'Enée et de Romulus, mais rien des grandes gestes de saint Pierre, de saint Paul... On connaît les antiquités grecques et romaines, mais on ignore parfaitement les antiquités chrétiennes. L'introduction des classiques chrétiens [dans l'enseignement] doit être considérée comme providentielle, elle fera partiellement disparaître cette anomalie.»[66] Dans leur élan, les capitulaires auraient même introduit dans les classes salésiennes, non seulement saint Jérôme – qu'ils trouvaient au reste parfois difficile –, mais l'*Imitation de Jésus Christ*. Cette fois, don Bosco réagit au nom d'un principe qui revenait fréquemment sur ses lèvres en ces années. Il ne convenait pas d'inscrire l'*Imitation* au programme, estimait-il, «pour ne pas trop révulser (*dare tanto nell'occhio*; littéralement: donner tellement dans l'œil) les malintentionnés» du temps, qui s'écrieraient aussitôt: «Voilà ce qu'ils leur font étudier!» Tandis que, s'il s'agit de livres d'histoire, «on n'en fait pas grand cas, même s'ils sont religieux.»[67]

Don Bosco se défiait des réactions hostiles de l'opinion. Il fallait certes recourir aux livres édités chez soi, c'est-à-dire dans les imprimeries et librairies salésiennes, mais en prenant garde de ne jamais soulever de courants d'opposition chez d'éventuels concurrents, comme il était malheureusement advenu en 1848 aux frères des Ecoles Chrétiennes de Turin. Ils avaient ainsi suscité contre eux «une terrible acrimonie». «Ce fut l'une des raisons qui contribuèrent le plus à faire ensuite se lever la guerre, qui prit contre eux une forme si violente ici en Piémont qu'ils finirent par être chassés de tous les endroits où ils se trouvaient.»[68]

Les coopérateurs salésiens

Les coopérateurs salésiens auront droit à huit articles dans les *Deliberazioni* du chapitre publiées en 1878.[69] Pourtant, à l'origine, nulle commission n'avait été prévue sur eux.[70] Mais don Bosco en parla à l'assemblée dès le 7 septembre; il revint ensuite sur eux à diverses reprises et, par le canal des *Deliberazioni* imprimées, l'écho de ses propos retentira longtemps dans la tradition salésienne.[71] Les *Deliberazioni* définiront les membres de la troisième branche de l'arbre de don Bosco. «Les coopérateurs et les coopératrices salésiennes ne sont que de bons chrétiens, qui, vivant au sein de leurs propres familles, maintiennent au milieu du monde l'esprit de la congrégation de saint François de Sales, et l'aident moralement et matériellement surtout au ser-

vice de l'éducation chrétienne de la jeunesse. Ils constituent une sorte de tiers-ordre et se proposent des œuvres de charité envers leur prochain, surtout envers la jeunesse en danger.»[72] L'idée-mère de don Bosco sur les coopérateurs n'avait donc pas évolué depuis le *Regolamento* de 1876, même si l'accent était posé avec plus de force sur l'aide à la congrégation salésienne.

La souplesse était de règle pour l'admission dans l'union. «... Quelles sont les conditions indispensables pour être coopérateur?», lisons-nous dans le procès verbal de la quatrième conférence. Il résumait aussitôt la réponse: «Tous tombèrent d'accord pour laisser l'article très large et très souple, afin de pouvoir s'adapter au grand nombre...»[73] Quant aux indignes, étant donné que le *Bollettino salesiano* servait de trait d'union à l'intérieur de l'association, leur exclusion ne paraissait pas bien compliquée: «... On ne leur envoie plus le bulletin, on ne dit rien et l'affaire meurt d'elle-même... »[74]

Don Bosco voulait, nous le savons, une association de coopérateurs centralisée, non pas un tiers-ordre aux têtes multiples. En ce mois de septembre 1877, il pensait certainement aux tertiaires capucins *Concettini*, avec qui nous ferons bientôt connaissance. Mais, de ce fait, la tâche pesait lourdement sur l'administration turinoise du *Bollettino*, qui était au centre. Don Bosco intervint:

«Quant à la gêne que cela cause à Turin, il faut remarquer qu'il ne gêne nulle part ailleurs; seulement à Turin, qui, centre unique d'un nombre aussi élevé d'associés, doit certes avoir du travail. Mais, quand tout aura été régularisé, ce grand travail cessera. Quelqu'un devra s'y consacrer exclusivement, pas beaucoup plus. – D'ailleurs, continua don Bosco, j'aurais immédiatement pu trouver le moyen d'éviter tout ce travail, mais alors l'association n'aurait pas correspondu au but recherché. Le moyen était facile, multiplier les centres, qui fonctionnent chacun à sa guise, inscrivent ou suppriment les coopérateurs. Les tertiaires franciscains sont comme cela. Chaque maison de franciscains peut affilier qui elle veut; et, de cette manière, le nombre est toujours très grand. Mais justement, je me suis par-dessus tout efforcé pour ces coopérateurs de trouver précisément une manière de les unir tous au chef et que le chef puisse faire parvenir ses pensées à chacun d'eux tous.»[75]

Don Bosco pronostiquait un merveilleux avenir à son association de coopérateurs. Dans deux ou trois ans, proclamait-il au chapitre, «ils seront au moins cinq mille». Son assurance était d'autant plus fondée qu'il agrégeait des communautés entières de religieux et de religieuses par la seule inscription de leur supérieur ou de leur supérieure. Le P. Secondo Franco, supérieur des jésuites de Turin, que

nous verrons bientôt apparaître dans l'assemblée, avait été ravi d'apprendre son insertion dans l'union des coopérateurs, affirmait don Bosco.[76] Celui-ci citait Pie IX, pour qui elle constituait une «vraie franc-maçonnerie catholique», prometteuse d'immenses bienfaits.[77]

Les bonnes relations sociales. Le *Bollettino salesiano*

Ce 7 septembre, une mise en garde sur l'action politique partisane suivit de près l'allusion à la «franc-maçonnerie catholique». Par principe pastoral, don Bosco refusait toute action de ce genre dans les groupements qui se réclamaient de lui. Et, assurait-il, on lui en savait gré. «En général, notre association est bien vue de tous, parce qu'elle ne se mêle pas du tout de politique, ni d'un côté ni d'un autre.» (C'est-à-dire: ni à droite ni à gauche!) Il rappelait que sa congrégation religieuse était elle-même «totalement étrangère» à la politique, qu'il avait longtemps espéré introduire sa prohibition dans le texte des constitutions salésiennes, que, sur ce point, il avait résisté dix ans à la congrégation des Evêques et Réguliers et qu'il ne s'était résigné à supprimer l'article litigieux qu'à la veille de l'approbation définitive. La congrégation lui avait mandé: «C'est la troisième fois que nous refusons cet article; et sachez que nous estimons qu'à notre époque il est comme moralement impossible de se tenir à l'écart de toute question politique...»[78]

La recommandation d'éviter les incursions dans le domaine politique concernait en particulier les rédacteurs du *Bollettino*. Le bulletin était destiné à rapprocher les membres du monde salésien. Don Bosco parla de cette petite revue aux derniers jours du chapitre, les 3 et 4 octobre. «Un autre bien extraordinaire de la lecture et de la diffusion parmi nous de ces publications et spécialement du *Bibliofilo* [première appellation du *Bollettino*], disait-il, c'est l'unité de sentiments qu'il réalise entre tous, et le lien très fort d'union ainsi engendré parmi nous.» Il développait cette considération.[79] Par le *Bollettino*, don Bosco voulait faire connaître et apprécier son œuvre de bienfaisance, mais sans jamais heurter les gens d'opinions différentes, ceux du monde politique en particulier. La politique divise, estimait-il, alors que lui cherchait à unir. Par ses œuvres, il ne prétendait que servir la société; le *Bollettino* le dirait, le répéterait et le prouverait.

Le 4 octobre, toujours dans la perspective du *Bollettino*, il exposa longuement sa stratégie pastorale dans la société civile, au fait celle

qu'en août de l'année précédente il avait appliquée à Lanzo avec les ministres du gouvernement Depretis. Dans une société naturellement hostile à la tutelle cléricale, il évoluait guidé par quelques maximes du Nouveau Testament, en particulier *Matthieu* 22, 21; et *I Petri* 2, 18.[80] Il distinguait et respectait les pouvoirs, soit temporel soit spirituel. Et son respect des puissances temporelles s'étendait aux «méchants». Car tout pouvoir vient de Dieu! Il disait: «Je veux espérer que le *Bollettino*, conformément au but qui lui fut assigné à sa création, contribuera grandement à cela [faire connaître l'œuvre salésienne sous son vrai jour]; qu'il fera connaître notre but dans sa généralité et présentera sous leur juste point de vue les principaux événements qui, progressivement, surviennent dans la congrégation. – Notre but est de faire savoir que l'on peut donner à César ce qui est à César sans jamais compromettre personne; et que cela ne nous empêche nullement de toujours donner à Dieu ce qui est à Dieu. A notre époque, on dit que c'est un problème; et moi, si on me le permet, j'ajouterai que c'est peut-être le plus grand des problèmes, mais qu'il a déjà été résolu par notre divin sauveur Jésus Christ. Dans la pratique, les difficultés qui surviennent sont grandes, c'est vrai. Qu'on cherche donc à les résoudre. Il ne suffit pas d'énoncer le principe, il faut y joindre des raisons, des preuves et des démonstrations. Ce ne sont d'ailleurs que ses explications. Ma grande idée est d'étudier la manière pratique de donner à César ce qui est à César en même temps que l'on donne à Dieu ce qui est à Dieu. Mais on dit: – Garibaldi est le plus grand des scélérats,[81] le gouvernement le soutient, donc le gouvernement... Oui, il n'y a qu'à dire: – ... donc le gouvernement est mauvais.» C'était là l'un des leit-motive des intransigeants. Mais don Bosco s'en démarquait aussitôt: «Et avec ça? poursuivait-il. Le Seigneur nous ordonne d'obéir aux supérieurs et de les respecter, *etiam discolis*. Tant qu'ils ne commandent rien de directement mauvais, nous devons leur obéir et nous exécuter. Ils diront de payer, nous paierons. En outre, nous ne respecterons pas seulement César tant qu'il ne commandera rien de mauvais; mais, alors aussi, nous le respecterons. On ne fera rien de mal, mais on continuera de se montrer respectueux envers l'autorité de César.» Don Bosco se risquait à une peinture extrêmement noire de la situation religieuse de son temps. «Nul peut-être mieux que moi ne connaît les malheureuses conditions de l'Eglise et de la religion à notre époque. Je crois que, depuis saint Pierre, les temps n'ont jamais été si difficiles. L'art est raffiné et les moyens immenses. Les persécutions de Julien l'Apostat elles-mêmes n'étaient pas aussi hypocrites ni

aussi dangereuses. Et avec cela? Avec tout cela, nous chercherons à respecter en tout la légalité. Si l'on exige des tailles, on les paiera; si l'on ne reconnaît plus les propriétés collectives, nous les rendrons individuelles; si l'on nous impose des examens, on les subira; des patentes ou des diplômes, on fera son possible pour les obtenir. Et ainsi on progressera.» Il imaginait le fardeau qu'il faisait ainsi peser sur les siens. «Mais cela requiert des fatigues et des dépenses d'argent. Cela crée des tracas. Nul parmi vous ne peut le savoir comme je le sais moi-même. Mieux, la plupart des complications et des tracasseries, je ne vous en dis rien pour ne pas vous effrayer. Je transpire et je travaille des journées entières pour tenter de les arranger et parer aux difficultés. Il faut pourtant rester patient, savoir endurer et, au lieu de remplir l'air de lamentations et de pleurnicheries, travailler et travailler encore pour que tout aille bien.» Et don Bosco concluait son envolée par un retour au sujet: «Voilà ce que l'on veut faire savoir peu à peu et pratiquement avec le *Bollettino salesiano*. Ce principe, nous le ferons prévaloir et il deviendra la source d'immenses avantages aussi bien pour la société civile que pour la société ecclésiastique.»[82] Don Bosco, homme réservé sur lui-même, s'est rarement ouvert avec une telle clarté et une telle abondance sur ses principes de comportement social.

La vie communautaire salésienne

Les exposés ne s'étaient pas élevés à semblable hauteur durant la première partie du chapitre de Lanzo. Les questions nécessaires, mais banales, de la vie en communauté: la nourriture, le vêtement et le logement, occupaient le plus souvent les esprits. Don Bosco avait demandé au jésuite de Turin, le P. Secondo Franco, d'apporter aux salésiens les lumières de l'expérience de la Compagnie.[83] Son entrée dans l'assemblée, le 9 septembre, lui donna l'occasion de déclarer humblement, à la suite d'un éloge appuyé que le P. Franco avait fait de lui-même et de sa congrégation: «Nous sommes d'hier et donc sans expérience. Nous avons déjà très souvent eu recours à l'aide et aux conseils des pères de la Compagnie. Ils montrent tant de bonté que nous y recourrons plus fréquemment encore; et il nous arrivera certainement souvent de les déranger. Nous-mêmes et toute notre congrégation, nous nous considérons comme leurs frères cadets, des serviteurs prêts à tout dans notre petitesse, des serviteurs prêts à exécuter

leurs ordres. Unis de la sorte nous espérons tendre plus utilement à la plus grande gloire de Dieu.»[84]

Le P. Franco expliqua aux salésiens les conditions de vie communautaire des jésuites. Chez eux tout ce qui était reçu était acquis à la communauté: ils partageaient les dons, y compris de lingerie, et recevaient une nourriture identique, sauf en cas de maladie. Avec sagesse, le P. Franco remarquait: «Toutefois, en tout ce qui concerne la vie commune, il faut aux supérieurs une immense charité; il leur faut concéder beaucoup, se fier à la discrétion de leurs confrères et plutôt abonder au-delà d'un nécessaire que le religieux un peu mortifié ne demanderait pas, que de laisser manquer de ce qui convient. Pour les supérieurs, être très large à concéder est l'unique moyen d'introduire la vie commune et de rendre tolérable le poids énorme que représente le fait de ne rien avoir et de ne rien faire sans l'autorisation de son supérieur. Sinon, on cherche des subterfuges...»[85] Don Bosco écoutait et questionnait le jésuite: «Et le groupe des invalides? Et les régimes? Une alimentation trop riche n'est-elle pas source de graves tentations? Et les petites bibliothèques personnelles?»[86] Lui-même était contraire à ces sortes de bibliothèques et préférait les bibliothèques du corps professoral. Ainsi, «dans nos déplacements, et ils sont fréquents chez nous, pas besoin de faire de grands déménagements.» «Il continuait:[87] – Je crois que notre congrégation aurait fait un grand pas en avant si, quand il faut passer d'une maison à une autre, il n'était pas nécessaire de faire ses malles et si l'on pouvait s'y rendre *ipso facto*.»[88]

Les bonnes mœurs et le noviciat

Un deuxième jésuite ami de don Bosco, le P. Giovanni Battista Rostagno,[89] juriste de formation, avait bientôt rejoint le P. Franco dans l'assemblée salésienne. L'un et l'autre furent mis à contribution, à partir du 10 septembre, sur les problèmes de «moralité», en clair de vie sexuelle, soit des religieux salésiens, soit de leurs élèves. Il fut naturellement beaucoup question des *ascritti*, sur lesquels, du reste, une commission spéciale avait été formée.

La commission de la «moralité», que don Cagliero présidait, s'était montrée sévère sur l'admission des novices à la profession. Don Bosco, qui songeait à des cas précis, demanda de se réserver des exceptions. On accéda à son souhait. Il interrogea alors directement le P. Franco: «Un jeune demande d'être admis dans la congrégation. Il

expose son état de conscience: – Cette année, je suis tombé deux ou trois fois. Je suis tombé une fois, puis j'ai tenu longtemps, puis je suis tombé trois ou quatre fois de suite, et puis j'ai tenu, etc. Quel conseil lui donner?» Le jésuite répondit: «Premièrement, remarque de fond, voir, même s'il tombe rarement, s'il tombe toutes les fois où il s'est trouvé dans l'occasion. Et puis, cela étant, je voudrais un peu savoir s'il appartient à la catégorie de ceux qui sont, non pas hésitants, mais fermes dans leur vocation et dont la volonté est résolue. Je voudrais encore réfléchir un peu avant de lui dire: fais-toi ecclésiastique. Si sa volonté est ferme, je lui dirai résolument: – Va de l'avant. Si l'on n'agissait pas de cette façon, je craindrais de voir les séminaires se vider peu à peu, parce que plus personne ne pourrait y entrer.»[90]

Au cours de cette séance importante, des dispositions furent prises sur les vacances des salésiens en famille ou chez des amis (interdites sauf autorisation, non pas du directeur local, mais de l'inspecteur provincial); sur le repos de la nuit (à prendre dès la fin des prières du soir, sauf autorisation du directeur); sur les scrupuleux... Et don Bosco fit ajouter, apparemment *motu proprio*, un article réglementaire aux normes édictées sur la «moralité des confrères salésiens». L'article disait: «Que l'on garde toujours bien imprimé dans l'esprit la grande maxime du Sauveur qu'il existe "une sorte de démons qui ne se chasse que par le jeûne et la prière".»[91] Car, contrairement à ce que l'on imagine parfois, don Bosco connaissait, conseillait et même imposait des pratiques ascétiques. Pour des raisons éthiques, il prohibait à ses religieux et à leurs élèves la sieste après le déjeuner. Sa position sévère sur ce point surprend d'autant plus qu'à la différence des pays nordiques, ses compatriotes inscrivaient – et continuent d'inscrire – la sieste au programme de leurs journées. A un capitulaire observant que, dans les pays chauds, très rares sont ceux qui s'en abstiennent: «Eh bien, répartit don Bosco, nous ferons en sorte d'être de ce petit nombre-là; et je crois que nous ne nous trouverons pas mécontents d'avoir refusé cette habitude.» Il ajouta que, «ce faisant, il sera possible de travailler davantage, que notre réputation y gagnera dans le public et que d'autres suivront notre exemple.»[92] La sieste était une de ces habitudes en soi «indifférentes», dont l'expérience lui avait appris à se méfier. L'usage du tabac à priser – autre habitude – s'était répandu dans sa société à une rapidité qu'il n'avait nullement prévue. Il y mettait le holà dès son schéma préparatoire, dont on sait que tout un paragraphe était consacré aux *abitudini*.[93]

Les problèmes du noviciat, qui avaient déjà été agités durant les

réunions antérieures, ressurgirent le 9 septembre, vers la fin de la réunion sur les bonnes mœurs. Don Bosco, probablement impressionné par l'affaire des *Concettini*,[94] avait commencé au printemps précédent de se rallier à la position romaine sur le noviciat. Dans sa *Cronichetta* d'avril, le maître Barberis avait noté que, «pour la première fois», dans une conversation qu'il avait eue avec lui, il avait envisagé de réserver une maison aux novices clercs «pour qu'ils soient séparés de tous les autres.»[95] Les partisans d'une réglementation stricte sur la séparation entre les novices et les autres membres des communautés salésiennes profitèrent de la présence des jésuites pour recommander à nouveau une parfaite ségrégation des *ascritti*. Il est vrai que, le 8 septembre déjà, don Bosco, qui, selon le procès verbal de Barberis, avait «beaucoup parlé sur ce point», avait publiquement reconnu la nécessité d'une maison séparée pour les *ascritti*, au moins pour les clercs. «Il faut vraiment qu'ils ne puissent parler à aucun jeune», aurait-il même dit ce jour-là.[96] Le 10 septembre, «le débat rebondit encore sur le noviciat, en notant que [les novices] doivent être absolument séparés en tout; non seulement n'avoir aucune relation [directe] avec les gens de l'extérieur, y compris leurs parents, hormis les cas de nécessité (et alors en présence du maître ou de celui qui en tient la place); mais pas même avec les profès de leur maison. C'est de souveraine importance et il faut étudier la manière pratique d'y parvenir, etc.»[97] Ce discours était vraisemblablement tenu par don Cagliero, président de la commission. Don Bosco, qui écoutait, semble n'avoir pas insisté ce jour-là sur une règle qu'il avait longtemps écartée. La norme devait encore mûrir. Le règlement du noviciat, qui avait été composé et inséré dans le procès verbal de la conférence du 8 septembre, ne disait mot de la ségrégation des novices;[98] et les *Deliberazioni* du chapitre imprimées en 1878 ne reproduiront même pas ces articles règlementaires *Degli ascritti*.

La garde de la moralité des élèves suscita de la part de don Bosco des observations variées, qui furent soigneusement recueillies par le chroniqueur du chapitre. Comment surveiller les garçons la nuit? Lors de sa visite, à Marseille, d'un grand pensionnat de frères des Ecoles Chrétiennes, il avait noté que, «pour le frère assistant, rien ne le sépare [des élèves] si ce n'est un petit rideau pour le moment du coucher et du lever, rideau qui reste tiré pendant la nuit.»[99] Avec don Bosco, le chapitre estima que les salésiens devaient imiter les frères de Marseille. Mais alors, répartit un capitulaire trop logique, ne convenait-il pas d'éclairer les dortoirs durant la nuit? Don Bosco ne le suivit

pas. «Don Bosco s'y oppose en alléguant divers faits et motifs. Les jeunes, seuls dans la nuit et dans une obscurité totale, n'osent pas bouger et ne se lèvent pas. S'il y a un peu de lumière, elle leur suffit pour leurs propres besoins en cas de vraie nécessité; ils ne songent à rien d'autre. Mais si tout est éclairé, ils peuvent beaucoup plus facilement se réveiller, regarder au loin et, si un autre est lui aussi réveillé, s'en rendre compte aussitôt. Si l'assistant dort profondément, ils s'en aperçoivent sur-le-champ et, en cas de mauvaises intentions, restent sur leurs gardes. Tandis que, s'il fait sombre, l'enfant qui se réveille se retourne de l'autre côté et tout s'arrête là.»[100] Une sainte âme proposa alors de garder, dans chaque dortoir, une veilleuse allumée devant une statuette de la Vierge. L'idée commença par sourire aux capitulaires. Mais, écrivit le chroniqueur, «on émit une remarque sur laquelle don Bosco revient sans cesse. Si quelque mécréant (*litt.*: méchant) de ce temps vient visiter nos maisons, que dira-t-il de trouver un petit autel dans chaque dortoir? Il parlera de superstition. Dans notre monde tel qu'il est, il nous faut être en garde de ce côté-là. Imprimer autant que possible la religion dans le cœur de tous, oui; mais, pour l'extérieur (*litt.*: les choses extérieures), le moins possible.»[101]

Le 14 septembre, don Bosco reviendra sur les pieusetés qui, louables en soi, passent pour superstitions et bigotteries (*becellettonerie*) aux yeux des gens malveillants. Il déconseilla même pour cette raison de multiplier des pratiques, telles que les bénédictions du saint sacrement.[102]

Pour entre autres prévenir les soupçons, le 11 septembre, lors de la dixième conférence (sur la moralité), don Bosco «exposa, nous dit le procès verbal, une idée à laquelle il réfléchit depuis longtemps, qui n'est encore qu'esquissée, mais qu'il faudra étudier ensemble.» Il jugeait nécessaire d'établir, dans chacune des maisons salésiennes, une «clôture» à la limite des appartements des religieux. Que «surtout et absolument aucune femme quelle qu'elle soit ne dorme dans ce secteur de la maison, quand même ce serait la mère du directeur ou de ces bonnes dames qui, dans nos collèges, raccommodent le linge et rendent des services analogues.» Au reste, il ne s'agissait pas seulement de couper court aux rumeurs. Réaliste, don Bosco observait: «Nous savons que nous sommes tous fils d'Adam. De nombreuses années passeront peut-être, je l'espère, sans qu'il n'arrive rien; mais cela pourrait arriver. Pour l'heure, il n'y aura pas de danger, mais c'est une

précaution à prendre...»[103] Le chapitre décida de faire supprimer toutes les portes entre le secteur des religieuses et le reste des maisons.

Don Bosco, qui, apparemment, légiférait pour les seuls internats (les *case salesiane*), était très raide sur les cas d'enfants scandaleux. Il fallait chasser impitoyablement les galeux (*le rogne*) infectés par le vice: «Ils auront toute la contrition nécessaire pour recevoir l'absolution de leur faute; mais il n'est pas question de se fier à eux.»[104]

Le «teatrino»

Les solutions faciles agréaient peu à don Bosco. On en trouve une preuve supplémentaire dans le domaine du spectacle, qui l'intéressait fort. A son initiative, la question du théâtre, qui ne figurait pas dans le schéma préparatoire, fut introduite dans le chapitre par le biais des mœurs des élèves. Pour don Bosco, le théâtre était un instrument d'éducation. Sur scène, les enfants exerçaient leur mémoire, harmonisaient leur maintien et, par identification aux personnages de leurs rôles, imprimaient en eux-mêmes de bons exemples et des maximes salutaires. Quant aux spectateurs, ils participaient à cette action moralisatrice. Or, en cette année 1877, il estimait que ses collaborateurs avaient dévié sur le théâtre dans ses maisons. Au lieu de saynètes comiques et sans prétention comme à l'origine, ils avaient donné à jouer aux enfants des drames impressionnants, où les «méchants» parlaient mal, se battaient, usaient de l'épée et du fusil. De jeunes garçons parfois richement costumés, des minois bien grimés se faisaient admirer. Le parterre n'était plus constitué par leurs seuls camarades, mais par un vaste public d'amis et de voisins, dits «étrangers». Don Bosco n'appréciait pas du tout l'atmosphère ainsi créée par le théâtre. Selon lui, il démoralisait les garçons au lieu de les élever. Il ne mit pas les formes pour le faire savoir à son chapitre. Selon le procès verbal primitif (destiné, pour ce passage, à disparaître des Actes et donc de l'histoire officielle salésienne), «don Bosco fit remarquer que, depuis plusieurs années, le *teatrino* avait été frustré de son véritable but dans nos collèges. On a voulu introduire des tragédies, des pièces faites pour les étrangers, des pièces imposantes, et le goût de notre théâtre s'en est trouvé gâté. Maintenant, au lieu d'être une innocente récréation ou un divertissement, il produit la plupart du temps un effet contraire. Dans la rédaction du règlement, il faut partir de ce point cardinal: le *teatrino* est pour nos jeunes, non pas pour les étrangers.»[105] Et, pour les Actes, un copieux paragraphe intitulé: *Del Teatrino* fut composé

dans l'esprit de don Bosco. Il préconisa, pour des séances qui ne devraient jamais être longues, un style de type «veillée scoute»,[106] bon enfant, avec monologues, histoires, pièces brèves, saynètes comiques, chants et musique. «Préférer la déclamation de morceaux choisis de bons auteurs, la poésie, les fables, l'histoire, les traits amusants et facétieux tant que l'on voudra, pourvu que la morale n'en souffre pas, la musique vocale et instrumentale, les parties obligées et les soli, les duos, les trios, les quatuors. Le choix doit être fait pour servir à la fois l'éducation et les bonnes mœurs.»[107]

Les questions d'économie

L'économie, au sens second de «gestion sans dépense inutile», tenait une grande place dans le schéma préparatoire du chapitre. Don Bosco, obsédé par des problèmes financiers que les années aggravaient extraordinairement, regrettait de voir s'évanouir par l'incurie de ses fils des sommes d'argent qu'il s'était ingénié à réunir. Ni avare, ni mesquin, mais plutôt parcimonieux et, en tout cas, prévoyant, il administrait de son mieux, sans rentes et sans domaines, les dons manuels qu'il quêtait, les fruits de ses ateliers (parmi lesquels ses propres publications), les modiques pensions qu'on lui versait, les héritages qui lui survenaient et les bénéfices des loteries qu'il organisait avec persévérance.[108] Il ne pouvait supporter les constructions et les réparations importantes décidées dans ses maisons à son insu, d'autant que son personnel, toujours rempli d'initiatives, s'empressait trop souvent de réformer ou de démolir les constructions des prédécesseurs, directeurs ou préfets.[109] Il estimait que les salésiens devaient aussi économiser sur la nourriture, l'éclairage, l'aménagement des locaux et les voyages. Pour les Actes du chapitre, le paragraphe de l'économie fut prestement mis au point grâce, pensons-nous, au concours du comte Carlo Cays. Ses articles formeront la *distinzione* IV, l'un des cinq grands titres des *Deliberazioni* publiées en 1878. Nous devons vraisemblablement au comte le principe infiniment sage: «14. Que le cuisinier n'oublie pas que l'économie, l'hygiène et la propreté ne sont jamais séparables.»[110]

Les observations de don Bosco en matière d'économie au cours de l'assemblée, qui en traita le 13 septembre, frappent surtout par leur pittoresque. Le chapitre se livra, paraît-il, à une «longue discussion sur l'économie à partir des os non utilisés. Don Bosco raconta qu'il avait vu en de nombreux endroits faire cuire ces os, au moins une paire de

fois, et en tirer régulièrement un bon bouillon; après quoi, on les écrase pour obtenir une graisse très utile, surtout pour la fabrication de la colle et du savon.»[111] Un autre passage du procès verbal de ce jour nous rappelle que don Bosco aimait le *buon caffé*. «On passa à la question du café. Première observation à garder à l'esprit partout où l'on veut qu'il soit bon à moindres frais, c'est de ne jamais faire le café un jour pour le lendemain, ou, le matin, le café d'après-midi. Au long de l'année et dans tous les collèges où il se rend, don Bosco insiste aussi sur ce point en faisant remarquer que, laissé refroidir, le café perd de son arôme et qu'au bout de quelques heures sa qualité est devenue très inférieure. — On parla aussi de la torréfaction du café. Un excellent moyen de lui garder son arôme est d'éviter de le faire trop cuire, puis de le conserver dans un récipient bien fermé; ainsi, il continue à cuire pendant quelque temps, sans perdre ce parfum qui fait sa qualité et que beaucoup lui font perdre effectivement. Il convient aussi de rechercher la qualité de café la plus économique et quels ingrédients y mélanger pour diminuer les dépenses, sans, autant que possible, affaiblir la qualité de la boisson. On a noté que le seigle brûlé, à condition de n'en pas mettre une quantité excessive, réussit à cela mieux que d'autres [produits].»[112] Heureux temps où le président lui-même d'un chapitre général ne dédaignait pas, *anzi*, de disserter quelques minutes sur le parti à tirer des os bouillis et sur la meilleure façon de préparer un café buvable!

Chez don Bosco, le souci d'économiser ne dégénérait pas en ladrerie égoïste. A ses religieux, il recommandait l'aumône aux indigents, surtout aux jeunes et aux filles. Il n'a guère parlé, au cours de sa vie, du monde de la prostitution qu'il avait pourtant côtoyé longtemps au Valdocco. Sa pitié envers les pauvresses éclata publiquement au chapitre de 1877. Le procès verbal du 13 septembre lui fait dire: «... S'il arrive que les demandes de secours émanent de *zitelle* (filles), oh alors, qu'on leur vienne en aide sans faute, en toute charité et le plus largement qu'il nous soit possible. Il n'y a peut-être pas au monde de catégorie de gens plus en danger pour leur chasteté que ces filles pauvres et abandonnées. Quant à moi, je donnerais très volontiers et en n'importe quelle circonstance ma part de repas, si je n'avais rien d'autre à offrir pour les tirer du danger. Qu'on n'aille pas dire qu'elles n'en ont peut-être pas besoin ou qu'elles sont déjà rongées par le vice. Si elles n'étaient pas dans le besoin, dans la plupart des cas, elles ne demanderaient rien; et si elles étaient déjà corrompues, elles ne viendraient pas demander du secours à nous, mais probablement à d'autres portes

beaucoup plus prometteuses. D'ailleurs, supposé qu'elles ne soient pas vertueuses, elles échapperaient au moins pour cette fois au danger. Et c'est déjà une grande chose...» Don Bosco remarquait alors que, dans le monde contemporain, la pauvreté se cache plus souvent qu'on ne croit sous des apparences convenables... [113]

Problèmes de vocabulaire

L'organisation d'une société passe aussi par le vocabulaire. Don Bosco, maître d'œuvre du chapitre et de ses formules, intervint à plusieurs reprises sur des questions dites de mots.

Le 4 octobre, pendant la vingt-quatrième conférence, malgré l'opinion contraire d'un capitulaire, il admit que le terme de *Salesiano* pouvait normalement désigner le membre de la Pieuse Société de S. François de Sales. Il n'est en effet pas exact d'avancer, comme il arrive fréquemment sur la foi d'une note tardive de don Rua, que l'appellation *Salésien* datait de janvier 1854. Elle ne se répandit qu'à partir de 1875 environ. Un capitulaire – probablement don Cagliero, que l'on croit reconnaître aux références aux missions et aux journaux d'Amérique – venait de protester contre ce qualificatif, qui l'avait heurté pendant la lecture des procès verbaux des assemblées antérieures. [114] Il avait dit: «... Nous ne devrions employer ce mot que très rarement. Il y a quelques années on ne l'employait pour ainsi dire pas et on ne le connaissait presque pas. Il n'était pas encore en usage. Ce fut à l'occasion du premier départ de nos missionnaires, il y a deux ans, que l'on commença de le mettre en vogue. On se mit à dire et à redire, à imprimer et à réimprimer sur les *Missionnaires Salésiens*; en Europe et en Amérique, sur des livres et dans des journaux, on parlait des *Missionnaires Salésiens*; et c'est ainsi que ce nom s'est répandu.» L'intervention de don Bosco a été enregistrée: «C'était nécessaire les années précédentes pour diverses raisons, dit don Bosco. Il fallait que la congrégation prenne un nom fixe. D'ailleurs le nom de saint François de Sales convient à l'Eglise et à la société civile; c'est le saint de la mansuétude, vertu qui plaît à tous indistinctement, mécréants (*litt.*: méchants) compris; et c'est le saint que nous avons choisi pour patron principal. Et puis il ne convenait pas de nous appeler Franciscains parce que nous aurions été confondus avec ceux de saint François d'Assise. Au reste, le mot Salésien sonne bien: ce fut donc une bonne chose de l'adopter.» Don Bosco recommanda seulement de ne pas trop étaler ce titre sur la couverture des livres, comme pour procla-

mer: «Voyez ce qu'ils sont capables de faire, les Salésiens!» Et il continua en remarquant que la congrégation avait fait «un pas très hardi» en ce sens, quand elle avait inscrit le qualificatif Salésien sur le Bulletin des coopérateurs.[115]

Un autre problème de vocabulaire avait été agité dès le mois de septembre. Le 12, la conversation avait dévié sur le partage de la congrégation en provinces. Don Bosco s'était prononcé avec sagesse: «Autant que possible que la division en provinces ne soit pas arbitraire. Il faut qu'une province réunisse des maisons avec plus ou moins les mêmes coutumes, les mêmes mœurs, les mêmes commerces. Si le climat, les habitudes, les coutumes, les commerces, etc., diffèrent, qu'on fasse une autre province. Cette question est importante à plusieurs égards et doit être toujours gardée à l'esprit lors du partage en provinces. Procéder arbitrairement peut être cause de confusions, de mécontentements et de beaucoup d'autres désordres.»[116] Le problème de la terminologie n'avait pas été soulevé ce jour-là. Toutefois, dès le schéma préparatoire, don Bosco avait établi que les provinciaux salésiens – fonction à créer – seraient dénommés *inspecteurs* et les provinces sous leurs juridictions *inspectorats* (ispettorati). Cette terminologie particulière fut commentée, le 14 septembre, certainement sous le regard et, peut-être, par la voix de don Bosco lui-même, qui, comme toujours, présidait la séance. «... Et, avant tout, dit le procès verbal, le nom de province et spécialement de provincial. On a cru bon de l'éliminer chez nous. De nos jours ces dénominations révulsent par trop (*dan troppo nell'occhio*, litt.: donnent trop dans l'œil). On nous prend aussitôt pour des *frati* et on ne nous laisserait pas travailler. Saint Ignace aussi a supprimé plusieurs titres en usage avant lui, par exemple il a supprimé le titre de père gardien et l'a changé en celui de recteur. Nous devons chercher nous aussi à nous débarrasser de tous ces noms et de tous ces signes (*quelle esteriorità, litt.*: ces extériorités), qui peuvent le plus tirer l'œil de nos jours.» Le terme d'inspecteur n'avait pas été choisi au hasard parmi les titres en usage dans la société civile. «On a donc décidé qu'au lieu de provincial on appellerait inspecteur celui qui a la charge de la surveillance. Le nom d'inspecteur exprime exactement ce que nous voulons dire et, par ailleurs, il est bien reçu de nos jours: c'est un terme employé par le gouvernement pour les affaires scolaires.» Quant au territoire, le texte poursuivait: «Comment dénommer l'ensemble des lieux sur lesquels l'inspecteur exerce son pouvoir? Il semblerait naturel de l'appeler *ispettorato* ou *ispettoriato*. Mais on a remarqué que ces mots ne sonnent pas telle-

ment bien, et puis ils peuvent être aisément mal compris dans la prononciation et signifier ainsi des choses qui rebutent. On a remarqué qu'*ispettoria* dérive aussi d'*ispettore*, encore que pas plus *ispettoria* qu'*ispettoriato* et *ispettorato* ne figurent dans le dictionnaire. D'ailleurs, il est plus bref, plus harmonieux et doit donc être adopté. Donc *ispettore* (inspecteur) et *ispettoria* (inspection).»[117] Dans l'esprit de don Bosco, l'inspecteur, ce supérieur qui regarde, serait l'œil du recteur majeur, dont il ferait observer les *Regole*, qui étaient celles de toute la congrégation.[118] Mais, entendons-nous bien! Le recteur majeur, en l'occurrence, s'appelait don Bosco; l'inspecteur, qui le représentait, serait donc naturellement «un père, qui a pour tâche d'aider ses fils à réussir leurs entreprises et qui, en conséquence, les conseille, les aide, leur enseigne comment se tirer d'embarras dans les circonstances critiques.»[119]

Le lien avec le recteur majeur, qu'il estimait essentiel à la charge d'inspecteur, tenait aux conceptions de don Bosco sur le rôle du supérieur général dans l'ensemble de la congrégation. Il voulait que «toute la marche générale de la congrégation dépende vraiment de lui et qu'il ne soit pas gêné et freiné à chaque instant par des privilèges ou par l'autorité d'autrui, qu'il ne soit pas obligé de prendre mille précautions avant de décider quoi que ce soit.» Telle était son idée, répondait-il à quelqu'un qui s'étonnait du caractère absolu de cette autorité, non pas pour lui, mais pour ses successeurs.[120]

Les filles de Marie auxiliatrice

La question des filles de Marie auxiliatrice, alors dûment agrégées à la société religieuse de don Bosco, fut mise à l'étude le 22 septembre, lors de la dix-neuvième conférence.[121] Le problème spécifique du chapitre était de couper court à d'éventuelles calomnies par leur séparation d'avec les salésiens dans l'habitat. Mais, à cette occasion, don Bosco émit sur elles des considérations d'autant plus intéressantes que l'histoire officielle les a à peu près ignorées. Il disait: «... Comme le Seigneur a disposé que nous trouvions de l'aide dans tant d'excellentes *sorelle*,[122] qui peuvent s'occuper des lingeries et des cuisines de nos maisons, ayons donc recours à elles. Il fut un temps où il semblait que le *sel de la terre* était le monopole des prêtres. Mais aujourd'hui on cherche par tous les moyens à les écarter de l'enseignement. Les filles ont des maîtresses sans guère de principes religieux. Nous devons donc nous employer nous-mêmes de notre mieux à ce que nos filles de

Marie auxiliatrice soient habilitées à s'occuper de l'éducation des filles, surtout des pauvres, dans les différents endroits, et à faire pour ces filles ce que les salésiens font pour les garçons. De la sorte elles aussi pourront être et répandre le *sel de la terre*. Elles pourront encore spécialement faire du bien dans les hôpitaux et y créer des écoles. Elles commencent maintenant à s'associer à nous dans les *missions*.[123] Le bien qu'elles pourront faire est très grand; elles complèteront ce qui aura été commencé par nous. Mais il est absolument nécessaire que les précautions voulues soient toujours mises en pratique...» Etc.[124] A la différence des *ascritti*, les filles de Marie auxiliatrice auront droit à un long paragraphe (*Delle Suore*) dans les *Deliberazioni* de 1878.[125]

L'édition des *Regolamenti* et des *Deliberazioni*

Le chapitre fut clos le 5 octobre. Le chapitre supérieur prépara ses actes à partir des procès verbaux. Mais, avant de faire imprimer ses décisions, don Bosco fit procéder à deux publications importantes. Le Règlement de l'Oratoire S. François de Sales pour les externes[126] et le Règlement des maisons de la Société de S. François de Sales[127] furent édités à la fin de cette année 1877.[128] Le premier reproduisait l'ancien règlement de l'oratoire proprement dit du Valdocco, c'est-à-dire de l'œuvre salésienne externe, que les Français du temps auraient volontiers dénommée patronage. Le deuxième reprenait le règlement de la maison annexe (*casa annessa*) de l'oratoire, règlement désormais étendu et adapté aux diverses maisons de la société de S. François de Sales, les *case salesiane* (maisons salésiennes), qui étaient essentiellement des internats. Le règlement des maisons, appelé à jouer un rôle primordial dans la vie quotidienne des fils de don Bosco, avait lui-même deux parties, l'une destinée aux maîtres, qu'introduisait le traité sur «le système préventif en éducation», l'autre aux élèves, que complétait un appendice sur la «manière d'écrire des lettres».

Dans ses conversations de 1878 avec Giulio Barberis, il est arrivé à don Bosco de déplorer «la longueur de beaucoup de discussions (du chapitre général) qui n'aboutissent à nul résultat.»[129] Sa remarque, apparemment négative, concernait non pas, en soi, le déroulement du chapitre même, mais le texte de ses «actes» ou des «canons» que Barberis devait en extraire pour l'édition qu'il avait reçu mission de préparer. Elle parut à son tour l'année suivante sous la forme d'un fascicule de quatre-vingt-seize pages intitulé «Délibérations du chapitre

général de la Pieuse Société Salésienne tenu à Lanzo Torinese en septembre 1877.»[130]

Au cours du dernier trimestre de 1877, parmi des soucis d'affaires irritantes que nous avons encore à connaître, don Bosco, au prix d'un travail que l'on croirait parfois forcené, avait ainsi à peu près complété[131] son corpus écrit sur l'esprit et les structures de la Société salésienne. Il avait désormais, avec des constitutions, des règlements pour leur mise en pratique, un petit traité sur son système d'éducation et un historique de son œuvre. Il se disposait certainement à annoncer cette heureuse nouvelle au pape Pie IX, qu'il avait l'intention de rencontrer sans tarder à Rome. En quoi, il se trompait.

Notes

1. Il semble que la première «conférence générale» de la société salésienne ait été tenue le 3 février 1868. Voir MB IX, 66-70.

2. Les rapports sur les «conférences générales» ont été en principe rassemblés en ACS 04. Voir FdB 1869-1873.

3. Cette partie du rapport était en effet lue par don Rua. En voir une édition en *Documenti* XVIII, 62; MB XIII, 77/13-14.

4. D'après *Documenti*, XVIII, 61-62; MB XIII, 76/12-31.

5. Leur nécrologe, pour les seules années 1879-1880, comporte seize notices de jeunes religieuses, qui étaient nées dans les années 1850. Le lire dans la deuxième partie de l'*Elenco generale delle Figlie di Maria Ausiliatrice*, 1881, p. 15-48.

6. Nous suivons ici le texte bref du manuscrit original Gresino classé dans G. Barberis, *Cronichetta Discorsi*, quaderno 16, texte amplifié et glosé en *Documenti* XVIII, 63-68, d'où il a été versé par don Ceria en MB XIII, 77-83. Ce discours «prophétique» pour le passage ici reproduit, mériterait une édition soignée, qui aiderait à retrouver, sinon les propos de Pie IX dans sa chambre, qui demeureront vraisemblablement toujours problématiques, au moins ceux tenus à Turin par don Bosco lui-même.

7. A cet endroit, le texte Gresino a reparu très amplifié dans les *Documenti*.

8. G. Barberis, *loc. cit.*, p. 20-22.

9. *Ibid.*, p. 22.

10. Au cours de la conférence XXVI, 5 octobre 1877; *Verbali* Barberis, cahier III, p. 54.

11. Originaux en ACS 2220201-03. Editions par E. Ceria (Turin, SEI, 1946) et A. Da Silva Ferreira (Rome, LAS, 1991). J'ai autrefois publié une petite étude sur ces *Memorie dell'Oratorio* dans: *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne...*, Lyon, 1962, p. 115-134.

12. MO 16/17-18.

13. MO 16/14-15.

14. MO 124/12 à 127/88.

15. MO 16/16-17.

16. Nous rétablissons la chronologie défaillante de don Bosco.

17. MO 43/50 à 44/57.

18. «... récit sélectif, emphatique, familièrement amusant (...), les *Memorie dell'Oratorio* posaient de sérieux problèmes à qui leur demandait d'autres messages» que l'apologie de l'œuvre de don Bosco (P. Stella, «Bilancio delle forme di conoscenza e degli studi su don Bosco», in *Don Bosco nella storia*, dir. M. Midali, Rome, LAS, 1990, p. 25).

19. G. de Maupassant, «L'évolution du roman au XIX[e] siècle», dans la *Revue de l'Exposition universelle*, octobre 1889. D'après Maupassant, *Romans*, Bibl. de la Pléiade, Paris, 1987, p. 1483-1486.

20. On peut lire un essai de vérification de l'épisode de l'oratoire au cimetière de S. Pietro in Vincoli dans F. Motto, «L'"oratorio" di Don Bosco presso il cimitero di S. Pietro in Vincoli in Torino. Una documentata ricostruzione del noto episodio», RSS, ann. V, 1986, p. 199-220. Le prêtre mis en cause est bien mort à l'époque; quant à sa *fantesca*, elle disparut les jours suivants, mais on n'en sait pas plus sur elle. Voir *ci-dessus*, chap. V.

21. Observation de P. Braido, dans son travail important: *Giovanni Bosco. Il sistema preventivo nella educazione della gioventù*. Introduzione e testi critici, Rome, LAS, 1985, p. 14, n. 22.

22. Don Bosco est, en effet, rentré de Sampierdarena à Turin le mardi 27 ou le mercredi 28 mars. Voir sa lettre à don Rua, le 24 mars, annonçant son retour à Turin le «mardi» ou le «mercredi» suivants (*Epistolario* III, p. 160). La lettre à Mgr Masnini, donnée comme écrite depuis Turin le 26 mars (*ibid.*, p. 160-161), fut vraisemblablement composée à Sampierdarena. Don Bosco était contumier du fait.

23. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 12, non paginé, paragraphe sous le titre: *Aprile* (1877). La date du «21 aprile», relevée par don Braido (*op. cit.*, p. 13), ne fut introduite que postérieurement dans la *Cronichetta varie mani*.

24. *Inaugurazione del Patronato di S. Pietro in Nizza a mare*. Scopo del medesimo esposto dal Sacerdote Giovanni Bosco con appendice sul sistema preventivo nella educazione della gioventù, Turin, Tipografia e Libreria Salesiana, 1877. Les textes parallèles italien et français de cet *appendice* sur le système préventif se lisent, aux p. 44-65 de ce fascicule bilingue. Nous les citerons selon leur division en paragraphes.

25. Comme il a déjà été dit, l'opposition des deux systèmes dans le dialogue avec Urbano Rattazzi «un dimanche matin d'avril de 1854» n'apparaît pour nous que dans un récit de 1882, donc largement *après* le traité de 1877. Voir, *ci-dessus*, chap. XIII, n. 21, et P. Braido, *Giovanni Bosco. Il sistema preventivo..., cit.*, p. 8-9.

26. G. Milanesi, «Prévention et marginalisation chez don Bosco et dans la pédagogie contemporaine», dans l'ouvrage collectif *Education et pédagogie chez don Bosco* (dir. G. Avanzini), Paris, Fleurus, 1989, p. 196.

27. *Op. cit.*, t. XIII, p. 132.

28. D'après l'article de G. Milanesi, «Prévention et marginalisation...», p. 197-198.

29. *Op. cit.*, t. XIII, p. 1063.

30. *Inaugurazione...*, fasc. cit., p. 31 (texte français).

31. *Le système préventif...*, § I, Introduction. Nous répétons ici la traduction française de 1877.

32. *Le système préventif...*, § I, a. IV.

33. *Le système préventif...*, § II, Introduction.

34. *Le système préventif...*, § III, a. I.

35. *Le système préventif...*, § Une parole sur les punitions, a. I.

36. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 12, non paginé, § Aprile (1877).

37. On trouve en ACS 022 diverses rédactions de cette introduction. Sa version imprimée de 1877 dans *Regole o Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales secondo il Decreto di approvazione del 3 aprile 1874*, Turin, 1877, p. 3-43.

38. Toutefois, à partir de l'édition italienne de 1885, on lut (p. 6) la note de bas de page au début du premier paragraphe compilé: «Ce chapitre et le suivant expriment les sentiments de saint Alphonse de Liguori, docteur de la sainte Eglise.» Mais combien d'usagers y prêtèrent sérieusement attention?

39. *Avvisi spettanti...*, § I.

40. *Ibid.*, même paragraphe.

41. *Ibid.*, § II, 1°.

42. A. de Liguori, *Theologia moralis*, De ordine, n° 802, 803.

43. Pour mémoire: *Contra impugnantes Dei cultum et religionem* (1256), puis *De perfectione vitae spiritualis* (1269) et *Contra pestiferam doctrinam retrahentium homines a religionis ingressu* (1270).

44. G. Bosco, «Ai soci salesiani», *Regole o Costituzioni...*, 1877, p. 5-6.

45. *Ibidem*, p. 7-8.

46. *Ibidem*, p. 8-10.

47. *Ibidem*, p. 11-14.

48. Louis Habert (1635-1718).

49. Voir une édition de ces discours, d'après la *Cronichetta* Barberis, en MB XIII, 427-431.

50. Publiée sous la direction de G. Cacciatore, Florence, 1957, 1 vol. de 1692 et 130 p.

51. *Op. cit.*, p. (5)-(76).

52. Qui voudrait connaître les problèmes débattus pourrait se reporter à la bibliographie de cet article, p. (73)-(76).

53. *Capitolo generale della Congregazione Salesiana da convocarsi in Lanzo nel prossimo settembre 1877*, Turin, Tipografia Salesiana, 1877, p. 3. En fait, les préfets, sauf exceptions, n'y parurent pas.

54. *Capitolo generale... da convocarsi...*, p. 3.

55. Son titre, n. 53, *ci-dessus*. – *Bibliographie.* Il faut apprendre à distinguer, dans la documentation qui subsiste sur ce chapitre, quatre pièces principales: 1) le schéma préparatoire de don Bosco, qui fut imprimé, 2) les procès verbaux (*Verbali*) des séances rédigés par Giulio Barberis, 3) les «actes» (*Atti*) du chapitre préparés par le même Barberis après la clôture de l'assemblée sous le contrôle en particulier de don Bosco; ces actes sont demeurés manuscrits, 4) les *Deliberazioni* (décisions) du chapitre, qui furent publiées en 1878. Hormis les *Memorie* de don Ceria (MB XIII, 243-294), au reste écrites sur la seule version des «actes», donc au détriment des *Verbali*, beaucoup plus proches des débats que notre biographe veut raconter, les seuls travaux importants sur le chapitre de 1877 sont ceux de Marcel Verhulst, *I verbali del primo capitolo generale salesiano (1877)*. Edizione critica, Rome, Università Pontificia Salesiana, 1980, 388 p., polycopié; *Note storiche sul Capitolo Generale 1 della Società Salesiana (1877)*, coll. *Quaderni di Salesianum* 5, Rome, LAS, 1982, 40 p. On trouve dans ce dernier fascicule (p. 39-40) une description judicieuse du fonds d'archives salésiennes sur ce chapitre.

56. Voir M. Verhulst, *Note storiche...*, p. 13. Ce projet de don Bosco a été soigneusement conservé.

57. Les archives salésiennes de Rome conservent au moins trois exemplaires interfoliés, celui de don Bosco lui-même, celui de Cesare Cappelletti et celui de Gioachino Berto. Voir FdB 1833.

58. Voir l'*Introduzione* des *Deliberazioni del Capitolo generale della Pia Società Salesiana tenuto in Lanzo Torinese nel settembre 1877*, Turin, Tipografia e libreria salesiana, 1878, p. 8-9.

59. D'après le procès verbal de la conférence I, 5 septembre 1877; *Verbali del primo capitolo generale...*, ms Barberis, cahier I, p. 1. Les références seront données ici aux originaux manuscrits. L'édition polycopiée des *Verbali* par Marcel Verhulst comporte en marge des indications précises sur les pages reproduites des cahiers manuscrits de Barberis. – L'assemblée d'ouverture ne s'est donc pas tenue dans «l'église du collège», comme on le lit dans l'historique des *Deliberazioni del Capitolo...*, p. 10, imprudemment répété par Marcel Verhulst, *Note storiche...*, p. 13.

60. Voir cette liste dans *Deliberazioni del Capitolo...*, p. 12-14.

61. La version imprimée du discours de don Bosco dans les *Deliberazioni del Capitolo...*, p. 10-11, a été le fruit d'une reconstitution plus ou moins fidèle à partir de ses observations en cours de séance.

62. Conférence I, 5 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 6-7. Voir MB XIII, 255/23-38.

63. Sur cette histoire postérieure des *Deliberazioni*, voir éventuellement F. Desramaut, «Le costituzioni salesiane dal 1888 al 1966», dans le recueil *Fedeltà e Rinnovamento*. Studi sulle costituzioni salesiane, éd. J. Aubry et M. Midali, Rome, LAS, 1974, p. 55-101.

64. Conférence IV, 7 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 37.

65. *Della vera scuola per ravviare la società*, Turin, 1874, p. 18-29.

66. Conférence IV, 7 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 41. Ces propos doivent être probablement attribués à don Durando, président de la commission des «études».

67. Même conférence, p. 43.

68. Même conférence, p. 45. Comme un certain nombre d'autres, cette réflexion intéressante de don Bosco n'a pas reparu dans l'édition officielle des actes. On lit à cet endroit en marge des *Verbali*: «Non expedit».

69. *Deliberazioni del Capitolo...*, p. 91-93.

70. Les coopérateurs ne figurent pas parmi les «punti nodali» du chapitre retenus par Marcel Verhulst. Don Bosco eût probablement été d'un avis différent.

71. Voir encore, dans les *Regolamenti* salésiens de 1966, p. 261-265, le chapitre *Norme ai Salesiani per la Pia Unione dei Cooperatori*, lointaine dérivation des *Deliberazioni* de 1877.

72. «Associazioni varie. – I Cooperatori Salesiani», a. 4; dans *Deliberazioni del Capitolo...*, p. 92.

73. Conférence IV, 7 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 48.

74. Même conférence, p. 49.

75. Même conférence, p. 50. Propos repris en MB XIII, 263/24-34.

76. Même conférence, p. 52-53.

77. Même conférence, p. 50-51.

78. Même conférence, p. 53-55.

79. Conférence XXIII, 3 octobre 1877; *Verbali*, cahier III, p. 35-36.

80. Et aussi: «Omnis anima potestatibus sublimioribus subdita sit; non est enim potestas nisi a Deo» (*Romains* 13, 1.)

81. Remarquons au passage que les *Atti* du chapitre, qui seront ensuite repris en MB XIII, 288/17, vont répéter non pas: «Ma si dice, Garibaldi è il più gran scellerato, il governo lo sostiene, dunque il governo...», mais le raccourci: «Ma, si dice, il Governo sostiene i più grandi scellerati». La «gloire nationale» ne sera pas offensée trop ouvertement.

82. Conférence XXIV, 4 octobre 1877; *Verbali*, cahier III, p. 42-44. Voir MB XIII, 287-288.

83. Secondo Franco (1817-1893) fut un prédicateur renommé, surtout d'exercices spirituels pour le clergé. Il fonda la nouvelle résidence des jésuites de Turin et en fut le supérieur de façon ininterrompue de 1869 à sa mort, à l'exception de trois années passées au noviciat de Chieri (1882-1885). Il publia beaucoup pour l'instruction chrétienne et morale du peuple. Sa pensée n'était guère originale, mais il traitait les thèmes traditionnels avec conviction et dans un style simple et clair. Sa spiritualité était centrée sur l'amour du Christ; elle procédait d'un zèle ardent contre les erreurs idéologiques et morales de son temps. Voir, sur lui, M. Colpo, «Franco, Secondo», *Dictionnaire de spiritualité*, t. V, 1964, col. 1014-1016.

84. Conférence VI, 9 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 78. Quelques instants auparavant, au début de la séance, le P. Franco avait fait un éloge appuyé de don Bosco et de sa congrégation (*ibid.*, p. 77).

85. Conférence VI, 9 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 77-82.

86. *Ibidem*, p. 82-90. L'échange a donc duré un certain temps.

87. Le mot «continuait» du procès verbal nous garantit l'origine «boschienne» du propos.

88. Même conférence, p. 90.

89. G.B. Rostagno (1816-1883), turinois lui aussi, était professeur de droit canonique. Voir sur lui C. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* (Bruxelles-Paris, 1894), t. VII, p. 189.

90. Conférence VIII, 10 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 112. Le passage a été reproduit en MB XIII, 268-269. En finale, don Ceria a ajouté qu'une main étrangère, celle de don Cagliero, a écrit en marge des actes à cet endroit: «Ici on ne parle certainement que des fautes commises *cum seipso solo; vae nobis, si aliter foret*». L'interprétation de Cagliero était certainement exacte.

91. Conférence VIII, 10 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 114-115. On retrouvera cet article dans les *Deliberazioni del Capitolo...*, dist. III, chap. I, a. 6.

92. Conférence XVI, 14 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 197-198.

93. *Capitolo generale... da convocarsi...*, p. 18-19. L'intervention sur le tabac à priser dans la conférence XVI, 14 septembre; *Verbali*, cahier II, p. 199-200. Nous avons ici quelques éléments de commentaire d'un article surprenant (a. 188) des constitutions salésiennes du vingtième siècle, sur les «habitudes indifférentes» à éviter, article qui, au reste, s'enracinait dans les constitutions approuvées, chap. X (*De acceptione*), a. 9.

94. Voir le chapitre suivant de cette biographie.

95. D'après une note reprise en *Documenti* XVIII, 124, dont la source n'a pas encore été repérée. La date précise de la conversation (19 avril) est, en tout cas, très problématique.

96. Conférence V, 8 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 58.

97. Conférence VIII, 10 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 120-121.

98. Voir conférence V, 8 septembre 1877; *Verbali*, cahier I, p. 72-74.

99. Conférence IX, 11 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 130-131.

100. Même conférence, p. 134-135.

101. Même conférence, p. 135-136.

102. Conférence XV, 14 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 194; et conférence XXII, 3 octobre 1877; *Verbali*, cahier III, p. 28-29.

103. Conférence X, 11 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 142-143.

104. Conférence X, 11 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 147-148.

105. Conférence X, 11 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 148-149. On conçoit que ces sortes de remarques aient pu ne pas plaire au dramaturge don Lemoyne... D'où leur élimination?

106. Les Italiens parleraient probablement d'*accademia*.

107. *Deliberazioni del Capitolo...*: *Del Teatrino*, § *Materia adattata*, a. 3.

108. Voir éventuellement P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale (1815-1870)*, Rome, LAS, 1980, *passim*.

109. Conférence XIV, 13 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 174-175.

110. *Deliberazioni del Capitolo...*, p. 73. On notera que les *deliberazioni* sur l'économie couvraient les pages 62-75 du fascicule.

111. Conférence XIII, 13 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 170.

112. Même conférence, p. 172-173. On ne prétend du reste pas que toutes ces remarques aient été émises par don Bosco lui-même. – Le problème du café reparut dans les *Deliberazioni* de 1878 (p. 71-72), au chapitre *Economia nella cucina*, a. 6-10; puis, en 1880, il disparut de l'édition qui suivra le deuxième chapitre. Dommage!

113. Conférence XIII, 13 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 169-170. En MB XIII, 274-275, don Ceria n'a retenu de cette treizième conférence que le passage sur l'aumône.

114. Les MB XIII, 271, ont attribué ces observations à don Bosco en personne; mais les *Verbali* ne le faisaient intervenir qu'à partir de: «Era cosa necessaria...»

115. Conférence XXIV, 4 octobre 1877; *Verbali*, cahier III, p. 40-41.

116. Conférence XI, 12 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 160.

117. Conférence XVI, 14 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 202-203.

118. Voir la discussion sur «promuovere l'osservazione delle Regole», jugé essentiel à la charge d'inspecteur, lors de la dix-septième conférence, 21 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 212-214.

119. Conférence XVII, 21 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 215.

120. Conférence XVI, 14 septembre 1877; *Verbali*, cahier II, p. 204-205.

121. Pour une raison que je ne m'explique pas, dans les MB XIII, 281-282, don Ceria est passé directement de la dix-septième à la vingtième conférence; il a ainsi sauté le passage sur les filles de Marie auxiliatrice.

122. L'Italien use habituellement du terme *sorella* pour désigner la sœur de sang, et du terme *suora* pour désigner la sœur religieuse.

123. On sait que la première expédition missionnaire des salésiennes partit vers l'Amérique en novembre 1877.

124. Conférence XIX, 22 septembre 1877; *Verbali*, cahier III, p. 3-4.

125. *Deliberazioni del Capitolo...*, p. 94-95. Au reste, les salésiens ne mirent aucun empressement à exécuter ces prescriptions en ce qui les concernait.

126. *Regolamento dell'Oratorio di S. Francesco di Sales per gli esterni*, Turin, Tipografia Salesiana, 1877, 64 p.

127. *Regolamento per le case della Società di S. Francesco di Sales*, Turin, Tipografia Salesiana, 1877, 100 p.

128. Le *Nihil obstat* du vicaire général Zappata pour le *Regolamento per gli esterni* a été daté du 2 novembre 1877; et le *Regolamento per le case* fut certainement imprimé après le fascicule sur l'inauguration du patronage Saint-Pierre de Nice (août 1877).

129. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, 11 mai 1878; quaderno 13, p. 42. Relevé par M. Verhulst, *Note storiche...*, p. 25.

130. *Deliberazioni del Capitolo generale della Pia Società Salesiana tenuto in Lanzo Torinese nel settembre 1877*, Turin, Tip. e libreria salesiana, 1878, 96 p.

131. L'année 1878 sera aussi celle de la première édition imprimée des constitutions des filles de Marie auxiliatrice.

Chapitre XXVIII.

Affaires romaines en 1877

La réforme des Concettini

La liste officielle des participants au premier chapitre général, telle qu'elle fut publiée dans les *Deliberazioni* de 1878, contient un personnage au titre énigmatique: «Sac. Giuseppe Scappini, Direttore Spirituale dei Concettini in Roma.»[1] Comment expliquer la présence *ex officio* dans une assemblée strictement salésienne du «directeur spirituel» d'une congrégation dont le siège était «à Rome»?[2]

Le terme de *Concettini* désignait alors couramment les membres d'une congrégation de frères hospitaliers, née vingt ans pluc tôt, le 8 septembre 1857, principalement par les soins d'un laïc natif de Crémone, dénommé Cipriano Pezzini. On voulait, au lendemain de la définition de 1854, élever un «vivant monument de charité à la Vierge conçue sans la tache de la faute originelle». De là le nom de «Fils de l'Immaculée Conception» qu'ils s'étaient donné.[3] Cette congrégation avait vu le jour dans l'hôpital romain du Santo Spirito, où elle allait servir les malades jusqu'au 30 septembre 1889. Pie IX, qui éprouvait un faible pour elle, lui avait fait accorder un *decretum laudis* dès le 4 octobre 1862 et, au bout de seulement trois autres années, un décret d'approbation le 10 mai 1865. Leurs constitutions étaient toutefois demeurées à l'étude. Les aumôniers capucins, qui rangeaient ces hospitaliers dans le tiers-ordre de saint François, les gouvernaient à leur guise, soit à Santo Spirito, soit dans les autres hôpitaux qu'ils desservaient. Aux origines, à côté de Pezzini, un autre frère avait émergé, Luigi Maria Monti (1825-1900). Pezzini avait été rapidement (en 1858) expulsé de Santo Spirito tandis que Monti restait à son poste pour remplir de son mieux une mission charitable au chevet des malheureux.

Quelques années passèrent. Le nombre des Concettini avoisina

cinquante. Et, en 1876, leur société prit un tour nouveau. Le pape remercia les pères capucins, qui ne semblaient plus «tellement appropriés à leur direction», selon une formule du cardinal Bilio.[4] L'institut paraissant encore incapable de se diriger seul, il confia à don Bosco la charge de pourvoir à sa réorganisation. Le 29 octobre 1876, une lettre du cardinal Bilio écrite au nom du pape entama les tractations.[5] Le cardinal, pour encourager son correspondant avec qui il était très familier, lui observait qu'il avait, par cette offre, «une magnifique (*bellissima*) occasion d'établir à Rome une maison de salésiens». Plus encore que cette perspective, qui pourtant le touchait fort, la confiance du souverain pontife dans ses capacités de réformateur religieux, que d'autres, à quelques centaines de mètres de lui, mettaient en doute, le flatta grandement.[6]

Il ne perdit pas un instant. Le 7 novembre, il accompagnait à Rome les missionnaires salésiens de la deuxième expédition; et, le 10, le pape le recevait déjà pour régler l'affaire des Concettini. Au vrai, faute de pièces tout à fait contemporaines, nous ignorons la teneur exacte des propos du souverain pontife en la circonstance. Selon une lettre d'un an postérieure, Pie IX aurait dit à don Bosco: «Je désire que vous vous occupiez des Concettini, dont la mission est sublime et qui peuvent beaucoup aider les malades à faire une sainte mort. Vous ne devez ni réformer ni corriger, mais créer ou mieux rendre les constitutions des Concettini semblables (*immedesimare*) à celles des salésiens.»[7] Ni réformer, ni corriger, mais créer..., c'est ainsi qu'il conçut sa mission auprès des frères hospitaliers.

Il conféra avec Mgr Luigi Fiorani, protecteur de l'institut, qui portait aussi le titre de commandeur de Santo Spirito. Un mémoire signé par ce personnage sortit de l'entretien.[8] Il proposait d'adapter les constitutions des frères à celles des salésiens, d'établir chez eux la vie commune et un noviciat régulier et de les obliger à vaquer à des exercices de piété, qui couperaient leurs besognes de charité. Le mémoire fut présenté au pape; et, le 17 novembre, un rescrit donna à peu près carte blanche à don Bosco, à condition toutefois qu'il s'entende avec Mgr Fiorani.[9] Le 18, don Bosco, apparemment désireux de brusquer le cours des choses, expliquait déjà le détail de son projet sur les Concettini dans une lettre à Pie IX.[10] Il estimait que, pour régulariser la vie de cette congrégation, il convenait d'abord – et l'on a peut-être ici l'une des clefs de son changement d'attitude sur le noviciat dans sa société salésienne – d'y établir un noviciat en forme.

Don Bosco, de retour à Turin, allait très au-delà d'une simple

réforme morale et institutionnelle de ces frères hospitaliers. Il croyait devoir «prendre la direction» des Concettini. Le mot de «direction» avait un sens fort dans sa bouche: il ne réduisait pas la direction à la vie «spirituelle». «Le pape nous a fait écrire de prendre la direction des Concettini», nota Barberis le 17 décembre à l'écoute de don Bosco «*in capitolo.*»[11] Selon un schéma non daté, qui fut intitulé: «Appendice aux Constitutions des Frères Hospitaliers de Marie Immaculée dits Concettini»,[12] «la situation actuelle des Ordres Religieux ne permettant plus aux RR. PP. Capucins d'assumer la direction des Frères Hospitaliers, comme ils l'ont fait avec zèle durant de nombreuses années, Sa Sainteté a daigné confier cette charge au Supérieur de la Congrégation Salésienne.» Parmi les conséquences à tirer, le schéma alignait: «1° L'Institut des Concettini cesse d'appartenir au Tiers Ordre de S. François d'Assise et d'être dirigé au spirituel par les RR. PP. Capucins; en revanche il est affilié à perpétuité à la Société de S. François de Sales à Turin. – 2° La direction spirituelle des frères Concettini, aussi bien profès que novices, est confiée à perpétuité aux prêtres de ladite Congrégation Salésienne nommés à cet effet par le Recteur Majeur de cette Congrégation. – 3° L'office de Supérieur Général des Concettini sera tenu par le Recteur Majeur de la Congrégation Salésienne, qui pourra aussi nommer son représentant parmi les salésiens résidant à Rome...»[13] En d'autres termes, la congrégation salésienne absorbait l'Institut des Concettini. Le statut de ceux-ci serait au moins identique à celui des filles de Marie auxiliatrice agrégées à cette congrégation et, plus probablement encore, à celui des coopérateurs salésiens. En bref, les Concettini passaient du tiers-ordre de S. François d'Assise au tiers-ordre de S. François de Sales. Leur historien a donc raison d'avancer que «Don Bosco pensait que la meilleure mise en ordre (*sistemazione*) serait obtenue par la fusion des Hospitaliers avec les Salésiens en une unique congrégation.»[14]

Ce plan fut longtemps caressé et plusieurs fois commenté par don Bosco, à Rome avec don Berto et Mgr Fiorani, puis à Turin avec don Barberis et les membres de son chapitre supérieur. Don Bosco amorça même son exécution, puisque don Scappini fut nommé par lui directeur spirituel des Concettini. Mais le beau projet, qui eut soudain élargi l'assiette salésienne au centre de la catholicité, échoua. Les Concettini ne tenaient nullement à se retrouver noyés dans la congrégation salésienne. Si la tutelle des capucins leur était apparemment devenue insupportable, celle des salésiens ne leur convenait pas pour

autant.[15] Don Bosco imaginait que leur opposition s'atténuerait avec le temps, grâce au soutien du pape...

Mais à Rome même, d'autres personnages, parmi lesquels probablement Mgr Fiorani, commençaient à penser autrement. L'intrusion de Piémontais dans les affaires locales ne leur convenait pas; et ils étaient sensibles aux réactions des Concettini. Ils négocièrent donc, à partir de février 1877, les moyens de sortir de l'impasse que, à leur sentiment, don Bosco avait créée. Les pouvoirs de celui-ci furent d'abord limités. Un article de l'*Unità cattolica* du 28 janvier 1877 – certainement d'inspiration salésienne – l'avait donné comme «visiteur apostolique *ad vitam*, avec pleins pouvoirs.»[16] Un décret le nomma visiteur apostolique spirituel des Concettini auprès de Mgr Fiorani, qui était dit, quant à lui, visiteur apostolique *in temporalibus* (pour le temporel).[17] Il semble bien que, le 22 janvier, don Bosco avait accepté ce partage en conversation avec Mgr Fiorani.[18] Mais un visiteur apostolique, dont rien ne dit que le mandat est *ad vitam*, qui est destiné par sa fonction à corriger et à redresser au nom du pape les défauts de l'institut auquel il a été envoyé, diffère beaucoup d'un supérieur «ordinaire», surtout s'il partage ses pouvoirs avec un égal disposant du «temporel». Le rôle de don Bosco se réduisait à réformer la vie proprement religieuse des Concettini. Un autre pas fut franchi après quelques semaines. Le 28 janvier, selon Berto, don Bosco, don Scappini et Mgr Fiorani s'étaient concertés à Rome pour élire le «chapitre» des Concettini (quatre personnes). «Frère Luigi de Orte» serait le supérieur général.[19] On semblait ainsi renoncer à un article essentiel de l'Appendice aux constitutions des Frères. Le 5 mars, Mgr Fiorani – non pas don Bosco – notifia à Luigi Maria Monti, résidant à Orte, qu'il était supérieur général des frères hospitaliers. Et, du coup, la situation acheva de se renverser. Car Monti avait les qualités voulues pour sa tâche. Le 11 mars, il fit part à don Bosco de son acceptation.[20] Et il entreprit aussitôt de procéder à la réforme de la petite société, réforme qu'il considérait à juste titre comme essentielle à sa charge. Au bout de deux mois, il rendait compte à don Bosco de ses débuts difficiles: il avait dû, écrivait-il, licencier huit frères et une vingtaine de servants.[21] Le salésien Scappini, que don Bosco maintenait à Rome, l'aidait dans son œuvre de purification.

Cependant, le persévérant don Bosco ne lâchait pas prise. En juin 1877, il était à nouveau à Rome où il accompagnait les «Américains», tandis que deux de ses religieux prêchaient les exercices spirituels aux Concettini. Don Lazzero, l'un des prédicateurs, écrivait alors à don

Rua que les Concettini suivaient régulièrement les exercices, qu'ils aimaient beaucoup les salésiens et qu'ils feraient pour eux tous les sacrifices imaginables, mais qu'ils n'avaient nulle intention de renoncer à leur autonomie. «Gare si on y touchait!»[22] Or, dans les mêmes jours, don Bosco mettait au point pour Pie IX un rapport très soigné sur sa «visite apostolique». Et il le terminait en proposant que, sous l'autorité (littéralement: la supériorité) absolue du pape, le supérieur des salésiens – lui-même par conséquent – réalise dans cet institut l'unité indispensable de commandement; et aussi que chaque directeur local des Concettini dépende d'un directeur établi par ce supérieur général des salésiens.[23] Le projet revu faisait des Concettini d'éternels coopérateurs salésiens. Mais, à cette date, Pie IX, avec qui il cherchait vainement à s'entretenir en privé, n'approuvait pas (ou n'approuvait plus) ses idées plus ou moins affirmées d'affiliation salésienne des Concettini. Le jour de la signature de son rapport, le cardinal secrétaire d'Etat Simeoni lui apprenait par lettre que le pape avait chargé le cardinal Randi de trouver une solution à l'affaire.[24] Il convenait de sortir d'une situation délicate sans froisser les acteurs, en tête desquels se trouvait notre don Bosco. Trois lettres de ce cardinal Randi à celui-ci (20 juillet, 29 juillet et 14 août) esquissèrent un plan.[25] Mais les dés étaient jetés. Quand le chapitre général fut sur le point de s'achever, don Bosco reçut (probablement à Lanzo) du cardinal Randi une quatrième et dernière lettre écrite d'un ton gêné:

«... Je ne saurais rien vous dire sur l'affaire sinon que le Saint Père, pour conserver à l'institut son existence propre, a, après mûre réflexion, résolu de confier provisoirement sa réforme à des ecclésiastiques de cette capitale sous la dépendance de l'Em.me Vicaire, à qui il a confié cette charge. Toute autre disposition reste donc suspendue et cela jusqu'à ce que l'expérience démontre que l'institut peut se maintenir avec une existence propre. Après quoi, S.S. prendra les résolutions qui conviennent y compris pour la charge donnée précédemment (...) En vous exprimant mon regret que l'arrangement dont je vous ai donné l'esquisse dans ma lettre précédente n'ait pu être mis à exécution, j'ai le plaisir de me redire, avec l'estime et la vénération qui vous sont dues, de Votre Révérence, le très affectionné serviteur. L. card. Randi.»[26]

En d'autres termes, pour préserver le «caractère propre» de l'institut, qui était donc menacé, le pape enlevait à don Bosco la charge de réformateur des Concettini et la confiait à un autre ecclésiastique, qui serait romain. De fait, pendant un an, un nouveau visiteur apostolique, Mgr Ambrogio Turriccia, allait mener la vie dure au pauvre frère

Monti. Toutefois, en novembre 1878, son épreuve finirait enfin: l'autonomie si longtemps réclamée serait accordée aux Concettini. Ils auront bientôt leurs prêtres et vivront dans la paix. Cent ans plus tard, cette petite congrégation subsistait toujours et pouvait envisager la béatification de Luigi Maria Monti.[27]

Pour don Bosco, cette affaire, glorieusement commencée, annoncée dans la presse, s'était terminée par un échec, que le pape en personne avait sanctionné. Car Pie IX l'avait désavoué et lui en gardait quelque ressentiment.[28] Peut-être mal conseillé à l'origine par Mgr Fiorani et trop confiant en son charisme personnel, il n'avait pas assez mesuré la force de résistance des frères hospitaliers (et de leurs amis de Rome) à un plan de réforme, qui débouchait sur une annexion à peine déguisée. Cet échec retentit sur ses relations avec le pape durant ses derniers mois sur terre. Jamais, il ne put s'expliquer en tête-à-tête avec lui. Auprès du Saint-Siège, il ne justifia officiellement sa conduite que par une longue lettre au cardinal Bilio, qui avait amorcé l'entreprise. En résumé, il avait toujours voulu appliquer les instructions reçues du pape en novembre 1876.[29] Mais il ne serait pas équitable d'en rester à ce constat négatif. Echec? Oui, mais aussi réussite. Car, si les hospitaliers se sont redressés en 1877, ce fut grâce à don Bosco et à ses salésiens, Luigi Maria Monti ne l'eût certainement pas contesté. La réforme salésienne a été décisive pour cette congrégation aux jours les plus délicats de son adolescence.

Le nouveau préfet des Evêques et Réguliers

A Rome, de 1872 à 1875, pour les affaires de sa société religieuse don Bosco rencontrait principalement le vieux cardinal préfet des Evêques et Réguliers, Giuseppe Andrea Bizzarri, qui connaissait de longue date les habitudes et les préférences de Pie IX. Ce cardinal étant tombé malade,[30] le Saint-Siège nomma, le 6 juillet 1876, à la tête de la congrégation des Evêques et Réguliers, un pro-préfet destiné à jouer un rôle important dans la vie de notre don Bosco. Innocenzo Ferrieri (1810-1887), soixante-six ans, achevait à ce poste honorable une carrière passée en majeure partie dans la diplomatie. Ordonné évêque à trente-sept ans (1847), il avait été visiteur apostolique dans les territoires ottomans (1847), nonce apostolique, d'abord dans les Deux-Siciles (1850), puis au Portugal (1856), jusqu'au jour de son élection au cardinalat (1868), qui l'avait ramené dans la curie romaine. Docteur en philosophie, en théologie et *in utroque jure*, il

avait dû traiter nombre d'affaires compliquées, dans lesquelles toutefois les sentiments n'intervenaient guère. Les accords devaient être préparés, conclus, ratifiés, puis respectés. Sa formation de juriste et sa vie antérieure le rendaient attentif aux requêtes au nom du droit. Mgr Gastaldi trouvera dans le nouveau préfet un interlocuteur compréhensif de ses chicanes avec les salésiens. En revanche, don Bosco ne pourra répondre à ses observations que par l'invocation de privilèges ou de faveurs spéciales, qui ressembleraient fort à des passe-droit aux yeux de l'ancien nonce.[31]

En novembre 1876, don Bosco perdait à Rome un appui solide en la personne du cardinal Giacomo Antonelli († 6 novembre 1876). Quelques jours après, il recevait du cardinal Ferrieri une lettre de rappel à l'ordre ainsi conçue:

«Très Révérend Monsieur. – Cette S. Congr. des Evêques et Réguliers a appris que V. Seigneurie a toujours reçu des jeunes gens dans son institut S. François de Sales sans demander les testimoniales de leurs évêques respectifs en conformité avec le décret Romani Pontifices promulgué par la S. Congrégation super statu Regularium en date du 25 janvier 1848. D'après des observations recueillies à ce sujet, cette façon de procéder a fait qu'un jeune reçu par vous et présenté à l'ordination avait été renvoyé de son séminaire pour conduite immorale. La S. Congrégation vous invite donc à faire connaître si vous avez obtenu quelque dispense du décret précité. Dans la négative, vous devrez, pour votre institut, vous conformer à ce décret, qui n'excepte aucune congrégation, société, institut ou maison, même de vœux simples. Il fallait vous le signaler pour votre norme et votre gouverne; et que Dieu vous garde...»[32]

Il nous est aisé de deviner l'origine de la remarque faite ici à don Bosco. Celui-ci répondit au cardinal le 16 décembre que le pape lui avait accordé *vivae vocis oraculo* la dispense de lettres testimoniales pour les jeunes entrant dans sa société, lors d'audiences privées le 9 mai, puis le 10 novembre 1876; et qu'il n'avait jamais présenté aux ordres un clerc expulsé de son séminaire pour conduite immorale. Il poursuivait sa lettre par une série de plaintes contre son archevêque. Mgr Gastaldi l'avait sans raison privé de son pouvoir de confesser; il avait interdit de tenir dans des maisons salésiennes des exercices spirituels pour maîtres séculiers pendant les vacances; il avait refusé à certains prêtres salésiens le pouvoir de prêcher dans des oratoires du dimanche; il avait refusé de participer à des cérémonies religieuses et, en même temps, interdit d'y inviter des personnages qui l'eussent suppléé; il ne prétendait pas administrer le sacrement de confirmation

aux jeunes de son œuvre et ne permettait pas qu'un autre vienne l'administrer...[33] Don Bosco étalait ainsi sa querelle devant le nouveau ministre du Saint-Siège, sans omettre des griefs plus ou moins imaginaires. (Car, on le sait, il n'avait pas été *privé* de ses pouvoirs de confesser.)

Mgr Gastaldi à Rome (janvier-février 1877)

Il avait de bonnes raisons d'espérer l'emporter une fois encore. La bataille lassait Mgr Gastaldi. Le pape, qui aurait dû l'appuyer, cédait à son adversaire, en dépit du droit. Le bruit de sa démission commençait à courir. A la fin de janvier 1877, il débarqua à Rome en la compagnie significative du recteur du séminaire, don Soldati. Et la presse fut aussitôt en ébullition sur son compte. Le 30 janvier, le journal romain *La Libertà* publiait un article intitulé: «Un évêque démissionnaire». A Rome où il venait d'arriver, on lui demandait raison: a) sur la question de Rosmini, b) sur l'affaire de don Bosco.[34] Et, le lendemain, à Turin, l'anticléricale *Gazzetta di Torino* liait purement et simplement le voyage de l'archevêque à ses déboires avec don Bosco. Le ton était satirique.

«*L'archevêque de Turin.* – Le siège archiépiscopal de notre Cité est vacant: telle est la grande nouvelle. – Monseigneur Gastaldi, un homme qui à plusieurs défauts joint d'indéniables qualités, a voulu lutter contre don Bosco et s'est retrouvé sur le tapis. – Pour dirimer la querelle en homme valeureux il s'est rendu à Rome et a posé au Vatican une sorte d'ultimatum: ou il serait maître chez lui, c'est-à-dire dans son diocèse, et il aurait raison des usurpations «boschiennes»; ou il démissionnerait. – Le Vatican a accepté sa démission. – Et voilà comment le siège archiépiscopal de Turin est vacant.»[35]

Vers la même date, dans *Il Fischietto* (Turin), fra Giocondo plaignait ironiquement «le diocèse en péril» à la suite du départ de son archevêque. Le «thaumaturge» l'avait vaincu. Mais la lutte avait été chaude, car «si l'un commande, l'autre ne veut pas obéir; si l'un a une tête d'acier, l'autre l'a de bronze.»[36]

Au vrai, l'archevêque n'avait que brandi une menace de se démettre. Il rentra chez lui dans la deuxième partie de février. Pour démontrer son absence d'animosité envers les salésiens, il fit expédier à tous les cardinaux de Rome et à quelques autres personnes un imprimé intitulé: «L'archevêque de Turin et la Congrégation de S. François de Sales à Turin»,[37] dans lequel il détaillait ses bienfaits envers cette ins-

titution. Une remarque autographe de l'archevêque sur l'un des exemplaires subsistants illustrait son principe d'action dans l'interminable controverse: «... Il est donc bien clair que, si l'Archevêque de Turin est parfois contraint à émettre de sérieuses et graves observations sur D. Bosco et sa congrégation, il ne le fait pas par défaut de bienveillance, une bienveillance qu'il continue de professer et envers D. Bosco et envers sa Congrégation, mais pour nul autre motif que le sentiment de son devoir.»[38] Deux consciences s'affrontaient, l'une et l'autre certaines de son bon droit. Nous ignorons comment don Bosco réagit quand il prit connaissance de cette pièce. En tout cas, il s'associa au clergé du diocèse pour exprimer sa vénération envers l'archevêque de retour à Turin. Sa lettre s'achevait ainsi:

«... Veuillez agréer ces pensées cordiales en réfutation des rumeurs de certains journaux, qui ont imaginé des choses privées de tout fondement, en même temps que pour vous assurer que les salésiens seront toujours prêts à vous servir en tout, comme au nom de tous j'ai le grand honneur de me dire Votre très obligé serviteur.»[39]

La reprise des hostilités (juin 1877)

Environ trois mois coulèrent sans heurts graves entre le Valdocco et l'archevêché. Bien entendu, Mgr Gastaldi ne reculait pas d'un pouce sur les garanties qu'il exigeait des jeunes clercs. Le 17 avril, il renouvela ses exigences pour les ordinations salésiennes.[40] Mais, le 1er mai, il invitait don Bosco à déjeuner à sa table en même temps que Mgr Dupanloup et «un autre ecclésiastique éminent.»[41] Nous ignorons ce que fut la conversation entre l'archevêque de Turin, le vieil évêque d'Orléans, le prêtre du Valdocco et l'éminent innommé. Mgr Dupanloup terminait vaillamment sa carrière. Malade, il avait dû, l'année précédente, prendre un coadjuteur,[42] qui avait été sacré le 19 novembre. Pour voter la dissolution de la Chambre des députés à Paris, le 22 juin 1877, il devra se faire traîner à la salle des séances dans une voiture à bras.[43] Don Bosco l'admirait. S'il restait à ses yeux, comme à ceux de Mgr Gastaldi, le champion d'une théorie condamnable, le grand orateur de l'opposition à l'infaillibilité pontificale pendant le concile du Vatican était pour lui aussi et plus encore la voix de l'Eglise dans les multiples et difficiles questions politiques et sociales de l'époque et l'auteur d'ouvrages majeurs sur l'éducation. Puis le jeu de balancier reprit. Quelques jours après le 1er mai, Mgr Gastaldi repro-

chait à don Bosco la publication de fascicules à son estime contestables sur les «miracles» attribués à Marie auxiliatrice.[44]

Le climat recommença de se détériorer tout à fait dans les derniers jours du mois de juin. Le comportement de Mgr Gastaldi gâta la réception de l'archevêque de Buenos Aires, Mgr Aneiros, que don Bosco eût voulue parfaite. Depuis un mois, don Bosco avait été très bousculé. Le 1er juin, il s'en était allé à Gênes accueillir ce personnage, que don Ceccarelli, curé de San Nicolas de los Arroyos, accompagnait. Les Argentins, à qui les salésiens devaient leur installation en Amérique du Sud, venaient en Italie prendre part aux festivités du jubilé épiscopal de Pie IX. On sait qu'elles «furent l'occasion d'un triomphe sans précédent, qui permit de mesurer une fois de plus à quel point le prestige de la papauté avait grandi depuis trente ans et combien les forces chrétiennes restaient vivantes dans l'ancien et le nouveau monde.»[45] Que n'eût pas fait don Bosco à la fois pour Pie IX et pour les grands bienfaiteurs de ses missions naissantes! Il tint compagnie aux Argentins tout au long de leur séjour en Italie. Le 8, il partageait à Rome leur enthousiasme. «Rome est capitale du monde au sens littéral, écrivait-il ce jour-là à don Rua. Pie IX est la première merveille de ce siècle, l'exposition pour son siècle en est la deuxième; l'une et l'autre sont sans exemple dans l'histoire du passé et aussi, je crois, de l'avenir.»[46] Une seule ombre sur son bonheur: la foule des personnalités venues du monde entier l'empêchait de converser seul à seul avec le pape.[47] Le 20, il avait renoncé à l'audience privée et préparait son retour vers Turin, avec diverses stations ménagées pour le plaisir et l'édification des Américains. Le 22, le groupe quitta Rome pour Ancône, où le cardinal Antonucci l'accueillit princièrement durant trois jours. Le 23, tous s'en furent en pèlerinage à Loreto. Le 24, on fêta la Saint Jean-Baptiste et, surtout, don «Jean» Bosco par un grand «festin cardinalice». Enfin, le 25, les illustres personnages se rendirent à Milan et, de là, le 26, à Turin. Le Valdocco voulait faire aussi bien et, si possible, mieux encore. «Ici tout est enthousiasme, tout est fête. Monseigneur a été très satisfait jusqu'à l'enthousiasme», mandera bientôt don Bosco à don Cagliero.[48] La joyeuse magnificence de la soirée du 28 dans la cour de l'Oratoire, pour laquelle la maison avait dépensé une profusion de couleurs, de lumières et de musique, ravit les Américains.

Malheureusement, une fausse note, due à l'éternelle concurrence avec l'archevêché troubla leurs dernières journées chez don Bosco. Le 23, Mgr Gastaldi avait autorisé une célébration «pontificale» de

Mgr Aneiros dans l'église Marie auxiliatrice le 29 suivant. Après la réception solennelle de la veille, cette cérémonie religieuse, un matin de fête de saint Pierre et de saint Paul, jour chômé, exalterait la loyauté salésienne envers le pape; et l'archevêque serait honoré dans l'exercice de ses fonctions. Mais, le lendemain 24, Mgr Gastaldi s'était ravisé. Son pro-secrétaire mandait ses ordres aux salésiens, assortis de considérations juridiques et liturgiques qu'il vaut la peine de méditer:

«Monseigneur me charge d'avertir Votre Seigneurie que, hier, en concédant que les Evêques Américains officient pontificalement dans l'église Marie Auxiliatrice, il a oublié qu'en la fête dès saints apôtres Pierre et Paul, il y a assistance pontificale et prédication de l'Archevêque lui-même à la cathédrale; et qu'il ne convient pas qu'au moment où l'Archevêque pontifie et prêche dans sa cathédrale, un autre Evêque pontifie ou prêche dans une autre église. — Il est donc dans l'intention de Monseigneur de révoquer en cela les facultés concédées à Votre Seigneurie pour la fête susdite. Il concède seulement pour cette fête la bénédiction du très saint sacrement, pourvu qu'elle ne soit pas donnée avant 6 heures du soir. — Il permet une célébration pontificale le premier dimanche de juillet dans l'église en question, à condition que soit observé le cérémonial des Evêques, livre I, chap. 8, qui prescrit que, si un Evêque pontifie hors de son diocèse, il ne soit pas accompagné de deux diacres et de deux sous-diacres, mais d'un seul diacre et d'un seul sous-diacre. Avec ma considération la plus distinguée...»[49]

Rentré chez lui, à la lecture de pareille lettre, don Bosco comparait amèrement le formalisme de Turin avec la délicatesse des procédés d'Ancône quelques jours auparavant. Sans aucune obligeance, Mgr Gastaldi proposait un échange entre le cérémonie du 29 et celle du premier dimanche de juillet, jour qu'il savait devoir être aussi festif au Valdocco. Mais la presse avait déjà parlé du 29... Puis, l'affaire se compliqua. S'il faut en croire les salésiens, Mgr Aneiros voulut, dès le 27, saluer l'archevêque chez lui: mais Monseigneur était absent. Le 28, autre tentative: Monseigneur était dans sa villégiature de Pianezza. Le secrétaire de Mgr Gastaldi serait alors venu à l'Oratoire pour inviter Mgr Aneiros à déjeuner avec l'archevêque et lui aurait transmis l'invitation par un garçon rencontré sur la cour.[50] En tout cas, c'en était trop. L'archevêque de Buenos Aires préféra avancer son départ de Turin, où don Bosco voulait clore les solennités le dimanche 3 juillet par une représentation de circonstance. Le drame de Giovanni Battista Lemoyne: *Una Speranza, ossia il passato e l'avvenire della Patagonia* (Une espérance, ou le passé et l'avenir de la Patagonie) fut joué ce jour-là sur une scène dressée dans la cour de l'Ora-

toire, devant une foule qui fut évaluée à quelque deux mille cinq cents personnes.[51] Malheureusement le spectateur le plus désiré d'une pièce écrite pour lui s'en était allé et n'était que représenté, fort bien d'ailleurs, par le curé Ceccarelli. L'archevêque! Toujours l'archevêque! Après cette fête, don Bosco, accompagné par don Ceccarelli, rejoignit Mgr Aneiros sur la Riviera, à partir de laquelle il se disposait à quitter l'Italie. Les rebuffades de Mgr Gastaldi avaient terni le lustre du passage des Américains à Turin. «... Les roses ont toujours des épines!», écrivait don Bosco à don Cagliero, dès le 30 juin, avant de résumer les faits de son archevêque les jours précédents.[52]

Les messes du dimanche 26 août

Les exigences de Mgr Gastaldi impressionnaient tellement les salésiens du Valdocco qu'elles allaient provoquer, le dernier dimanche du mois d'août, une bizarre confusion jusque dans le public catholique de Turin. L'interprétation stricte d'une remarque de la curie déclencha une tempête que, cette fois, don Bosco ne parvint pas à apaiser.

Il y eut double détente: l'affaire du prêtre Perenchio prépara l'affaire des messes. Mgr Gastaldi avait daté du 4 août une circulaire aux curés de son diocèse sur les vocations sacerdotales. Il y répétait son souci de former de bons ecclésiastiques «suffisamment versés dans les sciences sacrées et réellement formés aux vertus évangéliques, surtout à la piété, à l'humilité, à la patience, à la charité et à la générosité chretiennes», dans le but, expliquait-il, de recruter pour ses petits séminaires des enfants «qui ne soient jamais obligés de se séparer de notre cher Archidiocèse ni d'exporter les services de leur ministère.»[53] Les salésiens voyaient dans cette phrase, peut-être avec raison, une mise en garde contre leur propagande en faveur des missions d'Amérique. Huit jours après, le 13 août, don Giovanni Perenchio, prêtre du diocèse d'Ivrea – dont l'évêque Moreno prenait le parti de Mgr Gastaldi dans ses dissensions avec don Bosco – se présenta à l'Oratoire et manifesta le désir de se faire salésien.[54] Il fut aussitôt admis au moins à titre de postulant, sinon d'*ascritto*, deux catégories peu distinctes chez don Bosco. Mais, sur les entrefaites, la curie de l'évêque d'Ivrea expédia à Turin un décret de suspense *a divinis* contre lui, avec prière de le lui présenter par huissier.[55] Le 22, le chanoine Chiaverotti, par une lettre à don Rua, somma le vicedirecteur de l'Oratoire, don Lazzero, de dire: 1) si don Perenchio résidait dans sa maison, 2) s'il y célébrait la messe, 3) depuis combien de

temps il relevait de la congrégation salésienne.[56] Giuseppe Lazzero (1837-1910), que don Bosco avait choisi en 1874 pour remplacer don Provera au titre de conseiller du chapitre supérieur et qui avait la charge de la direction de l'Oratoire, n'était pas un foudre de guerre. C'est à lui que son supérieur éprouva un jour le besoin d'écrire depuis Rome pour le secouer: «... Age viriliter, si vis coronari feliciter...»[57] Mais il faisait son devoir. La lettre de la curie le projeta en première ligne. Il s'efforça d'y montrer bonne contenance et répondit le jour même. Oui, don Perenchio se trouvait dans la maison depuis quelques jours. Il avait demandé d'entrer dans la congrégation salésienne, mais n'y avait pas encore été accepté. Don Bosco avait entamé les démarches voulues auprès de son évêque.[58] Le lendemain 23, d'ordre de Mgr Gastaldi, le chanoine Chiaverotti invita don Lazzero à répondre aux autres questions qui lui avaient été posées.[59] Docile, Lazzero répliqua le 24 que don Perenchio résidait depuis douze jours dans la maison; que, sur la foi d'un bon certificat de son curé, il y célébrait la messe; que ce curé, qui l'avait accompagné, avait déposé verbalement qu'il n'existait rien sur son compte; qu'il avait été gardé provisoirement à l'Oratoire, tandis que se poursuivaient les démarches auprès de son évêque...[60] La curie réagit le jour-même. Le chanoine Chiaverotti demanda à don Rua ou à son remplaçant de ne plus autoriser don Perenchio à célébrer la messe. C'était un novice entré irrégulièrement dans la Société, parce que sans lettres testimoniales de son Ordinaire. La lettre était assortie de la remarque: «Ni lui ni aucun profès ne peut célébrer dans les églises qui ne sont pas strictement de l'Ordre religieux sans la permission de l'Ordinaire.»[61]

Cette phrase, qui n'était, somme toute, que la répétition (forcée) des ordonnances du synode de 1873 sur les droits de l'évêque en matière de célébrations liturgiques, déchaîna un orage imprévu. Don Perenchio fut aussitôt prié de ne plus célébrer et dirigé vers la maison salésienne de Sampierdarena, dans le diocèse de Gênes. Mais aussi, don Lazzero, par une nouvelle lettre au chanoine de la curie, enregistra à la fois la situation canonique de ce prêtre et l'interdiction signifiée aux salésiens de célébrer la messe hors de leurs propres églises sauf permission spéciale de l'archevêque, mesure qu'ils regrettaient mais à laquelle ils se soumettraient.[62] Certainement encouragé par don Bosco qui était alors à Turin, Lazzero avait pris le message à la lettre. Sa réaction, datée du 25 août, tombait un samedi, c'est-à-dire à la veille d'un jour où plusieurs prêtres de l'Oratoire devaient se rendre dans des chapelles ou des églises de la ville pour y assurer la messe do-

minicale. Don Lazzero entreprit aussitôt de composer une série de billets aux responsables concernés. Celui destiné à la directrice du *Ritiro S. Pietro* disait: «De sévères mesures de S. E. Mgr l'Archevêque nous interdisent de célébrer la messe hors des églises de la congrégation. Partant, si vous avez besoin de l'un de nos prêtres, il vous sera volontiers envoyé moyennant la permission de l'Autorité Ecclésiastique.»[63] Don Lazzero tirait, des termes du chanoine Chiaverotti, des conclusions que l'archevêque et sa curie n'avaient certainement pas envisagées. Les preuves sur ce point ne manquent pas. Ainsi, le chanoine Luigi Nasi nota, le dimanche 26, à l'intention des sœurs de Sainte Anne, qui l'interrogeaient: «Il est dans l'intention clairement et à moi exprimée ce matin par S. Excellence Révérendissime Mgr l'Archevêque que les révérends prêtres de l'oratoire Saint François de Sales continuent de célébrer la sainte messe (...) dans les églises des sœurs de Ste Anne...»[64]

L'un ou l'autre prêtre salésien – don Berto par exemple – demanda et obtint l'autorisation de célébrer. Mais, ce dimanche matin, divers désordres furent déplorés dans les sacristies de la ville. Des fidèles ne purent entendre la messe dominicale: quatre cents au Bon Pasteur et deux mille cinq cents à l'église paroissiale de Borgo Dora...[65] Et l'archevêque en fit tomber la responsabilité sur les salésiens. Ce 26 août, il répondait à la supérieure des sœurs du Refuge, qui lui posait la question de la permission: «... S'ils le veulent, ils ont la faculté de vous envoyer un prêtre pour célébrer la sainte messe quand ils le veulent; ils ont très mal interprété les propos qui leur avaient été adressés par la curie archiépiscopale...»[66] Tant pis pour la curie turinoise, si elle s'empêtre dans ses ordres et déclarations, semblaient avoir pensé don Bosco et ses religieux.

A son habitude, l'archevêque s'empressa de châtier le coupable, c'est-à-dire le doux et obéissant Giuseppe Lazzero. Une note latine, datée elle aussi du 26 août, lui ôta, jusqu'au 14 septembre, les pouvoirs d'entendre les confessions.[67] Et, ce même dimanche, décidément des plus laborieux pour lui, il composa pour le cardinal Ferrieri une longue lettre de récriminations contre don Bosco et ses disciples. Pour l'heure, l'affaire Perenchio (accueil d'un prêtre suspens sans les testimoniales de son évêque) cristallisait encore son animosité. Don Bosco, déplorait-il, ne demandait pas de testimoniales quand il recevait des novices; il échauffait l'imagination des jeunes pour les attirer chez lui; il portait la responsabilité de l'aventure de don Perenchio. Mgr Gastaldi affirmait: «Si on laisse les choses continuer de la

sorte, les maisons de don Bosco deviendront le réceptacle de tous les prêtres punis par leurs Evêques. J'ai un diocèse planté dans mon diocèse. Don Bosco construit d'une main et démolit de l'autre. Il fait un grand bien mais ouvre la porte à de grands maux. Il affaiblit fortement l'autorité de son Archevêque et introduit le schisme dans son clergé. J'ai fait pour don Bosco plus que nul autre, le Saint-Père excepté, mais je suis contraint d'invoquer la protection du Saint-Siège contre les entreprises attentatoires de cet ecclésiastique, dont la tête est farcie d'autonomie et qui en remplit la tête des siens...»[68] Cinq jours après, quand l'affaire des messes dominicales eut été mesurée, il reprit la plume pour une nouvelle lettre au cardinal Ferrieri. Il décelait dans leur attitude en la circonstance la preuve que les salésiens n'avaient eu pour but que «de rendre leur évêque odieux à ses diocésains par un système de vexations et de tracasseries.»[69]

Le Vatican était donc informé de la tempête de Turin. Les amis de don Bosco s'inquiétèrent. Le cardinal Luigi Oreglia, lui-même membre de la congrégation des Evêques et Réguliers à laquelle l'archevêque s'était plaint, avertit don Bosco: «Je vous préviens que l'Archevêque a écrit contre vous une lettre fulminante, parce que, dimanche dernier, vous avez fait manquer la messe dans plusieurs églises et communautés de Turin. Expédiez sans tarder votre recours accompagné des documents nécessaires...»[70]

La défense de don Bosco

Don Bosco ne pouvait prendre l'affaire à la légère. Il semblait s'être joué de l'autorité au détriment du «bien des âmes». Désormais, pendant trois mois, lettres et déclarations vont se croiser: entre le Valdocco et la curie turinoise, entre l'archevêque de Turin et la congrégation des Evêques et Réguliers, entre cette congrégation et don Bosco. A ces lettres et mémoires viendront s'ajouter les interventions de médiateurs de bonne volonté: le théologien Roberto Murialdo,[71] le jésuite Luigi Testa,[72] le théologien Tresso, curé de Lanzo,[73] ainsi que des conseillers habituels de don Bosco: les cardinaux Luigi Oreglia et Domenico Consolini à Rome, le jésuite Giovanni Battista Rostagno à Turin. Avec les semaines, des affaires particulières se greffaient sur la principale. Le nouveau prêtre salésien Angelo Rocca, qui, en 1873, avait été remercié du séminaire de Turin, s'était vu interdire la célébration de la messe dans sa paroisse de Rivara le jour de la fête patronale: il avait célébré chez lui... Le prêtre Cesare Cappelletti, du dio-

cèse de Bologne, en résidence au Valdocco depuis plusieurs mois et qui, à juger par la *Cronichetta* de don Barberis, était devenu très familier de don Bosco et se considérait comme salésien, fit l'objet, le 16 septembre, d'une suspense à la suite d'une plainte de *sollicitatio in turpi* dans l'exercice de ses fonctions de confesseur dans l'église Marie auxiliatrice.

Don Bosco se défendit pied à pied auprès du cardinal Ferrieri dans deux lettres successives, le 14 septembre d'abord, le 12 octobre ensuite. Sur don Perenchio: il avait demandé des testimoniales à l'évêque d'Ivrea, qui ne lui avait jamais répondu. A propos des messes: la note de la curie de Turin avait été lue dans son sens obvie. Quant au salésien Rocca, il n'avait pas été autorisé par lui à célébrer à domicile. Aussitôt après avoir réfuté les accusations, il passait, selon son habitude, à l'offensive. Il recherchait, quant à lui, des explications sur le comportement de son archevêque, qui avait suspendu le prêtre Lazzero, alors qu'il n'était nullement coupable; qui refusait sans motif d'ordonner des clercs salésiens ou de leur accorder les pouvoirs de confesser (cas de Giuseppe Pavia et d'Alessandro Porrani). Et il appelait à l'aide: «Eminence Révérendissime, je me trouve à la tête d'une congrégation naissante, qui, parmi les épines, prend un grand développement. Jusqu'ici je n'ai jamais fait un pas sans le plein accord du Saint Père et des Sacrées congrégations; et mon désir est de poursuivre inaltérablement [dans cette voie] à l'avenir. Soyez charitable envers moi, aidez-moi, assurez-moi de votre protection, conseillez-moi; et je vous assure qu'avec les salésiens vous me trouverez toujours prêt à vous obéir...»[74] A quoi, le cardinal lui observait combien il était regrettable de priver de messes dominicales une partie de la population de Turin et lui rappelait l'utilité des lettres testimoniales.[75]

Le langage de don Bosco, toujours énergique, prenait par instants un ton affolé. En cette fin de règne de Pie IX, à Rome le vent tournait contre lui. La cour pontificale percevait le changement d'atmosphère. Le 14 octobre, le cardinal Oreglia télégraphiait à Turin pour inviter don Bosco à recourir au pape afin de tenter de régler directement son affaire désormais entre les mains du cardinal Ferrieri. Le lendemain, il développait par lettre ses idées sur la nécessité d'un jugement du litige à Rome.[76] Simultanément, Mgr Gastaldi faisait imprimer à Turin un opuscule sur les affaires salésiennes récentes. Il l'intitulait: *L'Arcivescovo di Torino e la Congregazione di S. Francesco di Sales (detta perciò Salesiana)* et la réservait «aux Eminentissimes Cardinaux et à quel-

ques Archevêques et Evêques», qu'il prenait évidemment à témoins de sa querelle.[77] Peu à peu le dossier du contentieux entre les deux hommes d'Eglise prenait ainsi forme. Mais, à Rome, les juges accrédités ne penchaient pas en faveur de don Bosco. Le cardinal Ferrieri, qui disait alors à l'avocat Menghini: «... Il me semble que le Saint-Père n'est pas bien informé et qu'il le favorise par trop...»,[78] prenait ouvertement le parti de l'archevêque. Plus grave, en ces premiers jours de novembre, le cardinal Bilio expliquait à don Bosco que le pape lui-même s'était refroidi à son égard. Don Bosco lisait dans sa lettre du 4 novembre:

«... Je regrette de devoir vous signifier que le S. Père ne me paraît plus aussi bien disposé que l'année dernière. Si j'ai bien compris, les motifs sont principalement: 1° L'affaire des Concettini. 2° Le fait que vous embrassez trop d'affaires simultanément. – Je me suis employé à ôter de l'esprit du Pape toute impression moins favorable à votre égard. Je ne sais si j'y suis parvenu; mais il est certain qu'à ce moment une course que vous feriez à Rome y serait très utile, si ce n'est même nécessaire...»[79]

Quelques jours après, la menace se précisait encore pour don Bosco dans une lettre que lui adressait le cardinal Ferrieri. Il l'invitait, «à la suite de diverses réclamations que Monseigneur l'Archevêque de Turin a présentées à Sa Sainteté à votre encontre et à celle de votre Institut», à lui bien préciser de quels privilèges il jouissait.[80] Le jugement – contraire à don Bosco – du préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers était à l'évidence prêt.

Cependant don Bosco retardait son voyage, que ses amis romains disaient indispensable. Des affaires le retenaient à Turin en ces mois terriblement remplis de 1877; mais surtout il cherchait à ne se présenter que parfaitement armé pour sa défense. Le 22 novembre, il écrivait à Mgr Gastaldi son regret que l'affaire des messes eut été présentée à son désavantage dans un imprimé «qui porte le nom de réservé» (celui du 15 octobre), mais contre lequel il allait devoir se défendre.[81] Sans le savoir, il tendait par là le dos au bâton. L'archevêque, nous le savons, se défiait depuis longtemps des bruits que don Bosco répandait sur son compte. Il saisit l'occasion de couper court à une campagne qui semblait sur le point de naître. L'avertissement de don Bosco valut à celui-ci sa première peine canonique. Le 25 novembre d'abord, le 1er décembre ensuite, Mgr Gastaldi l'informa que, s'il s'avisait de faire publier «un écrit quelconque contre l'actuel Archevêque de Turin; ou s'il écrivait ou faisait écrire un papier quelconque contre cet

Archevêque et le présentait à qui que ce soit, à l'exception du Souverain Pontife et des Eminentissimes Cardinaux des Sacrées Congrégations Romaines», il perdrait à l'instant même le pouvoir de confesser et se trouverait suspens. Mieux, insistait-il dans un deuxième temps, si l'écrit existait, il se trouverait déjà suspens du fait même.[82] Pour la bataille désormais engagée, l'archevêque de Turin sortait ses armes, qui n'étaient pas inoffensives pour un confesseur permanent tel que don Bosco. Celui-ci courba la tête, mais ressentit fortement le coup à juger par ses allusions incessantes à cette mesure coercitive durant les mois et les années qui suivirent.

A Rome pendant les dernières semaines de Pie IX

Le crépuscule de Pie IX prit aussi des teintes sombres pour notre don Bosco. A la mi-décembre de cette année 1877, une nouvelle et vaine tentative de conciliation avec l'archevêque retarda encore son départ de Turin vers Rome. Le 17, il écrivait au comte Cesare de Castagnetto qui avait offert ses bons offices pour régler le différend, que, ses soins s'avérant inutiles, il se rendrait à Rome le lendemain 18 pour demander «instruction et conseil» au «légitime et absolu Supérieur.»[83] Il ne doutait évidemment pas de l'appui de Pie IX.

Une première déception l'attendait à Rome. Il apprenait que le cardinal Ferrieri, en plein accord avec Mgr Gastaldi, interdisait au supérieur et aux membres de la congrégation salésienne de publier quoi que ce soit sur l'affaire des messes.[84] Attaqué, il ne pouvait en appeler à l'opinion pour se défendre. L'étau se fermait. Il tenta de le desserrer le plus possible en recourant à ses amis. Le 26 décembre, il déjeuna chez le cardinal Oreglia et réfuta de son mieux certaines allégations de Mgr Gastaldi.[85] Le 30, il fit réclamer au jésuite Rostagno le mémoire que celui-ci lui avait promis pour sa défense.[86] Et il agit auprès de ses juges. Le 7 janvier, il remit au cardinal Ferrieri une ample lettre sur son différend.[87] Le ton était pathétique.

«... Depuis de nombreux mois une véritable pluie de lettres menacent les salésiens de peines ecclésiastiques, leur refusent les saintes ordinations, suspendent de fait prédicateurs et confesseurs, le recteur de la maison mère et le supérieur même de la congrégation. J'ai écrit, j'ai supplié d'illustres personnages d'interposer leurs bons offices pour adoucir un comportement aussi sévère, d'autant plus qu'il avait lui-même déféré ses plaintes au Saint-Siège. Peines inutiles. Il voulut se mettre à couvert et nous mettre dans l'impossibilité d'employer les mêmes armes pour notre défense, il m'a écrit deux lettres de menace, dont l'une de la teneur suivante: *Si vous...*» Etc.

Un torrent de calomnies avilissait sa congrégation, déplorait-il; le dommage matériel et moral était immense; il réclamait justice.

Le 11 janvier de l'année nouvelle, il intervenait auprès du dominicain Tosa, consulteur chargé de son affaire. Il se plaignait à nouveau. Le temps presse. «... Cependant les problèmes (*imbrogli*) augmentent tous les jours. Nouvelles publications dans les journaux, nouvelles suspenses de prêtres, extrême (*grandissima*) agitation à Turin. Faites ce que vous pouvez...»[88] Il cherchait surtout à rencontrer Pie IX pour lui expliquer son malheur et trouver en lui un soutien qui ne lui avait jamais fait défaut jusque-là. Hélas, le pape lui était inaccessible. Il ne recevait, lui répondait-on, que les cardinaux et des collaborateurs immédiats; il était malade... Les explications des appariteurs ne le convainquaient pas, d'autant que, douze mois auparavant, Pie IX l'avait reçu dans sa chambre à coucher. Cependant, il espérait. Le 15 janvier, le secrétaire Berto annonçait à don Rua: «Nous n'avons pas encore pu le voir (le pape).»[89] Le 24, don Bosco lui-même mandait à don Rua: «... Je demanderai aussi une bénédiction spéciale [pour l'Oratoire] au Saint Père, avec qui je n'ai pas encore pu parler, mais dont j'espère avoir au plus tôt une audience...»[90] Le pape était, lui disait-on, instruit de sa présence à Rome et s'étonnait de ne pas recevoir sa visite. A cette époque, don Bosco résumait une fois de plus pour les Turinois ses impressions sur l'instruction de sa cause. Des impressions optimistes! Le consulteur (Tosa, je crois) estimait, apprenait-il à don Rua, que les imputations de l'archevêque ne tenaient pas. «Tous les cardinaux sont époustouflés (*sbalorditi*) et ne savent que décider, mais ils prennent tous notre défense.»[91] Pour se rappeler au souvenir du pape sans l'obliger à trancher dans un débat confié à l'un de ses ministres, il lui faisait remettre une supplique demandant des titres honorifiques pour certains de ses amis.[92] Le 29 janvier, pour la Saint François de Sales, il organisait en ville une réunion très solennelle des coopérateurs salésiens sous la présidence du cardinal vicaire Monaco La Valletta.[93] Et, après avoir écrit un mois plus tôt au préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers, il se tournait, le 4 février, vers le secrétaire de cette congrégation, Angelo Bianchi. A nouveau, il se plaignait des vexations de l'archevêque: les dispositions du *Calendarium* turinois de janvier, dont certains titres semblaient viser les salésiens; la lettre pastorale de Mgr Gastaldi datée du 12 janvier sur les séminaires, où l'archevêque, probablement contre lui, enseignait que, pour avoir un clergé nombreux, saint et savant, il fallait recruter de préférence des vocations destinées au clergé diocé-

sain; la suspense Lazzero, qui persistait sans raison; les refus répétés d'ordinands salésiens à Turin; et enfin les sanctions prises contre lui-même, qui le menacaient de suspense *ipso facto* s'il se défendait par écrit.[94]

Cependant, malgré des tentatives répétées enregistrées par le secrétaire Berto, don Bosco ne parvenait pas à atteindre le pape. Le barrage – peut-être accepté par Pie IX – était, selon les salésiens, l'œuvre du *maestro di camera*, Mgr Luigi Macchi.[95] Au sentiment des Turinois et probablement de don Bosco, une véritable conjuration avait été ourdie à la cour pontificale contre don Bosco et le Pontife lui-même.[96] Il est vrai que les thèses de complots, surtout au Vatican, ne sont jamais facilement démontrables.

Quoi qu'il en soit, le 7 février 1878, le pape, qui avait tant aimé et tant favorisé don Bosco, mourut, le cœur plus ou moins attristé (*amareggiato*) à son endroit, sans l'avoir revu alors qu'il le savait présent à Rome. Le 12, don Bosco et son secrétaire Berto ne purent que vénérer son cadavre exposé à Saint-Pierre dans la chapelle du Saint-Sacrement. Don Bosco raconta son ultime visite à son extraordinaire ami. Les deux prêtres contemplèrent une dernière fois les traits de celui qui, pendant «près d'un siècle», avait, au dire de don Bosco, «émerveillé le monde». Dans son cœur, les tourments des jours de vaine attente, l'angoisse de n'être plus compris par un père affectueux, la crainte de voir ses fils persécutés et l'appréhension devant un avenir subitement incertain, furent un instant adoucis par la vision du défunt immobile et de la foule interminable qui venait battre à ses pieds.

«... Qui le regardait ne voyait pas un cadavre, mais un homme qui sommeille paisiblement. L'air de gravité et de majesté, l'habituel sourire angélique faisaient qu'à chaque instant cette langue bénie semblait sur le point de se délier et de parler.»[97]

Don Bosco n'épiloguait probablement pas sur un très long pontificat, ponctué de conflits insolubles et de gestes mémorables, qui, un siècle après, susciterait encore des jugements contradictoires. Il avait trouvé en Pie IX, trente années durant, une âme sœur de la sienne, qui l'avait conseillé, soutenu et encouragé dans ses entreprises au service des jeunes et des abandonnés. Dans les traverses de la vie trop souvent fomentées par la malice des hommes, l'un comme l'autre s'était sereinement confié à la providence divine et à Marie immaculée, reine des batailles. Leurs adversaires, pensaient-ils, n'avaient

jamais eu ou n'auraient jamais le dernier mot, car Dieu était avec eux. Pie IX laissait une Eglise sauve et, malgré tout, glorieuse, estimaient nos Turinois, que la piété des fidèles de Saint-Pierre impressionnait. Ils ne réfléchissaient pas au-delà. Les allures de camp retranché, intellectuel et spirituel, de cette Eglise, au sein d'un monde auquel elle était devenue de plus en plus étrangère, ne les troublaient pas. Les questions alors posées par l'archevêque de Pérouse, sur «l'Eglise et la civilisation», ne se levaient pas dans l'esprit de notre don Bosco.

Notes

1. *Deliberazioni del Capitolo...*, p. 12-14.

2. Le salésien Giuseppe Scappini, né en 1848, est mort à Portici (Italie) le 3 mars 1918. Il fut inspecteur pendant six ans, nous apprend le *Necrologio salesiano*.

3. Pour l'histoire générale des Concettini, je me réfère ici aux articles d'E. Perniola, «Figli dell'Immacolata Concezione», *Dizionario degli Istituti di Perfezione*, t. III, Rome, 1976, col. 1497-1499; «Monti, Luigi Maria», *ibid.*, t. VI, Rome, 1980, col. 113-115; et «Pezzini, Cipriano», *ibid.*, t. VI, Rome, 1980, col. 1529-1530.

4. L. Bilio à G. Bosco, Rome, 29 octobre 1876; éd. MB XII, 692, doc. 46.

5. Référence à la note précédente.

6. Il suffit pour s'en convaincre de lire ses propos à son chapitre supérieur, le 5 novembre 1876, tels qu'ils ont été reproduits en MB XII, 495.

7. G. Bosco à L. Bilio, Turin, 29 octobre 1877; *Epistolario* III, p. 244.

8. Texte reproduit en *Documenti* XVII, 571-572; et MB XII, 496/9 à 497/10.

9. Ce rescrit en *Documenti* XVII, 572; et MB XII, 497/18-26.

10. G. Bosco à Pie IX, Turin, 18 novembre 1876; *Epistolario* III, p. 116-117.

11. G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, quaderno A, p. 6; voir FdB 831 A12.

12. Texte en *Documenti* XVII, 573-574; et MB XII, 499/1 à 500/38. Don Ceria l'a attribué à don Bosco en MB XII, 498/33-34.

13. Voir MB XII, 499/3-6, 32-42.

14. E. Perniola, «Monti, Luigi Maria», *art. cit.*, col. 114.

15. Leur mentalité fut décrite par don Bosco lui-même à son chapitre supérieur dès le 27 novembre 1876, soit peu après son premier retour de Rome. Voir un compte rendu de la séance dans G. Barberis, *Cronichetta varie mani*, cahier XVI, 20. Une édition de ces propos en *Documenti* XVII, 583-584.

16. Article «D. Bosco e i Concettini», *Unità cattolica*, 28 janvier 1877. Cet article a été reproduit dans les *Opere edite*, XXXVIII, 206-207.

17. Décret *Extat in hac alma Urbe*, 6 février 1877, Ed. MB XIII, 905, doc. 2.

18. Selon des notes Berto, voir *Documenti* XVIII, 46. Il faudrait toutefois y regarder d'un peu près, car Berto put très bien arranger après coup le récit des tractations au mieux de l'honneur de don Bosco.

19. D'après des notes Berto en *Documenti* XVIII, 49.

20. L.M. Monti à G. Bosco, Rome, 11 mars 1877; éd. MB XIII, 907, doc. 3.

21. L.M. Monti à G. Bosco, Rome, 22 mai 1877; éd. MB XIII, 908 doc. 4.

22. «... Les Concettini nous aiment réellement beaucoup, ils feraient pour nous

n'importe quel sacrifice; mais gare si l'on touchait à leur autonomie...» (G. Lazzero à M. Rua, Rome, 13 juin 1877; un extrait en MB XIII, 54/23-30).

23. G. Bosco à Pie IX, Rome, 20 juin 1877; *Epistolario* III, p. 188-191.

24. G. Simeoni à G. Bosco, Rome, 20 juin 1877; éd. MB XIII, 913, doc. 6.

25. Ces lettres ont été éditées en MB XIII, 913, doc. 7, A, B et C.

26. L. Randi à G. Bosco, Rome, 1er octobre 1877; éd. MB XIII, 916, doc. 7 D.

27. L'*Annuario Pontificio* de 1989 leur attribuait 33 centres et 174 religieux, dont 81 prêtres.

28. Clairement affirmé par le cardinal Bilio dans sa lettre à don Bosco, Rome, 4 novembre 1877, citée *infra* n. 79.

29. G. Bosco à L. Bilio, Turin, 29 novembre 1877; *Epistolario* III, p. 244-246.

30. Il mourra à Rome le 26 août 1877. Après quoi, le cardinal Ferrieri, de propréfet, deviendra préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers.

31. Rapports sur la controverse entre le cardinal Ferrieri et don Bosco en ACS 123, Ferrieri, 110 p. Voir FdB 582 E3 à 584 D10. Comme nous tâchons de le faire comprendre ici et plus bas, cette controverse peut être présentée dans une perspective plus sereine que celle adoptée systématiquement par Berto et Dalmazzo et ordinairement reprise par les biographes de don Bosco.

32. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 28 novembre 1876; éd. MB XII, 394/14-32.

33. G. Bosco à I. Ferrieri, Turin, 16 décembre 1876; *Epistolario* III, p. 125-127.

34. Art. «Un Vescovo dimissionario», *La Libertà*, 30 janvier 1877; éd. *Documenti* XVIII, 50.

35. Art. «L'arcivescovo di Torino», *La Gazzetta di Torino*, 31 janvier 1877; coupure originale collée en *Documenti* XVIII, 50.

36. F. Giocondo, «La diocesi in pericolo», *Il Fischietto*, janvier ou février 1877; coupure originale – non datée – collée en *Documenti* XVIII, 476-478.

37. *L'Arcivescovo di Torino e la Congregazione di S. Francesco di Sales in Torino*, éd. *Documenti* XVIII, 86-88.

38. Note éditée en *Documenti* XVIII, 88; et reproduite en MB XIII, 331/1-8.

39. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 28 mars 1877; *Epistolario* III, p. 161.

40. Lettre du pro-chancelier Caviassi à G. Bosco, Turin, 17 avril 1877; éd. *Documenti* XVIII, 123. La lettre demandait aussi à don Bosco, au nom de l'archevêque, l'original du décret d'érection de l'archiconfrérie de Marie auxiliatrice. La méfiance régnait.

41. D'après la lettre L. Gastaldi à I. Ferrieri, Turin, 19-28 septembre 1877; éd. *Documenti* XVIII, 236-243. La date du 1er mai dans la pièce référée *infra* (n. 55) *L'Arcivescovo...*, 15 octobre 1877, p. 11.

42. Le futur cardinal Pierre-Hector Coullié (1820-1912), archevêque de Lyon de 1893 à sa mort.

43. Mgr Dupanloup mourra le 11 novembre 1878.

44. Voir, *ci-dessous*, chap. XXXI, p. 1143.

45. R. Aubert, *Le Pontificat de Pie IX*, Paris, Bloud et Gay, 1952, p. 497.

46. G. Bosco à M. Rua, Rome, 8 juin 1877; *Epistolario* III, p. 182. Quelques jours après, il écrivait dans le même sens au curé Guiol de Marseille: «... A Rome, foule immense; le S. Père en excellente santé, l'exposition un spectacle sans exemple.» (G. Bosco à C. Guiol, Rome, 13 juin 1877; *Epistolario* III, p. 185.)

47. D'après la lettre citée à don Rua, 8 juin 1877. Il le répètera dans une lettre à G.B. Francesia, Rome, 13 juin 1877 (*Epistolario* III, p. 186); et dans une autre lettre à don Rua, Rome, 16 juin 1877 (*Epistolario* III, p. 187).

48. G. Bosco à G. Cagliero, Turin, 30 juin 1877; *Epistolario* III, p. 194. Cette lettre fait le récit du voyage Rome-Turin, via Ancône.

49. Lettre de F. Maffei à xxx, Turin, 24 juin 1877; éd. *Documenti* XVIII, 157. Le contenu en MB XIII, 142/26 à 143/4. Cette lettre n'était pas destinée à don Bosco, quoi qu'en aient dit les *Documenti*. Peut-être à don Rua ou à don Lazzero...

50. Un récit condensé de ces démarches dans la lettre de don Bosco à don Cagliero citée n. 48, *supra*. Nous reprenons, en leur ôtant les remarques acerbes, les notes de chronique des *Documenti* XVIII, 162. La muflerie apparemment calculée de Mgr Gastaldi à l'égard de Mgr Aneiros a été fort adoucie en MB XIII, 151/29 à 152/29, où don Ceria a relaté la péripétie.

51. La chronique, reprise en *Documenti* XVIII, 177, dit en effet que plus de mille cinq cents étrangers s'ajoutaient aux élèves et au personnel de la maison.

52. Lettre citée *supra*, n. 48.

53. Circulaire du 4 août 1877, éd. *Documenti* XVIII, 194-197.

54. La date du 13 août, dont, à l'origine, on ne se soucia guère, apparaît sur un billet reproduit en *Documenti* XVIII, 321. Elle semble devoir être confirmée par la lettre Lazzero du 24 suivant.

55. Ceci d'après l'opuscule non signé de Mgr Gastaldi intitulé: *L'Arcivescovo di Torino e la Congregazione di S. Francesco di Sales (detta perciò Salesiana)*, Turin, C. Marietti, 15 octobre 1877, 12 p., qui résuma toute l'affaire du point de vue de l'archevêché. Un original imprimé – copieusement annoté – en *Documenti* XVIII, 337-348. Don Perenchio assura par la suite n'avoir jamais rien reçu, ce qui est presque invraisemblable.

56. Ch. Chiaverotti à M. Rua, Turin, 22 août 1877; éd. *Documenti* XVIII, 211.

57. G. Bosco à G. Lazzero, Rome, 4 mai 1882; *Epistolario* IV, p. 132. – Sur Giuseppe Lazzero (1837-1910), voir E. Ceria, *Profili dei Capitolari salesiani*, Colle Don Bosco, 1951, p. 163-172.

58. G. Lazzaro au ch. Chiaverotti, Turin, 22 août 1877; éd. dans la pièce *L'Arcivescovo...* (voir n. 55), p. 2.

59. D'après la pièce *L'Arcivescovo...*, même page.

60. D'après la même pièce et à la même page.

61. Ch. Chiaverotti au supérieur de l'oratoire S. François de Sales, Turin, 24 août 1877; éd. *Documenti* XVIII, 211; voir MB XIII, 333/7-9. L'émoi des salésiens est rendu plus compréhensible par la deuxième partie de cette lettre des plus sévères: «Mi lascia (l'Archevêque) ancora di soggiungere che quivi trattasi di cosa delicatissima ed importantissima sulla quale, se la Congregazione Salesiana non osserva le leggi ecclesiastiche, Esso Mons. Arcivescovo sarà obbligato di usare la sua autorità e fare reclami alla S. Sede. – Nel compiere il mandato del mio ven.^{mo} superiore pregio raffermarmi colla dovuta stima di...»

62. G. Lazzero à Ch. Chiaverotti, Turin, 25 août 1877; éd. MB XIII, 334/16 à 335/9.

63. Billet de G. Lazzero à la directrice du *Ritiro S. Pietro*, Turin, 25 août 1877; d'après la lettre de L. Gastaldi à I. Ferrieri, 19-28 septembre 1877, citée n. 41, *supra*.

64. Note du chanoine Luigi Nasi, Turin, Curie, 26 août 1877. Ed. *Documenti* XVIII, 213.

65. D'après la pièce *L'Arcivescovo...* (voir, *supra*, n. 55), p. 8-10.

66. Note écrite de l'archevêque Gastaldi, Turin, 26 août 1877, en réponse à une lettre de la sœur Eugenia, Ritiro di Maria SS. del Rifugio. Ed. des deux écrits en *Documenti* XVIII, 213.

67. Lettre: «Legimus epistolam a te scriptam et missam ad adm. reverendum canonicum Chiaverotti secretarium in nostra curia...» (L. Gastaldi à G. Lazzero, Turin, 26 août 1877; éd. *Documenti* XVIII, 350. Voir MB XIII, 336/5-8.)

68. L. Gastaldi à I. Ferrieri, Turin, 26 août 1877; éd. *Documenti* XVIII, 216-218.

69. L. Gastaldi à I. Ferrieri, Turin, 31 août 1877; éd. *Documenti* XVIII, 218-219. Reproduction partielle en MB XIII, 336/27-30.

70. L. Oreglia à G. Bosco, Rome, 6 septembre 1877; original ACS 123, pos. Gastaldi-Oreglia.

71. R. Murialdo à L. Gastaldi, Turin, 18 septembre 1877; éd. MB XIII, 344/16 à 345/26.

72. L. Testa à G. Bosco, Chieri, 29 septembre 1877; éd. MB XIII, 345/36 à 348/21. Une très longue lettre...

73. Conversation avec Mgr Gastaldi, 11 octobre 1877; d'après une lettre sarcastique de G.B. Anfossi à G. Bosco, 12 octobre 1877; éd. *Documenti* XVIII, 325-328; un extrait en MB XIII, 352, note.

74. G. Bosco à I. Ferrieri, Turin, 14 septembre et 12 octobre 1877; *Epistolario* III, p. 215-216, 227-229.

75. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 10 octobre 1877; éd. MB XIII, 349/9-36. Le cardinal venait de recevoir la très longue plainte de Mgr Gastaldi commencée le 19 septembre et terminée seulement le 28 (voir, *ci-dessus*, n. 41).

76. L. Oreglia à G. Bosco, Rome, 15 octobre 1877; éd. *Documenti* XVIII, 330. Voir MB XIII, 353/30 à 354/3.

77. Voir, *supra*, n. 55.

78. «... Mi pare che il S. Padre non sia ben informato, mentre lo favorisca troppo». Dans une lettre de l'avocat Carlo Menghini à L. Gastaldi, Rome, 6 novembre 1877; original ACS 123, pos. Gastaldi-Menghini.

79. L. Bilio à G. Bosco, Rome, 4 novembre 1877; éd. *Documenti* XVIII, 362; et MB XIII, 311/20 à 312/9.

80. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 14 novembre 1877; éd. MB XIII, 360/16-28.

81. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 22 novembre 1877; *Epistolario* III, p. 240-242.

82. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 25 novembre et 1er décembre 1877; éd. MB XIII, 371/1 à 372/10.

83. G. Bosco à Cesare Trabucco, comte de Castagnetto, Turin, 17 décembre 1877; *Epistolario* III, p. 251-252.

84. I. Ferrieri à L. Gastaldi, Rome, 21 décembre 1877; éd. *Documenti* XLIV, 101. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 21 décembre 1877; éd. *Documenti* XVIII, 430; et MB XIII, 392/23-36.

85. Voir, probablement d'après des notes Berto, *Documenti* XVIII, 438.

86. G. Berto à M. Rua, Rome, 30 décembre 1877. Extraits de cette lettre en MB XIII, 466 et 467.

87. G. Bosco à I. Ferrieri, Rome, 7 janvier 1878; *Epistolario* III, p. 263-266.

88. G. Bosco à P. Tosa, Rome, 11 janvier 1878; *Epistolario* III, p. 268.

89. G. Berto à M. Rua, Rome, 15 janvier 1878. Un passage en MB XIII, 467/15-17.

90. G. Bosco à M. Rua, Rome, 24 janvier 1878; *Epistolario* III, p. 280.

91. G. Bosco à M. Rua, sans lieu ni date, vers le 25 janvier 1878; *Epistolario* III, p. 280-281.

92. G. Bosco à Pie IX, Rome, 27 janvier 1878; *Epistolario* III, p. 282-283.

93. En MB XIII, 615-620, récit de la manifestation surtout à partir de notes Berto et de l'article «La festa del Dottore S. Francesco di Sales e la prima conferenza dei Cooperatori in Roma», *Bollettino salesiano*, mars 1878, p. 9-12.

94. G. Bosco à A. Bianchi, Rome, 4 février 1878; *Epistolario* III, p. 289-291.

95. Dans ce sens, une information d'origine précise non encore identifiée, mais émanant, directement ou non, authentique ou attribuée, du cardinal Luigi Oreglia, en *Documenti* XIX, 61. En rapprocher un ordre tout à fait inhabituel de la part de don Bosco, à la date du 14 février 1878, de supprimer le nom de la comtesse Veronica Macchi, mère du référendaire, de la liste des abonnés au *Bollettino* (G. Bosco à G. Bonetti, Rome, 14 février 1878; *Epistolario* III, p. 291).

96. On trouve dans les *Documenti*: «... mais il y avait, à la cour pontificale, une véritable conjuration contre don Bosco et contre le souverain pontife lui-même. — Nous avons déjà parlé des lettres interceptées. Mais cela ne suffisait pas. A Rome, don Bosco essaya bien trois fois d'avoir une audience du pape, mais il ne put absolument pas l'obtenir. Il chercha toutes les manières de l'approcher, mais toutes les routes étaient barrées. Pie IX désirait ardemment le voir, et irrité parce qu'il ne savait rien des obstacles qui empêchaient don Bosco de l'approcher, il disait un jour au cardinal Bilio: — Il y a maintenant deux mois que don Bosco est à Rome. Je le sais; et il n'a pas pris la peine de venir me trouver. Il doit savoir de quels bienfaits il m'est redevable. — Sainteté, répondit le cardinal, don Bosco est bien venu trois fois déjà; il a demandé audience, mais on ne l'a pas laissé entrer.» (*Documenti* XVIII, 442.) Il est hasardé de prendre à la lettre ce récit, qui émane probablement de don Berto.

97. G. Bosco, *Il più bel fiore del Collegio apostolico...*, Turin, 1878, p. 50. — Voir éventuellement mon article: «La mort de Pie IX vue par don Bosco», dans le périodique italien *Pio IX* (Rome), ann. VII, 1978, p. 663-686.

VII. La grande expansion (1878-1883)

Chapitre XXIX.

La première année du pontificat de Léon XIII (1878)[1]

Un autre pape

Le 20 février 1878, le cardinal Gioacchino Pecci fut élu pape et devint Léon XIII. Deux ou trois jours après, don Bosco, qui séjournait à Rome depuis la fin de l'année précédente, écrivit à don Rua: «Nous avons un Pape que l'on dit être parent de Sixte Quint. J'espère que ce sera un vrai père qui établira les choses dans leur état normal...»[2] Quoi qu'en ait dit don Ceria,[3] don Bosco ne plaisantait nullement quand il répétait la comparaison alors courante entre le nouveau pontife et le pape violent de la Contre-Réforme.[4] Il lui importait beaucoup que le successeur de Pie IX, qui avait été, pendant vingt années, son protecteur de loin le meilleur, fût avant tout un père pour les chrétiens et donc pour lui. Son anxiété était compréhensible.[5] Il ne connaissait pas le cardinal-archevêque de Pérouse.[6] Quand, aidé de Bonetti, il composa une notice sur lui pour un livre qui parut sous son nom à la fin de 1878, il ne releva que ses soucis pastoraux.[7] Don Bosco ne semblait pas avoir été frappé par la hauteur de vues des lettres pastorales de 1877 et de 1878 sur «l'Eglise et la civilisation», lointaines amorces de futures grandes encycliques. Du nouveau pape, il n'attendait guère de gestes politiques, mais plutôt, – si nous nous référons à une sorte de communication surnaturelle apparemment authentique, qu'il aurait cherché à lui faire parvenir par l'intermédiaire du cardinal Bartolini[8] – une pastorale préférentielle, d'abord en faveur des vocations sacerdotales prises dans les milieux défavorisés de la population; ensuite, pour le regroupement des religieux cloîtrés; enfin et surtout, pour un vigoureux encouragement des congrégations actives nouvelles: «... Ces nouvelles institutions ont besoin d'être encouragées, soutenues et favorisées par ceux que le Saint Esprit a destinés à régir et gouverner l'Eglise de Dieu.» Don Bosco pensait évidemment à la sienne.

Dès le surlendemain de l'élection, il avait manifesté à Léon XIII sa joie devant la rapidité de la décision des cardinaux du conclave et l'avait assuré de la parfaite et affectueuse disponibilité de la congrégation salésienne au Siège apostolique. Par son entremise, les salésiens offraient au pape «leurs fatigues, leurs soucis, leurs biens et leurs vies, tant en Europe que dans les missions étrangères». Cette lettre de don Bosco avait aussi une portée tactique. Que lui réservait ce pontife qui ressemblait si peu au précédent? Il lui disait sans ambages avoir besoin de son soutien: «Cette congrégation a été conseillée, dirigée et approuvée par Pie IX de vénérée mémoire, mais elle a toujours besoin de la protection de Votre Sainteté afin de pouvoir parvenir à la stabilité qui lui est nécessaire pour promouvoir la plus grande gloire de Dieu.»[9]

Premières impressions

Lors de la première audience publique, le 23 février, don Bosco fut plutôt favorablement impressionné par le nouveau pape. «On dirait un Pie IX rajeuni», écrira-t-il le lendemain à son ami Mgr De Gaudenzi. Sous sa plume un tel rapprochement constituait un grand éloge. Sa «bonté paternelle» l'avait attendri. «Il m'a parlé avec une paternelle bonté, continuait-il, et m'a invité à une audience privée pour traiter de nos affaires»[10]... Avait-il retrouvé le «père», dont il semblait incapable de se passer? «Nos affaires», c'était surtout le problème de l'archevêque Gastaldi, qui était la principale raison du séjour de don Bosco à Rome depuis déjà deux mois.[11] La mésentente entre l'archevêque et le prêtre de l'oratoire Saint-François de Sales était désormais un fait public. Au jugement du meilleur historien de Mgr Gastaldi,[12] au printemps de 1878, on en était à la phase intermédiaire du conflit, préparatoire à «la rupture irrémédiable», qui n'allait pas beaucoup tarder. Le 30 décembre précédent, la *Gazzetta del popolo* avait diffusé un article au titre parlant et même chantant sur le «Duetto inamabile» entre don Bosco et l'archevêque de Turin.[13] Au théâtre turinois les spectateurs au cœur peu catholique avaient de quoi se divertir.

Un nouveau et curieux litige naquit entre les deux hommes au lendemain de la mort de Pie IX. La cause en était la célébration de celui-ci. Alors que don Bosco avait l'intention de dédier sa nouvelle église de Turin San Giovanni Evangelista à la mémoire du grand disparu, qui avait Giovanni pour premier prénom, don Leone Prato, curé de

San Secondo, église aussi en construction dans la ville, annonçait dans l'*Unità cattolica* du 17 février 1878[14] que cette autre église pourrait être terminée «en hommage à Pie IX». Don Bosco réagit auprès de don Rua: «(Dis) à don Bonetti de préparer un article pour le Bollettino sur l'église S. Giovanni, en disant que: 1° C'est une œuvre qui a été conseillée, bénie et subventionnée par Pie IX. 2° On ne peut promouvoir de meilleur monument que l'achèvement d'une œuvre que Pie IX a commencée, qui est consacrée à son nom et qui répond à son ultime message: Prenez soin de la jeunesse pauvre. Il est du devoir des Coopérateurs de mener à bien une œuvre qui a été commencée par le fondateur des promoteurs salésiens»,[15] autrement dit de leur pieuse union elle-même. Don Bosco comptait donc sur l'affection, la vénération et la reconnaissance de ses coopérateurs à l'égard du pape défunt pour l'aider à payer la construction de son église.

Mais, de la sorte, il entrait en concurrence avec son archevêque, qui avait certainement inspiré don Prato. Mgr Gastaldi data en effet du 27 février 1878 une «Lettre pastorale sur un monument à ériger à Turin au grand Pie IX»[16] lequel monument était l'église San Secondo.[17] Don Bosco revint à la charge le 6 mars directement auprès de don Bonetti cette fois: «L'église S. Giovanni Evangelista est une œuvre commencée par le fondateur des Coopérateurs, et il leur appartiendra de la mener à terme. Les Coopérateurs lointains y concourront aussi. En conséquence, prépare ton article et puis laisse-le-moi voir.»[18] Par là, il réagissait presque certainement au copieux article de l'*Unità cattolica* du 3 mars intitulé: «Le monument des Turinois à la sainte mémoire de Pie IX». Un nouveau conflit prenait ainsi corps entre l'archevêque et don Bosco, l'un et l'autre essayant de concentrer sur une église différente de Turin la piété – monnayée – de la population catholique. Pour ne pas paraître braver directement les partisans de San Secondo, don Bosco commençait toutefois de dire qu'il s'adressait à l'ensemble de ses coopérateurs, dont un certain nombre habitaient *loin* de Turin et donc hors du diocèse. Mais, sur place, pour une œuvre tellement implantée dans la cité, comment l'opinion n'aurait-elle pas reconnu dans sa campagne un camouflet à l'autorité ecclésiastique? L'irritation de l'archevêque sera tout à fait compréhensible.

Au dernier jour de février, cette bataille particulière n'avait pas encore éclaté. Mgr Gastaldi débarquait brusquement à Rome. Inquiet, don Bosco questionnait aussitôt don Rua et l'invitait à enquêter auprès de don Anfossi, son ancien élève et ancien salésien

devenu prêtre diocésain et l'un de ses informateurs les mieux renseignés sur les affaires de la curie: «Aujourd'hui, à 2 h. de l'après-midi, arrive l'Archevêque. Si tu sais pourquoi écris-le moi immédiatement. Parles-en à don Anfossi.»[19] Don Anfossi ne savait rien.[20] Mais don Bosco eut aussitôt mille raisons de penser que son archevêque prévenait le pape contre lui. Alors que, dès le 23 février, le Saint-Père lui avait promis de le recevoir bientôt, l'archevêque, arrivé le 28, était déjà admis le 5 mars à une longue audience privée, dont, au sentiment du secrétaire Berto, il sortait très satisfait. Ce même jour, pour aggraver le malaise, l'audience du pape à don Bosco, était annoncée puis remise. Mgr Macchi, «maestro di camera» et, à ce titre régulateur des audiences, recommençait à rappeler don Bosco à l'ordre, comme il l'avait fait aux derniers temps de Pie IX. Le 6, après une heure et quart de vaine attente, il l'informait, selon le Diaire de don Berto: «Sa Sainteté me fait dire que ce matin, Elle a tant de gens qu'Elle ne peut vous recevoir; je vous remettrai l'avis chez vous peut-être pour ce soir ou pour demain soir. Où habitez-vous?...»[21] En fait, il allait devoir patienter une semaine encore... Mgr Gastaldi induisait vraisemblablement le pape à comparer l'attitude de don Bosco à Turin avec celle, beaucoup moins manœuvrière, de don Cottolengo, autre apôtre de la ville.[22]

L'audience du 16 mars

Le 14, don Bosco fut enfin convoqué à l'audience de Léon XIII pour le surlendemain à 18 h. 30. En fait, il n'entra dans le bureau du pape qu'à 19 h. 30; mais il y resta «presque une heure.»[23] A son habitude, il avait sur lui la liste des questions qu'il tenait à aborder.[24] Parmi elles, «2° Coopérateur salésien», formulé au singulier, nous saurons bientôt pourquoi; puis «3° Communiquer par l'intermédiaire du cardinal Oreglia protecteur» et «4° Notre condition par rapport à l'Archevêque». Ses grands soucis de l'heure étaient ses relations avec le pape à Rome et ses relations avec Mgr Gastaldi à Turin.

La rencontre initiale avec le nouveau pontife était importante pour don Bosco. Il tint à en consigner par écrit le déroulement.[25] Le mouvement de l'entretien a été bien restitué dans ce rapport. Don Bosco commença par s'étendre sur ses œuvres de charité en Italie. Il mit l'accent sur le «rempart» qu'elles élevaient au service de la «vérité» contre les protestants. Puis il expliqua sommairement au pape la raison d'être des coopérateurs salésiens, c'est-à-dire le bien de la société

et l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée; et il lui demanda s'il acceptait d'entrer dans leur association. La réaction de Léon XIII, destinée à être pieusement enregistrée par les salésiens, semble avoir été un brin ironique. Il coupa bientôt la parole à don Bosco: «... – *Basta così*; en ce sens je suis non seulement Coopérateur mais opérateur, et comme Pontife et comme simple fidèle. Je vais sans aucun doute promouvoir toutes les institutions qui visent au bien de la société, surtout celles qui prennent soin des enfants en danger. Je suis convaincu qu'il n'y a pas de plus noble ministère que de s'employer à diminuer le nombre des garnements pour en faire d'honnêtes citoyens et de bons chrétiens», lui faisait dire le rapport de don Bosco. Celui-ci saisit alors l'occasion de parler d'une œuvre de jeunesse à Rome, ville dans laquelle il tentait vainement de s'implanter depuis au moins une dizaine d'années. Puis il passa au cardinal protecteur («d'accord pour le cardinal Oreglia», lui dit Léon XIII) et enfin aux questions épineuses: celle de la congrégation des Evêques et Réguliers, qu'il eût certainement préféré ne pas trouver sur son chemin dans ses démarches au Vatican, et celle de l'archevêque Gastaldi. Sur ce dernier point, le pape, manifestement en garde, répondit que le problème était à l'étude auprès de la congrégation des Evêques et Réguliers et qu'il avait un projet de règlement pour la satisfaction des deux parties. Après la requête de quelques décorations (*onorificenze*) et bénédictions apostoliques et avant de se retirer, don Bosco demanda encore au pape des conseils pour ses enfants, ses coopérateurs, ses novices et surtout ses missionnaires. On peut, dans le rapport sur l'audience, tenter de démêler les idées du pape de celles de son interlocuteur. L'insistance du pontife sur le choix des postulants à la vie religieuse: «Se fonder sur les vertus acquises et non sur celles à acquérir: le maître des novices doit être rigoureux sur ce point»; et sur les qualités morales indispensables aux missionnaires: «... leur rappeler une garde rigoureuse de soi. Les leçons qu'ils donnent au peuple sont très utiles; mais la lumière des œuvres et une vie exemplaire doivent être comme une lumière qui éclaire l'esprit (...) Et puis, quand vous choisissez ceux qui doivent aller en missions, préférez toujours ceux qui ont une vertu déjà éprouvée. C'est le fondement des missions catholiques...», ces formules ont toutes chances d'avoir été équivalemment prononcées, tant elles correspondaient aux remarques constantes de Mgr Gastaldi sur le (trop) large recrutement et la faible formation des salésiens.

Don Bosco, qui venait peut-être de donner (par le biais du cardinal

Bartolini) des orientations au nouveau pontife, en recevait ainsi certainement quelques-unes directement de lui. Il ne les négligera pas. Ses recommandations sur le choix et la formation ascétique de ses religieux ont été beaucoup plus fréquentes et plus sévères pendant ses dix dernières années. Ses *Ricordi* de 1875 aux premiers missionnaires salésiens auraient probablement pris une tournure un peu différente s'ils avaient été composés après l'audience du 16 mars 1878 et les phrases de Léon XIII sur le fondement des missions catholiques.

Don Bosco à la recherche d'avocats

Durant la deuxième quinzaine de mars, le cœur de don Bosco demeura serré. Que lui préparait la congrégation des Evêques et Réguliers dans le rapport que Léon XIII lui avait demandé et qui était certainement inspiré par l'archevêque Gastaldi? Celui-ci avait présenté au pape, il le savait, une série de requêtes (*quesiti*). La méfiance à son égard du cardinal Ferrieri, préfet de la congrégation désignée pour y répondre, lui paraissait manifeste. De sa résidence de Torre de' Specchi, il cherchait donc anxieusement qui pouvait utilement le secourir à l'intérieur du monde ecclésiastique romain, feutré, prudent et divers. Il pensait trouver de l'aide dans le cardinal vicaire Monaco, qui l'avait soutenu en janvier précédent et dans le cardinal Oreglia, «protecteur» de sa congrégation désigné par Léon XIII.

Le 22 mars, cependant qu'à son insu le pape approuvait des décisions qui lui étaient contraires,[26] don Bosco voyait un ami arriver à Rome. Don Giacomo Margotti, directeur de l'*Unità cattolica*, lui rendait aussitôt visite après déjeuner. Ils se concertèrent. Le lendemain 23, don Bosco accompagnait don Margotti chez le cardinal Monaco et chez le cardinal Oreglia. Le cardinal Monaco se confessa à don Bosco et l'assura qu'il s'employait à lui trouver à Rome une maison pour son œuvre.[27] Et don Bosco data du 25 mars une lettre douloureuse au cardinal Oreglia, de type ostensible et probablement rédigée à la demande de celui-ci pour résumer ses difficultés avec Mgr Gastaldi et exprimer les sentiments qu'il éprouvait à les vivre.

La lettre au cardinal Oreglia (25 mars 1878)

Cette plaidoirie très méditée nous permet d'entrer nous-mêmes dans les grandes préoccupations de son âme au printemps de 1878.

La raison de la lettre était, selon l'introduction, de demander con-

seil au cardinal dans un cas particulièrement difficile. «Votre Eminence Révérendissime, qui a connu notre humble congrégation dès ses origines et qui lui a rendu service, voudra bien, je l'espère, me conseiller dans la position difficile où je me trouve. – Et puis, je recours aujourd'hui avec une spéciale confiance à la bonté de votre Eminence pour la raison que, par la clémence du Saint Père, qui a daigné satisfaire le désir des salésiens, Elle a été élue notre protecteur.»

Tout en affirmant que le cardinal les connaissait, don Bosco synthétisait ensuite les derniers développements de ses dissensions avec son archevêque: «Votre Eminence Révérendissime ne connaît que trop les graves ennuis que, depuis quelques années, nous subissons de la part de S. E. Révérendissime l'Archevêque de Turin, sans que l'on en ait jamais pu connaître la véritable cause. – Les choses en sont venues au point que je suis menacé de suspense *ipso facto* si, par écrit ou par imprimés, soit personnellement soit par l'intermédiaire d'autrui, je traite ou je parle de choses qui soient défavorables à notre archevêque. Il n'a excepté que le seul cardinal préfet des Evêques et Réguliers, le Secrétaire d'Etat et le Saint Père.[28] Cette sévère disposition subsiste telle quelle, bien qu'il ait lui-même publié, imprimé et continue d'imprimer contre nous des opuscules et des pastorales, sans que nous y ayons aucunement riposté, parce que tel est notre principe et que tel a aussi été le conseil de Votre Eminence Révérendissime. En outre, en dehors de toute forme canonique, il a suspendu plusieurs de nos prêtres et ils le sont toujours depuis huit mois; il a refusé d'ordonner les clercs salésiens qui lui ont été présentés, et cela au grand détriment et des maisons d'Europe et, plus encore, des missions d'Amérique, qui réclament sans cesse des ouvriers pour pouvoir avancer parmi les sauvages des Pampas et de la Patagonie.»

Don Bosco produisait là son grand argument. Aux objections d'ordre disciplinaire et juridique, il répondait par l'obligation où il se trouvait de servir le bien des âmes et, de la sorte, la plus grande gloire de Dieu. En pareils cas, la loi doit céder. Don Bosco résolvait ses cas de conscience en bon probabiliste.

Poursuivant sa lettre, il en venait au jugement en cours. «Après avoir réduit les salésiens à pareille détresse, l'archevêque a porté plainte auprès du Saint-Siège sur des faits inexistants, qui ont pourtant entraîné une lettre de blâme de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers pour l'opprobre de notre pauvre congrégation. – Devant cette situation (et dans l'impossibilité d'obtenir une réponse quelconque aux instructions que nous demandions), je suis

venu à Rome; la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers m'a assuré qu'elle y pourvoirait rapidement. Mais les graves événements qui, ces derniers jours, ont troublé le monde catholique, ainsi que la mauvaise santé de Votre Eminence, ont fait qu'au bout de quatre mois de démarches infructueuses je me trouve maintenant contraint de repartir sans résultat et peut-être dans une condition pire qu'auparavant. La raison en est que l'on prépare des réponses aux *quesiti* formulés par l'archevêque, réponses qui vont lui fournir nombre d'appuis pour nous molester ultérieurement. Et encore. Ce vendredi, au lieu de provisions, on traitera de la convalidation de nos privilèges, en remarquant qu'ils ne pourront que difficilement être tous confirmés par le Saint Père. Il serait humiliant pour notre institut que, constitué au milieu d'extrêmes difficultés, favorisé jusqu'alors de privilèges en nombre réduit si on les compare à ceux d'autres instituts d'Italie, et dont les membres ont fait, pour correspondre à leurs finalités, de lourds sacrifices personnels et pécuniaires – il lui serait humiliant de se voir supprimer ou diminuer les bienfaits que le saint Pie IX lui a concédés.»

Don Bosco revenait une fois encore sur ces «privilèges», qui lui avaient permis de tourner diverses prescriptions épiscopales, à commencer par celles de l'archevêque de Turin, privilèges que Pie IX lui avait souvent accordés *vivae vocis oraculo*, par amitié et plus ou moins en contradiction avec la politique suivie par ses ministres, les préfets des congrégations romaines. Il poursuivait dans sa lettre: «La pieuse association des salésiens a obtenu quelques faveurs spirituelles des autres Sacrées Congrégations de Rome, mais rares ont été les privilèges. Tous les instituts et les congrégations ecclésiastiques définitivement approuvés en Italie ont obtenu communication de privilèges. Les salésiens n'ont pu jusqu'ici obtenir cette faveur signalée qui nous eût épargné tous les embarras que nous avons connus et dans lesquels nous nous trouvons encore. Je suis maintenant appelé par les nécessités de mes enfants, dont le nombre dépasse vingt mille (comme Votre Eminence le sait bien), je dois leur assurer le pain spirituel et matériel. J'aurais traité de cette position difficile et demandé conseil et directives à Votre Eminence, en laquelle j'ai toujours trouvé un père bienveillant; mais, pour notre malheur, en cette période Elle a presque toujours été soumise à des maux qui La font souffrir et je n'ai pu m'en approcher.»

D'après le paragraphe qui suit, l'idée d'un rapport d'ensemble au pape sur ses difficultés avec l'archevêque, l'idée d'une *esposizione*, qui

en fait, serait un réquisitoire contre lui, était née dans l'esprit de notre don Bosco. Grave décision, sur ce qui ressemblerait à un acte de rébellion! La pièce, appelée justement *Esposizione*, qui porterait à l'extrême la tension entre le prêtre de Turin et son archevêque, eut donc son origine en lui-même, non en d'éventuels conseillers. Il écrivait en effet: «J'ai eu aussi l'idée de procéder à une exposition régulière de notre état au Saint Père et au cardinal Ferrieri lui-même, près de qui j'ai toujours trouvé beaucoup de bienveillance. Mais, comme je devrais toucher des arguments délicats et, dirais-je, compromettants, je ne veux rien faire sans l'avis de votre sagesse éclairée. – Si vous me disiez de partir, de me taire et de laisser au temps le soin de tout arranger, je me soumettrais avec pleine résignation. Mais j'en craindrais de tristes conséquences ainsi qu'un dangereux découragement chez les pauvres salésiens. – Si Votre Eminence trouvait dans cette lettre une expression moins opportune, qu'Elle la pardonne à celui qui perçoit dans ces faits un véritable obstacle à la plus grande gloire de Dieu et qui, en conséquence, ne peut que s'en sentir profondément affligé!»

Il était à la recherche d'un vrai «père», c'est-à-dire, si nous le comprenons bien, d'un être protecteur, bienveillant et efficace, qui défende ses intérêts comme s'ils étaient les siens. «J'ai été reçu par le Saint Père, et j'ai été comme ravi (*litt.*: emparadisié) par sa bonté angélique; grande a donc été ma consolation. Mais ma position actuelle me fait crier: *miscens gaudia fletibus*. – Dans ces moments si difficiles, je vous demande de bien vouloir jouer le rôle de père des pauvres salésiens, qui n'ont d'autre but que de travailler pour l'Eglise et le bien des âmes. – Ils ne cesseront quant à eux de démontrer leur gratitude envers Votre Eminence en priant chaque jour pour que Dieu La conserve en bonne santé, afin qu'Elle puisse continuer à se dépenser pour notre sainte religion catholique. Dans l'attente, permettez-moi d'avoir, avec la vénération la plus grande, l'honneur de baiser votre pourpre sacrée et de pouvoir me dire, de Votre Eminence Révérendissime. – Le très dévoué et très humble. – Giovanni Bosco, prêtre. – Rome, le 25 mars 1878.»[29]

Le règlement provisoire du litige

Hélas pour don Bosco, le pape avait déjà résolu le problème dans un sens qui ne lui était guère favorable. L'un des consulteurs de la congrégation des Evêques et Réguliers avait certes émis une opinion plutôt contraire à Mgr Gastaldi.[30] Mais la congrégation en corps repré-

sentée par son préfet avait abrogé les principaux privilèges des salésiens; et Léon XIII avait sanctionné ses décisions de sa souveraine autorité.

Le 16 avril, tandis que don Bosco entamait son voyage de retour à Turin, où, du reste, il n'arriverait que le 23 après une étape prolongée par la maladie, un pli de son avocat près du Saint-Siège, Costantino Leonori, lui adressait simultanément une lettre de la congrégation des Evêques et Réguliers, la copie d'une lettre de cette congrégation à l'archevêque de Turin et aussi de prudents commentaires: «Ces décisions ne me satisfont pas»; mais, «ayant été approuvées par le pape, il faut y obéir aveuglément.»[31]

Le cardinal Ferrieri avait reconnu la justesse des six requêtes de l'archevêque à propos des salésiens: 1) sur leur devoir d'exacte observance du décret du Saint-Siège *Super statu regularium* (1848), relatif aux lettres dimissoriales; 2) sur leur devoir de «non ingérence» en matière de prédication et d'administration des sacrements, si ce n'est en pleine conformité avec les sacrés canons et les prescriptions canoniques; 3) sur l'interdiction qui leur était signifiée de publier des miracles sans la permission de l'évêque concerné; 4) sur l'interdiction de faire état d'indulgences concédées à leur institut sans que leur authenticité ait été au préalable reconnue par l'archevêque; 5) sur l'obligation où ils se trouvaient de ne permettre la célébration de la messe que sur la présentation d'un *celebret*; 6) enfin sur la soumission requise à l'archevêque «à l'exception des points pour lesquels les statuts approuvés par le Saint-Siège concèdent des exemptions à cette congrégation et sauf privilèges obtenus par rescrits, décrets, résolutions et autres provisions émanés du Saint-Siège sous forme authentique.»[32]

Don Bosco devait se résigner à renoncer aux facilités du temps de Pie IX: il avait perdu cette bataille diplomatique. Dès le 13 avril, une lettre du secrétaire de la curie de Turin Michele Sorasio signifiait à don Bosco que les élèves des maisons salésiennes du diocèse devaient demander leurs billets de Pâques à leurs curés respectifs et qu'ils ne satisferaient qu'à cette condition au précepte pascal dans les églises et les oratoires salésiens.[33] C'était un point parmi beaucoup de la commune loi diocésaine à Turin.

L'accalmie de mai-juin 1878

Le règlement romain sembla pendant plusieurs semaines devoir être efficace. Les relations des salésiens avec l'archevêque furent pai-

sibles en mai-juin 1878. Le curé de San Secondo fut assurément furieux de l'article du *Bollettino* d'avril intitulé: «Les Coopérateurs Salésiens à l'éternelle mémoire de Pie IX le Grand», qui manifestait l'intention persistante des salésiens de consacrer S. Giovanni Evangelista à célébrer la mémoire du pape défunt.[34] Mais un échange de lettres entre don Bosco et les cardinaux romains A. Franchi et I. Ferrieri, que cette nouvelle affaire avait aussitôt préoccupés, calma provisoirement le jeu sur ce point précis. Le 28 mai, don Bosco assura le cardinal Franchi qu'on ne parlerait plus de «monument à Pie IX» à propos de S. Giovanni Evangelista. Il est vrai que sa lettre témoignait aussi de son impatience. Il regrettait que l'archevêque, qui se disait pleinement satisfait, continuât d'écrire à Rome à son sujet et lui fît ainsi perdre un temps qu'en conscience il devait employer «à la plus grande gloire de Dieu et au bien des âmes».[35]

Le feu couvait donc, mais apparemment plus par le fait des salésiens que de l'archevêque. Car l'insertion par don Ceria dans les *Memorie biografiche* d'une entrevue houleuse de don Bosco avec celui-ci vers le début de mai 1878, est injustifiée. Au sortir, don Bosco, d'abord silencieux, aurait ensuite confié à son compagnon don Lazzero, qui était resté dans l'antichambre: «*Ma che buon uomo*! Il ne m'a pas laissé ouvrir la bouche. C'est toujours lui qui a parlé.»[36] La source immédiate, qui était un trait isolé et non daté des *Documenti* XIX, commençait de façon évasive: «Don Bosco alla *un jour* visiter Monseigneur en la compagnie de don Lazzero...»;[37] et, en finale, le chroniqueur primitif (don Lemoyne) avait prudemment ajouté: «L'époque de cette visite doit être vérifiée». Les billets et les lettres alors échangés entre la curie et l'oratoire furent sans âpreté. Le 6 mai, l'archevêque fit lui-même des ouvertures pour une ordination de clercs salésiens. Le 24 mai, un évêque (Mgr Eula, évêque de Novara) célébra pontificalement à l'église Maria ausiliatrice, avec la pleine approbation de Mgr Gastaldi. Le 2 juin, celui-ci confirma en personne dans cette même église les enfants de l'oratoire salésien et de celui voisin des salésiennes. Le 11 juin, il proposa à don Bosco d'aller célébrer lui-même la messe dans cette église le jour de la fête de saint Louis de Gonzague, qu'il savait être traditionnellement solennisée dans la maison. Les choses se passaient à peu près bien.

Certes, l'archevêque n'avait pas renoncé à sa morgue aristocratique et dominatrice. Et le souvenir des batailles précédentes, qu'il savait connues de tous, ne pouvait qu'étouffer en lui une vraie cordialité quand il arrivait parmi les salésiens. De leur côté, ceux-ci, à l'affût

de ses procédés autoritaires, s'empressaient d'en noter les manifestations. Le jour de la confirmation, il avait refusé l'amict qu'on lui proposait parce qu'il le trouvait malpropre; à la fin de la cérémonie, il avait violemment réprimandé deux fillettes confirmandes à la chevelure trop ornée à son gré;[38] et enfin, à la sacristie, il avait montré de l'impatience devant les compliments de don Bosco.[39] Une fois de plus, deux modes de concevoir et de vivre l'autorité dans l'Eglise s'étaient affrontés ce jour-là. Mgr Gastaldi, bon pasteur dans la tradition du concile de Trente, était austère et rigoureux; tandis que, dans le monde de don Bosco, l'autorité prenait systématiquement un visage paternel, au sens moderne de ce mot.

La monition romaine sur le noviciat du comte Cays

Don Bosco ne fut jamais scrupuleux dans l'application des règles canoniques. En outre, sa conception du noviciat différait singulièrement de celle de la congrégation des Evêques et Réguliers. On lit donc sans grande surprise dans les notices biographiques du comte Carlo Cays, son illustre et vieil ami turinois à la vocation très tardive, qu'entré à l'oratoire Saint-François de Sales le 26 mai 1877 pour y entamer une vie religieuse à l'âge de soixante-quatre ans, il reçut la soutane des mains de don Bosco le 17 septembre et fit profession le 8 décembre suivant, soit moins de sept mois après le début de ce qui aurait dû être son premier temps d'épreuve.[40] Où placer, dans cette chronologie, l'année réglementaire de noviciat, deuxième temps d'épreuve, tel que le déterminaient les constitutions approuvées en 1874? Mgr Gastaldi s'y intéressa quand, en mai 1878, il fut question d'ordonner diacre cette personnalité locale.[41] Ricochet très prévisible depuis le rescrit du mois précédent, le 18 mai le cardinal Ferrieri demanda par lettre à don Bosco le texte du privilège en vertu duquel il pouvait écourter le temps de noviciat dans sa congrégation.[42] Don Bosco, certainement gêné, tarda à répondre jusqu'après l'ordination diaconale de don Cays, qui fut célébrée le 15 juin. Il demanda pour cela le concours du canoniste jésuite Giovanni Battista Rostagno. Celui-ci lui fournit, sur la validité et la licéité de son geste, un texte très argumenté et écrit dans un style totalement étranger à notre saint. L'âge, l'expérience, le savoir du comte Cays justifiaient toutes les exceptions en sa faveur. On invoquait l'autorité de moralistes et casuistes réputés, en particulier celle du savant abbé Marie-Dominique Bouix, «le restaurateur du droit canonique en France», si

j'en crois l'abbé Raoul Naz.[43] Don Bosco signa à partir de là une lettre, qu'il concluait à la manière d'une plaidoirie: «Avec toute la confiance de m'être justifié exempt d'erreur et de faute, je me déclare, comme il se doit, toujours prêt à observer les lois de l'Eglise...»[44] En l'occurrence, ce docte discours était maladroit. Il attira au signataire, par retour de courrier, une mercuriale en forme. On ne lui demandait pas pourquoi (*per quali motivi*), mais en vertu de quelle autorisation (de quelle faculté, en langage canonique), il avait abrégé le noviciat de don Carlo Cays. Sa réaction ayant suffisamment démontré son incapacité de répondre à cette question, «vous voyez bien, lui écrivait le cardinal, combien votre comportement a été irrégulier dans le cas en question; et que, pour régulariser la situation du comte Cays Giletta, personne méritante à tous les égards, il vous faut recourir au Saint-Siège.»[45]

Ce pas de clerc humilia certainement don Bosco, qui pouvait redouter d'avouer au comte Cays et, par là, à l'aristocratie et au clergé de Turin, sa méconnaissance de règles élémentaires dans la conduite d'une congrégation. Il tenta donc de s'expliquer derechef. Son grand embarras est sensible dès les premières lignes de sa nouvelle lettre: «Sans prétendre faire la moindre des observations, je demande seulement la grâce, par respect pour le Saint-Siège et *pour l'honneur de la congrégation à laquelle j'ai été préposé...*»[46] Pour expliquer sa mesure, il s'abritait à nouveau derrière Bouix, Ferraris et aussi derrière un «benemerito Porporato», autrement dit un cardinal, qu'il s'abstenait de désigner par son nom.[47] Cette deuxième parade ne fit qu'aggraver un peu plus son cas. «Il ne convient pas d'insister pour justifier votre comportement irrégulier», lui rétorqua sans ménagement le cardinal Ferrieri. Don Bosco devait demander immédiatement à Rome une *sanatoria* pour le noviciat incomplet et pour la profession du comte Cays; et celui-ci déclarer par écrit son désir d'obtenir ladite *sanatoria*.[48]

Faut-il, comme l'a fait le P. Ceria, arguer des *ferie* romaines et d'une lettre perdue en octobre, pour expliquer que, cinq mois plus tard, le P. Carlo Cays ayant été ordonné prêtre dans l'intervalle (le 20 septembre, par Mgr Gastaldi), le cardinal Ferrieri attendait toujours la demande de *sanatoria*? Au sentiment de la congrégation des Evêques et Réguliers, don Bosco prétendait enterrer l'affaire. Mais, s'il crut jamais y parvenir, il se trompait assurément. Le cardinal Ferrieri soulignait désormais en rouge les problèmes canoniques des salésiens de Turin. Tenu vraisemblablement au courant par la curie de cette

ville, il était intervenu une fois. Cinq jours après l'ordination presbytérale, il avait encore réclamé la *sanatoria*.[49] Et don Bosco avait paru faire la sourde oreille. En octobre, il aurait – mais par quelle voie? – adressé à Rome une demande qui ne serait jamais parvenue à destination et dont aucune trace d'expédition ne subsiste...[50] On conçoit l'aigreur du préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers, dont, à l'abri de phrases d'absolue soumission, les Turinois du Valdocco paraissaient se jouer.

Le silence apparemment obstiné de don Bosco risquait de compromettre le sort de sa congrégation auprès des autorités romaines. Un évêque ami le lui fit comprendre avec beaucoup de délicatesse par une lettre que l'on regrette de ne pas trouver citée ou, au moins, résumée dans les *Memorie biografiche*; elle jette en effet une lumière différente sur le cardinal Ferrieri, irrémédiablement bafoué dans l'historiographie salésienne par les soins de don Gioacchino Berto et de don Francesco Dalmazzo. Vers le 20 novembre, Mgr Pietro De Gaudenzi, l'évêque de Vigevano très dévoué à don Bosco, avait eu l'occasion de s'entretenir à Rome avec ce cardinal. Celui-ci lui avait parlé de l'affaire du comte Cays et l'avait chargé d'une démarche particulière auprès de don Bosco. «Il aimerait, écrivait l'évêque à celui-ci dès son retour à Vigevano, comme il vous en a prié depuis le mois de juillet, que Votre Révérence demande la dispense ou s'excuse pour l'irrégularité qu'il croit s'être produite, étant donné que le comte n'avait pas encore achevé son année de noviciat.» Il l'encourageait avec les arguments les plus capables de le toucher. «Il me semble que vous feriez très bien de satisfaire aux désirs de Son Eminence, le préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers. De la sorte, vous pourriez vous protéger plus aisément contre les coups de ceux qui, peut-être, aimeraient que votre méritante congrégation ne subsiste pas ou, du moins, qu'elle subsiste de manière différente de celle que vous croyez bon de préférer dans le Seigneur. – Faites cela, mon très cher. – J'y ai été encouragé à vous en prier par Son Eminence le cardinal Ferrieri lui-même. – Vous n'y perdez rien, et il me semble que cet acte pourra être profitable au bien de votre société.» Sur le même mode persuasif, il passait ensuite à l'autre problème épineux, celui des dimissoriales, en invoquant très diplomatiquement l'autorité de Pie IX, sur laquelle don Bosco s'appuyait si volontiers. «Il m'a dit aussi (toutefois je n'ai pas été chargé de m'entretenir de cela avec vous) que l'on aimerait tant qu'à ceux qui désirent entrer dans votre sainte congrégation, vous demandiez s'ils ont la déclaration de leurs ordinaires

respectifs, selon la norme qu'a établie S.S. le grand Pie IX, *de vita et moribus* des postulants. Cette loi du grand pontife est observée par les supérieurs des autres Ordres. De la sorte, vous gagneriez peut-être mieux l'appui que vous méritez assurément de la part de tous les évêques.» Et ce véritable ami concluait sa lettre de bout en bout très «salésienne»: «Je n'ai voulu m'entretenir de tout cela avec vous que mû par le désir de vous épargner des ennuis et d'assurer la prospérité de votre congrégation...»[51]

On prend plus de mouches avec une cuillerée de miel qu'avec un baril de vinaigre. Ces remarques douces et sages furent décisives pour don Bosco.[52] Don Cays venait de rentrer le 30 novembre de sa mission à Paris auprès de l'abbé Roussel. Une dizaine de jours suffirent dans la première quinzaine de décembre pour que la *sanatoria* soit demandée et le jugement (daté du 4 décembre) formulé. L'avocat Leonori put expédier ce jugement depuis Rome dès le 12 décembre: le comte Cays devait se soumettre à un mois entier de noviciat complémentaire et répéter sa profession religieuse. Le rescrit se terminait par une monition au supérieur général des salésiens.[53]

Quoi qu'on puisse penser de la valeur des raisons de la conduite de don Bosco, cette affaire désagréable renforçait la réputation d'insoumis aux lois communes de l'Eglise que les salésiens acquéraient désormais dans les milieux de la curie romaine. Don Bosco ne pouvait trop s'étonner de voir le cardinal Ferrieri partager les réserves de Mgr Gastaldi sur la réalité de sa soumission à la hiérarchie.

Le soin des relations avec les cardinaux de curie

Le supérieur des salésiens avait pourtant intérêt à gagner des protecteurs dans la curie de Rome. Le 6 avril précédent, il y avait perdu un ami efficace en la personne du cardinal Giuseppe Berardi. Le cardinal Luigi Oreglia, protecteur en titre, sur lequel il avait cru pouvoir compter avec l'agrément de Léon XIII, ne lui était apparemment pas de grand secours pendant cette année 1878. «Il ne se décide que lentement à s'engager dans une affaire, mais quand...», écrivit alors de lui, non sans sourire, don Bosco dans une notice biographique qu'il lui consacrait.[54] Autant dire que ce n'était pas un homme de décision. Durant l'été, probablement devant la tournure prise par l'affaire du comte Cays, il quémanda l'aide du cardinal Luigi Bilio, son compatriote, «gloire du Piémont et des clercs réguliers de la congrégation des Barnabites», selon la notice voisine de don Bosco. Inutilement!

Le cardinal Bilio se dit dans l'impossibilité d'«assumer la tutelle directe et continue» de ses affaires romaines, «surtout sur le point particulier auquel Votre Révérence fait allusion. Je n'appartiens pas à la S. Congrégation des Evêques et Réguliers et je ne sais donc ce que je pourrais faire de bon pour vous...» Il l'orientait vers... le cardinal Oreglia, qui, remarquait-il, faisait lui partie de cette sainte congrégation des Evêques et Réguliers![55]

Quand, pour sortir de l'impasse, don Bosco reprit en novembre sa campagne pour l'obtention de privilèges par «communication», il y intéressa donc le cardinal Oreglia.[56] Sans succès cette fois encore. «Je vous plains dans la difficile position où vous vous trouvez, lui répondit le cardinal; mais je ne puis vous abuser par l'assurance que vous en sortirez bientôt. Le principe établi veut qu'on ne concède plus de communication des privilèges à aucune congrégation. Et pouvez-vous espérer que le cardinal Ferrieri fera une exception justement pour vous?»[57] Dans le contexte de l'affaire encore pendante du comte Cays, cette interrogation du cardinal ne pouvait qu'être ironique. Don Bosco était-il naïf au point de croire que cette Eminence lui ferait une fleur?

Cependant, tenace et jamais à court d'idées, don Bosco lançait alors une opération de charme sur l'ensemble du collège cardinalice. En ce mois de novembre, les éditions salésiennes de Turin commençaient de diffuser un livre de près de trois cents pages intitulé: «La plus belle fleur du Collège apostolique, ou l'élection de Léon XIII, avec une brève biographie de ses électeurs», par le prêtre Giovanni Bosco.[58] Il avait été en partie demandé à don Bonetti par don Bosco dès après l'élection du nouveau pape, le 20 mars 1878: «Avec les journaux que je t'envoie, avec ce qu'a publié et ce que publie l'*Unità cattolica*, prépare-moi une biographie du nouveau Pontife qui fasse de trente à cinquante pages des *Letture cattoliche*...»[59] Le projet de don Bosco, peut-être réduit au seul pape à l'origine, fut élargi à ses cardinaux électeurs. Le manuscrit, au moins partiellement revu par le signataire,[60] prit de plus en plus d'ampleur au cours des mois. Le livre publié à la fin de l'année comptait trois parties: 1) l'élection de Léon XIII (p. 3-96), 2) une notice biographique d'une quarantaine de pages sur le nouveau pape (p. 98-140), 3) sous le titre inexact: *Appendice*, les biographies des soixante-trois cardinaux électeurs (p. 141-271), qui couvraient près de la moitié de l'ouvrage; en véritable appendice, on y lisait enfin un discours sur le pape et une liste des actes de Léon XIII durant les six premiers mois de son pontificat. Bien qu'assez banals et

louangeurs par principe, les portraits de Leurs Eminences en 1878, assortis de la signature d'un contemporain canonisé, ne manquent pas d'intérêt pour nous aujourd'hui. Au mois de novembre de cette année dangereuse pour lui, autour du 8 apparemment,[61] don Bosco fit faire parvenir au pape et, semble-t-il, à chacun des membres du Sacré Collège un exemplaire de son dernier livre. Les cardinaux destinataires, qui trouvaient leurs noms imprimés en toutes lettres sur la dernière page de la table des matières, commencèrent, on s'en doute,[62] par consulter les notices qui leur étaient consacrées. Et un certain nombre d'entre eux, au moins les cardinaux Simeoni, Moricchini, Parocchi, Franzelin, Antonucci, Serafini, Di Pietro, Di Canossa, Moreno, Consolini, Martinelli, Mertel, Regnier, Nina...,[63] manifestèrent sans tarder leur reconnaissance à l'auteur. Le cardinal Ferrieri ne répondit apparemment pas. Il pouvait discerner une allusion aux difficultés que don Bosco éprouvait à le rencontrer dans la finale de la notice XIX, la sienne: «Le Cardinal Ferrieri est infatigable dans les diverses pratiques qui lui sont confiées et vit, en conséquence, très retiré à Rome, où il jouit d'une grande réputation pour son savoir (*litt.*: sa doctrine) et son expérience»...[64]

En 1878, la curie romaine louait le zèle de don Bosco. Elle commençait de s'adresser à lui pour le service des missions «étrangères». Mais, à plusieurs de ses membres, il paraissait brouillon et piètre administrateur. Que deviendrait sa congrégation le jour où il disparaîtrait?

La naissance du différend Gastaldi-Bonetti

L'affaire Bonetti n'allait rien arranger. Durant le deuxième semestre de 1878, par son comportement à l'égard de l'archevêque Gastaldi, au titre de rédacteur du *Bollettino salesiano* d'abord, à celui de directeur de l'oratoire féminin de Chieri ensuite, don Giovanni Bonetti jetait déjà toute l'huile qu'il ne fallait pas sur un feu à peine couvert par les décisions du Saint-Siège après l'avènement de Léon XIII.

Le salésien Giovanni Bonetti, l'un des premiers disciples de don Bosco à l'oratoire de Turin, où, à dix-sept ans, il avait été le camarade de Dominique Savio, était alors un prêtre de quarante ans et, au sentiment de don Bosco, l'un des meilleurs éléments de sa congrégation. Le 18 décembre 1859, lors de la réunion fondatrice, Bonetti, encore simple clerc, avait été choisi comme conseiller général. Son intelligence rapide, son esprit simplificateur, ses facilités de plume, son tempérament bouillant et téméraire, sa foi catholique ingénue enfin le

situaient à Turin auprès du directeur du journal l'*Unità cattolica*, Giacomo Margotti, grand sabreur des libéraux et des progressistes du temps, qui, selon don Ceria, aurait voulu en faire l'un de ses collaborateurs.[65] Ce moine ligueur piémontais, journaliste armé de sa plume, l'œil vigilant sur la tranchée ennemie, fait penser à son contemporain français Louis Veuillot, trésors de style en moins.

Or Giovanni Bonetti avait commencé de prendre la fâcheuse habitude de situer le monde de la curie turinoise dans le camp adverse au sien. Don Bosco, qui ne craignait pas ce type d'homme et, au contraire, admirait et encourageait leur dynamisme, avait, en 1877, confié à Bonetti la rédaction du *Bollettino salesiano* naissant. Dans le numéro d'avril 1878, la publication d'un article sur l'église S. Giovanni Evangelista monument à la mémoire de Pie IX, article rédigé, comme nous savons, à la demande expresse de don Bosco, commença de l'opposer frontalement à Mgr Gastaldi. Celui-ci soutenait en effet solennellement, nous le savons aussi, le curé de l'église concurrente S. Secondo, qui revendiquait pour sa construction le monopole du titre de «monument à la gloire de Pie IX». Un temps, l'archevêque put croire, comme les lettres de don Bosco à Rome, au cardinal Franchi notamment,[66] le faisaient supposer, que les salésiens n'insisteraient pas et abandonneraient le titre au curé Prato. Il lui fallut déchanter. En juin, le *Bollettino* reprit l'offensive de la manière la plus éclatante par un article carrément intitulé: «Une justification sur l'église comme monument à Pie IX.»[67] Faut-il préciser que cette église était S. Giovanni Evangelista? Pour les gens un peu informés du diocèse de Turin, don Prato et l'archevêque Gastaldi en personne étaient visés. Don Bosco détestait les polémiques de presse, qui, estimait-il, sont toujours au moins stériles et parfois nuisibles. Il le répéta à Bonetti durant ces semaines dans un échange fort intéressant que la *Cronichetta* de don Barberis a enregistré...[68] Mais, dans ces conditions, la guerre avec l'archevêque ne pouvait que reprendre un jour ou l'autre.

Le 20 juillet, la première lettre violente de Mgr Gastaldi à don Bosco depuis la trêve romaine du printemps lui signifiait que les articles de Bonetti étaient ressentis par lui comme d'insupportables insolences. Après avoir demandé à don Bosco de lui préciser la date de la bénédiction de la première pierre de l'église en litige S. Giovanni, bénédiction à laquelle il voulait procéder lui-même, il l'informait qu'il interdisait au rédacteur du *Bollettino* toute allusion à cette église comme d'un monument à Pie IX. Il lui rappelait que son titre d'évê-

que faisait de lui un docteur dans l'Eglise, rôle qu'un journaliste chrétien n'avait pas à usurper. On croirait lire Mgr Dupanloup polémiquant avec Louis Veuillot au temps de l'encyclique *Inter multiplices*. «Je vous prie de nouveau très vivement d'avertir le rédacteur du *Bollettino salesiano* de laisser la paix à l'archevêque de Turin et aux autres évêques. La prétention que s'arrogent certains journalistes soi-disant catholiques, qui veulent jouer aux maîtres, aux examinateurs, aux juges et aux correcteurs des évêques, à qui il est dit: docete omnes gentes, cette prétention est un très grave scandale, cause d'immenses dommages à notre très sainte religion. Je m'oppose *totis viribus* à une telle prétention, qui est essentiellement impie et schismatique. Avertissez-le aussi de ne plus publier aucune nouvelle, avis, invitation ou exhortation concernant la susdite église comme d'une "memoria a Pio IX".»[69]

Au lieu de se soumettre, fût-ce en maugréant, Bonetti, qui semblait n'attendre que l'occasion d'étaler, avec une surprise feinte, des réflexions ironiques sur les remarques de l'archevêque, dont il prétendait cependant révérer «les saintes volontés», regimba par une lettre à don Bosco. Il assurait que jamais, au grand jamais, il n'avait parlé de son archevêque sur un ton irrévérencieux, qu'il s'était bien gardé de jouer au docteur et à l'examinateur des évêques, etc.[70] Et don Bosco, cinq jours après, transmit le document à Mgr Gastaldi, en spécifiant qu'il ne l'approuvait pas, «mais uniquement pour une connaissance mutuelle.»[71] Dans le climat acerbe qui s'était instauré, la formule ne trompait que les sourds et les aveugles. Au risque de provoquer son archevêque, don Bosco prenait ainsi le parti de son subordonné. Sinon, il lui aurait fait recommencer une lettre qui, ne l'oublions pas, était une réponse à une mise en garde qu'il avait lui-même reçue. Cette attitude reparut une semaine après, quand, lors de la cérémonie de bénédiction de la première pierre de l'église S. Giovanni par Mgr Gastaldi (le 14 août), le discours de don Bosco célébra «ce monument de reconnaissance et d'amour envers le grand Pie IX».[72] Il n'en démordait pas... Et la guérilla par le canal de la presse reprit. Quatre jours après la cérémonie de S. Giovanni, l'*Unità cattolica* publiait un article intitulé: «Chiesa di San Secondo in Torino», dans lequel cette autre église était donnée comme «monument à la mémoire de Pie IX.»[73]

Sur ce, don Bosco prenait une décision aux graves conséquences en déléguant notre Giovanni Bonetti à la direction et à l'administration spirituelle de l'oratoire Santa Teresa de Chieri, tenu par des sœurs

salésiennes.[74] L'ouverture d'une chapelle dans cet oratoire féminin – qui avait, paraît-il, pris forme en 1876 dans la maison Bertinetti de Chieri – avait été autorisée par Mgr Gastaldi le 19 juin précédent.[75] L'encadrement de l'oratoire de Chieri était constitué par des filles de Marie Auxiliatrice, toutes jeunes et vaillantes. Le curé du *duomo*, Andrea Oddenino, avait d'emblée exprimé son appréhension face au développement de cette œuvre nouvelle sur son territoire pastoral. Des querelles de chapelle étaient à craindre. Mgr Gastaldi l'assura qu'il le défendrait. Car, en bon réformateur, il tenait au respect des droits curiaux dans son diocèse. Ce ne fut donc pas don Bosco, qui en avait été empêché par l'archevêque, mais le curé Oddenino, qui procéda, le 20 juillet 1878, à la bénédiction de la chapelle de l'oratoire Santa Teresa. Or, don Bosco se croyait chez lui dans cette maison, puisque les «Sœurs de Marie-Auxiliatrice», comme il les dénommait volontiers, qui animaient cet oratoire, appartenaient à la «congrégation salésienne» telle qu'il la concevait. Le geste de Mgr Gastaldi le vexa donc extrêmement. «Une bonne gifle bien sonore ne pouvait me mortifier davantage que le refus de me permettre de bénir la chapelle en question», écrivit-il quelques semaines après à Mgr Pietro De Gaudenzi.[76] Selon les instructions de l'archevêque, les offices devaient y être plutôt rares et ne jamais concurrencer ceux du curé.[77]

Malheureusement pour don Oddenino, la partie était inégale: l'œuvre de jeunesse fut aussitôt traversée par un dynamisme dont la paroisse était à peu près dépourvue. Les sœurs ouvrirent pour les fillettes illettrées de Chieri, en majorité ouvrières dans les petites fabriques de la ville, des cours d'alphabétisation qui se tenaient le dimanche de dix heures à midi. Et Bonetti «jetait feu et flamme» à son poste de directeur spirituel, pour reprendre une formule de don Ceria, que nous pouvons croire sur parole. Ce prêtre vigoureux, enthousiasmant, eut tôt fait d'attirer vers l'oratoire des cohortes de fillettes et d'adolescentes. «Il y en avait deux cent cinquante en juillet, proclamera-t-il bientôt; il y en a quatre cents en décembre.»[78] Ce chiffre était élevé pour une ville de quelque quinze mille âmes. Mais, triste revers de médaille pour monsieur le curé, par l'effet bien connu des vases communiquants, son public diminuait d'autant. La partie du clergé local qui ne l'aimait pas, en particulier un chanoine Matteo Sona, marquait les points. Et Bonetti, non sans naïveté, se croyait être devenu instantanément maître du terrain.

Don Oddenino n'était pas homme à souffrir sans bruit l'abandon de ses ouailles. Oralement d'abord, par lettres ensuite, il protesta. Au

début de décembre, il se plaignit à la fois auprès de Mgr Gastaldi[79] et de don Bosco.[80] Les offices religieux avaient lieu à l'oratoire Santa Teresa aux mêmes heures (*contemporaneamente*) qu'à la paroisse, alors que des assurances lui avaient été données sur la non-concurrence entre les deux centres. A la fin de décembre, un article triomphant de don Bonetti dans son *Bollettino*: «Un espoir non déçu: l'Oratoire Santa Teresa à Chieri»,[81] amena notre curé à interrompre son abonnement à la revue.[82] Il s'était reconnu dans le *taluno* des dernières lignes: «... Pour achever le tableau, je devrais parler de quelques oppositions de *taluno* qui se sont dernièrement élevées contre ledit Oratoire. Mais, si cela convient, nous y reviendrons une autre fois.»

Dans le même numéro, une lettre circulaire de don Bosco lui-même «aux Coopérateurs et Coopératrices» répétait la thèse, devenue blessante à certains, de «l'église San Giovanni et son foyer annexe hommage que les Coopérateurs Salésiens rendent à la glorieuse mémoire de Pie IX»[83]... Sans le proclamer et en poussant don Rua sur le devant de la scène, en cette fin de 1878 il prenait le parti de Bonetti. Le 13 janvier 1879, don Rua se permettait en effet de rappeler à l'archevêque, au sujet de Chieri, qu'un décret de Pie IX avait autorisé les salésiens à célébrer, à catéchiser et à donner la bénédiction du très saint sacrement dans leurs églises et dans leurs oratoires.[84] «Un chef d'œuvre de finesse diplomatique», écrivit don Ceria à propos de cette lettre de don Rua.[85] Sans doute, mais les privilèges accordés à don Bosco par Pie IX dans des conditions qu'il jugeait douteuses avaient désormais le don de mettre Mgr Gastaldi hors de lui, surtout quand ils occasionnaient quelque désordre dans son diocèse.

Les goûts belliqueux de Bonetti n'allaient plus tarder à le perdre sans remède. A la mi-janvier 1879, l'archevêque tenta d'arbitrer lui-même le litige en se déplaçant à Chieri. Il recueillit les avis du curé et des chanoines. A la suite de quoi, Bonetti, de plus en plus sûr de soi, expédia le 20 au curé Oddenino une lettre dans laquelle il le priait de renoncer à son attitude hostile envers l'oratoire Santa Teresa, pour le plus grand bien des âmes et pour ne pas donner prise aux propos malveillants.[86] Don Oddenino fut choqué dans son honneur de prêtre et de pasteur. Il dénonça la lettre qu'il jugeait offensante. Et, comme il le faisait souvent dans des cas similaires, au moins par mesure provisionnelle, le 12 février 1879 Mgr Gastaldi signa à l'encontre de son auteur un décret de suspense des pouvoirs de confesser.[87] La très malheureuse affaire Bonetti-Gastaldi était nouée. L'arrogance, l'obstination et l'esprit de provocation de son disciple allaient entraîner

don Bosco beaucoup plus loin qu'il ne pouvait l'imaginer en ce début de 1879, année qui serait celle d'une nouvelle brisure avec l'archevêque.

Les visées expansionnistes de don Bosco en 1878

La mort de Pie IX, qui avait été le pilier romain de son entreprise, aurait pu décourager don Bosco dans son action hors des frontières naturelles de son oratoire turinois, à la rigueur piémontais. Bien au contraire, en cette année 1878, ce volcan d'initiatives se répandait toujours plus à travers le monde. Il partait à la conquête avec sa petite troupe de religieux et de religieuses et son union encore balbutiante de coopérateurs. Selon le *Robert*, l'expansionnisme est une «doctrine politique», la «tendance d'une nation qui veut étendre sa souveraineté ou son influence sur d'autres pays». En 1878, depuis Turin, Rome ou Marseille, don Bosco mena une politique d'expansion d'influence et d'implantation de son «humble société salésienne» avec une ardeur, une ferveur et une combativité, qui reproduisaient à grande échelle celles de son disciple Bonetti à Chieri. La frilosité timide ne le menaçait pas. Il recrutait et organisait sommairement ses coopérateurs; il renforçait la cohérence de l'institut des filles de Marie-Auxiliatrice; et, pour y installer ses religieux et ses religieuses, il visait systématiquement les capitales et les territoires de missions encore inoccupés, dans lesquels ils seraient donc les maîtres.

L'année 1878 fut la première année missionnaire des filles de Marie-Auxiliatrice. Les premières missionnaires salésiennes avaient débarqué à Montevideo le 12 décembre 1877.[88] Douze mois après, dix de leurs compagnes partirent à leur tour. Le jour de l'an 1879 fut ainsi un *capodanno* missionnaire pour les sœurs salésiennes. Essayons de nous replacer en imagination à la fin des années soixante-dix d'un autre siècle, sans électricité, sans automobiles, sans avions, sans téléphone... Abandonner leur pays natal, leurs familles, leur monde ancestral, pour continuer et terminer leurs jours chez les «sauvages», que l'on croyait même capables d'anthropophagie, était, pour ces jeunes femmes jusque-là enfermées dans leurs paroisses, une aventure dont nous sommes aujourd'hui incapables de mesurer les dimensions dramatiques. Mais elles étaient courageuses et prêtes à tout. Selon des formules naïves qu'elles empruntaient à don Bosco et aux salésiens, elles partaient «fonder des asiles de charité et de paix pour y accueillir les fillettes des chers émigrés italiens dans les banlieues des centres

peuplés d'Argentine; par elles, s'ouvrir un chemin parmi les sauvages; se retrouver sur des landes interminables où les noms de Jésus et de Marie n'avaient pas encore résonné; entonner avec les néophytes le chant de la foi et de l'amour et continuer par là l'œuvre de la divine rédemption...»[89] Elles pensaient devoir mourir dans ces pays perdus d'Amérique du Sud.

En 1878, don Bosco consolidait ce qu'il appelait son «second ordre» en donnant à l'institut des filles de Marie Auxiliatrice leurs premières constitutions imprimées: les *Règles ou constitutions pour l'Institut des filles de Marie Auxiliatrice agrégées à la Société salésienne.*[90] Le terme: *agrégées*, qui, dans son esprit, signifiait la fermeté du lien qui les rattachait à lui, figurait donc dans le titre même du recueil. La présentation du livret, datée du 8 décembre 1878 et adressée «alle Figlie di Maria SS. Ausiliatrice»,[91] disait sa satisfaction à mesurer les progrès de leur institut: «Grâce à la bonté de notre Père céleste l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, auquel vous avez le bonheur d'appartenir, a pris depuis quelque temps un grand développement. En l'espace de quelques années, nous avons pu inaugurer un bon nombre de maisons en Piémont, en Ligurie, en France et même dans les régions les plus éloignées d'Amérique. – Tant que l'Institut était concentré dans la maison-mère de Mornese, quelques copies des Règles manuscrites pouvaient permettre à chacune des sœurs d'en prendre connaissance. Mais maintenant que la Divine Providence a fait se multiplier les maisons et les sœurs qui y sont réparties, ces copies ne suffisent plus. – C'est pourquoi j'ai jugé nécessaire, pour la plus grande gloire de Dieu et le salut de votre âme, de les faire imprimer; et maintenant je vous les présente...»[92] Cette congrégation féminine aussitôt florissante était bien sienne. Le titre II des constitutions: «Système général de l'Institut» ne parlait que des seuls supérieurs salésiens (masculins). Il fallait attendre le titre III: «Régime intérieur de l'Institut», pour qu'apparaisse un «chapitre supérieur» féminin, du reste «sous la dépendance du Recteur majeur de la Congrégation Salésienne» (*dipendentemente dal Rettor Maggiore della Congregazione Salesiana*), personnage qui – spécifiait le deuxième article de ce titre – présidait ledit chapitre supérieur. A l'article 4, le rôle de la supérieure générale était défini dans le même esprit: «La Supérieure Générale aura la direction de tout l'Institut, et le matériel et le moral des maisons des Filles de Marie Auxiliatrice dépendront d'elle, en subordination au Supérieur Majeur...» Que ce soit en Piémont, en Ligurie, en France ou en Amérique du Sud, les sœurs salésiennes

étaient donc, tout comme leurs frères salésiens, les signes de la présence bienfaisante de don Bosco, ses yeux, son cœur et son dévouement aux âmes, surtout jeunes, malheureuses et abandonnées.

En cette même année, par des assemblées où il était lui-même présent, don Bosco recrutait par dizaines et par centaines des coopérateurs et commençait de les organiser aux termes du règlement rédigé sous sa forme à peu près définitive deux ans plus tôt. Les conférences de Rome, le 29 janvier, et de Turin, le 16 mai, inaugurèrent une formule de propagande et d'institutionnalisation qui serait reprise ensuite de ville en ville en Italie et en France. Une invitation était adressée par la presse aux «coopérateurs salésiens». Tous les sympathisants de don Bosco se présentaient s'ils en avaient le loisir. Lui-même parlait de son œuvre; une personnalité ecclésiastique intervenait dans le même sens; on lisait un chapitre de la vie de saint François de Sales; quelques chants, une bénédiction du très saint sacrement et une quête complétaient la cérémonie. L'occasion était propice à des abonnements au *Bollettino salesiano*, aussitôt traduits en adhésions à la Pieuse Union des Coopérateurs. De la sorte, don Bosco multipliait les «salésiens» dans le monde à relativement peu de frais. Et, une ville après l'autre, le terrain était ameubli pour de nouvelles implantations de ses religieux.

On se perd à suivre, à partir de 1867 pour le moins, ses tentatives de création d'une œuvre proprement salésienne à Rome, tentatives régulièrement contrecarrées par un clergé local peu désireux de voir des Piémontais s'installer sur son territoire. Mais cet entêté de don Bosco tenait bon. «Nous avons besoin d'une maison à Rome», répétait-il encore à son chapitre supérieur le 27 décembre de cette année 1878.[93] Et qu'on veuille bien croire qu'il n'envisageait pas un simple pied-à-terre, où il eût été plus libre qu'à Torre de' Specchi: il ne sera satisfait qu'avec l'*ospizio* annexe à l'église du Sacro Cuore. Il lui fallait une maison sœur de son oratoire de Turin.

Nous allons le voir aussi poursuivre en 1878 sa progression en France sur la côte méditerranéenne jusqu'à Marseille, capitale de région, et faire presque l'impossible pour entrer à Paris dans l'œuvre de l'abbé Roussel. Simultanément, toujours en 1878, il bousculait ses «missionnaires» d'Amérique du Sud, qui, trop commodément à son gré, se laissaient confiner dans les zones civilisées. Il leur enjoignait de prendre contact au plus vite avec les Patagons, que l'on disait être de grands sauvages. Giacomo Costamagna, apôtre valeureux de la trempe de son confrère Giovanni Cagliero, racontera bientôt: «Et

comme il me trouvait un peu négligent dans une affaire de pareille transcendance (*sic*), il multipliait les reproches du genre: – Ni toi ni don Bodratto ne me comprenez. Nous devons aller en Patagonie; le Saint-Père le veut, Dieu le veut. Remue-toi par conséquent, présente-toi au gouvernement argentin, parle, insiste pour que l'on nous ouvre le chemin de cette mission.»[94] Ainsi houspillés, Costamagna et l'un de ses confrères, Evasio Rabagliati, partirent le 7 mai 1878 de Buenos Aires vers Bahia Blanca et Patagones, «pour la première tentative de mission parmi ces sauvages», selon la formule du *Bollettino salesiano* de juillet suivant.[95] Mais, sur l'Atlantique, leur navire fut pris dans une terrible tempête, qui rompit successivement trois de ses gouvernails. Bienheureux de n'avoir pas sombré, ils furent obligés de rejoindre leur point de départ après treize journées pénibles et souvent affreuses. Loin d'effondrer don Bosco, le récit de leur aventure l'exaltait dans son discours du 29 juin, à la reprise de sa fête (la Saint-Jean). Au moment de conclure, il s'écriait: «... Que me reste-t-il à vous dire? – Courage, courage, courage!!! Qui veut se faire missionnaire n'a qu'à donner son nom et à partir; il n'a pas seulement devant lui les Pampas et la Patagonie, mais l'Uruguay et Saint-Domingue, d'où aujourd'hui on me proposait formellement d'établir des maisons de Salésiens (...) Pour ceux qui n'auraient pas le courage d'aller dans les missions étrangères, nous avons des maisons en France, à Rome, en Ligurie et en Piémont; ceux-là pourront y faire les missionnaires...»[96] Il se délectait à l'évidence dans l'énumération des pays où il imaginait ses fils et ses filles, les courageux aux prises avec des sauvages de pays lointains; les timides, réduits à l'évangélisation des Français, des Ligures, voire des Piémontais.

A la fin de 1878, dans une conversation aussitôt notée avec don Giulio Barberis, il s'extasiait non sans quelque autosatisfaction sur la subite expansion de son œuvre, contre laquelle, estimait-il tous s'acharnaient. «... Et cet extraordinaire élargissement de la congrégation? On peut dire que nous sommes contre tous, que nous devons avancer (*litt.*: donner) contre tous. Le monde légal nous est tout entier absolument contraire; de même les ordres religieux qui se voient en décadence et nous voient au contraire nous propager avec une telle rapidité...»[97] Dieu était certainement avec lui, comme il l'avait toujours été dans les périodes critiques de son existence. Et de rappeler à son interlocuteur les dures semaines de son désaccord, en 1848, avec son collaborateur don Carpano, dont la ferveur patriotique trouvait intolérable le conservatisme du journal catholique l'*Armonia*. L'état

de son âme au début du pontificat de Léon XIII transparaît pour nous dans ces souvenirs trentenaires. «Je me rappelle tellement 1848, disait don Bosco. Il y avait chez tous une fièvre pour la guerre. Les prêtres eux-mêmes entraient dans le mouvement. Un dimanche, je vois arriver le théologien Carpano avec une quantité de jeunes, tous la cocarde sur la poitrine, qui invitent d'autres jeunes et puis viennent m'inviter à mettre aussi la cocarde tricolore. Je me trouvais près des portiques, une colonne après la pompe; tout près, il y avait un jeune qui lisait l'*Armonia*; moi et les autres, nous écoutions. Le théologien, comme pris de colère, saisit ce papier, le déchire, le piétine et se met à gronder: oh! le beau journal qu'on lit, rétrograde, intransigeant! ce n'est plus le moment d'écouter ces bavardages, il faut agir...»[98]

Don Bosco se disposait alors à ouvrir, à l'autre extrémité de la péninsule italienne un collège plein d'avenir (Randazzo, Sicile, 12 novembre 1879).[99] Si Dieu n'avait pas voulu son œuvre, pensait et disait-il en 1878, ce qu'il avait fait depuis trente ans et ce qu'il faisait encore n'eût pas été possible. Sûr de lui, il annonçait: «Nous avons en face de nous un horizon parfaitement clair; nous savons où nous allons, la route est toute tracée.»[100] En cette année de la disparition de Pie IX, quand, faute d'appui solide à Rome, il aurait plutôt dû, croirions-nous, au moins marquer une pause dans le développement de son entreprise, sa congrégation et sa famille religieuse recevaient de lui une impulsion qui les projetait résolument jusqu'au bout de l'univers.[101]

Notes

1. Les sources principales de ce chapitre sont: les *Verbali del Capitolo Superiore*, quaderni Barberis, 1875-1879; la *Cronichetta autografa* de don Giulio Barberis, dans les cahiers manuscrits pour les années 1877-1878, reproduits en FdB 845-848; les *Appunti pel viaggio di D. Bosco a Roma*, 1877, dits ici *Diario Berto*, sur le voyage de Rome en 1878, reproduits en FdB 911-912; les *Documenti* XIX, registre qui concerne tout entier l'année 1878; enfin l'*Epistolario* de don Bosco pour la période. — Don Eugenio Ceria a fait, dans la deuxième moitié des MB XIII (Turin, 1932), un bon et copieux récit de l'année 1878 dans la vie de don Bosco.

2. G. Bosco à M. Rua, s. l., s. d. (Rome, vers le 22 février 1878); *Epistolario* III, p. 305.

3. Il commentait: «Allusion plaisante à l'énergie avec laquelle Mgr Pecci avait commencé sa carrière publique, par la guerre contre le banditisme dans le Bénévent» (*Epistolario* III, p. 305).

4. Qui voudrait de nos jours connaître l'opinion des gens éclairés du dix-neuvième siècle sur ce pape aurait intérêt à lire le chapitre CLXXXIV de l'*Essai sur les mœurs* de Voltaire, qui est justement intitulé: «De Sixte-Quint».

5. Question: don Bosco avait-il prévu – prophétisé – l'élection de Léon XIII? Don Ceria, en *Epistolario* III, p. 303, affirmait, à partir d'un récit dialogué des *Documenti* XIX, 84, qu'il avait «pronostiqué» la tiare au cardinal Pecci. Ce récit répétait un passage du livret contemporain de don Bosco, *Il più bel fiore...* (Turin, 1878, p. 57-58), en spécifiant que le prêtre qu'il mettait en scène en dissimulant son nom derrière un N., était don Bosco en personne. A la veille du conclave, ce prêtre avait baisé la main du cardinal Pecci dans un couloir du Vatican «avec le ferme espoir que, dans quelques jours, je puisse vous baiser le pied». (Voir l'anecdote en MB XIII, 484-485). Ce geste déférent fut certainement adroit et heureux. On remarquera toutefois que le nom de ce cardinal ne figurait pas sur les listes de *papabili* dressées par don Bosco dans son courrier à la veille de l'élection: «... Bilio, Simeoni, Monaco sont nommés, et ils se professent tous nos amis» (G. Bosco à M. Rua, Rome, 18 février 1878; *Epistolario* III, p. 297); «... C'est maintenant le Conclave, on dit que, parmi les candidats, on nomme Bilio, Monaco, Simeoni. Nous verrons *quem elegerit Deus* (qui Dieu choisira)» (G. Bosco à P. De Gaudenzi, Rome, 19 février 1878; *Epistolario* III, p. 297).

6. Don Barberis écrivait: «On a élu le pape Léon XIII, qui, comme cardinal, n'était pas connu de don Bosco» (*Cronichetta autografa*, quaderno 13, p. 16.)

7. Voir G. Bosco, *Il più bel fiore del Collegio apostolico ossia la elezione di Leone XIII...*, *op. cit.*, p. 98-140.

8. Il s'agit de la pièce: «Un povero servo del Signore...», reproduite en *Epistolario* III, p. 303-304, qui, selon don Berto, fut remise au cardinal Bartolini pour le Saint-Père «peu après son élection, alors que don Bosco se trouvait à Rome».

9. G. Bosco à Léon XIII, Rome, 22 février 1878; *Epistolario* III, p. 302-303.

10. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Rome, 24 février 1878; *Epistolario* III, p. 303.

11. Don Barberis avait écrit dans sa *Cronichetta* de la fin de 1877: «Il est notoire que, parmi les causes pour lesquelles don Bosco se rendait dans la ville éternelle, la principale était de chercher un moyen d'arranger nos affaires avec l'archevêque de Turin, qui ne manque pas une occasion imaginable pour nous molester» (G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 13, p. 9.)

12. G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi, 1815-1883*, t. II, Casale Monferrato, 1988, p. 259-290 («Il conflitto con don Bosco»).

13. «Duetto inamabile tra Don Bosco e l'Arcivescovo di Torino», *Gazzetta del popolo*, 30 décembre 1877; coupure originale en *Documenti* XVIII, 428-429.

14. D'après une lettre que G.B. Anfossi expédiait de Turin à G. Berto le 19 février 1878; éd. *Documenti* XIX, 76.

15. G. Bosco à M. Rua, Rome, 28 février 1878; *Epistolario* III, p. 305-306.

16. Original imprimé – et annoté – en ACS 123, Gastaldi; voir FdB 616 E3.

17. Il ne faudrait surtout pas tirer argument de la succession des dates: 27 février, date de la pastorale de Mgr Gastaldi, et 28 février, date de la lettre de don Bosco à don Rua, pour imaginer une réplique de l'un à l'autre. Il est pour ainsi dire certain que la pastorale n'était pas encore connue, non seulement à Rome, mais à Turin, le 3 mars, quand don Anfossi écrivait à don Berto une longue lettre d'informations (G.B. Anfossi à G. Berto, Turin, 3 mars 1878; éd. *Documenti* XIX, 92-94) et que l'*Unità cattolica* publiait un copieux article sur «Il monumento dei Torinesi alla santa memoria di Pio Nono» (coupure originale en *Documenti* XIX, 94-95). Ni l'un ni l'autre n'en disait mot.

18. G. Bosco à G. Bonetti, Rome, 6 mars 1878; *Epistolario* III, p. 310.

19. G. Bosco à M. Rua, Rome, 28 février 1878; *Epistolario* III, p. 305.

20. Lettre de G.B. Anfossi à G. Berto, 3 mars 1878; citée *supra*, n. 17. – Giovanni Battista Anfossi (1840-1913), originaire de Vigone, était un ancien élève salésien, qui avait fait profession triennale le 14 mai 1862, qui était sorti de la congrégation en juillet 1864 et, dans le clergé diocésain, était alors chanoine de la S.S. Trinité à Turin.

21. *Diario Berto*, 6 mars 1878; repris en *Documenti* XIX, 96.

22. Mgr Manacorda a plus tard affirmé qu'aux premiers jours de son pontificat, Léon XIII se montrait prévenu contre don Bosco, qu'il changeait de conversation dès que son nom était prononcé et qu'il avait fini par lui dire qu'il préférait Cottolengo. D'après un témoignage de Mgr Emiliano Manacorda, tel qu'il a été recueilli en *Documenti* XLIII, 341. Voir son adaptation en MB XIII, 487/6-25.

23. «Presque une heure», selon l'article «Le udienze del S.P. Leone XIII», *Unità cattolica*, 21 mars 1878. Les salésiens préféraient dire: «une heure».

24. La lire en MB XIII, 494/27-33.

25. Ce document est certainement contemporain de l'événement, puisque don Barberis a pu en introduire une copie dans sa *Cronichetta autografa*, quaderno 13, p. 21-30, c'est-à-dire vers le 31 mars 1878. Il est apparu en *Documenti* XIX, 102-106, sous le simple titre: «Udienza dal S. Padre L. XIII avuta il 16 marzo 1878 7 1/2 di sera»; c'est de là qu'il a été versé en MB XIII, 495/14 à 499/36.

26. D'après la lettre du cardinal Ferrieri à Mgr Gastaldi, Rome, 12 avril 1878, Léon XIII avait approuvé le 22 mars les réponses de la congrégation des Evêques et Réguliers sur l'affaire de don Bosco.

27. Ces informations particulières d'après le *Diario Berto*, 22 et 23 mars 1878; *Documenti* XIX, 119.

28. Pour comprendre les détails de cette lettre, se reporter aux chap. XXII, XXIII et XXVIII, *supra*.

29. D'après l'édition d'E. Ceria, *Epistolario* III, p. 325-327.

30. Voir la lettre de P. Tosa à Mgr Gastaldi, Rome, 28 mars 1878; éd. MB XIII, 508/1 à 510/28.

31. C. Leonori à G. Bosco, Rome, 16 avril 1878; éd. MB XIII, 972-973.

32. Voir l'édition du rescrit du cardinal Ferrieri, Rome, 12 avril 1878, en MB XIII, 559/32 à 561/35.

33. M. Sorasio à M. Rua, Turin, 13 avril 1878; éd. *Documenti* XIX, 139.

34. Le curé Leone Prato est furieux de l'article du *Bollettino*, furieux contre don Bosco qui hérite du baron Bianco..., disait une lettre de G.B. Anfossi à G. Bonetti, 5 mai 1878; éd. *Documenti* XIX, 148-149.

35. G. Bosco au cardinal secrétaire d'Etat, Turin, 28 mai 1878; *Epistolario* III, p. 348-349.

36. Voir MB XIII, 562/9-15.

37. *Documenti* XIX, 148.

38. Ces deux traits d'origine imprécise (pour moi) en *Documenti* XIX, 183.

39. Seul détail relevé par don Ceria, d'après «don Nardi», en MB XIII, 752/1-6. Il doit s'agir de don Venerio Nardi, mort à 78 ans le 16 septembre 1933.

40. Voir L. Terrone, *Il Conte Cays*, Colle Don Bosco, 1947; et la notice «Cays, Carlo», du *Dizionario biografico dei Salesiani*.

41. Don Carlo Cays venait d'être ordonné sous-diacre le 15 avril à Alessandria, par l'évêque du lieu Mgr Pietro Salvaj.

42. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 18 mai 1878: «È a cognizione di questa Sacra

Congregazione...»; éd. *Documenti* XIX, 166. Allusion à cette lettre en MB XIII, 234/16-19.

43. *Dictionnaire de Droit canonique*, t. II, 1937, col. 971.

44. G. Bosco à I. Ferrieri, Turin, 18 juin 1878; *Epistolario* III, p. 352-354.

45. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 25 juin 1878; éd. *Documenti* XIX, 192.

46. Nous soulignons.

47. G. Bosco à I. Ferrieri, Turin, 17 juillet 1878; *Epistolario* III, p. 364.

48. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 29 juillet 1878; éd. *Documenti* XIX, 198.

49. I. Ferrieri à G. Bosco, Rome, 25 septembre 1878; éd. *Documenti* XIX, 230-231.

50. D'après G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 1er décembre 1878; *Epistolario* III, p. 420.

51. P. De Gaudenzi à G. Bosco, Vigevano, 27 novembre 1878; éd. *Documenti* XIX, 265.

52. Voir la réponse déjà citée de G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 1er décembre 1878; *Epistolario* III, p. 420.

53. «Eadem S. Congregatio graviter monet Superiorem Gen.lem eiusdem Congregationis, ut a similibus in posterum se omnino abstineat.» (Edition de la pièce en *Documenti* XIX, 278.) Don Ceria, qui a correctement raconté la dernière phase de cette affaire, a toutefois omis la «grave» monition à don Bosco. (Voir MB XIII, 239/15-30.)

54. G. Bosco, *Il più bel fiore del Collegio apostolico...*, *op. cit.*, p. 195.

55. L. Bilio à G. Bosco, Rome, 14 août 1878; éd. *Documenti* XIX, 215.

56. Dans ce sens, une lettre de G. Bosco à L. Oreglia, Turin, 19 novembre 1878, qui semble perdue, mais qui fut signalée par ce cardinal dans la lettre du 27 novembre suivant, dont il va être question.

57. L. Oreglia di S. Stefano à G. Bosco, Rome, 27 novembre 1878; éd. *Documenti* XIX, 264. Un extrait en MB XIII, 518/26-31.

58. *Il più bel fiore del Collegio apostolico ossia la elezione di Leone XIII con breve biografia dei suoi elettori*, pel Sac. Giovanni Bosco, Turin, Tipografia e libreria salesiana, 1878, 288 p.

59. G. Bosco à G. Bonetti, Rome, 20 mars 1878; *Epistolario* III, p. 323-324.

60. Voir, en ACS 133, le manuscrit *Il più bel fiore...*, Profili di cardinali annotati e modificati da D. Bosco; pages reproduites en FdB 341 A5 à B3.

61. Le 8 novembre, d'après *Documenti* XIX, 251.

62. L'un ou l'autre le reconnaîtra dans sa lettre de remerciements.

63. Voir les lettres reproduites en *Documenti* XIX, 289-299. Une partie des remerciements a été signalée en MB XIII, 517-518.

64. *Il più bel fiore...*, *op. cit.*, p. 179.

65. Une notice sur G. Bonetti dans E. Ceria, *Profili dei Capitolari salesiani*, Turin, 1951, p. 135-152.

66. Voir G. Bosco au cardinal secrétaire d'Etat, Turin, 28 mai 1878; *Epistolario* III, p. 348-349.

67. «Una giustificazione sulla chiesa qual monumento a Pio IX», *Bollettino salesiano*, juin 1878, p. 4-5.

68. Ce débat dans la *Cronichetta autografa* de don Barberis, 18 mai 1878; quaderno 13, p. 61-64.

69. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 20 juillet 1878; éd. *Documenti* XIX, 202-203. Extraits en MB XIII, 586/16-27.

70. Lettre des rédacteurs du *Bollettino salesiano* à G. Bosco, San Pierdarena, 1er août 1878; éd. MB XIII, 592/21 à 594/30.

71. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 6 août 1878; *Epistolario* III, p. 373-374.

72. Edition du discours en MB XIII, 599/11 à 600/16.

73. *Unità cattolica*, 18 août 1878; coupure originale en *Documenti* XIX, 225-226.

74. G. Bosco à G. Bonetti, Turin, 24 septembre 1878; éd. MB XIII, 702/24 à 703/10.

75. Edition du décret en MB XIII, 988-989, document 51.

76. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 6 octobre 1878; *Epistolario* III, p. 392.

77. Voir la permission, datée du 10 août 1878, de procéder à des bénédictions du Saint Sacrement, à condition que le curé du *duomo* ne s'y oppose pas, signalée en MB XIII, 702/6-9.

78. Dans l'article «Una speranza non delusa...», *Bollettino salesiano*, janvier 1879, p. 9.

79. Voir MB XIII, 703/19-21.

80. A. Oddenino à G. Bosco, Chieri, 3 décembre 1878; éd. *Documenti* XLV, 6; allusion à cette lettre en MB XIII, 703/16-17.

81. «Una speranza non delusa, ossia l'Oratorio di S. Teresa in Chieri», *Bollettino salesiano*, janvier 1879, p. 8-9.

82. A. Oddenino à G. Bosco, Chieri, 28 décembre 1878; éd. *Documenti* XLV, 7-8.

83. *Bollettino salesiano*, janvier 1879, p. 2.

84. M. Rua à L. Gastaldi, Turin, 13 janvier 1879; éd. *Documenti* XLV, 9-10; MB XIV, 231/12 à 232/11.

85. En MB XIV, 231/10-11.

86. G. Bonetti à A. Oddenino, Chieri, 20 janvier 1879; éd. *Rehabilitationis...*, 1881, p. 14-15.

87. Mention en MB XIV, 232/28-31.

88. Voir G. Capetti, *Istituto Figlie di M.A. Cronistoria*, t. 2, 1976, p. 303.

89. G. Capetti, *op. cit.*, p. 373. D'après les articles du *Bollettino salesiano*, novembre et décembre 1878, qui reflétaient bien l'enseignement des salésiens et de don Bosco lui-même en cette fin d'année.

90. *Regole o costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria SS. Ausiliatrice aggregate alla Società salesiana*, Turin, Tipografia e libreria salesiana, 1878, 64 p. — Voir l'étude *Giovanni Bosco. Costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice (1872-1885)*, testi critici a cura di Cecilia Romero, Rome, LAS, 1983, p. 253-286.

91. Titre de l'introduction, p. 3.

92. *Op. cit.*, p. 3-4.

93. Voir un compte rendu de la séance en *Documenti* XIX, 284-285; un bref résumé en MB XIII, 657/27 à 658/2.

94. G. Costamagna, *Lettere confidenziali ai Direttori*, Santiago, 1901, p. 202.

95. G. Costamagna à G. Bosco, Buenos Aires, 21 mai 1878; relation de voyage éditée en *Bollettino salesiano*, juillet 1878, p. 8-12.

96. Discours de don Bosco, 29 juin 1878; en *Documenti* XIX, 193-194. Voir MB XIII, 757/23-31.

97. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno «25 novembre 1878», p. 28. Ce texte a été légèrement adouci en *Documenti* XIX, 262, d'où il est passé en MB XIII, 891/19-23.

98. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno «25 novembre 1878», p. 19-20. Ce récit relativement important pour l'histoire de don Bosco en 1848 a d'abord été versé en *Documenti* III, 295, note marg. imprimée; puis, après avoir été amalgamé à un texte parallèle, il est entré dans la composition de MB III, 414/22 à 415/12, non sans avoir, dans l'intervalle, subi quelques distorsions: le journal n'est plus lu à haute voix, il n'est plus dit que don Bosco en écoutait la lecture, don Carpano n'est plus désigné par son nom, sa qualité de prêtre et de théologien est voilée. Le *textus receptus* de l'anecdote pourrait donc être utilement revu. – Cette anecdote, *ci-dessus*, p. 273.

99. Voir MB XIV, 348-355.

100. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno «25 novembre 1878», p. 29.

101. Certains s'étonneront peut-être de ne pas trouver mentionné dans ce chapitre un miracle majeur de la vie de don Bosco: sa bilocation du 14 octobre 1878, jour où, présent à Turin, il aurait aussi conversé et déjeuné dans une maison de Saint-Rambert d'Albon (Drôme, France). Voir MB XIV, 681/7 à 683/35. Ce fait relève, non pas de la biographie, mais de l'historiographie de don Bosco. On doit à l'imagination des membres d'une famille Clément l'identification entre un prêtre français de passage chez eux et notre don Bosco, qui, ce 14 octobre, n'était qu'à Turin. Voir notre article: «La bilocation de Saint-Rambert d'Albon a-t-elle été authentique?», RSS, VIII (1989), 201-220.

Chapitre XXX.

Don Bosco et les autorités civiles en Italie et en France entre 1878 et 1883

Don Bosco, qui essayait de former des générations d'«honnêtes citoyens», trouvait nécessairement en face de lui les autorités politiques qui, en Italie où il était et en France, où il commençait de s'incruster, nourrissaient des intentions analogues, quoique à partir d'idéologies différentes. Entre 1878 et 1883, il eut ainsi affaire aux libéraux en Italie et aux républicains en France.

Le libéralisme italien

Nous butons sur le libéralisme et sur les libéraux de l'Italie née du *Risorgimento*, deux termes qu'il faut au moins essayer de comprendre. Benedetto Croce intitulait le neuvième chapitre de son *Histoire de l'Europe au dix-neuvième siècle*: «L'époque libérale (1871-1914)».[1] Selon lui, «si pour l'histoire politique on pouvait parler de chefs d'œuvre comme pour l'histoire de l'art, le processus de l'indépendance, de la liberté et de l'unité de l'Italie mériterait d'être appelé le chef d'œuvre des mouvements libéralo-nationaux du XIX[e] siècle.»[2] En 1871, le mouvement dit libéral et national, parti des Etats sardes et donc du Piémont, l'avait emporté dans toute l'Italie, y compris dans la Rome du pape, devenue capitale du nouvel Etat.

Comme toute idéologie politique, celle de ces libéraux est difficile à saisir. Elle variait d'une tête à l'autre et selon les nécessités ou les opportunités de l'époque. Toutefois, le libéral se devait d'être moderne, ami de la liberté et de la patrie. Dans les meilleurs cas, cette profession de base était plus ou moins étoffée. A l'horizon des esprits libéraux, il y avait le «libéralisme», terme qui a perdu toute sa force pour nous en cette fin du vingtième siècle. Dans son sens large, de

nature spéculative, comme dans son sens étroit, plus nettement politique, le «libéralisme» des temps modernes charriait, depuis plusieurs siècles, un certain nombre de valeurs: modernité, affirmation de l'individu, triomphe de la raison, libération de l'esprit, qui avaient été codifiées par les *Bills of Rights* des Américains en 1776 et, de façon plus détaillée, par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen votée par l'assemblée constituante française le 29 août 1789.[3] Les libéraux en tiraient quelques conclusions politiques: l'homme libre est égal à l'homme de l'autorité, les privilèges sont injustes, l'origine du pouvoir de l'Etat ne peut résider que dans la volonté des citoyens.

Vers 1880, en Italie les rapports entre les libéraux et les catholiques étaient souvent tendus. En 1876, le passage de gouvernements de la «droite historique», au pouvoir depuis 1861, à des gouvernements de la «gauche historique», avec pour présidents du conseil Agostino Depretis, Benedetto Cairoli, en attendant Francesco Crispi, avait eu tendance à les radicaliser. Les catholiques traditionnels n'avaient pas été habitués aux apologies de la liberté, auxquelles ils trouvaient, non sans motif, des relents «révolutionnaires». En soi, il n'était pas impossible d'être à la fois catholique et libéral; mais, par la force des contraires, le catholicisme dogmatique, la religion hiérarchisée, l'orthodoxie hostile à la liberté de conscience apparentée par elle à l'indifférence religieuse, la théologie qui érigeait la foi au-dessus de la raison, sinon contre elle, rejetaient assez naturellement dans un camp opposé les «libéraux», que les catholiques qualifiaient volontiers pour les diffamer de «sectaires» et de «francs-maçons». Et les libéraux, parce qu'attachés à la liberté individuelle, au progrès humain, à l'égalité de tous les citoyens et à la nation issue du *Risorgimento*, s'opposaient aux catholiques traditionnels ulcérés par les affronts au souverain pontife, qu'ils traitaient d'attardés, d'obscurantistes et d'antipatriotes. Pie IX était entre eux un signe de contradiction, exalté par les uns, honni par les autres. Dans la bouche des catholiques de l'époque, certaines injures devenues pour nous incompréhensibles, telles que *liberalone* que j'ai trouvée jusque dans les colonnes de l'*Osservatore romano*, ne s'expliquent qu'à partir de ce double système idéologique.

Le manifeste de Castellazzo Bormida (1882)

En avril 1879, don Bosco écrivait à l'un de ses «coopérateurs»: «Bien retenir que, si nous voulons aller de l'avant, il ne faut jamais

parler de politique ni pour ni contre; que notre programme soit de faire du bien aux enfants pauvres.»[4] Fidèle à ce principe d'apolitisme verbal, il ne polémiquait pas avec les libéraux. Mais il lui fallait compter avec ses adversaires. L'Etat libéral et surtout des particuliers libéraux manifestèrent parfois leur désaccord avec son action éducative durant les années 1878-1883. Ils le firent avec plus ou moins d'éloquence et d'à-propos à Faenza, à Turin, à Chieri... Le meilleur exposé que je connaisse de ce désaccord fut celui d'un professeur Giovanni Ricagni à l'occasion d'une tentative de fondation salésienne dans un gros bourg du Piémont proche d'Alessandria et dénommé Castellazzo Bormida.

La municipalité était acquise aux salésiens. Le discours du professeur Ricagni contre le projet (qui fit long feu et échoua!), lu le 6 août 1882 devant le cercle de lecture des propriétaires et ouvriers de l'endroit, fut ensuite imprimé sous le titre intéressant: *Don Bosco et l'instruction dans ses collèges.*[5] L'opposition entre les deux idéologies d'éducation: la «cléricale» et la «libérale», celle du Syllabus obscurantiste et celle de la raison assurée de ses conquêtes, y était bien marquée (du point de vue libéral, s'entend).

Don Bosco, disait Giovanni Ricagni, veut «créer un institut, par lequel il donnera à la jeunesse le moyen de s'instruire et de s'éduquer comme il lui convient, à lui, autant dire comme il convient au parti clérical, dont ce Bosco est le champion très fort et astucieusement combatif.»[6] Mais, observait-il, par l'éducation il s'agit de «former le caractère national, qui devrait être franchement sincère et réellement libéral.» Or l'éducation de don Bosco va à contre-courant du monde moderne. «Inutile de le nier: l'orientation de la société moderne ne correspond pas à celle que don Bosco donne aux jeunes qui fréquentent ses établissements. Elle est bien différente, sinon diamétralement opposée. Nous, nous voulons une Italie une, libre et indépendante, celle que nous ont donnée la valeur, la sagesse, les peines et le sang de tant de martyrs, de tant de penseurs, de tant d'hommes d'Etat, le ferme vouloir, les sentiments italiens et l'audace magnanime de la Maison de Savoie; nous ne voulons pas du pape-roi, monstrueuse conception politique seulement digne de temps révolus; nous respectons les plébiscites, qui représentent la volonté de la nation; nous ne voulons ni de l'infaillibilité ni des Syllabus, défis inconsidérés à la raison et odieux monuments d'une obstination séculaire; nous voulons être guidés par la lumière de la raison, non par l'aveuglement de la foi, car, de fait et par principe, non par feinte ou par peur, nous

sommes honnêtes et droits. Pour nous, Galilée n'est pas celui qui se rebella contre l'autorité de la Bible; c'est le savant hardi et souverain, qui, après avoir, par de laborieuses expériences, jeté à bas l'autorité de la scolastique médiévale, a créé la méthode de l'expérience et ainsi déclenché la plus grande, la plus complète et la plus utile des révolutions du savoir humain. Pour nous, la vérité, c'est ce qui est prouvé par les faits, non par les contorsions artificielles d'une métaphysique nébuleuse et remplie de prétentions; pour nous, nul texte, quel qu'il soit, n'est a priori le dépositaire immobile et toujours égal de la science passée, présente et future. Pour nous, la science est en continuel progrès, y compris malgré et contre les absurdités théologiques; pour nous, un livre saint qui prétend forcer le soleil à rester immobile ou à bouger est éminemment ridicule, parce que le seul livre, où se lise éternellement et où se trouve toujours quelque chose de nouveau, est le grand livre de la Nature.»[7] Notre professeur déclarait alors éloquemment la finalité purement humaniste de l'éducation libérale telle qu'il la concevait: «Notre but est sacré: perfectionner l'homme en tant qu'homme, indépendamment du pouvoir de toute force extérieure ou supérieure; en un mot, nous voulons l'humanisation de l'homme.»[8]

Et il confrontait cet idéal à celui qu'il croyait être celui de don Bosco, tenu «de suivre les inexorables décrets du Syllabus, qui condamne et renie toutes les découvertes de la science et de la pensée humaines». Avec, concluait-il, un don Bosco, qui «n'est pas inconséquent, qui ne cache pas ses projets, qui ne voile pas son intention saintement chrétienne...», nous aurons dans nos murs «un institut qui prépare à la patrie des enfants qui la méprisent, elle et ses institutions, qui ridiculisent les acquisitions de la science et qui diffament les dévouvertes de la pensée moderne.»[9]

Deux visions opposées du monde

S'il avait consulté les pages de la *Storia d'Italia* de don Bosco sur l'œuvre de Galilée et les grandes découvertes de la Renaissance, le professeur Ricagni n'eût probablement pas absolutisé à ce point l'opposition entre les deux systèmes éducatifs. Car don Bosco éprouvait de l'admiration pour la science, en particulier pour l'astronomie; il essayait d'harmoniser la Bible et la science avec les petites ressources des catholiques de son temps; et il se gardait, semble-t-il, d'opposer la simple foi et la raison orgueilleuse. Mais il appartenait sans conteste

à un monde de catholiques traditionnels, qui avait sur le temps, sur l'individu et sur l'autorité, des idées fort différentes de celles du «libéralisme», sinon des libéraux de son pays, qu'une histoire très chrétienne entraînait fréquemment et presque à leurs corps défendant dans le sillage de leurs adversaires. (Cas de gens qui se confessaient soudain à don Bosco.)

Pour les traditionnels, le temps est un temps de mémoire et d'héritage scandé par les rythmes des jours, des saisons, des vies et des générations. Dans son Histoire sainte et son Histoire de l'Eglise, don Bosco avait même cru pouvoir dénombrer les périodes de l'histoire du monde et de l'Eglise dans le monde depuis la création des origines par Dieu le Père. Un des fondements mythiques du traditionnel est l'image du cycle ou de la roue. Comme tant d'autres, don Bosco enrobait cette image de religion. Dans son cycle, le mal luttait contre le bien, Lucifer contre Dieu, Satan et ses suppôts contre l'Eglise; mais, à chaque époque, le bien et l'Eglise se redressaient malgré la violence des coups du mal, du Malin et des méchants. Pour ce traditionnaliste, la personne était au service de la collectivité de l'Eglise et du Royaume de Dieu. Il fallait accomplir la volonté de Dieu, non pas celle des gens plus ou moins pécheurs, même quand elle se déclarait par voie de plébiscites plus ou moins populaires. Il traduisait l'autorité en termes de soumission et de confiance en une hiérarchie fondée en nature et de qui tout enseignement, surtout moral et religieux, tombait comme un dépôt à recueillir et à transmettre avec le plus grand soin. Cette autorité, dans les années qui suivaient Vatican I, était, pour le catholique, concentrée non pas tellement dans la Bible, mais dans le pape de Rome, dont l'infaillibilité, aux conditions et aux limites imprécises, même dans l'esprit des clercs, venait d'être définie.

A l'inverse, le libéral un peu conséquent avec son système de pensée, le professeur Ricagni par exemple, imaginait un temps linéaire, ordonné à une fin de bonheur terrestre et en perpétuel devenir grâce à une raison systématiquement exploitée. L'individu était pour lui une conscience autonome, sujet de liberté, certes en butte à des conflits périlleux, mais acteur d'un processus historique dans lequel le destin, à commencer par le destin national, était dominé. Quand il évoquait l'autorité, surtout l'autorité des évêques et du pape, qu'il lui avait fallu affronter pour réaliser les grands desseins du *Risorgimento*, le libéral italien de 1878 exaltait la singularité, l'autonomie et la collectivité nationale; il se plaisait à montrer l'éclatement des règles ancestrales sous l'irruption de la créativité individuelle.

Don Bosco avait certes un tempérament de créateur, de fondateur et donc de novateur. Mais qui l'imagine «libéral» – cela arrive – et «moderne» au sens fort du terme, doit se rappeler qu'il appartenait à un temps où la «modernité» désignait, depuis la Révolution française, une société libérale et bourgeoise, avec laquelle l'Eglise romaine, sous Pie IX, avait refusé de pactiser, opposant les imprescriptibles «droits de Dieu» aux prétendus «droits de l'homme.»[10] Très logiquement, après sa mort, le «modernisme» n'aura guère de partisans parmi les disciples nourris de son esprit. Lui-même avait eu, du reste, parfaitement conscience de mener sa barque à contre-courant des autorités «légales» de son pays, c'est-à-dire des autorités libérales. Pour avancer quand même, il avait sans cesse louvoyé.

La maison de l'Oratoire en 1878

Les litiges de don Bosco avec le pouvoir italien furent en majorité d'ordre scolaire. Depuis 1846, la maison de l'oratoire Saint-François de Sales avait pris de l'ampleur. Mais ses développements, régis par des nécessités immédiates, pouvaient paraître peu rationnels. Don Bosco usait de moyens pauvres et refusait de créer pour ses jeunes un milieu différent de celui des catégories défavorisées de la population environnante, les paysans et les artisans. En 1878, il avait chez lui quelque neuf cents personnes. Les locaux étaient relativement exigus, les cubages d'air très réduits, les pièces d'habitation plutôt malpropres, l'hygiène personnelle rudimentaire faute d'eau courante dans les dortoirs. Bains et douches n'existaient pas et l'entassement était partout de règle: en classe, en étude et au dortoir.[11]

La maison comprenait deux sections très différentes: celle des jeunes artisans, qui, répartis par ateliers, étaient traités, non pas en élèves d'école professionnelle, mais en ouvriers en période d'apprentissage; et celle des étudiants. La deuxième catégorie était prolongée vers le haut par une sorte de grand séminaire de philosophie et de théologie. Il y avait, dans l'école proprement dite, six classes d'étudiants, dites de gymnase (la première était dédoublée en inférieure et supérieure), puis deux années de «philosophie» et un cours de théologie. Le tout correspondait à peu près au cycle d'études classiques prévu en Italie après la loi Casati de 1859: cinq ans de gymnase et trois de liceo. Les clercs en philosophie et en théologie collaboraient à l'enseignement et à l'encadrement (assistants) des classes du gymnase et des ateliers professionnels.

Regardons d'un peu près les maîtres de ces classes sur le point d'intéresser les pouvoirs publics à Turin et à Rome.[12] En octobre 1877, il y avait en principe quatre enseignants et un assistant pour chacune des classes du gymnase. Les enseignants étaient un professeur principal pour le latin, l'italien et éventuellement (dans les classes supérieures) le grec, un professeur pour l'histoire (ou la géographie), un pour l'arithmétique et un pour le «catéchisme». Le professeur principal s'appelait en cinquième année de gymnase, le professeur Bonora; en quatrième année, le professeur Febbraro; en troisième année, le professeur Morganti; en deuxième année, le clerc Marchisio; en première année supérieure, le clerc Vacchina; et, en première année inférieure, (si je lis bien) le clerc Mario Lucca. Les classes inférieures ne pouvaient que dépasser la centaine. Il y eut en effet cent dix noms sur une liste nominative de la première supérieure pour l'année scolaire 1878-1879.[13] Et nous apprendrons bientôt que la commission d'enquête sanitaire de 1878 dénombra quatre cent vingt-et-un élèves hors des ateliers industriels.

Le problème sanitaire

L'hygiène laissait beaucoup à désirer dans la maison de l'oratoire, la santé des élèves en pâtissait. A Turin, l'hiver est rude. Les enfants vivaient pendant des mois dans un air confiné et vicié. La pureté de l'eau était certainement douteuse. Il fallait une constitution robuste pour résister aux germes pathogènes qui pullulaient.[14]

Au début de l'année 1878, les services sanitaires de la préfecture de Turin avaient été alertés sur une épidémie de conjonctivite, qui sévissait dans les écoles de la ville. Cette maladie probablement fréquente avait été jusque-là traitée en ophtalmite sans gravité. Le nom lui-même de conjonctivite était une nouveauté pour les salésiens de l'époque. Il s'agissait en l'occurrence d'une conjonctivite dite alors «granuleuse», qualification pour nous ambiguë. Elle peut en effet désigner la conjonctivite folliculaire, caractérisée «par la présence de follicules ou granulations sur la conjonctive» de l'œil,[15] mais aussi le «trachome vrai», qui est grave.[16] Les maladies décelées, dites «granuleuses», étaient probablement toutes des conjonctivites folliculaires plus ou moins aiguës.[17] Nous sommes aujourd'hui fixés sur l'origine des conjonctivites, qui développent sous la paupière une multitude de petites élevures donnant à la conjonctive un «aspect velouté». La plupart proviennent de germes *cocci*: pneumocoques, streptocoques ou

staphylocoques pathogènes, en fait de malpropreté, de manque d'hygiène, d'eau contaminée... [18]

Les services de santé de Turin donnaient cette maladie pour contagieuse. Signe de leur méfiance à l'égard des gens éclairés (les libéraux?), les responsables de l'Oratoire se disaient sceptiques sur cette «nouvelle maladie des yeux». C'était, disait-on, une manœuvre politique inventée à dessein contre la maison et aussi un prétexte pour former une commission médicale grassement payée. [19] Quoi qu'il en soit, la commission passait à la fin mars dans les instituts d'éducation et les écoles... Au vrai, une première visite, non enregistrée par les documents salésiens, mais dont nous décelons un écho dans le rapport du 6 avril, avait eu lieu vers le début de février. [20] Elle avait diagnostiqué cette maladie à l'Oratoire, mais, dans la maison, personne ne semblait s'en être inquiété. Le diaire de don Lazzero est muet sur ce point.

Sur ce, le 6 avril 1878, alors que don Bosco prolongeait son voyage de retour de Rome, un rapport sévère sur l'hygiène de la maison fut signé par le préfet Borgogno à l'intention du «Directeur de l'oratoire Saint-François de Sales.» [21] Il commençait par résumer les résultats de l'enquête menée (ce jour-là ou peu auparavant) dans les locaux et sur les personnes des enfants. Il liait l'absence d'hygiène et le développement de la conjonctivite chez eux. «Lors de la visite exécutée en cet institut par les services sanitaires désignés par la commission de surveillance chargée, par le Conseil provincial de la santé, de l'inspection des écoles et instituts de cette ville pour arrêter toute propagation de la conjonctivite granuleuse et en promouvoir la guérison, on a malheureusement dénoté un défaut de propreté aussi bien dans l'ameublement que dans la lingerie, un défaut d'air et de lumière dans tous les locaux, dont les murs sont malpropres (*sucide*) et les pavements de brique poussiéreux abîmés, et en tous points insuffisants par rapport au nombre des élèves. – L'infirmerie est absolument inadaptée à la fois par sa capacité et par son orientation; en outre, elle comporte un passage pour la cuisine des malades. Toutes les normes d'hygiène sur le mobilier des classes, l'éclairage et le chauffage sont complètement négligées. Manquent les lavabos, les salles de gymnastique et les toilettes (*cessi*). – C'est pourquoi, sur 421 élèves examinés, on en a dénombré 98 affectés de conjonctivite, dont 29 graves et 69 moins graves, soit une proportion de 29%. – Il en résulte qu'en deux mois la maladie a fait d'énormes progrès, puisque, lors de la première visite, la moyennne était de 10,8%. Et cela dans les seules classes, puisque les individus attachés aux diverses industries n'ont pas été visités.»

La deuxième partie du rapport alignait, pour corriger pareille situation, les mesures jugées convenables (qui, aujourd'hui, paraîtraient bien indulgentes). On lisait: «Devant cet état de choses, la commission de visite juge indispensable de prendre pour l'arrêt de la propagation de la maladie les mesures qui suivent: 1. L'isolement immédiat des élèves atteints, en sorte que les malades disposent d'une entrée séparée, de services, de classes et de dortoirs dans des locaux distincts et éloignés des élèves en bonne santé, et que soit organisé pour les malades un service sanitaire de soins adaptés, et, pour les individus sains, un service d'inspection. — 2. La construction nécessaire ou l'adaptation d'autres locaux pour le dortoir, l'étude, les classes et l'infirmerie, par l'ajout de locaux manquants, qui soient conformes aux normes indispensables de l'hygiène.»

Le plus difficile était d'exécuter ces mesures. Le préfet achevait son rapport en termes diplomatiques, flatteurs et compréhensifs pour la direction de l'Oratoire: «L'intérêt supérieur de la santé publique exige que les propositions de la commission soient mises à exécution dans le plus bref délai. Je pourrais en ordonner moi-même d'office l'exécution en vertu des dispositions en vigueur en la matière. Toutefois, je préfère m'adresser à vous, persuadé que convaincu de la gravité du mal et de l'urgence d'y porter un remède efficace, vous prendrez immédiatement vos dispositions pour l'exécution des prescriptions susdites et apporterez tout le soin possible à les faire exactement observer. — Je suis convaincu qu'en la circonstance l'intérêt que vous portez au bien public ne sera pas moindre qu'à l'ordinaire; et que, lors d'une prochaine visite, la commission ne manquera pas de relever les bons effets des mesures qui vous ont été indiquées et que vous aurez certainement mises en œuvre.» Retenons cette finale. Le document était signé par le préfet en personne.

Don Bosco étant absent, le rapport aboutit certainement sur le bureau de don Rua, qui en prit connaissance. Mais les travaux exigés ne pouvaient être entrepris du jour au lendemain. Avant de décider quoi que ce soit, il lui fallait attendre le retour de don Bosco, qui tarda jusqu'au 23 avril.

Cependant, les services préfectoraux de santé s'inquiétaient des suites données à leur intervention. Une quinzaine de jours après le rapport Borgogno, une autre inspection, dont le rapport, daté du 24 avril 1878, nous manque, conclut à la non volonté des responsables de l'école de prendre les mesures d'hygiène qu'elle avait requises.[22] En cette fin d'avril 1878, à l'Oratoire, la question embarrassante des

enseignants, dont nous allons parler, reléguait au deuxième plan celle de l'hygiène. Elle n'était cependant pas oubliée. Le 3 mai, don Bosco prépara pour le préfet une lettre dans laquelle il observait, à sa défense, que les enfants de sa maison dite tellement insalubre «semblent ainsi mieux logés qu'ils ne le seraient sur les rues et les places, à quoi s'ajouterait pour eux le tourment de la faim.»[23] Il y insistait sur les frais énormes entraînés par leur entretien. Et, selon une note de la direction de la maison qui semble devoir être datée du 14 mai, les mesures prises «à la suite de la circulaire du 24 avril n° 7609 pour empêcher la propagation de la conjonctivite granuleuse» étaient: «1° L'éloignement de tous ceux qui avaient été gravement atteints. – 2° La séparation immédiate de tous ceux qui avaient été déclarés, même légèrement, touchés. – 3° Des soins diligents et répétés pour ces derniers, conformément aux indications des médecins lors de leur première visite. – 4° Le blanchiement des portiques, des murs d'escaliers, des corridors, etc. – 5° La suspension des acceptations [de pensionnaires] et le renvoi des demandes [d'entrée] à l'automne. – 6° L'engagement de trois hommes pour le nettoyage des dortoirs, classes, réfectoires, escaliers, etc.»[24]

Dans son récit des *Memorie*, don Ceria ajoute ici curieusement: «Les autorités ne prétendirent pas à autre chose.»[25] Voire! Le 13 mai, don Bosco recevait, vu l'état sanitaire de sa maison (*ospizio*), communication d'une nouvelle note préfectorale, qui concluait tout simplement à sa fermeture.[26] Etait-il bien au fait de la succession des visites sanitaires effectuées chez lui? D'après la minute de la pièce conservée par les salésiens, il répondit aussitôt au préfet qu'il avait été surpris par la nouvelle de la visite sanitaire que «l'on dit avoir été faite à ce foyer (*ospizio*)»; que, selon le rapport de cette enquête, plusieurs désordres avaient été signalés, sans qu'aucune des mesures imposées par la «respectable commission» eût été mise en œuvre. Il observait, quant à lui, qu'à la suite de la circulaire en question aucune autre visite sanitaire n'avait été faite dans sa maison; que, si ces messieurs de la commission y étaient revenus, comme ils l'affirment, ils auraient vérifié que les mesures proposées par eux avaient été exécutées autant que faire se pouvait; que les mesures proposées et réalisées étaient...: suivait ici la liste des six dispositions, que nous venons d'aligner. Au reste, il croyait pouvoir garantir l'intention persistante de son institut de coopérer au bien public sanitaire, matériel et moral de la population, dans la mesure compatible à une œuvre dépourvue de revenus fixes et acceptant gratuitement des enfants pauvres et abandonnés.[27]

Quelques jours après, il demandait par lettre à un médecin ami de l'aider à répondre aux exigences de la commission.[28]

Les protestations plus ou moins justifiées et les mesures tardives annoncées par don Bosco ne pouvaient annuler les très fâcheuses impressions laissées aux membres de la commission préfectorale par l'absence d'hygiène de l'oratoire. Etait-il possible de faire œuvre éducative dans des conditions aussi infectes? Les libéraux de la municipalité, «francs-maçons» ou pas, en doutaient fort. Une conséquence peu agréable pour don Bosco semble avoir été la suppression définitive de l'allocation annuelle de trois cents lires, qui furent, cette année-là, transférées à l'institut des *Artigianelli*. Il ne rapprocha jamais les deux faits, mais d'autres le firent à sa place. Le 21 mai 1878, il se plaignit au maire Ferraris de la suppression de l'allocation.[29] La réponse du magistrat, datée du lendemain, lettre dont le récit des *Memorie* n'a pas tenu compte, lui en donnait la raison avec suffisamment de clarté: «... Je ne dois pas vous cacher que, présidant la commission de l'ophtalmie contagieuse, on a dû constater que les règles de l'hygiène sont trop négligées dans cet institut...»[30] Dans ses conversations de ce mois de mai avec Giulio Barberis, don Bosco, sans souffler mot des enquêtes sanitaires, attribuait la suppression au sectarisme des francs-maçons, en majorité dans le conseil municipal.[31]

Une autre conséquence de cette affaire fut la décision préfectorale prise le 10 juin et communiquée le 12, de déterminer administrativement le nombre maximum des pensionnaires de la maison de l'oratoire du Valdocco.[32] Le docteur Secondo Polto était chargé de procéder à une inspection sanitaire préalable. Il se fit attendre pendant trois mois. Le 11 septembre, le préfet annonça à don Bosco le passage de la commission du docteur Polto. Très courtoisement, don Bosco lui répondit bientôt: que les suggestions de la commission pour la santé des enfants qu'il recueillait seraient bien venues; qu'il priait seulement ces messieurs les médecins de tenir compte de la qualité de son œuvre, du fait que les enfants reçus étaient pauvres, abandonnés, et, en de nombreux cas, remis par les autorités gouvernementales et entretenus gratuitement.[33] D'après un document de l'administration préfectorale daté du 31 octobre suivant, le rapport de la commission sanitaire du docteur Polto conclut apparemment que l'institut du Valdocco ne pouvait pas recevoir plus de deux cent soixante quinze pensionnaires.[34] Il y en avait trois fois plus; mais les choses en restèrent là: la vie continuait au Valdocco.

Dans l'affaire, l'Etat libéral représenté par les services préfecto-

raux n'avait que rempli son devoir. Les «manœuvres souterraines» contre l'Oratoire, dénoncées par don Ceria,[35] ne sont pas très évidentes pour nous aujourd'hui. Car il y avait bien eu plusieurs visites sanitaires et non pas une seule, en avril 1878. Don Bosco, quant à lui, tout en reconnaissant le bien-fondé des remarques qui lui arrivaient, ne réclamait aux autorités qu'un minimum de compréhension. Si, dans sa maison, les enfants étaient trop nombreux, les locaux trop étroits et mal tenus, ce n'était que le reflet de la situation moyenne de la population pauvre du pays. Il prétendait participer à l'élévation matérielle, comme à l'élévation culturelle et morale de cette population. Don Bosco n'était en aucune façon un éducateur systématiquement rétrograde.

L'affaire des enseignants habilités

En ce printemps de 1878, une autre affaire, concernant la qualification des enseignants des cours que nous appelons secondaires, était en gestation. Plus grave que l'affaire sanitaire, elle se prolongea aussi beaucoup plus longtemps. Mieux connue et très documentée (lettres, rapports, articles de journaux), nous ne la décrirons ici qu'à grands traits, sans, par exemple, chercher à dirimer les problèmes juridiques soulevés par le litige (l'application de la loi Casati).

Selon les autorités préfectorales, l'école secondaire de don Bosco était un «gymnase privé». A partir de 1877,[36] la direction provinciale de l'enseignement (le proviseur des études de Turin) s'inquiéta de la qualification de ses maîtres. Comme nous le savons, don Bosco faisait appel, non seulement à des professeurs titularisés et patentés, mais assez habituellement à de tout jeunes clercs à peine sortis du gymnase. En 1878, l'un d'eux était Bernardo Vacchina (1859-1935), qui raconta ensuite comment il était devenu brusquement à dix-huit ans, enseignant principal en première gymnasiale inférieure (c'est-à-dire en septième); puis, comment, en 1878-1879, l'année scolaire qui va nous occuper, il avait reçu la charge de la première supérieure (la sixième), classe qui comptait d'après ses souvenirs rien moins que cent trente élèves. Pendant son temps de noviciat, en 1876-1877, don Bosco l'avait fait appeler et lui avait dit: «Attends un peu! J'ai pensé à te charger de la classe de première gymnasiale inférieure. Qu'est-ce que tu en dis? – Oh, don Bosco ... – Ce qu'on apprend en première gymnasiale, tu ne le sais pas? – Oh! je voudrais voir! – Bon, si tu le sais, tu peux aussi l'enseigner...» Sa nomination était acquise.[37]

Don Bosco affirmait alors au ministre Coppino son désir de se conformer à la législation, «tant pour les programmes que pour les diplômes des enseignants.» Mais, disait-il en janvier 1877, «nous nous trouvons actuellement en grande pénurie d'enseignants pourvus de titres légaux.»[38] Sans doute, sans doute! Mais son comportement laisse entendre qu'il nourrissait des idées plutôt courtes sur les exigences de l'éducation intellectuelle des enfants. Les libéraux imbus de Jean-Jacques Rousseau pouvaient protester. La distance était grande du précepteur d'Emile à Bernardo Vacchina. Le théologien Rho avait de bonnes raisons de critiquer les professeurs de don Bosco. Celui-ci s'en piqua bien à tort![39]

Le harcèlement de l'oratoire sur la qualification de ses maîtres par les soins des autorités académiques et préfectorales de Turin commença de manière très officielle le 27 avril 1878, donc au temps de l'affaire sanitaire, par un décret qui semble n'avoir jamais été reproduit dans l'histoire salésienne officielle,[40] alors que son application fut à l'origine d'un débat qui dura quatre ans. Le voici *in-extenso*.

«Le conseil scolaire provincial, dans sa réunion du 16 avril 1878, vu le feuillet du 31 mars précédent, par lequel le directeur de l'Oratoire S. François de Sales fournit les éclaircissements qui lui avaient été demandés sur les suppléants ou coadjuteurs appliqués aux classes gymnasiales du dit Oratoire, considérant que déjà l'année précédente le susdit Directeur avait été invité à se conformer aux dispositions scolaires en vigueur sur les instituts d'instruction privés,

a délibéré:

1) que l'on ne peut permettre que l'enseignement soit assuré même partiellement par des suppléants ou coadjuteurs stables, dépourvus des diplômes réguliers d'habilitation;

2) que l'on doit requérir que tout l'enseignement des classes gymnasiales soit donné en personne et habituellement par les professeurs titulaires dont la liste a été remise à l'Office scolaire provincial en date du 24 février ou par d'autres enseignants dûment approuvés dont les titres devront être communiqués à l'Office en question;

3) que ledit Directeur doit dorénavant être prévenu que si, avant le 15 octobre prochain, il ne présente pas à l'Office scolaire provincial la liste des enseignants tant des classes du gymnase que du lycée (cours de philosophie) pour l'année scolaire 1878-1879, liste accompagnée des diplômes d'habilitation que chacun d'eux doit posséder, la fermeture des classes sera immédiatement ordonnée pour non-observation de la loi.»[41]

La menace de fermeture de l'école était donc dès lors bien formulée et dûment motivée.

Don Bosco prit le parti de résister à la tempête et ne modifia pas sa politique scolaire en octobre 1878. En conséquence, durant l'année 1878-1879, qui finirait par sa défaite, les notes, les interventions, les inspections et les recours à l'autorité supérieure (le ministère) s'accumulèrent.[42] L'inspection académique voulait en découdre avec le Valdocco. Le 10 octobre 1878, une note lui arrivait sur les qualifications requises pour les enseignants des instituts, soit municipaux, soit privés.[43] Don Bosco recourut aussitôt au ministre de l'Instruction publique: il requérait au moins un délai de trois ans pour se mettre parfaitement en règle.[44] Simultanément, afin d'échapper à la réglementation commune, il entama une campagne destinée à faire considérer ses classes «comme étant de charité et régies par qui tient un rôle paternel.»[45] Il fournit aussi à l'autorité académique une liste de ses professeurs en titre: Celestino Durando pour la cinquième année de gymnase, Michele Rua pour la quatrième, Giovanni Bonetti pour la troisième, Marco Pechenino pour la deuxième et Giuseppe Bertello pour la première.[46]

Ces cinq prêtres étaient dûment qualifiés et diplômés, mais ils avaient autre chose à faire qu'à enseigner. Pensons à don Rua ou à don Bonetti. Ce qui devait arriver ne tarda pas. Les classes furent inspectées à l'improviste au début de décembre.[47] Et, le 2 janvier 1879, le proviseur royal des études se dit avoir été «grandement surpris» de ce que, sur les cinq professeurs énumérés par la direction, deux seulement – lesquels, nous apprend la chronique, avaient précipitamment rejoint leurs classes – aient été à leur poste.[48] Les menaces de fermeture étaient réitérées. Une autre inspection, le 7 mars 1879, tourna plus mal encore que la première. A l'exception d'une seule, toutes les chaires du gymnase étaient occupées par des suppléants.[49] Le 25 mars, le conseil scolaire provincial fut informé du désordre persistant; et, le 27, le préfet Minghelli Vaini, dans une lettre à Rome, proposa au ministre de l'Instruction publique «la fermeture du gymnase en question.»[50]

Cependant, don Bosco cherchait encore à convaincre directement ce ministère de laisser en paix son institut, parce que, conformément à la thèse qu'il avait adoptée, il s'agissait, non d'un «gymnase privé», mais d'une œuvre de charité «comme placée sous autorité paternelle». S'il croyait pouvoir l'emporter, il se leurrait. Les quelques bonnes paroles qu'il glanait et qui, peut-être, le rassuraient, recouvraient une

réalité amère. Le décret ordonnant la fermeture du «gymnase privé annexe de l'Oratoire S. François de Sales à Turin tenu par le prêtre Gioanni Bosco» fut signé à Rome par le ministre Michele Coppino le 16 mai 1879.[51] Le 20 juin, tandis que le théologien Angelo Rho, frère du proviseur, informait directement don Bosco et lui conseillait de se résigner à l'inévitable, la communication de la mesure à l'intéressé était signée par le préfet Minghelli Vaini. Enfin, trois jours après, elle lui était signifiée.[52] Sous la pression du préfet, l'ordre fut aussitôt exécuté, les cours interrompus et le «gymnase» du Valdocco officiellement fermé le 30 juin, c'est-à-dire environ un mois et demi avant la fin de l'année scolaire.[53]

Il est difficile d'imaginer la détresse de don Bosco devant un tel malheur. Depuis une vingtaine d'années, il concentrait le meilleur de ses forces et de son temps à la mise sur pied d'une congrégation, armature de son entreprise apostolique. La formation de ses jeunes cadres avait été l'un de ses soucis majeurs. Et voici que, par décret, la source principale de son recrutement était tout à coup tarie. Par ricochet, son œuvre éducative, but de sa société religieuse, était aussi mise en question. «Monsieur le Théologien, écrivit-il le 9 août suivant à don Margotti, vous pouvez difficilement imaginer combien mon cœur a été rempli d'amertume quand j'ai vu briser brutalement le cours des études d'environ trois cents de mes enfants adoptifs, qui, depuis plusieurs années, sont l'objet d'incessantes sollicitudes et d'importants sacrifices matériels; et, pire encore, de devoir les disperser non sans risque d'un malheureux avenir!»[54] Il se croyait alors la victime d'une coalition hostile des autorités civiles et religieuses de Turin. Pendant ce mois de juin fatidique, il avait écrit au cardinal Lorenzo Nina, son cardinal protecteur depuis le 26 mars précédent: «... j'expose ici brièvement les graves ennuis que j'ai dû supporter de la part de l'Ordinaire dans la maison mère de Turin. – Les oppositions de cet Ordinaire sont toujours allées de conserve avec celles des autorités civiles et scolaires. C'est pourquoi Votre Eminence peut aisément imaginer combien j'ai dû peiner et souffrir pour fonder une congrégation salésienne, la soutenir et la consolider sans aucun appui temporel et en l'absence de moyens matériels...»[55]

Il souffrait, mais se débattait en proclamant son bon droit. La fermeture de son école était injuste. En effet, protestait-il, 1) ses professeurs étaient habilités, 2) s'ils se faisaient remplacer, c'était légal, 3) la seule illégalité dans l'affaire était d'avoir ordonné la fermeture de ses classes de gymnase sans motif suffisant. L'injustice la plus flagrante

était de le condamner sans qu'il ait jamais eu la possibilité de se défendre.

Ses adversaires plus ou moins «libéraux» s'esbaudissaient. «Nul n'est au-dessus de la loi!» «Nous n'avons que faire des restrictions mentales des jésuites du Valdocco», criait la *Gazzetta del popolo*, dans un article sur «les écoles cléricales de Turin et la loi.»[56] Le contenu des leçons données par des maîtres incapables était dénoncé. Le *Fischietto* caricaturait don Bosco en éteignoir.[57] L'enseignement antilibéral de ces gens est condamnable, parce qu'il menace «le temple saint de nos libertés», déclarait la *Cronaca dei Tribunali*: «... La loi est égale pour tous. Pour Don Carlos et pour Don Bosco. Nul plus que nous ne reconnaît les bienfaits de l'homme utile à son pays. Mais quand cet homme si bienfaisant soit-il instille au cœur de la jeunesse des principes qui sont la semence du papisme, qui sont à leur manière les bombes Orsini destinées à faire un jour sauter le temple saint de nos libertés, oh alors, tout en reconnaissant les bienfaits, nous n'avons plus face à nous qu'un ennemi, qui, de la bienfaisance, se fait un bouclier pour combattre pour le pape et détruire ce que nos pères ont essayé de bâtir au prix de tant et tant de sacrifices.»[58] Don Bosco est «l'éducateur des nouveaux liberticides», affirmait en janvier 1880 le journaliste Giustina.[59]

Le débat avait donc été élargi à la nature de l'éducation salésienne. Mais don Bosco évitait de pénétrer sur ce terrain dangereux. A ses critiques, il rétorquait simplement que «la justice doit réguler toutes les lois.»[60] Il s'attachait à démontrer son bon droit à l'intérieur du système en vigueur.

A partir du douloureux été 1879, don Bosco allait en effet mener une longue bataille de près de trois ans pour d'abord faire rouvrir ses classes avec un personnel agréé; et ensuite faire rapporter, parce qu'illégal, le décret de fermeture du 16 mai 1879. Il écrivait des lettres aux ministres, leur dépêchait des messagers (Allievo et Durando en juillet 1879), répliquait – rarement – à ses adversaires,[61] sollicitait des appuis dans la bataille, tel celui du journaliste de l'*Unità cattolica* Giacomo Margotti,[62] et faisait imprimer un mémoire aussitôt rendu public à la défense de son école.[63] Non, l'oratoire S. François de Sales n'était pas un «gymnase privé», mais une «œuvre de bienfaisance» que, jusqu'à cette malheureuse année 1878-1879, les autorités de Turin, y compris les plus hautes, avaient traditionnellement encouragée et protégée.

En novembre 1879, il rouvrit ses cours secondaires avec des maî-

tres patentés.[64] Mais le pays légal persista à lui donner tort. Malgré ses rapports, ses recours au roi Umberto et l'appui de quelques personnalités qu'il avait gagnées à sa cause, le conseil d'Etat refusa de reconnaître l'illégalité de la mesure qui l'avait frappé. Le 26 mai 1882, un billet du préfet de Turin Casalis lui apprenait sa décision, qui lui était définitivement contraire.[65] Ce sera l'un de ses échecs les plus évidents.

Les fondations françaises de 1878

L'œuvre salésienne éclatait en ces années décisives. Don Bosco luttait sur plusieurs fronts à la fois. En 1877, ses seules maisons de France étaient encore celles de Nice et de Cannes, l'une et l'autre de culture italienne. L'année 1878, que nous savons déjà avoir été remplie pour lui d'affaires difficiles à Rome et à Turin, a aussi été celle de fondations importantes, tentées ou réussies, dans des régions de culture française depuis des siècles.

La fondation de Marseille, qui avait été décidée en 1877, ne fut entérinée par le chapitre supérieur salésien que le 15 mai 1878,[66] après que don Bosco fût passé dans cette ville le 2 avril, c'est-à-dire entre son départ de Rome et son retour à Turin. Elle fut ensuite scellée par un contrat de neuf articles, contrat demandé, sinon imposé, par le curé de la paroisse Saint-Joseph, Clément Guiol, qui avait été le grand artisan de l'entrée des salésiens à Marseille. Cette convention, datée du 28 janvier 1879, était très onéreuse, trop onéreuse pour les salésiens de l'endroit. Son article II déterminait ainsi l'ampleur du service des prêtres de l'oratoire Saint-Léon (titre de l'œuvre) à la paroisse S. Joseph: «L'abbé Bosco veut que ces prêtres [les salésiens de Marseille] remplissent toutes les fonctions de la paroisse que M. le Curé leur imposera et que l'usage impose ordinairement à Marseille aux prêtres sacristains ou auxiliaires.» L'article III associait les enfants au service paroissial: «L'abbé Bosco impose en outre aux membres de sa Congrégation établie à Marseille de fournir les enfants qui sont nécessaires au service de l'autel et à l'exécution de la musique sacrée dans l'Eglise paroissiale de S. Joseph. M. le Curé fixera lui-même le nombre des enfants qui lui est nécessaire, au regard du nombre de ceux qui composent la Maîtrise.» Et l'article VII stipulait: «Les enfants composant la Maîtrise devront se rendre à S. Joseph à toute réquisition de Monsieur le Curé.»[67] M. le curé Guiol considérait donc l'oratoire Saint-Léon comme sa manécanterie paroissiale et sa

maison vicariale, les enfants comme ses chantres et ses enfants de chœur, les salésiens comme ses prêtres auxiliaires, avec toutes les servitudes entraînées par là, surtout lors des funérailles.

Les salésiens de Marseille voyaient les choses autrement. Ils entendaient reproduire dans cette ville l'oratoire du Valdocco, ce qui excluait toute véritable dépendance paroissiale. Ils n'avaient jamais eu, disaient-ils, vocation de croque-mort. Au cours de l'été, les prêtres de l'oratoire marseillais, le directeur Joseph Bologne en tête, firent grève. On s'expliqua. Une lettre de don Bologne au curé fut considérée par celui-ci comme «une déclaration de guerre» entre l'oratoire et la paroisse. Don Bosco avait certes blâmé son directeur, continuait M. le curé. Mais, observait-il dans une lettre du 18 août, «depuis ce blâme, nos rapports sont devenus impossibles. On en est aujourd'hui à ne plus se parler, à ne plus se voir. Est-ce une situation acceptable?»[68] Le chapitre supérieur de Turin ne comprenait que trop les salésiens de Marseille. En conséquence, il leur donna bientôt raison, et don Rua fut son porte-parole. L'orage, qui tomba sur lui, n'épargna pas don Bosco. Qu'on en juge par la riposte de M. Guiol à don Rua à la date du 2 septembre 1879:

«Monsieur. – Je déplore les résolutions que vous avez arrêtées dans votre chapitre général (*entendez*: supérieur). Je ne puis les accepter. – Les engagements signés par don Bosco le 28 janvier dernier, les promesses verbales qu'il m'a faites dans plusieurs occasions me permettaient d'attendre autre chose. – Je trouve étrange que dans un contrat signé, on s'arroge le droit d'en modifier totalement les termes sans savoir si l'autre contractant consent à ces modifications. C'est contraire à toutes les lois de la plus vulgaire justice (...). – Je ne sais ce qui résultera de cette guerre injuste et déloyale que vous me déclarez, mais ce ne sera jamais bien. Vos promesses de dévouement ressemblent à une mauvaise plaisanterie quand elles accompagnent des conditions aussi dures que celles que vous voulez m'imposer. – Vous pouvez dire à don Bosco qu'il m'abreuve de chagrin et que je n'ai pas mérité d'être traité de la sorte. – J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre humble serviteur. – Ct Guiol.»[69]

De son côté, Jules Rostand, président de la société Beaujour, avec qui le malencontreux contrat avait été passé, manifestait, à don Bosco lui-même, son étonnement devant des résolutions, dont il n'avait peut-être pas mesuré toute la «grave portée.»[70]

M. Guiol ne fut calmé qu'en janvier 1880, grâce à la diplomatie de don Bosco, alors à Marseille. Il subit l'averse, fut traité de fripon, de menteur, de brouillon, de sans-parole, etc. Il courba l'échine: le con-

trat avait certes été conclu à la légère. Puis le curé se rasséréna et s'excusa.[71] Le jeune salésien Giovanni Battista Grosso prit bientôt la direction de la maîtrise de Saint-Joseph, à laquelle il donnerait, pour la grande consolation de M. le curé, un relief extraordinaire. Et le soleil chassa définitivement les noirs nuages du ciel de la paroisse Saint-Joseph.

Aux premiers jours de l'été 1878, les salésiens sont arrivés simultanément à Marseille et dans le département du Var, intermédiaire entre celui des Alpes-Maritimes (chef-lieu: Nice) et celui des Bouches-du-Rhône (chef-lieu: Marseille). En effet, don Bosco s'implanta alors dans le troisième département et le troisième diocèse de la Côte d'Azur. Il avait accepté, l'année précédente, dans ce diocèse de Fréjus, dont la ville principale était Toulon, la charge de deux «colonies agricoles», l'une dite de La Navarre, sur la commune de La Crau, l'autre à Saint-Cyr-sur-Mer. Ces colonies périclitaient entre les mains d'un prêtre séculier du diocèse de Fréjus, appelé Jacques-François Vincent. L'intention primitive de don Bosco, attestée par sa lettre du 3 août 1877 à Mgr Terris, évêque de Fréjus, qui venait de lui offrir les deux «colonies» en question, avait été d'utiliser ces centres comme tremplins pour la création, dans la ville même de Fréjus, d'une œuvre semblable à celle du Valdocco.[72] L'acceptation de la première «école d'agriculture» de la congrégation (formule au reste inexacte et non employée alors) était donc destinée à introduire son action dans un nouveau diocèse et à le faire progresser d'un pas dans son dessein expansionniste sur la côte méditerranéenne. Un songe, dont la date précise et les détails sont malheureusement problématiques,[73] l'encouragea vraisemblablement à accepter le centre agricole de La Navarre.

L'entrée manquée à Paris (1878-1879)

A la fin de l'année 1878, don Bosco se mettant à nourrir des visées encore plus ambitieuses, multiplia les concessions pour installer sa congrégation à Paris même. L'abbé Louis Roussel[74] avait fondé en 1866, pour quelques enfants abandonnés de Paris, une œuvre dite des Orphelins-Apprentis dans une masure d'Auteuil, c'est-à-dire dans une localité qui venait d'être rattachée (en 1859) au seizième arrondissement de Paris. L'ensemble des problèmes des ouvriers du temps: logement, apprentissage, mentalité (l'âme ouvrière) le préoccupaient. Il voulait, nous dit-on, ouvrir le cœur et l'esprit des enfants en même

temps que les préparer à leur future profession. Les foyers familiaux étant inexistants ou insuffisants, il donnerait lui-même un foyer à ses apprentis. Quoi de plus semblable au projet de don Bosco à Turin, Gênes, Nice et Marseille? Toutefois, à la différence du Piémontais, le Parisien cherchait de l'aide hors de son monde et de son œuvre. Pie IX, à Rome, lui ayant conseillé de s'adresser à don Bosco, M. Roussel visita l'oratoire de Turin en septembre 1878.[75] Sa découverte l'enchanta au point qu'il envisagea aussitôt la fusion des deux entreprises, celle de Turin et celle d'Auteuil.[76] Très intéressés, les salésiens comprenaient qu'il serait bientôt de leur congrégation et ne conserverait pour lui que la direction du périodique *La France illustrée*, éditée par son œuvre.[77] Don Bosco ne semble pas avoir hésité à entrer dans l'aventure. En France, il visait la capitale, des amis le pressaient de s'y rendre.[78] Pour les tractations, l'abbé Roussel proposait comme intermédiaire le comte Carlo Cays, qui venait d'être ordonné prêtre et qui parlait correctement le français.[79] Sans barguigner, don Bosco demanda à celui-ci de faire le voyage de Paris en la compagnie de don Rua pour y préparer une convention avec M. Roussel et aussi pour s'entendre avec l'archevêque, le cardinal Guibert. Les deux émissaires partirent le 6 novembre. Et l'affaire parisienne parut bientôt heureusement engagée. Don Bosco évitait de jouer au conquistador: l'abbé Roussel demeurerait maître de l'entreprise d'Auteuil sa vie durant; les salésiens ne feraient que l'aider, quitte à lui succéder plus tard. Don Bosco ne demandait pour les siens que quelques garanties de non-éviction. Il se montrait donc, avec l'abbé Roussel, beaucoup plus accommodant qu'il ne l'avait été au début de cette année 1878 avec le curé Barbe à Cannes.[80] Le 16 novembre 1878 il écrivait au comte Cays: «Tous [les membres du chapitre supérieur] sont toutefois d'accord pour laisser tous les honneurs et toute autorité à l'abbé Roussel, à la condition que notre demeure à Paris soit fixée de façon stable...»[81] Le même jour, en confidence il exprimait à don Rua son double vœu: entrer à Paris, ne pas risquer d'en être chassé: «... 4° Bien que vous ayez pleins pouvoirs, faites toutefois en sorte de ne pas déterminer notre venue ferme à Paris tant que les choses n'auront pas été éclaircies et seulement si nous pouvons avoir une certitude légale de ne pas devoir faire notre valise devant certaines éventualités. En général je vous dirai qu'actuellement j'estime qu'une maison à Paris présente pour nous un grand avantage moral, religieux et politique...»[82] Voilà bien trois adjectifs éclairants sur la mentalité de don Bosco fondateur!

Les deux messagers rentrèrent à Turin dans la soirée du 30 novembre. Le chapitre supérieur salésien s'employa aussitôt (dès le 1er décembre) à mettre au point la convention esquissée à Paris. Très fier, don Bosco comparait don Rua et don Cays à Christophe Colomb et ses compagnons au retour de leur découverte de l'Amérique. Lors de la séance capitulaire du 12 décembre, il s'abandonna même à des réflexions sur les Français qui, s'ils prétendent enseigner les Italiens, n'acceptent pas d'être enseignés par eux. Et il répéta un propos du journaliste don Margotti, selon qui cet appel à Paris était «une vraie gloire pour la nation italienne.»[83] Le texte bientôt arrêté de l'accord disait que l'abbé Roussel appelait l'abbé Bosco à Auteuil pour lui venir en aide avec sa congrégation; que M. l'abbé Roussel conserverait sa vie durant la direction de l'œuvre; que les salésiens l'aideraient et ne remplaceraient que progressivement ses auxiliaires, à mesure qu'ils viendraient à manquer; que don Bosco était appelé par l'abbé comme coadjuteur avec future succession...[84]

La convention, expédiée de Turin à Paris le 16 décembre 1878, fut signée par l'abbé Roussel vers le 20 janvier 1879 à Marseille où il s'était rendu à la rencontre de don Bosco.[85] Puis, brusquement le cours des choses fut renversé: après le retour de don Bosco à Turin fin janvier, les salésiens entreprirent de se retirer. Don Bosco craignit tout à coup de perdre la face à Paris, d'y manquer son entrée et l'établissement «stable» qu'il désirait tellement obtenir. Le prétexte de la dédite lui fut fourni par l'archevêque Guibert, qui se réservait le droit de renvoyer les salésiens chez eux s'ils ne s'adaptaient pas à Paris. Les conséquences d'un échec éventuel impressionnèrent don Bosco, qui était d'habitude d'un naturel plutôt téméraire. Le procès verbal de la réunion capitulaire du 6 février 1879 est très instructif:

«... Une autre grave affaire fut encore mise sur le tapis: Paris et l'abbé Roussel. Ce prêtre s'est rendu à Marseille expressément pour traiter et conclure avec don Bosco le projet connu. Lui qui désirait avoir immédiatement les salésiens dans son institut, maintenant qu'il a été le témoin de l'enthousiasme des Marseillais pour don Bosco, il insiste davantage encore. Il a donc souscrit au projet qui lui avait été expédié environ un mois plus tôt, tel qu'il avait été rédigé par le chapitre et déjà signé par don Bosco. L'affaire était comme conclue, mais il y a de graves difficultés. Nous manquons actuellement de personnel. A Paris, l'attente de ce que nous allons faire est grande. Là-bas les arts ont atteint le maximum de perfection et nos artistes [artisans], ne pourraient soutenir la comparaison avec ceux de l'abbé Roussel. – En deuxième lieu, Paris est comme un volcan sur le point d'entrer en éruption et, d'un moment à

l'autre, les jours néfastes de la Commune pourraient revenir. Il paraît que Gambetta a les pleins pouvoirs et que l'on dit partout que les premiers coups seront dirigés contre les congrégations religieuses quelles qu'elles soient. — En troisième lieu, le cardinal archevêque de Paris voudrait que nous n'allions dans cette métropole que pour une mise à l'épreuve. Mais cela ne nous convient pas du tout. Que dirait-on si, au bout d'un an, nous devrions nous en aller? Et, en une seule année, que pourrons-nous faire, sans avoir eu le temps de nous familiariser avec les lieux, les usages, les tempéraments, etc, etc? Et puis, on voudrait que nous organisions là-bas un noviciat, mais le Saint-Siège ne nous le permettrait certainement qu'à titre permanent. — Pour ces raisons le chapitre a étudié un motif honnête pour retirer son engagement et ne pas nous rendre là-bas...»[86]

La dédite fut expédiée le 10 février à l'abbé Roussel. Et, le 13 mars, le comte Cays s'expliqua longuement dans une autre lettre à celui-ci,[87] qu'au reste le revirement salésien sembla n'avoir pas tellement surpris.[88] La fondation salésienne à Paris fut ainsi retardée de cinq ans. Mais l'échec de 1879 tournerait finalement au meilleur bien de l'œuvre des Orphelins-Apprentis d'Auteuil, qui, restée indépendante, put traverser sans encombres les années difficiles du début du vingtième siècle. En 1903, tandis que l'oratoire Saint-Pierre et Saint-Paul de Ménilmontant disparaissait, la maison fondée par l'abbé Roussel subsistait; vingt ans après, sous la direction du P. Daniel Brottier (1876-1936), elle prenait un essor merveilleux qui ne se démentirait plus.

L'anticléricalisme républicain en France vers 1878

Don Bosco et ses salésiens italiens pénétraient dans une France au gouvernement hostile aux congrégations, surtout enseignantes. Le régime de la Troisième République s'affermissait. Entre 1875 et 1877, le pays avait basculé d'une droite royaliste respectueuse de la religion à une gauche républicaine et anticléricale. Pour reprendre l'image du chapitre supérieur salésien, le volcan parisien semblait parfois prêt à éructer comme aux jours de la Commune de 1871. Les républicains français, naturellement antimonarchistes, étaient aussi nationalistes et surtout anticléricaux. Ils exécraient les jésuites et les religieux enseignants qui leur ressemblaient.

Détaillons un peu pour mieux entrer dans une mentalité politique que les salésiens, amis des royalistes et dévoués au comte de Chambord, affrontaient par la force des choses sur le territoire français. En 1875,[89] une France nouvelle était apparue, fondée sur l'idéologie

républicaine, formée au cours des dernières années du Second Empire par des doctrines dont l'influence semble avoir été d'autant plus efficace qu'elles se voulaient plus agressives à l'égard de l'Eglise: le spiritualisme, le protestantisme libéral, le criticisme de Kant et le personnalisme de Renouvier, l'évolutionnisme de Spencer et de Darwin, le positivisme sous la forme mystique qu'Auguste Comte lui avait donnée et sous son aspect naturaliste illustré par Taine et Renan avant d'être vulgarisé par Zola et son école. De plus, ces républicains étaient nourris d'un véritable culte pour la Grande Révolution, qui avait arraché «les Français à la servitude, où les maintenaient les prêtres et les avait élevés à la dignité d'hommes libres et de citoyens». Le républicain pensait que, débarrassé des entraves de la monarchie et de la religion, doué d'une raison capable de découvrir à elle seule la vérité, l'homme était son propre maître. Il partageait donc la foi libérale des hommes du *Risorgimento* italien. Comme eux, il croyait aux possibilités indéfinies de la science. Il n'y avait plus de miracles; la science et la raison avaient ruiné les bases du catholicisme et les républicains voulaient appliquer le positivisme à la politique. Le parti républicain avait en 1878 deux grands ennemis: la monarchie et l'Eglise. Il avait éliminé le premier et s'appliquait à consolider cette victoire essentielle. Arrivé au pouvoir, il voulait écraser l'autre, et ce d'autant plus que le catholicisme lui apparaissait comme lié à l'obscurantisme, à la réaction et à la monarchie.

Nos républicains avaient en ces années des raisons particulières de se méfier des cléricaux venus d'Italie. En 1873, les homologues français de ceux-ci avaient essayé par pétitions de dresser le pays contre l'Italie moderne (pour délivrer le pape, son «prisonnier»). Depuis lors missions et pèlerinages étaient allés bruyamment dans le même sens. On y honnissait les principes de 1789. Il fallait «sauver Rome et la France au nom du Sacré Cœur.»[90]

La politique accommodante de don Bosco

Les salésiens, qui débarquaient en France entre 1878 et 1880, souffraient donc d'un quadruple handicap: ils étaient clercs, ils étaient religieux, ils étaient italiens et leurs amis étaient exclusivement royalistes. (A Marseille, ils avaient en outre la réputation d'être peu instruits). Le décret du 27 mars 1880 contre les congrégations aurait pu entraîner leur expulsion pure et simple du territoire national. La prudence politique de don Bosco leur évita ce malheur.

Don Bosco, toujours accommodant, jamais provocateur, ne bravait pas les autorités civiles républicaines. En France comme en Italie, il cherchait à respecter les lois. C'était l'un de ses principes, expliquait-il le 22 décembre 1880 dans un dialogue avec le marquis Vittorio Scati.[91] En cas de tempête, il s'efforçait de passer «entre les gouttes.»[92] Certes, il ne celait pas ses intentions d'éduquer chrétiennement les jeunes de ses centres français. Mais il s'évertuait à démontrer qu'il adoptait la culture du pays, que ses salésiens n'étaient pas des «religieux» et qu'ils faisaient œuvre de bienfaisance sociale. Alors que la République bourgeoise (des avocats, des médecins et des professeurs) tentait une alliance difficile avec la classe ouvrière, que le socialisme révolutionnaire séduisait fort, lui s'occupait efficacement des jeunes travailleurs. En France, à la différence de l'Italie, son image n'était pas tout à fait celle d'un inconditionnel de Pie IX, d'un dévot du pape-roi et d'un défenseur aveugle du Syllabus et, par là, d'un ennemi des valeurs modernes.

A Marseille, sur ses instructions, malgré la nationalité italienne de la presque totalité, les salésiens se voulaient français. Si, à Nice, la langue italienne était comprise, elle n'était pas tolérable à Marseille. Sitôt arrivés, les salésiens de Saint-Léon pratiquèrent donc le français. Le directeur Giuseppe Bologna se fit appeler don Joseph Bologne, consonnance qui, avec celles des deux autres directeurs salésiens du temps: Ronchail à Nice et Perrot à La Navarre, donnait à l'autorité salésienne un air français. Les actes officiels de la congrégation, tel l'inénarrable procès verbal de la profession religieuse de Louis Cartier (13 janvier 1879),[93] étaient écrits en français. Ce détail frappe d'autant plus l'historien que, dans la première moitié du vingtième siècle, les actes des salésiens de France furent souvent rédigés en italien, langue officielle de la congrégation. En outre, disait et redisait don Bosco, français de culture, ces salésiens n'étaient pas des «religieux». Ils appartenaient, non pas à une congrégation, mais à un institut de bienfaisance. «Mais vous avez des vœux!» Le latin *votum* se traduit par *promesse* en italien, assurait-il non sans aplomb: «En Italie, en face de l'Eglise et pour le gouvernement, nous ne sommes considérés que comme une pieuse société de bienfaisance, qui jouit de tous ses droits civils et qui les exerce...»[94] Enfin, les salésiens s'étaient rendus en France à la demande des Français pour s'occuper de jeunes abandonnés, qui, sans eux, auraient eu toutes chances d'aller peupler les prisons. Telle était la construction apologétique de don Bosco.[95]

Le faux pas de Challonges (1879)

Les fondations salésiennes de France ne connurent de sérieux ennuis qu'à Challonges (Haute-Savoie), maison qu'il fallut abandonner au bout de quelques semaines, et à Marseille, où des articles de journaux réclamèrent l'expulsion des «frocards» italiens.

La personne de don Bosco ne fut guère mêlée à la fondation, en 1879, de l'école de Challonges, village de Haute-Savoie, proche de S. Julien-en-Genevois.[96] Il avait accepté cette œuvre pour satisfaire un ami, le commandeur Giovanni Battista Dupraz (1813-1880), qui lui avait offert une maison dans cette localité. On y instruirait les garçons de la montagne. Carlo Cays, lui aussi très ami du commandeur, fut élu directeur. Et les salésiens arrivèrent au début de novembre 1879.[97] Ils projetaient un oratoire («patronage»), un pensionnat (*ospizio*) et des classes primaires. Unique, mais grave difficulté de départ: il fallait, pour cette école française, un directeur qui fût de nationalité française. Dans ces années qui suivaient le rattachement de la Savoie à la France, l'administration locale ne badinait pas sur cette question. On se rabattit sur l'abbé Vincent, le prêtre de Fréjus, qui venait de céder aux salésiens ses colonies agricoles de La Navarre et de Saint-Cyr. Encore fallait-il que l'école, même avec un directeur français, fût autorisée par la préfecture. Or, en ce mois de novembre, elle ne l'était pas encore. Et, gens zélés et pressés, en même temps qu'un oratoire, les salésiens ouvraient aussitôt des classes pour y enseigner. La fraction démocrate radicale et anticléricale de la région, avec son organe *Le Patriote savoisien*,[98] probablement alertée par le directeur de l'école de Challonges, qui perdait des élèves, s'émut. L'abbé Vincent fut dénoncé pour ouverture illégale et recours à des maîtres étrangers. Le 6 décembre 1879, le préfet d'Annecy ordonna la fermeture immédiate de l'école. Le 8, les élèves furent congédiés. Et, dans les jours suivants, l'abbé Vincent fut condamné à une amende. Dès le 4 décembre,[99] vu la fâcheuse tournure des événements, don Bosco avait opiné de se retirer «avec les honneurs des armes». La maison vivota encore quelques mois. Sur ce, le commandeur Dupraz mourut, et, durant les vacances d'été 1880, les salésiens quittèrent définitivement cette œuvre manquée.

L'alerte de 1880

A cette époque, toutes les œuvres salésiennes françaises: Nice, La Navarre, Saint-Cyr et Marseille, étaient gravement menacées. Le 29 mars 1880, deux décrets avaient paru au *Journal officiel* de la République française. Ils disaient: «1° La Société non autorisée, dite de Jésus, devra, dans un délai de trois mois, se dissoudre et évacuer ses établissements. Ce délai sera prolongé jusqu'au 31 août pour les maisons d'enseignement. – 2° Toute congrégation ou communauté non autorisée est tenue, dans le délai de trois mois, de demander l'autorisation, en soumettant au gouvernement ses statuts, ses règlements, le nombre de ses membres, etc. On devra indiquer si l'association s'étend à l'étranger, ou si elle est renfermée dans le territoire de la République. Pour les congrégations d'hommes, il sera statué par une loi; pour les congrégations de femmes, par une loi ou par un décret du Conseil d'Etat.»

Malgré les protestations plus ou moins violentes de ceux que les républicains dénommaient les cléricaux, les expulsions des jésuites débutèrent le 29 juin, trois mois exactement après la publication des décrets. Ce fut ensuite le tour des Carmes, des Bénédictins, des Oratoriens... Le 31 décembre de cette année, le gouvernement pouvait annoncer que deux cent soixante-et-un couvents avaient été crochetés et cinq mille six cent quarante-trois religieux expulsés.[100]

Inutile de dire que les salésiens n'avaient jamais été officiellement «autorisés» à se constituer en congrégation en France. A Nice, La Navarre et Marseille, ils se crurent donc à plusieurs reprises sur le point de devoir vider les lieux en cette année 1880. «Nous pourrions nous retirer à Monaco», suggérait le directeur de Nice, Giuseppe Ronchail. «Pas question, lui répliquait don Bosco, les salésiens sont attendus en Espagne, en Uruguay, en Argentine et en Patagonie.»[101] Il ne convenait pas non plus d'implorer une «autorisation», dont les salésiens n'avaient que faire, puisqu'ils n'étaient pas «religieux», insistait-il. A la veille de la publication des décrets anti-congréganistes, le 23 mars, il avait donné des instructions à ce directeur de Nice, qui était encore en 1880 la maison-mère des salésiens de France. «Partir sur la base que nous ne sommes pas une corporation religieuse, mais une société dont les membres exercent tous leurs droits civils. Nous sommes venus en France pour nous occuper des enfants pauvres et abandonnés. Notre service (*uffizio*) est totalement gratuit (...) Pour

les autres maisons de France, tenir ferme que nous sommes là pour l'agriculture et pour les arts et métiers. Si quelques élèves suivent des cours professionnels (*scuola professionale*) ou même de latin, c'est pour former des surveillants, des maîtres d'école, des maîtres-artisans, spécialement des typographes, des chalcographes [graveurs sur cuivre] et des fondeurs de caractères...»[102] Quelques jours passaient et il répétait au même directeur de Nice: «Souviens-toi de toujours répondre si c'est le cas, que nous constituons une pieuse Société de bienfaisance, non pas religieuse et que chaque membre est personnellement libre d'exercer et qu'il exerce tous ses droits civils.»[103] Il redessinait ainsi sommairement l'image de société rêvée qu'il avait cherché à faire accepter par les autorités de l'Eglise depuis 1858. Ce faisant, en France, il adoptait un profil bas.

Les autorités françaises voulurent bien se laisser convaincre par les directeurs salésiens, quand ceux-ci leur redirent plus ou moins l'argumentation de don Bosco. Durant l'automne 1880, à Marseille, elles firent la sourde oreille à une campagne de presse, probablement fomentée[104] par un abbé Brogly, non-salésien, qui avait été reçu dans la maison en 1879-1880 et qui venait d'être remercié. Entre le 21 septembre et le 26 novembre, le *Petit Provençal*, journal politique quotidien d'orientation républicaine, mais ouvert à tous les courants de la gauche, mena bataille contre les salésiens de l'oratoire Saint-Léon de Marseille, des gens d'«une communauté religieuse étrangère» (21 septembre), qui s'attendaient à être expulsés (23 septembre); et qui, au grand étonnement du public, ne le seraient peut-être pas (16 novembre), alors que leur «confrérie» est «presque exclusivement composée d'étrangers» (18 novembre). A partir du 19 novembre, ce journal fut réduit à exhaler sa déception (19 novembre, 23 novembre, 24 novembre, 26 novembre): ils restaient. Le 18 novembre, un autre journal local, assez neutre celui-là et accoutumant ses lecteurs à une république conservatrice – le *Petit Marseillais* – avait expliqué la situation en première page: «Longtemps il a été question de la communauté non autorisée des pères salésiens de la rue Beaujour. Une enquête administrative a même été prescrite par l'autorité préfectorale sur cette congrégation dont les membres sont tous d'origine italienne. Cette enquête est aujourd'hui bien terminée, et l'administration a, paraît-il, renoncé à dissoudre la communauté menacée, les religieux élevant et instruisant un grand nombre d'orphelins appartenant tous à la colonie italienne.» Cette dernière phrase nous dit le prétexte du recul préfectoral. Le consul d'Italie à Marseille, le vieil ami de don Bosco Anni-

bale Strambio, était allé trouver le préfet et lui avait déclaré – selon don Bosco au marquis Vittorio Scati le 22 décembre suivant – que les Italiens avaient le droit d'instruire leurs compatriotes et qu'il les prenait sous sa protection.[105] Et M. le préfet fut débarrassé d'une affaire ennuyeuse. On peut aussi penser que la politique de don Bosco, prudente et rassurante, portait ainsi quelques fruits.

En 1881, les républicains anticléricaux de Marseille engagèrent une autre offensive contre les salésiens par un article du journal *Le Radical* (de Marseille). Le «radicalisme» de ces lointaines années «tendait à une réorganisation complète et démocratique de l'Etat.»[106] L'opportunisme des républicains modérés ne satisfaisait donc pas les radicaux. Et leur organe marseillais dénonça la congrégation hypocrite des salésiens, fondée en Italie «par un certain Bosco, qui n'est pas parent du célèbre escamoteur, mais qui mériterait de l'être, vu sa tendance à faire de soi-disant miracles.» Etrangers sans instruction, ils «enrégimentent» les enfants dans «la bande noire» des cléricaux, les «abrutissent à grand renfort de momeries saugrenues», leur prêchent en faveur «de Chambord», le prétendant au trône en exil, et contre la République, et enfin exploitent sans vergogne la générosité marseillaise. Le journal concluait sa diatribe: «Le personnel se compose exclusivement d'Italiens qui vivent aux dépens de la France et qui l'insultent. – Nos lecteurs nous sauront gré, nous en sommes convaincus, de leur avoir fait connaître des gens qui se cachent, qui dissimulent leur qualité de congréganistes interlopes, afin de mieux faire leur œuvre de démoralisation. – Nous demanderons encore ce qu'attend l'autorité pour chasser ces frocards indignes de pitié. – Leur expulsion, voilà ce que nous ne cesserons de demander d'accord avec le grand parti radical.»[107] L'argumentation radicale ressemblait fort à l'argumentation libérale des Turinois lors de la récente affaire scolaire du Valdocco.

Le «grand parti radical» devra encore attendre vingt-deux ans pour l'emporter enfin en juillet 1903, à la suite d'un débat mémorable devant le Sénat de la République française. Mais alors, les salésiens (de Paris), qui avaient reconnu leur appartenance à une congrégation religieuse en bonne forme, auront renoncé à la politique de don Bosco.

Don Bosco et les hommes politiques

Le 18 avril 1879, quand l'affaire scolaire de Turin prenait la tournure fâcheuse que l'on sait, don Bosco, en la compagnie de son maître

des novices Giulio Barberis, rendit visite à la duchesse de Montmorency et au comte Eugène de Maistre, réunis avec leur famille à l'occasion des vacances pascales dans la villa de Borgo Cornalense près de Turin. Chemin faisant, puis dans le salon de la duchesse, don Bosco parla de mille choses, nota son interlocuteur, qui était aussi un mémorialiste. Il dévoilait certaines de ses idées directrices dans l'existence et diverses réflexions que faisait naître en lui le monde politique contemporain.[108]

Ses idées sur la formation des salésiens changeaient jusqu'à un certain point. Il convenait, reconnaissait-il, de séparer les novices (*ascritti*) des autres confrères, de les enlever au Valdocco et de les grouper à San Benigno Canavese. Selon Barberis, c'était la première fois qu'il prenait ainsi formellement position sur ce problème si souvent débattu avec son archevêque. Mais la réforme serait mesurée. Pour ne pas donner au collège un air de noviciat, on adjoindrait aux novices de jeunes artisans et quelques ateliers seraient montés tailleurs, cordonniers, menuisiers, relieurs. Ils assureraient des travaux dans la maison.

Don Bosco passa une heure et demie chez la duchesse de Montmorency. La conversation roulait de côté et d'autre. Lui s'attachait à la ramener sur les œuvres de charité, qui attirent les bénédictions du ciel sur les maisons capables de faire du bien au prochain: les exemples ne lui manquaient pas. Avec autant de calme que de simplicité et comme s'il ne s'était pas agi de lui, assura Barberis, il remarquait que l'Oratoire était, parmi les œuvres à soutenir, l'une des plus avantageuses pour les gens charitables, parce que placée sous la protection directe de Marie auxiliatrice qui, de multiples manières, a démontré combien il lui est agréable de voir faire du bien aux enfants.

Don Bosco était très fatigué (*molto stanco*), observait Barberis; mais, puisqu'il le fallait, il parlait. Et la conversation dériva sur la politique italienne. La famille de Maistre était demeurée fidèle aux principes «ultramontains» du grand ancêtre Joseph, dévot inconditionnel du pape monarque. C'était, s'il en fut jamais, une famille de catholiques traditionnels. Or, même mort, le pape Pie IX continuait d'être vilipendé par les patriotes; et le pape Léon XIII, prisonnier au Vatican, dépouillé de ses biens et de son titre royal par les soins du gouvernement italien, n'était pas mieux traité. «Horresco referens», Joseph avait été l'ambassadeur du roi des Etats sardes, dont le descendant, installé au Quirinal, narguait le Saint-Père au Vatican. La duchesse et le comte Eugène s'enflammaient et parlaient non sans indignation (*un*

po' risentitamente, écrivit exactement don Barberis) des conditions faites par l'Italie au pape et à la religion. A l'inverse, don Bosco émettait paisiblement ses observations. Sa sérénité finit par surprendre la duchesse, qui lui demanda comment une question aussi vitale pouvait le laisser froid. «Voyez-vous, répondit-il (d'après Barberis), à quoi sert de tellement gémir sur les maux? Il vaut mieux consacrer toutes ses forces à les alléger. Et puis ces gens ont grand besoin de notre compassion et de notre compréhension. Il faudrait pouvoir le leur faire comprendre directement et gentiment.»[109]

Dans sa conférence terminale du troisième chapitre général, le 7 septembre 1883, il formula ainsi sa première recommandation aux supérieurs salésiens réunis: «1° Connaître notre temps et s'y adapter, c'est-à-dire respecter les hommes; en conséquence, s'il se peut, parler en bien des autorités, sinon, se taire. En cas de différend, s'expliquer en privé. Et ce que l'on dit ici pour les autorités civiles, qu'on le dise beaucoup plus pour les autorités ecclésiastiques...»[110] Volonté d'adaptation aux hommes et aux temps, souplesse et calme dans le combat quotidien, compréhension d'autrui, compassion pour l'autorité, vision religieuse du monde et de l'histoire, action généreuse au service de l'humanité souffrante, telles étaient quelques-unes des caractéristiques de l'entreprise de don Bosco dans un monde soumis au pouvoir libéral et laïque, guidé par des idées sur le progrès humain que l'on peut trouver excellentes, mais aussi très défiant, aussi bien en France qu'en Italie, à l'égard des cléricaux et des prêtres fidèles au pape de Rome.

Notes

1. *Op. cit.*, trad. française par Henri Bédarida, Plon, 1959, p. 267-318.
2. *Ibid.*, p. 230.
3. Je m'inspire ici de l'article d'un auteur italien, Ugo Spirito, «Liberalismo», *Enciclopedia italiana*, t. XXI (Rome, 1934), p. 36-40. Le «libéralisme» contemporain ressemble peu à l'idéologie libérale de l'Italie d'alors. Voir M. Flamant, *Le libéralisme contemporain*, Paris, P.U.F., 1988.
4. G. Bosco à Carlo Vespignani, Turin, 11 avril 1879. L'autographe des ACS porte assez clairement: Torino 11-4-79. Et don Lemoyne lut: 79 dans une copie manuscrite du document. Puis, dans l'*Epistolario* III, p. 167, don Ceria préféra: 11-4-77, à tort, je crois.
5. *Don Bosco e l'istruzione ne' suoi collegi*, Alessandria, Tip. Jacquemod Giovanni, 1882, 20 p. Un condensé insuffisant et un peu hargneux en MB XV, 580/1-10.
6. *Op. cit.*, p. 5.
7. *Op. cit.*, p. 6, 9-10.

8. *Op. cit.*, p. 11.

9. *Op. cit.*, p. 11-12.

10. Voir sur ces idéologies antagonistes, les travaux d'Emile Poulat, plus particulièrement *Eglise contre bourgeoisie*, Casterman, 1977.

11. Une étude chiffrée des locaux en 1878 serait souhaitable. Voir, faute de mieux, F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco*, 2ème éd., Turin, 1935, planche 8: «L'Oratorio dal 1869 al 1880». Bien qu'ils portent sur les années qui précédèrent 1870, on lira avec profit divers paragraphes de P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale (1815-1870)*, Rome, LAS, 1980, par exemple celui intitulé: «Igiene personale e collettiva», p. 226-230, qui permet de comprendre les réactions de la commission sanitaire de 1878.

12. J'utilise à cet endroit des listes de professeurs et d'assistants, figurant aux premières pages d'un cahier de procès verbaux des réunions du chapitre de la maison de l'oratoire Saint-François de Sales entre octobre 1877 et janvier 1884, ACS 38, Torino; voir FdB 227 B3 à 228 C11.

13. ACS 38, Torino-Valdocco; voir FdB 234 A4-6.

14. A la différence du problème des enseignants, l'affaire sanitaire a laissé peu de traces dans les archives salésiennes. Les lacunes pourraient vraisemblablement être comblées par le recours à la province de Turin.

15. D'après le *Larousse médical illustré*, éd. de 1924, p. 538.

16. «La conjonctivite granuleuse ou trachome vrai se caractérise par la présence des granulations types, c'est-à-dire des granulations grises, arrondies, translucides, qui sont ordinairement comparées à du frai de grenouille» (*Larousse médical illustré*, éd. cit., p. 539). L'ambiguïté, due au langage plus ou moins précis du temps, est levée dans le vocabulaire médical d'aujourd'hui, qui évite de parler de conjonctivite quand il s'agit de trachome. A en juger par le *Larousse de la médecine*, éd. de 1981, il ignore aussi la conjonctivite «granuleuse».

17. Aux mots «conjonctive» et «conjonctivite», le *Grand Dictionnaire Universel* de Pierre Larousse (t. 4, Paris, 1869, p. 939-940), ici à peu près contemporain de l'enquête sanitaire de Turin, ne parlait pas encore de conjonctivite «folliculaire», mais seulement de «conjonctivite simple, granuleuse, purulente».

18. D'après l'article «Conjonctivite», *Larousse de la médecine*, t. 1, Paris, 1981, p. 376.

19. «A la fin du mois de mars on se mit à découvrir en ville une nouvelle maladie des yeux qui se disait contagieuse et les médecins lui avaient donné le nom de conjonctivite. Quelqu'un dit que c'était une mesure politique inventée par méchanceté contre l'Oratoire et aussi un prétexte pour former une commission médicale qui, pendant quelque temps, aurait un bon salaire. Ce serait une invention...» (*Documenti* XIX, 124-125).

20. «Deux mois» avant le 6 avril.

21. Document original: Prefettura della Provincia di Torino, n° 6565; ACS 38, Torino-Valdocco; copie en *Documenti* XIX, 125-126; édition en MB XIII, 973, doc. 43.

22. Je tire cette importante information, qui est ignorée de l'histoire salésienne officielle des *Memorie biografiche*, de deux pièces d'archives jusque-là occultées: 1. le brouillon autographe d'une longue lettre de don Bosco au préfet, lettre dont on ne sait si elle fut jamais envoyée et qui commençait ainsi: «Ho ricevuto la circolare 24 aprile sui provvedimenti contro la congiuntivite granulosa...» Ce brouillon était daté de Turin, 3 mai 1878. Le voir en ACS 131.01; FdB 3, B8-11. 2. L'introduction d'une liste

de six mesures prises contre l'épidémie de conjonctivite: «Provvedimenti presi in seguito alla circolare 24 aprile n° 7609 per impedire la diffusione della congiuntivite granulosa» (ACS 38, Torino-Valdocco; FdB 233 E7), pièce qui fut recopiée telle quelle en *Documenti* XIX, 127. La date y fut bientôt assortie d'un point d'interrogation en marge. Pour composer son récit, don Ceria ne semble pas avoir lu le brouillon de lettre au préfet. Quand il recopia l'introduction de la liste des mesures, il supprima les mots: «in seguito alla circolare 24 aprile n° 7609», qui l'intriguaient, on verra bientôt pourquoi (voir MB XIII, 565/24-25). Le refus du dédoublement de l'inspection sanitaire lui a permis de donner raison à don Bosco et tort aux autorités préfectorales...

23. «... sembrano meglio alloggiati in simile guisa, che non sarebbero nelle vie e nelle piazze dove loro si aggiungerebbe il disagio della fame...» Brouillon autographe cité, n. 22.

24. Note originale manuscrite, citée n. 22; éd. *Documenti* XIX, 127, et, avec une introduction tronquée, en MB XIII, 565/25 à 566/3.

25. MB XIII, 566/3.

26. Cette note, qui est attestée par la lettre de don Bosco au préfet datée du lendemain, semble avoir disparu des archives salésiennes.

27. Edition de cette minute en *Documenti* XIX, 154-155, et en MB XIII, 566/10-34.

28. G. Bosco au docteur Losana, Turin, 22 mai 1878; éd. MB XIII, 567/3-17.

29. Pièce éditée en MB XIII, 975, doc. 44, a.

30. Lettre éditée en annexe à MB XIII, 976, doc. 44, b. Pièce tout entière très intéressante.

31. Quand il était allé lui rendre visite pour avoir des explications, le maire lui aurait dit: «Voyez-vous, vous êtes prêtre catholique, la municipalité est en majorité formée de Francs-maçons. Vous comprenez suffisamment...» (G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 13, p. 45-46 (mai 1878).)

32. L'existence de ces deux pièces (qui nous font encore défaut) est attestée par la lettre du préfet Minghelli Vaini à G. Bosco, 11 septembre 1878, dont il va être question.

33. G. Bosco au préfet de Turin, Turin, 15 septembre 1878; éd., probablement d'après la minute, *Epistolario* III, p. 383.

34. Prefettura di Torino à G. Bosco, Turin, 31 octobre 1878; original ACS 38, Torino-Valdocco; voir FdB 234 B1.

35. «Manovre subacque», d'après MB XIII, 569/4-6.

36. D'après la délibération préfectorale du 27 avril 1878. Voir, *ci-dessous*, n. 41.

37. D'après un récit de don Bernardo Vacchina, repris en MB XIII, 826/3-13.

38. G. Bosco à M. Coppino, Turin, 6 janvier 1877; minute Berto, signée G. Bosco, ACS 38, Torino-Valdocco; éd. MB XIII, 25/2-5.

39. «... Le mépris avec lequel tu parles des prêtres de cette maison m'empêche de m'expliquer avec les termes qui conviennent...» (G. Bosco à A. Rho, Turin, 24 juillet 1879: *Epistolario* III, p. 499-500). Dans sa lettre à don Bosco, qui figure aux archives salésiennes, mais qui n'a pas été éditée, la critique du théologien Rho portait surtout sur Vacchina et Marchisio.

40. Allusion possible, mais sans référence précise, en MB XIV, 87/15-19.

41. Décret original, ACS 38, Torino-Valdocco; FdB 234 A2-3.

42. Les documents officiels ou semi-officiels, classés chronologiquement en ACS 38, Torino-Valdocco, ont été reproduits en FdB 234 à 239.

43. Un résumé en MB XIV, 87/14-22.

44. G. Bosco au commandeur Giuseppe Malvano, Turin, 1er novembre 1878; *Epistolario* III, p. 403.

45. Voir une lettre de G. Bosco au commandeur G. Malvano, 19 octobre 1878; *Epistolario* III, p. 395.

46. D'après une liste sur laquelle don Bosco écrivit lui-même: «Insegnanti dell'Oratorio di S.F. di Sales tutti provvisti di regolare diploma»; et aussi: «R. provveditore agli studi della provincia di Torino». La voir en FdB 234 C2.

47. Voir un élément de chronique de l'oratoire, émanant peut-être de G. Barberis, décembre 1878; reproduit en *Documenti* XIX, 274.

48. La préfecture de Turin au directeur du gymnase annexe de l'oratoire S. François de Sales, Turin, 2 janvier 1879; original reproduit en FdB 234 B7-9.

49. Rapport du proviseur des études au Conseil scolaire provincial, 25 mars 1879; éd. *Documenti* XX, 134-135.

50. Rapport Minghelli Vaini, Turin, 27 mars 1879; éd. *Documenti* XX, 134.

51. On trouve en ACS 38, Torino-Valdocco sa copie authentique fournie par la préfecture de Turin; pièce reproduite en FdB 234 D2-3. Ce texte n'a pas été édité en MB XIV.

52. Edition de ces pièces en MB XIV, 721, doc. 22.

53. G. Bosco au préfet de Turin, Turin, 30 juin 1879; *Epistolario* III, p. 480.

54. G. Bosco à G. Margotti, Turin, 9 août 1879; *Epistolario* III, p. 509.

55. G. Bosco à L. Nina, Turin, 13 juin 1879; *Epistolario* III, p. 475.

56. «Le scuole clericali di Torino e la legge», *Gazzetta del popolo*, 16 juillet 1879; coupure en *Documenti* XX, 259-260.

57. Numéro du 14 août 1879; voir *Documenti* XXI, 336.

58. «La Cronaca non mentisce»; *Cronaca dei Tribunali*, 10 juillet 1880.

59. «... Don Bosco devenu miraculeusement grand, prodigieusement puissant, est l'œil droit du Vatican; c'est l'inspirateur du parti catholique, l'éducateur des nouveaux liberticides fidèles à la devise: Vive le Pape Roi, Vive Rome papale!...» («Letterati e giornalisti. Profili, Giovanni Bosco», *Romanziere popolare*, 11 janvier 1880).

60. Plaidoirie développée dans la lettre de G. Bosco à A. Rho, Turin, 20 juillet 1879; *Epistolario* III, p. 493-494. «... Tu en appelles à la loi qui est supérieure à tout et à tous. Moi, je te dirais que la justice doit réguler toutes les lois.»

61. Voir sa lettre au directeur de la *Gazzetta del popolo*, Turin, 2 août 1879, qui fut publiée dans le numéro de ce journal daté du 4 août suivant.

62. G. Bosco à G. Margotti, Turin, 9 août 1879; voir, *plus haut*, n. 54.

63. *L'Oratorio di S. Francesco di Sales ospizio di beneficenza*. Esposizione del Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, Tipografia Salesiana, 1879, 44 p.

64. Voir la lettre de G. Bosco au proviseur scolaire de Turin, Turin, 29 novembre 1879; *Epistolario* III, p. 530.

65. Pièce éditée en *Documenti* XXIV, 52; voir MB XIV, 213/32.

66. Cette date – qui n'a pas été précisée dans les MB – d'après G. Barberis, *Cronichetta autografa*, 16 mai 1878; quaderno 13, p. 47.

67. Le texte français de la convention a été édité en MB XIV, 687, doc. 1.

68. Lettre de C. Guiol à G. Bosco, Marseille, 18 août 1879. Sur l'original: *18* a été raturé et remplacé par: *16*, apparemment par un archiviste et pour une raison que je ne m'explique pas. – Sur cette affaire héroï-comique, un dossier imposant en ACS 38, Marseille.

69. C. Guiol à M. Rua, Marseille, 2 septembre 1879; ACS 38, Marseille.

70. J. Rostand à G. Bosco, Marseille, 8 septembre 1879; ACS 38, Marseille. La lettre est longue et extrêmement soignée.

71. Un récit d'origine imprécise en *Documenti* XXIII, 104-105; repris en MB XIV, 406/5 à 408/6. La scène a été racontée par don Rua au procès informatif de canonisation de don Bosco, ad 22um, POS 763.

72. G. Bosco à Mgr Terris, Turin, 3 août 1877; *Epistolario* III, p. 203-204. Ce détail a été trop négligé dans l'histoire de l'œuvre de La Navarre.

73. Un texte en MB XIII, 534/1 à 536/36.

74. Sur ce prêtre (1825-1897), voir J. Bricout, «Roussel (Abbé)», *Dictionnaire pratique des connaissances religieuses*, t. VI, Paris, 1928, col. 85-86; et Reine Kientzel, *L'Abbé Louis Roussel*, Paris, 1991.

75. Date dans les *Verbali del Capitolo superiore*, 1er décembre 1878, *Documenti* XIX, 267.

76. L. Roussel à G. Bosco, Paris, 10 octobre 1878; ACS 126.2, Roussel.

77. D'après le *Verbale del Capitolo superiore*, 1er décembre 1878, *loc. cit.*

78. Voir une lettre de F. Faà di Bruno à G. Bosco, Paris, 8 août 1878; éd. MB XIII, 999, doc. 58.

79. Dans sa lettre du 10 octobre, citée n. 76.

80. N'ayant pas les mains libres, il venait, après seulement quelques mois, de retirer les salésiens de cette école.

81. G. Bosco à C. Cays, Turin, 16 novembre 1878; *Epistolario* III, p. 414.

82. G. Bosco à M. Rua, Turin, 16 novembre 1878; *Epistolario* III, p. 415-416.

83. *Verbale del Capitolo superiore*, 12 décembre 1878; d'après *Documenti* XIX, 280. Les formules de don Bosco ont été amorties par don Ceria en MB XIII, 743/7-24, 746/16-21.

84. Pièce éditée en *Documenti* XX, 79. Don Ceria a préféré publier, en MB XIII, 999, doc. 59, une version préparatoire de la main de don Cays, qui diffère légèrement du texte signé.

85. La pièce n'a été datée que du 16 décembre 1878. La date approximative de la signature de l'abbé Roussel (vers le 20 janvier 1879) est déduite des éléments suivants. Le 12 janvier 1879, l'abbé Polin, collaborateur de l'abbé Roussel à Auteuil, écrivait à don Cays que M. Roussel se disposait à aller à Turin pour la convention. Puis, à son retour de France, don Bosco dira qu'elle avait été conclue à Marseille, où il venait de séjourner du 7 au 27 janvier.

86. Récit de la réunion, 6 février 1879; *Documenti* XX, 77-78.

87. C. Cays à L. Roussel, Turin, 13 mars 1879; éd. MB XIII, 1001-1002, doc. 61.

88. Voir L. Roussel à G. Bosco, Paris, 2 mars 1879; éd. MB XIII, 1000, doc. 60.

89. Pour cet alinéa, je reprends une page d'A. Coutrot et F. Dreyfus, *Les forces religieuses dans la société française*, A. Colin, 1965, p. 21-22.

90. Dénonciation de ces mouvements dans un discours de Léon Gambetta à Lyon, le 28 février 1876; reproduit dans R. Rémond, *L'anticléricalisme en France de 1815 à nos jours*, Paris, 1976, p. 182.

91. Relation Vittorio Scati, 24 avril 1891; éd. *Documenti* XLIII, 380-383. Le marquis semble avoir pris immédiatement des notes sur sa conversation avec don Bosco le 22 décembre 1880.

92. «... nous cherchons tous les moyens, dirais-je, de passer entre les gouttes sans nous mouiller...» (Formule de don Bosco à l'adresse de l'impétueux Bonetti, lors d'une

conversation relatée dans G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 13, p. 62 [18 mai 1878].)

93. «Inénarrable», parce qu'écrit dans un français rocambolesque, italianisé au possible.

94. Je reprends ici des formules – qui peuvent étonner – d'une lettre encore inédite de don Bosco au curé Guiol de Marseille, Turin, 6 octobre 1880 (Archives de la paroisse S. Joseph de Marseille).

95. Peut être vérifié par les discours de don Bosco aux coopérateurs de Marseille, publiés dans le *Bulletin salésien* de ces années-là.

96. Lors du recensement de 1876, on n'avait dénombré à Challonges que 743 habitants. Un siècle après (recensement de 1975) ce chiffre était tombé à 302.

97. Voir, sur cette affaire, le dossier ACS 389, Challonges. Un bon exposé en MB XIV, 338/17 à 345/7.

98. Sur ce «journal démocratique de la Savoie et de la Haute-Savoie», qui paraissait à Chambéry, on peut voir les notes d'Eliane Wetzel, dans le fascicule de la *Bibliographie de la presse française politique et d'information générale*, t. 73: *Savoie*, Paris, 1973, p. 8 et 42.

99. D'après une lettre de M. Rua à C. Cays, Turin, 4 décembre 1879.

100. D'après E. Lecanuet, *L'Eglise de France sous la Troisième République. Les premières années du pontificat de Léon XIII*, nouv. éd., Alcan, 1931, p. 89.

101. D'après la lettre de G. Bosco à G. Ronchail, Rome, 23 mars 1880; *Epistolario* III, p. 555.

102. G. Bosco à G. Ronchail, 23 mars 1880; *loc. cit.*

103. G. Bosco à G. Ronchail, Rome, 9 avril 1880; *Epistolario* III, p. 562.

104. Telle était la conviction du directeur don Giuseppe Bologna.

105. Relation citée de Vittorio Scati, 24 avril 1891; *Documenti* XLIII, 383.

106. D'après la définition à peu près contemporaine de Claude Augé, dans le *Nouveau Larousse illustré* (1897-1904), t. VII, p. 146.

107. Ernest Roger, «Les Salésiens», *Le Radical* (Marseille), 9 juin 1881; coupure originale en *Documenti* XXIII, 158-160.

108. Récit dans G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno «15 Febrajo 1879», p. 11-13 (18 avril 1879). Fut reproduit avec quelques modifications en *Documenti* XX, 172-173. La conversation de don Bosco a été ensuite disloquée en MB XIV. (Voir surtout MB XIV, 155-156.)

109. G. Barberis, quaderno cité, p. 13.

110. Capitolo generale III, Verbali Marenco, p. 18 (séance du 7 septembre 1883, matinée). Voir MB XVI, 416/15-20.

Chapitre XXXI.

Les complications et le dénouement de l'affaire Gastaldi (1879-1883)

L'évolution de l'affaire Bonetti en 1879[1]

Quand, en mars 1879, don Bosco remettait à la congrégation des Evêques et Réguliers son rapport statutaire sur la société salésienne,[2] il ne croyait devoir se plaindre que d'un seul évêque, celui de Turin: «On ne rencontre de difficultés qu'avec un seul Ordinaire, et on n'en a jamais pu connaître la véritable cause. Par la patience, avec l'aide du Seigneur et en travaillant dans la soumission à l'intérieur de son diocèse, on espère gagner de sa part la bienveillance dont nous jouissons dans tous les autres diocèses.»[3] A partir de la suspense de don Bonetti, le 12 février précédent, l'affaire de ce prêtre compliqua étrangement les relations déjà laborieuses de don Bosco avec son archevêque, Mgr Lorenzo Gastaldi. Celui-ci ne manquait pas de bonne volonté, quoi que les salésiens, toujours soupçonneux, aient pu penser de lui. Mais la défense du subordonné entraîna le supérieur dans la bataille frontale que se livraient, soit dans le diocèse, soit à Rome même, les partisans et les adversaires d'un archevêque réformateur, dont la rigueur disciplinaire dérangeait beaucoup d'ecclésiastiques du Piémont des années soixante-dix et quatre-vingt.

En février 1879, don Bosco, absent de chez lui depuis les premiers jours de l'année, se disposait à voyager jusqu'à Rome, où, disait-il, le Saint-Père l'appelait.[4] Prenait-il immédiatement la défense de Bonetti avec la raideur que lui attribue son *Epistolario*?[5] Je ne sais. En tout cas, cinq chanoines de Chieri: Cumino, Caselle, Mosso, Calosso et Lione, qui n'étaient probablement pas dans les meilleurs termes avec le curé Oddenino, se prononcèrent pour Bonetti dès le 16 février.[6] Et, fermement décidé à obtenir justice de l'autorité supérieure, le 26 suivant, celui-ci rejoignit don Bosco, qui arriva à Rome le 1er mars en sa compagnie. Cinq jours après, don Bonetti, par l'inter-

médiaire de la congrégation du Concile, demandait à Léon XIII la levée de la suspense qui lui avait été infligée.[7] Simultanément, sans nommer Bonetti, don Bosco agissait auprès du pape par deux suppliques, l'une pour les confesseurs salésiens, l'autre pour les supérieurs de maisons salésiennes. Dans l'une, il demandait entre autres que «les prêtres salésiens déjà approuvés dans un diocèse quelconque pour entendre les confessions des fidèles puissent, par simple députation de leur supérieur, entendre aussi les confessions des élèves et des autres habitants de la maison salésienne où ils résident.» Dans l'autre, il demandait l'ensemble des droits curiaux pour les supérieurs de maisons salésiennes.[8] Des réponses favorables eussent bien arrangé à Chieri, face au curé Oddenino, notre Giovanni Bonetti, qui était à la fois supérieur et confesseur de l'oratoire Santa Teresa.

Cependant, à Turin, Mgr Gastaldi multipliait les gestes de bienveillance à l'égard des salésiens, qui lui en savaient gré. Il isolait et s'efforçait de minimiser le cas de Bonetti. Le 20 février, il assistait à une représentation théâtrale (*San Pancrazio*) de l'oratoire du Valdocco; et la satisfaction était réciproque.[9] Le 22 mars, une lettre de don Rua apprenait à don Bonetti que l'archevêque lui rendait les pouvoirs de confesser. Toutefois, devant l'attitude du clergé de Chieri, il ne l'autorisait pas à retourner dans cette ville. La lettre disait: «Très cher don Bonetti. – Pour ta gouverne et celle de don Bosco, je te signale qu'aujourd'hui l'archevêque m'a chargé de te faire savoir que tu peux confesser où et quand tu veux. Quant aux patentes, elles ne sont remises à personne, si ce n'est quelques semaines après Pâques. Durant notre colloque, Monseigneur m'a dit: "Don Bonetti est un bon prêtre, mais il ne convient plus qu'il aille à Chieri. Eh oui (*Che mai?*). Il ne peut s'entendre avec ce clergé (*Non può farsela con quel Clero*)." Il a ajouté: "J'y suis allé, j'ai réuni le clergé; et l'archiprêtre, le curé et divers chanoines, à l'exception du chanoine Sona, étaient d'accord pour dire qu'il ne convient plus que don Bonetti aille à Chieri".»[10] Tout au long de la malheureuse discorde, don Rua s'est ainsi efforcé de jouer un rôle de pacificateur discret. Quatre semaines après, une lettre du chanoine Chiaverotti à don Bonetti confirmait la nouvelle de don Rua, en spécifiant que les pouvoirs de confession lui étaient rendus par l'archevêque, à condition de ne pas retourner à Chieri.[11]

Hélas, le prêtre salésien avait choisi une fois pour toutes le parti de la résistance ouverte la plus opiniâtre. Le 24 mars, il écrivit une longue lettre publique aux «filles de l'oratoire Santa Teresa» de Chieri, pour

leur conter ses démêlés avec monsieur le curé du duomo et leurs conséquences pour le «pauvre D. Bonetti», qui, dans l'aventure, avait perdu le pouvoir de confesser. Il écrivait: «De bonne ou de mauvaise foi, par cet acte l'Archevêque m'avait fait tort, soit parce que ma lettre au curé n'était pas coupable, soit parce qu'il ne l'avait pas fait précéder d'une quelconque monition ni à moi-même ni à mon supérieur don Bosco, soit enfin pour d'autres raisons qu'il serait trop long de vous expliquer...» Son post-scriptum mettait don Bosco en cause, non sans quelque chantage auprès de la population de Chieri: «Vous aimeriez peut-être savoir ce qu'en pense don Bosco. Je regrette que la place me manque. Je vous dis seulement qu'il est très contrarié, et que, sans l'amour qu'il porte à la ville de Chieri, où il a fait ses études dans sa jeunesse, puis comme clerc, à cette heure il aurait déjà fermé cet Institut...»[12] Le chanoine Matteo Sona l'encourageait à une ferme résistance.[13] Apparemment fort aise de narguer son monde, le 30 avril don Bonetti ouvrait à Chieri le mois de Marie par une prédication publique; le 2 mai, de Turin, il protestait par lettre à l'archevêque contre la condition apportée à la restitution de ses pouvoirs de confesser;[14] enfin, le 4, il interjetait appel au pape Léon XIII contre l'interdiction qui lui était faite de se rendre à Chieri.[15] Son affaire fut transmise à la congrégation du Concile.

Il eût fallu à l'archevêque naturellement violent et irascible une mansuétude et une longanimité dont il était parfaitement dépourvu, pour supporter les agissements de ce prêtre remuant. Surtout qu'en cette période, les libelles hostiles s'étaient multipliés contre lui et qu'à la fin du mois, l'un d'eux tombait sur sa table avec le titre: *L'Archevêque de Turin, D. Bosco et D. Oddenino, ou histoires bouffonnes, sérieuses et douloureuses racontées par un habitant de Chieri.*[16] Cette brochure narrait, en se gaussant du clergé local et de l'archevêque, les mésaventures du «pauvre don Bonetti» à Chieri. C'était une attaque en règle contre sa suspense. Quelques intertitres suffisent à le faire comprendre: «Une sentence qui fait tomber des nues», «Humiliation noble et digne», «Ou ignorance ou mauvaise foi», «Rome est juste», «Un mensonge qui en vaut quatre», etc. La préface de ce factum insolent était signé: Un chef de famille. La curie et l'archevêque ne pouvaient manquer de dénoncer dans la rédaction de ce papier le concours, sinon la main, de don Bonetti. Nous tenons là la clef d'une énigme. On conçoit que l'archevêque se soit raidi et qu'après avoir accepté pendant un jour (le 26 mai) le retour de Bonetti à Chieri, il ait informé don Bosco le lendemain 27 qu'il se ravisait, retirait à nouveau

à ce prêtre les pouvoirs de confesser et défendait de le renvoyer à l'oratoire Santa Teresa.[17] Ce revirement, jugé incompréhensible par les salésiens, a en effet toutes chances d'avoir été provoqué par la publication du factum, dont la chronique du Valdocco nous dit que son existence fut connue par le chapitre supérieur lors de sa séance du 29 mai 1879,[18] soit deux jours après le surprenant changement d'opinion de l'archevêque.

Don Bosco, quant à lui, semblait ne plus croire à quelque retour de véritable bienveillance chez celui-ci. Il comparait amèrement les services que lui-même lui avait autrefois rendus avec les mauvais traitements qu'il lui infligeait désormais. C'était l'époque où il racontait à don Giacomelli de quelle manière, en 1870, à Rome, il avait converti Mgr Gastaldi à l'opportunité de la définition de l'infaillibilité pontificale.[19] Il le croyait allié du cardinal Ferrieri qui, à la lecture de son *Exposé au Saint-Siège sur l'état moral et matériel* de sa congrégation, avait réagi face à l'alinéa sur le «saint ministère des salésiens» dans les «foyers féminins» (*ricoveri di donne*) de la province du Piémont, en lui signifiant que ce genre de commission relevait de l'autorité épiscopale.[20] En ce triste été 1879, don Bosco se découvrait des ennemis autant dans le monde ecclésiastique que dans le monde laïc de Turin. Dans un style imagé, Bonetti écrivait: «Tandis que d'un côté le gouvernement nous frappe avec l'épée, l'autorité archiépiscopale nous frappe avec la crosse et nous fait passer pour des prêtres indignes, des traîtres aux âmes...»[21] Son supérieur faisait son éloge au Saint-Siège: «... Il a toujours eu une conduite honnête et exemplaire, comme il convient à un bon religieux (...) Dans son office de directeur de l'oratoire festif de Santa Teresa à Chieri, il a travaillé avec zèle et non sans sacrifices à catéchiser, confesser et instruire de pauvres fillettes. Il est ainsi parvenu à en recueillir plus de quatre cents avec l'aide, l'assistance et la direction matérielle des sœurs de Marie auxiliatrice...»[22] Et il désignait pour le représenter à Rome de façon permanente le prêtre Francesco Dalmazzo,[23] dont le premier souci serait de faire progresser la question de son confrère Bonetti. D'emblée, don Dalmazzo considérera le cardinal Ferrieri comme un ennemi.[24] Don Bosco se rendait alors, une fois de plus, à Rome pour réclamer avec obstination les «privilèges» qu'on lui refusait et ainsi tenter de régler indirectement l'affaire de son prêtre.

Mais, pour l'heure, il se débattait en vain. Quand, le 5 avril 1880, Léon XIII le reçut pour une audience qui avait, comme souvent, beaucoup tardé, il lui apprit ou lui redit qu'il était «systématiquement con-

traire aux privilèges des religieux» et qu'il acceptait seulement d'en renouveler deux ou trois sans grandes conséquences.[25] Il lui semblait être incompris et volontairement marginalisé. L'attitude de la congrégation des Evêques et Réguliers, qui ne lui ménageait pas les remarques sur son *Exposé* de l'année précédente, le décontenançait. «... Si, il y a trois ans, ou cette année, j'avais pu obtenir une audience de son Eminence le cardinal Ferrieri, j'aurais pu lui fournir des éclaircissements, qui eussent épargné à notre congrégation beaucoup de tracas et un préjudice non sans gravité. Mais je n'y suis pas parvenu. – Je ne puis donc cacher mon amère affliction de ne pouvoir me faire comprendre. Je travaille et j'entends que tous les salésiens travaillent pour l'Eglise jusqu'à leur dernier soupir. Je ne demande pas de secours matériel. Je ne demande que l'indulgence et la charité compatibles avec l'autorité de la sainte Eglise...»[26] Il exhalait alors en ces termes à don Dalmazzo la douleur de son âme meurtrie.

L'église du Sacro Cuore à Rome est confiée à don Bosco (1880)

Le meilleur fruit du voyage de don Bosco à Rome en 1880 ne fut pas celui qu'il escomptait. Il put enfin donner corps à son projet de créer une œuvre salésienne à Rome même, projet qu'il caressait depuis quelque douze ans et qui avait plusieurs fois échoué. En 1880, il aboutit par une voie indirecte. Le cardinal vicaire Monaco La Valletta était alors préoccupé par la construction d'une église du Sacro Cuore arrêtée aux fondations dans le quartier du Castro Pretorio. Rome se devait d'avoir un sanctuaire dédié au cœur de Jésus, mais, pour des raisons surtout financières, sa construction était bloquée. Il en parla incidemment à don Bosco lors d'une visite que celui-ci lui fit le 24 mars.[27] Don Bosco réfléchit quelques jours et, le 28, revint chez le cardinal en la compagnie de son procureur Francesco Dalmazzo. C'est alors que le cardinal lui confia fermement l'érection de l'église en question, qui, à la demande de don Bosco, aurait pour annexe une maison de bienfaisance, le tout «comme monument à la mémoire vénérée de Pie IX.»[28] Pendant l'audience du pape le 5 avril suivant, don Bosco ne semble pas avoir fait allusion à l'église.[29] Puis, avant de quitter la ville, il écrivit à l'intention du cardinal Monaco un mémoire fortement pensé, dans lequel il confirmait et commentait son acceptation de s'occuper de l'église du Sacro Cuore à Rome, «monument à

Pie IX de chère mémoire» et priait Son Eminence de présenter son projet au pape pour approbation et bénédiction.[30] C'était tout. Léon XIII fut certainement satisfait de la solution lorsqu'on lui en communiqua la nouvelle. Mais on forçait assurément quelque peu la note en faisant dire par don Bosco à propos de cette église: «Le pape commande et moi j'accepte!»[31]

En cette fin d'avril 1880, don Bosco, qui partait de Rome triste et las des obstacles rencontrés à la curie,[32] avait progressé quelque peu par sa tractation avec le cardinal Monaco. Il s'en félicitera avec sa bonhomie coutumière durant le chapitre général de cette année. Selon le procès verbal de la sixième conférence, le 6 septembre: «On envoie aujourd'hui à Rome l'acte d'acceptation de la construction de l'église paroissiale du Sacro Cuore de Jésus, qui nous a été offerte par le souverain pontife et qui doit être érigée comme monument à Pie IX. – Les fondations de cette église avaient déjà été commencées depuis plusieurs années, mais, faute d'argent, on est toujours allé très lentement; et la construction a même été suspendue. Il y a quelques mois, le pape à offert à don Bosco de se charger de poursuivre les travaux à peine commencés; il y eut quelques difficultés, elles ont été aplanies et nous envoyons une promesse formelle d'acceptation. C'est un acte proprement providentiel. Nous désirions prendre pied à Rome, nous cherchions une occasion propice sans faire de bruit; et elle s'est présentée et elle nous a été déposée proprement dans les mains par le Saint Père. Il faudra maintenant chercher de l'argent...»[33] La convention sur l'église du Sacro Cuore entre la congrégation salésienne et le Saint-Siège fut signée à Turin par don Bosco le 11 décembre qui suivit; et, à Rome, après assentiment de Léon XIII, par le cardinal vicaire, le 18 du même mois.[34] Il y était beaucoup question des «annexes» pour jeunes. Son article 2 stipulait: «Dès que les travaux de l'église et de la maison paroissiale auront bien avancé, [la congrégation salésienne] pourra entreprendre la construction d'un foyer (*ospizio*) pour enfants pauvres et d'un oratoire festif pour les enfants de la paroisse.» Et l'article 3: «Le terrain du foyer, de l'oratoire et de tous les édifices que la congrégation voudra ajouter pour son propre compte, restera et demeurera acquis au nom du prêtre don Giovanni Bosco ou de son substitut...» Quand il rédigeait cette pièce, don Bosco pensait au moins autant à l'œuvre de jeunes qu'à l'église même.

Le rebondissement de l'affaire des miracles (1880)

L'été 1880, pendant lequel cette convention fut préparée, a aussi été le temps du dénouement de l'affaire des «livrets de grâces» attribuées à Marie auxiliatrice, objets d'un conflit particulier entre le Valdocco et la curie turinoise.

En mai 1877, dans son désir légitime de surveiller la publication de faits survenus dans son diocèse et donnés comme «surnaturels», Mgr Gastaldi avait interrogé don Bosco sur deux fascicules récemment imprimés par ses soins et garantis par sa signature *Maria ausiliatrice col racconto di alcune grazie ottenute nel primo settennio dalla consacrazione della Chiesa a Lei dedicata in Torino*, Turin, 1875 (2ème éd., 1877); et *La nuvoletta del Carmelo, ossia la divozione a Maria ausiliatrice premiata di nuove grazie* (S. Pier d'Arena, 1877). Don Bosco lui avait répondu par retour de courrier que, dans ces brochures, il s'en était tenu à la narration des faits tels qu'ils s'étaient produits. L'archevêque lui avait aussitôt rétorqué que, dans le diocèse, il était seul habilité à juger du caractère «surnaturel» de faits de cette espèce.[35] Le terme de «grâces» apparaissait avec assez de netteté dans les titres mêmes des petits livres pour justifier son observation. Après quoi, le silence s'était fait sur les livrets.

Don Bosco croyait peut-être que l'affaire était ensevelie. En 1879, pour les fêtes du mois de mai, don Giovanni Battista Lemoyne, grand dévot de la Vierge, célébra dans un nouveau petit recueil des *Letture cattoliche* la «puissance de Marie auxiliatrice» en faveur des siens.[36] Il le fit imprimer dans la maison salésienne de San Pier d'Arena, au diocèse de Gênes, et avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique du lieu. Une autre année passa. En juin 1880, certainement à la suite d'une plainte de l'archevêque devant le succès de la vente des livrets à l'occasion des fêtes du 24 mai, le problème fut confié par le pape au cardinal Bartolini, préfet (depuis le 15 juillet 1878) de la congrégation des Rites, l'organisme compétent en la matière. Le cardinal réclama les livrets de don Bosco à Mgr Gastaldi, qui, nous en avons la preuve, les lui expédia le 26 de ce mois. Les trois livrets incriminés – désignés dans la lettre d'accompagnement par leurs seuls numéros d'ordre (269, 293 et 317) de la collection des *Letture cattoliche* – étaient: 1) *Maria ausiliatrice, ossia ...*, par G. Bosco, *Letture cattoliche*, n° 269, dans une deuxième édition publiée à Turin en 1877; 2) *La nuvoletta del Carmelo, ossia ...*, par G. Bosco, *Letture cattoliche*,

n° 293, publié à S. Pier d'Arena en 1877; 3) *L'Arca dell'Alleanza ossia ...*, par G.B. Lemoyne, *Letture cattoliche*, n° 317, publié à S. Pier d'Arena en 1879. L'archevêque notait au cardinal que le premier, qui, d'après l'exemplaire, avait été publié à Turin «avec la permission de l'autorité ecclésiastique», l'avait été à la suite du seul examen du reviseur P. Saraceno, qui n'y avait rien trouvé à reprendre, mais sans que la curie archiépiscopale ait eu l'occasion d'émettre un avis sur lui; que le deuxième, publié dans le diocèse de Gênes, était seulement assorti des mots: «avec l'autorisation de l'autorité ecclésiastique»; et que le troisième avait reçu le permis d'imprimer du vicaire général de ce même diocèse. Il lui semblait que la publication de faits touchant un sanctuaire de son diocèse à lui constituait dans ces conditions une violation des lois ecclésiastiques, d'autant plus qu'il avait vainement invité don Bosco à les soumettre à son jugement. Il ajoutait, non sans à-propos: «... Et puis, que diront les incrédules, dont aujourd'hui le nombre va sans cesse croissant, à voir répandre avec tant de légèreté la narration de tant de grâces prodigieuses; et les gens y croire si facilement, attirer de grandes foules dans l'église de Marie auxiliatrice et y déverser avec une telle abondance de l'argent et des dons précieux? Ils diront ce qu'ils disent précisément et qu'ils publient dans leurs journaux et dans leurs livres: que le vulgaire en a toujours avalé de grosses...» Et ils mettront en doute les miracles des siècles passés...[37]

Le 1er juillet,[38] la congrégation des Rites confia l'examen des livrets au promoteur de la foi, Mgr Lorenzo Salvati, qui s'empressa de rédiger sur eux un rapport de nature plus juridique qu'historique. La véracité des récits l'intéressait moins que leur conformité au droit. «... En ces cas, disait-il, l'examen des livres revient à la prudence des Ordinaires et des reviseurs députés par eux...» Quant au texte, il penchait pour les réserves de Mgr Gastaldi: «On ne peut toutefois nier qu'on aimerait dans les livrets salésiens et sur ce point, un style plus digne et une manière plus circonspecte de présenter ces sortes de détails. Ils ôteraient ainsi aux ennemis de l'Eglise tout motif raisonnable de calomnier les auteurs, comme si leurs publications avaient pour raison d'être la recherche du lucre par la production de grâces, accordées par la sainte mère de Dieu...»[39] Dans un courrier qui accompagnait le rapport, le cardinal préfet invitait don Bosco à soumettre ses livrets de grâces au jugement de son archevêque.[40]

Peu satisfait à cette nouvelle, don Bosco chercha à se justifier. S'il refusait de polémiquer dans la presse pour ses affaires personnelles, il en allait autrement pour ses rapports avec les autorités, quand sa

société religieuse était mise en cause. Il recourut aux lumières de son conseiller juridique habituel, le jésuite Giovanni Battista Rostagno,[41] et tira de son mémoire que, puisqu'il s'était contenté de décrire des faits réels, la dénonciation de l'archevêque était dépourvue de fondements.[42] Il s'expliqua directement et de façon détaillée au promoteur de la foi Salvati.[43] Celui-ci, d'un naturel plus crédule que sceptique en matière de miracles, lui donna aussitôt à peu près raison en des phrases chaleureuses et remplies d'admiration. Comme il arrive souvent, le diable s'en était mêlé, estimait-il. Il lui recommandait toutefois, pour des cas similaires, d'obtenir au préalable le *Nihil obstat* de son archevêque.[44] Il faut avouer qu'en l'occurrence ni don Bosco ni le promoteur de la foi Salvati n'avaient manifesté grande sensibilité à divers problèmes de sens et de langage, qu'en revanche Mgr Gastaldi subodorait et qui sont aujourd'hui beaucoup mieux éclairés qu'il y a cent ans. Le cadre d'un récit en indique le sens et oriente son interprétation. Comment, sinon en refusant de suivre leurs auteurs, ne pas verser dans une interprétation «surnaturelle» des «grâces» de guérisons et autres racontées dans les brochures sur Marie auxiliatrice? Il est vrai que don Bosco et don Lemoyne ne faisaient que se joindre à l'interminable théorie des hagiographes de toute religion, qui ont, depuis toujours, raffolé de merveilleux. Et il n'est pas certain qu'après un siècle la mentalité critique, représentée ici par Mgr Gastaldi, ait tellement gagné partout et au même degré...

Les libelles antigastaldiens de 1877-1879

D'autres livrets, moins édifiants et moins innocents, causaient alors à don Bosco des soucis qui iraient s'aggravant pendant deux années encore.

La politique réformatrice de l'archevêque de Turin, instaurée et affermie par des synodes, des règlements et des nominations (lesquelles entraînaient souvent des destitutions), commençait de porter des fruits dans le clergé. Le nombre des petits séminaristes (*seminari ginnasiali*) du diocèse est passé de 84 en 1878 à 360 en 1884. Mais les mesures qu'il prenait ne manquaient pas de blesser ou pour le moins d'agiter certains des «réformés». L'un ou l'autre, peu enclin au martyre, préféra protester dans l'anonymat. Les salésiens furent soupçonnés. Le 18 août 1880, une perquisition policière dans l'imprimerie de l'oratoire S. François de Sales aboutit à la saisie d'épreuves du *Bollettino salesiano*. Selon l'ancien élève Valleri (ou Vallero),

employé à la police du quartier, une lettre anonyme avait dénoncé l'imprimerie comme étant à l'origine d'une pièce antigastaldienne.

Des pièces imprimées de cette sorte, signées de manière évasive: un «coopérateur», un «chapelain», un «chef de famille»..., s'étaient succédé à Turin depuis la fin de l'année 1877. Les mauvaises relations de l'archevêque avec les salésiens étaient l'un de leurs thèmes favoris. La première du groupe, un tract de trois pages intitulé: «Lettre sur l'archevêque de Turin et sur la congrégation de S. François de Sales. Un peu de lumière»[45] et présenté par «un ancien élève de l'Oratoire, honoré de pouvoir se dire Coopérateur salésien», n'avait même pas d'autre objet. Puis étaient venus: «Etrenne pour le clergé, ou Revision du calendrier liturgique de l'archevêque de Turin», écrite par un chapelain;[46] «La Question rosminienne et l'archevêque de Turin. Etrenne pour le clergé rédigée par le chapelain», deuxième année;[47] «Bref essai sur les doctrines de Mgr Gastaldi, archevêque de Turin», précédé d'une introduction et suivi de quelques appendices;[48] et enfin «L'archevêque de Turin, D. Bosco et D. Oddenino...», etc.,[49] dont nous venons de parler à propos de l'affaire Bonetti.

Ces factums, surtout ceux du chapelain et le *Bref essai*, étaient de mauvaises actions. Violents, injurieux et diffamatoires, ils constituaient, pour le clergé de Turin, des appels directs à la révolte.[50] On y lisait par exemple: «Monseigneur, vos actes vous ont rendu indigne du poste que vous occupez. Vos litiges avec le S. Siège (...) vous ont rendu méprisable auprès du clergé et auprès de la population (...) Vous n'êtes plus digne du poste que vous occupez. Descendez-en!»[51] C'était un «libéral», il n'y avait plus à en douter. «Gastaldi a la tête dérangée, tous le savent. Gastaldi a des idées rosminiennes, rigoristes, dissolvantes, et il les manifeste progressivement (...) Gastaldi est pour Rosmini, il loue les œuvres de Rosmini sans exception, il prédit que l'Eglise devra révoquer les condamnations dont il a été l'objet.»[52] Malfaisant pour ses prêtres, cet archevêque persécutait le théologien Bertagna, «le plus docte en sciences morales»; don Bosco, «le plus humble, le plus doux et le plus agissant des prêtres de Turin»; le théologien Margotti, «la première plume de journaliste d'Italie»; l'abbé Bardessono, «le plus habile, le plus actif, le plus honnête des orateurs de Turin.»[53] La moins insultante de ces pièces était probablement la dernière, qui touchait Bonetti. On y trouvait quand même, à propos de la suspense de ce prêtre: «[Ce document] aura certainement été digne d'un archevêque sur la tombe duquel les noms de tous les respectables prêtres [déclarés] capricieusement suspens par lui

pourront être inscrits, avec l'épitaphe bien méritée: Ci-gît Monseigneur Un Tel / A qui convenait mieux la corde que la crosse.»[54] L'archevêque de Turin de ce temps avait vraiment beaucoup de défauts.

Ces libelles, bien qu'écrits pour le défendre avec d'autres «victimes» de Mgr Gastaldi, compliquèrent un peu plus la situation de don Bosco dans l'Eglise et face à son archevêque. Il lui fallait, d'une part, les désavouer pour ne pas paraître complice de leurs rédacteurs; et, de l'autre, éviter de nier des griefs, qu'il se croyait tenu de dénoncer aux responsables ecclésiastiques. Réduit à ne blâmer que leur présentation, don Bosco passait plus ou moins dans le camp des auteurs. Il fut mis à l'épreuve dès le mois de décembre 1877 par la «Lettre sur l'archevêque de Turin et sur la congrégation de S. François de Sales», dont l'auteur se disait «Coopérateur salésien», autrement dit membre de sa famille religieuse. Les faits qui y étaient relatés étaient vrais, nous apprend la *Cronichetta* de don Barberis, qui reflétait la pensée de don Bosco.[55] Mais l'archevêque, fortement blessé, ne tarda pas à réagir. Au lendemain du premier jour de diffusion, son prosecrétaire écrivait en effet à don Bosco au nom de son supérieur pour lui rappeler la bienveillance constante de celui-ci envers les salésiens. Il demandait que don Bosco ou don Rua condamne dans les dix jours cette «lettre», qui n'était qu'un tissu de mensonges.[56] Don Bosco exprima aussitôt (le 9), dans une lettre à l'archevêque, son profond regret de la publication du feuillet.[57] Mais, par retour de courrier, il apprit que cette lettre privée était jugée insuffisante et qu'une protestation publique, insérée dans l'un des deux journaux catholiques de Turin, s'imposait.[58] Malicieusement (au sens français de cet adverbe), don Bosco demandait alors à Mgr Gastaldi: «Que dois-je obligatoirement repousser et condamner [dans cette *Lettera*]?»[59] «L'archevêque ne répondit plus», assurait don Ceria.[60] En fait, le document en vingt points, qui fut alors imprimé du jour au lendemain et expédié par ses soins au cardinal Oreglia, protecteur des salésiens, et que celui-ci communiqua à don Bosco, à Rome, le 26 décembre,[61] précisait les choses.[62] Du reste, quelques jours après, le *Bollettino salesiano* de janvier publiait une *Dichiarazione* circonstanciée de don Bosco à propos de «*la Lettera sull'Arcivescovo*».

Le saint prêtre l'avait rédigée avec une remarquable sagesse: «Depuis quelques jours, on diffuse un imprimé anonyme, sans indication de lieu ni de temps, signé seulement un *Coopérateur salésien*, qui, sous prétexte de répondre à des écrits antérieurs du Révérendissi-

me Archevêque, en vient à parler de faits concernant le Révérendissime Archevêque et la Congrégation de S. François de Sales. Fidèle à mon principe de ne jamais verser dans la publicité, je me serais absolument abstenu [d'intervenir] si je n'avais craint, par mon silence, de paraître pour ainsi dire approuver les expressions irrévérencieuses et la forme inconvenante de cet écrit envers la personne même du vénéré Archevêque de ce diocèse, envers qui je professe, soit comme particulier, soit comme ecclésiastique, la plus profonde et plus sincère vénération. Je recours aussi à la publicité pour déclarer de la manière la plus explicite que ce feuillet a été imprimé totalement à mon insu, que j'en ignore absolument l'auteur et qu'en conséquence j'en rejette formellement toute responsabilité, soit de ma part, soit de la part de ceux qui dépendent de moi, tant dans l'expression que dans la diffusion. – Je veux enfin recourir à cette protestation publique pour déclarer à l'auteur anonyme et inconnu, que je déplore sa défense non sollicitée, que j'abhorre la discussion publique de faits qui ne relèvent pas du public et que, par conséquent, je m'oppose à toute publication ultérieure à cet égard. – Puisse ma déclaration annihiler l'effet de l'imprimé irrévérencieux et faire connaître au public les sentiments respectueux que j'ai toujours nourris et que j'ai le ferme vouloir de nourrir et, qu'avec l'aide du Seigneur, j'espère toujours professer envers le Supérieur ecclésiastique de notre diocèse, envers notre Archevêque vénéré.»[63] La déclaration de don Bosco était belle par son «calme», sa «prudence», sa «discrétion» et sa «concision», remarquait bientôt l'un des meilleurs esprits du clergé turinois, l'abbé Massimiliano Bardessono, dans une longue lettre à don Bosco, au reste très violente contre l'archevêque et la curie diocésaine, dont il était, on le sait, l'une des illustres «victimes.»[64] Mais on aura noté qu'elle n'infirmait aucune des accusations portées par l'anonyme contre l'archevêque dans ses différends avec don Bosco et sa congrégation.

Don Bosco ne fut pas mis en demeure de désavouer les *Strenne pel Clero* du chapelain en 1878 et 1879. On aimera pourtant connaître ses réactions, surtout face à des salésiens que la prose dudit chapelain divertissait fort et qu'ils croyaient même devoir honorer don Bosco. Dans sa *Cronichetta* de mai 1878, don Barberis a écrit environ deux petites pages sur la *Strenna pel Clero* de l'année, qui, assurait-il en commençant, «depuis une semaine» mettait en ébullition le clergé de Turin pour ce qui concernait l'archevêque et don Bosco. Il y faisait l'éloge de la forme et du style du factum, qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer.[65] Sa lecture l'avait beaucoup intéressé. Autour de lui,

assurait-il, personne n'en connaissait l'auteur. Quant à don Bosco? A ceux qui lui en parlaient, il répondait qu'il n'avait pas le temps de lire la brochure et qu'il ne la lirait pas. A Barberis, qui insistait sur l'intérêt des informations qu'elle renfermait, il répondait encore qu'il ne trouvait pas un instant pour en prendre connaissance, que plusieurs lui en avaient parlé et lui avaient signalé ceci ou cela, mais qu'il n'en savait pas davantage. Barberis lui ayant demandé s'il en connaissait l'auteur ou s'il avait des présomptions fondées sur son origine, il répondit nettement par la négative. Selon ses disciples, le livret contribuait à accroître la bonne réputation de don Bosco dans le clergé. Mais, remarquait le chroniqueur, don Bosco – qui, même s'il ne l'avait pas lu, avait fini par savoir ce que le livre contenait – regrettait «le revers de la médaille.»[66] Il le déplorait pour son archevêque, avec qui, nous apprend Barberis, il avait alors une longue conférence, mais aussi pour son œuvre... «S'il y a des roses, elles fleuriront», écrivait le chroniqueur après l'entrevue...[67]

La rupture de don Bosco avec Mgr Gastaldi

Si roses il y eut, elles ne fleurirent pas longtemps. En 1879, l'affaire Bonetti, que celui-ci avait portée à Rome, contraignit l'archevêque, pour se défendre, à attaquer ses adversaires du Valdocco et, pour cela, à relever tous les indices de leur culpabilité éventuelle dans la publication des libelles. Du côté de don Bosco, la rupture psychologique était depuis longtemps consommée. En 1878, il avait définitivement basculé dans l'opposition à l'archevêque et même adopté une position voisine de celle du «chapelain», pour qui son départ eût été salutaire au diocèse de Turin. Il écrivait alors ces tristes réflexions à son confident, l'évêque de Vigevano: «... Je dirai comme vous: pauvre A[rchevêque]. Mais pauvre diocèse et malheur à qui doit demeurer entre ses mains à lui (*stare nelle mani di lui*). Prions.»[68] Un mois après, son entourage salésien relevait des phrases très inhabituelles de sa part sur l'autorité religieuse. Au début de décembre, lors d'une conversation familière sur Mgr Gastaldi pendant le synode diocésain qui venait d'être tenu,[69] on demanda à don Bosco son opinion sur les propos certainement durs qui avaient été émis. Ne serait-ce pas des «paroles oiseuses»? opina quelqu'un, apparemment sur le point de transformer l'échange en solution de cas de conscience. Un témoin a résumé avec plus ou moins d'adresse la réaction de don Bosco en la circonstance: «– Des paroles oiseuses, répondit don Bosco, quand on se

fatigue à dire à qui est concerné: méfie-toi, cette herbe que tu dois manger et que tu dois servir aux tiens, elle est empoisonnée? Pour vous défendre, n'est-il pas nécessaire de vous signaler les périls, d'examiner la nature du terrain et de déterminer les armes de notre assaillant?»[70] Ces phrases attribuées à un «paysan-soldat» ne sont pas d'une parfaite clarté. Mais, pour le moins, don Bosco jugeait indispensable d'étudier la stratégie de l'archevêque afin de prévenir ses entreprises hostiles. Tandis qu'en 1878 et 1879, Mgr Gastaldi tentait encore de se rapprocher de lui, il jugeait sans remède sa présence à la tête du diocèse. Sa malfaisance pour l'entière communauté ecclésiale lui paraissait évidente. Pauvre diocèse de Turin![71]

On imagine donc ses réactions intimes quand, en octobre 1880, l'archevêque le morigéna avec âpreté sur le comportement de ses disciples après sa visite impromptue à la maison de San Benigno Canavese. Le 12 de ce mois, accompagné du directeur, il en avait traversé les ateliers et la cour de récréation, gênant quelques garçons, qui oubliaient de baiser son anneau pastoral, et faisant fuir à son approche l'un ou l'autre surveillant salésien... Le 22, il relatait par lettre sa visite à don Bosco et assortissait son récit de réflexions sur la révérence due à la plénitude du sacerdoce en la personne de l'évêque et sur «le devoir très strict (...) de lui rendre toujours l'hommage qui est dû [au caractère épiscopal], caractère de notre divin Rédempteur Jésus Christ, lequel se conserve visible sur cette terre en la personne des évêques...»[72] Cette lettre du 22 octobre était un monument!

La cassure irrémédiable (décembre 1880)

Pour l'archevêque, la cassure sans remède fut provoquée à la fin de 1880 par un jugement de la congrégation du Concile qui ne lui était pas favorable. Il en rugit de fureur et n'eut désormais de cesse d'avoir remis à leur place et, si possible, déconsidéré devant le Saint-Siège don Bosco et ses salésiens. Il riposta à la note en accusant formellement, non seulement don Bonetti, mais don Bosco lui-même, d'avoir contribué à la confection des libelles et donc gravement manqué à l'autorité ecclésiastique. Le conflit Bosco-Gastaldi devenait ainsi judiciaire.

La cause de don Bonetti fut traitée par la congrégation du Concile en assemblée plénière vers la mi-novembre 1880. Sa décision fut – je me demande pourquoi – communiquée à don Bosco par son avocat romain Leonori sous un pli du 29 novembre, dans lequel une pièce

était destinée à l'archevêque.[73] Le 3 décembre, le salésien Luigi Deppert se rendit à l'archevêché pour remettre à l'archevêque la lettre de la congrégation du Concile qui le concernait. Probablement indigné par le procédé, Mgr Gastaldi refusa de parler au messager. Dans les bureaux voisins, le curialiste don Tommaso Chiuso et le secrétaire don Giuseppe Corno se récrièrent quand don Deppert demanda un reçu. Et celui-ci regagna l'oratoire avec la lettre.[74] Le lendemain 4 décembre, Luigi Deppert, accompagné d'un salésien témoin, reprit le chemin de l'archevêché, demanda à remettre le pli à Mgr Gastaldi en personne et, sur son refus, le laissa au secrétaire présent.[75] Un autre jour s'écoula. Le 5 décembre, une lettre de l'archevêque, lardée de reproches à don Bosco pour ses affronts à son égard, partit vers Rome à l'intention du cardinal Caterini, préfet de la congrégation du Concile. Il s'y plaignait avec amertume du procédé employé pour lui remettre un message. On avait eu recours à don Bosco! «cet Ecclésiastique qui, oublieux de mon zèle et de mon action assidue, argent compris, avec lesquels, durant tant d'années, de 1848 à 1867, j'ai coopéré à l'établissement de sa Congrégation, me persécute aujourd'hui et ne laisse passer aucune occasion de me chagriner et de me faire affront...»[76]

L'archevêque réunissait alors des témoignages sur l'origine salésienne des libelles. Le vicaire forain de Chieri, Stefano Lione, dénonçait Giovanni Bonetti comme étant à l'origine du libelle: *L'Arcivescovo...*;[77] le curé Andrea Oddenino, s'appuyant sur des conversations qu'il avait eues avec Bonetti, l'accusait d'avoir été l'auteur de ce même libelle;[78] à la curie de Turin,[79] vraisemblablement en ce même mois, le prêtre Antonio Musso, interrogé sur l'origine des libelles, témoignait avoir été surpris de voir reporté dans l'un d'eux un texte manuscrit, relatif à l'affaire du *Convitto ecclesiastico*, rapport qu'il avait remis confidentiellement à don Bosco.[80] La déposition la plus grave pour don Bosco lui-même émanait d'un religieux de la congrégation des *Scuole Pie*, le P. Leoncini. De conversations qu'il avait eues lui-même avec un ex-jésuite, Antonio Pellicani, il résultait que: 1) Pellicani avait été incité par don Bosco à écrire contre Mgr Gastaldi, 2) Pellicani n'avait pas accepté la proposition, 3) mais lui, Leoncini, sur confrontation de la *Strenna pel Clero* avec un livre alors publié par don Pellicani, en déduisait qu'il avait bien écrit les factums ainsi intitulés et qu'il était donc le *Cappellano*.[81]

Fort de ces lettres et entretiens, le 29 décembre, Mgr Gastaldi expédia au cardinal Caterini un immense rapport sur l'affaire des salé-

siens. Après avoir rappelé ses bienfaits à leur égard, il accusait formellement don Bosco et don Bonetti d'avoir contribué à la rédaction des derniers libelles contre lui.[82] Simultanément, le représentant du Saint-Siège à Turin, Mgr Gaetano Tortone, envoyait à Rome, sur l'affaire Bonetti, un rapport globalement négatif pour l'intéressé et pour les salésiens, qui «montrent trop d'indifférence envers l'autorité ecclésiastique.»[83] Enfin, Mgr Gastaldi confiait l'affaire des libelles à un personnage envers qui, d'instinct, les salésiens n'éprouveront jamais beaucoup d'estime, son avocat fiscal, le chanoine Emanuele Colomiatti, juriste encore jeune – il avait trente-quatre ans –, mais assurément «honnête et compétent.»[84] Le 4 février 1881, le chanoine Colomiatti arrivait à Rome pour enquêter sur le mouvement de l'affaire Bonetti.[85] Il eut aussitôt communication du dossier de ce prêtre à la congrégation du Concile[86] et put, en un temps record, obtenir dès le 8 février une audience du pape Léon XIII. Il se démena si efficacement que, deux jours après, le cardinal Nina, protecteur des salésiens, à la suite d'un entretien qu'il avait eu avec lui, conseillait par lettre à don Bosco de rechercher un accommodement à l'amiable avec son archevêque sur l'affaire Bonetti.[87]

Mais il ne le convainquait pas. Don Bosco reçut cette lettre en France, où il allait de maison en maison, soit de salésiens, soit de coopérateurs. Sa réponse du 27 février au cardinal depuis Roquefort (Var);[88] et, mieux encore, sa lettre du même jour à don Rua, qu'il chargeait d'exprimer son opinion au chanoine Colomiatti, reflétaient une position, dont il ne se départirait plus jusqu'au jour où le pape lui imposerait un accord, auquel il se refusait pour les motifs qu'on va lire:

«... Je n'ai jamais rien désiré d'autre que d'arranger cette affaire et les autres. Je ne vois pas de moyen plus simple que celui déjà défini l'année dernière: retirer une suspense qui a déjà été retirée par notre Archevêque lui-même et renouvelée le jour suivant. – Il y a toutefois la grave difficulté soulevée par le théologien Colomiatti: si don Bosco ne consent pas à un accommodement, l'Archevêque lui fera un procès pour les libelles diffamatoires publiés contre lui. Je suis obligé de repousser cette menace, qui tend à nous réputer coupables de ces publications, auxquelles je n'ai pris part ni directement ni indirectement. D'autant plus que la menace écrite et renouvelée de l'Archevêque lui-même continue de peser sur moi, à savoir que si D. Bosco, de lui-même ou par autrui, par imprimés ou par manuscrits, publie ou répand [contre lui] ou le fera à l'avenir, excepté pour le Saint-Père et la congrégation des Evêques et Réguliers, il est frappé de suspense *ipso facto incurrenda* (...) Tu peux communiquer mes réflexions à M. le Théologien Colomiatti...»[89]

Il redit cette position au chanoine lui-même le 5 avril suivant.[90] Don Rua, qui, dans l'obscurité, tentait de rapprocher les parties,[91] crut peut-être avoir réussi à la fin du mois de mai, après que, le 27, un long colloque entre don Bosco et l'avocat fiscal eût abouti à une déclaration autographe de don Bosco, disant: «Le soussigné, en qualité de Recteur de la Pieuse Société Salésienne, satisfait que l'affaire entre le prêtre Giovanni Bonetti et Son Excellence Révérendissime Mgr l'Archevêque ait été résolue à l'amiable (*ultimata amichevolmente*), prie l'Eminentissime Cardinal Préfet de la S. Congrégation du Concile de bien vouloir lui renvoyer les papiers présentés à son sujet.»[92] Ce faisant, il retirait sa plainte contre l'archevêque Gastaldi. Toutefois, oralement, don Bosco avait assorti la rédaction de cette pièce de deux conditions: 1) l'Ordinaire renonçait à tous recours à Rome contre don Bonetti, don Bosco et la congrégation salésienne; 2) don Bonetti serait libéré de sa suspense et de toute mesure vexatoire.[93] Etaient-elles essentielles à l'accord? Selon leur cœur, les uns diront: oui; les autres, non. Toujours est-il qu'après une série d'actes apaisants du côté de l'archevêque,[94] un télégramme et une lettre de don Bosco à Mgr Verga, secrétaire de la congrégation du Concile, l'un et l'autre datés du 2 juin, bloquèrent subitement le mouvement amorcé et précurseur de la paix retrouvée. A ses yeux, l'acte de l'archevêque, qui avait simplement repris sa déclaration, ne lui semblait pas conforme à ce qu'il avait convenu avec son avocat fiscal.[95] Et don Bonetti, qui décidément ne manquait jamais une occasion de verser de l'huile sur le feu, écrivit insolemment à l'archevêque: «... Puisqu'il en est ainsi, Votre Excellence imagine sans peine combien Don Bosco fut profondément affligé de voir que sa bonne foi avait été surprise et par l'avocat fiscal et par l'Archevêque lui-même...»[96]

La guerre ouverte reprenait donc. Elle allait être marquée de part et d'autre par une triste succession de coups, ponctuant les mois du deuxième semestre de 1881 et du premier de 1882.

Les plaidoiries contradictoires

Le P. Luigi Leoncini répéta aussitôt par écrit à Mgr Gastaldi que, d'après les propos du P. Pellicani, don Bosco était certainement à l'origine des libelles.[97] Mgr Gastaldi dénonça Giovanni Bonetti à la congrégation du Concile comme «coauteur, sinon auteur, des libelles diffamatoires» et demanda que les filles de Marie auxiliatrice fussent soumises à l'autorité diocésaine.[98] Le chanoine Colomiatti intervint

près du cardinal Nina pour la poursuite de l'instruction sur les fauteurs de libelles.[99] Et don Bosco chargea l'avocat romain Costantino Leonori d'assurer les tractations pour la défense des salésiens, à commencer par don Bonetti.[100] Leonori, dont plaider était le métier, ne se fit pas prier. Il prépara même un opuscule sur la question. En septembre, il informait Bonetti que le travail était presque terminé.[101] Peu après, il disait à don Bosco hésiter à publier un huitième chapitre au titre agressif: «Vexations et colères de l'archevêque de Turin contre D. Bosco et sa congrégation». N'y verrait-on pas un nouveau libelle inspiré par lui?[102]

Pour l'archevêque, l'affaire des libelles passait désormais avant celle de Bonetti. Pour se couvrir, don Bosco écrivit (le 14 octobre) à don Pellicani, dont les propos avaient contribué à le charger: «... Vous êtes venu à l'Oratoire pour vos œuvres imprimées ou en cours d'impression. La conversation nous amena à déplorer certains faits relatifs à notre supérieur ecclésiastique. Vous avez alors dit: "Il serait bien utile d'en donner communication au Saint-Père!" Je vous ai répondu: "Vous pourriez le faire, puisque vous en avez le temps et les capacités." C'est tout!...»[103] Ce même jour, depuis Rome, le chanoine Colomiatti expliquait à son archevêque qu'il avait introduit la cause des «Sœurs de Marie auxiliatrice» auprès du cardinal Ferrieri et de la congrégation des Evêques et Réguliers; et aussi qu'il avait rencontré l'avocat Achille Carcani, lequel s'était montré fort surpris par les agissements de don Bosco dans l'affaire des libelles.[104] Le lendemain, il entendait et relevait un propos hostile à don Bosco tenu par le cardinal Ferrieri mis en face du témoignage Leoncini: «... dans les diverses questions soulevées à son sujet dans la congrégation des Evêques et Réguliers, il a été reconnu pour un homme avec qui il n'est pas possible de traiter; il était bon que, pour le démasquer, on lui fasse en curie un procès informatif (...) Don Bosco est un imposteur.»[105] De son côté, Bonetti datait du 15 octobre un long *Promemoria* imprimé sur son affaire, qu'il destinait et réservait au pape Léon XIII.[106]

L'*Esposizione* de don Bosco aux cardinaux

Les deux parties fourbissaient donc leurs armes pendant cet automne 1881. Sur ce, la présidence de la congrégation du Concile, qui instruisait l'affaire Gastaldi-Salésiens, devenait brusquement favorable à ceux-ci. A la suite de la mort, le 28 octobre, du cardinal Prospero Caterini, qui en était le préfet, le cardinal protecteur des

salésiens, Lorenzo Nina, fut nommé (le 7 novembre) pour le remplacer. Ainsi constituée, elle reçut en décembre et janvier trois documents capitaux sur l'affaire salésienne. Deux lui furent présentés pour son assemblée du 17 décembre: une plaidoirie en réhabilitation pour Giovanni Bonetti, qui émanait surtout de l'avocat Leonori;[107] et un exposé de l'affaire de la suspense du côté de l'archevêque.[108] Don Bosco lui-même avait fait préparer la troisième pièce, qui fut terminée vers le 20 décembre, qu'il signa, mais qui ne fut distribuée aux cardinaux, ses destinataires, que le 26 janvier suivant.[109]

Intitulée: «Exposé du prêtre Giovanni Bosco aux Eminentissimes Cardinaux de la Sacrée Congrégation du Concile»,[110] c'était un réquisitoire en forme contre l'archevêque Gastaldi. Cette pièce, la plus grave qu'il ait jamais fait imprimer de sa vie, nous intéresse plus particulièrement ici. Il ne l'avait pas rédigée seul. Son secrétaire Gioachino Berto et son fidèle Giovanni Bonetti y avaient contribué. Pour l'essentiel, c'était, année par année, de 1872 à 1881, un catalogue documenté des actes de l'archevêque jugés hostiles ou, au moins, contraires à la Société salésienne. Ce catalogue était entouré de cinq textes: au début, une introduction générale: «Motifs de cet exposé» et un bref «Préambule» (*Proemio*) à l'historique; à la fin, trois déclarations successives de plus en plus brèves, la première étant intitulée «Conséquences», la deuxième «Une prière» et la troisième «Protestation».

Cette *Esposizione* est tout entière d'un grand prix pour la connaissance de la pensée et des sentiments de don Bosco. Par sa signature, il l'assumait tout entière. Toutefois, le corps même de l'écrit (le «catalogue»), avec son style uniformément tranchant, relevait davantage, je crois, des secrétaires plus ou moins hargneux que de l'auteur principal lui-même. La pensée de celui-ci me semble avoir été mieux exprimée dans l'introduction[111] et les textes de conclusion, surtout au paragraphe: *Una preghiera*. Sous des apparences et une forme calmes, la pièce introductive (datée religieusement du «jour octave de la fête de l'Immaculée» et, par là, mise sous la protection de la Vierge Marie) était extrêmement dure pour l'archevêque. Qu'on y réfléchisse! Ses actes néfastes pour la congrégation salésienne ont empêché celle-ci de travailler «au salut des âmes». Pire peut-être: «Tous ces actes paraissent avoir été fomentés (*promossi*) par l'ennemi de tout bien afin d'étouffer et de détruire notre pauvre congrégation ou au moins de lui susciter obstacles sur obstacles pour qu'elle ne puisse atteindre la fin, pour laquelle elle a été établie et approuvée par le Saint-Siège.» En

d'autres termes, l'esprit du mal, Satan lui-même, avait inspiré un archevêque, qui se réclamait avec assurance de l'Esprit saint de Jésus Christ! Pareille accusation couvrait des actes échelonnés sur dix années d'épiscopat à Turin. Singulier entêtement dans la malfaisance «diabolique»! A l'autre extrémité du document, le texte intitulé *Conseguenze* rassemblait les «conséquences pernicieuses aux salésiens et à tous les religieux» de la conduite de l'archevêque durant les dix années qui avaient précédé. En résumé, 1) Mgr Gastaldi s'était montré systématiquement hostile aux salésiens; 2) il avait agi contre les saints canons; 3) malgré les prescriptions de l'Eglise, il s'était immiscé dans les affaires intérieures de la congrégation salésienne; 4) par ses paroles, ses écrits et ses imprimés il avait diffamé cette congrégation; 5) enfin, par ses prétentions, il avait mis le supérieur de la congrégation salésienne dans la pénible situation de désobéir, soit à lui-même, soit au Saint-Siège...[112] Dans la *Preghiera*, nous retrouvons avec plaisir le don Bosco de la lettre à Léon XIII au début de son pontificat. Son zèle candide transparaît de phrases enfin sans acrimonie. Il priait ainsi:

«Par cet exposé, je n'ai entendu ni accuser qui que ce soit, ni me défendre moi-même. Mon seul désir est de mettre le Saint-Siège en mesure de connaître l'état de cette Pieuse Société Salésienne, pour qu'il me prête son vigoureux appui afin d'empêcher le renouvellement de pareils tracas, qui [nous] ont coûté du temps, des fatigues et des dépenses, toutes choses que j'aurais préféré pouvoir entièrement consacrer à la gloire de Dieu et au bien des âmes. — Partant, je prie humblement les Eminentissimes cardinaux de la Sacrée Congrégation du Concile et, à travers eux, le Très Saint Père, de venir en aide à notre congrégation naissante, dont, en conscience, je suis obligé de promouvoir et de protéger les intérêts. — Quand il approuva l'humble Société salésienne, le Saint-Siège la prit aussi sous sa protection. J'ai donc pleine confiance qu'il voudra aussi la soutenir, afin que, dans les malheurs du temps, elle puisse atteindre la fin pour laquelle elle a été fondée et approuvée. — Et ce d'autant plus qu'à l'heure présente le Dieu de miséricorde a aidé les Salésiens à fonder cent quarante maisons, dans lesquelles plus de quatre-vingt mille enfants reçoivent une éducation chrétienne. Il y a bien trente-cinq de ces maisons en Amérique du Sud et jusque chez les pauvres sauvages Indiens. Tous ces instituts requièrent du temps et de la tranquillité pour les gouverner, les administrer et faire en sorte qu'ils atteignent leur but, qui est la propagation de l'Evangile et le salut des âmes.»[113]

Est-il permis d'avancer que, face à un pasteur à la mentalité tridentine accusée, don Bosco se montrait dans ces lignes pasteur d'esprit «évangélique»?

Le procès de don Bosco à Turin (1882)

La bataille ainsi engagée devant le Saint-Siège et arbitrée par lui dura sept mois. Le 17 décembre 1881, malgré une majorité de consulteurs qui penchaient pour lui, la congrégation du Concile finit par émettre un jugement plutôt défavorable à l'archevêque. Mgr Gastaldi y réagit avec une extrême vivacité et demanda de surseoir à la décision: «... on me prescrit de remettre Don Bonetti à Chieri, et tout de suite; tout de suite, *statim nulla interposita mora, quantocius*, on concède tout à don Bosco. Voilà un ordre contre la justice, et je crois que, dans les actes de la S. Congrégation, une telle disposition est sans exemple...»[114] Bonetti, lui, chantait victoire. Mais il se pressait trop. Le 2 janvier, l'archevêque refusa de recevoir don Bosco porteur de ses excuses.[115] Et, le 5 janvier, d'ordre de l'archevêque, le chanoine Colomiatti, juge délégué, cita don Bosco dans les trente jours devant le tribunal ecclésiastique du diocèse sur sa participation aux libelles: *Strenna pel Clero* (1878), *Piccolo saggio sulle dottrine di Monsignor Gastaldi* (1879), *La Questione Rosminiana e l'Arcivescovo di Torino* (1879) et *L'Arcivescovo di Torino, D. Bosco e D. Oddenino* (1879).[116] Le 7, dans les heures qui suivirent la réception du document, don Bosco expliqua au cardinal Nina les derniers développements de l'affaire. Il pensait qu'on l'impliquait ainsi très injustement dans la querelle alors enflammée autour d'Antonio Rosmini, dont l'archevêque était l'ardent (et courageux) champion: «... L'origine de ces nouvelles imputations est que Don Bosco ne veut pas changer de système. Don Bosco est contre Rosmini. Voilà pourquoi on me voudrait être l'auteur de ces opuscules. Je ne suis pas l'auteur de ces opuscules. Mon système est de professer la doctrine catholique et de me conformer à chacun des propos, à chacun des conseils, à chacun des désirs du Souverain Pontife...»[117] La parade était évidemment des plus faibles.

De Rome, le cardinal Ferrieri aidait Mgr Gastaldi dans son action contre les salésiens en répondant à l'une de ses questions sur les filles de Marie auxiliatrice. Cet institut ne pouvait qu'être diocésain, parce que non pontifical, car, dans les archives de la congrégation des Evêques et Réguliers, il ne découvrait pas de trace de *decretum laudis* à son sujet.[118] En conséquence, la communauté des sœurs de Chieri ne dépendait que de lui...

Cependant, la congrégation du Concile, dont les membres pouvaient – à partir du 26 janvier – lire l'*Esposizione* de don Bosco, éla-

borait le 28 un monitum sévère à Mgr Gastaldi pour sa lettre inconsidérée du 31 décembre.[119] La partie adverse triomphait. «*Causa decisa suo favore*», télégraphia dès le 28 l'avocat Leonori à son client Bonetti.[120] Et, le lendemain, il lui racontait sa victoire complète en assemblée plénière.[121] La congrégation interdisait à Mgr Gastaldi de procéder contre les libelles (et donc contre don Bosco), cette affaire étant confiée à l'archevêque voisin de Vercelli.[122] Mais Mgr Gastaldi n'avait rien d'un résigné. Il fit bientôt appel de la sentence concernant Bonetti. Et, le 14 mars, il demanda à Léon XIII d'être entendu en personne sur la sentence du 28 janvier, qu'il infirmait entre autres parce que le juge principal était aussi le protecteur attitré des salésiens.

A cette époque, fidèle à ses habitudes, don Bosco voyageait depuis la mi-janvier dans le sud de la France. Durant la dernière quinzaine de mars, il rentra en Italie et se disposa à descendre par petites étapes vers Rome, où il finit par arriver le 12 avril en la compagnie de son fidèle Berto. La question des libelles était alors instruite à Turin et à Vercelli. A Rome, le 25 avril, don Bosco aurait dit au pape qui le recevait en audience: «A Rome, je n'ai qu'un ennemi, le cardinal Ferrieri; à Turin, un seul, l'archevêque.»[123] La triste querelle s'éternisait.

La *Concordia* de juin 1882

Cependant, Mgr Gastaldi poursuivait son action auprès du pape, à qui il disait chercher un terrain d'entente avec don Bosco. Celui-ci, désabusé depuis longtemps, ne croyait plus à une quelconque possibilité d'arrangement.[124] Il répondait, niait, attaquait à son tour... Pour sa défense, il multipliait les visites aux cardinaux. Le 8 mai, au cardinal Nina, le plus intéressé par sa cause, il laissait une déclaration écrite des plus explicite sur le climat de bataille dans lequel il vivait: «Depuis quelques jours, l'Archevêque de Turin répand – et il me l'a envoyé dire par nos religieux eux-mêmes – que Don Bosco est le plus scélérat des hommes. C'est un imposteur; il invente les miracles, puis les arrange et les fait imprimer en l'honneur de la Madone. Que Rome fait mal ce qu'elle fait, qu'à Rome tout fonctionne entre compère et commère, etc., etc. Arguments peu opportuns quand un arrangement à l'amiable est envisagé...»[125] Cet acte désolé fut l'un des derniers qu'il ait posés avant de quitter la ville. Il partit de Rome dans la soirée du 9 mai pour la cité très proche de Magliano, première étape d'un retour à Turin, où il arriva le 15. Il était chez lui pour l'ouverture de la neuvaine préparatoire à la fête de Marie auxiliatrice.

Il ne prévoyait pas que la conclusion approchait. Dans les mêmes jours, l'envoyé de Mgr Gastaldi, le chanoine Colomiatti, l'homme des négociations difficiles, parcourait le chemin inverse. Ayant quitté Turin le 10 mai, le 12 il entamait à Rome une contre-campagne sur l'*Esposizione* de don Bosco. Il détruisait les griefs de don Bosco et produisait ceux de la curie contre lui. Il le chargeait auprès des cardinaux...[126] Eternel affontement de deux politiques d'Eglise. Le 13 il apprenait avec satisfaction de la bouche du cardinal secrétaire d'Etat Luigi Jacobini, que Léon XIII avait opposé son veto à la décision de la congrégation du Concile et qu'il préparait lui-même une conciliation équitable entre les deux parties.[127] La position salésienne était alors affaiblie par un scandale dont nous reparlerons. En avril, l'instituteur salésien de la maison de Cremone, Ermenegildo Musso, avait été condamné à trois mois de prison et l'œuvre même devait être fermée. Le cardinal Ferrieri aurait alors envisagé une visite apostolique dans les collèges salésiens.[128] En outre, à Rome on se prenait à regretter la «fuite» de don Bosco devant ses accusateurs, fuite qui allait lui faire perdre son procès.

Il n'était pas à Turin depuis trois jours qu'un télégramme de son procureur Dalmazzo tombait sur son bureau pour le rappeler: «*Ordine Papa telegrafare. Venga subito Roma...*»[129] Le cardinal Nina expliquait alors au chanoine Colomiatti que Léon XIII voulait donner personnellement à don Bosco les ordres qu'il jugeait bon.[130] Mais le pauvre don Bosco fatigué, malade, un pied abîmé, ayant de la peine à marcher, une plaie au siège qui lui rendait pénible tout voyage en chemin de fer, ne retourna pas à Rome en cette fin de mai...[131] Il préféra convoquer à Turin le procureur Dalmazzo, qui reçut de lui pleins pouvoirs pour traiter en son nom.[132]

Don Dalmazzo repartit vers Rome avec un précieux démenti du P. Pellicani sur l'invitation que don Bosco lui aurait eu faite d'écrire des libelles antigastaldiens.[133] En revanche, un périodique qui lui était hostile, la *Cronaca dei Tribunali*, renforçait dans son numéro du 3 juin certaines des accusations formulées à son encontre par Mgr Gastaldi. Les «grâces» obtenues par son intercession n'étaient que charlataneries, affirmait-il. Don Bosco exploitait la crédulité des riches. Et le journal publiait l'une de ses lettres à la marquise de Vernon-Bonneuil, qui semblait aller dans ce sens.[134] Don Giovanni Bonetti, quant à lui, commettait l'erreur d'adresser à Léon XIII une très longue lettre (le 6 juin) remplie d'accusations contre Mgr Gastaldi: son rosminianisme, ses procès perdus...[135]

A Rome, le chanoine Colomiatti prenait alors connaissance du projet d'accord, tel que Léon XIII l'avait fait rédiger. Il fut longuement reçu par le pape, tandis que le représentant de don Bosco ne l'était pas.[136] Et, le 15, le cardinal Nina soumit la *Concordia* à la signature de don Dalmazzo et du chanoine Colomiatti. Elle imposait aux deux parties un scénario en sept points: 1) Don Bosco écrira à l'archevêque pour lui exprimer son regret des incidents qui avaient pu le blesser; 2) l'archevêque le remerciera en l'assurant de son pardon; 3) l'archevêque rendra à don Bosco les pouvoirs de confesser pour don Bonetti, don Bosco s'engageant à ne pas le renvoyer à Chieri pendant un an; 4) don Bosco retirera les exemplaires distribués de son *Esposizione*; 5) l'archevêque retirera les lettres du 25 novembre et du 1er décembre 1877, par lesquelles il avait menacé don Bosco de suspense *ipso facto* s'il écrivait, imprimait ou propageait contre lui; 6) quant aux libelles, don Bosco se dira prêt à en blâmer la forme et, s'il y a lieu, les points ou propositions condamnables «à la face de l'Eglise»; 7) le procès engagé contre lui devant la curie de Turin sera annulé.[137] Le 16, le chanoine Colomiatti satisfait signa. Mais il fallut arracher une signature voisine à un don Dalmazzo fort dépité: car Bonetti était désavoué, les salésiens devaient s'excuser, les libelles pouvaient encore leur être imputés...

A Turin, don Bosco, aussitôt informé, ne comprit que trop sa défaite. Cet arrangement était encore moins honorable pour les salésiens que celui que le chanoine avait cru obtenir de lui l'année précédente. Pendant trois semaines, il se raidit. Le 21 juin, un télégramme qu'il avait composé, qui était signé par don Rua et qu'il adressait à don Dalmazzo à Rome, disait: «Avant d'accepter proposition entendre tes raisons de ton Supérieur. Rua»; avec l'ordre: «Berto expédie.»[138] Par lettre, il faisait bientôt la leçon à Dalmazzo: «... Le cardinal Nina t'attendait pour faire le polichinelle. Nous nous en tirerons encore comme nous pourrons...»[139] En même temps, il demandait un délai de réflexion au cardinal Nina.[140] Avait-il compris que, le pape étant intervenu personnellement dans l'affaire, il avait engagé son autorité dans sa conclusion? Don Bosco ne se rendit qu'après la réception d'une lettre scandalisée du cardinal Nina, qui avouait n'avoir pas le courage de communiquer sa réaction au pape. Car la *Concordia* représentait sa volonté et il n'y avait qu'à s'y soumettre.[141] Le 7 juillet, la *Concordia* fut lue par don Bosco devant son chapitre supérieur; Bonetti était exaspéré, tandis que Cagliero, à juste titre, s'étonnait qu'on pût éprouver des réticences à obéir au Souverain Pontife. Le

8 juillet, la procédure voulue par Rome commença enfin de se dérouler. Et la correspondance dura jusqu'au 18.[142]

La défaite fut ressentie par don Bosco avec une immense amertume. Sa personne importait peu: ses sentiments différaient fort de ceux de Bonetti. Il s'agissait de son œuvre et de ses fils. Il portait le poids du déshonneur de sa congrégation. Les salésiens, écrivait-il au cardinal Nina, sont humiliés par la *Concordia*, la curie chante victoire, des directeurs de maisons ont déjà demandé de sortir d'une congrégation devenue la risée des autorités.[143] La presse anticléricale commentait la «vengeance» de l'archevêque sur l'ancien protégé de Pie IX. Ce pape, grâce à qui don Bosco avait pu faire la loi à Turin, était bien mort. Dans son numéro du début d'octobre 1882, le périodique blasphémateur *Gesù Cristo* observait au fil d'un article intitulé «Don Bosco et Don Revalenta», c'est-à-dire sur don Bosco et Mgr Gastaldi qu'il dénommait de cette façon:

«Don Revalenta hait maintenant don Bosco qui, plus d'une fois, lui en a fait avaler d'amères. Aux molestations de l'évêque Pie IX opposait son veto et Don Revalenta devait "contractant en vain ses terribles serres" courber la tête devant le thaumaturge du Valdocco. Maintenant que Pie IX dort profondément à S. Lorenzo hors les murs et que Léon XIII ne voit pas de trop bon œil l'ambition de don Bosco, il permet à l'archevêque de se venger. — Il faut le voir à la curie ce rageur de Don Revalenta se frotter les mains maintenant que Don Bosco ne peut plus faire ce qu'il veut au Vatican...»[144]

Les salésiens, don Dalmazzo en particulier, étaient convaincus de l'inanité de l'accord. La guerre, pensaient-ils, reprendrait à la première occasion. Ce ne fut pas tout à fait le cas. Le 28 octobre, l'archevêque présida lui-même la cérémonie de consécration de l'église San Giovanni Evangelista, cette concurrente de San Secondo pour le titre de «monument à la mémoire de Pie IX». Toutefois il s'éclipsa dès la fin, vers midi, alors que don Bosco se disposait à y célébrer la messe.[145] En novembre, la curie de Turin protesta contre la publication par le Valdocco d'une pièce qu'elle avait censurée.[146] Enfin, don Bonetti ne parvint pas, malgré ses efforts et les encouragements de don Bosco, à faire transformer en billet pascal diocésain son article: «Jésus Christ notre Dieu et notre Roi», qui était une réplique au périodique anticlérical *Gesù Cristo* usurpateur du nom du Christ.

Réflexions conclusives

Mgr Gastaldi et don Bosco étaient nés l'un et l'autre en 1815. Le dimanche de Pâques 25 mars 1883, à 9 h. du matin, tandis que don Bosco séjournait en France, Mgr Gastaldi mourut brutalement alors qu'il se disposait à officier dans sa cathédrale. La bataille endémique entre la curie turinoise et les salésiens du Valdocco ne cessa vraiment que ce matin-là, avec la disparition de l'un des deux grands protagonistes.

Depuis ce jour, quand ils l'osent, biographes et mémorialistes essaient de la comprendre et de l'évaluer. Tentons de dire quelques mots à notre tour, en commençant par les faits. Dans cette guerre de dix ans, rendue scandaleuse par la publicité qui lui était donnée, don Bonetti, par son animosité procédurière, avait dépassé la mesure. Léon XIII en a jugé ainsi avec raison, la *Concordia* de 1882 le sanctionna. Quant aux libelles, armes devenues essentielles dans le combat, ils n'étaient l'œuvre, ni directe ni indirecte, de don Bosco. Mais des salésiens jouèrent au moins un rôle informateur dans leur confection. Ils provenaient surtout, dans la mesure où leurs auteurs ont été identifiés, de deux anciens élèves devenus prêtres diocésains: don Giovanni Battista Anfossi, qui était le *Coopérateur salésien* de 1877; et don Giovanni Turchi, qui était le *Cappellano* de 1878 et 1879. Le père jésuite Antonio Ballerini semble avoir été l'auteur du *Piccolo saggio*.[147] Reste le factum sur Bonetti à Chieri, dont l'origine demeure encore incertaine, mais dans la rédaction duquel ledit Bonetti semble avoir fortement trempé. Cette question particulière sera peut-être un jour éclairée par la critique interne, surtout par l'examen du style de la pièce. Quant aux prêtres Anfossi et Turchi, ils étaient certainement informés par les salésiens Gioachino Berto et Giovanni Bonetti, deux familiers de don Bosco avec qui ils demeuraient en relations (souvent épistolaires) permanentes. Les salésiens paraissent donc avoir joué un rôle auxiliaire dans la confection de ces papiers, mais ils le firent certainement en dehors de don Bosco, que, pour rien au monde, ni les uns (les anciens élèves), ni les autres (les salésiens) n'auraient osé compromettre si peu que ce fût dans cette ténébreuse entreprise.

A prendre un peu de recul, il apparaît que deux tempéraments, deux ambitions opposées et deux politiques ecclésiastiques se sont heurtés dans cette très malheureuse discorde. Alors qu'il était convaincu de devoir trouver un allié dans Mgr Lorenzo Gastaldi, don Bos-

co avait été jeté, dès 1872, dans le camp de plus en plus fourni des adversaires de son archevêque.[148] Sa personnalité «charismatique» acharnée à défendre une œuvre, qu'il jugeait voulue de Dieu, s'était débattue dans un appareil institutionnel en partie réformé et toujours fermement régi par un archevêque autoritaire. Leurs idéologies religieuses différaient assez peu, quoique celle de Mgr Gastaldi ait été beaucoup plus raffinée que celle de don Bosco. Leurs querelles n'étaient pas d'idées, mais, si l'on nous permet un mot dont ils n'usaient pas, de pastorales. Ces pasteurs avaient, dans la conduite des hommes, deux manières différentes et à certains égards opposées en dépendance d'une philosophie plus ou moins consciente de part et d'autre.

Mgr Gastaldi était de la race des grands évêques tridentins d'Italie du Nord, dont le modèle éminent était l'archevêque Charles Borromée: comme lui il gouverna par synodes et ordonnances, il réforma clergé et religieux. Gastaldi avait hérité de la Contre-Réforme que la volonté du chef est la volonté de Dieu et donc l'obligation de tous; que le chef religieux, le hiérarque, parce que représentant de Jésus Christ, est (plus ou moins) omniscient et (plus ou moins) omnipotent; et qu'en conséquence le sujet est tenu, en particulier pour des raisons religieuses, de se soumettre à ses décrets et à ses lois. Dans ce système, la force du corps, qui est d'abord dans la tête, est garantie par l'obéissance des membres. Je ne crois pas que Mgr Gastaldi ait voulu la destruction de la congrégation salésienne; mais, pour la réussite de sa politique réformatrice, il a voulu de toutes les puissances de son être, qu'elle se soumette à ses propres vues. Les fautes que risque une autorité de ce type sont la violence et le mensonge. Homme droit, Mgr Gastaldi ne biaisait pas avec la vérité. Mais, pour venir à bout des inévitables résistances, il n'hésitait pas à recourir à certaines formes violentes.

La manière de don Bosco, sa «pastorale» si l'on veut, était très différente. Elle relevait, comme sa pédagogie, de ce que nous appelons le «système préventif». Ses relations pastorales étaient imprégnées de «charité». Cette manière était certainement plus démocratique et probablement plus évangélique que celle de Mgr Gastaldi. A la façon du Christ serviteur aux pieds de l'apôtre Pierre, il faisait systématiquement appel aux goûts et aux aptitudes, modestes ou non, des gens à qui il recourait pour le service de l'Eglise. Il exploitait leurs «charismes» et attestait de leur existence. Pour lui, la force du corps était dans les membres en harmonie avec la tête; et la grande vertu, non pas

l'obéissance, mais le zèle pour la cause de Dieu ou, mieux, la charité active envers le prochain, moyen idéal d'œuvrer à «la plus grande gloire de Dieu». La faute possible de cette conduite des hommes est la culture d'un certain anarchisme. La famille franciscaine en sait quelque chose.

Rapprochons ces deux pastorales. Subordonné au premier, le deuxième type de chef n'a le choix qu'entre la contestation et une certaine annihilation. Don Bosco, appuyé par Pie IX, a cru pouvoir contester les orientations et les volontés de l'archevêque de Turin. *Inde irae et lites.*

Pour rendre justice à Mgr Gastaldi, dont la mémoire est sortie très malmenée de ses divers combats de réformateur,[149] il convient peut-être de reconnaître ici que sa méthode absolutiste, qui est pour nous surannée et en tout cas peu «moderne», avait ses vertus et son efficacité. Mgr Gastaldi fut un grand évêque, le *Bollettino salesiano* eut le bon goût de l'avouer au lendemain de sa mort. Ce grand prélat a été, y lisait-on, une «gloire singulière de l'épiscopat piémontais» par sa piété, son zèle et sa doctrine.[150] L'archevêque Gastaldi a été en des années très difficiles pour le Piémont du dix-neuvième siècle un archevêque réformateur d'envergure. Sa rigueur n'a jamais été mesquine. D'une intelligence vigoureuse, homme d'études étendues, de caractère énergique, d'activité inlassable, il avait donné au diocèse une impulsion, dont il a probablement bénéficié jusqu'aux années cinquante du vingtième siècle. Il avait encouragé le développement du clergé, favorisé les séminaires, veillé à l'exacte observance des canons et des rites, excité le zèle des fidèles pour les besoins du culte et la fondation de nouvelles églises, encouragé et aidé les associations religieuses de laïcs.[151] Il est même probable qu'en matière de formation cléricale et humaine, ses rappels à l'ordre parfois brutaux rendirent quelques bons services aux salésiens eux-mêmes, non seulement du diocèse de Turin, mais du monde entier.

Qui prétend mesurer la valeur apostolique de don Bosco ne peut ignorer l'apport de son vieil ami, qui devint son plus rude censeur à partir du jour où il reçut la charge de l'archevêché de Turin. Le secrétaire particulier de celui-ci, le chanoine Tommaso Chiuso, n'avait pas tout à fait tort d'écrire dans son *Histoire de l'Eglise en Piémont* durant l'épiscopat de Mgr Gastaldi: «Il est vrai que quelques nuages ont parfois traversé les bonnes relations entre notre Archevêque et D. Bosco. Mais il est également avéré que ses intentions furent toujours saintes et que, si brouilles il y eut, elles eurent pour heureux effet de contri-

buer à la prospérité de cette institution.» Mais la comparaison qui terminait le paragraphe était plus contestable. «Si les verts sapins qui couronnent les cimes alpestres n'étaient pas secoués par les vents bienfaisants qui soufflent sur ces hauteurs, croîtraient-ils aussi hauts et aussi forts?»[152] Monsieur le chanoine, sur les cimes des Alpes les bises glacées ne balaient que la neige; les arbres n'y poussent pas. Et cela, don Bosco le savait.

Notes

1. *Bibliographie.* La documentation de ce chapitre est immense. Les pièces d'archives des deux camps, celui de la curie turinoise et celui des salésiens du Valdocco, ont été pour la plupart réunies et classées en ACS 123, position *Gastaldi e i Salesiani*, et reproduites en FdB 619-676. A lui seul ce lot représente quelque trois mille quatre cents pages. Y joindre quelques autres pièces classées en ACS 123, position *Franchetti* et reproduites en FdB 591-609, *passim*. Don Lemoyne en a édité une partie dans ses *Documenti*, surtout dans le volume XLV, entièrement consacré aux affaires Bonetti-Gastaldi. On joindra aux pièces manuscrites et imprimées les documents S. Congregatione Concilii, *Taurinen. Rehabilitationis ad audiendas confessiones, pro Johanne Bonetti Societatis Salesianae cum Illma et Rma Curia Taurinensi...*, Rome, typ. Tiberina, 1881 (cité: *Rehabilitationis*), et S. Congregatione Concilii, *Taurinen. Interdicti localis super facultate audiendi Confessiones, pro Rma Curia seu Rmo Laurentio Gastaldi Archiepiscopo cum R.D. Johannem Bonetti...*, Rome, typ. Mugnoz, 1881 (cité: *Interdicti*), ainsi que les actes du procès complémentaire pour la canonisation de don Bosco, notamment le fascicule: *Positio super dubio: An adducta contra Ven. Servum Dei obstent, quominus in Causa procedi possit ad ulteriora?*, Rome, typis Polyglottis Vaticanis, 1921 (cité: *An adducta*).

2. *Esposizione alla S. Sede dello stato morale e materiale della Pia Società di S. Francesco di Sales nel marzo di 1879*, San Pier d'Arena, Tip. Sal., 1879, 20 p.

3. *Op. cit.*, p. 18.

4. G. Bosco à P. Vallauri, Alassio, 9 février 1879; *Epistolario* III, p. 444.

5. Projet de lettre de G. Bosco à un cardinal, février 1879, *Epistolario* III, p. 445-446. La pièce est tout entière de l'écriture de don Berto. Le 5 décembre 1988, don Francesco Motto m'écrivait que cette lettre n'avait pas encore été retrouvée aux archives vaticanes.

6. Lettre éditée dans *Rehabilitationis, Summarium*, p. 20-21.

7. G. Bonetti à Léon XIII, Rome, 6 mars 1879; éd. *Rehabilitationis, Summarium*, p. 23-25.

8. Ces deux suppliques, datées l'une et l'autre de Rome, 7 mars 1879, ont été éditées en MB XIV, 705-707.

9. C. Cays à G. Bosco, Turin, 21 février 1879; éd. MB XIV, 699, doc. 6.

10. M. Rua à G. Bonetti, Turin, 22 mars 1879; éd. *Documenti* XLV, 20. Une adaptation de ces lignes en MB XIV, 236/29 à 237/10.

11. C. Chiaverotti à G. Bonetti, 18 avril 1879; original en ACS 123; voir FdB 644, D11.

12. G. Bonetti aux «figlie dell'Oratorio S. Teresa», Rome, 24 mars 1879; éd.

Documenti XLV, 21-22. Don Ceria a affirmé (MB XIV, 237/19 à 238/5), je me demande à partir de quoi, que cette lettre – malheureuse – destinée à un intime de Chieri, fut, à l'insu de son auteur, transformée en circulaire. Cette thèse est infirmée par un autographe manuscrit conservé en ACS 123, *Gastaldi e i Salesiani*, dans la sous-série *Bonetti-Oratoriane*, qui commence par les mots: «Roma, 24 marzo 1879. – Alle figlie dell'Oratorio di S. Teresa». Voir FdB 633 B11 à C2.

13. M. Sona à G. Bonetti; Chieri, 28 mars 1879; éd. *Documenti* XLV, 23-24.

14. G. Bonetti à L. Gastaldi, Turin, 2 mai 1879; éd. *Documenti* XLV, 28.

15. G. Bonetti à Léon XIII, Turin, 4 mai 1879; éd. *Rehabilitationis, Summarium*, p. 39-43. Voir MB XIV, 239/16-17.

16. *L'Arcivescovo di Torino, D. Bosco e D. Oddenino, ossia fatti buffi, serii e dolorosi raccontati da un Chierese*, Turin, Tipografia G. Bruno e C., 1879, 52 p.

17. L. Gastaldi à G. Bosco, 27 mai 1879; éd. *Documenti* XX, 203. Voir MB XIV, 240/1-14.

18. D'après *Documenti* XX, 203.

19. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno «15 Febbrajo 1879», p. 14-18. Les récits importants sur don Bosco, Mgr Gastaldi et Mgr Audisio à Vatican I, aujourd'hui repris, à travers *Documenti* XII, 20-21, en MB IX, 798/23 à 800/12, datent donc de ce mois d'avril 1879.

20. Voir la réponse de G. Bosco au cardinal Ferrieri, Turin, 3 août 1879; éd. MB XIV, 220-223.

21. G. Bonetti à C. Leonori, 27 juillet 1879; éd. *Documenti* XLV, 33-34. Voir MB XIV, 245/21-24.

22. Attestation de G. Bosco sur le prêtre G. Bonetti, Turin, 28 octobre 1879; *Epistolario* III, p. 528-529.

23. G. Bosco au cardinal Nina, Turin, 12 janvier 1880; *Epistolario* III, p. 539-540. – Francesco Dalmazzo, né à Cavour le 18 juillet 1845, avait fait profession salésienne à Turin le 5 avril 1869 et avait été ordonné prêtre à Turin le 18 juillet 1868, d'après sa notice du *Dizionario biografico dei Salesiani*, p. 103. Il avait été directeur du collège de Turin-Valsalice de 1872 à sa nomination à Rome au début de 1880.

24. Voir une lettre de F. Dalmazzo à M. Rua, Rome, s. d. (janvier? 1880); éd. *Documenti* XXII, 69.

25. D'après une correspondance de G. Berto avec M. Rua et des souvenirs du secrétaire utilisés en MB XIV, 462-464.

26. G. Bosco à F. Dalmazzo, S. Pierdarena, 7 mai 1880; *Epistolario* III, p. 585.

27. D'après des notes Berto passées en *Documenti* XXII, 87.

28. D'après des notes Berto, *Documenti* XXII, 88. Leur utilisation en MB XIV, 451/18-23.

29. Le récit de l'audience en MB XIV, 462/1 à 464/35.

30. Mémoire daté du 10 avril 1880; *Epistolario* III, p. 564-566.

31. Voir *Documenti* XXII, 90-92. Une certaine légende est née ainsi.

32. Il écrivit sur un papier laissé en partant à son procureur Dalmazzo: «Au Saint-Père également, [lui dire que] je n'en pouvais plus et [qu'] il ne m'a pas été permis de me présenter à l'audience à laquelle il m'a[vait] invité». (G. Bosco à F. Dalmazzo, s. l., s. d. (Rome, 20 avril 1880); *Epistolario* III, p. 583.

33. Capitolo Generale II, conférence du 6 septembre 1880; Verbali Barberis, quaderno I, p. 53-54.

34. Cette pièce: «Ad unico fine...» a été éditée en MB XIV, 807, doc. 69.

35. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin 17 mai 1877; éd. *Documenti* XVIII, 142; G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 18 mai 1877; *Epistolario* III, p. 175-176; L. Gastaldi à G. Bosco, 19 mai 1877; *Documenti* XVIII, 143-144.

36. G.B. Lemoyne, *L'Arca dell'Alleanza, ossia potenza di Maria ausiliatrice in favore dei suoi devoti*, S. Pier d'Arena, 1879.

37. L. Gastaldi au cardinal Bartolini, Turin, 26 juin 1880; éd. MB XIV, 795-797, doc. 59.

38. Pour cette date, voir la note éditée en MB XI, 453/15-18.

39. L. Salvati, promoteur de la foi, Rome, 16 juillet 1880; éd. *Documenti* XXII, 187-190. Résumé en MB XIV, 525-527.

40. D. Bartolini à G. Bosco, Rome, 16 juillet 1880; éd. MB XIV, 797, doc. 60.

41. Long mémoire du P. Rostagno sur les raisons à alléguer pour soutenir la licéité des procédés dans l'impression des livrets de grâces de Marie auxiliatrice, Turin, 15 août 1880; éd. *Documenti* XXII, 204-208. Un résumé en MB XIV , 527/10-29.

42. G. Bosco à D. Bartolini, Nizza Monferrato, 17 août 1880; *Epistolario* III, p. 613-614.

43. G. Bosco à Mgr. Salvati, Turin, 17 août 1880; lettre que nous ne connaissons pas (encore), mais qui a été signalée par le destinataire dans sa réponse du 26 août.

44. L. Salvati à G. Bosco, Rome, 26 août 1880; éd. *Documenti* XXII, 208-209; extraits en MB XIV, 528/8-26.

45. *Lettera sull'Arcivescovo di Torino e sulla Congregazione di San Francesco di Sales. Un po' di luce*, Turin, Tip. Camilla e Bartolero, s. d., 3 p.

46. *Strenna pel Clero, ossia Rivista sul Calendario liturgico dell'Arcivescovo di Torino*, scritta da un Cappellano, Turin, Tip. G. Bruno e C., 1878, 88 p.

47. *La Questione Rosminiana e l'Arcivescovo di Torino. Strenna pel Clero*, compilata dal Cappellano, anno II, Turin, Tip. G. Bruno e C., 1879, 144 p.

48. *Piccolo saggio sulle dottrine di Mons. Gastaldi, Arcivescovo di Torino*, preceduto da una Introduzione e seguito da alcune appendici, Turin, Tip. Alessandro Fina, 1879, 155 p.

49. *Ci-dessus*, n. 16.

50. Voir les jugements fondés de G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi, op. cit.*, t. II, p. 275-282.

51. *Piccolo saggio...*, p. 27.

52. *Ibidem*.

53. *Piccolo saggio...*, p. 38-39.

54. *L'Arcivescovo di Torino, D. Bosco e D. Oddenino*, p. 38.

55. «... Entre temps, un anonyme qui signe: coopérateur Salésien a imprimé une lettre (la voir) pour défendre D. Bosco, lettre dans laquelle tout est exact (*preciso*); mais c'est écrit avec un peu d'animosité et peu respectueux. L'archevêque a été fortement blessé...» (G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 13, p. 17-18).

56. F. Maffei à G. Bosco, Turin, 5 décembre 1877; *Documenti* XVIII, 409-410; extraits en MB XIII, 377/9-19.

57. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 9 décembre 1877; *Epistolario* III, p. 249.

58. F. Maffei à G. Bosco, Turin, 10 décembre 1877; éd. MB XIII, 379/19-32.

59. G. Bosco à L. Gastaldi, Turin, 12 décembre 1877; *Epistolario* III, p. 250.

60. MB XIII, 380/22.

61. La date de la communication d'après une note Berto en ACS 123; voir FdB 662, C4.

62. La pièce, intitulée: *Risposte alle accuse della lettera stampata a Torino coi tipi di Camilla e Bartolero*, Turin, 21 décembre 1877, a été reproduite en *Documenti* XVIII, 430-432.

63. *Bollettino salesiano*, ann. II (1878), n. 1, p. 12.

64. M. Bardessono à G. Bosco, Turin, 20 janvier 1878; éd. *Documenti* XIX, 52.

65. «Il est impossible de lire ce livre sans éclater de rire, même là où il y aurait lieu de méditer.»

66. «D. Bosco regrette le revers de la médaille».

67. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno 13, p. 38-39.

68. G. Bosco à P. De Gaudenzi, Turin, 6 octobre 1878; *Epistolario* III, p. 391-392.

69. Synode du 5 novembre 1878. Voir G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, cit., t. II, p. 108.

70. *Documenti* XIX, 255; passage dont la source n'a pas encore été repérée.

71. Adaptation de la conversation du début décembre (un peu édulcorée) en MB XIII, 884/1-31.

72. L. Gastaldi à G. Bosco, Turin, 22 octobre 1880; éd. MB XIV, 800, doc. 62.

73. C. Leonori à G. Bosco, Rome, 29 novembre 1880; éd. *Documenti* XLV, 47. Voir MB XIV, 250/25-29.

74. Ceci d'après les lettres L. Gastaldi à P. Caterini, Turin, 5 décembre 1880; et L. Deppert à F. Dalmazzo, Turin, 18 décembre 1880; éd. *Documenti* XLV, 52-53. Voir MB XIV, 252/8-13.

75. D'après L. Deppert à F. Dalmazzo, Turin, 18 décembre 1880, cit.

76. L. Gastaldi à P. Caterini, Turin, 5 décembre 1880; éd. *Documenti* XLV, 49-50. Extraits en MB XIV, 252/14-24 et 532/25-31.

77. S. Lione à L. Gastaldi, Chieri, 9 décembre 1880.

78. A. Oddenino à L. Gastaldi, Chieri, 13 décembre 1880.

79. Les témoignages dans *Rehabilitationis*, p. 1-2, 5-8...

80. Déposition G. Corno, *Processiculus*, 28 juin 1917. (Dans la copie authentique, Rome, Postulation salésienne, p. 109.)

81. D'après les déclarations postérieures de Mgr Gastaldi confirmées par le P. Leoncini, sinon par le P. Pellicani. Voir MB XV, 233/10-27.

82. Rapport édité en *Documenti* XLV, 55-64; extraits en MB XV, 190/2 à 191/21.

83. G. Tortone à un cardinal, Turin, 30 décembre 1880; éd. – assortie de remarques plus ou moins insultantes pour l'auteur – *Documenti* XLV, 65-68. Cette pièce ne semble pas avoir été utilisée par don Ceria dans les MB.

84. L. Gastaldi à E. Colomiatti, Turin, 12 janvier 1881 et 1er février 1881; ACS 123, position *Gastaldi e i Salesiani*, sous-série Colomiatti. – Sur Emanuele Colomiatti (né à Chieri en 1846, mort à Turin en 1928; docteur en théologie à Turin, docteur en droit de l'université pontificale du séminaire romain, avocat fiscal de l'archevêque en 1882) «persona competente ed onesta», voir G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, *op. cit.*, t. II, p. 64, texte et note; et aussi P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, t. III: *La canonizzazione*, Rome, 1988, p. 46.

85. Voir MB XV, 192/6.

86. Voir MB XV, 192/8-14.

87. L. Nina à G. Bosco, Rome, 10 février 1881; éd. MB XV, 707-708, doc. 15.

88. G. Bosco à L. Nina, Roquefort, 27 février 1881; *Epistolario* IV, p. 29-30. La date et le lieu d'expédition de cette lettre ont été restitués d'après *Documenti* XLV, 74.

89. G. Bosco à M. Rua, Roquefort, 27 février 1881; *Epistolario* IV, p. 28.

90. G. Bosco à E. Colomiatti, Alassio, 5 avril 1881; *Epistolario* IV, p. 39.

91. D'après ses lettres et ses entretiens avec le chanoine Colomiatti d'une part, avec don Bonetti et don Bosco d'autre part.

92. Ed. *Epistolario* IV, p. 58, n. 1.

93. D'après la lettre de G. Bonetti à Mgr I. Verga, secrétaire de la congrégation du Concile, Turin, 7 juin 1881. (MB XV, 201-203.)

94. Une lettre de Mgr Gastaldi au cardinal préfet de la congrégation du Concile, le 31 mai; une lettre du chanoine E. Colomiatti à G. Bosco, le 1er juin.

95. Télégramme, 2 juin; G. Bosco à Mgr Verga, 2 juin, *Epistolario* IV, p. 57-58; G. Bosco à E. Colomiatti, 2 juin, *Epistolario* IV, p. 58.

96. Edition partielle dans *An adducta...*, p. 17-18.

97. L. Leoncini à L. Gastaldi, Savona, 18 juin 1881; *Documenti* XLV, 90-91.

98. L. Gastaldi à la S. Congrégation du Concile, Turin, 21 juin 1881; éd. *Interdicti..., Summarium*, p. 22-24.

99. E. Colomiatti à L. Nina, Turin, 25 juin 1881; éd. MB XV, 712-713, doc. 18.

100. G. Bosco à C. Leonori, Turin, 8 juillet 1881; *Epistolario* IV, p. 68-69.

101. C. Leonori à G. Bonetti, Rome, 25 septembre 1881; éd. *Documenti* XLV, 94.

102. C. Leonori à G. Bosco, Rome, s. d.; éd. *Documenti* XLV, 100-101. L'*opuscoletto* sera: C. Leonori, *Cenni sulla Società di S. Francesco di Sales istituita dal sacerdote Giovanni Bosco*, Rome, Tip. Tiberina, 1881.

103. G. Bosco à A. Pellicani, Turin, 14 octobre 1881; *Epistolario* IV, p. 87-88.

104. E. Colomiatti à L. Gastaldi, Rome, 14 octobre 1881; ACS 123, position *Gastaldi e i Salesiani*, sous-série Colomiatti. Extraits en MB XV, 235/10-20.

105. Témoignage E. Colomiatti, dans *An adducta...*, p. 14-15.

106. Turin, Tipografia Salesiana, 1881, 16 p.

107. S. Congregatione Concilii, *Taurin. Rehabilitationis ad audiendas confessiones, pro Johanne Bonetti Societatis Salesianae cum Ill.ma et R.ma Curia Taurinensi.* Restrictus facti et juris, cum Summario pro Congregatione Generali diei 17 décembre 1881, Romae, Typ. Tiberina, 1881, 50 p. (exposé Leonori), 55 p. (Summarium) et 11 p. (Summarium additionale).

108. S. Congregatione Concilii, *Taurinen. Interdicti localis super facultate audiendi Confessiones, pro R.ma Curia seu R.mo Laurentio Gastaldi Archiepiscopo cum R.D. Johannem Bonetti Sacerdotem Instituti Salesiani.* Memoriale facti et juris cum Summario pro Congregatione, diei Mensis Decembris 1881, Rome, Typ. Mugnoz, 1881, 48 p.

109. Date de la distribution d'après C. Menghini, in *An adducta...*, p. 23-24.

110. *Esposizione del Sacerdote Giovanni Bosco agli Eminentissimi Cardinali della Sacra Congregazione del Concilio*, S. Pier d'Arena, Tipografia di San Vincenzo de' Paoli, 1881, 76 p.

111. Don Ceria a judicieusement reproduit cette introduction en MB XV, 215/10 à 216/14.

112. *Esposizione...*, p. 73-75.

113. *Esposizione...*, p. 75-76.

114. L. Gastaldi à L. Nina, Turin, 31 décembre 1881; éd. MB XV, 723, doc. 26.

115. La lettre d'excuses en *Documenti* XLV, 151-152. Le refus – de fait – de l'archevêque, d'après G. Bosco à L. Nina, Turin, 2 janvier 1882; *Epistolario* IV, p. 109-110.

116. Le texte de la citation a été édité en MB XV, 733, doc. 32.

117. G. Bosco à L. Nina, Turin, 7 janvier 1882; *Epistolario* IV, p. 113-114.

118. L. Ferrieri à L. Gastaldi, Rome, 18 janvier 1882; éd. *Documenti* XXIV, 278.

119. L. Nina à L. Gastaldi, Rome, 31 janvier 1882; éd. MB XV, 727, doc. 27.

120. Télégramme, éd. *Documenti* XLV, 179.

121. C. Leonori à G. Bonetti, Rome, 29 janvier 1882; éd. *Documenti* XLV, 205-206.

122. L. Nina à la curie de Turin, Rome, 31 janvier 1882; éd. MB XV, 734, doc. 33.

123. D'après un récit en *nous* Berto et Lemoyne, en *Documenti* XXIV, 130. Voir MB XV, 533/25-32.

124. Le 8 mai 1882, il narrait au cardinal Nina quelques-unes des tentatives avortées: G. Bosco à L. Nina, Rome, 8 mai 1882; *Epistolario* IV, p. 132-133.

125. G. Bosco à L. Nina, Rome, 8 mai 1882; *Epistolario* IV, p. 134.

126. Témoignage E. Colomiatti, in *An adducta...*, p. 10.

127. Même témoignage, *ibid.*, p. 11.

128. Voir une lettre de F. Dalmazzo à G. Bosco, Rome, 15 mai 1882; éd. *Documenti* XLV, 265-267.

129. Télégramme du 18 mai 1882; éd. *Documenti* XLV, 271.

130. Témoignage E. Colomiatti, in *An adducta...*, p. 11.

131. Télégrammes et lettres de Dalmazzo, Nina, Rua, Bonetti et enfin de don Bosco les 18, 19 et 20 mai, résumés avec références dans la *Chronologie critique du différend...* (*Cahiers salésiens*, 6-7, Lyon, 1982), p. 150-151.

132. G. Bosco à Léon XIII, Turin, 30 mai 1882; *Epistolario* IV, p. 140.

133. Feuillet *Smentita di un'accusa contro D. Bosco*, 1^er^ juin 1882, S. Pier d'Arena, Tip. dell'Oratorio S. Vincenzo de' Paoli, 4 p. Ce feuillet reproduisait une *Dichiarazione* du P. Antonio Pellicani, datée du 30 mai 1882; déclaration reproduite en MB XV, 256-257.

134. «Don Bosco e la sua bottega», *Cronaca dei Tribunali*, 3 juin 1882; coupure originale dans *Documenti* XXIV, 163-166.

135. G. Bonetti à Léon XIII, Turin, 6 juin 1882; éd. *Documenti* XLV, 290-298.

136. D'après la lettre de F. Dalmazzo à G. Bosco, Rome, 18 juin 1882; éd. *Documenti* XLV, 301-303. Extraits en MB XV, 268 et 271.

137. Le texte de la *Concordia* en MB XV, 269/1 à 270/11.

138. «Prima di accettare proposta siano ascoltate le tue ragioni dal Superiore. Rua»; avec l'ordre «Berto spedisca». Autographe de don Bosco, éd. *Documenti* XLV, 303.

139. G. Bosco à F. Dalmazzo, Turin, 28 juin 1882; *Epistolario* IV, p. 147.

140. G. Bosco à L. Nina, Turin, 27 juin 1882; *Epistolario* IV, p. 146.

141. L. Nina à G. Bosco, Rome, 5 juillet 1882; éd. MB XV, 272/29 à 273/37.

142. Les principales pièces en MB XV, 275/6 à 277/10.

143. G. Bosco à L. Nina, Turin, 25 juillet 1882; *Epistolario* IV, p. 155. Voir aussi sa lettre au même cardinal, Turin, 4 août 1882; *Epistolario* IV, p. 159-160, dans laquelle il faisait état de conversations désobligeantes et d'articles de journaux acerbes sur les salésiens de Turin.

144. «Don Bosco e Don Revalenta», *Gesù Cristo. Grido popolare anticlericale*, 1-8 octobre 1882. Sur ce journal, voir éventuellement G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, cit., t. II, p. 189. Son rédacteur responsable se dénommait Federico Sticca.

145. Un récit malveillant dans une lettre de G. Bonetti à F. Dalmazzo, Turin, 12 novembre 1882; éd. *Documenti* XLV, 363-364.

146. Il s'agissait d'un fascicule de la *Biblioteca della gioventù italiana*, publié en novembre 1882.

147. Ces informations d'après la lettre réservée de Giovanni Turchi au cardinal préfet de la congrégation des Rites, Bra (Cuneo), 25 octobre 1895; éd. entre autres en MB XIX, 403, doc. 10. On y remarquera que don Turchi avait d'abord cru Bonetti responsable du factum qui le concernait, et qu'il ne changea d'avis que sur ses dénégations.

148. Voir l'article équilibré de G. Tuninetti, «Valutazione del contrasto», dans *Lorenzo Gastaldi*, *op. cit.*, t. II, p. 286-290. Cet historien fait grande place à l'ecclésiologie des protagonistes, ainsi qu'à l'entourage de Mgr Gastaldi.

149. La lecture du t. II de G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi*, sur l'*Arcivescovo di Torino, 1871-1883*, est instructive sur ce point. Parmi ceux qui nuisirent à sa mémoire, il convient de citer un grand ami des salésiens, D. Franchetti, *Alcune memorie intorno a Monsignor Gio. Battista Bertagna*, Turin, P. Marietti, 1916, 249 p.

150. «Morte di Mons. Lorenzo Gastaldi Arciv. di Torino», *Bollettino salesiano*, avril 1883, p. 72. G. Tuninetti, dans *Lorenzo Gastaldi*, *op. cit.*, t. II, p. 256, note le «quasi silenzio» de la *Civiltà cattolica* sur la mort de Mgr Gastaldi. Ce périodique a toutefois publié en 1915, remarque-t-il aussi, à l'occasion du centenaire de la naissance de Lorenzo Gastaldi, un article élogieux: *In memoria di Mons. Gastaldi Arcivescovo di Torino (1815-1883)*, *La Civiltà cattolica*, ann. 66 (1915), vol. 4, p. 722-727. Une seule réserve: son adhésion au rosminianisme.

151. Ces résultats, que l'histoire n'a pas démentis, dans l'article «Morte di Mons. Lorenzo Gastaldi Arcivescovo di Torino», *Il Corriere di Torino*, 27 mars 1883.

152. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte dal 1797 ai giorni nostri*, vol. V: *Episcopato di Lorenzo Gastaldi*, Turin, G. Arneodo, 1904, p. 220.

Chapitre XXXII.

Don Bosco chez les catholiques français en 1883

Une sensibilité «contre-révolutionnaire»

Le monde avec lequel don Bosco a frayé en France, lors du grand voyage de 1883 qui le mena jusqu'à Paris et Lille, était viscéralement royaliste et contre-révolutionnaire.

Albert du Boÿs allait bientôt écrire un ouvrage sur lui. Ce témoin de la fidélité à la dynastie légitime avait toute son estime. Lors de la séance du chapitre supérieur du 29 septembre 1885, la question de la meilleure biographie à offrir sur don Bosco fut posée au cours d'un échange à propos de la fondation de Madrid: la vie anecdotique *Dom Bosco*, de Charles d'Espiney,[1] petit livre que don Branda avait laissé aux émissaires madrilènes; ou bien *Dom Bosco et la Pieuse Société des salésiens*,[2] d'Albert du Boÿs? Selon le procès verbal de la séance, «... D. Bosco dit: – En ces cas il est préférable de donner Du Boÿs. Celui de d'Espiney est bon (exactement: *serve*) pour les personnes pieuses et pour faire ouvrir les goussets, tandis que celui de Du Boÿs fait connaître notre système et il a deviné (*indovinato*) l'esprit de notre Société. A l'origine, don Bosco répugnait à laisser imprimer des choses le concernant, mais, quand le dé est jeté, il faut avancer. Du Boÿs, il faut le répandre le plus possible, le vendre, en faire cadeau si cela convient, parce qu'il nous fait connaître sous notre véritable jour.»[3]

Le personnage ainsi loué, Albert du Boÿs (1804-1889), était un ancien magistrat légitimiste. Jeune conseiller à Grenoble en 1830, il avait abandonné sa charge après la révolution de Juillet pour demeurer fidèle à la dynastie «légitime» des Bourbons. Depuis, sa vie avait été remplie, studieuse et active. Il la terminait à Tain (Drôme). On lui devait une *Histoire du droit criminel* en six volumes.[4] Il avait participé à plusieurs mouvements culturels, caritatifs et sociaux des catholiques de l'époque. Président de l'académie Delphinale, il avait mené

de nombreuses recherches érudites d'intérêt le plus souvent local. Lié d'amitié avec l'évêque d'Orléans, Mgr Félix Dupanloup (1802-1878), il l'avait accompagné au premier concile du Vatican. Ce légitimiste passait donc aussi pour catholique «libéral».

Autre bon ami français de don Bosco, Léon Harmel (1829-1915), le patron chrétien du Val des Bois près de Reims qui fit plusieurs visites au Valdocco, participait du même esprit profondément royaliste, mais avec une nuance contre-révolutionnaire accusée. Plus tard, pour obéir à Léon XIII, il se «ralliera» à la République. Il n'en était assurément pas là en 1883. Six ans auparavant, il avait publié un gros livre: *Manuel d'une corporation chrétienne*,[5] dont le titre avouait d'emblée l'orientation Ancien Régime. Pour l'heure, il se dépensait dans l'Œuvre des Cercles Catholiques d'Albert de Mun, qui était d'inspiration semblable[6]. Au congrès de l'Union des Œuvres, à Autun, en 1882, il venait de faire acclamer le régime corporatif dans la grande industrie.[7] Et, dans sa chronique de la manifestation, Maurice Maignen déclarait: «La Révolution l'a compris: elle s'est sentie atteinte au cœur, on n'a pas tardé à le constater.»[8] Tiens! Pourquoi?

Une liste dressée par Camille de Barruel, des visites que don Bosco devait faire à Paris en 1883, nous renseigne sur ses relations privilégiées dans la capitale, toutes aussi peu républicaines que possible. «Paris. – Mme la Vicomtesse de Cessac, 107, rue de la Boétie. – Madame la Comtesse Riant, 51, boulevard de Courcelles. – M. le Comte de Mun, 51, avenue de l'Alma. – M. Joumard, rue Pierre Charron, 1. – M. de Montigny, 40, rue Barbet de Jouy. – M. Oyague, 44, avenue d'Iéna. – Princesse Marguerite d'Orléans, Hôtel Lambert. – Comtesse Czartoryska, 2, rue St Louis en l'Ile. – Mme la Baronne Reille, 10, boulevard Latour-Maubourg.»[9]

Ce monde brillant de royalistes était composé indistinctement de légitimistes et d'orléanistes, les légitimistes autour du comte de Chambord, au chevet de qui nous verrons don Bosco se rendre en juillet 1883; les orléanistes autour de Philippe, comte de Paris, personnages parmi lesquels on situera le prince Czartoryski, père du futur salésien de ce nom, qu'il rencontra en famille à l'hôtel Lambert au mois de mai de cette même année. Les uns et les autres participaient du même esprit contre-révolutionnaire et, de ce fait, conservateur au sens que nous chercherons à laisser à cet adjectif mal-aimé. L'hostilité de ces gens à 89 égalait pour le moins l'enthousiasme de leurs concitoyens républicains à l'égard de cette très grande année de l'histoire de la France (et, je crois, du monde).

La mentalité violemment contre-révolutionnaire de l'Œuvre des Cercles d'Albert de Mun et de Léon Harmel, nommés l'un et l'autre à l'instant, a été heureusement décrite par son chef et fondateur. Albert de Mun (1841-1914) a consacré à l'Œuvre des Cercles son livre *Ma vocation sociale*,[10] qu'il a sous-titré pour éviter les méprises: «Souvenirs de la fondation de l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers (1871-1875)». Il y racontait que, le soir du dimanche 18 mai 1873, à la fin de la première assemblée de cette œuvre, à Paris, un banquet fraternel avait réuni les congressistes, par «une soirée chaude et magnifique» au restaurant Coraza au Palais Royal. Par les fenêtres ouvertes, on apercevait les arbres garnis de leurs feuilles neuves. «Notre président Vignault, qui portait le premier toast, les montra de la main, en rappelant le jour où, quatre-vingt-quatre ans plus tôt, Camille Desmoulins, debout sur une chaise, avait arraché l'une de ces feuilles pour la mettre à son chapeau comme le symbole de la Révolution, salua dans notre œuvre l'aurore de la Contre-Révolution, se levant à la même place. — On applaudit avec transport, continuait Albert de Mun, devant les garçons stupéfaits; les mains étendues, comme les hommes de 89 au Jeu de Paume, nous jurâmes de ne pas nous séparer avant d'avoir accompli notre œuvre de régénération. Ce fut un délire d'acclamations, dont l'éclat, retentissant dans les allées du jardin, attira sous les fenêtres les promeneurs surpris.»[11]

Pour son «œuvre de régénération» sociale, la Contre-Révolution formait de jeunes hommes de mentalité opposée, déclara-t-il cinq ans après, à la Chambre des Députés cette fois.[12] Le 21 février 1878, il expliqua la tactique de l'Œuvre des Cercles aux applaudissements de la droite et sous les rires ironiques de la gauche. A celle-ci, il observait: «... Dites que nous sommes une force qui vous inquiète, dites que nous vous combattons, mais ne dites pas que nous conspirons. — On a lu les premières phrases de notre manifeste. Qu'est-ce qu'on y a vu? Je défie qu'on y trouve une parole qui soit contre la liberté. Ce qu'on y trouvera, c'est la condamnation de la Révolution. On y trouve que nous n'entendons pas la liberté comme vous (*rires ironiques à gauche*), c'est-à-dire la licence effrénée du mal, le déchaînement de la presse et le dérèglement de l'opinion. Vous viendrez à la tribune tout à l'heure dire les bienfaits que ces libertés-là ont donnés à la France depuis quatre-vingts ans! On y trouvera (...) que nous appelons tout le monde, mais surtout les jeunes, savez-vous à quoi? à aller vers le peuple pour l'aider à relever sa condition morale et matérielle par l'exemple du dévoûment et de l'abnégation (*très bien! très bien! et applaudisse-*

ments à droite); puis à former par le travail leur cœur et leur caractère pour donner à la France des serviteurs capables de panser les plaies que d'autres lui ont faites. – Et soyez certains que ces leçons profitent, et qu'il se lève autour de vous une génération nouvelle que vous ne connaissez pas, une génération d'hommes qui aiment leur Dieu et leur patrie et qui maudissent la Révolution. (*Nouveaux applaudissements à droite.*)»[13] C'était un beau programme d'éducation populaire contre la Révolution et pour corriger ses méfaits.

La doctrine de ces catholiques contre-révolutionnaires convaincus et actifs était de «conservation» sociale, au sens anglais et respectable, non pas au sens français et péjoratif (rétrograde) du terme. Aidés par un historien contemporain, essayons de comprendre. «La doctrine conservatrice est fille de l'événement, nous dit-il. Elle est née d'une réaction contre la Révolution française, cet événement formidable, qui est apparu à Burke et à ses successeurs comme une déchirure dans le tissu de l'histoire européenne (...) La doctrine conservatrice est donc née contre-révolutionnaire. Ce qualificatif doit être entendu dans un sens en quelque sorte radical: les conservateurs ne condamnent pas seulement la pratique de la Révolution, ils récusent dès l'origine les principes dont elle se réclame, et qu'ils jugent contraires à la nature de l'homme social et moral. La pensée conservatrice s'oppose aux *Lumières*, aux *Droits de l'homme*, plus généralement au projet politique moderne.»[14] Religieuse, cette pensée, qui imprégnait, par exemple, les célèbres *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme* d'Augustin de Barruel, voit dans la Révolution l'œuvre du Malin et de ses suppôts. Destructrice d'un ordre voulu par la Providence, la Révolution est satanique. En conséquence, la mentalité conservatrice refuse toute adaptation de l'Eglise au monde moderne et, par là, à l'histoire.[15] Les consciences catholiques contre-révolutionnaires prétendaient rendre à Dieu une société dévoyée par des principes libertaires et égalitaires, estimés areligieux. Elles opposaient comme le bien au mal les deux systèmes sociaux: l'ordre traditionnel monarchiste, corporatif et chrétien, et l'ordre moderne démocratique, individualiste et sécularisé. Ces gens œuvraient consciencieusement au retour du premier et à la défaite du deuxième. Don Bosco pouvait discerner dans leurs propos diverses idées de Joseph de Maistre, dont il fréquentait assidûment les descendants.

Pour cette partie de l'opinion française, qui régentait le monde catholique, prêtre italien au pauvre langage, il symbolisait dans sa personne l'action efficace de conservation régénératrice de la société.

Avec abnégation, il œuvrait au salut du peuple en éduquant des jeunes par le travail pour Dieu et leur patrie. Il reconstruisait le monde par leur initiation concrète à la vie. Vieillard prématurément usé, dont la voix portait à peine désormais, à défaut de discours brillants et convaincants, ses centres professionnels suffisaient à lui donner de l'éloquence.

Les raisons du voyage

En France, pays qu'il commençait à bien connaître, don Bosco ne nourrissait assurément nulle ambition politique. L'Evangile nous apprend le respect de tous les régimes, répétait-il volontiers désormais. Selon les temps, César est dictateur, monarque ou président de la République. Quel qu'il soit, le chrétien lui rend ce qui lui appartient, pourvu que le Règne de Dieu n'en souffre pas.[16] En revanche, ses ambitions sociales étaient réelles: il lui fallait aider la jeunesse laborieuse et trop souvent abandonnée à réussir sa vie et, de façon plus générale, rendre la société à Dieu et à la religion, sans qui elle souffre et meurt. Il rejoignait par là une certaine mentalité contre-révolutionnaire.

Toutefois, en ce mois de mars 1883, à Marseille, il se disposait à voyager à travers le pays pour des raisons plus particulières. Il voulait établir des œuvres salésiennes à Paris et à Lille, et trouver des fonds pour ses maisons de la côte méditerranéenne (Marseille, La Navarre) ainsi que pour l'église du Sacro Cuore à Rome. Il y avait deux ans qu'il s'était mis à expédier des circulaires sur cette église. Il se présenterait lui-même aux gens fortunés de France. La validité du procédé était garantie depuis 1876 par ses expériences de Nice et de Cannes.

Il avait quitté Turin dans cette intention. «Demain matin, écrivait-il le 30 janvier au cardinal vicaire, celui à qui il devait la charge du Sacro Cuore (...), je pars pour Gênes (...) Je vais de maison en maison jusqu'à Marseille et, de là, si ma santé et les événements publics me le permettent, je ferai un voyage jusqu'à Lyon et Paris en quêtant pour le Sacro Cuore et en recommandant le denier de S. Pierre...»[17] Il avait dès lors pensé se rendre jusqu'à Lille et même dans la petite ville voisine d'Aire-sur-la-Lys, où il aurait rencontré chez elle sa bienfaitrice et coopératrice Claire Louvet.[18]

Quant à eux, ses hôtes français viendraient à lui pour des raisons variées et souvent très intéressées. Don Bosco avait acquis à Marseille une solide réputation de thaumaturge guérisseur. L'efficacité de sa

prière était garantie. Un exemple parmi cent autres pour cette année 1883. Une religieuse augustine de Meaux lui écrivait: «... Vous me dites commencer une neuvaine en union avec vos chers enfants pour moi, le 10 juin. Quel bonheur! (...) Je souffre tellement, mon bon Père, et cela depuis 3 ans...»[19] Toutefois, pour bénéficier au mieux de ses dons, il convenait d'entrer en relation avec lui, de le voir, si possible de lui parler et de le toucher. Recevoir l'hostie (dans la bouche) de sa main était une grâce recherchée par les fervents. «Je n'ai pu arriver jusqu'à vous», regrettera une noble parisienne. Mais elle ajoutait: «Dimanche dernier, j'ai eu le bonheur de recevoir Notre-Seigneur de vos mains. C'est la plus grande des grâces...»[20] Dans l'impossibilité de le joindre en personne, on lui écrivait.[21]

L'étape lyonnaise (7-17 avril 1883)

Au début de l'année 1883, comme il en avait pris l'habitude depuis 1876, don Bosco avait d'abord longuement séjourné sur la côte méditerranéenne: à Nice et à Cannes pendant la deuxième quinzaine de février; à Toulon (chez les Colle) et à La Navarre durant la première quinzaine de mars; enfin, à Marseille durant la deuxième quinzaine de ce même mois. Ces semaines avaient été pécuniairement fructueuses. Le 19 mars, il avait annoncé à don Dalmazzo, chargé à Rome des affaires du Sacro Cuore, qu'il lui envoyait trois mille francs depuis Cannes et deux mille francs depuis Hyères. «Je fais ce que je peux...», lui écrivait-il humblement.[22]

Le 31 mars, à Lyon, dans le journal *L'Eclair*, un article d'Abel Reynaud intitulé: «Dom Bosco» prévenait la population: «Dans quelques jours la ville de Lyon aura le bonheur de posséder Dom Bosco...»[23] La première étape du grand voyage de don Bosco à travers la France le mena en effet jusqu'à cette ville.[24] Il prit son temps et mit une semaine (du lundi au samedi) pour y arriver. Le 2 avril, il quitta Marseille en train rapide en la compagnie de son secrétaire, le prêtre salésien français Camille de Barruel. Mais il ne dépassa pas Avignon. Il lui convenait de parler dans les villes intermédiaires, où des gens fortunés et pitoyables pouvaient lui donner un peu d'or. A Avignon, un marchand d'articles religieux le logea (non, probablement, sans arrière-pensées commerciales). Le bruit de sa présence se répandit aussitôt: «Inconnu la veille, ce vénérable prêtre a été immédiatement entouré par une foule de malades (...) C'était un spectacle touchant que ces aveugles, ces paralytiques, ces muets, ces poitrinaires, ces épilepti-

ques qui se pressaient autour de lui, s'efforçant à qui mieux mieux d'attirer ses regards, d'obtenir une de ses paroles.»[25] Le magasin fut rempli de curieux et de dévots.[26] Au début de la matinée du 3 avril, don Bosco célébra la messe chez les Dames du Sacré Cœur;[27] et, vers 16 h., il prononça une conférence dans l'église Saint-Agricol, remplie – selon la *Gazette du Midi* – comme «un matin de communion pascale.»[28] Il commença par un éloge de la cité des papes, puis raconta l'histoire de son Oratoire de Turin. Il disait ce qu'il avait fait, sans esbroufe. Le contenu et la présentation du récit plaisaient. «Il est difficile de dire l'intérêt qu'on a pris à entendre cette parole à la fois si naïve, si apostolique et d'une lucidité si merveilleuse...»[29] Les gens, séduits par «l'aimable simplicité, l'humilité souriante et l'abandon du saint homme»,[30] lui donnèrent avec abondance.

Le mercredi 4 avril, les deux voyageurs roulèrent d'Avignon à Valence, où don Bosco parla à la cathédrale. Le jeudi 5, en soirée, ils parcoururent le bref trajet de Valence à Tain,[31] la petite ville d'Albert du Boÿs, chez qui ils passèrent la journée du 6 et la nuit du 6 au 7 avril. Le samedi 7 avril, on vit don Bosco dans le salon d'une bienfaitrice, Mlle Marie Luyton, à Tournon, sur la rive ardéchoise du Rhône, qui est opposée à la rive dauphinoise de Tain.[32] Enfin, le samedi 7 avril, don Bosco arriva à Lyon. Un logement lui avait été offert chez Mgr Louis Guiol, recteur des Facultés catholiques, qui était le frère du curé de Saint-Joseph de Marseille, Clément Guiol.

Il apparut bientôt dans le sanctuaire marial qui domine la ville. Le dimanche soir, don Bosco adressa à la foule de Fourvière des «paroles d'édification.»[33] Les dévots accouraient, avec un lot important de malades. Camille de Barruel décela une guérison dès ce 8 avril: «... Avant d'entrer à l'Eglise [de Fourvière], racontait-il à M. Colle dix jours après, Dom Bosco a béni une pauvre mendiante toute paralysée; la malheureuse faisait compassion; et je crois que les assistants ont prié de bon cœur pour elle. Le Bon Dieu a voulu récompenser la foi de cette pauvresse, et j'ai su par les Sœurs de St Vincent de Paul, qui l'assistent, qu'elle avait été guérie à peu près complètement. Elle a laissé ses béquilles et peut facilement se servir de ses bras. Les doigts seuls restent encore un peu rebelles...»[34]

Don Bosco frappa les consciences catholiques lyonnaises par deux interventions, l'une le 11 avril à l'Œuvre des Ateliers de l'abbé Boisard dans le quartier ouvrier de la Guillotière; l'autre, le 14, à la Société de Géographie de la ville.[35] L'œuvre de l'abbé Boisard ressemblait beaucoup à celle de l'oratoire du Valdocco. Don Bosco y

parla du salut de la société par la «sauvegarde» de l'enfance et de la jeunesse, sauvegarde à laquelle les nantis devaient absolument contribuer sous peine de voir reparaître les jours effroyables de la Commune. «Si la jeunesse est mauvaise, mauvaise sera la société.» «Le salut de la société, savez-vous où il est? Il est, Messieurs, dans votre poche.» Il fallait refaire le tissu moral de la société, idée que don Bosco développera dans ses discours de Paris.[36] Trois jours après, don Bosco intéressa ses auditeurs de la Société de Géographie aux «progrès de la civilisation chrétienne» en Patagonie. «La simplicité de ce prêtre héroïque, son savoir géographique, le charme de son esprit, à la fois sérieux, fin et enjoué, ont donné à cette conférence improvisée un caractère des plus attachants.»[37]

Lisons d'un peu près le compte rendu de cette séance, qui a été négligé dans l'histoire salésienne. La civilisation chrétienne progressait chez les Patagons, avait compris l'auditoire de don Bosco, non seulement par l'évangélisation et la «conquête au christianisme», mais par la «régénération physique, morale et religieuse de ces peuplades sauvages». Pour s'y livrer, il fallait un courage exceptionnel, car «les missionnaires envoyés en Patagonie ont souvent été des victimes immolées par les sauvages de ces contrées. Ils sont d'ailleurs sans cesse exposés à la voracité de ces peuplades anthropophages. Ils ont quelquefois beaucoup de peine à échapper à leur cruauté.» Les salésiens sont sauvés par «la sympathie qu'ils savent inspirer aux Caciques, chefs de ces tribus», et par la sensibilité des Patagons «aux soins des missionnaires pour l'éducation des enfants».[38] Don Bosco avait donc expliqué aux Lyonnais deux des principes fondamentaux de sa pastorale missionnaire: le recours aux autorités locales (les Caciques) et l'éducation des enfants. En 1886, la Société de Géographie de Lyon lui décernera une médaille, non pas pour ses connaissances en géographie, comme don Ceria l'a laissé entendre dans les *Memorie*,[39] mais, aux termes de la lettre du président Louis Desgrand, pour les «heureux résultats que vous et vos missionnaires avez obtenus en Patagonie en rendant ce pays à la Civilisation chrétienne» et en commémoration du «grand fait du rétablissement de la civilisation dans les Contrées patagoniennes». Le texte à graver sur la médaille devait être: «A Dom Bosco, Prêtre Salésien. — Civilisation de la Patagonie.»[40] Cette insistance sur l'œuvre civilisatrice et chrétienne mérite d'être remarquée.

Tel était aussi le rêve des catholiques «conservateurs» lyonnais à la fois pour les pays lointains et pour le leur. Les salésiens «sauvegar-

daient» les jeunes travailleurs d'Occident. Leurs frères missionnaires réalisaient le même vœu en «rendant» la Patagonie à la civilisation chrétienne. Comme le mot des «sauvegarde», le verbe «rendre» correspondait bien à leur idéologie de restauration et de régénération. Une interprétation plus ou moins merveilleuse de l'événement de la Société de Géographie a dénaturé l'image que don Bosco a laissée ce jour-là aux Lyonnais. Il aurait surpris son public par des connaissances extraordinaires (sous-entendez: acquises en songe) en géographie. En vérité, ces dignes bourgeois, qui aspiraient à la rénovation sociale par la formation professionnelle des jeunes ouvriers de leur pays et par la civilisation des «sauvages» des pays lointains, félicitaient don Bosco de contribuer à l'une et à l'autre.

Don Bosco à Paris et à Lille

Le voyage de don Bosco en France est devenu un événement national le jour où il mit le pied à Paris. Dès lors, le «monde» et la presse s'en emparèrent.

Entre Lyon qu'il quitta, je crois, au début de la matinée du 17 avril,[41] et la ville de Paris, don Bosco ne fit qu'une halte (intéressée) à Toulon-sur-Allier, près de Moulins, au château de la comtesse de Riberolles, où il trouvait aussi sa fille, la marquise de Poterat.[42] Le 18, il célébra la messe dans la chapelle de ce château, puis, en cours de journée, franchit en train la distance qui sépare Moulins de Paris. Il débarqua vers 18 h. à la gare de Lyon à Paris en la compagnie de son secrétaire de Barruel. Personne, apparemment, ne l'y avait attendu. Mais un logement luxueux lui était réservé chez Mme Angèle de Combaud,[43] 34, avenue de Messine. Don Bosco s'était résigné à ce beau quartier, auquel ses goûts très simples répugnaient assurément. Dès avant de quitter Turin, en janvier, il avait vainement demandé l'hospitalité au curé de Notre-Dame des Victoires. Ce prêtre, à l'étroit chez lui, ne disposait pas de chambre à donner...[44]

Ses hôtes de la rue de Messine avaient opportunément pensé aux audiences de don Bosco. Une petite communauté d'oblates du Sacré-Cœur de Montluçon, installée sur deux étages dans un immeuble rue de la Ville l'Evêque proche de l'avenue de Messine, avait accepté de lui prêter le premier étage chaque après-midi et jusqu'à la fin du mois. Les trois religieuses, Octavie de Sénislhac, Charlotte Bethford et Clementa Jacquier, allaient mesurer, aux dépens de leur tranquillité, de leur patience et, tout simplement, de leurs forces, l'attrait

qu'exerçait don Bosco sur les populations parisiennes. Le nombre des visiteurs l'emporta aussitôt sur leurs prévisions, il fallut ordonner l'antichambre et prendre de sévères mesures régulatrices. Ce monde était pourtant très «beau», remarquaient ces demoiselles: des dames de la meilleure société, des ecclésiastiques de renom.[45]

Le soir du 20 avril, premier jour des audiences rue de la Ville l'Evêque, vers 21 h., don Bosco dut absolument interrompre le flot des visiteurs, alors que nombre de gens distingués eussent encore voulu lui parler. Charlotte Bethford, qui a enregistré d'un œil un peu narquois le spectacle du salon d'antichambre, nous en apprend ainsi beaucoup sur les préoccupations de la clientèle du saint. «Quand, avant de partir, Don Bosco est entré dans le salon pour donner une bénédiction générale, quelle affreuse bousculade! On s'est rué sur lui. Les uns criaient: Mon Père, mon fils a la fièvre;... mon Père, j'ai une loupe;... mon Père, mon fils me fait du chagrin; les autres: j'ai ceci, j'ai cela, etc., etc. Il y en avait aussi qui, armés de ciseaux, profitaient de la foule qui pressait le saint, pour couper sa soutane et se faire des reliques.»[46] Comme les auteurs des innombrables lettres qui s'entassaient désormais dans son courrier quotidien et dont les éléments conservés ont pu être analysés,[47] ils invoquaient son secours dans leurs petites ou leurs grandes détresses. Marguerite Peÿ, élève à la Visitation de Meaux (7, rue du Faubourg St-Remy) lui écrira le 8 juin suivant: «Permettez à une faible enfant de venir vous demander le secours de vos prières. L'avenir est si sombre que je ne sais où me réfugier...» Et une dame veuve Delattre (169, avenue de Neuilly, Paris), le 7 juin: «Ayant appris vos cures miraculeuses, je viens vous recommander une pauvre veuve et mère de famille qui depuis longtemps souffre d'une affection de poitrine condamnée par les médecins...» Qui doutera qu'il se soit agi d'elle-même?[48]

Comme on le voit, pareilles requêtes n'émanaient pas seulement de fillettes apeurées. Dom André Mocquereau (1849-1930), futur illustre directeur du chœur et de l'école grégorienne de l'abbaye de Solesmes, eut alors recours à don Bosco pour guérir une laryngite obstinée qui le rendait presque aphone. Le vendredi 27 avril, il loua une voiture et vint de bonne heure le prendre avenue de Messine pour le mener chez les Dames du Cénacle, où il devait célébrer la messe ce matin-là. Chemin faisant, il parvint à lui exposer son cas, reçut une bénédiction particulière et affirma s'en être ensuite bien trouvé.[49] La plupart de ces honnêtes catholiques espéraient une aide temporelle: une guérison, la paix familiale, une meilleure ou une moins mauvaise

situation professionnelle. Don Bosco acceptait sans réticences de jouer par ses bénédictions un rôle médiateur dans une «religion populaire» ou une «religion de salut» au sens le plus large du terme.

Car il croyait en l'efficacité de ses prières et de ses bénédictions. Ce lundi 30 avril, il arriva chez les oblates tard dans l'après-midi. Sur la rue même de la Ville l'Evêque, nul service d'ordre masculin ou féminin n'interdisait de l'approcher aux gens suffisamment hardis ou décidés. Or cette espèce, fréquente un peu partout dans le monde, a toujours abondé à Paris. «Il était tellement entouré dans la rue, écrivit Mlle Bethford, que, pour venir de chez Mr le Curé, c'est-à-dire du numéro 8 au numéro 27, il a mis une heure et demie. Aussi était-il extrêmement fatigué. Il a demandé à Mlle Jacquier quelque chose pour boire. Elle lui a vite préparé un mélange d'eau tiède et de malaga. (Or), en traversant la cour, on lui présenta un petit enfant infirme couché dans une voiture. Il regarda l'infirme et dit: Si Don Bosco était seul il ferait marcher l'enfant, mais il y a trop de monde; l'enfant marchera le jour de l'Assomption; s'il est encore couché il écrira à Don Bosco: Don Bosco, vous ne savez pas prier. Les parents furent enchantés.» Ce trait, tout à fait du mode souriant de don Bosco, qui mêlait l'humour à la gentillesse et parlait de lui-même à la troisième personne, nous arrive dans la chronique de Mlle Bethford, qui l'y coucha immédiatement après l'avoir entendu de Mlle de Lespérut témoin de la scène. Il est vrai que j'ignore ce qu'il en fut de l'enfant infirme le 15 août suivant.[50]

Des récits étonnants circulaient. Le 27 avril, un oncle de la famille de Bouillé, accompagné par le jésuite alors connu Gustave Argand (1828-1892), était parvenu à forcer le dur barrage du secrétaire de Barruel et à emmener notre don Bosco rue de la Bienfaisance (proche de la rue de la Ville l'Evêque) au chevet d'un adolescent de Bouillé, atteint de typhoïde, que le jésuite venait d'administrer. Le 6 mai, un journal publiait: «... Priez, mon enfant, Notre-Dame Auxiliatrice, et demain vous me servirez la messe à Notre-Dame des Victoires, lui dit le saint prêtre. – Et le lendemain, le fils de Bouillé servait la messe à Dom Bosco à Notre-Dame des Victoires. Cela se passait il y a huit jours à peine, et compte pour témoins, les camarades et les maîtres du malade guéri.»[51] Dans le sillage de don Bosco, on respirait un air de miracle. Les ecclésiastiques parisiens en profitaient pour se divertir. Le 30 avril, au séminaire Saint-Sulpice, don Bosco bouscula les traditions de l'heure de la lecture spirituelle. Un clerc, M. Thirous, qui avait été avocat au barreau de Paris, composa le quatrain:

«Don Bosco, nous dit-on, a fait de grands miracles
Ressuscité des morts et rendu des oracles.
Mais le plus grand miracle est celui d'aujourd'hui:
Ta règle, ô Saint-Sulpice, a fléchi devant lui.»[52]

Malgré des journées harassantes, commencées vers cinq heures du matin et terminées vers onze heures du soir,[53] don Bosco gardait un calme souriant, qui surprenait et apaisait ses visiteurs. Les oblates auraient voulu être aidées pour «faire la police» dans leur salon. Elles le signifièrent à de Barruel, qui transmit leur requête à don Bosco devant elles. «Je voudrais vous rendre l'accent avec lequel il nous répondit, communiqua aussitôt Mlle de Sénislhac à sa supérieure de Montluçon: les hommes n'ont pas beaucoup de patience, et il faut s'armer d'une grande patience pour faire cet office. La douceur, la patience est le trait saillant de ce saint homme. Elle est incroyable et communicative.»[54] Il infusait de la patience à ses visiteurs eux-mêmes, dont on nous dit pourtant qu'il leur arrivait d'être «enragés d'attendre.»[55]

Nous retrouvons le désir de ces hommes et de ces femmes. Il leur fallait voir, si possible toucher le saint, être vus de lui, ressentir le contact de sa main ou de son regard, obtenir quelque chose lui ayant appartenu et donc proche de sa chair. La piété de ces Parisiens était enveloppée de curiosité, mais aussi de superstition, probablement parfois de fétichisme et de quelque fanatisme. Les oblates constataient: «On nous apporte grand nombre d'objets à faire bénir: chapelets, médailles, images, etc. Une dame auteur nous a fait présenter sa plume pour être bénite; d'autres nous ont apporté des plumes neuves pour servir à Don Bosco dans les signatures qu'il donne et leur servir de reliques; d'autres encore plus avisés, tandis que le saint est entouré par la foule, au moment de la bénédiction générale, lui prennent les cheveux ou coupent des morceaux de sa soutane...»[56] Le désir l'emportait sur la bienséance chez les dames du grand monde parisien. Le samedi 28, «la foule de Don Bosco a été terrible», expliquait la chroniqueuse.[57] Et, le lundi 30, dernier jour d'audiences rue de la Ville l'Evêque, faute de sièges disponibles, ces personnes s'asseyaient sur le palier ou sur les marches de l'escalier de l'immeuble. «J'ai vu ainsi assises à terre les premières dames de France, écrivit Mlle Bethford ce jour-là, de Rohan, de Rozenbau, de Freycinet, etc.»[58] Et la séance, «courte, mais exterminante», se termina dans la bousculade: «Vers le soir, raconta Mlle Bethford, Mme de Curzon,

venue pour la retraite [une retraite prêchée pour le P. Gautrelet, jésuite], se glissa sur une chaise, près de la porte, pour voir Don Bosco quand il sortirait. A ce moment, on se précipita impitoyablement sur le palier. J'étendis les bras pour protéger Don Bosco et Mme de Curzon, mais je ne pus résister au flot. Je poussai un cri désespéré, appelant le secrétaire – [l'abbé de Barruel] – à mon secours. Il vint et me prêta main forte contre ces dames, dont l'une se laissa rouler à terre plutôt que de céder. Le pauvre Don Bosco ne pouvait marcher, mais Mme de Curzon reçut une bonne bénédiction, tandis que la dame renversée se relevait. Elle eut de bonnes paroles du saint.»[59]

Visiteurs illustres, mais problématiques: Paul Bert et Victor Hugo

L'histoire salésienne a enregistré les noms de deux visiteurs illustres et peu catholiques de don Bosco à Paris durant les mois d'avril et de mai 1883. Malheureusement, ces visites, bien que racontées en détail par nos mémorialistes, sont enveloppées pour nous de telles brumes, que leur réalité même en est devenue douteuse.[60]

Paul Bert aurait, sous un prudent incognito, interrogé don Bosco sur les corrections à apporter à son livre scolaire: *L'instruction civique à l'école*,[61] alors violemment discuté dans les milieux royalistes et catholiques. Bien que non entièrement impossible, il est très peu vraisemblable que ce farouche républicain (1833-1886), qui, ministre de l'Instruction publique dans le cabinet Gambetta (1881-1882), venait d'y incarner l'anticléricalisme le plus décidé, se soit hasardé à rencontrer don Bosco pour lui soumettre son livre. Le dialogue très vivant entre les deux hommes, dialogue ancien, mais dont la provenance m'échappe,[62] semble ne relever que d'une mise en scène tout à fait gratuite. Je crois que le livre fut mis entre les mains de don Bosco, peut-être par un émissaire de Paul Bert, qui était certainement curieux de connaître le sentiment des gens du Vatican sur la nouvelle édition de son ouvrage; plus probablement par un catholique scandalisé, pour qui cette nouvelle mouture ne valait pas mieux que la première inscrite à l'Index en décembre précédent. Deux faits seulement paraissent un peu assurés dans cette histoire: 1) don Bosco reçut le livre de Paul Bert; 2) et, selon une tradition enregistrée dès avant 1890,[63] il le transmit pour corrections au curé de la Madeleine. Mais don Ceria s'est trompé quand il a cru que l'édition revue de 1883 sui-

vit l'examen du livre par don Bosco et ce curé parisien. L'édition examinée était déjà certainement cette édition «revue» (Paris, 1883, 180 p.), que l'auteur avait signée à Paris le 15 mars 1883 et qui fut ensuite vivement critiquée par l'*Unità cattolica* de Turin le 8 juin qui suivit. Les réflexions de don Ceria, probablement à partir de l'*Unità*, car il ne disposait pas de l'ouvrage même, sur le peu de progrès du texte d'une édition à l'autre, tombaient à faux, car, si don Bosco avait bien censuré une édition, c'était celle déjà «corrigée», objet des lamentations du journaliste.[64]

Victor Hugo aurait eu, quant à lui, plusieurs entretiens avec don Bosco, dont un, mis ensuite au net sous la dictée de celui-ci, sur la vie éternelle. Mais il est pour ainsi dire certain que Victor Hugo, alors octogénaire, ne rencontra jamais don Bosco incognito un soir pour une conversation de nature plus ou moins philosophique. Le vieil incrédule de cette soirée, qui ne dévoila son identité qu'au départ en laissant à don Bosco sa carte de visite, s'appelait Victor Hughes, nom que journalistes et biographes s'empressèrent de transformer en Victor Hugo. Le poète n'avait en effet pas de carte de visite.[65] En revanche, Victor Hugo vit probablement don Bosco le 20 mai dans l'après-midi, rue La Fontaine, dans la maison des Orphelins-Apprentis d'Auteuil. Mais le contenu de leur échange de ce jour-là nous échappe complètement.

Ces traits, aussitôt habillés de légendes, confirment pour nous la popularité en milieu parisien du prêtre thaumaturge arrivé d'Italie.

La dévotion des foules

La presse autour de don Bosco augmentait dans les chapelles et les églises où il fut invité à célébrer et à parler, soit à Paris, soit à Lille, soit à Amiens, durant les six semaines de son séjour dans la région.[66] Eglises bondées, parloirs et salles communautaires de couvents envahis, c'était le prix à payer pour avoir chez soi le thaumaturge de Turin. Lui s'en félicitait, car le nombre des pièces d'or et d'argent recueillies pour payer ses dettes de Rome et d'ailleurs était proportionnel à la foule de ses admirateurs.

Le spectacle d'une rue parisienne à son passage, tel que l'a décrit un témoin journaliste, pourra nous laisser une idée du mouvement que déclenchait son arrivée dans un quartier. C'était au 31, rue de Sèvres, siège du magasin du libraire Adolphe Josse, le 2 ou le 3 mai. La réception de don Bosco, destinée aux quêteuses mises à contribution à

Saint-Sulpice le 1er mai, devait être intime et commencer vers deux heures de l'après-midi.

«Toute chose se sait à Paris; et dès midi la librairie de la rue de Sèvres était assiégée. Il fallut fermer le magasin; la foule stationna dans la rue, où la circulation devint difficile. Les appartements du libraire étaient envahis, la cour était occupée, l'encombrement était partout. On prenait patience comme on pouvait. L'homme de Dieu n'arriva que vers six heures et demie. La voiture qui le devait (r)emmener et était venue le chercher, l'attendait dès cinq heures du soir. La rue était tellement encombrée à l'arrivée de dom Bosco qu'il eût été difficile au bon prêtre de s'y ouvrir un passage et de traverser à pied le trottoir. On fit entrer la voiture dans la cour, qui semblait déjà pleine, et la foule suivit la voiture. C'était l'heure où les ouvriers quittent leur travail; un grand nombre d'entre eux, dévots ou curieux, était mêlé à l'assistance. – On fit remarquer à dom Bosco qu'une grande partie de cette foule l'attendait depuis déjà cinq heures, que cependant les magasins et les appartements étaient remplis de personnes qui l'attendaient aussi; qu'il avait à peine une heure à donner à tout ce monde, qu'il lui était absolument impossible de parler à chacun, et qu'il ferait bien d'adresser quelques paroles et donner en premier lieu la bénédition à tout ce peuple du dehors. Le bon prêtre, nous l'avons dit, n'a pas de volonté, et il accueille les divers travaux qui se présentent. Du marchepied de la voiture, il adressa quelques paroles de piété aux cinq ou six cents personnes qui occupaient la grande cour. On l'écouta dans un admirable silence, avec une piété sensible. Tous les hommes étaient découverts, et lorsqu'il annonça qu'il allait donner la bénédiction, tous s'agenouillèrent et se signèrent respectueusement...» Une heure et demie plus tard, don Bosco sortit du logis de M. Josse. «... Quand dom Bosco voulut accéder à la voiture qui l'attendait, il trouva dans la cour autant de peuple qu'il y en avait à son arrivée; chacun se précipitait vers lui, tout le monde voulait lui baiser la main, ou lui faire toucher quelque objet de dévotion, chapelet ou médaille (...) Monté en voiture, il donna une dernière bénédiction, et, lorsque la voiture se mit en marche, la foule, jusque-là recueillie, éclata en Vivat. Les mains élevaient et agitaient en l'air les mouchoirs, les casquettes et les chapeaux...»[67]

On imagine peut-être par là les heures d'attente, de prière et d'écoute pieuse des foules de Saint-Sulpice ou de Saint-Augustin à Paris, de Saint-Maurice ou de Saint-Pierre-Saint-Paul à Lille, sur lesquelles du reste des récits ont aussi souvent subsisté.

Le produit des quêtes était aux dimensions de l'affluence et de la ferveur des fidèles. Combien, au juste, ce voyage a-t-il rapporté à don Bosco? Qui connaît ses méthodes comptables sait qu'en la matière les calculs exacts seront toujours impossibles. D'après ses confidences de juillet suivant au comte Joseph du Bourg, il aurait alors recueil-

li en France au total «cent vingt mille francs.»[68] Ce chiffre me paraît beaucoup trop faible et destiné à ne pas amortir la générosité des donateurs successifs. En tout cas, don Bosco était fort satisfait: en France, il était venu chercher des sous (des *quattrini*) et il en trouvait. Avec beaucoup d'impiété, mais non sans perspicacité, la caricature parisienne «Dom Bosco religieux thaumaturge» des *Livres secrets des confesseurs*,[69] par Léo Taxil, qui figurait sur la couverture de la vingt-huitième livraison, le représentera l'année suivante l'éteignoir du Syllabus en bandoulière, une caisse de «drogues miraculeuses» à portée de main et agenouillé devant un ciboire lumineux, qui supportait une large pièce de cinq francs.

Le discours social de don Bosco aux catholiques de Paris et de Lille

L'enthousiasme pour don Bosco fut, dans le Paris et le Lille de 1883, un fait social. Il soulevait l'émotion. «A Paris dans les milieux religieux, on ne parle en ce moment que de dom Bosco, une espèce de saint Vincent de Paul italien», observait le 5 mai un journaliste peu clérical.[70] Julie Lavergne, publiciste et femme d'un artiste réputé, écrivait ce même jour à sa belle-sœur que la foule autour d'un prêtre à Paris n'avait jamais aussi dense depuis Pie VII, c'est-à-dire depuis quelque quatre-vingts ans. Voici d'ailleurs toute sa lettre telle que son fils l'édita quarante ans après:

«... Quel admirable siècle que le nôtre si on considère la fécondité de l'Eglise! – Don Bosco est à Paris et rien ne peut vous donner une idée de l'empressement des Parisiens autour de ce simple prêtre: il n'a aucune éloquence, aucun prestige, il est d'une simplicité, d'une humilité dignes d'un Saint Vincent de Paul. Claudius[71] et Joseph l'ont vu à Saint-Sulpice de très près. On le soutient pour marcher, car il n'a plus de forces. Il doit être à Lille aujourd'hui. A son retour à Paris, il ira à Sion,[72] où j'espère lui faire bénir mes petits et grands enfants. Ses miracles seraient innombrables si l'on en croit le bruit public, mais vous savez combien l'Eglise est sévère sur ce point et il ne faut pas tout accepter de ce qui se dit. Mais, à en rabattre les neuf dixièmes, il en reste assez pour justifier l'enthousiasme qui l'accueille ici. – Quant à moi, j'ai une très grande confiance en ses prières et je les demanderai pour tout ce qui me touche le plus au cœur. Il y avait assez longtemps que j'avais écrit un article sur lui lorsque j'appris son arrivée. Vite j'envoyai mon manuscrit à l'Univers, et ces Messieurs le firent imprimer tout de suite.[73] Enfin c'est l'événement de la semaine, et jamais on n'a vu une pareille foule à Paris autour d'un prêtre depuis que Pie VII y est venu...»[74]

Les lèvres de ce thaumaturge tenaient, avec toute sa personne simple, gentille et bonhomme, un discours social qui revenait fort aux catholiques qui l'écoutaient. Nous lisons ce discours à travers des comptes rendus parfois soignés et publiés. Pour en dire les lignes principales, nous retiendrons ses interventions chez les assomptionnistes de Paris le 23 avril,[75] dans les églises et salles parisiennes de La Madeleine le 29 avril,[76] de Saint-Sulpice le 1er mai,[77] des Lazaristes ce même jour,[78] de Saint-Augustin le 17 mai,[79] de Saint-Pierre du Gros Caillou le 21 mai[80] et au Conseil central des Conférences de S. Vincent de Paul le 22 mai;[81] enfin à l'église Saint-Maurice de Lille le 6 mai.[82] L'avenir social qu'il envisageait et préparait, ces catholiques le désiraient ardemment. La bonne société future serait une société d'ordre et de paix, dont les membres concourraient à l'harmonie communautaire par le travail et la vertu.

Homme de projets à longs termes, don Bosco était sensible aux finalités des entreprises. Il ne s'abandonnait guère au plaisir de l'action pour elle seule. Pensif, il répétait: *In omnibus respice finem*. Il disait à La Madeleine: «La première chose que l'on demande à un homme qui parle de grands projets, c'est de montrer la portée de son œuvre, son but...»[83] Le but d'une bonne action sociale ne peut être que le bien de la société. Or la bonté de la société à venir dépendra essentiellement, croyait don Bosco, de la bonté de ses membres jeunes. «La société sera bonne si vous donnez une bonne éducation à la jeunesse; si vous la laissez aller à l'entraînement du mal, la société sera pervertie.» La paix sociale, idéal auquel il faut tendre, est nécessairement troublée par les «êtres délaissés qui, plus tôt ou plus tard, deviennent le fléau de la société et qui finissent par peupler les prisons.»[84]

Réfléchissons un instant sur la société qu'il imaginait. Son but dépassait un vouloir-vivre élémentaire, dont se contentaient vraisemblablement les sociétés primitives de l'humanité. Le respect de l'autre, de sa personne et de son bien fondait pour lui le consensus social. Le bien communautaire (le bien commun) était le bien de tous. Don Bosco, qui ignorait les théories sociales élaborées des dix-huitième et dix-neuvième siècles, partageait dans leurs grandes lignes celles des théologiens et moralistes chrétiens, surtout d'obédience thomiste. S. Alphonse aurait suffi à lui enseigner ce qu'est le «bien commun», bien de la société entière et expression de ce que désire la communauté. Recouvrant, tantôt pour les inclure, tantôt pour les effacer, les biens particuliers ondoyants comme la foule, c'est le bien

unique du groupe qui s'unifie en lui...[85] L'ordre assure ce bien commun, pensait don Bosco. L'honnête homme, le travailleur, y contribuent, tandis que le malfaiteur le détruit. D'autres eussent préféré: «Justice d'abord». Porté par l'idéologie ambiante, il donnait la préséance à l'ordre. Il avait médité sur ce bien social lors de ses visites de jeune prêtre aux prisonniers de Turin. L'ordre militaire, les tenues uniformes et le silence dans les rangs ne l'enthousiasmaient pas particulièrement. Mais il jugeait que la vie humaine ne peut être abandonnée à l'arbitraire individuel. Les gens dominés par un instinct sans règle sont des «fléaux» pour leurs familles et pour la société.[86] La justice – dont il ne parlait pas, mais dont il connaissait les implications sociales – était pour lui une génératrice de l'ordre. Elle exigeait, pour le bien général, de donner à chacun, en particulier aux jeunes, ce qui lui revenait, c'est-à-dire une éducation qui permette de vivre dans la société des hommes.[87] A ses yeux, l'ordre social, élément statique du bien commun, était fondé de quelque manière sur cet élément dynamique que nous appelons la justice et pour lequel il réclamait la «charité» des riches. Si vous ne vous occupez pas de l'éducation des jeunes, ils viendront réclamer vos biens le couteau sur la gorge, avait-il expliqué aux bourgeois lyonnais. Encore traumatisés par la Commune, les bourgeois et les aristocrates parisiens comprenaient vite pareil avertissement.

Pour assurer l'ordre de la société, don Bosco réclamait, non pas une transformation bouleversante du droit, mais une éducation humaine totale, c'est-à-dire professionnelle, morale et religieuse des gens. Du droit et des structures, il ne disait rien. Mais il ne commettait pas la sottise de réduire l'homme à sa fonction ou à sa profession. Partant, comme nous savons, de l'hypothèse que le bien social repose sur la bonté des membres de la société, il voulait, comme l'immense majorité des catholiques français d'alors, «conserver» celle-ci ou la «ramener aux bons principes». Une œuvre destinée au bonheur de la société était dite par lui «régénératrice.»[88] Ce genre d'œuvre supposait un double flux: d'un côté celui de «la richesse qui donne et (de) la charité qui abandonne»; de l'autre, celui de «la pauvreté qui reçoit cette charité avec reconnaissance.»[89] Le transfert des ressources des nantis aux démunis était opéré par la «charité», dont il se faisait l'apôtre, qu'il suscitait et qu'il canalisait. La conservation sociale, que nous imaginons inerte, impliquait en effet pour lui la dynamique des «œuvres», pour reprendre un mot des catholiques du temps. La charité, non pas la politique, promouvait ces œuvres. «Persévérez dans vos

traditions de charité généreuse, disait don Bosco à Saint-Sulpice. La plus importante, c'est l'éducation chrétienne de la jeunesse. Commencez par vos propres familles: élevez bien vos enfants. Donnez de bons conseils à tous ceux que vous pouvez connaître. S'il se trouve près de vous quelque orphelin, prenez-en un soin particulier, apprenez-lui à servir Dieu, aidez-le à éviter les tentations du vice...»[90] Pour le bien de la société de son temps, il ne connaissait pas de meilleur atout que l'éducation des jeunes, surtout des jeunes travailleurs. «Quand je parle de la jeunesse, disait-il à La Madeleine, je n'entends pas celle qui est élevée avec tant de soins dans les familles aisées, dans des collèges religieux ou de pieuses institutions. Je parle uniquement des enfants abandonnés, des vagabonds errant dans les rues, sur les places et les grands chemins. – Je parle de ces êtres délaissés qui, plus tôt ou plus tard, deviennent le fléau de la société et qui finissent par peupler les prisons. – C'est à Turin, en fréquentant les prisons pour exercer mon saint ministère, que j'ai constaté la nécessité de mon œuvre. Parmi les prisonniers, je trouvais une foule de jeunes gens, nés de parents fort honnêtes. Il était évident que si ces enfants avaient reçu une bonne éducation, ils ne se seraient pas laissés aller au mal...»[91]

La société pensée par don Bosco n'était nullement «sécularisée», bien au contraire. C'était l'Israël nouveau et le peuple de Dieu prédestiné au salut des derniers jours. Dans nos maisons, expliquait-il en forçant les chiffres comme il en avait (trop) l'habitude, «plus de cent cinquante mille enfants sont reçus et, chaque année, le mouvement d'entrée et de sortie varie de trente à quarante mille. – Chaque année, nous avons la consolation d'avoir coopéré au salut de ces âmes que nous avons mises à même de servir Dieu, la religion, la patrie, la famille et la société.»[92] L'exactitude des chiffres importe assez peu. Un principe est énoncé: l'éducation doit être religieuse (servir Dieu) et chrétienne, car don Bosco ne connaissait de religion que chrétienne et même catholique. Salut des âmes et bien social coïncidaient pour lui. «C'est le bien de la société qu'il procure en sauvant les âmes», remarquait Léon Aubineau en parfaite consonnance avec don Bosco. L'œuvre sociale suprême était pour lui de nature religieuse. Il faut «concilier tous les cœurs à cette religion à laquelle nous avons le bonheur d'appartenir», disait encore don Bosco.[93] Dans son idéologie, morale et religion étaient liées. L'éducation morale de la jeunesse est une condition indispensable au bonheur de la société à venir. «La jeunesse que nous voyons maintenant sera la société d'ici quelque temps. Si la jeunesse actuelle est bien instruite, bien formée à la vertu, d'ici à

quelques années nous aurons une société honnête, tranquille, qui fera le bonheur des citoyens. — Au contraire, si nous laissons la jeunesse abandonnée à elle-même, ces jeunes gens deviendront des joueurs et des voleurs. — Malheur à nous alors, car, dans peu de temps, le monde, la société ne seront composés que de joueurs et de voleurs.»[94]

Don Bosco exposait sa méthode de régénération sociale par l'éducation des jeunes à partir de sa propre vie à Turin et de son entreprise désormais étendue à la France et à l'Amérique du Sud. Lui-même et ses disciples accueillaient, protégeaient, accompagnaient, instruisaient et éduquaient moralement des jeunes garçons et des jeunes filles.[95] A la différence de tant de rêveurs, il pratiquait sa théorie. Et les résultats, qu'il aimait à chiffrer, le consolaient fort. «Je vous exposerai donc simplement ce que la divine Providence nous a permis de faire pour la jeunesse: vos cœurs en seront touchés», déclara-t-il à Notre-Dame des Victoires.[96] Quelques jours après, à Saint-Maurice de Lille, il retraçait une fois de plus l'histoire de son œuvre, des missions salésiennes d'Amérique et des coopérateurs salésiens.[97] Les bons résultats de l'œuvre éducatrice, civilisatrice et évangélisatrice de don Bosco rassuraient son public catholique. La solution de la «question sociale» qui les tourmentait fort, ne passait donc pas par la révolution et ses violences. Il fallait «régénérer» la société par l'éducation de la jeunesse, entreprise énorme certes, mais qui ne bouleversait pas l'ordre et la paix établis. La «conservation» sociale, active et dynamique, avait les promesses de l'avenir. La société de demain pouvait être à la fois religieuse et humainement viable. Don Bosco le démontrait avec une simplicité de moyens qui surprenait ces catholiques accoutumés aux discours creux («le ciel suffit!») ou menaçants («vos péchés sont la cause de vos malheurs») de trop de leurs prêtres.

Le point faible de son système était probablement, comme de celui de son contemporain, le sociologue chrétien Frédéric Le Play (1806-1882), le patronage plus ou moins paternaliste qu'il offrait et imposait même au riche sur le pauvre. Le riche donne charitablement, le pauvre reçoit de lui avec reconnaissance. La société de don Bosco était encore foncièrement inégalitaire. L'argent faisait la différence entre le riche et le pauvre. Don Bosco était resté, de ce point de vue, de l'Ancien Régime.

Impressions de retour

A la fin mai, don Bosco rentra chez lui par petites étapes, comme il en était venu. Les catholiques qu'il fréquenta dans ses ultimes jour-

nées françaises appartenaient au monde qui venait de le fêter à Paris et à Lille. Le samedi 26 mai, il fit, pour aboutir à Dijon, un crochet par Reims, où, entre deux trains, il rencontra Léon Harmel.[98] A Dijon, les 27, 28 et 29 mai, la marquise de Saint-Seine le logea rue de la Verrerie. Il fut alors reçu à table par le vicomte Maurice de Saint-Seine, 45, rue Jeannin.[99] Puis, le 29 mai, en soirée, il gagna Dole, dans le Jura. Don Bosco et don Rua qui l'accompagnait (don Rua l'avait rejoint à Paris le 2 mai), épuisés l'un et l'autre, ne demandèrent à leurs hôtes de la famille de Maistre, que de pouvoir se coucher et dormir. Ils firent cependant encore bonne figure le lendemain 30, au collège des jésuites de la ville, avant de remonter une dernière fois en train pour gagner Turin, via Modane, dans la nuit du 30 au 31 mai.[100]

L'enthousiasme fut grand, ce 31 mai, dans l'Oratoire que don Bosco retrouvait après quatre mois d'absence et de triomphes, dont plusieurs échos avaient traversé les Alpes. La solennité de la fête de Marie auxiliatrice avait été repoussée du 24 mai au 5 juin. Au banquet de ce jour, les petits et les grands événements du voyage alimentèrent les échanges autour de don Bosco. Il paraît que celui-ci confiait à un voisin: «J'étais bien souvent empêtré comme un poussin dans l'étoupe.»[101] Il prononça un toast en français. Le 24 juin, jour de sa fête, un passage de son allocution eut trait au voyage en France. Il dit les vraies raisons – pécuniaires – qui l'y avaient poussé et l'interprétation politique que certains auraient voulu lui attribuer. Par ce voyage, il aurait recruté pour un parti: entendez pour les royalistes. Et don Bosco profita de l'occasion pour redire avec netteté ses ambitions sociales et reprendre diverses idées qu'il avait développées dans ses discours parisiens et lillois. Sa «politique» était purement sociale.

«... Si l'on veut, disait-il, nous faisons aussi de la politique, mais de manière tout à fait inoffensive et au contraire avantageuse pour tout gouvernement. La politique se définit la science et l'art de bien gouverner l'Etat. Or l'œuvre de l'Oratoire en Italie, en France, en Espagne, en Amérique et dans tous les pays où elle est déjà installée, en se consacrant spécialement au bien[102] de la jeunesse la plus besogneuse, tend à réduire (le nombre des) garnements et des vagabonds, à affaiblir celui des petits malfaiteurs et des petits voleurs, à vider les prisons; elle tend en un mot à former de bons citoyens qui, loin de créer des ennuis aux autorités publiques, les aideront[103] à maintenir dans la société l'ordre, la tranquillité et la paix. Voilà notre politique, nous ne nous sommes occupés que de celle-là jusqu'à ce jour et de celle-là nous nous occuperons à l'avenir...»

La politique, continuait-il, ressemble à une «locomotive», qu'il faut laisser

rouler sans prétendre l'arrêter sous peine d'être écrasé par elle. «Certes, il doit y avoir aussi dans le monde des gens qui s'intéressent aux affaires politiques, pour donner des conseils, pour signaler des dangers ou encore pour d'autres raisons: mais cette tâche n'est pas pour nous, pauvrets (que nous sommes). En revanche, la religion et la prudence nous disent: – Vivez en bons chrétiens, occupez-vous de l'éducation morale de vos enfants, enseignez bien le catéchisme aux jeunes de vos collèges et de vos paroisses, tout est là. – Telle est, je le répète, la conduite de don Bosco, qui est si peu politique qu'il ne lit même pas de journal; telle soit aussi votre conduite, mes chers fils...»[104]

Certes, ses amitiés appartenaient toutes à un même monde politique, qui était royaliste. Mais il avait su maintenir son discours dans une sphère qui le rendait acceptable, non seulement aux légitimistes et aux orléanistes, qui y relisaient certaines de leurs thèses favorites sur la régénération sociale, mais aussi aux républicains modérés, qui conservaient en eux l'horreur de l'Année terrible de 1871.

Le voyage à Frohsdorf (13-17 juillet 1883)

Le voyage de don Bosco, du 13 au 17 juillet qui suivit, au chevet du comte de Chambord, le prétendant légitimiste au trône de France sous le nom d'Henri V, eut aussi des résonnances politiques plus ou moins partisanes, que la prudence de don Bosco parvint à amortir.[105]

Le comte Joseph du Bourg (né en 1842) relevait de la «Maison du Roi». Il était allié aux de Maistre et avait reçu don Bosco chez lui à Toulouse en 1882. Le vendredi 13 juillet 1883, il débarquait inopinément à Turin, avec la mission reçue la veille à Paris d'amener le saint thaumaturge don Bosco près du comte de Chambord, dont la mort paraissait imminente. Ses prières obtiendraient peut-être du ciel le miracle de son rétablissement, que les royalistes, surtout les légitimistes, souhaitaient ardemment. Dans un premier temps, le comte n'eut pas la partie facile. Il raconta:

«... Ce bon Père m'accueille avec son fin et bienveillant sourire. Après avoir répondu à toutes ses questions au sujet des miens, je lui expose l'objet de mon voyage et de ma visite. Sans hésiter, il me sert un *non*, qui indiquait qu'il avait déjà ses idées faites sur la question. Alors il m'explique que son voyage en France l'avait anéanti comme forces; que depuis son retour il avait été malade et incapable de faire face à ses affaires; qu'encore maintenant ses jambes lui refusaient service. Il lui semblait avoir à leur place deux machines rebondissant et

inertes. Du reste, ajoutait-il, qu'irai-je faire dans ce château? Ce n'est pas la place de dom Bosco. Pour prier pour le Prince, je le fais et je le fais faire par toute ma Congrégation. Si le bon Dieu veut intervenir pour la santé du Prince, il le fera. Mais quant à dom Bosco, il ne peut que prier; et il le fait autant à Turin qu'il le ferait là-bas.»[106]

L'argumentation de don Bosco était sans failles, mais son interlocuteur était «consterné». «Je voulais emmener avec moi ce saint homme à miracles, expliquait-il encore. Je revins donc à la charge en lui faisant remarquer que dans sa décision, il n'avait considéré qu'un côté de la question, celui qui le touchait personnellement. Vous ne seriez pas un saint, si vous aimiez à vous mettre en avant et à vous mêler aux situations émotionnant l'opinion publique, et vous ne pouvez me démentir, lorsque je vous dis que c'est une des dernières préoccupations, à laquelle vous devez vous arrêter dans ce moment-ci. En dehors de cette question personnelle, il y a pour vous décider à accéder à la demande que je vous transmets: 1° un motif de charité. Un prince, le chef de cette grande race des Bourbons, qui a toujours servi l'Eglise, est sur son lit de mort, disent tous les médecins. Il vous appelle; et vous avez le courage de ne pas venir auprès de lui pour lui apporter des consolations, des bénédictions et des prières plus spéciales. Saint François de Paule arriva tout de suite auprès de Louis XI malade; la charité de Notre Seigneur l'emporta sur toute autre considération. – 2° En second lieu, je lui fis remarquer qu'en France on lui garderait rancune de ce refus d'aller vers celui que nous regardions comme notre Roi, etc.»

Et, pour l'une de ces raisons ou pour une autre qui lui vint à l'esprit, don Bosco se résigna. «Pendant que je causais, dom Bosco réfléchissait; mon cousin le baron Ricci[107] souriait en disant: "Voilà dom Bosco lancé avec tous ces légitimistes français." – Enfin mon interlocuteur dit avec le même ton doux, calme et aimablement souriant: "Eh! patience! de Frohsdorf on m'a envoyé une dépêche pour m'appeler, j'ai répondu par une dépêche; ensuite on m'a envoyé une lettre, j'ai répondu par une lettre; aujourd'hui on m'envoie une personne, il faut bien que je réponde par ma personne. Je partirai quand vous voudrez." Cela m'était dit sur un ton si calme et si naturel que j'en étais abasourdi. Ce bon Père avait réfléchi; et devant Dieu, il changeait son premier avis; il prenait le parti qui lui semblait le meilleur; et cela tout simplement, sans retour sur lui-même. Chez ce dom Bosco, la passion est morte!»[108]

Pour comble, des horaires incommodes obligeaient les voyageurs à

partir le soir-même. Don Bosco se résigna encore, non sans peine d'ailleurs. Enfin, vers 19 h., ce 13 juillet, don Bosco, don Rua qui l'accompagnait et du Bourg montèrent en train dans la direction de Venise et de Vienne. Le voyage, ralenti par un retard d'une heure en gare de Mestre, fut interminable. Ils n'entrèrent à Wien-Neustadt qu'au petit matin du dimanche 15 juillet, c'est-à-dire au bout de deux nuits et d'une journée de chemin de fer.

A Frohsdorf, le prince reçut presque aussitôt notre don Bosco. Et, après un court entretien, à son sentiment qui gagna immédiatement l'entourage, il se crut guéri. Selon notre témoin mémorialiste, don Bosco était à peine sorti de la chambre du comte de Chambord que «la voix claire et forte de Monseigneur se fait entendre: "du Bourg?" – Je cours. – Dieu! Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentis dans les quelques secondes qui suivirent. Monseigneur, relevé de dessus son oreiller et assis sur son séant, les yeux vifs et étincelants, s'écria: "Mon cher, je vous le dis, je suis guéri. Il n'a pas voulu le dire: mais je l'ai bien compris; je m'en tire encore pour cette fois." – J'étais fou de joie; les larmes aux yeux, je baisais la main de mon bien-aimé maître. Il ajouta aussitôt: "C'est un saint. Je suis bien heureux de l'avoir vu. Je vous charge de dire qu'on mette le couvert de ces deux religieux à la table de ma femme."»[109] Les indices de l'amélioration de l'état du comte de Chambord furent divers: il put absorber une tasse de lait, converser longuement avec plusieurs familiers, parmi lesquels il y eut notre don Bosco, et paraître le soir au dîner festif de la Saint-Henri: car il se prénommait Henri.

Le lendemain 16 juillet, Joseph du Bourg tenta de recourir aux dons de prescience de don Bosco. Sur la santé du comte de Chambord, celui-ci lui répondit: «J'ai plus que des espérances, j'ai la certitude.» Quand il lui demanda ce qu'il fallait entendre par là, il répartit «qu'il fallait avoir confiance dans Notre Dame Auxiliatrice, et il exprima sa profonde admiration pour Monseigneur et pour Madame. "La grâce de Dieu s'est répandue sur ces âmes: elles n'aspirent qu'au bien et n'aiment que le service de Dieu".» Du Bourg insistait sur le point d'avenir qui le préoccupait le plus. «A la fin, dit-il, j'obtins de dom Bosco cette réponse: "Monseigneur ne règnera pas, mais j'espère que la Sainte Vierge lui rendra la santé."» Notre légitimiste tombait de haut. Il rétorqua: «Mon cher Père, si la Providence rend la santé à Monseigneur, c'est pour utiliser ses grandes qualités et sa position; elle lui rendra son trône afin de lui permettre de défendre l'Eglise et de faire le bien.» Don Bosco détourna la conversation et s'en prit à

ceux qu'il croyait être les ennemis à la fois de la religion et de la royauté. Cet échange particulier sur les francs-maçons, sur lequel les historiens salésiens ont cru bon de garder le silence,[110] dévoile pour nous un coin de son âme parfois inquiète. «Oui, Notre-Dame Auxiliatrice le conservera; mais prenez garde aux francs-maçons. – Il n'y a rien de si bien gardé que ce que Dieu garde. Que voulez-vous que nous fassions? Malgré toute surveillance, une embûche est humainement impossible à éviter. Quant aux gens de la maison, ce sont de vieux serviteurs ou leurs enfants (...). – Non, me répondit dom Bosco, détrompez-vous. Les francs-maçons ont les bras bien longs; même dans nos maisons religieuses et pour des intérêts moindres, ils s'introduisent et agissent... Enfin, je vous le répète; faites attention aux francs-maçons...»[111]

Le comte de Chambord tint à revoir don Bosco et don Rua le mardi 17 juillet avant leur départ du château au petit matin. «Il embrassa tendrement dom Bosco en le remerciant d'être venu...»[112] Puis don Bosco, don Rua, le comte du Bourg et le général de Charette quittèrent Frohsdorf en voiture pour gagner la gare de Vienne. Chemin faisant, «on parla de Rome, des zouaves, du bon vin, de Pie IX, de l'avenir du roi de France rendant au Pape son indépendance temporelle»,[113] tous sujets de conversation – le «bon vin» mis à part! – éminemment «contre-révolutionnaires». Enfin, don Bosco et don Rua montèrent seuls dans le train d'Italie. En signe de sa gratitude, le comte de Chambord avait offert vingt mille francs à don Bosco.[114]

Le mieux constaté dans sa santé ne persista malheureusement pas plus de trois semaines. Pour une raison ou pour une autre (imprudence de sa part? évolution normale de l'affection?), son cancer à l'estomac l'abattit irrémédiablement à partir du 5 août. Le comte de Chambord expira le 24 août 1883. Et, le 14 octobre, la comtesse répondit par une lettre remplie de délicatesse aux condoléances de don Bosco.[115]

Convictions et espoirs partagés

En cette année 1883, don Bosco avait prudemment partagé certaines convictions et divers espoirs des catholiques royalistes français. Leurs ennemis étaient aussi ses adversaires. Comme lui, ces catholiques attendaient le salut de la Providence divine. Ils avaient confiance en la prière et en l'intercession des saints, y compris d'un saint vivant comme l'était à leurs yeux notre don Bosco. Et, vaille que vaille, ils œuvraient tous pour une société «régénérée» par la forma-

tion et donc l'éducation d'un monde paisible, laborieux et croyant. La «question sociale» s'en trouverait résolue. Le 2 février 1884, à la Chambre des députés, Mgr Charles-Emile Freppel, dans un discours sur cette «question sociale», rappela le voyage de don Bosco à Paris: «Oui, s'exclamait-il, la religion! Et en effet, le seul Vincent de Paul a plus fait pour la solution des questions ouvrières de son temps que tous les écrivains du siècle de Louis XIV... (*Très bien! très bien! à droite*), et, à l'heure présente, en Italie, un religieux, dom Bosco, que vous avez vu à Paris, réussit mieux à préparer la solution de la question ouvrière que tous les orateurs au parlement italien. Voilà la vérité; cela est incontestable. (*Très bien! très bien! à droite.*)»[116]

Notes

1. 1ère éd., Nice, Malvano-Mignon, 1881.
2. Paris, Jules Gervais, 1884.
3. *Verbali del Capitolo*, 29 septembre 1885. Texte reproduit en *Documenti* XXX, 518-519. Voir MB XVII, 596/28 à 597/2.
4. Paris, A. Duprand, 1845-1874.
5. Tours, Mame, 1877, 424 p.
6. Voir, dans G. Guitton, *Léon Harmel, 1829-1915*, Paris, Spes, 1927, t. I, p. 126-167: le chapitre «L'œuvre des Cercles catholiques».
7. G. Guitton, *op. cit.*, t. I, p. 161-163.
8. Voir, *ibid.*, p. 163.
9. Je trouve cette liste reproduite en *Documenti* XLIV, 456, sans au reste pouvoir garantir la parfaite exactitude de toutes les adresses.
10. Paris, Lethielleux, 1908.
11. *Op. cit.*, p. 174.
12. Déclaration reprise dans *Ma vocation sociale*.
13. D'après le *Journal officiel*; dans *op. cit.*, p. 176-177.
14. Ph. Benneton, *Le conservatisme*, coll. *Que sais-je?* 2410, Paris, 1988, p. 9.
15. On la retrouve en cette fin de siècle dans l'intégrisme français hostile à Vatican II, qui est une authentique dérivation du catholicisme du XIXème siècle dans le pays. Voir R. Rémond, «L'intégrisme catholique. Portrait intellectuel», dans *Etudes*, janvier 1989, p. 95-106.
16. Se rappeler certaines déclarations de don Bosco au chapitre général de 1877.
17. G. Bosco au cardinal vicaire, Turin, 30 janvier 1883; *Epistolario* IV, p. 210-211.
18. G. Bosco à Claire Louvet, Turin, 18 janvier 1883; *Epistolario* IV, p. 455.
19. Sœur St-Etienne, religieuse de St-Augustin, à G. Bosco, Meaux, Seine-et-Marne, 8 juin 1883; ACS 126.21; FdB 1613 E5-8.
20. Mme de Staplande (104, rue de Bac, Paris) à G. Bosco, Paris, s.d., ACS 126.21; FdB 1613, D10 à E1.
21. Un fonds particulier: «Lettere a D. Bosco provenienti dalla Francia nell'anno 1883» a pu être constitué aux archives centrales salésiennes (ACS 126.21). Voir no-

tre «Répertoire analytique des lettres françaises adressées à don Bosco en 1883», *Cahiers salésiens*, 8-9, Lyon, 1983.

22. G. Bosco à F. Dalmazzo, Marseille, 19 mars 1883; *Epistolario* IV, p. 214-215.

23. Article reproduit en MB XVI, 468, doc. 20.

24. Les informations sur ce voyage en France, qui fit grand bruit, mais pour lequel nul observateur immédiat n'écrivit une chronique détaillée, sont nombreuses et éparses. Parmi les imprimés contemporains: L. Aubineau, *Dom Bosco. Sa biographie, ses œuvres et son séjour à Paris*, Paris, Adolphe Josse, 1883, 106 p. Léon Aubineau (1815-1891), qui, pendant cinquante ans, fut à la rédaction de l'*Univers* le spécialiste de la critique littéraire et historique, était un érudit, de formation chartiste. Puis *Don Bosco à Paris, sa vie et ses œuvres*, par un Ancien Magistrat, Paris, Librairie Ressayre, dont l'édition «revue», que nous allons citer, a 124 p. Notons ici que les *Documenti* ont adapté la «deuxième édition» de ce livre, qui était antérieure et n'avait que 80 p. Quelques particularités des *Memorie biografiche*, fille des *Documenti*, se comprennent par là. Nous ne sommes pas parvenus à identifier avec certitude cet «Ancien Magistrat», qui, à certains indices: sa présence à Paris en avril 1883 notamment, ne *semble* pas avoir été Albert du Boÿs, premier nom d'«ancien magistrat» qui se présente ici à l'esprit. Les histoires générales de don Bosco ont fait large place au voyage de 1883: G.B. Lemoyne, *Vita del venerabile Servo di Dio Giovanni Bosco*, t. II, Turin, 1913, p. 477-511; E. Ceria, MB XVI, Turin, 1935, p. 34-281, avec les documents annexes, p. 465-567. Le P. Auffray lui a consacré un livre: *Un saint traversa la France*, Lyon, Vitte, 1937, 264 p., parfois d'après des informations nouvelles. Voir aussi notre «Essai de chronologie critique du voyage de don Bosco en France en 1883», *Cahiers salésiens*, 3, Lyon, 1980, 80 p.; ainsi que les rectifications et compléments du «Répertoire analytique des lettres françaises...», cité *supra*, n. 21. — Quant aux sources manuscrites, qui sont extrêmement dispersées, disons seulement ici que, malgré un titre prometteur, on ne trouvera à peu près rien en ACS 112, Viaggi, Francia 1883; cfr. FdB 1348-1349. Dans cette série, une soi-disant «visita al Sacré Cœur de Montpellier» concerne Magliano Sabina, près de Rome...

25. «Nouvelles du monde catholique. Don Bosco», *Gazette du Midi*, 5 avril 1883; coupure originale en *Documenti* XXV, 85.

26. C. de Barruel à F. Colle, Valence, 5 avril 1883; éd. MB XVI, 686, doc. 20, n. 1.

27. D'après la même lettre de C. de Barruel.

28. Article cité *supra*, n. 25.

29. «Don Bosco», *Semaine religieuse*, Nice, 22 avril 1883, p. 479.

30. Ce catalogue de vertus d'après l'article cité n. 29 de la *Semaine religieuse*, p. 478.

31. Menu détail: cette commune n'est dite Tain l'Hermitage que depuis 1920.

32. Le passage de don Bosco à Tain et à Tournon a été ignoré pas les P.P. Ceria et Auffray, qui l'ont mélangé avec l'étape de Valence. L'arrêt à Tain est signalé par quelques mots de C. de Barruel: «... Je reprends à Tain, le vendredi, ma lettre interrompue à Valence...» (C. de Barruel à F. Colle, Valence, 5 avril 1883; éd. citée n. 26). Cette lettre, commencée à Valence le jeudi 5 avril, fut donc continuée à Tain le vendredi 6 avril. Quant au passage à Tournon, sur l'autre rive du Rhône, le samedi 7, il ressort pour nous d'une lettre inédite du 11 avril suivant: «... Tant de monde désirait le bonheur de vous voir à Tournon samedi que, vous abordant au salon de Mlle Louitton...» (Mme de Laboreyre de Chaptols à G. Bosco, Tournon, 11 avril 1883; ACS 126.21; FdB 1612

E6). Le nom de la bienfaitrice – qui correspond au «Mlle Louitton» de la lettre que nous venons de citer – peut être restitué d'après une lettre de Marie Luyton à G. Bosco, Tournon, Ardèche, 3 décembre 1883; FdB 1610 B8-9.

33. Cette date: le dimanche 8 avril, est moins assurée qu'on ne croirait. Une semaine après, un article «Annales de Fourvière», *Echo de Fourvière*, 14 avril 1883, disait textuellement, à propos de l'événement: «*Samedi* dernier, à l'exercice du soir, une foule immense se pressait pour entendre les paroles d'édification...», etc. Il le situait donc au samedi 7 avril. Et le vitrail des salésiens de Lyon-Radisson: «Le dimanche 8 avril 1883, à l'exercice du soir...», qui prétend citer exactement l'*Echo de Fourvière*, n'est pas d'une fidélité absolue à l'original. Mais cette date, peu vraisemblable puisque don Bosco était encore à Tournon dans la matinée du samedi, est aussi formellement contredite par une lettre du secrétaire Camille de Barruel à M. Colle (Moulins, 17 avril 1883), où nous lisons: «Vous aurez su, sans doute, que le Dimanche 8, courant, Don Bosco a fait une instruction ou conférence, à Notre-Dame de Fourvière. L'Eglise était comble...» (lettre éd. MB XVI, 688, doc. 21, n. 1).

34. C. de Barruel à F. Colle, Moulins, 17 avril 1883; lettre citée.

35. Siège: 6, rue de l'Hôpital, d'après les lettres de 1886 du président Desgrand et du secrétaire Debize.

36. On remarquera qu'à la Guillotière, don Bosco ne quêta pas pour lui, mais pour l'œuvre Boisard. Voir l'article «Don Bosco à la Guillotière», par X., *Echo de Fourvière*, 21 avril 1883; article reproduit in extenso dans les *Cahiers salésiens*, 8-9, Lyon, 1983, p. 112-115.

37. L. Ducurtyl, «Société de géographie», *Echo de Fourvière*, 21 avril 1883; texte reproduit in extenso dans les *Cahiers salésiens*, 8-9, cit., p. 115-117.

38. Don Ceria n'a accordé (en MB XVI, 69/13-16) qu'un rapide coup d'œil à l'article de L. Ducurtyl. Il lui a préféré un récit anecdotique d'origine imprécise, qu'il trouvait en *Documenti* XXV, 88. Voir MB XVI, 69/16-23.

39. «... con la motivazione aver egli ben meritato della Società Geografica», MB XVI, 69/26-30.

40. L. Desgrand à G. Bosco, Lyon, 2 janvier 1886; éd. MB XVIII, 637, doc. 3.

41. «Partiamo per Parigi, ma colla fermata di un giorno a Moulins...» (G. Bosco à P. Albera, Lyon, 16 avril 1883; *Epistolario* IV, p. 216).

42. Le nom de la localité a été estropié par les historiens salésiens qui ont lu soit Turlon-sur-Allier, soit Tourlon-sur-Allier.

43. Cette dame écrivait son nom avec un d final.

44. Voir les lettres L. Chevojon à G. Bosco, Paris, 24 janvier 1883, éd. MB XVI, 460, doc. 12; et Paris, 24 avril 1883, ACS 126.21, FdB 1597 E12 et 1598 A1, inédite.

45. J'ai raconté les journées d'avril sous le titre «Don Bosco rue de la Ville l'Evêque, à Paris, en 1883», RSS VII (1988), p. 9-34. Les principales pièces de ce dossier particulier sont la correspondance contemporaine entre Mlle O. de Sénislhac, à Paris, et sa supérieure générale de Montluçon, Mlle L. de Montaignac de Chauvance, aux Archives des Oblates, Montluçon; et surtout le journal de Mlle Charlotte Bethford, dont l'original se trouve dans ces mêmes archives, mais qui a été édité par don Ceria en MB XVI, 476-484, doc. 22, 2.

46. Journal de C. Bethford, 20 avril 1883.

47. Voir le «Répertoire analytique des lettres françaises...», cité *supra* n. 21.

48. Voir l'article «Don Bosco rue de la Ville l'Evêque...», cité, p. 15.

49. D'après ses lettres contemporaines à mère Cécile Bruyère, à son abbé dom

Couturier et à sa sœur religieuse, Paris, 1883; éd. *Bulletin salésien*, mars 1930, p. 75-76.

50. Je reprends ici des passages de l'article cité «Don Bosco rue de la Ville l'Evêque...», p. 25-26.

51. «Dom Bosco», *Semaine catholique de Paris et de la France*, Paris, 6 mai 1883, p. 174. Voir l'article cité «Don Bosco rue de la Ville l'Evêque...», p. 27-28.

52. Voir l'article du P. Auffray «Le Bienheureux Don Bosco au séminaire St-Sulpice», *Bulletin salésien*, juin 1931, p. 168. Pour la visite à Saint-Sulpice, la date du 30 avril, qui diffère de celle des P.P. Ceria et Auffray (le 23), est justifiée dans l'article «Don Bosco rue de la Ville l'Evêque...», p. 31, n. 84.

53. D'après l'Ancien Magistrat, éd. revue, p. 61.

54. O. de Sénislhac à L.-T. de Montaignac, Paris, 26 avril 1883.

55. Journal de C. Bethford, 30 avril 1883.

56. Journal de C. Bethford, 26 avril 1883.

57. Journal de C. Bethford, 28 avril 1883.

58. Journal de C. Bethford, 30 avril 1883.

59. Journal de C. Bethford, même jour.

60. Voir, pour Paul Bert, MB XVI, 153/6 à 156/3; et, pour Victor Hugo, *ibid.*, 156/4 à 163/7.

61. Paris, Picard-Bernheim et Cie, 1882, 176 p. Le titre que les P.P. Ceria et Auffray ont donné à l'ouvrage: *Manuel civique*, était fantaisiste.

62. J'ignore son origine première, tel qu'il nous arrive dès les *Documenti* XXV, 267, d'où il a été versé en MB XVI, 153/9-16 et 154/9-23. Emanait-il de don Bosco? de don Rua? de don de Barruel? Fut-il forgé par don Lemoyne à partir d'une donnée générale?

63. En *Documenti* XXV, 267-268. Ce point, qui fut certainement contrôlé par don Rua, lui-même présent à Paris en mai 1883, semble bien assuré: un geste de cette sorte ne s'invente pas.

64. En MB XVI, 154/8-15.

65. Voir *ci-dessous*, chap. XXXVI, p. 1282.

66. Il fut à Lille du 5 au 16 (?) mai; et, ce 16 mai, il célébra la messe dans la cathédrale d'Amiens.

67. L. Aubineau, *Dom Bosco. Sa biographie...*, p. 90-93. L'épisode était situé près du logis du libraire-éditeur de cet ouvrage, M.A. Josse, 31, rue de Sèvres.

68. J. du Bourg, *Les entrevues des princes à Frohsdorf...*, 1910, p. 132.

69. Paris, Librairie anticléricale, 1884. Léo Taxil était le pseudonyme de Gabriel-Antoine Jogand-Pagès (1854-1907), le littérateur anticlérical français de haut vol, qui allait bientôt (1885) mystifier le monde catholique, salésiens compris, par une prétendue conversion suivie de livres de révélations extraordinaires. En avril 1897, dans une conférence publique il reconnut avoir tout inventé.

70. «A travers champs», *La Liberté*, 5 mai 1883; coupure en *Documenti* XXV, 123.

71. Claudius Lavergne (1814-1887) était peintre et critique d'art, élève d'Ingres et de l'école de Beaux-Arts (E. Benezit, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs...*, nouv. éd., t. VI, Paris, 1976, p. 491.)

72. Entendez: le pensionnat de Notre-Dame de Sion, rue Notre-Dame des Champs, où don Bosco se rendit vraisemblablement le 25 mai.

73. Il s'agit de l'article de J. Lavergne, «Dom Bosco», *L'Univers*, 28 avril 1883; reproduit en MB XVI, 518-525, doc. 55.

74. J. Lavergne à Louisa Ozaneaux, Paris, 5 mai 1883; fragment édité dans la *Correspondance de Madame Julie Lavergne* recueillie par son fils Joseph Lavergne, Paris, Taffin-Lefort, 1924, t. II, p. 314-315.

75. Reproduite sous forme d'interview dans *Le Pèlerin*, 12 mai 1883.

76. Texte dans L. Aubineau, *op. cit.*, p. 21-31.

77. Texte dans L. Aubineau, *op. cit.*, p. 35-36.

78. Texte dans *l'Orphelin*. Revue de la Société de Patronage des Orphelinats agricoles de France, 4ème année, n° 6, juin 1883, p. 141-143; et dans L. Aubineau, *op. cit.*, p. 37-42.

79. Texte dans L. Aubineau, *op. cit.*, p. 70-82.

80. Texte dans l'Ancien Magistrat, *éd. revue*, p. 105-112.

81. Procès verbal de la réunion, reproduit en MB XVI, 501, doc. 39.

82. Texte résumé dans le journal *Le Pas-de-Calais*, 7 et 8 mai 1883.

83. L. Aubineau, *op. cit.*, p. 22.

84. Même discours, *ibid.*, p. 23.

85. Je reprends une image de G. Burdeau, *Traité de science politique*, t. I, 2ème éd., Paris, 1966, p. 93-94.

86. Don Bosco recourait volontiers à ce terme de «fléau».

87. «Faire la justice», c'est le *cuique tribuere suum* des anciens. Voir S. Alphonse de Liguori, *Theologia moralis*, livre III, § 486 et suiv.; G. Burdeau, *Traité de science politique*, t. I, p. 102-103.

88. Cet adjectif à propos de l'œuvre des Comités agricoles, dans le discours aux Lazaristes, L. Aubineau, *op. cit.*, p. 42.

89. Même discours aux Lazaristes, dans L. Aubineau, *op. cit.*, p. 38.

90. L. Aubineau, *op. cit.*, p. 35.

91. L. Aubineau, *op. cit.*, p. 23.

92. Discours de la Madeleine, dans G. Aubineau, *op. cit.*, p. 29. Il faut, croyons-nous aujourd'hui, diviser les chiffres par cinq ou par dix...

93. Discours aux Lazaristes, dans L. Aubineau, *op. cit.*, p. 39.

94. Discours à Saint-Augustin, dans L. Aubineau, *op. cit.*, p. 71-72.

95. Pour celles-ci, il recourait aux salésiennes.

96. D'après L. Aubineau, *op. cit.*, p. 21.

97. D'après le journal *Le Pas-de-Calais*, 7-8 mai 1883.

98. Sur ce circuit par Reims, voir notre *Essai de chronologie critique...*, cit., p. 52; et l'introduction au *Répertoire analytique des lettres françaises...*, cit., p. 20-21.

99. D'après une lettre inédite du vicomte de Saint-Seine à G. Bosco, Molaize, par Cuizery, Saône-et-Loire, 15 décembre 1887; ACS 126.3, Saint-Seine, et FdB 1799 C2-4.

100. Détails et précisions dans l'*Essai de chronologie critique...*, cit., p. 52-55; le *Répertoire analytique des lettres françaises...*, cit., p. 21-22, 148-149; A. Rosette, S.J., *La Compagnie de Jésus à Dole*, Paris, Picard, 1948, p. 232-233.

101. «Tante volte mi trovava imbrogliato come un pulcino nella stoppa» (MB XVI, 286/1-6), image d'ailleurs commune en italien.

102. Littéralement: soulagement (*sollievo*).

103. Littéralement: leur serviront d'appui.

104. «L'onomastico del padre e i figli a mensa con lui», *Bollettino salesiano*, août 1883, p. 127-128.

105. La documentation sur ce bref voyage est imposante. Pour l'essentiel: 1) un

long récit de Joseph du Bourg, l'agent du comte de Chambord, qui parvint à emmener don Bosco de Turin à Frohsdorf, dans son ouvrage *Les entretiens des princes à Frohsdorf, 1873 et 1883*. La vérité et la légende, Paris, Perrin et Cie, 1910, p. 112-168; 2) une lettre circonstanciée du chapelain du prince, l'abbé A. Curé, adressée, le jour même du départ de don Bosco, au nonce de Vienne, Mgr Serafino Vannutelli, Frohsdorf, 17 juillet 1883, éd. MB XVI, 571-575, doc. 84; 3) un rapport autographe inachevé de don Michele Rua, qui avait accompagné don Bosco, en ACS 112, Frohsdorf, voir FdB 1349 C4-9; 4) et aussi quelques lettres à don Bosco et à don Rua, ou encore de don Bosco lui-même, publiées dans les *Memorie*.

106. J. du Bourg, *op. cit.*, p. 119-120.

107. Le baron Carlo Ricci des Ferres (1847-1925), qui était présent.

108. J. du Bourg, *op. cit.*, p. 120-121.

109. J. du Bourg, *op. cit.*, p. 146-147.

110. Ni don Ceria ni le P. Auffray n'ont répété ces propos curieux de don Bosco sur les francs-maçons.

111. J. du Bourg, *op. cit.*, p. 162-163. On aimerait connaître les raisons de cet avertissement insistant. Provenait-il d'expériences particulières à don Bosco? J'observe seulement que la franc-maçonnerie d'alors était anti-royaliste en France. «La maçonnerie est la République à couvert comme la République est la maçonnerie à découvert», selon un propos du franc-maçon Gadaud lors d'un convent de 1894. (D'après G. Gautherot, «Franc-maçonnerie», *Dictionnaire apologétique de la foi catholique*, dir A. d'Alès, II, 1924, col. 115.) Léon XIII était sur le point de publier *Humanum genus* (20 avril 1884)...

112. A. Curé à S. Vannutelli, 17 juillet 1883.

113. J. du Bourg, *op. cit.*, p. 168.

114. Exactement: lui-même donna quinze mille francs et sa femme cinq mille. Voir J. du Bourg, *op. cit.*, p. 158-159.

115. Maria Teresa à G. Bosco, Frohsdorf, 14 octobre 1883; éd. MB XVI, 352.

116. *Journal officiel de la République française*. Chambre. Débats parlementaires, 3 février 1884, p. 280 (séance du 2).

Chapitre XXXIII.

Idées-forces de don Bosco sur la vie salésienne entre 1878 et 1883

Le chapitre du 4 novembre 1878

Les critiques les plus constantes et les plus sévères de Mgr Gastaldi à l'encontre de don Bosco concernaient le recrutement et la formation de ses salésiens. Il l'accusait d'accepter chez lui des séminaristes reconnus inaptes au ministère sacerdotal. Son noviciat était un leurre. Ses religieux n'étaient guère initiés aux vertus passives: l'humilité, l'obéissance, l'ascèse. A partir de 1878, avec l'explosion de sa petite société, il semble que don Bosco ait dû au moins partiellement reconnaître le bien-fondé de ces remarques. Ses interventions en chapitre en 1878, 1880 et 1883 ne laissent que peu de doutes à ce sujet.

Le chapitre supérieur qu'il présida le 4 novembre 1878[1] révéla un certain malaise dans la communauté du Valdocco. On procédait trop *alla buona*; il fallait mieux choisir les candidats et combattre un relâchement évident chez plusieurs. Traduisons l'essentiel du procès verbal de la séance.

Après les exercices spirituels de Lanzo durant le mois de septembre de cette année, plusieurs clercs avaient été acceptés dans la maison «en vue de la congrégation», ainsi que des jeunes de maisons salésiennes qui n'avaient pas participé à ces exercices. Ils demandaient maintenant la vêture cléricale (la soutane) et, par conséquent, l'entrée (*iscrizione*) dans la congrégation. Le chapitre posait le problème de leur acceptation. Il commença par recevoir comme clercs Antonioli et Ferraris Secondo, qui provenaient du diocèse de Vigevano. Puis Quaranta Martino, du diocèse de Cuneo, fut reçu comme aspirant (postulant), ainsi que Baravalle, qui provenait de celui de Turin. Furent encore acceptés comme *ascritti* (novices, terme que, nous le savons, don Bosco n'aimait pas) Turin, qui était du séminaire de Susa, et aussi Ferrero, Vela et Cavalli, jeunes formés dans des maisons salésiennes,

qui n'avaient pas participé aux exercices spirituels de Lanzo. Capralli, qui, présent à Lanzo, avait été oublié, fut lui aussi accepté. La question de l'acceptation comme *ascritto* de l'aspirant Viandolato fut alors posée. A la fin d'une longue discussion sur son cas, il fut décidé qu'il demeurerait aspirant. Il n'avait certes pas démérité, durant ses quelques mois de présence dans la maison il s'était même très bien comporté. Mais il y avait eu des précédents, qui ne furent pas confiés au papier, mais sur lesquels les capitulaires disposaient d'informations apparemment précises et gênantes. Don Giovanni Cagliero surtout tint mordicus au principe selon lequel la congrégation salésienne n'avait pas été conçue pour y venir pleurer ses péchés: il existait pour cela des ordres contemplatifs. Les postulants salésiens devaient être en mesure de se lancer au milieu du monde pour «le salut des âmes». Cependant, ce cas particulier faisait réfléchir à d'autres analogues. Il fut décidé que don Cagliero chercherait des informations spéciales et confidentielles sur deux des séminaristes postulants: Quaranta Martino et Baravalle. Don Barberis observait que la méthode «quasi-générale» avait été jusque-là de recevoir les candidats à la seule condition qu'ils présentent les papiers requis. Les informations n'étaient prises que successivement. A l'avenir, elles le seraient dès leur arrivée pour éviter de graves inconvénients, qui avaient été constatés.

Après un intermède sur deux clercs de Mantoue, qui, leur séminaire étant fermé, demandaient de suivre à l'Oratoire des études de philosophie, non pas en soutane comme leurs compagnons, mais en civil, une nouvelle question, que le chroniqueur jugea «aussi longue que douloureuse», fut posée au chapitre. Depuis la naissance de la congrégation, remarquait-il, les salésiens n'en étaient peut-être jamais venus à une détermination aussi rigoureuse. Jusqu'alors, «les choses allaient *alla buona*. On gardait ainsi dans la maison des clercs à la vocation douteuse, dont la conduite peut être qualifiée de bien médiocre». Pour l'heure, il y avait à l'Oratoire des clercs qui, sans être mauvais, paraissaient dépourvus d'«esprit ecclésiastique». Le chapitre crut préférable de les écarter plutôt que d'introduire par eux le relâchement dans la communauté. Comme les avis divergeaient, les capitulaires votèrent à bulletins secrets. Sur cinq de leurs noms soumis au vote, quatre clercs furent jugés démunis des qualités nécessaires à la vie cléricale. Leur renvoi chez eux fut décidé. «C'est une mesure qui coûte de véritables désagréments», écrivait don Barberis. Aussi ne fut-elle prise qu'à regret. Et les prières habituelles terminèrent une séance difficile.

Don Bosco n'avait pas montré de semblables exigences sur les qualités de divers ex-séminaristes reçus chez lui depuis le début des années soixante-dix. Malgré le travail acharné auquel il soumettait ses jeunes religieux et qui, dans son esprit, les empêchait de se perdre,[2] le relâchement pernicieux pouvait les guetter. Il le vérifierait dans des circonstances peu réjouissantes au cours des années qui suivraient.

Réflexions sur le but de la société salésienne

L'observation de don Cagliero méritait réflexion. Don Bosco n'avait certainement jamais pensé créer des monastères. Sa société était une société de travail apostolique. Il écrira le 12 janvier 1880 au cardinal préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers: «Je crois pouvoir assurer Votre Eminence que les salésiens n'ont pas d'autre fin que de travailler à la plus grande gloire de Dieu et au bien de la sainte Eglise, de répandre l'Evangile de Jésus Christ parmi les Indiens des Pampas et en Patagonie.»[3]

Travailler, œuvrer, peiner, se dépenser jusqu'à en mourir pour Dieu et pour les «âmes», don Bosco voulait que ses disciples partagent cette passion qui l'avait toujours habité. Le titre de «congrégation» pouvait tromper sur le vrai sens de son entreprise. Le 29 septembre 1880, quand la maison de Marseille était menacée de fermeture, il annonça son désir de dénommer sa congrégation: *Pia Società Salesiana di beneficenza*.[4] Ses salésiens étaient et demeureraient des bienfaiteurs de la société et de l'Eglise. Voyez-les à La Spezia. Selon une circulaire qu'il datait du 11 octobre 1880, ils avaient, en 1877, loué un local au centre d'une population en subit accroissement (elle était passée de quatre à trente mille habitants), mais absolument dépourvue d'églises, d'écoles et d'hôpitaux. Trois cents enfants y étaient désormais recueillis et recevaient une instruction «scientifique et religieuse», tandis qu'à proximité, dans une salle convertie en chapelle, plusieurs centaines d'adultes pouvaient remplir leurs devoirs de religion. Pour l'affermissement de cette œuvre nouvelle, don Bosco demandait le concours de «ceux qui aiment le bien de la religion et de la société civile.»[5] Quand il rédigeait ses «Brèves notices» sur sa société, il ne manquait pas de répéter son idée de fond: «Le but de la Pieuse Société Salésienne est de venir en aide à la jeunesse pauvre et abandonnée.»[6] A d'autres, par conséquent, les longues prières et la contemplation. Il avait soin de le préciser pour ses coopérateurs, salésiens hors communauté, qu'il donnait comme formant une sorte de

tiers-ordre. Dans la *Breve notizia* de 1881, qui vient d'être citée, il redisait certaines phrases importantes de son *Regolamento* des coopérateurs de 1876: «Les coopérateurs salésiens constituent comme un tiers-ordre qui diffère un peu de ceux des Franciscains et des Dominicains. Ceux-ci ont pour fin de promouvoir l'esprit de piété parmi ceux qui vivent dans le siècle, tandis que les coopérateurs salésiens se proposent fondamentalement (*per massima fondamentale*) d'accomplir des œuvres de charité pour les bonnes mœurs et la société civile, avec une sollicitude particulière pour les enfants pauvres et abandonés.»[7] Avant d'entreprendre le grand voyage de 1883, il redit ce principe dans une circulaire française: «Le but de la pieuse Société Salésienne est de venir en aide à la jeunesse pauvre et abandonnée.»[8] Préciser et réaffirmer ce «but» lui tenait certainement à cœur.

Pour ses œuvres de charité, il réunissait des gens robustes, capables d'affronter un labeur exigeant et multiple, qui, en fait, débordait de beaucoup le monde de la jeunesse pauvre et abandonnée. Le 30 janvier 1880, il écrivait depuis Marseille au maître des novices Giulio Barberis: «Dis [aux *ascritti*] que j'attends de grandes choses de leur bonté, de leur étude et de leur santé. – La moisson évangélique est chaque jour plus abondante. Courage donc, mes chers *ascritti*. Dieu vous prépare des grâces, du travail et le Paradis...»[9] Ce n'était ni génial ni profond, observera-t-on peut-être. En tout cas, ces simples consignes convenaient parfaitement au tempérament actif et généreux des garçons de quinze à vingt ans auxquels elles étaient destinées. Don Bosco les entraînait.

Les préoccupations majeures de don Bosco en septembre 1880

Certaines questions essentielles de vie religieuse des salésiens se posèrent avec acuité à don Bosco en 1880. Sa congrégation traversait alors une crise d'adolescence. L'afflux de jeunes recrues en ces années lointaines nous laisse pantois aujourd'hui. Selon les listes nominatives de l'époque, il y avait en 1880 trois cent vingt-cinq profès perpétuels (en règle ordinaire, la profession perpétuelle suivait immédiatement le temps de noviciat), quatre-vingts profès triennaux et cent quarante-six *ascritti*, soit un novice pour trois profès.[10] Dans ce monde, les plus anciens, tels que Bonetti, Rua, Lemoyne..., avaient une quarantaine d'années. Les rouages de l'institution n'étaient pas encore

rodés, l'esprit commun pas encore charpenté d'habitudes solides. Enfin, la méthode confiante de conduite des hommes, qui était celle de don Bosco, encourageait les manifestations originales des tempéraments indépendants, qu'il attirait dans sa société. L'affaire du salésien polonais Matthieu Grochowski pouvait l'alarmer. Grochowski, ordonné prêtre après avoir vécu quatre années à l'oratoire de Turin, s'en était bientôt allé dans son pays durant l'automne de 1879, afin, disait-il, d'y recueillir des fonds pour l'église S. Giovanni Evangelista. Il n'avait pas donné de ses nouvelles, avait été aussitôt l'objet d'une grave dénonciation anonyme, avait protesté contre une monition de don Cagliero, et avait été alors dûment relevé de ses vœux par don Bosco le 15 mars 1880 et déclaré suspens jusqu'au jour où un évêque accepterait de le prendre en charge. [11] De graves désordres étaient donc devenus possibles dans la jeune société. La soumission à l'autorité n'y était pas toujours à l'honneur.

Don Bosco déplorait d'autres cas d'indiscipline, moins graves certes, mais qui le vexaient fort. Il tint à parler avec une fermeté inaccoutumée lors du deuxième chapitre général, qui se tint à Lanzo du 3 au 15 septembre 1880. Ses interventions portèrent sur des questions jugées par lui essentielles en une période de fondation. Elles sont d'autant plus intéressantes pour nous que, jusqu'à maintenant, l'histoire salésienne officielle les a ignorées. [12]

L'obéissance beaucoup trop négligée

Don Bosco avait certainement décidé de parler net et fort dès la première séance de travail de ce chapitre, dans la matinée du 4 septembre. Une société à vœux lui assurait en principe le concours d'un personnel stable et docile à ses orientations. C'est pourquoi, avec les encouragements de Pie IX, en 1858 et 1859 il s'était résolu à cette formule qu'il n'avait pas envisagée à l'origine. Or, remarquait-il en ouvrant la série de ses réflexions capitulaires, les salésiens de 1880 ne mettaient guère d'empressement à obéir en général et à lui-même en particulier. Loin de commencer par de jeunes écervelés absents, il accusait d'abord les proches collaborateurs qu'il avait sous les yeux. Le procès verbal lui faisait dire:

«... Cependant, pour en venir à autre chose, continua don Bosco, il faut promouvoir certains points dans notre congrégation. D'abord et beaucoup, la vertu d'obéissance. Elle existe dans nos maisons, mais, à bien des égards, elle faiblit et se refroidit. Spécialement, elle fait

défaut jusque chez les supérieurs, qui disent ensuite: je pensais..., je croyais... Mais, en attendant, ça ne se fait pas et tout marche mal, faute de véritable obéissance. En la matière, certains comportements sont intolérables. On confie un office à quelqu'un ou on lui donne une charge; et lui, sans rien dire, ne fait pas ce dont il a été chargé. Le supérieur est tranquille, parce qu'il sait avoir donné des ordres. Mais il est ensuite parfaitement déçu, quand il croyait une affaire terminée et qu'il apprend qu'elle n'a même pas été commencée; ou bien, quand, croyant qu'une entreprise fonctionne bien, parce que dirigée, il vient à apprendre que tout est en désordre et va à vau l'eau, parce que le responsable de sa direction ne s'en est pas occupé et qu'il a tout planté là. Cela produit un tort immense à notre congrégation. Que chacun, spécialement ceux qui commandent, sache se sacrifier et accepter de réels sacrifices, mais que les affaires marchent bien! Il faut que cette obéissance sans réserve, même au prix de sacrifices, commence par les membres du chapitre supérieur, afin que, par lui, elle s'étende aux directeurs, aux préfets et à tous les confrères de la congrégation.»[13]

La désinvolture de certains de ses collaborateurs immédiats en matière d'obéissance avait certainement blessé don Bosco, car il y revint durant l'après-midi de ce même jour.[14] On lit en effet dans le procès verbal: «L'occasion se présentant, don Bosco reparle de l'obéissance des confrères, spécialement des supérieurs. Il se montre "assez profondément" mécontent de ce que, malgré ce qu'il a déjà dit et fait, il n'ait pas été suffisamment entendu sur ce point. Les suites sont regrettables, désagréables ou encore laissent à désirer. Tout cela parce que l'on ne procède pas unitairement (*littéralement*: avec un seul principe), mais chacun à sa manière (*littéralement*: les divers veulent diverses choses). Il est donc recommandé à tous les directeurs de commencer par donner eux-mêmes le bon exemple sur ce point en cherchant à exécuter eux-mêmes et à faire exécuter chacune des dispositions et chacun des ordres (*littéralement*: volontés) supérieurs; puis de de s'employer de tout leur pouvoir à obtenir ce même comportement de leurs subalternes par des exhortations, des conférences et de toute manière...»[15]

Thème inépuisable cette année-là, l'obéissance reparut encore sur les lèvres de don Bosco durant la matinée du 9 septembre à propos des communautés locales. Nous avons faibli, constatait-il non sans irritation. Dans leurs conférences réglementaires aux confrères, que les directeurs, disait-il, «recommandent beaucoup l'obéissance, cette

vraie soumission qui plaît tant au Seigneur. Or, sur ce point on a vraiment reculé: chaque maître et chaque chef d'atelier tend à se rendre autonome, on n'accepte qu'en protestant les ordres supérieurs; et il arrive qu'après avoir été acceptés ils ne soient pas exécutés. Cela ne peut pas être toléré. Le moyen de supprimer cet abus est de faire bien faire les rendements de compte et d'insister dans les conférences sur l'exacte observance des règles et sur l'obéissance.»[16] Comme Mgr Gastaldi l'avait pressenti, don Bosco ne recueillait-il pas ainsi les fruits d'un certain anarchisme inhérent à sa méthode et à son esprit?

L'application du système préventif

Le système préventif de don Bosco exigeait des qualités non communes chez ses disciples éducateurs. Dans le discours d'ouverture du chapitre général de 1880, il regretta aussi vivement certaines de leurs défaillances pédagogiques. Les relations maîtres-élèves autrefois excellentes périclitaient. Il déplorait l'affaiblissement de l'esprit de saint François de Sales dans ses écoles. Les siens appliquaient de moins en moins le système qu'il avait préconisé dans son opuscule de 1877. «Autre chose qu'il faudra tâcher de promouvoir ensemble, l'esprit de charité et de douceur de saint François de Sales. Il est en train de faiblir chez nous; d'après ce que j'ai pu observer dans diverses maisons, il faiblit spécialement dans les écoles. Certains jeunes ne sont pas bien vus et ne sont pas bien traités par leurs maîtres. D'autres sont abandonnés en classe, on ne s'en occupe plus, ils restent longtemps et longtemps sans être interrogés, sans que leurs devoirs soient corrigés, etc. D'autres enfin sont mis à la porte de leur classe et, si les supérieurs les y renvoient, leurs maîtres ne les conservent que de force et de mauvais gré; ils font la tête à leur supérieur parce que celui-ci ne leur donne pas raison. Tant et si bien que, parfois, ce supérieur, pour ne pas entrer en conflit avec le maître et n'en pas venir à de pénibles décisions à son encontre, est contraint de renvoyer un élève et de prendre à son égard des mesures sans bienveillance, alors que [par des mesures bienveillantes] il eût été attiré vers Dieu et vers la religion. J'insiste beaucoup pour que ce véritable esprit de douceur et de charité soit mis en œuvre par vous et que l'on fasse tout pour le propager parmi les confrères de nos maisons, spécialement parmi les professeurs. S'encourager ainsi mutuellement avec charité et douceur[17] sera toujours le soutien de nos maisons.»[18]

L'esprit de la communauté éducatrice

Don Bosco ne réservait pas la charité et la douceur aux seules relations des éducateurs avec les jeunes. Ces vertus majeures devaient aussi imprégner les relations des éducateurs entre eux. La congrégation salésienne en tirerait avantage elle-même, car, au sentiment de don Bosco, les vocations d'éducateurs salésiens se multiplieraient au spectacle de communautés éducatrices unies et aimantes. Il poursuivait son discours:

«Les vocations continuent à diminuer terriblement, elles diminuent partout et aussi chez nous. Autrefois, nous croyions (et c'était presque toujours le cas) que, si un enfant venait chez nous avec un petit signe de vocation, nous pouvions l'attirer, le former à notre guise et en faire un prêtre. Maintenant, il n'en va plus ainsi. Je constate chaque jour davantage que nos collèges prennent le pli des autres. Les élèves ne manifestent plus l'élan d'autrefois pour le bien, la religion et les personnes de la religion. – Comment arrêter cette évolution et obtenir ce que l'on obtenait auparavant? Comme les périls et les efforts se sont accrus du côté du mal, il faut que les nôtres augmentent aussi. Avant tout, je crois nécessaire que nous nous traitions mutuellement avec une grande charité et une grande douceur et que nous en usions de la sorte avec tous les confrères. Cette charité et cette douceur mutuelles inciteraient déjà beaucoup les jeunes à partager notre genre de vie. Car il est dans la nature de l'homme et spécialement de l'enfant, d'aimer et de chercher à entrer dans le genre de vie de celui qui lui plaît et qu'il vénère. – Quand, en outre, notre douceur, après avoir été manifestée pour nos confrères, se reverse aussi sur les élèves, ceux-ci en sont comme électrisés. Nous gagnerions de cette manière beaucoup dans leur affection et, par là, sur leur vocation. J'avais appris qu'un membre de cette maison était décidé à la quitter. Je le laisse faire. Mais ensuite, quand il était sur le point de partir, je le prends amicalement et je lui dis: "Tu rentres maintenant chez toi. Soit, mais d'abord je veux que tu me fasses un plaisir. Dis-moi un peu: franchement, qu'est-ce qui t'a déterminé à cela? – Je voulais me faire salésien, me répondit-il; mais j'ai vu qu'ils ne sont pas d'accord entre eux et se critiquent mutuellement. Je ne veux plus aller avec eux, etc." Je lui fis remarquer que quelques unités ne forment pas l'esprit d'une congrégation, que la plupart sont vertueux, etc. Et il me répondit: "C'est vrai, je vois qu'il y a beaucoup de vertu chez

beaucoup; mais, que voulez-vous? ce dont j'ai été le témoin m'a laissé si mauvaise impression qu'ils m'ont ôté tout désir [de rester]; je craindrais de ne plus faire de bien avec une telle prévention." – Certains remarquent un défaut chez leurs supérieurs et ils s'en vont. Ce supérieur est souvent une sainte personne, mais ses procédés sont grossiers (*tratta rozzamente*); ou bien il manque de patience. Eh bien, on ne s'occupe pas de ses vertus, mais de ses défauts.

«Par conséquent, je vous le dis et vous le répète: la douceur et la charité entre nous et avec les jeunes sont les moyens les plus puissants pour les bien éduquer et cultiver en eux les vocations. Ils se disent: "S'ils s'aiment tant entre eux, ils m'aimeront aussi quand je serai avec eux." On pourra objecter: "Mais, entrent-ils en congrégation pour se faire aimer, mais..." Que dire? Le fait est que, de cette manière, ils entrent, s'y comportent bien et, peu à peu, deviennent des membres capables de rendre de grands services à la congrégation. Ils y feront un grand bien. Sinon, ils n'entrent pas et, la plupart du temps, tournent très mal et se pervertissent; tandis que, s'ils avaient été traités avec douceur et charité, ils auraient pu être sauvés.»[19]

L'affaiblissement de la moralité

Le refus de vivre chez don Bosco ne provenait pas seulement du spectacle des mésententes entre ses collaborateurs ou de la rusticité des manières de certains d'entre eux. Beaucoup de jeunes choisissaient une autre voie pour des questions de mœurs. Don Bosco continuait:

«A la base des vocations, il y a la moralité. C'est à pleurer [de voir] combien l'immoralité est répandue à notre époque et combien elle se répand tous les jours davantage. Malgré nos efforts, il nous arrive souvent d'éloigner des jeunes de nos maisons. Arrivés chez nous déjà rongés par le vice, pendant quelque temps ils vont bien; puis c'est la chute. Qu'y faire? Veiller le plus possible; commencer par donner nous-mêmes le bon exemple; que jamais la plus petite tache ne vienne nous salir; et puis promouvoir ce qui peut favoriser la moralité, comme l'esprit de dévotion, la fréquentation et la bonne réception des sacrements, etc., et aussi éloigner ce qui est nocif.»

Il fallait batailler contre le vice jusque dans la toute petite enfance. Les asiles, que Ferrante Aporti (1791-1858) avait introduits en Italie depuis déjà un demi-siècle, étaient parfois causes de son développement très précoce chez les tout-petits. «Nous avons en ce moment à

combattre beaucoup, continuait don Bosco: le vice est dominant. On voit aujourd'hui des enfants qui entament une chaîne d'immoralité dès l'âge de quatre et cinq ans; ils la gagnent jusque dans les asiles d'enfants. Je n'aurais jamais cru que ces asiles feraient autant de mal.[20] A huit et dix ans, la malice précoce atteint un niveau que l'on ignorait autrefois à dix-huit et vingt ans. Il en résulte un affaiblissement général de l'énergie et de la santé des jeunes. Rares sont, en conséquence, les éducations mâles, robustes, propres aux grandes fatigues et permettant de les supporter sans danger pour la santé. Les congrégations religieuses elles-mêmes, si elles veulent avoir encore des élèves et garder leurs collèges, sont obligées de s'adapter à l'époque, d'avoir des égards spéciaux pour le repos, des égards pour la nourriture, la fatigue, etc., parce que les santés n'ont plus la robustesse d'antan. – Et tout cela provient de l'immoralité. Et le pire, c'est que, là où il y a immoralité il n'y a plus de vocations, il y a même mépris de toute chose sacrée.»[21]

Le recrutement des salésiens

Don Bosco était emporté par l'un de ses soucis majeurs: le recrutement d'auxiliaires apostoliques ou, pour parler comme lui, de «vocations» salésiennes. Pour les recruter dans les meilleures conditions, il en était venu à modifier sa clientèle pédagogique: aux enfants «pauvres et abandonnés», il préférait les enfants moralement intacts. Car l'institution salésienne, cellule propre, excluait de son sein les éléments «mauvais», agents de contamination. Il poursuivait ainsi sa réflexion sur le recrutement. «Pour en venir à d'autres moyens pratiques aptes à susciter les vocations, en quelques mots les voici: 1° Toujours bien parler des prêtres. 2° Eloigner avec constance les mauvais camarades. 3° Ecarter les mauvais livres, y compris ceux qui, sans être mauvais en soi, exaltent l'imagination et attisent les passions. 4° Que les maîtres, les surveillants, les directeurs, y compris en chaire, parlent fréquemment de la vocation et fassent comprendre que la vie entière dépend d'elle comme d'une roue maîtresse de l'existence, qu'il faut donc y penser beaucoup, prier, se faire conseiller. Sans jamais dire ni: fais-toi prêtre; ni: ne te fais pas prêtre. L'important est qu'ils réfléchissent et entrent dans l'état de vie qui leur convient le mieux. De la sorte, s'il existe un germe de vocation, il n'est pas étouffé et il fleurit. 5° Faire lire nos brochures, par exemple les vies de Dominique Savio, de Magon, etc., parce que la logique du monde

veut qu'une maison, un collège, une congrégation qui ont su produire des enfants aussi bons, je les aime, je les estime et, si je voulais devenir prêtre, j'irais là. J'y vais, je verrai... 6° Un sixième moyen est de travailler beaucoup nous-mêmes. Les gens voient beaucoup de *frati*, beaucoup de prêtres qui prêchent et confessent; mais, dit le monde, on les voit trop peu. Les salésiens eux font classe, font le catéchisme, font des sermons, ils sont partout, ils font tout, et cela les attire vers nous. Il y a peu, on m'a dit: vous avez envoyé un salésien à Rome,[22] et il met la moitié de la ville sens dessus dessous; s'il en venait quinze ou seize, qu'est-ce qu'ils ne feraient pas?»

Une spiritualité de l'action

Don Bosco retrouvait là un point cardinal de sa spiritualité intelligemment laborieuse. «Que l'on travaille donc beaucoup et de tous côtés. Que l'on tâche de conserver ce qui est bon dans les populations et chez les enfants; de le mettre et de l'accroître s'il n'y est pas ou s'il est en petite proportion; et, même humainement parlant, nous y gagnerons beaucoup soit des bons soit des mauvais (*tristi*). Je me rappelle toujours ce que me disait un jour le grand Pie IX d'heureuse mémoire. "Nous sommes dans un siècle matérialiste. De bonnes prières, des pratiques de piété, des sacrements, cela ne vaut rien pour ces gens. Il faut créer des œuvres qui se voient et opposer des œuvres de charité à leurs œuvres de philanthropie." Par exemple recevoir des enfants, visiter des prisonniers et des choses de ce genre. Tout en nous rendant agréables à Dieu, cela nous fait aussi aimer des méchants, qui, de la sorte, non seulement nous laissent travailler, mais nous aident dans nos œuvres de charité. – Moi, continuait don Bosco, je me trouve fréquemment avec des *liberaloni* de première catégorie. Alors que, souvent, ils ne me connaissent pas, le discours tombe sur nous. Eh bien, ils disent: Don Bosco, mais oui qu'il travaille; et les salésiens, mais oui qu'ils travaillent. Ils recueillent tant de pauvres jeunes de la rue. Ils méritent bien de la société civile, ils font bien. Des prêtres comme ceux-là, qu'ils vivent longtemps pour le bien de leurs semblables. A un monde mauvais, nous ne pouvons opposer des patenôtres, même pas des miracles; il lui faut des œuvres. Il faut recueillir beaucoup de garçons.»

L'épisode de Marseille

Et il expliqua, pour illustrer son propos, comment Marseille avait subitement pris parti pour les salésiens. Sa compassion pour les jeunes abandonnés – non pas ses miracles – avait conquis la ville. «A Marseille, lisons-nous dans le procès verbal, qu'est-ce qui a suscité dans la population un enthousiasme qui a rendu les gens apparemment fous de bienveillance à notre égard? Cela a commencé par un petit fait. Il faisait grand froid et il neigeait. Je rentrais dans notre maison. Près de là, au coin d'une rue, un petit garçon en larmes était debout comme transi. Je m'approche, je l'appelle et il ne répond pas. Je l'interroge encore et il me dit: "J'ai faim." Je le fais venir dans notre maison. On lui donne à manger et on lui dit d'aller chez son père et sa mère. "Je n'en ai plus. – Tu peux entrer chez toi pour te protéger du froid. – Je n'ai pas de maison. – Mais où dors-tu? – Ici ou là, sous un porche, etc." A cette époque, notre maison de Marseille était remplie de jeunes; il ne restait pas un seul lit. Peu importe, on s'arrange au mieux, on le garde, on l'enregistre et il est encore maintenant chez nous. Quelques habitants avaient vu le fait. Ils s'informent de la suite, ils en parlent, l'histoire vole de bouche en bouche et Marseille en est remplie. Les aumônes pleuvent de tous côtés, les bons et les méchants nous bénissent. – Concluons sur ce point: travailler beaucoup et la congrégation sera en bénédiction.»

A cet endroit, sans que l'on sache si don Bosco intervenait, le chapitre déplora les lectures mondaines (les histoires d'amour) des clercs salésiens, qui leur faisaient grand tort. Il fallait spécialement éviter l'Arioste, Métastase, d'Azeglio, ainsi que divers romans de bon esprit, mais qui remplissaient la tête de leurs lecteurs d'idées vaines ou sombres, les *Promessi sposi* par exemple...[23]

Le procès verbal dit ensuite: «Il existe aussi, continua don Bosco, une manie parmi les professeurs et les jeunes prêtres de me demander la permission de lire des livres prohibés. Il convient de faire ici une remarque importante. Le catholicisme, pour être goûté dans sa beauté, doit être tout entier bien connu. Si l'on s'emplit de préjugés sur un point, on en vient à ne plus goûter l'ensemble. Je ne dis donc jamais de lire de mauvais livres, même à celui qui est certain de n'en pas éprouver de mal. Il y a tant de bons livres de toute sorte; qu'on aille à ces sources où l'excellent abonde, sans butiner le peu de bon perdu dans les bourbiers. D'autant qu'il est trop rare qu'un peu de saleté ne soit

pas mélangé au bon ou, pour le moins, qu'il ne résulte [de la lecture] une moindre dévotion et plus d'indifférence envers la religion.» Les œuvres contestables n'avaient jamais à être louangées ni vendues. Et cela, non seulement aux jeunes, comme certains des assistants le croyaient, mais, selon don Bosco, aussi aux «étrangers», c'est-à-dire au public...[24] Dans sa vision des choses, don Bosco, qui immergeait ses salésiens dans le monde, avait soin de les envelopper d'une carapace d'interdits qui, pensait-il, les préserverait de ses maléfices. Ses religieux pratiquaient ainsi à leur façon une certaine *fuga mundi*...

La cohésion indispensable de la construction salésienne

Au cours de ce chapitre de 1880, don Bosco insista fortement sur la cohésion indispensable à une congrégation, où la discipline était mise à mal. Pour l'assurer, il fallait un bon réseau de communications intérieures. «Pour la bonne marche de la congrégation, dit don Bosco – selon le procès verbal – il importe beaucoup de chercher en toute chose à tout concentrer dans le directeur; que chaque directeur se maintienne bien uni en tout avec son inspecteur et les inspecteurs avec le recteur majeur. Si nous pouvions obtenir que ce principe soit désormais observé, nous pourrions nous flatter d'avoir placé une pierre bien solide à la base de notre congrégation. Il faut donc que les inspecteurs informent très fréquemment le recteur majeur de leurs affaires importantes, qu'ils lui demandent conseil et suivent entièrement ses directives. Qu'ils lui fassent connaître franchement le bien et le mal de leurs inspections sans rien exagérer ni excuser, et qu'ils remédient [aux déficience] en accord avec lui. Qu'ils soient heureux de disposer au chapitre supérieur de tant de conseillers et d'auxiliaires; qu'ils les considèrent comme de vrais amis, dont le seul souci est le bon fonctionnement de la congrégation.»

Don Bosco continuait: «Que chaque directeur se tienne très uni à son inspecteur. Qu'il s'entretienne avec lui le plus fréquemment possible soit de vive voix soit par écrit. Qu'il ne se contente pas de répondre à ses lettres circulaires, qu'il lui demande conseil chaque fois qu'il n'est pas sûr de lui-même. Qu'il ne craigne pas que l'inspecteur vienne à connaître certains manquements et certaines irrégularités de sa maison. Au contraire, qu'il les lui explique avec précision pour être aidé et conseillé opportunément par lui. Qu'inspecteur et directeur se considèrent comme d'une même famille et responsables d'une même affaire, qu'il leur faut essayer de faire bien fonctionner. Que les direc-

teurs prient leurs inspecteurs de visiter leurs maisons et de leur indiquer les améliorations qui paraissent souhaitables.»

Au jugement de don Bosco, le directeur salésien était le premier responsable à la fois d'une communauté religieuse et d'une entreprise qui, le plus souvent, était un collège. Ses confrères étaient ses collaborateurs. «Que chaque confrère considère son directeur comme un père affectueux ou comme un grand frère, désigné à ce poste pour l'aider à bien remplir son office. Que les confrères ne cachent à leurs directeurs ni le bien ni le mal, mais se montrent à eux tels qu'ils sont. Tous doivent être convaincus que les affaires de la maison et du collège n'iront bien qu'à la condition d'y travailler comme s'ils ne formaient qu'un seul cœur et une seule âme; chose impossible à obtenir[25] si chaque confrère ne s'accorde pas (*littéralement*: ne fait pas centre) avec son directeur et ne lui ouvre pas son cœur. Dans les premières années de l'Oratoire il n'y avait pour ainsi dire pas d'autre supérieur que don Bosco. Ses aides n'avaient pas les capacités voulues et les tâches étaient extraordinaires. Personne n'était encore rodé à quoi que ce soit. Et pourtant tout allait bien et c'était un bonheur de vivre à cette époque. Comment expliquer cela? Je crois que cela tenait uniquement au fait que don Bosco se trouvait toujours au milieu de tous.[26] Tous conféraient avec lui, chacun avait le cœur ouvert pour lui, on ne faisait pas de mystère avec lui. On était très peu habile, mais l'on exécutait volontiers et avec soin ce que don Bosco disait de faire. D'être un seul cœur et une âme avec son supérieur faisait que tout allait bien, alors qu'on n'avait l'habitude de rien et que l'on manquait de tout. Oui, la beauté de l'Oratoire d'autrefois tenait à la douceur dans le commandement et à la spontanéité dans l'obéissance. Il n'y avait alors que le seul don Bosco et une seule maison. Et tout marchait. Mais aujourd'hui que les choses se sont extraordinairement développées,[27] comment maintenir cette union entre nous?»

L'anxiété de don Bosco était perceptible. Les proportions prises par son œuvre au début de ces années quatre-vingt n'allaient-elles pas violenter son esprit sous le poids du nombre et la diversité des cellules? Il voulait parer à la fragmentation qui se dessinait. «Voilà le grand secret. Je crois que le grand secret réside tout entier dans le rendement de compte mensuel qui a déjà été tellement recommandé. Mettez-vous cela dans la tête: si nous voulons que l'institution salésienne se maintienne telle qu'elle a été conçue, il faut savoir qu'à peu près tout dépend du rendement de compte mensuel fait et fait faire de la façon qui convient. Si, dans ce chapitre, on ne pouvait que définir les règles

voulues pour que le rendement de compte soit fait toujours et par tous, ainsi que les règles pour le bien faire, nous en tirerions déjà un bénéfice énorme. Pour obtenir que les rendements de compte soient plus fructueux, je crois qu'il convient que, dans la mesure possible, on nomme directeurs de maisons des prêtres qui aient été éduqués à l'Oratoire. Je pense qu'il inspirent et infusent mieux, dirais-je, et plus facilement, presque sans s'en apercevoir, le véritable esprit de la congrégation.[28] Et que ce souci de transmettre aux confrères l'esprit de saint François de Sales soit la principale préoccupation des directeurs, autant lors des rendements de comptes que par leurs exemples et leurs propos en tout.»[29]

«L'unique écueil des rendements de compte serait de pénétrer dans les questions qui sont proprement de conscience. Il ne faut pas y entrer. Ce qui relève de la conscience doit demeurer secret; nous n'avons pas à le savoir, à moins que les confrères eux-mêmes veuillent en parler spontanément. Nous pouvons en revanche nous servir des rendements de compte pour le bien particulier des confrères ainsi que pour le bien général de la congrégation.»

Décidé à ne rien laisser d'important dans l'ombre qui puisse servir la cohésion de son entreprise apostolique, don Bosco, nous apprend le procès verbal, «recommande les conférences qui, selon ce qui avait été établi lors du précédent chapitre général,[30] doivent être faites aux confrères tous les quinze jours. Ces conférences sont une sorte de deuxième trait d'union pour que confrères et directeur constituent un seul corps et une seule âme. Sans se perdre dans des questions hypothétiques, que, dans ces conférences, on traite de préférence des matières touchant la pratique de nos règles; que l'on insiste beaucoup et beaucoup pour qu'aucune d'elles ne soit jamais négligée. Faire remarquer combien ces règles ont été étudiées et réétudiées, qu'elles ont été longuement discutées à Rome et ensuite approuvées par le Saint-Siège. Nous sommes moralement certains que leur application nous fait du bien. L'unique moyen d'attirer sur nous les bénédictions du ciel est même de nous y conformer exactement.»[31]

Au cours de cette même conférence, après un vigoureux rappel à l'ordre sur l'obéissance[32] et un échange sur les questions qui avaient été précédemment abordées dans le chapitre, don Bosco reprit le cours de ses réflexions sur la direction des communautés locales, l'un de ses soucis majeurs à cette date. Il parla du mot du soir qui, sauf exceptions justifiées, doit être court, très court; des promenades de coadjuteurs, «dont on ne voit pas la nécessité et qui ne font que du

mal». Et il s'étendit sur les communications directes entre les confrères et le recteur majeur, type de relations immédiates qui ne plaisaient pas à certains directeurs. «Que les directeurs soient heureux que leurs subalternes écrivent au recteur majeur, s'exclamait don Bosco. Que non seulement on ne le reproche pas aux confrères, mais qu'ils y soient encouragés! Que jamais un directeur ne craigne que cela puisse lui faire tort. Le supérieur a besoin d'être informé de tout, il sait mettre un bémol (*littéralement*: faire la tare) à ce qu'écrivent les sujets. Il est prudent et ne compromet jamais. On ne prend jamais de décisions sans avoir, au préalable, parlé au directeur lui-même. Mais, il faut le savoir, certains confrères ont besoin (de s'exprimer) pour leur repos intérieur; les directeurs sont tenus en conscience de leur permettre d'écrire et de ne pas lire ce qu'ils écrivent.»[33]

Le 4 septembre d'abord, le 9 septembre ensuite, don Bosco exprima donc avec beaucoup de clarté et de fermeté aux membres les plus qualifiés de sa congrégation ses principaux soucis sur la vie de sa société: le problème de l'obéissance et, en corollaire, celui de l'unité dans l'esprit de saint François de Sales.

Les acceptations

Il répéta au cours de ce même chapitre une norme sur les acceptations dans la société que nous avons entendu soutenir par don Cagliero en 1878. Don Bosco la reprit à son compte le 10 septembre 1880. Il disait: «Un point à toujours garder présent à l'esprit et qui doit nous servir de norme permanente, c'est que notre congrégation n'est pas un centre de redressement (*un riformatorio dei costumi*). Celui qui a contracté beaucoup de vices et de mauvaises habitudes et qui veut se convertir et en faire pénitence peut entrer dans un autre ordre religieux. Il y en a beaucoup pour cela. Mais on ne l'acceptera pas chez nous. Notre congrégation a été instituée de manière toute spéciale pour l'aide au prochain. C'est une vie éminemment active. En fait de pratiques de piété et de mortifications, elle n'en a que le nécessaire à tout bon chrétien pour se maintenir fervent. Ces gens acceptés pour leur bonne volonté du moment feront peut-être bien pendant quelque temps, celui de la ferveur primitive; mais, placés ensuite dans les situations requises par leur ministère et par les tâches qui nous sont propres, ils finiront mal (*farebbero la cattiva riuscita*).»

Don Bosco ajoutait une remarque sur la nécessité d'une formation initiale sérieuse et prolongée. «D'ailleurs, même dans certains ordres

de vie chorale et contemplative, si ces gens ne sont pas complètement séparés d'autrui, ils viennent à manquer. Quant à moi, je ne puis comprendre comment, par exemple, celui qui entre dans les ordres mendiants peut, après une année de noviciat, être envoyé librement et seul pour quêter çà et là, dormir hors de son couvent et demeurer longtemps en grand danger [moral] et sans pratiques de piété communautaires.»[34]

Les directeurs et les autres supérieurs salésiens retrouvèrent, sous une forme condensée, la plupart de ces consignes de don Bosco pendant leur deuxième chapitre général parmi les huit points de la lettre circulaire latine qu'il leur adressa le 8 décembre suivant: fidélité au rendement de compte (a. 2), obéissance (a. 4), patience, charité et douceur (a. 7), comptes rendus au supérieur général (a. 8).[35]

Les graves affaires de Laigueglia (1881) et de Cremona (1882)

Avec des éléments jeunes, peu triés, nombreux et désormais épars dans des dizaines de centres d'éducation, les faiblesses morales étaient prévisibles. Elles tourneraient aisément au scandale dans l'Italie du temps. La presse anticléricale leur réservait une rubrique (le «pozzo nero») et les montait en épingle dès qu'elle pouvait en avoir connaissance. Dans le monde salésien, certaines demeurèrent heureusement secrètes, telles celles des prêtres de Nice Davide Pirro en 1880[36] et Alessandro Porani, qui s'éclipsa soudain le 25 mai 1883.[37] Publics ou cachés, ces malheurs ont beaucoup troublé notre don Bosco.

Entre le deuxième et le troisième chapitre général, il eut à déplorer en Italie deux graves affaires, au cours desquelles son nom de supérieur fut prononcé et sa responsabilité engagée, l'une en 1881 à Laigueglia, près d'Alassio, en Ligurie; l'autre en 1882 dans la maison salésienne récemment fondée à Cremona.

Le clerc Venanzio Bertolo, de la maison salésienne d'Alassio (directeur: don Francesco Cerruti), se rendait chaque jour, en la compagnie d'un prêtre son confrère, enseigner à Laigueglia, petite cité de la Riviera. L'un et l'autre rentraient chaque soir en communauté. Le 4 avril 1881, l'affaire, dite «il fatto di Bertolo» par les *Documenti* et «il putiferio» (le vacarme) par don Ceria, éclata soudain. Le journal libéral de Milan *Il Secolo* s'en était emparé et publiait des télégrammes

d'Alassio sur les outrages infligés à des garçons de Laigueglia par un «prêtre salésien» d'Alassio. L'*Osservatore cattolico* de Milan prit des informations sur place et rectifia les faits (numéro des 16 et 17 avril 1881). L'école salésienne d'Alassio n'était pas directement en cause. Mais don Bosco, qui revenait alors de France en longeant la Riviera, fut «très affligé» par la triste aventure de son jeune disciple, racontait ensuite don Cerruti.[38] Le scandale fut toutefois bientôt étouffé.

Les choses tournèrent beaucoup plus mal à Cremona en février-mars de l'année suivante. A vrai dire, le maître de classes élémentaires de l'oratoire salésien San Lorenzo, don Ermenegildo Musso (vingt-sept ans) avait plutôt, semble-t-il, la tête un peu dérangée. Deux faits lui furent reprochés: il avait, au cours d'une promenade, introduit des orties par le cou sous la chemise d'un jeune garçon; et, dans l'établissement même, après l'avoir déshabillé, il avait fait couler de la cire brûlante sur le dos d'un autre. Ces pratiques plus ou moins sadiques qui, soit dit entre parenthèses, étaient probablement des «pénitences», comme l'a écrit don Ceria,[39] ne furent pas du goût de leurs parents. Un père de famille alla trouver le directeur qui, malheureusement, le renvoya en niant tout. De dépit, encouragé par un ami, cet homme porta aussitôt plainte à la police. Et, malgré les efforts des parents, qui regrettèrent bientôt leur intervention, le mécanisme de la justice fut déclenché. Don Musso qui, prévenu à temps, s'était enfui en France, fut condamné à trois mois de prison; et, le 5 mars 1882, le collège de Cremona fut fermé par arrêté préfectoral.[40] Les salésiens, qui avaient pourtant mobilisé un avocat pour leur défense, ne parvinrent pas à le faire rouvrir. L'affaire avait fait grand bruit, non seulement dans la ville, mais jusqu'à Turin et Rome. Qu'on en juge par quelques titres de la presse anticléricale contemporaine. A Turin, la *Gazzetta del popolo*: «Un nuovo Padre Theoger» assimilait don Musso à un frère des Ecoles Chrétiennes qui, en 1863, avait été cause de la fermeture du collège de la ville S. Primitivo, dont il était le directeur.[41] Si un autre journal de Turin, la *Cronaca dei Tribunali* (4 mars 1882) se contentait du titre anodin «Don Bosco e i suoi collegi», à Gênes, *l'Epoca* agrémentait d'une caricature un article ouvert par les mots: «A Cremona, il y a un Institut S. Lorenzo érigé par don Bosco...»[42] et, à Rome, *Il Messaggero* ironisait: «Che bravo prete.»[43] Quant à eux, les journaux catholiques l'*Osservatore cattolico* de Milan[44] et *Il Cittadino di Brescia*[45] essayaient de rendre aux faits leurs véritables dimensions. Don Musso était un peu fou, rien de plus! Mais leurs adversaires s'en étaient donné à cœur joie à la fois contre don Musso et contre

don Bosco. «Face à cet abîme monstrueux de malfaisance et d'infamie le vertige saisit l'observateur...», écrivait sans rire le rédacteur de *l'Epoca*. Quant au *Messaggero*, avant de traiter lui aussi de «monstre» le pauvre Musso, il annonçait: «A Cremona, le [prêtre] connu don Bosco a fondé un institut scolaire clérical qui est très fréquenté parce qu'on y attire parents et enfants par des prix, de pauvres divertissements (*divertimentucci*), de minables goûters (*merenducce*) et d'autres inepties, qui servent à faire concurrence aux écoles libérales adonnées à la seule instruction de leurs élèves...» Plus cauteleuse, dans son article cité la *Cronaca dei Tribunali*, après avoir proclamé: «Contre ces assassins de l'adolescence revêtus de l'habit [religieux], la justice reste tremblante...», elle terminait: «Nous respectons don Bosco en tant qu'homme. Au nom de la philanthropie il vient au secours des pauvres et des orphelins. Mais son nom ne peut servir à protéger ces criminels; sa bannière de la charité ne peut en masquer une autre de turpitude inouïe.»

Les «turpitudes» des prêtres de don Bosco ne furent probablement pas étrangères au triste dénouement de l'affaire Gastaldi en juin de cette même année 1882. En mai, Léon XIII disait au cardinal protecteur Nina son mécontentement de ce qu'un salésien ait été accusé *de re turpissima*.[46]

L'ignorance et la rusticité des prêtres de don Bosco

En 1881, une autre campagne déplaisante avait porté sur l'ignorance et la grossièreté des prêtres formés chez don Bosco. A propos du livre du prêtre italien Carlo Maria Curci (1810-1891) *La nuova Italia ed i vecchi zelanti*, qui paraissait alors,[47] la *Gazzetta d'Italia* avait publié le 7 juin 1881 un article sur «le jeune clergé.»[48] Le livre déplorait l'ignorance d'un clergé qui, pour tout aliment culturel, ne disposait, outre son bréviaire, que des malheureux journaux catholiques du temps. L'article lui-même était consacré à la pauvreté intellectuelle de ses éléments jeunes. A la suite d'un exemple significatif pris en Sicile, il passait à don Bosco à Turin dans les termes suivants: «Et il y a à Turin un prêtre, don Bosco, qui, dans plusieurs de ses instituts, éduque au service de l'Eglise des centaines et des centaines de jeunes enfants. Beaucoup se consacrent ensuite aux missions en Afrique, en Amérique du Sud et dans les Indes; mais plusieurs restent [en Italie] et, après quelques années parmi les "infidèles", certains retournent dans nos églises.» Il continuait: «Chacun peut imaginer quels prêtres

ce sont. A quatre-vingt-dix pour cent ils proviennent des couches sociales les plus basses. Là celui qui vient les enlever à leurs familles et leur procure un avenir quel qu'il soit, est accueilli comme une providence...» Chez eux, «nulle éducation de l'esprit, nulle politesse dans les manières». Privés de tout contact avec le monde, qu'ils ne manquent pas de mépriser alors qu'ils l'ignorent, leur éducation aboutit à l'«annihilation du caractère». Ils se croient bien élevés et ne sont que «grotesques». L'article, qui continuait sur ce ton sans préciser s'il ne décrivait ainsi que le clergé formé par don Bosco, semblait condamner toute la formation que celui-ci donnait aux futurs prêtres.[49]

Don Bosco répliqua à ces accusations quelques semaines après, le 1er août 1881, à Turin, lors d'une réunion de ses anciens élèves prêtres. L'orateur de circonstance, le théologien Novara, avait cru bon de rappeler l'article de la *Gazzetta d'Italia*. Don Bosco répéta d'abord une observation sur les beaux diplômes de ses prêtres, qui avait été transmise à Rome quelques années auparavant en réponse à une réflexion critique de son archevêque (qu'il ne nommait évidemment pas). Puis il résuma ses finalités éducatives: il ne prétendait former ni des encyclopédistes, ni des ministres, ni des ambassadeurs, mais des artisans habiles dans leurs métiers et des prêtres capables d'exercer fructueusement leur ministère...[50]

Le songe des diamants (10 septembre 1881)

Toutefois, don Bosco ne se rassurait pas à bon compte des remarques qu'il entendait sur ses fils. La qualité de leur éducation morale le préoccupait au premier chef. Or, en ces années il y avait loin du bel idéal à la pénible réalité. Le «songe» dit «des diamants» (10 septembre 1881), qui fut écrit par lui, mettait en garde ses salésiens contre la disparition de l'ascèse parmi eux.[51]

Dans une première scène, un personnage au manteau somptueux orné de dix diamants étincelants: la foi, l'espérance, la charité, le travail, la tempérance, l'obéissance, la pauvreté, la chasteté, le mérite et le jeûne, représentait la congrégation telle qu'elle aurait dû être. Soudain, après un temps de ténèbres, il reparaissait revêtu d'un manteau percé, taché et déchiré: la congrégation telle qu'elle devenait. La foi était remplacée par le sommeil et la paresse; l'espérance par le rire et la plaisanterie; la charité par la recherche de soi; la tempérance par la gourmandise; le travail par le sommeil, le vol et l'oisiveté; l'obéissance par un large trou; la chasteté par la concupiscence et l'orgueil de la vie;

la pauvreté par le lit, la boisson et l'argent; le mérite par les biens de la terre et le jeûne par un autre trou. Dans le songe, les témoins de la première génération: don Lasagna, don Cagliero, don Lazzero et don Guidazio étaient épouvantés; tandis que d'autres: don Francesia, le comte Cays, don Barberis et don Leveratto, tombaient en prière. L'avertissement était clair et grave. Un garçonnet vêtu de blanc cousu d'or et d'argent l'exprimait en latin: «Servi et instrumenta Dei Omnipotentis, attendite et intelligite. Confortamini et estote robusti. Quod vidistis et audistis sunt cœlestis admonitio quae nunc vobis et fratribus vestris facta est, animadvertite et intelligite sermonem»; c'est-à-dire: «Serviteurs et instruments de Dieu Tout-Puissant, écoutez et comprenez. De l'énergie, soyez forts. Ce que vous avez vu et entendu est un céleste avertissement, qui vient de vous être fait à vous et à vos frères. Réfléchissez et comprenez ce discours.» Don Bosco, qui le répétait en tremblant, le faisait certainement sien.

La question de la moralité salésienne au chapitre de 1883

Les affaires de 1881 et de 1882, ajoutées à d'autres demeurées heureusement voilées, inquiétaient en effet de plus en plus notre don Bosco. Lors du chapitre général de 1880, la question de l'obéissance, et donc de la cohésion communautaire, l'avait obsédé. Celle de l'ordre de sa congrégation et de la moralité de ses membres fut sa grande préoccupation au chapitre de 1883.[52]

D'emblée, le 3 septembre, à la première séance de travail, il posa le problème qui lui tenait à cœur et qui ne figurait pas à l'ordre du jour. Les commissions de travail avaient été formées la veille pendant la séance d'ouverture. Après la lecture du procès verbal de cette assemblée préliminaire et le rappel que chaque commission devait élire un rapporteur et un président parmi ses membres, selon le secrétaire Marenco «Don Bosco propose que l'on établisse une commission pour étudier les moyens de promouvoir la moralité parmi les confrères. Sont élus pour cela: D. Rua, D. Bertello, D. Notario, D. Belmonte et D. Costamagna.»[53] Fallait-il pour autant donner une tournure ascétique au noviciat (actif) des salésiens? Certes non, observait peu après don Bosco, qui ne perdait jamais de vue sa méthode de formation par l'expérience. Le secrétaire écrivit ceci qui correspondait à ses propos:[54] «On demande sur quelles bases étudier le règlement des *ascritti*. – Don Bosco donne des éclaircissements sur l'esprit des Règles en ce qui concerne le noviciat. Le Saint-Père Pie IX a dit à plu-

sieurs reprises que, dans la formation des salésiens, on ait pour but d'en faire de bons prêtres comme le doivent être aussi les prêtres séculiers; et qu'il faut pour cela des œuvres de piété, mais qu'en même temps ils remplissent leurs offices. Il faudra vérifier que ces offices n'empêchent pas d'accomplir les exercices de piété. Enfin l'on reconnaît [la valeur de] la postille sur le temps de la deuxième épreuve.»[55] Telle était son idée, non pas probablement celle de tous ses confrères.[56] Le problème de la vie des coadjuteurs allait être repris avec insistance durant ce chapitre. Don Bosco avertit sans retard: «Quant au noviciat des coadjuteurs, don Bosco pense qu'il convient de s'en tenir à ce qui a déjà été fait jusqu'à présent, c'est-à-dire d'en faire de bons chrétiens. Et il dit: – Un *ascritto* qui met en pratique les règles de la maison, les règles générales de la congrégation et qui accomplit ses devoirs religieux, *basta*. L'important est de trouver quelqu'un qui pense sérieusement à eux, qui les aide et qui les guide.»[57] Moins encore que pour ses clercs, il ne voulait de noviciat ascétique et confiné pour ses coadjuteurs.

Il gardait cependant à l'esprit la question qui le préoccupait. Le 4 septembre, dans la matinée, il raconta au chapitre le songe missionnaire dit de «la corde».[58] Puis, pendant l'assemblée générale de la soirée de ce jour, il revint sur la moralité des salésiens. Des mesures s'imposaient: la congrégation devait être nettoyée et purgée. Selon le procès verbal Marenco, «Don Bosco recommande que nul étranger ne soit admis à la table commune; qu'il y ait donc un réfectoire approprié, où quelqu'un aille tenir compagnie aux étrangers. – La congrégation a besoin d'être purgée. En premier lieu il faut fermer la maison à toute femme. Aucune femme dans la maison, aucune femme à venir dormir dans la maison. – Qu'on cherche à séparer la buanderie de la maison. Que cela soit pris en sérieuse considération.» Barberis écrivait plus vertement: «On exposa divers désordres d'amalgame. – Il faut purger la maison et aussi la congrégation. – Par exemple, que pour rien au monde les femmes ne dorment dans la maison, remarquez bien: pour rien au monde, etc. Et qu'elles ne viennent pas à être de la maison et à y circuler. Il a demandé que cela soit pris partout en sérieuse considération.»[59]

Retrouvons le texte Marenco pour la deuxième consigne de don Bosco sur le nettoyage de la congrégation: «L'autre [moyen] est de chercher à exécuter et au plus vite ce qui a été établi pour les appartements des sœurs, parce que c'est de très grande importance. Don Bosco lit lui-même les chapitres [des *Deliberazioni* capitulaires] qui concernent

les appartements des sœurs et il se trouve qu'ils ne sont mis que partiellement à exécution.»[60] Pour appuyer ses instructions, il revint sur la menace de visite apostolique, à laquelle il ne donna toutefois pas pour raison l'affaire de Cremona: «Don Bosco, lisons-nous dans le texte Marenco, rappelle qu'à la suite de rapports [parvenus à Rome], des membres de la congrégation des Evêques et Réguliers proposèrent une visite apostolique. Elle eût été effectuée si le Saint-Père ne s'y était opposé. Elle aurait pu faire apparaître des taches. Et cela fut provoqué par le fait suivant. On avait déféré au Saint-Siège une affaire lubrique qui était vraisemblable.[61] Un salésien, qui fréquentait les ateliers des sœurs, combina de s'enfuir avec l'une d'elles. Ils n'y parvinrent pas pour une cause imprévue. Telle avait été la substance de la relation. Cela fut écrit au cardinal Ferrieri, qui proposa au Saint-Père la visite en question. – Don Cerruti suggère de déterminer le délai (maximum) d'exécution des travaux nécessaires. Don Bosco le fixe à une année à compter de ce jour. On effectuera alors une visite réglementaire pour vérifier et encourager l'exécution.»

L'avenir de sa société inquiétait don Bosco. Le procès verbal de cette séance du 4 septembre s'achève sur deux réflexions qui émanaient certainement de lui. «Ce qui a été dit ce soir importe beaucoup pour obtenir les bénédictions de Dieu, etc. – Une chose que nous devons tenir présente à l'esprit est que ce qui se traite [dans notre assemblée] doit servir de norme d'ici à dix ans, à vingt ans, à cent ans. Nous devons faire comme le peintre: *aeternitati pingo.*»[62]

Les salésiens auraient dû filtrer avec plus de soin les entrées dans leurs rangs. Les nettoyages (la «purga») indispensables sont rarement assez minutieux, observait encore don Bosco le 6 septembre, à partir d'une comparaison avec une séance de vannage de grains. Les mauvaises graines sont soigneusement éliminées. «Cela il faut le faire pour conserver la moralité, etc.» Saisi cependant de quelque remords devant sa sévérité inhabituelle, il ajoutait sagement: «Il ne faut pas prendre [l'image] trop à la lettre, mais chacun doit procéder à ce nettoyage selon ses propres forces.»[63]

Enfin, lui qui avait, dès l'ouverture de ce chapitre, réclamé une commission pour les bonnes mœurs des salésiens, consacra à ce problème particulier un temps notable de sa conférence de conclusion le 7 septembre. Le procès verbal Marenco disait:[64]

«Jusqu'ici nous pouvions garder la tête haute pour la moralité. Maintenant quelques imprudents nous ont un peu compromis. Notre bonne réputation se rétablit, mais que les directeurs, parce qu'ils en

sont responsables aux yeux du public, fassent le maximum d'efforts pour que la moralité soit conservée. Les moyens sont les Règles et les Délibérations, qui doivent être observées par eux comme par leurs subordonnés.» Et don Bosco d'exhorter ses auditeurs, pour la plupart directeurs de maisons salésiennes, à expliquer à leurs confrères les constitutions et les règlements en vigueur; à faire respecter chez eux le silence requis entre les prières du soir et la messe du matin. Il enchaînait: «Rappelez à vos confrères que, s'ils manquent à la moralité, ils compromettent leur maison et leur congrégation, non seulement à la face de Dieu, mais aussi à la face du monde. Devant Dieu on perd son âme, devant le monde son honneur.»

Il condensait ses observations sur la dégradation progressive de la moralité du religieux: «Nemo repente fit summus, nemo fit malus. En conséquence attention aux débuts pour éviter de grands maux par la suite. L'expérience nous l'enseigne: tel qui a tué son directeur et sa maison a commencé par négliger sa méditation et ses pratiques de piété; et puis quelque journal, quelque amitié particulière, des désordres en somme. – En conséquence, que les directeurs se souviennent qu'ils sont responsables de leur propre moralité, de celle de leurs confrères et de celle des jeunes [de leurs maisons]. Ils sont petits, ils ne parlent pas, mais, quand ils sont avec leurs parents, ils disent et exagèrent les horreurs au détriment de l'estime, etc., et de la gloire de Dieu. Certains gestes innocents[65] sont permis au supérieur, non pas aux autres...»[66]

Diverses préoccupations de don Bosco en 1880 sur l'application du système préventif, empreint de douceur, de compréhension et de respect de l'enfant, surtout en matière de châtiment, reparurent sur ses lèvres au terme de cette conférence. Si la lettre «sur les châtiments», datée du 29 janvier 1883, ne fut ni rédigée, ni signée, ni explicitement reconnue par lui, son esprit était assurément le sien.[67]

Don Bosco en 1883

En 1883, don Bosco gouvernait donc sa société religieuse avec soin, prudence et non sans fermeté. Il était doux et bon, il prêchait et pratiquait la compréhension et l'affabilité avec les jeunes et avec ses coopérateurs. Mais homme aux multiples ressources morales, il parvenait à combiner en soi la gentillesse et la franchise, l'amabilité avec l'énergie. C'était le prêtre simple et solide rencontré par le rédacteur du journal de Vicenza *Il Berico*, qui, au lendemain de son grand voyage

en France et à la veille de Frohsdorf, lui consacra un article justement intitulé: «Don Bosco.»[68]

«Il va avoir soixante-huit ans, mais ne les paraît pas. De stature moyenne, en simple soutane, sous sa chevelure abondante que l'âge n'a pas blanchie, le regard est doux et pénétrant, la bouche prête à sourire doucement. Sa bonne constitution physique transparaît de sa mine ouverte, joviale et bien conservée; seule un peu de faiblesse dans les jambes dit qu'il n'est plus de première jeunesse. Sa conversation est agréable et sans façons; en affaires, il s'exprime avec une certaine lenteur; sa politesse est d'un gentilhomme. Il travaille énormément. Couché à minuit, il se lève peu après trois heures.[69] Oh! la simplicité de sa chambrette! Il célèbre la messe à 7 h.; et tous accourent à son autel; ensuite, à la sacristie, il est assiégé par des gens qui veulent sa bénédiction, le toucher, lui baiser la main ou les vêtements, se recommander à ses prières; et lui, avec l'humble simplicité qui est la marque distinctive des saints, leur parle de sa Madone auxiliatrice, récite avec eux un *Ave Maria* et leur donne sa bénédiction. Au confessionnal et dans sa chambre des personnes de tout âge et de toute condition attendent de lui un mot..., un conseil... Pour ses salésiens, pour ses enfants quel père et quel maître n'est-il pas! Tous veulent se confesser à lui, entendre sa parole; ils l'entourent d'une affection et d'une vénération (*littéralement*: révérence) telles qu'on en reste ému et stupéfait. – Il parle de ses œuvres comme s'il n'y était pour rien. C'est Dieu qui pourvoit à tout, qui se sert des institutions de don Bosco; et puis la Madone aime tant les jeunes! A lui parler, on éprouve un grand désir de rester toujours avec lui et de devenir son enfant. Certaines de ses expressions, certaines de ses paroles, qu'il jette là, comme on dit, rappellent un saint Philippe à ses fils spirituels...»[70]

Notes

1. *Verbali del Capitolo superiore*, 4 novembre 1878; propos repris en *Documenti* XIX, 250, puis légèrement adaptés, c'est-à-dire un peu abrégés et gommés, en MB XIII, 808/30 à 809/27.

2. Le 27 novembre 1878, il exposa à don Barberis cette méthode ascétique par le travail, que louait Mgr Ferré. Voir MB XIII, 889/1-34.

3. G. Bosco au cardinal préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers, Turin, 12 janvier 1880; *Epistolario* III, p. 544.

4. Déclaration reproduite en *Documenti* XXII, 218.

5. La circulaire du 11 octobre 1880 était en effet destinée «Agli amanti del bene

della Religione e della Civile Società». Son édition en *Documenti* XXII, 277-278 et sa reproduction en MB XIV, 789, doc. 55, où le lieu et la date manquent.

6. Voir G. Bosco, *Breve notizia sullo scopo della Pia Società Salesiana*, Turin, 24 mai 1881; éd. MB XV, 703, doc. 13.

7. *Ibidem*. Sur l'opposition très contestable entre les deux finalités, voir *ci-dessus*, chap. XXVI, p. 983.

8. G. Bosco, *Notice sur le but de la Pieuse Société Salésienne*, Turin, 2 novembre 1882, 3 p.

9. G. Bosco à G. Barberis, Marseille, 30 janvier 1880; *Epistolario* III, p. 545.

10. D'après le *Catalogo* de l'année et sa lecture par E. Ceria, dans *Annali...*, t. I, p. 464.

11. Un résumé de l'affaire Grochowski en MB XIV, 441/17 à 442/24. Le décret de son exclusion en MB XIV, 786, doc. 51.

12. Les actes avaient disparu. Don Ceria l'avouait en 1933 et en 1941 (MB XIV, 518/28 à 519/2 et *Annali...*, t. I, p. 465). Nous pouvons aujourd'hui les reconstituer à partir d'une double série de *Verbali*, l'une de don Marenco, l'autre de don Barberis (ACS 046). On citera ici de préférence les *Verbali* Barberis, plus étoffés. Ils ont été rédigés sur deux cahiers, que je me suis permis de paginer, le premier de 1 à 88, le deuxième de 89 à 132.

13. G. Barberis, *Verbali*, quaderno I, p. 15-16.

14. Précisons que tous les directeurs de communautés étaient en ce temps-là convoqués au chapitre général.

15. Conferenza terza, 4 septembre, après-midi; *ibid.*, quaderno I, p. 34-35.

16. Conferenza nona, 9 septembre; *ibid.*, quaderno I, p. 78-79.

17. *Sic*, alors qu'on attendrait plutôt: «à la charité et à la douceur». Mais il est possible que l'orateur ou le rédacteur ait déjà pensé aux considérations qui vont suivre sur la vie de communauté.

18. Conferenza seconda, 4 septembre; *ibid.*, quaderno I, p. 16-17.

19. Conferenza seconda, 4 septembre; *ibid.*, quaderno I, p. 17-19.

20. Addition interlinéaire: «par la promiscuité des sexes». Il s'agissait peut-être, me dit-on, de «jardins d'enfants», d'inspiration Friedrich Fröbel (1782-1852)...

21. Conferenza seconda, 4 septembre; *ibid.*, quaderno I, p. 19-20.

22. Don Francesco Dalmazzo, qui avait été présenté au secrétariat d'Etat le 12 janvier 1880.

23. Conferenza seconda, 4 septembre; *ibid.*, quaderno I, p. 21-23.

24. *Ibid.*, p. 24-25.

25. *Addition supralinéaire*: «en pratique».

26. *Addition interlinéaire*: «il donnait à chacun la possibilité de lui communiquer ses propres besoins».

27. *Addition interlinéaire*: «don Bosco ne peut plus être partout».

28. *Addition marginale*: «Il convient aussi que les divers membres des chapitres des principales maisons aient été aussi éduqués à l'Oratoire. Au cas où soit les directeurs, soit ces membres des chapitres ne peuvent être choisis parmi ceux qui ont été édunqués à l'Oratoire, que l'on cherche au moins quelqu'un qui ait été formé par quelqu'un qui ait lui-même reçu son éducation à l'Oratoire».

29. *Addition sur la ligne et marginale*: «On fera promptement un règlement spécial pour les rendements de compte, mais en soi la chose n'est pas difficile».

30. Le chapitre de 1877.

31. Toutes ces considérations sur la cohésion indispensable de la communauté au

cours de la conferenza nona, 9 septembre; *ibid.*, quaderno I, p. 74-78. Pages reproduites en FdB 1858, C5-9.

32. Voir *supra*, n. 16.

33. Conferenza nona, 9 septembre; *ibid.*, quaderno I, p. 79-80. Pages reproduites en FdB 1858, C10-11.

34. Conferenza undecima, 10 septembre; *ibid.*, quaderno II, p. 94-95. Pages reproduites en FdB 1858, D12 et E1.

35. Lettre rééditée en MB XIV, 794, doc. 58.

36. Voir, sur elle, le post-scriptum de la lettre de G. Bosco à G. Bologna, Turin, 13 mai 1880; *Epistolario* III, p. 587. Après quoi, don Pirro disparut.

37. Sur lui, voir F. Desramaut, *Don-Bosco à Nice*, Paris, 1980, p. 367, n. 74.

38. Un résumé de l'affaire en MB XV 139/2-25.

39. En MB XV, 576/29. Son récit est, par ailleurs, très suffisant (MB XV, 576/27 à 577/16).

40. Une copie de l'arrêté en *Documenti* XXIV, 70-73.

41. *Gazzetta del popolo*, 27 février 1882. Le frère Théoger, frère des Ecoles Chrétiennes, directeur du collège S. Primitivo à Turin, avait, en 1863, fait l'objet d'un mandat d'arrêt pour ses pratiques immorales. Il avait disparu d'Italie et quitté son Institut. Le collège S. Primitivo avait été fermé. Voir, sur cette affaire Théoger, G. Rigault, *Histoire générale des Frères des Ecoles Chrétiennes*, t. VI, deuxième partie, Paris, Plon, 1948, p. 63-64.

42. *L'Epoca*, Gênes, vers le 28 février 1882.

43. *Il Messaggero*, 3 mars 1882.

44. Numéro des 4 et 5 mars 1882.

45. Celui-ci par des articles substantiels intitulés «Il fatto di Cremona», 3-4 mars 1882; et «Atti di Farisei», 6-7 mars 1882. Les «Pharisiens» étaient les accusateurs libéraux des salésiens.

46. F. Dalmazzo à G. Bosco, Rome, 15 mai 1882; voir MB XV, 578/10-18.

47. Florence, 1881. Comprendre: «La nouvelle Italie et les vieux zelanti». *Zelanti*, terme courant, peut être traduit par *zélotes*.

48. «Il giovane clero», *Gazzetta d'Italia*, 7 juin 1881. Coupure originale en *Documenti* XXIII, 151-156.

49. Un résumé de l'article en MB XV, 177/28 à 178/24. Mais pourquoi avoir insinué qu'il avait été écrit par un protestant?

50. D'après l'article «I figli primogeniti intorno al padre», *Bollettino salesiano*, août 1881, p. 16. Un résumé en MB XV, 178/24 à 179/29.

51. Un manuscrit corrigé par lui en ACS 132; éd. C. Romero, *I sogni di don Bosco*, Leumann, 1978, p. 59-71.

52. Le troisième chapitre général s'est déroulé à Turin-Valsalice entre le 2 — non pas le 1er, comme l'a écrit don Ceria en MB XVI, 412/1 — et le 7 septembre 1883. Les pièces qui subsistent ont été réunies en ACS 046 et reproduites en FdB 1863-1864. Don Ceria écrivait que le procès verbal Marenco sur ce chapitre avait été mutilé (MB XVI, 412/2-5). Au vrai ses pages manquantes figurent dans le dossier (FdB 1864, B10-12). Au total, ce *Verbale*, que nous allons utiliser, avait 23 feuillets. Je me référerai aussi aux onze pages de notes sur ce chapitre que don Barberis nous a laissées (voir FdB 1864, C10 à D8).

53. Verbale Marenco, 3 septembre 1883, matinée; FdB 1863 E9.

54. La rédaction du procès verbal fut à cet endroit quelque peu tourmentée,

indice des hésitations des correcteurs. La version primitive, celle que nous traduisons, était certainement proche des phrases de don Bosco.

55. La «postille» qui, dans l'édition imprimée après l'approbation romaine d'avril 1874, figurait en note de l'article du chapitre *De Novitiorum Magistro eorumque regimine*, disait, comme nous savons (*ci-dessus*, chap. XXIII), en contradiction manifeste avec l'article lui-même sur les occupations exclusivement ascétiques des novices pendant le temps de la «deuxième épreuve», que le pape leur permettait des occupations apostoliques.

56. Ce passage des actes devait être ensuite rendu plus conforme à l'esprit des constitutions approuvées. L'histoire salésienne s'appuiera sur la version corrigée des *Verbali* Marenco (MB XVI, 413/24-34).

57. Verbale Marenco, 3 septembre 1883, matinée; FdB 1863 E10. Voir MB XVI, 414/16-21.

58. Un récit de ce songe dans le procès verbal Marenco, 4 septembre 1883, matinée; voir FdB 1863 E12 à A1. Un texte «long» en *Documenti* XXVI, 525-534; repris en MB XVI, 385/7 à 394/31.

59. Verbale Marenco, 4 septembre 1883, soirée; FdB 1864 A2-3; Notes Barberis, 4 septembre 1883, soirée; FdB 1864 D1.

60. Verbale Marenco, 4 septembre 1883, soirée; FdB 1864 A3. Voir MB XVI, 414/22-35.

61. *Addition interlinéaire*: «au vrai non réelle».

62. Verbale Marenco, 4 septembre 1883, soirée; FdB 1864, A3. L'histoire de la visite apostolique ne fut pas retenue par don Barberis dans ses notes sur la séance. Don Ceria l'a reproduite d'après le Verbale Marenco, en MB XVI, 414/35 à 415/17.

63. Verbale Marenco, 6 septembre 1883, soirée; FdB 1864 A7. Voir MB XVI, 415/18 à 416/7.

64. Les notes concordantes de don Barberis sont à cet endroit un peu moins développées.

65. *Addition supralinéaire*: «d'affection envers les enfants».

66. Verbale Marenco, 7 septembre 1883, soirée; FdB 1864 A12 à B2. Voir MB XVI, 416/23 à 417/20.

67. Voir *ci-dessous*, chap. XXXVI, n. 38.

68. Numéro du 23 juin 1883. Coupure originale en *Documenti* XXV, 325-327.

69. Un peu exagéré quand même!

70. *Il Berico*, 23 juin 1883, reproduit en *Documenti* XXV, 325-326. Apparemment non utilisé dans les MB.

VIII. La vieillesse (1884-1888)

Chapitre XXXIV.

Le déclin physique

Le patriarche

Don Bosco a-t-il connu un «triste déclin», comme l'a prétendu Sergio Quinzio,[1] d'après qui «les vicissitudes de ses dernières années révèlent, derrière son apparente victoire, un don Bosco seul, désarmé, pauvre, faible, vaincu, et, par là, témoin authentique de la croix du Christ»? Ce dépouillement du crépuscule exprimerait même le véritable sens de sa vie.[2]

Regardons-le au début de 1884, quand il est entré depuis cinq mois dans sa soixante-neuvième année. Il est las, son organisme est affaibli et il ne se déplace plus que péniblement. Ses yeux lui créent des soucis. Il souffre d'hémorragies rétiniennes, croyait se rappeler le docteur Giuseppe Albertotti, qui l'examina cette année-là.[3] Il semble avoir été aussi sujet à des néphrites.[4] Il n'avait jamais été geignard. Cependant, il avoue alors à une correspondante: «Ma santé n'est pas mauvaise, mais elle n'est pas très bonne. Je suis toujours très fatigué.»[5]

Sa vieillesse était précoce. Mais il payait aussi, de cette façon, une réussite évidente, fruit d'un labeur exténuant. Le père des adolescents turinois de 1841 était devenu, après une quarantaine de dures années, le patriarche d'une famille salésienne florissante. Ses coopérateurs étaient innombrables. Les novices affluaient dans sa société religieuse. «J'en ai deux cent huit», dispersés un peu partout, affirmera-t-il bientôt à Léon XIII émerveillé.[6] Son œuvre centrale du Valdocco, symbole de son institution mondiale, continuait de grandir et de s'affermir.[7] Il avait traversé un océan de difficultés, mais pouvait se rendre la justice d'en être venu à peu près à bout. Des amitiés influentes le soutenaient. Comment l'imaginer un instant «seul» et «désarmé», quand sa famille était immense et ses amis sans nombre?

Le cardinal Alimonda

L'année 1883 avait été pour lui à la fois éprouvante et consolante. Le long voyage en France (31 janvier-31 mai), qu'avait suivi de près la course à Frohsdorf (13-17 juillet), l'avait beaucoup fatigué. Ses journées de Paris avaient parfois duré dix-huit heures. Mais la Providence l'avait consolé. Pendant quelques semaines, il avait figuré parmi les vedettes de l'actualité. Et, autour de lui, la tempête, presque permanente depuis douze ans, était brusquement tombée. Après la disparition inopinée de Mgr Gastaldi (25 mars 1883), le ciel de l'Eglise de Turin s'était tout à coup rasséréné pour don Bosco. A l'archevêque autoritaire, Léon XIII avait donné pour successeur un prélat diplomate, doux et disert, qui admirait et aimait le fondateur de l'oratoire Saint-François-de-Sales. L'éloquence de Gaetano Alimonda le faisait appeler, nous dit-on, le «Lacordaire d'Italie» et un «nouveau Bossuet.»[8] Il avait reçu pour mission de résoudre dans son diocèse la question rosminienne, qui agaçait le pape, et de sonder le terrain sur la question romaine.[9] A Turin, Mgr Gastaldi avait en effet soutenu les rosminiens et la fidélité à la maison de Savoie était naturelle à la population. Mgr Alimonda allait être pour don Bosco un ami beaucoup plus qu'un supérieur ecclésiastique. Sa bonté chaleureuse, sa mansuétude, sa confiance respectueuse en lui, la cordialité de sa conversation, son dévouement à sa cause le consolaient des avanies répétées des années précédentes.

Le 29 janvier 1884, le cardinal Alimonda assista «pontificalement», dans l'église Marie Auxiliatrice, à la messe de la fête très solennelle de saint François de Sales, présida la bénédiction du saint sacrement de l'après-midi et termina la journée au théâtre des salésiens.[10] A la différence de son prédécesseur, il prodiguait donc son temps en faveur de l'oratoire. Ce soir-là, une grande inscription lumineuse proclamait dans la cour de la maison: «Vive Son Eminence le Cardinal Gaetano Alimonda, notre Archevêque très aimé». Cette formule reflétait la joie réciproque du cardinal et de don Bosco, l'un et l'autre vraiment heureux. Selon l'adresse de l'hymne imprimée du jour: «Don Bosco et ses fils félicitent d'un même cœur S. Eminence le cardinal Gaetano Alimonda, leur archevêque très vénéré, heureux d'accueillir à l'Oratoire, le jour de la fête de leur patron, celui qui est un vivant exemple de la sagesse, de la mansuétude et de la charité active de saint François de Sales.»[11] «Chaque minute de ce jour est,

pour moi, un triomphe et une consolation», disait de son côté le cardinal à don Bosco.[12] Pour mesurer la portée de cette réflexion, il faut se rappeler les heurts multiples avec l'archevêque précédent, surtout à l'occasion des solennités religieuses du Valdocco. Le cardinal Alimonda voulait réparer le passé. Don Bosco se croyait donc reporté quarante ans plus tôt, quand un autre archevêque de Turin l'avait soutenu. Son secrétaire écrivit sur son carnet: «Depuis la mort de Fransoni, don Bosco n'a plus eu d'ami affectionné (*littéralement*: ami de cœur) comme Alimonda.»[13] Le vieil homme semblait rajeunir.[14]

Giovanni Battista Lemoyne

Un environnement immédiat amical le réconfortait aussi. Il avait goûté, dès l'adolescence, les joies et les bienfaits de l'amitié. L'âge attendrissait et développait en lui ce sentiment comme un peu tous les autres. L'histoire de son âme de vieillard pourrait comporter un chapitre sur ses amitiés. Ses meilleurs amis étaient de ceux qui se glorifiaient d'être ses fils. On rangera dans la cohorte de ses amis privilégiés, auprès du cardinal Alimonda, un prêtre salésien qui se serait fait hacher pour le servir. Giovanni Battista Lemoyne était devenu secrétaire de don Bosco en décembre 1883. Il avait quarante-cinq ans,[15] c'est-à-dire à peu près l'âge de sa photographie publiée par don Giraudi.[16] C'était un homme de type dilaté, un peu myope, les lèvres entrouvertes de l'enthousiaste. Après six années mortifiantes (1878-1883) d'aumônier-directeur des filles de Marie-Auxiliatrice à Mornese et à Nizza Monferrato, il allait pouvoir enfin satisfaire ses deux grandes passions: la Vierge auxiliatrice et don Bosco.[17] Le 18 décembre 1883, il écrivit à sa mère:

«J'ai été transféré à Turin. D. Bussi, qui était à Sampierdarena, m'a remplacé. Don Bosco m'a voulu près de lui comme aide particulier (*come suo particolare aiutante*) pour travailler avec lui. Le Seigneur ne pouvait me destiner à un poste plus beau. Chaque jour je pourrai ainsi me trouver encore avec Marie auxiliatrice, dont je suis aussi le secrétaire[18] (...) Pour moi, on m'aurait fait roi que je ne serais pas plus heureux que je le suis. Dans ce sanctuaire, je ne cesserai de prier pour ma très chère maman et j'espère que mes prières seront exaucées...»[19]

Lemoyne cumulait deux secrétariats: celui de don Bosco et celui de son conseil, dit chapitre supérieur. L'histoire salésienne y a gagné. Le 14 décembre 1883, il ouvrit un registre des procès verbaux dudit con-

seil. Ses comptes rendus seront toujours abondants et très soignés.[20] Quant à sa diligence au service de don Bosco, elle était incomparable. Don Lemoyne aimait et vénérait son maître à un degré difficilement imaginable; et, en retour, il en était beaucoup aimé. On lit sur un pauvre morceau de papier l'étonnante conversation que voici:

«Don Bosco, me rencontrant inopinément à Alexandrie alors qu'il se dirigeait vers Borgo San Martino pour fêter saint Louis et que je prenais moi-même cette direction [me dit]: – Oh! mon cher don Lemoyne, je t'aime bien (*io ti voglio bene*). – Merci, don Bosco. – Oui, don Bosco t'a toujours aimé et il t'aime beaucoup. – Oh! don Bosco. – Car, vois-tu, don Bosco t'aime bien. – Je ne sais comment correspondre à une telle affection que je ne mérite pas. Don Bosco me connaît et il sait que, pour lui, je ferais n'importe quel sacrifice. Il me répéta cela trois fois en me prenant la main et en me fixant avec une douceur telle que c'était à en pleurer.»[21]

Ne nous fions pas à l'impression de bonhomie placide qu'il paraissait donner. Sentimental, il s'enflammait aisément. Gai, aimable à l'ordinaire, il pouvait devenir mélancolique et sombre. Les religieuses de Nizza en avaient fait l'expérience. Son anxiété latente ne se dissipera jamais, même durant les années bénies de son secrétariat de don Bosco. Il voulait raconter sa vie, toute sa vie et, pour cela, épiait et interrogeait l'humble grand homme et ses amis. N'allait-il rien oublier ou, pire, lui manquer par de mauvaises interprétations de ses faits et gestes?[22] Il prenait d'innombrables notes. Don Bosco ne s'était jamais fait prier pour parler de sa vie passée (avec quelques curieuses réserves, par exemple sur l'épisode de La Moglia): «Je me plais à raconter les vieilles histoires de l'oratoire...», avait-il dit par exemple, le 21 décembre 1876, en face de Giulio Barberis.[23] Sa satisfaction à remuer des souvenirs croissait même avec les années, comme il est naturel aux vieilles gens. A ses amis, il confiait le temps écoulé comme ses projets pour l'avenir. Et don Lemoyne en profitait pour la biographie à laquelle il rêvait. Il butinait près des uns et des autres les précisions qu'il recherchait, préparant ainsi d'innombrables petits problèmes à ses exégètes à venir.[24]

La maladie de février 1884

Sous des dehors calmes, don Bosco vivait, comme son secrétaire Lemoyne, dans une tension interne constante, qui le rongeait. Que devenaient ses vaillants missionnaires de Patagonie? Comment rem-

plir le gouffre financier de l'église du Sacro Cuore à Rome et de l'œuvre, sa voisine? Comment obtenir du Saint-Siège ces privilèges à son avis tellement nécessaires, qui lui étaient refusés? Comment assurer l'avenir de sa congrégation religieuse et y maintenir l'esprit des origines? Jusque-là, son corps, bien que perclus, avait résisté vaille que vaille. Depuis Varazze (1871-1872), quand il avait parfois semblé perdu, il n'avait plus été gravement malade. Les choses changèrent en 1884. Il s'en fallut de peu que le rigoureux hiver de Turin ne l'abattît alors comme beaucoup d'autres autour de lui. Et sa maladie de février le plongera dans une demi-retraite dont il ne sortira plus.

Au début de 1884, des décès répétés à court intervalle ont endeuillé l'oratoire du Valdocco. Le 30 janvier, l'étudiant Virgilio Paganini, natif de Vezzano Ligure, mourut. Quelques instants avant sa mort, il reçut la visite de don Bosco. «Je suis content que tu sois tranquille, lui dit-il. Tu prieras pour moi?» Il n'était pas encore au fond de l'infirmerie que le garçon expirait.[25] Le lendemain 31, le salésien français Jules Reimbeau, l'un des neveux de Léon Harmel, qui était atteint de tuberculose, disparaissait à Turin à l'âge de vingt-huit ans. On l'avait trouvé mort dans son lit.[26] D'autres encore suivraient pendant le mois de février.

Quant à don Bosco, le 31 janvier, après le déjeuner, il se rendit au noviciat de San Benigno, où l'on célébrait la fête patronale de saint François de Sales. Là, son extrême lassitude impressionna tellement le maître des novices, Giulio Barberis, que, raconta ce dernier, au mot du soir du 1er février il attira sur elle l'attention des novices, ajoutant que le moment lui paraissait venu de promettre au ciel quelque chose d'extraordinaire pour conserver le saint homme à la terre. C'est alors que, paraît-il, un grand garçon de vingt-quatre ans, dénommé Luigi Gamerro, offrit sa vie pour don Bosco. Et son sacrifice fut accepté, continuait Barberis, puisqu'il mourut quelques jours après.[27]

Don Bosco croyait lui-même à la proximité de sa propre mort. Le 8 février, il termina, dans son testament spirituel, la série des lettres d'adieu à quelques-uns de ses principaux bienfaiteurs.[28] Et sa maladie se déclara le lendemain, samedi 9 février.

«Don Bosco reste tard au lit, nota ce jour-là notre chroniqueur, et il ne dit pas la sainte messe. Le comte de Montigny[29] arrive et loge à l'Oratoire. Le médecin déclare que D. Bosco a une bronchite. Il se couche tôt. Crachat sanguinolent.»[30]

C'était probablement une bronchite dite capillaire, qui attaquait ses bronchioles, affection grave chez un vieillard affaibli. Don Bosco

s'efforça de tenir tête au mal. Le dimanche 10 février, il se leva tard, célébra la messe dans sa chambre et y déjeuna avec M. de Montigny. Puis il reçut deux évêques français: Mgr Fava, de Grenoble, et Mgr Bonnet, de Viviers.[31] La conversation se prolongea quelque peu.[32] C'était jour de fête à l'oratoire. Pour la marquer, on joua la pièce de don Lemoyne: *Le Pistrine*, drame en cinq actes. L'agitation de ce jour pesait à don Bosco. Le chroniqueur ayant reconnu que le bruit excessif des cris (*la troppa vociferazione*) le fatiguait, il faut croire qu'il s'en est plaint.[33]

Le 11, l'anxiété devint intense. Un quatrième membre de la communauté locale, le clerc Casimiro Nicco, mourut. Quant à don Bosco, ses crachements de sang avaient cessé; et, de ce point de vue, Lemoyne constatait une légère amélioration. Mais le médecin, appelé dans la soirée, diagnostiqua que ses jambes étaient enflées jusqu'aux cuisses et que son ventre était étrangement dur. Il ordonna donc à don Bosco de rester au lit le lendemain jusqu'à dix heures et proposa une consultation en forme. Surtout, il recommanda aux salésiens de ne pas chercher à prendre sa maladie à la légère.[34] L'évolution de son état de santé préoccupait l'archevêque Alimonda, qui, à deux reprises ce jour-là, par son secrétaire d'abord, par un domestique ensuite, fit prendre de ses nouvelles.[35]

La consultation médicale prévue eut lieu le 12 février, jour que don Bosco passa couché jusqu'à huit heures du soir. Les médecins Fissore et Albertotti conclurent à une extrême faiblesse de l'organisme: les battements de son cœur leur étaient à peine perceptibles.[36] Cependant, le mal semblait reculer. Le 13, «don Bosco est debout toute la journée», nota don Lemoyne.[37] Et, le 14, il s'offrit, vers trois heures de l'après-midi, une petite promenade sur la rue en la compagnie de son secrétaire. C'est alors qu'il confia à celui-ci avoir autrefois reçu en songe un ordre de Marie sur l'emplacement de l'église Marie-Auxiliatrice: «Hic domus mea! Hic inde exibit gloria mea.»[38]

A l'oratoire turinois, les morts se multipliaient. Le 15 février, un autre salésien, le clerc Vincenzo Reggiori, assistant des apprentis, expirait à trente-deux ans; et, deux jours après, un apprenti de quatorze ans, Onorato Chiapelli, natif de Pistoia, le suivait. Les apprentis, très attachés à don Reggiori, auraient dit que leur peine n'eût pas été plus grande s'ils avaient perdu don Bosco.[39] Celui-ci donnait à nouveau de fortes inquiétudes. Le 15 février, une fièvre violente le saisit entre onze et dix-neuf heures. Et il ne se reposait pas, car, la nuit, il ne dormait guère.[40]

Souvenirs du passé

Mais il ne se complaisait pas dans l'analyse de son mal. Echappant au présent, il préférait revivre et raconter certaines heures difficiles de ses années troubles. Il expliquait à don Lemoyne – qui s'empressait d'en prendre note – comment, après le sermon à la chapelle du Valdocco sur l'indépendance italienne (1849), «le théologien Carpano, Trivero et les autres» avaient lâché l'oratoire et cherché par tous les moyens à débaucher ses auxiliaires «les plus grands», ceux qui l'aidaient auprès des jeunes enfants. Ils les menaient à travers prés jusqu'à Superga, non pour y prier, mais pour les régaler d'un bon goûter. «Ce furent des jours terribles pour l'oratoire (...) Tous les prêtres et tous les clercs avaient abandonné don Bosco, disait-il en parlant de lui-même à la troisième personne selon son habitude. Immense était le nombre des petits, et don Bosco restait seul.» Puis, tandis que les grands réintégraient progressivement son oratoire, l'ensemble du clergé lui demeurait contraire. Les prêtres s'opposaient les uns aux autres et le peuple au clergé. Presque chaque jour, les crieurs de journaux annonçaient des articles hostiles. Ils criaient: «La Révolution découverte au Valdocco», ou bien: «Les prêtres du Valdocco», etc. Le théologien Carpano, installé à Vercelli, n'était pas autorisé à célébrer la messe. Ce collaborateur défaillant dut lui demander un certificat de bonne conduite, qu'il lui délivra du reste volontiers. A cette époque, l'archevêque de Turin Fransoni, qui était soit à Pianezza, soit emprisonné à Fenestrelle, et qui dut enfin s'exiler à Lyon, ne pouvait le soutenir, alors qu'il était soumis «aux plus terribles bourrasques.»[41]

Le 19 février, une conférence statutaire des coopérateurs de Turin dans l'église S. Giovanni Evangelista (conférence à laquelle il ne put être présent) fut pour don Bosco l'occasion d'une importante mise au point sur ce mouvement. Ses disciples et, peut-être plus encore, le clergé diocésain, assimilaient volontiers coopérateurs salésiens et bienfaiteurs de don Bosco. Lui avait d'autres idées que, justement, l'évêque de Padoue, Mgr Giuseppe Callegari, venait d'exprimer lors d'une conférence analogue le 20 janvier précédent dans sa ville épiscopale.[42] En deux mots, les coopérateurs sont au service, non d'une société particulière, mais de l'Eglise comme telle. Don Bosco donnait raison à l'évêque, et son secrétaire Lemoyne notait:

«Don Bosco dit: – J'ai beaucoup étudié la manière de fonder les coopérateurs salésiens. Leur véritable but n'est pas d'aider les salésiens, mais bien

l'Eglise, les évêques, les curés sous la direction des salésiens. Secourir les salésiens, ce n'est que contribuer à l'une des innombrables œuvres de l'Eglise catholique. Nous leur ferons appel en cas d'urgence, il est vrai; mais ce sont des instruments à la disposition (littéralement: dans la main, *in mano*) des évêques. Le seul à l'avoir compris jusqu'ici dans son véritable sens est l'évêque de Padoue: il a dit clairement qu'il ne faut pas être jaloux des coopérateurs salésiens. C'est en effet une affaire diocésaine, pour le bien du diocèse. Tous les curés devraient être eux-mêmes coopérateurs avec leurs paroissiens. Les coopératrices – continuait don Bosco – ont été jointes aux coopérateurs par la volonté de Pie IX.»[43]

Le 20 février, la conversation entre don Bosco et don Lemoyne dériva sur des hommes politiques italiens: Camille de Cavour, Luigi Carlo Farini, et sur le sort – pitoyable – de divers adversaires, ecclésiastiques tel Mgr Gastaldi, ou laïcs, tel Farini, de l'œuvre salésienne.[44] Car les châtiments divins tombaient, selon sa théorie, non seulement, comme on l'a remarqué à propos de sa[45] *Storia d'Italia*, sur les ennemis de l'Eglise, mais aussi sur ses ennemis à lui. On notera également qu'à s'en tenir au résumé conservé, don Bosco, ce jour-là, n'émit pas sur Camille de Cavour les réserves que don Lemoyne, en garde contre ce spoliateur, lui attribua ensuite dans une citation des *Memorie biografiche*.[46] Nous lisons:

«Quand don Bosco allait visiter Cavour au palais du ministère, le ministre lui envoyait dire: – Don Bosco sait où je veux lui donner audience. – Et don Bosco était obligé d'aller dîner chez lui vers six heures du soir. Il le trouvait très affable, et, après dîner, pouvait lui parler comme il voulait. Cavour était enthousiaste pour l'œuvre de don Bosco.»[47]

Les confidences se succédaient, probablement provoquées par l'auditeur insatiable qu'était don Lemoyne. Les pittoresques promenades d'automne des années cinquante et soixante furent évoquées le 21 février. Après 1864, elles avaient disparu du programme d'année de l'oratoire du Valdocco. Il avait fallu, expliquait don Bosco, «satisfaire la frénésie de nouveautés, d'agitation, de tambours, d'armes, etc., etc.», qui, au temps des batailles du *Risorgimento*, avait saisi la jeunesse piémontaise.[48] Peut-être!... Quoi qu'il en soit, don Bosco livrait ainsi l'un de ses principes pédagogiques, qui était de déceler les désirs des jeunes pour tâcher d'y répondre de manière adéquate. L'émotion déclenchée par ses garçons quand, musique en tête, ils déferlaient dans les villages de leurs tournées, le faisait maintenant sourire. A l'en croire,

«... l'un disait: Ce sont des Garibaldiens! – Mais non, disait un autre, il y a des prêtres... Ce doit être un collège. – Mais il y a des instruments. – Dans ce cas, ce doit être des brigands... La musique jouait, toute la population accourait. On entrait à l'église...»[49]

Le même thème des promenades d'automne reparut le 22 février, avec l'histoire colorée des garçons trempés par la pluie pendant l'une de leurs marches, puis reçus et séchés dans le château du chevalier Gonella, histoire qui, racontée d'un autre point de vue par don Bosco dans sa *Vita Magone*, provoquera, par l'inadvertance de don Lemoyne, un doublet dans les *Memorie biografiche*.[50] Puis don Bosco parla des guérisons survenues près de l'église Marie-Auxiliatrice lors de la consécration de juin 1868.[51] Il spécifia l'escalier où il se tenait. Et:

«... l'un avait mal aux dents. Don Bosco lui suggère un *ave* et il guérit à l'instant; un autre ne voyait plus depuis des années, et il retrouve la vue. Une paralytique approche sur sa charrette. Les gens ne prétendaient pas la laisser passer et repoussaient l'âne, prêts à en venir aux mains avec les conducteurs. Sans s'en rendre compte, l'infirme saute de la charrette pour avancer, s'approche de don Bosco et s'aperçoit qu'elle est guérie. Son cri est répété par d'autres; ses parents veulent l'emmener. – Je suis guérie. – Nous le voyons bien, viens à la maison. – Non, je veux d'abord remercier la Madone.»[52]

Don Bosco, qui croyait à la réalité de la plupart de ces miracles de guérison, se gardait de les attribuer à sa propre médiation. Dans ses discours, les «miracles» étaient obtenus par l'intercession de Marie.

Il revivait avec don Lemoyne d'autres heures agitées de son existence. Le 23, il était en 1860, lors de l'expédition des Mille avec Garibaldi. Par un ami télégraphiste, expliquait-il, il avait eu communication d'une dépêche chiffrée du gouvernement piémontais aux préfets de provinces, l'avait décryptée et y avait lu: «Qu'on ne donne rien à Garibaldi, qu'on lui refuse tout ce qu'il demande, mais qu'on lui laisse prendre tout ce qu'il veut.»[53] Puis, par mégarde, il avait laissé ce texte compromettant dans son bureau un jour de perquisition.[54] Autour de lui, en ces années tourmentées de luttes et de suspicions, la bataille avait été permanente. Sans trêve la *Gazzetta del popolo* dénonçait à ses lecteurs son oratoire, ce «vivier de prêtres» et ce «centre de la réaction.»[55] Des bandes de jeunes se heurtaient; et lui-même était parfois pris dans leurs bagarres.[56]

Le 24, don Bosco remonta jusqu'à sa jeunesse cléricale, avec le sonnet burlesque qu'il avait composé pour la fête du recteur de son sémi-

naire de Chieri.[57] Don Lemoyne butinait toutes ces anecdotes pour la biographie à venir.

Voyage en France (mars 1884)

Cependant, le printemps approchait, époque du voyage annuel de don Bosco en France depuis une dizaine d'années. Certes, il avait dans ce pays des amis à saluer et des œuvres à contrôler et à promouvoir. Mais des mobiles intéressés, dont il ne faisait nul mystère, auraient suffi à provoquer ces déplacements. Il avait besoin d'argent, et la France lui en donnait à la condition suffisante, mais très nécessaire, de le voir et de l'entendre. En 1884, il ne crut pas pouvoir se dispenser de cette fatigue. Le 28 février, vers la fin de l'après-midi, il exprima sa volonté à son conseil. Selon le procès verbal de la réunion:

«Don Bosco annonce que, le 1er mars, il partira vers la France. Il établit que, pendant son absence, le chapitre se réunira au moins une fois par mois. Il donne à don Rua pleins pouvoirs pour le présider. Il recommande à ses membres de continuer à s'aimer mutuellement. Pour que les affaires aillent mieux, il faut de la charité. Il exhorte à faire prier les jeunes pour lui pendant son absence, et cela pour deux motifs: 1) pour que sa santé puisse résister, 2) parce qu'il a besoin de beaucoup de sous (*molti quattrini*). Qu'on le dise aux grands, qu'on le dise aux petits. Le pauvre don Bosco affronte ce voyage non pas pour lui, mais pour régler les affaires de l'oratoire et payer ses dettes. Que l'on en parle aux salésiens en conférence en les exhortant à économiser dans la mesure possible. Il conclut en remerciant le Seigneur pour la bienveillance que le cardinal [Alimonda] nous manifeste.»[58]

Quand il apprit son intention de se présenter à lui avant son départ, le cardinal Alimonda tint en effet à rendre lui-même visite à don Bosco. Et le Valdocco de comparer sa conduite avec celle de son prédécesseur Gastaldi treize mois auparavant...

Son médecin Albertotti essaya vainement de le dissuader de son projet. «Si vous arrivez à Nice sans mourir, ce sera un miracle», lui aurait-il dit. «Si je ne reviens pas, patience, aurait rétorqué don Bosco. Vous voulez dire que je dois d'abord mettre mes affaires en ordre... Mais y aller, il le faut.» Il aurait alors mis au point son testament.[59] Et il partit, comme prévu, le 1er mars. Le maître des novices Giulio Barberis l'accompagnait et lui tenait lieu de secrétaire.

La première étape fut Alassio, sur la Riviera. Don Bosco s'efforçait de se montrer joyeux, comme à l'accoutumée. Mais, nullement guéri,

il souffrait de maux de tête et d'estomac. A Alassio, le dimanche 2 mars, après avoir donné audience à deux ou trois personnes, il faillit s'évanouir, dut interrompre les visites et se retirer dans sa chambre. Après avoir relaté la conférence des coopérateurs d'Alassio ce dimanche après-midi et remarqué que don Bosco n'avait pu y prendre la parole, le *Bollettino* d'avril continua:

«Puisque l'occasion s'en présente ici, nous recommandons nous aussi notre bien-aimé don Bosco aux prières des coopérateurs et des coopératrices: depuis quelque temps il se sent faiblir. Pour l'instant, il n'y a rien d'alarmant; mais un médecin réputé de Turin, qui l'a visité avant son départ en voyage, nous a dit que nous ne devons pas nous leurrer beaucoup sur sa vie. Car, a-t-il ajouté, par suite des fatigues qu'il a supportées, on peut dire que don Bosco est aujourd'hui vieux de cent ans, même s'il n'en compte pas encore soixante-dix.»[60]

Courageux, téméraire même, il traîna ce pauvre corps par petites étapes de quelques dizaines de kilomètres le long de la côte méditerranéenne. Le 3 mars il était à Menton et, le 4, à Nice.[61] Bon gré mal gré, il devait se reconnaître malade, surtout quand il crachait un peu de sang, comme cela lui arriva, le 5 mars, dans cette ville. Il y fut visité, le 6, par le docteur (niçois d'adoption) Charles d'Espiney, son biographe, qui décela une congestion du foie. Et, à Turin, personne ne s'en était aperçu!

«Don Bosco se rend maintenant compte que toute sa maladie vient du foie, écrivit aussitôt Barberis à Berto; ce que, jusqu'à ce jour, les médecins n'avaient pas bien remarqué.»[62]

Comme la nouvelle de sa maladie le précédait, à Nice sa tranquillité fut d'abord ménagée. Pendant quelques jours, les visites furent rares. Puis les bienfaiteurs s'enhardirent. Dès le 9 mars, Barberis pouvait écrire à don Rua que les audiences étaient presque ininterrompues. Heureusement, remarquait-il, don Bosco se repose la nuit; et, le matin, il ne descend pas de sa chambre avant huit heures.[63] Il luttait donc contre la maladie avec un minimum de prudence et un maximum de détermination. Le 10 mars, il prononça, sur son œuvre, une conférence publique de trois quarts d'heure dans la chapelle du patronage Saint-Pierre de Nice.[64]

Bien que ne disant rien que de très ordinaire, il fut écouté avec ravissement. L'«ami des salésiens», qui parla de son discours dans le *Bulletin salésien* d'avril, a peut-être manqué de pénétration et de voca-

bulaire, quand il s'est avoué incapable de décrire les sentiments de l'assistance. Quoi qu'il en soit, à parcourir ses lignes ferventes, nous devinons la fascination de la personnalité charismatique de don Bosco âgé et le fluide que répandait sa simple et forte présence.

«Dom Bosco monte en chaire et commence son exposé d'une voix qu'il est impossible d'entendre sans éprouver la plus vive émotion. Sans phrase à effet, avec une simplicité sublime, il parle de ses œuvres, de ses chers enfants, de ses travaux et de ses espérances. – S'il fallait faire sentir les émotions qui, pendant toute la cérémonie, ont inondé le cœur de l'auditoire, j'avouerais mon impuissance, car il est des émotions que la plume est impuissante à exprimer. Il faut en avoir été témoin soi-même. Il faut avoir vu cette assistance d'élite toute entière, émue et recueillie, portant ses regards sur Dom Bosco, concentrant avec effort ses sentiments qui l'animent pour comprendre ce qu'il y a d'amour, de sympathie, de vénération dans les cœurs en faveur de celui qui en est l'objet.»[65]

Don Bosco poursuivit ensuite sa route vers Cannes (le 12 et le 13), Fréjus (repas chez l'évêque le 14) et Toulon (le 14), ville où il logea chez son grand bienfaiteur Fleury Colle. M. et Mme Colle, qui raffolaient de don Bosco, ne se lassaient pas de le questionner pour entendre ses réponses en un français approximatif. Après souper, dix heures sonnaient, et le pauvre prêtre convalescent, qui tombait de fatigue et de sommeil, essayait de le faire comprendre à ses hôtes. On se leva de table, mais la conversation reprit debout. Enfin, M. Colle saisit une lampe et accompagna don Bosco jusqu'à la porte de sa chambre. Comme il ne parvenait pas à se détacher de lui, il y eut là encore une nouvelle et longue pause: questions et réponses se succédèrent, tant et si bien que don Bosco ne fut pas au lit avant onze heures trente.[66] Il est vrai que M. Colle, dans son inépuisable générosité, lui promettait d'apporter à Rome cinquante mille francs le jour de la bénédiction de la première pierre de la maison du Sacro Cuore. On peut supposer que le sommeil de don Bosco fut paisible cette nuit-là.

Car, de règle ordinaire, les soucis financiers le tourmentaient en permanence. Il comptait sur une loterie à Rome afin de régler là-bas quelques-unes de ses dettes pour la construction de la grande église. Hélas! son représentant don Francesco Dalmazzo ne paraissait pas s'en soucier efficacement. L'affaire traînait et il n'était pas tenu au courant de ses développements. Or, les tergiversations n'ont jamais rien rapporté, ferait-il bientôt comprendre, non sans quelque

humeur, à Dalmazzo, au cours d'une lettre qui témoignait de bout en bout de son énergie impatiente. La voici:

«Très cher don Dalmazzo. – Si tu ne le peux toi-même, tâche de me faire écrire, mais de façon précise (*littéralement*: pratique). En avril prochain ou dans la première quinzaine de mai, puis-je amener avec moi le comte Colle pour la pose de la pierre d'angle de notre maison (*ospizio*)? Il aurait sur lui une offrande de cinquante mille francs. Pour la loterie, y a-t-il des difficultés ou cherchez-vous d'autres sources de bienfaisance? Ce sont deux choses de la plus grande importance pour nous en ce moment. Don Sala m'a écrit une lettre qui ne me dit ni oui ni non. Cela ne suffit pas pour faire des sous. Que Dieu vous bénisse. Et crois-moi en J.-C. Ton ami très affectionné, Giovanni Bosco, prêtre. – Marseille, le 19 mars 1884.»[67]

Le 15 mars, par le train de 8 h. 24, il quitta Toulon pour Marseille, où il allait passer dix jours (15-25 mars) à l'oratoire Saint-Léon,[68] continuellement recherché, pressé, parfois même agrippé et bousculé par des gens avides de le voir, de l'entendre et, si possible, de le toucher, ne serait-ce que par le contact de sa main. Notre coopérateur marseillais écrivit:

«Don Bosco n'était pas officiellement attendu; sa santé un peu éprouvée ne laissait pas espérer un aussi pénible déplacement. Mais, à l'annonce de son arrivée, il y a eu foule, foule serrée et patiente, dans son antichambre et dans les corridors y conduisant. Dom Bosco va mieux; mais quelle santé, sans un secours spécial de Dieu, pourrait résister à cette affluence de visiteurs, à cette multitude d'affaires, à cette continuelle tension d'esprit! Dieu le soutient et ses réponses viennent du ciel où monte souvent son regard. Il faut l'arracher à la sacristie, l'arracher à sa chambre, et quand sa main est possédée par une foule avide de la baiser et d'avoir une bénédiction, on pense malgré soi aux apôtres réprimandés et l'on voudrait qu'il fût permis d'écarter grands et petits qui rendent presque impossibles son arrivée ou son départ.»[69]

L'attirance boulimique qu'éprouvait le public français (et espagnol) à l'égard de don Bosco âgé est, pour nous aujourd'hui, l'un des problèmes les plus curieux de ses dernières années.

Il ne parla qu'une fois en public à Marseille (le 24 mars). Sans doute répéta-t-il aux coopérateurs marseillais ce qu'il avait dit aux niçois deux semaines plus tôt. Il les entretint de ses œuvres et de l'argent indispensable à leur maintien. Selon notre témoin, «il a demandé qu'on l'aidât à payer les notes qu'il a chez les boulangers et les maçons, puisque les enfants ne peuvent vivre sans pain et sans abri.»[70]

La consultation du docteur Combal

Cependant, l'état de sa santé, sur lequel les médecins avaient émis des avis différents de part et d'autre de la frontière, l'inquiétait. Son entourage s'en préoccupait peut-être plus encore. Son foie était-il vraiment atteint, comme le docteur d'Espiney l'avait diagnostiqué à Nice? Que faire pour retarder l'évolution du mal? Le 25 mars, à la demande, probablement, des salésiens de Marseille (don Albera? don Joseph Bologne?), il fut visité, dans cette ville, par un professeur de la faculté de médecine de Montpellier, qui s'était apparemment déplacé pour lui seul. Le docteur Combal salua, puis ausculta don Bosco avec vénération.[71]

Ce médecin produisit aussitôt, sur l'état de don Bosco, un rapport assez détaillé (diagnostic et ordonnance appropriée), le seul à nous informer aujourd'hui sur sa physiologie pathologique au début de sa vieillesse et donc de grand intérêt pour nous.[72] Le docteur Combal caractérisa d'abord son «état morbide» avec le vocabulaire alors en usage. C'était, de manière globale, «une débilité générale avec anémie», puis, plus particulièrement, une inflammation de la muqueuse de l'appareil respiratoire, dite par lui «déviation fluxionnaire»;[73] une certaine irritation de la muqueuse bronchique; un «éréthisme nerveux», c'est-à-dire – sauf erreur – un état nerveux entraînant une irritation des organes; peut-être aussi «un reliquat d'infection palustre» (paludéenne), et enfin une légère hypertrophie du foie. Le traitement prescrit laisse entendre que don Bosco souffrait de constipation. Au total, rien de bien nouveau par rapport aux diagnostics précédents: l'organisme de don Bosco était très faible; son appareil respiratoire, peut-être aussi son foie, étaient touchés.

Pour vaincre ou atténuer ces maux, M. Combal prescrivait des reconstituants, des dépuratifs, des eaux minérales (Vals et La Bourboule), une alimentation légère, composée de viandes non grasses et de légumes cuits, d'œufs à la coque et de laitages,[74] et, enfin, un régime de vie calme. «Se soustraire, pendant quelque temps, aux travaux habituels et surtout aux contentions d'esprit prolongées», écrivait M. Combal.[75]

On peut se demander jusqu'à quel point don Bosco suivit jamais l'ordonnance de M. Combal. En 1887, Viglietti le décrira soumis et résigné aux prescriptions médicales. Il n'en était pas là en 1884. Le 7 mars, à la suite de la consultation d'Espiney, qui a été signalée au passage, Barberis avait écrit à Berto:

«... Mais voilà le hic: comment soigner le foie? Le docteur a fixé une cure; mais elle est longue et compliquée. Et D. Bosco abandonne tout (*e D. Bosco lascia tutto*).»[76]

Don Bosco traitait son corps en homme de la campagne, pour qui les ménagements ne sont que des faiblesses. En 1884, incapable de renoncer aux soucis multipliés d'une œuvre désormais mondiale, il ne cessait de ruminer des projets de financement de travaux en cours ou de remboursement de dettes additionnées, d'échafauder des systèmes d'implantations en de nouveaux pays ou de suivre les progressions laborieuses de ses fils en Amérique du Sud. Comment aurait-il pu satisfaire M. Combal en se libérant des «contentions d'esprit prolongées», même pendant seulement «quelque temps»?

En cette fin mars, il reprit le chemin de l'Italie par Toulon (le 26), La Navarre (du 27 au 30), la Castille et un château imparfaitement localisé dénommé «la Bastide» (le 30 et le 31), Antibes (le 1er avril) et Nice (le 2 avril). Partout, il était entouré et choyé. Il y avait pourtant des imprévus, qui pouvaient lui être désagréables. Le 30 mars, au départ de La Navarre, la voiture confortable qu'une comtesse lui avait promise n'arriva pas. Il lui fallut se contenter du lourd break à un cheval de la maison, pour, du reste, en descendre bientôt, tant il était incommodé par les cahots, et poursuivre son chemin à pied dans la poussière et les cailloux pendant une demi-heure, jusqu'à la Castille. Là, heureusement, un autre équipage lui fut prêté.[77] Nombre de gens se recommandaient à sa prière ou venaient le remercier pour en avoir bénéficié l'année précédente. Son secrétaire Barberis écrivit (apparemment dans sa chronique du 31 mars):

«Durant ce mois je puis attester avec certitude qu'au moins cent personnes, soit par lettre, soit personnellement, ont remercié D. Bosco de cette façon (entendez: comme à Antibes), c'est-à-dire pour le fruit des bénédictions qu'il avait données l'an dernier.»[78]

Le 3 avril, il traversa la frontière italienne et retrouva Alassio, point de départ de son voyage en France. Son secrétaire en titre, Giovanni Battista Lemoyne, l'y attendait. Sa sollicitude à enregistrer les propos de son maître va nous aider à suivre celui-ci de plus près encore dans ses impressions et ses souvenirs au long du mois d'avril.

Confidences d'avril 1884

Le 5 avril, don Bosco, obligé de rester couché plus qu'il n'eût aimé, rappelait ses veillées laborieuses d'antan.

«Don Bosco dit que, jusqu'à quarante-cinq ans, il n'a dormi que cinq heures par nuit et qu'il a veillé chaque semaine une nuit entière. Entre quarante-cinq et soixante ans, il a pris six heures de sommeil par nuit et veillé une nuit par semaine. A la suite de sa maladie de Varazze, il a dû renoncer à sa coutume de veiller. Quand il sautait une nuit par semaine, le jour suivant, au lever (*entendre*: au lever communautaire) il quittait sa table de travail et allait confesser. Le long de la journée, il n'avait qu'un moment de somnolence. Il circulait, entrait dans une boutique et priait le patron de le laisser s'asseoir un instant. Si les gens le connaissaient: "Tout de suite, mais bien volontiers" (*sous-entendu*: disaient-ils), parce qu'ils comprenaient. Sinon, à le voir ainsi abattu, (*sous-entendu*: ils demandaient): "Vous vous sentez mal? – Non, je veux me reposer un instant, parce que j'ai sommeil! – Oui, faites donc!" Don Bosco s'asseyait, et quelques minutes suffisaient à le revigorer.»[79]

Le 7 avril, tandis qu'il rendait visite à des bienfaiteurs des environs de Gênes, la conversation tomba sur Michele Coppino, qui venait d'entrer, au titre de l'Instruction publique, dans l'un des ministères Agostino Depretis (30 mars 1884-29 juin 1885). Don Bosco estimait que les salésiens n'avaient rien à attendre de ce ministre. Et il racontait comment, quand il avait été question d'examens extraordinaires pour les professeurs du secondaire, il avait, sur sa demande, élaboré un projet de règlement; la gentillesse de son accueil et ses éloges quand il le lui avait soumis; et, pour finir, sa dérobade.[80]

Ce même jour, il narrait ses longues promenades d'écolier à Chieri, quand il avait par conséquent de seize à vingt ans. On partait entre amis dans la direction de Turin. La journée se passait à crier et à ramasser des champignons dans les bois de Superga ou bien à baguenauder en ville jusqu'au cheval de bronze de la piazza S. Carlo. Les joyeux lurons, qui avaient emporté un morceau de pain, achetaient pour quatre sous de châtaignes. Et, surtout quand ils étaient restés dans la campagne, ils rentraient le soir à Chieri avec «une faim de chasseur.»[81]

Le chapitre du 5 avril

Toutefois, nos salésiens vivant – comme tout le monde – au présent, il fallait traiter en conseil diverses affaires de la congrégation, auxquelles don Rua tenait à intéresser don Bosco. Les membres du chapitre supérieur: don Rua, don Sala, don Bonetti, don Lazzero et don Cagliero, arrivèrent de Turin. Et, le 5 avril, dans le bureau du directeur de la maison de Sampierdarena, don Bosco présida le con-

seil, auquel le maître des novices don Barberis fut associé.[82] Don Bosco écoutait, parfois opinait et ne tranchait qu'avec beaucoup de discrétion. Le problème de la création d'un vicariat apostolique salésien en Patagonie fut posé. Son utilité – évidente aux salésiens qui s'en trouvaient très honorés – était contestée par le délégué apostolique en Argentine, Mgr Aloisio Matera.[83] Don Bosco remarqua:

«Certes, des oppositions s'élèveront contre cette œuvre. Tous approuvent et nul ne veut ou ne peut réaliser. Mais, dès que quelqu'un agit et réussit, la pauvre humanité de certains se réveille. Elle voudrait en avoir été elle-même l'auteur et en tirer avantage. Ma maman disait: le chien du jardinier ne mange pas l'ail, mais ne permet pas qu'on le prenne. (Don Bosco) soutient que la nomination du provicaire ne peut blesser la République Argentine, parce qu'il a déjà écrit à l'archevêque et au président de la République pour leur soumettre le projet.»[84]

Puis il souleva lui-même la question financière. Résultat de son voyage, il avait ferme espoir de régler ou de diminuer notablement la plupart des dettes contractées pour les maisons françaises: Marseille, Nice, La Navarre et Saint-Cyr.[85] Sur les entrefaites, don Rua ayant annoncé que le directeur de la nouvelle maison de Lille, don Giuseppe Bologna, se disposait à y faire construire, don Bosco réagit vertement. Selon le procès verbal,

«Don Bosco dit à don Rua: "Que l'on réponde à don Bologna d'envoyer à l'oratoire les dix mille francs qu'il tient en réserve, parce que nous traversons ici de très graves difficultés. C'est le moyen de calmer la manie de bâtir."»[86]

Quelques instants après, il manifestait à nouveau un peu d'humeur, se prenant à «déplorer que les maisons de France n'aient rien de pauvre (*non hanno nulla di povertà*), parce que les bienfaiteurs exigent des tapis dans leurs salons.»[87]

Don Bosco, même âgé et malade, pouvait être tranchant avec ses fils. Et l'évidence de la pauvreté lui semblait devoir être une caractéristique de ses œuvres, comme il le rappellera bientôt dans son testament spirituel. Son déclin physique indéniable n'amortissait donc pas en lui une vigueur morale, qu'il gardera jusqu'à la fin. Ce déclin n'était pas «triste», quel que soit le sens donné à cet adjectif.

Notes

1. S. Quinzio, *Domande sulla santità. Don Bosco, Cafasso, Cottolengo*, Turin, 1986, p. 55.

2. *Ibidem*, p. 58.

3. Préface à Giovanni Albertotti, *Chi era Don Bosco*. Biografia fisio-psico-patologica scritta dal suo medico, Gênes, 1934, p. 21.

4. Même source, p. 21.

5. G. Bosco à la comtesse Bonmartini, Turin, 4 février 1884; *Epistolario* IV, p. 253.

6. Au cours de l'audience du 9 mai 1884, d'après la reconstitution de don Lemoyne transposée (par don Ceria) en MB XVII, 103/8-11.

7. Sur les travaux de cette année, voir la *tavola* du hors-texte 9, de F. Giraudi, *L'oratorio di Don Bosco*, 2ème éd., Turin, SEI, 1935.

8. D'après l'article de G. Tuninetti, «Alimonda», *Dizionario storico del movimento cattolico in Italia*, t. III, Casale Monferrato, 1984, p. 12-13. Gaetano Alimonda, né en 1818, prêtre le 10 juin 1843, recteur du séminaire de Gênes de 1849 à 1854, journaliste catholique, conférencier dominical à S. Lorenzo de Gênes, avait été préconisé évêque d'Albenga le 21 septembre 1877 et créé cardinal le 12 mai 1879. Il fut nommé archevêque de Turin le 9 août 1883 et mourra le 30 mai 1891.

9. D'après G. Tuninetti, *art. cit.*

10. Description de la fête dans le *Bollettino salesiano*, février 1884, p. 24-27. Résumé en MB XVII, 22-24.

11. «Inno al Cardinale Alimonda», texte de G.B. Lemoyne, musique de G. Dogliani, édité en MB XVII, document 3, 694-696.

12. Selon G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 29 janvier 1884.

13. «Dalla morte di Fransoni D. Bosco non ebbe più amico di cuore come Alimonda» (G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 29 janvier 1884).

14. Observation du *Bollettino salesiano*, février 1884, p. 24-27; reprise en MB XVII, 22/13-14.

15. Il était né le 3 février 1839.

16. Dans F. Giraudi, *L'oratorio di Don Bosco*, cit., p. 63.

17. Je reprends ici une étude menée autrefois à partir de sa correspondance, dans F. Desramaut, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne*, Lyon, 1962, p. 30-46.

18. Comprendre, semble-t-il, qu'il recueillait *ex officio* les «grâces» attribuées à l'intercession de Marie auxiliatrice.

19. G.B. Lemoyne à Angela Prasca, Turin, 18 décembre 1883; ACS 272, Lemoyne. Texte italien en *Les Memorie I...*, cit., p. 40, n. 65.

20. Voir ces registres en ACS 0592.

21. Note manuscrite sur un papier à moitié imprimé intitulé: «Materie da trattarsi nel Capitolo Generale nel settembre 1883...», ACS 272, Lemoyne.

22. Son projet, certainement ébauché dès 1884, commença de prendre forme en 1885 avec la composition, entamée cette année-là, des *Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, dell'Oratorio di S. Francesco di Sales e della Congregazione salesiana*, 45 registres en un seul exemplaire.

23. G. Barberis, *Cronichetta autografa*, quaderno *Conferenze*, p. 1. Voir FdB 1251, A12, et MB XII, 399/25-31.

24. Non seulement la majorité des traits furent recueillis par le biographe plus de trente ans après les événements relatés, mais nous ne pouvons identifier à coup sûr les témoins qui les ont rapportés. Don Bosco en personne? C'est possible, mais il pourrait aussi s'agir de «cose che si raccontano», selon une formule de Domenico Ruffino.

25. D'après le récit de G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 30 janvier 1884. Sera adapté, à travers les *Documenti* XXVII, 21, en MB XVII, 194/24 à 195/5.

26. Quelques rares détails en *Documenti* XXVII, 21; notice nécrologique de *la Croix*, 8 février 1884, collée en *Documenti* XXVII, 22. Le corps de don Reimbeau fut ramené en France.

27. Cette histoire en G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 12 février 1884, d'où elle est passée en *Documenti* XXVII, 33, et, de là, en MB XVII, 26/5 à 27/12. Parallèlement, elle fut racontée, d'après Barberis, dans la notice nécrologique de Gamerro, qui sera éditée parmi les *Biografie dei Salesiani defunti negli anni 1883 e 1884*, Torino (S. Benigno C.), 1885, p. 110-116. Particularité, peut-être destinée à faire coïncider la mort de Gamerro avec la maladie de don Bosco: le jour exact de cette mort ne fut jamais spécifié jusqu'à la canonisation de don Bosco. Le *Necrologio salesiano* de 1930 situait encore simplement ce décès en février 1884 (quantième du mois ignoré). Puis les salésiens se sont dits mieux renseignés. Le *Necrologio salesiano* de 1975 a situé cette mort au 10 février 1884.

28. Il y écrivit: «Questi sono i nomi di alcuni dei più segnalati nostri benefattori al giorno d'oggi 8 febb(raio) 1884.» Voir l'édition de F. Motto, *Memorie dal 1841 al 1884-5-6 pel Sac. Gio. Bosco a' suoi figliuoli salesiani*, cit. p. 29, lignes 136-137.

29. M. de Montigny, que don Bosco avait rencontré sur la Côte d'azur, fit entrer les salésiens à Lille.

30. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 9 février 1884.

31. Amand-Joseph Fava (1826-1899) évêque de Grenoble de 1875 à 1899; Joseph-Michel-Frédéric Bonnet (1835-1923), évêque de Viviers de 1876 à 1923. Ces deux prélats étaient alors gens plutôt bruyants, l'un et l'autre vigoureux défenseurs des religieux et de l'enseignement libre. Mgr Fava était anti-franc-maçon déclaré. En 1883, Mgr Bonnet avait été déféré au Conseil d'Etat pour avoir promulgué dans son diocèse l'index des manuels d'enseignement moral et civique. Voir leurs notices, s. v., dans le *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie Ecclésiastiques*.

32. Selon le *Bulletin salésien*, fr., mars 1884, p. 26.

33. Ces informations sur la journée du 10 d'après G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 10 février 1884.

34. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 11 février 1884.

35. D'après G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, même jour.

36. D'après G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 12 février 1884. Il s'agit peut-être de la visite signalée par le docteur Giuseppe Albertotti et située par lui en 1884, dans la préface au livre de son père Giov. Albertotti, *Chi era Don Bosco...*, cit., p. 21.

37. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 13 février 1884.

38. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 14 février 1884. Trait légèrement modifié en *Documenti* XXVII, 55; d'où il est passé tel quel en MB XVII, 30/8-16.

39. Selon *Documenti* XXVII, 55. Voir MB XVII, 195/9-12.

40. D'après G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 15 février 1884.

41. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 16 février 1884. — Ces récits, qui ont pu être narrés approximativement par don Bosco et mal compris par le chroniqueur, sont d'abord pour nous ici des témoignages sur le conteur lui-même, c'est-à-dire sur don Bosco, et doivent toujours être soigneusement interprétés avant leur intégration éventuelle dans l'histoire du saint. Sur les faits relatés, voir, *ci-dessus*, chap. VII.

42. Voir la note du *Bollettino salesiano*, 1884, p. 39, qui a été utilisée en MB XVII, 24/31 à 25/17.

43. D'après G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 19 février 1884; répété mot à mot en *Documenti*, XXVII, 57, et, de là, en MB XVII, 25/18-34. Il faut toutefois cor-

riger la date de la conversation en MB XVII, 25/19, où don Ceria l'a située au 16 – au lieu du 19 – février. – L'observation de don Bosco, qui fut longtemps négligée, a pris un fort relief, depuis que Pie XII, dans un discours aux coopérateurs salésiens (12 septembre 1952), la répéta pour les inciter à collaborer avec l'«action catholique». Voir l'*Osservatore romano*, 14 septembre 1952; et la traduction française de la *Documentation catholique*, 2 novembre 1952, col. 1351.

44. Le carnet porte: «D. Bosco come quando andava a visitare Cavour...» Je comprends: «D. Bosco *narra* come...», ce qui permet, je crois, de lui attribuer le récit qui vient ensuite.

45. Voir F. Traniello, «Don Bosco e l'educazione giovanile: la "Storia d'Italia"», dans *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, a cura di F. Traniello, Turin, 1987, p. 110.

46. Dans les *Documenti* III, 298 d'abord; en MB IV, 107/26 à 108/15 ensuite. On lit en MB: «Ci narrò eziandio lo stesso D. Bosco: "Io non ero troppo facile ad assidermi alla mensa del Conte, non ostante i suoi premurosi inviti; ma siccome talora avevo da trattare con lui di affari importanti..."» Etc. Il n'est pas impossible que don Bosco ait émis cette restriction en une autre occasion.

47. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 20 février 1884.

48. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 21 février 1884.

49. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 21 février 1884. La note d'agenda continue avec l'anecdote de Lorenzo Boccallo, que notre biographe mettra ensuite en forme pour les *Documenti* VI, 265-266; et, de là, mais en la situant en 1859, en MB VI, 281/11 à 282/22. Jusqu'à plus ample informé, cette date de 1859 ne paraît nullement assurée.

50. Je m'explique. L'anecdote de G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 22 février 1884, n'était pas datée. Or, un récit parallèle: les garçons sont surpris par la pluie pendant une promenade d'automne et accueillis trempés par le chevalier Gonella, qui les fait se sécher et leur sert un bon repas – figurait dans la *Vita Magone*, Turin, 1861, chap. XII, de don Bosco. Comme Magon n'était pas encore élève de l'oratoire durant la promenade de 1857 et qu'il était mort le 21 janvier 1859, l'épisode devait être daté de 1858. De fait, il fut versé à cette place en MB VI, 54/15-22. Mais don Lemoyne inséra aussi, dans le tome suivant des *Memorie*, le récit parallèle de 1884, qu'il situa arbitrairement au cours de la promenade de 1862, d'abord en *Documenti* VI, 266, puis, de là, en MB VII, 278/1-33. Le tableau des enfants en sabots, chapeaux de paille ou robes de chambre, tandis que leurs vêtementrs sèchent, y est plus pittoresque que dans la *Vita Magone*, simplement parce que, dans la biographie, il avait fallu mettre Magon au centre de la scène.

51. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 22 février 1884.

52. Fut repris mot pour mot en *Documenti* XI, 143; et, de là, avec de menues amplifications, en MB IX, 251/4-17 et 257/13-27. L'histoire de la paralytique est peut-être un doublet de celle de la brochure de G. Bosco, *Rimembranza di una solennità in onore di Maria ausiliatrice*, Turin, 1868, p. 49-50, qui est passée en *Documenti* XI, 117, et, de là, en MB IX, 260/21 à 261/7. – Les curieuses additions aux miracles du fascicule *Rimembranza* de 1868, source de la plupart de nos informations sur les fêtes de la consécration, ont donc pour origine une conversation de 1884 entre don Bosco et don Lemoyne.

53. Perquisition du 26 mai 1860. (Voir, *supra*, chap. XV.)

54. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 23 février 1884; repris avec développe-

ments en *Documenti* VII, 107, parmi des compléments au récit primitif des perquisitions de 1860, et, de là, en MB VI, 563/12 à 564/11. – J'ignore si cette dépêche est connue, mais elle correspond bien à la politique double de Cavour et de Victor-Emmanuel au long de l'aventure garibaldienne.

55. «Vivaio di preti», «centro della reazione». G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 23 février 1884; repris en *Documenti* VII, 150, et, de là, en MB VI, 583/32-34.

56. *Ricordi di gabinetto*, 23 février 1884; adaptation non encore repérée en *Documenti* et MB; voir toutefois des scènes analogues en MB III, 327.

57. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 24 février 1884; *Documenti* I, 178; MB I, 387/21-26.

58. *Verbali del Capitolo superiore*, 28 février 1884. Ce texte était donc à la troisième personne. Il fut repris au style direct à la première personne en *Documenti* XXVII, 79, et, de là, en MB XVII, 34/7-18. La littéralité des paroles de don Bosco est donc moins assurée qu'il semblerait à lire les MB.

59. Cette conversation et l'épisode du testament du 29 février, probablement racontés d'après G. Cagliero, ont été versés en *Documenti* XXVII, 79-80, et, de là, en MB XVII, 34/21 à 35/21. Le «testament» était, je crois, le carnet que nous appelons son «testament spirituel», auquel il travailla certainement pendant ce mois de février 1884.

60. «Conferenza dei cooperatori in Alassio e la salute di D. Bosco», *Bollettino salesiano*, avril 1884.

61. La charpente du récit de ce voyage nous est fournie par une chronique – parfois en *nous* – de l'accompagnateur de don Bosco, don Giulio Barberis, dont nous n'avons pas encore repéré l'original, mais qui nous arrive morcelée par les soins de don Lemoyne dans les *Documenti* XXVII.

62. G. Barberis à G. Berto, Nice, 7 mars 1884; *Documenti* XXVII, 88; voir MB XVII, 42/22-31.

63. G. Barberis à M. Rua, Nice, 9 mars 1884; *Documenti* XXVII, 88-89.

64. «Don Bosco à Nice», *Bulletin salésien*, fr., avril 1884, p. 29.

65. «Don Bosco à Nice», *Bulletin salésien*, fr., avril 1884, p. 30.

66. D'après une note de chronique insérée en *Documenti* XXVII, 92, et utilisée en MB XVII, 48/13-26.

67. *Epistolario* IV, p. 254.

68. Un récit de ce séjour dans l'article d'«Un coopérateur»: «Fête et conférence à Marseille», *Bulletin salésien*, fr., mai 1884, p. 43-44.

69. *Art. cit.*, p. 43.

70. *Art. cit.*, p. 44.

71. Dans l'histoire de don Bosco, le dialogue préalable à la consultation (le médecin commence par s'agenouiller près de son patient...) dérive d'une lettre reçue, paraît-il, de France, le 3 avril, à Alassio et résumée par don Lemoyne dans son carnet *Ricordi di gabinetto*, 3 avril 1884. Voir l'adaptation en MB XVII, 56/30 à 57/10. Vraisemblable, mais imparfaitement garanti!

72. «Les renseignements qui nous ont été fournis par le très révérend Père Don Bosco sur les antécédents et le résultat des investigations auxquelles nous nous sommes livré, nous autorisent à reconnaître l'existence d'un état morbide, à la fois général et local, dont les éléments constitutifs sont:

A. Elément général.

1° Une débilité générale avec anémie.

2° Une déviation fluxionnaire vers la muqueuse de l'appareil respiratoire.

3° Un éréthisme nerveux.

4° Peut-être un reliquat d'une infection palustre.

B. Eléments locaux.

5° Un peu d'irritation de la muqueuse bronchique résultant de la répétition des mouvements fluxionnaires.

6° Enfin une légère augmentation du volume du foie.

Ces éléments divers sont la base des indications thérapeutiques principales. Celles-ci doivent être remplies à l'aide des moyens suivants:

1. prendre, matin et soir, immédiatement avant chaque repas, une cuillérée de vin de Vial (phosphate de chaux, viande et kina),

2. boire demi verre d'eau de Vals, source Dominique, coupée avec le vin, pendant les repas,

3. entretenir le ventre libre en prenant par intervalles (une fois par semaine, le soir à l'heure du coucher), une cuillérée à café de poudre laxative de Vichy du docteur Soubigou dans un quart de verre d'eau,

4. régime alimentaire mixte: viande et jardinages cuits, œufs à la coque, laitage,

5. remplacer, chaque mois, pendant dix jours, l'eau de Vals par celle de la Bourboule à boire pendant chaque repas,

6. se soustraire, pendant quelque temps, aux travaux habituels et surtout aux contentions d'esprit prolongées.»

Consultation du docteur Combal, original, ACS 112, Malattie.

73. Le médecin parlait de «déviation fluxionnaire». Le mot «déviation» fut autrefois lu «direction» par un copiste, ce qui rend compte de l'italien *direzione* de la traduction éditée par don Ceria en MB XVII, 57/33. *Déviation* doit être compris ici dans le sens 2° de Littré: «Déviation du sang ou de la bile, passage de ces humeurs dans des vaisseaux qui ne leur sont pas destinés». *Fluxionnaire*, vocable vieilli, signe, comme déviation, d'une physio-pathologie dépassée, est aujourd'hui remplacé par «inflammatoire».

74. Le terme vieilli: jardinages, correspondait à légumes.

75. Le texte de M. Combal n'était connu jusqu'ici que dans la traduction italienne fautive en quelques endroits reproduite en MB XVII, 57/28 à 58/23. Prendre garde qu'à la place de «la Bourbade», il faut lire «la Bourboule», station thermale connue du Puy-de-Dôme.

76. G. Barberis à G. Berto, Nice, 7 mars 1884; *Documenti* XXVII, 88.

77. D'après la chronique en *nous* (donc écrite par G. Barberis) du 30 mars 1884, *Documenti* XXVII, 112. Voir MB XVII, 61/5-18.

78. *Documenti* XXVII, 113; voir MB XVII, 62/31-34.

79. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 5 avril 1884.

80. Michele Coppino, entre 1876 et 1879, avait appartenu à trois cabinets Depretis: 1) du 25 mars 1876 au 25 décembre 1877, 2) du 26 décembre 1877 au 24 mars 1878, 3) du 19 décembre 1878 au 14 juillet 1879.

81. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 7 avril 1884; adapté en *Documenti* I, 151; puis transposé en MB I, 267/5-24, avec la nuance édifiante de la «visite d'une église» à Turin, la transformation de la faim de «chasseur» en faim d'«esquimau» et une observation admirative terminale. Le tableau y a perdu de sa verdeur.

82. *Verbali del Capitolo superiore*, 5 avril 1884.

83. Sur ce personnage (1820-1891), voir *Hierarchia catholica*, t. VIII (Padoue, 1978), p. 324.

84. *Verbali...*, cit. On notera le style indirect d'au moins une partie de ces propos de don Bosco, qui furent ensuite retranscrits uniformément au style direct dans les *Documenti* XXVII, 124, et repris sous cette forme en MB XVI, 378/18-29. Ici encore, la littéralité des paroles de don Bosco est moins garantie qu'il semblerait.

85. Voir MB XVII, 63/34 à 64/8.

86. *Verbali del Capitolo superiore*, 5 avril 1884.

87. La remarque fut amortie par don Ceria en MB XVIII, 64/12-15.

Chapitre XXXV.

La demi-retraite de 1884

Les privilèges

En avril 1884, don Bosco se disposait à traiter – difficilement – la dernière des grandes affaires de sa congrégation. L'impression que son état de santé donnerait alors à Léon XIII déciderait le pape à envisager sérieusement le problème de sa retraite et de sa succession.

La nouvelle que don Bosco, au lieu de rentrer à Turin, poursuivait son voyage vers le sud, avait probablement décidé don Rua à faire tenir un «chapitre» (conseil supérieur) à Sampierdarena. Don Bosco voulait descendre à Rome pour tenter d'y régler la question des «privilèges», qui semblait enfin mûrir favorablement. A son départ vers la France, il n'avait pas clairement parlé de Rome. Le 4 avril, entre Alassio et Sampierdarena, il raconta à son secrétaire une conversation récente entre Léon XIII et la comtesse de San Marzano, qui venait de la lui répéter à son passage à Nice.[1] Le pape aurait dit à la comtesse:

«Don Bosco nous a fait demander beaucoup de choses, et difficiles, et sérieuses, mais nous lui accorderons tout.»[2]

Ces «choses difficiles et sérieuses» étaient les privilèges qu'il implorait à nouveau pour sa société religieuse. Certains, obtenus de Pie IX, soit à titre provisoire, soit *vivae vocis oraculo* (de vive voix), avaient été suspendus par l'intervention du cardinal Ferrieri, préfet de la congrégation des Evêques et Réguliers. Or don Bosco tenait à léguer à ses fils une congrégation parfaitement huilée et de fonctionnement aisé. Divers privilèges canoniques lui semblaient indispensables à la société salésienne. Le 20 janvier précédent, il avait signé une supplique au pape pour demander «communication» des privilèges des oblats de Marie.[3] A la veille de son départ vers la France, le cardinal Alimonda, prenant plus ou moins le contrepied de son prédéces-

seur Gastaldi, avait appuyé sa requête par une recommandation en forme.[4] Il est possible que sa conversation avec la comtesse de San Marzano ait ensuite décidé don Bosco à intervenir en personne auprès de Léon XIII. Une nouvelle supplique latine, datée de Turin, le 1er avril 1884, était accompagnée d'une liste de privilèges ou grâces spirituelles accordés aux passionistes, aux rédemptoristes et aux prêtres de la Mission (lazaristes).[5]

En ce début d'avril, don Bosco, qui luttait sur ce front depuis une vingtaine d'années, se voyait enfin sur le point de l'emporter. L'héritage serait sain. Après avoir raconté l'épisode de la comtesse au Vatican, il observait:

«C'est bon signe! Pour aboutir dans ces privilèges, j'ai persévéré, j'ai tenté et retenté toutes les voies, j'ai subi des humiliations, des rebuffades; mais rien de tout cela ne doit effrayer. On pouvait abandonner [la partie]. [Mais] c'était pour eux, pas pour moi; c'était pour le bien des âmes que je [les] voulais. Quand il semblait que je ne pourrais pas y arriver, j'aurais pu dire: laissons un peu tomber, qu'ils y pensent eux-mêmes un peu. On sait qu'à cueillir des roses on trouve des épines. Mais, sous les épines, il y a toujours la rose!»[6]

Il n'oubliait pas l'Eglise, mais – quoi qu'en aient dit ses biographes trop bien intentionnés – il pensait d'abord aux siens.[7]

Voyage à Rome (avril-mai 1884)

Le 8 avril, don Dalmazzo débarqua à Sampierdarena. Il apportait de Rome diverses informations sur l'affaire des privilèges et sur la santé du cardinal Ferrieri. A l'en croire, celui-ci, victime d'une attaque peu auparavant, craignait une rechute s'il n'accordait pas à don Bosco les privilèges qu'il attendait.[8] Le lendemain 9 avril, don Bosco prenait le chemin de Rome en la compagnie de don Lemoyne. Il trouva sur sa route l'œuvre salésienne de La Spezia et y passa les jours saints. Enfin, il fut à Rome le lundi de Pâques, 14 avril. La cure de la paroisse du Sacro Cuore lui assura le logement.

Il désirait rencontrer Léon XIII pour l'affaire des privilèges, régler la question de la loterie au bénéfice du Sacro Cuore et, probablement, mettre au point celle du vicariat apostolique de Patagonie. Son temps fut surtout jalonné par des visites, celles qu'il faisait et celles qu'il recevait. Sa mauvaise santé l'empêchait du reste de les multiplier. Leur énumération donne à elle seule une juste idée de l'emploi de son temps à Rome. Le 17 avril, don Bosco était chez le cardinal Domenico

Consolini, de la congrégation de la Propagation de la foi.[9] Le 18, à midi, il accueillait chez lui le cardinal Angelo Jacobini, assesseur du Saint-Office.[10] Le 19, un prélat missionnaire se présentait à son domicile.[11] Le 21, le cardinal Consolini lui rendit sa politesse du 17.[12] Le 22, le cardinal Lorenzo Nina, préfet de la congrégation du Concile, protecteur des salésiens et probablement à Rome le membre du Sacré-Collège alors le plus attaché à don Bosco, arrivait au Sacro Cuore; et le cardinal Luciano Bonaparte, passant en carrosse devant sa porte, ne pouvait, vu ses infirmités, que lui faire remettre sa carte de visite.[13] Le 23, Mgr Francesco Gandolfi, ancien évêque de Civitavecchia[14] et évêque titulaire de Doliché en Syrie, saluait don Bosco.[15] Le 25, celui-ci se rendait chez le cardinal vicaire Parocchi;[16] le 26, chez les Dames de la Retraite (ou du Cénacle);[17] et, le 29, le cardinal Nina revenait converser avec lui pour, comme on verra, lui redonner courage.[18] Des admirateurs se manifestaient. Parmi eux, les Français se distinguaient par leur singulier appétit des reliques du saint salésien. Son secrétaire notait qu'ils lui apportaient des amicts pour la célébration d'une unique messe, des chapelets à toucher, un mouchoir de malade à bénir...[19] Vers la même date, don Bosco donnait une interview qui paraîtrait en français dans le *Journal de Rome*.[20] Non, il n'était pas prophète; non, il ne faisait pas de miracles, expliquait-il au journaliste indiscret:

«... Comment puis-je répondre à cette question [sur ses miracles]? Je ne me suis jamais appliqué à autre chose qu'à faire mon devoir, à prier, à m'appuyer sur la Sainte Vierge...»

Il écrivait peu. «C'est peut-être la première lettre que j'écris depuis mon départ de Turin», mandait-il avec quelque exagération, le 23, avril, à don Lazzero, directeur de l'oratoire du Valdocco.[21]

L'attente de l'audience pontificale, crue immédiate dès l'arrivée, puis, selon la règle commune, demandée par écrit le 23 à Mgr Macchi, le fatiguait nerveusement. Il eut trois jours de fièvre à la fin du mois.[22] Comme en février, la fièvre l'incita aux confidences, que son secrétaire enregistra avec piété pour la biographie en gestation. Le 28 avril, il revécut son premier voyage à Rome en 1858; et, le 30, son ultime rencontre du *Grigio* un soir de 1883 dans la région de Vallecrosia (près de Vintimille), alors qu'il cheminait sous la pluie en la compagnie de don Cibrario et de don Durando. Ce récit, dont certains détails furent aussitôt contestés, mérite d'être lu dans sa teneur originale:

«30 avril. – D. Bosco raconte que, le chien Grigio, il le vit l'an dernier 1883 à Bordighera, au retour de Ventimiglia vers le Torrione. Il était avec don Durando et don Cibrario. La pluie tourbillonnait. On devait passer à proximité du temple des protestants. La nuit était très noire et on ne savait où aller. "Voilà le Grigio", cria don Durando. En effet, c'était le Grigio. Tout joyeux, il caresse don Bosco et se laisse caresser. Et voilà qu'il se place à un demi-mètre devant et, sur la chaussée [où il y avait peut-être moins d'eau], le guide jusqu'à la porte de la maison et disparaît...»[23]

Selon la note prise à Rome, don Durando aurait donc vu le chien merveilleux («Ecco il Grigio, gridò D. Durando!») Mais ce témoin, à Turin, s'empressa d'assurer le contraire: il n'avait rien vu. Peut-être hésitait-il sur la date de la promenade nocturne. L'historiette évolua et passa d'une année à l'autre. Mais don Bosco ne se dédit pas.[24] On épiloguera longtemps sur le *Grigio* de don Bosco...

Quand il aura enfin été fixé sur l'audience pontificale, don Bosco rappellera le désir de Pie IX de le voir installé à Rome[25] et racontera ses discussions avec Guglielmo Audisio sur l'infaillibilité pontificale.[26]

L'audience du 9 mai

Cependant, le mois de mai avait commencé et don Bosco se morfondait au Sacro Cuore. Il continuait d'attendre, très mortifié, humilié même par le procédé, une réponse à sa demande d'audience au Vatican. D'autres visiteurs du pape, arrivés à Rome après lui, avaient déjà été reçus par Léon XIII. Pourquoi le laisser languir, lui, au risque de l'étonner et de l'attrister? Il subodorait une manœuvre de ses adversaires, semblable à celle dont il avait souffert dans les derniers jours de Pie IX. Le 29 avril, le *maestro di camera*, Mgr Macchi, à qui il avait demandé par messager de connaître au moins le jour et l'heure de l'audience sollicitée, lui avait fait répondre qu'il n'en était pas encore temps.[27] Sur ce, le 2 mai, il crut deviner l'intention d'un personnage-clé dans l'affaire des privilèges. Le cardinal Ferrieri, qui lui réclamait les références précises des privilèges obtenus, selon sa supplique, par divers instituts religieux, faisait, pensait-il, systématiquement traîner les choses en longueur pour le lasser et, peut-être, le décourager. Ce jour-là, le cardinal lui adressait une lettre en ce sens. Le procédé est purement tactique, assuraient les amis de don Bosco. Son protecteur attitré, le cardinal Nina, était irrité (*crucciato*).[28] Lui-même, profondément consterné, confiait à don Lemoyne des réfle-

xions amères que, plus tard, son biographe officiel croira devoir estomper:

«Je vois quel est le projet de Ferrieri. Il avait déclaré que don Bosco n'obtiendrait jamais ces privilèges. Il ne peut maintenant les lui refuser parce que le pape dit qu'il veut les lui accorder. Mais il temporisera. Il réclame maintenant les citations. Ce travail de recherche peut exiger deux mois. Puis il lui faudra la copie des privilèges accordés aux autres Ordres. Il nous fera ensuite transcrire les privilèges sur des papiers différents pour les remettre, selon l'objet, aux congrégations concernées: à la congrégation des Rites, à celle des Brefs, à celle des Evêques et Réguliers. Tout cela va demander pour nous beaucoup et beaucoup de temps; et il n'est pas impossible que des obstacles surgissent. Après quoi, il nous réclamera, pour examen et confrontation, la copie des privilèges que nous avons déjà. Et, au bout du compte, il finira peut-être par nous retirer quelques-uns de ceux que Pie IX nous avait concédés; et c'était si peu de chose!»[29]

Don Ceria cachera, dans ses *Memorie*, les noirs desseins prêtés par don Bosco au cardinal-préfet.[30] Ils sont pourtant instructifs. Loin de n'être, comme on l'imagine volontiers, qu'à la seule écoute de messages célestes délivrés en songes, don Bosco essayait, dans ses batailles diplomatiques, de deviner les plans de ses adversaires pour, si possible, les déjouer. En l'occurrence, le cardinal Ferrieri n'éprouvait pas, en tout cas, les peurs que don Dalmazzo lui avait attribuées. Don Bosco ne pouvait compter que sur la fermeté du pape. Mais, justement, cette voie unique était obstruée par un réseau d'oppositions difficiles à déterminer, qui l'empêchaient de l'atteindre en personne. Ces premiers jours de mai lui étaient extrêmement pénibles. Le 5, don Lemoyne informait don Rua:

«Pour ce qui est du Vatican, Mgr Macchi, au bout d'une semaine et demie, n'a pas encore répondu [sur la date de l'audience sollicitée par don Bosco]. Elle est amère, mais patience!»[31]

Le lendemain 6 mai, le billet tant attendu arriva enfin. Il fixait l'audience au 9, à 11 h. Tandis que don Lemoyne élaborait la lettre aux jeunes, dont nous allons bientôt parler, don Bosco, à son habitude, dressa la liste des questions qu'il voulait aborder avec le Saint-Père. Il y en avait beaucoup:[32] 1) les privilèges provisoires pour les dimissoriales, 2) l'église et la maison (*ospizio*) du Sacro Cuore, 3) la façade du Sacro Cuore – que le pape, espérait-il, financerait lui-même –, 4) la maison salésienne de La Spezia, 5) les missions étrangères, 6) les distinctions (*onorificenze*) sollicitées pour des amis, 7) la

bénédiction spéciale du pape pour les bienfaiteurs de l'église et de la maison du Sacro Cuore, 8) ainsi que pour tous les salésiens, leurs élèves et leurs coopérateurs, 9) enfin, le secrétaire – Lemoyne – à introduire à la fin de l'entretien.

Le jour venu, don Bosco eut loisir de s'expliquer avec Léon XIII au cours d'une audience qui dura une heure et demie. Le pape, sans se départir de la condescendance qui lui était naturelle, fut d'une extrême affabilité à son égard. Il tenait évidemment à cicatriser la peine humiliante de l'attente. Il commença par l'inviter avec force à se reposer et à faire travailler autrui pour se ménager lui-même.[33] Puis don Bosco, comme il l'avait prévu, entama par les privilèges la liste de ses requêtes. A quoi le pape répondit à peu près ceci:

«Nous concéderons tout ce que vous voulez. Voyez Mgr Masotti, le secrétaire de la congrégation des Evêques et Réguliers. D'autant que, désormais, le pauvre archevêque Gastaldi n'est plus là. Alors oui, il était difficile de s'entendre sur des concessions. C'était pour vous un véritable adversaire. Que n'a-t-il pas fait, que n'a-t-il pas dit pour empêcher la concession des privilèges! Ne craignez donc rien, je veux que, cette fois, vous soyez satisfait. Non, le Saint-Siège n'est pas opposé à vous donner tout ce qui vous est nécessaire. Vous avez cru que l'on contrariait systématiquement votre congrégation. Oh non! C'était les circonstances indépendantes de nous qui en étaient cause. Le pape lui aussi, voyez-vous, bien souvent ne peut pas faire tout ce qu'il veut. Je vous aime, je vous aime, je vous aime. Je suis tout pour les salésiens. Je suis le premier parmi vos coopérateurs. Qui vous est ennemi est ennemi de Dieu. Je craindrais de procéder contre vous. Car, avec de tout petits moyens, vous réalisez des œuvres colossales. Vous, pas même vous, ne connaissez l'ampleur de votre mission et le bien qu'elle doit apporter à toute l'Eglise. Vous avez pour mission de faire voir au monde que l'on peut être bon catholique et, simultanément, bon et honnête citoyen, qu'il est possible de faire en tout temps un grand bien à la jeunesse pauvre et abandonnée sans heurter les modes politiques et tout en restant absolument bons catholiques...»

L'allusion à Mgr Gastaldi signifiait à don Bosco que l'ère des grandes épreuves était enfin close: une page de sa vie avait été tournée. L'échange continua sur le même ton confiant, mais soutenu. Le pape était à la fois seigneurial et paternel. Il apaisa don Bosco, qui, sous un masque de sérénité dont il ne se départissait guère, était au fond ulcéré. Comme Pie IX autrefois, Léon XIII prenait donc son parti; il disait l'aimer, oui l'aimer, lui et ses salésiens;[34] il assurait apprécier le travail de ses religieux. Quand, vers quinze heures quarante-cinq, il fut monté en voiture près de don Lemoyne, celui-ci demanda: «Vous

êtes content, don Bosco? – Oui, répondit-il, comme il est bon, le Saint-Père! Il me fallait vraiment cela; autrement, je n'en pouvais plus!»[35] Retenons l'aveu, qui fut rare sur ses lèvres. Car, au long d'une vie de combats, cet obstiné n'a pas souvent reconnu «n'en plus pouvoir». La bonté du pape avait mis un peu de baume sur son cœur meurtri par les procédés des curialistes. On ne le contrecarrait pas systématiquement à Rome. A regarder les choses dans leur ensemble, il paraît même difficile de prétendre, comme l'un ou l'autre le fait aujourd'hui, que Léon XIII «n'était pas trop bien disposé à son égard.»[36]

L'affaire des privilèges n'était pourtant pas encore tout à fait résolue. Don Bosco avait demandé la «communication» des privilèges des oblats de Marie. Or, vérification faite par les soins de la congrégation des Evêques et Réguliers, il apparut que les oblats de Marie ne jouissaient pas en propre de privilèges particuliers, mais qu'ils avaient eux-mêmes reçu en «communication» divers privilèges des rédemptoristes. Ils n'avaient donc rien à «communiquer». Léon XIII, informé de ce nouveau contretemps, aurait alors invité la congrégation des Evêques et Réguliers à «communiquer» aux salésiens les privilèges des rédemptoristes.[37] Un décret de «communication» de privilèges aux salésiens fut ratifié par le pape dans son audience au cardinal Ferrieri, le 13 juin 1884, puis signé par celui-ci dans sa formulation définitive, le 28 juin.[38] Le document, reçu à Turin le 9 juillet, était sec. Le cardinal Ferrieri avait, nous dit-on, barré d'un trait de plume les éloges des salésiens qu'il avait comportés dans une rédaction provisoire.[39] Mais l'essentiel était acquis. Au début de cet été, don Bosco pouvait se dire que l'entreprise de congrégation religieuse, entamée par lui au Valdocco en décembre 1859 dans l'ignorance presque totale des obstacles qu'il aurait à surmonter, était enfin, après un quart de siècle, menée à bon terme.

La lettre du 10 mai 1884

Au cours du printemps de 1884, don Bosco ne traita pas à Rome de la seule affaire des privilèges. D'autres questions, nous le savons, le préoccupaient aussi. Il y avait la loterie, pour laquelle il parvint à trouver les patronages indispensables; il y avait les distinctions honorifiques à obtenir du Saint-Siège pour quelques éminents bienfaiteurs et amis, qui étaient du reste cinq Français;[40] il y avait les missions d'Amérique... Don Bosco entretint aussi alors avec Turin une corres-

pondance sur l'éducation des jeunes, qui aboutit à une pièce destinée à éclipser aux yeux de la postérité jusqu'au précieux décret des privilèges. Un siècle après, le nombre de ceux qui s'intéresseraient au document du 28 juin serait infiniment moindre que celui des lecteurs et commentateurs de la lettre du 10 mai 1884.[41]

Le bon esprit autrefois vanté de l'oratoire du Valdocco avait périclité en ces années quatre-vingt. Le 5 juin 1884, la question de la moralité des élèves sera portée devant le chapitre supérieur salésien. Don Bosco tiendra ce jour-là des propos inhabituellement amers. «Il faut purger la maison», affirmera-t-il en substance.[42] Sur son ordre, une commission sera formée et produira un rapport signé par Giovanni Bonetti et daté du 9 juin.[43] La section des secondaires, c'est-à-dire la pépinière sur laquelle don Bosco comptait pour le recrutement de sa société religieuse, était particulièrement concernée. Le conseiller scolaire Stefano Febbraro et le catéchiste des étudiants Domenico Canepa y déploraient des désordres, mais, soulignaient-ils, ne pouvaient pas y remédier.[44] Au début de juillet, il y avait encore, nous apprend-on, un «grande malcontento» parmi les jeunes; et des «dispositions temporaires» étaient prises pour y parer.[45] Le style de gouvernement assez relâché du directeur Giuseppe Lazzero, très bon, mais peu enclin aux contestations avec ses pairs (du chapitre supérieur), aux contrôles et aux mesures répressives, était mis en cause.

A Rome, durant les trois semaines d'attente de l'audience de Léon XIII, don Bosco médita longuement sur ses enfants de Turin. Il cherchait à connaître ceux qui entreraient en août-septembre au noviciat de San Benigno et s'étonnait de n'être pas mieux fixé. Après les retraites annuelles – vers Pâques – les décisions de vocation auraient dû avoir été prises. Or, il était laissé dans le flou. Le 23 avril, il écrivit deux lettres à Turin, l'une au directeur Giuseppe Lazzero, l'autre au conseiller scolaire Stefano Febbraro.[46] A celui-ci, don Bosco disait:

«Je désire que chaque élève de quatrième et de cinquième gymnasiale m'écrive un billet cacheté, sur lequel il me dise confidentiellement: 1) A quel état il lui semble être appelé: ecclésiastique ou séculier. 2) Si [c'est à l'état] ecclésiastique, s'il a l'intention de se préparer à entrer au séminaire ou à rompre définitivement avec le monde et à se consacrer à Dieu dans une vie retirée,[47] telle que la vie des salésiens. Mais que chacun parte du principe qu'il lui faut choisir l'état qui lui semble devoir le mieux contribuer au salut éternel de son âme.»[48]

Le conseiller scolaire Febbraro avait probablement sollicité lui-même une intervention de don Bosco, car, le 10 avril, depuis La Spe-

zia, celui-ci avait fait écrire à don Rua: «D. Bosco dit devoir une réponse à don Febbraro, mais qu'il répondra lui-même en personne.»[49] Quand, après deux semaines, il se fut exécuté de la manière qui vient d'être décrite, de Turin les membres du petit clergé lui adressèrent des lettres affectueuses, auxquelles don Lemoyne fut invité à répondre.[50] Mais ce ne pouvait être qu'une amorce, tellement le mal était profond. L'esprit de la maison dépendait d'un climat général, d'une organisation d'ensemble et, en somme, des éducateurs autant que des éduqués. Les plaintes sur les éducateurs paraissaient justifiées à don Bosco et à son secrétaire. La disparition des relations confiantes d'antan entre les maîtres et les élèves expliquait pour eux l'affaissement spirituel de l'œuvre. La lettre du 10 mai 1884, qui est peut-être de plus d'intérêt pour la connaissance de la méthode d'éducation de don Bosco que la célèbre traité du système préventif de 1877, est née dans ce contexte. La relation pédagogique, telle que don Bosco la souhaitait, y fut caractérisée par des tableaux vivants plus éloquents que des principes, lesquels sont nécessairement abstraits.

Comme d'autres documents importants, cette lettre, seulement inspirée et contrôlée par don Bosco, fut rédigée par son secrétaire don Lemoyne, très vraisemblablement entre le 5 et le 12 mai. Quelques indices nous font préférer le 5 comme point de départ. Les 4, 5 et 6 mai, le carnet Lemoyne devient subitement laconique pour les récits du jour: le rédacteur semble avoir un autre centre d'intérêt. Puis, la note primitive ou, si l'on veut, le noyau de la lettre, apparemment relevé à l'audition de don Bosco,[51] commence par les mots: «Lundi nuit vu Buzzetti...» Or, le 5 mai était un lundi. Enfin, le mardi 6 mai, don Lemoyne informait don Rua: «... En outre, je t'annonce que don Bosco est en train de préparer une lettre qu'il a l'intention d'envoyer aux jeunes et dans laquelle il veut dire tant de belles choses à ses garçons bien-aimés.»[52] Il paraît légitime d'en déduire que, le lundi 5 mai, en écoutant don Bosco, don Lemoyne jeta sur le papier le schéma du songe sur Buzzetti, qui constitue la charpente de la lettre aux jeunes. Il ne s'agissait que du texte court, qui leur était clairement destiné.[53] La lettre fut datée du 10 mai, lendemain de l'audience de Léon XIII, vraisemblablement parce que, ce jour-là, don Lemoyne la lut tout entière à don Bosco, qui lui fit ajouter une phrase évidemment adventice sur la bénédiction papale qu'il venait d'obtenir pour ses correspondants.[54] Après quoi, le secrétaire passa encore une nuit à transcrire au propre le long document. Enfin, le 12, il annonça son

expédition à don Rua, assortie de réflexions, que je crois significatives de sa responsabilité dans la rédaction:

«Je t'envoie une lettre que don Bosco envoie à tous ses enfants de l'oratoire. Tu ferais plaisir en la lisant toi-même, le soir après les prières; si tu ne le peux pas, charges-en don Lazzero. Don Bosco désire également que, avant de la lire aux jeunes, tu y jettes un coup d'œil et que tu atténues l'une ou l'autre phrase si tu la crois trop forte. Si tu y trouves des fautes (*sproposito*), pardonne-moi et corrige-les, car j'ai passé une nuit entière à la coucher sur le papier (*stendere*).»[55]

C'était une vision comparée de deux états, l'un satisfaisant et bénéfique, l'autre beaucoup moins, de l'oratoire turinois à trente années d'intervalle. La double leçon pédagogique: la confiance entre maîtres et élèves est indispensable à une véritable éducation; et les maîtres doivent être, pour leurs élèves, des amis plus que des supérieurs, y figura dès le canevas initial,[56] où l'on peut déchiffrer:

«... Entre les anciens et les modernes il y a une différence notable. Autrefois, leur cœur était tout ouvert à leurs supérieurs, qu'ils aimaient et auxquels ils obéissaient. Présentement, les supérieurs sont considérés comme des supérieurs, qui sont craints, etc. En conséquence, si l'on veut faire un seul cœur et une seule âme par amour de Jésus, il faut que la barrière fatale de la défiance se brise et que rentre la confiance cordiale...»

Cette leçon ressortait d'un «songe» de don Bosco en forme de dyptique: d'un côté, la cour de l'oratoire de Turin au temps de Dominique Savio; de l'autre, cette même cour en l'année 1884; les «anciens» d'une part, les «modernes» de l'autre. L'avantage revenait aux premiers, chez qui on admirait la vie, le mouvement, la cordialité et l'allégresse. Car, chez les deuxièmes, il fallait déplorer l'immobilité, la sournoiserie, les cachotteries et la morosité. En somme, entre les éducateurs et les éduqués, l'amour et la confiance, c'est-à-dire la fontaine du bonheur, avaient disparu. La leçon, d'abord destinée aux enfants, mais aussi, derrière eux, à leurs maîtres, était ainsi formulée au début de l'avant-dernier paragraphe:

«Je conclus. Vous savez ce que désire de vous ce pauvre vieux qui a consumé sa vie pour ses chers jeunes? Toutes proportions gardées, rien d'autre que le retour des jours heureux de l'ancien oratoire. Les jours de l'amour et de la confiance chrétienne entre les jeunes et leurs supérieurs; les jours de l'esprit d'accommodement et de support [mutuel] par amour de Jésus les uns envers les autres; les jours des cœurs ouverts en toute simplicité et candeur; les jours de la charité et de la véritable allégresse pour tous.»[57]

La lettre aux jeunes précéda de peu le retour de don Bosco à Turin. Il quitta Rome le 14 mai. Après une étape à Florence et une autre à Bologne, il retrouva sa chère maison dans la soirée du 17 après une absence de soixante-dix-huit jours. Le long voyage de malade perclus, que la faculté lui avait déconseillé en février, avait été réussi: les Français lui avaient donné de l'argent; et les privilèges, auxquels il tenait tellement pour sa congrégation, étaient virtuellement obtenus. Le 24 mai, la fête de Marie auxiliatrice couronna son expédition. On lit, ce jour-là, sur l'agenda de don Lemoyne: «Amélioration extraordinaire dans la santé de don Bosco.»[58]

Le nouveau secrétaire: Carlo Maria Viglietti

Le 20 mai précédent, un jeune clerc de vingt ans, ancien élève de don Lemoyne à Lanzo, était définitivement entré dans l'entourage immédiat de don Bosco. Carlo Maria Viglietti allait lui tenir compagnie jusqu'à la fin de ses jours. De mai 1884 à janvier 1888, le patriarche eut à ses côtés une sorte de petit-fils ardent de corps, beau de visage, bien élevé, amusant, à la fois naïf et intelligent, très affectueux et, par-dessus tout, extrêmement fier de sa charge de «secrétaire de don Bosco», l'unique titre qu'il se donnait sur ses cartes de visite.[59]

Il a lui-même expliqué par écrit à la suite de quelles circonstances elle lui était échue.[60] En août 1882 – il avait dix-huit ans – au noviciat salésien de San Benigno, don Bosco, qui avait déjà remarqué ses talents de dessinateur, lui demanda une carte géographique de la Patagonie. Ils bavardèrent. Viglietti entendit de la bouche de don Bosco des épisodes de sa vie passée et quelques-uns des «songes prodigieux dont le Seigneur daignait le favoriser». Puis, en 1882-1883, tandis qu'il suivait régulièrement les exercices du noviciat, don Bosco, qui ne le perdait pas de vue, lui fit parvenir de menus cadeaux. Vint l'été 1883. Quand don Bosco était à San Benigno, Viglietti lui tenait lieu de secrétaire particulier: il l'attendait de bon matin à la porte de sa chambre, l'accompagnait à la chapelle, lui servait la messe, puis, dans son antichambre, organisait ses audiences. C'est ainsi que, racontait-il, le jour de la fête de Rose de Lima (le 30 août), à peine levé, don Bosco le manda chez lui pour lui dicter un songe qu'il venait d'avoir sur les missions d'Amérique, celui qu'il lirait quelques jours après au chapitre supérieur à Valsalice.[61] Quand le temps de son noviciat eut été conclu (le 6 octobre 1883) par des vœux aussitôt perpétuels, selon la coutume que don Bosco encourageait, Viglietti entama

sa deuxième année de *liceo*, période qui devait être, elle aussi, traversée par don Bosco. Satisfait par la carte de la Patagonie et désireux d'offrir un cadeau de bienvenue au cardinal Alimonda, son nouvel archevêque, il lui fit dessiner une grande carte très détaillée de son diocèse de Turin, où apparaîtraient les paroisses, les chapelles et les hameaux, ainsi que les routes, les sentiers et les torrents. «Don Bosco, écrivit Viglietti, était ravi de retrouver son village et jusqu'à la maison dans laquelle il était né.»[62] Et ce fut la décision. Le jour où le jeune homme se rendit à Turin pour présenter son travail à l'archevêque, don Bosco l'appela dans sa chambre et lui dit: «Veux-tu venir à Turin pour être mon secrétaire?» Viglietti n'avait probablement jamais imaginé pareille promotion. Les aides immédiats de don Bosco étaient des prêtres d'âge mûr, lui-même se disposait probablement à surveiller et à enseigner des enfants, comme le faisaient ses jeunes aînés. Il espérait surtout que don Cagliero finirait par l'accepter dans les missions de Patagonie. Le 20 décembre 1883, il avait encore imaginé, dans une lettre qu'il lui adressait, sa réponse enfin positive: «Oui, oui, que tes prières soient cette fois exaucées: va, va en Patagonie! Après trois années de soupirs incessants vers cette sainte terre, il est juste qu'elle te soit donnée...»[63] Viglietti n'en croyait donc pas ses oreilles. Don Bosco aurait poursuivi:[64] «Je vais aller à Rome. Et, à mon retour, tu te trouveras ici, tu seras le *baculus senectutis meae*», mon bâton de vieillesse.[65] Le jeune clerc écrivit alors sur son journal personnel:

«20 mai 1884. — J'ai été définitivement appelé à Turin pour aider don Berto au service de don Bosco et pour accompagner [celui-ci] partout où il va. Don Lemoyne veut me confier la chronique de don Bosco pour l'année prochaine.»[66]

Et, peu après, le 21 juin:

«Chaque fois qu'il sort de la maison et tous les soirs quand il va se promener, je l'accompagne avec don Lemoyne.»[67]

Dans les rédactions postérieures de sa *Cronaca*, il décrira ses occupations des premières semaines:

«1[er] juin, Turin. — Sur le conseil des médecins, don Bosco va se promener et le clerc Viglietti lui fait la lecture spirituelle et la méditation. — Don Bosco doit, presque chaque soir, par ordre du médecin, faire une promenade à pied à l'extérieur. Don Lemoyne et moi l'accompagnons. On va via di Rivoli, via Regina Margherita, via Valdocco. Beaucoup, qui reconnaissent don Bosco, l'arrêtent et le saluent. Il est souvent entouré d'une grande foule et d'enfants. Je lis avec don Bosco la lecture spirituelle et la méditation...»[68]

La conversation de don Bosco

La bonhomie, la simplicité et l'humilité paysanne de don Bosco plaisaient à ses collaborateurs. Car il ne jouait pas au grand homme. Le 12 juin, selon l'agenda Lemoyne:

«D. Bosco dit: Des gens viennent ici qui croient qu'il y a en moi quelque chose d'extraordinaire. Et moi, je me trouve au contraire une quantité de degrés au-dessous d'eux. Je voudrais les détromper, mais je n'ose pas, car ce serait faire tort à mes chers enfants de la congrégation.»[69]

Il ne faisait pas mystère de ses déboires passés, y compris avec l'archevêque Gastaldi. Le 17 juin,

«Ah, dit don Bosco, personne ne peut comprendre ce que Mgr Gastaldi nous a fait endurer. Et penser que, si j'avais voulu, j'aurais pu, par un ou deux mots, le jeter dans l'avilissement et l'ignominie. Et pourtant, je ne l'ai pas fait. Certains documents l'auraient déshonoré et trop avili, ils ont été prudemment détruits.»[70]

Il décrivait les débuts austères de son œuvre, quand, dans le foyer des origines, il avait été à peu près seul avec sa mère. Alors, racontait-il devant don Lemoyne, il allumait le feu, sortait quérir de l'eau; sa mère préparait la polenta et lui-même écrasait la farine. Ou bien Margherita coupait la toile, don Bosco cousait les pièces entre elles et, en deux heures, un habit était confectionné... «Don Bosco rappelle toujours avec plaisir ces premiers temps, qui ne se peuvent décrire et à peine imaginer», épiloguait don Lemoyne.[71] Puis, revenant au dur aujourd'hui, il évaluait ses dettes et repensait au Sacro Cuore de Rome qui lui coûtait tant, et aux bienfaiteurs lointains qui ne l'oubliaient pas. «Don Bosco dit souvent, écrivit alors don Lemoyne: Je sais qu'une somme considérable est en voyage, mais j'ignore d'où elle provient, de l'occident, de l'orient ou du septentrion.»[72]

Le 24 juin ramena sa fête annuelle de la Saint-Jean, très affectueuse et très solennisée. Dans son discours d'ouverture, le professeur Nicola Fabre fit, sur la sérénité diffusée par don Bosco pour le bonheur de ses proches, une observation qui nous touche aujourd'hui:

«La vie entière de don Bosco est une vie d'amour (...) Sur son visage, ni le temps ni les contrariétés ni les désagréments ne sont parvenus à imprimer de la tristesse. Cette figure est toujours sereine. Elle est, il est vrai, creusée de quelques rides et couronnée de cheveux prêts à blanchir. Mais ses lèvres se

disposent toujours au sourire bienveillant et sincère, celui du père qui est heureux de l'affection de ses fils.»[73]

Son modeste triomphe faisait jubiler ses amis, surtout les plus batailleurs. Don Turchi, un prêtre séculier qui avait été son soutien inconditionnel dans l'affaire Gastaldi, avait proposé les inscriptions de la fête. L'une d'elles disait:

«Nous avons été avec toi – ô solide don Bosco – dans les jours d'épreuve. – Nous sommes avec toi – aux jours de triomphe. – Fais que nous y soyons encore – quand, d'un seul regard, tu contempleras les extrémités des deux hémisphères, qui auront joui de tes bienfaits.»[74]

Vacances à Pinerolo

Don Bosco demeurait attentif à son œuvre de Turin et, par elle, à sa congrégation mondiale. Il présidait son conseil supérieur, y émettait des avis circonstanciés et, parfois, les imposait avec une vivacité inattendue. Lors des séances des 4 et 7 juillet 1884, il eut des phrases vigoureuses sur l'unité indispensable autour du directeur de l'oratoire du Valdocco et sur l'éloignement devenu nécessaire de garçons des classes supérieures, qui ne se montraient pas (ou plus) disposés à vivre de l'esprit de la maison.[75] Il n'empêche: il était très fatigué, ses médecins le lui rappelaient. La chaleur de la période caniculaire dans l'étouffoir turinois pouvait l'abattre plus encore. Pour la première fois de sa vie apostolique, en cette année 1884, don Bosco prit des vacances.

L'évêque de Pinerolo, Mgr Filippo Chiesa, était de ses bons amis. Sa ville épiscopale, à la bordure des Alpes, où les nuits sont fraîches et l'air jamais alourdi par les vapeurs d'une cité en voie d'industrialisation, était aussi relativement proche de Turin (une cinquantaine de kilomètres). Il lui offrit un mois dans sa villégiature aux portes de Pinerolo. Le 19 juillet, à dix heures du matin, don Bosco, don Lemoyne et le clerc Viglietti s'en furent en train dans cette direction.[76] Et l'évêque lui-même accueillit ses hôtes en gare pour les mener jusqu'au logis de leur été.

Don Bosco connaissait cette région. Il avait circulé dans sa partie montagneuse au temps de son séminaire, quand il avait rendu visite à la famille de son ami Strambio.[77] Prêtre, il avait prêché à Fenestrelle, petite ville de la haute vallée du Chisone, le torrent qui dégringole ensuite vers Pinerolo. Et, pour écrire son *Histoire d'Italie*, qu'il avait

publiée une trentaine d'années auparavant (1856), il s'en était allé contempler le site du col de l'Assiette, rendu célèbre par la bataille du 19 juillet 1747, où les Piémontais battirent les Français aventureux du maréchal de Belle-Isle.[78] Si ses jambes alourdies et ses poumons vite essoufflés ne lui permettaient plus d'escalader buttes et rochers, il y jouissait au moins de l'air et du paysage montagnard.

A Pinerolo, don Bosco se reposait. Mais il devait aussi marcher le plus possible. Et, pour son bonheur, Viglietti – certainement plus ingambe que son collègue Lemoyne – l'accompagnait. «Chaque matin, écrivit-il dans sa chronique primitive, j'assiste don Bosco durant sa messe; je le mène matin et soir en promenade à travers les collines de Pinerolo. Don Bosco va bien; il marche sans soutien. Il fait de belles promenades qui durent des heures et des heures! Et moi qui suis toujours à son côté!»[79] Sa pensée voguait jusqu'à Turin. Au début du mois d'août, il fit rappeler à don Rua l'album et la lettre à expédier au pape Léon XIII pour sa fête (saint Joachim) le 16 courant.[80] Cet album, qui décrivait la congrégation salésienne, fut ensuite expédié à don Dalmazzo pour être présenté au pape, accompagné par une lettre d'hommage de don Bosco.[81]

Le 15 août, don Bosco voulut fêter la Vierge de l'Assomption à la cathédrale et y entendre le discours de l'évêque. Celui-ci l'invita à partager son repas.[82] Il eut alors – d'après son secrétaire – l'occasion d'éprouver la délicatesse de la Providence à son égard. Au cours de l'après-midi, don Bosco et Viglietti étaient assis sur une murette dans le jardin de l'évêché, quand un domestique vint apporter deux lettres. Don Bosco les lut et se mit à pleurer. Dans l'une, en provenance de Gênes, on lui réclamait trente mille lires; dans l'autre, qui arrivait de Belgique, une dame lui demandait comment elle pourrait employer au mieux trente mille francs, qu'elle réservait à une œuvre de charité. Emu par la coïncidence, il raconta un fait analogue survenu l'année précédente chez le comte Colle (donc probablement à Toulon, mais peut-être dans sa campagne de La Farlède). Les salésiens avaient déboursé trente mille lires pour un local de Mathi destiné aux vocations tardives (les «fils de Marie»). Tandis qu'il mangeait en la compagnie de M. Colle, don Bosco ne cessait de s'interroger en silence sur le règlement de cette somme. Or, à la fin du repas, M. Colle, à qui il n'avait rien dit, lui remit un pli de trente mille francs. Alors seulement, don Bosco lui révéla son souci financier et comment il était, sans en avoir eu conscience, l'instrument providentiel qui le tirait d'embarras.[83]

La parfaite authenticité de ces propos et donc des faits relatés est douteuse, car les phrases de don Bosco ont été reconstituées après coup par Viglietti, dont la chronique primitive de ce 15 août ne disait rien. En d'autres cas, l'hésitation n'est plus permise. Durant le deuxième semestre de 1884, don Bosco reçut le texte de sa propre biographie écrite par Albert du Boÿs,[84] dont il remercia l'auteur avec effusion depuis Turin le 2 octobre suivant:

«Il y a longtemps que j'aurais dû vous remercier pour le beau, savant et important travail que vous avez daigné composer, de votre plume érudite, à mon sujet. A le lire, je me suis souvent couvert le visage de confusion: tant d'éloges que je trouve immérités. Mais votre bonté, qui a déjà, de tant de manières, manifesté sa charité pour nous, a voulu, par cette œuvre insigne, honorer notre humble congrégation...»[85]

Les épreuves de la traduction italienne de l'ouvrage, annotées par lui, ont été conservées.[86] En l'occurrence, les observations sont certainement authentiques. Don Bosco refusait de se laisser qualifier de «*santo prete*» et corrigeait en «*povero prete*» (p. 24). Ce n'était pas seulement sa mère, mais lui-même avec elle, qui distribuait la soupe aux garçons de l'oratoire primitif (p. 71). Durant sa vie active, chaque jour que Dieu faisait, il ne recevait pas «de cent à trois cents», mais de «trois cents à cinq cents» lettres (p. 92).[87] Tel il était, humble et vrai, quitte à forcer les chiffres de ses œuvres et travaux...

Enfin, le 22 août, les trois amis quittèrent Pinerolo pour regagner Turin, où les exercices spirituels des salésiens allaient s'ouvrir dans la maison de Valsalice. Mais don Bosco devrait presque aussitôt admettre qu'il n'était nullement rétabli. Contrairement à toutes les traditions, le 3 septembre, au confessionnal des retraitants, parce qu'il était sans forces, don Rua le remplaçait.[88]

La retraite effective et la succession de don Bosco

En février, sa maladie avait fortement inquiété le cardinal Alimonda. En avril-mai, le cardinal Nina et Léon XIII lui-même avaient été frappés par son extrême lassitude. «Don Bosco veut en faire trop», aurait alors dit le pape.[89] Sa fatigue était d'autant plus accusée qu'il croyait, comme nous le savons, voir reparaître ses adversaires d'antan. Léon XIII lui aurait dit:

«Votre santé est mauvaise, vous avez besoin de repos, d'être assisté. Il faut que vous preniez à vos côtés une personne qui recueille vos traditions, qui puisse faire revivre tant de choses que l'on n'écrit pas...»[90]

Au sentiment de l'autorité ecclésiastique, don Bosco n'était plus capable d'assumer seul sa charge de supérieur général des salésiens. Et il pouvait mourir d'un mois à l'autre. Que deviendrait alors la société qu'il avait fondée? Ne se confondait-il pas dangereusement avec elle? La sagesse imposait de penser à sa retraite, au moins partielle, et à sa succession.

En septembre, le péril sembla à nouveau imminent. Le 14, alors que les exercices spirituels continuaient à Valsalice, don Bosco dut brusquement regagner l'oratoire du Valdocco, parce que l'enflure de ses jambes l'obligeait à rester couché.[91] Don Lemoyne croyait[92] à une crise d'érysipèle, mais l'œdème des membres inférieurs pouvait aussi être causé par l'anémie, une faiblesse cardiaque ou une maladie pulmonaire. En tout cas, son entourage le jugea perdu. Le 19, le chapitre supérieur, que don Rua présidait, posa, dès l'ouverture de la séance, non seulement la question de sa prochaine disparition, mais bien de ses funérailles et de sa sépulture. Selon le procès verbal, «don Rua dit qu'étant donné la maladie de don Bosco, il ne faut pas manquer de réfléchir sur une douloureuse éventualité. Il conviendrait de penser aux funérailles possibles, à la manière [de les organiser]; de penser aussi au lieu de sa sépulture. On pourrait demander au gouvernement la permission de l'ensevelir dans l'église de l'Oratoire...»[93] Don Bosco, de son côté, envisageait lucidement la proximité de son départ. Il avait commencé son testament spirituel au début de cette année 1884, mais c'est en septembre qu'il mit au point sa deuxième partie, dans laquelle il parlait sereinement de sa mort:

«A l'époque de mon décès, que le chapitre se réunisse et se tienne régulièrement prêt à toute éventualité; que nul ne s'éloigne, sauf pour des raisons d'absolue nécessité...»[94]

Au cours de ces semaines assombries, dans le monde salésien, par de pénibles prévisions, une lettre de Mgr Domenico Jacobini, secrétaire de la congrégation de la Propagation de la Foi, lettre écrite au nom de Léon XIII, parvint, le 10 octobre, au cardinal-archevêque Alimonda. Sa première partie concernait don Giovanni Cagliero, sa deuxième la retraite et la succession de don Bosco.[95] Pour le bien de son institut, le pape faisait demander à don Bosco, par l'intermédiaire du cardinal Alimonda, de désigner, soit son successeur – ce qui équivalait à une démission de sa charge de supérieur général des salésiens – soit un vicaire avec droit de succession. Voici une traduction de cette pièce importante:

«Sa Sainteté, en cette occasion, m'a ordonné de vous écrire sur un autre sujet de très grand intérêt. Elle voit que la santé de don Bosco faiblit (*litt.*: dépérit) chaque jour et craint pour l'avenir de son Institut. Elle voudrait donc que Votre Eminence, usant des procédés qui lui réussissent si bien, parle à don Bosco et le convainque (exactement: *lo facesse entrare nell'idea*) de désigner la personne qui lui semblerait idoine pour lui succéder ou pour prendre le titre de vicaire avec [droit de] succession. Le Saint-Père, dans l'un ou l'autre cas, se réserverait de pourvoir comme il le croirait le plus prudent. Il souhaite toutefois que Votre Eminence fasse tout de suite cette démarche qui touche de tellement près au bien de l'Institut.»[96]

Il paraît[97] que le cardinal se rendit auprès de don Bosco dès la réception du message, le 10 octobre. C'est très vraisemblable. En tout cas, au conseil supérieur salésien du 23 octobre, don Bosco fit part à ses confrères des désirs de Léon XIII et les interrogea sur la conduite à tenir. Le chapitre l'invita à désigner lui-même son administrateur-successeur et à transmettre son nom au pape, qui, pensait-il, approuverait à coup sûr sa décision.[98]

Don Bosco opta pour don Michele Rua, qui, toutefois, ne deviendrait pas immédiatement supérieur général, mais serait seulement son vicaire. Parce qu'il n'envisageait pas encore une retraite totale, il préférait la deuxième solution de Léon XIII. Il ne semble pas qu'un autre nom se soit vraiment présenté à son esprit pour lui succéder à la tête de la congrégation salésienne. Rua le secondait admirablement en tout depuis vingt ans déjà. Cagliero était destiné aux missions, et les autres ne les valaient pas... Sa réponse à Léon XIII fut remise au cardinal Alimonda, qui, par l'intermédiaire du cardinal Nina, protecteur des salésiens, la transmit au pape le 27 novembre suivant.[99] Et Léon XIII se félicita du choix qu'avait fait don Bosco, en élisant don Rua comme vicaire général avec droit de succession.[100]

Don Bosco ne précipita rien. Il attendit encore toute une année avant d'exposer aux salésiens son plan de retraite, et il procéda par étapes. Il s'expliqua d'abord devant son seul chapitre supérieur (réunion du 24 septembre 1885), puis il le fit devant les confrères de l'oratoire de Turin, à son titre de maison-mère de l'institut (le 8 décembre 1885), et, simultanément, par une lettre-circulaire (datée de ce même 8 décembre 1885), à l'ensemble des salésiens.[101] Il ne se cramponnait cependant pas à un pouvoir qu'il était devenu incapable d'assumer entièrement. Don Rua qui, dès avant l'intervention de Léon XIII, avait rempli, comme préfet général, des fonctions d'administration

globale de la société salésienne, n'eut certes pas à attendre le 8 décembre 1885 pour assumer son rôle nouveau de vicaire de don Bosco.

Au vrai, celui-ci avait commencé de prendre une demi-retraite dès les premières semaines de 1884, quand il avait entrepris la rédaction de son testament spirituel aux salésiens et de ses lettres d'adieu à ses principaux bienfaiteurs. Mais, conformément au désir commun dans sa société, il était demeuré présent à des fils, qui n'auraient pas toléré son retrait total. La vigueur morale et spirituelle de plusieurs pages de ce testament, le caractère décidé et même mordant de certaines de ses formules nous confirment dans l'idée que, jusqu'à la fin, don Bosco a été la tête et le cœur de son œuvre salésienne. Sa retraite, rendue nécessaire par un vieillissement précoce et des infirmités accumulées, ne fut jamais totale.

Notes

1. Il convient de rectifier une note de don Ceria, en MB XVII, 131, n. 1. La conversation rapportée et les réflexions de don Bosco sur elle ne proviennent pas, comme il l'a écrit, d'une chronique Barberis (en France), mais de la chronique Lemoyne du 4 avril 1884, en Italie.

2. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 4 avril 1884; voir MB XVII, 130/16-18.

3. Voir, en MB XVII, 710, document 15, une édition de cette pièce d'après une minute conservée.

4. Recommandation du 29 février 1884; éd. MB XVII, 713, document 17.

5. Ed. (d'après une minute conservée), MB XVII, 714, document 18.

6. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 4 avril 1884; voir MB XVII, 130/28 à 131/8.

7. Par suite d'une curieuse dérive du texte, les biographes Lemoyne, puis Ceria (voir MB XVII, 130/34-35), ont interprété et transformé le «pour eux, pas pour moi» de don Bosco, qui est devenu: «pour eux (c'est-à-dire au service de ceux qui, à Rome, tiennent les rênes), pour l'Eglise et pas pour moi».

8. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 8 avril 1884; voir MB XVII, 131/22-30, d'après *Documenti* XXVII, 126. Don Ceria a ici fortement résumé et affaibli le texte des *Documenti* qui reproduisait le carnet Lemoyne.

9. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 17 avril 1884. Ces visites d'avril 1884 en MB XVII, 80/10 à 81/5.

10. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 18 avril 1884; et lettre G.B. Lemoyne à M. Rua, Rome, 19 avril 1884, éd. *Documenti* XXVII, 146. Don Lemoyne précisait qu'il s'agissait d'*Angelo* Jacobini. Don Ceria crut à une erreur, corrigea la version des *Documenti* et écrivit: *Lodovico* Jacobini, secrétaire d'Etat (voir MB XVII, 80/13-15). Ce faisant, il s'est trompé.

11. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 19 avril 1884.

12. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 21 avril 1884.

13. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 22 avril 1884.

14. Il avait démissionné en janvier 1882.
15. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 23 avril 1884.
16. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 25 avril 1884.
17. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 26 avril 1884.
18. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 29 avril 1884.
19. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 22 avril 1884; voir MB XVII, 82/14-23.
20. «Une visite à don Bosco», *Journal de Rome*, 25 avril 1884. Adaptation italienne approximative en MB XVII, 84/11 à 86/29.
21. *Epistolario* IV, p. 256.
22. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 27 avril 1884.
23. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 30 avril 1884.
24. Don Lemoyne tint compte de l'observation de don Durando dès la rédaction des *Documenti*, où il inséra l'anecdote à l'année 1881, supprima l'exclamation de Durando et termina: «D. Durando assicura che esso non vide il grigio, mentre D. Bosco più volte ci narrò questo fatto.» (*Documenti* XXIII, 123). De son côté, don Rua fit disparaître le trait, parce qu'incertain, de la traduction italienne de la biographie *Dom Bosco* de Charles d'Espiney (voir MB XVI, 36, n. 2). Don Bosco revint à la charge en 1884 dans une note autographe sur les épreuves de la traduction italienne de la biographie d'Albert du Boÿs (p. 68). Enfin, don Ceria, en MB XVI, 36/6-21, utilisa la version des *Documenti* XXIII – donc sans l'exclamation attribuée à Durando –, mais en rétablissant la date primitive de 1883.
25. Ce trait, enregistré dans G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 7 mai 1884, connaîtra un destin particulier. D'abord classé en *Documenti* XII, 22, parmi les événements de l'année 1870, lors de la rédaction du neuvième volume des *Memorie* don Lemoyne l'inséra arbitrairement dans l'audience-fantôme (car elle n'a jamais existé) du 12 février 1870, en MB IX, 818/3-11.
26. Trait enregistré dans G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 8 mai 1884. Voir MB IX, 799-803, *passim*.
27. *Documenti* XXVII, 159; voir MB XVII, 96/12-16.
28. L'incident a été expliqué par don Bosco lui-même dans une lettre au cardinal Alimonda, Rome, 3 mai 1884; *Epistolario* IV, p. 258-259.
29. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 2 mai 1884; voir *Documenti* XXVII, 169-170.
30. MB XVII, 135/24-33.
31. G.B. Lemoyne à M. Rua, Rome, 5 mai 1884; voir *Documenti* XXVII, 178 et MB XVII, 97/4-7.
32. Voir l'édition de ce papier en MB XVII, 97, n. 1.
33. Don Lemoyne a ensuite reconstitué l'entretien sur les dires de don Bosco, avec beaucoup de soin, dans son sens général et dans ses formules particulières. (Cette reconstitution en *Documenti* XXVII, 188-194.) Son compte rendu ne pouvait cependant être littéral. Nos citations ne devraient donc pas abuser le lecteur. Don Ceria, en MB XVII, 97/14 à 106/23, a suivi à peu près mot pour mot la version des *Documenti*.
34. Disons-nous bien que don Bosco lui-même a fourni à don Lemoyne la formule: «Je vous aime», répétée trois fois.
35. *Documenti* XXVII, 194; MB XVII, 106/24-28.
36. S. Quinzio, *Domande sulla santità...*, cit., p. 57.
37. Ceci d'après un résumé de l'affaire des privilèges en *Documenti* XXVII, 356. Mais plusieurs détails de cette histoire, sur laquelle les historiens salésiens reviendront certainement bientôt, nous échappent encore.

38. Voir la pièce éditée en MB XVII, 721, document 20.

39. Le 27 juin, au cours de la séance du chapitre supérieur, Dalmazzo affirmait avoir vu et lu à Rome la pièce assortie d'éloges pour les salésiens, alors qu'il n'y manquait que la signature du cardinal (*Verbali del Capitolo superiore*, 27 juin 1884; voir MB XVII, 139/7-14). Cette particularité sera peut-être confirmée un jour.

40. Précisément: Fleury Colle, Aimé Héraud, Alfred de Montigny, Charles d'Espiney et Marius Guigon. Voir la supplique de G. Bosco à Léon XIII, Rome, 7 mai 1884; *Epistolario* IV, p. 260-261.

41. Voir, sur cette pièce, P. Braido, *La lettera di Don Bosco da Roma del 10 maggio 1884*, coll. Piccola Biblioteca dell'Istituto Storico Salesiano, 3, Rome, 1884, 86 p. Cette étude, très intéressante, comporte une introduction historique, l'édition des différents états et des deux versions de la lettre et, en appendice, la reproduction de quelques documents sur les problèmes disciplinaires de l'oratoire du Valdocco entre 1882 et 1884.

42. *Verbali del Capitolo superiore*, 5 juin 1884.

43. Ce rapport en P. Braido, *La lettera...*, p. 79-80.

44. Leurs lettres à G. Bonetti, 8 juin 1884, dans P. Braido, *La lettera...*, p. 67-74.

45. Texte en *Documenti* XXVII, 338; voir MB XVII, 188/22 à 189/4.

46. La lettre à Lazzero en *Epistolario* IV, p. 256. La lettre à Febbraro, annoncée dans celle à Lazzero: «Dà pure l'unita lettera a D. Febbraro», est perdue. Mais son sens ressort suffisamment des notes de don Lemoyne, qui pourrait bien avoir été l'auteur du document disparu.

47. Don Bosco évitait de parler de «vie religieuse».

48. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 23 avril 1884. Ces *appunti* de don Lemoyne (formule d'E. Ceria) ont été versés en *Documenti* XXVII, 148; et, de là, en MB XVII, 77/5-16, pour nous informer du contenu de la lettre de don Bosco, qui ne nous est pas autrement connue.

49. Voir MB XVII, 77, n. 2.

50. *Documenti* XXVII, 162; MB XVII, 77/17-24.

51. Le manuscrit A de l'édition Braido.

52. Lettre de G.B. Lemoyne à M. Rua, Rome, 6 mai 1884; ACS 9126. Voir P. Braido, *La lettera...*, p. 28.

53. Le manuscrit K de l'édition Braido.

54. Voir le dernier alinéa du ms K, dans P. Braido, *La lettera...*, p. 46.

55. G.B. Lemoyne à M. Rua, Rome, 12 mai 1884; ACS 9126. Voir P. Braido, *La lettera...*, p. 29.

56. Ms A de P. Braido (*La lettera...*, p. 33).

57. Ms K de P. Braido (*La lettera...*, p. 45-46). P. Braido a bien remarqué que la seule version brève fut vraisemblablement envoyée de Rome le 12 mai. Elle seule a été signée par don Bosco lui-même. La lettre du 10 mai 1884 nous est en effet aussi parvenue en rédaction longue, directement orientée vers les éducateurs (le ms D de P. Braido). Cette rédaction longue est de loin la plus connue aujourd'hui. Il n'est malheureusement pas possible de garantir que don Bosco la lut et, ainsi, l'authentifia, ni même de la dater de 1884. On ne peut, semble-t-il, que la dire certainement mise tout à fait au point vers 1889, quand les *Documenti* XXVII furent dressés en placards. (La version D paraît en effet en *Documenti* XXVII, 221-228; de là, elle est passée en MB XVII, 107/28 à 114/34). Cette version longue insiste sur l'*amore* de l'éducateur pour le jeune, sur la *famigliarità* indispensable avec lui et sur la nécessité d'une présence active

et aimante des éducateurs aux éduqués. Voir, dans l'édition Braido, ms D, lignes 145-190, *La lettera...*, p. 55-57.

58. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 24 mai 1884.

59. Sur Carlo Viglietti, on peut lire la brève notice imprimée de G.B. Francesia, *Carolus Maria Viglietti, sacerdos*, Turin, s. d., 12 p., qui fut vraisemblablement composée au lendemain de sa mort en 1915; peut-être aussi les pages que je lui ai consacrées dans *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne...*, cit., p. 167-179, à partir de sa correspondance notamment. La carte de visite de don Viglietti «segretario di Don Bosco» figure en ACS 275, Viglietti.

60. Je suis à cet endroit un manuscrit de trois pages, que je crois autographes, de Viglietti, manuscrit intitulé: *Memorie*. On le trouve en ACS 110, Viglietti, photographié en FdB 1232, C5 à C7. Viglietti l'a ensuite reproduit en manière d'*Introduzione* dans ses versions complètes de la *Cronaca* de don Bosco.

61. C'est ce que Viglietti a écrit. Dans son étude sur les songes de don Bosco, Cecilia Romero (*I sogni di D. Bosco*, Leumann, 1978, p. 81) — qui ne parle pas de Viglietti — nous apprend que le texte conservé le plus ancien de ce songe est celui relevé par don Lemoyne le 4 septembre 1883, lors du chapitre en question. La version Viglietti a-t-elle disparu? Don Lemoyne aurait-il copié Viglietti? Si oui, à quelle étape du texte actuel, qui, nous le savons, en a comporté plusieurs? Ces questions mériteraient d'être un jour éclaircies.

62. C. Viglietti, *Memorie* cit., p. 3. N'en déduisons pas trop vite que cette «maison natale» n'avait pas encore croulé en 1883.

63. C. Viglietti à G. Cagliero, 20 décembre 1883; ACS 1261, Viglietti.

64. Il va de soi que cette conversation reconstituée était une mise en scène de Viglietti. Quoi qu'en ait dit celui-ci, don Bosco lui annonça peut-être son voyage en France, mais certainement pas son voyage à Rome, qui n'était pas encore programmé...

65. *Memorie* cit., p. 3.

66. «20 Maggio 1884. Son stato definitivamente chiamato a Torino per aiutare D. Berto nel servire D. Bosco ed accompagnarlo ovunque egli vada. D. Lemoyne mi vuol confidare la cronaca di D. Bosco per l'anno venturo» (C. Viglietti, *Cronaca di D. Bosco*, volumetto I, 20 mai 1884, p. 1.) — Nous utilisons de préférence la première forme (en huit carnets) de cette chronique, dite ici «chronique primitive», quitte à nous référer occasionnellement aux autres formes qu'elle prit ensuite: «chronique en cahiers» et «I quattro ultimi anni della vita di don Bosco».

67. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 21 juin 1884.

68. C. Viglietti, Copie partielle de la *Chronique*, 1884-1885, 1er juin 1884. Il s'agit, on le comprend, d'un fragment de biographie de don Bosco sous forme de chronique, non pas d'un diaire, composé au fil des jours. Rien n'était dit de ce 1er juin dans la *Chronique primitive*.

69. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 12 juin 1884; utilisé en *Documenti* XXVII, 277-278, et, de là, en MB XVII, 162/27-34.

70. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 17 juin 1884. Don Bosco faisait peut-être allusion à un manuscrit d'un millier de pages sur Gastaldi, qu'en octobre 1875 il avait refusé de faire imprimer et qui fut brûlé (voir une lettre de M. Rua à L. Gastaldi, janvier 1876; *Epistolario* III, p. 4).

71. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 13 juin 1884.

72. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 15 juin 1884.

73. Brochure: *Al loro amatissimo e veneratissimo padre D. Giovanni Bosco...*, Turin, Tip. Salesiana, 1884, p. 9, 10. Cette brochure, qui a seize pages, a été collée en *Documenti* XXVII, 293-304. Voir MB XVII, 165/11-18.

74. Les inscriptions festives ont été reproduites à la suite du discours dans la brochure *Al loro amatissimo...*, p. 15. Don Ceria les a répétées en MB XVII, 165, n. 1.

75. *Verbali del Capitolo superiore*, 4 et 7 juillet 1884. Voir leur adaptation en MB XVII, 189/4 à 193/5.

76. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 19 juillet 1884.

77. Voir MB I, 351/11 à 353/18.

78. La description de la progression de l'armée française du général de Belle-Isle – dénommé Bellisola par l'auteur – entre les forts d'Exilles et de Fenestrelle, pour tenter de gagner Turin, est en effet détaillée dans G. Bosco, *Storia d'Italia*, epoca quarta, cap. XXIII, éd. de 1866, p. 374-375. On trouve des allusions aux trois voyages à Fenestrelle dans G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 19 juillet 1884. Don Bosco en a donc bien parlé en 1884.

79. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 10 août 1884. Voir l'adaptation de cette note en MB XVII, 209/19-24.

80. Lettre de C. Viglietti à M. Rua, Pinerolo, 7 août 1884; *Documenti* XXVII, 364.

81. L'ordre fut donné par la lettre de C. Viglietti à M. Rua, Pinerolo, 12 août 1884; *Documenti* XXVII, 380. La lettre même fut datée de Turin, le 17 août 1884, selon l'édition des *Documenti* XXVII, 380-381, reproduite en MB XVII, 219/26 à 220/23 et *Epistolario* IV, p. 289. Ce quantième (17) paraît erroné.

82. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 8.

83. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 9-10. Les deux tableaux ont été décrits d'après Viglietti en MB XVII, 221/1-33.

84. A. du Boÿs, *Don Bosco et la Pieuse Société des Salésiens*, Paris, Jules Gervais, 1884, 374 p.

85. G. Bosco à A. du Boÿs, Turin, 2 octobre 1884. Autographe inédit, Roma, Archives de l'Institut Auxilium.

86. A. du Boÿs, *Don Bosco e la Pia Società Salesiana*, S. Benigno Canavese, Tip. e Libreria Salesiana, 1884. Epreuves actuellement déposées à la bibliothèque des religieuses salésiennes de l'Institut Auxilium de Rome.

87. Voir Piera Cavaglià, «Don Bosco lettore della sua biografia. Osservazioni al volume di A. du Boÿs, Don Bosco e la Pia Società Salesiana (1884)», *Rivista di Scienze dell'Educazione*, 22 (1984), p. 193-206.

88. D'après *Documenti* XXVII, 395. Voir MB XVII, 374/4-7.

89. Sans indication de source, en *Documenti* XXVII, 143.

90. *Verbali del Capitolo superiore*, 23 octobre 1884. Voir MB XVII, 275/23-27.

91. D'après G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 14 septembre 1884, et C. Viglietti, *Chronique primitive*, 14 septembre 1884.

92. G.B. Lemoyne, *Ricordi di gabinetto*, 28 septembre 1884.

93. *Verbali del Capitolo superiore*, 19 septembre 1884. Voir MB XVII, 206/21 à 207/3. Don Ceria ne le précisa pas dans les *Memorie*, mais, comme on le voit par le procès verbal du chapitre, la question fut soulevée par don Rua en personne.

94. F. Motto, *Memorie dal 1841...*, cit., p. 29, lignes 144-146. La date de rédaction a été précisée peu après sur le document (p. 29, lignes 155-156).

95. Cette deuxième partie semble avoir été éditée avec soin en *Documen-*

ti XXVIII, 450, où elle est datée: «Propaganda, 9 ottobre 1884»; et signée: «Domenico, Arc. di Tyr.»

96. L'édition des *Documenti* XXVIII, 450 a été recopiée en MB XVII, 274/25-35.

97. Selon *Documenti* XXVIII, 450, repris en MB XVII, 275/3-5. Mais le fait ne fut pas relevé dans les carnets contemporains de Lemoyne et de Viglietti pour ce jour-là.

98. *Verbali del Capitolo superiore*, 23 octobre 1884. Les MB XVII, 275/8 à 276/2 serrent de près le procès verbal de la séance du chapitre.

99. Les documents originaux m'échappent encore. Les informations chronologiques ci-dessus sont déduites de la lettre du cardinal L. Nina à G. Alimonda, 30 novembre 1884, éditée en *Documenti* XXVIII, 523.

100. D'après la lettre citée de L. Nina à G. Alimonda, 30 novembre 1884; et celle de G. Alimonda à L. Nina, 19 décembre 1884, éditée en *Documenti* XXVIII, 597.

101. Tout ceci est expliqué avec les références et citations désirables en MB XVII, 278/25 à 282/31.

Chapitre XXXVI.

La lent vieillissement (1885-1887)

Le train ordinaire de la vie

Un rythme de vie avait été pris en 1884. Les années 1885, 1886 et 1887 ressemblèrent à 1884 pour notre don Bosco, avec toutefois une fatigue physique de plus en plus accentuée et des ménagements proportionnés de son entourage. Celui-ci veillait sur ses repas, sur son sommeil et même sur les songes et les cauchemars de ses nuits. Grâce à sa sollicitude et parce qu'il a écrit et parlé, l'histoire de son corps et de son âme de vieillard peut être aujourd'hui, jusqu'à un certain point, reconstituée.

Au Valdocco, don Bosco vivait retiré en compagnie de secrétaires très soucieux de sa santé et de son confort. «Vermouth à 11 h. 1/2», «tisane à 4 h. 1/2.» «Recommander aux maisons de préparer pour don Bosco du potage aux légumes et, de façon générale, des mets cuits.» S'il fait un peu chaud, lui donner de la *gelatina*, c'est-à-dire un bouillon concentré et refroidi. «Petit déjeuner avec *savoiarde*» (gâteaux). Viglietti aligna ses consignes sur l'un de ses carnets, un jour de 1885, probablement vers le 15 juillet et donc pour une période de vacances.[1] Certes, don Bosco prit ses repas, le plus longtemps possible, sinon avec toute la communauté locale, au moins avec son «chapitre supérieur.»[2] Mais, «mon paradis terrestre est toujours ma chambre», écrivait-il à des correspondants, à qui la formule paraît avoir été familière dès le printemps 1885.[3] Cette année-là, il célébrait encore habituellement la messe dans un coin de son appartement du Valdocco, sur une table qui était ensuite cachée dans un placard. Puis, pour la Saint-François de Sales de janvier 1886, Viglietti parvint à lui faire installer un petit autel dans une pièce attenante à sa chambre.[4]

Dans cette chambre, au long des heures, don Bosco recevait, priait, méditait ou bavardait avec ses amis. Il écrivait aussi. La der-

nière lettre autographe, qui ait été conservée, fut adressée à Mme Broquier, de Marseille, et datée du 27 novembre 1887, deux mois avant sa mort. Mais sa mauvaise vue l'empêchait de se prodiguer en correspondance, comme il l'avait fait en des temps meilleurs. «Il m'arrivait d'écrire jusqu'à deux cent cinquante lettres dans la journée», aurait-il alors affirmé.[5] Il se plaignait de sa tête et de ses trous de mémoire. «*La mente non regge...*» Chose impensable jusque-là, il oubliait parfois des fêtes de bienfaiteurs.[6] Mais c'était l'exception, car ses lettres continuaient de marquer fidèlement la sainte Anne, la sainte Claire, la saint Joachim...

Il parlait volontiers. Ses compagnons l'entendaient répéter par cœur (en latin et en grec, paraît-il) des chapitres du Nouveau Testament[7] ou des morceaux de Métastase. Il commentait volontiers avec son secrétaire Viglietti, qui lui fournissait et parfois lui lisait le journal, les petits et les grands événements quotidiens. Un jour de mars 1885, apprenons-nous, «don Bosco a entendu dire que, cette année, les francs-maçons, à Paris, ont organisé un grand bal et un dîner gras pour le vendredi saint [le 3 avril par conséquent]. Il dit: – L'an prochain, à cette heure, ils pourront bien s'en repentir.»[8] Il appliquait ainsi, comme en mille autres occasions, une thèse de sa théologie providentialiste, selon laquelle Dieu peut très bien punir les impies dès ici-bas. Il est vrai que cette théologie de la Providence, parce que nuancée, lui maintenait les pieds sur terre. En août 1885, à un enfant probablement un peu poète, qui lui observait que les oiseaux des champs ne sèment ni ne moissonnent, qu'ils ne travaillent pas et que, malgré cela, Dieu leur donne à manger et de quoi s'habiller.., il rétorquait: «Mais le Seigneur, mon cher, les laisse aussi s'engraisser pour aller ensuite frire dans la poële et passer dans l'assiette de celui qui travaille.»[9] La Providence de Dieu, à laquelle il croit, ne dispense pas le Piémontais de peiner et de peiner durement. Turin est loin de Naples.

Don Bosco se plaisait beaucoup à revivre ses rêves de la nuit et les instants d'émotion de son passé. Viglietti notait un jour de juillet 1885: «Don Bosco se distrait à raconter sa vie passée...»[10] Les trois précieux recueils d'anecdotes du jeune secrétaire[11] ont été ainsi constitués, pour la majeure partie en 1885, année particulièrement féconde. Avec don Lemoyne, don Bosco évoquait certainement les merveilles de la médaille de Marie auxiliatrice, qui, à son sentiment, avait été, en 1884, pour de pieuses régions, un rempart efficace contre le choléra.[12] Le 10 mai 1885, la réception d'une lettre de France – dont, malheureusement, le texte nous échappe – lui fit raconter les

deux épisodes de l'histoire tout à fait extraordinaire de la guérison du jeune Jean Courtois, en gare de Cannes d'abord, dans une sacristie de Lyon ensuite.[13]

Les départs en train exaltaient la verve de don Bosco conteur. Ainsi, le 24 mars 1885, tandis qu'il roulait vers la France, via Alassio, narrait-il «beaucoup de choses» à ses compagnons de route.[14] Et Viglietti écrivait le lendemain à son ancien maître des novices: «Le voyage s'est passé en agréables conversations...»[15] Le 15 juillet suivant, la scène se répétait sur la route de Mathi.[16] Viglietti avait droit à des traits de la jeunesse de Giovanni Bosco, à des histoires d'adolescents de l'oratoire – celle de Gariboldi par exemple, sur le bras de qui don Bosco épuisé dormit si longtemps un soir de confession qu'il en était bleui le lendemain matin –, à des témoignages sur la force physique de son maître et à bien d'autres récits pittoresques, comme celui de la déconvenue de l'abbé Stellardi, qui, croyant devoir bien manger chez don Bosco à l'oratoire des origines, fut ensuite très déçu par la pauvre pitance de sa mère. Margherita Occhiena n'était certes pas un cordon bleu.[17] Le jeune homme enregistra alors avec un plaisir sensible une série d'observations sur le chien de Giovanni aux Becchi, un chien intelligent dénommé *Polacco*, dont il avait conservé un souvenir attendri.[18] Avant le Grigio, car, de tempérament, don Bosco fut toute sa vie un ami des animaux...

L'un des récits confiés par don Bosco à ses secrétaires – qui le lui avaient très expressément demandé – devait avoir beaucoup de retentissement et engendrer une longue confusion, qui dure encore aujourd'hui. Quand il rentra de son voyage en France en mai 1883, l'entourage de don Bosco et don Bosco lui-même étaient convaincus qu'il y avait rencontré Victor Hugo. En 1885, à l'occasion de la mort de celui-ci (22 mai) et de ses funérailles triomphales, don Bosco dicta à ses secrétaires qui le lui réclamaient le récit détaillé de l'entretien qu'il avait eu, à Paris, un soir de 1883, avec un vieil incrédule, dont la carte de visite, remise à l'instant où il prenait congé, disait clairement qu'il s'appelait: *Victor Hughes*, nom qui fut certainement épelé par le narrateur. Mais ses auditeurs voulaient à toutes forces qu'il se soit agi du poète français.[19] En conséquence, l'histoire fut aussitôt répandue par la presse, avec la différence que le personnage de la carte de visite ne fut plus Victor Hughes, mais bel et bien Victor Hugo.[20] Nous sommes à l'origine d'un long quiproquo, d'autant plus regrettable que don Bosco eut probablement vers la même date un entretien à Paris avec le véritable Victor Hugo. C'était toutefois un après-midi, le

20 mai 1883 peut-être, rue La Fontaine, dans la maison des orphelins-apprentis d'Auteuil; et, si la conversation eut lieu, son contenu nous échappe à peu près totalement malgré les reconstitutions tardives du P. Auffray. A la différence de M. Victor Hughes, le poète Victor Hugo n'eut jamais de carte de visite...[21]

Les relations familiales

Don Bosco n'était reclus que jusqu'à un certain point. Il continuait de ne faire qu'un avec une œuvre devenue mondiale et donc avec ses fils et ses filles proches et lointains. Tel était le sentiment public. La presse s'intéressait à lui, pour en dire du bien quand il s'agissait de l'*Unità cattolica* (de Turin) et de l'*Amico del Popolo* (de Prato); ou du mal dans le cas de *La Gazzetta di Catania* (de Catane, en Sicile), de *Il Muratore* (de La Spezia) ou de *Il Lamone* (de Faenza). Des amis publiaient leur admiration. C'est en 1885 qu'Antonio Berrone composa pour sa fête le discours intitulé: «Don Giovanni Bosco, voleur des cœurs»[22] Car il était aimé, extraordinairement aimé des siens:

«... Toi aussi, ô don Bosco, tu peux avec raison te vanter de t'emparer des cœurs. Permets qu'on te le dise et qu'on te le répète. Tu es un larron, un incorrigible larron, parce que tu as toujours volé et que tu continues de voler les cœurs de tous ceux qui te connaissent. Mais, entendons-nous bien, ce vol ne se commet pas *invito domino*, c'est-à-dire contre la volonté du propriétaire, bien au contraire; ceux qui t'aiment sont fiers de t'aimer et d'être en retour aimés par toi...»[23]

Chaque année, le 24 juin, la fête de saint Jean-Baptiste était l'occasion de lui redire une immense affection. En 1885, un journaliste italien racontait:

«Quelle paix, quelle allégresse et quelle vraie joie partout [à Turin le jour de la Saint-Jean-Baptiste, patron de la ville]! Mais, entre toutes les familles, la plus joyeuse est peut-être la nombreuse et vivante famille de don Bosco au Valdocco. C'est une fête qui a je ne sais quoi de grandiose et de poétique. Sans compter qu'il y a de la musique et de qualité... Mais ce qui l'emporte et règne par-dessus tout est la cordialité. Dès la veille, les enfants préparent les cadeaux à présenter à leur bon Père. – Et, quand celui-ci, accompagné par les supérieurs de la maison, apparut au milieu de ce peuple de jeunes, il fut salué par mille voix et plus qui jaillissaient de leurs poitrines enthousiastes. Je me trouvais parmi un beau nombre d'étrangers. Je n'avais pas voulu décliner l'invitation reçue, et, arrivé à l'avance, je pus assister aux préparatifs. Parmi les nombreux participants, j'ai vu un prince polonais, dont le nom m'échap-

pe,[24] et l'on me dit que c'était le neveu du pauvre comte de Chambord, à qui, voici un an,[25] don Bosco rendit visite pour le consoler dans son château de Frosdorff (*sic*), où il mourut ensuite (...) Aujourd'hui, le pieux prêtre est objet d'amour, de vénération et de gratitude de toutes parts, non seulement de la ville, mais de l'Italie, mais de l'Europe. A tous moments arrivent des dépêches de souhaits et de félicitations pour sa fête...»[26]

Fidèle à lui-même, don Bosco s'efforçait de confesser les garçons de son école et de parler aux grands élèves de quatrième et de cinquième gymnasiale, c'est-à-dire de troisième et de seconde. A la fin de décembre 1886, à Viglietti qui l'exhortait à ne pas prendre la peine de confesser les enfants, il rétorqua: «Cher Viglietti, si, pour le moins, je ne confesse pas les jeunes, que ferai-je encore pour eux? J'ai promis à Dieu que jusqu'à mon dernier souffle serait pour mes pauvres orphelins.»[27] Il dirigeait spirituellement certains de ses proches, en particulier Viglietti, qui se fera gloire de sa formation.[28] Don Bosco avait le cœur tendre pour beaucoup autour de lui. Souvenons-nous de don Lemoyne. Mais son affection pour ce jeune homme tenait à l'extraordinaire. Il disait: «*Un diletto tra' miei diletti è il caro don Viglietti.*»[29] La lettre de celui-ci fit écho à une conversation entre eux dans la soirée du 13 juin 1886, quand Viglietti se disposait, non sans quelque hésitation pour l'avenir, aux ordinations qui lui seraient toutes conférées, de l'ostiariat au presbytérat, dans les quatre derniers mois de l'année:[30]

«... Mais ensuite quand je fus seul avec don Bosco, il mit la conversation sur le sujet... il me parla de façon paradisiaque... jusqu'à onze heures!... il m'aime tellement ce bon père! Je pleurais de tendresse et il me serrait sur lui. – Il m'a ordonné au nom de l'obéissance de parler de mes ordinations à lui et à don Rua...»[31]

Une telle scène n'a pas été unique entre eux. L'amour de don Bosco pour les siens allait jusqu'à la profonde tendresse.

Au chapitre supérieur salésien

Sauf quand il était malade, don Bosco présidait le chapitre supérieur salésien, qui, au besoin, tenait conseil dans sa chambre. Bien que valétudinaire, il était loin de bénir en somnolant tout ce qui s'y disait. Le 5 novembre 1885 par exemple, il intervint avec vigueur sur la formation salésienne, qui lui paraissait laisser à désirer:

«Il faut déplorer, assurait-il, que beaucoup de salésiens n'ont rien de l'esprit salésien. Il y a tous les ans des défections et après tant d'années pour éduquer ces individus! Sitôt ordonnés prêtres, il faut les disperser dans les maisons et ils n'ont pas le temps de se former. Certains prêtres ont été ordonnés prêtres parce que la nécessité nous pressait...»[32]

Lors de deux conseils successifs, au mois de juin précédent, il s'était montré critique à l'égard d'opinions sur le point de l'emporter dans le groupe. Le 8, il avait catégoriquement refusé la proposition de l'inspecteur de France, Paolo Albera, visant à transformer le recrutement jusque-là très populaire de la maison de Saint-Cyr-sur-Mer en y introduisant des filles «de condition civile».[33] Le 12, il était intervenu de manière énergique dans l'affaire épineuse de la maison de Magliano Sabina, près de Rome. Son conseil, soucieux des réactions des congrégations romaines, qui étaient directement concernées, ne le suivait pas quand il voulait rompre le contrat qui liait les salésiens à cette œuvre. Quant à lui,

«... Ça ne peut plus continuer, disait-il. La raison pour rompre le contrat est la force majeure. L'affaire ne peut être gagnée devant les sacrées congrégations, parce que le cardinal Martinelli est très influent en toutes. Ecrivons-lui donc que nous sommes prêts à verser n'importe quelle indemnité, cinq, dix, vingt mille lires. Nous donnerons tout ce qu'ils veulent pourvu qu'ils nous laissent libres.»

Don Bosco tenait par-dessus tout à sa liberté de mouvement. Don Rua émit alors quelques réflexions sous un jour différent. «Faites comme vous voulez!», s'exclama don Bosco. Puis,

«Du reste, nous nous plierons à tous les pactes, nous resterons encore un an ou deux pour ne pas mettre le cardinal dans l'embarras, mais il convient de nous en aller. Tôt ou tard, une catastrophe peut survenir. La raison de partir est la lésion de l'accord, l'altération de la santé des salésiens, le petit collège Rebaudi et les pertes que nous subissons.»

Quelques instants après, il conclut qu'il laissait «au chapitre toute la responsabilité d'une délibération contraire à son opinion.»[34] Don Bosco avait raison, observait don Ceria. Un an après sa mort, les salésiens furent contraints de quitter Magliano Sabina dans les conditions les plus humiliantes pour eux.[35]

En 1886 et 1887, ses avis en conseil furent moins percutants. Toutefois, ce fut en 1887, lors des réunions du 14 mars, du 19 avril, du 27 juin, du 23 août et du 13 septembre, qu'à son initiative la destina-

tion du collège aristocratique de Valsalice fut totalement transformée. A la rentrée scolaire de 1887, le collège disparut comme tel et, en conformité avec la proposition de don Bosco (le 27 juin), un scolasticat salésien prit sa place.[36]

Instructions aux salésiens

Avec prédilection, don Bosco suivait en pensée ses missionnaires d'Amérique du Sud, parfois guettés par l'épidémie ou pris dans les hasards de la guerre civile (Uruguay, 1886). Il les accompagnait, non seulement dans leurs voyages apostoliques souvent périlleux et leurs litiges avec des autorités locales sans scrupules, tous événements que le *Bollettino salesiano* relatait – après y avoir pratiqué les coupures convenables – sur de longues colonnes à partir des lettres qu'ils envoyaient à leurs supérieurs de Turin, mais aussi dans leurs comportements et leurs méthodes d'éducateurs. L'accident de cheval survenu à Mgr Cagliero dans les Andes le 3 mars 1887 le bouleversa. (On s'efforça du reste de le lui cacher le plus longtemps possible.).... Il réagit, de façon gênée, à une lettre de don Fagnano (2 janvier 1887), qui lui narrait son expédition salésienne parmi les Indiens de Patagonie en la compagnie de militaires argentins, qui, à l'occasion, en tuaient quelques-uns. «Je veux que les missionnaires aillent seuls, sans escorte armée, aurait-il dit avec sagesse. Sinon, leur prédication sera sans fruits.»[37]

La lettre que, le 10 août 1885, il expédia lui-même à don Giacomo Costamagna, inspecteur en Argentine, sur l'application du système préventif en ces régions, sera pour la postérité salésienne un précieux document pédagogique. En Argentine salésienne, par un abus déjà ancien (*da tempo*, selon don Rua le 30 juin précédent),[38] la dureté des procédés et la brutalité répressive l'emportaient parfois (peut-être habituellement) sur la douceur et la compréhension, que don Bosco recommandait à ses éducateurs. Autrement dit, l'esprit de certaines écoles dites salésiennes n'y était pas celui de saint François de Sales. Don Bosco réagit:

«... Que notre système soit le système préventif. Jamais de punitions tarifées (*litt.*: pénales), jamais de paroles humiliantes; pas de reproches sévères devant autrui. Que, dans les classes, on entende des mots de douceur, de charité et de patience. Jamais de propos mordants, jamais de gifles fortes ou légères. Que l'on recoure aux punitions négatives, et toujours en sorte que ceux qui sont concernés deviennent nos amis plus encore qu'ils ne l'étaient jusque-là, et

qu'ils ne nous quittent jamais avilis par nous (...) La douceur dans le langage, le comportement et les observations obtient tout et gagne tout le monde...»[39]

Qui veut se faire une idée des conseils médités de préférence par don Bosco pour ses religieux salésiens à la fin de sa vie aura intérêt à se reporter aux derniers paragraphes de son testament spirituel, qui datent de 1885 et 1886, notamment à ceux intitulés: «Avis spéciaux pour tous», «Vie commune», «Aux confrères de la même maison», «Dans les difficultés» et, enfin, «Recommandation fondamentale pour tous les salésiens.» D'après ce dernier titre, le saint homme plaçait à la base de son édifice congrégationnel la pauvreté personnelle et communautaire et la charité réciproque. Lisons:

«Aimez la pauvreté si vous voulez conserver en bon état les finances de la congrégation. – Faites en sorte que nul ne puisse dire: cet ameublement n'est pas un signe de pauvreté; cette table, ce vêtement, cette chambre ne sont pas d'un pauvre. Celui qui prête à juste titre à de tels discours est cause de désastre pour notre congrégation, qui doit toujours se glorifier du vœu de pauvreté. – Malheur à nous si ceux dont nous attendons la charité peuvent dire que notre vie est plus aisée que la leur. – Ces principes doivent être appliqués avec rigueur quand nous nous trouvons dans un état de santé normal, car il faut avoir pour les malades tous les égards autorisés par nos règles. – Souvenez-vous que vous aurez gagné une belle journée quand, par vos bienfaits, vous l'aurez emporté sur un ennemi ou que vous vous serez fait un ami. – Que le soleil ne se couche jamais sur votre irritation; ne revenez jamais en esprit sur des offenses pardonnées; ne rappelez jamais le dommage et le tort oubliés (...) Aimons-nous d'amour fraternel.»[40]

Les soucis financiers ont continué de tourmenter don Bosco dans sa retraite d'après 1884. Il vivait pour sa famille. Le 24 janvier 1885, un début d'incendie dans l'atelier de reliure de l'oratoire du Valdocco[41] l'incita à demander du secours à ses bienfaiteurs attitrés: le prince Czartoryski (lettre du 26 janvier), Claire Louvet (lettre du 1er février), etc. Comme il l'avait fait en 1884 et, cette fois encore, contre l'avis de ses médecins, il entreprit aux printemps de 1885 et de 1886 des voyages intéressés d'un mois et demi et de plus de deux mois dans le sud de la France et jusqu'en Espagne. Nous reparlerons du déplacement de 1886. Celui du 24 mars au 6 mai 1885, jusqu'à Toulon et Marseille, lui rapporta beaucoup. Ses bénédictions avaient des résultats jugés prodigieux, dont les bénéficiaires lui étaient proportionnellement reconnaissants. Il est possible que ces gens s'abusaient, mais nous n'en pourrons jamais décider. En tout cas, le secrétaire Viglietti, qui accompagnait don Bosco, écrivait alors à don Barberis:

«Il ne m'est pas possible d'enregistrer toutes les grâces obtenues par l'intermédiaire de Marie auxiliatrice et de don Bosco. Tous les gens qui nous arrivent viennent raconter les effets salutaires de sa bénédiction des jours précédents. Ce sont des estropiés maintenant redressés, des aveugles qui voient clair, des malades et des moribonds parfaitement guéris. En attendant, les offrandes se multiplient ces jours-ci de façon prodigieuse...»[42]

A la fin de 1886, pour l'aide à ses missionnaires, don Bosco répandit, à cent mille exemplaires, nous assure-t-on, une circulaire en cinq langues.[43] Il la doubla par des lettres particulières à des personnalités du temps, y compris à la reine de Madagascar Ranavalona III, le 15 novembre 1886.[44] Il est vrai que sa littérature ne satisfit pas également tous ses correspondants. Le simple titre de l'article hostile de l'un d'eux: *La chasse aux écus*, publié alors dans la *Semaine anticléricale* de Nevers,[45] nous en dit long sur la portée sentimentale de la lettre. Cependant don Bosco atteignait ses objectifs: ses missionnaires vivaient, enseignaient et voyageaient...

Une santé chancelante

En 1885, après son expédition en France, il fut de retour à Turin pour les grandes fêtes locales, qui, sans lui, eussent perdu beaucoup de leur charme: celle de Marie auxiliatrice, transférée du 24 mai au 2 juin par la concurrence de la Pentecôte, et celle de saint Jean-Baptiste, la sienne, qui était étalée sur deux jours, les 23 et 24 juin. Les deux années qui suivirent, il eut soin d'organiser son programme pour reparaître dans sa ville vers le début de la neuvaine (en 1886) ou, tout au moins, du triduum préparatoires (en 1887) à la très grande fête de la maison depuis 1868.

«Don Bosco est vraiment vieilli, mais garde l'esprit toujours lucide», écrivit un journaliste pour la description de sa fête en juin 1885.[46] Il acceptait son sort. Comme en 1884, il se reposa à la campagne pendant les étés de 1885, 1886 et 1887. En juillet 1885, il se retira pendant un mois dans la maison salésienne de Mathì (une papeterie), à proximité de Turin, «afin, écrivait-il à ses amis Colle, de me refaire tant soit peu de ma faiblesse, ou mieux, si cela sera possible, de retarder un peu ma vieillesse.»[47] Sa santé oscillait en effet toujours entre l'un peu mieux et l'un peu moins bien. Sa débilité physique l'obligeait parfois à rester couché ou, au moins, à garder la chambre. En janvier 1885, il confiait aux Colle: «Je suis beaucoup mieux, mais je ne sais

pas encore si ma santé me permettra d'aller avec lui [Cagliero] jusqu'à Marseille comme je désire vivement.»[48] Deux mois après (entre temps, il avait eu une forte bronchite): «Je suis de nouveau mieux et hors du lit et je puis vous écrire cette lettre.»[49] Ce 6 mars, il déplorait sa «faible santé»;[50] le 10 août, il annonçait qu'elle avait «empiré un peu»;[51] et, le 18 suivant, qu'elle était «stationnaire.»[52] Il marchait courbé, sauf à mettre son bras derrière le dos ou à s'appuyer sur celui d'autrui. Et il avouait: «Je suis demi-aveugle...»[53] A certains jours, son organisme retrouvait brusquement l'alacrité d'antan, «une vigueur extraordinaire», et le prestidigitateur se réveillait en lui.[54] Cependant, en août 1885, son autonomie ambulatoire avait diminué depuis l'année précédente. «Pendant un mois à Mathi, expliquait-il alors un peu mélancoliquement aux Colle, mes voyages ont été de ma chambre au jardin qui est tout près de la papeterie», autrement dit à proximité immédiate de la maison de sa villégiature.[55] Don Bosco, vieillard au corps usé, avait conservé l'esprit clair sur lui-même.

Durant l'été 1886, il accepta à nouveau l'hospitalité de Mgr Chiesa, à Pinerolo. Puis, en 1887, après la mort de cet évêque, il passa le temps des grandes chaleurs dans la maison salésienne de Lanzo, au sein d'une vallée bien aérée. A Lanzo, il n'était plus du tout question de promenades pédestres. Quelques pas suffisaient à essouffler ses poumons et à fatiguer ses jambes, qui avaient été si véloces dans sa jeunesse. Viglietti ou un visiteur ami poussait son fauteuil roulant autour de la maison. Il jouissait ainsi un peu du panorama de la plaine agréable, qui descend de Lanzo à Turin.[56]

Puis Noël venait. En 1885, il écrivit quelques lettres et l'année s'acheva. Pour la consolation de ses fils, il put, le 31 décembre, leur faire, dans l'église Marie-Auxiliatrice, un petit discours, dit de *strenna*.[57] A son habitude, il émit diverses prévisions pour l'année qui allait commencer et donna aux enfants deux consignes: communion fréquente et obéissance. En 1886 et, moins encore, en 1887, ce geste familial ne lui fut plus possible. «Depuis quelque temps, don Bosco est très affaibli», écrivit Viglietti dans sa chronique du 31 décembre 1886.[58] Ce jour-là, la communauté: artisans, écoliers et confrères, se porta vers lui sous ses fenêtres, et chanta: «Allons, camarades, – Don Bosco nous attend: – Parfaite est la joie – qui remplit notre cœur.» Le vieillard, soutenu par deux prêtres, apparut très ému à son balcon, s'appuya à la balustrade, se pencha tant qu'il le put et souhaita à son monde une bonne fin d'année et une bonne année nouvelle sous la bénédiction du Seigneur et de la Madone.[59] En fin décembre 1887,

don Bosco, qui venait de frôler la mort, ne pouvait même plus se montrer à ses fils.

Songes et cauchemars des années de vieillesse

La postérité a conservé l'image d'un don Bosco nocturne. Sa vie entière avait été jalonnée de rêves, soit pendant son sommeil, soit à l'état de veille. Ils avaient charmé ses confrères et ses enfants, qui leur attribuaient presque systématiquement des origines préternaturelles. Les rêves de sa vieillesse méritent une attention particulière. Non pas qu'ils aient été plus fréquents ni plus étonnants que ceux des années antérieures. Mais, grâce à Viglietti, qui s'efforçait de les recueillir à peu près tous et tels qu'il les entendait de la bouche de son maître, ils nous parviennent moins corrigés, développés et glosés et, par conséquent, plus utilisables que beaucoup d'autres pour l'histoire de l'âme du saint. Il y a, en effet, différentes sortes de récits, dénommés «songes», dans les biographies de don Bosco.

Pour illustrer quelque peu ce propos, on nous permettra ici une digression semi-érudite. Disposons face à face sur deux colonnes A et B et dans leur langue originale, une note de la chronique de Viglietti sur le songe de *la sega* en avril 1885 et sa rédaction par don Lemoyne dans les *Documenti*, destinée à passer dans les *Memorie biografiche* de don Ceria.[60] Le rapprochement entre la source du songe et son exploitation par don Lemoyne, pourtant tenu à cet endroit à la prudence par l'autorité d'un témoin auriculaire, pourrait nous entraîner dans une foule d'observations. Nous n'en ferons qu'un petit nombre sur le texte de Viglietti d'abord, sur sa transposition ensuite.

La facture du texte de Viglietti est de bon aloi. Il s'agit d'un rêve ordinaire avec ses bizarreries coutumières. La rupture entre les scènes est totale, le double récit: a) la fille dans le groupe des salésiens, b) la fille sur le sentier, est dépourvu de toutes fioritures. La banalité des échanges garantit leur authenticité, sinon lors du rêve même, au moins dans la bouche de son narrateur. Ces détails ne s'inventent pas quand on prépare le portrait d'un prêtre exemplaire. En outre, on observe que la version de Viglietti n'a pas évolué de ses carnets primitifs à la *Cronaca* achevée, qui servit ordinairement de base à don Lemoyne pour ses *Documenti*. Il n'a donc pas cru avoir omis un détail important, qu'il eût fallu ajouter au récit enregistré sur-le-champ.[61]

La composition voisine de don Lemoyne est moins rassurante. Il a copié, mais aussi complété Viglietti. Les rêves de la première et de la

deuxième nuit ont été entièrement repris. Les différences entre la colonne A et la colonne B sont tout à fait minimes jusqu'à: *il sentiero non fosse tuttavia aspro e faticoso*. En principe don Lemoyne reversait dans son grand recueil la totalité de sa documentation. Mais, quand l'explication du rêve commence avec: *Le erbe che ingombravano il sentiero erano i libri cattivi, i cattivi discorsi* (les herbes qui encombraient le sentier étaient les mauvais livres, les mauvaises conversations)..., les choses se mettent à changer.[62]

A prendre à la lettre sa référence terminale, don Bosco lui-même aurait été, *par Viglietti*, à l'origine de ces quelques notes sur le songe. Mais, comme souvent, la référence du compilateur ne concerne que la pièce majeure du morceau, en l'occurrence les rêves des trois nuits.[63] Ce songe se ramène à une leçon, dont on se demande par quel miracle elle aurait pu sortir de la bouche de la fille plutôt provocante (*scherzosa*) des nuits antérieures.

Nous sommes en face d'un début d'élaboration de rêve par don Lemoyne. Quoi qu'on en puisse penser, son travail est éclairant sur sa manière de traiter les songes dont il était le seul maître et pour lesquels il prenait inévitablement plus de libertés. Le résultat nous éloigne des véritables rêves racontés par don Bosco, que Viglietti répétait, quant à lui, avec plus de scrupules. On ne méprisera certes pas cette dérive. Mais, pour l'historien, l'objet change. Il passe de la mentalité du songeur à la mentalité communautaire qui a cherché à pénétrer l'esprit de don Bosco, de la psychologie d'un homme à la psychologie d'un groupe. Comme les récits de la *Légende dorée* de Jacques de Voragine, les «songes élaborés» des *Documenti* et des *Memorie biografiche* sont précieux surtout pour la connaissance du milieu culturel qui les a sécrétés, acceptés et enfin médités avec piété. Le psychologue désireux de connaître le «don Bosco nocturne» des dernières années ferait donc bien de commencer par dépouiller la chronique de Carlo Maria Viglietti, qui paraît avoir été en règle ordinaire simplement véridique. Il n'interprétera qu'avec la plus grande circonspection les rêves transcrits par un don Lemoyne en peine de leçons et de prophéties rêvées. Enfin, dernière observation préliminaire à l'intention de ceux qui séparent inconsidérément naturel et surnaturel et croient que tout ce qui est donné à l'un est ôté à l'autre: il va de soi que les explications non-surnaturelles n'excluent jamais la grâce de Dieu, car Dieu peut écrire dans l'imaginaire humain, ce monde à mi-chemin entre l'esprit et la chair.

La suite des «songes» des dernières années

La plupart des rêves de la vieillesse jugés significatifs et donc dignes de mémoire par l'entourage de don Bosco touchaient à l'avenir de sa société religieuse. Lui-même parfois, ses auditeurs pour ainsi dire toujours, essayaient de leur trouver un sens prophétique. Heureusement, d'autres rêves, apparemment banals, grâce à Viglietti, n'ont pas été complètement négligés. Avant de tenter d'interpréter les uns et les autres, leur analyse très sommaire ne sera pas inutile ici.

Au début de décembre 1884, don Bosco raconta à Viglietti ses cauchemars récents sur l'évolution salésienne. «Cette nuit, je fus tout à coup réveillé par de très grands cris qui provenaient de la chambre de don Bosco. Je sautai de mon lit et m'arrêtai pour écouter. D'une voix étouffée et comme dans un râle, don Bosco criait: "Au secours! Oh! Oh! Au secours!" Je compris qu'il était en proie à l'un de ces songes dont le Seigneur le favorisait...» Après avoir hésité, il finit par entrer dans la chambre de son maître. Don Bosco, les yeux ouverts, était assis sur son lit: «Don Bosco, dit Viglietti, vous vous sentez peut-être mal! – Oh! Viglietti, répondit-il en s'éveillant; je n'arrivais vraiment plus à respirer, tu sais! Ça va! Merci de m'avoir éveillé. Retourne tranquille à ton lit et dors!»[64] Et, quand vint le jour, don Bosco se mit à lui raconter en détail ses rêves des nuits précédentes. C'était: un défilé de salésiens porteurs de pancartes chiffrées (leurs morts?); puis un conseil de diables (des lions, des tigres, des serpents...) pour l'extermination de la société salésienne; enfin un troupeau de (mauvais) salésiens peu soucieux de leurs constitutions...[65]

Don Bosco avait, sur l'avenir salésien, des rêves plus consolants, en particulier ceux où paraissait le jeune Colle (mort le 3 avril 1881), qui, dans les songes de la fin, prit souvent la place précédemment occupée par Dominique Savio. Le 31 janvier 1885, don Bosco eut, en rêve, l'impression d'accompagner ses missionnaires dans leurs voyages en Amérique du Sud, au Chili, en Argentine.., peut-être même en Asie jusqu'en Mésopotamie. Des chœurs d'enfants se répondaient en d'indicibles harmonies. Parmi ces jeunes, il discernait Louis Colle...[66] Le 15 janvier 1886, une lettre française aux parents Colle leur annonçait l'expédition d'«une notice sur la promenade en Chine avec notre bon Louis.»[67] Il s'agissait probablement du songe de l'ange sur la montagne, où intervenait «Arphaxad», personnage mis par don Bos-

co en relation avec la Chine pour des raisons plus ou moins convaincantes, songe raconté par lui à son chapitre supérieur le 2 juillet 1885.[68] Le 10 août 1885 il avait déjà écrit à M. et Mme Colle: «Notre ami Louis m'a conduit faire une promenade dans le Centre de l'Afrique, terre de Cham; et dans les terres d'Arphaxad ou en Chine...»[69]

Le 6 avril 1885, Viglietti avait enregistré deux nuits du rêve de la *sega*, signalé plus haut. Ce rêve n'est pas sans intérêt pour la connaissance de la psychologie de notre saint. Cette nuit-là, il avait rêvé que, conversant avec des salésiens, il avait vu une très belle fille,[70] tout de blanc vêtue et d'aspect extrêmement modeste, s'approcher du groupe. Don Bosco, gêné (*a quella vista si sconcertò*), chercha à lui faire comprendre qu'elle n'était pas à sa place. Elle s'éloigna d'un air moqueur. Mais pas pour longtemps, car, bientôt, elle reparut. Cette fois, don Bosco se fâcha et lui ordonna de vider les lieux. Pour ce jour, le rêve finit là. Il reprit le lendemain, raconta Viglietti. La fille apporta une *sega* (scie) pour l'herbe qui encombrait un sentier. En riant, don Bosco la prit, s'en servit. Peine perdue, le sentier demeura rude et fatigant (*aspro e faticoso*). Le deuxième acte s'arrêtait. Et on peut s'interroger sur l'authenticité du récit du songe de la troisième nuit, enregistré par le secrétaire quinze jours plus tard sous la forme la plus plate qui soit. «La troisième nuit cette fille toujours bien vêtue se présenta à moi et me dit: Les Supérieurs doivent s'entendre entre eux et ne jamais différer la correction quand ils la croient nécessaire.»[71] C'était tout. Don Lemoyne a aussi édité, à l'occasion du séjour de don Bosco à Marseille en avril 1885, un songe du diable désignant des garçons de l'établissement, qui auraient donc été ses favoris.[72]

Le songe du 17 juillet 1885 fut peut-être un rêve éveillé. Don Bosco, alors à Mathi, voyait des fillettes lui réclamer un «oratoire» le long du Pô, à Turin...[73] A s'en tenir à la chronique Viglietti, don Bosco, le 16 novembre suivant, fut invité en rêve à refaire un texte dévotionnel de chemin de croix en l'illustrant d'*esempi*.[74]

Ces rêves-là étaient calmes. Les cauchemars semblent avoir été plus fréquents en 1886 et 1887. Le rêve du 29 janvier 1886 fut tumultueux. Cette nuit-là, Viglietti fut réveillé par des cris («gridava in sogno»). Et don Bosco lui raconta qu'il avait vu tourner autour de son lit un jeune homme, qui lui paraissait gros, avec une tête large en forme de pyramide (elle devenait plus étroite à la hauteur du front) et un corps petit et trapu. Il cherchait à s'en débarrasser par tous les moyens. Mais, chassé d'un côté, le jeune fuyait de l'autre et recommençait à le persécuter. Don Bosco le gourmandait et voulait le bat-

tre. En vain! Finalement, il lui dit: «Attention! Si tu ne t'en vas pas, tu vas me forcer à te dire un mot que je n'ai jamais prononcé.» Don Bosco, à la poursuite du jeune qui s'acharnait, lui dit alors *Carogna*! (Canaille! Charogne!); et il se réveilla. Selon Viglietti, à cet instant de son récit, il se mit à rougir. «Je n'ai jamais prononcé ce mot de toute ma vie, et voilà que je le dis en rêve!» Et il riait.[75]

Deux jours après, le 31 janvier, il raconta aux garçons qui lui demandaient un songe, un rêve antérieur, où paraissait un jeune – qu'il reconnaissait dans leur groupe – porteur d'un bouquet aux fleurs multicolores. Au reste, il s'avouait incapable de l'interpréter.[76] Si nous continuons à feuilleter la *cronaca* de 1886, nous apprenons que, le 25 février, don Bosco narra à ses secrétaires deux rêves récents. Dans le premier, il avait vu deux prêtres, le chapeau vissé sur la tête, au fond de la cathédrale de Turin. Après un échange assez vif, ils s'étaient enfin découverts. A cet instant, don Bosco avait éclaté de rire et s'était réveillé. Dans le deuxième rêve, il avait été invité à prêcher sur le chemin de croix. Comme il se voyait seul, il avait d'abord protesté. Puis, la population s'étant peu à peu amassée, il avait parlé. Son discours portait sur «la route du calvaire», qui est celle de la souffrance. Grave et difficile sujet! Il avait terminé par un vigoureux commentaire de l'avertissement de Jésus: «Qui vult venire post me, abneget semetipsum, tollat crucem suam et sequatur me.» Et, dans son exaltation, disait-il, il s'était éveillé.[77]

Le songe, qu'il raconta le 1er mars 1886, n'a pas été relevé par Viglietti, qui était alors absent de Turin. Don Lemoyne et le clerc Festa entendirent ce jour-là un rêve, qui mettait en scène Margherita, la mère de don Bosco. Elle recueillait de l'eau malpropre d'une source qui, jusque-là, avait été parfaitement pure. Margherita parlait latin...[78]

Le rêve le plus connu de cette année 1886, sur l'«avenir de la congrégation» (formule de Viglietti) des salésiens, qui étaient destinés à se répandre dans le monde entier, de la côte Pacifique de l'Amérique du Sud jusqu'à Pékin, en passant par l'Afrique noire, fut raconté par don Bosco à Barcelone, le 11 avril 1886, devant don Rua, don Branda (le directeur de la maison de Sarrià) et le clerc Viglietti, «d'une voix qu'entrecoupaient des sanglots». «Il pleurait, nous pleurions tous et il s'exclamait: Maria! Maria!», nota le chroniqueur.[79] Le rêve montrait les salésiens missionnaires à Hong Kong, à Calcutta, à Madagascar... Détaillons un peu. Dans son rêve – tel qu'il le racontait –, don Bosco avait vu sur un côteau de son pays natal et parmi les broussailles et les

champignons, le coadjuteur Giuseppe Rossi (son homme de confiance) perdu dans ses pensées et aussi, dans le lointain, son vicaire Michele Rua, assis et réfléchissant. Puis, sur un autre sommet, il avait découvert une grande forêt traversée de sentiers et entendu une rumeur tumultueuse de jeunes criant: «Nous t'avons attendu! Nous t'avons tellement attendu!»[80] Il s'était alors brusquement trouvé au milieu d'un vaste troupeau d'agneaux menés par une bergère. Elle séparait des agneaux les garçons qui survenaient. «Rappelle-toi ton rêve de dix ans!, lui disait-elle, et tu comprendras!» Don Bosco cherchait à deviner. Un paysage varié se déroulait alors devant lui. Les enfants lisaient sur un écriteau: Valparaiso; sur un autre: Santiago; et même, sur un troisième: Pékin.[81] Puis une ligne était tirée de Pékin à Santiago et passait au centre de l'Afrique. «Tu auras ainsi une idée exacte de ce que doivent faire les salésiens», lui confiait la bergère. «Mais, comment faire?, répliquait don Bosco. Il y a ici des sauvages qui se nourrissent de chair humaine, là des hérétiques, là des persécuteurs, comment faire?» La bergère de lui répondre: «Qu'ils pratiquent les vertus de Marie! Et ne va pas mélanger les élèves en sciences humaines et les élèves en sciences divines! La science du ciel veut être séparée de la science des choses terrestres.» Le songe s'était évanoui. Il encouragera des cohortes de vaillants apôtres au long du vingtième siècle.

Le 15 juin 1886, des cauchemars envahirent la nuit de don Bosco. Il rêva que des monstres l'assaillaient. Viglietti notait dans son journal:

«Voici plusieurs nuits que don Bosco rêve toujours à des monstres qui l'assaillent; des chats qui deviennent des chiens; des ours, des lions; des serpents, des démons, etc. Ils l'agressent horriblement. Cette nuit il a crié pendant une demi-heure. Il appelait toujours: Viglietti, Viglietti! – Je craignais de le déranger dans quelque belle vision, et d'abord je ne voulus pas; puis, à la pensée du mal que pouvaient faire de tels cris et de telles inquiétudes à sa poitrine et à son esprit, je le réveillai. Il me remercia. – Merci, cher Viglietti, tu m'as rendu un beau service, me dit-il, les rêves me fatiguent tant!»[82]

Le 9 août suivant, il raconta un rêve sur les paysans et le foin, rêve qui semblait comporter une leçon sociale: les riches seront dépouillés, les pauvres deviendront riches.[83] Tel fut, sauf erreur, le dernier des rêves enregistrés en 1886 par un secrétaire qui en était friand.

Pendant la dernière année de sa vie, don Bosco en raconta encore quelques-uns, parfois très simples, parfois plus étranges. Lui-même

a écrit sa «vision» de la servante du Seigneur, datée des 4 et 5 janvier 1887. Dans un paysage éblouissant, la *salus infirmorum* l'avait consolé, lui avait parlé de Louis (Olive), lui-même malade, et lui avait donné des conseils pour sa congrégation. Le premier texte autographe commençait ainsi:

«Je ne sais si j'étais réveillé ou endormi, je ne pus même pas me rendre compte de la chambre ou de l'habitation où je me trouvais, quand une lumière extraordinaire[84] commença à éclairer cet endroit. Après une sorte de bruit prolongé une personne apparut, environnée de beaucoup et de beaucoup d'autres qui s'en approchaient. Les personnes et leurs ornements étaient tellement lumineux que toute autre lumière était comme une ténèbre, au point qu'il n'était pas possible de tenir le regard fixé sur aucun des assistants. – Alors la personne qui semblait guider les autres s'avança un peu et commença à parler ainsi: Ego sum humilis ancilla quam Dominus misit ad sanandum Ludovicum tuum infirmum...»[85]

Ce rêve était vraiment trop ordonné pour avoir été fait durant le sommeil.

Cette année-là comme la précédente, don Bosco avait, assez souvent, des cauchemars qu'il entrecoupait de cris. Don Bosco va bien, sauf ses rêves nocturnes éprouvants, dit la chronique du 7 juillet 1887.[86] Certains étaient bucoliques. Durant la nuit du 2 au 3 mars, il s'était vu sur une terre inculte. Et quelqu'un lui avait dit: «Tu te fatigues à cultiver des terres sur les bords du Rio Negro, alors que tu as ici des champs en friche. – Oh! aurait répondu don Bosco; je laisserai pousser l'herbe et on en fera des prés pour nourrir les bestiaux.» Il y avait là un beau cerisier chargé de fruits. Il invita l'agriculteur à en cueillir. Celui-ci obéit, mais les cerises étaient flétries et gâtées.[87] Le 24 mars, don Bosco rêva d'une vendange avec son frère Giuseppe (mort depuis vingt-cinq ans) et de Buzzetti. Une vendange au printemps! En tout cas, se disait-il, il y a beaucoup de raisins, il faut en profiter en prévision de la disette.[88]

Le 3 avril, il rêva de l'enfer: un bruit terrible et en augmentation constante, un grondement toujours plus assourdissant, un foudre d'où jaillissaient des hurlements de douleur. Il découvrit progressivement des gens en proie à d'horribles tortures: des yeux exorbités, des oreilles arrachées, des jambes disloquées en tous sens. Des miaulements de chats, des aboiements de chiens, des cris d'autres animaux accompagnaient ce spectacle affolant. «Que faire? Quel remède?», implorait-il. «*Aurum et thus*, lui fut-il répondu. Prière incessante et

communion fréquente.» Don Bosco était tellement épouvanté qu'il se réveilla. Quand il raconta ce rêve dans une «prostration extraordinaire», il tremblait de tous ses membres, respirait avec peine et pleurait, nous apprend son secrétaire.[89] Deux mois passèrent. Le 4 juin, don Bosco eut un rêve plus serein, qui avait du reste l'allure d'une vision. La Vierge Marie lui reprochait de ne rien dire de l'obligation du devoir de l'aumône aux nécessiteux. Le silence des prêtres sur ce devoir est coupable, lui faisait-elle comprendre.[90] Enfin, le 24 octobre 1887, Viglietti enregistra:

«Il y a quelques nuits, don Bosco a rêvé à don Cafasso. Il a visité avec lui toutes nos maisons, y compris celles d'Amérique. Et maintenant il rêve qu'il prêche avec lui les exercices spirituels aux salésiens. – Dommage que don Bosco soit tellement las qu'il n'ait plus la force de tout raconter.»[91]

L'interprétation psychologique des rêves de la vieillesse

Le rêve missionnaire de Barcelone fut, selon don Ceria, le dernier des grands «songes» de don Bosco. S'il en raconta encore d'autres, qui étaient «purement naturels», il ne voulut par eux, nous dit ce biographe, que récréer des oreilles amies.[92] A l'intérieur de son système de pensée, don Ceria avait certes raison. Mais les explorateurs plus ou moins téméraires de l'âme de don Bosco, inconscient compris – la portion immergée de l'iceberg de sa psychè – par la voie royale que sont les rêves,[93] croiront pouvoir beaucoup apprendre sur lui par la lecture réfléchie de ces récréations familiales, jointes du reste aux songes d'allure plus «surnaturelle» si prisés par don Lemoyne. Certaines banalités rêvées ou simplement imaginées instruisent en effet sur le tréfonds de l'être.

L'historien de la personne de don Bosco ne peut donc passer outre. Certes, surtout lorsque, comme le rêve de Barcelone, ils sont développés et de nature prophétique ou didactique, il s'agit de récits oniriques, que le narrateur a plus ou moins arrangés au fur et à mesure qu'il revivait le spectacle de la nuit. Car, dans la réminiscence du rêve, l'imagination créatrice et non contrôlable par autrui télescope le passé et le présent... Mais enfin, nous demeurons dans le monde des images. Il nous est donc loisible d'interroger les rêves du vieux don Bosco. Les outils, les «clefs des songes», encore très imparfaits, doivent, semble-t-il, être cherchés de préférence dans la vie réelle du songeur. Le songe et son message révèlent l'existence d'un psychisme objectif, d'une

sagesse naturelle qui tend à l'autorégulation de la psychè, dont il est la voix. Le rêve, qui «traduit l'état de l'inconscient à un moment donné», exerce normalement une fonction de complémentarité par rapport aux attitudes conscientes. Les symboles qu'il met en œuvre pour peindre une situation ne sont pas uniquement des signes, des allégories créées par une fonction de «censure» servant à dissimuler des figures à l'état de veille. (On reconnaît là une conception attribuée à Sigmund Freud.) Ce sont des images qui ont leur raison d'être en elles-mêmes et possèdent leur dynamisme propre. Leur signification excédera toujours les interprétations que l'on peut en donner, car le propre du symbole est précisément de mettre le conscient en contact avec «ce qui est inconnu et à jamais inconnaissable». Enfin, le rêve formant un tout complet, chacun de ses symboles demande à être éclairé à l'aide du contexte onirique lui-même et du contexte vital du rêveur...[94]

Faute de technique appropriée, nous n'entrerons pas nous-même ici fort avant dans l'interprétation des rêves de don Bosco âgé. Il est vrai que don Lemoyne, dans ses *Documenti*, s'y est parfois risqué comme il l'avait fait pour les rêves antérieurs.[95] Sa méthode le faisait entrer, sans qu'il le sache, dans une tradition aussi vieille que l'humanité.[96] Elle lui permettait de découvrir dans les songes du maître des leçons utiles aux disciples, c'est-à-dire aux salésiens... Essayons, en conformité avec le projet général de ces études, d'en rester à la seule psychè de don Bosco.

Les préoccupations contemporaines affleuraient dans ses rêves. La vision prophétique de Barcelone peut être au moins partiellement expliquée par la psychologie d'un homme, dont l'esprit, sollicité par des évêques d'Extrême Orient et d'Afrique noire, voyageait souvent à travers le monde entier. Dans un écrit imprimé dix ans plus tôt, il avait déjà parlé de requêtes en provenance d'un peu tous les points de l'univers, Chine comprise.[97] Dans ses voyages imaginaires, le vieux don Bosco de la nuit, comme le vieux don Bosco du jour, d'une part bataillait contre le mal moral (le jeune autour du lit; les monstres...); et, de l'autre, travaillait à l'extension d'une œuvre qu'il voulait élargir aux dimensions de la terre (voyages aériens, champs cultivés, vendanges...). Car son ambition, que nous qualifions d'apostolique et qui, en tous cas, était réelle, le poussait aux extrémités du monde. Il avait toujours agi par l'imprimé. Dans ses rêves, il envisageait des rééditions d'opuscules (*Via crucis*). Il aimait les siens. Le sort de ses salésiens, surtout missionnaires, qui lui faisait verser des larmes pendant la jour-

née, l'inquiétait la nuit (la *sega*, l'ange de la montagne, le songe Cafasso...). Le monde infernal le tourmentait (l'enfer...). Jusqu'à la fin, comme nous le verrons, il s'est interrogé, non sans beaucoup d'angoisse, sur son propre salut. Ses rêves étaient bien inscrits dans sa chair de prêtre d'origine paysanne, mis à la tête d'une entreprise immense, avec des soucis financiers correspondants. Des impressions de la vie des champs (vignobles, arbres fruitiers, bestiaux...) enfouies depuis l'enfance aux Becchi, ressurgissaient. Par ces rêves, don Bosco réagissait à ses graves préoccupations d'argent (les riches dépouillés, le devoir de l'aumône) et à ses problèmes d'éducateurs («Nous t'attendions...»). Ses rêves traduisaient des désirs, très sublimés au demeurant, qui avaient traversé son existence: altruisme, impatience dans l'action, affectivité violente, adresse dans la conduite des hommes.. Les rêves de don Bosco avaient une valeur propre, non seulement prophétique, mais aussi «cathartique», qu'il serait regrettable de négliger.

D'autres disserteront, avec le temps, sur la symbolique des rêves de don Bosco vieillard, sur leurs personnages sympathiques et antipathiques, sur les divers animaux mis en scène, sur les éléments naturels: l'eau, l'air, le feu qui y apparaissent, sur les sensations éprouvées par le songeur, sur la lumière et les couleurs des spectacles... Quand ils disposeront de versions critiquées des récits de ces rêves, les historiens psychologues de sa vieillesse seront plus à même de décoder leur sens. Ils se garderont de nier a priori la force anticipatrice et donc «prophétique» de plusieurs d'entre eux. Ils revaloriseront les moins explicables et, autant et plus que les graphologues,[98] instruiront par eux leurs lecteurs sur l'inconscient qui habitait le saint homme dans ses dernières années, l'inconscient des jours comme celui des nuits, avec ses archétypes, ses symboles familiers et ses mouvements imaginaires.[99] Car l'être vieillissant de don Bosco, corps souffrant et âme affectueuse et ardente, était bien le même le jour et la nuit.

Notes

1. D'après C. Viglietti, *Diario con indice...*, p. 27. — Ce carnet de notes, à bien distinguer de la *Cronaca* du secrétaire, figure en ACS 110, Viglietti; photographié en FdB 1231 D5 à 1232 C4.

2. Sur le problème d'un réfectoire particulier pour les «supérieurs», voir une discussion du chapitre supérieur au cours de la séance du 2 octobre 1884 (*Verbali del Capitolo superiore*, 2 octobre 1884; MB XVII, 380/27 à 381/39). Le réfectoire des supé-

rieurs fut installé près de don Bosco et donc à l'étage de son bâtiment le 25 décembre 1886, d'après *Documenti* XXXIII, 851; cfr. MB XVIII, 269/33 à 270/2.

3. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Nice, 25 avril 1885; *Epistolario* IV, p. 514.

4. D'après C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 112; voir MB XVIII, 23/30 à 24/14.

5. «... scriveva sino a 250 lettere al dì», d'après les *Documenti* XXIX, 5. Ce chiffre élevé a fait broncher le prudent don Ceria, qui s'est contenté de «plus de cent lettres» dans le passage dérivé, en MB XVII, 459/28-29.

6. D'après les *Documenti* XXIX, 5.

7. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 10 février 1886; voir MB I, 395/6-10. – Une curiosité: avec le temps, Viglietti força les choses. On lit, à cette même date, dans une rédaction postérieure de la *Cronaca*: «... in greco ed in latino per intero. D. Bosco tutto il nuovo *ed antico* Testamento lo sapea a memoria in amendue le lingue» (*I quattro ultimi anni*, p. 118).

8. C. Viglietti, *Diario con indice...*, p. 325.

9. *Documenti* XXX, 482; MB XVII, 559/18-26.

10. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 16 juillet 1885.

11. C'est-à-dire: *Memorie intorno a D. Bosco*, le *Diario con indice...* et le cahier acéphale: «invisibilmente e i sassi e i coltelli». Voir notre travail: *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne*, p. 173-175.

12. Voir la brochure contemporaine: *La Vergine potente, ossia alcune grazie concesse da Maria SS. Ausiliatrice ai suoi divoti*, per cura del Sac. Gio. Batt. Lemoyne, *Letture cattoliche*, XXXIII, mai 1885, Turin, 1885, 144 p. Les grâces concernaient essentiellement le choléra.

13. *Documenti* XXX, 607-608; MB XVI, 71/26 à 73/13.

14. Remarque de C. Viglietti sur son *Diario con indice...*, p. 313.

15. Lettre de C. Viglietti à G. Barberis, Alassio, 25 mars 1885; ACS 275, Viglietti.

16. C. Viglietti, *Diario con indice...*, p. 39. Ce chiffre de page, rapproché du précédent (n. 14), qui est plus élevé, quoique pour une date plus ancienne, ne doit par surprendre, car Viglietti utilisait son carnet de voyage sans toujours se soucier de sa pagination.

17. L'anecdote Gariboldi en *Diario con indice...*, p. 317-319; voir MB III, 158/12 à 159/9. L'anecdote Stellardi, en *Diario con indice...*, p. 50-60; voir MB IV, 193/2 à 194/17.

18. C. Viglietti, *Diario con indice...*, p. 42-49. Ce chien perdra son nom propre et deviendra simplement *Bracco* dans l'adaptation de cette série d'historiettes en MB I, 239/6 à 241/30.

19. Récit retranscrit en ACS 123; photographié en FdB, 691 A1-5; édité en MB XVI, 158/18 à 160/15. Bien remarquer que les lignes 160/9-15, sur le retour de «Victor Ugo» un autre jour, ont été ajoutées après coup et à une date non déterminée (don Ceria a signalé très honnêtement cette particularité). Elles sont, de ce fait, très suspectes.

20. Voir l'article «Don Bosco e Victor Hugo», *Corriere Nazionale* (Turin), 28 septembre 1886. Coupure collée en *Documenti* XLII, 655-657. Sitôt la mort de don Bosco, sa biographie par Charles d'Espiney (10ème éd., Nice, 1888) comporta un chapitre intitulé: «Don Bosco et Victor Hugo», avec le détail: «... Il (le visiteur) serra la

main de Don Bosco, lui remit sa carte et sortit. Don Bosco lut alors le nom de son visiteur: Victor Hugo. Le grand poète revint quelques jours après, à la même heure...»

21. Ce point, jamais démenti, fut autrefois relevé par Mme Juana Richard-Lesclide dans sa correspondance avec le P. Auffray. – Pour conclure en d'autres termes, je ne me rends pas à la plupart des considérations du P. Auffray dans sa biographie de don Bosco, puis dans ses articles, soit du *Bulletin salésien*, soit de la *Revue des Deux Mondes*, ni de don Ceria, qui le suivait, en MB XVI, 156/4 à 163/17. Voir F. Desramaut, «A propos d'une conversation entre don Bosco et Victor Hugo à Paris en 1883», *Don-Bosco-France* (Lyon), 110, juillet 1985, p. 21-25.

22. Brochure: A. Berrone, *Don Giovanni Bosco rapitore dei cuori*. Nella faustissima ricorrenza del suo onomastico, gli antichi suoi alunni, Turin, Tip. Salesiana, 1885, 12 p.

23. A. Berrone, *op. cit.*, p. 7. Ce passage a été reproduit en MB XVII, 482/18-25.

24. Il s'agissait du prince Czartoryski.

25. En réalité: deux ans. Don Bosco était allé voir le comte de Chambord à Frohsdorf, près de Vienne (Autriche), à la mi-juillet 1883. Voir, *supra*, p. 1193-1196.

26. Article signé: Bonomo, dans l'*Amico del Popolo* (Prato), 4 juillet 1885; coupure collée en *Documenti* XXX, 388-389; extrait reproduit en MB XVII, 473/31 à 474/3.

27. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 269. Noter que, dans la reprise de ce propos en MB XVIII, 258/9-12, *orfanelli* est devenu *giovani*, modification nullement indifférente pour nous aujourd'hui. Don Bosco s'était consacré aux abandonnés, non pas aux «jeunes» indistinctement. Don Ceria, peut-être inconsciemment, a gommé cette particularité.

28. C. Viglietti, *Diario con indice...*, p. 346.

29. Littéralement: «Un préféré parmi mes préférés, c'est le cher don Viglietti». De la main de Viglietti sur l'une des retranscriptions de sa *Cronaca*, 31 janvier 1888; en ACS 110 Viglietti.

30. D'après sa fiche au fichier du secrétariat général des salésiens, il reçut la tonsure et les ordres mineurs le 12 septembre; le sous-diaconat, le 10 octobre; le diaconat, le 21 novembre; et le presbytérat, le 18 décembre 1886.

31. Lettre de C. Viglietti à G. Barberis, Turin, 14 juin 1886; ACS 275 Viglietti.

32. *Verbali del Capitolo superiore*, 5 novembre 1885; *Documenti* XXX, 571; MB XVII, 586/25-30.

33. *Verbali del Capitolo superiore*, 8 juin 1885; *Documenti* XXIX, 348.

34. *Verbali del Capitolo superiore*, 12 juin 1885; *Documenti* XXIX, 350-351. Voir MB XVII, 333/22 à 334/18.

35. D'après MB XVII, 334/19-22.

36. *Verbali del Capitolo superiore*, aux dates indiquées. Et voir MB XVIII, 434/18 à 436/19.

37. *Documenti* XXXIV, 16. On notera que, contrairement à ce que laisse entendre MB XVIII, 395/15-20, l'idée seule paraît avoir été authentique, la formulation des *Documenti* étant presque tout entière au style indirect.

38. Dans une lettre de M. Rua à G. Cagliero, 30 juin 1885, citée en *Epistolario* IV, p. 332. Ce *da tempo* m'incite à penser que la lettre circulaire du 29 janvier 1883, sur «i castighi da infliggersi...», d'objet semblable à celui de cette lettre de 1885, pourrait bien avoir été provoquée par les Américains. On sait que la lettre du 29 janvier 1883, bien que devenue fameuse au point d'avoir été choisie comme lecture au bré-

viaire romain pour le 31 janvier, ne fut jamais expédiée. La lire en *Epistolario* IV, p. 201-209. Et voir, sur elle, J.M. Prellezzo, «Dei castighi da infliggersi nelle case salesiane», RSS, ann. V (1986), p. 263-308.

39. G. Bosco à G. Costamagna, Turin – lire: Mathi – 10 août 1885; *Epistolario* IV, p. 332-333.

40. Dans F. Motto, *Memorie dal 1841...*, *op. cit.*, p. 56-57.

41. Voir le *Bollettino salesiano*, 1885, p. 36-37.

42. C. Viglietti à G. Barberis, Marseille, 19 avril 1885; ACS 275. Voir *Documenti* XXIX, 212; et noter plusieurs modifications du document en MB XVII, 446/33 à 447/11.

43. Une édition de la circulaire en MB XVIII, document 44, 706-721. Le chiffre de cent mille est donné ici sous toutes réserves, d'après *Documenti* XXXIII, 771; voir MB XVIII, 210/22 à 211/3; 211/28.

44. Lettre exhumée à Madagascar un siècle après. Voir son texte en *Don-Bosco-France*, 114, juillet 1986, p. 21-24.

45. Numéro du 11 décembre 1886; non pas du 11 novembre 1886, comme on le lit en MB XVIII, 211, n. 2.

46. Art. «Per correr miglior acqua...», *Amico del Popolo*, 4 juillet 1885.

47. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin, 14 juillet 1885; *Epistolario* IV, p. 516.

48. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin, 18 janvier 1885; *Epistolario* IV, p. 511.

49. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin, 6 mars 1885; *Epistolario* IV, p. 512.

50. Même lettre, *Epistolario* IV, p. 513.

51. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin – en réalité: Mathi – 10 août 1885; *Epistolario* IV, p. 516.

52. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin – en réalité: Mathi – 18 août 1885; *Epistolario* IV, p. 517.

53. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin, 27 septembre 1885; *Epistolario* IV, p. 519.

54. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 25 juillet 1885.

55. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin – en réalité: Mathi – 18 août 1885; *Epistolario* IV, p. 517.

56. Voir C. Viglietti, *I quattro ultimi anni*, p. 330-331; passage adapté en MB XVIII, 369/11-23.

57. Texte en *Documenti* XXX, 627-628; voir MB XVII, 511/19 à 512/40.

58. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 269 (Chronique du 31 décembre 1886).

59. Voir MB XVIII, 271/20-33. Viglietti n'a pas enregistré cette scène dans sa chronique. La source précise n'a pas encore été identifiée. Mais il s'agit d'un fait public, pour lequel des témoins vivaient encore en 1937, quand don Ceria faisait imprimer le tome XVIII des *Memorie*. Je le crois authentique.

60. Diaire de Marseille, 6, 7, 8 et 23 avril 1886, dans C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 43-44, 65.

61. Le texte du songe a été fixé dans le diaire de Marseille dès le carnet original.

62. Voir F. Desramaut, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne...*, *op. cit.*, p. 382-398 (le témoignage cité).

63. Voir F. Desramaut, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne...*, *op. cit.*, p. 399-408 (la référence).

64. Ce songe, ou plutôt cette crise d'étouffement, ne se trouve pas dans les carnets de la chronique primitive. On le cite ici d'après la chronique en cahiers, quaderno I, 1er décembre 1884, p. 27-34. De là, après une phase intermédiaire probable, il a été adapté en *Documenti* XXVIII, 525-528, pour passer enfin en MB XVII, 384/25 à 389/11.

65. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 15-21. Voir la note précédente.

66. Songe malheureusement élaboré par don Lemoyne. Voir *Documenti* XXIX, 43-48; MB XVII, 299/9 à 305/8.

67. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin, 15 janvier 1886; *Epistolario* IV, p. 521.

68. Songe important, mais, au moins dans l'état où nous le connaissons actuellement, problématique. Voir *Documenti* XXX, 381-383; MB XVII, 643/29 à 645/29. Arphaxad est mentionné en *Genèse* X, 22...

69. Lettre française de G. Bosco à M. et Mme Colle, Turin, 10 août 1885; *Epistolario* IV, p. 516.

70. La *bellissima zitella* du récit original de Viglietti est devenue une *vaghissima donzella*, en MB XVII, 433/23.

71. C. Viglietti, Chronique en cahiers, quaderno I, 57-58; amplifié et glosé en *Documenti* XXIX, 169; et, de là, avec par conséquent ses gloses amplificatrices, en MB XVII, 433/21 à 434/24.

72. Le lire en *Documenti* XXIX, 213; MB XVII, 448/7 à 449/2. Nous ignorons encore le texte primitif, qui émanait peut-être de don Francesco Cerruti.

73. C. Viglietti, Chronique en cahiers, 17 juillet 1885, quaderno I, p. 108-111; *Documenti* XXX, 416-417; MB XVII, 486/31 à 488/12.

74. C. Viglietti, Chronique en cahiers, 16 novembre 1885; quaderno I, p. 138-139; *Documenti* XXX, 575-576; MB XVIII, 27/11-28.

75. C. Viglietti, Chronique en cahiers, 29 janvier 1886, quaderno I, p. 149-150. Fut repris à peu près mot à mot en *Documenti* XXXI, 101; et, de là, en MB XVIII, 25/22-35. Ce rêve intéressant comporte même une censure...

76. C. Viglietti, Chronique en cahiers, 31 janvier 1886, quaderno I, p. 151-153; adapté en *Documenti* XXXI, 103-104 et, de là, en MB XVIII, 20/34 à 21/23.

77. C. Viglietti, Chronique en cahiers, 25 février 1886, quaderno I, p. 157-160; repris presque textuellement en *Documenti* XXXI, 130-131; et, de là, en MB XVIII, 26/1 à 27/10.

78. Rien dans la Cronaca de Viglietti. Le texte, dont je crois la trame authentique, en *Documenti* XXXI, 143; et, de là, en MB XVIII, 27/29 à 28/24.

79. Ce texte dans l'un des carnets de la *chronique primitive*, à la date du 11 avril 1886; carnet 3, p. 84-87. Voir, en *Documenti* XXXI, 213-215, une version de ce songe sous forme de lettre (problématique) de C. Viglietti à G.B. Lemoyne, Barcelone, 11 avril 1886. Cette version a servi à don Ceria pour écrire MB XVIII, 71/22 à 74/21.

80. «Ti abbiamo aspettato, ti abbiamo aspettato tanto!»

81. A cet endroit, don Lemoyne a – malencontreusement – ajouté en *Documenti* XXXI, 214: «Vide Don Bosco allora una grande città. Essa era attraversata da un largo fiume sul quale erano gettati alcuni grandi ponti» (en voir l'adaptation en MB XVIII, 73/19-20). Ce détail que l'on répétait dans les descriptions de la ville de Pékin depuis le voyage de Marco Polo, était inconnu des versions successives du songe dans la chronique Viglietti. La crédibilité du chroniqueur dans ses récits de songes nous pose ainsi un problème supplémentaire. – On lira le texte italien original des citations de ce songe en MB XVIII, 73/42 à 74/7.

82. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 15 juin 1886. Fut versé en *Documenti* XXXII, 427; et, de là, après une légère adaptation, en MB XVIII, 149/6-14.

83. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 9 août 1886; *Documenti* XXXII, 501; MB XVIII, 169/27 à 170/8.

84. Dans son édition, Cecilia Romero a rétabli à cet endroit: *straordinaria*, là où don Bosco avait écrit: *ordinaria*, terme que l'on retrouve en MB XVIII, *in loco*.

85. Texte dans C. Romero, *I sogni di Don Bosco*, Leumann, 1978, p. 97-99. Voir MB XVIII, 253/10 à 254/21.

86. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 7 juillet 1887; *Documenti* XXXV, 412; transposition exacte non repérée en MB XVIII, 369-370.

87. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 2-3 mars 1887; *Documenti* XXXIV, 105; MB XVIII, 283/11-26.

88. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 24 mars 1887; *Documenti* XXXIV, 147; MB XVIII, 283/27 à 284/7.

89. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 3 avril 1887; *Documenti* XXXIV, 173-174; MB XVIII, 284/8 à 285/28.

90. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 4 juin 1887; *Documenti* XXXV, 361-362; MB XVIII, 361/5-25.

91. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 24 octobre 1887; *Documenti* XXXV, 541; MB XVIII, 463/4-8.

92. MB XVIII, 169/25-27.

93. D'après Carl Gustav Jung, à qui nous empruntons la plupart des considérations à cet endroit. — On pourra lire d'intéressantes considérations sur les rêves de don Bosco dans la première partie du volume collectif publié sous la direction de Cosimo Semeraro et intitulé: *Don Bosco e Brasilia. Profezia, realtà sociale e diritto*, Padova, Cedam, 1990, p. 21-145.

94. Voir, par exemple, C.G. Jung, *L'homme à la découverte de son âme*, trad. R. Cahen-Salabelle, Genève, 1944, p. 215-400 (*les rêves*).

95. Voir un développement significatif sur le songe de l'ange de la montagne (2 juillet 1885) en *Documenti* XXX, 383-385, avec une note bizarre sur le personnage biblique Arphaxad; et un écho plus ou moins gêné en E. Ceria, MB XVII, 646/10 à 647/29. J'observe que don Bosco a lui-même interrogé la Société de géographie de Lyon sur les liens éventuels entre Arphaxad et la Chine, d'après la réponse du secrétaire de la Société, M. Debize, à G. Bosco, Lyon, 7 décembre 1886; éd. MB XVIII, 637, document 4.

96. Il serait possible d'écrire un article sur l'interprétation des songes par notre biographe. Voir, dans ce cas, l'ouvrage collectif riche d'enseignements *Les songes et leur interprétation*. Egypte ancienne, Babylone, Israël, Canaan, peuples altaïques, Hittites, Cambodge, Persans, Kurdes, Japon, Inde, Islam, Chine, coll. *Sources orientales* 2, Paris, Seuil, 1959.

97. G. Bosco, *Cooperatori salesiani ossia un modo pratico...*, Albenga, 1876, § II.

98. Voir, dans G. Moretti, *Copie non conforme. Le vrai visage des saints révélé par leur écriture*, trad. de l'italien, Casterman, 1960, p. 85-95, tout un chapitre sur l'écriture de saint Jean Bosco.

99. Je pense ici aux travaux de Gaston Bachelard, tels que *L'air et les songes. Essai sur l'imaginaire du mouvement*, Paris, Joseph Corti, 1943.

Chapitre XXXVII.

Le dernier grand voyage

L'amour des voyages

Don Bosco avait toujours aimé voyager. Malgré une santé de plus en plus déplorable, il voyagea encore longuement durant les deux dernières années de sa vie. Très peu enclin au tourisme, il allait voir ses amis et leur demander appui. Il n'entra donc jamais dans le grand renoncement de la vieillesse, qui se prépare à la mort, s'enveloppe dans sa chrysalide et qu'on peut observer, à la fin de vies qui se prolongent, même entre ceux qui se sont le plus aimés. La diminution de ses forces, qui faisait désormais de chaque action, presque de chaque mouvement, une fatigue, aurait pu donner pour lui à l'inaction, à l'isolement et au silence de sa chambre, la douceur réparatrice et bénie du repos.[1] Il n'en voulait pas. «Nous nous reposerons en Paradis...»

Du reste, un monde de dévots l'attirait hors de chez lui. Pour les fidèles, il était devenu une vivante relique, dont le simple contact procurait des effets merveilleux et vers laquelle, en conséquence, ils accouraient en pèlerinages. Et lui, persuadé que les guérisons parfois survenues après ses bénédictions étaient dues à l'intercession de Marie, se félicitait d'être l'instrument de sa protection maternelle. Il profitait du flux des admirateurs pour récolter de l'argent, préparer ou renforcer des fondations et multiplier le nombre de ses amis, qu'il transformait sur-le-champ en «coopérateurs.»

Le départ du printemps 1886

Au 1er mars 1886, Viglietti nota dans sa chronique définitive:

«La faim, disait aujourd'hui don Bosco, chasse le loup de sa tanière. Je me trouve donc contraint, tout décrépit et mal portant que je suis, à entreprendre un nouveau voyage et à aller peut-être jusqu'en Espagne. On parle déjà du jour où nous partirons.»[2]

Il espérait donc se rendre jusqu'en Espagne, pays où il avait deux fondations (Utrera en Andalousie et Sarriá en Catalogne) et où il comptait de généreux bienfaiteurs. Quelques mois plus tôt, il avait écrit au directeur de Sarriá:

«... Tu diras à la famille Chopitea que don Bosco prie et fait prier tous ses enfants orphelins, cent soixante mille, tous les jours à la sainte messe, selon ses intentions, et que moi je la remercie beaucoup (*tanto*) de sa charité à notre égard.»[3]

Il irait remercier de vive voix cette famille riche, dont les largesses affectueuses lui rappelaient les Colle de Toulon.

Le 12 mars, au début de l'après-midi, en la compagnie de son secrétaire Viglietti, il quitta Turin vers la Riviera italienne et la maison salésienne de Sampierdarena. Dans le numéro du 20 mars du journal de Prato, l'*Amico del Popolo*, un correspondant turinois[4] raconta que, ce vendredi 12, il avait eu la bonne fortune d'apercevoir, en gare de Porta Nuova, «notre vénérable don Bosco.» Il cheminait péniblement, remarquait-il, mais avait l'air en assez bonne santé.[5] Le bref dialogue qu'il rapportait exprimait les sentiments simples et réalistes du vieillard entamant son voyage:

«J'ai à penser à donner du pain et à habiller tant de milliers de pauvres enfants... – Oh! recommandez-vous à Depretis![6] La réflexion me sortit de la bouche. – Oui, oui, à lui! Si vous saviez combien me coûtent, rien qu'en impôts, toutes les maisons que j'ai en Italie, vous en seriez étonné! Il me disait cela en approchant du convoi, qui paraissait ne plus attendre que lui...»[7]

Selon Viglietti, cette première portion du trajet fut très joyeuse, mais la nuit qui suivit très mauvaise.[8] Les peines de la nuit compensaient les satisfactions de la journée. De généreuses offrandes avaient en effet été remises à don Bosco par deux voyageurs d'Arenzano,[9] en remerciement de grâces obtenues, selon la formule ingénue du secrétaire, «par l'intercession de don Bosco et de Marie auxiliatrice.»[10] Et, le lendemain, à Sampierdarena, nombreux furent ceux qui vinrent le remercier – de vive voix et aussi en espèces sonnantes, n'en doutons pas – de «grâces extraordinaires obtenues par l'intercession de Marie auxiliatrice.»[11] Le ciel était pour lui: don Bosco partait sous de bons auspices. La conférence des coopérateurs de l'après-midi, à San Siro de Gênes (avec discours de don Francesco Cerruti) produisit mille cinq cents francs. «Mais les offrandes des particuliers sont bien

plus élevées», ajoutait Viglietti, qui partageait la satisfaction de son supérieur.[12] A la sortie de l'église, les gens ne se rassasiaient pas de contempler don Bosco: ils pleuraient et lui baisaient les mains, s'éloignaient puis revenaient pour le regarder à nouveau.[13]

L'enthousiasme proche du délire des foules de Gênes surprit même un coopérateur de la région de Voltri, qui, après la conférence, écrivit à don Rua:

«J'ai vécu une heure de paradis. Le bien-aimé don Bosco, il semblait que les coopérateurs et les coopératrices, excusez le mot, aient voulu le manger. Tous voulaient le voir, lui parler, lui baiser la main; et lui, le cher don Bosco, tout riant, les écoutait tous et avait pour chacun une bonne parole, de ces paroles qui exercent une mystérieuse influence sur l'âme...»[14]

Un artiste prétendait sculpter son buste. Le 15, il parvint à le faire poser pour améliorer une ébauche déjà prête. Au bout d'un quart d'heure, don Bosco s'endormit.[15] Quand il s'éveilla, une heure s'était écoulée, il descendit de l'estrade et alla trouver des visiteurs qui l'attendaient.[16] Viglietti pouvait déjà relever un fait merveilleux, sinon miraculeux, dans ce voyage à peine entamé. Il écrivait pour sa chronique du 14 mars:

«Don Bosco me raconte qu'aujourd'hui à midi une jeune fille est arrivée accompagnée par son père et par sa mère; elle ne voulait entendre parler ni de prêtres ni de sacrements. – Elle s'agenouilla pour recevoir la bénédiction de don Bosco; puis, en pleurant, elle dit: – Je reconnais pour sûr mon erreur, le démon m'a trompée jusque maintenant. Demain, j'irai me confesser et je communierai. La scène a été longue et émouvante, les parents de la fille pleuraient à genoux aux pieds de don Bosco et ne voulaient plus partir. Ils firent une offrande généreuse et en promirent encore d'autres.»[17]

Les sentiments de don Bosco en voyage

Le ton du voyage était donné. Il ressemblerait à celui de Paris en 1883. Les grands discours seraient superflus, si ce n'est pour rappeler une détresse financière endémique. Dès que don Bosco se montrait, les gens se jetaient sur lui, lui baisaient les mains et imploraient sa bénédiction. Ces sortes de bains de foule, qui inquiéteront toujours plus son entourage en garde contre de dangereuses bousculades, le ravissaient. Il riait de contentement, dévisageait ses admirateurs et leur distribuait des paroles aimables. Les gens repartaient consolés et satisfaits, et aussi prêts à aider de leur mieux le bon et saint vieillard

dans ses entreprises humanitaires. La scène va se répéter de ville en ville pendant deux mois, en Italie d'abord, puis en France, puis en Espagne et à nouveau en France.

L'enthousiasme parfois frénétique des dévots offensait-il l'humilité du saint?... Certains, *a priori*, l'ont cru. L'image du saint idéal qu'ils portaient en eux-mêmes les y incitait. Mais, don Bosco n'était pas le curé d'Ars. Il n'envisageait pas de se cacher, par exemple dans l'une des maisons salésiennes du parcours, ou de poursuivre son voyage plus ou moins incognito. Ce climat dévot et affectueux le réjouissait, ses facultés retrouvaient leur vigueur native, il plaisantait et lançait des mots, sa vieillesse reculait provisoirement. «On remarque en don Bosco une singulière clarté d'esprit, écrivait Viglietti dans sa chronique du 14 mars, *una spiritosità di arguzie*, etc.»[18] Si son esprit retrouvait toute son agilité, sa sensibilité, elle, devenait extrême, au point qu'il ne parvenait plus à la contrôler, comme il avait pu le faire en d'autres temps. Il ne refrénait plus ses larmes. Quand, pendant sa messe, il recommandait à Dieu ses missionnaires d'Amérique, les sanglots l'étouffaient et il pleurait abondamment.[19] «Pour me distraire, je suis obligé de penser à Gianduia», avouait-il en reconnaissant sa faiblesse.[20]

Le phénomène est connu des gérontologues. «Le vieillard a généralement des réactions émotionnelles intenses, disproportionnées avec la situation qui les déclenche.» Quand son cortex cérébral est atteint, ses crises de rire et de pleurs peuvent même être violentes et incoercibles.[21] Ne transformons donc pas trop vite les signes pathologiques de la débilité d'un vieillard en manifestations d'origine mystique (don des larmes), comme une piété filiale pourrait être tentée de le faire.

Vers l'Espagne

Le voyage aller de don Bosco vers l'Espagne fut distribué par petites étapes à l'exception de la dernière. Le 16 mars, il était à Varazze; le 17, à Alassio; le 20, à Nice; le 27, à Cannes; le 29, à Toulon (chez les Colle); et, le 31, à Marseille. Partout la foule, partout des guérisons à la suite de bénédictions de Marie auxiliatrice, mais que les gens s'empressaient d'attribuer à notre don Bosco. En conséquence, ils se montraient généreux. Et lui, content de recevoir, ne manquait pas de donner ce qu'il avait. L'un des traits constants de sa vie aura été sa gratitude envers ses bienfaiteurs. A Nice, le 25 mars, il présida un banquet au cours duquel la croix de chevalier de l'ordre pontifical de

St Grégoire le Grand fut remise au docteur Charles d'Espiney.[22] Chacun savait à la délicatesse de qui le biographe de don Bosco devait cette distinction.

Enfin, le 7 avril, don Bosco, accompagné désormais non seulement par Carlo Viglietti – qui, par ce voyage, entrait dans les semaines les plus mémorables de sa vie – mais aussi par don Rua, qui l'avait rejoint le 2, partit en train de Marseille dans la direction de Barcelone. Il mettait à exécution, malgré les funestes prévisions des siens, son projet de voyage espagnol, arrêté chez lui dès l'origine et mieux déterminé du reste que la durée totale du circuit qu'il envisageait. Le 19 mars, il avait écrit (en français) à la coopératrice d'Aire-sur-la-Lys, Claire Louvet:

«... Ma santé est bonne à suffisance; je partirai, s'il plaît à Dieu, samedi pour Nice, etc., jusqu'à Barcelone, et les premiers jours de mai, j'espère me trouver à Turin (...) D'ici je partirai pour Nice, Cannes, Toulon, Marseille, Barcelone. Depuis je reprendrai le chemin de l'Italie, afin d'être chez moi au commencement du mois de mai...»[23]

Ses collaborateurs étaient sceptiques sur ce voyage en Espagne. «Humainement parlant, vu l'état de santé de don Bosco, ce ne serait même pas imaginable», écrivait, le 28 mars encore, Giuseppe Lazzero à Mgr Cagliero.[24] Mais le vieil homme était tenace: il prendrait ou laisserait prendre des précautions pour lui, et, coûte que coûte, il irait voir ses amis d'outre-Pyrénées. Le 4 avril, Viglietti annonçait à Lemoyne: «Papa est plein de courage malgré ses faibles forces...»[25] Pour le ménager au maximum, la partie française du trajet se ferait en voiture-lit.[26] De fait, il arriva ainsi à Port-Bou, sur la frontière entre la France et l'Espagne, le 8 avril, à 4 h. du matin. Le directeur de Sarriá, don Branda, l'y attendait en la compagnie d'un M. Suñer, de Barcelone. A Port-Bou, il changea de train et poursuivit sa route dans un wagon réservé jusqu'à la gare de Barcelone.

L'accueil de Barcelone

Barcelone était alors une ville de quelque deux cent cinquante mille habitants, capitale de la Catalogne, la plus industrieuse et la plus riche des provinces espagnoles malgré les misères et les luttes du siècle. On y vivait gaiement: théâtres, concerts... Elle était entourée de cités de plus en plus ouvrières, où les migrants commençaient d'affluer et qui étaient destinées à faire plus tard corps avec elle:

S. Andrés de Palomar, Nuestra Señora de Gracia, S. Martín de Provençals, S. Gervasio, Sans et enfin Sarriá. Les salésiens avaient ouvert en 1884 une école professionnelle (*Talleres*) à Sarriá, au nord-ouest de la ville et à environ quatre kilomètres de son centre.

La presse conservatrice ayant annoncé son arrivée, don Bosco était attendu à Barcelone.[27] L'accueil fut solennel. Dans les gares françaises, don Bosco trouvait quelques bienfaiteurs et amis. A Barcelone, il fut reçu par les autorités civiles et religieuses. La reine-régente était représentée par le gouverneur de la ville et l'évêque (en visite pastorale) par un vicaire général. La direction de l'Association catholique – que nous retrouverons bientôt – et diverses personnalités s'étaient déplacées. Les dévots et les curieux étaient là, en nombre. Le spectacle de la foule impressionna fort nos Italiens. «Des milliers de gens, de toutes les catégories sociales, avaient conflué vers la gare pour voir don Bosco», a écrit, peut-être imprudemment, don Ceria à partir de leurs souvenirs.[28] Les délégations officielles tenaient compte des préséances. Ce beau monde se présentait bien rangé, expliqua Viglietti.[29] Coopérateurs et coopératrices fortunés se mettaient en évidence. Parmi eux, la señora Dorotea Chopitea, qui eut l'honneur, apparemment envié par d'autres, de faire monter don Bosco dans sa voiture et de l'emmener chez elle pour quelques heures de repos.[30] De là, en fin d'après-midi, il se rendit à la maison salésienne de Sarriá, destinée à être son point d'attache pendant le mois qu'il passerait à Barcelone. Cette fondation hors les murs, récente et de petite mine, allait être pour lui un milieu bien accordé à sa mission près des pauvres et des petits. Nous nous le rappellerons quand il nous semblera happé par les bourgeois des hôtels cossus et des églises rutilantes de quartiers riches. L'environnement immédiat de don Bosco à Barcelone, ce fut, en banlieue, les garçons aux frimousses rustres et aux culottes de gros drap de la photographie historique de mai 1886.

Riches et pauvres communiaient dans le même sentiment. Pour les enfants des *Talleres Salesianos* et pour l'ensemble de la population catholique, don Bosco était un *saint*. Il est vrai que la portée de ce terme variait d'une catégorie à l'autre. Selon une observation, que je trouve intéressante, mais qui fut ensuite amendée, de la chronique primitive de Viglietti, les coopérateurs cultivés, gens prudents et donc mesurés, préféraient voir en don Bosco, «un philanthrope humanitaire qui aurait beaucoup de maisons de charité, non pas un saint qui opère des miracles ou un grand savant lettré.»[31] Cette sorte de réserve parut bientôt inconvenante.

Don Bosco à Barcelone

Durant les premiers jours de son mois barcelonais, don Bosco prit contact avec, entre autres personnes, quelques-uns des éléments les plus actifs de la bourgeoisie catalane. C'était le président de l'Association des catholiques de Barcelone, don Bartholomé Feliú y Pérez (1843-1918), qui avait figuré en première ligne en gare le 8 et qui lui rendit visite dès le 10 avril; la famille Maragas-Jover, plus exactement doña Consuelo de Maragas et son mari Joaquín Jover y Costas, troublés par un malencontreux accident survenu à Joaquín Jover, qui recoururent à don Bosco dès la traversée de la frontière; le directeur du journal *Diario de Barcelona*, organe du parti modéré et défenseur des intérêts catalans et de la monarchie, don Juan Mañé y Flaquer; le directeur du journal *El Correo Catalan*, traditionaliste en religion et carliste – c'est-à-dire, plus ou moins, légitimiste – en politique: don Luis María de Llauder y de Dalmases, avec qui il eut une entrevue le 11 avril; et le prêtre fondateur et directeur de la *Revista popular*, publication qui s'affichait «intégralement catholique et intégralement antilibérale»: don Félix Sardá y Salvany, avec qui il déjeuna le 13 avril.[32] Quoi qu'en ait dit la presse anticléricale de Barcelone, don Bosco n'était pas confisqué par la bourgeoisie bien pensante. Il recevait tous ceux qui arrivaient jusqu'à lui – les riches et les pauvres – après avoir, il est vrai, franchi le barrage salésien. Mais le journal de Viglietti ne permet pas d'en douter: il ne se rendit lui-même que chez les seuls riches.

Le 15 avril fut l'une des grandes journées de ces semaines barcelonaises, avec une *velada* (soirée) en son honneur organisée par l'Association des catholiques de la ville dans les salons de l'Ecole des ouvriers (calle de Lladó, n. 4). L'affluence fut grande: deux mille personnes, affirma Viglietti dans sa chronique du 15 avril, chiffre qui semble très exagéré, puisque trois salons suffisaient à contenir tout ce monde et que tous les assistants parvenaient à entendre don Bosco, orateur à la voix faible. Quoi qu'il en soit, ces messieurs et ces dames appartenaient au milieu sélect de la cité. Viglietti décrivit ainsi l'entrée en scène de don Bosco, à la suite d'un banquet chez le docteur Basart, provicaire général:

«... A 4 heures, le président arriva avec quelques membres de l'Association catholique pour accompagner don Bosco à la réunion qui avait été convoquée dans ce but. Ces messieurs étaient tous en grande tenue (*vestiti in gran pompa*)

et arboraient leurs décorations. Ils avaient préparé au moins trois voitures tirées en grande pompe par de magnifiques paires de chevaux. Don Bosco, don Rua, le grand vicaire et le provicaire du diocèse montèrent dans la première; dans la deuxième, ma pauvre personne avec le président de l'Association; et, dans la troisième, d'autres messieurs de l'Association. Les voitures avançaient à pas lent et attiraient les regards d'un peuple immense curieux de voir don Bosco (...) Les membres accourus à la manifestation étaient aussi nombreux qu'en pouvaient contenir les trois salons. C'était toute la fleur de la ville, tous nobles chevaliers et dames très comme il faut (*compitissime dame*). L'entrée de don Bosco fut saluée par une marche magnifique. C'était le roi de la fête: on l'installa donc sur un magnifique trône...»[33]

Le président prononça un discours; don Bosco reçut une médaille d'or insigne de l'Association; et il remercia les organisateurs de la réception d'un ton résolu et audible par tous, assura Viglietti. A trois reprises, des applaudissements l'interrompirent. Ensuite, la foule se précipita avidement sur lui, au point qu'il ne reprit le chemin de Sarriá qu'environ une heure et demie après la clôture de la fête. Comme il l'avait fait à Lyon trois ans auparavant, il avait rappelé aux riches leur devoir de partager avec les pauvres pour l'éducation des jeunes, car, disait-il, «ce jeune qui se pervertit dans vos rues, au début vous demandera une aumône, puis il l'exigera et, enfin, il la prendra revolver au poing.» Il faut former des jeunes qui soient utiles à la société, «pour vos bureaux et vos ateliers, des jeunes qui diffusent de bons principes, qui n'aillent pas peupler les prisons et les geôles et qui soient au contraire de vivants exemples de principes salutaires.»[34] Au vrai, les formules de don Bosco étaient restées très modérées. Il n'avait pas «admonesté» ses auditeurs bourgeois de manière aussi «incisive», «dure», «violente» même que l'a affirmé par la suite notre excellent historien espagnol,[35] peut-être trop porté, il le reconnaît aujourd'hui, à désolidariser don Bosco et ses fils de la classe des possédants. Il ne leur avait pas reproché leurs richesses et ne les avait pas culpabilisés pour l'usage qu'ils en faisaient. Il les avait seulement inquiétés par la perspective d'une révolte menaçante du pauvre contre le riche, ne croyant avoir ainsi rien dit d'extraordinaire. Quand, le soir, il rentra chez lui épuisé (*stanchissimo*), il confia à ses intimes que, pendant qu'il était l'objet de tant d'honneurs, il songeait en lui-même: *Quam parva scientia agitur mundus*, c'est-à-dire: Comme avec peu de science on mène le monde![36] Cette réflexion un peu désabusée est l'une des rares ouvertures connues sur son état d'âme durant les journées de Barcelone.

Pendant la deuxième partie du mois d'avril, il partagea son temps en visites dans la ville et en audiences à Sarriá. Il se rendait chez ses bienfaiteurs, parfois pour célébrer la messe dans leur oratoire privé (ainsi le 21 avril chez le marquis Lopez et le 24 avril chez Narciso Pascual); le plus souvent pour déjeuner vers midi (le 17 avril chez Narciso Pascual, le 21 avril chez doña Jover, le 29 avril chez Oscar Pascual). Pendant le reste de la journée, après sa messe matinale et mis à part le jeudi et le vendredi saints (22 et 23 avril), qui étaient jours de recueillement pour toute la ville et qui lui permirent de parler aux enfants de la maison, il recevait au collège de Sarriá une foule d'admirateurs désireux de voir «le saint.» Ils en attendaient un conseil, une bénédiction, parfois un miracle de guérison; et ils repartaient pour ainsi dire toujours avec une médaille de Marie auxiliatrice. Don Bosco parlait peu, mais avec une sagesse qui surprenait. Le «vénérable vieillard, bien valétudinaire et physiquement débile, est doté d'une volonté de fer et demeure dans la plénitude de ses capacités intellectuelles», affirmait le *Diario de Barcelona*.[37] Il attirait ainsi toutes sortes de gens.

Les personnalités étaient reçues par lui avec le maximum de considération. Le 20 avril, l'évêque de Vich, Mgr José Morgades y Gili, fut accueilli à Sarriá par la musique instrumentale des *Talleres*.[38] De même, les membres des conférences de S. Vincent de Paul arrivés en groupe eurent droit à un entretien tout particulier avec don Bosco dans la soirée du 21 avril.[39]

L'affluence interdisait de recevoir chacun isolément. Les témoins ont parlé de milliers de visiteurs. Dès le 18 avril, alors que le flot ne commençait qu'à grossir, le chroniqueur Viglietti écrivait:

«Les gens accourent tellement nombreux pour voir don Bosco qu'il n'est plus possible de rester dans la maison. Chaque demi-heure, le salon se remplit à nouveau de gens qui attendent la bénédiction de don Bosco. Ce sont des milliers et des milliers de personnes...»[40]

Le jeune secrétaire avait peut-être contracté la mauvaise habitude de son maître, qui confondait souvent les centaines et les milliers. En tout cas, ce jour-là, il se vit contraint d'afficher à la porte de la chapelle de la maison un carton sur les heures où don Bosco donnait la bénédiction de Marie auxiliatrice.[41] Vers cette date, la simple répétition de la formule: «*Dios os bendiga!*» suffisait du reste à épuiser le pauvre don Bosco. Il en perdait le souffle, remarquait Viglietti le 20 avril;[42] il fallut se résoudre à des bénédictions par groupes d'une cinquantaine de personnes. Ce procédé expéditif fut repris le 26 avril,

parce que, ce matin-là, les organisateurs tenaient à en avoir terminé pour midi. Après une douzaine de fournées, à l'heure voulue, tous les visiteurs – nous assure le chroniqueur – avaient en effet reçu la bénédiction désirée. Mais il ne nous dit pas que les portes de la maison avaient été fermées. Car, au début de l'après-midi, «la rue de Sarriá était pleine de gens qui voulaient entrer» (Viglietti).

Ces gens attendaient parfois, nous dit-on, des journées entières. Ils avaient apporté leur petit déjeuner; et ils déjeunaient sur place, simplement pour voir don Bosco. Ils s'écriaient: «Oh! Nous voulons le regarder. C'est un saint! C'est un saint!», [43] et s'estimaient heureux de pouvoir ensuite rentrer chez eux avec une médaille. Barcelone en 1886 fait mieux que Paris en 1883, commença alors à écrire le chroniqueur.

En face d'un tel enthousiasme, don Bosco se prit à observer, d'après la chronique primitive – qui sera, dans l'histoire officielle, légèrement modifiée –:

«Si je voulais faire ouvrir les bourses et avoir de l'argent en quantité même infinie, je n'aurais qu'à dire ces paroles véridiques. Si vous voulez des grâces, donnez et vous serez certainement exaucés; n'hésitez pas, et qui donne davantage reçoit davantage. Mais cela, je ne le dis pas pour ne pas effrayer et ne pas me mettre à dos les autorités aussi bien gouvernementales qu'ecclésiastiques.» [44]

Cette autre porte sur l'âme de don Bosco à Barcelone nous apprend que ses triomphes ne lui faisaient pas perdre la tête. S'il était convaincu de l'efficacité de l'aumône, en vertu de la phrase de l'Evangile: *Date et dabitur vobis*, qu'il prenait à la lettre et tenait pour «véridique» parce que Dieu est juste, puissant et généreux, il voulait, quant à lui, demeurer prudent et donc modeste. Don Bosco fut jusqu'à la fin à la fois surnaturel, réaliste, sage et mesuré. Il connaissait les craintes (justifiées) des hommes de gouvernement devant l'exploitation de la crédulité publique par les habiles, voire les escrocs.

Pendant cette deuxième quinzaine du mois d'avril, les amis de don Bosco s'étaient affairés à la préparation de la fête du 30, qui fut, en effet, le sommet du temps de Barcelone. [45] Les coopérateurs avaient organisé une «conférence salésienne» dans l'église de la ville, dite de *Nuestra Señora de Belén*, sur *las Ramblas* (les boulevards). Ce sanctuaire était une église-salon, telle qu'on l'entendait au dix-huitième siècle, époque de son inauguration. «Ce ne sont que marbres et dorures, feuillages, guirlandes et coquilles, nuages tourbillonnants en plâtre peint, rayons de lumière en lattes dorées», écrivit quelques années

plus tard et non sans malice un observateur français.[46] Pour fêter don Bosco, cet édifice plutôt vaste fut comble à un degré difficilement imaginable. Selon Viglietti, qui avait vu les choses de haut et probablement de l'une des nombreuses tribunes à moucharabiehs disposées autour de la nef, c'était «un pavé de têtes.»[47] Chaque petit autel et chaque recoin étaient occupés. La multitude atteignait bien «vingt mille personnes», assura-t-il avec intrépidité, incluant, je crois, dans son chiffre, celles qui avaient été bloquées à l'extérieur. En effet, alors que la conférence avait été annoncée pour quatre heures de l'après-midi, le curé dut faire ouvrir les portes dès une heure, puis les refermer dès deux heures et demie, tandis que des milliers de gens continuaient d'affluer. Les gendarmes à cheval les contiendraient bientôt à grand-peine. Comme tant d'autres, qui avaient plus de dévotion qu'eux, divers journalistes «de gauche» ne purent pénétrer dans l'enceinte: ils le feront savoir.

Ils comprirent toutefois que les catholiques de la ville avaient monté pour «saint Bosco» une «soirée» de gala,[48] de tonalité médiocrement religieuse. Ils n'avaient probablement pas tout à fait tort. Les autorités civiles et militaires avaient été placées dans le chœur; et, aux premiers rangs de la nef, coopérateurs et coopératrices figuraient en tenue «de gala.»[49] Avant le discours officiel, il y eut: exposition du saint sacrement pour la durée de la cérémonie, quelques chants polyphoniques et la lecture d'un chapitre de la vie de saint François de Sales. Don José Juliá, professeur au séminaire de la ville, assura la conférence proprement dite. Puis, après de nouveaux chants, don Bosco s'adressa, en italien, à la foule depuis le banc de communion: il remercia son auditoire et annonça une bénédiction particulière du souverain pontife. Il y eut alors une bénédiction très solennelle du saint sacrement et, pour clore la manifestation, le chant de *La Carità* de Rossini. A six heures et demie, tout était terminé. Comme son entourage l'avait prévu, la foule se précipita alors «furibonda» (Viglietti) sur don Bosco. Mais il lui fut prestement enlevé par la sacristie et traversa la place de l'église, où une multitude l'accueillait «tête découverte.» A cet endroit, Viglietti nota: «... et pensez qu'il pleuvait et très fort.»[50] Bien entendu, il y avait eu une quête, dont, toujours selon Viglietti, le produit l'emporta sur toutes les quêtes de toutes les conférences salésiennes. Plus de mille cinq cents douros, écrira, quant à lui, le *Diario de Barcelona*,[51] autrement dit plus de sept mille cinq cents francs. Après avoir fait ses propres calculs, Viglietti penchera pour environ deux mille douros. Il exultait de bonheur.

Cette sorte de succès financier agaça les hommes «de gauche», peu accoutumés aux générosités de la bourgeoisie. L'organe officiel du parti républicain, démocrate et progressiste, *La Democracia*, publia le 3 mai:

«A propos, nous n'avons pas voulu dire un mot sur la représentation en l'église de Belén en l'honneur d'un mortel et avec les honneurs d'un saint. — Nous n'en parlerions pas si ce n'est pour regretter la facilité qu'ont certaines gens à donner de l'argent aux curés, eux qui laissent mourir dans la misère d'innombrables et honorables travailleurs, à qui ces «magnanimes» crachent au visage quand ils osent demander leur coopération à des fins humanitaires. — Nous le regrettons pour ceux qui provoquent ainsi la colère du peuple...»[52]

La presse de gauche essaya de récidiver dans ses critiques après la visite que fit don Bosco le 5 mai à l'église Nuestra Señora de la Merced. Le style de cette église est, paraît-il, «insignifiant»;[53] mais, parce que dédiée à la reine de la ville, Notre-Dame de la Merci, elle tenait beaucoup au cœur des Barcelonais, quelle que fût leur couleur politique. Pourquoi don Bosco a-t-il tant tardé à la saluer? demandèrent ces journalistes. En vérité, cette manifestation particulière, très importante dans ses répercussions, après avoir été annoncée pour dix heures du matin, s'était finalement déroulée entre amis durant l'après-midi du 5, ce qui découragea les pèlerins. Pour l'essentiel, un groupe de propriétaires de Barcelone fit alors cadeau à don Bosco de terrains couvrant la cime du Tibidabo, qui domine la ville, à charge pour lui d'y élever au Sacré Cœur de Jésus un temple analogue à ceux de Paris et de Rome.

Le séjour de don Bosco dans la capitale de la Catalogne touchait à sa fin. Les foules n'en cheminaient qu'avec plus d'ardeur vers le collège de Sarriá. Il fallait parfois doubler les transports publics (trains à vapeur) entre Barcelone et Sarriá.[54] «Ils arrivent ici de quatre heures du matin à neuf heures du soir», observait Viglietti dans sa chronique du 2 mai.[55] Désormais bien informés sur l'horaire habituel des journées de don Bosco, les gens profitaient de lui dès la fin de sa messe matinale. «Ils le griffent, ils le tirent, ils le soulèvent. C'est indescriptible.»[56] On le gâta un peu. Le 3 mai, il fut reçu dans la magnifique propriété des Martí-Codolar, qui comprenait même un jardin zoologique. La belle photographie de groupe, destinée à immortaliser pour la postérité le voyage triomphal de don Bosco à Barcelone, fut tirée. Le bon prêtre était paisiblement assis dans un fauteuil, entouré et même pressé par l'affection des grands et des petits, y compris les enfants des *Talleres Salesianos*, qui avaient été associés à la fête.[57]

L'enthousiasme à son égard touchait désormais toutes les catégories sociales. Les formules hyperboliques de Viglietti pourraient nous laisser sceptiques. Lisons plutôt une correspondance de Sarriá, datée du 6 mai et parue dans l'anticlérical *El Diluvio*:

«... Curieux comme je suis, je me dirigeai, mercredi soir – le 5 mai – vers l'atelier salésien de cette cité pour saluer notre hôte tellement fêté. Je trouvai là une immense multitude qui avait eu la même idée que moi. Il y avait des gens de toutes les classes sociales. De riches seigneurs dans leurs voitures luxueuses, des ouvriers et des pauvres, anxieux de recevoir une bénediction de plus. J'ai appris que certains étaient expressément venus de Sans au sortir de la fabrique, d'autres de Gracia, et même de San Andrés de Palomar, fatigués et pleins de foi. Je vis deux ou trois malades qui voulaient saisir l'occasion de guérir sans ordonnance du médecin et qui durent bientôt rentrer chez eux parce que la nuit arrivait...»[58]

«Immense» était donc la «multitude» désireuse de saluer don Bosco; et, dans la foule, les riches étaient loin d'implorer seuls sa bénédiction. Toutefois, ce soir-là, au dépit scandalisé du chroniqueur de *El Diluvio*, les salésiens n'ouvrirent leurs portes qu'aux seuls *señores* et *señoras*, lesquels, dûment filtrés, purent donc approcher don Bosco, tandis que le vulgaire repartait bredouille.[59] Ainsi va la vie, y compris celle des saints...

Le départ de Barcelone

Don Bosco quitta Barcelone le 6 mai. L'arrachement fut grand, d'un côté pour les enfants des *Talleres Salesianos*, qui pleurèrent en recevant l'ultime bénédiction de leur père, ainsi que pour les membres des familles Pascual et Martí-Codolar, qui lui étaient désormais infiniment attachés; et, de l'autre, pour le sentimental Viglietti, qui, dans sa chronique du voyage, allait dramatiser ces instants. Les adieux sanglotants ne furent pas que féminins.[60] Quoi qu'il en soit, les cœurs barcelonais avaient été conquis par don Bosco, l'histoire postérieure le démontrera abondamment.

Peu de paroles de don Rosco ont été conservées pour ce séjour historique en Catalogne. On nous pardonnera peut-être une hésitation sur la dernière qui lui est aujourd'hui attribuée. Don Bosco prononça-t-il vraiment l'*Au revoir en Paradis* circonstancié de la chronique définitive de Viglietti[61] et, par elle, de l'histoire officielle salésienne?[62] Cette dernière fenêtre – bien décorée à qui réfléchit – sur ses senti-

ments à Barcelone pourrait bien avoir été artificielle, car, si la chronique primitive de Viglietti parlait beaucoup d'yeux en larmes et de mains baisées, elle ne disait rien du discours qui fut ensuite attribué à notre don Bosco.[63] Comme il est arrivé en d'autres occasions, des sentiments qu'il nourrissait assurément au fond de son cœur auraient donc été exprimés, avec quelque recherche gênante pour nous, par le chroniqueur-biographe.

L'étape de Grenoble

A Barcelone, les riches avaient semblé phagocyter don Bosco dans leur monde à eux. La France démocratique de la Troisième République, qu'il traversa en trois étapes (Montpellier, du 7 au 10 mai; Valence, du 10 au 12 mai; et Grenoble, du 12 au 15 mai) à son retour d'Espagne lui a-t-elle permis d'entrer indifféremment en contact avec toutes les classes de la société? Son passage à Grenoble, sur lequel les témoignages directs et vivants abondent, peut aider à se former une opinion sur ce point.[64]

En 1886, Grenoble est une ville d'environ cinquante mille habitants, chef-lieu du département de l'Isère et siège d'un évêque, qui s'appelle Amand-Joseph Fava, personnage rencontré plus haut à l'occasion de sa visite à Turin le 10 février 1884. Don Bosco y débarqua, en compagnie de don Rua et du clerc Viglietti, le mercredi 12 mai, vers seize heures, exténué de réceptions, de discours, d'audiences et d'heures de chemin de fer. C'était le don Bosco lamentable de la photographie prise à Sarriá quelques jours auparavant par Raimundo Fages Buxo,[65] un don Bosco aux traits creusés, au col ployé par la fatigue et la maladie et aux membres écroulés et tassés dans un coin de son siège. Ce 12 mai, il avait célébré la messe à la cathédrale de Valence et, après l'évangile, avait, une fois de plus, plaidé la cause de l'église du Sacré-Cœur à Rome, qu'il lui fallait terminer et payer à tout prix. L'étape Valence-Grenoble avait duré quatre heures.

Divers messieurs et quelques prêtres l'attendaient en gare, ainsi que le coadjuteur salésien Benvenuto Graziano, mandé de Turin pour la circonstance, dont la large carrure lui serait bientôt précieuse. On monta en voiture. Don Bosco s'en fut, par l'avenue de la Gare et la porte Randon, jusqu'à la place Saint-Louis, près de l'église du même nom. En cette soirée de mai, après le travail du jour et à l'annonce de l'arrivée du thaumaturge don Bosco, la foule s'était amassée. «Les rues adjacentes, la place de l'église regorgeaient de monde. Le curé,

revêtu de son rochet et entouré de son clergé, attendait don Bosco au seuil de l'église.»[66] La population se tut et le curé, à voix haute, invita don Bosco à bénir ses paroissiens pour exaucer toutes leurs intentions. Don Bosco s'exécuta de bonne grâce: il bénit la foule et se disposa à poursuivre sa route vers l'évêché, la cathédrale et le séminaire. Mais sa bénédiction générale n'avait pas assouvi la dévotion du public dauphinois. Selon l'expression de son secrétaire, une «nouvelle forme de persécution»[67] l'attendait sur cette place Saint-Louis. Les gens, saisis par un sentiment que Viglietti hésita à dénommer «enthousiasme» ou «fureur» et que don Ceria traduisit par «frénésie»,[68] se jetèrent sur don Bosco. Ils avaient apporté des objets de piété: crucifix, médailles, chapelets, qu'ils tenaient absolument à lui faire toucher. Ceux qui ne pouvaient l'approcher lui lançaient des chapelets à distance sur les épaules, le cou, la tête et les bras: «une pieuse flagellation», dira, au procès de canonisation, don Rua, qui était alors près de lui.[69] Les dévots les plus proches lui appliquaient de force crucifix ou médailles sur la bouche. Tant et si bien que, le soir venu, don Bosco eut les mains griffées, la tête et le bras droit endoloris. Pour atteindre leur voiture, il fallut aux voyageurs salésiens «beaucoup de temps et de patience.»[70]

Ils traversèrent la place Grenette, s'engagèrent vraisemblablement dans la rue des Clercs et parvinrent bientôt dans le quartier ecclésiastique, où, avant les spoliations du début du vingtième siècle, la cathédrale, l'évêché et le grand séminaire étaient rassemblés en bordure de ville. Mgr Fava étant absent, don Bosco fut aussitôt acheminé vers le grand séminaire. Les habitants de ce saint lieu étaient ravis. Pierre Mouton, alors séminariste, écrira: «C'est ainsi que, grâce à l'absence de notre évêque, nous pouvions jouir de la présence du Saint.» Quand don Bosco entra par la porte cochère, les séminaristes se précipitèrent aux fenêtres de leurs chambres. Pas tous, car Pierre Mouton était, quant à lui, au pied du grand escalier, près du parloir, où «le vénéré Supérieur, M. Rabilloud, entouré des Directeurs», recevait «l'illustre fondateur des Salésiens, accompagné de son confesseur, Don Rua» (Mouton).[71] «Mon Révérend Père, dit le Supérieur, vous paraissez souffrant... Mais personne ne sait mieux que vous combien la souffrance est sanctifiante.» La réplique du visiteur, qui nous a été rapportée par un témoin de la scène, ne tarda pas: «Non, non, Monsieur le Recteur, ce n'est pas la souffrance qui sanctifie, mais la patience», répartit don Bosco «avec un bon sourire, saintement malicieux» (Mouton).

On l'installa dans l'appartement qui lui était réservé. Et ce fut l'heure du souper. Don Bosco déboucha dans le réfectoire, alors que les séminaristes étaient à leurs places. Ils se levèrent et l'applaudirent longuement et bruyamment. Pendant trois jours, il sera leur commensal, et, à chaque repas, en pénétrant dans la pièce accompagné des directeurs, il lancera «à très haute voix: Buon appetito!» (Mouton).

Le lendemain, jeudi 13 mai, don Bosco célébra la messe dans la cathédrale Notre-Dame, voisine du séminaire. Le chapitre des chanoines l'accueillit en corps constitué et assista de même à la cérémonie. L'église aux cinq nefs accolées était comble. Après l'évangile, don Bosco gravit la chaire (avec la peine que l'on devine) et parla longuement de la réponse qu'il cherchait à donner par son œuvre aux exigences du temps. Il convainquit son assistance, car, selon Viglietti, la quête produisit deux mille francs (or). La sortie de don Bosco sur la place Notre-Dame, elle aussi bien garnie de fidèles, lui fut moins pénible que celle de la veille sur la place Saint-Louis. Mais la faim de le regarder et d'être regardé par lui était identique. Il se rendit à pied jusqu'à la cure. Les quelques dizaines de mètres qui l'en séparaient furent bientôt parcourus. Les membres de la conférence locale de Saint-Vincent de Paul l'attendaient en groupe. Don Bosco les bénit.

Dès son arrivée à Grenoble, il avait pris connaissance de nombreuses demandes d'audiences, ce qui, au sentiment de son secrétaire, lui avait fait bien augurer des fruits (pécuniaires, bien entendu) de son séjour dans une ville qu'il ignorait encore. En cette première matinée, il se déplaça donc chez une bienfaitrice, que nous n'identifions pas avec certitude, mais qui pourrait bien avoir été Mme Paul Lamache, épouse de l'un des membres fondateurs de la Société de Saint-Vincent de Paul avec Frédéric Ozanam, en 1833.[72] Dans le salon de cette dame, il reçut lui-même plusieurs personnes.[73]

Le jeudi étant jour d'aération, don Bosco partit dîner à la maison de campagne du séminaire, hors de la ville, en compagnie de tous les séminaristes. Aux deux repas de ce jeudi, le «carré» du futur chartreux Pierre Mouton fut de service; et, de surcroît, la «table des Maîtres» échut audit Mouton. Celui-ci eut donc «l'insigne honneur de servir, à deux reprises, le futur saint Jean Bosco.» Toutefois, comme l'occasion fait le larron, nos quatre séminaristes servants eurent bientôt l'idée, aussitôt mise à exécution, de conserver en reliques les ustensiles du repas du saint. Le verre fut attribué à celui qui deviendrait chartreux. Quand il entrera en religion, il le confiera à sa famille. Tant et si bien que, le 1er avril 1934, fête de Pâques et jour de la cano-

nisation de don Bosco à Rome, tous les membres de la famille Mouton burent dans ce «vénérable verre» (Mouton).

Tandis que ces pieuses machinations s'ourdissaient, don Rua se rendait à Domène, petite ville du département, où une maison était proposée aux salésiens (qui, du reste, ne donneront jamais suite à ce projet de fondation); et don Bosco s'arrêtait chez les religieuses du Sacré-Cœur, dont les collèges se montraient toujours généreux pour lui (produit de la collecte: deux cents francs, nous dit Viglietti), puis, rentré au séminaire, recevait des visiteurs.

L'heure des séminaristes arrivait, avec la lecture spirituelle qui, traditionnellement, précédait le souper. Don Rua était de retour. Le supérieur, certainement sur l'avis de don Bosco, lui proposa d'assurer cette «lecture», qui était une allocution. Notre témoin grenoblois raconta:

«Le pieux confesseur de don Bosco prend pour thème l'amour de Dieu pour nous. Ses paroles ardentes annoncent une âme de feu. C'est moins une méditation qu'une contemplation. Chez le Saint elle devient de l'extase. De grosses larmes coulent sur ses joues et M. Rabilloud, de sa voix si douce et si prenante, dit tout haut: Don Bosco pleure! – Impossible d'exprimer l'émotion que cette simple parole provoque dans nos âmes. Les larmes du Saint sont plus éloquentes que les soupirs enflammés de Don Rua. Nous sommes remués cette fois jusqu'au tréfonds de l'âme. Nous avons reconnu la sainteté au signe d'amour et nous n'avons pas besoin de miracle pour exprimer au Saint notre vénération, en allant de la salle des exercices au réfectoire. – Le séminaire compte à ce moment près de cent vingt élèves. Chacun voudrait baiser la main du Saint. On s'organise en un clin d'œil. Deux séminaristes lui soutiennent les bras; et, le long des arcades, des deux côtés, jusqu'au réfectoire, on se succède pour baiser ces mains qui se sont tendues si souvent en faveur des orphelins, des ouvriers et des petits.»

On s'en voudrait d'ajouter le moindre commentaire à cette admirable scène.

Le *Guide Joanne* pour le Dauphiné et la Savoie édité en 1870 traitait avec beaucoup de mépris l'église Saint-Louis de Grenoble («les églises modernes de Saint-Louis et Saint-Joseph méritent à peine une mention»),[74] dressée sur la place de la «pieuse flagellation» de l'arrivée. Mais don Bosco n'était pas à Grenoble pour satisfaire des plaisirs esthétiques. Le vendredi matin 14 mai, à l'invitation du clergé de cette paroisse, il traversa la ville pour y célébrer la messe. Il pleuvait à seaux. Néanmoins, observa Viglietti, l'église, la place et les rues adjacentes étaient encore pleines de gens; et le curé entouré de ses vicaires

attendait don Bosco à la porte de l'église. Après l'évangile, notre saint parla de son œuvre du Sacré-Cœur à Rome et le curé recommanda la quête, qui produisit mille francs (Viglietti). Une bénédiction solennelle du visiteur avec l'ostensoir du saint sacrement clôtura la cérémonie. Puis don Bosco reçut au presbytère quelques-unes des personnes qui voulaient lui parler. «Que de gens! s'exclamait Viglietti. Il est impossible de les satisfaire tous. Et tous, qu'ils soient riches ou pauvres, apportent leur aumône, et pas en monnaie de cuivre, mais, en général, même les pauvres, en pièces d'or.»[75] A Grenoble, le service d'ordre laissait passer les pauvres avec les riches.

Un dialogue décisif pour un futur salésien doit probablement être situé au retour de don Bosco au séminaire ce matin-là. Ecoutons l'un des interlocuteurs – notre dom Mouton – en nous souvenant que le confort des séminaires d'autrefois était très réduit.

«Le lendemain matin, je rencontre dans le corridor du bâtiment A notre condisciple Edouard Jourdan, devant la chambre du Père. Il vient de frapper et personne n'a répondu. – Je voudrais bien le voir, me dit-il. Où peut-il être? – A ce moment, un abbé[76] nous apprend qu'il est au cabinet de lecture. Nous ne faisons ni une ni deux et nous nous dirigeons vers les cabinets. Nous avons à peine fait dix pas que le Père sort. Nous nous précipitons et tombons à genoux. L'abbé Jourdan lui dit: – Mon Père, je suis indécis sur ma vocation. Dites-moi ce que je dois faire. – Vous, mon ami, il faut venir avec moi. Vous serez Salésien. – A mon tour, je demande le chemin que je dois prendre et je reçois pour toute réponse un geste négatif qui veut dire: Non, je ne veux pas de vous! Sans être bien fier, j'étais cependant heureux d'avoir une décision claire et nette, comme seuls les saints peuvent donner.»

Il faut dire ici que le salésien Edouard Jourdan est mort à Pressin (Saint-Genis-Laval, Rhône, France), le 10 août 1923, à soixante ans, après trente-cinq ans de profession et vingt-deux de sacerdoce; et que, par conséquent, il interrompit son temps de séminaire peu après le passage de don Bosco pour faire profession salésienne en 1888.

C'est peut-être dans les mêmes heures que le supérieur du séminaire présenta à don Bosco le cours de Pierre Mouton. Bon pédagogue, M. Rabilloud entendait faire tirer par ses séminaristes le maximum de fruits spirituels du passage de don Bosco parmi eux. Offrir à chacun un entretien particulier avec lui étant matériellement impossible, il les fit défiler par cours. Celui de Pierre Mouton, dit des Frères lais, eut cet honneur «un matin» mal déterminé. Don Bosco reçut le groupe des séminaristes dans sa chambre.

«Nous nous rangeons autour de lui pour recueillir ses paroles, raconta dom Mouton. Que nous dit-il? D'excellentes choses se rapportant à notre formation lévitique et notre préparation au ministère des âmes, mais dont nous n'avons gardé, après quarante-huit ans,[77] aucun détail typique. Ici nous avons une petite confession à faire. Il y avait chez nous plus de curiosité que d'attention et nous étions fort distraits par ce qui se passait derrière le Saint. Plusieurs d'entre nous avaient apporté des ciseaux. L'abbé Fassion,[78] le plus audacieux de tous, me rappelle l'incident en ces termes: – Nous avions la bonne intention de tailler la soutane du saint et de lui soustraire quelques mèches de ses cheveux crépus. Passe pour les cheveux, mais pour la soutane il nous désarma par un regard doux et perçant. On rengaîna.»

L'abbé Anselme – qui deviendra curé de Feyzin (Isère) – fut l'objet d'un autre regard de don Bosco, mais, quant à lui, n'eut pas droit à son indulgence amusée. Il racontait:

«Plusieurs avaient des ciseaux, mais n'osaient s'en servir. L'un d'eux me fit passer l'instrument. Me croyant plus habile que d'autres, je fis le geste, mais un regard sévère m'arrêta net. Oh! ce regard... Je le sens encore après quarante-huit ans. Il m'a toujours ennuyé et a gâté ma joie de voir et de toucher le saint...» (D'après dom Mouton.)

N'en doutons pas: quelqu'un, un jour, produira un article sur le regard (doux, perçant, sévère...) de don Bosco.

Les séminaristes dauphinois de la fin du dix-neuvième siècle s'approvisionnaient en reliques pour la fin de leurs jours. «Pendant les récréations nous allions lui présenter à bénir et soumettre à son contact une foule d'objets... chapelets, couteaux, voire même porte-monnaie!... Le Saint s'y prêtait avec une bonne grâce charmante et un sourire exquis de bonté» (Mouton).

Au vrai, il se prêtait à tout. Dans la soirée du 14 mai, ayant voulu participer à la cérémonie du mois de Marie dans l'église Saint-André, il eut de la peine à y entrer et, plus encore, à en sortir. «Don Bosco comme nous, qui étions avec lui, écrivit Viglietti dans son journal, nous n'oublierons jamais cette soirée. J'avais les pieds meurtris à force d'être écrasés. Pour n'être pas séparé de lui, je devais m'agripper à sa soutane. Notre pauvre père, fatigué, bousculé, malmené par la piété indiscrète des fidèles, avait les mains livides. Ils l'ont mordu, ils l'ont frotté au visage et aux mains avec des chapelets, des crucifix et des médailles.»[79]

Le 15 mai, il fit ses adieux aux seuls séminaristes réunis au réfectoire pour leur petit déjeuner. «Ses dernières paroles furent celles-ci:

– Que le Bon Dieu vous donne la santé et la sainteté: la santé pour travailler et la sainteté pour aller au ciel» (Mouton). Aucune manifestation en gare. En compagnie de ses deux fidèles, Rua et Viglietti, don Bosco quitta Grenoble par le train d'Italie, à huit heures quarante. A dix-huit heures trente, il pénétrait dans la gare de Porta Nuova de Turin et, peu après, dans son oratoire du Valdocco. Le pauvre don Bosco, brisé de fatigue, traversa lentement, très lentement, précédé de la musique de ses jeunes, la cour de l'école entre deux haies d'enfants.

Ce long voyage, au cours duquel il s'était fait vraiment tout à tous, pauvres et riches mélangés – la dernière étape suffirait à le démontrer – l'avait certes réconforté, mais aussi un peu plus usé et vieilli. Son portrait tiré à Sarriá est d'une terrible éloquence.

Les derniers voyages de Milan et de Rome

Il ne fit plus qu'un voyage de cette sorte, mais infiniment plus court, jusqu'à Milan, du 11 au 13 septembre 1886. A Milan aussi, les foules se déplacèrent pour lui. Il y eut, nous dit-on, au moins huit mille personnes, le 12, dans l'église de la *Madonna delle Grazie*. Les journaux catholiques décrivirent l'événement et la plupart des journaux libéraux de la région en firent mention, généralement pour souligner le côté humanitaire de l'œuvre salésienne. Et don Bosco, cette fois encore, revint épuisé. Il dut se réfugier aussitôt à Valsalice, dont l'atmosphère lui était plus clémente que celle de Turin même.[80]

En avril-mai 1887, le voyage de Rome pour la consécration de l'église du Sacro Cuore eut un caractère sensiblement différent. Don Rua et don Viglietti accompagnaient don Bosco. Les voyageurs partirent de Turin le 20 avril et multiplièrent les étapes: Gênes, La Spezia, Florence et Arezzo, pour arriver à Rome au bout de dix jours. Là, don Bosco fit et reçut des visites; il participa deux fois à un banquet, soit en son honneur, soit pour marquer la fête de la nouvelle église. Au banquet du 14 mai, il eut l'occasion de spécifier, en coupant un toast, que l'église du Sacro Cuore n'était pas due à la libéralité des Romains. L'audience la plus importante pour lui fut celle du pape Léon XIII, le 13 mai. Le lendemain 14, l'église était consacrée et, le dimanche 15, inaugurée. Un groupe imposant de musiciens et de chanteurs de l'oratoire turinois solennisait les cérémonies. Don Bosco y participait plus ou moins. Le 16 mai, il célébra sans éclat la messe dans le nouveau temple à l'autel de Marie auxiliatrice avec une émotion très compré-

hensible. Il pleurait en se remémorant son enfance paysanne. Puis il rentra à Turin avec ses deux prêtres. Le 20 mai, il était à destination, satisfait, mais très affaibli. Dans ce voyage, on avait, par la force des choses, plus célébré l'accomplissement d'une œuvre difficile que l'illustre voyageur qui en avait été le principal artisan.[81]

L'ère des grands voyages du vieux thaumaturge de Turin avait été close en 1886. Grâce à eux, l'avoir vu, parfois entendu, avoir surtout été béni par lui attachait définitivement des gens à son institution en Italie, en France et en Espagne, pour des raisons à la fois religieuses et humanitaires. Il n'en imposait pourtant pas.

«Dom Bosco a, aujourd'hui, 71 ans, écrivait *l'Eclair* de Montpellier le 10 mai 1886. Sa taille est petite, sa démarche chancelante; il est mal servi d'ailleurs par une vue très affaiblie. Sa voix lente et faible domine peu les foules, son accent étrange le gêne parmi nous. Il hésite d'ailleurs volontiers en causant. – De prime abord, sa physionomie ne frappe guère; mais bientôt l'on remarque la finesse de son regard et la malice du sourire, tempéré (*sic*, pour tempérée) par une bonté que la malice des hommes n'a pu changer.»[82]

On n'en admirait que davantage l'humble artisan d'innombrables entreprises au service des enfants et des pauvres.

Notes

1. Certains reconnaîtront là des réflexions de Marcel Proust (*Du côté de chez Swann*, première partie, II) à propos de «tante Léonie.»

2. Nous allons suivre, à l'aide de la chronique primitive de Viglietti (volumetti 3 et 4), l'histoire du voyage en Espagne, qui commence, vol. 3, p. 57, le 12 mars 1886, sous le titre: *Viaggio di D. Bosco*.

3. G. Bosco à G. Branda, Turin, 10 août 1885; *Epistolario* IV, p. 331.

4. Bonomo «Corrispondenza. Torino, 16 marzo 1886», *Amico del Popolo*, 20 mars 1886.

5. «... il venerando nostro D. Bosco (...) Egli camminava a stento, ma di aspetto era abbastanza florido.»

6. Agostino Depretis était président du conseil.

7. Article cité.

8. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 12 mars 1886.

9. Un détail pas tout à fait insignifiant de la mentalité de don Ceria biographe pendant les années trente: les deux «uomini» (hommes) de la chronique Viglietti, qui continuaient le figurer comme tels en *Documenti* XXXI, 144, et qui pouvaient désigner deux commerçants ou petits patrons, sont devenus deux «bravi operai» (braves ouvriers) en MB XVIII, 41/21-22.

10. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 12 mars 1886.

11. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 13 mars 1886. Voir MB XVIII, 41/30-32.

12. C. Viglietti, *Chronique primitive*, *ibid.*

13. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 13 mars 1886. Voir MB XVIII, 42/4-9.

14. Lettre de Primo Arona à M. Rua, Vegina per Voltri, 21 mars 1886; *Documenti* XXXI, 160-161; citation partielle en MB XVIII, 42/20-25.

15. Ce détail, absent de la chronique primitive de Viglietti, se lit dans sa chronique définitive du 15 mars 1886 (*I quattro ultimi anni...*, p. 124).

16. L'anecdote, d'après la recension longue de la chronique Viglietti, en MB XVIII, 44/13-22.

17. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 14 mars 1886. Voir MB XVIII, 43/13-23.

18. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 13 mars 1886.

19. Observation de C. Viglietti, *Chronique primitive*, 15 mars 1886.

20. «Allora, dice, son costretto a pensare a Gianduia, a distrarmi affatto...» (*Ibidem*).

21. J. Delay et P. Pichot, *Psychologie*, 3ème éd., Paris, Masson, 1984, p. 143.

22. Voir le *Bulletin salésien*, fr., 1886, p. 66; et C. Viglietti, *Chronique primitive*, 25 mars 1886.

23. G. Bosco à C. Louvet, Alassio, 19 mars 1886; *Epistolario* IV, p. 472.

24. Extrait en langue italienne, en MB XVIII, 66/3-7.

25. C. Viglietti à G.B. Lemoyne, Marseille, 4 avril 1886; éd. *Documenti* XLIV, 607-608.

26. D'après la même lettre.

27. Il convient de mettre un bémol aux informations de l'histoire salésienne traditionnelle (voir MB XVIII, 67/28-32), sur le bruit qu'aurait déclenché dans la presse espagnole l'annonce de la prochaine arrivée de don Bosco.

28. MB XVIII, 68/6-8; d'après *Documenti* XXXI, 193.

29. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 7 avril 1886.

30. Sur Dorotea Chopitea, grande bienfaitrice de don Bosco à Barcelone et sainte personne dont le procès de canonisation a été ouvert, voir le chapitre «Doña Dorotea de Chopitea de Serra, 1818-1891», dans R. Alberdi, *Una ciudad para un Santo*, Barcelone, Tibidabo, 1966, p. 17-66.

31. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 10 avril 1886. — Le séjour de don Bosco à Barcelone a été décrit avec pertinence, surtout à partir des articles de presse, par Ramón Alberdi, *Una ciudad para un santo*. Las origines de la obra salesiana en Barcelona, *op. cit.*, p. 67-229. Il y nuance, éclaire, rectifie et complète les informations de Carlo Viglietti dans sa chronique et de don Ceria en MB XVIII, 66-117 (*Diario barcellonese*). On appréciera en particulier ses paragraphes sur l'opinion publique à propos de don Bosco, soit du côté des conservateurs catholiques, soit de celui des libéraux généralement anticléricaux. Pour le centenaire de l'événement, don Alberdi a aussi écrit un petit livre sur le sujet: *Don Bosco en Barcelona. Itinerario*, Barcelone, éd. Edebé, 1986, 146 p.

32. Sur ces personnes, R. Alberdi, *Una ciudad...*, p. 99-112.

33. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 15 avril 1886. Voir MB XVIII, 84/3-17.

34. D'après les *Acta de la Sesion solemne celebrada en 15 de abril de 1886* por la Asociación de Católicos de Barcelona para imponer la insignia de la Corporación al ilustre y venerable presbítero Sr. D. Juan Bosco, fundador de los talleres salesianos, Barcelone, Tipografia católica, Calle del Pino, n. 5, 1886, p. 22-23. Un exemplaire de la brochure originale (24 p.) en *Documenti* XXXI, 237-260.

35. R. Alberdi, *Una ciudad...*, p. 122, 124.

36. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 15 avril 1886. Voir MB XVIII, 86/9-11.

37. Formule du *Diario de Barcelona*, 1er mai 1886. Voir R. Alberdi, *Una ciudad...*, p. 127.

38. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 20 avril 1886; voir R. Alberdi, *Una ciudad...*, p. 134-135; MB XVIII, 88/11-26.

39. Ils étaient, paraît-il, au nombre de deux cent cinquante. Voir C. Viglietti, *Chronique primitive*, 21 avril 1886; MB XVIII, 91/7-22.

40. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 18 avril 1886. Voir MB XVIII, 87/18-19.

41. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 18 avril 1886. Voir MB XVIII, 87/19-21.

42. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 20 avril 1886. Voir MB XVIII, 88/2-4.

43. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 29 avril 1886.

44. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 29 avril 1886. La réflexion de don Bosco a été rendue plus édifiante dans la rédaction définitive de la chronique (*I quattro ultimi anni...*, 29 avril 1886, p. 191). C'est ce texte amélioré qui a été repris avec d'infimes modifications en MB XVIII, 98/18-24.

45. Dans sa chronique primitive, Viglietti intitula ce 30 avril: *La gran giornata del 30 aprile 86*.

46. G. Desdevizes du Dézert, *Barcolone...*, Paris, H. Laurens, 1913, p. 32.

47. «Un selciato di teste», écrivit-il dans sa chronique primitive du jour.

48. L'expression «Saint Bosco» et le mot français *soirée* figurèrent dans certains de leurs comptes rendus. Voir R. Alberdi, *Una ciudad...*, p. 149. C'était, à leur avis, une manifestation mondaine à prétexte religieux.

49. «... in gran gala», écrivit textuellement Viglietti dans sa chronique à propos des vêtements des coopérateurs et coopératrices.

50. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 30 avril 1886.

51. *Diario de Barcelona*, 1er mai 1886.

52. *La Democracia*, 3 mai 1886, p. 1. De son côté, l'anticlérical *El Diluvio* décrivit la soirée de Belén sur un mode ironique. (*El Diluvio*, 1er mai 1886, éd. du soir). Voir les extraits cités dans R. Alberdi, *Una ciudad...*, p. 147, 149-150.

53. G. Desdevizes du Dézert, *op. cit.*, p. 33.

54. Signalé pour le 3 mai, *Documenti* XXXII, 309; voir MB XVIII, 107/29-32.

55. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 2 mai 1886.

56. C. Viglietti, *ibidem*.

57. Cette photographie dans G. Soldà, *Don Bosco nella fotografia dell'800...*, Turin, 1987, p. 197. Les enfants sur la partie droite de la photo.

58. *El Diluvio*, 7 mai 1886. Voir R. Alberdi, *Una ciudad...*, p. 198.

59. D'après la suite de l'article d'*El Diluvio*.

60. R. Alberdi a remarqué le «dramatisme sentimental» (*Una ciudad...*, p. 190) du chroniqueur lors du départ de Barcelone. Mais il n'avait peut-être pas lu, dans sa version primitive, la scène de ses adieux à la señora Antonietta, qui lui demandait d'écrire quelques mots de souvenir sur une image qu'elle lui présentait. Il s'y reprit à trois fois pour tracer la première lettre de: *Preghi per me*, et éclata en sanglots. (C. Viglietti, *Chronique primitive*, 6 mai 1886.) Ce récit fut ensuite très émondé.

61. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 217.

62. «Spero di rivedervi tutti in Paradiso... Lassù non più l'udienza di un povero prete, ma di Maria Ausiliatrice in persona, del suo divin Figlio Gesù, e non più per pochi minuti, ma per tutta l'eternità» (MB XVIII, 115/15-18).

63. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 6 mai 1886.

64. Nous nous servons à cet endroit de la chronique de Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 224-228, reprise légèrement amplifiée de la chronique primitive, 12-15 mai 1886; et, surtout, du mémoire écrit en français d'un témoin direct et intelligent, dom Pierre Mouton, religieux de la chartreuse de Motta Grossa, Pinerolo, Italie: «Séjour de saint Jean Bosco au Grand Séminaire de Grenoble, mai 1886», un feuillet manuscrit, 12 p., aujourd'hui inséré aux archives salésiennes de Rome, dans un volume des *Documenti* (XXXII, 328, h.-t.) Ce récit, non explicitement daté, doit être situé en 1934, à en juger par le contenu. Il a été édité, avec de menues erreurs, en MB XVIII, document 21, p. 657-661.

65. Reproduite dans G. Soldà, *Don Bosco nella fotografia...*, *op. cit.*., photos 32 et 33.

66. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, 12 mai 1886, p. 224.

67. «... Qui aspettava una nuova forma di persecuzione...» (*Ibidem*).

68. En MB XVIII, 129/6.

69. M. Rua, au procès informatif de canonisation de don Bosco, ad 24^um^ in *Positio super introductione causae. Summarium*, Rome, 1907, p. 880.

70. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, 12 mai 1886, p. 225.

71. Dans sa relation de 1934, dom Mouton attribue régulièrement à don Rua ce titre de «confesseur de don Bosco.» Il faut croire qu'il fut présenté comme tel aux séminaristes de Grenoble.

72. Sur Paul Lamache (1826-1892), «esprit d'artiste et presque de chevalier» (formule de Frédéric Ozanam), Normand, qui enseigna le droit à Strasbourg et à Grenoble, voir l'édition des *Lettres de Frédéric Ozanam*, par J. Caron, L. Celier, etc., Paris, s. d. (1971), t. I, p. 99, et *passim*.

73. Voir MB XVIII, 130/12 à 131/2, d'après une source non encore identifiée.

74. A. Joanne, *Dauphiné et Savoie*, Paris, 1870, p. 62.

75. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, 14 mai 1886, p. 227.

76. Presque certainement notre Carlo Viglietti.

77. Remarquons au passage que ce chiffre permet de dater de 1934 le mémoire de dom Mouton.

78. Une note de Pierre Mouton nous apprend qu'en 1934 cet abbé Fassion était curé de Corbas, Isère, aux portes de Lyon.

79. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, 14 mai 1886, p. 228.

80. Voir MB XVIII, 195/7 à 205/18.

81. Voir le récit de don Ceria, «Ultimo viaggio del Santo a Roma», MB XVIII, 303-321.

82. Article «Dom Bosco à Montpellier», *L'Eclair*, 10 mai 1886. Coupure originale en *Documenti* XXXII, 325.

Chapitre XXXVIII.

Les dernières semaines[1]

La mauvaise santé de don Bosco durant l'automne de 1887

Chez le vieillard, la maladie n'est pas unique, mais multiple. «Lorsque le patient est examiné consciencieusement, la polymorbidité est de règle», nous explique-t-on aujourd'hui.[2] Or, en 1887, don Bosco, bien qu'âgé de seulement soixante-douze ans, était, nous le savons, depuis trois ou quatre ans déjà, un vieillard. Il voyait mal, respirait difficilement, ne marchait que soutenu par ses amis ou ses proches; son dos se courbait, il souffrait de démangeaisons et ses poumons affaiblis lui créaient une gêne presque permanente. Sa famille avait été sujette aux affections pulmonaires; sa mère était morte à soixante-huit ans et son frère Giuseppe était mort à quarante-neuf ans de «pleuro-pneumonies aiguës», a observé son médecin.[3] Lui-même plaisantait sur ses «soufflets» (*mantici*) hors d'usage à faire remplacer.[4] Il se plaignait d'une douleur cutanée «au sommet du crâne, qui lui donnait l'impression que sa tête enflait à cet endroit.»[5] A la fin du mois de décembre 1887, trois médecins, Fissore, Vignolo Lutati et Albertotti, se réuniront pour l'examiner. Le 28 décembre, au correspondant du *Figaro* qui l'interrogeait, le docteur Fissore répondra (selon Albertotti), que don Bosco était «en proie à un ensemble d'affections qui, depuis longtemps, touchaient son cœur, ses poumons, son foie, sa moëlle épinière et ses reins; et sans espoir de guérison.»[6] Le voyage de Rome, en mai, l'avait encore diminué.

«Il revint à Turin dans un tel état, remarqua son médecin, que si, au départ, l'affaiblissement de sa colonne l'obligeait déjà à marcher courbé et à ramener les bras derrière le dos pour s'équilibrer, arrivé ici il dut s'appuyer sur un bâton; et il ne pouvait plus marcher seul tellement il titubait pour ainsi dire en déambulant, que ce soit par l'effet du lent mais progressif affaiblissement de son épine dorsale ou par celui de l'œdème de ses extrémités inférieures, mal qui s'était déclaré chez lui dès l'année 1853...»[7]

Cet œdème allait s'aggraver dans le courant de 1887.[8]

Don Bosco entama son dernier automne dans ces misérables conditions physiques. Il s'était provisoirement réfugié à Valsalice, un peu plus salubre que son quartier du Valdocco. Le 26 septembre, son secrétaire Viglietti nota dans sa chronique:

«Depuis quelque temps, la santé de don Bosco a vraiment empiré. Il a de fréquents maux de tête, avec de la fièvre. Cette dernière semaine, il a dû, à trois reprises, renoncer à dire la messe. Et pourtant, il est toujours joyeux. Il travaille, il écrit, il reçoit [en audience] et, alors qu'il aurait lui-même besoin de consolations, c'est lui qui console les autres.»[9]

Il gardait en effet dans son corps délabré une fraîcheur d'esprit qui surprenait son médecin Albertotti:

«Un jour de l'automne 1887, que je le trouvais déjà levé, mais à la phase ultime des maux qui le portèrent à la tombe, il voulut m'indiquer sur une carte de géographie pendue au mur du couloir voisin de sa chambre à coucher, les routes et les villes par où étaient déjà passés ses missionnaires d'Amérique du Sud. En même temps, avec une précision vraiment merveilleuse, il me donnait des informations sur tout ce qui, alors, pouvait mériter d'être particulièrement signalé sur la plupart des lieux les plus connus d'Amérique du Sud. Comme je lui manifestais mon étonnement qu'il pût retenir une telle masse de renseignements aussi disparates et en parler avec autant de lucidité, il me répondit, avec la cordiale simplicité qui lui était naturelle, qu'il n'aurait pas eu à se forcer pour disserter, si l'occasion lui en avait été alors donnée, d'un peu tout ce que, pendant sa longue carrière, il lui était arrivé de faire, de lire ou d'écrire...»[10]

Don Bosco âgé n'avait pas perdu la mémoire.

Des déplacements limités

La cyphose qui le courbait et la faiblesse de ses membres inférieurs ne lui permettaient plus que de courts déplacements, soit hors de Turin, soit à Turin même.

Le 13 octobre, il se rendit avec don Rua au parc Valentino, pour y saluer une troupe d'un millier d'ouvriers pèlerins belges et français, qui, en voyage vers Rome sous la conduite de Léon Harmel, faisaient étape à Turin. Don Rua parla en son nom à cette foule, car lui-même n'en aurait pas eu la force. Puis les pèlerins défilèrent devant don Bosco, qui remit une médaille et s'efforça d'adresser à chacun une phrase adaptée, en particulier quand il découvrait parmi eux une fi-

gure connue.[11] Les 20 et 21 octobre, il parcourut plusieurs dizaines de kilomètres jusqu'à Foglizzo et San Benigno Canavese, pour la vêture cléricale de quatre-vingt-quatorze aspirants à la vie salésienne. Mais, le deuxième jour, il fut affreusement secoué dans sa voiture lors de la traversée d'un cours d'eau,[12] tant et si bien qu'il rentra chez lui, ce soir-là, «très fatigué et à bout de forces», selon la remarque de Viglietti.[13] Ce devait être son dernier voyage en chemin de fer.

On comprend que, réduit à une telle faiblesse, le 1er novembre, il n'ait pu, pour la première fois de l'histoire de son œuvre, descendre à l'église pour y réciter avec ses garçons le rosaire en suffrage pour les défunts, pratique qui lui était pourtant très chère. Viglietti dirigea cette récitation dans sa petite chapelle privée; et quelques salésiens coadjuteurs prièrent avec lui.[14] Et, le 24 novembre, ce fut, non pas à l'église, mais dans ses appartements, que le prince Auguste Czartoryski, pour sa véritable entrée dans la société salésienne, reçut la soutane. A cette occasion, don Rua remplaça encore don Bosco pour le discours de bienvenue que, du reste, il prononça à la satisfaction unanime d'une assistance plutôt exigeante.[15]

Don Bosco ne sortait plus en ville que pour de brèves promenades en voiture. Le 16 décembre, il circulait ainsi en la compagnie de don Rua et de don Viglietti, quand, sous les arcades du corso Vittorio Emanuele, ils aperçurent leur archevêque. Viglietti descendit et informa le cardinal Alimonda de la présence de don Bosco. «Oh! Don Giovanni! Don Giovanni!», s'écria-t-il en pénétrant dans la voiture; et il l'embrassa et le baisa tendrement. Ce spectacle provoqua un petit attroupement. Les gens avaient reconnu les deux principales personnalités religieuses de leur ville de Turin. «Comme ils s'aiment!», entendait-on. Les deux vénérables vieillards poursuivirent leur promenade de conserve jusqu'à la via Cernaia, à proximité de l'oratoire. Là, le cardinal descendit de voiture et les trois salésiens rentrèrent chez eux.[16]

Si ses jambes fléchissaient, la tête de don Bosco demeurait active. Le 28 novembre, Viglietti admirait encore son travail persévérant et son ardeur à quêter des ressources pour ses missionnaires. Le 10 octobre précédent, le problème de ces subsides avait été agité au chapitre supérieur.[17] Un mois et demi après, don Bosco continuait à s'occuper de la circulaire destinée à leur procurer des secours;[18] il l'accompagnait en certains cas d'une lettre personnelle datée du 20 novembre.

L'affaiblissement aggravé de la première quinzaine de décembre

Son médecin diagnostiquait pourtant alors une aggravation générale de ses maux.

«Quand vint l'automne, précisément en novembre 1887, tous ses malaises cardio-pulmonaires et rénaux s'aggravèrent, avec une énorme albuminurie quotidiennement constatée. La faiblesse de son épine dorsale devint telle qu'il ne pouvait presque plus tenir sur ses pieds et qu'il dut absolument être porté dans son lit...»[19]

La célébration de la messe debout, la seule alors envisagée, lui devenant impossible, don Bosco, le 2 décembre, disait sa crainte de devoir bientôt y renoncer définitivement. Du reste, remarquait Viglietti, «le pauvre ne la (disait) plus qu'à grand-peine et à voix très basse. Il y a trois ans que je l'assiste tous les jours dans la célébration du saint sacrifice, et j'ai toujours remarqué que les forces lui font de plus en plus défaut. Ces derniers mois, il a commencé à ne plus se retourner pour le Dominus vobiscum. Depuis un mois, pour ceux qui assistent à sa messe, tandis qu'il s'assied, c'est moi qui distribue la sainte hostie. De même, il n'a plus la force de dire après la messe les Ave Maria et les oremus; c'est moi qui les dis, tandis que lui m'accompagne mentalement.»[20]

Les collaborateurs de don Bosco s'efforçaient toutefois de garder confiance et de l'aider à se mouvoir. Viglietti poursuivait: «Cependant, chaque jour, quand il fait beau, je le conduis en promenade, et il parvient soutenu à faire quand même un trajet assez long. Espérons.»[21] Combien de mètres, monsieur le secrétaire, qui voulez malgré tout «espérer»? Don Bosco entrait malheureusement dans la phase terminale de sa vie. Les deux mois qui s'ouvraient allaient être pour lui un dur chemin de croix sans antalgiques et avec des chutes de plus en plus graves, que sépareraient des temps trop brefs d'amélioration passagère. Il pourrait méditer à loisir le «... tollat crucem suam et sequatur me» de l'un des songes racontés le 25 février 1886.

Par faiblesse excessive, il ne réprimait plus du tout ses larmes. Ces crises lui mouillaient les yeux en permanence, cependant que son tempérament jovial transformait par le sourire des pleurs non contrôlés. Un témoin du 7 décembre raconta: «Don Bosco était assis sur un modeste canapé; il avait la tête inclinée, les yeux remplis de larmes et

le visage éclairé par un sourire céleste.»[22] Le 3, Viglietti avait écrit dans sa chronique: «Cette nuit, don Bosco a été fort incommodé. Ce matin, il n'a pas pu dire la messe et il a communié de ma main. Quand je prononçais l'Ecce Agnus Dei, le pauvre don Bosco pleurait comme un enfant. Et pourtant, il est content! Comme d'habitude, je lui ai lu le journal ce matin; et lui, blagueur, joyeux, de plaisanter sur son mal.»[23] Trois jours après, il résumait ainsi la situation de son malade: «Depuis quatre ou cinq jours, don Bosco ne va vraiment pas bien. Hier soir, il était fiévreux et avait mal à la tête. En conséquence, selon les prescriptions des médecins, il a dû se mettre au lit à six heures. Ce matin, il s'est levé à huit heures. Il a encore renoncé à célébrer la messe. Depuis, il communie...»[24]

Ce 6 décembre, avec la cérémonie solennelle du départ de ses missionnaires, les premiers destinés à la république de l'Equateur,[25] fut un grand jour pour lui. Ces missionnaires étaient venus le saluer dans sa chambre. Il leur avait entre autres dit: «Aimez la pauvreté et la charité fraternelle. Lisez souvent vos Règles et obéissez-y toujours.»[26] L'affection réciproque entre ses fils était l'un de ses soucis majeurs; et il redoutait pour eux la recherche des aises, qui serait, avait-il affirmé dans son testament spirituel, la ruine de leur congrégation.[27] Le soir du 6, bien qu'aphone et infirme, il descendit assister à la cérémonie des adieux dans l'église Marie-Auxiliatrice. Le spectacle fut émouvant. «Il entra dans le chœur soutenu par moi et par Festa, raconta Viglietti, tandis que don Bonetti faisait le sermon. Pour sûr, le sermon le plus beau et le plus efficace fut celui du pauvre don Bosco, qui se traînait de la sorte. Tous les gens se levaient pour le voir. Après la bénédiction du très saint sacrement, Mgr Leto[28] dit quelques mots sur les missionnaires, leur fit ses adieux et les bénit. De l'avis de tous, cette scène était vraiment touchante. Pas un cil ne restait sec. Une quantité de gens (l'église était pleine), les dames surtout, pleuraient d'attendrissement. Puis les missionnaires passèrent un par un devant don Bosco pour le saluer et lui baiser la main. Ils pleuraient, don Bosco pleurait, tous pleuraient dans l'église...» Les missionnaires se rendirent dans la nef embrasser leurs confrères. Les gens se jetaient à leurs pieds pour les baiser. Ils reparurent à nouveau dans le chœur et entourèrent don Bosco. Et ce fut dans l'assemblée d'autres pleurs, des mots de compassion pour le pauvre don Bosco et des exclamations du genre: «Don Bosco est un saint!»[29] Ce déluge de larmes, ces débordements de sentiments, que le P. E. Ceria s'efforça de réduire dans ses descriptions pourtant consciencieuses des *Memorie biografiche*, peu-

vent agacer les tempéraments réservés des hommes du Nord. Ils sont pourtant à l'image d'un esprit «salésien», peu enclin à avoir honte de l'affectif.

Le 7 décembre, don Bosco eut la joie de retrouver son grand disciple, Mgr Giovanni Cagliero, de retour d'Amérique du Sud. La cour de l'oratoire retentissait de cris et de musique. Le pauvre vieillard, qui entendait ces acclamations, ne pouvait sortir de la chambre dans laquelle il était claustré et s'en trouvait très marri. Enfin, l'évêque arriva, don Bosco embrassa son fils, le serra contre son cœur en pleurant «comme un enfant» (Viglietti) et prétendit baiser son anneau pastoral.[30] Avec le temps, il donnait un cours de plus en plus libre à ses sentiments d'affection. Sa faim de la présence et de la conversation de ses disciples préférés paraissait même tourner au caprice, quand, ce même jour, il faisait brusquement rappeler don Francesia, cet autre fils très aimé, de Chieri, où il assurait un ministère de confession et de prédication pour la fête de l'Immaculée à l'oratoire des religieuses salésiennes. Il s'exclamait: «J'ai besoin de vous avoir près de moi, j'ai besoin de vous parler et vous êtes toujours partis!»[31] Au vrai, il les voulait à ses côtés parce qu'il les aimait. «Etre près des gens qu'on aime, leur parler, ne leur parler point, tout est égal» (La Bruyère). «Il a raison, c'est le seul bonheur», enchaînait un personnage de roman, peu recommandable certes, mais perspicace et profond connaisseur de la psychologie humaine.[32] Avec des disciples chéris – car il ne faut pas craindre le mot – tels que Cagliero, qui lui racontait les aventures extraordinaires des salésiens d'Amérique, et Francesia, dont la conversation fut toujours bienfaisante, imagée et plaisante, don Bosco était heureux. En outre, son avenir restait ainsi ouvert, perspective nécessaire au vieillard pour vivre psychologiquement, nous disent les gérontologues. Sa tête bruissait encore de projets.

Don Bosco ne put célébrer la messe le 8 décembre, jour de la fête de l'Immaculée conception de Marie. Il ne se plaignait pourtant pas. Quand on lui demandait des nouvelles de sa santé, il répondait invariablement qu'il allait «très bien» (*che sta benissimo*). Riant de ses infirmités, il chansonnait son échine courbée et ses jambes qui ne le portaient plus. Sur son dos: «Oh! Pauvre échine, pauvre échine, – T'as fini d'porter bassines!»[33] Sur ses jambes: «Ô jambes! Pauvres jambes – Que vous soyez droites, que vous soyez tortes, – Soyez toujours mon réconfort, – Au moins tant que je ne suis pas mort!»[34] Quand la fatigue et le mal l'empêchaient de travailler, il prenait son chapelet, disait Pietro Enria.[35]

Un trait, qui pourrait paraître tout à fait insignifiant, mais qui ne l'est pas, ajoute à notre connaissance de l'âme de don Bosco vieillard. Il s'attendrissait sur les animaux. Un témoin a rapporté: «Un jour de novembre 1887, don Bosco était en train de dîner. On entendit le bourdonnement d'une pauvre mouche, qui était tombée dans la toile d'une araignée. "Qu'est-ce que c'est?", demanda don Bosco. Certains étaient allés voir à la fenêtre; ils lui répondirent: "L'araignée a couru sur une mouche et la lie avec ses fils. – Délivrez-la, délivrez-la, s'écria don Bosco. Pauvrette!" Et don Bosco s'était retourné de ce côté. "Attendez un peu, lui répondit quelqu'un, que l'on voie comment cela va finir. – Mais non, mais non... Je n'aime pas ça. Si vous ne la délivrez pas, j'y vais moi-même! Ça me fait trop de peine." Et il faisait mine de se lever alors qu'il était sans forces et avait besoin d'être soutenu. Pour le contenter, on dut délivrer la mouche.»[36] Don Bosco ignorait la raideur, l'égocentrisme et l'auto-dépréciation des gens qui vieillissent mal. Il s'était adapté à sa condition. Une équipe de sociologues américains a décrit les vieillards de ce type: «Il s'agit d'hommes bien intégrés dans leur entourage et qui se contrôlent bien. Non impulsifs, ils ne manquent pas de spontanéité. Sans inhibition névrotique, ils jouissent de la vie aussi bien à travers leurs relations personnelles qu'à travers les choses (...) Ils ont une attitude protectrice, non seulement envers les enfants, mais aussi envers les animaux et les plantes...»[37] Lui vivait ainsi en Dieu, sans éclat, comme il avait toujours fait.

Ce 8 décembre, Mgr Doutreloux, évêque de Liège,[38] était à l'oratoire. La veille, faute de personnel, don Bosco, avec ses conseillers, lui avait refusé l'ouverture d'un centre salésien dans sa ville. Et, ce matin-là, pour des raisons mystiques, il changeait d'avis. Viglietti nota dès sa chronique primitive qu'au moment où il se disposait à lui lire le journal, don Bosco lui avait demandé de prendre une plume et lui avait dicté:

«Paroles littérales que la Reine immaculée lui a dites lors d'une apparition cette nuit. – Il plaît à Dieu et à la bienheureuse vierge Marie que les fils de S. François de Sales aillent ouvrir une maison à Liège en l'honneur du très saint sacrement. C'est là que Jésus a commencé d'être publiquement glorifié; c'est là qu'ils devront étendre sa glorification dans toutes leurs familles et en particulier parmi les nombreux enfants qui sont ou seront confiés à leurs soins dans les diverses parties du monde. – Le jour de l'Immaculée Conception de Marie 1887.»[39]

Nous ignorons les circonstances de cette «apparition» et, par conséquent, sa nature. Don Bosco voulut certainement transmettre ainsi un message à ses fils de la part de Marie. Et son secrétaire était convaincu de le recevoir du ciel par son intermédiaire. Quoi que l'on puisse penser de son authenticité, cette vision de don Bosco a été décisive pour l'avenir de l'œuvre salésienne à Liège et en Belgique. Après le maître, les disciples ont voulu obéir à l'Immaculée, comme Bernadette à Lourdes trente ans auparavant. Ce faisant, ils croyaient cheminer en sécurité. Vers la fin de la chronique de cette grande journée, Viglietti enregistra le logion qui deviendra célèbre dans les rangs salésiens: «Jusqu'ici nous marchons toujours avec assurance. Nous ne pouvons pas nous tromper: c'est Marie qui nous guide.»[40]

La crise de fin décembre

Don Bosco était sur le point de traverser la première crise de sa maladie mortelle. Le 17 décembre, bien que très abattu, il aurait encore confessé une trentaine de garçons.[41] Mais, le 20, Viglietti remarquait: «Depuis plusieurs jours, don Bosco va vraiment de plus en plus mal.»[42] Incapable de marcher, il ne circulait plus que sur un fauteuil roulant.[43] Il respirait péniblement et devait se coucher dès sept heures du soir pour ne se relever qu'à dix heures du matin. Il assistait donc depuis son lit à la messe de Viglietti. Comme, le 20 décembre, il tenait malgré tout à sortir, ses aides durent lui faire descendre, puis remonter sur un fauteuil les escaliers de ses deux étages. Il avait perdu toute autonomie ambulatoire et il lui fallait sans cesse recourir à autrui. Un petit fait nous manque peut-être ici. En tout cas, au terme de cette ultime promenade, il demanda à Viglietti d'enregistrer à l'intention de tous les salésiens la consigne: «Il faut que les salésiens, et en particulier les supérieurs, traitent bien et avec beaucoup de charité le personnel de service.»[44] Viglietti croyait que la sortie de ce jour lui avait été très bénéfique.[45] Mais, ce 20 décembre, remarquait-il, le médecin fut d'un avis opposé. Et, à partir de cette date, les notes du secrétaire, qui projetait ses inquiétudes par sa main jusque dans les mots qu'il écrivait, allaient être sur plusieurs pages singulièrement tourmentées.

Le 21 décembre, la fin du malade parut imminente. De fréquentes nausées convulsaient don Bosco. Il était fiévreux. Ses infirmiers, de crainte de le voir vomir, cherchaient en vain que lui faire absorber. Il respirait à grand-peine. Le docteur Albertotti effraya son entourage

en annonçant que, s'il persistait dans cet état, il ne vivrait plus au-delà de quatre ou cinq jours. Dans la soirée, don Bosco lui-même confia à ses proches que, vers quatre heures de l'après-midi, il s'était senti sur le point d'expirer. «Je n'avais plus conscience de rien.» Puis, il s'était repris et avait plaisanté Viglietti.[46] Il demandait les derniers sacrements. Le 23, effrayé, le secrétaire jetait sur son carnet:

«Don Bosco continue à aller très mal. Il ne retient rien. A 12 heures, il a pris du bouillon et l'a vomi. Il m'a dit: – Viglietti, fais en sorte de n'être pas seul ici comme prêtre. J'ai besoin que quelqu'un soit ici prêt à me donner l'extrême onction. – Don Bosco, lui ai-je répondu, don Rua est toujours ici. Du reste, vous n'allez pas mal au point de devoir dire des choses pareilles. – Sait-on, reprit don Bosco, sait-on dans la maison que je vais tellement mal? – Oui, don Bosco. On ne le sait pas seulement ici, mais dans toutes les maisons et maintenant dans le monde entier, et tous prient. – Pourquoi guérirais-je? Je m'en vais dans l'éternité. Don Bosco est ému, il pleure, il a l'air éteint. – Fais en sorte que le saint viatique soit prêt. Nous sommes des chrétiens, et l'on fait volontiers à Dieu l'offrande de son existence.»[47]

Ce jour-là, vers douze heures trente, trois Belges demandèrent à le voir. Il accepta à la condition qu'ils prieraient pour lui. Il les bénit: «Promettez-moi de prier pour moi, pour les salésiens et spécialement pour les missionnaires.»[48] Par la plume de l'un d'entre eux, ces voyageurs ont décrit la vision inoubliable qu'ils avaient eue du saint prêtre au terme de sa vie:

«Je jetai un rapide coup d'œil dans la chambre aussi pauvrement, aussi misérablement meublée, devrais-je dire, que possible et j'aperçus avec émotion un vénérable vieillard assis sur un canapé usé, courbé par l'âge et les labeurs d'un long apostolat. – Ses forces défaillantes ne lui permettaient plus même de se tenir debout, mais il releva la tête qu'il tenait inclinée et je pus voir ses yeux un peu voilés, mais pleins d'une intelligente bonté. Don Bosco parle parfaitement le français, sa voix était lente et marquait un certain effort, mais il s'exprime avec une remarquable netteté. Je trouvai chez lui un accueil d'une simplicité chrétienne, à la fois digne et cordiale. Ce qui me toucha bien profondément ce fut de rencontrer, chez un vieillard presque moribond et sans cesse assailli de visiteurs, un intérêt aussi sympathique, aussi vrai pour ceux qui l'approchent (...) Chez Dom Bosco l'épée a usé le fourreau, mais quelle force d'âme dans ce corps débile!...»[49]

Don Bosco parlait de son salut, sans se complaire dans un quelconque narcissisme. Ses visiteurs appréciaient sa bonté, sa cordialité et son énergie dans un corps laminé par la maladie. L'après-midi conti-

nua coupée de crises de vomissements. Don Bosco réclamait l'extrême-onction et donc un prêtre pour la lui administrer. «Il est vrai, disait-il en désignant Viglietti, qu'il y a cet outil-là (*quell'arnese*). Mais il vaut mieux être un de plus.»[50] Il multipliait les recommandations. «Si le pape nous protège, disait-il à Cagliero, les missionnaires pourront aller partout, en Asie, en Tartarie...»[51] Il parcourait le monde en imagination. Son désir d'action universelle le tenaillera jusqu'au dernier soupir.

La visite qui, alors, frappa probablement le plus notre don Bosco fut celle de son grand et illustre ami, le cardinal Alimonda.[52] Il entra dans sa chambre à quatre heures et demie et l'embrassa tendrement. Don Bosco ôta son bonnet de nuit, le garda à la main et demeura ainsi jusqu'au moment où le cardinal le lui replaça d'autorité sur la tête. Don Bosco commença par lui dire: «Je vous recommande mon âme.» Puis: «Je vous recommande ma congrégation.» Et il pleurait. Le cardinal l'encourageait, lui parlait de la conformité à la volonté de Dieu et lui rappelait qu'il avait beaucoup travaillé pour lui. Don Bosco revoyait d'un coup sa vie compliquée par l'épuisante question romaine. Son émotion croissait et devenait extrême. «J'ai fait tout ce que j'ai pu, disait-il; que la volonté de Dieu soit faite... Des temps difficiles, Eminence; j'ai vécu des temps difficiles... Mais l'autorité du pape, l'autorité du pape. Je l'ai dit ici à Mgr Cagliero pour qu'il le dise au Saint-Père, que les salésiens sont pour la défense de l'autorité du pape.» Il s'enflammait à nouveau. Au pied du lit, Cagliero l'assurait que sa commission serait faite ponctuellement à Rome où il devrait bientôt se rendre. «Mais vous, don Giovanni, répartit le cardinal, peut-être surpris par l'inquiétude de don Bosco sur son propre salut, vous ne devez pas craindre la mort. Vous avez tant de fois recommandé aux autres de se tenir prêts.» Mgr Cagliero: «Il nous en a si souvent parlé, c'était même son sujet principal.» «Je l'ai dit aux autres, observa humblement don Bosco. Et maintenant j'ai besoin que les autres me le disent à moi.» Il réclama la bénédiction du cardinal, qui la lui donna et l'embrassa à nouveau avant de se retirer. Comme cette scène était simple, humaine et vraie! On accéda enfin au désir de don Bosco. Le 24 décembre, veille de Noël, il reçut les derniers sacrements: le viatique au début du jour et l'extrême-onction vers onze heures du soir.[53] Mgr Cagliero présidait ces cérémonies. Entre temps, don Bosco confia à son secrétaire le pauvre carnet que nous appelons son testament spirituel.[54] Il reçut «tel un ange» (Viglietti) le sacrement du viatique. Il ne parlait que de l'éternité dans laquelle il se disposait à entrer. Le

monde le croyait mort. Un journal français de ce jour titrait: «L'agonie de dom Bosco.»[55]

Mais, dès le lendemain, sa jovialité foncière l'emportait sur le mal et la douleur. Ce jour de Noël, il plaisantait avec des ecclésiastiques, à qui son entourage avait permis de l'approcher. Et quand, le 26, trois médecins se concertèrent à son chevet sur son état, il confia à Viglietti, tel un malade sceptique d'une comédie de Molière: «Videamus quod valeat scientia et peritia trium doctorum.»[56] Et encore, le 27, tandis que quatre salésiens et un médecin réunissaient leurs lumières pour organiser son transport d'un lit sur un autre: «Vous faites comme cela. Attachez-moi une bonne corde au cou et tirez-moi ainsi du lit.» Le transfert fut, du reste, un remarquable *pasticcio*: don Rua se retrouva sur le nouveau lit avec don Bosco étendu sur lui; il fallut le délivrer.[57] Don Bosco plaignait Viglietti, qui lui rendait d'humbles services: «Mon pauvre Viglietti, je te fais faire un beau métier!»[58]

Le 28 décembre, il allait un peu mieux. Et autour de lui, l'espoir renaissait, comme les circulaires quotidiennes de don Rua se mettaient à l'annoncer aux salésiens. Quant à don Bosco, que l'on croirait gêné par ce contretemps, il ne consentait pas à demander la santé dans la prière, nous apprend Viglietti. Fidèle à sa spiritualité de soumission à Dieu, il lui rétorquait quand il le lui suggérait: «Que la sainte volonté de Dieu soit faite!», formule que Pietro Enria retrouvera à plusieurs reprises sur ses lèvres à ses derniers moments de lucidité.

Avant Noël, don Bosco s'était inquiété de savoir si sa maladie était reconnue dans toute sa gravité. Certes oui! On priait et on se sacrifiait pour tenter de le sauver. Le mouvement des nouvelles sur lui, non seulement dans son oratoire, mais dans la ville de Turin, en Piémont, et plus loin encore, était incessant. Le registre proposé aux visiteurs à l'entrée de la maison était couvert de signatures. Don Bosco aurait voulu être fixé sur lui-même par les médecins, «parce que, disait-il, je ne crains rien, ils le savent, je suis tranquille et prêt.»[59] Nous ignorons ce que les médecins lui répondaient quand il les interrogeait ainsi; mais le diagnostic du docteur Fissore, le 28 décembre, tel que ce médecin le communiqua au correspondant du *Figaro*, est connu. Le journaliste racontait:

«Le docteur Fissore, à qui je m'adressai, me répondit en ces termes: "Don Bosco est perdu, nous n'avons plus l'espoir de le sauver. Il est atteint d'une cardio-pulmonaire, le foie est attaqué, avec complication à la moëlle épinière, qui amène la paralysie des membres inférieurs; il ne peut plus parler. Les reins

et les poumons sont pris, et vous voyez qu'il ne nous est pas possible de conserver aucun espoir.''»[60]

Don Bosco traversa encore des heures pénibles le 29 décembre. Puis, le 31, le «miracle» de sa guérison se répandit en Italie et par-delà les frontières, annoncé par les lettres et les journaux. Il allait mieux, beaucoup mieux. N'envisageait-il pas lui-même une révision de son *Histoire ecclésiastique*?[61] La prière des siens avait donc fait reculer le mal. La puissance de la prière de Marie – ici médiatrice – sur le cœur de Dieu le remplissait d'admiration.[62]

La crise décisive de janvier 1888

L'année fatale commença dans l'incertitude. A-t-on jamais révélé à don Bosco la mort inopinée de son incomparable bienfaiteur Fleury Colle, le jour de l'an? A ses côtés, le service de Viglietti était facilité par la présence habituelle du salésien don Antonio Sala, une sorte d'Hercule placide au dévouement illimité, qui était arrivé de Rome le 29 décembre.

La crise de décembre avait laissé des traces, dont le saint homme avait conscience. Le 6 janvier, il avertissait Viglietti:

«Viglietti, il serait bon que tu dises à don Rua qu'il prenne garde à moi, parce que ma tête ne sait plus rien. Je ne me rappelle plus si c'est le matin ou le soir, quel jour, en quelle année on est. Je ne sais plus m'orienter, je ne sais plus où je suis. C'est à peine si je reconnais les gens, je ne me rappelle plus les circonstances... Je ne sais si je prie, si c'est une fête ou une férie. Aidez-moi, vous autres!»[63]

La reconnaissance de ses limites avait toujours été l'un des signes de la souveraine prudence de don Bosco. Mais, en l'occurrence, il exagérait probablement sa faiblesse. Car, le lendemain de cet humble avertissement, il mangeait un peu (du pain émietté, un œuf et du café: ses proches savaient qu'il adorait le bon café!), parlait de politique (Rome, le pape, Bismarck, Crispi) et de la vie de sa maison. Pareille résurrection émerveillait le sensible Viglietti: «Je ne l'ai jamais trouvé aussi bien», écrivit-il dans sa chronique du 7 janvier.[64] Le 8, un illustre personnage (le duc de Norfolk), en route vers Rome, vint s'agenouiller aux pieds de don Bosco. La vie ralentie des deux années précédentes semblait sur le point de reprendre. A partir du 15 janvier, don Bosco se remit même à assister à la messe de Viglietti pendant

laquelle il communiait. Il plaisantait sur ses escarres. Le 18 janvier, un signe de lui fit se rapprocher don Sala. «Dis au médecin qu'il se ferait une gloire immortelle, lui souffla-t-il à l'oreille, s'il trouvait le moyen de changer les fesses toutes les fois qu'elles font mal.»[65] Avec le même Sala, un homme rude qui appelait les choses par leurs noms, il se désolait de se retrouver au lit dans les excréments: «Tu sais combien j'aimais la propreté...»[66] Les visites, y compris d'affaires, ne lui manquaient pas. Il s'apprêtait pourtant à glisser dans la mort.

La fin commença le 22 janvier par une petite opération chirurgicale, d'ailleurs réussie. D'un coup de bistouri, le docteur Vignolo le débarrassa d'une excroissance au bas de la colonne. Selon Viglietti, il s'en trouva «très libéré» (*liberissimo*).[67] Sans doute! Mais quand, deux jours après, l'archevêque de Paris, Mgr François Richard, qui le vénérait beaucoup, vint lui demander sa bénédiction,[68] il était retombé, au sentiment des médecins, au niveau du 24 décembre, c'est-à-dire du jour où il recevait le viatique.[69] La peur de manquer de foi vraie aux instants suprêmes le saisissait. Il invita Viglietti à intervenir auprès d'un garçon de la maison, dénommé Palestrina, qui faisait fonction de sacristain à l'église. Pendant tout le temps dont il disposerait, ce garçon devrait prier Jésus et Marie pour que, «dans ses derniers moments, il attende son heure avec une foi vive». Viglietti fit appeler Palestrina, qui arriva au chevet de don Bosco, lequel lui répéta son souhait en pleurant et le bénit.[70] Ses bulletins de santé seraient désormais de jour en jour plus désolants. «*Don Bosco oggi molto grave*», notait Viglietti le 25 janvier; puis, le 26, «*continua grave*»; et, le 28, «*D. Bosco va sempre peggiorando*». Cloué sur son lit, gisant presque immobile, il souffrait sans se plaindre. Les témoins n'ont jamais parlé des crispations de son visage. Et pourtant... Le 27, don Bonetti lui rappelait que Jésus en croix avait souffert comme lui, sans pouvoir remuer ni d'un côté ni de l'autre. «Oui, lui répondit-il, c'est ce que je fais toujours!»[71]

A partir du 27 janvier, il se mit à perdre fréquemment connaissance. Dans son délire, il pensait probablement à ses fils qu'il quittait après les avoir toute sa vie aidés et encouragés, quand il criait: «Ils sont embarrassés» (*sono imbrogliati*); ou bien: «En avant, toujours en avant!» (*Avanti, sempre avanti!*), comme s'il avait voulu pousser les siens sur la dure voie où il les avait engagés. Il appelait l'un d'eux par son nom.[72] Le 28 janvier, il cria au moins vingt fois: *Mare*! *Mare*!, c'est-à-dire, dans son dialecte piémontais: Mère! Mère!, et si fort

qu'on l'entendait des chambres voisines.[73] Sa résignation a été bien mise en lumière par Pietro Enria, son garde-malade des derniers jours:

«Son état s'aggravait toujours plus, il ne pouvait plus se mouvoir, son épine dorsale lui donnait des douleurs très vives, mais on n'entendit jamais une plainte. Que la volonté de Dieu soit faite. Auxilium christianorum, ora pro nobis. Et puis, il priait toujours; et il levait les bras en disant: Tout pour la gloire de Dieu et de sa très sainte mère.»[74]

Une seule fois, expliquait-il, il eut un mouvement de protestation. C'était le 28 ou le 29 janvier:

«Mais le mal continue à faire des ravages dans ce pauvre et saint corps. Moi, je restais toujours droit à côté de son lit, même pendant quatre ou cinq heures de suite. Tout à coup il lève les bras, je me penche pour voir ce qu'il veut, j'essaie de lui élever un peu la tête; mais lui m'embrasse pour s'aider à changer de position. Mais la douleur que ce mouvement lui causa à l'épine dorsale lui fit dire: – Ah! mon cher Enria, comme je souffre! Si cela continue encore autant, je ne sais si je pourrai résister. Et puis, il regretta peut-être d'avoir dit cela, il leva les bras et tourna les yeux vers le ciel en disant: – Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses!»[75]

Quand il reprenait connaissance, il saluait ses disciples de toujours: son ancien secrétaire Berto, le malade scrupuleux à consoler et rassurer; Durando, l'esprit fin et savant; Bonetti, le vaillant et même le téméraire; Rua, l'homme de toutes les confiances. «Dis aux jeunes que je les attends en paradis!», répétait-il. Est-ce le 27 ou le 28 janvier qu'il cria au début de la nuit: «*Paolino, Paolino, dove sei? Perché non vieni?*», à l'adresse certainement de son très aimé Paolo Albera, inspecteur de France à Marseille, qui n'était pas à ses côtés en ces instants tragiques?[76] Il sentait la mort l'effleurer. «Demain, cela ira mieux, lui disait le docteur Fissore. Le mauvais temps... – Demain, demain! Je ferai un plus long voyage!», rétorquait don Bosco.[77] Il déclarait, vraisemblablement au même médecin, qui cherchait à lui redonner courage: «Docteur, vous voulez faire ressusciter les morts!»[78] Gioachino Berto, grand spécialiste des indulgences, notamment *in articulo mortis*, lui remit un scapulaire (*abitino*) de Notre-Dame du Mont-Carmel; et don Bosco l'en remercia.[79]

Le 29 janvier était le jour de la fête de saint François de Sales. Comme de juste, il y eut dans la maison du bruit, de la couleur et du mouvement. Mais le Valdocco n'avait jamais connu de Saint-François aussi mélancolique. Ce matin-là, douze enfants, dont un au moins,

Luigi Orione, deviendrait illustre,[80] offrirent leur vie pour sauver don Bosco.[81] A chaque instant, depuis la cour de récréation, grands et petits interrogeaient la fenêtre et le balcon de sa chambrette. «Et don Bosco? Comment va don Bosco?» Don Bosco, qui s'évanouissait souvent, luttait avec la mort dans une demi-conscience. Dans la pénombre de son esprit, il répétait les phrases de l'Ecriture, qui l'avaient guidé dans l'existence (et que, peut-être, les prêtres de son entourage lui suggéraient à l'oreille): «Diligite, diligite inimicos vestros. – Benefacite his qui vos persequuntur. – Quaerite regnum Dei... – Et a peccato meo, peccato meo munda..., munda, munda me.» Bonetti disait: «Maria, mater gratiae, tu nos ab hoste protege»; et don Bosco complétait: «... et mortis hora suscipe.» Gardant habituellement les mains jointes, il répétait: «Jésus! Jésus!... Marie! Marie! Jésus et Marie, je vous donne mon âme avec mon cœur. In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum. – Oh! mère... mère, ouvrez-moi les portes du paradis!» Ce jour, cent fois il répéta: «Mère! Mère! Demain! Demain!»[82] Le journal catholique de Turin, dans son numéro du 29 janvier, informait ses lecteurs que don Bosco mourait d'une dégénérescence de la moëlle épinière, probablement pour couper court à des bruits déplaisants, analogues à ceux qui avaient été répandus le mois précédent par un journal sur l'origine syphilitique de son mal.[83]

La mort de don Bosco[84]

«Comment va don Bosco?», avait demandé Buzzetti à son ami Enria, dans la matinée de la Saint-François de Sales. «Très mal, lui fut-il répondu. – Alors, je crains fort que saint François ne nous l'emporte en paradis», avait observé Buzzetti. La nuit du 29 au 30 fut très douloureuse pour le malheureux don Bosco, qui ne parvenait plus à respirer ni à absorber quoi que ce soit. Pour le soulager un peu, il fallait humecter ses lèvres brûlantes de fièvre. Vers deux heures du matin, il se mit à trembler, à claquer des dents et à suffoquer. Son lit en était secoué. Epouvanté, Enria ayant tenté de le soulever, don Bosco l'étreignit de toutes ses forces; et, un instant, l'infirmier crut qu'il allait expirer ainsi entre ses bras. Mais il se calma et, dans un filet de voix, s'adressa à sa mère bien-aimée des cieux: «Maria, auxilium christianorum, ora pro nobis.» Puis, selon Enria, il ajouta: «Que la volonté de Dieu soit faite en toutes choses.» Cohérent avec lui-même, il appliquait jusqu'à la porte du tombeau l'un des principes d'une

ascèse d'acceptation, dont il avait fait l'un des piliers de sa spiritualité... Enfin, lentement, très lentement, le jour se leva sur le lundi 30 janvier de l'hiver turinois, désespérément gris, sale et lourd.

Enria comprit alors que le bras droit de don Bosco était paralysé. Sa tête cependant demeurait capable d'attention. Il aurait encore adressé quelques mots à des intimes: Rua, Cagliero, Viglietti... Peut-être murmura-t-il ce matin-là, à l'oreille de son grand disciple, don Rua, le conseil qui résumait sa méthode de pédagogie et de pastorale: «*Fatti amare!*» (Fais-toi aimer).[85] Son infirmier l'entendait prier: «Que la volonté de Dieu soit faite toujours et en tout!»; et, à plusieurs reprises: «Maria!», et aussi: «Priez, priez...» Telles furent, selon lui, ses dernières paroles. C'était son ultime appel au secours de croyant et de saint.

Quand midi fut passé, désormais incapable d'articuler un mot, il gisait sur son lit à peu près inerte... Un immense piétinement de va-et-vient se mit alors à crépiter dans la grande maison du Valdocco, qu'une sorte de nuage funèbre avait tout à coup envahie, lui ôtant la joie de vivre et de travailler. Les échanges et les ordres ne s'y transmettaient plus qu'à voix contenue. Supérieurs salésiens, salésiens d'œuvres voisines, jeunes de l'école, bienfaiteurs accourus aux nouvelles se mirent à gravir l'étroit escalier de la chambre de don Bosco. Ils parlaient bas ou se taisaient tout à fait. Grands et petits défilaient lentement dans le pauvre local malodorant. Ils allaient attendris vers don Bosco étendu sur son lit, les yeux clos, le bras gauche pendant et un crucifix sur la poitrine.[86] Ils baisaient sa main. Ces humbles comprenaient, sans avoir besoin de discours, le langage de cette main aux gros doigts paysans,[87] qui les avait guidés, bénis, absous, caressés et aimés. Beaucoup lui faisaient toucher des médailles, des crucifix, des chapelets et des images, dès lors transformés en reliques.[88] Le soir arriva, précoce; et, à son tour, le bras gauche de don Bosco apparut paralysé.

Mgr Basilio Leto lui soufflait à l'oreille des éléments de prières, qu'il entendait peut-être. Après le morne souper communautaire, les supérieurs principaux des salésiens: Cagliero, Rua, Bonetti, Belmonte, Sala... regagnèrent la chambre du mourant, qui était proche de leur salle à manger. Agenouillés sur le carrelage autour du lit de souffrances de leur père, ils priaient et ne se résolvaient pas à prendre eux-mêmes quelque repos. Enfin, ils décidèrent de passer la nuit sur des chaises dans une chambre voisine, de laquelle ils pourraient accourir à la première alerte.

De fait, la mort gagnait en don Bosco. Vers une heure et demie, il se secoua, son lit trembla, sa respiration devint terriblement haletante. Enria avertit ses supérieurs. Don Rua et Mgr Cagliero prononcèrent les formules de la recommandation de l'âme. Les assistants, dont plusieurs étaient à genoux, avaient les yeux fixés sur le cher visage, qu'agitaient les soubresauts de l'agonie. Ils pleuraient, sanglotaient et priaient tout à la fois. Puis les halètements cessèrent, et, avec eux, l'effroi et la douleur des témoins angoissés. Don Rua eut alors l'idée la mieux accordée à l'âme du cher don Bosco, qui, jusqu'au dernier souffle, vivait pour ses fils épars dans le vaste monde. Il lui prêta son bras et sa voix pour qu'il les bénisse une dernière fois. Il s'approcha du lit et parla:

«Signor don Bosco, nous sommes ici réunis, nombreux, nous, vos fils les plus anciens, prêtres et laïcs, et nous implorons votre bénédiction. Bénissez-nous et bénissez aussi tous ceux qui sont dispersés dans le monde et dans les missions. Et, comme vous ne pouvez plus lever votre bras droit, je vais vous soutenir le bras et dire la formule; et vous bénirez certainement tous les salésiens, tous les jeunes.»

Avec une douceur infinie, il saisit et souleva le cher bras paternel et prononça les mots de la bénédiction sur ses frères prosternés qui pleuraient d'émotion. Puis la plupart quittèrent la pièce.

Enria veillait. Environ deux heures coulèrent encore. Vers quatre heures du matin, la respiration du moribond redevint irrégulière. Elle cessait par instants, tandis que des gouttes de sueur perlaient sur son front. Enria fit signe. Les supérieurs salésiens à nouveau présents récitèrent les litanies des agonisants et le *Proficiscere*. Ils regardaient don Bosco. Et, tout à coup, rendu à l'évidence, quelqu'un dit (Belmonte, sans doute): «Don Bosco est mort!» Le visage paisible, il s'était définitivement endormi.[89] Il était quatre heures trois quarts du matin, ce 31 janvier 1888. L'angélus tinta au clocher de Marie-Auxiliatrice pour la naissance au ciel de ce gisant, que la piété populaire désignait déjà par son titre éternel: saint Jean Bosco.[90]

Notes

1. Bibliographie particulière. — La description d'ensemble des derniers mois de don Bosco par don Ceria en MB XVIII, chap. XXI-XXV, p. 457-552, est, dans son genre, excellente. Mais les innombrables récits, mémoires, articles et témoignages particuliers sur cette période ne se valent pas, même quand ils ont émané de contempo-

rains. L'authenticité des propos et des gestes attribués à don Bosco malade et mourant mérite d'être, sinon vérifiée, au moins commentée et donc pesée cas par cas. L'étude qui suit repose, pour l'essentiel, sur sept documents privilégiés, qui, du reste, ont aussi été – à travers les *Documenti* – à la base des *Memorie biografiche* de don Ceria pour cette section de sa biographie. – 1. La chronique que nous appelons primitive de Carlo Viglietti (en ACS Viglietti), c'est-à-dire la fin du volumetto *Cronaca dal 16.5.1887* (carnet 7) et le volumetto *Cronaca dal 23.12.1887* (carnet 8). – 2. Les cahiers de l'infirmier Pietro Enria sur la dernière maladie de don Bosco (en ACS 110 Enria et FdB 937 et 938): a) le cahier commençant par «1887, 20 aprile», paginé de 1 à 26; b) le cahier «In quella settimana», paginé de I à XXVII; c) la chronique générale, qui commence par les mots: «Enria Pietro Giuseppe nato il 20 giugno 1841», pour ses pages 255-292. – 3. Les circulaires de don Michele Rua aux salésiens datées: 26 décembre 1887, 27 décembre 1887, 28 décembre 1887, 29 décembre 1887, 30 décembre 1887, 31 décembre 1887, 2 janvier 1888 et 5 janvier 1888, en ACS 112, FdB 437 D8 à E5. (Noter que, dans le catalogue *Microschedatura* de don Torras, les dates des deux premières circulaires sont erronées.) – 4. Une note autographe de don Francesco Cerruti: *Memorie su D. Bosco* (5 pages isolées, égarées en ACS 110, Lemoyne, voir FdB 963 A8-12), qui contient en particulier le récit de l'entretien de don Bosco avec le cardinal Alimonda le 23 décembre 1887. – 5. Une note de Gioachino Berto sur les derniers jours de don Bosco, éditée en *Documenti* XXXVII, 167-168, mais peu utilisée par don Ceria en MB XVIII (voir MB XVIII, 533/18-20; 539, n. 2). G. Berto, qui avait été remplacé par Viglietti auprès de don Bosco, souffrait de cet éloignement. – 6. Une note de l'économe Antonio Sala (1836-1895) *Memorie D. Bosco* (9 p. ACS 110 Sala. Voir FdB 1222 C5 à D1). – 7. La brochure déjà utilisée du docteur Giovanni Albertotti, *Chi era Don Bosco?* Biografia fisio-psico-patologica scritta dal suo medico, Gênes, Pala, 1934, 100 p. Disons ici que le mémoire du docteur Giovanni Albertotti (1824-1905), qui avait été l'un des médecins traitants de don Bosco, ne fut imprimé que tardivement par les soins de son fils Giuseppe, lui-même médecin et témoin direct de don Bosco, qui l'assortit d'une intéressante introduction.

2. E. Martin et J.-P. Junod, *Gérontologie*, 3ème éd., Paris, Masson, 1983, p. 576.

3. G. Albertotti, *Chi era Don Bosco?*, p. 96.

4. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 29 mai 1886; voir MB XVIII, 147/18-21. Cette plaisanterie a reparu dans la chronique de 1887.

5. G. Albertotti, *Chi era Don Bosco?*, p. 98.

6. G. Albertotti, *ibid.*, p. 79-80. Le texte italien de la correspondance du *Figaro* en *Documenti* XXXVI, 208-209. Pour le texte français, voir, *ci-dessous*, n. 60.

7. G. Albertotti, *ibid.*, p. 77-78. Cet œdème pouvait aussi être d'origine cardiaque...

8. Remarque de G. Albertotti, *ibid.*, p. 98.

9. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 26 septembre 1887. Voir MB XVIII, 381/5-12.

10. G. Albertotti, *op. cit.*, p. 97.

11. «Le pèlerinage des ouvriers français à Rome. Trois heures à Turin», *Bulletin salésien*, fr., 1887, p. 132-133. Voir MB XVIII, 460/11 à 461/4.

12. Raison pour laquelle, selon Viglietti, «D. Bosco fece assai male questo viaggio».

13. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 21 octobre 1887. Voir, sur ces deux journées, MB XVIII, 462/6 à 463/2.

14. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 1er novembre 1887. Voir MB XVIII, 464/23-27.

15. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 24 novembre 1887. Voir MB XVIII, 466/35 à 468/11.

16. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 16 décembre 1887. Voir MB XVIII, 474/6-28.

17. *Verbali del Capitolo superiore*, 10 octobre 1887. Voir MB XVIII, 429/15-23.

18. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 28 novembre 1887. Il s'agissait, je pense, de la circulaire en quatre langues datée du 4 novembre précédent, dont les formules italienne, française, espagnole et allemande furent insérées en *Documenti* XXXVI, 17-34. La lettre, signée par don Bosco, qui, parfois, accompagnait la circulaire, était datée du 20 novembre 1887.

19. G. Albertotti, *op. cit.*, p. 78.

20. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 2 décembre 1887. Voir MB XVIII, 473/27-34.

21. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 2 décembre 1887.

22. Article du señor Mendez, dans le journal *La Libertad Católica*, janvier 1888, après une visite à don Bosco le 7 décembre 1887. L'article en *Documenti* XXXVI, 81-84; extrait traduit en MB XVIII, 417/31 à 418/3.

23. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 3 décembre 1887. Voir MB XVIII, 473/34 à 474/2.

24. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 6 décembre 1887.

25. Voir MB XVIII, 430/3-16.

26. Selon une autobiographie manuscrite de don Luigi Calcagno, qui dirigeait le groupe. Voir MB XVIII, 430/4-8 et note 2.

27. Voir F. Motto, *Memorie dal 1841...*, *op. cit.*, lignes 838-839.

28. Mgr Basilio Leto (1819-1896), alors évêque de Biella.

29. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 6 décembre 1887. Description condensée en MB XVIII, 430/8-16.

30. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 7 décembre 1887. Voir MB XVIII, 475/21-24.

31. Cet épisode en *Documenti* XXXVI, 80.

32. M. de Charlus, dans M. Proust, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, deuxième partie.

33. D'après C. Viglietti, *Chronique primitive*, 8 décembre 1887.

34. D'après C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 347. Ces plaisanteries – piémontaises dans le récit original – en MB XVIII, 478/5-15.

35. D'après P. Enria, *Chronique générale*, cit., p. 260.

36. *Documenti* XLIV, 640, et MB XVIII, 148/27 à 149/5.

37. D'après S. Reichards, F. Livson et P.G. Petersen, *Aging and personality: a study of 87 older men*, New York, 1962; résumé dans E. Martin et J.-P. Junod, éd., *Gérontologie*, cit., p. 51.

38. Victor-Joseph Doutreloux (1837-1901), évêque coadjuteur de Liège en 1875.

39. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 8 décembre 1887; repris tel quel en *Documenti* XXXVI, 85-86; et, de là, en MB XVIII, 438/25 à 439/1.

40. La phrase en MB XVIII, 439/19-20.

41. D'après *Documenti* XXXVI, 112; voir MB XVIII, 480/9-24.

42. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 20 décembre 1887.

43. Voir aussi la circulaire de M. Rua, datée du 21 décembre 1887, dont un passage a été reproduit dans F. Motto, *Memorie dal 1841...*, cit., p. 8, n. 9.

44. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 20 décembre 1887.

45. C. Viglietti, *Chronique primitive*, même jour.

46. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 21 décembre 1887. Voir MB XVIII, 485/19 à 486/15.

47. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 23 décembre 1887. Voir MB XVIII, 487/33 à 488/16.

48. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 23 décembre 1887. Voir MB XVIII, 488/17-20.

49. Extrait de cet article de la *Gazette de Liège* dans MB XVIII, document 85, p. 797-798.

50. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 23 décembre 1887. Voir MB XVIII, 488/29-33.

51. D'après C. Viglietti, *Chronique primitive*, 23 décembre 1887, où nous lisons: «... Voi andrete, dal Papa protetti, nell'Africa... l'attraverserete... andrete nell'Asia, nella Tartaria, etc.» Voir MB XVIII, 489/5-12.

52. Je traduis et résume à cet endroit la relation manuscrite de Francesco Cerruti, qui a été signalée plus haut, note 1.

53. Voir MB XVIII, 492/5-21 et 493/18-30.

54. D'après C. Viglietti, *Chronique primitive*, 24 décembre 1887. Voir MB XVIII, 492/32 à 493/11.

55. *Le Nouvelliste*, Lille, 24 décembre 1887.

56. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 26 décembre 1887. Voir MB XVIII, 496/7-12.

57. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 27 décembre 1887. Voir MB XVIII, 497/21-30.

58. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 28 décembre 1887.

59. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 28 décembre 1887. Voir MB XVIII, 500/4-8.

60. «La maladie de Don Bosco. Turin, le 1er janvier 1888», *Le Figaro*, 1er janvier 1888. Coupure collée en *Documenti* XLIV, 687.

61. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 31 décembre 1887.

62. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 7 janvier 1888. Récit dérivé en MB XVIII, 512/6-16.

63. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 6 janvier 1888. Voir MB XVIII, 511/22-28.

64. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 7 janvier 1888.

65. A. Sala, ms cité *ci-dessus*, n. 1, p. 5. Voir *Documenti* XXXVII, 117; MB XVIII, 525/22-26. On pourra remarquer que, d'après A. Sala, don Bosco parlait de *matiche* (fesses), non pas de *parte posteriore* (postérieur), comme ses prudes biographes.

66. A. Sala, ms cité, p. 5. Voir MB XVIII, 528/28-32. Don Sala écrivait crûment que don Bosco était *tutto emmerdato*.

67. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 22 janvier 1888. Récit correspondant d'après Viglietti en MB XVIII, 528/12-27.

68. Voir MB XVIII, 528/12-27.

69. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 24 janvier 1888.

70. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 24 janvier 1888. Voir MB XVIII, 529/13-24.

71. Tout ceci d'après C. Viglietti, *Chronique primitive*, 27 janvier 1888. Voir MB XVIII, 531/1-3, pour la réflexion.

72. D'après C. Viglietti, *Chronique primitive*, 28 janvier 1888. Les formules: «Sono imbrogliati», et «Avanti! Sempre avanti!», en MB XVIII, 533/14-15. L'appel concernait probablement Paolo Albera. Voir *ci-dessous*.

73. Le fait, relevé par Viglietti dans sa chronique primitive du 28, l'a été aussi par Pietro Enria. Qui don Bosco désignait-il ainsi? Sa mère Margherita, recours suprême de l'homme en détresse? La Vierge auxiliatrice, comme le pensèrent plusieurs témoins? Nous n'en pouvons décider. Noter que les versions postérieures de la chronique Viglietti ont traduit: *Madre* (en italien), et que les *Documenti* XXXVII, 166, puis les MB XVIII, 533/16-17, ont suivi.

74. P. Enria, cahier «1887, 20 aprile», p. 25.

75. P. Enria, cahier «1887, 20 aprile», *cit.*, p. 26.

76. Le fait en *Documenti* XXXVII, 167; repris en MB XVIII, 534/18-20. Et voir n. 72, *ci-dessus*.

77. C. Viglietti, *Chronique primitive*, 28 janvier 1888. Voir MB XVIII, 534/5-8.

78. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 393. Mais il s'agit peut-être d'une amplification gratuite du logion précédent. Voir MB XVIII, 534/7-8.

79. D'après le mémoire Berto sur la fin de don Bosco, *Documenti* XXXVII, 168; voir MB XVIII, 533/18-20.

80. Luigi Orione (1872-1940), prêtre italien, fondateur de plusieurs instituts religieux, béatifié par Jean-Paul II le 26 octobre 1980. Voir *Catholicisme*, t. X, 1985, col. 257-258.

81. D'après *Documenti* XXXVII, 172-173; voir MB XVIII, 538/24 à 539/12.

82. Ces détails sur le 29 janvier, d'après C. Viglietti, *Chronique primitive*, 29 janvier 1888.

83. «Festa di S. Francesco di Sales e la salute di D. Bosco», *Unità cattolica*, 29 janvier 1888. Coupure collée en *Documenti* XXXVII, 173. Il est vrai que le docteur Albertotti ne fut jamais aussi catégorique et que, plus qu'une «dégénérescence de la moëlle épinière» jamais vérifiée, l'affection pulmonaire, dont il souffrait à l'évidence, semble avoir été déterminante dans le cas de don Bosco.

84. A partir de la nuit du 29 au 30 janvier, nous abandonnons, comme source principale, au bénéfice du texte long de Pietro Enria (p. 275-281), la chronique primitive de Carlo Viglietti, qui, épuisé, ne semble pas avoir assisté aux derniers instants de don Bosco, ce qui explique son laconisme sur ces moments suprêmes. La rédaction définitive de sa chronique a pu ensuite s'enrichir des témoignages des uns et des autres.

85. Voir *Documenti* XXXVII, 172; MB XVIII, 537/20-21.

86. Ce détail du crucifix, d'après la bonne description des *Documenti* XXXVII, 182; voir MB XVIII, 540/10-11.

87. Voir, dans G. Soldà, *Don Bosco nella fotografia dell'800...*, p. 134, diverses photographies – non truquées – de ses mains.

88. Ce détail des objets touchés, d'après *Documenti* XXXVII, 183; voir MB XVIII, 540/20-23.

89. Voir, dans G. Soldà, *Don Bosco nella fotografia dell'800...*, p. 211, la pause A de «Don Bosco sul letto di morte».

90. Les dernières heures de don Bosco, qui ont été racontées ici principalement d'après Pietro Enria, ont été décrites en *Documenti* XXXVII, 182-187; et, de là, en MB XVIII, 539/23 à 542/23.

ANNEXE.

La bilocation de Barcelone (1886)

Les visions de don Branda

Dans la vie de don Bosco, l'un des traits les plus extraordinaires fut ce que l'on appelle la «bilocation de Barcelone». En janvier-février 1886, don Bosco était certainement à Turin. Or, pendant ces mêmes mois, il a été vu et il est intervenu au collège de Sarriá, près de Barcelone. Comme toutes les multilocations, ce phénomène, si bien attesté qu'il puisse paraître, oblige à critiquer les documents subsistants sur lui et à tenter, ensuite, de les interpréter.[1]

Le prêtre salésien Giovanni Battista Branda (1842-1927), qui était directeur de l'école de Sarriá depuis mars 1884, eut, d'abord dans la nuit du 28 au 29 janvier 1886, puis, beaucoup plus nettement, dans celle du 5 au 6 février, le sentiment de la présence de don Bosco à ses côtés. Au cours de cette dernière nuit, dans un contexte lumineux, il lui désigna un aspirant coadjuteur salésien,[2] chef-relieur de son métier et maître de musique; et deux jeunes garçons, coupables d'actes obscènes. Ils devaient, pour cette raison, être renvoyés de l'institution.

Nous ne parlerons pas des impressions auditives secondaires de don Branda. Tenons-nous-en à la vision la plus significative d'une authentique bilocation, celle du 6 février. Elle peut être résumée de la manière suivante.[3]

Tandis qu'il dormait dans sa chambre, vers minuit apparemment, don Branda entendit sur sa gauche: «Don Branda!... Maintenant, ne dors plus, lève-toi!» Branda se leva, raconta-t-il ensuite, et vit son alcôve illuminée. Les persiennes étaient closes, mais il y avait dans la pièce assez de lumière pour que l'on pût y distinguer les choses et les gens, et même lire et écrire. Don Branda revêtit sa soutane, ajusta son col, prit sa barrette à la main, tira le rideau, ouvrit la porte vitrée de

son alcôve et se trouva à un mètre de don Bosco, lui-même revêtu de sa douillette et portant la barrette. Don Bosco lui donna d'abord un avis général sur le fonctionnement de sa maison. A sa droite, Branda découvrit alors un prêtre salésien (qu'il reconnaissait) à l'air un peu mélancolique; puis, un peu à l'arrière et au milieu de la pièce, le chef-relieur debout, la tête inclinée sur la poitrine, la main au menton, le regard vers le sol et le corps tourné vers don Branda et don Bosco; enfin, dans un coin de la pièce et à gauche du maître, les deux jeunes, l'un à genoux et tourné vers le mur, l'autre un genou à terre, mais, à la différence du premier, la tête tournée vers l'épaule droite. Don Bosco les jugea sévèrement; son visage était enflammé et courroucé. Après quoi, à son signe, Branda lui ouvrit la porte de la salle; et tous deux (don Branda et don Bosco) sortirent. Ils visitèrent deux dortoirs de garçons. Au procès, don Branda ne se rappelait pas si don Bosco avait ouvert les portes; lui, en tous cas, ne les ouvrait pas et le suivait. Don Bosco marchait d'un pas assuré et un peu plus vite qu'à l'ordinaire. Ces dortoirs, qui ne disposaient que d'une petite veilleuse, étaient si bien éclairés à leur passage que les garçons leur étaient tous reconnaissables. Quand les deux prêtres regagnèrent la chambre de Branda, la lumière y était aussi forte qu'à leur départ, mais il n'y avait plus personne. Don Bosco salua alors Branda et celui-ci ne le vit plus. Il se retrouva dans les ténèbres et «l'obscurité de la nuit». Ecoutons-le ici:

«Pendant quelques instants, je restai l'esprit et l'imagination en suspens, sans parvenir à m'expliquer ce qui venait d'arriver. Puis, au toucher, je m'aperçus que j'étais à ma table de travail (*scrittojo*). Je tirai la boite où je conservais les allumettes et j'allumai ma lampe. Je regardai l'heure, il était deux heures et demie du matin. Je m'assis un peu pour réfléchir et méditer sur ce qui venait de se passer, plus gêné par la charge qui m'incombait que joyeux d'avoir vu don Bosco. Je me rappelai que je devais encore lire matines, je sortis mon bréviaire et me mis à le réciter non sans peine pour demeurer attentif; ensuite, je fis ma méditation, et j'allai à la chapelle dans l'attente de l'heure du lever.[4]

Après avoir hésité, don Branda se laissa enfin convaincre de mener une enquête. Les coupables avouèrent et furent expulsés.

L'ensemble, c'est-à-dire la vision répétée de don Bosco, très particulièrement dans les premières heures du 6 février, l'appel des garçons et leur renvoi, a été attesté par don Branda de la façon la plus ferme, la plus solennelle et la plus détaillée qui soit, en particulier lors du procès de canonisation de don Bosco. Branda a ensuite redit maintes fois son

histoire, par exemple lors de la troisième assemblée nationale des anciens élèves d'Espagne, les 28, 29 et 30 juillet 1922. Don Francisco Cervera Jimenez Alfaro lui demanda alors de la mettre par écrit pour sa revue *Don Bosco en España*. Et ledit témoignage fut utilisé par le P. Aladio Egaña dans sa *Vida del Venerable Juan Bosco*.[5] Les classiques salésiens, à savoir G.B. Lemoyne dans ses *Documenti*[6] et E. Ceria dans ses *Memorie biografiche*[7] et sa biographie illustrée de don Bosco,[8] ont raconté la bilocation d'après don Branda. Ils furent abondants, mais n'ajoutèrent rien de décisif à sa version des faits.

D'autres auraient-ils parlé? Dans son ouvrage *Una ciudad para un Santo*,[9] Ramón Alberdi a fait état, en 1966, du témoignage d'un enfant, qui, au lendemain de l'apparition, aurait dit à un camarade: «Esta noche he visto a Don Bosco» dans le dortoir. Don Alberdi m'a dit que ce témoignage provenait du petit livre de Romulo Piñol,[10] *Don Bosco en España*, qui avait été publié en 1946. A son tour, don Piñol (qui, par ailleurs, se défend d'avoir cherché à composer une étude critique) s'appuyait sur le témoignage du salésien José Recasens, un «Catalan sérieux, responsable et lucide», qui avait été apprenti-menuisier à Sarriá en 1886. Toutefois, Recasens n'avait été témoin qu'au troisième degré: il avait entendu le trait d'un camarade, qui l'avait lui-même appris d'un autre, l'auteur de la phrase, dont le nom même ne fut pas conservé... Don Alberdi, interrogé, reconnaît volontiers aujourd'hui l'extrême faiblesse de ce témoignage et donc l'incertitude où nous nous trouvons sur la véracité de l'anecdote. En l'absence de témoignages concordants, il est impossible de s'appuyer sur celui-ci, qui est certainement le fruit de l'imagination d'un jeune garçon vraisemblablement sollicitée par le directeur Branda ou par ses confidents.[11]

Reste don Branda. Mais faut-il le croire? Les arguments contraires ne manquent pas. Particulièrement dépourvu d'esprit critique, ce n'était pas un homme positif. Lors du procès de canonisation de Dominique Savio,[12] il attribuera à celui-ci un fait qui appartenait certainement à la vie de Michele Magone;[13] il fourvoiera ainsi le biographe Antonio Cojazzi, séduit par un témoignage nouveau garanti par serment,[14] et ceux qui ensuite s'inspireront de lui pour faire de Dominique un petit chanteur à jolie voix... Don Branda avait de l'imagination. C'était un anxieux. Les historiens qui le connaissent (Ramón Alberdi) me le dépeignent comme obsédé par les amitiés particulières. On ne peut donc exclure qu'il ait parfois transformé ses rêves en réalités.

Toutefois, si nous revenons à son récit de la nuit du 5 au 6 février 1886, il ressort de son témoignage qu'il eut certainement alors une «vision» de don Bosco. Comme toutes les visions, cette vision fut, non pas objective, mais «subjective». Elle lui représenta don Bosco et aussi quatre membres de sa communauté, qui, corporellement, matériellement, n'étaient pas sous ses yeux dans sa chambre, pour l'excellente raison qu'ils étaient ailleurs, très probablement dans leurs lits respectifs. Il n'empêche: Giovanni Branda eut une vision de don Bosco à Sarriá, près de Barcelone, dans la nuit du 5 au 6 février 1886.

Le sentiment d'intervention de don Bosco

Les faits de vision et ceux de bilocation ne se recouvrent qu'en partie. Peut-on parler de bilocation à propos de l'événement de Barcelone? Et, au fait, qu'est-ce que la bilocation?

Ecartons d'abord la bilocation dite physique, qui ne s'impose jamais. Un corps situé dans un lieu ne peut simultanément être situé comme tel dans un autre lieu, en sorte que l'on puisse dire que 1 + 1 égalent 1.[15] Il y a, au mieux, – c'est-à-dire hors des cas évidemment légendaires, qui pullulent en hagiographie, y compris contemporaine – présence d'un côté et représentation de l'autre. Nous étions à l'instant dans le monde (barcelonais) de laà représentation. Plaçons-nous en esprit dans celui (turinois) de la présence, autrement dit du sujet de la bilocation. On remarque que, dans les cas de bilocation ordinairement allégués en hagiographie – sérieuse –, le sujet est «endormi», immobile, en extase dans le lieu où il est présent physiquement; et qu'il apparaît simultanément en un autre lieu pour exercer une action bienfaisante en faveur de personnes en détresse. «Il est inerte en un lieu et actif en un autre.»[16] Toutefois, cette «inertie» n'est qu'apparente. A propos de sainte Thérèse, Olivier Leroy soulignait naguère la nécessité, du côté du sujet apparu, d'«un élément intérieur essentiel: non seulement la conscience d'apparaître, mais celle d'être autorisé, habilité à cette sortie psychique pour un message et une mission de charité.»[17] Cet élément intérieur semble, en effet, devoir être essentiel au phénomène complet. Sans la conscience d'apparaître, il n'y a pas «bilocation», mais simple vision.

Qu'en fut-il pour don Bosco à Turin durant les nuits où il parlait et apparaissait à don Branda à Barcelone?

Commençons par l'endormissement extatique. Le journal de Viglietti pour les mois de janvier et de février 1886 est parfaitement

muet sur les extases éventuels de don Bosco à cette époque. Viglietti, qui, dans sa chronique la plus complète, passa directement du 31 janvier au 10 février, n'a rien dit de la nuit du 5 au 6 février.[18] Si extase il y eut, nous n'en savons rien aujourd'hui.

Nous sommes apparemment mieux informés sur le sentiment d'intervention. Il faut scruter ici les témoignages des gens de Turin, don Bosco lui-même et don Rua, son auditeur.

Il n'existe pas de témoignage direct de don Bosco sur la bilocation de Barcelone. Un témoignage indirect nous a été transmis par don Branda, qui, du reste, s'est gardé de le solliciter pour conforter son propre récit. En 1886, Branda était allé à la rencontre de don Bosco à la frontière française pour la dernière étape de son voyage vers Barcelone. Il lui parla de l'affaire récente, nous dit-il, dans le train qui allait de Port-Bou à Barcelone, le 8 avril 1886, soit environ deux mois après la vision de février. Toutefois, – au procès, don Branda fut catégorique –: ni l'un ni l'autre ne dit mot de l'apparition. Branda voulait faire parler don Bosco: «Don Bosco, donnez-moi des explications sur ces faits que vous m'avez recommandés, et si j'ai ponctuellement exécuté vos ordres...» Mais il n'y parvint pas. C'est don Bosco qui fit parler Branda, tandis que lui écoutait. Branda fit donc état de l'inconduite des jeunes, de leur confusion après avoir été découverts et de leur licenciement. Puis, après un certain temps de conversation, tandis que don Bosco sommeillait, il se rendit, dans un autre secteur du wagon réservé, auprès de don Rua. Et, cette fois, il narra de bout en bout (*per filo e per segno*) l'apparition qu'il avait eue en février.[19] Ce témoignage de don Bosco à travers Branda nous laisse donc dans l'incertitude. Don Bosco n'était assurément pas tenu de rappeler à son directeur Branda la visite nocturne qu'il lui avait faite à Barcelone deux mois auparavant. Mais elle n'aurait pas eu lieu qu'il ne se serait pas autrement comporté. A lire le récit pourtant circonstancié de Branda, il n'est pas possible d'assurer que don Bosco avait, quand il pénétra en Espagne au mois d'avril 1886, le sentiment d'être intervenu lui-même antérieurement à Barcelone-Sarriá.

Reste don Rua, qui fut, quant à lui, affirmatif. Au procès de canonisation de don Bosco, après avoir résumé l'histoire de l'apparition, telle que Branda la lui avait contée, il poursuivit:

«Je dois noter qu'en ces jours-là don Bosco était à Turin; et, le jour qui suivit l'apparition à don Branda, en me parlant il me dit que, dans la nuit, il avait rendu visite à don Branda (*mi disse che nella notte aveva fatta una visita a*

D. Branda) et il me semble qu'il m'a ordonné de demander à don Branda s'il avait exécuté ses ordres. Sur le moment, je ne fis pas grand cas des paroles de don Bosco, et, après avoir exécuté l'ordre reçu, je ne pensai pas plus loin. Quand ensuite, quelques mois après, j'accompagnai don Bosco en Espagne, don Branda, qui vint à notre rencontre à la frontière, me raconta clairement l'événement et alors je compris comment il avait fait la visite dont il a été question.»[20]

D'après don Rua, témoin sérieux et sûr s'il en fut, don Bosco aurait donc eu la conscience d'être intervenu auprès de don Branda. La «visite», à laquelle il a fait allusion dans une conversation avec lui, était celle de l'apparition de la nuit du 5 au 6 février 1886. Une lettre, écrite aussitôt après sur l'ordre de don Bosco, aurait même confirmé ce sentiment d'intervention.

Beaucoup en resteront là: don Bosco intervint consciemment à Barcelone, don Rua en a témoigné... L'historien ou le biographe scrupuleux, quant à lui, hésitera à partager la conviction de don Rua. Trop de fils manquent à la trame de la démonstration. On aimerait être assuré de la date précise du «jour qui suivit l'apparition à don Branda» dans le rapport de don Rua. Etait-ce vraiment le 6 février? Un décalage, même léger, interdirait d'interpréter la «visite» de don Bosco dans le sens de don Rua. La lettre qui partit alors de Turin vers Sarriá aurait peut-être pu nous spécifier cette date. Hélas! don Branda l'a perdue![21] Et cette disparition nous empêche de définir son contenu – sur lequel don Rua est resté curieusement évasif au procès – et de savoir si, vraiment, elle interrogeait le directeur de Sarriá sur son obéissance à des «ordres» reçus de don Bosco (sous-entendu: dans la vision). Au reste, cette disparition de lettre, dont il ne subsiste même pas une copie, est inquiétante... L'enquêteur estimera aussi que l'interprétation donnée par don Rua à: *fare una visita a D. Branda*, ne s'impose qu'aux convaincus. Par cette formule ou une autre équivalente, don Bosco pouvait simplement dire qu'il avait «pensé» à don Branda, surtout que jamais, à notre connaissance, il ne s'est expliqué avec clarté sur cette «visite». Personne – en tout cas ni Rua, ni Branda, qui en eussent fait état – ne semble l'avoir jamais questionné sur la nuit de l'apparition à Sarriá, près de Barcelone.

Dans l'ordre du miracle, la prudence oblige à ne se rendre que sur des preuves incontestables. L'apparition de don Bosco à Barcelone, la principale tout au moins, celle du 5 au 6 février 1886, est fondée; mais la conscience en lui d'une intervention au loin ne l'est pas assez. L'interprétation de don Rua, surtout non corroborée par don Bosco,

ne suffit pas. On ne peut assurer, sans plus, que don Bosco eut, à Turin, l'impression d'intervenir à Barcelone, ce qui ajouterait à la vision éprouvée par Branda la conscience, chez lui, d'une action à distance de télékinésie, élément qui paraît nécessaire à une véritable «bilocation», dans la mesure où ce terme traditionnel, mais impropre, a un sens. Au total, le phénomène de Barcelone, qui appartient certainement à l'histoire de don Branda, pourrait bien n'avoir pas grand-chose à faire avec l'histoire réelle de don Bosco.

Notes

1. Voir A. Solignac, «Multilocation», *Dictionnaire de spiritualité*, t. X, 1980, col. 1837-1840. Cet article mentionne avec quelque scepticisme les bilocations attribuées à don Bosco.
2. Nous savons qu'il s'appelait Annibale Giani.
3. Nous allons suivre le récit du procès de canonisation de don Bosco.
4. La déposition de don Branda au procès de canonisation de don Bosco se lit dans la *Positio super introductione causae*. Summarium, Rome, 1907, p. 782-788.
5. *Vida del Venerable Juan Bosco*, 4ème éd., Séville, Libreria Editorial de María Auxiliadora, 1923, p. 382-385.
6. *Documenti* XXXI, 86-89.
7. MB XVIII, 34/1 à 39/21.
8. E. Ceria, *San Giovanni Bosco nella vita e nelle opere*, 2ème éd., Turin, 1949, p. 379.
9. R. Alberdi, *Una ciudad para un Santo...*, *op. cit.*, p. 215-216.
10. R. Piñol, *Don Bosco en España. Relato histórico de la estancia de San Juan Bosco en España (abril-mayo 1886)*, Madrid, Sociedad Editora Ibérica, 1946, p. 7 et sv. La phrase espagnole se traduit: «Cette nuit, j'ai vu don Bosco.»
11. Conclusions que j'ai tirées d'un entretien avec le consciencieux don Alberdi, à Rome, le 19 décembre 1987.
12. *Positio super virtutibus*, Rome, 1926, p. 309.
13. Voir sa biographie par don Bosco, chap. VI.
14. A. Cojazzi, *B. Domenico Savio...*, Alba, 1950, p. 136-137.
15. Observation rappelée par A. Solignac, *art. cit.*, col. 1837.
16. *Ibidem*, col. 1838.
17. O. Leroy, «Apparitions de sainte Thérèse de Jésus. Recherche critique», dans la *Revue d'ascétique et de mystique*, t. 34, 1958, p. 180.
18. C. Viglietti, *I quattro ultimi anni...*, p. 118.
19. Ce récit particulier de G. Branda au procès de canonisation de don Bosco, *Positio...*, cit., p. 788-789.
20. Témoignage de Michele Rua, *Positio...*, cit., p. 830.
21. Voir MB XVIII, 37 n. 1. Cette perte date de la fin du XIX^{e} siècle.

Bibliographie

1. Documents d'archives sur la vie de don Bosco

On trouve des documents relatifs à don Bosco dans les fonds d'archives ecclésiastiques et civils les plus variés, principalement dans les archives vaticanes (ASV), les archives de l'archevêché de Turin (AAT), les archives de la commune de Turin (ACT) et les archives centrales salésiennes (ACS).

Le fonds don Bosco de loin le plus riche est naturellement celui des Archives Centrales Salésiennes de Rome (1111, via della Pisana), catalogué dans l'ouvrage: *Archivio salesiano centrale, Fondo Don Bosco. Microschedatura e descrizione*, a cura di A. Torras (Rome, 1980, 630 p.) (sigle: FdB). On peut y distinguer des papiers et des récits plus on moins développés.

a) *Papiers*

Documents strictement personnels (photographies, aide-mémoire, notes de lectures, testaments); documents scolaires (attestations de professeurs, cahiers d'élèves, registres d'entrées et de comptes); documents administratifs civils (passeport, autorisations variées, testaments...) ou ecclésiastiques (extraits d'actes de baptême et de confirmation, lettres d'ordinations, agrégations à des sociétés religieuses, facultés et autorisations diverses...); documents notariaux et commerciaux (procès verbaux, contrats, factures, relevés, devis, plans de bâtiments...) (ACS 112 et 132).

Correspondance active et passive de don Bosco, de ses relations et de ses proches (ACS 126 et 131). Les lettres de don Bosco ont été partiellement éditées par Eugenio Ceria, *Epistolario di S. Giovanni Bosco*, Turin, SEI, 1955-1959, 4 vol. Une nouvelle édition beaucoup plus ample a été entreprise par Francesco Motto, *Giovanni Bosco, Epistolario*. Introduzione, testi critici e note, Rome, LAS, depuis 1991.

b) *Récits et chroniques*

GIULIO BARBERIS (1847-1927)

1. *Cronichetta autografa*, 15 cahiers numérotés, 200 x 150 mm. Sur les années 1875-1879.

2. *Cronichetta discorsi* (de don Bosco), 20 cahiers numérotés, 200 × 150 mm, autographes ou allographes; et 14 cahiers non numérotés, 200 × 150 mm, autographes ou allographes, parfois composites.
3. *Cronichetta varie mani*, feuillets, 200 × 150 mm, numérotés de I à XXXVIII, ms réunis par les soins de don Barberis, mais dont des éléments et des séries entières ont disparu du recueil actuel des ACS.
4. *Cronichetta anteriore*, 12 cahiers, 200 × 150 mm. Sur les années antérieures à 1875.
5. *Mille fatti autentici della vita del gran Servo di Dio Sac. Gioanni Bosco*, 408 feuillets, 310 × 210 mm. Liasses d'attestations apparemment destinées aux témoins du procès de béatification et de canonisation de don Bosco.

GIOACHINO BERTO (1847-1914)

1. *Dalla fanciullezza al 1841. Detti e fatti di D. Bosco prima del Sacerdozio.* Relazione di Don Berto. *Inc.* «Il sig.r D. Bosco trovandosi a Chieri a fare i suoi studi...», 6 fol., 310 × 220 mm, foliotés de 1 à 8.
2. *Dal 1866.* Relazione di D. Berto. *Inc.* «Si racconta come nei primi tempi», 8 fol., 310 × 220 mm.
3. *Notizie, 1867.* Un carnet, 160 × 105 mm, paginé 1-25, plus un index de 6 pages non numérotées.
4. *Avvisi. Ricordi. Notizie miracolose, 1867. Inc.* «3 Giugno. D. Bosco alla sera dopo le orazioni...» Un carnet, 160 × 105 mm, paginé 1-24 (index, p. 20-24).
5. *Raccolta di detti, fatti e sogni di D. Bosco. Inc.* «Sogno della notte del 24 Giugno...» Un cahier, 200 × 150 mm, paginé 1-74 (index, p. 67-74).
6. Sans couverture. *Inc.* «1868. Addi 29 e 30 Aprile...» Un cahier, 200 × 150 mm, paginé 1-25.
7. *Episodii ed aneddoti diversi riguardanti D. Bosco anteriori agli anni 1867, poi dal 1867 al 1872-73, quindi suo viaggio a Roma nel febbraio del 1873.* Quad. 1°. *Inc.* «Detti e fatti del M. Rev. Sig. D. Bosco.» Un carnet, 180 × 120 mm, paginé 1-103, plus un index non paginé de 16 p.
8. *Memorie 1887-1910.* Un carnet 180 × 120 mm, non paginé, 36 fol.
9. Sans titre. *Inc.* «L'Unità Cattolica del 20 settembre 1889...» Un carnet 130 × 90 mm, écrit sur 44 pages (au total plus de 120 p.).
10. Sans titre. *Inc.* «Zucconi. Istruzioni o lezioni...» Un carnet, 130 × 90 mm, écrit sur 204 p.
11. *Appunti sul viaggio a Roma nel febbraio del 1873. Inc.* «1873. Ai 18 Febbrajo partiva...» Un cahier, 175 × 125 mm, paginé 1-21, plus 7 pages d'index.
12. *Brevi appunti sul viaggio di D. Bosco a Roma nel 1873-74 concernenti in ispecialmente 1. Le temporalità dei Vescovi italiani. 2. L'approvazione definitiva della Società e Costituzioni Salesiane.* Un cahier cartonné, 170 × 120 mm, paginé 1-117, plus un index de 41 pages non numérotées.
13. *Memorie. Viaggio a Roma. Partenza 18 febbraio 1875.* Un cahier cartonné, 180 × 125 mm, paginé 1-17, puis 1-11, enfin index de l'ensemble, en tout 29 pages. (Le voyage de 1875 n'est raconté que sur les seules premières 16 p.).
14. *Brevi notizie del viaggio a Roma nel 1876.* Un carnet, 150 × 90 mm, paginé 1-55, plus 4 pages d'index non numérotées, enfin 2 fol. blancs.

15. *Appunti pel viaggio di D. Bosco a Roma 1877*. Un carnet agenda janvier à mars, dont des pages ont été arrachées, 120 x 85 mm, paginé 1-49, index compris.
16. Sans titre. *Inc.* «Oggi giorno 29 Gennajo 1878 si tenne la 1ª Conferenza...» Un carnet, 135 x 105 mm, paginé 1-41, plus 8 pages d'index non numérotées.
17. *Appunti pel viaggio di D. Bosco a Roma, 1879-80*. Un carnet, 135 x 105 mm, paginé 1-303, puis 1-4, enfin un index de 39 pages.
18. *Memoriale 1882. Alcuni appunti sul viaggio a Roma nel 1882 ed altre cose del 1882-83-84*. Un carnet, 135 x 100 mm, paginé 1-126, plus un index et varia sur 34 pages non numérotées.
19. Papiers isolés. «Monito importante», 1 fol. «Avviso di Pio IX», 1 fol., «Udienza di Pio IX», 2 fol., «Appunti per la cronologia», 1 fol.

GIOVANNI BONETTI (1838-1891)

1. Sans titre. *Inc.* «Memoria di alcuni fatti. Alli 17 8bre 1858...» Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-71.
2. *Annali I, 1860-1861*. Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-77, 7 feuilles blanches.
3. *Annali II, 1861-1862*. Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-85.
4. *Annali III, 1862*. Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-78.
5. *Cronaca dell'anno 1864*. Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-22.
6. *Memorie. Inc.* «Fra le varie cose che il Parroco di Castelnuovo d'estate soleva raccontare di D. Bosco...» Un feuillet, 200 x 150 mm, paginé 1-6, 3 feuillets blancs.
7. Sans titre. *Inc.* «Mirabile conversione di un ateo.» Un cahier 200 x 150 mm, folioté par un archiviste 1-9.
8. *Fatti particolari, vol. 1. Inc.* «D. Bosco a' suoi giovani...» Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-11.
9. *Memorie don Bonetti. Inc.* «Eravi nell'Oratorio un giovane...» Un cahier, 200 x 150 mm, paginé (par un archiviste) 1-15.
10. *Viva Maria Ausiliatrice, 1868-69. Inc.* «24 giugno. Festa di S. Giovanni.» Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-59 (*indice delle materie*, à la soixantième page).
11. *Indice per comporre privatamente articoli sulla vita, virtù e doni soprannaturali di un Servo di Dio sacerdote, fondatore d'Istituti religiosi*. Un fasc., 200 x 130 mm, 16 p. imprimées, comportant en son milieu 16 p. blanches. Sur ces pages blanches, ms Bonetti, paginé 1-16. *Inc.* «Mons. Dalfi... il 9 mag. 1889 narrava a D. Bonetti...»

GIOVANNI BOSCO (1815-1888)

N.B. Les seuls récits développés sont ici énumérés. Les *Cenni storici*, les introductions historiques aux règlements et aux constitutions, et, à plus forte raison, les manuscrits d'ouvrages ensuite édités, etc., n'ont pas été retenus.

1. *Viaggio a Roma, 1858*. Un cahier, 320 x 215 mm, paginé 1-75. Ms Rua, avec additions importantes de la main de don Bosco.

2. *Memorie dell'Oratorio dal 1815 al 1835. Esclusivamente pei soci salesiani* (titre du premier cahier). Trois cahiers autographes, 300 x 210 mm, paginé 1-180.
3. *Memorie dell'Oratorio...* Six cahiers, 300 x 200 mm, manuscrits Berto, copies des cahiers autographes, avec corrections et additions de don Bosco, paginés 1-182, couverts jusqu'en p. 180. Edités Giovanni Bosco, *Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales dal 1815 al 1855*. Introduzione, note e testo critico, par les soins d'Antonio Da Silva Ferreira, Roma, LAS, 1991.
4. *Le Perquisizioni*. Deux cahiers avec couverture de papier fort, couleur bleue, 200 x 150 mm, pagination continue 1-116, couverts 1-104. Edités par Pietro Braido et Francesco Motto, «Don Bosco tra storia e leggenda nella memoria su "le perquisizioni". Testo critico e introduzione», RSS VIII (1989), p. 111-200.
5. *Memorie dal 1841 al 1884-5-6 pel Sac. Gio. Bosco a' suoi figliuoli salesiani*. Un carnet agenda de comptabilité, 144 x 87 mm, 308 p. Ms autographe de don Bosco à l'exception des p. 117-128. Nombreuses pages blanches. Edité par Francesco Motto, *Memorie dal 1841 al 1884-5-6 pel Sac. Gio. Bosco a' suoi figliuoli salesiani (Testamento spirituale)*, Rome, LAS, 1985.

GIUSEPPE BROSIO (c. 1828-après 1890)

1. Relation sans titre. *Inc.* «Vi furono sempre delle persone...» Un cahier, 185 x 130 mm, paginé 1-14.
2. Relation sans titre. *Inc.* «Mi attribuisco innanzi tutto...» Un cahier, 185 x 130 mm, paginé 1-32.

GIOVANNI CAGLIERO (1838-1926)

1. Sans titre. *Inc.* «Principio degli studii di D. Bosco. Il giorno 1 di luglio D. Bosco dopo pranzo nel refettorio...» Un feuillet, 310 x 255 mm, non paginé, 4 fol.
2. Sans titre. *Inc.* «La Società...» Un cahier, 310 x 210 mm, sans couverture, paginé 1-40.
3. *Sogno di D. Bosco fatto nella notte del 1° al 2° maggio 1861*. Un feuillet, 310 x 210 mm, non paginé, 5 fol.

FRANCESCO CERRUTI (1844-1917)

1. *Memorie su D. Bosco*. Un feuillet autographe, 5 p. (Egaré en ACS 110, Lemoyne, voir FdB 963 A8-12.) Noter que le feuillet calligraphié, *inc.* «Una visione», paginé 1-15, attribué à Francesco Cerruti en FdB, p. 240, est en réalité une copie de témoignages d'origines diverses, qui émanaient de Giovanni Turchi pour les dix premières pages (voir FdB 928 D4-E6).

TOMMASO DELL'ANTONIO (1843-1900)

1. *Preziosi ricordi di vita*. Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-79.

PIETRO ENRIA (1841-1898)

1. Sans titre. *Inc.* «Nel 1854 Iddio mandò...» Un feuillet, 350 x 280 mm, 4 p.
2. Sans titre. *Inc.* «La fede di D. Bosco nella divina Provvidenza...» Un cahier sans couverture, 250 x 170 mm, paginé 1-64.
3. Sans titre. *Inc.* «1881. 21 aprile. Viagio (*sic*) di D. Bosco per Roma...» Un cahier, 250 x 170 mm, paginé 1-26.
4. *Cronaca di Enria Pietro, 1854-1888* (titre ajouté par un archiviste). *Inc.* «Quaderno I. – Io Enria Pietro...» Un cahier, 250 x 170 mm, 7 pages non numérotées, puis paginé 1-89.
5. Sans titre. *Inc.* «Enria Pietro Giuseppe nato...» Deux cahiers, 250 x 170 mm, pagination continue 1-236 et 237-292. (Ce deuxième cahier contient *Ultima malattia di D. Bosco*, p. 237-286, et *Fatti accaduti dopo la morte di D. Bosco*, p. 287-292.)
6. Sans titre. *Inc.* «In quella settimana venne a far visita a D. Bosco...» Un cahier, 250 x 170 mm, paginé I-XXVII.

GIOVANNI BATTISTA FRANCESIA (1838-1930)

1. *Relazioni ricevute a Chieri davanti a me sottoscritto, D. Bonetti e D. Berto.* Un feuillet, autographe, 2 fol. Edité dans F. Desramaut, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne...*, p. 425-427.
2. Sans titre. *Inc.* «Alcuni anni indietro...» Un cahier avec portrait d'Alessandro Manzoni, d'abord non paginé, puis folioté 1-16.
3. Sans titre, avec l'indication *1876. N. 3. Inc.* «Pasqua...» Un cahier avec portrait de Giuseppe Brofferio, irrégulièrement paginé 1-35.

GIOVANNI GARINO (1845-1908)

1. Sans titre. *Inc.* «1° D. Bosco il 4 Nov. 1868...» Un feuillet signé: D. Giov. Garino, 6 fol.
2. *Verbale. Studentato di Valsalice, 15 aprile 1888. Relazione di alcuni fatti.* Un feuillet, 270 x 210 mm, 4 fol.
3. *Relazione di alcuni fatti, aneddoti riguardanti D. Bosco.* Un feuillet calligraphié, 240 x 180 mm, 14 p. Copie allographe. Les «faits» sont d'abord numérotés I-XI, puis non numérotés. D. Garino les a respectivement signés.

ANACLETO GHIONE (1855-1925)

1. *Memorie di D. Bosco di D.A. Ghione.* Un cahier, 290 x 210 mm, paginé 1-27, autographe signé en finale: «Bari, 29.XI. 24. Sac. Anacleto Ghione».
2. *Abbozzo di fatti contemporanei avvenuti nel recinto dell'Oratorio di S. Francesco di Sales.* Un archiviste a ajouté: «Ghione Anacleto». Un cahier, 200 x 150 mm, paginé 1-16, 10 fol. blancs.

FELICE GIORDANO (1814-1904)

1. *Memorie intorno alla vita di D. Bosco, Nizza Mare 28 febbraio-25 marzo 1888.* Un feuillet autographe, 300 x 200 mm, paginé 1-15.

GIOVANNI BATTISTA LEMOYNE (1839-1916)

1. Sans titre. *Inc.* «Martedì 18. 8bre...» Un cahier cartonné, 200 x 150 mm, environ 250 p. Autographe non paginé. Chronique de 1864-1865. Classé dans les archives sous le nom: Sala.
2. *Memorie 1868*. Un cahier, 200 x 150 mm, 31 fol., dont 28 couverts. Autographe non paginé.
3. *Ricordi di gabinetto, 1845*. Un carnet autographe, 125 x 85 mm, 402 p. Essentiellement notes de chronique de don Bosco en 1884.
4. *Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, dell'Oratorio di S. Francesco di Sales e della Congregazione Salesiana*, XLV registres de textes imprimés en placards et collés, de documents originaux ou recopiés également collés et d'additions manuscrites du rédacteur Lemoyne, qui a signé la préface.

SECONDO MARCHISIO (1857-1914)

1. *Relazioni raccolte a Castelnuovo d'Asti sulla gioventù del sacerdote Giovanni Bosco*. Un cahier, 200 x 150 mm, 33 fol., dont 9 folios couverts. Ecriture non identifiée. Edité dans F. Desramaut, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne...*, p. 421-425.

GIOVANNI NESPOLI (1860-1886)

1. Sans titre. *Inc.* «In nomine Domini, amen. Oggi, 21 novembre, sabato della presentazione di Maria e anniversario della morte di P.E.D. Lacordaire...» Feuillet autographe. Edité dans P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale*, p. 481-493.

FRANCESCO PICCOLLO (1861-1930)

1. *Ricordi riguardanti il Ven. D. Bosco, 20 maggio 1927*. Un cahier, 310 x 210 mm, paginé 1-53, 2 fol. blancs.
2. *Cinquantenario dell'Opera Salesiana in Roma. Ricordi e pensieri di un vecchio figlio del Beato D. Bosco*. Un feuillet, 270 x 215 mm, 13 p. Signé: «Sac. Franc. Piccollo. Roma, 22 Maggio 1930.»

FRANCESCO PROVERA (1836-1874)

1. Sans titre. *Inc.* «Il. R.S.D. Bosco lascia...» Un feuillet, 210 x 155 mm. Ms attribué à don Provera, 5 p.
2. *Cronaca dell'Oratorio. Manoscritto di don Provera, 1862 20 VIII- 28 XII* (titre donné par les archivistes). Un feuillet, 250 x 200 mm, 9 p.

GIUSEPPE REANO (1826-?)

1. Sans titre. *Inc.* «Molto Rev.do Signor D. Bonetti...» Deux cahiers, 220 x 130 mm, paginé 1-87. Ecriture non identifiée.

MICHELE RUA (1837-1910)

1. Sans titre. *Inc.* «Persuaso di far cosa...» Un feuillet, 310 x 210 mm, 12 p. Edité par P. Braido, «Don Michele Rua precario "cronacista" di don Bosco», RSS VIII (1989), p. 329-367.

DOMENICO RUFFINO (1840-1865)

1. *Cronache dell'Oratorio di S. Francesco di Sales. N° 1, 1860.* Un cahier, 210 x 150 mm, paginé 1-44.
2. *D. Ruffino. Cronache dell'Oratorio di S. Francesco di Sales. N° 2, 1861.* Un cahier, 210 x 150 mm, paginé 1-31.
3. *Oratorio di S. Francesco di Sales* (titre imprimé, les autres écritures de la couverture émanent de don Lemoyne et des archivistes). *Inc.* «Novena della Immacolata. Ego dilig.tes me diligo...» Un cahier, 210 x 150 mm, paginé 1-84.
4. Sans titre. *Inc.* «la poverina tutta insanguinata...» Un feuillet, 210 x 150 mm, autographe Ruffino, mutilé, paginé (par les archivistes) 1-18.
5. *D. Ruffino. Cronache 1861, 1862, 1863. Inc.* «D. Bosco venuto da Bergamo...» Un cahier, 210 x 150 mm, paginé 1-141, plus un index d'archiviste.
6. *D. Ruffino. 1861, 1862, 1863, 1864. Inc.* «Le doti grandi e luminose che risplendono in D. Bosco...» Un cahier, 210 x 150 mm, paginé 1-64.
7. *D. Ruffino. 1864. Libro di Esperienza.* Un cahier autographe, 210 x 150 mm, paginé 1-96.
8. *Libro dell'esperienza 1865. Inc.* «Nell'inverno vi fu inconveniente...» Un cahier autographe, 210 x 150 mm, 18 p.

ANTONIO SALA (1836-1895)

1. *Memorie D. Bosco.* Feuillets papier à lettres, 210 x 135 mm, autographe, 9 p.

GIOVANNI TURCHI (1838-1909)

1. *Memorie in servizio della storia.* Un feuillet, 310 x 210 mm, autographe, 10 p.

CARLO VIGLIETTI (1864-1915)

1. *Memorie D. Bosco per Viglietti Carlo di Gesù Maria.* Un cahier autographe 180 x 115 mm, folioté par un archiviste 1-63, index postérieur sur feuilles particulières.
2. Sans titre. *Inc.* «insensibilmente e i sassi ed i coltelli». Un cahier autographe, 300 x 200 mm, 119 p., paginé 1-98. Contenu: épisodes de la vie de don Bosco.
3. *Viglietti. Diario con indice delle materie, 1883-1885* (titre de la couverture). *Memorie per cura del ch. Viglietti Carlo, 1885* (titre intérieur). Un carnet agenda autographe, 115 x 80 mm, nombreuses pages arrachées, actuellement 465 p. selon les archivistes.
4. *Cronaca di D. Bosco per cura del Chierico Carlo Maria Viglietti. Dal 20 Maggio 1884 al 6 Maggio 1885.* Un carnet autographe, 150 x 85 mm, paginé 1-78.
5. *Cronaca di D. Bosco per cura del Chierico Carlo Maria Viglietti. Dal 6 Maggio 1885 al 1° Marzo 1886.* Un carnet autographe, 150 x 85 mm, paginé 79-150.
6. *Memorie di D. Bosco per cura del Ch. Viglietti Carlo. Dal 24 Marzo 1885 al 14 Aprile 1886.* Un carnet autographe, 145 x 90 mm, paginé 1-93.
7. *Continua la Cronaca per cura del Segret. Viglietti Carlo. Barcellona 16 Aprile 1886 al 16 Maggio 1886.* Un carnet autographe, 160 x 95 mm, paginé par intermittences et probablement par un archiviste 1-72.

8. *Continua la Cronaca per cura di Viglietti Segret. Dal 18 Maggio 1886 al 12 Gen. 1887.* Un carnet autographe, 160 x 100 mm, paginé par intermittences 1-73.
9. *Dal 23 Genn. 1887 al 15 Maggio 1887. Continua la Cronaca per cura di Viglietti Segret.* Un carnet autographe, 150 x 90 mm, paginé par intermittences 1-83.
10. *Continua la Cronaca per cura del Sac. Carlo M. Viglietti Segretario. Dal 16 Maggio 1887 al 23 Dicembre 1887.* Un carnet autographe, 150 x 85 mm, paginé irrégulièrement 1-78.
11. *Continua la Cronaca di D. Bosco per cura del Sac. Carlo M. Viglietti Segret. di D. Bosco. Dal 23 Dicembre 1887 al* (Addition d'un archiviste: *31 Genn. 88*). Un carnet autographe, 150 x 85 mm, paginé 1-41.
12. *Cronaca di D. Bosco.* Cinq cahiers, soit autographes, soit allographes, 200 x 150 mm. *Inc. du premier cahier:* «Memorie. — Nell'agosto del 1882...» Les pages écrites ont été numérotées 1-434. Nombreuses pages blanches.
13. *Cronaca di D. Bosco per cura del Sac. Carlo Maria Viglietti Segretario di D. Bosco. I quattro ultimi anni della vita di D. Bosco. Vol. I: Dal 20 Maggio 1884 al 16 Maggio 1886.* Deux cahiers allographes calligraphiés, 245 x 165 mm, pagination continue 1-230.
14. *Cronaca di D. Bosco per cura del Sacerdote Carlo Maria Viglietti. Vol. II: Dal 18 Maggio 1886 al 31 Gennaio 1888.* Un cahier cartonné allographe calligraphié, 240 x 170 mm, paginé 231-403, 98 fol. selon l'archiviste.
15. Sans titre. *Inc.* «Introduzione. — Come e quando D. Carlo Viglietti fu assunto dal Venerabile Don Bosco a suo Segretario.» Deux cahiers allographes calligraphiés, 200 x 150 mm, 80 fol. et 34 fol., pagination continue 1-217. La chronique de don Bosco ne dépasse pas le 31 décembre 1885.

2. Procès de canonisation

a) *Dépositions au procès ordinaire (Turin, 1890-1897)*

Les références sont données à la *Copia publica transumpti Processus Ordinaria auctoritate constructi Curia Ecclesiastica Taurinensi super fama sanctitatis vitae, virtutum et miraculorum Servi Dei Ioannis Bosco Sacerdotis Fundatoris Piae Societatis Salesianae*, par les soins de l'avocat Gustavo Savignani, S. R. C. Chancelier et Archiviste, année 1899 (Archives de la Postulation Salésienne, Rome, ms, 3357 fol.). Sigle: POPSR. La sélection imprimée sous la responsabilité du cardinal Joseph Calasanz Vivès y Tuto et sous le titre *Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Servi Dei Ioannis Bosco Sacerdotis Fundatoris Piae Societatis Salesianae. Positio super introductione causae. Summarium et Litterae Postulatoriae*, Romae, Schola Typographica Salesiana, 1907, 1024 p., est relativement restreinte.

1. Déposition de Giovanni Battista Bertagna. De la session IV (26 juillet 1890) à la session VIII (6 novembre 1890), POPSR fol. 235-265.
2. Déposition de Gioachino Berto. De la session X (10 avril 1891) à la session XVIII (25 mai 1891), puis de la session XXI (3 juillet 1891) à la session LVI (11 janvier 1892), POPSR fol. 274-348 et 364-608.

3. Déposition de Secondo Marchisio. De la session LVII (26 janvier 1892) à la session LXVI (10 février 1892), POPSR fol. 608-656.
4. Déposition de Giovanni Francesco Giacomelli. De la session LXVII (20 avril 1892) à la session LXXIV (9 mai 1892), POPSR fol. 656-690.
5. Déposition de Felice Reviglio. De la session LXXV (13 mai 1892) à la session LXXXVI (1 juillet 1892), POPSR fol. 690-751.
6. Déposition de Giacomo Manolino. De la session LXXXVII (4 juillet 1892) à la session LXXXVIII (5 juillet 1892), POPSR fol. 751-760.
7. Déposition de Giuseppe Turco. De la session LXXXIX (6 juillet 1892) à la session XC (7 juillet 1892), POPSR fol. 761-771.
8. Déposition de Giovanni Filipello. De la session XCI (8 juillet 1892) à la session XCII (9 juillet 1892), POPSR fol. 771-781.
9. Déposition de Giorgio Moglia. De la session XCIII (11 juillet 1892) à la session XCIV (12 juillet 1892), POPSR fol. 781-793.
10. Déposition de Giacinto Ballesio. De la session XCV (27 juillet 1892) à la session CIV (24 novembre 1892), POPSR fol. 793-846.
11. Déposition d'Angelo Savio. De la session CV (28 novembre 1892) à la session CVIII (5 décembre 1892), POPSR fol. 846-870.
12. Déposition de Francesco Dalmazzo. De la session CIX (6 décembre 1892) à la session CXXV (23 janvier 1893), POPSR fol. 870-972.
13. Déposition de Giovanni Branda, contestis. Session CXXVI (25 janvier 1893), fol. 972-982.
14. Déposition de Pietro Enria. De la session CXXVII (27 janvier 1893) à la session CXXXVI (8 février 1893), POPSR fol. 982-1043.
15. Déposition de Leonardo Murialdo. De la session CXXXVII (10 février 1893) à la session CXLII (21 février 1893), POPSR fol. 1043-1075.
16. Déposition de Giovanni Cagliero. De la session CXLIII (1 mars 1893) à la session CLXVIII (30 mai 1893), POPSR fol. 1075-1255.
17. Déposition de Francesco Cerruti. De la session CLXIX (5 juin 1893) à la session CLXXII (15 juin 1893), puis de la session CLXXV (10 novembre 1893) à la session CXCII (1 décembre 1893), POPSR fol. 1256-1299 et 1308-1409.
18. Déposition de Giovanni Battista Piano. De la session CXCIII (4 décembre 1893) à la session CC (14 décembre 1893), POPSR fol. 1409-1450.
19. Déposition de Giuseppe Rossi. De la session CCI (18 décembre 1893) à la session CCX (11 janvier 1894), POPSR fol. 1450-1505.
20. Déposition de Giovanni Villa. De la session CCXI (16 janvier 1894) à la session CCXX (26 janvier 1894), POPSR fol. 1505-1555.
21. Déposition de Giovanni Battista Francesia. De la session CCXXI (8 février 1894) à la session CCXLIX (13 avril 1894), POPSR fol. 1555-1771.
22. Déposition de Luigi Piscetta. De la session CCL (17 avril 1894) à la session CCLXVII (5 juillet 1894), POPSR fol. 1771-1884.
23. Déposition de Giulio Barberis. De la session CCLXVIII (9 octobre 1894) à la session CCCVIII (19 décembre 1894), POPSR fol. 1884-2167.
24. Déposition de Giovanni Battista Lemoyne. De la session CCCIX (2 janvier 1895) à la session CCCXLVII (18 mars 1895), POPSR fol. 2167-2426.

25. Déposition de Giovanni Bisio. De la session CCCXLVIII (26 mars 1895) à la session CCCLVII (6 avril 1895), POPSR fol. 2426-2472.
26. Déposition de Michele Rua. De la session CCCLVIII (29 avril 1895) à la session CCCXCVI (10 juillet 1895), POPSR fol. 2472-2745.
27. Déposition de Giovanni Turchi. De la session CCCXCVII (7 octobre 1895) à la session CCCCX (25 octobre 1895), POPSR fol. 2745-2834.
28. Déposition d'Ascanio Savio. De la session CCCCXI (5 novembre 1895) à la session CDXX (21 novembre 1895), POPSR fol. 2835-2886.
29. Déposition de Giovanni Battista Anfossi. De la session CDXXI (3 décembre 1895) à la session CDXXXIX (23 janvier 1896), POPSR fol. 2886-3007.
30. Déposition de Domenico Bongiovanni, témoin d'office. De la session CDXL (27 janvier 1896) à la session CDXLVIII (14 février 1896), POPSR fol. 3007-3054.
31. Déposition de Giuseppe Bernardo Corno, témoin d'office. De la session CDXLIX (24 février 1896) à la session CDLV (9 mars 1896), POPSR fol. 3054-3080.
32. Déposition d'Antonio Berrone, témoin d'office. De la session CDLVI (12 mars 1896) à la session CDLXIV (27 mars 1896), POPSR fol. 3085-3117.
33. Dépositions, sur divers faits miraculeux, des témoins d'office Marina Della Valle, Carlo Matteo Della Valle, Paolina Dessanti, Azelia Ricci des Ferres, Luigia Piovano, Tommaso Piovano, Filomena Cravosio, Teresa Laurantoni, Rosa Ferrari, Domenica Gennasio, Giovanni Gennasio, Tommaso Gennasio, Giovanni Albertotti. De la session CDLXV (13 avril 1896) à la session CDLXXVIII (8 juin 1896), POPSR fol. 3117-3203.
34. Dépositions des experts Giuseppe Fissore et Celestino Vignolo Lutati. De la session CDLIX (15 juin 1896) à la session CDLXXXI (2 juillet 1896), POPSR fol. 3203-3220.

a) *Dépositions au procès apostolique (Turin, 1909-1918)*

Les références sont données aux fascicules manuscrits *Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Ven. Servi Dei Joannis Bosco Sacerdotis Fundatoris Piae Societatis Salesianae. Processus Apostolicus*. Pars prima, session I (28 mai 1909) à session CCXIX (9 janvier 1913), p. 1-2631. Pars secunda, session CCXX (12 février 1916) à session CCCLXXXVIII (26 novembre 1918), p. 2632-4045. Sigle PAPSR. Une série intermédiaire, d'une session I (17 novembre 1910) à une session LI (22 septembre 1911), figure dans la *Copia publica Transumpti Processus Apostolica auctoritate constructi in Curia Ecclesiastica Taurinensi super fama sanctitatis vitae, virtutum et miraculorum in genere Ven. Servi Dei Joannis Bosco Sacerdotis Fundatoris Piae Societatis Salesianae*, par les soins de l'avocat Gustavo Savignani, chancelier et archiviste S.R. C., vol. unique, anno 1913, 435 fol. Sigle PAPSR Copia. Une sélection de ces témoignages joints à ceux du procès ordinaire a été imprimée sous la responsabilité du cardinal Antonio Vico et sous le titre *Taurinen. Beatificationis et Canonizationis Ven. Servi Dei Sac. Joannis Bosco Fundatoris Piae Societatis Salesianae necnon Instituti Filiarum Mariae Auxiliatricis. Positio super virtutibus. Summarium*, Roma, Tipografia Agostiniana, 1923, 1062 p. Ce *Summa-*

rium n'a pas retenu la série dite ici intermédiaire, dont les noms des témoins ne figurent pas dans son *Catalogus testium* du Procès apostolique (p. 2-15).

1. Déposition de Michele Rua. De la session IV (11 juin 1909) à la session XXXV (20 novembre 1909), PAPSR, p. 328-747.
2. Déposition de Giovanni Battista Francesia. De la session XXXVI (22 novembre 1909) à la session LII (23 décembre 1909), PAPSR, p. 748-913.
3. Déposition de Giovanni Battista Piano. De la session LIII (4 janvier 1910) à la session LX (2 février 1910), PAPSR, p. 914-981.
4. Déposition de Secondo Marchisio. De la session LXI (4 février 1910) à la session LXXIII (16 mars 1910), PAPSR, p. 982-1080.
5. Déposition de Giovanni Battista Anfossi. De la session LXXIV (31 mars 1910) à la session XCII (23 mai 1910), PAPSR, p. 1081-1237.
6. Déposition de Francesco Cerruti. De la session XCIII (30 mai 1910) à la session CXII (8 juillet 1910), PAPSR, p. 1238-1461.
7. Déposition de Giorgio Moglia. De la session CXIII (11 juillet 1910) à la session CXV (13 juillet 1910), PAPSR, p. 1461-1491.
8. Déposition de Giovanni Villa. De la session CXVI (18 juillet 1910) à la session CXXII (29 juillet 1910), PAPSR, p. 1492-1562.
9. Déposition de Luigi Piscetta. De la session CXXIII (1 octobre 1910) à la session CXXXVII (3 janvier 1911), PAPSR, p. 1563-1732.

Série intermédiaire

10. Déposition de Giacomo Costamagna. De la session IV (22 novembre 1910) à la session VIII (29 novembre 1910), PAPSR Copia, fol. 138-172.
11. Déposition de Stefano Trione. De la session IX (9 janvier 1911) à la session XIII (19 janvier 1911), PAPSR Copia, fol. 172-206.
12. Déposition de Giuseppe Sandrone. De la session XIV (23 janvier 1911) à la session XVI (26 janvier 1911), PAPSR Copia, fol. 206-224.
13. Déposition de Paolo Albera. De la session XVII (3 février 1911) à la session XXIII (23 février 1911), PAPSR Copia, fol. 225-277.
14. Déposition de Pasquale Morganti. De la session XXIV (24 février 1911) à la session XXVI (27 février 1911), PAPSR Copia, fol. 277-297.
15. Déposition de Carlo Viglietti. De la session XXVII (13 mars 1911) à la session XXX (17 mars 1911), PAPSR Copia, fol. 297-324.
16. Déposition d'Alessandro Fabre. De la session XXXI (21 mars 1911) à la session XXXII (27 mars 1911), PAPSR Copia, fol. 324-342.
17. Déposition de Vincenzo Cumino, témoin d'office. De la session XXXIII (3 avril 1911) à la session XXXV (5 avril 1911), PAPSR Copia, fol. 342-362.
18. Déposition du comte Cesare Balbo di Vinadio. De la session XXXVI (8 mai 1911) à la session XXXIX (17 mai 1911), PAPSR Copia, fol. 362-390.
19. Déposition de Gioachino Berto. De la session CXXXVIII (2 décembre 1911) à la session CLIX (27 mars 1911), PAPSR, p. 1733-1963.
20. Déposition de Giulio Barberis. De la session CLX (10 avril 1912) à la session CLXXXII (29 mai 1912), PAPSR, p. 1964-2211.
21. Déposition de Giacinto Ballesio. De la session CLXXXIII (3 juin 1912) à la session CXCI (16 juillet 1912), PAPSR, p. 2212-2291.

22. Déposition de Giovanni Battista Lemoyne. De la session CXCII (17 juillet 1912) à la session CCXIX (9 janvier 1913), PAPSR, p. 2292-2628. NB. Le procès, interrompu le 9 janvier 1913, ne reprendra que le 12 février 1916.
23. Déposition de la comtesse Lorenzina Mazé de la Roche. De la session CCXXII (22 février 1916) à la session CCXXX (16 mars 1916), PAPSR, p. 2703-2791.
24. Déposition d'Alessandro Luchelli. De la session CCXXXI (21 mars 1916) à la session CCXLVII (17 avril 1916), PAPSR, p. 2791-2961.
25. Déposition de Giovanni Cagliero. De la session CCXLVIII (3 juillet 1916) à la session CCLXIV (28 juillet 1916), PAPSR, p. 2962-3148.
26. Déposition d'Angelo Amadei. De la session CCLXV (16 octobre 1916) à la session CCLXXXVII (20 novembre 1916), PAPSR, p. 3149-3397.
27. Déposition de Giovanni Vincenzo Tasso, témoin d'office. De la session CCLXXXVIII (22 novembre 1916) à la session CCXCIV (27 novembre 1916), PAPSR, p. 3398-3475.
28. Déposition de Giuseppe Allamano, témoin d'office. De la session CCXCV (5 décembre 1916) à la session CCCI (14 décembre 1916), PAPSR, p. 3476-3544.
29. Déposition de Francesco Maffei, témoin d'office. De la session CCCII (9 janvier 1917) à la session CCCVI (26 février 1917), PAPSR, p. 3545-3588.
30. Dépositions des témoins complémentaires Paolina Dessanti, Azelia Ricci des Ferres, Teresa Laurantoni, Maria Cassulo, Enrichetta Sorbone, Rosa Ferrari, Provina Negro, Caterina Arrighi, Maria Galvanoni, Luciano Forni, Venanzio Crolle, Marina Bosso veuve Della Valle. De la session CCCVII (12 mars 1917) à la session CCCXXIII (24 avril 1917), PAPSR, p. 3589-3804.

c) *Dépositions au «Processiculus adjiciendus» (1916-1918)*

Les références sont données au document *Processiculus adjiciendus processui super virtutibus et miraculis inspecie Ven. Servi Dei Joannis Bosco Sacerdotis Fundatoris Piae Societatis Salesianae*, sur les instructions du cardinal Alessandro Verde, un fasc. ms, 164 p. Cité *Processiculus*.

1. Déposition de Giovanni Cagliero. De la session I (18 septembre 1916) à la session III (20 septembre 1916), *Processiculus*, p. 1-43.
2. Déposition de Vincenzo Tasso. Session IV (28 novembre 1916), *Processiculus*, p. 44-49.
3. Déposition de Giuseppe Allamano. Session V (15 décembre 1916), *Processiculus*, p. 50-58.
4. Déposition de Francesco Maffei. Session VI (27 février 1917), *Processiculus*, p. 59-62.
5. Déposition de Carlo Bianchetti. Session VII (18 mai 1917), *Processiculus*, p. 63-68.
6. Déposition de Vincenzo Cumino. Session VIII (25 mai 1917), *Processiculus*, p. 68-75.
7. Déposition de Paolo Albera. De la session IX (31 mai 1917) à la session X (8 juin 1917), *Processiculus*, p. 75-92.

8. Déposition de Giuseppe Francesco Re. Session XI (11 juin 1917), *Processiculus*, p. 92-100.
9. Déposition de Cesare Miravalle. Session XII (27 juin 1917), *Processiculus*, p. 100-105.
10. Déposition de Giuseppe Corno. Session XIII (28 juin 1917), *Processiculus*, p. 105-111.
11. Déposition de Bernardo Arato. Session XIV (5 juillet 1917), *Processiculus*, p. 112-116.
12. Déposition de Mauro Rocchietti. Session XV (6 juillet 1917), *Processiculus*, p. 117-121.
13. Déposition de Giovanni Battista Rossi. Session XVI (13 juillet 1917), *Processiculus*, p. 122-129.
14. Déposition de Giorgio Gioda. Session XVII (24 juillet 1917), *Processiculus*, p. 129-135.
15. Déposition de Giuseppe Allora. Session XVIII (6 août 1917), *Processiculus*, p. 135-141.
16. Déposition de Giovanni Battista Cerva. Session XIX (29 mai 1918), *Processiculus*, p. 141-150.

N.B. Le *Processiculus* a été conclu lors de la session XX le 17 juin 1918.

3. Ouvrages de don Bosco éditées de son vivant

Ce genre est très bigarré: authentiques et moins authentiques s'y mêlent. Les ouvrages sont partagés en trois sections: 1. Les imprimés signés ou reconnus par don Bosco (le plus souvent dans son testament du 26 juillet 1856). 2. Les imprimés anonymes présentés et, pour le moins, contrôlés par don Bosco. 3. Les imprimés pour la plupart anonymes, d'origine imparfaitement établie, mais souvent attribués à don Bosco. Nos points habituels de comparaison sont la bibliographie de don Bosco autrefois éditée dans P. Ricaldone, *Don Bosco educatore*, t. II, Colle Don Bosco, Asti, 1952, p. 631-650; et surtout celle de P. Stella, *Gli scritti a stampa di S. Giovanni Bosco*, Rome, LAS, 1977. La bibliographie la plus développée des écrits édités (les manuscrits ne sont pas pris en considération) de don Bosco et sur don Bosco est aujourd'hui celle de Saverio Gianotti, *Bibliografia generale di Don Bosco*. Vol. I: *Bibliografia italiana, 1844-1992*, Rome, LAS, 1995, 410 p. Nous n'avons retenu ci-dessous que les éditions (signalées par des chiffres exposants) dont l'existence a été dûment vérifiée jusqu'à la mort de l'auteur en 1888.
N.B. On ne dira rien des périodiques *L'Amico della gioventù*, *Il Galantuomo* et *Bollettino salesiano*.

a) *Imprimés signés ou reconnus par don Bosco*

1. *Cenni storici sulla vita del chierico Luigi Comollo, morto nel seminario di Chieri, ammirato da tutti per le sue singolari virtù, scritti da un suo collega*, Turin, 1844. Rééditions: 1854^2, 1867^3, 1884^4. Signé à partir de 1854. A cette même date, dans le titre, *giovane* fut substitué à *chierico*.

2. *Storia ecclesiastica ad uso delle scuole, utile ad ogni ceto di persone*, dedicata all'Onorat.mo F. Ervé de la Croix, Provinciale dei Fratelli D.I.D.S.C., compilata dal Sacerdote B.G., Turin, 1845. Rééditions: 1848[2], 1870[3], 1871[4], 1879[9], 1888[10]. Signé en toutes lettres à partir de 1848.
3. *Il Sistema metrico decimale ridotto a semplicità per uso degli artigiani e della gente di campagna, preceduto dalle quattro prime operazioni dell'aritmetica*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1849. Aucun exemplaire connu de la première édition, dont le titre a été ici reconstitué d'après une recension de *l'Armonia*, 1 juin 1849. Rééditions: 1849[2], 1851[4], 1855[5], 1876[6], 1881[7]. La sixième édition fut intitulée: *L'Aritmetica e Il Sistema metrico portati a semplicità...*
4. *Il Divoto dell'Angelo Custode*. Aggiuntevi le indulgenze concedute alla compagnia canonicamente eretta nella chiesa di S. Francesco d'Assisi in Torino, Turin, 1845. Reconnu sous le titre: *Il Divoto dell'Angelo Custode. Anonimo*, dans le testament de 1856.
5. *I sette dolori di Maria considerati in forma di meditazione*. Pas d'exemplaire connu. Donné comme anonyme et sous ce titre dans le testament de 1856.
6. *Esercizio di divozione alla misericordia di Dio*, Turin, s.d. (vers 1846). Reconnu comme anonyme dans le testament de 1856.
7. *Le Sei Domeniche e la Novena di San Luigi Gonzaga con un cenno sulla vita del Santo*, Turin, 1846. Rééditions: *Le Sei Domeniche e la Novena in onore di San Luigi Gonzaga con alcune sacre lodi*, Turin, 1854, présenté *Al lettore* par le Sac. Bosco Giovanni et ensuite reconnu dans le testament de 1856. Deviendra: *Le Sei Domeniche e la Novena in onore di S. Luigi Gonzaga colle Regole della Compagnia in onore del medesimo santo e con altre lodi sacre*, S. Pier d'Arena, 1878[7]; *ibid.* 1886[8], 1888[9].
8. *Storia sacra per uso delle scuole, utile ad ogni stato di persone, arricchita di analoghe incisioni*, compilata dal Sacerdote Gioanni Bosco, Turin, 1847. Rééditions: 1855[2], 1863[3], 1866[4], 1872[5], 1874[8], 1881[13], 1881[14], 1883[15].
9. *Il giovane provveduto per la pratica de' suoi doveri, degli esercizi di cristiana pietà, per la recita dell'Uffizio della Beata Vergine e de' principali vespri dell'anno, coll'aggiunta di una scelta di laudi sacre, ecc.*, Turin, 1847. Rééditions: 1851[2], 1863[9], 1873[33], 1874[39], 1875[42], 1875[43], 1877[65], 1878[75], 1880[81], 1881[83], 1885[101], 1888[118]. Signé au moins depuis 1863.
10. *Il cristiano guidato alla virtù ed alla civiltà secondo lo spirito di San Vincenzo de' Paoli. Opera che può servire a consacrare il mese di luglio in onore del medesimo Santo*, Turin, 1848. Rééditions: 1877[2], 1887[3]. Signé à partir de 1877.
11. *Maniera facile per imparare la Storia Sacra ad uso del popolo cristiano, con una carta geografica della Terra Santa*, per cura del Sac. Giovanni Bosco, Turin, 1855. Rééditions: 1855[2], 1863[3], 1877[5], 1882[6].
12. *Avvisi ai cattolici*. La Chiesa Cattolica-Apostolica-Romana è la sola e vera Chiesa di Gesù Cristo, Turin, 1850. Réédition: 1851. Repris sous les titres: *Avvisi ai cattolici*. Introduzione alle Letture Cattoliche, Turin, 1853; *Fondamenti della Cattolica Religione*, per cura del Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1872. Réimpressions sous ce dernier titre: 1882, 1883.

13. *Il Cattolico istruito nella sua Religione*. Trattenimenti di un padre di famiglia co' suoi figliuoli secondo i bisogni del tempo, epilogati dal Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1853. Repris sous le titre: *Il Cattolico nel secolo*. Trattenimenti famigliari di un padre co' suoi figliuoli intorno alla Religione, pel Sac. Giovanni Bosco, 2^e^ éd., Turin, 1883. Rééditions: 1883[3], 1887[5].
14. *Una disputa tra un avvocato ed un ministro protestante*. Dramma, Turin, 1853. Réédité sous nom d'auteur: *Luigi, ossia Disputa tra un avvocato ed un ministro protestante*, esposta dal Sacerdote Giovanni Bosco, 2^e^ éd. augmentée, Turin, 1875.
15. *Notizie storiche intorno al miracolo del SS.^mo^ Sacramento avvenuto in Torino il 6 giugno 1453, con un cenno sul quarto centenario del 1853*, Turin, 1853. La présentation *Al lettore* est signée: Sac. Gio. Bosco, et ce livret a été reconnu dans le testament de 1856.
16. *Fatti contemporanei esposti in forma di dialogo*, Turin, 1853. Ecrit anonyme reconnu dans le testament de 1856.
17. *Conversione di una Valdese*. Fatto contemporaneo esposto dal Sac. Bosco Gioanni, Turin, 1854.
18. *Il Giubileo e pratiche divote per la visita delle chiese*, Turin, 1854. Sera réintitulé sous nom d'auteur: *Dialogi intorno all'istituzione del Giubileo colle pratiche divote per la visita delle chiese*, del Sacerdote Bosco Giovanni, 2^e^ éd. revue par l'auteur, Turin, 1865, pour devenir enfin: *Il Giubileo del 1875. Sua istituzione e pratiche divote per la visita delle chiese*, pel Sac. Giovanni Bosco, 2^e^ éd., Turin, 1875.
19. *Conversazioni tra un avvocato ed un curato di campagna sul Sacramento della Confessione*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1855. Réédition: 1872[3].
20. *Vita di San Martino, vescovo di Tours*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1855. Réédition: 1886[2].
21. *La forza della buona educazione*. Curioso episodio contemporaneo, per cura del Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1855; Rome, 1860. Sera réintitulé: *Pietro, ossia la Forza della buona educazione*. Curioso episodio contemporaneo, pel Sac. Giovanni Bosco, 2^e^ éd., Turin, 1881. Réédition: 1885 (dans la *Bibliotechina dell'operaio*).
22. *La Storia d'Italia raccontata alla gioventù dai suoi primi abitatori sino ai nostri giorni, corredata da una carta geografica d'Italia*, dal Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1855 (en réalité: 1856). Rééditions: 1859[2], 1861[3], 1863[4], 1866[5], 1873[8], 1880[14], 1882[15], 1885[16], 1887[18].
23. *Vita di S. Pancrazio martire, con appendice sul santuario a Lui dedicato vicino a Pianezza*, Turin, 1856. Rééditions: 1867[3], 1873[4], 1876[5], 1888[6]. La troisième et la quatrième éditions ont été signées; la cinquième fut anonyme; on ne peut tirer argument de la sixième, sortie après la mort de l'auteur.
24. *La Chiave del Paradiso in mano al cattolico che pratica i doveri di buon cristiano*, Turin, 1856. A ensuite paru sous deux formats: 1) 1857[2], 1872[6], 1875[36], 1888[44]; 2) 1874[2], 1881[3], 1888. Le livre a environ 200 pages sous le premier format et environ 500 sous le deuxième. Il a été signé à partir de 1857.

25. *Vita di San Pietro, principe degli apostoli, primo Papa dopo Gesù Cristo*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1856 (en réalité: 1857). Rééditions: *a*) Sous le titre: *Il centenario di S. Pietro apostolo, colla Vita del medesimo principe degli apostoli ed un triduo di preparazione della festa dei santi apostoli Pietro e Paolo*, pel Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1867; Rome, 1867. *b*) Sous le titre: *Vita di San Pietro...*, Turin, 1867, 1869, 1884.
26. *Due conferenze tra due ministri protestanti ed un prete cattolico intorno al purgatorio e intorno ai suffragi dei defunti, con appendice sulle liturgie*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1857. Réédition: 1874[2].
27. *Vita di S. Paolo apostolo, dottore delle genti*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1857. Réédition: 1878[2].
28. *Vita dei Sommi Pontefici S. Lino, S. Cleto, S. Clemente*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1857.
29. *Vita dei Sommi Pontefici S. Anacleto, S. Evaristo, S. Alessandro I*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1857.
30. *Vita dei Sommi Pontefici S. Sisto, S. Telesforo, S. Igino, S. Pio I, con appendice sopra S. Giustino, apologista della Religione*, per cura del Sac. Bosco Giovanni, Turin, 1857.
31. *Vita de' Sommi Pontefici S. Aniceto, S. Sotero, S. Eleutero, S. Vittore e S. Zefferino*, Turin, 1858.
32. *Il mese di maggio consacrato a Maria SS.ma Immacolata ad uso del popolo*, pel Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1858. Rééditions: 1864[2], 1869(?)[3], 1874[4], 1873[5], 1873[6], 1874[8], 1879[11], 1885[12].
33. *Porta teco, cristiano, ovvero Avvisi importanti intorno ai doveri del cristiano, acciocché ciascuno possa conseguire la propria salvezza nello stato in cui si trova*, Turin, 1858. Réédition: 1878, avec indication de l'auteur.
34. *Vita del Sommo Pontefice S. Callisto I*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1858.
35. *Vita del giovanetto Savio Domenico, allievo dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1859. Rééditions: 1860[2], 1861[3], 1866[4], 1878[5], 1880[6].
36. *Vita del Sommo Pontefice S. Urbano I*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1859.
37. *Vita dei Sommi Pontefici S. Ponziano, S. Antero e S. Fabiano*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1859.
38. *La persecuzione di Decio e il Pontificato di San Cornelio I, Papa*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1859.
39. *Vita e Martirio de' Sommi Pontefici San Lucio I e Santo Stefano I*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1860.
40. *Rimembranza storico-funebre dei giovani dell'Oratorio di San Francesco di Sales verso il Sacerdote Caffasso Giuseppe, loro insigne benefattore*, pel Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1860.
41. *Biografia del Sacerdote Giuseppe Caffasso esposta in due ragionamenti funebri*, dal Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1860.
42. *Il Pontificato di San Sisto II e le glorie di San Lorenzo Martire*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1860.

43. *Una famiglia di Martiri, ossia Vita dei Santi Martiri Mario, Marta, Audiface ed Abaco e loro martirio con appendice sul Santuario ad essi dedicato presso Caselette*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1861.
44. *Cenno biografico sul giovanetto Magone Michele, allievo dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1861. Rééditions: vers 1866[2], 1880[3].
45. *Il Pontificato di S. Dionigi, con appendice sopra S. Gregorio Taumaturgo*, per cura del sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1861.
46. *Il Pontificato di San Felice primo e di S. Eutichiano, Papi e martiri*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1862.
47. *Novella amena di un Vecchio Soldato di Napoleone I*, esposta dal Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1862.
48. *Cenni storici intorno alla vita della B. Caterina De-Mattei da Racconigi dell'Ordine della pen. di S. Dom.*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1863.
49. *Il Pontificato di S. Caio Papa e martire*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1863.
50. *Il Pontificato di S. Marcellino e di S. Marcello, Papi e martiri*, per cura del Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1864.
51. *Il Pastorello delle Alpi, ovvero Vita del giovane Besucco Francesco d'Argentera*, pel Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1864. Rééditions: 1878[2], 1886[3].
52. *La casa della fortuna*. Rappresentazione drammatica, pel Sacerdote Bosco Giovanni..., Turin, 1865. Réédition: 1888[2].
53. *Valentino o la Vocazione impedita*. Episodio contemporaneo, esposto dal sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1866. Réédition: 1883.
54. *Novelle e racconti tratti da vari autori ad uso della gioventù*, Turin, 1867. Réédition sous le titre: *Novelle e racconti tratti da vari autori ad uso della gioventù, coll'aggiunta della Novella amena di un vecchio soldato di Napoleone I*, pel sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1870. Même titre: 1880[2], 1887[3].
55. *Severino, ossia Avventure di un giovane alpigiano*, raccontate da lui medesimo ed esposte dal sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1868.
56. *Maraviglie della Madre di Dio invocata sotto il titolo di Maria Ausiliatrice*, raccolte dal Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1868.
57. *Rimembranza di una solennità in onore di Maria Ausiliatrice*, pel Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1868.
58. *Associazione de' Divoti di Maria Ausiliatrice canonicamente eretta nella Chiesa a Lei dedicata in Torino con ragguaglio storico su questo titolo*, pel sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1869. Rééditions: 1878[2], 1881[3], 1887[4].
59. *I Concili Generali e la Chiesa Cattolica*. Conversazioni tra un Parroco e un giovane parochiano, pel sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1869.
60. *Angelina o l'Orfanella degli Appennini*, pel Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1869. Réédition: 1881 (?).
61. *La Chiesa Cattolica e la sua Gerarchia*, pel Sacerdote Bosco Giovanni, Turin, 1869.
62. *Nove giorni consacrati all'Augusta Madre del Salvatore sotto il titolo di Maria Ausiliatrice*, pel Sac. Giovanni Bosco, Turin, 1870. Rééditions: 1880[3], 1885[3].

63. *Regole pel teatrino*, Turin, 1871. Signé: Sac. Bosco Giovanni.
64. *Apparizione della Beata Vergine sulla Montagna di La Salette con altri fatti prodigiosi raccolti dai pubblici documenti*, pel sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1871. Autre édition: 1877^{3}.
65. *Confratelli salesiani chiamati dall'esilio alla vita eterna nell'anno 1873*, dans l'annuaire *Società di S. Francesco di Sales*, Turin, 1874, p. 14. Page signée: Sac. Gio. Bosco.
66. *Massimino, ossia Incontro di un giovanetto con un ministro protestante sul Campidoglio*, esposto dal sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1874. Réédition: 1875^{2}.
67. *Cenno istorico sulla Congregazione di S. Francesco di Sales e relativi schiarimenti*, Rome, 1874. Signé: Giovanni Bosco.
68. *Riassunto della Pia Società di S. Francesco di Sales nel 23 febbraio 1874*. Signé: Sac. Gio. Bosco. Publié dans la *Positio* de la Congregazione particolare dei Vescovi e Regolari: *Torinese. Sopra l'approvazione delle Costituzioni della Società Salesiana*. Relatore Ill.^{mo} e R.^{mo} Monsignore Nobili Vitelleschi, Arcivescovo di Seleucia, Segretario, Rome, 1874, pièce n° XV.
69. *Maria Ausiliatrice col racconto di alcune grazie ottenute nel primo settennio dalla consacrazione della Chiesa a Lei dedicata in Torino*, per cura del sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1875. Réédition: 1877^{2}.
70. *Ricordi confidenziali al direttore della casa di...*, Turin, 1875. Lithographié. Deviendra: *Strenna natalizia, ossia Ricordi confidenziali*, Turin, 1886.
71. *Regolamento per l'infermeria*, Turin, 1876. Signé par don Bosco.
72. *Inaugurazione del Patronato di S. Pietro in Nizza a Mare*. Scopo del medesimo dal Sacerdote Giovanni Bosco, con appendice sul Sistema Preventivo nella educazione della gioventù, Turin, 1877. Editions française et franco-italienne la même année.
73. *La nuvoletta del Carmelo, ossia la Divozione a Maria Ausiliatrice premiata di nuove grazie*, per cura del sacerdote Bosco Giovanni, S. Pier d'Arena, 1877.
74. *Il più bel fiore del Collegio Apostolico, ossia la Elezione di Leone XIII, con breve biografia dei suoi Elettori*, pel Sac. Giovanni Bosco, Turin, 1878.
75. *La Figlia cristiana provveduta per la pratica de' suoi doveri negli esercizi di cristiana pietà, per la recita dell'Uffizio della B.V. de' Vespri di tutto l'anno e dell'Uffizio dei Morti, coll'aggiunta di una scelta di laudi sacre*, pel Sacerdote Giovanni Bosco , Turin, 1878. Rééditions: 1879^{2}, 1881^{8} (?), 1883^{4}.
76. *Le scuole di beneficenza dell'Oratorio di S. Francesco di Sales in Torino davanti al Consiglio di Stato*, pel Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1879.
77. *Esposizione alla S. Sede dello stato morale e materiale della Pia Società di S. Francesco di Sales*, S. Pier d'Arena, 1879. Signé: Sac. Giovanni Bosco, Rettore Maggiore.
78. *L'Oratorio di S. Francesco di Sales ospizio di beneficenza*. Esposizione del Sacerdote Giovanni Bosco, Turin, 1879.
79. *Eccellentissimo Consigliere di Stato*, Turin, 1881. Signé: Sac. Giovanni Bosco.
80. *Esposizione del sacerdote Giovanni Bosco agli Eminentissimi Cardinali della Sacra Congregazione del Concilio*, S. Pier d'Arena, 1881.
81. *Biographie du jeune Louis Fleury Antoine Colle*, par Jean Bosco, prêtre, Turin, 1882. Publié en français.

82. *Regolamento della Compagnia di S. Giuseppe per gli operai esterni che lavorano nell'Oratorio di S. Francesco di Sales in Torino*, Turin, 1888. Le règlement est signé: Sac. Giovanni Bosco.

b) *Imprimés anonymes présentés et, pour le moins, contrôlés par don Bosco*

83. *Scelta di laudi sacre ad uso delle Missioni e di altre opportunità della Chiesa*, Turin, 1879[2]. La première édition est inconnue. Rééditions: Turin, 1879[3]; S. Pier d'Arena, 1882. L'*Al lettore* a été signé: Sac. Giovanni Bosco.
84. *Società di Mutuo Soccorso di alcuni individui della Compagnia di San Luigi eretta nell'Oratorio di San Francesco di Sales*, Turin, 1850. *Avvertenza* signée: D. Bosco Gioanni.
85. *Catalogo degli oggetti posti in lotteria a favore dei giovani dei tre Oratorii di S. Francesco di Sales in Valdocco, di S. Luigi a Porta Nuova, del Santo Angelo Custode in Vanchiglia*, Turin, 1857. Introduction de don Bosco. Ouvrages semblables: *Elenco degli oggetti...*, Turin, 1862; *Lotteria d'oggetti...*, Turin, 1865; *Elenco degli oggetti...*, Turin, 1866.
86. *Vita della Beata Maria degli Angeli, Carmelitana Scalza, Torinese*, Turin, 1865. Préface (en *nous*) signée: Sac. Bosco Giovanni. Réédition: 1866[3]. Classée parmi les œuvres de don Bosco par le *Catalogo generale delle librerie salesiane*, 1889, et par G.B. Lemoyne en MB VII, 269.
87. *Vita di S. Giuseppe, sposo di Maria SS. e Padre putativo di Gesù Cristo*. Raccolta dai più accreditati autori, colla Novena in preparazione alla festa del Santo, Turin, 1867. Introduction signée: Per la direzione, Sac. Giov. Bosco. Réédition: 1878[3]. Fut classée de son vivant (1877) parmi les œuvres de don Bosco.
88. *Societas Sancti Francisci Salesii*, Turin, 1867. Versions postérieures: *Regulae Societatis S. Francisci Salesii*, Turin, 1873; *Regulae Societatis S. Francisci Salesii*, Rome, 1874; autre édition, même titre, même lieu, même date; *Regulae seu Constitutiones Societatis S. Francisci Salesii juxta approbationis decretum die 3 aprilis 1874*, Turin, 1874. Traduction italienne avec introduction originale de don Bosco: *Regole o Costituzioni della Società di San Francesco di Sales secondo il decreto di approvazione del 3 aprile 1874*, Turin, 1875. Rééditions de cette traduction: 1877, 1885.
89. *Il Cattolico provveduto per le pratiche di pietà con analoghe istruzioni secondo il bisogno dei tempi*, Turin, 1868. Préface signée par don Bosco, qui, toutefois, ne se donnait pas nettement comme auteur de l'ouvrage. De fait, le manuscrit (qui a été conservé) avait été écrit par Giovanni Bonetti, puis, au moins partiellement, revu par don Bosco.
90. *Fatti ameni della vita di Pio IX raccolti dai pubblici documenti*, Turin, 1871. La présentation *Al lettore* de ce fascicule des *Letture cattoliche* fut signée: Per la redazione, Sac. Gio. Bosco. Sera publié, après 1888, sous nom d'auteur (per cura del Sac. Giovanni Bosco, Turin, 1893[2]). Avait été, au moins en partie, travaillé par lui, comme en témoignent quelques lambeaux autographes en ACS 133.
91. *Il Centenario decimoquinto di S. Eusebio il Grande e la Chiesa dell'Italia occi-*

dentale, Turin, 1872. Œuvre de C. Mella, que la bibliographie de P. Ricaldone (n° 64) a rangée parmi les œuvres certaines de don Bosco, vraisemblablement à cause de la présentation *a' devoti lettori*, signée par ce dernier.

92. *Unione cristiana*, Turin, 1874. Ce règlement des futurs coopérateurs salésiens reparaîtra successivement sous les titres: *Associazione di opere buone*, Turin, 1875; *Cooperatori salesiani, ossia Un modo pratico per giovare al buon costume e alla civile società*, Turin, 1876; Albenga, 1876; S. Pier d'Arena, 1877 (cette fois avec une présentation *Al lettore* signée: Sac. Giovanni Bosco). Tous ces textes émanaient bien de don Bosco comme le prouvent divers manuscrits d'ACS 133.
93. *Confratelli salesiani chiamati alla vita eterna nell'anno 1874*, dans l'annuaire: *Società di S. Francesco di Sales. Anno 1875*, Turin, 1875. Présentation signée: Sac. Gio. Bosco.
94. *Brevi biografie dei confratelli salesiani chiamati da Dio alla vita eterna*, Turin, 1876. Préface de don Bosco.
95. *Regolamento dell'Oratorio di San Francesco di Sales per gli esterni*, Turin, 1877. Versions manuscrites antérieures de don Bosco en ACS 02.
96. *Regolamento per le case della Società di San Francesco di Sales*, Turin, 1877. Introduction de don Bosco. Versions antérieures de don Bosco en ACS 02.
97. *Regole o Costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria SS. Ausiliatrice aggregate alla Società Salesiana*, Turin, 1878; 1885[2]. Introduction et textes critiques par les soins de Cecilia Romero, Rome, LAS, 1983.
98. *Deliberazioni del Capitolo generale della Pia Società Salesiana tenuto a Lanzo Torinese nel settembre 1877*, Turin, 1878. Lettre de présentation signée: Sac. Giovanni Bosco.
99. *Favori e Grazie spirituali concessi dalla Santa Sede alla Pia Società di S. Francesco di Sales*, Turin, 1881. Présentation aux salésiens signée: Sac. Giovanni Bosco.
100. *Arpa cattolica o Raccolta di laudi sacre in onore di Gesù Cristo, di Maria Santissima e dei Santi*, S. Pier d'Arena, 1881.
101. *Arpa cattolia o Raccolta di laudi sacre in onore dei Santi e Sante Protettori della gioventù con gli inni per le feste dei medesimi*. S. Pier d'Arena, 1882. Présentation *Al lettore* signée: Sac. Giovanni Bosco.
102. *Arpa cattolica o Raccolta di laudi sacre in onore del S. Cuor di Gesù e del SS. Sacramento coi Salmi ed Inni che si cantano nella Processione del Corpus Domini*, S. Pier d'Arena, 1882. Présentation de don Bosco.
103. *Arpa cattolica o Raccolta di laudi sacre sulla Passione, sulle feste principali del Signore e sui novissimi*, S. Pier d'Arena, 1882. Présentation de don Bosco.
104. *Deliberazioni del secondo Capitolo generale della Pia Società Salesiana tenuto in Lanzo Torinese nel settembre 1880*, Turin, 1882. Présentation par don Bosco.
105. *Biografie, 1881*. Présentation par don Bosco de ces notices nécrologiques salésiennes pour l'année 1881.
106. *Biografie dei Salesiani defunti nel 1882*, S. Pier d'Arena, 1883. Présentation par don Bosco.
107. *Biografie dei Salesiani defunti negli anni 1883 e 1884*, S. Benigno Canavese, 1885. Présentation par don Bosco.

108. *Deliberazioni del terzo e quarto Capitolo generale della Pia Società Salesiana tenuti in Valsalice nel settembre 1883-1886*, S. Benigno Canavese, 1887. Présentation signée: Sac. Giovanni Bosco.

c) *Imprimés d'origine imparfaitement établie, mais souvent attribués à don Bosco*

109. *Le Sette Allegrezze che gode Maria in cielo*. Vers 1844-1845. Ignoré du testament de 1856. Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 1).
110. *L'Enologo italiano*. Livre disparu dès le début du vingtième siècle, mais attribué à don Bosco par G.B. Lemoyne (MB II, Turin, 1901, p. 473-474), qui ne l'avait jamais vu et le datait de 1846. Ignoré du testament de 1856. Classé parmi les œuvres certaines par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 78), qui, d'ailleurs, le décrivait sur les seules indications de Lemoyne.
111. *Breve ragguaglio della festa fattasi nel distribuire il regalo di Pio IX ai giovani degli Oratorii di Torino*, Turin, 1850. Imprimé corrigé par don Bosco en ACS 133. Ignoré du testament de 1856. Classé avec raison parmi les œuvres certaines de don Bosco par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 87) et de P. Stella (n° 017).
112. *Avviso sacro*, Turin, s. d. (vers 1850). Annonce d'exercices spirituels. Description dans G.B. Lemoyne, MB III, 604-606, qui l'attribuait à don Bosco. Classé parmi ses œuvres certaines par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 88).
113. *Vita di santa Zita serva e di sant'Isidoro contadino*, Turin, 1853. «L'introduction, p. 3-8, pourrait être de don Bosco» (P. Stella, n° 030).
114. *Vita infelice di un novello apostata*, Turin, 1853. Les épreuves de ce fascicule publié dans les *Letture cattoliche* furent corrigées par don Bosco selon G.B. Lemoyne (MB IV, 649), mais l'ouvrage est ignoré du testament de 1856. Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 2*) et parmi les œuvres problématiques par celle de P. Stella (n° 031).
115. *Cenno biografico intorno a Carlo Luigi Dehaller membro del Sovrano Consiglio di Berna e di Svizzera, e sua lettera alla sua famiglia per dichiararle il motivo del suo ritorno alla Chiesa Cattolica e Romana*, Turin, 1855. G.B. Lemoyne (MB V, 307-308) a décrit ce livre sans prendre parti sur son auteur. Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 3*) et parmi les œuvres problématiques par celle de P. Stella (n° 047).
116. *Avvisi alle figlie cristiane* del Venerabile Monsignor Strambi, aggiunto un modello di vita religiosa nella giovane Dorotea, Turin, 1856. La bibliographie de P. Ricaldone (n° 92) a classé cette pièce, sans doute par erreur, parmi les œuvres certaines de don Bosco. Il est vrai que celui-ci en fit imprimer 4000 exemplaires (voir P. Stella, n° 054).
117. *Vita di S. Policarpo vescovo di Smirne e martire, e del suo discepolo S. Ireneo vescovo di Lione e martire*, Turin, 1857. «Anonyme, mais écrit par don Bosco», selon G.B. Lemoyne (MB V, 777). Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 4*) et parmi les œuvres problématiques par celle de P. Stella (n° 068).

118. *Esempi edificanti proposti specialmente alla gioventù. Fiori di lingua*, Turin, 1861. Réédité: voir *Cento esempi edificanti proposti...*, Turin, 1884[5]. Présenté par don Bosco selon G.B. Lemoyne (MB VI, 858-859), mais contrairement à ses habitudes, l'introduction du fascicule *Ai nostri lettori* n'a pas été signée. Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 5*) et parmi les œuvres problématiques par celle de P. Stella (n° 095).
119. *Una preziosa parola ai figli ed alle figlie*, Turin, 1862. Cette brochure de 24 pages, imprimée à l'oratoire Saint François de Sales, a été écrite dans un style qui rappelle celui de don Bosco.
120. *Notizie intorno alla Beata Panasia, pastorella Valsesiana, nativa di Quarona, raccolte e scritte da Silvio Pellico*. Premessa una biografia dell'Autore, Turin, 1862. La «biographie de l'Auteur» Pellico était de don Bosco.
121. *Le due orfanelle, ossia la Consolazione nella Cattolica Religione*, Turin, 1862. Selon G.B. Lemoyne (MB VII, 156), don Bosco ajouta au récit «trois effroyables exemples des châtiments divins qui frappèrent en ces années les ennemis de Dieu, du pape et des évêques; et, en dernier lieu, y inséra le règlement de la pieuse société des communions mensuelles...» Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 8*) et parmi les œuvres problématiques par celle de P. Stella (n° 110).
122. *Diario mariano, ovvero Eccitamenti alla divozione della Vergine Maria SS. proposti in ciascun giorno dell'anno per cura di un suo divoto*, Turin, 1862. «Autore anonimo», disait simplement don Lemoyne (MB VII, 61). Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 7) et parmi les œuvres problématiques par celle de P. Stella (n° 103). Au vrai, à juger par la critique interne, le «divoto» de Marie, qui rassembla les notices disparates de ce *diario* paru dans les *Letture cattoliche*, dont il avait la direction, fut presque certainement don Bosco.
123. *Specchio della Dottrina Cattolica approvata dal vesc. di Mondovì per la sua Diocesi e caldamente raccomandato ad ogni classe di persone*, Turin, 1862. Classé par P. Stella (n° 112) parmi les œuvres problématiques. Ce petit catéchisme de 32 pages, publié par l'oratoire Saint François de Sales, pourrait bien être une compilation de don Bosco.
124. *Germano l'ebanista o gli Effetti di un buon consiglio*, Turin, 1862. Classé parmi les écrits probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 6*) et parmi les œuvres problématiques par celle de P. Stella (n° 111). Les *Ricordi* ajoutés en finale ont été attribués à don Bosco par G.B. Lemoyne (MB VII, 291-293).
125. *Luisa e Paolina. Conversazione tra una giovane cattolica ed una giovane protestante*, Turin, 1864. Traduction par les soins de don Bosco d'une brochure de Mgr Devie, évêque de Belley. Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 9*). (Sur cette brochure, voir G.B. Lemoyne, MB VII, 630 et la bibliographie de P. Stella, n° 123).
126. *Episodi ameni e contemporanei ricavati da' pubblici documenti*, Turin, 1864. L'indication imprimée de l'auteur («pel Sacerdote Bosco Giovanni»), que don Lemoyne lisait en son temps (voir MB VII, 660), fut recouverte par un

cache, au moins sur les exemplaires aujourd'hui connus. Classé parmi les œuvres certaines par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 42). Sur ce livret, voir la bibliographie de P. Stella, n° 125.

127. *Chi è D. Ambrogio?! Dialogo tra un barbiere ed un teologo*, Turin, 1864. Anonyme, que G.B. Lemoyne (MB VII, 731) attribuait à don Bosco. Classé par P. Ricaldone (n° 97) parmi les œuvres certaines et par P. Stella (n° 121) parmi les œuvres problématiques.

128. *Il cercatore della fortuna*, Turin, 1864. G.B. Lemoyne (MB VII, 660) y reconnaissait la «main de don Bosco». De fait, don Bosco en a au moins corrigé les épreuves (P. Stella, n° 126). Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 10*).

129. *Rimembranza della funzione per la pietra angolare della chiesa sacrata a Maria Ausiliatrice in Torino-Valdocco il giorno 27 aprile 1865*, Turin, 1865. Le «dialogue» de cette *Rimembranza*, «dans lequel on trouvait le compte rendu de la solennité de ce jour», avait été «écrit par don Bosco», selon G.B. Lemoyne (MB VIII, 102). Classé avec raison parmi les œuvres certaines par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 96) et de P. Stella (n° 131).

130. Appendices à P. Boccalandro, *Storia della Inquisizione ed alcuni errori sulla medesima falsamente imputati*, Turin, 1865, p. 53-92. Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 11*). Corrections et additions de don Bosco sur les épreuves de ces appendices. (Voir MB VIII, 60-61 et la bibliographie de P. Stella n° 136).

131. *La Pace della Chiesa, ossia il Pontificato di S. Eusebio e S. Melchiade, ultimi martiri delle dieci persecuzioni*, Turin, 1865. Ni signé, ni présenté par don Bosco, mais rangé de son vivant (pour le moins dès 1883) parmi ses œuvres et à lui attribué par G.B. Lemoyne (MB VIII, 137). Un manuscrit de ce livret, en partie de don Bosco, figure en ACS 133, *Papi*. Classé parmi ses œuvres certaines par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 46) et de P. Stella (n° 134).

132. *La Perla nascosta*, di S. Em. il Cardinale Wiseman, Arcivescovo di Westminster, Turin, 1866. Traduction classée parmi les œuvres probables par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 12*) et de P. Stella (n° 148). Un manuscrit de ce livre avec additions et corrections de don Bosco subsiste en ACS 133.

133. *Lo spazzacamino*. Comédie éditée en appendice à Giulio Metti, *Daniele e tre suoi compagni in Babilonia*, Turin, 1866, publié par l'oratoire S. François de Sales. «... reflète l'esprit de don Bosco, qui semble l'avoir écrite», selon G.B. Lemoyne (MB VIII, 439). Classé parmi ses œuvres probables par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 13*) et de P. Stella (n° 150).

134. *I Papi da S. Pietro a Pio IX. Fatti storici*, Turin, 1868. G.B. Lemoyne (MB IX, 25) ne l'attribuait pas à don Bosco. Classé parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 14*). Très douteux selon P. Stella (n° 162).

135. *Notitia brevis Societatis S. Francisci Salesii et nonnulla decreta ad eamdem spectantia*, Turin, 1868. Réédité. Anonyme attribué avec raison à don Bosco par G.B. Lemoyne (MB IX, 365), comme le prouve un manuscrit autographe en

ACS 133. Classé parmi les œuvres certaines par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 98) et de P. Stella (n° 164).

136. *Vita di S. Giovanni Battista*, Turin, 1868. Rééditions: 1877[2], 1886[3]. Titré à partir de la quatrième édition: *Vita di S. Giovanni Battista raccontata al popolo dal Sac. Giovanni Bosco*, Turin, 1899[4]. La liste des œuvres de don Bosco établie sur le *Cattolico nel secolo* de 1883 ne lui attribuait pas encore cet ouvrage, le catalogue de 1889 des librairies salésiennes semble avoir commencé de le faire. G.B. Lemoyne (MB IX, 295) ne se prononçait pas. Ce serait une œuvre du père Stefano Bourlot, que don Bosco aurait contrôlée, selon la bibliographie de P. Ricaldone (n° 54).

137. *Biblioteca della gioventù italiana*. Appendice à *Del dominio temporale del Papa...*, pel sac. Boccalandro Pietro, Turin, 1869. Manuscrit autographe du projet en ACS 133. Voir les observations et la copie de G.B. Lemoyne en MB IX, 429 et 475.

138. *Ricordi per un giovanetto che desidera passar bene le vacanze*, Turin, 1874. Ce feuillet non signé de quatre pages a été presque entièrement rédigé par don Bosco, d'après la lettre G. Bosco à M. Rua, 1873, dans *Epistolario*, II, p. 295-296. Classé parmi les œuvres certaines par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 101).

139. *Opera di Maria Ausiliatrice per le vocazioni allo stato ecclesiastico benedetta e raccomandata dal Santo Padre Pio Papa IX*, Fossano, 1875. Autres éditions sous des titres analogues: Turin, 1875; S. Pier d'Arena, 1877. Divers manuscrits autographes de don Bosco en ACS 133, sous le titre *Figli di Maria*. Classé parmi les œuvres certaines par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 119) et de P. Stella (n° 230).

140. *Il pio scolaro ossia la Vita di Giuseppe Quaglia, chierico cantore della chiesa di San Carlo di Marsiglia*, tradotta dal francese per cura della direzione dell'Oratorio di S. Francesco di Sales, Turin, 1877. Classé pour des raisons obscures parmi les œuvres probables par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 15*).

141. *Confratelli chiamati da Dio alla vita eterna nell'anno 1876*. Extrait du *Catalogo* de la Pieuse Société Salésienne, Turin, 1877, p. 23-60. Pour le moins, la biographie de Giacomo Piacentino (p. 2-29) y fut retouchée par don Bosco, d'après son manuscrit en ACS 133, *Biografie di Salesiani*.

142. *Capitolo generale della Congregazione salesiana da convocarsi in Lanzo nel prossimo settembre 1877*, Turin, 1877. Manuscrit autographe de don Bosco en ACS 02. Classé parmi les œuvres certaines par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 120) et de P. Stella (n° 251).

143. *Letture amene ed edificanti ossia Biografie salesiane*, Turin, 1880. Anonyme classé parmi les œuvres certaines par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 131) et parmi les œuvres problématiques par celle de P. Stella (n° 295). La présentation (p. 3-4) de ces biographies n'a pas été signée et ne semble pas avoir été écrite par don Bosco.

144. *Breve notizia sullo scopo della Pia Società Salesiana*, Turin, 1881. Repris sous le titre: *Breve notizia sullo scopo della Pia Società Salesiana e dei suoi Cooperatori*, San Benigno Canavese, 1885. Le projet de 1881 a été écrit, puis corrigé

par don Bosco (ACS 133). Classé avec raison parmi les œuvres certaines par les bibliographies de P. Ricaldone (n° 142) et de P. Stella (n° 312).

145. *Norme generali pei Decurioni della Pia Unione dei Cooperatori Salesiani*, San Pier d'Arena, 1883. Classé, nous ne savons pourquoi, parmi les œuvres certaines par la bibliographie de P. Ricaldone (n° 140).

N.B. Les écrits publiés de don Bosco ont fait l'objet d'une reproduction anastatique sous le titre Giovanni Bosco, *Opere edite. Ristampa anastatica*, Rome, 1976-1987, XXXVIII volumes.

4. Travaux

a) *Sur la vie et les écrits de don Bosco*

Plusieurs de ces travaux ont valeur de sources. Quoi qu'il en soit, il faut accepter d'établir un choix entre des œuvres très inégales.

1. *Storia dell'Oratorio di San Francesco di Sales*. Anonyme, mais rédigée par Giovanni Bonetti. Parut en feuilletons dans le *Bollettino salesiano* entre 1878 et 1886.
2. C. D'Espiney, *Dom Bosco*, Nice, 1881. Nombreuses rééditions jusqu'en 1924. De contenu très anecdotique.
3. A. du Boÿs, *Dom Bosco et la Pieuse Société des Salésiens*, Paris, 1884.
4. G.B. Lemoyne, *Scene morali di famiglia esposte nella vita di Margherita Bosco*. Racconto edificante ed ameno, Turin, 1886.
5. G. Alimonda, *Giovanni Bosco e il suo secolo*, Turin, 1888. Oraison funèbre de don Bosco par le cardinal-archevêque de Turin.
6. G. Ballesio, *Vita intima di Don Giovanni Bosco*, Turin, 1888. Oraison funèbre de don Bosco par un prêtre diocésain, qui avait été son élève.
7. J.-M. Villefranche, *Vie de Dom Bosco, fondateur de la Société Salésienne*, Paris, 1888. Première biographie complète du saint éditée quatre mois après sa mort.
8. G. Bonetti, *Cinque lustri dell'Oratorio fondato dal Sac. Don Giovanni Bosco*, Turin, 1892. Publication posthume en un volume de la *Storia dell'Oratorio* du *Bollettino salesiano* (*ci-dessus*, n° 1).
9. G.B. Lemoyne, *Memorie biografiche di Don Giovanni Bosco*, t. I-IX, San Benigno et Turin, 1898-1917. Compilation fondamentale sur les années 1815-1870.
10. G.B. Francesia, *Vita breve e popolare di D. Giovanni Bosco*, Turin, 1902. Réédité. Pas toujours exact, mais juste, pittoresque et bien accordé à certains aspects de l'esprit de don Bosco.
11. F. Crispolti, *Don Bosco*, Turin, 1911. Réédité. Cet auteur pouvait s'appuyer sur les sept premiers volumes des *Memorie* de don Lemoyne.
12. G.B. Lemoyne, *Vita del venerabile servo di Dio D. Giovanni Bosco, fondatore della Pia Società Salesiana, dell'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice e dei Cooperatori salesiani*, Turin, 1911-1913, 2 tomes. Réédité. Biographie de base pour la génération qui suivit don Bosco.

13. A. Caviglia, *«Don Bosco». Profilo storico*, Turin, 1920. Réédition: Turin, 1934[2]. Bon portrait spirituel de don Bosco, à partir d'une esquisse de sa biographie.
14. E. Ceria, *Don Bosco con Dio*, Turin, 1929. Réédition revue et augmentée: Colle Don Bosco (Asti), 1947. Sur sa vie intérieure.
15. G. Albertotti, *Chi era Don Bosco. Biografia fisico-psico-patologica*, Gênes, 1929. Œuvre posthume du dernier médecin de don Bosco.
16. F. Giraudi, *L'Oratorio di Don Bosco. Inizio e progressivo sviluppo edilizio della casa madre dei Salesiani in Torino*, con 12 tavole, 150 illustrazioni e una pianta della città di Torino, Turin, 1929; Turin, 1935[2].
17. A. Caviglia, *Storia sacra*, coll. *Opere e scritti editi e inediti di Don Bosco nuovamente pubblicati e riveduti secondo le edizioni originali e manoscritti superstiti*, vol. primo, parte I, Turin, 1929.
18. A. Caviglia, *Storia ecclesiastica*, coll. *Opere e scritti editi e inediti di Don Bosco nuovamente pubblicati e riveduti secondo le edizioni originali e manoscritti superstiti*, vol. primo, parte II, Turin, 1929.
19. A. Auffray, *Un grand éducateur, le bienheureux Don Bosco*, Lyon, 1929. Réédité: 1953[7]. Agréable. A fait après la mort de l'auteur l'objet d'une traduction italienne et d'une réédition française (Bruxelles, 1978) également tronquées, qui le défigurent.
20. C. Salotti, *Il beato Giovanni Bosco*, Turin, 1929. Réédité: 1955[6]. Grosse, biographie par un bon connaisseur du procès de béatification de don Bosco.
21. A. Amadei, *Don Bosco e il suo apostolato. Dalle sue memorie personali e da testimonianze di contemporanei*, Turin, 1929. Réédité en deux volumes (Turin, 1940).
22. E. Ceria, *Memorie biografiche del beato Giovanni Bosco*, t. XI-XIX, Turin, 1930-1939. Compilation fondamentale sur don Bosco durant les années 1875-1888.
23. G. Vespignani, *Un anno alla scuola del Beato Don Bosco (1876-1877)*, Turin, 1932[2].
24. A. Caviglia, *Le Vite dei Papi*, coll. *Opere e scritti editi e inediti di Don Bosco nuovamente pubblicati e riveduti secondo le edizioni originali e manoscritti superstiti*, volume secondo, Turin, 1932, 2 tomes.
25. A. Caviglia, *La Storia d'Italia*, coll. *Opere e scritti editi e inediti di Don Bosco nuovamente pubblicati e riveduti secondo le edizioni originali e manoscritti superstiti*, volume terzo, Turin, 1935.
26. E. Ceria, *San Giovanni Bosco nella vita e nelle opere*, Turin, 1937. Excellente biographie par l'auteur des neuf derniers tomes des *Memorie biografiche*.
27. G.B. Borino, *Don Bosco. Sei scritti e un modo di vederlo*, Turin, 1938. Intelligent.
28. A. Amadei, *Memorie biografiche di San Giovanni Bosco*, vol. X: *1871-1874*, Turin, 1939. Dernier tome publié des *Memorie biografiche*.
29. E. Ceria, *Annali della Società Salesiana*, t. I, Turin, 1941. Histoire de la société salésienne jusqu'à la mort de don Bosco en 1888.
30. A. Caviglia, *La Vita di Savio Domenico*, coll. *Opere e scritti editi e inediti di Don Bosco nuovamente pubblicati e riveduti secondo le edizioni originali e manoscritti superstiti*, volume quarto, Turin, 1942.

31. A. Caviglia, *Savio Domenico e Don Bosco. Studio*, Turin, 1943.
32. E. Ceria, *San Giovanni Bosco. Memorie dell'Oratorio di S. Francesco di Sales*. Introduction, texte et notes, Turin, 1946.
33. P. Ricaldone, *Don Bosco educatore*, Colle Don Bosco (Asti), 1951-1952, 2 tomes. Intéressant, mais composé sur les seules *Memorie biografiche*.
34. J. de La Varende, *Don Bosco, le XIX^e saint Jean*, Paris, 1951. A partir du seul P. Auffray.
35. P. Braido, *Il Sistema preventivo di Don Bosco*, Turin, 1955. Réédition: Zurich, 1964[2].
36. J. Klein et E. Valentini, «Una rettificazione cronologica delle Memorie di S. Giovanni Bosco», *Salesianum* 17 (1955) p. 581-610.
37. P. Stella, «I tempi e gli scritti che prepararono il Mese di Maggio di Don Bosco», *Salesianum* 20 (1958), p. 648-694.
38. Henri Bosco, *Saint Jean Bosco*, Paris, 1959. Par un romancier et essayiste connu en son temps.
39. P. Stella, *Valori spirituali nel «Giovane Provveduto» di san Giovanni Bosco*, Rome, 1960.
40. F. Desramaut, *Les Memorie I de Giovanni Battista Lemoyne. Etude d'un ouvrage fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco*, Lyon, 1962.
41. A. Caviglia, *Il primo libro di Don Bosco* et *Il «Magone Michele»*, coll. *Opere e scritti editi e inediti di Don Bosco nuovamente pubblicati e riveduti secondo le edizioni originali e manoscritti superstiti*, volume quinto, Turin, 1965. Ouvrage posthume.
42. A. Caviglia, *La vita di Besucco Francesco*, coll. *Opere e scritti editi e inediti di Don Bosco nuovamente pubblicati e riveduti secondo le edizioni originali e manoscritti superstiti*, volume sesto, Turin, 1965. Ouvrage posthume.
43. R. Alberdi, *Una ciudad para un Santo*, Barcelone, 1966. Etude sur don Bosco à Barcelone.
44. F. Desramaut, *Don Bosco et la vie spirituelle*, Paris, 1967.
45. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, I: *Vita e opere*, Zurich, 1968; Rome, 1979[2]. Premier ouvrage scientifique sur la vie de don Bosco.
46. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, II: *Mentalità religiosa e spiritualità*, Zurich, 1969; Rome, 1981[2].
47. M. Wirth, *Don Bosco et les salésiens. Cent cinquante ans d'histoire*, Turin, 1969; Lyon, 1991[2].
48. M. Molineris, *Don Bosco inedito*, Castelnuovo Don Bosco, 1974. Fruits de recherches personnelles.
49. S. Caselle, *Caselle e contadini in Monferrato. I Bosco di Chieri nel secolo XVIII*, Rome, 1975. Travaux sur archives locales.
50. P. Stella, *Gli scritti a stampa di S. Giovanni Bosco*, Rome, 1977.
51. C. Romero, *I sogni di Don Bosco*. Edizione critica, Turin, 1978.
52. Teresio Bosco, *Don Bosco. Una biografia nuova*, Leumann, 1979. Rééditions.
53. N. Cerrato, *La catechesi di don Bosco nella sua Storia Sacra*, Rome, 1979.
54. P. Braido, *L'inedito «Breve catechismo pei fanciutlli ad uso della diocesi di Torino» di don Bosco*, Rome, 1979.

55. P. Stella, *Don Bosco nella storia economica e sociale (1815-1870)*, Rome, 1980.
56. M. Verhulst, *I Verbali del primo Capitolo Generale Salesiano (1877)*. Edizione critica. Tesi dottorale, Rome, 1980. Polycopiée.
57. F. Motto, *Giovanni Bosco. Costituzioni della Società di S. Francesco di Sales, 1858-1875*. Testi critici, Rome, 1982.
58. N. Cerrato, *Car ij mè fieuj, miei cari figlioli. Il dialetto piemontese nella vita e negli scritti di don Bosco*, Rome, 1982.
59. C. Romero, *Costituzioni per l'Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice (1872-1885)*. Testi critici, Rome, 1983.
60. P. Braido, *La lettera di don Bosco da Roma del 10 maggio 1884*, Rome, 1984.
61. J. Borrego, *Recuerdos de San Juan Bosco a los primeros misioneros*, Rome, 1984.
62. F. Motto, *I «Ricordi confidenziali ai direttori» di don Bosco*, Rome, 1984.
63. N. Cerrato, *Don Bosco e le virtù della sua gente*, Rome, 1985.
64. P. Braido, *S. Giovanni Bosco. Il sistema preventivo nella educazione della gioventù*. Introduzione e testi critici, Rome, 1985.
65. J. Schepens, *Pénitence et eucharistie dans la méthode éducative et pastorale de don Bosco*. Thèse polycopiée, Rome, 1986, 3 volumes.
66. M. Pulingathil, *S. Giovanni Bosco. Valentino o la vocazione impedita*. Introduzione e testo critico, Rome, 1987.
67. P. Braido (a cura di), *Don Bosco nella Chiesa a servizio dell'umanità. Studi e testimonianze*, Rome, 1987.
68. F. Traniello (a cura di), *Don Bosco nella storia della cultura popolare*, Turin, 1987.
69. G. Soldà, *Don Bosco nella fotografia dell'800 (1861-1888)*, Turin, 1987.
70. F. Motto, *La mediazione di don Bosco fra Santa Sede e governo per la concessione degli exequatur ai vescovi d'Italia (1872-1874)*, Rome, 1987.
71. S. Caselle, *Giovanni Bosco a Chieri, 1831-1841. Dieci anni che valgono una vita*, Turin, 1988.
72. A. Giraudo et G. Biancardi, *Qui è vissuto don Bosco. Itinerari storico-geografici e spirituali*, Turin, 1988.
73. G. Dacquino, *Psicologia di don Bosco*, Turin, 1988.
74. J. Borrego, *S. Giovanni Bosco. La Patagonia e le terre australi del continente americano*. Introduccion y texto critico, Rome, 1988.
75. F. Motto, *L'azione mediatrice di don Bosco nella questione delle sedi vescovili vacanti in Italia*, Rome, 1988.
76. P. Braido, *L'esperienza pedagogica di don Bosco*, Rome, 1988.
77. P. Stella, *Don Bosco nella storia della religiosità cattolica*, III. *La canonizzazione (1888-1934)*, Rome, 1988.
78. P. Braido, *Don Bosco per i giovani: l'«Oratorio». Una «congregazione degli oratori»*. Documenti, Rome, 1988.
79. G. Bracco (a cura di), *Torino e don Bosco*, Turin, 1989. Un coffret, 2 fascicules et 1 portefeuille.
80. M. Midali (a cura di), *Don Bosco nella storia*. Atti del 1° Congresso Internazionale di Studi su Don Bosco, Università Pontificia Salesiana, Roma, 16-20 gennaio 1989, Rome, 1990.

81. W.J. Dickson, *The dynamics of growth*. The foundation and development of the Salesians in England, Rome, 1991.
82. P. Braido (a cura di), *Don Bosco educatore*. Scritti e testimonianze, Rome, 1992.
83. B. Decancq, «*Severino*. Studio dell'opuscolo con particolare attenzione al primo oratorio», RSS XI (1992), p. 221-318.
84. P. Braido, *Breve storia del «sistema preventivo»*, Rome, 1993.
85. A. Lenti, «The Bosco-Gastaldi Conflict (1872-1882)», *Journal of Salesian Studies*, IV (1993), n. 2, p. 1-84; V (1994), n. 1, p. 35-132.
86. A. Giraudo, «Sacra Real Maestà. Considerazioni intorno ad alcuni inediti di don Bosco», RSS XIII (1994), p. 267-314.
87. A. Lenti, «Don Bosco's last years. His last illness and saintly death from eyewitness accounts», *Journal of Salesian Studies*, V (1994), n. 2, p. 23-97.

b) *Sur le contexte de don Bosco*

Ce choix nécessairement subjectif de titres un peu généraux sur l'Italie et l'Eglise catholique du dix-neuvième siècle, qui constituèrent le cadre de l'existence de don Bosco, ne sera peut-être pas sans utilité. Leurs indications tranquilliseront éventuellement certains lecteurs sur l'origine des informations recueillies pour cette biographie et l'un ou l'autre y découvrira des pistes à explorer lui-même.

Le Piémont et l'Italie au temps du *Risorgimento*

88. P. Notario et N. Nada, *Il Piemonte sabaudo dal periodo napoleonico al Risorgimento*, coll. *Storia d'Italia*, dir. Giuseppe Galasso, vol. VIII, t. II, Turin, UTET, 1993. Paola Notario a rédigé «Il Piemonte nell'età napoleonica» (p. 3-91), Narciso Nada «Il Piemonte sabaudo dal 1814 al 1861» (p. 93-476). L'œuvre de Narciso Nada, sur le Piémont de 1814 à 1861, qui est pourvue d'une abondante bibliographie (p. 443-476), nous intéresse plus particulièrement ici.
89. A. Capone, *Destra e Sinistra da Cavour a Crispi*, coll. *Storia d'Italia*, dir. Giuseppe Galasso, vol. XX, Turin, UTET, 1981. L'Italie politique de 1860 à 1896.
90. R. Romeo, *Cavour e il suo tempo*, vol. I: *1810-1842*, Bari, Laterza, 1984[4]; vol. II: *1842-1854*, ibid., 1984[3]; vol. III: *1854-1861*, ibid., 1984. L'intérêt de ce gros ouvrage dépasse de beaucoup la personne de Camille de Cavour.
91. G. Melano, *La popolazione di Torino e del Piemonte nel secolo XIX*, Turin, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento, 1961.
92. P.L. Ghisleni, *Le coltivazioni e la tecnica agricola in Piemonte dal 1831 al 1861*, Turin, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento, 1961. Giovanni Bosco était un rural.
93. L. Bulferetti et R. Luraghi, *Agricoltura, industria e commercio in Piemonte dal 1814 al 1861*, Turin, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento, 1966-1967, 2 t. Don Bosco a fondé son œuvre dans le Piémont préindustriel.

94. G. Quazza, *L'industria laniera e cotoniera in Piemonte dal 1831 al 1861*, Turin, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento, 1961.
95. D. Marchi, *La scuola e la pedagogia nel Risorgimento*, Turin, Loescher, 1985. Don Bosco fut un éducateur.
96. V. Castronovo et N. Tranfaglia (dir.), *Storia della stampa italiana*. Vol. II: *La stampa italiana del Risorgimento*, Bari, Laterza, 1979. Don Bosco fut un éditeur remarquable.
97. V. Castronovo, *La stampa italiana dall'Unità al fascismo*, Bari, Laterza, 1973[2].
98. *La stampa in Piemonte tra Ottocento e Novecento*, Quaderni del Centro Studi «C. Trabucco», 20, Turin, 1993.

L'Eglise catholique de Grégoire XVI à Léon XIII

99. J. Leflon, *Restaurazione e crisi liberale (1815-1846)*, coll. *Storia della Chiesa*, t. XX, deuxième partie. Edition italienne par les soins de Carmelo Naselli, Turin, S.A.I.E., 1975.
100. R. Aubert, *Il Pontificato di Pio IX (1846-1878)*, coll. *Storia della Chiesa*, t. XXI. Edition italienne par les soins de Giacomo Martina, Turin, S.A.I.E., réimpression 1976.
101. E. Guerriero et A. Zambarbieri (dir.), *La Chiesa e la società industriale (1878-1922)*, coll. *Storia della Chiesa*, t. XXII, première partie, Cinisello Balsamo (Milano), éd. Paoline, 1990. Tome rédigé en grande partie par R. Aubert (les catholiques à la mort de Pie IX, Léon XIII, Pie X), ainsi que par Fausto Fonzi (l'Eglise et l'Etat italien).
102. J. Metzler (dir.), *Dalle missioni alle Chiese locali*, coll. *Storia della Chiesa*, t. XXIV, Cinisello Balsamo (Milano), éd. Paoline, 1990. Willi Henkel a rédigé la cinquième partie du livre, sur «l'Eglise en Amérique latine», qui aide à situer l'œuvre des salésiens dans ce continent au temps de don Bosco.
103. P. Balan, *Storia della Chiesa cattolica durante il pontificato di Pio IX*, Turin, 1879-1886, 3 vol. «Intransigeant implacable, presque toujours partial et unilatéral, mais riche d'informations, même si, en quelques cas, elle doivent être contrôlées» (G. Martina).
104. A.C. Jemolo, *Chiesa e Stato negli ultimi cento anni*, Turin, Einaudi, 1955[4]. Classique.
105. F. Traniello et G. Campanini (dir.), *Dizionario storico del movimento cattolico in Italia, 1860-1980*, Turin, Marietti, 1981-1984, 3 vol. (en 5 tomes). Vol. I: *I fatti e le idee*; vol. II: *I protagonisti*; vol. III: *Le figure rappresentative*. Guide précieux pour la période considérée. Les volumes II et III, avec leurs notices rangées en ordre alphabétique, constituent un véritable dictionnaire biographique.
106. A. Gambasin, *Religione e società dalle riforme napoleoniche all'età liberale*, Padoue, Liviana ed., 1974. Bonne étude sur les réformes durant la première partie du siècle.
107. G. Briacca, *Pietro De Rossi di Santa Rosa, Giuseppe Siccardi, Camillo Benso di Cavour cattolici riformatori tra regalismo e liberalismo*, Verona, Libreria

Università Editrice, 1988. Ce gros ouvrage (652 p.) très documenté ne constitue pas une suite de biographies, mais une intéressante mise au point sur l'action de trois personnalités politiques piémontaises des années 1849-1860, de profession catholique et parfois malmenées dans l'historiographie salésienne..

108. A. Gambasin, *Il movimento sociale dell'Opera dei Congressi*, Rome, Pontificia Università Gregoriana, 1958. Sur l'action sociale des catholiques à partir de 1870.
109. G. Spadolini, *L'opposizione cattolica da Porta Pia al 98*, Florence, Vallecchi, 1961[4]. Pittoresque et détaillé, mais partial. Pour juger de l'opposition catholique à partir de 1870, G. Spadolini n'a étudié que deux sources, à vrai dire significatives: la *Civiltà Cattolica* et les actes de l'*Opera dei Congressi*. Il a donc négligé la variété des attitudes catholiques dans l'Italie du temps.
110. T. Chiuso, *La Chiesa in Piemonte dal 1797 ai giorni nostri*, Turin, Speirani, puis Arneodo, 1887-1904, 5 vol. Par un secrétaire de l'archevêque Gastaldi. Bien informé sur l'Eglise, surtout à Turin, au dix-neuvième siècle. Nombreuses citations.
111. A. Giraudo, *Clero, seminario e società. Aspetti della Restaurazione religiosa a Torino*, Rome, LAS, 1993. Sur le clergé et les séminaires du diocèse de Turin au temps de la jeunesse de don Bosco.
112. G. Martina, «Il clero italiano e la sua azione pastorale verso la metà dell'Ottocento», in R. Aubert, *Il Pontificato di Pio IX* (référé n° 100, *cidessus*), p. 761-808. Synthèse sur le clergé italien au temps de la maturité de don Bosco.

Biographies de personnes apparaissant dans la vie de don Bosco

113. G. Colombero, *Vita del Servo di Dio D. Giuseppe Cafasso...*, Turin, 1895.
114. L. Nicolis di Robilant, *Vita del Venerabile Giuseppe Cafasso...*, Turin, 1912, 2 vol.
115. A. Amadei, *Il Servo di Dio Michele Rua*, Turin, SEI, 1931-1934, 3 vol. Compilation très développée sur le collaborateur le plus étroit de don Bosco.
116. A. Barberis, *Don Giulio Barberis*, S. Benigno Canavese, Scuola tipografica D. Bosco, 1932. Le premier maître des novices salésiens.
117. M. Brignoli, *Massimo d'Azeglio. Una biografia politica*, Milan, Mursia, 1988. L'une des biographies récentes de ce personnage central de l'évolution politique piémontaise à partir de 1848. Peut être éventuellement complété, à partir d'un point de vue différent, à l'aide de G. Martinelli et M.T. Pichetto, *Massimo d'Azeglio. Vita e avventure di un artista in politica*, Milan, Comunia, 1990.
118. A. Castellani, *Leonardo Murialdo*, Rome, tip. S. Pio X, 1966-1968, 2 vol. Biographie officielle de la congrégation fondée par Leonardo Murialdo. Pour une lecture rapide, voir P.G. Accornero, *Il pioniere Leonardo Murialdo tra giovani e mondo operaio*, Milan, éd. Paoline, 1992.
119. C. Falconi, *Il cardinale Antonelli*, Milan, Mondadori, 1983. Biographie équitable du secrétaire d'Etat Antonelli qui fut, à Rome, l'un des correspondants les plus attentifs et les plus efficaces de don Bosco.

120. D. Garneri, *Don Paolo Albera*, Turin, SEI, 1939. Assez décevant.
121. D. Mack Smith, *Vittorio Emanuele II*, Bari-Laterza, 1972. Bien que cet auteur ridiculise assez gratuitement Victor-Emmanuel, il est probablement préférable au classique F. Cognasso, *Vittorio Emanuele II*, Turin, UTET, 1942 (voir l'édition Dall'Oglio, Milan, 1986), qui lui est trop favorable et lui donne trop d'importance face à Cavour.
122. F. Maccono, *Suor Maria Mazzarello*, Turin, Istituto delle Figlie di Maria Ausiliatrice, 1934. Bonne biographie de la première supérieure générale des filles de Marie auxiliatrice.
123. *Don Margotti, 1823 S. Remo-Torino 1887*, Turin, S. Giuseppe dagli Artigianelli, 1907. Cet ouvrage, réalisé par les héritiers de don Margotti pour le vingtième anniversaire de sa mort, est considéré comme fondamental sur lui. Don Margotti, directeur de l'*Armonia*, puis de l'*Unità cattolica*, était très lié avec don Bosco, dont il soutint souvent les combats.
124. G. Martina, *Pio IX*, coll. *Miscellanea Historiae Pontificiae*, vol. 38, 51 et 58, Rome, Pontificia Università Gregoriana, 1974-1990, 3 vol. Très important. Toutefois, il ne s'agit pas à proprement parler d'une biographie de ce pape, le meilleur soutien de don Bosco dans ses entreprises apostoliques, mais d'une histoire surtout diplomatique de son pontificat, le plus souvent construite sur des documents de première main.
125. F.M. Mellano, *Il caso Fransoni*, Rome, Pontificia Università Gregoriana, 1964. Sur l'archevêque contesté de Turin durant les années cruciales 1847-1850.
126. N. Rodolico, *Carlo Alberto*, Florence, Le Monnier, 1931-1943, 3 vol. Demeure l'ouvrage le plus important sur Charles-Albert, roi des Etats sardes de 1831 à 1849, selon N. Nada, *Dallo Stato assoluto allo Stato costituzionale. Storia del regno di Carlo Alberto dal 1831 al 1849*, Turin, Comitato di Torino dell'Istituto per la storia del Risorgimento italiano, 1980.
127. C. de T'Serclaes, *Le pape Léon XIII*, Lille-Bruges, Desclée de Brouwer, 1894-1906, 3 vol. Continuait en 1990 d'être donné par Roger Aubert comme l'une des bonnes biographies de Léon XIII, à côté de M. Spahn, *Leo XIII*, Munich, 1905; A. Butté, *Il papa Leone XIII*, Milan, 1933; F. Hayward, *Léon XIII*, Paris, 1937; G. Monetti, *Leone XIII*, Rome, 1942, 3 vol. Sur le pontificat lui-même, voir le n° 101, *ci-dessus*.
128. L. Terrone, *Il Conte Cays*, Colle Don Bosco (Asti), L.D.C., 1947. Type du coopérateur salésien, qui finit prêtre et religieux de don Bosco.
129. G. Tuninetti, *Lorenzo Gastaldi, 1815-1883*, Casale Monferrato, 1983-1988, 2 vol. Biographie remarquable du prélat qui créa le plus de soucis à don Bosco.
130. Sur Gaetano Alimonda, G. Tuninetti (*Dizionario storico del movimento cattolico...*, s. v., 1984); sur Giuseppe Allamano, I. Tubaldo (Turin, 1982-1987); sur Ferrante Aporti, A. Gambaro (Turin, 1937); sur Guglielmo Audisio, F. Traniello (*Dizionario storico del movimento cattolico...*, s. v., 1984); sur Giulia di Barolo, G. De Montis (Turin, 1964); sur G.B. Bertagna, D. Franchetti (Turin, 1916); sur Geremia Bonomelli, C. Bellò (Brescia, 1975); sur Alberto Caviglia, C. Semeraro (Turin, 1994); sur André

Charvaz, Colloque de Moutiers (Chambéry, 1994); sur Giuseppe Cottolengo, G. Bergaglio (Bra, 1986); sur Pietro De Gaudenzi, L. Motti (Tromello, 1923); sur Félix Dupanloup, F. Lagrange (Paris, 1883-1884); sur Marco Antonio Durando, Procès de béatification et canonisation (Rome, 1954); sur Francesco Faà di Bruno, P. Palazzini (Rome, 1980); sur Secondo Franco, M. Colpo (*Dictionnaire de Spiritualité*, s. v., 1964); sur Giuseppe Frassinetti, C. Olivari (Rome, 1928); sur Giovanni Tommaso Ghilardi, P.A. Rulla (Alba, 1942); sur Luigi Guala, A.P. Frutaz (*Dictionnaire de Spiritualité*, s. v., 1967); sur Luigi Guanella, collectif (Rome, 1990); sur Joseph-Hippolyte Guibert, J. Paguelle de Follenay (Paris, 1896); sur Henri Lacordaire, Th. Foisset (Paris, 1870); sur Salvatore Magnasco, A. Durante (Milan, 1942); sur Emiliano Manacorda, G. Griseri (*Dizionario storico del movimento cattolico...*, s. v., 1984); sur Luigi Moreno, L. Bettazzi (Turin, 1989); sur Luigi Nazari di Calabiana, C. Castiglioni (Milan, 1942); sur Luigi Orione, G. De Luca (Tortona, 1963) et G. Papasogli (Turin, 1974); sur Giambattista Paganuzzi, A. Vian (Rome, 1950); sur Silvio Pellico, A.A. Mola (Atti di Saluzzo, Turin, 1984); sur C.I. Pettiti di Roreto, G.M. Bravo (*Annali della Fondazione Einaudi*, II, 1968); sur Lorenzo Renaldi, V. Morero (*Dizionario storico del movimento cattolico...*, s. v., 1984); sur François Richard, M. Clément (Paris, 1924); sur Antonio Rosmini, Guido Rossi (Rovereto, 1959); sur Louis Roussel, R. Kientzel (Paris, 1991); sur Louis-Gaston de Ségur, M. de Hédouville (Paris, 1957); sur Clemente Solaro della Margarita, M. Monaco (Turin, 1955); sur Louis Veuillot, E. et F. Veuillot (Paris, 1903-1913).

131. E. Ceria, *Profili dei Capitolari Salesiani morti dall'anno 1865 al 1950*, Colle Don Bosco, Asti, L.D.C., 1951.
132. E. Ceria, *Profili di 33 Coadiutori Salesiani*, Colle Don Bosco, Asti, L.D.C., 1952.
133. E. Valentini et A. Rodinò, *Dizionario biografico dei Salesiani*, Turin, Ufficio Stampa Salesiano, 1969.

Index

Abaque, martyr, 624, 1373
Abderanne II, roi musulman, 212
Abel, personnage biblique, 251
Abelly Louis, 276
Abraham, personnage biblique, 58, 251, 262
Accornero Pier Giuseppe, 1387
Achab, personnage biblique, 253
Achille, saint, martyr, 483
Acquaderni Giovanni, 977
Acqui, Italie, 671, 672, 700, 814, 829-831, 837, 867
Acta sanctorum, œuvre des Bollandistes, 479, 480
Actes des Apôtres, Bible, 62, 481, 575, 719
Adam, personnage biblique, 251, 252, 307, 366, 511
Adriatique, mer, 5
Aelred de Rievaux, 76
Aetius, général romain, 545
Affaires étrangères, ministère, 743, 967, 968, 975
Affre Denys-Auguste, 370, 384
Afra, sainte, 480
Afrique, 583, 790, 948, 956, 966, 970, 1221, 1294, 1295, 1298, 1348
Agésilas, roi de Sparte, 50
Agneau de Ravenne, 467
Agricola, «préfet» romain, 209
Aimé (ou Aymé), chanoine d'Arras, 365
Aire-sur-la-Lys, France, 1176, 1309
Alasia Antonio, 98, 117, 128, 142, 145, 148, 151, 152, 168, 173
Alasonatti Vittorio, *431-435*, 439, 453, 454, 459, 460, 476, 477, 502, 523, 524, 537, 572, 573, 589, 600, 637, 643, 665, 683
Alassio, Ligurie, 762, 764, 766, 768, 770, 772, 773, 775, 776, 815, 816, 824, 941, 945, 950, 970, 1004, 1018, 1219, 1220, 1242, 1247, 1253, 1256, 1282, 1300, 1308, 1326. Fondation d'–, 762-764
Alba, Piémont, 691, 716, 717, 732, 734, 792, 840, 905
Albano Stefano, 995
Albenga, Piémont, 791, 819, 820, 847, 867, 869, 972, 981, 987, 1250
Albera Paolo, 581, 637, 665, 699, 739, 767, 812, 928, 945, 1018, 1199, 1246, 1285, 1342, 1349, 1367, 1388
Alberdi Ramón, 1326, 1327, 1352, 1356, 1383
Albergo di virtù, institution, Turin, *138-139*, 163, 172
Albèri Eugenio, 978
Alberigo Giuseppe, 746, 804
Albert Federico, 676, 677, 702, 905, 915, 995
Albertine, académie, Turin, 531
Albertotti Giovanni, 1238, 1242, 1250, 1251, 1329, 1330, 1336, 1346, 1347, 1349, 1336, 1382
Albertotti Giuseppe, 1233, 1251, 1346
Albertville, Savoie, 432
Albiano, Piémont, 381
Albigeois, 205
Albisola Marina, Italie, 822, 835
Alboïn, lombard, 475
Albugnano, Piémont, 10
Ales et Terralba, diocèse d'Italie, 867

Alessandria (Alexandrie), Italie, 8, 176, 278, 319, 421, 496, 573, 574, 600, 658, 663, 664, 691, 698, 716, 717, 765, 841, 861, 867, 960, 1098, 1104, 1236
Alessandrina, via, Rome, 523
Alexandre I, pape, saint, 482, 484, 1372
Alexandre II, tsar de Russie, 860
Alexandre III, pape, 306
Alexandre le Grand, 250
Alexandre Noël, 219
Alfiano, Piémont, 109, 110, 127
Alfieri Vittorio, 264
Alfieri di Sostegno Carlo, 325
Alfieri di Sostegno Cesare, 187, 215, 318
Alimonda Gaetano, 648, *1234-1235*, 1238, 1242, 1250, 1256, 1267, 1271, 1272, 1273, 1275, 1279, 1331, 1338, 1346, 1381, 1388
Allamano Giuseppe, 178, 812, 832, 1368, 1388
Allavena Giacomo, 962
Allégresse, Société de l', 50-52, 53, 64, 66, 75, 83, 246, 1008
Allemagne, 6, 182, 304, 858, 966
Allievo Giuseppe, 1117
Allora Alessandro, 532
Allora Giuseppe, 1369
Alma, rivière, Crimée, 555
Alma (L'), rue de Paris, 1173
Almanach de l'apprenti, 378
Almanach de l'atelier, 378
Almanach de l'ouvrier et du laboureur, 378
Alpes, montagnes, 5, 11, 246, 304, 508, 542, 610, 770, 1165, 1192, 1269
Alpes-Maritimes, département français, 1120
Alphonse de Liguori. *Voir*: Liguori
Alpignano, Piémont, 191
Amadei Angelo, VII, XVII, 522, 698, 811, 816, 821, 835, 848, 876, 877, 882, 883, 935, 1368, 1382, 1387
Amari Michele, 642, 643, 644, 653
Ambroise de Milan, saint, 723, 733, 1015
Amedei Vittorio, 36
Amérique, 364, 374, 471, 472, 948, 955-961, 964, 968, 970, 971, 973, 981, 985, 1003, 1018, 1033, 1042, 1053, 1055, 1077, 1093, 1094, 1122, 1156, 1191, 1192, 1221, 1247, 1262, 1286, 1292, 1294, 1297, 1308, 1330, 1334, 1386
Amicizie, associations, Turin, 140, 141, 147, 160, 173, 174
Amico (L') del popolo, périodique, 1283, 1301, 1302, 1306, 1325
Amico (L') della gioventù, périodique de don Bosco, *273-275*, 278, 293, 353, 1369
Amico (L') di casa, almanach, 377, 386
Amiens, France, 583, 1185, 1200
Anaclet, pape, saint, 482, 484, 491, 1372
Anacréon, poète grec, 108
Ananias, personnage biblique, 262
Ancien Magistrat (Albert du Boÿs?), 1198, 1201
Ancône, Italie, 524, 530, 596, 687, 845, 876, 1053, 1054, 1066
Andalousie, Espagne, 1306
Andes, chaîne de montagnes, 974, 1286
Andezeno, Piémont, 111, 127
André, apôtre, saint, 10, 483
Aneiros Federico, 949, 952, 953, 971, 1053, 1054, 1055, 1066
Anfossi Giovanni Battista, 340, 406, 407, 417, 572, 600, 637, 643, 806, 869, 1067, 1073, 1074, 1097, 1098, 1162, 1366, 1367
Angelina o l'orfanella degli Appennini, brochure de don Bosco, 734, 746, 1373
Angelo custode, oratoire de Turin, 140, 172, 301, 324, 327, 328, 331, 494, 500, 520, 583, 603, 647, 672, 816
Angennes Alessandro d', 333, 343
Anglesio Luigi, 139, 339, 411, 906
Angleterre, 5, 171, 354, 389, 427, 431, 524, 541, 594, 646, 877
Anicetto Giuseppe, 915
Annales, périodique, VII
Annales de la propagation de la foi, périodique, 210, 219
Anne, sainte, 109, 159, 1281. *Voir*: Sainte-Anne
Annecy, Savoie, 358, 359, 380, 410, 419, 1126
Annunziata, église de Turin, 139, 140

Ansart André-Joseph, 276, 277, 293
Anselme Jean-Marie, 1323
Antibes, France, 712, 1247
Antici Rogelio Aloisio, 879
Antioche, Syrie, 720
Antiochus, personnage biblique, 253
Antogini, fabrique, 767
Antoine, ermite, saint, 102
Antoine Paul-Gabriel, *151-152*, 175
Antonelli Giacomo, 286, 301, 335, 337, 344, 374, 376, 385, 386, 413, 465, 485, 504, 517-519, 525, 526, 568-570, 584, 596, 597, 603, 605, 689, 694, 706, 714, 715, 716, 735, 736, 751, 743, 795, 802, 808, 809, 817-820, 834, 840, 848, 850, 851, 861, 862, 865, 875, 877-880, 1050, 1387
Antonioli Luigi, 1203
Antonucci Benedetto Antonio, 301, 317, 337, 876, 1053, 1087
Aoste, Italie, 691, 791, 840, 841, 861, 867
Apocalypse, Bible, 631, 664
Aporti Ferrante, 291, 1211, 1388
Appendini Giovanni Battista, 104, 122, 128
Appendino Filippo Natale, 914
Appia, via, Rome, 724
Apulie, Italie, 304
Aragon, Espagne, 306
Aramengo, Piémont, 109, 110
Arato Bernardo, 1369
Araucans, population, 961
Arborio Mella Laura, née Avogadro di Quinto, 680
Arcadia, académie, 868
Archimède de Syracuse, 471, 473
Arcisate, Lombardie-Vénétie, 228
Arcivescovo (L') di Torino, D. Bosco e D. Oddenino, libelle antigastaldien, 1139, 1157, 1166
Arduino Innocenzo, 84, 104, 122, 123, 300
Arenal Llata Rogelio, 913
Arenzano, Italie, 1306
Arezzo, Italie, 1324
Argand Gustave, 1182
Argenti Giosuè, 725
Argentine, 948, 961, 962, 966-969, 981, 1093, 1127, 1249, 1286, 1292. Option pour l'—, *948-966*
Ariosto Ludovico, dit l'Arioste, 1214
Aristobule, histoire romaine, 250
Aristote, philosophe grec, 53
Arius, troisième siècle, 221, 212
Armes, place d', Chieri, 47, 57, 65
Armes, place d', Nice, 946, 947, 948, 1008
Armi, piazza d', Turin, 134
Armonia (L'), périodique, XVII, 272-273, 278, 280, 282, 294-296, 313, 315, 317-319, 333, 336, 339, 342-344, 355, 375, 378, 385, 386, 396, 402-405, 407-409, 413-418, 420, 424, 431, 448, 454, 455, 457-459, 462, 464, 472, 490, 507, 524, 556, 564, 569, 583, 584, 588, 603, 604, 647, 668, 700, 1095, 1096, 1388
Arnaldi Giovanni Battista, 667, 668, 700
Arnaud Giacinto, 398
Arona Primo, 1326
Arphaxad, personnage biblique, 1292, 1293, 1303, 1304
Arrighi Caterina, 1368
Ars, France, curé d', 111, 187, 635, 1308. *Voir*: Vianney
Arsène, saint, 161
Artaud de Montor, Alexis-François, 484
Artico Filippo Antonio, 416, 518, 565
Artigianelli, institution de Turin, 1112
Artiglia Giacomo, 390
Arvisenet Claude, 462
Asdente Rosa Colomba, 562
Asie, 956, 966, 1292, 1338, 1348
Aspromonte, Calabre, bataille (1862), 621, 648
Asproni Giorgio, 428
Asquini Fabio Maria, 916
Assiette (L'), bataille (1747), 1270
Associati alla Congregazione di S. Francesco di Sales, ms de don Bosco, 979, 984, 985, 986, 988, 998-1000
Associazione di opere buone, opuscule de don Bosco, 979, 999, 1376
Associazione nel bene operare, ms de don Bosco, 1000
Assomption, couvent d'Asti, 422

Assomptionistes, religieux, 940, 1188
Assunta, oratoire de Rome, 503
Asti, Piémont, 8, 10, 11, 27, 39, 47, 157, 176. 414, 416, 422, 516, 518, 530, 565, 594, 605, 691, 716, 717, 793, 902
Atlantique, océan, 751, 1095
Attila, roi des Huns, 473, 545
Aubert Jean-Marie, 175
Aubert Roger, XVI, 338, 386, 705, 706, 803, 805, 806, 1065, 1386, 1387
Aubineau Léon, 1190, 1198, 1200, 1201
Aubry Jean-Baptiste, 972
Aubry Joseph, 600, 936, 1040
Audifax, martyr, 624, 1373
Audisio Guglielmo, 225, 792, 793, 805, 1166, 1259, 1388
Audisio Roberto, 171
Auffray Augustin, XIV, XVI, 490, 1198, 1200, 1202, 1283, 1301, 1382
Augé Claude, 1136
Augustin d'Hippone, saint, VII, 20, 55, 212, 374, 534, 632, 711, 723, 926, 1015
Augustines, religieuses, 431, 1177
Augustins, religieux, 422, 430
Aulon, siège épiscopal titulaire, 971
Aurelia, via, Rome, 480
Aurélien, «comte», 484
Austerlitz, bataille (1805), 543
Australie, 964, 970, 981
Auteuil, Paris, 1120, 1121, 1123, 1185, 1283
Autriche, 5, 6, 7, 234, 263, 270, 271, 273, 278, 280, 286, 469, 475, 476, 487, 529, 530, 539, 541, 543-545, 553, 555-557, 560, 598, 857-859, 866, 879, 941, 945, 990
Autun, France, 1173
Auxilium, faculté des filles de Marie auxiliatrice, 35, 837, 1278
Avanzini Guy, 1038
Aventino, navire, 500
Avigdor, filature, Nice, 944, 946
Avigliana, Piémont, 127, 200, 432
Avignon, France, 620, 1177, 1178
Avvisi ai cattolici, opuscule de don Bosco, 307-309, 337, 351-353, 355, 356, 359, 381, 382, 1370
Azarias, personnage biblique, 262
Azeglio Cesare d', 8
Azeglio Costanza d', 264, 292
Azeglio Emanuele d', 292
Azeglio Massimo d', 7, 8, 33, 40, 73, 266, 279, 316, 318, 421, 430, 459, 1387
Azeglio Roberto d', 270

Babylone, 1304
Bac, rue de Paris, 730, 1197
Baccino Giovanni Battista, 962, 969, 970, 972
Bachelard Gaston, 1304
Bahia Blanca, Argentine, 961, 1095
Bailly Emmanuel, 310
Bailly Louis, 361, 383
Bainvel Jean-Vincent, 383
Balan Pietro, 1386
Balbiano Maria Teresa, 77
Balbo Cesare, 266, 273, 468, 487
Balbo di Vinadio Cesare, 1367
Balboni Dante, 603
Ballerini Antonio, 321
Ballerini Paolo, 693
Ballerini Pietro, 721, 744
Ballesio Giacinto, 78, 572, 628, 1365, 1368, 1381
Balleydier Alphonse, 469, 472, 487, 489
Balma Giovanni Antonio, 456, 717, 820, 867, 935
Balmes Jaime, 126
Balocco, signor, 889
Balsari Bernardino, 341
Banaudi Pietro, 56, 66, 76, 486
Baravalle Giovanni (1860), 611, 628
Baravalle Giovanni (1878), 1203, 1204
Barbaroux, via, Turin, 444
Barbe, prêtre de Cannes, France, 1121
Barberini, piazza, Rome, 871
Barberino Andrea da, 23, 37
Barberis Alessio, 935, 1387
Barberis Giulio, XVII, 125, 225, 257, 293, 340, 341, 344, 462, 652, 702, 806, 917, 924, 925, 928, 930-932, 934-938, 956, 959, 967, 970, 973, 975, 994, 995, 997, 998, 1001, 1002, 1009, 1012-1014, 1016, 1018, 1028, 1036-1040, 1043, 1046, 1059, 1064,

1088, 1095-1101, 1112, 1130, 1131, 1133-1136, 1147-1149, 1166-1168, 1204, 1206, 1223, 1224, 1227-1229, 1236, 1237, 1242, 1243, 1246, 1247, 1249-1251, 1253, 1254, 1287, 1300-1302, 1357, 1365, 1367, 1387. – premier maître des novices (1874), 917-919
Barbet de Jouy, rue de Paris, 1173
Barcelone, Catalogne, 1294, 1297, 1303, 1309, 1327. Don Bosco à – (1886), 1309-1318, 1326. Bilocation de –, 1350-1356
Bardella, hameau de Castelnuovo, 10, 71
Bardessono Massimiliano, 1146, 1148, 1168
Bardi, comte, Florence, 741
Baricco Pietro, 186, 214, 215, 324, 520, 647, 776
Barnabites, religieux, 405, 421, 1085
Barolo, Giulia Falletti di, 127, 139, 170, 181, *182-189*, 197, 200, *214*, 222, 223, 229, 231-233, 235, 256, 258, 259, 289, 327, 439, 551, 631, 664, 809, 832, 1388
Barolo, Tancrède Falletti di, 182, 186, 214
Baronius Cesare, 492, 722, 724
Barosca, cascina de Castelnuovo, 12, 34
Barrera, prêtre, 301, 325, 342
Barruel, Augustin de, 356, 1175
Barruel, Camille de, 1173, 1177, 1178, 1180, 1182-1184, 1198, 1199
Barthélemy, apôtre, saint, 109, 111, 483
Bartolini Domenico, 1071, 1076, 1097, 1143, 1167
Barucchi Francesco, 334
Baruffi Filippo Giuseppe, 324
Barutelli Giovanni Giacomo, 39
Barzaghi Gioachino, 176
Barzochino Bernardo, 109, 127
Basart, docteur, Barcelone, 1311
Baschirotto, padouan, 978
Bassano, Veneto, Italie, 819
Bassville, Nicolas-Jean Hugon de, 550
Battu Pietro, 628
Baudon Adolphe, 358, 378, 379, 946
Baunard, Louis, 338
Bausone, lieudit, Piémont, 27
Bavière, 286
Beauharnais, Eugène de, 5
Beaujour, rue de Marseille, 1128
Beaujour, société, Marseille, 1119
Becchi, hameau de Castelnuovo, IX, 5, 16, 24, 26, 27, 29, 31, 32, 34, 35, 46, 51, 63, 85, 105, 121, 237, 330, 394, 1299
Bédarida Henri, 1131
Beggiao Diego, 601
Beglia (ou Belia, Bellia) Giacomo, 327, 342, 344
Belardinelli Mario, 803, 875, 881
Belasio Antonio Maria, 1020
Belcastel, baron de, 940
Belén, Barcelone, 1315. *Voir*: Nuestra Señora de Belén
Bella (La) Maghelona, roman, 23, 37
Bellagarda Maddalena (mère Giacinta), 191
Bellarmin Robert, 235
Belle-Isle, Charles-Louis-Auguste Fouquet, maréchal de, 1270, 1278
Belletrutti di San Biagio, Filippo, 851, 878
Belleville-sur Saône, France, 338
Belley, France, 85
Bellezza Maria, 325, 347, 348
Bellingeri Gaetano, 493
Bellisio Bartolomeo, 245, 263
Bello' Carlo, 1388
Bellono Giorgio, 325, 334
Belmonte Domenico, 1223, 1344, 1345
Belmonte Stefano, 962
Benedetti Vincent, 941
Bénédictines, religieuses, 422, 431
Bénédictins, moines, 430, 1007, 1127
Bénévent, Italie, 596, 1096
Benitez José Francisco, 952, 953, 972
Benneton Philippe, 1197
Benoît de Nursie, saint, VII, 210, 467, 1007
Benoît XIV, pape, 151, 210, 739
Benone Giovanni Battista, 755
Bentham Jeremy, 862
Berardi Giuseppe, 714, 747, 802, 847, 848, 865, 869, 873, 875, 877, 879, 907, 908, 915, 916, 1085
Bérault-Bercastel, Antoine-Henri, 101,

123, 204, 207, 209, 210, 218, 219, 469, 472, 473, 486-490
Bercastel, 89, 101, 204. *Voir*: Bérault-Bercastel
Bergaglio G., 1389
Bergame, Italie, 589
Bergier Nicolas-Sylvestre, 236, 468, 487, 804
Beria Conturbia, comtesse, 680
Berico, Il, périodique, 1226, 1230
Berlaita Giacomo, 613
Berlin, Allemagne, 729
Bermond Claudio, 171
Bernard André, 341
Bernard de Clairvaux, saint, 92, 751, 753, 922, 1015
Bernardi Jacopo, 172
Bernezzo, Piémont, 393
Bernini Domenico, 484
Berrone Antonio, 1283, 1301, 1366
Bersagliere, Il, périodique, 995, 996, 1001
Bersezio Vittorio, 137, 172
Bert Amedeo, *303-306*, 309, 337, 354, 365, 372, 375, 385, 397
Bert Paul, 1184, 1200
Berta, sœur de Charlemagne, 37
Berta, don, secrétaire de l'évêque Sciandra, 830
Bertagna Francesco (?), 245
Bertagna Giovanni Battista, 169, 178, 1146, 1171, 1364, 1388
Bertello Giuseppe, 929, 930, 937, 1115, 1223
Bertinetti, famille, 1090
Bertinetti Carlo, 59, 68, 77
Bertinetti Luigi, 64
Bertinetti Ottavia, 59, 77
Berto Gioachino, XVII, 257, 419, 651, 740, 743, 746, 806, 836, 848, 849, 857, 865, 866, 868, 869, 871, 872, 874, 877, 879-883, 887, 888, 890, 912, 913, 915, 986, 1005, 1009, 1040, 1046, 1047, 1057, 1062-1065, 1067, 1068, 1074, 1084, 1096-1098, 1133, 1155, 1158, 1160, 1162, 1165, 1167, 1170, 1243, 1246, 1253, 1254, 1267, 1277, 1342, 1346, 1349, 1358, 1361, 1364, 1367
Bertoldino, roman, 23, 37
Bertoldo, roman, 23, 37
Bertolo Venanzio, 1219
Bertolotti Davide, 133, 138, 139, 171, 172, 342
Beruto Domenica, 77
Berzano, Piémont, 10, 29
Besançon, France, 85, 483, 491, 492
Besucco Francesco, 630, 650, 694, 706, 1373, 1383
Bethford Charlotte, 1180-1183, 1199, 1200
Bettazzi Luigi, 380, 649, 773, 1389
Beylard Hughes, 569
Bèze, Théodore de, 367
Biale Raffaele, 791
Biamonti Antonio Francesco, 163, 177
Biancardi Giuseppe, 33, 36, 38, 74, 122, 123, 463, 464, 1384
Bianchetti Carlo, 1368
Bianchi Angelo, 1062, 1068
Bianchi Raimondo, 853, 854, 869, 878, 900
Bianchi Rocco, 311
Bianchi-Giovini Aurelio, 272
Bianco di Barbania, Carlo Giacinto, 493, 637, 680, 1098
Biandrate di San Giorgio, Guido, 647
Bible, 98, 100, 109, *249-254*, 305, 355, 366, 384, 394, 510, 514, 644, 719, 751, 864, 1105, 1106
Biblioteca della gioventù italiana, 102, 760-761, 774, 1171
Biblioteca popolare, 59, 67, 78
Bibliothèque des familles chrétiennes, 358, 380
Bicocca, La, bataille (1522), 555
Biella, Piémont, 332, 351, 394, 516, 746, 767, 791, 796, 1004, 1347
Bienfaisance, rue de Paris, 1182
Bigex Francesco, 173
Biglione, famille et *cascina*, 12, 14, 15, 16, 33-35
Biglione Giacinto, 15
Biglione Teresa, 16
Bilio Luigi, 795, 1045, 1049, 1060, 1064, 1067, 1068, 1085, 1086, 1097, 1099
Billom, France, 774

Bini (?), prêtre à Montaldo, 108
Bisaccio, Sardaigne, 867
Bisio Giovanni, 1366
Bismarck, Otto von, 866, 880, 881, 1340
Bizzarri Giuseppe Andrea, 673, 838, 851, 868-870, 872, 875, 878, 881, 1049
Blachier Federico, 325
Blaise de Sébaste, saint, 208, 209, 219
Bloch, Marc, VII
Bobbio, Italie, 840, 867
Bocca Federico, 243, 322, 333, 340
Bocca della Verità, Rome, 850
Boccaccio Giovanni, 762
Boccalandro Pietro, 778, 803, 1379, 1380
Boccallo Lorenzo, 1252
Bodratto Francesco, 678, 755, 773, 969, 970, 1095
Boggero Giovanni, 611, 613, 637
Boggio Pier Carlo, 268, 292, 423, 458
Boggio, sculpteur, 725
Bogino, via, Turin, 376, 386
Bohème, 304
Boisard, Louis, 1178, 1179, 1199
Bolei Dionigi, 628
Bollème Geneviève, 37
Bollettino salesiano, périodique, XVII, 295, 296, 336, 342, 344, 380, 416, 417, 464, 490, 521, 522, 524, 604, 654, 1005, *1022-1025*, 1068, 1073, 1081, 1087, 1091, 1094, 1095, 1099, 1100, 1145, 1147, 1164, 1168, 1171, 1201, 1229, 1243, 1250, 1251, 1253, 1286, 1302, 1369, 1381
Bolmida Giacinto, 59
Bolmida Luigi, 59. *Voir*: Jonas
Bologna (ou Bologne) Giuseppe, 119, 1125, 1136, 1229, 1246, 1249
Bologne, Italie, 6, 321, 543, 544, 547, 561, 567, 583, 684, 691, 713, 726, 729, 741, 848, 866, 977, 1059, 1266
Bolongaro Anna Maria, 341
Bona Bartolomeo, 680, 702
Bona Candido, 172, 173, 174, 177
Bonald, Louis-Jacques-Maurice de, 584
Bonaparte Luciano, 1258
Bonaparte Napoléon, 5. *Voir*: Napoléon I
Bonaventure, saint, 155, 752
Bon Compagni Carlo, 420, 428
Bonetti Giovanni, X, XI, XVII, 37, 257, 281, 291, 294, 295, 336, 342, 344, 380, 404, 415, 445, 451, 462-464, 477, 490, 499, 521, 524, 532, 533, 565, 566, 572, 573, 600, 621, 627, 629, 635, 637, 639, 648-652, 654, 699, 700, 740, 741, 748, 765, 770, 784, 816, 833, 916, 962, 1005, 1018, 1068, 1071, 1073, 1097-1099, 1115, 1145, 1146, 1151-1155, 1157, 1162, 1165, 1166, 1169-1171, 1206, 1248, 1263, 1276, 1333, 1341, 1342, 1344, 1359, 1361, 1362, 1375, 1381. Conflit entre – et Mgr Gastaldi, 1087-1092, 1137-1141, 1158-1161
Bonghi Roggero, 341
Bongiovanni Domenico, 1366
Bongiovanni Giuseppe, 451, 463, 532, 600, 613, 637
Bonmartini Mainardi, comtesse, 1250
Bonnard F., 805
Bonnet, Michel-Frédéric, 1238, 1251
Bonomelli Geremia, 1388
Bonora Francesco, 1108
Bonora Paolo, 766
Bonzanino Carlo, 444, 445, 461, 536
Bordet Louis, 176
Bordighera, Ligurie, 1004, 1259
Bordino Angelo, 757
Bordoni Giuseppe Antonio, 249
Borel (ou Borrelli), Giovanni, 95, 117, 125, 176, 181, 182, *189-191*, 195, 196, 200, 202, 203, 215, 217, 221, 222, 224, 228-233, 236-238, 241,243, 254, 256-259, 271, 281, 285, 300, 325-327, 331, 333, 336, 339, 341, 342, 411, 477
Borelli (ou Borel), Paolo Maria, 852, 892, 902
Borgatello Francesco, 767
Borgoalto, hameau de Mornese, 829
Borgo Cornalense, Piémont, 1130
Borgo Dora, faubourg de Turin, 136, 183, 328, 330, 334, 347, 402, 404, 405, 417, 447, 453, 588, 1057
Borgo Ognissanti, faubourg de Florence, 741
Borgo Salesio, Piémont, 832

Borgo San Donato, faubourg de Turin, 136, 330, 347, 404, 406, 447, 453
Borgo San Martino, Piémont, 764, 770, 773, 775, 776, 815, 816, 833, 852, 1004, 1236
Borgogno, préfet de Turin, 1109, 1110
Borgone di Susa, Piémont, 680
Borino Giovanni Battista, 1382
Borio Erminio, 935
Borrego Jesus, 970, 972, 973, 975, 1384
Borromée. *Voir*: Charles Borromée
Borsarelli Carlo, 95
Borsarelli Rosa Maria, 214, 215
Bosco Antonio, 13-15, 22, 26, 30-32, 36, 38
Bosco Filippo Antonio, 10-13
Bosco Francesco, père de Giovanni, XV, 11-17, 34, 35
Bosco Giovanni Francesco Policarpo, 56
Bosco Giovanni Melchiore, 13, 15 etc.
Bosco Giuseppe, 13-15, 20, 22, 26, 32, 477, 1296, 1329
Bosco Henri, 1383
Bosco Margherita. *Voir*: Cagliero ou Occhiena (mère de Giovanni) ou Zucca
Bosco Maria Maddalena, 13, 35
Bosco Paolo, 12
Bosco Teresa Maria, fille de Filippo Antonio, 13
Bosco Teresa Maria, fille de Francesco, 13
Bosco Teresio, IX, X, XVI, 257, 1383
Bosco di Ruffino Aleramo, 680
Bosco di Ruffino Teresa, 199
Bosio Antonio, 236
Bossuet, Jacques-Bénigne, 475, 1234
Botta, entrepreneur, 413
Botta Carlo, historien, 468
Botta, imprimeur, 350
Botta, médecin, 232
Bottero, inspecteur, 688, 705
Bottino Giovanni Battista, 819, 820
Bouches-du-Rhône, département français, 1120
Bouchet, Clémence, 191
Bouillé, famille de, Paris, 1182
Bouix Marie-Dominique, 781, 804, 1082, 1083
Bourbons, dynastie, 6, 7, 560, 586, 597, 1194
Bourdin, médecin, 401, 416
Bourg, du. *Voir*: Du Bourg
Bourlot Stefano, 1380
Boutry Philippe, 123, 124
Bozzola Annibale, 33
Bra, Piémont, 96, 122, 123, 680, 756
Bracco Giuseppe, XIII, 171, 215, 217, 218, 257, 341, 343, 646, 699, 703, 744, 1384
Braido Pietro, 129, 171, 177, 217, 218, 259, 263, 294, 296, 382, 570, 603-605, 651, 653, 654, 697, 698, 740, 745-747, 774, 803, 805, 880, 913, 935, 936, 937, 1001, 1038, 1276, 1277, 1360, 1362, 1365, 1383, 1384, 1385
Braja, famille, 76
Braja Isidoro, 67
Braja Paolo, 51, 53, 67, 75
Branda Giovanni Battista, 1172, 1294, 1325, 1350-1356
Bransini Giovanni Battista, 323
Braschi, palazzo, Rome, 849
Brasilia, Brésil, 1304
Braudel, Fernand, VII
Bravo Gian Mario, 171, 1389
Bremond Henri, 261
Brescia, Italie, 389, 601, 994
Breve catechismo, diocèse de Turin, 238-241, 259, 261
Breve ragguaglio, brochure de don Bosco, 336, 337, 1377
Briacca Giuseppe, 339, 1386
Bricout Joseph, 1135
Briey France, 487
Brignoli Marziano, 1387
Brocardo Pietro, 699, 700
Brofferio Angelo, 422, 424, 428, 495
Brofferio Giuseppe, 1361
Brogi, frères, Milan, 726
Broglia, famille de Chieri, 81
Brogly, clerc de Marseille, 1128
Broquier, famille de Marseille, 1281
Brosio Giuseppe, 172, 263, 282, 284, 285, 289, 291, 294-296, 302, 326, 328-330, 336, 337, 342, 343, 1360
Brossa Stefano, 683, 704

Brosses, Charles de, 132, 171
Brottier Daniel, 1123
Broussais François-Joseph, 416
Bruino, Piémont, 28, 38
Brune François, 115
Bruneri Giuseppe, 114
Bruno, Piémont, 379
Bruno Giordano, 428
Bruyère Cécile, 1199
Buenos Aires, Argentine, 949, 950, 952, 953, 956, 957, 959-962, 966, 971, 972, 1053, 1054, 1095
Buffa Domenico, 279, 424, 426, 458
Buglione di Monale Alfonso, 840
Bulferetti Luigi, 72, 1385
Bulletin salésien, périodique, XVII, 970, 1136, 1200, 1243, 1251, 1253, 1301, 1326, 1346
Buona Novella (La), périodique, 354, 355, 375, 396, 410
Buona settimana (La), périodique, 700
Burdet A., imprimeur, 358
Burke Edmund, 1175
Bury Guillaume de, 492
Burzio Giuseppe, 124
Burzio Massimo, 64, 66, 68, 78
Bussi Luigi, 1235
Butté A., 1388
Buttigliera d'Asti, XI, 10, 27, 29, 56, 76, 89, 111, 181, 1008
Buzzetti Carlo, 453, 659, 680, 683
Buzzetti Giosué, 453, 659
Buzzetti Giuseppe, 327, 390, 398, 824, 835, 836, 1264, 1296, 1343
Byzance, 474

Cabanis Georges, 566
Cacciatore Giuseppe, 174, 175, 1039
Cadorna Carlo, 428
Cafarro Rore Mario, 565
Cafasso (ou Caffasso) Giuseppe, 69-71, 80, 92, 107, 117, 121, 131, 132, 143-146, *152-155*, 156, 158, 159, 167, *168-170*, 172, 175-178, 181, 190, 199, 222, 229, 233, 236, 249, 285, 325, 331, 398, 411, 415, 466, 486, 499, 629, 630, 813, 926, 1007, 1249, 1297, 1299, 1387. Célébration de – par don Bosco, 591-593. Biographie de – par don Bosco, 80, 175, 176, 261, 593, 1372
Caffasso, médecin, 232
Cagli et Pergola, diocèse, Italie, 691
Cagliari, Sardaigne, 518, 691, 820, 935
Cagliero Giovanni, 80, 330, 343, 390, 406, 413, 418, 450, 451, 463, 572, 573, 600, 603, 637, 651, 665, 699, 767, 802, 815, 917, 962, 964, 969, 970, 1018, 1026, 1028, 1033, 1041, 1053, 1055, 1066, 1094, 1160, 1204, 1207, 1218, 1223, 1248, 1253, 1267, 1272, 1273, 1277, 1286, 1289, 1301, 1309, 1334, 1338, 1344, 1345, 1360, 1365, 1368
Cagliero Giuseppe, 739
Cagliero Margherita, première épouse de Francesco Bosco, 12, 13
Cahiers salésiens, périodique, XVI, 1170, 1198, 1199
Caïn, personnage biblique, 250
Cairoli Benedetto, 1103
Calabiana, Luigi Nazari di, 429, 430, 658, 659, 693, 694, 697-700, 716, 717, 735, 791, 796, 1389
Calabre, Italie, 467, 596
Calcagno Luigi, 1347
Calcutta, Inde, 1294
Caleffi Giuseppe, 488
Californie, Amérique, 948
Callegari Giuseppe, 1239
Calliari Paolo, 173
Calliste, pape, martyr, 482, 484, 1372
Callori di Vignale Carlotta, 660, 683, 698, 704, 764, 775
Callori di Vignale Federico, 660
Calmet Augustin, 100, 126, 250, 262
Calosso Carlo Vincenzo, 29
Calosso Francesco, 1137
Calosso Giovanni Melchiore, X, XI, *28-32*, 38, 46, 69, 73, 115, 121, 287, 1006, 1007, 1008
Calvin Jean, 210, 211, 220, 272, 308, 367, 383, 384, 1014
Cambiano, Piémont, 75, 523
Cambodge, 1304
Camburzano, Alessandra, née Crotti di Costigliole, comtesse de, 648
Camilliens, religieux, 405, 410, 418

Camogli, Gênes, Italie, 971
Campana Emilio, 525
Campanile (Il), périodique, 591
Campanini Giorgio, XVIII, 998, 1386
Campanone (Il), périodique, 411
Campora, cascina, 27
Campora Carlo, 647
Camus Jean-Pierre, 651
Canaan, Palestine, 1304
Canals Pujol Juan, 78, 128, 215
Candelo Antonio, 61
Canepa Domenico, 1263
Cannes, France, 118, 1121, 1176, 1177, 1244, 1282, 1308, 1309
Canova Antonio, 471, 548, 549
Canrobert Certain, 542
Cantù Cesare, 468
Capellari Mauro, 781. *Voir*: Grégoire XVI
Capetti Giselda, 215, 837, 1100
Capone Alfredo, 741, 743, 1001, 1385
Capoue, Italie, 597
Cappellaro Filippo, 945, 970
Cappelletti Cesare, 1040, 1058
Capra Pietro, 581
Capralli Giuseppe, 1204
Capriglio, Piémont, 13, 20, 32, 34, 109, 111, 236, 335, 344
Capucines, religieuses, 421, 431
Capucins, religieux, 198, 405, 421, 431, 676, 678, 901, 1022, 1044, 1045, 1046
Capucins, mont des. *Voir*: Monte dei Cappuccini
Carbia R. D., 971
Carcani Achille, 1154
Carignan, dynastie, 6
Carignano, Piémont, 29, 122, 141
Carignano, Eugenio di (Eugène de Savoie), 520, 682
Carlo Alberto. *Voir*: Charles-Albert
Carlo Felice. *Voir*: Charles-Félix
Carlo Felice, piazza, Turin, 134
Carmagnola, Piémont, 422, 832, 943
Carmel (Carmine), collège de Turin, 107
Carmélites, religieuses, 431
Carmes, religieux, 422, 430, 674, 701, 722, 1127
Carminati Isaia, 53, 75, 77
Caron Jeanne, 1328
Carpano Giacinto, 254, 273, 281, 295, 1095, 1096, 1239
Cartier Louis, 1125
Casa (La) della fortuna, œuvre de don Bosco, 694, 707, 1373
Casale Monferrato, Piémont, 102, 236, 351, 421, 658-660, 663, 664, 671, 672, 682, 692-694, 697, 698, 716, 717, 739, 765, 791, 808, 845, 847, 869, 872
Casalis Goffredo, 11, 33, 74, 468, 472, 487
Casalis, préfet de Turin, 1118
Casassa Secondo, 704
Casati, lois, 610, *640-641*, 653, 660, 1107, 1113
Caselette, Piémont, 624, 1373
Caselle, Piémont, 61, 704
Caselle Angelo Secondo, 1137
Caselle Secondo, XII, XIII, XVI, 33-36, 73, 75-80, 122, 123, 1383, 1384
Casoni Giambattista, 977
Cassini Valentino, 962, 969
Cassinis Giovanni Battista, 587, 604
Cassulo Maria, 1368
Castagnetto, Cesare Trabucco, comte de, 354, 1061, 1067
Castel Ceriolo, Piémont, 819
Castelfidardo, Italie, 598
Castelgandolfo, Italie, 800
Castelgoffredo, Italie, 542
Castellani Armando, 524, 1387
Castellano Luigi, 628
Castellaro, Vintimille, 700
Castellazzo Bormida, Italie, 1103-1105
Castelli Michelangelo, 426, 458
Castello, piazza, Turin, 7, 133, 140, 355, 430, 821
Castello dei Merli, près de Casale, 258
Castelnuovo d'Asti, Piémont, XV, 10-11, 13, 15, 20, 24, 26, 27, 32, 33, 35, 37, 38, 46, 51, 66, 69, 71, 73, 78, 80, 82, 108, 109, 111, 112, 116, 117, 121, 131, 155, 170, 215, 236, 237, 238, 256, 275, 283, 299, 323, 330, 341, 390, 477, 531, 532, 537, 812, 813, 1006, 1359, 1362
Castiglioni Carlo, 1389
Castille (La), Var, France, 1247

Castronovo Valerio, 1386
Castro Pretorio, Rome, 1141
Cataldi Giuseppe, 767
Catalogne, Espagne, 1306, 1309
Catane, Sicile, 1283
Catechismo sulle rivoluzioni, coll. *Letture cattoliche*, 393, 414
Caterina De-Mattei da Racconigi, biographie attribuée à don Bosco, 1373
Caterini Prospero, 851, 878, 1151, 1154, 1168
Catilina, histoire romaine, 489
Cattolico (Il), périodique, Gênes, 354
Cattolico (Il) istruito, livre de don Bosco, 101, 307, 337, 338, 351, 359-360, 365-371, 373, 374, 380, 381, 383-385, 396, 466, 486, 511, 583, 603, 1371
Cavaglià Piera, 837, 1278
Cavalca Domenico, 102, 550, 761
Cavalia Emanuele, 122
Cavallari Murat Auguste, 74
Cavalli Pietro, 1203
Cavallo, famille des Becchi, 17
Cavallo Bernardo, 17, 18
Cavanis Anton Angelo et Marcantonio, frères, 574, 576-579, 601, 602
Caviassi Giacomo, 1065
Caviglia Alberto, 215, 218, 250, 261, 262, 471, 485, 489-491, 568, 648, 1382, 1383, 1388
Cavour, Piémont, 1166
Cavour, Camille Benso de, 226, 266, 278, 279, 313, 319, 339, 354, 420-423, 426, 428, 430, 494, 515, 516, 518-520, 522, 525, 529, 530, 539, 541, 543, 544, 553, 558, 561, 562, 583, 596, 605, 617-619, 647, 879, 941, 1240, 1252, 1253, 1385, 1388
Cavour, Gustave Benso de, 116, 273, 287, 325, *516-518*, 526
Cavour, Michel Benso de, 226, *227-228*, 254, 255, 257, 1386
Cays Carlo, 357, 405, 406, 426, 450, 493, 502, 520, 626, 647, 680, 684, 704, 717, 754, 804, 941, 942, 1018, 1031, 1098, 1121-1123, 1126, 1135, 1136, 1165, 1223, 1388. Le noviciat écourté de –, 1082-1085
Cazzani Carlo, 977
Ceccarelli Pietro, 952-956, 959, 962, 963, 966, 972, 974, 1053, 1055
Cecchetto Mario, 386
Cecconi Eugenio, 804
Cécile, sainte, martyre, 480
Célestines, religieuses, 431
Cénacle, dames de la Retraite ou du, 1181, 1258
Centenario (Il) di S. Pietro, livre de don Bosco, 715, 717-724, 743, 744, 1372
Ceria Eugenio, VII, XVII, 34, 254, 341, 459, 702, 773, 808, 875, 912, 915, 916, 937, 954, 970, 972-975, 1001, 1037, 1039, 1041, 1042, 1064, 1066, 1071, 1081, 1083, 1088, 1090, 1091, 1096-1099, 1111, 1113, 1135, 1147, 1166, 1168, 1169, 1179, 1184, 1185, 1198-1200, 1202, 1219, 1220, 1228, 1228-1230, 1250, 1254, 1255, 1260, 1274, 1276, 1285, 1290, 1297, 1300, 1301, 1303, 1304, 1310, 1319, 1325, 1328, 1333, 1345, 1346, 1352, 1356, 1357, 1382, 1383, 1389
Cérinthe, deuxième siècle, 483
Cernaia (La), bataille, (1855), 555
Cernaia, via, Turin, 1331
Cerrato, Natale, 127, 261, 1383, 1384
Cerruti Francesco, 80, 572, 600, 643, 645, 763, 1018, 1219, 1220, 1225, 1303, 1306, 1346, 1348, 1360, 1365, 1367
Cerruti Paolo, 493
Cerutti Giovanni Battista, 847, 902
Cerva Giovanni Battista, 1369
Cervera Jimenez Alfaro Francisco, 1352
César, histoire romaine, 467, 471, 489, 760, 930
César, symbole du pouvoir politique, 1023-1024. *Voir*: Dieu et César
Cesari Antonio, 163, 177, 491, 550
Cesarotti Melchiorre, 484
Cessac, vicomtesse de, 1173
Chablais, Savoie, 216
Challonges, France, *1126*, 1136
Châlons-sur-Marne, France, 545
Cham, personnage biblique, 1293
Chambéry, Savoie, 421
Chambord, Henri, comte de, 939, 1123, 1129, 1173, *1193-1196*, 1202, 1284

Champs catalauniques, bataille (451), 545
Chantrel Joseph, 482
Charbonnerie, société, 264
Charette, Athanase de, 1196
Charité, filles de la, religieuses de S. Vincent de Paul, 310, 813, 1178
Charité, hôpital de Turin, 163
Charité, institut de la, congrégation d'A. Rosmini, 294, 321, 323. *Voir*: Rosminiens
Charlemagne, 37, 474
Charles-Albert, roi des Etats sardes, 40, 73, 137, 263, 267, 269, 270, 279, 292, 304, 469, 476, 489, 1388
Charles Borromée, saint, 194, 210, 514, 855, 895-897, 900, 906, 913, 914, 1163
Charles-Félix, roi des Etats sardes, 40, 45, 142
Charles Quint, empereur, 210
Chartres, France, 940
Chartreux, religieux, 430
Charvaz André, 426, 775, 1389
Chastenet Jacques, 807, 969
Chaucon Alphonse, 492
Cherasco, Italie, 755, 764, 768, 773, 774, 775, 815, 816. Fondation de —, 755-757. Abandon de —, 765-766
Chevailler L., 383
Chevojon Louis-Claude, 1199
Chiala Cesare, 647, 650, 651, 699, 890, 974
Chiapale (ou Chiappale) Luigi, 600, 637, 722, 822, 914
Chiapelli Onorato, 1238
Chiardi Giuseppe, 36
Chiariglione, élève de Lanzo, 694
Chiatellino Michelangelo, 974
Chiave (La) del Paradiso, œuvre de don Bosco, 465, 485, 511, 1371
Chiaveroti Colombano, 29, 39, 48, 84, 90-93, 103, 111, 120, 123, 124, 127, 142, 145, 146, 162, 173, 174, 895
Chiaverotti Giacinto Felice, 1055-1057, 1066, 1067, 1138, 1165
Chieri, Piémont, XII, 11, 16, 28, 33, 40-130, 139, 158, 191-193, 237, 246, 294, 362, 439, 583, 760, 1006, 1008, 1020, 1041, 1087, 1089, 1091, 1092, 1100, 1104, 1138-1140, 1151, 1157, 1160, 1166, 1168, 1242, 1248, 1334. — en 1831, 47-48
Chiesa Filippo, 1269, 1289
Chiesa Luigi, 745
Chiesa (La) cattolica e la sua gerarchia, œuvre de don Bosco, 779-783, 803, 804, 1373
Chifflet, Jean-Jacques, 484, 492
Chili, Amérique du Sud, 967, 971, 981, 1292
Chine, 548, 948, 955, 964, 970, 972, 1292, 1293, 1298, 1304
Chiosso Giorgio, 171, 172, 177
Chiri Romano, 496
Chisone, rivière alpine, 1269
Chiuso Tomaso, XVII, 292, 318, 339, 458, 459, 520, 746, 748, 877, 878, 895, 904, 914, 915, 937, 1151, 1164, 1171, 1387
Cholvy Gérard, 745
Chopitea, famille de Barcelone, 1306
Chopitea Dorotea, 1310, *1326*
Christ. *Voir*: Jésus
Cibrario Luigi, 139, 171, 172, 682, 699, 703, 747, 1258, 1259
Cibrario Nicolantonio, 678
Cicéron, écrivain latin, 53, 59, 348, 661, 760
Cima Vincenzo, 49, 75
Cimabué Giovanni, 472
Cincinnatus, histoire romaine, 471
Cinzano, Piémont, 60, 61, 68, 110, 113, 192
Cinzano Antonio, 69, 71, 72, 98, 116, 121, 131
Cionchi Righetto, 667
Cipriani Leonetto, 561
Cipriano Carlo, 767
Cirié, Piémont, 61, 903
Cistellini Antonio, 176
Cisterciennes, moniales, 431
Cisterciens, moines, 422, 430
Citadelle (La), Turin, 317
Città di Castello, Italie, 691
Cittadino (Il), périodique d'Asti, 594, 605
Cittadino (Il) di Brescia, périodique, 1220

Civiltà (La) cattolica, périodique, XVII, 272, 293, 419, 458, 472, 569, 582, 587, 603, 688, 703, 706, 741, 743, 762, 774, 783, 784, 785, 789, 801, 804, 805, 807, 833, 835, 875, 1171, 1387
Civitavecchia, Italie, 287, 500, 501, 504, 507, 530, 1258
Claire d'Assise, sainte, 1281
Clarac Marie-Louise, 813, 814, 833
Clarisses, religieuses, 123, 422, 431, 983
Clavesana, comte et comtesse de, 456
Clément, pape, saint, 482, 483, 484, 1372
Clément VIII, pape, 739, 900
Clément, famille de Saint-Rambert d'Albon, France, 1101
Clément Maurice, 1389
Clercs, rue des, Grenoble, 1319
Clet, pape, saint, 482-484, 491, 1372
Coassolo, Piémont, 39
Cocchi Giovanni, *139-140*, 157, 172, 281, 285, 286, 294, 295, 298, 328
Cognasso Francesco, 458, 1388
Cojazzi Antonio, 1352, 1356
Colbert, famille de Maulévrier, France, 182
Colle, famille de Toulon, 1177, 1178, 1198, 1199, 1288, 1289, 1292, 1293, 1300, 1302, 1306, 1308
Colle Fleury, 1244, 1270, 1276, 1340
Colle Louis, 1292, 1293. Biographie signée par don Bosco, 1374
Collège Romain, Rome, 362, 364, 619, 848
Collegno, Piémont, 421, 453, 458
Collegno, Alessandro Provana, comte de, 647
Collegno, Luigi Giacinto Provana, comte de, 205, 226, 227, 257, 263, 354
Collegno, Zaverio Provana de, 683, 684, 704
Collet Pierre, 276
Colli Antonio, 715, 716, 717, 796
Collin de Plancy, Jacques-Albin, baron de Nilinse, 427, 474
Cologne, Allemagne, 351
Colomb Christophe, 472, 489, 1122
Colombero Giuseppe, 80, 142, 172-174, 177, 178, 1387
Colombo Antonia, 837
Colombo Felice, 200
Colomiatti Emanuele, 1152-1154, 1159, 1160, *1168*, 1169, 1170
Colonna Stefano, 848
Colorado, rio, Argentine, 961
Colpo Mario, 1041, 1389
Combal, Paul-Matthieu, 1246-1247, 1253-1254
Combaud, Angèle de, 1180
Comboni Daniele, 790, 805
Côme, Italie, 908
Cometti Pier Francesco, 132, 133, 136, 171
Comollo Carlo, 192
Comollo Giuseppe, 68, 192
Comollo Luigi, *60-62*, 68, 105-107, 110, *113-115*, 120, 128, 451, 1008. Vie de – par don Bosco, 78, 128, *191-195*, 205, 215, 216, *391-392*, 396, 413, 440, 1369
Comotti Giuseppe, 156
Compagni Dino, 467
Comte Auguste, XIV, 1124
Concettini, religieux, 1022, 1028, *1044-1049*, 1060, 1064, 1065
Concile, congrégation romaine, 254, 851, 1138, 1139, 1150-1157, 1159, 1165, 1169, 1258, 1374
Concili (I) generali, œuvre de don Bosco, *784-786*, 804, 805, 1373
Conciliatore (Il) torinese, périodique, 272, 280, 282, 283, 294, 296
Concordia, périodique, 293
Concordia (La), accord de 1882, 1158-1161, 1170
Condillac, Etienne Bonnot de, 96
Condorcet Antoine Caritat de, 219
Conestabile della Staffa Scipione, 712, 741
Confessore Pellegrino Ornella, 1000
Conflans, Savoie, 421
Consenza, Italie, 724
Consistoriale, congrégation romaine, 861
Consolata (La), église de Turin, 121, 133, 178, 224, 233, 300, 318, 399, 402, 403, 416, 421, 444, 477, 821

Consolata, via della, Turin, 182, 186, 215
Consolini Domenico, 802, 1058, 1087, 1258
Constance, empereur, 212, 474
Constantin, empereur, 212, 304, 471, 618
Constantin Copronyme, empereur, 212
Constantin C., 126
Conte Giuseppe Andrea, 28
Conti, signor, 414
Contratto Modesto, 671, 700
Contre-Révolution, mouvement, 1172, 1176
Convention de Septembre (1864), 679, 681, 693
Conversazione ... sul sacramento della confessione, œuvre de don Bosco, 1371
Conversione di una Valdese, œuvre de don Bosco, 394, 414, 1371
Convitto ecclesiastico, Turin, 70, 71, 122, 125, 131-178, 181, 182, 191, 195, 204, 222, 238, 249, 334, 391, 411, 432, 439, 591, 593, 676, 1006, 1015, 1151. Fondation et règlement du –, 142-147
Cooperatori salesiani, ossia un modo pratico, œuvre de don Bosco, 979, 987, 988, 999, 1000, 1304, 1376
Coopérateurs salésiens, association, 1073, 1081, 1091, 1092, 1094, 1136, 1205, 1206, 1239, 1245, 1252, 1305, 1307, 1310, 1314, 1315. Statuts des –, 979. Caractéristiques des –, 980-983. Conditions d'acceptation des –, 984-986. Organisation de l'association des –, 987-989. Les – et la politique, 989-990. Les – au chapitre de 1877, 989, 1021-1023, 1040. Conférences des –, 1062, 1068, 1094. Léon XIII et les –, 1074-1075. Les – et le clergé diocésain, 1239-1240
Coppino Michele, 1114, 1116, 1133, 1248, 1254
Coppo Felice, 659
Coran, 367
Coraza, restaurant de Paris, 1174
Corbas, Isère, France, 1328
Corinthiens, épîtres de saint Paul, 20, 466, 746
Cornay Charles, 210, 219
Corneille, pape, saint, 480
Cornelia, histoire romaine, 489
Cornelius Nepos, auteur latin, 50, 59, 760, 930
Cornelius a Lapide, 1015
Corno Giuseppe, 1151, 1168, 1366, 1369
Correo (El) catalán, périodique, 1311
Correzionale, prison de Turin, 153, 154, 182
Corriere (Il) di Torino, périodique, 1171
Corriere (Il) nazionale, périodique, 1300
Corsi Cosimo, 586, 588, 597, 845, 876
Corsi Gabriella, 817, 833, 834
Costa della Torre Francesco, 647
Costamagna Giacomo, 678, 1094, 1095, 1100, 1223, 1286, 1302, 1367
Cotta Giuseppe, 325, 493, 613, 615, 682, 926
Cottin Giacinto, 334
Cottolengo Giuseppe, 139, 172, 183, 277, 1074, 1098, 1249, 1389
Cottolengo, œuvre de Turin, 139, 183, 191, 231, 189, 333, 399, 404, 628, 906, 1001
Cottolengo, via, Turin, 181, 185, 186, 203, 347, 397, 589, 681
Coullié Pierre-Hector, 1065
Courcelles, boulevard de Paris, 1173
Courtois Jean, 1282
Coutrot Aline, 1135
Couturier Louis-Charles, 1200
Covoni Eufrosina, 727, 745
Crassus, histoire romaine, 471, 489
Cravosio, comtesse, mère de Filomena, 544
Cravosio Filomena, 568, 1366
Crea, sanctuaire, Piémont, 659
Crémone, Italie, 1044, 1159, 1219, 1220, 1221, 1225
Crimée, guerre de, 426, 430, 472, 540, 548, 555
Crispi Francesco, 1103, 1340, 1385
Crispolti Filippo, 1381
Cristiano (Il) guidato, œuvre de don

Bosco sur saint Vincent de Paul, 275-278, 293, 294, 1370
Croce Benedetto, 1102
Croce Giulio Cesare, 23, 37
Croiset, Jean (?), 484
Croix (La), périodique, 1251
Croix de Marbre, place de la, Nice, 942, 943
Crolle Venanzio, 1368
Cronaca (La) dei tribunali, périodique, 1117, 1134, 1159, 1170, 1220, 1221
Crotti Imperiale di Costigliole, 561, 569, 703
Croveglia, hameau de Buttigliera, Italie, 111
Cuccagni Luigi, 481, 491, 722, 724
Cuffia Francesco, 756, 767, 824
Cugliero Giuseppe, 532
Cumino Giuseppe Domenico, 1137
Cumino Tomaso, 63, 64, 77
Cumino Vincenzo, 1367, 1368
Cuneo, Italie, 422, 541, 670-672, 691, 700, 716, 755, 793, 877, 1203
Cuniberti Felice, 721
Cuor d'Oro, auberge de Turin, 397
Cuorgné, Piémont, 127
Curci Carlo Maria, 502, 1221
Curé A., aumônier à Frohsdorf, 1202
Curzon, madame de, Paris, 1183, 1184
Custoza, Italie, 278, 293
Cyprien de Carthage, saint, 374, 624
Cyrille d'Alexandrie, saint, 481, 1015
Cyrille de Jérusalem, saint, 723
Czartoryska, comtesse, 1173
Czartoryski, prince, 1287, 1301
Czartoryski Auguste, 1331

Dabormida Giuseppe, 278
Dacquino Giacomo, 1384
Da Fara Lorenzo, 833
D'Agliano Lorenzo, 333
Dainville François de, 774
Dalfi Teodoro, 113, 124, 128
Dalla Torre Paolo, 354,806
Dalmatie, 5, 6, 557
Dalmazzo Francesco, 769, 1065, 1084, 1140, 1141, 1159, 1160, *1166*, 1168, 1170, 1171, 1177, 1198, 1228, 1229, 1244, 1245, 1257, 1260, 1270, 1276, 1365
D'Amelio Giuliana, 339, 458, 459, 647
Daniel, personnage biblique, 251, 252, 262
Danna Casimiro, 283, 294, *295*
Danois, peuple, 219
Dante Alighieri, 63, 550, 761, 932
Darboy Georges, 796, 799
Darwin Charles, 1124
Da Silva Ferreira Antonio, XVIII, 127, 521, 1037, 1360
Dauphiné France, 1328
Davico Modesto, 628
David, personnage biblique, 251, 253, 366, 858
D'Azeglio. *Voir*: Azeglio
De Agostini Paolo, 408, 608
De Ambrogio Luigi, 697-700
De Amicis, avocat, 754
De Andreis Giovanni Maurizio, 342
De Angelis Filippo, 670, 712, 737, 747, 792, 793, 794, 806, 845
Debarge L., 745, 746
Debize M., de Lyon, 1199, 1304
Decancq Bart, 263, 1385
De Cesare Raffaele, 742
Dechamps Victor, 369
De Gaudenzi Cesare, 446, 447, 462
De Gaudenzi Pietro, 320, 331, 332, 340, 343, 375, 382, 385, 392, 414, 446, 447, 462, 715, 743, 820, 847, 867, 876, 878, 904, 915, 1072, 1084, 1090, 1097, 1099, 1100, 1168, 1389
Degert Antoine, 914
Delahaye Jean Baptiste, 205
De la Rüe Emile, 339
Delattre, veuve, Paris, 1181
Delaunay Claudio, 279, 318
Delay Jean, 1326
Del Corso Mario, 876
Delehaye Hippolyte, 490
Delfico Melchiorre, 535, 566
Delicati Pio, 718-720, 723
Della Minerva, comte, 561
Dell'Antonio Tommaso, 1360
Della Pierre Sophie Vibert, 680
Della Torre Hyacinthe, 28, 160

Della Valle Carlo Matteo, 1366
Della Valle Luigi, 491
Della Valle Marina, 1366, 1368
Delle Colonne, café de Turin, 135
Del Panta Lorenzo, 415
Delponte Giovenale, 452, 453
De Luca Antonino, 868, 870, 872, 882
De Luca Giuseppe, 1389
Delumeau Jean, 261, 651, 745
Deman Albert Thomas, 175
De-Mattei Pasquale, 233, 258, 261
Democracia (La), périodique de Barcelone, 1316, 1327
De Montis Giovanni, 1388
Denier de saint Pierre, 286-289, 301, 584
Denina Carlo, 468, 549, 568
Denis, dom, bénédictin, 293
Denis, saint, oncle de Pancrace, 502
Denis, pape, saint, 624, 1373
Denys (Pseudo) l'Aréopagite, 779
Deppert Luigi, 1151, 1168
Depretis Agostino, 495, 967, 994-997, 1001, 1024, 1103, 1248, 1254, 1306, 1325
Deroo André, 914
De Rosa Gabriele, 73
Dervieux Ermanno, 122
De Sanctis Luigi, 365, *409-411*, *418-419*
Descurtins Gaspard, 859
Desdevizes du Dézert G., 1327
Desgrand Louis, 1179, 1199
Desmoulins Camille, 1174
Desramaut Francis, XVI, 38, 215, 295, 746, 773, 777, 805, 969, 999, 1040, 1068, 1101, 1197, 1198, 1199, 1229, 1250, 1277, 1300-1302, 1361, 1362, 1383
Dessanti Paolina, 1366, 1368
Deux-Siciles, royaume, 6, 286, 523, 586, 598
Devie Alexandre-Raymond, 85, 123, 1378
Dialogi intorno ... giubileo, œuvre de don Bosco, 651, 690, 705, 1371
Diario de Barcelona, périodique, 1311, 1313, 1315, 1327
Diario mariano, livre présenté par don Bosco, 667, 668, 699, 1378
Di Canossa Luigi, 1087
Dickson William John, 1385
Diessbach, Nicolas de, 140-141, 147
Dieu, IX, XV, 41, 45, 54, 55, 86, 92, 100, 105, 122, 161, 162, 169, 194, 198, 200, 201, 209, 224, 239, 247, 252, 262, 287, 329, 356, 411, 499, 514, 538, 657, 692, 752, 817, 894, 1175, 1176, 1194, 1226, 1261, 1309. Aide de –, 222, 965. Ami de –, 284. Amour de –, 55, 161, 166, 201, 234, 247, 1321. – et l'autorité, 393. Bénédictions de –, 752. Bonté de –, 151, 236. – et César, 993, 995, 1005, 1024-1025, 1176. Châtiment de –, 459, 475, 484. Colère de –, 212, 403. Commandements de –, 148, 149, 239, 514. Confiance en –, 15, 18, 276, 593, 630, 631, 645, 965, 1005, 1006. Crainte de –, 82, 438, 630, *631-634*, 651, 771. – créateur, 510. Culte de –, 337. Don à –, 234. Droits de –, 991. Enfants de –, 282, 618. Existence de –, 365. Gloire de –, 70, 82, 118, 277, 323, 478, 512, 515, 564, 572, 575, 626, 628, 638, 639, 663, 670, 672, 733, 783, 785, 809, 811, 854, 900, 912, 986, 987, 991, 998, 1026, 1072, 1077, 1079, 1081, 1093, 1156, 1164, 1205, 1226, 1342. Grâce de –, 605. Hommes de –, 82, 283. Honneur de –, 162, 170. Jouissance de –, 93. Jugement de –, 114, 239, 427, 475, *632-634*. Loi de –, 19. Maison de –, 114. Mère de –, 232. Ministre des dons de –, 90, 91. Miséricorde de –, 161, 163, 235, 510. Nom de –, 51. Œuvre de –, 213. Offense de –, 166, 167. Pape représentant de –, 474-475, 585. Parole de –, 98, 201, 247, 251, 334, 377, 512, 564, 857, 955, 985. Présence de –, 239. – et le prêtre, 170. Providence de –, 211, 1281. Révélation de –, 307, 366. – sauveur, 634. Service de –, 72, 154, 170, 576, 733. Tribunal de –, 91, 893, 904, 910. – et la vocation, 67, 68, 391. Volonté de –, 162, 181, 185, 335, 391, 537, 585, 592, 652, 751,

823, 948, 1013, 1014, 1015, 1106, 1163, 1338, 1339, 1342, 1343, 1344
Dijon France, 1192
Diley, café de Turin, 135
Diluvio (El), périodique de Barcelone, 1317, 1327
Dina, personnage biblique, 253
Di Napoli G., 125
Dini Giovanni Battista, 415, 416
Dioclétien, empereur, 212, 480
Dionisi Annibale, 508, 509, 510, 525
Di Pietro Camillo, 1087
Disputa (Una), œuvre de don Bosco, 371, 373, 380, 385, 1371
Divoto (Il) dell'Angelo Custode, œuvre de don Bosco, 200-201, 217, 276, 1370
Documenti per scrivere la storia di D. Giovanni Bosco, XII, XIII, 1250, 1362
Dodin André, 261
Dogliani Giuseppe, 1250
Dole France, 1192, 1201
Dolza Carlo, 73
Domène, France, 1321
Dominicaines, religieuses, 431, 562, 983
Dominicains, religieux, 75, 102, 121, 405, 417, 421, 422, 431, 500, 504, 505, 656, 853, 982
Dominici Enrichetta, 809, 810, 812, 813, 815, 825, 832, 847
Dominique, saint, 982, 999
Domitille, martyre, sainte, 483
Domodossola, Italie, 320
Donat, grammaire latine, 50, 75
Donati, comète, 548
Donato Edoardo, 581
Don Bosco en España, périodique, 1352
Don-Bosco-France, périodique, 1301, 1302
D'Ondes Reggio Vito, 978
Dora, rivière, Turin, 132, 202
Dora Grossa, via, Turin, 140, 444, 544
Doré Pierre, 508
Doria Giovanni Nepomuceno, 417
Doutreloux Victor-Joseph, 1335, 1347
Dreyfus François, 1135
Drive Auguste, 509, 525
Droste de Vischering Clément-Auguste, 351
Du Bourg Joseph, 1186, 1193-1196, 1200, 1202
Du Boÿs Albert, 35, 1172-1173, 1178, 1198, 1271, 1275, 1278, 1381
Duc Auguste-Joseph, 840, 841
Duchesne Louis, 490
Ducurtyl L., journaliste, 1199
Due conferenze ... intorno al purgatorio, œuvre de don Bosco, 1372
Duina Antonio, 532, 589
Dumas Alexandre, 798
Dupanloup Félix, 690, 796, 826, 1052, 1065, 1089, 1173, 1389
Dupraz Angela, 680
Dupraz Giovanni Battista, 801, 808, 1126
Dupré Giuseppe, 332, 615
Durando Celestino, 451, 589, 600, 637, 643, 645, 743, 761-762, 769, 774-775, 917, 929, 1018, 1020, 1040, 1115, 1117, 1258, 1259, 1275, 1342
Durando Giacomo, 266, 430
Durando Marcantonio, 270, 292, 516, 676, 701, 1389
Durante Antonio, 1389
Durbano Pietro, 414

Ecclésiaste, Bible, 976
Ecclésiastique, Bible, 404
Echo de Fourvière, périodique, 1199
Eclair (L'), périodique de Lyon, 1177
Eclair (L'), journal de Montpellier, 1325, 1328
Ecoles chrétiennes, frères des, 205, 218, 231, 290, 330, 454, 768, 1021, 1028
Ecoles de charité. *Voir*: Prêtres séculiers des –
Ecosse, 171
Egaña Aladio, 1352
Eglise, 98, 146, 190, 307, 336, 350, 355, 496, 499, 557, 563, 564, 733, 750, 772, 863, 991, 1071, 1124, 1261. L'– et l'autorité, 393. Biens de l'–, 617-618. – catholique et romaine, 211, 305, 307-309, 351, 360, 466. Commandements de l'–, 148, 149, 239, 514. Constitution de l'–, 315, 367. Corps et âme de l'–, 384. Définition de l'–, 206. L'– et l'Etat, 349, 421,

423. Histoire de l'–, 101, 110, 204-213, 283, 299, 483, 585, 864. Hommes d'–, 275, 323. Hors de l'–, pas de salut, 323, 364, 370, 374, 385, 511-512, 955, 965. – de Jésus Christ, 82, 302, 356, 367, 510, 718. Liberté de l'–, 317. L'– dans les manuels, 361, 363-365. L'– et Marie auxiliatrice, 667. Nature de l'–, 383. Paix de l'–, 693. Pape dans l'–, 778. Persécutions de l'–, 420. L'– de Pierre, 252, 367. L'– et le prêtre, 170. Triomphe de l'–, 712. Unité de l'–, 396. Véritable –, 288. *Voir*: Storia ecclesiastica
Egypte, 262, 948, 1304
Eleuthère, pape, saint, 517, 526, 1372
Elie, personnage biblique, 251
Elisée, personnage biblique, 251, 253
Emanuele Filiberto, piazza, Turin, 115, 202, 444
Emilie, Italie, 583, 584
Emilien Jérôme. *Voir*: Jérôme Emilien
Emporio popolare, périodique, 912
Enée, histoire romaine, 1021
Enfants malades, hôpital de Paris, 186
Enologo (L') italiano, publication attribuée à don Bosco, 1377
Enria Pietro, 397, 407, 415, 417, 418, 426, 443, 458, 461, 581, 628, 697, 822, 823, 824, 835, 836, 1334, 1339, 1342, 1343, 1345, 1346, 1349, 1361, 1365
Entraigas Raul, 970, 971, 972, 973
Epoca (L'), périodique, 1220, 1221, 1229
Equateur, République, 1333
Erasme de Rotterdam, 98
Esercizio di divozione, opuscule de don Bosco, 235-236, 259, 276, 1370
Espagne, 5, 212, 858, 860, 879, 966, 1127, 1192, 1287, 1305, 1306, 1308, 1318, 1325, 1352, 1354, 1355
Espiney Charles d', 1172, 1243, 1246, 1275, 1276, 1300, 1309, 1381
Espinosa Mariano Antonio, 952, 954-956, 971, 972
Esposizione, mémoire de don Bosco sur Mgr Gastaldi, 1078, 1079, 1155-1156, 1159, 1160, 1169, 1374
Esther, personnage biblique, 251
Etats sardes, 6, 7, 40, 41, 85, 137, 139, 205, 274, 278, 306, 311, 312, 315, 319, 354, 358, 375, 420-423, 425, 516, 529, 530, 535, 541, 544, 549, 561, 691, 941, 949, 1102, 1130
Etats Unis d'Amérique, 354
Ethiopie, 967
Etienne de Belleville, 310, 338
Etrurie, Italie, 6
Eugène de Savoie, 495. *Voir*: Carignano
Eula Stanislao, 1081
Europe, 5, 7, 132, 266, 270, 280, 287, 311, 355, 410, 438, 539, 541, 548, 549, 560, 561, 596, 981, 1009, 1072, 1077, 1284
Eusèbe de Césarée, 491, 526
Eutychien, pape, saint, 626, 1373
Eutychiens, partisans d'Eutychès, 210
Evariste, pape, saint, 482, 484, 1372
Eve, personnage biblique, 511
Evêques et Réguliers, congrégation romaine, 674-676, 701, 736-738, 790, 842-845, 849, 854, 862, 863, 865, 867-869, 873-875, 878, 881, 889-891, 900, 906, 913, 914, 978, 1023, 1049, 1050, 1058, 1060, 1062, 1075, 1077-1080, 1082-1084, 1086, 1098, 1137, 1141, 1154, 1157, 1205, 1225, 1227, 1256, 1261, 1262
Exauvillez, Philippe-Irénée Boistel d', 358
Exilles, Piémont, 372, 1278
Eylau, bataille (1807), 543

Faà di Bruno Francesco, 378, 379, 386, 408, 409, 1135, 1389
Fabius Cunctator, histoire romaine, 795
Fabre Alessandro, 1367
Fabre Nicola, 1268
Faenza, Italie, 1104, 1283
Fages Buxo Raimundo, 1318
Fagnano Giuseppe, 962, 969, 1286
Falcando Ugo, 467
Falconi Carlo, 337, 568, 569, 570, 605, 741, 1387
Fanfulla (La), périodique 866
Farcito Carlo, 414, 493
Farfa, monastère, 467

Farini Carlo Luigi di Russi, 341, 560, 590, 604, 642, 653, 879, 1240
Fassati Domenico, 426, 647, 682, 683, 693, 703, 704, 706
Fassati Maria, 654, 684, 703, 704
Fassion Auguste-Florimond, 1323, 1328
Fatti contemporanei esposti, opuscule de don Bosco, 371, 372, 385, 1371
Faubourg Saint Remy, rue de Meaux, 1181
Faure Henri, 128
Fava Amand-Joseph, 1238, 1251, 1318, 1319
Favero Francesco, 380
Febbraro Stefano (d'Orbassano), 71, 80, 117, 128
Febbraro Stefano (de Turin), 1108, 1263, 1264, 1276
Febvre Lucien, VII
Feliu y Pérez Bartholomé, 1311
Félix, saint, 432
Félix, pape, saint, 626, 1373
Felloni Claudio, 171
Felloni Giuseppe, 414
Fénelon François de, 383, 625
Fenestrelle, Piémont, 319, 320, 340, 1239, 1269, 1278
Ferdinand d'Autriche, 6, 7
Ferdinando, duc de Gênes, 426, 427
Fermo, Italie, 712, 845
Ferrante Giovanni Battista, 646
Ferrare, Italie, 6, 376, 510, 561
Ferrari Andrea, XVI
Ferrari Rosa, 1366, 1368
Ferrari di Castelnuovo Scrivia Evasio, 647
Ferraris Lucius, 1083
Ferraris Luigi, 995, 1001
Ferraris, maire de Turin, 1112
Ferraris Secondo, 1203
Ferrè Pietro Maria, 102, 716, 717, 739, 791, 796, 845, 847, 1227
Ferreira Da Silva Antonio. *Voir*: Da Silva
Ferreri Francesco, 757
Ferrero Giacinto, 191, 205
Ferrero Giovanni, 1203
Ferrero Vitale, 342
Ferrettino Giovanna, 829
Ferri Luigi, 643, 654
Ferrieri Innocenzo, *1049-1050*, 1057-1061, 1065-1067, 1076, 1079-1084, 1086, 1087, 1098, 1099, 1140, 1141, 1154, 1157-1159, 1166, 1170, 1225, 1256, 1257, 1259, 1260, 1262
Fessler Joseph, 787
Festa Angelo, 1294, 1333
Feyzin, Isère, France, 1323
Fidèles Compagnes, religieuses, 807
Figaro, périodique, 1329, 1339, 1346, 1348
Filipello Dorotea, 27
Filipello Giovanni, 27, 66, 79, 1365
Filippi, famille de Turin, 223-225, 228, 229, 257, 325, 347, 348, 607, 608, 645, 683
Filles de l'Immaculée, pieuse union, 809, 810, *814*, 815, 824, 825, 831
Filles de Marie auxiliatrice. *Voir*: Marie auxiliatrice, Filles de
Finances, ministère, 420, 423, 494, 615, 713, 879
Fioramonti Domenico, 522
Fiorani Luigi, 1045, 1046, 1047, 1049
Fiovus, fils légendaire de Constantin, 37
Fischietto (Il), périodique, 746, 759, 771, 774, 776, 820, 821, 835, 842, 862, 876, 880, 881, 911, 916, 1051, 1065, 1117
Fissore Casimiro, 497
Fissore Celestino, 422, 605, 612, 669, 819, 820, 840, 866, 881, 902, 909, 916
Fissore Giuseppe, 823, 1238, 1329, 1339, 1342, 1366
Flamant Maurice, 1131
Flàndoli Émilien, 977
Fleury Claude, 100, 101, 126, 204, 218
Fliche Augustin, 338
Florence (Firenze), Italie, 7, 102, 475, 529, 543, 557, 561, 617, 681, 684, 692, 693, 711, 713, 714, 729, 741, 745, 761, 785, 790, 791, 800, 816, 818, 819, 833, 834, 848, 865, 887, 977, 1266, 1324
Florio, café de Turin, 135
Foà Elia, 59, 77, 99
Foglizzo, Italie, 1331

Foisset Théophile, 1389
Fondo Don Bosco, archives centrales salésiennes de Rome, XIII, XVIII, etc.
Fontaine Jacques, 490
Fontaine Nicolas, 262
Fontainebleau, France, 211
Fonzi Fausto, 1000, 1386
Formica Andrea, 715, 716, 793, 796, 877
Forni Luciano, 1368
Forza (La) della buona educazione, opuscule de don Bosco, 462, 1371
Forzate (Le), prison de Turin, 153, 154, 182, 183
Foscolo Ugo, 552
Fossano, Italie, 123, 717, 819, 820, 847, 867, 869
Fossati Antonio, 36
Fosseret Gabriel, 421
Fourvière, sanctuaire de Lyon, 1178, 1199
Fradelizio Giuseppe, 320, 340, 341
France, XV, 5, 6, 172, 182, 277, 278, 286, 287, 289, 304, 306, 311, 355, 370, 530, 539-541, 549, 556, 584, 596, 619, 656, 699, 711, 741, 790, 799, 801, 857, 858, 860, 897, 939-941, 943, 944, 963, 969, 985, 991, 998, 1009, 1012, 1093-1095, 1102, 1121, 1123, 1129, 1131, 1158, 1172-1202, 1220, 1227, 1234, 1242-1247, 1249, 1256, 1274, 1277, 1281, 1282, 1285, 1288, 1308, 1325, 1342. – et la guerre de 1859, 539-547. – et la guerre de 1870, 799. Entrée de don Bosco en –, 939-946
France (La) illustrée, périodique des orphelins-apprentis d'Auteuil, 1121
Franceseti di Mezzenile Luigi, 135, 171
Francesia Giovanni Battista, 102, 330, 343, 432, 434, 445, 459-462, 565, 600, 637, 643, 645, 705, 707, 714, 715, 718, 725, 732, 742-744, 746, 756-758, 762, 767, 822, 835, 836, 848, 917, 971, 1018, 1065, 1223, 1277, 1334, 1361, 1365, 1367, 1381. Publications scolaires, 760
Franchetti Domenico, 1171, 1388
Franchi Alessandro, 963, 968, 1081, 1088
Franchi de' Cavalieri Pio, 490
Franciscaines, religieuses, 431
Franciscains, religieux, 66, 67, 79, 95, 140, 342, 405, 421, 422, 431, 817, 982, 1022, 1033, 1164
Franco Secondo, 797, 798, 802, 805, 807, 1022, 1025, 1026, 1041, 1389
François d'Assise, saint, VII, 550, 982, 983, 999, 1033, 1044, 1046
François d'Este, 6
François de Paule, saint, 209, 1194. *Voir*: San Francesco da Paola
François de Sales, saint, 54, 55, 95, 120, 162, *197-198*, 210, 216, 248, 254, 261, 278, 298, 299, 327, 336, 342, 390, 412, 455, 464, 514, 578, 631, 638, 651, 828, 888, 955, 973, 1000, 1013, 1033, 1062, 1068, 1094, 1209, 1217, 1218, 1234, 1237, 1280, 1286, 1315, 1342, 1343. *Voir*: San Francesco di Sales
François-Joseph, empereur d'Autriche, 475, 476, 540, 541, 544, 545, 556, 857, 858, 859, 879. Message prophétique à –, mai-juin 1873, 857-860
Fransoni Luigi, 69, 80, 84, 96, 116, 121-123, 128, 129, 164, 238, *243-244*, 260, 268, 281, 311, 330, 334, 344, 349, 351, 422, 427, 457, 458, 499, *516-522*, 525, 580, 586, 587, 590, 603, 605, 610, 612, 636, 646, 669, 673, 723, 735, 831, 845, 872, 1235, 1239, 1250, 1388
Franzelin Giovanni Battista, 972, 1087
Frassinetti Giuseppe, 624, 649, 1389
Fratejacci Giovanni Battista, 747, 868, 911, 916
Frattini Giovanni Battista, 492
Frayssinous Denys, 100, 101
Frédéric II, empereur du Saint-Empire, 792
Frédéric II, roi de Prusse, 7
Fréjus, France, 1120, 1126, 1244
Freppel Charles-Emile, 1197
Freud Sigmund, 1298
Freycinet, madame de, peut-être de la famille de Charles-Louis de, 1183

Friedel Louis, 624
Frigiolini Virgilio, 601
Fröbel Friedrich, 1228
Frohsdorf, Autriche, 1193-1196, 1202, 1227, 1234, 1284. Don Bosco à –, 1193-1196
Frutaz Amato Pietro, 173, 1389
Fusero, signor, ancien élève de l'Oratoire, 456

Gaëtan, saint, 767, 768
Gaète, Italie, 286, 287, 301, 315, 321, 322, 506, 597
Gaeti, prévôt de Castel Ceriolo, 819
Gagiani Carlo, 127
Gaja Giuseppe, 637, 652
Galantuomo (Il), almanach, *377-384*, 386, 387, 405, 406, *408-409*, 417, 418, 498, 522, 534, 545-547, 562, 564, 566, 568, 569, 598, 606, 655, 690, 696, 697, 712, 800, 807, 1369
Galasso Giuseppe, 1385
Galeffi Maddalena, 713, 741, 747
Galère, empereur, 212
Galgano, soldat, 501
Galileo Galilei, 428, 468, 471, 487, 1105
Galleani d'Agliano Lorenzo, 493, 647
Galleani d'Agliano Pio, 485, 520
Gallenga Tommaso, 352, 381
Galletti Eugenio, 715, 716, 792, 796, 905, 915
Galluppi da Tropea Pasquale, 96, 125
Galtelli Nuovo, Italie, 867
Galuzzi Alessandro, 386
Galvanoni Maria, 1368
Gambaro Angiolo, 1388
Gambasin Angelo, 998, 1000, 1386, 1387
Gambetta Léon, 1123, 1135, 1184
Gambone Claudio, 703
Gamerro Luigi, 1237, 1251
Gandolfi Francesco, 1258
Gandolfi Giovanni, 416
Garabello Vittorio, 88
Garanties, loi des (1871), 800, 807, 1002
Garde, lac, Italie, 542
Garelli Bartolomeo, *155-157*, 158, 176, 1006, 1008
Garelli Francesca, 825
Garibaldi Giuseppe, 530, 541, 542, 567, 583, 586, 587, 594, 596, 598, 599, 607, 608, 648, 1041, 1241
Gariboldi, oratorien, 1282, 1300
Garigliano Guglielmo, 51, 83, 89, 106, 122, 124
Garino Giovanni, 581, 637, 1361
Garneri Domenico, 1388
Garrigou-Lagrange Réginald, 217
Garriguet Louis, 525
Gasser Vincent, 786, 798
Gastaldi Lorenzo, 282, 294, 348, 389, 413, 429, 431, 459, 477, 651, 680, 703, 715-717, 732, 738, 740, 748, 768, 775, 776, 791-793, 796, 805, 806, 814, 820, 821, 839, 840, 844, 845, 847, 848, 851, 862, 867-869, 871, 874, 875, 877, 878, 880, 881, 889, 890, 893, 896, 899, 913, 914, 933, 938, 964, 974, 987, 1017, 1050-1053, 1061, 1066, 1072-1076, 1081-1083, 1088, 1090, 1091, 1097, 1100, 1137, 1165-1171, 1209, 1221, 1234, 1240, 1242, 1261, 1268, 1269, 1277, 1387, 1388. – fait l'éloge de don Bosco au Valdocco, 282-283. – est préconisé pour l'épiscopat par don Bosco, 715. – devient évêque de Saluzzo, 716. – fait un éloge sans réserve de la société de S. François de Sales (1869), 738. – et le collège de Valsalice, 768-769, 776. – à Vatican I, 795-797. – est préconisé par don Bosco pour l'archevêché de Turin, 819. Naissance du conflit entre – et don Bosco, 841-844. Le synode de 1873, 855-857. –réformateur du clergé, 893-898. – fait appel à Pie IX, à propos de Don Bosco, 901-912. L'affaire des exercices spirituels de Lanzo (1874), 904-907. L'affaire Perenchio et les messes du 26 août 1877, 1055-1058, 1061. L'affaire des miracles (1880), 1143-1145. – et les libelles, 1145-1149, 1167. La rupture de – avec don Bosco, 1149-1165. – et la *Concordia* imposée par Léon XIII, 1160-1161. Mort de –, 1162
Gastaldi Margherita, 477

Gastaldi Pietro, 172
Gastini Carlo, 300, 327, 393
Gatti Luigi Stefano, 589, 594, 605
Gattino Agostino, 334
Gattino Pietro, 135, 171
Gaude, prêtre (1858), 526
Gaude Francesco, 504, 505, 516, 523, 524, 597
Gaule, 526
Gaume, Jean-Joseph, 60, 78, 1020
Gauthier Paul, Nice, 946, 947
Gautrelet François-Xavier, 1184
Gavio Camillo, 445
Gazette de Liège, périodique, 1348
Gazette du Midi, périodique, 1178, 1198
Gazzaniga, Pietro, 98, 117, 128
Gazzelli di Rossana Stanislao, 818, 819
Gazzetta del popolo, périodique, 272, 280, 294, 314, 317, 415, *553-556*, 559, 569, 588, 687, 821, 835, 842, 876, 1072, 1097, 1117, 1134, 1220, 1229, 1241
Gazzetta di Catania, périodique, 1283
Gazzetta d'Italia, périodique, 1221, 1222, 1229
Gazzetta di Torino, périodique, 866, 880, 993, 1001, 1051, 1065
Gazzetta piemontese, périodique, 273, 866
Gazzolo Giovanni Battista, *948-949*, 950-954, 956, 957, 960, 966, 971, 972, 974
Gédéon, personnage biblique, 251
Gélase, pape, saint, 210
Gênes (Genova), 6, 123, 137, 265, 269, 275, 276, 278, 279, 311, 314, 338, 399, 402, 404, 405, 415, 418, 426, 475, 500, 507, 522, 542, 574, 609, 668, 692, 729, 762, 763, 766, 767, 773, 775, 814, 821, 847, 866, 867, 869, 901, 928, 941, 962, 1053, 1056, 1121, 1143, 1144, 1176, 1220, 1248, 1250, 1270, 1306, 1307, 1324
Gênes, Tommaso, duc de, 682, 703
Genèse, Bible, 20, 1303
Genève, Suisse, 304, 419, 946
Gennasio Domenica, 1366
Gennasio Giovanni, 1366
Gennasio Tommaso, 1366
Genta, oratorien, 221
Gerdil Jean-François, 365, 383
Germain Elisabeth, 973
Gesù, église de Rome, 501, 502
Gesù Cristo, périodique, 1161, 1170
Ghilardi Tommaso, 349, 700, 738, 791, 796, 841, 902, 1389
Ghione Anacleto, 1361
Ghiotti Giuseppe, 703
Ghisleni Pier Luigi, 33, 1385
Ghivarello Carlo, 572, 573, 600, 637, 1018
Giacomelli Giovanni, 98, 106, 120, 124, 125, 127, 129, 245, 793, 1140, 1365
Giambullari Pierfrancesco, 761
Gianduia, folklore piémontais, 1308, 1326
Giani Annibale, 1356
Giannatelli Roberto, 832
Giannetto, œuvre de Parravicini, 470, 472, 488, 489
Gianotti Giovanni Antonio, 56
Gianotti Saverio, 1369
Giardiniera, auberge, Turin, 137, 229, 243, 347
Giardiniera, via della, Turin, 225, 325, 347, 444, 453, 572, 609, 665, 681
Giardino Andrea, 609
Giarolo, près de Casale, Italie, 698
Giaveno, Piémont, 122, 200, 300, 336, 353, 432, 597, *610-613*, 646, 655
Giovenale, religieux augustin, 479
Gilardi Carlo, 322, 325, 340, 341
Gilardi, pensionnaire à l'Oratoire, 628
Gioberti, Vincenzo, 147, *265-266*, 268, 271, 278, 279, 292
Gioda Giorgio, 1369
Gioja Vincenzo, 962
Giorda Stefano, 300
Giordano Felice, 1361
Giornale della Società d'istruzione e d'educazione, périodique, 294, 295
Giornale di Roma, périodique, 582
Giovagnoli Agostino, 648
Giovane provveduto, œuvre de don Bosco, 76, 178, 233, *245-249*, 260, 261, 274, 276, 283, 357, 385, 448, 465, 470, 511, 631, 632, 634, 1370, 1383
Giovannini Luigi, 382, 492

Giovannino F., 218
Girardin, Emile de, 1010
Giraudi Fedele, 258, 263, 341, 380, 600, 645, 646, 703, 744, 1132, 1235, 1250, 1382
Giraudo Aldo, 33, 36, 38, 73, 74, 80, 122-125, 127-129, 173, 463, 464, 1384, 1385, 1387
Giriodi Carlo, 680
Giuntini Francesco, 487
Giussiana Giacinto, 50, 75, 121
Giustina G. A. (Ausonio Liberi), 172, 1117
Givone Gaspare, 678
Gobinet Charles, 246, 261
Gobio Innocente, 935
Goffi Tullo, 76
Goggia Giacomo, 332
Goldsmith Oliver, 469, 471, 488, 489
Golzio Eurosia, épouse Monti. *Voir*: Monti
Golzio Felice, 168, 178, 851, 878
Gomorre, site biblique, 253
Gonella Marco, 647, 1241, 1252
Gonetti Emanuele, 142
Gonnet Jeanne-Marie, 139
Gorce Denys, 218
Gotti Vincenzo Lodovico, 219
Gozo, Malte, 419
Gozzi Gaspare, 218
Gracques, frères, histoire romaine, 473
Graglia, famille des Becchi, 17
Graglia Francesco, 16, 35
Gran Madre di Dio, église de Turin, 133
Grasselli, Antonio, 588
Grassino Giovanni, 610, 611
Grasso Savino, 588
Graziano Benvenuto, 1318
Grèce, 560
Grégoire de Nazianze, saint, 1015
Grégoire le Grand, pape, saint, 467, 479, 480, 486, 733, 1007
Grégoire le Thaumaturge, saint, 624, 1373
Grégoire de Tours, 479, 480
Grégoire VII, pape, saint, 289, 471, 474
Grégoire XVI, pape, 173, 187, 206, 207, 266, 289, 348, 418, 557, 601, 745, 781, 1386
Grenette, place, Grenoble, 1319
Grenoble, France, 1172, 1238, 1251, 1328. Don Bosco à – (1886), 1318-1324
Gresino Giacomo, 1037
Griffiths P. J., 383
Grigio, chien, *398-399*, 1008, 1258, 1259, 1275, 1282
Grignaschi Antonio, 459
Griseri Giuseppe, 1389
Grochowski Matthieu, 1207, 1228
Grossi Isnardo Pio, 126
Grosso Carlo, 493
Grosso Giovanni Battista, 1120
Guala Luigi, 71, 140, 142, 145-148, 151-152, 159-161, 167, 168, 172, 173, 177, 222, 1389
Guanella Luigi, 908, 915, 916, 969, 1389
Guardinfanti, via, Turin, 444, 461
Guastalla, Italie, 712
Guerin Meschino, roman, 23, 37
Guerre, ministère, 278, 430, 495, 682, 703, 849
Guerriero Elia, 1386
Guibert Joseph-Hippolyte, 1121, 1122, 1389
Guichonnet Paul, 292
Guida angelica, livre de piété, 54, 76, 79, 246, 261
Guida del popolo, périodique, 272
Guidazio, Pietro, 648, 1223
Guigon, Marius, 1276
Guillaume le Conquérant, 427
Guillaume Paul, 566
Guillaume de Saint-Amour, 1014
Guillotière (La), Lyon, 1178, 1199
Guiol, Clément, 1065, 1118, 1119, 1134-1136, 1178
Guiol Louis, 1178
Guitton Georges, 1197
Gussano, chevalier (a. 1878), 726

Habert Louis, 1015, 1039
Habsbourgs, dynastie, 7
Harel Elie, 219
Harmel Léon, *1173*, 1174, 1192, 1197, 1237, 1330
Haute-Garonne, département français, 940

Haute-Savoie, département français, 1126
Hayward Fernand, 523, 1388
Hédouville, Marthe de, 382, 1389
Hégésippe, deuxième siècle, 491
Héliodore, personnage biblique, 251
Henkel Willi, 1386
Henri VIII, roi d'Angleterre, 210, 367, 383, 384, 427
Henrion, Matthieu-Richard-Auguste, baron, 101, 204, 469, 488
Héraclius, empereur, 211
Héraud, Aimé, 943, 948, 1276
Herbes, place aux, Chieri, 47, 87
Hercule, mythologie, 1021
Hérode, personnage biblique, 250
Heurtebize Benjamin, 262
Hildesheimer Françoise, 415
Hippone, Afrique, 20, 711
Hittites, peuple, 1304
Hocedez Edgar, 383
Hofbauer Clément-Marie, 141
Hollande, 182
Homère, poète grec, 108
Hong Kong, 948, 950, 970, 1294
Hongrois, peuple, 219
Honorius, pape, 795, 806
Hôpital, rue de Lyon, 1199
Horace, poète latin, 59, 60, 760
Houdry Vincent, 651
Hubner, Joseph-Alexandre, baron de, 539
Hughes Victor, 1185, 1282, 1283
Hugo Victor, 798, 1184, *1185*, 1200, *1282-1283*, 1300, 1301
Hugolin de Pise, comte, 475
Huguet, Jean-Marie-Joseph, 649
Hurter, Friedrich von, 363
Hyères, France, 1177
Hygin, pape, saint, 482, 1372
Hyrcan Jean, 250

Iamsilla, Niccolò de, 467
Icheri di Malabaila Francesco, 81
Iéna, avenue de Paris, 1173
Iglesias, Sardaigne, 791
Ignace de Loyola, saint, 141, 163, 210, 1034
Iliade, Homère, 108
Illyrie, 6
Imitation de Jésus Christ, 99, 100, 125, 1021
Immaculée conception, compagnie religieuse, 442, 449, *450-451*, 500
Immaculée conception, église de Turin, 121, 129
Immaculée conception, fils de l'. *Voir*: Concettini
Imola, Italie, 289
Inaugurazione del Patronato di S. Pietro in Nizza a Mare, opuscule de don Bosco, 1038, 1374
Inde, 402, 948, 964, 1304
Index, congrégation romaine, 321, 557, 558, 620, 717-721, 724, 868, 1184
Indien, océan, 400
Indiens, population, *961-962*, 966, 968, 969, 974, 1156, 1286
Indochine, 966
Infermità e morte, manuscrit de G. Bosco sur Comollo, *191-192*, 215
Inghilterra, corso, Turin, 134
Instruction publique, ministère, 469, 495, 553, 556, 589, 590, 604, 615, 640-643, 653, 654, 677, 1115, 1184, 1248
Intérieur, ministère, 279, 324, 340, 420, 421, 463, 493, 495, 497, 521, 522, 589, 590, 604, 615, 644, 653, 654, 692, 706, 713, 741, 879, 984
Irénée de Lyon, saint, 483, 491, 1377
Isère, département français, 1318
Isidore le laboureur, saint, 211, 380, 1377
Islam, 207, 1304
Isola Bella, Italie, 320
Israël, peuple, 252, 1304
Istitutore (L'), périodique, 559, 569
Italie, 5, 7, 97, 264-266, 270, 275, 286, 291, 304, 305, 311, 355, 357, 393, 429, 468, 508, 509, 519, 540, 544, 548, 555, 556, 559, 560, 562, 568, 616, 619, 640, 667, 689, 711-713, 716, 741, 768, 782, 788, 800, 801, 817, 818, 838, 839, 857, 860, 863, 897, 939, 944, 965, 966, 968, 976, 980, 981, 985, 989, 993, 998, 1053, 1074, 1078, 1094, 1102-1104, 1107, 1124, 1125, 1128, 1131, 1158, 1163,

1192, 1197, 1211, 1247, 1274, 1284, 1306, 1308, 1309, 1325, 1340, 1385. L'– en 1815, 5-7. *Voir*: *Risorgimento* et *Storia d'Italia*
Italie (L'), périodique, 992, 1001
Ivrea, Italie, 90, 93, 123, 124, 333, 348, 351, 353, 357, 376, 380, 385, 386, 454, 625, 626, 636, 703, 723, 754, 755, 791, 840, 877, 1055, 1059

Jacob, personnage biblique, 251
Jacobini Angelo, 1258, 1274
Jacobini Domenico, 937, 1272
Jacobini Luigi, 1159
Jacquemin Giuseppe, 89
Jacques, apôtre, saint, 303, 744
Jacquier Clementa, 1180, 1182
Jandel Vincent-Alexandre, 878
Jannée Alexandre, 250
Jans Jacques-Joseph, 791, 796
Jansénius, 210
Japon, 210, 955, 1304
Jarach Luigi, 628, 637
Jaricot Pauline, 187
Jean XXIII, pape, 734
Jean Baptiste, saint, 107, 677, 694, 889, 1053, 1095, 1268, 1283, 1288
Jean-Baptiste de la Salle, saint, 210, 277
Jean Chrysostome, saint, 780, 1015
Jean l'Evangéliste, saint, 483, 780. *Voir*: *San Giovanni Evangelista*
Jeannin, rue de Dijon, 1192
Jemolo Arturo Carlo, 272, 292, 293, 1386
Jérôme de Stridon, saint, 309, 557, 932, 1015, 1021
Jérôme Emilien, saint, 278, 655, 658
Jérusalem, 211, 250, 251, 288, 483, 964
Jésuites, religieux, 53, 58, 95, 108, 160, 268, 269, 270, 272, 278, 321, 393, 508, 554, 580, 587, 594, 602, 619, 620, 638, 648, 718, 750, 757, 774, 789, 797, 798, 843, 846, 848, 850, 862, 872, 877, 958, 993, 1022, 1025-1028, 1041, 1082, 1117, 1123, 1127, 1145, 1182, 1192
Jésus, XV, 22, 58, 93, 194, 201, 246, 300, 305, 339, 384, 444, 534, 752, 753, 964, 1093, 1340. Amour de –, 1265. Apôtres de –, 147, 964. Charité de –, 152. Croix de –, 235, 537, 538, 1294, 1341. Divinité de –, 365. Doctrine de –, 206. Eglise de –, 383, 395. – eucharistique, 240, 241, 372. Evangile de –, 1205. Imitation de –, 99, 100, 125, 161, 277, 284, 578. – juge, 106, 166, 212. – médiateur, 91, 786. Messie annoncé, 366. Nom de –, 154, 404, 1343. Pape, vicaire de –, 141-142, 287, 288, 301, 302, 309, 367, 478, 504, 562, 585, 618, 669, 779, 782, 785, 841, 964, 965, 978, 984, 997. Sacrements de –, 512. –sauveur, 252
Joachim, saint, 1270, 1281
Joanne Adolphe, 1328
Joas, personnage biblique, 253
Job l'Iduméen, personnage biblique, 251, 284, 566
Jogand-Pagès Gabriel-Antoine, 1200
Jonas, personnage biblique, 251
Jonas, ami de Giovanni Bosco, 57-59, 60, 77. *Voir*: Levi Jacob
Jonathan, personnage biblique, 253
Jordanès, chroniqueur, 467
Josaphat, personnage biblique, 253
Joseph, patriarche biblique, 20, 251
Joseph, saint, 276, 311, 815. Compagnie religieuse de –, 449, 451, 463, 1375. Vie de – attribuée à don Bosco, 1375
Joseph Calasanz, saint, 655, 658
Josèphe Flavius, 100, 250, 262
Josse Adolphe, 1185, 1200
Joumard M., Paris, 1173
Jourdan Edouard, 1322
Journal de Florence, périodique, 912
Journal de Rome, périodique, 1258, 1275
Journal of Salesian Studies, périodique, 1385
Journal officiel de la République française, périodique, 1197, 1202
Jover y Costas, Joaquin, 1311
Jude, apôtre, saint, 483
Judith, personnage biblique, 251
Julia José, 1315
Julien l'Apostat, empereur, 211, 212, 471, 1024
Jung Carl Gustav, 1304
Junod Jean-Pierre, 1346, 1347

Justice, ministère, 420, 423, 496, 604, 658, 713, 849, 865
Justin, martyr, saint, 482, 483, 1372

Kant Emmanuel, 1124
Kientzel Reine, 1135, 1389
Klein Jan, X, 39, 1383
Koch Robert, 400
Kurdes, peuple, 1304

La Boétie, rue de Paris, 1173
Laboreyre de Chaptols, madame, 1198
La Bourboule, France, 1246, 1254
Labouré, Catherine, sainte, 730
La Brigue, Alpes-Maritimes, France, 56, 76
La Bruyère Jean de, 1334
Lacordaire, Henri, 655, 656, 658, 696, 697, 1234, 1362, 1389
Lacoste E., 969
Lacqua Giuseppe, 20, 236
La Crau, France, 1120
Ladvocat Jean-Baptiste, 468
La Farina Giuseppe, 530, 565
La Farlède, Var, France, 1270
La Fontaine, rue de Paris, 1185, 1283
La Fratta, Spolète, Italie, 667, 668
La Gorce, Pierre de, 567-570, 969
La Guéronnière, Louis-Etienne-Arthur Dubreuil de, 563
Laigueglia, Ligurie, 1219, 1220
Lalomia Francesco, 508, 509
La Luzerne, César-Guillaume de, 350
Lamache Paul, 1320, 1328
La Marmora, Alfonso Ferrero, 279, 430, 458, 495, 520, 529, 691, 706
Lambert, hôtel, Paris, 1173
Lamé-Fleury, Jules-Raymond, 470-473, 489
Lamone (Il), périodique, 1283
Lamoricière, Louis Juchault de, 583, 596, 598
La Navarre, La Crau, France, 1120, 1125-1127, 1135, 1176, 1177, 1247, 1249
Lanfranchi Vincenzo, 762, 920
Langlois Charles-Victor, IX
Langres, France, 350
Lanteri, Pio Brunone, 141, 142, 147, 148, 160, 173, 174
Lanza Giovanni, 9, 33, 495, 520, 692, 706, 816, 818, 819, 833, 834, 840, 849, 850, 860, 875, 877
Lanza Giovanni, historien, 213, 259
Lanzo, Piémont, 160, 381, 676, 694, 702, 706, 747, 755, 757, 764, 766, 770, 773, 774, 776, 801, 808, 815, 816, 818, 834, 852, 889, 903-905, 917, 932, 933, 994-997, 1001, 1004, 1017-1020, 1024, 1025, 1037, 1039, 1203, 1204, 1266, 1289. Fondation de –, 676-679. La main tendue de –, 994-997
La Plata, Argentine, 972
Larousse Pierre, 401, 416, 487, 553, 1010, 1132
Larroca Joseph-Marie, 878
Lasagna Luigi, 1223
Lasalliens. *Voir*: Ecoles chrétiennes, frères
La Spezia, Italie, 901, 1205, 1257, 1260, 1283, 1324
Latour-Maubourg, boulevard de Paris, 1173
Latran, conciles, 207, 211, 306
Latran, chanoines, 430
Latran, chanoinesses, 421, 431
Laurantoni Teresa, 1366
La Varende, Jean de, XIV, XV, XVI, 1383
Lavergne Claudius, 1187, 1200
Lavergne Joseph, 1187, 1201
Lavergne Julie, 1187, 1200, 1201
La Ville l'Evêque, rue de Paris, 1180-1183, 1199
Lazare, personnage évangélique, 253
Lazaristes, prêtres de la Mission, 95, 117, 120, 128, 269, 270, 405, 421, 576, 579, 587, 595, 676, 897, 1257
Lazzero Giuseppe, 572, 600, 637, 915, 1018, 1047, 1048, 1055, 1056-1057, 1059, 1063, 1066, 1067, 1081, 1109, 1223, 1248, 1263, 1265, 1276, 1309. Suspense de –, 1056
Lecanuet Edouard, 969, 1136
Leclercq Henri, 490
Leflon Jean, 384, 1386
Legnago, Italie, 546
Le Maître de Sacy, Louis-Isaac, 262
Lemoyne Giovanni Battista, VII, X, XI,

XIII, XVIII, 18, 35-39, 77, 79, 128, 167, 172, 178, 217, 257, 258, 260, 284, 291, 294, 295, 340, 341, 413, 459, 460, 463, 490, 522, 524, 600, 603, 646, 648, 650, 651, 679, 694, 699, 702, 704, 742, 744, 755, 759, 773, 776, 790, 801, 806, 813, 835, 877, 889, 913, 972, 974, 994, 995, 1001, 1018, 1042, 1054, 1081, 1144, 1167, 1170, 1198, 1206, *1235-1236*, 1238-1241, 1247, 1250-1253, 1257, 1260, 1261, 1264, 1266-1268, 1270, 1274, 1275, 1277-1279, 1290, 1291, 1293, 1294, 1297, 1298, 1300, 1303, 1326, 1352, 1362, 1365, 1368, 1377, 1381
Lenain de Tillemont. *Voir*: Tillemont
Lenti Arthur, 1385
Léon, pape, saint, 210
Léon XIII, pape, 912, 914, 998, 1071, 1072, 1080, 1085-1087, 1096-1098, 1139, 1142, 1143, 1152, 1156, 1159, 1165, 1166, 1170, 1173, 1202, 1221, 1233, 1256, 1259, 1261, 1262, 1270-1272, 1276, 1324, 1374, 1386, 1388. Audience de – à don Bosco le 16 mars 1878, 1074-1076, 1098. – et la *Concordia* entre don Bosco et Mgr Gastaldi, 1160-1161. Audience de – à don Bosco le 9 mai 1884, 1259-1262. – et la succession de don Bosco, 1272-1273
Léonard de Port-Maurice, saint, 511, 624, 651
Leoncini Luigi, 1151, 1153, 1154, 1168, 1169
Leonori Costantino, 1080, 1088, 1098, 1150, 1151, 1158, 1166, 1168-1170
Léopold, grand-duc de Toscane, 543
Lepan Edouard-Marie-Joseph, 219
Lépante, bataille (1571), 669, 815, 977
Le Play, Frédéric, 1191
Leroy Olivier, 1353, 1356
Le Sage, Alain-René, 1007
Lespérut, Mlle de (Paris, 1883), 1182
Lessard Gaston, 649
Leto Basilio, 1333, 1344, 1347
Lettre du 10 mai 1884, signée par don Bosco, 1262-1266, 1276, 1384
Letture cattoliche, périodique, XII, 335, 347, 348, 355-359, 378, 384-387, 389, 391, 393, 397, 409, 410, 413, 418, 419, 427, 442, 448, 458, 465, 479, 481, 484, 491, 501, 503, 505, 506, 508, 522, 531, 534, 568, 576, 582, 593, 601, 623-627, 635, 644, 648, 649, 654, 667, 690, 699, 705, 717, 718, 721, 749, 754, 773, 778, 783, 784, 792, 794, 797, 804, 805, 815, 833, 1086, 1143, 1144. Programme des –, 355-356. Introduction aux –, 356-357. Titre adopté pour les –, 357-359. Diffusion des –, 375. Direction des –, 376. Propriété des –, 625-627. Règlement de l'affaire des –, 717, 754-755
Letture di famiglia, périodique, 357
Letture popolari, périodique, 357
Leva Pistoi Mila, 744, 745
Leveratto Giuseppe, 1223
Levi, famille de Chieri, 77
Levi Jacob, alias Jonas, 57-59. *Voir*: Jonas
Lévitique, Bible, 894
Levra Umberto, 171, 172, 213
Lhomond, Jean-François, 207, 760
Liber Pontificalis, 467, 491
Libertà (La), périodique, 866, 1051, 1065
Libertad (La) católica, périodique, 1347
Liberté (La), périodique, 1200
Lidwine de Schiedam, sainte, 201
Liège, Belgique, 772, 859, 1335, 1336, 1347
Liguori, Alphonse de, saint, 79, 141, 145, *148-152*, 163, *165-167*, 174, 210, 235, 246, 248, 358, 359, 509, 511, 525, 602, 651, 751, 753, 922, *1013-1016*, 1039, 1188, 1201
Ligurie, Italie, 5, 7, 767, 769, 821, 949, 1009, 1093, 1095, 1219
Lille, France, 772, 972, 1172, 1176, 1185-1187, 1192, 1200, 1249, 1251, 1348. Don Bosco à – en 1883, 1185-1192
Limouzin-Lamothe Robert, 384
Lin, pape, saint, 482-484, 491, 492, 1372
Lione Stefano, 1137, 1151, 1168

Lisieux, France, 21
Littré Emile, 940
Liverpool, Angleterre, 429
Livourne, Italie, 501, 507
Llado, calle de, Barcelone, 1311
Llauder y de Dalmases, Luis Maria, 1311
Lombardie, 6, 9, 89, 271, 529, 530, 542, 544, 545, 547, 555, 557, 562, 607, 684, 945
Lombardie-Vénétie, 7, 228, 265, 529, 539
Lombards, peuple, 475
Londres, Angleterre, 274, 729
Lopez, marquis, Barcelone, 1313
Lorenzone Tommaso, 744
Loreto, Italie, 524, 691, 1053
Loriquet, Jean-Nicolas, 207, 208, 210, 213, 218-220, *553-554*, 556, 569, 588, 589
Lorraine, maison de, 560
Losana Giovanni Pietro, 516, 791, 796
Losana, médecin, 1133
Lothaire, roi, 475
Louis de Gonzague, saint, 53, 95, 163, 164, 210, *233-234*, 247, 248, 327, 392, 451, 455, 464, 664, 677, 1081, 1236. Compagnie religieuse de —, 242-243, 260, 298, 312, 313, 336, 449. *Voir*: *Sei domeniche*
Louis XI, roi de France, 1194
Louis XIV, roi de France, 1197
Louuis XVI, roi de France, 551
Lourdes, France, 728, 939
Louvet Claire, 1176, 1197, 1287, 1309, 1326
Lu, Piémont, 680, 1004
Luc, évangéliste, saint, 780
Lucca Mario, 1108
Lucchelli Alessandro, 1368
Luce (La) evangelica, périodique, 396, 410
Lucerna di Rorà Emanuele, 682, 688, 705
Luciano Pietro, 393, 414
Lucques (Lucca), Italie, 6, 557
Luigi Gonzaga. *Voir*: Louis
Luraghi R., 1385
Luserna (Lucerna), vallée alpestre, 303, 306, 372
Luther Martin, 207, 210, 212, 219, 220, 272, 304, 308, 367, 368, 373, 383-385
Lutzow, "comtesse", 859
Luyton Marie, 1178, 1199
Lybie, Afrique, 967
Lyon, France, 306, 319, 320, 334, 338, 340, 344, 422, 487, 516, 517, 581, 584, 610, 612, 1065, 1135, 1176, 1177-1180, 1199, 1239, 1282, 1304, 1312, 1328. Don Bosco à — en 1883, 1177-1180
Lyon, gare de Paris, 1180

Mabillon Jean, 491
Mac-Adam, John Loudon, 133, 171
Maccagno Angela, 814, 828, 829
Macchabées, personnages bibliques, 251
Macchi Luigi, 1063, 1074, 1258, 1259, 1260
Macchi Veronica, 1068
Maccono Ferdinando, 811, 832, 833, 1388
Macedonius, quatrième siècle, 211
Mack Smith Dennis, 1388
Mac-Mahon, Marie-Edme-Patrice de, 939
Madagascar, 1288, 1294, 1302
Madama, palazzo, Turin, 133
Maddalene, sœurs de sainte Marie-Madeleine, 186, 187, 198, 214, 235
Madeleine (La), église de Paris, 1184, 1188, 1190, 1201
Madonna degli Angioli, église de Turin, 281
Madonna del Pilone, fête, 111
Madonna del Popolo, Cherasco, 756
Madonna delle Grazie, autel du *duomo* de Chieri, 68, 79
Madonna delle Grazie, église de Milan, 1324
Madonna di Campagna, Turin, 224, 229, 453
Madonnetta, via della, Chieri, 68
Madrid, Espagne, 1172
Maffei Francesco, 1066, 1167, 1368
Maffei Giuseppe, 761, 774
Magellan, détroit, 958, 967
Magenta, bataille (1859), 542
Magliano Sabina, Rome, 1158, 1198, 1285

Magnasco Salvatore, 767, 768, 775, 847, 867, 1389
Magnin Ignace-Marie, 936
Magone Michele, 538, 630. Biographie de – par don Bosco, 538, 566, 624, 649, 650, 694, 706, 1212, 1241, 1252, 1352, 1376, 1383.
Maguelonne, La Belle, roman, 37
Mahomet, 308
Maignien Maurice, 1173
Maistre, famille de, 501, 502, 505, 523, 1130, 1192, 1193
Maistre, Eugène de, 1130
Maistre, François de, 501, 523
Maistre, Joseph de, 141, 173, 174, 213, *549-550*, 553, 649, 722, 779, 803, 1130, 1175
Maistre, Rodolphe de, 174, 501, 526
Maistre, Xavier de, 134, 171, 625, 649
Majeur, lac, Italie, 320
Malaspina Saba, 467
Malgeri Francesco, 773
Malines, Henriette de, 29
Maloria Giuseppe, 52, 66, 67, 75, 94, 1008
Malot Hector, IX
Malouines, îles, 973
Malte, 419
Malvano Giuseppe, 967, 975, 1134
Malvezzi Campeggi Alfonso, 977
Mamertine, prison, Rome, 502, 523
Mamiami Terenzio, 604
Manacorda, Emiliano, 692, 706, 815, 820, 835, 846, 847, 848, 867, 876, 1098, 1389
Manè y Flaquer Juan, 1311
Mangenot Eugène, 126
Maniera facile per imparare la Storia Sacra, opuscule de don Bosco, 201, 217, 485, 1370
Manning Henry Edward, 792
Manno Antonio, 75
Manolino Giacomo, 1365
Mansi Giovanni Battista, 803-807
Mantoue, Italie, 546, 945, 1204
Manzini Clemente, 670, 700
Manzoni Alessandro, 358, 552, 1214, 1361
Maragas, Consuelo de, épouse Jover, 1311, 1313
Maraldi Costanzo, 1001
Marassi, Italie, 767, 821
Maraviglie della Madre di Dio, opuscule de don Bosco, 704, 732, 745, 1373
Marc, évangéliste, saint, 744
Marc, martyr, saint, 483
Marcellino Luigi, 451, 452, 532, 600
Marchal Léon, 804
Marches, provinces, Italie, 5, 596, 701, 716
Marchetti Giovanni, 100
Marchetti, comte Melina, 203
Marchi Demiro, 1386
Marchisio Giacomo, 49, 52
Marchisio Luigi, 390
Marchisio Secondo, 36, 38, 1108, 1133, 1362, 1365, 1367
Marenco Giovanni, 1136, 1223-1225, 1228-1230
Marengo Francesco, 490
Margherita Bosco. *Voir* Occhiena
Margotti Giacomo, 273, 379, 398, 415, 588, 599, 705, 737, 747, 842, 862, 876, 929, 937, 996, 1076, 1088, 1116, 1122, 1134, 1146, 1388
Maria Adelaide, reine, 426, 427
Maria ausiliatrice, col racconto di alcune grazie, brochure de don Bosco, 1143, 1374
Maria Elisabetta de Saxe, 682
Maria Teresa, reine, 426, 427
Marianella, près de Naples, 148
Marie, très sainte vierge, IX, XIV, XV, 54, 72, 114, 115, 121, 201, 306, 444, 566, 638, 753, 1093, 1344. Allégresses de –, 390. Annonciation de –, 158. Chapelet de –, 248, 734. Assomption de –, 802. – et Luigi Comollo, 194. Confiance en –, 645. Consécration à –, 83. – consolatrice, 232, 477. Dévotion à –, 83, 248, 663, 815. Etrennes spirituelles de –, 630. Gloires de –, 109. – guide de don Bosco, 1336. Honneur de –, 107. Immaculée conception de –, 82, 95, 156, 157, 197, 450, 786, 802, 857,

1155, 1334, 1335. Intercession de –, 1305, 1306. Litanies de –, 41, 44, 87, 161, 198, 248, 255. Maternité de –, 69, 80, 659. Médaille de –, 406. – mère de Jésus, 22. Mois de –, 276, 311, 455, *508-513*, 631, 632, 634, 637, 718, 1139, 1323. – et la mort, 634, 1343. Nativité de –, 109, 417. Office de –, 44, 52, 87, 161, 198, 248, 255. Prière à –, 753, 1340, 1341. – santé des malades, 403, 404, 406. – dans le songe de neuf ans, 21-22. – dans le songe de Barcelone, 1295. – dans le songe de la servante du Seigneur, 1296. – dans le songe de l'aumône, 1297

Marie auxiliatrice. Culte, XV, 666-669, 681, 684, *727-732*, 857, 1000, 1130, 1158, 1182, 1192, 1195, 1235, 1266, 1288, 1289, 1308, 1324. Association des dévots à –, 745, 1373. Livrets de grâces de –, 1053, 1143-1146, 1167. Médailles de –, 722, 730, 732, 734, 1281, 1313. Neuvaine à –, 1373

Marie auxiliatrice. Eglise de Turin, 196, 665, 666, 692, 694, 699, 727, 988, 1054, 1059, 1081, 1082, 1144, 1234, 1238, 1241, 1333, 1345. Construction, 679-685, 703, 713, 724-725. Cérémonie de la pierre angulaire, 692. Financement, 681-685, 702. Consécration, 729, 755, 758. Description par don Bosco, 725-727

Marie auxiliatrice. Institut des Filles de –, 214, 809-812, 814, 824, 825, 983, 1004, 1037, 1042, 1046, 1090, 1092-1093, 1100, 1140, 1154, 1157, 1235, 1388. Elections du 29 janvier 1872, 828-892. Cérémonie du 5 août 1872, 829-831. – au chapitre salésien de 1877, 1035-1036. Constitutions, 809-810, 825-828, 1043, 1093, 1100, 1376, 1384. Missionnaires, 1092-1093. Nécrologe, 1037

Marie auxiliatrice. Œuvre de, 927-929, 937, 1380

Marie-Louise d'Autriche, 6

Marie-Louise d'Espagne, 6

Marie Madeleine, sainte, 186

Marietti Giacinto, 469, 471-473, 486

Marietti Pietro, 808

Marinetti Giuseppe, 703

Maristes, religieux, 649

Marius, histoire romaine, 473

Marius, martyr, 624, 1373

Markenne Benjamin V., 974

Maroncelli Piero, 54

Marongiù Nura Giovanni Emanuele, 518

Marsano Giuseppe, 56

Marsala, Sicile, 594, 992

Marseille, France, 542, 772, 941, 1028, 1094, 1118, 1120, 1121, 1124, *1125*, 1127, *1128*, 1134-1136, 1176-1178, 1205, 1206, 1214, 1245-1247, 1249, 1253, 1281, 1287, 1289, 1293, 1302, 1308, 1309, 1326. Fondation salésienne de –, 1118-1120

Marthe, martyre, 624, 1373

Martí Codolar, famille de Barcelone, 1316, 1317

Martin de Tours, saint. Vie par don Bosco, *479-480*, 490, 1371

Martin Eric, 1346, 1347

Martin Gonzales Angel, 972

Martina Giacomo, 295, 337, 340, 569, 742, 879, 1386, 1387, 1388

Martinelli Tommaso, 868, 870, 882, 1087, 1285

Martini Antonio, 722

Martinien, martyr, saint, 481, 502

Marx Karl, 265

Maselli Domenico, 381, 385, 419

Masnini Giuseppe, 1038

Masotti Ignazio, 1261

Massabielle, Lourdes, 728

Massaglia Giovanni, 445

Massé Domenico, 214

Massimino, œuvre de don Bosco, 1374

Mastaï-Feretti Giovanni, 266, 289. *Voir*: Pie IX

Matarro, pensionnaire à l'Oratoire, 589

Matera, Aloisio, 1249

Maternità, œuvre de Turin, 135-136

Mathì, Piémont, 918, 1270, 1282, 1288, 1289, 1293, 1302

Mathias, apôtre, saint, 483

Mathilde de Canossa, 467

Matta Giovanna Maria, 74
Matta Giovanni Battista, 49, 74
Matta Giuseppe, 74
Matta Lucia, née Pianta, 49, 52, 74, 76
Matta Secondo, 20, 36
Matteucci Carlo, 642, 654
Matthieu, apôtre, saint, 483, 780, 1024
Maulévrier, Maine-et-Loire, France, 182
Maupassant, Guy de, 1038
Maurice et Lazare, ordre des saints. *Voir*: Saints Maurice et Lazare
Maxime de Turin, saint, 210, 429, 723, 735, 821
Maximien, empereur, 212
Maximin Hercule, empereur, 212
Mayer Enrico, 135
Mazé de la Roche Lorenzina, 1368
Mazzarello Maria Domenica, sainte, 811, 814, 828, 829, 833, 1388
Mazzarello Felicina, 828, 829
Mazzarello Petronilla, 828, 829
Mazzini, piazza, Chieri, 49
Mazzini Giuseppe, *264-265*, 271, 287, 563
Mazzoni Guido, 774
Meaux, France, 1177, 1181
Medici Luigi, 726
Medole, Italie, 542
Meille Giovan Pietro (Jean-Pierre), 353, 354, 382, 397, 410, 412, 414, 419
Meinito, hameau de Castelnuovo d'Asti, 12, 15, 16, 34, 35
Mela Emanuele, 114
Melano Giuseppe, 171, 1385
Melegari Luigi Amedeo, 428, 967, 975
Melegnano, Italie, 542
Melina Giuseppina, 56
Mella, comtesse. *Voir*: Arborio Mella
Mellana Filippo, 428
Mellano Maria Franca, 340, 525, 1388
Mellica Giuseppe, 589
Mellinato Giuseppe, 126, 525
Melzi d'Eril Ludovico, 978
Memorie biografiche, VIII, X-XIII, XVIII, 66, 385, 386, 413, 604, 649, 679, 718, 741, 790, 793, 805, 811, 875, 1001, 1081, 1084, 1111, 1112, 1179, 1240, 1241, 1260, 1290, 1333, 1381
Memorie dal 1841 (testament spirituel), carnet de don Bosco, 129, 1237, 1251, 1253, 1272, 1274, 1287, 1360
Memorie dell'Oratorio, X, XI, XIII, XVIII, 14, 20, 24, 27, 32, 34, 35, 53, 59, 60, 66, 69, 80, 82, 100, 102, 104, 105, 108, 113, 121, 131, 142, 151, 156, 168, 181, 197, 198, 223, 232, 254, 256, 263, 271, 299, 320, 397, 415, 558, 926, *1005-1008*, 1034, 1038, 1360
Ménandre, gnostique, 483
Menchini Mario, 339
Mendicità (La) istruita, œuvre de Turin, 205, 324, 335
Mendoza, Argentine, 961
Menghini Carlo, 868, 870, 881, 1060, 1067
Menghini Mario, 1001
Ménilmontant, Paris, 1123
Mentana, bataille (1867), 778
Menton, Alpes-Maritimes, France, 763, 1243
Mercédaires, religieux, 431
Mermillod Gaspard, 946, 947
Mérode Frédéric de, 503, 583
Mertel Théodulphe, 1087
Mese (Il) di maggio, opuscule de don Bosco, 501, *508-513*, 524-525, 631, 632, 650, 651, 1372, 1383
Mésopotamie, 1292
Messaggero (Il), périodique, 1220, 1221, 1229
Messine, Sicile, 594
Messine, avenue de Paris, 1180, 1181
Mestre, Italie, 1195
Metastasio Pietro, 489, 1214, 1281
Metternich, Klemens Lothar Wenzel, prince de, 6, 174
Metz, France, 799
Metzler Josef, 1386
Mexique, 958
Mezzofanti Giuseppe, 547, 551, 567
Micali Giuseppe, 469, 471, 487
Michel, archange, 80
Michel Albert, 804
Michel Ernest, 338, 942, 943, 945-948, 970, 972, 1010
Michelet Jules, 553

Midali Mario, 177, 218, 600, 773, 776, 832, 875, 936, 1038, 1040, 1384
Migliassi Giuseppe, 647
Milan, Italie, 5, 292, 293, 323, 524, 529, 542, 552, 561, 583, 617, 668, 684, 693, 697, 713, 716, 729, 735, 791, 866, 906, 1053, 1220, 1324
Milan Marina, 775
Milanais, Italie, 5
Milanesi Giancarlo, 1038
Milanesio Domenico, 969
Milazzo, Sicile, 594
Mill John Stuart, 862
Mille, Les, armée de Garibaldi, 586, 594, 1241
Milon d'Anglante, 37
Mincio, rivière, Italie, 542, 543, 545-547
Minghelli Vaini, préfet de Turin, 1115, 1116, 1133, 1134
Minghetti Marco, 642, 653, 860, 861, *879*, 997, 1002
Minimes, religieux, 431
Minini Ferdinando, 160, 161, 177
Mirabello, Piémont, 658, 659, 678, 682, 694, 696-700, 755, 757, 764, 774, 775. Fondation de la maison de —, 659-664. Sa fermeture, 764-765
Miravalle, Cesare, 1369
Misaël, personnage biblique, 262
Miséricorde (La), confrérie et église de Buenos Aires, 949-952, 960, 966, 971
Miséricorde (La),confrérie de Turin, 154
Miséricorde (La), église de Turin, 296
Mission, Prêtres de la. *Voir*: Lazaristes
Mithridate, histoire romaine, 489
Mocquereau André, *1181*
Modane, France, 1192
Modena Vincenzo, 721, 744
Modène, Italie, 6, 7, 40, 529, 530, 543, 557, 560, 583, 599, 972
Moglia, famille et cascina de Moncucco, 26-28, 30, 38, 112, 1007, 1236
Moglia Anna, 27
Moglia Caterina, 27
Moglia Giorgio, 27, 38, 127, 128, 1365, 1367
Moglia Giovanni, 27
Moglia Giuseppe, 27
Moglia Luigi, 27
Moglia Luigi Giovanni Battista, 112
Moglia Nicolao, 46, 73, 78
Moglia Teresa, 27
Moïse, personnage biblique, 101, 251, 252, 889, 904
Mola Aldo Alessandro, 1389
Moldavie, 569
Molière (Jean-Baptiste Poquelin), 1339
Molinari Bartolomeo, 962
Molinari Franco, 218, 338
Molineris Michele, 38, 39, 1383
Mombello, Piémont, 27
Momo Gabriele, 581
Momo Giuseppe (probablement doublet du précédent), 451, 463
Monaco, principauté, 1127
Monaco Michele, 1389
Monaco La Valletta Raffaele, 1062, 1076, 1097, 1141, 1142
Monateri Giuseppe, 756, 1018
Moncenisio, Turin, 588
Moncalieri, Piémont, 186
Moncucco, Piémont, 10, 27, 28, 38, 73, 112
Mondaini Gennaro, 975
Mondonio, Piémont, 10, 457, 531, 532
Mondovì, Piémont, 295, 349, 517, 672, 700, 738, 791, 837, 840, 1378
Mongini Pietro, 647
Montà, Alba, Italie, 135, 637
Montafia, Piémont, 446
Montaignac de Chauvance Louise-Thérèse, 1199, 1200
Montaldo Torinese, Piémont, 107, 108, 127
Montalenti Carlo Giuseppe, 15, 34, 35
Mont-Carmel, scapulaire du, 1342
Mont-Cassin, monastère, 467
Montebello, bataille (1859), 542
Montebello, Gustave Olivier Lannes, comte de, 711
Montebruno Francesco, 500
Monte dei Capuccini, Turin, 132, 280
Monte Rotondo, Rome, 778
Montesquieu, Charles de Secondat de, 267
Montevideo, Uruguay, 1092
Montexi Giovanni Battista, 791, 796

Montferrat, Piémont, 8-10, 14, 33, 599, 645, 658, 659
Monti Clodoveo, 851, 913
Monti Eurosia, née Golzio, 851, 873
Monti Luigi Maria, 1044, 1047, 1049, 1064
Monti Vincenzo, 63, *550-551*, 552, 553
Montigny, Alfred de, 1173, 1237, 1238, 1251, 1276
Montluçon, France, 1180, 1183
Montmorency-Laval, Anne Constance, née de Maistre, duchesse de, 1130
Montpellier, France, 745, 772, 1246, 1318, 1325, 1328
Montù Giuseppe, 647
Monviso, collège, Turin, 763
Monza, Italie, 561, 609
Morazetti Paola, 214
Morelli Giuseppe, 704
Moreno Giovanni Ignazio, 1087
Moreno Luigi, 272, 333, *348-350*, 351-353, 355, 358, 371, 378, 380, 381, 386, 391, 393, 396, 413, 454, 624, 626, 636, 649, 754, 755, 773, 791, 796, 813, 877, 1055, 1389
Moreno Ottavio, 325
Morero Vittorio, 1389
Moretta Giovanni Antonio, 222-224, 241, 257
Moretti Girolamo, 78, 1304
Morgades y Gili José, 1313
Morganti Enrico, 1108
Morganti Pasquale, 1367
Mori Renato, 647, 706, 741
Morialdo, hameau de Castelnuovo d'Asti, 10-13, 28-31, 35, 49, 51, 66, 69, 131, 339, 531, 1006
Moricchini Carlo Luigi, 1087
Mornese, Italie, 665, 678, 814, 815, 824-826, 829-831, 1004, 1093, 1235
Moroni Gaetano, 468, 472, 487, 724
Morozzo della Rocca Carlo, 819
Moschino, quartier de Turin, 135, 136, 140, 172
Mosso Giovanni, 1137
Motta Grossa, Pinerolo, 1328
Motto Francesco, XVIII, XIX, 217, 343, 382, 413, 462, 525, 526, 565, 570, 600, 601, 604, 605, 652-654, 698, 701, 702, 704-706, 741-744, 747, 808, 833-836, 875, 878-882, 913-915, 1001, 1038, 1165, 1251, 1278, 1302, 1347, 1348, 1357, 1360, 1384
Mottura Giuseppe, 83, 104, 122
Mottura Sebastiano, 83, 84, 97, 104, 122, 123, 125, 126
Mouffetard, quartier de Paris, 310
Moulins, France, 1180, 1199
Moulins de la Doire (Mulini della Dora), Turin, 202, 223, 226, 330
Moûtiers, France, 1388
Mouton Pierre, 1319-1323, 1328
Mugnano, Italie, 188
Mulet, auberge de Chieri, 65
Mulini della Dora. *Voir*: Moulins
Mun, Albert de, 1173, *1174*
Murat, Joachim, 6
Muratore (Il), périodique, 1283
Muratori Lodovico Antonio, 467, 468, 472, 486, 786
Muratori, inspecteur scolaire, 653
Murialdo Leonardo, 254, 328, 342, 349, 380, 507, 524, 1365, 1387
Muratori Roberto, 254, 325, 1058, 1067
Musso Antonio, 1151
Musso Ermenegildo, 1159, 1220
Muzi Giovanni, 971
Muzzarelli Alfonso, 509, 510, 511, 525
Muzzi Latino, 649

Nada Narciso, 73, 171, 292, 1385, 1388
Naples, Italie, 6, 7, 97, 148, 187, 267, 529, 548, 557, 585, 586, 594, 596, 597, 605, 617, 668, 715, 729, 745, 758, 774, 990, 1281
Napoléon I, empereur, 5, 6, 40, 211, 471, 472, 474, 553
Napoléon III, empereur, 475, 519, 529, 539, 541-543, 545, 547, 562, 567, 568, 570, 583, 596, 681, 693, 711, 799, 857, 941
Napoléon Jérôme, 529
Nardi Francesco, 881, 992, 993, 1001
Nardi Venerio, 1098
Naselli Carmelo, 1386
Nasi Luigi, 819, 841, 1057, 1066
Natucci Salvatore, 566
Navarre. *Voir*: La Navarre

Naz Raoul, 875, 1083
Nazari di Calabiana. *Voir*: Calabiana
Negro, rio, Argentine, 967, 969, 1296
Negro Provina, 1368
Néri Philippe. *Voir*: Philippe
Néron, empereur, 717
Nespoli Giovanni, 1362
Nestorius, patriarche, 211, 212, 367
Neuilly, M. de, 171
Neuilly, avenue de Paris, 1181
Nevers, France, 1288
Nevissano, hameau de Castelnuovo, 10
Nicco Bernardo, 67, 79
Nicco Casimiro, 1238
Nice, France, 56, 261, 311, 320, 415, 450, 529, 763, 772, 939, *940-941*, 942, 950, 954, 969, 970, 1003, 1008-1010, 1043, 1118, 1120, 1121, 1125, 1127, 1128, 1176, 1177, 1197, 1219, 1242, 1243, 1246, 1247, 1249, 1253, 1256, 1308, 1309. Fondation salésienne de —, 942-948
Nicée, concile, 211
Nico Michele, 680
Nicolis di Robilant Luigi, 80, 145, 155, 172, 174-176, 178, 1387
Nicotera Giovanni, 994-997, 1001
Niel Adolphe, 542
Nigra Costantino, 605, 615, 647
Nigra Pietro, 260
Nilinse, baron de. *Voir*: Collin de Plancy
Nîmes, France, 311
Nina Lorenzo, 1087, 1116, 1134, 1152, 1154, 1157-1161, 1166, 1168-1170, 1221, 1258, 1259, 1271, 1273, 1279. Elu cardinal protecteur de la société salésienne, 1116
Ninive, 253
Nizza Monferrato, Piémont, 817, 818, 837, 1235, 1236
Nobili Vitelleschi. *Voir*: Vitelleschi.
Nocera, Italie, 691
Noces d'or de la Société de S. Vincent de Paul à Nice, brochure d'Ernest Michel, 338, 463
Noë, personnage biblique, 252, 253, 385
None, Piémont, 739
Norfolk, Henry Fitzalan Howard, duc de, 1340
Normands, population, 219
Nostra Signora delle Grazie, école de Nizza Monferrato, 837
Notario Antonio, 1223
Notario Paola, 1385
Notizie storiche intorno al miracolo del SS.mo Sacramento, brochure de don Bosco, 371-372, 385, 1371
Notre-Dame, cathédrale de Grenoble, 1320
Notre-Dame, cathédrale de Paris, 656
Notre Dame de Sion, couvent de Paris, 1187, 1200
Notre Dame des Anges, Alassio, 762
Notre Dame des Neiges, fête, 404, 830
Notre-Dame des Victoires, église de Paris, 1180, 1182, 1191
Notta Giovanni Battista, 324, 403, 408, 412, 416, 418, 452, 463
Nouvelliste (Le), périodique, 1348
Novalaise (La), monastère, 467
Novara, Italie, 274, 279, 281, 282, 285, 323, 420, 421, 489, 542, 555, 1081
Nuestra Señora de Belén, église de Barcelone, 1314-1315, 1316, 1327
Nuestra Señora de Gracia, Catalogne, 1310, 1317
Nuestra Señora de la Merced, église de Barcelone, 1316
Numa, roi, 437, 474
Nuvoletta del Carmelo (La), brochure signée par don Bosco, 1143, 1374
Nuytz Johannes Nepomucenus, 798

Oblates du Sacré Cœur. *Voir*: Sacré Cœur, Oblates
Oblats de Marie, religieux, 95, 141, 173, 320, 405, 421, 422, 431, 574, 579, 601, 862, 1256, 1262
Occhiena Marco, 495, 520
Occhiena Margherita, mère de Giovanni Bosco, XII, 13-19, 22, 26-28, 30-32, 34-36, 38, 82-83, 237, 244, 342, 407, 433, 453, 462, 476-477, 490, 1268, 1282, 1294, 1329. Biographie de — par G. B. Lemoyne, 35, 490, 1381
Occhiena Marianna, 342, 477
Occhiena Melchiore, père de Margherita, 13, 32, 34, 35, 109

Occhiena Melchiore, frère de Marghe-rita, 28
Occhiena Secondo, 13, 35
Occimiano, Italie, 664
Océanie, 956, 966
Oddenino Andrea, 1090, 1091, 1100, 1138, 1151, 1168
Odoacre, roi, 467
Odone, Giovanni Antonio, 516, 518, 671, 682, 700
Olascoaga, chroniqueur, 974
Oleggio, Italie, 323
Olivari C., 1389
Olive Ludovic, 1296
Olivero Giovanni, 908
Olivétains, religieux, 431
Ombrie, 596, 667, 668
Onosius, tribun, 483
Opera dei Congressi, 976-977, 990, 991, 997, 998, 1387
Opera di Maria ausiliatrice. Voir: Marie auxiliatrice. Œuvre
Opinione (L'), périodique, 218, 272, 273, 911, 916
Opstraet Johannes, 125
Oratoire, institut religieux, 81, 158, 1127
Oratorio (L') di San Francesco di Sales ospi-zio di beneficenza, opuscule de don Bosco, 1134, 1374
Orbassano, Piémont, 80, 128
Oreglia Federico, chevalier, 615, 637, 649, 684, 686, 704, 718, 725, 732, 741-744, 746, 872
Oreglia Giorgio, 819, 820, 841
Oreglia Giuseppe, 419, 724, 744
Oreglia Luigi, 1058, 1059, 1061, 1067, 1074-1076, 1085, 1086, 1099, 1147. Elu cardinal protecteur de la société salésienne (1878), 1075. Lettre de don Bosco à – le 25 mars 1878, 1076-1079
Orfane, via delle, Turin, 153
Origène, théologien, 251
Orione Luigi, 1343, 1349, 1389
Oristano, Italie, 867
Orléans, France, 488, 826, 1052, 1173
Orléans, Marguerite d', 1173
Oroboni Antonio Fortunato, 54
Orphelin (L'), périodique, 1201
Ortalda Giuseppe, 301, 588, 715
Osée, personnage biblique, 733
Osimo et Cingoli, diocèse italien, 691
Ospizio dei Catechumeni, institution, Turin, 138
Osservatore cattolico, périodique, 866, 1220
Osservatore romano, périodique, 1103, 1252
Ottone, artiste de Turin, 725
Ottonello Matteo, 756, 890
Oudinot Nicolas-Charles, 287
Ovada, Italie, 974
Ovide, poète latin, 59, 60, 760
Oyague M., Paris (1883), 1173
Ozaneaux Louisa, 1201,

Pacchiotti Sebastiano, 189, 200, 217, 221, 222
Pace (La), église et couvent de Chieri, 48, 67, 68, 79
Pace, via della, Chieri, 57, 59, 67, 99
Pacifici Lucas, 517
Pacifique, océan, 1294
Padoue (Padova), Italie, 684, 1239, 1240
Paesana, piazza, Turin, 453
Pagani Giovanni Battista, 504, 523
Paganini Virgilio, 1237
Paganuzzi Giambattista, 977, 978, 999, 1389
Paglia Francesco, 908
Paguelle de Follenay J., 1389
Palais Royal, Paris, 1174
Palazzini Pietro, 1389
Palazzo di Città, via, Chieri, 76
Palazzolo Carlo, 245
Palerme, Sicile, 586, 648, 729
Palestrina, élève à l'Oratoire en 1888, 1341
Palestro, bataille (1859), 542, 556
Palladio Andrea, 744
Pallavicino Ignazio, 324
Palma Giovanni Battista, 286
Palumbo Luigi, 757-759, 774
Pamparato, Piémont, 837
Pampas, Amérique du Sud, 961, 964, 967, 1077, 1205
Panasia, bienheureuse, 568, 624, 1378
Pancrace, saint. Vie écrite par don Bosco, 479-480, 490, 491, 502, 1371

Panthéon, Paris, 799, 801
Panthéon, Rome, 501, 848
Paola, religieuse des *Maddalene*, 415
Papasogli Giorgio, 1389
Paraguay, Amérique du Sud, 967
Paraña, rio, Amérique du Sud, 952, 953
Paraner Jean-Jacques, 337
Paravia, imprimeur, 375, 469, 608, 625, 626, 754
Paray-le-Monial, France, 939, 940
Parco Reale, via Turin, 135
Pareto Lorenzo, 314
Parini Giuseppe, 63, 489
Paris, France, 172, 186, 274, 277, 310, 357, 359, 360, 377, 378, 380, 384, 427, 487, 540, 541, 557, 563, 567, 596, 656, 729, 772, 788, 790, 799, 962, 969, 970, 1052, 1085, 1094, 1120, 1129, 1172-1174, 1176, 1192, 1234, 1281, 1282, 1314, 1316. Prophétie de don Bosco sur – (5 janvier 1870), 788. Entrée manquée à – Auteuil (1878-1879), 1120-1123. Voyage de don Bosco à – (avril-mai 1883), 1180-1191
Paris, Philippe, comte de, 1173
Parme, Italie, 6, 7, 257, 350, 351, 472, 529, 530, 543, 557, 560, 583, 848, 990
Parocchi Lucido Maria, 1087, 1258
Paroletti Modeste, 171
Parone Luigi, 245
Parravicini Luigi Alessandro, 470, 471, 473
Pas-de-Calais (Le), périodique, 1201
Pascual, famille de Barcelone, 1317
Pascual Narciso, 1313
Pascual Oscar, 1313
Pasolini Giuseppe, 608, 615
Pasquali Pietro, 916
Pasquino (Il), périodique, 772, 776, 842
Passaglia Carlo, 599, 619-621, 648, 689
Passavanti Jacopo, 102, 126, 550
Passionnistes, religieux, 431, 1257
Pastori Genoveffa (mère Eulalia), 191
Patagones, Patagonie, 1095
Patagonia (La) e le terre australi, mémoire de don Bosco, 975, 1384
Patagonie, Amérique du Sud, 960-962, 964, 967, 968, 974, 1054, 1077, 1094, 1127, 1179, 1180, 1205, 1236, 1249, 1257, 1266, 1267, 1286. Projet de colonie italienne en –, 966-967
Pateri P., assesseur à Turin, 705
Patria (La), périodique, 334, 335, 343, 344
Patriote (Le) savoisien, périodique, 1126
Patrizi Costantino, 747, 793, 806, 868, 870, 882, 911
Patrizi Giovanni, 502, 503, 523
Pattina Agostino, 405
Paul, apôtre, saint, 91, 303, 466, 482, 485, 615, 717, 718, 816, 1021, 1054. Vie de saint –, par don Bosco, 482, 491, 1372
Paul, ermite, saint, 102, 211
Paul Diacre, historien, 467
Pavesio Giuseppe, 96
Pavia Bella, épouse Levi, mère de Jonas, dénommée Rachel par don Bosco, 58
Pavia Giuseppe, 1059
Pavie, Italie, 716
Pays-Bas, 6
Pazzaglia Luciano, 462, 776
Pecci Gioacchino, 1071, 1096, 1097. *Voir*: Léon XIII
Pechenino Marco, 1115
Pékin, Chine, 1294, 1295, 1303
Pelazza Pietro, 469, 472, 488
Pèlerin (Le), périodique, 1201
Pellato Giuseppe, 109, 110, 127
Pellicani Antonio, 1151, 1153, 1154, 1159, 1168-1170
Pellico Silvio, 54, 76, 184, 214, 311, 327, 358, 359, *551-552*, 568, 625, 649, 1378, 1389
Penango, Piémont, 835
Pennano Lucia, 16
Pentateuque, Bible, 101
Perboyre Gabriel, 210, 219
Perenchio Giovanni, 1055, 1057, 1059, 1066
Peretti Domenico, 89
Perlo Giacomo, 97, 98, 125
Perniola Erasmo, 1064
Perona, élève de l'Oratoire en 1860, 628
Perosa, vallée alpestre, 303
Pérouse (Peruggia), Italie, 544, 1064, 1071

Perquisizioni (Le), mémoire de don Bosco, 595, 603-605, 653, 654, 1360
Perret Jean-Baptiste, 945, 970
Perreyve Henri, 697
Perrone Ettore, 318
Perrone Giovanni, *362-365*, 368-369, 383, 384, 410, 419, 619
Perrot Pietro, 1115
Persans, population, 1304
Persi Giuseppe, 996
Peruzzi Ubaldino, 642, 644, 653
Pescarmona Alessandro, 245
Pescarmona, asile de Castelnuovo, 812
Pesce Luigi, 757
Pesce Stefano, 452, 464
Peschiera, Italie, 546, 945
Pestarino Domenico, 703, 810, 813, 814, 824, 825, 828-833, 836
Petau Denis, 619
Petit L., 803
Petit (Le) Marseillais, périodique, 1128
Petit (Le) Provençal, périodique, 1128
Petites lectures, périodique, Paris, 357, 358, 380, 382
Pétrarque Francesco, 63, 762
Pettinati Guido, 833
Pettiti di Roreto Ilarione, 153, 175, 1389
Pettiva Secondo, 600
Pey Marguerite, 1181
Pezzi Domenico, 775
Pezzini Cipriano, 1044, 1064
Pharsale, bataille (48 avant J. C), 489
Phèdre, auteur latin, 760
Philippe, apôtre, saint, 483
Philippe Néri, saint, 81, 82, 120, 140, 157, 176, 177, 195, 210, 247, 278, 295, 432, 514, 649, 655-657, 696, *732-734*, 1227
Philippins, religieux, 48, 81, 422, 431
Philomène, sainte, 182, 187, 188, 215
Photius, patriarche, 212
Piacentino Giacomo, 1380
Pianezza, Piémont, 318, 490, 1054, 1239
Piano Giovanni Battista, 461, 1365, 1367
Piano Lino, 172
Pianta Giovanni, 57, 58, 65, 76
Pica, Asti, Italie, 414
Picard François, 940, 945, 969
Picco Matteo, 444, 445, 461, 533, 536, 643
Piccola casa della Divina Provvidenza, œuvre Cottolengo, 139, 183, 417
Piccollo Francesco, 1362
Pichetto M. T., 1387
Pichot Pierre, 1326
Pie I, pape, saint, 482, 1372
Pie V, pape, saint, 210, 939
Pie VI, pape, 211, 456, 1187
Pie VII, pape, 211, 456, 1187
Pie IX, pape, XIV, 266, 268, 270, 274, 286-289, 294, 295, 301, 302, 314, 321, 336, 344, 425, 429, 450, 458, 469, 472, 476, 478, 498, 499, 503, 516-519, 524, 525, 529, 530, 544, 558, 561-563, 565, 568, 570, 571, 582-585, 587, 589, 597, 599, 600, 603, 615, 620, 622, 647, 649, 669, 681, 682, 688-690, 692, 693, 701, 703-706, 711, 712, 714-717, 724, 736, 738, 744, 778, 784, 785, 788, 789, 794, 797, 798, 800, 802, 808, 809, 815-817, 819-821, 824, 834, 836, 840, 843, 848-850, 854, 857-859, 863, 865, 871, 873-879, 882, 893, 895, 901, 906-911, 913, 916, 921, 923, 927, 928, 939-941, 947, 951, 957, 963, 970, 971, 983, 992, 996, 997, 999, 1000, 1004, 1015, 1023, 1037, 1044, 1045, 1048, 1049, 1053, 1059, 1061-1065, 1067, 1071-1074, 1078, 1080, 1081, 1085, 1088, 1089, 1091, 1092, 1096, 1103, 1107, 1121, 1125, 1130, 1141, 1142, 1161, 1164, 1196, 1207, 1223, 1239, 1256, 1259-1261, 1359, 1386, 1388. Offrande de l'oratoire Saint François de Sales à – (1849), 287-289. Fête des chapelets de – (1850), 301-302. Audiences de don Bosco le 9 mars et le 6 avril 1858, 504-507, 524. Don Bosco alerte – en janvier 1859, 529-531. Bref de – à don Bosco le 7 janvier 1860, 563-564. Prophétie de don Bosco sur – le 5 janvier 1870, 788-789. Vraies et fausses audiences de – en février 1870, 795, 805, 806. L'audience du 28 juin 1871, 816. Prophétie de don Bosco sur – en

mai-juin 1873, 857-860, L'audience du 21 janvier 1877, 1004. Don Bosco ne peut revoir – au cours de ses dernières semaines (janvier-février 1878), 1062-1064. L'affaire du monument turinois à la mémoire de –, 1072, 1081
Pie X, pape, saint, 1386
Pie XII, pape, 533, 592, 605, 1252
Piémont, 5, 7-9, 48, 52, 55, 72, 96, 148, 174, 182, 190, 264, 266-268, 271, 278, 280, 286, 289, 303, 304, 313, 317, 324, 326, 402, 420, 425, 469, 476, 496, 498, 519, 520, 529, 535, 539-541, 543, 547, 557, 558, 561-563, 568, 576, 577, 583, 586, 592, 596, 612, 694, 716, 735, 769, 771, 791, 792, 857, 941, 943, 969, 1012, 1021, 1085, 1093, 1095, 1102, 1104, 1137, 1140, 1339, 1385
Pieroni Bortolotti F., 837
Pierre, apôtre, saint, 206, 213, 252, 288, 289, 305, 308, 321, 360, 502, 523, 585, 615, 717, 718, 720, 721, 723, 780, 785, 792, 797, 802, 816, 1021, 1024, 1054. Vie de –, par don Bosco, 478, 481, 482, 485, 490, 491, 502, 717, 724, 744, 1372. *Voir: Centenario (Il)*
Pierre, épître, 1024
Pierre-Charron, rue de Paris, 1173
Pinamonti Giovanni Pietro, 114, 128, 1015
Pinardi Francesco, 226, 229, 257, 259, 324. Hangar –, *228-229*, 257. Maison –, 232, 236, 237, 241, 244, 263, 322, 324, 325, 347, 348, 388, 452, 926, 946, 1007
Pincio, Rome, 871
Pindare, poète grec, 108
Pinelli Pier Dionigi, 279
Pinerolo, Piémont, 303, 306, 372, 394, 407, 422, 737, 747, 791, 867, 935, 1269-1271, 1278, 1289
Pino, Piémont, 10
Piñol Romulo, 1352, 1356
Pinoli Angelo, 352, 625, 626, 649
Pio IX, périodique, 1068
Piovano Luigia, 1366
Piovano Tommaso, 1366
Pippino Giacinto, 775
Pirri Pietro, 545, 526, 568, 570, 706, 834
Pirro Davide, 1219, 1229
Pisanelli Giuseppe, 658, 697
Piscetta Luigi, 1365, 1367
Pise, Italie, 587, 704, 845, 876
Pistoia, Italie, 1238
Pittavino Buonfiglio, 318
Più (Il) bel fiore del Collegio apostolico, œuvre de don Bosco, 1068, 1086, 1097, 1099, 1374
Piucco Giannantonio, 488
Pivato Stefano, 777
Planchon, col, Argentine, 961
Platani, via dei, Turin, 281
Plaute, auteur latin, 760, 762
Pline le Jeune, 486, 760
Plombières, Vosges, France, 519, 529, 530, 539, 540
Plutarque, auteur grec, 467, 482, 486
Pô, fleuve, 8, 9, 134, 135, 136, 202, 542, 1293
Pô, via, Turin, 133, 269
Pogliano Michele, 88
Poirino, Piémont, 73, 122
Poirino, Carlo Filippo da, capucin, 410, 651
Pol Vincenzo, 702
Polin, prêtre de Paris-Auteuil, 1135
Pollone Giuseppe, 199, 200
Polo Marco, 1303
Pologne, 6
Polonais, population, 219
Polonghera, Piémont, 111
Polto Secondo, 1112
Polybe, historien grec, 467, 486
Polycarpe de Smyrne, saint, 483, 491, 1377
Pomba Giuseppe, 59, 100
Ponnelle Louis, 176
Pompée, histoire romaine, 471
Ponte Pietro, 245, 327, 331, 342
Porani (ou Porrani) Alessandro, 1059, 1219
Porta Nuova, Turin, 281, 494, 497, 520, 614, 647, 672, 887, 965, 1324
Porta Palazzo, Turin, 133, 134, 136, 153, 182, 328, 330

Porta Pia, Rome, 800, 977
Porta Susina, Turin, 134, 322
Porta teco, opuscule de don Bosco, *513-515*, 525, 1372
Porta Torinese, Chieri, 64
Port-Bou, Catalogne, 1309, 1354
Portici, Italie, 337, 1064
Portugal, 5, 294, 966
Posada Maria Ester, 811, 812, 829, 832, 833, 837
Poterat, marquise de, 1180
Pouilles, Italie, 467
Poulat Emile, 1122
Pouzzoles, Italie, 774
Prague, Bohème, 274
Prasca Angela, 1250
Prato, Italie, 1283, 1301, 1306
Prato Giuseppe, 88
Prato Leone, 1072, 1073, 1088, 1098
Prato Susanna, 835
Prellezo José Manuel, 382, 1302
Pressin, Saint-Genis Laval, France, 1322
Prêtres Séculiers des Ecoles de Charité, institut, 574, 576, 601
Prever Achille, 493
Prever Giovanni Battista, 191
Prévost, Antoine-François, 1007
Prialis Lorenzo, 84, 104, 122
Prielli Giovanni, 680
Primeglio, Piémont, 10
Prina Carpani Giovanni, 415
Principe Eugenio, via, Turin, 134
Priscille, sainte, 188
Procacci Giovanna, 172
Processus, martyr, saint, 481, 502
Procope, historien, 467
Propagation de la foi (*Propaganda Fide*), congrégation romaine, 139, 867, 951, 963, 974, 975, 1258, 1272
Protasi Giulio, 419
Proust Marcel, 1347
Provana di Collegno. *Voir*: Collegno
Provera Francesco, 461, 572, 600, 637, 658, 659, 678, 697, 755, 756, 773, 887, 888, 1362
Provera Vincenzo, 659, 660
Proverbio Germano, 774, 775
Provvidenza, contrada della, Turin, 117
Prusse, 5, 303, 354, 799, 859
Psyché, mythologie, 657
Ptolémaïs, évêché titulaire, 935
Puecher Francesco, 218, 320, 322, 325, 340, 342
Pugnetti Valeriano, 49, 74
Pulingathil Mathew, 707, 1384
Pygmalion, mythologie, 657

Quaglia Zenone, 584, 702, 738, 747, 790
Quagliotti Vincenzo, 36
Quanta cura, encyclique de Pie IX, *688-689*, 690, 784
Quaranta Martino, 1203, 1204
Quarto dei Mille, Italie, 586
Quattro Fontane, Rome, 501, 505, 507
Quazza Guido, 775, 1386
Quentin Henri, 566
Quesada Vincente Gregorio, 973
Quinte-Curce, historien latin, 59
Quinzio Sergio, 1233, 1249, 1275
Qurinal, Rome, 286, 865, 1130
Quirinale, via del, Rome, 501

Rabagliati Evasio, 1095
Rabilloud Camille-Eugène, 1319, 1321, 1322
Racca Giovanni, 628
Racchini Agostino, 722
Rademacher Daniele, 313, 339, 431, 458, 459
Radical (Le), périodique de Marseille, 1129, 1136
Raimondi Timoléon, 970
Rambaldi Giuseppe, 648
Ramello, prêtre et professeur à l'Oratoire en 1858, 456
Ranavalona III, reine de Madagascar, 1288
Randazzo, Sicile. Fondation salésienne, 1096
Randi Lorenzo, 1048, 1065
Randon, porte de Grenoble, 1318
Ranello, hameau de Castelnuovo, 10
Raphaël, archange, 71
Rattazzi Cesare, 496
Rattazzi Cipriano, 250
Rattazzi Urbano, 420, 421, 423, 424, 426, 428, 430, 431, 458, 495-499,

520-522, 561, 577, 591, 600, 614, 616, 642, 647, 771, 776, 994, 1038. Conversation de – avec don Bosco en 1854, 496. Relations de don Bosco avec –, *495-498*
Ratti Guido, 213
Ravenne, Italie, 6, 544, 561
Ravina Filippo, 343, 350, 402
Ravisso, élève de l'Oratoire en 1860, 628
Re, piazza del, Turin, 133
Re, via del, Turin, 134, 281
Re, Giuseppe Francesco, 1369
Reali di Francia, roman, 23, 37, 485
Reano Giuseppe, 532, 589, 1362
Rebuffo, élève de l'Oratoire en 1860, 589
Recanati, Italie, 691
Recasens José, 1352
Reclus Elisée, 962, 974
Rédemptoristes, religieux, 141, 248, 261, 579, 601, 862, 1257, 1262
Reffo Eugenio, 172, 294
Refuge, œuvre Barolo, Turin, 181, 182, *183-186*, 190, 196-198, 202-204, 214, 221, 223, 225, 226, 229-231, 235, 236, 241, 411, 1057, 1066
Reggiori Vincenzo, 1238
Regina Margherita, corso, Turin, 133, 134, 284, 1267
Regnier, René-François, 1087
Reille, baronne, Paris (1883), 1173
Reimbeau Jules, 1237, 1251
Reims, France, 1173, 1192, 1201
Rémond René, 1135, 1197
Renaldi Lorenzo, 272, 737, 747, 791, 1389
Renan Ernest, XIV, 719, 743, 798, 1124
Rendu Louis, 410, 419
Rendu Rosalie (sœur Rosalie), 310
Renouvier Charles, 1125
Restauration, période, Italie, 7, 8, 40, 45, 72, 81, 109, 142, 267, 476
Revel, Ottavio Thaon, comte, 426
Reviglio Felice, 125, 327, 342, 417, 1365
Reviglio della Venaria Carlo, 680
Revista popular, périodique, 1311
Rey-Mermet, Théodule, 174
Reynaud Abel, 1177
Rezasco, fonctionnaire de l'Instruction publique, 642
Rho Angelo, 1114, 1116, 1133, 1134
Rhône, France, 1178
Riant, comtesse, Paris (1883), 1173
Riberolles, comtesse de, 1180
Ricagni Giovanni, 1104-1106
Ricaldone Pietro, 773, 1369, 1377-1381, 1383
Ricardi Antonio, 962
Ricasoli Bettino, 560, 647, 712-714, 741. "Télégramme" de – à Tonello, 714
Ricca Agostino, 685, 686
Riccardi di Netro Alessandro, 693, 702, 704, 711, 716, 729, *734-735*, 746-748, 796, 841, 842. Conflit avec don Bosco, 736-740. A Vatican I, 791. Mort, 740
Ricci des Ferres Azelia, 1366, 1368
Ricci des Ferres Feliciano, 600, 1194, 1202
Ricciardi, élève à l'Oratoire en 1860, 589
Richard, François, 1341, 1389
Richard-Lesclide Juana, 1301
Richelmy Agostino, 178
Ricordi confidenziali ai direttori, écrit de don Bosco, 698, 1374, 1384
Ricossa Sergio, 33
Ricotti Ercole, 468, 472, 486, 487, 643, 653, 995, 1001
Ricovero di mendicità, Turin, 138, 171
Rigault Georges, 218, 1229
Rimembranza di una solennità, opuscule de don Bosco, 745, 746, 759, 774, 1252, 1373
Rimembranza storico-funebre, opuscule de don Bosco sur Cafasso, 69, 80, *605*, 1372
Rimini, Italie, 691
Rinaldi, vicaire général d'Asti, 516
Risorgimento, Italie, *264-266*, 270, 272, 275, 291, 292, 321, 485, 564, 800, 989, 990, 1102, 1103, 1106, 1240, 1385
Risorgimento (Il), périodique, 272
Rites, congrégation romaine, 215, 722, 1143, 1144, 1171

Ritiro San Pietro, œuvre de Turin, 1066
Riva di Chieri, Piémont, 531, 532
Rivalba, Piémont, 71
Rivoli, Piémont, 125, 300
Rivoli, via, Turin, 1267
Robecchi Giuseppe, 428
Robert Paul, 973, 1092
Roberto Gioanni, 46
Robespierre Maximilien, 212
Robillant Alberto di, 862
Rocca Angelo, 852, 882, 892, 902, 1058, 1059
Rocchietti Giuseppe, 390, 611, 612, 637
Rocchietti Mauro, 1369
Roch, saint, 110, 728, 745
Rodinò Amedeo, 1389
Rodolico Niccolò, 1388
Roetto, élève à l'Oratroire en 1857, 532
Roger Ernest, 1136
Roget de Cholex, V, 41, 183, 214
Rohan, madame de, Paris (1883), 1183
Rohrbacher René-François, 101, 204, 997, 998, 1002
Rojas, Argentine, 949
Roland, personnage de roman épique, 37
Rollon, chef normand, 219
Romagne, Italie, 266, 543, 561, 563, 570, 584, 585, 596, 701
Romains, épître aux, 622, 1040
Romano Aldo, 1001
Romanziere popolare, périodique, 1134
Rome, VII, 7, 15, 35, 222, 230, 266, 271, 286, 287, 301, 305, 306, 311, 314, 321, 327, 342, 374, 410, 418, 420, 425, 426, 466, 473, 480, 498, 530, 551, 557, 558, 562, 563, 573, 583, 594, 617, 619-623, 656, 668, 672, 700, 711, 712, 714, 719, 720, 722, 723, 738, 742, 747, 762, 778, 783, 788, 790, 799, 800-802, 808, 817, 818, 820, 838, 846, 853, 857, 866, 874, 877, 889, 890, 901, 902, 909, 910, 917, 918, 920, 939, 940, 944, 948, 955, 963, 967, 974, 978, 990, 1020, 1037, 1044, 1049, 1057, 1059, 1060, 1065, 1066, 1068, 1072, 1073, 1078, 1084, 1085, 1094, 1102, 1118, 1131, 1140-1142, 1152, 1154, 1159-1161, 1165, 1167, 1176, 1177, 1185, 1196, 1213, 1217, 1222, 1237, 1244, 1256-1258, 1266, 1268, 1276, 1277, 1285, 1316, 1318, 1322, 1324, 1328, 1329, 1338, 1340, 1356, 1358, 1359. Séjours de don Bosco à – en 1858, 500-508, 1258; en 1867, 714-716; en 1869, 738; en janvier-février 1870, 790-795, 805; en juin-juillet 1871, 816; en septembre 1871, 819; en février-mars 1873, 848-850; de décembre 1873 à avril 1874, 865-874; en février-mars 1875, 909, 958; en avril-mai 1876, 911, 937, 966; en novembre 1876, 1045; en janvier-février 1877, 1046; en juin 1877, 1047, 1053; de décembre 1877 à avril 1878, 1061-1064, 1071-1080, 1147; en mars 1879, 1137; en mars-avril 1880, 1140-1142; en avril-mai 1881, non mentionné; en avril-mai 1882, 1158-1159; en avril-mai 1884, 1257-1266; en mai 1887, 1324-1325. Prophétie de don Bosco sur –, 788
Romeo Rosario, XIX, 33, 36, 171, 278, 292-294, 296, 339, 458, 459, 565, 567, 569, 603, 605, 647, 969, 1385
Romero Cecilia, 805, 831, 832, 836, 837, 878, 1100, 1229, 1277, 1304, 1376, 1383, 1384
Romuald de Salerne, 467
Romulus, histoire romaine, 470, 1021
Ronchail Giuseppe, 944, 947, 969, 970, 1018, 1125, 1127, 1136
Rondò, Valdocco, Turin, 134, 154, 256, 347, 444
Roquefort, Var, France, 1152
Rorà, *Voir*: Lucerna di Rorà
Rorà, Emanuele Rorengo di, 615, 688, 705
Rosa, personnage des *Actes des Apôtres*, 720
Rosaire, fête et chapelle des Becchi, 109, 110, 283, 330, 390
Rosaz Edoardo, 452, 464
Rose de Lima, sainte, 210, 211, 1266
Rosette Aloys, 1201
Rosignoli Carlo Gregorio, 79, 163, 177

Rosini Carlo Maria, 757-760, 774
Rosmini Antonio, 97, 98, 102, 125, 273, 294, *320-323*, 324, 340, 341, 389, 392, 413, 414, 552, 553, 558, 926, 1051, 1146, 1157, 1389
Rosminiens, religieux, 320, 322, 340, 389, 413, 429, 433, 504, 579, 862, 891
Rosmond, lombard, 475
Rosoli Gianfausto, 969, 971
Rossi Francesco, 476, 490, 500
Rossi Giacomo, 453
Rossi Giovanni Battista, 1369
Rossi Giuseppe, 581, 808, 1295, 1365
Rossi Guido, 340, 1389
Rossi Pellegrino, 286, 472
Rossini Gioacchino, 1315
Rosso Anna, 32
Rostagno Giovanni Battista, 1026, *1041*, 1058, 1061, 1082, 1145, 1167
Rostand Jules, 1119, 1135
Rota Pietro, 712
Rotureau Gaston, 217
Rousseau Jean-Jacques, 138, 172, 210, 937, 1007, 1114
Roussel Louis, 1085, 1094, 1120-1123, 1135, 1389
Rovere Clemente, 79
Rovereto, Italie, 320, 552
Rovetto Antonio, 600
Royaumont, Bible de, 250, 252, 262
Rozenbau, madame de, Paris (1883), 1183
Rua Giovanna Maria, 477
Rua Michele, 36, 80, 120, 129, 177, 330, 343, 389, 390, 406, 413, 434, 445, 451, 477, 498, *499-500*, 522, 523, 532, 565, 568, 572-574, 580, 600, 601, 603, 605, 628, 637, 638, 659, 682, 698, 699, 703, 704, 714, 729, 742, 745-747, 761, 774, 805, 812, 822, 824, 832, 833, 835, 836, 848, 876, 887, 890, 913, 915-917, 925, 946, 947, 962, 966, 972, 1003, 1004, 1018, 1033, 1037, 1038, 1048, 1053, 1055, 1056, 1062, 1065-1067, 1071, 1073, 1091, 1096-1098, 1100, 1110, 1115, 1119, 1121, 1122, 1135, 1136, 1138, 1147, 1152, 1160, 1165, 1166, 1192, 1195, 1196, 1200, 1202, 1206, 1223, 1242, 1243, 1248, 1249, 1253, 1256, 1260, 1264, 1265, 1270-1275, 1278, 1284-1286, 1295, 1301, 1307, 1309, 1312, 1318, 1319, 1321, 1324, 1326, 1328, 1330, 1331, 1337, 1339, 1340, 1342, 1344-1346, 1348, 1354, 1356, 1359, 1362, 1366, 1367, 1387. Engagement de — en janvier 1854, 390. A Rome en 1858, 499-508. Ordination sacerdotale, 595. — directeur à Mirabello, 659-660. Consignes de don Bosco à — directeur, 660-663. — préfet de la société de S. François de Sales, 704. Chronique de — (1867-1869), 740. — vicaire de don Bosco (1884), 1273. A la mort de don Bosco, 1345
Rubbiani Alfonso, 977
Ruffino Domenico, XI, XIX, 37, 39, 78, 176, 486, 583, 584, 586-590, 595, 598, 602-604, 627, 628, 637, 645, 649-651, 654, 664, 678, 679, 683, 699, 702, 1250, 1363
Ruinart Thierry, 484, 491
Rulla P. A., 1389
Ruspoli Emanuele, 715
Russes, population, 219
Russie, 5, 858, 859

Sacchetti Giulio, 978
Sacré Cœur, Dames du, 278, 1178, 1321
Sacré Cœur, oblates du, 1180
Sacré Cœur, Tibidabo de Barcelone, 1316
Sacrement, compagnie religieuse du très saint, 449, 451, 463
Sacro Cuore, église et *ospizio*, Rome, 1094, 1141-1142, 1176, 1177, 1237, 1244, 1257, 1259-1261, 1268, 1318, 1322, *1324*
Sacro Sudario, église de Rome, 881
Sadowa, bataille (1866), 859
Sagesse, livre de la Bible, 593
Sagonte, Espagne, 879
Saint-Acheul, collège près d'Amiens, France, 553
Saint-Agricol, église d'Avignon, 1178
Saint-André, église de Grenoble, 1323

Saint-Ange, château, Rome, 502
Saint-Augustin, église de Paris, 1186, 1188, 1201
Saint-Barthélemy, fête, 109
Saint-Barthélemy, nuit de, 355
Saint-Cyr-sur-Mer, Var, France, 1120, 1126, 1127, 1249, 1285
Saint-Domingue, Amérique centrale, 1095
Saint-Etienne, sœur, 1197
Saint-François d'Assise. *Voir*: San Francesco d'Assisi
Saint-François de Paule, église de Nice, 946
Saint-François de Paule, Turin. *Voir*: San Francesco da Paola
Saint-François de Sales, Oratoire et Société. *Voir*: San Francesco di Sales
Saint-Genis Laval, France, 1322
Saint-Germain l'Auxerrois, église de Paris, 427
Saint-Grégoire le Grand, église de Rome, 502
Saint Grégoire le Grand, ordre de, 1309
Saint-Jacques du Haut-Pas, église de Paris, 378
Saint-Jean de Latran, église de Rome, 502
Saint-Joseph, église de Grenoble, 1321
Saint-Joseph, église de Marseille, 1118, 1120, 1136, 1178
Saint-Joseph de Chambéry, religieuses, 185-187, 191
Saint-Julien en Genevois, France, 1126
Saint-Laurent *in Lucina*, église de Rome, 502
Saint-Lazare (Lazaristes), institution, Paris, 1188, 1201
Saint-Léon, oratoire de Marseille, 1118, 1128, 1245
Saint-Louis, église et place de Grenoble, 1318-1321
Saint-Louis en l'Ile, rue de Paris, 1173
Saint-Maurice, église de Lille, 1186, 1188, 1191
Saint-Nicolas, conférence de Saint Vincent de Paul, Rome, 503
Saint-Office, Rome, 722
Saint-Pancrace, église de Rome, 502
Saint-Pierre, basilique, Rome, 502, 778, 858, 1063, 1064
Saint-Pierre, patronage de Nice, 1008, 1010, 1038, 1045, 1243
Saint-Pierre aux Liens, cimetière de Turin, 198-200, 202, 217, 652, 1038
Saint-Pierre aux Liens, église de Rome, 501, 502
Saint-Pierre du Gros Caillou, église de Paris, 1188
Saint-Pierre et Saint-Paul, église de Lille, 1186
Saint-Rambert d'Albon, France, 1101
Saint-Sauveur, église d'Ivrea, 840
Saint-Seine, Maurice de, 1192, 1201
Saint-Suaire, église de Turin, 133
Saint-Sulpice, église de Paris, 1186, 1187, 1188, 1190
Saint-Sulpice, prêtres de (dits Sulpiciens), 897
Saint-Sulpice, séminaire, Paris, 1182, 1183, 1200
Saint-Vincent de Paul, conférences et société, 275, 310-311, 338, 357, 377-378, 382, 384, 405, 417, 449, 450, 454, 463, 500, 503, 767, 941-947, 951, 1008, 1188, 1313, 1320
Saint-Vincent de Paul, sœurs de. *Voir*: Charité, Filles de la
Sainte-Anne, sœurs de, 185, 186, 214, 222, 235, 809, 810, 825-827, 832, 1057
Sainte-Beuve, Charles-Augustin, 101
Sainte Croix, confraternité, 122
Sainte-Croix de Jérusalem, église de Rome, 502
Sainte Marie des Anges, couvent de Turin, 67
Sainte Marie-Madeleine, oblates de, 187
Sainte Marie-Madeleine, sœurs de, 186
Sainte Marie Majeure, église de Rome, 501
Sainte Pélagie, institution, Turin, 199, 205
Sainte-Praxède, église de Rome, 502
Sainte-Pudentienne, église de Rome, 501, 523
Saints-Jean et Paul, église de Rome, 502

Saints Martyrs, église de Turin. *Voir*: Santi Martiri
Saints Maurice et Lazare, ordre des, 335, 666, 682
Sajeto, notaire à Nice, 947
Sala Antonio, 678, 702, 1245, 1248, 1340, 1341, 1344, 1346, 1348, 1362, 1363
Salesianum, périodique, 525, 603, 699, 1383
Salésiens. Titre, 390, 413, 1033. *Voir*: San Francesco di Sales. Société
Salette (La), dévotion, publication de don Bosco, 815, 833, 1374
Salluste, auteur latin, 59, 467, 760
Salomon, personnage biblique, 251, 262
Salotti Carlo, 415, 1382
Saluzzo, Piémont, 319, 326, 422, 549, 691, 716, 738, 792, 819-821, 840-842, 847, 852, 853, 861, 867, 872, 876, 891, 902, 909
Salvaj Pietro Giocondo, 840, 841, 1098
Salvati Lorenzo, 1144, 1145, 1167
Salvati Scipione, 978
Sampierdarena (San Pier d'Arena), près de Gênes, 767, 772, 776, 852, 928, 941, 945, 972, 1038, 1056, 1100, 1143, 1235, 1248, 1256, 1257, 1306. Fondation salésienne de –, 767-768
Samson, personnage biblique, 251
San Andres de Palomar, Barcelone, 1310, 1317
San Benigno Canavese, Piémont, 755, 1130, 1150, 1237, 1263, 1266, 1331
San Bernardino, église de Chieri, 48
San Bernardino, couvent, Saluzzo, 422
San Carlo, église de Turin, 318
San Carlo, piazza, Turin, 133, 1248
San Carlo, petit séminaire, Mirabello, puis Borgo San Martino, 660, 664, 665, 698, 765, 770, 776
San Dalmazzo, église de Turin, 544
Sandini Antonio, 484
San Domenico, église de Chieri, 48, 121
San Domenico, via, Chieri, 87, 153
San Domenico, église, Turin, 333
San Domenico, via, Turin, 376, 386
San Donato, Turin. *Voir*: Borgo San Donato
Sandrone Giuseppe, 1367
San Filippo, église de Chieri, 48, 81, 82, 84, 89, 115, 123
San Filippo, église de Turin, 821
San Francesco d'Assisi, église de Turin, 121, 130, 140, 142, 144, 149, 155, 156, 158, 160, 165, 167, 175, 176, 196, 200, 226, 593, 1007, 1370
San Francesco d'Assisi, via, Turin, 140
San Francesco da Paola, Turin, 163, 190
San Francesco di Sales. Église de Turin, 176, 325-327, 335, 388, 390, 397, 451, 452, 496, 591, 609, 637, 665, 666, 888, 943. Construction de l'–, 325-327. Bénédiction de l'–, 333-334, 344, 348
San Francesco di Sales. Maison annexe de l'oratoire, *244-245*, 283, 388, 404, 413, 418, 457, 476, 614, 771, *1107-1108*, 1132. Associations de jeunesse dans la –, 449-452, 462. Ateliers de la –, 447-449, 462, 609. Gymnase et problèmes scolaires, 640-643. Problèmes d'hygiène en 1865, 686-688. Problème sanitaire en 1878, 1108-1113. Règlement de la –, 433-442, 460-462, 537, 1036, 1042, 1376
San Francesco di Sales. Oratoire, X, 176, 183, *195-198*, 199, 203, 205, 229, 238, 241, *242-244*, *254-256*, 270, 273, 280-282, 287, 294, 297, 301, 302, 311, 320, 322, 324, 327, 328, 330, 332, 347, 452, 494, 520, 531, 614, 640, 665, 672, 716, 816, 1006, 1234. Centre éditorial, 754-755. Fêtes, 454-457. Règlement de l'–, 242, 260, 297-299, 336, 1036, 1042, 1376
San Francesco di Sales. Société, 156, 328, 390, 452, 457, 504, 523, 571, 655, 749, 983, 1000, 1051. Réunion fondatrice (1859), 571-573. Constitutions, 523, *573-580*, 580-581, 586, 600, 612, 646, *672-673*, 701, 807, 809, 844-845, 849, 853-855, 862-864, 867-874, 888, 889-890, 899-901, 920-924, 935, 936, 984, 985, 1012-1016, 1039. Premiers vœux (1862), 636-639. Premières recommandations épiscopales, 669-672. *Decretum laudis* (1864), 672-673. *Animadversiones* sur

les constitutions (1864), 674-676. Approbation romaine de la – (1869), 736-738, 749. Ascétique religieuse, 750-754. Approbation définitive des constitutions (1874), 867-874. Conférences générales, 1037. Chapitre général de 1877, 1000, 1016-1036, 1039-1042; de 1880, 1207-1219, 1228, 1229; de 1883, 1223-1226, 1229. La question des privilèges, 1078, 1080, 1086, 1091, 1140, 1237, 1256-1257, 1259-1262, 1275
Sangano, Piémont, 28
San Gervasio, Catalogne, 1310
San Giorgio, église de Chieri, 48, 74, 79
San Giorgio, via, Chieri, 109
San Giorgio Canavese, Piémont, 330
San Giovanni, couvent, Saluzzo, 422
San Giovanni dei Fiorentini, oratoire de Rome, 503
San Giovanni Battista, cathédrale de Turin, 133, 821
San Giovanni della Pigna, église de Rome, 795
San Giovanni Evangelista, église de Turin, 1072, 1073, 1081, 1088, 1089, 1091, 1161, 1239
San Giuseppe, oratoire de Turin, 816
Sanglau, Achille de, 823
San Guglielmo, église de Chieri, 48, 59
San Guglielmo, piazza, Chieri, 49, 52, 109
Sanguinetti Sebastiano, 877
San Leonardo, église de Chieri, 48
San Lorenzo, oratoire de Cremona, 1220
San Lorenzo, église de Gênes, 1250
San Lorenzo, église de Turin, 132, 133
San Lorenzo, via, Turin, 133
San Lorenzo hors les murs, église de Rome, 1161
San Luigi, oratoire de Turin, 281, 294, 301, 324, 327, 328, 331, 476, 494, 499, 500, 520, 614, 647, 672, 816
San Luis, Argentine, 961
San Martin de Provençals, Catalogne, 1310
San Martino, Italie, bataille (1859), 542, 543, 545-546, 556, 567
San Martino, église de Rivoli, 125
San Martino, église de Turin, 202, 203, 226
San Martino, oratoire de Turin, 330
San Martino, vallée alpestre, 303
San Martino, Gustavo Ponza di, 420, 421
San Marzano, comtesse de (Nice 1884), 1256-1257
San Massimo, via, Turin, 134
San Maurizio, via, Turin, 134
San Michele, *ospizio*, Rome, 503
San Michele, sanctuaire près de Giaveno, 300, 336
San Nicolas de los Arroyos, Argentine, 952-954, 959, 960, 962, 963, 966, 968, 971, 972, 1053. Fondation, 952-966
San Pietro in Vincoli. *Voir*: Saint-Pierre aux Liens
San Primitivo, collège de Turin, 1220, 1229
San Rafael, Argentine, 961
San Secondo, église de Turin, 1073, 1088, 1089, 1161
San Silvestro, Chieri, 11
San Siro, église de Gênes, 1306
San Solutore, via, Turin, 134
San Vincenzo, *ospizio* de Sampierdarena, 928
Sans, Catalogne, 1310, 1317
Sant'Andrea della Valle, église de Rome, 502
Sant'Andrea delle Fratte, église de Rome, 871, 873
Sant'Anna. Voir Sainte-Anne
Sant'Antonino, église de Bra, 123
Sant'Antonio, église de Chieri, 47, 48, 53, 75
Sant'Avventore, via, Turin, 134
Sant'Ignazio sopra Lanzo, sanctuaire, 146, *160-163*, 174, 177, 510, 595, 605, 628, 649, 676, 750, 816, 833
Santa Barbara, quartier de Turin, 453
Santa Barbara, via, Turin, 133
Santa Chiara, couvent d'Asti, 422
Santa Chiara, via, Rome, 848, 849
Santa Croce, église de Chieri, 48
Santa Croce, monastère, 421
Santa Filomena, petit hôpital, 127, 181,

186-188, 189, 213, 215, 229, 231, 233, 236
Santa Margherita Ligure, Italie, 901, 906
Santa Maria degli Angioli, église de Rome, 502
Santa Maria dei Monti, église de Rome, 503
Santa Maria della Scala, église de Chieri, 48, 77
Santa Maria del Popolo, église de Rome, 502
Santa Maria della Quercia, oratoire de Rome, 419
Santa Maria Novella, église de Florence, 102
Santa Maria sopra Minerva, église de Rome, 505, 524
Santa Rosa (ou Santarosa), Pietro de' Rossi di, *318-319*, 339, 1386
Santa Teresa, oratoire de Chieri, 1089-1091, 1100, 1138, 1140, 1165
Santa Teresa, paroisse de Turin, 316
Santena, Piémont, 73
Santi Martiri, église de Turin, 153, 182, 249, 311, 382
Santiago du Chili, 1295
Santorio Paolo Emilio, 724
Santo Spirito, hôpital de Rome, 1044, 1045
Saraceno Adriano, prêtre philippin, 1144
Saragoza Giovanni, 724
Sardá y Salvany Félix, 1311
Sarmiento Domingo Faustino, 949
Sarriá, Barcelone, 1294, 1306, 1309-1314, 1316, 1317, 1324, 1350, 1352, 1353
Sarzana, Etats sardes, 421
Sassari, Italie, 56
Sassi, près de Turin, 231
Sassoli Tomba, Achille, 977
Saül, personnage biblique, 251
Saussay, André du, 484, 492
Savannah, Etats-Unis, 950, 970
Savigliano, Piémont, 541, 697
Savignani Gustavo, 1364, 1366
Savini Angelo, 673-675, 701, 737, 747
Savio Angelo, 427, 572-574, 600, 637, 643, 677, 685, 686, 1365
Savio Ascanio, 908, 1366
Savio Benedetta, *812*, 813, 832
Savio Carlo, 715, 716, 793
Savio Dominique, saint, 433, 434, 443, 445, 450-451, 461, 463, 510, 514, 515, 524, 531, 615, 628, 630, 650, 774, 1087, 1265, 1292, 1352, 1383. Biographie de – par don Bosco, 450, 457, 460, 462, 463, *531-538*, 565, 566, 589, *594*, 605, 694, 983, 1212, 1372, 1382
Savio Pietro, 174
Savoie, province, 7, 85, 265, 306, 519, 529, 535, 941, 969, 1126, 1136, 1328
Savoie, Maison de, 6, 9, 305, 429, 560, 598, 617, 1104, 1234
Savoie, Amedeo de, 615, 682, 704, 705, 879
Savoie, Margherita de, 682
Savoie, Umberto de, 615
Savonarole Girolamo, 474, 557
Savone, Italie, 716, 734, 746, 762, 763, 766, 824, 847, 869, 902, 948-950, 971
Saxius J. A., 913
Scala Santa, Rome, 502
Scappini Giuseppe, 1044, 1046, 1047, 1064
Scarampi di Pruney Ludovico, 493, 647, 682, 764
Scati Vittorio, 1125, 1129, 1135, 1136
Scavini Bartolomeo, 962
Schepens Jacques, 1384
Schierone, hameau de Castelnuovo, 10
Schioppo Sebastiano, 59, 77
Schouppe François-Xavier, 383
Schwarzenberg, Friedrich von, 796
Sciacca Michele, 33, 97, 125, 340, 341, 566, 569
Sciandra Giuseppe Maria, 830-831, 837, 867
Scolopes, religieux, 655, 952
Scotti-Pagliara Domenico, 525
Scotto Andrea, 819
Scuole Pie, société religieuse, 1151
Sébaste, Arménie, 208
Secco Luciano, 250, 262
Secolo (Il), périodique, 866, 1219

Sedan, France, 799
Segneri Paolo, senior, 102, 126, 163
Ségur, Gaston de, 358, 370-371, 382, 384, 624, 648, 1389
Sei domeniche, opuscule de don Bosco, 233-234, 248, 258, 261, 276, 1370
Seignobos, Charles VIII
Selecta ex latinis scriptoribus, collection, 760, 774
Sella M., lainière, 767
Sella Quintino, 997, 1002
Selmi Francesco, 642, 644, 653, 654
Semaine anticléricale, périodique, 1288
Semaine catholique de Paris et de la France, périodique, 1200
Semaine religieuse, Nice, périodique, 1198
Semeraro Cosimo, 756, 777, 1304, 1388
Senatorie, prison de Turin, 153, 154, 182
Sénislhac, Octavie de, 1180, 1183, 1199, 1200
Sennachérib, personnage biblique, 253
Serafini Ludovico, 1087
Sereno Francesco, 88
Servini Aldo, 601
Servites, religieux, 318, 319, 422
Sestri Levante, Italie, 1004
Seth, personnage biblique, 252
Severino, opuscule de don Bosco, 263, 1373, 1385
Sèvres, rue de Paris, 186, 1185, 1186, 1200
Seyssel d'Aix, Aymar, 647
Sforza Giulio, 777
Sforzini Paolo, 582, 603
Siboni Pietro Anacleto, 819, 820, 847
Sibour Marie-Dominique-Auguste, 252
Siccardi Giuseppe, 313, 339, 1386. Lois —, 313-316, 318, 339, 421
Sichémites, population, 253
Sicile, 7, 209, 267, 467, 585, 586, 594, 711, 978, 994, 1283
Sigismondi, famille de Rome, 865
Simeoni Giovanni, 1048, 1065, 1087, 1097
Simon, apôtre, saint, 483
Simon le Magicien, 211, 481, 719, 720, 723, 724
Simon Richard, 491
Simonino Giuseppe Eligio, 301
Sinaï, mont, 889
Siracide, Bible, 56
Sismondi (= Jacques Sirmond?), 484
Sismondo Giuseppe, 26, 73, 80
Sistema (Il) metrico, opuscule de don Bosco, 290, 296, 1370
Sistina, via, Rome, 865, 870, 871
Sixte, pape, saint, 482, 1372
Sixte Quint, pape, 1071, 1096
Snider Carlo, XVI
Soave Francesco, 250, 261
Soave Pancrazio, 228, 232, 238, 241, 259
Società di mutuo soccorso, opuscule de don Bosco, 312-313, 338, 339, 1375
Sodome, ville biblique, 253
Soglia Ceroni Giovanni, 314
Sola Pietro, 796, 943, 945-948, 950
Solaro della Margherita Alberto, 647
Solaro della Margherita Clemente, 386, 414, 425, 1389
Soldà Giuseppe, XIII, 823, 836, 1327, 1328, 1349, 1384
Soldani Simonetta, 837
Soldati Giuseppe, 842, 897, 898, 908, 915, 1051
Solesmes, France, 1181
Solférino, Italie, bataille (1859), 542-547, 567, 568, 945
Solignac Aimé, 1356
Somasques, religieux, 655, 755, 756
Sommervogel Charles, 877, 1041
Sona Matteo, 1090, 1138, 1139, 1166
Sorasio Michele, 821, 1080, 1098
Sorbone Enrichetta, 1368
Sordi Serafino, 393
Sorel Albert, 32
Sorel Julien, 85
Sorèze, près de Toulouse, France, 656, 697
Sossi Antonio, Vitaliano, 530, 565
Soter, pape, saint, 482
Soubirous Bernadette, 728
Spadolini Giovanni, 999, 1387
Spahn M., 1388
Spartacus, histoire romaine, 489
Spaventa Silvio, 642, 643, 653
Speirani Giulio, 191, 205, 215, 260, 608

Spencer Herbert, 1124
Spezia Antonio, 680, 703, 725
Spielberg, forteresse, 552
Spina Eugenio, 339, 458
Spirito Ugo, 1131
Spolète, Italie, 667-669, 699, 700
Staplande, madame de, Paris (1883), 1197
Statuto, constitution des Etats sardes, *266-268*, 269, 292, 315, 354, 424, 425, 428, 586, 771
Stella Pietro, VII, VIII, XVI, 33, 35, 36, 39, 75, 76, 79, 96, 122, 125, 126, 128, 129, 172, 176, 177, 215-219, 258-261, 263, 293, 295, 296, 341-343, 350, 380-383, 385, 413, 416, 417, 419, 458, 460-463, 489, 491, 492, 520, 524, 525, 566, 600-602, 637, 646, 650-653, 697, 698, 700, 702, 773, 775, 776, 804, 811, 813, 832, 936-938, 970, 973, 1038, 1132, 1168, 1362, 1369, 1377-1381, 1383, 1384
Stellardi Emanuele, 1282, 1300
Stendhal (Henri Beyle), 85, 123
Sticca Federico, 1170
Storia d'Italia, livre de don Bosco, 414, *464-476*, 485, 486, 489, 490, 495, 498, 539, 540, 545, *547-553*, 553-556, 558, 559, 567-569, 582, 588, 611, 617, 644, 647, 779, 803, 941, 944, 969, 970, 998, 1020, 1105, 1240, 1252, 1269, 1278, 1371, 1382
Storia dell'Oratorio, feuilletons de Giovanni Bonetti dans le *Bollettino salesiano*, X, 294-296, 334, 336, 342, 344, 380, 404, 416, 417, 464, 490, 498, 500, 504, 506, 521-524, 604, 654, 1005, 1381
Storia ecclesiastica, livre de don Bosco, 158, *204-213*, 218-220, 250, 254, 261, 263, 271, 274, *289*, 293, 295, 306, 337, 426, 470, 485, 621, 696, 797, 807, 958, 973, 982, 999, 1020, 1108, 1340, 1370, 1382
Storia sacra, livre de don Bosco, 101, 233, *249-254*, 261-263, 274, 465, 466, 470, 1020, 1108, 1370, 1382
Strambi Vincenzo Maria, 1376
Strambio Annibale, 1128-1129, 1269
Strasbourg, France, 1328
Strenna pel Clero, libelles antigastaldiens, 1146, 1148, 1151, 1157, 1167
Stresa, Italie, 320, 321, 323, 340, 413
Stupinigi, Turin, 224
Stura, rivière, 676, 764
Stura Giovanni, 380
Subiaco, monastère, 467
Sue Eugène, 137
Suède, 5
Suédois, population, 219
Suèves, population, 467
Suisse, 304, 354, 519, 561, 859
Sulpice Sévère, auteur latin, 479, 480, 490, 723
Suñer Leandro, 1309
Superga, Turin, 224, 1238, 1248
Surius Laurent, 479, 484
Susa, Piémont, 372, 455, 516, 518, 542, 671, 672, 682, 700, 837, 867, 992, 1203
Susambrino, hameau de Castelnuovo, 32
Sussolino Margarita, 217
Svegliati Stanislao, 674, 747, 853
Sydney, Australie, 970
Syllabus, liste de propositions (1864), 688-690, 783, 784, 789, 798, 939, 976, 1104, 1105, 1125, 1187
Syrie, 253
Système (Le) préventif dans l'éducation de la jeunesse, traité de don Bosco (1877), 646, 663, *1008-1012*, 1038, 1374, 1384

Tacite, auteur latin, 59, 760
Taggia, Italie, 561, 562, 565, 585
Tain, Drôme, France, 1172, 1178, 1198
Taine Hippolyte, XIV, 1124
Talamo Giuseppe, 653, 654
Tallone Armando, 486
Tamietti Giovanni, 758
Tana, palazzo, Chieri, 48
Tara Teresio, 647
Tartarie, Asie, 1338, 1348
Tassarotti Giuseppe, 88
Tasso Torquato, 63, 521, 762
Tasso Vincenzo, 1368
Tata Giovanni, institut, Tome, 503
Taxil Léo, 1187, 1200
Tea Silvestro, 840, 841

Teatro, via del, Chieri, 87
Télesphore, pape, saint, 482, 1372
Tempio (Il) di Don Bosco, périodique, 38, 74, 170
Tepice, rivière de Chieri, 47, 65, 74
Ternavasio Francesco, 83, 84, 96, 97, 104, 122
Terni, Italie, 700
Terre de Feu, Argentine, 962
Terris Joseph-Sébastien-Ferdinand, 1120, 1135
Terrone Luigi, 1098, 1388
Tertullien, auteur latin chrétien, 484
Tesio Giuseppe, 198, 199, 652
Tessin, rivière d'Italie, 540, 541, 542
Tessiore Paolo, 677
Testa Luigi, 1058, 1067
Testa Matteo, 84, 123
Testament spirituel de don Bosco, 1338. *Voir: Memorie dal 1884*
Tettoni Leone, 469, 471, 488
Théodose, empereur, 471
Théoger, frère des Ecoles chrétiennes, 1220, 1229
Thérèse d'Avila, sainte, 210, 1353, 1356
Thérèse de Lisieux, sainte, 20
Thermes de Dioclétien, prison, Rome, 503
Thessaloniciens, lettres aux, Bible, 934
Thiers Adolphe, 799, 939
Thils Gustave, 807
Thirous M., Paris (1883), 1182
Thomas, apôtre, saint, 483
Thomas d'Aquin, saint, 90, 124, 384, 864, 1014
Thomas de Villeneuve, saint, 728, 745
Thônes, Savoie, 191
Thureau-Dangin Alfred 946
Tibère, empereur, 720
Tiberiopolis, évêché titulaire, 971
Tibidabo, Barcelone, 1316
Tibre, fleuve, 865
Tihon Paul, 261
Tillemont, Sébastien Lenain de, 101, 479, 480, 484, 490
Tite Live, auteur latin, 59, 60, 467, 486, 760
Tobie, personnage biblique, 251
Tocqueville, Alexis de, 364, 383
Tolède, concile, 1015
Tomatis Carlo, 456, 531
Tomatis Domenico, 962, 970
Tommaseo Niccolò, 265, 341, 407, 418, 556, *557-558*, 559, 569
Tommasini Giacomo Antonio, 401
Tonello Michelangelo, 713-716, 741
Tor (ou Torre) degli Specchi, Rome, 850, 1076, 1094
Torchio Giovanni Battista, 567, 568
Torlonia, prince romain, 715
Torras Alfonso, 1357
Torre Pellice, centre vaudois, 355, 419
Torri, prison de Turin, 153, 154, 182
Tortona, Piémont, 542
Tortone Gaetano, 377, 386, 517, 519, 526, 737, 747, 817, 818, 834, 881, 1152, 1168
Tosa, dominicain, Rome, 1062, 1067, 1098
Toscane, Italie, 6, 7, 40, 267, 529, 530, 543, 557, 560, 563, 582-584, 598, 607, 715, 716, 994
Toul, France, 492
Toulon, France, 1120, 1177, 1244, 1245, 1247, 1270, 1287, 1306, 1308
Toulon-sur-Allier, France, 1180, 1199
Toulouse, France, 656, 1193
Tour (Le) de la France par deux enfants, 470
Tournai, Belgique, 772
Tournon, Ardèche, France, 1178, 1198
Tramontin Silvio, 998, 999
Tranfaglia Nicola, 1386
Traniello Francesco, XVIII, 294, 341, 462, 485, 486, 489, 746, 773, 774, 776, 837, 880, 916, 969, 971, 998, 1252, 1384, 1386, 1388
Travaux publics, ministère, 615, 713, 994
Trebiliani Maria Teresa, 837
Trente, concile, 72, 147, 174, 211, 212, 220, 425, 791, 843, 856, 893, 896, 897, 902, 913, 1082
Trentin, Italie, 5, 320
Tresso Antonio, 1058
Trèves, Rhénanie, 209

Treves Sergio, 77
Trévoux, France, 958, 973
Tribuna (La) del popolo, périodique, 272
Trieste, Italie, 6
Trinità dei Monti, Rome, 850, 865
Trinité, collégiale, Turin, 139, 855, 1098
Trione Stefano, 1367
Trivero Giuseppe, 254, 1238
Trivier Charles-Louis, 365
Trochu Francis, 651
Trofarello, Piémont, 750, 755, 773
Tronson Louis, 933
T'Serclaes, Charles de, 1388
Tua Stefano, 588
Tubaldo Igino, 832, 914, 1388
Tuileries, palais, Paris, 799
Tuninetti Giuseppe, 294, 746, 776, 805, 835, 875, 876, 878, 880, 881, 913-915, 1097, 1167, 1168, 1170, 1171, 1250, 1388
Turbigo, Italie, 542
Turchi Adeodato, 174, 350, 351
Turchi Giovanni, prêtre, 325, 572, 603, 806, 1162, 1171, 1269, 1360, 1363, 1366
Turchi Giovanni, fils de Lorenzo, 446
Turchi Lorenzo, 446, 462
Turco Giuseppe, 1365
Turin, Piémont, IX, XII, etc. – vers 1840, 132-140. Le choléra à – en 1854, 399-408
Turin Yvonne, 833
Turletti Filippo, 611
Turriccia Ambrogio, 1048
Turvano Giuseppe, 613

Uguccioni, famille de Florence, 684, 693
Uguccioni Girolama, 704
Uguccioni Tommaso, 706, 833
Umberto, roi d'Italie, 1118
Unione cristiana, opuscule de don Bosco, 881, 976, 983, 988, 998, 999, 1000, 1376
Unità (L') cattolica, périodique, XIX, 260, 681, 684, 687, 688, 692, 703, 704, 705, 716, 743, 756, 761, 763, 764, 766, 769, 770, 774-776, 831, 833, 837, 862, 866, 879, 903, 904, 906, 914, 915, 928, 929, 937, 960, 973, 997, 1001, 1002, 1047, 1064, 1073, 1076, 1086, 1088, 1089, 1097, 1098, 1100, 1117, 1185, 1283, 1349, 1388
Univers (L'), périodique, 317, 940, 1187, 1198, 1200
Urbino, Italie, 724
Uruguay, Amérique du Sud, 967, 968, 1095, 1127, 1286
Usseglio Giuseppe, 172
Utrera, Espagne, 1306

Vaccarino Giuseppe, 76
Vaccarino Pietro, 862
Vacchetta Stefano, 344
Vacchina Bernardo, 1108, 1113, 1114, 1133
Valachie, 569
Val della Torre, Italie, 635
Val des Bois, Reims, France, 1173
Valdo Pierre, 303, 306, 308, 309, 367
Valdocco, faubourg de Turin, XV, 134, 137, etc.
Valdocco, via, Turin, 1267
Valence, France, 1178, 1198, 1318
Valentini Eugenio, X, 39, 1016, 1383, 1389
Valentino o la vocazione impedita, opuscule de don Bosco, 694-696, 707, 1373
Valentino, parc de Turin, 1330
Valerio Gioacchino, 171
Valerio Lorenzo, 135, 136, 171, 357, 428
Valfré Sebastiano, 210, 514
Valimberti Bartolomeo, 74, 78, 79
Valimberti Placido, 49, 74
Valinotti Francesco, 287, 353, 376, 385, 386, 625, 649, 754
Vallaro Stefano Maria, 75
Vallauri Francesco, 757, 758, 760, 762, 775
Vallauri Pietro, 1165
Valle Carlo, 837
Vallecrosia, Ligurie, 1258
Vallées vaudoises, Piémont, 355
Valleri, ancien élève de l'Oratoire (1880), 1145
Valparaiso, Chili, 1295

Valponasca, hameau de Mornese, 828
Vals, France, 1246, 1254
Valsalice, faubourg de Turin, 772, 773, 776, 841, 902, 1166, 1229, 1266, 1271, 1272, 1285, 1286, 1324, 1330, 1361. Acceptation du collège de – (1872), 768-769. Transformation du collège de – (1887), 1285-1286
Valsesia, Piémont, 244
Vanchiglia, faubourg de Turin, 136, 140, 172, 281, 285, 494, 497, 500, 520, 583, 614, 647, 672
Vandales, peuple, 711
Vannicelli Casoni Luigi, 376, 386
Vannucci Pietro, 525
Vannutelli Serafino, 1202
Var, département français, 1120
Varazze, Italie, 764, 768, 770, 775, 776, 816, 829, 834, 838, 852, 875, 941, 950, 953, 963, 971, 972, 1237, 1248, 1308. Fondation salésienne de –, 766-767. Maladie de don Bosco à –, 821-824, 835, 1248
Varese, Italie, 542
Varvello Francesco, 931, 937
Vasari Giorgio, 762
Vaschetti Francesco, 451, 532, 533, 534, 565, 581, 611, 612, 646
Vasco Enrico, 910, 916
Vatican I, concile, XVIII, 718, 746, 748, *778-808*, 821, 898, 1052, 1106, 1166, 1173
Vatican II, concile, IX, 254, 261, 740, 782, 804, 859, 1016, 1197
Vaucher, ministre réformé, 304
Vauchez André, 219
Vaudagnotti Attilio, 833
Vaudois, 216, 267, 269, *302-310*, 337, 351, *353-355*, 367-368, 372, 374, 375, 377, 385, *393-397*, 410, 419, 498, 522
Vegezzi Zaverio, 690, 691, 693, 706, 713
Veglio, fonctionnaire, 691, 692, 706
Vela Carlo, 1203
Vénétie, 5, 542-545, 547, 563, 684
Venise, 6, 151, 475, 488, 507, 524, 541, 574, 601, 684, 976, 977, 999, 1195
Venturoli Marcellino, 977
Vercelli, Piémont, 244, 281, 331, 333, 343, 351, 381, 421, 541, 549, 680, 820, 841, 866, 902, 909, 1158, 1239
Verde Alessandro, 1368
Verga Isidoro, 1153, 1169
Vergnano, maison de Chieri, 76
Verhulst Marcel, 1039, 1040, 1043, 1384
Verner, martyr. *Voir*: Werner
Vernon-Bonneuil, marquise de, 1159
Verolengo, Piémont, 228
Vérone, Italie, 544, 546
Verrerie, rue de Dijon, 1192
Versailles, France, 799
Vespignani Carlo, 1131
Vespignani Giuseppe, 924, 925, 936, 1382
Vésuve, volcan, 486
Veuillot Eugène, 567, 1389
Veuillot François, 1389
Veuillot Louis, 567, 939, 940, 945, 1088, 1389
Vezzano Ligure, Italie, 1237
Viaggio a Roma, manuscrit de 1858, 506, 522-524, 1359
Viale Luigi, 393
Viale Prela Michele, 545, 567, 568
Vian A., 1389
Viandolato, postulant en 1878, 1204
Vianney Jean-Marie, 635, 651
Viariggi, Piémont, 433
Vicaire Marie-Humbert, 913
Vicenza, Italie, 1226
Vich, Catalogne, 1313
Vico, Etats sardes, 422
Vico Antonio, 1366
Victor, rue, Nice, 944, 945, 947
Victor, pape, saint, 483, 1372
Victor-Emmanuel I, roi, 7, 40
Victor-Emmanuel II, roi, 279, 324, 425, 427-430, 458, 459, 529, 530, 539, 541, 544, 545, 560, 561, 568, 596, 597, 607, 615, 617, 623, 644, 648, 682, 691, 706, 800, 817-819, 834, 949, 1001, 1253, 1388
Vienne, Autriche, 5, 6, 7, 274, 278, 470, 529, 584, 729, 1195, 1202
Vigevano, Piémont, 340, 743, 820, 846, 847, 869, 878, 1084, 1099, 1149, 1203

Vigliani Paolo Onorato, 861, 865, 879
Viglietti Carlo Maria, XIX, 38, 73, 78, 1266-1267, 1269-1271, 1277-1282, 1284, 1287, 1289-1295, 1297, 1299-1328, 1330-1341, 1344, 1346-1349, 1353, 1354, 1356, 1363, 1364, 1367
Vigna Giuseppe Camillo, 643
Vignault M., président de l'Œuvre des Cercles, 1174
Vignolo Lutati Celestino, 1329, 1366
Vigone, Piémont, 122, 943, 969, 1098
Vila di Monpascale Giuseppe, 647
Villa Giovanni, 1365, 1367
Villafranca, Piémont, 122
Villafranca, Vénétie, armistice (1859), 544, 545, 548
Villani Giovanni et Matteo, chroniqueurs, 467
Villanovetta, Piémont, 349, 350, 359
Villefranche Jacques-Melchior, 1381
Ville l'Evêque. *Voir*: La Ville l'Evêque
Vinay Valdo, 382, 386, 419
Vincent Jacques-François, 1120, 1126
Vincent de Paul, saint, XV, 210, 275-278, 311, 514, 813, 1187, 1197. *Voir*: Saint Vincent de Paul, Conférences
Vintimille (Ventimiglia), Italie, 1258, 1259
Virano Emanuele, 46, 73
Virgile, poète latin, 59, 60, 760
Virle, Piémont, 385
Visitandines, religieuses, 1013
Visitation, monastère de Meaux, 1181
Vismara Missiroli Maria, 878
Vite dei Papi, collection de don Bosco, 478-485, 490-492, 1382
Vitelleschi, famille de Rome, 747, 881
Vitelleschi Salvatore Nobili, 853, 854, 862, 863, 865, 867, 869-874, 878, 880-882, 891, 892, 911-913, 915, 916, 974, 1374
Vittorio Emanuele Leopoldo, fils de Victor-Emmanuel II, 430
Vittorio Emanuele, corso, Turin, 1331
Vittorio Emanuele, piazza, Turin, 133
Vittorio Emanuele II, corso, Turin, 134
Vivès y Tuto, Joseph Calasanz, 1364
Viviani, fonctionnaire à Turin, 646
Viviers, France, 1238, 1251
Voce (La) della Verità, périodique, 866, 881, 991-992, 993, 1001
Voghera, Piémont, 422
Vogliasso Gioachino, 74
Vogliotti Alessandro, 123, 269, 597, 605, 611, 612, 646, 671, 700, 735, 746, 747
Vola Giambattista, 254, 282
Voltaire, François-Marie Arouet, 210, 219, 1096
Voltri, Italie, 1307, 1326
Vouaux Léon, 743

Wagram, bataille (1809), 543
Wallon Henri, 940
Ward William George, 784, 804
Waterloo, bataille (1815), 5
Werner (Verner), martyr, 209, 219
Wetzel Eliane, 1136
Wien Neustadt, Vienne, 1195
Winnykamen Fayda, 566
Wirth Morand, 1383
Wiseman Nicolas Patrick Stephen, 1379

Ximenes, carme, 722

Zama Mellini Giuseppe, 79
Zambarbieri Annibale, 1386
Zambianchi Antonio, 401, 416
Zanardelli Giuseppe, 994-996, 1001
Zappata Giuseppe, 142, 351, 612, 636, 669, 670, 672, 700, 735, 746, 1009, 1043
Zattoni Giuseppe, 416
Zeballos Estanislao, 974
Zecca, via della, Turin, 415
Zéphirin, pape, saint, 482, 1372
Zita, sainte, 380, 1377
Zola Emile, 137, 1124
Zoppi Vittorio, 818
Zucca Giovanni, 15, 16, 18
Zucca Giovanni Battista, 531, 532, 565
Zucca Margherita, épouse Bosco, 12, 13, 17, 22, 26, 34, 37, 635
Zucconi Ferdinando, 100
Zugno Giovanni Battista, 488
Zurich, traité (1859), 562, 569

Table des matières

Préface VII

Les biographies de saint Jean Bosco, VII Les belles histoires du jeune Bosco, IX Les sources et leur lecture instructive, XII Notes, XVI

Abréviations courantes XVII

I. LA JEUNESSE (1815-1844)

Chapitre I. L'enfant des Becchi (1815-1830) 5

L'Italie de 1815, 5 Le retour du roi à Turin (20 mai 1814), 7 Le Montferrat, 8 Castelnuovo d'Asti, 10 La famille Francesco Bosco à Morialdo, 11 La naissance de Giovanni Melchiore Bosco, 13 La mort de Francesco Bosco (11 mai 1817), 14 La *casetta* des Becchi, 16 La famine de 1817, 17 L'éducation familiale des enfants Bosco, 18 Le Gioanni des Becchi, 19 Le songe de neuf ans, 20 Le déclamateur et l'acrobate, 23 La première communion (Pâques 1827), 25 Le vacher des Moglia (février 1828-novembre 1829), 26 L'épisode Calosso (novembre 1829-novembre 1830), 28 Le partage des biens familiaux, 32 Notes, 32

Chapitre II. Le collégien de Chieri 40

L'école de la Restauration, 40 Giovanni écolier à Castelnuovo, 46 Chieri en 1831, 47 La première année scolaire à Chieri, 49 La Société de l'Allégresse, 50 De l'amitié entre jeunes gens, 53 Humanités et rhétorique, 56 L'amitié de Jonas, 57 La lecture des classiques, 59 Luigi Comollo, 60 Le magicien, 63 Le défi au saltimbanque, 64 Le choix laborieux d'un état de vie, 66 Giuseppe Cafasso, 69 La vêture ecclésiastique, 71 Notes, 72

Chapitre III. Le séminariste 81

Le séminaire de Chieri en 1835, 81 L'entrée de Giovanni au séminaire, 82 Le «bon séminariste» de Chieri, 84 L'état sacerdotal et ses exigences selon Mgr Chiaveroti, 90 L'année du séminariste, 94 L'enseignement de la philosophie et de la théologie, 96 Les lectures du séminariste Bosco, 99 Les relations de Giovanni Bosco séminariste, 102 Les études complémentaires, 107 Les vacances du séminariste, 108 La maladie et la mort de Comollo (25 mars-

2 avril 1839), 113 Les deux dernières années au séminaire, 115 Le sacerdoce, 120 Notes, 122

Chapitre IV. Le temps du *Convitto* turinois 131

Le choix du *Convitto ecclesiastico*, 131 La charmante ville de Turin, 132 L'«autre visage» de Turin des années 1840, 134 La gestion de la misère à Turin, 137 A l'origine du *Convitto ecclesiastico*: les *Amicizie*, 140 La fondation du *Convitto ecclesiastico*, 142 La règle de vie du *Convitto*, 143 La praxis du confesseur selon saint Alphonse, 148 Don Cafasso, cheville ouvrière du *Convitto*, 152 Don Bosco chez les prisonniers, 155 L'épisode Garelli, 155 L'oratoire embryonnaire de 1842, 157 Les exercices spirituels de Sant'Ignazio sopra Lanzo, 160 Les prédications du *convittore* Bosco, 163 Les premières confessions, 164 Les exhortations de don Cafasso, 167 Notes, 170

II. LE JEUNE PRETRE (1844-1852)

Chapitre V. L'aumônier de Santa Filomena 181

Le premier poste de don Bosco, 181 Les œuvres sociales des Barolo, 182 Le Refuge, 183 L'*Ospedaletto di Santa Filomena*, 186 L'esprit des œuvres Barolo, 188 Don Bosco au Refuge, 189 Les *Cenni Comollo* de 1844, 191 L'oratoire Saint François de Sales au Refuge Barolo, 195 Le cimetière de S. Pierre aux Liens, 198 Le Dévot de l'Ange Gardien (1845), 200 Les Moulins de la Dora, 202 La publication de l'*Histoire ecclésiastique à l'usage des écoles*, 204 La confection de l'*Histoire ecclésiastique*, 206 Les thèses explicites ou sous-jacentes de la *Storia ecclesiastica*, 210 Notes, 214

Chapitre VI. Être maître chez soi 221

Don Bosco est fatigué, 221 La *casa Moretta* et le pré Filippi, 223 La proposition du 8 mars 1846, 225 Le hangar Pinardi, 228 Le choix inévitable, 229 La maladie de juillet 1846, 232 Deux livrets de pieux exercices, 233 L'installation dans la maison Pinardi, 236 Le Petit Catéchisme du diocèse, 238 Ecole du dimanche et cours du soir, 241 L'organisation de l'oratoire S. François de Sales, 242 Naissance de la «maison de l'oratoire», 244 Le *Giovane provveduto* (1847), 245 La *Storia sacra* (1847), 249 Le fonctionnement de l'oratoire primitif, 254 Notes, 256

Chapitre VII. Le temps des ruptures (1848-1849) 264

Le *Risorgimento* de l'Italie, 264 Le *Statuto* piémontais de 1848, 266 Le clergé et les réformes en Piémont, 268 Don Bosco et le *Risorgimento*, 270 La presse dans la bataille politique, 272 *L'Amico della gioventù* (1848-1849), 273 L'Esprit de saint Vincent de Paul (1848), 275 La tourmente de 1848-1849, 278 Les oratoires de Porta Nuova et de Vanchiglia, 281 Don Bosco chez lui, 282 Le Denier de S. Pierre au Valdocco, 286 L'initiation au système métrique décimal, 289 Notes, 292

Chapitre VIII. La consolidation de l'oratoire Saint François de Sales 297

Le Plan de Règlement de l'oratoire S. François de Sales, 297 L'affermissement de l'œuvre locale, 299 La fête des chapelets de Pie IX (21 juillet 1850),

301 L'amorce d'une polémique, 302 L'histoire des vaudois selon le pasteur Amedeo Bert, 303 L'apologétique antivaudoise de don Bosco, 306 Les conférences de S. Vincent de Paul à Turin, 310 La Société de secours mutuel de l'oratoire S. François de Sales, 312 Les lois Siccardi (9 avril 1850), 313 Les éclats de l'archevêque Fransoni, 316 Don Bosco et l'archevêque emprisonné, puis exilé, 319 Don Bosco et l'abbé Rosmini, 320 L'achat de la maison Pinardi, 324 Une véritable église, 325 La crise des oratoires, 327 La loterie de 1852, 331 La bédédiction de l'église S. François de Sales (20 juin 1852), 333 Notes, 336

III. L'APOTRE DU VALDOCCO (1853-1858)

Chapitre IX. Les premiers pas des *Letture cattoliche* 347

La maison de l'Oratoire en 1853, 347 Mgr Luigi Moreno à l'origine d'une publication populaire catholique, 348 Un projet de «bibliothèque» religieuse populaire, 351 L'activité vaudoise à Turin en 1852, 353 Le «programme» des *Letture cattoliche*, 355 L'Introduction aux *Letture cattoliche*, 356 Le titre et les modèles de la nouvelle publication, 357 Le Catholique instruit dans sa religion (1853), 359 L'apologétique catholique au milieu du XIX^{ème} siècle, 360 L'apologétique de don Bosco dans le *Cattolico istruito*, 365 Réflexions sur un dessein apologétique, 369 L'antiprotestantisme de don Bosco en 1853, 371 La diffusion des *Letture cattoliche*, 375 La direction des *Letture cattoliche*, 376 La légende et l'histoire des origines du *Galantuomo*, 377 Notes, 380

Chapitre X. L'année du choléra (1854) 388

Une maison plus spacieuse, 388 Un embryon de société apostolique, 389 La nouvelle édition du *Luigi Comollo*, 391 Les soucis d'un directeur d'œuvre sociale, 392 La reprise de la polémique antivaudoise, 393 La réaction vaudoise en 1854, 396 Les attentats de 1854, 397 Le choléra au milieu du siècle, 399 Le choléra à Turin en août-septembre 1854, 402 Les remèdes au choléra selon don Bosco, 403 L'Oratoire au service des cholériques, 404 Le *Galantuomo* pour l'année 1855, 408 Les relations de don Bosco avec Luigi De Sanctis, 409 Notes, 412

Chapitre XI. La structruration de la maison de l'oratoire 420

Les spoliations de *frati* et de *monache* dans les Etats sardes, 420 Le projet de loi des couvents (28 novembre 1854), 423 «Funérailles à la cour!», 425 Les débats sur la loi des couvents, 428 La loi Rattazzi (29 mai 1855), 430 Don Vittorio Alasonatti, préfet de la «maison annexe», 431 L'élaboration du règlement de la «maison annexe», 433 Le règlement du milieu des années cinquante, 435 La conduite des garçons de la maison, 442 Les premiers ateliers du Valdocco, 447 Les associations de jeunes de la maison de l'Oratoire, 449 Les constructions de 1856, 452 Jours de fête, 454 Une «maison annexe» bien structurée, 457 Notes, 457

Chapitre XII. Un historien populaire 465

La publication de la *Storia d'Italia*, 465 Les matériaux de la *Storia d'Italia*, 466 La confection de l'ouvrage, 471 L'idéologie de la *Storia d'Italia*, 472 La mort de Margherita Bosco (25 novembre 1856), 476 A l'origine des *Vite dei Papi*, 478 Les premières *Vite dei Papi* (1857-1858), 481 Notes, 485

Chapitre XIII. Le voyage à Rome de 1858 493

La bruyante loterie de 1857, 493 Urbano Rattazzi et don Bosco, 495 Préparatifs de voyage. Le clerc Michele Rua, 498 Deux mois à Rome, 500 Les rencontres avec Pie IX, 504 Un *Mese di Maggio* de genre particulier, 508 L'enseignement du *Mese di Maggio*, 511 Un Vade-mecum du chrétien, 513 Don Bosco médiateur entre Cavour et le Saint-Siège, 515 Notes, 520

IV. LE FONDATEUR RELIGIEUX (1859-1866)

Chapitre XIV. L'année 1859 529

L'avertissement de don Bosco à Pie IX (janvier 1859), 529 La biographie de Dominique Savio (janvier 1859), 531 Les diverses raisons de la biographie, 533 Une histoire attendue, 538 Les prodromes d'une guerre, 539 La guerre de 1859, 541 Solférino dans l'imaginaire de don Bosco, 545 La nouvelle édition de la *Storia d'Italia*, 547 L'article critique de la *Gazzetta del popolo*, 553 L'article de Niccolò Tommaseo, 556 Soutenir le pape dépossédé, 560 Notes, 565

Chapitre XV. La naissance d'une société religieuse 571

L'éclosion de la société de S. François de Sales, 571 La composition des statuts primitifs de la société, 573 Les constitutions soumises à l'archevêque Fransoni (11 juin 1860), 580 Don Bosco et la politique piémontaise au printemps de 1860, 582 Les «perquisitions» de mai-juin 1860, 586 La mort et la célébration de don Cafasso, 591 La suite désagréable de l'inspection du 9 juin, 593 L'ordination sacerdotale de Michele Rua, 595 Les progrès de l'unité italienne (août-décembre 1860), 596 Les réflexions de don Bosco sur les événements de 1860, 597 Notes, 600

Chapitre XVI. Le développement de l'œuvre turinoise (1860-1863) 607

Le développement de la maison du Valdocco, 607 L'essai manqué de Giaveno (1860-1862), 610 Le financement des travaux. La loterie de 1862, 613 La Question romaine en 1861-1862, 616 La propriété des *Letture cattoliche*, 623 Don Bosco éducateur charismatique, 627 Une pédagogie associant la confiance et la crainte, 628 Les diableries de février-mars 1862, 635 Les premiers vœux de la Société de S. François de Sales, 636 Le problème du gymnase de l'Oratoire, 640 L'inspection scolaire de mai 1863, 643 Notes, 645

Chapitre XVII. Deux maisons filiales et une grande église (1863-1866) 655

Quatre éducateurs modèles: Jérôme Emilien, Joseph Calasanz, Philippe Néri et Henri Lacordaire, 655 La fondation de Mirabello (1863), 658 Les instructions au personnel de Mirabello, 660 Projet d'une deuxième église au Valdocco, 665 Le vocable: *Maria Auxilium Christianorum*, 666 Les recommandations épiscopales, 669 Le *Decretum laudis* de la Société de S. François de Sales, 672 La réplique de don Bosco aux *Animadversiones* de la Congrégation, 673 La fondation de Lanzo (1864), 676 La construction de l'église Marie auxiliatrice, 679 La collecte des fonds pour la nouvelle église, 681 Ordre et désordre au Valdocco en 1865, 685 *Quanta cura* et le *Syllabus*, 688 La mission Vegezzi (1865), 690 Le «bon collège» selon l'histoire de Valentino (décembre 1866), 694 Notes, 696

V. LA PLEINE MATURITE (1867-1874)

Chapitre XVIII. Au temps de l'archevêque Riccardi di Netro 711

Jours incertains à Rome, 711 Don Bosco à Rome au temps de la mission Tonello, 713 A Turin en mars et avril 1867, 716 L'avis de l'Index sur l'opuscule du Centenaire de S. Pierre, 717 L'achèvement de l'église Marie auxiliatrice, 724 La dévotion à Marie auxiliatrice, 727 La fonction de la religion ainsi propagée, 729 Le panégyrique de saint Philippe Néri (mai 1868), 732 L'archevêque Riccardi di Netro et la société de S. François de Sales, 734 L'approbation par Rome de la société de S. François de Sales, 736 Notes, 740

Chapitre XIX. Le nouveau visage de la société de S. François de Sales 749

Un noveau visage, 749 Une ascétique «religieuse», 750 Le Valdocco, centre d'édition, 754 Le collège de Cherasco (1869), 755 Les comédies latines du Valdocco, 757 Les publications scolaires de l'Oratoire, 760 Les collèges de la Riviera (1870-1871), 762 L'*ospizio* de Marassi, 767 Une acceptation controversée: le collège de Valsalice (1872), 768 Don Bosco dans les nouvelles entreprises scolaires, 769 Notes, 773

Chapitre XX. Le concile Vatican I 778

La convocation du concile, 778 La préparation de l'opinion, 778 Campagne pour la définition de l'infaillibilité, 783 La participation au concile, 786 La vision du 5 janvier 1870, 787 A Rome pendant le concile (janvier-février 1870), 790 Don Bosco et Pie IX en février 1870, 794 La définition de l'infaillibilité pontificale par le concile, 795 La réception du concile par don Bosco, 797 Jours inquiets, jours sanglants (juillet 1870-mai 1871), 799 Notes, 803

Chapitre XXI. Au temps des premières filles de Marie auxiliatrice 809

Le projet de constitutions d'avril 1871, 809 Le cheminement d'une idée créatrice, 812 Le temps du jubilé pontifical de Pie IX (juin 1871), 815 La question des diocèses vacants, 817 La maladie de Varazze (décembre 1871-février 1872), 821 Le projet de don Bosco sur les filles de Marie auxiliatrice, 824 Les élections du 29 janvier 1872, 828 La cérémonie du 5 août 1872, 829 Notes, 831

Chapitre XXII. Faire approuver des constitutions 838

Le problème du temporel des évêques italiens en 1872, 838 La naissance d'un conflit, 841 L'information négative de Mgr Gastaldi (janvier-février 1873), 844 Don Bosco à Rome (février-mars 1873), 848 Querelles turinoises en 1873, 851 Le sort des constitutions de 1873, 853 Le synode diocésain de juin 1873, 855 Les «prophéties» de mai-juin 1873, 857 Le problème du temporel épiscopal au début du ministère Minghetti (1873), 860 Méditation sur les remarques aux constitutions de 1873, 862 A Rome, de janvier à avril 1874. Le temporel des évêques, 865 L'approbation définitive des constitutions salésiennes, 867 Notes, 874

VI. PAR-DELA LES FRONTIERES (1874-1878)

Chapitre XXIII. Don Bosco, l'archevêque et le pape 887

Le retour de don Bosco à Turin (16 avril 1874), 887 La fête de l'approbation des constitutions (19 avril 1874), 889 La lettre de mai 1874 sur la conduite de l'archevêque, 890 La stratégie pastorale de Mgr Gastaldi en 1873-1874, 893 La formation salésienne selon les constitutions approuvées, 899 La première plainte de Mgr Gastaldi au souverain pontife (15 juillet 1874), 901 L'affaire des exercices spirituels de Lanzo (août-septembre 1874), 903 Les deux parties recourent à Pie IX, 906 Notes, 912

Chapitre XXIV. Former des salésiens 917

Le choix du maître des novices Giulio Barberis (juillet 1874), 917 Le clerc de don Bosco, 919 L'édition des constitutions approuvées (1874-1875), 920 La lettre de présentation des constitutions (15 août 1875), 921 Le noviciat salésien en 1875-1876, 924 La formation accélérée des futurs clercs (1875-1876), 927 Le degré d'instruction des clercs de don Bosco, 929 L'évolution du noviciat salésien entre 1874 et 1876, 932 La persévérance des novices, 934 Notes, 935

Chapitre XXV. La France et l'Argentine 939

La France de 1874, 939 Nice, ville cédée à la France, 940 Don Bosco est appelé à Nice, 941 Don Bosco et la France de 1875, 944 L'implantation discrète à Nice (novembre 1875), 945 L'acquisition de la villa Gauthier, place d'Armes, 946 L'option pour l'Argentine, 948 La réponse de don Bosco aux offres des Argentins, 954 L'annonce à la congrégation salésienne (janvier-février 1875), 954 Le «sauvage» selon don Bosco, 957 L'association des laïcs à l'entreprise américaine, 958 Le pays de l'Indien libre, 961 La préparation de l'expédition en Argentine, 962 Le départ des missionnaires (11 novembre 1875), 963 Le projet de colonie italienne en Patagonie (1876), 966 La stratégie apostolique de don Bosco en 1876, 968 Notes, 969

Chapitre XXVI. «Vis unita fortior!» 976

L'associationisme combattant des catholiques italiens, 976 Le regroupement des membres externes de la congrégation salésienne, 978 L'appellation: coopérateurs salésiens, 980 L'organisation de l'association salésienne, 983 Une association apolitique, 989 L'intransigeance catholique en Italie vers 1875, 990 Don Bosco «conciliateur» en 1874, 991 La main tendue de Lanzo (août 1876), 994 Notes, 998

Chapitre XXVII. L'année des consolidations (1877) 1003

Une consolidation indispensable, 1003 Les *Memorie dell'Oratorio*, 1005 Le système préventif en éducation, 1008 La vocation dans l'Introduction aux constitutions de 1877, 1012 L'annonce du premier chapitre général, 1016 L'ouverture du chapitre (5 septembre 1877), 1018 Le déroulement du chapitre (5 septembre-5 octobre 1877), 1019 La question des études, 1020 Les coopérateurs salésiens, 1021 Les bonnes relations sociales. Le *Bollettino salesiano*, 1023 La vie communautaire salésienne, 1025 Les bonnes mœurs et le noviciat, 1026 Le «teatrino», 1030 Les questions d'économie, 1031

Problèmes de vocabulaire, 1033 Les filles de Marie auxiliatrice, 1035 L'édition des *Regolamenti* et des *Deliberazioni*, 1036 Notes, 1037

Chapitre XXVIII. Affaires romaines en 1877 1044

La réforme des Concettini, 1044 Le nouveau préfet des Evêques et Réguliers, 1049 Mgr Gastaldi à Rome (janvier-février 1877), 1051 La reprise des hostilités (juin 1877), 1052 Les messes du dimanche 26 août, 1055 La défense de don Bosco, 1058 A Rome pendant les dernières semaines de Pie IX, 1061 Notes, 1064

VII. LA GRANDE EXPANSION (1878-1883)

Chapitre XXIX. La première année du pontificat de Léon XIII (1878) 1071

Un autre pape, 1071 Premières impressions, 1072 L'audience du 16 mars, 1074 Don Bosco à la recherche d'avocats, 1076 La lettre au cardinal Oreglia (25 mars 1878), 1076 Le règlement provisoire du litige, 1079 L'accalmie de mai-juin 1878, 1080 La monition romaine sur le noviciat du comte Cays, 1082 Le soin des relations avec les cardinaux de curie, 1085 La naissance du différend Gastaldi-Bonetti, 1087 Les visées expansionnistes de don Bosco en 1878, 1092 Notes, 1096

Chapitre XXX. Don Bosco et les autorités civiles en Italie et en France entre 1878 et 1883 1102

Le libéralisme italien, 1102 Le manifeste de Castellazzo Bormida (1882), 1103 Deux visions opposées du monde, 1105 La maison de l'Oratoire en 1878, 1107 Le problème sanitaire, 1108 L'affaire des enseignants habilités, 1113 Les fondations françaises de 1878, 1118 L'entrée manquée à Paris (1878-1879), 1120 L'anticléricalisme républicain en France vers 1878, 1123 La politique accommodante de don Bosco, 1124 Le faux pas de Challonges (1879), 1126 L'alerte de 1880, 1127 Don Bosco et les hommes politiques, 1129 Notes, 1131

Chapitre XXXI. Les complications et le dénouement de l'affaire Gastaldi (1879-1883) 1137

L'évolution de l'affaire Bonetti en 1879, 1137 L'église du Sacro Cuore à Rome est confiée à don Bosco (1880), 1141 Le rebondissement de l'affaire des miracles (1880), 1143 Les libelles antigastaldiens de 1877-1879, 1145 La rupture de don Bosco avec Mgr Gastaldi, 1149 La cassure irrémédiable (décembre 1880), 1150 Les plaidoiries contradictoires, 1153 L'*Esposizione* de don Bosco aux cardinaux, 1154 Le procès de don Bosco à Turin (1882), 1157 La *Concordia* de juin 1882, 1158 Réflexions conclusives, 1162 Notes, 1165

Chapitre XXXII. Don Bosco chez les catholiques français en 1883 1172

Une sensibilité «contre-révolutionnaire», 1172 Les raisons du voyage, 1176 L'étape lyonnaise (7-17 avril 1883), 1177 Don Bosco à Paris et à Lille, 1180 Visiteurs illustres, mais problématiques: Paul Bert et Victor Hugo, 1184 La dévotion des foules, 1185 Le discours social de don Bosco aux catholiques de Paris et de Lille, 1187 Impressions de retour, 1191 Le voyage à Frohsdorf (13-17 juillet 1883), 1193 Convictions et espoirs partagés, 1196 Notes, 1197

Chapitre XXXIII. Idées-forces de don Bosco sur la vie salésienne entre 1878 et 1883 1203

Le chapitre du 4 novembre 1878, 1203 Réflexions sur le but de la société salésienne, 1205 Les préoccupations majeures de don Bosco en septembre 1880, 1206 L'obéissance beaucoup trop négligée, 1207 L'application du système préventif, 1209 L'esprit de la communauté éducatrice, 1210 L'affaiblissement de la moralité, 1211 Le recrutement des salésiens, 1212 Une spiritualité de l'action, 1213 L'épisode de Marseille, 1214 La cohésion indispensable de la construction salésienne, 1215 Les acceptations, 1218 Les graves affaires de Laigueglia (1881) et de Cremona (1882), 1219 L'ignorance et la rusticité des prêtres de don Bosco, 1221 Le songe des diamants (10 septembre 1881), 1222 La question de la moralité salésienne au chapitre de 1883, 1223 Don Bosco en 1883, 1226 Notes, 1227

VIII. LA VIEILLESSE (1884-1888)

Chapitre XXIV. Le déclin physique 1233

Le patriarche, 1233 Le cardinal Alimonda, 1234 Giovanni Battista Lemoyne, 1235 La maladie de février 1884, 1236 Souvenirs du passé, 1239 Voyage en France (mars 1884), 1242 La consultation du docteur Combal, 1246 Confidences d'avril 1884, 1247 Le chapitre du 5 avril, 1248 Notes, 1249

Chapitre XXXV. La demi-retraite de 1884 1256

Les privilèges, 1256 Voyage à Rome (avril-mai 1884), 1257 L'audience du 9 mai, 1259 La lettre du 10 mai 1884, 1262 Le nouveau secrétaire: Carlo Maria Viglietti, 1266 La conversation de don Bosco, 1268 Vacances à Pinerolo, 1269 La retraite effective et la succession de don Bosco, 1271 Notes, 1274

Chapitre XXXVI. Le lent vieillissement (1885-1887) 1280

Le train ordinaire de la vie, 1280 Le relations familiales, 1283 Au chapitre supérieur salésien, 1284 Instructions aux salésiens, 1286 Une santé chancelante, 1288 Songes et cauchemars des années de vieillesse, 1290 La suite des «songes» des dernières années, 1292 L'interprétation psychologique des rêves de la vieillesse, 1297 Notes, 1299

Chapitre XXXVII. Le dernier grand voyage 1305

L'amour des voyages, 1305 Le départ du printemps 1886, 1305 Les sentiments de don Bosco en voyage, 1307 Vers l'Espagne, 1308 L'accueil de Barcelone, 1309 Don Bosco à Barcelone, 1311 Le départ de Barcelone, 1317 L'étape de Grenoble, 1318 Les derniers voyages de Milan et de Rome, 1324 Notes, 1325

Chapitre XXXVIII. Les dernières semaines 1329

La mauvaise santé de don Bosco durant l'automne de 1887, 1329 Des déplacements limités, 1330 L'affaiblissement aggravé de la première quinzaine de décembre, 1332 La crise de fin décembre, 1336 La crise décisive de janvier 1888, 1340 La mort de don Bosco, 1343 Notes, 1345

Annexe. La bilocation de Barcelone (1886) 1350

Les visions de don Branda, 1350 Le sentiment d'intervention de don Bosco, 1353 Notes, 1356

Bibliographie 1357

1. Documents d'archives sur la vie de don Bosco, 1357 2. Procès de canonisation, 1364 3. Ouvrages de don Bosco éditées de son vivant, 1369 4. Travaux. a) Sur la vie et les écrits de don Bosco, 1381. b) Sur le contexte de don Bosco, 1385

Index 1391

Giovanni Bosco (1815-1888), ce personnage de bandes dessinées, l'apôtre italien des jeunes délinquants, que Rome a canonisé en 1934, fut un grand saint. Depuis longtemps, on ne lui conteste guère ce titre. Quand il n'était encore que jeune prêtre de Turin, les bonnes et les mauvaises langues le qualifiaient déjà de "thaumaturge du Valdocco", le faubourg plus ou moins bien fâmé où il avait établi un quartier général, à partir duquel il fonda deux congrégations religieuses. Très légitimement, les hagiographes se sont emparé de son histoire et ont produit sur elle des récits agréables à lire. Fort bien! Mais les gens sérieux, qui préfèrent ne pas s'en laisser accroire, se sont mis à froncer les sourcils. Que penser du déluge de songes, de miracles, d'anecdotes et de phrases plaisantes qui lui sont attribuées? Plus précisément, que fut l'homme Bosco dans son siècle et son pays? Cette biographie, volontairement scrupuleuse, tente de montrer ce fils de la campagne piémontaise au long d'une vie qui l'épuisa: sous sa soutane de prêtre catholique, devant ses maisons qui s'écroulent, dans l'église qu'il bâtit et dont la splendeur l'enchante, face aux ministres royaux qu'il se garde de heurter et dont il conquiert les bonnes grâces, dans le bureau du pape qui l'éblouit par sa splendeur et sa simplicité, en lutte avec un archevêque qui n'approuve pas sa pastorale et jusque sur son lit de mort, quand, stoïque, il attend sa fin dans une pauvre chambre malodorante.

Francis Desramaut, salésien, qui fut professeur d'histoire ecclésiastique aux Facultés catholiques de Lyon, est un familier de don Bosco. On lui doit en particulier Les Memorie de Giovanni Battista Lemoyne. Etude d'un ouvrage fondamental sur la jeunesse de saint Jean Bosco *(Lyon, chez l'auteur, 1962) et* Don Bosco et la vie spirituelle *(Paris, Beauchesne, 1967), livre traduit en cinq langues.*

EDIZIONE ITALIANA

ISBN 88-05-05552-2

9 788805 055524

EDITION FRANÇAISE

ISBN 2-906295-60-4

9 782906 295605

Prezzo di vendita al pubblico
L. 56 000